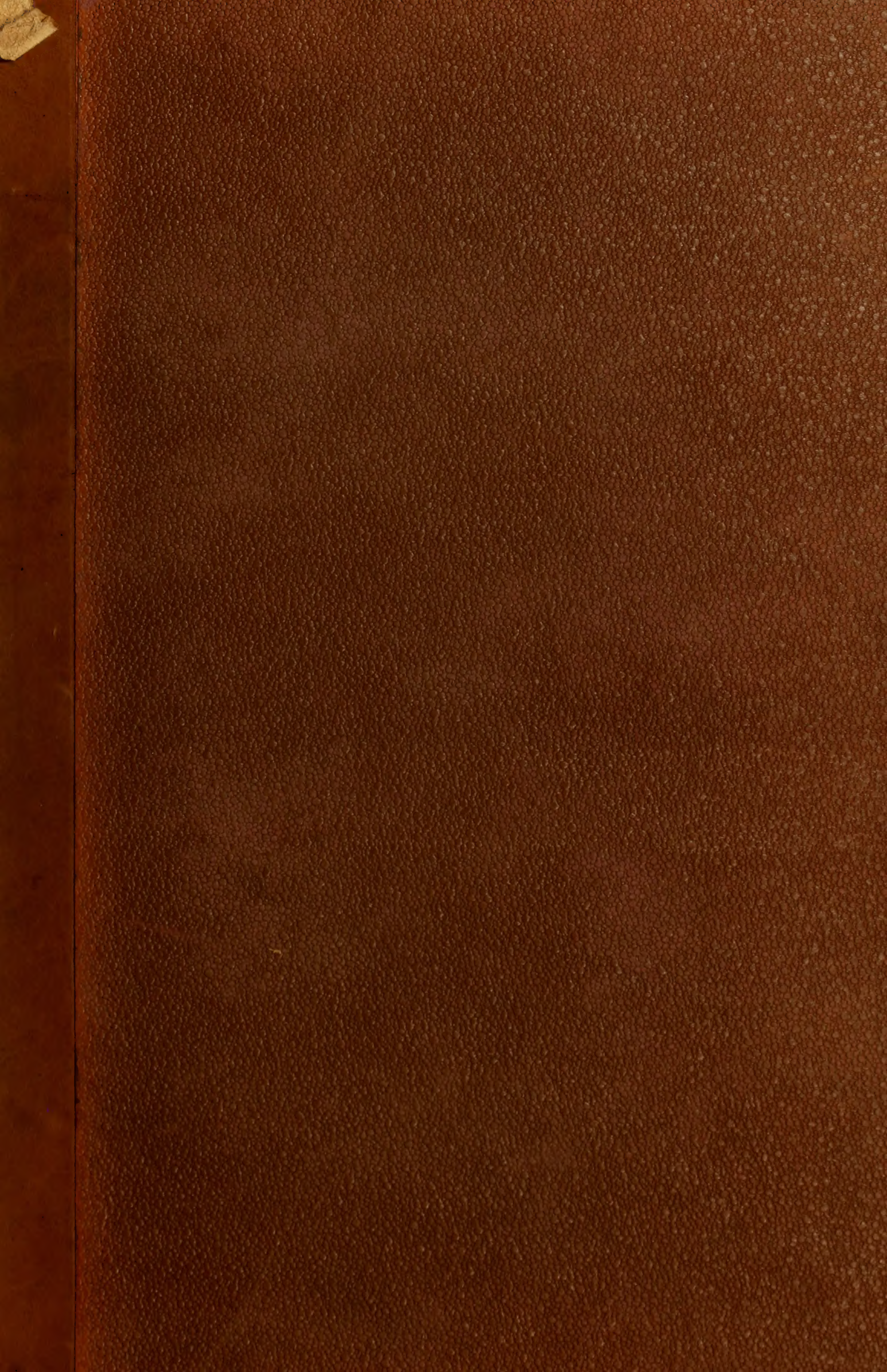
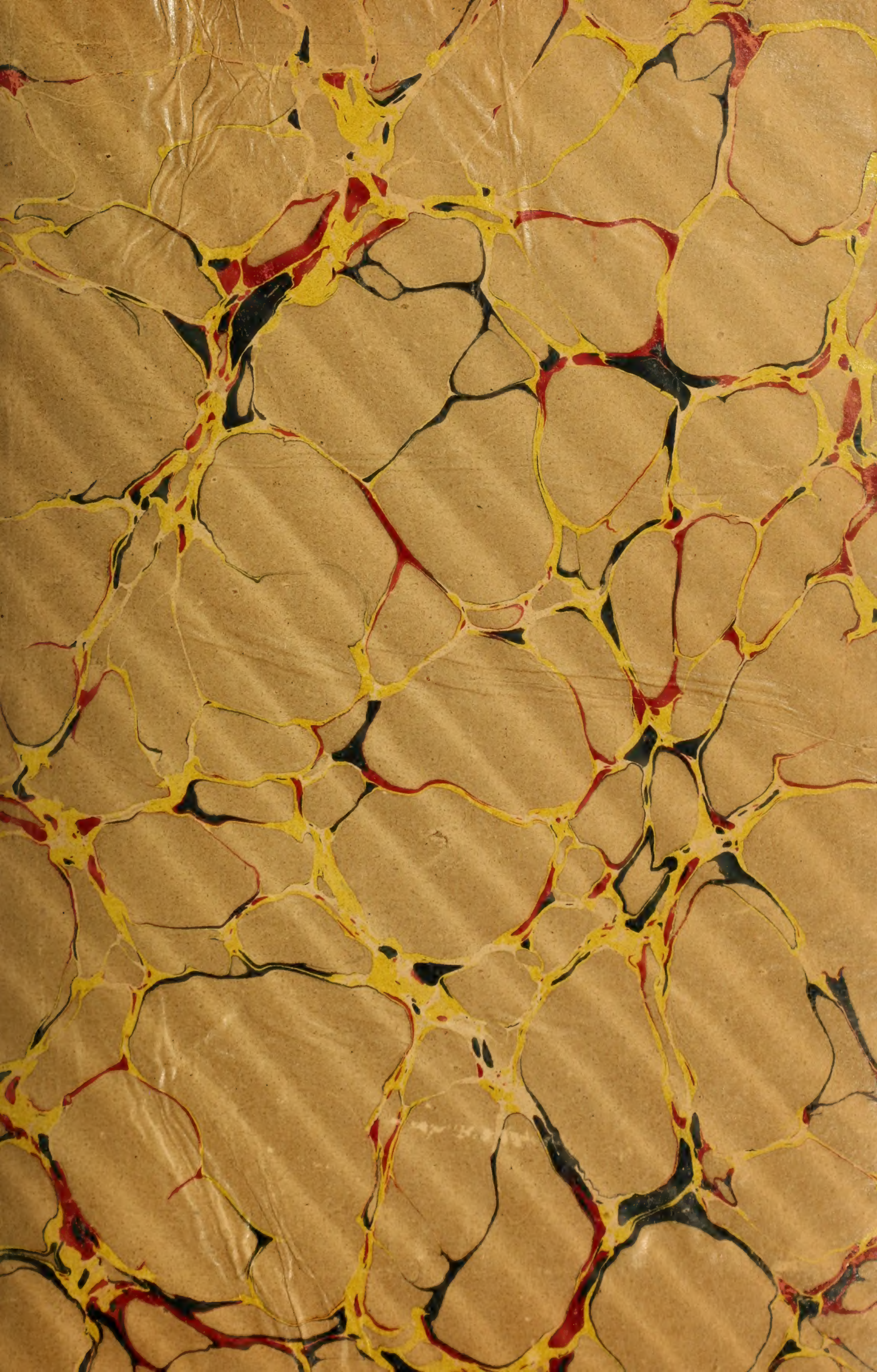
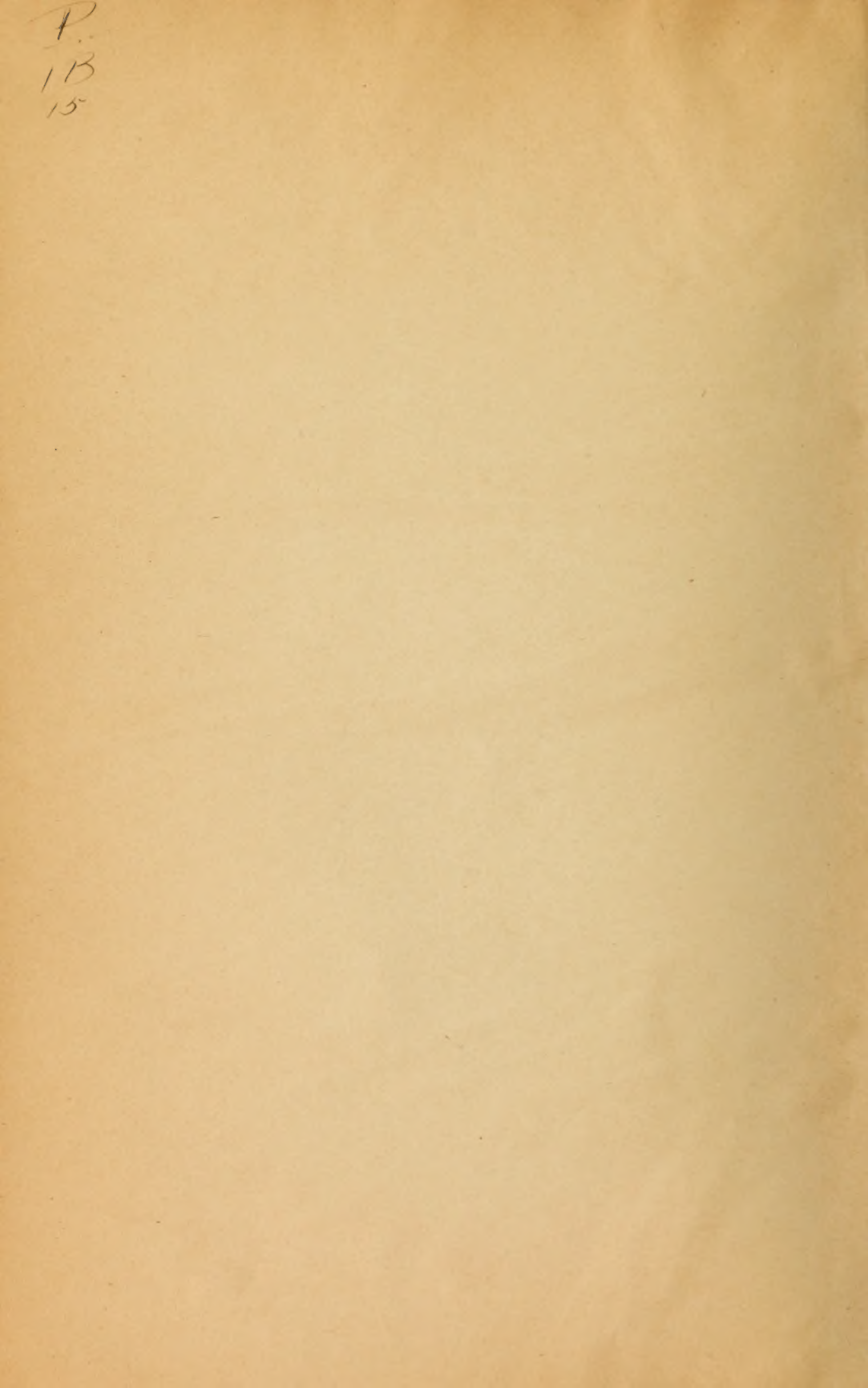





P.
1B
15

COLLECTION

INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES

ORATEURS SACRÉS

DU PREMIER ORDRE

SAVOIR : BOURDALOUE, BOSSUET *, FÉNELON *, MASSILLON *;

COLLECTION ÉGALEMENT INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES ORATEURS SACRÉS DU SECOND ORDRE,

SAVOIR : DE LINGENDES, LEJEUNE, JOLY, DE LA COLOMBIÈRE, CHEMINAIS, GIROUST, D'ARGENTRÉ, D'ORLÉANS, MASCARON, BOILEAU *, ANSELME *, FLÉCHIER *, RICHARD (L'AVOCAT), LAROCHE, HUBERT, MABOUL, HONORÉ GAILLARD, LES DEUX TERRASSON, DE LA RUE, DE NESMOND*, MATTH. PONCET DE LA RIVIÈRE, DU JARRY, DE LA BOISSIÈRE, DE LA PARISIÈRE, J.-B. MOLINIER, SOANEN, BRETONNEAU, PALLU, DUFAY, MONGIN*, BALLET, SÉGAUD, SURIAN*, SENSARIC, CICÉRI *, SÉGUY*, PÉRUSSEAU, TRUBLET*, PERRIN, DE LA TOUR DU PIN, LAFITAU, D'ALÈGRE, CLÉMENT, CLAUDE DE NEUVILLE, DOM VINCENT, DE LA BERTHONIE, GRIFFET, COUTURIER, LE CHAPELAIN, POULLE, CAMBACÉRÈS, ÉLIZÉE, GÉRY, BEURRIER, DE BOISMONT*, MAROLLES, MAURY*;

ENFIN COLLECTION INTÉGRALE, OU CHOISIE,

DE LA PLUPART DES ORATEURS SACRÉS DU TROISIÈME ORDRE,

SAVOIR : CAMUS, COTON, CAUSSIN, GODEAU, E. MOLINIER, CASTILLON, DE BOURZEIS*, BIROAT, TEXIER, NICOLAS DE DIJON, SENAULT, FRANÇOIS DE TOULOUSE, TREUVÉ, G. DE SAINT-MARTIN, BRETTEVILLE, HOUDRY, DE FROMENTIÈRES, DE LA CHAMBRE*, MAIMBOURG, SIMON DE LA VIERGE, LE BOUX, MASSON, AUGUSTIN DE NARBONNE, LA PESSE, CHAUCHEMER, DE LA VOLPILIÈRE, BERTAL, DAMASCÈNE, SÉRAPHIN, QUIQUERAN DE BEAUJEU, DE LA CHÉTARDIE, CHAMPIGNY, LORIOT, JÉROME DE PARIS (GEOFFRIN), RENAUD, BÉGAULT, BOURRÉE, HERMANT, MICHEL PONCET DE LA RIVIÈRE, CHARAUD, DANIEL DE PARIS, INGOULT, POISSON, PACAUD, PRÉVOT, DE LATOUR, DE TRACY, PRADAL, DU TREUL, ASSELIN, COLLET, JARD, CH. DE NEUVILLE, PAPILLON, GIRARDOT, RICHARD (L'ABBÉ), GEOFFROY, BAUDRAND, DE L'ÉCLUSE DES LOGES, FOSSARD, TALBERT, BARUTEL, TORNÉ, FAUCHET, FELLER, ROQUELAURE *, VILLEDIEU, ASSELINE,

(LES ORATEURS MARQUÉS D'UNE * ÉTAIENT MEMBRES DE L'ACADÉMIE,)

ET BEAUCOUP D'AUTRES ORATEURS, TANT ANCIENS QUE CONTEMPORAINS, DU SECOND COMME DU TROISIÈME ORDRE, DONT LES NOMS NE POURRONT ÊTRE FIXÉS QUE POSTÉRIEUREMENT ;

PUBLIÉE, SELON L'ORDRE CHRONOLOGIQUE,

AFIN DE PRÉSENTER, COMME SOUS UN COUP D'ŒIL, L'HISTOIRE DE LA PRÉDICATION EN FRANCE, PENDANT TROIS SIÈCLES, AVEC SES COMMENCEMENTS, SES PROGRÈS, SON APOGÉE, SA DÉCADENCE ET SA RENAISSANCE ;

PAR M. L'ABBE MIGNE,

ÉDITEUR DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.

---

60 VOL. IN-4°. PRIX : 5 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE ; 6 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL ORATEUR EN PARTICULIER.

TOME TRENTIÈME,

CONTENANT LES ŒUVRES CHOISIES DE BÉGAULT, ET LES ŒUVRES ORATOIRES COMPLÈTES DE DOM JÉROME (GEOFFRIN), DE NESMOND ET DE PONCET DE LA RIVIÈRE (MATTHIAS).

CHEZ L'ÉDITEUR,

AUX ATELIERS CATHOLIQUES DU PETIT MONTROUGE,

BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1848





SOMMAIRE

DES MATIÈRES RENFERMÉES DANS LE TRENTIÈME VOLUME.

Paris.— Imprimerie de Vrayet de Surcy, rue de Sèvres, 37.

NOTICE SUR BÉGAULT.

BÉGAULT (Gilles), chanoine et archidiacre de Nîmes, né en 1660, s'acquit dans la prédication une renommée que justifient les œuvres oratoires qu'il a livrées au public. Formé à l'éloquence de la chaire sous les yeux et par les leçons de Fléchier, dont il partagea les travaux pendant les vingt-trois années qu'il eut, dit-il, l'honneur de demeurer avec lui, il se glorifie d'être l'*humble disciple d'un si grand maître*. Aussi retrouve-t-on dans son style la manière et l'élocution du célèbre évêque de Nîmes. L'abbé Bégault remplit avec distinction le ministère de la prédication dans les chaires de Paris et de Montpellier. Il fut reçu, en 1688, à l'Académie de Nîmes. Choisi, en 1692, pour aller remercier l'Académie française de l'association qu'elle avait accordée à celle de Nîmes, il prononça à cette occasion un discours dans lequel il rendit aux talents de Fléchier un hommage d'enthousiasme que rendait respectable l'admiration qu'il avait vouée à cet illustre orateur. En 1695, il prononça à Saint-Germain le panégyrique de saint Louis, en présence du roi et de la reine d'Angleterre, auxquels il sut présenter avec convenance et dignité, dans le tableau des épreuves qu'eut à subir le saint roi captif chez les infidèles, des enseignements et des consolations que la religion seule peut offrir au milieu des plus grandes infortunes. Bégault a publié cinq volumes de *Panégyriques*, *Sermons*, *Discours*, etc.; Paris, in-12 : les deux premiers volumes en 1711, le troisième en 1717, le quatrième et le cinquième en 1723. Nous reproduisons, parmi ces discours, ceux qui nous ont paru supérieurs aux autres, et qui ont obtenu le plus de succès.

On ignore l'époque précise de la mort de Bégault : on peut présumer qu'elle suivit de près la publication du dernier volume de ses œuvres.

PANÉGYRIQUES, SERMONS ET DISCOURS CHOISIS DE BÉGAULT.

PANÉGYRIQUE

DE SAINT LOUIS, ROI DE FRANCE,

Prononcé à Saint-Germain-en-Laye, dans la chapelle du Château, en présence du roi et de la reine d'Angleterre, le 25 août 1695.

Sit Dominus Deus tuus benedictus cui complacuisti, et posuit te super thronum Israel, eo quod dilexerit Dominus Israel in sempiternum; et constituit te regem, ut faceres judicium et justitiam.

Béni soit le Seigneur votre Dieu, qui a mis son affection en vous, qui vous a fait asseoir sur le trône d'Israël, parce qu'il a aimé Israël pour jamais, et qu'il vous a établi roi pour régner avec équité et pour rendre la justice (III *Reg.*, X, 9).

Sire,

Après que la reine de Saba eut admiré la grandeur, la magnificence, la sagesse et les vertus de Salomon ; après qu'elle eut publié si hautement le bonheur des peuples qui vivaient sous les lois d'un prince si bon, si juste, si religieux, elle s'écria avec admiration : *Béni soit le Seigneur votre Dieu, qui a mis son affection en vous, qui vous a fait asseoir sur le trône d'Israël, parce qu'il a aimé Israël pour jamais, et qu'il vous a établi roi pour régner avec équité et pour rendre la justice.*

J'emprunte aujourd'hui, Messieurs, ces paroles de la bouche de cette reine pour faire l'éloge d'un roi que Dieu fit asseoir sur le trône de la France pour la gloire et pour le bonheur des Français, qu'il regarde comme son peuple choisi ; d'un roi dont l'esprit fut si pénétré des vérités éternelles, le cœur si dégagé des affections de la terre ; dont le courage fut si ferme pour soutenir la gloire de Dieu, le zèle si ardent pour défendre les intérêts de la religion, la piété si sincère, la justice si inviolable, la tempérance si austère ; dont toutes les vertus furent si solides et si parfaites ; d'un roi dont le règne, comme celui de Salomon, fut un règne de sagesse, de piété, de justice, et qui, plus que Salomon, soutint par une constante vertu, pendant toute sa vie, les exemples de religion et de sainteté qu'il avait donnés dès le commencement de son règne.

Si j'avais à faire un éloge profane de quelque prince du siècle, je rapporterais ici, à la

gloire de saint Louis, tout ce que la naissance a d'auguste, tout ce que la gloire du monde a de grand et d'héroïque, et tout ce que la magnificence des rois renferme de plus éclatant. Mais il faut nous élever au-dessus de toutes les grandeurs et de toutes les félicités humaines, et chercher dans une plus noble source le fond d'un éloge qui remplisse, s'il est possible, la haute idée que nous avons de la vertu d'un des plus saints et des plus religieux princes du monde.

Comme la condition des rois les élève beaucoup au-dessus des autres hommes, elle leur impose aussi de plus grands devoirs, et les engage à une vertu bien plus étendue. Ce n'est pas assez pour eux de travailler à leur sanctification particulière, ils sont encore chargés du soin des peuples qui leur sont soumis; et comme Dieu les a établis pour être les dépositaires de sa puissance, ils sont obligés de l'employer à soutenir ses intérêts et ceux de son Église.

De là naissent trois devoirs indispensables : l'un regarde la personne des rois; l'autre regarde les peuples à la conduite desquels ils sont préposés, et l'autre enfin regarde Dieu et la religion. Les rois, par rapport à eux-mêmes, doivent travailler à leur propre sanctification; par rapport aux peuples sur la conduite desquels ils sont établis, ils doivent employer tous leurs soins à les rendre heureux; et par rapport à Dieu et à l'Eglise, ils doivent soutenir avec zèle la gloire de Dieu et les intérêts de la religion. Trois obligations essentielles, dont saint Louis s'est acquitté avec une exacte fidélité, comme nous l'allons voir dans les trois parties de ce discours.

Pour entreprendre l'éloge de ce grand saint, et pour profiter des exemples d'une vie si pure et si parfaite, nous avons besoin des lumières du ciel; demandons-les au Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

La sanctification des princes et des puissances de la terre a toujours été regardée comme le chef-d'œuvre et le miracle de la grâce. Qu'il est difficile d'allier ensemble la majesté du trône et la sainteté de l'Evangile! soit parce que dans les principes du christianisme il semble qu'une malédiction secrète soit attachée à tout ce qui fait, selon le monde, la félicité des grands : *Quod hominibus altum est, abominatio est ante Deum* (*Luc.*, XVI, 15); soit parce que la gloire, les honneurs, les richesses, l'abondance, les plaisirs, la mollesse, la volupté, qui sont presque inséparables de la grandeur, sont autant d'obstacles à la sainteté et à la vertu.

Grâces à Jésus-Christ, le roi dont nous honorons la mémoire sut mettre tout à profit pour le salut, et par une constante fidélité à la grâce puissante qui le préserva de la corruption du siècle, il se sanctifia par le bon usage de tout ce qui d'ordinaire est la source et le principe de la perte des autres princes. Dieu le prévint dès son enfance de bénédictions avancées. Il lui donna, comme à Salomon, un cœur sage et docile aux inspirations du ciel. Il reçut comme par sort cet heureux naturel dont parle le Sage (*Sap.*, VIII, 19) : d'abord on vit croître en lui de riches habitudes, qui le portèrent au bien aussitôt qu'il fut en état de le connaître. Il semblait que les vertus chrétiennes fussent nées avec lui. Il eut toute l'innocence du premier âge, sans en avoir les faiblesses.

A ces heureuses dispositions pour la vertu, joignons cette sainte éducation que lui donna une sage et religieuse mère. Avec quel soin s'appliqua-t-elle à jeter dans son cœur, dès ses plus tendres années, de précieuses semences de sagesse, de piété, de religion; à lui inspirer les plus saintes maximes de la loi évangélique; à lui faire craindre avec mille fois plus d'horreur le péché mortel, que la perte de sa couronne et que la mort même; à le préserver de ces dangereuses passions qui sont comme les écueils funestes où l'ardeur de l'âge, la licence du siècle, la corruption de la nature et les mauvais exemples entraînent d'ordinaire les jeunes princes!

Qu'est-ce qu'on a coutume de leur inspirer presque dès le berceau? L'orgueil, l'ambition, une superbe fierté. On nourrit assez souvent dans leur cœur ces grandes passions par tout ce qui peut les flatter; on ne les entretient d'ordinaire que de leur grandeur; on ne leur parle que de soutenir par la politique, par la magnificence et par la terreur des armes, la gloire et les espérances d'un grand royaume. Mais les premiers soins de Blanche sont de travailler, comme de concert avec la grâce, à former ce jeune prince sur les maximes les plus pures du christianisme; d'élever par la religion son esprit et son cœur au-dessus du trône où il doit être placé; de lui donner du mépris pour les grandeurs humaines, de l'amour pour ses peuples et une crainte salutaire des jugements de Dieu; plus soigneuse d'en faire un saint, par les exemples de vertu qu'elle lui propose, qu'attentive à en faire un héros, par les grands sentiments qu'elle lui inspire.

Sur ces beaux principes que saint Louis recueillait avec soin dans son cœur, il pratiqua toutes les vertus dont il donna des exemples si éclatants pendant toute sa vie. Il apprit dès son enfance à craindre Dieu et à l'aimer; à lui rendre par reconnaissance ce qu'il tenait de sa bonté; à se soumettre à lui par une foi humble, simple et docile. Avec quelle modestie méprisa-t-il toujours le faste et les honneurs du siècle! Il portait sur son front auguste la majesté des rois dont il tirait son origine, et conservait dans son cœur l'humilité de Jésus-Christ. Au dehors, un des plus grands princes du monde; au dedans, un humble serviteur de Jésus-Christ. Suivant le précepte du Sage, plus il est grand devant les hommes, et plus il s'abaisse devant Dieu.

La flatterie osa-t-elle jamais approcher de lui pour lui donner une fausse gloire, lui qui refusa toujours la véritable? Se laissa-

t-il jamais éblouir par l'éclat de sa dignité royale, lui qui fit toujours un noble sacrifice à la religion de tout ce que le diadème a de plus pompeux et de plus éclatant? Les rois et les conquérants portent le nom des empires qu'ils possèdent : saint Louis veut porter le nom du règne de Dieu, qui est au dedans de lui-même. Il efface, pour ainsi dire, les titres magnifiques de sa naissance selon le monde, pour s'illustrer par les titres glorieux de sa naissance selon l'esprit, qu'il a reçue par le baptême. Il méprise cet amas de gloire que renferme la royauté, et, comptant pour rien l'auguste qualité de roi, qui fait le plus grand objet de l'ambition des hommes, il ne prend que celle de chrétien et le nom du lieu où il a reçu la foi et le caractère d'enfant de Dieu (1).

Combien de fois se dépouilla-t-il aux yeux de Dieu de cette gloire importune qui l'environnait ! Combien de fois cacha-t-il le monarque sous le chrétien ! Combien de fois humilia-t-il sa grandeur par des abaissements volontaires ! Combien de fois, se dérobant, pour ainsi dire, à sa dignité, se jeta-t-il aux pieds des pauvres pour leur rendre les offices les plus humiliants ! Le vit-on jamais marcher avec faste et avec orgueil? Le vit-on d'un sourcil superbe regarder avec mépris ceux qui furent soumis à sa puissance ? Le vit-on se plaire à étaler aux yeux du monde sa pompe et sa magnificence, ou à faire une vaine montre de ses richesses et de sa gloire? Ainsi, humble sans bassesse, modeste sans contrainte, religieux sans superstition, dévot sans hypocrisie, doux sans faiblesse, ferme sans dureté, généreux sans fierté, il eut toutes les vertus sans en avoir ni les défauts ni les excès qui en font perdre le fruit et le mérite.

Loin d'ici ces fausses idées formées par la chair et le sang, que les rois sont élevés sur le trône pour servir à leurs peuples d'un spectacle de grandeur. Loin d'ici ces faux politiques qui ne mettent au nombre des vertus des princes que des actions éclatantes, et qui croient que la modestie, la simplicité, la pauvreté et l'humilité sont indignes de la majesté royale. Notre saint roi, éclairé de plus pures lumières, met toute sa gloire à se rendre conforme à Jésus-Christ pauvre, humble et anéanti.

Enfants des hommes, vous qui aimez avec tant de passion la vanité et le mensonge, vous qui, sur des titres imaginaires dont vous êtes éblouis, vous élevez au-dessus des autres, qui méprisez vos inférieurs, qui ne pouvez souffrir vos égaux, qui regardez avec envie et avec chagrin ceux que le mérite ou la fortune a mis au-dessus de vous, instruisez-vous par les exemples d'un grand roi ; apprenez de lui à pratiquer ces vertus chrétiennes qui sont le fondement de la perfection. Ainsi s'élevait saint Louis, par l'exercice de toutes les vertus, à une sublime sainteté.

Avec quel soin ne conserva-t-il pas son innocence au milieu de la corruption du siècle et parmi les tentations de la cour ! On peut dire que la cour est une mer orageuse où l'on fait mille naufrages, et où l'on ne se sauve que par miracle. C'est un écueil où l'on se perd soi-même et où l'on tâche de perdre les autres. C'est une région contagieuse où mille objets dangereux flattent les désirs du cœur, entretiennent la mollesse, irritent la convoitise ; où règne d'ordinaire le vice avec plus d'audace, et où la vertu timide n'ose presque se produire. C'est là où se réunit tout l'esprit du siècle ; c'est là où ces grands spectacles qui enchantent les sens ôtent souvent à l'âme tout sentiment de piété et de religion ; c'est là où la figure éclatante du monde nous charme et nous éblouit en passant ; c'est là où les impressions fatales des plaisirs allument les passions, favorisent la concupiscence, nourrissent la volupté, et portent, comme par une malheureuse nécessité, au mépris des lois les plus sacrées.

Qu'il est difficile de conserver la grâce dans un lieu où le plus vertueux est celui qui sait mieux l'art de cacher ses crimes sous le raffinement d'une délicate hypocrisie ; où le plaisir est d'autant plus dangereux qu'il est plus spirituel ; où souvent la mauvaise coutume sert de loi ; où, par un commerce contagieux, on se communique mutuellement ses vices ; où l'on apprend le mal en le voyant faire ; où, si quelquefois on ne se perd pas, on est du moins presque toujours en danger de se perdre ! Mais qu'il est encore bien plus dangereux de se corrompre lorsque les passions sont jointes à un pouvoir absolu de tout faire !

Les grands du monde croient assez souvent qu'ils sont au-dessus des lois, et que leur condition est indépendante de toutes les règles. Ils ont une apologie toute prête pour leurs péchés. Ils s'imaginent que le privilége de leur dignité est de satisfaire tous les désirs de leur cœur, de jouir tranquillement de tout ce qui les flatte et qui peut contribuer à leurs plaisirs. Ils n'ont d'ordinaire que leur volonté pour toute justice ; ils croient que tout leur est permis, parce que pour eux tout est impuni. La flatterie colore leurs vices, l'autorité les soutient, la complaisance les excuse, quelquefois les embellit, et souvent même les fait passer pour des vertus. Il n'appartient qu'à vous, ô mon Dieu ! d'imprimer dans l'âme de ceux que vous avez choisis ces grands principes de vertu qui les préservent de la corruption du monde, et de les éclairer de ces pures lumières à la faveur desquelles ils marchent dans les sentiers de la justice, malgré la corruption et les scandales du siècle.

C'est la grâce singulière qu'a reçue notre saint roi : la foi lui découvrit tous les piéges qui l'environnaient ; il aperçut, à travers les douceurs trompeuses, la malignité du monde ; il marcha toujours dans l'innocence de son cœur ; il ne s'égara pas dans

(1) On sait que, par un sentiment d'humilité, ce grand prince aimait à se faire appeler *Louis de Poissy*.

ces passions qui ont perdu tant de rois ; il ne se détourna jamais des routes de la vertu : toujours ferme, toujours attaché au Seigneur, malgré les plus fortes tentations du démon, du monde et de la chair, ces terribles ennemis de notre salut, il observa avec une constante fidélité toutes les lois et toutes les conditions de sa première alliance. Il opposa toujours à la mollesse et à la corruption de la cour un esprit de croix et de souffrances. Usa-t-il jamais de ces indulgences et de ces adoucissements, que la flatterie conseille aux grands comme nécessaires, et qu'on regarde comme des avantages de la dignité? Quelque précieuse que fût sa santé pour le bien de son Etat, crut-il la devoir ménager par des délicatesses recherchées? Crut-il pouvoir se dispenser de porter en tout lieu la mortification de Jésus-Christ?

Combien de fois, joignant à l'innocence une pénitence rigoureuse, chercha-t-il les moyens de crucifier sa chair avec ses concupiscences! Avec quelle sévérité réduisit-il son corps délicat en servitude par un cilice continuel, par de sanglantes disciplines et par toutes les espèces de pénitence! Avec quelle exactitude observa-t-il les jeûnes commandés par l'Eglise! Avec quelle ferveur s'en imposa-t-il de volontaires! Mais avec quelle tendresse de piété, prosterné, anéanti au pied des autels, répandait-il son âme en présence du Seigneur! C'est ainsi que, par une austère vertu, il se rendit insensible aux attraits de la volupté; ainsi fortifié par une fervente prière, il repoussait tous les traits enflammés de l'ennemi. Lire avec respect les saintes Ecritures, méditer dans la retraite les vérités éternelles de la loi de Dieu; comme un autre grand roi, chanter sept fois ses louanges et ses miséricordes, c'étaient, avec l'administration de l'Etat, ses occupations de chaque jour.

Après un exemple si éclatant, mes frères, qui pourra s'imaginer que sa condition puisse être un obstacle à la pratique de la vertu? Qui pourra se persuader qu'on ne puisse vivre dans le siècle sans participer à sa corruption? Et qui osera dire qu'il n'est pas possible de se sanctifier dans le monde? Car telle est la malignité du cœur humain, que, pour s'autoriser dans ses désordres et dans ses négligences coupables, on croit être en droit de se dispenser des devoirs les plus essentiels du christianisme, en les regardant comme incompatibles avec sa condition, ou de se pardonner avec indulgence les péchés qu'on commet dans sa condition, en les regardant comme inévitables et presque nécessaires. Par la grâce de Jésus-Christ, saint Louis trouva le secret de garder son innocence au milieu d'une cour délicieuse; de mourir au monde, dans le monde même; de crucifier sa chair, au milieu de tout ce qui irrite et entretient ses convoitises; enfin de se sanctifier dans tous les états de sa vie par la pratique de toutes les vertus chrétiennes.

Nous avons considéré saint Louis par rapport à lui-même et comme chrétien; considérons-le par rapport à son peuple et comme roi. C'est le sujet de ma deuxième partie.

DEUXIÈME POINT.

Comme il ne suffirait pas que la tête fût placée au lieu le plus éminent du corps, si elle ne lui communiquait l'esprit, l'action et le mouvement, ainsi ce n'est pas assez qu'un prince tienne la première place dans l'Etat, s'il n'a la sagesse, l'intelligence et les vertus nécessaires pour bien gouverner son royaume, et pour procurer à ses sujets une félicité parfaite. Les rois sont plus aux peuples qu'à eux-mêmes : ce ne sont pas les rois qui ont fait les peuples; ce sont les peuples qui ont fait les rois. Saint Louis fut toujours pénétré de ces grandes maximes : il se considéra comme le tuteur et le gardien de l'Etat. Il regarda toujours la royauté plutôt comme une charge que comme une dignité.

Le poids de sa couronne, qu'il sentit d'abord, lui fit juger, comme à Salomon, qu'il ne pouvait porter un si grand fardeau sans un secours particulier de la grâce. Aussi s'adressa-t-il à Dieu, comme ce sage prince : Donnez-moi, Seigneur, les lumières de votre sagesse pour m'éclairer et pour former mes jugements sur les règles de votre justice : *Da mihi sedium tuarum assistricem sapientiam* (*Sap.*, IX, 4). Il appliqua tous ses soins à établir dans ses Etats la paix et la tranquillité, d'où dépend principalement le bonheur des peuples. Ses premières actions, dès le commencement de son règne, furent des preuves éclatantes de sa valeur héroïque. Dans les premières guerres qu'il eut à soutenir pour affermir son trône, il mit toute sa confiance au Dieu des armées : sa force, suivant les paroles du Sage, fut toujours dans la crainte du Seigneur : *In timore Domini fiducia fortitudinis* (*Prov.*, XIV, 26).

Le premier usage qu'il fit de cette épée que Dieu lui avait mise en main, et qu'il ne tira jamais que pour la religion et pour la justice, fut de donner le coup mortel à l'hérésie des albigeois, production monstrueuse du libertinage et de la rébellion, que plusieurs de nos rois s'étaient efforcés inutilement de détruire. Il abat les puissances qui la soutenaient, et tranche enfin toutes les têtes de cette hydre fatale, qui depuis plus d'un siècle s'était rendue redoutable dans le royaume.

Les comtes de Bretagne et de la Marche et plusieurs princes de son royaume, soutenus par des puissances étrangères, osèrent attenter sur son autorité; mais il fit voir, par son intrépidité, que la piété n'est pas incompatible avec le courage, qu'au contraire elle en est le soutien et le plus ferme appui. On vit par son exemple qu'on peut être héros sans cesser d'être saint. Il entra dans ses droits en conquérant, malgré les vains efforts de ses ennemis. Il confondit les injustes desseins des rebelles, il les désarma, il les soumit à l'autorité légitime par la force de ses armes; et, couronnant sa valeur par la modération et par la clémence, il leur pardonna leur

rébellion, les livrant, pour toute punition, aux regrets et à la honte d'avoir osé entreprendre sur les intérêts d'un roi si bon et si zélé pour les droits sacrés de la justice.

Quel prince, Messieurs, rendit jamais la royauté plus aimable et plus chère à ses sujets? Il eut toujours pour eux une bonté et une tendresse de père. Partagé entre les devoirs du christianisme et de la royauté, il travaillait à sa propre sanctification, et à procurer à ses peuples une félicité parfaite. Persuadé que la dignité de roi est, dans un prince chrétien, un office de justice et de religion; il réprimait les excès, maintenait la discipline, corrigeait les abus, arrêtait la licence et l'impiété, joignant à la sévérité des lois la force et la persuasion de ses exemples.

La discipline des mœurs et le crédit de la piété dans la cour et dans le royaume dépendent principalement de la conduite des rois. Ils sont dans une plus haute élévation,et leurs actions se voient de plus loin. Ils ont une autorité suprême, et leurs exemples ont bien plus de force. Tout le monde est attentif sur eux, pour s'y conformer; leurs passions font mouvoir toutes celles de leurs sujets; chacun se fait une religion d'imiter leurs vertus; leurs péchés mêmes deviennent les modes des peuples. On estime, on désire, on aime, on craint tout ce qu'on voit qu'ils estiment, qu'ils désirent, qu'ils aiment ou qu'ils haïssent.

Nous voyons aujourd'hui, par une heureuse expérience, qu'un roi (Louis XIV) qui a réglé sa conduite réprime bien plus aisément les désordres de ses sujets. Le vice timide et tremblant se cache à la vue d'un exemple si éclatant; le crime n'ose se défendre, ni paraître devant un si rude censeur. Tel fut le saint roi dont nous célébrons la mémoire : persuadé de l'obligation qu'ont les conducteurs des peuples, non-seulement *de veiller pour le bien de leurs âmes, comme en devant rendre compte à Dieu* (*Hebr.*, XIII, 17), suivant la parole redoutable de l'Apôtre, mais encore de les édifier par les exemples d'une vie pure et innocente, sa lumière brilla toujours aux yeux de tous les hommes, et chacun, en glorifiant le Père céleste, trouva en lui un parfait modèle de vertu.

Mais il se crut particulièrement obligé de rendre la justice à son peuple. Dans les premiers temps, les souverains étaient eux-mêmes les juges de leurs sujets, et si nous allons jusqu'à l'origine de la royauté, nous verrons que la raison pour laquelle les Israélites demandèrent un roi à Samuel fut qu'ils ne purent souffrir plus longtemps l'injustice de Joël et d'Abia, ses enfants, qui violaient toute équité dans leurs jugements, et qu'ils voulurent un souverain pour leur rendre la justice : Donnez-nous, dirent-ils, un roi qui nous juge : *Constitue nobis regem, ut judicet nos* (I *Reg.*, VIII, 5). Ainsi Salomon fut mis sur le trône d'Israël pour rendre la justice au peuple de Dieu : *Ut faceres judicium et justitiam* (III *Reg.*, X, 9). Voilà l'office du prince, voilà sa principale fonction à l'égard de ses sujets.

Aussi saint Louis, regardant ce ministère comme la partie la plus essentielle des devoirs de la royauté, en fit sa plus ordinaire occupation. Il donnait audience indifféremment à tout le monde. Les avenues de son palais n'étaient pas défendues par des barrières impénétrables; elles n'étaient pas investies par une foule de gardes, qui intimidaient les faibles et repoussaient les importuns. Partout il recevait avec bonté leurs supplications et leurs vœux.

Qu'il faisait beau voir ce roi tendre et charitable interrompre ses plaisirs innocents pour écouter favorablement les plaintes des misérables, et au milieu d'une campagne prononcer les arrêts de sa justice, sous ces chênes vénérables où les druides rendaient autrefois leurs oracles! Quel malheureux ne trouva pas en lui le secours qu'il attendait? Ne fut-il pas toujours l'asile de la veuve et de l'orphelin? Par lui la faible innocence ne fut-elle pas à couvert de la malice de ceux qui tâchaient de l'opprimer?

Dans le malheureux temps où nous vivons, qui est-ce qui se fait une règle de conscience de remplir les devoirs de sa charge? Où est le juge qui veuille retrancher de son jeu, de ses frivoles amusements, ou quitter pour quelque temps ses affaires particulières, pour satisfaire à ses obligations les plus essentielles? On exerce sa charge par une bienséance que le monde demande, on s'occupe par humeur, par ostentation, par politique, et comme le juge inique de l'Evangile, on juge souvent bien moins pour l'amour de la justice que pour se délivrer d'une partie importune dont on se trouve fatigué : encore est-il à craindre qu'on ne fasse servir la justice à ses passions, à sa vengeance, à son avarice, à sa cupidité, et peut-être à l'injustice même.

Que dirai-je de la charité de notre saint roi envers ses peuples affligés? C'est ici où il faut admirer une vertu qui est d'autant plus héroïque qu'elle est plus rare dans les grands du monde. Comme les riches et les puissants du siècle ne sont occupés que des grandes idées de leur fortune, ils ne peuvent s'abaisser jusqu'à ces ministères humiliants auxquels nous engage la charité chrétienne, et comme leurs richesses éloignent d'eux presque toutes les misères humaines, ils ne sont point touchés d'ordinaire des maux dont les malheureux sont accablés. C'était le caractère de saint Louis d'être tendre et sensible aux misères des pauvres, et d'être attentif à les secourir dans tous leurs besoins. Il pouvait dire avec Job que *la miséricorde était née avec lui* (*Job*, XXXI, 18). Tout ce qui portait l'image de Jésus-Christ souffrant était l'objet de sa compassion et de sa charité. Il ne dédaignait point d'entrer dans ces sombres lieux où se rassemblent toutes les misères et les infirmités humaines, où tout porte l'image d'une mort prochaine ou d'une vie languissante; là, s'élevant au-dessus de toutes les délicatesses et des sen-

timents de la nature, on le vit cent fois s'abaisser aux plus humbles et aux plus pénibles offices de la miséricorde.

Quel spectacle plus ravissant, Messieurs, que de voir un grand roi, à l'exemple du Fils de Dieu, qui *est venu pour servir, et non pas pour être servi* (*Matth.*, XX, 28), laver les pieds des pauvres, panser leurs plaies, les servir de ses mains royales, assister les mourants, ensevelir les morts! Plus heureux et plus grand mille fois quand il participe ainsi à l'humilité, à la patience et à la charité de Jésus-Christ, que lorsqu'il est assis sur le trône le plus auguste du monde.

Admirez ces exemples d'une charité héroïque, délicats du siècle, vous qui faites servir vos répugnances affectées de prétexte à votre insensibilité et à la dureté que vous avez pour les misérables, vous qui rougissez de Jésus-Christ caché sous la figure d'un pauvre malade; et si ces exemples ne vous instruisent, qu'ils servent du moins à confondre votre indigne délicatesse.

Combien de malheureux ont subsisté par l'immense profusion des aumônes de notre saint roi! Combien de provinces désolées par la famine, ravagées par la peste, ont-elles ressenti les effets de sa charité surabondante! Il avait appris de Tobie que la mesure de la charité doit être celle des richesses qu'on possède. Il savait cette belle loi, que le Seigneur donne au roi dans le Deutéronome, de ne pas accumuler des richesses immenses : *Non habebis argenti et auri immensa pondera* (*Deut.*, XVII, 18). Ainsi il les répandit abondamment sur les nécessités de ses peuples : semblable au soleil, qui, après avoir attiré les vapeurs et les exhalaisons de la terre, les fond et les répand ensuite sur les campagnes, par des rosées fécondes et des pluies abondantes; et pour rendre sa charité immortelle, il établit des fonds inépuisables, d'où couleront jusqu'à la fin des siècles des secours abondants pour soutenir les desseins de sa charité. Fameux hôpitaux, hôtels magnifiques, où chaque espèce de misère, soit du corps, soit de l'esprit, trouve encore aujourd'hui une espèce de miséricorde pour la soulager, vous serez des monuments éternels de sa tendresse et de sa charité envers les membres pauvres et infirmes de Jésus-Christ.

Quel usage fait-on de ses biens? On s'en sert pour entretenir son luxe et sa vanité, et souvent pour fournir à ses débauches. Il semble que l'abondance ait formé aux riches comme aux impies, des entrailles cruelles, suivant l'expression de l'Ecriture : *Viscera impiorum crudelia* (*Prov.*, XII, 10). On n'est touché ni des malheurs du temps, ni des misères des pauvres, et au lieu de soulager les misérables, peut-être achève-t-on de les opprimer. On voit les hôpitaux sur le penchant de leur ruine, et on ne se met pas en peine de les soutenir; on croit n'avoir des richesses que pour soi; on s'imagine que l'aumône est un acte volontaire de libéralité dans le christianisme, et non pas une obligation de nécessité; on la regarde comme un conseil de perfection, que Dieu donne à quelques-uns, et non pas comme un commandement exprès de la loi, qu'il fait à tout le monde. Parce qu'on ne prend pas injustement le bien d'autrui, on croit pouvoir innocemment abuser du sien. Les prétextes d'amasser, ou pour établir des enfants, ou pour soutenir sa qualité, et quelquefois un état que l'ambition aura fait prendre au-dessus de sa naissance et de sa condition, ou pour prévenir des malheurs imaginaires, sont aujourd'hui de solides raisons pour se dispenser des devoirs les plus essentiels de la miséricorde.

Achevons, Messieurs, et voyons enfin avec quel zèle et quel courage saint Louis a soutenu la gloire de Dieu et les intérêts de l'Eglise. C'est la troisième et dernière partie de ce discours.

TROISIÈME POINT.

N'attendez pas, Messieurs, que je rapporte ici tout ce que saint Louis a fait pour la gloire de Dieu et pour les intérêts de la religion; les pieux édits qu'il fit publier contre les scandales, qu'il bannit de son royaume; contre les blasphémateurs, qu'il condamna à un silence éternel, par des peines proportionnées à l'énormité de leur crime; les guerres qu'il entreprit pour détruire des sectes malheureuses qui s'efforçaient de corrompre la sainteté de la foi et la pureté des mœurs. N'attendez pas que je vous fasse voir le zèle qu'il eut pour soutenir les droits et la majesté de l'Eglise, pour pacifier les différends qui en troublaient le repos et la tranquillité. N'attendez pas que je vous fasse ici le dénombrement des temples qu'il a élevés, des églises et des monastères qu'il a fondés. Je m'arrête principalement à ce noble dessein qu'il eut de réunir la terre sainte à l'empire de Jésus-Christ. C'est ici où il n'a plus rien de commun avec les autres saints.

Après qu'il eut établi l'ordre et la paix dans ses Etats, semblable à ce roi dont parle l'Evangile d'aujourd'hui, il résolut de conquérir un nouveau royaume. Ne vous figurez pas, Messieurs, de ces ambitions aveugles que les princes ont quelquefois d'agrandir les limites de leurs Etats; de rendre leurs armes terribles à toute la terre; de donner une vaine ostentation de leur valeur, et de se faire un nom immortel dans la postérité. Saint Louis n'a d'autre objet que la gloire et l'intérêt de la religion, que de réparer l'opprobre de la croix. Il entreprend de conquérir la terre sainte, cette terre autrefois arrosée des sueurs et du sang du Sauveur, sanctifiée par sa présence sensible et par ses miracles, et de rendre à l'Eglise ce précieux héritage de Jésus-Christ, passé entre les mains des étrangers et des barbares.

La bonté de la cause, la pureté de ses motifs, son zèle, sa piété, mille prodiges éclatants, tout justifie ses desseins. Il lève l'étendard sur la croix; il arbore sur lui ce précieux signe du salut; il anime par son courage les princes, les seigneurs et la noblesse de son royaume à suivre son exemple; il assemble deux puissantes armées; il équipe

une grande flotte; il sort de son pays comme un autre Abraham, pour aller combattre les ennemis de Dieu. Le ciel, la mer, les vents, les orages mêmes, tout favorise d'abord cette glorieuse entreprise. Il aborde heureusement en Egypte : animé d'un courage intrépide, plein de cette confiance que lui inspire le Dieu des armées pour lequel il combat, soutenu de ces nobles et généreux guerriers qui le suivent, il prend des villes, force des places, gagne des batailles, triomphe partout des ennemis du nom chrétien; tout tombe sous ses coups; rien ne peut résister à sa valeur et à la force invincible de ses armes.

Je vois déjà la croix de Jésus-Christ élevée en triomphe dans les terres barbares. Mais, ô profondeur impénétrable des jugements de Dieu! par des incidents malheureux, Louis voit tout d'un coup s'évanouir ces belles espérances de la religion. Un ordre caché de la Providence rompt le cours de ses victoires; tout lui manque; tout est contraire à ses desseins; son armée est défaite; il tombe entre les mains des infidèles.

Mais il ne perd rien de sa tranquillité, toujours ferme, toujours constant dans ces différents états, toujours égal à lui-même, toujours roi, toujours saint. Soutenu de la grâce et du zèle dont il était animé pour la gloire de Dieu, il sut profiter de ses malheurs et de ses disgrâces : au-dessus des héros par sa valeur intrépide, mais au-dessus de lui-même par sa modération et par sa patience. La force ne manqua jamais à son courage : malgré le mauvais succès de ses armes, il sentit sa grandeur, et la fit sentir à ses ennemis, au milieu de sa captivité : aussi grand dans la prison que sur le pont de Taillebourg et à la descente de Damiette. Quand on lui demande une rançon, il n'en veut point donner d'autre que sa parole. Les barbares, étonnés de cette noble fierté, forcés de rendre hommage à sa vertu, quoique malheureuse, doutent dans ce moment s'il est devenu leur captif ou leur maître, et sont prêts à briser ses fers pour le porter sur le trône. Comme il ne refusa jamais ce qui fut équitable étant vainqueur, aussi ne put-il jamais souffrir ce qui lui parut faible, injuste, ou indigne de la majesté royale, étant vaincu.

Les saints ne sont pas à plaindre dans les tribulations, ils y sont purifiés comme l'or dans la fournaise; ils adorent avec respect cette Providence qui les conduit à son gré dans l'une et dans l'autre fortune. Leur vertu est indépendante des événements, et ils ne craignent point que l'adversité leur fasse perdre ce qu'on ne peut pas dire que la prospérité leur ait donné. Tel fut l'usage que saint Louis fit de ses disgrâces. Il soutint cette rude épreuve avec toute la force chrétienne : plus heureux et plus content d'être affligé avec le peuple de Dieu, que de goûter les plaisirs d'une cour tranquille et délicieuse.

Aussi le Dieu de toute consolation descend avec lui dans la prison : *Descenditque cum illo in foveam* (*Sap.*, X, 13). Il ne l'abandonne pas dans sa captivité, jusqu'à ce qu'il lui remette en main le sceptre de son royaume : *Et in vinculis non dereliquit eum, donec afferret illi sceptrum regni ejus* (*Ibid.*). Il le retire, comme un autre Daniel, de la fosse aux lions, où il avait été jeté pour sa gloire et pour le service de son Eglise.

Mais si notre saint roi recouvre la liberté, s'il revient dans ses Etats, est-ce pour se délasser de ses travaux et de ses fatigues? Est-ce pour vivre dans la mollesse et dans la volupté? Non, non, Messieurs, il forme des projets d'une nouvelle conquête. Il entend de loin les cris d'un nombre infini de chrétiens, accablés sous le poids de leurs chaînes dans les terres infidèles. Ses entrailles en sont émues, comme celles de Dieu aux cris du peuple d'Israël, dans la captivité de Babylone. Il croit que Dieu le destine, comme un autre Moïse, pour être le libérateur d'un peuple qui souffre sans espérance, qui gémit sans consolation, et qui ne peut trouver de remède à ses maux que dans la valeur et la charité d'un puissant roi.

Il entreprend une seconde guerre contre les infidèles; et pour délivrer ses frères d'une dure captivité, il sacrifie son repos, ses biens, sa liberté, sa vie. Il dit, comme Judas Machabée : Mourons glorieusement pour le salut de nos frères : *Moriamur in virtute propter fratres nostros* (I *Mach.*, XIX, 10). Sollicité par ses bonnes intentions, touché des pieux mouvements de son zèle, malgré le mauvais succès de ses premières armes, malgré l'incertitude des événements, il espère contre l'espérance; il prend sur lui le précieux signe de notre salut; suivi des princes et des seigneurs du royaume, il rassemble toutes ses forces; il arme une puissante flotte; il ose encore se commettre à la furie des flots. Avec quelle intrépidité le voit-on sortir de son vaisseau, à la vue de vingt mille infidèles qui veulent s'opposer à son entreprise! Avec quelle rapidité prend-il Carthage et plusieurs grandes villes d'Afrique!

Qui n'aurait auguré que ces heureux commencements dussent être suivis des plus glorieux succès? Mais Dieu, qui destinait à notre saint cette couronne de tribulation et de patience dont parle Isaïe (*Isa.*, XXII, 18), plus glorieuse mille fois que toutes les victoires et toutes les couronnes du monde, permet que son armée soit vaincue et dissipée, affligée par toutes sortes de maladies et de misères, désolée par la peste, et que lui-même en soit attaqué. O abîme profond des conseils éternels! Qui pourra sonder les raisons impénétrables de ces tristes événements, de ces coups si peu attendus?

Le même Dieu qui laisse perdre deux batailles aux onze tribus d'Israël, après leur avoir commandé d'exterminer la tribu de Benjamin (*Judic.*, XX), a inspiré à saint Louis d'entreprendre la guerre contre les infidèles, et permet que ses pieux desseins soient renversés. Le même Dieu qui avait conduit les armées de Judas Machabée (I *Mach.*, IX, 18), qui les avait rendues tant de fois victorieuses et triomphantes, et qui permet que ce grand héros meure dans le com-

bat, permet aussi que saint Louis meure au milieu de son camp. Ainsi, ô mon Dieu! sans être contraire à vous-même, par ces hautes et sublimes raisons qu'il n'est pas permis à l'esprit humain de pénétrer, vous renversez quelquefois les projets que vous nous avez inspirés, et vous permettez que nous soyons confondus dans nos desseins.

Louis se trouva toujours, par une constance chrétienne, au-dessus de la mauvaise fortune. Il ne perdit rien de sa fermeté et de sa confiance en Dieu, parce qu'il se soutenait par sa seule vertu. Il vit approcher avec tranquillité son dernier jour. Il ne s'étonna point à l'aspect affreux d'une mort avancée, et après l'avoir cherchée tant de fois à la tête des armées, au milieu des dangers et des plus sanglants combats, il la regarda avec une fermeté héroïque dans ces derniers moments. La victime se présenta devant l'autel, et le sacrifice fut accepté : *Dedit se, ut liberaret populum, et acquireret sibi nomen æternum* (I *Mach.*, VI, 44). Digne d'un plus grand royaume, Dieu l'enlève de ce monde avant le temps, pour le couronner d'une gloire immortelle. C'est ainsi que, comme un autre Machabée, il tombe sur ses trophées, et qu'il est comme enseveli sous son propre triomphe.

Que n'a-t-il vu le fruit de ses travaux? Que n'a-t-il vu la fin de ses grandes espérances? Que n'a-t-il eu le succès de Josué, de Constantin, de Théodose, puisqu'il combattait pour la même cause? Ne semblait-il pas mériter toute la protection du Dieu des armées, puisqu'il combattait pour la défense de ses autels et pour la liberté des peuples qui l'adoraient? Mais nous appartient-il, cendre et poussière que nous sommes, de pénétrer les profonds secrets de la conduite de Dieu, et de lever curieusement le voile sous lequel il a mis à couvert les mystères sacrés de ses conseils éternels? Seigneur, nous adorons vos jugements : vous avez sondé les intentions de ce saint roi; vous avez vu la pureté de ses motifs; vous avez écouté la préparation de son cœur (*Psal.* X, 17). Il n'a pas rempli ses désirs, mais il a accompli vos desseins; et s'il n'a pas vaincu, il a eu du moins la gloire et le mérite de la victoire.

Qu'ajouterai-je maintenant, chrétiens, aux exemples que nous a donnés ce grand roi, par toutes les actions de sa vie? Rien n'est si capable de nous porter à la vertu que l'exemple des grands du monde. Imitons, mes frères, ce beau modèle que l'Eglise nous présente aujourd'hui. Nous ne pouvons pas imiter ses desseins et ses grandes entreprises, mais nous pouvons imiter ses vertus, son humilité, sa piété, sa charité, sa patience, sa pénitence, son zèle. Mais combien peu en trouve-t-on aujourd'hui qui aspirent véritablement à la perfection chrétienne! Combien y en a-t-il qui n'ont que l'ombre et le masque de la vertu, qui n'ont de l'horreur du vice que quand ils le trouvent dans leur prochain; qui font consister tout leur mérite à louer froidement la vertu, à se montrer des censeurs chagrins et sévères des moindres défauts qu'ils remarquent dans la conduite des autres! Et combien en voyons-nous qui s'imaginent être parfaits parce qu'ils pratiquent certaines vertus stériles et morales qui ont quelque rapport au caractère de l'honnête homme, mais qui ne font pas un parfait chrétien!

Finissons, Messieurs, par où nous avons commencé : *Béni soit*, grand roi, *le Seigneur votre Dieu, qui a mis son affection en vous, qui vous a fait asseoir sur le trône de la France; parce qu'il a aimé ce royaume pour jamais; et qu'il vous a établi roi, pour régner avec équité, et pour rendre la justice.* Que Dieu, qui vous a comblé de tant de grâces, fasse passer ses bénédictions jusqu'à notre grand roi, digne héritier de votre nom, de votre couronne et de vos vertus. Que toutes les faveurs du ciel se répandent en abondance sur lui et sur sa famille royale, jusqu'aux dernières générations; que son nom soit toujours terrible à ses ennemis; que les rois et les nations de la terre frémissent inutilement contre lui; que cent peuples ligués, jaloux de sa gloire et de sa puissance, méditent de vains conseils contre le Seigneur et contre son oint, et que leurs injustes desseins soient toujours confondus (*Psal.* II).

Faites, grand saint, par vos puissantes intercessions, que cet auguste monarque soit toujours sage et éclairé dans ses conseils, heureux dans ses entreprises, triomphant dans ses combats. Que toujours la valeur l'anime, la piété le conduise, la justice règle ses actions, et que, pendant tout son règne, nous admirions toujours une vertu consommée dans le comble des félicités humaines.

Sire,

Nous ne pouvons rapporter ici ce qui compose le panégyrique d'un saint roi, sans parler en même temps des éminentes vertus dont Votre Majesté donne tous les jours des exemples si éclatants. Nous venons de voir saint Louis toujours fidèle à la loi du Seigneur, toujours attaché à ses devoirs, pratiquer constamment les vertus des différents états où il s'est trouvé par la disposition de la Providence. Il me semble que je n'ai cité aucun endroit de cet éloge, que Votre Majesté ne se soit présentée à mon esprit. Je n'ai eu qu'à changer dans mon idée les temps et les noms, pour peindre d'un seul trait deux grands monarques dans un même tableau. En effet, Sire, la peinture que je viens de faire de ce saint roi dans l'une et dans l'autre fortune n'est-elle pas une vive image de cette vertu consommée que toute la France et tout le monde chrétien admirent en Votre Majesté? Je laisse à d'autres orateurs à louer ce cœur magnanime, noble, généreux; ce courage intrépide dans les combats et dans les plus grands périls; ces actions plus éclatantes que des victoires, et tous ces prodigieux exploits qui font la gloire des héros. Pour moi, Sire, renfermé dans les bornes de mon ministère et de mon sujet, je louerai en Votre Majesté ces vertus chrétiennes qui viennent de faire l'éloge d'un grand saint, et qui lui ont mérité une gloire immortelle; ce zèle ardent à soute-

nir, aux dépens même de votre repos, de votre liberté, de vos royaumes, les intérêts de la religion de Jésus-Christ; cet amour de la vertu, sans regarder d'autre récompense que celle qui est inséparable de la vertu même; cette faim bienheureuse de la parole de Dieu; ce respect attentif pour les sacrés mystères, cette vénération profonde pour tout ce qui porte le caractère de la piété, cette dévotion tendre et sincère, cette religion pleine et solide, cette foi si vive et si généreuse.

Nous avons vu dans saint Louis, captif en Egypte et mourant en Afrique, la royauté humiliée; en lui nous avons vu un roi aussi tranquille dans ses malheurs et dans ses disgrâces que dans la plus florissante prospérité; humble et soumis aux ordres rigoureux du Seigneur, aussi grand dans ses humiliations que dans l'éclat de sa plus haute gloire. Tel, Sire, nous vous admirons aujourd'hui, dans l'état où il a plu à Dieu de vous mettre, par la disposition de sa Providence, pour une plus grande épreuve de votre foi; toujours ferme, toujours constant, toujours égal à vous-même, parmi les plus violentes agitations de la fortune. La paix de votre cœur toujours inaltérable, une force d'âme, une modération, une patience, une tranquillité de raison que rien ne peut ébranler. Content de cette couronne de justice que Dieu juste juge rend toujours à ceux qui ont fidèlement combattu pour lui (II *Tim.*, IV), comme les saints rois de l'Apocalypse, nous vous voyons faire aux pieds de l'Agneau (*Apoc.*, IV, 10) un généreux sacrifice de vos couronnes.

Puisse ce Dieu qui a éprouvé votre inviolable fidélité dans ces différents états, vous en donner dès cette vie le mérite et la récompense, comme il fit à Abraham, après avoir éprouvé sa foi! Puisse ce Dieu de justice vous remettre en possession de ces royaumes où vous ne voulez régner que par lui et que pour y établir son règne! Puisse le Dieu des armées confondre vos ennemis, qui sont les siens mêmes et ceux de la religion! Oui, Sire, si nos vœux et ceux de toute l'Eglise sont écoutés, il les confondra. Viendront ces temps heureux où l'on vous verra détruire toute puissance et toute domination étrangère, où Dieu prendra le soin de venger la majesté violée et les droits sacrés de la royauté. Déjà il a déterminé, dans sa sagesse profonde, les limites qu'il veut donner aux malheureux progrès d'une injuste usurpation. Bientôt ces nuits d'horreur et de confusion seront dissipées par d'heureux jours de paix et de justice. Comme un soleil qui a été caché quelque temps sous la nue, vous reparaîtrez avec un nouvel éclat. Un peuple à qui une séduction artificieuse a fait dire: *Je ne servirai pas*, se soumettra à ses princes légitimes, et peut-être déjà vous prépare-t-il dans son cœur l'appareil de votre triomphe. On vous verra remonter sur le trône, dont la seule religion vous a fait descendre, et en rendant à Jésus-Christ d'immortelles actions de grâces, nous pourons dire à Votre Majesté ces belles paroles: *Accepisti virtutem tuam magnam, et regnasti* (*Apoc.*, XI, 17), que vous avez repris votre puissance suprême, et que vous êtes rentré dans la possession de vos royaumes. Mais ne bornons pas nos désirs à des royaumes temporels; portons nos vœux jusqu'au royaume éternel, que je vous souhaite, etc.

PANÉGYRIQUE

DE SAINT THOMAS D'AQUIN,

Prêché à Nîmes dans l'église des Jacobins, en présence de M. l'évêque de Nîmes, le 7 mars 1698.

Invocavi, et venit in me Spiritus sapientiæ: et præposui illam regnis et sedibus; et divitias nihil esse duxi in comparatione illius.

J'ai prié le Seigneur, et l'esprit de la sagesse est venu en moi, et je l'ai préférée aux royaumes et aux trônes, et j'ai cru que tous les biens et toutes les richesses de la terre n'étaient rien au prix d'elle (*Sap.*, VII).

Monseigneur,

Ainsi parlait de lui-même Salomon, qui, par l'ardeur de ses désirs et par la force de sa prière, par un sincère détachement et par un généreux mépris des biens de la terre, mérita de recevoir la plénitude de la science de Dieu. Ainsi parlait de lui-même ce miracle de sagesse, à qui Dieu donna une science qui surpassa de beaucoup celle des Orientaux, des Egyptiens et de tous les hommes qui furent avant lui et qui viendront après lui.

Ainsi parle de lui-même cet homme qui fut rempli des plus sublimes connaissances; qui vit à découvert tous les mystères de la nature et de la grâce; qui traita avec tant de profondeur et de subtilité, de la nature, des animaux, des oiseaux et des arbres, depuis le plus haut cèdre du Liban jusqu'à la plus petite herbe qui rampe sur la terre; qui composa trois mille paraboles et cinq mille cantiques. Ainsi parle de lui-même ce Sage par excellence, qui rendit son nom célèbre jusqu'aux îles les plus reculées, qui attira autour de lui les rois et les peuples de la terre, pour écouter avec étonnement les oracles de sa profonde sagesse.

A cette idée, que j'offre à votre esprit, de la sagesse et de la science de Salomon, ne vous représentez-vous pas, Messieurs, celle du grand saint Thomas, dont nous célébrons aujourd'hui la fête? Ce vaste génie, ce grand homme, que Dieu suscita pour être une des plus éclatantes lumières de son Eglise; à qui rien ne fut caché de tout ce que peut comprendre l'esprit humain; qui fut admis dans le sanctuaire de la sagesse même; qui, pénétra tous les secrets de la divinité; qui par la plus fine vue et par la plus haute spéculation, connut les effets dans leurs principes; qui traita, avec tant de profondeur et d'élévation, de toutes les sciences divines et humaines; qui fut, par sa sublime intelligence et par ses divins écrits, le Maître des docteurs, le Flambeau de la vérité, l'Ange de l'école, l'Oracle de la théologie, la gloire et l'ornement de son ordre, l'admiration et l'étonnement de tous les siècles. Plus heureux que

Salomon d'avoir su joindre à une profonde science, qui l'a rendu un des plus grands docteurs, la pratique constante des plus éminentes vertus, qui en ont fait un des plus grands saints de l'Eglise.

Pouvions-nous choisir des paroles qui fussent plus propres que celles de mon texte à nous donner une juste idée du caractère de ce docteur incomparable, et qui, en nous découvrant, et sa science sublime, et les sources d'où il l'a puisée, pussent mieux nous faire connaître les vertus qui doivent faire le fond de son éloge?

Parlons donc de la science de saint Thomas, qui fait son caractère particulier, et cherchons-en les sources précieuses. Je les trouve dans les paroles de mon texte: la prière et le détachement. *J'ai invoqué le Seigneur:* voilà la prière. *J'ai préféré la sagesse aux royaumes et aux trônes; j'ai cru que tous les biens et toutes les richesses de la terre n'étaient rien au prix d'elle:* voilà le détachement. Mais pour suivre l'ordre des actions et des vertus de saint Thomas, j'ai dessein de vous faire voir qu'il a mérité sa science par son généreux détachement et par le mépris qu'il a fait de tous les biens de la terre : *Nihil esse duxi in comparatione illius.* Et ce sera mon premier point. Qu'il a acquis sa science par la force de sa prière : *Invocavi, et venit in me Spiritus sapientiæ.* Et ce sera mon second point. Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

C'est une maxime établie par la Providence, que Dieu ne nous remplit de ses dons qu'à mesure qu'il nous trouve vides de nous-mêmes et de l'amour des faux biens de la terre; soit parce que les affections et les désirs inquiets du siècle sont un obstacle presque invincible aux grâces que Dieu nous destine; soit que *l'esprit de Dieu*, suivant l'Ecriture, *n'habite pas dans l'homme, tandis qu'il est chair* (*Gen.*, VI, 3), tandis qu'il se trouve occupé des vains amusements du monde. Le corps, corrompu par la mollesse et par les attachements grossiers, abat l'esprit, lorsqu'il fait des efforts pour s'élever au-dessus des sens. *Cette habitation terrestre*, dit le Sage, *appesantit l'âme lorsqu'elle aspire à la contemplation des choses divines.*

C'est pour cette raison que les anges, qui sont des formes spirituelles, simples, sans aucun mélange, sans aucune composition, et absolument dégagées de toute matière, sont plus capables de ces sciences qui approchent de plus près celle de Dieu. Pourquoi Dieu éclaira-t-il Salomon des plus brillantes lumières, sinon parce que, dégagé de tout ce qui flatte l'orgueil et la cupidité, il ne forma des vœux que pour la souveraine sagesse?

Tel fut saint Thomas. Pour s'adonner uniquement à l'étude des sciences, il fut insensible à tout ce qui fait l'amour et l'empressement des hommes. Vous dirai-je ici, Messieurs, que Dieu, pour le préparer à la sagesse, voulut, avant le temps, dénouer sa langue encore embarrassée dans la faiblesse de l'âge? Vous dirai-je que théologien, si j'ose parler ainsi, plutôt que raisonnable, la première fois qu'il ouvrit la bouche, ce fut pour demander ce que c'était que Dieu; et que, pratiquant dès lors ce qu'il devait enseigner un jour, il tourna vers lui ses premiers regards? Heureux d'avoir ainsi possédé le Seigneur dès le commencement de ses voies, et d'avoir été plutôt à Dieu, pour ainsi dire, qu'à lui-même. Aussitôt que la raison eut brillé dans son esprit, il méprisa tous ces faux biens après lesquels les hommes mondains courent avec tant d'ardeur.

Son premier détachement fut le mépris qu'il fit de la gloire et des avantages qu'il pouvait recueillir dans le siècle. Sorti d'une des plus illustres maisons de Naples, il compta pour rien la noblesse de sa naissance, et chercha dans l'opprobre de Jésus-Christ une plus sûre et plus solide gloire. Touché des malédictions terribles que le Fils de Dieu donne aux richesses, et de ce caractère de réprobation qui semble leur être attaché, à cause du mauvais usage qu'on a coutume d'en faire, il les abandonna volontairement, pour n'avoir rien qui pût le troubler dans la poursuite de la sagesse. Fidèle au conseil de Jésus-Christ, pour être du nombre de ses disciples, il renonce à tout ce qu'il possède (*Luc.*, XIV, 33). Persuadé que la sagesse n'habite pas dans une âme sujette aux péchés, il conserve son innocence au milieu de la corruption du siècle.

Nous n'avons pas à gémir ici sur les ignorances et sur les déréglements d'une jeunesse criminelle; il ne faut point ici cacher avec art les vices à la faveur des vertus. Il évita soigneusement les piéges que lui tendirent les ennemis de son salut. Dès ce premier âge, où, entrant nouvellement dans le monde, les sens sont avides des objets qui les flattent, il sut les mortifier et leur refuser la vue des plus innocents. Loin de nourrir des passions criminelles, il ne souffrit pas les indifférentes, et punit même souvent en lui ce que Dieu n'avait pas condamné.

La grâce l'enlève au monde avant que la malice du siècle ait jeté dans son cœur les premières semences de la corruption. Il n'est pas de ces personnes mondaines qui ne renoncent au monde que quand le monde les rebute, qui ne font des vœux pour Dieu que quand on cesse d'en faire pour elles, qui ne soupirent pour le ciel que quand elles commencent de soupirer inutilement pour la terre.

Il n'attend pas, pour quitter le monde, que l'âge, qu'une disgrâce, qu'un revers de fortune, le forcent d'en sortir. Dans la fleur d'une brillante jeunesse, il s'offre à Dieu comme une victime pure et sans tache, pour être immolé à sa gloire. Il sait à quelles tentations la vertu est exposée, combien il est aisé d'y succomber, combien il est difficile de se relever après une funeste chute. Il sait que dans ce siècle méchant tout inspire les plaisirs, la mollesse, la volupté, l'orgueil,

l'oubli de Dieu et le mépris de ses lois. Ainsi, pressé par l'esprit du Seigneur, il se dérobe à la tendresse de sa famille, il cherche un asile à son innocence dans l'ordre de Saint-Dominique, également célèbre par la doctrine et par la sainteté.

Déjà dans une profonde paix, à l'abri des piéges que le démon tend aux âmes innocentes, content d'avoir choisi le Seigneur pour la portion de son héritage, Thomas commençait à goûter en repos les douceurs d'un état qui le consacrait à Dieu et à l'étude de la sagesse, lorsque sa mère, par une cruelle pitié de lui voir porter la croix à la suite de Jésus-Christ, prit la résolution de l'arracher du sein de la religion qu'il avait embrassée. Souvent il arrive que les parents forcent leurs enfants d'entrer dans des cloîtres; qu'ils les sacrifient, comme des victimes malheureuses, à la gloire d'une maison qu'on veut élever ou soutenir; qu'ils traînent au lieu du sacrifice ces hosties involontaires, qu'ils voudraient toujours prendre de ce qu'il y a de pire dans le troupeau.

A la vue de l'appareil du sacrifice, des frères avides et intéressés donnent bien quelque marque de douleur; et soit tendresse, soit pitié, soit hypocrisie, ils versent quelques larmes feintes sur un frère ou une sœur qui sont conduits à l'autel pour y être immolés. Mais en secret ravis de voir la portion de leur héritage grossir par le mépris que ces âmes généreuses font de leurs possessions ou des espérances de posséder, ils se consolent aisément de la perte qu'ils semblent faire de leurs frères, et s'en croient amplement dédommagés par les avantages qu'ils tirent de leur retraite. Mais nous voyons rarement qu'on s'oppose au dessein qu'aura un enfant d'entrer dans la religion, surtout lorsque, demeurant dans le siècle, il peut partager avec ses frères un ample patrimoine. Cependant nous voyons ici le contraire à l'égard de saint Thomas. Sa mère et ses frères, par une fausse compassion et par une cruelle tendresse, mettent mille obstacles à sa vocation; ils le persécutent à outrance; on lui déchire ses habits de religion; on joint la force à l'adresse, pour rompre son généreux dessein. C'est ici, où, suivant la parole de Jésus-Christ, nous voyons la guerre entre la mère, le fils et les frères. C'est ici qu'on peut dire que ceux de sa propre maison deviennent ses plus cruels ennemis; que ses plus grands amis et ses plus proches se sont soulevés contre lui, et que ceux qui devaient être les défenseurs de son innocence emploient toute sorte de violence pour la lui faire perdre : *Amici mei et proximi mei adversum me appropinquaverunt et steterunt : et vim faciebant qui quærebant animam meam* (*Psal.* XXXVII, 12, 13).

Mais rien n'est capable de lui faire changer sa résolution. A l'exemple du grand apôtre, appelé par la grâce à la perfection évangélique, il n'écoute ni la chair ni le sang : *Non acquievi carni et sanguini* (*Gal.*, I, 16). Il se souvient que Jésus-Christ commande de haïr son père, sa mère, ses frères et même sa propre vie. Ainsi se met-il en état d'être un véritable disciple de Jésus-Christ, et de recevoir cette plénitude de lumière que Dieu promet à ceux qui renoncent aux engagements les plus tendres. Car, dit Isaïe, à qui le Seigneur enseignera-t-il la science : *Quem docebit scientiam, et quem intelligere faciet auditum* (*Isa.*, XXVIII, 9)? sinon à ceux qui se sont sevrés des délicatesses de la chair et du sang, et qui, par un généreux effort, se sont arrachés eux-mêmes des mamelles de leurs propres mères : *Ablactatos a lacte, avulsos ab uberibus* (*Ibid.*).

Le croirez-vous, Messieurs? Ses frères mettent encore sa constance à de plus fortes épreuves. Ici se présente à mon esprit ce stratagème diabolique dont ils se servirent pour tâcher de le séduire. Après avoir essayé inutilement tous les moyens imaginables de le tenter, ils introduisirent dans la prison où ils le tenaient étroitement enfermé, une femme impudique pour corrompre son innocence. Ils savent qu'il est aisé d'abattre les plus grands courages par de telles armes; qu'on surmonte enfin par le plaisir ceux qu'on n'a pu vaincre par la douleur, et que ces beaux projets de vertu et de perfection tombent aussitôt qu'on est devenu sensible à la volupté. Cette femme apostée, plus terrible pour un jeune homme que l'enfer même, instruite dans tous les arts de séduire la vertu la mieux affermie, se présente à Thomas, avec tous les charmes capables d'allumer dans le cœur le feu de l'impureté : poussée par sa propre cupidité, animée par l'espoir d'une grande récompense, qui doit être le prix de sa victoire, elle emploie tous les artifices pour corrompre ce jeune cœur.

Quelle épreuve pour une vertu encore tendre! Qu'il est dangereux de se trouver dans une fatale nécessité de vaincre, ou d'être vaincu! Qu'il est à craindre qu'on ne se rende enfin, dans un combat où celui qui se défend sent presque toujours en lui une intelligence secrète avec celui qui l'attaque! Qu'il est à craindre qu'on ne se relâche de sa première ferveur et de son austère vertu, quand le plaisir s'offre de lui-même avec l'impunité, et qu'il peut être regardé comme un moyen sûr de s'affranchir d'une cruelle et opiniâtre persécution!

Cependant, Messieurs, rassurez-vous, ne craignez rien pour Thomas; les écueils de la vertu et de l'innocence des autres ne sont que les épreuves glorieuses de la sienne. Il eut une grâce assez puissante, et il y fut assez fidèle pour sortir avec avantage de la tentation. Mais que fera-t-il dans cette fatale conjoncture? La chasteté, fragile et timide vertu, par une sage méfiance de ses propres forces, cherche d'ordinaire son salut dans la fuite. Ainsi Joseph, dit saint Basile, employa-t-il la fuite pour toute arme : *Usus est fuga pro armis* (*Orat.* 8). Mais Thomas est resserré dans une étroite prison, il se voit comme en proie à un ennemi qui est d'autant plus terrible qu'il vient à lui avec plus de charmes. Que fera-t-il dans cette cruelle nécessité? Il s'arme d'une juste fureur, et ti-

rant des forces de sa propre faiblesse, il repousse un emportement d'effronterie par un emportement de courage; il prend un tison allumé, poursuit l'ennemi, et par ce feu éteint une flamme d'impureté que cette femme impudique voulait allumer dans son cœur.

Il y en a que le monde quitte avant qu'ils aient quitté le monde, lorsque, devenus méprisables par des disgrâces réitérées, par le renversement de leur fortune, par les approches de la vieillesse ou par de longues et ennuyeuses infirmités, le monde les rebute et les bannit des compagnies et de la société. Mais qu'il y en a peu qui quittent le monde lorsqu'il court après eux, lorsqu'il leur offre ce qu'il a de plus doux et de plus agréable, lorsqu'il se présente avec des charmes tout nouveaux et sans aucun mélange de ces bizarres infidélités et de ces perfidies qui répandent tant d'amertumes sur les plaisirs les plus vifs et les plus touchants ! Par une grâce singulière,Thomas, flatté des plus brillantes espérances du siècle, orné de tous les avantages de son innocence, dans ses plus beaux jours, renonce généreusement au monde, au milieu d'une tentation la plus séduisante et la plus délicate.

Combien y en a-t-il qui auraient trouvé le péril agréable et qui l'auraient regardé comme un événement heureux ! Combien qui, pour pécher avec plus de confiance, pour étouffer les derniers soupirs d'une innocence qu'on est en danger de perdre, et pour s'étourdir sur les horreurs qu'inspirent les premières tentations à une âme qu'une crainte salutaire retient encore dans le devoir, écoutent ces funestes maximes que l'esprit de la chair n'inspire que trop souvent : Qu'il y a un âge et certaines occasions où il est presque impossible de résister aux charmes de la volupté, surtout quand elle se présente d'elle-même; que c'est assez de ne pas chercher le danger; que pour mieux vaincre la concupiscence il lui faut accorder quelque chose ; qu'il faut se désabuser du monde par le monde même; qu'on ne méprise jamais mieux les plaisirs que quand on les a goûtés ; qu'après tout, on en est quitte pour un repentir; que Dieu est toujours prêt à pardonner; qu'inutilement il aurait établi la pénitence comme un remède à nos infirmités, si nous ne tombions pas dans quelques faiblesses; qu'il y a une espèce de pénitence aussi glorieuse que l'innocence même, et qu'enfin on regagne bientôt par l'humilité et par la ferveur ce qu'on avait perdu par un peu de fragilité !

Loin d'ici ces malheureuses maximes qui conduisent à l'impiété et au libertinage. Heureux ceux à qui la foi apprend que la même Ecriture qui nous défend d'aimer le danger: *Qui amat periculum, in illo peribit* (*Eccl.*, III, 27), nous commande de le fuir quand il paraît : *Quasi a facie colubri fuge peccata* (*Eccl.*, XXI, 2); que la convoitise n'a point de bornes ; qu'elle s'irrite quand on la flatte; que, comme une sangsue avide, plus on cherche à la satisfaire, plus elle devient insatiable ; qu'il est contre toute raison d'acheter un fragile plaisir par des regrets éternels ; qu'il est injuste d'être méchant parce que Dieu est bon; que la pénitence est un remède à nos infirmités, et non pas un prétexte pour favoriser la concupiscence ; que le monde charge de cruelles chaînes ceux qui se sont une fois soumis à lui ; qu'un péché conduit à un autre; qu'insensiblement l'habitude se forme et passe en nécessité ; et que, comme dit saint Ambroise, il est aussi difficile de trouver des chrétiens qui fassent une sincère pénitence après leur péché, que d'en trouver qui aient conservé leur première innocence.

Thomas suivit ces belles maximes et ces grands principes de vertu. Ainsi dégagé de la volupté et de tout ce qui occupe vainement l'esprit et le cœur des hommes mondains, il s'appliqua avec ardeur à l'étude de la véritable sagesse. Bientôt il devint l'étonnement et l'admiration des plus fameuses académies. Ce fut principalement dans celle de Paris que, joignant un travail infatigable à un des plus beaux génies qui fut jamais, il fit de si grands progrès dans ses études, qu'ayant mérité le bonnet de docteur il se vit en état, à l'âge de vingt-cinq ans, d'enseigner la théologie dans la première université du monde. Bientôt la réputation de sa vertu et de sa sublime science se répandit par toute la terre; il fut regardé comme le miracle de son siècle, comme l'oracle de la vérité et comme un vase précieux où Dieu avait renfermé tous les plus riches trésors de sa sagesse. Tout le monde vint en foule pour entendre ce nouveau Salomon. Les plus savants hommes, attirés par le bruit de sa profonde science, le consultent de toutes parts. On veut l'élever sur le chandelier de l'Eglise pour le faire briller avec plus d'éclat et de plus loin.

Mais rien ne fut capable, je ne dis pas de lui inspirer de l'orgueil, mais de donner même la moindre atteinte à sa modestie. L'ambition ne trouva pas en lui plus de faiblesse que la volupté. Il refusa constamment les dignités qu'on lui offrit. Dieu, pour garder cet ordre admirable qui fait la beauté de l'Eglise, y a établi, dit saint Paul, les uns pour être apôtres, les autres prophètes, les autres docteurs (*Ephes.*, IV, 11). Ayant plu à la divine Providence de le mettre au rang des docteurs, il ne voulut point renverser cet ordre.

Qu'il fut éloigné de la conduite de ceux qui briguent par mille voies illicites les dignités de l'Eglise; qui, pour être élevés aux premières places dans le royaume de Jésus-Christ, au défaut du mérite et de la vertu, emploient les intrigues, la faveur des grands, la fausse modestie, l'hypocrisie! Thomas, content du rang où Dieu l'avait mis, ni les honneurs publics que tout le monde rendit à sa science et à sa vertu, ni la faveur des princes, ni la violence même que lui fit Clément IV pour l'obliger d'accepter l'archevêché de Naples, rien ne fut capable de le toucher. Il tremble à la vue d'un poids si formidable aux anges mêmes. Persuadé que l'étude de la sagesse demande un parfait dé-

tachement de toutes les vues d'ambition, il méprise avec saint Paul toutes les couronnes de gloire, tout ce qu'il croit devoir être un obstacle à l'acquisition de cette éminente science à laquelle il aspirait : *Verumtamen existimo omnia detrimentum esse, propter eminentem scientiam Jesu Christi* (*Philip.*, III, 8).

Après ce mépris si général de toutes les choses de la terre, de quelle abondance de lumière Dieu ne remplit-il pas un esprit si vide de tout ce qui pouvait l'occuper inutilement! Qui pouvait avoir une plus vaste capacité pour recevoir les dons de la sagesse? Mais avant que de parler à fond de cette sublime science, après vous avoir montré que saint Thomas l'a méritée par le généreux mépris qu'il a fait de tous les biens de la terre : *Nihil esse duxi in comparatione illius*, voyons qu'il l'a acquise par la force de sa prière : *Invocavi, et venit in me Spiritus sapientiæ;* c'est ce que nous allons voir dans la seconde partie de ce discours.

SECOND POINT.

Par cette prière dont nous parlons, Messieurs, n'entendez pas ces voies nouvelles d'une sèche et stérile spéculation ; ces spiritualités subtilisées, ni ces états passifs où, transporté par un amour extatique, toujours mû par de secrètes impulsions, on passe par des épreuves et des expériences inconnues aux âmes mêmes les plus saintes. N'entendez pas cette vaine inaction qui devient une pernicieuse oisiveté ; n'entendez pas ces degrés d'une oraison extraordinaire, qui commence par l'esprit et qui finit par la chair; qui anéantit les mystères de la religion, méprise les vertus et la pratique des bonnes œuvres ; qui néglige les moyens de salut, sous prétexte de tendre immédiatement à la fin ; qui ruine la piété, sous prétexte de la perfectionner ; qui permet à l'âme de succomber à la tentation, sous prétexte de l'y purifier ; qui détruit l'espérance chrétienne, sous prétexte d'élever la charité.

Je parle d'une prière où l'esprit, s'élevant à Dieu par la considération de ses grandeurs, le loue et le glorifie sans cesse ; où, s'abaissant ensuite au néant de la créature, l'homme se confond dans la vue de ses faiblesses et de ses misères. Je parle d'une prière où l'âme est comme perdue en Dieu ; où, par une communication intime avec Dieu, elle reçoit immédiatement une abondante effusion de lumières. Je parle d'une oraison qui entretient l'humilité, la foi, l'espérance des biens à venir et la parfaite charité; qui inspire toujours une pratique exacte des vertus chrétiennes, et une constante fidélité à ses devoirs.

C'est par ce genre de prière que saint Thomas acquit cette science sublime qui fera l'admiration et l'étonnement de tous les siècles. *Toute sagesse vient de Dieu*, dit l'Ecclésiastique (*Eccli.*, I, 1). Pour confondre l'orgueilleuse présomption de l'homme, Dieu ne veut pas que ce qui est un de ses dons les plus précieux soit regardé comme le fruit de nos veilles et d'un opiniâtre travail. Il l'a ainsi ordonné, que l'homme en punition de son péché trouve de la peine dans l'acquisition de la science, suivant cette parole du Sage : *Qui addit scientiam, addit et laborem* (*Eccli.*, I, 18). Mais afin que l'homme ne se glorifie pas d'avoir ses connaissances indépendamment de Dieu, Dieu, dit l'Ecriture, veut être le maître des sciences de l'homme : *Deus scientiarum Dominus est* (I *Reg.*, II, 3).

Or, c'est dans l'oraison que Dieu communique ordinairement les connaissances réservées à ces grands génies, qui sont comme des astres brillants d'où l'Église puise ses plus pures lumières. Ainsi donna-t-il à Salomon, dans la prière, toute la sagesse dont l'esprit humain puisse être capable. Ainsi voyons-nous que Dieu, voulant instruire Moïse de ce qu'il y avait de plus profond dans la loi, le conduisit sur la montagne, et lui révéla dans l'oraison ses plus sublimes mystères. Ainsi voulut-il que les apôtres se préparassent par la retraite et par la prière à recevoir le Saint-Esprit, qui devait leur enseigner toute vérité. Ainsi le grand Apôtre dit-il de lui-même que, dans une haute contemplation, ravi jusqu'au troisième ciel, *il entendit des paroles ineffables qu'il n'est pas permis à un homme mortel de rapporter* (II *Cor.*, XII, 4).

Par l'oraison, l'âme est intimement unie avec Dieu. L'oraison est une ligne de communication entre le ciel et la terre ; c'est un canal par où Dieu fait couler ses plus pures illuminations. C'est cette échelle mystérieuse de Jacob (*Genes.*, XXVIII, 12) par laquelle l'homme monte au ciel, et par laquelle Dieu descend sur la terre. C'est là que ces âmes choisies, admises dans le sanctuaire de la sagesse, voient à découvert les plus impénétrables mystères ; c'est là qu'elles puisent dans le sein de la Divinité, comme dans la source même, les plus abondantes lumières. C'est là, pour me servir des paroles de saint Paul, que tous les nuages étant dissipés, n'ayant plus de voile qui nous couvre le visage, *contemplant la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, passant de clartés en clartés par l'illumination du Seigneur* (II *Cor.*, III, 18). Car, comme il est impossible que Dieu étant la souveraine charité, ceux qui s'en approchent n'en soient enflammés, il est de même impossible que Dieu étant la souveraine vérité, ceux à qui il se communique intimement n'en soient éclairés.

Loin d'ici ces prétendus esprits forts qui traitent de rêveries les grâces extraordinaires que Dieu fait à ses élus. Loin d'ici ces hommes de chair à qui la prière paraît inutile pour les sciences, et qui regardent comme un temps perdu celui qu'on emploie aux exercices de piété. Dieu, quand il lui plaît, remplit les hommes de l'Esprit de sagesse : *Si enim Dominus Deus voluerit, Spiritu sapientiæ replebit illum* (*Eccli.*, XXXIX, 8).

Telle fut la science de Thomas : assis, solitaire, dans un tranquille silence, il s'éleva

par l'oraison au-dessus de lui-même, et puisa dans le sein de Dieu les plus hautes connaissances. A la vérité il étudia, comme s'il avait dû attendre tout de son travail ; mais il pria, comme si pour devenir savant il n'avait eu besoin d'autre secours que l'oraison. A peine pouvait-on distinguer en lui l'étude d'avec la prière ; mais, plus soigneux de devenir saint que savant, il regardait toujours Dieu comme le principe et la fin de ses études, qui n'étaient, selon la règle qu'en donne saint Augustin, qu'une attention continuelle de son esprit à la lumière éternelle, et un attachement immuable de son cœur à Dieu, qui est la vérité même.

C'est dans l'oraison que Dieu le remplit des lumières d'une céleste sagesse. Dieu porta immédiatement à son esprit les plus sublimes connaissances ; et comme s'il eût été jaloux que les hommes lui apprissent ses mystères, il les prévint et se rendit lui-même son premier maître. Heureux, Seigneur, dit le Prophète, heureux celui que vous avez instruit vous-même : *Beatus homo quem tu erudieris, Domine* (*Psal.* XCIII, 12).

C'est dans l'oraison que saint Thomas trouve la clef de la science, que tous les livres lui sont ouverts, et qu'il lit à découvert ce que les autres ne voient que dans des énigmes obscures. L'oraison est pour lui une école de sagesse, où, comme une intelligence, son esprit, se purifiant par la séparation de toutes les idées du monde, devient plus susceptible des impressions de la lumière céleste. C'est là où, ne voulant savoir que Jésus-Christ, il apprend toutes choses. C'est là où, comme les bienheureux, en voyant l'essence divine, connaissent parfaitement toutes les créatures, ainsi, contemplant dans l'oraison la Divinité, il y voit, comme dans un miroir, tout ce que l'esprit créé est capable de comprendre.

C'est de là que, comme un autre Moïse, il sort tout rayonnant de ces vives lumières qu'il a puisées dans l'entretien qu'il a eu avec Dieu : *Ex consortio sermonis Domini* (*Exod.*, XXXIV, 29). Son âme illuminée, comme la céleste Jérusalem qui a Dieu même pour sa lumière, et qui n'a point d'autre soleil qui l'éclaire que l'Agneau, découvre les secrets les plus cachés de la Divinité, pénètre les matières les plus sublimes de la théologie par une clarté qui tient plus de l'intelligence que de la simple science, et qui lui montre la vérité plutôt dans les principes que dans les conséquences et dans les raisonnements. A la vérité, il puisa dans les trésors de la nature, dans les livres de la savante antiquité, des beautés et des richesses infinies ; par ses veilles, par son application continuelle, par son assiduité à la lecture, il acquit une connaissance parfaite des sciences humaines ; mais il sanctifia par l'oraison toutes ces connaissances profanes ; il ne les estima qu'autant qu'elles pouvaient être utiles à l'étude des sciences divines. Ce furent autant de dépouilles qu'il enleva à l'Egypte, pour les faire servir à la décoration du tabernacle.

Il puisait la science dans les livres, en même temps qu'il la recevait de Dieu dans l'oraison ; profitant de l'avis important que donnait saint Cyprien à Donat : *Sit tibi oratio assidua, et lectio ; nunc cum Deo loquere, nunc Deus tecum*. Partageant ainsi le temps entre la lecture et la prière, tantôt il parlait à Dieu dans celle-ci, et tantôt il écoutait Dieu qui lui parlait dans celle-là, recevant dans l'étude ce qu'il avait demandé dans la prière. Quelle doit être la science, Messieurs, dont les sources sont si fécondes et si pures !

Ainsi dégagé de tout ce qui pouvait le détourner de l'étude de la sagesse, instruit par l'Esprit de Dieu même, dans une continuelle oraison, faut-il s'étonner s'il acquit cette haute intelligence qui fera l'admiration et l'étonnement de tous les siècles ? Faut-il s'étonner s'il composa un si prodigieux nombre de volumes ? faut-il s'étonner si la force de ses expressions répond si parfaitement à la beauté et à la subtilité de ses pensées ; si ses paroles fécondes des plus brillantes lumières produisent une idée semblable à celle de ces esprits sublimes qui représentent une infinité d'objets par un seul trait ?

Faut-il s'étonner si Thomas s'élève dans le centre de cette haute science que l'Eglise a approuvée avec des termes si magnifiques, et des éloges auxquels l'éloquence humaine ne peut rien ajouter ? Faut-il s'étonner si, dans les conciles mêmes, où préside le Saint-Esprit, on a vu ses écrits élevés sur le même trône où étaient placés les livres sacrés ; et si les Pères assemblés ont cru qu'il était nécessaire, avant que de prononcer leurs oracles, de consulter les livres de Thomas, soit pour découvrir les vérités éternelles à la faveur de ses lumières, soit pour les soutenir par la force et par la subtilité de ses arguments ? Faut-il s'étonner si Jésus-Christ déclare authentiquement que Thomas a bien écrit de lui, et s'il canonise sa doctrine de sa propre bouche : *Bene scripsisti de me, Thoma ?* O digne approbation, où le Verbe de Dieu loue la parole de l'homme !

Fut-il jamais un style plus vif, plus concis, plus solide, plus sublime ? Qui peut assez admirer les lumières de son esprit, la profondeur de sa doctrine, la force de ses raisonnements, la solidité de ses principes, la subtilité de ses arguments, l'ordre et la netteté de ses écrits ? Que si l'on trouve dans saint Thomas des endroits difficiles à comprendre, disons que ces nuages procèdent de la grandeur et de la sublimité de la matière, plutôt que du défaut de l'ouvrage. Ici l'obscurité de la vue vient de l'éclat de l'objet. Si quelquefois sa doctrine nous paraît enveloppée et couverte, ce n'est que comme d'un vêtement de lumière, qui éblouit les premiers regards, mais à la faveur duquel on voit une infinité de merveilles aussitôt que les yeux y sont accoutumés. Quand il s'agit des questions de foi, quelle théologie n'est pas fondée sur les principes de saint Thomas ? Quel

docteur a su mieux que lui faire entrer dans la connaissance des plus hauts mystères, par des convenances proportionnées à la faiblesse de nos esprits?

Quel docteur, soit qu'il faille persuader aux gentils les vérités de la religion, soit qu'il faille convaincre les athées de l'existence de Dieu, soit qu'il faille persuader l'opiniâtre incrédulité des Juifs; quel docteur, dis-je, n'emprunte pas de lui des armes victorieuses, pour combattre tous les ennemis de la vérité? C'est des écrits de Thomas, surtout de cette *Somme* admirable, qui renferme autant de sentences que de paroles; c'est de ces divins écrits, comme de la tour de David, que pendent mille boucliers, pour la défense d'Israël (*Cant.*, IV, 4).

C'est dans les livres de Thomas où, comme dans une source publique ouverte à tout le monde, les ignorants et les savants vont puiser ces eaux vives qui rejaillissent jusqu'à la vie éternelle. Quelle hérésie, je ne dis pas seulement de son temps, mais des âges mêmes qui l'ont précédé et de ceux qui l'ont suivi, n'a pas été confondue et détruite par sa doctrine? Vous avez senti la force de Thomas à confondre l'erreur et à soutenir la vérité, hérétique furieux, vous (Bucer) qui, méditant la ruine entière de l'Eglise, avez dit que vous pouviez la détruire si on ôtait ses écrits: *Tolle Thomam, et dissipabo Ecclesiam.*

Mais en vain frémiront contre lui avec toute leur rage les ennemis de l'Eglise; il sera, jusqu'aux derniers siècles, l'appui et le fondement solide de la vérité. Semblable à Simon, le grand prêtre, Dieu le mettra dans l'Eglise comme une colonne inébranlable, pour appuyer et soutenir la maison du Seigneur: *Suffulsit domum, et in diebus suis corroboravit Templum* (*Eccli.*, L, 1). Il vivra même après sa mort: *Mortuus est pater, et quasi non est mortuus* (*Eccli.*, XXX, 4.) Thomas est mort. Appelé par Grégoire X au concile général de Lyon, il mourut avant le temps, plein de mérite et de vertus; mais il survit à lui-même, et par ses divins écrits, qui rendent sa gloire immortelle, et parce qu'ayant transmis, comme par héritage, son esprit à ses frères, qui sont les dépositaires fidèles de sa science, il a laissé autant de défenseurs de la maison du Seigneur, qu'il y a dans cet ordre fameux de docteurs et de prédicateurs: *Reliquit defensorem domus contra inimicos* (*Eccli.*, XXX, 6).

Telle a été la science du grand saint Thomas, telles en ont été les sources précieuses: le détachement de tous les biens du monde et un inviolable attachement à Dieu par la prière. Tels doivent être les moyens dont nous devons nous servir pour devenir savants. O vous qui consumez vos jours à acquérir, par un opiniâtre travail, une science qui n'a souvent pour principe que l'ambition, la curiosité pour motif, et l'intérêt pour objet, une science qui dessèche le cœur à mesure qu'elle remplit l'esprit; vous qui vous appliquez continuellement à l'étude d'une sagesse orgueilleuse à ceux qui la possèdent, infructueuse à ceux qui l'approchent: en vain vous fatiguez-vous dans la recherche laborieuse des sciences, si vous conservez toujours de criminels attachements aux créatures, et si par une solide piété vous n'êtes inviolablement attachés à Dieu.

Car qu'est-ce que la science sans la piété? Un vain et inutile amusement; une occupation pernicieuse, où souvent l'homme travaille à se faire une fausse religion; où, au lieu de chercher Dieu, il s'étudie à le méconnaître; où il se sert de ses propres lumières pour obscurcir sa foi et pour corrompre sa conscience. C'est un faux brillant qui éblouit et qui n'éclaire pas, une lueur trompeuse qui, au lieu de nous découvrir la véritable voie, nous conduit au précipice: c'est une nuée qui enfante un éclair, qui s'évanouit aussitôt, et qui ne laisse ensuite que d'épaisses ténèbres.

Savants orgueilleux qui, enflés d'un amas confus de connaissances entassées les unes sur les autres, regardez les sciences, non pas comme un don qu'on ne doit attendre que du Père des lumières, mais comme le fruit de vos veilles et de vos réflexions; vous qui regrettez avec un avare ménagement le temps qu'on donne à la prière, en vain croyez-vous encore pouvoir parvenir à la parfaite intelligence de nos mystères et des vérités célestes, si vous ne mêlez l'oraison à l'étude. Vous deviendrez des philosophes profanes, mais non pas des docteurs de Jésus-Christ. Mes frères, regardons comme saint Thomas les sciences dans leur véritable source, c'est-à-dire en Dieu, qui les tire des trésors inépuisables de sa sagesse pour nous les communiquer.

N'imitons pas ces laboureurs ingrats qui n'attribuent l'abondance de leurs moissons qu'à la force de leurs bras et à leur propre industrie, sans regarder le ciel, qui par des influences salutaires a couronné leurs champs des plus riches fruits. Approchons-nous de Dieu par l'oraison, et nous serons éclairés: *Accedite ad eum, et illuminamini* (*Psal.* XXXIII, 6). Par l'étude nous puiserons dans les ruisseaux, mais par l'oraison nous puiserons dans la source même.

Pour vous, chrétiens, qui n'aspirez pas à ces connaissances sublimes, vous en saurez assez si vous possédez la science du salut, qui consiste à pratiquer avec une constante fidélité les vertus chrétiennes. Vous ne connaîtrez pas la grandeur et le mouvement du soleil et des étoiles, mais votre vertu vous élèvera au-dessus des astres. Vous ne jugerez pas des beautés et de la délicatesse des ouvrages d'esprit, mais vous mériterez de juger avec Jésus-Christ les hommes et les anges mêmes. Vous ne pénétrerez pas dans les profonds secrets de la théologie: mais vous connaîtrez assez Dieu, qui en est l'objet, pour l'adorer comme votre premier principe, et pour l'aimer comme votre dernière fin.

La science sera détruite, mais la charité demeurera toujours (I *Cor.*, XIII, 8). Malheur à celui qui connaîtra toutes choses, et qui ignorera Dieu et les voies qui conduisent à lui.

Etudions-nous (c'est la véritable science) à connaître Dieu, pour le glorifier comme notre Dieu, et dans le temps et dans l'éternité bienheureuse, que je vous souhaite, avec la bénédiction de Monseigneur, etc.

PANÉGYRIQUE

DE SAINT ROCH.

Prêché à Paris, dans l'église des Quinze-Vingts, le 16 *août* 1685, *pour la confrérie de Saint-Roch.*

Charitas Christi urget nos.
La charité de Jésus-Christ nous presse (II *Cor.*, V, 14).

L'homme, Messieurs, est de lui-même pesant et grossier, incapable de s'élever au-dessus des sentiments de la nature; de lui-même insensible à tout bien surnaturel, il n'a de l'ardeur et de la vivacité que pour ses plaisirs et pour les objets qui charment ses sens; son âme, appesantie par un corps matériel et corruptible, demeurerait comme ensevelie dans la chair et dans le sang (*Sap.*, IX, 15), si Dieu, par les douces impulsions de sa grâce, ne la portait à l'amour des vertus qui font le parfait chrétien.

C'est dans ce principe que l'Apôtre vient de nous dire que la charité de Jésus-Christ, qui est le modèle de la nôtre, nous anime et nous presse par des mouvements secrets de l'Esprit-Saint : *Charitas Christi urget nos.* Mais quelle est cette partie de la charité de Jésus-Christ dont j'ai dessein de vous parler aujourd'hui ? c'est celle qui, par sa bonté et sa tendresse pour les hommes, l'a porté à soulager et à guérir toute sorte de maladies et de langueurs. Nous ne lisons point dans l'Evangile qu'aucun malade se soit présenté à Jésus-Christ, que Jésus-Christ, étendant sur lui ses soins charitables, ne l'ait guéri de son infirmité : *Sanans omnem languorem* (*Matth.*, IV, 23).

C'est, Messieurs, cette même charité qui presse le grand saint Roch, patron de cette illustre confrérie, dont nous célébrons aujourd'hui la fête; en sorte qu'il peut dire avec justice : La charité de Jésus-Christ nous presse : *Charitas Christi urget nos.* Ce fut cette charité tendre et compatissante qui porta ce grand saint à entreprendre le soin et la guérison des maladies les plus désespérées et les plus terribles. Aussi est-ce de cette héroïque vertu, qui fait le caractère particulier de saint Roch, que j'ai résolu de vous entretenir dans ce discours.

Le pouvoir qu'il a auprès de Dieu dans les maladies contagieuses; le besoin que nous avons de son intercession, pour en être préservés dans un temps où nous sommes menacés de ce fléau terrible de la vengeance de Dieu, par les alarmes que nous en avons eues au commencement de cette saison; les grâces et les bénédictions singulières qu'il attire tous les jours sur cette maison de charité, tout nous intéresse à célébrer aujourd'hui cette vertu dominante de notre saint.

Pour en parler dans toute son étendue, disons que la charité de Jésus-Christ a pressé saint Roch pendant qu'il a été sur la terre, en lui donnant le courage de servir et assister avec des soins infatigables les malades, souvent les plus pauvres et les plus abandonnés : ce sera mon premier point ; que cette même charité le presse encore dans l'état de sa gloire, et le porte à secourir les chrétiens frappés de la contagion, par la protection singulière qu'il donne à ceux qui l'invoquent dans ces horribles calamités : ce sera mon second point : *Charitas Christi urget nos.* En deux mots, la charité que saint Roch a exercée sur la terre, la charité qu'il exerce encore dans le ciel, c'est le sujet de son éloge et de vos favorables attentions. Nous ne pouvons parler de sa charité sans le secours de l'esprit de charité; demandons-le par l'intercession de la sainte Vierge, la mère de miséricorde. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Si la charité héroïque de saint Roch, Messieurs, ne me fournissait pas une assez ample matière de louanges pour composer son éloge, en remontant jusqu'aux antiques obscurités des plus illustres chevaliers de la ville de Montpellier, capitale du Bas-Languedoc, je trouverais de quoi relever l'éclat de sa gloire. Mais ne nous arrêtons pas à ces généalogies sans fin, plus propres à flatter l'orgueil qu'à fonder une solide grandeur. Roch connut une noblesse plus estimable que celle du sang, une noblesse qui se tire de la pratique des vertus chrétiennes : le caractère du baptême qui le fit enfant de Dieu, cette croix miraculeuse, imprimée sur sa poitrine, qui dès le sein de sa mère fut un présage qu'il serait un des plus fidèles disciples de Jésus-Christ ; cet instinct de pénitence, qu'il eut dès le berceau, de se traiter en coupable, tout innocent qu'il était, en s'abstenant de la mamelle certains jours de la semaine ; la compassion envers les misérables, qu'un père pieux lui laissa comme par testament, furent pour lui des titres mille fois plus précieux et plus brillants que ceux qui relevèrent la grandeur de son illustre origine.

Passons tout d'un coup aux actes héroïques de la charité de notre saint. Maître absolu de lui-même et de sa fortune, pensez-vous, Messieurs, qu'il fit de vains projets de s'élever dans le monde et de jouir tranquillement du riche héritage de ses pères ? Ce fut à l'âge de vingt ans, où les passions sont plus vives, où le monde se présente à nous avec plus de charmes, qu'il forma le dessein d'abandonner tout pour suivre Jésus-Christ, et le servir dans la personne de ses pauvres. Quelle étrange résolution ! L'Evangile remarque que Pierre et André quittèrent leurs filets pour suivre Jésus-Christ (*Matth.*, IV, 22); par là il semble louer leur détachement : que devons-nous dire quand nous voyons saint Roch abandonner de grandes possessions pour être au nombre de ses disciples ? Fidèle au conseil de l'Evangile, pour acquérir les trésors du ciel, il méprise ceux de la terre; destiné qu'il est par la Providence à

servir et assister les pauvres, pour avoir auprès d'eux un plus facile accès, il veut leur ressembler.

En vain le siècle lui présente des honneurs, des dignités, des postes éclatants; en vain la chair et le sang emploient tous leurs artifices pour rompre ses pieux desseins, il renonce généreusement à tout ce qu'il possède, il se souvient que le Fils de Dieu *étant riche se fit pauvre pour l'amour de nous* (II *Cor.*, VIII, 9) : persuadé qu'on acquiert les richesses avec peine, qu'on les possède avec inquiétude, qu'on les perd avec douleur; qu'elles servent à nourrir les passions, à irriter les convoitises; qu'elles sont les épines de la vie, qui étouffent les bons désirs dans un cœur qui veut se donner à Dieu, qu'elles percent de cruelles pointes tous ceux qui s'y attachent, il s'en dépouille entièrement, pour n'avoir en lui aucun obstacle qui puisse le détourner des exercices de la charité.

La perfection des premiers chrétiens, dans la naissance de l'Eglise, fut de vendre leurs biens et leurs possessions, et d'en apporter le prix aux pieds des apôtres, pour le distribuer en aumônes : Roch, qui ne veut être riche qu'en foi et en bonnes œuvres, suivant ce beau modèle, vend son ample patrimoine pour fournir à sa charité; il croit que Dieu ne lui a donné des biens que pour les faire passer dans les mains des pauvres.

Que diront à ces exemples de dépouillement ces hommes terrestres, possédés par la cupidité des richesses, qui ne font cas que des biens de la fortune, qui louent les riches de leurs trésors, qui ne connaissent d'autre mérite que celui d'avoir de grands revenus, qui n'estiment d'heureux que ceux qu'ils voient dans l'abondance : *Beatum dixerunt populum cui hæc sunt* (*Psal.* CXLIII, 15); qui méprisent les pauvres et la pauvreté? Que diront ces mauvais riches qui, au milieu de l'opulence, des aises et des douceurs de la vie, refusent les moindres secours à un pauvre dans sa misère ; qui, étalant avec orgueil leur pompe mondaine, foulent aux pieds des misérables qui leur crient miséricorde dans leurs plus pressantes nécessités?

Mais où m'emporte déjà le zèle de la charité? Suivons l'éloge de notre saint. Ainsi dégagé des affections de la terre, il se dépouille de toutes les marques du siècle en quittant ses riches habits, dont il emploie le prix pour revêtir les pauvres; et, par une sainte folie de l'Evangile, il se met dans l'état, ridicule aux yeux du monde, où l'on a coutume de nous le représenter; comptant pour rien *d'être regardé comme la balayure du monde*, il dit avec l'Apôtre : *Nous faisons gloire pour l'amour de Jésus-Christ de passer pour insensés devant les hommes* (I *Cor.*, V, 10, 13). A quels nobles excès ne porte pas la charité de Jésus-Christ! Il n'appartient qu'à vous, ô mon Dieu! d'imprimer par votre grâce puissante ce généreux mépris du faste et de la vanité du siècle.

O vous à qui les saints paraissent des objets dignes de pitié, tandis que leurs vertus les rendent les objets de la complaisance de Dieu même, pensez à ce jour terrible pour vous, où, les voyant dans la possession d'un royaume éternel, vous serez contraints de vous écrier : Insensés que nous étions nous-mêmes, nous regardions leur vie comme une véritable folie : *Nos insensati vitam illorum æstimabamus insaniam.* Et nous les voyons aujourd'hui placés parmi les enfants de Dieu, sur des trônes éminents de gloire : *Ecce quomodo computati sunt inter filios Dei, et inter sanctos sors illorum est* (*Sap.*, V, 4)?

Roch, pour obéir à la voix du ciel qui l'appelle, sort, comme Abraham, de son pays; il s'éloigne de ses parents, de ses plus tendres amis et de tout ce qui pouvait encore l'attacher au monde. C'était assez la coutume en ces temps-là de chercher à se sanctifier par la visite des lieux saints. Ce qui fut à plusieurs une occasion de dissipation et de libertinage, fut à notre saint un sujet de mérite et de vertu.

Rome fut le premier théâtre de sa charité. Roch ne fut pas attiré dans cette capitale du monde chrétien par une vaine curiosité de voir ces superbes monuments de la grandeur et de la magnificence des Romains, ce fut pour recueillir sur le tombeau des apôtres et des martyrs les prémices de l'esprit de la religion, et y rallumer le feu de son zèle et de sa charité. Déjà je le vois comme un ange consolateur parcourir tous les hôpitaux de cette grande ville; car les pauvres malades furent le principal objet de ses soins. Dans le corps humain notre attention se porte premièrement et principalement aux parties les plus faibles ; un père chérit plus tendrement un fils malade qu'un autre qui sera sain et vigoureux : ainsi notre charitable Samaritain s'applique d'abord à secourir les malades, comme les membres infirmes de Jésus-Christ et les enfants les plus affligés de l'Eglise. Il retrouve en eux Jésus-Christ, qui, comme dit un prophète, *a voulu porter nos maladies et nos langueurs* (*Isa.*, LIII, 4); touché d'une tendre compassion, il s'écrie avec saint Paul : *Qui est infirme que je ne le sois avec lui* (II *Cor.*, XI, 29)? il se regarde comme le vicaire de la charité du Fils de Dieu.

C'est une vérité de foi, fondée sur les oracles de l'Ecriture, que tous les offices de charité que nous rendons à nos frères, Jésus-Christ les reçoit comme si nous les rendions à sa propre personne (*Matth.*, XXIV) : c'est ce qui en relève infiniment le prix et le mérite. Et remarquez ici, Messieurs, que dans les visites et l'assistance que nous rendons aux pauvres malades sont renfermées presque toutes les œuvres de la miséricorde chrétienne : car ordinairement ils ont faim, ils ont soif, ils souffrent les nécessités de la vie, ils deviennent comme étrangers à leurs amis, et souvent même à leurs propres parents, qui les abandonnent dans ce triste état; ils sont prisonniers, attachés au lit de leur douleur; ils sont sans habits, l'hiver ils souffrent le froid, ils sont livrés à la rigueur des saisons.

La miséricorde, comme avec Job (*Job*, XXXI, 18), était née et croissait avec notre saint. Avec quels empressements rend-il à ses frères malades les offices les plus pénibles et les plus humiliants! Il s'est dépouillé de tout, il ne peut plus rien donner, il est plus pauvre que ceux qu'il assiste, il se donne lui-même. Mais admirons les effets de sa charité ingénieuse, qui lui fait trouver une ressource dans la libéralité d'autrui. Il sollicite les aumônes des fidèles en faveur des misérables, il va mendier de porte en porte; et se réservant à peine un morceau de pain pour sustenter sa vie, il donne tout à la charité; c'est par ce pieux artifice et par ses charitables soins que la faim est rassasiée, que la nudité est revêtue, l'infirmité guérie, l'affliction consolée, et que chaque espèce de misère trouve un fonds pour la soulager.

Mais quel spectacle va se présenter à nos yeux! Roch poussé par, les mouvements d'une charité héroïque, ne craindra point de s'exposer au péril evident de la mort. C'est ici l'endroit d'admirer jusqu'à quel noble excès est porté un chrétien par la charité de Jésus-Christ qui le presse. On a mis la perfection de l'héroïsme dans le mépris constant des dangers et de la mort : quelque courage que puisse avoir le héros, on ne sera pas convaincu de son intrépidité, si elle n'est mise aux dernières épreuves; la valeur ne triomphe proprement que dans les grands périls; aussi est-ce le degré le plus parfait de la force chrétienne, d'affronter la mort avec toutes ses horreurs quand il faut pratiquer la charité. Or, Messieurs, est-il de danger plus terrible que d'être exposé dans des lieux infectés de la contagion?

Quoique cette vie soit le temps de la miséricorde, et que Dieu plus ordinairement réserve au jour de sa colère la punition due aux pécheurs, il ne laisse pas de faire éclater de temps en temps sur eux les effets terribles de sa justice; il ne les punit pas toujours, afin qu'ils ne s'accoutument pas aux châtiments; il les punit quelquefois, afin qu'ils apprennent à craindre la sévérité de ses vengeances.

Vers le commencement du treizième siècle, les crimes des hommes ayant irrité la colère de Dieu, il affligea une grande partie de l'Europe par la peste : elle s'alluma premièrement en Italie, l'incendie passa dans la France et dans les Etats voisins. Vous tracerai-je ici, Messieurs, la triste peinture de ces jours d'horreur et de désolation, où le ciel irrité ne verse sur la terre que des influences malignes, où ces anges ministres des vengeances du Seigneur, dont parle saint Jean dans son Apocalypse, versent dans les airs les coupes fatales de sa fureur (*Apoc.*, XVI, 1); où les hommes par des souffles meurtriers s'infectent et se tuent les uns les autres; où des tas de morts et de mourants exhalent partout une odeur de mort; où les lois les plus sacrées de la nature semblent ne plus obliger, où le père abandonne le fils, où l'épouse s'éloigne de l'époux, où chacun, attentif à conserver sa vie, croit être en droit de négliger celle de ses frères; où, épouvanté par mille images affreuses de la mort dont on se voit environné de toutes parts, on cherche son propre salut dans la fuite?

C'est au milieu de ces horreurs que saint Roch, pressé plus que jamais par la charité de Jésus-Christ, assiste ses frères languissants; à la vue des plus grands dangers, sans être effrayé par les cruels ravages que fait partout ce fléau terrible, il ranime son courage, il s'élève au-dessus de toutes les craintes humaines, rien n'est capable d'arrêter les mouvements de son zèle. Prudence de la chair, ennemie de Dieu, raison séduite par l'amour-propre, en vain vous efforçâtes-vous de prêter des excuses apparentes à la faiblesse de la nature, en vain voulûtes-vous donner des bornes à, la charité héroïque de saint Roch; la vue d'un Dieu qui s'est occupé pendant sa vie mortelle à guérir les maladies les plus honteuses, redouble sa ferveur; sa foi lui montre dans ses malades la personne de Jésus-Christ même, qui dans sa passion voulut paraître comme un lépreux, suivant l'expression du prophète (*Isa.*, LIII, 4).

Que ne puis-je vous représenter ce tendre et pieux Samaritain dans les exercices de son zèle, passant les terres et les mers, volant partout comme une nuée bienfaisante, pour faire sentir les influences de sa charité dans les villes et à la campagne, dans tous les lieux infectés de la contagion, bandant les plaies, suçant les ulcères les plus envenimés, recueillant les soupirs contagieux des mourants, donnant à tous, comme un autre Tobie, les consolations spirituelles, les avertissements de salut et tous les secours de l'âme et du corps qui pouvaient dépendre de son ministère, adoucissant par une tendre compassion et par la vertu de ses remèdes les maux qu'il ne peut guérir!

Combien en a-t-il retiré des portes de la mort, non-seulement par ses soins et ses offices charitables, mais encore par l'efficace du signe de la croix! Disons, Messieurs, de saint Roch, avec quelque proportion, ce que l'Evangile dit de Jésus-Christ, que, partout où il passait, il guérissait par une vertu miraculeuse toute sorte de maladies et de langueurs parmi le peuple : *Sanans omnem languorem et omnem infirmitatem in populo* (*Matth.*, IV, 23). Disons que Dieu avait mis ce grand saint, surtout dans l'Italie et dans la France, comme un autre serpent d'airain, pour la guérison de ceux qui seraient piqués par des serpents enflammés (*Num.*, XXI, 9).

Mais ce ne sont pas ses miracles que je loue, je trouve dans les actes de son incomparable charité le fonds d'une gloire bien plus solide. Combien de fois triompha-t-il des sentiments de la nature et de lui-même! Villes de l'Italie et de la France qui fûtes le théâtre de sa charité, hôpitaux, sombres demeures consacrées à la miséricorde, ses retraites les plus ordinaires, qui fûtes les témoins secrets de ses grandes vertus, vous le savez, combien de fois on vit ce héros du

christianisme (car la charité fait des héros aussi bien que la force), vous le savez, combien de fois on le vit, tantôt employant ses pieuses mains au service des malades les plus désespérés ; tantôt les levant au ciel pour demander leur guérison ; tantôt attaché à leur lit, où il sacrifie tout son repos ; tantôt prosterné au pied des autels, où il répand son âme devant le Seigneur, partagé entre ses soins et ses prières, entre les offices de miséricorde et les exercices de sa piété.

Fut-il jamais une charité plus parfaite? Si, comme le Fils de Dieu nous l'assure, personne ne peut avoir un plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis, quel sera l'amour de celui qui expose mille fois la sienne pour des hommes qui lui sont étrangers et inconnus ! C'est une espèce de martyre.

En effet, Messieurs, ne trouvons-nous pas dans les fastes de l'Eglise (*Baron. in Nat. martyr.*) que de saints prêtres, de zélés diacres, sont honorés comme martyrs, parce que, du temps de l'empereur Valérien, ils avaient exposé leur vie en servant les malades frappés de la contagion? Quoique le martyre ne convienne proprement qu'à ceux qui sacrifient leur vie pour la foi, si cependant Jean-Baptiste fut martyr de la liberté de la prédication évangélique, si des vierges de Jésus-Christ furent martyres de la pureté, pourquoi ne dirons-nous pas que les autres vertus, et surtout la charité, ont leurs martyrs aussi bien que la foi?

Il ne manquait plus à la charité de saint Roch que de se voir encore semblable à ceux qu'il assistait. Rien ne sert tant à l'exercice de cette vertu que la ressemblance avec ceux qui souffrent : elle ne se contente pas de compatir à l'infirmité du prochain, elle veut encore participer à ses maux. Jésus-Christ, venant sauver les pécheurs, prend la ressemblance d'une chair de péché (*Rom.*, VIII, 8).

Ce fut à Plaisance que, occupé à ces ministères pénibles et dangereux, il fut lui-même frappé de la contagion dans un hôpital. Par quel secret impénétrable des jugements de Dieu, ce charitable médecin est-il atteint du mal dont il guérit les autres? Par quel conseil de la Providence, inconnu à la sagesse humaine, arrive-t-il qu'un des sept anges envoyés du ciel (*Apoc.*, XV, 7) répand sur cette victime innocente une de ces coupes envenimées qui, ce semble, ne doivent tomber que sur des coupables? Mais Dieu veut l'éprouver par une disgrâce proportionnée au sublime degré de perfection où il l'a élevé.

La peine du péché dans les autres devient en lui le fruit de la charité et comme la récompense de sa vertu ; il reçoit comme une grâce ce que Dieu envoie aux autres comme un châtiment : tout innocent qu'il est, il souffre comme pécheur; c'est pour lui une glorieuse blessure qu'il a reçue dans le combat; à l'exemple du grand Apôtre, *il veut être anathème pour ses frères* (*Rom.*, VIII, 9). Dieu le tenta par cette rude épreuve, et le trouva digne de lui. Dans la tribulation, quel respect pour les ordres rigoureux de la Providence, quelle fermeté d'âme, lorsque, dans une terre étrangère, gémissant sous le fléau du ciel dont il avait délivré tant de malades, il se vit privé de tous les secours humains !

Combien de fois s'offrit-il à Dieu comme une victime publique pour expier les crimes qui avaient attiré de si terribles châtiments ? Combien de fois s'écria-t-il : *Seigneur, tournez contre moi tous les traits de votre colère, mais sauvez votre peuple?*

Arrêtons-nous encore ici un moment, Messieurs, pour pénétrer tout le mérite de notre saint dans le triste état où l'a mis son zèle. Cette plaie, il est vrai, lui fut glorieuse devant Dieu; elle était faite par les mains de la charité ; mais ne lui fut-elle pas honteuse devant les hommes? car enfin, à n'entrer pas dans les voies extraordinaires que Dieu tient à l'égard des saints, n'y avait-il pas sujet de craindre que, confondu dans la peine commune, on ne le regardât comme coupable des crimes qui avaient attiré la punition ; que l'éclat de tant de guérisons miraculeuses ne fût effacé par l'ignominie de son état? Ne pouvait-on pas lui dire ce mot de l'Evangile : *Médecin, guérissez-vous vous-même* (*Luc.*, IV, 23). Mais la charité souffre tout; Roch se met au-dessus de toutes les considérations humaines : comme il n'a pas cherché à plaire aux hommes, il méprise leurs jugements. Il regarde son mal comme une pénitence que Dieu exige de lui pour l'expiation de ses péchés, et non pas comme une épreuve de sa vertu : humilié, anéanti sous la main de Dieu qui le frappe, il n'a pas honte qu'on lui dise, comme à Jésus-Christ en croix : *Il a sauvé les autres, et il ne saurait se sauver lui-même* (*Matth.*, XXVII, 42). Il est comblé de joie d'être trouvé digne de souffrir pour Jésus-Christ : victime de sa charité, il s'estime heureux de sacrifier une vie dont il ne jouira qu'à regret, s'il ne la fait servir aux offices de son zèle ; car, Messieurs, toute sa douleur est de se voir hors d'état d'assister ses frères malades ou mourants.

Mais, grand saint, consolez-vous ; Dieu a écouté la préparation de votre cœur (*Psal.* X, 17): pour rendre votre vertu plus pure, il veut vous priver pour un temps de cette consolation : allez dans une forêt déserte, loin de tout secours humain ; il fera sortir d'un dur rocher, comme il fit en faveur du peuple d'Israël, une fontaine d'eau vive, pour éteindre l'ardeur d'une fièvre qui vous consume. Dieu, qui instruisit les corbeaux à porter le pain à Elie (III *Reg.*, XXXVII, 4), apprendra à un chien fidèle à vous porter chaque jour, dans une chaumine abandonnée, du pain pour sustenter votre vie. Dieu qui, pour faire éclater sa puissance, *donne à son gré la mort et la vie*, également maître de l'une et de l'autre, *qui conduit au tombeau, et qui en retire* qui il lui plaît, et quand il lui plaît (I *Reg.*, II, 6), vous redonnera la

santé, et l'on vous verra enfin, plein de jours et de mérites, finir dans le sein de votre patrie une vie que vous avez sacrifiée aux exercices de la plus héroïque charité.

Quel exemple viens-je de vous proposer, Messieurs ! Qui de nous aurait le courage d'assister ses frères dans un pareil danger ? quels prétextes, quelles excuses n'allèguerait-on pas pour s'en dispenser ? qui ne sentirait la nature et tous les sens se révolter en lui à la vue d'un homme frappé de la peste ? Quoique nos iniquités soient très-énormes, et en plus grand nombre que les cheveux de notre tête, néanmoins Dieu par sa bonté arrête ses justes châtiments. Grâces immortelles en soient rendues au ciel, depuis longtemps nous n'avons vu nos provinces et nos villes ravagées par ce fléau terrible de sa colère. Mais pour cela manquons-nous d'occasions de pratiquer la charité ? Ces malades qui languissent dans les hôpitaux, ne sentez-vous pas la charité de Jésus-Christ qui vous presse de les assister ? Si vous avez horreur d'entrer dans ces sombres demeures où tout porte l'image affreuse des misères humaines, donnez du moins des secours abondants, pour suppléer par vos aumônes au mérite que vous fait perdre une superbe délicatesse qui vous empêche de rendre à ces malheureux les offices de miséricorde dont ils ont besoin.

Nous avons vu dans la première partie comme la charité de Jésus-Christ a pressé saint Roch pendant qu'il a été sur la terre. Voyons dans la seconde comme cette même charité le presse dans l'état de sa gloire : *Charitas Christi urget nos.*

SECOND POINT.

La charité est des vertus théologales la seule qui demeure dans le ciel : la foi et l'espérance, vertus de voyageurs, seront détruites, parce que nous verrons Dieu comme il est, et que nous le posséderons pleinement, sans crainte de le perdre. Mais la charité, dit le grand Apôtre, ne finira jamais, parce qu'elle est le terme et la fin de toutes les vertus, comme elle en est l'âme et la forme; parce que le motif et l'objet formel de notre amour subsisteront toujours : *Charitas nunquam excidit* (I *Cor.*, XIII, 8).

Et remarquez, Messieurs, que la charité demeurera non-seulement à l'égard de Dieu, que les bienheureux aimeront dans le ciel du même amour dont ils l'ont aimé sur la terre, mais encore à l'égard du prochain. Les saints ont pour nous la même charité, ils sont touchés envers nous des mêmes sentiments de compassion et de tendresse que lorsqu'ils étaient dans cette vie mortelle; connaissant par la révélation divine nos misères, ils se sentent excités à nous secourir dans nos besoins ; la même charité qui les pressa lorsqu'ils conversèrent avec nous, les anime encore à s'intéresser pour nous dans l'état de leur gloire; c'est la même habitude qui produit les mêmes actes.

Dieu n'agit pas toujours immédiatement par lui-même : souvent il se plaît à se servir du ministère de ses saints pour opérer les merveilles de sa puissance et de sa bonté; aussi voyons-nous que, selon le besoin des hommes, il a établi divers dons, parmi lesquels saint Paul met la grâce de guérir les malades et d'assister les frères : *Exinde gratias curationum, opitulationes* (I *Cor.*, XII, 28). Ce fut le don particulier de saint Roch pendant sa vie, et il l'exerce encore aujourd'hui avec la même charité dans les calamités publiques ; le même feu dont son cœur fut embrasé brûle encore dans ses cendres; il semble que, comme un astre bienfaisant, il ne soit élevé dans le ciel que pour répandre sur nous avec plus de profusion ses influences salutaires. Car quel si furieux incendie n'a-t-on pas vu s'éteindre par l'invocation et les suffrages de ce grand saint ?

France, Espagne, Allemagne, Italie, qu'il me soit permis encore de vous appeler ici à témoin : combien de fois la peste ravageant vos États, désolant vos plus belles provinces, allant faire un cimetière de vos plus florissantes villes, vous vous en souvenez encore, combien de fois ce grand saint a arrêté le cours de tant de malheurs ? Et pour ne point sortir de ce royaume, parlez, villes de Paris, de Rouen, de Toulouse, de Rennes, et tant d'autres, rendez témoignage à la charité et au puissant crédit de notre saint patron dans ces effroyables désolations ; combien de fois, après avoir épuisé inutilement tous les secours humains pour guérir ce funeste mal, combien de fois saint Roch, touché par les prières et les vœux des peuples, a-t-il apaisé la colère de Dieu et détourné ce fléau terrible de sa justice ? *Interroga majores tuos, et dicent tibi* (*Deut.*, XXXVII, 7) : Interrogez vos ancêtres, et ils vous diront que, dans ces horribles calamités, le plus prompt et le plus sûr remède fut toujours la charité et la puissante intercession de ce grand saint.

Un peuple mutiné s'étant soulevé contre Moïse, au milieu d'une nuée brillante paraît la gloire du Seigneur; le Seigneur dit à Moïse : *Sépare-toi de cette multitude, que j'ai résolu d'exterminer :* tout à coup s'allume un feu dévorant pour consumer cette troupe rebelle ; dans le moment que l'incendie fait un cruel ravage parmi le peuple, Aaron, par ordre de Moïse, prend l'encensoir à la main, court au milieu de la multitude, se met entre les morts et les vivants, prie pour le peuple, fait monter au ciel la fumée de ses parfums, apaise la colère de Dieu, fait cesser au milieu du camp l'incendie par la force de sa prière : *Pro populo deprecatus est, et plaga cessavit* (*Num.*, XVI, 41). C'est une image de ce qu'on a vu mille fois, lorsque, les peuples ayant irrité par leurs crimes la colère de Dieu, saint Roch l'a apaisée par ses puissantes intercessions auprès de Dieu ; lorsque, étant invoqué par des prières publiques et particulières, il a éteint les plus horribles embrasements que la contagion avait allumés dans des provinces entières. Élie, par un emportement de son zèle, fait descendre le feu du ciel pour consumer des coupables (IV *Reg.*, I, 10) ; Roch, par l'ardeur de sa charité

et par l'efficace de sa prière, éteint un autre feu lorsqu'il est allumé sur la terre. Ne semble-t-il pas, Messieurs, que Dieu l'ait fait, pour ainsi dire, le dépositaire de sa puissance, pour arrêter le feu de la contagion dans son plus rapide cours?

Pouvons-nous apporter un plus illustre témoignage du pouvoir que Dieu lui a donné de guérir ces fatales maladies, et de la charité avec laquelle il l'exerce encore aujourd'hui dans l'état de sa gloire, que ce que nous lisons dans les actes d'un concile œcuménique? Ce fut vers le commencement du quatorzième siècle que, ce concile étant assemblé à Constance pour condamner les hérésies de Wiclef et de Hus, mais principalement pour faire cesser l'horrible schisme qui déchirait le corps de l'Eglise dont il voulait faire un monstre en lui donnant plusieurs chefs, une cruelle peste s'alluma dans cette ville et dans tout le pays d'alentour. Les Pères du concile, qui étaient presque au nombre de mille, persuadés du pouvoir particulier que Dieu a donné aux suffrages de saint Roch dans les maladies contagieuses, par une inspiration du ciel ont recours à sa puissante intercession; par un décret authentique ordonnent une procession solennelle et des prières publiques, où fut portée avec respect l'image de ce grand saint : le concile assiste à ce spectacle de piété et de religion, tout le monde accourt en foule de toutes parts, pour y joindre ses prières et ses vœux.

Aussitôt la colère de Dieu s'apaisa, l'ange exterminateur remet le glaive de feu dans le fourreau, l'air devient pur, le ciel serein verse des influences salutaires, la face de la terre se renouvelle, le commerce se rétablit, chacun jouit de sa première tranquillité; et les fidèles reconnaissants *bénissent le Seigneur dans ses saints* (*Ps.* CL, 1), *et le louent d'avoir donné une telle puissance aux hommes* (*Matth.*, IX, 8).

N'omettons pas en cet endroit une circonstance qui relève avec tant d'éclat la gloire de notre saint. C'est à cette occasion que Roch est canonisé par la voix commune du peuple, qui pour lors fut celle de Dieu. Il n'est pas nécessaire d'avoir recours aux oracles sacrés des souverains pontifes, comme à la canonisation des autres saints, pour mettre son nom dans les fastes de l'Eglise. Dans ce même temps la piété des fidèles érige des temples et des autels à sa mémoire, pour y porter leurs vœux et implorer ses suffrages auprès de Dieu.

N'avons-nous pas sujet de croire que les saints conservent dans le ciel les vertus et les dons que Dieu leur a départis sur la terre pour l'utilité de l'Eglise, quand ils ne sont pas incompatibles avec l'état de leur gloire? Saint Bernard dit que le Fils de Dieu plaide pour nous en montrant à son Père ses plaies, qui, comme autant de bouches éloquentes, obtiennent tout ce qu'il demande en notre faveur. Disons, avec quelque proportion, que saint Roch obtient tout ce qu'il demande pour nous à Jésus-Christ, quand il lui représente tout ce qu'il a souffert pour le service de ses membres affligés, surtout quand il lui montre cette plaie douloureuse dont il fut frappé dans l'exercice actuel de la charité.

Heureuse ville de Paris, si, pour détourner les malheurs qui pourraient tomber sur toi, adressant au ciel tes vœux soutenus des suffrages de ce grand saint, Dieu te donne une réponse semblable à celle qu'il fit au prophète Isaïe en faveur d'une ville qu'il chérissait : *Protegam civitatem istam, ut salvem eam propter me et propter servum meum* (*Isa.*, XXXVII, 35); je protégerai cette ville chérie, je détournerai de dessus ses habitants ce fléau terrible de ma justice pour l'amour de moi-même et de mon serviteur fidèle!

Quelle gloire pour la ville de Montpellier d'avoir donné le jour à ce grand saint! Disons qu'elle est mille fois plus recommandable de l'avoir donné à l'Eglise pour être le protecteur et l'asile des fidèles dans le plus horrible de tous les maux, que d'avoir fondé une fameuse académie de médecine, et de produire sous un ciel serein et fécond les plantes les plus salutaires pour la santé des hommes.

Mais si le grand saint Roch protége tout le monde chrétien, de quelles faveurs ne comblera-t-il pas cette noble et pieuse confrérie, qui depuis longtemps fait une profession si particulière de l'honorer; confrérie qui a la gloire de compter parmi ses confrères des rois, des reines et plusieurs princes du sang. Les indulgences accordées par les souverains pontifes, l'office divin qui est célébré dans cette église avec tant de régularité et d'édification, les vertus d'un digne pasteur qui anime tout par sa sagesse et par ses exemples, ce zèle empressé, ce soin religieux qu'ont les chefs de cette compagnie de procurer la gloire de leur saint patron, et d'augmenter son service et son culte par leurs généreuses libéralités, tout sollicite puissamment ce grand saint d'attirer par ses suffrages sur cette Eglise et sur cette pieuse compagnie les plus abondantes bénédictions du ciel.

Revenons, Messieurs, à la charité de saint Roch pour en imiter les exemples. Aspirons au bonheur de pouvoir dire à son imitation : *La charité de Jésus-Christ nous presse;* comme lui devenons sensibles aux misères des pauvres, et principalement des pauvres malades. Je ne prétends pas néanmoins que vous suiviez certains exemples de charité, qui pour plusieurs sont d'un ordre extraordinaire, je souhaite seulement qu'ils servent à confondre votre excessive délicatesse, et que vous vous accoutumiez à regarder les pauvres malades, non pas comme des objets d'horreur et de mépris, mais comme les membres affligés de Jésus-Christ, qui sont commis aux soins de votre charité. Souffrez donc, âmes dures et impitoyables, souffrez que en vous rapprochant ce grand modèle de charité, je vous fasse voir votre insensibilité et votre aversion pour les pauvres malades, condamnées par la tendresse et par la charité héroïque d'un saint qui sacrifia

ses biens, sa gloire, son repos, sa propre vie à leur service.

Quels soins, quelle assistance rend-on à ces misérables qui languissent dans les hôpitaux et dans leurs tristes demeures, dépourvus de tout secours, accablés de toute sorte d'infirmités et de misères? Où trouve-t-on aujourd'hui des chrétiens qui surmontent les dégoûts et les répugnances de la nature, quand il faut exercer la charité? Ils frémissent à la vue d'un hôpital, l'odeur de ces lieux les incommode, et peut-être se sont-ils offensés des images dont nous nous sommes servis pour peindre les actions héroïques de notre saint. Les pauvres gémissent dans la langueur et dans l'infirmité, et personne ne les soulage : *Infirmati sunt, nec fuit qui adjuvaret* (*Psal.* CVI, 12). On abandonne au hasard les membres affligés de Jésus-Christ. Chrétiens qui avez des entrailles cruelles, que répondrez-vous au jour terrible du jugement, lorsque le Fils de Dieu, vous reprochant votre inhumanité, vous dira : J'étais sur mon lit de douleur, privé de toutes les choses nécessaires à la vie, tandis que tu étais dans l'abondance, *et tu ne m'as pas visité* (*Matth.*, XXV, 43), tu n'as pas daigné m'envoyer aucun secours. Mes frères, pouvons-nous honorer véritablement les saints, lorsque nous ne voulons pas imiter leurs vertus?

Ne finissons pas ce discours sans adresser nos vœux à ce saint patron, dont la solennité nous assemble aujourd'hui : persuadés que nous sommes de la charité qu'il exerce encore dans les maladies contagieuses, soit pour les guérir, soit pour les détourner, allons à lui avec confiance, prions-le d'assister de sa protection particulière un royaume qui lui donna naissance ; aidés des suffrages de cet ange tutélaire de la France, demandons à Dieu qu'il éloigne de nous pour toujours ce fléau terrible de sa justice, qui déjà semble nous menacer. Disons avec le Prophète : *Effunde iram tuam in gentes quæ te non noverunt, et in regna quæ nomen tuum non invocaverunt* (*Psal.* LXXVIII, 6) : Seigneur, répandez votre colère sur ces nations infidèles qui ne vous connaissent pas, faites ressentir les rigueurs de votre justice à ces royaumes barbares qui n'ont jamais invoqué votre nom. Mais, Seigneur, épargnez un peuple qui vous honore, épargnez la France, épargnez cette grande ville, qui vous révère d'un culte si constant et si religieux.

Cependant l'ennemi est aux portes, déjà le feu s'allume à nos frontières, et nos péchés nous font justement appréhender que vous n'étendiez jusque sur nous ce fléau redoutable de votre indignation. Mais ne *nous punissez pas selon l'énormité de nos iniquités, Seigneur, hâtez-vous de prévenir par les effets de votre miséricorde des châtiments que nous n'avons que trop mérités* (*Ibid.* 8, 9). Nous joignons à notre prière les sentiments d'un cœur contrit et humilié; et comme nous sommes capables d'allumer plutôt votre colère sur nous que de l'apaiser, pour trouver grâce auprès de vous, Seigneur, nous nous appuyons sur les mérites et la puissante intercession de votre serviteur fidèle, le grand saint Roch : recevez par lui les prières que nous vous offrons.

Mais si nous formons des vœux si ardents pour être délivrés de la contagion du corps, si nous chargeons les autels de dons et de présents pour détourner ce fléau terrible de la colère de Dieu, quels doivent être nos empressements, quelle doit être la ferveur de notre piété, pour demander à Dieu d'être préservés du péché, qui est la véritable contagion de l'âme? Faites donc par votre grâce, ô mon Dieu! que nous en concevions pour toujours une horreur mortelle. Faites enfin que, ayant imité l'ardente charité du grand saint que nous honorons aujourd'hui, nous méritions d'en recevoir un jour avec lui la récompense dans le ciel, où nous conduise le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE

DE SAINT JACQUES LE MAJEUR.

Prêché à Paris, dans l'église paroissiale de Saint-Jacques de la Boucherie, le 25 juillet 1686.

Dic ut sedeant hi duo filii mei, unus ad dexteram tuam, et unus ad sinistram in regno tuo.

Seigneur, ordonnez que mes deux fils que voici soient assis dans votre royaume, l'un à votre droite, et l'autre à votre gauche (*Matth.*, XX, 21).

Jamais, Messieurs, demande ne fut faite plus mal à propos que celle de ces deux frères, Jacques et Jean, qui, selon saint Chrysostome (*In hunc loc.*), saint Augustin (*De Cons. Evang.*, c. 64) et Théophylacte (*In hunc loc.*), se servirent de leur mère comme d'un organe pour satisfaire leur ambition. Jésus-Christ vient de leur dire qu'il doit être attaché à une croix ; il prédit que bientôt il sera livré aux gentils, qu'il sera moqué, outragé, rassasié d'opprobres, et ils aspirent à sa gloire, à des places où tout le monde les révère et reconnaisse leur puissance.

Jésus-Christ assure que son royaume n'est pas de ce monde, et ils prétendent aux premiers postes, ils veulent être assis sur des trônes éminents ; il ne parle tous les jours que d'abaissement, l'humilité est la première leçon qu'il veut qu'ils apprennent de lui, il met pour fondement de sa loi et de sa morale la pauvreté et l'anéantissement de l'esprit, et ils demandent de tenir les premiers rangs au-dessus des autres.

Du métier de la pêche vouloir prendre tout d'un coup les rênes du gouvernement : pour avoir quitté des filets et une barque, vouloir être porté d'abord sur un siége éminent; mais sans expérience, sans étude, sans lumières, aspirer aux plus importants et plus difficiles emplois d'un royaume : vouloir le repos sans travail, une récompense telle que celle-là, sans mérites, *n'est-ce pas*, dit saint Chysostome dans cet endroit, *comme si deux d'entre les athlètes qui seraient aimés particulièrement de celui qui préside aux combats, venaient le prier de les préférer à tous les autres et de leur donner le prix destiné à ce-*

lui qui remportera la victoire (*In cap.* XX *Matth.*) ? N'est-ce pas une témérité la plus injuste et la plus digne de toute l'indignation des autres apôtres ?

Je ne dis rien, non plus que Jésus-Christ, à cette mère indiscrète et ambitieuse ; car enfin, n'étant pas si bien instruite dans les nouvelles maximes du Fils de Dieu que ses enfants qui étaient de ses premiers disciples, peut-être pouvait-elle s'imaginer, dans les faux principes du monde, que ce n'était pas un crime pour une mère de favoriser les vues élevées de ses enfants, en leur procurant des établissements honorables par des sollicitations que la proximité du sang semblait pouvoir autoriser.

Cependant, Messieurs, le croirez-vous ? Le Sauveur, comme nous le verrons bientôt, ne laisse pas d'accorder à ces deux frères leur demande : il les fait asseoir auprès de lui dans son royaume, l'un à sa droite et l'autre à sa gauche, mais d'une manière bien différente de celle que la mère et les enfants le prétendaient.

Pour expliquer ce mystère, et pour tirer de ce discours les instructions qui nous conviennent, nous avons besoin d'une lumière céleste. Jacques et Jean se servirent de l'entremise de leur mère pour demander à Jésus-Christ ce qu'ils désiraient, adressons-nous à Marie, qui est notre commune mère, pour obtenir les grâces qui nous sont nécessaires. *Ave, Maria.*

Il n'est pas facile, Messieurs, d'expliquer cet endroit de saint Matthieu, où le Fils de Dieu dit : *Si deux d'entre vous s'unissent sur la terre, quelque chose qu'ils demandent, elle leur sera accordée* (*Matth.*, XVIII. 19). Les Pères disent communément que Dieu, sans rien diminuer de la vertu et de l'efficacité de la prière, qui est en quelque manière toute-puissante, redresse et corrige seulement ce qu'il y a de défectueux dans nos demandes, et qu'au lieu de nous exaucer selon nos intentions, qui nous sont quelquefois désavantageuses et nuisibles, il nous accorde nos demandes d'une manière proportionnée à nos véritables besoins et suivant les desseins adorables de sa volonté, en nous donnant quelque chose de meilleur que ce que nous désirons. C'est dans ce sens que, quand les biens temporels que nous souhaitons sont préjudiciables à notre salut, il nous donne à leur place des biens spirituels ; quand nous abuserions de la santé du corps que nous demandons, il nous donne celle de l'âme. Dieu est bon, dit saint Augustin, souvent il nous refuse ce que nous souhaitons avec ardeur, afin de nous donner ce que dans le fond nous aimerions mieux, si la passion dont nous sommes prévenus ne nous aveuglait, et si nous connaissions nos véritables intérêts : *Bonus autem Dominus qui non tribuit sæpe quod volumus, ut quod mallemus attribuat* (*Serm.* 5 *de Verb. Domini, sec. Matth.*).

C'est ainsi que, par une bonté admirable et par un effet de cette douceur avec laquelle il écoute les vœux et les prières qu'on lui adresse, il accorde à Jacques et à Jean la faveur qu'ils lui demandent d'être assis dans son royaume, l'un à sa droite et l'autre à sa gauche. Disciples de Jésus-Christ, vous y serez assis, mais élevez vos vues et vos pensées au-dessus des sens, au-dessus des choses de la terre. Par ce royaume n'entendez pas un royaume temporel dans la pompe et dans l'éclat d'une gloire mondaine ; entendez ce que je dis ici d'une manière toute spirituelle et toute céleste.

Par la main droite l'Ecriture entend ordinairement dans un sens figuré les faveurs et les consolations, et par la gauche, elle entend les travaux, les peines, les tribulations. Jean sera assis à la droite du Sauveur, et Jacques à sa gauche ; Jean goûtera les divines douceurs et les plus sensibles consolations, il reposera sur le cœur de Jésus-Christ, il puisera dans cette source d'amour un torrent de voluptés célestes, il sera son disciple bien-aimé et son favori, il aura part dans ses plus intimes secrets, dans ses plus tendres faveurs : que dis-je, il sera assis à sa droite ? Il sera même assis dans le trône de Jésus-Christ, il occupera sa place, il sera le fils de Marie, par le témoignage de Jésus-Christ même : Femme, voilà votre fils, *Mulier, ecce filius tuus* (*Joan.*, XIX, 16).

Jacques sera assis à la gauche du Sauveur, il passera par les plus rudes épreuves des tribulations, il n'aura que des peines et des fatigues, il endurera mille tourments, il souffrira un des plus cruels martyres pour soutenir la foi de Jésus-Christ.

Ainsi Jésus-Christ accorde à ces deux frères leur demande ; ainsi il exauce leur prière, qu'il semblait avoir voulu rejeter.

Et pour ne plus parler que de saint Jacques, dont cette église célèbre la fête avec une solennité particulière, et dont j'entreprends aujourd'hui l'éloge, je dis, suivant la pensée de saint Jérôme, qui nous assure que souvent Dieu nous accorde plus que nous ne lui demandons, je dis que saint Jacques sera assis et à la droite et à la gauche de Jésus-Christ, mais en différents états. Il sera assis à sa gauche ; prenez bien ma pensée, Messieurs, car voici tout mon dessein : il sera assis à sa gauche pendant sa vie, par les travaux et les peines qu'il endurera pour la prédication de l'Evangile, par ses souffrances et par sa mort ; après sa mort il sera assis à la droite de Jésus-Christ, par l'honneur et la gloire qu'il recevra particulièrement à son tombeau. En un mot, ses travaux et ses fatigues dans la prédication de l'Evangile, première partie ; ses souffrances et sa mort pour soutenir la gloire de l'Evangile, seconde partie, et c'est ce qui le place à la gauche de Jésus-Christ ; les honneurs qu'il reçoit après sa mort, l'éclat et la gloire de son tombeau, troisième partie ; et c'est ce qui le place à la droite de Jésus-Christ : trois parties de ce discours, pour lesquelles je demande toute votre application.

PREMIER POINT.

Si nous considérons le ministère évangéli-

que dans les principes de la religion et suivant les maximes de Jésus-Christ, que les idées que nous nous en formerons seront différentes de celles qu'en ont ordinairement les gens du monde! Ceux qui le regardent par les yeux de la chair l'envisagent comme un état qui nous affranchit des soins et des sollicitudes du siècle, comme un état, où, à la faveur de bénéfices opulents, on trouve un ample patrimoine sans peine, sans embarras, sans travail; mais si nous le regardons dans les vues de Dieu, nous trouverons que s'il est le plus élevé et le plus glorieux, il est aussi le plus laborieux et le plus pénible.

Jésus-Christ n'a point caché à ses apôtres ce qu'ils avaient à souffrir à son service : *Le monde*, leur disait-il, ne vous épargnera pas; *s'il vous hait, sachez qu'il m'a haï avant vous; s'ils m'ont persécuté, soyez assuré qu'ils vous persécuteront aussi* (*Joan.*, XV, 20). Comme vous n'aurez rien que de rebutant et pour l'esprit et pour le cœur à prêcher, vous ne pouvez vous attendre qu'à des mépris et à des rebuts de la part des mondains; la vérité et la vertu qui leur sont si odieuses ne peuvent manquer d'être l'occasion de mille orages qui s'élèveront contre vous.

Je vous envoie, leur disait-il encore, *comme des brebis au milieu des loups* (*Matth.*, X, 16). Un ouvrier évangélique doit se regarder comme une brebis qui n'a que la simplicité et la douceur à opposer aux persécutions et à la fureur du monde. Que dit à Jacques le Fils de Dieu dans notre évangile? *Pouvez-vous boire le calice que je boirai* (*Matth.*, XX, 22)? Il assure les souffrances et l'amertume du calice, mais non pas la tranquillité et la gloire d'un siége éclatant. Renoncer à toutes les douceurs et au repos de la vie, renoncer à soi-même; travailler le jour, prier la nuit; n'avoir d'autre adoucissement dans ses peines que l'espérance de pouvoir s'y endurcir par une longue habitude à les endurer; porter sa croix tous les jours en suivant Jésus-Christ, c'est le sort des hommes apostoliques : leur ministère est une espèce d'engagement au martyre, ils sont toujours prêts à se sacrifier pour le salut des âmes, ils savent mépriser une vie périssable pour en retrouver une immortelle.

Notre apôtre, pénétré de ces grandes maximes, se consacra tout entier au ministère évangélique. Je ne m'étendrai pas ici sur ce qu'il fit après sa vocation à l'apostolat, il me suffira de dire qu'appelé par Jésus-Christ au ministère, il eut part aux travaux de sa mission, à ses voyages, à ses fatigues.

Quand la mission que le Fils de Dieu avait donnée aux apôtres eut été confirmée par la descente du Saint-Esprit sur eux, ils se distribuèrent dans toutes les parties du monde, comme douze généreux conquérants, pour soumettre toutes les nations aux lois et à l'empire de Jésus-Christ; ils allèrent partout où l'esprit de Dieu, l'ardeur de leur charité et l'impétuosité de leur zèle les conduisirent.

Saint Jacques fut destiné à prêcher l'Évangile dans la Judée et dans la Galilée : ce fut là le premier théâtre de son zèle; il court aux plus malades, hé! qui doute que le mal ne soit pas plus grand, où il y a plus d'ingratitude et un plus grand abus des grâces? Comme le feu se communique premièrement aux parties les plus proches, ainsi notre apôtre communique à ces provinces voisines les premières ardeurs de sa charité; il suit les traces de Jésus-Christ, trop heureux de mêler ses sueurs à celles du Sauveur dans le pénible ministère de l'apostolat. Il sait que les principaux soins de cet aimable Messie, pendant sa vie mortelle, furent de travailler au salut de ce peuple choisi; il se souvient de cette parole de Jésus-Christ : *Allez plutôt aux brebis perdues de la maison d'Israël* (*Matth.*, X, 6), il rappelle dans son esprit ce que Jésus-Christ avait fait pour la conversion de la Madeleine, de la femme chananéenne, du publicain et de tant d'autres sur lesquels il avait fait éclater les effets de sa grande miséricorde.

Fidèle écho de la voix foudroyante de Jean-Baptiste qui criait dans le désert, sur les rives du Jourdain, il reproche avec véhémence aux Juifs endurcis leur opiniâtre résistance à la grâce; il les menace de la colère et de la vengeance de Dieu, s'ils ne deviennent dociles à sa parole et à ses douces insinuations; il leur ouvre l'enfer pour leur montrer les peines terribles qui les attendent, s'ils ne font de dignes fruits de pénitence. Peuple autrefois si chéri de Dieu, maintenant l'objet de son indignation par vos infidélités, pouvez-vous, leur dit-il, échapper à sa justice? Qui vous donnera un asile pour vous mettre à couvert des jugements formidables d'un Dieu, qui, mesurant ses vengeances sur l'étendue de ses miséricordes qu'on aura méprisées, traitera les pécheurs infidèles et impénitents avec d'autant plus de sévérité, qu'il aura eu pour eux plus de douceur et d'indulgence? Jusqu'à quand mépriserez-vous les richesses infinies de sa bonté? jusqu'à quand lasserez-vous sa patience? jusqu'à quand foulerez-vous aux pieds le sang d'un Dieu encore fumant sur le Calvaire, que vous avez cruellement répandu?

Saint Jacques gronde, tonne, éclate contre les pécheurs, contre les pharisiens, contre les prêtres, contre les magiciens; ses paroles sont autant de coups de tonnerre qui jettent partout la terreur et l'effroi.

De la Judée et de la Galilée il passe dans la ville de Samarie. Quels furent les sentiments de notre apôtre lorsqu'il y entra? Bien différents de ceux dont il était animé lorsque ce peuple ingrat et infidèle refusa de recevoir le Sauveur (*Luc.*, IX, 4). Il ne parla pas de faire descendre le feu du ciel pour les consumer; il ne songea qu'à allumer dans leurs cœurs le feu de l'amour divin; il se souvint que c'étaient là les flammes dont Jésus-Christ voulait que ses disciples brûlassent tout le monde, quand il leur disait : *Je suis venu pour jeter le feu dans la terre*, l'ardeur de la charité, le zèle du salut

des âmes; *et que désiré-je sinon qu'il s'allume* (*Luc.*, XII, 49)?

Il sentit ce zèle amer et chagrin dont il était autrefois animé contre les Samaritains, se changer en des entrailles de douceur et de tendresse envers eux; il les avertit qu'il venait, non pas pour les perdre, mais pour travailler à leur salut; il leur rappelle le souvenir des merveilles qu'une femme samaritaine avait publiées du Messie. Il avait appris dans l'école de Jésus-Christ que l'esprit de la nouvelle loi est un esprit de douceur et de charité qui bannit l'aigreur et l'amertume du cœur; que les disciples d'un Dieu qui venait de mourir pour ses ennemis ne doivent penser qu'à sacrifier leur vie pour ceux mêmes qui les persécutent.

Après avoir éclairé cette ville des lumières de l'Evangile, il parcourt toute la province de Samarie. Que n'eut-il pas à souffrir pour la foi, de ces peuples rebelles et idolâtres! On sait assez la haine mortelle qui était entre les Juifs et les Samaritains depuis la division des dix tribus, de celles de Juda et de Benjamin, qui fut faite sous l'empire de Jéroboam, en punition de l'idolâtrie de Salomon (III *Reg.*, XII).

Quand notre apôtre veut faire entendre que le mur de séparation va être abattu; quand il parle de la réunion de toutes les nations dans une même religion; quand il dit, après le Sauveur, *que le temps est venu qu'on n'adorera plus le Père ni sur cette montagne ni dans Jérusalem* (*Joan.*, IV, 21), mais que toute la terre sera comme un temple, où, sans distinction de lieux, *on adorera partout le Père en esprit et en vérité*, les Samaritains s'imaginent qu'il veut rassembler les tribus divisées et réunir des peuples irréconciliables; ils le regardent comme un séditieux dont les discours portent à la ruine de l'Etat. Pense-t-il de renverser les fameux temples de Béthel et de Pan, d'abattre les deux idoles du veau d'or que Jéroboam y avait fait placer pour détourner les Israélites du culte du vrai Dieu et leur ôter l'envie de l'aller adorer dans le temple de Jérusalem (III *Reg.*, XII)? Pense-t-il de détruire les hauts lieux, d'abolir le culte des dieux étrangers et de faire cesser les sacrifices abominables qu'on leur offrait, on le poursuit comme un perturbateur du repos et de la tranquillité publique, qui, sous un spécieux prétexte de religion, vient pour ruiner les fondements de l'Etat; qui, comme tout le monde sait, ne subsistait que par l'idolâtrie et par la rébellion des sujets contre leur roi légitime.

Cependant saint Jacques prêche sans crainte ce nouvel Evangile; il dit hardiment qu'il faut renverser ce mur fatal qui sépare depuis longtemps ces deux peuples; il publie hautement que dans la religion qu'il annonce il n'y a point de distinction entre le Juif, le Grec, le Samaritain; que le chemin qui conduit à la foi et au salut est ouvert pour tout le monde, et que tous ne doivent être qu'un en Jésus-Christ (*Eph.*, IV), parce qu'ils n'ont tous qu'un même Dieu, un même baptême, une même loi, et que tous sont appelés à une même espérance. Quel courage! A quoi n'est-ce pas s'exposer, de prêcher des vérités si nouvelles, qui, selon la politique établie dans tout le pays, paraissent si pernicieuses et si capables d'attirer sur lui toute l'indignation des peuples!

Mais ce n'est pas assez pour notre apôtre. Hé! pourquoi resserrer dans un si petit espace la vaste étendue de son zèle? Je n'examinerai pas ici, Messieurs, si saint Jacques a été en Espagne et s'il y a prêché l'Evangile; c'est une question plus propre pour une histoire que pour un éloge; je le suppose avec Pélage, évêque d'Oviède, avec les papes Léon III et Callixte II, avec saint Antonin, saint Isidore, le vénérable Bède et plusieurs autres savants auteurs, qui, fondés sur la tradition de toute l'Espagne, sont de ce sentiment.

Des extrémités de la Palestine, saint Jacques regarde, à travers cette vaste étendue de mers, l'Espagne comme une terre de promission où il doit entrer pour combattre les ennemis du Seigneur et les soumettre à l'empire de Jésus-Christ; il voit avec douleur ces puissants royaumes plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie; il traverse les mers, il franchit les montagnes et les rochers les plus inaccessibles; enfin, malgré les orages, les tempêtes et les écueils, il aborde en Espagne.

C'est ici que, suivant le nom de Fils du Tonnerre qu'il a reçu de la bouche même du Fils de Dieu, il en produit les effets; car, comme les foudres et les éclairs portent leur lumière et leur éclat d'un pôle à l'autre; comme l'éclair qui est engendré du tonnerre sort de l'orient et paraît tout à coup à l'occident, *Sicut fulgur exit ab oriente, et paret usque in occidentem* (*Matth.*, XXIV, 27), ainsi saint Jacques sort de la Palestine et va dans l'Espagne pour l'éclairer des lumières de l'Evangile.

Ne semble-t-il pas, Messieurs, qu'il y a eu quelque force et quelque vertu particulière dans les noms, quand Dieu les a imposés ou changés? Les parents du précurseur du Messie *le nommaient Zacharie, du nom de son père* (*Luc.*, I, 59), cependant Dieu voulut qu'*il fût appelé Jean*, qui signifie la grâce et la miséricorde de Dieu, pour marquer qu'il avait été rempli des plus riches dons du ciel, et qu'il devait annoncer l'auteur de la grâce et de toute sainteté. Jésus-Christ *changea le nom de Simon en celui de Pierre* (*Marc.*, III, 16), aussi fonda-t-il son Eglise sur cette pierre ferme. Du seul changement de nom de saint Jacques, nous pouvons juger quelle fut la force, l'ardeur, l'activité de son zèle.

Le tonnerre, dit saint Augustin, est comme la voix de Dieu, qui souvent s'en est servi pour expliquer ses volontés aux hommes, pour les instruire sur leurs devoirs, pour leur intimer ses lois. Lorsque le Seigneur donna sa loi à Moïse sur la montagne, ce fut parmi les éclairs, les tonnerres et les foudres (*Exod.*, XIX).

Rien n'est plus vif, plus subtil, plus rapide que le feu du tonnerre : renfermé dans le sein de la nue, il brille en éclairs, brûle les

parties les plus voisines, et, ne trouvant pas assez d'étendue, il se fait jour avec un mouvement impétueux à travers l'exhalaison enflammée, part d'une rapidité étonnante, et va communiquer bien loin ses feux et ses flammes, brise, consume, réduit en cendres tout ce qu'il trouve, porte la frayeur et la consternation dans toute la nature.

Tel on vit saint Jacques, dans l'ardeur de son zèle pour la gloire de Dieu et dans le feu de sa prédication, se communiquer d'abord aux Juifs et aux Samaritains, éclairer ceux qui étaient assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, abattre les esprits les plus altiers, effrayer les plus fiers et les plus hardis par les vérités terribles qu'il leur annonçait, et, emporté par son zèle hors de lui-même, aller se répandre comme un foudre aux régions les plus reculées.

Entrons, il en est temps, dans l'Espagne où notre apôtre va porter l'Evangile. Déjà votre esprit vous le représente dans Salamanque, dans Burgos, dans Madrid, dans Tolède, dans Saragosse. Vous le voyez combattre l'idolâtrie dans son centre, vous l'entendez tonner contre les déréglements, déclamer contre l'orgueil. Lorsque ce fils du tonnerre publia l'Evangile dans ces vastes royaumes, comme il avait fait dans la Judée, dans la Galilée, dans la Samarie, on peut dire qu'il arriva ce que nous lisons dans l'Exode, quand Dieu donna la loi ancienne à Moïse : On entendit des tonnerres parmi des voix, on vit briller des éclairs : *Et cœperunt audiri tonitrua et micare fulgura* (*Exod.*, XIX, 16). Toutes les paroles de cet apôtre zélé étaient comme autant d'éclairs brillants et de tonnerres éclatants qui portaient la lumière dans les esprits et la terreur dans les cœurs; de sa bouche comme du trône de l'Agneau, sortaient des éclairs, des tonnerres et des voix : *Et de throno procedebant fulgura, et voces, et tonitrua* (*Apoc.*, IV, 5). De sorte que nous pouvons dire de saint Jacques, lorsqu'il prêchait l'Evangile, ce qu'un fameux rhéteur disait d'un orateur de son temps, qu'il parlait et haranguait bien moins qu'il ne tonnait et foudroyait : *Non tam loqui et perorare, quam fulgurare et tonare videbatur* (*Quintil.*, *de Instit. Orat.*). Et, pour faire toujours notre même allusion, comme on voit le feu du tonnerre renfermé dans une nue, en partir avec un horrible fracas, briller, éclater, briser tout ce qui s'oppose à son passage, ainsi notre Boanergès, après avoir conçu dans son cœur le feu de l'amour sacré et une vive ardeur du salut des nations, il brille, il tonne, il épouvante les pécheurs, renverse les idoles, détruit leurs temples et leurs autels, brise, écrase tout ce qui s'oppose aux efforts de son zèle : *Quis poterit tonitruum ejus magnitudinis intueri* (*Job*, XXVI, 14)?

Que n'ai-je le secret de tracer dans votre esprit une idée nette et vive de toutes les actions apostoliques de saint Jacques dans l'Espagne, dont une partie semble presque incroyable! Je vous ferais voir en abrégé : là il détruit le culte sacrilége, ici il élève des autels au vrai Dieu; là il prêche la divinité de Jésus-Christ, ici il montre la vanité des idoles; là il combat les prestiges des magiciens séducteurs, ici il soutient des disputes de religion contre des prêtres idolâtres. Ces étendards de la croix que vous voyez arborés dans ces grandes villes ont été plantés par ses soins; ce lieu magnifique où Marie est honorée avec un si grand concours, est, suivant l'ancienne tradition, un temple qu'il bâtit et qu'il consacra à Dieu sous les auspices et l'invocation de cette Vierge incomparable.

Je le vois parcourir tous ces grands royaumes. Il poussa jusqu'aux colonnes d'Hercule, jusqu'aux extrémités de l'Europe. Mais disons à sa gloire qu'il pénétra encore plus loin : *Plus ultra;* car enfin n'est-il pas juste de lui attribuer, comme un fruit de son apostolat, les glorieuses conquêtes qu'ont faites à Jésus-Christ les Espagnols dans les Indes et dans le nouveau monde, où ils ont annoncé à des peuples infidèles et barbares l'Evangile qu'ils ont reçu de la bouche de leur apôtre?

Mais qui pourrait exprimer les peines et les fatigues qu'il endura, les difficultés et les obstacles qu'il lui fallut surmonter? Il savait que l'orgueil et la fierté des anciens Espagnols ne pouvait guère s'accorder avec la honte et l'humilité de la croix; il savait que ce peuple audacieux, qui par sa valeur avait si longtemps résisté aux armes victorieuses des Romains, et qui avait si souvent secoué leur joug : *Nationem sæpe rebellantem* (*Tit. Liv.*, *lib.* XXXIV), ne pouvait que très-difficilement se soumettre à la loi de Jésus-Christ; il savait qu'une nation qui dans ces siècles reculés voulait dominer partout n'écouterait pas volontiers un Evangile qui a pour fondement la docilité et l'anéantissement de l'esprit. Quelle apparence de planter la croix dans un pays où les Césars n'avaient pu qu'après plusieurs combats faire entrer les aigles romaines? Quelle apparence qu'une nation dont la maxime était de ne changer jamais, quittera ses mœurs, abandonnera la religion de ses pères, pour en embrasser une nouvelle sur la foi d'un homme étranger et inconnu?

Cependant, Messieurs, rien ne le rebute : les difficultés qui paraissent les plus invincibles ne servent qu'à redoubler son courage; il ose prêcher Jésus-Christ crucifié et ses mystères les plus humiliants, et dispose enfin ces vastes royaumes à devenir un jour les plus catholiques du christianisme.

Ne finissons pas cette première partie, mes frères, sans faire une réflexion qui servira de morale pour notre instruction. Saint Jacques fut un des premiers apôtres des gentils; il combattit l'idolâtrie par tous les efforts de son zèle. Grâces au ciel, les prédicateurs évangéliques n'ont plus, comme les apôtres des premiers siècles, à combattre les idolâtres d'esprit, puisque nous n'adorons tous qu'un seul Dieu immortel; mais qu'il y a parmi les chrétiens d'aujourd'hui d'idolâtres de cœur, qui semblent vouloir détruire

l'unité de Dieu par un indigne partage de leurs affections à des objets criminels !

Cet adorateur d'une beauté mortelle, à laquelle, comme à sa divinité, il donne son encens, à laquelle il rend ses hommages souverains ; ces hommes de délices, *qui*, dans les termes de l'Apôtre (*Phil.*, III, 19), *font leur Dieu de leur ventre, qui mettent leur gloire dans leur propre honte;* ces mauvais riches, qui, par une avarice sacrilége, que saint Paul appelle *une idolâtrie* (*Coloss.*, III, 5), adorent le veau d'or, et ne reconnaissent d'autre divinité que leurs richesses ; ces hommes passionnés pour la gloire, qui, poussés par une horrible ambition, ne forment des vœux que pour les charges, les dignités, les postes éclatants, et qui n'adorent que la fortune; tous ces idolâtres qui font pour l'objet de leur amour, pour le plaisir, pour l'argent, pour la gloire, tout ce qu'ils doivent faire pour Dieu, c'est contre cette espèce d'idolâtrie qu'il faut tourner tout notre zèle et toutes nos déclamations.

Quel déplorable malheur, dit saint Chrysostome, qu'après que par la prédication des apôtres, par le zèle et la piété des empereurs chrétiens, les idoles ont été renversées ; qu'après que le culte impie et sacrilége a été aboli, les chrétiens élèvent dans leur cœur de nouvelles idoles, auxquelles ils sacrifient leur religion, leur conscience et tout ce qu'ils ont de plus sacré.

Détruisez, Seigneur, cette espèce d'idolâtrie, qui ne règne que trop parmi les chrétiens, idolâtrie aussi criminelle que celle de l'esprit. Faites par votre grâce, ô mon Dieu ! que nous n'adorions que vous, que nous n'aimions, que nous ne servions que vous.

Profitons, mes frères, de la prédication de saint Jacques : soyons effrayés par les éclats terribles de ce tonnerre que la miséricorde fait gronder encore tous les jours sur la tête des pécheurs ; soyons frappés d'une crainte salutaire, qui nous porte à faire de dignes fruits de pénitence.

Nous avons vu les travaux et les fatigues de saint Jacques dans la prédication de l'Evangile. Considérons ses souffrances et sa mort pour la gloire de l'Evangile : seconde partie de ce discours.

DEUXIÈME POINT.

Saint Jacques commença ses souffrances et son martyre au jardin des Oliviers, la veille de la passion du Sauveur; c'est là qu'on peut dire qu'il fut assis à sa gauche, par la douleur excessive qu'il y ressentit ; il but en ce lieu d'amertume une portion du calice qui fut présenté à Jésus-Christ, pour vérifier ces paroles qu'il lui avait dites : Vous boirez mon calice : *Calicem meum bibetis* (*Matth.*, XX, 23). Quelle douleur pour un disciple qui aime son maître et qui en est aimé tendrement, de le voir triste jusqu'à la mort, près d'être livré entre les mains d'une troupe inhumaine de bourreaux, baigné dans ses larmes et dans son sang, plongé dans une agonie mortelle !

Depuis sa vocation à l'apostolat, il passa toute sa vie dans les douleurs et dans la souffrance. Il est vrai qu'il goûta les douceurs du Thabor (*Matth.*, XVII, 1), mais que ces joies furent de peu de durée ! Aussi cette gloire nous est-elle représentée sous la figure de la neige qui fond au moindre rayon du soleil. Ces joies furent bientôt troublées par le récit amer que fit le Sauveur de ce qu'il devait endurer à sa passion. Nous ne lisons pas qu'il ait demandé à Jésus-Christ, comme saint Pierre, de dresser sur cette montagne des tentes pour y demeurer.

Quelle fut la douleur de notre apôtre, Messieurs, quand il vit le peu de fruit que produisait la semence de la divine parole qu'il répandait dans ces pays infidèles ! Car c'est une opinion commune qu'il ne convertit que très-peu de personnes dans l'Espagne. Un laboureur porte avec patience le poids du jour et de la chaleur, quand il espère une ample moisson ; il se souvient avec plaisir de ses fatigues et de ses peines, quand il recueille le fruit de son travail : mais quelle douleur pour lui, quand, après avoir cultivé une terre avec tous les soins imaginables, elle ne produit que des ronces et des épines : *Euntes ibant et flebant mittentes semina sua* (*Psal.* CXXV, 6).

Une des pensées qui affligèrent plus sensiblement le Fils de Dieu dans le jardin des Oliviers, fut de voir que ses travaux et sa passion seraient inutiles à plusieurs par leur malice : ce fut cette idée qui lui fit pousser la plainte douloureuse que lui met à la bouche dans un sens figuré le roi-prophète : *Quæ utilitas in sanguine meo* (*Psal.* XXIX, 10) ? Ah ! faut-il mourir pour des ingrats ! verser un sang capable de laver mille mondes, et cependant que, par l'infidélité des hommes, il ne sauve qu'un fort petit nombre d'élus !

Telle, avec quelque proportion, est la douleur de notre apôtre. Ah ! Seigneur, faut-il que j'aie répandu une semence inutile dans cette terre ingrate ? Fallait-il passer les terres et les mers, fallait-il essuyer tant de fatigues, répandre tant de sueurs, pour convertir un si petit nombre d'âmes parmi tant de peuples auxquels j'ai prêché vos vérités éternelles, ô mon Dieu !

Mais consolez-vous, grand saint, les disciples zélés que vous avez convertis feront fructifier dans son temps la semence de la divine parole que vous avez jetée dans ces terres stériles : bientôt ils soumettront à Jésus-Christ ces âmes rebelles qui résistent avec tant d'opiniâtreté au Saint-Esprit et aux vérités célestes que vous leur avez annoncées. Il vous est également avantageux que vous triomphiez par vos mains ou par celles des disciples fidèles que vous avez formés sur vos exemples. Dieu a écouté la préparation de votre cœur ; si vous n'avez pas toujours vaincu, vous avez du moins toujours mérité de vaincre.

Et vous-même, grand apôtre, vous reviendrez un jour en Espagne, et vos ossements sacrés vaincront la dureté de ces cœurs indociles ; vos cendres, semées dans ces terres ingrates, les rendront fécondes. Le royaume

d'Espagne sera un des plus catholiques de tout le monde chrétien ; jamais les Espagnols n'abandonneront la foi qu'ils auront une fois embrassée ; le reste des idoles qui subsistent, vous les verrez bientôt tomber aux pieds de la croix, bientôt vous verrez leurs temples abattus, et nos églises élevées sur les ruines des autels où le démon se fait encore adorer.

Que dirai-je de la douleur que ressentit notre apôtre, quand, pour obéir aux ordres de la Providence, il se vit obligé de quitter l'Espagne sans y avoir versé son sang pour la gloire de l'Evangile qu'il y avait prêché ? Mais il se console par l'assurance que le ciel lui donne que son sacrifice n'est différé que pour augmenter ses souffrances : *In nidulo meo moriar*, dit-il (*Job*, XXIX, 18), je mourrai dans ma patrie. Comme le tonnerre, après avoir brillé, grondé, éclaté ici-bas, remonte dans le lieu d'où il est parti, et qu'enfin il s'y perd et s'y éteint, ainsi notre enfant du tonnerre, après avoir parcouru l'Espagne et plusieurs autres royaumes, après avoir éclairé différents peuples des lumières de l'Evangile, après avoir épouvanté les idolâtres et les pécheurs, retourne enfin dans la Palestine pour y reprendre le ministère de son apostolat : *Numquid mittes fulgura, et ibunt, et revertentia dicent tibi : Adsumus* (*Job*, XXXIII, 35).

Ce fut dans la Judée qu'il reprêcha l'Evangile avec une nouvelle ardeur et avec tant de force, qu'Hérode Agrippa, ennemi déclaré de la loi de Jésus-Christ, lui fit trancher la tête, comme pour éteindre la religion dans le sang de celui qui en était un des plus généreux défenseurs. Victime de son zèle, victime de la politique de ce prince cruel et de sa haine implacable contre l'Eglise naissante, il eut la primauté du martyre entre les apôtres : primauté mille fois plus glorieuse et plus avantageuse que celle qu'il demanda à Jésus-Christ par l'entremise de sa mère.

Ici, Messieurs, je me représente Moïse à la tête des Israélites poursuivis par l'armée de Pharaon, qui leur trace le chemin à travers la mer Rouge qu'il faut passer pour éviter la fureur d'un prince irrité. Moïse élève sa verge, étend sa main sur la mer (*Exod.*, XIV); la mer s'arrête pour obéir aux ordres de Dieu ; les eaux, de part et d'autre élevées et suspendues comme des murs de cristal, laissent au peuple le passage libre au milieu des flots. Cependant chacun frémit d'horreur à la vue d'un spectacle si étonnant et si nouveau ; la crainte du danger fait pâlir les plus hardis ; les Israélites, quelque confiance qu'ils aient en la toute-puissance que Dieu a transmise à ce grand prophète, n'osent avancer, dans la crainte de se voir, au milieu de leur course, ensevelis dans ces montagnes d'eau.

Dans ce moment je vois Moïse, pour rassurer le peuple et ranimer son courage, je le vois ce généreux capitaine marcher le premier, franchir ces gouffres et ces abîmes affreux, arriver enfin à l'autre rivage, forçant ce peuple timide et chancelant, par l'exemple de son intrépide courage, à le suivre.

Tel je vois aujourd'hui saint Jacques, à la tête des apôtres de Jésus-Christ, comme un illustre général, passer le premier à travers la mer Rouge qu'ils devaient former de leur sang, et les conduire tous par les traces de son sang au mérite et à la gloire du martyre, le mêlant presque à celui de Jésus-Christ fumant encore sur le Calvaire.

Je vous ai fait voir, Messieurs, saint Jacques assis à la gauche de Jésus-Christ par les peines, les travaux et les fatigues de sa prédication, par ses souffrances et son martyre : il est temps que je vous le représente assis à la droite de Jésus-Christ par la gloire qu'il reçoit après sa mort, principalement à son tombeau : c'est la troisième partie de ce discours.

TROISIÈME POINT.

Je ne parlerai pas, Messieurs, de cette gloire que saint Jacques possède dans le ciel, gloire que Dieu donne à ses élus, *selon le décret de sa grâce*, et *selon leurs bonnes œuvres* (*Rom.*, II, 6 ; IV, 5) ; je veux parler ici de la gloire particulière qu'il reçoit à son tombeau. Je trouve cette différence entre les tombeaux des saints, principalement celui de notre apôtre et les tombeaux ordinaires, que ceux-ci sont l'écueil fatal où se brisent la pompe, l'éclat et toute la gloire des plus grands hommes, et qu'au contraire c'est au tombeau que commence la gloire des saints. Disons-le avec justice de saint Jacques, qu'à sa mort, enfermé dans son tombeau, il triomphe avec plus de gloire des cœurs les plus rebelles : semblable à Samson, qui ne triompha jamais avec plus d'éclat des ennemis qu'il avait combattus pendant sa vie, que lorsqu'il mourut enseveli sous les ruines de l'édifice qu'il renversa.

Jacques combattit pendant sa vie, il triomphe après sa mort : caché sous son tombeau il rend féconde la semence de la parole évangélique, qui durant sa vie avait paru stérile et infructueuse par l'opiniâtre incrédulité des peuples auxquels il avait prêché : de même, en quelque manière, que les semences qu'on a jetées dans la terre ne produisent des fleurs et des fruits qu'après qu'elles ont été longtemps cachées au fond de la terre ; *de même* encore, pour me servir de la comparaison de Jésus-Christ, *de même que le grain de froment demeure seul*, et ne fructifie pas, *s'il n'est mort et enseveli dans la terre* (*Joan.*, XII, 24).

Qu'il nous soit permis de dire des sacrés ossements de saint Jacques ce que nous lisons dans la Genèse de ceux de Joseph. Ce grand patriarche fit promettre avec serment à ses frères de les transporter de l'Egypte dans la Palestine, pour laquelle il avait toujours conservé une tendre affection : *Asportate ossa mea vobiscum de loco isto* (*Gen.*, L, 24). Saint Jacques avait toujours chéri tendrement l'Espagne, qui fut le théâtre de sa prédication et de ses miracles, et qu'il avait arrosée de ses sueurs ; il veut y retourner pour achever après sa mort ce qu'il avait commencé pendant sa vie : il veut que son

corps soit le gardien et l'ange tutélaire de ces grands royaumes : *Asportate ossa mea vobiscum de loco isto.*

Dieu, qui se plaît à voir honorer ses amis, parce que toute leur gloire se rapporte à lui, accomplira ses désirs : *Desiderium cordis ejus tribuisti ei* (*Ps.* CXXXVIII, 17; XX, 2) ; il exaucera ses vœux pour la gloire de ses sacrées dépouilles ; il les conduira au mausolée qu'il lui a préparé. Comme Dieu créa un astre miraculeux pour conduire les mages au berceau du Sauveur, de même, si nous en croyons de graves auteurs, il fera lever une nouvelle étoile, pour conduire ce précieux dépôt au lieu destiné à y recevoir les hommages d'une infinité de nations, qui pour ce sujet sera appelé Compostelle, c'est-à-dire, Champ de l'étoile : *Campus stellæ.*

C'est de ce tombeau, comme d'une chaire de vérité, que saint Jacques fera entendre aux Espagnols le tonnerre de sa prédication. Ce fut autrefois un prodige étonnant de voir des ossements secs s'élever et entendre la voix d'Ezéchiel qui leur parlait au nom du Seigneur : *Ossa arida, audite verbum Domini* (*Ezech.*, XXXVII, 14). Mais ce n'est pas un spectacle moins surprenant de voir que les ossements de notre apôtre parlent à des hommes vivants ; de voir qu'ils instruisent cette nation, qu'ils lui prêchent les mêmes vérités qu'il leur annonça pendant sa vie, et qu'ils triomphent de leur incrédulité.

Oui, grandes provinces, royaumes florissants, si vous avez été éclairés de la lumière de l'Evangile, si vous connaissez la vanité des idoles, si vous adorez le vrai Dieu d'un culte si pur, c'est, après la grâce de Jésus-Christ, à ce sacré dépôt que vous le devez; vous êtes les fruits précieux, quoique tardifs, des conquêtes évangéliques de votre apôtre.

Ne pouvons-nous pas dire de ce tombeau glorieux, ou plutôt de saint Jacques qui y est renfermé, ce que saint Paul dit d'Abel, qu'il parle encore après sa mort : *Defunctus adhuc loquitur* (*Hebr.*, XI, 4), qu'il prêche encore l'Evangile après sa mort. Si ce vaste empire sur lequel le soleil ne se couche jamais est sorti des ténèbres et des ombres de la mort où il était enseveli; si les peuples des Indes, si ceux de la Nouvelle-Espagne, dans le nouveau monde, se soumettent à la foi de Jésus-Christ en même temps que les Espagnols les soumettent à leur domination, c'est par une vertu secrète qui sort du tombeau de leur apôtre; *Defunctus adhuc loquitur.*

Mais ce qui relève encore sa gloire avec éclat, c'est que ces vastes royaumes ont continué dans la suite des siècles de ressentir les effets de sa puissante protection, pour la conservation et l'augmentation de la foi qu'il y a prêchée. Combien de fois, si nous en croyons de fameux historiens, invoqué des Espagnols par ce cri de guerre : *Saint Jacques, l'Espagne combat !* l'a-t-on vu, à la tête des armées, fondre l'épée à la main sur les légions infidèles, jetant partout la confusion et la terreur ! Combien de fois a-t-il inspiré la valeur et le courage à la nation espagnole dans des besoins pressants ! Combien d'insignes victoires lui a-t-il fait remporter dans les conjonctures les plus délicates ! Combien de fois l'a-t-il fait triompher, lorsqu'à peine elle était en état de se défendre ! Quelle gloire pour saint Jacques, quelle gloire pour son tombeau !

O glorieuses dépouilles ! ô tombeau mille fois plus précieux que les mines d'or qui se trouvent dans les Indes soumises à l'Espagne ! quel bonheur pour ce royaume ! *Quasi effodientes thesaurum, gaudentque vehementer cum invenerint sepulcrum* (*Job*, III, 21).

C'est la gloire de ce tombeau qui place saint Jacques à la droite de Jésus-Christ sur la terre : car on en peut dire avec quelque proportion ce qu'Isaïe a dit du tombeau de Jésus-Christ : Son sépulcre sera glorieux : *Erit sepulcrum ejus gloriosum* (*Isa.*, XI, 10).

Oui, Messieurs, ce tombeau, s'il m'est permis de le dire, donne à saint Jacques quelque espèce d'égalité avec celui de Jésus-Christ, et, comme dit saint Bonaventure, après le tombeau de Jésus-Christ, il n'en est point dans toute l'Eglise qui soit en plus grande vénération que celui de saint Jacques : *Nullius sancti sepulcrum sic est apud omnes homines gloriosum* (*Bonav. serm.* 2, *in fest. S. Jac.*). L'Eglise accorde à ceux qui vont le visiter des priviléges et des avantages presque semblables à ceux promis aux fidèles qui visitent le sépulcre de Jésus-Christ; comme celui de Jésus-Christ, il attire de toutes les parties de l'univers les fidèles qui vont y offrir à la gloire de ce saint leurs vœux et leurs hommages.

Qu'on vante tant qu'on voudra la magnificence de ces superbes mausolées qui firent autrefois l'ornement de Rome et d'Athènes, le tombeau de notre apôtre est mille fois plus glorieux, et, tandis que les sépulcres des conquérants et des maîtres du monde ne sont qu'horreur et solitude, celui de saint Jacques est honoré et fréquenté d'un peuple infini qui y accourt en foule pour participer aux faveurs et aux grâces que Dieu, par sa puissante intercession, y répand en mille manières différentes.

C'est ainsi que Dieu, qui est admirable en ses saints, veut faire honorer le tombeau de son apôtre; il veut que, par le seul attouchement de ses os sacrés, la vue soit rendue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, le mouvement aux paralytiques, la vie aux morts : comme le prophète Elisée (IV *Reg.*, XIII, 21), notre illustre apôtre *fit des prodiges pendant sa vie, et des miracles après sa mort* (*Eccli.*, XLVIII, 15). Il semble que Dieu ait mis dans l'Espagne ce sacré monument pour le soulagement et la consolation de ce royaume et de tout le monde chrétien, comme autrefois il éleva le serpent d'airain dans le désert pour la guérison des Israélites.

Allez-y donc, peuples fidèles, nations de la terre, allez à ce tombeau sacré, sortez des extrémités de l'univers pour y offrir vos prières et vos vœux ; allez à Compostelle re-

cueillir le fruit de votre piété et de votre religion. Vous y ressentirez dans tous vos besoins les effets de la bonté toute-puissante de Dieu et de la protection particulière de ce grand saint; vous verrez pendus aux voûtes de son église les magnifiques présents des empereurs et des rois, et une infinité de vœux offerts par les fidèles de toutes les parties du monde, comme autant de monuments éternels de son pouvoir; et vous lirez avec admiration, gravés sur les marbres, les miracles que Dieu a opérés par ses puissants suffrages en faveur de ceux qui ont honoré sa mémoire et révéré ses cendres.

Pouvons-nous finir plus utilement ce discours qu'en vous exhortant à vous contenter d'être assis à la gauche de Jésus-Christ pendant cette vie, et d'attendre après la mort d'être assis à sa droite: je veux dire qu'il faut nous estimer heureux ici-bas de boire le calice et de passer par les plus rudes épreuves des peines, des douleurs, des afflictions, dans l'espérance qu'un jour assis sur des trônes éminents nous posséderons une gloire immortelle?

Nous aspirons tous à ce haut degré d'honneur que Dieu destine à ceux qui l'auront servi avec une constante fidélité; mais il me semble que Jésus-Christ nous dit à tous, comme à Jacques et à Jean: Pouvez-vous, ou plutôt voulez-vous boire le calice? *Potestis bibere calicem* (*Matth.*, XX, 22)? Jacques, comme Jérémie, le reçoit de la main du Seigneur, et nous le présente à tous: *Accepi calicem de manu Domini, et propinavi cunctis gentibus* (*Jerem.*, XV, 17). Souffrez, mes frères, que je le prenne de la main de notre apôtre, et que je vous le présente: il est amer, je l'avoue, mais il faut le boire si nous voulons être assis auprès de Jésus-Christ dans sa gloire, si nous voulons être rassasiés de ces torrents de volupté que Dieu a préparés à ceux qui l'aiment.

Mais où trouvons-nous des chrétiens qui soient disposés à boire ce calice? Chacun en a de l'horreur, on le regarde comme une coupe empoisonnée; on dit, non pas d'une volonté soumise à celle de Dieu, comme Jésus Christ, mais d'une volonté déterminée et absolue à le rejeter: *Transeat a me calix iste:* que ce calice passe loin de moi.

Amateurs du siècle et de ses voluptés, vous en voulez d'un calice, je veux dire de cette coupe fatale présentée par la fameuse prostituée dont parle saint Jean dans son Apocalypse, où l'on boit à longs traits les délices et les voluptés criminelles du monde: *Et inebriati sunt qui inhabitant terram de vino prostitutionis ejus* (*Apoc.*, XVII, 2). Mais le calice qu'a bu si généreusement notre apôtre, on le rejette avec horreur, on regarde avec indignation les peines, les afflictions et les souffrances: le seul nom de la pénitence et de la mortification fait peur aux délicats de ce siècle.

Ne nous y trompons pas, mes frères, il n'est point d'autre moyen d'arriver à la gloire que d'embrasser la mortification de Jésus-Christ: *Si nous souffrons avec Jésus-Christ*, dit saint Paul, *nous régnerons aussi avec lui* (II *Tim.*, II, 12). L'homme innocent allait à Dieu par une voie de repos, de douceurs, de plaisirs; l'homme criminel n'en a point d'autre que le travail, la souffrance, la douleur.

Quelle consolation pour un chrétien qui souffre, d'être assuré qu'*un moment court et léger des tribulations de cette vie*, qu'il endure avec patience et avec amour, *produit le poids éternel d'une souveraine et incomparable gloire* (II *Cor.*, IV, 17)! La mortification des sens et des passions est le prix du royaume auquel nous aspirons, c'est la porte pour entrer dans le ciel: le chef est entré par cette porte, les membres ne peuvent le suivre par une autre voie. *Le disciple n'est pas plus que le maître* (*Matth.*, X, 24). Dans l'état présent, point de salut que par l'amertume du calice: *La lie n'en est point encore épuisée* (*Psalm.* LXXIV, 9).

Si saint Jacques, qui était proche parent du Sauveur, n'a pu y arriver qu'à cette condition, que dis-je, saint Jacques? *s'il a fallu que Jésus-Christ*, comme il l'assure lui-même, *souffrît pour entrer dans sa gloire*, pouvons-nous y parvenir par un autre chemin que par celui des peines et des souffrances? De quel droit un étranger pourrait-il y prétendre à un autre titre? *Potestis bibere calicem?* Ah! Seigneur, si vous nous en donnez la force et le courage, nous le pouvons et nous le voulons par le secours de votre grâce, que nous vous demandons pour arriver un jour à la gloire éternelle. Je vous la souhaite, mes frères, au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit; ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE DIMANCHE DE LA QUINQUAGÉSIME

Prêché à Lavaur, dans l'église des Pénitents en l'année 16[illegible]5.

Sur les désordres du carnaval.

Factum est autem cum appropinquaret Jericho, cæcus quidam sedebat secus viam mendicans.

Lorsqu'il était près de Jéricho, un aveugle se trouva le long du chemin qui demandait l'aumône (*Luc.*, XVIII, 35).

Monseigneur (1),

Après que l'Église avait consacré par des fêtes et des cérémonies saintes plusieurs temps dans l'année et différents lieux que l'idolâtrie avait profanés par un culte sacrilége et des dissolutions honteuses, nous n'avions plus, ce semble, à désirer, sinon que ces derniers jours, que le démon s'était réservés, comme des restes du paganisme, jours de débauche et de libertinage, fussent heureusement changés en des temps dédiés à la piété et à la religion.

C'est, Messieurs, ce que nous voyons dans la solennité qui nous assemble aujourd'hui. Grâce au ciel, nous avons la consolation de voir un peuple choisi, qui n'a pas encore fléchi le genou devant Baal. Grâce au ciel, un bon nombre de fidèles viennent adorer le vrai

(1) M. Fléchier, évêque de Lavaur, depuis évêque de Nîmes.

Dieu dans son temple en esprit et en vérité, tandis que la foule des chrétiens, devenus comme idolâtres en ces jours de licence, *font un Dieu de leur ventre*, suivant la vive expression de saint Paul (*Phil.*, III, 19), et adorent d'infâmes divinités. Soyez-en béni, Seigneur, je puis dire à cette pieuse assemblée ce que saint Chrysostome disait autrefois au peuple d'Antioche dans une semblable occasion : que d'une fête du démon vous en faites, par les empressements et la ferveur de votre piété, une fête du Saint-Esprit : *Festum Satanæ fecistis festum Spiritus sancti.*

Ce n'est pas sans raison que l'Eglise nous représente l'horrible aveuglement des gens du monde sous le nom de ce pauvre aveugle de notre évangile, qui, selon saint Augustin, est la figure des libertins marchant dans les ténèbres de leurs passions : c'est pour détourner les méchants de leurs désordres par la considération d'un état si pitoyable, et pour exciter les véritables fidèles à concevoir des sentiments de compassion sur leur misère.

Pour entrer dans l'esprit de l'Eglise, je vous ferai voir combien grand et combien déplorable est l'aveuglement des libertins dans ces temps de désordre : ce sera mon premier point. Ensuite je vous ferai voir ce que doivent faire les véritables chrétiens pour s'opposer au déréglement du monde : ce sera mon second point. Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Il est étrange que Dieu n'ait presque point reçu d'honneurs dans le monde, que le démon ne les ait voulu partager, pour ainsi dire, avec lui. Si Dieu a eu des temples et des autels, l'idolâtrie en a élevé au démon. Dieu a-t-il exigé des hommes l'adoration et les honneurs suprêmes, a-t-il voulu qu'on lui offrît des sacrifices ? le démon a affecté de se faire rendre un culte semblable : ce singe de la Divinité, comme l'appelle Tertullien, jaloux de la gloire de Dieu, voyant que Dieu veut être honoré par le jeûne et par la pénitence, inspire à ses partisans de l'honorer par la dissolution et la débauche ; et tandis que l'Eglise nous met devant les yeux l'image de la croix, en nous rappelant dans l'Evangile de ces trois jours le souvenir des douleurs et de la passion du Sauveur : *Nous allons à Jérusalem, et le Fils de l'homme sera livré aux princes des prêtres et aux docteurs de la loi qui le condamneront à mort* (*Matth.*, XX, 18) ; le démon élève par avance l'étendard de la volupté et du libertinage.

Quoique le malheur des temps ait réduit les peuples à une nécessité qui leur ôte le moyen de faire les dépenses et les folies qu'on faisait autrefois, on ne voit encore que trop de désordres et de dissolutions. On épargnera, quelle folie ! on se privera longtemps de choses souvent nécessaires, pour fournir à des excès dans ces jours de débauches. Le Sage dit que *les chants de joie sont importuns, et viennent à contretemps dans la tristesse et dans le deuil* (*Eccli.*, XXII, 6) : l'Eglise se revêt de ses habits lugubres, elle cesse de chanter ses cantiques d'allégresse, et les mondains ne parlent que de ris, de jeux, de plaisirs. Qui vit jamais rien de plus éloigné du sens et de la raison ? Se couronner de roses, pour recevoir sur sa tête des cendres qui nous marquent la poussière et l'horreur du tombeau où nous devons entrer ; se préparer à la pénitence par la dissolution, à l'abstinence et au jeûne par les excès et la crapule ; commettre de nouveaux crimes, parce qu'on va bientôt gémir sur ceux qu'on a commis ; se disposer à célébrer les mystères douloureux de la passion de notre Dieu par la recherche de toute sorte de délices, fut-il jamais un aveuglement pareil à celui-là ?

Ne pouvons-nous pas avec beaucoup de raison renouveler ici la plainte que faisait autrefois le prophète-roi, que *les vérités sont diminuées par les enfants des hommes* (*Psal.* II, 2) ? Oui, ces grandes et importantes vérités qui dans d'autres temps touchent les cœurs les moins sensibles, ne font aujourd'hui aucune impression sur l'esprit de la plupart des chrétiens ; ces belles idées de la vertu, cette horreur du vice que les prédicateurs ont tâché d'imprimer dans leurs cœurs pendant le saint temps de l'avent, semblent en ces malheureux jours en être entièrement effacées ; les mondains, entraînés par la coutume et follement entêtés de je ne sais quelles maximes de libertinage, que tout doit leur être permis dans ces temps qu'ils regardent comme consacrés au plaisir, donnent sans aucun scrupule dans toute sorte de déréglements.

Que cette conduite est déraisonnable, mes frères ! Comme s'il était permis de faire les insensés en des jours plutôt qu'en d'autres ; comme si la sagesse et les règles d'une bienséance chétienne n'étaient pas de tous les temps ; comme si le Dieu d'hier n'était pas le Dieu d'aujourd'hui (*Hebr.*, XIII, 8). O aveuglement déplorable ! comme si dans ces jours Dieu fermait les yeux pour ne pas voir ce qui se passe sur la terre ; comme si la loi de Dieu pouvait cesser d'obliger ; comme si le péché perdait quelque chose de sa laideur, et que Dieu cessât de le défendre et de le punir ; comme si l'on pouvait se dépouiller pendant quelque temps du nom et de la qualité de chrétien, pour vivre en idolâtre.

Il faut sans doute que le prince des ténèbres porte ses partisans jusqu'à cet excès d'aveuglement : car enfin où trouve-t-on en ces jours de la religion et du christianisme ? Voit-on paraître les moindres marques de la foi dans les mœurs de la plupart des chrétiens ? Ne pouvons-nous pas dire au contraire que les idées de la volupté détruisent tous les sentiments de la crainte d'un Dieu vengeur du crime ? Ce qui dans d'autres temps arrête les plus forts emportements du pécheur ne fait aujourd'hui aucune impression sur un libertin livré à une foule de plaisirs; il étouffe les plus violents reproches d'une conscience naturellement chrétienne qui gémit sous le cruel esclavage de ses passions.

En ces jours de licence on n'a aucune retenue, on s'abandonne à tout ce qui flatte les sens ; le péché, couvert d'un fard séduisant, ne paraît point revêtu de ses véritables couleurs qui pourraient en inspirer de l'horreur : on lui donne des noms qui effacent les idées affreuses qu'on doit naturellement en concevoir. On s'imagine que comme il y a dans l'année certains temps consacrés plus particulièrement aux exercices de la piété et de la religion, il doit y en avoir aussi qu'on peut donner aux plaisirs et à de folles joies. Sur ce faux principe on se laisse emporter à la violence de ses inclinations toujours prêtes à suivre l'attrait de la volupté et le torrent de la mauvaise coutume.

De là vient que l'exemple pernicieux des libertins l'emporte assez ordinairement par-dessus la vie sage et modérée des gens de bien ; que souvent les prédicateurs tonnent en vain contre les désordres de ces temps, et que, malgé les efforts de leur zèle, un grand nombre de pécheurs résistent opiniâtrément aux plus forts mouvements d'une grâce qui veut, comme par une douce violence, les arracher à leurs plaisirs criminels.

Le dirai-je, mes frères? oui, il le faut dire à la honte des libertins : ils craignent; quelle folie! ils craignent en quelque manière que ce qu'ils appellent indignement bonnes coutumes, ne vienne à se perdre, et que l'empire de Satan ne soit entièrement détruit : c'est pour cela que ses partisans font de nouveaux efforts pour lui conserver ces malheureux restes que la misère des temps et les gens de bien n'ont pu jusqu'à présent lui ravir; et comme si c'était se justifier en quelque sorte, que de rendre les autres coupables, on s'étudie à corrompre par son mauvais exemple ceux qu'une sainte pudeur retient encore dans le devoir ; on veut soutenir l'empire du libertinage, on s'efforce de renverser la pureté et la régularité des mœurs, contre laquelle cependant l'esprit et les scandales du monde ne prescriront et ne prévaudront jamais.

Ne semble-t-il pas que dans ces temps les principes de la piété soient entièrement renversés. C'est avoir de l'esprit que de savoir railler des plus saints mystères, de contrefaire les cérémonies de l'Eglise par des jeux sacriléges, donner des interprétations ridicules aux paroles sacrées de l'Ecriture, décrier la véritable dévotion, sous prétexte de n'attaquer que la fausse. On n'est pas content des plaisirs ordinaires, il faut, par un bizarre raffinement de goût, en inventer de nouveaux. On se fait une vanité ridicule de commettre plus de crimes que les autres, et on aurait honte en quelque manière de ne paraître pas aussi dissolu que ceux qui font profession ouverte de la débauche la plus outrée. Aveuglement déplorable, qui fait qu'on tire sa gloire en ces jours de ce qui ferait rougir en d'autres temps ! Quelle corruption d'esprit, quelle dépravation de cœur! folie si grande que les infidèles mêmes et les hérétiques en ont horreur, et s'étonnent que des chrétiens qui adorent un Dieu crucifié aient dans l'année certains jours qu'ils consacrent ainsi aux plaisirs et à la débauche.

Que dirai-je, Messieurs, d'un autre trait de folie, preuve certaine de l'aveuglement dont les partisans du carnaval sont frappés? Nous voyons avec horreur dans ces jours des hommes créés à l'image et à la ressemblance de Dieu, formés sur l'image de Jésus-Christ même, effacer, pour ainsi dire, ces nobles traits, pour prendre la figure d'objets les plus monstrueux. Qui le croirait, si l'on n'en était témoin, que des chrétiens pussent se porter à un tel excès? O hommes insensés, pourquoi cherchez-vous ces déguisements infâmes, sinon afin que, cachant ainsi sous des voiles empruntés l'honnêteté et la pudeur qui peut-être vous retiendraient dans les bornes de la sagesse, vous vous abandonniez impunément aux plus honteuses licences? *Usquequo facies peccatorum sumitis* (*Psal.* LXXXI, 2)? sinon afin que vous ayez une entière liberté de vous permettre tout?

Ah! si les Pères de l'Eglise, principalement saint Cyprien, saint Jérôme et saint Chrysostome, déclament avec tant de véhémence contre les femmes mondaines, qui déguisent par des couleurs étrangères leur visage, pour se donner un faux lustre et un faux éclat; s'ils leur reprochent de gâter et de défigurer l'ouvrage de Dieu : qu'auraient-ils dit, si de leur temps les chrétiens se fussent défigurés comme on fait aujourd'hui? s'ils avaient vu des membres de Jésus-Christ devenir les membres des monstres les plus affreux? s'ils avaient vu des chrétiens couvrir leur visage qui fait la gloire de l'homme, ce visage qui porte des caractères de la Divinité, pour prendre la ressemblance des bêtes les plus horribles à voir?

Quelle plus insigne folie encore, quel aveuglement plus déplorable, que des chrétiens fassent profession de croire à un Evangile qui ne parle que d'afflictions, que de peines, d'abnégation de soi-même, que de renoncement à tout ce qui favorise les penchants, à tout ce qui flatte les sens ; qui publie bienheureux ceux qui pleurent et qui souffrent; que des chrétiens adorent un Dieu mort sur une croix pour nos crimes, un homme de douleurs, rassasié d'opprobres, qui par ses paroles et par ses exemples a condamné si hautement les plaisirs, qui tant de fois a prononcé des arrêts fulminants contre les ris et les folles joies du siècle : *Væ vobis qui ridetis* (*Luc.*, VI, 25)! Malheur à vous qui riez ! que des disciples de Jesus-Christ, à la face des autels, aient dit anathème au démon et à ses pompes, au monde et à ses charmes, par les vœux et les serments solennels de leur baptême, auxquels saint Cyprien renvoyait si souvent les chrétiens de son temps, pour leur ôter le goût des plaisirs, des spectacles et des assemblées profanes ; et que cependant ces mêmes chrétiens recherchent avec fureur des divertissements qui allument et nourrissent les passions, et qu'on souffrirait à peine dans des païens et des idolâtres!

Mais les enfants du siècle, dont les gens de bien déplorent le malheureux état, sont d'autant plus à plaindre dans leur aveuglement qu'ils ne le connaissent pas, malgré les lumières de la foi qui les éclaire : *Nescierunt neque intellexerunt, in tenebris ambulant* (*Psal.* LXXXI, 5). Et c'est ici qu'on peut dire qu'en ces jours principalement, où *leur propre malice les aveugle* (*Sap.*, II, 21), il arrive quelque chose de semblable à ce qui arriva dans l'Egypte, quand Dieu, par le ministère de Moïse, qui semblait tenir en son pouvoir la lumière et les ténèbres, couvrit d'une profonde nuit la partie qui était habitée par les Egyptiens, tandis que les Israélites jouissaient de leur côté du jour le plus serein et le plus brillant (*Exod.*, X, 22 *et* 23) ; car les mondains, figurés par les Egyptiens, rebelles aux ordres de Dieu, sont dans d'épaisses ténèbres, dans un horrible aveuglement, tandis qu'un petit nombre de chrétiens, fidèles à Dieu, sont éclairés des lumières d'une grâce qui les attache d'autant plus à leurs devoirs de religion, qu'ils voient les libertins s'abandonner avec plus d'emportement aux plus indignes excès.

Et remarquez, Messieurs, que cette ignorance coupable est plus fatale que l'aveuglement même. La connaissance que l'aveugle de notre Evangile a de son triste état est le principe de sa guérison ; c'est ce qui l'oblige de crier à Jésus-Christ d'une voix lugubre et touchante : *Seigneur, faites que je voie* (*Luc.*, XVIII, 41 ; *Marc.*, X, 51). Mais ce qui augmente le malheur des mondains, c'est d'ignorer l'état pitoyable où ils sont, ou de le vouloir ignorer, et de se le cacher criminellement à eux-mêmes, parce que cet état de ténèbres et d'aveuglement leur paraît commode pour contenter plus librement les désirs déréglés de leur cœur. *Jusqu'à quand*, ô aveugles *enfants des hommes, avec un cœur appesanti, aimerez-vous la vanité et le mensonge* (*Psal.* IV, 3)? Jusqu'à quand vous plairez-vous dans vos honteux désordres ? Les passions, les convoitises de la chair, les enchantements d'un monde séducteur, qui vous aveuglent, vous empêchent d'ouvrir les yeux aux divines lumières qui viennent vous éclairer ; mais puissiez-vous reconnaître le malheureux état où vous êtes ! puissiez-vous, attirés par le Saint-Esprit, recourir à Jésus-Christ et lui demander d'un cœur sincère, avec l'aveugle dont parle notre Evangile : *Domine, ut videam :* Seigneur, faites que je voie !

Ces avis salutaires, mes frères, donnés aux mondains et portés par la grâce à l'oreille de leur cœur, dans un autre temps, seraient capables de les rappeler de leurs désordres. Mais, occupés qu'ils sont de leurs plaisirs, comme ils s'étudient à bannir de leur esprit et de leur cœur tout ce qui leur rappellerait leurs devoirs, ne nous arrêtons pas davantage à les vouloir toucher; et s'ils ne profitent pas de nos exhortations, si au contraire ils s'en scandalisent, comme les pharisiens, au chapitre quinzième de saint Matthieu, se scandalisaient des justes reproches que leur faisait Jésus-Christ, disons d'eux ce que Jésus-Christ disait des pharisiens mêmes à ses disciples : *Sinite illos, cæci sunt et duces cæcorum* (*Matth.*, XV, 14) : Laissez-les, ce sont des aveugles qui conduisent d'autres aveugles; laissons-les courir avec fureur après les divertissements profanes, laissons-les suivre l'impétuosité de leurs désirs et les attraits du plaisir. Mais non, gémissons plutôt sur leur triste état; ayons recours à la prière, pour que Dieu daigne éclairer leurs ténèbres d'un rayon de sa lumière céleste, qui les porte à en concevoir de l'horreur et à se convertir ; et après avoir vu avec des yeux de compassion combien déplorable est leur aveuglement, voyons ce que doivent faire les véritables fidèles pour s'opposer en ces temps au déréglement du monde et pour apaiser la colère de Dieu : c'est mon second point.

SECOND POINT.

Que doivent faire les gens de bien, Messieurs, en ces jours de licence? Fuir le plaisir, s'éloigner du commerce du siècle, afin de ne paraître pas consentir à ses œuvres de ténèbres. De tous les ennemis de la vertu il n'en est point de plus dangereux que la volupté, dont le monde se sert plus ordinairement pour nous tenter et pour nous perdre : elle s'insinue agréablement dans le cœur par tous les sens, elle est toujours d'intelligence dans la place qu'elle attaque, elle séduit la raison, souvent elle la met de son parti; l'homme ne lui résiste que rarement de toutes ses forces, et lors même qu'il paraît vouloir s'en défendre avec plus de soin, il sent presque toujours une inclination secrète à se rendre à ses charmes suborneurs; plus elle a d'appas, plus elle a de pouvoir, et l'unique moyen de la vaincre, c'est de la combattre par la fuite. Ah ! qu'il est difficile de se retenir sur le penchant d'un précipice, quand tout conspire de concert à nous y faire tomber! Et qu'il est dangereux, quand on se livre au commerce d'un monde corrompu, qu'on ne s'assujettisse insensiblement à ses pernicieuses maximes!

Fuyons le monde, mes frères, le monde, ce fameux criminel que Jésus-Christ a condamné, maudit et frappé d'anathème tant de fois; le monde, ce corps de méchants qui n'eut point de part à la prière de Jésus-Christ après la cène; éloignons-nous de cette malheureuse Babylone, que saint Jean appelle la mère des abominations de la terre (*Joan.*, XVII, 9); cette infâme Babylone dont l'air est si contagieux : *Fugite de medio Babylonis* (*Apoc.*, XVII, 5), et que chacun de nous ne songe qu'à se sauver de mille piéges qu'elle tend à l'innocence : *Et salvet unusquisque animam suam* (*Jer.*, LI, 6).

Souvenons-nous que par des engagements solennels nous avons fait un entier divorce avec tout ce que le monde a de plus charmant. Profitons de l'avis important de l'Apôtre : *Gardez-vous*, dit-il aux Romains, *de vous conformer aux usages et aux maximes perverses de ce siècle* (*Rom.*, XI, 2); et aux

Galates : *C'est*, dit le même apôtre, *pour nous délivrer de la corruption de ce siècle méchant que Jésus-Christ s'est livré lui-même* (*Galat.*, I, 4). Imprimons bien profondément dans notre esprit cette sentence de saint Jérôme, qu'il est très-difficile et même impossible de jouir des biens présents et des biens à venir; d'être toujours dans la bonne chère et goûter un jour dans la gloire les saintes délices d'une table où l'on sera nourri de Dieu même par une pleine possession de son essence (*Luc.*, XXII, 30) : de passer des plaisirs du siècle à ces torrents de volupté que Dieu prépare dans son royaume à ses élus : *Difficile, imo impossibile est ut præsentibus quis et futuris fruatur bonis, ut et hic ventrem, et ibi mentem repleat, ut de deliciis transeat ad delicias* (*Hieron.*, *ep.* 34, *ad Julian.*).

Ecoutez ces terribles paroles, délicats du siècle, et tremblez pour votre salut; écoutez la condamnation de vos divertissements, vous qui ne respirez que la volupté, qui passez vos jours dans l'oisiveté et dans la mollesse; vous dont la vie n'est qu'un corps monstrueux et un enchaînement de différents plaisirs; vous qui ne les interrompez, ces plaisirs, que pour les mieux goûter par une espèce de faim qui en irrite l'appétit, ou pour leur en substituer de nouveaux; vous qui en faites votre plus importante et presque unique occupation.

Mes frères, ces heureux mondains se plongent dans les délices : on voit, dit Job, et voici la peinture de la vie qu'ils mènent principalement en ces jours de débauche; on voit sortir en foule leurs enfants qui dansent et qui sautent en se jouant; ils ont la guitare et les timbales à la main, et ils se divertissent au son des instruments de musique; ils passent leurs jours dans les délices : *Tenent tympanum et citharam, et gaudent ad sonitum organi* (*Job*, XXI, 11, 12). Et quel sera leur sort? Le voici : en un moment, quand ils y pensent le moins, ils sont emportés par la mort, et quelle mort! *Ducunt in bonis dies suos, et in puncto ad inferna descendunt* (*Ibid.*) : et peut-être, comme Balthazar après son festin sacrilége, et comme le riche de l'Evangile qui avait passé sa vie dans la bonne chère et dans toute sorte de délices, ils se trouvent ensevelis dans les enfers : *Et sepultus est in inferno* (*Luc.*, XVI, 22) : catastrophe terrible, mais juste, et très-ordinaire aux libertins qui aiment les assemblées mondaines, les jeux, les spectacles, les excès dans la bonne chère, les joies insensées, les plaisirs criminels, et qui courent avec emportement après tout ce qui peut contenter les désirs déréglés de leur cœur.

Fuyons la compagnie de ces partisans d'un monde corrompu, dont tous les pas conduisent au précipice. Détachons notre cœur de tous ces vains amusements, fortement persuadés que tout ce que le monde a de plus charmant et de plus aimable n'est qu'un songe, une agréable illusion, une ombre fugitive qui se dissipe, et qu'il ne restera à ces mondains, de leurs débauches et de leurs excès que des reproches cuisants d'une conscience rongée de mille remords, que des regrets mortels et une terrible attente des jugements de Dieu. Vains fantômes de plaisirs, qu'êtes-vous encore? un peu de fumée, une légère vapeur qui paraît et se perd au même moment, des caractères écrits sur la poussière que le vent emporte. Oui, mondains, il en sera de même de tous ces divertissements que vous recherchez avec tant de passion.

Si jamais nous fûmes obligés de nous éloigner des désordres et des folies du siècle, c'est principalement dans des temps où chacun de nous doit se regarder comme chargé du soin d'achever la conversion de nos frères nouvellement réunis : *Infirmum autem in fide assumite* (*Rom.*, XIV, 1) : Recevez avec charité, dit saint Paul, celui qui est encore faible en la foi. En vain le roi emploierait-il tous ses soins et toute son application pour rappeler dans le sein de l'Eglise tous ceux de ses sujets qui en sont séparés, si ceux qui leur doivent l'exemple les en éloignaient par une vie déréglée; s'ils détruisaient par leurs scandales et par leurs dissolutions ce que ce prince religieux édifie par sa piété et par son zèle.

Quel sujet de tentation, mes frères, pour des nouveaux catholiques, s'ils voyaient leurs aînés en la foi libres dans leurs paroles, dissolus dans leurs actions, abandonnés à des plaisirs profanes, livrés à des passions d'ignominie; s'ils les voyaient mener une vie païenne au milieu de la pureté du christianisme, courir aveuglément après les folies du monde, suivre impétueusement le torrent des coutumes établies par le libertinage, en un mot, *nier par leurs actions ce qu'ils confessent de bouche* (*Tit.*, I, 16)!

Quel avantage, dit Eusèbe, les Juifs n'ont-ils pas tiré de la vie licencieuse de plusieurs chrétiens de son temps pour s'autoriser dans leur infidélité, parce qu'ils vivaient en apparence d'une plus grande régularité qu'eux! Aussi peut-on dire hardiment que le déréglement des mauvais chrétiens a souvent été, sinon la cause, du moins l'occasion qui a servi de prétexte aux hérétiques de se séparer de nous ou de demeurer dans leur erreur. Efforçons-nous donc d'ôter ce dernier retranchement dont les fauteurs de l'hérésie, ne distinguant pas comme ils devaient la doctrine d'avec la morale, ont tâché de justifier leur schisme et leur rébellion contre l'Eglise; mais ôtons aussi cet obstacle à la parfaite conversion de nos frères réunis.

Prenez bien garde, disait Jésus-Christ, *de ne mépriser, de ne scandaliser aucun de ces petits qui croient en moi* (*Matth.*, XVIII, 10), et dont la foi est encore tendre et délicate; étudions-nous au contraire à les édifier par la pureté de nos mœurs; qu'ils trouvent en nous des modèles de vertu qu'ils puissent imiter, ou des censeurs de leurs vices qu'ils puissent craindre. Faisons-leur voir par nos actions que nous sommes *du petit troupeau de ceux à qui le Père veut donner le royaume* (*Luc.*, XII, 32). Rougissons d'en voir parmi

les nouveaux catholiques, qui, étant venus plus tard dans la vigne du Père de famille, ont travaillé avec tant de diligence et de ferveur, qu'ils méritent déjà une pareille et même plus grande récompense que nous. Donnons-leur l'exemple qu'ils ont droit d'attendre de nous; que notre bonne conduite soit à leur égard comme une preuve continuelle de la vérité de notre religion et de la pureté de sa morale.

C'est ainsi que par des mœurs sages et régulières non-seulement nous confirmerons nos frères dans la foi qu'ils ont heureusement embrassée; mais s'il s'en trouvait encore qui, par les préjugés de la naissance et de l'éducation, fussent attachés à leurs premières erreurs, nous les toucherons, nous les ramènerons à l'Eglise, nous les convertirons. L'innocence de notre vie sera comme un argument sensible, auquel toute l'opiniâtreté de l'hérésie ne pourra résister, et bientôt ils suivront la créance de ceux dont ils auront admiré la piété et la vertu : car enfin on gagne aisément l'esprit, quand le cœur est touché par les exemples d'une vie édifiante et véritablement chrétienne.

En second lieu ce que doivent faire les véritables fidèles, dans ces temps de désordre, pour arrêter le torrent des iniquités qui inondent la terre, c'est d'opposer les larmes et les gémissements aux vaines joies du monde. Pleurons, mes frères, pleurons premièrement sur nous. Si vous fûtes autrefois, ou quelques-uns d'entre vous, dans le même aveuglement (et peut-être y fûtes-vous dans les premiers emportements d'une jeunesse inconsidérée : *Eratis enim aliquando tenebræ* [*Eph.*, V, 8]), à présent que Dieu vous a dessillé les yeux par une lumière céleste : *Nunc autem lux in Domino* (*Ibid.*); remplis de honte et de douleur, dites-vous à vous-mêmes ce que l'Apôtre disait aux Romains pour les confondre : *Quel fruit donc avez-vous tiré de ces désordres dont vous rougissez maintenant, puisqu'ils n'ont pour fin que la mort* (*Rom.*, VI, 21)? Ah! pleurez, gémissez sur vos premiers égarements : pénétrés d'un vif regret, dites avec le roi-prophète : *Delicta juventutis meæ et ignorantias meas ne memineris* (*Psal.* XXIV, 7). Ah! Seigneur, oubliez les péchés et les ignorances d'une volage et aveugle jeunesse.

Mais pleurons aussi sur le malheureux état de nos frères, qui, dans le centre du christianisme, renouvellent les fêtes les plus honteuses des païens. Comme Jérémie, regardant de loin les abominations de Babylone, pleurait sur ses crimes et sur son malheur, pleurons aussi, mes frères, sur le déplorable aveuglement des mondains; je ne vous l'ai représenté que pour toucher votre compassion sur leur triste état. Ainsi Jésus-Christ, jetant les yeux sur Jérusalem, pleura amèrement sur elle et sur ses ignorances criminelles. *Si cognovisses et tu.* Ah! Jérusalem, si tu avais connu... *Mais maintenant tout ceci est caché à tes yeux* (*Luc*, XIX., 41). Telle doit être notre douleur et notre compassion sur les âmes qui se perdent par leur aveuglement volontaire et par leurs déréglements.

Disons avec le même Jérémie : *Qui donnera de l'eau à ma tête, et à mes yeux une fontaine de larmes, pour pleurer jour et nuit la mort des enfants de la fille de mon peuple* (*Jerem.*, IX, 1); pour pleurer sans cesse la perte de ces violateurs de la loi qui donnent la mort à leur âme par leurs désordres et par leurs scandales?

Nous lisons dans le Lévitique que Dieu commanda autrefois aux Israélites d'affliger leurs âmes en sa présence le dixième jour de septembre; parce que, comme remarquent les Pères et les interprètes, ce peuple, enivré d'une folle joie de voir ses greniers pleins de blé, et ses celliers remplis de vin, avait coutume d'employer ce temps-là aux jeux, à la débauche, et de commettre toute sorte d'excès : ce fut ce jour-là que Dieu consacra par une fête solennelle, et qu'il voulut être honoré d'une manière plus particulière par des sacrifices d'expiation et de pénitence. *Vous affligerez vos âmes en ce jour-là*, dit le Seigneur, *et vous offrirez un holocauste au Seigneur..... Tout homme qui ne se sera point affligé en ce jour périra du milieu de son peuple* (*Levit.*, XXIII, 27).

Tels doivent être, mes frères, les sentiments de notre douleur en ces jours de licence : à la vue de tant de débauches et de débordements, il faut gémir, nous attrister devant le Seigneur, lui offrir des sacrifices de propitiation, pour expier les excès des mondains : *Quia dies propitiationis est* (*Ibid.*, 28), parce que ce doivent être pour nous des jours de propitiation.

Quels étaient les sentiments du roi David, quand il voyait son Dieu outragé par les pécheurs? *Seigneur*, disait ce zélateur de la gloire de son Dieu, *mon zèle m'a séché de douleur, parce que vos ennemis ont oublié vos commandements..... Je sèche de douleur, quand je vois la prévarication des pécheurs qui abandonnent votre loi* (*Psal.* CXVIII, 139, 158). Ainsi devons-nous sentir s'émouvoir notre cœur à la vue des désordres qui se commettent.

Mais ce sont particulièrement les prêtres qui doivent gémir devant Dieu pour apaiser sa colère, et détourner les traits de son indignation. C'est l'obligation que l'Eglise nous impose par les paroles de Joël, qu'elle nous fera chanter dans peu de jours : *Inter vestibulum et altare plorabunt sacerdotes ministri Domini, et dicent : Parce, Domine, parce populo tuo* (*Joel*, II, 17). Que les prêtres et les ministres du Seigneur, prosternés entre le vestibule et l'autel, fondent en larmes et s'écrient : Pardonnez, Seigneur, pardonnez à votre peuple. Le même prophète nous y exhorte encore par ces paroles vives et touchantes : *Accingite vos et plangite, sacerdotes; ululate, ministri altaris, ingredimini, cubate in sacco, ministri Dei mei* (*Joel*, I, 13). Prêtres, couvrez-vous de sacs de pénitence, et pleurez; jetez de grands cris, ministres de l'autel, allez dans le temple, et couchez dans le sac et dans la cendre, ministres de

mon Dieu. Prêtres de Jésus-Christ, ce doit être là votre occupation par avance : c'est ce que nous devons faire en ces jours de déréglements, nous affliger, pleurer au pied des autels, pour expier les crimes et les iniquités du peuple.

Il s'en trouve encore, Messieurs, de ces âmes fidèles, qui, brûlées de zèle pour les intérêts de Dieu et pour le salut de leurs frères, gémissent en secret sur les désordres de ce temps, pleurent sur l'aveuglement de tant d'âmes rachetées du sang de Jésus-Christ, qui courent précipitamment à leur perte, et s'efforcent d'éteindre la juste colère du Seigneur que les pécheurs allument par leurs iniquités. Ce sont les sentiments que veulent nous inspirer ces religieux pénitents, par l'établissement de ces prières publiques pendant lesquelles nous les voyons avec tant d'édification, prosternés au pied des autels, répandre devant le Seigneur leur âme pénétrée de douleur pour les péchés qui se commettent en ces temps : heureux si nous entrons dans l'esprit d'une si pieuse institution !

Mais, ministres du Seigneur et de sa parole, ne nous contentons pas de gémir et de nous affliger : animés d'un juste zèle pour sa gloire, efforçons-nous encore par nos avis salutaires d'arrêter le cours de ces désordres. Reprochons hardiment aux libertins leur aveuglement criminel et leurs dissolutions, suivant ces paroles que Dieu adressait à Isaïe : *Criez sans cesse, faites retentir votre voix comme une trompette ; annoncez à mon peuple les crimes qu'il a faits, et à la maison de Jacob les péchés qu'elle a commis* (*Isa.*, LVIII, 1).

Tournons toute la véhémence de nos déclamations contre les mondains ; sachons que nous nous rendons coupables en quelque sorte des déréglements auxquels nous ne nous opposons pas avec toute la vivacité de notre zèle.

J'ose dire à tous les ecclésiastiques qui m'entendent ce que Judith disait autrefois aux prêtres de la ville de Béthulie : O vous, mes frères, puisque vous êtes les prêtres du peuple de Dieu, et que leur salut dépend de vous et de votre zèle, c'est maintenant votre office de toucher leurs cœurs, et de les ramener par la force de vos discours à leurs devoirs : *Et nunc, fratres, quoniam vos estis presbyteri in populo Dei, et ex vobis pendet anima illorum ad eloquium vestrum, corda eorum erigite* (*Judith.*, VIII, 21). Reprenons les libertins avec douceur, mais avec une force et une gravité digne de notre ministère ; troublons leur fausse sécurité et leurs joies criminelles par le souvenir des terribles jugements de Dieu, et par tout ce que la religion a de plus effrayant. Sans vouloir adoucir la sévérité de la morale évangélique, ni élargir *la voie étroite qui conduit à la vie* (*Matth.*, VII, 21), disons-leur qu'il y a des récréations modestes, des plaisirs légitimes et innocents, et que, comme dit un ancien sage, on peut se divertir sans se porter à des excès coupables : *Licet sine luxuria agere festum diem* (*Senec.*, *epist.* 18). Disons-leur enfin qu'il est permis de se réjouir, mais qu'il faut, comme parle l'Apôtre, que ce soit toujours dans le Seigneur (*Philip.*, IV, 4).

A ces exhortations, mes frères, joignons de ferventes prières ; après avoir parlé de Dieu aux pécheurs, parlons à Dieu des pécheurs : offrons-lui le sacrifice de nos cœurs et de nos lèvres pour détourner sa colère. *Si quelqu'un est du parti du Seigneur, qu'il se joigne à moi* (*Exod.*, XXXII, 26) ; non pas pour exterminer les libertins au milieu de leurs débauches, comme fit Moïse à l'égard de vingt-trois mille Israélites après leur idolâtrie (car nous sommes dans une loi de douceur qui nous apprend à vaincre la dureté des pécheurs par nos prières et nos gémissements) ; mais qu'il se joigne à moi pour obtenir de Dieu, par nos vœux et nos prières, le pardon de leurs crimes.

Du temps de Tobie, le peuple allant en foule à certains jours adorer les veaux d'or que Jéroboam avait fait élever, ce saint homme *fuyait lui seul la compagnie de ces idolâtres* (*Tob.*, I, 5) ; il allait à Jérusalem au temple adorer le Seigneur Dieu d'Israël, et par d'humbles prières, par des présents et des sacrifices, il s'efforçait de détourner de ses frères les effets de la vengeance de Dieu. Imitons, mes frères, cet homme de Dieu, et tandis que les partisans du monde adorent les idoles de leurs infâmes passions, tandis qu'ils sont dans les festins, qu'ils courent aux spectacles, aux assemblées profanes, allons dans le temple du Seigneur, pour lui rendre, s'il est possible, autant de gloire qu'on commet d'outrages contre lui.

Peuple acquis, petit troupeau, âmes choisies, redoublez vos prières et vos vœux, pour apaiser un Dieu justement irrité par les crimes des pécheurs. C'est particulièrement en ces jours, où le vice triomphe avec plus d'audace, où la plupart des chrétiens semblent vouloir entièrement abandonner Dieu, que nous devons lui donner des marques d'une plus grande fidélité; rien ne peut lui être plus agréable. Souvenons-nous que Jésus-Christ témoigna la satisfaction qu'il avait que ses disciples fussent toujours demeurés fermes avec lui dans ses tentations et dans ses maux : *Vos autem estis qui permansistis mecum in tentationibus meis* (*Luc.*, XXII, 28).

Prions pour le salut de nos frères, disons à Dieu : Seigneur, ouvrez les yeux de ces aveugles : *Domine, aperi oculos istorum* (IV *Reg.*, VI, 20). Qui sait si Dieu n'écoutera pas enfin nos vœux, et s'il ne se trouvera pas dans les trésors de sa miséricorde une grâce puissante et victorieuse, qui arrachera avec une douce violence ces hommes voluptueux à leurs plaisirs criminels? Ce fut par des prières redoublées et différents exercices de piété que saint Charles Borromée, archevêque de Milan, changea dans cette grande ville en des fêtes saintes ces jours que la coutume de plusieurs siècles, par une espèce de culte sacrilége, avait consacrés à l'impiété et à la dissolution. Pourquoi ne pourrons-

nous pas espérer un semblable succès, si notre zèle est soutenu par des prières ferventes, par les mêmes exercices de piété?

Monseigneur,

Pouvons-nous rapporter ici les désordres de ces temps, sans parler de ce que vous faites pour les corriger ou pour les prévenir ? A peine le vice timide et tremblant ose-t-il paraître devant un si rude censeur : après avoir réformé la langue des peuples, vous en réformez les mœurs, et après leur avoir appris à bien parler, vous leur enseignez par votre exemple à bien vivre.

Nous ne louerons plus en vous, Monseigneur, la force et la sublimité de votre grand génie, cette pénétration vive qui ne trouve aucun nuage, cette science profonde et lumineuse à laquelle rien n'est caché. Nous n'établirons plus votre éloge sur les magnifiques ouvrages de votre esprit dans tous les genres d'écrire ; la place éminente à laquelle un rare mérite, des talents supérieurs et le juste discernement du roi viennent de vous élever, nous fournissent une bien plus noble et plus riche matière de louanges. Au-dessus même de votre dignité, quelque sublime qu'elle soit, à n'en considérer que les dehors, vous lui donnez plus d'éclat que vous n'en recevez : accoutumé déjà à regarder l'épiscopat plutôt comme un poids que comme une dignité, toute votre étude est d'en remplir avec une exacte fidélité les plus pénibles devoirs.

La qualité d'évêque n'est pas en vous, Monseigneur, un vain titre d'honneur, ni un nom sans fonction. Vous n'eûtes pas plutôt entendu la voix qui vous appelait au sacré ministère, que vous courûtes à l'œuvre à laquelle Dieu vous destinait par sa providence. A peine êtes-vous sorti des fatigues d'une importante mission, entreprise par ordre du roi, dans une grande province (la Bretagne) dont la conversion fut comme le prélude et les prémices de votre apostolat, que vous partez pour vous rendre aux vœux d'un troupeau qui soupirait avec ardeur après son illustre pasteur. Ni le rang que vous teniez à la cour, où vous fûtes toujours applaudi, ni les fonctions de votre charge auprès d'une auguste princesse dont vous eûtes toujours toute l'estime et toute la confiance, et dont l'éloignement devait vous coûter si cher (1), ni bien d'autres raisons que la sagesse humaine pouvait regarder comme des titres légitimes, pour être dispensé des règles de l'Église sur la résidence, rien n'est capable de vous retenir ; vous rompez les engagements les plus forts et les plus tendres, pour vous attacher à votre épouse.

Arrivé dans le champ de cette ample moisson que Dieu avait préparée à votre zèle, quelles fatigues, quels soins, quelle vigilance pour le bien et le repos de votre diocèse ! Quelle application, soit à réunir les familles divisées, et à éteindre le feu de leurs dissensions, soit à arracher les restes de cette ivraie malheureuse que l'ennemi sema dans le champ de l'Eglise, soit à nourrir et à fortifier en nos frères réunis une foi naissante et encore faible, soit à achever de former Jésus-Christ dans leurs cœurs : signes glorieux de votre apostolat.

Que n'aurais-je pas à dire, Monseigneur, si le temps me le permettait, de ces pénibles visites dont toutes les traces sont marquées par des traits de votre zèle bienfaisant ? C'est là où, comme un autre saint Paul, vous vous faites tout à tous pour gagner tout le monde à Jésus-Christ ; c'est là où, comme Jésus-Christ même, on vous voit aller de ville en ville, de village en village, annoncer aux peuples le royaume de Dieu. Qu'il fait beau voir, Monseigneur, qu'après vous être élevé comme un aigle par ces discours qui surpassent l'éloquence humaine (2), vous descendiez à des instructions communes, à la portée d'un peuple rude et grossier ! également admirable, soit que vous charmiez par vos discours magnifiques la plus brillante et la plus savante cour du monde et les plus augustes assemblées ; soit que, d'un style familier, avec des comparaisons et des paraboles simples, méprisant votre propre gloire pour établir celle de Jésus-Christ, vous rompiez le pain aux petits, à peu près comme ces intelligences supérieures qui ne dédaignent pas de conduire des hommes faibles, tandis qu'elles donnent le mouvement aux plus hauts cieux et aux astres les plus éclatants.

Veuille ce Dieu qui vous a comblé de tant de grâces, Monseigneur, vous les continuer et les augmenter pour sa gloire et pour le salut des âmes qui vous sont commises ! Puissent ces grandes vertus, que vous pratiquez dans un si éminent degré, être pour nous un continuel motif de remplir tous nos devoirs !

Ainsi, mes frères, nous attirerons sur nous les bénédictions du ciel, qui seront suivies du bonheur éternel, que je vous souhaite avec la bénédiction de Monseigneur, etc. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE CINQUIÈME DIMANCHE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

Prêché à Paris dans l'église paroissiale de Saint-Nicolas-des-Champs, en l'année 1686.

Sur l'hypocrisie.

Nisi abundaverit justitia vestra plusquam scribarum et pharisæorum, non intrabitis in regnum cœlorum

Si votre justice n'est plus parfaite que celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux (*Matth.*, V, 20).

Le croirions-nous, Messieurs, si l'oracle même de la vérité ne nous en assurait, que

(1) Fléchier, comme on sait, avait été aumônier ordinaire de Madame la Dauphine.

(2) On reconnaît ici cet enthousiasme de l'élève pour les talents du maître que nous avons signalé dans la notice de l'abbé Bégault.

notre vertu, que notre justice doit être plus abondante et plus parfaite que celle des scribes et des pharisiens? Car enfin d'un côté être exempt de tous les vices, n'être point comme le reste des hommes, qui sont ravisseurs du bien d'autrui, injustes, adultères (*Luc.*, XVIII, 11); ne point chercher à s'enrichir par des voies illicites; d'un autre côté, pratiquer les plus éclatantes vertus; jeûner deux fois la semaine, avoir le visage pâle et abattu par de rudes austérités; payer exactement la dîme, même des plus petites herbes; être séparé du commerce du monde par un genre de vie et de mœurs plus pures et mieux réglées; offrir un plus grand nombre de victimes; faire sur soi des ablutions et des purifications continuelles; répandre des aumônes abondantes, brûler d'un zèle vif et ardent pour la loi du Seigneur, en porter sur ses habits les plus notables sentences, écrites sur des bandes de parchemin plus larges que les autres, pour les avoir plus présentes devant les yeux (*Matth.* XXIII, 5); garder scrupuleusement jusqu'aux moindres traditions; observer rigoureusement le sabbat; fréquenter avec assiduité les synagogues, y faire chaque jour de longues prières : peut-on porter plus loin la perfection? Aurait-on pu en demander davantage, dans ces heureux temps de l'Eglise naissante, où les fidèles possédaient les prémices de l'esprit? Qui de nous ne canoniserait les vertus d'un chrétien qui aurait donné des exemples d'une vie si pure et si sainte?

Cependant Jésus-Christ nous assure que si notre vertu n'est plus pleine et plus entière que celle des scribes et des pharisiens, nous n'entrerons point dans le royaume des cieux; cependant Jésus-Christ semble traiter plus sévèrement dans l'Évangile les scribes et les pharisiens, qu'il n'a jamais traité les plus grands pécheurs, puisqu'il recherche ceux-ci avec empressement et avec tendresse, qu'il mange avec eux, qu'il s'intéresse à leur défense; et qu'au contraire il rejette avec indignation les scribes et les pharisiens, et qu'il a fulminé contre eux autant d'anathèmes qu'il a prononcé de béatitudes et de bénédictions pour les justes.

D'où vient la différence de ces jugements, Messieurs; d'où vient que le Fils de Dieu réprouve cette vertu des pharisiens, et qu'il en demande une autre de ses véritables disciples? C'est que celle-là n'est qu'une justice feinte, dissimulée, corrompue par l'hypocrisie, et que notre justice doit être véritable et sincère : car *Dieu est esprit*, dit Jésus-Christ, *et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité : ce sont là les adorateurs que le Père demande* (*Joan.* IV, 24).

C'est ce qui m'engage à vous parler de l'hypocrisie, *de ce mauvais levain des pharisiens qui corrompt toute la masse* des actions les plus saintes (I, *Cor.*, VI, 1). Il est important de ne s'y pas laisser tromper, et de ne pas prendre l'ombre de la vertu pour la vertu même. Aussi, est-ce pour cette raison que le Fils de Dieu nous avertit de nous garder des hypocrites (*Luc.*, XII, 1). Il faut donc que je vous les fasse connaître aujourd'hui, en peignant leur véritable caractère; il faut que je déclame contre eux avec toute la force et toute la liberté que donne le ministère évangélique; il faut demasquer leurs fausses vertus et confondre leur malignité cachée; on n'a rien à ménager avec ces séducteurs publics, et autant qu'ils s'étudient à se contrefaire aux yeux du monde, autant faut-il prendre soin de manifester leur déguisement et leur imposture. Jésus-Christ nous en a donné l'exemple : car contre quel vice alluma-t-il davantage son zèle que contre l'hypocrisie?

J'ai dessein d'arracher le masque à cette fausse justice des pharisiens, au vice infâme de l'hypocrisie; et pour vous en donner de l'horreur, il me suffit de vous le représenter sous ses véritables couleurs. Je veux donc vous faire voir, en premier lieu, que l'hypocrite n'est pas ce qu'il paraît en ce monde; en second lieu, qu'un jour il paraîtra ce qu'il aura été en effet pendant sa vie. Ce sont les deux parties de ce discours, qui demande toute votre attention. Pour obtenir les grâces dont nous avons besoin, adressons-nous à l'esprit de vérité et demandons-lui ses lumières par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Qu'est-ce que l'hypocrisie, Messieurs? C'est, disent les théologiens, une dissimulation par laquelle on veut paraître vertueux lorsqu'on ne l'est pas : *Dissimulatio qua quis justum se fingit.* Qu'est-ce qu'un hypocrite? C'est un homme qui s'étudie à représenter un personnage différent de ce qu'il est : *Alienæ personæ simulator.* De cette notion il est aisé de voir que toute l'application d'un hypocrite est de cacher ce qu'il est en effet.

On peut distinguer deux genres d'hommes dans l'hypocrite : l'homme intérieur et l'homme extérieur; on peut distinguer deux sortes de poids : le poids dont il se sert devant les hommes, et le poids dont il se sert devant Dieu. Rien de mieux réglé que l'homme extérieur dans l'hypocrite : tout y est juste, tout y est mesuré, tout y est composé; mais dans l'homme intérieur tout y est en désordre, tout y est dépravé, tout est abominable devant Dieu; il semble qu'aux yeux des hommes on pèse toutes choses au poids du sanctuaire; mais aux yeux de Dieu on pèse tout avec un poids tout différent : *Pondus et pondus* (*Prov.*, XX, 10).

L'homme de bien n'a égard qu'aux jugements de Dieu, et se met fort peu en peine de l'estime des hommes : content d'être vertueux, il ne se soucie pas de le paraître, et uniquement attentif aux idées de sagesse, de probité et de gloire que la religion lui propose, il oublie presque s'il y a des spectateurs dans le monde, pour ne regarder que Dieu, qui est en même temps le témoin, le juge et la couronne de ses actions. L'hypocrite au contraire, sans se soucier des jugements de Dieu, n'a égard qu'à ceux des

hommes dont il semble attendre toute sa récompense, et comptant pour rien d'être vertueux, il lui suffit de repaître les yeux du monde de l'étalage pompeux de fastueuses vertus.

C'est sous cette peinture que saint Augustin nous le représente: *Simulat justum et non exhibet* (*Serm. Dom. in mont. lib.* II, *c.* 3); il couvre le crime sous des couleurs empruntées de la vertu; peu lui importe d'avoir de la piété, pourvu qu'il en conserve les dehors et les apparences.

Nous pouvons comparer ici cette justice de pharisien avec ces pièces fausses d'or et d'argent auxquelles on donne cours contre les droits sacrés du souverain; elles sont frappées au même coin que la bonne monnaie, elles portent l'image et les armes du prince, elles ont les mêmes inscriptions; souvent, comme si elles étaient de bon aloi, elles passent dans le commerce, parce qu'on y voit les mêmes caractères: mais en veut-on sonder la matière, on n'y trouve qu'un bas métal qu'on a mis en couleur, ou tout au plus ce n'est qu'une mince superficie d'or ou d'argent qui en couvre le défaut. Telles sont les vertus des hypocrites: elles ont un dehors spécieux, mais au fond elles n'ont ni solidité ni mérite: *Habentes speciem quidem pietatis, virtutem autem ejus abnegantes* (II, *Tim.* III, 5).

Qu'est-ce que la vie d'un hypocrite, dit saint Basile? C'est une véritable tragédie. Dans une pièce de théâtre, on y voit des décorations qui ne sont rien de ce qu'elles paraissent; là sont représentés des bois, des forêts, des prairies, des maisons magnifiques, des palais enchantés; là paraissent dans un enfoncement des fontaines, des fleuves, des mers; on y voit briller des éclairs, on entend gronder des tonnerres: et tout cela ne se passe qu'en fiction et en peinture, c'est une machine qu'on fait jouer avec art. L'hypocrite, dit ce Père, est un acteur qui joue un personnage étranger, tantôt d'un maître, quoiqu'il soit quelquefois un valet, tantôt d'un prince, d'un roi, quoiqu'il soit homme particulier, et peut-être de basse condition: *Hypocrita dicitur histrio qui in theatro personam sustinet alienam: sæpe heri cum sit servus, aut regis, cum sit privatus* (*Homil.* 1, *de Jejun.*).

Vous voyez représenter sur un théâtre l'action d'un empereur plein de clémence, qui pardonne à un ennemi perfide et à une troupe de conjurés; vous y voyez un invincible héros du christianisme qui immole et son sang et sa vie pour la défense de la foi; vous y voyez l'innocence, victime de la pureté, prête à succomber sous les traits concertés d'une injuste calomnie: et souvent celui qui paraîtra sur la scène sera vindicatif et emporté; il n'aura ni piété ni religion; l'actrice qui représente sera peut-être livrée à la débauche et à l'impureté.

Suivons le parallèle de saint Basile. L'acteur prend tout l'extérieur, entre dans tous les mouvements de la personne qu'il représente: vous le voyez touché de ses mêmes sentiments, paraître doux, colère, pleurer, se réjouir, haïr, aimer, passionner tous les endroits où celui dont il tient la place serait lui-même animé, quoique souvent il ressente des mouvements tout contraires. C'est ainsi, continue saint Basile, que les hypocrites se composent dans cette vie aux yeux des hommes; c'est ainsi qu'ils jouent leur personnage comme sur un théâtre: *Itidem in hac vita plerique vitam suam velut e proscenio ad ostentationem componunt, aliud in corde gerentes, aliud in specie hominum oculis præ se ferentes* (*Ibid.*).

L'hypocrite paraît ce qu'il n'est pas, il fait tous les jours des leçons de douceur, de patience, de modération, tandis qu'il est dur, cruel, impitoyable; il parle avec éloge de la force chrétienne, de l'amour des ennemis, du pardon des injures; il ne cesse de louer les avantages d'une vie pure et réglée; à l'entendre parler, l'ombre du vice lui fait peur: tandis qu'il est déchiré, dans le fond de son cœur, par des fureurs, des jalousies, des désirs de supplanter un rival; tandis qu'il est inflexible, implacable dans sa haine et dans sa vengeance; tandis qu'il succombe lâchement à la moindre tentation, qu'il est livré à des passions d'ignominie et aux crimes les plus énormes, quand il peut les dérober à la connaissance des hommes.

Cette dame s'arrange et se compose: elle publie partout la gloire et le mérite de la sagesse et de la modestie chrétienne; elle ne saurait souffrir en public la moindre parole, quelque enveloppée qu'elle puisse être, qui semble blesser la pudeur: tout l'offense, tout la scandalise, elle est alarmée sur tout ce qui peut ternir sa réputation. C'est une actrice qui joue son rôle: car examinez de près sa conduite, et vous trouverez qu'elle entretient sans scrupule des pratiques honteuses, qu'elle compte pour rien les yeux de Dieu qui sont les témoins de ses incontinences secrètes, pourvu qu'elle se croie à couvert de la vue et de la censure des hommes, et que des ténèbres profondes couvrent les horreurs de sa vie criminelle.

Ah! si Dieu nous éclairait d'un rayon de sa lumière, pour nous faire voir le fond des cœurs et ce qui se passe dans le secret aussi bien que ce qui paraît dans le public, que les hypocrites seraient différents de ce qu'ils paraissent à nos yeux! Que verrions-nous, Messieurs? des personnes chastes sans pureté, des fidèles sans religion, des pénitents sans contrition, des humbles sans abaissement, des dévots sans piété. Nous verrions qu'un grand nombre de ceux qui paraissent les plus religieux n'ont que l'ombre et l'écorce de la vertu. Nous verrions que cette femme hypocrite penche son cœur vers la terre, tandis qu'elle lève les yeux au ciel; qu'elle soupire pour le monde, tandis qu'elle semble soupirer pour Dieu. Nous verrions que cette foule de dévotes qui assiégent nos tribunaux s'approchent pour la plupart de la sacrée piscine, bien moins pour se purifier devant Dieu, que pour paraître nettes et innocentes devant les hommes.

L'hypocrisie est comme le fard des vertus : *Virtutum fucus* (*Julian. Tolet.*, *Comment. in Nah.*, *Bibl. Pat. tom.* I). En effet, dit saint Grégoire de Nazianze, comme une femme possédée de l'amour du monde, mais qui n'a ni la beauté ni les agréments qu'elle croit nécessaires pour plaire, a recours au fard, à la peinture et à des couleurs étrangères : *Sicut cum nativa pulchritudine destituta est, ad colores, pigmenta et fucos confugere solet* (*Greg. Naz.*, *orat. funeb. patris*) : de même l'hypocrite, manquant d'une vraie et solide vertu, fait paraître le fard trompeur d'une fausse piété; abusant ainsi de la foi trop crédule de ceux qui prennent les apparences de la vertu pour la vertu même : *Ita hypocrita*, ces paroles sont trop belles pour ne les pas rapporter ; *cum solidæ perfectæque virtutis careat, adumbrationem quamdam pietatis externam simulat qua eorum oculos retinet, qui adumbrata virtutis simulatione capiuntur* (*Ibid.*).

Est-il rien, Messieurs, qui nous marque plus sensiblement le caractère des hypocrites que ce qui est rapporté au chapitre septième de saint Matthieu, où il nous les représente sous l'idée d'un loup qui se couvre de la peau d'une brebis ? Un loup n'est pas une brebis pour en avoir la toison ; il n'en a ni l'innocence ni la douceur, il conserve toujours sous cette peau empruntée la cruauté et la férocité de sa nature. Cet hypocrite paraît doux, humble, modeste, tranquille, modéré, pieux, désintéressé; l'est-il en effet? Sondez le fond de son cœur, et vous le trouverez violent, orgueilleux, plein de lui-même, dur, cruel, impitoyable, impie, sacrilége; c'est un loup ravissant, un avare livré à sa cupidité, qui prend, qui retient injustement le bien d'autrui : *Intrinsecus autem sunt lupi rapaces* (*Matth.*, VII, 15).

Par ces loups vêtus comme des brebis, entendons encore ces hommes artificieux qui, sous les dehors imposants d'une vertu plus austère, montrant des images affectées de pénitence, s'insinuent adroitement dans les maisons des grands, pour surprendre leur estime, leur faveur et leur confiance; qui, sous un air apparent de régularité, profitant à propos de l'impression que fait un extérieur religieux, sous prétexte de longues prières, sous prétexte d'introduire des voies extraordinaires d'oraison et de nouveaux raffinements dans la piété, dévorent la substance des veuves (*Marc.*, XII, 40), prennent un ascendant superbe sur l'esprit de certaines âmes qui leur paraissent plus susceptibles de séduction : *Intrinsecus autem sunt lupi rapaces.* Hommes fourbes et dissimulés, qui cherchent à dominer avec une douceur impérieuse, qui, comme dit saint Paul, *commencent par l'esprit et finissent par la chair* (*Galat.*, III, 3).

Est-il encore d'expression plus vive que celle dont se sert Jésus-Christ au chapitre vingt-troisième de saint Matthieu, pour montrer que l'hypocrite cherche à couvrir les plus horribles crimes sous de vaines apparences de piété : Malheur à vous, pharisiens hypocrites, qui êtes semblables à des sépulcres blanchis! Au dehors d'un mausolée, tout y paraît superbe et magnifique : trophées, titres pompeux, inscriptions en lettres d'or, figures qui sont quelquefois des chefs-d'œuvre de l'art, tout y arrête la curiosité des passants. Mais laissez ces dehors éclatants, fouillez sous ces marbres, et qu'y trouverez-vous? Un crâne échevelé, un corps rongé des serpents et des vers; horreur, pourriture, infection ; et vous serez contraint de vous écrier : Quoi donc, ces riches monuments ne couvrent qu'une poignée de cendres, des ossements décharnés, un misérable cadavre ! *Similes estis sepulcris dealbatis, quæ a foris parent hominibus speciosa, intus autem plena sunt ossibus mortuorum et omni spurcitia* (*Matth.*, XXIII, 27).

Tels sont les hypocrites : quand on n'en voit que le dehors, on admire leur régularité, leur sagesse ; veut-on approfondir ce qu'ils sont au dedans, on les trouve remplis d'iniquités et d'abominations. *Sic et vos a foris quidem paretis hominibus justi, intus autem pleni estis hypocrisi et iniquitate* (*Ibid.*, 28).

On peut dire qu'aujourd'hui la dévotion de bien des gens, à la faveur d'une hypocrisie bien conduite, n'est qu'une décoration de tombeau, une cérémonie, une pure grimace, souvent même, par un renversement étrange, une occasion de commettre impunément les péchés les plus énormes : car combien y en a-t-il qui portent leur hypocrisie jusque sur nos autels ! Combien y en a-t-il qui, par une dissimulation sacrilége, font servir nos sacrements à des fins abominables, en couvrant sous une piété feinte les horreurs d'une vie honteuse et criminelle ! Combien qui s'approchent des sacrés mystères pour étouffer les soupçons qu'on pourrait concevoir avec justice sur leur fausse vertu !

Que fait une fille déréglée, dans le dessein qu'elle a d'entretenir son libertinage, et de tromper les yeux et la vigilance d'une vertueuse mère qui est attentive sur sa conduite? Veut-elle sauver sa réputation contre des bruits qui commencent à la diffamer? Veut-elle donner un air d'innocence à des pratiques ménagées avec art, qui cependant portent des coups mortels à sa vertu, elle prend un air sérieux et modeste, elle fait de longues lectures, de fréquentes méditations; elle s'enrôle dans ces sociétés saintes où, comme par profession et par état, on s'engage dans les exercices d'une piété régulière; elle redouble l'usage des sacrements, elle ne cesse de louer la pureté et la sagesse dans les filles chrétiennes ; et tout cela pour couvrir d'un dehors séduisant un commerce secret d'impureté. O Dieu ! n'êtes-vous pas assez outragé par les vices des hommes, faut-il encore qu'ils vous offensent par leurs fausses vertus !

Absalon veut-il faire massacrer son frère Ammon, il lui prépare un festin magnifique (II *Reg.*, XIII, 27). Un homme animé par l'envie ou par la haine veut-il persécu-

ter le juste, opprimer l'innocent, pousser une vengeance à l'excès, détruire un ennemi, ruiner sa réputation par des calomnies secrètes qu'enfantent la rage et la fureur, il faut que quelques louanges données adroitement en certaines occasions, que quelques démonstrations flatteuses d'une douceur et d'une amitié apparente, quelquefois même des pratiques d'une dévotion feinte, couvrent ses détestables desseins.

Que fait un hypocrite pour commettre impunément les plus horribles impuretés, des injustices atroces, des usures, des concussions, des sacriléges; que fait-il pour parvenir à des charges, à des postes dont il est indigne? Le plus sûr moyen pour lui sera de contrefaire l'homme de bien, et de se couvrir adroitement des voiles de la piété et de la religion. Avec un extérieur composé, un langage mesuré, des manières arrangées, des habits simples et d'une forme singulière, les yeux baissés, une grave modestie, un profond recueillement, un maintien étudié, une démarche compassée, un air humble et mortifié, des ecclésiastiques que Dieu rejette de son sacerdoce, ne les voit-on pas tous les jours parvenir par de semblables artifices aux ordres et aux dignités de l'Eglise?

Tout se passe en idée et en figure dans l'hypocrite : *In imagine pertransit homo* (*Psal.* XXXVIII, 7). Il abandonne l'esprit de la vertu pour en embrasser l'ombre et l'image ; il n'aime la vertu qu'autant qu'il croit qu'elle peut servir aux vues de son intérêt et de son ambition ; pourvu qu'il sauve quelques crimes d'éclat sur lesquels on a plus d'attention, qu'il observe certaines traditions humaines ; que sais-je ? certaines pratiques frivoles d'une nouvelle spiritualité, d'une dévotion bizarre, de goût, de choix et de caprice, qu'il met à la place des commandements de Dieu, il s'endort dans une profonde sécurité sur son salut, néglige les actes les plus importants de la religion ; délicat sur les plus légères fautes, et secret infracteur des plus importantes lois, il se dispense de la pénitence et de l'amour de Dieu; fidèle *à payer la dîme de la menthe et de l'aneth, il abandonne ce qu'il y a de plus essentiel, la justice, la foi, la miséricorde* (*Matth.* XXIII, 23).

Continuons la peinture que nous faisons sur l'idée que nous donne Jésus-Christ de l'hypocrite : *Scrupuleux, jusqu'à craindre d'avaler un moucheron, il avale un chameau tout entier* (*Ibid.*, 24) ; occupé sans cesse *à nettoyer le dehors de la coupe et du plat, il souffre que le dedans demeure plein d'immondices, de rapine et d'impureté* (*Ibid.*, 25) ; s'appuyant sur une fausse justice, au milieu de ses plus grands crimes, il est content de lui-même, agit comme s'il était sûr de Dieu ; et, comme le pharisien de l'Evangile (*Luc.*, XVIII, 11), dans une parfaite confiance rend grâces à Dieu de ses superbes vertus, se donne de secrètes attestations d'une vaine innocence ; tandis que Dieu le réprouve et lance contre lui les plus horribles anathèmes.

Ange de ténèbres, il se transforme en ange de lumière ; à la faveur de quelques aumônes publiées au son de la trompette, il vole impunément le public ; il revêt quelques misérables pour dépouiller cruellement la veuve et l'orphelin ; habile à profiter des conjonctures qui peuvent favoriser ses projets, avec quelle adresse se sert-il des vertus pour cacher ses vices ? A ne voir que ce qu'il montre au dehors, à l'entendre parler de lui-même, comme l'orgueilleux pharisien, il s'applaudit de n'avoir aucun vice, et il les a tous, puisque, suivant la parole de Jésus-Christ, il est plein de toute sorte de corruption et de pourriture. Il semble avoir toutes les vertus, et il n'en a aucune, puisque l'hypocrisie est un ver qui ronge, un mauvais levain qui corrompt tout le bien que d'ailleurs il serait capable de faire ; criminel devant Dieu, dont il a méprisé la vérité et la justice, il se montre innocent devant les hommes, dont il a su par sa dissimulation ménager l'approbation et l'estime.

Avec quelle indignation un hypocrite ne se déchaîne-t-il pas contre ce qu'il appellera morale indulgente et relâchée ? Selon sa théologie, il n'est point de principes et de maximes assez rigides : à quel excès ne porte-t-il pas la sévérité de la loi ? Les conseils, selon ses maximes, sont des préceptes ; ce qui ne sera que de bienséance passera chez lui pour une obligation indispensable. Mais allez jusqu'à son cœur, examinez de près l'intérieur de sa conduite, et vous trouverez que la morale qu'il suit est toujours celle qui s'accommode avec son caprice, avec ses passions, avec les aises et les douceurs de la vie ; vous trouverez que sa religion, que son évangile, sont toujours son intérêt, sa politique, sa fortune. Selon son discours, tout est vanité sans la vertu, et il n'affecte de pratiquer la vertu que pour la vanité.

Censeur rigide, critique impitoyable des moindres défauts d'autrui, il a une molle indulgence pour lui-même dans les péchés les plus énormes et les plus odieux ; il fait aux autres un crime de ce qu'il fait lui-même sans scrupule tous les jours ; toujours attentif à observer la conduite des autres, il néglige la correction de ses propres défauts : *Soigneux de remarquer une paille légère dans l'œil de son frère, sans s'apercevoir d'une poutre qui est dans le sien* (*Luc.*, VI, 41), il cherche sa justification dans la condamnation des autres : médecin dont parle Jésus-Christ, qui s'applique à la guérison de ses malades, et qui abandonne la cure de ses plaies les plus profondes.

Mais comment est-ce que l'hypocrite paraît ce qu'il n'est pas ? Le voici. Dans l'ordre réglé par la Providence, nos actions et nos paroles, dit saint Thomas, les actes intérieurs et extérieurs des vertus ont une relation naturelle à la fin qui leur est particulière, comme le signe à la chose qu'il signifie : la nature, qui est simple et ennemie du déguisement, a voulu établir cette conformité et ces rapports, afin que les hommes, qui ne

peuvent pénétrer dans le fond des cœurs, fussent conduits par ces signes extérieurs à la connaissance des intentions et des motifs qu'on doit se proposer en pratiquant la vertu. Que fait l'hypocrite? Il renverse cet ordre : car, détournant les prières, les jeûnes, les aumônes, les actes de la piété, de la religion et des autres vertus, à l'orgueil, au faste, à l'ostentation, à sa propre gloire, au lieu de les rapporter à leur fin naturelle, à la gloire de Dieu, à sa propre sanctification, à l'édification du prochain, il est évident qu'il paraît à nos yeux tout différent de ce qu'il est en effet. Et de là qu'arrive-t-il? Que par sa dissimulation il attaque directement la simplicité et la vérité de Dieu, qu'il ment au Saint-Esprit, et qu'au lieu d'avoir le mérite des vertus qu'on lui voit pratiquer à l'extérieur, il n'en a que l'ombre et une vaine apparence, qui le chargent d'un nouveau péché de fourberie et d'imposture.

Hypocrite, voici encore les suites de tes frauduleux déguisements : tu fais blasphémer Israël, tu décrédites la vertu, tu fais que ces fades railleries, que ces satires malignes, qui ne devraient s'appliquer qu'à la fausse dévotion, tombent également sur la véritable ; tu fais qu'on impute à la piété des crimes qu'elle condamne, à la religion des abus qu'elle déteste et qu'elle punit sévèrement ; tu fais croire qu'il n'y a presque plus dans le christianisme de véritable sainteté, et que ce n'est plus qu'un ordre, un arrangement purement extérieur de politique, une ressemblance flatteuse de vertu qui nous séduit et nous impose.

Uxor Jeroboam : Femme de Jéroboam, âme hypocrite et dissimulée, qui t'étudies avec tant de soin à te déguiser, pourquoi feins-tu d'être une autre que tu n'es pas? *Quare aliam te esse simulas?* Je te fais une prédiction terrible : *Missus sum ad te durus nuntius* (III *Reg.*, XIV, 6). Je t'annonce ici qu'au jour de la manifestation universelle, tu paraîtras à ta honte ce que tu auras été pendant ta vie. C'est ce que nous allons voir dans le second point.

SECOND POINT.

Il n'est rien au monde de plus difficile à sonder que le cœur de l'homme. On connaît le mouvement et les influences des astres, l'origine des vents, le flux et le reflux de la mer ; on pénètre les secrets les plus cachés de la nature : le cœur de l'homme, sa fin, ses intentions, ses desseins, sont inaccessibles à notre esprit. Le cœur de l'homme, dit Jérémie, est mauvais, il est impénétrable : qui trouva jamais des voies sûres et infaillibles pour conduire dans le centre de ce cœur, pour pénétrer ses sombres obscurités, ses détours, ses artifices, ses déguisements : *Pravum est cor omnium et inscrutabile, quis cognoscet illud* (*Jerem.*, XVII, 9) ? Le cœur de l'homme est le plus grand mystère de la nature, on n'y trouve rien de certain que son inconstance et sa duplicité ; il donne mille signes équivoques ; quelque vivacité qu'on ait à sonder ses mouvements, il en cache encore plus qu'on n'en saurait découvrir, et les conjectures que nous en tirons se trouvent presque toujours fautives.

Trois choses, dit le Sage, me paraissent difficiles à comprendre, et la quatrième m'est entièrement inconnue : la trace de l'aigle qui d'un vol rapide s'élève dans les airs, la trace du serpent qui par des mouvements tortueux rampe sur la terre, la trace d'un navire qui fend les eaux au milieu de la mer, et la voie de l'homme dans sa jeunesse (*Prov.*, XXX, 18) : disons encore le cœur de l'homme, en quelque âge et en quelque état qu'il se trouve. Siége de toutes les passions, il est emporté rapidement à divers sentiments si contraires, il donne si souvent le change, qu'on désespère de pénétrer ses véritables penchants. L'amour-propre lui fait prendre mille formes si différentes, qu'il se dérobe à nos yeux dans le temps même que, l'ayant étudié de plus près, nous croyons être parvenus à le connaître; plus on s'applique à sonder sa profondeur par les différentes saillies qui lui échappent, moins on atteint à ses véritables motifs. Tel croit l'avoir défini, qu'une bizarre manie qui l'agite, qui l'emporte, qui lui fait vouloir successivement, et quelquefois presque en même temps des choses contradictoires, force d'avouer qu'il s'est trompé dans la véritable notion qu'il croyait s'en être formée. Le cœur de l'homme est un gouffre sans fond ; c'est un labyrinthe, on se perd dans ses différents détours. Le Sage le compare à un abîme, parce qu'il est obscur et profond comme un abîme : *Abyssum et cor hominis* (*Eccli.*, XLII, 18).

Outre que Dieu, pour une plus grande perfection de l'homme, a voulu qu'il fût lui seul le maître de ses pensées et des mouvements de son cœur, l'homme sait si bien se déguiser par une profonde dissimulation, qu'il est impossible de percer les nuages qui l'environnent : *Qui des hommes*, dit l'Apôtre, *connaît ce qui est en lui, sinon son propre esprit* (I *Cor.*, II, 11) ? Les anges mêmes, tout éclairés qu'ils sont, n'y connaissent rien, si l'homme n'y consent par la direction de ses pensées, ou si Dieu ne le leur fait connaître par des voies extraordinaires. *L'homme*, dit Dieu à Samuël, *voit bien ce qui paraît au dehors, mais le Seigneur voit le fond du cœur* (I *Reg.*, XVI, 11).

Nous pouvons dire que, comme dans les objets qui se présentent à nos yeux, nous n'en voyons que les accidents et la superficie, sans aller jusqu'à la substance, de même nous voyons bien l'extérieur des actions humaines, mais nous n'en pouvons découvrir ni le principe ni la fin : c'est un secret qu'il nous est impossible d'approfondir.

L'homme hypocrite, abusant du domaine que Dieu lui donne sur tout son intérieur, se fait une étude et un art de se cacher et de paraître sous des voiles empruntés, tout différent de ce qu'il est en effet. Mais à ce jour terrible de la révélation, nous verrons tout à découvert. Vous saurez bien, ô mon Dieu ! nous faire connaître la différence de la véri-

table vertu des gens de bien, d'avec cette justice masquée des hypocrites. Dieu, qui lit dans les cœurs, qui éclaire les plus sombres replis des consciences, nous communiquera sa lumière pour découvrir ce qu'un voile impénétrable dérobait à nos yeux. De même qu'au travers des rayons du soleil on aperçoit jusqu'aux plus petits atomes, ainsi nous connaîtrons par une lumière claire et distincte toutes les dissimulations et les fourberies de l'homme hypocrite : *In fine hominis denudatio operum illius* (*Eccli.*, II, 29).

En cet endroit se présente à mon esprit cette vision miraculeuse qu'eut Ezéchiel, lorsqu'il fut conduit dans Jérusalem. Il découvrit sur le frontispice, et c'est ici l'image de ces hommes pervers qui n'ont que la ressemblance de la piété et de la vertu, il vit à l'entrée l'idole et l'apparence du zèle : *Idolum zeli in ipso introitu* (*Ezech.*, VIII, 5). Mais remarquez ce que l'ange dit à ce prophète : *Fode parietem, et vide abominationes pessimas quas isti faciunt* (*Ibid.*, 8, 9) : Prophète, perce la muraille, entre jusque dans le sanctuaire, entre dans les coins les plus secrets, tu verras des abominations effroyables. Dieu nous fera percer la muraille qui nous cachait dans cette vie la connaissance de ces mystères d'iniquité.

C'est pour lors que nous verrons clairement dans la conscience de ces hypocrites mille crimes qu'ils commettaient impunément, lorsqu'ils étaient à couvert des yeux et de la censure des hommes ; alors nous verrons un nombre infini d'actions honteuses qui n'étaient connues que de Dieu et des complices de leurs désordres ; alors nous verrons que, sous un extérieur réformé et modeste, ils cachaient des pratiques infâmes ; alors nous verrons que, dans les églises mêmes, où ils devaient adorer Dieu dans la simplicité et dans la pureté de leur cœur, ils se rendaient coupables des plus énormes sacriléges par la profanation de nos sacrés mystères : *Fode parietem... ingredere, et vide abominationes pessimas quas isti faciunt.*

Le voile fatal qui couvrait tant d'horreurs sera levé. Le même saint Paul qui m'apprend qu'il nous faudra tous paraître devant le tribunal de Dieu, au jour terrible du jugement (II *Cor.*, V, 10), nous assure que *Dieu produira dans la lumière ce qui aura été caché dans les ténèbres, et qu'il découvrira les plus secrètes pensées des cœurs* (I *Cor.*, IV, 5). Je ne prétends pas, Messieurs, parler ici dans toute son étendue de cette manifestation générale qui se fera des crimes de tous les pécheurs au jour des vengeances du Seigneur. Renfermons-nous dans le sujet que nous traitons, et ne disons rien, s'il est possible, qui ne lui soit particulier.

Nous lisons dans saint Luc que Jésus-Christ ayant dit à ses apôtres : *Donnez-vous de garde du levain des pharisiens, qui est l'hypocrisie* (*Luc.*, XII, 1, 2), ajoute aussitôt : *Il n'y a rien de caché qui ne doive être découvert, ni de secret qui ne doive être connu* (*Ibid.*). Comme si le Sauveur voulait dire : Il est juste que l'hypocrite, qui s'est toujours étudié à se cacher aux yeux des hommes, dont il a si fort à redouter la censure, paraisse au jour terrible du jugement tel qu'il aura été pendant sa vie, et qu'il soit couvert à la face de l'univers de toute l'infamie que méritaient ses crimes.

Là s'ouvriront et se déploieront ces cœurs doubles, ces consciences enveloppées, qui réduisaient tout à des apparences ; le voile de la vertu ne servira plus à cacher les horreurs du vice, pour le faire honorer des hommes ; ce fourbe, cet imposteur qui couvrait avec adresse les plus horribles abominations des spécieux dehors de probité, de modération, de droiture ; qui emprunta les couleurs de la dévotion, pour être impunément injuste, impur, sacrilége ; qui, par des airs imposants, trompa la confiance trop crédule des gens de bien : Dieu le fera connaître dans son état naturel, Dieu révélera toute sa honte et toute sa turpitude : *Revelabitur ignominia tua*, dit Isaïe, *videbitur opprobrium tuum* (*Psal.* XLVII, 3).

On verra tout le détail de ces intrigues dont la marche était cachée avec tant d'artifice ; les vues, les projets, les principes, les motifs, les desseins de tant d'actions inconnues au monde, seront développés et manifestés au grand jour : *Manifestabit consilia cordium* (I *Cor.*, IV, 5). On débrouillera ce chaos de crimes et de circonstances aussi honteuses quelquefois que les crimes mêmes.

O vous qui cherchez Dieu dans la simplicité de votre cœur, vous voyez avec indignation la véritable vertu méprisée, tandis que le vice couvert de spécieuses apparences est en honneur dans le monde, et vous en gémissez, peut-être même en faites-vous quelquefois au Seigneur de justes plaintes avec Jérémie (*Jerem.*, XII, 1). Mais attendez : le jour de la manifestation viendra, le temps de feindre passera, la blancheur superficielle dont la muraille était enduite s'effacera ; ces visages plâtrés, qui tiraient tout leur éclat d'un fard trompeur, paraîtront avec toutes leurs rides et toute leur difformité ; les dehors brillants de ces magnifiques sépulcres disparaîtront, et l'on verra toute l'horreur des corps morts qu'ils couvraient ; la Vérité éternelle portera le flambeau dans les plis et les replis du cœur de l'hypocrite : alors paraîtra toute la noirceur de ses fourberies et de ses impostures.

On verra ces calomnies inventées avec art, débitées avec des circonstances spécieuses ; ces perfidies mêlées de démonstrations d'amitié, ces trahisons secrètes sous l'ombre d'honnêteté et de politesse ; un orgueil raffiné et presque imperceptible sous les couleurs de l'humilité, ces cruelles injustices que l'avarice, la faveur, une intrigue cachée, la complaisance pour une créature qui avait su plaire, ont fait commettre ou autoriser ; ce fonds de cupidité qui rendait l'esprit de cet homme d'affaires si fertile en expédients pour faire une fortune rapide et opulente, pour enlever le bien d'autrui, en se couvrant d'une vaine ressemblance de dévotion ; cet achar-

nement opiniâtre à troubler par des procès éternels l'ordre et la paix sous prétexte de les vouloir établir. Cette femme qui, sous l'ombre d'une feinte pudeur, fut applaudie sur sa vertu, tandis que dans le particulier elle se livrait à sa passion sans aucun ménagement, paraîtra couverte des plus honteuses impuretés.

Non-seulement les crimes les plus secrets seront révélés à la honte de l'hypocrite, mais encore les vertus apparentes dont il prenait soin de se parer, ces aumônes données par vanité, ces prières, ces jeûnes, ces austérités, toutes ces œuvres de dévotion et de charité faites par ostentation, un rayon de la divine lumière manifestera jusqu'aux traits les plus imperceptibles de toutes ces fausses justices. Il est juste, Seigneur, que la scène finisse, que le masque tombe, et que le personnage paraisse dans son naturel. Hypocrites, malheureuses victimes de l'estime du monde et de votre orgueil, par d'adroites fictions vous sûtes nous en imposer dans l'impuissance où nous étions de sonder le fond de vos cœurs ; mais au jour fatal de la révélation, tout nous sera découvert. Hé ! quel sera votre désespoir, lorsque votre dissimulation sera opposée à la vérité éternelle d'un Dieu qui confondra vos subtilités artificieuses et vos impostures !

Je sais qu'il sera terrible à tous les pécheurs réprouvés de voir leurs crimes révélés à la face de tout l'univers ; mais ce sera un supplice particulier pour l'hypocrite de paraître aux yeux de toutes les nations assemblées un fourbe, un séducteur, lui qui avait pris tant de soin de cacher ses abominations et de produire de fausses vertus.

Figurons-nous ici, Messieurs, qu'une lumière céleste rend les cœurs de tous les hypocrites, qui peuvent être dans cet auditoire, clairs et transparents comme ce cristal étincelant, mais terrible, que vit le prophète Ezéchiel (*Ezech.*, I, 2) ; et que dans le moment que je parle, nous y découvrons tout ce qu'il a de plus caché et de plus mystérieux. Supposons qu'à la faveur de cette brillante clarté nous y voyons toutes les fourberies, les trahisons, les noirs desseins, les injustices, les passions d'ignominie, les impuretés, les impiétés, les sacriléges que couvrent les cœurs doubles de ces hommes qui passent dans le monde pour gens de bien et de vertu : quels seraient leur honte et leur accablement ! Telle et infiniment plus grande sera la confusion des hypocrites, quand ils se verront ainsi à découvert aux yeux de toute la terre, eux à qui une superbe délicatesse faisait trouver mille détours raffinés pour se mettre à couvert de tout blâme et de toute censure. Quel désespoir, quelle rage, quelle fureur !

Rien n'est plus terrible que l'idée d'une confusion éclatante; souvent la mort a eu quelque chose de moins affreux. Quelle peine n'a-t-on pas à découvrir ses misères et ses faiblesses, même à un seul ministre de l'Eglise, quoique les lois les plus sacrées répondent d'un secret inviolable ! Pour éviter une légère honte, n'en vient-on pas jusqu'à commettre des sacriléges énormes, et à s'exposer à une damnation éternelle? On croit quelquefois pouvoir par la force de son esprit se mettre au-dessus de la censure et des jugements des hommes : mais apprend-on qu'on décrie notre conduite, qu'on déchire notre réputation par de noires calomnies, dans quel trouble, dans quelle agitation sommes-nous ! quelle est notre douleur, dans la crainte d'une confusion qui peut tomber sur nous !

Faux dévots, juges iniques, époux, épouses infidèles, amis perfides, vous qu'on n'aurait jamais crus capables d'une action qui eût pu vous faire rougir, vous qui ménagez avec des attentions infinies votre réputation et votre honneur devant les hommes, pourrez-vous soutenir l'infamie et les insultes qui suivront la révélation de vos turpitudes? Confusion désespérante pour un homme qui sacrifia tout pour l'estime et pour la gloire du monde, de se voir traité comme un sujet d'abomination et d'anathème, de se voir déshonoré, moqué, abhorré, chargé aux yeux d'un monde entier des crimes les plus noirs et les plus honteux !

Ayons horreur du vice de l'hypocrisie, mes frères ; craignons cette confusion éternelle dont Dieu menace les hypocrites. *Prenez bien garde*, dit le Sage, *d'être hypocrites devant les hommes* (*Eccli.*, I, 37). Vous qui êtes si délicats sur votre honneur, craignez d'attirer sur vous une honte qui ne s'effacera jamais : *Ne adducas animæ tuæ inhonorationem* (*Ibid.*). Tremblons à ces paroles du prophète Sophonie : Voici ce que je ferai, dit le Seigneur, au jour terrible de mes vengeances : *Et erit in die hostiæ Domini, visitabo super omnes qui induti sunt veste peregrina* (*Soph.*, I., 8) : Je visiterai dans ma colère tous ceux qui sont habillés de vêtements étrangers, qui, sous l'extérieur imposant de piété et de sagesse, cachent une vie criminelle et abominable ; je les punirai d'éternels supplices.

Evitons ce vice infâme de l'hypocrisie avec d'autant plus d'attention que, suivant saint Jérôme, il est plus commun dans le monde : *Hypocriseos maculam habere non posse aut paucorum est, aut nullorum* (*Lib.* II *cont. Pelag.*). L'hypocrisie règne dans la cour des princes, elle règne dans le clergé, dans les cloîtres, dans tous les âges, dans tous les sexes : c'est une contagion répandue presque dans toutes les conditions. Qu'il y a encore de pharisiens dans le monde, qu'il y a peu de vertus solides et véritables !

Aspirons, mes frères, à la plus pure vertu ; opposons à cette dévotion feinte dont on se pare une piété sincère, simple, constante, uniforme : loin de produire une vaine montre de fausses vertus, étudions-nous à cacher, autant qu'il est possible, même les véritables. N'imitons pas l'art qui ne s'occupe qu'à former les parties extérieures, sans se mettre en peine de celles du dedans qu'on ne voit pas : imitons plutôt la nature, qui met son premier soin à perfectionner les parties

intérieures, et qui travaille ensuite à celles du dehors.

Offrons à Dieu des sacrifices intérieurs, tels que lui offrait le roi-prophète: *Holocausta medullata offeram tibi* (*Psal.* LXV, 15). Ce sont les victimes qu'il demande. Il voulait dans l'ancienne loi qu'on ôtât la peau de la victime: *Detractaque pelle hostiæ* (*Levit.*, I, 6), pour nous donner à connaître qu'il s'arrête principalement à l'intérieur de nos actions. Profitons de l'avis important que nous donne l'Apôtre en ces termes figurés: *Epulemur non in fermento veteri, neque in fermento malitiæ et nequitiæ* (I *Cor.*, V, 8). Approchons-nous des autels et de nos redoutables mystères, faisons toutes nos œuvres de piété et de charité, non avec le vieux levain des pharisiens, qui est l'hypocrisie, esprit de mensonge, de fourberie, de dissimulation et de malice, mais avec les pains sans levain de la sincérité et de la vérité: *Sed in azymis sinceritatis et veritatis* (*Ibid.*).

Chrétiens, que vous servira-t-il d'être applaudis de ceux qui ne voient que la surface de vos actions, si vous êtes réprouvés par celui qui pénètre le fond de vos cœurs? Humbles sans déguisement, mortifiés sans chagrin, charitables sans ostentation, dévots sans dissimulation, en un mot vertueux sans chercher même la gloire qui suit la vertu, soyons ennemis de l'éclat; ne cherchons que les yeux de Dieu pour témoins des actions qui ne doivent avoir que Dieu pour objet et pour récompense; soyons chrétiens de bonne foi; fuyons le respect humain, qui ne peut faire que des libertins ou des hypocrites; soyons pendant notre vie tels que nous serons bien aises de paraître aux yeux de tout le monde au grand jour du jugement; servons Dieu dans la simplicité et la sincérité de notre cœur: *In simplicitate cordis et sinceritate Dei* (I *Cor.*, I, 12). C'est le moyen de rendre notre justice abondante et parfaite, pour entrer dans le royaume des cieux, où nous conduisent le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR UN SYNODE.

Prêché dans l'église cathédrale de Nîmes, au synode général, en présence de M. l'évêque de Nîmes, le 13 *avril* 1701

Attendite vobis et universo gregi.

Soyez attentifs sur vous et sur tout le troupeau (*Act.*, XX, 28).

Monseigneur,

Ainsi parlait saint Paul aux prêtres d'Ephèse, qu'il avait assemblés pour les animer par une exhortation vive et touchante à remplir fidèlement tous les devoirs de leur ministère. Assemblés que vous êtes, Messieurs, pour vous instruire de vos devoirs, souffrez que j'emploie aujourd'hui ces mêmes paroles, pour vous exhorter à vous acquitter de la manière la plus parfaite de ces deux parties de la perfection ecclésiastique, qui regardent et les pasteurs et le troupeau de Jésus-Christ. *Attendite vobis et universo gregi.*

C'est dans ces deux mots que, recueillant en abrégé les obligations des prêtres qui sont destinés à la conduite des âmes, je me renferme à vous dire qu'ils doivent travailler à leur propre sanctification et au salut de leur prochain. En effet, Messieurs, comment pourrait-on prétendre établir le royaume de Dieu dans les autres, si on ne l'avait au dedans de soi-même par la pratique des vertus? Et comment pourrait-on se contenter de s'appliquer au soin de sa propre perfection, si, destiné par un choix particulier de la Providence à travailler au salut des âmes, on ne s'étudiait pas à montrer le chemin du ciel à ceux qu'on est obligé d'y conduire?

Je viens donc ici, mes frères, vous représenter vos devoirs envers vous-mêmes et envers le prochain; je viens vous montrer, sans étude et sans art, qu'un prêtre, qu'un pasteur évangélique, pour remplir les obligations essentielles de son ministère, doit être continuellement attentif sur lui-même, pour mener une vie sainte et irréprochable; *Attendite vobis;* et ce sera mon premier point; qu'il doit être continuellement attentif sur les peuples commis à ses soins, pour exercer envers eux son zèle et sa charité, en ce qui regarde leur sanctification et leur salut: *Et universo gregi;* et ce sera mon second point.

Ne craignez pas, Messieurs, que, sous prétexte de la liberté que donne en cette occasion le ministère que j'exerce aujourd'hui, sévère par un faux zèle ou par une vaine ostentation, je vienne offenser de saints prêtres, dont je révère la dignité et dont je connais la vertu. Je ne cherche ici qu'à m'instruire ou à me confondre moi-même par ces grandes vérités que je dois annoncer. Je vous demande seulement avec saint Paul que vous me supportiez charitablement: *Sed et supportate me* (II *Cor.*, XI, 1). Esprit divin qui présidez à cette assemblée ecclésiastique, mettez à ma bouche ces paroles vives et efficaces qui portent la lumière dans l'esprit et le feu sacré dans le cœur; nous vous demandons cette grâce par l'intercession de Marie, à laquelle nous allons dire avec l'ange: *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Quoique la sainteté de Dieu et la grâce du christianisme imposent à tous les chrétiens une obligation indispensable d'être saints (*Levit.*, XI, 44; *Rom.*, I, 7), il faut pourtant avouer que ce devoir est plus particulier aux prêtres de Jésus-Christ. Qu'est-ce qu'un prêtre, mes frères? Allons en prendre l'idée jusque dans la personne de Jésus-Christ même, le souverain Prêtre et Pontife: car ne devons-nous pas être saints, parce que Dieu est saint, et, si j'ose le dire, comme Dieu lui-même est saint? Ecoutons le grand Apôtre dans son Epître aux Hébreux, où il explique d'un style si sublime la grandeur et la sainteté du sacerdoce et du sacrifice de la loi de grâce: *Talis decebat ut nobis esset pontifex sanctus, innocens, impol-*

lutus, segregatus a peccatoribus..... (*Hebr.*, VII, 26).

Sur ces traits si nobles et si vifs, un prêtre est un homme saint, innocent, pur, sans aucune tache, séparé des pécheurs ; qui, par la sublimité de ses vertus, autant que par l'éminence de son caractère, est au-dessus de la terre et des cieux : *Excelsior cœlis factus.* C'est un homme dont la vie est si pure qu'il devrait, pour ainsi dire, n'avoir pas besoin d'offrir à Dieu des victimes pour ses propres péchés, comme son ministère l'oblige d'en offrir tous les jours pour ceux du peuple.

Pour montrer l'obligation qu'ont tous les prêtres d'être saints, je pourrais fonder la sainteté du sacerdoce sur la grandeur de son origine. Je pourrais vous dire, Messieurs, que Dieu, après avoir choisi entre toutes les nations de la terre les descendants d'Abraham pour en faire un peuple bien-aimé ; après avoir composé tout le corps de ce peuple de douze tribus, choisit celle de Lévi, comme la plus sainte, pour en tirer les ministres de son tabernacle ; qu'il fit encore dans cette même tribu un autre choix pour la prêtrise et pour le pontificat, en la personne d'Aaron, se réservant à lui seul le choix du sacrificateur qui devait lui offrir les victimes, et menaçant de mort tous ceux qui, sans ordre et sans une onction particulière, oseraient porter la main à l'arche ou à l'encensoir.

Je pourrais dire qu'après le retour de la captivité de Babylone, dans le temps même où le pontificat fut regardé comme un moyen de satisfaire une vaine ambition et une sordide avarice ; dans ces temps de désordre où des sacriléges le briguèrent par intérêt et l'usurpèrent par violence, jamais on ne vit dans le sacerdoce que ceux de la tribu que le Seigneur avait choisie pour l'exercer. Je pourrais vous dire encore que, les ombres ayant fait place à la vérité, Jésus-Christ, souverain Prêtre selon l'ordre de Melchisédech, établit un sacerdoce nouveau, fondé, suivant la doctrine de saint Paul, dans son Epître aux Hébreux, non pas sur une vaine généalogie et sur une succession charnelle, comme celui de la loi, mais sur la naissance éternelle et sur la vie glorieuse de Jésus-Christ même ressuscité : sacerdoce éternel, établi sur un serment qui en assure l'immortalité : *Juravit Dominus.... Tu es sacerdos in æternum* (*Psal.* CIX, 4) ; sacerdoce céleste, qui est la source et le principe de la sanctification des hommes.

Mais cherchons dans la sainteté des fonctions du sacerdoce chrétien la nécessité où sont d'être saints tous ceux qui l'exercent. Quelle sainteté n'exige pas de nous, mes frères, un état dont toutes les fonctions sont si redoutables et si saintes ! Quel est l'emploi d'un prêtre de Jésus-Christ? c'est une dispensation fidèle de tous les trésors de la sagesse, de la science et de la charité de Dieu; un exercice continuel de ses miséricordes et de ses justices ; c'est d'être le ministre de sa puissance spirituelle, le dispensateur de sa parole et de ses sacrés mystères ; c'est de réconcilier la terre avec le ciel, en portant au trône de Dieu les vœux, les prières et les gémissements des hommes, et en rapportant aux hommes les grâces et les miséricordes de Dieu ; c'est de juger les pécheurs dans le tribunal de la pénitence, et pleurant amèrement sur leurs crimes entre le vestibule et l'autel, d'obtenir d'un Dieu irrité leur réconciliation et leur salut.

C'est, et tremblez ici, prêtres du Seigneur, c'est de produire sur nos autels, dans le redoutable sacrifice, le corps de Jésus-Christ, et de le distribuer aux fidèles. Représentez-vous, Messieurs, le saint homme Elie dans l'ardeur de sa prière : une multitude infinie de peuple qui l'environne, la victime étendue sur l'autel, tous les assistants saisis de crainte, dans un profond et religieux silence ; le prophète animant son zèle et sa foi, la flamme qui tombe tout d'un coup du ciel sur le sacrifice, et qui dévore l'holocauste (III *Reg.*, XVIII) : ce fut un spectacle digne d'étonnement et d'admiration. Mais si nous passons des figures à la vérité de nos mystères terribles, nous trouverons des objets bien plus dignes de notre admiration : ce n'est pas ici un feu dévorant que le prêtre fait descendre sur l'autel, pour consommer une victime matérielle et sensible ; c'est Jésus-Christ, victime pure et sans tache, que le prêtre, par la force des paroles redoutables, fait descendre du ciel pour embraser du feu de l'amour sacré les cœurs des fidèles.

Quelle conséquence, mes frères ! Si nos fonctions sont si saintes, quelle doit être notre innocence, quelle doit être notre sainteté ! De là cette crainte religieuse des plus grands saints pour tous les ministères ecclésiastiques ; de là cette sainte horreur qu'ils avaient des charges et des dignités de l'Eglise : voyant dans leur propre grandeur, non pas l'opulence des bénéfices dont ils pouvaient jouir, ni l'éclat des dignités qu'on leur offrait, mais les châtiments terribles dont ils se rendaient coupables s'ils ne soutenaient par une vie toute sainte des emplois formidables aux anges mêmes. Après cela je ne suis point surpris si je vois saint Grégoire de Nazianze s'enfuir bien loin, de peur d'être ordonné prêtre ; s'il faut qu'une colonne de feu découvre saint Chrysostome qui se cache pour ne pas consentir à son ordination ; s'il faut que la voix bégayante d'un enfant annonce Ambroise évêque, pour le forcer d'obéir à l'ordre de Dieu.

Sans doute qu'ils avaient appris ces grandes maximes, que ceux qui entrent dans le sacerdoce de Jésus-Christ, pour ne faire avec lui qu'un seul pontife, doivent imiter sa sainteté, et qu'être appelé au sacerdoce et être appelé à la sainteté est la même chose ; que ceux qui sacrifient le corps et le sang de Jésus-Christ doivent vivre de son esprit et faire un continuel sacrifice de leurs passions ; que ceux qui sont établis pour corriger les déréglements et ramener les peuples à la justice, doivent avoir une vertu

héroïque, qui les rende formidables aux impies et vénérables aux gens de bien; que ceux qui doivent réconcilier les pécheurs avec Dieu doivent être eux-mêmes sans péché; et qu'enfin un prêtre doit être élevé au-dessus du peuple, autant par la supériorité de sa vertu que par la prééminence de ses emplois. Ainsi ces grands hommes, jugeant par des sentiments d'une humble modestie qu'ils manquaient de ces éminentes qualités que demande la sublimité du sacerdoce, et se regardant comme indignes des saints et redoutables ministères qui y sont attachés, cherchaient dans les plus sombres retraites à se dérober aux yeux de ceux qui s'efforçaient de les porter aux ordres et aux dignités de l'Eglise.

Il ne suffit pas, pour la perfection d'un prêtre, qu'il marche dans la voie des commandements, il faut qu'il coure à grands pas dans la voie même des conseils; ce n'est pas assez qu'il soit bon, il faut qu'il travaille à devenir meilleur; ce n'est pas assez qu'il ait une justice commune, il doit en avoir une qui soit abondante; ce n'est pas assez qu'il évite ces péchés affreux et décriés, dont le monde même, tout corrompu qu'il est, a de l'horreur, il faut qu'il s'abstienne de ce qui a l'apparence même du mal. Etabli pour rendre à Dieu de grands hommages, il doit donner aux hommes de grands exemples. Il faut qu'il ait une foi vive, capable de transporter les montagnes; un courage que rien ne rebute quand il s'agit ou de la gloire de Dieu ou du salut des âmes; une obéissance aveugle, qui soit à l'épreuve des plus difficiles commandements; une dévotion tendre, qui marque tous les moments de sa vie par quelque mouvement d'amour de Dieu; une humilité profonde, qui le porte à se regarder dans la maison du Seigneur comme un serviteur inutile, lors même qu'il y travaille avec plus de succès.

Il faut qu'il ait une pureté inaltérable, qui le rende insensible à tous les charmes de la volupté; une prudence évangélique, qui le fasse ou cacher ou produire, suivant qu'il convient à sa propre sanctification ou à l'utilité de l'Eglise; une patience dans les persécutions, qui bannisse de son cœur toute amertume; un amour inviolable pour la justice, qui le mette au-dessus de toutes les considérations humaines; une conversation sainte, qui excite dans les âmes justes le goût des choses célestes, et qui ramène les pécheurs à la pénitence; une charité ardente, qui ne refuse aucune peine en ce monde, et qui n'attende de récompense que dans l'autre. Il faut, dit l'Apôtre, qu'il soit irréprochable dans sa conduite, qu'il soit sans tache devant Dieu et devant les hommes, et qu'il ait même le témoignage des infidèles pour l'innocence et la pureté de ses mœurs (I *Tim.*, III, 2, 7). Enfin il faut qu'appelé à une vertu sublime, toutes ses actions se ressentent de la sainteté de son état: car ce n'est pas assez d'être saint dans toutes les actions du sacerdoce, dans toutes les fonctions du ministère et de la religion, il faut l'être encore dans toute la conduite de sa vie.

Pourquoi saint Paul prend-il tant de soin d'avertir tous les prêtres, en la personne de Timothée, de rallumer en eux ce feu de la grâce qu'ils ont reçue dans leur ordination (II *Tim.*, I, 6)? Pourquoi le prophète veut-il que les prêtres de l'ancienne loi, qui n'étaient que l'ombre et la figure des prêtres de la nouvelle, soient comme revêtus de justice (*Psal.* CXXXI, 9)? Pourquoi Isaïe leur recommande-t-il si expressément de fuir la corruption du siècle (*Isa.*, LII, 11), de ne point toucher ce qui est souillé, d'être purs, eux qui portent les vases du Seigneur? Pourquoi ces onctions saintes dans l'ordination des prêtres? sinon pour nous marquer la vertu éminente et la sublime sainteté que doivent avoir les ministres de Jésus-Christ. Ah! si pour immoler des bœufs et des taureaux, si pour porter les vases où étaient mis le lait et le sang des victimes, il fallait avoir une si grande pureté, quelle sainteté ne devons-nous pas avoir, nous qui consacrons dans le redoutable sacrifice, nous qui recevons tous les jours le corps et le sang de Jésus-Christ même?

Mais que serait-ce, ô mon Dieu! si les mains d'un prêtre, qui divisent ce corps sacré, et qui, selon saint Chrysostome, doivent être plus pures que les rayons du soleil, étaient impures et souillées de crimes; si ces yeux qui voient tous les jours ce que les patriarches et les prophètes ont désiré de voir, et qu'ils n'ont pas vu, s'occupaient de la vanité; que serait-ce s'ils étaient pleins d'adultère et de crime? Que serait-ce si cette bouche, qui est si souvent rougie du sang de l'Agneau sans tache, s'ouvrait au mensonge, et à l'impureté? On aurait horreur de profaner les vases sacrés, comme fit Balthazar lorsqu'il s'en servit à des usages communs (*Dan.*, V, 25): sacrilége dont Dieu ne différa pas la punition d'un moment. Hé! que serait-ce si l'on profanait par des crimes honteux un corps consacré à Dieu d'une manière infiniment plus sainte, un corps qui est comme le temple et le sanctuaire de la Divinité, comme un vase précieux qui est tous les jours rempli de Dieu même! Que serait-ce, ô mon Dieu! si ceux dont on regarde les mœurs comme un modèle qu'on doit imiter venaient à mener une vie indigne et scandaleuse; si ceux qui doivent sanctifier les peuples en devenaient eux-mêmes les corrupteurs? Leur déréglement ne servirait-il pas comme d'une excuse publique pour autoriser les désordres? En vain prêcherait-on, avec Jésus-Christ, qu'il faut pratiquer ce qu'ils disent et ne pas faire ce qu'ils font, la corruption, qui porte à faire ce qu'ils font, ne s'en ferait-elle pas une raison de mépriser même ce qu'ils disent?

Malheur à vous, prêtres du Seigneur, si, au lieu de conduire les peuples dans les sentiers de la vérité et de la justice, par les exemples d'une vie pure et régulière, vous les meniez dans des précipices par vos scan-

dales? *Audite hoc, sacerdotes... quoniam laqueus facti estis speculationi, et rete expansum super Thabor* (*Isa.*, V, 1). Ecoutez ceci, prêtres du Seigneur, dit le prophète Isaïe, écoutez ceci, vous qui, jusque sur le Thabor, jusque dans le sanctuaire même, êtes comme autant de piéges et de filets tendus pour la perte et la ruine de ceux qui vous voient. Sachez que vous égorgez tout ce que vous ne vivifiez pas; que vous remplissez de ténèbres tout ce que vous n'éclairez pas; qu'étant choisis pour être les pierres triangulaires du sanctuaire, vous êtes, par vos mœurs dépravées, des pierres de scandale contre lesquelles les peuples viennent se briser. Souvenez-vous que les plus libertins, pour s'autoriser dans leurs désordres, pour se justifier à eux-mêmes et au monde, ne citent que les déréglements des mauvais ecclésiastiques : *Et tu vulneratus es sicut et nos : nostri similis effectus es* (*Isa.*, XIV, 10). Ne trouvons-nous pas en eux, disent-ils, les mêmes blessures, les mêmes faiblesses et la même corruption?

Que ne puis-je jeter un voile sur les péchés des ecclésiastiques, pour nous en dérober la connaissance! Mais à ce jour de révélation, je sens l'Esprit du Seigneur, qui me dit, comme au prophète Ezéchiel, de percer le mur du temple, et d'entrer dans le sanctuaire, pour voir les abominations de ceux qui le déshonorent par leurs scandales : *Fode parietem..... ingredere, et vide abominationes pessimas, quas isti faciunt hic* (*Ezech.*, VIII, 8, 9). Le dirai-je, mes frères, j'y vois d'abord à l'entrée l'idole du zèle : *Idolum zeli in ipso introitu* (*Ibid.*, 5). Je vois dans le temple, d'un côté septante, et de l'autre vingt-cinq vieillards de la maison d'Israël, et Jézonias donner de l'encens aux représentations des idoles peintes sur les murs du temple. J'y vois des ministres sacriléges, le dos tourné à l'autel, et la face au soleil levant, adorer les dieux des nations, avec les livrées du Dieu d'Israël, et sacrifier au veau d'or avec les vêtements d'Aaron.

Parlons sans figure : je vois des prêtres de Jésus-Christ, qui n'ont que l'ombre et l'apparence de zèle, se servir souvent du prétexte de la religion pour contenter leur avarice ou pour satisfaire leur ambition : *Idolum zeli.* J'en vois, de ces prêtres indolents, négliger leurs plus importants devoirs pour vaquer aux affaires séculières; j'en vois suivre avec emportement, au mépris de leur caractère, les désirs criminels de leur cœur; j'en vois, de ces indignes ministres, faire, selon les termes de l'Apôtre, un trafic honteux de la piété, vendre pour un sordide intérêt l'honneur de leur ministère.

A la vérité, ces temps malheureux ne sont plus, où les prêtres abandonnés à un affreux libertinage de mœurs, la prêtrise était tombée en opprobre, et le troupeau de Jésus-Christ livré à la merci des loups qui le déchiraient : parce qu'au lieu de pasteurs fidèles, qui édifiassent leur peuple par leurs bons exemples, il n'y avait que des mercenaires qui ne pensaient qu'à se nourrir du lait de leurs brebis et à se couvrir de leur toison. Cependant il ne s'en trouve encore que trop, qui avec moins d'éclat déshonorent leur caractère; qui, sous un fard trompeur de fausses vertus, cachent les vices les plus honteux; qui font une alliance monstrueuse d'une vie déréglée avec une dignité toute sainte; qui, dans l'exercice des fonctions les plus sacrées, vivent comme des profanes; qui font autant de sacriléges qu'ils offrent de sacrifices; qui, au lieu de se sanctifier dans un ministère tout divin, se rendent encore plus criminels; qui ne rapportent de la pratique des choses les plus saintes que le mépris qui naît de la coutume de s'en approcher indignement, profanateurs sacriléges des mystères dont ils sont les dispensateurs.

Mais qu'il nous suffise de faire entrevoir à ces ministres indignes leur honte et leur faiblesse; et pour ne pas blesser l'honneur de la dignité qui est sainte, n'allons pas toucher de plus près les défauts de ceux qui en sont revêtus. Je parle devant des prêtres vertueux qui connaissent la sainteté de leur état, et qui savent en accomplir les devoirs. Passons à la seconde partie de ce discours. Et après avoir vu l'attention que les prêtres et les pasteurs évangéliques doivent avoir sur eux-mêmes, pour mener une vie sainte et irréprochable : *Attendite vobis*, voyons l'attention qu'ils doivent avoir sur les peuples commis à leurs soins, pour exercer envers eux leur zèle et leur charité en ce qui regarde leur sanctification et leur salut : *Et universo gregi:* c'est mon second point.

SECOND POINT.

Pour venir d'abord, Messieurs, aux preuves de cette seconde proposition, nous n'avons qu'à recueillir ici les noms que l'Ecriture donne aux prêtres et aux pasteurs, et les avis salutaires qu'elle leur adresse. Tantôt elle les appelle les sentinelles d'Israël, pour leur apprendre qu'ils doivent veiller continuellement sur les âmes qui leur sont commises; tantôt les ministres de la parole de Dieu, pour leur faire comprendre qu'une de leurs principales fonctions est d'enseigner les vérités éternelles à ceux qui les ignorent; tantôt les pères des fidèles, pour leur marquer qu'après avoir donné aux peuples la nourriture de l'âme, ils leur doivent encore la nourriture du corps, quand ils sont dans l'indigence; tantôt des soldats enrôlés dans la milice de Jésus-Christ, pour montrer qu'ils doivent combattre incessamment contre les puissances des ténèbres, et souffrir constamment tous les travaux de leur ministère; tantôt des vases d'honneur consacrés au Seigneur, pour lui être utiles (II *Tim.*, II, 21), prêts à servir à tous les usages où la Providence voudra les employer.

Enfin, pour renfermer dans une seule comparaison les offices les plus parfaits de charité et de zèle, Jésus-Christ leur met devant les yeux l'exemple de ces pasteurs pleins de tendresse et de sollicitude pour leur troupeau, qui, voyant que le loup va se jeter cruellement sur leurs brebis, courent à leur

défense, s'exposent aux plus affreux dangers, donnent même, s'il est nécessaire, leur propre vie pour les sauver.

De là, mes frères, reconnaissons d'abord dans les pasteurs l'obligation indispensable qu'ils ont d'instruire les peuples et de leur prêcher la parole de Dieu. *Les brebis*, dit Jésus-Christ, *entendent la voix du pasteur* (*Joan.*, X, 3). Hé! comment l'entendront-elles, si le pasteur ne leur parle pas? *Je vous conjure devant Dieu et devant le Seigneur Jésus-Christ*, disait saint Paul à Timothée, *d'annoncer la parole*, *de presser à temps et à contre-temps*, *de reprendre*, *supplier*, *menacer*, *sans vous lasser jamais d'instruire* (II *Tim.*, IV, 2) : employant ainsi ce qu'il y a de plus saint et de plus terrible, pour faire sentir aux pasteurs combien ils sont obligés d'enseigner la vérité à ceux qui l'ignorent, de confondre ceux qui la combattent, de corriger ceux qui négligent de la pratiquer.

Malheur à moi, dit le même apôtre, *si je ne prêche pas l'Evangile* (I *Cor.*, IX, 16)! Malheur à ces pasteurs oisifs, endormis et muets, qui retiennent la vérité captive! Malheur à ceux qui refusent de rompre le pain aux petits qui le demandent! Malheur aux pasteurs, ou qui ne prêchent jamais, ou qui réduisent le devoir de prêcher à quelques légères instructions qu'ils font de loin à loin, sans étude et sans préparation, parce qu'un peuple rustique n'étant pas capable de comprendre des choses sublimes, ils croient devoir enfouir dans les villages des talents qu'ils feraient valoir dans les villes : comme s'il fallait laisser ces âmes languissantes dans la disette de la parole de Dieu, parce qu'étant grossières et sans politesse, on ne trouve pas de quoi nourrir son ambition et flatter sa vanité! Comme si la sainteté de Dieu, qui veut être glorifié dans ces âmes, et le prix infini que Jésus-Christ a donné pour les racheter, n'étaient pas des motifs assez puissants pour exciter leur zèle et pour animer leur charité!

Mais quelle doit être la vigilance et la sollicitude d'un pasteur évangélique? Semblable à Jésus-Christ, qui assure que *les brebis que son Père lui a données ne périront jamais*, *et que nul ne les ravira d'entre ses mains* (*Joan.*, X, 28); persuadé qu'il répondra devant Dieu des âmes qui lui auront été confiées (*Hebr.*, XIII, 17), il doit les garder avec tant de soin, qu'aucune ne périsse par sa négligence.

Dieu, qui peut par lui seul étendre et affermir la religion, veut bien néanmoins partager, pour ainsi dire, avec les pasteurs la conduite des fidèles. Il les éclaire intérieurement par des lumières célestes; il les touche, il les porte à la vertu par les mouvements secrets de sa grâce. Mais il charge les pasteurs du ministère sensible; il leur laisse le soin de conduire les fidèles par l'usage des sacrements, par la pratique des vertus, par l'exercice des bonnes œuvres, à la perfection du christianisme; de les rappeler de leurs égarements par des corrections salutaires, et de les faire rentrer dans les sentiers de la justice, lorsque, emportés par la violence de leurs passions, ils s'en éloignent : *Pour vous*, disait saint Paul à Timothée, *veillez*, *travaillez en toutes choses..... remplissez les devoirs de votre ministère* (II *Tim.*, IV, 5). Telle doit être l'attention du pasteur fidèle sur ses brebis : toujours occupé de ses devoirs, il doit s'appliquer sans relâche à inspirer l'horreur du vice et l'amour de la vertu; rien ne doit échapper à ses soins et à sa vigilance.

Le peuple d'Israël rendait au veau d'or des hommages sacriléges, tout le camp retentissait de cris et d'acclamations de joie; on dansait, on chantait autour de cette idole enrichie des dépouilles de toute l'Egypte. Josué, qui était à la tête du camp, crut entendre une multitude confuse qui s'excitait au combat; sa vigilance n'alla pas plus loin : *Ululatus pugnæ auditur in castris* (*Exod.*, XXXII, 17). Quel malheur pour Israël, si Moïse, chargé de la conduite de ce peuple, s'en fût tenu au rapport de Josué! Mais quelle prévarication pour Moïse, s'il eût manqué de vigilance et de zèle dans un temps où l'idolâtrie régnait avec insolence au milieu d'Israël! N'aurait-il pas été coupable des abominations de ce peuple sacrilége? Je les attends au jour terrible de la colère et des vengeances du Seigneur, ces prêtres négligents, qui, pour prendre tranquillement leurs frivoles plaisirs et pour satisfaire leurs passions, auront abandonné par une indolence criminelle la conduite de leur troupeau.

Mais combien y en a-t-il aujourd'hui de ces lâches pasteurs! Faisons-leur ici le reproche que faisait aux pasteurs de son temps le prophète Zacharie : *O pastor et idolum derelinquens gregem* (*Zach.*, XI, 17)! Fantômes insensibles et inanimés, idoles de pasteurs, qui avez une bouche, et qui ne parlez pas (*Psal.* CXIII, 5); qui laissez les peuples dans une ignorance profonde de nos mystères, et qui ne les instruisez pas; qui avez des yeux et qui ne voyez pas; qui, par de timides ménagements de la chair, ne voyez pas ou ne voulez pas voir les désordres et les abus qui s'établissent impunément dans vos paroisses; qui avez des oreilles, et qui n'entendez pas; qui fermez les oreilles à la voix plaintive des malheureux qui gémissent dans la misère et dans l'oppression; qui avez des mains, et ne vous en servez pas pour distribuer aux pauvres cette portion de biens ecclésiastiques dont vous n'êtes que les dépositaires et les économes. *O pastor et idolum derelinquens gregem!* qui abandonnez indignement le troupeau pour le salut duquel vous devriez sacrifier tout ce que vous avez de plus précieux et de plus cher, jusqu'à votre propre vie : malheur à vous, pasteur, idole de pasteur, qui n'avez qu'une ombre et un fantôme de zèle.

Quand je parle de zèle, mes frères, j'entends parler d'un zèle qui est réglé par la prudence, par la science et par la piété; je parle d'un zèle qui bannit tout emportement dans la défense de la vérité et dans la cor-

rection des pécheurs. Loin de nous cette ardeur téméraire et précipitée qui aigrit les pécheurs au lieu de les corriger, qui se sert du prétexte de la religion et de la gloire de Dieu, pour exercer ses violences secrètes et venger ses injures particulières. Je parle, non pas d'un zèle amer, inspiré par l'orgueil, mais de ce zèle tendre qu'une humble modestie accompagne, qui nous fait craindre pour nous, espérer pour les pécheurs, qui nous persuade qu'ils peuvent se relever et se sauver, et que nous pouvons tomber et nous perdre. Je parle d'un zèle inséparable de cette charité compatissante à la faiblesse humaine, qui ne rebute personne par une indiscrète sévérité, et qui attire tout le monde par une sage indulgence et par une charité sans bornes.

Je dis, mes frères, que notre charité doit s'étendre à tout le monde : *Et universo gregi*. La charité d'un pasteur évangélique ne doit pas être rétrécie ; elle ne doit point se borner à un petit nombre d'âmes dociles et dévouées à sa conduite, pour lesquelles il peut avoir plus d'inclination, ou dans lesquelles il voit plus de dispositions à la vertu. Chargé de tout le troupeau, pourrait-il sans injustice s'attacher aux uns et abandonner les autres? Le pauvre, l'ignorant, le simple, le paysan rustique et grossier, comme le riche, le savant et celui qui paraît avoir le plus d'esprit et de politesse, doivent trouver également accès auprès de lui. La charité ne défend pas d'avoir ces égards de discrétion et de prudence que le mérite, l'autorité, le rang, peuvent demander en certaines occasions; mais elle ne veut pas que dans les devoirs du ministère on ait aucune acception de personnes : elle veut au contraire que par une tendresse commune le pasteur, père de tous, *redevable à tous* (*Rom.* I, 14), ne se refuse à personne et se donne à tous sans partage : *Et universo gregi.*

Loin d'un ministre de Jésus-Christ ces bizarres distinctions de complaisance, de soins et de sollicitudes pour les personnes en qui il trouve des qualités qui flattent la vanité ou l'amour-propre, tandis qu'il néglige celles qui sont dans la bassesse et dans l'obscurité. Persuadé par la foi que toutes les âmes sont rachetées du même sang, qu'elles sont appelées à la même félicité, que tout est égal en ce qui regarde la religion et le salut, toutes ses brebis lui doivent être également chères. Quel mérite y aurait-il s'il ne s'attachait à cultiver que les terres préparées, prêtes à porter des fruits ? Et quelle récompense pourrait-il attendre de ce qu'il aurait fait plutôt pour lui-même que pour Dieu ? Sa charité doit être telle que celle de Jésus-Christ même, étendue, universelle, ayant pour objet tous les hommes, comme appartenant tous à Jésus-Christ et ayant tous droit au même héritage.

Il doit employer ses soins et ses travaux partout où il trouve la gloire de Dieu et le salut des âmes : se faisant tout à tous, comme l'Apôtre, pour gagner tout le monde à Jésus-Christ ; exempt d'humeur, de passion, d'intérêt ; agissant toujours par le seul motif d'une charité pure, qui soit comme l'âme et le principe de toutes ses actions ; modéré sans faiblesse, actif sans emportement, ferme sans opiniâtreté, condescendant sans flatterie ; toujours différent de ces faux zélés qui, déterminés à certaines maximes, et attachés à certaines pratiques singulières, n'aspirent qu'à ce qui est grand et négligent ce qui est petit, désespèrent ce qui est difficile et méprisent ce qui est aisé : traitant toute sorte de plaies ou avec une onction fade, ou avec une incision violente.

Un des premiers dons du ciel est celui de la foi ; ce que la lumière est au corps pour marcher dans des voies sûres, la foi l'est à l'âme pour la conduire à Dieu par les sentiers d'une véritable justice. Il faut croire pour pouvoir s'approcher de Dieu. Sans la foi il est absolument impossible de lui plaire (*Hebr.*, XI, 6). La foi est le fondement du salut et le principe de toutes les vertus chrétiennes. De là naît cette nécessité indispensable de faire tous nos efforts pour rappeler à cette divine lumière tous ceux qui sont encore plongés dans les ténèbres de l'erreur.

C'est ici, mes frères, où il faut que je vous exhorte à recueillir dans votre sein tout le feu de votre zèle, et à employer toutes les adresses de votre charité pour achever de rassembler ce troupeau qui, pour n'être plus entre les mains du mercenaire, n'a pas peut-être plus de docilité à se laisser conduire par le légitime pasteur. Semblables à Jésus-Christ, nous sommes particulièrement envoyés aux brebis perdues de la maison d'Israël (*Matth.*, XV, 24). Vous le savez, mes frères, pressés par une douce et salutaire violence de rentrer dans le sein de l'Eglise, d'où leurs pères sont sortis, on les a moins donnés à l'Eglise qu'à nous : car on n'a pas toujours la foi, pour être parmi les fidèles. Après quelques légers traits d'une sévérité paternelle, on les a mis entre nos mains, comme autrefois Saul fut mis entre les mains d'Ananie (*Act.*, IX, 17), pour les instruire dans la foi, pour leur donner le goût des vérités célestes et de nos mystères, et pour les faire demeurer avec joie dans cette Eglise où d'abord ils n'étaient entrés, du moins pour la plupart, qu'avec chagrin et avec douleur.

Quelle prévarication pour Ananie dans son ministère, s'il eût laissé sans secours et sans instruction Saul aveugle et abattu ; si, par des soins charitables, il n'eût fait tomber de ses yeux ces écailles épaisses, qui lui cachaient la lumière de la vérité ! Mais de quel crime ne serions-nous pas coupables, si, contents de voir ces nouveaux fidèles assemblés dans nos églises, nous les laissions dans la faim de la parole de Dieu ! N'auraient-ils pas sujet de regretter dans l'Eglise, comme les Israélites dans le désert, la nourriture de leur Egypte infidèle ? Quelle cruelle injustice, si, encore faibles qu'ils sont dans la foi, nous ne prenions pas soin de les fortifier par tous les secours spirituels dont ils ont besoin ! Je l'avoue, ce travail est péni-

ble et rebutant : nous avons affaire à des esprits opiniâtres et à des cœurs indociles qui, occupés encore de leurs injustes préventions, méprisent souvent nos instructions et nos conseils. Mais, mes frères, c'est notre vocation de les recevoir avec charité : *Infirmum autem in fide assumite* (*Rom.*, XIV, 1). C'est à nous de les traiter, et à Dieu de les guérir. Ce n'est pas des fruits de son apostolat que saint Paul se glorifie le plus, c'est de ses travaux, c'est des persécutions qu'il a souffertes, et, suivant la doctrine de ce grand apôtre, nous serons récompensés, non pas selon le succès de notre ministère, mais selon la mesure de notre travail.

Mais c'est particulièrement envers la tendre jeunesse, cette aimable portion, cette précieuse espérance du troupeau, que nous devons exercer notre zèle : ce sont ces jeunes plantes que nous devons plus soigneusement cultiver. Si nous ne pouvons pas gagner les pères, que des préjugés invétérés retiennent encore dans un opiniâtre entêtement, il faut tâcher de gagner les enfants, que l'âge rend plus dociles et plus susceptibles des instructions. Par le malheur de leur naissance, ils ont sucé l'erreur avec le lait; il s'est glissé dans leurs veines un mortel venin, qui a commencé de corrompre les facultés de leur âme. Quoique dans un âge encore tendre, incapable de discerner la vérité, ils se trouvent, sans y penser, comme enveloppés dans le mensonge. Si les parents par des leçons pernicieuses qu'ils opposent à nos salutaires instructions ne peuvent pas leur inspirer l'amour de la fausse religion, du moins tâchent-ils quelquefois de leur donner de l'aversion pour la véritable.

Or c'est à nous à empêcher, par tous les efforts de notre zèle, que l'erreur ne jette en eux de plus fortes racines; c'est à nous à détruire dès leur enfance ces semences fatales d'hérésie, qui sont sorties d'un sang gâté et corrompu; c'est à nous à prévenir dans les enfants le mal que nous nous efforçons de guérir dans les pères.

Chantons-en des cantiques de joie au Seigneur. Déjà nous voyons les campagnes toutes blanches, et prêtes à moissonner; déjà nous voyons nos églises repeuplées de véritables fidèles. Combien en pouvons-nous compter dans ce diocèse, qui fut autrefois l'asile et le centre de l'hérésie, qui sont convertis de bonne foi, tandis que le reste est ébranlé! Combien qui ne demandent plus que des Ananies pour les conduire par la main dans la voie de la vérité! Combien même, qui, sortis du précipice, tendent la main à leurs frères qu'ils y ont laissés? Les pasteurs négligents, pour favoriser leur indolence et leur paresse, n'auront plus à opposer la résistance des peuples. N'en doutons plus, mes frères, l'œuvre de Dieu va s'achever. Les jours d'aveuglement sont écoulés, et bientôt, si nous redoublons nos soins, nous ne verrons plus, selon nos vœux les plus ardents, qu'un même bercail et un même pasteur (*Joan.*, X, 16).

Grâces immortelles en soient rendues au ciel. Je ne crains point d'être accusé d'avoir exagéré par un zèle trop ardent les vertus et les obligations des prêtres et des pasteurs évangéliques, en présence d'un pontife (1) qui connaît si parfaitement l'éminence de leur dignité et l'étendue infinie de leurs devoirs. C'est aujourd'hui l'avantage de mon ministère, mes frères, de pouvoir vous proposer un modèle et une preuve tout ensemble des vertus que je viens de vous prêcher, dans les mœurs du pasteur qui nous gouverne, et pour nous en faciliter la pratique, de pouvoir autoriser ces maximes ecclésiastiques par la vie et la conduite d'un illustre prélat qui nous en donne tous les jours des exemples si éclatants. Quel avantage pour nous, mes frères, de pouvoir regarder de si près cette douceur si charmante, cette piété si solide, cette charité si tendre et si efficace, cette vigilance si active, cette application si vive à tous les devoirs du ministère évangélique, ce zèle si ardent et si sage à rappeler à la religion de Jésus-Christ, par toutes les espèces de soins, les enfants par les pères, les pères par les enfants, et tous ceux que le malheur de leur naissance avait entraînés dans l'erreur!

Faites, Seigneur, que son épiscopat soit d'aussi longue durée que les vœux redoublés de cette assemblée ecclésiastique nous le font espérer, et que le demandent les besoins de ce diocèse, dans ces temps difficiles où, comme un autre Josué, il combat avec tant de force et de succès pour éteindre la race ennemie des Amalécites! Puisse le ciel retrancher une portion de nos jours, pour l'ajouter à une vie si belle et si précieuse! Et nous, mes frères, puissions-nous, après avoir imité de si grandes vertus, mériter la récompense éternelle qui leur est promise, et que je vous souhaite, avec la bénédiction de Monseigneur, etc.

DISCOURS

POUR LA BÉNÉDICTION D'UN MARIAGE.

Prononcé à Paris en 1710.

Sacramentum hoc magnum est, ego autem dico in Christo et in Ecclesia.

Ce sacrement est grand, je dis en Jésus-Christ et en l'Église (*Ephes.*, V, 32).

Monsieur et Mademoiselle,

S'il ne s'agissait, comme dans les anciennes lois, que d'un contrat civil, d'une alliance purement naturelle, qui n'aurait d'autre objet qu'une mutuelle société établie pour vivre ensemble avec certaines règles de bienséance, pour avoir et élever des enfants qui par une succession perpétuelle soutinssent de génération en génération les Etats et les empires, il ne serait pas nécessaire de nous assembler dans ce sacré temple, pour vous faire, à la face des autels, de vives exhortations sur les obligations importantes du nouvel état où vous allez vous engager :

(1) Fléchier, évêque de Nîmes.

renfermés comme dans l'enceinte de la nature et dans les limites des vertus purement civiles et politiques, il suffirait de vous rappeler l'idée de ce premier mariage institué dès l'origine du monde, pour *croître, multiplier et remplir la terre* d'habitants (*Gen.*, I, 28).

Mais dans la loi de grâce où nous vivons, qu'il faut nous élever à des pensées bien plus sublimes! Laissant donc à part tout ce qui se ressent de la chair et du sang, dégagés de ces idées grossières et terrestres qui occupent les âmes charnelles dans le mariage, la religion nous oblige de porter nos regards jusqu'au fond des mystères divins qu'il renferme, et d'en révérer la grandeur, l'excellence et la sainteté.

A ne juger du mariage que par les idées qu'on s'en forme communément dans le monde, on verra qu'elles ne sont guère différentes de celles qu'en ont les nations qui ne connaissent pas Dieu. En effet comment considère-t-on le mariage aujourd'hui? comme un moyen permis de satisfaire sa cupidité, de se procurer un établissement qui flatte sa vanité et son ambition, d'agrandir son état et sa fortune, de vivre dans l'indépendance, de s'affranchir des lois d'un devoir sévère qui soumet les enfants à la volonté de leurs parents.

Faux préjugé, fausses vues de l'*homme animal* qui *ne comprend pas les choses qui sont de l'esprit de Dieu* (I *Cor.*, II, 14); erreur infiniment injurieuse à la dignité et à la sainteté du mariage chrétien. Contre ces injustes sentiments, je dis avec saint Paul que c'est un sacrement qui est grand : *Sacramentum hoc magnum est* (*Eph.*, V, 32) : je dis encore qu'il est saint.

Si nous remontons jusqu'à sa première origine, où il n'était que la figure du mariage des chrétiens, nous trouverons qu'il est grand, qu'il est saint, dans son institution et dans les vues de Dieu. Il fut institué dans le paradis terrestre, entre des personnes toutes pures et innocentes, que Dieu même, auteur et instituteur du mariage sanctifia et bénit : *Benedixitque illis Deus* (*Gen.*, I, 18).

Il est grand, il est saint; parce que Jésus-Christ, la sainteté même, l'a élevé à la dignité de sacrement; il est grand, il est saint dans sa signification et dans les mystères sacrés qu'il renferme : *Sacramentum hoc magnum est, in Christo dico et in Ecclesia*, par les merveilleux rapports qu'il a avec Jésus-Christ et son Eglise, en ce qu'il représente d'une manière ineffable l'union de la nature divine avec la nature humaine, et de Jésus-Christ avec son Eglise, dont il est l'image, et d'où il tire son excellence et son esprit. Grand et saint dans ses effets, qui sont la grâce sanctifiante, et la grâce sacramentale qu'il produit en ceux qu'il trouve disposés à les recevoir.

Mais que servirait-il que le mariage fût saint, si l'on ne s'appliquait à le sanctifier en soi-même? En vain ce sacrement offrirait-il des dons célestes et des secours spirituels en abondance, si, insensible à la grâce qu'il confère, on mettait des obstacles à sa vertu.

Comment donc sanctifiera-t-on le mariage? Remplir fidèlement les fins pour lesquelles Jésus-Christ l'a institué; se porter mutuellement à la vertu, à la pratique de la piété, de la douceur, de la charité et des bonnes œuvres; s'édifier l'un l'autre par de bons exemples; mettre à profit dans les occasions les grâces attachées à ce sacrement; élever ses enfants dans la crainte de Dieu et de ses jugements, dans l'horreur du vice et dans l'amour de la vertu; avoir un soin particulier de ses domestiques et de toute sa famille : c'est le moyen de sanctifier le mariage.

Suivant l'avis important de l'Apôtre, *avoir une femme*, avoir un mari, *comme n'en ayant point* (I *Cor.*, VII, 29), modérer les saillies emportées de la cupidité; *user de ce monde comme n'en usant point* (*Ibid.*, 31); regarder les plaisirs et les autres biens de la vie avec indifférence comme une ombre fugitive, comme une figure qui passe, comme une fumée qui se dissipe dans l'air, comme un songe qui s'évanouit au moment qu'il amuse agréablement l'imagination; ne s'éloigner jamais des vues de la foi et du salut éternel; méditer souvent la loi du Seigneur; vaquer aux heures convenables à la prière, aux exercices de religion et de miséricorde; c'est là sanctifier le mariage chrétien.

Appuyons un peu davantage sur deux obligations essentielles que contractent plus particulièrement les personnes qui s'engagent dans le mariage, le *support* et l'*amour mutuel.*

Il n'est point d'état dans le monde où le support mutuel soit plus nécessaire que dans le mariage. Telle est la condition humaine, qu'elle est sujette à mille faiblesses et à mille imperfections. Avant le mariage chacun use d'artifice pour se composer, pour se dérober l'un à l'autre la connaissance de ses défauts; on s'étudie à se montrer par le bon endroit : si l'on a quelque vertu, quelque talent, quelque bonne qualité, on prend soin de la faire paraître; on se pare de tout ce qui peut se faire honneur; chacun excelle dans l'art de se contrefaire et de se cacher. L'avare se montre libéral et généreux, le prodigue vous paraîtra économe et réglé, le plus emporté donnera des preuves de douceur et de modération; un débauché, un libertin affecte par des dehors séduisants d'être sage et retenu. D'un autre côté, il arrive ordinairement que la fille la plus libre se donne pour une vertu austère, que la plus vaine paraît humble et modeste, que la plus violente devient pour un temps douce et modérée. Chacun cherche à se tromper dans le naturel et dans les mœurs, encore plus que dans ce qui regarde les facultés.

Le mot fatal est-il prononcé? l'enchantement se rompt, le masque tombe, le fard trompeur se dissipe; peu de jours après chacun reprend son humeur, reparaît dans son naturel; et comme les défauts les plus grossiers étaient cachés sous l'artifice et le déguisement par l'attention continuelle qu'on

avait à s'observer, aussi les moindres imperfections, les plus petits atomes se découvrent par la trop grande familiarité, par l'habitude d'être toujours ensemble et de s'étudier de trop près, et par le peu de soin qu'on prend dans la suite de se ménager et de se contraindre.

Or c'est là où le support est absolument nécessaire, pour souffrir tranquillement les humeurs et les défauts l'un de l'autre, quand on ne peut pas les corriger; c'est pour lors qu'il faut suivre, plus qu'en aucun autre état, le conseil de saint Paul : *Se supporter l'un l'autre dans un esprit de douceur et de charité, conserver une parfaite union de cœurs, dans le lien de la paix* (*Eph.*, IV, 2 *et* 3).

Il faut encore s'aimer mutuellement. Quand je parle ici d'amour, je n'entends pas parler d'un amour profane ou purement naturel : je parle d'un amour chrétien, qui a sa source et son principe dans la grâce d'un sacrement et dans la charité même de Jésus-Christ. Comme le lien du mariage est indissoluble, l'amour le doit être aussi : c'est ce que signifie l'anneau bénit, symbole de l'amour et de la fidélité. Cependant, chose étrange! soit bizarrerie, soit humeur, soit inconstance et légèreté de l'esprit et du cœur humain, il suffit, ce semble, que l'amour soit commandé, pour y trouver dès là du dégoût et une secrète répugnance; le précepte semble d'abord en amortir les feux innocents.

C'est ici qu'on peut dire avec l'Apôtre, qu'*à l'occasion de la loi, la concupiscence et le péché ont commencé à revivre* (*Rom.*, VII,8). Souvent une flamme impure, qui aurait dû s'éteindre par le mariage, se rallume avec plus d'ardeur pour des objets criminels, et un amour légitime, qui devait s'enflammer davantage, se ralentit et s'éteint.

Dans la suite du temps, les agréments viennent à se flétrir, le premier éclat d'une brillante jeunesse s'efface, car la beauté est une fleur qui s'ouvre au matin, qui s'épanouit à midi et qui sèche le soir : des infirmités habituelles font tomber les grâces. Là-dessus viennent les tribulations de la vie, compagnes nécessaires, dit saint Paul (I *Cor.*, VII, 28), et inséparables du mariage, qui troublent la joie et la douceur de la société. Le goût et les affections changent : ce qui d'abord faisait plaisir, dans les suites devient insipide et quelquefois même odieux ; et parce que les principes et les motifs de l'amour naturel se détruisent, on croit n'être plus si étroitement obligé de s'aimer. De là ces amitiés étrangères; de là ces feux illégitimes; de là ces guerres domestiques qui portent le trouble et la division dans les familles.

Dans le mariage chrétien, l'amour mutuel doit être toujours le même, parce que les motifs spirituels sur lesquels, dans les principes de la religion, il est établi, subsistent toujours.

L'époux doit aimer toujours son épouse, *comme Jésus-Christ*, dit l'Apôtre, *a aimé son Eglise* (*Eph.*,V,22), amour qui ne peut être solide et durable s'il n'est fondé sur une considération particulière pour son épouse. A la vérité, *le mari est le chef de la femme* (*Ibid.*, 23), dit saint Paul ; mais cette qualité ne lui donne pas un dur empire et une domination tyrannique sur elle. La première femme, comme le remarque saint Augustin, fut tirée, non de la tête d'Adam, parce que le mari devait être le chef; non des pieds, parce que la femme ne devait pas être la servante, mais du côté, pour marquer que, dans la subordination qu'elle devait avoir à son mari, elle avait une espèce d'égalité avec lui qui devait l'affranchir d'une dure et impérieuse autorité qu'il aurait voulu prendre sur elle.

L'épouse, suivant l'Apôtre, doit aimer aussi son mari; elle doit le respecter comme son chef, comme son conseil, comme son guide, comme son défenseur et son soutien; *elle doit lui obéir comme l'Eglise obéit à Jésus-Christ* (*Eph.*, V, 24), avec une douce et gracieuse condescendance.

Aimez-vous donc mutuellement dans la charité de Jésus-Christ. Je finis avec ce mot : Que l'amour que Jésus-Christ a pour son Eglise soit la règle et le modèle du vôtre. Il n'était point permis d'apporter du feu étranger dans le sanctuaire : que rien n'altère la pureté d'un amour sanctifié par ce qu'il y a de plus sacré dans la religion.

Tout nous porte à bien augurer de cette aimable alliance : le mérite des familles, où la noblesse a toujours été soutenue par la vertu, où le véritable honneur, la probité, la sagesse, la piété, la religion, sont comme héréditaires ; une parfaite conformité de sentiments; votre propre vertu, formée par un heureux naturel, cultivée par une pieuse éducation, perfectionnée par une pureté et une innocence de mœurs qui ne laisse presque rien à faire aux avis et aux exhortations.

Que reste-t-il après cela, sinon que vous invitiez Jésus-Christ à vos noces, comme il fut appelé à celles de Cana (*Joan.*, II), pour qu'il répande sur vous ses plus abondantes bénédictions. Je vous les souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

DISCOURS

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE (1).

Messieurs,

De toutes les compagnies qui ont reçu l'honneur que vous nous faites aujourd'hui, il n'en est point qui l'ait désiré avec plus d'ardeur et recherché avec plus d'empressement que l'académie royale de Nîmes. Les premiers titres de notre fondation, où Sa Majesté, en nous accordant les mêmes privilèges dont vous jouissez, approuve si authentiquement l'émulation que nous avons eue de cultiver, à votre exemple, les sciences et les belles-lettres ; l'heureux et libre choix que nous avons fait dans votre académie d'un

(1) Comme on l'a vu dans la notice de l'abbé Bégault, ce discours fut prononcé, le 30 octobre 1692, à l'occasion de l'agrégation de l'académie de Nîmes à l'académie française.

illustre protecteur qui en fait un des plus beaux ornements (1); l'admiration que vous excitez dans tout le monde par ces écrits si dignes de l'immortalité; la vénération profonde que nous avons toujours eue pour vous, tribut nécessaire que vous doivent tous ceux qui ont quelque goût pour tout ce qui forme et qui polit l'esprit; l'exemple de plusieurs célèbres académies, le désir d'étendre les limites de votre empire, tout cela, Messieurs, était de puissants motifs pour nous faire souhaiter avec passion une union étroite avec vous.

Aussi, depuis plusieurs années, et nous pouvons dire dès l'origine de notre établissement, nous avions soupiré après ce bonheur. Un de nos premiers fondateurs, à qui l'Histoire de l'académie française est dédiée, avait été chargé de nous procurer ce glorieux avantage; mais les troubles qu'excita depuis dans le Languedoc la diversité de religions suspendirent pour quelque temps l'accomplissement de nos vœux et l'exécution de notre dessein. Aujourd'hui que, par la protection d'un roi aussi grand par sa piété que par sa valeur, les esprits et les cœurs étant réunis, les Muses jouissent dans nos provinces, à l'ombre de ses lauriers, d'un parfait repos, nous vous avons redemandé cette grâce, et enfin nous l'obtenons par votre généreuse bonté.

Quel avantage pour nous, Messieurs, d'être associés à tant de grands hommes, en qui la vertu sincère, le véritable mérite, l'érudition profonde, la grandeur et la gloire de tous les ordres de l'Eglise et de l'Etat se réunissent; de pouvoir entretenir un commerce d'esprit avec un illustre corps, qui est comme le centre de la pureté, de la délicatesse, de la politesse et de l'éloquence de notre langue! Quel bonheur d'entrer en quelque partage de la gloire qui vous environne, d'être admis quelquefois dans ce sanctuaire, et d'y recueillir vos oracles!

Désormais, pour relever la gloire de notre origine, nous ne compterons plus notre établissement que du jour que vous nous avez adoptés: car comme les anciens jugeaient que les enfants qui naissaient depuis que leur père était parvenu à l'empire étaient plus nobles que ceux qu'il avait eus dans une fortune privée, ainsi, Messieurs, si nous pouvons considérer notre académie en différents âges et par rapport à de différentes naissances, nous pouvons dire qu'elle aura quelque chose de plus grand et de plus noble depuis l'adoption que vous en avez faite.

Mais pour soutenir cette alliance avec quelque mérite, nous travaillerons avec plus de zèle et d'application à profiter de vos savantes instructions et de vos grands exemples, que nous étudierons de plus près. Par une noble émulation, nous nous croirons plus obligés d'imiter, s'il est possible, chacun en notre manière et suivant nos talents, cette élévation dans les pensées, cette finesse dans les tours d'esprit, cette pureté et cette élégance dans l'expression, qui vous sont si naturelles. Nous nous appliquerons avec plus de soin et avec plus de fruit à la recherche des richesses infinies cachées dans les antiquités de notre ville, superbes monuments de la grandeur et de la magnificence des Romains. Persuadés que vos lumières et que votre éloquence se communiquent, nous oserons même avec plus de sûreté entreprendre de célébrer les vertus et la gloire d'un roi dont les actions immortelles peuvent occuper toutes les académies du monde.

Je devrais m'étendre sur la reconnaissance infinie que je dois vous marquer de la part de notre compagnie pour la grâce que vous nous faites; mais de plus nobles idées vous occupent et vous remplissent, et le récit des exploits glorieux de votre auguste protecteur doit, ce semble, vous rendre indifférents à tout autre discours.

Louis le Grand, dont le nom seul est un présage de victoire, vainqueur sur les terres de tous ses ennemis, quoique, pour rehausser l'éclat de sa gloire, il devrait lui suffire de vaincre par les mains de tant de braves guerriers qu'il a formés sur ses exemples, veut encore cueillir lui-même les lauriers dont la victoire doit le couronner. Il part, il se met à la tête d'une armée formidable; toute la Flandre tremble au seul bruit de sa marche; les nations frémissent aux approches de ce héros; une nuée pleine de tonnerres grossit sur leur tête, l'orage se forme, la foudre gronde et menace: tout le monde, attentif sur ces vastes desseins, dont le secret est réservé à lui seul qui les a conçus et qui seul peut les exécuter, attend en suspens l'événement de ces grands projets; ils éclatent enfin: Namur est assiégée, Namur, cette place si fière de sa situation naturelle, de l'abondance de ses munitions, de sa nombreuse garnison, de la force de ses bastions et de ses remparts, des armes qui la défendent et des rivières qui l'environnent.

Cette citadelle qu'on n'osait attaquer parce qu'on la croyait imprenable, qui seule a résisté aux efforts de plusieurs puissances, cette place, la terreur des plus grandes armées, enveloppée d'un assemblage de toutes les espèces de fortifications, que des rochers escarpés, que des précipices affreux, en un mot que l'art et la nature rendaient presque inaccessible, Namur, le plus fier espoir des alliés, la première place de l'Europe par l'importance et par la suite de sa conquête, est assiégée par l'auguste Louis et réduite en peu de jours à sa puissance.

En vain un prince ambitieux, en qui une infinité de nations mettent leur confiance, enflé par des crimes heureux, soutenu par les forces de plusieurs rois et de toute l'Europe liguée contre nous; en vain un nombre prodigieux de bataillons et d'escadrons, commandés presque tous par des souverains, s'efforcent au dehors de la délivrer, tandis qu'une armée entière, animée par l'espérance du secours, la défend au dedans, Louis le Grand force ses remparts, entre dans les tranchées,

(1) Fléchier, évêque de Nîmes, présent à ce discours.

s'expose au feu des ennemis, est présent aux attaques, anime par sa valeur ses généreux guerriers; et en moins d'un mois, malgré l'inconstance des éléments, malgré le renversement des saisons, il soumet la place à son pouvoir, il y entre victorieux, et il confond les vains projets de ses ennemis, qui semblent n'être venus sur les bords de la Meuse et de la Sambre, avec ces légions infinies, que pour être spectateurs des prodiges de l'invincible Louis, et comme les témoins de ses victoires et de ses triomphes.

En vain ce prince artificieux, pour couvrir la honte de ses pertes, livre-t-il un combat (1) dans des conjonctures qu'il croit, sur les fausses vues de sa politique, lui devoir être favorables : les troupes du roi, animées par les exemples récents de sa valeur intrépide, pleines encore de cet esprit de force et de cette noble ardeur qu'il vient de leur inspirer par sa présence, soutenues par la sagesse et par le courage de ses généraux, font voir aux ennemis de la France que les armes de Louis sont toujours prêtes à vaincre quand elles combattent pour lui. Que ne puis-je, Messieurs, exprimer comme vous feriez, à la gloire de ce grand roi, la sagesse de ses conseils, la grandeur et la hardiesse de ses projets, le bonheur de ses entreprises, sa valeur dans les combats, le nombre et la rapidité de ses conquêtes, cette intrépidité dans les plus grands périls, cette grandeur d'âme, ce caractère de perfection qui l'élève autant au-dessus des autres rois que les rois sont élevés au-dessus de leurs sujets, cette supériorité de génie et de puissance qui le fait dominer sur tous les empires de l'Europe, cette prudence consommée qui étonne et qui instruit les plus habiles politiques, son discernement dans le choix de ses ministres, ses sentiments de bonté, de modération, de clémence, de générosité, de libéralité, de magnificence, son amour pour la piété et pour la justice, son zèle constant pour la religion et pour les intérêts de l'Eglise!

Mais il n'appartient qu'à vous, Messieurs, de faire un éloge qui remplisse parfaitement l'idée que nous avons de tant d'héroïques vertus, de soutenir sa gloire dans la situation et dans l'éclat où elle est, et de lui donner l'immortalité qu'il mérite : car comme sans lui vous ne trouveriez point de sujet qui fût digne de vous, aussi sans vous il ne trouverait point d'éloquence qui fût digne de lui.

C'est donc à vous seuls, Messieurs, de célébrer dignement dans vos savants écrits les faits prodigieux que la sagesse de ce grand roi lui a fait entreprendre, et que son courage lui a fait exécuter. Il vous donne tous les jours de nouvelles matières d'exercer la plus magnifique éloquence et la poésie la plus féconde. Vous avez entre vos mains le précieux dépôt de sa gloire, et vous êtes chargés de rendre compte aux siècles à venir des événements miraculeux qui rendent son règne si florissant.

Pour nous, sur de si beaux modèles, et formés par les instructions de cet illustre prélat (2), dont je louerais bien volontiers les vertus extraordinaires, le sublime génie et cette éloquence plus qu'humaine qui fait l'admiration et, si je l'ose dire, le désespoir de tous les orateurs français (3), si sa présence et sa modestie aussi grande que son mérite ne m'imposaient un silence respectueux, contre mon inclination, et peut-être contre le devoir de ma juste reconnaissance. Assurés que par lui les influences de la pureté de votre esprit nous seront communiquées plus immédiatement, nous nous efforcerons de suivre vos grands exemples; nous emprunterons de vous les termes dont nous nous servirons pour louer notre auguste monarque; et nous tâcherons, par nos veilles, par notre travail, par notre application, par l'assiduité à nos conférences académiques, de remplir votre attente, et de répondre à l'estime que vous avez de nous, et à l'honneur que vous nous faites aujourd'hui.

Maintenant, pénétrés d'un bienfait dont nous connaissons parfaitement la valeur, nous n'avons plus qu'à vous assurer que notre reconnaissance durera autant que le bienfait même.

DISCOURS

DE LA DOUCEUR DE L'ESPRIT.

Prononcé à Paris le 1er mai 1685.

Sur ces paroles de Notre-Seigneur : *Discite a me quia mitis sum* (*Matth.*, XI, 22).

Il y a sujet de s'étonner que les hommes communément ne rendent pas un témoignage aussi avantageux qu'ils devraient au mérite de la douceur. Parle-t-on de la force, on lui donne de magnifiques éloges : c'est, dit-on, cette vertu qui fait les héros, qui rend un homme l'arbitre souverain de la paix et de la guerre, qui soutient les Etats, qui affermit les trônes et les empires, qui brise l'audace des ennemis, qui imite de plus près la puissance de Dieu dont elle porte le caractère. Chacun s'empresse à célébrer sa gloire par des chefs-d'œuvre de l'art et par d'immortels écrits; on lui élève des trophées et de superbes monuments, on donne le nom de prodiges à ses exploits.

Mais la douceur de l'esprit, dénuée qu'elle est de tout éclat, peu de personnes prennent soin de relever sa gloire, à peine lui donne-t-on rang parmi les vertus; souvent on la regarde comme l'effet d'un tempérament faible et insensible, et comme le partage d'une âme languissante, qui, ne pouvant se signaler par des actions généreuses, cherche quelque gloire dans l'exercice d'une timide vertu.

(1) Le combat de Steinkerque.
(2) Fléchier.
(3) L'éloge, comme on voit, est vraiment flatteur pour l'évêque de Nîmes, en présence de Bossuet, qui assistait à ce discours. La postérité, sans nier les talents et le mérite incontestable de Fléchier, n'a pas ratifié le jugement de l'abbé Bégault.

D'où vient la différence de ces jugements? c'est sans doute qu'on ne se forme pas de la douceur la véritable idée qu'on en doit avoir. Il est vrai qu'il se peut faire que plusieurs soient trompés dans les sentiments qu'ils ont de cette vertu : car il est certain que, comme il y a une vraie et une fausse humilité, il y a aussi une vraie et une fausse douceur; comme il y a une force qui dégénère en témérité, il y a aussi une douceur qui n'est, à proprement parler, que timidité, tiédeur, indolence, faiblesse de courage, qui décrédite la véritable douceur dans l'esprit de ceux qui ne savent pas bien distinguer l'une d'avec l'autre.

Pour détruire la fausse idée qu'on peut avoir de la douceur, il est nécessaire de montrer quel est son véritable caractère; et pour mieux examiner le sens des paroles qui font le sujet de ce discours, il faut la considérer en Jésus-Christ, en qui elle a trouvé un nouveau mérite et une nouvelle gloire. Nous considérerons donc la douceur de l'esprit en elle-même et en Jésus-Christ.

PREMIÈRE PARTIE.

On a reconnu depuis longtemps l'erreur de ces philosophes qui mettaient toutes les passions au rang des vices, ne faisant aucune différence, dit saint Thomas, entre les actions d'une volonté conduite par les lumières de la raison, et ces mouvements échappés qui se passent en nous, sans nous, c'est-à-dire sans le consentement de notre liberté. Sur ce principe, les écoles de ces sages nous ont représenté la douceur comme une vertu qui est blessée par les moindres saillies, quoique involontaires, de la nature, et ils ont porté si loin la perfection chimérique de leur morale, qu'ils ont condamné tous les actes de la colère, comme des mouvements déréglés d'une passion toujours vicieuse.

De là cette prétendue imperturbabilité qui mettait l'âme absolument au-dessus des mouvements et du tumulte des passions, au-dessus de toute sensibilité dans les disgrâces humaines. Mais ils ne voyaient pas que chez eux la nature, impuissante ou vaincue, n'offrait que des statues inanimées pour de véritables sages qu'ils promettaient dans les principes de leur vaine philosophie.

Nous sommes éclairés de plus pures lumières; instruits dans une meilleure école, nous savons qu'on nous défend, non pas de nous mettre en colère, mais de nous y mettre avec excès, et que cette passion peut quelquefois devenir une vertu.

Moïse, de qui l'Ecriture rend ce témoignage qu'il fut le plus doux des hommes (*Num.*, XII, 3), ne laissa pas, dit saint Basile, sans rien perdre de sa tranquillité, de punir de mort vingt-trois mille des Israélites qui avaient donné au veau d'or un encens sacrilége : *Mettez-vous en colère*, dit David, *mais ne péchez pas* (*Psal.* IV, 5). Ce saint roi, qui dit de lui-même : *Souvenez-vous, Seigneur, de David et de toute sa mansuétude* (*Psal.* CXXXI, 1), a conservé la modération et la douceur dans le tumulte des armes et dans les emportements d'une juste indignation.

Dieu, dont la douceur est ineffable, parce qu'il est la bonté par essence, laisse échapper de temps en temps des traits de sa colère; et le Sauveur du monde, qui se propose comme le modèle d'une parfaite douceur, ne le voyons-nous pas dans l'Evangile, armé d'un fouet de cordes, pour punir les profanateurs de son temple (*Joan.*, II, 15)? D'innocentes émotions ne déshonorent point la nature; et vous, superbes stoïciens, vous les ressentîtes, malgré tous vos efforts, malgré votre ambitieuse philosophie et les austères lois de votre morale.

La douceur de l'esprit ne consiste donc pas à ne se mettre jamais en colère, mais elle veut qu'on ne s'y mette pas avec excès et sans raison.

En effet, pour comparer la douceur avec l'humilité, dont elle est, selon saint Bernard, la sœur germaine; comme l'humilité peut se conserver au milieu des grandeurs et parmi les applaudissements, ainsi la douceur ne perd rien de son mérite quand elle se trouve dans une âme qui sait user de la colère avec une sagesse et une modération qui en réprime la violence et les excès.

Par la douceur que Jésus-Christ nous enseigne, n'entendons pas une mollesse d'âme qui, par humeur ou par faiblesse, donne dans des facilités dangereuses; ce n'est pas une souplesse d'esprit qui fait condescendre sans choix et sans discernement à toutes les inclinations des autres, ou qui fait épouser aveuglément leurs passions; ce n'est pas une lâche complaisance qui nous assujettit servilement aux volontés ou aux caprices de tous ceux de qui nous avons quelque chose à craindre ou à espérer; ce n'est pas non plus le mouvement d'un esprit adroit et accommodant, qui, pour plaire à toutes sortes de personnes, par des vues d'intérêt ou d'ambition, s'assortit à tout, distribue avec art des caresses, des flatteries, des applaudissements, et qui souvent, plus touché de l'amour de la gloire que des injures et des outrages qu'il ressent, supprime ou cache habilement les plus violents transports dont il se sent agité. Encore moins figurons-nous une modération feinte et politique, qui dissimule pour un temps les injures, pour s'en venger plus sûrement dans des conjonctures plus favorables.

« Qu'est-ce que la douceur? C'est, dit saint Jean Climaque (*Grad.* 4), une assiette immuable de l'esprit, qui rend l'homme toujours égal à lui-même, soit dans les honneurs, soit dans les mépris. La douceur, vertu simple, éloignée de toute duplicité, sait souffrir avec tranquillité les troubles et les déplaisirs que nous cause notre prochain; elle nous porte à prier pour lui avec une parfaite sincérité, lorsqu'il agit avec injustice contre nous. La douceur, comme un rocher, qui, élevé au-dessus de la mer, rompt tous les flots qui le heurtent, s'oppose au torrent des inclinations d'une nature déréglée, et

demeure toujours ferme et inébranlable au milieu des plus violentes agitations. »

Un homme doux est un athlète qui combat lui seul tout ce qu'il y a de plus difficile à vaincre au dehors et au dedans de lui-même ; on le dépouillera de ses biens, de ses honneurs, de ses dignités; on noircira sa vie, on déchirera cruellement sa réputation par des calomnies atroces ; on lui fera mille insultes et mille outrages, on donnera un mauvais sens à ses paroles, une face criminelle à ses meilleures actions, et il souffrira tout sans se plaindre et sans en témoigner le moindre ressentiment, loin d'en méditer la vengeance.

Cette vertu ôte l'aigreur à toutes nos actions, et si la sagesse en est le sel, la douceur en est comme le miel qui en corrige l'amertume. Un homme doux ne sait ce que c'est que de rendre le mal pour le mal, c'est une colombe qui n'a point de fiel ; il ne se venge des injures que par les bienfaits, et il lui est aussi naturel d'aimer ceux qui l'ont chargé d'outrages, qu'il le serait à l'homme colère et emporté d'avoir pour eux de la haine et de l'indignation.

La douceur, après avoir mis notre âme comme dans un port tranquille, où nous sommes à l'abri des agitations qu'excitent en nous les passions les plus émues, l'orgueil, l'envie, la haine, la fureur, les désirs de vengeance, nous élève en quelque sorte dès ce monde, par une espèce de ravissement, jusque dans le ciel, pour y goûter par avance les fruits d'un éternel repos.

L'homme doux et paisible, comme s'il était fixe hors la sphère du monde, meut ses passions sans en être troublé ; toujours dans une égale situation, tout ce qui fait sortir les autres de leur assiette naturelle ne sert qu'à le fortifier et à l'affermir davantage : ses occupations sont sans embarras, son travail sans empressement, ses soins sans émotion, ses désirs sans inquiétude ; son esprit, participant à la condition des intelligences supérieures, voit sans s'émouvoir l'agitation de toutes les choses sensibles; son âme, comme une région élevée au-dessus de l'orage, se trouve toujours dans une immobile tranquillité ; et cette constante égalité, qui est à l'esprit ce que le tempérament exquis est au corps, répand sur son visage un air serein, qui marque dans un dehors calmé qu'au dedans règne une paix profonde, et que les passions servent l'homme et ne le troublent pas.

De là nous voyons que la douceur ne consiste pas uniquement à réprimer ces emportements extérieurs qui défigurent l'homme, et qui effacent, pour ainsi dire, ces nobles traits que Dieu imprima sur lui comme des caractères animés de son image et de sa ressemblance. Si nous étudions de près la nature et les qualités de cette vertu, nous verrons qu'elle doit s'appliquer premièrement et principalement à travailler au dedans de l'homme, pour régler les mouvements de son cœur.

L'homme en proie à des passions mutinées, surtout à une colère tyrannique, est souvent comme le théâtre d'une guerre civile, qui arme et soulève contre lui toutes les puissances de son âme, y jette le trouble, le désordre et une horrible confusion. Que fait la douceur ? Elle commande aux vents et à la tempête de s'apaiser, elle fait cesser l'orage, ramène le calme, fait que l'homme possède son âme dans la patience, lui donne une force que rien n'est capable d'ébranler, une modération qui se trouve en lui toujours victorieuse des saillies de la nature et des mouvements tumultueux des passions.

Et c'est en quoi consiste le vrai caractère de la douceur de l'esprit : car nous ne nous contentons pas ici d'un dehors tranquille et réglé, il faut que l'âme soit paisible et modérée. En vain la mer est calme sur ses bords, si elle est agitée dans son sein par les orages et les tempêtes. En vain l'homme extérieur paraît doux, si l'homme intérieur est dans le trouble et dans l'agitation.

Loin d'ici ces hypocrites qui disent : *Paix, paix, lorsqu'il n'y a point de paix* (*Jer.*, VI, 14); qui, sous une vaine montre de douceur, cachent une âme agitée de mille troubles ; qui, par une dissimulation artificieuse, souffrent en apparence avec tranquillité l'injure qu'on leur a faite, et qui en gravent d'autant plus profondément le souvenir au dedans de leur cœur, qu'ils paraissent plus prompts par leur silence et une modération feinte à en étouffer toutes les marques de ressentiment.

Mais quels sont les degrés de la douceur évangélique ? « Le commencement de la victoire qu'elle remporte sur les mouvements déréglés de la passion est, dit saint Jean Climaque (*Ibid.*), le silence de notre langue au milieu des troubles de notre cœur ; le progrès de cette victoire est le silence de notre cœur au milieu de quelques légères agitations qu'il ressent encore ; mais la perfection de cette victoire est une stable et constante sérénité de notre âme au milieu des mouvements impétueux que la nature corrompue, comme autant de vents impurs, y excite. »

Sentir les seules passions que la chaleur du sang élève en nous, ne souffrir que les premières saillies qui vont plus vite que la raison, c'est commencer et même s'avancer dans la pratique de cette vertu. Mais avoir éteint le feu de la colère, n'en pas ressentir les premières atteintes, ou les étouffer dans leur naissance; demeurer ferme et égal, ne changer jamais de situation, lors même qu'on voit changer de face à tout ce qui nous environne; se troubler quand il le faut, à l'exemple de Jésus-Christ (*Joan.*, XI, 23), et n'être jamais troublé par ses passions, les mouvoir, et n'en être point ému, régner impérieusement sur soi-même; être insensible aux divers événements, non pas par un flegme naturel, ni par la vertu d'un heureux tempérament, mais par le secours de la vigilance chrétienne, par la force de la grâce, par jugement, pour raison, et sans s'armer de ces ambitieuses maximes d'une vaine philosophie ; c'est avoir atteint le sublime degré de la douceur de l'esprit dont nous parlons

C'est l'idée que je conçois d'une douceur parfaite, que nous devons regarder comme l'assemblage d'un grand nombre de vertus; car comme le diadème d'un roi est composé de plusieurs pierres précieuses, qui forment cette gracieuse variété dont nos yeux sont charmés, c'est la comparaison de saint Jean Climaque, ainsi la souveraine tranquillité de l'âme comprend plusieurs excellentes vertus: la constance, la force, la patience, la religion, la charité, sont les fleurons qui composent cette glorieuse couronne.

Qu'heureux est celui qui, après mille combats livrés à une foule de passions, après mille victoires remportées sur la colère, se trouve affermi dans une profonde paix que rien n'est capable de troubler!

Divine douceur, vous êtes comme un avant-goût de l'éternelle félicité, vous êtes l'âme de la société, le lien des cœurs, un des fruits les plus précieux de la charité. C'est vous qui retirâtes les hommes des forêts pour les unir ensemble; vous êtes l'appui de la patience: mais, c'est tout dire en un mot, vous êtes la vertu de Jésus-Christ, vous êtes la première leçon qu'il est venu enseigner aux hommes: *Apprenez de moi que je suis doux;* qui de nous ne sera touché de vos charmes? qui ne s'efforcera de vous acquérir et de vous conserver, si nous comprenons une fois ce que vous valez, et les avantages infinis que vous procurez à l'homme chrétien qui vous possède?

Sur cette idée que je viens de tracer de la douceur de l'esprit, ne nous rappelons-nous pas la clémence du roi, et cet accord merveilleux que nous admirons en lui de la majesté qui répand partout des rayons éclatants de grandeur et de gloire, et de la douceur qui lui donne un aimable ascendant sur tous les cœurs? Persuadé que la douceur fait les héros aussi bien que la force, il ne s'étudie pas moins à triompher de lui-même par sa modération, qu'à dompter les nations par sa valeur intrépide.

N'est-ce pas son amour pour cette charmante vertu qui l'a arrêté sur le penchant de cette course rapide qui le menait à la conquête de toute l'Europe, qui lui a fait accorder la paix lorsqu'il était en état de tout vaincre, et qui, après avoir surmonté ce qu'il y a de plus redoutable sur la terre, lui a fait vaincre la victoire même par une douceur et une modération dont nous ne voyons point d'exemple? Prêt à lancer la foudre sur des nations ingrates et perfides, quelle gloire de leur faire trouver leur bonheur dans les lois qu'il leur impose! Après s'en être fait craindre par mille prodiges de force et de valeur, qui ont rempli l'univers du bruit de son nom et de ses victoires, quelle gloire de s'en faire aimer par des traits aussi éclatants de douceur et de clémence!

N'est-ce pas encore par cette vertu qu'il triomphe des ennemis de l'Eglise, en détruisant l'hérésie par ses bienfaits et par les moyens doux et pacifiques qu'il emploie si sagement pour abattre cette hydre fatale qui causa tant de maux à la France? Heureux si, comme nous avons sujet de l'augurer, nous voyons bientôt ses vœux et ses nobles projets entièrement accomplis!

Après avoir considéré la douceur de l'esprit en elle-même, il faut que nous la considérions en Jésus-Christ: car où devons-nous chercher son véritable caractère, qu'en celui qui en est le maître, le modèle et le motif tout ensemble? *Apprenez de moi que je suis doux.*

DEUXIÈME PARTIE.

Dieu est non-seulement doux, mais il est la douceur et la bonté par essence: *S'il atteint avec force aux fins que se propose sa providence, il en dispose les moyens avec douceur* (*Sap.*, VIII, 1.... *Il ne se trouve point dans le tumulte, ni dans l'agitation* (III *Reg.*, XIX, 11; mouvant toutes choses il demeure dans une immobile tranquillité; la sévérité est étrangère à sa nature; dans le fort même de sa colère il laisse toujours échapper des traits de sa bonté; *il souffre avec patience et avec douceur des vases d'indignation propres à être brisés* (*Rom.*, IX, 22).... *Miséricordieux jusque dans sa colère* (*Hab.*, III, 2), il ne punit les méchants que pour les rappeler à lui; c'est en père ou en médecin qu'il les châtie, ou pour les corriger, ou pour les guérir; s'il fait gronder sur eux son tonnerre, ce n'est que pour les réveiller de leur assoupissement; *ses miséricordes s'étendent sur toutes ses œuvres* (*Psal.* CXLIV, 9).

Dans l'ancienne loi, les hommes s'étaient formé de Dieu des idées bien différentes de celles que nous en avons dans la nouvelle. Le Juif, toujours en crainte, a bien plutôt adoré un Dieu terrible qu'un Dieu plein de douceur et de bonté; il l'a cru plutôt prêt à lancer des foudres qu'à répandre des grâces; il l'a presque toujours envisagé comme un maître sévère et comme un juge formidable, plutôt que comme un père tendre et bienfaisant; il ne voulait pas que Dieu lui parlât: *Parlez-vous même*, disait-il à Moïse.... *mais que le Seigneur ne nous parle pas, de peur que nous ne mourions* (*Exod.*, XX, 19).

Il est vrai que cette loi de rigueur écrite sur de la pierre, donnée au bruit du tonnerre et parmi les éclairs, semblait contribuer à inspirer de Dieu des sentiments de terreur. Ceux mêmes qui s'étaient formé une meilleure idée de la bonté et des autres attributs de Dieu ne croyaient pas pouvoir imiter un si parfait exemplaire, ils se contentaient d'imiter quelques traits de la douceur de Moïse, de David et de quelques autres saints personnages qui semblaient être plus à leur portée, ne pouvant se persuader que la faiblesse de l'homme pût atteindre si haut que de se proposer la douceur d'un Dieu pour le modèle de leur imitation.

Mais, depuis que Dieu s'est rendu semblable à nous, depuis qu'il a tempéré les rayons de sa majesté et de sa gloire par les ombres de notre mortalité, il nous a fait comprendre que non-seulement nous pouvions, mais encore que nous devions imiter en lui ces grandes vertus qui servent de fon-

dement à la morale du christianisme, et qui en composent l'esprit, puisqu'il a voulu qu'une des premières leçons que nous apprissions de lui fût la douceur de l'esprit et l'humilité de cœur.

Quand Dieu, au commencement du monde, a créé le ciel et la terre, quand par sa sagesse infinie il a établi dans la nature cet ordre admirable qui publie avec tant d'éclat sa grandeur et sa gloire, quand par sa toute-puissance il a tiré du néant ce grand univers, quand pour manifester sa gloire il a délivré un peuple choisi d'une dure captivité, en lui traçant un chemin sec au milieu des mers, quand dans la plénitude des temps, revêtu de notre nature, il a ressuscité les morts, délié la langue des muets, donné la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, guéri les lépreux, affermi les membres languissants des paralytiques, il ne s'est pas proposé pour être notre modèle, dit saint Augustin; mais quand, dépouillé, pour ainsi dire, de sa force, il a pratiqué la douceur de l'esprit, c'est pour lors qu'il s'est donné pour notre exemplaire : *Apprenez de moi*, dit-il, *que je suis doux.* Adorable Sauveur, réduisez-vous donc les oracles de votre sagesse à nous apprendre que vous êtes doux et humble de cœur? Paroles qui renferment et l'exemple qui charme et la loi qui commande.

En quelque état que je regarde Jésus-Christ, je vois partout des traits de cette aimable douceur. Avant son incarnation, il est dit de lui, sous le nom de la Sagesse, que son esprit sera plus doux que le miel : *Spiritus meus super mel dulcis* (*Eccli.*, XXIV, 27). Quand il vient au monde, il ne se fait point appeler juge, maître, Dieu des armées, Dieu des vengeances, il laisse ces noms, propres à imprimer de la crainte et de la terreur; il veut être appelé *père*, *époux*, *pasteur*, *Agneau*, *Dieu de toute consolation*, *prince de la paix*, noms de douceur et de miséricorde. Il prend la forme d'un enfant, symbole de la douceur. Fut-il jamais une douceur pareille à celle de Jésus-Christ? *A-t-il disputé, a-t-il crié, a-t-il fait entendre sa voix dans les rues? A-t-il brisé le roseau déjà cassé? A-t-il achevé d'éteindre la mèche qui fumait encore* (*Matth.*, XII, 19, 20)?

Il a reçu favorablement les pécheurs et les publicains, il a mangé avec eux; il a pardonné à des coupables condamnés par leurs propres crimes; une femme adultère, confuse et humiliée, trouve grâce devant ses yeux; il va chercher la Samaritaine avec beaucoup de fatigue; il fait miséricorde à la pécheresse de Jérusalem; sous la figure d'un pasteur tendre qui court après une brebis égarée, et qui, loin de la maltraiter, la charge amoureusement sur ses épaules, pour la remettre dans le bercail, il cherche avec mille empressements amoureux l'âme qui par ses infidélités s'était éloignée de lui, et la fait rentrer dans les sentiers de la justice.

Avec quelle bonté supporta-t-il les faiblesses et le peu de foi de ses apôtres! Jacques et Jean, par un esprit d'aigreur, lui demandent-ils qu'il fasse descendre le feu du ciel sur les habitants de Samarie, pour punir leur dureté et leur ingratitude? avec quelle douceur arrête-t-il l'emportement de ce zèle amer? *Vous ne savez*, leur dit-il, *quel esprit vous anime* (*Luc.*, IX, 54). Comment le voyons-nous entrer dans Jérusalem? en roi doux et pacifique : *Ecce rex tuus venit tibi mansuetus* (*Matth.*, XXI, 5). Et, pour couronner sa vie par les actes d'une incomparable douceur, les Juifs ingrats et perfides l'attachent-ils à un infâme bois? il conjure son Père de leur pardonner; au milieu des outrages dont il est chargé, au milieu des opprobres dont il est rassasié, au milieu de mille tourments que la cruauté du monde la plus barbare lui fait souffrir, *comme un agneau patient et doux* (*Isa.*, LIII, 7), pour me servir de l'expression d'un prophète, ou *comme une brebis innocente qu'on mène à la mort*, victime de sa mansuétude et de sa charité, *il n'ouvre pas seulement la bouche* pour se plaindre. Exemples étonnants qui nous persuadent bien plus efficacement que les discours les plus éloquents et les plus pathétiques!

Après cela, n'est-ce pas avec justice que le Fils de Dieu nous dit : *Apprenez de moi que je suis doux.* Cœurs pétris de fiel et d'absinthe, vous n'aurez point de part à l'esprit de Jésus-Christ, si, dociles à ses divines leçons, vous n'êtes continuellement en garde contre les excès et les emportements de la colère, pour les réprimer. Et vous qui reçûtes la douceur des mains de la nature, ne vous croyez pas dispensés de l'attention qu'il faut avoir à chaque moment sur soi même, pour vaincre les passions qui peuvent troubler en nous le repos et la tranquillité.

Efforçons-nous tous d'acquérir et de conserver la douceur : le modèle en est élevé et pénible, mais le maître qui nous anime connaît notre faiblesse, et sait jusqu'où peut aller la force de sa grâce; ses exemples nous imposent l'obligation de l'imiter; car il ne suffit pas d'être doux, si nous ne le sommes comme Jésus-Christ même. Après une exhortation si vive et si tendre de la part de Jésus-Christ, qui de nous ne se sentira excité fortement à pratiquer la douceur?

Souvenons-nous qu'elle nous fait proprement disciples de Jésus-Christ, qu'elle nous fait vivre de son esprit, que par elle nous acquérons la perfection du christianisme : c'est le saint chrême, composé d'huile et de baume, symboles sacrés de la douceur et de l'humilité, qui nous fait parfaits chrétiens; *ce sont les hommes doux et pacifiques qui seront appelés enfants de Dieu* (*Matth.*, V, 9). Par la douceur nous répandons la bonne odeur de Jésus-Christ.

Souffrons avec tranquillité les afflictions, les disgrâces, les infortunes; adorons avec respect, sans nous plaindre, les plus rudes dispositions de la providence de Dieu sur nous. De la part de notre prochain, endurons sans chagrin, sans aigreur, sans murmure, les injustices, les injures, les outrages, la perte de nos biens; ayons une pitié tendre

pour ses faiblesses, une indulgence charitable pour ses défauts.

Mais en vain espérons-nous acquérir la douceur, si nous ne triomphons des passions qui nous dominent. Samson ne *trouva le rayon de miel* que *dans la gueule du lion* égorgé et mis en pièces (*Judic.*, XIV, 6 *et* 8) : étouffons la colère, ou du moins enchaînons ce monstre furieux par la patience et par la modération.

Adorable Sauveur, qui, par vos paroles et encore plus par vos exemples, nous avez enseigné la douceur de l'esprit, joignez à vos divines leçons la force et l'onction de votre grâce qui nous la fassent aimer. Otez-nous, Seigneur, ce cœur de pierre et de diamant si contraire à la douceur de votre esprit; donnez-nous-en, suivant votre promesse, un de chair (*Ezech.*, XI, 19), où vous graviez profondément la loi de la douceur avec les plus vifs traits de votre amour. Prévenez-nous des bénédictions de votre divine douceur. Faites que nous soyons du nombre de ceux qui possèdent en patience la terre que vous avez promise aux cœurs doux et pacifiques !

Obsecro vos per mansuetudinem et modestiam Christi (II *Cor.*, X, 1).

NOTICE SUR DOM JÉROME.

Geoffrin ou Jofrain (Claude), plus connu sous le nom de Dom Jérôme, naquit à Paris vers l'an 1639. Entré d'abord dans l'ordre de Saint-François, il embrassa ensuite celui des Feuillants, où il remplit les charges de prieur, de visiteur et d'assistant général. Il prêcha avec succès à la cour et dans la capitale; mais, s'étant trouvé impliqué en 1717 dans les controverses jansénistes, il fut exilé à Poitiers. Néanmoins il put revenir à Paris, où il mourut en 1721, âgé de quatre-vingt-deux ans. Ses *Sermons* furent publiés à Paris en 1737, en 5 vol. in-12, par Joli de Fleury, chanoine de Notre-Dame. L'année suivante, il en parut une nouvelle édition à Liége, également en 5 vol. in-12, chez Broncart. Cette édition, corrigée avec le plus grand soin, est celle que nous reproduisons.

Les sermons de Geoffrin embrassent toute l'année ecclésiastique, et sont suivis de plusieurs discours sur différents sujets. Son style, clair, simple, correct, est quelquefois dépourvu d'art et d'agrément. On a dit que son action, pleine d'onction et de dignité, son débit animé et pathétique, ajoutaient beaucoup au mérite de ses compositions, et contribuèrent, plus que ses œuvres oratoires, à sa renommée comme prédicateur; cependant, s'il néglige les ornements et les fleurs du langage, on convient assez généralement qu'il rachète cet avantage par la solidité des pensées, la force du raisonnement et une étude approfondie des livres saints.

SERMONS DE DOM JÉROME.

SERMON

POUR LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS.

Qui per fidem vicerunt regna, operati sunt justitiam, adepti sunt repromissiones.

Par la foi ils ont acquis des royaumes, ils ont accompli les devoirs de la justice, et ils ont reçu les effets des promesses (*Hebr.*, XI, 33).

Ces paroles de l'apôtre saint Paul renferment toute l'histoire des saints, et composent un éloge admirable à la gloire de tous ceux que l'Eglise honore en commun dans la solennité qui nous assemble. Par la foi qui les a éclairés, ils ont jugé le monde, ils ont vaincu ses charmes et triomphé de ses efforts : *Per fidem vicerunt regna;* par la grâce qui les a soutenus ils ont accompli toute justice : *Operati sunt justitiam;* et enfin la miséricorde de Dieu a couronné en eux ses propres dons : *Adepti sunt repromissiones.* C'est dans cet état que l'Eglise les expose aujourd'hui à nos yeux, pour nous inviter tout ensemble à les honorer et à les suivre : c'est à quoi je veux vous porter dans ce discours, mais il est nécessaire auparavant de remarquer :

1° Que nous tous qui avons été baptisés et régénérés en Jésus-Christ sommes appelés à la gloire que les saints possèdent, que nous n'avons qu'une seule affaire au monde, qui est de conserver la grâce de notre adoption et le droit qu'elle nous donne à la gloire, et de travailler à notre sanctification; 2° qu'il y a des obstacles dans la recherche de la

gloire qu'il faut vaincre nécessairement; 3° qu'il y a des moyens qui nous y conduisent qu'il faut embrasser, si nous voulons y arriver.

L'établissement seul de ces principes nous fait connaître ce qui met la différence entre les saints qui possèdent la gloire actuellement, et ceux qui en sont exclus. Les saints la possèdent parce qu'ils ont vaincu les obstacles qui se sont opposés à eux dans la recherche qu'ils en faisaient, et qu'ils ont embrassé les moyens par lesquels on en acquiert la possession; les autres en sont exclus parce qu'ils se sont laissé vaincre par les obstacles que les saints ont surmontés par la foi, et qu'ils ont négligé les moyens que les élus ont embrassés. Ainsi, mes frères, pour louer les saints et vous instruire, je vais vous marquer dans les trois parties de ce discours ce qu'ils ont fait pour arriver à la gloire qu'ils possèdent.

1° La foi a été triomphante dans les saints de tous les obstacles qui s'opposent à l'acquisition de la gloire : *Per fidem vicerunt regna :* première partie; 2° la charité a été agissante par les saints dans tous les moyens qui conduisent à la possession de la gloire : *Operati sunt justitiam :* seconde partie; 3° la foi et la charité ont été couronnées dans les saints par la miséricorde de Dieu, qui les met en possession de la gloire qu'ils ont acquise : *Adepti sunt repromissiones :* troisième partie.

Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quoique les premières paroles de mon texte ne soient pas prises dans leur sens naturel, il faut néanmoins avouer que le sens que l'Eglise leur donne par l'application qu'elle en fait, est une explication admirable des effets que la foi a produits dans les saints, et une excellente leçon pour tous les chrétiens qui prétendent à la gloire qu'ils possèdent. Dans leur sens naturel, elles ne contiennent proprement qu'un récit des victoires éclatantes qu'ont remportées Josué, Gédéon et David sur les ennemis du peuple de Dieu; et dans le sens que l'Eglise leur donne par l'application qu'elle en fait et par celle que j'en fais après elle, elles contiennent toutes les victoires éclatantes et secrètes que les saints ont remportées sur le démon et sur le monde. Car, mes frères, il faut remarquer que, comme le démon travaille toujours à traverser les desseins de Dieu sur ses élus, il s'applique à établir en eux un règne qui détruise le règne de Dieu, et vous savez sans doute qu'il faut que Dieu règne dans l'homme, si l'homme veut régner avec Dieu; que son règne ne s'établit en nous dans le monde que par la charité, et que nous ne régnerons pas avec lui dans la gloire, à moins que le royaume de Dieu, qui est celui de la charité, ne soit en nous. Or le démon travaille de sa part à détruire en nous le règne de Dieu, pour en établir un autre que l'Ecriture appelle tantôt le règne du péché, d'autres fois le règne du monde, dont elle dit que le démon est le prince, et il se sert de deux moyens différents pour venir à cette fin : par l'espérance des biens qu'il nous promet, il nous abuse en nous flattant; par la crainte des maux, il nous épouvante en nous menaçant. En effet, ôtez aux hommes le désir de posséder les biens qui les flattent, et la crainte de perdre ce qu'ils possèdent et de tomber dans les maux qu'ils appréhendent, vous détruirez l'empire du démon et vous établirez celui de Dieu. Ne nous laissons point aller aux plaisirs, et ne nous étonnons point des maux que nous pouvons ressentir, et nous aurons vaincu le monde.

C'est, mes frères, ce que la foi a fait dans les saints : elle leur a fait vaincre également tous les charmes du monde et tous les efforts du démon. 1° Elle leur a fait regarder avec mépris tous les biens que le monde nous offre, parce qu'elle leur en a fait connaître la vanité; 2° elle leur a fait regarder sans crainte tous les maux dont le démon nous menace, parce qu'elle leur en a fait connaître l'impuissance, et même elle a fait voir de véritables maux dans les biens apparents dont il nous abuse, et des biens véritables dans les maux apparents dont il nous menace, ce qui les a fait triompher de ses charmes et de ses efforts.

Oui, mes frères, la foi leur a fait mépriser les biens que le monde nous offre, parce qu'elle leur en a fait connaître la vanité, et ç'a été en leur apprenant à en juger de ces trois différentes façons, que je vous prie de bien remarquer : 1° sur la manière dont Dieu en parle dans les saintes Ecritures, et non pas sur ce que le monde en dit; 2° sur ce qu'ils sont en eux-mêmes, et non pas sur ce qu'ils paraissent à nos yeux; 3° sur ce qu'ils doivent être un jour, et non pas sur ce qu'ils sont à présent.

Ils en ont jugé par les lumières de Dieu, qu'ils ont tirées de l'Ecriture sainte, et non par celles du monde; c'est le premier avantage que la foi a produit dans les saints : car, comme dit l'Apôtre, les hommes terrestres sont tels qu'a été l'homme terrestre, et les hommes célestes sont tels qu'a été l'homme céleste. Cet apôtre nous a voulu marquer par ces paroles la grande différence qu'il y a entre ceux qui agissent par la foi et ceux qui agissent par les fausses lumières de la raison humaine et corrompue. Et en effet, mes très-chers frères, deux hommes règnent dans le monde, l'homme céleste et l'homme terrestre, et il est certain que la vie que mènent tous les hommes doit être nécessairement animée de l'esprit de l'un ou de l'autre de ces deux hommes. Le monde vit de la vie de l'homme terrestre, les saints vivent de la vie de l'homme céleste : c'est ce que l'Apôtre appelle dans un autre endroit, vivre de la foi. Or ceux qui vivent de la vie de l'homme céleste sont tels que l'homme céleste : ils pensent comme l'homme céleste, ils parlent comme l'homme céleste, ils jugent comme l'homme céleste; de sorte que l'homme céleste disant par la bouche de ses prophètes

que les biens du monde ne sont devant Dieu que de la poussière que le vent emporte, que de la boue qu'on foule aux pieds, qu'ils ne sont qu'un néant et ne doivent passer que pour un néant dans l'esprit de ceux qui craignent Dieu, ils se sont remplis de ces vérités, et comparant ensuite la conduite de l'homme céleste avec ses paroles, ils ont reconnu qu'il a méprisé ces biens pour embrasser la pauvreté et l'ignominie de la croix. Ainsi, du langage et de la conduite de l'homme céleste, ils ont appris à ne se pas prévenir et à ne pas donner mal à propos et aveuglément dans toutes les idées du monde, à ne pas toujours suivre son choix, mais à se servir des lumières de la foi pour juger de ces biens, non pas par ce qu'ils paraissent à nos yeux, mais par ce qu'ils sont en eux-mêmes. En effet, si ces grandeurs du monde qui environnent les princes servent à les distinguer, elles ne sont pas cependant les motifs de l'honneur que nous leur rendons; les chrétiens les honorent pour obéir à la loi de Dieu qui l'ordonne, et pour honorer Dieu lui-même dans ces illustres images de sa puissance et de sa majesté : les grandeurs mêmes qui ne servent qu'à rendre ces qualités sensibles dans la personne des princes, ne servent plus de rien quand les princes savent se distinguer par un mérite éclatant et par des vertus aussi rares que solides; ainsi, quand nous jugeons par la foi, nous ne comptons pour rien tout ce vain éclat des grandeurs de la terre, nous les regardons avec les saints par les vues de la foi, comme une vapeur qui s'évanouit à nos yeux, et la foi leur a fait voir, comme dit admirablement bien saint Bernard, que tout ce qu'ils ont de plus solide ne va tout au plus qu'à donner un faible remède à des maux que la cupidité cause en nous, et dont un peu de courage et de force peut nous guérir sans leur secours.

Car les hommes attachés aux biens de la terre désirent presque toujours ce qu'ils n'ont point, ils n'aiment pas ce qu'ils ont; et ce qu'ils ont et ce qu'ils aiment n'est pas capable de les rendre heureux; mais les saints ont regardé tous ces biens beaucoup au-dessous d'eux, et écoutant le témoignage de la foi sur la solidité des biens éternels, ils ont reconnu que le chrétien qui vit de la vie de Dieu ne devait avoir que du mépris pour ce qui est au-dessous de lui, et que, comme dit l'Apôtre, ils ne devaient point considérer les choses visibles, mais les invisibles, parce que, comme ajoute le même apôtre, les choses visibles sont temporelles, et les invisibles sont éternelles. Faisons ici une peinture du monde, mes très-chers frères. Toute la nature humaine est comme un grand fleuve, qui, sortant d'une région inconnue, se va perdre dans une autre que nous ne connaissons point, et qui dans le milieu de sa course excite quelque bruit en passant. D'où sont venus tous ceux que nous avons vus naître? Où sont allés tous ceux que nous avons vus mourir? Qu'est devenue la fortune de ceux avec qui nous avons vécu? Mon Dieu, qu'est-ce que le monde et tous ses biens?

Cependant, mes frères, dans le temps que nous jouissons de ces plaisirs, ils sont capables de nous enchanter, si la vue de la foi ne nous découvre ce qu'ils doivent devenir, et ne nous garantit de leurs charmes.

Ainsi les saints ont regardé le monde avec mépris dans les temps même les plus heureux pour eux : la foi leur a fait dire ce que disait excellemment saint Augustin : Pourquoi voulez-vous que je me réjouisse, si je me vois en quelque prospérité selon le monde? N'est-il pas vrai que tous ces avantages passent en un moment?

C'est par là, mes frères, qu'ils ont vaincu les obstacles que le monde a opposés à la recherche qu'ils ont faite de la gloire à laquelle Dieu les avait destinés. Ils ont triomphé de ses charmes en suivant les lumières de la foi, qui leur a fait voir que Dieu parle dans l'Ecriture sainte de ces biens autrement que le monde, que ces biens sont faibles et impuissants, et que leur durée n'est que d'un moment; encore est-elle interrompue par mille inquiétudes et troublée par mille chagrins. Ses efforts n'ont pas été plus puissants que ses charmes, il n'a pas gagné davantage par ses menaces sur leurs esprits que par ses promesses; et la foi, qui les a rendus insensibles à ses biens, les a rendus de même intrépides à la vue de tous ses maux.

La foi leur a fait entendre avec respect cette voix de Dieu qui dit dans l'Evangile que l'Eglise nous a fait lire aujourd'hui : *Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, bienheureux ceux qui sont pauvres.* Etrange différence des sentiments de Jésus-Christ et de ceux du monde! Non, mes frères, les maximes de Jésus-Christ et celles du monde ne s'allieront jamais ensemble. La foi leur a fait regarder avec mépris les efforts impuissants du monde et du démon, qui, ne pouvant tout au plus leur ôter que des richesses ou de l'honneur, la santé ou la vie, n'étaient pas capables de leur faire perdre leur Dieu, ni de leur ravir par conséquent le seul bien qui nous rend heureux : ils ont méprisé tous les efforts du monde. Toutes les puissances de la terre, irritées contre moi, ne me peuvent ôter que ce que je dois perdre nécessairement, ont-ils dit, et la vie qui passe emportera tout. Et ensuite, considérant les récompenses que Dieu destine à cette générosité, qui nous fait perdre avant le temps, pour son amour, ce que nous ne pouvons pas conserver toujours par tous nos soins, la foi leur a fait sentir l'effet de cette parole de l'Apôtre, lorsqu'il nous dit que *le moment si court et si léger des afflictions que nous souffrons en cette vie, produit un poids éternel de gloire.* Achat admirable, dans lequel on ne considère ce que l'on quitte que par la vue de ce qu'on acquiert.

Enfin par la foi ils ont triomphé du monde, ils ont surmonté les efforts du démon; et, pénétrés des lumières de la foi, bien loin d'avoir regardé les tourments avec effroi et les

bourreaux avec indignation, ils les ont vus au contraire avec amour, sachant bien que leurs efforts étaient inutiles, et que, quoiqu'ils eussent la volonté de leur nuire, ils n'en avaient pas la puissance.

Mais il ne suffit pas de vous avoir fait voir le triomphe que la foi a fait remporter aux saints sur les obstacles que le monde leur a opposés dans la recherche de la gloire, il faut vous faire voir cette foi agissante dans les saints par la charité, qui leur a fait embrasser tous les moyens qui conduisent à la gloire : *Operati sunt justitiam :* c'est le second point.

SECONDE PARTIE.

Je ne m'arrêterai pas ici à vous dire que la foi est inutile sans les œuvres de la charité : il faut être frappé d'un aveuglement déplorable pour ne pas reconnaître une vérité si constante dans l'Ecriture, et pour croire que la foi seule peut nous sauver sans les œuvres que la charité nous fait faire.

Je suppose donc cette vérité, selon ces paroles de saint Paul que j'ai choisies pour mon texte. *Les saints*, dit cet apôtre, *ont vaincu par la foi tous les obstacles que le monde leur a opposés;* et comme s'il appréhendait qu'il ne se fût pas suffisamment expliqué, il ajoute : *Ils ont accompli les devoirs de la justice;* or, mes frères, il y a ici deux choses à considérer, dont nous devons tirer deux importantes vérités pour la gloire des saints et pour notre instruction : 1° C'est que les saints, éclairés par la foi dont ils étaient remplis, ont reconnu qu'elle ne suffisait pas, mais qu'il fallait agir selon ses lumières; 2° ils ont connu que, pour agir parfaitement, il fallait accomplir toute justice, d'où je tire ces deux conséquences pour notre instruction : la première, la nécessité d'agir; la seconde, la manière d'agir.

Et d'abord il ne faut que jeter les yeux sur la conduite des saints, pour être persuadé qu'ils ont cru qu'il fallait agir pour le salut. La vie laborieuse qu'ils ont menée sur la terre est une excellente preuve de leurs sentiments, et ils auraient moins travaillé pour acquérir le ciel, s'ils avaient cru que, pour en être digne, il suffisait de croire en celui qui le donne.

Je ne m'arrêterai pas à vous faire voir en détail la conduite qu'ils ont tenue ; car, outre qu'on y entre lorsqu'on fait leur éloge en particulier, il faut convenir qu'il est beaucoup plus utile de recourir aux principes qui les ont fait agir, pour reconnaître notre aveuglement, puisque, prétendant à la même gloire, nous suivons une conduite tout opposée à celle qu'ils ont suivie. Oui, mes frères, ils ont reconnu que le salut consiste dans l'union de la foi avec les œuvres, et qu'il ne suffit pas, comme dit le Sauveur du monde, de l'appeler Seigneur, pendant que vous ne faites pas ce qu'il vous dit : c'est être un moqueur, dit saint Augustin, que d'appeler Dieu son Seigneur, et de ne pas obéir à ses commandements, parce que les œuvres doivent être le sceau de la foi. Ils ont reconnu que la vie chrétienne doit être conforme à la sainteté de notre baptême; que, la vie n'étant donnée que pour l'action, nos actions doivent être saintes, puisque, comme enfants de Dieu, nous recevons un principe de vie divine ; que, comme nous avons été revêtus de Jésus-Christ dans ce sacrement, c'est-à-dire unis à lui, et rendus semblables à lui par la grâce de notre consécration, nous sommes aussi obligés de nous rendre semblables à lui dans notre conduite, afin qu'il paraisse par nos actions que nous sommes animés de sa vie, et qu'on reconnaisse que nous sommes véritablement transformés en Jésus-Christ.

Ils ont reconnu que, quoique Dieu nous donne la gloire gratuitement, il nous la donne néanmoins comme la récompense de nos bonnes œuvres; car voici l'économie du salut depuis son commencement jusqu'à sa consommation. Il commence par la miséricorde de Dieu qui nous prévient, puisque ce qui précède tout mérite n'en suppose aucun. Après cette miséricorde, notre volonté s'unissant aux dons de Dieu produit les bonnes œuvres avec la grâce et par la grâce. Or, les bonnes œuvres nous méritent la récompense et la possession de la récompense éternelle, et c'est ce que nous appelons le salut. Efforçons-nous, mes très-chers frères, d'*assurer notre vocation et notre élection par les bonnes œuvres*, comme l'apôtre saint Pierre nous le recommande; car cette gloire qui est appelée dans l'Ecriture un prix et une récompense, ne s'accorde qu'à ceux qui ont travaillé. Cette gloire qui est appelée l'héritage des enfants de Dieu ne se donne qu'à ceux qui ont fait les œuvres de Dieu, et c'est une erreur insoutenable de croire que nos œuvres ne servent de rien à notre salut, parce qu'elles ne peuvent rien changer dans les ordres ni dans les décrets de Dieu ; elles entrent, mes frères, dans l'ordre de Dieu, et il n'exécute les desseins qu'il a formés sur nous que par les œuvres que la charité nous fait faire: ainsi nous devons travailler comme si tout dépendait absolument de nous, et demander miséricorde à Dieu continuellement, et attendre tout de lui, comme si rien ne dépendait de nous, et que nous fussions absolument inutiles à tout. C'est cet admirable mystère qu'Isaïe nous explique, lorsqu'il nous excite à acheter, mais à acheter sans argent. Nous l'achetons, cette gloire, et néanmoins elle est toute gratuite, parce que le travail même par lequel nous l'achetons est un effet de la grâce que met en nous celui qui nous l'a destinée.

Enfin, mes frères, ces illustres saints dont nous honorons la mémoire ont bien compris qu'il ne suffisait pas de bien commencer, mais qu'il fallait toujours marcher dans les voies du Seigneur pour mériter la récompense qui est promise à ceux qui persévéreront jusqu'à la fin. Ils ont regardé avec crainte l'exemple de Loth, qui quitte la ville de Sodome, qui se sépare des pécheurs, qui est conduit par l'ange du Seigneur sur la montagne et dans un lieu de sûreté en apparence,

et où il tombe néanmoins dans un désordre épouvantable, parce qu'il s'y endort, c'est-à-dire, selon les saints Pères, parce qu'il cesse d'y faire le bien. Mais les saints ont été non-seulement convaincus qu'il fallait agir pour le salut, mais ils ont encore été persuadés que, pour agir pour le salut, il fallait accomplir les œuvres de la justice.

En effet il ne suffit pas de se dire serviteur du Seigneur, il faut encore garder ses préceptes, afin de remplir toute justice. Or, mes frères, qu'est-ce qu'accomplir la justice? Ce n'est autre chose, selon saint Chrysostome, qu'un parfait accomplissement de tous les commandements de Dieu. Car, selon l'expression de l'Ecriture et l'interprétation des saints Pères, remplir la justice, c'est garder tous les commandements de Dieu ; de sorte qu'il ne suffit pas d'en garder quelques-uns et de négliger les autres, il les faut garder tous, comme les saints l'ont fait.

Je sais cependant qu'il n'est pas absolument vrai que les saints aient gardé extérieurement toutes les œuvres de la justice et pratiqué tous les conseils, il y en a qui se sont sanctifiés dans le mariage, et qui n'ont pas gardé la virginité; il y en a qui ne se sont pas retirés dans la solitude ; il y en a qui ont possédé de grandes richesses dans le monde, et qui n'ont pas tout quitté pour Dieu. Cependant la virginité est un état de grande perfection, et l'accomplissement des conseils conduit l'âme dans un degré plus éminent; mais aussi, comme l'accomplissement de toute la loi, ainsi que le dit saint Augustin, consiste dans la charité, celui qui a l'amour de Dieu dans le cœur accomplit toute la loi, celui qui ne l'a pas n'en accomplit aucun précepte, et la vertu n'est rien autre chose qu'un souverain amour de Dieu. Tous les commandements, nous dit encore saint Grégoire, ne regardent que l'amour de Dieu, et ils ne sont tous qu'un seul commandement, ce qui se confirme par ce que nous dit l'Apôtre, lorsqu'il nous montre tous les caractères de la charité. Cette déduction de vertus qu'il fait sortir de la charité comme de leur source, nous marque que celui qui a la charité dans le cœur est en état d'accomplir toute la loi, et doit être regardé comme l'ayant accomplie tout entière.

Et en effet, comme remarque admirablement saint Augustin, il n'est pas nécessaire, pour être censé avoir accompli toute la loi, d'avoir accompli extérieurement tous les préceptes qu'elle prescrit, il suffit d'être sincèrement dans la disposition de les accomplir tous, lorsque la volonté de Dieu nous en demandera l'accomplissement; c'est ce qui se fait reconnaître en nous, mes frères, par deux dispositions que l'amour de Dieu y met ; la première est une complaisance et une approbation sincère pour toutes les volontés de Dieu ; la seconde, qui suit infailliblement de la première, c'est une préparation de cœur très-sincère à faire tout ce qui plaît à Dieu, lorsqu'il nous paraîtra qu'il le demande actuellement de nous. L'Eglise est comme un grand arbre, dit encore saint Augustin, qui porte de différents fruits, mais qui n'a pour tous les fruits qu'une racine, qui est la charité et l'amour de Dieu. Ainsi ne nous embarrassons pas de l'espèce du fruit, mais de la racine. Toutes nos œuvres seront bonnes, et nous aurons part à tous les fruits de l'arbre, si nous tenons à la racine par la charité.

Or qui peut douter que les saints n'aient été dans cette disposition, et qu'ainsi ils n'aient accompli toute justice ? En premier lieu ils ont aimé Dieu plus que toutes choses ; car on ne peut non-seulement être saint, mais on ne peut être sauvé sans l'amour de Dieu, et un amour de Dieu au-dessus de toutes les créatures, car qui dit amour dit préférence. Cet amour de Dieu a mis en eux une souveraine complaisance pour toutes ses volontés; ils ont aimé ce qu'il aime, ils ont approuvé ce qu'il approuve. Ainsi, mes frères, quoique quelques-uns n'aient pas gardé la virginité, ils ont aimé et ils ont gardé la chasteté dans leur état, et ils seraient demeurés vierges, s'ils eussent cru que c'eût été la volonté de Dieu, et c'est par cette raison que saint Augustin dit que toute l'Eglise est une vierge pure et sans tache, que toute l'Eglise est solitaire, parce qu'elle a des membres dans la solitude, et que la charité qui anime tous les membres qui la composent, rend commun le mérite de leurs vertus particulières.

En second lieu, cet amour sincère des vertus qu'ils n'avaient pas extérieurement, les a tenus dans une certaine préparation de cœur à pratiquer ces vertus, si Dieu leur avait fait connaître qu'il les demandait d'eux. Aussi en avons-nous vu qui ont quitté tout d'un coup le monde, où ils étaient attachés par les engagements de leur état et par leur naissance, qui se sont dépouillés de toutes choses tout d'un coup, qui se sont enfoncés dans la retraite et dans la solitude, qui se sont exposés au martyre. Qui a fait cela, mes très-chers frères ? l'amour de Dieu et la disposition sincère où ils étaient de préférer sa volonté à tout autre intérêt : *Operati sunt justitiam ;* c'est par là qu'ils ont accompli toute justice, et qu'enfin ils se sont rendus dignes de l'effet des promesses de Dieu : *Adepti sunt repromissiones ;* c'est le sujet du troisième point.

TROISIÈME PARTIE.

Pour suivre dans cette dernière partie l'ordre que j'ai gardé dans les deux autres, il faudrait prouver que les saints ont reçu l'effet des promesses de Dieu, et expliquer la grandeur de ces promesses : or, mes frères, il me semble qu'il est inutile de prouver l'un, et je confesse qu'il m'est impossible de décrire l'autre.

Il est inutile de prouver que les saints ont reçu l'effet des promesses de Dieu : il ne faut que jeter les yeux sur ce que Dieu a dit, sur ce que les saints ont fait et sur le témoignage que l'Eglise nous rend aujourd'hui. Dieu nous a dit en mille endroits de l'Ecriture que cette gloire était une couronne, une récom-

pense, un prix qu'il donnerait à ceux qui auraient combattu, travaillé et vaincu.

Les saints ont combattu les ennemis de leur salut; ils ont vaincu les obstacles qu'ils leur ont opposés ; ils ont travaillé en accomplissant toute justice, comme nous l'avons dit.

Que faut-il conclure de là, si ce n'est que Dieu, qui est fidèle dans ses promesses, a couronné en eux les dons de sa grâce, en récompensant d'une gloire éternelle les œuvres qu'ils ont faites par la foi et par la charité ? Et c'est ce que l'Eglise nous apprend par le témoignage qu'elle rend à la gloire des saints qu'elle honore en ce jour : ils ont reçu l'effet des promesses de Dieu.

Il ne me resterait plus qu'à faire la description de l'effet de ces promesses et de la gloire qu'ils possèdent ; et c'est, mes frères, ce que je regarde comme une entreprise impossible; car nous ne pouvons expliquer ce que nous ne connaissons pas, et Dieu nous a caché la gloire qu'il nous promet. Nous savons bien que cette gloire, c'est lui même, et c'est assez pour nous empêcher d'entreprendre d'en faire la description ; car, hélas ! qui peut dire ce que c'est que Dieu ? Cependant, mes frères, il ne faut pas vous laisser sans vous donner quelque idée de la gloire que les saints possèdent. Ils sont dans un lieu où saint Augustin nous assure que tout est grand, que tout est éternel ; ici-bas tout est petit, tout est fini.

Comprenez, mes frères, l'étendue de la gloire et de la récompense des saints par cette différence de la vie éternelle qu'ils possèdent, avec celle qu'ils ont méprisée sur la terre. Ils jouissent de la vraie grandeur, ils possèdent la vérité en elle-même, ils sont unis à la source de toute sainteté ; et cette possession si abondante, ces unions si saintes dureront pendant toute l'éternité ; car c'est dans le sein de Dieu même qu'ils jouiront de tous ces avantages, et c'est là où tout est éternel. Or c'est à la possession de semblables biens que nous sommes appelés, mes très-chers frères, par la miséricorde de Dieu, quoiqu'il s'en faille bien qu'il nous prépare de pareils combats que ceux que les saints ont soutenus, et c'est ce qui nous doit rendre plus fidèles dans ceux où il lui plaît de nous exposer. Mais comment combattons-nous les obstacles qui s'opposent à la recherche de cette gloire que les saints possèdent ? De quelle manière embrassons-nous les moyens qui y conduisent ? A quoi en sommes-nous ? Examinons-nous.

Il ne suffit pas d'éviter les grands crimes, il faut accomplir toute justice, au moins quant à la préparation du cœur ; c'est-à-dire que l'amour de tous les préceptes soit dans notre cœur, pour être en état de les pratiquer dans les occasions où nous nous trouverons engagés, et que Dieu nous fera connaître s'il les demande de nous.

Ne craignons donc rien de la part de nos ennemis : tous leurs efforts seront inutiles, si nous avons recours aux Ecritures pour y prendre, par les lumières de la foi, des armes pour triompher, comme les saints, de tous les obstacles qui s'opposent à l'acquisition de la gloire. Si nous sommes persuadés qu'il faut accomplir toute justice, si nous voulons agir véritablement et sincèrement pour le salut, enfin si nous considérons toujours les choses par leur fin, nous ne serons touchés ni des promesses ni des menaces du monde, et, soutenus par l'espérance que Dieu nous promet après le combat, nous nous rendrons dignes qu'il nous fasse remporter la victoire, et qu'il couronne en nous ses miséricordes pour jouir avec les saints de la gloire qu'ils possèdent pendant toute l'éternité. C'est ce que je vous souhaite.

SERMON

POUR LE JOUR DES MORTS.

Sancta ergo et salubris est cogitatio pro defunctis exorare.

C'est donc une pensée sainte et salutaire que de prier pour les morts (II *Mach.*, XII, 46).

La solennité de ce jour a, mes frères, plus de rapport, dans l'intention de l'Eglise, avec la solennité d'hier, qu'elle n'en paraît avoir dans les objets différents qu'elle nous propose.

Hier elle nous montrait la gloire des saints, et aujourd'hui elle nous expose les souffrances des justes ; hier elle nous exposait des lumières brillantes, aujourd'hui ce sont des feux dévorants ; hier des cantiques de joie, aujourd'hui des larmes et des gémissements. Ces objets sont bien différents, et néanmoins les intentions de l'Eglise qui nous les trace conviennent dans le dessein qui l'anime. Hier elle voulait réveiller en nous le désir de la gloire en nous la montrant, et aujourd'hui elle veut nous enseigner ce qu'il en coûte pour l'acquérir, en nous exposant ce que les justes souffrent avant que d'en prendre possession. Elle nous veut convaincre qu'il faut souffrir beaucoup, et qu'il faut souffrir chrétiennement pour y prétendre.

Il est vrai qu'en nous exposant les souffrances des justes elle veut en même temps nous exciter à les soulager ; aussi n'est-ce pas mon dessein de séparer leurs intérêts d'avec les nôtres ; c'est pourquoi je m'attacherai à trois propositions qui feront le partage de ce discours. Dans la première je vous ferai voir que les âmes souffrent beaucoup, quoiqu'elles soient dans une grande pureté : première partie ; dans la seconde je vous montrerai qu'elles conservent une parfaite tranquillité au milieu de leurs grandes souffrances : seconde partie ; dans la troisième, vous verrez qu'au milieu de ces grandes souffrances elles sont dans une véritable impuissance de se soulager elles-mêmes : troisième partie.

La grandeur de leurs souffrances dans la pureté de leur cœur confond la lâcheté qui nous fait rejeter les peines dans la corruption du nôtre ; la tranquillité de leurs âmes dans la grandeur de leurs souffrances confond l'impatience de la nôtre dans la légèreté de nos peines ; l'impuissance où elles

sont de se soulager elles-mêmes dans ce qu'elles souffrent confond notre négligence à les secourir : voilà toute l'idée de mon discours.

Fasse le ciel que la pensée sainte de prier pour les morts, que l'Église nous veut inspirer aujourd'hui, devienne utile pour ces âmes et pour nous ! c'est la grâce que je demande à l'Esprit-Saint par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il est nécessaire, mes frères, de bien établir la pureté du cœur des justes, pour vous faire comprendre plus aisément la grandeur de leurs souffrances ; car l'une dépend de l'autre en quelque sorte ; mais il faut d'abord convenir de deux choses : 1° que l'âme est devant Dieu telle qu'elle se trouve au moment de sa séparation d'avec le corps ; 2° de la nature de la pureté du cœur, et en quoi elle consiste.

Personne assurément ne doute de la première proposition ; passons donc à la seconde, et convenons que c'est dans l'amour de Dieu que consiste cette pureté, comme au contraire l'impureté du cœur consiste dans l'amour de la créature. Ce sont les principes de saint Augustin et ceux de la religion : ce cœur est fait pour Dieu, et il doit être uniquement à lui ; il est pur quand il n'est occupé que de lui, il est corrompu quand il est occupé d'autre chose à son exclusion, et il est impur lorsqu'il y a quelque mélange d'affection étrangère dans l'amour qui l'attache à lui par préférence.

Or, mes frères, ces deux amours se trouvant dans les créatures suivant différents degrés, ils y forment différentes proportions de pureté et d'impureté, et c'est sur ces différents degrés que l'état des âmes est réglé après leur mort.

Il y en a en qui l'amour de Dieu règne pleinement, et qui sont trouvées pures à son jugement, soit qu'elles aient conservé leur innocence, soit qu'elles aient pris soin de se purifier par un long exercice de vertu. Celles-là entrent tout d'un coup dans la gloire, elles jouissent de Dieu en sortant du monde, et forment l'état des saints dont nous parlions hier.

Il y en a en qui l'amour du monde domine absolument, qui sont livrées à l'impureté, et qui sont enlevées de ce monde dans l'amour criminel de ses faux biens. Elles forment l'état des âmes perdues et condamnées ; elles ne sortent du monde que pour entrer dans un abîme de ténèbres dont elles ne sortiront jamais, et elles sont unies aux réprouvés.

Il y en a qui tiennent le milieu entre ces deux espèces : il se trouve en elles un certain mélange de pureté et d'impureté, qui les rend tout ensemble dignes et indignes de Dieu. Elles en sont dignes, parce qu'elles ont aimé Dieu, et qu'elles sont mortes dans sa grâce ; elles en sont indignes, parce qu'elles ne sont pas entièrement purifiées des fautes qu'elles ont commises en cette vie, et selon la parole de Dieu, *rien d'impur n'entrera dans son royaume.*

Ces âmes-là forment un troisième état distingué des deux autres, que l'Église appelle purgatoire, où la justice de Dieu les purifie, afin de les remettre entre les bras de sa miséricorde qui les attend, pour couronner en elles les ouvrages de son amour qu'il y avait commencés dès cette vie.

Tout ceci est admirablement bien expliqué par saint Augustin dans son traité de la Foi, de l'Espérance et de la Charité. Il distingue trois sortes de vies pour nous faire connaître quelles sont les âmes qui reçoivent du soulagement de nos prières après la mort. Il y a, dit ce saint docteur, une sorte de vie qui est si abondante en bonnes œuvres, qu'elle n'a pas besoin de ces sortes d'assistances. C'est celle que nous avons distinguée d'abord en disant que l'amour de Dieu y avait régné, et que ceux qui avaient vécu dans un long exercice de vertu avaient été trouvés purs à son jugement. Il y en a une autre si pleine de corruption, qu'elle ne peut être soulagée par les assistances des fidèles ; c'est celle que nous avons distinguée en disant que l'amour du monde avait absolument dominé en elle. Enfin, continue ce saint, il y a une autre espèce de vie, qui n'est pas si bonne qu'elle n'ait besoin de secours après la mort, et qui aussi n'est pas si mauvaise que les secours ne lui puissent servir ; c'est celle dont nous parlons, et que nous avons distinguée en disant qu'elle tenait le milieu entre les deux autres par un certain mélange d'impureté et de pureté. Ce qu'il y a de pur rend nos prières utiles à ceux qui sont dans cet état, et ce qu'il y a d'impur les leur rend nécessaires.

Tout ceci doit vous faire connaître, mes frères, quelle est la pureté du cœur de ces âmes justes. L'amour de Dieu régnait dans leur cœur quand elles ont été séparées de leur corps, voilà leur justice ; la charité y était dominante, voilà leur pureté ; elles ont été trouvées telles à leur mort, elles demeurent telles devant Dieu.

Elles souffrent néanmoins dans cette pureté, parce qu'elles sont redevables à sa justice ; car il y a peu de chrétiens, mes très-chers frères, de ceux qui servent Dieu sincèrement, de qui on puisse croire qu'ils soient entièrement purifiés par les exercices d'une charité ardente et d'une pénitence exacte. Il y a de l'impureté et du mélange dans notre amour, il y a de la négligence et de la lâcheté dans notre pénitence ; ainsi, quoique la pureté de ces âmes assure leur salut, leur impureté les engage à la souffrance.

C'est ce que saint Paul nous enseigne dans la première aux Corinthiens, où, après avoir établi cet excellent principe de la foi et de la religion, que personne ne peut poser d'autre fondement de son salut que Jésus-Christ, il nous marque les différents états de ceux qui construisent sur ce fondement. Les uns, dit-il, bâtissent sur ce fondement avec de l'or, de l'argent et des pierres précieuses : ce sont les âmes en qui la charité a été trouvée

triomphante. Les autres bâtissent sur ce fondement avec du bois, du foin, de la paille : ce sont les âmes de qui nous parlons, dont les affections aux biens de la terre et aux choses innocentes n'ont pas été exemptes de certaines faiblesses, que Dieu ne punit pas par la privation de sa vue, mais par le retardement de ce bonheur et de cette félicité, et par des souffrances plus vives et plus cruelles que tout ce que les hommes peuvent endurer pendant cette vie : ce que saint Paul exprime en disant qu'ils passeront par le feu. C'est ce que saint Augustin nous a fait entendre en nous disant que ces bonnes œuvres sont faites dans la charité, mais qu'elles sont affaiblies et comme ternies par les impressions de la cupidité. On peut dire d'une âme en cet état qu'elle est chargée de dettes qu'elle n'a pas payées, qu'elle est noire comme l'épouse des Cantiques, mais cependant belle et éclatante.

Mais allons encore plus loin, car il faut conclure qu'ayant bâti sur le même fondement que les saints, qui est Jésus-Christ, ces âmes conviennent avec lui dans une portion de la même justice et dans le même genre de pureté, qui est l'amour de Dieu ; et c'est cette justice et cet amour qui contribuent à rendre leurs souffrances plus cruelles et leurs peines plus vives, comme je vais vous le faire comprendre en vous expliquant l'état où ces âmes se trouvent après la séparation de leurs corps, et leurs sentiments pour Dieu dans cet état.

Je ne vous parle point de cette privation cruelle de toutes choses, de cette solitude de l'âme dans le moment de cette séparation d'avec le corps, qui se trouve seule devant Dieu, tout étant fini pour elle, et n'ayant plus ni liaison, ni union, ni rapport qu'à Dieu seul.

Mais je parle de ces lumières sur la majesté de Dieu, qui sont plus vives ; je parle de ces vues de sa grandeur, qui sont plus distinctes ; je parle de cette disposition plus parfaite pour s'unir à lui par le dégagement de l'embarras des sens, par l'indépendance des organes, par la séparation de sa matière, par le rapport plus naturel entre son entendement et son objet. Ajoutez à cela l'impression que la charité fait dans le cœur des justes pour les porter vers Dieu, comme vers leur centre naturel, comme vers le seul objet dans la connaissance duquel ils peuvent trouver leur félicité ; et imaginez-vous, s'il est possible, quels doivent être leurs sentiments et leurs ardeurs pour Dieu dans cet état, quelle doit être l'impétuosité de l'amour qui les y porte, quelle doit être la rapidité de ce torrent de feu qui les entraîne.

Les expressions me manquent, mes très-chers frères, pour vous décrire la qualité des sentiments de ces âmes ; je comprends quelque chose qu'il ne m'est pas possible d'exprimer, et je vous laisse à former l'idée des brûlants désirs de ces âmes pour Dieu, afin que vous jugiez de la grandeur de leurs peines sur l'idée que vous aurez formée, en vous représentant qu'elle consiste à être privées de ce qu'elles aiment si parfaitement et avec des transports si violents.

Car dans ce moment d'amour tendre et impétueux qui les emporte vers Dieu avec d'autant plus de véhémence qu'elles s'en sentent plus proches, Dieu lui-même les repousse ; une dette qu'il faut payer les retient dans la privation, il ne reste plus qu'un faible nuage à dissiper pour leur faire voir leur Dieu à découvert ; et sa justice épaissit ce nuage et empêche qu'il ne se dissipe.

C'est dans cette privation que consistent les plus vives douleurs de ces âmes justes ; leur propre amour est le plus cruel exécuteur de la justice de Dieu sur elles.

Remarquez ce que dit saint Augustin, en parlant des réprouvés : il nous enseigne que Dieu, qui est la souveraine bonté, ne tire rien de lui dont il se serve pour châtier les damnés ; mais qu'il arme leur propre concupiscence contre eux-mêmes pour les punir. Il les livre, dit ce saint docteur, absolument à la passion à laquelle ils se sont abandonnés eux-mêmes durant leur vie ; il permet qu'ils en soient possédés entièrement, et qu'ils demeurent éternellement exposés aux désirs de la satisfaire et à l'impuissance d'y réussir ; et qu'ils soient ainsi déchirés en même temps, durant toute l'éternité, par la haine et par l'amour du même objet.

Or, mes frères, il fait quelque chose de semblable dans la conduite qu'il garde sur ces âmes justes ; c'est leur propre amour qui les fait souffrir, et il emploie pour les punir dans le temps de leurs souffrances, ce qui a été le principe de leur mérite durant leur vie, et ce qu'il a résolu par sa miséricorde de couronner dans l'éternité après leur mort. Ce n'est pas qu'elles ne soient exposées à des peines sensibles, et que la cruauté du feu n'entre dans les tourments que la justice de Dieu leur fait ressentir ; car, comme dit encore saint Augustin, il ne faut pas, parce que l'apôtre saint Paul nous assure que ces âmes seront sauvées par le feu, que nous nous formions une petite idée de la nature de ces peines : elles surpassent infiniment toutes celles que les hommes peuvent souffrir en cette vie ; et quelque chose que l'on nous raconte des tourments des martyrs, rien de tout cela ne peut approcher de ce que ces âmes endurent.

Ce que je viens de vous exposer, mes frères, ne suffit pas : je vous ai dit que cette première vérité qui regarde l'état de ces âmes servirait à nous confondre ; et en effet y a-t-il rien de plus propre à le faire que la comparaison de leur état et du nôtre, en faisant réflexion aux principes de la religion et de la foi ! Elles sont justes et elles souffrent, nous sommes dans la corruption, et nous ne voulons rien souffrir.

Quelle peut être la cause d'un tel aveuglement ? Ne connaissons-nous pas notre corruption ? Nous n'avons qu'à examiner notre conduite par les yeux de la foi, pour reconnaître combien nous sommes éloignés de la perfection qu'elle demande de nous.

Ignorons-nous que nos péchés sont des

dettes qu'on ne paye que par les souffrances? Il ne faut que jeter les yeux sur la conduite de Dieu à l'égard de ces âmes qui ne sont chargées que des seuls restes de leurs péchés.

Croyons-nous que les pénitences qu'on nous impose ordinairement suffisent pour satisfaire pleinement à la justice de Dieu, et qu'après avoir confessé nos péchés, récité quelques prières ou fait quelques aumônes, qui n'intéressent ni notre vanité, ni nos plaisirs, ni notre luxe, ni nos dépenses inutiles, nous pouvons demeurer en repos et jouir tranquillement de tous les biens de la vie présente, en attendant que Dieu nous donne ceux de la vie future comme par surcroît? Une semblable pensée ne peut pas entrer dans l'esprit d'un homme qui a quelque légère connaissance de la religion.

Enfin voulons-nous attendre à payer nos dettes dans l'autre vie, pour ne rien perdre des dettes de celle-ci, et que, contents de ne pas mourir ennemis de Dieu, nous voulons bien aller paraître devant lui comme des gens qui ne payent qu'à l'extrémité, et qui ne se seraient jamais mis en état de le faire, s'ils avaient pu éviter la force de la justice qui les y contraint. C'est un étrange aveuglement que de vouloir prendre ce parti, et il faut être bien téméraire pour exposer son salut éternel sur la dangereuse subtilité qui fait voir quelque différence entre un semblable débiteur et un ennemi de Dieu ou un homme qui ne l'aime point; c'est presque la même chose.

Ouvrez donc les yeux, mes chers frères, sur la nécessité de souffrir pour satisfaire à la justice de Dieu. Que la vue des peines de ces âmes justes nous instruise aujourd'hui en confondant notre lâcheté, et que celle de la tranquillité qu'elles gardent au milieu de leurs souffrances nous apprenne à supporter les nôtres avec patience : c'est le sujet de ma seconde réflexion.

SECONDE PARTIE.

Quoique ma seconde proposition semble d'abord être un paradoxe, et qu'il soit difficile d'accorder l'idée d'une profonde tranquillité avec une grande agitation dans un même cœur, il est pourtant vrai que tout cela se rencontre dans les âmes justes de qui nous parlons, et que l'ardeur de leurs désirs et la violence de leurs tourments ne sont pas capables d'interrompre la paix de leur cœur ni de donner atteinte à leur tranquillité.

La raison de ceci, mes frères, c'est que l'impatience dans les maux ne vient que de la contrariété des sentiments et de l'opposition de la volonté de celui qui souffre et de celui qui fait souffrir. Voici le mécompte : celui qui souffre ne se croit pas digne du traitement qu'il reçoit; il se plaint de l'injustice de celui qu'il en croit être la cause; il se tourmente, il s'agite dans la recherche des moyens de se délivrer ; et quand il ne peut y réussir, il souffre avec une opposition et une violence extrême ce qu'il ne saurait éviter.

Il n'en est pas ainsi de ces âmes justes : leur volonté est soumise à celle de Dieu, et l'amour qui les attache à lui met une conformité admirable dans leurs sentiments.

Pour vous donner une idée de cette disposition, qui vous la fasse bien comprendre en entier et sur laquelle nous puissions nous instruire, il est à propos de remarquer que les âmes souffrantes portent la vue sur trois choses dans leurs souffrances : 1° sur celui qui les frappe; 2° sur le sujet qui le porte à les frapper; 3° sur la fin qu'il se propose en les frappant.

1° Celui qui les frappe, c'est Dieu qu'elles aiment; le sujet pour lequel il les frappe, c'est le péché, qu'elles haïssent; la fin qui le porte à les frapper, c'est pour les purifier et les rendre heureuses, et c'est ce qu'elles désirent. Ces vues différentes nous découvrent, mes très-chers frères, le fondement de la tranquillité de ces âmes, et l'amour qu'elles ont pour Dieu met leur volonté dans une dépendance si absolue de la sienne, qu'elles ne peuvent plus vouloir que ce qu'il veut : elles reçoivent tous ses jugements avec amour, parce qu'elles les regardent comme les jugements d'un père qui les aime.

Ainsi, ce que sa justice leur fait souffrir n'affaiblit pas leur amour; au contraire, leur amour leur fait aimer sa justice, qui est inséparable de lui-même.

2° Mais lorsque, après avoir regardé Dieu dans lui-même, elles viennent à jeter les yeux sur elles, et qu'elles y voient les restes des péchés qu'elles n'ont pas effacés par une pénitence exacte qui leur attirent les châtiments de la justice de Dieu, la conformité de leur volonté avec la sienne leur donne de la haine pour ce qu'il déteste. Elles entrent en indignation contre elles-mêmes, et, voyant que leur impureté met de l'éloignement et forme une séparation entre Dieu et elles, bien loin de se plaindre de ce qu'elles souffrent, elles regardent avec amour l'avantage de pouvoir souffrir, parce qu'elles savent que c'est l'unique moyen d'effacer en elles ce qui déplaît aux yeux de Dieu. Et elles sont tellement possédées du désir de souffrir, comme le dit sainte Thérèse, que si elles ne trouvaient le feu du purgatoire, ce serait un enfer pour elles, parce qu'elles perdraient la seule espérance qui leur reste de se rendre dignes de jouir de Dieu en se purifiant de leurs taches par leurs souffrances.

Ainsi, mes frères, ces âmes se plongent avec plaisir dans les tourments, et elles demeurent dans une paix profonde, quelque violents qu'ils soient, parce qu'elles sont ravies de satisfaire la justice de Dieu qu'elles aiment, et qu'elles voient que leurs maux seront le principe de leur souveraine félicité.

3° La troisième cause de leur tranquillité dans les souffrances provient de ce qu'elles connaissent bien que Dieu ne les frappe que pour les purifier, et qu'il ne les purifie que

pour les rendre heureuses, et qu'ainsi, en les châtiant comme juste, il veut les recevoir comme miséricordieux. Et comment serait-il possible qu'elles n'aimassent pas cette justice et qu'elles se plaignissent des coups qu'elle leur porte? Elle est toute trempée dans les douceurs de la miséricorde, à travers desquelles elles la regardent ; et il me semble que je ne puis mieux vous expliquer la situation où Dieu paraît à l'égard de ces âmes et dans laquelle elles le regardent, qu'en me servant de l'expression de David, où il nous représente la justice de notre Dieu tout environnée de bonté : Le Seigneur est bon et juste, et notre Dieu est miséricordieux.

Voilà, mes frères, l'état de Dieu à l'égard de ces âmes justes. Elles considèrent, d'une part, mille marques qu'elles ont reçues de sa miséricorde : d'avoir été renfermées dans son élection gratuite, d'être nées dans son Eglise, d'avoir vécu selon la foi et d'être mortes dans son amour ; et elles regardent, d'un autre côté, celles qu'elles attendent encore comme la consommation des précédentes : *Quos prædestinavit, hos et vocavit; quos autem justificavit, hos et glorificavit* : il a tout fait jusqu'à la glorification.

Entre ces deux miséricordes, Dieu leur fait sentir sa justice pour les punir des fautes qu'elles ont commises dans l'usage des premières, et les purifier des souillures qui les rendent indignes des secondes.

Vous pouvez bien juger qu'elles ne se plaignent pas de cette justice, quelque sévère qu'elle puisse être, et que le ressouvenir du passé et l'espérance du futur adoucit extrêmement toute la rigueur et toute la dureté qu'elles ressentent. Elles aiment cette justice de Dieu, qui châtie ceux qu'il reçoit au nombre de ses enfants, et elles reconnaissent que le Seigneur, qui a été bon à leur égard, n'est juste que pour devenir pleinement miséricordieux.

Telle est donc la paix et la tranquillité de ces âmes dans leurs souffrances. Elles disent sans cesse du fond de leur cœur ces paroles du Prophète : *J'ai reconnu, Seigneur, que vos jugements sont remplis d'équité;* car elles aiment sincèrement des peines qui les conduisent à la possession d'un bonheur éternel.

Appliquons-nous ces vérités, mes très-chers frères. Il faut que la situation de ces âmes dans leurs souffrances nous apprenne à nous réformer dans la nôtre, et que leur tranquillité au milieu des tourments qu'elles endurent confonde cette impatience que nous faisons paraître dans les peines légères que nous ne saurions éviter. Je n'ai que quelques réflexions à faire avec vous sur ce sujet, et je passe d'abord à ma troisième partie.

La première, c'est que les peines sont inévitables dans cette vie : nulle condition, quelle qu'elle puisse être, n'en est exempte; c'est l'ordre de Dieu. La seconde, c'est que toutes les souffrances, soit celles de la vie présente, soit celles de la vie future, sont des suites de notre péché : nous souffrirons dans le temps et dans l'éternité, si nous demeurons dans la servitude et sous la tyrannie du péché; nous ne souffrirons que dans le temps, si, délivrés de cette servitude, nous souffrons pour expier le péché. La troisième, c'est que ce qu'on souffre dans cette vie n'est pas comparable à ce qu'on souffre dans l'autre pour expier le péché : les peines présentes ne sont que des peines en peinture, comparées à celles du purgatoire. La quatrième, c'est qu'en souffrant avec patience et avec amour les peines de la vie présente, nous pouvons nous épargner toutes les souffrances de la vie future ; car la vue de Dieu et son amour, qui nous fait choisir le parti de souffrir pour lui en cette vie, où nous pouvons rejeter les souffrances, en quelque façon, attache un certain mérite à ce choix, qui relève beaucoup ce que nous souffrons au-dessus de ce que souffrent les âmes du purgatoire, qui n'ont plus le mérite de ce choix dans leurs souffrances.

Il est aisé, mes frères, si nous sommes sensibles à nos véritables intérêts, de tirer de ces vérités une conséquence naturelle : c'est qu'il faut recevoir avec patience et avec amour les souffrances et les peines que Dieu nous envoie dans cette vie.

Mais auparavant il faut s'appliquer à ressusciter en nous l'amour de Dieu; il faut mettre ordre au fond de notre cœur, pour en ôter ce qui déplaît à Dieu et ce qui nous rend indignes de son amour, et ensuite il faut regarder les souffrances comme des moyens que sa miséricorde nous fournit pour satisfaire à sa justice et pour éviter les châtiments de l'autre vie. Par là, mes frères, nous souffrirons avec mérite et avec fruit, et nous nous mettrons en état de secourir les âmes qui sont dans l'impuissance de se soulager elles-mêmes.

TROISIÈME PARTIE.

C'est une vérité connue de tous les fidèles, que les âmes justes dont nous parlons sont dans l'impuissance de se soulager dans leurs peines.

L'auteur de l'Ecclésiastique nous exhorte à faire des œuvres de justice avant notre mort, parce qu'on ne trouve point de quoi se nourrir lorsqu'on est dans le tombeau. Le Sauveur du monde nous dit qu'*il viendra une nuit dans laquelle personne ne pourra agir* (*Joan.*, IX, 4).

Saint Paul nous exhorte à faire du bien pendant que nous en avons le temps, et il limite ce temps à celui de la vie présente, car il nous dit que nous comparaîtrons devant le tribunal de Dieu pour recevoir ce qui est dû aux bonnes ou aux mauvaises actions que nous aurons faites pendant que nous étions revêtus de notre corps : nous ne serons donc plus en état d'en faire lorsque nous serons dépouillés de ce corps.

Les saints Pères se sont servis de cette autorité pour prouver l'impuissance où ces âmes se trouvent de se soulager elles-mêmes après la mort. Ainsi, disait saint Augustin, que personne ne se flatte d'obtenir après la mort ce qu'il n'a pas mérité pendant la vie.

C'est l'ordre que Dieu a établi pour mettre l'homme en état de retourner à lui et d'acquérir la gloire, de laquelle il s'était exclu par le péché. Il a donné le temps de cette vie, pour mériter la récompense et la félicité dont il promet la possession dans l'autre. Jésus-Christ s'est chargé de satisfaire à Dieu son Père, et de rouvrir à l'homme le ciel qu'il s'était fermé par son péché, mais c'est à condition qu'il se rendrait digne d'y entrer par les bonnes œuvres qu'il se mettrait en état de faire durant le cours de cette vie mortelle, qu'il lui a donnée précisément pour être employée à cette importante acquisition. Lors donc qu'elle est finie, le temps de mériter est fini avec elle, et l'homme demeure dans l'éternité, tel qu'il est trouvé à la fin de cette carrière. Il est, ou couronné de gloire, s'il est mort entièrement pur; ou livré à la peine éternelle, s'il est mort sans la charité; ou il subit le feu du purgatoire, s'il est encore redevable à la justice par le défaut de la pénitence. Saint Augustin nous explique ceci admirablement, lorsqu'il donne le sens de ces paroles de l'Ecriture : *Faire la justice au milieu de la terre.* Qu'est-ce que veut dire faire la justice au milieu de la terre? Est-ce que ceux qui habitent les extrémités de la terre ne doivent point faire la justice. J'estime, dit-il, que par le milieu de la terre l'Ecriture veut dire tant que nous vivons dans ce corps, afin que personne ne s'imagine qu'après cette vie il y a encore du temps pour faire la justice qu'on n'a pas faite ici-bas et pour éviter le jugement de Dieu; car, en cette vie, chacun porte sa terre avec soi, et la terre commune reçoit cette terre particulière à la mort de chaque homme pour la lui rendre au jour de la résurrection. Il faut donc pratiquer la vertu et la justice au milieu de la terre, c'est-à-dire tandis que notre âme est enfermée dans ce corps de terre, afin que cela nous serve pour l'avenir. Par là saint Augustin nous fait comprendre comment les âmes dont nous parlons sont hors d'état de se soulager elles-mêmes.

Nous devons donc nous intéresser pour le soulagement de ces âmes, puisqu'elles ne sont plus en état de s'acquitter de ce qu'elles doivent à la justice de Dieu. Car il ne faut pas croire que parce qu'elles souffrent avec tranquillité, elles ne souhaitent pas d'être soulagées. Il est vrai que, comme elles aiment le Dieu juste qui les punit, elles aiment à souffrir parce qu'il l'ordonne; mais elles n'aiment pas ce qu'elles souffrent, autrement ce ne serait plus une peine pour elles. La cause et l'effet de ces souffrances, qu'elles ne peuvent aimer, leur en fait désirer la fin. Elles souhaitent de jouir de Dieu et de ne plus voir en elles ce qui lui déplait; et comme elles savent que, dans l'ordre que Dieu tient sur elles, il n'y a plus que le secours qu'elles peuvent recevoir de nous qui soit capable d'effacer ces traces du péché qui sont cause de leurs souffrances, et de faire finir cette privation de la vue de Dieu qui en est l'effet, elles s'adressent à nous pour recevoir cette assistance, et elles nous la demandent par ces paroles que l'Ecriture sainte leur prête : *Miseremini mei*, etc.

Il faudrait être bien dur, mes très-chers frères, pour ne pas contribuer à les soulager dans l'obligation où nous sommes d'être sensibles à leurs peines, et dans la facilité que Dieu nous donne de les faire cesser. Considérons donc ce que nous sommes à ces âmes justes, et ce que nous pouvons pour elles, afin de nous confondre si nous avons été négligents à les secourir dans l'impuissance où elles sont de se soulager elles-mêmes. Quelles que soient ces âmes, nous somme unis à elles, ou par la nature, ou par la grâce, ou même par toutes les deux. Si nous ne sommes point dans leur alliance selon la nature, nous y sommes selon la grâce. Elles sont nos proches par la charité et dans Jésus-Christ, si elles ne le sont pas par le sang. Ainsi il faut prier pour toutes en général avec l'Eglise, afin que celles qui sont sans parents et sans amis selon la chair trouvent du secours dans la charité de celle qui est la mère commune de tous les fidèles selon l'esprit. Ce n'est pas qu'il ne faille avoir des égards particuliers pour celles qui nous sont unies selon la nature; car outre l'obligation commune de la charité, nous y sommes engagés par justice; et comme ce serait une inhumanité insupportable dans un enfant de refuser à son père ce qui lui serait nécessaire pour l'entretien de sa vie, ce serait quelque chose de bien plus étrange s'il lui refusait après sa mort ce qu'il lui demande pour le repos de son âme et pour sa félicité éternelle.

Cependant il n'y a rien de plus ordinaire que ces marques d'inhumanité. On regarde avec indignation la cruauté des frères de Joseph, qui, après l'avoir précipité dans une citerne, demeurèrent sur le bord, et prirent froidement leur repas, et on n'en a point pour un mari, pour un père, pour un enfant, qui, après avoir contribué aux péchés d'une femme, d'un enfant, d'un père, dont les restes les retiennent dans les peines du purgatoire, mangent tranquillement la succession du défunt sans être touchés de leurs souffrances et sans se mettre en peine de les soulager par les moyens que Dieu leur donne.

Mes frères, croyez-moi, songeons à nous-mêmes, aimons Dieu, faisons pénitence, apaisons sa justice par les aumônes, par les bonnes œuvres; ne nous attendons point à la piété d'autrui, on nous oubliera. Rendez-vous amis du Lazare, dit saint Augustin, afin qu'il prie pour vous, si vos propres frères vous oublient. C'est le regret du mauvais riche, dit ce saint docteur, d'avoir négligé de mettre dans ses intérêts ce pauvre qui lui demandait si peu de chose. Profitez de son malheur, et faites par vous-mêmes ce que vous n'êtes pas assurés de recevoir d'autrui.

Mais si nous voulons qu'on ne nous oublie pas dans notre besoin, si nous en sentons la nécessité, et si nous désirons d'avoir part à la charité commune, contribuons aussi à

la faire à ceux qui l'attendent de nous, et servons-nous des moyens que Dieu nous donne pour les soulager; car, selon la tradition que nos pères nous ont laissée, dit saint Augustin, et que l'Eglise universelle observe aujourd'hui, lorsque quelqu'un est mort dans la communion du corps et du sang de Jésus-Christ, on prie pour lui dans cet endroit du sacrifice où on recommande les morts, et on fait mention que c'est pour eux qu'on offre ce sacrifice.

Mais, grâce au Seigneur et aux divins effets de ce précieux et inestimable amour de la foi catholique qu'il a mis dans le cœur de notre incomparable monarque, nos frères errants ont presque tous ouvert les yeux, et nous ne nous servirons plus de ces autorités des saints Pères que pour les confirmer dans la vérité qu'ils ont reçue.

La puissance de soulager ces âmes réside donc dans chaque chrétien, et elle est fondée sur l'union qui subsiste entre nous et l'Eglise; car comme la mort n'empêche pas qu'elles ne demeurent toujours membres de l'Eglise, et que nous ne soyons tous ensemble les parties d'un même corps, sous un même chef, qui est Jésus-Christ, il est aisé de comprendre que nous pouvons prier pour elles, puisque c'est le propre des membres d'être dans cette communion.

Servons-nous des moyens que Dieu nous donne pour les soulager; offrons pour elles le sacrifice adorable du Médiateur; éteignons le feu qui les brûle par la multitude de nos aumônes; délivrons-les par nos bonnes œuvres des peines qu'elles endurent: ouvrons-leur le chemin du ciel par tous les offices de piété dont Dieu nous rendra capables par sa sainte grâce.

Mais n'oublions pas que nous ne pouvons leur être utiles si nous ne sommes dans une union avec elles, qui ne subsiste que dans Jésus-Christ, et qui est fondée sur la vie divine qu'il nous communique par la charité.

Adressons-nous donc à Jésus-Christ pour lui demander son amour, afin que les œuvres de piété que nous offrirons pour ces âmes justes soient reçues favorablement: ainsi la pensée de prier pour les morts sera utile pour eux et pour nous. Nous sortirons de nos péchés, et nous les délivrerons de leurs peines; nous leur ouvrirons le ciel, et nous suivrons le chemin de la gloire pour en jouir éternellement avec elles. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE PREMIER DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur le jugement et la vigilance chrétienne.

Erunt signa in sole, et luna, et stellis, et in terris pressura gentium.

Il y aura des signes dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles, et sur la terre les nations seront dans la consternation (*Luc.*, XXI, 25).

Ce fut, mes frères, deux ou trois jours après l'entrée triomphante du Sauveur du monde dans Jérusalem que, sortant du temple pour s'en retourner en Béthanie, ses disciples, qui s'entretenaient en chemin de la grandeur et de la beauté de cet édifice et des dons magnifiques dont il était enrichi, s'approchèrent de lui pour lui faire remarquer ce qu'ils admiraient. Maître, regardez quelles pierres et quel édifice, lui dit un d'entre eux; mais il leur répondit qu'il viendrait un temps auquel tout ce grand édifice qu'ils voyaient serait détruit, et qu'il n'y demeurerait pas pierre sur pierre.

Quand ils furent arrivés à la montagne des Oliviers, quatre de ses apôtres le prièrent de leur dire quand arriverait la destruction du temple qu'il venait de prédire. Cet événement sera précédé, leur répondit-il, par des signes extraordinaires et épouvantables, par l'obscurité du soleil et de la lune, par la chute des étoiles, par l'ébranlement de la terre et des cieux, par l'agitation effroyable des flots de la mer, par la consternation générale des hommes, qui sécheront de frayeur, dans l'attente des maux dont le monde sera menacé.

Je ne viens point ici, mes frères, pour jeter le trouble et la frayeur dans les esprits par la description de ces choses terribles. Cette manière de traiter le sujet du jugement dernier peut bien exciter dans l'âme des mouvements de crainte, mais ces mouvements finissent d'ordinaire avec la description qui les a excités, et on ne doit pas en attendre beaucoup de fruit. Attachons-nous plutôt à examiner les impressions que fait en nous l'idée du jugement; servons-nous-en pour apprendre à en prévenir les fâcheuses suites, et à nous mettre dans un état où, sans perdre de vue la miséricorde de Dieu, nous n'ayons plus que la crainte salutaire que doit toujours conserver un chrétien en qui Dieu a mis son amour.

1° L'incertitude du temps où le jugement doit arriver est, ce me semble, la première chose qui nous frappe. Nous voudrions bien savoir quand ce jour terrible arrivera: ce fut là la même inquiétude des apôtres qui disaient au Sauveur du monde: *Dites-nous quand ces choses arriveront, et quel signe il y aura de votre avénement.* 2° L'abord du juge nous fait peur, et l'idée qu'on nous en donne nous épouvante. *Il viendra,* dit l'Evangile, *sur une nuée avec une grande puissance et une grande majesté.*

Ces craintes sont, mes frères, des effets de notre disposition; nous craignons que ce jour ne vienne tout d'un coup nous surprendre sans nous y être préparés: le cœur parle par ces alarmes. Nous appréhendons l'abord du juge, parce que nous sentons bien que nous sommes coupables, et que nous serons condamnés à son tribunal. Ménageons-les, mes frères, ces alarmes, pour en tirer le fruit d'une heureuse sécurité. Nous craignons que ce jour ne vienne nous surprendre tout d'un coup: vivons aujourd'hui comme si nous devions mourir demain. Nous craignons l'abord du juge, ôtons-lui les sujets sur lesquels il peut nous condamner.

En deux mots, contre la surprise du temps ayons de la vigilance: première partie;

désarmons par la pénitence la sévérité de notre juge : seconde partie.

Le jour est incertain, le juge sera inexorable, voilà ce que nous avons à craindre ; veiller sans cesse, voilà le seul moyen de prévenir les maux dont ces terribles vérités nous menacent : une vie d'attention, une vie de retranchement et de privation, c'est celle qu'un chrétien doit mener pour attendre avec confiance le jour du Seigneur; nous allons en marquer les règles. Implorons l'assistance du Saint-Esprit. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le principal motif de l'Eglise en nous proposant cet évangile est de nous porter à la vigilance, et en cela elle entre dans l'esprit de Jésus-Christ, qui ne nous a rien recommandé avec plus de soin que cette pratique si essentielle à la vie chrétienne, et si importante pour le salut.

Le Sauveur du monde n'a jamais parlé du jugement ni de la mort qu'il n'ait conclu par cette instruction : *Veillez, parce que vous ne savez ni le jour, ni l'heure. Ce qui est arrivé au temps de Noé vous arrivera*, dit-il ailleurs, *les hommes mangeaient et buvaient, les hommes épousaient des femmes et les femmes des maris, jusqu'au jour que Noé entra dans l'arche, et alors le déluge survenant les fit tous périr.*

La même chose vous arrivera, mes frères. Vous n'êtes occupés que de ce qui peut vous faire passer la vie agréablement et dans l'abondance ; vous n'avez en vue que de faire votre fortune, que d'établir vos maisons. Prenez-y garde, vous serez surpris ! Combien d'hommes le sont ! Combien en avez-vous connu qui l'ont été ! La colère de Dieu fondra sur vous comme une pluie subite, elle vous entraînera comme un déluge, et vous engloutira comme un abîme. Représentez-vous ce que c'est que d'être éveillé au milieu de la nuit par un bruit confus de voix terribles qui crient au feu, et de se trouver environné de flammes en s'éveillant, de ne voir autour de soi rien que d'effroyable, de ne savoir quel parti prendre, et de n'en avoir plus d'autre que le désespoir. Or, mes frères, l'arrivée du Seigneur et ce moment affreux de la mort seront mille fois plus terribles que tout ce que je viens de vous dire. Il a donc raison de nous prêcher : *Veillez, veillez sans cesse.*

Venons au fond, et pénétrons-nous bien des raisons qui rendent cette vigilance si nécessaire dans l'ordre du salut, que nous ne saurions le faire en la négligeant.

Pour vous en convaincre, ne sortons point de l'idée que nous fournit la conduite de Dieu sur son peuple. L'ordre qu'il a tenu sur lui, dit saint Augustin, est une figure de celui qu'il veut tenir sur nous pour nous conduire à l'effet des promesses, c'est-à-dire au salut dont la terre promise était une excellente image. Il tire donc, ce Dieu puissant, il tire son peuple de l'Egypte ; il lui ouvre un passage libre dans la mer, tandis qu'il y fait périr Pharaon et toute son armée. Au sortir de là, ce peuple entre dans le désert qu'il faut traverser pour arriver à la terre de Chanaan. Dans cette terre, il trouve des ennemis ; il faut les combattre. Et combien en entra-t-il enfin dans cette terre? Deux. Oui, mes frères, de six cent mille combattants, deux seuls, Josué et Caleb, entrent dans la terre promise. Voilà la figure ; voici la réalité :

Le chrétien sort du baptême comme d'une mer où ses péchés sont ensevelis ; il entre dans le monde, qu'il doit regarder comme un désert au travers duquel il faut qu'il passe pour arriver à sa patrie, à cette terre promise par Jésus-Christ et acquise par son sang. Nous ne sommes donc sur la terre qu'en passant; nous allons tous à l'éternité; nos jours, qui, comme des flots, se succèdent et se poussent les uns les autres, nous y conduisent insensiblement. Que nous songions à la rendre heureuse, cette éternité, ou que nous n'y songions pas, nous avançons toujours vers ce terme. Je passe, vous passez, mes frères, et tous les hommes passent avec nous. Nous nous écoulons, pour ainsi dire, sur la terre comme des eaux qui ne reviennent plus.

Mais combien d'ennemis sur ce passage ! Le démon nous attaque, le monde nous séduit, notre propre faiblesse nous assoupit et nous endort. Commencez-vous à entrevoir la nécessité de cette vigilance dans un passage également court et incertain, c'est la vie dont je parle. Environné d'ennemis, et d'ennemis plus attentifs à ma perte que je ne le suis à mon salut, ayant tout à craindre de la part du démon, du monde et de moi-même, quelle ne doit donc pas être ma vigilance et mon attention !

Or, c'est cette attention à laquelle l'Eglise nous exhorte en réunissant aujourd'hui toutes les lumières de l'Ecriture, toutes les forces de la parole de Dieu, tous les motifs qui peuvent agir sur un esprit raisonnable et chrétien ; car, dans l'épître qu'elle nous a proposée à la messe, elle nous avertit que *le temps presse et que l'heure est venue de nous réveiller de notre assoupissement.* Nous devons marcher, et nous dormons ; la nuit de cette vie est peut-être déjà proche de sa fin. Peut-être l'éternité commencera pour nous dès demain, peut-être dès aujourd'hui ; cependant nous nous tenons en repos, comme si nous n'avions rien à faire, ou que nous eussions plus de temps qu'il ne nous en faut pour le grand ouvrage de notre salut.

Il est donc temps, mes frères, *de sortir de notre sommeil :* prenons des armes contre le démon ; mais prenons des armes de lumière contre les illusions du monde, et soyons en garde contre nous-mêmes. C'est là l'idée générale de cette vigilance si nécessaire que saint Paul nous recommande dans l'épître, et que Jésus-Christ nous ordonne dans l'Evangile. Formons-nous-en une idée précise et par rapport à l'état où le chrétien se trouve dans cette vie. Et qu'est-ce que veiller en effet suivant cette idée? C'est être attentif à l'affaire de son salut, et y donner au moins autant de soin qu'on en donne aux intérêts

de sa fortune ; et, en vérité, mes frères, est-ce trop donner ? (Grand Dieu, nous pardonnerez-vous de mettre les intérêts du ciel en parallèle avec les intérêts de la terre !) Est-ce trop donner, que de ne donner au soin de son salut qu'autant qu'on en donne à l'établissement de sa fortune? Or, qu'est-ce que l'attention à établir cette fortune produit naturellement dans l'esprit d'un homme qui en est occupé? 1° un soin exact à éviter tout ce qui peut y être contraire ; 2° une continuelle application à ménager tout ce qui peut y contribuer. On n'en demande pas davantage à un chrétien dans l'affaire de son salut.

Ainsi, mes frères, soyez attentifs, en premier lieu, à éviter tout ce qui peut vous détourner des voies du salut. Ayez la même attention pour embrasser les moyens qui vous y peuvent conduire, que vous avez pour avancer vos affaires temporelles, et vous voilà dans cette vigilance si recommandée par le Seigneur, et sans laquelle vous ne le ferez jamais ; et dès lors vous suivrez le conseil du roi-prophète : *Si vous souhaitez de voir des jours heureux, détournez-vous du mal et faites le bien.*

De ces paroles du Prophète, j'apprends que pour entrer dans la pratique de la vigilance il faut que le cœur y soit préparé par le désir et par l'amour. N'est-ce pas en effet l'amour de la fortune qui applique l'ambitieux aux soins nécessaires pour l'avancer? N'est-ce pas l'amour des richesses qui applique l'avare à l'acquisition de ses biens? N'est-ce pas l'amour du plaisir qui applique l'homme charnel à la recherche de la volupté?

C'est là l'objet de leurs désirs, parce que c'est là l'objet de leur amour ; c'est là l'objet de leur amour, parce qu'ils espèrent de trouver dans les honneurs, dans les richesses et dans la volupté, ces jours heureux après lesquels ils soupirent, et leur application continuelle à prendre les moyens qui peuvent les leur procurer justifie cette parole de l'Evangile : *Les enfants du siècle sont plus prudents dans la conduite de leurs affaires que ne le sont les enfants de lumière.*

Par les enfants du siècle, au reste, il entend ceux qui n'ont de prétention que pour le siècle, et qui ne sont occupés que des choses présentes. Avec quelle assiduité en effet font-ils la cour à ceux qui peuvent les servir auprès des princes ! Quelle application pour se les conserver et pour leur plaire ! Quels travaux ne souffre-t-on pas dans les emplois du monde pour établir sa fortune ! Quelle persévérance ne faut-il pas avoir, pour attendre les temps favorables, pour saisir l'occasion, pour ne se pas décourager des mauvais succès, pour soutenir tant d'oppositions, pour digérer tant de rebuts ! De quelle dissimulation ne faut-il pas user envers ceux qui nous brusquent et qui nous maltraitent ! Mes frères, il n'en faudrait pas davantage ; que dis-je? il en faudrait moins pour avancer beaucoup l'affaire de notre salut. Mais il faut le vouloir; il faut aimer ces jours comblés de biens dont on ne jouira que dans l'éternité. Quand cet amour est formé dans un cœur, il évite tout ce qui peut l'éloigner de la possession de ce qu'il aime et de ce qu'il désire, et il embrasse avec ardeur tout ce qui peut l'en approcher. Sa vigilance, en un mot, égale son amour; et voici les actions par lesquelles il est sûr d'avoir en lui cet amour et cette vigilance.

Attentif à tout, il n'oublie pas qu'il passe dans une terre dangereuse où on lui tend des piéges de tous côtés, et malgré ces piéges, il ne perd jamais de vue l'importante affaire de son salut. Il est entre deux jours qui le conduisent pendant cette vie, *l'Evangile et la vue de l'éternité*, dit saint Chrysostome. Il écoute tous les discours du monde sur la fortune, sur les biens, sur les grandeurs ; il écoute même les promesses que les grands peuvent lui faire, avec cette disposition que le Sage lui conseille. *En l'écoutant*, dit-il, *prenez ses paroles pour un songe, et vous veillerez.* C'est ce que fait cet homme attentif : il considère la puissance des hommes comme une ombre qui passe, et il écoute leurs paroles comme un songe, c'est-à-dire que tout ce qu'on lui promet et que tout ce qu'il pourra obtenir se dissipera bientôt comme un songe, dont on perd souvent jusqu'au souvenir. Il examine tout; il n'entre pas dans tous les partis qu'on lui offre ; il ne donne pas dans toutes les propositions qu'on lui fait : gloire, fortune, emplois, richesses, établissements, tout est examiné par rapport à sa fin, c'est-à-dire à son éternité. Il a toujours présente à l'esprit cette parole du Sauveur du monde à ces insensés qui sont pleins de desseins pour cette vie jusqu'à la mort, et qui, ne voulant rien faire quand ils peuvent tout, voudront tout faire quand ils ne pourront plus rien : *Insensé que tu es, on va te demander ton âme cette nuit; et pour qui sera-ce que tu as amassé?*

Avec ces vues-là, j'entends quand on a sans cesse l'Evangile pour règle et l'éternité pour objet, on fait à la vérité moins d'affaires, mais elles sont plus sûres. La fortune est médiocre, mais elle est moins suspecte. On a sur la terre un établissement plus léger, mais on a une espérance plus solide pour le ciel, et après tout, *que servira à un homme de gagner tout le monde et de se perdre soi-même?* Ainsi cet homme vigilant peut dire au Seigneur comme ce sage roi : *Parce que tous vos jugements sont présents devant mes yeux, j'ai gardé vos voies, et je ne me suis point abandonné à l'impiété.*

Mais comme on ne se contente pas, quand il s'agit d'établir sa fortune, d'éviter avec soin tout ce qui y est contraire, mais que l'on embrasse avec avidité tout ce qu'on juge propre à y contribuer, il ne suffit pas d'éviter tout ce qui peut nous détourner des voies du salut, il faut encore entrer dans tous les moyens qui peuvent nous y conduire pour remplir les devoirs de la vigilance chrétienne. Aussi l'apôtre saint Paul nous dit-il dans l'épître de la messe, où nous avons pris cette idée de la vigilance, qu'il faut *nous revêtir de notre Seigneur Jésus-Christ*, après nous avoir recommandé de ne nous point laisser aller à la débauche. Ce n'est donc pas assez de ne

point faire le mal, il faut encore faire le bien, car la gloire doit être acquise *par la pratique des œuvres de justice*. Mais qu'est-ce que l'Apôtre entend par ces œuvres de justice ? que nous ordonne-t-il quand il nous recommande de nous revêtir de Jésus-Christ? Il s'agit maintenant de vous l'apprendre en deux mots. Se revêtir de Jésus-Christ c'est en être pénétré : car on ne se revêt pas de Jésus-Christ comme d'un habit qui ne couvre que l'extérieur; il faut, dit saint Chrysostome, que nous soyons revêtus de Jésus-Christ, à peu près comme un fer rouge est revêtu du feu, rendu à la fois ardent dans sa substance et brillant au dehors ; on peut dire en quelque façon qu'il n'est plus du fer, c'est une masse de feu. C'est ainsi qu'aux termes de saint Paul on se revêt de Jésus-Christ, et nous en serons véritablement revêtus, si, brillants par les lumières de la foi et enflammés par l'ardeur de la charité, nous ne nous remplissons que de son esprit, si nous nous conduisons en tout par ses maximes, si nous retraçons fidèlement sa vie dans la nôtre.

Pour se remplir de son esprit, il faut renoncer à la corruption de notre esprit et de notre cœur, car nos inclinations y sont opposées; c'est pourquoi saint Paul dit : *Que le soin de votre chair ne se porte point à satisfaire ses désirs déréglés*. Pour suivre ses maximes, il faut rejeter celles du monde, se régler sur les lumières de la foi et de l'Evangile, malgré l'étrange opposition entre ces maximes et celles du monde. Mais qu'il faut de vigilance pour résister aux unes et pour suivre les autres! Enfin, pour retracer la vie de Jésus-Christ, il faut mener une vie toute nouvelle, opposée à cette vie molle et voluptueuse, paresseuse et lâche de la plupart des chrétiens.

Et par là vous voyez, 1° la source abondante de toutes les œuvres de justice que nous faisons quand nous sommes animés de son esprit; 2° la règle des œuvres de justice dans les maximes de Jésus-Christ; 3° l'effet de ces œuvres dans le retracement de sa vie.

Or, mes frères, pour vous faire sentir vivement la vérité de ce que j'avance ici, appliquons ces principes à ce qui se passe tous les jours sous nos yeux. Ne peut-on pas dire que toute l'application d'un homme auprès d'un grand, de qui il attend l'établissement de sa fortune, n'a pour mobile que ces trois points de vue : ne travaille-t-il pas à se remplir de son esprit, à prévenir ses pensées, à entrer dans tous ses désirs et à ne le contredire sur rien ? Ses sentiments ne règlent-ils pas sa conduite? Entreprend-il quelque chose qui ne soit conforme à sa volonté, même à ses passions, et s'il pouvait le copier exactement ne s'estimerait-il pas heureux ? Ce qui est sûr, c'est qu'il prend bien garde que rien ne puisse le blesser dans son extérieur, dans ses manières et dans ses actions. Quelle vigilance! mes frères. Mais telle est celle du chrétien qui ne veut pas être surpris au jour du Seigneur. Il faut qu'il se remplisse bien de cette vérité, qu'il n'y a po son âme aucune vie que par Jésus-Christ à qui nous devons être attachés; car Dieu n'a rien promis ni rien donné, en vertu de ses promesses, que par Jésus-Christ. Il n'y a nulle grâce, nul droit à l'héritage éternel, nulle espérance qu'en Jésus-Christ, il ne voit en nous que Jésus-Christ, il ne reçoit rien de nous que par Jésus-Christ. Il faut donc que ce soit son esprit qui anime toutes nos actions.

Il faut être dans une exacte attention, dans une vigilance continuelle sur nous, pour éviter les surprises de l'amour-propre dans tous nos mouvements, les vues d'intérêt, les retours sur nous-mêmes, les respects humains. Car, hélas ! que de vertus applaudies par les hommes seront rejetées du Seigneur! que d'actions éclatantes estimées du monde comme de l'or, qui ne paraîtront plus que comme de l'écume aux yeux du Seigneur!

De cette première attention que la vigilance nous inspire, on passe aisément à la seconde, qui consiste à ne se conduire que par les maximes de Jésus-Christ; car, quand on est rempli de son esprit, on n'a du goût que pour ce qui vient de lui; mais comme le monde propose aussi des maximes qu'il revêt d'une apparence de vérité, et qui d'ailleurs s'accordent fort bien avec le fond d'amour pour ce monde qui règne toujours en nous, il faut une attention et une exacte vigilance pour démêler la fausseté de ces maximes, pour nous renfermer dans les règles de la vérité, pour ne pas tomber dans cet écueil si ordinaire, qui consiste à se laisser surprendre aux apparences, sans examiner le fond des choses, et à prendre le faux pour le vrai. C'est ce qu'on évite lorsque, par une vigilance sage, éclairée, continuelle, on n'établit sa conduite que sur les maximes de Jésus-Christ.

Or c'est en se conduisant par elles qu'on retrace la vie du Sauveur du monde dans sa propre conduite, et c'est ce que j'appelle le fruit des bonnes œuvres. A cette vie inquiète, molle, voluptueuse, vaine, inutile, succède une vie tranquille, uniforme, soumise aux ordres de Dieu, sérieuse, simple, mortifiée, et telle enfin qu'on reconnaît dans toutes les actions du chrétien qui la mène, qu'il est véritablement revêtu de Jésus-Christ.

Ce ne sont pas là des idées ou des dévotions arbitraires, c'est le fond de la religion. Il ne faut pas s'imaginer qu'on soit obligé de sortir de l'état réglé où la Providence nous a mis, pour entrer dans ces pratiques. Il ne s'agit point de changer de condition, mais de conduite, pour éviter le malheur d'être surpris par le jour du Seigneur; car il n'y a point de condition à laquelle il n'ait donné des lois de sanctification, à laquelle il n'ait fourni des exemples excellents, à laquelle il n'accorde le secours de sa grâce, pour accomplir sa loi et pour suivre ses exemples, et à laquelle il ne promette enfin sa gloire pour récompense de l'avoir suivi.

Tâchons donc maintenant d'apprendre à ceux qui n'ont pas suivi ces règles, et qui

ont irrité le juge qui paraîtra dans ce dernier jour avec un appareil si terrible, les moyens d'éviter sa colère et de se le rendre favorable. C'est le sujet du second point.

SECONDE PARTIE.

Il ne faut que recourir aux expressions de l'Ecriture sainte pour comprendre combien sera terrible la venue de notre juge. *Qui pourra*, dit un prophète, *seulement penser au jour de son avénement, et qui en pourra soutenir la vue? Il sera comme le feu qui fond les métaux.*

Il s'avance à grands pas ce jour du Seigneur, est-il dit ailleurs, *où les plus puissants seront accablés de maux ; ce sera un jour de colère, un jour d'affliction et de misère, un jour où les villes fortes et les hautes tours trembleront au retentissement de la trompette. Je frapperai les hommes de plaies*, dit le Seigneur; *leur sang sera répandu sur la terre comme la poussière, et leurs corps morts foulés aux pieds comme du fumier. Tout leur or et leur argent ne pourra les délivrer au jour de la colère du Seigneur, et le feu dévorera toute la terre.* Alors il viendra pour juger, et tout sera terrible dans l'appareil qui l'accompagnera.

Avénement au reste qui ne doit pas uniquement s'entendre du jugement dernier et universel. Ce jour dépeint avec des couleurs si terribles, que Sophonie appelle *le jour du Seigneur*, ce jour qu'il dit être si proche, se rapporte aussi au jugement particulier qui sera rendu à la mort de chaque homme. En effet, mes frères, les yeux de ce juge redoutable lanceront alors une lumière qui pénétrera le fond de notre âme, et qui nous en découvrira toute la corruption. Tout nous est à présent caché : passions, fausses maximes qui règnent dans le monde, illusions, exemples, tout semble actuellement nous justifier; mais à son tribunal tout cela sera dissipé.

Maintenant tu ne le vois pas, pécheur, car cette vie est un temps de stupidité. Toutes nos connaissances sont sombres, obscures, languissantes, si on les compare à ce qu'elles seront au moment de notre mort. Mais à cette mort le rideau sera levé pour nous faire voir les choses telles qu'elles sont en elles-mêmes. Alors on verra toute l'étendue des devoirs d'un chrétien, toutes les importantes obligations d'un grand, tous les maux qu'on a faits, tout le bien qu'on a pu faire, tous les moyens de sanctification que Dieu nous a offerts en vain; cette multitude effroyable de péchés plus grands, plus énormes, plus scandaleux les uns que les autres, la fausseté de cette douleur qu'on prétend en avoir conçue, l'inutilité de cette pénitence qu'on croit en avoir faite, les fondements ruineux de cette déplorable tranquillité dans laquelle nous avons vécu. Maintenant nous ne voyons rien, nos passions répandent un nuage sur tous ces objets, de fausses maximes nous rassurent, les préventions nous aveuglent, l'exemple nous séduit, nous sommes entraînés par le torrent; et, comme ce malheureux peuple dont il est parlé dans la Sagesse, nous sommes tous liés par une même chaîne de ténèbres qui ne se rompra qu'à la mort. C'est alors, pécheur, que les lumières qui sortiront des yeux de ton juge porteront une clarté dans ton cœur qui t'en découvrira le terrible désordre et l'effroyable difformité; mais songes-tu que peut-être dans un moment une main souveraine va tirer le rideau qui te cache cet étrange spectacle? Ah! Seigneur, ouvrez-nous les yeux avant que la lumière qui sortira des vôtres ne nous confonde en nous pénétrant! Mes frères, pourrions-nous être assez attentifs aux approches de ce terrible jour, de ce jour, encore une fois, où notre juge paraîtra dans toute sa gloire et dans toute sa majesté, porté sur les nuées, et revêtu de toute sa puissance! Alors son indignation le portera partout où peut aller le ressentiment d'un Dieu méprisé. *Il sortira*, dit un prophète, *comme un guerrier invincible; il excitera sa colère comme un homme qui marche au combat; il haussera sa voix, il jettera des cris, il se rendra le maître de ses ennemis. Je me suis tu jusqu'à cette heure, je suis demeuré dans le silence; mais maintenant je me ferai entendre comme une femme qui est dans les douleurs de l'enfantement; je détruirai tout, j'abîmerai tout.*

Mais comprenez bien, mes frères, qu'un Dieu qui nous avertit si souvent et de tant de manières que nous serons surpris, est bien éloigné de vouloir nous surprendre; car telle est la conduite de Dieu à notre égard, sa bonté éclate dans les plus vives représentations de sa colère. Plus la description qu'il nous en fait est affreuse, plus elle nous prouve son amour, puisqu'il en retient les effets.

Que faut-il donc faire? Car enfin nous sommes pécheurs, et tout pécheur doit être puni. Ecoutez, mes frères, cette excellente et cette consolante doctrine de saint Augustin. Il y a deux manières, dit cet admirable docteur, de punir le péché, ou par la main de Dieu, ou par la main de l'homme même; et ce qui prouve cette seconde manière, c'est le soin que les prophètes ont pris de nous exciter à retourner à lui par la pénitence, et l'idée que la religion nous donne de cette pénitence, comme d'une vertu qui tient la place de la justice de Dieu. Que faut-il donc faire si nous voulons éviter la colère de notre juge, de ce juge irrité à la vérité contre nos crimes, mais porté naturellement à faire grâce au criminel? allons à lui. Mais comment? avec une disposition d'humiliation et de repentance, avec une disposition de privation et de retranchement, avec une disposition d'acceptation et d'adhérence : moyens uniques de fléchir sa juste colère.

Il faut donc une disposition d'humiliation et de repentance. Qui a conçu le péché? c'est la rébellion et la révolte. Soumettez donc votre volonté à celle de Dieu, et il n'y aura plus de péché; car prenez garde : qu'est-ce que Dieu hait en vous? Est-ce votre personne? non. Est-ce votre condition? non

encore ; l'une et l'autre est de lui, mais le péché est de vous. Séparez ce qui est de vous d'avec ce qui est de lui, et vous lui serez agréable.

Mais il faut que cette rébellion soit punie et châtiée dans son effet. Vous vous êtes mis par le péché en la place de Dieu-même ; rendez-lui le rang qu'il doit tenir dans votre cœur. Renoncez à votre volonté corrompue, entrez dans sa volonté par la pénitence. Faites donc ce que ferait sa justice. Quel a été l'effet de cette rébellion? l'usage déréglé de la créature contre l'ordre de Dieu : renoncez donc à tout amour déréglé. Quel doit donc être le châtiment que vous devez subir? c'est la privation des choses dont l'usage a été déréglé. Ce moyen est facile ; car qu'est-ce que Dieu vous demande? le sacrifice d'une partie des choses que la mort va vous enlever dans un moment : prévenons ce sacrifice forcé par un sacrifice volontaire. Vous serez bientôt dans la nécessité de perdre, malgré vous et sans fruit, ce qui peut vous former une couronne éternelle. Le feu va tout consumer dans un instant : oui, dans un instant tout va finir pour vous. Imaginez-vous que l'on vient vous dire : Un incendie va réduire en cendre tout ce que vous possédez ; vous et vos biens allez périr en même temps; il n'y a qu'un moyen de vous sauver, c'est d'en donner une partie. Que feriez-vous? Entrez donc dans cette disposition de privation, et sentez-en la nécessité. Mais si nous n'avons pas assez de courage, au moins laissons agir Dieu, et entrons dans une disposition d'acceptation et d'adhérence. J'entends par ces termes qu'il faut mettre à profit les privations que nous ne saurions éviter, et nous conformer à la volonté de celui qui les ordonne : dernier moyen de prévenir le courroux d'un juge irrité.

Quand le malade est d'accord avec le médecin, il est en voie de guérison. Il n'aurait pas de lui-même la force de se couper un bras, le médecin lui en fait sentir la nécessité; eh bien, il l'abandonne, et il sauve par là sa vie. Combien de privations avez-vous rendues inutiles, qui vous auraient servi si vous les aviez ménagées pour votre salut! Combien d'atteintes à vos biens, à votre honneur, à votre repos! Vous ne vous seriez jamais avisé de souffrir ces choses pour Dieu, il y aurait eu peut-être de l'indiscrétion à vous le conseiller. N'arrive-t-il pas tous les jours la perte d'un mari, d'un fils unique, mille autres accidents qui vous humilient, qui vous ruinent, qui vous déshonorent? Baissez la tête, adorez la main qui vous frappe. Ces pertes sont nécessaires, mais elles sont des moyens faciles, des moyens uniques d'apaiser votre juge. Il faut souffrir dans ce monde, quelque horreur que nous ayons des peines et des chagrins. Le temps passe, mon cher frère, les deux tiers de votre vie sont passés, le temps qui vous reste est bien court. L'éternité est effroyable pour ceux qui n'ont point apaisé leur juge. Elle commencera peut-être demain pour vous, cette longue, cette effrayante éternité. J'ai beau rejeter la pensée de la mort et du jugement, je ne puis les éviter, je tomberai dans les mains du Seigneur. Séparons-nous donc de ce qui nous a éloignés de lui. Recourons à lui comme à notre père, pour n'y pas être traînés comme à notre juge. Ayons recours à sa miséricorde, à sa grâce, à ses sacrements pour désarmer sa justice. Cherchons en un mot dans ses mêmes plaies un asile contre ses foudres.

Venez donc en moi, Seigneur Jésus! Juge souverain! Allumez-y le feu que vous êtes venu apporter sur la terre, afin qu'il consume et qu'il détruise dans mon cœur tout ce que le feu de votre justice y trouverait à détruire lors de votre dernier avénement, et afin qu'étant ainsi disposé j'attende avec impatience le jour de votre jugement, jour heureux qui me réunira à vous pour toute l'éternité. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE DEUXIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur le luxe.

Quid existis videre? hominem mollibus vestitum? Ecce qui mollibus vestiuntur, in domibus regum sunt.

Qui êtes-vous allés voir? Un homme vêtu avec luxe et avec mollesse? Vous savez que ceux qui s'habillent ainsi sont dans les maisons des rois (*Matth.*, XI, 8).

Ces paroles de l'Evangile nous découvrent une vérité dont peu de gens veulent se convaincre : c'est, mes frères, que le luxe des habits, que l'amour des vaines superfluités dans les choses qui sont à l'usage des hommes, est un grand péché pour des chrétiens. *Qui êtes-vous allés voir dans le désert? Est-ce un homme vêtu avec luxe et avec mollesse?* Le Sauveur du monde veut, il est vrai, autoriser par là la prédication de Jean, mais il veut en même temps condamner le luxe des chrétiens, dit saint Grégoire ; car si ce luxe n'était pas un péché, Jésus-Christ ne donnerait pas des louanges à la vertu contraire dans la personne de son précurseur.

Vous savez que ceux qui s'habillent de cette sorte, continue l'Evangile, *sont dans les palais des rois.* Paroles qu'il n'ajoute pas, dit saint Grégoire, pour autoriser le luxe dans la personne des grands, mais pour nous apprendre que ceux qui tombent dans le luxe quittent Jésus-Christ pour embrasser le parti du monde.

Qu'on ne s'imagine donc pas que l'amour du luxe et des superfluités que la vanité autorise puisse être sans péché ; ce serait se livrer à une illusion grossière, que je veux combattre dans ce discours, où j'ai dessein de vous faire voir l'opposition du luxe à l'esprit du christianisme; et afin que nous puissions donner plus d'atteinte à cet ennemi déclaré de l'Evangile et des vertus évangéliques, nous attaquerons les raisons que les hommes allèguent pour le défendre, et nous en ferons voir la faiblesse.

Cette matière au reste est trop importante pour devoir la traiter légèrement, et trop vaste pour pouvoir la renfermer dans les justes bornes d'un seul discours. Nous nous attacherons donc dans celui-ci à faire voir l'opposition du luxe à l'esprit du christia-

nisme; et dans le discours suivant nous achèverons cette matière. Demandons l'assistance du Saint-Esprit. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

On ne peut avoir l'esprit du christianisme sans posséder trois vertus que le luxe détruit entièrement : l'humilité, la pénitence et la miséricorde. L'humilité est le premier caractère de l'esprit du christianisme; car nous ne pouvons pas être chrétiens que nous ne soyons les imitateurs d'un Dieu anéanti. La pénitence est le second caractère de cet esprit; car nous ne pouvons arriver à la gloire destinée aux chrétiens, qu'en marchant par la voie que le Sauveur nous a tracée. Enfin la miséricorde est le troisième caractère de cet esprit; car le Dieu qui nous a ouvert le ciel par son humilité, et qui nous en a tracé le chemin par ses souffrances, nous a recommandé d'aimer comme nous-mêmes ceux à qui il nous a unis dans un même esprit et qui marchent dans le même chemin. La reconnaissance même que nous devons à Jésus-Christ de nous avoir réconciliés en nous mettant dans son propre corps, exige de nous de vivre dans la charité avec tous nos frères, et de les porter dans notre cœur, selon ce que dit l'Apôtre : *Faites régner dans vos cœurs la paix de Jésus-Christ à laquelle vous avez été appelés,comme ne faisant tous qu'un corps.*

Or, mes frères, 1° le luxe nourrit l'orgueil dans l'âme du chrétien, et d'un enfant de Dieu qui doit être humble, il en fait un superbe; 2° le luxe fait rejeter la pénitence, et d'un aspirant à la gloire qui doit être pénitent, il en fait un voluptueux; 3° le luxe anéantit et exclut la miséricorde, et d'un membre de Jésus-Christ qui doit être tendre et compatissant, il en fait un inhumain. C'est par ces trois réflexions qui feront toute la matière de ce discours que je veux vous convaincre de l'étrange opposition qu'il y a entre l'amour du luxe et l'esprit du christianisme.

Je commence par le premier effet du luxe, qui est l'opposition qu'il a avec l'humilité, et j'expose d'abord la nature de cette vertu,que saint Augustin appelle le caractère et le partage des chrétiens, par laquelle, dit-il, nous devenons les enfants de la promesse, et qu'il regarde comme ce qu'il y a de plus important à observer dans la religion chrétienne. Nous disons donc, avec saint Bernard, que l'humilité est une vertu qui fait que l'homme, en se regardant par les yeux de la foi et par la véritable connaissance de ce qu'il est, n'a que du mépris pour lui-même.

C'est, mes frères, la véritable situation du cœur d'un chrétien : il faut que, dans quelque état de grandeur et d'élévation où il puisse se trouver, il n'ait que du mépris pour lui-même. Or, selon cette idée, je dis que l'amour du luxe est une marque certaine que l'humilité n'est pas dans notre cœur, et j'ajoute que s'il y avait en nous quelque disposition à cette vertu, le luxe la détruirait entièrement. L'orgueil enfante le luxe, voilà son origine. Le luxe nourrit l'orgueil, voilà son effet. Jugez de là s'il n'est pas opposé à l'humilité. Oui, mes frères, c'est l'orgueil qui enfante le luxe, et partout où je le vois, je le regarde comme une marque certaine qu'il n'y a point d'humilité dans le cœur qui l'aime. En voici la preuve.

Qu'entendons-nous par le luxe, et qu'est-ce que le luxe? C'est une invention de l'amour-propre par laquelle un homme plein d'orgueil se cache à lui-même ce qu'il est et montre aux autres ce qu'il n'est point; c'est l'art de se donner pour ce que l'on n'est point, par l'éclat, le faste, la magnificence dans les équipages, dans les meubles, dans les habits; et ne vous y trompez pas, chacun dans son état et par rapport à ses facultés peut être atteint de ce vice. Ce qui serait effectivement d'un usage modeste et humble pour une personne de qualité est un vrai luxe pour une personne médiocre. Il ne s'agit que d'être attaché quelquefois à ce qui ne paraît presque rien en soi, à un diamant, à un collier, à des ornements sur un habit, enfin à tout ce qui excède sa condition. Car, mes frères, c'est le cœur et les affections qu'on regarde dans le chrétien, et il importe peu à quoi le cœur soit attaché, si cette attache le sépare de Dieu : de même qu'il est indifférent par où l'homme se cache sa misère, s'il se perd de vue et qu'il s'élève. Or il est certain que c'est le désir de s'agrandir et de se dérober à soi-même la vue de sa petitesse; c'est le dessein d'éblouir les yeux des autres pour les empêcher de nous voir tels que nous sommes, qui nous fait ajouter à notre état ce qui n'en est point. Il n'y a presque personne qui soit content de ce qu'il est, et qui, dans le désir que l'orgueil et l'amour-propre lui inspirent d'être ce qu'il n'est point, ne veuille faire croire aux autres qu'il est déjà ce qu'il désire d'être. Ainsi un grand seigneur veut passer pour plus riche qu'il n'est, ou aller de pair avec un plus grand seigneur que lui : il ajoute par le faste à ce qu'il est, et, voulant égaler celui qui est au-dessus de lui par l'éclat, s'il ne le peut par la qualité, il se jette dans des dépenses qui éblouissent le monde et qui le ruinent. Une personne d'une condition médiocre veut passer pour plus qu'elle n'est par son état : son orgueil ne peut souffrir qu'on la reconnaisse d'une condition inférieure. Une femme d'un ordre médiocre se met comme les femmes d'un ordre plus élevé : elle fait des dépenses sur elle et dans ses meubles qui excèdent son état, et nous ne pouvons plus distinguer la femme d'un magistrat et d'un grand officier, d'avec celle d'un artisan aisé et d'un riche négociant. Comment voulez-vous donc que je croie que cette personne aime ce qu'il y a de bas et d'humble dans l'état où Dieu l'a mise? Or chacun doit aimer ce qu'il y a de vil et d'abject dans son état; c'est là, selon saint Ambroise, une partie de notre pénitence, et un des devoirs de notre soumission aux ordres de Dieu sur nous.

Comment voulez-vous que je croie que cette personne connaît son néant et qu'elle n'a que du mépris pour elle-même, ce qui est proprement ce qu'on appelle humilité,

quand je vois que, travaillant à se cacher à elle-même ce qu'elle est par l'ordre de Dieu, elle fait tous ses efforts pour montrer aux autres ce qu'elle n'est point? Je sais, mes frères, que vous prétendez que tout cela se fait sans amour pour les choses que je condamne, mais par de certains égards de bienséance ; qu'on sait fort bien ce qu'on est, mais qu'on le fait pour éviter certaines distinctions désagréables dans le monde, que les gens même d'une piété réglée doivent fuir, et qu'ainsi on aime l'humilité comme un chrétien la doit aimer, quoiqu'on garde au dehors certaines mesures qu'une conduite sage permet de suivre. Mes frères, ne nous abusons point par cette fausse raison : ne confondons point les sentiments de l'esprit avec les affections du cœur ; car souvent nous avons l'estime des vertus sans en avoir l'amour, et elles sont quelquefois dans notre esprit sans être dans notre cœur. Ce que j'avance ici se peut trouver dans toutes les vertus ; mais encore plus à l'égard de celle-ci. Comment démêlerai-je donc dans l'homme le sentiment d'avec l'affection, et l'estime d'avec l'amour? Ce sera par la conduite, car ce n'est pas l'esprit seul qui la règle, c'est le cœur : nous n'agissons pas par notre estime, mais par notre amour. Nous avons tous de l'estime pour la vertu, il n'y a rien en nous qui s'oppose à cette estime ; il n'en est pas de même pour l'amour. Il n'en coûte rien pour estimer, l'estime n'est pas contraire à nos passions, elle ne contrarie point les affections du cœur ; mais l'amour est bien différent, il faut agir, il emporte avec lui la pratique de la vertu que l'on aime.

Ainsi, mes frères, je reconnaîtrai qu'une personne élevée par sa naissance est humble dans sa grandeur et qu'elle conserve cette humilité lorsque, la nécessité indispensable de son état l'obligeant de paraître dans une magnificence qui lui convient, elle gémit comme Esther, et qu'elle dit comme cette sainte reine : *Vous savez, mon Dieu, combien j'ai en horreur toutes les marques d'honneur, de grandeur et de gloire que je porte aux jours que je suis obligée de paraître aux yeux des hommes* ce que je suis.

Je reconnaîtrai dans un grand seigneur et dans une femme de la première qualité, que ce gémissement est sincère, et qu'il part d'une aversion véritable qu'on a de tout ce faste et de toute cette distinction qui convient si peu à un chrétien, et qui l'afflige toujours quand il est humble, lorsque, vivant ordinairement d'une façon simple et modeste, la magnificence de son état ne paraît que dans des rencontres extraordinaires. Ainsi saint Louis, nous dit son histoire, était modeste et ennemi du luxe dans son particulier, mais pompeux et superbe dans les cérémonies publiques.

Ceci doit donc servir de règle aux grands seigneurs et à ceux qui sont dans des postes éminents, pour connaître la situation de leur cœur, et pour accorder les obligations du christianisme avec les obligations de leur dignité ; mais à l'égard des particuliers qui n'ont point toutes ces considérations à alléguer, ce ne peut être que l'envie de paraître ce qu'ils ne sont point qui leur fait rechercher l'éclat et la magnificence dont leur état est capable ; et c'est là le caractère d'un pur orgueil enraciné dans le cœur qui en chasse l'humilité et qui efface le caractère de chrétien.

Cet orgueil secret produit le luxe extérieur, et comme il est enraciné dans le cœur, on tient à ce luxe d'une manière forte et violente, quoique imperceptible. On se croit autorisé par la coutume, on croit que ce n'est qu'un certain esprit de bienséance qui nous y attache faiblement ; et en effet, tant qu'on ne nous contrarie point dans notre usage, et qu'on laisse notre orgueil en repos, nous ne ressentons point notre attachement ; mais vient-on nous parler de retranchement, c'est alors que l'orgueil se réveille et que l'attache se fait sentir. On s'élève contre les règles de l'Evangile qu'on nous allègue pour autoriser le retranchement qu'on propose ; on méprise l'exemple des saints, on ne veut point jeter les yeux sur les obligations essentielles du christianisme, qu'on soutient n'être point blessé par cet usage ; et, par un aveuglement qui est la juste punition de l'orgueil, on aime mieux risquer son salut pour conserver ce qui flatte cet orgueil, en suivant des voies incertaines, que d'assurer son salut et d'exposer ce que nous aimons en suivant les voies les plus sûres de la religion et les règles de l'Ecriture. Voilà l'effet de l'orgueil qui se fortifie dans le luxe ; car le luxe nourrit l'orgueil. Pourquoi pensez-vous que cette illustre reine dont je viens de parler regarda avec tant d'horreur toutes les marques de sa grandeur et de sa gloire ? pourquoi pensez-vous que le saint roi dont j'ai rapporté l'exemple usait si rarement de ces marques éclatantes de sa dignité ? c'est qu'ils craignaient que l'usage de ces choses ne leur fît perdre la vue de leur misère et ne leur inspirât de l'orgueil. Ils étaient pleins de cet avertissement si sage de l'Ecclésiaste : *Ne vous glorifiez point de vos vêtements.* Ils savaient, mes très-chers frères, que l'éclat des habits et la pompe qui accompagnent les dignités, même les plus saintes, sont toujours dangereuses à l'humilité ; que c'est comme la pâture de cette inclination superbe qui est dans notre cœur, et qu'enfin le luxe qui est produit par l'orgueil nourrit l'orgueil à son tour. Quelques raisons que vous apportiez pour justifier le luxe, le faste et la magnificence excitent une secrète élévation dans le cœur. On est plus fier quand on est plus orné, on se sait bon gré, on veut être regardé, on souffre avec plus de peine même d'être poussé dans une église où on ne doit venir que pour s'humilier devant Dieu ; enfin chacun dans son état est plus enflé, quand il est vêtu pompeusement. Il n'en faudrait pas davantage pour faire abhorrer le luxe à un homme qui penserait à son salut. Je ne puis être sauvé sans être chrétien, je ne puis être chrétien sans être humble ; car les chrétiens sont les enfants de Dieu, et le caractère des enfants de Dieu c'est

l'humilité : au contraire, le caractère des enfants du démon, c'est l'orgueil ; il faut donc que je rejette tout ce qui procède de l'orgueil, tout ce qui peut le nourrir et le fortifier, tout ce qui en a la simple apparence. Il faut que j'aie une sincère aversion pour tout ce qui est du monde, pour tout ce qui peut être produit par l'estime de moi-même, pour tout ce qui peut entretenir cette estime, qui est le caractère des enfants du prince du monde et de ceux qui vivent par son esprit. Ainsi parle un homme qui pense sérieusement à faire son salut : il plaint les insensés qui ne veulent pas voir les désordres du luxe, et il s'en retire sagement, de peur qu'il ne lui inspire la mollesse si contraire à l'esprit du christianisme et si inséparable du luxe : et c'est là le second effet et le second degré de l'opposition du luxe au véritable esprit du chrétien.

Personne en effet ne peut nier que l'esprit du christianisme ne soit un esprit de pénitence. Il ne faut que considérer qui en est l'instituteur, ce qu'il s'est proposé en le formant, qui sont ceux qu'il y a appelés, quelles sont les lois qu'il leur a données. L'instituteur du christianisme, c'est Jésus-Christ, un Dieu fait homme, et livré par son amour pour nous aux souffrances et à la mort. La fin qu'il s'est proposée en formant le christianisme a été d'ouvrir un chemin aux hommes pour retourner à la gloire qu'ils avaient perdue par leurs péchés, et qu'il a acquise pour eux par sa mort. Ceux qu'il reçoit dans le christianisme, ce sont des hommes rebelles et ennemis de Dieu, exclus de la gloire, dignes de la mort éternelle, qu'il purifie de leurs péchés, qu'il réconcilie avec son Père, et qu'il remet dans le chemin de la vie éternelle. La condition qui leur est imposée, c'est de suivre l'exemple qu'il leur a donné, et de garder les règles qu'il leur a prescrites, qui sont de renoncer à soi-même, de porter sa croix et de le suivre.

Tout cela nous fait voir que l'esprit du christianisme ne peut être qu'un esprit de pénitence, puisque le chrétien qui y est formé est un pécheur qui vient recevoir les moyens qu'un Dieu souffrant lui a donnés pour se purifier de ses crimes et pour se rendre digne de la gloire, en prenant part lui-même à ses souffrances, et en suivant le chemin qu'il lui a tracé et les règles qu'il lui a prescrites. De là, mes frères, sont venues toutes ces belles expressions des saints Pères, pour nous donner de grandes idées de cet esprit, et que je réunis dans cette seule expression du concile de Trente : *Toute la vie chrétienne doit être une vie de pénitence*. Or le luxe est opposé à la pénitence, et il détruit le second caractère de l'esprit chrétien.

Pour vous le faire voir, il n'y a qu'à considérer la pénitence, dans ce qui regarde le cœur, où réside l'essence et l'âme de cette vertu, qui consiste dans le changement du cœur, dans son brisement, dans son anéantissement devant Dieu, comme parle l'Ecriture. Pour ce qui regarde le corps qui reçoit les ordres du cœur contrit et pénitent, comme il a servi d'instrument au péché, il doit aussi participer à la pénitence. Or, mes frères, la première et la plus importante partie de la pénitence est détruite par le luxe, et cela par l'opposition qu'il a avec l'humilité ; car comme l'humilité est l'âme de la pénitence, il ne peut y avoir de pénitence véritable, sincère et de cœur, où il n'y a point d'humilité. C'était autrefois une coutume ordinaire de témoigner sa douleur en déchirant ses habits : on en voit mille exemples dans l'Ecriture. Job déchire ses habits dans la douleur que lui cause la perte de ses enfants. Jacob en fait autant ayant reconnu la robe de son fils Joseph. Dans presque tous les exemples que l'Ecriture nous rapporte de grandes pénitences, elle nous dit que ceux qui s'y sont soumis ont commencé par déchirer leurs habits, par rejeter tous leurs ajustements, par se revêtir de sacs et couvrir leurs têtes de cendres. Les Ninivites crurent à la parole de Dieu, et ils se couvrirent de sacs, depuis le plus grand jusqu'au plus petit ; le roi même se leva de son trône, quitta son vêtement royal, se couvrit d'un sac et s'assit sur la cendre. Mais tenons-nous-en à ce qui se passe dans ce siècle de corruption ; on n'ose pas encore aujourd'hui se présenter à la pénitence dans la magnificence et dans le luxe ; on n'apporte point au tribunal ses ajustements et ses parures, on sent bien l'opposition qu'il y a entre tout cela et la disposition d'un vrai pénitent. On prend un habit qui a quelque rapport avec l'action qu'on va faire ; on met quelque proportion entre son vêtement et ses paroles, au moins afin de s'abuser soi-même et de tromper celui qui ne voit pas le cœur.

Mes frères, tout doit être vrai dans un chrétien : ses paroles ne doivent pas démentir son cœur, ses habits et sa conduite ne doivent point être contraires à ses paroles, mais leur conformité mutuelle doit durer toujours : ce n'est pas une cérémonie d'un instant, l'amour de la simplicité ne doit jamais quitter un cœur qui est à Dieu. Si vous ne quittez donc votre luxe que pour approcher des sacrements, il n'y a point de pénitence intérieure, car il n'y a point de pénitence intérieure et véritable dans un cœur où règne l'amour du luxe, puisqu'on quitte le luxe et le faste sans les abandonner. On les laisse un moment pour les venir reprendre ; ainsi il n'y a point de changement de cœur, et par conséquent point de pénitence. On fait croire aux autres que l'on condamne ce qu'on aime, et l'on reprend bientôt après ce que l'on n'a point condamné réellement.

C'est ainsi, ô mon Dieu ! que se passe la vie des chrétiens, dans laquelle le luxe anéantit entièrement toutes les traces de la pénitence, et où nous ne voyons aucun vestige ni aucune marque de ce caractère de l'esprit chrétien ! Nous ne voyons plus qu'une mollesse universelle et générale qui sort du luxe comme de sa source malheureuse, et qui s'est répandue sur toutes les actions et sur tous les mouvements des chrétiens. Celui

des habits a attiré celui des équipages ; car quand on s'est vu vêtu si proprement et avec tant de magnificence, on a voulu que tout se ressemblât, ou au moins on s'est aisément persuadé qu'il n'y avait pas d'apparence d'exposer des habits si précieux. On a donc cessé de marcher à pied, on s'est épargné cette fatigue, et on est devenu paresseux, lâche, sans force et sans vigueur : de là ces meubles riches et brillants, ces maisons magnifiques et superbes, soit à la ville, soit à la campagne. La commodité des équipages a rendu ces maisons de campagne nécessaires ; ces maisons qu'on a embellies pour le plaisir ont attiré les parties de divertissements, des fêtes, des repas dans lesquels on s'est piqué de joindre la délicatesse avec l'abondance et la propreté. Par ces repas on s'est accoutumé à la bonne chère ; et plus l'habitude a rendu tout cela nécessaire, plus la mollesse s'est débordée d'une manière si déplorable, qu'on ne reconnaît plus le christianisme, et que la pénitence, qui est un des caractères de son esprit, n'y est plus connue que de nom. Mon Dieu, quelle situation pour un homme plongé dans tout ce que je viens de dire, et qui peut-être sera mort dans huit jours !

Le second effet du luxe est donc l'opposition qu'il a avec l'esprit du christianisme ; nous allons exposer dans la dernière partie de ce discours son troisième effet, en vous montrant qu'il anéantit la miséricorde.

SECONDE PARTIE.

Je ne m'arrêterai point à vous dire que nous devons aimer le prochain, et que l'esprit du christianisme qui nous unit à nos frères pour ne faire qu'un corps avec eux sous Jésus-Christ qui en est le chef, ne peut subsister en nous que nous ne soyons pleins de tendresse, de sensibilité, de miséricorde et de charité pour eux. Ils doivent être en nous, et nous devons être en eux, si nous sommes en Jésus-Christ qui nous commande d'aimer nos frères comme nous-mêmes. Nous devons être dans le prochain par l'intérêt que la charité nous fait prendre dans ses besoins ; et il doit être en nous par le droit que la même charité lui donne sur nos facultés.

Il faut supposer ces grands principes de la religion dont tout le monde convient ; mais il ne faut pas passer légèrement sur le renversement de ces mêmes principes, qui provient de la négligence pour les pratiques qu'on ne croit point criminelles, quoique elles renversent tout. Tel est le luxe et l'amour des superfluités vaines et déréglées qui étouffent la miséricorde et la tendresse dans le cœur des hommes, et qui d'un chrétien dont un des devoirs principaux est d'être sensible aux misères de ses frères qui sont membres d'un même corps que lui, fait un impitoyable et un inhumain.

Pour vous prouver ce que j'avance ici, il faut établir ce principe que l'amour que nous devons avoir pour le prochain ne doit pas être un amour stérile ; car le Sauveur, qui nous a commandé de nous aimer les uns les autres, s'est proposé lui-même pour exemple : *Vous vous aimerez*, dit-il, *comme je vous ai aimés.*

Or nous savons bien que son amour pour nous n'a pas été stérile. Il ne faut donc pas que le nôtre pour nos frères le soit, pour qu'il puisse être semblable au sien ; et d'ailleurs il est impossible qu'un amour véritable soit oisif et sans action.

Saint Augustin nous marque ce que nous devons à nos frères par le titre de l'amour qui nous unit à eux. Il y a en eux, dit ce saint docteur, une âme et un corps ; nous sommes redevables à l'un et à l'autre, et la charité nous oblige de faire du bien à tous les deux. Ce que je dois à son corps, c'est sa santé, c'est-à-dire tout ce qui peut contribuer à sa conservation, et subvenir à ses nécessités. Je dois à son âme ce qui peut contribuer à son innocence et à éloigner les occasions du péché. Si je vous fais donc voir, mes frères, que le luxe est un piége tendu à l'innocence du prochain, et que par là vous lui donnez mille occasions de pécher, si d'ailleurs je vous montre que c'est un obstacle à la compassion et à la miséricorde que vous lui devez, et que par là vous le livrez à la pauvreté et à la misère, sans en être touchés, n'aurai-je pas raison de conclure que le luxe étouffe l'amour du prochain, et qu'il rend les chrétiens doublement inhumains à l'égard de leurs frères.

Je laisse là l'oisiveté, les injustices, la vanité, les rapines, l'avarice, l'impureté et mille autres crimes dont il est la source, et qui ont obligé saint Chrysostome à dire aux femmes, contre la vanité et le luxe desquelles il prêchait, qu'il le regardait en elles comme une peste publique qui tue non les corps mais les âmes, et dont on peut dire qu'il tue tous les deux ; c'est aussi comme en parle saint Cyprien ; mais je m'attache uniquement au scandale que le luxe donne, luxe par lequel la charité dont il s'agit est ruinée entièrement ; car peut-on l'attaquer plus cruellement, qu'en insinuant dans l'âme un poison qui la tue ?

N'est-ce pas ce que font les personnes mondaines à qui l'amour du luxe et de la vanité fait inventer de nouvelles modes d'habits, d'airs, d'ajustements, de manières de se mettre que les autres veulent suivre ; car celles qui sont à peu près du même rang brûlent du désir d'être aussi parées que les autres, et ensuite, dit saint Thomas, elles s'arment contre leurs maris, et les tourmentent jusqu'à ce qu'ils les aient satisfaites. N'en voyons-nous pas même qui, dans des conditions médiocres et beaucoup au-dessous de celles du premier rang, voulant faire des dépenses qui ne leur conviennent point, et auxquelles le bien des plus riches maisons ne suffirait pas, contraignent en quelque sorte leurs maris par leur mauvaise conduite à chercher dans l'oppression des pauvres de quoi fournir à leur vanité ?

On va quelquefois plus loin, dit saint Chrysostome, et même jusqu'à acheter de la perte

de son honneur ce qui doit servir à satisfaire sa vanité criminelle. Ce désordre et ce scandale ne finit pas là, il passe jusqu'aux gens de l'état le plus médiocre, et ceux qu'il ne saurait corrompre en leur inspirant l'amour du luxe, il attaque leur innocence en les appliquant à l'entretenir. C'est une belle réflexion de saint Chrysostome : il se plaint que le luxe a corrompu les arts les plus simples, les plus nécessaires et les plus innocents, tels que sont ceux qui regardent uniquement les nécessités de la vie ou qui y ont quelque rapport.

En effet y a-t-il rien de plus innocent que de bâtir des maisons? C'est une chose nécessaire à la vie, il faut être logé; mais le luxe a corrompu cet art. On ne bâtit point des maisons pour la seule nécessité; on n'en fait point qu'on n'y ajoute mille ornements superflus. De même y a-t-il rien de plus nécessaire que de faire des étoffes et des habits? car il faut être vêtu, mais, dit saint Chrysostome, *l'art de la draperie consiste à faire des étoffes d'usage et de service, et non pas à en faire de si fines qu'elles ressemblent à des toiles d'araignée.*

L'art de vêtir les hommes consiste à tailler les habits d'une manière propre à couvrir le corps pour le garantir des injures du temps et pour ménager la pudeur de l'âme; mais il ne consiste pas à chercher uniquement des agréments dans les marques de notre confusion, et à trouver des moyens d'attenter à la pudeur dans ce qui n'a été inventé que pour la conserver. Les arts, qui d'eux-mêmes sont fort innocents, sont donc devenus criminels en partie par la corruption du luxe, et votre vanité les a rendus dangereux à ceux qui les exerçaient avec simplicité. Car pour vous satisfaire on passe toutes les bornes de la nécessité, afin d'atteindre à l'excès de la propreté et de la politesse; et corrompant ainsi l'innocence de leur première institution, on a joint un artifice superflu et mauvais à un art qui de lui-même était bon et nécessaire. De là saint Chrysostome conclut qu'on doit souvent ôter à ce travail le nom d'art, pour le mettre au nombre des occupations superflues; ce qui fait que ceux qui se trouvent dans ces sortes de professions, et qui ont la crainte de Dieu, embarrassent très-souvent ceux qu'ils consultent, et qui veulent garder quelque exactitude. D'un côté le fond de leur profession est bon et nécessaire; mais d'un autre côté ils ne peuvent presque plus l'exercer dans l'état où vous avez mis les choses, sans employer toute leur adresse pour contribuer au luxe et à la mollesse. Je ne doute pas, continue ce saint docteur, que plusieurs de ceux qui m'entendent ne méprisent ce que je dis, ou qu'ils ne m'accusent de bassesse, croyant que je m'arrête à de trop petites choses (car ce grand homme était descendu jusqu'à parler du luxe des souliers, qu'on brodait alors avec beaucoup de soin); mais je leur déclare, dit-il, que cela ne m'empêchera pas de m'étendre sur cette matière : la cause de tous les maux est qu'on néglige les péchés parce qu'on les croit petits.

Rapportez en effet, mes frères, cette conduite à vos obligations, et vous trouverez que le précepte d'aimer le prochain vous engage à contribuer à son salut et à l'éloigner des occasions du péché, comme nous l'avons marqué avec saint Augustin. Par votre conduite vous contraignez ceux qui dépendent de vous, ou que vous employez, à travailler à des ouvrages qui ne respirent que le luxe et la vanité, et qui ne peuvent servir qu'à vous perdre ou à perdre les autres. Vous devenez l'occasion de ce que les autres s'instruisent à y réussir, vous corrompez vos égaux par votre exemple; en un mot vous êtes un sujet de scandale, et pour ceux qui vous voient, et pour ceux qui travaillent pour vous.

Mais que ne pourrais-je pas vous dire sur les obstacles que votre luxe forme à la compassion et à la miséricorde que vous devez au pauvre dans ses besoins? Car vous livrez les pauvres à la misère et quelquefois au désespoir, en leur refusant le superflu de vos biens, sur lequel Dieu a assigné leur subsistance, et que vous consumez cruellement en superfluités criminelles. Vous voyez tranquillement Jésus-Christ au milieu de vous qui n'a pas de pain, qui est nu, qui est chargé de fers. De quelles foudres n'êtes-vous pas dignes de le négliger ainsi, lorsqu'il manque de ce qui lui est le plus nécessaire, et cela pour employer l'argent dont il devrait être nourri, à des choses non-seulement inutiles, mais qui très-souvent ne servent qu'au péché!

Considérez tous ces pauvres qui vous environnent; votre magnificence les irrite, dans la faim qui les presse et qui les dévore. Leur nudité crie vengeance contre ces vêtements superbes et cet appareil qui pourra un jour vous coûter bien cher. Que doivent attendre de la justice de Dieu ceux qui joignent l'injustice à la dureté, et qui ont fait eux-mêmes une autre espèce de pauvres qu'ils ne veulent point soulager, et dont ils sacrifient le bien, l'honneur et le repos à leur luxe et à leur vanité? Je veux dire ceux qui empruntent et qui ne payent pas, qui ruinent ceux qui leur prêtent, et qui, au lieu de retrancher non-seulement le superflu, mais même le nécessaire pour satisfaire leurs créanciers, cherchent à en tromper d'autres par de nouveaux emprunts, et ne s'occupent qu'à grossir le nombre des misérables qu'ils abîment et qu'ils voient périr sans pitié.

Faites réflexion sur ces importantes vérités, mes très-chers frères. Que peut devenir un chrétien sans humilité, sans pénitence, sans miséricorde? Que peut devenir un homme qui fait voir par toute sa conduite qu'il n'a que la vanité dans l'esprit, la mollesse dans le cœur et la dureté dans l'âme? Il ne doit attendre assurément aucune miséricorde de Dieu, puisqu'il a effacé en lui tous les caractères de son esprit.

Songez donc à racheter vos péchés par la miséricorde ; nous vous ferons voir dans le premier discours que toutes les raisons que vous pouvez alléguer pour vous dispenser de la faire et pour soutenir votre luxe, sont frivoles. Dieu nous fasse la grâce de vous en persuader efficacement. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

Tu quis es?
Qui êtes-vous (*Joan.*, I, 19)?

Le luxe des hommes et leur ambition nous donnent lieu de faire cette demande à tout le monde. On est aujourd'hui dans un si étrange dérèglement, que, n'y ayant presque plus de différence dans les conditions par les dehors, on est obligé de demander aux personnes que l'on rencontre pour les connaître : dites-nous donc *qui vous êtes?*

Je veux vous parler aujourd'hui, mes frères, de ce désordre qui renverse toute l'économie que la prudence a voulu établir dans le monde, et qui dérange tous les desseins que Dieu a formés pour la conduite des hommes : nous vous avons fait voir dans le discours précédent que le luxe était opposé à l'esprit du christianisme ; il faut combattre aujourd'hui les raisons que les hommes emploient pour le défendre, et vous en découvrir la faiblesse et la fausseté. Je les réduis à quatre principales. La première, c'est la coutume qui a mis les choses sur un certain pied d'où on ne peut plus descendre sans passer pour singulier. La seconde, c'est la bienséance de l'état qui engage à de certaines choses qu'on ne peut quitter sans la blesser. La troisième, c'est qu'on a une certaine prudence, dont on se sait bon gré, qui règle les dépenses sur le pied des fonds, et avec laquelle on dépense ce que l'on veut envers le prochain, parce qu'on ne viole pas l'équité envers ses parents, puisqu'on ne dissipe pas son fonds et qu'on n'emprunte point. La quatrième, c'est l'utilité publique dans ces dépenses, qui fournissent des moyens de vivre à mille misérables qui périraient absolument sans cette ressource.

Voilà, si je ne me trompe, les principales raisons que les hommes allèguent pour soutenir leur conduite, et défendre le luxe contre les règles de l'Evangile. Chaque partie de ce discours contiendra la réfutation de deux de ces prétextes. Examinons-les, après avoir demandé l'assistance du ciel. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Vous me dites donc, mes frères, que la coutume a mis les choses sur un certain pied d'où on ne peut plus descendre; car enfin pour vivre dans le monde il faut vivre selon le monde, autrement on se rendra extraordinaire; et sur cela vous êtes en repos. Vous croyez que ce n'est pas vivre mal que de suivre l'exemple de ceux avec qui vous vivez, et vous demeurez en assurance sur la coutume que vous alléguez. Examinons la solidité de ce motif; mais d'abord établissons ce principe que la coutume ne peut jamais prescrire contre la loi de Dieu. Quand tous les hommes de la terre s'accorderaient à établir des coutumes et des pratiques contre cette loi, ils seraient tous également coupables selon les règles de la loi éternelle et immuable, dit saint Augustin. La loi éternelle de Dieu, c'est la verge d'Aaron qui dévore toutes celles des magiciens de Pharaon. Il ne faut donc pas s'imaginer que l'on puisse dire avec raison en toute occasion : On a toujours vécu de cette manière; il ne faut alléguer ni le crédit, ni l'autorité, ni le rang des personnes ; il ne suffit pas de dire, encore une fois : On vit ainsi dans le monde. Si ce que vous entreprenez de défendre se trouve contraire à la loi, c'est en vain que vous prétendez le justifier ; car vous ne pouvez pas nier que les coutumes, quelles qu'elles puissent être, ne peuvent donner aucune atteinte à la loi de Dieu et aux règles de l'Evangile.

Il est vrai que la coutume a force de loi parmi les hommes, soit pour en abroger quelques-unes, soit pour en établir d'autres; ce qui ne peut arriver que par rapport aux pratiques indifférentes en elles-mêmes. Mais lorsque les coutumes que les peuples établissent sont contraires à la loi de Dieu ou qu'elles nous en éloignent, il faut, dit saint Augustin, suivre le jugement de la vérité, et non pas les préjugés de la coutume. Or il est constant que le luxe, qu'on prétend soutenir par l'autorité de la coutume, est une source déplorable de toutes sortes de désordres, d'où coule dans le monde une multitude de péchés énormes qui passent pour légers, ou même qui ne passent plus pour des péchés, parce qu'ils sont couverts du prétexte spécieux de la coutume. Nous nous trouvons dans un temps si malheureux, que nous n'avons plus en horreur que les péchés extraordinaires, et nous ne considérons plus ceux qui sont communs, quoique le Fils de Dieu ait répandu son sang pour les laver, et qu'ils ferment l'entrée du royaume céleste à ceux qui les commettent. Nous vous les montrerons, mes frères, ces péchés dans la seconde partie de ce discours, en vous découvrant les désordres du luxe, et en tâchant de vous faire sentir la force et la solidité des raisons de l'Evangile et des principes de la religion qui le condamnent; mais arrêtons-nous plus longtemps à examiner ce que c'est que cette coutume que vous alléguez pour votre défense, et voyons s'il y a quelque sorte d'assurance à vous conduire sur cette autorité.

Qu'est-ce donc en effet que la coutume ? Ce n'est qu'une suite et une continuation des mêmes actions, lesquelles, étant longtemps pratiquées par plusieurs personnes, acquièrent une certaine autorité sur l'esprit des autres, qui les entraîne sans réflexion, et qui contraint ensuite les plus sages à la suivre malgré leur répugnance, ou à la tolérer malgré leurs lumières particulières. C'est un torrent contre lequel il est aussi difficile de se roidir, que contre le courant d'un fleuve rapide qui nous entraîne malgré nous. Mais il

ne faut pas que le nombre nous effraye par la grandeur démesurée de ce torrent des actions des hommes. Il faut l'aller prendre dans sa naissance, pour en découvrir la faiblesse. Il faut détacher une action de chaque espèce du gros et de la multitude, pour l'examiner en particulier avec précision, et faire ainsi l'anatomie de la coutume, afin d'en connaître parfaitement et exactement la juste valeur. Elle commence nécessairement par une première action qui est suivie des autres, et qui par succession est devenue capable de faire une espèce de loi et de s'opposer à la vérité. Pour lors, si cette première action est mauvaise, la coutume est mauvaise ; et il faut la regarder dans cette action, pour juger de ce qu'elle est en elle-même et de l'autorité qu'on doit lui donner.

Prenons pour exemple dans cette discussion cette malheureuse coutume de se battre en duel, qui s'était tellement établie parmi notre noblesse française, qu'on n'y connaissait plus de bravoure que dans le carnage, ni de valeur que dans les meurtres ; coutume que nous avons vue succomber sous le zèle de notre invincible monarque, de qui Dieu se sert visiblement pour terrasser plus d'un monstre. Il est certain que la première fureur qui a porté un homme à cette inhumanité a été regardée de tout le monde comme un violement de la loi de Dieu. Or, si cette première action est telle, comme elle l'est en effet, quel jugement devons-nous faire de toutes les autres actions de même nature qui l'ont suivie? Si cette première action est digne de condamnation et de châtiment, que méritent toutes les autres? Quelle autorité peut donc avoir la coutume qui sert de mobile et de raison à toutes les actions des gens du monde, coutume qui n'est composée que de l'assemblage des actions les plus mauvaises et les plus corrompues? L'augmentation d'un mal peut-elle en changer la nature? Les hommes ont-ils l'autorité de rendre juste, honnête, permis, ce que Dieu a déclaré ne l'être point? A-t-il dit en quelque endroit des saintes Ecritures qu'il ne punirait le péché que quand il serait seul, et qu'il le pardonnerait quand il serait multiplié? Enfin les méchants cesseront-ils d'être les ennemis de Dieu, quand leur nombre sera plus étendu que celui des gens de bien? Reconnaissez donc de bonne foi, mes frères, que la coutume n'est pas capable de justifier ceux qui veulent la prendre pour la règle de leur conduite. Car enfin, comme il arrive que quand des gens ont commencé à passer par un chemin qui les a égarés, la multitude qui vient à les suivre ne rend pas le chemin plus droit ni plus sûr, quoiqu'elle le rende plus agréable et plus battu, ainsi ceux qui ne se conduisent que par la coutume ne sont pas plus en assurance que ceux qui l'ont commencée, puisqu'elle n'est, à parler proprement, qu'un assemblage, une réunion et un amas des fautes des uns et des autres.

C'est donc en vain que vous allégueriez la coutume pour soutenir le luxe condamné par la loi de Dieu. Que tous les hommes s'assemblent et se réunissent pour établir des coutumes et autoriser des pratiques contraires aux lois de Jésus-Christ, rompons, mes chers frères, les chaînes dont ils veulent nous lier, et rejetons le joug loin de nous : car *celui qui habite dans le ciel se rira d'eux, et le Seigneur s'en moquera. Il leur parlera dans sa colère, et il les épouvantera dans sa fureur.* Disons donc anathème à ce torrent funeste de la coutume : Heureux celui qui a assez de force pour te résister! ne te sécheras-tu donc jamais? jusqu'à quand entraîneras-tu les enfants d'Eve dans cette vaste et périlleuse mer dont à peine se peuvent sauver ceux mêmes qui portent la croix de Jésus-Christ et marchent sur ses traces?

Mais, me direz-vous, nous convenons que la coutume qui est mauvaise ne nous justifiera pas, et qu'elle est toujours mauvaise quand elle s'oppose à la loi de Dieu ; mais quand elle ne va qu'à maintenir une certaine bienséance dans la condition où l'on se trouve, cette nécessité justifie la coutume, et en ce cas on la peut suivre en sûreté.

Avant que de répondre à cette seconde raison qu'on allègue pour soutenir le luxe, il est à propos de convenir de la réalité de l'état dont on se croit obligé de conserver la bienséance; car s'il est vrai qu'une grande partie de ceux qui s'intéressent avec plus de chaleur dans la défense du luxe ne sont point dans leur état réel et véritable, c'est-à-dire dans un état juste, légitime et selon Dieu, il est certain dans ce cas qu'ils n'ont point des règles de bienséance à garder, puisque l'état où ils sont n'est pas le leur, et qu'il faut souvent qu'ils l'abandonnent s'ils veulent faire leur salut. Or le monde est plein de gens qui, comme je viens de le dire, se sont placés dans des états contre l'ordre de Dieu, et qui se croient dans l'impuissance d'être modestes et de suivre les règles de l'Evangile, parce qu'ils se sont fait une nécessité d'être magnifiques contre toutes les lois de la justice et de l'équité; mais pour pouvoir décider sur la réalité et la justice de l'état, il faut distinguer, 1° celui dans lequel Dieu nous a fait naître, et où nous nous trouvons par le bénéfice de la Providence, ou bien celui dans lequel cette même Providence nous a conduits par une suite d'événements légitimes qui nous ont élevés beaucoup au-dessus de notre origine, ou par le fruit de nos talents et de nos travaux réglés par la foi, ou par les bienfaits des souverains. 2° Il y a un autre état qui n'est point de Dieu, mais qui est l'ouvrage de l'avarice et de l'ambition des hommes : c'est celui où nous voyons arriver ceux qui, poussés par un esprit de cupidité, entreprennent de grandes affaires, et presque toujours injustes, où ils s'enrichissent en peu de temps, et par où ils se font entrée dans de grandes places, ce qui les met dans une condition élevée, qu'ils allèguent ensuite pour prétexte des dépenses excessives qu'ils font, et d'un luxe effroyable, qu'ils appellent tranquillement la bienséance de leur état.

Ces derniers n'ont point l'état qu'ils s'i-

maginent, leur condition n'est point légitime, et il faut qu'ils s'appliquent non à en rechercher la bienséance, mais à en changer la disposition par la restitution des biens mal acquis, qui sont les fondements déplorables de leur élévation; par la multitude des aumônes, qui sont les voies de leur salut; par la frugalité d'une vie modeste, privée et contente du seul nécessaire, pratiques et devoirs qui sont pour eux l'unique moyen de faire pénitence et de se sauver.

Cela supposé, je viens au fond de la difficulté, et je tombe d'accord qu'il y a une bienséance à garder dans chaque état : saint Augustin l'a reconnu, et dans cette excellente lettre qu'il adresse à Edicia, et qui est pleine d'instructions admirables pour les femmes mariées, il remarque que l'Ecriture dit bien qu'il faut que les femmes soient habillées modestement, et qu'il condamne en général les parures d'or, la frisure des cheveux et les autres choses par où les femmes ne cherchent qu'à satisfaire leur orgueil et à relever leur beauté, mais que cela n'empêche pas qu'il n'y ait une manière de s'habiller propre à chaque état. Ces différences se peuvent observer sans aller contre ce que les règles du christianisme vous prescrivent. Voilà donc une bienséance dans chaque état nettement établie par saint Augustin; mais qui nous dira présentement quelles sont les règles et les mesures d'une bienséance, et jusqu'où on peut aller sans tomber dans l'excès? Car j'avoue que saint Augustin dit, dans cette même lettre, que l'Ecriture ne nous prescrit rien sur un tel sujet, et que nous n'y trouvons pas de règles qui prescrivent nettement en particulier jusqu'où peut aller la dépense de chaque condition.

Ne pensez pas cependant tirer un grand avantage de cette sorte de silence pour autoriser votre luxe; car lorsque les choses ne se trouvent point réglées en particulier dans l'Ecriture, nous avons deux autres voies pour les régler : 1° l'esprit général de la religion; 2° les sentiments des saints Pères et des docteurs.

Or le luxe ne sera assurément favorisé ni par l'esprit de la religion et de la loi de Dieu, ni par la doctrine des Pères. En effet, l'esprit du christianisme et de la religion est un esprit d'anéantissement et d'humilité, de dépouillement et de pauvreté, de pénitence et de mortification. Cet esprit-là n'est point du tout favorable au luxe, et si nous nous réglons sur ces principes, vous voyez que la bienséance ne peut pas aller fort loin. D'un autre côté, les saints Pères, qui ont été pénétrés de cet esprit de religion, ont traité le luxe impitoyablement, si j'ose ainsi parler. Vous pouvez voir dans leurs écrits de quelle manière ils l'ont attaqué, ce qu'ils ont dit contre ceux qui ont entrepris de le défendre, et les mesures même qu'ils ont prises pour réprimer ceux qui ne se rendaient pas à leurs remontrances et à leurs avis.

Les prétendus droits de la bienséance n'auront donc pas beaucoup d'étendue si nous les réglons aux décisions des saints Pères; mais tenons-nous-en seulement à ce qui est réglé parmi les hommes pour marquer la différence des états, et vous verrez que le luxe n'en est pas mieux autorisé.

Un juge porte un habit qui le distingue d'avec un cavalier, et ainsi dans chaque condition il y a de certaines marques extérieures de l'institution même des hommes. Ce n'est donc ni par la magnificence des habits, ni par la pompe des équipages, ni par la somptuosité des meubles, ni par la profusion de la table, que les hommes ont prétendu qu'on se distinguât entre eux. Vos pères n'en ont pas usé ainsi : on a vu des magistrats et des premières personnes de l'Etat très-modestes, et on en voit encore qui ne renoncent pas à leur dignité et qui n'avilissent pas leur caractère, quoiqu'ils renoncent à ces criminelles et fastueuses distinctions.

Mais allons plus loin : n'est-il pas même vrai que quand on excède dans son extérieur, les hommes mêmes nous condamnent? Nous avons vu plusieurs fois les magistrats recourir à l'autorité des princes pour arrêter le torrent du luxe, et faire des lois pour retenir les hommes dans la bienséance de leur état, en défendant l'usage des choses qui la blessaient.

Toutes les lois des princes sur cette matière n'ont été faites que pour le retrancher, parce que le luxe peut attirer avec lui la perte et la ruine de l'Etat en détruisant le commerce extérieur. Combien d'hommes employés à faire vos vêtements qui cultiveraient la terre, qui perfectionneraient les arts et qui apporteraient de l'argent dans l'Etat, au lieu d'acheter chez les étrangers ce qui est nécessaire pour soutenir ce faste! Il ne faut que la raison pour faire sentir aux hommes que l'excès et le luxe sont condamnables. Il est vrai qu'il arrive souvent qu'elle les éclaire sur le chapitre des autres, quoiqu'à leur égard elle les laisse dans l'aveuglement. Mes frères, combien de lois pour régler en autrui ce qu'on ne pense pas régler en soi-même! Concluons donc que c'est sur les principes de la raison et sur les obligations indispensables du christianisme que nous devons prendre des vues pour régler notre état et notre condition. C'est ainsi que les saints en ont usé. Ils ont fait passer le christianisme devant tout; ils ont considéré que comme chrétiens ils étaient pénitents, disciples d'un Dieu anéanti et aspirant à une gloire où l'on ne peut arriver que par le mépris du faste et par l'éloignement de tout ce qui est propre à nourrir l'orgueil.

Réglez donc la bienséance de votre état sur des principes si solides, ne perdez point de vue les obligations de l'homme chrétien quand il s'agit d'accorder quelque chose à l'homme du monde. Souvenez-vous que vous y avez renoncé par le vœu de votre baptême. Craignez donc toutes les fois que la nécessité vous oblige d'en reprendre l'usage : et avant que de vous déterminer, prenez pour modèle la conduite de Jésus-Christ et les exemples des saints qui ont passé, avec une conduite aussi régulière pour Dieu que decente pour le

monde, par la condition où vous vous trouvez. C'est le moyen de remplir les devoirs de votre état sans en blesser la bienséance, et de voir bientôt dissiper les faux prétextes que l'amour-propre vous fournit pour défendre une conduite intolérable. Nous allons examiner les deux autres dans la dernière partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

La troisième raison qu'on allègue pour soutenir le luxe, c'est qu'on ne blesse point la justice : on a la prudence nécessaire pour régler les dépenses sur le pied de ses fonds, prudence qui ne permet pas qu'on viole l'équité ni la justice au préjudice du prochain. Ma dépense, dit-on, n'excède point mon revenu; ainsi je n'intéresse ni ma famille ni personne; car d'une part mon fonds demeure, et de l'autre je n'emprunte rien.

A l'égard de cette troisième raison, je n'examine pas si ces vues-là seraient fort sages pour l'intérêt propre de la personne qui les aurait et pour ceux de sa famille; car il me semble qu'on pourrait tomber dans mille inconvénients en suivant cette maxime; mais ce que je sais, c'est qu'une telle conduite ne peut convenir à un chrétien, et que pour la tenir il faut n'avoir aucun égard à la vie future, ni aucune connaissance des principes les plus communs et les plus indispensables de la religion. En effet, dès qu'un homme est rempli des vues de la vie éternelle, il doit rapporter tous les biens de celle-ci à rendre celle-là heureuse, et c'est assurément ce qu'il ne peut faire qu'en s'appliquant à la pratique des vertus communes et générales du christianisme et à l'accomplissement des devoirs particuliers et propres à son état.

Or, mes frères, il est certain que la conduite dont nous parlons l'éloigne de l'un et de l'autre; les vertus générales de la religion, et communes à tous les chrétiens, sont la foi, l'humilité et la pénitence.

Pour vous prouver ce que j'avance, dites-moi, je vous prie, quelle peut être la foi d'un homme qui ne songe nullement à acquérir les biens éternels qu'elle lui découvre, et qui consume mal à propos tous les moyens que la miséricorde de Dieu lui a donnés pour faire cette acquisition. D'ailleurs, peut-on être humble quand on s'attribue et qu'on s'applique ce qui ne nous appartient pas dans un sens très-véritable, et qu'on ne le rapporte qu'à soi? Enfin, un homme passera-t-il jamais pour pénitent, qui ne se refuse rien de tout ce qu'il peut se donner, et qui, sans considérer ce qu'il devrait, ne se règle jamais que sur ce qu'il peut? Vous voyez donc par là que la pratique des vertus communes du christianisme ne peut entrer dans cette conduite, mais elle n'est pas moins opposée aux devoirs propres et aux obligations particulières de l'état des riches; car, quoiqu'il soit vrai que ceux à qui Dieu a donné des biens en soient les maîtres quant à la propriété, ils ne le sont pas quant à l'usage, c'est-à-dire qu'encore que les biens qu'ils possèdent par l'ordre de Dieu soient tellement à eux que d'autres ne puissent pas les leur ravir sans injustice, ils ne sont pourtant pas abandonnés à leur caprice et à leurs passions pour en faire l'usage qu'il leur plaît. Saint Cyprien, dans le traité de l'habit des vierges, dit fort bien : Servez-vous de vos richesses, à la bonne heure, elles sont à vous; mais servez-vous-en pour votre salut, pour faire de bonnes œuvres. Que les pauvres et les indigents sentent que vous êtes riches; car vous péchez contre Dieu en cela même, si vous ne croyez pas qu'il ne vous a donné du bien que pour vous en servir utilement pour votre salut. Ainsi, mes frères, il a donné la voix aux hommes, et néanmoins il ne s'ensuit pas qu'on la doive employer à chanter des chansons déshonnêtes. Il a donné le fer aux hommes, mais c'est pour cultiver la terre et non pas pour commettre des homicides. Vos richesses sont donc des biens de Dieu; mais ce serait une grande tentation s'ils ne vous étaient pas accordés pour vous donner lieu d'en faire un bon usage et d'en racheter vos péchés. Les riches doivent donc suivre les règles que Dieu leur a prescrites, et elles peuvent fort bien se rapporter toutes à deux principales, qui sont comme le centre de toute la discipline de l'Evangile pour les riches sur ce point : la première est de ne prendre sur son bien que le nécessaire et ce qu'exige la bienséance chrétienne; la seconde est de donner ce superflu à la charité et à la justice chrétienne. Les richesses sont un fleuve qui doit passer pour arroser le champ d'autrui quand il a arrosé le vôtre. Arrosez-le donc, prenez le nécessaire à votre état, mais laissez couler le reste, autrement c'est une eau qui croupit et qui ne cause que de la corruption. Or, quel moyen d'observer ces règles en suivant la conduite des gens du monde? Car si un homme croit qu'il peut mettre tout son revenu dans sa dépense, il ne regardera plus ni la règle du nécessaire, ni celle du superflu. En se donnant tout, il ne réserve rien pour autrui. Il viole donc les lois de son état; il s'ôte le moyen d'entrer dans la pratique des vertus chrétiennes; il renverse ce bel ordre des desseins de Dieu dont nous avons parlé dans le premier discours; il se charge de répondre au jugement de Dieu de tous les désordres qu'attire ce renversement. Ces biens et ces richesses qu'il emploie à ses habits, à ses meubles, à ses bâtiments, que les hommes font servir à leur vanité et qu'ils emploient à leurs plaisirs, doivent être rapportés à la fin pour laquelle il les a créés, et on ne peut s'en servir que selon ses vues et ses desseins. Les créatures sont faites pour élever l'homme à la connaissance et à l'amour de la souveraine vérité, et il les fait servir à sa vanité. Il s'y attache comme si elles étaient son Dieu, et il en dispose comme s'il était le leur.

Or, mes frères, les rapporter à Dieu, c'est suivre leur institut; se les rapporter, c'est leur faire violence. Un jour viendra, et peut-être n'est-il pas loin, qu'il les tirera de cette servitude, et qu'il punira les tyrans qui les y retiennent, et il écoutera, pour ainsi dire,

les plaintes des richesses qu'il vous a données et dont vous abusez. Il se rendra sensible aux gémissements des pauvres qui souffrent de l'abus que vous en faites. Lazare sera écouté, ses maux passeront, il se reposera dans le sein d'Abraham; et vous, inhumains, qui faites souffrir les pauvres dans cette vie, vos biens s'évanouiront dans un instant, et vous aurez l'enfer pour sépulture.

La dernière raison qu'on allègue pour soutenir le luxe est aussi faible que les trois autres. C'est un faux prétexte que celui de l'utilité publique pour autoriser les dépenses excessives, et il ne faut pas croire qu'on en soit quitte devant Dieu pour dire qu'on fournit des moyens de vivre à des misérables qui périraient sans ce secours. Car pour soutenir les grandes dépenses, il faut ruiner ordinairement des familles, et tel qui n'était rien il y a vingt ans a fait peut-être dix mille pauvres pour avoir le moyen de faire subsister vingt valets, et gagner la vie à trente artisans qui sont occupés à soutenir son luxe et à satisfaire ses passions; en vérité, le public n'est-il pas bien redevable à ces gens de bien?

Mais approfondissons un peu ce prétexte, de faire subsister les misérables, qui éblouit ceux qui ne l'examinent pas par les principes du christianisme. Je soutiens qu'il ruine l'esprit de la charité, à la prendre de toutes manières. En effet, si on considère la charité comme une partie de cet amour du prochain qui nous oblige de lui donner gratuitement de notre superflu pour l'assister dans sa misère, je dis que ceux qui prétendent faire subsister le misérable par le travail qu'ils lui fournissent, n'ont point cette charité pure et désintéressée; car ce n'est pas l'amour qu'ils ont pour le prochain qui les oblige à se servir de lui, mais celui qu'ils ont pour eux-mêmes. Ce n'est pas le soulagement de sa misère qu'ils considèrent dans le genre de travail qu'ils lui font faire, c'est la satisfaction de leur vanité; et ceci est si vrai, qu'ils ne choisissent pas le plus misérable, mais le plus adroit, et souvent ils ne les payent pas avec la libéralité d'un chrétien qui veut soulager la misère du pauvre, mais avec toute la dureté que l'économie peut inspirer. Il n'y a donc point de charité dans cette conduite; mais quand même on n'aurait pas de tels reproches à faire, il est certain qu'on ne fait point de charité à un homme à qui on donne ce qu'il a gagné. C'est une dette qu'on lui paye, qu'on ne peut lui refuser sans injustice, et pour laquelle il peut vous contraindre: où est donc la charité?

D'ailleurs, que deviendront les vieillards, les malades et tous ceux qui n'ont ni la force ni l'industrie pour vous contenter? Qui les fera subsister, si vous ne donnez rien? Les hôpitaux en seront chargés et bientôt accablés, si vous persistez dans les principes dont vous vous servez pour défendre votre luxe.

Si nous prenons maintenant la charité comme une partie de cet amour du prochain qui nous doit faire prendre intérêt dans son salut, jusqu'à sacrifier nos biens pour y contribuer, où peut-elle être, cette charité, dans la résolution de ne vouloir soulager le misérable qu'en le faisant travailler à satisfaire votre luxe et contenter vos passions?

N'est-ce pas en un sens le rendre complice de vos iniquités, et faire passer le mauvais état de sa fortune au-dessus de la délicatesse de la conscience? Car ces gens oppressés par la misère, emportés par l'intérêt, et se jetant dans des professions indignes du christianisme, ou au moins suspectes aux gens de bien, flattent vos passions, entretiennent votre vanité, nourrissent votre orgueil, inventent des modes, en un mot trouvent de nouveaux artifices qui deviennent des poisons publics et qui servent à infecter tout le monde.

Ne nous alléguez donc point, pour autoriser votre luxe, que vous donnez des moyens aux misérables de gagner leur vie, puisque, pour en soulager un petit nombre, vous en opprimez un très-grand. Vous vous privez de tous les fruits de la charité, et vous vous chargez de rendre compte à Dieu d'une multitude infinie de fautes dont vous êtes cause.

Quittez donc la défense du luxe, mes très-chers frères, c'est une conduite qu'on ne peut ni soutenir ni suivre, sans renoncer à l'humilité, à la pénitence et à la miséricorde, sans détruire l'esprit du christianisme en sa personne en particulier, ni sans y donner atteinte dans celle des autres par le scandale, ainsi que nous l'avons fait voir dans le premier discours sur cette matière. Car, mes frères, ou il faut dire que l'apôtre saint Paul, et le Saint-Esprit dont il n'a été que l'organe, se sont trompés en opposant le luxe et la folle dépense à l'honnêteté, à la modestie, à la chasteté, à la piété, comme il a fait dans la première Epître à Timothée, ou il faut convenir que le luxe et l'usage des superfluités mondaines que l'orgueil a inventées ne combattent point l'esprit du christianisme, et que c'est une erreur de croire que le retranchement de ces dépenses et de ces vanités va au delà des choses de conseil, et que l'obligation d'éviter ce qui est contraire à l'esprit du christianisme n'est qu'un simple conseil. Prenons donc des mesures pour nous réformer, c'est le parti que la sagesse chrétienne et l'amour de notre salut nous présentent. Retranchons tous les ornements immodestes qui conviennent si peu à la simplicité des chrétiens. Qu'il paraisse que vous êtes les disciples de celui que vous faites gloire de reconnaître pour votre maître, mettez de la proportion entre sa façon de vivre et la vôtre. Tertullien disait que si nous ne pouvons pas nous couronner d'épines, comme il a fait, au moins ne devons-nous pas nous couronner de roses pour lui insulter, et que si nous ne devons pas être dans le dépouillement où il s'est réduit, au moins ne devons-nous pas insulter, par l'insolence

de notre luxe, à la pauvreté qu'il nous a recommandée. Oui, mes chers frères, il la faut pratiquer chacun dans notre état, et la montrer dans la bienséance de la condition où la Providence nous a placés. Nous ne demandons rien d'outré, car il faut suivre les règles de cette même sagesse, et garder l'ordre et le rang où la Providence nous a mis; mais songeons aussi à n'en pas violer les devoirs. Considérez souvent ce que deviendront tous les biens dont vous abusez, et à quoi se terminera ce qui vous porte à en faire un usage si éloigné des intentions de celui qui vous les a donnés. Ecoutez les menaces qu'il vous fait par la bouche de son prophète. *Tremblez*, *femmes riches*, dit-il par Isaïe; *pâlissez, femmes remplies d'orgueil : car ces palais seront abandonnés, ces maisons, changées en cavernes, seront couvertes pour jamais d'épaisses ténèbres; le Seigneur rendra chauve la tête des filles de Sion, leur parfum sera changé en puanteur, leur ceinture en une corde, et toute la beauté de leur teint en un visage brûlé. Celles qui étaient élevées sont tombées par terre et dans la saleté.* Voilà où se terminent ces ornements de pourpre et de soie, d'or, de perles et de diamants. Les ornements de l'âme et du cœur ne se trouvent guère réunis avec ceux dont nous venons de parler, et voilà pourquoi il est dit que les filles sont corrompues et ont abandonné le véritable culte du Seigneur.

Qui ne détesterait ce qui a été si funeste à d'autres? Qui voudrait se servir de ce qui a donné la mort à ceux qui s'en sont servis? Si quelqu'un mourait après avoir pris un breuvage, vous ne douteriez point que ce breuvage ne fût un poison. Si un aliment donnait la mort à celui qui en mange, vous le jugeriez mortel, et vous vous donneriez bien garde d'en user. Que devez-vous donc penser de ce qui a presque toujours été nuisible et toujours dangereux? Comment pouvez-vous vous flatter que vous ne périrez pas par les mêmes choses que vous savez en avoir fait périr tant d'autres? Tout ce qui est arrivé au peuple juif doit être une instruction pour nous : apprenez donc à faire vous-mêmes, par un esprit de pénitence et de retranchement, ce que Dieu fera dans sa colère. Donnez à son amour ce que vous ne pourrez pas mettre à couvert de sa justice, et rendez immortelles comme vous des richesses avec lesquelles vous périrez, si vous ne les employez pas à acheter le ciel. Le Seigneur est proche; humilions-nous du passé, et songeons à prendre des dispositions pour le recevoir dignement dans son avénement. C'est ce que je vous souhaite, etc. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur la pénitence.

Anno quinto decimo imperii Tiberii Cæsaris... factum est verbum Domini super Joannem... et venit in omnem regionem Jordanis prædicans baptismum pœnitentiæ in remissionem peccatorum.

L'an quinzième de l'empire de Tibère, Dieu fit entendre sa voix à Jean : il vint dans tout le pays qui est aux environs du Jourdain, prêchant le baptême de la pénitence pour le rémission des péchés (*Luc.*, III, 1 *et* 3).

Voici, mes frères, le précurseur de Jésus-Christ qui va paraître pour la troisième fois : l'Evangile nous va représenter quelle fut l'ouverture de sa mission, d'où il est venu, comment et par qui il a été envoyé, ce qu'il a dit, à qui il a parlé, et quel a été le fruit de ses paroles. La quinzième année de l'empire de Tibère César, nous dit saint Luc, Dieu fit entendre sa parole à Jean, fils de Zacharie, dans le désert. L'Eglise, qui nous propose aujourd'hui cet évangile, le proposa encore hier, mais avec de différentes intentions. Hier, qui était l'ordination des prêtres, elle fit lire cet évangile à ceux qui devaient être consacrés au ministère des saints autels, afin qu'ils apprissent de la vie et de la conduite de saint Jean quelles doivent être leur pénitence, leur retraite, leur sainteté, leur vocation, leur préparation, leur mission pour entrer dans ce redoutable ministère. Aujourd'hui elle fait relire cet évangile pour nous, mes frères, afin que nous apprenions de la prédication de Jean-Baptiste, qui n'a parlé que de pénitence, comment il la faut faire. Je laisse aux ministres des sacrés autels à étudier la conduite du précurseur pour leur servir de règle; pour nous, nous écouterons sa voix, nous exposerons sa doctrine, et nous réduirons tout cet évangile à trois points auxquels je rapporte tout ce qui y est renfermé.

1° La nécessité de la pénitence : il faut faire pénitence, c'est la matière de la prédication de saint Jean. Première partie. 2° La difficulté de faire une vraie pénitence; car pour qu'elle soit telle, il faut que *les chemins tortus deviennent droits, et les raboteux unis;* c'est l'idée d'une parfaite pénitence tracée dans la prédication de saint Jean, tirée du prophète Isaïe, et que je tâcherai de bien expliquer dans la seconde partie. 3° La ressource dans cette difficulté et la grâce de faire pénitence : c'est ce que nous trouvons uniquement en Jésus-Christ. Troisième partie.

Voilà, mes frères, à quoi se réduit tout cet évangile, et la matière de ce discours. Demandons les lumières du Saint-Esprit. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Tout est grand et divin, mes très-chers frères, dans ce que l'Evangile nous rapporte de la prédication de saint Jean; il n'y a pas une parole à perdre, et chaque circonstance entre naturellement dans la preuve de la nécessité de faire pénitence, qui est ma première proposition. 1° Je considère qui est celui qui est envoyé : c'est Jean-Baptiste. 2° Je considère d'où il vient : c'est du désert, c'était sa demeure depuis longtemps. 3° De qui a-t-il mission? de Dieu : c'est l'esprit de Dieu qui l'envoie. 4° Que vient-il dire de la part de cet Esprit divin qui le tire de son désert? *Faites pénitence.* 5° A qui parle-t-il? à tous les hommes?

1° Celui qui est envoyé pour instruire les

hommes, ce prédicateur que l'Évangile nous produit, c'est Jean-Baptiste ; mais qui est ce Jean-Baptiste ? c'est un homme formé de la main de Dieu, prédit par les prophètes et choisi pour rendre témoignage à la lumière : *Fuit homo missus a Deo*, c'est-à-dire que c'est le ministre de la foi, le premier apôtre de la religion de Jésus-Christ, et qui par conséquent était parfaitement instruit de ses intentions, rempli de ses lumières, possédant sa doctrine, informé de ses desseins et sachant parfaitement tout ce qui était nécessaire et tout ce qu'il fallait observer pour se le rendre favorable et pour profiter de sa venue. Voilà celui qui est envoyé.

2° Mais d'où vient cet homme envoyé de Dieu? Du désert, où il est entré dès sa plus tendre jeunesse, où non-seulement il a appris de Dieu la doctrine de son Fils et tous les principes de la loi nouvelle qu'il venait établir, mais où il a vécu conformément à ces principes, et où, persuadé de la nécessité de faire pénitence, il en a fait une effroyable, tout juste et tout innocent qu'il était, ayant passé sa vie au milieu des déserts, couvert de poils de chameaux, ne mangeant que des sauterelles et du miel sauvage, sans maison, sans lit, sans feu, sans secours, tantôt gelé par le froid, et tantôt brûlé par le soleil. Quel prédicateur, ô mon Dieu ! mais quelle preuve de la nécessité de faire pénitence !

3° C'est, mes frères, cet homme-là que Dieu envoie. Il ne vient point de lui-même ; mais Dieu l'envoie, afin que nous sachions, dit saint Ambroise, que l'établissement de l'Eglise n'est pas l'ouvrage d'un homme, mais celui du Verbe de Dieu qui s'est fait homme. Précipitation, empressement de vanité, mission humaine, où en êtes-vous? Qu'avez-vous à dire sur cette conduite ? Oui, mes frères, c'est Dieu qui envoie cet homme, afin que nous sachions que ce qu'il a à nous dire n'est pas sa doctrine, mais la doctrine du Verbe. Sa parole c'est celle de Dieu, il vous dit ce qu'il a appris de lui dans le désert, dans une retraite, dans un jeûne, dans une prière continuelle de plus de vingt années. Que ce prédicateur est digne d'être écouté, puisque, outre tout cela, il ne sort de sa retraite pour venir nous instruire qu'après en avoir reçu de Dieu un ordre précis !

4° Que vient-il dire de la part de cet Esprit qui l'envoie? *Faites pénitence ;* voilà tout ce qu'il dit. Il a réduit toutes ses instructions presque à ces seules paroles. Mon Dieu, il ne faudrait point tant de discours, si nous étions animés de votre esprit, si nous étions remplis de sa force et de sa vertu. Faites pénitence, dit saint Jean. Il est donc nécessaire de la faire, puisque cet homme envoyé de Dieu ne prêche point d'autre vérité. Aussi, mes frères, n'y a-t-il point d'autre moyen pour retourner à Dieu après le péché que la pénitence.

Le Sauveur du monde vient ensuite confirmer ce que son précurseur avait enseigné sur cette matière ; il commence, selon saint Matthieu, ses prédications par cette parole : *Faites pénitence*. Point de milieu, ou la pénitence ou la damnation.

Saint Pierre, chef visible de l'Eglise de Jésus-Christ, parlant par l'esprit de son maître, ne propose point d'autre moyen de salut aux Juifs qui lui demandèrent ce qu'il fallait qu'ils fissent après avoir entendu sa première prédication : *Faites pénitence*, leur dit-il.

5° Mais qui est intéressé dans cette doctrine? Pour qui est cette instruction? pour tous les hommes à qui le Sauveur du monde dit : *Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous*. Le ciel, mes frères, n'est rempli que de deux sortes de personnes, d'innocents ou de pénitents ; c'est-à-dire de ceux qui, ayant conservé la grâce de leur baptême, y sont allés sans se souiller, et tout pénétrés de la justice de Jésus-Christ; ou de ceux qui, après avoir perdu cette grâce, l'ont recouvrée par la pénitence, et sont allés dans le ciel, après s'être purifiés une seconde fois dans le sang de l'Agneau : non, mes frères, il n'y a dans le ciel que des innocents ou des pénitents.

Saint Jean demande dans son Apocalypse qui sont ceux qui paraissent aux yeux de l'Agneau, et on lui répond : *Ce sont ceux qui ne se sont point souillés, qui suivent l'Agneau partout où il ira.* Voilà les vierges et les innocents rachetés par Jésus-Christ de la concupiscence et délivrés de tous les engagements du siècle, qui ont conservé la grâce reçue dans le baptême, qui, toujours consacrés à Jésus-Christ, n'ont jamais été partagés.

Dans un autre chapitre du même livre il rapporte que le ciel lui fut ouvert de même, et que, demandant qui étaient ceux qu'il voyait, on lui répondit : *Ce sont ceux qui sont venus ici après avoir passé par de grandes afflictions, et qui ont lavé et blanchi leurs robes dans le sang de l'Agneau.* D'où je conclus que le ciel n'étant rempli que de ces deux sortes de personnes, il n'y a que deux voies pour y aller, l'innocence ou la pénitence.

Or, croyez-vous, mes frères, qu'il y ait beaucoup d'hommes sur la terre qui n'aient pas perdu l'innocence baptismale? combien y en a-t-il dans cette assemblée? il faut donc recourir à la pénitence; car, outre que les plus innocents ne sont pas exempts de la faire (saint Jean en est une excellente preuve), et que les plus grands saints sont ceux qui en ont porté les pratiques plus loin, pour imiter le Sauveur du monde qui a été le premier et le plus grand de tous les pénitents, il est bien rare de trouver des innocents. Trop d'ennemis sont acharnés à nous enlever cette innocence que la grâce du baptême a mise dans nous, pour que nous la conservions sans une grande attention : au dedans et au dehors de nous tout conspire à notre perte.

La concupiscence nous porte au mal, le monde nous y attire, et applaudit à notre chute. Nous conservons après le baptême la concupiscence, qui n'est autre chose que la pente et la facilité à suivre nos passions et à nous écarter de la loi de Dieu. Vous savez sans doute que la grâce qui nous rend en-

fants de Dieu par la régénération que nous recevons en Jésus-Christ dans le baptême, n'ôte pas toutes les impressions que nous avons reçues d'Adam par notre naissance criminelle. La concupiscence demeure, nous sommes sains et vivants par Jésus-Christ; mais au dedans de nous-mêmes il y a un fonds de mort et de corruption par lequel nous tenons encore à Adam ; ce fonds-là c'est la concupiscence.

Or cette concupiscence et ce mauvais fonds fait deux choses en nous : elle nous donne une pente vers le mal et une inclination violente pour tout ce qui flatte les passions et qui est agréable aux sens, et en même temps elle nous donne de l'éloignement, de la répugnance, de l'aversion pour tout le bien et pour tout ce qui combat les passions. De là cette précipitation avec laquelle tous les hommes entrent dans les voies de l'iniquité; de là cette lenteur avec laquelle ils cherchent les voies de la justice.

C'est ainsi que nous sommes faits : nous avons au dedans de nous-mêmes un ennemi domestique de notre innocence, que l'apôtre saint Paul dit qu'il sentait dans les membres de son corps, toujours combattant contre la loi de son esprit. L'éducation devrait à la vérité être un secours pour la loi de l'esprit contre la loi des membres dans ce combat continuel dont le succès est si incertain et si important pour le salut. Il faudrait que les soins d'une éducation chrétienne s'appliquassent à affaiblir la concupiscence, en réprimant cette inclination qui nous porte au mal, c'est-à-dire à l'amour de tout ce qui est périssable, et en fortifiant cette faiblesse que nous ressentons quand il s'agit de la pratique du bien et de l'amour de ce qui est éternel; mais l'éducation est pour ainsi dire un second péché d'origine, et il arrive tout le contraire de ce que l'on devrait faire. La concupiscence et ses inclinations sont fortifiées par l'estime qu'on prend soin de nous donner du monde et de ses biens, et par le peu d'idée qu'on nous donne de Dieu, du ciel et de ses richesses. On ne pense à nous former que pour le monde, comme si nous n'étions faits que pour la terre, et on ne nous parle du ciel que légèrement et que comme d'une chose accessoire. Imaginez-vous donc dans ces circonstances ce que peut devenir un chrétien et la grâce qui l'a rendu enfant de Dieu, quand il fait son entrée dans le monde, et qu'il se lie avec ceux qui le composent : peut-il vivre longtemps sans y perdre la vie de l'âme? le cœur, amolli par la concupiscence, prévenu par les idées d'une éducation toute païenne, et séduit par l'exemple, peut-il manquer de s'attacher aux objets qui flattent et ses sens et ses passions par un amour qui rompt l'alliance qu'il avait faite avec Dieu par Jésus-Christ, et qui l'unit sans cesse au monde, à Satan et à ses pompes, auxquelles il avait renoncé par son baptême?

Ne cherchons donc point d'innocents sur la terre. Prêchons la pénitence à tous les hommes, comme le précurseur; car dans l'état où sont les choses, on peut dire qu'il n'y a point d'autre voie pour retourner à vous, ô mon Dieu! mais ouvrez-nous le cœur à toutes les preuves que nous venons de donner de la nécessité de la faire! Le premier homme qui paraît dans l'Evangile, c'est un homme tout consacré à la pénitence ; la première parole qu'il prononce par l'ordre de Dieu qui l'envoie, c'est : *Faites pénitence*, et il n'enseigne point d'autre doctrine; elle est confirmée par Jésus-Christ qui dit la même chose dans sa première prédication. Tout l'Evangile est presque réduit à la pénitence. Comprenez-vous par là, mes frères, combien elle est nécessaire au salut?

Mais apprenez encore que cette pénitence si nécessaire est bien plus rare qu'on ne s'imagine, et s'il est dangereux de s'abuser sur la nécessité de la faire, il ne l'est pas moins d'en prendre de fausses idées. Donnons-en de justes, je vais les prendre dans les paroles de l'Evangile, que j'expliquerai dans mon second point.

SECONDE PARTIE.

Les sentiments des saints Pères sur la rareté d'une pénitence sincère et véritable me font trembler, mes très-chers frères, et il n'y a rien de plus capable de jeter la terreur dans l'âme d'un chrétien qui pense à son salut, et qui connaît qu'il a péché; je ne citerai que saint Ambroise.

Ce grand docteur, qui savait si bien en quoi consiste la véritable pénitence, et qui avait une si parfaite connaissance du cœur de l'homme, ne feint pas de dire qu'il est très-rare de trouver des gens qui aient fait une pénitence véritable.

Il faut, mes frères, vous rendre juges de la vérité et de l'exactitude de cette proposition, et pour vous mettre à ce point, je vais la réduire aux principes de la foi.

Il faut donc supposer d'abord que la pénitence n'est pas ce que vous vous imaginez. Ce n'est ni l'austérité de la vie, ni l'effusion des larmes, ni la dureté pour le corps, ni toutes les autres pratiques extérieures qui frappent et qui effrayent : tout cela se peut faire sans qu'il y ait dans le cœur une pénitence véritable et sincère. Ce n'est pas non plus le simple usage du sacrement que nous appelons de pénitence, car plusieurs de ceux qui s'en approchent en sortent, non-seulement sans être pénitents, mais encore plus ennemis de Dieu par l'indigne profanation qu'ils viennent d'en faire.

Qu'est-ce que c'est donc que cette pénitence véritable et essentielle, sans laquelle toutes celles dont nous venons de parler ne servent de rien?

C'est un retour sincère de l'homme pécheur vers Dieu, qui a son principe dans le cœur; car le péché, dont la pénitence est le remède, est une séparation de l'homme d'avec Dieu, qui a son principe dans le cœur; sans cela point de pénitence. Ecoutez l'Ecriture. Dieu dit à son peuple qui avait adoré les dieux des Babyloniens : *Souvenez-vous de ces choses, et rougissez; rentrez dans votre*

cœur, prévaricateurs de ma loi. Ces paroles nous donnent une idée juste et précise de la nature du péché et de celle de la pénitence. Le péché est le règne d'une idole établie dans le cœur de l'homme, dont Dieu a été chassé par le mauvais amour, c'est-à-dire par celui du monde ou de nous-mêmes.

Qu'est-ce donc, encore une fois, que la pénitence? C'est le règne de Dieu établi dans le cœur de l'homme, d'où l'idole, c'est-à-dire les passions qui y régnaient, a été chassée par le bon amour, c'est-à-dire par l'amour de Dieu. L'amour ne consiste pas dans des sentiments passagers ou même répétés, ce sont les habitudes qui constituent la nature et le caractère de la volonté.

Nous ne devons donc reconnaître de pénitence vraie, pleine et entière, que celle par laquelle il se fait un changement parfait des affections du cœur opéré par l'amour de Dieu. C'est ce qui fait que saint Augustin, rendant grâce à Dieu des miséricordes qu'il en avait reçues, après avoir fait une confession sincère de la corruption de son cœur et de sa volonté, parle de cette manière : *Par où avez-vous fait, ô mon Dieu ! cet heureux changement en moi, sinon en faisant que je cessasse de vouloir ce que je voulais, et que je commençasse à vouloir ce que vous vouliez?* C'est ce changement parfait des inclinations du cœur qui fait la pleine et la vraie pénitence opérée par le nouvel amour.

Ce n'est pas cependant que nous voulions exclure de l'idée, de l'essence et de la nature de la vraie pénitence, les larmes, les privations, l'austérité de la vie et tout le reste. Ce sont des œuvres très-agréables au Seigneur, lorsqu'elles sont inspirées par cette crainte salutaire qui nous dispose à l'amour, ou bien commandées par l'amour même; mais elles ne peuvent lui être agréables qu'autant qu'elles sont produites par cette pénitence intérieure qui est opérée par le changement du cœur que l'amour seul peut produire. Confirmons tout ceci par les preuves que notre évangile nous fournit. Il dit que *toute montagne et toute colline sera abaissée, et toute vallée sera remplie ;* que *les chemins tortus deviendront droits, et les raboteux unis.*

Cette expression, mes chers frères, est tirée d'Isaïe : c'est une prédiction que le prophète fait du retour du peuple de Dieu après la captivité de Babylone, et c'est aussi une autre prédiction des effets que devait produire la venue du Messie : prédiction qui s'est accomplie à la lettre ; car les montagnes ont été aplanies, c'est-à-dire que les Juifs, qui étaient fiers et orgueilleux parce qu'ils étaient le peuple de Dieu et qu'ils avaient reçu la loi, qui s'élevaient comme des collines par la confiance qu'ils avaient dans les œuvres de la loi et dans leur propre justice, se sont abaissés sous le joug de la foi nouvelle, et ont reconnu qu'il n'y avait de justice que par la foi en Jésus-Christ. La règle de l'Evangile a mis tout de niveau dans l'ouvrage du salut. Les princes et les sujets, tout est sur la même ligne devant Dieu. Il s'est fait un si grand changement, que ceux qui voulaient être estimés sages, et qui passaient pour tels, sont devenus simples comme des enfants; ceux qui ravissaient le bien d'autrui se sont dépouillés de leurs richesses et ont embrassé la pauvreté ; ceux qui vivaient dans les délices et dans la magnificence du siècle ont pris le parti de la pénitence et se sont cachés dans les solitudes : tout cela s'est accompli, et ce sont là les miracles de la venue de Jésus-Christ et de l'établissement de l'Evangile.

Mais, encore une fois, cette expression, qui signifie tant de choses, renferme aussi l'idée de la pénitence parfaite. Car remarquez, mes frères, que ce que Jésus-Christ a fait pour venir à nous dans son avénement, il faut que nous le fassions présentement pour retourner à lui par la pénitence. Il faut donc que cette pénitence, pour être vraie, change l'orgueilleux en un homme soumis, humble, dépendant, simple comme un enfant; et c'est là la vraie explication des termes de notre évangile, *abaisser les montagnes et les collines.* Il faut que le vide effroyable et la honteuse inutilité de la vie de cette femme du monde, qui ne vit que d'amusements, et qui ne s'est jamais occupée que de divertissements, de jeu, de bagatelles, d'ajustements, soient remplis par une exacte fidélité à tous les devoirs de son état et par une multitude de bonnes œuvres.

Il faut que ces gens de qui le métier est de ne rien faire, ou qui se font une occupation de visites, du jeu, des conversations, de recevoir du monde, d'une languissante oisiveté qu'ils portent partout, pour détourner les autres du travail, ou pour passer le temps avec des inutiles comme eux, songent à embrasser un état chrétien, et s'appliquent à en remplir les devoirs par des lectures et des occupations utiles, et pour lors les vallées seront remplies, aux termes de notre évangile. Il faut que cet homme d'affaire, qui est occupé depuis le matin jusqu'au soir de toute autre chose que de son éternité, que ses grands et ses continuels emplois détournent des voies de son salut, mette ordre à ses affaires temporelles et qu'il ne s'en laisse point accabler, et que celles dont il se charge ne soient pas contraires à l'application raisonnable et réglée qu'il doit donner à la principale, qui est de se sauver et de gagner le ciel. Il faut que nos mœurs et toutes nos actions soient réformées sur la loi de Dieu, qui doit être l'unique règle de notre conduite. Il faut quitter les illusions d'une raison aveugle, fixer les inégalités d'un esprit volage, léger et inconstant, arrêter les emportements de nos passions, étouffer les désirs déréglés d'un cœur corrompu, et alors les chemins tortus et raboteux deviendront droits. Voilà ce que produit la pénitence quand elle est véritable, et il ne peut y en avoir de vraie sans cela : elle change le cœur, voilà son caractère et sa nature, et ensuite le changement du cœur fait celui de la conduite, et c'en est la marque.

Nous ne vous disons donc pas : Abandonnez vos familles, quittez vos emplois, reti-

rez-vous dans les solitudes, soyez impitoyables à votre chair, accablez-vous d'austérités. Que chacun se sanctifie dans son état : Jésus-Christ ne dit ni au soldat ni au publicain de sortir du leur, mais d'y faire leur devoir. Il y a une voie de satisfaire à Dieu, et une sorte de pénitence attachée à chaque état, quand il est bien entendu. Saint Jean ne dit pas aux receveurs publics, qui furent touchés de ses paroles et de sa prédication sur la pénitence, et qui vinrent lui demander ce qu'ils avaient à faire : Quittez vos bureaux, abandonnez vos recettes, le salut est impossible dans ces sortes d'emplois. Ce grand saint, tout rempli de l'esprit de Dieu, a bien su distinguer les abus de l'emploi d'avec l'emploi même ; il se contente de leur dire : *N'exigez rien au delà de ce qui vous a été ordonné.*

Il ne dit pas même à des soldats, qui furent touchés comme les autres, de quitter leur profession et d'abandonner les armes ; car l'état de la guerre n'est pas contraire à l'Evangile. On peut, non-seulement faire pénitence dans cette profession, mais on peut s'y sanctifier, et elle a fourni à l'Eglise de grands saints et d'illustres martyrs, quoiqu'il faille reconnaître qu'elle forme des obstacles au salut que peu de gens surmontent aujourd'hui : c'est un effet de la corruption du cœur des particuliers, que la grâce de Jésus-Christ change quand elle devient maîtresse du cœur.

Mais, mes frères, voit-on souvent de ces changements qui sont les marques comme ils sont les effets de la vraie pénitence, selon l'idée que je viens de vous en donner, tirée des paroles de notre évangile ? Je vous ai promis de vous rendre juges dans une affaire aussi importante, et dans laquelle vous avez un aussi grand intérêt, c'est maintenant qu'il faut que vous rendiez votre jugement ; croyez-vous qu'il ne soit pas très-rare de trouver de véritables pénitents ? Suivez les règles que je viens de vous donner, car c'est sur ces règles qu'il en faut juger.

Représentez-vous l'idée d'une pénitence parfaite et véritable : c'est le rétablissement du règne de Dieu dans le cœur, d'où l'idole et la passion a été chassée par le bon amour. Vous ne pouvez pas juger du fond du cœur, il vous est inconnu, le vôtre même ne vous est pas ouvert, nous convenons de tout cela ; mais il se déclare par la conduite et il se découvre par la vie ; car les actions de cette vie sont produites et réglées par les affections du cœur.

Voyez-vous bien des avares et des gens attachés au bien, devenir tendres, compatissants et faciles à soulager les pauvres ? Voyez-vous bien des personnes promptes, violentes, emportées, devenir traitables, douces, patientes ? Voyez-vous bien des gens dissipés et livrés au commerce du monde, se retirer, aimer la solitude et ne paraître que pour le besoin ? Voyez-vous bien des personnes voluptueuses, aimant la bonne chère, devenir tempérantes, mortifiées, s'appliquer à retrancher toute superfluité, et ne s'accorder que le nécessaire dans un ordinaire réglé ? Enfin voyez-vous bien des hommes qui puissent dire d'eux-mêmes ce que saint Ambroise rapporte de la pénitence d'un jeune homme qui, pour rompre un mauvais engagement, quitta son pays pour quelque temps ? A son retour la personne qui était complice de ce désordre se présenta à lui, et voyant qu'il ne lui disait rien, elle l'attaqua. Quoi ! lui dit-elle, serait-il bien possible que vous ne me reconnussiez pas ? Avez-vous oublié que je suis une telle ? Je vous reconnais, lui dit-il, c'est vous ; mais si c'est vous, apprenez que ce n'est plus moi. Cela est-il commun ? Trouve-t-on bien des exemples de ces changements entiers de tempérament et d'habitude naturelle ? On n'en voit point ou presque point. Souvent même, et c'est encore un abus dans les conversions, on se singularise, on devient critique, on juge les autres ; on se scandalise de tout, et on rend la piété méprisable, en empruntant des défauts qui lui sont étrangers. En quoi feronsnous donc consister ce changement ? A retenir les excès et les emportements du tempérament, et à pratiquer les vertus contraires à ces excès ; à être en garde contre ses surprises ; à éloigner tout ce qui peut nourrir ses désordres ; à prier et à passer toute sa vie à satisfaire par la pénitence même aux fautes de surprise que la violence de ce tempérament nous arrache. Or, voyez-vous beaucoup de gens dont la conduite et la vie soient tellement changées, qu'ils donnent lieu de douter si ce sont eux-mêmes que l'on voit dans leur personne, ou si ce sont d'autres hommes sous les mêmes traits ? Ne voyez-vous pas, au contraire, que la plupart de ceux que nous appelons des pénitents ne sont différents de ce qu'ils étaient que par l'usage extérieur des sacrements, et qu'on les reconnaît presque toujours à tout le reste de leur conduite ? Concluez donc, mes frères, qu'il est encore plus rare qu'on ne peut le dire de trouver de véritables pénitents, et surtout n'oubliez jamais qu'il ne peut y avoir de pénitence véritable et parfaite où le déréglement des passions n'est pas changé en la pratique des vertus contraires.

Si ces vérités si certaines et si importantes font leur effet sur vos esprits, et que Dieu vous les mette dans le cœur, comme ceux à qui saint Jean les a prêchées, apprenez aussi que c'est dans Jésus-Christ que vous trouverez la force et les ressources dont vous avez besoin dans le cours de votre vie pénitente. C'est mon dernier point.

TROISIÈME PARTIE.

Videbit omnis caro salutare Dei : Tout homme verra le Sauveur envoyé de Dieu ; rien de plus consolant pour nous que ces paroles après ce que nous venons de dire de la difficulté et de la rareté d'une pénitence véritable et parfaite.

Sentez, chrétiens, votre faiblesse, confessez votre impuissance, avouez votre incapacité, non-seulement pour changer vos

cœurs et pour faire une pénitence parfaite, mais même pour la pratique de tout bien qui mérite le ciel ; mais cependant que cette impuissance de la nature ne soit pas pour vous une source de désespoir. Honorez le triomphe de la grâce de Jésus-Christ par la confession de votre faiblesse ; mais mettez votre confiance en celui que vous allez voir, et qui nous a été donné de Dieu pour être notre sagesse, notre justice, notre justification, notre rédemption et notre liberté par la puissance de son esprit et de sa force.

Ce Sauveur *que tout homme verra* peut arracher de votre cœur cet amour déréglé qui fait votre crime, qui est votre ouvrage, et contre lequel tous vos efforts sont impuissants, et il ne vient que pour cela. Non, mes frères, rien n'est plus capable de consoler un pécheur accablé sous le poids de ses iniquités, gémissant sous ses passions, et sentant son impuissance, que de penser que Dieu peut tout sur son cœur, et qu'il est venu pour le délivrer ; mais il ne faut pas nous en tenir aux simples gémissements, il faut attirer ce secours, et nous rendre dignes de cette force que nous ne saurions trouver qu'en Jésus-Christ. Saint Jean nous recommande de préparer les voies du Seigneur, et il joint cet avis avec celui de faire pénitence. Ce n'est pas que nous puissions faire quelque chose par nous-mêmes et sans la force que nous ne recevons que de Jésus-Christ ; mais cette force a ses degrés. Ce changement du cœur ne se fait pas tout d'un coup, il se fait par une certaine suite et par un certain ordre de moyens qui ont assez de ressemblance avec ceux dont les plaies du corps se guérissent par les voies communes.

D'abord un homme reconnaît qu'il est blessé, il appelle ensuite du secours ; il s'abandonne à son médecin, il écoute ce qu'il lui ordonne, il suit les règles qu'il lui prescrit ; enfin il n'a plus à cœur qu'une seule affaire, qui est celle de guérir ; et voilà, mes frères, les règles qu'il faut suivre pour obtenir du Sauveur envoyé de Dieu qui vient pour tous les hommes, la grâce d'une pénitence véritable, sincère, pleine et parfaite.

Il faut que nous reconnaissions que nous sommes coupables et indignes de recevoir miséricorde. Il faut dire mille fois, mais du plus profond du cœur, comme le Prophète : *Mes iniquités se sont élevées par-dessus ma tête, elles me sont un fardeau que je ne puis supporter*. Il faut recourir à Jésus-Christ, pleurer et gémir d'avoir perdu sa grâce, et la lui demander continuellement sans épargner ni prières ni larmes. Il faut mettre toute sa confiance en Dieu, s'abandonner entièrement à lui, répéter mille fois le jour, avec les sentiments d'une foi vive et d'une espérance ferme : *Videbit omnis caro salutare Dei* : Toute chair verra le Sauveur qui est envoyé de Dieu. Car, comme dit le saint concile de Trente, le pécheur, en considérant l'excès de la miséricorde de Dieu, change sa crainte en espérance, et doit espérer qu'il lui fera grâce en considération des mérites de Jésus-Christ. Enfin cette espérance lui fait prendre une résolution sérieuse de changer de vie ; car il entre dans la disposition des Juifs, qui, ayant entendu saint Jean, lui dirent : *Que devons-nous faire?* Cette docilité et cette soumission est une vraie marque qu'on est touché de Dieu. Il faut écouter Jésus-Christ, et faire ce que nous ordonnent ceux qui nous parlent de sa part. En effet ce n'est pas au malade à ordonner, mais au médecin. Un pécheur qui veut faire pénitence ne doit pas donner la loi, mais c'est à lui de la recevoir.

Il faut donc qu'il quitte et qu'il rejette tout ce qui peut l'éloigner de Dieu, qu'il écoute avec respect sa parole et tous les avertissements qu'on lui donne, qu'il suive avec fidélité toutes les règles qu'on lui prescrira, qu'il n'épargne ni jeûnes, ni aumônes, ni privations, ni pratiques qu'on jugera à propos de lui imposer, n'estimant rien de difficile, rien de trop long pour obtenir un don si rare et si précieux.

Qu'il considère que ses péchés sont réels, que les jugements de Dieu sont effroyables et certains, que sa vie est très-incertaine, que la cognée, comme le dit saint Jean, est déjà à la racine de l'arbre, qu'il n'y a pas un moment à perdre, et que tout est précieux ; qu'il ne se lasse point dans ces pratiques. La guérison des plaies du cœur n'est pas moins difficile que celle des plaies du corps, elle est intérieure et plus cachée, on ne guérit pas en un instant ; les inclinations du cœur ne se changent qu'en changeant les habitudes de l'âme. Il faut du temps et de l'application à de certains objets, pour qu'il se forme de nouvelles inclinations et de nouvelles habitudes à la place des anciennes.

Nous savons, mes chers frères, que Dieu est le maître du cœur, et que sa grâce y peut faire tels changements qu'il lui plaît ; mais nous savons aussi qu'il ne veut pas être tenté, que c'est une témérité de demander des miracles, quand on ne mérite rien, et de vouloir que Dieu sorte pour nous des règles qu'il s'est prescrites. Nous ne devons rien attendre de notre travail ; mais Dieu veut que nous travaillions comme si tout dépendait de notre travail. Faisons-le donc, mes très-chers frères, et attendons tout de la miséricorde du Seigneur qui est fidèle à ses promesses. Je vous la souhaite etc. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR DE NOEL.

Exsultate et lætamini in Domino Deo vestro, quia dedit vobis doctorem justitiæ.

Soyez dans des transports d'allégresse, réjouissez-vous dans le Seigneur votre Dieu, parce qu'il vous a donné un maître qui vous enseignera la justice (Joel., II, 23).

Ce divin maître est le Messie que les Juifs attendaient, c'est lui après lequel toutes les nations de la terre ont soupiré, que nous avons reçu dans la nouvelle loi, et que la foi nous montre aujourd'hui dans l'étable de Bethléem. Que l'état où il paraît à vos yeux ne vous rebute pas, mes frères ; ne craignez pas de vous rendre les disciples d'un enfant :

toute la doctrine de la religion est renfermée dans les lois d'une enfance sage et chrétienne. Un superbe qui n'avait pas voulu se soumettre aux conseils d'un Dieu ne devait plus être instruit que par les leçons d'un enfant. Regardons ce mystère comme le plus grand ouvrage de la miséricorde de Dieu, c'est ce qui doit aujourd'hui nous transporter d'amour et de reconnaissance, en voyant que le Dieu dont les Juifs avaient méprisé les lumières dans la gloire veuille se faire enfant pour se mettre en état de nous instruire dans la chair. Dieu nous donne donc un maître dans la personne de cet enfant, il imprimera dans l'âme de ses disciples une vertu qui ne leur fera pas seulement connaître ce qu'ils doivent faire, mais qui leur fera pratiquer ce qu'ils connaissent. C'est ainsi que saint Augustin s'est expliqué sur la doctrine que cet enfant vient enseigner, et sur la manière dont Jésus-Christ instruit ses disciples : il leur fait des leçons, il leur donne des exemples, il leur accorde des secours.

1° Il leur fait des leçons pour les instruire : première partie. 2° Il leur donne des exemples pour autoriser ses leçons : seconde partie. 3° Il leur accorde des secours pour les mettre en état de suivre ses exemples : troisième partie.

Voilà, mes frères, les qualités du maître de la justice que Dieu nous donne et celle de ses instructions ; il parle, il fait, et il fait pratiquer. L'excellent maître ! Ecoutons ses leçons, imitons ses exemples, rendons-nous dignes de ses secours ; ce sera la matière de ce discours : demandons l'assistance du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je dois, dans cette première partie, 1° vous découvrir le besoin où l'homme était, depuis le péché, d'un maître qui lui donnât l'idée de la justice, en lui inspirant la justice même ; 2° vous convaincre que celui que nous recevons aujourd'hui était seul capable de l'être ; 3° vous faire remarquer les manières touchantes et proportionnées à l'état de l'homme dont il s'acquitte dans cette fonction.

Et d'abord, mes frères, il ne faut que nous représenter l'état de l'homme depuis le péché, pour comprendre la nécessité où il était d'avoir un maître qui lui enseignât la voie du salut. Son aveuglement était devenu si étrange depuis la perte de la justice, et son déréglement si général, qu'on ne voyait plus dans toute sa conduite que des marques déplorables de son ancien bonheur. Des ténèbres épaisses obscurcissaient son esprit, la corruption la plus profonde était maîtresse de son cœur. Non-seulement il ne savait pas ce qu'il fallait faire pour plaire à Dieu, mais même il ignorait qu'il fût dans l'obligation de lui plaire.

L'impression du péché qui l'avait détourné de son Créateur l'avait attaché aux créatures, et les fausses idées qu'il s'était formées des biens et des maux l'empêchaient de connaître qu'il n'y a pour l'âme raisonnable qu'un véritable bien, qui est la possession de Dieu, comme il n'y a pour elle qu'un mal véritable, qui est la perte de cet unique bien. C'est ce que saint Augustin nous a voulu faire entendre, quand il a dit que le péché avait rendu l'âme de l'homme toute charnelle en l'absorbant dans l'amour des créatures.

Tous les hommes étant tombés dans le même degré d'aveuglement et de corruption, nul n'était capable d'instruire les autres, et il est aisé de remarquer, par les opinions extravagantes qu'ils ont eues sur ce qui peut rendre vraiment heureux, combien on devait avoir peu de confiance en leurs lumières.

Voilà, mes frères, une légère idée de l'état de l'homme depuis le péché. Osée l'a touché, lorsqu'il dit qu'il n'y a point de vérité, qu'il n'y a point de miséricorde, et qu'il n'y a point de connaissance de Dieu sur la terre. L'homme malheureux est demeuré durant quatre mille ans vivant dans l'ignorance de celui qui lui avait donné l'être, conversant avec les démons, qui, après l'avoir rendu complice de leurs crimes et compagnon de leur malheur, se faisaient adorer de lui.

Ce n'est pas que Dieu ait abandonné les hommes absolument durant tout ce temps : il a pris soin d'affermir l'espérance de ses élus durant tous les temps, il a toujours tracé aux Juifs des images de Jésus-Christ, il leur a donné des figures du Sauveur, et jamais il ne les a laissés sans quelques assurances de sa puissance et de sa bonne volonté pour leur salut.

La doctrine de ce divin Maître a jeté quelques rayons dans tous les temps ; ceux qui ont marché devant lui ont reçu des lumières d'une doctrine qu'il devait enseigner par lui-même ; et ceux qui l'ont suivi se sont conduits par les lumières d'une doctrine qu'il a enseignée : et comme le même astre est tout ensemble l'étoile du matin et l'étoile du soir, le même Maître a servi aux peuples des deux Testaments. C'est saint Paul lui-même qui nous dit que *Dieu, ayant parlé autrefois à nos pères en diverses manières par les prophètes, il nous a parlé en ces derniers temps par son Fils.*

Dieu a donc envoyé des prophètes dans tous les temps, mais tous en ont promis un autre, et Dieu a partagé entre eux les mystères qui regardaient l'état de ce prophète et de la religion qu'il devait établir. Isaïe a prophétisé la fécondité d'une vierge, la naissance de ce prophète qu'elle devait engendrer, et même sa mort. Daniel a prophétisé le temps de sa venue, Malachie celle de son précurseur, et ainsi des autres ; mais Jésus-Christ est le prophète de tous les temps et de l'éternité même, maître de toutes les vérités qu'il vient découvrir avec une plénitude de lumière, de certitude, d'efficace et d'onction. Ainsi les Juifs, dit saint Augustin, n'ont mérité que des prophètes qui étaient à la vérité remplis de l'esprit et de la parole de Dieu, mais pour nous il nous a rendus dignes de sa

parole même, et nous n'aurons plus d'autre prophète que lui.

Les prophéties sont accomplies, il a paru sur la terre, il a conversé avec les hommes, comme le prophète Baruch l'avait promis; il est arrivé que celui qui était destiné pour nous instruire ne disparaîtra plus de devant nous, et que nos yeux verront le Maître qui nous enseigne selon la prophétie d'Isaïe.

Je ne m'arrête point ici à vous prouver que toutes ces prophéties se doivent entendre de Jésus-Christ, et que cet enfant que la foi expose aujourd'hui à nos yeux est ce Messie qu'on attendait. Il s'est fait connaître pour tel par l'accomplissement de toutes les prophéties qui avaient été faites, et qui ne pouvaient convenir qu'à lui seul, par les miracles qu'il a opérés, et par l'établissement de son Eglise, qui est le plus grand de tous ces miracles.

Il ne s'agit, et c'est ma seconde réflexion, que de vous montrer que cet enfant qui est exposé sur la crèche de Bethléem n'y paraît aujourd'hui que pour y être reconnu de nous pour notre maître; car, comme dit saint Bernard, ce mystère qui s'est accompli sur la personne du Sauveur se renouvelle en nous si nous prenons soin de nous renouveler tous les ans en Jésus-Christ. Il s'est rendu le maître des hommes, mais un maître qui enseigne la justice, qui, étant juste lui-même et la source de toute sainteté, justifie les âmes par la foi vivante et agissante par la charité, en remplissant en même temps leur esprit de lumière et leur volonté de son amour; car, mes frères, pour reprendre l'état de l'homme qui attendait ce maître divin, il était aveugle et incapable de le reconnaître, il sentait bien qu'il n'était pas d'accord avec lui-même, que les vues de son esprit combattaient les désirs de sa chair. Tantôt élevé par des sentiments de grandeur, jusqu'à croire qu'il pouvait être semblable à Dieu, d'autres fois rabaissé par les ressentiments de sa misère, jusqu'à se contenter d'être semblable aux bêtes, il demeurait sans se connaître, incertain et flottant entre la présomption et le désespoir.

Il fallait donc, pour porter les lumières dans cet esprit, le faire sortir hors de lui-même, et ensuite l'y faire rentrer pour lui découvrir le fond de sa nature. Il fallait lui débrouiller cet assemblage confus de grandeur et de misère dont il sentait les mouvements sans en connaître le principe. Il fallait lui apprendre qu'ayant été grand, il était devenu misérable par sa faute. Il fallait que le même Dieu qui l'avait fait grand voulût bien le rétablir dans sa grandeur. Enfin il était nécessaire que l'auteur de sa grandeur passée s'unît à sa misère présente, et qu'il l'élevât jusqu'à lui; voilà toutes les vérités que ce maître divin nous a fait comprendre; mais comment, me direz-vous, nous les fait-il connaître? C'est, mes frères, ma troisième réflexion.

C'est en se montrant à nos yeux sur la crèche de Bethléem et sous la forme d'un enfant; par là il allie les vérités qu'il vient nous enseigner avec des faits et avec des preuves qui nous les rendent sensibles. Aussi l'Ecriture ne dit-elle pas seulement que nous entendrons, mais que nous verrons notre maître. Il se montre donc pour nous instruire; ses leçons sont donc attachées à sa personne; la foi ne vient pas seulement ici de ce qu'on a ouï, comme saint Paul l'assure, mais de ce qu'on a vu: les vérités entrent ici par les yeux, pour ainsi dire. Jésus-Christ par sa conduite fait voir à l'homme qu'il était blessé, et que la plaie était profonde et bien difficile à guérir, puisqu'il ne fallait pas un moindre remède que l'incarnation d'un Dieu. En effet le grand appareil des remèdes est une marque de la grandeur et du danger de la maladie. Les breuvages, les incisions, les ferrements, tout cela fait juger à un malade que son mal est considérable; mais que doit faire comprendre un Dieu fait homme, le Verbe fait chair, dans une étable, dans la nudité, dans la misère, au milieu des animaux? Jésus-Christ a convaincu le malade de la grandeur de son amour par la profondeur de son anéantissement, et le pécheur, qui ne pouvait rien voir de si élevé au-dessus de lui, ni rien de si redoutable qu'un Dieu qui devait le juger, n'a rien vu qui entrât plus tendrement dans ses intérêts, qu'un Dieu qui se revêtait de sa chair et qui prenait un corps pour entrer par les sens jusqu'au fond de notre âme et pour dissiper les ténèbres et la corruption qui y régnaient; il lui fait voir qu'il était destiné à être grand, mais que sa grandeur ne se trouvait que dans son attachement et dans sa ressemblance avec celui qui l'avait formé pour être tel; que, ne pouvant plus retourner à lui, après l'avoir abandonné, il était venu le chercher; et qu'afin qu'il pût devenir semblable à ce Dieu dans sa grandeur, ce Dieu était venu se rendre semblable à lui dans sa misère. Il lui a fait voir enfin que, pour rendre cette ressemblance parfaite, il fallait que son esprit s'humiliât, puisque la Divinité s'était anéantie jusqu'à se revêtir de toutes les infirmités et de toutes les misères de la chair.

Voilà, mes très-chers frères, les grandes et les admirables vérités que ce divin Maître nous enseigne sur la crèche de Bethléem. Rien n'est si tendre que la leçon que le Sauveur du monde nous fait aujourd'hui. Il se mêle parmi les créatures, il se rend créature lui-même; il s'expose à nos yeux dans un état qui nous découvre (sans parler) celui de notre âme, l'amour du Dieu qui nous cherche, les voies pour retourner à lui, les moyens d'accorder les contrariétés que nous sentions, sans en savoir la source. Voilà le langage que Jésus-Christ tient à l'homme pécheur, en se montrant à lui dans la faiblesse de son enfance et dans la pauvreté de la crèche.

O vous donc, enfants de Sion, soyez dans des transports d'allégresse, réjouissez-vous dans le Seigneur votre Dieu, parce qu'il vous a donné un Maître qui vous enseignera la justice! Quel sujet de joie, mes très-chers frères, à la vue des miséricordes de Dieu!

Afin que nous fussions instruits sans crainte d'être trompés, la Vérité est venue elle-même dissiper nos ténèbres. Il fallait à l'homme une règle infaillible pour se conduire sûrement, mais il lui fallait une règle sensible pour se conduire humainement. Dieu est infaillible, mais il n'est pas sensible; l'homme est sensible, mais il n'est pas infaillible. Jésus-Christ étant Dieu et homme tout ensemble, nous trouvons en sa personne tout ce qui nous convient pour être tout ensemble instruits et conduits; nous venons d'exposer ses leçons, exposons ses exemples : c'est le second point.

SECONDE PARTIE.

L'homme n'était pas seulement aveugle depuis le péché, il était encore malade, ou disons mieux, l'ignorance qui l'aveuglait était une maladie de l'homme, mais elle n'était pas la seule; la cupidité était une maladie aussi dangereuse que l'ignorance. Ce n'était donc point assez d'éclairer son esprit, il fallait encore guérir son cœur; d'ailleurs, ce malade était si bizarre, que, quoiqu'il connût le danger où il s'était réduit, et la vertu des remèdes qu'on lui préparait, il les aurait rejetés au péril de sa perte, pour n'en pas souffrir l'amertume. Il fallait donc que celui qui s'était rendu son maître se rendît encore son médecin, et qu'il lui préparât ces remèdes d'une manière si charitable et si proportionnée à sa dangereuse délicatesse, qu'en leur laissant toute leur vertu, il leur ôtât presque toute l'amertume.

C'est ce que Jésus-Christ a fait en joignant les exemples aux leçons et la qualité de médecin à celle de maître. C'est par là qu'il remplit divinement les fonctions de maître de la justice, en unissant à cette qualité celle de médecin et de Sauveur, en répandant des lumières et en communiquant la charité, en dissipant les ténèbres et en chassant le mauvais amour. En effet, ce charitable médecin qui a préparé ses remèdes aux malades qu'il voulait guérir, ne s'est pas contenté de nous dire simplement qu'il faut commencer par descendre du faîte de l'orgueil dans le centre de l'humilité pour pouvoir arriver à la grandeur solide et véritable que l'homme recherche et désire ardemment : cette vérité toute seule n'aurait pas été suffisante pour dompter la férocité de notre orgueil; qu'a-t-il donc fait? il y a joint l'exemple, il inspire lui-même aux hommes cette humilité si contraire à leurs inclinations, et il l'inspire, non par la force de l'autorité, ni par la véhémence de ses discours, mais par la voie de la persuasion; il se rend humble lui-même : le Verbe se fait homme, afin que l'homme, ayant un tel objet devant ses yeux, eût horreur de son orgueil et ne craignît plus de s'humilier.

Pour le détourner de l'amour des richesses, il se fait pauvre; pour lui adoucir la peine de supporter les injures, il a voulu en être accablé : ainsi, de toutes les choses que nous aimons et dont l'amour et le désir nous avaient détournés de Dieu, il nous en a inspiré du mépris; en les rejetant il les a rendues viles, et pour toutes celles que nous rejetions il leur a donné un fonds de grandeur et de dignité en les choisissant. Tout cela n'a été qu'un effet de son amour pour nous, et du désir qu'il avait de nous faciliter l'usage des remèdes sans lesquels nous ne pouvons guérir de nos maux; car il n'avait aucun besoin d'en user ainsi pour lui-même.

Entrez bien, mes frères, dans cette pensée : en s'unissant à notre nature, Jésus-Christ a fait exactement ce que ferait un médecin qui prendrait chez lui un malade qu'il aime, qu'il a résolu de guérir, et qui ménage sa faiblesse avec plus de soin, afin d'étudier son mal avec plus d'application, et lui faire l'application de ses remèdes plus utilement.

L'humanité à laquelle il s'est uni, c'est-à-dire cette chair qu'il a prise en se faisant homme, était pure, saine, exempte de péché, autrement elle n'aurait pas été la victime d'un sacrifice qui devait expier les péchés des hommes. Elle a été cependant traitée comme si elle eût été criminelle, et c'est en cela qu'elle est semblable à celle des pécheurs, puisqu'elle était assujettie aux misères de cette vie. Il lui a fait prendre les remèdes dont les malades avaient besoin, et c'est dans ce sens qu'il s'est chargé de nos infirmités, et qu'il les a non-seulement portées, mais guéries en son propre corps, afin que les hommes apprissent de ce qu'il avait fait sur lui ce qu'ils devaient faire sur eux-mêmes, et par là il nous a voulu faire comprendre quelle était la nécessité de ces remèdes; car, *si le bois vert est ainsi traité*, dit l'Evangile, *que sera-ce du bois sec ?*

Mais il a voulu aussi en même temps nous faire comprendre quelle en était la vertu, puisque c'est par ces remèdes qu'il a guéri les plaies des hommes, et que leur usage a fait tous les justes et tous les saints. En effet, s'il est vrai que les hommes ne périssent que parce qu'ils souhaitent ce que Jésus-Christ a méprisé, ou parce qu'ils fuient ce qu'il a souffert, comme dit saint Augustin, ils ne se sauvent et ils ne se sanctifient qu'en embrassant ce qu'il a souffert et en rejetant ce qu'il a méprisé. Ce charitable médecin ne pouvait donc prendre des mesures plus naturelles pour adoucir l'amertume que nous craignons de trouver dans l'usage des remèdes qu'il offrait pour nous guérir; car certainement l'idée de la nécessité d'un remède unique, l'assurance de sa vertu, l'expérience de ses effets, adoucissent non-seulement la répugnance que son amertume nous pourrait causer, mais elle nous porte à le désirer avec ardeur et à le prendre avec avidité; cependant ce n'est pas encore tout ce qu'il a fait pour nous. Il est vrai que ces réflexions sur la bonté d'un remède peuvent convaincre l'esprit de la nécessité de le prendre, et elles doivent même le faire; mais il faut quelque chose qui le persuade. La raison est soumise; mais il reste un fonds de répugnance. Jésus-Christ, mes frères, achève son ouvrage. Ce charitable médecin

répand dans l'âme une certaine douceur qui lui fait trouver du plaisir dans l'usage de ce qui lui paraissait amer. C'est l'effet de cette grâce que le Maître de la justice est venu nous apporter, par laquelle, dit saint Augustin, il ne fait pas seulement croire ce qu'on doit aimer, mais il fait aimer ce qu'on croit.

Arrêtons-nous ici un moment pour nous demander compte à nous-mêmes des effets que produisent en nous les exemples que ce divin Maître de la justice a exposés à nos yeux; car ce mystère doit toujours être nouveau, il faut qu'il nous renouvelle sans cesse, il faut que la vertu de l'incarnation nous soit appliquée, et que nous en ressentions les effets. Il ne suffit pas de connaître, de croire, d'honorer ce mystère, il faut le sentir, il faut qu'il nous pénètre, il faut qu'il incarne, pour ainsi dire, notre esprit en l'humiliant, et qu'il divinise notre chair en la dégageant de toutes les créatures et de toutes les affections basses et corrompues. Jugeons-nous sur ces idées, mes très-chers frères; pouvons-nous dire que nous ayons abandonné les choses que Jésus-Christ a méprisées en se faisant homme, et que nous ayons embrassé celles qu'il a chéries?

Tout pénétrés de l'amour des choses qu'il a rejetées, nous courons comme des insensés après ce qui n'est capable que de nous perdre; révoltés contre celles qu'il a choisies, nous rejetons tout ce qui est capable de nous sauver, nous fermons les oreilles à ses leçons, et nous n'ouvrons pas les yeux à ses exemples. Nous aimons la maladie qui va nous perdre, et nous rebutons les remèdes qu'il nous a préparés avec tant de sagesse et de bonté. Mes frères, faisons-y réflexion, pensons à nous, rentrons dans nous-mêmes: celui qui connaît ce qu'il doit faire et ne le fait pas ne l'a pas encore appris de Dieu selon la grâce, mais selon la loi, dit saint Augustin; il ne l'a pas appris selon l'esprit, mais seulement selon la lettre; la lettre tue, il n'y a que l'esprit qui vivifie.

Que ferons-nous donc dans cet état d'opposition effroyable entre nos maximes et la doctrine du Maître de la justice que Dieu nous donne, entre notre conduite et ses exemples? Prenons des mesures pour nous rapprocher de lui.

Remplissons-nous des vérités qu'il nous a enseignées, étudions-les avec soin; convainquons-nous de la nécessité de les suivre; imitons ses exemples; regardons-les comme autant de nouvelles confirmations de ces vérités, et comme autant de nouveaux motifs qui nous pressent de les embrasser, et demandons-lui ensuite qu'il nous les fasse connaître selon la grâce, et non pas selon la loi; qu'il nous les apprenne selon l'esprit, et non pas selon la lettre qui tue. C'est par ce moyen que nous pourrons nous rendre utile la connaissance de ce mystère qui nous a été infructueux jusqu'ici. Les vérités connues doivent servir à nous faire remarquer ce que nous avons déjà reçu, et nous porter à en rendre grâces. Elles nous doivent faire connaître ce qui nous manque et nous exciter à le demander. Profitons donc de ce que nous avons reçu et demandons ce qui nous manque; nous pouvons le demander avec confiance, car nous avons à nous adresser à un Maître de la justice qui ne se contente pas de donner des leçons et des exemples, mais qui accorde encore de très-grands secours à ceux qu'il veut rendre ses disciples: c'est le sujet de la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Dieu promettait des secours abondants à son peuple dans l'ancienne loi, et il les lui accorde dans la nouvelle. Il leur disait dans Isaïe: *Je ferai que les ténèbres qui sont devant eux se changeront en lumière, et que les chemins tortus seront redressés.* Il leur promettait par le prophète Ezéchiel qu'il changerait leur cœur, et que de pierre qu'il était, c'est-à-dire dur et insensible, il le rendrait de chair, c'est-à-dire tendre et flexible à ses volontés; qu'ils marcheraient dans ses voies et qu'il leur ferait accomplir ses commandements. Or, mes frères, ce qu'il a promis il l'a exécuté, et la grâce qu'il nous donne comme Sauveur, non-seulement nous découvre sa sagesse, mais même elle nous la fait aimer; non-seulement elle nous invite au bien, mais même elle nous le persuade et nous le fait vouloir si fortement et aimer avec tant d'ardeur, que nous surmontons par la volonté de l'esprit qu'il forme en nous la volonté de la chair qui a des désirs opposés à la loi de Dieu. C'est ainsi que le Sauveur du monde ôte ce cœur dur et inflexible, et qu'il donne à ses disciples un cœur de chair, tendre, docile, et qui se laisse conduire aux mouvements de sa grâce.

Moïse nous traçait l'idée de ce secours que nous devions recevoir de Jésus-Christ dans la loi nouvelle, lorsqu'il excitait les Israélites, qui étaient la figure des vrais chrétiens, à rendre grâce à Dieu de tous les biens qu'ils avaient reçus de lui, et qu'il leur disait en particulier qu'il les avait *portés dans sa force jusqu'au lieu de sa demeure sainte;* c'est ce que fait Jésus-Christ, car il porte lui-même les âmes, puisqu'il est vrai dans un très-bon sens que ce ne sont pas tant elles qui marchent, que c'est lui-même qui les porte, et que sans ce secours elles succomberaient sous leur faiblesse.

Les âmes de ceux qui sont à lui sont pour ainsi dire plutôt portées qu'elles ne marchent; elles marchent cependant, prenez bien garde de ne pas diviser les deux volontés dans l'économie du salut qui est l'ouvrage opéré; mais toutes les démarches qu'elle fait avec effort dans les voies de la justice, elle les doit à la grâce et à la force de celui qui la porte; ce qui fait dire à saint Augustin: *Vous nous portez étant petits, ô mon Dieu! et vous nous portez jusqu'à l'extrême vieillesse, parce que nous n'avons de force qu'autant que nous nous appuyons sur vous; et que toute notre force n'est que faiblesse, lorsque nous nous appuyons sur nous-mêmes; mais*

notre faiblesse se change en force lorsqu'elle est soutenue par votre force.

Tout ceci nous découvre, 1° la nature de ces secours que nous donne ce Maître de la justice, secours qui appliquent l'âme à l'action, qui font faire, qui portent, qui font marcher, sans lesquels en un sens très-véritable nous ne pouvons rien; 2° la disposition à nous les accorder toujours, puisqu'il nous portera dans sa force jusqu'au lieu de sa demeure sainte, comme dit le prophète, et le dessein où il est de les donner à tous, puisque, comme dit saint Augustin, *il ne nous portera pas seulement étant petits, mais qu'il nous portera jusqu'à l'extrême vieillesse*, nul, ni jeune, ni vieux, n'étant exclu de ces secours qu'il donne à tous.

Les conséquences de tous ces principes sont faciles à tirer: il faut nous jeter entre les bras de ce Maître divin, afin que notre faiblesse soit changée en sa force, étant soutenue par sa force; mais il faut, pour que cette résolution ait tout son effet, 1° être du nombre de ses disciples; car il ne s'engage à porter que son peuple, c'est-à-dire ceux qui veulent être à lui et qui se déclarent les disciples de la justice, comme il s'en est rendu le Maître. Il faut, 2° s'acquitter des devoirs de disciples, c'est-à-dire nous remplir de sa doctrine, et faire entrer dans notre cœur les vérités qu'il nous enseigne dans ce mystère. Oui, divin Enfant, nous voulons être vos disciples; mais faites, ô Maître divin! que les ténèbres se changent devant nous en lumière. Dissipez tous les faux principes de la vaine et trompeuse science du monde, et remplissez nos cœurs des importantes vérités que vous nous exposez aujourd'hui. Faites-nous ressentir les effets de ce mystère, c'est-à-dire faites que nous suivions les exemples que vous nous donnez pour confirmer les leçons que vous nous avez faites.

Mais qu'enseigne ce Maître divin? Il nous enseigne, mes frères, qu'il faut que nous soyons humbles, petits, pauvres, soumis aux faiblesses de notre état présent, et pour nous animer à la pratique de ces règles devenues nécessaires depuis notre péché, il nous en donne l'exemple; car il renferme toutes ces divines perfections sous la mortalité de notre chair, pour donner lieu à l'état de bassesse et d'humiliation où il a voulu entrer.

De sorte, ô mon Dieu! que vous vous montrez humble à nos yeux, comme si vous n'étiez point élevé; petit, comme si vous n'étiez point grand; pauvre, comme si vous n'étiez point riche; faible, comme si vous n'étiez pas puissant. Voilà, mes très chers frères, l'exemple que Dieu nous donne. Il ne vous demande pas que pour être ses disciples vous changiez l'état où sa providence vous a placés; gardez les dignités et le rang que Dieu vous a donnés, demeurez ce que vous êtes, mais souvenez-vous que la religion exige de vous que vous soyez humbles, petits et pauvres. Soyez humbles dans votre élévation; soyez petits dans votre grandeur; soyez pauvres dans vos richesses, c'est-à-dire ayez dans le cœur l'amour de ces vertus, ne soyez attachés ni à votre élévation, ni à votre grandeur, ni à vos richesses; qu'il ne paraisse pas que vous êtes élevés, quand la religion vous oblige de vous abaisser; et comme ces exemples sont difficiles à suivre dans le monde, recourez incessamment à l'assistance et aux leçons du Maître de la justice que Dieu nous donne. Jetez-vous entre ses bras, afin qu'il vous porte dans sa demeure sainte. C'est ce que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LA FÊTE DE SAINT JEAN ÉVANGÉLISTE.

Petrus vidit illum discipulum quem diligebat Jesus.
Pierre vit venir après lui le disciple que Jésus aimait (*Joan.*, XXI, 20).

Comme il n'y a point de caractère qui distingue saint Jean des autres disciples avec plus de gloire que l'amour singulier dont le Sauveur du monde l'a honoré, il ne faut point chercher d'autre fondement de ses louanges: car nous ne pouvons pas lui en donner de plus solides que de dire que Jésus l'aimait. Il n'y a donc, mes frères, qu'à proposer cet amour, pour combler notre apôtre de gloire, et il ne faut que marquer ses retours pour celui qui l'a aimé et sa fidélité dans son amour, pour lui composer un excellent éloge. C'est aussi ce que j'ai résolu de faire dans ce discours, où je ne vous parlerai que de l'amour reçu, que de l'amour rendu, et que de l'amour communiqué aux autres par ce disciple.

L'amour reçu nous fera connaître qu'il a été aimé, c'est la source de son bonheur: première partie. L'amour rendu nous découvrira qu'il a aimé, c'est le fondement de sa gloire: seconde partie. L'amour communiqué nous montrera qu'il s'est appliqué à faire aimer celui qu'il aimait, c'est la preuve de sa fidélité et le couronnement de son amour pour son maître: troisième partie.

Voilà, mes frères, ce que nous dirons du disciple que Jésus-Christ aimait, après que nous aurons demandé le secours du ciel par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu, dit saint Augustin, fait toutes choses en faveur de ceux qu'il aime, et sa tendresse est si grande, qu'il veut bien partager avec eux son héritage, s'estimant plus riche en le partageant, que s'il le possédait tout seul.

C'est la conduite qu'il tient à l'égard de tous les élus qu'il veut bien admettre avec lui à la possesion de sa gloire, et c'est celle qu'il a tenue d'une façon particulière sur le grand saint dont la fête nous assemble. L'excès de cet amour dont il a bien voulu l'honorer ne lui a pas permis d'attendre après sa mort pour partager avec lui son héritage. Il a voulu lui en donner des marques éclatantes qui l'ont distingué dès cette vie, et ne ménageant rien avec lui, il l'a admis au partage de ce qu'il avait de plus précieux sur la terre. Or, mes frères, vous conviendrez sans doute que Jésus-Christ n'a rien eu de plus cher sur la terre que son Eglise, sa

Mère et sa croix, et qu'il ne pouvait donner de plus solides marques de son amour à un homme mortel, qu'en partageant ces trois choses avec lui.

C'est ce que Jésus-Christ a fait en faveur de saint Jean: il lui a donné part à la fondation de son Eglise qui est son ouvrage ; il lui a donné part à la filiation de Marie qui est sa mère ; il lui a donné part au sacrifice de sa croix qui est son trésor. Ainsi l'amour de Jésus pour ce disciple en a fait un apôtre distingué dans la fondation de l'Eglise, un fils adopté dans la filiation de Marie, et un martyr associé au sacrifice de la croix. N'ai-je donc pas raison de vous dire que l'amour qu'il a reçu nous fait connaître que saint Jean a été aimé, et nous découvre la source de son bonheur ?

Il est certain, mes frères, que les apôtres ont eu une part si considérable dans la fondation de l'Eglise, que l'apôtre saint Paul ne craint point de les en appeler les fondements; car en annonçant au peuple d'Ephèse qu'ils n'étaient plus des étrangers, mais les domestiques de la maison de Dieu, il les avertit que cette maison est édifiée sur le fondement des apôtres, dont Jésus-Christ est à la vérité la principale pierre de l'angle, n'y ayant point absolument d'autre fondement que lui. Les apôtres en effet n'ont point été les objets de notre foi, nous n'avons point cru en eux ; mais ils ont été les ministres de notre foi, et c'est par eux que nous avons cru en Jésus-Christ qu'ils nous ont annoncé. Ainsi Jésus-Christ est la pierre sur laquelle l'édifice est posé, il ne peut y en avoir d'autre; mais les apôtres sont les pierres qui touchent immédiatement à cette première, et qui portent les autres qu'ils ont attirés par la prédication. C'est de cette manière qu'ils sont les fondements de cet édifice qui croît dans les proportions et dans les symétries convenables, pour être un saint temple consacré au Seigneur; et c'est en vue de ce rang que les apôtres tiennent dans la fondation de cette Eglise, que Dieu a mis en eux tous les dons nécessaires pour le soutenir, et qui nous sont marqués par les qualités différentes que l'Ecriture leur donne.

Quelquefois ils sont appelés des montagnes, pour nous exprimer cette force et cette solidité inébranlable, propre à porter ceux qu'ils font entrer dans l'édifice de la maison de Dieu, ou bien pour nous marquer la sublimité de leur doctrine, qui est encore exprimée par le miel qui coule de ces montagnes.

Dans d'autres occasions l'Ecriture les appelle des nues, pour nous marquer ce zèle et cette vitesse toute sainte qui les a portés jusqu'aux extrémités de la terre, pour y aller ramasser les pierres qui étaient destinées à entrer dans la maison de Dieu.

Ces vues générales que l'Ecriture nous donne sur les apôtres destinés à la formation de l'Eglise nous découvrent les distinctions que l'amour de Jésus lui a fait faire en faveur de ce disciple qu'il chérissait. Je les trouve toutes renfermées dans le privilége qu'il lui accorda le soir de la cène : car il est certain qu'il ne lui permit de se reposer sur son sein que pour nous marquer par cette distinction sensible qu'il en usait avec lui autrement qu'avec le reste des apôtres. Aussi est-ce cette faveur qui a donné sujet à tous les Pères de le regarder comme un disciple distingué. Et assurément cette application de la tête de saint Jean sur le cœur de Jésus-Christ ne peut être regardée que comme la preuve d'une union singulière qu'il avait avec lui, et si les apôtres en général sont appelés par saint Paul les fondements de l'Eglise, parce qu'ils sont les pierres de cet édifice spirituel, qui ont été posées immédiatement sur la première, et qu'ils ont tiré de là cette force et cette solidité qui rend les fondements propres à porter tout l'édifice, on peut dire que saint Jean les a surpassés dans cet avantage. En effet, ce repos de sa tête sur le sein du Sauveur du monde, et dans un temps d'alarme et d'agitation pour tous les autres apôtres que la nouvelle de sa mort avait troublés, marque la force de son esprit, la fermeté de son âme, et son union plus intime à la pierre angulaire de l'édifice. Dans cette rencontre notre apôtre reçut sans doute une grâce de solidité et de force extraordinaire par l'application extérieure de sa tête sur la source de toute la force et sur le principe de toute la fermeté apostolique et chrétienne. C'est de là aussi qu'il a tiré ces lumières si vives et cette doctrine si profonde qui font le caractère de ses écrits.

Il a puisé dans cette source ce que les autres n'ont pris que dans les ruisseaux; aussi les Pères ont-ils comparé cet apôtre sur le cœur de son maître à une éponge plongée au milieu de l'eau, dont elle se remplit tellement qu'elle en regorge de tous côtés. C'est l'état de saint Jean sortant de dessus le cœur de Jésus son divin maître, regorgeant des lumières dont il s'était rempli dans cet océan de sa sagesse; et c'est ce qui fait dire à saint Augustin qu'il a puisé dans le sein même de la Divinité, parce qu'il a pris dans le cœur du Fils, qui lui fut ouvert, ce que le Fils avait appris lui-même dans le sein du Père, où il est engendré comme Verbe.

Ces lumières qui n'étaient pas éclatantes seulement, mais brûlantes et toutes de feu, lui ont donné cette impression de zèle et d'amour qui le distingue des autres apôtres, et qui le portait toujours avec une ardeur singulière partout où les intérêts de Jésus-Christ l'appelaient.

Mais ce n'est pas seulement en le distinguant des autres apôtres dans la fondation de l'Eglise, que Jésus-Christ lui a marqué son amour, c'est encore en le faisant entrer dans la filiation de Marie qu'il lui en a donné une preuve très-éclatante. Que cette preuve de l'amour de Jésus-Christ pour son disciple est excellente ! Et pour en sentir tout le prix, considérez qu'il est donné à Marie par Jésus-Christ pour être son fils ; qu'il lui est donné par Jésus-Christ pour tenir sa place et pour le représenter; qu'enfin il lui est

donné pour lui rendre tous les offices que Jésus-Christ aurait dû lui rendre lui-même. Quel fonds de grandeur et de richesses pour ce disciple dans ce témoignage de l'amour de son maître !

Pierre aura le soin de l'Eglise, mais Jean aura Marie. Disciple ardent et plein de feu, les emplois qu'on vous donne vous mettront dans l'agitation et dans le mouvement; mais celui-ci, dont le cœur est plus tendre et plus doux, est réservé pour des fonctions tranquilles et pacifiques. On ouvre à l'un l'entrée du temple, et on lui abandonne le soin des sacrifices sanglants; mais à celui-ci on lui destine l'autel des encens, et le sanctuaire est son partage. Disciple choisi pour ce sublime ministère, c'est vous seul qui devez assister devant le propitiatoire, et à qui l'arche de la nouvelle alliance, pour ainsi dire, est confiée. Peut-on se figurer quelque chose de plus éclatant que ce témoignage de l'amour de Jésus-Christ pour son disciple? Tout ce que je viens de rapporter est d'Arnould, abbé de Bonneval, disciple de saint Bernard.

Jésus-Christ le donne donc à Marie pour être son fils; quelle idée devons-nous nous former des dons, de la pureté et des grâces de ce disciple, devenu le fils de Marie par cette disposition du Sauveur du monde! Car il a mis dans saint Jean tous les dons qui conviennent au fils de la plus sainte de toutes les créatures, puisqu'il a revêtu ce disciple de cette éminente qualité.

Peut-être même pourrions-nous dire avec saint Ambroise qu'il a oublié sa mère, dans un sens, pour ne se souvenir que de son disciple; car, voulant disposer de ses biens à la mort, et faisant son testament sur la croix, il partage entre la mère et le disciple les témoignages de son amour; mais comment fait-il ce partage? Il dit à ce disciple : Je vous fais mon héritier, et le bien que je vous laisse, c'est ma mère : il établit sa mère son héritière conjointement avec ce disciple; mais que lui dit-il : *Voilà votre fils;* ainsi Marie reçoit le disciple pour partage, et le disciple reçoit Marie pour le sien. Or n'est-il pas vrai que la meilleure part est pour le disciple?

Mais voici un rehaussement admirable de cette preuve de l'amour de Jésus-Christ pour son disciple : c'est qu'en le donnant à Marie pour son partage, après l'avoir mis en quelque sorte d'égalité avec elle, puisqu'il divise tout son bien en deux lots ou en deux portions égales, il fait encore entendre à Marie qu'il lui donne ce disciple pour tenir sa place et pour le représenter, puisqu'il ne lui dit pas : Voilà un autre fils que je vous donne; mais: *Voilà votre fils.* Il y a une force dans cette expression qu'on ne remarque pas assez; car il semble que Jésus-Christ s'en serve pour nous faire entendre que ce disciple a cessé, pour ainsi dire, d'être lui-même, pour devenir vraiment Jésus-Christ à l'égard de Marie, et qu'il en a comme continué la filiation par une grâce singulière : filiation qui l'a uni à lui, afin que cette sainte et divine Mère ne perdît pas son cher et divin enfant, et qu'elle pût toujours le retrouver dans ce nouveau fils. C'est la glorieuse distinction que l'amour de Jésus-Christ fait de ce disciple pour l'honorer : il le donne à sa mère en sa place, et comme un autre lui-même, pour lui rendre tous les offices qu'elle devait attendre de lui; ce qui est en effet une grande gloire pour ce disciple; car comme c'est Jésus-Christ qui nous donne les talents pour soutenir les emplois auxquels il nous appelle, il avait mis sans doute dans ce disciple bien-aimé tous ceux qui convenaient à des fonctions si relevées et si glorieuses.

Ainsi nous pouvons dire en quelque façon qu'il avait le cœur de Jésus-Christ pour aimer cette divine Mère; sa sagesse pour régler tout ce qui la regardait; ses soins, ses attentions, ses empressements, pour prévenir et pour prévoir tous ses besoins.

La Providence n'a pas permis que nous connussions quelque chose de sa vie en particulier. L'Evangile dit seulement que du moment que le Sauveur du monde l'eut substitué en sa place à l'égard de sa sainte Mère, ce disciple la prit chez lui : vous pouvez juger ce que son amour pour son Maître et son respect pour sa divine Mère lui firent faire pour la consolation de cette excellente créature.

Mais achevons la preuve des témoignages de l'amour de Jésus-Christ pour ce disciple, et disons que, l'ayant fait le dépositaire de ce qu'il avait de plus précieux, il n'avait garde de ne pas l'admettre à ses souffrances, et de ne pas partager avec lui sa croix qu'il a toujours regardée comme une des plus riches portions de ses trésors. Il s'y était engagé, et il le lui avait promis lorsque lui et son frère saint Jacques lui demandèrent les deux premières places dans son royaume. *Vous boirez*, leur dit-il, *mon calice, et vous serez baptisés;* mais voici comment ce disciple, plus cher à Jésus-Christ que son frère, a été traité plus favorablement que lui dans le partage qu'il leur a fait de ce précieux trésor.

C'est ce Maître divin qui se rend lui-même l'auteur de son martyre; il l'immole en quelque façon sur le même autel où son amour l'a immolé lui-même; ne quittons donc pas le lieu où s'est fait ce testament si favorable à ce disciple, puisque c'est là où il lui donne cette dernière preuve de son amour. Tous les autres apôtres suivent la lâcheté de leur cœur, et celui-ci seul est capable de souffrir avec lui. Il lui avait promis qu'il boirait en effet le calice qu'il allait boire, et qu'il serait baptisé lui-même comme nous venons de le dire; il a tenu parole à ce cher disciple, il a été pénétré par la douleur sur le Calvaire, et plongé dans les eaux de l'affliction à Rome sous Domitien. Les autres apôtres ont souffert par la main des bourreaux; celui-ci n'a point d'autre main qui l'afflige que celle de son Maître, et dans ce martyre de distinction, c'est l'amour qui le fait souffrir, et c'est son cœur qui souffre uniquement. Il demeure

debout au pied de la croix, c'est là où s'accomplit la promesse que le Sauveur du monde lui avait faite : il s'enivre de ce calice de douleur, et les plaies d'un Maître si adorable et si tendrement aimé jettent des traits divins dans l'âme de ce disciple, qui le pénètrent et qui l'enflamment; il se transforme en lui, il expire avec lui, et il souffre mille fois davantage de ne pas mourir, que s'il expirait en souffrant.

Remarquez, mes chers frères, dans la conduite que Jésus-Christ tient sur ce disciple en cette occasion, les délicatesses de son amour pour lui et les soins qu'il prend de lui donner part à sa croix d'une manière distinguée : car, l'ayant favorisé si particulièrement, entre ses apôtres, il veut encore lui donner comme à eux la gloire d'un genre de martyre, sans laisser aux hommes le pouvoir d'abréger une vie aussi précieuse que la sienne, et qu'il voulait encore honorer par d'autres souffrances.

Finissons par un mot d'un ancien Père qui peut être justement appliqué ici. Joseph, voyant ses frères arriver en Egypte pour chercher du soulagement dans l'affreuse stérilité qui affligeait leur pays, et ayant fait remplir tous leurs sacs de froment, il fit mettre la coupe dont il se servait pour boire dans celui de Benjamin, sans qu'on s'en aperçût, voulant par cet artifice innocent satisfaire le désir qu'il avait de retenir auprès de lui ce jeune frère qu'il aimait. Tous eurent du froment, et tous furent traités comme ses frères; mais un seul eut sa coupe, et celui-là, sur qui semblait tomber toute sa colère, était en effet celui qu'il aimait davantage.

Vous voyez sans doute, mes frères, quelle est l'application que je veux faire de cette pensée : tous les apôtres ont reçu des marques éclatantes de l'amour de Jésus-Christ; mais assurément voici le plus aimé. Tous sont nourris du pain de la grâce, ils ont tous mangé sa chair et reçu son esprit ; mais celui-ci a eu sa coupe par préférence.

Heureux disciple, si favorisé de votre Maître, si rempli des marques de son amour, si comblé de ses biens, à qui il a confié tant de trésors et révélé tant de secrets, il est temps que vous donniez des marques de votre reconnaissance, et que vous fassiez voir que si vous avez reçu des témoignages éclatants de son amour, vous avez appris de cet amour même à lui en donner des vôtres; elles vont servir de matière à la deuxième partie de ce discours.

DEUXIÈME PARTIE.

Saint Bernard ne nous prescrit point d'autres mesures pour ces retours du cœur que nous devons à Jésus-Christ qui nous a prévenus par son amour, que de régler notre conduite sur la sienne, et de faire pour lui ce qu'il a fait pour nous. C'est une règle que l'Ecriture nous a donnée, saint Jean luimême nous l'a proposée dans sa permière Epître canonique : *Aimons donc Dieu*, dit-il, *puisque c'est lui qui nous a aimés le premier.*

Ainsi, mes frères, nous ne saurions douter qu'il ne l'ait suivi dans ces retours d'amour qu'il a eu pour celui qui l'avait aimé le premier, et qui avait voulu le prévenir d'une manière si éclatante et si distinguée. Il s'est donc donné à Jésus-Christ tout entier, et c'est ce que je veux vous faire voir dans cette deuxième partie : et il me semble que je ne puis vous donner une idée plus noble et plus grande de ce dévouement entier à Jésus-Christ, qu'en vous disant qu'il a été mesuré sur la règle du parfait amour que Dieu nous a proposé lui-même dans l'une et l'autre loi. *Vous aimerez*, est-il dit, *le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces.* Jésus-Christ nous répète la même chose dans saint Matthieu.

Il s'agit maintenant d'entrer dans le sens de ces paroles, pour connaître au juste toute l'étendue de cette obligation commune à l'ancienne et à la nouvelle loi, mais qui nous lie heureusement et d'une manière bien plus étroite dans la nouvelle, qu'elle ne faisait dans l'ancienne, afin d'en voir l'accomplissement exact dans la conduite de saint Jean envers Jésus-Christ, et de connaître par là de quelle manière il a rendu à ce cher Maître l'amour qu'il en avait reçu, c'est-à-dire comment l'amour de Jésus-Christ pour ce disciple l'a rendu capable de ne vivre que pour son Maître ; car nous ne pouvons avoir d'amour pour Dieu qui ne soit un effet de son amour pour nous. Or voici comme saint Bernard, dans le vingtième de ses admirables sermons sur le Cantique des cantiques, explique le grand commandement de l'amour de Dieu que nous venons de rapporter. Aimer Dieu de tout son cœur, c'est, dit ce grand saint, l'aimer avec une certaine ardeur de distinction, de préférence et de tendresse. Aimer Dieu de toute son âme, c'est livrer son âme tout entière à la vérité et aux seules lumières du Seigneur. Aimer Dieu de toutes ses forces, c'est ne rien craindre quand il s'agit des intérêts de ce qu'on aime, et être prêt à tout entreprendre pour donner des preuves de son amour. Il faut donc maintenant que je vous fasse voir que rien n'a pu détourner le cœur de ce disciple, et que le plaisir d'être à Jésus-Christ l'a emporté sur tout autre plaisir, et que son esprit s'est fermé à toutes autres lumières, pour ne se remplir que de celle de Dieu, et qu'enfin son amour n'a été ni effrayé par la crainte des dangers, ni rebuté par l'immensité des travaux. Mais avant que d'entrer dans la preuve de ces dispositions de notre apôtre en détail, je crois, mes frères, qu'il est à propos de vous donner une idée juste de l'amour de Dieu pour la créature, et en même temps de celui de la créature pour Dieu.

En général, qu'est-ce que l'amour? C'est l'union de deux volontés. Or, quelle a été la première volonté de Dieu sur l'homme? c'est de le rendre heureux en l'attachant à lui; et

quelle a été après le péché la première volonté de l'homme à l'égard de Dieu? d'être tout entier à lui-même et de se détacher de Dieu; car la conformité de sa volonté à celle de Dieu a duré très-peu, et c'est après ce peu de temps qu'est venu son malheur par la soustraction de sa volonté à celle de Dieu : opposition de volonté, principe de sa perte et source de tous ses maux.

Jésus-Christ est venu sur la terre après quatre mille ans pour faire une réparation pleine et entière de tous les désordres de l'homme, en jetant le feu sur la terre et en donnant à l'homme une nouvelle preuve d'amour, qui consiste à avoir formé le dessein de le remettre dans ce premier ordre de bonheur et d'attachement à Dieu, et de disposer son cœur à rentrer dans cet ordre par des mouvements de fidélité que nous appelons son amour pour Dieu. Voilà donc ce que c'est que l'amour de Dieu et de Jésus-Christ pour la créature. Quel doit donc être celui de l'homme pour Dieu et pour Jésus-Christ, si ce n'est un soin de rentrer dans cet ordre qu'il veut rétablir en nous attachant à lui uniquement? Car c'est précisément par là que la réunion des deux volontés du Créateur et de la créature se peut faire : réunion dans laquelle il est certain que l'amour consiste essentiellement. Vous voyez, mes très-chers frères, par ce que nous venons de dire, ce que c'est que d'aimer Dieu de tout son cœur. C'est le lui donner tout entier, en le dégageant de toutes les affections qui l'attachent à autre chose et qui le remplissent indignement : car tout ce qui n'est pas Dieu est au-dessous d'un chrétien, à qui Dieu veut bien se donner. Lui seul est capable de remplir son cœur. C'est cet amour de distinction, de préférence, de tendresse, qui rend le cœur de l'homme insensible à tout autre plaisir qu'à celui d'être à Dieu ; c'est cet amour qui l'honore, en nous rendant heureux, parce qu'il nous ramène à lui par la préférence que nous lui devons sur tout ce qui occupait notre cœur. Ainsi, aimer Dieu de tout son cœur, c'est arracher son cœur à tout ce qui n'est pas Dieu, c'est n'aimer que pour lui ce qu'il nous permet d'aimer avec lui, c'est renoncer à tout pour être uniquement à lui, c'est bannir de son cœur toutes les créatures, pour qu'il y puisse régner souverainement et tout seul.

Or, mes frères, voulez-vous voir les effets de cet amour dans un cœur que la miséricorde de Dieu en a rempli? Voyez ce qu'il opère dans celui de saint Jean, écoutez ce que l'Évangile dit de lui, et reconnaissez, par la fidélité de cet apôtre à la première parole du Sauveur du monde, l'abondance de la grâce qui l'a prévenu et l'heureuse semence de tous les dons qu'il a reçus depuis. Saint Marc nous dit dans son Évangile que Jésus-Christ, ayant appelé à lui Simon et André son frère, et que de là, s'étant un peu avancé, ayant vu Jacques fils de Zébédée et Jean son frère qui étaient aussi dans une barque, où ils raccommodaient leurs filets, il les appela, et qu'à l'heure même ils le suivirent, ayant laissé dans la barque Zébédée leur père. Remarquez donc que, sans hésiter un moment, ils quittent leurs filets et leur père, c'est-à-dire que l'amour de Dieu surmonta en eux tous les obstacles qui s'opposent pour l'ordinaire à la restitution de notre cœur au souverain qui en est le maître, à qui nous le devons uniquement, et à qui en même temps nous ne pouvons rien offrir s'il n'est précédé et accompagné du don de notre cœur. Figurez-vous, mes frères, après cela, une pénitence véritable et parfaite sans amour de Dieu.

Dans ce moment, l'amour de ce disciple pour Jésus-Christ rompit tous les liens qui attachent le cœur, et il soumit à cet amour souverain que nous devons à Dieu toutes les affections humaines qui détournent le cœur et qui le lient aux créatures. Saint Jean surmonte en premier lieu les affections aux biens de la terre et les espérances du siècle, en quittant ses filets, et on peut dire qu'en les abandonnant il bannit de son cœur toutes les espérances de la terre pour le donner uniquement à Jésus-Christ. Mais des filets, me direz-vous? Oui, des filets, mes frères. Mais ce n'est rien! Mais c'est tout pour un homme qui n'a que cela. Les filets sont pour lui à proportion ce qu'un sceptre est pour un roi; c'est tout son bien, c'est le fondement de ses espérances pour la terre, c'est sa ressource, c'est l'unique moyen qu'il a pour acquérir : il renonce donc, en les quittant, non-seulement à tout ce qu'il possède, mais encore à tout ce qu'il peut espérer. En second lieu, les autres liens qui attachent le cœur, et qui le détournent souvent de l'amour de Dieu, c'est l'amour des proches et un certain attachement trop humain aux parents qui occupent le cœur, au préjudice de ce que l'on doit à Dieu. Saint Jean laisse son père dans la barque, dit l'Évangile ; fidèle à la voix du Père qu'il a dans le ciel, il ne veut point partager les affections de son cœur entre lui et le père qu'il a sur la terre; il s'en sépare pour suivre Jésus-Christ, et comme il ne doit l'aimer que pour lui, il ne veut plus le voir qu'en lui.

C'est ainsi que saint Jean sacrifie à l'amour parfait de Jésus-Christ toutes les affections humaines qui attachent l'homme par les liens les plus forts, et qui sont d'autant plus séduisants qu'ils paraissent légitimes ; c'est ainsi que saint Jean donne à Jésus-Christ un cœur pur et libre de tout engagement. Voilà ce qui s'appelle aimer Dieu de tout son cœur, selon l'Évangile : c'est aimer avec une certaine ardeur de distinction, de préférence et de tendresse. Voilà ce que c'est que de l'aimer de toute son âme ; car ce n'est autre chose que d'avoir une souveraine aversion pour tout ce qui peut ressentir le mensonge et l'erreur. C'est bannir de son esprit toute autre pensée que celle de Dieu, c'est rapporter à Dieu toutes celles qu'on peut former, c'est de ne prendre aucun dessein que pour sa gloire, c'est de rendre à Dieu et de lui offrir sans cesse cette partie de nous-mêmes capable de penser et de s'oc-

cuper de lui, le plus souvent qu'il est possible, par des élévations de cœur, en lui exposant notre misère et combien nous avons besoin de son secours. Il faut entendre comme saint Augustin s'explique sur l'amour de cet apôtre pour la vérité, et sur l'avidité qu'il a eue de s'en remplir. Voyez, dit ce Père, cet homme avide, si j'ose parler de la sorte, je veux dire le bienheureux saint Jean, qui nous répète souvent qu'il s'est reposé plusieurs fois sur le sein de son Maître, de peur qu'il ne semblât s'attribuer ce qu'il avait reçu; car il craignait qu'on ne rapportât à son esprit les mystères divins qu'il découvrait, et non pas à la source de toute vérité dont il les avait tirés. Ajouterai-je, mes frères, à tout ceci qu'il a aimé Jésus-Christ de toutes ses forces, c'est-à-dire que rien n'a été capable de le détacher des intérêts de ce Maître qui l'avait tant aimé? C'est ce qu'il est aisé de prouver par ce qu'il a eu à soutenir. La persécution, les tourments, l'huile bouillante, le bannissement, le travail des mines durant son exil, tout cela ne fut pas capable, non-seulement de l'abattre, mais même de l'effrayer; il a soutenu ces travaux apostoliques jusqu'à une extrême vieillesse, et à l'âge de plus de cent ans, selon quelques-uns, il ramassait ce qui lui restait de force, afin de communiquer aux autres l'amour de Jésus-Christ, qui avait toujours brûlé dans son cœur.

Disons un mot du soin qu'a eu cet apôtre de répandre sur toute l'Eglise les flammes de l'amour de Dieu, et de communiquer aux autres ce qu'il avait reçu, pour les engager à s'unir à lui, afin de rendre à Jésus-Christ avec plus d'abondance l'amour dont il avait voulu lui donner des preuves si éclatantes et si glorieuses; c'est la dernière partie.

TROISIÈME PARTIE.

Je ne vous dirai qu'un mot des soins que notre apôtre a pris de répandre et de communiquer l'amour qu'il avait reçu, c'est-à-dire de l'application qu'il a eue toute sa vie à exciter les hommes à l'amour de Dieu, afin de multiplier sa reconnaissance envers celui qui l'avait aimé d'une manière si distinguée. Sa conduite, ses paroles, ses écrits portaient le feu partout, ne répandaient pour ainsi dire que des flammes et n'inspiraient que de l'amour.

Il fit bien connaître quelle serait sa conduite et de quelle façon il répandrait partout le nom de Jésus-Christ, pour exciter les hommes à l'aimer, lorsque, ayant été conduit en prison avec saint Pierre, après avoir guéri l'homme boiteux dont il est parlé dans les Actes, les sénateurs, les magistrats et les docteurs de la loi, le grand prêtre Caïphe et tous ceux qui étaient de la race sacerdotale, leur défendirent de parler en quelque manière que ce fût, ni d'enseigner au nom de Jésus-Christ : car que répondit-il à cette défense si précise et accompagnée de menaces : *Jugez*, dit-il, *vous-mêmes s'il est juste de vous obéir plutôt qu'à Dieu; car pour nous nous ne pouvons pas ne point parler des choses que nous avons vues et entendues*. Son cœur était trop plein de l'amour de son Maître pour se taire sur sa grandeur, sur ses mystères et sur tout ce qui le regardait.

Je ne pourrai pas le suivre partout où cette liberté ardente, sainte, apostolique, produite par son amour, l'a conduit. Saint Jérôme dit qu'il fonda et qu'il gouverna toutes les Eglises de l'Asie : ce qui est vrai de la plus grande partie. Son zèle ne lui permettait pas de se lier à une Eglise particulière : il allait donc dans tout ce pays, annonçant Jésus-Christ, fondant des Eglises, consacrant des évêques. Saint Epiphane nous assure qu'à plus de quatre-vingt-dix ans il continuait encore ces fonctions, son amour pour Jésus-Christ et son zèle pour le faire aimer suppléant aux forces que la nature ne pouvait plus fournir.

Vous jugez bien, mes frères, quelles ont dû être les paroles d'un homme si pénétré de l'amour de Dieu et si zélé pour le répandre partout. Ses paroles étaient, comme nous venons de le dire, toutes de feu, comme celles de celui qu'il aimait; et comme les paroles ne sont que les expressions de la pensée et les images des sentiments du cœur, elles n'étaient que comme des étincelles qui sortaient du brasier qui brûlait dans le sien.

Il en donna des marques jusqu'à l'extrémité de sa vie; car, ne pouvant plus faire de longs discours, il voulait néanmoins qu'on le portât dans les assemblées des fidèles, et là il exhortait ses disciples à l'amour. *Mes enfants*, leur disait-il, *aimons-nous les uns les autres*. Finissant sa vie dans les sentiments qu'il avait toujours eus dans le cœur : *Je n'ai point de plus grande joie*, dit-il dans sa lettre à Electre, *que d'apprendre que mes enfants marchent dans la vérité*.

La mort n'a point empêché cet apôtre de continuer à répandre partout les flammes de son amour, dont il avait brûlé toute sa vie. C'est ce qui s'est accompli par ses divins écrits, qu'il a laissés à l'Eglise, qui sont pleins d'onction, de douceur et d'amour : ce qui fait dire à saint Grégoire que, si nous voulons que notre cœur soit embrasé du feu de la charité, il faut écouter et peser les paroles de l'apôtre saint Jean, puisque tout ce qu'il dit *étincelle*, pour ainsi parler, *des flammes de l'amour divin*.

Ainsi se sont terminés tous les mouvements de l'amour de Jésus-Christ pour ce disciple, et de l'amour de ce disciple pour Jésus-Christ. Jésus-Christ l'a aimé, c'est la source de son bonheur; il a aimé Jésus-Christ, c'est le fondement de sa gloire; il ne s'est occupé que de le faire aimer, c'est la preuve solide de sa fidélité et le couronnement de l'amour de son Maître pour lui. Chrétiens, Jésus-Christ nous a aimés. N'en avez-vous pas des marques? Ou plutôt que possédez-vous qui ne soit pas un effet et une effusion de son amour? Mais, chrétiens, aimez-vous Jésus-Christ? Que pouvez-vous produire pour nous convaincre que vous l'aimez? Votre cœur est-il attaché à lui comme au souverain bien? Votre âme est-elle pleine des lumières de la vérité souve-

raine? Le prenez-vous pour la règle de votre conduite comme justice souveraine? C'est pourtant de cette manière qu'on doit lui rendre l'amour qu'on a reçu de lui, et ce sont là les effets que produit en nous cet amour quand il y règne. Songez-vous à le faire aimer? Ou plutôt ne formez-vous point des obstacles à l'amour que lui doivent ceux avec qui vous êtes liés? Cela n'est que trop ordinaire.

Mon Dieu, ne cessez point de nous aimer; faites que nous vous aimions et que nous portions les autres à le faire, afin que nous puissions vous aimer éternellement. C'est ce que je vous souhaite, etc. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE PREMIER JOUR DE L'ANNÉE.

Sur la nécessité de mener une vie remplie et occupée; moyens pour vivre de cette manière dans tous les états.

Quid hic statis tota die otiosi?
Pourquoi vos jours s'écoulent-ils dans l'oisiveté (*Matth.*, XX, 6)?

Il s'offre aujourd'hui, mes frères, à tous les chrétiens un sujet bien important et digne de toutes nos réflexions. Ces années qui se succèdent, cette rapidité avec laquelle elles s'écoulent, la courte durée de notre vie, l'instabilité du temps, ce torrent qui nous entraîne par son impétuosité, sans que jamais nous puissions nous retrouver dans le même instant d'où il nous fait sortir sans cesse, ce jour qui s'éteint pour nous quand à peine il commence à naître, enfin ce qui nous environne, tout nous découvre la nécessité de remplir par des occupations sérieuses un temps qui fuit comme l'ombre, et qu'il faut saisir afin de pouvoir espérer avec confiance le repos de l'éternité. L'époque d'une nouvelle année qui nous rappelle le souvenir de toutes celles qui sont perdues pour nous, nous avertit, par cette révolution continuelle, que nous touchons peut-être au terme de la carrière que nous devions fournir, et elle demande de nous aujourd'hui que nous nous interrogions en nous disant, peut-être avec trop de vérité: Pourquoi nos jours se sont-ils écoulés dans l'oisiveté? *Quid hic statis tota die otiosi?* Mes frères, ce langage est bien différent de celui que l'usage a établi, et que la politique dicte en ce jour: je ne viens donc pas seulement vous proposer les raisons de gémir sur tant d'années perdues, et qu'il aurait peut-être été à souhaiter que nous n'eussions jamais eues en notre disposition; elles ne sont plus et elles ne reviendront jamais, mais je veux m'attacher au présent: il est seul en notre pouvoir; le perdre, c'est renoncer au plus précieux de tous les biens, puisque le ciel même ne s'acquiert que par le bon emploi du temps. Montrons donc aujourd'hui la nécessité et les moyens d'en faire un bon usage; car ce temps si précieux s'écoule d'ordinaire pour nous dans l'inaction, ce qui est en abuser, et peut-être plus souvent encore l'employons-nous à faire le mal. Est-ce là pourquoi il nous est donné?

La vie de l'homme est un songe où l'on se repaît d'illusion; les jours passent sans être remplis, et quand la mort nous fait sortir tout à coup de ce sommeil où nous ensevelit l'oisiveté, il ne nous reste que les crimes dont une vie inutile nous rend coupables. Cependant nous ne laissons pas que de mourir aux yeux du monde comme justes; car ce n'est pas un crime selon lui que de perdre son temps et de le passer en amusements; mais ce grand jour, qui sera le dénouement de toutes les intrigues de ce monde et qui terminera votre vie et la mienne, ne nous excitera-t-il point à rentrer en nous-mêmes? c'est donc pour prévenir cette éternité malheureuse, qui est la suite inséparable de l'oisiveté, que je veux aujourd'hui prouver la nécessité de mener une vie remplie et occupée: ce sera le sujet de ma première réflexion; mais comme souvent on donne le caractère d'occupation sérieuse à mille inutilités qui absorbent toute notre vie, j'enseignerai l'usage que nous devons faire de ce temps si précieux, selon les divers états où nous appelle la Providence, et ce sera le sujet de ma seconde réflexion. En deux mots, il est nécessaire de s'occuper; comment doit-on s'occuper, c'est tout le sujet de cette instruction. Demandons les lumières du Saint-Esprit. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il est étonnant qu'il faille combattre sans cesse, et par conséquent presque toujours sans succès, une disposition que tout homme sensé condamne; en effet, l'inutilité de la vie rend l'homme criminel devant Dieu, et par elle il se devient à charge à lui-même. La nature et la loi de Dieu s'accordent donc à nous prescrire de remplir notre vie d'occupations sérieuses qui nous fassent passer le temps d'une manière utile et solide. Cependant nous nous plaisons à traîner une vie molle et inutile, et nous nous ensevelissons par avance dans la nuit de la mort, par l'anéantissement continuel où nous plongent des jours passés dans l'inutilité.

Que l'inaction nous rende criminels devant Dieu, pouvons-nous en douter, mes frères? La loi de Dieu la condamne, elle est le tombeau de toutes les vertus et la source de tous les vices proscrits par l'Evangile.

Celui qui passe sa vie dans l'oisiveté, dit l'Ecriture, est en horreur devant Dieu; le travail nous a été imposé dans la personne d'Adam, comme une pénitence proportionnée aux crimes de nos premiers pères. Dieu compte nos années par nos œuvres, et celui, est-il dit dans un autre endroit, qui mène une vie inutile, est, par rapport au Seigneur, comme s'il n'avait point vécu: *Quæ pro nihilo habentur, eorum anni erunt.* Ainsi vivre dans les plaisirs et dans l'indolence, ce n'est pas vivre devant Dieu, et celui qui est assez lâche pour consacrer à l'inutilité une longue vie, quoique parvenu à une longue vieillesse, n'est rien devant le Seigneur. Il faut juger de notre âge, pour ainsi dire, par le nombre de nos œuvres. Nos jours ne se

comptent que par nos vertus, et nous ne sommes censés avoir vécu que le temps dans lequel des occupations sérieuses ont rempli l'intervalle de notre durée.

Ne soyez donc pas étonnés, mes frères, des châtiments dont le serviteur inutile se trouve accablé. Car quel était son crime, sinon d'avoir enfoui un talent qui lui fut confié? Mais vous dont l'état est de traîner une vie vide de toute occupation, qui voyez naître le jour sans savoir comment vous le remplirez, qui le laissez écouler sans vous appliquer à rien de sérieux, et qui le terminez enfin sans pouvoir dire à quoi vous l'avez employé, êtes-vous moins coupables que ce méchant serviteur?

Ce temps qui s'anéantit entre vos mains est un don que Dieu ne vous accorde qu'afin que, par l'usage que vous en ferez, vous deveniez digne de participer à cette plénitude du bonheur ineffable; et ne savez-vous pas que c'est pendant cette vie, presque aussitôt terminée que naissante, qu'il faut mériter le ciel par la pratique des vertus chrétiennes, qui s'affaiblissent et qui diminuent sans cesse en nous si nous ne faisons chaque jour nos efforts pour les augmenter? Pourriez-vous vous flatter encore d'être dans l'état de perfection auquel Dieu vous appelle, quand vous donneriez aux occupations les plus chrétiennes et les plus sérieuses tous les jours de votre vie? Les difficultés qui se rencontrent dans le chemin de la vertu ne devraient-elles pas même vous faire sentir combien il vous est nécessaire de remplir jusqu'au moindre moment de votre vie? Cependant vous la passez dans l'oisiveté! Oui, mes frères, il semble que vous ignoriez par quelles occupations vous devez la remplir; vous cherchez à perdre ce temps si précieux, vous faites un mérite et vous savez bon gré à ceux qui, par les amusements qu'ils vous procurent, vous le font écouler sans que vous vous en aperceviez; la vie enfin est pour vous comme un fardeau dont vous cherchez à être déchargés, et vous oubliez toute l'étendue des obligations qui doivent remplir un temps qui vous paraît si long et qui peut vous être si utile.

Vous en connaîtrez le prix, mais trop tard, vous qui le perdez avec complaisance et avec plaisir; il sera perdu pour vous sans ressource; vous l'apprendrez à votre mort, et quel usage alors ne voudriez-vous pas en avoir fait! Non, il n'est point de moment dans lequel nous ne puissions perdre ou mériter une éternité de bonheur, et nous consentons avec tranquillité à passer inutilement, non-seulement un jour, une année, mais tout le temps que nous existons. L'idée d'une vie appliquée nous révolte; nous faisons, comme les idolâtres, une divinité du repos. Jaloux de ne conserver que les biens fragiles dont Dieu nous a confié l'administration, nous sommes prodigues du trésor le plus précieux, et dont nous serons obligés de rendre un compte si rigoureux. Nous sommes charmés de trouver les occasions de nous priver de la seule chose dont nous soyons maîtres pour parvenir au bonheur éternel. Nous regardons avec indifférence le temps qui nous est accordé, ce bien unique, ce bien inexprimable, et nous le donnons libéralement à ceux à qui nous ne voudrions pas faire part du plus léger bienfait.

Encore s'il y avait dans ce temps des moments superflus, peut-être accorderions-nous qu'on pourrait les prodiguer; mais quand il est passé, nous ne pouvons plus le recouvrer. La vie de l'homme est courte, tout le monde en convient; malgré cet aveu, comment est-elle employée? L'enfance, par nécessité d'état, se passe en inutilités; dans la force de l'âge, si vous en ôtez ce que lui impose le luxe ou l'intérêt, l'homme partage son temps entre les différents plaisirs qui s'offrent à lui, et sa vieillesse se consume en souvenirs amusants ou en regrets superflus. Voilà, mes frères, quelle est la vie de l'homme; mais est-ce là vivre en chrétien? Est-ce là vivre pour Jésus-Christ? Est-ce là imiter sa conduite et suivre les règles de son Evangile? Le Sauveur du monde, qui punit tous ceux dont les œuvres ne sont point rendues abondantes par la charité, récompensera-t-il des chrétiens qui n'auront à lui offrir qu'une vie inutile et vide d'actions? Chaque moment de notre vie doit être consacré à Dieu, et nous vivons sans aucune idée fixe et arrêtée, sans application d'esprit, sans mouvement de notre cœur vers lui, et dans une inaction totale. Tout notre temps appartient à nos devoirs, et nous le donnons au monde sans penser seulement à en regretter la perte; nous le dissipons en vains projets, en vains plaisirs, nous le perdons en un mot dans l'oisiveté; la paresse seule le consume, jamais une occupation sérieuse ne consacre notre vie à de solides vertus. La sensualité, la mollesse, l'inutilité, voilà en quoi consiste toute la vie des femmes du monde, et souvent des femmes qui ont une réputation de piété et de vertu. Vivre sans occupation, c'est la science du monde; cependant une vie désœuvrée et inutile conduit l'homme à ne plus veiller sur lui-même, à ne plus se reposer qu'en lui-même. Elle lui fait perdre nécessairement le désir des biens invisibles, elle éteint en lui la soif de la justice dernière, et elle lui fait regarder le détachement de soi-même comme un point de perfection imaginaire. L'homme perd toute son activité par le vide dont il se laisse absorber; s'il reste quelque lueur de l'esprit de piété, il demeure dans l'inaction. Qui pourrait prévoir, mes frères, tous les crimes auxquels cette langueur nous engage? il n'est point de désordre dont l'oisiveté ne puisse être la source.

David, vertueux tant qu'une fortune contraire le réduisait à mener une vie occupée, devient adultère et homicide dès qu'il se livre au repos oisif que procure l'abondance.

Ce sage formé selon le cœur de Dieu, Salomon, modèle par sa sagesse des plus grands rois, Salomon se livre au crime dès que la mollesse s'empare de lui, et lui ôte le

goût de cette vie remplie à laquelle seule il devait tout ce qu'on admirait en lui de vertu. Ainsi le prince des apôtres trahit dans l'inaction ce même Dieu pour qui il se faisait gloire de mourir, lorsque l'activité de son courage était soutenue par les travaux apostoliques qu'il partageait avec Jésus-Christ.

Les vertus se sont donc toujours affaiblies et s'affaiblissent encore tous les jours par l'oisiveté. L'indolence fait naître la corruption des mœurs. Quiconque est vide d'occupation doit bientôt se trouver rempli de vices ; le cœur ne reste jamais oisif : quand l'esprit ne lui offre point dans une vie sérieuse le véritable objet qui doit occuper sa capacité, les passions le remplissent nécessairement ; et si une vie appliquée ne met un frein à la concupiscence qui se fortifie toujours en nous par une vie de négligence et d'inattention, cette concupiscence, développant le levain du vieil homme avec lequel nous naissons, nous expose à des chutes d'autant plus terribles, qu'elles ne sont souvent point aperçues.

Quand la vivacité de l'esprit n'a pas pour objet un travail sérieux et assidu qui puisse le fixer, l'imagination s'égare ; on se dissipe ; tout ce qui est solide ennuie, et bientôt on ne trouvera plus en soi aucune trace de vertu. En effet il faut à l'homme quelque chose qui l'occupe, quoique sa paresse l'engage à fuir toute occupation ; et le vice remplit d'ordinaire dans notre vie tout ce que nous ne nous mettons point en état par notre application sur nous-mêmes de donner à la vertu ; car l'amour-propre prend bientôt naissance dans le sein de l'indolence et d'une inaction universelle ; la volupté triomphe aisément lorsqu'on ne se fait pas le plan d'une vie laborieuse et occupée qui la gêne ; on n'écoute plus que le goût des plaisirs. D'abord on ne s'en permet que de légitimes ; ce sont des visites que les lois de la société, l'usage du monde, la reconnaissance même, rendent, dit-on, indispensables ; mais ces prétendus devoirs que prescrit le dégoût de tout ce qui applique, doivent-ils absorber la totalité d'un temps qui sans doute doit être bien plutôt employé à enrichir son esprit et son cœur, qu'à une bienséance souvent chimérique ? et cependant combien y a-t-il de chrétiens qui font de ces visites toute leur occupation, et qui se croient être en droit de se plaindre des fatigues que leur cause ce nouveau genre de vie laborieuse ! Mes frères, si Dieu nous fait un crime d'une parole inutile, les conversations vagues, et dont le vide fait encore le moindre défaut, seront-elles jugées innocentes à ses yeux ? Pardonnera-t-il cette perte de temps à ceux qui doivent régler leur vie d'une manière utile pour eux, et former tous leurs discours selon ce que prescrit la charité ? Leur pardonnera-t-il la médisance, sans laquelle presque toutes ces conversations deviendraient insipides et ennuyeuses ? et que ne sacrifie-t-on point pour occuper agréablement les autres et se distraire soi-même ? Mais, quelque satisfaction que l'on trouve dans des discours satiriques et amusants, on se lasse bientôt de ces inutilités, qui seraient aussi à charge qu'une vie sérieuse, si, par la variété qu'on sait mettre dans sa dissipation, on n'éloignait de soi tout ce qui peut fixer. Le jeu et d'autres amusements plus criminels encore s'offrent donc pour distraire de l'ennui, qui peut-être le suivra bientôt. Oui, mes frères, quiconque est assez malheureux pour ne savoir point s'occuper, s'expose à tous les crimes que les passions entraînent après elles.

D'abord on ne cherche que des amusements ; mais, sans compter qu'il est bien honteux à l'homme de ne savoir comment s'occuper, lui qui est dans une ignorance si profonde sur presque tout ce qu'il peut apprendre, sait-on garder des mesures dans tout ce qu'on donne aux plaisirs ? On s'attache à l'objet qui nous plaît, on devient esclave, on lui sacrifie ses biens, l'état de toute une famille, son repos, ses devoirs ; la vertu la plus chère ne tient point contre une passion qui nous a peut-être d'abord révoltés, mais qui nous maîtrise dans la suite. L'éducation des enfants, les affaires domestiques, ce qu'on se doit à soi-même et aux autres, tout est négligé ; et ce qu'on recherchait d'abord pour s'épargner un travail dont on s'était cru fatigué, devient l'occupation la plus triste et la plus pénible.

Si l'on donne plus au sentiment, dans l'éloignement du travail dont on s'est fait un principe de conduite, est-on exposé à moins de dangers ? Des lectures pernicieuses par les couleurs séduisantes sous lesquelles se trouve dépeinte la vie la plus opposée à la morale de Jésus-Christ, sont-elles exemptes de crime pour des chrétiens ? Le poison, pour être bien préparé, n'en porte que plus sûrement le coup mortel, et n'est-ce point une témérité impardonnable de s'exposer au moins à ce qui peut être contagieux et à ce qui ne peut être utile, tandis qu'on peut s'instruire et s'occuper d'objets plus dignes d'éclairer un esprit solide et élevé que ces ouvrages fabuleux, qui ne plaisent jamais que dans le point de vue où ils sont nuisibles ? Ce poison si caché se développe tôt ou tard. Peut-on trouver dans l'apologie du vice des armes pour défendre la vertu ? Ne doit-on pas craindre de devenir soi-même susceptible des sentiments qu'on approuve dans les autres, ou du moins dont on se fait une occupation amusante de les voir pénétrés et remplis ? Si ces lectures n'intéressent point, quelle extravagance de les préférer à tant d'autres plus essentielles ? et si elles plaisent, comment encore une fois peut-on n'en pas craindre l'impression ? Mes frères, si l'on ne ressent point les atteintes du vice dont on s'occupe, il est bien à craindre que l'on ne soit aveugle sur soi-même, et d'autant plus malheureux que l'insensibilité est une mort dont on ne se relève presque jamais. Car tel est le pernicieux artifice dont le démon se sert pour nous séduire. Il ne nous laisse sentir les plaies mortelles dont il nous frappe que quand notre faiblesse lui permet d'être assuré que nous ne pouvons plus secouer

le joug sous lequel il sait nous captiver insensiblement.

Ainsi les passions nourries par ces idées se développent peu à peu ; on se fait un système de volupté dans lequel on se livre avec tranquillité à tout ce qui peut satisfaire le goût des plaisirs ; on s'y prête peut-être d'abord sans y penser, sans le vouloir : on cherche seulement à se distraire des peines inséparables de la vie par quelque chose qui intéresse : l'un, par exemple, se fait une étude de découvrir en lui-même tout ce qui peut flatter l'orgueil ; on s'occupe de son mérite, on aime à se voir applaudi, on donne ses soins à tout ce que l'art, le faste et la mondanité peuvent nous prêter d'éclat et de brillant. Un autre sacrifie volontiers une partie de sa vie au sommeil, parce qu'on le croit nécessaire à sa santé ; enfin le soin de se parer absorbe un temps considérable, dans des femmes qui même passent pour chrétiennes. Elles n'ont d'autres désirs que de plaire, et le reste de leur temps n'est employé qu'à chercher les moyens de le passer sans occupation et sans ennui. De combien de crimes se rend donc coupable tout chrétien qui ne sait pas s'occuper ! Le vice corrompt toute sa vie par l'inutilité dans laquelle elle s'écoule ; il agit comme s'il n'y avait ni tentations à éviter, ni passions à vaincre, ni vérités éternelles à méditer. N'a-t-il donc point une âme à sanctifier, et peut-il par préférence tout accorder à ses sens, ou croit-il se rendre digne de la posséder en vivant comme s'il n'avait point d'autre divinité que l'indolence et la mollesse ? Ajoutons encore que la vie chrétienne est inséparablement liée avec une vie occupée, parce que sans elle on est nécessairement répandu dans le monde, et que la vie du monde même rangé nourrit les passions, quand cette vie est l'objet principal de nos occupations ; car on y juge, on y pense, on y aime, on y parle comme le monde, c'est-à-dire comme d'honnêtes gens qui vivent sans rapport à Dieu, sans penser à leur salut, et qui sont vertueux par tempérament, ou simplement parce qu'il serait honteux de vivre autrement dans une société policée. Que le désordre de l'oisiveté est donc déplorable, mes très-chers frères !

Mais il y a plus : quand la loi ne nous prescrirait pas l'éloignement du repos insipide que donne l'inaction, la nature devrait nous l'inspirer, et si l'oisiveté est criminelle pour le chrétien, elle n'est pas moins indigne de l'homme raisonnable.

En effet, celui qui nous a imposé le travail comme un châtiment, nous a inspiré en même temps un goût naturel qui nous fait souhaiter d'être toujours occupés par quelque chose de solide. Cette oisiveté dans laquelle notre seule corruption nous fait trouver du plaisir, est pour nous une source d'ennui. Nous trouvons une satisfaction réelle à faire usage de notre esprit, et l'application fait une partie de notre bonheur, dès que nous nous conduisons selon les lumières de la raison. Si l'homme savait donc se rendre heureux, il le deviendrait aisément par une vie occupée. Est-ce vivre que de ne point penser, que de ne point réfléchir, que d'être toujours à charge à soi-même et aux autres ? Est-ce vivre que de n'avoir d'autre point de vue dans sa conduite que de fuir l'ennui ? Combien l'homme est-il plus heureux par la satisfaction que donne une vie utile pour soi et pour les autres !

Qu'il est digne d'une créature aussi susceptible d'élévation que l'homme, de se transporter dans tous les lieux de la terre, de rappeler les siècles passés, de pénétrer dans l'avenir, et de voir toute la nature soumise à ses idées, à son jugement, lui fournir tout ce qui peut flatter l'activité de son esprit ; en un mot de faire usage de tous les dons et de tous les talents que Dieu a mis en lui ?

Quel état plus heureux que celui d'un homme qui se suffit à lui-même par l'usage qu'il sait faire de ses lumières ? Jamais il n'éprouve ni le chagrin ni l'ennui : il vit de son propre fonds ; il pense, il s'occupe ; s'il a peu de temps à passer sur la terre, ses jours se multiplient par son travail ; il a vécu dans tous les temps, il est l'homme de tous les siècles où il se transporte par ses idées. Elles lui font franchir toutes les limites ; l'étendue de ses lumières ne peut être bornée ; toute la nature qu'il se rend tributaire lui offre les plus riches dépouilles ; le plaisir qu'il trouve dans la découverte du vrai l'anime à surmonter les obstacles qui s'opposent à de nouvelles connaissances ; des objets toujours satisfaisants se présentent sans cesse à lui, et il trouve en lui-même un attrait qui ne lui laisse éprouver aucun vide ni aucune inquiétude. Oui, je ne crains point de le dire, s'il est de vrais plaisirs ici-bas pour des personnes raisonnables, ils ne se trouvent que dans une vie occupée, et ils consistent dans un goût actif pour nourrir solidement son esprit et son cœur.

Opposez à cet état une vie inutile et qui n'est remplie que d'amusement. Cette femme, qui ne vit pour ainsi dire que d'imagination et qui n'habite que les dehors d'elle-même, voit sa vie s'écouler sans pouvoir se rendre compte de l'usage qu'elle en a fait. J'ai vécu, peut-elle dire, trente ou quarante ans. Je gémis sur la brièveté de mes jours, et cependant je les abrége moi-même par l'inutilité qui m'anéantit. Je crains la mort, et je parais en même temps comme embarrassée de la vie. Hors d'état de faire renaître un temps qui n'est plus à mon pouvoir, il ne me reste de tout celui qui me fut donné que le plaisir de dater le moment présent par l'ennui que j'éprouve.

L'oisiveté est donc, mes frères, une source inépuisable d'ennui, et cet état est un des maux les plus insupportables à l'homme. Qui sait s'occuper ne peut en être susceptible. L'intérêt de notre satisfaction personnelle doit donc nous faire éviter l'oisiveté.

A quels opprobres n'est-ce pas être réduit que d'avoir à rougir de la raison ! Ce précieux apanage devient importun dès que l'oisiveté nous le rend inutile. Par elle on se voit méprisé dans une société aux avantages

de laquelle on ne peut participer qu'autant qu'on contribue par son travail au bien public. Celui qui vit dans l'inaction mérite-t-il d'avoir des amis ? Il n'en peut trouver, car il en coûte des soins pour les acquérir et pour les conserver.

Mais si tous ces sentiments qu'inspire la nature condamnent l'oisiveté, l'intérêt s'oppose aussi à ce vice ; car l'oisiveté entraîne ordinairement après elle le dérangement de la fortune la mieux établie ; le bien ne s'acquiert et ne se conserve que par des soins dont on devient incapable dès qu'on se livre à la paresse ; la négligence est capable de renverser les richesses les plus considérables.

Tout conspire donc à condamner cette vie inutile et indolente, tout nous engage à mener une vie occupée ; et cependant qu'il y a de moments perdus par l'inutilité, et qu'il en est peu d'exactement remplis ! Mais pour ne point établir de vérités sans en faciliter la pratique, voyons quelles sont les règles auxquelles il faut se conformer pour mener dans tous les états cette vie vraiment occupée ; c'est en peu de mots le sujet de la seconde réflexion.

SECONDE PARTIE.

L'homme, généralement parlant, trouve une honte attachée à la paresse ; il désire même jusqu'à un certain point de remplir le temps de sa vie, et souvent il ne s'abuse que sur la nature de cet emploi, qui varie selon les diverses idées que chacun s'en forme en particulier. Quelque difficile qu'il soit de donner des règles pour mener une vie occupée, par la variété presque infinie des situations où l'homme se trouve, on peut cependant établir des règles générales que chacun pourra s'appliquer aisément à l'état où la Providence l'a placé ; mais avant de les exposer, ébranlons la sécurité d'un grand nombre de chrétiens ; et peut-être en est-il, qui par leur état sont consacrés uniquement à Dieu d'une manière spéciale, qui croient n'avoir rien à se reprocher sur l'emploi du temps, parce qu'ils ne donnent aucun moment à leurs plaisirs. Ces chrétiens ne savent point distinguer l'essentiel de ce qui n'est qu'accessoire. Toujours bornés par ce qui les affecte dans le moment présent, ils ne se permettent jamais de porter plus loin leur attention. Ajoutant par leur vivacité naturelle à la valeur de ce que les choses sont en elles-mêmes, ils se trouvent toujours dans le travail, et cependant oisifs. Leur vie est toujours agitée par les soins et les inquiétudes, remplie de peines et d'occupations, quoique très-éloignée de ce qui est solide et digne de les occuper. Tout ce qu'ils font est pour eux important et épineux ; sans cesse ils agissent, et toujours ils restent sans avoir jamais accompli ce qu'ils doivent faire. Une vie vraiment occupée leur coûterait moins de fatigue, et on en verrait le fruit et le succès. Mais revenons aux règles que nous voulons prescrire.

Je dis, 1° que l'on doit distribuer son temps, en sorte que ce qui en mérite le plus en ait plus, et que ce qui en mérite le moins en ait moins. Surtout ayons attention à ne point porter trop loin notre délicatesse sur cette matière, qui a une étendue morale ; car souvent on omet une partie de ses devoirs, parce qu'on veut trop s'occuper à réparer ceux que l'on s'imagine avoir mal remplis, et pour vouloir trop bien faire par scrupule, on ne fait pas la moitié de ce qu'on est réellement obligé d'accomplir.

2° On doit régler son temps, afin que chaque occupation ait son heure, et lorsqu'elle est écoulée, l'on doit passer au devoir qui succède. Il faut donc que tous les moments aient leur occupation marquée, sans cependant s'imaginer que le dérangement nécessaire des occupations que nous nous sommes proposées nous cause un désordre qui doive nous troubler. Il faut avoir de l'exactitude à suivre le plan que l'on s'est formé, mais il faut le suivre sans une scrupuleuse austérité. C'est la raison et non la crainte qui doit nous conduire ; il faut donc avoir une règle de conduite et de travail où la lecture, jointe à la réflexion, soit le premier et le plus important devoir.

Mais pour appliquer ce que nous exposons ici, distinguons trois différentes sortes de personnes : les uns se trouvent réduits, par une fortune peu favorable, à la nécessité d'un travail journalier, qui remplit la plus grande partie de leur vie ; d'autres, jouissant d'une abondance qui les exempte de ce travail forcé, sont obligés par leur rang et leur état de donner au monde beaucoup de temps, et il leur serait impossible de se consacrer en entier à des œuvres de piété ; enfin il en est d'autres qui, dans la retraite et l'abandon du monde, peuvent donner uniquement à Dieu tous les moments de leur vie. Or, mes frères, on doit se prescrire différents genres de conduite convenables à chacun de ces états ; car ce serait abuser de ce que je viens d'établir dans ma première réflexion que de donner tout son temps à méditer les vérités saintes, lorsqu'on est appelé comme Marthe à une vie que la nécessité nous oblige d'employer entièrement au travail des mains. Il faut donc se contenter de sacrifier cet état par de fréquents retours vers Dieu. On doit regarder toutes ces fatigues du corps qu'on est forcé de s'imposer pour subvenir à ses besoins comme une juste punition du péché. Il faut faire attention à ce qu'il en coûte pour fournir à des nécessités qui ne sont jamais entièrement remplies, et qui ne se rapportent qu'à un corps mortel. Il faut réfléchir à tout ce qu'on fait pour se procurer les commodités de la vie qui n'est qu'un passage, et il faut examiner quelle proportion l'on met entre les soins que l'on prend pour cette vie mortelle, et ceux que l'on donne à la sanctification d'une âme dont le sort doit intéresser plus vivement que ce corps où elle est enfermée, et qui doit être dans un moment un monceau de poussière et la pâture des vers.

Dans ce travail, on ne doit se proposer

d'autre but que d'avoir son nécessaire pour fournir une carrière qui ne peut être de longue durée. Nous devons même être contents d'un état auquel la conformité de notre volonté à celle de Dieu doit nous astreindre avec plaisir, et par là il est clair que tout travail qui peut servir à outrager ce Dieu à qui seul nous devons consacrer nos actions, nous est interdit. Mais comme ce travail ne demande point toute la capacité de notre esprit, et que nous sommes toujours maîtres de nos pensées, nous devons sans cesse avoir Dieu pour objet. Eprouvons-nous quelque mortification, il faut adorer sa justice et gémir des péchés qui l'arment contre nous. Goûtons-nous quelques plaisirs, la reconnaissance que nous devons lui en témoigner ne nous permet de les prendre que comme un délassement dont les voyageurs se servent, non pour interrompre, mais plutôt pour reprendre la route avec une nouvelle activité.

Dans ces jours de repos que Dieu nous donne pour vaquer uniquement aux œuvres saintes, nous devons nous réunir avec nos frères pour former des vœux aux pieds d'un sanctuaire que notre amour doit nous faire désirer d'habiter. Le reste du temps qui ne se trouve point rempli par les offices publics doit être employé à des lectures solides et à des réflexions sérieuses qui, éclairant notre esprit, augmentent en nous la charité. Enfin il faut pendant ces jours d'abondance donner à l'âme assez de nourriture pour l'espace de temps qu'on est forcé de donner aux besoins de la vie présente, bien moins importants sans doute, quoique pourtant indispensables.

Pour ceux qui, bien éloignés d'être distraits par aucun travail forcé, se trouvent obligés de donner un temps considérable à la bienséance de leur état et à mille inutilités, leur situation étant plus dangereuse demande plus de précaution. Il faut gémir sans cesse en se voyant obligés de se livrer à cette dissipation nécessaire. Il faut se rappeler souvent l'image d'un Dieu dont la vie a été pénible et laborieuse. Enfin il faut édifier publiquement par d'éclatantes vertus, par de grandes aumônes et par toutes sortes de bonnes œuvres, ceux auxquels on se trouve forcé de donner un temps qu'on souhaiterait employer à se connaître et à travailler sur soi.

Effrayés, comme Judith, des dangers où la piété est exposée dans les grandeurs, il ne faut se servir de tous les ornements qu'on ne pourrait se retrancher sans jeter un ridicule sur la vertu même, que comme nous rappelant et nous représentant la folie et l'extravagance du monde. Il faut admirer la conduite de Dieu dans les marques de respect que l'on nous donne, et juger par ces égards qu'on reçoit de ses inférieurs des dispositions dans lesquelles nous devons être par rapport à Dieu. Nous devons lui sacrifier tout et n'être flatté de notre autorité qu'autant qu'elle nous met en état de faire des heureux. Nous devons éviter tout ce qui conduit au crime, faire comme Job un pacte avec tous nos sens, et profiter des piéges mêmes du démon pour nous affermir dans les sentiers de la justice. Si le prince de ce monde multiplie ses efforts pour nous séduire, ce n'est que parce que son règne est très-court. Il veut suppléer par l'effort de ses coups redoublés au peu de temps qui lui est donné pour nous tenter. Nous devons donc opposer nos efforts aux siens, notre vigilance à ses artifices, et puisqu'il y a dans le monde un air contagieux qui souffle de toutes parts, il faut se munir sans cesse du bouclier de la foi pour nous garantir des traits de celui qui cherche sans cesse à nous perdre.

Forcés de donner d'abord aux soins domestiques le temps que nous laissent nos emplois, nous devons, par notre douceur, notre affabilité, nous concilier ceux avec qui nous vivons, pour leur montrer que la piété peut s'allier parfaitement avec les vertus de société. Loin de fuir les liaisons nécessaires de famille, nous devons nous y conduire en nous y faisant respecter par la sagesse et par l'égalité. Surtout n'oublions jamais qu'il nous est essentiel de nous retrouver souvent avec nous-mêmes, et dans quelque état que nous soyons, il faut nous réserver un temps pour la lecture et pour les réflexions. Ce temps doit être employé à nous remplir l'esprit de tout ce qui peut nous conduire à la vérité spéculative et pratique : conduite bien différente de la plupart des femmes mondaines, qui par un caprice insensé rougiraient de s'appliquer à former leur esprit et leur cœur; elles ne se conduisent que par goût, par sentiment, par imagination ; comment ce qui est solide pourrait-il leur plaire?

Plus on est élevé par son rang et ses talents naturels, plus on doit se distinguer par ses lumières. Pourquoi un sexe si susceptible de gloire renoncerait-il donc à des connaissances desquelles dépendent la véritable grandeur et la véritable estime? La vivacité ou les agréments de l'esprit ne donnent pas le discernement, et ces qualités peuvent-elles même être comparées au mérite fondé sur les lumières d'une raison qui forme un jugement sûr, et qui ne s'éclipse en aucune occasion?

Enfin, par rapport a ceux qui, maîtres de leur temps et de leur genre de vie, peuvent donner à Dieu tous leurs moments, ils doivent se sanctifier par de sérieuses réflexions, et leur liberté devient pour eux une obligation de s'unir plus particulièrement à Jésus-Christ. Rien ne peut vous distraire dans votre retraite, âmes chrétiennes séparées du monde. Vous savez multiplier vos jours par tous ceux que vous retranchez à la satisfaction des sens ; une application de l'esprit plus sérieuse et plus continuelle doit donc consacrer ce temps que vous refusez à la nature. Fuyez l'inutilité ; que tout soit grand et digne de votre élévation dans votre conduite : ce qui est vertu pour le commun des hommes ne suffit pas pour celui qui peut ne penser qu'à Jésus-Christ. Que les personnes du sexe qui se trouvent dans l'état dont nous parlons ne méprisent point le travail des mains. L'esprit a besoin de délassement; il sera plus porté aux lectures qui doivent remplir la

plus grande partie de votre vie, si vous la sevrez quelquefois de ce qui fait si légitimement ses délices. Il est encore de ces femmes fortes que la naissance et la vertu rendent également dignes de notre admiration, et leur adresse dans des arts vraiment utiles ne peut qu'ajouter en elles un mérite dont les hommes peut-être devraient être jaloux.

Concluons donc, mes frères, de tout ce discours que l'oisiveté est criminelle pour tous les chrétiens, parce que nous sommes obligés à mener une vie sérieuse et occupée. L'inutilité est le tombeau de toutes les vertus et la source de tous les vices; l'inaction est à charge à l'homme par l'ennui qu'elle traîne après elle; le goût du travail est naturel en lui par son fonds d'activité; l'indolence rend l'homme insupportable à ceux qui l'environnent. D'ailleurs il est aisé de ne laisser aucun vide dans sa vie; la lecture, le travail des mains, les devoirs particuliers à chaque état sanctifiés par la vigilance de pensées solides, de fréquents retours vers Dieu, nous offrent les moyens de fuir toute inutilité.

Rachetons donc désormais par une occupation assidue ces jours qui pourraient s'être écoulés trop inutilement pour nous; et si, comme vos apôtres, Seigneur, nous avons travaillé sans recueillir le fruit de nos œuvres, que votre grâce dissipe cette nuit qui rend nos peines inutiles. Bénissez nos efforts pour réparer la perte d'un temps si précieux. Acceptez le sacrifice que nous vous faisons aujourd'hui du reste de notre vie, afin que nous la consacrions à l'accomplissement de vos desseins sur nous, pour mériter l'éternité bienheureuse. Je vous la souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LA FÊTE DE SAINTE GENEVIÈVE.

Confitemini memoriæ sanctitatis ejus.
Célébrez par vos exemples sa mémoire qui est sainte et sacrée (*Psal.* XXIX, 4).

Comme c'est Dieu qui sanctifie les hommes, je crois, mes chers frères, vous porter à rendre à la sainteté de sainte Geneviève les sentiments que le saint prophète a en vue en exhortant l'âme chrétienne à célébrer la mémoire de la sainteté de Dieu, et je m'en sers pour vous porter à honorer celle dont nous célébrons la fête. Remerciez-le donc de tout ce qu'il a mis en cette illustre sainte, et dont nous avons ressenti les effets d'une manière si miraculeuse, que cette grande ville la reconnaît et l'honore comme sa patronne.

Mais comme l'âme chrétienne ne célèbre dignement la mémoire des saints qu'autant qu'elle travaille à les imiter, nous ne pouvons honorer comme il faut celle dont l'Eglise fait la mémoire, qu'autant que nous nous appliquerons à en suivre les vertus.

Ainsi, mes chers frères, il me semble que, pour développer la grandeur de notre sainte, et pour prendre les mesures convenables afin d'opérer notre sanctification, il faut en découvrir les sources, pour reconnaître la miséricorde de Dieu, qui a prévenu sainte Geneviève; en raconter les épreuves, pour admirer la force de la grâce qui l'a soutenue, et exposer les couronnes qu'elle a méritées, pour louer la libéralité qui l'a récompensée. Voilà ce qui doit exposer à vos yeux la grandeur de la sainteté de notre illustre patronne; mais voici le fruit que nous devons essayer d'en tirer :

Il faut découvrir les sources de sa sainteté, afin d'y aller puiser la nôtre : première partie; il faut en raconter les épreuves, pour reconnaître si celles que nous pensons avoir sont véritables : seconde partie; il faut enfin en exposer les couronnes, afin de nous animer dans les travaux qu'il faut soutenir pour devenir saints : troisième partie, que nous unirons avec la seconde. Voilà l'idée de mon discours; demandons l'assistance du Saint-Esprit. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il y a deux sources d'où proviennent la sainteté de notre illustre patronne : la miséricorde de Dieu, qui l'a prévenue; et le soin qu'elle a pris de la conserver et d'en augmenter les effets. J'unis ces deux choses ensemble, parce qu'elles ne doivent jamais se séparer dans l'ouvrage de notre salut et dans l'économie de notre perfection. En effet, selon saint Augustin, deux écueils détournent ordinairement les hommes de la voie de leur salut : l'orgueil et la paresse. Ils tombent ordinairement dans l'un de ces excès, et c'est ce qui ruine l'ouvrage de leur salut et de leur perfection : les uns l'attribuent à leurs propres œuvres; ils ne regardent jamais que leurs actions, et ils négligent de recourir à la miséricorde de Dieu, qui commence, qui soutient et qui couronne en nous toutes nos œuvres; parce qu'ils s'imaginent qu'ils sont totalement maîtres d'opérer leur conversion lorsqu'ils le voudront; les autres, ne regardant que la miséricorde de Dieu, ne parlent jamais que de la grâce de Jésus-Christ, et négligent d'entrer dans les voies que la loi leur enseigne. Ils attendent la perfection, la sainteté et la gloire, sans vouloir travailler à l'acquérir. Ainsi, les uns se perdent parce qu'ils sont superbes, et les autres parce qu'ils sont négligents. Pour éviter ces deux excès, dit saint Augustin, il faut marcher entre l'orgueil et la paresse; il faut n'être ni superbe ni négligent. L'on est superbe, lorsque l'on croit que l'on peut faire quelque chose pour le salut par soi-même; et on est négligent, lorsqu'on ne veut rien faire du tout. C'est donc, mes frères, ce qui me fait dire que nous devons reconnaître ces deux sources de sainteté dans notre illustre patronne : la miséricorde qui l'a prévenue, et cette dépendance de la miséricorde qu'elle a reconnue et qui l'a empêchée d'être superbe; car les soins qu'elle a pris d'en conserver et d'en augmenter les effets, nous font voir qu'elle a bien su qu'il ne fallait pas être négligent dans l'ouvrage de sa perfection.

La miséricorde de Dieu l'a prévenue; c'est la grande source de sa sainteté : en effet,

saint Jacques nous enseigne, dans son Épître canonique, que *toute grâce excellente et tout don parfait vient d'en haut et descend du Père des lumières.* Il nous a choisis afin que nous fussions saints et irrépréhensibles devant ses yeux, non à cause que nous l'étions ou parce que nous le devions être, mais afin que nous le fussions par une suite de son choix; et il me semble, mes frères, qu'on peut dire qu'il a choisi notre sainte d'une façon encore plus particulière, et qui nous marque un effet aussi abondant que singulier de sa grande miséricorde sur elle. C'est un enfant qu'il prévient en tout, et qui n'a reçu aucune éducation dans la piété; qu'il va chercher dans un village parmi des gens grossiers, dans la solitude, dans les exercices d'une vie champêtre, parmi les bêtes et les animaux, pour en faire une des plus grandes et des plus illustres saintes de son Eglise.

Disons donc de cette grande sainte qu'elle est crue dans le champ de l'Eglise chrétienne comme les grands arbres qu'on ne sème point, et qui sortent de la terre dans les plus affreuses solitudes. Les arbres qui naissent dans les jardins et dans les lieux cultivés appartiennent en quelque façon aux hommes qui en ont semé les graines et qui en ont pris soin, au lieu que les autres ne peuvent être réellement attribués qu'à Dieu seul, qui dès le commencement du monde en a jeté les semences dans la terre. De même on peut dire qu'il y a ainsi des saints qui sont cultivés par les soins des hommes, et qu'on peut dire en un sens paraître ne pas appartenir entièrement à Dieu. Ce ne sont pas, pour ainsi dire, des ouvrages tout purs de sa grande miséricorde, puisqu'il s'est servi des hommes pour les rendre ce qu'ils sont; mais il y en a d'autres à qui Dieu a pris plaisir de donner lui-même la naissance, l'arrosement, la culture et l'accroissement.

Telle a été la grande sainte Geneviève: Dieu verse dans son âme les semences de la sainteté, sans que les hommes y aient part. C'est un arbre que la miséricorde toute seule fait croître dans le champ de l'Eglise; il n'est regardé que par la Providence; il ne reçoit des influences que du ciel pour sa formation et pour sa naissance; et si elle joint ses soins à ses heureuses dispositions, ce n'est que pour nous apprendre que notre salut est un ouvrage commun de la grâce qui le commence, et de notre volonté qui se laisse conduire et qui consent aux mouvements de cette grâce qui lui enseigne ce qu'elle doit faire et ce qu'elle doit éviter pour arriver à la perfection de cet ouvrage.

Mais voyons, mes frères, ce que la grâce de Jésus-Christ, qui l'avait prévenue d'une manière si singulière, lui fait faire et lui fait éviter pour la rendre capable de conserver et d'augmenter par ses soins cette grande miséricorde. C'est dans cette conduite que nous découvrirons cette seconde source de sa sainteté, et qui en est une suite et un effet. Cet esprit de grâce, qui l'avait remplie et qui en avait pris possession, forma en elle le don de la prière. Ce fut son exercice continuel et la première chose qu'elle apprit à faire pour conserver et pour augmenter la miséricorde qui devait la conduire à une éminente sainteté; ce fut Dieu qui mit ce don en elle, car c'est lui qui nous enseigne à prier. Et qu'est-ce que c'est que de prier? Ce n'est pas prononcer un grand nombre de paroles consacrées sous le nom de prières. Prier, mes frères, c'est gémir devant Dieu à la vue de nos misères et de notre pauvreté; prier, c'est désirer d'être délivrés de ce lieu de misères et de dangers pour être parfaitement unis à Dieu; prier, c'est aimer Dieu de tout son cœur, ne voir que lui en toutes choses, ne vouloir que lui. Or, mes frères, il n'y a que Dieu qui nous accorde ce don de prière, car il n'y a pas de méthode qui nous enseigne à gémir, à désirer, à aimer; autrement nos gémissements, nos désirs, notre amour, deviennent suspects quand ils se font avec étude: il faut qu'ils partent du cœur sans être étudiés. C'est Dieu qui nous fait prier; c'est la charité qui gémit en nous, dit saint Augustin; c'est elle qui prie. Quand l'esprit prie tout seul, il est bientôt fatigué. La raison en est, que la prière est l'ouvrage du cœur, dit ce Père, et l'esprit ne peut pas faire longtemps l'office du cœur.

Demandons à sainte Geneviève qui lui a appris à prier, dans un village, parmi des gens sans éducation; dans les champs, parmi les bêtes: c'est Dieu lui-même. Elle n'avait point d'autre méthode que cet attrait intérieur de la grâce, que l'ardeur du Saint-Esprit, qui lui faisait passer les journées entières dans l'exercice de la prière. La terre baignée de ses pleurs est l'effet de ses gémissements; elle ne regarde jamais le ciel sans soupirer et sans verser des larmes: voilà l'effet de son ardent désir pour Dieu. Elle se retire des créatures: c'est l'effet de son amour pour Dieu; car il ne veut point de partage, il veut tout. Notre sainte, pénétrée de l'amour de son Dieu, ne voulut pas que son cœur fût partagé entre lui et ses créatures.

Ainsi, mes frères, elle se détache de ses parents, de qui l'amour, quelque innocent qu'il soit, partage toujours le cœur et affaiblit l'amour de Dieu. Elle renonce au mariage, dont les engagements divisent l'esprit et partagent le cœur. Elle ne pense plus qu'aux choses de Dieu, et elle est sainte de corps et d'esprit.

Ajoutez à cela un exercice de mortification continuelle depuis l'âge de quatorze ans jusqu'à cinquante ans. Selon les auteurs de sa vie, elle ne mangea que deux fois la semaine, se contentant de pain et de fèves cuites. Il est vrai que, depuis cinquante ans jusqu'à quatre-vingts, elle ajouta un peu de poisson et de lait, par l'ordre des évêques; mais elle ne mangea jamais de viande et n'usa jamais de vin. Elle vécut d'une manière toujours uniforme, ne se relâchant jamais sur quoi que ce fût dans les exercices de la prière, de la retraite et de la pénitence.

On va loin, mes frères, quand on marche durant quatre-vingts années de ce même pas dans la carrière de la vertu, et on arrive en-

fin à une éminente sainteté, surtout quand on marche sous la conduite des pasteurs légitimes de l'Eglise; car ce qu'on fait contre leurs ordres n'est ordinairement bon qu'à nous perdre : ce qu'on fait sans leurs ordres est toujours suspect; mais ce qu'on fait avec leur approbation est presque toujours sûr pour celui qui l'entreprend.

Sainte Geneviève reçoit la marque de sa consécration à Dieu des mains de saint Germain; elle reçoit le voile de la virginité de celles de l'évêque de Chartres, selon la louable coutume de ce siècle; elle met quelque modération dans son abstinence, par l'avis des évêques : ainsi elle est toute soumise aux pasteurs de l'Eglise, et je ne m'étonne pas de la voir arriver par ces voies à une sainteté parfaite. Jésus-Christ, qui l'avait prévenue par sa miséricorde, l'envoie ensuite à ses ministres comme pour confirmer en elle ce qu'il y a fait par sa grâce, et comme les malades qu'il guérissait durant sa vie mortelle recevaient la confirmation de leur santé des mains des ministres auxquels il les envoyait. *Ite, ostendite vos sacerdoti.* Ainsi il prévient Geneviève par sa grande miséricorde, il la fait agir par sa grâce, et il veut enfin que ce soit par la conduite des évêques, ses ministres sacrés, qu'elle arrive à cette éminente sainteté dont nous vous avons découvert les sources et où nous devons aller puiser la nôtre.

En effet, mes frères, on n'y arrive que par les voies qui y ont conduit notre illustre patronne. Il faut qu'elles viennent de Dieu : tout vient de lui. Tout chrétien est appelé à la sainteté et doit être saint : Dieu nous a prévenus de sa grâce et de sa miséricorde; il a mis en nous, par la grâce de notre baptême, la semence de notre sainteté; il nous a prévenus : et d'où vient donc que nous n'arrivons pas à la sainteté, comme Geneviève, et qu'au contraire nous languissons et nous rampons, traînant sur la terre une vie misérable, toute remplie de désordres et de déréglements? D'où vient? c'est que nous avons perdu la grâce de notre baptême, et même que nous méprisons les grâces qu'il nous fait chaque jour. Et comment? en ne travaillant pas à la conserver et à l'augmenter; car, ne pas travailler à la conserver et à l'augmenter, c'est vouloir la perdre et tomber dans un état de paresse et de négligence, c'est prendre un chemin très-court pour la perdition.

Revenons donc à notre principe : Nous sommes ou paresseux ou superbes : paresseux durant toute notre vie, oubliant l'affaire de notre salut pour penser à toute autre chose, perdant l'innocence de notre baptême, négligeant la pénitence et les bonnes œuvres; et quand nous pensons à cette affaire, qui est très-importante et la plus importante de toutes, nous y pensons en superbes, comme si la chose dépendait de nous entièrement, soit pour la commencer quand il nous plaira, soit pour la conduire comme nous le voudrions. Ainsi, ou nous ne travaillons point avec la grâce dont Dieu nous prévient, ou quand nous pensons à travailler, nous ne recourons pas à Dieu par la prière pour le faire par son esprit; car, prier, c'est sentir sa misère et son impuissance, c'est reconnaître que rien n'est capable de nous mettre en état de travailler que lui seul.

Ce n'est ni l'exemple, ni la société des bons, ni les discours des justes qui nous mettent en état de travailler : c'est Dieu, par sa grâce. C'est dans cette vue, de notre faiblesse et de notre dépendance de son pouvoir, qu'il faut recourir à lui, et c'est là ce qu'il appelle prier. Prions-nous ainsi, mes chers frères? Pensons-nous à nous retirer des créatures pour prier plus librement et pour nous unir plus parfaitement à Dieu? Nous ne pensons dans le monde qu'à y faire des engagements qui nous plongent dans mille commerces capables de nous faire perdre notre sainteté, si nous en avions, bien loin d'être portés à augmenter celle que Dieu a mise en nous par le baptême. On combat dans le monde les desseins de ceux que Dieu appelle dans la retraite et à qui il donne le désir de se purifier par la solitude et le travail. Sait-on dans le monde ce que c'est que la pénitence, l'abstinence et l'austérité? On vit au milieu des périls, et on ne veut pas entendre parler de ce qui peut nous en garantir; on aime le danger, on vit au milieu de la contagion, et on ne veut pas connaître les remèdes.

Ce qu'on pratique d'exercices de piété et de dévotion est pour l'ordinaire, ou un choix de notre amour-propre et de notre humeur, ou un déréglement dans notre état, ou une illusion de notre esprit, parce qu'on se conduit soi-même sans réfléchir et sans consulter des personnes capables de nous conduire.

Après cela, mes frères, peut-on être surpris de voir dans le monde si peu de sainteté. Mais celle même que l'on honore de ce nom se dissipera à vos yeux comme une ombre lorsque je vous aurai fait voir par où l'on doit juger de sa solidité, en vous racontant les épreuves où Dieu a mis celle de sainte Geneviève. C'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La véritable sainteté a presque toujours été éprouvée; c'est par l'exercice que la tentation lui donne qu'elle paraît ce qu'elle est, et c'est par la victoire qu'elle remporte sur la tentation et par la résistance qu'elle fait aux ennemis que Dieu lui donne qu'elle est véritablement ce qu'elle doit être. Vous savez ce que l'ange dit à Tobie dans l'Ecriture : Ne vous étonnez pas de la conduite que Dieu a gardée avec vous en vous exposant à de si rudes ennemis après tant de bonnes œuvres que vous aviez faites; c'est cela même qui l'a obligé de vous traiter ainsi, et parce que vous lui étiez agréable, il fallait que votre vertu et votre sainteté fussent éprouvées par la tentation.

Vous savez de quelle manière il fait parler un autre ange, à l'occasion du saint homme Job. Il n'est pas étonnant, dit le malin esprit,

qu'un homme qui reçoit sur la terre tant de faveurs et tant d'effets de votre libéralité vive par cette considération dans la justice et dans l'innocence; mais il serait véritablement innocent et juste, s'il vivait de même dans l'affliction et dans la souffrance. Ce tentateur, dit saint Augustin, fut admis à éprouver l'amour chaste et gratuit de cet homme juste qui demeura seul, privé de ses biens, de sa famille et de ses enfants, mais plein de Dieu. Voilà une solide sainteté reconnue par l'épreuve. De plus, l'Apôtre nous dit que *la vertu se perfectionne dans la faiblesse*, d'où il tire cette conséquence : *Je prendrai donc plaisir à me fortifier davantage dans mes infirmités, parce que c'est par là que je suis assuré que la vertu que Jésus-Christ a mise en moi s'y confirmera*, qu'elle s'y établira et qu'elle y demeurera d'une manière fixe, solide et permanente.

Pour reconnaître donc la solidité de la vertu et de la sainteté de notre grande sainte, et admirer la force de la grâce qui l'a soutenue, il faut raconter les épreuves auxquelles il a plu à Dieu de l'exposer. Or, l'histoire de sa vie nous apprend que Dieu l'exposa à deux différentes épreuves, qu'un savant interprète de l'Ecriture dit être les deux plus sûres pour reconnaître la solidité de la vertu : ce sont celles dont le Sage dit que les impies se servent contre le juste : *Interrogeons-le par les outrages, afin que nous reconnaissions quelle est sa douceur, et que nous fassions l'épreuve de sa patience.*

Or, voici les deux épreuves où Dieu mit la sainteté de Geneviève : il l'éprouva par une maladie horrible; il l'éprouva par des calomnies effroyables. Vous savez sans doute que Dieu permit que cette sainte fille tombât dans une effroyable maladie : elle fut frappée d'une lèpre terrible, qui l'exposa à d'étranges épreuves; car, sans m'arrêter à vous faire une affreuse peinture de cet horrible mal, je me contenterai seulement de vous dire que, pour en concevoir une idée qui ne vous donne point d'horreur et qui vous en exprime néanmoins toute la cruauté, il la faut regarder comme celle que l'Ecriture nous présente et dont le démon frappa le saint homme Job. Nous lisons qu'*il fut frappé d'un ulcère effroyable depuis les pieds jusqu'à la tête.* Saint Grégoire nous avertit, sur cet endroit de l'Ecriture, qu'il y a deux choses à considérer, qui marquent toute l'étendue de cette maladie : 1° sa qualité ; c'est le dernier et le plus horrible de tous les maux. Vous concevez aisément ce que c'est que la lèpre. 2° Son étendue; il n'y a nulle partie qui n'en soit infectée et qui ne sente de la douleur. Voilà la nature de l'épreuve que Dieu donne à la vertu de notre illustre sainte. Quels durent être ses sentiments, pour porter cette croix aussi longtemps qu'elle a fait et avec autant de perfection !

Mais pour entrer un peu dans le détail de cette circonstance, et vous faire voir combien est grande l'épreuve d'une maladie longue et fâcheuse, disons qu'elle nous expose ordinairement à des dangers dont on ne se tire que par le secours d'une grande vertu.

Elle nous expose à l'impatience ; surtout quand les maux sont et longs et cruels; car pour lors il est bien difficile qu'on ne se plaigne de la violence de ces maux, et qu'on ne s'impatiente dans leur durée.

Elle nous expose au relâchement ; il est bien difficile qu'on n'écoute un peu trop la nature qui cherche à se soulager, et que, par une condescendance intéressée pour ceux qui nous sollicitent à le faire, nous ne quittions les exercices de piété et de pénitence que nous pratiquions durant la santé, pour nous mettre dans une vie plus douce, sous un prétexte qui est quelquefois légitime, qui même peut être nécessaire dans les rencontres, mais qui est souvent suspect, parce qu'on le porte trop loin. En effet, la maladie même que Dieu nous envoie nous tient lieu de l'austérité que nous interrompons.

Elle nous expose au changement : car quand on a donné entrée à cette délicatesse qui nous a fait interrompre nos exercices de pénitence, non-seulement on ne les reprend plus qu'avec peine, mais on est encore bien tenté de se laisser persuader que ces mêmes exercices, qu'il a été nécessaire de quitter durant le cours du mal pour guérir, pourraient bien en avoir été la cause, et qu'ainsi on doit par prudence y apporter quelque modération pour s'empêcher d'y retomber. Voilà le grand chemin au relâchement, et voilà le péril que court la vertu durant les maladies, même quand elles sont faibles. Il est vrai, cependant, mes frères, qu'une vertu forte et solide se tire de ces dangers qui ne sont pour elle que des épreuves qui en découvrent la solidité et qui la mettent dans tout son jour. Car elle tient l'âme dans une parfaite tranquillité contre l'impatience; elle la tient dans une égale sévérité contre le relâchement, et sa constante uniformité la met à l'abri contre le changement

C'est ce que la grâce de Jésus-Christ a fait dans sainte Geneviève : elle est demeurée tranquille, paisible, résignée, soumise dans les plus grandes violences de son mal, et toutes ses impatiences se sont apaisées sans causer aucun trouble dans son âme, quand elle a comparé ses maux à ceux que son époux avait soufferts pour elle. Ainsi je puis dire d'elle ce que saint Grégoire a dit du saint homme Job. On peut juger de la grandeur de sa sainteté par l'étendue de sa patience au milieu d'un horrible mal qui ne laisse pas une seule partie de son corps sans son tourment particulier.

Elle a conservé dans sa plus grande faiblesse, et dans les défaillances où son mal l'exposait, cette austérité qu'elle a gardée durant toute sa vie : point de relâche, point de soulagement; le pain et l'eau font toute sa nourriture et toute sa douceur dans les langueurs et les dégoûts que lui causait son mal. Il est vrai que l'on ne peut donner cette conduite pour un exemple qu'il faille suivre. Tout le monde ne le peut pas; mais, comme Tertullien l'a dit, si tous les hommes

ne peuvent pas se couronner d'épines pour imiter le couronnement du Sauveur du monde, ils doivent au moins ne pas se couronner de roses pour ne point déshonorer le supplice d'un Dieu par une mollesse indigne d'un chrétien. Ainsi, mes frères, si nous ne pouvons pas être austères dans la maladie comme sainte Geneviève, nous ne devons pas être sensuels, voluptueux, délicats, éloignés de l'esprit de pénitence qui doit régner dans toute la vie d'un chrétien.

Où trouvons-nous des gens qui demeurent paisibles et tranquilles dans les maux dont il a plu à Dieu d'éprouver leur vertu ? Combien d'inquiétudes, de murmures, d'impatiences ! On exagère les moindres maux, on n'a point d'expressions assez fortes pour les expliquer. Ils sont cruels, ils sont extrêmes, ils sont insupportables. Il est rare de trouver des gens, même parmi les plus vertueux, qui portent leurs maux non-seulement sans se plaindre, mais sans les exagérer jusqu'à l'excès.

Combien de délicatesse pour éviter jusqu'aux moindres choses qui peuvent intéresser la santé le moins du monde ! L'air, le vent, le bruit, le chaud, le froid, on prend des soins extrêmes pour éloigner tout ce qu'on s'imagine qui peut nuire. On passe par-dessus les lois de l'Eglise, dans la seule idée que leur observation peut incommoder. Nous nous formons mille nécessités que nous voyons seuls, et que nous admirons que les autres ne voient pas. On fait tout ce qu'on peut pour donner des marques de la faiblesse de sa foi, et pour sauver la vie du corps on risque celle de l'âme; on étouffe le nouvel homme pour ne pas laisser mourir le vieux. Nous demandons à Dieu que son royaume arrive, et nous faisons tous nos efforts pour n'y pas entrer, et pour nous en éloigner quand il veut nous l'ouvrir.

Mais notre grande sainte n'a pas seulement passé par cette épreuve, elle a soutenu celle de la calomnie, qu'on peut appeler véritablement la pierre de touche de la sainteté. Elle a toujours inspiré de la terreur au juste, qui demande à Dieu par la bouche de son prophète d'en être délivré : *Seigneur, délivrez mon âme des lèvres des injustes et de la langue trompeuse.* C'est ce qui fait dire à saint Augustin que la calomnie est dure et pénible aux plus saints; et c'est aussi ce qui engage Salomon à nous dire que la calomnie trouble le sage et abat la fermeté de son cœur; cette épreuve est donc terrible et redoutable même au juste.

Ne nous en étonnons pas, mes frères; voici les effets qu'il en faut craindre, et le péril où elle nous expose : elle nous abat et porte notre esprit au découragement; elle débauche notre cœur et nous porte au relâchement. En effet, il est certain que rien n'est si capable de troubler un homme sage qui est véritablement à Dieu, et d'abattre la fermeté de son cœur, que lorsque l'on noircit sa réputation par des calomnies, et qu'on le fait passer pour un ennemi de la foi et de la justice, lui qui se sent porté à donner sa vie pour l'un et pour l'autre; et ce qui fait que la calomnie nous détourne du service de Dieu, c'est que lorsqu'elle a abattu notre esprit et qu'elle l'a plongé dans la tristesse et le découragement, le démon se sert de cette mauvaise disposition pour nous porter au vice et au péché, sous le prétexte que nous ne perdons rien en faisant les choses dont on nous soupçonne, et qu'il n'y a point de risques à courir pour notre réputation, en devenant véritablement ce qu'on nous croit être, puisqu'on nous traite déjà comme si nous l'étions.

Voilà l'épreuve où le démon mit la vertu de notre sainte. Saint Paulin l'appelle le dernier filet que le démon réserve pour surprendre les âmes des justes; mais, comme remarque très-bien saint Jérôme, la calomnie ne trouble pas l'esprit du véritable sage, car pour le juste qui est affermi dans la piété, et qui n'a point d'autres intérêts que ceux de Jésus-Christ, il résiste à cette tentation comme à toutes les autres, par la grâce de celui qui le soutient. Elle ne sert même qu'à découvrir davantage sa vertu; c'est la véritable marque de la fidélité que l'on a pour Dieu, et le vrai moyen de se convaincre qu'on le sert pour lui seul, qu'on méprise les hommes, qu'on n'agit que par la foi; Dieu permet souvent que les justes soient punis par leur propre vertu, et qu'on les noircisse par de fausses accusations, au lieu des louanges qu'ils ont méritées. Il faut alors rentrer en soi-même : une âme qui sait ce qu'elle est devant Dieu doit être peu touchée de ce qu'elle n'est point; et s'il ne s'agit surtout que de motifs et de sentiments intérieurs, elle ne doit avoir que du mépris pour de faux reproches qu'elle voit détruits par la sincérité de son cœur et par le témoignage de sa conscience. C'est ce que nous voyons dans la conduite de notre sainte : le démon la rend suspecte, elle passe pour une hypocrite, même pour une sorcière; on va jusqu'à attenter à sa vie. Que fait la grâce en elle ? Elle lui fait reconnaître que c'est Dieu qui permet qu'on la traite ainsi, et bien loin de se plaindre ou de faire de grands discours pour sa justification, comme ferait une fausse ou médiocre vertu, elle dit comme le Prophète : *Ils me maudiront, Seigneur, et vous me bénirez; que ceux qui s'élèvent contre moi soient couverts de honte; mais votre serviteur sera dans la joie.* Elle lui fait connaître que c'est une gloire pour elle que d'être traitée comme Jésus-Christ l'a été, qui n'a permis qu'on l'appelât hypocrite, samaritain, séducteur du peuple, que pour consoler ses serviteurs qui devaient être traités de la sorte. Ainsi elle aime ceux qui la persécutent et qui la foulent aux pieds. Elle reconnaît ce que dit saint Augustin : Je n'étais que comme une grappe, avant que les hommes me foulassent aux pieds; mais depuis qu'ils l'ont fait, je suis devenue comme de bon vin.

Enfin cette grâce lui fait connaître que Dieu mettra fin à cette persécution, de quelque manière que ce soit. En effet il envoie saint Germain d'Auxerre, qui prend sous sa

protection cette sainte, qui rend témoignage à sa vertu, et qui la remet dans la vénération due à sa sainteté, que la persécution, la maladie et la calomnie firent paraître d'autant plus éclatante, qu'ils la montrèrent plus solide.

Voilà la pierre de touche de la sainteté : elle n'est véritable que quand elle est solide, et elle n'est solide que quand elle a passé par les épreuves. Jugez-vous là-dessus, mes chers frères, et reconnaissez quelle est la vôtre.

Je n'ai pas le temps de vous exposer les couronnes que la sainteté de Geneviève a méritées. Outre celle qu'elle possède dans le ciel, vous savez de quelle manière elle est honorée sur la terre. Aucun roi ne l'a jamais tant été que cette simple bergère, que les rois mêmes implorent dans leurs besoins et qui leur obtient mille grâces.

Il fait bon servir Dieu, mes frères, on ne le sert jamais en vain; et s'il ne nous récompense pas dans cette vie, c'est un grand effet de sa miséricorde de nous réserver tout pour l'autre; c'est ce que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LA FÊTE DE L'ÉPIPHANIE DE NOTRE-SEIGNEUR.

Ubi est qui natus est rex Judæorum ?

Où est le roi des Juifs qui est nouvellement né (*Matth.*, II, 2)?

L'Evangile nous représente aujourd'hui des effets bien étranges que produit la nouvelle de la naissance de Jésus-Christ. Hérode demande où est le lieu de cette naissance ; les premiers d'entre les prêtres et les docteurs du peuple se mettent en devoir de le lui apprendre et ils le cherchent dans les Ecritures; les mages demandent : *Où est le roi des Juifs qui est nouvellement né?* Toutes ces différentes personnes se remuent sur la nouvelle de cette naissance; ils recherchent tous où est le roi des Juifs, mais ils sont animés par des motifs bien opposés, et nous verrons des choses étonnantes dans ces différents caractères.

Hérode le cherche et il ne le trouve point; les prêtres cherchent le lieu de sa naissance, ils le trouvent, mais ils n'en profitent pas; les mages le cherchent, ils le trouvent, mais ils ne s'en séparent plus après l'avoir trouvé. Hérode le cherche et il ne le trouve point, car il ne le cherche que pour le détruire; les prêtres le cherchent et ils le trouvent, mais ils n'en profitent point, parce qu'ils ne le cherchent que par des vues basses d'intérêt et de fausse gloire ; les mages le cherchent et ils le trouvent, et comme ils le cherchent de bonne foi et dans la vue de l'honorer sincèrement, ils ne s'en séparent plus après l'avoir trouvé. Or, mes frères, ces personnes si différentes qui se remuent dans Jérusalem sur la nouvelle de la naissance du roi des Juifs, nous apprennent qu'il y a encore et qu'il y aura toujours dans l'Eglise des gens qui chercheront Jésus-Christ avec des vues bien différentes.

Les libertins le cherchent comme Hérode, sans le trouver, parce qu'ils le cherchent pour le détruire; les hypocrites et les faux ministres de l'Évangile le cherchent comme les prêtres de Jérusalem, ils le trouvent pour les autres, mais ils n'en profitent pas pour eux-mêmes; les gens de bien le cherchent et le trouvent comme les mages, et ils ne s'en séparent plus après l'avoir trouvé, parce que leur recherche est sincère et qu'ils le veulent honorer.

Marquons ces trois différents caractères pour apprendre à éviter en Hérode la recherche des libertins : première partie; à plaindre dans les prêtres la recherche des hypocrites : deuxième partie ; à imiter dans les mages la recherche des justes ; troisième partie.

Demandons l'assistance du ciel par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Nous ne nous arrêterons pas à marquer exactement le caractère de ces deux espèces de gens qui cherchent Jésus-Christ dans cet évangile, mais qui le cherchent inutilement. Nous n'en parlerons que légèrement, afin d'approfondir ce qui regarde la conduite des justes qu'il faut imiter.

Commençons par Hérode, qui représente dans sa recherche celle des libertins et des impies qui ne cherchent Jésus-Christ que pour le détruire, et par là le cherchent inutilement. Ce qui trouble ce prince à la nouvelle de la naissance du nouveau roi, c'est d'abord la crainte de perdre son royaume ; car il est dit dans Michée, en parlant de Bethléem : *C'est de vous que sortira celui qui doit régner dans Israël, dont la génération est dès le commencement, dès l'éternité.* Et ensuite la crainte de perdre la vie, car les oracles de l'Ecriture annoncent que ce nouveau prince doit être équitable, qu'il rendra la justice à tout le monde, et qu'il punira les crimes sans distinction. Ceux d'Hérode l'effrayent, et sa conscience qui les lui représente lui fait appréhender la venue de celui qui peut les punir.

Ainsi, mes frères, une double crainte anime Hérode à la persécution du prince nouveau-né : celle de perdre les biens qu'il possède, celle de souffrir des maux qui l'effrayent. Poussé par cette passion, il le cherche, et il le cherche inutilement. Or c'est en cela qu'il nous représente la recherche malheureuse des impies et des libertins, en qui la nouvelle de la naissance du Sauveur du monde fait les mêmes impressions qu'en ce malheureux prince, et qu'elle anime à une recherche aussi vaine.

Que les impies et les libertins méprisent la religion et ses lois, qu'ils se moquent de ses mystères et de ses vérités, qu'ils se piquent d'une prétendue force d'esprit, qui n'est qu'un affreux abîme d'erreur où ils se plongent volontairement par une déplorable témérité qui les porte à hasarder souvent les

choses les plus absurdes, et par un étourdissement affecté qui les empêche de se reconnaître; qu'ils fassent, dis-je, tout ce qu'ils voudront : il y a une persuasion qui vient du fond de la nature même, par laquelle, indépendamment de nos raisonnements et avant toutes nos connaissances, nous sommes convaincus par une lumière qui naît avec nous et forcés d'avouer qu'il y a une divinité de laquelle nous dépendons. De là naissent les lumières qui troublent les esprits forts malgré eux, et une idée de la souveraineté et de la justice de Dieu qui les tourmente.

Et quoique Dieu punisse les libertins et les impies en retirant d'eux sa vérité et en les abandonnant à leurs ténèbres, elle y laisse néanmoins des impressions, après même qu'ils l'ont effacée de leur cœur, et qu'ils ont résolu de ne rien croire de tout ce qu'elle ordonne. Elle les convainc de leur malice, elle déchire leur conscience; et, semblable à la lumière du soleil qui est insupportable à l'œil malade pendant qu'elle est la joie et la vie de l'œil sain, elle les blesse, elle les offense incessamment par son éclat. Faites tout ce qu'il vous plaira, votre fortune sera renversée par cet enfant nouveau-né, il détruira votre fausse grandeur; vos plaisirs passeront, et vos crimes, qui ne passeront point, seront punis par le juge que vous méprisez, et de qui l'autorité se fait sentir en vous malgré vous-même; et comme Hérode qui cherche à le détruire sert à le manifester, vous qui sortez de l'ordre par votre propre volonté, vous y rentrerez malgré vous, et en refusant les effets de sa miséricorde, sa justice sera manifestée.

Qu'ils s'écoutent plutôt eux-mêmes, qu'ils rentrent dans leur cœur, qu'ils parlent de bonne foi, et ils avoueront que les absurdités où il faut qu'ils tombent nécessairement en niant les vérités de la religion sont plus insoutenables que les vérités auxquelles ils affectent de ne se pas soumettre. Ainsi tous leurs efforts ne peuvent nous découvrir que leur misère; mais ils ne sont pas sans remède, car la miséricorde de cet enfant est encore plus grande que cette misère. Songez donc, mes frères, à vous soumettre à son empire et à vivre selon ses lois, si vous voulez sauver et vos biens et votre âme.

Ce fut la folie d'Hérode de ne pas examiner les intentions et les desseins de ce nouveau roi. Celui qui promet des biens éternels ne veut pas vous ôter ceux de cette vie. Ne vous effrayez point, il ne vient pas vous dépouiller de vos richesses, il vient seulement en régler l'usage. Les mages l'adorent et se soumettent à son empire : il ne leur ôte pas leur dignité, au contraire il les protége, il prend soin d'eux, et il les reconduit dans leurs États; Hérode refuse de le reconnaître, et il périt malheureusement.

Ouvrez donc les yeux, imitateurs de ce prince aveugle et impie; apprenez qu'on ne trouve point Jésus-Christ quand on le cherche pour le détruire, c'est tout ce que je vous dirai sur cet article; passons à la seconde réflexion.

DEUXIÈME PARTIE.

L'état des hypocrites et des faux ministres de l'Evangile, représentés par les premiers d'entre les prêtres et les docteurs du peuple, me pénètre jusqu'au fond du cœur, et il faut vous marquer leurs caractères dans celui de ces prêtres et de ces docteurs. Remarquons seulement que ce qui les porte à rechercher le lieu de la naissance du Messie, pour contenter Hérode qui le leur demandait en présence des mages, c'est :

1° La crainte de s'attirer sa haine, s'ils ne lui rendent pas la réponse qu'il leur demande; 2° l'envie de se conserver son estime en le satisfaisant.

Mais pour y réussir que font-ils? ils lui cachent une partie des lumières qu'ils tirent des Ecritures. Ils lui disent le lieu où il est né, et ils lui cachent que c'est un roi bien différent de tous les rois de la terre, puisqu'il est éternel, c'est-à-dire un Dieu. Ainsi l'intérêt et l'ambition, la crainte de perdre et le désir d'acquérir, les appliquent à la recherche du lieu de la naissance du Messie; ils le trouvent, ils l'enseignent aux autres, et eux-mêmes ne profitent pas des lumières qu'ils tirent de l'Ecriture qu'ils expliquent.

Ces deux motifs de la recherche des prêtres de notre évangile nous découvrent le caractère honteux des indignes ministres de la loi nouvelle, qui ne s'appliquent à leurs fonctions que par des considérations d'intérêt et par des vues d'ambition, et qui, par une profanation qu'on ne peut assez déplorer, font servir la dignité de leur ministère à l'établissement d'une misérable fortune et à la satisfaction de leur orgueil.

Ce que je dis ici, mes frères, ne se voit que trop souvent à la honte de l'Evangile et à la condamnation de tels ministres. Ce n'est pas qu'ils ne soient quelquefois remplis des lumières de Dieu, et qu'ils n'enseignent fort bien ses voies aux hommes; car, comme dit l'apôtre saint Paul, il a donné à son Eglise, les uns pour être apôtres, les autres pour être pasteurs et docteurs, afin qu'ils travaillent à la perfection des saints, aux fonctions de leur ministère et à l'édification du corps de Jésus-Christ, et leurs lumières sont souvent indépendantes de leur ministère. Ne prétendez pas, disait saint Jérôme, vous défendre d'embrasser la vérité que je vous prêche, parce que ma vie n'y est pas conforme; car j'ai à vous dire, ma doctrine n'est pas de moi, c'est de Jésus-Christ. En effet, comme les canaux qui portent l'eau pour désaltérer le public n'en conservent quelquefois que la fange, de même les mauvais ministres peuvent désaltérer les autres, pendant que la soif des biens de la terre et des dignités périssables les brûle et les consume.

Ainsi, semblables à ces malheureux fabricateurs de l'arche de Noé, qui fournirent à sa famille un asile contre les inondations du déluge, et qui n'y entrèrent pas eux-mêmes ils enseignent aux hommes les moyens d'é-

viter les effets de la colère de Dieu, et ils y demeurent exposés.

Semblables encore, dit saint Augustin, à ces pierres qu'on plantait sur les grandes routes, qui montraient le chemin aux passants, sans sortir du lieu où elles étaient posées, ils enseignent le bien, et ils ne le font pas. Ils découvrent les voies du Seigneur, et ils suivent celles du monde; ils montrent aux justes qui cherchent Jésus-Christ sincèrement, où il est et où on le trouve, et ils demeurent dans Jérusalem, au milieu d'une ville troublée et auprès d'un prince agité de ses passions. Ces mauvais docteurs ne laissent pas cependant d'être utiles aux autres : les mages furent très-bien instruits par les prêtres de Jérusalem, quoiqu'ils fussent fort corrompus. Ils apprirent fort exactement où était Jésus-Christ, de ceux mêmes qui ne se mirent nullement en peine de l'aller chercher.

Nous confessons en gémissant qu'il n'y a que trop de ces indignes ministres dans l'Eglise sainte de Jésus-Christ, et nos frères nouvellement réunis à l'unité doivent reconnaître notre bonne foi sur cet article comme sur tous les autres ; car enfin nous condamnons le mal où il est.

Non, non, mes très-chers frères, l'Eglise sainte n'autorise point les désordres de ses ministres ; elle punit par la sévérité de ses lois les fautes dont elle connaît qu'ils sont coupables. C'est pourquoi saint Augustin disait aux manichéens : Quittez ces impiétés dont vous blessez l'honneur, cessez de calomnier l'Eglise catholique, et de la décrier en blâmant les mœurs de ceux qu'elle condamne elle-même, et qu'elle s'efforce tous les jours de corriger comme de mauvais enfants. Voilà en effet l'esprit de l'Eglise et la véritable situation de ses enfants. Sans confondre la dignité avec la personne qui la déshonore, nous honorons l'autorité et nous en condamnons l'abus. Aussi n'a-t-il jamais été raisonnable de mépriser le ministère parce que le ministre s'est rendu digne de mépris. Non, mes frères, jamais il n'a été raisonnable d'abandonner la maison de Dieu pour se retirer dans celle d'un étranger, à cause que ses ennemis domestiques en auraient sali le dehors. Ces ministres aveugles dont nous venons de parler sont dignes de notre compassion ; car, après avoir enseigné par intérêt, comme le dit un prophète, ils se reposent en disant: *Le Seigneur n'est-il pas au milieu de nous?* et ils demeurent en repos à la veille d'être confondus et frappés de la main de Dieu.

Prions pour eux, mes très-chers frères, afin qu'ils se corrigent par leur bonne volonté et par l'assistance de Dieu, et qu'ils recouvrent par la pénitence ce qu'ils ont perdu par leurs péchés. Examinons présentement la voie des justes dans la recherche des mages. C'est la dernière réflexion.

TROISIÈME PARTIE.

La recherche des mages donne une excellente idée de celle des justes que nous devons nous proposer pour modèle, par la facilité qu'ils ont eue à s'engager dans cette recherche, par leur constance à la soutenir, par leur dévouement plein et entier à celui qu'ils ont trouvé : tout l'ordre du salut est aisé à remarquer dans ce que nous venons de dire; car il consiste, 1° à suivre la lumière qui se montre à nous, et à obéir à la voix du ciel qui nous prévient en nous appelant; 2° à mépriser le monde qui s'y oppose, et à détruire les obstacles qu'il y forme; 3° à se livrer pleinement à Jésus-Christ, et à ne rien ménager pour assurer et affermir notre attachement à lui.

Et d'abord les mages se mettent en devoir d'aller chercher le Sauveur du monde aussitôt qu'ils s'y sentent appelés. Cette promptitude est assurément merveilleuse, si l'on fait réflexion sur la faiblesse de l'attrait qui les appelle, et sur la force des engagements qu'il fallait rompre pour le suivre. En effet cet attrait, c'est une étoile que Dieu fait paraître ; donnez-lui telle qualité qu'il vous plaira, après tout c'est une étoile, et l'attrait paraît toujours bien faible. Dieu leur parle intérieurement par sa grâce, comme le dit saint Chrysostome, et il fallait bien que la chose fût ainsi ; car il n'y a que la grâce du Père qui nous attire par le Fils qu'il a envoyé ; mais obéir à la première voix de la grâce qui parle dans le cœur, quelle gloire pour ceux qui suivent avec une si grande promptitude l'attrait de Dieu qui les appelle !

Mais quelle confusion pour nous qui résistons depuis si longtemps aux attraits dont la miséricorde de Dieu se sert pour nous appeler ! Considérons un peu notre état, et examinons-nous pour nous humilier et pour nous confondre. Combien les moyens dont Dieu s'est servi pour nous soumettre à son empire sont-ils plus forts que ceux qu'il a employés pour amener les rois à l'étable ! Jésus-Christ est reconnu, et nous l'adorons; la religion est établie, et nous l'embrassons; les vérités sont reçues, et nous les croyons. Voilà assurément des avantages que les mages n'avaient point quand ils ont suivi l'étoile pour aller se soumettre au roi qui venait de naître.

De quoi s'agit-il pour nous, mes frères? d'imiter celui que nous adorons, de garder les lois de la religion que nous avons embrassée, de pratiquer les vérités que nous avons reçues ; en un mot nous vous demandons des choses sans lesquelles vous convenez avec nous qu'il est impossible d'être sauvé.

Depuis combien de temps Dieu nous presse-t-il de satisfaire à ces indispensables devoirs, par des mouvements intérieurs qui nous agitent et qui nous troublent, par des prédications et des avertissements qui devraient nous engager, par des afflictions et des amertumes qui nous dégoûtent de tout, et qui nous font sentir le vide et l'amertume du monde que nous ne quittons point? Mais, me direz-vous, c'est la grâce qui a fait marcher les mages : donnez-moi une grâce semblable à celle des mages, et je ferai ce qu'ils

ont fait. Dieu, mes frères, la donne comme il lui plaît; mais il ne nous sera jamais permis de rejeter sur lui ce qui n'est qu'un effet de notre dureté et de notre obstination; car nous avons reçu de très-grands secours de sa miséricorde, et nous les avons méprisés, et il n'y a pas un de nous qui ose dire qu'il a fait tout ce qui a dépendu de lui pour ménager les secours qu'il a reçus. Aussitôt qu'ils ont vu l'étoile ils quittent tout, et ils viennent le chercher où il est : c'est là notre malheur; l'étoile paraît, et nous ne la suivons pas.

Il faut aller chercher Jésus-Christ où il est, il n'est pas dans le lieu d'où il nous tire, il en faut sortir. Voyez les pauvres bergers qui apprennent la naissance de Jésus-Christ, aussitôt ils quittent tout : *Passons à Bethléem.* Si nous avions suivi cette première grâce, nous en aurions mérité une plus forte.

Ainsi, pleins d'ingratitude pour Dieu, abusant de ses secours ordinaires, nous attendons qu'il fasse pour nous ce qu'il ne doit faire que pour ceux qui l'aiment ; n'est-ce pas ajouter encore à l'infidélité?

Mais mille choses s'opposent à cette fidélité : il y a des difficultés à vaincre et des obstacles à surmonter dont on ne devient pas maître aisément. Pouvez-vous dire, mes frères, qu'il y ait rien de comparable dans cet obstacle à ce qui devait d'abord arrêter les rois? Tout s'oppose à l'obéissance qu'ils rendent à la voix de Dieu : leur religion, leur profession, leur état. Ils sont idolâtres, voilà l'obstacle de la religion ; ils sont mages, voilà celui de leur profession ; ils sont rois, voilà celui de leur état. Cependant ni leur religion, ni leur profession, ni leur état, ne sont pas capables de les arrêter ; ils vont, ces idolâtres, chercher un Dieu pour l'adorer dans son anéantissement. Ils n'écoutent point les sages et les philosophes : les lumières et les oppositions de la raison et du bon sens, si contraires en apparence à ce qu'ils entreprennent, ne les retiennent point. Ces princes risquent tout pour aller se rendre esclaves d'un enfant qui naît dans la misère et dans la pauvreté.

Or, mes frères, qu'y a-t-il dans ce qui nous retient qui ait quelque rapport avec ces obstacles? Si nous considérions les vues que la religion nous donne sur les choses présentes que l'expérience nous fait connaître, et sur les futures que la foi nous promet; si nous examinions en gens sages ce que nous possédons en cette vie, et si nous regardions en chrétiens ce que nous espérons dans l'autre, nous aurions honte d'avouer publiquement ce qui nous arrête. Appliquons-nous donc à ce qui nous retient, cela se peut-il comparer avec ce que nous espérons? Abandonner Dieu, résister à sa voix, rejeter sa grâce, risquer son salut; et cela pourquoi? Pour rien. Quelle faiblesse! quelle misère! quel aveuglement! En vérité, il est surprenant qu'avec toutes les raisons que nous avons de mépriser le monde, et ce que nous en disons nous-mêmes tous les jours, on s'y attache et qu'on ne veuille pas le quitter malgré toutes ses amertumes.

Ouvrons donc les yeux, rien n'est digne de nous attacher que ce qui peut nous rendre heureux; rien ne peut nous rendre heureux que ce qui est meilleur que nous; rien n'est meilleur que ce qui est éternel et divin; car tout ce qui est mortel passe, et nous sommes immortels.

Allons, mes frères, un peu d'efforts; quittons ce qui nous quittera; un instant qui ne peut pas être fort éloigné va nous montrer une nouvelle terre, et alors ce que nous aurons cru de plus important dans celle-ci ne nous paraîtra qu'une vapeur. Le ciel mérite bien qu'on se fasse quelque violence; on ne saurait y aller que par cette voie; on en est même récompensé dès cette vie par la paix dont jouit une âme chrétienne qui suit l'attrait de la grâce comme les mages, et qui marche dans les voies de Dieu. On y trouve des obstacles, mais pour apprendre à les vaincre il faut jeter les yeux sur la constance dont ils nous ont donné l'exemple dans la recherche qu'ils ont faite du roi nouvellement né.

Or il est certain que la fidélité de ces saints mages fut exposée à de grandes épreuves dans la recherche qu'ils faisaient du Sauveur; car, ayant quitté leur pays pour obéir à la voix de Dieu, et ayant fait un assez long voyage pour venir chercher celui dont la naissance leur avait été annoncée par l'étoile qui les conduisait, ils devaient croire qu'il était dans le lieu où l'étoile avait disparu, et que Jérusalem était le terme de leur voyage. Cependant, quand ils entrent dans cette grande ville et qu'ils s'informent où est le roi des Juifs qui est nouvellement né, chacun les regarde, et personne ne sait que leur répondre.

Que devaient-ils penser en se voyant abandonnés de cette manière? Ne devaient-ils pas croire que celui qui les avait appelés avait abusé de leur crédulité, et que, les ayant conduits par une étoile qui ne paraissait plus, il les avait tirés de leur pays pour les livrer entre les mains d'un prince cruel de qui ils devaient tout appréhender? Cette circonstance est très-considérable dans l'épreuve où Dieu met leur fidélité ; car Hérode était un prince intéressé, fier et cruel. Il fut troublé, dit l'Evangile, quand il apprit la naissance du nouveau roi; il pouvait craindre raisonnablement et pour lui-même et pour ses enfants. Ces princes lui annonçaient la naissance du roi des Juifs; ils ne pouvaient la prouver que par l'étoile qui les avait conduits; elle a disparu. Il pouvait très-bien les prendre pour des gens qui viennent sous ce prétexte étudier sa contenance pour le surprendre. Ce sont des princes qu'il doit respecter, mais ce sont des ennemis d'autant plus redoutables; et quelque respect qu'on leur rende, on n'en garde guère avec des gens qu'on doit craindre quand on est plein d'ambition. C'est à ces épreuves que Dieu met la fidélité de nos saints mages; mais comme il les soutient toujours par la

grâce qui les a appelés, et que leur fidélité à la suivre les a rendus dignes qu'il l'augmentât, il ne les met à ces épreuves que pour faire paraître leur constance avec plus de gloire. Ainsi, mes frères, rien n'est capable de les ébranler dans la résolution de chercher le nouveau roi. Le témoignage qu'ils ont dans leur cœur de la naissance du nouveau roi l'emporte sur l'impossibilité apparente de le trouver; l'étoile qui a disparu les conduisait, mais la grâce de Dieu les faisait marcher.

Ainsi ils n'ont pas compté absolument sur cette étoile qui pouvait disparaître; mais ils se sont appuyés sur la parole intérieure de celui qui ne peut tromper. Ils ne craignent ni la colère de ce peuple, ni la tyrannie de leur roi. Ils publient ce qu'ils ont vu, et lorsqu'ils interrogent les prêtres sur la naissance du nouveau roi, ils leur reprochent en effet leur indifférence et leur assoupissement sur une merveille aussi importante que ce qu'ils leur annoncent.

Le reproche qu'ils font aux Juifs et aux ministres de leur loi ne nous regarde pas; mais celui qu'ils nous font doit nous confondre, mes très-chers frères. En effet, est-ce ainsi que nous soutenons les entreprises que nous avons commencées pour Dieu? Est-ce ainsi que nous marchons dans ses voies lorsqu'il nous y fait entrer par sa grâce? La moindre difficulté nous arrête, le plus léger obstacle renverse nos desseins et nous fait abandonner nos résolutions : prêts à surmonter toutes les difficultés qui se rencontrent dans nos affaires temporelles, nous ne voulons point en avoir dans celle de notre salut. Si l'étoile disparaît un moment, si Dieu se cache pour nous éprouver, s'il nous laisse tomber dans quelque trouble, nous nous plaignons, nous voulons tout abandonner. Quoi! vous qui cherchez Dieu, vous avez si longtemps été infidèle à ce Dieu que vous recherchez, et vous ne voulez pas qu'il vous punisse! vous l'avez négligé, et vous ne voulez pas qu'il se venge! vous êtes tout rempli de misère, il est infini dans ses perfections, et vous ne voulez pas qu'il se fasse acheter!

Par où connaîtra-t-on votre constance si vous ne voulez rien souffrir dans votre recherche? Si Dieu vous envoie quelque épreuve, c'est afin que vous avanciez par l'usage que vous en ferez. Sa main ne vous quittera pas: vous êtes à son égard comme des gens qu'on jette dans les flots de la mer pour les préserver des suites fâcheuses de quelques morsures venimeuses. Souvenez-vous qu'il est également votre père dans tous les temps, quelque conduite qu'il tienne à votre égard. Les ténèbres, les abattements, les dégoûts, les ennuis, les aridités, les découragements ne vous nuiront pas, pourvu que vous demeuriez dans la soumission et dans la confiance. Jetez les yeux sur Abraham, sur Joseph, sur les mages, ils ont été plus éprouvés que vous, mais notre malheur vient de ce que tout nous détourne et que tout nous arrête; une légère indisposition, une affaire, un respect humain, une mauvaise raillerie, une opposition domestique, nous empêchent de poursuivre le bien que nous avions commencé. On ne voit que des légèretés et des inconstances dans la pratique du bien; semblable au roseau, on est porté et incliné selon les différents mouvements des vents qui nous agitent, et pour peu qu'il y ait de concurrence entre notre salut et notre santé, entre nos intérêts et ceux de Dieu, c'est toujours ce qui le regarde qu'on remet, si on ne l'abandonne pas absolument.

Mais, mes très-chers frères, si nous nous reconnaissons dans cette peinture, et que notre faiblesse nous ait fait succomber dans les épreuves où il a plu à Dieu d'exposer notre fidélité, relevons-nous donc : l'étoile reparaîtra pour nous conduire; si nous allons une fois où est Jésus-Christ, que ce soit pour ne le plus quitter, comme les mages qui ne s'en séparent plus après l'avoir trouvé. L'Evangile nous marque les sources de leur attachement à ce divin enfant qu'ils trouvèrent, dans ce qu'il dit qu'ils firent en entrant dans l'étable de Bethléem sur laquelle l'étoile s'arrêta. Ils se prosternèrent, ils l'adorèrent, ils reconnurent leur néant, et ils admirèrent sa grandeur; les présents marquèrent les vues que la foi leur donne; l'or, la souveraineté et la royauté; l'encens, la divinité; la myrrhe, son humanité. Dons mystérieux, qui d'un côté nous représentent les qualités de l'enfant, et de l'autre les dispositions de leur âme et l'amour de leur cœur.

Après cela, comment s'en fussent-ils séparés, étant remplis des vues de leur néant et de celle de sa grandeur? car que peut devenir la créature qui n'est rien, quand elle se sépare de Dieu, par qui seul elle est quelque chose? Si Adam n'eût jamais perdu la vue de son néant, jamais il ne se fût séparé de Dieu, et jamais il ne fût déchu de la grandeur où il l'avait élevé; c'est aussi pour ne s'en plus séparer que nos saints adorateurs de la grandeur de Dieu dans son abaissement lui consacrent tout ce qu'ils font dans les présents qu'ils lui offrirent. En effet, que signifie l'or qu'ils lui présentent, sinon le sacrifice de leur cœur, qui se donne à lui par l'amour? Que signifie l'encens, sinon celui de leur esprit qu'ils lui soumettent par la foi? Enfin, que signifie la myrrhe, sinon le sacrifice de leur corps qu'ils lui livrent par la mortification? C'est par de semblables offrandes qu'on se rend digne de Dieu, et qu'on s'unit à lui pour ne s'en séparer jamais; car il ne faut point espérer d'être uni à Dieu par une piété solide, si nous ne sommes pas animés par une foi vive, affermis par une espérance inébranlable, et conduits dans tous nos mouvements par une charité véritable et un amour sincère. Il faut que les lumières de l'esprit, anéanties par la foi, se perdent dans Dieu, comme la fumée de l'encens se dissipe dans l'air. Il faut que la chair et les sens soient plongés dans l'amertume représentée par la myrrhe. Il faut enfin que le cœur, dégagé et purifié de toutes les affections de la terre, et élevé par l'amour de

Dieu, devienne de l'or par le prix de sa charité dont il est la figure.

Ne nous flattons pas aisément, dit saint Chrysostome, d'être dans ces dispositions à l'égard du Sauveur du monde, car il est aisé de s'y tromper ; mais voici une règle sûre que ce saint docteur nous propose.

Les mages, dit ce saint évêque, présentèrent de l'or au Sauveur par honneur et comme par hommage ; car il n'en avait pas besoin ; mais il est maintenant dans la nécessité, et non-seulement vous ne lui offrez pas de l'or, vous lui refusez du pain. Ces rois ne se rebutent point de voir Jésus-Christ pauvre, la foi leur découvre sa grandeur dans cette pauvreté ; et vous le voyez sans habits, sans retraite, exposé à la misère et à toutes les injures de la saison en la personne du pauvre : où est votre foi ?

Les mages de l'Evangile font un long voyage pour le venir adorer étant encore enfant, et vous refusez de faire quelques pas pour l'aller visiter étant malade, et le secourir dans les prisons, quoiqu'il attache la récompense éternelle à ces libéralités, et qu'il se promette lui-même avec toute sa gloire, pour ces aumônes qu'il vous demande : où sont votre foi, votre espérance et votre amour? Par où pensez-vous tenir à Jésus-Christ, si vous n'y êtes pas attachés par ces vertus? Sachez, dit ce saint évêque, que vous ne serez les adorateurs de Jésus-Christ qu'en apparence, si vous demeurez dans ces dispositions d'insensibilité envers les pauvres ; car c'est dans leur personne où il veut être adoré particulièrement par les grands du monde, et leur sanctification est attachée principalement à la pratique de cette vertu.

Retraçons-nous sans cesse l'idée de la recherche des justes, afin qu'elle serve à régler celle des âmes qui pensent à le devenir. Dieu nous appelle, quittons tout, il le mérite bien ; que rien ne nous arrête : il nous soutiendra dans les difficultés qui se présenteront ; remettons entre ses mains tout ce qui est à nous, il le conservera, c'est un fidèle dépositaire, entre les mains de qui tout profite ; car pour des choses périssables qu'on lui confie, il nous comble de biens éternels. Je vous les souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE D'APRÈS L'ÉPIPHANIE.

Pour une assemblée de charité.

Sur les épreuves et les peines dans cette vie.

Motus magnus factus est in mari, ita ut navicula operiretur fluctibus ; ipse vero dormiebat.

Il s'éleva sur la mer une si grande tempête, que les flots couvraient la barque ; et pendant ce temps-là Jésus dormait (*Matth.*, VIII, 24).

L'évangile que l'Eglise nous propose cette semaine nous rapporte que Jésus-Christ, étant entré dans une barque avec ses disciples, leur ordonna de le passer à l'autre bord du lac de Génézareth ; mais comme ils passaient, Jésus, qui était à la poupe, s'y endormit. Aussitôt il s'éleva une si grande tempête sur le lac, que les vagues entraient avec violence dans la barque, qui se trouva en peu de temps près d'être submergée. Les disciples, saisis d'effroi, éveillèrent leur Maître, en lui disant : *Seigneur, sauvez-nous, nous périssons.*

Cette circonstance de la vie du Sauveur du monde, et le danger où se trouvent ses disciples en sa compagnie, nous représentent l'état et le danger où nous sommes sous les yeux de Jésus-Christ. La barque est frappée par une terrible tempête, les vents soufflent violemment, les flots se multiplient avec violence, et la barque en est presque couverte.

Instruisons-nous sur ces événements. Réveillons Jésus-Christ, excitons notre foi, et apprenons dans cet entretien, 1° que Dieu ne permet les tempêtes et les épreuves que par un effet de sa miséricorde et pour notre sanctification : première partie ; 2° quelle est la faiblesse de notre foi qui les y rend contraires et qui nous effraye : deuxième partie ; 3° qu'il faut donc recourir à Jésus-Christ, adorer sa conduite sur nous, et entrer dans les desseins de sa miséricorde pour en profiter : troisième partie. Demandons les lumières de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'ouvrage de notre sanctification est précisément l'ouvrage de la miséricorde de Dieu : ainsi nous devons regarder tout ce qui contribue à la consommation de cet ouvrage comme renfermé dans l'ordre de cette miséricorde. Or, mes frères, les tempêtes et les grandes épreuves sont nécessaires pour la consommation de l'ouvrage de notre sanctification. Nous devons les envisager comme de favorables effets de cette grande miséricorde. Voici quel a été le langage des apôtres envoyés pour fortifier le courage des disciples nouvellement engagés dans le christianisme : *c'est*, disent-ils, *par beaucoup de peines et de souffrances que nous devons entrer dans le royaume de Dieu.*

Telle est la doctrine qu'ils ont enseignée à cette Eglise dont nous avons le bonheur d'être les membres, et en effet il n'y a de salut pour nous que par là, c'est dans les souffrances que nous trouverons notre sanctification. L'homme innocent serait allé à Dieu par la voie du repos, du plaisir et de la grandeur ; le pécheur ne peut plus l'atteindre que par la voie du travail, de l'anéantissement, des souffrances, du dépouillement, de la pauvreté, au moins dans la préparation du cœur, que Dieu prend plaisir d'éprouver quelquefois par ces tristes événements pour connaître sa sincérité. Pour vous donner la raison de tout ce que j'avance ici, mes chers frères, jetez les yeux sur le caractère de celui qui a rouvert le chemin au salut, sur la qualité de ceux qu'il y a fait entrer, sur les règles qu'il leur a présentées et sur les traces qu'il a pris soin de leur marquer pour y arriver.

C'est Jésus-Christ qui nous a rouvert le chemin du ciel. *Dieu*, dit saint Paul, *l'a donné pour chef à toute l'Eglise.* Hé ! qu'est-ce que

Jésus-Christ? *C'est*, dit le même apôtre, *le médiateur entre Dieu et les hommes*. Comment s'est-il rendu médiateur entre Dieu et les hommes? c'est en rapprochant l'homme de Dieu et Dieu de l'homme, ce qu'il a fait par les mérites infinis de cet état d'Homme-Dieu, par les humiliations, les rabaissements de sa vie humaine, par le sacrifice de sa vie, sacrifice qui a réparé la gloire de son Père offensé par le péché de l'homme, et racheté l'homme qui s'était perdu par son péché.

Voilà le caractère de celui qui nous a ouvert le chemin et qui nous est proposé comme un exemple, *afin*, dit saint Pierre, *que nous marchions sur ses pas;* car c'est à quoi nous avons été appelés, et ce qui nous paraîtra d'autant plus raisonnable, que l'état où nous étions quand il nous a appelés, et où nous sommes encore par l'infidélité de notre cœur, nous y engage nécessairement.

Pour se former une idée juste de l'homme qui entre dans la voie du salut, il faut le considérer avant son entrée et après son entrée. Avant son entrée il est pénétré de l'iniquité de son péché, portant le caractère d'ennemi de Dieu; depuis qu'il est entré dans la voie du salut, il est purifié : il sort en y entrant de dessous l'empire de la mort, mais il en porte le principe au dedans de lui-même. Il n'est plus ennemi, mais il est toujours en danger de le devenir. Il n'a qu'une ressource, c'est de porter ses yeux incessamment sur Jésus-Christ, de ne perdre jamais de vue les exemples et le modèle qui lui est proposé, de s'appliquer sans relâche à marcher sur ses pas, à lui en demander continuellement la grâce et la force; c'est par là uniquement qu'il y peut arriver.

Car enfin, dit saint Paul, *nul n'est couronné qu'après avoir combattu selon la loi des combats*. On ne doit donc point prétendre au prix de la victoire sans avoir combattu selon les lois et les règles qui ont été prescrites, et la couronne n'est glorieuse que quand elle a coûté beaucoup de peines à acquérir. Or Dieu, qui est le souverain Seigneur, ne nous a proposé la possession de son royaume qu'à condition que nous la mériterions par les souffrances, et c'est ce qui est conforme à la conduite qu'il a gardée lui-même et à notre qualité de chrétiens.

Ces principes étant supposés, convenons, s'il vous plaît, de quelques vérités que je vous prie de bien entendre.

1° Qu'il n'y a rien que l'on oublie plus facilement que ces principes; qu'il est très-rare de trouver des chrétiens, je dis même parmi les gens qui ont quelque sorte de piété, qui gardent quelque ordre dans leur conduite, et qui soient attentifs à éviter autre chose que les grands vices et les passions d'éclat; qui aient de Jésus-Christ et de la religion les idées qu'ils en devraient avoir; qui connaissent comme il faut le fond de l'homme; qui soient instruits des engagements d'un chrétien, des voies du salut et des conditions sans lesquelles il n'y a aucune espérance pour la possession du royaume de Dieu.

2° Qu'il n'est que trop certain (ce qui est une suite de la première vérité) qu'il faut partager les chrétiens en deux ordres : les uns sortent des voies du salut et se jettent dans l'égarement; les autres à la vérité n'en sortent pas, mais ils y marchent avec une lenteur très-dangereuse; troisième vérité, suite des deux premières et qui est la preuve de la nécessité des tempêtes et des grandes épreuves, c'est que par là Dieu rappelle dans la voie ceux qui en sont sortis, et les ramène dans le chemin du salut qu'ils ont quitté, et par là encore il fait avancer ceux qui marchent avec lenteur.

Entrez bien, s'il vous plaît, dans ces considérations : nous devons dans ce monde regarder Dieu, dit saint Augustin, comme un bon père qui veut châtier ses enfants; mais non pas comme un juge cruel qui condamne ou qui punit des criminels. Voici donc la conduite que Dieu tient avec nous, qui sommes composés de corruption et d'infirmité, dont la vie est remplie de malice et de faiblesse.

S'il ne nous donnait que des jours de joie, l'infirmité et la faiblesse se trouveraient soulagées, mais la malice et la corruption ne seraient pas réprimées comme elles doivent l'être. Si tous nos jours étaient des jours d'affliction et d'adversité, il châtierait notre corruption, mais il accablerait notre faiblesse. Il fait donc un sage mélange de l'un et de l'autre pour remédier à tout. Il nous donne du bien et nous fait goûter quelque joie pour nous faire reprendre des forces, et il se sert des jours de l'adversité pour dompter nos passions et pour arrêter le cours de nos iniquités.

Ainsi, afin que nous ne doutions pas de son amour, et que nous connaissions sa providence, il nous donne des jours de joie, et afin qu'on sache qu'il prend soin de nous corriger, et que, sentant des coups de sa justice, nous pensions à revenir à lui, il nous envoie des jours de tristesse, et il nous frappe pour nous réveiller; mais cette voie dont il se sert porte un miel avec elle, qui doit ouvrir les yeux du pécheur et lui faire connaître ses misères.

Nous sommes plongés dans des jours de tristesse, ils sont longs, ils sont durs, ils sont cruels, si vous voulez; ne nous en plaignons pas néanmoins, nos iniquités sont montées bien haut; et prions le Seigneur de ne point entrer en jugement avec les habitants de la terre, parce qu'il n'y a point de vérité, il n'y a point de connaissance de Dieu sur la terre. Les outrages, le mensonge, l'homicide, le larcin, l'usure, l'adultère, se sont répandus comme un déluge; c'est pourquoi nous pouvons dire comme un prophète : *La terre sera désolée, et tous ceux qui y habitent tomberont dans la langueur, jusqu'aux bêtes de la campagne!* Les misères qui nous accablent sont des preuves de la grandeur de nos iniquités; car on doit juger de la profondeur et des dangers des plaies par la qualité des remèdes qu'on y applique. A des maux si terribles, il fallait donc des

châtiments sévères; à de vieilles plaies si profondes, si enracinées, si ulcérées, il fallait des remèdes caustiques et brûlants. Nous avons oublié ce que nous devions à Jésus-Christ; humilions-nous. Nous n'avons pas voulu entendre quand on nous a dit qu'il se montrerait à nous dans un entier dépouillement, qu'il a mené une vie de souffrance et de soumission, pour nous tracer le chemin unique de l'éternité et la seule voie du salut; nous ne nous sommes attachés qu'aux biens d'ici-bas, et nous ne nous sommes occupés que du soin d'en amasser; vous en avez fait vos idoles: ah! dit le Seigneur dans sa colère, je les dissiperai dans un temps où vous ne vous y attendrez pas. Je permettrai qu'on vous les enlève, je tarirai vos sources, et je ruinerai vos moissons. Je permettrai que la main avare des hommes avides exige de vous avec violence ce que vous ne leur devez nullement. Je souffrirai que vous soyez réduits à une telle extrémité, que, pressés par la misère, vous ouvriez les yeux comme l'enfant prodigue, et que vous disiez comme lui: *Combien y a-t-il de serviteurs à gages dans la maison de mon père, qui ont du pain en abondance? et moi je suis ici à mourir de faim; il faut que je m'en aille trouver mon père.*

C'est le dessein de ce Père charitable dans ces coups qu'il nous porte, mes très-chers frères. C'est par un effet de sa miséricorde qu'il nous réveille avec une sorte de violence, de peur que la fausse douceur de l'assoupissement du péché ne nous livre entièrement au terrible et funeste sommeil de la mort.

Que si quelqu'un n'est pas tout à fait hors de la voie, et qu'il marche encore, mais lentement, dans le chemin du salut, je lui dirai: Vous êtes donc de ces lâches et timides que la tempête effraye, qui croyez tout perdu parce que quelques commodités vous manquent, et vous regardez déjà comme une ruine totale de votre famille le retranchement d'un superflu que vous deviez à votre religion?

Reconnaissez donc maintenant combien vous êtes éloignés de l'esprit du christianisme et des engagements de votre baptême. Avouez en frémissant que vous êtes terriblement attachés à la terre, et souvenez-vous que *ceux qui veulent devenir riches tombent dans la tentation, dans les piéges du diable et dans une multitude de désirs pernicieux qui précipitent les hommes dans l'abîme de la damnation.* Comprenez bien que ceux qui se révoltent contre l'ordre de Dieu, jusqu'à se plaindre avec aigreur lorsqu'il lui plaît de reprendre ce qu'il n'a fait que leur prêter pour un peu de temps, tiennent à ces biens par un amour qui est la racine de tous les maux, et par où quelques-uns se sont égarés de la foi. Tremblez, mes frères, tremblez de cette disposition.

Ne comptez donc point sur cette prétendue vertu dont vous vous flattez, disciples de Jésus-Christ, qui ne voulez le suivre que quand la mer est calme, qui lui faites des reproches dès qu'il semble dormir pour vous, et qui lui dites par vos craintes et par vos alarmes: *Quoi! Seigneur, vous ne vous mettez pas en peine du péril où nous sommes?* Il vous frappe comme l'ange que le Seigneur envoya à Pierre dans la prison; il le frappe pour le faire marcher, après avoir porté la lumière dans la prison pour l'éclairer. Il vous frappe de même pour vous réveiller d'un sommeil dangereux, et pour vous faire marcher d'un pas plus léger dans la voie du salut; car toutes ces tempêtes sont des effets de sa miséricorde, il n'a en vue que votre sanctification, c'est la faiblesse de votre foi qui les y rend contraires, et qui vous effraye d'abord; c'est le sujet de la deuxième partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Quelque violente que soit la tempête dont nous sommes frappés, le calme est entre nos mains. Ecoutez ces excellentes paroles et cette solide instruction de saint Augustin.

La tribulation va fondre sur vous; mais que sera-t-elle pour vous? Ce que vous voudrez, dit ce Père, c'est-à-dire un exercice de vertu, une ample moisson de mérite, ou un fruit de damnation; tel qu'elle vous trouvera, telle sera-t-elle à votre égard.

Le succès de tous ces mouvements est donc entre vos mains. Vous pouvez voir finir heureusement la tempête qui vous épouvante; et les flots qui semblent devoir submerger la barque qu'ils couvrent de toutes parts peuvent servir à vous purifier.

Il ne s'agit que de réveiller le Seigneur, que vous avez laissé endormir par la faiblesse de votre foi, et pour cela je vous prie de faire attention à ces deux propositions: c'est que nous ne devons point nous livrer aux plaintes et à l'agitation, et que ce sera très-utilement que nous nous abandonnerons à l'ordre de Dieu et à la conduite qu'il lui plaît de tenir sur nous.

Considérez donc, mes très-chers frères, que nos plaintes et nos actions ne changent rien dans l'état où nous mettent les événements qui nous pressent, elles retombent au contraire sur nous, et elles nous rendent coupables en augmentant nos peines, et que tout ce qui nous arrive a été prédit; ainsi il est vrai que Dieu ne nous surprend point; on ne sait point la religion, on ne fait point attention à ce que disent les saintes Ecritures, et c'est un grand malheur assurément.

1° Le Seigneur ne nous a-t-il pas dit, qu'*aucun de nous par tous ses soins ne peut ajouter à sa taille la hauteur d'une coudée?* Qu'est-ce que cela veut dire, si ce n'est que les inquiétudes troublent l'homme et ne lui servent de quoi que ce soit?

Ecoutez comme a parlé un de ces Juifs que saint Augustin appelle des chrétiens de l'Ancien Testament. C'est ce célèbre Mardochée adressant sa prière à Dieu sur l'état déplorable où les Juifs se trouvaient par l'orgueil et la fierté du cruel Aman, qui abusait avec tant d'injustice et de cruauté de l'autorité qu'Assuérus lui avait donnée dans son

royaume : *Seigneur, Seigneur, Roi tout-puissant, toutes choses sont entre vos mains et soumises à votre pouvoir, et rien ne peut résister à votre volonté.* Le danger des Juifs était extrême, et leur perte était comme assurée : les ennemis du peuple de Dieu avaient résolu de les perdre et d'exterminer l'héritage du Seigneur. Font-ils des plaintes? Murmurent-ils contre cette justice? Disent-ils comme les apôtres timides : *Vous ne vous mettez point en peine du péril où nous sommes?* Ils demeurent tranquilles, abattus sous la main de Dieu qu'ils adorent. *Seigneur, ne méprisez pas*, disent-ils, *ce peuple que vous avez rendu pauvre et que vous avez racheté d'Egypte.* Ils attirent sur eux les yeux de Dieu, qui, content de leur soumission, confond leurs ennemis et dissipe la terrible tempête qui leur montrait un naufrage prochain et inévitable.

Quelle a été la patience de Job? Mes frères, jamais tempête ne fut plus violente que celle que le démon excita contre lui avec la permission de Dieu. Il perdit ses biens, ses enfants, ses amis, sa santé. Réduit sur un fumier et persécuté par sa propre femme qui lui insulte dans ses malheurs, que dit-il? quelle est la contenance de cet homme, qui, de très-riche qu'il était, perdit en un instant ses biens et ses enfants? Il adore Dieu dans une paix profonde. *Le Seigneur m'a tout ôté*, dit-il, il ne dit pas, dit saint Grégoire : Le diable m'a tout ôté; il ne voit que Dieu seul dans tout ce triste événement : *Il n'est arrivé que ce qu'il lui a plu; que le nom du Seigneur soit béni.*

Ce n'est pas qu'il ne sente ses pertes et qu'il ne soit sensible à ses malheurs; c'est la belle remarque de saint Grégoire. *Il ne méprise pas les fléaux de Dieu, comme un insensible*, dit ce saint pape, *il ne s'emporte pas non plus contre ses jugements comme un insensé; mais pour ne point témoigner de regret par son insensibilité, il se jette contre terre en gémissant sous la pesanteur de tant de fléaux, et pour faire voir que les châtiments ne le pouvaient pas séparer de celui qui les lui faisait sentir, il se prosterne contre terre, en disant : Que le nom du Seigneur soit béni.*

C'est ainsi qu'on peut se plaindre dans les calamités qui nous accablent, sans crainte que nos plaintes retombent sur nous et nous rendent coupables en augmentant nos peines; autrement que faisons-nous par nos inquiétudes et nos impatiences, si ce n'est de nous croire plus sages que Dieu, et de faire entendre que si nous étions les maîtres des événements, nous réglerions les choses d'une autre façon?

N'est-ce pas accuser la justice de Dieu que d'appeler de ses jugements, et de prétendre qu'il y a de l'excès dans la conduite qu'il tient sur nous? Peut-on douter que de pareils sentiments, qui augmentent nos inquiétudes, ne nous rendent pas plus criminels, quand on considère avec quelle rigueur Dieu punit les Juifs de leurs murmures, quoiqu'ils fussent accablés de fatigues, d'afflictions et de misères? Ajoutez à ceci que tout ce qui nous arrive a été prédit, et que Dieu ne nous surprend point.

C'est une seconde et excellente réflexion de saint Augustin. Vous faites, dit-il, profession de croire tout ce que Jésus-Christ vous a dit dans les Ecritures, et vous vous troublez quand ce qu'il vous a dit vient à s'accomplir. Jésus-Christ ne vous a-t-il pas dit que c'est à tort que vous comptez sur vos richesses, sur votre établissement, sur vos charges, sur votre fortune? *Insensé que tu es, on va te redemander ton âme cette nuit même; pour qui sera-ce que tu as amassé?* Ne nous dirons-nous jamais une bonne fois que nous ne sommes pas chrétiens pour le temps qui s'écoule, que nous ne faisons que passer sur la terre pour aller à l'éternité, que, n'étant pas de ce monde, nous ne devons pas être surpris si Dieu nous afflige, puisque, laissant jouir le monde d'un moment de joie, il ne vous promet que des larmes et des afflictions? Songez donc que, vous plaignant de vos souffrances, c'est dire que vous voulez être dans la joie avec le monde, dans le moment si court de cette vie, pour pleurer éternellement avec lui dans l'autre.

Pensons donc, mes frères, à recourir promptement à Jésus-Christ; adorons sa conduite sur nous, entrons avec une profonde humilité dans les desseins éternels de sa miséricorde, afin d'en profiter pour notre justification. C'est le sujet du troisième point.

TROISIÈME PARTIE.

Enfin, dit saint Augustin, les disciples se réveillèrent; car réellement c'étaient eux qui dormaient, puisque Jésus-Christ ne s'assoupit que lorsque notre foi s'endort. Il leur vint dans l'esprit qu'ils avaient avec eux le dominateur des vents et de la tempête. Ils vinrent donc à lui, ils le réveillèrent, et il fit cesser la tempête. Faisons la même chose, continue saint Augustin, réveillons Jésus-Christ, et disons-lui : *Seigneur, nous périssons*, et nous voulons ne pas périr; mais afin que cette prière ait son effet, remarquez, s'il vous plaît, qu'il faut la faire à Jésus-Christ avec foi et avec confiance, et ensuite recevoir avec amour et avec douceur ceux que Dieu nous envoie. En effet, mes frères, Jésus-Christ ne permit au démon d'exciter la tempête dont il est parlé, que pour donner occasion aux apôtres de se troubler, et pour leur faire connaître par le trouble leur infirmité et leur imperfection; car, ayant dessein de faire voir la puissance de sa grâce par le renouvellement qu'il avait résolu de faire dans le cœur de ses apôtres, il a voulu que leur crainte et leur timidité leur fussent connues à eux-mêmes et ensuite à toute l'Eglise, afin qu'on ne pût rapporter qu'à Dieu et à la plénitude de son esprit cette force et cette fermeté avec laquelle ils devaient dans la suite affronter les plus grands périls.

Profitons de cette excellente leçon. Humilions-nous de nos plaintes, de nos murmures, de nos agitations, de nos défiances. Reconnaissons que nous avons mérité de plus grands reproches que ceux que Jésus-Christ

fit à ses disciples, en leur disant : *Que craignez-vous, gens de peu de foi?*

Seigneur, nous avons oublié que vous étiez avec nous ; le péril nous a effrayés, mais enfin nous revenons à vous pour vous prier de ranimer en nous cette foi assoupie et presque éteinte, cette foi qui est la source de la prière que vous écoutez, qui obtient toujours ce qu'elle demande, parce qu'elle ne demande jamais que l'accomplissement de votre volonté, *Domine, salva nos, perimus*, faites cesser la tempête ; Seigneur, ne permettez pas que nous périssions.

Avec ces dispositions, vous pouvez réparer les désordres de vos infidélités et de vos défiances ; mais souvenez-vous qu'il faut que vous receviez avec amour et avec douceur ceux que Dieu vous envoie pour les soulager dans leurs misères. Cette condition dont je vous parle ici est établie même par Jésus-Christ : Donnez, et il vous sera donné : *Date, et dabitur vobis.* On ne peut donc obtenir miséricorde de Dieu qu'en la faisant aux autres ; et voici l'équité de cette condition expliquée par Jésus-Christ qui l'a posée. Il parle d'un homme injuste et cruel qui refuse de faire miséricorde pour fort peu de chose à un autre homme, après avoir reçu lui-même de leur maître commun une somme très-considérable. *Ne fallait-il pas*, lui dit-il, *que vous eussiez pitié de votre compagnon comme j'avais eu pitié de vous?* Admirable conduite de notre Dieu ! Il ne peut rien recevoir de la créature, c'est elle au contraire qui reçoit tout de lui ; cependant, pour peu qu'elle ne soit pas ingrate, et qu'elle achète du propre fonds de son Dieu la miséricorde qu'il lui veut faire et les récompenses éternelles qu'il lui prépare, il met l'homme en sa place ; il substitue le pauvre et l'affligé, et il veut bien mettre sur son compte et tenir comme fait à lui-même ce que l'on fera pour celui qu'il met sous nos yeux, et de qui il nous expose les misères.

Il ajoute encore à toutes ces avances de sa miséricorde, qu'il se servira envers nous de la même mesure dont nous nous serons servis envers les autres, c'est-à-dire qu'il veut bien que nos propres intérêts nous servent de règle pour mesurer le soulagement que nous devons donner à la misère de nos frères, et c'est ce que j'ai appelé recevoir avec amour ceux que Dieu nous envoie et qui nous disent : Sauvez-nous, comme nous le dirons nous-mêmes au Seigneur.

Ceci est la grande règle de l'aumône. Selon l'esprit de Jésus-Christ, elle doit avoir deux proportions, l'une à vos misères et aux dettes que nous voulons racheter, l'autre à la misère des pauvres et aux besoins que nous devons soulager.

Je vous laisse le soin d'examiner vos consciences, que chacun se juge avec équité, en considérant son état, ses devoirs, l'emploi de sa vie, l'usage de son temps, celui de son bien, ses obligations et celles du christianisme, en un mot ce que nous devons à Dieu, à notre prochain et à nous-mêmes ; il n'y a personne qui ne doive dire avec le Prophète : *Seigneur, si vous examinez mes péchés, qui pourra subsister devant vous?* et ce que saint Augustin a dit en parlant à Dieu : *Malheur à ceux qui ont mené une vie louable et réglée, si vous venez à les juger sans miséricorde!*

Ne nous flattons point, toutes les calamités qui nous accablent sont des suites de nos péchés. Dieu est irrité, mais il est équitable, et durant cette vie il se ressouvient toujours de sa miséricorde quand il nous châtie. Nous devons juger de la grandeur de nos iniquités par la pesanteur des fléaux dont il nous accable. Disons donc avec le Prophète : *Nous avons péché avec nos pères, nous avons fait des actions injustes, nous sommes tombés dans l'iniquité.*

Voilà l'idée que nous devons prendre de nos misères ; voici cependant notre consolation, *c'est que le Seigneur est plein de miséricorde, et que la rédemption que nous trouverons en lui est abondante.* Mais il faut l'acheter par une miséricorde proportionnée à la misère de ceux qui s'adressent à nous de sa part, en nous demandant les secours temporels.

Vous les écouterez avec attention et vous les recevrez avec douceur, si vous faites réflexion sur l'excès de leur misère et sur les devoirs indispensables de votre état.

L'extrémité de leur misère ne peut vous être mieux représentée que par la description que le Sauveur du monde nous fait lui-même de celle d'un pauvre abandonné par un riche inhumain. *Il y avait un pauvre*, dit Jésus-Christ, *tout couvert d'ulcères, couché à la porte d'un riche, qui eût bien voulu se rassasier des miettes qui tombaient de la table du riche; mais personne ne les lui donnait.*

Il n'y a qu'une différence entre ce que le Seigneur nous rapporte dans cet évangile et ce que nous voyons sous nos yeux, c'est que le pauvre abandonné est seul, et nous sommes accablés par la multitude; car la misère est répandue dans tous les états ; qui est-ce qui ne souffre point, et combien y a-t-il de gens en état de dire : *Sauvez-nous, nous périssons!*

Les pauvres multipliés sont couverts d'ulcères; toutes sortes de misères les accablent, la faim, la soif, la nudité, le froid, la maladie ; une honnête pudeur les cache souvent à nos yeux et les resserre dans leur accablement ; imposons silence à nos passions et à la cupidité, et la charité nous les découvrira.

Ils voudraient se rassasier des miettes qui tombent de la table des riches, qui se plaignent eux-mêmes de ce que les biens diminuent, quoiqu'on puisse certainement assurer qu'un nécessaire commode ne vous a pas encore manqué.

Cet état malheureux et si pressant mérite bien qu'on soit attentif à la voix de ceux qui l'exposent et qu'on les reçoive avec amour, mais aussi avec discernement. Souvenez-vous seulement, mes frères, que vous y êtes obligés sur votre salut, et que vous ne devez attendre qu'une funeste condamnation si

vous y manquez et si vous endurcissez vos cœurs sur ces pressantes misères.

Vous êtes donc chargés dans votre état, par un ordre de Dieu précis et indispensable, de les assister. Pourquoi ? c'est qu'il a mis des fonds entre vos mains, qui sont des ressources assignées pour eux par l'autorité de votre Dieu, propriétaire incontestable de tous les biens que vous possédez.

Ainsi, quand on vous dit qu'il faut les assister, ce n'est pas une charité que l'on vous demande, c'est une dette qu'on exige de vous. Ne croyez pas que vous donniez ce qui est à vous ; apprenez que vous ne faites que payer ce que vous devez.

Ce que je vous dis ici est certain dans tous les temps, même de prospérité, où on ne vous demande que le superflu; car ce superflu appartient toujours aux pauvres qui sont dans le besoin, et cela par ordre précis de Dieu. Mais dans les temps de calamité et de misères pressantes, il faut aller au delà du superflu, il faut prendre sur le nécessaire, selon la bienséance, et sur ses commodités. Il faut se sentir de la misère, il faut partager le poids des calamités, les riches et les grands, les femmes vaines et dont la vie n'est que mollesse, plaisir et sensualité, plus que les autres, parce qu'elles ont plus contribué à attirer la colère de Dieu par l'abus des biens qu'il leur a donnés.

En un mot, il faut que votre aumône soit en tout temps un sacrifice, mais dans les temps de calamité il faut qu'il vous en coûte et que vous vous arrachiez une partie du nécessaire ; mais que dis-je du nécessaire, hélas ! nous serions bien contents si vous donniez le superflu de vos tables, de vos meubles, de vos équipages, de vos habits, de votre jeu, de votre sensualité.

Vous souffrez, dites-vous, vous êtes obligé de vous retrancher ; on tarit vos sources, l'on augmente vos charges ; j'en tombe d'accord. Nous autres religieux, nous nous en sentons comme vous, et peut-être plus que vous; mais après tout il faut convenir que nous ne sommes pas encore réduits à l'état de ces généreux chrétiens de Macédoine, que saint Paul proposait aux fidèles de Corinthe pour les exhorter à soulager les pauvres de l'Eglise de Jérusalem qui avaient été pillés par les Juifs. Ils étaient, dit ce saint apôtre, éprouvés par de grandes afflictions, et quoique leur pauvreté fût profonde, ils ont répandu avec abondance les richesses de leur charité sincère. Ils se sont portés d'eux-mêmes à donner ce qu'ils pouvaient, et même au delà de ce qu'ils pouvaient, nous conjurant avec beaucoup de prières de recevoir leurs aumônes.

Seigneur, quand vous plaira-t-il de donner aux pauvres de votre Eglise la consolation de rendre un semblable témoignage de la charité et du zèle de ceux à qui il faut arracher par importunité ou par de pieux artifices ce qu'ils ont tant de fois refusé à leurs fréquentes sollicitations?

Tout cela, me dit-on, est bien facile à dire ; les temps sont devenus si difficiles, la nécessité nous presse si fort, nous savons ce que la loi ordonne ; mais si pour l'observer il faut donner ce que vous demandez, de quoi vivrons-nous? Mais êtes-vous assez aveugles pour croire que Dieu vous abandonnera quand vous commencerez à être fidèles et charitables ? Ne prétendez donc pas vous mettre à couvert sous le faux prétexte d'une nécessité que votre cupidité vous rend seule extrême, et ne perdez jamais de vue qu'il n'y a point de plus grande nécessité que celle de votre salut.

Considérez, dit saint Basile, la conduite des nautoniers dans le temps d'une dangereuse tempête : ils déchargent leurs vaisseaux, et ils jettent dans la mer ce qu'ils ont de plus précieux, lorsque la tempête les expose au péril de perdre la vie.

Notre âme est accablée de péchés, c'est par là que la tempête est excitée. Déchargeons-nous de ce fardeau par le moyen de l'aumône. Il est bien plus juste que nous fassions la même chose; car les mariniers perdent pour jamais ce qu'ils ont jeté dans la mer, et se réduisent par cette perte à la pauvreté le reste de leurs jours, au lieu qu'en nous déchargeant du fardeau si accablant de nos péchés, nous nous remplissons d'autant plus de ces richesses inestimables que rien ne nous saurait ravir.

Non, mes frères, vous ne perdrez pas vos biens lorsque vous vous en déferez par la distribution des aumônes; mais les pauvres qui vous tendent la main pour les recevoir vous serviront de vaisseaux pour vous les conserver et pour les faire arriver au port.

N'ayons donc que des sentiments de douceur et d'humanité pour les pauvres; partageons avec eux le fardeau d'une précieuse abondance, afin qu'ils s'en chargent avec joie et qu'ils le déposent dans le sein de Jésus-Christ. C'est en lui que je vous souhaite le bonheur éternel. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE DIMANCHE DE LA SEPTUAGÉSIME.

De l'aumône.

Ite et vos in vineam meam, et quod justum fuerit dabo vobis.

Allez-vous-en aussi vous autres à ma vigne, et je vous donnerai ce qui sera raisonnable (*Matth.*, XX, 4).

Puisque le père de famille, figure de Jésus-Christ, ne promet la récompense, figure de la béatitude éternelle, qu'à ceux qui, étant conduits dans sa vigne, figure de l'Eglise, auront travaillé fidèlement à l'ouvrage assigné à chacun, ouvrage qui est la figure des devoirs propres à chaque état, il est important, mes très-chers frères, de savoir précisément ce que Jésus-Christ demande de nous dans celui où la Providence nous a placés, afin de pouvoir nous assurer la récompense qu'il a promise aux serviteurs fidèles.

C'est la fin que je me propose dans ce discours, et comme je parle à des personnes riches aux termes de l'Ecriture, c'est-à-dire à qui Dieu a donné des biens de ce monde, et qui, bien loin de fermer leurs cœurs et leurs entrailles en voyant la nécessité de

leurs frères, ne s'assemblent au contraire que pour contribuer à leur soulagement, je veux travailler, autant que Dieu m'en rendra capable, à fortifier cette heureuse disposition dans ce discours, qui n'aura que deux parties. Dans la première, j'essayerai de vous faire voir que ce que Dieu exige principalement des riches, c'est qu'ils assistent les pauvres dans leurs besoins; c'est là le ministère dont ils sont chargés dans la famille de Jésus-Christ, c'est proprement leur tâche dans la vigne du Seigneur. Dans la seconde, j'essayerai de vous faire voir que c'est à l'accomplissement de ce devoir que Dieu a attaché des récompenses capables de nous le faire aimer.

Nous tirerons les preuves de ces propositions de notre évangile, après que nous aurons demandé l'assistance du ciel. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La preuve de ma proposition dépend de trois vérités importantes qu'il faut établir : la première, que les biens des riches ne sont point proprement à eux, ils les tiennent de la main de Dieu, à qui ils appartiennent en propriété; ils n'en sont que les économes, c'est là proprement l'état des riches. Dieu ne leur en a donné l'usage qu'à des conditions qui regardent le bon ordre de sa famille, la culture de sa vigne et ses desseins éternels sur les différents ouvriers qu'il y appelle; ces conditions forment les devoirs de l'état des riches. Le violement de ces conditions rend les riches prévaricateurs dans leur ministère, et les charge de tous les désordres qui s'ensuivent de ce violement. De là l'obligation précise et indispensable pour les riches d'assister les pauvres dans leurs besoins; car c'est pour remplir ce devoir que le Seigneur les a mis dans sa vigne.

Non, chrétiens, les biens du monde que vous possédez ne sont point à vous proprement; vous les tenez de la main de Dieu, c'est à lui qu'ils appartiennent en toute propriété, il vous l'apprend par la parabole de l'Evangile; car comme ceux qu'il envoie dans la vigne n'en sont pas les propriétaires, mais de simples ouvriers à qui il donne le soin de la cultiver aux conditions d'une récompense qu'il leur promet, ces biens sont des moyens qu'il fournit à ceux de votre état pour mériter par les bonnes œuvres la béatitude qu'il leur a gratuitement préparée pour l'éternité.

D'ailleurs, mes frères, tout ce que nous tenons de la main d'un autre, et qu'on peut nous ôter quand on veut sans nous en donner de raison, et même dans le temps que nous en avons plus de besoin, suivant les projets que nous avons formés et les desseins que nous avions pris, est une preuve sensible que nous ne sommes pas des maîtres en propriété.

Tels sont les biens de la terre et les richesses que vous possédez. Dieu vous les donne, car c'est la Providence qui vous a placés où vous êtes. Tous les hommes sont égaux à ses yeux ; ce sont des ouvriers qu'il a placés pour sa gloire et pour leur salut dans des endroits différents de sa vigne. Il vous les a donc donnés ces biens sans que vous les ayez acquis, comme les ouvriers qu'il envoie. Mais il vous les ôte quand il lui plaît. Ecoutez le discours d'un homme riche. *Voici*, dit-il, *ce que je ferai : j'abattrai mes greniers, et j'en ferai de plus grands. Mon âme*, ajoute-t-il, *tu as beaucoup de bien en réserve pour beaucoup d'années; repose-toi, bois, mange, fais bonne chère.* Voilà le langage d'un homme qui se croit maître de ses biens, et qui forme des projets sur ce qu'il croit lui appartenir, et dont il se propose de disposer souverainement.

Mais entendons parler Jésus-Christ : *Insensé que tu es, on va te redemander ton âme cette nuit même : et pour qui sera ce que tu as amassé?* C'est donc une grande folie que de former des projets sur ce qui ne nous est donné qu'en dépôt. Ouvrons maintenant les yeux sur ce qui se passe, ne voyez-vous pas tous les jours des desseins formés sur le bien que l'on possède et sur les richesses qu'on voit entre ses mains, renversés par celui qui en est le propriétaire, et qui, n'ayant fait que les prêter, se fâche enfin de l'abus qu'on en fait? L'établissement de cet enfant, cette charge qu'on allait acheter, ce mariage prêt à conclure, ce bâtiment et ces palais dont on avait arrêté les desseins et déjà jeté les fondements : on avait amassé de quoi fournir à tout, mais on ne pensait pas que rien de tout cela n'était à nous, pas même notre vie. Ils meurent tout d'un coup, et au milieu de la nuit, dit l'Ecriture, ils seront remplis de trouble, et ils passeront. Oui, mes frères, celui qui fait violence aux desseins de Dieu sera emporté sans qu'on voie la main qui le frappe. Commencez-vous à comprendre que les biens qui sont entre vos mains ne sont pas à vous? car pour qu'ils vous appartinssent en toute propriété, il faudrait que nul autre ne pût vous les ôter malgré vous, et que vous fussiez en droit de vous les faire rendre si quelqu'un avait entrepris de vous les ôter.

Apprenez donc de l'apôtre saint Paul à n'être point orgueilleux et à ne pas mettre votre confiance en des richesses incertaines et méprisables; reconnaissez ce que vous êtes : en voici l'idée dans l'aveu que Job fait de sa misère.

Ecoutez, riches, grands seigneurs, femmes vaines, entêtées de votre naissance, gens de fortune éblouis et enivrés par l'abondance de vos biens; voici votre origine. Qu'avez-vous apporté en ce monde? vous y êtes entrés nus. Voici votre fin, qu'en emporterez-vous? vous en sortirez nus. Vos biens, vos dignités, vos palais, vos charges, vos maisons de délices, tout cela demeurera sur la terre. Vous n'avez donc que ce que vous avez reçu et que ce qui vous sera ôté peut-être dès demain. Qu'avez-vous donc qui soit à vous? Où est votre domaine? que possédez-vous qu'il ne faille pas perdre malgré vous? quel est votre droit de propriété? Dieu seul en est revêtu.

Remplissez-vous donc bien de cette vérité, qui appartient à la foi et à la religion, que Dieu étant la souveraine raison et la sagesse éternelle, il conduit toutes choses à ses fins; il place les hommes suivant ses desseins éternels; il fait le riche comme il fait le pauvre, le petit comme le grand.

Nous vous dirons dans un moment quelles sont ses vues dans cette inégalité de conditions, qui tendent toutes à notre sanctification: retenez seulement que celui qui vous a placé sur la terre dans un état agréable selon les sens, vous a chargé d'un ministère, et que vous ne tenez dans sa vigne ce rang où il vous a placé qu'à des conditions qu'il faut vous expliquer.

Le propriétaire de la vigne dit à un ouvrier qui se plaint: *Mon ami, je ne vous fais point de tort, ne vous êtes-vous point accordé avec moi?* Vous avez reçu vos biens de Dieu, qui ne vous les a donnés qu'à certaines conditions; c'est un pacte qu'il a fait avec vous. Lors donc que nous vous demandons ce qu'il s'est réservé par le pacte, nous ne vous faisons point de tort.

Voici les conditions: vous ferez deux parts dans les biens que vous avez reçus de moi; l'une pour vous, l'une pour le pauvre. La première part s'appellera le nécessaire, la seconde le superflu: *Tolle quod tuum est:* Prenez ce qui vous appartient et donnez l'aumône de ce que vous avez de superflu.

Voilà votre ministère, voilà ce que j'exige de vous en vous plaçant avantageusement dans ma vigne. C'est là votre tâche: réprimer la cupidité en la renfermant dans le nécessaire et en la forçant de distribuer le superflu; c'est par là que vous vous sanctifierez.

Non, mes frères, vous n'avez droit que sur le nécessaire, c'est ce que Jésus-Christ nous a enseigné dans cette excellente prière qui est le modèle de toute prière chrétienne, et qui renferme tout l'ordre de nos désirs et de nos devoirs. Il nous apprend à ne demander que le nécessaire et à le demander chaque jour: *Panem nostrum quotidianum. Panem*, le nécessaire, point de superfluité; *quotidianum*, au jour le jour; point d'amas, point de ces avares prévoyances, quoique nous n'excluyons pas une prudence sage et éclairée; point de ces soins empressés d'acquérir, d'accumuler, qui déshonorent la Providence, et qui marquent que *nous n'établissons point notre confiance dans le Dieu vivant qui nous fournit tout ce qui est nécessaire à la vie.*

C'est dans ce sens que l'apôtre saint Paul, interprète de l'Evangile, nous dit dans l'Epître à Timothée, qu'*ayant de quoi nous nourrir et nous vêtir, nous devons être contents;* et il nous en donne la raison: *C'est*, dit-il, *que nous n'avons rien apporté en ce monde, et que nous ne devons en rien rapporter.* Nous ne sommes dans ce monde qu'en passant pour aller à notre patrie, nous n'avons droit que sur ce qu'il nous faut pour fournir aux nécessités de notre passage.

Entrez bien, s'il vous plaît, dans ce grand principe de la vie chrétienne: nous sommes faits pour Dieu et nullement pour le monde; ainsi tout amour des créatures pour elles-mêmes est mauvais et déréglé, ce qui n'exclut cependant pas l'usage des créatures, ni même une sorte d'amour, mais l'amour des créatures pour elles-mêmes, c'est-à-dire un amour qui se repose sur la créature, qui en fait sa fin, et qui tend à jouir de ce qui n'est donné que pour l'usage, et qui n'est pas notre bien véritable.

Car prenez garde que saint Augustin distingue deux sortes d'amour, l'un qu'il appelle amour passager, *charitas transitoria*, et un autre qu'il appelle un amour fixe et permanent, *charitas mansoria;* amour des moyens qui nous conduisent à notre fin dans l'ordre de Dieu; amour qui nous attache à notre bien véritable, unique, fixe, éternel, qui est Dieu.

Ainsi les biens que Dieu vous a donnés sont des moyens que sa providence vous fournit pour conserver votre vie, pour garder les bienséances de votre état et pour satisfaire aux nécessités de votre passage dans la condition où il vous a placé; vous pouvez les aimer de cet amour de moyen pour aller à Dieu.

L'usage que vous en ferez étant donc renfermé dans les bornes d'une véritable nécessité ne peut pas être désagréable à Dieu, puisqu'il est dans son ordre et que vous devez vous sanctifier en l'observant.

Mais prenez garde que je dis une véritable nécessité, une nécessité réelle, et non pas une nécessité imaginaire qui n'est fondée que sur la concupiscence et sur les fausses maximes du monde; car ce serait être déraisonnable, et même aller contre l'ordre de Dieu, que de ne vouloir pas qu'une femme de condition soit autrement vêtue que celle qui n'en est pas.

L'ordre demande qu'il y ait de la distinction dans les personnes d'une haute naissance et celles du commun; entre les magistrats ou des gens placés dans les charges publiques et éminentes, et des particuliers qui n'ont point de rang. Mais l'ordre de Dieu est entièrement renversé par les excès où la cupidité a poussé le luxe dans les habits, la magnificence dans les meubles, la vanité dans les équipages, la superfluité sur les tables, et les dépenses énormes dans une infinité de choses qui ne servent qu'à la vanité, au plaisir et à la volupté.

Par là vous faites voir que vous ne regardez plus les biens que Dieu vous a donnés pour en user simplement, mais pour en jouir; ce n'est plus un usage, c'est une jouissance; vous vous attachez à ces biens pour eux-mêmes, vous ne les regardez pas comme des moyens pour aller à Dieu, vous vous y reposez, vous en faites votre fin; vous les recherchez pour la vanité, pour la volupté, pour la curiosité, pour le plaisir; en un mot vous vous rendez le propriétaire de la vigne dans laquelle le Seigneur ne vous a introduit que pour y être l'un des ouvriers de journée; vous ne faites plus de distinction entre le superflu et le nécessaire comme Dieu l'exige de

vous, et l'orgueil qui vous domine croissant tous les jours, vous vous faites tous les jours de nouvelles nécessités qui vous obligent de confondre le superflu avec le nécessaire. Essayons de vous faire sentir la nécessité de distinguer ces deux choses que la cupidité vous fait confondre, par une belle réflexion sur la conduite que Dieu a gardée avec le premier homme.

Il le plaça dans le paradis terrestre, qui était un lieu de délices; il lui donna l'usage des fruits de tous les arbres de ce lieu charmant, il n'y en eut qu'un seul auquel il lui défendit de toucher sous peine de la vie. Que prétendait-il, dit saint Augustin, en lui faisant cette défense, et quelle était la différence de cet arbre avec tous les autres? D'où avait-il pris ce poison capable de tuer celui qui en ferait usage?

Dieu voulait faire sentir, mes frères, sa souveraineté à Adam; il voulait lui apprendre qu'il était une créature dépendante de son pouvoir, qu'il était dans un lieu où il n'était pas le maître, et d'où il pouvait être chassé par celui qui l'y avait placé. En effet, dit saint Augustin, le péché d'Adam ne fut que l'amour de l'indépendance, il agit comme étant le maître absolu de tous les biens qu'il avait reçus de Dieu.

Riches de la terre, Dieu vous a placés dans une espèce de paradis terrestre. Vous avez tout en abondance, il y a un nombre de choses dont l'usage vous est permis dans les règles de la nécessité, et cette nécessité va plus loin pour vous que pour une infinité d'autres, il faut l'avouer; mais il vous a fait une loi, c'est de distribuer aux pauvres ce qui vous reste, après avoir satisfait aux nécessités de votre condition réglée par l'Evangile, par l'esprit de la religion, par l'exemple de Jésus-Christ, par celui des saints et par la doctrine de l'Eglise, qui est celle des Pères. Il a mis sa main sur cette portion des biens dont il vous a donné l'usage, il se l'est réservée pour les pauvres, qui sont ses enfants comme vous. Votre orgueil ne peut pas souffrir cette dépendance, vous ne voulez point recevoir cette loi, ni reconnaître de maître au-dessus de vous; vous voulez être de petites divinités dans votre élévation.

On vous fera sentir dans un instant que vous n'êtes que de faibles créatures, et vous serez chassés non-seulement de votre paradis terrestre, mais de celui que Dieu prépare à ceux qui ont eu soin des pauvres, qui ont nourri ceux qui avaient faim et vêtu ceux qui étaient nus; car vous n'avez pas tenu les conditions du pacte que Dieu avait fait avec vous, et par le violement de ces conditions vous êtes devenus prévaricateurs dans votre ministère, et chargés de tous les désordres qui suivent de ce violement.

Les voici ces désordres : écoutez-les bien; mais auparavant établissons ce principe que Dieu, qui gouverne et qui règle tout par sa providence, a fourni dans sa famille des biens suffisants pour la subsistance de tous ceux qui la composent. Ne voyez-vous pas que le sage et charitable père de famille vient à toutes les heures du jour chercher des ouvriers? Il sort dès la pointe du jour, à la troisième, à la sixième, à la neuvième heure, et enfin il sort encore à la onzième heure du jour, pour que personne ne reste oisif et sans occupation; il pourvoit à tout et il promet à chacun ce qui lui convient.

C'est pour cela qu'il a réglé le partage des biens entre ses enfants; partage si raisonnable et si plein de justice, qui donne aux riches le droit de prendre le nécessaire pour eux sur les biens qu'il leur a donnés, leur commandant d'ailleurs de répandre le superflu sur les pauvres pour leur subsistance : par là Dieu rend une espèce d'honneur à l'état où il vous a mis; il consent que vous vous partagiez le premier en prenant sur ses biens qui sont entre vos mains ce qui est nécessaire selon la bienséance réglée de votre état; mais pour le superflu, il veut que vous le répandiez sur le pauvre, et souvenez-vous que ce devoir est essentiel dans votre état, c'est votre ministère.

Nous sommes tous égaux devant Dieu, tous enfants de la même famille. Nous avons tous été tirés de la terre et nous retournerons tous dans la terre. Nous sommes des ouvriers appelés et introduits dans la vigne par le père de famille; nous aurons tous la même récompense. Il est vrai que l'ordre que le père a établi dans cette famille demande que cette égalité soit cachée dans l'espace si court de la vie présente par la différence des conditions; mais il veut que la foi la fasse subsister entre ses enfants, et que la charité se découvre par le soin que les aînés, qui sont les riches, se chargent de prendre des pauvres, qui sont les cadets de cette famille; en sorte que c'est un ordre admirable de la sagesse de Dieu. Ce que la nature ne fait point, la grâce l'établit, et le riche trouve le moyen de se sanctifier en donnant avec amour ce qui n'est point à lui, comme le pauvre se sanctifie en demandant avec humilité ce qui lui appartient des biens de son père; c'est la pensée de saint Augustin.

Mais si le riche, oubliant ses devoirs et confondant le superflu avec le nécessaire, donne tout à sa cupidité et ne réserve rien pour le pauvre; si, méprisant ces lois si précises et si essentielles de son état, il dit, comme le prince superbe et insolent dans l'Ecriture : *Et qui est le Seigneur?* Ne suis-je pas le maître de mon bien? la confusion et le désordre se répandra par toute la famille de ce père qui a réglé toute chose avec tant de sagesse.

L'un nagera dans l'abondance et dans les superfluités, pendant que l'autre sera abîmé dans la misère et dans une affreuse indigence; que produira cette effroyable inégalité, si ce n'est ce que l'injustice et la dureté des mauvais riches nous fait voir tous les jours? Qui est-ce qui ne sera pas tenté de croire qu'il n'est pas possible qu'un Dieu sage, juste, tout-puissant, charitable, soit le père tendre de ceux qui passent leur vie dans l'oppression, dans la misère, dans l'accablement, dans le besoin de toutes choses; sans pain,

sans feu, sans vêtements, errants et vagabonds, sans retraite, sans ressource, sans consolation, et cela par la faute de ceux à qui rien ne manque, qui sont dans l'abondance, chez qui tout brille, qui regorgent de bonne chère, qui sont abîmes dans la mollesse, et qui donnent tous les jours au luxe, au plaisir, à la vanité, ce qui suffirait pour faire subsister honnêtement dix de leurs frères qui périssent faute de secours?

Seigneur, vous vous êtes plaint souvent par vos prophètes que la mauvaise vie de votre peuple était cause que les païens blasphémaient votre nom adorable, et qu'ils méprisaient ce Dieu à qui des hommes si déréglés se vantaient d'appartenir. Que diraient-ils, Seigneur, ces païens qui prenaient tant de soin pour qu'il n'y eût point de pauvres parmi eux, s'ils voyaient la conduite des chrétiens qui se vantent d'appartenir à Jésus-Christ, qui se glorifient d'être les dépositaires de son Evangile, qui se font un devoir d'en faire tous les jours leur lecture, et qui, voyant la misère de leurs frères sans les secourir, lisent leur condamnation sans en être touchés! Ne diraient-ils pas qu'il faut ou que notre esprit soit égaré, si notre religion est véritable, ou que notre religion est fausse et même détestable, puisqu'elle fait des hommes si déréglés?

Cependant, riches de la terre, c'est-à-dire, riches voluptueux, prodigues pour le luxe, avares pour la charité, insensibles à la misère du pauvre, sensibles à la volupté, attentifs aux plaisirs, vous demandez tous les jours à Dieu tranquillement que son nom soit sanctifié, et au sortir de votre prière vous ne voyez pas, vous ne sentez pas que votre conduite est un blasphème continuel contre la vie de Jésus-Christ, contre les règles de l'Evangile, contre les lois de votre état! Mais à quoi pensez-vous donc quand vous prononcez ces paroles : *Sanctificetur nomen tuum*, que votre nom soit sanctifié? N'appréhendez-vous pas qu'il ne vous prenne au mot et qu'il ne sanctifie sur vous son nom terrible en vous écrasant par un coup de sa justice et de son indignation? Car vous êtes cause que son saint nom est blasphémé, non par les païens, mais par vos frères que vous y contraignez en quelque sorte.

N'êtes-vous pas cause en effet et des plaintes et des murmures que forment contre Dieu ceux qui s'en croient abandonnés? N'est-ce pas vous qui donnez lieu à leur désespoir, à leurs imprécations et aux emportements où les conduisent les extrémités où ils sont réduits? N'est-ce pas la misère qui les jette dans la débauche, et qui les contraint d'embrasser des professions où la perte de leur âme est assurée?

Quoi! des chrétiens qui font profession d'adorer un Dieu qui a donné sa propre vie pour leur salut, et qui leur recommande, par la loi qu'il leur a laissée, de faire pour leurs frères ce que lui-même a fait pour eux, verront périr ces mêmes frères sans en être touchés, pendant qu'ils peuvent soulager leurs misères et sauver leurs âmes de la mort au prix de mille choses qu'ils consacrent au plaisir et à la vanité! Malheur à vous, riches, qui avez votre consolation en ce monde! terrible parole! fasse le ciel qu'elle ne tombe jamais sur aucun de ceux qui m'écoutent; mais au contraire faites, Seigneur, que, s'acquittant du ministère que vous leur avez confié dans votre famille, et s'appliquant avec amour à soulager la misère de leurs frères, ils méritent les récompenses que vous avez bien voulu attacher à l'accomplissement de ce devoir : je vais vous les exposer dans la dernière partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Je vous dirai d'abord que la récompense est attachée à la grandeur de l'action même, c'est-à-dire que le seul avantage de faire l'action, de soulager la misère du pauvre, tient lieu de récompense à celui qui la fait. Je vous dirai ensuite que cette action augmente de mérite, et par conséquent de récompense et de prix, par la dignité des personnes qui reçoivent le soulagement. Enfin je vous dirai que la magnificence de celui au nom de qui le soulagement est donné met le comble à la récompense.

Il est certain, mes frères, qu'il y a des actions si grandes par elles-mêmes, que le seul avantage de les avoir faites tient lieu de récompense à leur auteur : telle est la libéralité et cette grandeur d'âme qui fait qu'un homme ne regarde ses biens que comme des moyens propres à soulager la misère des autres.

Les païens l'ont si bien reconnu, qu'ils n'ont pas craint de dire d'un homme libéral qu'il ne paraissait pas un homme mortel, mais une divinité favorable, dont le sein était toujours ouvert pour les malheureux.

En effet, quelle gloire plus touchante pour un homme que d'entendre dire qu'il n'est né que pour le bien général du monde, et qu'il ne met sa félicité qu'à rendre les autres heureux? Quel sera donc pour un chrétien le mérite d'une action qui a la charité pour principe, et qui lui donne l'avantage d'être le vengeur de la religion, l'exécuteur des desseins de son Dieu et le consolateur de ses frères?

Je vous disais il n'y a qu'un moment que le riche qui a des biens de ce monde, et qui ferme ses entrailles sur la misère du pauvre, rend suspecte la justice et l'équité de Dieu, donne lieu de douter de la vérité de ses paroles, jette des soupçons sur la Providence, et porte à croire que s'il est père de tous les hommes, il est un père injuste dans la distribution de ses biens, qui met les uns dans une abondance monstrueuse, pendant qu'il laisse les autres dans la nécessité.

Le riche charitable, au contraire, dissipe ces soupçons, venge la religion, prouve la Providence et fait sentir aux misérables qu'il est un Dieu sage et puissant, attentif à leurs misères, qui sait leur fournir des secours quand ils se croient abandonnés absolument, et qui les obligent de dire comme saint Pierre sortant du cachot où il était lié de deux

chaînes: *Je sais maintenant qu'il y a un Dieu, ses yeux se sont ouverts sur mes misères; car il m'a envoyé son ange.*

C'est en effet ce titre honorable que le riche mérite de porter dans l'exercice de la charité; car les esprits bienheureux sont appelés par l'apôtre saint Paul, *les serviteurs et les ministres qui sont envoyés pour exercer leur ministère en faveur de ceux qui doivent être les héritiers du salut*, et c'est la gloire du riche d'être appelé par la miséricorde de Dieu dans la dispensation de sa providence, de sa libéralité et de ses soins sur les pauvres qui sont les héritiers du salut.

Quelle gloire en effet pour une âme chrétienne d'aller porter la consolation dans celle d'un pauvre que la misère avait plongé dans la douleur, de s'entendre appeler la bienfaitrice, la libératrice, la protectrice des malheureux qui sont les noms de Dieu même! Quelle récompense pour une aumône qui n'intéresse ni la nécessité, ni la bienséance réglée de l'état, que d'entendre dire de soi: Elle a servi à marier ma fille, elle m'a tiré de la misère, et m'a sauvé de divers périls! Que si ces titres et ces éloges sont très-honorables sur la terre, ils le seront bien davantage étant écrits dans le livre de vie, et subsistant devant Dieu durant toute l'éternité, surtout si nous y ajoutons l'augmentation du prix et de la valeur de l'aumône prise de la dignité de la personne qui la reçoit.

Le Sage nous recommande de prendre garde à qui nous faisons du bien, et il ajoute que c'est au juste à qui il faut en faire. Chrétiens, on veut épargner ici le soin de faire le discernement; car si c'est le juste qu'il faut choisir pour assurer la récompense que Dieu promet à celui qui donne en son nom, vous devez donner sûrement aux personnes pour qui nous parlons.

Ce sont des vierges (1) chrétiennes qui ont tout abandonné pour conserver leur foi, et qui, dans le désir ardent de garder une très-exacte fidélité au Seigneur, qui les a retirées d'un royaume de ténèbres où règnent les ombres de la mort, sont entrées dans les voies de la plus haute perfection, en se consacrant par des vœux solennels aux exercices d'une pénitence continuelle et sévère.

Ne doutez pas que la dignité de tels pauvres ne relève le prix de votre aumône. Nous vous disions, il n'y a qu'un moment, que c'était une gloire pour vous d'être destinés dans l'ordre de Dieu à être les ministres de la Providence dans le soin des pauvres; mais quel rehaussement de gloire dans cette circonstance-ci! Dieu vous choisit pour acquitter ses promesses; il s'est engagé de donner le centuple à ceux qui auront abandonné pour lui leurs maisons, leur père, leur mère, leurs frères et leurs terres; c'est à vous qu'il adresse ces illustres pauvres, que la foi et la religion ont dépouillés entièrement, pour leur donner ce qu'il leur a promis et pour acquitter sa parole. Il est des pauvres, dit saint Augustin, qu'il faut prévenir, et ne pas attendre qu'ils demandent. Vous devez, dit ce Père, rechercher si les serviteurs de Dieu n'ont pas besoin de votre secours, et ne pas dire: Je leur donnerai s'ils me demandent. C'est une honte et une confusion pour vous d'attendre qu'un ministre de Jésus-Christ vous dise qu'il est dans le besoin.

Suivez l'exemple des habitants de Thessalonique: ils n'attendirent pas, dit saint Paul, que les pauvres de Jérusalem leur demandassent. Nous n'avions pas besoin de les presser, au contraire, dit cet apôtre, ils sont venus au-devant de nous, et ils nous ont sollicités avec beaucoup d'instances de recevoir ce qu'ils étaient en état de nous donner; ils ont même été au delà de ce qu'ils pouvaient. Ne vous laissez pas vaincre par des peuples étrangers et infidèles. Donnez des marques éclatantes de votre foi. Consacrez une portion de vos richesses à l'entretien des domestiques de la foi, et contribuez à la subsistance de ces vierges chrétiennes qui élèvent jour et nuit pour vous vers le ciel des mains innocentes et pures; contribuez, dis-je, à les faire vivre, en leur donnant quelque chose des biens que vous avez reçus des mains de leur époux; vous vous attirerez les effets de cette magnificence du Seigneur, qui met enfin le comble à la récompense attachée à l'exercice de l'aumône.

Car comme c'est non-seulement en son nom que vous donnez, mais même que c'est lui qui reçoit ce que vous mettez dans la main du pauvre, puisqu'il dit dans l'Evangile que c'est lui-même qui a eu faim et soif dans sa personne; c'est lui-même qui se charge aussi de vous en marquer sa reconnaissance et qui se constitue votre débiteur. C'est ce qui fait que nous voyons dans cette parabole, que le père de famille prend soin de faire distribuer la récompense à chaque ouvrier. Surtout n'oubliez pas, chrétiens, que les mains de Jésus-Christ ont la vertu de multiplier ce qu'elles reçoivent et ce qu'elles touchent; car vous savez que de cinq pains qu'on lui présenta dans le désert il en nourrit cinq mille personnes; ainsi le peu que vous donnerez multipliera à l'infini dans les mains du Seigneur ce que vous donnerez; et ne voyez-vous pas dans notre évangile que ceux qui n'avaient travaillé dans la vigne que depuis la onzième heure reçurent autant que ceux qui avaient porté le poids du jour et de la chaleur? Telle est la bonté et la magnificence de notre Dieu à qui tout est possible, et qui, ne regardant que le cœur, porte des jugements bien différents de ceux des hommes.

Ne perdez donc pas cet avantage que la miséricorde de Dieu vous offre; car outre que c'est un devoir essentiel dans votre condition, et que l'état de riches vous engage à secourir le pauvre si précisément que je ne craindrai pas de vous dire que de ne le pas faire quand vous le pouvez, c'est vivre dans l'état de péché, et d'un péché qui exclut du ciel, c'est qu'enfin l'aumône est presque la seule voie que la miséricorde de Dieu vous ouvre pour rentrer en grâce avec lui, et pour

(1) Ce discours fut prononcé pour le soulagement des religieuses anglaises, dans leur église

obtenir le pardon d'un nombre infini de fautes dont vous êtes coupables. Car que pourrions-nous exiger de vous? De longues prières et de fréquentes réflexions sur l'état de votre vie, sur la justice de Dieu, sur les vérités éternelles? Vous êtes, dites-vous, chargés de trop de soins, votre imagination est trop vive, vous n'êtes pas capables de ces attentions. Sont-ce des jeûnes que nous vous demanderions? Mais vous êtes si faibles et d'un tempérament trop délicat pour pouvoir soutenir ces sortes de pratiques. Serait-ce la retraite du monde, le silence, la séparation? Vos engagements ne le permettent pas; vous avez une famille qu'il faut entretenir; la solitude vous fait peur, elle vous jette dans un abattement et un chagrin contraire à votre santé.

Il faut pourtant expier vos péchés et satisfaire à la justice de Dieu, et je ne vois que l'aumône par où vous puissiez les racheter et apaiser la colère du Seigneur. Je vous dis donc ce que dit Daniel à Nabuchodonosor: *Rachetez vos péchés par l'aumône: Peccata tua eleemosynis redime:* mais en vous prescrivant ce conseil, j'ai trois avis à vous donner, et je finis.

Le premier, c'est qu'il ne faut pas regarder vos péchés en gros, superficiellement, en général; il faut entrer dans le détail, en examiner la qualité, le nombre, les circonstances, les suites, la durée et vos habitudes: en voici la raison, et c'est le second avis.

Le second avis, c'est qu'il faut mettre une proportion entre vos aumônes, et vos péchés; car s'il est vrai que, comme l'eau éteint le feu quand il est ardent, *l'aumône résiste au péché*, comme dit l'Ecriture, il est vrai aussi qu'on n'éteint pas un grand feu avec un verre d'eau, et par conséquent on ne satisfait pas à tant de sortes de péchés dont on s'est rendu coupable par une légère aumône. On ne satisfait pas à sa justice pour tant de divertissements criminels que l'on a pris, pour tant de folles dépenses que l'on a faites en meubles, en bijoux, en festins, en jeux, en habits, pour tant de temps perdu en visites inutiles, en conversations libres et peu chrétiennes, en menant une vie oisive, molle, et par là même scandaleuse, parce qu'on donne en passant une aumône médiocre: il faut de la proportion, il faut qu'il en coûte aux passions, il faut incommoder l'homme corrompu, il faut que l'amour-propre souffre et que l'orgueil, la vanité et la mollesse en fassent les frais.

Enfin le troisième et dernier avis est très-important: c'est qu'il ne faut pas croire qu'il suffit à un pécheur de donner l'aumône pour être sauvé, sans qu'il renonce à son péché; car toute aumône, pour être méritoire et digne d'être offerte à Dieu, doit être faite dans l'état de grâce, ou au moins dans le désir de cette grâce; autrement ce serait regarder Dieu comme un méchant juge qu'on pourrait corrompre avec de l'argent. Or Dieu, mes frères, ne peut pas manquer de condamner le péché, et il n'y a point d'aumône qui puisse lui rendre un cœur agréable, tant qu'il est encore attaché au péché; voilà donc ce que signifient ces paroles: *Rachetez vos péchés par l'aumône.*

C'est que Dieu, accordant sa grâce par miséricorde à ceux qui font des aumônes par un esprit de piété, et en vue de cette charité qu'ils font aux autres pour l'amour de lui, la leur fait aussi en les relevant de leurs péchés, en les ressuscitant à la grâce, et même en leur remettant la peine qu'ils ont méritée, et c'est ce que le Sauveur du monde nous veut apprendre quand il nous dit: *Bienheureux ceux qui sont miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde.*

Nous vous rendons grâces, ô Seigneur! de ce que vous voulez bien mettre notre bonheur entre nos mains, puisque, par la disposition favorable de vos bontés pour nous, nous pouvons acheter la miséricorde au prix de la miséricorde; mais comme le prix même est encore un don de votre miséricorde, rendez-nous capables de faire miséricorde de telle manière que nous soyons dignes de la recevoir; c'est ce que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE DIMANCHE DE LA QUINQUAGÉSIME.

Sur les plaisirs.

Domine, ut videam.
Seigneur, faites que je voie (*Luc.*, XVIII, 40).

Si les aveugles à qui j'ai dessein de parler aujourd'hui étaient dans la disposition de celui dont il est parlé dans l'Évangile, je serais assuré de leur guérison. S'ils connaissaient leur mal, s'ils désiraient d'en être délivrés et qu'ils s'adressassent avec humilité au Sauveur du monde pour lui dire: *Seigneur, faites que je voie*, il leur dirait sans doute comme à ces aveugles: *Voyez, votre foi vous a sauvés.*

Mais j'entreprends de parler à des gens qui aiment la fausse joie du monde, et qui veulent passer leur vie dans le commerce des plaisirs, pendant qu'elle doit être employée à tout autre chose; à des chrétiens enfin qui regardent comme innocents des divertissements malheureux qui les déshonorent et qui les perdent: et j'entreprends de les convaincre de ce qu'ils refusent de connaître, de leur faire condamner ce qu'ils justifient, et de les détacher de ce qu'ils aiment.

Faites donc, ô mon Dieu! que je voie moi-même de cette vue qui nous fait entrer dans les vérités de la religion, d'une manière propre à en persuader les autres; faites que, dans ce temps où l'amour des plaisirs et des divertissements du monde, si naturel à l'homme corrompu, se réveille et se fait sentir à ceux mêmes qui gardent quelque règlement dans leur conduite, je puisse persuader à ceux qui m'écoutent, 1° que tous les plaisirs en général ne conviennent point au chrétien qui y a renoncé; 2° qu'il y en a beaucoup, dont l'usage passe pour innocent dans le monde, qu'un chrétien ne peut pas prendre sans se rendre coupable: 3° enfin quel est l'usage réglé qu'un chrétien doit faire de ceux mêmes qui lui sont permis.

Voilà, mes frères, trois propositions que

nous examinerons dans ce discours. Donnez-moi, ô mon Dieu ! les lumières nécessaires pour les bien exposer et pour les bien établir : *Domine, ut videam :* je vous le demande par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Tous les plaisirs en général ne conviennent pas à un chrétien qui y a renoncé. Cette vérité, mes frères, est si certaine, qu'il ne faudrait pas se mettre en peine de la prouver, si le chrétien connaissait bien quelle est la nature de son être, quelle est la qualité de sa vie, et quelle est la dignité de sa fin ; mais parce qu'il n'y a presque rien qu'il sache moins que ce qui regarde son état par rapport à Jésus-Christ, il faut le lui retracer en peu de paroles, et pour le convaincre que les plaisirs ne lui conviennent plus, je vais lui faire voir d'où il sort, où il est, où il va.

Voici, mes frères, une excellente définition des chrétiens que l'apôtre saint Paul nous donne, qui renferme le système de la rédemption. Le chrétien est un homme affranchi de l'esclavage du péché par Jésus-Christ et devenu esclave de la justice par Jésus-Christ. Or, pour bien entrer dans cette idée, il faut, mes frères, vous proposer le système de la rédemption renfermé dans quatre vérités. 1° L'homme, en perdant la justice, s'était livré à la mort et à la nécessité de souffrir éternellement. 2° Le Sauveur du monde l'a relevé de cette chute et l'a délivré de cette fatale nécessité. Le voilà délivré du péché et de ses suites, mais comment? c'est la troisième vérité. 3° Le Sauveur du monde a pris sur lui par amour la peine que l'homme coupable devait souffrir ; il a satisfait pour lui à son Père par le mérite de sa mort qui était infini, mais à quelles conditions ? les voici ; c'est la quatrième vérité. 4° C'est à condition que l'homme prendrait part aux souffrances du Sauveur, et que, délivré de la mort et des peines éternelles par son amour, il n'irait à la gloire de la vie future que par le chemin des souffrances de la vie présente que le Sauveur lui a lui-même tracé.

Voilà, mes frères, le système de la rédemption, l'idée de l'être du chrétien et sa définition, affranchi de l'esclavage du péché par Jésus-Christ, et devenu esclave de la justice par Jésus-Christ.

Cela étant posé, je dis, mes frères, que si je considère d'où sort le chrétien, les plaisirs ne lui conviennent en aucune façon. Il sort de l'abîme de la mort éternelle, pour entrer dans la vie de la grâce par le mérite de la mort d'un Dieu, qui lui donne cet être de grâce. Le chrétien est donc proprement un enfant et une production de la mort de Jésus-Christ. Aussi, mes frères, saint Paul dit-il à tous les chrétiens qu'ils sont morts, et que leur vie est cachée avec Jésus-Christ dans Dieu ; comme s'il voulait dire que ce n'est pas ici proprement leur vie, et qu'ils n'ont rien à chercher en ce monde que les maux et les afflictions, comme Jésus-Christ. En effet, le baptême par lequel nous recevons la vie est une véritable mort; c'est pourquoi saint Paul dit qu'en le recevant nous avons été ensevelis avec Jésus-Christ pour représenter sa mort; c'est-à-dire que comme il est mort véritablement, et qu'il a perdu la vie naturelle pour nous donner la vie de la grâce, il faut que nous mourions véritablement au péché et à l'amour du monde pour recevoir cette vie sainte qui nous unit véritablement à lui, et c'est pour cela qu'on nous demande, avant que de nous donner le baptême, si nous ne renonçons pas à Satan, au monde et à ses pompes.

Nous sommes donc morts au monde et à ses plaisirs par le baptême et par la nature de l'être que nous y recevons, et nous devons être pour les plaisirs du monde dans l'insensibilité des morts quant aux affections du cœur, si nous ne pouvons pas l'être absolument quant aux sentiments, c'est-à-dire que s'il est impossible de ne les pas sentir, il nous est défendu de les aimer.

Voilà l'état du chrétien, voilà d'où il sort, le voilà considéré du côté d'un Dieu mort pour lui, et ne vivant que par sa mort. Les plaisirs ne conviennent-ils pas bien à un homme dans cet état, qui doit n'être pas plus touché qu'un mort de toutes les choses du monde, et qui doit être bien aise qu'on le regarde comme un homme qui n'est bon à rien quand il s'agit des plaisirs du monde ; ce que je viens de vous dire vous découvre déjà quelle doit être sa vie, ce Dieu de qui il l'a reçue lui a marqué à quoi il la doit occuper.

Si quelqu'un veut venir après moi, dit Jésus-Christ, *qu'il renonce à soi-même, qu'il porte sa croix* tous les jours, *et qu'il me suive.* Combattre en soi toutes les inclinations d'Adam, crucifier sans cesse sa chair et sa cupidité, voilà l'emploi de la vie d'un chrétien. *Vous pleurerez et vous gémirez, vous autres, et le monde sera dans la joie*, voilà la vie d'un chrétien.

Ceux qui appartiennent à Jésus-Christ ont crucifié leur chair avec ses passions et ses désirs déréglés, dit saint Paul ; c'est par là qu'on reconnaîtra le chrétien qui est à Jésus-Christ, c'est-à-dire qui vit de l'esprit de Jésus-Christ : et son emploi est de marquer en lui ce caractère de mort, en prenant soin de crucifier sa chair et de combattre en toutes choses ses désirs déréglés. Les plaisirs ne conviennent-ils pas bien encore à un homme sur qui toutes ces obligations-là tombent, qui d'ailleurs se doit regarder sur la terre non-seulement comme un étranger, mais comme un homme banni et exilé, qui soupire incessamment après sa patrie, après son partage, après son héritage, après ses véritables biens, qui n'a sur la terre que les gémissements en partage pour pleurer son bannissement ? C'est ce qui fait dire à saint Augustin qu'il ne nous appartient pas en un sens très véritable de chanter les louanges de Dieu. C'était, dit-il, l'occupation d'Adam dans le temps de son innocence : il était heureux, et il possédait Dieu ; mais ses enfants sont malheureux, parce qu'ils en sont séparés. Ainsi il ne leur convient que de gé-

mir. Ce n'est pas proprement à eux à chanter les louanges du Seigneur dans une terre étrangère : *Quomodo cantabimus canticum Domini in terra aliena?* Comment pouvons-nous chanter dans une terre étrangère? Mais ils ne sont pas seulement dans une terre étrangère, ils sont dans un pays ennemi, où règne le prince du monde, qui n'a d'autre point de vue que celui de les perdre, de les détourner du chemin qui les ramène à leur patrie, et de corrompre la fidélité qu'ils doivent à leur souverain. C'est pour cela que ses sujets, les amateurs du monde, qui sont les habitants de cette terre, dit saint Augustin, leur présentent le fruit du pays, les délices de cette vie, et qu'ils les invitent à en goûter avec eux. Ces fruits sont empoisonnés comme celui qui corrompit nos premiers parents. Si nous en goûtons, nous nous arrêterons sur la terre, nous nous fixerons de cœur et d'affection où nous ne devons que passer; nous ferons notre patrie du lieu de notre exil, et c'est là sans doute le plus grand de tous les maux qui puissent nous arriver.

Aussi est-ce pour l'éviter qu'il nous est recommandé dans l'Ecriture de veiller, de marcher toujours avec circonspection, de ne nous point arrêter, de ne prendre les choses qu'en passant.

C'est pour cela que les saints ont renoncé à la joie et au repos de ce monde, jusqu'à craindre d'être trop bien couchés, trop bien assis, trop bien nourris, de peur de se reposer sur la terre. C'est pour cela que saint Paul veut, dit saint Chrysostome, que non-seulement nous ne recherchions pas les plaisirs ni la délicatesse, mais même que nous ayons une sainte hardiesse et une certaine joie dans les maux qui peuvent abréger la vie, comme étant ce qui peut contribuer à nous délivrer plus tôt de ce lieu de misère. Il veut que, bien loin d'aimer la vie présente pour les plaisirs, nous apprenions à la souffrir avec patience, comme un mal pénible et nécessaire, afin de rejeter la joie et d'aimer les maux qui la peuvent accourcir.

Voilà l'idée du christianisme; mais, ô mon Dieu! où en est la pratique? Donnez-nous-la, Seigneur; pénétrez-nous d'une vue efficace de nos devoirs. *Domine, ut videam:* Seigneur, faites que je voie, et faites par votre grâce que nous soyons en effet ce que nous devons être.

Ah! mes frères, quand on regarde les choses par ces vues, et qu'on entre un peu dans les principes de la religion, on voit bien que les plaisirs ne conviennent point à un chrétien!

Mais ne nous arrêtons pas là: pour nous en convaincre parfaitement, ne nous contentons pas de considérer d'où nous sommes sortis ni où nous sommes; voyons où nous allons et si c'est par la voie des plaisirs qu'on y peut arriver. Voici, mes frères, ce que saint Paul nous enseigne. *C'est*, dit-il, *par beaucoup de peines et d'afflictions que nous devons entrer dans le royaume de Dieu. Le royaume des cieux se prend par violence, et ce sont les violents qui l'emportent*, dit Jésus-Christ lui-même. Cette parole est terrible pour les âmes lâches et qui ne songent qu'à satisfaire leurs inclinations; elle est cependant capitale dans la religion. Nous n'avons point d'autre voie pour aller à l'éternité bienheureuse que le travail, que la souffrance, que l'anéantissement; je ne m'arrêterai pas à multiplier les témoignages de l'Ecriture qui prouvent cette vérité fondamentale de la religion; je vous prie seulement d'appliquer ici un des principes que j'ai établis d'abord, en vous traçant le système de la rédemption.

Le Sauveur du monde nous a délivrés de la mort et nous a rendu le droit à la gloire que nous avions perdu par le péché, mais c'est à condition que nous ne pourrions y aller que par le chemin des souffrances qu'il nous a tracé et qu'il a tenu lui-même. Il n'y a donc plus d'autre voie que celle-là depuis que l'homme est devenu l'ennemi de Dieu, et que Dieu s'est rendu le Sauveur de l'homme. Cette gloire que nous espérons, et à laquelle nul ne veut renoncer, quelque déréglée que soit sa vie, est un héritage qu'il a acquis par sa mort et qu'il a destiné à ses enfants. Or, ses enfants sont ceux qui ont renoncé aux fausses joies du monde, et qui portent sa croix après lui; car *Dieu châtie celui qu'il aime*, dit l'Apôtre, *et il frappe de verges tous ceux qu'il reçoit au nombre de ses enfants.* Si donc vous n'avez point de part à sa croix et à ses souffrances, si vous n'êtes pas châtiés, vous n'êtes donc pas des enfants légitimes. Après cela, pouvons-nous être étonnés qu'il dise que ceux qui pleurent sont bienheureux, parce qu'il seront consolés, et qu'au contraire il prononce malédiction sur ceux qui rient maintenant, parce qu'ils seront réduits aux pleurs et aux larmes dans l'éternité?

Mais finissons cette première partie. Ne voilà-t-il pas, mes frères, assez de raisons pour vous convaincre que le plaisir ne convient nullement au chrétien, soit qu'on considère ce qu'il a été, ce qu'il est ce qu'il désire d'être? Rien ne l'invite à la joie: ni le lieu où il est, ni le temps de la vie qu'il passe, ni le sujet qui excite ordinairement la joie des hommes. O mon Dieu! donnez-nous le véritable esprit de notre sainte religion. Si nous l'avions, mes frères, nous n'aurions pas de peine à nous laisser convaincre qu'il y a beaucoup de plaisirs, qui passent pour innocents dans l'usage du monde, qu'un chrétien ne peut prendre sans se rendre coupable; c'est la deuxième partie.

DEUXIÈME PARTIE.

De tous les plaisirs qui passent pour innocents dans l'usage du monde, j'en choisis trois qui me paraissent les plus communs, dont je vais vous découvrir la malignité, en vous montrant en même temps qu'un chrétien ne peut les prendre sans se rendre coupable.

Nous parlons quelquefois contre les spectacles, contre le bal, les danses, et enfin contre les jeux de hasard; mais comme ce

n'est qu'en passant, ce que nous disons fait peu d'impression. Il est donc à propos de découvrir toute la malignité de tous ces fruits de l'iniquité. Il n'y a pas de temps ni d'occasion plus propre à le faire que celle-ci ; car c'est dans ces jours d'assemblées et de joie qu'on pense principalement à prendre ces sortes de divertissements pernicieux.

A l'égard des spectacles, c'est un divertissement dont l'usage ne peut être permis à un chrétien ; et voici, mes frères, les fondements que j'ai pour les condamner : tous les saints Pères l'ont toujours interdit aux chrétiens ; ils ont toujours eu raison de le leur défendre.

Depuis Tertullien qui a commencé à paraître en l'an 194, vers la fin du deuxième siècle, jusqu'à saint Bernard qui est le dernier des Pères, qui vivait au douzième siècle, pas un des Pères n'a parlé de ce divertissement que comme d'un poison pour les chrétiens. Depuis saint Bernard jusqu'à nous, on ne trouvera pas un seul auteur ecclésiastique qui ait dit que ce divertissement fût sans péril, et qu'un chrétien qui veut vivre selon l'Evangile le pût prendre légitimement et ordinairement. Je dis plus : qu'on consulte qui on voudra, on ne trouvera personne qui ose signer que la comédie et l'opéra peuvent être un divertissement innocent et permis à un chrétien.

J'ajoute à tout cela que ceux qui n'osent retrancher ce divertissement aux personnes qui les consultent, et qui, par ignorance, par lâcheté, par complaisance ou par intérêt, craignent de le condamner absolument, disent tous que c'est mieux fait de s'en abstenir, que l'usage en est dangereux, et que souvent il produit de déplorables effets. D'où je conclus que ce divertissement ne peut être permis à un chrétien, puisque les saints Pères en ont toujours interdit l'usage, et que dans le plus grand relâchement il a toujours été regardé comme très-dangereux.

Mais si les saints Pères l'ont toujours défendu, ils ont toujours eu raison de le faire, les intérêts de la religion les ont portés à employer leur zèle contre ce divertissement qui la détruit. Car, mes frères, la religion peut être attaquée de trois différentes manières, dans son auteur qui est Dieu, dans sa doctrine qui est l'Evangile, dans ses sujets qui sont les chrétiens.

La religion a été attaquée dans son auteur par les païens et les idolâtres qui se sont fait des dieux pour les adorer. Elle a été attaquée dans sa doctrine par les hérétiques qui se sont fait une créance et formé des lois contre les siennes. Elle l'a été dans ses sujets par les tyrans qui ont tourmenté les chrétiens pour les arracher des autels du vrai Dieu, et pour les détourner de la pratique de sa loi. Or, mes frères, ceux qui ont lu les ouvrages de Tertullien contre les spectacles, et ceux de saint Cyprien, qui vivait dans le même siècle, environ vingt-huit ans après, ce que saint Augustin a écrit sur le même sujet en mille endroits de ses ouvrages vers la fin du quatrième siècle ; ce que dit saint Chrysostome, environ dans le même temps, vers la fin du quatrième et au commencement du cinquième, reconnaissent que tout ce qu'ils ont dit roule sur ce qu'ils prétendent que les spectacles réunissaient toute la malignité de ces trois ennemis de la religion, puisqu'on y rend une espèce de culte au démon, en y étalant ses pompes, que l'on y enseigne une doctrine et des maximes tout opposées à l'Evangile, et que l'on y débauche les sujets du Seigneur par les charmes et par les plaisirs qui leur inspirent l'amour du monde, et qui les rendent prévaricateurs et violateurs des vœux et des promesses de leur baptême. Eh ! qu'on ne nous dise pas que les raisons des saints Pères contre les spectacles ne subsistent plus, qu'on a épuré la comédie, que l'on a pris soin, dans ces derniers temps, de rendre honnête ce qui ne l'était pas dans ces temps anciens ; car c'est dire que le poison qui se donnait alors à découvert se donne à présent dans un breuvage agréable et sous des fleurs ; c'est-à-dire que le démon, plus rusé qu'autrefois, a trouvé ou a formé des gens qui, pour rendre son culte plus praticable, en ont ôté l'horreur, et qui, pour étendre son empire et multiplier ses sujets, ont trouvé le secret d'ouvrir la porte de son temple à mille gens à qui la bienséance et l'honnêteté en fermait l'entrée ; et en effet on ne fait plus difficulté d'aller entendre ce qui corrompt le cœur, parce qu'on dit qu'on n'y voit rien qui blesse les yeux. Non, mes frères, il n'y a aucune différence entre les spectacles anciens et ceux d'aujourd'hui, eu égard aux déplorables effets qu'ils produisent. On y étale les pompes du monde et de Satan comme autrefois ; on y débite peut-être plus finement une détestable doctrine, toute contraire à celle de l'Evangile et de la religion, et il n'est que trop vrai qu'on y débauche les sujets de Dieu pour en faire des idolâtres du monde. Mais parce qu'il y a mille gens qui se croient en sûreté, au milieu de ces dangers, en prétendant ne point ressentir ces effets et être tournés de telle manière que ce poison qui peut en gâter d'autres est pour eux sans malignité, et qu'il pourrait peut-être absolument se faire que cela serait vrai de quelque particulier, et qu'ainsi on pourrait conclure que cette sorte de divertissement ne devrait être interdit qu'à ceux qui ne pourraient le prendre sans danger, voici une raison qui me paraît si forte pour en interdire l'usage à tout chrétien, que je ne crois pas qu'on puisse n'être point convaincu, après y avoir réfléchi, qu'on ne peut le prendre sans se rendre coupable.

Il n'y a point de salut sans la charité ; elle a deux objets, Dieu et le prochain. Nous ne saurions être sauvés sans aimer Dieu plus que nous-mêmes, et le prochain comme nous-mêmes : voilà notre foi. L'amour du prochain est donc sur la même ligne que celui que je me dois à moi-même. Je ne m'aime qu'autant que j'aime mon salut et que je hais tout ce qui y est contraire ; je n'aime donc mon prochain qu'autant que j'aime son salut et que je hais tout ce qui y est contraire.

Cette obligation d'aimer le salut de son prochain est telle, qu'à l'exception de mon salut propre, que je ne dois pas exposer pour le sien, je suis obligé de donner tout ce qui est à moi pour le salut de mon frère, et jusqu'à ma vie même, s'il est nécessaire de la donner pour le sauver ; ceci est sans difficulté.

Or voici ce que fait un chrétien qui prétend faire son divertissement des spectacles : il renverse toute l'économie de la charité chrétienne, et il en viole le précepte de la manière du monde la plus indigne de la religion; il sacrifie le salut de son frère à son plaisir, lui qui est obligé de donner sa vie même dans la nécessité pour le sauver, s'il ne peut l'être qu'en l'exposant; il contribue à entretenir le comédien et l'acteur de l'opéra dans une profession qui le dégrade de la qualité de chrétien en quelque sorte, qui le fait renoncer à l'avantage d'être membre de Jésus-Christ pour en faire un ministre du démon, puisque les pasteurs de l'Eglise ne les regardent point comme des ouailles, et qu'ils leur refusent le pain de la vie même à la mort, s'ils ne promettent de se reconnaître par acte public, de quitter le parti du démon et de rentrer dans celui de Jésus-Christ qu'ils ont lâchement abandonné. Après cela vous croyez prendre avec innocence un divertissement qui coûte si cher au malheureux qui vous le donne? Vous sacrifiez à votre plaisir cette âme rachetée du sang d'un Dieu? et vous estimez moins que votre joie et votre passe-temps ce qui a coûté la vie d'un Dieu? Voir Jésus-Christ mourir pour le salut de ses propres ennemis, et ne vouloir pas se priver d'un divertissement pour le salut de son frère, quel effroyable aveuglement!

Ah! chrétiens, souvenez-vous que celui à qui la perte de son frère ne paraît rien est dans un grand danger de se perdre lui-même, s'il n'est pas déjà perdu par l'extinction de la charité. Je vous laisse, mes frères, faire réflexion sur cette raison que je viens de vous exposer.

Il faut dire des danses et du bal ce que nous venons de dire des spectacles. Tous les saints Pères qui en ont parlé ont regardé les bals et les danses comme les principales parties de ces pernicieux divertissements ; ils ont toujours envisagé ces plaisirs comme opposés à l'esprit du christianisme et à la dignité de la religion chrétienne.

Je ne vous rapporterai pas en détail ce que saint Clément d'Alexandrie, Tertullien, saint Cyprien, saint Augustin et saint Chrysostome ont dit contre ces divertissements pernicieux; mais je vais vous dire en abrégé le fond de leurs raisons, et ce qu'il y a de plus essentiel dans les motifs importants qu'ils ont eus de les condamner.

1° Ils ont regardé la danse comme un reste du paganisme, ils l'ont considérée dans son origine comme une espèce d'idolâtrie; et en effet l'idolâtrie publique dont il est parlé dans l'Ecriture est celle où le peuple adora le veau d'or, et qui fut accompagnée des danses, ce qui leur fait dire que la danse des gens du monde est dans son principe fille de l'idolâtrie, et que, l'une et l'autre ayant eu une même origine, les chrétiens sont obligés d'y renoncer, attendu que ce qui n'a aucune utilité réelle, que ce qui ne peut servir qu'à l'amour du monde et à corrompre les mœurs, doit être interdit à un chrétien, et, comme le dit Tertullien, ce qui a été dans son commencement consacré à l'idolâtrie retient la tache de sa profanation.

2° Ils ont donc regardé la danse comme l'ouvrage du monde et comme une partie essentielle de ses pompes, auxquelles nous avons renoncé par notre baptême, que nous ne pouvons plus prendre sans nous rendre prévaricateurs de nos promesses et de nos vœux. Ces divertissements, selon saint Augustin, sont les dangereuses persécutions que le démon emploie pour nous faire quitter le parti de Dieu.

3° Ils ont prétendu que la danse n'inspire qu'un mauvais amour et ne sert qu'à corrompre la pureté. Que voyez-vous dans ces abominables assemblées de bals et de danses? Qu'y dites-vous? Qu'y faites-vous qui n'inspire pas l'impureté? les suites en sont effroyables.

Ce sont là à peu près les raisons que les Pères ont alléguées contre les danses, et c'est sur ces raisons que l'Eglise les a tant de fois défendues à ses enfants. D'où je conclus qu'un chrétien ne peut pas prendre ce divertissement sans se rendre coupable. Aussi, mes frères, le Sage nous donne-t-il cet avis, de ne nous pas trouver avec une femme qui danse, de peur que nous ne périssions; comme s'il voulait nous faire entendre qu'il y a un poison dans ce divertissement qui a la force de tuer. On ne peut s'exposer au péril de se perdre, sans péché : l'expérience ne fait que trop voir que cet avis est véritable, songez-y. De là je conclus que c'est un désordre digne d'être pleuré par tous les justes, de voir ces danses et ces bals faire aujourd'hui une partie des noces des chrétiens, et que ceux qui ont reçu un très-grand sacrement, comme l'appelle saint Paul, assemblent leurs amis pour en faire presque toujours la profanation avec plus de pompe, par l'usage d'un divertissement si dangereux. Ah! dignité du christianisme, on ne vous connaît plus! De là je conclus que c'est une chose déplorable, selon les obligations du christianisme, qu'on se fasse un devoir dans des familles chrétiennes de faire donner des leçons réglées pour la danse à de jeunes enfants, et de former dans des âmes pures des inclinations qui les porteront probablement, un jour, à des plaisirs criminels. J'avoue qu'on peut et même qu'on doit leur apprendre à être dans une contenance convenable et décente. La religion n'exclut ni les grâces innocentes ni la bienséance; mais si les danses ont été si sagement et si souvent défendues par les Pères et par les conciles, pourquoi des pères et des mères chrétiens, qui ne doivent songer qu'au salut de leurs enfants, souffriront-ils qu'on leur en donne des premiers préceptes? Faites-y ré-

flexion, mes frères. L'apprentissage d'un exercice criminel ne peut jamais être innocent, et souvenez-vous, mères chrétiennes, de ce qu'a dit saint Ambroise à l'occasion de la fille d'Hérodiade : Qu'une mère adultère apprenne, si elle veut, à sa fille à danser : mais pour une mère chrétienne, il faut qu'elle apprenne à la sienne, non pas la danse, mais la religion et la piété. Vous pouvez faire apprendre à vos enfants à bien marcher, à se tenir droits, mais jamais d'assemblée de danses chez des chrétiens ! Formez le corps, à la bonne heure ! donnez-lui de la grâce, mais jamais aux dépens de l'âme.

Enfin, mes frères, le jeu, considéré comme remplissant la vie des gens du monde et dont il est pour ainsi dire la plus sérieuse occupation, ne peut pas être un divertissement légitime pour un chrétien. Les saints Pères l'ont condamné, l'Eglise l'a frappé d'anathème; elle nous défend par ses lois de donner les sacrements à ceux qui tiennent des lieux ouverts où on donne à jouer publiquement. Les ordonnances civiles condamnent ceux qui les tiennent; mais allons au fond et aux raisons solides que les Pères, les conciles et les magistrats ont eues de condamner ce divertissement. Il y a trois choses à considérer : le jeu en soi, le gain du jeu, les suites du jeu. En soi il ne vaut rien, quand il passe l'amusement sage et mesuré que l'on se doit à soi-même ; le gain qu'on y fait est illicite, les suites en sont effroyables.

En premier lieu il ne vaut rien en soi et il porte sa condamnation quand il est considérable et fréquent. Vous ne pouvez jouer, si ce n'est pour vous délasser véritablement, qu'en usant mal à propos de deux choses que l'on peut dire qui ne sont point à vous, dans un très-bon sens. 1° Le temps de la vie qui se passe en parties de jeu nous est donné pour faire notre salut ; si vous êtes justes, il faut acquérir le ciel par les bonnes œuvres, et ne pas donner au jeu un temps si précieux ; si vous êtes pécheurs, le jeu vous est interdit ; le temps si court de la vie nous est donné pour nous convertir, et non pas pour faire une occupation sérieuse de ce qui ne peut être tout au plus qu'un délassement.

2° Le bien et les sommes que vous exposez au jeu, quand elles sont considérables, ne sont point à vous ; ou c'est votre nécessaire, ou c'est votre superflu : si c'est votre nécessaire, vous ôtez à votre famille ce qui lui appartient, vous la ruinez et vous ne le pouvez pas, parce que vous n'en êtes pas le maître ; si c'est votre superflu, il est aux pauvres. Dieu leur a assigné leur subsistance là-dessus. Quelle cruauté de jouer la vie des misérables ! Prenez garde, Dieu aura son retour sur la vôtre.

En second lieu, le gain du jeu n'est point légitime. Souvent c'est un enfant qui expose un bien dont il n'a pas la disposition, contre lequel on peut revenir. C'est un homme qui doit et qui joue le bien de ses créanciers ; c'est une femme qui joue à l'insu et contre le gré de son mari qui s'en desespère. Vous ne pouvez pas profiter de son injustice, le droit que vous acquérez sur ce qu'elle expose injustement n'est pas légitime. Mais j'ajoute que quand même on n'exposerait au jeu que ce qu'on y peut exposer, ce n'est point un titre pour acquérir, et sans faire attention que l'on n'a point d'action en justice pour le gain du jeu, selon Dieu, l'homme ne doit gagner son pain qu'à la sueur de son front. Un gain légitime doit être le fruit d'un travail légitime, et pour un chrétien est-ce un travail que le jeu ? Peut-il y avoir de la justice dans un exercice défendu par les lois divines, ecclésiastiques et civiles ? Ainsi, mes frères, un homme qui fait profession d'être joueur, ou qui s'est enrichi dans le jeu, ne doit pas vivre du bien qu'il a acquis, il faut qu'il le donne aux pauvres. Le bien acquis par le péché ne doit pas servir à nous faire vivre plus à notre aise ; il n'est pas juste qu'un homme soit plus heureux selon le monde par ce qui l'a rendu criminel devant Dieu, et que ce qui doit faire sa damnation, s'il ne fait pénitence, soit la source de sa félicité en cette vie. De là concluez que tous les gens qui ont acquis du bien par le péché ne sont pas seulement obligés de quitter le péché, qui a été la source de leur gain, mais qu'ils doivent renoncer à leur gain. Si cependant ils étaient à un tel point de pauvreté qu'ils ne pussent vivre d'autre chose, alors ils pourraient prendre le nécessaire en faisant pénitence.

En troisième lieu, enfin, les suites du jeu sont effroyables : 1° la perte du temps, 2° la ruine des affaires et de sa famille, 3° l'incapacité où se réduisent les joueurs pour tous les emplois ; car on ne veut d'eux en aucun endroit, personne ne s'y fie, on leur retire toutes les affaires et avec raison ; 4° les intrigues du jeu, les engagements funestes qu'il attire : on se laisse perdre avec une femme pour gagner d'un autre côté, on lui gagne son bien pour la réduire à la nécessité de composer ; 5° l'asservissement indigne d'un homme non-seulement chrétien, mais même raisonnable, qui est là dans une application inquiète et fatigante, dans une attention agitée, les yeux sur trois dés qu'il regarde comme les instruments et le mobile de son sort, tout transporté, tout hors de lui-même, jusqu'à ce qu'il voie la décision de ce qu'il attend. S'il gagne, il est transporté par les mouvements d'une fausse joie ; s'il perd, il s'abandonne aux emportements d'une véritable fureur ; il blasphème, il brise tout ce qu'il trouve sous sa main, il est hors de lui-même, il fait peur. Est-ce là un divertissement ? Voilà donc les suites du jeu, on commence par peu et on s'engage insensiblement. En vérité un chrétien peut-il prendre ces sortes de divertissements sans se rendre coupable ? Ajoutons un mot de l'usage qu'il doit faire des plaisirs qui lui sont permis : c'est la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Ma dernière proposition renferme trois choses qu'il faudrait exposer si j'en avais le

temps : 1° la qualité des divertissements qui sont permis à un chrétien ; 2° la fin qu'il doit se proposer en les prenant ; 3° le temps de les prendre et celui qu'il y doit donner.

A l'égard de la qualité, il faut que les divertissements d'un chrétien soient dignes de lui et qu'ils ne soient pas indignes de Dieu, c'est-à-dire, 1° qu'il puisse les prendre sans déshonorer sa qualité de chrétien, de frère de Jésus-Christ et d'enfant de Dieu; 2° que l'usage lui en puisse être rapporté : car un chrétien qui est tout à Dieu ne doit jamais agir que pour Dieu ; ainsi une conversation réglée, une musique chrétienne, un jeu d'adresse, une promenade, ce sont des divertissements qu'un chrétien peut prendre avec innocence. La fin qu'il s'y doit proposer ne doit jamais être le plaisir attaché au divertissement, mais le besoin qui en rend l'usage nécessaire. Ce doit être le délassement d'un esprit fatigué à qui on les permet, comme on donne des remèdes au corps pour le soulager dans ses maladies. C'est l'idée que les Pères nous donnent sur les divertissements permis au chrétien ; par où vous voyez, mes frères, que comme on ne considère pas les remèdes pour eux-mêmes, mais pour l'effet qu'ils produisent, qu'on a toujours quelque répugnance à en user, et qu'il n'y a que la nécessité qui contraigne à les prendre, on doit se régler de même dans l'usage des divertissements, si on veut en user en bon chrétien : car de rechercher le plaisir pour le plaisir et en faire sa fin, rien n'est plus contraire à l'obligation de renoncer à soi-même, qui est l'âme des vertus chrétiennes.

A l'égard du temps et de la durée, il faut le régler sur le même principe, c'est-à-dire, qu'il faut donner au divertissement celui qu'on donne à l'usage des remèdes, et aucun, si on peut ; car comme ceux qui s'habituent à prendre des remèdes usent leur corps, ruinent leur tempérament et n'ont jamais de santé, un chrétien qui passe sa vie dans les délices et dans les plaisirs n'a ni force ni vigueur selon l'esprit. Il est toujours languissant sous le joug de ses passions ; c'est un misérable qui traîne une vie sujette à autant de maladies qu'il a de désirs déréglés : ce n'est pas là être un chrétien, c'est être un esclave du démon.

Si quelqu'un de vous, mes frères, se sent touché des vérités que j'ai exposées dans ce discours, et si Jésus-Christ lui a fait comprendre que ni les plaisirs ni la joie du monde ne conviennent point à un chrétien, que ceux qu'il a regardés comme innocents sont pernicieux et qu'il doit même garder une très-sage précaution dans l'usage de ceux qui peuvent lui être permis, qu'il est heureux ! Le Sauveur du monde fait pour lui dans ce moment ce qu'il a fait autrefois pour l'aveugle de l'Evangile. Qu'il fasse donc maintenant à son tour, à l'égard du Sauveur, ce que fit cet aveugle après sa guérison : *Il le suivit*, dit l'Evangile, *rendant grâces à Dieu* ; ce qui nous apprend, selon saint Chrysostome, qu'il n'y a point de meilleure marque du sentiment que nous avons des miséricordes du Sauveur, que de marcher sur ses pas et d'aller à lui par la voie qu'il nous a tracée.

Ainsi, mes frères, il faut donc que celui qui se sent touché renonce à la fausse joie du monde et qu'il ne prenne aucune part à celle qui s'offre à lui dans ces jours de plaisir. Rien n'est si opposé à toute l'ancienne discipline de l'Eglise, à l'esprit de la religion, que la profanation qu'on fait d'un temps qui a toujours été consacré à la pratique des bonnes œuvres. Je n'ai pas le loisir de vous rapporter quels étaient les exercices des chrétiens, même jusqu'au temps de saint Charles dans le dernier siècle, depuis la Septuagésime jusqu'au carême : ils étaient bien différents de ceux que la corruption et le relâchement ont introduits depuis.

Je vous prie seulement de faire cette réflexion, s'il est à propos de se préparer à la pénitence par l'usage de la joie et des plaisirs; si c'est se bien disposer à recevoir la miséricorde que nous demandons dans le carême, que de commettre de nouveaux péchés en satisfaisant les désirs déréglés de son cœur et en s'abandonnant à ses passions. Non, mes très-chers frères, il n'y a point de temps moins propre à prendre des divertissements, même permis, que celui-ci, où nous devons nous préparer à la pénitence que nous allons commencer, à la mémoire de la passion du Sauveur du monde, que nous solennisons à la fin du carême, en achevant notre pénitence, et à la grâce de la résurrection qui doit être le fruit de notre pénitence.

Mon Dieu, le monde ne vous connaît pas. *Domine, ut videam*, ouvrez-nous les yeux sur nos obligations, faites que nous vous connaissions et que nous agissions conformément à cette connaissance. C'est ce que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR DES CENDRES.

Sur la pensée de la mort.

Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris.

Souviens-toi, ô homme, que tu n'es que cendre, et que tu retourneras en cendre (*Office du jour*)

Faut-il le dire aux hommes à des jours précis, et est-il nécessaire qu'il y ait des temps désignés pour les avertir qu'il faut mourir? Tout ce qui nous environne ne nous le dit-il pas assez? Non, chrétiens, ce n'est pas précisément pour nous avertir, ni pour nous convaincre de cette nécessité, dont nous sommes assez persuadés, que l'Eglise nous dit tous les ans à l'ouverture de la quarantaine que nous commençons aujourd'hui: *Vous n'êtes que poudre, et vous retournerez en poudre ;* mais c'est pour nous obliger de tirer de cette nécessité inévitable les conséquences que nous n'en tirons point. Qu'il faille mourir, tout le monde le sait; bien mourir, tout le monde l'espère ; s'y bien préparer, c'est ce qu'on néglige. Voilà pourtant la conséquence naturelle de ces deux propositions dont on convient, et qu'on ne tire

presque jamais. Cependant c'est la seule voie d'assurer son salut, selon toute l'analogie de la foi et de la religion. On demeure sur ce point dans une stupidité et dans une inaction qui ne se comprend point: et voilà, mes frères, la pratique dans laquelle je voudrais aujourd'hui vous apprendre à entrer, pour entrer moi-même dans l'esprit de l'Eglise, et joindre mes faibles efforts à la voix de cette mère charitable qui dit à ses enfants : *Souvenez-vous que vous n'êtes que poudre, et que vous retournerez en poudre.*

Je voudrais donner dans ce discours l'idée d'une certaine préparation à la mort qui entrât dans tous les mouvements de notre vie, et qui, sans en troubler ni l'ordre, ni les justes engagements, ni même les plaisirs innocents et réglés, nous pût mettre en état d'en attendre la fin avec tranquillité, et de la voir approcher avec amour, comme un passage à la vie bienheureuse que nous attendons.

Or, cette préparation consiste en deux choses qui feront le partage de mon discours : la première est d'avoir toujours présente l'idée de la mort : premier point ; la seconde, c'est de régler tous les mouvements de notre vie sur l'idée de la mort : second point.

Heureux, mes très-chers frères, si de l'avis important que l'Eglise nous donne aujourd'hui : *Memento, homo*, nous apprenions à tirer ces conséquences si nécessaires, de ne perdre jamais de vue la pensée de la mort, de régler notre vie sur la pensée de la mort. Par là nous serions dans l'état où doit vivre un homme qui doit mourir comme un chrétien, qui doit vivre toujours. Demandons l'assistance du Saint-Esprit. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il y a longtemps que, pour faire connaître aux hommes la nécessité de ne perdre jamais l'idée de la mort, l'Ecriture leur a dit : *Souvenez-vous de votre fin dernière, et vous ne pécherez jamais ;* mais il y a longtemps aussi que les hommes négligent cet avertissement si nécessaire, et qu'aveuglés sur leurs véritables intérêts, ils perdent, en rejetant cette pensée, un des plus grands remèdes à leurs maux, et un des moyens les plus efficaces pour assurer leur salut éternel. Leur mécompte sur cet article si important vient des vues différentes qu'ils ont sur la mort, plus fausses les unes que les autres : 1° quelquefois ils rejettent cette pensée comme incommode, et parce qu'elle leur représente toujours ce qu'ils ne voudraient voir jamais ; bien loin de s'en entretenir, ils font leurs efforts pour en éloigner jusqu'à l'idée même; 2° ce qui fait qu'ils négligent davantage cette pensée, c'est qu'ils n'en connaissent pas l'utilité, et, se persuadant mal à propos que la mort, qui est la destruction de la vie, ne doit rien avoir de commun avec elle, ils croient qu'il suffit d'y penser quand il faut mourir: 3° ils regardent cette application comme impossible, et dans la variété des soins qui les occupent et qui les partagent, ils ne croient pas qu'il soit possible de conserver toujours une idée qu'on perd quelquefois même dans le repos de la solitude et dans la plus profonde tranquillité. Essayons de dissiper ces erreurs, et de faire voir à l'homme combien il est séduit par ces fausses idées, afin que, l'ayant convaincu de la nécessité de penser à la mort, nous n'ayons plus qu'à lui apprendre la manière de le faire facilement.

1° Il est vrai, mes chers frères, que la pensée de la mort est incommode, et je conviens avec vous que l'Ecriture même l'a reconnu. *O mort ! que ton souvenir est amer !* nous dit-elle; mais je ne pense pas qu'un chrétien qui croit une autre vie et qui songe à son salut veuille parler ainsi aux conditions que l'Ecriture semble l'accorder, car elle ajoute, *à un homme qui vit en paix au milieu de ses biens ;* par où il paraît que l'Ecriture ne permet de parler ainsi qu'à ceux qui mettent tout leur bonheur dans la possession des biens présents, et qui, renonçant à tous les avantages de la vie éternelle et bienheureuse, s'en veulent tenir à ceux de cette vie mortelle et passagère. Mais, mes frères, n'outrons rien, parlons avec précision : tous ceux que l'idée de la mort effraye ne sont pas du nombre de ces malheureux qui renoncent au salut éternel, et qui, ne s'attachant qu'au présent, veulent bien abandonner le futur au hasard : je reconnais avec vous que dans un certain sens l'idée de la mort n'accommode presque personne, et qu'elle fait de terribles impressions, aussi bien sur ces pécheurs attachés aux seuls biens de la terre, que sur ces justes à qui la foi a déjà appris à mépriser ce qu'elle enlève.

Or, mes frères, recherchons ensemble le vrai principe de cette crainte, pour essayer, non pas d'en guérir l'homme absolument ; car, outre que je ne crois pas qu'il fût aisé et peut-être possible d'y réussir, je suis persuadé qu'il n'est pas nécessaire de le faire ; mais pour apprendre à nous servir avantageusement de cette crainte et à faire entrer dans l'ouvrage de notre salut ce qui est réellement incommode à nos passions, je dis plus, ce qui est combattu et rejeté par les inclinations dont nous sommes plus vivement touchés dans notre état présent.

Pour cela, mes frères, il faut se représenter deux choses : la première, c'est l'état où fut l'homme avant son péché, et la seconde, c'est celui où il est aujourd'hui. Autrefois il fut innocent, c'est ainsi que Dieu le créa ; et durant cet état heureux, sa chair, soumise à son esprit, et son esprit à Dieu, formait par cette soumission une certaine harmonie qui lui rendait la vie non-seulement douce et charmante, mais encore innocente et agréable à Dieu. Alors l'idée de la mort était horrible de toutes façons, parce qu'elle ne pouvait être que la destruction d'une vie conforme à sa volonté et aux desseins de Dieu. Elle ne pouvait que finir une vie toute pure, en rompant la paix et l'union entre une âme et un corps qui tous deux étaient saints :

aussi ne put-elle entrer dans le paradis terrestre, parce qu'elle était un châtiment, et l'homme qui n'en avait entendu parler dans ce lieu que comme d'une menace, n'en sentit les tristes effets qu'après en avoir été chassé comme un criminel. Mais ce changement dans son état n'en fit point dans ses inclinations, et c'est où nous sommes à présent : il perdit l'innocence de la vie, mais il en conserva l'amour; et comme si l'homme eût continué à être heureux, quoiqu'il fût corrompu et sujet à mille misères, il n'en regarda la fin qu'avec horreur.

Ces sentiments, qui sont passés de notre premier père dans ses enfants, s'y fortifient à proportion que leur foi est plus faible. Ils aiment la vie, toute fragile et toute misérable qu'elle est; et les justes mêmes sont vivement frappés de la crainte de la voir finir, quoiqu'ils sachent qu'elle doit être pour eux le commencement d'une vie plus heureuse.

Dieu a voulu que cet ordre fût établi, afin que nous puissions lui faire un sacrifice qui nous fût utile, d'une nécessité qui nous est devenue inévitable, et qu'en soumettant les sentiments d'une nature aveugle, qui aime toujours ce qu'elle ne devrait plus aimer, aux vues de la foi, qui nous apprend à sacrifier ce que nous aimons mal, nous pussions faire entrer dans l'ordre de notre salut ce qui est une suite nécessaire du premier péché.

Cette crainte de la mort, mes frères (entrez bien dans ceci), qui est naturelle dans son principe, et une peine du péché dans l'ordre de Dieu, se trouvera donc presque toujours dans tous les hommes, selon qu'ils aimeront plus ou moins la vie qu'elle leur fait perdre. Elle se trouvera même dans les saints qui ne l'aiment que dans l'ordre de Dieu. Jésus-Christ même en a été touché, pour apprendre à ceux qui en sont agités qu'elle n'est pas criminelle en elle-même, mais qu'elle peut entrer dans leur pénitence et contribuer à l'ouvrage de leur salut. Ainsi, mes très-chers frères, regardant la mort dans cette vue, bien loin qu'on doive rejeter l'idée de la mort comme incommode, à cause de la crainte et du trouble qu'elle excite dans l'âme, il faut l'entretenir dans notre esprit, et la ménager avec sagesse, à cause des biens qu'elle peut nous faire.

Car enfin, mes frères, il faut mourir, *pulvis es.* Rejetez-en la pensée tant qu'il vous plaira, servez-vous de toutes sortes de moyens pour l'éloigner, vous ne sauriez empêcher que la mort n'arrive, elle qui est bien plus terrible que la pensée de la mort. Le torrent du monde qui court toujours vous entraîne. Nous mourons tous, et nous nous écoulons sur la terre comme des eaux qui ne reviennent plus. On dira demain de vous et de moi ce que nous disons aujourd'hui d'un autre qui vivait hier avec nous. Cet homme, qui prêchait cette année en telle église est mort, il est passé. Nous sommes dans cette vie comme un homme qui, voyageant sur mer, dépend du vaisseau dans lequel il est enfermé : quoi qu'il fasse, il marche toujours; qu'il se tienne debout, qu'il s'asseye, qu'il mange, qu'il repose, qu'il parle, qu'il ne fasse rien, il avance toujours dans sa route, et son voyage ne dépend ni de sa pensée ni de ses réflexions.

Il en est de même de nous : quoi que nous fassions, nous avançons toujours vers notre fin; nos années qui passent aussi bien durant le sommeil que dans le travail, nous entraînent insensiblement vers le tombeau, et sans qu'il soit nécessaire que nous y pensions, nous ne laissons pas que d'arriver au terme. Les païens mêmes ne nous ont-ils pas dit que nous commençons de mourir en naissant, parce que nous ne naissons que pour mourir? Et en effet ne pouvons-nous pas dire avec saint Augustin qu'Adam est mort au même moment qu'il a mangé du fruit défendu, selon la menace que Dieu lui avait faite? car son corps ayant été frappé en même temps d'une corruption mortelle, qui l'a altéré dans toutes ses parties, tout le reste de sa vie n'a plus été qu'une course non interrompue vers la mort, où il est enfin arrivé au moment que Dieu avait marqué. Et qu'est-ce, selon saint Augustin, que la vie des enfants de ce coupable, sinon une maladie qui commence au moment qu'ils naissent, et qui ne finit que quand ils meurent? Il ne faut qu'être raisonnable pour se dire souvent à soi-même : Si la mort est inévitable, comme je ne puis pas en douter, c'est en vain que j'en rejette la pensée, puisqu'en l'éloignant de mon esprit je ne m'éloigne pas de la mort, ou je ne l'éloigne pas de moi.

Mais, me direz-vous, en rejetant cette pensée, j'éloigne ce qui m'incommode, et je m'épargne toujours un chagrin qui vient troubler le repos de ma vie. A cela je réponds trois choses : 1° c'est que nous ne pouvons l'éloigner si absolument qu'elle ne se présente malgré nous, et souvent qu'elle ne vienne troubler nos plaisirs malgré tous nos soins; 2° c'est que si vous regardez ce trouble en Jésus-Christ, vous le trouverez très-avantageux : car comme il procède de la crainte de la mort, et que la mort est une peine de notre péché et la consommation de notre pénitence en cette vie, chaque fois qu'un chrétien frappé de cette crainte se soumet aux ordres de Dieu et accepte sa mort, il meurt en quelque façon, et multiplie le sacrifice de sa vie, qu'il ne peut faire qu'une fois; 3° c'est qu'après tout on s'accoutume à cette pensée; l'habitude à s'en entretenir en efface l'horreur. La peur de la mort est une vraie crainte d'enfant, qui tremble en voyant un masque, et qui s'approche de la flamme sans frayeur. Nous craignons la mort : ce fantôme, quoique méprisable, nous donne de l'horreur, et le péché, qui est si terrible, qui brûle et qui consume notre âme, ne nous donne pas la moindre peur. Mais après tout la peur de la mort ne procède que d'ignorance; car qu'est-ce que mourir, c'est proprement quitter ses vêtements. Le corps est comme le vêtement de l'âme que nous reprendrons un jour plus éclatant et plein de gloire. Cette idée est as-

surément belle et bien solide; mais pour y bien entrer, prenez garde qu'il y a certains objets que le chrétien ne doit jamais regarder seuls : il ne doit jamais regarder ses péchés, sans jeter les yeux en même temps sur le sang de Jésus-Christ, où il trouve de quoi se purifier; il ne doit jamais séparer la miséricorde de Dieu de sa justice ; ainsi jamais il ne doit regarder la mort sans jeter les yeux sur la vie éternelle qui doit la suivre. La crainte qui pouvait le troubler est modérée par l'espérance qui le console, et par là il ne lui reste de cette crainte qu'autant qu'il en est besoin pour le conserver dans un certain état de vigilance, si recommandé par le Seigneur dans l'Evangile, et qui le garantit de ce malheur si terrible, mais si commun, d'être frappé de la crainte et du coup en même temps. Ainsi, comme l'éclair nous avertit avant que le tonnerre tombe, et peut quelquefois nous donner le temps de nous mettre à couvert, heureux celui que cette crainte réveille, et qui s'en sert pour n'être pas surpris !

2° Après ce que je viens de dire, je ne saurais croire qu'un chrétien veuille rejeter la pensée de la mort à cause du trouble qu'il peut en recevoir, à moins qu'il ne fût assez déraisonnable pour dire qu'il ne voudrait pas d'un remède qui doit lui conserver la vie, parce qu'il ressentirait quelque petit dégoût ou quelque légère amertume en le prenant. C'est une erreur épouvantable de dire qu'il suffit d'y penser quand il faut mourir, et que la mort étant la destruction de notre vie, elle ne doit avoir rien de commun avec elle. Ne vous y trompez point, chrétiens, car on ne se trompe qu'une fois sur cet important article : si la mort est la destruction de la vie dans un sens, elle en est la perfection dans un autre.

Pour entrer comme il faut dans ceci, remarquez, mes frères, qu'il y a dans le chrétien, 1° la vie de la nature qui fait l'homme et l'enfant d'Adam; 2° la vie de la grâce, qui fait le chrétien, le juste et l'enfant de Dieu; 3° la vie de la gloire, qui fait le bienheureux et qui est en nous par le droit que nous y donne la qualité d'enfant de Dieu, que nous avons reçue à notre baptême.

Or, chrétiens, pour arriver à la possession de cette vie de la gloire, qui n'est en nous ici-bas que par l'espérance, il faut vivre de la vie de la grâce, et retracer celle de Jésus-Christ qui ne reconnaît pour prédestinés à la gloire que ceux qui ont porté son image sur la terre. C'est ce qui ne se peut faire qu'en détruisant la vie des sens, qu'en nous séparant du monde, qu'en renonçant à son propre esprit. Hé! quel peut être le moyen le plus efficace pour détruire en nous l'amour du monde, que la pensée de la mort ! car si nous ne nous occupons que de la pensée de la vie présente, nous perdons les vues de l'éternité. Renonçant à la vie de l'esprit, nous nous abîmons dans celle des sens, et effaçant en nous l'image du nouvel homme, Dieu ne verra plus en nous que celle de l'homme corrompu.

N'est-ce pas là ce que l'Ecriture veut nous apprendre, lorsqu'elle nous rapporte le langage de ceux qui n'avaient nulle vue sur l'éternité. *Ne pensons*, disent-ils, *qu'à boire et à manger, puisque nous mourrons demain.* C'est ce discours déplorable que fait précisément un homme qui rejette la pensée de la mort et qui ne se remplit que de l'idée des choses présentes : il s'aveugle, il se perd de vue, et, ne songeant plus qu'il est destiné à vivre toujours avec Dieu, il ne s'occupe que du soin de vivre un moment avec le monde.

Au contraire, un chrétien qui pense à la mort, qui considère cette défaillance continuelle et successive de son être, qui regarde la vie qui le soutient, par le moyen d'un feu naturel, comme la lumière d'une lampe qui meurt en dépérissant peu à peu, à mesure qu'elle luit, s'apprend à mépriser une vie qu'il voit périr. Il combat les désirs déréglés de la conserver, et en jetant les yeux de la foi sur une autre beaucoup plus heureuse qui lui est promise, il travaille à s'en rendre digne en détruisant la vie des sens, afin que quand la mort viendra pour achever de détruire cette vie mortelle, elle le trouve en état d'aller prendre possession de celle qu'il attendait.

Il faut donc qu'un chrétien ne perde jamais cette pensée, qu'il ait toujours la mort présente, et qu'il fasse sa devise de cette parole de saint Paul : *Quotidie morior.*

3° Mais le moyen, dit-on, d'avoir toujours cette pensée dans l'esprit au milieu des affaires qui nous occupent? Il faudrait tout abandonner, et, s'enfonçant dans la solitude, ne regarder plus que le tombeau. Mes frères, ne nous jetons point dans ces extrémités, n'outrons rien, s'il vous plaît. Je ne saurais nier que ceux qui sont débarrassés de tous les soins du monde, et qui n'emploient plus leur vie qu'à l'usage précis pour lequel Dieu nous l'a donnée, c'est-à-dire, à se rendre dignes de la vie éternelle, comme les solitaires qui sont uniquement occupés de ces soins, ne soient les plus heureux; mais comme tout le monde ne peut pas être dans la même situation, il y a des manières différentes de convenir dans les choses essentielles pour tous les états, et comme le Seigneur, qui dit que nous ne saurions être ses disciples si nous ne portons toujours notre croix en marchant après lui, a pris soin d'attacher des croix à tous les états, afin qu'il pût avoir des disciples dans chaque condition, de même cette pensée de la mort si salutaire pour nous ramener à nous-mêmes, si nécessaire pour nous entretenir dans les vues de notre être pour le temps et pour l'éternité, peut se former partout. Les images de la mort sont exposées partout, et nous ne saurions jeter les yeux en nul endroit qu'elle ne vienne se présenter aussitôt à nous.

Voici donc la manière de conserver cette pensée au milieu de ses occupations; il n'y a qu'un moment que je vous disais que le chrétien est dans cette vie comme un homme dans un vaisseau. Représentez-vous donc que, contraint de relâcher, il descend à terre

pour se délasser des agitations de la mer et respirer un air plus pur ; il se promène le long du rivage, d'où il ne s'éloigne jamais, ou s'il s'en éloigne, il ne pense qu'à se rembarquer ; dans la crainte d'être surpris, il retourne la tête de temps en temps vers le vaisseau, pour voir si on ne met pas à la voile. C'est ainsi, chrétiens, que nous devons agir : notre vie n'est qu'un passage, c'est une navigation ; notre unique affaire c'est d'arriver au port et d'y arriver heureusement. Il y a des emplois qui nous occupent durant cette navigation, et même légitimement : ce serait assurément un mal que de se tenir à ne rien faire ; il y a même de certains délassements nécessaires après un travail fort et laborieux, qu'on ne peut condamner ; mais il faut se souvenir que Dieu est le pilote qui peut nous faire partir quand il lui plaira ; et afin d'éviter la surprise, il faut de temps en temps jeter les yeux du côté du vaisseau, c'est-à-dire qu'au milieu de nos occupations il faut se rappeler la pensée de la mort. La Providence nous facilite cette pratique, en mettant de tous côtés l'image de la mort sous nos yeux. Ces cérémonies lugubres que vous trouvez dans les églises sans les aller chercher, les pompes funèbres qui vous arrêtent dans les rues, les monceaux d'ossements, les sépulcres sur lesquels vous passez, les épitaphes exposées à vos yeux, qui vous apprennent qu'un tel est mort jeune, l'autre dans un âge plus avancé, celui-ci dans les fonctions de la magistrature, cet autre dans l'emploi des armes, ne sont-ce pas autant d'objets que les yeux ne peuvent éviter, et dont l'esprit peut tirer des pensées fort utiles à l'âme? Ainsi, mes frères, parmi les engagements qui nous occupent, au milieu des soins, des affaires, de l'attention que nous donnons aux choses présentes, Dieu nous offre des images capables de nous rappeler dans nous-mêmes, et de nous faire penser à notre condition mortelle. Les portraits de vos ancêtres que vous conservez chèrement, leurs noms que vous portez et dont vous tirez en partie votre gloire, leurs successions dont vous êtes les maîtres, leurs maisons que vous habitez, tout cela ne vous apprend-il pas, si vous voulez l'entendre, que, comme ils vous ont fait place, il faudra que vous la fassiez bientôt à d'autres qui vous suivent. Car enfin la vie de nos pères est passée, la nôtre s'écoule et finira bientôt, ceux qui nous doivent suivre mourront pareillement : de sorte que les vies des hommes se succèdent incessamment les unes aux autres, et se terminant toutes par la mort, elles ressemblent aux vagues de la mer qui se suivent et qui roulent les unes sur les autres par un mouvement perpétuel et réglé, jusqu'à ce qu'elles soient arrivées sur le rivage où elles se brisent ; ce qui fait dire si à propos à saint Augustin que le monde, à proprement parler, ou plutôt la vie présente, n'est que l'entrée des hommes dans un lieu où ils ne doivent pas demeurer, et la sortie de ce lieu d'exil et de misères. Vos propres enfants qui croissent sous vos yeux sont pour vous des images de mort. Le soin de les placer dans des charges dont l'achat vous dépouille d'une partie de vos biens ne vous avertit-il pas que dans peu vous serez dépouillé du reste? Ces contrats de mariage dressés par rapport à la vie sont remplis de cas de mort, et où l'on pense à se quitter lorsqu'on paraît n'être occupé que du soin de s'établir. Chaque emploi ne présente-t-il pas une idée de mort à celui qui le remplit? Un savant attaché sur ses livres ne voit-il pas une image de la mort en parcourant les ouvrages d'un auteur qui n'est plus? Un juge qui condamne un coupable ne doit-il pas se dire à lui-même qu'il faut craindre la sentence d'un plus grand juge à qui il doit répondre de ses jugements, et de qui il sera peut-être condamné demain, et sans appel? En voilà assez, chrétiens, pour vous convaincre que rien n'est plus aisé, comme rien n'est plus utile, que de s'entretenir dans les pensées de la mort ; mais il ne suffit pas de rouler simplement ces pensées dans son esprit, il faut qu'elles servent à régler les mouvements de notre vie ; car c'est là précisément le motif qui oblige l'Eglise de nous les proposer, *Memento, homo*, c'est aussi ce que nous allons vous marquer dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Ce serait en vain, mes frères, qu'un chrétien aurait toujours présente la pensée de la mort, s'il ne s'appliquait pas en même temps à régler tous les mouvements de sa vie sur cette pensée, et je l'estimerais malheureux si, négligeant de songer à la vie future, il avait toujours devant les yeux une idée importune, qui ne servirait qu'à troubler toutes les joies de la vie présente. Il est donc nécessaire que le désir de l'éternité bienheureuse joigne ces deux choses en lui, je veux dire que l'idée de la mort lui soit toujours présente, et qu'il règle tous ses mouvements sur cette idée, afin qu'il vive de telle manière qu'il soit toujours en état d'attendre la mort avec tranquillité, sans rien négliger des affaires justes et raisonnables qui doivent l'occuper durant cette vie. Or, pour arriver à cet état, il faut supposer comme une chose hors de doute que toutes nos entreprises ont trois rapports : le premier, à la mort dans l'ordre naturel ; le second, au jugement qui doit la suivre dans l'ordre de Dieu, et le troisième, à l'éternité. Car, mes très-chers frères, toutes nos entreprises seront terminées par la mort ; elles seront examinées au jugement de Dieu, et elles nous conduiront à une éternité de biens ou de maux, selon qu'elles seront trouvées à ce jugement.

Que doit donc faire un chrétien qui ne veut rien risquer dans la grande affaire de son salut, et qui veut vivre comme un homme qui doit mourir? Il faut qu'il se représente trois choses essentielles au bon règlement de sa vie : 1° qu'il ne peut aller loin, et que toutes ses entreprises seront bientôt renversées par la mort ; 2° qu'il faudra dans peu rendre compte au Seigneur, non-seulement de ses

entreprises, mais même de ses intentions les plus secrètes ; 3° qu'enfin il se prépare par ses actions, par ses entreprises, par sa conduite, une éternité qui sera réglée par la nature de ses œuvres.

Ah! chrétiens, les beaux et les solides principes pour régler sa vie! Il faut que je meure, j'ai un compte à rendre à Dieu, et mon éternité sera telle qu'aura été ma vie! Qu'arrive-t-il en réglant sa vie sur ces principes? 1° que l'idée de la mort modérera tous les desseins de fortune, d'établissement, de grandeur, et retiendra l'homme dans les bornes d'une juste médiocrité et de la modestie chrétienne ; 2° que la crainte des jugements de Dieu lui fera rejeter toutes les voies injustes de réussir dans ce qu'il désire, et arrêtera l'impétuosité de ses passions ; 3° que la vue de l'éternité le fera entrer dans la pratique du bien, et lui donnera de l'amour pour les vertus. Développons un peu ces idées, et apprenons d'abord à regarder nos entreprises par leur durée, et à nous dire à nous-mêmes, dans les projets que nous ferons : Après tout, ceci finira ; et quand même je réussirais dans ce que j'entreprends, ce qui n'est pas certain, cela n'ira pas loin. Remarquez que, dans l'éloge que l'Écriture fait d'un grand roi, elle nous dit qu'il vit la fin des temps ; et c'est, mes frères, ce que je souhaiterais qu'un chrétien vît toujours, car cette pensée de la fin des choses élève l'esprit au-dessus du monde et rend le cœur capable de grandes choses. Je ne voudrais pas cependant qu'un chrétien se bornât à regarder la fin des choses dans cette destruction générale qui doit tout consumer ; car comme nos entreprises, dans le train ordinaire, durent plus que nous, et que nous laissons sur la terre les édifices que nous avons élevés, les biens que nous avons acquis, les familles que nous avons établies, cette vue de la fin des choses par rapport à elles-mêmes ne me paraît pas assez intéressante. Je voudrais donc qu'il regardât souvent la courte durée de ses entreprises par rapport à lui-même ; car comme les choses sont faites pour nous et non pas nous pour elles, nous en sentirons mieux la courte durée, en faisant une solide réflexion sur le peu de temps que nous avons à en jouir.

C'est ici un des plus grands points de la sagesse de l'homme chrétien, de ne se pas laisser surprendre à l'illusion dont le démon se sert pour le tromper, en le flattant de vivre longtemps ; car maintenant il ne dit plus aux hommes, pour les perdre, ce qu'il dit au premier pour l'abuser ; il lui promit qu'il ne mourrait point, et il lui était alors facile de le lui faire croire, puisque, outre qu'il avait été formé pour ne point mourir, et qu'on se laisse convaincre aisément de ce qu'on souhaite, c'est qu'étant le premier homme, il n'avait vu mourir personne. Il est vrai que Dieu l'avait assuré qu'il mourrait s'il violait son commandement ; le serpent cependant l'assurait du contraire ; sa femme, dans qui le discours du serpent avait jeté un doute violent, le sollicitait, et toutes ces apparences fortifièrent la tentation. Il crut donc qu'il ne mourrait point ; telle fut la manière dont le serpent le séduisit ; mais maintenant que nous savons tous, et par une longue expérience, qu'il faut mourir, et qu'on meurt effectivement et en tout temps, et à tout âge, le démon nous dit que, n'ayant pas été de ceux qui ont été emportés dans la jeunesse, et que notre tempérament étant vigoureux, nous serons du nombre de ceux qui ne quittent la vie que quand il est absolument impossible de tenir davantage.

Ainsi il nous montre une longue suite d'années, à peu près comme on nous fait voir les perspectives qui nous découvrent une belle et vaste campagne, sans nous avertir que ce ne sont que des traits trompeurs d'une toile ou d'une muraille qui va nous arrêter à quatre pas. Il nous flatte d'une longue vie, sans nous dire qu'elle peut être terminée dans un moment, et qu'il n'y a rien de si incertain que sa durée. Que doit donc faire un homme sage pour éviter l'illusion dans une affaire aussi importante? Le voici, mes très-chers frères : 1° Il faut qu'il considère d'une part combien on vit dans le train ordinaire, et jusqu'où peuvent aller les plus robustes et les plus forts ; 2° il faut ensuite qu'il examine combien il a vécu ; 3° qu'il regarde combien il peut espérer de vivre encore, même en se flattant ; et qu'enfin il se dise à lui-même : On vit pour l'ordinaire jusqu'à soixante-dix ans, allons jusqu'à quatre-vingts ans ; peu y arrivent, mais on y arrive quelquefois. J'en ai déjà passé cinquante, je ne puis espérer d'en vivre encore autant, mais en me flattant, je peux encore compter sur quarante ; rien cependant n'est plus incertain que cette espérance, il en faut convenir. Est-il temps de songer à s'établir, quand on n'a plus qu'une vingtaine d'années à vivre? un homme qui assiste à un spectacle n'aurait-il pas perdu l'esprit s'il voulait faire bâtir une maison pour le voir plus commodément? Et qu'est-ce que c'est que tout ceci, sinon un spectacle exposé à mes yeux, qui va disparaître dans un moment? *Præterit figura hujus mundi*, la figure de ce monde passe. Ce spectacle va être enlevé dans un instant. Qu'est-ce donc que vingt années? Qu'est-ce que c'est même que mille ans, selon le langage de l'Écriture? *Mille ans sont devant vos yeux, Seigneur, comme le jour d'hier qui est passé*, dit un prophète. Eh bien! quand je serai un peu plus haut, serai-je plus heureux? Quand je serai un peu plus bas, en serai-je beaucoup plus mal? Quand je pourrais parvenir à la plus haute fortune, ce qui est très-incertain, combien tout cela durera-t-il? Que sont devenus tous ceux que j'ai connus, qui semblaient être arrivés au comble des grandeurs du siècle? Tout est passé. La mort est inévitable, l'heure est certaine, le jugement sans appel, l'éternité sans fin. Quelles vues, ô mon Dieu! et on n'y pense pas! Croyez-moi, mes très-chers frères, cette pensée est bien capable d'arrêter un homme, de le faire rentrer dans lui-même, de le retenir dans les bornes de la modéra-

tion chrétienne, et enfin de l'obliger de se dire à lui-même : Je suis bien insensé de courir après du vent et de la fumée, et de poursuivre des biens imaginaires, qui ne font que passer comme des fantômes, et qui nous laissent les mains vides, comme les songes de la nuit. Je ne dis pas, chrétiens, que cette pensée doive vous empêcher de travailler dans la condition où la Providence vous a placés, ni de songer à l'établissement d'une famille dont Dieu vous a chargés; mais avec cette pensée on travaille en chrétiens, avec moins d'attache, d'avidité, d'empressement : on pense à soi, on règle ses affaires sur son salut, on fait attention sur ses entreprises, on examine la nature de ses affaires, par rapport au jugement qui suit la mort, et au compte qu'il en faudra rendre au Seigneur.

C'est la seconde vue que doit avoir un homme chrétien qui veut régler les mouvements de sa vie sur la pensée de la mort : il regarde ses plans, ses entreprises, ses projets, non-seulement du côté de la mort qui doit tout dissiper, mais du côté du jugement qui doit la suivre. Pour bien entrer dans cette seconde vue, il faut établir quelques principes qui appartiennent à la foi : 1° que nous ne sommes sur la terre que pour y opérer notre salut; 2° qu'il faut le faire dans la profession réglée où la Providence nous a attachés; 3° que notre sanctification se fera en remplissant les devoirs de notre profession; 4° que les devoirs sont renfermés dans les règles que Dieu a prescrites dans ses Ecritures pour ceux de cette profession; 5° que le jugement de chaque chrétien ne sera qu'un examen de la conduite de sa vie, par rapport à ces règles, suivi d'une sentence rigoureuse.

Cela étant ainsi, le chrétien qui pense au jugement n'y pense que pour le prévenir, et le prévenir, c'est se juger soi-même, en se renfermant dans les justes règles de son état. Dieu, mes frères, prend plaisir à nous voir prévenir les rigueurs de sa justice, et rien ne lui est plus agréable qu'un homme qui examine sa conduite, qui entre en compte avec lui-même, qui remarque ses péchés, qui les confesse, qui les punit, qui les efface, et qui ôte à cette justice les sujets de ses jugements et de ses vengeances. Rien n'est si agréable à ses yeux qu'un chrétien rempli de l'idée du compte qu'il lui doit rendre de sa vie, et appliqué à en mesurer tous les mouvements, par les règles qu'il lui a prescrites dans ses Ecritures : cette idée n'empêche point un homme de travailler, mais elle fait qu'il travaille plus chrétiennement, plus solidement, plus sûrement. Cette pensée n'est point contraire aux affaires temporelles, quand elles sont bonnes; elle n'est contraire qu'aux mauvaises et à celles qu'on ne fait que par des voies injustes.

Quand un homme est occupé de cette pensée, il prévient l'examen et le jugement qu'il appréhende, par celui qu'il fait lui-même de toutes les choses qu'on lui propose. Il ne donne ni dans toutes les vues, ni dans toutes les impressions que le monde reçoit. Il ne se règle pas sur le jugement des hommes qui nous flattent, ni sur des règles arbitraires qui ne sont établies que sur l'autorité des hommes; mais il se règle sur la parole du Seigneur qui les confondra : il ne regarde pas si une affaire est honnête selon le monde, mais il examine si elle est juste; il se met bien dans l'esprit qu'elle ne le peut être si elle n'est conforme à la loi et à la parole du Seigneur. Ainsi on ne voit point dans la conduite de cet homme d'équivoques, de surprises, de duplicité, de mauvaise foi : tout est franc, tout est ouvert, tout est sincère dans ses manières et dans son procédé. Ah ! chrétiens, que cet état est heureux ! *Je marchais*, dit David, *dans l'innocence de mon cœur au milieu de ma maison.* Quel repos ! Quelle tranquillité ! Quelle paix ! Quelle assurance pour le temps et pour l'éternité dans une pareille conduite ! *Celui qui marche simplement*, dit le Sage, *marche avec assurance.* Une conduite réglée sur ces principes mène à l'éternité bienheureuse, où on n'arrive que par la pratique des bonnes œuvres, et où elle conduit ceux qui sont assez sages et assez heureux pour la suivre. C'est là enfin la dernière vue qu'un chrétien doit prendre pour régler sa vie sur la pensée de la mort; car comme nous devons être jugés sur nos actions, il faut compter que nulle de nos œuvres ne périt, et que telles que nous les faisons à présent, telles nous les trouverons à notre mort. Elles passent présentement de notre esprit, elles s'évanouissent dès qu'elles sont faites, elles s'effacent de notre mémoire; on ne se souvient plus, d'une année à une autre, des pensées et des sentiments qu'on forma hier; mais cependant tout cela demeure fixe : l'Eglise nous en avertit, pour nous faire songer à ce jugement terrible, lorsqu'elle nous voit occupés de l'idée de la mort dans le temps où nous nous assemblons pour rendre les derniers devoirs à nos amis : *Liber scriptus proferetur.* Le livre qui est écrit sera ouvert, nous dit-elle. Non, mes frères, nos œuvres ne périssent point : comme c'est par les bonnes œuvres que Dieu a résolu de mettre le sceau à notre prédestination, et que c'est sur les mauvaises qu'il nous condamnera, toutes ces œuvres doivent être regardées comme une semence que nous jetons en terre durant notre vie, qui est le temps de semer, et elle lèvera au temps de notre mort, qui est celui de la moisson. C'est la pensée de saint Paul, qui dit si précisément aux Galates : *Ne vous y trompez pas, on ne se moque pas de Dieu; l'homme ne recueillera que ce qu'il aura semé.*

C'est donc ici la dernière attention que doit faire un chrétien quand il pense à régler sa vie sur la pensée de la mort. Il regarde ses œuvres par rapport à l'éternité, il les regarde par les vues de la foi, suivant les expressions de l'Ecriture dont nous venons de nous servir, comme la semence qui produira la moisson dont il doit se nourrir durant toute l'éternité.

Un chrétien prend donc soin de faire choix du grain qu'il doit semer par rapport à la moisson qu'il doit faire, et comme le compte

qu'il doit rendre de sa conduite au tribunal du Seigneur, qu'il ne peut éviter, l'oblige à prendre garde de ne rien faire qui mérite sa condamnation, les vues de l'éternité, qui doit être réglée sur la nature de ses œuvres, le rendent attentif à n'en faire que de celles qui peuvent le rendre heureux, et à multiplier les actions qui ont la charité pour principe, l'Evangile pour règle, et la gloire de Dieu pour fin. Semblable, dit saint Chrysostome, à un homme qui, ne demeurant dans un pays qu'en passant pour aller s'établir dans un autre où il doit demeurer toujours, fait marcher devant lui ce qu'il a de plus précieux et transporte ses meilleurs effets dans le lieu de sa résidence, de même le chrétien convaincu que *celui qui sème dans l'esprit recueillera la vie éternelle*, comme parle saint Paul, fait marcher devant lui l'aumône, les jeûnes, la pénitence, la mortification des sens, la retraite, le silence, les retranchements : il met à profit les pertes, les maladies, les contradictions, tous les fâcheux effets de la malignité des hommes, de leur injustice, de leur mauvaise foi, de leur perfidie; il fait entrer l'esprit du christianisme dans toutes les souffrances qui ne sont pas même de son choix, et, par un art excellent que la charité nous enseigne, il change en or pour l'éternité ce qui n'est que de la boue dans le temps.

Heureux celui qui sait ainsi régler sa vie, et qui, entrant dans le sens des paroles dont l'Eglise se sert pour faire l'ouverture de ce temps favorable et de ces jours de salut : Souvenez-vous, ô homme, que vous n'êtes que poussière : *Memento, homo, quia pulvis es*, en sait tirer les conséquences!

Heureux celui qui, prenant soin de s'entretenir dans la pensée de la mort, règle sa vie sur cette pensée, et se met en état d'attendre la fin de ses jours avec tranquillité, de voir approcher la mort sans frayeur, et de la recevoir avec amour, comme un passage à la vie bienheureuse que nous attendons! Ah! mes frères, qu'il est heureux de savoir éviter, dans la surprise de ce moment terrible et imprévu, les troubles et les agitations d'une conscience mal réglée! Mes frères, songez-y, représentez-vous ce qui s'offrira tout d'un coup à vos yeux dans le moment fatal et décisif de votre éternité; car voici ce qui s'offrira alors à vous : 1° l'état où vous vous trouverez dans ce moment vous découvrira les illusions de votre état passé, tout sera fini pour vous; 2° tous les désordres de votre vie se présenteront en foule à votre esprit, pour vous faire sentir plus vivement les justes motifs de votre crainte présente : vous ne découvrirez de tous côtés que des sujets de condamnation; 3° votre sort futur, mais prochain, qui vous fera entrevoir votre malheur pour l'éternité et les supplices qui vous attendent, ne montrera rien que d'affreux. Songez-y donc, mes très-chers frères, travaillez à éviter cette terrible et déplorable surprise, dans laquelle on ne tombe qu'une fois, et d'où on ne se relève jamais. Mourons à nous-mêmes par la pensée de la mort, afin que nous ne mourions pas pour l'éternité. Nous essayerons, en traitant les devoirs du christianisme dans le cours de cette quarantaine, de vous apprendre à vivre comme des enfants de Dieu, élus en Jésus-Christ et destinés par ses mérites à vivre toujours. C'est ce que je vous souhaite.

AUTRE SERMON

POUR LE MERCREDI DES CENDRES.

Sur la cérémonie.

Etat du pécheur en lui-même.

Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris.

O homme, souviens-toi que tu n'es que poudre, et que tu retourneras en poudre (*Office du jour*).

Comme il n'y a aucune cérémonie de l'Eglise qui ne soit établie dans la vue de nous instruire, j'ai cru, mes frères, que nous ne pouvions mieux faire dans ce discours que de nous appliquer à reconnaître ce qu'elle veut nous enseigner par la cérémonie des cendres qu'elle vient de mettre sur la tête de ses enfants.

Nous voyons dans l'Ecriture que l'usage en a souvent été mystérieux : quelquefois elles ont été employées pour marquer la colère de Dieu, comme lorsqu'il commanda à Moïse et à Aaron de prendre plein leurs mains de cendres, et de les jeter en l'air contre Pharaon. Il en est de même de la conduite des peuples de Béthulie sous Judith, et des Juifs sous Mardochée, qui se couvrirent la tête de cendres pour obtenir miséricorde de Dieu. D'autres fois elles ont servi pour apaiser la colère de Dieu, comme nous voyons par le conseil que les prophètes donnèrent aux Juifs en plusieurs endroits de se couvrir de cendres et de recourir à Dieu dans cet état pour le fléchir.

C'est ce qui fait, mes frères, que quand je les regarde aujourd'hui dans les mains des ministres de l'Eglise qui les appliquent sur la tête des chrétiens, il me semble qu'elles signifient encore la même chose, et c'est, selon moi, la raison de l'usage que l'Eglise en fait dans cette cérémonie. Elle les répand sur la tête de ses enfants, comme si elle leur disait : Pécheurs, vous qui n'êtes que cendre, et qui osez combattre la volonté de votre Dieu, souvenez-vous qu'il est prêt à vous réduire en cendre. Mais en même temps qu'elle les menace, elle les console, et, prenant ces paroles dans le sens de la miséricorde de son époux, au nom duquel elle les prononce, elle leur dit encore : Souvenez-vous que, quoique vous soyez moins que de la poussière, vous pouvez néanmoins apaiser la colère de Dieu irrité par vos crimes, si vous avez recours à la pénitence, et que vous vouliez vous couvrir de cendres; car c'est à quoi je vous invite en les répandant sur vos têtes.

Voilà, mes frères, l'esprit de la cérémonie qui nous assemble. Je m'arrête donc à considérer deux choses dans les cendres qu'on nous met sur la tête pour en expliquer le mystère : la première, ce qu'elles sont en elles-mêmes; la seconde, ce qu'elles opèrent par l'usage qu'on en fait.

Si nous les considerons dans ce qu'elles sont, elles ne me paraissent que le reste d'un corps consumé par le feu, et une légère substance qui peut être dissipée par le moindre vent; si nous considérons ce qu'elles opèrent par l'usage qu'on en fait ordinairement, il me paraît qu'elles servent à ôter les plus grandes taches et à purifier les choses souillées; c'est même l'usage auquel l'Ecriture les destine en ordonnant que l'on nettoie les autels avec la cendre.

Quand je m'arrête à ce qu'elles sont, et que je vois l'Eglise les mettre sur la tête du pécheur, je comprends qu'elle ne les y met que pour l'obliger à reconnaître ce qu'il est devenu par son péché : c'est ce que nous expliquerons dans la première partie; quand je m'arrête à ce qu'elles opèrent, je comprends que l'Eglise ne les met sur la tête du pécheur que pour lui apprendre ce qu'il peut devenir par la pénitence : ce sera l'objet de la seconde partie.

Entrons dans l'esprit de l'Eglise, apprenons à connaître ce que nous sommes devenus par le péché et ce que nous pouvons devenir par la pénitence. Adressons-nous au Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave, Maria*

PREMIÈRE PARTIE.

Il n'y a rien, mes frères, qui nous marque mieux l'état du pécheur, et qui soit plus propre à nous en faire comprendre la misère, que les cendres que l'Eglise met aujourd'hui sur la tête de ceux qu'elle considère sous cette qualité : c'est pourquoi Dieu, voulant faire connaître à l'homme ce qu'il était devenu par son péché, se sert de la comparaison de la poussière et de la cendre pour lui donner une juste idée de ce qu'il est devenu : il lui fait un grand détail de toutes les misères qu'il s'est attirées par son péché; et pour lui donner une idée qui les renferme toutes, il se sert de cette expression : *Vous n'êtes que poudre*. Ceux qui ont parlé par son esprit ont suivi ces expressions : Job compare toute la grandeur humaine à la poussière et à la cendre; le prophète-roi, en marquant la différence des justes et des pécheurs, compare les uns aux arbres plantés sur les eaux courantes et qui portent leurs fruits en leur temps, et les autres à la poussière que le vent emporte de dessus la terre. Appliquons-nous, mes frères, à en reconnaître la justesse, et, développant le mystère que l'Eglise nous propose aujourd'hui dans la cérémonie des cendres, faisons voir au pécheur ce qu'il est dans l'état du péché.

Pour le faire d'une manière sensible, permettez-moi de considérer dans les cendres, 1° leur substance; 2° leur figure.

Or, pour expliquer l'idée que j'ai formée, je dis que leur substance ne doit être regardée pour ainsi dire que comme un néant, et que leur figure n'est presque pour ainsi dire que l'effet d'une imagination qui se joue, et même je ne sais si l'on peut véritablement appeler une substance ce qui n'est proprement que les restes d'une substance consumée par le feu; car rien n'approche davantage du néant que la cendre : c'est la dernière chose qui demeure après la destruction du corps d'où elle est tirée, et elle ne peut plus être changée en autre chose qu'en ce qu'elle est; c'est donc l'image la plus sensible et la plus naturelle du néant. En effet, si vous considérez la grandeur et la magnificence d'un bâtiment et la multitude des choses qu'il contenait avant que le feu l'eût détruit, et que vous regardiez les cendres qui demeurent après la consommation, vous serez obligés de convenir qu'il est réduit à rien. Ainsi on peut dire, dans un sens très-véritable, que la cendre n'est rien, ou que, si c'est quelque chose, c'est l'image du néant. Cependant, dans ce monceau de cendres qui n'est rien, et qui n'est éclairé que par la lueur mourante du feu qui va s'éteindre, les hommes trouvent quelquefois différentes figures de choses : ils y voient ce qui n'est pas, et par le feu de leur imagination ils se trompent eux-mêmes et ils prennent plaisir à s'abuser. Or voilà ton image, pécheur, et c'est ton crime qui a mis cette ressemblance entre la cendre et toi. Tu n'es donc qu'un néant dans l'état du péché; mais, ne connaissant pas la misère de ton imagination, tu t'abuses sous de trompeuses apparences, et tu te flattes malheureusement d'un espoir qui te trahira.

Essayons donc aujourd'hui de t'ouvrir les yeux en suivant les intentions de l'Eglise, et, imitant le roi des Ninivites, qui s'assit sur la cendre pour prêcher la pénitence, arrêtons, pour ainsi dire, sur nos têtes celles que les ministres de l'Eglise viennent d'y mettre, pour reconnaître ce que nous sommes et pour apprendre à devenir ce que nous pouvons être.

Je ne sais, mes frères, si vous ne me désapprouvez pas d'avoir comparé le pécheur à la cendre, puisque les justes mêmes n'ont pas cru se déshonorer en s'y comparant : *Je parlerai à mon Seigneur, quoique je ne sois que poudre et que cendre*, disait autrefois Abraham à Dieu. Il est vrai qu'on peut dire qu'il parlait de son corps, qui n'est que poussière et que cendre, dans les justes comme dans les pécheurs, ou que, se regardant par rapport à Dieu, sa justice personnelle ne lui paraissait que de la cendre, en comparaison de la souveraine sainteté.

Mais le pécheur n'est que poussière, de quelque façon qu'il se regarde; c'est un néant partout, et sans parler de ce qui lui est commun avec les justes du côté de son être, je ne m'arrête qu'à ce qu'il se procure lui-même par son péché, n'y ayant point véritablement, dans un sens, d'autre néant que celui-là. C'est ce qu'il sera facile de comprendre, si nous établissons une fois ce principe de la foi, qu'il n'y a point d'autre vie que la vie de la grâce, la vie naturelle n'étant rien, si elle ne sert à celle-ci, et la vie éternelle n'étant autre chose que la vie de la grâce dans sa consommation.

Ce principe étant établi, il n'est pas difficile de faire voir au pécheur qu'il est réduit

dans le néant, et que la cendre qu'on lui met aujourd'hui sur la tête est un symbole admirable de l'état de misère et d'anéantissement où il est réduit par son péché : il n'y a, mes frères, qu'à faire réflexion sur ce qu'il était avant son péché, où il est tombé par son péché, en quel état il est réduit par son péché.

Pour faire comprendre au pécheur ce qu'il était avant son crime, il faudrait lui décrire les grandeurs de la grâce chrétienne et les effets merveilleux de son baptême, et c'est, mes frères, ce qui n'est pas facile à faire, parce qu'à peine le peut-on comprendre, dit saint Augustin. Par cette grâce nous sommes faits participants de la nature divine : c'est sur cela que saint Denis appelle un homme qui a reçu le baptême, déifié, ce qui est exactement vrai, puisque par la grâce de son baptême il est tellement uni à Dieu, et Dieu tellement uni à lui, que Dieu demeure en lui, et il demeure en Dieu. Il se fait dans son âme, par la grâce et par la charité, ce qui s'est fait en quelque sorte dans l'humanité sainte par la vertu de l'union hypostatique; et c'est ce qui fait dire à saint Augustin en tant d'endroits que nous sommes faits saints dans le baptême par la même sainteté qui a rendu saint Jésus-Christ même; nous sommes les membres, et il est notre chef, et l'onction de la tête est répandue sur les parties du corps.

C'est là le mystère que nous enseigne le chrême que l'Eglise applique sur le sommet de la tête des enfants dans le baptême; car de même que Notre-Seigneur est devenu christ et oint à l'instant qu'il a été conçu dans le sein de la Vierge, parce que cette sainte humanité unie au Verbe a reçu l'onction de la grâce et de la divinité même, dont elle fut toute pénétrée dès ce moment et pour toujours, ainsi le chrétien par son baptême est uni au corps de Jésus-Christ, il reçoit l'onction de la grâce qui est sa charité, et avec la charité le Saint-Esprit, et avec le Saint-Esprit toute la divinité qui demeure et qui habite en lui : *Mansionem apud eum faciemus.*

Il est donc rendu participant de la vie de Dieu, et cette grâce, dit saint Thomas, est comme une autre âme surnaturelle ajoutée à son âme : c'est pourquoi Dieu est appelé l'âme de notre âme ; car comme notre corps vit de notre âme, de même c'est de cette âme divine que coulent en nous toutes les habitudes surnaturelles des vertus; et comme toutes les puissances naturelles coulent en nous, pour ainsi dire, de la substance de notre âme, on peut dire du chrétien que quand il agit, c'est Dieu qui agit en lui; quand il prie, c'est Dieu qui prie en lui.

Par là je découvre la grandeur du chrétien; par la grâce de Jésus-Christ il vit de la vie de Dieu, il agit par le principe de la vie de Dieu, et il a droit de se reposer dans la vie de Dieu. Mais que lui arrive-t-il par son péché? Il éteint en lui le principe de la vie de Dieu, il se réduit dans l'impuissance malheureuse d'agir par le principe de vie, et il se dépouille du droit qu'il a à l'héritage éternel. Le grand édifice de sa prédestination élevé sur les mérites du sang d'un Dieu, qui lui donne la qualité de son fils adoptif, tout ce grand édifice est consumé par le feu du péché, et il se trouve réduit dans un néant plus déplorable que n'est celui où paraît à nos yeux un superbe et magnifique palais que le feu a dévoré et dont il ne reste plus que la cendre.

Dans cet état le pécheur n'est plus que cendre : *Memento, homo, quia pulvis es;* car, comme dit saint Grégoire, que signifie la poussière, sinon les pécheurs? et d'où vient qu'il les appelle ainsi, si ce n'est parce que, n'étant point affermis par le poids de la raison et de la foi, le moindre vent des tentations les enlève?

Voilà l'état du pécheur : il devient le jouet de ses passions, et il est continuellement battu par les désirs déréglés de son cœur : tantôt élevé par l'ambition, tantôt abattu par la tristesse, quelquefois violemment agité par la colère, d'autres fois languissant dans l'oisiveté; enfin il est semblable à ces tourbillons de poussière que le vent agite, qui tournent et qui n'avancent point, et qui, après avoir incommodé ceux qu'ils ont enveloppés, sont dissipés par le même vent qui les a élevés, sans qu'il en reste rien.

C'est l'image des impies qui ne marchent point dans les voies droites de la vérité et de la justice, mais qui tournent incessamment autour d'un cercle formé par leurs passions, par l'illusion et par l'erreur, et qui enfin comme la poussière sont enlevés tout d'un coup de dessus la terre et dissipés par le vent : *Tanquam pulvis quem projicit ventus a facie terræ.*

Peut-on abaisser davantage l'homme pécheur? mais peut-on donner une idée trop basse de ce qui n'est rien? Néanmoins, mes frères, cette cendre s'élève contre Dieu; cette poussière gonflée d'orgueil se flatte de pouvoir travailler, quand il lui plaira, à l'ouvrage de son salut; elle se figure des forces et des ressources qu'elle n'a point : ressource dans l'espérance de vivre, fausse et illusoire; ressource dans une certaine tendresse de cœur et de désir de salut, encore plus fausse et plus dangereuse; ressource dans une idée de la miséricorde de Dieu, aussi fausse et aussi téméraire que les deux autres. Le pécheur, trompé par son imagination, croit voir dans toutes ces ressources des fondements d'espérance pour son salut, qui ne sont réellement que dans sa seule imagination : ainsi le pécheur, privé de la vie et réduit par ses habitudes dans l'impuissance morale de faire le bien pour se rétablir, se flatte néanmoins d'une vaine espérance, et s'abuse malheureusement par ce faux espoir.

C'est encore par cette illusion qu'il doit se reconnaître dans la cendre qu'on lui met sur la tête; car, ainsi que nous le disions il n'y a qu'un moment, comme dans un monceau de cendre, qui n'est éclairé que par la lueur mourante d'un feu qui va s'éteindre,

l'imagination qui s'abuse elle-même nous fait voir des figures qui n'y sont point, ainsi, mes frères, ce pécheur qui n'est plus qu'un monceau de cendre animé par un rayon de vie qui va se dissiper, se flatte témérairement dans l'affaire de son salut, et se nourrit d'une espérance qui n'est propre qu'à le séduire. O homme! souviens-toi donc que tu n'es que cendre; ta vie te trompe, ton cœur te séduit, et tu te sers de ton Dieu même pour t'abuser. Car remarquez, mes frères, que le pécheur compte sur le temps pour faire pénitence, sur le changement de son cœur pour la faire sincèrement, et sur la grâce de Jésus-Christ pour opérer ce changement; et voici l'illusion du pécheur qui se flatte d'une espérance sans fondement, et qui voit ce qui n'est point.

Comme il jouit encore de la vie, il espère d'en jouir longtemps; comme il se sent de la force et de la vigueur, il regarde la mort dans un point de vue très-éloigné, et il ne peut croire qu'il est en péril de mourir bientôt : ainsi il remet à faire dans un temps incertain ce qu'il devrait commencer dans le temps dont il jouit : il se promet une longue suite d'années, il se figure une longue vie vers la fin de laquelle il se propose de mettre quelques moments en réserve pour songer à l'affaire de son salut; et il ne pense pas que, tandis qu'il dispose dans son imagination d'un temps qui ne lui appartient point, sa vie, comme parle l'Ecriture, n'est qu'une vapeur qui paraît un peu de temps, et qui disparaît aussi à l'heure qu'il y pense le moins. Ceci est d'expérience; profitez, mes très-chers frères, du malheur d'autrui, réveillez-vous.

Un autre mauvais office que lui rend son imagination abusée, et qui regarde ses inclinations, c'est que son cœur le séduit : il croit y voir ce qui n'y est point, il se rassure sur un certain désir de salut qui n'est qu'un effet de l'amour que tous les hommes ont naturellement pour la félicité, et sur une idée de ne vouloir pas finir sa vie dans les pratiques ni dans les engagements qui l'ont occupé, et de changer sur la fin de ses jours de conduite, de sentiments et d'inclinations : idée qui n'est qu'une tromperie du cœur pour s'abuser lui-même et pour apaiser par là sa conscience ; tout cela séduit le pécheur en lui montrant des ressources et des espérances aussi fragiles, et moins solides encore que celles qu'il établit sur la longueur de la vie.

Car, mes frères, il lui arrive plutôt de vivre que de changer les inclinations de son cœur et les sentiments qui ont réglé toute sa vie. Mon Dieu, ne nous laissons point séduire par le vain espoir de changer quand il nous plaira ! Que cette fausse tendresse sur l'article du salut ne nous trompe point; car elle nous conduira infailliblement à une insensibilité qui nous mettra dans l'impuissance de quitter notre péché et de changer nos inclinations. Les inclinations nous font agir, les actions forment en nous les habitudes, les habitudes nous engagent dans une espèce de nécessité qui nous arrête dans le mal d'une manière à n'en pouvoir plus sortir. Saint Augustin explique admirablement tout ce progrès de l'iniquité : il dit que d'abord les inclinations qui se forment de notre corruption ne sont que comme des vapeurs légères que le moindre rayon de soleil peut dissiper : quand elles passent aux actions, c'est comme de la neige, un rayon un peu plus fort peut la fondre; quand elles sont passées en habitudes, elles deviennent comme de la glace formée par un froid extrême, un rayon plus ardent la surmonte encore, et lorsqu'il a agi quelque temps dessus, nous la voyons fondre à nos yeux : mais quand l'habitude est invétérée, le cœur devient comme du cristal qui ne peut plus se résoudre en eau; il devient endurci, rien ne peut le toucher, et il est moralement impossible qu'il sorte de cet état malheureux. Ne vous fiez donc pas à cette idée de changement, cette espérance est vaine, votre cœur s'endurcira, vous périrez, parce que vous avez voulu vous tenir dans le péril, dit le Sage, et vous ne connaîtrez votre malheur que quand vous ne pourrez plus y remédier.

Je sais que le pécheur se flatte de la miséricorde de son Dieu, et c'est justement pour achever de le séduire qu'il se propose cette dernière idée d'une grâce qui le convertira. Car, mes frères, quoiqu'il soit certain qu'il n'y a nul état dans cette vie où l'on ne puisse espérer et compter sur la miséricorde de Dieu, et où il ne puisse faire ressentir les effets de sa grâce, il est vrai cependant qu'il faut convenir de certains principes indubitables parmi les théologiens : c'est qu'encore qu'il y ait une grâce suffisante et ordinaire pour tous les hommes rachetés du sang de Jésus-Christ, il est pourtant certain qu'il y a des pécheurs à qui les grâces ordinaires ne suffisent pas, il leur faut des grâces extraordinaires pour les convertir : il n'est pas sûr que Dieu leur accorde ces grâces extraordinaires, parce qu'ils se sont rendus indignes de sa miséricorde. L'Ecriture ne nous dit-elle pas que Dieu a des jours de miséricorde auxquels il pardonne au pécheur, mais qu'il a aussi des jours de colère auxquels il ne lui pardonne pas? Ainsi, mes frères, il n'est pas sûr que Dieu nous donne ces grandes grâces absolument nécessaires pour fondre un cœur de cristal et de roche, pour changer des habitudes invétérées et pour opérer le plus grand miracle de sa grâce.

Mais ce qu'il y a de plus sûr, c'est que le moyen le plus certain pour s'en rendre indigne, c'est de mépriser toutes les grâces ordinaires qu'il nous fait dans la vue de celle dont nous nous flattons; car il n'y a rien de si contraire au bon sens que de se flatter que ce Dieu que nous outrageons tous les jours de propos délibéré fera pour nous, quand nous ne pourrons plus l'outrager, tout ce qu'il peut faire de plus considérable. Reconnaissons donc, mes frères, que toutes ces idées d'espérances sont vaines, qu'elles sont semblables à ces figures que

l'imagination se représente dans un monceau de cendres qu'un peu de vent dissipe en un instant; et après avoir regardé ces cendres qu'on nous met sur la tête dans ce qu'elles sont en elles-mêmes, et nous y être reconnus, regardons-nous dans ce qu'elles opèrent par l'usage qu'on en fait, et apprenons ce que nous pouvons devenir par la pénitence : c'est le sujet de mon second point.

SECONDE PARTIE.

Quoiqu'il soit vrai, mes très-chers frères, qu'on ne puisse trop parler de la vertu et de la force de la pénitence, soit à cause qu'on publie la miséricorde de Dieu en le faisant, parce qu'il en est l'auteur, et que c'est lui qui nous la donne, soit à cause qu'on console l'homme pécheur par cette voie, Dieu la lui ayant donnée, dit saint Augustin, de peur que le désespoir n'accroisse et ne multiplie ses péchés, je crois néanmoins qu'il est plus utile de vous animer à l'entreprendre, que de vous en décrire la force et la vertu ; car que pourrais-je vous dire sur cette matière que la foi chrétienne ne vous ait déjà appris? Mais quelle confusion pour vous si, en étant instruits, vous négligez de recourir à ce remède !

La pénitence rétablit en nous l'innocence que le péché nous a ôtée; vous l'avez perdue et vous ne songez pas à la recouvrer : la pénitence efface les péchés, et nous délivre des dettes que nous avons contractées ; vous en êtes chargés, et vous ne songez pas à les payer. La pénitence, par une légère satisfaction, suspend l'arrêt de mort qui nous menace ; par des larmes et par des soupirs elle apaise la colère d'un Dieu, et par des peines qui ne peuvent durer tout au plus qu'autant que notre vie, elle nous en épargne de cruelles qui ne doivent finir jamais.

Enfin, mes frères, la pénitence nous purifie, elle nous rétablit dans notre état, elle nous fait renaître, dit saint Ambroise, par une renaissance qu'on doit appeler une résurrection, et elle place au rang des vierges celui qui s'était souillé parmi les adultères. Voilà quelle est la vertu de la pénitence, qui n'en a point d'autre que celle du sang de Jésus-Christ. Elle nous est figurée par les cendres que l'Eglise nous met sur la tête, pour nous apprendre que comme les cendres purifient les choses souillées et leur rendent leur première beauté, ainsi la pénitence nous rétablit dans l'état d'où nous sommes déchus : elle nous rend la vie, elle nous met en état d'agir par principe de vie et elle nous redonne non-seulement le droit à la gloire, mais elle nous en ouvre le chemin et nous y conduit. *Quand vos péchés*, dit le Seigneur, *seraient comme l'écarlate, ils deviendront blancs comme la neige.*

Vous n'ignorez pas toutes ces choses, mes chers frères, et c'est ce qui fait que je ne m'étends pas davantage; mais comme on ne les sait qu'à sa condamnation lorsqu'on n'agit pas selon la connaissance qu'on en a, je veux vous convaincre d'embrasser cette pénitence dont vous connaissez la vertu, et dont vous ne devez pas ignorer la nécessité. Il y faut exhorter les pécheurs en tout temps ; mais on ne peut le faire plus à propos qu'en celui-ci, que saint Augustin appelle des jours saints et précieux. En effet, Dieu a des jours de miséricorde et des jours de colère, et nous commençons aujourd'hui ces jours heureux où tout contribue à nous assurer des effets de sa miséricorde. Profitons de l'occasion qu'il nous présente. Toute l'Eglise gémit dans ce saint temps, elle est dans les larmes et dans la pénitence, elle redouble ses prières, elle demande miséricorde pour ses enfants, et Jésus-Christ, qui est son chef, va se mettre à sa tête pour la conduire dans le désert prier et jeûner avec elle. Voilà, mes frères, le temps de la miséricorde: Dieu pourrait-il refuser quelque chose à des suppliants pénétrés de son amour? y a-t-il quelque maladie, quelque invétérée qu'elle puisse être, que la vertu de la pénitence ne guérisse ?

Ne laissons donc pas échapper ce temps précieux et favorable, mes très-chers frères, ne passons pas ce carême, comme nous en avons passé tant d'autres, sans profiter de la miséricorde que Dieu nous offre; joignons-nous à l'Eglise pour prier, et prions avec elle pour obtenir grâce; jeûnons avec elle, et tâchons de profiter de tous les moyens qu'elle nous donne pour nous réconcilier avec Dieu. De mon côté, je n'oublierai rien (autant que Dieu m'en rendra capable) pour vous y conduire, pour vous marquer les règles de vos engagements et les obligations de vos états, pour vous enseigner la manière de faire pénitence et de vous sanctifier dans vos conditions. Priez pour moi, mes frères, et demandez à Dieu qu'il mette dans ma bouche les paroles de votre salut. La seule chose que je me propose, si Dieu m'en rend capable, c'est de vous instruire sans vous troubler, de vous corriger sans vous désespérer, et de vous régler sans vous flatter: c'est là où se terminent toutes mes vues. Que Dieu bénisse mes travaux, afin qu'ils puissent vous servir à mériter le ciel. Je vous le souhaite, etc. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JEUDI D'APRÈS LES CENDRES.

Des devoirs envers les domestiques.

Domine, puer meus jacet in domo paralyticus, et male torquetur.

Seigneur, j'ai chez moi un serviteur malade d'une paralysie qui le tourmente fort (*Matth.*, VIII, 6).

Après les louanges que le Sauveur du monde donne au centenier de notre évangile, je ne craindrai pas de le proposer pour modèle aux chrétiens, et ils ne doivent point avoir de honte d'apprendre d'un infidèle de qui Jésus-Christ a loué hautement la piété, quelle doit être la conduite d'un maître chrétien à l'égard de ses domestiques. Les obligations qui le lient à ceux qui le servent sont très-grandes, et j'ajoute très-relevées dans l'ordre de Dieu; mais la négligence qu'on apporte à remplir les engagements dans lesquels on

entre par ces obligations est si déplorable, que j'ai cru qu'il serait très-utile de vous parler aujourd'hui de cette matière.

Chacun se trouve bien d'être maître, ceux qui ne le sont pas font tout ce qu'ils peuvent pour le devenir, ceux qui le sont se glorifient de l'être; mais peu s'appliquent à connaître les obligations de cet état, et moins encore pensent solidement à s'en acquitter. Cependant l'ignorance de ces obligations importantes n'excuse pas ceux qui les ont contractées; ils doivent s'instruire de leurs devoirs, et la négligence à les remplir dans ceux qui les connaissent est suffisante pour les perdre éternellement.

Essayons donc de traiter aujourd'hui cette matière de telle sorte qu'en instruisant les uns dans ces devoirs, nous proposions aux autres l'exemple de ce centenier de l'Evangile de qui le Sauveur du monde a admiré la foi et qui produit aux maîtres chrétiens un modèle si excellent de la justice et de la charité qu'ils doivent à leurs domestiques; nous apprendrons à ceux-ci en passant leurs devoirs envers leurs maîtres : ainsi je réduirai toute cette matière à deux propositions.

1° Un maître chrétien est lié à son domestique par des obligations très-pressantes, mais qu'on ne veut point reconnaître: premier point; 2° en conséquence de ces obligations, un maître chrétien entre dans des engagements à l'égard de son domestique qu'on ne songe point à remplir : second point. En deux mots, ce que c'est qu'un maître chrétien dans l'ordre de Dieu : première partie; ce qu'il doit à son domestique, s'il veut ne pas violer cet ordre sur lequel il sera jugé : seconde partie. Demandons l'assistance du ciel. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pour prendre une idée précise de l'état d'un maître chrétien dans l'ordre de Dieu, et entrer naturellement dans celle des obligations qui le lient à son domestique, il est nécessaire d'établir, 1° que Dieu est également le maître, le souverain et le père de ceux qui leur sont soumis : cette proposition appartient à la foi; elle est de l'apôtre saint Paul, qui l'a établie dans son Epître aux Ephésiens, comme un fondement solide des devoirs des maîtres à l'égard de leurs domestiques. Vous avez, leur dit-il, les uns et les autres un maître commun dans le ciel, qui n'aura point d'égard à la condition des personnes; nous tirerons dans un moment la conséquence de ce principe: première vérité.

2° L'inégalité des conditions qui fait les souverains et les sujets, les maîtres et les serviteurs, les riches et les pauvres, n'est point un effet du hasard ni de la fortune : tout cela est réglé dans l'ordre de la Providence. Voici comme parle le Saint-Esprit par la bouche du Sage : *Le riche et le pauvre se sont rencontrés, et le Seigneur est le créateur de l'un et de l'autre;* c'est Dieu lui-même qui vous a placé dans cette condition, vous y êtes par son ordre : seconde vérité.

3° Dans chacune de ces conditions établies par la Providence, il y a des devoirs essentiels qui en font la perfection quand on les accomplit, et le désordre quand on les néglige; et c'est à l'accomplissement de ces devoirs que l'apôtre saint Paul exhorte les chrétiens de Thessalonique : *Nous vous exhortons*, dit-il, *de vous appliquer chacun à ce que vous avez à faire*, et qu'il répète très-fortement dans le dernier chapitre de la seconde lettre aux Corinthiens; et même jusque-là qu'il exhorte les fidèles de cette Eglise d'éviter la conversation de ceux qui ne travaillent pas, et de se séparer de ceux qui ne s'appliquent pas à remplir les devoirs de leur état. C'est à quoi on ne pense guère dans le monde, cependant c'est en cela que consiste la vraie piété; connaître ses devoirs et les remplir : troisième vérité.

Ces principes étant établis, nous allons reconnaître les obligations qui lient les maîtres chrétiens à leurs domestiques, en réfléchissant sur les desseins que Dieu s'est proposés dans cette diversité de conditions qu'il a établies dans le monde comme maître et souverain; sur les besoins mutuels où les hommes se trouvent suivant l'ordre de ses desseins; enfin sur les devoirs dont chaque condition est chargée selon cet ordre de Dieu, pour subvenir à ces besoins mutuels. Je ne prétends pas regarder ici les desseins de Dieu dans cet ordre purement naturel qui ne nous montre que la beauté de l'univers dans la variété des conditions qui le composent, ou sa magnificence dans les utilités du commerce qui l'enrichissent; mais je les regarde dans cet ordre naturel formé par son amour, et dans les vues de sa miséricorde qui a réglé toutes choses pour sa gloire et pour le salut de ses enfants.

Or, mes frères, il me semble que les desseins que Dieu a eus en formant le monde dans cette variété d'états et de conditions, qui met les uns dans l'élévation et les autres dans l'abaissement, a été que les hommes apprissent à le connaître, quoiqu'il affectât de se cacher à eux pour exercer leur foi et pour la couronner; et qu'aussi il a voulu unir les hommes les uns aux autres par les liens d'un amour devenu comme nécessaire par cette subordination qui les rend dépendants les uns des autres. Tertullien nous explique ce premier dessein de Dieu par des paroles qui semblent renfermer un paradoxe. Il se fait connaître, dit-il, quoiqu'on ne le voie pas, et il se rend invisible, quoiqu'on le voie. En effet, quiconque regardera l'ordre de l'univers dans les différentes espèces de créatures, qui sont toutes les ouvrages de Dieu, dans leurs mouvements et dans leur durée, reconnaîtra non-seulement l'existence, mais la puissance, la grandeur et la majesté de Dieu qui les a faites, qui les soutient, et qui se montre suffisamment en elles et par elles.

N'est-ce pas ce que saint Paul a voulu apprendre aux Romains, lorsqu'il dit que depuis la création du monde, les perfections invisibles de Dieu, sa puissance éternelle et sa divinité deviennent visibles par la connaissance que les créatures nous en don-

nent? Et il tire de cet argument une preuve de l'existence de Dieu suffisante pour rendre inexcusables à son jugement ceux qui ne s'y rendent pas. C'est ce qui a fait appeler si à propos l'univers et toutes les créatures qu'il renferme, l'évangile des philosophes et des païens, par lequel Dieu leur est annoncé. Mais quiconque considérera, non pas les créatures insensibles, mais l'homme pour qui elles ont été faites, l'homme qui est le chef-d'œuvre de ce divin ouvrier, l'homme qui est son enfant, de qui il se dit en mille endroits le tendre Père, l'homme pour lequel il a donné la vie de son Fils, et qui verra un homme au-dessus d'un autre homme qui n'est pas plus que lui, considérant cet homme placé dans un état si différent de celui d'un autre, dans une condition si opposée, l'un souverain et l'autre son esclave, l'un dans l'élévation, et l'autre dans l'abaissement, l'un possédant tout, et l'autre n'ayant rien : ah ! il reconnaîtra que Dieu étant également père de celui qui est misérable et de celui qui est heureux, également maître des biens et des conditions qui les distinguent et qui mettent en eux une différence si sensible, n'a pas fait l'un pour le sacrifier à l'autre, puisque c'est lui qui a créé les uns et les autres. Il reconnaîtra qu'il y a ici quelque mystère, et qu'il veut se rendre visible et invisible tout ensemble dans l'un et dans l'autre. En effet, mes frères, il se rend visible au malheureux dans la personne qui est au-dessus de lui, parce qu'il la charge du soin de le soulager. Cependant il demeure invisible, parce que tout se fait par des voies très-sensibles et par des moyens tout humains ; il se rend visible en quelque sorte à celui qui est heureux et dans l'élévation, par la loi qu'il lui impose de soulager les misérables, et il se cache aussi en quelque façon sous ces avantages humains qu'il tire de l'accomplissement de cette loi, par les services que lui rend celui qu'il soulage : ainsi il se montre à ceux qui regardent sa conduite avec une certaine attention, et il se cache aux superbes qui ne veulent pas voir les principes que nous avons établis, et qui ne jugent des choses que par des vues basses que leur suggèrent leur orgueil et leurs passions.

Ajoutons à cela qu'il veut encore par ce moyen rendre l'amour comme nécessaire entre les hommes en les mettant dans une dépendance mutuelle les uns des autres, et les lier d'abord dans la société humaine pour les préparer à une alliance que la charité doit rendre toute sainte. C'est pour cela que je vous ai dit qu'il fallait faire deux réflexions sur les besoins dans lesquels les hommes tombaient selon l'ordre des desseins de Dieu ; car, mes frères, retenez bien cette vérité, s'il vous plaît : il n'y a que Dieu seul qui n'ait aucun besoin de ceux qui le servent, et qui soit un Seigneur absolument indépendant de ses sujets et de ses serviteurs. Tous les hommes, de quelque condition qu'ils puissent être, sont dépendants les uns des autres. Ecoutez parler saint Augustin sur le psaume LXIX. Mes frères, dit ce saint docteur, vous n'êtes pas absolument ni pleinement les maîtres de vos serviteurs. D'où vient cela ? c'est que vous êtes tous deux créatures de Dieu, et que devant ses yeux vous êtes dans une parfaite égalité. Souvenez-vous de nos principes, vous êtes différents dans l'ordre présent ; vous faites chacun un personnage dans l'économie de ses desseins, vous représentez un maître et vous l'êtes en effet ; mais vous ne l'êtes pas pleinement ni indépendamment. Votre domestique représente un serviteur et un sujet, mais quand l'ordre présent sera accompli, vous vous trouverez égaux, et le plus grand du monde est-il sorti de cette vie, il ne sera pas autre que le plus misérable de tous les hommes. Ainsi donc dès à présent il n'est pas plus devant Dieu qu'il sera alors ; vous êtes égaux aux yeux de Dieu, et aucun de vous n'est ni véritablement maître ni véritablement serviteur. De plus, avec toute cette différence que Dieu a mise entre vous et votre domestique dans l'ordre présent, vous êtes néanmoins dans une dépendance mutuelle si véritable et si réelle, que si votre domestique a besoin de vous pour sa nourriture et pour sa vie, vous avez besoin de lui pour une infinité de choses où son secours vous est nécessaire. Par là nous pouvons dire avec toute assurance et dans le vrai, que les plus grands seigneurs et les plus puissants monarques sont plus dépendants que les autres, parce que, formant de plus grandes entreprises, ils ont besoin de plus de secours. Ils dépendent pour la guerre des soldats et des capitaines qui les défendent et qui les font triompher de leurs ennemis. Ils dépendent pour le commerce des négociants qui enrichissent leurs sujets, et par leurs sujets leurs personnes. Ils dependent pour la police qui règle leurs royaumes, et qui en fait des Etats heureux, des magistrats et des officiers qui tiennent la main à l'observation des lois qu'ils y ont établies ; ce qui en passant vous doit donner une faible idée des grandeurs du monde, puisqu'elles ne sont, à proprement parler, qu'une extension de dépendance, et une servitude réelle que les hommes ont relevée par quelque sorte d'honneur et de prérogatives qu'ils y ont attachés. Mais prenons des exemples plus communs : le grand éclat de ces conditions éminentes nous empêche d'en voir la dépendance, ceux mêmes qui les possèdent n'en connaissent pas la servitude, parce qu'elle est adoucie par tant d'agréments pour l'amour-propre, qu'à peine peut-elle s'y faire sentir un moment. Nous la considérons mieux dans une condition médiocre, où nous expérimentons tous les jours que si nos domestiques ont besoin de nous, nous avons besoin d'eux, et que s'ils ne peuvent se passer de nous pour vivre, nous ne pouvons pas non plus nous passer d'eux pour vivre commodément et dans la bienséance de notre état : nul n'est donc, absolument parlant, serviteur.

Or, mes frères, il était nécessaire que cela fût ainsi : selon l'ordre des desseins de Dieu.

il fallait que les hommes sentissent des besoins mutuels, afin que chacun glorifiât Dieu dans son état; que celui qui est heureux reconnût la faiblesse de son bonheur par les besoins qu'il y ressent et par les dépendances qu'il lui laisse. Il fallait qu'il y eût des besoins mutuels, afin que la providence de Dieu parût, elle qui met abondamment dans la main des uns ce qui manque à la nécessité des autres. Il fallait qu'il y eût des besoins mutuels, afin que la nécessité réciproque liât les hommes d'affection; que le serviteur regardât son maître comme son père, que le maître regardât son serviteur comme son enfant. Il fallait enfin qu'il y eût des besoins mutuels, pour que la foi du domestique fût éprouvée, et qu'il apprît à connaître et à servir Dieu dans la personne de celui qui est chargé de prendre soin de sa subsistance et de sa vie.

Nous le dirons bientôt, il faut que le maître se regarde comme dépositaire des biens de Dieu, et comme le véritable ministre de ses desseins. C'est, mes frères, ce que j'appelle le devoir essentiel du maître chrétien, d'où il faut prendre l'idée précise de cet état, et par où nous achèverons de prouver que les maîtres sont liés à leurs domestiques par des obligations indispensables. Toutes les vérités que nous venons d'exposer me font comprendre qu'un maître chrétien est proprement l'homme de Dieu choisi par sa providence pour exécuter les desseins qu'il a formés sur tous ceux qui sont sous sa dépendance et qui composent la famille dont il est le chef. C'est l'idée exacte que nous devons en avoir; la condition d'un maître chrétien, c'est un pur ministère qu'il tient de la main de Dieu; son autorité et sa puissance sont une participation de l'autorité souveraine de celui qui est seul maître par sa nature.

Ces choses, mes frères, ne sont pas des imaginations de l'homme, ce sont des vérités divines; et quoique la concupiscence, l'orgueil et l'amour-propre aient répandu sur notre esprit des nuages qui nous empêchent de les voir clairement, elles n'en sont pas moins réelles: voici comme l'Ecriture et les Pères ont parlé sur cette matière.

Vous, maîtres, dit saint Paul, *témoignez de l'affection à vos serviteurs, sachant que vous avez les uns et les autres un Maître commun dans le ciel;* vous n'avez donc, vous, maîtres, qu'une autorité soumise, qu'un pur ministère. Voilà comme parle l'Ecriture; et voici comme saint Augustin s'exprime: *Dans la maison d'un juste qui vit par la foi et qui se regarde ici-bas comme un étranger, celui qui commande ne commande pas par une passion de dominer, mais par un dessein de servir. Ce n'est pas par un sentiment d'orgueil pour s'élever au-dessus des autres, mais par un sentiment de bienveillance et dans la vue d'aider ceux qui lui sont soumis et de leur faire du bien.* Ce saint docteur n'a donc regardé un maître chrétien que comme l'homme de Dieu, chargé de sa part d'un ministère qui le lie à ceux qui dépendent de lui. C'est donc une vérité certaine et solidement établie; de là, mes frères, quelles conséquences en faut-il tirer? Les voici: 1° C'est que, comme vous tenez toute cette puissance et cette autorité de Dieu, vous ne la pouvez posséder légitimement qu'aux conditions que Dieu vous l'a donnée; vous ne pouvez en user que pour les fins que Dieu lui-même vous a prescrites: cela est constant. Ainsi, lorsque vous regardez extérieurement le rang où Dieu vous a mis, et que vous faites rendre ce qui est dû à ce rang, vous devez, par une vue intérieure, solide et véritable, reconnaître que vous n'avez rien naturellement au-dessus de vos domestiques, que le droit, non pas principalement de vous faire obéir, mais de faire obéir à Dieu, et être en état de répondre que c'est pour Dieu que vous commandez, et que vous avez en vue dans vos commandements la gloire de Dieu et le bien de ceux qui vous sont soumis. 2° Vous devez penser que c'est sur vous que Dieu se repose pour tous les besoins de vos domestiques, et que c'est entre vos mains qu'il a mis tous les moyens nécessaires pour les soulager; car, encore une fois, qu'êtes-vous comme maîtres et comme puissants? vous êtes les ministres des libéralités du grand maître et de l'unique souverain. Les biens qu'il donne se réduisent à deux espèces différentes, ceux du temps et ceux de l'éternité, les passagers et les éternels, ceux qui sont communs aux bons et aux méchants, et ceux qui ne sont destinés que pour les justes. Il donne les uns immédiatement par lui-même, et il met les autres entre les mains de ses ministres pour les distribuer en son nom, par ses ordres et suivant les règles qu'il a prescrites. Ce domestique qui manque des choses nécessaires à sa subsistance vous est envoyé par sa providence afin de les obtenir de vous; c'est par ces besoins qu'il vous est assujetti, il ne vous regarderait pas s'il n'en était pressé; il espère par ses services obtenir de vous ce qui lui manque, il attend de Dieu la sanctification de son âme et le repos éternel; et il attend de vous ce qui le peut retirer de sa misère et lui rendre la vie supportable, et c'est sur vous que Dieu se repose pour ces secours. 3° Enfin vous devez donc examiner avec beaucoup d'attention jusqu'où peut aller le bien que vous devez faire; car vous êtes obligés de faire celui que vous pouvez: si vous pouvez beaucoup, vos obligations croissent selon la mesure de votre pouvoir; si vous pouvez peu, Dieu ne demande que peu de vous; mais si vous ne faites rien, vous combattez les desseins de Dieu, vous abusez du ministère qu'il vous a confié, vous vous servez du pouvoir et du bien qu'il vous a confiés contre lui-même, et vous méritez qu'il vous traite comme un roi traiterait un sujet qui voudrait se rendre maître d'une place qu'il lui aurait confiée pour y conserver son autorité. Ces principes posés, et qu'on ne peut révoquer en doute, où en sont ceux qui, regardant leurs biens, leur fortune et leur autorité comme des apanages de leur naissance ou le fruit d'un travail qu'on ne

peut condamner, croient se pouvoir rendre le centre de tous ces avantages, et s'imaginent que, tout étant pour eux, tout doit leur être sacrifié ; qui regardent un domestique comme un esclave, un chrétien comme une bête, un enfant de Dieu comme un animal de service ; qui forcent à devenir criminel celui que Dieu leur envoie pour qu'ils l'empêchent d'être malheureux, et qui, après avoir épuisé les forces du corps de ce domestique, l'exposent à mourir sans avoir connu ni Dieu ni la religion, et sans savoir où prendre de quoi soulager les incommodités d'une vieillesse que les travaux du service ont avancée, et que la pauvreté rend insupportable. Ah ! Seigneur, quels dispensateurs de vos biens ! Quels ministres de vos libéralités ! Quels agents de votre providence, et que le nombre est petit de ceux qui savent ce que c'est que d'être maître, et maître chrétien, c'est-à-dire selon l'ordre de Dieu !

J'ai pris soin de vous tracer une légère idée des obligations qui lient un maître chrétien à son domestique. Il faut vous tracer l'engagement où il est à l'égard de ce domestique, en conséquence de ses obligations : vous savez ce que c'est qu'un maître chrétien dans l'ordre de Dieu, apprenez maintenant ce qu'il doit à ce domestique, s'il ne veut pas violer cet ordre sur lequel il sera jugé : c'est mon second point.

SECONDE PARTIE.

L'auteur de l'Ecclésiastique nous a marqué tous les engagements où sont les maîtres chrétiens à l'égard de leurs domestiques dans ces trois paroles : *panis, disciplina, opus*. Le pain, la correction et le travail sont dus à l'esclave ; la condition d'esclave ne se trouve plus dans le christianisme ; ceux qui nous servent sont des hommes libres, rachetés par le sang adorable de Jésus-Christ et ayant droit à la même gloire que nous ; voici donc le sens qu'il faut donner à ces paroles, et la nature de vos devoirs : *panis ;* vous devez à votre domestique la subsistance, premier devoir ; vous lui devez une éducation qui réponde à sa religion ; *disciplina*, second devoir : vous lui devez un emploi et des occupations par lesquelles il s'acquitte de son devoir; *opus*, troisième et dernier devoir : ce sont là, maîtres chrétiens, vos obligations et des engagements indispensables dans l'ordre de votre salut : il dépend en partie du soin que vous aurez pris de vous en acquitter, et afin que vous n'en doutiez pas, ces devoirs sont fondés sur les obligations essentielles de votre état de maîtres dans l'ordre de Dieu ; car, suivant cet ordre fixe et invariable, et que rien ne saurait changer, voici, encore une fois, l'idée de vos obligations, et ce que vous êtes à l'égard de vos domestiques, selon l'ordre établi par celui qui est également votre maître et le leur.

1° Vous êtes les dispensateurs des fonds que Dieu a destinés pour leur subsistance, c'est le fondement de votre premier devoir à leur égard ; *panis*, un entretien qui convienne à leur état de serviteur. 2° Vous êtes les dépositaires des secours que Dieu leur a préparés pour leur sanctification. C'est le fondement de votre deuxième devoir à leur égard : *disciplina*, une éducation qui réponde à leur religion de chrétien. 3° Vous êtes les modérateurs des travaux où leur condition les engage ; *opus*, c'est le fondement de votre troisième devoir à leur égard ; des emplois et des occupations pour remplir leur état de serviteurs et de domestiques.

Ces principes établis, entrons maintenant dans le détail de ces devoirs ; considérons-en l'étendue et apprenons à les remplir. Or il y a plusieurs obligations renfermées dans l'étendue du premier devoir, suivant les sens différents que les saints Pères et les interprètes de l'Ecriture ont donnés au terme de pain. D'abord vous devez à vos domestiques la nourriture et l'entretien, ceci est fondé sur ces paroles du XXV[e] chapitre du Deutéronome : *Vous ne lierez point la bouche du bœuf qui foule vos grains dans l'aire ;* ce qui veut dire que celui qui travaille mérite qu'on le nourrisse ; et saint Paul nous dit dans la première aux Corinthiens, chapitre IX : *Croyez-vous que Dieu se mette en peine de ce qui regarde les bœufs ?* N'est-ce pas plutôt pour nous-mêmes qu'il a fait cette ordonnance ? Il est vrai que saint Paul parle du travail des ministres de l'Evangile qui leur donne droit sur les biens de ceux pour le salut desquels ils sont occupés ; mais on peut aussi très-naturellement appliquer ce passage au droit que vos serviteurs, qui travaillent pour vous, ont sur des biens dont vous n'êtes que les dépositaires et les dispensateurs, et sur lesquels Dieu vous a chargés de leur fournir la nourriture et l'entretien.

Cette nourriture et cet entretien doivent convenir à leur état de serviteur, c'est ce que signifie cette expression *panis* dont le Saint-Esprit s'est servi. Car comme le bœuf qui foule la gerbe ne prend que le nécessaire sans délicatesse, et se contente du grain qu'il trouve sous ses pieds, on ne doit que le nécessaire à des domestiques, et ils ne peuvent exiger davantage. Qu'ils se ressouviennent de leur état, qui est un état d'humilité qu'ils doivent aimer, et dans lequel ils doivent apprendre à glorifier Dieu, comme nous le dirons dans tout le reste de ce discours, où nous unirons les devoirs des domestiques à ceux des maîtres, y ayant une relation naturelle entre les uns et les autres. Il faut donc leur donner le nécessaire modestement, mais honnêtement, de peur que, les traitant avec avarice et avec dureté, ils ne tombent dans le libertinage. La charité vous doit faire prévenir ces désordres, vous y trouverez même votre intérêt ; mais la justice vous oblige de fournir à leurs besoins.

De plus, comme ce terme de pain, *panis*, se doit entendre des gages qu'ils acquièrent par leur travail et de la récompense qu'ils méritent par leur fidélité dans leur service, il faut voir de quelle manière l'Ecriture sainte s'explique sur cette matière. *Celui*, dit l'auteur de l'Ecclésiastique, *qui arrache à un homme le pain qu'il a gagné par son travail, est comme celui qui assassine son prochain.*

Sachez, dit saint Jacques, *que le salaire que vous faites perdre à vos domestiques crie contre vous, et que leurs cris montent jusqu'aux oreilles du Dieu des armées.* C'est donc une chose horrible que de retenir le salaire des domestiques ; cependant combien y a-t-il de maisons où on ne les paye point, d'où ils ne peuvent sortir pour se retirer, et se faire un petit établissement avec les fruits de quinze ou vingt années de service ! Combien d'autres cherchent querelle à leurs domestiques en les mettant dehors pour les frustrer de leurs gages ! On les rend responsables de ce qui souvent n'est pas sur leur compte, ou dont ils n'étaient point chargés, ou qu'on n'est point certain qu'il se soit perdu par leur faute. N'est-ce pas là une injustice criante ? Car quelle juste raison pourriez-vous alléguer de retenir une dette certaine pour un dommage incertain ? les soupçons et les défiances peuvent-ils être un juste titre pour les priver de ce que vous leur avez promis lorsqu'ils se sont engagés à votre service, et de ce qu'ils ont acquis en vous servant ?

Rendez-leur donc justice, vous contre qui ils n'osent ni ne peuvent la demander. Craignez celui qui les vengera, devant qui vous allez être égaux dans un moment, et qui vous châtiera éternellement comme d'injustes dispensateurs d'un fonds commun, dont vous vous êtes rendus propriétaires contre ses intentions, au préjudice de ceux qui étaient ses enfants comme vous.

Croyez-moi, mes frères, payez les gages de vos domestiques tous les ans, à moins qu'ils ne vous prient de les leur conserver. Ne les laissez point accumuler ; on se réduit quelquefois dans une espèce d'impuissance, pour n'avoir pas gardé d'ordre dans ses affaires ; et cette raison là, bien loin de vous justifier devant Dieu, vous rend encore plus criminels. Payez-les tous les ans, et quand ils vous servent avec fidélité et avec amour, ajoutez-y quelques petites récompenses ; retranchez-la s'ils se relâchent, vous les animerez par là à faire leur devoir. Qu'importe par où l'amour de la vertu entre dans le cœur, pourvu qu'il y soit ?

Par ce mot *panis* les Pères ont entendu l'assistance qu'on doit aux domestiques dans leurs maladies. Oui, mes frères, vous êtes obligés de les assister : la raison de cette obligation est qu'ils sont à vous et qu'ils vous appartiennent ; et si vous avez soin de vos chevaux et de vos chiens malades parce qu'ils sont à vous, si vous les nourrissez, si vous cherchez des remèdes pour les guérir, à plus forte raison devez-vous exercer la charité et la justice envers des hommes vos semblables et vos frères qui vous servent et qui sont tombés malades à votre service. C'est donc une cruauté insupportable de chasser un domestique malade, et de lui refuser les aliments et les remèdes nécessaires à sa guérison, tandis que vous les prodiguez pour de vils animaux.

Et ne pensez pas en être quittes devant Dieu en les envoyant dans des hôpitaux où vous les recommandez, et où on n'ose pas vous refuser une place parce que vous avez de l'autorité. Les hôpitaux ne sont établis que pour les pauvres abandonnés et qui n'ont pas d'autres ressources; les domestiques qui vous servent actuellement ne sont pas de ce nombre : faites réflexion que par là vous manquez à un devoir essentiel de votre état de maître et de dispensateur des fonds que Dieu a mis entre vos mains; car les biens que vous possédez par un effet de la disposition et de la volonté de Dieu, sont un fonds assigné à tous ceux qui sont dans la misère; mais c'est une ressource pour ce domestique dans sa maladie, sur laquelle il a acquis un droit privilégié, en se liant à vous comme maître, par les services qu'il vous a rendus et par ceux qu'il est disposé de vous rendre. Que faites-vous donc lorsque vous l'envoyez dans un hôpital ? vous lui refusez ce que vous lui devez légitimement, et vous ôtez à un pauvre qui n'a point de maître la place qui lui appartient et que Dieu lui a destinée. Ainsi vous faites injustice à l'un et à l'autre; vous manquez au devoir de votre état, et vous troublez l'ordre de Dieu. On ne pense point à ce devoir, on songe à se décharger, et on ne voit point au contraire qu'on attire par là sur sa personne et sur sa maison la colère et l'indignation du Seigneur.

L'Ecriture sainte rapporte que les Amalécites, ayant surpris Siceleg en l'absence de David, enlevèrent ce qu'il y avait de plus précieux, emmenèrent les hommes et les femmes en captivité, et mirent le feu à la ville. Ce prince trouva à son retour le reste de ce peuple dans une consternation effroyable : saisi lui-même d'une douleur extrême, il consulta Dieu et résolut de poursuivre ces brigands avec six cents hommes. Sur leur chemin ils rencontrèrent un homme malade à qui ils donnèrent à boire et à manger, et le conduisirent à David. *Qui es-tu?* lui demanda ce prince. *Je suis*, répondit-il, *un Egyptien, esclave d'un Amalécite, qui m'abandonna il y a trois jours parce que je suis tombé malade. Pourrais-tu nous conduire à leur camp*, reprit David? *Oui, seigneur.* Avec ce guide il joignit les Amalécites, qui, en réjouissance des pillages qu'ils remportaient des terres des Philistins et de Juda, buvaient et mangeaient épars dans la campagne. David les attaqua, les tailla en pièces, reprit tout le butin et les captifs, parmi lesquels étaient ses deux femmes.

Ainsi, mes frères, Dieu vengea l'inhumanité de ce maître barbare qui avait abandonné son serviteur malade, et toute l'armée fut défaite par un petit nombre de gens qui trouvèrent ce domestique, laissé comme une bête dans la campagne sans aucune compassion pour sa misère.

Ah! qu'il y a de gens qui ressemblent en leurs manières à ces Amalécites ! on va chercher bien loin la cause des malheurs qui accablent une famille, et on ne voit point que c'est le violement de certains devoirs qu'on ne veut pas connaître, quoique essentiels dans l'ordre de Dieu : c'est l'effet d'une in-

justice sur laquelle on ne fait point d'attention, parce qu'elle regarde des gens de qui on ne tient aucun compte et qu'on estime moins que des bêtes : mais Dieu, qui les regarde autrement que vous, et aux yeux de qui le maître est souvent moindre que le serviteur, prend leur cause en main, se venge de vos injustices dès cette vie, et vous dépouille des biens dont vous n'avez pas usé selon les règles qu'il vous a prescrites.

Détournez, mes frères, de dessus vos familles les effets de cette indignation du Seigneur, suivez l'exemple du centenier de notre évangile : il ne met pas son serviteur à la porte, il ne l'envoie pas à l'hôpital, quelque incommode et à charge que lui soit sa paralysie : il le garde dans sa maison, il le fait traiter dans sa maladie, et après avoir épuisé les remèdes humains, il prie ses amis d'intercéder pour lui auprès du Sauveur du monde, qui faisait alors de grands miracles : il y vient lui-même. Voilà, mes frères, l'exemple que vous donne un homme de guerre, il y a des gens de bien dans toute profession : ce qu'un idolâtre qui ne connaissait point Jésus-Christ fit peut-être alors par des motifs de compassion, d'intérêt, d'honneur, d'amitié, faites-le par des vues de religion, de charité, de justice et d'obéissance aux lois de l'Evangile.

La charité vous oblige pour l'exemple d'aller aux hôpitaux et d'aller visiter les pauvres de votre paroisse; mais quand vos domestiques sont malades, la justice vous oblige d'en avoir soin. Alors faites vos hôpitaux de leurs chambres; vous serez là plus en assurance et moins exposés à la vaine gloire : toutes les œuvres extérieures et éclatantes sont peu de chose devant Dieu, si elles ne procèdent d'un fonds de charité sincère qui vous porte à remplir vos devoirs, c'est-à-dire ceux qui sont essentiels à votre état.

Enfin le mot *panis* s'entend d'un établissement qu'on doit procurer aux domestiques qui ont servi fidèlement et avec affection. Ceci n'a pas tant l'air d'une obligation et d'un devoir, que d'un avantage et d'une gloire attachée à la condition d'un maître qui a entre ses mains de quoi faire aisément la fortune d'un homme et l'établir dans une espèce de repos. Y a-t-il rien de plus touchant que d'entendre dire : Je suis redevable de mon établissement et de ma fortune à un maître que j'ai servi ? Y a-t-il rien de plus grand que de rendre un homme content, de le combler de joie, de prévenir ses besoins, de le mettre en état d'être heureux? C'est par là qu'un maître se rend semblable à Dieu en quelque sorte dans l'ordre naturel. Faire du bien ! non, mes frères, rien n'est si digne d'un chrétien que cette disposition généreuse, tendre et bienfaisante, qui lui fait mettre son bonheur à procurer celui des personnes qui lui sont soumises dans l'ordre de Dieu. Rien au contraire n'est si indigne d'un enfant de Dieu, que d'abandonner des serviteurs de qui on a consommé la jeunesse et la force. Il est vieux, il est usé, il n'est bon à rien; qu'en faire ? C'est justement par là qu'il mérite que vous en preniez soin. Etablissez-le, soyez son protecteur, ne le laissez point tomber dans la pauvreté; que ce domestique qui vous a servi fidèlement vous soit cher comme votre âme : *Sit tibi dilectus quasi anima tua.* Voilà les sens à peu près que les saints Pères ont donnés à cette première parole du Sage, *panis*, et l'étendue du premier devoir d'un maître chrétien à l'égard de ses domestiques. Voyons le second, qui consiste dans l'éducation : *disciplina.*

Celui-ci, mes frères, est d'autant plus élevé au-dessus du premier, qu'il regarde l'âme, qui est infiniment plus noble que le corps, et que le salut du domestique en dépend, ce qui n'entre point en comparaison avec sa nourriture et son établissement. Saint Augustin veut que nous imitions les anciens patriarches. Selon le témoignage de l'Ecriture, ils ne mettaient de différence entre leurs enfants et leurs esclaves que pour ce qui concernait les biens temporels, car ils les aimaient tous également en Dieu de qui nous attendons les biens éternels; ce qui est tellement conforme à l'ordre naturel, dit ce Père, que le nom de père de famille est venu de là, nom que les méchants mêmes affectaient; car on ne s'avise pas de dire maître de famille, mais père : ainsi ceux qui sont vraiment pères de famille ont un soin égal que tous ceux de leur maison : domestiques aussi bien qu'enfants, servent et honorent Dieu.

Or vos domestiques sont à vous : ils vous doivent regarder comme leur père, parce que Dieu se sert de vous pour les délivrer de l'ignorance et du péché, et pour leur donner la vie de l'âme. C'est par là, maîtres chrétiens, que votre état est bien relevé, mais vous ne vous avisez guère de le regarder de ce côté-là; ce sont des grandeurs très-éminentes dans l'ordre de Dieu, mais très-petites dans votre estime. C'est par là que vous êtes les dépositaires des secours que Dieu a préparés à ces hommes pour leur sanctification; car pour l'ordinaire ce sont des gens qui sortent jeunes de leurs provinces, de dessous la conduite d'un père et d'une mère qui ne leur ont donné nulle éducation. S'ils sont baptisés, ils ne connaissent ni Dieu ni la religion, ils ont besoin de toutes sortes d'instructions; et Dieu, qui vous les envoie comme dépositaires des secours qu'il leur a préparés, vous charge du soin de les leur donner, et dans l'instant qu'ils sont liés à vous par l'engagement qu'ils se sont fait de vous servir, vous regardez-vous comme obligés de les garantir de la mort du péché, de l'ignorance et de la corruption ? Voilà l'obligation, en voici l'étendue.

Vous devez donc les faire instruire si vous ne le faites pas vous-même, leur faire apprendre à connaître Dieu, à l'aimer, à l'adorer et à le servir; les faire instruire exactement sur tous les devoirs du chrétien et sur ceux de leur état; envoyez-les aux instructions qui se font dans la paroisse. Et vous, gens de qualité, qui avez un grand nombre de domestiques, ayez un ecclésias-

tique de la paroisse qui vienne instruire vos gens chez vous. Vous devez les envoyer à la messe de paroisse, aux prônes, aux prédications, et leur donner le loisir de vaquer à ces devoirs. Vous devez les assembler pour prier Dieu en votre présence et avec vous au moins le soir; tenir la main pour qu'ils se confessent souvent, qu'ils gardent le carême, qu'ils sanctifient le dimanche et les fêtes; où en êtes-vous sur cet article? Vous ne vous embarrassez guère s'ils connaissent Dieu, s'ils le servent, s'ils lui sont fidèles, pourvu qu'ils vous servent; mais il viendra un temps où vous connaîtrez ce que c'est que d'avoir été maîtres comme vous l'avez été.

Vous devez les édifier par votre conduite, ne rien faire vous-même ni ne rien souffrir qui puisse leur être une occasion de péché. Souvenez-vous de ce qu'a dit Jésus-Christ contre ceux qui sont des sujets de chute et de scandale à ces petits qui croient en lui. Mais, ô mon Dieu! qu'est-ce que c'est que la plupart des maisons des grands, sinon le centre de toute sorte de scandales, le trône où règnent le monde, le vice et la corruption! Hélas! bien loin qu'ils y trouvent des ressources contre l'ignorance et le péché, c'est là où l'on réussit en peu de temps à leur effacer toutes les idées du bien, et où tout les porte à se corrompre. Ainsi, bien loin de trouver des maîtres qui les préservent de la mort, ils tombent entre les mains de gens qui font eux-mêmes ou qui souffrent qu'on fasse chez eux tout ce qui peut leur faire perdre la vie de l'âme; bien loin de leur fournir des moyens pour se sanctifier, on leur apprend à se pervertir et on leur montre les voies de se perdre. Mais, par la grâce de Jésus-Christ, toutes les maisons ne sont pas dans le même désordre : il y a des familles chrétiennes où Jésus-Christ est connu et servi, et où l'on apprend à le connaître et à le servir à ceux qui les composent. Il faut prendre garde à bien choisir ceux qu'on admet chez soi, suivant ce que dit le Prophète : *Je ne me servais que de ceux qui marchaient dans l'innocence;* et souvenez-vous qu'un domestique vicieux fera plus de mal en un mois de résidence dans votre maison, soit à vos enfants, soit aux autres, que l'homme le plus sage ne leur fera de bien en dix années.

Mais quand leurs fautes ne sont que des faiblesses, vous leur devez la correction pour les retirer de leurs défauts; il ne faut point user de mollesse ni se rebuter de leurs plaintes et de leurs murmures; car comme ce n'est pas être bienfaisant, dit saint Augustin, que d'aider une personne pour perdre un plus grand bien, ce n'est pas être un innocent que de la laisser tomber dans un plus grand mal sous ombre de lui en épargner un petit. Enfin, s'ils ne se corrigent pas, chassez-les, de peur qu'ils ne gâtent les autres; ils n'ont plus à faire avec vous, du moment que, ne leur étant plus utiles pour leur salut, ils peuvent eux-mêmes devenir un obstacle à celui des autres. Il nous reste à exposer le sens et l'étendue de la troisième parole de l'Ecclésiastique, *opus servo.* Vous devez les tenir dans des occupations par lesquelles ils s'acquittent de leurs devoirs, car vous êtes les modérateurs des travaux où leurs conditions les engagent; cette dernière réflexion regarde les domestiques autant que vous.

A leur égard, voici ce qu'ils doivent savoir : ils doivent vous servir, et ils n'acquerrent de droit sur tous les avantages qu'ils peuvent tirer de vous, qu'en vous servant selon l'ordre de Dieu, qui les y oblige expressément : et voici, selon saint Paul, comme ils doivent servir : 1° d'une manière respectueuse et même avec crainte; 2° sincèrement et de bonne foi; 3° d'une manière toujours égale et uniforme, soit qu'on les observe, soit qu'on les abandonne à leur bonne foi, parce qu'ils ne doivent pas servir comme s'ils n'avaient en vue que de plaire aux hommes, mais comme serviteurs de Jésus-Christ; 4° d'une manière pleine d'affection, se soutenant par la vue de Jésus-Christ, qui doit être leur motif dans leurs mouvements, et par celle de la récompense qu'il leur prépare, qui doit couronner leurs travaux. Voilà les motifs qui doivent vous animer dans les services que vous êtes obligés de rendre à vos maîtres, vous, chrétiens, que la Providence a fait naître dans la dépendance, et vous, maîtres, ce sont ceux qui doivent vous rendre attentifs à les tenir appliqués à ce travail, dans lequel ils trouveront leur sanctification, et non pas précisément l'utilité que vous en retirez, ni l'avantage d'être servi. Mais souvenez-vous que c'est abuser du pouvoir que vous avez sur eux de les accabler de travail et de les surcharger comme des bêtes. Ayez de l'humanité, ce sont vos frères, et que les travaux que vous exigerez d'eux puissent servir à leur sanctification, c'est-à-dire qu'ils soient de telle nature qu'ils puissent les porter au bien, et qu'ils puissent honorer Dieu en les faisant, ce qui exclut tout ce que vous exigez d'eux en les rendant les instruments de vos passions, et ce que vous ne pouvez faire vous-même sans offenser la majesté de Dieu. Surtout dans les temps où ils n'auront point à vous servir, occupez-les à quelque ouvrage utile; car *l'oisiveté est la mère de tous les vices,* et principalement pour les personnes dont la science n'est pas le partage.

Souvenez-vous que vous répondrez au jugement de Dieu de les avoir exposés aux occasions de pécher : par exemple, à combien de péchés n'exposez-vous pas vos gens en les laissant trois ou quatre heures à la porte des spectacles, d'une maison où vous allez jouer? Les désordres qui arrivent de là sont infinis. Vous n'avez du monde que pour vous suivre, me direz-vous, vous n'irez pas seuls : d'accord : mais faut-il que vous alliez dans ces lieux, et que, sans compter le mal que vous faites vous-mêmes en y allant, vous vous chargiez encore de celui que commettent les gens par qui vous vous y faites suivre? Quel abîme! Ah! mes frères, c'est une effroyable chose, selon les vues de la foi, que d'être

grand seigneur! Que Dieu vous ouvre les yeux!

De plus, dans les travaux auxquels vous les appliquerez, ayez égard à leurs avantages; qu'ils apprennent en vous servant des choses qui puissent leur être utiles dans la suite, qui les rendent propres à servir les autres et qui les perfectionnent dans leurs talents. Enfin, pour ceux qui n'ont point de travaux particuliers, comme les domestiques des jeunes gens, occupez-les, comme on fait dans les maisons chrétiennes, en les faisant travailler à des ouvrages qui puissent leur servir; à lire, à écrire. Mais finissons. Souvenez-vous donc que vous êtes liés à vos domestiques par des obligations très-précises, et qu'en vertu de ces obligations vous êtes entrés avec eux dans des engagements dont Dieu vous demandera compte et sur lesquels vous serez jugés : ceci est très-important, on n'y pense pourtant point. Instruisez-vous sur cet article, afin d'en remplir les devoirs et de vous assurer les récompenses que le seul et unique Maître souverain prépare à ceux qui les auront remplis. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE VENDREDI D'APRÈS LES CENDRES.

Conserver la charité fraternelle.

Ego autem dico vobis, diligite inimicos vestros.
Et moi je vous dis, aimez vos ennemis (*Matth.*, V, 44).

Je n'entreprends pas d'établir la nécessité du précepte d'aimer ses ennemis; elle l'est suffisamment par l'autorité de Jésus-Christ. qui nous en a fait une loi dans ces paroles de mon texte. Il ne s'agit pas non plus de vous en montrer l'utilité : c'est par là que nous conservons la charité, sans laquelle il n'y a point de salut. Il s'agit d'aller à la fin de ce précepte, qui est d'établir la paix et de la faire régner parmi les chrétiens, en sorte qu'ils soient tous unis par le lien de l'amour fraternel.

Ainsi, mes frères, mon dessein n'est pas aujourd'hui de vous convaincre que vous devez aimer vos ennemis; mais je veux essayer de vous apprendre à n'en point faire, et à conserver la paix et la charité avec tout le monde. Pour cela je vais vous proposer deux moyens qui feront le partage de mon discours : le premier, de ne jamais rien faire volontairement qui puisse déplaire au prochain : première partie; le second, de ne se pas offenser aisément de ce que son prochain fait et qui peut nous déplaire : seconde partie.

Beaucoup de délicatesse sur le chapitre du prochain, et peu sur soi-même. Vous verrez que cette attention forme un certain tempérament mêlé d'humilité, de patience et de charité, propre à nous faire vivre en paix avec tout le monde, et à conserver la charité fraternelle qui nous est si recommandée. Demandons l'assistance du ciel. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'apôtre saint Paul nous avertit dans le XIIIe chapitre aux Romains que l'amour qu'on a pour le prochain ne permet pas qu'on lui fasse aucun mal; car il est impossible que celui qui aime sincèrement son prochain attente en aucune manière à sa vie, à son honneur, à ses biens et à son repos. C'est, mes frères, sur ce fondement et sur ce principe de saint Paul que j'établis le premier moyen que je vous propose pour conserver la charité avec nos frères, qui consiste à ne faire jamais rien volontairement qui puisse leur déplaire.

Il faut, mes très-chers frères, être exacts dans les moindres choses sur cette matière, si nous voulons conserver la charité et ne nous point attirer d'ennemis. Car nous sommes d'une délicatesse si grande et si étrange les uns pour les autres, que les plus légères rencontres, des riens, nous exposent à perdre le bien inestimable de la charité et de la paix; et si nous voulons examiner sérieusement les sources et l'origine de la plupart des différends qui divisent non-seulement les particuliers, mais les familles et les royaumes entiers, nous trouverons que ce ne sont souvent que des défauts d'honnêteté, de petits refroidissements, des soupçons, un malentendu, des entêtements, une fausse gloire, des intérêts plus frivoles que l'on ne peut dire; de sorte qu'il n'y a rien de si vrai que d'avancer qu'il en est à peu près des maladies de l'âme qui en attaquent la vie, qui n'est autre que la charité, comme de celles du corps: quoique celles-ci ne soient pas toutes mortelles de leur nature, elles peuvent le devenir si on les irrite et qu'on les envenime. La gangrène peut se mettre à la moindre égratignure, si des humeurs malignes se jettent sur cette partie blessée, et par là nous causer la mort par une plaie que nous avions regardée comme une bagatelle. De même le moindre mécontentement que l'on aura donné à quelqu'un, soit par quelque défaut de zèle dans la défense de ses intérêts, soit par quelque contradiction imprudente, peut être cause de la mort de son âme et de la nôtre, parce que ce léger refroidissement peut être le principe d'une aigreur qui pourra augmenter dans la suite, jusqu'à éteindre la charité en lui et en nous.

Il faut donc que ces considérations nous obligent à veiller extrêmement sur nous-mêmes, pour ne rien faire qui déplaise au prochain. Ce qui produit ordinairement l'indifférence, l'aigreur et la haine, c'est, ou qu'on attaque le prochain dans ses intérêts, ou qu'on le contredit dans ses sentiments, ou qu'on le combat dans ses passions. Il faut, mes frères, si nous voulons ne nous point faire d'ennemis et conserver la charité et la paix avec nos frères, avoir une attention particulière, 1° à ne l'attaquer presque jamais dans ses intérêts; 2° à ne le pas contredire facilement dans ses sentiments; 3° à ne le pas combattre témérairement dans ses passions : c'est une excellente conduite pour ne lui déplaire jamais et pour le ménager. Éclaircissons un peu ces règles, afin d'aller au-devant de toutes les difficultés qu'on pourrait trouver dans leur pratique.

A l'égard de la première, qui est de n'attaquer presque jamais le prochain dans ses intérêts, je découvre des difficultés immenses, et je ne doute pas qu'on ne me dise d'abord : Si nous n'attaquons jamais personne dans ses intérêts, nous perdrons toujours infailliblement les nôtres ; et qu'on ne me fasse ensuite cette question : Ne peut-on jamais plaider sans perdre la charité ?

Il faudrait des discours entiers pour bien résoudre ces questions importantes et pour donner sur cette matière tous les éclaircissements nécessaires, selon les principes de la religion ; mais je me contenterai d'y répondre en marquant toutes les mesures qu'on doit garder pour ménager la paix et la charité chrétienne, qu'il ne faut jamais perdre, pour quelques intérêts que ce soit. Etablissons donc tout ce qu'on peut dire sur cette matière, qui est très-importante.

1° Il n'est pas absolument défendu de plaider; 2° on ne plaide presque jamais sans un très-grand péril pour la charité; 3° on doit faire chrétiennement toutes les démarches nécessaires pour éviter les procès ; 4° il faut prendre de grandes mesures quand on est forcé de plaider.

Et d'abord on ne peut nier qu'à prendre la chose absolument, il ne soit permis de plaider, parce qu'en effet le procès, quand il est juste, est autorisé non-seulement par les lois civiles, mais par la droite raison et par la loi de Dieu.

C'est la droite raison et la loi de Dieu qui ordonnent qu'il y ait des juges dans les royaumes, pour arrêter la cupidité et les entreprises des grands, qui oppriment les pauvres et les faibles. Qui pourrait dire en effet qu'il serait illicite de mener l'injustice et la violence au pied du trône ? Il n'est donc pas absolument défendu de plaider, cela est hors de doute, mais on ne le fait presque jamais sans un très-grand péril.

C'est ce qui vous paraîtra sans difficulté, si vous me permettez de vous faire remarquer le motif qui vous fait entreprendre les procès, la disposition du cœur de ceux qui plaident, la conduite qu'ils gardent en plaidant, le scandale qu'ils donnent, et enfin le temps qu'ils y perdent. Examinons toutes ces choses, vous verrez qu'il est vrai qu'elles nous exposent souvent à une espèce de nécessité de perdre la charité.

Le motif qui nous porte à entreprendre presque tous les procès, c'est assurément la cupidité et l'amour des biens de la terre ; c'est le désir d'en avoir, c'est l'attachement à ceux qu'on possède, c'est l'envie de les augmenter. Car, mes frères, on verrait bien peu de procès, si on était dans cette indifférence que Jésus-Christ demande de ses disciples, qu'on regardât les biens de la terre avec les vues de la foi, qu'on songeât aux leçons que le Sauveur nous a faites dans l'Evangile, lorsqu'il nous a donné pour règle et pour maxime de notre conduite d'éviter toute contestation, d'offrir notre manteau à ceux qui veulent nous ôter notre robe, de ne point résister au mal qu'on nous veut faire, de ne point intenter de procès pour recouvrer les biens qu'on nous a enlevés.

Je sais fort bien, mes frères, que les paroles du Sauveur ne renferment qu'un conseil qu'il propose aux chrétiens, et qu'on est obligé en conscience de conserver son bien ; mais je sais aussi que dans la préparation du cœur les chrétiens doivent recevoir ce conseil comme un commandement, c'est-à-dire que non-seulement ils doivent être dans une volonté sincère d'abandonner leurs biens aussitôt qu'ils connaissent que Dieu le demande d'eux, mais qu'il faut encore, lorsqu'ils sont contraints de s'opposer aux desseins de ceux qui leur veulent ôter ce qui leur appartient, qu'ils soient aussi détachés de leurs intérêts par leurs dispositions intérieures, que si réellement ils en avaient abandonné la conservation et la défense. Jugez, mes frères, si cette préparation du cœur est ordinairement celle d'un homme qui défend ce bien auquel il est attaché. La cupidité est l'ennemie de la charité et la ruine du salut; mais comme on s'abuse facilement sur cette matière, le prétexte de soutenir une affaire juste, de ne demander que ce qui est légitimement à nous, et de ne solliciter les juges que pour faire cesser une vexation que l'on souffre, nous empêche de voir au dedans de nous-mêmes les désordres de la cupidité, qui nous anime et qui ruine la charité. Il faut donc nous la découvrir par quelque chose de plus sensible, et pour cela examinons la disposition du cœur où on est pour l'ordinaire en plaidant.

Avouons-le, la haine, l'envie, l'aigreur éclatent dans l'usage où l'on est de se déchirer l'un l'autre, et de débiter mille médisances contre ses parties. On va fouiller dans les cendres des morts pour y réveiller une honte oubliée et en couvrir le front des vivants : on recherche toutes les affaires les plus secrètes d'une famille pour la décrier, quoique cela ne serve de rien à l'affaire dont il s'agit; mais, par une erreur intolérable, on se croit tout permis ; voilà nos dispositions, où est la charité ?

De plus, quel est le procédé qu'on garde, c'est ordinairement d'user de toutes sortes de finesses et de déguisements, c'est de tâcher de se surprendre l'un l'autre en se tendant des piéges, en multipliant les procédures, en corrompant les juges, si on peut, en donnant à de mauvaises affaires un tour qui les rend d'abord douteuses, et en achevant de les rendre bonnes par des subtilités qui peuvent abuser les hommes, mais qui nous rendent plus criminels devant Dieu, et qui nous laissent dans l'obligation de restituer, ce qu'on ne fait jamais, et ce qu'on ne peut manquer à faire sans se perdre essentiellement. Or ce bien que vous emportez par une subtilité, par une équivoque, par un tour que vous donnez à une affaire ou par la prévarication des juges à qui vous cachez quelque circonstance, ce bien-là n'est point à vous; il vous sera peut-être donné par le jugement des hommes, il vous sera redemandé au jugement de Dieu. Ce bien-là que

vous laissez dans votre famille est un poison qui tue l'âme de ceux à qui vous le laissez; car il porte avec lui une obligation de restituer, dont vos enfants s'acquitteront encore moins que vous. Quel abîme, ô mon Dieu ! et quel effroyable aveuglement pour des biens qui périront demain, et qu'on préfère aux biens éternels!

D'ailleurs le scandale qu'on donne est tel qu'on engage ses amis dans sa passion : il faut qu'ils cessent de voir ceux avec qui nous sommes en procès, et qu'ils rompent toute société avec eux, s'ils veulent conserver notre amitié. Il faut qu'un tel soit dans mes intérêts et dans mes sentiments, dit un homme qui est en procès, c'est-à-dire qu'il reçoive le venin de ma passion.

Le mauvais procédé que l'on garde contre ceux avec qui l'on plaide leur est une occasion de scandale : ils se croient permis de faire contre nous ce que nous faisons contre eux, et par là le chemin est ouvert aux haines, aux médisances, aux injustices, aux recommandations criminelles et détestables. On emploie auprès des juges des gens qui leur sont des occasions de péché; on communique son venin aux avocats, qu'on rend les instruments de sa passion; on les engage de lâcher une infinité de traits contre l'honneur de nos adversaires, et dont le public est aussi blessé par les impressions qu'il reçoit de ces médisances que par les jugements qu'elles lui donnent lieu de faire, quoique les avocats soient obligés de ne point servir la passion de leurs clients, ni d'employer des paroles injurieuses dans leurs plaidoyers, ni de ne rien avancer contre l'honneur des parties, à moins qu'il ne s'agisse d'un point essentiel à leurs causes.

La doctrine de saint Augustin est admirable sur cet article : il suppose comme un fait constant, dans sa lettre à Macédonius, vice-roi d'Afrique, qu'un avocat est obligé de restituer ce qu'il a reçu pour avoir donné un bon tour à une mauvaise affaire et avoir emporté une cause injuste. Mais où trouve-t-on, mes frères, entre ceux qui font la profession d'avocats, de procureurs, etc., ou qui l'ont faite, des gens qui aient assez de droiture pour dire à une partie : Voilà l'argent que vous m'avez donné pour vous avoir fait gagner une mauvaise cause; rendez à votre partie ce que vous lui avez enlevé par mon ministère ?

Cependant, lorsque ceux de cette profession qui n'ont pas reçu dans l'ordre reviennent à eux et veulent faire une sérieuse pénitence, il faut qu'ils en passent par là, et quand la partie refuse de profiter de l'avis et de rendre ce qu'elle a acquis par un procès injuste, l'avocat ne doit point profiter de ce qu'il a eu pour récompense d'avoir appuyé l'iniquité; car il n'y a personne d'assez mauvais sens pour prétendre qu'on ne doive restituer que ce qu'on a volé en secret, et non pas ce qu'on a enlevé publiquement dans le sanctuaire même de la justice, où l'on punit les autres crimes, et qu'on n'a obtenu qu'en trompant le juge et en éludant les lois.

Enfin le temps qu'on y emploie et qu'on y perd est quelque chose de si considérable, que c'est à la matière que nous traitons que saint Augustin applique le conseil de saint Paul aux Ephésiens, de *racheter le temps*. Cédez, dit saint Augustin, une partie de ce qu'on vous demande, afin de vous exempter de plaider, et achetez ainsi, en cédant une partie de ce qui est à vous, le temps que vous emploieriez à la défendre, et que le procès que vous entreprendriez vous enlèverait. Comptez, dit ce Père, cet échange pour beaucoup : car le temps de la vie ne nous est pas donné pour défendre au prix de notre repos et de l'application que nous devons donner à l'affaire de notre salut, des biens périssables qu'il faudra nécessairement abandonner à la mort.

On ne saurait assez déplorer sur ce point-ci en particulier l'aveuglement de ceux qui passent des vingt et des trente années dans la poursuite d'un procès, où ils perdent leur temps, leurs biens et très-souvent leur salut. Solliciteurs et gens qui trouvez des expédients pour plaider, vous pouvez dire : J'ai travaillé toute ma vie à entretenir la division entre ceux parmi lesquels vous étiez venu, ô mon Dieu ! établir la paix, et que vous avez souhaité si ardemment d'y voir régner. Mais on ne saurait regarder sans indignation des ecclésiastiques et quelquefois des religieux qui se chargent de solliciter les affaires de leurs parents et de leurs amis, qui pour cela abandonnent sans scrupule ou leur résidence ou leur retraite, et donnant à ces indignes emplois toute leur industrie, tout leur temps, toute leur vigilance, se laissent emporter au torrent des sollicitations et des affaires avec une telle rapidité, qu'ils ne se donnent pas le loisir de faire sur eux-mêmes, ni sur leurs obligations qu'ils oublient, la moindre réflexion qui leur puisse être utile pour le salut.

Jugez donc, mes frères, par tout ce que nous venons de dire, si on ne s'expose pas à un très-grand péril en plaidant, si la charité ne court pas de très-grands risques, et si enfin l'Apôtre n'a pas raison de dire : *C'est déjà un grand mal parmi vous de ce que vous avez des procès les uns contre les autres.* De là, mes frères, il est facile de conclure que nous devons tout employer avant que d'entreprendre un procès pour les affaires même les plus justes. C'est pour cela que saint Paul ajoute : *Pourquoi ne souffrez-vous pas plutôt qu'on vous fasse tort ?* Ainsi, mes frères, un chrétien qui veut remplir son devoir doit redemander ce qui lui appartient, et représenter son droit doucement. Il doit remontrer ou par lui-même ou par ses amis l'injustice du procédé qu'on garde avec lui. Il doit rechercher toutes sortes de voies d'accommodement et d'arbitrage, en relâchant de ses biens et de ses intérêts pour rendre l'accommodement plus facile, et acheter la paix sans blesser la justice qu'il se doit, par toutes les voies qui peuvent se présenter.

J'ajouterai encore que quand l'avantage qui reviendrait du gain d'une affaire n'est pas de conséquence, et que le dommage

qu'en recevra celui qui la perdrait serait considérable pour lui, la charité nous doit souvent faire abandonner nos intérêts, parce qu'elle court risque dans les procès, et que rien n'est plus opposé à l'esprit de Jésus-Christ. Dieu se plaint par Isaïe que ceux de son peuple qui jeûnaient avec exactitude ne laissaient pas d'exiger avec rigueur de leurs débiteurs ce qui leur était dû. Dieu rejette leurs jeûnes à cause de cette dureté; cependant nous voyons à présent des dévots qui tiennent la même conduite, et qui prétendent qu'on ne peut pas les blâmer d'être sévères et même cruels à l'égard de ceux qui leur sont redevables, parce qu'ils ne font que poursuivre leurs droits et qu'ils ne demandent que ce qui est juste, ne considérant pas qu'ils blessent la justice chrétienne, en ce qu'ils ne veulent rien céder de leurs droits, et qu'ils préfèrent leurs intérêts particuliers à la charité.

Je m'attends que vous allez me dire que les ecclésiastiques et les religieux plaident comme les autres, et qu'ils redemandent ce qui leur est dû avec autant de dureté que les gens du monde. Je vous avoue de bonne foi que cette conduite est scandaleuse, mais comme il se passe bien des choses dans les communautés qui ne dépendent pas des particuliers, et sur quoi on ne les consulte pas, faites-moi l'honneur de me croire quand je vous assure qu'il y en a même plusieurs qui les condamnent sans les pouvoir empêcher. J'avoue, mes frères, que c'est une chose honteuse de voir que ceux qui font profession de mépriser les biens de la terre les défendent avec plus de chaleur et quelquefois par les mêmes voies que ceux qui ne s'en peuvent passer par les engagements de leur condition.

Ce n'est pourtant pas qu'il soit absolument défendu à des religieux d'avoir quelquefois des procès, pour des raisons importantes, pour éviter des dommages et des pertes considérables, pour se tirer d'une oppression violente, pour arrêter le cours de quelque injustice, et pour empêcher l'effet d'une entreprise capable de ruiner le bien d'une communauté et d'en troubler le repos : de même que dans le monde, quand vous avez affaire à des gens qui abusent de votre bonté, qui vous insultent parce qu'ils savent que vous craignez Dieu, il est permis de plaider, après avoir cherché toutes les voies d'accommodement, n'entrant dans les procès que par contrainte, conservant la charité dans son cœur, la témoignant par toutes sortes de bonnes manières, gardant exactement la justice dans toutes les démarches. Je crois qu'avec de semblables dispositions on n'attaque point le prochain dans ses intérêts. Au contraire on lui fait du bien en l'avertissant de son injustice, et en essayant de le rappeler à lui-même pour l'obliger de rendre ce qui n'est point à lui. Mais venons à la seconde manière de blesser le prochain, que la charité ne souffre point, c'est lorsque nous entreprenons de le contredire dans ses sentiments.

Il n'y a point d'homme qui n'aime ses opinions, et que le fonds de la cupidité ne porte à vouloir régner sur les esprits des autres. Or il y règne en quelque sorte par la créance qu'on donne à ses sentiments, et c'est une espèce d'empire dont l'orgueil se repaît, que de voir un chacun applaudir à ses opinions. Ainsi il est bien aise qu'on ajoute foi à une nouvelle qu'il débite, et qu'il croit soutenir en étalant ses conjectures dans une conversation, et quoique l'objet soit de peu de conséquence, si néanmoins vous venez à le contredire dans ses sentiments, vous le blessez, et voici pourquoi.

C'est que vous ne sauriez le combattre sans lui faire sentir en même temps que vous avez plus de lumières que lui, de sorte que vous le représentez à lui-même sous une idée qui lui déplaît. Vous lui montrez son erreur, cela l'humilie. Vous vous présentez à lui sous une idée qui le choque, qui l'irrite et qui excite sa jalousie en le convaincant que vous jugez plus sainement que lui : ainsi vous détruisez son petit empire, et voilà cet homme qui s'applaudissait à lui-même dans la flatteuse idée de régner sur les autres, qui en voit régner un autre sur lui.

Qu'arrive-t-il de là ? il commence dès ce moment à vous regarder comme son concurrent. Son esprit s'aigrit contre vous, il cherchera à vous contredire en tout ce qu'il pourra, la charité s'altérera de part et d'autre, et vous sortirez tous les deux de la conversation moins disposés à vous aimer que vous ne l'étiez en y entrant. Cette maligne disposition croîtra à proportion que l'objet de la dispute lui paraîtra plus de conséquence : si c'est quelque point qui regarde la doctrine, il s'en fera un point d'honneur; si c'est quelque pratique qui regarde la piété, selon son sens, il s'en fera un point de religion. Si ce sont des opinions défendues par un corps où il est lié, il s'en fera un devoir; de sorte que, ses idées animant sa cupidité et servant de prétexte à son ressentiment, il poussera sa haine contre vous sans scrupule, parce qu'il ne la regardera que comme un zèle qu'il doit à la défense de la justice et de la vérité; et vous qui avez occasionné cette animosité par votre contradiction indiscrète, vous serez responsable devant Dieu des désordres qui s'ensuivront.

Mais cet homme est dans l'erreur, direz-vous. Pour vous répondre, mes frères, il y a plusieurs choses à considérer : ou ce sont de ces erreurs dangereuses qui regardent la religion, la loi, les bonnes mœurs : il est absolument nécessaire de s'y opposer; il faut réprimer les libertins, les impies, les blasphémateurs, les médisants déclarés qui déchirent les souverains, les prélats, les serviteurs de Dieu; ils ne veulent point avoir de paix avec personne, il n'en faut point avoir avec eux. Ou ces erreurs ne sont pas de conséquence : très-souvent il ne faut rien dire. Le Sauveur de nos âmes ne s'est attaché qu'à combattre les erreurs qui regardent Dieu et les moyens du salut. Il savait tout,

et néanmoins il n'a pas entrepris de redresser les hommes dans les égarements où ils étaient sur les effets de la nature, sur l'éloquence, sur des erreurs de fait dont les histoires étaient remplies; et comme les hommes n'aiment pas à être contredits, il faut prendre garde à n'en venir là que bien à propos; car en voulant quelquefois les combattre sur des choses humaines, indifférentes et de peu de conséquence, nous les aigrissons contre nous, et nous nous mettons hors d'état de les servir utilement dans des occasions essentielles; mais si ces erreurs peuvent avoir des suites de conséquence, il y a plusieurs choses à observer. 1° S'il est dangereux de laisser passer un tel sentiment: car quelquefois l'envie naturelle et maligne que nous avons de reprendre, ou l'attachement que nous avons pour un sentiment que les autres combattent, nous fait voir du danger où il n'y en a point, et nous nous engageons dans des contestations qui ruinent la charité, plus par l'amour de nos propres pensées et de nos opinions que par celui de la vérité, ou par le désir sincère d'être utile au prochain. 2° Il faut considérer si la personne est d'un rang, d'un âge à bien prendre ce que nous lui dirons; car si elle est beaucoup plus âgée que nous, si elle est d'une condition beaucoup plus éminente, si elle a des avantages qui lui donnent une créance plus entière dans l'esprit de ceux qui sont présents, et qu'elle paraisse disposée à soutenir ses sentiments avec obstination; ce que vous lui direz l'irritera, elle entraînera tous les autres dans ses sentiments, vous vous aigrirez peut-être vous-même, vous perdrez le respect, vous vous attirerez des affaires; la charité sera détruite, et la vérité méprisée. 3° Il faut aussi considérer vous-même quelles sont vos dispositions; car si vous n'avez pas de ces qualités même extérieures qui attirent la créance, que vous soyez suspect, il vaut mieux garder le silence pour l'intérêt de la charité et pour celui de la vérité. 4° Quand vous auriez tous les avantages possibles, il faut encore étudier les manières de contredire les sentiments d'autrui. Il faut éviter les airs choquants, impérieux, décisifs, qui humilient et qui irritent; c'est bien assez qu'un homme soit obligé de reconnaître qu'il était dans l'erreur, sans vouloir le dominer avec empire et triompher de son aveu. La charité est douce, elle prend toutes sortes de mesures et de manières pour ménager le prochain sans le rabaisser. Voilà tout ce qu'il y a à remarquer sur cet article.

Il n'y a plus que le chapitre des passions, c'est-à-dire des inclinations des hommes où la charité nous oblige d'avoir des ménagements, pour ne pas entreprendre de les combattre témérairement : mais comme ce troisième devoir a beaucoup de rapport avec le second, je me contenterai seulement de dire que si les passions des autres sont des péchés ou de simples défauts, la charité nous oblige à garder différentes mesures. En effet, quoique ce soient des péchés et souvent même des emportements qui sont quelquefois suivis de scandale, on n'est pas toujours obligé de les combattre, il suffit de n'y pas contribuer pour n'en être pas coupable; car pour les combattre il faut prendre garde si les gens sont en état de bien prendre nos oppositions, si ce que nous leur dirons ne les portera point à quelques extrémités, et si le mal que nous avons lieu d'en craindre n'est point plus grand que le bien que nous leur voulons procurer; car alors il faut les souffrir en patience et avec charité, prier pour eux, et attendre une circonstance favorable de parler utilement.

Que si ces passions ne sont que de simples défauts, il faut encore prendre différentes mesures pour conserver la charité. A l'égard de ceux qui sont au-dessus de nous soit par l'âge, soit par la condition, soit par le mérite, il ne nous appartient pas de les reprendre. A l'égard de ceux qui sont nos égaux, il y a toujours plus d'humilité et souvent même plus de charité à les souffrir; car saint Paul nous recommande de porter les fardeaux les uns des autres, si nous voulons accomplir la loi de Jésus-Christ, et la loi de Jésus-Christ est la charité. Nous souffrons des défauts de nos frères, ils souffrent des nôtres, et si l'on voulait se combattre l'un l'autre sur ses défauts, notre vie ne serait qu'une guerre perpétuelle. Enfin, à l'égard des personnes qui sont au-dessous de nous et même dont nous avons la charge, comme des mères à l'égard de leurs filles, des maîtres et des maîtresses à l'égard de leurs domestiques, il faut beaucoup de discrétion; car il faut distinguer entre les choses de surprise et celles qui sont d'habitude. Il faut considérer le tempérament et l'impétuosité du naturel, l'âge et la légèreté de l'esprit, la nature des choses, leur peu de conséquence, les temps, les lieux et les occasions : tout cela justifie extrêmement de certaines actions. Un jeune homme n'a pas toute la retenue d'un homme âgé; une fille qui est encore jeune n'a pas tout l'éloignement pour les ajustements, pour les plaisirs, pour le monde, que la maturité de l'âge et les réflexions pourront lui donner un jour : c'est vouloir rompre la paix et troubler le repos de sa famille, que d'être incessamment après eux et de les chicaner sur la moindre chose.

Vous êtes chargé de leur éducation : d'accord; mais prenez garde qu'il y a souvent plus d'humeur et de chagrin dans vos répréhensions que de véritable désir de vous acquitter de votre devoir. Vous les aigrissez contre vous, ils vous aiment moins, ils se font un plaisir de votre éloignement et un supplice de votre présence. La charité s'affaiblit, et ils sont moins disposés à recevoir de bons avis et de solides conseils, parce qu'ils sont rebutés de vos censures aigres et perpétuelles. Il y a de certains défauts attachés à l'âge et au tempérament, qui sont dans le train de vie, comme des hôtelleries sur une route : tous ceux qui voyagent par ce chemin logent toujours dans le même endroit : vous avez passé par là, on vous

a souffert; les autres y passent, il faut les souffrir.

Enfin, mes très-chers frères, il faut tout faire pour conserver la paix et la charité: c'est la vie de l'âme, mille fois plus précieuse que celle du corps. Nous ménageons tout pour la conservation de notre vie, ne négligeons rien pour conserver la charité. Ne manquons à aucun des devoirs de l'honnêteté et de la bienséance qui servent à entretenir la paix parmi les hommes; mais si nous prenons garde à ne rien faire qui leur déplaise, il ne faut pas s'offenser aisément de ce qu'ils font et qui peut nous déplaire. C'est le second moyen d'entretenir la charité, et la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE

Le second moyen dont j'ai à vous entretenir n'est pas moins important que le premier, pour conserver la charité fraternelle et ne se point faire d'ennemis. Car en vain emploierions-nous tous nos efforts pour éviter de déplaire à nos frères, si nous ne nous appliquions à les souffrir lorsqu'ils nous déplaisent ou qu'ils manquent à notre égard.

Il faut donc, mes frères, que l'amour de la charité et de la paix nous oblige à nous guérir d'une fausse délicatesse qui nous rend très-sensibles aux défauts d'autrui, et qui, par l'impression de cette sensibilité dangereuse, nous refroidit à leur égard et nous fait prendre des manières qui ruinent la charité. Pour cela il ne faudrait qu'un peu de patience, un peu d'humilité et un peu de raison, pour considérer en chrétien combien les choses qui nous blessent sont légères, et combien il y a de faiblesse à en paraître blessés. Or, mes frères, dans le grand nombre de ces sortes de choses, je m'arrêterai à celles dont on se plaint plus ordinairement, et qui renferment toutes les autres dont on peut se plaindre. Elles se réduisent ordinairement, ou aux manières qui nous déplaisent, ou aux paroles qui nous offensent, ou aux jugements qui nous blessent. Tout cela est si peu de chose qu'il faut être bien malheureux et bien aveugles pour en prendre occasion de nous refroidir à l'égard de notre prochain, et souvent de perdre le bien inestimable de la charité.

A l'égard des manières, elles nous déplaisent pour l'ordinaire, ou quand il y a de l'incivilité, ou quand elles marquent de l'indifférence, ou quand elles font paraître quelque mépris pour nous.

Nous ne voyons autre chose dans le monde que des gens qui s'étudient et qui s'examinent les uns les autres jusque dans les moindres mouvements, pour reconnaître si on ne manque point à ce qu'ils prétendent leur être dû: si on manque à leur rendre une visite, si on passe devant eux, si dans une conversation on porte la parole à d'autres qu'ils croient au-dessous d'eux, enfin si on oublie à leur rendre quelqu'un de ces devoirs que la civilité a établis parmi les hommes. L'inattention la plus légère suffit pour qu'ils vous observent sur tout, pour mépriser tout ce que vous direz, et pour vivre avec vous d'une façon aigre et tout opposée à la charité. Mon Dieu, que nous sommes misérables! nous demandons des civilités et des respects; outre qu'ils ne nous sont pas dus, et que proprement ce ne sont que des remèdes à notre faiblesse, c'est qu'à parler de bonne foi il n'y en a guère de sincères. Ce n'est qu'un certain jargon, un petit rôle de paroles apprises par cœur, qu'on va répéter partout, et qu'on n'a pas plutôt achevé de prononcer à celui qui les a entendues et qui les a prises pour lui, qu'on est prêt à le tourner en ridicule, aussitôt qu'il ne peut plus nous entendre. Voilà pourtant ce qui nous amuse, et le défaut de ces sortes de choses que nous connaissons vaines est capable de nous irriter contre ceux qui y manquent, et de nous faire perdre le bien inestimable de la charité.

Mais le manquement à ces devoirs, me direz-vous, marque une certaine indifférence pour nous qui nous déplaît. Hé! savez-vous, mon frère, que cette indifférence dont vous vous plaignez est la plus avantageuse situation d'esprit où le prochain puisse être à votre égard? Son amour et ses applications vous occupent souvent contre votre devoir et vous détournent de Dieu; sa haine vous irrite et vous fait perdre la charité; mais cette indifférence qui tient le milieu entre l'un et l'autre vous laisse d'une part dans la liberté d'aller à Dieu, et de l'autre en état d'exercer la charité sans intérêt. Qu'un chrétien serait heureux et que sa disposition serait souhaitable, s'il n'avait jamais dans sa conduite aucun égard à la disposition des autres, et qui, sans se mettre en peine s'il en est aimé ou s'il en est haï, ferait toujours dans la vue de Dieu, et par l'amour de la charité et de la paix, ce qui serait nécessaire pour être aimé ou pour n'être point haï!

Car comme la vraie valeur consiste à faire sans témoins et dans l'obscurité ce qu'on serait capable de faire à la vue de tout le monde, ainsi la véritable fidélité pour Dieu et l'amour sincère de son devoir se montreraient par cette indifférence pour tout ce qui n'est pas Dieu, et ce serait là être un vrai et un parfait chrétien. Cet homme n'aurait nul égard ni à l'indifférence, ni à l'incivilité, ni même au mépris qu'on pourrait avoir pour lui. Comme il ne regarderait que Dieu et son devoir, il trouverait sa récompense et sa gloire à plaire à l'un et à faire l'autre. Mes frères, demandons cette disposition à Dieu, car c'est lui seul qui donne cette paix que les hommes ne peuvent donner.

Pour ce qui est des paroles, elles nous déplaisent, ou quand il y a de la brusquerie qui nous choque, ou bien des railleries qui nous offensent. Or, mes frères, pour prévenir les mauvais effets que l'une et l'autre de ces choses peuvent produire au préjudice de la charité, il faut considérer que les brusqueries qui nous choquent sont souvent des

effets involontaires d'une méchante humeur qui domine celui qui nous les a faites, et qu'il en a très-souvent de la honte quand il vient à y réfléchir. Il est plus digne de notre pitié que de notre colère, et il n'y a rien de si déraisonnable que de vouloir perdre la raison, pour se venger d'un autre qui n'en a point.

Pour les railleries, je tombe d'accord qu'elles blessent très-souvent : c'est une peste dans la société qu'un railleur perpétuel, et un chrétien qui veut vivre selon ses obligations doit éviter les railleries piquantes, comme un très-grand mal. Mais après tout nous ne pouvons les empêcher absolument : tant que les hommes s'aimeront eux-mêmes, ils auront de l'envie les uns contre les autres, ils se piqueront, ils se rabaisseront, ils se déchireront les uns les autres par des coups de langue. Les princes et les grands seigneurs n'en sont pas même exempts : ceux qui viennent de leur rendre les plus profonds respects se moquent d'eux en les contrefaisant, les raillent dès qu'ils ne les voient plus, et souvent leur lâchent le couplet de chanson.

C'est ainsi que se joue la comédie du monde : tout s'y passe en grimaces, et c'est une espèce d'extravagance que de se persuader qu'on aura pour nous une conduite particulière. Après tout, si on nous raille quelquefois, souvent nous le méritons. Il y a souvent tant de petitesse, tant de badineries, tant de légèreté, tant de misère dans notre conduite, que nous ne devons pas être surpris lorsqu'on les remarque, ni étonnés lorsque les hommes, qui sont pleins de malignité, en raillent quand ils les ont remarquées. Croyons seulement qu'on nous épargne sur bien des articles ; apprenons à nous corriger de nos défauts ou à gémir devant Dieu de ceux d'autrui ; ne nous faisons jamais de plaisir de leurs blessures, et ne perdons point la charité, parce qu'ils n'en ont point.

Mais des paroles, ajoute-t-on, passent bien vite, il n'en est pas de même des jugements fixes qui nous blessent et qui nous déshonorent. Mais, hélas ! il ne faut guère plus d'attention pour en connaître la faiblesse, l'impuissance et la vanité. Car ou ces jugements et ce qu'on dit de nous sont faux, ou ils sont vrais. S'ils sont vrais, n'est-ce pas une chose terrible que nous ne nous mettions pas en peine d'être pauvres et dénués de tout devant Dieu, et que nous soyons si sensibles aux pensées que les hommes ont de nous? Pouvons-nous témoigner davantage combien nous estimons les hommes plus que Dieu, en paraissant indifférents à ses jugements, et si sensibles à ceux des créatures? Y a-t-il rien de plus horrible que de ne se pas soucier de déplaire à Dieu, pourvu qu'on ne déplaise pas aux hommes? Ah! mes frères, humilions-nous. Si ces jugements sont faux, pourquoi le témoignage de notre conscience et le jugement solide que Dieu fait de nous, ne nous consolent-ils pas? Si les hommes nous traitent avec injustice sur ce qu'ils ne connaissent pas, combien y a-t-il en nous de défauts secrets qui méritent le traitement dont nous nous plaignons justement à d'autres égards? Le Sauveur de nos âmes a-t-il été traité d'une autre manière, et pouvons-nous nous plaindre quand on nous traitera comme lui?

Demandons-lui donc, mes frères, qu'il change notre cœur et qu'il nous donne la patience et un peu de cette raison qui procède de la foi, et qui nous fasse regarder les choses comme nous devons, afin de nous les faire estimer ce qu'elles valent. N'oubliez rien pour ne point déplaire au prochain, ne l'attaquez jamais avec témérité ni dans ses intérêts, ni dans ses sentiments, ni dans ses passions.

Etudiez-vous dans votre façon de vivre, dans vos discours, dans vos gestes même, de ne blesser jamais personne. Les gens du monde sont si circonspects auprès des grands dont ils dépendent ou de qui ils attendent quelque bienfait ! Il n'y a rien de si honnête, rien de si complaisant que toutes leurs manières. Ah ! mes frères, faisons pour la charité ce qu'ils font pour un misérable intérêt. Ménageons autant nos frères, qui sont nos supérieurs, selon saint Paul, qu'ils ménagent ceux de qui ils croient dépendre. Souvenons-nous de ce que l'Apôtre recommande aux chrétiens, de faire toutes choses pour vivre en paix avec tout le monde.

Ainsi on ne peut ni on ne doit dire · Je ne me mets pas en peine si je suis mal ou bien avec telle personne : c'est ne pas connaître le fond de la religion, ni l'essence de la charité chrétienne, qui fait tout et qui souhaite tout pour le bien de la paix, quand il n'y a rien de contraire à la vérité et à la justice.

Mais parce que nous ne sommes pas maîtres de changer la disposition des autres, et que, quelque chose que nous puissions faire, il y aura toujours des antipathies, des humeurs brusques, des railleries, des incivilités, des médisances, de faux jugements, demandons à Dieu qu'il nous rende insensibles à ces sortes de choses, qu'il mette en nous la patience, l'humilité, les vues de la foi, qu'il nous fasse envisager les choses d'une manière chrétienne et tranquille, qu'il nous donne une crainte salutaire de nous attirer l'inimitié de nos frères, de perdre la charité que nous devons à notre prochain, et cet amour mutuel qui nous fasse passer nos jours dans une paix qui soit le commencement de celle dont nous jouirons dans le ciel, et que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE PREMIER DIMANCHE DE CARÊME.

Homélie. — *Sur la tentation.*

Ductus est Jesus in desertum a spiritu.
L'esprit mena Jésus dans le désert (*Matth.*, IV, 1).

Le Sauveur du monde venait d'être baptisé par saint Jean, et il était sorti du Jourdain plein du Saint-Esprit, selon le témoignage de saint Luc, lorsque cet esprit dont il était rempli le conduisit dans le désert qui était proche du Jourdain. Or, mes frères, ce

qui se passe ici à l'égard du Sauveur est, ce me semble, une excellente expression de la conduite que Dieu tient sur une âme qui pense à faire pénitence, et dans laquelle il en a formé le désir.

J'y vois les mouvements de l'esprit de Dieu qui conduit d'abord cette âme dans la solitude : conduite marquée par l'entrée de Jésus-Christ au désert. Je vois la force de l'esprit de Dieu qui soutient cette âme dans les épreuves où elle est exposée : conduite annoncée par la tentation de Jésus-Christ dans le désert. Je vois enfin la douceur de l'esprit de Dieu qui console cette âme dans ses tentations et dans ses peines par les soins que les anges prennent de Jésus-Christ dans le désert : c'est à cette idée que je m'arrête pour vous expliquer toutes les parties de l'évangile que l'Eglise nous propose aujourd'hui, et que je réduirai aux mouvements des trois différents esprits dont il parle, et qui agissent sur Jésus-Christ. L'Esprit-Saint le conduit, l'esprit malin le tente, et enfin les esprits célestes le servent.

Voilà, mes frères, la lettre de notre évangile, et en voici le sens : point de véritable pénitence sans retraite et sans solitude; point de retraite et de solitude sans épreuves et sans tentations; point de tentations et point d'épreuves sans consolations et sans secours. Si donc, mes frères, nous voulons songer à faire une sincère pénitence dans ce temps si favorable où l'Eglise la commence, à l'exemple et sous la conduite de son chef, qui est Jésus-Christ, apprenons à entrer dans la retraite qui nous convient.

Jésus-Christ est conduit dans le désert : première partie; préparons-nous à la tentation qui nous attend : Jésus-Christ est tenté par le diable : deuxième partie; soutenons-nous par l'espérance de la consolation qui ne peut nous manquer : les anges viennent pour secourir Jésus-Christ : troisième partie. C'est tout ce qui est renfermé dans notre évangile, que nous expliquerons après avoir imploré l'assistance et les lumières de l'Esprit-Saint par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il est à propos, mes frères, de vous dire d'abord que je ne prétends pas restreindre aux seuls pénitents l'exemple que le Sauveur du monde nous donne aujourd'hui dans l'Evangile. Il regarde les justes, et il les regarde même précisément; car quiconque a reçu l'esprit de Dieu a un grand amour pour la retraite : il regarde le monde avec mépris, et il n'a que de l'horreur pour l'esprit du monde, parce qu'il sera toujours inalliable avec celui de Dieu.

C'est la disposition où la grâce du baptême doit mettre tout chrétien; mais comme il est rare d'en trouver qui suivent ces impressions, ce n'est point à ces justes dont le nombre est si petit que je veux persuader la nécessité de la retraite, qu'ils aiment et qu'ils pratiquent, c'est à ceux qui, ayant perdu cette justice, songent à la recouvrer par la pénitence, que je propose l'exemple du Sauveur du monde, et je veux leur faire voir, 1° la nécessité de cette retraite et de cette séparation du monde, sans laquelle ils ne peuvent être de véritables pénitents; 2° ce que c'est que cette retraite et cette séparation du monde pour un homme qui y est lié par sa condition et par ses emplois; 3° je veux leur tracer la pratique de la retraite sur l'idée que nous leur en aurons donnée, et leur fournir les moyens d'y entrer et de s'y soutenir.

Nécessité de la retraite, nature de la retraite, pratique de la retraite sur l'exemple de Jésus-Christ conduit au désert par l'Esprit-Saint : voilà tout mon dessein.

Il ne faut point sortir de notre évangile pour chercher des preuves de la nécessité de cette retraite et de cette séparation du monde, sans laquelle le pécheur qui cherche à se convertir ne peut devenir un pénitent.

Jésus-Christ sortait des eaux du Jourdain, figure du baptême et de la pénitence, quand la voix du ciel fit entendre ces paroles : *C'est mon Fils bien-aimé. Alors*, dit saint Matthieu, c'est-à-dire sans délai, sans retardement, dans l'instant même, *il est conduit par l'esprit*, dit le même évangéliste, *l'esprit le chassa*, dit saint Marc, *il fut poussé par l'esprit*, dit saint Luc; et où est-il conduit, poussé, chassé? *dans le désert*, disent les trois évangélistes.

Quelle induction devons-nous tirer de tout ceci? la voici : Jésus-Christ est reconnu par la voix du ciel pour le Fils de Dieu, qui lui plaît uniquement, en qui il a mis toute son affection; les âmes sortent des eaux du baptême, et les vrais pénitents entrent dans cette filiation divine annoncée par la voix du ciel, et font partie de ce Fils en qui le Père éternel a placé toutes ses complaisances. Ils sont animés du même esprit; c'est par l'opération de cet esprit en eux qu'ils deviennent les enfants de Dieu; car *c'est cet esprit*, dit saint Paul, *qui rend témoignage que nous sommes les enfants de Dieu.*

Or, dès que cet esprit est en nous, il doit y opérer ce qu'il a produit en Jésus-Christ. Il l'a conduit dans le désert, il doit donc nous conduire dans la retraite. Il ne peut donc y avoir de véritable justice, ni de véritable conversion, qui ne soit opérée par l'esprit de Dieu et par la charité qui nous élève à la filiation divine. Cet esprit saint arrache au monde ceux qu'il unit à Dieu : il les conduit, il les pousse, il les chasse dans le désert malgré leur résistance et leur opposition, que la grâce leur fait surmonter. Je dois donc juger de la conversion par l'impression de cet esprit qui la forme, et de sa sincérité par la fuite du monde, par la séparation, par la retraite. Où elle sera entière, je jugerai que la conversion est pleine; où elle sera imparfaite, je jugerai que la conversion est faible; où je ne verrai ni fuite, ni séparation, ni retraite, je dirai hardiment et avec assurance qu'il n'y a point de conversion, et que ce qui paraît tel au jugement des hommes n'a que l'appa-

rence d'une conversion et n'est point un ouvrage de l'esprit de Dieu.

Mais si la vérité et l'essence de la conversion supposent la nécessité de la séparation et de la fuite du monde, la conservation de cette grâce qui nous convertit et sa perfection est une autre preuve essentielle de la nécessité de cette retraite.

Les saints Pères n'ont point eu deux sentiments sur cette matière : ils sont tous convenus de cette vérité (que la seule raison et le bon sens nous apprendraient, quand la loi et la parole de Dieu ne le feraient pas), qui consiste à savoir que les plaies de l'âme ne se peuvent guérir que dans la retraite, et qu'il faut à cet effet se détacher du monde, fuir les occasions, se séparer des personnes qui ont causé notre chute, pour nous attacher à Dieu qui est notre médecin, et pour nous appliquer aux saints exercices qu'il nous a prescrits, et qui sont les remèdes nécessaires pour guérir les plaies du péché, qu'il nous a pardonné par la grâce de la pénitence qui nous a rendu la vie, et pour entretenir et fortifier cette vie nouvelle en nous.

Entrons un peu dans les raisons que les Pères ont eues de nous ordonner la retraite, elles sont très-importantes. En effet, n'est-il pas juste que celui qui a abusé des créatures en soit privé? qu'on chasse du monde et qu'on dépouille de ses biens celui qui, en ayant reçu l'usage de Dieu, ne s'en est servi que pour l'offenser? La justice humaine n'ôte-t-elle pas l'autorité à un homme qui l'a employée contre les intentions et les intérêts du souverain qui la lui a confiée? C'est donc une règle certaine que l'homme est déchu par son péché du droit de jouir des biens dont l'usage lui était permis dans son innocence; et cette règle est conforme à la conduite de Dieu envers notre premier père après son péché. Il chassa Adam du paradis de délices, il le condamna à gagner son pain à la sueur de son front, afin, dit saint Augustin, qu'il affligeât par un travail continuel le corps qui s'était révolté contre son esprit, et qu'ayant été chassé si justement d'un séjour si heureux, il se rendît digne d'y rentrer un jour par le mérite et la satisfaction de sa pénitence.

Mais si cet homme dont le cœur a suivi les attraits du monde est capable de se laisser séduire une seconde fois, y a-t-il rien de plus important pour son salut que de s'éloigner, que de fuir ce qui a causé sa chute? Et qui est-ce qui ne comprend pas le danger que court un cœur en qui les passions sont encore vives, et à la veille de voir renaître des affections vicieuses qu'il a à peine combattues, s'il demeure parmi des objets qui vont exciter des désirs capables de surmonter sans beaucoup de peine cette volonté nouvelle qui vient d'être formée dans le commencement de sa conversion? Ah! mes frères, quand un homme est délivré d'une fièvre mortelle, et que les restes de sa maladie le tiennent dans la langueur et dans la crainte d'une rechute, il prend toutes sortes de précautions, il évite jusqu'aux moindres bagatelles qui lui peuvent nuire; toute son attention est de se priver de tout ce qui lui plaît et le flatte, dès qu'il peut renouveler sa maladie, et de prendre tous les remèdes, quelque amers, quelque dégoûtants qu'ils soient, dès lors qu'ils sont nécessaires pour une guérison parfaite. Pourquoi ne faisons-nous pas pour la vie de notre âme et pour l'éternité bienheureuse ce que le sens commun nous dicte pour le soulagement du corps et pour la conservation d'une vie qui dure si peu?

Où en sommes-nous? Où est notre foi, ô mon Dieu! Quoi! faut-il que nous ne soyons occupés que du soin d'une vie animale qui va finir malgré toutes nos précautions, et que nous négligions la vie de notre âme qui doit durer toujours, tandis qu'il ne tient qu'à nous de la rendre heureuse pendant toute l'éternité!

Par où prétendons-nous conserver la grâce de la vie nouvelle que nous avons reçue dans notre conversion, si ce n'est en nous attachant à celui qui en a été l'auteur par sa miséricorde? Il a parlé au cœur de Jérusalem, dit son prophète, il lui a dit que ses maux sont finis, que ses iniquités sont pardonnées, qu'elle a reçu de la main du Seigneur une double grâce pour l'expiation de tous ses péchés; mais qu'ajoute-t-il? *On a entendu la voix de celui qui crie dans le désert: Préparez la voie du Seigneur, rendez droits ses sentiers dans la solitude*, où celui qui a parlé à votre cœur et qui s'est fait entendre à vos oreilles vous apprendra les voies qu'il faut tenir, et vous conduira dans les sentiers de la justice.

C'est dans le même dessein qu'il invite son peuple à fuir du milieu de Babylone; c'est par l'éloignement de cette ville criminelle qu'on distingue ce peuple choisi. Dès qu'on est assez heureux d'être de ce nombre, on court pour entendre sa voix dans la solitude, où il dit par un autre prophète qu'*il parlera au cœur de celui qu'il aura attiré doucement à lui*.

Comptez donc, mes très-chers frères, que sans la retraite les conversions qu'on prétend être véritables ne sont qu'en paroles et en idées, ou qu'elles ne sont que superficielles et passagères. Nous en avons l'expérience, et tous ces projets magnifiques que l'on forme dans sa conversion pour l'amendement de sa vie se terminent presque toujours à des rechutes encore plus dangereuses et plus mortelles que le premier état d'où l'on s'était efforcé de sortir. C'est donc une nécessité de se retirer et de se séparer du monde, si vous voulez conserver la grâce de la conversion et être de véritables pénitents. Mais qu'est-ce que c'est que cette retraite et cette séparation du monde pour un homme qui y est lié par sa condition et par ses emplois? Pour bien éclaircir ce point très-important, il faut établir des principes dans lesquels je vous prie de bien entrer. Les voici.

Je dis donc qu'à proprement parler un chrétien n'a plus rien de commun avec le monde; il y a renoncé, il devrait s'en tenir

éloigné, et ne point entretenir de commerce avec lui, s'il était possible. Mais comme l'état des conditions réglées par la Providence l'y tient nécessairement, et qu'il y est lié par des besoins, par des engagements, par des dépendances qu'il ne peut et qu'il ne doit pas rompre, l'usage des biens du monde ne lui est pas défendu, le commerce avec ceux qui forment le monde ne lui est pas interdit; il peut vivre avec eux et garder ses liaisons et ses richesses; mais c'est à condition néanmoins d'aimer Jésus-Christ par-dessus tout, de ne mettre sa confiance qu'en lui seul, et non pas dans des biens périssables, de se faire volontiers de ses richesses un trésor dans le ciel, d'être prêt à les abandonner dès qu'il ne pourra plus les conserver sans perdre Jésus-Christ, de renoncer même à son père, à sa mère, à ses enfants et à sa propre femme, dès qu'ils lui sont un obstacle à son salut. Car sans cette disposition, lorsqu'on déclare et qu'on proteste que l'on renonce au monde, ce n'est renoncer au monde que de bouche, et non pas en effet.

Ceci va si loin, et est, mes frères, d'une si importante nécessité, que lorsqu'un homme reconnaît que la société du monde l'entraîne dans le mal, qu'il ne peut résister à la tentation des richesses, et qu'elles sont des occasions de péché invincibles à sa faiblesse, il est dans une obligation indispensable de quitter le monde et d'abandonner ses biens. Il doit renoncer à tout dès qu'il ne peut conserver rien sans perdre Jésus-Christ, et, comme dit saint Grégoire, la fuite extérieure et la séparation du monde par un renoncement réel, qui n'est qu'un conseil en général, devient un précepte dans cette occasion et dans ces circonstances.

De cette doctrine des Pères comprenons qu'il y a deux sortes de retraites et de séparations du monde : une de précepte et de nécessité absolue, sans laquelle point de salut; celle qui consiste dans le dégagement du cœur, qui fait que le chrétien use du monde sans s'y attacher, aimant Jésus-Christ par-dessus tout, et mettant sa confiance uniquement en lui. L'autre de conseil et de perfection : elle consiste dans le renoncement réel à tous les biens du monde, dans la fuite et la séparation effective qu'un plus grand amour pour Jésus-Christ inspire, et que la crainte de se corrompre par l'usage de ce qui est permis fait regarder comme nécessaire. Or, quand le monde a séduit le cœur du chrétien jusqu'à lui faire abandonner Jésus-Christ plutôt que de perdre ses biens, il doit se défier beaucoup de ce qui s'appelle disposition et préparation de cœur; car comme il a été trompé par son propre cœur, il est bien à craindre que la retraite que je viens d'appeler de précepte, qui suffit pour un juste, ne suffise pas entièrement pour un pénitent. Celle que nous avons appelée de conseil devient donc quelquefois nécessaire pour lui : ainsi la retraite qui lui convient, et que Dieu demande, ne consiste pas toujours dans un simple dégagement de cœur de ce qui est bon en soi et mauvais pour lui, mais souvent dans une séparation réelle de ce qui a corrompu le cœur : le bon usage ne suffit plus, il faut aller jusqu'à la privation.

Vous entendrez peut-être mieux ces vérités par les règles que je vais vous proposer, qui renferment ce que j'appelle la pratique de la retraite, et qui apprendront aux pénitents les moyens d'y entrer et de s'y soutenir.

Il faut bien s'assurer de la retraite intérieure, c'est-à-dire de celle du cœur; elle est nécessaire et essentielle, sans elle il ne peut y avoir de pénitence véritable. Ceci, mes frères, est capital : il faut sortir de ce cœur criminel, il faut fuir ce cœur corrompu, il faut qu'il soit changé, qu'il soit brisé, qu'il soit détruit entièrement, et que l'amour de Dieu crée en nous un cœur pur; car il n'y a que lui qui renouvelle au fond de nos entrailles cet esprit de droiture et de justice qui fait les véritables pénitents : c'est l'ouvrage de son esprit.

Mais comme le cœur de l'homme est un abîme que la seule lumière de Dieu peut sonder, il faut que nous soyons dans une continuelle inquiétude sur ce changement si nécessaire, sur ce renouvellement si essentiel, que nous ne nous lassions jamais de demander à Dieu qu'il sonde lui-même notre cœur, de peur que, ne nous connaissant pas assez nous-mêmes, nous ne nous reposions sur une fausse et dangereuse sécurité. Nous devons donc lui dire tous les jours, comme le saint roi pénitent: *Mon Dieu, éprouvez-moi et sondez mon cœur ; interrogez-moi, et connaissez les sentiers par lesquels je marche; voyez si la voie de l'iniquité se trouve en moi, et conduisez-moi dans la voie éternelle.* Le moyen de s'en assurer autant qu'on le peut, c'est de passer de cette première règle à la seconde que voici.

Il faut ne rien ménager dans l'abandonnement réel et effectif de tout ce qui a corrompu le cœur, il faut quitter absolument et fuir sans délai tout ce qui nous éloigne de Dieu. Cette seconde règle est pour le moins aussi importante que la première, car on ne peut juger que le cœur est changé que par ce second degré de fuite et de retraite; et en effet, quand on n'a pas le courage de s'éloigner de l'objet et de l'occasion de son péché, il est sûr que le mauvais amour vit toujours dans le cœur, et qu'on est encore esclave de la passion qui nous a rendu coupable. Ne ménagez donc rien; quittez votre charge, si, incapable d'en remplir les devoirs, elle est pour vous une occasion prochaine de commettre le péché; vous ne devez l'occuper ou y être attaché qu'autant qu'elle est pour vous un moyen d'aller à Dieu et d'opérer votre salut; si elle y est un obstacle, ce ne sont donc que des vues d'intérêt et de fausse gloire qui vous y retiennent; quels motifs! quelle suite! une source féconde de mille péchés et une voie infaillible de condamnation. Quittez, n'hésitez point : Dieu, pour qui vous fuyez, aura soin de votre famille.

Rompez dès aujourd'hui tout commerce avec

ces personnes qui ont été cause de vos iniquités; fuyez-les, fermez-leur toutes les avenues de votre maison. Toutes les raisons du monde, toutes les considérations humaines n'ont rien que de faible et de frivole contre la prudence de l'Evangile et les solides intérêts du salut. Si une fois le cœur est changé, et que cet heureux changement ait opéré dans vous ce second degré de fuite, vous vous entretiendrez dans une certaine disposition d'esprit renfermée dans une troisième règle qui est comme la perfection de la retraite dont je parle, et le fruit des deux autres pratiques que je viens de vous proposer.

Elle consiste dans une certaine application à profiter sagement, avec ardeur et avec une espèce d'avidité, de toutes les occasions d'augmenter sa retraite, et à suivre avec foi, avec amour et avec reconnaissance, tous les événements par lesquels Dieu, qui veille à notre salut, nous fournit les moyens de fuir et de nous séparer entièrement du monde.

Les désagréments que vous y recevez, les pertes que vous y essuyez, le renversement de vos projets, les obstacles invincibles que la Providence oppose à votre établissement temporel et à l'accomplissement de vos désirs, ne sont-ce pas autant de voies que Dieu vous ouvre pour vous en retirer? Donnez ce que vous ne pouvez pas sauver; ne courez pas avec obstination après ce qui vous fuit; écoutez la voix de Dieu qui vous parle par cet événement. Le monde vous rejette, quittez le monde; un emploi vous manque, reconnaissez que c'est Dieu qui ne veut pas que vous vous engagiez plus avant dans le monde: regardez toute cette conduite par les yeux de la foi; ne vous estimez pas malheureux de rester en arrière tandis que d'autres s'avancent qui ne le méritent peut-être pas tant que vous, tout cela ne se fait pas sans raison. Vous savez quelles sont les suites des engagements du monde; votre expérience a dû vous l'apprendre: ce mauvais succès est un effet des soins de Dieu pour votre salut; laissez-vous conduire par sa providence: il fait pour vous ce que le prophète Osée dit qu'il fera en faveur de son peuple, qui suivait les voies de l'idolâtrie, pour le ramener à son culte. *Je m'en vais fermer son chemin*, dit-il, *avec une haie d'épines;* comme s'il voulait dire: Je vous rendrai la voie du monde dure et pénible. *Jérusalem poursuivra ceux qu'elle aimait, et elle ne les pourra atteindre; elle les cherchera, et elle ne les trouvera point jusqu'à ce qu'elle soit réduite à dire: Il faut que j'aille retrouver mon époux, parce que j'étais alors plus heureuse que je ne le suis maintenant. Je ferai cesser tous ses cantiques de joie, ses jours solennels, son sabbat et toutes ses fêtes. Après cela néanmoins je l'attirerai doucement à moi, je la mènerai dans la solitude et je lui parlerai au cœur.* Ne voyez-vous pas, mes très-chers frères, dans ces expressions de l'esprit de Dieu, une idée naturelle de la conduite qu'il tient sur nous en faisant par des voies humaines tout ce qu'il faut pour nous dégager du monde?

Je voudrais que ceux qui y sont retenus par des engagements chrétiens et qu'ils ne peuvent rompre voulussent vivre selon les règles que je viens de tracer, dans cette idée de la retraite et de la solitude qui convient à tout le monde, où l'esprit de Dieu conduit les véritables pénitents, où néanmoins nous ne devons pas nous flatter d'une fausse tranquillité, et où au contraire il faut nous préparer à la tentation qui nous attend; car Jésus-Christ est tenté dans le désert par le malin esprit: c'est le sujet du deuxième point.

DEUXIÈME PARTIE.

Il faut expliquer d'abord ce que c'est que d'être tenté et pourquoi le Sauveur du monde l'a été. Nous dirons ensuite que tout chrétien et tout pénitent qui pense à suivre Jésus-Christ dans le désert de la manière que nous venons de marquer doit s'attendre à la tentation. Nous expliquerons les différentes tentations qu'il doit craindre en expliquant celle que le démon emploie contre Jésus-Christ. Enfin nous apprendrons les moyens de vaincre les tentations en expliquant les réponses du Sauveur du monde au démon: c'est toute la matière de cette deuxième partie tirée de l'Evangile.

La tentation peut se prendre de deux différentes façons: ou comme une épreuve dont on se sert pour découvrir quelque chose qu'on veut savoir, ou comme une sollicitation qu'on emploie auprès d'un homme pour le porter à ce qu'on souhaite de lui.

La première sorte de tentation convient à Dieu, non qu'il ait besoin d'aucune épreuve pour s'assurer de ce qu'il ne sait pas, mais afin que l'homme se conduise lui-même par l'épreuve où il le met, ou que les hommes apprennent de lui ce qu'ils ne savaient pas, en le voyant sortir de l'épreuve où il a été exposé. C'est dans ce sens, selon saint Augustin, que l'Ecriture dit que Dieu tenta Abraham en lui commandant d'immoler son fils; car Dieu, dit ce saint docteur, n'avait pas besoin de cette épreuve pour connaître quel était le cœur de ce patriarche, et si Abraham se connaissait bien lui-même, nous ne le connaissions pas. Il fallait que sa fidélité parût ou pour lui-même, ou au moins pour nous: pour lui-même, afin qu'il sût combien il avait sujet de rendre grâces à Dieu; pour nous, afin que nous fussions instruits, ou de ce que nous avons à demander à Dieu, ou de ce que nous avons à imiter en ce saint patriarche. C'est dans ce sens que l'Ecriture dit quelquefois que Dieu tente les hommes.

La seconde sorte de tentation ne convient qu'au démon; car il est dit dans les mêmes Ecritures que Dieu ne tente personne, c'est-à-dire, comme l'explique saint Augustin, de cette sorte de tentation qui peut nuire; mais pour le démon, il est appelé le tentateur, c'est-à-dire celui de qui l'exercice et la principale occupation est de solliciter les hommes au péché.

Ce n'est pas que le démon ne tente aussi dans le premier sens que nous venons de donner au terme de tentation, c'est-à-dire qu'il n'emploie des moyens pour découvrir ce qu'il ne sait point, et c'est ce que vous allez voir dans les raisons pour lesquelles le Sauveur du monde a voulu être tenté.

Le Père éternel venait de l'appeler son Fils aux bords du Jourdain, et le Saint-Esprit était descendu sur lui sous une forme visible; mais toutes ces preuves de la divinité étaient contre-balancées par les infirmités de l'humanité, et entre autres par la faim qu'il endura après ce jeûne de quarante jours, de sorte que l'ange superbe, ne pouvant accommoder ces bassesses de la nature humaine avec les grandeurs de la nature divine, s'adressa à lui en la manière que le raconte notre évangile, afin de le tenter et de découvrir s'il était le véritable Fils de Dieu.

Il raisonnait de cette manière : Si c'est véritablement le Fils de Dieu, il ne se laissera pas mourir de faim, puisqu'il a la puissance de changer ces pierres en pain; d'un autre côté, s'il ne le fait pas, sans doute il n'est pas le Fils de Dieu. Par là cette tentation est une épreuve dont il se sert pour découvrir ce qu'il veut savoir; mais en même temps c'est une sollicitation au péché; car il veut le faire tomber dans la vaine gloire, en lui persuadant de faire un miracle sans nécessité, ou dans la défiance des soins de Dieu sur lui, qui l'abandonne dans un extrême besoin, et qui l'expose au péril de mourir de faim.

Le Sauveur du monde est donc tenté par le démon des deux différentes manières dont nous avons expliqué la tentation, avec cette différence que toutes ces tentations n'ont été qu'extérieures, et n'ont fait aucune impression sur l'esprit ni sur le cœur de Jésus-Christ. Il était incapable de sentir au dedans de lui aucun mouvement qui pût le porter au mal qui lui était suggéré au dehors, par où la tentation qui n'est d'abord qu'extérieure devient intérieure et fait ses impressions sur le cœur. C'est, mes frères, à cette double tentation que se doit attendre tout chrétien qui suit Jésus-Christ et tout pénitent qui pense à la retraite et à la séparation du monde, et c'est notre troisième réflexion.

Car comme le chrétien pénitent veut se tirer de l'esclavage du démon, rompre les liens qui l'attachent au monde, renoncer à l'iniquité et marcher dans les voies de la justice, le démon ne manque jamais de le tenter, c'est-à-dire de le mettre à l'épreuve pour reconnaître si c'est tout de bon qu'il l'abandonne, s'il est vrai qu'il quitte le monde de bonne foi et qu'il renonce au commerce de l'iniquité pour suivre les sentiers de la vertu. Alors le démon se sert de tout pour s'assurer de la sincérité de notre résolution. Nos amis, nos proches, nos parents, les faux sages du monde sont ceux qu'il emploie pour nous éprouver et nous interroger sur nos desseins, afin de les pénétrer : différentes tentations que le démon emploie, c'est notre quatrième réflexion.

Est-il possible, vous disent de faux amis, que vous prétendiez rompre avec tout le monde et mener une vie chagrine, sans société, sans plaisirs? Vous ne soutiendrez jamais ce projet.

Une famille ambitieuse et intéressée se tourmente de voir un homme qui, se livrant autrefois au soin de ses affaires temporelles, sans songer à celle de son salut, veut penser à présent à cet unique nécessaire; qu'il ne veut plus se charger de toutes sortes d'affaires comme auparavant; qu'il n'en veut même entreprendre de bonnes qu'autant qu'elles ne le détourneront plus de la principale et de la seule que nous ayons sur la terre.

Quoi donc ! lui disent sa femme, ses proches, voulez-vous tout abandonner? Que deviendra votre famille, si vous ne vous occupez pas? Est-il temps de vous retirer quand vous êtes encore dans la force et dans les occasions de travailler utilement pour vos enfants? Qui vous a mis ces pensées-là dans l'esprit? Est-ce que Dieu peut exiger que vous renonciez à l'établissement de la famille qu'il vous a donnée?

Ainsi parlaient les gendres de Lot lorsqu'il leur proposa de se retirer de Sodome. Ils traitèrent de rêverie le conseil qu'il leur donnait; mais les anges, voyant qu'il différait toujours, le prirent par la main avec sa femme, le conduisirent hors de la ville, et lui dirent : *Sauvez votre vie.* Heureux ceux à qui le Seigneur envoie des anges, c'est-à-dire des ministres de sa parole pour leur faire une sainte violence, afin qu'ils s'éloignent des lieux et des occasions où leur salut est en danger!

Que les amis du monde, nos parents et nos proches sont pour l'ordinaire de mauvais conseillers dans l'affaire du salut! C'est d'eux que le démon se sert d'abord pour éprouver notre fermeté et sonder notre cœur. Ce n'est pas pourtant que nous devions espérer d'éviter la tentation entièrement par cette fuite; car quand le démon reconnaît que la résolution est prise de l'abandonner, que c'est tout de bon qu'on pense à renoncer au monde, alors il sollicite, il remue les passions pour empêcher l'exécution de ces desseins, et il fait tous ses efforts pour retenir sous son empire les sujets qui lui veulent échapper. Il passe de cette première épreuve, qui n'est en quelque façon qu'extérieure, à la tentation intérieure, dont les différents degrés sont marqués dans notre évangile : car *Jésus-Christ ayant jeûné quarante jours et quarante nuits, il eut faim, et le tentateur, s'approchant de lui, lui dit : Commandez que ces pierres se changent en pain.*

Cette première tentation intérieure à l'égard des hommes est, selon les Pères, une tentation de volupté. Ce jeûne dans Jésus-Christ est une figure de la privation du plaisir; cette faim qui se fait sentir après quelque temps est un désir de reprendre ce qu'on a quitté; cette sollicitation que le démon fait de changer les pierres en pain est cette suggestion extérieure qui représente le plaisir qui passe dans l'âme, qui y excite l'inclination inté-

rieure pour la volupté, et qui porte le cœur à la désirer.

Voici donc la première tentation intérieure, à laquelle un homme qui pense à se retirer pour faire pénitence doit se préparer d'abord: c'est, mes frères, la crainte de vivre sans plaisirs. S'en priver pour quelque temps, passe; on jeûnera bien quelque temps, mais la faim se fait sentir après le jeûne, le désir revient après la privation. Toujours sans plaisirs, ne faisant plus ce qu'on avait accoutumé de faire, faisant toujours ce qu'on n'a jamais fait, voilà une privation et une contrainte qui effrayent : forte tentation pour ceux qui commencent. Ah! combien y en a-t-il que la crainte de vivre sans plaisirs a détournés de se donner à Dieu! Combien en détourne-t-elle encore tous les jours! Ecoutons saint Augustin, il parle sur cette matière avec cette noble simplicité qui règne dans ses Confessions. Je comprends bien que tout fait peur à qui ne connaît d'autres plaisirs que ceux du péché, quand on pense à s'en retirer. *Plus j'approchais de ce moment où je devais être tout autre que je n'avais été*, dit ce grand homme en parlant de lui-même, *plus je me trouvais saisi d'une crainte que me donnait la vue d'un tel changement. Ceux avec qui l'amitié me liait depuis fort longtemps me venaient dire : Quoi! vous nous quitterez, et dès ce moment nous ne vous serons plus rien? Dès ce moment telle et telle chose vous sera interdite pour jamais? La voix tyrannique de l'habitude me disait encore : Croyez-vous donc vous pouvoir passer de ces sortes de plaisirs? Mais qu'est-ce que ces plaisirs? Tout y était misérable et honteux; et cependant j'hésitais encore.* Tant il est vrai que la vue de la contrainte et l'appréhension de rester sans plaisirs arrêtent la plupart des hommes et les empêchent de suivre Jésus-Christ dans le désert.

Nous reviendrons dans un moment à la réponse que Jésus-Christ fait au démon : elle renferme un remède admirable contre la tentation de la volupté; mais auparavant examinons un peu les termes dont le démon se sert lui-même dans sa proposition, et voyons si nous ne trouvons point dans ses propres paroles de quoi rendre vaine et inutile la tentation qui nous effraye, et apprenons à vaincre les tentations : c'est notre cinquième réflexion.

Le tentateur, s'approchant de Jésus-Christ, lui dit : *Commandez que ces pierres deviennent du pain.*

Il y a, ce me semble, deux choses à considérer dans ces paroles. L'action qu'il propose renferme un changement d'une substance en une autre : convertir des pierres en pain; et le fruit et l'avantage de ce changement : Jésus-Christ apaisera sa faim. Sur quoi je dis que quand le démon nous tente par la volupté, il nous propose de changer des pierres en pain, c'est-à-dire qu'il veut nous obliger à faire un changement contre l'ordre de Dieu, qui nous engage à de grands travaux, et d'où nous ne devons tirer qu'une légère satisfaction.

Parlons sans allégorie, mes chers frères, et disons, en nous attachant au sens naturel de ces paroles, que pour résister à la tentation de la volupté et du plaisir, il ne faut que considérer la faiblesse de cet attrait et le comprendre. Je vous renvoie à votre expérience pour vous faire avouer ce que les plaisirs coûtent, et le peu que valent des plaisirs qui coûtent si cher.

Si nous examinons la réponse du Sauveur du monde au démon, nous apprendrons qu'il y a une nourriture pour le chrétien qui se donne à Dieu, qui n'est pas connue de ceux qui ne se nourrissent que du pain des pécheurs. Oui, mes frères, *l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de tout ce qui sort de la bouche de Dieu*, c'est-à-dire de tout ce qu'il plaît à Dieu de lui donner. Dieu ne laisse pas sans consolation et sans plaisirs ceux qui quittent les fausses joies de la terre pour le suivre dans la solitude. Sa parole est pour eux une abondante et délicieuse source. Il y a, dit saint Augustin, dans les livres saints des délices inexprimables. Croirait-on en trouver dans les festins, dans la bonne chère, dans les divertissements et dans les folies du théâtre, et que l'on n'en trouve point dans les saintes Ecritures? Que ce jugement serait peu solide! L'âme qui s'élève au-dessus de ces bassesses, et qui goûte ces autres plaisirs ineffables de la parole de Dieu, dit sans crainte avec le Prophète, parce qu'elle le dit avec vérité : *Les injustes m'ont raconté leurs plaisirs, mais ils ne sont point comparables à votre loi. Que vos paroles me sont douces! elles le sont plus que le miel ne l'est à ma bouche.* Mais elles ne sont douces, mes chers frères, qu'à mesure qu'elles pénètrent au dedans; elles ne se goûtent que de cette manière : en effet le sentiment de l'intelligence et le goût propre pour discerner la vérité est au fond de l'âme.

Mais remarquez que pour goûter cette douceur il faut, 1° que le cœur ne soit point corrompu par la malice du péché : car comme les viandes les plus délicates paraissent amères à ceux à qui la fièvre fait perdre le goût, de même le pain de la vérité paraît amer à ceux à qui l'amour des choses du monde ôte le goût de celles de Dieu.

2° Il faut que, quoique cette parole soit accompagnée d'une si grande douceur, on ne la goûte pas aussitôt qu'on commence à s'y appliquer. Dieu éprouve notre amour, notre constance et notre fidélité. Purifions donc notre cœur, et ayons un peu de patience, nous goûterons les délices célestes, et nous apprendrons par notre expérience qu'un homme qui se retire du monde pour suivre les mouvements de l'esprit de Dieu qui l'appelle dans la retraite, y trouve des plaisirs plus solides que ceux qu'il abandonne.

TROISIÈME PARTIE.

Ce serait ici le lieu de vous parler des motifs qui doivent vous soutenir par l'espérance de la consolation qui ne peut vous manquer; mais je vois bien que nous n'en aurons pas le temps. Heureux si déjà nous avons pu

mettre le chrétien en état de ne pas craindre ce qui l'empêche de faire le premier pas pour suivre Jésus-Christ dans le désert de la manière qui lui convient! Disons cependant un mot de la consolation solide que vous pouvez trouver dans la pénitence.

Ce n'est donc pas seulement cette privation de plaisirs qui effraye d'abord : c'est une certaine contrainte où on se va mettre en ne faisant plus ce qu'on avait accoutumé de faire, en se liant à certains exercices qui tiennent dans une gêne incommode; mais il ne faut qu'un moment pour dissiper cette crainte : car il faut reconnaître, 1° que l'homme ne saurait être indépendant; il ne peut, quoi qu'il fasse, se dispenser d'être esclave. En refusant de se soumettre à Dieu, que fait-il autre chose que de ne pas servir un bon maître? mais il ne peut se mettre en état de ne point servir absolument, car il faut nécessairement que celui qui refuse d'être esclave de la charité le soit de l'iniquité. 2° Que l'homme est créé pour être heureux : il ne peut trouver son repos dans lui-même, il faut donc qu'il le cherche hors de lui : or il est nécessaire qu'il soit esclave des choses dans la possession desquelles il prétend trouver son bonheur : ainsi, si vous mettez votre félicité dans la possession des choses de la terre, vous leur servirez, vous en serez esclave; si vous la mettez dans les biens éternels, vous servirez Dieu, et vous serez esclave de la justice et de la loi.

L'appréhension de la contrainte, la crainte de perdre les plaisirs dont vous jouissez, vous empêchent donc de suivre Jésus-Christ dans le désert et de prendre le joug du Seigneur; mais que faites-vous? vous refusez de servir un bon maître pour demeurer soumis à un tyran; vous croyez qu'en vous retirant de Dieu pour vivre au gré de vos passions, vous serez heureux; il n'en sera rien : il est impossible qu'en quittant la source de la félicité vous soyez heureux, je veux dire pleinement, avec paix, avec tranquillité. Je m'en rapporte à vous-mêmes dans ce moment : êtes-vous libres dans vos conditions, sans dépendance dans votre fortune, sans contrainte dans vos désirs, sans opposition dans vos desseins? Avez-vous tout ce que vous souhaitez? ne vous manque-t-il rien? Si même tous vos souhaits sont remplis, votre cœur et votre esprit sont-ils pleinement tranquilles, sans nouveaux désirs, sans scrupules, sans remords? S'il en reste, point de bonheur entier; car la félicité est un état parfait par l'assemblage de tous les biens; s'il en manque un seul, vous ne pouvez pas être heureux.

Mais, me direz-vous, serai-je absolument libre en changeant de conduite, et ne serai-je plus esclave en me soumettant au joug de Jésus-Christ? Oui, vous le serez encore; mais vous étiez esclave de l'iniquité, et vous le serez de la charité. Vous serviez des créatures qui sont faites pour vous, et de qui vous êtes le souverain, et vous servirez Dieu pour qui vous êtes fait, et de qui vous êtes la créature. Vous suiviez des lois dures qui vous conduisaient à la mort par les chemins de l'iniquité; vous en suivrez d'agréables à l'esprit, qui vous conduiront à la vie par les sentiers de la justice; et parce que cette servitude qui nous tient sous la dépendance de Dieu est notre condition, c'est en elle aussi que consiste notre bonheur présent. Aussi, tant que nous nous tenons dans cette dépendance, nous nous trouvons dans un état qui unit l'esclavage avec la liberté. Nous ne pouvons pas dire absolument que nous soyons libres, parce que nous obéissons; nous ne pouvons pas dire aussi que nous soyons esclaves, parce que le plaisir et l'onction nous font trouver tout agréable. Mes frères, il faut goûter de ces fruits de la retraite et de la dépendance pour en ressentir la douceur.

Fiez-vous-en à saint Augustin : il a senti les difficultés qui vous effrayent, il a combattu contre la pensée de la retraite qui vous rebute : la crainte d'être sans plaisirs lui a fait résister à l'esprit de Dieu, et il a fallu que cet esprit l'ait chassé dans le désert. *Combien trouvai-je tout d'un coup de douceur* (dit-il dans le neuvième livre de ses Confessions) *à me sevrer de celles que j'avais cherchées jusqu'alors dans les amusements du siècle! Car au lieu qu'un moment auparavant j'étais dans une crainte effroyable de les perdre, je me faisais un plaisir d'y renoncer et de les quitter, parce que vous les chassiez de mon cœur, douceur souveraine, solide et véritable! et que vous y entriez en leur place, ô mon Dieu!*

Nous ne saurions aller plus loin dans l'explication des autres parties de notre évangile; ce sera bien assez si nous avons pu mettre le chrétien qui pense à faire pénitence en état de se retirer du monde, à l'exemple de Jésus-Christ, et de mépriser la tentation que l'ennemi de notre salut oppose à ce dessein.

Mais, ô mon Dieu! c'est l'ouvrage de votre esprit. Faites donc qu'il le produise en nous; qu'il nous arrache au monde, à qui nous tenons si étroitement et si indignement, après y avoir renoncé par notre baptême; qu'il nous chasse dans le désert, et qu'il nous conduise dans cette retraite et dans cette solitude intérieure où, travaillant à nous purifier, nous nous préparerons à goûter les douceurs qu'on trouve dans la méditation de vos paroles, qui nourriront notre âme plus délicieusement encore que toutes les voluptés de la terre ne peuvent faire. C'est ce que nous vous demandons, au nom du Père, etc. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE LUNDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DE CARÊME.

De la tentation.

Ductus est Jesus a spiritu in desertum, ut tentaretur a diabolo.

L'esprit mena Jésus dans le désert, afin qu'il y fût tenté par le démon (*Matth.*, IV, 1).

Il ne faut pas espérer de passer cette vie sans être exposé à la tentation, après ce que l'évangile du jour d'hier nous rapporte de la conduite de l'Esprit-Saint sur la personne du

Sauveur du monde. C'est une nécessité tellement liée avec l'état et la condition des hommes, que l'Ecriture, selon la remarque de saint Grégoire, ne dit pas seulement que la vie y est exposée, mais qu'elle est elle-même une tentation.

Il est vrai que l'homme trouve les moyens de vaincre la tentation dans la tentation même; mais s'il veut se rendre attentif à examiner d'une part la nature des objets dont le démon se sert pour exciter les passions, et de l'autre les conditions sur lesquelles il lui promet de les satisfaire, cet examen peut beaucoup servir à rendre ses efforts impuissants, et à conduire le chrétien à cet état de piété et de paix qu'il ne peut trouver qu'en demeurant dans l'ordre de Dieu et en méprisant tout ce que le monde lui offre pour l'en retirer. C'est cet examen qui va faire le sujet de ce discours, et puisque le démon tente le Sauveur de nos âmes par la volupté et par l'ambition, reconnaissons que ce sont les deux grandes voies dont l'esprit séducteur se sert ordinairement pour tenter les hommes du siècle, pour les retirer de l'ordre de Dieu, et pour les jeter dans des agitations violentes où ils perdent le repos de la vie présente et l'espérance de celui de la vie future.

Faisons donc voir : 1° la faiblesse de l'attrait du plaisir marquée dans les paroles mêmes du démon ; *Dic ut lapides isti panes fiant* : première partie; 2° la faiblesse de l'attrait des grandeurs renfermée dans les conditions sous lesquelles il les promet : *Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me :* seconde partie.

C'est par ces deux réflexions que je veux apprendre au chrétien à mépriser les tentations du démon et à les vaincre, mais toujours par le secours de la grâce de Jésus-Christ, que je demande par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu n'a pas créé l'homme pour être soumis à la misère, et la terre aurait toujours été pour lui un lieu de plaisir s'il eût été toujours innocent; sans mourir et sans avoir souffert, il aurait été transféré du paradis de délices où Dieu l'avait placé, dans le bonheur éternel. Mais étant tombé volontairement de l'état d'innocence et de bonheur dans lequel Dieu l'avait formé, il s'est trouvé réduit à la misère; la terre ne lui produit plus que des ronces et des épines, et ce n'est plus sur la terre qu'il doit jouir des délices et du plaisir. Il est vrai que cette justice que Dieu exerce sur lui est tempérée par de favorables conditions; car en le rendant misérable il ne lui ôte pas l'espérance de la félicité, il ne fait qu'en transférer la jouissance dans l'autre vie, et par la courte privation de quelques plaisirs qui n'en ont que le nom, il lui en promet d'éternels.

Le malheur de l'homme est de ne pas vouloir s'accommoder à cette sage disposition, et c'est le faible dont le démon se sert pour le tenter en le retirant de l'ordre de Dieu; il réveille dans l'homme le désir naturel qu'il a pour le plaisir, en lui montrant des objets qui flattent ses sens, et, se prévalant de l'amour qu'il conserve pour la félicité, il lui fait croire qu'il la rencontrera dans la jouissance des objets qu'il lui a montrés : de sorte que l'homme, oubliant l'état de sa condition présente, veut être heureux contre l'ordre de Dieu; se laissant tromper à de fausses apparences dont le démon se sert pour l'attirer, il cherche toujours ce qu'il ne rencontre jamais; enfin, malheureux dans tous les temps, il perd le droit à la félicité éternelle en poursuivant une félicité imaginaire dont il ne jouit point.

Trop heureux si je pouvais aujourd'hui vous obliger à réfléchir sérieusement sur ce que l'expérience vous apprend tous les jours, et vous convaincre, en examinant les paroles mêmes du démon, que celui qui vous tente ne cherche qu'à vous séduire. En effet, rapporte l'Evangile, le tentateur, s'approchant de lui, lui dit : *Commandez que ces pierres se changent en pain.* L'action qu'il propose renferme le changement d'une substance en une autre : de convertir des pierres en pain. Sa proposition est la même toutes les fois qu'il nous tente par la volupté, et qu'il essaye de nous tirer de l'ordre de Dieu par l'attrait du plaisir : il nous propose de changer des pierres en pain, c'est-à-dire, mes frères, qu'il veut nous obliger à faire un changement contre l'ordre de Dieu, qui nous engage à de grands travaux, et dont nous ne devons tirer qu'un profit léger et qu'une faible satisfaction.

Parlons maintenant sans allégorie, et disons, en nous attachant au sens de ces paroles, que pour résister à la tentation de la volupté et du plaisir, il ne faut que considérer la faiblesse de cet attrait; et pour comprendre ce que j'avance ici, je vous ramène à votre expérience, gens du siècle, pour vous faire avouer que les plaisirs coûtent, et qu'ils valent peu après avoir coûté beaucoup. Je suis très-persuadé que nous désirerions peu de choses avec ardeur, si nous connaissions parfaitement ce que nous désirons et combien il y a d'erreur, de passion et d'aveuglement dans nos désirs.

C'est au prix de vos biens, de votre repos, de votre santé et de votre salut que vous achetez le plaisir; et comme si vous ne viviez que pour le plaisir, c'est à cette idole que vous immolez tout. La bonne chère, les jeux, les divertissements, la débauche vous engagent dans de grandes dépenses, vous ne retenez que par des chaînes d'or les objets de vos passions captifs sous vos désirs. On s'épuise bientôt quand on veut renverser l'ordre de la nature pour se procurer dans une saison des mets qu'elle ne veut produire que dans une autre; on n'épargne rien quand on veut séduire l'innocence et corrompre la fidélité; car voilà les plaisirs du monde, et on ne voit que trop de gens qui n'ont pas même le nécessaire dans leurs besoins, pour n'avoir pas voulu se modérer dans leurs plaisirs.

N'est-ce pas encore pour en jouir que l'on sacrifie sa santé? d'où viennent les incommodités qui rendent la vie si désagréable, ces maladies douloureuses qui durent quelquefois toute la vie, quoiqu'on les ait prises de fort bonne heure, et qui donnent des repentirs inutiles et des chagrins mortels? En vérité, est-ce aimer la vie que de s'exposer, pour quelques années de plaisir, à mourir tous les jours durant un fort long temps, et à traîner une vie languissante telle que la mènent ceux qui sont frappés des maladies dont je viens de parler? maladies qui ne sont pas seulement douloureuses et cruelles pour leurs personnes, mais contagieuses pour ceux qui les approchent, et qui, en détruisant leur santé, éteignent leur famille.

La bonne chère n'est-elle pas une vraie fatigue du corps et une honteuse agitation de l'âme? Quels mouvements ne se donne-t-on pas la veille d'une fête et d'un divertissement! combien de soin pour s'y préparer! On souffre mille incommodités pendant qu'elle dure, et on en sort presque toujours accablé de lassitude et de chagrin.

Les engagements, les pratiques secrètes, les commerces que l'on veut couvrir remuent mille passions pour en contenter une seule, et ne donnent pas un moment de repos. Que d'égards, que de précautions, que de feintes et d'artifices pour se cacher! quelle crainte n'a-t-on pas de la colère d'une mère, de la violence d'un mari, des reproches, du bruit et de la révolte de toute une famille! Combien d'inquiétudes, de chagrins, de soupçons, de jalousies tant qu'un commerce dure! Quelle rage, quelle fureur, quand il est rompu par l'infidélité, et quel désespoir quand il devient public!

Toutes ces choses-là, qui sont mêlées dans ce que vous appelez des plaisirs, sont comme autant de pointes aiguës qui vous piquent sans cesse, et qui vous obligent quelquefois de vous plaindre du malheur de votre condition; mais, comme dit si bien le saint homme Job, en parlant de ceux dont il fait la description, chapitre III, ils se réjouissent parmi tout cela, et ils se figurent des plaisirs au milieu des épines. Les charmes que vous trouvez dans les voluptés de cette vie vous rendent comme insensibles aux peines que vous y endurez. Vous êtes comme enivrés d'absinthe : or, remarquez qu'il y a dans ce breuvage la substance et la vapeur; la substance a une amertume qui pique, et la vapeur est une fumée qui assoupit. Les idées des plaisirs blessent, mais ils enivrent, et l'ivresse empêche qu'on ne ressente l'amertume, on ne veut pas qu'il y en ait. Les choses que vous souffrez pour les plaisirs de cette vie sont très-amères; et néanmoins l'aveuglement de votre cupidité, l'amour déréglé du plaisir, ainsi qu'une ivresse et une aliénation d'esprit, vous ôtent le sentiment de cette amertume.

Il n'est pas nécessaire de tomber dans ces grands excès pour se détourner des voies du salut. Sans s'engager dans les désordres dont nous avons tracé une légère idée, il suffit pour se perdre de mener une vie molle, oisive, voluptueuse. La vie chrétienne est une vie sérieuse, pénitente, laborieuse. Ne vous instruirez-vous jamais par votre propre expérience? vous sacrifiez vos biens, votre honneur, votre santé, votre repos pour des plaisirs dont vous ne jouissez jamais tranquillement; vous aspirez au salut éternel, on ne l'acquiert point, mes frères, en combattant l'ordre de Dieu, en violant ses commandements, en méprisant ses exemples, en rejetant ses instructions; et c'est de tous ces crimes qu'un chrétien se rend coupable, lorsque, dans le désir de se rendre heureux sur la terre, il donne dans tous les plaisirs, il éloigne toutes les peines, il ne pense qu'à contenter ses sens et à éviter tout ce qui peut le faire souffrir.

Les plaisirs coûtent donc bien cher, puisqu'on les achète aux dépens des biens, de la santé, du repos et même du salut; mais que valent donc des plaisirs qui coûtent si cher, et quelle douceur goûte-t-on dans l'usage de ces délices auxquelles on sacrifie tout?

Je ne sais si l'on s'en doit rapporter à votre témoignage, vous qui les goûtez, gens du siècle; car comme vous en êtes enivrés, vous n'êtes pas en état d'en juger. Les hommes, dit saint Grégoire, qui sont altérés du plaisir du monde, souffrent une infinité de peines et d'inquiétudes pour en jouir, de sorte que ce qu'ils boivent est très-amer; mais, parce qu'ils avalent avec beaucoup d'avidité, et qu'ils sont enivrés de cette absinthe mortelle, l'ivresse ne leur permet pas de ressentir assez vivement quel est le mal de cette amertume. Ils en sont donc de mauvais juges. Cependant, quoi qu'ils en puissent dire, ils ne sauraient disconvenir que s'ils trouvent quelque douceur dans leur usage, cette douceur ne dure qu'un instant. Je ne le prends pas, si vous voulez, du côté du plaisir même, quoiqu'il soit vrai qu'étant précédé d'un désir qui agite l'âme, et suivi d'un chagrin de le voir finir qui la trouble toujours, il consiste dans un certain point de jouissance qui le fait échapper quand on croit le tenir; mais je le prends du côté de la vie qu'il faut posséder pour en jouir, et qui est si courte, que tout ce qui est mesuré par sa durée ne doit être compté pour rien quand on juge des choses avec raison.

Je prends donc un homme jouissant de tous les plaisirs de la vie : c'est une qualité qu'on peut donner à tout homme qui a suivi longtemps le train du monde, et je lui demande combien il en a joui. S'il ôte de sa vie l'enfance où on ne les connaît pas, la vieillesse où on les regrette, la maladie où on les rebute, le sommeil où on ne les sent point, les chagrins et les afflictions où ils nous dégoûtent, ce qu'ils coûtent à acquérir, et ce qu'on souffre quand on n'en jouit plus, sur ce pied-là il trouvera que d'une vie de trente années, il n'en aura pas eu trois où il ait goûté de vrai plaisir; et pour cela sacrifier tout sans ménager son propre salut! De bonne foi, il ne faut qu'un peu de raison pour rejeter le démon quand il nous

tente par le plaisir, et un retour sur ce que le plaisir nous coûte ne devrait-il pas être plus que suffisant pour résister à la force de cet attrait ?

Mais, ô mon Dieu! que feront ces réflexions, si elles ne sont animées et soutenues de votre grâce? à quoi serviront-elles, si elles ne sont produites en nous par cet esprit qui conduit aujourd'hui le Sauveur du monde au désert? Car les hommes, dit saint Grégoire, sont semblables à ces animaux qui, accoutumés au travail, y reviennent sans qu'on les y force : quand une fois ils sont engagés dans la servitude du monde, ils s'accoutument tellement à ces peines et à ces fatigues, que, bien loin de s'en éloigner par ces sortes de réflexions, ils se chagrinent de n'y être pas, et le long usage qui devrait les avoir dégoûtés de ces travaux leur y fait trouver un plaisir auquel ils ne peuvent plus renoncer. Il ne faut pas cependant que cette dangereuse disposition nous oblige d'abandonner de tels malades ; peut-être que quelques-uns voudront guérir : ainsi, après avoir donné des secours contre la tentation du plaisir, donnons-en contre celle de l'ambition : c'est le second point.

SECONDE PARTIE.

Les désirs de l'ambition succèdent pour l'ordinaire à ceux du plaisir, et nous voyons assez souvent qu'après qu'un homme s'est lassé dans les délices d'une vie molle et voluptueuse, il songe à s'établir dans le monde. En sortant des déréglements d'une jeunesse emportée, il se livre aux désirs d'une ambition qui le dévore; et ainsi, toujours esclave de ses passions, qui se succèdent les unes aux autres, le démon le domine toujours, et se servant de différents attraits pour le soumettre à sa tyrannie, il le tient dans un asservissement d'autant plus déplorable qu'il est volontaire.

C'est contre cette seconde tentation qu'il faut essayer de lui fournir des armes, et afin qu'elles soient de même nature que celles que nous lui avons données contre la première, il faut faire réflexion sur les paroles mêmes du démon, et lui faire voir la faiblesse de l'attrait des grandeurs dont il se sert pour le tenter, renfermée dans les conditions sous lesquelles il les lui promet. *Le diable*, dit l'évangéliste, *le transporta encore sur une montagne fort haute, et lui montrant tous les royaumes du monde et la gloire qui les accompagne, il lui dit : Je vous donnerai toutes ces choses, si en vous prosternant devant moi vous m'adorez.* C'est la condition qu'il y met, car il veut se faire des adorateurs, il veut former sa religion, et il a toujours dans le cœur de se rendre semblable à Dieu.

Mais comme il continue à tenter les chrétiens de la même manière par le ministère du monde et des hommes qui sont à lui, il faut apprendre à lui résister; car il y a encore aujourd'hui des personnes qui disent de sa part : Nous vous donnerons tout ce que vous voyez, si vous voulez vous prosterner pour nous adorer. Ces personnes, dit saint Chrysostome, paraissent des hommes au dehors; mais ils sont en effet les instruments du démon. Pour résister donc à cette seconde tentation, il faut, comme nous l'avons remarqué dans le premier point, considérer la faiblesse de l'attrait dans ces paroles mêmes : *Je vous donnerai*, dit-il, *toutes ces choses, si en vous prosternant devant moi vous m'adorez.* Examinons cette promesse, et ayons recours à l'expérience et à la foi. Voici trois propositions indubitables, qui nous découvrent la faiblesse de cet attrait :

1° C'est qu'il ne promet toutes ces choses qu'à condition qu'on l'adorera : quelle horreur ! Le Sauveur en est frappé si vivement, qu'il ne peut garder la modération qu'il avait eue jusqu'alors ; ici il chasse le démon : *Retirez-vous de moi !* 2° C'est que le démon n'accorde pas toujours ces choses, quoiqu'on l'adore ; car outre qu'il n'en est pas le maître, et qu'il n'en peut disposer que par l'ordre de Dieu, il ne donne pas toutes les choses dont il pourrait disposer et qu'il promet, car il est l'esprit de mensonge. 3° C'est que, supposé qu'il les accorde, il ne vous restera à la fin de votre vie que le crime de l'avoir adoré. Tout finira, ces biens périront, vous mourrez, et vous ne conserverez de votre prévarication que l'infidélité et le crime ; c'est là uniquement tout ce qui vous restera.

Raisonnons, chrétiens, sur ces trois propositions, dont l'expérience nous découvre la vérité, et pour reconnaître la faiblesse de l'attrait des grandeurs, des richesses, des dignités et de la gloire du monde dont le démon se sert pour nous tenter, disons-nous à nous-mêmes : Mais s'il ne les promet qu'à condition qu'on l'adorera, n'est-ce pas un crime à un chrétien de se soumettre à adorer le démon ? S'il ne les accorde pas toujours, quoiqu'on l'adore, n'est-ce pas un aveuglement terrible à un chrétien que de s'exposer à ce crime au hasard de n'en tirer aucun avantage? et si même en me les accordant il ne me restera à la fin de la vie que le crime de l'avoir adoré, quel sera mon désespoir, lorsque, étant abandonné de toutes choses, je ne verrai plus devant moi que mon crime, et je connaîtrai mon erreur quand il ne sera plus temps de la réparer ! Ces réflexions suffisent pour faire connaître la faiblesse de l'attrait des grandeurs, et il n'en faut pas davantage à un chrétien qui pense sérieusement, pour lui faire mépriser des avantages et des biens qu'il ne peut désirer qu'avec beaucoup de honte, poursuivre qu'avec incertitude et acquérir qu'en faisant une perte irréparable.

Non, mes frères, ni le démon, ni le monde qui est son ministre, ne promet les grandeurs qu'à condition qu'on l'adorera. L'apôtre saint Paul n'appelle-t-il pas du nom d'idolâtrie l'amour que nous avons pour elles ? Et les saints Pères ne nous enseignent-ils pas que si les devoirs que les hommes leur rendent ne sont pas précisément tels

que le culte qu'on rend à la Divinité, ils leur consacrent néanmoins ce qui ne doit être que pour elle seule? Comment honore-t-on et adore-t-on Dieu? c'est en l'aimant, *non colitur nisi amando;* et comment l'aime-t-on de toutes ses pensées, de toutes ses affections? c'est en lui rapportant tous ses soins et toutes ses occupations, et c'est là précisément le culte qu'on rend aux grandeurs humaines. On leur donne toutes les pensées de son esprit, tous les désirs de son cœur, toutes les affections de son âme; on se contente de rendre à Dieu de temps en temps quelques devoirs légers et extérieurs où le cœur n'a point de part et n'entre presque pour rien.

Jugez-vous par votre conduite, gens du siècle, et vous reconnaîtrez que vous avez passé avec le monde la convention que le démon propose au Sauveur dans cet évangile : *Je vous donnerai toutes ces choses, si en vous prosternant devant moi vous m'adorez.* Que faites-vous tous les jours en vous attachant auprès d'un prince ou d'un ministre que vous croyez capable de satisfaire votre avarice, de contenter votre ambition et d'établir votre fortune? Ne vous rendez-vous pas dépendants de ses volontés, soumis à son humeur, esclaves de son caprice, victimes de ses passions, approbateurs de ses désordres et complices de ses iniquités? N'est-ce pas là, mes frères, vous prosterner aux pieds d'une idole pour l'adorer, dans la vue d'en obtenir ce que vous espérez? La honte de cette conduite ne vous fait-elle pas rentrer dans vous-mêmes? Faut-il que vous soyez esclaves de votre ambition, au préjudice de ce que vous avez de plus précieux, et que vous vous immoliez vous-mêmes à un autre malgré les lumières de votre raison qui vous y fait découvrir mille défauts et qui vous oblige de le mépriser en secret dans le moment même que vous l'adorez en public? C'est une chose bien honteuse que de se laisser dominer par l'amour de ce qui est périssable, quand on sait qu'on est immortel, de ramper sur la terre quand on peut s'élever dans le ciel, et de se rendre esclave des hommes quand on est destiné à régner avec Dieu.

Mais après tous ces sacrifices, après toutes ces dégradations indignes d'un chrétien, êtes-vous assurés de réussir? Ne savez-vous pas que le démon est l'esprit de mensonge, que le monde est un trompeur, et que s'il ne promet ce qui flatte votre ambition qu'à condition qu'on l'adorera, il ne l'accorde pas toujours quoiqu'on l'adore? Je n'en veux pas d'autre preuve que celle que votre propre expérience vous fournit. Comme elle est plus sensible, elle est plus convaincante, et vous pouvez juger de l'infidélité du monde en réfléchissant sur la dureté qu'il a pour vous.

En effet, qu'avez-vous avancé depuis tant d'années d'adoration, d'esclavage et de servitude? A la cour on vous oublie, dans la guerre vous vous ruinez, dans les affaires on vous supplante. Combien n'a-t-on pas vu dans tous les siècles de gens semblables à l'impie Achab, qui, après avoir dépouillé la maison de Dieu, c'est-à-dire ôté au Seigneur ce qu'ils ont porté aux pieds des idoles dont ils redoutaient la colère ou de qui ils voulaient gagner la faveur, ont enfin succombé? Le monde, qui est le ministre de Satan, sera toujours semblable à Holopherne, ministre de Nabuchodonosor, qui fut un prince cruel. Les hommes vont au-devant de lui, comme les peuples de Béthulie allèrent au-devant de cet impitoyable ministre : comme eux ils le couronneront en l'adorant; comme eux ils feront leurs efforts pour l'adoucir par leur musique et par leur chant en le comblant de louanges, en flattant ses désirs, en applaudissant à ses passions; mais il sera toujours dur et insensible, jamais il ne se laissera fléchir. Mes frères, prenez garde que l'appui sur lequel vous vous reposez ne vous manque par les disgrâces qui lui peuvent arriver. Combien voit-on de gens s'être attachés à la fortune des puissances de la terre, et qui ont été ensevelis dans la même infortune qui a précipité ces bras de chair sur lesquels ils s'appuyaient!

Il est vrai qu'il est des siècles où la justice règne, et que nous vivons dans un temps où les puissances ont les yeux ouverts pour chercher le mérite et couronner la vertu; mais après tout, ces puissances ne peuvent point changer la nature des choses, ni aller contre les ordres de Dieu. Si vous vous rendez esclave de cette fortune dont les princes peuvent être les auteurs, si vous faites régner dans votre cœur l'amour des choses qui la forment, si vous abandonnez Dieu pour la terre, si vous adorez le monde et ses biens, quelle que puisse être votre élévation, il ne vous restera à la fin de votre vie que le crime de les avoir adorés.

Jugez quel sera votre désespoir, lorsque, étant abandonnés de tout, vous ne verrez plus que votre crime, et vous reconnaîtrez votre erreur quand il ne sera plus temps de la réparer. Cette dernière réflexion est pénétrante, et je suis fâché de ne la pouvoir toucher aujourd'hui qu'en passant. Comme donc tous les biens qui composent et qui forment votre fortune sont périssables, ils périront; comme vous êtes mortels, vous qui en jouissez, vous mourrez; et un jour, qui n'est peut-être pas bien loin, viendra où vous direz : De quoi nous a servi notre orgueil, et qu'avons-nous tiré de la vaine ostentation de nos richesses? Tout vous échappera dans ce moment : le prince n'aura plus de sujets, le plus riche de tous les hommes sera aussi pauvre que le dernier des esclaves, et les richesses étant évanouies, leurs malheureux adorateurs ne verront plus que le crime de les avoir adorées.

Si c'est à cette terrible et inévitable catastrophe que doit se terminer toute l'ambition des hommes, il n'en faut pas davantage pour rendre vains les efforts du démon quand il se sert de l'ambition pour nous tenter. Dans le moment de votre mort, votre âme se trouvera seule devant Dieu, sans autre relation

qu'à lui, sans autre liaison qu'avec lui, toute nue, revêtue de ses seules iniquités. Représentez-vous le moment de la mort d'un grand, d'un riche, d'un homme à qui le démon a tenu ce discours : *Je vous donnerai toutes ces choses si vous voulez m'adorer;* qu'est devenue toute cette grandeur ?

Servez-vous donc de ces réflexions, mes très-chers frères, pour combattre les efforts du démon, soit qu'il travaille à vous attirer, soit qu'il veuille vous retenir.

Si vous n'êtes pas dans le monde, que le plaisir ne vous y engage pas ; il coûte trop, et il vaut trop peu. Que l'ambition ne vous y attire point : c'est un crime d'adorer le démon, c'est une folie de l'adorer au hasard, et le sujet d'un désespoir éternel lorsqu'on a eu la faiblesse de l'adorer.

Que si vous habitez dans la Babylone du monde, fasse le ciel que ces lumières éclairent les ténèbres de vos âmes, et que l'amertume d'avoir vécu dans ces égarements vous fasse goûter avec plus de reconnaissance et plus de joie la bonté du libérateur qui veut vous délivrer par sa grâce, à laquelle il faut recourir et que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE MARDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DE CARÊME.

Sur les devoirs des pères et mères envers leurs enfants.

Miserere mei, Domine fili David : filia mea male a dæmonio vexatur.

Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi : ma fille est misérablement tourmentée par le démon (*Matth.*, XV, 22).

Quiconque ne connaîtrait pas l'amour d'une mère pour son enfant devrait être surpris des paroles de la Chananéenne, et on aurait de la peine à comprendre comment elle est elle-même un objet de pitié pour le Sauveur du monde, parce que sa fille est misérablement tourmentée par le démon ; mais quiconque saura quel doit être l'amour d'une mère chrétienne pour le salut de son enfant sera surpris de l'insensibilité de la plupart de celles qui, ayant des enfants en plus grand danger que la fille de la Chananéenne, ne songent pas à faire tous leurs efforts pour les en retirer.

Voici donc, mes frères, tout le plan de ce discours : je vais vous apprendre que cette insensibilité des mères chrétiennes et cette stupidité dans une affaire aussi importante pour leur salut et pour celui de leurs enfants procèdent de l'ignorance où elles sont, 1° du danger de leurs enfants, qui sont tourmentés du démon sans qu'elles le sachent ; 2° du remède à ce mal, qui est entre leurs mains ; 3° de l'intérêt qu'elles ont dans le danger de leurs enfants, et combien il leur est important de n'être pas la cause de leur chute.

Ainsi j'ai cru que, pour les réveiller de cet assoupissement et pour les rendre sensibles à des intérêts si importants, je devais faire voir dans ce discours, 1° le malheur des enfants qui sont tourmentés par le démon : première partie ; 2° le remède à ce malheur : deuxième partie ; 3° l'obligation d'appliquer ce remède : troisième partie.

C'est pour instruire les mères chrétiennes que nous faisons ce discours. Demandons l'assistance du ciel par le secours de la plus sainte mère qui fut jamais. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Ne vous paraît-il pas étrange, pères et mères chrétiens, de m'entendre dire que la plupart de vos enfants sont misérablement tourmentés par le démon, comme la fille de la Chananéenne, et ne croyez-vous pas que c'est outrer les choses que de faire d'abord une semblable proposition?

Ecoutez ce que dit saint Augustin, et après que je vous aurai exposé les preuves de ma proposition par les paroles de ce saint docteur, et raisonné sur des principes de foi, j'espère de vous rendre si sensible ce que j'avance, que vous ne pourrez vous dispenser, si vous êtes véritablement pères et mères de vos enfants selon l'esprit, et non pas seulement selon la chair, de gémir sur leur malheur et de travailler à éviter celui qui vous menace.

Il arrive quatre choses dans la formation des hommes, dit saint Augustin : le père engendre le corps, Dieu crée son âme, le péché la corrompt, et le démon la possède. Il paraît donc d'abord que vos enfants tombent sous l'empire du démon dès le moment de leur naissance, et que devenir homme et être possédé du démon, c'est la même chose dans la voie ordinaire ; et n'est-ce pas ce que l'Apôtre nous apprend lorsqu'il nous appelle des enfants de ténèbres et de colère? Les exorcismes que la sainte Eglise fait sur les enfants avant que de leur conférer le baptême ne nous montrent-ils pas qu'ils sont en la possession du démon, puisqu'elle le chasse pour y préparer la demeure de Jésus-Christ? Le Sauveur du monde y vient par le baptême, il y demeure par la grâce. De morts qu'ils étaient, il les rend vivants ; d'enfants de ténèbres, ils deviennent enfants de lumière, et Jésus-Christ les retirant de dessous l'empire du démon, avec lequel ils étaient destinés à l'enfer, les adopte et leur donne droit à son héritage éternel, c'est-à-dire à la gloire.

Il faudrait pénétrer dans le fond de l'âme et découvrir ce qui s'y passe, pour pouvoir dire exactement combien peu dure cet heureux état, qui finit bientôt, dans la plupart des hommes, par la perte de la grâce du baptême qui en est la source et le fondement. Car, hélas ! mes frères, on peut assurer hardiment que dans la plupart les premiers soins de leurs parents, le premier usage de leur liberté, le premier office que le monde leur rend, c'est de leur faire perdre l'innocence et de chasser Dieu de leur cœur.

L'état de notre naissance en Jésus-Christ ne dure pour l'ordinaire guère davantage que dura l'état d'innocence, c'est-à-dire que la plupart des hommes emploient le premier usage de leur liberté à perdre la grâce de leur baptême, et qu'ils renoncent à la qualité d'enfants de Dieu (pour redevenir les

enfants et les esclaves du démon, aussitôt que par eux-mêmes ils sont capables de faire usage de leur esprit et de leur cœur.

Ce qu'il y a d'étrange, c'est que tout ceci se passe d'une manière insensible, et que ce meurtre de l'âme, cet asservissement à l'empire du démon, ne se font point sentir. La mort de l'âme ne rend pas ses sujets immobiles à nos yeux comme la mort du corps; elle ne les rend pas des objets d'horreur; ils vivent, ils conversent, ils rient avec nous, et souvent le coup qui les tue leur attire nos louanges, notre estime, notre admiration et notre amour.

Mais, pères et mères chrétiens, si ces morts terribles et détestables commencent pour l'ordinaire dans l'intérieur de vos familles, si vous y livrez vous-mêmes vos enfants, si vous en êtes les meurtriers après en avoir été les pères, et qu'après tout nous ne puissions pas vous rendre ces morts sensibles, ne serait-ce pas beaucoup si nous vous faisions voir la réalité de cette mort, et si nous vous découvrions de quelle manière elle arrive?

Or, que cette mort soit réelle, il est aisé de le démontrer; la preuve dépend de deux principes, l'un de foi, et l'autre d'expérience. La foi nous enseigne que celui qui perd la grâce de son baptême redevient esclave du démon; quoiqu'il ait été régénéré en Jésus-Christ, il rentre sous cette domination malheureuse : car, comme dit l'apôtre saint Pierre, *Quiconque est vaincu est l'esclave du vainqueur. Vous êtes esclaves de celui que vous servez*, dit saint Paul; et cet esclavage est d'autant plus terrible qu'il est volontaire et du choix de celui qui s'y soumet. Il est d'autant plus terrible que le choix de ce nouveau et détestable maître ne se peut faire qu'en se rendant coupable de perfidie à l'égard du parti qu'on a choisi et auquel on s'est attaché par un engagement solennel.

Il est encore certain que cette grâce reçue dans le baptême a besoin d'être entretenue et comme fomentée dans l'âme d'un enfant qui l'a reçue, et qu'il ne peut recevoir cette assistance et ce secours que par les soins d'un père et d'une mère chrétiens et d'une bonne éducation : la grâce a ses degrés comme la nature, l'homme chrétien a ses âges comme l'homme charnel, dit saint Augustin, et comme nous voyons qu'un enfant nouvellement né perdrait bientôt la vie qu'il aurait reçue si on l'abandonnait après sa naissance et qu'on l'exposât à toutes les injures de l'air et à l'intempérie des saisons, de même la vie de Jésus-Christ formée en nous par le baptême est bientôt éteinte quand on ne prend pas soin de l'y conserver et de la fomenter par une éducation chrétienne, de l'augmenter par les soins, de nourrir ce nouvel homme intérieur qui est enfant, de le soutenir, ce nouvel homme, par le lait d'une sainte doctrine, de le garantir de l'air contagieux du monde, et d'empêcher qu'il ne voie ou qu'il n'entende quelque chose qui puisse donner atteinte à cette vie nouvellement formée. C'est pourquoi, mes frères, chaque mère chrétienne doit être à l'égard de ses enfants, dans la disposition où saint Paul dit aux Galates qu'il était à leur égard : il faut qu'elles soient toujours dans l'inquiétude de l'enfantement, jusqu'à ce qu'elles voient Jésus-Christ formé en eux, c'est-à-dire, agissant en eux par la foi, par l'espérance et par la charité.

Voilà, mes frères, ce que la foi nous rend certain; mais n'est-il pas encore aussi sûr par l'expérience qu'il n'y a rien de plus négligé que cette éducation chrétienne? A peine en connaît-on les obligations. Un père et une mère ne se regardent que dans un certain ordre naturel par rapport à leurs enfants : ils croient avoir satisfait à toutes leurs obligations quand ils leur ont amassé du bien, qu'ils les ont élevés dans la bienséance et dans l'honnêteté, qu'ils les ont avancés dans les études, qu'ils les ont rendus dignes d'exercer avec honneur les charges et les emplois qu'ils leur destinent, et qu'ils leur ont procuré des alliances honorables. On appelle un homme qui en use ainsi un bon père, et un enfant heureux quand il tombe en de semblables mains; mais, ô mon Dieu! ouvrons un peu les yeux.

A quoi tous ces soins-là se terminent-ils? Au monde, à la terre, à la vie présente, au temps. Ce père dans tous ces mouvements-là n'a en vue que l'établissement de son enfant. Tout se termine à la terre, à une fortune qui durera peut-être vingt, peut-être trente ans, comme si cet enfant n'était que pour le monde, comme s'il n'y avait point d'autre félicité pour lui, et voilà cet enfant livré au monde. Est-ce là en bonne foi, mes frères, une éducation telle qu'on la doit donner à un chrétien destiné pour le ciel, à qui le monde et la fortune ne doivent servir que de moyen pour y arriver, et qu'il est obligé de fouler aux pieds et d'abandonner quand ils deviennent un obstacle à son salut et à sa fin? Un père et une mère ne se regardent presque jamais dans l'ordre surnaturel et du côté de l'âme : ils ne comprennent point que Dieu les associe avec lui dans l'ouvrage de la prédestination et du salut de leurs enfants, qu'il les a rendus les dépositaires de sa grâce, et que, pouvant lui seul faire le salut de ses élus, parce que véritablement ce salut est son ouvrage, il a voulu que, comme il se fait pendant cette vie par l'alliance des œuvres avec la foi, il se commençât pendant l'enfance par l'alliance de l'éducation avec la grâce du baptême.

Il y aurait une infinité de raisons à donner de cette conduite de Dieu, qui marque sa miséricorde par la facilité qu'il a voulu donner à l'homme pour son salut, et avec combien de justice il le condamne lorsqu'il l'a négligé. Mais tenons-nous-en à notre sujet; il suffit que nous fassions voir aux pères et aux mères chrétiens comment Dieu les associe à l'ouvrage du salut de leurs enfants; comment il leur abandonne ces jeunes âmes et ces jeunes plantes, comme une terre où il vient de répandre la semence de l'éternité, afin qu'ils la cultivent; comment elle ne peut

y être conservée que par leurs soins, et qu'elle y meurt misérablement quand ils la négligent.

Que ces pères et ces mères me disent maintenant quelle est l'application qu'ils ont donnée et qu'ils donnent à ces devoirs si importants; qu'ils nous disent s'ils ont seulement connu cette obligation, et si, s'élevant au-dessus des vues de la terre et du monde, ils ont regardé leurs enfants dans cet ordre de Dieu. Qu'ils reconnaissent donc ici leur négligence, mais qu'ils reconnaissent que la plupart de leurs enfants, ayant perdu la grâce de leur baptême en acquérant l'usage de la raison, sont tombés sous la puissance du démon, qui les tourmente misérablement.

Nous voyons les effets sensibles de cette possession tous les jours, mais nous ne remontons jamais jusqu'à la source, et c'est notre amour-propre qui nous la cache, de peur de nous confondre en nous la découvrant; mais pour vous la faire voir, il faut vous faire observer en quoi consiste cette possession. Elle consiste, mes très-chers frères, dans l'asservissement de l'âme au démon par le péché, dans la soumission à ses lois; car, comme nous l'avons dit avec saint Paul, *vous êtes l'esclave de celui que vous servez.* Il ne faut donc pas s'attendre à voir les effets de cette malheureuse possession par les agitations du corps, c'est par le déréglement des passions; ce n'est pas par des mouvements contraires aux lois de la nature, c'est par une conduite opposée à la loi de Dieu.

Ainsi, pères et mères, quand vous vous plaignez des emportements d'un enfant, que vous lui voyez passer trente années dans la débauche, dissiper son bien, se marier contre votre gré, vous outrager en votre personne, vous déshonorer dans votre réputation, dites alors qu'il est tourmenté par le démon, mais demandez à Dieu, comme la Chananéenne, qu'il ait pitié de vous. Si vous remontiez jusqu'à la source de ces désordres, vous seriez pour la plupart obligés de dire comme ce père à qui Jésus-Christ demandait depuis combien de temps son fils était agité du démon, et qui lui répondit que c'était dès son enfance; car il est souvent vrai que les déréglements dont vous vous plaignez sont les suites déplorables de la perte de l'innocence du baptême, qui s'est faite dans votre maison, dans votre sein, par votre négligence et souvent par votre ministère.

Voilà donc cette possession et ses effets; voilà de quelle manière la plupart des enfants sont tourmentés par le démon comme la fille de la Chananéenne.

Mais parce que ce n'est pas assez de découvrir des maux si nous n'en donnons les remèdes, et que même ces remèdes ne pourraient pas être appliqués si utilement si nous ne découvrions la source des maux, marquons ici par quels degrés le démon rentre dans une âme d'où il a été chassé par le baptême, et comment il s'en remet en possession pour la tourmenter ensuite misérablement par le déréglement des passions, par le désordre de la conduite et par une vie tout opposée aux engagements du baptême.

Je trouve trois différentes voies qui rouvrent l'entrée au démon et par lesquelles il revient dans l'âme pour la tourmenter : la concupiscence, les préventions et l'exemple. La concupiscence, qui demeure après le baptême et qui est favorable au démon, incline l'âme du côté du mal; les préventions la séduisent en faveur du monde, et enfin l'exemple l'entraîne dans le désordre.

L'homme, formé pour être heureux, désire de l'être. Ce bonheur, avant sa chute, consistait en deux choses : dans l'éloignement du mal et de la douleur, et dans la jouissance du repos, du plaisir et de la paix. L'homme, déchu par le péché de cette jouissance du plaisir, n'est plus que dans l'espérance durant cette vie. Il ne veut point se résoudre à attendre, il veut goûter du plaisir dès à présent; il cherche, il trouve des apparences, il se laisse prendre à ce qui le touche : première source de chute, première voie qui fait rentrer le démon dans une âme.

Cette première corruption intérieure, qui est la concupiscence, s'unit avec une autre qui est extérieure, et qui n'est autre chose que les préventions et les préjugés du monde. L'une fait chercher l'autre, qui s'offre et se présente. Mais avant d'aller plus loin, il faut entendre ce que signifie ce mot de *concupiscence*, qu'on ne prend ordinairement que pour les désirs déréglés de la chair, et qui néanmoins s'étend beaucoup plus loin; car, selon l'idée que nous en donne saint Augustin, c'est, à proprement parler, un certain poids que le péché laisse en nous, par lequel l'âme est inclinée et penche vers la terre, où elle est toujours prête à s'attacher par le désir de jouir des créatures; c'est un certain fond de corruption que les théologiens appellent l'amorce du péché, c'est-à-dire une inclination qui porte l'homme à désirer ce que Dieu défend et à rejeter ce qu'il commande; c'est comme une espèce de forge allumée en nous par le feu du péché, d'où sortent les armes malheureuses des passions dont le démon se sert pour nous engager à détruire nous-mêmes notre innocence; c'est un feu tout prêt à s'allumer, dans lequel il souffle incessamment pour causer en nous ces ardeurs qui nous portent avec tant de véhémence vers les objets qui nous plaisent.

Voilà la disposition où nous sommes tous après le baptême. Avec un fonds naturel très-susceptible de la corruption dont le monde est rempli, les préventions qui nous parlent en sa faveur nous séduisent bien vite. Etant reçues dans ce mauvais fond, un enfant ne voit et n'entend rien qui ne lui parle en faveur du monde, vers lequel son âme penche et est toujours prête à s'engager par le désir. Il ne voit que des objets qui flattent ses sens, il n'entend que des discours qui sont capables de lui persuader que la

souveraine félicité consiste dans la jouissance de ce que le monde promet : jugez des ravages que ces secours, unis à la concupiscence, peuvent produire dans une âme qu'elle tient toute penchée du côté de la terre et du monde.

C'est là, mes frères, ce que j'appelle les préventions qui séduisent un jeune cœur. Hé! comment pourrait-il s'en défendre, puisque nous-mêmes, avec tout le secours que nous avons et qu'il n'a pas, nous avons bien de la peine à nous en garantir? Comment voulez-vous qu'il n'estime pas le monde et tout ce que le monde promet? Son propre fonds l'en sollicite : vos discours, vos souhaits, vos approbations, vos projets, vos manières, vos chagrins même, tout parle en sa faveur. Il estime donc ce que vous estimez, il désire ce qu'il estime, il aime ce qu'il désire, et c'est cet amour qui le perd, car il consacre à ce monde les premiers mouvements de son cœur, et il en chasse Dieu pour qui il est créé et à qui il avait été consacré par le baptême.

Dès qu'il a fait un pas dans le monde, il se laisse emporter où le torrent de la coutume et de l'exemple entraîne tous ceux qu'une éducation chrétienne n'a pas fortifiés : ainsi vous les voyez bientôt livrés à toutes sortes d'excès, agités par leurs passions, plus malheureux que la fille de la Chananéenne, parce que c'est leur âme qui est tourmentée par le démon; mais ne vous effrayez pas, vous avez dans les mains les remèdes à ces maux, pères et mères chrétiens; ce qu'il y a de triste, c'est que vous ne pensez pas à vous en servir : je vais vous les exposer dans la deuxième partie de ce discours.

DEUXIÈME PARTIE.

Puisque nous avons remarqué que le démon se remet en possession de l'âme d'où il a été chassé par le baptême, en y retournant par trois voies qui lui en ouvrent le chemin, il est facile de comprendre que le soin des mères chrétiennes les doit appliquer à fermer ces trois voies au démon et à conserver la grâce du baptême dans leurs enfants, 1° par le soin de combattre la concupiscence dans ses premiers mouvements; 2° par le soin de verser de bonnes impressions dans leurs esprits contre les préventions; 3° par le soin de les engager comme naturellement dans le bien par de bons exemples, de leur cacher le monde et de les cacher eux-mêmes aux yeux du monde.

Ajoutons un quatrième moyen, qui est un moyen général de réussir et sans lequel on ne peut réussir, qui est de recourir à Dieu par la prière. Nous parlerons plus particulièrement de la prière et du recours à Dieu par les gémissements, lorsque nous marquerons ce qu'on peut faire pour réparer les défauts de l'éducation quand on a manqué de la donner à ses enfants et qu'on les voit tourmentés misérablement par le démon dans un âge où ils ne sont plus sous la conduite des pères et mères.

Contentons-nous de vous dire seulement que vous ne devez jamais manquer d'offrir vos enfants à Dieu, et de lui demander tous les jours qu'il les conserve dans la grâce de leur baptême. Une illustre princesse, c'était sainte Elisabeth, allait à l'église dès qu'elle se trouvait enceinte, et offrait à Dieu le fruit de ses entrailles, faisant continuellement des vœux pour qu'il pût recevoir la grâce du baptême, et elle les continuait toujours pour obtenir de Dieu qu'il la lui conservât. Ce doit être là une des principales dévotions d'une mère chrétienne. Une foule de femmes saintes et illustres nous en ont donné l'exemple; et en vérité, être chargé de l'éducation d'un enfant, être dépositaire de la grâce de Jésus-Christ, avoir son salut entre les mains, ce salut duquel on doit répondre à Dieu, c'est quelque chose d'assez important pour recourir souvent à lui par la prière et lui demander continuellement qu'il nous aide par sa miséricorde à nous acquitter d'une obligation si fort élevée au-dessus de nos forces. Le moyen est donc entre vos mains : l'avez vous fait? le faites-vous?

Vous devez vous appliquer à réprimer les premiers mouvements de la concupiscence qui paraissent dans les enfants : la vengeance dans leurs petits ressentiments, la gourmandise dans leurs avidités, l'orgueil dans leurs obstinations, et toutes les autres petites étincelles qui sortent de cette fournaise de tous les vices, ainsi que nous venons d'appeler la concupiscence, qui n'est pas encore assez allumée pour causer des incendies, mais qui les causera si vous n'amortissez pas ces petites ardeurs naissantes.

Il faut pour cela de la force, dit saint Bernard; il ne faut pas se laisser vaincre par un faux amour pour ses enfants, qui vous porte à leur pardonner tout à cause de la faiblesse de leur âge, car ils savent bien qu'ils font mal. S'ils ne le savaient pas, ils ne se cacheraient pas pour le faire, ils ne rougiraient point quand on les en reprend. Il faut donc les punir pour réprimer ces premiers mouvements, et leur faire sentir par la punition leurs devoirs, s'ils ne sont pas capables de les comprendre par raison. Il faut de la discrétion dans les punitions, mais aussi il ne faut point de faiblesse. Ayez de la tendresse, mais défiez-vous du faux amour; surtout ne faites rien ni par emportement ni par humeur.

En second lieu vous devez prendre soin de verser de bonnes impressions dans leur esprit, pour les garantir des préventions qui peuvent les séduire. Il faut commencer par leur donner une grande idée de la religion; de Dieu, qui en est l'auteur; de sa puissance, qui nous a créés; de sa miséricorde, qui nous a rachetés; de sa bonté, qui nous a destinés pour la gloire.

Il faut leur faire entendre que le ciel, qu'il nous a promis, doit être la récompense des bonnes œuvres, qu'elles doivent être produites par l'amour de Dieu, et qu'elles consistent dans la pratique de sa loi; il faut leur apprendre ce qu'elle ordonne et ce qu'elle défend, leur donner de l'amour pour l'un et de l'horreur pour l'autre, leur faire entendre

qu'il est bien plus facile et plus honnête de faire ce que Dieu commande que de faire ce qu'il défend, leur proposer la conduite des saints et les difficultés qu'ils ont surmontées, l'éternité de cette gloire et de ses plaisirs, la courte durée de celle de la terre et sa fin inévitable par la mort, les châtiments que Dieu prépare aux prévaricateurs de sa loi; leur représenter l'enfer et ses horreurs, qu'on ne peut fuir quand on tombe dans le péché.

Il faut leur insinuer qu'on est attaqué par des tentations quand on marche dans les voies de Dieu, que le monde parmi lequel on a à vivre est tout plein de sujets révoltés contre Dieu, qu'il faut les éviter comme ses ennemis, qu'ils enseignent et pratiquent des maximes contraires à sa loi, qui leur sont inspirées par le démon, auquel ils obéissent; que, comme nous sommes misérables et que sans la grâce nous serions du nombre de ses ennemis, nous nous sentons portés à suivre ces détestables maximes par un mauvais fonds qui est en nous, mais qu'il faut résister à ces tentations et intérieures et extérieures, en recourant à Dieu par la prière, par la lecture et la méditation des saintes Ecritures, par la fréquentation des sacrements, dont il faut leur exposer la force et la vertu, par la retraite, par la société des gens de bien, avantage qu'il leur faut procurer de bonne heure.

Il faut réduire les principales vérités de la religion à des maximes générales, courtes, faciles, qu'on leur répète souvent pour les leur mettre dans l'esprit, sans les rebuter. Ce furent de semblables impressions, versées dès la jeunesse dans l'âme du vénérable Eléazar, qui le rendirent intrépide à la vue de la mort, et qui l'obligèrent de s'y livrer plutôt que d'être infidèle à la loi de son Dieu. Ces impressions, qu'il avait reçues dès son bas âge, le défendirent dans sa vieillesse contre la sollicitation de ses faux amis.

Ce furent encore de semblables impressions, versées dans l'âme de la chaste Susanne, qui lui firent mépriser les sollicitations, les menaces et les dangers où la jeta la passion des deux vieillards qui, n'ayant pu lui ravir l'honneur, attentèrent à sa vie. L'Ecriture nous en rend un témoignage formel : elle dit que ses parents étaient des gens justes, qui, s'acquittant des devoirs de leur condition, lui avaient appris, en l'instruisant selon la loi, à ne pas craindre la mort quand il s'agissait de perdre l'innocence et la grâce de Dieu.

Croyez-vous, pères et mères, que de semblables impressions, versées dans l'âme de vos enfants avec le même esprit, ne produiraient pas de semblables effets? Vous avez dû le faire, vous l'avez pu : l'avez-vous fait? Examinez-vous là-dessus.

En troisième lieu, vous devez les engager dans le bien comme naturellement, par de bons exemples, leur cacher le monde et les cacher eux-mêmes à ses yeux. Comme ce devoir est un des plus importants de votre état, il renferme aussi un des moyens les plus efficaces pour réussir à retenir vos enfants dans le devoir et à les former au bien. Car, mes frères, la coutume et non pas la raison est la règle de la conduite de la plupart des hommes, et surtout ils font tout ce qu'ils voient faire, sans trop se soucier de ce qu'on doit faire ni si les autres font bien : de sorte qu'ils suivent dans leurs mœurs et dans leurs opinions la mode qu'ils trouvent établie, comme ils la suivent dans leurs habits.

Or, mes frères, si cela est vrai des hommes formés, qui se devraient conduire par la raison, cela l'est encore davantage pour des enfants qui n'en ont point, et qui naturellement imitent ce qu'ils voient faire. Comme ils ne voient que vous, ils n'ont point d'autre modèle que celui que vous leur donnez : le respect, la crainte, l'amour, le besoin qu'ils ont de vous, tout les porte à se former sur vous; et si un ancien Père a dit autrefois que ce que nous entendions dire et ce que nous voyions faire souvent acquérait la force et l'autorité d'une loi pour nous, l'expérience ne nous fait-elle pas voir tous les jours que nous nous conformons aux mœurs de nos amis et que nous ressemblons à ceux avec qui nous vivons?

Il dépend donc de vous en partie de former les mœurs de vos enfants par les vôtres, et de les prévenir contre la force du mauvais exemple en les établissant dans la pratique du bien par la loi des exemples qui ne leur montrent que la vertu.

Vous devez leur cacher le monde et les cacher eux-mêmes à ses yeux. Qu'est-ce que de les cacher au monde? C'est de ne pas souffrir qu'ils en goûtent les plaisirs, qu'ils en voient les pompes et la vanité; ou du moins, si on la leur montre en partie et si on leur en parle, comme cela est même nécessaire à un certain âge, c'est de leur en montrer en même temps tout le faux, tout le puéril, en un mot le mauvais côté, qui est toujours le côté vrai. Qu'est-ce que de les cacher aux yeux du monde? C'est ne pas souffrir que ceux avec qui ils sont liés leur en inspirent l'amour, en leur parlant des choses qui s'y passent, en les louant de leur beauté, de leur bonne grâce, de leur esprit, de leurs ajustements.

Mais, ô mon Dieu! que ce langage est peu entendu des pères et des mères! Ils produisent leurs enfants au monde, ils se réjouissent quand ils les voient propres pour y réussir; ils tirent vanité des applaudissements que le monde donne à des qualités naissantes, qui peut-être seront la cause de leur damnation. Une mère qui ne peut plus être du monde par elle-même continue à en être par sa fille : elle s'en sert pour attirer du monde chez elle, et, semblable à ces gens dont il est parlé dans les Actes, qui s'irritèrent contre l'apôtre saint Paul, qui chassa un esprit de python, c'est-à-dire de devineresse, qui était dans une fille qui leur appartenait et qui, attirant beaucoup de monde chez eux, leur apportait un fort grand gain; elle fait commerce de la beauté, de l'esprit, de l'enjouement et des autres qualités d'un

enfant, funestes à l'innocence et dangereuses pour son salut, et quand on entreprend de parler contre les jeux, les danses, les assemblées, les parties de plaisir où ces dangereuses qualités s'étalent avec pompe et avec éclat, on nous traite comme le furent saint Paul et Silas : *Ces hommes troublent toute notre ville ; ce sont des Juifs qui veulent introduire une manière de vie qu'il ne nous est pas permis, à nous qui sommes Romains, de recevoir et de suivre.* Voilà le langage que tiennent contre les ministres de Jésus-Christ qui ont un peu d'exactitude les pères et les mères qui sont du monde et qui veulent que leurs enfants en soient : Vous vous troublez par votre sévérité; ce que vous nous dites n'est bon que pour vous qui êtes hors du monde, mais il est impraticable pour les gens qui en sont.

Vous voyez donc, pères et mères, que vous avez des moyens en main pour empêcher le retour du démon dans l'âme de vos enfants, et que vous ne vous en servez pas, du moins pour la plupart. Vous contribuez donc à les mettre dans un état plus misérable que celui de la fille de la Chananéenne. Est-il possible que vous ne connaissiez pas l'intérêt que vous avez dans leur perte? Essayons de vous le faire sentir dans la troisième partie de ce discours.

TROISIÈME PARTIE.

Il ne faut, mes frères, que le seul exemple du châtiment de Dieu sur la personne du grand prêtre Héli pour vous faire comprendre combien vos intérêts sont mêlés avec ceux de vos enfants, et que vous ne sauriez les exposer à la possession du démon, en négligeant leur éducation, sans vous exposer à une damnation éternelle.

Ce grand prêtre était d'une vertu reconnue, et si la Providence ne l'eût pas fait père de deux enfants, la justice de Dieu n'eût peut-être rien trouvé en sa personne digne de châtiment; mais il eut de l'indifférence pour l'éducation de ses enfants, comme la plupart des hommes. Qu'arriva-t-il, mes frères? Dieu permit qu'il fût affligé par de très-grandes disgrâces : ces deux mêmes enfants furent tués à la guerre, et enfin ce vénérable vieillard, tombant de sa chaire, se tua misérablement; et c'est ainsi que Dieu mit quelque proportion entre son châtiment et son crime, et fit connaître qu'il mourait pour n'avoir pas dignement occupé cette chaire, en négligeant les obligations que la qualité de maître de ses enfants lui imposait.

S'il vous faut des raisons particulières pour vous convaincre que cette sévérité de la justice de Dieu est équitable, sachez qu'en manquant à ce devoir vous avez exposé la grâce que Jésus-Christ avait mise dans l'âme de vos enfants par le baptême; que vous avez violé les ordres que la Providence avait établis pour le salut de vos enfants; que vous avez abandonné ceux dont il voulait que vous fussiez les protecteurs : car c'est la qualité qu'on peut donner à un père et à une mère chrétiens : Jésus-Christ leur confie ses élus; et qu'enfin vous avez violé une obligation essentielle de votre état de père et de mère.

En voilà assez pour vous faire sentir l'intérêt que vous avez dans le danger de vos enfants, puisque vous en répondrez sur votre salut. Mais, me direz-vous, n'y a-t-il point de moyen de réparer les fautes que j'ai faites dans l'éducation de mes enfants? Ils sont à eux, ils ne sont plus sous ma conduite. Je suis peut-être cause, pour ne les avoir pas bien élevés, des péchés qu'ils commettent aujourd'hui : faut-il que je périsse, et n'y a-t-il point de miséricorde pour moi? N'outrons rien, mes frères, en cette vie il n'y a point de péché dont nous ne puissions obtenir miséricorde. Il faut, 1° comme la Chananéenne de notre évangile, que vous recouriez à Jésus-Christ et que vous lui disiez avec larmes et avec gémissements : *Mon Dieu, ayez compassion de moi;* ne m'imputez pas les péchés de mes enfants, dans lesquels j'ai tant de part à cause de la négligence et de la faiblesse que j'ai eues dans leur éducation! Ce n'est pas sans raison que saint Paul dit que la vie d'une veuve chrétienne doit être une vie de larmes et de gémissements : elle a ordinairement bien des fautes à pleurer, et si elle examine avec soin tous les manquements qui lui sont arrivés dans la pratique de ses devoirs, elle ne saurait assez gémir. Mais souvenez-vous que Dieu ne se contente pas de larmes stériles ni d'inutiles gémissements : faites-en une sérieuse pénitence.

2° Essayez, par toutes sortes de voies de douceur et de charité, de donner avec adresse de bons conseils à vos enfants, à qui vous avez manqué de donner l'éducation que vous leur deviez. Essayez de leur inspirer l'amour du bien et de les retirer du monde et du mal, en prenant garde cependant de les irriter contre vous. S'il vous reste encore du bien à leur faire, s'ils espèrent quelque chose de vous, servez-vous de ce moyen pour vous faire écouter : l'intérêt rend les gens attentifs et dociles. Priez incessamment, et faites prier et pour eux et pour vous. Quand même vous leur auriez donné une éducation extrêmement chrétienne, ne manquez jamais à ce devoir. Job vous en a donné un admirable exemple; car quoiqu'il eût très-bien élevé ses enfants, jusque-là même, comme le remarque saint Grégoire, que dans tous les festins qu'ils firent ensemble ils ne péchèrent point, ni dans leurs actions, ni dans leurs discours, il disait néanmoins, en offrant tous les jours à Dieu des sacrifices : Peut-être qu'ils ont péché et qu'ils n'ont pas béni Dieu dans leur cœur. Ce saint homme avait soin, comme vous voyez, de purifier jusqu'à leur cœur et à leurs pensées, et pour des enfants qui n'étaient plus sous sa conduite et qui étaient engagés dans le mariage. Que diront à cela des pères et des mères chrétiens qui ne connaissent pas seulement les œuvres extérieures de ceux qui leur sont soumis? Quelles excuses pourront-ils trouver, eux qui ne se mettent nullement en peine des plaies que

ceux qui sont soumis à leur conduite ont contractées par leurs actions?

3° Il faut que les pères et mères fassent en sorte que les enfants de leurs enfants ne soient pas négligés, qu'ils leur procurent de leurs père et mère une meilleure éducation que celle qu'ils leur ont donnée; qu'ils prennent soin qu'on mette auprès d'eux des maîtres excellents pour la piété, la capacité, la sagesse, la raison et la douceur. Il n'y a point d'emploi ni plus grand ni plus difficile, que celui de former l'esprit et le cœur et de régler la conduite d'un jeune homme. Il faut qu'ils fassent mettre leurs petites filles dans des monastères, mais bien choisis, et où la vanité, la mollesse, l'ambition n'entrent point.

4° Il faut qu'ils contribuent, selon leurs moyens, à entretenir les écoles de charité des paroisses où on élève les enfants pauvres; à payer les honoraires de ceux qui leur font les catéchismes et qui les instruisent; enfin qu'ils aient recours à la miséricorde de Dieu, qu'ils gémissent devant Dieu, en faisant ce que je viens de marquer, et qu'ils espèrent qu'il leur fera miséricorde.

Par rapport aux enfants qui reconnaissent que leurs pères et mères les ont négligés, et qu'ils n'en ont reçu nulle éducation, 1° il faut qu'ils tâchent par la lecture des bons livres à se remplir des vérités qui regardent leur salut, et à s'instruire des devoirs de leur état, qu'on a négligé de leur apprendre; 2° qu'ils aient recours à leurs pasteurs, qui sont les pères de leurs âmes, à des gens sages et éclairés, qui suppléeront par leur instruction au défaut de leur éducation; 3 si Dieu les a engagés dans le mariage, et qu'ils deviennent pères, il faut qu'ils prennent garde à ne pas tomber dans la même faute à l'égard de leurs enfants, qu'on a commise à leur égard.

Ainsi, mes frères, que chacun tâche d'accomplir ses devoirs et de réparer ses fautes, c'est le vrai moyen d'être en grâce avec Dieu et d'attendre avec confiance la miséricorde que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JEUDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DE CARÊME.

Sur la prière.

Mulier Chananæa clamavit dicens : Miserere mei, Domine, fili David, filia mea male a dæmonio vexatur.

Une femme chananéenne s'écria, en disant : Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi, ma fille est misérablement tourmentée par le démon (*Matth.*, XV, 22).

Les saints Pères ont toujours considéré la conduite de cette femme chananéenne, dont nous parle l'évangile de ce jour, comme un rare exemple de plusieurs vertus, que le Sauveur du monde exposait à nos yeux pour nous instruire. Les uns ont admiré cette foi vive qui la fait recourir à Jésus-Christ dans sa misère; les autres ont été charmés de cette patience héroïque qui lui fait souffrir tous les rebuts du Sauveur du monde qui semble la rejeter; d'autres enfin ont admiré cette humilité profonde qui lui fait recevoir les mépris que le Sauveur du monde fait d'elle, non-seulement sans s'en plaindre, mais même y ajoutant les traits les plus opposés à l'orgueil naturel. Toutes ces vertus sont admirables, mes frères, et il n'y a rien que de rare dans la conduite de cette illustre femme; mais comme toutes ces vertus n'ont paru que dans l'exercice de la prière, et qu'elles n'ont été que des accompagnements qui l'ont rendue parfaite, parlons de sa prière et des vertus qui l'ont accompagnée.

Apprenons donc dans ce discours, 1° qu'il faut prier : première partie; 2° comment il faut prier : seconde partie. Apprenons de l'exemple de la Chananéenne la nécessité de la prière, et la manière de prier comme il faut; ne soyons pas honteux d'apprendre d'une païenne comment il faut accomplir un des plus importants devoirs de la religion. Demandons l'assistance du Saint-Esprit. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je trouve deux raisons qui ont obligé la Chananéenne d'avoir recours à Jésus-Christ, et qui sont pour tous les chrétiens les deux fondements de la prière : la première a été le sentiment et la vue de sa misère; la seconde a été l'espérance en la vertu de Jésus-Christ qui pouvait la soulager. Depuis longtemps sa fille gémissait sous l'empire du démon qui la tourmentait, sans que tous les remèdes humains lui eussent été d'aucun secours. La réputation des prodiges qu'opérait Jésus-Christ lui inspire une vive confiance que lui seul guérira sa fille malade. Elle vient, mes frères, dit l'Evangile, le trouver vers Tyr et Sidon, et, comme un autre Abraham docile à la voix de Dieu, elle sort, elle s'éloigne de son pays, mais elle ne le quitte que pour prier Jésus-Christ, et le prier d'une manière si efficace, que nous devons dire qu'elle n'en sort que par une secrète prévention de la grâce; car elle prie, et la prière, selon saint Augustin, est le premier fruit de la foi. Cette femme sort donc d'un pays idolâtre, pressée par sa misère, sollicitée par la réputation de Jésus-Christ, et persuadée qu'il peut la soulager. Elle prie, et elle crie en priant. Or, mes frères, les motifs qui ont engagé cette femme à recourir à la prière sont les mêmes qui nous prouvent la nécessité de prier. Il faut prier, mes frères, et pour vous en convaincre j'établis trois principes tirés de l'Ecriture sainte, d'où nous tirerons cette conséquence : Donc il faut prier.

1° Nous sommes dans la misère; 2° il n'y a que la grâce de Jésus-Christ et que la puissance du Rédempteur qui puisse soulager notre misère; 3° le Rédempteur n'accorde du soulagement à notre misère qu'à la prière. Et d'abord nous ne pouvons disconvenir que nous ne soyons dans la misère : c'est le fondement de la nécessité de la prière. Dans l'état d'innocence l'homme n'aurait prié qu'en louant Dieu : depuis le péché nous ne devons

plus prier qu'en gémissant. Saint Augustin nous dit qu'il n'y aura plus de prière dans l'autre vie, parce qu'il n'y aura plus de tentation, et que nous ne serons plus dans l'attente du bien qui nous est promis. Nous le verrons ce bien et nous le posséderons. Le même Père nous fait comprendre encore la nécessité de prier dans cette vallée de misère, en se faisant cette question à lui-même : Pourquoi la prière convient-elle particulièrement aux veuves ? C'est, dit-il, à cause qu'elles sont ordinairement privées de tout secours et de toute consolation humaine. Ainsi, ajoute-il, toute âme qui, comme elle le doit sentir, se trouve abandonnée et sans consolation ici-bas où nous sommes éloignés du Seigneur et comme hors de notre patrie, doit se trouver aussi sans doute dans une espèce de viduité, dans laquelle elle doit prendre Dieu pour son défenseur et pour son appui, et elle ne doit point cesser d'implorer sa protection et son secours par de ferventes prières.

Or, mes frères, voilà notre état, il n'y a donc aucun de nous qui ne doive dire : *Seigneur, ayez pitié de moi, mon âme est extrêmement malade et tourmentée par le démon.*

En effet, nous pouvons considérer le chrétien, 1° ou dans l'état du péché, 2° ou nouvellement converti, 3° ou dans cet état de justification qu'on peut appeler un état parfait, par la conservation de l'innocence du baptême, ou par la réparation d'une pénitence accomplie. Or, dans tous ces états, je dis que l'homme est dans la misère, selon l'expression de l'Ecriture. Dans l'état du péché, c'est la misère même. Voici comme en parle le Prophète : *Je suis enfoncé dans un abîme de boue, où je ne trouve point de fond; mes os se sont séchés comme un fôyer où le feu brûle sans cesse ; j'ai été frappé comme l'herbe, et mon cœur est devenu sec; la pourriture et la corruption se sont formées dans mes plaies.* Voilà quelle est la misère de l'homme dans l'état du péché.

Que si la miséricorde de Dieu a déchiré en l'homme cette cédule du péché, cette coulpe qui nous rend dignes de la damnation, si elle nous a retirés de l'empire du démon par l'effusion de sa sainte grâce et de sa charité divine, elle n'a pas détruit les restes du même péché; ils subsistent, ils tiennent encore notre âme dans les liens et dans une guerre continuelle. C'est, mes frères, ce que les nouveaux pénitents ne ressentent que trop, par les combats que leur livre la mémoire des faux plaisirs passés, et les chaînes invisibles qui les attachent encore malgré eux aux créatures qu'ils ont aimées, les attirent vers elles, leur inspirent des affections criminelles, et leur causent des tentations terribles ; par là ils sentent quelle est leur misère. *La crainte et l'effroi*, dit le saint roi David, *m'ont surpris, et je me suis plongé dans la misère, je suis continuellement tout courbé, je marche tout le jour avec un visage triste;* voilà la misère de l'homme converti.

Celui qui est justifié, ou parce qu'il a conservé la grâce de son baptême, ou parce qu'il l'a recouvrée par une sincère pénitence, est encore dans la misère : il est sur la terre, il est dans un corps de mort, son âme est unie à une chair qui est une source inépuisable de misère. Ecoutez ce que dit saint Paul : *Lorsque je veux faire le bien, je trouve en moi une loi qui s'y oppose, parce que le mal réside en moi : car je me plais dans la loi de Dieu selon l'homme intérieur*, c'est-à-dire, selon saint Augustin, selon l'homme renouvelé, et c'est l'effet de la grâce de Jésus-Christ ; *mais je sens une autre loi dans les membres de mon corps; malheureux que je suis! qui me délivrera de ce corps de mort?*

Voilà la misère de l'homme même justifié, qui ne l'est jamais, pour ainsi dire, dans ce bas monde qu'imparfaitement, parce qu'il est toujours exposé à mille infirmités et à mille périls de perdre la grâce. C'est là sa misère : ce qui fait dire au Prophète que les plus justes même n'ont rien dans leur chair qui soit sain. Etrange composé que l'homme, qui est en même temps chair et esprit, sainteté et corruption, vie et mort! Le chrétien est composé de deux hommes. Jésus-Christ, qui y demeure par la foi, l'excite au bien par la grâce ; l'homme de péché, qui y habite par la concupiscence, le porte au mal par sa volonté charnelle. Qu'il est aise de concevoir par ces idées la nécessité de la prière! Quelle humiliation à un enfant de Dieu de sentir la concupiscence, d'en souffrir la violence, et d'y être assujetti toute sa vie! Mais, mes frères, l'Apôtre qui nous décrit cette misère nous marque en même temps à qui nous devons avoir recours pour en être soulagés; car, après avoir dit, *Qui me délivrera de ce corps de mort?* il ajoute : *ce sera la grâce de Dieu par Jésus-Christ;* c'est mon second principe. Il n'y a que la grâce de Jésus-Christ qui puisse nous tirer de notre misère et nous soulager.

En effet, mes frères, notre force consiste à n'espérer qu'en Dieu, et à n'attendre rien de lui que par Jésus-Christ, qui nous a été donné pour être notre sagesse, notre justice, notre sanctification et notre rédemption. Quelle misère pour l'homme! manquer de tout, et ne savoir ni ce qu'il doit demander, ni comment il le faut demander! Il n'y a que la grâce qui nous convertit quand nous sommes pécheurs; c'est la grâce qui nous change le cœur; le changement du cœur, c'est sa conversion, et la conversion du cœur est le plus grand ouvrage de la grâce.

Mais comme il n'y a que la charité qui convertisse parfaitement, c'est elle qui fortifie les nouveaux pénitents, et qui les soulage dans les misères où ils sont exposés par les tentations. Car, mes frères, prenez bien garde que la force de cette loi du péché qui demeure dans l'âme, après même sa justification, ne peut être détruite que par les effusions du saint amour. L'homme n'offense Dieu qu'en aimant les créatures : comme il ne s'est engagé dans leur captivité qu'en multipliant les mouvements de ce premier amour, qui a commencé son crime, il ne se rétablit dans la sainteté qu'en commençant

d'aimer Dieu, comme la source de tout bien : et comme ses misères ne diminuent qu'à proportion que Dieu fait croître en lui son amour, et qu'il n'y a que la grâce du Sauveur qui soit capable de le soulager, de même c'est elle qui fait persévérer le juste qui a été justifié ; c'est par elle, c'est avec elle qu'il fait le bien, et il a besoin de son secours pour chaque action et pour surmonter les oppositions que ce corps de mort, qui est la source de toutes ses misères, forme à l'exercice du bien. En un mot, il ne peut vaincre la moindre tentation, sans un secours particulier de cette grâce qui le fait triompher de ses ennemis.

Ce principe étant supposé, ajoutons que cette grâce, absolument nécessaire à l'homme en quelque état qu'on le regarde, est accordée à la prière, et que comme l'état du juste même consiste à ne s'attribuer aucun bien, à se sentir capable de tout mal, à triompher d'un ennemi domestique qui ne laisse pas un moment de repos ou d'assurance, et à dépendre à chaque moment d'une grâce qui n'est pas due et dont on est indigne, on voit évidemment les raisons pour lesquelles la prière nous est si souvent recommandée dans l'Écriture.

Le Fils de Dieu nous dit qu'il faut toujours prier et ne se point lasser de prier, qu'il faut toujours veiller en priant pour éviter tous les maux, afin que nous connaissions que s'il nous excite si souvent à la prière, c'est parce qu'elle est le canal par lequel il a résolu de nous accorder les grâces dont nous avons incessamment besoin. Voici comme il parle dans saint Matthieu : *C'est pourquoi je vous dis que quoi que ce soit que vous demandiez dans la prière, croyez que vous l'obtiendrez, et il vous sera accordé;* dans saint Luc : *Quiconque demande reçoit;* et dans saint Jean : *En vérité, en vérité je vous le dis, tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera.* D'où il est aisé de conclure que le salut de l'homme, en quelque état qu'il se trouve, soit de péché, soit de justice, dépend de l'exercice continuel de la prière, et c'est ce qui en marque démonstrativement la nécessité.

Le pécheur n'obtient donc la grâce de sa conversion que par la prière ; mais le pécheur, dira-t-on, peut-il prier ? Hé ! qui peut en douter, mes frères, lorsque la miséricorde de Dieu l'a prévenu ? Saint Augustin avance trois propositions sur cette matière, qui méritent toute votre attention. 1° *Nul*, dit-il, *ne revient du péché à la grâce, s'il n'est appelé de Dieu.* 2° *Quoiqu'un pécheur ait été appelé de Dieu, il ne peut rien faire pour son salut s'il n'est pas assisté par la grâce.* 3° *Dieu ne donne cette grâce qu'à celui qui la demande.* Remarquez bien, mes frères, la doctrine de saint Augustin sur cette matière, par laquelle je vais achever de vous convaincre de la nécessité de la prière.

Dans toute la suite des grâces que Dieu nous accorde libéralement pour notre salut, il y en a toujours une qu'il nous donne sans que nous l'ayons méritée et sans que nous la lui demandions, parce qu'elle nous est donnée pour demander, et cette grâce est la foi. La foi est donc donnée à celui qui ne prie pas, parce qu'elle est donnée afin qu'on prie. Mais comme il y a une grâce de Dieu donnée sans qu'on la lui demande, telle qu'est celle du commencement de la foi, il faut aussi convenir que toutes les autres grâces de Dieu, comme la justification, la charité, l'humilité, la continence, l'accroissement de la foi, ne sont données qu'à celui qui prie et selon la mesure de sa prière ; Dieu n'accorde pas les grâces qu'il nous a préparées sans que nous priions, et quoiqu'il le puisse faire absolument, il ne le fait pas ordinairement, parce qu'il veut nous obliger de prier, 1° pour exiger de nous l'honneur qui lui est dû et que nous lui rendons par la prière, qui est un acte de religion ; 2° afin de nous tenir dans l'humilité, et que nous reconnaissions que nous tenons tout de lui ; 3° pour exciter en nous le désir de sa grâce et de ses biens, la prière étant l'effet de ce désir.

Dieu veut bien nous accorder des grâces, dit saint Augustin, mais il ne les accorde qu'à celui qui les lui demande, de peur d'exposer sa grâce au mépris de celui qui ne la lui demande pas. Ainsi la prière est le moyen de les recevoir toutes ; c'est le canal par lequel il faut nécessairement qu'elles découlent de Dieu sur nous. Toute la vie chrétienne n'est de la part de Dieu qu'une continuelle effusion de son amour dans l'âme de l'homme, et de la part de l'homme ce n'est qu'un regard perpétuel vers Dieu, et une continuelle invocation de sa grâce par les désirs de son cœur.

Il est vrai que Dieu ne nous donne pas tout d'un coup d'une manière détaillée toutes les vertus dont nous avons besoin pour lui être agréables ; mais je puis dire qu'il nous les donne toutes dans le principe qui est la prière, et quand il en allume le désir en nous, qui est la source de la prière, il nous donne tout avec lui. Que conclurons-nous maintenant de nos principes ? Nous sommes tous dans la misère, il n'y a que la grâce de Jésus-Christ et la vertu du Rédempteur qui puissent nous soulager ; nous n'obtenons cette grâce et ce secours que par la prière. Que faut-il conclure, mes frères, sinon qu'il faut prier, ou que nous ne sentons pas notre misère, ce qui est un malheur terrible ; ou que si nous la sentons, nous ne voulons pas en sortir, et que nous nous glorifions dans notre pauvreté ? Or cette disposition nous rend, selon saint Augustin, abominables aux yeux de Dieu ; car quand l'homme est misérable, et qu'il est humble, comme cette femme de notre évangile, sa pauvreté excite la compassion de Dieu, et son humilité la mérite ; mais quand l'homme est tout ensemble et pauvre et superbe, Dieu n'a point pitié de lui comme pauvre, parce qu'il ne peut le souffrir comme superbe.

Supposons donc que nous nous connaissions pauvres et misérables devant Dieu,

supposons que nous voulions être soulagés dans notre misère, en cas que nous voulions recourir à Dieu par la prière pour être soulagés, et que nous soyons parfaitement convaincus de la nécessité d'y recourir, pouvez-vous me demander maintenant quand il faut prier et ce qu'il faut demander en priant ?

En effet il faut toujours prier, mes frères, puisque notre misère nous presse toujours. Marque-t-on à un mendiant accablé par sa pauvreté quand il doit demander du pain ? Il crie toujours, il prie toujours, il s'expose toujours. C'est là l'état véritable de l'homme en cette vie, dit saint Augustin : vous êtes pauvres et mendiants des biens du ciel, il ne faut donc pas demander quand il faut prier, comme on ne doit pas demander quand il faut aimer; il faut faire l'un et l'autre toujours; car comme c'est l'amour qui nous fait prier et qui forme en nous le désir de Dieu et de ses biens, désir qui est l'essence de la prière; comme il faut aimer toujours, c'est-à-dire être dans la disposition de ne rien faire contre la volonté de Dieu, il faut prier toujours, c'est-à-dire faire toutes nos actions selon sa volonté, en désirant toujours sa grâce. On ne demande pas quand une femme est obligée d'aimer son mari, ni un enfant d'aimer son père ; ainsi, mes frères, ne nous arrêtons point à ces questions inutiles.

Il faut prier toujours, parce que nous sommes toujours misérables et que nous avons toujours besoin de la grâce de Jésus-Christ : si nous ne prions pas, c'est que nous ne sentons pas notre misère, et c'est un grand malheur. La mesure de notre prière doit être prise sur la mesure de notre besoin; et la vie chrétienne ne doit être qu'un regard continuel de l'homme vers Dieu, et une continuelle invocation de sa grâce ; ce qui vous marque tout ensemble et combien vous devez prier, et ce que vous devez demander.

Oui, mes frères, il faut demander la grâce de Jésus-Christ : 1° pour connaître sa volonté ; 2° pour l'exécuter en toutes choses; car quand nous sommes abandonnés à la nôtre, nous sommes abandonnés à notre propre misère. Il n'est pas défendu cependant de demander des choses temporelles, car il n'est pas contre l'ordre de vouloir avoir le nécessaire ; mais il faut toujours les demander d'une manière subordonnée et dans la vue de son salut, du prochain et de la gloire de Dieu. Si ces conditions manquent dans nos prières pour obtenir les choses temporelles, l'on n'est plus dans l'ordre de Dieu. En un mot, le principe général est qu'on ne doit rien désirer en cette vie que par rapport à l'autre; il faut donc prier, mes frères : voyons maintenant comment il faut prier.

SECONDE PARTIE

Après vous avoir convaincus de la nécessité de la prière, il faut maintenant vous marquer la manière de la faire chrétiennement. Ce sera la femme de notre évangile qui nous instruira par son exemple, et qui, après nous avoir enseigné qu'il faut prier, par le recours qu'elle a eu à Jésus-Christ dans sa misère, nous enseignera encore comment il faut prier, par les démarches qu'elle a faites auprès de Jésus-Christ.

Mais avant que d'aller plus avant, il me semble qu'il est nécessaire de vous expliquer ce que c'est que la prière chrétienne, et comment on doit entendre l'obligation de prier toujours, afin qu'ensuite nous puissions mieux vous faire comprendre la manière de prier chrétiennement. Il n'y a rien où l'on se trompe davantage parmi le monde et dans le vulgaire, que dans l'idée de la prière chrétienne : on s'imagine que la prière consiste dans la récitation d'un grand nombre de paroles saintes consacrées par l'Église sous le nom de prière, et c'est en cela que l'on s'abuse : car il y a bien de la différence entre dire des prières et prier.

Le Fils de Dieu nous commande de prier, mais il nous défend de dire en priant beaucoup de paroles : voici comme il parle en saint Matthieu : *N'usez pas d'un grand nombre de paroles dans vos prières, comme les païens.* Ce n'est pas assurément que le Seigneur condamne les offices publics qui se font dans l'église; mais il condamne l'abus qu'on en fait, l'erreur de ceux qui croient prier, en disant un grand nombre de paroles saintes sans attention, et sans ressentir le moindre mouvement de componction dans le cœur. Il condamne ceux qui s'assujettissent à dire un grand nombre de prières, et qui ne se coucheraient pas, pour quelque raison que ce fût, sans les avoir récitées; mais qui pour l'ordinaire ne les disent que pour s'en décharger, qui sortent de cette prière comme ils y sont entrés, et qui ne pensent point à purifier leur cœur. Voilà ce que le Fils de Dieu condamne.

Apprenez aujourd'hui, mes frères, qu'il y a trois sortes de prières, celle de la bouche, celle de l'esprit et celle du cœur. Celles de la bouche et de l'esprit sans celle du cœur ne valent rien; mais celle du cœur sanctifie celles de la bouche et de l'esprit. Combien de gens s'imaginent que l'oraison consiste dans une certaine méthode de méditer sur les mystères, par les règles qui nous enseignent à former des pensées qui, se succédant les unes aux autres, nous font passer une heure en la présence de Dieu, à la fin de laquelle nous nous trouvons aussi superbes, aussi vains, aussi sensuels, aussi attachés aux choses de la terre, aussi fiers et aussi emportés qu'auparavant! C'est bien là, mes frères, tomber dans le désordre des païens condamné par le Fils de Dieu, qui défend non-seulement l'abondance des paroles vocales prononcées sans attention, mais encore celle des paroles mentales formées sans affection et sans piété.

Car prenez-y garde, mes frères, vous qui peut-être vous appliquez à l'oraison mentale, vous trouverez que vous étudiez aussi bien les paroles de votre esprit que celles

de votre bouche. Vous cherchez insensiblement et sans vous en apercevoir, comment vous pouvez vous expliquer à Dieu; vous vous appliquez plutôt à arranger vos pensées, afin que vous ayez de quoi remplir une heure selon votre projet, qu'à purifier votre cœur ; mais ce n'est pas là prier, c'est se satisfaire soi-même, et il arrive souvent que la prétendue dévote sait par où elle prendra congé de Dieu avant que d'avoir commencé à lui parler. Voici donc l'idée de la prière : elle est l'ouvrage du cœur ; c'est pourquoi saint Augustin l'appelle le cri du cœur et le désir du cœur.

L'oraison ne consiste pas dans ces méthodes de préludes, de considérations, de réflexions, d'affections, de colloques ; ce n'est pas que je les condamne, à Dieu ne plaise ! les saints Pères les ont enseignées : elles servent à quelques bonnes âmes, elles peuvent servir à les enflammer du désir des choses de Dieu, elles peuvent servir à leur mettre devant les yeux ce qu'elles doivent désirer et demander ; mais ce que je blâme, c'est qu'on fasse consister l'oraison à s'attacher scrupuleusement à l'observation de ces règles, et qu'on croie non-seulement n'avoir pas bien prié si l'on n'a suivi ces méthodes, mais même qu'il est impossible de bien prier en ne les suivant pas.

D'où il arrive qu'on se fait de la prière un exercice long à apprendre et difficile à pratiquer ; que la plupart des chrétiens regardent l'exercice de l'oraison comme quelque chose qui n'est propre que pour les gens d'esprit ou pour des personnes retirées du monde, et que les personnes du commun, ne pouvant pas s'embarrasser dans ces sortes de pratiques difficiles de prier, se dispensent de le faire. C'est ainsi que le démon rend la prière, ou superstitieuse, en la mettant dans des choses purement extérieures, ou impossible à de certaines gens, en la plaçant dans des méthodes qu'ils ne peuvent suivre ; et c'est là peut-être la plus dangereuse tentation que le démon nous puisse livrer ; car comme il voit que tout notre salut dépend de la prière et de l'oraison fréquente et assidue qu'il n'en faut pas séparer, il travaille par sa ruse et par sa malignité à nous détourner de ce devoir, et pour y réussir il nous en rend l'exercice difficile, il nous persuade qu'il n'est praticable que pour les religieux, les religieuses, pour des personnes retirées du monde, pour des gens qui ont de grandes lumières et beaucoup d'esprit, mais qu'il est impraticable pour les simples femmes, pour l'artisan, pour le négociant, pour l'homme qui a de grandes affaires, pour une femme qui a un grand nombre d'enfants à élever.

Voilà l'artifice du démon par lequel il nous ôte le moyen d'être soulagés dans nos misères et d'obtenir la grâce de Jésus-Christ pour faire le bien et pour éviter le mal qu'il nous fait faire infailliblement lorsque nous sommes destitués de ce secours. Détrompons-nous, mes très-chers frères, de cette erreur si pernicieuse à notre salut. La prière ne se fait point par paroles, mais par désirs ; elle ne consiste point en de belles pensées, mais en de saintes affections ; ce n'est point l'ouvrage de l'esprit humain, mais de l'esprit de Dieu qui prie en nous. La prière, dit saint Augustin, est une sorte d'affaire qui se traite plutôt par des gémissements et des larmes que par des paroles. On ne demande point pour cela des pratiques étudiées, ni des règles humaines, quoique, comme j'ai déjà dit, on ne doive pas les rejeter, non plus que les paroles qui sont nécessaires, selon saint Augustin, pour nous remettre dans l'esprit ce que nous avons à demander ; mais on demande la simplicité et la componction.

Il n'y a point d'homme accablé d'affaires, de femme chargée d'enfants, d'artisan, de domestique, de femme de village, qui ne puisse dire du fond du cœur et avec un sentiment vif, intérieur et profond : *Mon Dieu, faites-moi miséricorde !* voilà comme prie la Chananéenne ; mon Dieu, convertissez mon cœur ! mon Dieu, faites-moi haïr le péché ! Mon Dieu, faites-moi garder vos commandements! mon Dieu, faites-moi marcher dans vos voies ! mon Dieu, donnez-moi votre grâce pour vaincre les tentations de mes ennemis, et avoir la vie éternelle ! Voilà prier, mes frères, voilà faire l'oraison ; car enfin, retenez-le bien, voici, selon saint Augustin, ce que c'est que la prière. *Prier beaucoup*, dit ce Père, *c'est frapper longtemps, et par les élans d'une véritable piété, à la porte de celui que nous prions.* Faisons donc souvent et du fond du cœur des élévations de cœur à Dieu et à Jésus-Christ. Un désir continuel, formé par la charité, soutenu par la foi, nourri par l'espérance, est une prière continuelle ; et c'est uniquement par l'ardeur du désir que se mesurent nos prières.

Car encore un coup, prier n'est rien autre chose que d'exposer nos désirs à quelqu'un qui puisse nous donner ce que nous désirons ; si nous les exposons à un homme, nous prions un homme ; si nous les exposons à Dieu, nous prions Dieu. Si les désirs que nous exposons à Dieu sont des désirs des biens terrestres, nous prions Dieu de nous les donner, mais nous n'invoquons pas Dieu ; prenez garde à cette différence, parce que ce n'est pas Dieu alors que nous désirons faire venir à nous, ce qui s'appelle l'invoquer, ce sont les biens de la terre ; et cette prière ne vient point du Saint-Esprit, mais du monde et de la convoitise du monde qui est en nous, à moins que nous ne demandions des choses temporelles selon l'ordre de notre salut, et qu'elles n'aient une liaison bien marquée avec les choses éternelles.

Mais au contraire, si nos désirs sont des biens célestes, alors non-seulement nous prions Dieu, mais nous invoquons Dieu. La prière de la foi, la prière chrétienne est donc le désir des choses d'en haut, que nous exposons à Dieu. Ce désir est la voix et le langage par lequel le cœur parle à son Dieu, et quand ce désir est ardent, il s'appelle le cri du cœur. Vous voyez par là comment on doit entendre l'obligation de prier toujours ;

car celui qui désire toujours les choses d'en haut, qui ne regarde que Dieu et les choses éternelles, prie toujours. Ce principe étant supposé, tirons-en des conséquences qui nous apprendront de quelle manière il faut prier, et exposons en peu de paroles ce que l'Evangile nous rapporte des dispositions de la Chananéenne aux pieds de Jésus-Christ.

1° La prière n'étant que le désir de notre cœur pour les choses d'en haut, il faut être persuadé que celui à qui nous exposons notre désir peut et veut nous accorder ce que nous désirons ; 2° il ne faut pas se rebuter des retardements qu'il y apporte ; 3° il faut être persuadé que nous ne méritons point de l'obtenir, que c'est une grande miséricorde qu'il nous fait quand il nous accorde ce que nous lui demandons. Ce sont les dispositions que les saints Pères ont admirées dans cette femme païenne de notre évangile. On doit admirer sa foi, sa patience, son humilité. Supposé donc que vous sachiez ce que c'est que prier, il faut que la foi accompagne votre prière, que la patience la soutienne et que l'humilité la couronne. C'est ainsi que prie la Chananéenne, et c'est la manière de prier chrétiennement.

Sa foi paraît en ce qu'elle a cru que Jésus-Christ pouvait guérir sa fille malgré la longueur et la violence de son mal, malgré l'inutilité de tous les autres remèdes, et malgré la répugnance qu'elle avait comme païenne de croire en Jésus-Christ. Elle vient à lui, et elle croit fortement qu'il guérira sa fille.

Voilà, mes frères, la première disposition avec laquelle il faut prier. *Quelque chose que vous lui demandiez dans la prière, vous l'obtiendrez si vous le demandez avec foi*, dit le Fils de Dieu. Or, mes frères, cette foi n'est pas seulement une foi spéculative, c'est une foi pratique, qui non-seulement nous fait croire que Dieu peut nous accorder les choses que nous lui demandons, mais qui produit une certaine confiance dans notre cœur, et qui nous met dans une espérance certaine d'obtenir de la miséricorde de Dieu ce que nous lui demandons par Jésus-Christ. C'est ce que nous enseigne l'apôtre saint Jacques, lorsqu'il dit qu'*il demande avec foi sans aucun doute*. Ainsi, chrétiens, quand nous commençons nos prières, pour demander à Dieu la conversion de notre cœur, que nous lui disons comme le publicain : *Mon Dieu, ayez pitié de moi, qui suis un pécheur*, croyons fermement qu'il nous fera miséricorde ; quelque invétérée que soit la plaie de notre péché, il la guérira, mes frères, si nous le demandons avec foi ; il le peut, car il est tout-puissant ; il le veut, car il est bon ; enfin il le fera, car il l'a promis et il est fidèle.

Croyez donc, chrétiens, et appuyez votre foi et votre confiance sur sa puissance, sur sa miséricorde et sur sa parole. Il n'y a que votre indignité qui puisse vous faire craindre ; c'est en vue de cette indignité que vous devez souffrir en patience les rebuts de Dieu et le retardement qu'il apporte à vous accorder ce que vous lui demandez ; c'est le second exemple que nous donne l'illustre femme de notre évangile.

Sa patience paraît, dit saint Jérôme, en ce qu'elle a souffert tant de rebuts du Fils de Dieu. Ah ! mes frères, ce qui fait que nous n'obtenons pas de Dieu ce que nous lui demandons, c'est que nous nous lassons de demander. Nous sommes impatients dans la prière, nous nous plaignons qu'il nous traite comme cette femme de l'Evangile, qu'il ne répond point aux demandes que nous lui faisons. Mais s'il nous traite comme elle, c'est à nous d'en user comme elle a fait, puisqu'il nous la propose pour modèle. Il ne faut point se lasser de demander. Mes frères, pouvons-nous nous plaindre des retardements que Dieu apporte à nous accorder ce que nous lui demandons, si nous considérons ce que nous sommes, ce qu'il est, et combien est grande la chose que nous lui demandons ?

Nous sommes des misérables, des ingrats, des perfides dignes des supplices éternels. Nous demandons grâce à Dieu, lui que nous avons mille fois abandonné, méprisé, vendu. Nous lui demandons sa grâce, son amitié, son paradis, et nous sommes surpris de ce qu'en punition de notre infidélité il souffre que nous lui demandions quelque temps ce que nous avons perdu par notre faute, et ce que nous ne pouvons plus attendre que de sa miséricorde infinie. Celui qui cherche un trésor ne se lasse point, son espérance le soutient. Que de persévérance auprès d'un juge pour obtenir justice ! et on se décourage en priant Dieu ! Il semble qu'il ne soit pas assez grand pour être prié avec une persévérance respectueuse, ou que ce que nous demandons ne soit pas assez important pour être attendu avec patience.

Comme Dieu peut nous refuser ce que nous lui demandons, il est juste qu'il ne l'accorde qu'au temps qu'il est marqué. Souffrons donc les retardements dont il plaît à Dieu d'user avant que de nous exaucer dans les justes prières que nous lui faisons. 1° Il le fait, chrétiens, afin que, priant longtemps, vous fassiez plus d'estime d'une chose qui vous a coûté beaucoup, et que vous conserviez avec plus de soin une grâce que vous n'avez obtenue qu'après de longues prières. 2° Il le fait, parce que souvent les choses que vous demandez ne vous sont pas propres dans le temps que vous les lui demandez. Il attend, pour vous les accorder, de certaines circonstances qui sont avantageuses pour le salut, et que lui seul connaît. 3° Il le fait, afin que par l'exercice de votre foi et de votre persévérance dans la prière, votre cœur s'ouvre par ces différents cris que vous poussez vers lui, et qu'étant comme dilaté, comme plus ouvert, plus étendu, il soit capable de recevoir une plus grande grâce. 4° Il le fait, afin que ce retardement vous obligeant de rentrer en vous-même, vous examiniez avec plus de soin quelle est la disposition de votre cœur, et s'il n'y a rien qui s'oppose à l'exécution de ses devoirs. 5°

Enfin il le fait, afin de vous obliger de revenir plus souvent à lui, et pour vous contraindre pour ainsi dire à former une espèce de familiarité par l'assiduité de vos prières.

Rien n'est plus naturel à l'homme que l'impatience, puisqu'il est superbe et précipité dans ses désirs, et rien n'est plus injurieux à Dieu que cette précipitation, qui semble lui imposer des lois en même temps que l'on implore sa clémence, et qui veut changer en une espèce de servitude cette bonté toute gratuite par laquelle il nous promet de nous faire grâce.

Le vrai fidèle ne se lasse pas, dit l'Ecriture; il sait que, comme Dieu pourrait ne lui point accorder ce qu'il lui demande, il est juste qu'il ne le lui donne qu'au moment qu'il a marqué. Par cette humble attente des promesses de Dieu, il rend hommage à sa souveraine volonté, qui est entièrement indépendante de sa créature, et qui dispense ses faveurs à qui il veut, au moment et selon la mesure qu'il lui plaît. Ne vous lassez donc pas, chrétiens, mais humiliez-vous dans ces retardements, et contraignez Dieu par votre humilité à faire ce qu'il semble refuser à votre persévérance.

C'est le troisième exemple que nous donne la Chananéenne, elle s'humilie plus que le Fils de Dieu ne la rabaisse.

Ah ! mes frères, nous ne saurions trop nous humilier dans la prière. L'Eglise, toute sainte qu'elle est, s'humilie en priant; elle ne demande rien par elle-même, elle finit toutes ses prières par Jésus-Christ. Reconnaissons que nous ne sommes que des néants devant Dieu, indignes d'obtenir quelque chose que ce soit par nous-mêmes, mais attendons tout de cette victime qui prie pour nous auprès de son Père.

Prions donc, mes frères, prions beaucoup, puisque nous n'avons que ce moyen d'obtenir le secours de la grâce de Jésus-Christ, sans laquelle nous ne pouvons rien; prions toujours, désirons toujours les choses éternelles et la grâce de Jésus-Christ. Prions avec foi, avec patience, avec humilité, avec espérance, et soyez sûrs que Dieu vous fera miséricorde. C'est ce que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE SAMEDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DE CARÊME.

Sur la gloire éternelle.

Transfiguratus est ante eos.
Il fut transfiguré devant eux (*Matth.*, XVII, 2).

C'est avec grande raison que le Père éternel nous commande dans cet évangile d'écouter ce Fils bien-aimé qui se transfigure en présence de ses apôtres, puisque c'est un excellent maître, et que personne n'a jamais fait une leçon plus complète et plus achevée que celle qu'il fait aujourd'hui sur le Thabor. Vous comprenez sans doute, par ce que je viens de vous dire, que je veux vous parler de la gloire éternelle à laquelle nous aspirons tous. Il la montre dans sa transfiguration, et il nous la promet en même temps en la faisant éclater sur lui, parce qu'étant notre chef il nous assure par là que, comme ses membres, nous avons droit d'y prétendre.

Mais il ne suffit pas que nous soyons assurés de l'existence de cette gloire, si nous ignorons le chemin pour y arriver. Il nous l'enseigne, mes frères, et comme il se présente des obstacles qui peuvent nous en détourner, il nous les découvre aujourd'hui. C'est ce qui rend accomplie la leçon qu'il nous fait dans notre évangile. Il n'y a pas une parole dont le sens n'ait rapport à l'idée que je vous donne.

Arrêtons-nous particulièrement à trois circonstances sur lesquelles j'établirai les trois propositions de ce discours : 1° A ce qui s'accomplit sur la personne de Jésus-Christ : il est transfiguré en présence de ses disciples, il nous montre en sa personne une expression et une idée de cette gloire que nous attendons; 2° à l'entretien de Jésus-Christ avec Moïse et Elie, dans lequel il parle des souffrances qu'il allait endurer dans Jérusalem, nous enseignant par là que la croix est le chemin de la gloire, et que les souffrances nous en rendent dignes; 3° au jugement des évangélistes sur les paroles de saint Pierre : *Seigneur, nous sommes bien ici*, qui tombent d'accord qu'*il ne savait ce qu'il disait*, par où ils nous découvrent les obstacles qui nous détournent de la gloire, qui sont de vouloir être heureux en cette vie et d'éloigner les souffrances et la croix.

Ces trois choses réunies composent une leçon admirable pour tous les chrétiens sur le sujet de la gloire éternelle, elle leur enseigne le chemin, elle leur en découvre les obstacles.

Ainsi, mes frères, tenons-nous assurés de la gloire, sur la transfiguration du Sauveur : premier point; instruisons-nous de la voie qui y conduit dans l'entretien de Moïse et d'Elie : deuxième point; profitons de l'erreur de saint Pierre pour éviter les égarements qui nous en pourraient détourner : troisième point. C'est à quoi se réduit la leçon renfermée dans cet évangile, que nous exposerons après avoir imploré le secours du ciel. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'est seulement pour notre consolation, et pour nous donner le plaisir qu'on ressent toujours en parlant des biens qu'on attend, que je veux faire réflexion sur quelques circonstances de l'Evangile, qui nous assure de la gloire que nous espérons; car il n'est pas nécessaire d'entreprendre de prouver l'existence et la réalité de cette gloire, qui est aussi liée avec la connaissance de notre être qu'avec celle de l'être de Dieu. En effet ces langueurs secrètes de notre âme, ces abattements intérieurs, ces dégoûts involontaires dans la jouissance des biens présents, sont des preuves de l'existence des biens futurs, et nous ne saurions connaître l'immortalité de notre âme sans conclure qu'il y a des

biens de même nature qu'elle qui lui sont préparés.

Comment justifierions-nous d'un autre côté la conduite d'un Dieu de qui la nature n'est que justice et que bonté, si nous le regardions comme abandonnant ses créatures au hasard, souffrant les méchants dans la prospérité et dans les honneurs, et laissant les justes dans la misère et dans l'oppression, si nous n'étions persuadés qu'il y a d'autres biens que ceux de la terre pour ses élus, et qu'il les afflige dans les choses basses et périssables, parce qu'il connaît la valeur infinie du prix dont il les doit récompenser dans l'éternité? Mais sans nous étendre sur ces grandes preuves de la gloire que nous attendons, je me resserre dans celle que l'Evangile nous fournit, et comme nous nous sommes proposé d'en examiner toutes les parties, commençons.

Je vois trois circonstances dans cet évangile qui m'assurent de la réalité de la gloire que nous attendons par Jésus-Christ : ce qui se fait sur sa personne; le soin qu'il prend d'y appeler Moïse et Elie pour les en rendre témoins ; la manière dont il ordonne à ses disciples de publier ce mystère.

Il est nécessaire de supposer d'abord une des grandes vérités de la religion, qui est souvent répétée par saint Augustin, et qui sert à entrer dans la connaissance de la plus grande partie des mystères qui regardent l'Homme-Dieu : c'est que le Sauveur ne forme qu'un corps avec les chrétiens, dont il est le chef, et que comme lui et les siens ne composent qu'un seul Christ parfait et accompli, il y a dans tout ce qui le regarde une relation à ses membres; de sorte qu'on doit dire qu'encore que dans tous les mouvements du Sauveur il y ait quelque chose qui lui soit propre, ils conviennent tous du moins sous quelque rapport à ses élus.

C'est ce qu'il est facile de remarquer dans ce qui lui arrive aujourd'hui. Le Sauveur est transfiguré en présence de ses disciples, c'est-à-dire, mes frères, que, laissant répandre sur son corps la gloire dont son âme jouissait, et qu'il retenait durant le cours de sa vie mortelle pour être en état d'accomplir les desseins qui regardaient son incarnation, il parut à leurs yeux revêtu de l'éclat de la gloire éternelle, et tel qu'il paraîtra au jour du jugement. Cette action ne fut proprement qu'une cessation de miracles : il avait voilé sa gloire pendant qu'il était sur la terre, semblable en quelque sorte aux princes de la terre dont il est le maître et le roi, qui dans le combat ne portent point les marques de leur dignité royale, et qui s'habillent comme le reste des soldats, mais bien différent de ces princes qui ne se déguisent de la sorte que de peur de s'attirer sur eux, s'ils étaient reconnus, les efforts de leurs ennemis; Jésus-Christ au contraire se voila ici-bas, de peur que l'éclat de sa majesté ne mît d'abord tous ses ennemis en fuite et n'épouvantât les siens.

Or, dans cette action du Sauveur du monde, il y a deux choses, l'une regarde précisément Jésus-Christ, et c'est le changement qui se fait sur sa nature humaine, qui quoique mortelle et passible, paraît néanmoins revêtue de la clarté des corps glorieux : l'autre qui nous regarde, et c'est l'assurance que nous recevons de l'existence de la gloire éternelle, qu'il promet à tous ses disciples, et qu'il rend sensible à ceux qu'il appelle à cette action, où il leur découvre ce que tous doivent attendre comme ses membres, par ce qui paraît sur lui-même comme leur chef.

Il leur donne donc une idée et une assurance de cette transfiguration glorieuse qui changera ce corps mortel, et le rendra conforme au corps glorieux de Jésus-Christ, puisque ce qui s'accomplit en Jésus-Christ dans cette rencontre est moins un miracle que la manifestation de la gloire qui lui était naturelle. C'est l'idée que tous les Pères nous donnent de cette action, et ils la regardent comme un moyen que Jésus-Christ a choisi pour assurer ses disciples de la gloire future. Saint Bernard nous enseigne que cette gloire qui couvre Jésus-Christ sur le Thabor est la même dont il sera environné après sa résurrection, que cette gloire dont il est revêtu est celle qui nous est destinée, et que l'éclat n'en est exposé à nos yeux sur le Thabor que pour nous en assurer un jour la possession.

Ajoutez que Jésus-Christ veut que Moïse et Elie soient présents à cette action, afin de rendre encore plus certaine cette assurance qu'il nous donne en la personne de ses apôtres. Car, mes frères, les Juifs, qui l'accusaient d'être un violateur de la loi et un usurpateur de la gloire de son Père, n'auraient pas manqué de convaincre ses apôtres de la fausseté de la doctrine de leur maître, ou au moins de rendre cette action suspecte, quand ses disciples l'auraient publiée. Ils auraient dit qu'il avait usé d'artifices pour les surprendre, et que cette gloire n'était qu'une illusion. Il fallait donc que Jésus-Christ se fît reconnaître pour le Fils de Dieu en établissant une loi nouvelle.

Or, Moïse avait intérêt à conserver la loi ancienne, et Elie à soutenir la gloire de Dieu; car Moïse ayant donné la loi, les Juifs ne pouvaient pas dire que ce saint prophète eût voulu rendre témoignage à la vertu d'un homme qui la violait, et qu'il eût honoré de sa présence l'ennemi déclaré des ordres qu'il avait autrefois publiés de la part de Dieu. D'un autre côté, Elie, qui avait été brûlé d'un zèle si ardent pour la gloire et le service de Dieu, n'aurait pas rendu témoignage à Jésus-Christ, ni obéi à ses ordres, s'il l'eût regardé comme un homme opposé à Dieu, qui eût voulu se rendre égal à lui, et usurper injustement une gloire dont ce prophète avait été si jaloux durant sa vie.

Ces arguments, qui confirment l'assurance et la solidité de la gloire que le Sauveur nous montre sur le Thabor, sont de saint Chrysostome, et il ajoute que dans ce moment il voulut faire connaître qu'il était le maître de la vie et de la mort, qu'il dominait dans le ciel et dans les enfers, et qu'il pre-

nait des témoins de sa gloire parmi les vivants en la personne d'Elie, et parmi les morts en celle de Moïse. Saint Thomas dit que le soin qu'il prit d'assembler ces deux prophètes et ces trois disciples sur le Thabor, fut pour nous apprendre que comme, lorsqu'il fit son entrée dans la ville de Jérusalem où il devait être immolé, il y avait des troupes qui le précédaient et d'autres qui le suivaient, pour marquer qu'il était le Sauveur de tous, et que ceux qui étaient morts avant lui, comme ceux qui mourraient après, n'étaient sauvés que par sa mort, de même dans l'action qu'il a choisie pour assurer les hommes de la réalité de la gloire, il veut qu'il y ait des hommes qui l'avaient précédé en la personne de Moïse et d'Elie, et des hommes qui le devaient suivre en la personne de ses disciples, pour nous faire entendre qu'en donnant des assurances de sa gloire en la présence de ces deux sortes de personnes, elle était préparée pour tous, et que tous ceux qui lui appartiennent y sont véritablement appelés.

Les apôtres, qui avaient été les témoins et qui avaient reçu les assurances de la gloire, eurent ordre d'en assurer les autres, et de leur apprendre ce qui s'était passé dans cette action, afin qu'ils le publiassent à toute la terre; aussi saint Pierre dit-il dans sa seconde Epître canonique : *Ce ne sont point des fables ni des fictions ingénieuses que nous vous racontons, car nous avons été les spectateurs de sa majesté, et nous entendîmes nous-mêmes cette voix qui venait du ciel, lorsque nous étions avec lui sur la sainte montagne.*

Il est vrai que Jésus-Christ commanda à ses apôtres de ne parler à personne de cette vision jusqu'à ce que le Fils de l'homme fût ressuscité d'entre les morts. Les Pères en rendent différentes raisons qui regardent les Juifs et l'état où était alors la religion que Jésus-Christ venait établir pour nous.

Pour nous, contentons-nous seulement de faire une réflexion qui nous regarde : c'est qu'en commandant de publier ce qu'ils ont vu, il nous apprend que nous avons droit à la gloire qu'il leur a montrée; autrement quelle serait la nécessité de nous en rendre témoignage? Recevons-le donc ce témoignage comme la preuve de cette gloire; le Sauveur en est revêtu, nous avons part à ce qui le touche, le Père éternel publie qu'il est son fils, Moïse et Elie y sont présents, il ordonne à ses disciples de la publier; tenons-nous donc certains de cette gloire autorisée par tant de témoignages; mais comme les disciples n'ont ordre de ne la publier qu'après que le Fils de l'homme sera ressuscité d'entre les morts, apprenons de là que, comme sa mort a précédé sa résurrection, et qu'il n'est entré en possession de cette gloire qu'il nous montre sur le Thabor, qu'après avoir passé par les souffrances qu'il doit endurer sur le Calvaire, nous n'y arriverons que par la croix; c'est la seule voie qui y conduise, et c'est ce dont il fut question dans l'entretien qu'eurent avec lui Moïse et Elie, comme nous allons le voir dans la deuxième partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Quand les saints Pères ont réfléchi sur la seconde circonstance de notre évangile, qui doit servir de matière à la deuxième partie de ce discours, ils l'ont regardée comme une marque des soins que Jésus-Christ a pris d'instruire et d'enseigner ses disciples, et dans leurs personnes tous les chrétiens. Il a voulu les instruire, lorsque, dans une action où il donnait des preuves de sa gloire, il ne parle que des douleurs de sa passion, et leur apprendre par là qu'il y avait une liaison aussi nécessaire entre les souffrances et la gloire, qu'il y en a entre les moyens et la fin. Il leur fait voir ce qui les attend, il leur montre ce qu'ils doivent espérer, mais il leur enseigne en même temps les moyens pour y arriver, et il leur déclare les conditions sous lesquelles il donnera ce qu'il a montré.

En effet, quel rapport et quelle convenance y aurait-il entre un spectacle tout de gloire et tout brillant d'éclat, et un entretien dans lequel on ne parle que de souffrances, de passion et de mort? Il a donc voulu les animer à embrasser ces moyens en choisissant Moïse et Elie, pour faire avec eux cet entretien si plein de mystères et d'instruction; car comme les apôtres, ainsi que tous les Juifs, étaient remplis de la grande idée du zèle de ces deux personnes qui avaient tant travaillé pour la gloire de Dieu, et tant souffert pour ses intérêts, l'un sous Pharaon, et l'autre sous Achab, il voulait leur apprendre, en les choisissant pour assister à une action où sa gloire ne devait paraître qu'un moment, qu'il fallait souffrir beaucoup pour se rendre digne d'une gloire qui ne devait finir jamais, et que le zèle qu'ils avaient fait paraître dans un temps de faiblesse, de langueur, d'incertitude, d'obscurité, comme celui où ils avaient vécu, devait être un motif pour nous animer dans un temps de force, de certitude et d'assurance.

Or, mes frères, si nous ne voulons pas que tout ce qui se passe dans cet entretien soit une raison pour nous confondre et pour nous condamner, après en avoir ainsi expliqué le mystère par les pensées et les lumières des saints Pères, entrons dans la preuve de la vérité qu'il nous enseigne, et convainquons-nous qu'il n'y a point d'autre voie que celle des souffrances pour arriver à la gloire que Jésus-Christ nous découvre et qu'il nous promet.

Il faut ne pas entendre la religion, selon saint Augustin, pour pouvoir douter de cette vérité. Quiconque saura ce qu'Adam a fait dans le monde, et ce que Jésus-Christ y est venu faire, comprendra facilement qu'on ne va plus à la gloire que par les souffrances; Adam, par sa désobéissance, avait perdu cet état de félicité et de bonheur dans lequel Dieu avait placé l'homme dans sa création; on devait aller à la gloire par la félicité, et la jouissance des avantages de la vie présente

était le chemin qui nous conduisait à la possession de ceux de la vie future ; mais, mes frères, cet état n'a pas duré longtemps : le péché d'Adam nous en a fait déchoir, et l'infidélité qu'il a eue pour un Dieu qui l'avait comblé de biens nous aurait plongés dans des misères éternelles, si la bonté de ce même Dieu ne l'avait porté à nous fournir des moyens pour nous en délivrer.

Le moyen dont il s'est servi a été de nous donner un second homme capable de rétablir ce que l'autre avait ruiné, mais qui, en se rendant notre Rédempteur, et en nous redonnant par sa rédemption les droits à la gloire que nous avions perdus par l'infidélité du premier, devenait le maître des conditions auxquelles il fallait l'acquérir, et se réservait à nous marquer le chemin qu'il fallait suivre pour y arriver, et comme il est la source de la vie, et que nous ne la pouvons recevoir que de lui, il est aussi la lumière, et c'est par lui que nous apprenons le chemin qu'il faut tenir pour arriver à la perfection et à la consommation de cette vie. C'est pour cela qu'il est appelé chez les prophètes, le *précepteur des hommes*, le *maître des peuples*, la *voie qui conduit à la vie*, et que le Père éternel, rendant témoignage à sa mission dans cet évangile, nous ordonne de l'écouter.

Remarquons donc que ce témoignage du Père éternel porte sur la gloire dont il est environné, et sur l'entretien qu'il a avec Moïse et Elie ; car le Père éternel dit qu'il est son Fils, et par là il nous assure que ce n'est point ici une illusion, que cette gloire qui brille aux yeux des apôtres est solide et réelle, et qu'étant son Fils il ne peut nous tromper ; mais il ajoute qu'il faut l'écouter, parce que c'est de lui que nous devons apprendre la voie pour arriver à cette gloire qu'il nous a découverte pour nous animer : et il nous fait ce commandement dans le temps qu'il vient de finir un entretien avec Moïse et Elie, où il n'a parlé que de ses souffrances et de sa passion, pour nous apprendre qu'on ne peut y arriver que par cette voie.

Consultons donc ce divin maître que le ciel nous donne. Il ne nous enseigne rien autre chose dans tout le corps de sa doctrine : *Vous pleurerez et vous gémirez, vous autres ; et le monde sera dans la joie*, dit-il ; *vous serez dans la tristesse, mais votre tristesse se changera en joie.* En un mot tous ceux qui sont à lui ont crucifié leur chair avec leurs passions et leurs désirs déréglés.

C'est donc là la voie qu'il nous a enseignée pour arriver à la gloire, c'est à ces conditions qu'il nous la promet. Et en vérité y a-t-il rien de plus juste que ces conditions ? vous avez abusé de la félicité, vous en serez privés sur la terre. Comme pécheurs, vous devriez être livrés à la douleur pour toujours : je vous en retire pour l'éternité en la prenant sur moi-même, mais à condition que vous y serez exposés durant le temps de cette vie, que les peines et les douleurs qui en sont inséparables vous seront précieuses, que la joie et les plaisirs qui s'y rencontrent vous seront suspects, et que vous porterez avec patience les chagrins de la vie que vous aurez même reçus avec amour, que vous n'en rechercherez jamais les délices avec dérèglement, et que vous passerez au travers de ceux qui s'y présenteront sans vous y attacher.

Non, mes frères, rien de plus raisonnable que ces conditions : vous devenez les enfants de Dieu par adoption, vous êtes les héritiers comme enfants ; vous devez donc prendre les charges de la succession, et les voilà. Quand nous n'aurions pas perdu les droits à la gloire éternelle par le crime de notre premier père, Dieu ne pouvait-il pas nous la faire acheter par le mépris des biens présents, et ne l'avait-il pas mise d'abord au prix de l'obéissance qu'il exigea du premier homme ?

Tout le commerce de cette vie n'est qu'un échange perpétuel de ce que nous avons contre ce que nous n'avons pas et ce que nous désirons d'avoir; tout coûte ici-bas, jusqu'aux moindres choses, tout s'achète chèrement dans ce monde, et nous ferons difficulté de sacrifier la jouissance d'un plaisir léger, court, interrompu et défectueux, pour nous acquérir la possession d'une félicité telle que celle de la gloire qui ne doit point finir, dont nous connaissons la valeur, et à l'espérance de laquelle personne ne veut renoncer.

Mais pour vous soutenir et vous encourager, considérez la grandeur de cet héritage, faites une comparaison entre ce que vous souffrez et ce que vous acquérez en souffrant. La peine est légère, et Dieu lui-même en est pourtant la récompense. Oui, je souffrirai un moment, et je serai heureux dans l'éternité; les hommes me feront souffrir, et un Dieu me couronnera : ajoutons à tout ceci que, comme affranchis de Jésus-Christ par la rédemption, nous sommes nécessairement obligés de tenir les conditions qu'il a mises au salut qu'il nous a mérité, et auxquelles il s'est lui-même soumis, en n'arrivant à la gloire que par sa passion ; et concluons avec saint Augustin que la croix est le chemin du ciel; qu'en rejetant les souffrances nous renonçons à l'héritage éternel, et qu'il ne recevra au nombre de ses enfants que ceux qui auront passé par cette voie, puisque, n'ayant qu'un Fils unique qui était innocent, il a voulu qu'il y passât.

Prenez donc garde, chrétiens, à ne pas donner dans cette illusion si commune, si agréable, mais si dangereuse, qu'on peut être heureux dans cette vie avec le monde, et dans l'autre avec Jésus-Christ ; c'est l'erreur de saint Pierre condamnée par les évangélistes, que nous allons examiner dans la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE

Il n'y a point de chrétien qui ne soit convaincu de la solidité de la gloire future, et qui n'espère d'en jouir. Il n'y en a guère qui ne sachent qu'il faut souffrir pour y arriver;

mais il y en a peu qui tirent de ces vérités les conséquences qu'il en faut tirer. Or, mes frères, l'assurance du bonheur de la vie future doit, 1° nous en inspirer le désir, qui ne peut être en nous sans nous donner du dégoût, ou du mépris, ou au moins de l'indifférence pour la vie présente : situation que saint Paul exige des chrétiens. C'est, dit saint Augustin, l'état d'un juste qui souffre le monde et qui ne l'aime pas.

2° La vue de la nécessité de souffrir pour arriver au bonheur de cette vie future doit nous faire rechercher les souffrances avec ardeur, ou les recevoir avec joie, ou au moins nous les faire porter avec patience et avec résignation ; c'est le dernier degré. Mais qu'arrive-t-il, mes frères? Nous croyons volontiers l'excellence, la grandeur et l'éternité des biens futurs ; cette idée est agréable, il est doux de se la représenter quelquefois, c'est un soulagement dans les chagrins de notre état présent ; cependant nous croyons tellement cette vie future, que nous donnons tous nos soins à la vie présente. Nous croyons qu'il faut souffrir en cette vie, mais nous le croyons de telle manière que, sans vouloir passer outre, nous nous en tenons à la créance seule, et pendant que nous nous disons convaincus de la nécessité de souffrir, nous faisons tous nos efforts pour rendre cette vie agréable et pour en éloigner tous les chagrins.

Voilà, mes frères, l'erreur de saint Pierre condamnée par les évangélistes ; car que dit cet apôtre? 1° il dit : *Nous sommes bien ici.* Oubliant le bonheur de la vie future, et se voulant attacher à celui de la vie présente, il est charmé par l'éclat d'une gloire passagère qui ne brillait à ses yeux que pour lui donner une idée de la gloire et la lui faire désirer. 2° Il dit : *Faisons ici trois tentes.* Dans la vue de se mettre à couvert de tout ce qui pouvait troubler la douceur qu'il espérait goûter, et dans la jouissance de cette gloire qu'il avait vue, il oublie qu'il fallait passer par les souffrances pour arriver à la possession de celle que celle-ci signifiait.

Ainsi cet apôtre est condamné par les évangélistes. *Il ne savait*, est-il dit, *ce qu'il disait.* Il était donc dans l'erreur, et certainement nous le serons de même si, comme cet apôtre, nous croyons qu'il est possible d'être heureux en cette vie avec le monde, et dans l'autre avec Jésus-Christ. C'est ne point connaître le chrétien, et n'avoir nulle idée de l'ordre que Dieu a établi, que de vouloir jouir du repos et de la gloire avant les travaux et les souffrances. Or, mes frères, combien de chrétiens qui s'abusent comme cet apôtre! On ne peut être néanmoins dans cette erreur sans s'égarer de la voie qui conduit à la félicité éternelle. Il ne suffit pas de la connaître et de la croire, il faut la désirer, et on ne peut la désirer véritablement que ce désir ne produise deux effets.

1° Un dégoût pour la vie présente, qui nous retient dans la misère et qui retarde notre bonheur ; 2° un amour pour les peines et les incommodités de cette vie, qui sont les voies et les moyens pour arriver au bonheur de l'autre. Et en vérité, pouvons-nous dire que nous nous regardons comme des étrangers et des exilés sur la terre, quand nous ne pensons qu'à nous y établir par des alliances, par des charges, par de nouvelles acquisitions de biens ou d'honneurs, par des bâtiments? quand vous regardez comme le seul objet, ou du moins comme le plus vif de vos désirs, la prospérité de votre famille, le bon état de vos affaires, la beauté, l'agrément et la commodité de vos logements, la propreté et la délicatesse de votre table, la force et la vigueur de votre santé? Ne pouvez-vous pas dire comme cet apôtre qui se trompe : *Nous sommes bien ici*, et véritablement ne le pensez-vous pas? Oui, malheureusement pour vous, cela est ainsi, et ce sentiment-là est véritablement dans votre cœur.

Il est vrai qu'il arrive quelquefois que vous tenez un langage contraire, lorsque vous demandez à Dieu que son royaume arrive ; mais votre cœur, qui est sincère, dément votre langue, car en demandant que le règne de Dieu arrive, c'est demander la fin de cette vie, et vous ne voulez pas qu'elle finisse. La seule idée que cette fin doit arriver vous trouble et vous agite ; vous la rejetez comme quelque chose d'importun, vous ne voulez pas qu'on vous en parle ; et, enivrés de ces douceurs de la vie présente, vous ne voulez entendre parler de celles de la vie future que pour vous flatter agréablement de l'espérance de passer de douceur en douceur, et d'être heureux dans l'autre vie après l'avoir été dans celle-ci.

La sincérité et la bonne foi de votre cœur sur cet article se découvrent par votre conduite, et il paraît que vous vous trouvez bien ici et que vous ne pensez point à l'autre vie, puisque vous ne donnez vos soins qu'à celle-ci, que vous ne travaillez qu'à la rendre longue et heureuse, par l'assemblage de tous les biens que vous pouvez vous procurer, et par l'éloignement de tous les maux qu'il est en votre pouvoir d'éviter.

S'il arrive malgré vous que les chagrins et les peines vous attaquent, vous gémissez, mais, comme dit saint Augustin, en versant des larmes qui sont aussi criminelles que votre joie, parce qu'elles coulent de la même source, et qu'après avoir joui du monde pendant que le monde vous aimait, vous l'aimez encore lorsque vous n'êtes plus rien pour lui.

Voilà, mes frères, comme nous sommes faits pour la plupart. Nous connaissons qu'il y a une gloire éternelle, et nous ne pensons non plus à nous en rendre dignes que si nous étions persuadés qu'il n'y en a point. Nous sommes convaincus qu'on n'y va que par la voie des souffrances, et nous les évitons comme de grands maux. Nous nous aveuglons au milieu de nos lumières, et faisant profession d'écouter la vérité qui nous instruit, nous suivons l'erreur qui nous égare : nous ne sommes chrétiens que

de bouche et en paroles, et nous sommes païens de cœur et d'effet.

Quelle sera la conclusion de ce discours? de demander à Dieu qu'en nous renouvelant l'idée de la gloire, il en mette l'amour dans notre cœur, mais cet amour effectif qui nous en fasse sentir la privation, qui nous fasse regarder la vie présente comme un bannissement de notre patrie et comme un retardement de notre félicité; que cet amour nous rende les douceurs de cette vie suspectes, parce qu'elles ne sont propres qu'à nous y attacher, qu'il nous en fasse aimer les peines, parce qu'elles nous en donnent du dégoût, et que sans elles nous ne saurions désirer véritablement les choses d'en haut. Dieu ne donne cette gloire qu'à ses enfants, et ses enfants ne sont reconnus que par ce caractère; car, comme dit le saint apôtre: *Si vous n'avez pas de part à la croix et à la souffrance, vous êtes les enfants d'un adultère, et non pas des enfants légitimes.*

Que cette parole est terrible pour ceux qui ne pensent qu'à la vie présente et à la joie, et qu'elle renverse bien les faux principes de ceux qui se flattent de pouvoir être heureux en cette vie avec le monde, et dans l'autre avec Jésus-Christ!

Mes frères, le Sauveur du monde est descendu du Thabor pour monter sur le Calvaire, et c'est de dessus la montagne des Oliviers qu'il monte dans le sein de son Père: il faut le suivre partout, si nous voulons aller où il est. C'est ce que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE DEUXIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

Ecouter Jésus-Christ comme notre unique docteur.

Hic est Filius meus dilectus in quo mihi bene complacui; ipsum audite.

C'est mon Fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis toute mon affection; écoutez-le (Matth., XVII, 6).

C'est aujourd'hui, mes frères, que la prophétie d'Isaïe est accomplie, où Dieu promettait à son peuple que celui qui l'instruirait ne disparaîtrait plus de devant lui, et que ses yeux verraient le maître qui l'enseignerait. *Il vous dira*, ajoute le prophète, *c'est ici la voie, marchez dans le chemin sans vous détourner ni à droite ni à gauche.* Et c'est aujourd'hui que le Père éternel nous le montre sur le Thabor.

Il y a trois choses, mes frères, à considérer dans les paroles d'Isaïe, qu'il faut appliquer à Jésus-Christ, de qui elles se doivent entendre, et dont nous devons tirer les instructions qui feront le sujet de ce discours. La première, c'est que Dieu donnera un maître à son peuple, il le lui promet; la seconde, c'est que ce maître lui enseignera le chemin, il l'en assure; la troisième, c'est qu'il faut marcher dans le chemin qu'il enseignera sans se détourner ni à droite ni à gauche, il le lui recommande. Or Jésus-Christ est ce maître promis qui nous enseignera et que nous devons suivre; car en vain nous enseignerait-il si nous ne le suivions.

Disons donc, mes frères, en partageant ce discours 1° que Jésus-Christ est notre unique maître, et que nous n'en devons point consulter d'autres: première partie; 2° que nous ne sommes ses disciples qu'autant que nous réglons notre conduite sur ses lumières et sur la foi: deuxième partie; 3° enfin de quelle manière il le faut consulter, pour entrer dans la connaissance de la foi et se régler sur ses lumières: troisième partie. Ces deux dernières parties n'en feront qu'une. Demandons les lumières du Saint-Esprit. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Ce qui se passe sur le Thabor, mes frères, est une preuve de ma première proposition. Moïse et Elie paraissent à côté de Jésus-Christ dans le miracle de la transfiguration, parce que la loi et les prophètes rendent témoignage au Messie que le Père éternel devait nous envoyer; mais après que le Père éternel a parlé du milieu de la nuée, et qu'il a dit à tous les hommes en la personne des trois apôtres, témoins de cette merveille, que c'est son Fils bien-aimé, et que c'est lui qu'il faut écouter, Moïse et Elie ne paraissent plus, la loi et les prophètes se retirent, et nous n'avons plus d'autre maître que Jésus-Christ.

Aussi l'apôtre saint Paul dit aux Hébreux, chap. I, que *Dieu ayant parlé plusieurs fois à nos pères en diverses manières par les prophètes, nous a parlé en ces derniers temps par son Fils.* Et certes, mes frères, quel est ce Fils, si ce n'est celui que Moïse avait promis que Dieu enverrait, et dont Dieu lui-même a dit: *Le voilà, écoutez-le.* Vous ne vouliez pas que Dieu vous parlât dans sa majesté, le voilà qui s'est revêtu de votre chair, pour se rendre à portée de votre faiblesse. Il possède la vertu de tous les autres prophètes, qui n'ont été que ses figures; il a plus de zèle qu'Elie, il a plus de douceur que Moïse; il ne vous parlera ni dans le feu ni parmi les tonnerres, ni à travers ces nues qui épouvantent et qui effrayent. *Le Seigneur vous suscitera un prophète comme moi, de votre nation et d'entre vos frères; c'est lui que vous écouterez.*

Dieu ne nous parle plus que par son Fils, et c'est lui que nous devons regarder comme notre unique maître; vous n'avez donc qu'un docteur et qu'un maître, qui est Jésus-Christ, et il est tellement notre maître, que nous ne pouvons en avoir un autre: car il n'y a que de lui qu'il soit dit qu'*il est la vraie lumière qui illumine tout homme venant dans le monde.* Il n'y a que lui qui puisse dire: *Je suis la lumière du monde*, c'est-à-dire, comme l'expliquent les saints Pères, que nous n'avons de vraie lumière pour le salut que par le Fils de Dieu, qui est la lumière souveraine, originale et substantielle, et partout où il n'est point, règnent et dominent les ténèbres de l'erreur, du péché et de la mort.

Cela étant supposé comme une vérité fon-

damentale de notre religion, je dis, mes frères, que nous ne devons uniquement consulter que Jésus-Christ; c'est l'importante instruction que je tire de cette vérité. Saint Pierre nous l'a enseignée, par la réponse qu'il fit au Sauveur du monde, lorsque Jésus-Christ, voyant un nombre de ses disciples qui se retiraient de sa suite, il demanda aux douze apôtres : *Et vous, ne voulez-vous point aussi me quitter?* Saint Pierre lui répondit : *A qui irions-nous, Seigneur? Vous avez les paroles de la vie éternelle.* Ce qui nous apprend qu'il n'y a nul maître semblable à Jésus-Christ, et que son école est celle de la vie éternelle. Il est vrai que Jésus-Christ nous dit dans l'Evangile que sa doctrine n'est pas sa doctrine, mais c'est pour nous apprendre que, comme Dieu, il reçoit du Père éternel sa nature, et par conséquent sa doctrine, sa science et sa sagesse, qui sont en Dieu sa nature même; et ceci prouve qu'il n'y a dans l'Eglise qu'une source de doctrine qui vient de Dieu par Jésus-Christ et qui est répandue par lui dans ses apôtres et dans les pasteurs.

Ainsi il n'y a que lui qui soit pasteur et maître, nous ne connaissons la vérité que par la lumière que Dieu nous donne. Les divers partages qu'il en fait aux hommes sont ce qui fait qu'il y en a de plus intelligents les uns que les autres, et la mesure même que Dieu en donne à chaque homme a besoin d'être continuellement conduite par la grâce. Sans cette lumière notre raison serait un principe d'erreur; en nous faisant éviter un inconvénient, elle nous engagerait dans un autre.

Nous sommes donc dans une dépendance totale de Dieu pour nous conduire avec sagesse. Sans lui nous ne pouvons que nous égarer. De là je conclus que nous ne devons consulter que Jésus-Christ. A qui irions-nous, Seigneur, sans vous? *Enseignez-moi donc à faire votre volonté, car vous êtes mon Dieu.* Or, mes frères, il faut expliquer cette proposition, et marquer ce qu'on doit entendre par l'obligation de ne consulter que Jésus-Christ. On n'entend pas par là qu'il faille s'en tenir à la simple prière, ni à la seule lecture de l'Ecriture sans la tradition.

A Dieu ne plaise que nous rejetions la tradition, qui est cette chaîne qui, ayant commencé par Jésus-Christ et par les apôtres, lie tous les âges de l'Eglise par une suite non interrompue! C'est à elle qu'il faut recourir, et au consentement unanime des saints Pères, pour l'intelligence de l'Ecriture, et pour régler les difficultés sur lesquelles nous consultons Jésus-Christ. Nous n'entendons pas non plus qu'il ne faille pas consulter ni les docteurs, ni les pasteurs, ni les évêques, ni les personnes pleines de l'esprit de Dieu et de la doctrine de l'Eglise, ni enfin les supérieurs que Dieu nous a donnés.

A Dieu ne plaise que nous pensions à troubler l'ordre si divinement établi par la Providence, dont l'observation est si nécessaire, et sans lequel nous ne pourrions éviter de tomber dans l'illusion et dans un désordre capable de nous perdre! Jésus-Christ nous enseigne une conduite bien différente de celle-ci dans l'Evangile. Il donne aux Juifs un avis très-important : en leur défendant de mépriser leurs pasteurs, il ne se contente pas de leur recommander ce point, il le pratique lui-même, puisqu'il ne prive pas même du pouvoir d'enseigner leurs docteurs, tout corrompus qu'ils étaient. Il veut qu'on les respecte, à cause de ce siége d'honneur dans lequel ils sont assis, et de la doctrine sainte qu'ils enseignent.

Mais si le Sauveur donne cette autorité aux ministres de la loi de Moïse, que dirons-nous des ministres de la loi de grâce et des pasteurs de son Eglise? de quelle malédiction ne se rendraient pas dignes ceux qui détourneraient leur peuple de la soumission, de la dépendance et de la confiance qu'ils doivent avoir en eux? Saint Bernard a trop recommandé cette soumission à ses enfants, pour que ceux qui le sont véritablement soient seulement capables d'y donner la moindre atteinte. Il faut demeurer dans la subordination, et y tenir attachés ceux qui s'adressent à nous, dit ce Père si plein de respect pour la sainte hiérarchie de l'Eglise.

Voici donc ce que nous entendons, mes frères, lorsque nous disons qu'il faut consulter Jésus-Christ seul, c'est que quoique nous le consultions par la prière, par la lecture de l'Ecriture sainte, par la tradition, nous ne devons consulter que Jésus-Christ, c'est-à-dire ne chercher qu'à connaître sa volonté, parce qu'elle seule doit être la règle de notre conduite, comme la vérité seule qui peut nous régler.

Ainsi, lorsque, dans la recherche que nous faisons de la vérité seule, sans aucune duplicité de cœur, nous consultons ou l'Ecriture, ou les saints Pères, ou les ministres de Jésus-Christ, sans dessein de les détourner au gré de nos passions, ni de trouver en eux des approbateurs des désirs déréglés de notre cœur, mais dans une sincère intention d'apprendre à connaître la volonté de Dieu, cela s'appelle, mes frères, ne consulter que Jésus-Christ.

Jésus-Christ est le Pasteur unique; tous les vrais pasteurs ne sont qu'un pasteur avec lui, il parle seul par la bouche de tous; car tous les saints Pères, ces maîtres si sages et si éclairés, n'ont fait que suivre ce Pasteur unique, et ils ont conservé sans mélange de nouveauté la vérité ancienne qui leur était venue de Jésus-Christ par les apôtres. Ils ont enseigné dans l'Eglise ce qu'ils avaient appris, et ils ont laissé à leurs enfants ce qu'ils avaient reçu de leurs pères. Toute vérité vient de Jésus-Christ, et ainsi lorsque nous ne recherchons que la vérité, nous ne consultons que Jésus-Christ; car il n'y a qu'un Christ formé des chrétiens et du Sauveur.

Il n'y a qu'un docteur dans l'Eglise formée des pasteurs et de Jésus-Christ, comme il n'y a qu'un sacerdoce, dit saint Cyprien,

qu'un adorateur, qu'un pasteur, qu'un maître, tout est renfermé dans l'unité de Jésus-Christ. Il n'y a encore une fois qu'une source de doctrine qui vient de Dieu par Jésus-Christ.

De là, mes frères, jugez de ce discours ordinaire; on dit quelquefois : Ce prédicateur ne dit rien que de commun. Et c'est là sa gloire, car il ne doit y avoir rien de si commun parmi les chrétiens que l'Evangile, l'Ecriture sainte et la religion; et c'est là toute la science d'un prédicateur. Malheur à ceux qui prêchent autre chose et qui entretiennent les disciples de Jesus-Christ de leurs imaginations! Si je pouvais composer mes discours des seules paroles de l'Ecriture, ah! mes frères, qu'ils seraient beaux! C'est à quoi les ministres de l'Evangile se doivent appliquer. Ils parlent au nom de Jésus-Christ, ils le doivent faire selon son esprit. Pierre baptise, mais c'est au nom de Jésus-Christ, et c'est Jésus-Christ seul qui baptise. C'est pourquoi saint Augustin ne veut pas que les hommes qui enseignent les autres se donnent l'avantage de dire qu'ils en sont les maîtres; car lorsque ceux qui nous écoutent sont persuadés de ce que nous disons, cela ne vient pas de nos paroles, mais de la vérité qui éclaire l'homme intérieur, et que nous contemplons par un œil secret que nous avons au fond de notre âme. Ne pensez pas, mes frères, dit ce Père dans le troisième traité sur l'Epître de saint Jean, qu'aucun homme apprenne quoi que ce soit d'un autre homme : nous pouvons bien avertir extérieurement par le bruit de notre voix, mais ce bruit est inutile et ne fait rien, si nous n'avons au dedans celui qui enseigne.

Voulez-vous vous en convaincre? Vous entendez la prédication que je vous fais; combien de personnes sortiront-elles d'ici aussi peu touchées qu'elles y sont entrées! Cependant j'aurai parlé à tout le monde, mais ceux qui ne sont pas instruits par l'onction secrète, ceux auxquels l'esprit de Dieu ne parle point dans le cœur, ne remporteront rien. Les discours et les exhortations extérieures sont des secours et des avertissements; mais celui qui enseigne les âmes a sa chaire dans le ciel, et c'est Jesus-Christ. Il y a un nombre qui profite, mais ce nombre qui profite est le plus petit, le nombre qui écoute est le plus grand. Toute la ville d'Antioche s'assemble pour entendre Paul et Barnabé, mais peu embrassent la foi.

Voilà donc, mes frères, une vérité incontestable, que Jésus-Christ est notre unique Maître, et que nous ne devons consulter que lui; d'où je conclus, pour notre instruction, qu'il y a une obligation mutuelle à ne consulter que Jésus-Christ, et pour ceux à qui on a recours, afin d'apprendre sa volonté, et pour ceux qui la veulent savoir. De là naissent deux conséquences nécessaires, l'une pour le ministre de la vérité qui est consulté, l'autre pour le fidèle qui consulte.

La première conséquence qu'il en faut tirer à l'égard des ministres de la parole, c'est qu'ils doivent consulter eux-mêmes Jésus-Christ avant que de répondre. On n'entend que lui sur la montagne, il ne faut donc parler que son langage; car si je substitue le mien au sien, je forme un nouvel obstacle qui empêche qu'il ne soit écouté.

Il est donc vrai, mes frères, et il n'en faut pas douter, que, dans le désir de connaître la volonté de Dieu, nous pouvons et nous devons nous adresser à ses ministres, qui sont les canaux par lesquels il se communique à nous, et les voies dont il se sert pour déclarer sa volonté à ceux qui cherchent la vérité avec un cœur droit : et qu'il y a pour les ministres de Jésus-Christ une obligation indispensable de consulter Dieu avant qu'on les consulte. Car si c'est lui qui est la source de toute vérité, où la peuvent-ils prendre ailleurs? Il y a donc pour eux une obligation essentielle de se remplir de la science de l'Eglise, c'est-à-dire de l'Ecriture, des saints Pères, des canons et des conciles, de la science, des règles de la conscience, de l'esprit de la religion et de ses vérités : en un mot ils doivent ne rien dire d'eux-mêmes, dit saint Augustin; il faut qu'ils suivent les traces de ceux qui les ont précédés, c'est-à-dire des saints Pères : ils sont obligés de fonder toujours leurs sentiments et leurs résolutions sur leur autorité : c'est l'avis important que donne saint Jérôme à ceux qui sont ministres de la vérité.

Il faut donc qu'un ministre de Jésus-Christ dépende de Jésus-Christ en tout. C'est en son nom qu'il parle, c'est selon son esprit et son langage qu'il doit parler, c'est à Jésus-Christ à lui ouvrir la bouche, et non pas à la vanité et à l'ambition. Il est envoyé de sa part, il doit recevoir de Jésus-Christ ce qu'il dit, non par une nouvelle révélation, mais par la prière. Il ne s'agit pas d'agir en enthousiaste et en illuminé; ce n'est ni le goût ni le sentiment qui doit conduire : le bon sens, éclairé par la science, est le mobile de tout ministre de Jésus-Christ qui veut bien décider : l'étude de l'Ecriture sainte et des saints Pères doit guider ses décisions. Il doit enseigner la doctrine de Jésus-Christ, il doit annoncer des choses et non pas des paroles, des instructions et non pas des déclamations; il doit instruire et non pas divertir par de vaines expressions et par des pensées curieuses; en un mot, il doit dépendre de Jésus-Christ en tout, c'est la première conséquence que nous avons tirée à l'égard des ministres de la vérité.

La seconde, qui regarde le fidèle qui consulte, vous regarde, mes frères, et comme nous ne devons parler que d'après Jésus-Christ, vous ne devez consulter que lui : c'est le sujet de la deuxième partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Pour consulter de bonne foi et entrer dans la doctrine de Jésus-Christ en vrai disciple du Sauveur du monde, il faut, 1° avoir de certaines dispositions; 2° lever les obstacles qui se présentent; 3° suivre des règles justes et précises.

La première disposition c'est de reconnaître le besoin qu'on a de recourir à Jésus-Christ, et de considérer ce qu'il est et ce que nous sommes. Il faut dire ce que saint Paul disait dans ses Epîtres aux fidèles : *Autrefois vous étiez lumière par votre baptême; à présent vous êtes ténèbres par vos péchés*, par vos passions, par vos préventions; vous êtes dans l'égarement, dans l'erreur, vous marchez comme des aveugles, vous marchez comme si vous n'aviez point des yeux, vous vous heurtez en plein midi comme si vous étiez dans les ténèbres. Voilà l'état de l'homme éloigné de son Dieu, qui suit les maximes corrompues qui règnent dans le monde, les mouvements de ses passions, les fausses lumières de sa raison corrompue; il se heurte en plein midi, c'est-à-dire au milieu des lumières de l'Evangile et de la religion.

C'est dans cette vue de notre égarement et de nos ténèbres qu'il faut reconnaître la nécessité où nous sommes de retourner à Jésus-Christ; car nous vivons avec des gens qui travaillent continuellement à établir le règne du mensonge et à s'opposer à celui de la vérité, et nous voyons régner partout les ténèbres et l'aveuglement. Ce n'est donc qu'en Jésus-Christ qu'on peut trouver la vérité, la voie et la vie; c'est à lui qu'il faut aller, c'est lui seul qui nous peut éclairer : *Seigneur, c'est vous qui faites luire ma lampe, éclairez mes ténèbres.* Il faut donc se bien convaincre de ces deux vérités, et entrer dans la seconde disposition, qui est plus difficile que la première; car l'on convient aisément qu'on est aveugle, c'est un langage qui ne coûte rien à tenir, mais tel connaît sa misère et ses ténèbres qui n'en veut pas sortir.

Il faut, pour entrer dans la seconde disposition, vouloir être éclairé et renoncer à une volonté corrompue qui s'oppose à la lumière; car il est dit que le Seigneur a envoyé ses prophètes pour éclairer ses serviteurs, et qu'ils n'ont pas voulu l'être. Ils se sont cachés au fond des prisons, ils ont eu peur de voir la lumière qui les aurait éclairés; ils se sont renfermés, comme dit saint Jérôme, dans les ténèbres de leur cœur et dans leurs pensées malignes et criminelles, comme dans l'obscurité d'une prison. Or, on regarderait assurément comme insensé un homme qui, lorsqu'on le voudrait retirer du fond d'un cachot, rejetterait cette grâce et préférerait la captivité et les ténèbres à la lumière. On ne voit point d'exemple dans le monde d'une folie si étonnante, et cependant dans l'ordre du salut rien de si commun. Il y a des maladies dont on ne veut pas guérir.

Qu'il y a de gens, mes frères, qui seraient convertis, éclairés, sains et guéris, s'ils n'avaient pas appréhendé de l'être ! Le jeune homme de l'Evangile fait paraître une belle disposition en demandant ce qu'il faut faire pour être sauvé; cependant il ne désirait pas sincèrement d'être parfait. Tous les jours nous faisons de malheureuses expériences de cette disposition, nous sommes attristés quand on nous découvre la vérité, lorsqu'elle blesse nos passions. Ces passions font sur l'esprit ce qu'un nuage fait sur les yeux, et il faut que ce nuage soit dissipé par la grâce de Jésus-Christ. Car comme ce n'est pas assez d'avoir des yeux bien sains pour voir les objets, et qu'il faut encore que la lumière les éclaire, de même il ne suffit pas que notre cœur soit sans passions, il faut un certain degré de lumière vive et ardente pour former cette bonne volonté qui fait voir et aimer ce qu'elle découvre. C'est l'impureté de la terre qui fournit la matière des nuages, comme c'est l'impureté du cœur, causée par le mauvais amour, qui forme les nuages qui empêchent de découvrir la vérité. Mais si la volonté est saine, droite et sincère, vous le connaîtrez par l'application à ôter les obstacles qui vous empêchent de recourir à la lumière et de rechercher la vérité dans Jésus-Christ : troisième disposition dont l'examen forme notre seconde réflexion.

En effet, le premier obstacle qu'il faut lever, c'est la négligence effroyable dans l'affaire de notre salut. Nous connaissons notre aveuglement, nous savons que notre conduite n'est pas réglée, nous voulons sortir de cette langueur, et la négligence nous fait différer de jour en jour : nos affaires, nos engagements, nos occupations, un surcroît d'accablement, une timidité, une nonchalance, l'âge, les sociétés, le quartier où on loge, l'espérance de changer et de se dépayser, tout cela fait toujours remettre; le temps de la vie se passe, la mort vient et elle nous emporte avec le regret et souvent avec le désespoir de ne pouvoir plus faire, quand nous pensons le vouloir, ce que nous avons toujours différé d'entreprendre quand nous l'avons pu. Il y a une certaine paresse qui nous empêche de faire tout ce que nous pouvons pour notre salut, qui est un péché mortel, et il y a bien des gens qui sont dans cet état sans le connaître, qui y persévèrent et qui s'y perdront.

Il faut donc lever cet obstacle par la vue de l'importance du salut. Il faut se sauver, mes chers frères, il ne s'agit que de ce point-là. C'est un effroyable aveuglement que de négliger le seul nécessaire, et la paresse qui nous empêche, comme nous venons de le dire, de faire tout ce que nous pouvons pour nous sauver, est un état de damnation où bien des gens sont sans y faire réflexion.

Le second obstacle est celui de trouver la vérité. On s'imagine des difficultés à apprendre ce qu'il faut faire dans son état et dans les engagements du monde, au milieu de tant de contestations et de diversités d'opinions. Les uns approuvent ce que les autres condamnent; les uns soutiennent que le bal, les danses, les spectacles, les plaisirs, les jeux, la magnificence dans les habits, sont des choses dangereuses à un homme qui veut vivre chrétiennement et qu'il n'y peut prendre part; d'autres sont plus commodes, et ne condamnent pas absolument tout ce dont nous venons de parler.

Que faire dans cette variété de sentiments et d'avis? c'est, mes frères, une grande tentation et un grand sujet de gémissement de

voir les ténèbres répandues sur les vérités et les règles les plus certaines de la morale. Cependant on peut dire que ce n'est point là une raison pour demeurer dans l'égarement et pour s'abandonner aux désirs de sa cupidité. Ce n'est pas tant la difficulté de découvrir la vérité qui nous empêche de la chercher, que la crainte de la trouver qui nous en détourne, c'est une secrète opposition formée par nos passions contre la nécessité d'en embrasser les voies.

Examinons-nous : nous nous dérobons à nous-mêmes, et nous sommes les dupes de notre cœur, si j'ose parler ainsi. Que faut-il donc faire? il faut chercher la vérité sincèrement. Un cœur double mérite d'être rejeté et de ne pas découvrir la lumière ; mais il est impossible qu'elle se cache à ceux qui l'aiment sincèrement : car Dieu ferait plutôt un miracle pour faire connaître la vérité à ceux qui la recherchent sans partage et sans autre intérêt que celui de la trouver, plutôt que de permettre qu'ils fussent trompés.

Le troisième obstacle est une fausse sécurité et une vaine présomption de suivre la vérité; rien n'est si dangereux que la présomption de se croire en assurance. En vérité, est-ce agir sagement que de prendre son parti, que d'appuyer son état, son établissement, les règles de sa vie, sur de dangereuses probabilités, sur des apparences de vrai, sur la coutume, sur l'exemple des gens du monde, souvent qu'on méprise et de qui on ne voudrait pas prendre conseil?

Voyez ce qui arrive aux pharisiens et aux Juifs dans l'Evangile : ils disent affirmativement et d'un air décisif, en parlant de Jésus-Christ, qu'il n'est pas le Messie ; ils en donnent la raison, ils la tirent même des Ecritures : *Pour nous*, disent-ils, *nous savons bien d'où est celui-ci, au lieu que quand le Christ viendra, personne ne saura d'où il est.* Quelle présomption ! et combien de fois ne croit-on pas être fort intelligent dans les Ecritures et dans les voies de Dieu, lorsqu'on est dans un aveuglement aussi grand que celui des Juifs ! Ils confondaient les deux naissances du Fils de Dieu, et, sans penser à cette génération éternelle, qu'on ne peut connaître, dont il est parlé dans les prophètes, ils s'en tiennent à sa naissance temporelle. C'est là où est leur mécompte et leur présomption, et c'est par où nous leur ressemblons quelquefois, en donnant aux Ecritures et à la loi un sens favorable à nos passions, et en demeurant en repos sur ces équivoques et sur ces pernicieuses interprétations.

Examinez donc vos voies, faites une discussion exacte de tout ce que vous avez pris pour certain, sans l'avoir bien examiné. Vous avez cru jusqu'ici que, pourvu que vous confessiez vos péchés dans la disposition de faire la pénitence qui vous serait enjointe, sans penser à changer votre cœur, c'était là ce qui s'appelait faire pénitence; que l'on pouvait avoir plusieurs bénéfices sans aucune charge particulière, comme on pouvait avoir plusieurs terres ; qu'il était permis de passer une partie de sa vie dans le jeu ou dans l'oisiveté, et que l'on pouvait rendre suspects les sentiments et la conduite d'autrui sur le rapport de gens qui paraissent avoir quelque probité.

Il faut donc rentrer sérieusement en soi-même, se défaire de toutes ces préventions, examiner une bonne fois tous les principes qu'on s'est faits ou qu'on a suivis parce qu'ils nous accommodaient ou parce qu'on les a trouvés établis. En effet, avez-vous des assurances si certaines pour les suivre? n'avez-vous pas, au contraire, des lois qui vous les défendent? Une foule de gens sages qui pensent autrement, une multitude de saints qui ont tenu une voie tout opposée, tout cela n'est-il pas capable de troubler un peu votre tranquillité? Quel rapport de la loi de Jésus-Christ, de sa doctrine, de ses exemples, de sa conduite avec la vôtre? Ah! qu'il y aura de différence entre les vues que vous aurez à la mort et celles que vous avez à présent!

Mes frères, prenez le plus sûr; à quoi cela va-t-il? à vous dépouiller un peu plus tôt de ce qu'il faudra perdre nécessairement. Vous mourrez demain, et pour qui seront tous vos biens? Mais, après avoir ôté les obstacles qui nous empêchent de chercher la vérité, il faut suivre des règles pour la trouver.

Première règle : il faut recourir à Dieu par la prière. Dites-lui donc de tout votre cœur : *Seigneur, enseignez-moi à faire votre volonté, parce que vous êtes mon Dieu; Seigneur, que votre volonté soit faite.* C'est la règle que Jésus-Christ nous enseigne lui-même.

Deuxième règle : il faut lire les Ecritures, les ouvrages des saints Pères, qui sont les dépositaires de la vérité, s'instruire des devoirs d'un chrétien, des obligations de notre état, des obligations d'un juge, d'un père et d'une mère, des enfants, des maîtres, des grands seigneurs. Nous parlons à Dieu par la prière, et il nous répond par l'Ecriture. Un juge consulte les lois ; un philosophe, les auteurs de sa profession ; un chrétien doit de même consulter l'Ecriture.

Troisième règle : il faut écouter le cri de sa conscience. Dieu parle par des événements, et il forme en même temps dans le cœur des sentiments propres à nous faire entendre sa voix, si nous y donnions de l'attention. Il a coutume de se faire entendre par plusieurs circonstances particulières, par de certains événements de notre vie, par de certaines affaires que nous regardions comme infaillibles, qui ne réussissent pas, par le renversement de nos projets et de nos desseins, où reluisent des marques visibles de sa volonté, et en même temps il excite dans le fond du cœur de certaines affections pour nous disposer à faire ce qu'il désire de nous, et par lesquelles il surmonte dans notre cœur toutes les répugnances que la crainte de nous engager pourrait former dans nos esprits. Mais nous n'écoutons point notre conscience, et il y a une infinité de langages que les hommes sont coupables de ne point enten

dre, parce que c'est leur cupidité qui les en empêche. Ces langages sont clairs en eux-mêmes, mais les hommes forment des nuages pour n'y rien comprendre. Une mort subite, un renversement de fortune, la conversion d'un libertin, la chute de ceux qui paraissaient les plus affermis dans la piété; en un mot, comme tout est muet pour ceux qui n'écoutent que les sens, tout parle pour ceux que la foi rend attentifs à Dieu. Suivez l'exemple de Samuel : il est averti par une voix, et dites à Dieu comme lui : *Parlez, Seigneur, votre serviteur écoute.*

Quatrième règle : il faut consulter les ministres de Jésus-Christ pour apprendre à connaître la volonté de Dieu et à y entrer. Il faut chercher les plus gens de bien, ceux qui sont pleins de l'esprit de Dieu, remplis de la science de l'Eglise, c'est-à-dire de qui les décisions et les règles sont tirées de l'Evangile, de la discipline de l'Eglise; ceux qui sont les plus sévères, non d'une sévérité affectée, mais d'une sévérité sage, mesurée, judicieuse, charitable, qui aille à détruire les passions, l'amour du monde et de nous-mêmes.

Quand la gangrène et la corruption sont dans une plaie, le meilleur chirurgien est celui qui coupe beaucoup et qui n'est point amolli par les cris du malade. Nous sommes tous pleins de corruption, le désordre est dans toutes les affections de notre cœur. Que nous sommes donc redevables à ceux qui arrachent et qui retranchent le mauvais amour qui corrompt tout, qui déracinent cet orgueil, cet amour de soi-même, qui damne tant de gens et dont on ne s'accuse point! Si le feu était près de prendre dans votre maison, vous plaindriez-vous d'un homme qui viendrait interrompre votre sommeil pour vous en avertir? Ne le regarderiez-vous pas au contraire comme un ami? Hé! mes frères, le feu de la justice de Dieu va vous consumer, et vous vous liez avec des gens qui font ce qu'ils peuvent pour vous empêcher d'y penser! Que deviendront ces faux amis dans le moment de votre mort, qui n'est peut-être pas éloignée? Aimez donc ces véritables amis qui ne peuvent se résoudre à vous voir périr.

Nous finissons par cette dernière règle. Quand il s'agit, mes frères, de prendre une résolution sur une difficulté, voici la manière de consulter dans les doutes qui naissent sur les obligations chrétiennes. L'Eglise nous renvoie à ce qui a été déterminé par les sentiments et la conduite des saints en de pareils cas. Si on ne trouve point ce qu'on cherche, elle consent qu'on interroge les docteurs. Mais elle veut que ces docteurs qu'elle permet de consulter préfèrent la gloire de Dieu à tous les intérêts temporels. Surtout ne nous flattons d'aucune assurance, si nous suivons dans notre conduite des maximes qui ne sont pas entièrement conformes à la loi de Dieu, qui est notre règle, et c'est en vain que nous nous flattons d'arriver à la gloire que les saints possèdent, si nous ne marchons pas sur les vestiges qu'ils nous ont laissés pour y aller.

Car, mes frères, retenez bien cet avis : dans les affaires d'importance, où il n'est pas permis de risquer, il faut prendre toujours le plus sûr. Or il n'est pas permis de risquer dans l'affaire du salut, puisqu'elle est sans contredit la plus importante qu'un chrétien puisse avoir; il faut donc toujours prendre le parti le plus sûr, et suivre la voie qui est reconnue pour la plus certaine, et c'est assurément la voie étroite; c'est donc celle-là qu'il faut suivre.

Personne ne disconvient que la voie étroite ne conduise à Dieu, et que c'est par elle qu'on va à la gloire sûrement. Une infinité de gens au contraire doutent au moins qu'on y puisse aller par la voie des plaisirs, de la vie molle et voluptueuse, et, en suivant les règles et les maximes du monde, il faut mille distinctions, mille subtilités, mille ménagements, pour faire que ces règles et ces maximes puissent avoir un certain air de vérité qui nous mette en repos; et après tout cela il se trouve encore une infinité de gens qui condamnent ces règles et ces maximes. Ceux qui les défendent, au contraire, avouent qu'on peut mieux faire, et qu'il y a plus de sûreté à se régler sur les maximes de l'Evangile et à suivre la voie étroite.

Il faut donc vouloir risquer son salut en ne prenant pas le plus sûr, ou prendre le plus sûr en embrassant la voie étroite. De là concluez, mes frères, que de deux sentiments qu'on me proposera, quand j'aurai consulté celui qui aura plus de rapport avec ce que Jésus-Christ enseigne, et qui me fera marcher dans la voie étroite, ce sera le plus sûr, et par conséquent celui que doit prendre un chrétien, qui ne doit penser qu'à mourir, et qui ne doit point songer à s'établir ici-bas.

J'espère, mes frères, que si vous entrez dans les dispositions que j'ai essayé de vous marquer, et que si vous suivez ces règles, vous trouverez la vérité; que votre conduite sera réglée sur la loi; que Jésus-Christ vous reconnaîtra pour ses disciples, et qu'il vous donnera la récompense qu'il a préparée à ceux qui le suivent : c'est ce que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE LUNDI DE LA DEUXIÈME SEMAINE DE CARÊME.

De la mort dans le péché, parce qu'il est juste que Dieu abandonne ceux qui vivent dans le péché, et quiconque Dieu abandonne meurt infailliblement dans ce péché.

Ego vado, quæretis me, et in peccato vestro moriemini. *Je m'en vais, vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché* (Joan., VIII, 21).

Il n'y a que deux choses dans ces paroles de l'Evangile, mais elles renferment, mes très-chers frères, le plus terrible effet de la justice de Dieu sur nous : la première, c'est l'éloignement de Dieu et le délaissement du

chrétien : *Je m'en vais*; la seconde, c'est l'endurcissement du chrétien et sa mort dans le péché : *Et vous mourrez dans votre péché*. Rien n'est plus terrible pour un chrétien que l'abandonnement de Dieu, et rien n'est plus certain pour lui que la mort dans le péché, si Dieu l'a une fois abandonné.

On convient aisément de ces vérités, quand on les regarde en général ou quand on les applique aux Juifs, pour qui elles ont été premièrement dites. On y reconnaît bien quelque chose de terrible, mais l'horreur de ces terribles vérités ne produit pas tout l'effet qu'elles devraient produire, parce qu'on néglige de s'en faire l'application, et qu'on ne se dit pas à soi-même : C'est moi que Dieu menace des mêmes châtiments qu'il a fait ressentir aux Juifs, et peut-être va-t-il dans un moment exécuter les menaces qu'il me fait en leur personne.

C'est de cette manière, mes très-chers frères, que j'ai dessein de vous les exposer aujourd'hui ; je veux vous montrer comme des vérités incontestables les principes qui sont renfermés dans ces paroles du Sauveur, pour vous les appliquer par des conséquences aussi incontestables que les vérités mêmes dont elles sont la suite. Voici les paroles du Sauveur du monde : *Je m'en vais, et vous mourrez dans votre péché*, et voici les vérités qu'elles renferment :

1° Que celui qui veut vivre dans son péché mérite que Dieu l'abandonne : première partie ; 2° que celui que Dieu abandonne mourra infailliblement dans son péché : seconde partie. D'où je tire cette conséquence, par une application de ces vérités à l'état où se trouvent les chrétiens, que comme il y a peu de chrétiens qui ne vivent pas dans le péché, il y a un très-grand nombre de chrétiens qui meurent dans le péché. Aujourd'hui, mes frères, nous nous contenterons d'établir les deux premières vérités renfermées dans les paroles du Sauveur du monde, et nous réserverons à en tirer les conséquences et à nous en faire l'application dans un autre discours, afin de traiter cette matière avec plus d'étendue.

Demandons l'assistance du ciel par l'entremise de Marie. *Ave, Maria*.

PREMIÈRE PARTIE.

La première vérité qui est renfermée dans les paroles du Sauveur du monde est si certaine et d'une évidence si sensible, qu'il ne serait même pas nécessaire de la prouver ; car qui ne demeurera pas d'accord qu'un chrétien qui veut vivre dans le péché mérite que Dieu l'abandonne, s'il fait réflexion sur ce que mérite l'opposition de la volonté d'une créature à celle de Dieu, le violement de ses lois, le mépris de ses menaces, l'abus de ses grâces, enfin l'injuste préférence du néant des choses présentes et périssables aux trésors immenses des biens futurs et éternels ? Mais s'il n'est pas nécessaire de démontrer une vérité si évidente par elle-même, il est à propos de la mettre dans un certain jour, qui nous fasse voir la justice de Dieu dans sa conduite, et l'iniquité du pécheur qui s'attire volontairement le plus terrible effet de sa colère.

Or, mes frères, pour bien entrer dans cette vue, il faut que nous établissions une comparaison entre les Juifs et nous qui nous fasse trouver dans la conduite que Dieu doit tenir à notre égard la même équité que nous trouvons dans celle qu'il a tenue à l'égard des Juifs. Les châtiments dont Dieu a puni leur infidélité sont des figures de ceux qu'il prépare à la nôtre, et ils doivent croître à proportion que les circonstances rendent l'infidélité plus énorme. Cela étant ainsi, examinons la menace que le Sauveur du monde fait aujourd'hui aux Juifs dans notre évangile, la raison qu'il a eue de la leur faire, les effets de cette menace dans son exécution ; et nous verrons qu'il nous fait la même menace, qu'il nous la fait avec plus de raison, et qu'il exécute par conséquent avec plus de justice, par rapport à nous, la menace qu'il fait aux Juifs de les abandonner.

En effet, comment cette séparation du Sauveur du monde est-elle une menace pour les Juifs ? c'est, mes frères, parce que sa présence, ses discours, ses miracles, ses vertus étaient autant de preuves de sa mission ; c'étaient autant de lumières qui leur découvraient qu'il était le Messie, qu'ils fermaient les yeux à ces lumières, et qu'ils laissaient passer le temps qu'il leur avait donné pour en profiter ; celui de sa vie finissant, et lui se retirant d'eux par sa mort, qui approchait, il les devait abandonner à leur dureté et à leur obstination. C'est là proprement, selon saint Augustin, le péché que Jésus-Christ leur reprochait : *Si je n'étais pas venu, et que je ne leur eusse point parlé, ils n'auraient point de péché; mais maintenant ils sont sans excuse de leur péché*.

Voilà, mes frères, leur péché : leur obstination a été la cause de l'abandonnement qui les a engagés ensuite dans cet aveuglement. Elle leur a fait regarder comme un ennemi celui qui leur enseignait la vérité. Elle les a jetés dans cette ingratitude qui les a portés à donner la mort à leur bienfaiteur. Voilà par où ils se sont attiré l'effet de la menace du Sauveur : *Je m'en vais, et vous mourrez dans votre péché;* et telle est la justice de Dieu dans sa conduite. Or nous n'avons maintenant qu'à nous faire l'application de tout ce que nous venons de dire des Juifs, et nous serons persuadés que celui qui veut vivre dans son péché mérite que Dieu l'abandonne.

Le Sauveur du monde nous menace comme il a menacé les Juifs, et il n'y a pas un de nous, mes frères, à qui il soit arrivé de tomber dans le péché mortel une seule fois, qui ne doive craindre par conséquent et écouter en tremblant cette parole : *Je m'en vais*. Nous sommes donc menacés également, puisque cette menace nous regarde comme les Juifs, et plus que les Juifs ; mais nous sommes menacés avec beaucoup plus de raison, car le péché des chrétiens est bien plus grand

que celui des Juifs. L'obstination des chrétiens est bien plus volontaire, et leur ingratitude est bien plus énorme. Les Juifs sont abandonnés pour un moindre péché que celui des chrétiens; il n'y a donc point de chrétien qui veuille vivre dans son péché, qui ne mérite que Dieu l'abandonne : cette conséquence est infaillible, puisque le péché du chrétien est plus grand sans comparaison que celui des Juifs.

Mais pour le prouver il n'y a qu'à faire réflexion que nous sommes plus méchants qu'eux, si nous ne les surpassons pas encore : le crime redouble d'énormité à proportion que celui qui le commet est dans un état plus saint. Or toute justice vient de Jésus-Christ : plus nous sommes unis à lui, plus nous devons être saints, le chrétien plus que le juif, le religieux plus que le séculier, le prêtre plus que celui qui n'est pas honoré du sacerdoce. C'est pourquoi les saints nous ont dit tant de fois qu'il ne fallait pas regarder les fautes des chrétiens comme de simples péchés, mais comme des crimes qui en renfermaient plusieurs autres. Tous les péchés qui corrompent l'eprit, ceux qui souillent le corps, ceux qui blessent la société établie par Jésus-Christ parmi les hommes, ont donc des degrés d'iniquité dans les chrétiens qui les rendent bien plus énormes.

Un chrétien ne peut aimer le monde, ni suivre les œuvres et les pompes de Satan, sans tomber dans une espèce d'apostasie spirituelle contre la foi, parce qu'il renonce par son action au culte du vrai Dieu, qu'il avait embrassé, pour servir le diable. C'est une espèce d'idolâtrie, puisque c'est rendre à la créature et au démon dans la créature l'honneur qui n'est dû qu'à Dieu seul, en le lui rendant contre ses propres lumières. Les chrétiens ne peuvent tomber dans des péchés qui souillent le corps sans commettre une espèce de sacrilége, parce que ces péchés violent la sainteté du sacrement de Jésus-Christ, c'est-à-dire du baptême, et profanent le temple de Dieu. Ils ne peuvent commettre de ces péchés de violence qui blessent la société, sans attaquer celui qui en est l'auteur, sans faire des plaies aux membres du corps mystique dont Jésus-Christ est le chef, sans le blesser lui-même, puisqu'il dit en tant d'endroits qu'il souffre dans la personne de ses membres, et sans troubler la paix d'un royaume que le Sauveur du monde a acquis par son sang.

Enfin le chrétien ne commet point de crime qui ne renferme un adultère, puisqu'il n'y a point d'âme chrétienne qui ne soit devenue l'épouse de Jesus-Christ par son baptême. Il n'en commet point qui ne le rende un perfide devant Dieu, puisqu'il manque à la parole qu'il lui a donnée dans son baptême de mourir plutôt que de violer le moindre de ses commandements. Quels sont donc les crimes du chrétien, à considérer la sainteté de son état, son union à Jésus-Christ, ses engagements avec Dieu? Jugez-en, mes frères, sur cette règle, et voyez combien ses péchés surpassent ceux des Juifs et quelle vengeance Dieu en doit tirer.

Que dirons-nous maintenant de l'obstination avec laquelle le chrétien persévère dans un état si déplorable, où il se jette par son propre choix? Nous dirons que son obstination est bien plus volontaire que celle des Juifs.

En effet les Juifs ne connaissaient point les mystères que Dieu voulait accomplir par Jésus-Christ; ils ne connaissaient pas même absolument Jésus-Christ, ni pour le Fils de Dieu, ni pour le Messie; c'est ce que l'Apôtre nous fait entendre, quand il dit que *s'ils eussent connu cette sagesse, ils n'eussent jamais crucifié le Seigneur de la gloire.* Mais pour nous, mes frères, nous connaissons les mystères de cette sagesse cachée, nous connaissons Jésus-Christ, par qui Dieu les a accomplis, et nous savons de plus qu'ils n'ont été accomplis que pour nous.

Nous ne saurions donc alléguer l'ignorance pour nous excuser dans nos péchés; c'est la malice seule qui nous les fait commettre, c'est la corruption de notre cœur qui nous y engage; nous fermons les yeux aux lumières de la foi, nous ne voulons point connaître les œuvres éclatantes de la Divinité, et nous sommes du nombre de ces malheureux dont parle l'Apôtre, qui *pèchent volontairement après avoir reçu la connaissance de la vérité*, et *pour qui il n'y a plus désormais d'hostie pour les péchés* : car rien n'irrite Dieu davantage que l'ingratitude et le mépris de la grâce reçue; et pour comprendre jusqu'où la pousse le chrétien qui veut vivre dans son péché, il ne faut que suivre l'Apôtre dans ce qu'il continue de nous dire dans son Epître aux Hébreux : *Celui*, dit-il, *qui viole la loi de Moïse est condamné sans miséricorde à mort, sur la déposition de deux ou trois témoins; combien donc croyez-vous que celui-là sera jugé digne d'un plus grand châtiment qui aura foulé aux pieds le Fils de Dieu, qui aura tenu pour vil et profane le sang de l'alliance, par lequel il avait été sanctifié, et qui aura fait outrage à l'esprit de la grâce?*

Je sais bien, mes frères, que, selon le sentiment de très-savants théologiens, ces paroles semblent ne se devoir entendre que de l'apostasie parfaite de la religion et de la foi en Jésus-Christ, qui renferme formellement toutes les profanations dont parle saint Paul; mais, outre qu'il y a une espèce d'apostasie dans chaque péché mortel, comme nous l'avons établi il n'y a qu'un moment, il est certain que le chrétien qui demeure dans l'habitude du péché mortel, quand ce serait même dans une certaine vue de n'y pas demeurer, de ne pas y vouloir persévérer jusqu'à la fin, et avec espérance d'en sortir dans un certain temps, il est, dis-je, certain que ce chrétien tombe dans toutes les profanations marquées par saint Paul.

Il foule aux pieds le Fils de Dieu, en méprisant toute la vertu de son incarnation et en s'opposant autant qu'il est en lui à l'accomplissement de ses grands desseins, qui

regardent la gloire de son Père, le salut des hommes et le rétablissement de l'empire de Dieu, qu'il a eu en vue en se faisant homme.

Il tient pour vil et profane le sang de l'alliance par lequel il avait été sanctifié, en méprisant le fruit de la mort de Jésus-Christ, qui n'a souffert que pour expier le péché; en détruisant en lui-même la sanctification de son âme, opérée par le baptême dont elle est l'ouvrage, ce que saint Paul appelle exposer le Sauveur à l'ignominie; et en lui imposant, autant qu'il est en lui, une nouvelle nécessité de mourir, ce que saint Paul appelle crucifier de nouveau Jésus-Christ.

Enfin il fait outrage à l'esprit de la grâce, en demeurant dans l'état du péché sous l'espérance de la trouver toujours, lorsque, après avoir erré tout à loisir dans les voies du monde, après avoir satisfait les désirs déréglés de son cœur et contenté toutes ses passions, il lui plaira de retourner à Dieu comme au seul parti qui lui reste à prendre. C'est là, mes frères, le plus grand outrage qu'on puisse faire à l'esprit de la grâce; car c'est se vouloir servir d'elle contre l'intention de celui qui en est l'auteur, qui nous l'a méritée par sa mort, et qui ne nous la donne que pour nous faire mourir au péché, en voulant nous servir d'elle pour vivre dans l'habitude du péché.

Que doit donc attendre un chrétien qui a passé une grande partie de sa vie dans cet état, et qui a poussé l'ingratitude envers Dieu jusqu'à cet excès d'insolence? L'apôtre saint Paul nous le marque, dans son Épître aux Hébreux, par une comparaison dont l'application nous devrait tous faire trembler.

Quand une terre, dit cet apôtre, souvent abreuvée des eaux de la pluie qui y tombe, ne produit que des ronces et des épines, elle est en aversion à son maître, elle est menacée de sa malédiction, et à la fin il y met le feu. Voilà, mes frères, le sort aussi bien que la peinture de ce chrétien ingrat, et Dieu veuille que ce ne soit pas celui de la plupart de ceux qui m'écoutent!

Appelés à la connaissance du vrai Dieu par sa miséricorde, régénérés par la grâce de Jésus-Christ, sanctifiés par le baptême, instruits par l'Evangile, fortifiés par les sacrements, animés par les exemples, pressés par les grâces intérieures, chrétiens ingrats, reconnaissez-vous. Vous méprisez celui qui vous a comblés de biens, vous l'outragez dans son sacrifice, dans sa parole, dans ses sacrements, dans sa propre personne; chrétiens qui voulez vivre dans votre péché, reconnaissez-vous dans cette image. Vous ne produisez pour tous fruits des soins qu'il prend de vous que l'ambition, l'impureté, l'injustice, l'insensibilité, l'avarice, la médisance; après cela n'est-il pas juste que vous soyez abandonnés de celui que vous méprisez avec tant d'insolence, et qu'il ne vous fasse nulle miséricorde? Aussi est-il certain que comme vous avez mérité que Dieu vous abandonne, parce que vous voulez vivre dans le péché, le chrétien mourra infailliblement dans son péché s'il est abandonné de Dieu: c'est la seconde vérité renfermée dans les paroles du Sauveur du monde, et la deuxième partie de ce discours.

DEUXIÈME PARTIE.

Je dis, mes frères, que celui que Dieu abandonne mourra dans son péché infailliblement, et non pas nécessairement; car nous ne connaissons pas des pécheurs en cette vie, quelque abandonnés qu'ils puissent être, sur qui Dieu ne répande encore quelques grâces, et nous n'en connaissons point non plus de qui la volonté soit dans une impuissance absolue de correspondre aux bons mouvements et aux lumières qui leur sont donnés; mais comme il n'y a qu'un miracle dans l'ordre de la grâce qui puisse retirer un homme de l'état déplorable par lequel il a mérité par ses injustices que Dieu se retire de lui et qu'il l'abandonne, nous ne devons pas nous y attendre, et c'est une effroyable témérité que de compter sur ce que Dieu ne nous a point promis, quoiqu'il lui soit arrivé quelquefois de le faire, par cette puissance extraordinaire qui n'agit pas souvent.

En effet, Dieu tient deux sortes de conduite dans l'ordre de la grâce, comme dans celui de la nature: il y a une conduite miraculeuse et extraordinaire dont il use envers qui il lui plaît, et sans autre engagement que celui de faire paraître sa puissance absolue quand il veut; il y a une conduite réglée et ordinaire dont il use envers tous, à laquelle il s'est comme lié par l'ordre qu'il lui a plu de mettre dans les différents êtres: ainsi, par exemple, il prend des pains dans le désert, il les multiplie dans ses mains, et il nourrit d'une substance qu'il produit par sa seule vertu une multitude de peuple qui l'avait suivi; voilà un effet de cette conduite miraculeuse.

De même, en un sens, il nourrit tous les hommes comme il a nourri ce peuple; mais il les nourrit du fruit de leurs travaux, et des semences qu'ils ont répandues sur la terre il en produit des moissons qui fournissent régulièrement à tous leurs besoins: voilà un effet de cette conduite ordinaire et réglée.

Dans l'ordre de la grâce, il convertit Saul en un moment, et d'un persécuteur il en fait un apôtre; il change le cœur d'un larron à l'extrémité de sa vie, et d'un scélérat il en fait un saint: voilà un effet de sa conduite extraordinaire et miraculeuse, dont il use quand il veut, envers qui il lui plaît.

Dans la conduite ordinaire il verse la grâce dans le cœur du chrétien, comme une semence divine qu'il doit cultiver par ses soins; il faut que par cette grâce il combatte ce qui s'oppose en lui à l'établissement du règne de Dieu; il faut que par une première victoire il se rende digne d'un nouveau secours qui lui en fasse remporter une plus grande, et qu'ainsi, détruisant peu à peu les ennemis du règne de Dieu, il le rende le maître absolu de son cœur.

C'est sur cette dernière idée de la conduite de Dieu qu'on doit dire, mes frères, que celui

qui l'a forcé de l'abandonner en voulant vivre dans son péché mourra infailliblement dans le péché, et en voici la raison : il s'est non-seulement fortifié par les obstacles qui s'opposaient à sa conversion, mais il a encore affaibli tous les secours qui la pouvaient opérer. Il faut donc qu'il périsse infailliblement dans le péché. Ce qui n'eût peut-être été d'abord qu'un effet de la faiblesse de l'homme est devenu dans la suite un ouvrage de sa malignité et un choix libre et volontaire de sa corruption. Ce péché est devenu une habitude par l'amour déterminé de son objet; cette habitude s'est comme changée en la nature même de l'homme.

C'est ce que saint Augustin nous explique si bien, lorsqu'il dit que, les péchés croissant toujours, on tombe dans des crimes qui s'accumulent si fort, qu'ils submergent l'âme, et qu'alors l'homme se trouve dans une nécessité inévitable de pécher. D'ailleurs le démon, qui ne l'attaquait d'abord que comme ennemi, le domine ensuite en vainqueur et le menace comme un esclave.

Que fait un homme en effet qui vit et qui persévère dans le mal, sinon de former une prison à sa propre conscience, en sorte qu'il est comme enfermé dans la corruption de son cœur qui le presse? et c'est ainsi que cet homme travaille à sa perte en fortifiant tous les obstacles qui s'opposent à sa conversion, et si Dieu par un juste jugement l'ayant abandonné à son iniquité et à son propre aveuglement, il s'est renfermé dans lui-même comme dans une prison, assurez-vous qu'il n'en sortira plus, parce qu'il est indigne de la grâce qui lui ferait trouver des moyens de se délivrer, et qu'il a affaibli, par un effet du même aveuglement et de la même iniquité, le reste des secours que Dieu lui donne.

La beauté de la vertu ni la difformité du vice qu'il entrevoit encore ne le touchent point. Ses passions lui font également appréhender la pratique de l'un et la privation de l'autre; il s'élève contre les instructions qu'on lui donne, il rend inutiles les remèdes que Dieu a établis dans son Eglise, il ne profite point des afflictions que Dieu lui envoie pour se faire connaître à lui-même, par la considération de sa faiblesse et de sa mort même; il n'est point effrayé par la crainte des jugements de Dieu, dont l'idée frappe encore son esprit; il combat cette crainte, comme une timidité honteuse et capable d'ailleurs de troubler son repos; il ferme l'oreille à la parole de Dieu qu'il vient entendre, il méprise les conseils qu'on lui donne, il s'en tient aux maximes pernicieuses du monde corrompu, pour lesquelles il s'est déclaré, et la crainte qu'on lui reproche qu'il n'est pas ferme dans ses principes lui fait rejeter avec affectation tout ce qui semble les combattre.

Les fléaux, les disgrâces, les pertes, les afflictions que Dieu lui envoie pour le dégoûter du monde, ne servent qu'à l'y engager davantage ou à le rendre plus criminel; car ou il s'abandonne à des blasphèmes, ou il s'anime à la vengeance, ou il cherche des moyens d'adoucir ses chagrins par de nouveaux crimes et de réparer ses pertes par de nouvelles injustices. Il méprise la prière, il rejette toutes les bonnes œuvres; comme il est sans pitié pour lui-même, il est sans miséricorde pour les autres, et il mérite que Dieu n'en ait plus pour lui.

Ainsi, mes frères, ce malheureux affaiblit tellement tous les secours que Dieu lui donne encore pour l'exciter à faire ce qu'il pourrait et pour le préparer à en recevoir de plus forts, qu'enfin, si nous ne disons pas qu'il n'en reçoit plus absolument, ils sont si rares, ils sont si faibles, ils sont si languissants, qu'avec de tels secours il mourra infailliblement dans son péché; car, pour briser les chaînes dont il s'est chargé, pour détruire la prison où il s'est renfermé lui-même, il faudrait que Dieu sortît de cette conduite ordinaire et réglée à laquelle il lui a plu de se lier; et par où ce malheureux peut-il prétendre que Dieu le fera pour lui? ou plutôt que n'a-t-il pas fait pour s'en rendre indigne?

Réunissons toutes les vérités que nous avons exposées dans ce discours, et concluons qu'il n'y a rien de si juste que cet éloignement de Dieu et les suites terribles de cet éloignement. Vous voulez vivre dans votre péché, qui est mille fois plus énorme que celui des Juifs; il s'est éloigné d'eux, il s'éloignera de vous; ils sont morts dans leurs péchés, vous mourrez donc dans le vôtre.

Ce que Dieu fait pour vous inviter à la pénitence ne sert qu'à vous retenir dans vos désordres; sa bonté même l'obligera donc un jour à vous punir : car comme ceux qui useront bien des richesses de sa bonté trouveront leur salut dans sa patience, ceux au contraire qui en abuseront y trouveront un redoublement de supplices.

Il est vrai, mes frères, que Dieu est bon; mais si nous abusons de sa patience, ce sera cette patience même qui nous punira, et rien ne justifie plus la conduite de Dieu dans l'abandonnement du chrétien. Car qu'arrive-t-il lorsque Dieu nous supporte dans nos iniquités et qu'il ne nous châtie pas selon nos crimes? Il arrive, dit saint Paul, que nous nous amassons un trésor de colère pour le jour de la manifestation du juste jugement de Dieu : trésor de colère, au reste, où il réserve tous les effets de son indignation et tous les châtiments que vous avez mérités par vos péchés. En effet, pouvez-vous croire que tant de crimes puissent demeurer impunis? Il les réserve dans ses trésors, et comme les richesses qu'on réserve sont cachées, les châtiments sont cachés sous cette patience méprisée. Il ne punit pas, il souffre, et c'est ce qui nous trompe; car ce trésor sera ouvert en un moment, et tout cela paraîtra.

Prenez garde que saint Paul n'appelle pas sans sujet un trésor de colère cette patience méprisée; cela veut dire que, comme les trésors sont ordinairement cachés, cette colère de Dieu est cachée sous cette patience aux yeux de l'impénitent qui les ferme, pour ne pas connaître celui qui ne le châtie point, et

qui néanmoins ne châtie jamais d'une manière plus terrible et plus redoutable que quand il affecte de ne point châtier. Comprenez bien ceci, mes frères : l'endurcissement du cœur du pécheur ne se fait point par la puissance de Dieu, mais il se forme au contraire par son indulgence et par la grande douceur dont il agit envers les pécheurs : ainsi, quand il dit dans l'Ecriture qu'il a endurci Pharaon, ç'a été par sa patience.

En effet, quand Dieu l'a frappé de quelques plaies, il s'est repenti dans le moment, au lieu que quand il recevait de sa part un traitement plus favorable, il s'enflait d'orgueil.

Mais peut-être me direz-vous : Pourquoi l'a-t-il endurci? Il l'a fait, vous répondrai-je, parce que Pharaon, par la multitude de ses péchés, a mérité d'être châtié, non comme un enfant, pour sa propre correction, mais d'être endurci pour sa perte, comme un ennemi.

Voilà, mes frères, ce qui nous arrive : nous avons méprisé les grâces de Dieu, nous avons fermé notre cœur à toutes les voies différentes dont il s'est servi pour nous appeler à lui. Ni ses faveurs, ni ses châtiments ne nous ont point touchés ; ingrats dans les biens qu'il lui a plu de nous faire, impatients dans les disgrâces dont il a voulu se servir pour nous détacher du monde et nous ramener à lui, il nous abandonne à nous-mêmes, et nous laisse remplir ce trésor de colère que nous ne voyons pas à présent, parce que nous vivons dans la fausse joie que nos passions nous donnent, mais qui paraîtra telle qu'elle est au jour de sa colère et de la manifestation de son juste jugement.

Vous voyez tous les jours que lorsque vous traitez trop doucement vos propres enfants, et que vous leur pardonnez autant de fois qu'ils font des fautes, ils deviennent par cette indulgence tellement insupportables, que vous êtes contraints de leur en faire des reproches et de leur dire : C'est moi qui vous ai fait ce que vous êtes ; malheureux, si je ne vous avais pas traités avec tant de douceur, vous ne seriez pas devenus si insolents ; c'est la faute que j'ai faite dont je porte la peine.

Or, mes frères, vous leur parlez de cette sorte, non pour leur dire que vous soyez l'auteur de leur malice, ou que vous leur ayez inspiré cet orgueil qu'ils font paraître dans leurs réponses pleines d'arrogance, mais parce qu'ils se sont endurcis en abusant de la grande bonté et du trop d'indulgence que vous avez eu pour eux. C'est ainsi que Dieu en use avec nous. Moins il nous châtie quand nous sommes pécheurs, et plus nous devons craindre sa patience ; c'est la plus grande punition qu'il nous puisse faire ressentir : et si nous prospérons en vivant dans le crime, c'est une preuve presque certaine que nous mourrons dans notre péché.

Quelles conséquences tirerons-nous de l'exposition de ces vérités si terribles, mais si certaines ? Les voici, mes frères. Tremblons tous tant que nous sommes, si nous avons commis un seul péché mortel, puisqu'il n'en faut pas davantage pour nous perdre éternellement : car enfin considérez la mesure des péchés de ceux que Dieu par sa miséricorde a élevés à un état plus saint et plus relevé que celui des autres. L'ange et le premier homme sont des exemples qui devraient faire frémir. Il n'y a rien de plus saint que l'état d'un chrétien, et rien par conséquent qui mérite tant les effets de la colère de Dieu, que la profanation de cet état si élevé.

Si depuis longtemps nous vivons dans l'habitude du péché, quelle doit donc être notre frayeur ! car nous n'avons nul droit à la grâce de Dieu, il ne nous doit rien que la damnation, et mourant dans cet état nous mourrons dans notre péché.

Que celui qui a confessé son péché n'y retourne donc plus ; qu'il espère que Dieu lui a pardonné, s'il unit la pratique de toutes les bonnes œuvres avec un cœur vivement contrit ; mais que ceux qui ne font point pénitence, qui vivent dans la joie, que Dieu n'afflige point, sentent que cette prospérité est à craindre et qu'elle est bien dangereuse. Dieu est juste, le péché doit être puni ; s'il ne l'est point en cette vie, il le sera en l'autre.

Recourons donc sans délai, mes frères, à la miséricorde de Dieu ; ne nous servons pas de la patience qu'il a eue jusqu'ici pour persévérer dans nos crimes ; mais servons-nous-en pour retourner à lui et pour trouver notre salut dans sa bonté ; songeons à faire pénitence et à nous châtier nous-mêmes, de peur que le défaut de ces châtiments ne soit une marque de sa colère et de notre réprobation. Défions-nous de la prospérité du monde ; troublons-la par les larmes de la pénitence ; craignons ce que dit saint Jérôme, que cette dangereuse tranquillité ne soit un indice de la plus horrible tempête. Servons-nous des moyens communs et généraux que Dieu nous laisse pour la détourner, en rappelant sa grâce et son amour.

Pleurons, jeûnons, prions, achetons la miséricorde par celle que nous ferons aux misérables. Enfin, n'oublions rien pour empêcher que Dieu ne nous abandonne, et ne négligeons rien pour recouvrer sa grâce : c'est ce que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE MARDI DE LA DEUXIÈME SEMAINE DE CARÊME.

Sur le malheur de l'état des riches selon le monde qui jouissent de leur abondance.

Homo quidam erat dives, et erat quidam mendicus nomine Lazarus.

Il y avait un homme riche ; il y avait aussi un pauvre appelé Lazare (*Luc.*, XVI, 19, 20).

L'évangile que l'Eglise nous proposera dans peu de jours et dont je prends mon texte, nous présente, mes frères, deux objets : un riche et un pauvre, un pécheur et un juste ; l'un dans l'abondance, l'autre dans une extrême nécessité ; l'un dans les délices, l'autre dans les souffrances ; l'un dans

l'enfer après sa mort, et l'autre dans le sein d'Abraham.

Ces objets si différents, la disposition si opposée de ce pécheur et de ce juste, la conduite si extraordinaire que la Providence tient à leur égard, ce jugement si terrible rendu contre le riche, la fin si heureuse du pauvre, tout cela, mes frères, nous fournit une ample matière. Il faut essayer de la réduire à un certain point qui renferme tout ce qui est contenu dans cet évangile, et qui nous conduise à la fin qu'il paraît que le Sauveur du monde s'est proposée. Or, mes frères, il me semble que le Sauveur ne nous a tracé l'histoire des péchés de ce riche, et celle de la justice de ce pauvre, que pour nous mettre dans l'état où saint Paul dit que la miséricorde divine l'avait mis : *Je sais vivre pauvrement, je sais vivre dans l'abondance*, disait-il. Il faut donc, en exposant cet évangile, apprendre à ceux qui sont dans la prospérité le moyen de ne pas s'y perdre comme ce mauvais riche, et donner quelque consolation à ceux qui sont dans la misère et dans l'affliction.

Dans ce discours nous établirons les vérités qui nous donneront une idée du danger que courent les pécheurs dans la prospérité par celle du mauvais riche : première partie ; dans la seconde, nous appliquerons ces vérités, quelque tristes qu'elles soient pour les riches, afin de les instruire ou au moins de les confondre dans leur malheureuse prospérité : seconde partie. Dans l'une et dans l'autre le pauvre trouvera des motifs de se consoler dans ses afflictions par l'espérance du bonheur que la pauvreté a mérité au Lazare. C'est la matière de votre attention, demandons les lumières du ciel. *Ave*, *Maria*.

PREMIÈRE PARTIE.

Pour nous donner une juste idée de l'état des pécheurs dans la prospérité, sur celle de ce mauvais riche de l'Evangile, qui puisse consoler les justes dans leurs afflictions et leur faire porter avec patience les épreuves où il plaît à Dieu de les mettre, il est nécessaire d'établir quatre importantes vérités qui nous serviront de règles pour juger de cet état, et nous en verrons des preuves dans le riche de l'Evangile.

1° Toute l'Ecriture est pleine d'expressions qui forment des préjugés funestes contre l'état des riches et contre la prospérité de cette vie ; 2° le fondement de ces préjugés est établi sur la difficulté réelle de faire son salut dans la prospérité et dans l'état des riches ; 3° la preuve de cette difficulté se tire des crimes ordinaires et presque inévitables où tombent les riches, et où la prospérité les jette ; 4° souvent Dieu punit ces crimes dès cette vie, ou s'il en réserve les châtiments pour l'autre, sa justice prépare des supplices éternels à ceux qui ont abusé de leur prospérité et de leurs richesses.

Etablissons, mes frères, ces quatre vérités, et ensuite nous dirons ce que c'est que cet état des riches si agréable aux sens, si recherché des hommes avec tant d'ardeur, si périlleux, si méprisable en lui-même, et quelle doit être la consolation des justes, lorsqu'au milieu de leurs afflictions ils considèrent cet état dans les vues de la foi.

Je commence par la première vérité, et je dis que l'Ecriture est pleine d'expressions qui forment des préjugés funestes contre l'état des riches et contre la prospérité de cette vie. C'est déjà assurément un puissant préjugé contre cet état, que les richesses et les biens temporels qui en font l'avantage se trouvent entre les mains des méchants. C'est une marque de leur peu de valeur, et que Dieu ne les estime guère, puisqu'il les donne à ses ennemis. Il nous a comblés en Jésus-Christ de toutes sortes de biens spirituels pour le ciel, il n'est point parlé de grâces temporelles, elles sont d'ordinaire abandonnées aux réprouvés : étrange préjugé si nous avions la foi. Il n'y a que les biens spirituels, les biens célestes et les biens éternels, qui soient le partage des élus et des prédestinés. C'est un grand préjugé contre cet état des richesses, que le Fils de Dieu venant au monde ne l'ait pas choisi : *Vous savez quelle a été la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, dit saint Paul, *qui étant riche s'est rendu pauvre pour l'amour de nous ;* terrible préjugé contre la prospérité du monde ! *Dominus, qui in nullis divitiis invenitur, semper pauperes justificat*, *divites prædamnat :* Jésus-Christ prend partout le parti des pauvres, et il est toujours disposé à condamner les riches.

Ce n'est pas, mes frères, que l'état des riches soit pernicieux absolument par lui-même. A Dieu ne plaise que nous parlions ainsi ! car ce pauvre qui est enlevé par les anges après sa mort est porté dans le sein d'Abraham, comme dans le lieu de repos. Or Abraham était un homme riche. Ce ne sont donc pas les richesses qu'on blâme précisément. Lazare est riche en Dieu comme Abraham, dit saint Augustin, et Abraham est pauvre comme Lazare, de cœur et de volonté. Dieu ne rejette pas les puissants, dit Job, étant puissant lui-même ; la puissance et les richesses viennent de lui, et elles sont bonnes dans leur principe ; mais la corruption de notre cœur en fait une source de désordres, et c'est, mes frères, cette malice et cette corruption du cœur qui attirent la malédiction de Dieu, et qui l'obligent à se servir d'expressions qui forment des préjugés si funestes contre l'état des riches et contre la prospérité temporelle de cette vie. *Malheur à vous, riches, parce que vous avez votre consolation! Malheur à vous, qui êtes rassasiés! Malheur à vous, qui riez maintenant! Malheur à vous, lorsque les hommes diront du bien de vous!* C'est ainsi que parle l'Ecriture.

Mais, mes frères, voyons quel est le fondement de ces préjugés, et pourquoi l'Ecriture se sert de semblables expressions en parlant des riches et de ceux qui vivent dans la prospérité du siècle. C'est qu'il y a de très-réelles, de très-grandes et de très-étonnantes difficultés pour faire son salut dans cet état : c'est ma seconde vérité.

Voici comme parle l'Ecriture : *Il est bien*

difficile qu'un riche entre dans le royaume du ciel, je vous le dis encore une fois, il est plus aisé qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille, qu'un riche entre dans le royaume de Dieu. Et dans un autre endroit qui prouve cette vérité par un exemple : *Un jeune homme s'approche du Sauveur du monde, et lui demande : Quel bien faut-il que je fasse pour acquérir la vie éternelle? Jésus-Christ lui répondit : Gardez les commandements. Mais, Seigneur, lui répondit ce jeune homme, je les ai gardés tous dès ma jeunesse; que me reste-t-il encore à faire? Jésus lui dit : Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous avez, et donnez-le aux pauvres. Ce jeune homme à ces paroles s'en alla triste, parce qu'il avait de grands biens.*

Considérez, mes frères, les dispositions de ce jeune homme, et vous verrez quel est l'obstacle que les richesses apportent au salut et à la perfection. Il avait gardé les commandements de Dieu, et vécu dans une espèce de justice qui fait dire à l'évangéliste saint Marc que Jésus-Christ, jetant la vue sur lui, l'aima. Il désirait d'arriver à la vie éternelle, il se met en devoir d'en apprendre le chemin, il s'adresse à celui qui pouvait le lui enseigner, et il n'est parlé que de lui qui soit venu à Jésus-Christ pour lui faire une telle demande, et qui ne fût conduit par aucun autre motif que par celui du salut. Cependant l'amour de ses richesses l'emporte sur toutes ses bonnes dispositions et les rend inutiles. Ah! mes frères, que les richesses forment un grand obstacle au salut! Mais d'où vient cette difficulté du salut dans les richesses? le voici.

L'amour déréglé de l'homme fait, ou qu'il se lie à ses biens pour le plaisir, ou qu'il lie ses biens à lui par orgueil et par ambition.

L'homme s'aime et cherche à se satisfaire dans cet amour par la jouissance des créatures, c'est-à-dire de tous les biens qui peuvent contenter son avarice, son ambition, sa volupté; c'est là son péché et la source de sa damnation : car il doit aimer Dieu plus que toutes choses, et rapporter l'usage de tout à sa gloire; de sorte qu'on doit juger des périls d'un état pour le salut à proportion qu'il fournit plus ou moins de moyens de satisfaire cet amour, et c'est par là que celui des richesses est si dangereux; car, nous rendant maîtres des biens de la terre, il soumet toutes les créatures à nos désirs. *Toutes choses*, dit le Sage, *obéissent à l'argent*, parce qu'il donne à celui qui le possède un pouvoir général de satisfaire ses passions. C'est là véritablement le Dieu du siècle que toutes les créatures adorent, à qui personne ne résiste, et sous l'empire duquel tout le monde se soumet aveuglément. Si donc vous unissez un grand amour de soi-même, tel qu'il est dans l'homme, et de grands moyens de se satisfaire, tels que les richesses les fournissent, vous formerez de très-grandes difficultés pour le salut.

Reprenons la comparaison dont le Sauveur du monde s'est servi pour nous faire comprendre la difficulté du salut dans l'état des riches, et expliquons-la pour vous faire entrer dans cette importante vérité. Il nous dit qu'il est plus aisé qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille, qu'un riche entre dans le royaume de Dieu; c'est-à-dire, que c'est un miracle de la grâce de Jésus-Christ, que nous devons attendre de celui sans qui nous ne pouvons rien pour notre salut; et c'est ce qui doit consoler les humbles et confondre les orgueilleux. Plusieurs traduisent le mot de chameau par celui de câble, mais le sens de la comparaison est toujours le même, car un câble est un cordage composé d'un très-grand nombre de fils, qui, tournés les uns sur les autres, forment un corps dur et solide.

Représentez-vous donc, mes très-chers frères, l'image d'un riche : c'est un chrétien qui ne devrait que passer légèrement sur la mer, mais qu'une infinité de passions, d'engagements, d'occupations, de désirs, de projets et de vues, lient et attachent à la terre, rendent coupable et éloignent du salut; car il est constant, dit saint Augustin, que les riches sont exposés à plus de péchés, étant plus engagés dans les affaires, dans les plaisirs, dans les emplois du monde, ayant l'administration et la dispensation de plus grands biens. Par là il est aisé de comprendre qu'ils y contractent plus de péchés; voilà leur état, et voici la difficulté du salut dans cet état.

En effet, il n'est pas absolument impossible qu'un câble passe par le trou d'une aiguille; mais prenez garde qu'il n'y a qu'un moyen pour y réussir, c'est de désunir et de séparer toutes les petites ficelles qui le composent, et de le réduire à un état de simplicité et de petitesse proportionnée à l'espace par lequel on veut le faire passer, ce qui est assurément un travail long et difficile, et même le câble cesse proprement d'être ce qu'il était.

Or, mes frères, quelle étonnante difficulté quand il s'agit de rompre les liaisons d'un riche avec les créatures, ces engagements à la terre, ces désirs pour le bien, l'amour déréglé de lui-même, l'attachement à sa fortune, pour le réduire à la simplicité des pauvres d'esprit, n'aimant plus son bien que par rapport à Dieu, le regardant comme un dépôt dont il doit rendre compte, étouffant tous ses désirs au lieu de les multiplier, et ne mettant à ses désirs d'autre mesure que la pure nécessité de son état dans l'usage qu'il en doit faire! car sans cela il ne peut entrer dans le royaume de Dieu, comme le câble dans sa grosseur ne peut passer par le trou de l'aiguille. Etre riche, mon Dieu! quelle difficulté pour le salut! Mais on ne se contente pas d'être criminel par la seule possession de ses richesses, la prospérité jette dans des crimes presque inévitables, et c'est la troisième vérité dont je dois vous parler : voici comme je l'établis.

L'Apôtre dit dans son Epître à Timothée que *ceux qui veulent devenir riches tombent dans la tentation et dans le piége du diable, et se livrent à divers désirs inutiles et pernicieux qui précipitent les hommes dans l'abîme*

de perdition; sur quoi, mes frères, je raisonne ainsi: S'il est vrai que le seul désir des richesses est une grande tentation et un piége du diable qui en fait tomber plusieurs dans la perdition, que doit-il arriver quand on les possédera avec cet amour déréglé qui en rend le seul désir criminel? On ne les désire que dans la vue de se satisfaire; on se satisfera donc indubitablement quand on les possédera; aussi voyons-nous que l'Evangile ne met point de différence entre être riche de cette manière et être pécheur réellement. Il ne faut point aller chercher d'autres crimes des riches que ceux que Jésus-Christ allègue pour la condamnation de celui dont il est parlé dans l'Evangile. Il était riche, voilà son crime, c'est-à-dire, il a aimé ses richesses d'un amour déréglé; il était riche dans le cœur. Or, qui peut douter que ce ne soit là un péché, puisque cette disposition est opposée à l'esprit de la religion? premier péché du riche, le repos dans ses richesses.

En effet, mes frères, pouvez-vous bien comprendre qu'ayant un Sauveur, en la personne de Jésus-Christ, qui nous a rachetés par le dépouillement de toutes choses et par une extrême pauvreté, nous puissions prétendre au salut sans nulle pratique de pauvreté? Cela est-il possible? Il y a donc nécessairement une pauvreté qui convient à tout chrétien et qui est nécessaire pour le salut. Mais quelle est cette pauvreté? Ce n'est pas celle qui réduit l'homme à la nécessité, comme les misérables; ce n'est pas celle qui le réduit au dépouillement et à la désappropriation, comme les religieux; mais c'est celle qui réduit le chrétien à ne point désirer les richesses quand il en manque et qu'il a le nécessaire, ou à ne les point aimer quand il les possède; c'est celle que nous appelons pauvreté d'esprit, qui consiste à aimer la privation des richesses en vue de son salut, et à n'en point aimer la possession; sans cela il n'y a point de salut.

Le royaume de Dieu n'est promis qu'aux pauvres d'esprit, et on ne peut assez répéter cette vérité aux riches, afin qu'ils ne se trompent point et qu'on ne les abuse pas. Le câble ne passe point par le trou de l'aiguille, ni le riche n'entre point dans le ciel; non pas qu'on ne puisse y entrer en possédant les richesses, mais il y faut entrer par la pauvreté. Il est difficile d'être pauvre de cette manière dans les richesses, et d'aimer la pauvreté dans l'abondance. Cette disposition est très-rare, c'est une grande grâce de Jésus-Christ.

Ainsi, riches, prenez-y garde: vous serez coupables du premier crime du mauvais riche, si vous aimez vos richesses et si l'amour de la pauvreté n'est pas dans votre cœur. Surtout ne croyez jamais qu'il y soit, tant que vous chercherez avec inquiétude à multiplier vos biens, tant que vous ne songerez qu'à augmenter votre fortune, tant que vous ne vous appliquerez qu'à accumuler terre sur terre, maisons sur maisons, contrats sur contrats. Comment peut-on croire que vous n'aimez point ce que vous poursuivez, je ne dis pas par des voies injustes, mais par des empressements indignes d'un chrétien? Comment croira-t-on que vous aimez ce que vous évitez par toutes sortes de soins, je veux dire, cette pauvreté, dont le seul nom nous fait trembler?

Cet amour des richesses engendre bientôt un second crime que l'Evangile reproche au mauvais riche: c'est le mauvais usage des richesses, car dès qu'on les aime d'un amour déréglé, on ne s'en sert d'ordinaire que criminellement. La raison en est évidente, l'amour réglé des richesses étant un amour qui vient de Dieu, on en rapporte presque toujours l'usage à Dieu; comme au contraire l'amour déréglé des richesses étant un amour qui vient de nous, c'est-à-dire de l'amour de nous-mêmes, l'usage n'en est communément réglé que par notre cupidité, qui les emploie à satisfaire les désirs déréglés de notre cœur et à contenter nos passions.

Vous voyez, mes frères, quel est l'usage que ce riche fait de ses biens: il était vêtu de pourpre et de lin, et il se traitait magnifiquement tous les jours. Mais est-ce là un péché? Oui, mes frères, vous ne sauriez en douter, puisqu'il est condamné pour cela, puisque saint Paul ordonne aux riches de n'être point orgueilleux, puisque saint Jacques leur dit: *Vous avez vécu sur la terre dans les délices et dans le luxe, vous vous êtes engraissés comme des victimes préparées pour le jour du sacrifice.* Il suffit donc de vivre dans la bonne chère et dans le luxe, pour se rendre une victime éternelle de la justice de Dieu.

Mais c'était son bien qu'il mangeait, et que deviendront ceux qui volent celui d'autrui, ceux qui entretiennent leur luxe aux dépens de leurs créanciers? où sera leur ressource, si celui-ci est damné, quoiqu'il n'ait mangé que son bien? Oui, mes frères, ce n'était que son bien qu'il mangeait, et voici une vérité que vous ne voulez pas comprendre et qui damnera presque tous les riches: c'est que vos richesses ne sont pas des titres pour augmenter vos dépenses, mais ce sont des obligations réelles et indispensables de multiplier vos bonnes œuvres; de sorte que dans des conditions qui sont égales, unies à des richesses qui ne le sont point, l'esprit du christianisme ne veut pas que les dépenses soient inégales. Il est permis à la vérité, mes frères, et il est juste d'observer une bienséance dans son état; mais cette bienséance doit être réglée, non pas par la quantité des biens, non par notre cupidité, mais par l'esprit du christianisme; non par les méchantes maximes du siècle, mais par les règles de l'Evangile; non par l'exemple des hommes emportés par la vanité et par l'amour d'eux-mêmes, mais par celui des gens de notre condition qui sont modérés et chrétiens. Car si on suit d'autres règles, et qu'il soit permis d'égaler ses dépenses à son bien, on tombera dans le troisième crime du mauvais riche, qui est l'oubli du pauvre et l'insensibilité pour sa misère. Ah! mes frères, ce péché est bien plus grand qu'on ne se l'imagine. La cupidité nous en cache l'énor-

mité, parce qu'il est commun, et peut-être, bien loin de l'avoir en horreur, vous ne le regardez pas même comme un péché. Or cet oubli du pauvre renferme trois choses; écoutez-les, riches de la terre.

La première, c'est le violement d'un précepte qui vous regarde, et dont l'observation est essentielle dans votre état. Le nécessaire est à vous, mais il y a obligation de donner le superflu aux pauvres. C'est un précepte bien formel dans l'Ecriture, et ce sera un des principaux articles sur lesquels les chrétiens seront jugés, et c'est une vérité de foi.

Dieu dit à son peuple dans le Deutéronome : *Il ne se trouvera parmi vous aucun pauvre, ni aucun mendiant, afin que le Seigneur votre Dieu vous bénisse.* Si chacun donnait ce qu'il peut donner, et qu'on se rendît justice, il n'y en aurait point parmi vous; car Dieu, qui a pourvu à tout, a répandu sur la terre autant de bien qu'il en faut pour la subsistance des hommes, mais les uns se l'approprient au préjudice des autres.

La doctrine de l'Ancien Testament se trouve confirmée dans le Nouveau ; car comme c'est le même Dieu qui est l'auteur de l'un et de l'autre, il a établi la charité dans tous les deux. Ainsi il dit en saint Luc : *Donnez l'aumône de ce que vous avez de superflu. Ordonnez aux riches*, dit saint Paul, *d'être charitables et bienfaisants.* Voilà ce qu'on leur prescrit, non par des lois temporelles qui peuvent changer, mais par des lois fixes, invariables et éternelles. C'est donc un grand péché que de les violer. N'en doutez pas, riches du monde, car c'est une injustice et un larcin que vous faites aux pauvres si vous y manquez.

La seconde chose renfermée dans ce péché, c'est que vos biens ne sont point à vous, dit Job : ils appartiennent à Dieu. Il y a une pauvreté essentielle à la créature, qui la suit au milieu des plus grandes richesses, et elle consiste en ce que tout ce que vous croyez posséder ne peut vous appartenir souverainement. Dieu y a un droit inaliénable, par lequel il nous les ôte quand il lui plaît; et ce qui est bien plus considérable, il nous ôte nous-mêmes à ces biens, en nous retirant la vie quand il le veut. Or, mes frères, en vertu de ce droit, il a assigné l'entretien du pauvre, qui est son enfant comme nous, sur le superflu du bien dont il nous a rendus les possesseurs, de sorte que quand vous le lui refusez, c'est un larcin que vous lui faites.

C'est pourquoi saint Paul, recommandant aux riches d'assister les pauvres, se sert d'un terme qui veut dire *partager*. Oui, le superflu de notre bien est la part du pauvre, dont nous ne sommes que les dépositaires, et quand vous lui refusez l'aumône, vous lui ôtez sa part d'un patrimoine qui est commun entre lui et vous, et qui lui est assigné sur votre abondance. C'est donc un larcin que vous lui faites, et Dieu s'en vengera; car ce riche impitoyable *vomira les richesses qu'il a dévorées, et le Seigneur*, dit Job, *les retirera hors de ses entrailles, parce qu'il n'a pas relevé la maison du pauvre.*

Enfin la troisième chose qui est renfermée dans l'oubli du pauvre, c'est le défaut de pitié pour votre propre âme, et un terrible aveuglement dans l'affaire de votre salut ; car les riches doivent savoir que le principal moyen que Dieu leur donne pour obtenir le don de la pénitence, c'est l'aumône, c'est de se faire des intercesseurs auprès de lui, dans la personne des pauvres qu'ils assistent. Ainsi se retrancher ce moyen, soit en n'assistant point les pauvres, soit en les assistant mal, ce qui arrive, ou lorsqu'on fait l'aumône sans charité, qu'on donne, non parce qu'on aime le pauvre, mais parce qu'on a honte de refuser, ou lorsqu'on la fait sans humilité, ne considérant pas qu'on a plus de besoins devant Dieu que le pauvre n'a de nécessité, et que les misères de notre âme sont plus grandes incomparablement que celles de sa fortune; soit enfin lorsqu'on ne proportionne pas le secours qu'on lui donne au besoin qu'il a, aux moyens que nous possédons et à la multitude des péchés que nous devons racheter par cette voie : se retrancher, dis-je, ce moyen, c'est être sans pitié pour son âme, c'est renoncer à la voie du salut que Dieu vous a ouverte dans votre état, riches du monde ; c'est vous perdre de gaieté de cœur. Ce péché-là en vérité ne mérite-t-il pas bien que Dieu nous punisse? C'est la quatrième vérité que j'ai à établir.

Il est certain que Dieu permet quelquefois que ceux qui ont été durs envers les pauvres, et qui ont abusé de leur prospérité, tombent eux-mêmes dans la misère dès cette vie, pour donner aux autres des marques éclatantes de sa justice, quoique les hommes s'aveuglent pour ne pas voir ces exemples, qui les instruisent de ce qu'ils ne veulent pas apprendre. Des expériences si sensibles ne les effrayent point, ils entrent froidement dans ces mêmes postes d'où ils ont vu tomber tant d'autres, et ils y montent par les mêmes voies.

Ainsi on rejette sur d'autres causes ces renversements de fortune, ces chutes, ces humiliations par lesquelles Dieu punit la dureté et l'insolence des mauvais riches : mais comme ce malheur n'arrive pas toujours, et qu'il en traite plusieurs comme celui de l'Evangile, qu'il a laissé jouir de sa fortune jusqu'à la mort sans le châtier de son insolence et de sa dureté, il remet à leur faire sentir dans l'autre monde les effets de sa colère, qu'ils ne sauraient éviter. Voilà, mes frères, d'importantes vérités, qui doivent nous donner une juste idée de la condition des riches, si on la regarde dans les vues de la foi : mais qu'est-ce qu'un riche, qu'est-ce qu'un homme dans la prospérité du monde, si on applique ces principes et ces vérités à son état?

C'est, mes frères, ce qu'il faut que nous fassions à présent, pour qu'il ne manque rien à l'idée que nous voulons vous donner de la condition d'un riche et de toute sa

prospérité : c'est la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Si nous appliquons à l'état d'un riche dans la prospérité du monde les vérités que nous venons d'établir, nous trouverons, mes frères, par les principes de la foi, que c'est un homme attaché à une condition terrible pour ses dangers, méprisable dans ses biens, courte dans sa durée, déplorable dans sa fin.

Ces quatre choses, bien considérées, sont propres à consoler les justes dans l'affliction, et elles ne le sont pas moins à instruire les pécheurs ou à les confondre dans leur malheureuse prospérité.

Première condition d'un riche, état de prospérité terrible dans ses dangers : c'est la conclusion des trois premières vérités que je viens d'établir. Car, mes frères, quiconque considérera avec attention les préjugés terribles que l'Ecriture nous fournit contre cet état, suivant la première vérité que j'ai établie, les difficultés pour le salut qui sont attachées à cet état, que j'ai exposées dans ma seconde vérité, et enfin les péchés dont on ne s'exempte point dans cet état, suivant ma troisième vérité, comprendra sans doute que saint Jacques a eu raison de dire aux riches : *Pleurez, poussez des cris comme des hurlements, dans la vue des misères qui doivent fondre sur vous.* Mais quiconque fera réflexion sur la manière dont les riches écoutent les paroles de cet apôtre, et le peu d'impression qu'elles font sur leurs esprits, comprendra encore bien mieux combien est terrible le péril où leur état les expose.

Car enfin, mes frères, être en péril, c'est quelque chose ; mais encore peut-on l'éviter quand on le connaît ; y être et ne le savoir pas, c'est être en quelque sorte hors d'espérance d'en être délivré, sans une espèce de miracle ; mais être en péril, et le connaître sans en être touché, se croire en assurance au milieu du danger, s'irriter contre ceux qui nous en avertissent, c'est le danger lui-même. Abraham, dans notre évangile, répond au mauvais riche qu'un mort ne serait pas capable de les ébranler, quand il reviendrait pour leur dire ce qu'ils souffrent dans les enfers.

C'est pourtant la disposition malheureuse de la plupart des riches ; car où en trouve-t-on qui soupirent dans leur état, qui gémissent à la vue de leur misère, qui en sentent le poids, qui pensent à s'en décharger, qui s'affligent quand leurs biens augmentent, et à qui la prospérité fasse peur ? Ne voyons-nous pas tout le contraire, mes très-chers frères ? L'amour de leurs richesses est une espèce d'ensorcellement qui leur ferme les yeux pour ne pas voir le péril où ils sont, et qui les rend sourds pour ne pas entendre la voix du Seigneur qui leur parle par l'Ecriture. Ils se croient en assurance dans les plus grands dangers ; ils se ferment, par leur orgueil, par leur présomption et par leur fausse sécurité, les trésors de la miséricorde de Dieu qui peut les sauver. Ah ! mes frères, que cet état est donc terrible pour ses dangers ! mais qu'il est méprisable dans ses biens ! seconde vérité.

Il n'en faut point chercher d'autres preuves que ce que l'Evangile nous dit des biens dont ce riche malheureux a joui durant sa vie, et par lesquels son état est distingué de celui du pauvre qui était couché à sa porte. Il était vêtu magnifiquement, il tenait une grande table ; c'est tout ce que l'Evangile nous rapporte de sa prétendue félicité. L'esprit de Dieu qui parle est aussi exact à nous dire les avantages de sa condition qu'il l'a été à nous raconter ses péchés. N'ajoutons donc rien à l'idée qu'il nous a donnée de son bonheur, comme nous n'avons rien ajouté à celle qu'il nous a donnée de ses crimes ; et en effet, mes frères, à parler proprement, toute la différence de l'état d'un riche et de celui d'un pauvre, tous les avantages de l'un sur l'autre ne consistent qu'à avoir avec plus d'abondance ce qui est nécessaire à la vie.

Entrez bien dans cette pensée, mes frères, et connaissez une bonne fois ce que c'est que ces biens pour lesquels on se donne tant de peine, et combien ils sont méprisables en eux-mêmes. De quel avantage jouit un homme très-riche, dont un autre ne jouisse pas dans une fortune très-médiocre, dont le pauvre même ne jouisse pas, dans le peu que le riche lui donne de son superflu ? Le pauvre a faim et le riche aussi ; le pauvre se nourrit, le riche de même : mais le pauvre se rassasie de viandes communes, et le riche de mets exquis ; le pauvre est néanmoins rassasié comme le riche, sa santé est aussi bonne et souvent meilleure que celle de l'autre. Ils possèdent donc tous deux le même bien, avec cette différence que le pauvre a fait moins de frais pour l'acquérir, et qu'il trouve plus aisément dans un repas frugal tout ce que le riche cherche dans les festins magnifiques, et ce qu'il a de la peine à trouver avec beaucoup de dépense.

Vous voyez donc que la condition des riches, cette prétendue félicité de leur état, ce grand fracas des biens de la fortune, se terminent à fort peu de chose, et que, dans une condition médiocre et même pauvre, on jouit avec tranquillité des seuls vrais biens que les richesses peuvent produire. Car, pour pousser encore plus loin la pensée de saint Augustin sur cette matière, et vous donner une juste idée des richesses, apprenez, mes frères, que les biens de la terre ne sont dans l'institution de Dieu que des remèdes naturels aux maladies du péché. Le manger est le remède de la faim ; le boire est celui de la soif, le sommeil est le remède de la lassitude, le vêtement celui du froid : ainsi, mes frères, quand je vois tant d'appareil pour le repas d'un homme et pour le reste des choses qui regardent le nécessaire à la vie, je me dis à moi-même : Il faut que la maladie de cet homme-là soit bien plus grande que la mienne, puisque pour le guérir il faut tant de choses dont je ne me suis jamais servi ; ou s'il fait tout ce fracas par ostentation, cette vanité me paraît aussi ridicule que celle

d'un malade qui, n'ayant besoin que d'une médecine, en ferait préparer une quantité dans des vases différents.

Qu'y a-t-il donc de considérable dans une fortune qui nous confond avec les autres dans les vrais biens qu'elle peut produire, ou qui ne nous en distingue que par des endroits qui nous rendent effectivement, ou plus malheureux, ou plus ridicules?

C'est, mes frères, en réduisant la fortune des riches à ce point-là, qui est le vrai, qu'elle nous doit paraître méprisable. Car, comme saint Jérôme le disait autrefois, si Moïse avait réduit en poudre le veau d'or, et si, ayant jeté cette poudre dans l'eau, il l'avait fait boire aux enfants d'Israël, c'était pour leur en donner du mépris, et leur faire connaître qu'ils avaient été insensés de rendre à une chose si vile le culte qui n'est dû qu'à Dieu. En vérité, l'effet des grands biens et tout le fruit qu'on en retire doivent les rendre bien méprisables. La démonstration que je viens de faire, et le jugement que je porte de ceux qui sont ensorcelés par l'amour des richesses, et que l'état des grandes conditions éblouit, paraîtront peut-être singuliers; mais j'ai une troisième chose à dire sur les avantages prétendus de la condition des riches, qui peuvent se procurer par leurs biens tous les plaisirs qu'ils s'imaginent, c'est que cette condition et ce bonheur sont de très-courte durée.

Vous êtes hommes comme les autres, riches de la terre, heureux selon le monde; vous êtes hommes, ainsi vous voyez par expérience combien la vie est courte, et il n'est pas nécessaire de vous le prouver; mais ce qu'il y a de particulier pour vous, c'est que vos richesses qui vous font aimer la vie contribuent à vous la faire perdre plus tôt que les autres. Vous vous faites un poison de ce que Dieu vous a donné pour la conserver, et pendant que la tempérance fait vivre les pauvres de longues années, les excès de la volupté avancent vos jours et vous détruisent: ce qui faisait dire si agréablement à saint Jérôme que les mets grossiers dont on se nourrit dans la solitude n'ont pas le goût des nôtres, mais aussi qu'ils n'en ont pas la malignité.

Mais ajoutons que, quelque longue que puisse être la vie des riches, il est vrai de dire qu'elle est déplorable dans sa fin. Or, mes frères, cette fin se peut considérer ou dans ce qui la précède ou dans ce qui la suit. Ce qui la précède, c'est la perte de tous les biens dont ils ont joui dans cette vie; ce qui la suit, c'est le sentiment de tous les tourments qui les attendent dans l'autre.

Y a-t-il rien de plus déplorable que l'état d'un homme qui se voit au milieu de sa famille, maître de grands biens, revêtu de dignités, comblé d'honneurs, et qui pense que dans un moment tout cela disparaîtra pour ne revenir jamais? Quelle peut être la violence que souffre un homme qui se sent arraché du monde, où il est attaché par es liens les plus agréables et les plus forts! quelle rage! quel désespoir!

Les considérations de la religion ne sont guère capables de consoler cet homme riche; car, ne les ayant pas écoutées pendant la vie, difficilement les écoutera-t-il à la mort; et quand même l'accablement de la maladie le rendrait insensible à cette séparation, comme il arrive souvent, il mourra sans violence, mais que suivra-t-il après sa mort? il aura l'enfer pour sépulture.

Je ne veux point vous faire d'autre description des tourments qu'il endure que celle qui nous est tracée dans l'Evangile. L'enfer est préparé pour sa demeure, en quittant cette superbe maison qu'il habitait; la flamme lui tient lieu de la pourpre, dont il était revêtu, et la fumée noircit ce corps qui était délicatement enveloppé dans le lin. D'orgueilleux qu'il était en méprisant le pauvre, il devient pauvre lui-même et mendiant à son tour, et il est obligé d'avoir recours à Lazare, qu'il voit dans le sein d'Abraham, et à qui il demande une goutte d'eau pour rafraîchir sa langue, parce qu'il souffre d'extrêmes tourments dans la flamme qui le dévore. Mais comme il a délaissé le pauvre dans sa misère, le pauvre l'abandonne dans ses tourments, et lui laisse sentir les funestes productions des biens qu'il avait pris pour son partage. Abraham, qui insulte à ce choix d'une manière cruelle, lui apprend qu'il ne doit pas espérer de voir ces tourments finir: *Mon fils, souvenez-vous que vous avez reçu vos biens dans cette vie, et que Lazare n'y a eu que des maux; c'est pourquoi il est maintenant dans la joie, et vous êtes dans les tourments.*

Telle est la fin déplorable de la condition des riches qui le sont comme celui de notre évangile, et dont le nombre est plus grand qu'on ne s'imagine. Or, mes frères, comme on est toujours en danger de devenir mauvais riche dès qu'on est riche, souvenez-vous de tout ce que nous venons de vous annoncer.

Mais vous, justes, que Dieu laisse dans l'affliction, et qu'il expose aux misères de cette vie, vous qu'il retient dans un état que le monde méprise, apprenez à mépriser la grandeur du monde et à estimer la médiocrité de votre état. On ne peut être grand, on ne peut être riche sans être exposé à d'étranges dangers, car la condition de ceux qui le sont est terrible pour ses périls. N'est-ce donc pas un grand avantage que de se voir dans un état plus sûr par lui-même, et qui expose notre salut à moins de dangers?

Mais, me direz-vous, il nous expose à beaucoup de misères, et le monde n'a que des duretés pour nous. Vous êtes exclus de ses honneurs, de ses plaisirs et de ses biens, pendant que les méchants les possèdent. Que cette différence ne vous trouble pas, vous la verrez bientôt finir: un moment de patience, et vous vous trouverez dans l'égalité: la mort va dissiper tout cet éclat qui environne le riche; elle finira les misères qui vous accablent, et dans un instant on ne distinguera plus celui qui était le maître de tant de biens d'avec celui qui ne les pos-

sédait point. Que cette mort qui doit vous égaler en détruisant tout ce qui vous distingue, doit faire aussi dans votre esprit des impressions bien différentes de celles qu'elle fera dans l'esprit des riches ! Ils la regardent avec horreur, parce qu'elle viendra leur annoncer la fin d'une félicité prétendue qu'ils ont à peine possédée, et le commencement d'un état malheureux qui durera toujours; et vous, la recevant avec tranquillité, vous la regarderez comme celle qui va vous mettre en possession des fruits abondants d'une félicité éternelle, dont les misères passagères de cette vie si courte ont été les semences.

Mais finissons, mes chers frères. Saint Chrysostome exhortait autrefois les chrétiens à avoir l'histoire de ces deux hommes de l'Evangile peinte dans leurs maisons, afin qu'ils s'instruisissent, par la vue fréquente d'un sort si différent, des desseins de Dieu sur eux, dans l'inégalité des conditions où la Providence les a placés.

Pour vous, si vous ne faites pas peindre cette histoire pour en orner vos maisons, ce qui conviendrait bien mieux que tant de tableaux profanes et quelquefois impudiques qu'on y voit avec scandale, et qui font une partie du luxe des mauvais riches, imprimez-la dans votre esprit et rappelez-la souvent à votre mémoire.

La félicité du riche a passé bien vite, et il est tombé dans la damnation éternelle ; la misère du pauvre n'a pas duré plus longtemps, et il est placé dans le sein d'Abraham. Dans un moment, riches de la terre, toute votre félicité n'aura rien de plus réel que celle de ce mauvais riche; quelle estime en devez-vous faire? dans un moment, justes affligés, vos misères peuvent être changées en des joies divines et éternelles; combien doivent-elles vous être précieuses!

Mais vous qui êtes riches, vous pouvez avoir part aux fruits de ces misères, sans renoncer à l'état où la Providence vous a mis. C'est en les estimant dans votre cœur, c'est en y entrant par une tendre compassion, c'est en soulageant les pauvres par une libéralité chrétienne. Représentez-vous donc ce pauvre dans la gloire, et apprenez qu'on n'y va que par la pauvreté; regardant sa misère en la personne des pauvres qui sont auprès de vous, dépouillez-vous pour les revêtir; soyez pauvres avec eux et de cœur et de volonté, si vous voulez être riches dans le royaume de Dieu comme Lazare, car ce royaume n'est promis qu'aux pauvres.

Seigneur, nous vous faisons aujourd'hui la demande du Sage, dans la prière que nous vous adressons : *Ne nous donnez ni la pauvreté, ni les richesses, de peur qu'étant rassasiés des biens de cette vie, nous ne soyons tentés de vous renoncer, et de dire : Qui est le Seigneur? ou qu'étant contraints par la pauvreté, nous ne soyons tentés de murmurer contre votre saint nom.* Eloignez-nous de ces deux extrémités, qui exposent les hommes à de si grandes tentations. Ne nous réduisez pas dans cette affreuse mendicité qui fait souvent perdre la crainte de Dieu et des hommes. Ne nous mettez pas dans cette dangereuse abondance qui porte l'homme à vous oublier.

Donnez-nous cette richesse des vrais chrétiens qui consiste à avoir peu, à ne rien désirer, et à n'être ardents et avides que du seul bien qui peut remplir le cœur. Rendez-nous les maîtres de ce cœur, et remplissez-le de plus en plus des effets de votre miséricorde, afin qu'étant notre conducteur et notre guide, nous passions de telle sorte par les biens temporels et périssables, que nous ne perdions pas les éternels. C'est, mes frères, ce que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JEUDI DE LA DEUXIÈME SEMAINE DE CARÊME.

Des supplices du pécheur.

Mortuus est dives, et sepultus est in inferno.
Le riche mourut, et il fut enseveli dans l'enfer (*Luc.*, XVI, 22).

Tout ce que l'Evangile nous dit de ce mauvais riche dont l'Eglise nous expose aujourd'hui l'histoire ou la parabole, se rapporte à ce qu'il souffre dans les enfers et à ce qui lui a mérité ses souffrances. C'est aussi ce à quoi je veux m'attacher dans ce discours; j'ai dessein de vous faire voir les peines de ce misérable et les crimes de ce pécheur.

Il souffre, et il souffre cruellement; c'est ce que nous apprenons de sa propre bouche : *Crucior in hac flamma ;* il a été riche, et il a vécu en riche; c'est tout ce que l'Evangile nous rapporte de son péché : *Erat dives, induebatur purpura et bysso, et epulabatur quotidie splendide.* Regardons-le dans l'éternité avant que de le considérer dans le temps : c'est ce qui formera les deux parties de ce discours, afin qu'étant frappés de l'horreur de ses peines, nous pensions plus sérieusement à éviter les désordres de sa conduite. Il élève les yeux au ciel dans l'état où il est, dit l'Evangile, mais il les élève inutilement, parce qu'il n'y a plus de grâce pour lui. Pour nous, mes frères, qui sommes persuadés que Dieu ne la refuse jamais dans cette vie à ceux qui la lui demandent par son esprit, adressons-nous à lui par Marie, pour obtenir celle dont nous avons besoin. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'Evangile nous exprime toutes les qualités et toutes les circonstances des peines que souffre le mauvais riche dans l'enfer. 1° Elles sont cruelles; 2° elles sont éternelles ; 3° elles sont de son choix : la peine de l'enfer est le châtiment du péché, et on n'a commis le péché que par sa volonté.

La théologie nous apprend à distinguer la peine du dam, qu'elle fait répondre à l'aversion de Dieu qui est renfermée dans le péché, et la peine du sens, qu'elle fait répondre à l'attachement de la créature; c'est-à-dire, mes frères, qu'une âme qui est séparée de Dieu dans le temps par le péché en est sé-

parée pour l'éternité, et qu'ayant recherché et joui d'un plaisir illicite dans l'usage qu'elle a fait de la créature contre l'ordre de Dieu, elle est punie et châtiée par des peines sensibles dans l'éternité.

Mais à quoi me suis-je engagé quand je vous ai promis d'exprimer cette première peine qui consiste dans la privation de Dieu? *Puer ego sum, et nescio loqui.* Pour le faire, il faudrait que je comprisse moi-même et que je fusse capable de vous faire comprendre ce que c'est que Dieu ; car la privation et la perte d'un bien ne se peut comprendre qu'en comprenant la grandeur du bien qu'on a perdu. Or, mes frères, nous ne comprenons pas ce que c'est que Dieu, et l'idée que nous en avons étant faible, celle que nous nous formons de sa perte n'est pas capable de nous toucher. D'ailleurs, comme dans cette vie nous en supportons la privation sans douleur, nous nous accoutumons à juger de l'une par l'autre, et, ne ressentant point sa perte dans le temps, nous sommes peu touchés de ce qu'on nous dit de l'éternité.

Essayons néanmoins de faire comprendre la peine de cette privation, et pour cela il faut se représenter la disposition de l'âme du mauvais riche dans l'état où la mort s'empare de lui. Elle n'est autre chose que la séparation de l'âme d'avec le corps. Prenons donc cette âme dans le moment de cette séparation : elle n'est plus unie au corps sensuel et voluptueux de ce mauvais riche; elle n'est plus enivrée de délices, ni plongée dans les plaisirs qu'elle goûtait par son corps dont elle est séparée ; il est dans le tombeau et elle dans l'enfer. Dans ce moment tout a cessé d'être pour elle ; il n'y a plus ni ciel, ni terre, ni richesses, ni hommes, ni domestiques, ni parents, ni amis; elle se trouve en un instant dans une épouvantable pauvreté par la perte universelle de tous ses biens, dans une affreuse solitude par la fin subite de toute sorte de société, dans une désolation effroyable par la séparation de tout ce qui était capable de la consoler.

Cette âme, dans cet état, n'a plus de liaison qu'avec Dieu, elle ne voit plus que lui; elle est son ouvrage et il est sa fin naturelle : de sorte que par son propre poids, si j'ose ainsi parler, elle est portée vers lui. Cette inclination, ou, disons mieux, cette rapidité, ne se fait pas sentir durant la vie ; elle est arrêtée par son corps et par mille objets présents qui la remplissent ; elle ne comprend pas quelle est sa fin, comme lorsqu'elle ne voit plus que lui, et qu'elle n'est plus distraite par les autres objets. Cette âme n'a plus en soi que son être et son péché. Elle paraît devant Dieu, non-seulement comme devant son principe, mais aussi comme devant son juge. Cette inclination naturelle qui la porte vers sa fin l'attire et lui imprime un mouvement de désir, à peu près comme nous voyons que l'aimant imprime un certain attrait dans l'aiguille qu'il a touchée, et la met dans une agitation violente jusqu'à ce qu'elle y soit unie.

Or, mes frères, cette âme, ainsi attirée par son inclination naturelle et par l'impression du désir de sa fin, se sent séparée pour toujours de l'unique objet qui peut lui donner du repos. Deux mouvements l'agitent donc en même temps : l'un qui l'attire, l'autre qui la repousse. Elle connaît bien qu'elle ne peut être absolument séparée de Dieu, qui est le principe de son essence ; mais en même temps elle sait bien qu'elle ne peut y être unie comme à sa fin, à laquelle elle a renoncé par son péché. Elle demeure toujours déchirée par ces deux mouvements, l'un naturel, qu'elle sent malgré elle : elle connaît pour son supplice que Dieu est sa fin, qu'il est le bien essentiel, dans la seule jouissance duquel elle pourrait trouver son repos ; elle sent une inclination de s'y unir qui l'emporte avec une rapidité violente, pendant que sa volonté excite un autre mouvement contraire à celui-ci, qui la retient, et qui est une suite de cette aversion qu'elle a conçue contre Dieu, lorsque par le péché elle l'a quitté pour la créature. Car comme la volonté demeure attachée au choix qu'elle avait fait pendant que l'âme était unie au corps, elle se trouve dans un état d'inflexibilité quand l'âme a été séparée de son corps; et comme elle a voulu par le péché se séparer de lui pour s'attacher à la créature, et qu'elle a été surprise dans cet état de rébellion, elle veut encore s'en détacher pour ne plus connaître sa perte et ne plus sentir la violence de cette séparation. Voilà enfin d'où provient cette haine naturelle de Dieu pour le damné, et du damné pour Dieu. Dieu le hait comme un rebelle à sa volonté, et il hait Dieu comme ennemi de la sienne. L'opposition constante de ces deux volontés met l'âme dans un état de violence qui est la plus grande peine qu'on puisse imaginer, puisque c'est vouloir toujours ce qui ne sera jamais, et ne vouloir jamais ce qui sera toujours.

En effet, mes frères, imaginez-vous la chose du monde que vous ayez le plus ardemment désirée ; souvenez-vous de tous les transports et de toutes les impatiences que vous ont causés les retardements que l'on a apportés à l'accomplissement de ce désir, des inquiétudes et des chagrins que vous en avez soufferts. Si quelqu'un, en vous faisant de la valeur et du prix des choses que vous souhaitiez un rapport qui eût augmenté votre estime, vous eût dit en même temps : C'est en vain que vous vous agitez, ce que vous souhaitez n'arrivera jamais, quel n'eût pas été votre supplice s'il eût fallu demeurer toujours dans le désir ardent de l'obtenir et dans l'impuissance de le posséder, sans que rien au monde eût été capable de vous tenir lieu de cette chose ardemment désirée, ou d'en effacer l'idée incessamment présente à votre esprit!

Voilà, mes frères, une légère idée de ce que la théologie appelle la *peine du dam*, qui répond à l'aversion de l'âme pour Dieu ; mais comme l'âme a goûté par le corps des plaisirs criminels dans l'usage déréglé des

créatures, quoiqu'elle dût rendre son corps spirituel, bien loin de consentir à ses inclinations charnelles et corrompues, elle est devenue charnelle elle-même, et la justice de Dieu, qui se venge dans l'autre vie, veut que le corps et elle soient tourmentés par le feu : *Crucior in hac flamma ;* c'est ce qu'on appelle la *peine du sens.*

Or, l'Evangile, qui nous fait voir la justice et la sagesse de Dieu tout ensemble dans la proportion entre les peines et les délices criminelles du mauvais riche, nous dit que, pour le punir des excès de sa bonne chère, il est exposé à une soif excessive causée par l'ardeur des flammes qui le dévorent. Il demande à Abraham qu'il envoie Lazare, afin qu'il trempe le bout de son doigt dans l'eau pour lui rafraîchir la langue, parce qu'il brûle, et qu'en punition des excès de son luxe et de sa vanité dans les habits, il est enveloppé dans une flamme qui lui fait comme un vêtement de feu.

L'Ecriture parle en effet quelquefois du lieu où les damnés doivent souffrir ces horribles tourments, comme d'un étang enflammé au milieu duquel ils sont plongés ; d'autres fois elle l'appelle le puits de l'abîme, un lac rempli de mille horreurs que la colère de Dieu a inventé pour se venger de ses ennemis. C'est au milieu de ce lac qu'est placé le mauvais riche de notre évangile ; sa peau, tout ardente, est comme un vase enflammé dans lequel sa chair, ses nerfs, ses os, ses veines brûlent incessamment ; son sang et ses humeurs y bouillent, pour ainsi dire, et son âme, qui est unie à toutes ses parties qui souffrent, endure dans chacune en particulier des maux qui passent infiniment tout ce que l'imagination nous en peut représenter.

Saint Augustin et saint Grégoire après lui se servent d'une excellente comparaison pour nous faire comprendre comment l'âme souffrira le tourment du feu, toute spirituelle qu'elle est. Le feu, disent ces saints docteurs, sera à l'égard de l'âme dans l'enfer ce que son corps lui est sur la terre. Dieu lui formera un corps de feu dans lequel elle sera renfermée comme dans un corps de terre qu'elle anime durant la vie. Comme elle est tout entière dans le corps, et toute dans chaque partie qu'elle anime, elle sera toute dans ce corps de feu, et toute dans chaque partie de ce corps pour y souffrir partout.

Nous voyons l'union de notre âme avec notre corps sans la comprendre ; nous connaissons bien que, toute spirituelle qu'elle est, elle souffre tous les maux du corps par une suite de cette union, sans savoir comment. Or, ce que Dieu fait à présent pour nous montrer sa puissance, il le fera alors pour nous faire ressentir sa colère, et ce qu'il y a de terrible, c'est que les douleurs que l'âme souffre présentement sont finies par la mort, et celles-là ne le seront jamais. En effet, l'âme dans cette vie est tellement unie au corps, qu'elle cède aux grandes douleurs et qu'elle se retire, parce que sa liaison avec ses membres est maintenant si délicate, qu'elle ne peut soutenir longtemps l'effort de ces douleurs aiguës ; mais alors l'âme sera tellement jointe au corps, et ce corps sera tel, que ce nœud ne pourra être rompu par aucune douleur que ce soit. La mort ne pourra plus la délivrer ; la douleur demeurera pour tourmenter l'âme, et l'âme subsistera toujours pour sentir la douleur. Ni l'une ni l'autre ne sera détruite, afin que le supplice dure toujours.

Si vous me demandez maintenant comment il se peut faire qu'un Dieu aussi juste que le nôtre punisse d'un tourment si cruel et durant toute l'éternité pour un péché qui quelquefois n'est pas sorti du cœur où il a été formé, qui n'a duré qu'autant de temps qu'une action qui passe en un moment, et qui n'a pu faire au prochain qu'un tort fini et limité, je vous dirai avec tous les théologiens qu'il n'y a rien de si juste que cette conduite, parce qu'il faut considérer dans le péché : 1° L'objet qu'il attaque, qui est Dieu : son mérite infini demande une satisfaction infinie ; c'est ce qui se voit par celle que son propre Fils lui a présentée ; de sorte que le pécheur qui renonce au mérite de cette satisfaction pour se remettre dans l'état où il était avant qu'elle fût offerte, doit à la grandeur de Dieu une satisfaction infinie ; et comme celle d'une créature ne peut être infinie en quelque sorte que par la durée, Dieu s'en venge durant toute l'éternité. 2° En considérant l'homme qui offense Dieu, nous trouverons que l'homme qui meurt pécheur mérite d'être puni durant toute l'éternité, parce que, comme dit saint Grégoire, Dieu qui pénètre le cœur voit dans celui qui pèche une volonté déterminée à pécher toujours s'il le pouvait, un attachement à l'objet de son crime qui lui fait souhaiter de vivre toujours pour ne s'en séparer jamais. Nonobstant toutes les défenses du premier être, il meurt dans cet état. Cette volonté qui est ennemie de Dieu, parce qu'elle est fixée dans cette disposition, est donc éternellement digne du châtiment que souffre le damné. Enfin, Dieu qui est juste traite le pécheur comme il a été traité lui-même : l'homme a méprisé l'éternité des biens qui lui était offerte à condition qu'il ne péchât pas, il le châtie par une éternité de maux : ce qui est d'autant plus juste qu'en méprisant cette éternité de biens, c'est Dieu même qu'il a méprisé.

Le mauvais riche ressentira la peine cruelle de ses péchés, qui semblent n'avoir été que les péchés d'un honnête homme selon le monde, comme nous le dirons dans un moment, et il la ressentira pendant toute l'éternité, parce qu'il reconnaîtra toujours qu'il souffre ses peines par son choix, puisqu'il n'a péché que par une détermination libre de sa volonté. Il verra son erreur dans ce choix volontaire qu'il a fait des délices passagères de la vie présente, malgré la connaissance qu'il avait de leur courte durée et toutes les lumières qu'il avait reçues pour éviter les malheurs dont il ne sortira jamais. Ainsi il se dira toujours à lui-même : J'ai ce

que j'ai choisi, je suis ce que j'ai bien voulu être, j'ai vécu selon les désirs déréglés de mes passions, sans écouter les menaces d'un châtiment éternel; j'ai joui du présent sans me mettre en peine du futur; le présent a passé, je savais qu'il passerait; le futur est venu, je savais qu'il viendrait bientôt; il dépendait de moi de le rendre meilleur, je l'ai négligé : il ne m'en reste que des regrets qui, loin de changer mon sort, en augmentent la cruauté.

Voilà, mes frères, ce que je voulais vous exposer du tourment de ce riche malheureux : je souhaite qu'il fasse impression sur vos esprits, et plus encore sur vos cœurs; mais souvenez-vous qu'on le mérite pour moins de chose que vous ne croyez : c'est ce que nous allons voir en examinant son crime dans la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Quoique les tourments du mauvais riche, que nous venons de décrire, soient effroyables, il ne faut pourtant pas se former une idée extraordinaire de ses péchés. Il n'a rien fait que ce que nous voyons tous les jours, et qui ne soit très-commun parmi les riches. Cette réflexion doit nous effrayer, mes frères; car ses péchés sont d'autant plus terribles, que, passant pour rien dans l'esprit de la plupart des hommes, ils sont néanmoins les seuls fondements de sa condamnation dans le jugement de Jésus-Christ.

C'est la pensée de saint Augustin, qui nous apprend à ne point chercher d'autres crimes dans la vie du mauvais riche que ceux que le Sauveur lui-même nous a marqués, ni d'autre cause de sa perte éternelle que celle qui est alléguée par la vérité même. L'Evangile ne l'accuse point d'avoir été un médisant, ni d'avoir foulé les pauvres; il était riche, il l'était d'un bien qui lui appartenait légitimement. Si vous voulez connaître son péché, il faut vous en tenir à ce que Jésus-Christ nous en a dit dans son Evangile. Il était bien vêtu et faisait bonne chère, voilà quel fut son crime. Qu'y a-t-il là dedans qui ne soit pas reçu par la plus grande partie des riches, et qui ne soit pas approuvé par une conduite semblable à la sienne? C'était un homme qui aimait la vie, qui cherchait à la passer agréablement, et qui contribuait aux plaisirs des autres. Il est vrai qu'il ne songeait pas à soulager les pauvres, il ne s'embarrassait guère des affaires de son salut ni des obligations de la loi; mais est-ce que l'on est damné éternellement pour cela? Aimer à être riche, à s'habiller magnifiquement, à faire bonne chère, et n'avoir pas soin des pauvres, oui, mes frères, il faut renoncer à l'Evangile et à la religion, ou il faut croire que cela suffit pour être damné.

Mais pour expliquer la grandeur de son péché, établissons ce principe essentiel, qu'outre les lois générales de la religion qui sont communes à tous les états, il y en a de particulières à chaque condition qui ne sont que des moyens d'accomplir les lois générales, ou pour mieux dire que les lois générales s'accommodent à chaque état par des pratiques propres et singulières. Par là vous voyez que personne ne pouvant être sauvé sans accomplir la loi, nul ne le peut être dans sa condition sans accomplir celles qui lui sont propres.

Or, voici les lois de la condition des riches, marquées par saint Paul : *Commandez*, dit-il à Timothée, *aux riches de n'être point superbes*, et de ne mettre point leur confiance en des richesses périssables et incertaines, mais dans le Dieu vivant qui nous fournit avec abondance ce qui est nécessaire à la vie; qu'ils se rendent riches en bonnes œuvres, afin de s'acquérir un trésor, et de s'établir un fondement solide pour l'avenir, et par là d'arriver à la véritable vie par le bon usage de la vie présente. Or, mes frères, toutes ces règles se réduisent à avoir Dieu présent, et à le regarder comme auteur de sa fortune et de son bien; à consulter sa volonté pour l'usage de ce bien; enfin à s'appliquer aux bonnes œuvres, et c'est ce qui fait que la pratique de ces règles est tellement nécessaire, que sans elle il n'y a point de salut pour les riches. Quelques voiles qu'ils recherchent pour se couvrir et pour s'aveugler volontairement eux-mêmes, et ne pas voir la vérité qui leur parle par ce saint apôtre, ils ne seront sauvés qu'en suivant ces divines règles. C'est ce que Jésus-Christ nous découvre dans la condamnation du mauvais riche, qui n'est livré aux peines éternelles que pour la transgression de ces lois.

Il a oublié Dieu, c'est la première circonstance de son péché, et ne se confiant qu'en ses richesses, il s'est regardé au milieu de ses biens avec orgueil, et il a cru être indépendant. Or, c'est le péché ordinaire des riches. Les biens tournent presque toujours les yeux de l'homme qui les possède du côté de la terre, et ne lui permettent plus d'en regarder Dieu comme l'auteur. En effet un homme qui est dans les richesses et dans l'abondance, y est entré ou par une naissance heureuse qui l'a mis au milieu des richesses, sans qu'il y ait pensé; il s'est trouvé ce qu'il est, sans y avoir contribué en rien; ou bien sa fortune est son ouvrage, il la tient de son travail et de son industrie, il est ce qu'il s'est fait. Or, l'homme, dans l'un ou dans l'autre cas, a tellement les yeux attachés à la terre, qu'il ne les élève presque jamais jusqu'au ciel, pour reconnaître que la source de ses biens est là, et que c'est Dieu qui l'a fait ce qu'il est. Il est tellement enfermé dans un certain cercle de causes naturelles et humaines, qu'il n'en sort point. Sa naissance, sa famille, ses riches successions, le crédit de ses parents, ses talents et son industrie : c'est autour de tout cela qu'il roule incessamment, sans penser que Dieu est l'auteur de son être et de son bien. Sa conduite marque bien qu'il est rempli de ces sentiments et d'une fausse confiance en lui-même. Toutes ses espérances sont en son bien : comme il n'a l'esprit rempli que de vues humaines, il n'a recours qu'à des

moyens humains pour réussir dans les entreprises qu'il médite, et pour détourner les maux qu'il craint.

Ainsi, mes frères, cet homme qui a déjà du bien croit que, pourvu qu'il en ait davantage, tout lui réussira, et que rien ne sera capable de lui nuire; qu'avec du bien il poussera ses enfants dans les grandes charges, il établira sa maison, il deviendra terrible à ses ennemis, il se mettra à couvert de tous les coups de la fortune, il bravera toutes les injures des temps. N'est-ce pas là la façon de penser des gens qui ont de grands biens? Est-ce à Dieu qu'ils ont recours, ou bien à leur fortune? Est-ce du ciel ou de la terre qu'ils attendent leur protection? Dieu étant ainsi oublié, il ne faut pas s'étonner si ce n'est pas lui qu'on consulte dans l'usage des biens, dont à peine on veut le reconnaître pour l'auteur et pour le conservateur; car on se regarde comme l'artisan de sa fortune; on n'en cherche les sources que dans des principes tout humains; on ne songe à en user qu'en suivant des règles tout humaines; ainsi, mes frères, celle de ne prendre dans ce bien que le pur nécessaire à sa condition, celle de régler ce nécessaire par les lumières saintes de la prudence chrétienne, ne sont point suivies.

C'est à quoi a manqué ce mauvais riche, c'est à quoi manquent la plupart de ceux qui le sont. Il était vêtu magnifiquement, et il faisait bonne chère. Voilà l'usage que fait de ses richesses un homme qui s'en croit le maître et le souverain, et qui ne consulte que lui-même et ses passions pour en user. Tout est magnifique sur sa personne et sur sa table; il donne à sa vanité ce qu'il y a de plus précieux, et ne refuse rien à sa délicatesse. Il est également coupable par ses profusions et par son luxe; il ne suit point cette règle, si sagement établie par la Providence pour la sanctification du riche et pour le soulagement du pauvre, de ne prendre que le nécessaire dans sa condition. Il confond ce superflu avec le nécessaire, et, sans examiner son besoin, il va où le conduisent la vanité et le plaisir. Enfin il ne considère pas ce qu'il est, mais ce qu'il a; il confond sa qualité avec son bien; il ne se règle plus sur ce qu'il doit à sa condition, mais sur ce qu'il peut par ses facultés; et n'est-ce pas là, mes frères, ce que nous voyons tous les jours dans la conduite des riches qui ne peuvent pas se laisser convaincre qu'ils ne sont pas les maîtres absolus de leurs biens, mais qu'ils n'en sont que les économes établis de la part de Dieu? Se mesure-t-on par ce qu'on se doit, ou bien par ce que l'on peut? Ne croit-on pas être juste et ne faire tort à personne, lorsque, oubliant les pauvres, on donne à sa délicatesse et à son luxe ce qu'on leur refuse? mais en vérité est-ce là faire un bon usage de ses richesses? et que fait-on pour établir ce fondement solide pour l'avenir, et pour arriver à la véritable vie par le bon usage de la vie présente? Quelle peut être envers Dieu la piété d'un homme à qui les richesses le font oublier.

Jugez-vous, riches de la terre; vous en êtes si occupés, qu'à peine levez-vous les yeux au ciel : les soins de vous rendre la vie agréable emportent tout votre loisir, votre vie se passe dans les occupations de ce misérable de l'Evangile : *Induebatur.... epulabatur.* Après vous être appliqués à orner votre corps, à embellir vos maisons, à chercher vos plaisirs, à goûter les délices de la bonne chère, vous donnez vos soins à vos affaires, et votre vie roule ainsi. Quel est donc le temps que vous prenez pour servir Dieu? Savez-vous qu'il attend de vous ce qu'il n'exige pas des misérables, et que vous le devez prier plus longtemps et plus souvent? car le Seigneur, en vous donnant du bien, a prétendu se faire en vous des adorateurs plus fidèles et plus assidus. En effet, si l'Apôtre dit que la vierge qui n'est point partagée par les soins du mariage ne doit diviser ni son cœur ni ses soins, mais les donner tous à se rendre agréable à Dieu, je dis de même qu'un homme que la Providence a dégagé des embarras du négoce et des soins qui l'appliquent au travail pour gagner de quoi vivre, doit prier Dieu davantage qu'un autre. Il vous a comme gagés pour le servir, il vous donne les fruits de la terre sans travail, afin qu'étant délivrés de ces soins vous vous appliquiez à le louer, à le bénir, à l'honorer, à porter les autres à le faire par votre exemple, et à lui faire rendre ces devoirs dans vos maisons par ceux qui vous sont soumis.

Si nous passons de la piété qui regarde Dieu à la pénitence qui est la voie du ciel, où on ne peut arriver qu'en portant sa croix avec Jésus-Christ, quels trésors les riches s'acquerront-ils par l'exercice de cette vertu? Je ne veux pas parler des vices, des excès et des emportements qu'on leur peut reprocher; je parle seulement de l'opposition qu'il y a entre la vie des riches et celle de Jésus-Christ. Ne vous appliquez-vous pas à écarter tous les maux de la vie et à vous en procurer tous les biens? Ne fuyez-vous pas jusqu'à la moindre incommodité des saisons, et ne vous en donnez-vous pas tous les plaisirs? Les mets les plus délicieux, les vins les plus délicats et les plus fins, les maisons les plus charmantes, les logements les plus commodes, les ameublements les plus précieux, ne sont-ce pas là les emplois les plus légitimes que vous faites des biens que Dieu vous a donnés? *Induebatur purpura, epulabatur quotidie splendide.* Hé! mes frères, ne reconnaissez-vous point qu'en vivant ainsi vous combattez toutes les pratiques de la mortification, de la modestie, de l'humilité chrétienne? Jésus-Christ a-t-il fait une loi pour vous différente de celle de tous les chrétiens? vous a-t-il enseigné un autre chemin pour arriver à la gloire que celui qu'il a suivi lui-même? Pouvez-vous dire, vivant dans les délices, que vous êtes les membres d'un chef couronné d'épines? Pouvez-vous dire, passant votre vie dans toutes les commodités qui la rendent agréable, ou dans des impatiences terribles quand il vous arrive le moindre contre-temps qui trouble

votre tranquillité, que vous êtes les disciples d'un maître qui a passé sa vie dans la pauvreté, dans la misère, dans les larmes et dans l'exercice d'une patience invincible? Pouvez-vous espérer, en mourant sur un lit de délices, après avoir passé une longue vie dans la joie, dans la prospérité et dans l'honneur, d'aller prendre possession d'une gloire que Jésus-Christ ne s'est acquise qu'en finissant sur une croix une vie qu'il avait passée dans la misère? Ou il y a pour vous un autre Evangile, ou vous serez condamnés, comme le mauvais riche, par l'Evangile que nous avons reçu de Jésus-Christ. *Mortuus est dives, et sepultus est in inferno.* En vivant ainsi, il n'a point eu de miséricorde pour les pauvres. Plein d'indulgence pour lui-même, il n'a eu que de la dureté pour les malheureux. Quoi! Dieu oublié, votre corps adoré comme une idole et le pauvre rebuté, ne sont-ce pas là assez de crimes pour mériter une condamnation semblable à celle du mauvais riche de l'Evangile?

Quelles sont donc les bonnes œuvres d'une vie passée sans piété, sans pénitence et sans miséricorde? Où sont les pauvres familles que vous avez soutenues? où sont les misérables que vous avez soulagés? où sont les malades que vous avez assistés? où sont les captifs que vous avez rachetés? où sont les orphelins à qui vous avez servi de père? c'est ce que Dieu vous demandera, car c'est ce qu'il attendait de vous comme riches. Il veut que vous soyez riches en bonnes œuvres, à proportion que vous l'êtes des biens de la terre. Si vous avez ces richesses périssables que sa providence donne, pourquoi n'avez-vous pas les richesses saintes qu'on acquiert par la libéralité chrétienne? Mais, dites-vous, après vos dépenses faites, il ne vous reste rien. Pensez-vous que cette raison vous justifie? ou plutôt ne comprenez-vous pas qu'elle n'est suffisante que pour vous condamner? Car c'est une preuve que, manquant aux obligations de votre état, vous n'avez pas consulté Dieu dans l'usage que vous deviez faire des biens que vous aviez reçus de lui. Vous avez confondu le nécessaire avec le superflu, la famille avec la condition, et, vous élevant avec fierté, vous avez cru être les maîtres de votre fortune, et ne devoir consulter que le monde et vos passions dans l'usage qu'il en fallait faire. Ainsi vous avez employé les biens que Dieu vous avait donnés pour acquérir la vie éternelle, à rendre agréable cette vie d'un moment; ne vous plaignez donc pas, violateurs des lois de votre condition, dispensateurs injustes des biens de Dieu, si, après avoir joui des délices de la vie présente, il vous abandonne aux supplices éternels de la future. Souvenez-vous de ce que vous avez reçu : *Recordare quia recepisti.* Qu'on est heureux, mes frères, quand, après avoir reconnu qu'on mérite ce jugement, on peut le détourner, et qu'on a en main de quoi éviter une si terrible condamnation!

C'est à quoi je vous exhorte, riches de la terre, si vous avez été les imitateurs de celui de notre évangile. Il ne fut pas un de ces scélérats dont la conduite fait horreur. Il oublia Dieu, et ne se confia que dans ses richesses; il négligea de suivre la volonté de Dieu, et il ne consulta que les lois corrompues du monde dans l'usage de ces biens. Il négligea la pratique des bonnes œuvres, et, insensible aux misères d'autrui, il s'appliqua à lui seul les richesses que Dieu lui avait données pour acquérir le ciel en soulageant les autres. Recourez donc à Dieu, et reconnaissez-le pour l'auteur de votre fortune et pour le maître de tout ce qui est entre vos mains. Consultez-le dans l'usage que vous en devez faire, et rachetez vos péchés par l'aumône.

On ne vous fixe pas à des libéralités que votre bien ne peut porter. Ne vous excusez pas sur ce que vous ne connaissez pas les pauvres, et que les occasions vous manquent de faire l'aumône. Ils sont exposés à vos yeux, et comme ce mauvais riche ne pouvait sortir de sa maison sans passer sur le ventre du Lazare qui était couché à sa porte, en quelque lieu que vous alliez, vous trouverez des misérables qui demandent votre secours. Les hôpitaux en sont pleins, les paroisses regorgent de pauvres, les greniers des maisons des particuliers en crèvent, si j'ose ainsi parler. Est-ce que vous n'êtes pas certains de leurs misères, et que vous craignez qu'il n'y ait de la feinte? Consultez vos pasteurs, vous verrez ce qu'ils vous diront de la misère des paroisses; confiez-leur vos aumônes : voilà les moyens de racheter vos péchés et d'éviter la condamnation du mauvais riche. Je ne vous presse pas de faire l'aumône, tant pour l'intérêt des pauvres que pour le vôtre. Dieu saura bien les faire subsister si vous les abandonnez; mais qui est-ce qui vous retirera des mains de sa justice, si vous vivez sans charité? Il peut envoyer un corbeau pour nourrir les pauvres, comme il en envoya un à Elie; mais le mauvais riche élève sa voix inutilement vers Abraham. Personne ne viendra pour vous délivrer; songez-y donc, et méritez par là le séjour éternel de Lazare; je vous le souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE SAMEDI DE LA DEUXIÈME SEMAINE DE CARÊME.

Sur la médisance.

Erat Jesus ejiciens dæmonium, et illud erat mutum.
Jésus chassa du corps d'un homme un démon qui était muet (*Luc.*, XI, 14).

Le Sauveur du monde ayant fait un grand nombre de miracles qui avaient excité l'envie et la jalousie des pharisiens contre lui, il en fit un nouveau dans une maison de la Galilée où il s'assembla une si grande foule de peuple, que ni lui ni ses disciples ne pouvaient prendre leur repas. On lui présenta alors un possédé qui était aveugle et muet, et il le guérit. Tout le peuple, ravi en admiration, disait hautement : *N'est-ce pas là le fils de David?* Cet applaudissement irrita de

nouveau des pharisiens et des docteurs de la loi qui étaient venus de Jérusalem et qui furent présents à ce miracle, de sorte que, ne pouvant supporter la gloire que s'acquérait le Sauveur du monde, et ne pouvant d'un autre côté nier la vérité du miracle qu'il venait de faire, ils eurent recours à l'artifice ordinaire de l'orgueil, de l'envie, de la médisance et de la calomnie. Ils dirent au peuple que le Sauveur du monde était possédé du démon, et qu'il ne chassait les démons que par le prince des démons.

Or, mes frères, tout ce qui est renfermé dans cet évangile n'est qu'une réfutation de cette médisance. Jésus-Christ s'y applique à les confondre et à leur faire voir que ce qu'ils disent se détruit de lui-même; mais comme il ne s'agit de rien moins entre nous que de justifier le Sauveur du monde, j'ai cru qu'il fallait, pour entrer dans l'esprit de l'évangile de demain, et suivre la conduite de Jésus-Christ, combattre la médisance, ce vice si commun dans le commerce du monde. Voici donc, mes frères, ce qui le distingue et ce qui doit nous en donner de l'horreur.

1° On commet ce crime avec plus de facilité qu'aucun autre : première partie ; 2° il produit des effets très-déplorables : deuxième partie ; 3° on le répare plus difficilement que tout autre : troisième partie.

Remarquez que la facilité qu'on a à le commettre en augmente la malignité, que les effets qu'il produit la découvrent, et enfin que la difficulté de le réparer n'en ôte pas l'obligation. Demandons le secours du ciel. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le premier caractère du péché de la médisance, qui le distingue de tous les autres, n'est pas un des moindres motifs qui nous en doit inspirer de l'horreur : c'est, mes frères, qu'étant un des plus considérables et des plus dangereux péchés, on le commet néanmoins avec plus de facilité. Pour bien expliquer ceci, il faut établir ce principe, que tous les hommes naissent avec une pente générale vers tous les vices, et que la concupiscence laisse en nous le fond et la source de tous les péchés ; c'est ce qui fait qu'il n'y a point de péché, quelque énorme qu'il soit, dans lequel le plus juste ne puisse tomber, si Dieu l'abandonne à lui-même.

Ce mauvais fond est corrigé en nous par le secours actuel que Dieu nous donne, et par ceux qu'il promet à nos prières, à nos travaux et à notre vigilance; cette grâce du Rédempteur, toujours nécessaire, toujours nouvelle, nous fait triompher de la concupiscence, et nous délivre de la tyrannie de nos passions; mais ce qu'il y a de particulier par rapport au vice dont nous parlons, c'est que, le Créateur ayant mis dans chaque homme des inclinations contraires à chaque vice, comme des digues naturelles qui empêchent le débordement de ces torrents, et qui en suspendent la chute en quelque façon, le seul vice de la médisance paraît excepté. En effet, les uns sont arrêtés par la pudeur, les autres par la crainte de la dépense, d'autres par la vue des châtiments, quelques-uns par la faiblesse naturelle et par les défauts de tempérament, et d'autres par l'amour de la santé; mais l'homme n'est combattu dans le vice de la médisance par aucun endroit; il ne rencontre aucun obstacle, tout l'excite, tout lui est favorable. Après cela, peut-on s'étonner s'il fait de si terribles débordements dans le commerce du monde, et de si grands ravages dans la société chrétienne? Peut-être n'aviez-vous jamais regardé ce vice par cet endroit. Oui, mes frères, nous y sommes portés plus qu'à aucun autre, car la médisance, qui est une production de l'envie, a son principe dans l'orgueil, et il est très-vrai que nous sommes pour l'ordinaire plus médisants par vanité que par malice. Qu'est-ce en effet qui irrite les pharisiens contre le Sauveur du monde? ce sont les miracles qu'il fait à leurs yeux : il vient de délivrer ce possédé; sa réputation s'établit, la leur diminue; on croit en lui, on les quitte; ils sont superbes, envieux, et ils sont médisants. La médisance est produite par l'envie, et l'envie est produite par l'orgueil, et comme l'orgueil est l'amour de notre propre excellence, et que l'envie n'est autre chose que la haine de l'excellence d'autrui, l'amour de notre excellence nous porte à haïr celle des autres, elle nous incommode, elle nous donne du prochain une idée qui ne nous plaît pas, et elle affaiblit celle que nous nous sommes formée de nous-mêmes. La médisance s'offre à nous tout à propos comme un moyen naturel pour diminuer le prochain, et pour nous relever sur son abaissement; elle affaiblit l'idée de son excellence, et elle grossit celle de la nôtre; ainsi, comme nous avons tous de l'orgueil, et que, selon saint Augustin, le plus humble de tous les hommes n'est pas celui qui n'en a point, car tous les hommes en ont, mais celui qui en a le moins, nous sommes tous portés à la médisance plus ou moins, et nous avons tous notre manière d'abaisser les autres pour nous élever : hommes, femmes, jeunes, vieux, sages et dévots, ce vice est né avec nous, et s'il y a quelques gens sages qui veillent assez sur eux-mêmes pour s'abstenir de médire de ceux qui leur déplaisent, il n'y en a guère qui ne soient sensibles au plaisir d'entendre médire.

Avec cette disposition naturelle on tombe dans ce péché le plus aisément du monde; car il est encore différent des autres en cela, qu'il n'en coûte rien pour le commettre, et qu'on pense gagner beaucoup en le commettant. Il ne faut ni dépense ni force pour médire; on le fait en parlant, et c'est un grand plaisir pour un homme superbe et lâche de pouvoir se venger de son ennemi sans être exposé aux ressentiments de sa colère; c'est un grand plaisir pour un homme rempli d'orgueil et de timidité, de pouvoir censurer sans crainte la conduite de ceux qui le gouvernent, décrier les plus justes, déchirer les évêques, blâmer les princes, condamner les ministres, parler avec hardiesse de la vie et des actions de ceux qu'on

doit approcher avec respect et qu'on ne regarde qu'en tremblant. Il y a quelque chose de plus, c'est que dans ce péché on se cache son propre cœur plus facilement que dans un autre, et on s'abuse en pensant se justifier, soit par les intentions qu'on se propose, soit par les manières dont on se sert. Nos pharisiens s'imaginent qu'ils ont raison d'en user comme ils font avec le Sauveur du monde, ils tâchent de se persuader qu'il est l'ennemi de la loi, pour justifier et même pour sanctifier leur conduite par leurs intentions qu'ils croient droites; il n'y a pas jusqu'aux louanges qu'on donne à de certaines gens, qui ne nous doivent être suspectes, car souvent ce n'est pas le désir de leur rendre justice, mais celui d'abaisser d'autres personnes qui nous déplaisent, et dont le mérite peut être en concurrence avec ceux-là.

Ainsi donc un dévot qui veut médire cherchera dans une intention prétendue bonne un prétexte pour croire qu'il le fait saintement, et quand une fois il s'est bien persuadé que c'est l'amour de la vérité et de la justice qui l'anime, il va sans remords jusqu'au libelle diffamatoire, sur la bonne foi de son intention. Que si un reste de pudeur ou l'amour de lui-même lui fait encore garder quelques mesures, elles ne sont plus que dans les manières; car, comme dit fort bien saint Bernard, il y a deux sortes de médisance : les uns vomissent avec une simplicité grossière le venin de leur malice, et disent sans pudeur et sans artifice tout ce qui leur vient dans la bouche, et ils sont les moins dangereux; les autres tâchent de couvrir et de déguiser par le fard d'une modestie feinte la malice qu'ils ont conçue dans leur cœur. Vous les voyez, dit ce Père, avec un extérieur affecté, un visage triste, les yeux baissés, un ton de voix compatissant, produire au dehors la médisance, et la rendre d'autant plus plausible qu'ils font croire davantage à ceux qui les écoutent qu'ils la publient malgré eux, et qu'elle est l'effet plutôt d'une charité tendre et affectueuse, que d'une animosité malicieuse. J'en ai certes, dit l'un, beaucoup de douleur, parce que je l'aime beaucoup; je n'ai pu le faire revenir à lui-même sur ce sujet. Il y a bien longtemps que j'avais reconnu ce défaut en lui, jamais on n'en eût rien su, si j'en avais été instruit tout seul; car volontiers je ne me mêle pas des affaires d'autrui; cependant, puisque la chose est découverte par un autre, je ne puis plus nier la vérité. Il faut, dit un autre, que j'avoue, quoiqu'à regret, que ce qu'on dit d'un tel est véritable; et il ajoute : C'est grand dommage; car c'est une personne qui d'ailleurs a de grands talents et plusieurs bonnes qualités; mais pour en parler franchement, il est gâté sur ce chapitre, et on ne le peut excuser en ce point.

Voilà, mes frères, la description que saint Bernard nous fait de cet homme qui s'abuse lui-même, car il se remplit de l'idée, ou qu'il fait une bonne œuvre en commettant un péché, ou il s'imagine qu'on ne découvrira pas sa malignité sous la fausse apparence dont il essaye de se couvrir; et tout cela se termine à le rendre médisant et hypocrite tout à la fois. Mais ajoutons encore, pour finir cette première partie, qu'il n'y a point de crime qui soit plus aisé à commettre que celui de la médisance, parce qu'il n'est point nécessaire de le cacher. Cette dangereuse facilité que nous avons à le commettre peut nous faire croire que ce qui est de soi-même défendu selon la raison devient permis par la coutume, comme dit saint Grégoire : la liberté qu'on se donne de censurer la vie du prochain, cette manière de tirer tous les agréments de la conversation en déchirant son frère, et cet art malin de décrier sa conduite avec esprit, tout cela a ôté l'horreur de la médisance la plus cruelle, et en a fait un commerce de plaisanterie et d'enjouement auquel presque tout le monde applaudit. La médisance est presque devenue le caractère d'un honnête homme. Mes frères, où en sommes-nous? Gémissons; car nous voyons sur cet article ce qu'a dit saint Augustin, que les péchés, quelque grands qu'ils soient, passent pour petits, ou même ne passent pas pour péchés lorsqu'ils sont tournés en coutume, et même on passe pour un sot quand on veut les cacher. On se doit à soi-même et à sa réputation de les commettre publiquement. Voilà la malheureuse facilité qui est cause que l'on tombe dans ce péché plus aisément que dans tout autre. La plupart des péchés et des peines qui les suivent proviennent souvent d'une parole, et c'est avec justice que la médisance est condamnée, puisqu'elle détruit la charité et cause des inimitiés mortelles. Dieu désire avec ardeur de nous voir unis, et rien ne nous désunit tant que les paroles libres, les railleries et les médisances. Voilà, mes frères, l'idée que nous devons avoir de la médisance; cette malheureuse facilité à commettre ce crime qui le distingue de tous les autres nous doit donc rendre plus vigilants et plus attentifs sur nous-mêmes, afin de l'éviter. Il faut nous accoutumer à retrancher de nos conversations tout ce qui peut avoir l'air de médisance, et être extrêmement réservés sur tout ce qui peut intéresser le prochain; car il n'est pas difficile de passer d'une plaisanterie à une vraie médisance. Il n'y a que deux occasions dans lesquelles il est permis de dire du mal de quelqu'un et de parler des désordres du prochain : en premier lieu, lorsqu'on est obligé de conférer avec des personnes sages pour délibérer avec elles de la manière dont on corrigera ceux qui ont commis quelques fautes; c'est alors le désir de leur salut qui nous oblige de découvrir leurs fautes; mais cela ne regarde que les personnes qui sont chargées devant Dieu de la conduite de ceux dont il est question. En second lieu, lorsqu'il s'agit de pourvoir à la sûreté de ceux qui, ne connaissant point la malice et la corruption d'un méchant homme, pourraient le fréquenter comme s'il était homme de bien. Ainsi, suivant ces règles, celui qui, outre le cas de cette nécessité, dit quelque chose d'un autre, ou pour l'accuser, ou pour le blâmer, est un médisant, quand même ce qu'il dirait

serait vrai; car ici il n'est pas question de calomnie, mais de médisance.

Continuons à vous en donner de l'horreur, et marquons quelles en sont les suites; car il y en a de très-déplorables : c'est son second caractère et la deuxième partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Pour bien décrire toutes les suites de la médisance, il faut remarquer ce que ce péché a de particulier. Or le voici, mes frères : c'est que du même coup dont celui qui le commet se frappe lui-même, il blesse celui qui est attaqué par sa médisance, et ceux qui la lui entendent faire. La malignité même de ses effets se porte jusqu'aux absents, qui apprennent la médisance quand elle est faite. Pendant que les autres péchés ne corrompent tout au plus que le coupable et son complice, celui-ci répand son venin partout; et les effets paraissent même plus étonnants à l'égard de ceux qui entendent la médisance : car après tout, qu'un homme se perde parce qu'il le veut, il est dans la liberté de le faire; qu'il se venge d'un homme qu'il croit son ennemi, ses intérêts l'y portent : mais qu'il perde les autres parce qu'il se veut perdre, et qu'il engage dans les désordres de son péché ceux qui n'ont nulle part à ce qui le regarde, c'est, mes frères, ce qui me paraît terrible dans ce péché, et c'est pourtant un de ses effets. *Celui qui médit*, dit le Sage, *est comme un serpent qui mord en secret, et fait passer son venin dans sa morsure* Le médisant répand donc son poison dans l'âme de celui qui l'écoute; car quelle est son intention, dit saint Bernard, lorsqu'il débite sa médisance, si ce n'est de rendre méprisable celui qu'il a entrepris de décrier, et de faire en sorte que ceux devant qui il en dit du mal conçoivent du mépris et peut-être de la haine dans leur cœur? Et en vérité on n'a pas beaucoup de peine à réussir; car naturellement nous ne sommes pas trop portés à avoir bonne opinion de notre prochain, et l'amour-propre nous fait trouver un certain plaisir dans l'humiliation d'autrui, qui nous ouvre le cœur pour recevoir tout ce qui peut donner atteinte à sa gloire, avec autant de complaisance que si on nous élevait nous-mêmes à proportion qu'on l'abaisse. Mais prenez garde, s'il vous plaît, au progrès de ce vice : ce venin n'a pas plutôt attaqué notre cœur qu'il commence à produire son effet par le mépris que nous concevons pour ceux de qui nous avions de l'estime avant la médisance. Nous nous servons ensuite de cette idée qu'on vient de nous donner, pour juger de leur conduite et même de leurs intentions sur la parole d'un homme irrité; voilà le jugement téméraire. Enfin il arrive souvent que cette idée règle notre conduite à leur égard : nous agissons sur l'impression que nous avons reçue et sur le jugement que nous avons formé, traitant mal les personnes dont on nous a mal parlé, prenant des mesures contre elles, leur faisant des affaires. Et voilà l'injustice : car quand même ce qu'on a dit pourrait être vrai, les choses peuvent changer, et il n'est pas permis de traiter comme un coupable celui qui est peut-être innocent devant Dieu. Mais il y a plus, nous devenons presque toujours médisants nous-mêmes pour écouter un homme qui l'est. La dangereuse crédulité de notre âme, nous faisant prendre pour vrai ce qui nous doit être toujours très-suspect, nous fait très-souvent débiter pour certain ce qui n'a ordinairement aucun fondement que la passion de celui qui l'a inventé. Ainsi nous voilà médisants nous-mêmes, et en répandant le venin que nous avons reçu, nous infectons tout le public. Dangereux piége! et d'autant plus dangereux qu'on ne se trouve presque en aucune conversation où il ne soit tendu. Il n'y a point d'autre remède que celui que le Sage nous donne. *Le vent d'aquilon*, dit-il, *dissipe la pluie*, *et le visage triste la langue médisante*. Il faut prendre en cette rencontre un visage sérieux, qui dans notre silence même soit une secrète condamnation de la médisance de ceux auxquels nous ne pouvons pas nous opposer ouvertement, à cause du respect que nous leur devons. Je vous exhorte, mes très-chers frères, à garder exactement cette règle comme la seule qui puisse vous garantir du poison de la médisance, et qui soit capable de la ruiner dans son principe; car ce qui irrite davantage la passion de médire, c'est la pente naturelle que les hommes ont à écouter ceux qui médisent et à médire avec eux; au lieu que si les médisants trouvaient quelque résistance dans ceux qui les écoutent, ils verraient retomber sur eux la honte qu'ils veulent attirer sur les autres, et ils craindraient de se nuire plus à eux-mêmes qu'à ceux qu'ils auraient entrepris de décrier. C'était dans cet esprit-là que saint Paul défendait aux chrétiens de Corinthe de manger avec les médisants; car c'est en quelque façon approuver le crime que d'entretenir quelque commerce avec les vicieux. Il n'est pas possible de rapporter les différents et les déplorables effets que la médisance produit sur ceux qu'elle décrie. Ce qui est certain, c'est qu'il est indubitable qu'elle ruine souvent la charité dans l'âme de celui qu'on attaque; car un homme qui se voit déchiré la perd ordinairement à l'égard de celui qui le déchire, et quelque vertu qu'on puisse avoir, on n'apprend guère avec tranquillité les médisances qui nous blessent et qui nous flétrissent. On doit en général extrêmement éviter les rapports, de peur d'irriter ceux de qui on les fait. Tout le monde est plein de faux amis, qui, sous prétexte de nous avertir de ce qu'on dit de nous, nous irritent, mettent le poison dans notre cœur et nous font perdre la charité. *Avez-vous entendu*, dit l'Ecriture, *une parole contre votre prochain*, *faites-la mourir dans vous*. On ne peut pas dire, mes frères, jusqu'où peut aller le tort que la médisance fait à un homme dans le commerce du monde; le désordre qu'elle cause dans ses affaires, la désolation où elle le met. Celui-ci, décrié dans l'esprit de son maître, est chassé d'un

emploi qui faisait son établissement, et sa famille, qui est ruinée par ce renversement, se trouve ensuite exposée à mille dangers pour le salut. Cet autre, rendu suspect par la même voie, n'entre point dans une charge où il aurait fait un très-grand bien. Il demeure inutile, et le public privé du bien qu'il aurait fait, soit dans l'Eglise, soit dans l'Etat. Quels obstacles les médisances et les calomnies des pharisiens contre Jésus-Christ n'ont-elles pas apportés au fruit de la prédication du Sauveur du monde! Combien de gens ont été détournés de croire en lui par l'opposition que les docteurs de la loi, qui étaient en crédit parmi les Juifs, paraissaient avoir pour sa personne et pour sa doctrine! Quel tort ont-ils donc fait à ceux qui se seraient convertis et aux Juifs! Et quel tort la médisance ne fait-elle pas tous les jours au fruit de la prédication de sa parole et de sa doctrine! Quel abîme, ô mon Dieu! funeste médisance! par là on met des divisions dans des familles, on allume des haines qu'on ne peut plus éteindre, et qui deviennent des sources de damnation héréditaires dans des maisons. Mais, outre tous ces caractères qui distinguent ce crime et que nous venons de rapporter, il y a encore celui-ci, c'est qu'on le répare plus difficilement que les autres, quoique cette difficulté de le réparer n'en ôte pourtant pas l'obligation. C'est le sujet du troisième point.

TROISIÈME PARTIE.

Puisque nous avons marqué les effets de la médisance qui en rendent les suites déplorables, et que nous avons fait voir que le même coup dont celui qui le commet se tue lui-même, blesse mortellement celui de qui il fait la médisance et ceux qui la lui entendent faire, il faut que la réparation de ce péché, pour être parfaite, se porte sur ces mêmes effets, et que pour cela le médisant change de conduite, que celui dont il médit soit rétabli devant les hommes, et enfin que le public soit désabusé.

Or, mes frères, les facilités que nous avons à commettre ce péché, et dont nous avons parlé, se changent en difficultés quand il en faut faire pénitence, et ce qui rend sa naissance aisée s'oppose à sa destruction. En effet, il faut être bien vigilant pour ne pas se laisser surprendre à une inclination qui est née avec nous, qui est comme mêlée dans les qualités du tempérament, et qui flatte notre amour-propre si délicatement, surtout quand nous nous sommes laissés aller à ce penchant, et que nous avons suivi cette pente avec plaisir. Il faut qu'un homme superbe soit bien changé pour fermer les yeux sur les faiblesses du prochain, et les tenir tellement ouverts sur ses propres défauts, que, toujours occupé de ses misères, il ne regarde plus celle des autres. Il faut un prodigieux changement dans un homme du monde pour l'obliger de fuir les conversations où l'on médit; ou bien il lui faut une grande force pour les entretenir sans médire. Il faut une grande foi, et que les jugements de Dieu aient fait une forte impression sur nos esprits pour regarder avec horreur ce que le monde regarde avec complaisance, et pour détester comme un crime digne de toute la colère de Dieu ce qui nous attire l'approbation et les applaudissements des hommes: oui, mes frères, ces difficultés ont obligé les saints Pères à regarder le crime et l'habitude de la médisance comme une marque de réprobation, et à nous faire remarquer que, dans le cours de la passion du Sauveur, un disciple qui a fui vient rejoindre son maître, un apôtre qui l'a renié fait pénitence, un traître qui l'a trahi se repent et s'étrangle lui-même pour s'en punir; mais que pas un des pharisiens ne vient se dédire des médisances qu'ils avaient faites contre un innocent.

Pour ce qui regarde les intérêts de la personne qui a été flétrie par la médisance, les difficultés de la réparation sont encore plus grandes. L'honneur est un sentiment si délicat, qu'on ne guérit jamais parfaitement les plaies qu'on lui a faites une fois, et que, quelques soins que vous preniez de contredire ce que vous avez dit, il demeure une certaine tache, une certaine cicatrice sur celui de qui vous avez parlé, surtout si vous êtes un homme d'autorité et de crédit. Il y a de certaines impressions qui se font sur ceux qui ont entendu ce que vous avez dit, elles ne s'effacent jamais entièrement. On m'a dit une chose contre une personne: j'ai tous les sujets du monde de la croire fausse, je le prouverais peut-être bien à une autre; mais je ne puis plus m'en convaincre si parfaitement que cette idée ne se présente à moi toutes les fois qu'on me parlera de cette personne, et il faut que la raison et la considération de la justice fassent de grands efforts pour m'empêcher de ne pas me déterminer sur son chapitre par cette idée qu'un tel m'en a donnée. Mais allons plus loin: nous ne voyons point d'hommes qui songent à restituer à un autre ce qu'ils peuvent lui avoir fait perdre par les mauvais discours qui ont ruiné ses affaires et renversé sa fortune. Nous n'en voyons point qui s'appliquent à faire autant de bien sur cet article qu'ils peuvent avoir fait de mal; on n'en trouve pas même qui pensent à connaître les mauvaises suites que leurs médisances ont pu avoir, et à rechercher les dommages qu'elles ont pu avoir causés. On les regarde toujours comme légères, et on ne se persuade jamais que ce qui est léger puisse produire de grands et de funestes effets: ainsi le prochain, flétri dans son honneur, déchiré dans sa réputation, détruit dans sa fortune par la médisance, demeure accablé sous l'injustice; et celui qui tombe dans ce vice demeure en repos, sans penser même qu'il est obligé de la réparer. La doctrine de Jésus-Christ est rejetée, sa vertu rendue suspecte, ses miracles traités comme des opérations de l'esprit malin, sa personne attachée sur la croix, et les pharisiens s'applaudissent du succès de leurs médisances. Vos véritables disciples sont traités à peu près de même, ô mon Dieu! Les justes sont opprimés par les méchants, et on ne

songe pas à ce qu'on leur doit ; ces injustices ont commencé avec le monde ; on se trompe bien quand on espère de voir en cette vie l'impiété humiliée et l'innocence victorieuse. C'est un bien réservé pour l'éternité ; cependant, mes frères, cette réparation est nécessaire pour opérer son salut.

Enfin ce qui rend la médisance si difficile à réparer, c'est qu'on ne réussit pas ordinairement à désabuser ceux devant qui elle a été faite ; ils raillent souvent quand on entreprend de le faire, ils vous traitent de scrupuleux, et il leur reste des impressions dont vous n'êtes point le maître, quoique vous en soyez les auteurs. Vous l'êtes bien moins encore de celles qu'elles ont faites sur mille autres personnes qui vous ont entendu médire, et c'est dans ce sens que le Sage compare les paroles du médisant au vol des oiseaux ; car comme on ne peut arrêter les oiseaux quand ils sont en l'air, et qu'ils s'envolent sans qu'on sache où ils vont, ainsi une parole qui déshonore la réputation du prochain n'est plus en la puissance de celui qui l'a dite. Elle se répand de tous côtés en un instant par les divers rapports qu'on en fait, sans qu'on puisse prévoir les mauvais effets qu'elle peut avoir. Mais quoi donc, me direz-vous, il faut donc se désespérer quand on se trouve coupable de beaucoup de médisances ? Non, mes frères, mais la pénitence et la réparation de ce péché sont très-difficiles. En effet, quand on veut penser sérieusement à la faire, il faut prendre toutes sortes de moyens pour réparer le tort qu'on a fait au prochain ; il faut consulter vos pasteurs et des gens sages et éclairés, pour examiner avec eux la nature et le degré de votre péché, et les suites qu'il peut avoir eues, afin d'y apporter le remède le plus convenable. Il faut en faire pénitence en le détestant devant Dieu, en cessant de le commettre, en évitant les compagnies qui vous y engagent, en vous retirant du grand monde, en gardant le silence, en ne vous occupant plus que de la vue de vos misères, en fermant les yeux à celles du prochain, en vous faisant une loi de n'en parler jamais que pour en dire du bien. Ces mêmes règles vous peuvent servir pour vous empêcher de tomber dans ces désordres, si ce n'est pas en vous un péché d'habitude. Ayez une attention particulière pour ne rien dire qui puisse offenser le prochain ; que les malheureuses facilités qui nous engagent dans ce péché augmentent votre attention ; que les déplorables effets qu'il produit vous en éloignent ; que l'extrême difficulté de le réparer vous le fasse craindre. Enfin aimons nos frères, vivons avec eux dans la paix, c'est un commencement du bonheur éternel ; je vous le souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

De l'amour de Dieu.

Omne regnum in seipsum divisum desolabitur.

Tout royaume divisé contre lui-même sera détruit (*Luc.*, XI, 17).

Je veux appliquer ces paroles de l'Evangile au cœur de l'homme, qui est si souvent appelé le royaume de Dieu dans l'Ecriture, et vous faire voir aujourd'hui comment la division de ce royaume en cause la destruction. Cette division est produite par le partage des affections du cœur, et lorsque l'homme, qui se doit tout entier à Dieu, se veut donner en partie à la créature, il tombe dans cette division qui cause sa ruine : c'est ce qu'il sera facile de vous faire voir. Mais comme il ne suffit pas de découvrir à l'homme les maux dont il est menacé, si en même temps on ne lui en donne les remèdes, je ne veux pas me contenter de vous dire qu'il faut que l'homme n'aime que Dieu, et qu'il est malheureux lorsqu'il aime autre chose : je veux vous expliquer tout ce qui regarde ce commandement de la loi nouvelle, autant que Dieu m'en rendra capable, et je vais diviser cette matière en quatre propositions.

Dans la première, je vous ferai voir que l'homme est obligé d'aimer Dieu, et qu'il est misérable quand il manque à cette obligation : première partie ; 2° je vous découvrirai en quoi consiste cet amour de Dieu, afin que l'homme ne s'abuse pas en croyant l'avoir, quand il ne l'a point : ce sera la seconde partie.

Dans le discours suivant, nous ferons voir, 3° quelle doit être la mesure de cet amour ; 4° enfin je vous donnerai des règles pour connaître si nous avons cet amour, et en quel degré il est en nous.

Aujourd'hui nous n'examinerons donc que les deux premières propositions. Demandons l'assistance du ciel. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Tout le monde convient qu'il faut aimer Dieu, mais peu de gens s'appliquent comme ils le doivent à remplir cette obligation. Ainsi, mes frères, mon dessein n'est pas proprement d'établir ce premier devoir des chrétiens, qui n'est combattu de personne ; mais je veux en combattre la négligence, et si je vous montre les fondements de cette obligation dans la première partie de ce discours, ce n'est que pour vous découvrir la terrible condamnation que vous vous attirez en ne vous appliquant pas à la remplir. Voici donc, mes frères, les fondements de cette obligation :

1° La nature de l'être du chrétien : il n'est fait que pour aimer Dieu ; 2° la perfection de son être : il ne la peut trouver que dans l'exercice de cet amour ; 3° le commandement qui lui en est fait, qui ne lui laisse aucun prétexte de s'en dispenser.

En effet, mes frères, nous ne connaissons pas la nature de notre être comme chrétiens, si nous ne savons pas que nous ne sommes faits que pour aimer Dieu. C'est ce que saint Augustin nous répète en tant d'endroits de ses admirables ouvrages. Toute la différence, dit ce saint docteur, qu'il y a entre un Juif et un chrétien, est formée par la crainte et par l'amour : *Soyez les imitateurs de Dieu*, dit saint Paul, *comme étant ses enfants bien-aimés*. Dieu a fait les créatures pour leur faire porter les traits de ses divines perfec-

tions, mais il a adopté ses enfants pour avoir des objets et des imitateurs de son amour. Or pour bien entendre ceci, il faut supposer quelques vérités importantes.

Première vérité, c'est que l'homme en général n'a été fait que pour aimer Dieu : c'est la fin que Dieu s est proposée dans sa création. En imprimant en lui les traits de sa divinité, il a versé dans son cœur des étincelles de son amour. C'est, mes frères, ce que nous enseigne le grand saint Basile, lorsqu'il dit que la charité que nous devons avoir pour Dieu n'est pas une chose qui s'enseigne, ni qui s'acquiert par une instruction étrangère, mais qu'à l'instant que l'homme a été créé, notre constitution naturelle nous a donné une faculté raisonnable qui nous fait trouver en nous-mêmes cette inclination à aimer Dieu. Car comment pourrait-il se faire, ajoute-t-il, qu'étant portés naturellement à aimer ce qui est aimable, et ceux à qui nous avons obligation, nous eussions manqué d'aimer Dieu à qui nous sommes infiniment obligés, et qui est infiniment aimable?

Seconde vérité, c'est que le péché qui a corrompu l'homme a affaibli les perfections qu'il avait reçues dans sa création. Il lui reste à la vérité quelques lueurs qui lui font reconnaître la grandeur de Dieu, mais il ne lui reste aucune étincelle de ces divines flammes qui le porte à l'aimer. De là vient que nous avons vu des philosophes qui ont eu quelques connaissances de Dieu, mais qui n'ont jamais ni pratiqué ni enseigné son amour.

Troisième vérité, c'est que lorsque Dieu a voulu rétablir la loi de cet amour, il a commencé cet ouvrage dans le premier testament, où il a, dit saint Augustin, écrit sa loi sur des tables de pierre, afin que les Juifs, la voyant devant leurs yeux, apprissent qu'elle avait été écrite autrefois dans le cœur de l'homme, afin qu'ils craignissent le péché qui l'avait effacée, et qu'ils désirassent le Rédempteur qui devait venir la rétablir. C'est donc par lui que cet ouvrage a été accompli; c'est cet homme nouveau qui est venu établir le règne de l'amour de Dieu dans le monde; c'est pourquoi saint Paul appelle son incarnation et sa venue au monde le grand mystère de la piété : *Magnum pietatis sacramentum ;* comme s'il voulait dire, le grand ouvrage de l'amour, le désir de rétablir le cœur de l'homme, l'amour de Dieu pour l'homme ne pouvant le porter à rien de plus grand que de faire son Fils homme, et de nous apprendre par là qu'il voulait que nous l'aimassions par son Fils et dans son Fils.

C'est, mes frères, cette dernière vérité qui nous découvre la nature de notre être. Comme chrétiens nous ne composons qu'une seule et unique personne avec Jésus-Christ. Tous les chrétiens, étant les membres d'un corps mystique dont il est le chef, ne doivent point avoir d'autre vie ni d'autre esprit que le sien, et par conséquent d'autre être que celui de Jésus-Christ. Si donc le Sauveur du monde a été formé pour apaiser la colère de Dieu et pour l'aimer; et si Dieu a rassemblé tous les chrétiens dans son Fils pour l'établir leur chef et ne former qu'un corps d'eux tous, afin de ne voir en eux tous que son Fils et que leur amour fût le même que le sien, comme les actions du corps ne sont pas différentes de celles du chef, l'être du chrétien est donc un être d'amour, et il n'est fait véritablement que pour aimer Dieu.

Voilà, mes frères, le premier fondement de cette obligation indispensable; l'autre en est une suite : car si le chrétien n'est fait que pour aimer Dieu, il ne peut trouver la perfection de son être que dans l'exercice de cet amour, comme l'homme naturel ne trouve la perfection de sa vie que dans les actions de la vie même, par lesquelles il croît et s'avance jusqu'à un âge formé et parfait. N'est-ce pas ce que nous enseigne saint Paul, lorsqu'il dit que *nous sommes l'ouvrage de la grâce du Sauveur, étant créés en Jésus-Christ dans les bonnes œuvres, afin que nous y marchions.* Nous sommes donc son ouvrage, étant créés en Jésus-Christ dans les bonnes œuvres. Or qu'est-ce qu'être créé en Jésus-Christ, sinon de n'avoir d'être, de vie, de subsistance, de mouvement, d'opération qu'en lui et par son esprit et sa grâce; en sorte que, pratiquant la vérité par la charité, nous croissions en toutes choses dans Jésus-Christ, qui est notre chef, *jusqu'à ce que nous parvenions à l'état d'un homme parfait, à la mesure de l'âge et de la plénitude, selon laquelle Jésus-Christ doit être formé en nous?*

Par où vous voyez, mes très-chers frères, que l'Apôtre parle de la formation et de la perfection de l'homme chrétien comme de celle de l'homme naturel, et qu'ainsi on doit dire que si l'homme naturel n'est formé que pour vivre, et qu'il ne peut arriver qu'en vivant à la perfection de son être, l'homme chrétien qui est formé par la grâce pour aimer Dieu par Jésus-Christ et dans Jésus-Christ, avec lequel il ne forme qu'un corps, ne peut arriver à la perfection du christianisme que par l'amour. De là saint Paul fait sortir toutes les vertus qui concourent à la perfection de l'homme chrétien, de la charité, comme de leur source; et il renferme toute l'observation de la loi dans l'amour. Voilà, mes frères, le second fondement de l'obligation où nous sommes tous d'aimer Dieu : non-seulement nous ne pouvons arriver à la perfection que par l'amour de Dieu, mais nous ne pouvons vivre spirituellement qu'en l'aimant.

Le troisième fondement de cette obligation est établi sur le commandement que Dieu nous a fait de l'aimer, qu'il appelle lui-même le premier et le grand commandement. Mon Dieu, dit saint Augustin, qui êtes-vous et qui suis-je pour m'honorer d'un commandement aussi doux que celui de vous aimer, et pour ne pas souffrir que j'y manque, sans vous mettre en colère contre moi, et sans me faire des menaces? N'est-ce pas une assez grande misère de ne vous point aimer? En nous faisant ce commandement, il n'a donc songé qu'à notre bien ; car, comme dit le même Père, l'utilité de tous ses préceptes n'est que pour

nous. Dieu est heureux sans que nous l'aimions : mais nous ne saurions l'être sans l'aimer. C'est pourquoi, voulant nous rendre heureux, il nous fait une loi de cet amour.

Entrons un peu dans la considération de cette tendre conduite de Dieu sur nous : il connaît l'inconstance et la légèreté de notre cœur, il a voulu le fixer par un précepte, et donner à l'homme le moyen de reconnaître par un seul commandement tous les biens qu'il a reçus de lui, qui sont en si grand nombre qu'il est impossible de les compter, et dont la grandeur est si vaste, qu'un seul de ses bienfaits le devait obliger à rendre toutes sortes d'actions de grâces à son bienfaiteur. Tels sont, par exemple, les soins qu'il a pris de lui, depuis qu'il s'est laissé surprendre par les artifices du serpent, et qu'il est tombé dans le péché, et du péché dans la mort. Il lui a donné la loi pour secours, les anges pour guides, les prophètes pour maîtres. Il a essayé d'arrêter par la terreur et par les menaces l'inclination qu'il avait au mal. Il a excité par les récompenses le penchant naturel qu'il pouvait avoir vers le bien; il s'est servi de la mort de différentes personnes pour le faire rentrer en lui-même. Tout cela peut assurément rendre Dieu maître absolu du cœur de l'homme; mais, outre le don qu'il nous a fait de son Fils, qu'il a envoyé pour nous retirer de la mort et pour nous donner une nouvelle vie toute d'amour, il veut encore nous lier à lui par un commandement, et nous rendre l'obligation de l'aimer indispensable, en faisant un précepte qui renferme toute la loi. Aussi l'appelle-t-il le premier et le plus grand de tous les préceptes, afin que, connaissant que nous ne pouvons l'accomplir sans son secours, nous sachions en même temps qu'il est prêt à nous l'accorder, puisqu'il nous oblige de l'accomplir par un commandement exprès.

Il l'appelle le premier et le plus grand de tous les préceptes, afin de faire comprendre à l'homme que s'il méprise tous les soins qu'il a pris de se rendre aimable, et tous les mouvements que sa tendresse l'engage à se donner pour gagner son cœur, il se revêtira de toute sa puissance pour se venger de tous ses mépris et de son ingratitude. Après vous avoir découvert, mes très-chers frères, ces fondements de l'obligation où nous sommes d'aimer Dieu et de l'aimer sur toutes choses, il n'est pas difficile de vous faire conclure qu'un homme qui néglige de la remplir s'attire une effroyable condamnation, et combien il se rend misérable en n'aimant pas son Dieu. Quelle plus terrible condamnation, en effet, que d'être frappé d'anathème par un apôtre qui le fulmine contre ceux qui n'aiment pas Jésus-Christ! Toutes les affections étrangères, dit saint Chrysostome, nous séparent invisiblement de Dieu dès cette vie, jusqu'à ce qu'elles nous en séparent pour jamais dans l'autre. Quelle plus terrible condamnation que d'être rejeté par Jésus-Christ, qui déclare indigne de lui celui qui aime son père ou sa mère plus que lui! Mais aussi, mes frères, quoi de plus digne de cette condamnation qu'un homme qui, comme dit le grand saint Basile, devient volontairement et par son choix un sujet de confusion à Jésus-Christ! car, selon la pensée de ce Père, le démon, qui nous séduit maintenant, et qui met tout en usage pour nous faire oublier notre bienfaiteur par l'attachement qu'il nous donne aux charmes trompeurs de ce monde, ne manquera pas d'insulter à notre perte et à notre condamnation, et de nous couvrir de honte au sortir de cette vie, en nous reprochant devant Dieu le mépris que nous avons fait de ses bontés, et il fera gloire de nous convaincre de désobéissance, d'infidélité et d'apostasie, par le mépris que nous avons fait des commandements de Dieu. J'avoue, dit ce grand saint, que cette insolence outrageuse avec laquelle il s'élèvera contre Dieu, et cette gloire de notre ennemi, qui pourra se vanter d'avoir été préféré, tout trompeur et tout méchant qu'il est, à un Dieu qui nous a comblés de ses biens et qui n'a rien oublié pour se faire aimer de nous, me paraît plus insupportable que tous les tourments de l'enfer, n'y ayant rien de plus horrible pour un chrétien que d'avoir donné à l'ennemi de Jésus-Christ l'occasion et la matière de s'élever contre celui qui est mort et qui est ressuscité pour nous, et à qui nous sommes redevables de tout.

C'est néanmoins ce que nous faisons tous les jours : nous préparons durant cette vie à l'ennemi de Jésus-Christ le triomphe dont il jouira à notre mort. Ceci est sensible, mes frères, car comme nous ne saurions servir deux maîtres, qu'il faut nécessairement que l'un donne l'exclusion à l'autre, et que celui que nous servons règne dans notre cœur et que nous soyons à lui, ainsi, mes frères, l'ennemi de Jésus-Christ y règne, si, au préjudice de l'amour que nous lui devons, nous sommes attachés aux créatures et aux faux biens de ce monde trompeur. Au moment de notre mort, montrant les armes dont il s'est servi pour nous vaincre, il insultera à Jésus-Christ, en lui faisant voir que les objets de nos passions ont eu plus de charmes pour notre cœur que lui-même avec toute sa gloire. Mon Dieu, de quelle condamnation un cœur ne se sent-il pas digne par une si horrible perfidie! Vous n'attendez pas à la punir dans l'éternité, Seigneur, mon Dieu; et le désir de sauver cet homme qui veut se perdre en rejetant votre amour vous oblige à lui faire ressentir dès cette vie la misère effroyable où il s'engage lorsqu'il vous abandonne, en lui faisant trouver sa peine dans les objets mêmes de son indigne amour.

C'est là l'effet d'un déplorable aveuglement, ô homme malheureux! de ne pas profiter de cette conduite de ton Dieu, et de vouloir être misérable dans le temps et dans l'éternité, quand tu peux être heureux dans l'un et dans l'autre en aimant ton Dieu. Saint Grégoire, dans son commentaire sur Job, fait une belle distinction des œuvres des hommes. Il y a dans cette vie, dit ce saint pape, des actions laborieuses, il y en a de

vaines, mais il s'en trouve qui sont tout ensemble et vaines et laborieuses. Supporter les maux de la vie présente pour l'amour de Dieu, c'est une chose pénible, mais qui n'est pas vaine; s'abandonner aux voluptés par un amour déréglé pour le siècle, c'est une chose vaine qui n'est pas pénible; mais souffrir les maux et les disgrâces du monde pour l'amour du monde, c'est assurément une chose qui est tout ensemble et vaine et laborieuse, puisque la peine et la douleur de l'esprit ne sont point soulagées par la consolation de la récompense. Le premier état est celui des justes qui craignent Dieu, qui l'aiment et à qui tout est utile pour le salut; le second est celui des pécheurs livrés à l'iniquité, qui n'aiment ni ne craignent Dieu; le troisième est celui d'un très-grand nombre de gens qui ne sont pas absolument livrés à l'iniquité, mais qui sont remplis et pénétrés de l'amour du monde; en telle sorte que, sans penser à Dieu, ils ne travaillent qu'à s'en faire aimer, et ils ne songent qu'à posséder ce monde et ses biens.

Or, mes frères, la vie de ces personnes est tout ensemble et vaine et laborieuse. Elle est vaine : car, hélas ! qu'est-ce que toute la vie de l'homme du monde le plus occupé, mais qui n'aime point Dieu? C'est une grande fable et un long mensonge, dit saint Augustin. Elle est laborieuse, et c'est l'effet de l'indignation de Dieu dans cette vie, sur l'homme qui lui ôte son cœur pour le donner au monde. Je ne veux alléguer d'autres preuves que celle que votre propre expérience vous fournit. Appliquez-vous à vous-mêmes, mes très-chers frères, et considérez quelle est la situation de votre cœur, tantôt agité par de vaines joies, tantôt rempli de désirs qui lui font perdre le repos, tantôt effrayé par des craintes sans fondement et sans utilité.

Figurez-vous quelque état que vous voudrez en cette vie, vous trouverez qu'on n'y peut avoir de repos, ni dans les petites ni dans les grandes conditions. Elles sont toutes sujettes à des peines et à des agitations fâcheuses ; on n'y trouve point la tranquillité qu'on y cherche. Les petites conditions sont exposées à l'injustice et à l'oppression, et les grandes à l'envie et à la haine. Qui voyez-vous ici dans l'abondance, s'écrie saint Augustin? Personne ; l'abondance de l'homme dans cette vie n'est que misère et affliction. Plus les hommes sont dans l'abondance, plus ils sont dans le besoin, poursuit ce saint docteur; car ils en sont plus déchirés par leurs désirs, plus dissipés par leurs passions, plus tourmentés par leurs craintes, plus rongés par leurs chagrins. Ils désirent ce qu'ils n'ont pas, ils n'aiment pas ce qu'ils ont, et ce qu'ils ont et ce qu'ils aiment n'est propre qu'à les tourmenter. Il faut que votre misère soit bien pressante, puisque souvent, lorsque vous êtes au milieu de ces agitations et environnés de périls, vous souhaitez la mort, dit saint Chrysostome, et vous appelez mille fois heureux ceux qui vivent dans la solitude et dégagés du soin du monde.

Telle est et telle sera ta misère, ô homme qui refuses d'aimer Dieu, et qui donnes ton cœur aux créatures! Car apprends aujourd'hui cette belle maxime de saint Augustin, que la véritable félicité ne consiste pas absolument à posséder ce qu'on aime, mais à aimer ce qui doit être aimé.

C'est être misérable que d'aimer des choses nuisibles et mauvaises ; mais c'est être encore plus misérable que de les avoir obtenues et de les aimer. Quoi! chrétien, est-il possible que tu veuilles passer ta vie dans ces misères ? Car enfin l'application accablante et continuelle que l'on a vers ces différentes choses du siècle abrége et diminue beaucoup cette vie, qui d'elle-même est si courte ; et à la fin de ces applications si laborieuses, qu'arrive-t-il ? qu'ayant été vaine aussi bien que pénible, ce monde et tous ses biens s'évanouiront, et tu demeureras seul et dépouillé de toutes choses, livré à la juste condamnation que Dieu prépare à ceux qui ne l'ont point aimé.

Réveille-toi, chrétien, et ne sois pas assez aveugle pour te précipiter dans des misères éternelles. En supportant les misères présentes, ressouviens-toi de la dignité de ton être ; tu n'es formé que pour aimer Dieu ; pense qu'il n'est rien de si doux que la voie que Jésus-Christ t'a ouverte pour arriver à la perfection de l'être que tu tiens de lui, puisque tu la trouveras dans l'exercice de l'amour. Ecoute le Seigneur ton Dieu qui te commande de l'aimer, et qui te menace si tu refuses de le faire. Dis-lui donc avec saint Augustin : O mon Dieu, pourquoi me menacer si je ne vous aime pas ? Me faut-il d'autres châtiments pour le défaut de cet amour, que le défaut de mon amour même, et y a-t-il une plus effroyable misère pour un chrétien, que celle de ne vous pas aimer, Seigneur ! C'est par là que je conclus qu'il faut aimer Dieu, et c'est de l'idée juste de la nature de cet amour que je vais vous entretenir dans la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Ce sera le Seigneur lui-même qui nous apprendra ce que c'est que de l'aimer, et quelle est la nature de cet amour qu'il demande de nous ; car on s'en forme de très-fausses idées, et on se flatte quelquefois de l'aimer quand on en est fort éloigné. Voici, mes frères, comme il a parlé autrefois par la bouche de Salomon. L'amour de Dieu, c'est l'observation de ses lois ; aimer Dieu, c'est garder ses commandements. La Sagesse incarnée, dont celle de Salomon n'était que la figure, nous enseigne cette vérité, et nous la répète plusieurs fois dans l'Evangile de saint Jean, le disciple et le docteur de l'amour. Celui qui garde les commandements de Dieu et qui les observe, c'est celui-là qui l'aime : *Hæc est charitas Dei, ut mandata ejus faciamus.* L'amour de Dieu consiste donc à garder ses commandements. Il y a, dit saint Basile, une connexité et une union si parfaite entre l'amour de Dieu et l'observation de ses commandements, que Jésus-Christ désigne

l'un par l'autre dans l'Evangile ; et en effet l'un ne peut être sans l'autre. Nous ne pouvons aimer Dieu, sans accomplir ses commandements, c'est lui-même qui le dit. *Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole.* Nous ne pouvons accomplir ses commandements sans qu'il nous donne son amour, qu'il vienne en nous et qu'il y habite avec son Père ; c'est ce qu'il continue de nous dire dans le même endroit de l'Evangile : *Mon Père l'aimera, et nous ferons en lui notre demeure.*

Ces trois choses-là sont inséparables : on ne peut aimer Dieu sans garder ses commandements, on ne peut avoir un vrai plaisir de lui plaire sans l'aimer ; et quand on l'aime et qu'on garde ses commandements, il vient en nous avec son Père et il y fait sa demeure, c'est-à-dire, il augmente en nous cet amour, en sorte qu'il fait que nous persévérons dans l'observation de ses commandements jusqu'à la fin. Voilà donc, mes frères, l'idée juste de l'amour de Dieu, selon qu'il nous l'a donnée lui-même. Aimer Dieu, c'est garder ses commandements ; aimer Dieu, c'est être dans une disposition sincère de lui plaire en toutes choses et de ne lui déplaire en aucune. Aimer Dieu, c'est le préférer à toutes choses, et à soi-même principalement, en sorte que nous soyons prêts à sacrifier tous nos désirs et toutes nos passions à sa volonté. Aimer Dieu, c'est être prêt à perdre plutôt les biens, l'honneur et même la vie, que de violer le moindre de ses commandements. Car enfin, mes très-chers frères, celui qui s'imagine qu'on peut aimer Dieu sans garder ses commandements s'oppose formellement aux paroles de la Vérité même. Prenons donc une idée juste de cet amour, pour ne nous pas tromper. Nous n'aimons Dieu qu'autant que nous observons ses préceptes, et moins nous sommes fidèles dans l'observance de ses préceptes, moins nous avons d'amour pour lui. Mais il ne suffit pas de vous avoir donné cette idée de l'amour de Dieu, il la faut expliquer, et vous faire sentir pourquoi l'Ecriture et les saints Pères ont dit que l'observation de la loi et des préceptes est l'amour de Dieu ; car il n'est pas vrai, absolument parlant, que cette observation soit l'amour, puisqu'un esclave peut bien les observer pour quelque temps par une crainte servile. La charité, dit saint Augustin, nous est donnée indépendamment de nous. *Elle est répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit,* dit saint Paul, *qui nous a été donné ;* et quant à l'observation des préceptes, elle est de nous et de l'amour de Dieu qui est en nous par le Saint-Esprit. Or, mes frères, ce qui est produit par une chose n'est pas la chose même : ainsi l'observation de la loi étant le signe de l'amour, le signe est pris pour la chose signifiée ; mais l'observation de la loi étant, comme dit saint Basile, le propre effet, la production immédiate et comme l'accomplissement de l'amour, la cause et l'effet sont confondus, en sorte que l'un est pris pour l'autre.

Par où connaîtrai-je donc que l'amour de Dieu est dans un cœur, si ce n'est par le signe qui me le montre ! car l'amour est proprement une union de deux volontés. Cette union est quelque chose de sensible, et elle l'est par l'observation de la loi ; car prenez garde que la charité qui est répandue dans nos cœurs en renferme les désirs, et en règle les affections, en sorte qu'elle retranche toutes celles qui sont opposées aux désirs et à la volonté de Dieu, pour conformer la nôtre à la sienne. C'est pourquoi le précepte d'aimer Dieu ne s'accomplira dans toute son étendue que dans la gloire, parce qu'il n'y aura proprement que dans la gloire que notre volonté, dégagée de toutes les impressions de la concupiscence, n'aura plus d'opposition à celle de Dieu. Or, mes frères, par où puis-je connaître cette conformité de volonté, qui est l'ouvrage principal de l'amour, si ce n'est par l'amour même qui est l'accomplissement de la loi ?

Par la loi de Dieu je connais sa volonté : c'est la volonté de Dieu, par exemple, que j'aime mon ennemi, que je lui fasse du bien ; ainsi celui qui doit être aimé a déclaré sa volonté en imposant une loi pour qu'on l'aime cet ennemi. Il faut donc que celui qui doit aimer fasse voir que sa volonté est conforme à celle de Dieu. Il faut qu'il aime cet ennemi pour l'accomplissement de la loi qu'il a reçue. Car si je découvre une conduite contraire à la loi, je vois de l'opposition dans les volontés, et par conséquent point d'amour.

Ne nous abusons donc pas en nous repaissant de l'idée d'un faux amour qui ne consiste qu'en paroles. L'amour de Dieu, mes frères, n'est point oisif : il agit, et il agit fortement. Trouvez-moi un homme qui ait de l'amour pour la vie et qui ne fasse rien pour la conserver, qui ait de l'amour pour les richesses et qui ne se mette pas en peine d'en acquérir, qui veuille convaincre un grand seigneur et un ministre de sa fidélité et de l'attachement qu'il a pour lui, et qui tienne une conduite tout opposée à ce qu'il désire, et je vous accorderai qu'on peut avoir de l'amour pour Dieu sans observer sa loi. Mais souvenez-vous, mes frères, de ce que dit saint Jean Climaque, que celui qui se vante d'avoir de l'amour pour Dieu, et qui en même temps a de la haine pour son frère, ressemble à celui qui s'imagine en songe qu'il court : toutes ces idées d'amour de Dieu, tous ces attendrissements de cœur qui ne passent jamais l'imagination, sont autant de songes, selon l'idée de cet excellent maître de la vie chrétienne, et d'autant plus dangereux qu'ils nous entretiennent dans un sommeil qui nous empêche d'agir, et d'où il est déplorable de ne sortir qu'à la mort.

Car, mes très-chers frères, si c'est une obligation indispensable pour le chrétien d'aimer Dieu, si cet amour consiste dans l'observation des commandements, sera-t-il temps de penser à aimer Dieu quand il faudra mourir ? Quelle marque donnerons-nous de notre amour, lorsque, après avoir passé notre vie non-seulement sans faire la volonté de Dieu, mais même sans la connaître,

nous lui demanderons son amour éternel pour récompense d'avoir suivi nos passions en toutes choses contre ses lois?

Songeons donc, mes frères, à éviter la terrible condamnation dont Dieu menace dans notre évangile ceux qui pensent à diviser son royaume en partageant leur cœur où il veut régner seul. Mon Dieu, donnez-nous de l'aversion pour tout ce qui n'est pas vous et pour tout ce qui ne nous conduit pas à vous; faites que, pour votre amour et par votre amour, nous accomplissions vos divines lois; je vous le souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE LUNDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DE CARÊME.

De l'amour de Dieu.

Omne regnum in seipsum divisum desolabitur.

Tout royaume divisé contre lui-même sera détruit (*Luc.*, XI, 17).

Il faut achever aujourd'hui, mes très-chers frères, la matière dont nous commençâmes à vous entretenir hier, et après vous avoir fait voir que le chrétien doit donner à Dieu son cœur tout entier, pour éviter l'effroyable condamnation dont il se rend digne en le voulant diviser, et vous avoir expliqué en quoi consiste cet amour que Dieu demande de lui, il faut exposer dans ce discours les deux propositions qui nous restent pour achever cette matière.

Je vais donc vous faire voir quelle doit être la mesure de notre amour pour Dieu : première partie; j'essayerai de vous donner des règles pour connaître si cet amour est en nous, et en quel degré il y est : seconde partie.

Demandons l'assistance du ciel. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La vraie mesure de l'amour de Dieu, dit saint Bernard, est de ne s'en point proposer. En effet, si nous examinons les termes dont Dieu s'est servi lorsqu'il nous a fait ce commandement, nous trouverons que saint Bernard est entré, quand il nous a donné cette règle, dans les intentions du Sauveur du monde. Voici les termes du commandement de Jésus-Christ : *Vous aimerez le Seigneur de tout votre cœur, de tout votre esprit et de toutes vos forces.* Or, vous voyez qu'il renferme tout, et qu'un chrétien qui veut satisfaire au précepte dans toute son étendue ne doit avoir aucun désir qui ne soit pour Dieu, aucune pensée qui ne tende à Dieu, et qu'il ne doit faire aucun mouvement ni aucun usage de son âme, qui ne lui soit consacré par la charité.

C'est, mes frères, ce que saint Bernard nous explique dans l'excellent traité qu'il nous a laissé de l'amour de Dieu. Quand Dieu nous a commandé, dit-il, de l'aimer de tout notre cœur, de toute notre âme et de toutes nos forces, voici quelle est l'étendue qu'il a voulu donner à ce précepte. Il a prétendu que le chrétien l'aimât de tout ce qu'il est, de tout ce qu'il sait, de tout ce qu'il peut.

Par l'obligation de l'aimer de tout ce qu'il est, il découvre au chrétien ce que nous vous exposâmes hier, mes très-chers frères, et ce que nous répéterons encore dans un moment, que son être est un être d'amour, qu'il n'est fait que pour aimer Dieu, et qu'il renonce à l'être qu'il a reçu de lui, s'il manque à l'aimer. C'est ce que le Seigneur exprime par l'obligation de l'aimer de tout son cœur, pour nous faire entendre que comme le cœur est tellement le principe de la vie naturelle de l'homme, qu'il entre dans toutes ses opérations, l'amour de Dieu doit être de même le principe de la vie du chrétien et animer toutes les siennes.

Par l'obligation de l'aimer de tout ce qu'il sait, saint Bernard explique cette autre partie du précepte qui regarde l'esprit, en apprenant au chrétien que toutes les pensées de son esprit doivent se rapporter à Dieu, et qu'il ne lui est pas permis de s'appliquer à aucun exercice de l'esprit, capable non-seulement de le détourner de Dieu, mais même qui ne puisse contribuer à l'accroissement et à la perfection de cet amour.

Par l'obligation de l'aimer de tout ce qu'il peut, saint Bernard explique cette dernière partie du précepte, en nous montrant que toutes les actions du chrétien doivent être des actions d'amour, c'est-à-dire produites par amour et rapportées à la gloire de Dieu; qu'elles doivent être faites dans les vues du plus grand et du plus parfait amour dont le chrétien est capable, et qu'il n'y a rien qui soit digne de Dieu, que ce qu'on fait avec toute la vertu dont on est capable. Voilà, dit saint Bernard, la règle que le chrétien se doit prescrire dans son amour, aimer sans mesure : car s'il est vrai que le chrétien n'a été formé que pour aimer, et que, réuni à la personne de Jésus-Christ comme le membre à son chef, il ne compose avec lui qu'un corps mystique dont l'amour de Dieu est tout l'exercice; s'il est vrai qu'il ne puisse trouver la perfection de cet être d'amour que dans l'exercice de l'amour même, comme l'homme naturel ne se perfectionne dans la vie qu'en passant par des âges différents et en faisant des actions de vie qui le conduisent à l'âge parfait; quand un chrétien me demandera quelle doit être la mesure de son amour, je lui demanderai quelle est celle qu'il veut donner à sa vie; je lui demanderai si, en se contentant d'être vivant par sa naissance, il eût voulu demeurer enfant sans aller plus loin; si, étant homme, il ne désire pas de vivre le plus qu'il pourra; et si, dans la disposition de son cœur, il ne voudrait pas que la mesure de sa vie fût de n'en point avoir. Si cela est ainsi, il est aisé de lui faire comprendre qu'il ne doit point donner de bornes à son amour; car nous sommes obligés, dit saint Paul, de travailler sans cesse, *jusqu'à ce que nous soyons arrivés à l'état d'un homme parfait, à la mesure de l'âge et de la plénitude qui doit former Jésus-Christ en nous.*

De là j'apprends plusieurs vérités importantes : 1° Que la vie de Jésus-Christ est en moi, et que je ne forme qu'un corps avec lui; 2° que la perfection de cette vie n'est pas

pour le temps, mais pour l'éternité; parce que cet âge parfait et cette plénitude sont la consommation de la charité et le parfait accomplissement du précepte d'aimer Dieu, ce qui ne sera que dans le ciel; qu'il faut que je travaille continuellement à avancer dans cet amour; que je ne dois pas me contenter d'être un enfant dans cette vie divine, parce que dès qu'on veut fixer cette vie à un certain degré, on l'éteint entièrement. *Celui qui n'avance point recule dans cette carrière,* dit saint Bernard. Ainsi je ne dois donner aucune limite à mon amour, et à quelque degré de perfection que la miséricorde de Dieu ait voulu que je le conduise, je dois toujours désirer quelque chose de plus parfait, puisque je suis obligé de tendre à un degré de plénitude que je ne trouverai point dans cette vie mortelle.

C'est ce que saint Bernard nous a voulu faire entendre quand il dit qu'*un chrétien qui veut remplir son devoir sur l'amour qu'il doit à son Dieu comme sa vie, doit commencer en l'aimant avec ardeur, qu'il doit continuer en l'aimant plus ardemment, et qu'il doit finir en l'aimant très-ardemment.* Ceci nous donne une excellente idée de la vie chrétienne, qui ne doit être qu'un cercle d'actions et de mouvements d'amour de Dieu, comme la vie d'un homme du monde et d'un pécheur n'est qu'un cercle d'actions et de mouvements d'amour du monde.

Ceci nous apprend que saint Thomas a eu raison de dire, que non-seulement un chrétien, mais même un homme ne peut commencer sa vie raisonnable que par un mouvement d'amour de Dieu, s'il ne veut faire une injure à son Créateur, et lui ôter son cœur pour le donner à quelque créature, et que ce progrès d'amour auquel nous sommes obligés ne peut se faire si nous n'aimons Dieu dans une totalité qui donne l'exclusion à toute mesure. Ceci nous apprend qu'il ne faut pas réduire l'obligation d'aimer Dieu à certains jours et à certaines conjonctures, parce que cette obligation étant en quelque sorte dans l'être du chrétien ce que la faculté de raison est dans l'être de l'homme, il n'y a aucun temps dans la vie du chrétien où il puisse être sans aimer son Dieu, comme il n'y a aucun temps dans celle de l'homme où il puisse être sans raisonner.

Mais il faut donner, mes frères, quelques éclaircissements à ces grandes vérités, pour prévenir toutes les difficultés qu'on pourrait avoir sur cette obligation d'aimer Dieu sans mesure, en tout temps, et de tout notre cœur. Car mon dessein n'est pas de dire par là que le chrétien doit être dans l'exercice continuel d'actes d'amour de Dieu, et qu'il quitte tout autre emploi pour s'appliquer sans relâche à produire de semblables actes: ce serait une illusion. Nous avons déjà dit que l'amour de Dieu consiste dans l'observation de la loi, et qu'ainsi ne rien faire contre la loi, c'est aimer Dieu. S'appliquer aux devoirs de la condition chrétienne et réglée où la providence de Dieu nous a placés pour plaire à Dieu qui nous y a mis, et le faire avec charité et avec amour, c'est aimer Dieu. Demeurer dans la soumission à tous ses commandements, et ne pas persévérer dans la transgression d'aucun, c'est aimer Dieu. Les fautes mêmes d'infirmité et de faiblesse, les manquements qui viennent de défaut de vigilance et de surprise, n'empêchent pas que le fond du cœur ne soit à Dieu.

Ceci, mes frères, nous apprend que ce commandement qui demande une totalité entière dans son accomplissement, s'accommode néanmoins avec notre infirmité présente. Dieu l'a publié dans toute son étendue, non pas afin de nous obliger à son accomplissement dans toute l'étendue qu'il lui a donnée, car cela est impossible à la faiblesse présente, mais il a voulu nous apprendre où nous devions tendre, dit saint Augustin, et qu'étant destinés à l'aimer éternellement dans la gloire, où ce précepte s'accomplira dans toute sa plénitude, il fallait commencer dès cette vie à l'aimer dans toute la plénitude dont nous étions capables, et avancer toujours dans cet amour, pour approcher de la perfection à laquelle nous sommes appelés.

Ainsi, mes frères, il est très-vrai de dire que nos faiblesses et nos infirmités ne détruisent pas l'amour de Dieu. Il y a différents états de faiblesse que l'Ecriture nous montre dans des exemples frappants. Le paralytique est porté sur son lit, il se repose et se plaît dans ses faiblesses; c'est là le mauvais état. Jésus-Christ le guérit, il porte son lit, il n'aime pas ses faiblesses, mais il les supporte; c'est là un bon état. Enfin il parvient à un état parfait, dans lequel pourtant il faut veiller, de peur de se réconcilier avec ses faiblesses. Ainsi, bien loin que nos faiblesses et nos infirmités, étant à présent dans l'ordre de Dieu, affaiblissent l'amour de Dieu, j'ose dire au contraire que de s'humilier dans ses faiblesses, de gémir dans ses infirmités et de les supporter sans les aimer, c'est aimer Dieu. Mon Dieu, que vous êtes aimable dans les facilités que vous donnez pour remplir l'obligation de vous aimer!

Cet amour entier que Dieu exige de nous n'exclut pas celui que nous devons à notre prochain, puisqu'au contraire celui que nous devons à nos frères fait partie de celui qu'il exige de nous. Le Sauveur nous dit dans l'Evangile que ce second commandement est semblable au premier, voulant nous faire connaître qu'il y a une liaison si étroite entre ces deux commandements, qu'on les trouve unis l'un à l'autre; car l'amour de Dieu doit être la fin de celui du prochain; et nous ne devons l'aimer que pour Dieu.

Saint Augustin nous explique ceci admirablement, en distinguant deux sortes d'amour. Il appelle l'un *amour fixe, de repos et de fin*, c'est-à-dire un amour qui subsiste toujours, dans lequel la créature doit se reposer; il appelle l'autre *un amour de passage et de relation*, c'est-à-dire qui nous conduit à un autre amour, et dans lequel la créature ne se doit pas fixer, parce qu'il ne l'unit pas à sa fin. Le premier amour est celui que nous

devons à Dieu : lui seul est notre fin, et c'est en lui seul que notre volonté doit s'arrêter. Le second amour est celui que nous devons à la créature. Nous ne pouvons l'aimer légitimement que pour Dieu. L'amour du prochain doit être rapporté à un autre qui lui est supérieur et qui doit régner dans notre cœur et en régler tous les mouvements. Voilà pourquoi saint Thomas, expliquant ce passage de la première Epître aux Corinthiens, où saint Paul nous dit que *celui qui se marie est divisé*, nous avertit que cette division ne doit être que dans les devoirs extérieurs, et qu'elle ne doit rien diminuer de l'ardeur et de la fidélité avec laquelle nous devons aller à notre fin principale qui est Dieu, à qui tout doit être rapporté.

Il faut encore entendre parler le grand saint Augustin sur cette matière dans le sermon 349ᵉ. Ce saint docteur distingue trois sortes d'amour : le premier c'est l'amour de Dieu, *Charitas divina;* le second c'est l'amour de la créature, mais un amour licite, permis et réglé, *Charitas humana licita;* c'est celui qu'un mari porte à sa femme, une mère à son enfant, un ami à son ami. Cet amour est tellement permis que, quoique ce ne soit pas un mérite particulier pour un homme de l'avoir, parce qu'il est naturel d'aimer son enfant, sa femme, son ami, celui qui ne l'a pas mérite d'être condamné. *Non laudandus est qui amat filios, sed damnandus est qui non amat.* Aussi, mes frères, cet amour-là se trouve-t-il entre les impies, les infidèles et les païens.

Mais il n'en faut pas demeurer là. Il y a un troisième amour humain qui est défendu, *Charitas humana illicita :* c'est l'amour qui attache un homme à la créature pour la débaucher. Mettez, dit saint Augustin, l'amour de Dieu entre l'amour défendu et l'amour permis, et demandez à cet amour de Dieu avec lequel des deux il veut se joindre pour demeurer ensemble dans le même cœur, il rejettera l'amour illicite avec lequel il ne peut compatir, mais non pas l'amour humain quand il est honnête, parce qu'il ne peut même souffrir celui qui ne l'est pas, de même qu'un homme qui a quelque reste d'amour pour sa femme ne peut se résoudre à amener dans sa maison une concubine qu'il voit en secret. Ainsi, mes frères, l'amour de Dieu rejettera toujours l'amour défendu, mais il s'unira avec l'amour permis ; d'où il faut conclure que l'amour de la créature, quand il est réglé, n'est pas contraire à l'amour de Dieu, quoiqu'il soit humain, puisqu'il fait alliance avec lui, et qu'il le perfectionne en s'y unissant. Aimez donc, continue saint Augustin, aimez vos enfants, aimez vos femmes, aimez vos amis, et ne croyez pas que cet amour soit contraire à celui que vous devez à Dieu dans toute l'étendue que je viens d'expliquer, quoiqu'il y ait encore quelque faiblesse et quelque imperfection dans cet amour, quoiqu'il y ait de l'humain et du sensible dans votre tendresse.

Mais prenez garde que si on ne condamne pas absolument cette sorte de faiblesse qui procède d'un sentiment humain, on déteste tout ce qui va à donner à la créature la moindre préférence au-dessus de Jésus-Christ : car alors vous soumettriez Dieu à la créature, en la regardant comme votre fin ; vous n'auriez plus pour elle cet amour de passage qui lui convient, mais cet amour fixe et de repos qui n'appartient qu'à Dieu. Aimez donc votre mari et vos enfants selon Jésus-Christ ; n'aimez en eux que Jésus-Christ ; haïssez tout ce qu'il y a dans leur conduite d'opposé à la volonté de Jésus-Christ : c'est là la divine charité, et cet amour rentrera dans celui de Dieu, comme l'effet dans sa cause.

Par là vous voyez que l'on ne donne point de bornes à l'amour de Dieu, quoiqu'on rende aux hommes tous les devoirs de l'amour humain, parce qu'on rapporte tout à Dieu et qu'on le regarde comme la fin de toutes choses. Examinons maintenant quelles sont les règles sur lesquelles nous pouvons reconnaître si nous avons l'amour de Dieu et en quel degré nous l'avons : c'est le sujet du second point.

SECONDE PARTIE.

Je ne vais pas vous dire à chacun en particulier si vous avez l'amour de Dieu, ni en quel degré vous l'avez ; mais je vais vous proposer des règles générales que vous pouvez vous appliquer pour connaître quelle est votre disposition et où vous en êtes sur cet article si important pour le salut. Elles sont tirées de cet excellent livre de saint Augustin de la Doctrine chrétienne ; voici comme il parle : *Celui-là aime Dieu véritablement qui a un amour bien réglé ; celui-là ne l'aime pas qui aime ce qui ne doit pas être aimé.* Ainsi, mes frères, celui-là l'aime qui n'aime pas plus ce qui doit être aimé moins, qui n'aime pas avec égalité ce qui doit être plus ou moins aimé, et qui n'aime pas plus ou moins ce qui doit être aimé également. Expliquons tout ceci en le réduisant à trois propositions claires et distinctes.

Celui qui aime ce qu'il ne doit point aimer n'a pas l'amour de Dieu ; celui qui aime ce qu'il doit aimer a l'amour de Dieu ; celui qui, en aimant ce qu'il doit aimer, suit l'ordre que Dieu lui prescrit, peut connaître en quel degré est son amour. Voilà donc tout le sujet de cette seconde partie.

Et d'abord celui-là n'aime pas Dieu qui aime ce qu'il ne doit pas aimer ; la raison en est évidente : ce qu'il ne doit point aimer est rejeté de Dieu et lui déplaît absolument ; or il ne peut aimer ce que Dieu rejette et ce qui lui déplaît, sans être dans une volonté opposée à celle de Dieu, ce qui est incompatible avec l'amour. Il est certain qu'il y a des choses que Dieu rejette et qui lui déplaisent : ainsi un homme qui aime le monde et toutes les choses qui sont du monde n'aime point Dieu. Mais, me direz-vous, qu'est-ce qu'aimer le monde, et d'où vient qu'en l'aimant on ne peut aimer Dieu ? Rien de plus important, mes frères, que de le savoir, puisque notre salut dépend de cette haine et de cet amour.

Or, pour bien expliquer ceci, il faut d'a-

bord définir le monde et reconnaître ce que c'est que ce monde que Dieu a déclaré son ennemi en tant d'endroits de l'Ecriture.

Par ce monde, mes frères, nous n'entendons pas ces maisons, ces villes, ces assemblées de gens que nous voyons; nous n'entendons pas même ces hommes qui forment ces assemblées, qui remplissent ces villes, qui tiennent les premiers rangs, ou qui ne tiennent que les derniers dans la république et dans les royaumes. Les disciples du Fils de Dieu demeuraient dans les villes, ils entraient dans les assemblées des hommes, comme ils y entrent encore aujourd'hui, et il y a des élus dans toutes les conditions, comme il y a des réprouvés; l'Eglise est répandue dans tout le monde. Mais dans le monde, il y a un monde, dit saint Augustin, qui hait le monde et qui persécute le monde; et voici comment ce saint docteur explique ce paradoxe.

Du milieu de cette masse corrompue par Adam, il s'élève un nombre de gens choisis par la miséricorde de Dieu, qui, en vivant selon l'esprit, en gardant ses commandements, en marchant dans ses voies, en usant de toutes les choses du monde selon sa volonté, forment le monde que saint Augustin appelle le monde réconcilié, purifié et destiné au salut. Ceux au contraire qui rejettent les lumières de l'esprit de Dieu, qui violent ses commandements et qui refusent de marcher dans ses voies pour suivre celles de leurs passions, demeurent volontairement dans la corruption qu'ils ont tirée d'Adam, l'augmentent par la leur propre, et, abusant de toutes les choses du monde par l'usage qu'ils en font contre la volonté de Dieu, forment ce monde perdu, souillé et condamné : de sorte que lorsque nous disons que le monde est l'ennemi de Dieu, c'est de celui-là que nous parlons, parce que ses sentiments sont opposés à ceux de Dieu et à ceux du monde saint qui lui appartient; car la justice et la loi de Dieu règlent les sentiments du monde qui appartient à Dieu, et au contraire le monde perdu et réprouvé de Dieu suit les désirs de ses passions déréglées, et roule dans l'assouvissement des trois concupiscences dont parle saint Jean.

Qu'est-ce donc, mes chers frères, que d'être du monde? c'est aimer ce que le monde aime, haïr ce qu'il hait, suivre ses sentiments, et vivre selon ses principes. Par là vous vous rendez ennemis de Dieu, car Dieu hait tout ce que le monde aime, il aime tout ce qu'il hait, et il y aura toujours une opposition irréconciliable entre leurs sentiments et leurs principes. Voilà donc, mes frères, une excellente règle pour reconnaître si l'on aime Dieu : il ne faut que s'examiner et se dire à soi-même : J'appartiens à Dieu par mon baptême, je suis de l'Eglise, je suis du monde réconcilié; n'ai-je point d'amour pour les choses que je ne dois point aimer, pour les biens, pour les honneurs, pour les commodités de la vie, pour les plaisirs? Ne fais-je point de tout cela mon bonheur et mon repos? Car l'amour de toutes ces choses est condamné par Jésus-Christ : j'y ai renoncé par le baptême, qui m'a donné entrée dans son Eglise et qui m'a associé au monde réconcilié.

Mais par où pourrai-je reconnaître si j'ai l'amour de ces choses? sera-ce par la possession? suis-je l'ennemi de Dieu parce que j'ai des richesses, ou parce que ma condition et ma naissance m'ont mis dans les honneurs du monde? A Dieu ne plaise que nous avancions ces principes! Je sais bien que l'état des riches est dangereux, qu'on arrive difficilement au salut par la voie des honneurs; mais je ne dis pas que cet état y soit absolument contraire. Si cela était, il faudrait le quitter, et on ne pourrait jamais y faire son salut; mais il y a eu des riches qui se sont sanctifiés dans les richesses. Ce n'est donc pas pour être dans la possession des choses que le monde aime qu'on est du monde, comme on n'est pas à Jésus-Christ pour être privé de cette possession : car un grand seigneur peut être à Jésus-Christ dans la possession de ces biens, et un religieux peut être du monde après y avoir renoncé. Par où connaîtrai-je donc si je suis l'ennemi de Jésus-Christ et si j'ai l'amour de ces choses dans le cœur? Sera-ce par le désir de conserver les biens que j'ai, ou par les soins que je me donne pour les augmenter?

Cet état, mes frères, est encore fort dangereux, et il approche davantage de l'amour du monde qui nous rend ennemis de Jésus-Christ; mais parce qu'il y a un désir réglé de conserver son bien contre les injustices et les violences de ceux qui veulent nous le ravir, et une application à l'augmenter par un travail chrétien et réglé par la justice, ce désir et cette application ne sont pas encore des marques certaines de cet amour du monde qui nous rend ennemis de Jésus-Christ.

Voici donc, mes frères, à quoi vous reconnaîtrez que vous avez l'amour du monde : c'est, par exemple, lorsque, possédant ces biens, vous en faites un usage contraire à la volonté de Dieu, que vous n'êtes riches que pour vous-mêmes, sans vouloir répandre de vos richesses sur les autres, selon l'ordre de Dieu. C'est lorsque, vous dépouillant de toute sorte d'humanité à l'égard du pauvre, vous vous rendez insensibles à sa misère sans la soulager, ou bien que vous vous réduisez à une impuissance criminelle de la soulager autant que vous le devez, parce que vous vous êtes fait une nécessité volontaire d'être ambitieux, superbes et voluptueux. C'est lorsque vous établissez votre félicité et votre bonheur dans la possession de vos richesses, que vous vous en remplissez comme si elles ne devaient jamais finir, que vous ne pensez qu'à elles, que vous ressentez de l'horreur pour tout ce qui n'est pas richesses ou grandeur, comme pour la pauvreté; que vous méprisez l'humilité, que vous éloignez de vous la mortification des sens. Ah! c'est pour lors que vous avez l'amour du monde et que vous n'aimez point Dieu. Le Seigneur vous regarde comme ses ennemis, et voici comme il parle de vous dans son Evangile : *Malheur*

à vous, riches, parce que vous êtes rassasiés! Malheur à vous qui riez maintenant! Malheur à vous, lorsque les hommes diront du bien de vous! Vous avez l'amour du monde et vous êtes les ennemis de Jésus-Christ lorsque, pour contenter le désir d'augmenter vos biens, vous prenez des voies injustes, lorsque vous entrez dans des commerces d'usure, lorsque vous vous absorbez totalement dans les soins de la vie présente et que vous négligez les affaires de votre salut, lorsque, dans la crainte de perdre les biens présents ou de les voir diminuer, vous entreprenez ou vous soutenez des procès injustes, lorsque vous ne restituez pas les biens mal acquis, et que vous n'examinez pas avec soin si vous devez en faire la restitution, lorsque vous ne payez pas vos dettes et que vous faites souffrir le prochain en lui retenant ce qui est à lui, pour ne pas voir diminuer vos biens en le lui rendant.

Enfin, mes frères, tenez cette règle pour certaine que vous aimez le monde, et que par conséquent l'amour de Dieu n'est point en vous, lorsque, pour les biens qu'on appelle du monde, ou pour les augmenter, ou pour en user, vous violez la loi de Dieu; car alors le monde triomphe dans votre cœur, et Dieu en est rejeté. Voilà donc ce qu'il faut que vous sachiez, et ce qui concerne la première règle: vous aimez ce que vous ne devez point aimer.

La seconde règle pour reconnaître si on aime Dieu, c'est d'examiner si on aime ce qu'on doit aimer. Or, mes frères, ce que nous devons aimer, c'est Dieu même, comme nous vous l'avons fait voir; mais par où connaîtrons-nous que nous aimons Dieu véritablement? ce sera non-seulement en n'aimant pas ce qu'il a condamné, c'est-à-dire le monde, comme nous venons de le dire, mais encore en aimant ce qu'il a aimé. Car si l'amour n'est qu'une union parfaite de volontés, il ne peut y avoir d'amour sincère et véritable si nous ne haïssons ce que hait celui que nous aimons, et si nous n'aimons pas ce qu'il aime. Nous devons donc aimer ce que Dieu a aimé et ce qu'il aime sur la terre. Mais qu'est-ce que Dieu a aimé et qu'aime-t-il sur la terre? Cette demande, mes frères, est d'une grande étendue, et il faudrait dire bien des choses pour y répondre entièrement; mais contentons-nous de dire qu'il y a trois choses auxquelles on peut rapporter l'amour de Dieu, et sur lesquelles nous pouvons juger du nôtre.

Dieu a aimé Jésus-Christ fait homme pour sa gloire et pour notre rédemption; il aime l'Eglise formée par son sang; il aime notre salut, qui est le fruit de sa mort. Si donc nous aimons Dieu, il faut que nous aimions ces trois choses de la manière à peu près que Dieu les a aimées.

Or, mes frères, aimez-vous Jésus-Christ, mettez-vous en lui toute votre complaisance comme Dieu l'y a mise? Mon Dieu! à peine Jésus-Christ est-il connu des chrétiens. Nous ne sommes capables d'aimer Dieu que par Jésus-Christ, ni de faire aucun bien que par sa vertu, et à peine recourons-nous à lui. Il nous a été donné pour être notre sagesse, notre justice, notre justification, notre sanctification et notre rédemption; c'est lui qui est la voie, la vérité et la vie; personne ne va à son Père que par lui, et à peine le connaissons-nous. Nous nous formons des idées de dévotion chimériques et mal réglées, et nous négligeons celui qui doit être l'unique objet de celle d'un chrétien; car nous ne devons aller à Dieu que par Jésus-Christ, ni aux saints que dans Jésus-Christ et par Jésus-Christ.

Si nous aimions Jésus-Christ, nous aimerions sa croix, sa pauvreté, ses humiliations, et nous serions prêts à embrasser tous les états de sa vie. Bien loin d'avoir de la complaisance en nous voyant dans des conditions éminentes selon le monde, nous tremblerions de nous voir où Jésus-Christ n'a point voulu être, et d'où il a enseigné à ses disciples de s'éloigner; et si la Providence nous retient dans ces conditions, nous n'y demeurerions qu'avec crainte et dans une attention continuelle sur nous, pour éviter les périls et pour attirer sur nous l'assistance de Jésus-Christ.

Jugez, mes frères, de votre amour pour Jésus-Christ par cette légère idée que je vous donne; mais souvenez-vous que vous ne sauriez aimer Dieu sans aimer Jésus-Christ, ni aimer Jésus-Christ sans aimer ce qu'il aime.

Or, l'objet de son amour a été son Eglise, qu'il a formée par son sang, en le versant pour la sanctification d'un nombre d'élus qu'il a tirés de la masse de corruption où tous les hommes étaient engagés par le péché d'Adam, et où ceux qui renoncent à la vertu de ce sang versé pour leur salut demeurent par une nouvelle corruption qui leur est propre et particulière. Chrétiens, aimez-vous cette Eglise sainte qui est la famille de Jésus-Christ? En ressentez-vous les maux? en procurez-vous la gloire? aimez-vous sa discipline et ses saintes lois? les suivez-vous? ne vous en dispensez-vous point avec scandale ou sans raison? Ne contribuez-vous point, par votre avarice et par votre ambition, à lui donner des ministres qui la déshonorent, en employant votre crédit et vos sollicitations pour en faire donner les dignités et les biens à des sujets qui en sont incapables et propres à la scandaliser?

Ministres de l'Eglise, aimez-vous l'Eglise? Avez-vous reçu la dignité et le rang que vous y tenez dans les dispositions convenables? Y avez-vous été appelés, ou vous y êtes-vous ingérés de vous-mêmes par ambition ou pour vivre plus commodément? En exercez-vous les fonctions selon son esprit et selon les règles sacrées de sa discipline? les savez-vous, et vous appliquez-vous à les connaître? Et vous, mes frères, honorez-vous les ministres qui servent l'Eglise avec zèle, et qui s'attachent à sa discipline et à ses saintes lois? Ne cherchez-vous point ceux qui se relâchent en faveur de vos passions, et ne contribuez-vous point à les met-

tre en crédit ou à les protéger dans leur relâchement? vous soumettez-vous avec respect et avec sincérité aux pasteurs qui la gouvernent, et n'affectez-vous point de donner dans des nouveautés, au préjudice de leurs sentiments et au scandale des fidèles ?

Enfin, mes très-chers frères, vous aimez-vous vous-mêmes comme vous le devez, c'est-à-dire, aimez-vous votre salut? le regardez-vous comme votre plus importante affaire, et embrassez-vous avec ardeur tous les moyens d'y réussir ? Evitez-vous tous les piéges que Jésus-Christ vous a découverts ? suivez-vous toutes les impressions qu'il vous donne, et êtes-vous prêts à tout sacrifier pour votre âme, comme Jésus-Christ a donné sa vie pour la racheter, après que vous l'avez exposée à la mort éternelle par vos péchés?

Voilà, mes frères, ce que Jésus-Christ aime et ce que vous devez aimer si vous aimez Jésus-Christ véritablement. Sans un amour sincère pour ce que je viens de vous dire, c'est en vain que nous nous flattons d'aimer Dieu. Je dis, sans un amour sincère, c'est-à-dire un amour agissant, et non pas un amour d'idée qui demeure dans notre imagination, et qui ne règle point notre conduite: car comme Dieu ne s'est pas contenté de former l'idée d'un Dieu homme pour sa gloire et notre rédemption, mais que ce Dieu homme a vécu avec nous et qu'il est mort pour nous; comme il n'a pas seulement conçu l'idée d'une Eglise, mais qu'il l'a formée par son sang, après l'avoir instruite par ses prédications, éclairée par ses lumières, édifiée par ses vertus, établie par ses miracles, et animée par son esprit; comme il n'a pas formé seulement un dessein sur notre salut, mais qu'il a donné sa vie pour nous racheter; comme il nous a tracé le chemin de la gloire par sa conduite, qu'il nous soutient dans cette vie par ses grâces et par tous les autres moyens qu'il nous a fournis, et desquels il a rendu son Eglise dépositaire pour nous les administrer; il faut aussi, mes frères, que notre conduite et notre vie rendent témoignage de la sincérité de notre amour pour Jésus-Christ, pour l'Eglise et pour notre salut; autrement il n'y a point en nous d'amour pour Dieu, et nous n'aimons pas ce qu'il aime. Voilà donc, mes frères, les règles par lesquelles nous pouvons connaître que l'amour de Dieu est en nous; en voici deux autres par lesquelles nous pourrons connaître en quel degré il y est.

La première, c'est d'en juger par la fidélité et l'exactitude que nous avons dans l'observation de ses commandements: car si cet amour consiste dans l'observation de ses commandements, comme nous l'avons dit, cet amour doit être plus ou moins parfait dans ceux qui sont plus ou moins fidèles à les observer. C'est là-dessus, mes frères, qu'il faut nous juger. Avez-vous une souveraine horreur pour tout ce que Dieu défend, et n'hésitez-vous jamais quand il s'agit de rejeter ce qui flatte vos passions, quand vous y voyez quelque chose qui peut être contraire à la volonté de Dieu? Au contraire, hésitez-vous, cherchez-vous des prétextes et des interprétations à sa loi pour les expliquer selon les désirs déréglés de votre cœur? Penchez-vous plutôt du côté de la loi dans les choses qui ont quelque doute? Avez-vous autant de vivacité, autant d'activité, autant de vigilance pour plaire à Dieu dans vos pensées, dans vos paroles, dans vos actions, dans vos affections, qu'en a un magistrat qui recherche une dignité supérieure, qu'un militaire qui a besoin d'une pension et qui la demande, qu'un ecclésiastique qui désire et qui tâche d'obtenir un bénéfice, qu'un domestique qui cherche à entrer en condition? Jugez-vous sur votre fidélité, sur votre exactitude, sur votre zèle.

La seconde règle, qui est une suite de la première, c'est de connaître si, dans l'amour qu'on a pour Dieu, on y suit l'ordre de Dieu, c'est-à-dire si, dans les choses qu'on peut aimer pour lui, on n'aime pas moins ce qui doit être aimé davantage, ou plus ce qui doit l'être moins. Par exemple, nous devons aimer notre vie, mais nous devons l'aimer moins que Dieu; nous pouvons et nous devons aimer notre corps, mais moins que notre âme. Il faut donc nous juger selon cet ordre; car si nous avons plus de soin de notre corps que de notre âme, et que nous négligions notre salut plus que notre vie, en supposant que cet amour ne nous engage à rien contre notre âme ni contre notre salut, l'amour de Dieu est plus ou moins ardent, selon le degré de notre fidélité et de notre zèle.

Il y a donc des choses que nous devons aimer avec inégalité, mais il y en a d'autres que nous devons aimer également. Par exemple, vous, pères et mères, vous devez aimer vos enfants avec égalité: si le caprice, la passion, la complaisance vous en fait aimer un plus que l'autre, et que, sans faire de tort considérable à celui que vous aimez moins, vous le négligiez cependant en plusieurs choses, pour contenter vos sens et votre humeur dans les soins empressés que vous donnez à l'autre, vous ne suivez pas l'ordre de Dieu, et votre amour est moins parfait à proportion que vous vous en éloignez. Nous devons encore aimer tous nos frères, mais inégalement: vous êtes plus redevables à vos proches qu'aux étrangers, à vos domestiques qu'à ceux du dehors; ainsi votre amour n'est pas bien réglé lorsque vous voulez faire pour les étrangers autant que pour vos proches, et pour ceux du dehors autant que vous faites pour vos domestiques.

Un homme donc aime Dieu quand il aime ce qu'il doit aimer, quand il n'aime ce qu'il doit aimer que pour Dieu et dans l'ordre de Dieu. Voilà les règles, mes très-chers frères, par lesquelles nous pouvons reconnaître si l'amour de Dieu est en nous et en quel degré il y est. Oui, mes frères, il faut aimer Dieu. Une âme est misérable quand elle ne l'aime point. Cet amour consiste dans l'observation de sa loi, et en vain nous flattons-

nous de l'aimer si nous ne sommes pas fidèles à garder jusqu'au moindre de ses commandements. Nous ne devons point donner de mesure à cet amour, il n'en a point donné lui-même à celui qu'il a eu pour nous.

Reconnaissez donc, par les règles que je viens de vous donner, en quel degré cet amour est en vous. Enfin, si vous trouvez dans votre cœur la moindre étincelle de l'amour de Dieu, ayez bien soin de l'y nourrir. Appliquez-vous à l'accroître par d'humbles prières, par la douleur de la pénitence, par l'amour de la justice, par la pratique des bonnes œuvres, par une vie chrétienne et réglée. Mon Dieu, donnez-nous votre amour, afin que nous ne soyons jamais séparés de vous. C'est ce que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE MARDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DE CARÊME.

De la correction fraternelle.

Si peccaverit in te frater tuus, vade et corripe eum.
Si votre frère a péché contre vous, allez le reprendre (*Matth.*, XVIII, 15).

Cet évangile est la suite d'un discours que fit le Sauveur du monde à ses disciples sur le chemin de Capharnaüm, où, après leur avoir donné plusieurs instructions sur ce qu'ils devaient au prochain, il s'étend un peu davantage sur ce qui regarde le pardon des injures, et la manière dont il faut répondre à ceux qui nous ont offensés, afin de les faire rentrer dans leur devoir, et de les ramener à cette union et à cette parfaite intelligence qui doit être entre les chrétiens, eux qui sont les enfants d'un même Père et frères de Jésus-Christ.

En effet tout ce qui est rapporté dans cet évangile nous conduit à cette fin; car Jésus-Christ établit d'abord l'obligation d'aller chercher notre frère quand il a péché : *Allez*, commandement qui nous oblige quelquefois sous peine de péché. Ensuite il établit le fruit de cette pratique : *S'il vous écoute*, s'il reçoit bien votre charitable correction, *vous aurez gagné votre frère;* il était perdu par l'offense que la haine qu'il avait pour vous lui avait fait commettre contre vous, et vous l'aurez gagné en dissipant cette haine et en le ramenant à vous par la charité.

Enfin il nous montre la sagesse et la mesure qu'il faut garder dans cette pratique : *S'il ne vous écoute point*, *prenez encore une ou deux personnes*, afin que la confusion le ramène plus aisément. *S'il ne vous écoute point encore*, *dites-le à l'Eglise*. Ayez recours aux pasteurs, avertissez-les de l'égarement et du péril de votre frère. *S'il n'écoute pas l'Eglise* même, et s'il persévère dans ses iniquités et dans des péchés scandaleux qui obligent les pasteurs de lui refuser la communion des fidèles, séparez-vous de lui, et n'ayez plus avec lui de communications extérieures, quoique vous deviez le regarder et le traiter avec charité.

Voilà les fruits de cette charité et de cette union à laquelle il veut que chacun de ses enfants contribue, l'un en faisant la correction, l'autre en la recevant avec humilité. Saint Pierre dit ensuite à Jésus-Christ : *Pardonnerai-je jusqu'à sept fois? Jésus lui répondit : Je ne vous dis pas seulement sept fois*, *mais septante fois sept fois.* Oui, mes frères, retenez-bien ce principe : la charité n'a point de bornes quant à la préparation du cœur, c'est-à-dire quant à l'oubli des injures reçues; mais la justice donne des bornes à la charité quant à la punition et aux mesures qu'il faut prendre avec ceux qui abusent de notre bonté, et qui ne craignent pas de nous outrager parce que nous sommes charitables. Voilà ce qui est contenu dans l'évangile de ce jour; nous en expliquerons toutes les parties, en établissant les trois propositions qui feront la matière de ce discours. Il faut du zèle pour la correction de nos frères, mais il doit être vrai, il doit être sage, il doit être modéré.

1° Il doit être vrai, car s'il n'y a point de zèle dans le cœur, on néglige ce précepte : première partie ; 2° il doit être sage, car s'il n'y a point de sagesse et de discrétion dans l'esprit, on viole ce précepte : deuxième partie; 3° il doit être modéré, car s'il n'y a point d'agrément et de douceur dans les manières, on outre le précepte : troisième partie. Je joindrai ces deux dernières en une seule.

Voilà, mes frères, la manière de faire chrétiennement la correction fraternelle : vous verrez les défauts dans lesquels on tombe, ou en ne la faisant point, ou en la faisant mal. Etudions les uns pour éviter les autres, et demandons l'assistance du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La première proposition que j'avance sur la correction fraternelle, c'est qu'il faut que le zèle qui nous porte à la faire soit vrai, parce que s'il n'y a point de zèle dans le cœur du chrétien, il négligera ce précepte. Or, mes frères, cette proposition renferme deux choses qu'il faut expliquer pour la bien entendre : le fondement du zèle qui nous porte à corriger, c'est le précepte que Jésus-Christ nous en a fait; et le fondement de ce précepte de la loi nouvelle, ce qui nous découvrira les raisons que Jésus-Christ a eues de nous faire ce commandement.

Je dis donc que le fondement de ce zèle est le précepte que Jésus-Christ nous en a fait. Oui, mes frères, le chretien doit accomplir ce précepte, parce que Jésus-Christ le lui a ordonné d'une manière si précise, qu'en de certaines occasions il suffit de le négliger pour perdre sa grâce et pour encourir son indignation.

En effet, nous sommes quelquefois obligés, sous peine de péché, de faire la correction fraternelle. Je dis quelquefois, et non pas toujours, parce que ce précepte n'oblige qu'en de certaines occasions. Je sais, par exemple, que mon frère est tombé dans le péché, il est en péril ou d'y persévérer ou de se perdre; personne ne l'a averti du danger

où il est, je ne vois personne qui le doive faire, il ne me peut arriver aucun dommage considérable en le faisant, et surtout j'ai lieu d'espérer moralement que ma correction lui sera utile : voilà l'occasion où le précepte m'oblige sous peine de péché, et où le chrétien, soit inférieur, soit égal, soit supérieur, doit s'animer à l'accomplir, de peur qu'il ne s'attire l'indignation de celui qui a fait la loi. *Prenez garde*, dit saint Augustin, *de n'être ni lâche à l'égard du mal pour l'approuver, ni négligent à le reprendre ; car il ne suffit pas de dire : Je n'ai pas d'autorité sur cette personne-là, Dieu vous l'a donnée dès qu'il vous commande de la reprendre.* Voilà votre autorité, vous l'avez même sur une personne plus élevée que vous, si vous gardez les mesures que l'Apôtre vous prescrit et que nous allons vous marquer.

Mais, me direz-vous, on ne m'écoutera pas. Je réponds que si vous êtes dans l'obligation de reprendre, supposé que cela arrive, vous aurez toujours fait votre devoir; car Dieu ne vous commande pas de changer votre frère, mais de le reprendre. Mais celui que je reprendrai se moquera de moi, me tournera en ridicule et me traitera de critique indiscret; peut-être même l'exposerai-je à faire des railleries qui lui feront commettre un nouveau crime. En ce cas, mes chers frères, si vous étiez absolument assurés que cela dût être ainsi, vous feriez bien de vous dispenser de le reprendre; cependant quelle assurance en avez-vous? La manière dont il recevra votre correction dépendra beaucoup de celle dont vous la lui ferez.

Enfin, ajoute-t-on, c'est une chose dangereuse et même désagréable de se charger de reprendre. On ne sait comment s'y prendre : le monde est délicat, et d'ailleurs on a affaire à des gens qui deviennent nos ennemis dès que vous vous déclarez contre leurs passions, qui en gardent des ressentiments et qui s'en souviennent dans les occasions. Mon Dieu! on n'a point tous ces égards quand il s'agit de médire ou de dire un bon mot : on ne craint point de s'attirer des ennemis pour contenter sa passion, et tout fait peur quand il s'agit de remplir son devoir.

Apprenez donc de saint Augustin qu'il arrive souvent que, par une dangereuse dissimulation, nous faisons semblant de ne pas voir les fautes du prochain, pour n'être point obligés de l'instruire, de le convertir, de le reprendre ou même de le corriger; et nous tombons dans cet écueil parce que nous fuyons la peine, parce que nous n'avons pas l'assurance de résister en face à ceux que nous devons reprendre, parce que nous appréhendons de les offenser, de crainte qu'ils ne nous nuisent dans quelques biens temporels que notre convoitise veut encore acquérir ou que notre faiblesse a peur de perdre. Ainsi, poursuit saint Augustin, *encore que les gens de bien aient en horreur la vie des méchants, et que c'est ce qui fait qu'ils ne tombent pas avec eux dans la damnation, toutefois, parce qu'ils les épargnent dans leurs offenses mortelles, c'est avec justice qu'ils seront châtiés avec eux.*

Voilà, mes frères, comme a parlé saint Augustin, et en voilà assez pour vous convaincre qu'il faut s'appliquer avec zèle à l'accomplissement de ce précepte. Mais, comme il faut que ce zèle soit vrai, ce n'est point assez, pour l'exciter en vous, que de vous avoir montré qu'il est fondé sur un précepte qu'il faut accomplir : il faut aller plus avant, et vous découvrir sur quoi ce précepte est fondé, afin que le zèle qui est excité par le précepte soit conforme aux fondements du précepte même.

Pour vous faire entrer dans cette pensée, il faut que vous appreniez que la charité qui nous unit rend le péché de mon frère en un sens le mien, comme le mal que souffre un membre du corps est le mal de tout le corps et de tous ses membres. La charité qui me lie avec mon frère me fait connaître qu'il est tombé dans la plus grande des misères, qu'il a perdu son âme : de sorte que, souffrant dans sa personne et pouvant le gagner par ma correction, comme le Fils de Dieu me le dit, je la lui dois, parce qu'il est perdu par son péché, parce que je suis lié à lui par la charité.

Voilà donc, mes frères, les deux fondements sur lesquels ce précepte de Jésus-Christ est établi : la charité et la miséricorde; et il ne doit point y en avoir d'autre : car, comme dit saint Augustin, *si vous entreprenez de corriger votre frère parce que vous êtes blessé par son péché, et que vous vous recherchiez dans la correction que vous lui faites, vous faites mal ; mais si vous n'avez que l'amendement et le salut de votre frère en vue, pour lors vous remplissez votre devoir.* De là, mes frères, vous voyez que des deux fondements de ce précepte il faut en tirer deux règles infaillibles, par lesquelles nous pouvons reconnaître si ce zèle qui nous porte à l'accomplir est vrai.

La première nous regarde, et c'est d'examiner sincèrement devant Dieu si c'est réellement la charité qui nous anime. Lorsque nous entreprenons de reprendre notre prochain, il faut que ce soit la charité qui nous fasse agir, et qu'elle soit véritablement dans le cœur.

La seconde regarde le prochain, et c'est d'examiner s'il est encore dans le péché, et si cette misère qui excite notre miséricorde est réelle, ou au moins si nous avons des fondements raisonnables et solides pour le croire. Il faut que ce soit la misère de mon frère qui mette ma charité en mouvement, et que réellement elle soit dans mon âme; il n'y a rien que les saints Pères nous recommandent si fort que de nous bien éprouver nous-mêmes, pour reconnaître si c'est la charité et non pas l'amour-propre qui nous porte à corriger notre frère. *Venez*, dit saint Bernard, *comme un véritable Samaritain, vous appliquer à guérir les plaies de votre frère, mais à condition que votre remède sera composé de deux amours : l'amour de votre frère fera entrer la douceur dans la composition de votre*

remède, et l'amour de Dieu y donnera la force.

Quand vous voulez corriger votre frère, dit saint Augustin, *oubliez l'injure que vous en avez reçue, et ne vous souvenez que de la plaie qu'il s'est faite à lui-même en vous offensant.* Ainsi, mes frères, il n'y a que l'amour du prochain qui doive nous animer à ce devoir, et voici comme parle encore saint Augustin, pour nous faire comprendre avec quel soin nous devons nous examiner nous-mêmes devant Dieu, pour reconnaître si c'est véritablement cet amour qui nous fait agir : *Vous ne devez jamais entreprendre*, dit-il, *de corriger les péchés d'autrui qu'après avoir sondé vous-même votre conscience avec grand soin, et qu'elle ne vous ait répondu clairement que vous n'agissez que par un pur amour de lui-même.* Voilà les règles, il faut nous les appliquer.

Si les injures, continue ce Père, *ou les menaces et les persécutions de ceux que vous reprenez vous ont ulcéré l'esprit, quoique vous espériez de les pouvoir guérir, il ne faut pas néanmoins que vous entrepreniez de leur rien répondre, jusqu'à ce que vous ayez premièrement guéri le trouble de votre esprit.* Que cette règle bien méditée devrait faire rentrer en eux-mêmes ceux qui, ayant l'esprit ulcéré contre leur prochain par des injures souvent chimériques, entreprennent non-seulement de les reprendre dans le trouble de leur esprit, qui se manifeste toujours par la manière dont ils en parlent et parce qu'ils n'en disent jamais de bien, mais même qui s'expliquent contre eux par des plaintes et des invectives publiques, par des libelles et des satires que la charité, disent-ils, leur arrache, afin de les charger de confusion, de leur donner de l'horreur d'eux-mêmes, et de les obliger de retourner à Dieu! Est-ce là en vérité un ouvrage de la charité ou bien de la vengeance? Cette conduite est-elle celle d'un homme qui aime son prochain véritablement, ou de celui qui le hait comme son ennemi? Ecoutons encore ce qu'ajoute saint Augustin : *Tout ce que vous pourrez dire avec un esprit ému sera l'effet d'une impétuosité de vengeance, et non pas un zèle pur de correction.*

Commencez donc, mes frères, par corriger les mauvaises dispositions de votre cœur; car tant que votre esprit est ulcéré, ce n'est pas l'intérêt du prochain, mais c'est le vôtre qui vous fait agir; et ainsi, bien loin que cette correction soit un remède pour le mal de votre frère, comme le veut Jésus-Christ, qui vous ordonne de la lui faire, c'est un poison qui envenime et qui augmente sa plaie et la vôtre. Si donc la charité est en vous, elle ne vous fera agir que sur un objet solide. Comme ce précepte est fondé sur la miséricorde, ainsi que nous l'avons dit, il faut que le prochain soit vraiment tombé dans la misère et qu'elle nous soit connue, pour l'exercer à son égard; car il faut pour le moins garder autant de mesure dans le soulagement des misères spirituelles que dans le soulagement des misères qui regardent le corps.

Ainsi, comme on s'informe du bien et des facultés d'un homme, et qu'on veut les connaître avant que de lui confier son argent et son bien, il faut de même que la misère du prochain nous soit connue et que nous ayons lieu de ne pas douter qu'il soit dans le péché, et dans un péché qui puisse le perdre, puisqu'il s'agit de le gagner en exerçant la correction envers lui. Il faut donc bien prendre garde de reprendre un homme d'une faute dont il s'est corrigé, ni même de la lui reprocher en le reprenant d'une autre dont il serait véritablement coupable. Enfin, mes frères, supposé que votre zèle soit vrai et reconnu pour tel par les règles que je viens de vous donner, il faut encore beaucoup de sagesse dans la pratique de ce devoir, de peur qu'agissant avec indiscrétion nous nous éloignions du but que nous devons nous proposer, et qu'ainsi un zèle indiscret ne nous fasse violer le précepte que nous entreprenons d'accomplir sans sagesse : c'est le sujet du second point.

SECONDE PARTIE.

Il faut, dit saint Bernard, *que celui qui entreprend de corriger son frère compose ce remède, qu'il prépare à son péché, de l'huile de la miséricorde et du vin de la charité.* Mais ce n'est pas assez : *Il faut encore*, ajoute ce saint docteur, *qu'il se souvienne que s'il emploie ce remède du Samaritain pour guérir les plaies de son frère, il doit être lui-même un Samaritain, c'est-à-dire un homme plein de sagesse, de circonspection et de ménagements, non-seulement dans la composition du remède, mais encore dans l'application.* Ce saint, qui s'est toujours méfié de ses propres lumières, ne s'attachant qu'à l'Ecriture ou à l'autorité des saints Pères, a toujours usé de cette même précaution dans de pareilles rencontres. *Ne croyez pas*, dit-il, *que je parle de moi-même lorsque je vous donne cet avis; écoutez ce que demande le Prophète : Donnez-moi, dit-il à Dieu, cette bonté et cette douceur qui procèdent de la miséricorde et de la compassion envers mon frère. Donnez-moi cette ferveur et ce zèle pour la discipline qui procède de la charité. Donnez-moi cette science, cette sagesse et cette circonspection si nécessaires pour n'être point affaibli par la compassion ni emporté par le zèle, mais pour savoir ménager l'un et l'autre avec discrétion pour l'utilité de mon prochain.*

Et sans sortir de notre évangile, mes frères, le Fils de Dieu lui-même, qui nous fait ce commandement, ne nous marque-t-il pas combien il faut de sagesse et de discrétion pour l'accomplir? Il veut que la faute se représente en particulier, afin que la charité qui nous fait désirer son amendement lui épargne la confusion. *S'il ne vous écoute pas*, dit-il, *prenez encore avec vous une ou deux personnes*

Cependant, comme tout ceci est général, passons à des vues particulières qui nous mettent dans la pratique de cette sagesse si nécessaire dans l'accomplissement de ce précepte, et sans laquelle on le viole ordinaire-

ment. Or, mes frères, cette sagesse et cette discrétion se doivent étendre sur celui qui doit faire la correction : il faut qu'il examine s'il est capable de la faire, et qu'il ne s'y engage qu'avec sagesse. Sur le sujet qui le porte à la faire, il faut qu'il examine s'il est tel qu'il ne puisse s'en dispenser légitimement.

Celui qui entreprend de faire la correction à quelque autre se doit donc examiner d'abord lui-même, pour reconnaître s'il est capable de la faire; car tout le monde ne l'est pas. Il faut, pour y réussir, une certaine autorité, qui n'est pas celle que nous donne le droit ou la juridiction que nous avons sur la personne qu'il faut reprendre, mais qui vient de l'estime que nous nous sommes acquise, de l'âge, de l'expérience, du rang que nous tenons, quelquefois même de l'air dont nous disons les choses, de la majesté qui règne dans la physionomie, dans le ton, dans la voix. Ainsi un homme qui ne s'est acquis aucune estime, et qu'on ne connaît par aucun endroit, ne réussira guère dans les corrections qu'il fera, et il courra risque de s'entendre dire : Qui êtes-vous? Un homme à qui le défaut de l'âge n'a pas encore donné de l'expérience n'est pas propre à rendre cet office de charité, non-seulement à ceux qui ont plus d'expérience que lui, mais même aux personnes de son âge. Les gens de mauvaise mine, ceux qui parlent mal, sont pour l'ordinaire d'infructueux censeurs d'autrui, et on ne peut dire comment les hommes se laissent frapper par ces défauts sensibles et par ces dehors désagréables qui entraînent leur imagination, et combien il est vrai qu'ils n'ont que du mépris pour les bonnes choses, parce que la grâce et la manière ne les accompagnent pas en les disant.

Il est donc nécessaire de s'examiner en soi-même sur ces sortes de qualités et de dispositions ; car comme on n'est obligé de faire la correction qu'autant qu'on a une certaine espérance d'y réussir, et que souvent le succès dépend de ces sortes de qualités, la raison et la justice étant moins fortes que l'autorité et la créance qu'elle nous donne, on ne doit point la faire quand on ne les a point. Ajoutons encore une qualité essentielle dans celui qui veut reprendre son prochain, c'est qu'il soit innocent, et qu'on ne puisse pas le reprendre lui-même, non-seulement du défaut dont il veut corriger son frère, mais de tout autre, s'il est possible. Car, mes frères, ce seroit une charité bien fausse, bien aveugle et bien mal réglée dans un homme, de vouloir entreprendre de faire la correction à un autre d'un défaut dont il serait coupable lui-même : cette entreprise ne pourrait être regardée que comme un effet de l'orgueil de celui qui la formerait, lequel, étant aveugle sur ses propres défauts, n'aurait les yeux ouverts que sur ceux de son frère. Elle ne pourrait être qu'un sujet de scandale pour les autres, qui en la voyant ne la pourraient regarder que comme un effet de l'amour-propre de celui qui ne la formerait que pour cacher les dérèglements de sa vie sous l'éclat d'une belle doctrine débitée doctement, pour rechercher de l'estime par des paroles, pendant qu'il serait condamnable par ses actions.

Les personnes de ce caractère sont condamnées par l'Apôtre : *Vous jugez les autres*, dit-il, *et vous vous condamnez vous-mêmes, puisque vous faites les mêmes choses que vous condamnez.* Il faut leur appliquer ce que dit le Sauveur de nos âmes aux hypocrites : *Otez premièrement la poutre de votre œil, et après cela vous verrez comment vous pourrez tirer la paille de l'œil de votre frère.* Il n'appartient donc pas à ceux qui sont coupables de défauts considérables d'en reprendre les autres ; il n'appartient pas à ceux qui, soit dans leur vie particulière, soit dans l'usage du bien de l'Eglise, soit dans leur conduite, s'accommodent des maximes d'une doctrine relâchée, de faire profession de blâmer ceux qui les suivent.

Le Sauveur du monde ne justifie pas la femme adultère, mais il confond ceux qui, n'étant pas justes, entreprennent de l'accuser. *Il est bon de condamner le mal*, dit saint Augustin, *et de soutenir l'intérêt de la loi; mais il faut que ceux qui veulent se servir de la loi pour condamner les autres soient eux-mêmes innocents.* Il faut donc, mes frères, que la prudence chrétienne nous applique à nous-mêmes, avant que de penser aux autres. *Le zèle de votre maison m'a dévoré*, dit le Prophète; mais le vrai zèle doit nous dévorer nous-mêmes avant que de s'étendre sur les autres; *notre conscience doit se tourner contre elle, même avant que de se répandre; et au lieu d'être douce envers elle-même et rigoureuse envers les autres, elle doit au contraire être rigoureuse envers soi et douce envers les autres*, dit saint Grégoire. On se rit dans le monde avec raison des censures de ceux dont on connaît la vie peu édifiante, et on n'a que du mépris pour des gens qui s'imaginent qu'en reprenant les autres de leurs fautes on en oubliera de très-grandes qu'ils ont commises, et qu'en ne parlant que de la discipline de l'Eglise on ne se souviendra plus qu'ils ne se sont acquis le droit d'en parler aux autres qu'en la violant eux-mêmes.

Non, mes frères; *une main souillée n'est pas propre à nettoyer les ordures qui sont tombées sur un vêtement*, dit saint Grégoire. Il faut être irrépréhensible pour reprendre les autres, et quand on est soi-même coupable, je ne dis pas seulement de la faute qu'on veut corriger, mais de toute autre considérable qui peut être connue, il faut faire pénitence et se taire. Que celui donc qui néglige la pratique de la vertu ne s'ingère pas de corriger ni de reprendre les vices des autres; mais, mon Dieu! il faut peut-être que je m'anéantisse moi-même, et que je me confonde devant vous, en annonçant cette vérité et en donnant cette règle aux autres. Recourons tous à Jésus-Christ, mes très-chers frères; car quelque probité que nous paraissions avoir au-dessus du commun, parce que nous savons juger des actions des au-

tres, et que nous les condamnons soit en public, soit en particulier, lorsqu'elles sont mauvaises, nous ne laissons pas, avec toutes nos lumières, de faire en plusieurs façons le mal que nous condamnons tous les jours. Demandons à Dieu que la charité qui nous fait parler couvre la multitude des péchés dont nous sommes coupables. Mais ce n'est pas assez que celui qui fait la correction agisse avec discrétion et avec sagesse par rapport à lui, il faut en second lieu que la prudence de celui qui doit reprendre un autre examine si la faute est telle qu'il ne puisse légitimement se dispenser de faire cette correction.

Cet office de charité ne se rend guère sans péril pour celui qui le fait et sans chagrin pour celui qui le reçoit, de sorte que saint Grégoire ne craint pas de dire que *la correction nuit souvent à celui qui la veut faire*, et qu'*elle devient insupportable à celui qu'on veut corriger;* il faut donc qu'il n'y ait que la nécessité qui nous y contraigne : ainsi il faut voir si la faute dont il s'agit est considérable, et s'il y a du péril pour l'âme de celui qui l'a commise; car il est dur de se voir repris pour une bagatelle, et on attribue souvent cette correction au chagrin de celui qui la fait, et nullement à sa charité.

Il faut que la faute soit nouvelle, on au moins que personne n'ait jamais repris celui qui l'a commise. S'il a été repris par quelque autre, il n'aura pas plus de respect pour vous : il faut reprendre en secret et avec de grandes mesures, à moins que les fautes ne fussent publiques et reconnues de tout le monde, en sorte que personne n'en puisse raisonnablement douter. On se trompe souvent en ce point, on croit public ce qui n'est connu que d'un très-petit nombre de gens, et, par une correction faite indiscrètement, on apprend à toute la terre ce qui n'était connu que dans un petit canton, et on devient non pas les censeurs charitables de notre frère, mais des traîtres qui le déshonorent.

Qu'il y a de mesures à garder, et qu'il faut de sagesse, de charité, de discrétion, de modération et de douceur pour faire la correction comme il faut! Mais achevons ce discours, mes frères, et disons un mot de ce qui en devrait faire la troisième partie, je veux dire la modération que l'on doit garder dans la correction.

Cette modération et cette prudence sont essentielles si l'on veut réussir à l'égard de la personne qu'on veut reprendre. Or il y a beaucoup de choses à observer sur cet article : il faut prendre garde à la situation de son esprit et de son humeur; car si elle est telle que vous puissiez croire qu'il recevra mal votre correction et qu'il s'en irritera, vous ne devez pas la lui faire, selon cette excellente règle de saint Grégoire : *Un homme de bien ne doit pas*, dit-il, *appréhender les injures ni les outrages d'un méchant qu'il a voulu corriger, mais il doit seulement craindre de le faire devenir plus mauvais.* Cette prudence est pleine de charité : puisque vous voulez guérir votre frère, vous devez prendre garde de ne pas aigrir son mal, ou même de ne le pas augmenter; et si vous l'irritez par votre correction indiscrète, vous lui donnez des sentiments de haine contre vous qu'il n'avait pas auparavant.

Oui, mes frères, il faut user de cette prudence en ces occasions comme dans les maladies invétérées. On laisse quelquefois languir le corps dans de mauvaises humeurs qu'on craint d'émouvoir avec trop de vivacité, et on se contente d'attendre une crise provenant de causes supérieures, qu'on étudie, afin de l'aider. Il faut prier, il faut gémir devant Dieu, et souvent attendre en patience qu'il lui plaise d'agir par sa sainte grâce, et seulement la seconder.

Il faut encore prendre garde à la condition et au rang des personnes; car, quoique je ne dise pas qu'on ne doive jamais reprendre les supérieurs ni ceux qui sont élevés au-dessus de nous, puisque la charité chrétienne, qui doit être le principe de la correction, s'étend sur tous, et qu'en général la misère du prochain qui en doit être l'objet se trouve dans tous les états, néanmoins je dis qu'il faut avoir de grands égards pour ces personnes, et qu'il faut user de grandes précautions quand il s'agit de reprendre ceux que la Providence a rendus nos maîtres.

Voici le sentiment de saint Grégoire sur cette matière. En écrivant à Félix, il lui dit qu'*il faut extrêmement prendre garde que s'il arrive qu'il y ait quelque chose à censurer dans la conduite des évêques et des supérieurs ecclésiastiques, il ne faut pas que les inférieurs s'ingèrent témérairement de les reprendre, qu'ils ne doivent jamais censurer leur conduite, beaucoup moins blâmer leurs actions, ni les décrier dans l'esprit des peuples.* Et ce saint pape en donne la raison : *Souvent*, dit-il, *les personnes élevées en dignité, agissant pour le bien des autres, commandent des choses que les inférieurs prennent pour des fautes. Souvent les personnes fortes disent des paroles que les faibles osent blâmer parce qu'ils ne les entendent pas.*

C'est, poursuit ce saint pape, *ce qui nous est marqué par le penchement de l'arche dans l'Ancien Testament; car Oza, l'ayant voulu soutenir, parce qu'il croyait qu'elle allait tomber, fut à l'heure même puni de mort.* Il en est quelquefois de même parmi nous : l'évêque qui remplit dignement son ministère, étant souvent ébranlé par le trouble et le désordre où il voit les peuples, se sent obligé, par la seule considération de l'amour qu'il a pour eux, d'user de condescendance dans sa conduite, et ce relâchement de force et de rigueur, où il se laisse aller pour leur utilité et leur bien, paraît être une vraie chute aux yeux des personnes moins habiles et moins éclairées. Il s'en trouve quelquefois alors parmi les inférieurs qui y portent la main de leur répréhension; quelques-uns par ressentiment, se servant de l'occasion pour se venger; d'autres par orgueil, se croyant les seuls sages; plusieurs par chagrin, n'approuvant

jamais la conduite de leur prochain, et d'autres enfin par ignorance, s'imaginant que tout va périr. On se tourmente, on s'agite, on écrit, pensant honorer Dieu en déshonorant ses ministres; et, semblables à ce lévite téméraire qui étendit sa main pour soutenir l'arche, ils ne meurent pas dans le moment, mais ils sont exclus de la vie spirituelle par la perte de la charité, et peut-être de la vie éternelle, s'ils ne songent à faire pénitence du scandale qu'ils donnent à l'Eglise.

Concluons de tout ceci qu'il faut faire la correction à nos frères, mais qu'il y a de grandes mesures à garder pour la bien faire. Ceux qui sont constitués en dignité doivent user de ménagements infinis pour reprendre et pour instruire les autres; à plus forte raison ceux qui ne sont pas dans de tels engagements. Il faut donc, pour la plupart de nous, user de beaucoup de prudence pour dissimuler des fautes qu'on ne peut corriger, et pour les souffrir en ne faisant pas semblant de les voir.

Appliquons-nous d'abord à nous-mêmes, nous trouverons toujours de quoi corriger dans nous en travaillant continuellement à retrancher les vices qui y sont et à acquérir les vertus qui n'y sont pas. Nous serons peut-être arrêtés par la mort avant que d'être arrivés à l'état où il faut être pour reprendre les autres utilement; au moins est-il sûr que si nous sommes enlevés en travaillant de cette manière, c'est un moyen d'être reçus dans la vie éternelle. Je vous la souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE MERCREDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DE CARÊME.

De la vraie dévotion.

Populus hic labiis me honorat, cor autem eorum longe est a me.

Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est éloigné de moi (*Matth.*, XV, 7).

Je n'entreprendrai pas de faire dans ce discours le portrait des hypocrites et des faux dévots, comme ces paroles du Sauveur que j'ai prises pour mon texte semblent m'y engager. Ces sortes de peintures qui décrivent le vice ne servent le plus souvent qu'à nourrir la malignité du cœur des hommes, qui en font les applications au préjudice de la charité, et qui dans les descriptions des crimes se représentent presque toujours des coupables auxquels le prédicateur n'a point pensé.

J'aime donc mieux vous apprendre en quoi consiste la véritable dévotion, que de m'attacher à décrire la fausse, que le Sauveur du monde condamne dans cet évangile. L'une paraîtra assez par l'opposition de l'autre, et on connaîtra suffisamment ce que c'est que de n'être dévot que de nom, en apprenant ce qu'il faut faire pour l'être en effet. Examinons donc dans ce discours ce que c'est que d'être dévot solidement et sincèrement.

1° C'est rendre à Dieu par amour un culte réglé digne de sa grandeur : ce sera la première partie; 2° c'est s'appliquer avec fidélité à l'œuvre qu'il nous a donnée : ce sera la deuxième partie; 3° c'est se soumettre avec respect aux ordres de sa volonté, qu'il nous marque quelquefois par des événements imprévus que nous n'attendions pas : ce sera la troisième partie.

Voilà, mes frères, si je ne me trompe, l'idée d'une solide piété, capable de sanctifier toutes nos actions et de rendre chrétienne toute notre conduite.

Demandons à Dieu la grâce de parler comme il faut de cette piété solide, mais principalement celle de la recevoir de sa main dans notre cœur. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il y a trois choses absolument nécessaires pour que le culte que nous rendons à Dieu soit digne de sa grandeur : notre intention doit être pure, car Dieu veut être servi pour lui-même, et nous ne devons avoir en vue que sa gloire en le servant; notre culte doit être réglé par sa volonté, volonté déclarée dans les Ecritures ou expliquée par l'Eglise; car il rejette celui qui n'a point d'autres règles que le caprice. Ce culte doit être uniforme et perpétuel; car Dieu est toujours digne de nos hommages, il ne faut jamais cesser de le lui rendre. Voilà les trois conditions capables de rendre notre culte digne de la grandeur de Dieu.

Or, par rapport à la première condition, mes frères, saint Augustin ne distingue point la piété et la dévotion d'avec le culte de Dieu, ni le culte de Dieu d'avec son amour. *Qu'est-ce* dit-il, *que d'avoir de la piété, et qu'est-ce que servir Dieu, sinon l'aimer?* Pour que le culte donc que nous lui voulons rendre lui soit agréable, il faut qu'il soit de la nature de l'amour qu'il exige de nous. En un mot, il veut être servi comme il veut être aimé, parce qu'on ne le sert qu'en l'aimant : ainsi il veut être servi gratuitement, parce qu'il veut être aimé sans intérêt, et c'est le fondement de la nécessité de la pureté d'intention dans le service et dans l'amour de Dieu.

Il faut maintenant, dit saint Augustin, vous apprendre ce que c'est que de servir et d'aimer Dieu gratuitement, afin que nous sachions en quoi consiste et jusqu'où doit aller cette pureté d'intention sans laquelle ni notre culte, ni notre amour ne peuvent être agréables à Dieu. *Il ne veut pas être aimé*, dit-il, *parce qu'il donne d'autres biens que lui, mais parce qu'il se donne lui-même.* Or, mes frères, en appliquant au culte que nous devons rendre à Dieu cette règle que saint Augustin nous donne pour l'amour, j'apprends une chose extrêmement importante pour régler les vues de notre piété et pour perfectionner la pureté de nos intentions : c'est que je ne dois point avoir en vue, dans le service que je rends à Dieu, ni dans ma piété, si je veux que mes intentions soient pures, d'autres biens que lui-même. La raison en est évidente; car si dans l'amour et le service que je lui rends j'ai en vue d'autres biens que lui, ce n'est plus pour lui que je

l'aime et que je le sers, c'est pour ces autres biens que je regarde comme ma fin, et à la possession desquels se terminent toutes les vues de mon amour et tous les mouvements de ma piété.

De là vous voyez que Dieu ne regarde ni les hypocrites ni les mercenaires, c'est-à-dire ceux qui le servent ou pour s'attirer les louanges des hommes, et qui n'ont en vue que leur propre gloire, ou seulement pour acquérir les biens que Dieu répand sur ceux qui n'ont en vue que leurs intérêts. Quant aux premiers, qui sont les hypocrites, il est certain qu'il les regarde avec horreur, car ils lui préfèrent les hommes, ou ils se préfèrent eux-mêmes à lui; ils n'ont de la régularité dans leur conduite, et ils ne font les œuvres de ceux qui servent Dieu, que dans la vue d'être estimés des hommes et de s'attirer une réputation utile à leurs desseins. Ce n'est point Dieu qu'ils servent, ce sont les hommes, et ils les lui préfèrent dans leur cœur : ils ne servent Dieu que dans la vue d'acquérir une fausse gloire et l'estime des gens de bien; ce n'est point Dieu qu'ils servent, c'est eux-mêmes : ils se préfèrent à lui dans leur cœur, et ils méritent d'en être rejetés avec horreur, comme il rejette les pharisiens de l'Evangile.

Pour les mercenaires, qui dans le service qu'ils rendent à Dieu n'ont en vue que les récompenses qu'ils en espèrent, il ne les regarde pas d'un œil plus favorable. C'est là l'esprit des Juifs opposé à celui des chrétiens, qui est un esprit d'amour et de désintéressement. Expliquons-nous cependant, car il y a une vue de certains biens même temporels, laquelle étant réglée n'est point contraire à la pureté d'intention ni à l'amour de Dieu, et qui entre, selon saint Bernard, dans l'ordre de la charité. En effet, comme dit si bien ce Père, *il n'y aura jamais d'amour de Dieu sur la terre qu'il n'y entre quelque vue d'intérêt.* Le point et le secret est que cette vue soit réglée : or voici l'ordre qu'il y met :

1° Il faut rejeter entièrement ce qui est mauvais, comme de n'avoir en vue que d'obtenir des biens temporels, et d'établir sa fin et son repos dans le plaisir de les posséder, sans penser aux biens éternels : cette vue est détestable, il est inutile de le prouver. 2° Il faut que le salut de l'âme soit préféré à toutes choses, et quoique nous puissions désirer les biens temporels dans l'ordre de Dieu et dans la mesure de la nécessité, même les lui demander dans nos prières et avoir en vue de les obtenir dans les exercices de notre piété, il faut pourtant être disposé à les sacrifier de bonne foi au salut de l'âme, s'il était absolument nécessaire. 3° Il ne faut désirer les biens temporels, par exemple, la santé, que pour servir Dieu et accomplir sa loi, et les biens nécessaires à l'entretien de la vie dans son état, que pour n'être pas exposé aux dangereuses tentations de la pauvreté; ainsi du reste. *Quand cela est ainsi réglé*, dit saint Bernard, *le corps n'est regardé que pour Dieu, et Dieu est regardé pour lui-même.* Ceci, mes frères, nous conduit à ce que je viens de vous dire qu'il fallait considérer dans les paroles de saint Augustin, pour apprendre à régler notre intention dans le culte que nous devions rendre à Dieu. Car ce saint docteur nous fait connaître que ce désir des choses même temporelles n'est pas contraire à cette pureté d'intention quand il est rapporté à lui. Ainsi, servir Dieu pour être sauvé, le servir pour posséder la gloire, c'est le servir purement pour lui-même, puisqu'*on ne peut être sauvé sans le posséder, ni le posséder sans être heureux*, dit saint Augustin; et c'est l'espérance de ce bien infini qui doit nous animer et nous soutenir dans tout ce que la piété et le désir de servir Dieu exigent de nous.

Mais il ne suffit pas d'avoir réglé le motif du culte que nous devons rendre à Dieu, il faut en régler la qualité. Dieu, qui veut être servi pour lui-même, le veut être selon sa volonté, volonté qu'il nous a déclarée dans ses Ecritures, ou qu'il nous explique par l'Eglise, qui en est l'interprète. Voici ce qu'il nous enseigne dans saint Jean sur la qualité de ce culte. *Le temps est venu que les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité. Car ce sont là les adorateurs que le Père cherche.* Il faut donc que ce culte soit selon l'esprit, c'est-à-dire opposé à l'amour des choses terrestres, par des vues spirituelles et dégagées d'intérêts, comme nous venons de le dire. Il faut qu'il soit selon la vérité c'est-à-dire opposé à l'erreur : or cette erreur, mes frères, peut se glisser dans notre culte et dans nos pratiques de dévotion de deux différentes façons, ou dans la nature du culte même, ou dans la manière de rendre le culte.

Il y a erreur dans la nature du culte, lorsque nous nous attachons à des pratiques superstitieuses, à des devoirs chimériques, à des visions, à des nouveautés, enfin à toutes sortes de pratiques que l'Eglise n'a point approuvées, qui ne sont point reçues par un usage général, ni par un consentement unanime des pasteurs. Tenons-nous-en, mes chers frères, aux usages de l'Eglise, ne nous éloignons point de là, craignons l'illusion et l'erreur. Quant aux nouvelles pratiques que l'on introduit, et dont on fait comme de nouveaux sacrements, je ne saurais les approuver, quoique je ne m'en explique pas aussi librement que je ferais si je ne craignais de donner lieu au scandale qu'en pourraient prendre certains esprits turbulents, et même quelques personnes d'ailleurs régulières et pieuses; mais je ne puis supporter de voir que, pendant qu'on néglige des choses salutaires que l'Ecriture prescrit, tout soit plein d'institution humaine.

Saint Augustin avait extrêmement à cœur de combattre les fausses dévotions : il s'en explique admirablement dans la lettre qu'il écrivit à Antonin : il le congratule de ce que sa dévotion est réglée, et il lui dit qu'il a lu et relu sa lettre avec beaucoup d'attention, et qu'il a eu une grande joie d'y trouver des marques d'un cœur si chrétien et si éloigné

de la fausse piété de ces malheureux temps. Mes frères, il y a eu des faux dévots dans tous les siècles.

Que si tout est réglé dans la nature de notre culte, il faut qu'il en soit de même dans la manière de le rendre, et nous devons prendre autant de soin d'éviter l'indiscrétion que la superstition dans nos pratiques de piété, si nous voulons servir Dieu comme il le désire. Car prenez garde, mes frères, que tout ce qui est bon en soi ne doit pas se pratiquer en tout temps, et ne convient pas toujours à toutes sortes de personnes.

La condition d'un homme qui ne tient à rien, nous dit saint Augustin, *est bien différente de celle d'une personne qui est avec une autre en société, et en quelque sorte de dépendance.* C'est dans cette excellente lettre à Edicia, où il reprend cette femme de s'être engagée dans les pratiques indiscrètes d'une prétendue dévotion contre la volonté de son mari, ce qui avait causé de grands désordres dans leur domestique. Prier beaucoup, c'est une fort bonne chose et absolument nécessaire; mais négliger les devoirs de son état, sous prétexte de faire de longues prières, c'est servir Dieu autrement qu'il ne désire d'être servi. Un juge qui abandonnerait ses affaires pour prier, une femme qui négligerait son domestique pour faire de longues oraisons, pécherait dans la manière de rendre à Dieu le culte qui lui est dû, et serait déréglée dans sa piété. Faire des aumônes, soulager Jésus-Christ dans ses membres, garder une grande modestie dans ses vêtements pour honorer l'humilité du Sauveur, c'est une excellente pratique de piété; mais donner l'aumône à l'insu de son mari, et d'un bien qui n'est pas à nous; prendre un habit fort distingué de celui des femmes réglées de sa condition, c'est un dérèglement dont saint Augustin se plaint dans la lettre que j'ai déjà citée.

Il dit à Edicia : *Vous êtes obligée de ne rien faire sans la participation et contre la volonté de votre mari, sur le sujet de l'aumône, quoique ce soit une œuvre que Jésus-Christ nous ait recommandée en tant d'endroits; et pour vos habillements, ne vous écartez point de la manière dont les femmes chrétiennes de votre condition s'habillent; surtout point de singularité.* Voilà quelle était la prudence et la discrétion de saint Augustin. Entrer dans les assemblées de piété, se rendre assidu aux lieux où il y a des dévotions particulières, cela est bon; mais, comme dit fort bien saint Augustin, *quoique tout ce qu'on voit clairement n'attaquer ni la foi ni les bonnes mœurs puisse être reçu et même pratiqué, selon que le bien de la société le demande, il faut s'en tenir sur cela à ce que l'on trouve établi parmi ceux avec qui l'on vit.* Il n'en est pas de même des pratiques auxquelles on est obligé, et dont on ne doit point se dispenser. Quitter sa paroisse, par exemple, et n'y venir jamais ou presque jamais, pour courir à des assemblées et à des dévotions étrangères, c'est un culte déréglé et qui ne peut être agréable à Dieu.

Quel est donc le culte réel, véritable et essentiel que Dieu exige de nous? Le voici, mes chers frères : prier Dieu au commencement, au milieu et à la fin de la journée; l'adorer tous les jours sur l'autel en s'offrant à lui dans le sacrifice adorable de la messe; se nourrir de sa parole dans la lecture de l'Evangile; augmenter l'amour qu'on doit avoir pour lui par de fréquentes élévations de cœur vers lui; se fortifier par un usage réglé des sacrements; régler sa conduite sur les maximes de la loi qui regarde notre état; ne rien faire contre la justice due au prochain, aimer les pauvres et les soulager selon son pouvoir, c'est l'idée de ce culte réglé qu'on doit rendre à Dieu avec amour.

Ajoutons une troisième réflexion. Il faut que l'uniformité rende notre culte tel qu'il doit être : Dieu est toujours digne de nos hommages, et nous ne devons jamais cesser de les lui rendre. Il n'y a rien, mes frères, qui soit si contraire à la perfection de notre culte que le défaut d'uniformité; car comme un des principaux motifs qui nous doit porter à le rendre à Dieu, c'est, selon saint Augustin, la reconnaissance que nous lui devons pour ses bienfaits, le culte consiste dans la reconnaissance, et la reconnaissance doit être réglée sur les bienfaits; les bienfaits étant continuels, le culte ne doit point cesser. Dieu ne cesse jamais de nous combler de ses dons; il ne faut donc jamais cesser un moment de l'en remercier. C'est pourquoi saint Paul nous recommande de lui rendre grâces en tout temps et pour toutes choses. Ce devoir ne nous oblige pas, sous prétexte de passer notre vie en actions de grâces, de quitter toutes sortes d'emplois pour ne nous appliquer qu'à ce seul exercice; mais il exige de nous, après avoir réglé avec sagesse le culte que nous devons rendre à Dieu par amour, que nous continuions toujours à le lui rendre, de telle manière que toutes nos œuvres étant comme embaumées et sanctifiées par la vertu de ce culte réglé, elles forment un corps d'actions de grâces que rien n'interrompe jamais.

En effet, mes frères, ce n'est pas honorer Dieu, ni le servir comme il veut l'être, que de le faire seulement par rencontre, dans le besoin et sans discrétion. Nous voyons tous les jours des gens qui, à l'occasion d'une mauvaise affaire, s'unissent entre eux pour prier le Seigneur, parce qu'ils ont besoin de son assistance. D'autres ont mal réussi dans le monde, ils y ont reçu quelque chagrin qui leur en donne du dégoût, ils forment des projets de solitude et de retraite, ils embrassent des exercices de piété; cela peut être bon. Dieu permet quelquefois que le monde nous rejette, pour nous mettre dans l'heureuse nécessité de venir à lui, mais il faut que ce soit de bonne foi.

Il y a des gens que rien n'épouvante : ils trouvent tout aisé dans le service de Dieu; semblables à ce disciple dont il est parlé dans saint Marc, qui, entendant le bruit de ceux qui conduisaient Jésus-Christ au Calvaire, touché de l'injustice qu'on faisait à cet inno-

cent, quitta tout pour le suivre; mais les soldats voulant se saisir de lui, comme disciple de celui qu'ils emmenaient, il s'enfuit tout nu, laissant ses vêtements entre les mains de ceux qui voulaient l'arrêter. Il en est souvent de même à notre égard : le cœur est-il touché de crainte, de chagrin, de dépit, de dégoût, on a recours à Dieu, rien n'effraye, on embrasse tout : grande réforme, grand éclat; mais les choses viennent-elles à changer, on se réconcilie avec le monde, on quitte sans honte tout ce qu'on avait embrassé sans discrétion. D'autres, un peu plus décidés à suivre Jésus-Christ et plus disposés à la dévotion, veulent bien être à lui et le suivre, mais à leur façon et selon leur volonté, et dès qu'on les contrarie et qu'on les veut lier au Sauveur pour faire l'œuvre qu'il leur a ordonnée, ils fuient comme le disciple dont nous venons de parler, ils demeurent tout nus, c'est-à-dire dépouillés de toute sorte de piété.

Il ne faut donc pas, mes frères, servir Dieu par humeur, mais d'une manière uniforme. Il ne faut pas se former une dévotion selon son caprice, mais s'attacher à un culte réglé, que nous lui rendions par amour, et qui sanctifie la fidélité avec laquelle il se faut appliquer à l'œuvre qu'il nous a donnée; c'est la seconde qualité d'une solide dévotion, et la deuxième partie de ce discours.

DEUXIÈME PARTIE.

L'apôtre saint Paul nous recommande particulièrement la manière de servir Dieu et d'être dévot; nous en allons parler dans cette deuxième partie : *Nous vous prions, mes très-chers frères*, dit-il aux Ephésiens, *que chacun dans son état s'applique à ce qu'il a à faire;* et dans la première aux Corinthiens : *Que chacun demeure dans l'état auquel il a été appelé;* car c'est en faisant son ouvrage, c'est-à-dire en travaillant selon Dieu dans la condition où sa providence nous a placés, qu'on le sert d'une manière qui lui est agréable et qui nous est utile.

Or, pour bien entendre ceci, il est important de faire réflexion que nous devons considérer l'Eglise, qui est le monde choisi par Jésus-Christ, comme la famille et la maison de Dieu, dans laquelle tous les chrétiens sont reçus, et où ils doivent travailler pour le bien et pour la gloire de cette famille sainte. C'est ce qu'il nous représente en plusieurs endroits de l'Ecriture, mais clairement dans cette parabole des vignerons, dans laquelle il est marqué qu'il envoie des ouvriers pour travailler, et auxquels il promet des récompenses après leur travail : parabole qui est la figure de l'Eglise, qui est le royaume de Dieu, parce qu'il y est connu, aimé et servi; et qui est représentée par une vigne, parce que c'est un lieu de travail où personne ne doit être oisif.

Le père de famille promet des récompenses à ceux qu'il y envoie, parce qu'il n'y a point de place dans l'Eglise où l'homme, en travaillant par l'ordre de Dieu, ne se sanctifie : ce qui ne se doit pas entendre seulement de ceux qui travaillent dans l'Eglise, comme ministres sacrés qui sont dignes d'un double honneur, comme parle saint Paul, mais de tous ceux qui, appartenant à l'Eglise par la foi, travaillent dans la condition où ils sont entrés par la vocation de Dieu. Ces principes posés, il est aisé de vous faire voir qu'on ne sert Dieu d'une manière qui lui est agréable, et que l'on n'est véritablement dévot, que lorsqu'on s'applique avec fidélité à l'œuvre qu'il nous a donnée : et pour s'en convaincre il n'y a qu'à faire réflexion sur la volonté de Dieu, qui s'est proposé de former un corps et une assemblée de fidèles qui, étant animée de son esprit et n'agissant que par ses mouvements, nous représente sur la terre cette céleste Jérusalem dans laquelle il règne et où il est adoré. C'est ce que saint Paul nous enseigne quand il dit qu'il s'est livré lui-même pour se faire un peuple particulièrement consacré à son service, qui fût fervent dans les bonnes œuvres. Il veut que ce corps soit parfait, et c'est cette perfection qu'il a en vue, suivant ce que dit saint Paul, qu'il veut notre propre sanctification.

La seconde chose sur laquelle il faut faire réflexion, c'est sur les moyens qu'il a choisis pour former ce corps, et il l'a formé en le composant de différentes parties, auxquelles il donne des fonctions propres, dont l'accomplissement fait également la perfection du corps et des parties qui le composent.

Car il ne faut pas se persuader que la différence des conditions soit un effet du hasard; c'est, mes frères, une sage disposition de la providence de notre Dieu pour le bien général et pour celui des particuliers. L'un naît roi, l'autre sujet; l'un naît riche, l'autre pauvre. *Le Seigneur*, dit le Sage, *est le créateur de l'un et de l'autre;* il a fait l'un pour l'autre. *Ces hauts et ces bas dans les conditions sont des tons différents*, dit saint Ambroise, *qui composent une musique et une harmonie parfaite* dont Dieu est l'auteur. Chaque partie a sa fonction, elle est parfaite en son genre, et elle contribue à la perfection du corps et à l'accomplissement des desseins de Dieu.

La troisième chose sur laquelle il faut faire réflexion, c'est sur la nécessité où nous sommes de nous tenir dans le poste où Dieu nous a mis, et de nous appliquer fidèlement à l'œuvre qu'il nous a donnée. L'accomplissement de ce devoir, mes frères, est une excellente dévotion : c'est une manière bien sûre de servir Dieu comme il veut être servi, que d'aimer son état, de ne le point changer, d'en remplir les fonctions avec fidélité pour contribuer à l'accomplissement des desseins de Dieu; de ne rien désirer, de ne rien demander d'extraordinaire, ni au-dessus de ses forces. Il faut donc que chaque chrétien qui est entré par la vocation de Dieu dans un état bon en lui-même considère ce qu'il est, ce qu'on demande de lui, et qu'il s'applique à remplir ses devoirs avec fidélité et avec ardeur.

Car en effet, que signifie le mot de dévot,

quand on n'en abuse point? C'est un homme dévoué, soumis, prompt à faire la volonté de Dieu et à exécuter ses ordres dans le poste où il l'a placé et dans les fonctions qu'il a bien voulu lui confier dans le gouvernement et dans la conduite de sa famille. Il faut donc que cet homme reconnaisse quels sont les engagements de son état, qu'il se persuade que Dieu se repose sur lui des choses qui dépendent de cet état et qui sont nécessaires à la perfection du corps dont il fait partie, qu'il s'applique exactement aux fonctions de cet état, et qu'il sache que c'est là sa dévotion et le service que Dieu demande de lui, et non pas un autre service.

C'est une des choses qu'on néglige le plus que de connaître les obligations de son état. La plupart des hommes vivent dans une ignorance effroyable des engagements de leur condition; ils se règlent et se forment des pratiques de dévotion selon leur caprice, et veulent servir Dieu selon leur volonté sans consulter la sienne; ils lui rendent presque toujours des services qu'il n'exige pas d'eux, et ils ne s'appliquent presque jamais à faire les choses pour lesquelles il les a mis sur la terre. Quel est le grand seigneur, le magistrat, le père et la mère de famille qui se soit dit : Il faut que j'entre dans la connaissance de mes obligations, et que j'apprenne ce que Dieu demande de moi dans mon état? Car après tout je ne suis pas dans cette condition pour n'en recevoir que les honneurs et les plaisirs; ce n'est pas assurément là le dessein de Dieu sur moi. Depuis le péché l'homme est sur la terre pour travailler. N'est-il pas même vrai, par tous les principes et par l'analogie de la religion, que la grandeur des rois mêmes n'est qu'un pur ministère, que le ciel commet à une créature qui ne doit avoir d'autre fin que la gloire de Dieu et l'avantage spirituel et temporel des hommes?

Il faut voir ce que dit saint Augustin, livre V de la Cité de Dieu, sur les devoirs et sur la vraie grandeur des rois et des souverains. Ils ne sont pas heureux pour avoir régné longtemps, pour être morts en paix, pour avoir laissé leurs enfants successeurs de leur couronne, pour avoir remporté des victoires, parce que tous ces avantages leur sont communs avec des rois impies; mais leur bonheur, leur devoir et leur gloire, c'est de faire régner la justice, de n'être point enflés d'orgueil au milieu des respects qu'on leur rend; c'est de soumettre leur puissance à celle de Dieu, c'est de le craindre, de l'aimer, de l'adorer, de le faire servir, de soutenir la gloire de son culte, de punir ceux qui l'offensent, de soutenir ceux qui l'aiment, enfin de n'employer leur pouvoir que pour sa gloire et selon ses lois.

Chacun se doit donc dire à lui-même : C'est une erreur grossière de croire que je ne sois ici-bas que pour moi seul. Il paraît évidemment par l'ordre que Dieu a mis dans le monde qu'il y a une dépendance mutuelle et réciproque entre tous les hommes. Ainsi, dans ma condition, j'ai rapport à quelqu'un et quelqu'un a rapport à moi. S'il y a dans mon état des droits, des avantages qui me regardent, il y a aussi des obligations, des engagements et des devoirs qui m'obligent envers les autres. Voilà la première réflexion que doit faire un chrétien.

En second lieu, il faut qu'il se dise, dans la vue de ses obligations et de son rapport aux autres : Comme Dieu, dans l'ordre de sa providence, m'a chargé de rendre certains devoirs aux autres, il est certain qu'il se repose sur moi de l'exécution des devoirs dont je suis chargé par rapport à ceux dont je répondrai. Vous, grands seigneurs, par exemple, vous devez faire honorer Dieu, vous devez faire garder sa loi : l'Apôtre nous dit que le prince est le ministre de Dieu pour porter à faire le bien. Dieu se repose sur vous de ces devoirs; le public et le particulier ne peuvent recevoir ce bien-là que de vous. Vous, magistrats, vous devez faire exécuter fidèlement les lois que le prince a établies. Vous, juges, vous devez protéger la veuve et l'orphelin, vous devez défendre l'innocent contre la violence des puissants qui l'oppriment. Vous, pères et mères, vous devez l'éducation à vos enfants; Dieu se repose sur vous du soin de le faire connaître, aimer et régner dans votre famille. Voilà l'office dont il vous a chargés dans sa maison. Vous ne serez des serviteurs fidèles qu'autant que vous vous acquitterez exactement de ces devoirs.

C'est là l'objet de votre véritable dévotion; car cette dévotion n'est autre chose qu'une promptitude dans la volonté du chrétien à faire celle de Dieu. Le terme latin *devotus* signifie dévoué, prêt à partir, toujours en mouvement. Soyez donc ardents, attentifs, vigilants pour les intérêts de sa gloire dans l'ordre où il vous a placés. Ainsi, comme il vous a marqué ce qu'il veut de vous en vous mettant dans un état, vous ne serez jamais solidement dévot que vous ne fassiez votre capital d'accomplir les devoirs de votre état.

La troisième chose que vous devez faire, qui est la suite nécessaire des deux précédentes, c'est de vous appliquer à accomplir exactement les devoirs de votre état; car si vous négligez la pratique de ces devoirs, vous ruinez l'ordre de Dieu, et vous mettez le déréglement dans sa maison; vos domestiques font dans la vôtre ce que vous leur ordonnez : s'ils n'exécutaient pas vos volontés, ou s'ils s'ingéraient dans des emplois différents de ceux que vous leur marquez, quel étrange désordre ne serait-ce pas dans vos familles! vous ne seriez point servis, et vous auriez raison de vous plaindre.

Voilà, mes frères, le désordre que vous causez dans la maison de Dieu, quand vous ne vous appliquez pas à votre œuvre. Il se repose sur vous, grands seigneurs, sur vous, magistrats, sur vous, pères et mères, de ce que d'autres que vous ne peuvent pas exécuter.

Les désordres que vous voyez dans les conditions sont des suites de la négligence que chacun apporte à l'œuvre que Dieu lui

a confiée. C'est donc dans l'accomplissement de cette œuvre que consiste la solide dévotion. Priez, mes frères, remplissez, comme chrétiens, les engagements où vous êtes envers l'Église ; réglez selon votre état le culte qui est dû à Dieu, mais appliquez-vous, en remplissant ces devoirs, à faire votre œuvre ; c'est le service qu'il demande de vous dans sa maison. Vous ne devez point attendre de récompense, si vous n'y avez point été fidèles. Quand un homme a fait le contraire de ce que vous lui avez ordonné, ne lui dites-vous pas : Mon ami, ce n'est pas là ce que je demandais de toi, demande la récompense à celui que tu as servi ? Dieu en use de même à notre égard, il ne nous veut récompenser qu'autant que nous avons fait l'œuvre qu'il nous a commandée.

Ainsi, mes frères, notre salut dépend de là. Je ne regarde point la prédestination dans sa cause, elle est impénétrable, et on s'y perd ; je la regarde dans ses effets, qui sont évidents. Je ne serai point sauvé si je ne fais mon œuvre. Dieu ne récompense que ses serviteurs, et je ne le serai qu'autant que je ferai ce qu'il m'ordonne, cela est sûr : il ne faut point quitter notre œuvre pour en faire une autre, quelque éclat et quelque apparence de bien que puisse avoir celle que nous sommes portés à entreprendre ; ni l'âge, ni la pauvreté, ni les richesses, ni les affaires, ni la guerre, ni le négoce, ni le gros travail, ni quelque autre chose que ce puisse être, ne nous empêchera jamais d'être véritablement dévots et vertueux.

On a vu dans tous les siècles des vieillards, des jeunes gens, des personnes mariées et occupées de leurs enfants, des gens d'affaires, des soldats, des artisans qui se sont signalés par leurs vertus, qui ont été très-fidèles à Dieu, et qui dans tous les temps et dans toutes sortes d'emplois ont accompli ses préceptes et fait sa volonté. Daniel était jeune, Joseph était esclave, Aquila était artisan, Lydie était marchande, Corneille était capitaine, le geôlier de saint Paul gouvernait une prison, Timothée était presque toujours malade, Onésime était non-seulement esclave, mais fugitif ; cette différence d'états, d'âge, de complexion n'a point empêché que toutes ces personnes, hommes et femmes, jeunes et vieux, esclaves et libres, officiers et particuliers, n'aient servi Dieu sans sortir de leurs conditions : au contraire, c'est leur fidélité à rendre à Dieu les services qu'il demandait d'eux dans leur état qui les a rendus illustres dans l'Écriture, et dignes d'être proposés pour exemple aux fidèles dans tous les siècles ; et ce ne sera jamais que par une pareille fidélité que vous vous sanctifierez dans l'exercice d'une dévotion réglée sur votre état et proportionnée à vos engagements.

Je vous exhorte donc, mes très-chers frères, de vous appliquer fidèlement à faire votre œuvre. Voyez ce que vous êtes dans le monde, et quel est l'emploi que Dieu vous a donné dans sa maison. Tenez-vous là et remplissez-en les devoirs avec exactitude, avec humilité, avec douceur, avec patience. Qu'on est dévot quand on vit de cette manière !

TROISIÈME PARTIE.

Le troisième caractère de la dévotion, pour qu'elle soit solide, c'est de se soumettre avec respect aux ordres de la volonté de Dieu, qu'il nous marque quelquefois par des événements imprévus. En effet, si nous sommes persuadés que Dieu règle tout dans sa maison, et qu'il n'y arrive rien que par son ordre, nous devons le regarder dans toutes sortes d'événements, et si nous lui sommes véritablement fidèles, il faut le servir de la manière qu'il le veut être ; car comme nous prétendons avoir droit dans nos familles d'ôter un domestique de son emploi pour l'occuper, quand il nous plaît, aux choses qui nous pressent davantage, et comme c'est une grande louange que nous prétendons lui donner quand nous disons : Il est à tout, et à quelque chose qu'on l'emploie il fait de bonne grâce et volontiers ce qu'on exige de lui ; ainsi, mes frères, Dieu éprouve notre fidélité par des événements et des rencontres que nous n'attendions point. S'il nous retire quelquefois de nos exercices ordinaires, et qu'il permette qu'on nous suscite de mauvaises affaires, s'il nous expose à des persécutions, s'il veut que nous quittions nos emplois pour faire autre chose, il faut se soumettre à ses ordres, et tâcher de les exécuter en paix : c'est là la marque assurée de notre fidélité, et une preuve que nous servons Dieu pour lui-même, et c'est par là qu'on reconnaîtra si vous êtes véritablement serviteurs de Dieu, lorsqu'on verra que vous êtes livrés entièrement à la volonté de votre maître, et qu'il vous est indifférent de faire telle ou telle chose, pourvu que vous soyez certains que vous faites sa volonté.

C'est là le caractère d'un bon serviteur : il ne s'informe de rien que de connaître la volonté de son maître pour la faire sans raisonner ; c'est là le caractère d'un vrai serviteur de Dieu et d'un homme véritablement dévot : car c'est par là que nous nous distinguons de ce peuple que le Seigneur rejette dans cet évangile, qui ne le sert que des lèvres, c'est-à-dire qui, faisant profession de le servir, fait toujours sa volonté propre, et qui ne veut jamais accomplir celle de Dieu.

O mon Dieu ! éloignez de nous cet esprit d'hypocrisie que vous condamnez, faites que nous vous rendions par amour un culte digne de votre grandeur ; appliquez-nous par votre sainte grâce à l'œuvre que vous nous avez donnée. Rendez-nous soumis à tous les ordres de votre volonté adorable, afin qu'après vous avoir servi sur la terre comme vous voulez l'être, nous soyons rendus dignes par votre miséricorde des récompenses que vous voulez bien nous promettre. Je vous les souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JEUDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DE CARÊME.

Sur l'usage des maladies.

Socrus autem Simonis tenebatur magnis febribus.
La belle-mère de Simon avait une grande fièvre (*Luc.*, IV, 38).

Si l'apôtre saint Paul a dit autrefois que ses infirmités faisaient sa gloire, et que, par le bon usage de l'état où la Providence l'avait réduit, il trouvait sa force dans sa propre faiblesse, je puis bien dire la même chose de la femme de cet évangile, et assurer que sa maladie a été la source de sa gloire. Réduisons à trois choses tout ce qui est rapporté dans l'Evangile. 1° Cette femme souffre sans témoigner la moindre impatience, et elle attend avec une tranquillité admirable la venue de Jésus-Christ qu'elle n'avait pas même demandée; 2° elle fait paraître une fort grande indifférence pour le recouvrement de sa santé : ce n'est pas elle qui demande d'être guérie, ce sont ses amis qui s'en mettent en peine; 3° elle emploie ses forces rétablies à reconnaître la miséricorde de celui qui les lui a rendues, et elle ne quitte le lit que pour servir le Sauveur et ses disciples. Voilà, mes frères, tout ce que la vertu chrétienne peut faire de plus admirable dans une semblable occasion; car on peut distinguer trois états dans la maladie qui nous exposent à différents périls et qui demandent de nous différentes vertus : il y a un état fâcheux où, ressentant les douleurs et les violences du mal, nous avons besoin de patience, parce que nous sommes portés à la révolte; il y a un état de langueur et incertain, où, nous trouvant entre la mort et la vie, sans savoir quel doit être le succès de notre mal, nous avons besoin d'une force chrétienne pour nous abandonner aux ordres de Dieu, parce qu'on est en danger de tomber dans la mélancolie, et quelquefois même dans une espèce de désespoir; il y a un état agréable, c'est celui du rétablissement de la santé, où nous avons besoin de l'esprit de reconnaissance, parce qu'ordinairement nous oublions notre bienfaiteur. Cette illustre malade de l'Evangile nous donne un exemple merveilleux de toutes ces vertus différentes : elle est attaquée de la fièvre, elle supporte cet état fâcheux avec patience, elle ne sait si Dieu a résolu de lui ôter la vie ou de lui rendre la santé, elle accepte l'incertitude de cet état avec soumission; le Sauveur du monde lui rend la santé, et par reconnaissance elle emploie ses premiers moments à le servir. Apprenons donc par son exemple, mes très-chers frères, quand Dieu nous visite par les maladies, que nous devons être patients dans la violence du mal : première partie; soumis dans l'incertitude de l'événement : deuxième partie; reconnaissants dans la guérison : troisième partie.

On prie le Sauveur du monde pour obtenir de lui la santé de cette femme, prions-le pour obtenir la grâce de profiter de l'exemple qu'elle nous a donné, c'est ce que je lui demande par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il faut que l'homme chrétien abattu par la maladie demande à Dieu la patience dans ses douleurs, car c'est lui qui la donne, comme toutes les autres vertus; mais comme il faut qu'il travaille de sa part à s'en rendre digne en modérant l'impatience et en arrêtant les emportements où la violence de ses maux le pourrait porter, disons que deux vues différentes doivent servir à le mettre dans cette modération, et que pour éviter l'emportement dans la douleur, il faut qu'il considère ce qui lui est dû comme pécheur et ce qu'il ne peut éviter comme juste.

Il est certain que toutes les maladies qui nous accablent sont des suites du péché, et que nous n'en ressentons les violences et les douleurs que parce que nous sommes coupables; mais parce que tous les hommes ne sont pas pécheurs dans le même degré, il y a pour eux différents motifs de patience dans la même vue du péché; car, mes frères, ou le péché est en nous, ou il règne en nous, ou il a cessé d'y régner. Quand il est simplement en nous, nous sommes pécheurs sans être coupables; quand il y règne, nous sommes tout ensemble et coupables et pécheurs; quand il a cessé d'y régner, nous cessons d'être coupables et nous demeurons pécheurs.

Or, pour entendre ce que j'avance ici, il faut reconnaître, avec saint Augustin et les Pères, que le péché est dans tous les hommes, puisque, nonobstant la régénération du baptême, la concupiscence demeure en nous, et elle est appelée péché, non parce qu'elle nous sépare de Dieu, séparation qui constitue réellement le péché, mais parce qu'elle nous porte toujours à nous en séparer, et c'est ce poids dont nous avons expliqué les effets plusieurs fois. C'est ce qui fait que saint Thomas remarque que l'Apôtre dit bien aux Romains que puisqu'ils sont assez heureux pour être morts au péché par la profession du christianisme, ils ne doivent plus souffrir que le péché règne dans leur corps mortel, mais qu'il ne dit pas qu'il ne soit point en vous; car, excepté Jésus-Christ, en qui, par nature, il ne pouvait être, et Marie, en qui il n'était point par grâce, il est en nous tous; et c'est ce qui fait dire à saint Chrysostome, à l'occasion de la fièvre de la femme dont nous parlons, que les justes ne sont pas sans quelque émotion en ce monde. Oui, mes frères, leur seul combat, qui doit être continuel, leur cause souvent de l'agitation, lors même que leur cœur est tout à Dieu : ainsi chacun doit prier Jésus-Christ qu'il guérisse sa fièvre; mais le péché règne dans notre cœur lorsque nous obéissons aux désirs déréglés de la concupiscence. Voilà la différence entre ces expressions : le péché est simplement en nous, ou le péché règne en nous, et il ne cesse d'y régner que lorsqu'après la conversion du cœur nous sor-

tons de dessous son empire en demeurant néanmoins redevables à la justice de Dieu. Conformons-nous donc aux différentes vues que Dieu a dans les maladies qu'il nous envoie.

1° Quand nous sommes pécheurs sans être coupables, et que le péché est en nous sans y régner, Dieu nous envoie des maladies pour nous garantir de son malheureux empire. 2° Quand nous sommes pécheurs et coupables, et que le péché règne en nous, il nous les envoie pour nous convertir. 3° Quand nous avons cessé d'être coupables en demeurant pécheurs et redevables à sa justice pour nous être soumis à ce malheureux règne, il nous les envoie pour nous purifier. Entrons dans ces trois vues différentes, et nous y trouverons de grands motifs de patience dans nos maladies.

En effet, n'est-ce pas une miséricorde de Dieu bien marquée, lorsqu'il nous frappe par la maladie pour nous garantir du péché, et que, pour prévenir la chute de nos âmes et les engagements criminels à mille objets qui causent la perte des hommes, il nous réduit dans un état de langueur qui, affaiblissant le corps, fortifie les lumières de l'âme et la rend capable de juger des choses sans prévention? C'est assurément la disposition la plus avantageuse et la plus sainte où un chrétien puisse être; c'est un état séparé, pour ainsi dire, de la vie, où l'homme est comme dépouillé de lui-même; ses passions sont presque anéanties; la vengeance, la haine, l'ambition, la vanité, la sensualité perdent leur force dans la maladie; l'homme ne voit presque plus que sa misère, il reconnaît le besoin qu'il a de Dieu, il y recourt et il l'invoque comme par une heureuse nécessité. Cet état est aussi heureux pour lui que peut l'être l'indifférence des hommes à son égard; leur amour nous aveugle, leur haine nous irrite, leur indifférence nous laisse libres. La santé nous attache aux biens présents, dont la jouissance nous aveugle; la mort nous en prive et nous rend incapables de sentiment et de mérite; la maladie nous met au milieu. L'impression des biens du monde n'est pas alors assez forte pour aveugler; mais il reste assez de lumières quand votre grâce agit en nous, ô mon Dieu! pour nous faire regarder ces biens dans leur juste valeur.

Car, mes frères, dans la santé, dans la vigueur, dans la jouissance des choses présentes et agréables à nos sens, nous ne sommes pas capables d'en bien juger; le plaisir nous emporte, et les délices d'un moment nous font risquer sans crainte les peines d'une éternité et nous exposent au péril de passer de l'état de la jouissance à celui de la privation, sans avoir fait aucune réflexion sur la différence épouvantable de ces deux états, qui se suivent néanmoins de si près. Que fait donc Dieu quand il nous aime? il prévient ce malheur, en nous mettant par la maladie entre la jouissance et la privation.

Un homme en effet qui est abattu dans son lit est comme dégagé de toutes les opinions qui trompent les autres hommes: n'étant pas dans la jouissance des choses, son esprit n'est pas enchanté par le charme qui accompagne cette jouissance; il est, pour ainsi dire, dans cette solitude où Dieu parle au cœur de la créature; de là il regarde les choses sans prévention, comme elles sont en elles-mêmes; il reconnaît la folie de l'ambition, et il voit que tous les grands projets qu'elle fait former se doivent terminer dans ce lit où il est retenu; que tous les grands desseins de fortune viendront se briser contre cet écueil un peu plus tôt ou un peu plus tard; il sent l'impuissance des richesses et des biens, qui non-seulement ne peuvent le tirer d'où il est, mais même qui ne sont pas capables d'adoucir les violences de ses douleurs.

Voyez Antiochus frappé de la main de Dieu et abattu par une maladie de langueur. *Le sommeil*, dit-il, *s'est éloigné de moi, mon cœur est tout abattu, je me sens défaillir. En quel abîme de tristesse me vois-je plongé, moi qui étais auparavant si content et si chéri au milieu de la puissance qui m'environnait!* Cet homme reconnaît la faiblesse de ses amis et l'impuissance des grands de la terre, qui, avec toute leur autorité et tout leur pouvoir, ne sont capables que de compatir à son état.

Voilà, dit un homme sage et qui profite de la miséricorde de Dieu, ce que sont tous les biens de la terre pour lesquels on sacrifie tout, sans même épargner son salut, et qui, vous abandonnant dans la nécessité, vous font sentir leur impuissance d'une manière d'autant plus cruelle que, les ayant préférés à toutes choses, vous ne découvrez qu'ils ne sont bons à rien que lorsqu'il n'est plus temps de réparer la faute que vous avez faite de vous y attacher. Là-dessus cet homme prend des mesures; muni de ces réflexions, bien loin de se plaindre de la maladie qui le retient, il profite du temps qu'elle lui laisse, et, recevant le mal que Dieu lui envoie comme un effet de sa miséricorde, il reconnaît qu'il en use à son égard comme un pasteur qui voit une innocente brebis, attirée par la beauté des pâturages, bondir dans des champs éloignés du bercail, et s'exposer au péril de devenir la proie des loups. Que fait ce berger charitable? il pique sa houlette, il prend une motte de terre, il la jette sur sa brebis; et comme si ce coup faisait rentrer en lui-même cet animal innocent, il quitte ces champs où il s'égare, et vient reprendre son rang dans le troupeau sous la conduite de son pasteur.

C'est avec ce même dessein que Dieu nous frappe quelquefois par la maladie: le charme des plaisirs nous séduit, le torrent des affaires nous emporte, l'éclat des grandeurs nous aveugle; Dieu nous frappe pour nous faire rentrer dans nous-mêmes, pour nous retirer du péril où notre innocence courait risque, et nous empêcher par là de joindre la qualité de coupables à celle de pécheurs; et si cette union malheureuse est déjà faite, les maladies qu'il nous envoie sont des moyens dont il se sert pour nous convertir.

Saint Chrysostome, dans quelque endroit

de ses ouvrages, regarde le Sauveur du monde comme un général d'armée qui domine sur toutes les créatures, sur la maladie même et sur la mort; elles obéissent à ses ordres et combattent pour ses intérêts. On peut donc dire que lorsque Dieu envoie des maladies aux hommes en conséquence de leurs péchés, il en use comme un général d'armée qui envoie des soldats vivre à discrétion chez des sujets rebelles. Il les afflige, il les dépouille, il les réduit dans la misère sans qu'on les plaigne, parce qu'ils se sont attiré ces duretés par leur rébellion. Dieu en use de même à l'égard des pécheurs, avec cette différence que s'il les frappe, c'est pour les guérir; s'il réduit le corps dans la langueur, c'est pour retirer l'âme de la servitude du péché; s'il blesse la chair, c'est pour sauver l'esprit; ce qui fait dire à saint Ambroise : Consolez-vous, la chair épargne l'esprit, et les maux du corps sont la santé de l'âme; mais comme il instruit l'un, par les maladies, de la vanité des choses du monde, il donne à l'autre les moyens de satisfaire à sa justice pour les avoir poursuivies et aimées avec déréglement.

En effet, n'est-ce pas ainsi qu'il en use à l'égard de Jonas? La tempête qui se forma sur la mer n'était-elle pas une punition de la désobéissance de ce prophète? Ce poisson, que la Providence fit tenir prêt pour l'engloutir, n'était-il pas une retraite que Dieu lui prépara, dans laquelle il eût le temps de songer à lui? C'est ainsi que Dieu en use à l'égard du chrétien en qui le péché règne : la maladie dont vous vous plaignez en est le châtiment; c'est la punition des débauches et des excès où la volupté vous a engagés, c'est le châtiment des veilles et des fatigues criminelles que l'avarice et l'ambition vous ont fait soutenir; il vous abat pour un temps, afin que vous vous reconnaissiez dans cette retraite, et que, comme un autre Jonas, vous changiez de conduite quand il vous aura remis en liberté d'agir.

Car, mes frères, les pécheurs sont à peu près comme ces frénétiques qui ne tombent dans le repos et qui ne reprennent leur raison qu'après que de violentes agitations ont tout à fait épuisé leurs forces. Achevons cette première partie, et disons que si le péché ne règne plus et n'est plus dominant en nous, il suffit qu'il y ait régné pour que Dieu ait droit de nous châtier et que nous n'en ayons point de nous plaindre; la souffrance est notre partage comme pécheurs, c'est ce qui nous est dû, et comme justes c'est notre gloire.

En effet, mes frères, si notre félicité dans la gloire consiste à être semblables à Jésus-Christ, durant cette vie elle consiste à voir commencer en nous cette ressemblance; car on n'arrive à l'un que par l'autre. Cette image se fait à deux fois, elle s'ébauche en cette vie et elle se finit dans l'autre; nous ne saurions ressembler à Jésus-Christ sur la terre que par la douleur, par la misère, par la pauvreté; car ç'a été proprement là sa nature humaine, quoique dans le ciel il soit revêtu de gloire. Ainsi on peut dire que, pour former en nous son image, il fait à notre égard ce que les peintres font dans leurs tableaux. Cette vie est une ébauche, dont la perfection ne peut se trouver que dans l'autre; et comme les ébauches ne laissent pas que d'être précieuses quoiqu'elles n'aient presque rien que de désagréables, parce qu'on les regarde par rapport à ce qu'elles doivent être, de même, mes frères, ces maladies qui nous affligent commencent en nous l'image de Jésus-Christ dès cette vie; et on pourrait peut-être prendre en ce sens ces paroles de saint Paul : *Reformabit corpus humilitatis nostræ.* Voilà l'ébauche, Jésus-Christ la forme en nous par ce corps de misère, vil et abject: *Configuratum corpori claritatis suæ.* Voilà la fin du tableau et la perfection de sa ressemblance : il le rendra conforme à son corps glorieux.

Apprenons à nous remplir de ces pensées: Je ne suis frappé de la main du Seigneur qu'afin que je puisse m'instruire de la vanité des choses présentes. Il n'appesantit sa main sur moi que pour me fournir les moyens d'éviter les coups terribles de cette justice impitoyable qui punira durant toute l'éternité ceux qui, n'étant pas plus coupables que moi, sont passés sans réflexion et sans pénitence de la jouissance à la privation des choses dont j'ai abusé. Jésus-Christ forme en moi son image, et quand je serais innocent, ses coups sont précieux. L'or, quelque pur qu'il puisse être, n'a de cours que quand il est frappé au coin du prince, et un enfant de Dieu n'est reçu dans son héritage qu'en portant le signe de la croix. C'est par ces vues qu'un chrétien doit se soutenir dans ce premier état de sa maladie que j'ai appelé fâcheux à cause des maux qu'il y ressent. Voici la vue qu'il doit avoir dans celui que j'ai appelé incertain : c'est le sujet du deuxième point.

DEUXIÈME PARTIE.

Pour contribuer à mettre l'esprit d'un chrétien dans une soumission parfaite aux ordres de Dieu, et le retirer des inquiétudes qui l'agitent dans l'incertitude du succès et de la fin de la maladie qui l'accable, il faut considérer ce qui le tourmente, ce qui peut le consoler et ce qui doit le résoudre.

Ce n'est pas toujours l'amour de la vie qui trouble l'homme et qui cause sa peine dans l'incertitude du succès de sa maladie, c'est quelquefois une fausse haine qu'il a conçue contre elle, et dans laquelle il a placé sa religion, mais qui est produite par l'amour-propre. Quelquefois c'est un véritable mépris qu'il a pour elle, qui est un effet ou de son zèle, ou de son caractère, ou de sa religion. Les hommes regardent la vie sous différentes faces : il y en a qui craignent la mort et qui aiment la vie, d'autres qui craignent également et la vie et la mort, et enfin d'autres qui craignent la vie et qui souhaitent la mort.

Celui qui se voit dans la jeunesse, dans les biens, dans la prospérité, dans l'honneur, craint de perdre la vie, et sa crainte est un

effet de son amour pour elle. Un autre se voit avancé en âge, accablé par les infirmités, pressé par la misère, dégoûté par mille disgrâces; il ne sait ce qu'il doit souhaiter, parce qu'il s'aime uniquement; il ne veut pas vivre, la vie le rebute parce qu'il est malheureux; la mort lui fait peur, il ne sait pas mourir parce qu'il n'est pas chrétien; de sorte qu'agité par mille inquiétudes il craint de vivre par lâcheté, et il souhaite de mourir par désespoir. Un autre, pénétré des sentiments de la religion, sentant déjà comme les avant-goûts de l'éternité, instruit des misères de la vie présente par son expérience, et effrayé des dangers qu'on y court, désire d'en sortir, parce qu'il la méprise et qu'il la craint. Il s'écrie avec le Prophète : *Heu! mihi, quia incolatus meus prolongatus est :* Hélas! que mon exil est long! et avec l'Apôtre : *Cupio dissolvi et esse cum Christo :* Je désire mourir pour être avec Jésus-Christ.

Ces trois vues excitent des mouvements différents qui troublent ceux qui en sont agités : l'un regarde la vie avec tous ses charmes, l'autre la voit avec toutes ses misères, et l'autre enfin en considère tous les dangers. Chacun désire et craint à sa façon, et aucun ne sachant ce qui arrivera, ils sont tous livrés aux troubles causés par cette incertitude, et exposés aux suites fâcheuses qui peuvent en arriver. Il faut donc alors entrer dans des vues capables d'adoucir son inquiétude et de calmer son esprit sur ce qui l'agite, et pour cela il faut :

1° Que celui qui aimant la vie ne peut se résoudre à la perdre, parce qu'il la regarde avec tous ses charmes, la considère un peu dans ce qui en rebute les autres; qu'il se représente les changements terribles qui y arrivent tous les jours, et que ce qu'il ne peut se résoudre à quitter aujourd'hui lui paraîtra peut-être demain insupportable; mais en élevant ses vues plus haut, et envisageant la vie du côté de la religion, qu'il se défie de cet amour qui l'attache si fortement à la terre, et qu'il le regarde comme une source malheureuse de crimes, et il recevra le soin que Dieu prend de l'en séparer comme une marque de la miséricorde qu'il veut lui faire.

2° Il faut que celui qui est rebuté de la vie par les disgrâces qu'il a souffertes, considérant qu'il n'y a personne qui les évite absolument, elles ne peuvent pas être de longue durée, et qu'il en peut faire un saint usage : c'est un grand avantage pour lui de pouvoir réparer tous les désordres de sa vie passée, et s'assurer tous les avantages de l'éternité, en souffrant encore quelque temps avec patience ce qu'il a supporté durant plusieurs années sans utilité.

3° Il faut que celui qui craint la vie, parce qu'il désire le ciel, examine s'il en est digne, considère ce qu'il a fait pour le mériter, et s'applique enfin à reconnaître si cette crainte des dangers qu'on court ici-bas, qu'il croit être juste, n'est point au contraire une honteuse lâcheté et un défaut de confiance en la grâce du Seigneur, qui nous soutient toujours dans les épreuves où il nous met.

C'est par ces vues qu'un chrétien peut se consoler dans les inquiétudes qui l'agitent, mais voici ce qui doit le résoudre : il faut qu'il considère que quoiqu'il se tourmente il ne saurait après tout changer l'état des choses ni s'assurer sur ce qui est incertain, et que, comme les désirs qu'il a pour la vie ne peuvent pas différer sa mort d'un moment, ceux qu'il a pour la mort ne sont pas capables de finir sa vie. Dieu, qui a préordonné avant tous les temps ce qui doit arriver à chacun des hommes, lui a prescrit des bornes qu'il ne peut passer. *Le nombre de nos mois et de nos années est entre vos mains, ô mon Dieu! Vous avez marqué ces bornes que nous ne pouvons passer.* Il doit donc se tenir soumis aux ordres de son souverain, de peur que, formant des désirs contre la dépendance où il doit être, il ne perde une plus heureuse immortalité que celle que perdit Adam par une semblable désobéissance.

Il faut, comme dit le Prophète, qu'il demeure assujetti à Dieu et qu'il le prie, qu'il se tienne en repos dans un regard continuel vers Dieu, attendant avec humilité le coup qui doit lui ôter la vie ou bien la lui donner.

Enfin, ce qui doit achever de le résoudre, c'est ce que nous dit saint Paul aux Romains, que *nul de nous ne vit ni ne meurt pour soi-même; mais soit que nous vivions, nous vivons au Seigneur; soit que nous mourions, nous mourons pour lui.* Ainsi, nous ne devons chercher dans la maladie que l'accomplissement de sa volonté, comme nous sommes tenus de faire cette volonté dans tout le reste de notre vie. Il faut vivre s'il le veut, il faut mourir s'il l'a ordonné; et comme nous ne connaissons pas quelle est sa volonté, il faut attendre en paix qu'il nous la déclare et se préparer à tout.

Que notre cœur prenne donc une force nouvelle et soit ferme dans l'attente du Seigneur. Comme serviteur, que l'homme ne refuse ni le travail ni les misères d'une vie pénible; mais aussi comme un serviteur sage et judicieux, qu'il apprenne à faire de sa vie un sacrifice qui lui soit utile.

Ainsi, chrétiens, voulez-vous vivre? je ne condamne pas ce désir; car vous pouvez vivre pour Dieu : mais comme vous pouvez mourir, et que l'événement de la maladie est incertain, préparez-vous à tout, et attendez en repos ce qu'il plaira à Dieu d'en ordonner. Voulez-vous mourir? eh bien, je ne condamne pas ce désir, vous pouvez mourir pour Dieu; mais comme vous pouvez revenir en santé, attendez paisiblement que Dieu s'explique, ainsi que l'a attendu l'illustre femme de notre évangile; et s'il vous renvoie la santé, apprenez d'elle de quelle manière il en faut user pour ne pas tomber dans l'ingratitude : c'est le troisième point.

TROISIÈME PARTIE.

Il y a trois degrés dans la reconnaissance qui la rendent parfaite et qui mettent le chrétien dans trois différentes obligations, lorsqu'après être sorti du péril de la mort il se voit en état de jouir de la vie par le rétablis-

sement de sa santé. Il doit publier le bienfait et découvrir le bienfaiteur; il doit reconnaître le bienfaiteur et payer le bienfait; il doit sanctifier le bienfait en l'employant selon la volonté du bienfaiteur. Ceci posé, il est aisé de faire voir que la plupart des hommes qui reçoivent la santé de Dieu après une maladie sont des ingrats; car ou ils ôtent à Dieu la gloire de son bienfait, et, sans songer qu'ils le tiennent de lui, ils l'attribuent à tout autre chose; ou ils manquent à lui en rendre leur reconnaissance, et ils songent à s'acquitter de tout autre devoir; ou bien enfin ils s'en servent contre ses intentions et ne l'emploient qu'à l'offenser.

En effet, n'est-ce pas aux remèdes humains, aux bons régimes, à la force du tempérament ou à l'habileté du médecin qu'on attribue presque toujours uniquement le rétablissement de la santé? On n'élève guère ses vues plus haut, et, demeurant dans un certain cercle de causes naturelles et sensibles, on ne se porte point vers Dieu par la foi, pour reconnaître que c'est lui qui, après avoir donné la vertu aux causes naturelles, veut encore par une nouvelle faveur que leur application, qui a si souvent été inutile à d'autres, ne le soit pas pour nous; car c'est lui qui est l'auteur des remèdes qui nous guérissent, et c'est lui qui permet que leur application nous soit utile.

Ainsi, mes frères, un bon chrétien a recours aux remèdes dans ses maladies; mais comme il sait que tous ces remèdes ne feront rien sans la bénédiction de Dieu, il élève ses yeux quand on les lui applique, il les regarde comme les instruments de la justice ou de la bonté de Dieu, et quand leur application a eu quelque succès, il sait l'attribuer à celui qui en est l'auteur; c'est là le premier degré de reconnaissance.

Le second est d'aller immédiatement à lui pour le remercier en lui consacrant le premier usage de nos forces. Ainsi cette illustre malade de notre évangile consacre-t-elle ses premières forces au service de son bienfaiteur. Nos premières vues sont de remercier nos amis, de rendre les visites que nous avons reçues, et de marquer notre reconnaissance à ceux qui ont pris quelque soin de nous; mais pour ce qui est de consacrer à Dieu nos premières forces, ce n'est point du tout ce qui nous occupe : on ne revient à son service que difficilement, et ce n'est qu'après s'être dispensé longtemps de toutes les lois de l'Eglise, qui ne s'accomplissent qu'en souffrant quelques peines; et n'étant sages que de la prudence de la chair, nous ne songeons qu'à en ménager les intérêts au préjudice de tout le reste.

Cette illustre femme de l'Evangile ne se flatte point : elle sortait d'une maladie considérable qui la tourmentait depuis longtemps; sitôt qu'elle est guérie, elle se lève et elle agit pour Dieu. Je sais bien qu'elle est guérie par miracle, et que la même vertu du Sauveur qui l'avait guérie la soutenait; aussi, mes frères, je ne demande rien d'indiscret ni d'outré : si Dieu veut que nous ayons recours aux remèdes pour être guéri, il approuve aussi que nous gardions des mesures pour nous rétablir dans la santé; mais un peu plus de foi et moins de délicatesse l'honorerait davantage, et comme il faut qu'il donne sa bénédiction aux remèdes pour qu'ils nous guérissent, montrons donc plus de confiance en lui quand il s'agit de nous rétablir.

La foi donne une certaine hardiesse que la fausse raison condamne, et quand on a un grand désir de jouir de Dieu, on ne ménage pas sa vie avec tant de soin. Comme si nous n'avions pas une âme à sauver, à sanctifier, nous ne songeons qu'à guérir et à fortifier le corps; et comme s'il n'y avait point d'autre vie à posséder après celle-ci, nous ne pensons qu'à la prolonger. Où est donc la foi et cette sainte hardiesse qui doit nous porter à aimer et à chérir tout ce qui peut ébranler et faire tomber cette prison de boue où notre âme est captive?

Ce qu'il y a de plus dangereux, et cependant de plus ordinaire, c'est que, n'ayant presque pas songé à reconnaître Dieu pour l'auteur de notre guérison et de notre rétablissement, nous ne pensons point à employer selon sa volonté les forces qu'il nous a rendues. Souvent nous faisons des projets contre cette sainte volonté durant le cours de nos maladies, et, nous plaignant de ce qu'elles durent trop, nous prenons des mesures pour regagner le temps perdu.

Ainsi un homme sort de son lit plus avare, parce qu'il veut regagner sa dépense et réparer ses pertes; et il en est de même de toutes les autres passions : de sorte qu'au lieu d'avoir profité de sa maladie selon les desseins de Dieu, elle n'a souvent servi qu'à donner au malade plus d'amour pour le monde. Il n'emploie les forces qui lui sont rendues qu'à contenter cet amour déréglé, et à poursuivre avec une nouvelle impétuosité ce que la nécessité l'avait obligé d'interrompre; et par là il fait paraître une ingratitude extrême, en continuant à pécher après sa guérison, comme si Dieu ne l'avait pas frappé pour l'instruire.

Il en est tous les jours que Dieu frappe par les maladies, qui tombent dans un état encore plus mauvais que celui où ils étaient. Evitons ces malheurs, mes très-chers frères, et profitons de l'exemple que nous donne cette femme de l'Evangile. Supportons avec patience les maladies que Dieu nous envoie; elles nous purifient comme pécheurs et elles nous couronnent comme justes. Abandonnons-en le succès à la divine providence qui les permet. Un chrétien doit être indifférent pour la vie et pour la mort, et il ne doit vouloir que ce que Dieu a résolu. S'il nous retire à lui, c'est pour nous couronner en couronnant ses dons; s'il nous rend la santé, employons-la à le servir, nous le devons par reconnaissance.

Seigneur, rendez-nous attentifs à votre voix, et pendant que vous nous visitez par les infirmités et par les maladies, donnez-nous votre sainte grâce pour profiter de la conduite de votre miséricorde et de votre

justice à notre égard. Ouvrez nos yeux, afin que nous voyions toujours que c'est vous qui agissez en nous, et que nous profitions des coups si favorables de votre miséricorde et de votre justice. Donnez-nous cette indifférence chrétienne qui nous mette en état de vivre pour vous, sans craindre la mort qui conduit à vous. Donnez-nous le bon usage de la santé et de nos forces; appliquez-nous au bien. Enfin, faites, ô mon Dieu! que nous vous honorions également dans la maladie et dans la santé: c'est, mes frères, ce que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE SAMEDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DE CARÊME.

De la mort dans le péché, parce qu'il y a peu de chrétiens qui ne vivent dans le péché.

Vado ad eum qui me misit; quæretis me, et non invenietis.

Je m'en vais vers celui qui m'a envoyé; vous me chercherez, mais vous ne me trouverez point (*Joan.*, VII, 33, 34).

Ces paroles de l'Evangile me rappellent naturellement une matière que nous commençâmes il y a quelque temps et que nous n'avons pas achevée : c'est, mes frères, celle de l'abandonnement du pécheur qui veut vivre dans le péché.

Puis donc que l'Evangile nous remet dans le même sujet, reprenons la même matière, et achevons ce que nous n'avons pas fini dans le premier discours. Or, mes frères, nous remarquâmes qu'il y avait deux vérités terribles renfermées dans les paroles du Sauveur du monde : 1° que celui qui veut vivre dans son péché mérite que Dieu l'abandonne; 2° que celui que Dieu abandonne mourra infailliblement dans son péché. De là nous devions tirer une conséquence, par une application de ces vérités à l'état où se trouvent la plupart des chrétiens, que comme il y en a peu qui ne vivent dans le péché, il n'y en a presque point qui ne meurent dans le péché ; mais les vérités générales nous occupèrent, et nous n'en fîmes point l'application; j'entreprends de la faire aujourd'hui, et de vous montrer dans ce discours qu'il y a peu de chrétiens qui ne vivent pas volontairement dans le péché; par là vous sentirez la vérité terrible de cette conclusion : Donc un très-grand nombre de chrétiens meurent infailliblement dans le péché.

Faites, Seigneur! que nous exposions si efficacement des vérités si importantes, que nous obligions les chrétiens à se reconnaître et à quitter les péchés dans lesquels ils vivent, de peur d'y mourir misérablement. C'est la grâce que je vous demande en m'adressant à Marie. *Ave, Maria.*

PARTIE UNIQUE.

Je vous déclare, mes frères, que par les chrétiens qui vivent volontairement dans le péché je n'entends pas les hérétiques qui sont séparés de Jésus-Christ, et de qui la séparation porte une condamnation infaillible, suivant les paroles de saint Jean : *Celui qui ne croit point est déjà condamné.* Je n'entends point non plus ces chrétiens malheureux qui vivent dans des crimes grossiers qui nous ferment la porte du ciel, suivant ces paroles de saint Paul : *Ni les fornicateurs, ni les adultères, ni les impudiques, ni les abominables, ni les voleurs, ni les avares, ni les ivrognes, ni les médisants, ni les ravisseurs du bien d'autrui, ne seront point héritiers du royaume de Dieu.* Non, mes frères, je ne parle point de ceux qui vivent dans le péché et dans les habitudes invétérées de ces grands crimes.

Je parle de ceux qui passent pour honnêtes gens dans le monde et qui même sont chrétiens selon les apparences, mais qui ne le sont pas devant Dieu, puisqu'ils vivent volontairement dans des péchés capables de les perdre. Or il y a peu de gens qui ne soient de ce nombre-là, et chacun doit se faire en particulier l'application de ces vérités générales que nous avons établies dans notre premier discours, où nous vous avons démontré que celui qui veut vivre dans son péché mérite que Dieu l'abandonne.

Entrons dans la preuve de notre proposition, et établissons-la sur des principes et sur des fondements qui rendent évidente cette vérité, qu'il y a très-peu de chrétiens qui ne vivent pas volontairement dans le péché.

Qu'est-ce en effet que de vivre dans le péché? c'est vivre dans un violement manifeste des lois que Dieu a établies pour la sanctification du chrétien, regardé et envisagé dans tous les engagements où il se peut trouver. Si donc je vous fais voir qu'il y a très-peu de chrétiens qui ne se trouvent dans le violement manifeste des lois de Dieu, n'aurai-je pas raison de dire qu'il y a très-peu de chrétiens qui ne vivent dans le péché? Or, mes frères, le péché n'est qu'un violement de la loi de Dieu ; c'est un égarement, c'est une sortie hors des voies qu'il nous a tracées pour marcher dans la justice, cela est certain ; et pour vous faire voir que la plupart des chrétiens se trouvent dans ce violement et dans cet égarement, il faut vous exposer les engagements différents où le chrétien se peut trouver, les lois que Dieu a établies pour le sanctifier dans ces engagements, et les voies différentes qu'il lui a tracées pour arriver, sans rompre ces engagements, à l'éternelle félicité.

Prenez bien ces principes, je vous en prie. Le chrétien peut être considéré dans sa personne comme un homme particulier, c'est-à-dire, eu égard à son état de chrétien uniquement, comme un homme attaché à son emploi et engagé dans une condition qui a ses devoirs propres et ses obligations particulières, comme lié aux hommes par la société que son être et l'état de ses affaires l'obligent d'avoir avec eux.

Or, mes frères, cet homme particulier, quoique chrétien, a un fonds de corruption contre lequel il faut qu'il combatte continuellement, s'il veut travailler à sa sanctification. Les états qu'il peut embrasser, quoique légitimes et saints par eux-mêmes par l'institution de Dieu, qui en est l'auteur, sont

tous remplis de mauvaises maximes inventées par la cupidité des hommes, et l'on se conduit ordinairement sur ces maximes pernicieuses sans s'informer des lois que Dieu a établies dans chaque état pour la sûreté et la sanctification de ceux qui l'embrassent. Combien, ô mon Dieu! y en a-t-il dans le monde qui sachent marcher dans la vigilance continuelle dont Dieu nous a donné les règles, et qui gardent les précautions exactes et nécessaires pour ne s'y pas perdre!

Si je vous fais donc voir encore une fois que le chrétien, regardé comme un homme particulier, se livre à sa propre corruption sans la combattre, que dans les emplois qu'il embrasse il suit les maximes pernicieuses de sa cupidité sans les examiner, et qu'il reçoit tous les vices de la société sans les craindre, ne vous aurai-je pas démontré suffisamment qu'il y a très-peu de chrétiens qui ne se trouvent pas dans un violement manifeste des lois de Dieu, dans un abandonnement évident des voies qu'il nous a tracées pour aller à lui, et qu'ainsi il y a très-peu de chrétiens dans le monde qui ne vivent volontairement dans le péché?

Or, pour vous prouver ce que j'avance ici, mes chers frères, examinons le chrétien par rapport aux engagements que je viens de proposer, et nous verrons que par les péchés que j'appellerai de tempérament les particuliers sont presque tous livrés à leur propre corruption et au violement des lois que Dieu a établies pour leur sanctification; que par les péchés d'état le chrétien embrasse presque toutes les pernicieuses maximes qui règnent dans la condition qu'il choisit, et rejette par conséquent les lois qu'on y doit suivre ; que par les péchés que j'appelle de société il ajoute à sa corruption propre celle d'autrui, et méprise tous les remèdes que Dieu a prescrits pour s'en garantir.

Et d'abord examinons les péchés de tempérament : mais, pour vous faire voir évidemment l'état de tous les hommes à cet égard, convenons de quelques vérités tirées de l'Ecriture et du fond de la religion. Il est certain que, nonobstant la régénération du chrétien par le baptême, il reste en lui un fonds de corruption qui fait que s'il est enfant de Dieu d'une part, il est en quelque chose enfant du siècle de l'autre. Il n'appartient pas uniquement à Jésus-Christ, on trouve en lui deux hommes, le nouveau qui y demeure par la foi et qui y fait le bien par la grâce, et le vieil homme qui y habite par la concupiscence, et qui y agit par cette volonté charnelle : première vérité.

L'état d'homme chrétien le met dans l'obligation de combattre sans relâche contre ce fonds de corruption et cette volonté charnelle, afin de donner l'avantage à l'homme nouveau, à la foi et à la grâce par laquelle il habite en lui : seconde vérité.

Quoi que fasse le chrétien, il ne surmontera point cet ennemi entièrement en cette vie, car il ne pourra jamais dire qu'il n'y a plus rien de corrompu en lui. Cette parfaite régénération n'est que pour l'autre vie; nous ne serons dans cet état heureux que lorsque l'homme sera pleinement établi dans l'adoption, et qu'il ne lui restera plus rien de sa qualité de pécheur. Alors la mort sera absorbée par une entière victoire; et par rapport à notre état présent, l'Apôtre ne demande rien aux plus justes, sinon que le péché ne règne point dans leur corps mortel; mais il n'exige pas qu'il n'y soit point et qu'il n'y vive pas : troisième vérité.

Enfin le fonds de corruption se fait sentir en chacun de nous par certaines inclinations vicieuses que j'appelle des péchés de tempérament. En l'un c'est la colère, en l'autre l'avarice; en celui-ci l'impureté, en cet autre c'est la paresse : quatrième vérité. C'est ce que saint Augustin nous fait entendre quand il dit que *le premier péché qui nous domine est le dernier que nous quittons.* Ce péché de tempérament est ordinairement la cause de tous les autres péchés qui règnent dans l'homme. C'est le mauvais qui excite toutes les passions : il donne presque toujours le mouvement à tous nos désirs corrompus, et c'est par lui que le vieil homme vit, agit et règne en nous.

Cela étant supposé, mes frères, il est aisé de tirer cette conséquence, que c'est en combattant ces inclinations vicieuses et ce péché de tempérament que le chrétien trouvera sa sanctification ; c'est par là qu'il travaillera à dépouiller le vieil homme et à se revêtir du nouveau; c'est par là qu'il fera triompher la foi et la grâce de la concupiscence et de la volonté charnelle; c'est par là qu'il établira le règne Jésus-Christ et qu'il détruira celui d'Adam.

Vous voyez donc que ce travail est pour lui une obligation essentielle ; aussi est-ce pour le soutenir que Dieu lui recommande la vigilance, le courage, la persévérance; c'est pour le soutenir qu'il lui accorde tous ces secours: car la grâce chrétienne est une grâce de combat; notre principal ennemi est au dedans de nous-mêmes, et cet ennemi c'est le péché de tempérament. Si donc, au lieu de combattre ce péché, le chrétien s'y abandonne, qu'arrive-t-il? il renonce en quelque sorte au bénéfice de la régénération, il se remet sous la domination d'Adam, il rend la grâce de Jésus-Christ inutile, il se livre au déréglement de la concupiscence. Les bonnes œuvres qu'il pense faire lui donnent à la vérité les apparences du nouvel homme, mais elles ne servent proprement qu'à mettre le vieil homme plus en sûreté en le cachant. Un tel chrétien en a le nom, mais il ne l'est point en esprit et en vérité : semblable à ces hypocrites que le Sauveur du monde compare à des sépulcres blanchis, qui au dehors paraissent beaux aux yeux des hommes, mais qui au dedans sont pleins d'ossements de morts et de toutes sortes de pourriture.

Voilà l'état d'un nombre infini de chrétiens dans toutes conditions; car combien y en a-t-il qui soient seulement instruits des vérités générales que je viens de proposer, qui connaissent la condition de l'homme chrétien, qui sachent quelles sont ses obligations? Ce-

pendant on ne peut être sauvé sans être chrétien, et on n'est point chrétien sans en connaître les obligations et sans les remplir.

Parmi ceux mêmes qui en sont instruits, combien en trouverons-nous qui étudient leur tempérament en chrétien et qui s'appliquent à connaître leur inclination dominante? Combien moins y en a-t-il qui, après l'avoir connue, aient pris une ferme résolution de la combattre? On avoue assez volontiers qu'on est paresseux, fier et colère; mais on ne se détermine point à combattre sa hauteur, sa paresse, ses emportements. Combien y en a-t-il qui, ayant pris cette résolution, aient pensé aux mesures nécessaires pour y réussir, qui suivent ces mesures, qui veillent sur leur conduite et qui se fassent violence pour former en eux l'image de Jésus-Christ, pour le faire régner en eux et pour se rendre dignes de régner avec lui? Le ciel ne s'acquiert que par la violence qu'on fait à ses inclinations.

Quelle application ferons-nous présentement, mes très-chers frères, de ces principes? C'est que presque tout le monde suit son penchant et s'abandonne à sa passion dominante; elle règle presque tous nos mouvements; on l'excuse, on la défend, on fait tout ce qu'il faut pour la nourrir. Ceux qui nous approchent et que l'intérêt attache à nous dissimulent en notre présence ce qu'ils en souffrent. Nous vivons paresseux, médisants, emportés, et le péché règne en nous sans que nous pensions non-seulement à le combattre, mais même sans trop faire attention qu'il y soit. Jugez-vous, mes frères, sur ces principes. Hélas! où en êtes-vous? Vous trouverez, pour peu que vous vous examiniez, que la paresse vous a toujours rendus et vous rend encore comme immobiles; que la colère vous a transportés et vous transporte encore tous les jours à des excès souvent indécents, et ainsi du reste. Cependant un chrétien doit être doux, vigilant et rempli de toutes vertus. Ces péchés sont capitaux, c'est-à-dire qu'ils sont la source d'une infinité d'autres. Ne les pas combattre, c'est détruire en nous la grâce de Jésus-Christ, c'est empêcher notre sanctification, c'est abandonner la voie et rejeter les moyens que Dieu vous a tracés pour y arriver. Ainsi ce n'est point Jésus-Christ qui vit en vous, c'est Adam; il ne reconnaît point son image, c'est celle du vieil homme. Celui qui nous règle nous domine, celui qui nous domine est notre maître, c'est à lui que nous appartenons.

Mes chers frères, faites une sérieuse attention sur les dangers de cet état : état dans lequel vous êtes, dans lequel vous vivez même depuis longtemps; vous vivez donc dans le péché.

Examinons maintenant les péchés d'état; mais établissons quelques vérités nécessaires pour distinguer le péché d'avec l'état, afin qu'on ne croie pas que nous confondions ce qui est de Dieu avec ce qui est de l'homme et du démon.

Les différentes conditions qui forment l'état civil sont des ouvrages de Dieu, et il les a réglées par sa providence de telle sorte que, contribuant à la beauté et à l'utilité des royaumes, elles peuvent rendre non-seulement heureux mais saints ceux qui les embrassent, s'ils suivent les lois que Dieu y a établies pour leur sanctification. C'est ce que le Sage nous enseigne dans ses Proverbes : *Le riche et le pauvre*, dit-il, *se sont rencontrés; le Seigneur est le créateur de l'un et de l'autre*. Voilà une première vérité.

Ce que je dis ici s'entend des conditions qui sont bonnes par elles-mêmes; car il y en a qui sont mauvaises en elles-mêmes, et qui ne sont que de pures inventions du démon; il n'est pas question de celles-là, elles portent leur condamnation avec elles : seconde vérité.

Comme le démon traverse tous les desseins de Dieu sur ses élus, il a pris soin de répandre un certain poison dans les conditions les plus légitimes, dont il est difficile de se garantir; et c'est là cette ivraie semée par l'ennemi dans le champ du Seigneur; car cette parabole s'entend aussi bien des mœurs que de la doctrine : troisième vérité.

Enfin, ce levain pour ainsi dire répandu dans toutes les conditions rend tous les emplois dangereux; toutes les conditions sont par là devenues suspectes, et on ne doit ni les embrasser sans conseil, ni les exercer qu'avec précaution : quatrième vérité.

Faites-y réflexion, mes frères : on entre dans les emplois souvent par un certain arrangement d'événements et de choses dont on ne peut pas dire la raison : on trouve une occasion de s'établir dans un emploi, on le prend sans autre vue que celle d'un établissement; d'autres fois c'est par une espèce de suite de la naissance : on se trouve fils d'un homme tout établi, on suit sa fortune et on entre dans ses affaires; quelquefois c'est un choix de l'avarice : on prend un état où l'on croit faire de plus grands gains; fort souvent un effet de l'ambition : on cherche à s'élever et à effacer l'obscurité de sa naissance par l'éclat de la fortune. Or, mes frères, tout ceci étant supposé, voici comme l'on tombe dans les péchés de l'état qu'on embrasse, et comment on y vit sans s'en apercevoir.

Les motifs de notre entrée dans un état et les inclinations que nous y apportons en y entrant règlent nos mouvements et déterminent presque toute notre conduite dans l'emploi que nous embrassons : ainsi, si c'est l'avarice qui nous y a fait entrer, nous embrasserons toutes les maximes qui sont propres à la satisfaire; si c'est l'ambition, nous suivrons toutes celles qui la peuvent contenter; si c'est la paresse, nous donnerons dans toutes celles qui la flattent, et nous ne manquerons pas de trouver dans tous les états, quelque saints qu'ils soient, de ces maximes pernicieuses qui s'accommodent avec les péchés de notre tempérament.

Car voici la liaison qui se rencontre entre ces deux sortes de péchés, et comment, selon saint Augustin, ces deux sortes de corruptions s'entr'aident mutuellement pour nous engager dans le péché et pour nous y faire

vivre. *Si vous avez pris soin*, dit ce saint, *de soumettre le degré de corruption qui est en vous* (que nous avons appelé le péché de tempérament), *le monde et toute sa corruption ne pourra rien sur vous.* Que peut en effet, mes très-chers frères, faire sur vous la vue de l'intérêt et du gain, si vous avez dompté l'avarice? Si vous ne l'avez pas soumise et qu'elle domine encore en vous, la vue du gain vous emportera, et vous suivrez les voies propres à vous satisfaire. Il en sera ainsi de toutes les autres passions, qui vous feront agir dans les fonctions de l'état que vous aurez embrassé, et qui vous feront recevoir comme sûres toutes les maximes de cet état qui auront du rapport avec elles.

Vous ne serez pas sans lumières sur la fausseté de ces maximes, peut-être même que vous ne les embrasserez pas d'abord sans scrupule. Vous en verrez d'autres qui sont plus conformes aux obligations d'un chrétien et plus sûres pour le salut; mais parce qu'elles combattent vos passions, qu'elles contraignent votre penchant naturel, qu'elles détruisent vos intérêts, qu'elles s'opposent à votre ambition, vous chercherez d'abord des raisons pour les rendre suspectes; ensuite, si vous n'en trouvez pas pour les rejeter entièrement, vous n'en manquerez pas pour croire qu'on n'est pas obligé de les suivre dans toute leur étendue; ainsi vous ne les condamnerez pas à la vérité, mais vous ne les suivrez pas non plus, et vous vous chargerez devant Dieu du hasard et des suites de celles que vous embrasserez, qui vous jetteront nécessairement dans ce que j'appelle les péchés d'état, dans lesquels vivent la plupart des hommes.

Nous voyons tous les jours des personnes qui entrent dans l'Eglise par des voies anathématisées par toute l'antiquité, qui en accumulent les biens et qui en usent en suivant des maximes foudroyées par les saints Pères et opposées à leurs principes et à la perfection essentielle à cet état. Combien de personnes de cette profession qui vivent dans le péché! Nous voyons dans les cloîtres des assemblées de personnes qui, s'y étant retirées par piété, et après avoir promis à Dieu d'y vivre d'une certaine manière, s'appliquent toute leur vie à chercher des prétextes pour ne point faire ce qu'ils ont promis. Combien y en a-t-il dans ces saintes retraites qui vivent tranquillement dans le péché! Combien voyons-nous de désordres dans le mariage! Combien ce sacrement si saint est-il déshonoré par les vues qui le font embrasser, par les dispositions qu'on y apporte et par l'usage qu'on en fait! Quelle effroyable multitude de péchés attachés par la corruption des hommes à cet état, dans lesquels on vit sans vouloir les apercevoir! Quel mépris un père, une mère, un maître n'a-t-il pas pour les devoirs que le christianisme attache à son état! Dans les pères, négligence touchant l'éducation de ses enfants; dans les femmes, abandonnement des soins intérieurs du domestique; dans les maîtres, violements continuels de la charité, de la justice, de la douceur. Oui, mes frères, il y a peu de chrétiens qui ne vivent dans le péché. Où trouve-t-on des juges tels que ceux dont la peinture nous est faite dans l'Exode, des hommes fermes et courageux qui craignent Dieu, qui aiment la justice et la vérité et qui soient ennemis de l'avarice? Ne sait-on pas accommoder la fermeté et le courage à l'égard des misérables, avec la flexibilité et la complaisance pour les grands? La crainte de Dieu ne cède-t-elle pas à celle des puissances? La justice et la vérité résistent-elles à la faveur, et ne trouve-t-on pas mille manières de les sacrifier à son intérêt?

Comparez donc la conduite que vous tenez dans votre condition avec celle que la religion et l'équité exigent de vous; informez-vous de la doctrine et des sentiments des saints Pères sur vos obligations; examinez quelle a été la vie de ceux qui se sont sanctifiés dans cette condition, et vous n'aurez pas de peine à reconnaître que la plupart des hommes vivent dans des péchés sur lesquels ils ne font point de réflexion, et sur lesquels, prenez-y garde, l'ignorance ne vous excusera nullement; car un homme est obligé de s'instruire de tous les devoirs de son état.

Un chrétien est obligé de savoir que Jésus-Christ a dit qu'il est la lumière du monde, et que celui qui ne le suit pas marche nécessairement dans les ténèbres. Or celui qui suit Jésus-Christ vit comme Jésus-Christ a vécu, règle ses paroles, ses actions et sa vie, sur sa loi et sur ses exemples. Qui ne suit pas ces règles marche dans les ténèbres, et ces ténèbres le conduisent à la mort. Le chrétien est donc obligé d'examiner si les maximes qu'il suit sont conformes à sa loi et aux exemples de sa vie. Voilà des points essentiels dans chaque état, et qu'on ne peut négliger sans se perdre. Mon Dieu! que le nombre est grand de ceux qui vivent dans le péché!

Que dirons-nous maintenant des péchés de société, c'est-à-dire de ceux dans lesquels on tombe par la fréquentation des hommes et dans le commerce du monde? Ils sont infinis, et d'autant plus dangereux qu'à peine les remarque-t-on. Pour en bien connaître toute la grandeur, il faut les regarder dans deux vues différentes: comme détruisant les desseins que Dieu a eus en liant les hommes par la société, et comme fournissant à entretenir les péchés de tempérament et d'état.

En effet, les desseins que Dieu a eus en liant les hommes par la société ont été, dans l'œuvre du salut, qu'ils fussent à ceux avec qui ils vivent *la bonne odeur de Jésus-Christ*, comme parle saint Paul; qu'ils s'excitassent mutuellement et qu'ils se portassent à l'aimer; car voici le fruit du commerce et de la société des chrétiens, selon saint Augustin: nous devons conduire à Dieu, qui est notre souverain, ceux que nous aimons, et y être conduits par ceux qui nous aiment. Sans cela, quand il n'y a que de l'humain, toute amitié et toute société est dangereuse.

Sur ces principes, mes chers frères, qu'est-

ce que la société des hommes ? un commerce de corruption dans lequel on se fournit mutuellement de quoi se détourner de Dieu. L'assemblée des hommes est comme un monceau de cadavres que l'on voit après une bataille et d'où s'élèvent la puanteur et l'infection. Les hommes se gâtent les uns les autres ; et, semblables à ces nuées noires qui roulent dans l'air et qui ne se rassemblent que pour causer de grands orages et de grandes inondations, nous ne nous assemblons que pour grossir l'orage du péché, pour répandre partout un déluge de corruption, et pour combattre non-seulement tous les desseins généraux que Dieu peut avoir eus en établissant une société parmi les hommes, mais aussi ceux qu'il a eus pour la sanctification des particuliers qui la composent, et pour la sainteté des conditions où il les a placés.

Car, mes frères, les péchés de société entretiennent ceux de tempérament et d'état. On peut dire même, et c'est ce qu'il y a de plus étrange, que ce qu'on regarde comme des vertus dans la société produit ordinairement ce pernicieux effet. Ne regarde-t-on pas comme des vertus de la société cet esprit de douceur qui trouve tout bien, ces manières complaisantes et toujours agréables, ces airs honnêtes et un peu flatteurs, cette loi que l'on s'est faite de ne jamais contredire et d'approuver tout ce qui se passe sous nos yeux? N'est-ce pas ainsi qu'on loue toujours dans les autres les péchés de tempérament : dans l'un l'amour de la fausse gloire, dans l'autre l'ambition, dans celui-ci l'avarice, dans celui-là la prodigalité, et tout le reste? N'est-ce pas par ces vertus de société diaboliques aux yeux de Dieu, par ces louanges pernicieuses que l'on cache à ceux avec qui nous sommes en société ces vices qui les déshonorent, et qu'on leur en ôte toute l'horreur? N'est-ce pas par là, mes frères, qu'on applaudit à toutes les mauvaises maximes du siècle qui nous jettent dans les péchés d'état, comme nous avons dit? On va féliciter un homme qui est entré dans un bénéfice par des voies qui le rendent abominable devant Dieu; vos approbations lui ferment les yeux sur l'indignité de son entrée, et l'autorisent dans toutes les fausses maximes du monde qu'on approuve, et par là on entretient les péchés d'état et on prend part à l'iniquité de ceux que l'on applaudit.

Ne vous y trompez pas, mes frères, saint Paul nous dit que *non-seulement ceux qui commettent le péché sont dignes de mort, mais aussi ceux qui approuvent ceux qui les font;* car c'est se charger des péchés des autres que d'y consentir, que de les approuver, que de ne les pas empêcher quand on le peut, et surtout lorsqu'on est revêtu du caractère qui nous y oblige. La passion, l'intérêt, la faiblesse, peuvent quelquefois entraîner comme malgré soi dans le péché celui qui le commet; mais dans celui qui applaudit, ces motifs ne pouvant s'y trouver au moins que faiblement, il faut qu'il y ait un amour du péché bien criminel, ou une négligence bien déplorable de son salut, pour s'exposer à prendre part au péché des autres en l'approuvant.

Mon Dieu! que les péchés de société sont en grand nombre et peu connus! Car ne pensez pas en être quitte pour me dire : Il faudra donc, selon vous, que je sois le censeur de tout le genre humain? Non, mes frères, mais ne soyez pas l'approbateur des désordres des hommes, si vous ne voulez pas en être le complice. Si Dieu a puni quelquefois la lâcheté de ceux qui n'ont pas repris avec assez de force ceux à qui ils devaient ce secours, que fera-t-il donc à l'égard de ceux qui ont applaudi aux désordres de leurs frères, et qui les ont entretenus dans les désordres par leurs complaisances et par leurs flatteries?

Mais prenez garde, mes frères, que ce n'est encore là qu'une espèce de ces péchés que j'appelle de société, dont le nombre est infini et dans lesquels on tombe d'une infinité de manières. Je ne puis pas vous représenter les railleries, les médisances, les faux jugements, les injustices, les déréglements dans lesquels on s'engage pour complaire à ceux avec qui on est obligé de vivre; je ne puis vous représenter qu'en peu de mots comment, sans même que le mauvais exemple nous fasse tomber dans des désordres semblables, et sans que nous y ayons part en leur applaudissant, comment, dis-je, la seule vue de ces désordres ne laisse pas que de nous être pernicieuse et de nous jeter dans un état très-dangereux pour le salut.

C'est, mes frères, en nous persuadant que nous sommes vertueux parce que nous ne tombons pas dans les grands crimes que nous voyons commettre à ceux avec qui nous vivons; c'est en affaiblissant en nous ces idées de la sainteté et de la vigilance qu'exige la religion; c'est en faisant moins d'état de nos fautes, parce qu'elles paraissent beaucoup moindres que les péchés que l'on voit commettre dans le train ordinaire du monde, ce qui fait que, nous tenant en assurance, nous ne songeons point à en gémir et à en faire pénitence, et que nous vivons dans le péché tranquillement et sans réflexion; c'est enfin en nous contentant de ne point commettre de péchés grossiers, sans songer à entrer dans la pratique des vertus et à faire les bonnes œuvres que Dieu demande de nous dans notre état : ne considérant point que la justice chrétienne ne consiste pas seulement à éviter le mal, mais à faire le bien, et qu'il n'y a rien de plus dangereux que l'état de celui qui dit : Je suis riche, je suis comblé de biens et je n'ai besoin de rien.

Un des plus déplorables effets que la vue de ces désordres produise en nous consiste dans l'assurance que nous donne la comparaison de notre conduite avec celle des personnes vicieuses avec qui nous conversons. Car, mes frères, la grande misère de l'homme ne consiste pas à être pauvre et dépouillé, à être par lui-même sujet au mensonge et au péché, c'est son état; mais elle consiste à ne

pas connaître cette pauvreté, à se fermer les trésors de la miséricorde de Dieu par son orgueil, et à se croire en assurance lorsqu'il est près de périr.

Voilà une espèce de péché d'omission des plus dangereux entre ceux que nous avons appelés de société, parce que, n'ayant aucune crainte qui nous épouvante et qui nous réveille, nous jouissons dans le monde d'une réputation de probité et d'une estime qui nous endorment et qui nous perdent. Or, mes frères, qu'il y a de gens qui vivent dans le péché sans y faire de réflexion ! Que cette parole de saint Jean est véritable, que *tout le monde est sous l'empire du malin esprit!* Ce n'est point une hyperbole, c'est une vérité qu'on découvrira facilement si on considère combien les péchés de tempérament, les péchés d'état et les péchés de société se multiplient; si on considère que la plupart des chrétiens regardés comme particuliers n'appartiennent point à Jésus-Christ, mais à Adam; qu'ils n'agissent point par les mouvements de l'homme nouveau, mais qu'ils suivent presque en tout les inclinations du vieil homme; que dans les emplois què nous embrassons, que dans les conditions où nous sommes engagés, nous ne nous conduisons point par les maximes de Jésus-Christ, mais par celles du monde, nous ne nous attachons point aux règles qu'il nous a prescrites, mais aux faux principes introduits dans notre état par la cupidité; enfin que la société est pour nous une source de corruption déplorable qui nous jette dans une multitude de péchés que nous avons de la peine à connaître, quand même nous nous y appliquons attentivement.

Voilà, mes frères, ce que j'ai essayé de vous découvrir dans ce discours; tirez-vous-mêmes la conséquence: Donc un grand nombre de chrétiens meurent infailliblement dans le péché. Cependant soyez assurés que nous n'avons rien dit qui approche de l'idée qu'on doit avoir du règne du péché dans les particuliers, dans les conditions, dans les sociétés.

Humilions-nous donc, mes frères, apprenons à nous connaître, gémissons de notre misère, craignons de mourir dans le péché, car c'est la juste punition d'y avoir vécu; recourons donc à celui qui seul peut donner l'esprit de pénitence, pour nous faire sortir des piéges du démon et nous faire marcher dans les voies de la justice: c'est ce que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

Sur l'aumône.

Accepit Jesus panes, et cum gratias egisset, distribuit discumbentibus.

Jésus prit les pains, et après avoir rendu grâces à Dieu, il les distribua à ceux qui étaient assis (*Joan.*, VI, 11).

L'action que fait le Sauveur du monde dans cet évangile est un exemple admirable pour vous, mes chers frères. Il se trouve environné d'une multitude de peuple exposé aux dernières extrémités par le défaut de tout secours; il fait un miracle en leur faveur, en prenant des pains qu'il muliplie, et par là il fournit abondamment aux nécessités de ce peuple.

Mes frères, les pauvres nous environnent de toutes parts, leur nombre se multiplie et leur nécessité augmente tous les jours; la seule connaissance de leur besoin suffirait pour nous porter à les soulager si nous avions la foi de nos premiers pères. Vous pouvez voir dans les Actes des apôtres comment les premiers chrétiens secouraient leurs frères qui étaient dans la misère.

Cette charité prévoyante, si digne des fidèles qui avaient pris le nom de chrétiens, est la condamnation de notre insensibilité. Nous la voyons, cette misère, et nous n'en sommes pas touchés; l'amour de nous-mêmes et de nos commodités nous resserre sur les besoins du prochain.

Mais puisque notre foi est si faible, travaillons à la fortifier en dissipant ce qui l'affaiblit, et pour nous mettre en état de profiter de la leçon que Jésus-Christ nous donne dans l'Evangile, et de l'exemple des premiers chrétiens.

Examinons les raisons ordinaires qu'on allègue pour se dispenser de faire l'aumône, et nous vous ferons voir qu'elles sont vaines: première partie. Nous vous fournirons des fonds pour satisfaire à cette obligation, sans qu'il en coûte à la bienséance chrétienne de votre état; il en coûtera seulement à vos passions qu'il faut combattre: seconde partie.

Demandons à Dieu qu'il nous ouvre les yeux, mais surtout qu'il touche nos cœurs, car la volonté fait bien plus de résistance contre la vérité que l'esprit. Changez-la, Seigneur, cette volonté si rebelle au bien, vous seul pouvez le faire par l'opération de votre esprit: nous vous demandons son assistance par Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Qu'il y a de chrétiens qui succombent à l'épreuve où le Sauveur du monde voulut mettre la foi et la confiance de son disciple, lorsque, ayant jeté les yeux sur cette multitude qui l'avait suivi dans le désert, il lui dit: *Où pourrions-nous acheter assez de pain pour donner à manger à tout ce monde!*

Il voulait, mes frères, élever la foi de ce disciple, pour lui ôter les idées trop basses et trop humaines de sa toute-puissance, en lui faisant sentir la grandeur du besoin, et par la soustraction des moyens humains, lui donner et plus de foi et plus de confiance en sa vertu. Or, mes frères, le monde est rempli de chrétiens qui, perdant les vues de la foi, ne s'occupent que de leur besoin et des misères présentes, et, sans considérer la bonté, la sagesse et la puissance de celui qui a fait les lois, ils se croient dispensés de les accomplir par de fausses raisons et sous le faux prétexte d'une impuissance qu'ils allèguent.

C'est surtout dans l'accomplissement du précepte de faire l'aumône qu'on se rassure

sur des raisons solides pour s'en dispenser, et qu'on produit avec plus de confiance les impuissances prétendues qui ne sont que de vains prétextes fournis par la cupidité.

Les temps sont fâcheux, ma famille est grande, ma fortune est petite : voilà ce qu'on allègue ordinairement.

Les temps sont fâcheux, dit-on, on n'est point en état de faire l'aumône, c'est tout ce qu'on peut faire que de vivre ; on ne reçoit rien, les terres demeurent sans culture faute de fermiers ; les maisons ne se louent point, le revenu des charges diminue : le moyen donc de faire l'aumône et d'assister cette grande multitude de pauvres dont vous nous parlez !

Il y a bien des réponses à faire à cette première raison. Que les temps d'aujourd'hui soient plus mauvais que ceux d'autrefois, je n'en conviens pas, et je vous ferai voir dans un moment qu'il n'y paraît point. D'ailleurs, comme dit saint Augustin, c'est nous-mêmes qui rendons les temps mauvais par les désirs déréglés de notre cupidité, qui nous porte à souhaiter ce que nous n'avons point, et à rejeter sur les temps ce qui manque à notre avarice ou à notre ambition.

Mais allons plus loin : par où pouvez-vous nous faire voir que les temps sont mauvais? Sera-ce par le retranchement du luxe ? Voyons en quel état sont vos maisons. Pour les meubles, on y voit les richesses de toutes parts, l'argent est employé dans les ustensiles les plus vils. Sera-ce dans vos équipages ? Les carrosses sont magnifiques, les livrées sont pompeuses. Sera-ce par vos tables ? Elles sont servies avec délicatesse et avec superfluité; les festins et les repas se font toujours. Sera-ce par le retranchement de vos plaisirs? Les spectacles ne désemplissent pas, le jeu roule toujours. Par où donc nous ferez-vous voir que les temps sont mauvais? Vous direz sans doute : Cet homme ne sait point le monde ; car il s'en faut bien que les choses aillent comme autrefois. On s'endette pour se soutenir, et on se coule à fond pour sauver les dehors et pour garder les apparences. Quelle plus grande folie que cette conduite, mes chers frères! Mais d'ailleurs n'est-ce pas une chose horrible et qui crie vengeance devant Dieu, que vous enveloppiez dans votre ruine des familles que vous engagez dans votre dépense, et que vous rendiez des innocents, qui agissent de bonne foi, les victimes de votre ambition et de votre vanité ? Quoi donc ! pour garder les bienséances du monde, vous violerez les lois du Seigneur? Mais supposons que les temps soient mauvais, qui est-ce qui porte la dureté des temps avec plus d'incommodité que les pauvres ? Si les temps sont mauvais pour vous qui avez du bien, ils sont donc insupportables pour ceux qui n'en ont point ? Si vous vous plaignez parce que vous n'avez pas du superflu, il faut donc que les pauvres périssent pour n'avoir pas le nécessaire? Or, mes frères, quelle est l'obligation de celui qui a du bien, sur l'article de l'aumône, quand la nécessité est extrême? Il faut donner non-seulement son superflu, ce qui est d'obligation en tout temps, mais dans ces occasions il faut aller jusqu'au nécessaire, non pas à la vérité jusqu'à celui sans lequel vous ne pourriez subsister ni vous ni votre famille, mais jusqu'à celui duquel vous pouvez vous passer sans que vous et votre famille en souffriez un dommage considérable, enfin, pour le dire en un mot, de ce nécessaire qui n'est tel que pour la bienséance de la vie. Mon Dieu, si on voulait se faire justice à soi-même, et la faire aux pauvres et à Jésus-Christ, qu'on trouverait de superflu dans le nécessaire ! qu'on trouverait à retrancher dans les choses qui passent pour nécessaires de nécessité de bienséance, et qui ne sont que des effets de la vanité, du luxe et de la sensualité! Avouez-le, mes chers frères, quelque mauvais que soient les temps, quand il faut faire une dépense pour satisfaire le luxe et la vanité, y en a-t-il beaucoup entre vous qui se contentent de cette raison? Vous faites des efforts, n'en faut-il donc point faire pour votre salut? Chrétiens, où est votre foi? Cette première raison n'est donc pas solide, la seconde ne vaut pas mieux.

Ma famille est grande et elle se multiplie tous les jours. Il est vrai que vous en devez prendre soin et pourvoir à ses besoins, c'est un devoir de votre état ; mais croyez-vous pouvoir y réussir uniquement par vos soins? Le principal soin ne doit pas être fondé sur votre industrie; car qui êtes-vous et où sont vos forces? L'inquiétude de l'avenir nous trouble beaucoup et ne sert à rien, sans la confiance au Seigneur et sa bénédiction. Or, par où l'attirerez-vous plus sûrement que par l'aumône? La faire pour l'obtenir, n'est-ce pas la source de la miséricorde? Gens de qualité, qui multipliez le nombre de vos domestiques, vous me faites compassion par les comptes effroyables qu'il faudra que vous rendiez au Seigneur : vous ne sauriez penser combien il se commet d'iniquités parmi vos enfants, parmi vos domestiques, parmi ceux qui composent les familles dont vous êtes les chefs.

Saint Augustin donne un excellent conseil aux pères chrétiens pour attirer la bénédiction de Dieu sur leur famille. Faites-y entrer, dit-il, Jésus-Christ en la personne du pauvre; car vous savez bien que ce qu'on leur fait, il le tient fait à lui-même. Mettez donc un pauvre dans le nombre de vos enfants et dans celui de vos domestiques; si vous avez deux enfants, comptez-en trois, et que le pauvre soit le troisième. Faites pour le pauvre la même dépense que vous feriez pour un enfant, cela n'est pas difficile ; car si Dieu vous donne trois enfants au lieu de deux, il faudra le faire nécessairement, et s'il multiplie vos enfants jusqu'au nombre de dix, il faudra que vous le fassiez de même, et que la multitude de vos enfants mette des bornes à votre ambition. Or, faites pour Dieu un peu moins que ce que la nécessité vous contraindrait de faire par force, et par là vous attirerez la bénédiction de Dieu sur vos enfants. Ce n'est

donc pas une bonne raison, pour vous dispenser de l'aumône, que de dire : Ma famille est grande ; car ce n'est pas parce que vous êtes de bons pères, mais de très-mauvais chrétiens, que vous refusez de faire l'aumône sous prétexte d'amasser du bien à vos enfants ; c'est votre cupidité qui vous fait garder votre bien. Ce fils est sans emploi, cette fille sans établissement... Mes frères, si vous pouviez l'emporter, ils ne l'auraient jamais. Suivez donc le conseil de saint Augustin et de saint Chrysostome. Mettez Jésus-Christ dans la personne du pauvre au nombre de vos enfants ; mettez-le dans votre maison, faites-le entrer dans toutes vos dépenses, prenez pour lui sur tout. Je ne prétends pas cependant réduire uniquement là vos aumônes, mais cela en peut faire partie ; car la dîme de votre bien, c'est le moins que vous puissiez donner. Mettez à part tous les jours et destinez au pauvre quelque chose de réglé, de fixe, ou de vos revenus ordinaires, ou de ce que vous gagnez.

Mais, dites-vous, la fortune est petite : eh bien, on vous demande peu. Jésus-Christ regardait un jour les riches qui mettaient de grosses sommes dans le temple : une pauvre veuve vint y jeter deux petites pièces, et vous savez ce que Jésus-Christ dit. Mes frères, Dieu juge de la grandeur du présent par le cœur et non pas par le présent même ; un verre d'eau froide n'est pas auprès de lui sans récompense.

Il paraît par toutes ces raisons que nul chrétien n'est dispensé de faire l'aumône selon ses facultés ; ajoutons que l'apôtre saint Paul nous dit qu'*il faut que le chrétien s'occupe en travaillant des mains pour gagner la vie du prochain.* Y a-t-il quelque chose qui puisse nous presser davantage que cette parole, et nous convaincre que personne n'est dispensé de faire l'aumône ? Quel effort de la charité, gagner la vie du prochain par le travail de ses mains ! Que deviendront donc ceux qui, dans l'abondance des biens, sont durs à l'égard des misérables, et qui, menant une vie oisive et voluptueuse, croient que le reste des hommes n'est fait que pour eux ! Ah ! mes frères, plus on ouvre les yeux de la foi, plus on découvre les erreurs de ce monde et l'étrange opposition des maximes des hommes aux règles de l'Evangile et aux maximes de Jésus-Christ.

Ces raisons qu'on allègue pour se dispenser de faire l'aumône sont donc vaines et frivoles : fournissons des moyens réglés et effectifs pour la faire : c'est mon second point.

SECONDE PARTIE.

Je prétends, mes frères, qu'il n'en coûtera qu'à vos passions pour trouver les fonds que je vais vous proposer pour faire l'aumône, sans donner atteinte ni au fonds de l'état, ni même à la bienséance chrétienne de l'état : je vous demande que vous donniez pour le pauvre ce que vous employez mal à propos pour le péché, pour le faste, pour le plaisir. S'il est vrai que, pour satisfaire à tout cela, vous fassiez de grandes dépenses, il est très-certain que voilà des fonds trouvés pour l'aumône, sans qu'il n'en coûte qu'à vos passions.

Or, pour prouver la solidité de ce que j'avance, ou vous êtes actuellement dans le péché, ou vous en êtes sortis : si vous y êtes, vous faites des dépenses, on ne pèche point qu'il n'en coûte ; vous n'arrêtez vos passions que par des chaînes d'or : cessez de pécher et donnez à la charité ce que vous donnez à vos passions, voilà un fonds tout trouvé. Vous êtes entre deux feux, celui de votre passion, celui de la colère de Dieu ; il faut éteindre l'un et l'autre.

L'eau doit être proportionnée à l'incendie : le feu de la passion est violent, jetez-y donc beaucoup d'eau ; voici la règle de saint Paul : il exige qu'on fasse pour Dieu autant qu'on a fait pour le péché, il n'y a rien de plus raisonnable. De plus, vous n'avez point considéré les intérêts de votre famille quand il a fallu contenter vos passions ; oubliez-les un peu pour Dieu. Ne soyez pas sage mal à propos. Si vous êtes sortis du péché, considérez le feu de la justice de Dieu que vous avez allumé. *Rachetez vos péchés par l'aumône.* C'est un achat, ce que vous donnez doit avoir de la proportion avec ce que vous voulez acquérir, réconciliation, grâce, miséricorde. La foi ne vous montrait que l'enfer pour prix de votre péché, et elle vous montre la gloire pour le fruit de votre aumône. Examinez donc devant Dieu jusqu'où allait la dépense du péché, et faites-y monter votre aumône ; faites servir à la charité ce que vous donniez à l'iniquité, sans craindre de vous ruiner.

Second fonds pour faire l'aumône, retranchez la vanité. Si l'on voulait se rendre justice, on trouverait de quoi faire l'aumône sans donner atteinte à la bienséance de l'état, pourvu qu'on voulût régler cette bienséance sur des principes certains. Combien de choses superflues ! l'or et l'argent employés aux usages les plus vils ; excès de luxe dans le train, dans les équipages, dans la table : mon Dieu ! pourquoi tant de profusion ? Il faut si peu pour nourrir un homme ! il y a tant de personnes de condition dans les communautés et dans les cloîtres qui se contentent de si peu de chose ! Si vous vouliez donc vous faire justice et prendre soin de votre âme, vous trouveriez de quoi donner l'aumône amplement sans donner atteinte à la bienséance de votre condition. On ne vous dit pas : N'ayez point d'habits qui vous distinguent, ôtez tous vos meubles, marchez à pied ; ce serait outrer les choses, surfaire le salut, et s'exposer par un zèle indiscret à tout perdre pour demander trop ; mais on vous dit : Retranchez la vanité et le luxe de toutes ces choses, contentez-vous du nécessaire, et donnez au pauvre ce que vous avez donné jusqu'ici à la vanité.

Une femme a un diamant à la main dont elle repousse le pauvre et dont elle pourrait le nourrir.... La magnificence dans les habits, qui ne sont faits que pour servir de couverture à notre nudité, et qui sont la mar-

que de notre honte, remedie-t-elle à l'intempérie des saisons? Que sais-je? que de tableaux superflus dans vos maisons! que de délices dans vos tables! combien de gens qui se passent de tout cela et qui se portent aussi bien que vous! Mes frères, observez les bienséances, mais à quoi servent ces meubles somptueux que l'on garde avec tant de précaution? n'est-ce pas une folie inconcevable que d'aimer mieux nourrir les vers et la poussière, que Jésus-Christ dans ses membres? N'est-ce pas une prévoyance insensée qui n'aboutit qu'à laisser périr inutilement ce qui sauverait la vie à tant de chrétiens qui périssent de faim et de froid? C'est un fonds mort; elles gémissent, ces créatures qui servent à votre vanité; elles valent quelque chose, et leur prix servirait à nourrir ce pauvre. Ne les tenez donc plus captives sous votre vanité; quand vous ne feriez que mettre en fonds le prix des superfluités, vous trouveriez des sommes considérables dont le fonds vous resterait, et dont le revenu servirait à nourrir bien des pauvres; vous ne vous endetteriez point, vous n'abîmeriez pas vos familles, et vous feriez votre salut.

Le luxe des ecclésiastiques dans la table et en vaisselle d'argent doit être retranché, aussi bien que celui des moines en bâtiments, en églises, en ornements; le sentiment de saint Bernard sur cela est terrible.

Le troisième fonds abondant que je vous propose est à prendre sur tout ce qui nourrit la volupté; on peut l'employer sans qu'il n'en coûte qu'aux passions. On doit la retrancher cette volupté, ou renoncer à l'esprit du christianisme, qui est un esprit de mortification, de retranchement, de mort à tout plaisir et à toute superfluité; c'est l'application que doit avoir continuellement un chrétien. Examinons de bonne foi jusqu'où vont les dépenses en promenades, en repas, en délicatesse; sans parler des spectacles, qui sont proscrits pour les chrétiens, et des suites des spectacles, je parle des choses que la sensualité fait rechercher et qu'un chrétien ne peut prendre dès que le pauvre en souffre, de ce que l'on donne à ses sens et que l'on refuse à son extrême misère.

Prenez garde que je ne dis pas absolument que ce soit un péché de vous donner ce qui en soi n'est pas mauvais, car il ne faut rien outrer; mais je dis que c'est un péché si, pour vous donner ce qui peut vous être souvent permis, vous manquez à assister le pauvre comme vous le devez. Vous trouverez donc dans ces fonds de quoi faire l'aumône.

Examinez devant Dieu, et très-sérieusement, ce que vous pouvez retrancher à la vanité, à la volupté; et dès aujourd'hui commencez à en faire un fonds pour les pauvres. Mais entre les mains de qui mettrez-vous cette aumône? Il serait difficile de donner des règles à chacun en particulier: ceux qui ont des biens de l'Eglise doivent répandre leurs aumônes sur les pauvres des lieux où sont leurs biens; ceux qui ont des parents pauvres, ceux qui connaissent des pauvres honteux et que Dieu leur adresse immédiatement, doivent la leur faire. Il ne faut pas oublier dans cette distribution les hôpitaux ni les religieux mendiants qui travaillent pour l'Eglise selon l'ordre, et qui attirent les bénédictions du ciel sur les villes qui les nourrissent; mais si vous avez des dettes, payez-les; il faut que la justice marche devant. Ne dépouillez pas celui qui est vêtu pour couvrir celui qui est nu; n'ôtez pas à celui à qui vous devez pour donner à celui à qui vous ne devez pas: la première charité est de payer ce que l'on doit.

Au reste, une des meilleures règles pour ses aumônes, c'est de les mettre entre les mains de ses pasteurs dans les assemblées qui se font chez eux pour les nécessités des pauvres de votre paroisse. Vous rentrez par là dans la première pratique de l'Eglise, et vous faites revivre ces siècles de charité où les chrétiens, comme il est marqué dans les Actes, *apportaient aux pieds des apôtres le prix de leurs biens pour être distribué en commun*, selon le besoin de chaque particulier; et dans ces assemblées des fidèles, le pasteur qui y tient la place des apôtres reçoit des fidèles qui s'y trouvent le prix de leurs biens. Il confère avec eux sur les nécessités de ses enfants et de leurs frères, et sur les moyens de les soulager. Que cela est grand! on y rend compte de l'état des choses, et, chacun disant son sentiment, c'est par les lumières de chaque particulier que la distribution en est faite.

Par ces assemblées vous êtes soulagés de la peine de faire le discernement nécessaire dans l'aumône entre le pauvre véritable et celui qui ne l'est pas. Cette discussion étant faite d'abord par les pasteurs et par les personnes préposées pour cette recherche, vous donnez aux pasteurs un moyen naturel pour s'insinuer dans l'esprit de cette partie de leur troupeau dont ils prennent un double soin. Cette assistance qui regarde le corps leur ouvre le cœur, et ils sont bien mieux disposés à écouter la voix du pasteur quand ils se voient soulagés par ses mains: ils reçoivent ses conseils plus volontiers quand il les y a préparés par des aumônes.

Ainsi, mes frères, votre aumône ne se donne point au hasard, et vous entrez dans l'ordre de la Providence; car, dit saint Augustin, *nous sommes obligés d'aimer tous les hommes; mais comme nos facultés ne sont pas assez grandes pour faire du bien à tous, il faut prendre soin de ceux dont Dieu semble nous avoir chargés, en répandant nos aumônes dans les lieux qui nous forment quelque alliance avec eux*. Ainsi voilà les pauvres de vos paroisses désignés naturellement.

Entrez donc bien dans cette raison de l'ordre de Dieu, et vous reconnaîtrez la nécessité d'entrer dans ces assemblées. Mais de plus la facilité est grande: il ne s'agit que de donner vos conseils et vos avis pour le soulagement des pauvres. Quand il s'agit de mineurs et d'affaires de famille, on prend avis des parents, on se fait honneur d'assister à ces assemblées. Ici il s'agit des enfants de

Jésus-Christ qui sont mineurs, vous êtes leurs frères, leurs affaires dépérissent; ne refusez pas votre conseil. Enfin, mes frères, cette manière de faire l'aumône vous met à couvert de la vanité. *Vous cachez votre aumône dans le sein du pauvre*, selon les termes de l'Ecriture, et *la main gauche ne sait point ce que la main droite fait.*

Pourrez-vous vous défendre présentement, mes frères, de satisfaire à l'importante obligation de faire l'aumône? Peut-on vous ouvrir des voies plus faciles? Evitez donc la terrible condamnation que doit attendre celui qui, en refusant de soulager le pauvre, a refusé pour ainsi dire de reconnaître le nom qu'il allègue. Et quel est le nom qu'il allègue? c'est celui de Dieu et de Jésus-Christ. Les bénédictions qu'il vous souhaite, c'est que Dieu vous fasse miséricorde. En refusant l'aumône, c'est donc en un sens renoncer Jésus-Christ, c'est mériter que Jésus-Christ nous renonce et être renoncé devant Dieu par Jésus-Christ. Concevez-vous bien ce que c'est? Faisons donc l'aumône, mes très-chers frères, vous pouvez par là vous rendre Jésus-Christ favorable. Ayons pitié des pauvres, et achetons le ciel par les biens périssables de cette vie; par là nous jouirons de toutes les richesses de l'immortalité glorieuse. Je vous la souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE MARDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CARÊME.

De la préparation prochaine à la mort pour les justes et les pécheurs.

Ibat Jesus in civitatem quæ vocatur Naim : ecce defunctus efferebatur.

Jésus allait dans une ville appelée Naïm, et il se rencontra que l'on portait un mort (*Luc.*, VII, 11, 12).

Je voudrais, mes frères, vous donner aujourd'hui des règles pour bien mourir, et vous apprendre dans ce discours ce qu'un chrétien doit pratiquer à l'extrémité de sa vie pour unir celle qu'il espère avec celle qu'il doit finir, et se faire un heureux passage de l'une à l'autre.

Comme il n'y a rien que les hommes souhaitent davantage qu'une heureuse mort, j'ai cru que vous seriez bien aises de m'en voir décrire les conditions dans ce discours; et comme Dieu fait miséricorde en tout temps, que son Eglise est l'arche du salut, ouverte après le déluge du péché à toutes les heures du jour pour qui que ce soit, et même à la dernière, il est important d'apprendre à ceux qui n'ont pas vécu selon Dieu la manière de mourir en Dieu et de réparer par une mort chrétienne les désordres d'une vie déréglée.

Je veux donc rendre ce discours utile aux justes qui ont bien vécu, et aux pécheurs qui n'y ont pas pensé. Les uns, de qui le parti est le plus sûr, c'est-à-dire les justes qui ont bien vécu, apprendront comment ils doivent achever leur sacrifice, et les autres comment ils doivent le commencer et l'achever en même temps; car comme nul ne doit jamais perdre l'espérance, il faut enseigner au pécheur à se convertir même au lit de la mort.

Voici donc, mes frères, ce qu'un chrétien doit faire quand il sent que la mort approche et qu'il se voit en quelque péril de perdre la vie. Je distingue deux temps différents dans la maladie dont il se sent attaqué : le moment où il en est frappé, et le temps où elle augmente considérablement, et où par des indices certains on reconnaît qu'il n'y a plus rien à espérer.

Dès qu'il se sent frappé, il faut qu'il accepte la mort et qu'il se soumette volontairement aux ordres de Dieu : première partie; lorsque la maladie augmente, il faut qu'il se dégage de la terre et qu'il renonce généralement à toutes choses pour faire ce passage heureusement : seconde partie.

Quiconque finit sa vie dans des sentiments de soumission, de renoncement et de piété, meurt de la mort des justes.

Expliquons ces dispositions et ces qualités d'une bonne mort, après avoir demandé le secours du ciel par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Si nous n'étions pas aveuglés par nos passions, et que l'enivrement des choses présentes ne nous fît pas perdre la raison, nous connaîtrions, mes très-chers frères, que notre vie n'est qu'une maladie continuelle de laquelle nous ne pouvons être guéris que par la mort, et sachant que ce moment qui doit mettre fin à tous nos maux est incertain, nous nous y tiendrions toujours disposés, afin d'en faire un usage tel que le mérite cette partie de notre vie, qui peut si fort contribuer à rendre notre éternité bienheureuse.

C'est le point capital de la sagesse du chrétien de se tenir prêt en tout temps à paraître devant Dieu, et à régler tellement sa vie qu'il se mette à couvert de la surprise dans une affaire aussi importante que celle où il s'agit de son éternité.

Mais soit que le chrétien ait réglé sa vie sur cette pensée, soit qu'il l'ait rejetée de son esprit pour suivre le déréglement de ses passions, il faut qu'il regarde la mort d'une autre manière quand il se voit en péril de perdre la vie, et qu'il prenne des mesures ou pour achever son sacrifice en chrétien, ou pour le commencer en pénitent.

Or, mes frères, Dieu s'approche de nous, selon saint Grégoire, et le temps de notre jugement avance, à proportion que celui de notre vie diminue et s'enfuit; mais *il frappe à notre porte*, dit ce saint pape, *quand il nous abat par la maladie, et en frappant il nous avertit qu'il est proche de nous et qu'il veut entrer.* C'est donc dans ce moment que nous devons nous préparer à le recevoir; et comment ferons-nous connaître que nous lui ouvrons volontiers? *C'est*, répond ce même pape, *si nous le recevons avec l'amour d'un juste qui souhaite la consommation de son sacrifice pour s'unir à lui, ou avec l'amour d'un pénitent qui offre la destruction de sa vie pour*

en effacer les désordres, et pour consommer son sacrifice en le commençant.

Voici donc, mes frères, par où le chrétien doit commencer à se préparer à la mort quand il se voit frappé par la maladie : il faut qu'il accepte la mort et qu'il se soumette humblement aux ordres de Dieu ; il faut qu'à l'exemple du Sage il fasse cette réflexion sur la nature de son être : Je suis un homme mortel semblable à tous les autres, sorti de la race de celui qui fut le premier formé de terre ; il a été réduit en cendres, j'y serai réduit comme lui, car il n'y a pour tous qu'une manière d'entrer dans la vie, et qu'une manière d'en sortir. Voici, sans doute, le moment qu'il faut payer ce tribut général et commun. Je reconnais par cette maladie que mon heure approche, et que c'est vous, ô mon Dieu ! qui l'avez marquée. Ce n'est ni l'âge ni la maladie qui me font mourir ; ce ne sont point les hommes qui me tuent : je ne meurs, Seigneur, que de votre main, il n'arrive rien en ce monde sans l'ordre secret de votre toute-puissance ; vous préordonnez avant tous les siècles comment les choses doivent arriver dans ce monde.

Ma vie n'est rien, et quelque longue qu'elle puisse être, cette longueur ne doit être comptée que pour un instant si nous la comparons avec le temps qui s'est passé avant que nous fussions, et celui qui passera après que nous aurons cessé d'être ; mais cet instant de vie qui n'est rien n'est pas encore à notre disposition. Vous en êtes le maître, vous l'étendez tant qu'il vous plaît, et vous le terminez aussi quand il vous plaît. Je me soumets aux justes dispositions de cette souveraineté absolue, et me voilà prêt à vous rendre sans peine ce que je n'ai reçu de vous que par faveur.

Mais il ne faut pas s'en tenir à ce seul motif, il faut porter nos vues plus loin pour rendre notre soumission plus parfaite, et faire un sacrifice de notre vie qui entre dans l'ordre de la justice de Dieu sur nous.

Car, mes frères, nous savons très-certainement, dans les principes de notre foi, que la mort est la peine du péché, et qu'elle n'est devenue nécessaire à l'homme que depuis son crime ; d'où je tire ces deux vérités, qui renferment deux grandes instructions, l'une qui regarde les justes, l'autre qui regarde les pécheurs.

La première, c'est que le péché n'est entièrement détruit dans les justes que par la mort, et qu'ainsi ils doivent non-seulement l'accepter avec soumission aux ordres de Dieu, mais même la désirer avec ardeur, puisque Dieu s'est servi d'elle pour rendre leur sacrifice parfait, et les faire arriver à l'union qu'ils attendent comme le fruit de leur sacrifice. La seconde est que le péché peut être réparé tout d'un coup par l'acceptation de la mort, et qu'ainsi le pécheur qui a abandonné Dieu durant sa vie doit ménager ce moment pour unir la fin de son sacrifice avec le commencement, et trouver son salut aux portes de l'enfer, où il n'est pas absolument impossible de le rencontrer. Ceci, mes frères, est d'une grande consolation pour ne pas désespérer le pécheur ; mais aussi cette proposition est d'une grande délicatesse, et il faut prendre garde à ne se pas tromper en présumant trop. A prendre comme il faut l'idée de la vie présente, nous la devons regarder comme une maladie, selon le sentiment des Pères ; et en effet, que faisons-nous pour vivre, sinon de nous empêcher de mourir, tous nos exercices et toutes nos actions n'étant que des remèdes à une maladie qui nous détruirait en quatre jours si nous avions négligé de les prendre ? Nous ne mangeons que dans la crainte que la faim ne nous tue ; nous ne nous abstenons de manger que de peur que la réplétion ne nous étouffe.

Ce n'est pas le corps seulement qui est malade durant cette vie, l'âme a ses maladies dont les plus justes ne sont pas exempts, qui les font gémir dans cette vie de misère. J'avoue que la grâce, en nous purifiant de nos péchés, nous donne quelque santé et met en nous quelque force et quelque vigueur ; mais cette santé est toujours imparfaite pendant que nous portons un corps de corruption. Notre cupidité n'est jamais éteinte durant cette vie. Les plus saints sont obligés de gémir de leurs faiblesses, et ils savent qu'ils n'auront point de santé parfaite, qu'ils ne soient revêtus d'une vie immortelle, et que par une nouvelle naissance ils ne soient devenus semblables à Jésus-Christ ressuscité.

En effet, tout ce qui est arrivé à Jésus-Christ doit se passer dans chaque chrétien. Il ne compose avec lui qu'un corps mystique et un Jésus-Christ parfait et accompli ; ainsi, comme Jésus-Christ a souffert durant sa vie mortelle, qu'il est mort, ressuscité, monté au ciel et assis à la droite de son Père, le chrétien doit souffrir, mourir, ressusciter, monter au ciel, et c'est ce qui fait qu'après l'accomplissement de notre sacrifice nous entrerons dans une parfaite communion avec Jésus-Christ ; car le corps du péché étant durant cette vie comme un chaos impénétrable entre lui et nous, dans le ciel rien n'empêchera plus que l'union ne soit parfaite. Le Fils de Dieu a appelé sa mort et sa passion du nom de sanctification, et il dit dans l'Evangile qu'il se sanctifie lui-même lorsqu'il va mourir de la mort la plus cruelle ; de même un chrétien qui est éclairé par les lumières de la foi doit regarder sa mort comme l'achèvement de sa sanctification. Il doit accepter ses peines et ses douleurs comme Jésus-Christ qui accepta celles qui accompagnèrent sa passion. Il doit se dire que c'est pour sa sanctification qu'elles lui sont envoyées, comme Jésus-Christ a dit qu'il allait se sanctifier en souffrant les siennes ; et le juste les doit recevoir aussi avec joie, dans la pensée qu'elles mettent le sceau à sa sanctification, et que, ne perdant rien par la mort, il se trouvera tout entier en Jésus-Christ et Jésus-Christ en lui.

Cela peut être vrai, me direz-vous, à l'égard du juste qui a vécu de la vie de Jésus-

Christ, et qui ne fait, en finissant sa vie, qu'achever le sacrifice qu'il a commencé dans son baptême et continué pendant sa vie ; mais le pécheur qui a vécu de la vie du monde et violé les engagements de son baptême, comment peut-il regarder la mort ? Il la peut regarder, mes très-chers frères, même à l'extrémité, comme un sacrifice capable d'expier tout d'un coup toutes les iniquités de sa vie et le réconcilier avec Dieu, s'il le lui offre par son esprit et qu'il sache ménager les moments de grâce que Dieu fait à ceux qui ont recours à lui à la dernière heure du jour, quand ils reviennent du fond du cœur.

Je sais bien qu'il est très-dangereux d'attendre à faire pénitence au lit de la mort. Il est certain, selon le sentiment de tous les saints Pères et selon tous les principes de la religion, qu'entre tous les pécheurs il n'y en a point qui se jettent dans un si grand danger d'attirer sur eux la colère de Dieu, de tomber dans un entier endurcissement, et de mourir enfin dans l'impénitence, que ceux qui pendant leur santé commettent des crimes avec hardiesse, dans l'espérance d'avoir part à la miséricorde extraordinaire que Dieu fait quelquefois aux pécheurs dans l'extrémité de leur vie.

Cependant, mes frères, désespérerons-nous ceux qui se trouvent dans cet état ? A Dieu ne plaise ! Comme Dieu n'est attaché à aucun ordre qu'autant qu'il lui plaît, et moins encore à celui de la grâce qu'à celui de la nature, il fait quelquefois par lui-même et par son infinie miséricorde la conversion de plusieurs âmes, sans les faire passer par la suite des moyens ordinaires et communs : les jugements de Dieu sont impénétrables.

On doit tout craindre pour celui qui commence sa pénitence, son sacrifice et sa dernière maladie en même temps ; mais cette crainte ne doit pas pourtant exclure toute espérance. On doit espérer pour celui qui a commencé son sacrifice de bonne heure et fait pénitence avant que de tomber malade ; mais cette espérance ne doit pas exclure toute crainte. Il faut lui dire qu'il craigne, encore qu'il ne voie rien à craindre, puisque la crainte est nécessaire pour nous exempter de l'orgueil ; de même aussi il faut dire au pécheur qu'il espère en la bonté de Dieu, encore qu'il n'y ait rien en lui qui puisse donner lieu à cette espérance.

L'apôtre saint Paul nous propose deux principes dans son Epître aux Romains qui doivent servir de fondement à cette espérance, et qui sont capables de bien consoler le pécheur dans l'extrémité de sa vie. *Si vous confessez de bouche*, dit-il, *que Jésus-Christ est le Seigneur, et si vous croyez de cœur que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, vous serez sauvés.* L'Apôtre renferme dans ce seul article la créance de toutes les vérités chrétiennes ; n'étant pas possible, si l'on croit une fois que Jésus-Christ est ressuscité, selon qu'il l'avait lui-même promis, qu'on ne le reconnaisse en même temps pour véritable dans toute sa doctrine et dans tout ce qu'il a proposé pour matière de foi à son Eglise ; et de cette foi vive et sincère naissent l'espérance, la charité, la pénitence, toutes les vertus et toutes les bonnes œuvres quant à la préparation du cœur. Mais Dieu accorde-t-il souvent cette foi vive et sincère à un homme qui a vécu dans l'infidélité et dans le libertinage durant toute sa vie ? Voici, mes frères, le second principe de saint Paul, qui est une excellente réponse à cette demande. *Il n'y a point de distinction de Juifs ni de gentils, parce que tous n'ont qu'un même Seigneur, qui répand ses richesses sur tous ceux qui l'invoquent ; car tous ceux qui auront invoqué le nom du Seigneur seront sauvés.*

Ces paroles se prennent par saint Paul dans un sens sublime, et s'entendent de la délivrance spirituelle et du salut des fidèles. Quiconque donc aura réclamé avec une entière confiance le secours de la grâce obtiendra la vraie justice, le pécheur comme le juste, à l'heure de la mort comme pendant la vie ; car il n'y a point de distinction, il est riche envers tous. Et pour vous faire voir que cette assurance regarde les pécheurs, remarquez ce que dit saint Paul dans la suite : *J'ai été trouvé*, dit cet apôtre, *au nom du Seigneur par ceux qui ne me cherchaient pas, et je me suis fait voir à ceux qui ne s'informaient point de moi.* Ces paroles, qui dans le sens littéral marquaient la conversion des gentils et l'effet de la prédication de l'Evangile sur leurs esprits, peuvent s'appliquer dans le sens moral à ceux qui, ne cherchant point à connaître Dieu, et qui ne s'informant pas même des voies qu'il faut tenir pour aller à lui, sont prévenus par sa miséricorde et le trouvent. A plus forte raison paraîtra-t-il à ceux qui l'invoqueront et sera-t-il trouvé par ceux qui le chercheront avec gémissements, surtout dans l'affliction et dans la plus grande de toutes, qui est celle de la mort.

C'est donc alors que le pécheur doit faire de plus grands efforts pour ménager ce dernier moment, après lequel il n'y a plus rien à espérer pour lui, et par le bon usage duquel il peut aussi tout réparer. En effet, pour bien comprendre ce que peut valoir la mort en Jésus-Christ, c'est-à-dire celle qui est soufferte en union avec lui, encore même que cette union ne commence qu'à la mort, il faut considérer quel rang elle tient dans l'ordre de son sacrifice. Il est vrai qu'il est offert dès le moment de sa conception, qu'il l'a continué durant toute sa vie et qu'il l'accomplit en mourant. Il est vrai que nous avons été offerts avec lui et consacrés victimes par notre baptême, que nous sommes devenus dignes, par la grâce de notre régénération, de lui être offerts, et que nous nous sommes engagés à travailler continuellement pour sa gloire, car notre sacrifice doit être sans interruption, depuis notre baptême, qui en est le commencement, jusqu'à notre mort, qui en est l'accomplissement ; mais comme la principale partie du sacrifice est la mort de l'hostie, que l'oblation et la sanctification qui précèdent n'en sont que les dispositions, qui doute, mes frères, qu'un pécheur qui

n'ouvre les yeux de l'âme que pour voir la mort, et qui la regarde, par la miséricorde de Dieu, comme la seule partie de son sacrifice qui est à sa disposition, ne puisse rendre ce sacrifice parfait en offrant sa mort à Jésus-Christ, dans laquelle, par l'anéantissement de sa vie, il rend à Dieu tout l'hommage dont il est capable, en s'anéantissant devant les yeux de sa majesté et en adorant celui qui existe seul essentiellement? Qui peut douter qu'en donnant sa vie à Dieu il n'achète Dieu, si j'ose ainsi parler, et que, résolu de quitter la vie non pas tant par la violence de ses maux que par le désir de satisfaire à la justice de Dieu et d'expier ses péchés par la destruction de son être, il ne puisse dire en quelque façon, comme le Sauveur, que personne ne lui ôte la vie, mais qu'il se l'ôte lui-même par la disposition sincère de son cœur, qui la lui fait remettre entre les mains de Jésus-Christ, résolu de ne pas la conserver, quand même il le pourrait, contre l'ordre de Dieu?

Avec cette disposition, je ne doute pas que les plus grands pécheurs ne puissent réparer tous les désordres de leur vie; mais il faut qu'elle soit accompagnée de quelque chose d'extraordinaire qui soit comme la preuve et comme le fruit de leur véritable pénitence. Les grandes résolutions de bien vivre à l'avenir ne sont pas suffisantes : il faut que la vérité de ces résolutions nous paraisse par l'exécution, en faisant tout ce qu'on peut faire en cet état. Sans cela il y a peu de chose à espérer; car l'Ecriture nous a appris par l'exemple d'Antiochus qu'il y a des pénitences accompagnées en apparence de grands desseins de piété, de pleurs et de prières, qui sont néanmoins fausses devant Dieu. C'est pourquoi j'ai dit qu'il ne suffisait pas à la fin de la vie d'accepter la mort ni de se soumettre volontairement aux ordres de Dieu, mais qu'il fallait encore se dégager de la terre et renoncer généreusement à toutes choses.

Voyons ce que le juste et le pécheur doivent faire pour se disposer à une heureuse mort en entrant dans cette pratique : c'est le second point.

SECONDE PARTIE

Tout le succès de la préparation à la mort, dont nous parlons, dépend presque de la première disposition dont je viens de vous entretenir; car lorsqu'un chrétien s'est abandonné à la volonté de son Dieu, il entre facilement dans toutes les autres dispositions dont je dois vous parler encore, il sent l'augmentation de ses maux sans aucun trouble, il voit les approches de la mort sans effroi, et il s'abandonne entre ses bras avec consolation.

Il me semble, mes frères, qu'on peut dire qu'il y a cette différence entre un chrétien qui n'a pas ces sentiments, et un autre qui en est pénétré, qu'on peut comparer ce premier avec un fruit qui n'est pas encore mûr, et le second avec un fruit arrivé à une parfaite maturité.

L'un ne se cueille pas, il s'arrache avec violence; il lui faut donner de rudes secousses pour l'abattre, et quand il est tombé, il pourrit et ne mûrit jamais; il est toujours désagréable au goût et inutile à l'usage des hommes. Un fruit mûr au contraire quitte l'arbre de lui-même; il tombe par un certain poids de bonté que sa maturité lui donne, et les hommes le reçoivent comme un fruit utile à leur nourriture et agréable au goût. On peut dire à peu près la même chose des chrétiens à la mort : celui qui n'a pas pris les sentiments d'une résignation parfaite aux ordres de Dieu, et qui ne regarde pas la mort dans les vues que nous avons marquées, ne peut pas concevoir ceux d'un parfait renoncement à la terre; il y tient attaché comme un fruit qui n'est pas encore mûr, il fait de grands efforts pour s'en arracher; il n'y a que les secousses d'une maladie violente qui l'en séparent, et quand il tombe par ses efforts, c'est un fruit toujours désagréable à Dieu, qui pourrit dans la terre où il est enfermé, et qui ne mûrit jamais pour l'éternité bienheureuse.

Mais quand un chrétien s'est abandonné aux ordres de Dieu, il tombe sans peine par un certain poids que sa résignation lui donne, et, comme un fruit arrivé à sa maturité, il quitte l'arbre qui n'a dû le porter que jusqu'au temps que le propriétaire et de l'arbre et du fruit avait résolu de l'en détacher : de sorte que, ne songeant plus au lieu qu'il quitte, il ne s'occupe que des pensées du lieu où il va; ou s'il fait encore quelque retour sur la terre et sur les personnes qu'il y a aimées, ce n'est plus que pour perfectionner son renoncement, s'il est juste, ou pour le commencer, s'il est pécheur; et voilà la seconde condition de la préparation prochaine à la mort. Elle n'est pas même assez différente entre le juste et le pécheur, que ce que l'on doit dire à l'un ne puisse convenir à l'autre; or, mes frères, pour marquer les voies par lesquelles on peut entrer dans un parfait renoncement au monde, il faut supposer que ce qui nous y attache, ce sont les biens que nous y possédons et les personnes que nous y aimons. C'est donc à l'égard de ces deux objets qu'il faut exercer notre renoncement, c'est-à-dire qu'il faut que le juste, qui n'est juste que par le dégagement de ses biens, de son cœur et des créatures, perfectionne ce dégagement pour rendre son sacrifice parfait, et que, renonçant non-seulement à l'amour, mais à l'usage de toutes les choses de la terre avant que de les avoir quittées, il se mette en état de mourir dépouillé comme Jésus-Christ. Voilà ce qui regarde celui que nous avons appelé juste, c'est-à-dire le chrétien, qui a pensé à vivre comme un homme qui doit mourir.

A l'égard de celui que nous appelons pécheur, c'est-à-dire de celui qui a vécu dans le déréglement sans penser à la mort, et qui a tout à faire dans ce dernier moment, il faut, mes frères, qu'il s'arrache avec force et aux biens et aux personnes, et que, semblable à un homme qui voit sa maison tout en feu, il quitte tout pour se sauver : heureux si, dans

un embrasement général où il était menacé de perdre la vie et les biens, il sauve sa vie en perdant ses biens !

Il faut donc que le chrétien qui sent approcher la mort jette l'œil sur ses affaires pour la dernière fois, et qu'il y mette l'ordre que la justice et la charité chrétienne demandent absolument. C'est le conseil que Dieu donna au roi Ezéchias par la bouche du prophète Isaïe : *Dispone domui tuæ, non vives :* Jette les yeux sur les affaires de ta maison pour y donner l'ordre nécessaire ; car tu vas mourir, et les redoublements de ton mal ne te doivent plus laisser aucune espérance de vie.

Je n'ai point parlé jusqu'ici de faire venir le pasteur, parce que j'ai supposé que c'est la première chose qu'on doit faire. Puisqu'*il veille pour le bien de vos âmes, comme en devant rendre compte,* dit l'Apôtre, c'est à lui de vous assister dans le moment où vous devez paraître devant Dieu. Vous pouvez aussi tirer des secours d'ailleurs, ils ne peuvent vous être interdits ; car dans cet état on n'en peut avoir trop ; et comme dans les maladies dangereuses on appelle les plus habiles médecins, dans l'extrémité de la vie il faut avoir recours à tout ce qu'il y a de meilleur, de plus capable de nous dire la vérité et de nous mettre dans les voies de notre salut sans nous flatter, surtout si nous avons des doutes, et que nous ayons été assez malheureux pour ne pas prendre conseil des plus sages, des plus éclairés, des plus exacts, des plus désintéressés et des plus sévères pendant la vie. Ceci regarde plus précisément ceux qui, comme nous avons dit, ont tout à faire dans ce moment. Les pécheurs, qui doivent faire un examen et un jugement général de leur vie, ne peuvent le faire trop sévère pour éviter celui de Dieu.

Je ne parle point de la confession ; c'est aux pasteurs et aux ministres de l'Eglise qui sont appelés à vous régler sur cet article. Tout ce que je viens de dire étant fait, il faut ou revoir son testament, ou le faire s'il n'est pas fait.

Le testament est une espèce de jugement où le chrétien s'applique à rendre ce qu'il doit à Dieu et à son prochain. Il ne doit presque jamais l'omettre, à cause des inconvénients qui arrivent ordinairement quand on le néglige, soit dans les familles, par les contestations et les différends qui s'y élèvent et qui y ruinent la paix et la charité, soit à l'égard des personnes qui meurent, dont les volontés ne sont presque jamais exécutées, quelques promesses qu'on leur en fasse. Les dettes ne se payent point, les restitutions ne se font point, les domestiques demeurent sans récompense, les pauvres sans secours, et la cupidité des vivants leur fait oublier tous les ordres et toutes les dispositions de la charité des défunts.

Il faut donc, mes frères, faire son testament, et il est même plus à propos de le faire pendant la santé, afin de le mieux concerter; car on n'a plus qu'à le revoir quand il faut mourir. Que si on a attendu à cette extrémité pour le faire, il ne faut pas différer, et après s'être mis bien avec Dieu, afin que cette action soit faite en état de grâce, pour que toutes les dispositions que nous y ferons de nos biens et de notre volonté soient agréables à Dieu et utiles pour notre salut, il faut faire en sorte que ces trois vues différentes règnent sur cette action, la prudence, la justice et la miséricorde.

La prudence, en ne faisant rien précipitamment ni par passion, mais dans cette tranquillité et cette sagesse d'un homme qui va paraître devant Dieu, prenant conseil des gens sages et éclairés, afin de faire les choses selon les coutumes et les lois ; marquant surtout les choses clairement, pour ne donner lieu à aucune contestation, et laisser la paix entre ceux à qui on laisse son bien.

La justice doit régner dans la disposition que vous devez faire de vos biens, et pour cela il faut commencer par l'examen de vos acquisitions, afin que s'il se trouve quelque chose de mal acquis, il soit restitué. Donnez même ce qui est douteux : que la fausse tendresse ne vous séduise pas. Péril pour vous, péril pour vos enfants. Le bien mal acquis est pour les uns et les autres une source de damnation. Dans les choses même qui sont douteuses, restituez, c'est le plus sûr, et il vaut mieux paraître devant Dieu dépouillé de tout que revêtu d'une abondance de biens contre la justice. Vous n'avez que votre âme à sauver ; il faut payer vos dettes et les arrérages de vos dettes, lorsqu'il est vrai que, ayant pu les payer, vous ne l'avez pas fait, faisant ainsi un double tort et une double injustice à vos créanciers.

Il faut réparer tout le tort fait au prochain, soit celui qu'il a reçu de vous, qui lui avez intenté des procès injustement et par caprice, soit vous, avocat, qui vous êtes chargé d'une cause que vous saviez en votre conscience n'être pas bonne, soit vous, juge, en condamnant celui qui avait droit, en le condamnant par faveur, par intérêt, par ressentiment. Ah! mes frères, qu'il est nécessaire dans cet ouvrage de consulter un homme éclairé qui nous instruise et qui porte le flambeau dans toutes nos iniquités, pour nous faire voir ce que nos passions et notre cupidité nous ont caché! un homme ferme, résolu, désintéressé, qui nous juge par les lumières de Dieu et par les seules vues de notre salut!

Il faut rendre aux pauvres ce que vous leur avez retenu; car si c'est une obligation de leur donner le superflu du bien que Dieu vous a donné, ce n'est pas assez de vous accuser de ne l'avoir pas fait, il faut le faire, et répandre sur eux, non pas par aumône, mais par obligation, ce que vous leur avez ôté. Jusqu'où vont les obligations de ces hommes extrêmement riches qui n'ont jamais donné la millième partie de leur bien? de ces gens qui ont vécu avec faste et avec profusion des biens de l'Eglise multipliés et accumulés dans leurs maisons? Quel abîme, ô mon Dieu ! et quel terrible emploi que celui d'assister ces gens-là à la mort!

Il faut encore que la justice règle la distribution que vous voulez faire de vos biens légitimement acquis. Considérez vos proches, et n'appelez pas des étrangers à votre succession à leur préjudice, à moins qu'ils ne s'en soient rendus indignes par une conduite déréglée et nullement chrétienne, et que vous ne connussiez sûrement que votre succession ne servirait qu'à entretenir leurs désordres, à nourrir leur ambition, à augmenter leur luxe; car il ne faut pas mettre parmi les raisons que vous croyez légitimes pour les rejeter, les chagrins personnels sans fondement et pris par caprice. Si vous en avez reçu quelques chagrins, il faut les oublier, et leur donner des marques, en leur faisant du bien, que vous êtes réconciliés sincèrement avec eux.

Si vous en avez qui soient dans la misère, c'est sur eux que vous devez verser vos biens pour les soulager, en les partageant de telle sorte que chacun puisse s'en ressentir et en recevoir du soulagement, et non pas les donner tous à un, oubliant les autres, à moins que ce ne soit pour l'utilité de toute la famille : car ordinairement de là proviennent de très-grands désordres dans les familles. Celui que l'on préfère s'élève et méprise les autres. Les autres, de leur côté, entrent dans des sentiments de jalousie et de haine qui les divisent, et vous-même vous ne sauriez faire cette injustice sans être responsable devant Dieu de toutes ces mauvaises suites.

C'est encore quelque chose de bien plus étrange pour un chrétien que de commettre de semblables injustices, et de donner tout son bien à un parent au préjudice des autres, à condition de porter son nom et ses armes. Quelle vanité pour un homme qui va être réduit en cendre dans un moment ! quelle disposition pour aller paraître devant Dieu ! quel détachement de la terre et du monde, de n'en sortir qu'à condition qu'on y vivra dans la personne de ceux qu'on y laisse ! et quel amour pour des parents qu'on fait souvent dépositaires de ses iniquités, et à qui, en croyant laisser du bien, on ne laisse que des gages d'une damnation future, où l'on se précipite soi-même en les enrichissant !

Enfin la miséricorde veut que vous ayez des égards pour ceux qui vous ont servi fidèlement; elle doit entrer dans cette distribution, et cette troisième vertu perfectionne admirablement ce dernier ouvrage de votre vie. Faire miséricorde, c'est la voie sûre pour l'obtenir; car le Seigneur nous apprend dans l'Ecriture qu'il mesurera celle qu'il nous fera à la même mesure dont nous nous serons servis pour la faire aux autres. C'est donc, mes frères, sur le besoin que nous avons de la miséricorde de Dieu, que le désir de l'obtenir doit régler nos aumônes. Voilà la règle; mais voici quelques conditions qu'il me semble qu'un chrétien devrait observer dans son testament : je voudrais qu'il évitât toutes ces dispositions éclatantes qui laissent des traces d'orgueil pour ceux qui les font. Il y a un orgueil qui nous suit après notre mort, et un chrétien doit toujours l'éviter. Ce n'est pas renoncer au monde entièrement, que de vouloir y laisser des monuments propres à y conserver notre mémoire; ce n'est pas assez estimer la vie divine dont nous espérons de jouir dans le sein de Dieu, que de vouloir être encore dans le commerce de celle que nous quittons : et la miséricorde que nous faisons est moins pure aux yeux de Dieu, quand nous nous ménageons quelque gloire de la part des hommes pour l'avoir faite.

Je voudrais donc qu'un chrétien ne laissât guère de vestiges du bien qu'il fait, qu'il cachât ordinairement à la mort son aumône dans le sein du pauvre, comme il a dû le faire durant sa vie, à moins que le contraire ne soit nécessaire pour l'exemple ou pour réparer le scandale. Si les démons sont des voleurs, au sentiment des Pères, qui nous attendent durant la vie, pour nous dérober le fruit de nos bonnes œuvres par la vanité et la complaisance qu'ils nous inspirent, ils sont bien plus à craindre à l'heure de la mort, où ils redoublent tous leurs efforts. Cachons-nous donc dans le bien que nous avons à faire; n'ayons point d'autre vue que celle d'apaiser Dieu, et ne nous laissons pas séduire par la pensée d'édifier le prochain, quand nous ne pensons véritablement qu'à nous-mêmes. C'est encore par cette même raison que je n'approuverais pas ces fondations qui se doivent exécuter avec éclat; car il me semble qu'on peut dire qu'elles ne sont pas entièrement conformes aux ordres de Dieu sur nous.

Il ne nous a chargés que du soin des pauvres avec qui nous vivons, et comme il veut que nous ne lui demandions que notre pain de chaque jour, sans songer au futur par des soins trop empressés qu'on doit abandonner à sa providence, mes frères, faisons actuellement tout le bien que nous sommes capables de faire, répandons nous-mêmes nos aumônes; ne nous en fions ni à nos héritiers, ni même à nos enfants : ils pleurent à présent, notre succession les consolera dans un moment; ils promettent à présent, leur cupidité les endurcira dans la suite.

Faites prier Dieu pour vous, intéressez les ministres de Jésus-Christ et tous les pauvres qui sont ses membres à intercéder pour vous.

Vous, pécheurs, qui avez tout à faire dans ce moment, faites donc tout; pressez-vous, il n'y a point de temps à perdre; versez vos aumônes avec abondance, on n'éteint pas un grand embrasement avec un peu d'eau : donnez tout pour sauver votre âme; envoyez des sommes aux prisons pour délivrer les captifs, envoyez dans les hôpitaux, donnez aux pauvres honteux, mettez de grandes sommes entre les mains de vos pasteurs, pour les distribuer aux pauvres de leurs paroisses; donnez-en à des personnes de piété qui prient incessamment pour vous, et qui contribuent à vous retirer des feux de la justice de Dieu. Faites que tous les prêtres du Seigneur élèvent leurs mains au ciel, et que tous les misérables fassent entendre

leurs voix à Dieu pour obtenir sa miséricorde pour vous.

Il faut, mes frères, après cela que le juste et le pécheur fassent venir leurs familles pour donner tous les ordres qu'ils croient être nécessaires; qu'ils se réconcilient avec tout le monde, qu'ils aient attention à réparer tout le tort qu'ils auraient pu faire par la médisance, en se rétractant, en disant du bien de ceux qu'ils auraient calomniés, en donnant ordre d'aller les voir de leur part, s'ils ne peuvent pas les prier de venir; enfin en se servant de tous les moyens propres à remédier aux maux qu'ils ont faits, suivant en cela les conseils d'un homme éclairé, qui est plus nécessaire en ce moment-là qu'on ne le peut dire.

Il faut qu'ils donnent à leurs domestiques, à leurs enfants, à leurs femmes, les avis qu'ils croient leur devoir être utiles, et leur bénédiction qui a toujours été fort utile aux enfants et recommandée dans l'Ecriture. Après cela, le malade ne doit plus permettre que ni sa femme ni ses enfants approchent de lui : il faut qu'il éloigne ces tristes objets capables d'attendrir son cœur et de détourner son esprit de l'application continuelle qu'il doit avoir à Dieu. Il doit se ressouvenir que Jésus-Christ, se voyant abandonné de son Père sur la croix, reconnut qu'il voulait qu'il finît sa vie sans consolation de la part des créatures; c'est pourquoi, voyant Marie dans ce moment, il ne l'appela plus sa mère, mais *femme*, retranchant toutes les expressions de tendresse; et c'est ce que doit pratiquer un chrétien dans cet état : il faut qu'il entre dans l'esprit de la mort avant que d'être livré à elle par nécessité, et que par une séparation volontaire il quitte les personnes qui lui sont les plus chères, quand il est encore en état d'en jouir, afin qu'étant plus destitué de ces consolations humaines à la fin de sa vie, sa mort soit plus semblable à celle de Jésus-Christ, ce qui est la plus grande consolation qu'un chrétien puisse souhaiter pour arriver à l'éternité glorieuse que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JEUDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CARÊME.

Sur les caractères de la mort de l'âme.

Ibat Jesus in civitatem quæ vocatur Naim : ecce defunctus efferebatur.

Jésus allait dans une ville appelée Naïm, et il se rencontra que l'on portait un mort (*Luc.*, VII, 11, 12).

L'Église nous propose des évangiles aujourd'hui et demain, qui tous deux nous représentent la même chose. C'est dans l'un et dans l'autre un mort ressuscité par la vertu de Jésus-Christ, quoiqu'il y ait de la diversité dans les circonstances de la mort et de la résurrection de l'un et de l'autre. Mais comme ces morts ressuscités sont des figures du pécheur mort par le péché et ressuscité par la grâce, j'ai résolu, mes frères, de séparer la mort de la résurrection que l'Évangile unit ensemble, pour ne pas embrasser une si ample matière dans un seul discours, et pour pouvoir expliquer un peu plus au long celle-ci qui est des plus importantes; car il s'agit de se former des idées justes et précises sur la vie et sur la mort de l'âme; de donner des règles par lesquelles chacun puisse reconnaître l'état de la sienne; de prendre des mesures pour conserver cette vie si précieuse de l'âme, si on la possède, ou pour la recouvrer si on l'a perdue malheureusement. Nous ne parlerons donc aujourd'hui que de la mort de l'âme, et nous ne ferons que deux parties dans ce discours.

1° Nous expliquerons la nature et les circonstances de la mort de l'âme : premier point; 2° nous nous examinerons nous-mêmes, pour reconnaître où nous en sommes, et quel est le degré de notre mort, si nous avons malheureusement perdu la vie de l'âme : second point.

Demandons l'assistance du ciel par l'intercession de celle qui, n'ayant jamais été soumise à la mort de l'âme, a reçu cette plénitude de charité et d'amour qui fait sa vie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pour parler utilement et solidement de la mort spirituelle de l'âme chrétienne, figurée par celle du corps de ce jeune homme de l'Evangile, que le Sauveur du monde rencontra comme il allait entrer dans la ville de Naïm et à qui il rendit la vie, il faut que vous connaissiez la réalité de cette mort spirituelle, c'est-à-dire qu'il y a réellement une mort de l'âme comme une mort du corps; la nature de cette mort spirituelle, c'est-à-dire en quoi elle consiste, et ce que c'est que cette mort; le règne de cette mort, c'est-à-dire son étendue et combien elle est multipliée parmi les chrétiens, qui sont presque tous sous l'empire de cette mort; enfin la contagion de cette mort, c'est-à-dire avec combien de facilité elle se communique, et le terrible danger qu'il y a, pour ceux qui ne sont pas encore sous son empire, d'en être frappés sans le savoir.

Tout ceci est très-important, donnez-moi votre attention; et vous, ô mon Dieu! répandez vos lumières sur moi et sur ceux qui m'écoutent.

Oui, mes frères, il y a une mort de l'âme comme une mort du corps; l'Ecriture est pleine d'expressions qui nous l'assurent, et aucun chrétien n'en peut douter. L'esprit de Dieu nous dit, par la bouche du prophète Ezéchiel, que *l'âme qui a péché mourra elle-même.* L'auteur de l'Ecclésiastique, traçant une idée du péché et nous décrivant ses effets, nous dit que *ses dents sont des dents de lion qui tuent les âmes des hommes.* Enfin, le Sauveur du monde ne dit-il pas lui-même à ses disciples : *Ne craignez pas ceux qui tuent le corps et qui ne peuvent tuer l'âme; mais craignez celui qui peut perdre dans l'enfer et le corps et l'âme?* Or, par ces paroles de Jésus-Christ, on voit clairement la réalité de la mort de l'âme; car il dit que les hommes ne sont point à craindre à cause qu'ils ne peuvent tuer que le corps.

Il y a donc une mort de l'âme, qui est celle que les hommes ne peuvent donner, que le Sauveur oppose à celle du corps qui est en leur pouvoir, parce que cette mort du corps violente et forcée est différente de celle de l'âme, qui est libre et volontaire et qui ne peut venir que d'elle-même. Aussi prenez garde que l'Écriture dit : *Elle mourra elle-même*, c'est-à-dire par elle-même et par son choix; car elle pèche librement. Cette expression de Jésus-Christ peut nous faire connaître quelle est la nature de cette mort réelle; car il ne dit pas : *Craignez celui qui peut tuer l'âme*, mais : *Craignez celui qui peut perdre l'âme dans l'enfer.* Le mot de tuer forme dans l'esprit une idée de destruction, ce que ne fait pas celui de perdre, puisqu'il faut qu'une chose subsiste encore quand elle n'est que perdue, et qu'au contraire nous concevons qu'un homme n'est plus absolument quand on dit qu'il a été tué.

Aussi faut-il dire que la perte d'une substance qui est immortelle de sa nature n'est pas un passage de l'être au néant, mais un changement d'un état heureux et naturel à un état violent et malheureux. Cette expression de Jésus-Christ conduit donc naturellement de la réalité de la mort de l'âme à la nature de cette mort, et c'est ce que je vais essayer de vous faire comprendre.

Voici comme parle saint Augustin sur cette matière. *Notre âme*, dit cet incomparable docteur, *est immortelle, parce qu'il y a en elle une espèce de vie qui ne s'éteint jamais; cependant elle est mortelle, mais ce n'est pas en cessant d'être quelque chose de vivant, c'est en perdant ce qui la fait vivre elle-même. Il y a un principe de vie souverain, indépendant, subsistant par lui-même, qui lui donne la vie et ne la reçoit point. Ce principe, c'est Dieu qui donne la vie à l'âme. Il y a un être dépendant qui reçoit la vie et qui la donne, c'est l'âme qui vivifie le corps. Enfin il y a un être qui reçoit la vie, et qui ne la donne point; c'est le corps. Ce qui est au-dessus donne la vie à ce qui est inférieur : Dieu la donne à l'âme, l'âme la donne au corps, et le corps n'a rien au-dessous de lui. De sorte que, comme par les lois de cet ordre établi entre les créatures*, poursuit saint Augustin, *l'âme est la vie du corps, de même Dieu est la vie de l'âme, et comme il faut que l'âme, qui est la vie du corps, lui soit présente pour l'empêcher de mourir, il faut aussi que Dieu, qui est la vie de l'âme, lui soit présent pour l'empêcher elle-même de mourir*. Qu'est-ce donc maintenant que la mort de l'âme? *C'est*, dit saint Augustin, *la séparation de Dieu d'avec l'âme, comme la mort du corps est la séparation de l'âme d'avec le corps.*

En ceci, mes frères, il n'y a point de métaphore, c'est un langage propre, exact, précis; car l'âme étant spirituelle, elle ne vit que par sa connaissance et par son amour : ainsi, quand elle connaît Dieu et qu'elle l'aime, elle trouve en lui sa vie et son bonheur, parce que Dieu est son souverain bien et sa dernière fin. C'est pourquoi l'Écriture dit que Dieu, qui est cette sagesse, *vivifie les âmes de ceux dans lesquels il habite*, en leur inspirant sa connaissance et son amour. Si les âmes viennent donc à perdre cet amour, il s'ensuit qu'elles perdent la vie et qu'elles tombent dans la mort proportionnée à leur être.

Mais ce qui nous trompe dans cette sorte de mort, c'est qu'au lieu que le corps, étant séparé de l'âme, paraît visiblement mort, parce que rien ne prend la place de l'âme pour lui donner du mouvement et le faire agir comme il faisait avant que l'âme en fût séparée, au contraire l'âme, étant séparée de Dieu par la perte de son amour, conçoit en même temps un autre amour, c'est celui du monde; il lui donne une fausse vie, et il empêche, par les mouvements qui l'agitent et qui la remuent agréablement et selon la pente de sa corruption, qu'elle ne reconnaisse la mort effective qui lui a fait perdre sa vie véritable.

Cette mort, c'est précisément la séparation de Dieu d'avec l'âme, comme la mort du corps est la séparation de l'âme d'avec lui. Les organes lient l'âme au corps et l'y retiennent attachée, liaison de l'âme avec le corps formée par l'institution de l'auteur de toutes choses d'une manière que nous ne comprenons point. Il y a de même une certaine action de Dieu dans l'âme qui forme une correspondance de cette âme avec Dieu par une fidélité pour lui et une soumission à ses volontés : c'est ce qui fait que l'âme vit de Dieu et qu'elle agit pour Dieu. Un coup violent fait une plaie au corps, rompt les organes et cette liaison formée par l'auteur de la nature; l'âme se sépare, le corps tombe mort et demeure sans mouvement; de même un péché considérable interrompt cette correspondance de l'âme avec Dieu; la volonté viole cette fidélité pour lui, Dieu se retire, l'âme meurt; mais comme l'âme par sa nature est immortelle, toute morte qu'elle est, elle ne laisse pas de communiquer la vie au corps. Par où donc connaîtrai-je qu'elle est morte pour elle-même, quoique vivante pour le corps? Voici, mes frères, de quelle manière saint Augustin nous conduit à une preuve sensible de cette mort dont nous ne pouvons pas être juges.

Que je demande au corps s'il est vivant, dit ce saint docteur, *il me répondra : En pouvez-vous douter, puisque vous voyez que je marche, que j'agis, que je parle, que je fuis ce qui m'est contraire, et que je cherche ce qui m'est propre? C'est donc par ces actions de l'âme unie au corps que je connais qu'il est vivant; mais si je demande à l'âme si elle est vivante elle-même, il faut qu'elle me le fasse voir par des actions qui ne sont propres qu'à elle seule; car l'âme a aussi ses actions par où sa vie se manifeste.*

Je vois des pieds qui marchent, pour ne parler à présent que de cette sorte de mouvements; de là je conclus, dit ce saint docteur, *que le corps est vivant par la présence de l'âme; mais pour savoir si l'âme est vivante, je demande à quoi l'âme se porte-t-elle par ses désirs et ses affections? A un adultère*, me ré-

pond-elle ; elle est donc morte. Car si la Vérité même nous dit dans l'Ecriture qu'une veuve, qui passe sa vie dans les délices est morte, quoiqu'il y ait beaucoup à dire entre une vie délicieuse et un adultère, comment un adultère ne donnerait-il pas la mort à cette âme, puisqu'une vie même sensuelle et délicieuse la lui donne ? Il faut donc apprendre à distinguer les morts des vivants : ceux qui aiment Dieu sont vivants, parce qu'ils ont en eux le principe de la vie, et on le reconnaît par l'attachement qu'ils ont à suivre sa volonté et à vivre selon ses lois. Ceux qui ne l'aiment point sont morts en effet, parce qu'ils ont perdu cette vie. Ils ne suivent plus que leurs passions, et leur corps, suivant l'expression des saints Pères, *n'est plus que le sépulcre de cette âme morte réellement.*

De cette vérité ainsi expliquée par saint Augustin, qui nous donne une idée si précise et si naturelle de cette mort spirituelle de l'âme, il est aisé de vous faire voir quel est son règne, et combien elle est multipliée parmi les chrétiens dont la plupart sont sous l'empire de cette mort. Ceci n'est qu'une conséquence de ce que nous venons de dire ; car si la mort de l'âme n'est autre chose qu'une séparation de Dieu qui est chassé du cœur par un amour contraire à celui que nous lui devons, voyons-nous autre chose parmi les hommes que des amateurs du monde, c'est-à-dire des gens qui sont possédés d'un amour qui chasse Dieu de leur cœur, qui l'oblige de les abandonner? De sorte qu'on peut dire de la face du christianisme ce que dit Jérémie de la ville de Jérusalem qu'il appelle *la vierge, la fille de son peuple*, qu'elle est accablée sous la grandeur de ses ruines, et que sa plaie est mortelle et incurable ; et pour faire voir que sa douleur n'est pas sans sujet et qu'il ne verse pas des larmes en vain, il ajoute, en faisant le détail de ses maux et en rapportant les ravages que cette mort a causés : *Si je sors à la campagne, je trouve des gens que l'épée a percés* (*occisi gladio*). *Si j'entre dans la ville, j'en vois d'autres qui sont consumés par la faim* (*attenuati fame*). *Les prophètes mêmes et les prêtres ont été emmenés en une terre qui leur était inconnue.*

Que cette description découvre de choses ! Quelle idée fournit-elle, ô mon Dieu ! du règne de la mort ! quelle image de l'accablement de l'Eglise, de la désolation du christianisme figurée par cette vierge et cette fille bien-aimée. Je vois des morts partout, et la terre est toute couverte de cadavres. Suivons un peu l'idée de ce prophète, et entrons dans le sens de ces expressions qui nous marquent si bien le règne présent de la mort dans tous les états.

Il dit d'abord que s'il sort à la campagne, il trouve des gens que l'épée a percés : *Occisi gladio ;* que veut-il nous marquer par cette expression?

Ceci, mes frères, nous représente une espèce de mort évidente, certaine et reconnue de tous ceux qui ont quelque teinture de christianisme, quelque connaissance de l'Evangile, quelque notion de l'esprit et des principes de la religion. Telle est la mort de ceux qui vivent dans une profession condamnée par l'Ecriture et rejetée par l'Eglise, comme un comédien, un usurier et d'autres gens qu'on ne nomme point. L'état et la profession est le glaive qui les tue : *Occisi gladio.* Tels sont ceux qui, établis dans une condition réglée, y mènent une vie qui ne l'est point, qui passent leurs jours dans la mollesse, dans le jeu, dans l'oisiveté; qui ne sont occupés que de leurs intérêts, que de leur fortune, que de leur établissement temporel; qui se procurent des richesses par toutes les voies qui ne les déshonorent point ; qui sont remplis d'orgueil, de cupidité, de fausse gloire, et de qui les sentiments et toute la conduite sont opposés à l'esprit de l'Evangile. Tels sont ceux qui sont livrés à des passions grossières de toute espèce et à de certains vices réels, sur lesquels pourtant le monde ne fait presque plus d'attention. Les uns, qui se laissent aller sans scrupule à leur libertinage d'opinions sur les matières de religion qui les fait douter de tout, en viennent enfin à ne rien croire : *Occisi gladio.* Les autres, sans égard pour les intérêts du prochain, s'abandonnent à la médisance et n'épargnent ni rang, ni dignité, ni profession. Ceux-ci conservent des haines invétérées que rien ne saurait vaincre, et veulent bien qu'on sache qu'ils sont sans retour pour de certaines gens. Ceux-là retiennent le bien d'autrui et ne veulent point rendre justice à des créanciers qu'ils font périr : *Occisi gladio.*

D'autres vivent tranquillement dans une simonie manifeste, possédant des dignités de l'Eglise où ils sont entrés par de mauvaises voies, usant des biens des pauvres et du patrimoine de Jésus-Christ, sans aucun égard aux lois saintes qui en règlent l'usage. *Si je sors* donc, comme dit le Prophète, *dans la campagne, je trouve des gens de tous côtés que l'épée a percés ;* et pour peu qu'on applique cette idée de la mort de l'âme que je viens de donner à l'état d'une infinité de gens, on trouve que la terre est toute jonchée de morts.

Entrez après cela dans la ville avec le même prophète : ah ! mes frères, que nous y verrons de gens qui sont consumés par la famine ! Ce qui va multiplier terriblement le nombre des morts : car qu'importe que ce soit par le glaive ou par la faim qu'on perde la vie, si on la perd effectivement? Mais qu'est-ce que le prophète a voulu nous représenter par ceux-ci ? Il dit que les morts sont dans la ville : *In civitatem.* Ils ne sont point exposés à la campagne comme les autres ; leur mort est plus secrète, il faut entrer chez eux pour savoir qu'ils sont morts.

Il dit qu'ils sont consumés par la faim : *Attenuati fame.* La cause de leur mort est intérieure ; il ne paraît point de plaie sur leurs corps, c'est une extinction de vie qui vient du dedans. Ceci nous représente une autre espèce de mort : c'est celle qui n'a pas les marques extérieures de la première, mais qui, laissant à ceux à qui elle fait perdre la

vie des dehors réglés et une conduite honnête, les jette dans une vie où l'on ne découvre point de désordres, où on ne remarque nul engagement criminel, et dont on ne peut pénétrer la corruption que par les lumières de la foi, corruption dont on ne sort presque jamais, parce que l'on s'est formé à soi-même de certains principes.

Tels sont ceux qui, après avoir perdu la vie de l'âme par des péchés et par des crimes, n'ont jamais songé à la recouvrer par une pénitence véritable et solide, et qui, s'étant contentés d'enter une honnêteté païenne sur une vie criminelle, croient être réconciliés avec Dieu et vivre de sa vie, parce qu'ils ont confessé leurs péchés en assurant qu'ils en ont senti quelque douleur et qu'ils en ont fait quelque légère satisfaction, sans songer à faire des fruits dignes de pénitence, à assurer leur conversion, par les exercices d'une vie appliquée, à combattre les inclinations du vieil homme et à suivre celles de l'homme nouveau et pénitent. Où en trouve-t-on, mes frères, de vrais pénitents ? Quel est l'homme qui, après être tombé dans le péché, se nourrit des larmes et de la pénitence? *Ecce attenuati fame.* Ce sont ceux qui comprennent qu'il suffit, pour être mort devant Dieu, de n'être point animé de l'esprit de Jésus-Christ. C'est ce qui fait que saint Paul nous assure que *si quelqu'un n'a point l'esprit de Jésus-Christ, il n'est point à lui.* Et quel est cet esprit? Quel est l'homme qui possède un esprit de prière? qui prie et qui prie comme il faut, avec esprit de dépendance ? qui est soumis en tout aux ordres de Dieu comme il le doit? Car, dit l'Apôtre, *si vous vivez selon la chair, vous mourrez ; mais si vous faites mourir par l'esprit les passions de la chair, vous vivrez.* Quel est l'homme qui travaille à se combattre et à se renoncer soi-même? Ne vit-on pas selon son humeur? ne donne-t-on pas tout à ses inclinations ? les passions du cœur ne règlent-elles pas tous nos mouvements? les croyons-nous mauvaises quand elles ne sont pas grossièrement criminelles ? Cependant la vie de Jésus-Christ consiste dans la mortification de tous nos désirs déréglés : *Attenuati fame.* Tels, encore une fois, sont ceux qui laissent éteindre l'esprit de piété, et il suffit pour l'éteindre de ne le pas nourrir; car tout amour a besoin de nourriture, c'est-à-dire d'exercice et d'action : si vous le laissez oisif, il s'éteint et il meurt.

Or, mes frères, cet amour se nourrit par la lecture et par la méditation, par la prière, par le recueillement, par toutes les autres bonnes œuvres. Pénétrez la vie de la plus grande partie des chrétiens. Entrez dans le particulier de ce qu'on appelle des gens réglés. Voyez-moi leur homme intérieur : il est sec, il est affamé, il languit, il est sans vigueur; vous en jugerez par leur peu de force dans la pratique du bien et dans l'exercice des vertus. Ils succombent à la moindre épreuve; ils ne sont pas capables de soutenir la plus légère tentation: le moindre souffle les abat; c'est qu'ils sont atténués par le défaut de nourriture, l'homme intérieur meurt de faim : *Ecce attenuati fame.*

Mais voici bien une autre désolation, c'est que ceux qui pourraient rendre la vie à ces morts sont hors d'état de les secourir; car le prophète ajoute : *Les prophètes mêmes et les prêtres ont été emmenés en une terre qui leur était inconnue.* Que veut-il dire par cette expression? Cela signifie, si je ne me trompe, que la mort a pénétré jusque dans le sanctuaire, et qu'il s'en trouve, parmi ceux que leur ministère destine à conserver la vie des autres, qui l'ont perdue eux-mêmes; car les passions et l'intérêt ayant mêlé les prêtres avec le monde, ils se trouvent dans une terre qui devrait leur être inconnue, et ils parlent un langage qui n'est propre ni à ressusciter ceux qui sont morts, ni à empêcher de mourir ceux qui vivent encore.

Ainsi, mes frères, ne puis-je pas ajouter avec le prophète cette funeste prédiction, fondée trop véritablement sur le déplorable état des choses présentes : *Ils mourront de divers genres de maladies; ils ne seront ni pleurés, ni ensevelis; ils seront exposés comme un fumier sur la face de la terre!*

Remarquez dans ces paroles du prophète que divers genres de maladies produiront différents genres de mort : ainsi il y a une corruption à portée de chacun, et peu de personnes songent à s'en garantir.

Remarquez que les morts ne seront ni pleurés, ni ensevelis. Peu de personnes connaissent le danger; on vit avec les morts, on rit, on joue, on se plaît avec eux, bien loin d'en avoir de l'horreur. Enfin le prophète dit qu'ils seront exposés comme un fumier sur la face de la terre; le mauvais air et cette corruption se répandent et se portent partout, comme l'odeur et l'infection d'un fumier qui n'est pas couvert.

Vous voyez donc dans cette expression l'idée de la funeste contagion de cette mort de l'âme, dont je viens de vous montrer le règne, après vous en avoir expliqué la nature; essayons, en finissant cette première partie, de vous en faire sentir le danger.

Ce ne sera pas un jeu d'esprit, ni une fiction tirée de mon imagination, quand je vous dirai, sur le témoignage d'un prophète, que nous habitons dans un pays où tout est couvert de cadavres empestés, qui exhalent dans l'air un venin mortel pour les corps vivants, qu'on ne saurait s'empêcher de respirer cet air contagieux et empoisonné, qu'il arrive de là que les habitants de ce pays sont la plupart livides et défigurés, et qu'ils y traînent une vie misérable et languissante.

C'est ainsi que parle l'Ecriture pour nous représenter les maux spirituels des âmes sous la figure des misères temporelles : mais cela n'égale point encore la réalité des choses : ce n'est point une exagération de vous dire que le monde est plus dangereux pour les âmes que le pays dont je viens de vous tracer l'image ne le serait pour les corps. La différence infinie qu'il y a des biens et des maux de l'âme à ceux du corps, de l'éternité

au temps, fait que toutes ces comparaisons sont faibles et toujours infiniment au-dessous de la vérité. Tel est notre état, je sais bien qu'il y a eu en tout temps des crimes; mais prenez garde, mes très-chers frères, qu'ils étaient en quelque sorte couverts et ensevelis dans l'antiquité par la discipline de l'Eglise qui les punissait, par l'horreur que le commun des chrétiens en avait, et par la pénitence de ceux qui se relevaient : ce qui les empêchait de nuire aux autres et d'être contagieux. Mais à présent nous pouvons dire que ces péchés ne font plus d'horreur. On ne voit presque plus personne qui en fasse pénitence, on n'y pense point, personne n'en est plus noté ni déshonoré. L'exemple des crimes se répand partout comme une mauvaise odeur qui infecte l'Eglise.

Il n'y a rien de plus contagieux que cette mort, elle passe de l'âme de ces cadavres à celle des autres avec une promptitude effroyable, elle entre, elle s'insinue, elle se communique par tous les sens. Ceux qui aiment le monde et de qui l'âme est morte par cet amour, l'inspirent par tout ce qu'ils font; il est marqué à ce déplorable caractère de mort; on ne voit presque rien en eux qui ne soit capable de l'imprimer dans le cœur des autres. J'atteste ici votre conscience, mes très-chers frères, et je vous demande si vous trouvez beaucoup de gens dans le monde dont l'exemple et les paroles vous portent à aimer Dieu, qui vous inspirent le mépris du monde, qui vous apprennent à haïr ce que saint Paul appelle les *désirs séculiers*. Je vous demande si les discours de presque tous ceux qu'on voit et avec qui on converse inspirent autre chose que l'estime et l'amour du monde, si ce n'est pas ce qui remplit les conversations; si on en sort plus porté à la prière, à l'humilité et à la pénitence.

Cet affaiblissement insensible de l'amour de Dieu qui cause une mort invisible conduit à la mort visible par les péchés grossiers; souvenez-vous de ce que nous venons de remarquer dans l'expression du prophète, que de différentes maladies produiront de différents genres de mort : car il faut que je vous découvre encore une illusion très-pernicieuse qui règne dans le monde, et qui est tout ensemble un effet et une cause funeste de mort. C'est qu'on ne songe presque qu'à éviter certains effets grossiers et extérieurs des passions, et qu'on ne donne nulle attention à se garantir des causes de ces effets qui sont les passions mêmes. Il n'y a guère de mères, par exemple, qui aient assez peu d'honneur pour vouloir que leurs filles se laissent aller à des libertés qui puissent les déshonorer devant les hommes; ce sont là ces effets extérieurs des passions, qu'elles ont soin d'éviter avec beaucoup de raison; mais elles veulent bien qu'elles fassent ce qu'elles peuvent pour se rendre belles, agréables, capables d'inspirer de l'amour, et qu'elles bornent là toute leur application. Elles nourrissent ces passions par leurs discours, elles veulent bien qu'elles se trouvent dans les conversations, dans les assemblées, où elles attirent les regards et les complaisances des jeunes gens; c'est-à-dire qu'elles ne comptent pour rien que ces filles avalent à longs traits l'amour du monde, et qu'elles se remplissent de l'idée de ses plaisirs en en remplissant les autres. Mais qui leur a dit que cette corruption et ce poison reçus dans des cœurs faibles, faciles et tendres, n'y produiront pas leurs effets naturels. C'est déjà les livrer à la mort que de leur inspirer l'amour du monde et d'elles-mêmes, et de les faire tomber dans l'oubli de Dieu; mais cela va d'ordinaire plus loin.

Qui peut porter du feu sans être brûlé? Qui peut toucher de la poix sans se souiller, dit l'Ecriture? On ne meurt qu'une fois selon le corps, et on meurt d'une infinité de manières selon l'âme : une mort en produit une autre, les objets du monde qui remplissent l'âme lui font oublier Dieu et y éteignent son amour, voilà la mort. Cependant on ne laisse pas, selon la coutume, de fréquenter les sacrements, et on les profane en les fréquentant. On tombe par là dans la dureté et dans l'aveuglement du cœur; les idées des péchés deviennent plus vives et les tentations plus fortes. On s'engage dans les péchés grossiers, on devient de ces morts qu'on ne pleure ni qu'on n'ensevelit point; et, pénétrés de la corruption, on se rend contagieux pour les autres, comme les autres l'ont été pour nous, et on contribue à entretenir cette infection générale qui corrompt tout.

Je n'ai plus rien à vous dire, mes frères, sur cette mort de l'âme figurée par celle du jeune homme de cet évangile; j'en ai prouvé la réalité, expliqué la nature, montré le règne, découvert la contagion : il ne nous reste plus qu'à nous examiner nous-mêmes, pour reconnaître si cette infection ne nous a point gagnés, et quel peut être le degré de notre mort si cette infection est venue jusqu'à nous : c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Il faut suivre un ordre dans l'examen que nous avons à faire, et nous attacher à des idées fixes pour reconnaître jusqu'à quel degré l'infection de cette mort si commune peut être venue jusqu'à nous.

Le premier et le moindre de tous ces degrés, c'est lorsque cette mort est formée véritablement, mais qu'elle demeure renfermée dans l'âme; le second, plus dangereux, c'est lorsque non-seulement la mort est formée dans l'âme, mais qu'elle est produite au dehors par des actions qui augmentent et qui fortifient l'infection générale; le troisième et le plus déplorable de tous, c'est lorsque non-seulement la mort est formée et produite au dehors, mais confirmée par tout ce qui peut assurer le règne du péché et soumettre l'âme à l'empire de la mort. Saint Augustin nous propose des exemples de morts différents dont il est parlé dans l'Evangile, et comme il attache aux différentes circonstances des états de ces morts les idées des effets de cette infection commune qui

fait perdre la vie de l'âme, nous ne saurions rien faire de mieux que de nous servir de ces exemples pour entrer dans ces idées et reconnaître plus aisément notre état.

Le premier de ces morts que produit ce saint docteur, c'est la fille de Jaïr, un chef de la Synagogue; le second c'est le fils de la veuve que l'évangile produit aujourd'hui; le troisième c'est Lazare dont l'évangile de demain rapporte l'histoire. Or voici les différences qu'il met entre ces morts, les idées qu'il nous donne et les éclaircissements qu'il faut en tirer pour reconnaître le degré de la mort de l'âme. La fille du chef de la Synagogue était morte véritablement; mais elle était encore dans l'intérieur de la maison, elle n'avait pas encore été enlevée de là pour être exposée à la vue du public. Quel éclaircissement saint Augustin prétend-t-il que nous tirions de là? Le voici, c'est qu'il y a des pécheurs dont le péché est encore dans le cœur et n'a pas été jusqu'à l'action extérieure : par exemple, il se sera formé un mauvais désir dans le cœur d'un homme, le péché est déjà en lui, puisque le Seigneur nous dit que *quiconque aura regardé une femme avec un mauvais désir a déjà commis le péché dans son cœur.* Dès que son cœur s'est laissé aller au mauvais désir avec un plaisir réfléchi, c'est un mort; l'infection a gagné son âme, le mauvais amour en a chassé Dieu, et cette séparation fait sa mort. Si nous voulons nous servir de cette idée pour reconnaître notre état, il faut examiner si la mort s'est formée dans notre âme par un désir mauvais; mais pour prendre sur cela des idées précises, il faut bien remarquer que trois choses concourent à former un mauvais désir, et qu'il ne les faut pas confondre : la suggestion, la délectation et le consentement.

Expliquons tout ceci par l'histoire de ce qui se passa dans la chute de nos premiers parents. Le serpent suggéra à Eve de manger du fruit défendu. Eve considéra le fruit, elle trouva qu'il était bon à manger et agréable à la vue; elle en prit et elle en mangea. Adam, sollicité par sa femme, en mangea avec elle : ces trois mouvements nous marquent ce qui concourt à former la première espèce de mort, et voici comment.

Les sens extérieurs, figurés par le serpent, présentent à la volonté les amorces du péché dans les objets agréables qu'ils connaissent : c'est ce qu'on appelle la suggestion, figurée par Eve qui considère le fruit et qui en mange. La volonté, charmée par ces amorces trompeuses, en goûte, c'est-à-dire y prend quelque plaisir : voilà ce qu'on appelle la délectation. Enfin cette volonté terrestre, figurée par Adam, se laisse corrompre jusqu'à vouloir jouir des créatures dont elle ne devrait se servir que pour la nécessité, et donne un consentement formel à ce plaisir et au désir d'en jouir et de s'y attacher contre l'ordre et le commandement de Dieu : c'est là ce qu'on appelle le consentement qui fait la mort de l'âme.

Retenez donc, s'il vous plaît, que ce n'est ni la suggestion, c'est-à-dire un certain plaisir involontaire excité dans les sens à la vue des objets qui fait le péché, comme ce n'a été ni la présentation du fruit faite par le serpent, ni la réflexion d'Eve sur la beauté du fruit, ni même l'indiscrétion d'en avoir pris, qui a fait la désobéissance de l'homme et le malheur de toute la nature : c'est l'usage qu'Adam a fait de ce fruit contre l'ordre de Dieu.

Prenez garde pourtant que la suggestion et la délectation disposent au péché, qu'il faut éviter les occasions, veiller, prier, mortifier ses sens. Adam n'aurait pas consenti si le serpent n'eût pas parlé à Eve, et si Eve ne l'eût pas sollicité. Il faut craindre, mais aussi il ne faut pas prendre de fausses idées, il n'y a que le consentement formé qui sépare l'âme d'avec Dieu, et qui le chasse du cœur par l'effet du mauvais amour. Il ne faut donc pas nous effrayer, puisque lorsqu'il n'y a que la suggestion et la délectation qui se font ressentir sans que le cœur y consente, cet état est bon, et sans un miracle que Dieu n'a fait qu'en faveur de Marie, nous ne saurions éviter ce combat durant le cours de cette vie. Comme, selon l'Apôtre, *la chair a des désirs opposés à ceux de l'esprit, qui de son côté en a de contraires à ceux de la chair*, cette opposition ne doit pas nous troubler, elle est dans l'ordre de Dieu; mais elle doit nous rendre vigilants et nous porter à recourir à Dieu par la prière, à éviter tout ce qui peut exciter et fortifier cette opposition au mal qui est en nous, à demander à Dieu qu'il fasse par sa grâce que cette opposition à sa volonté qui est dans nos sens, et qui est fortifiée par la suggestion, ne monte pas jusqu'à notre volonté par le consentement, mais qu'il fasse que sa volonté s'accomplisse en soumettant la chair et les sens à l'esprit.

Voilà, mes frères, quel est le degré de mort causé par le consentement formé et déterminé; car enfin, pour mettre en repos les consciences timorées, lorsque le Seigneur dit dans l'Evangile : *Quiconque regardera une femme avec un mauvais désir sur elle, a déjà commis l'adultère dans son cœur*, il faut remarquer que le terme de *voir* renferme une sorte d'indifférence, que convoiter en voyant approche bien près à la vérité du péché, quoiqu'il puisse n'être pas péché, mais que voir pour convoiter, comme dit saint Chrysostome, c'est se trouver dans une telle disposition qu'il n'y ait que le défaut d'occasion et les empêchements extérieurs qui arrêtent; que la volonté alors est pleine de désirs mauvais et de l'amour du péché, et c'est ce consentement qui donne la mort à l'âme et qui chasse Dieu de notre cœur.

Le second mort que saint Augustin produit, c'est celui de notre évangile. Celui-ci n'était plus dans la maison, mais il n'était pas encore dans le sépulcre. On le portait hors de la ville, mais il n'était pas encore enterré, et voici, selon saint Augustin, ce que celui-ci nous représente. Il y a des pécheurs qui vont du consentement à l'action; ce sont des morts qu'on porte en terre,

lorsque ce qui était caché au dedans vient à paraître au dehors. Ce degré est celui des personnes qui ne sont pas seulement mortes par la séparation de leur âme d'avec Dieu, mais qui font voir aux autres par leur conduite la corruption de leur cœur. Ce second degré de mort est bien plus dangereux que le premier; car, outre qu'il y a plus de mal à exécuter un mauvais désir qu'à y consentir, c'est que la plupart des personnes s'imaginent qu'il n'y a pas un grand péril à se satisfaire une fois. Je comprends fort bien que la faiblesse et la curiosité sont quelquefois en un certain sens plus opposées à la vertu que le vice même, c'est-à-dire qu'elles engagent plus ordinairement, surtout d'abord, dans le péché, que l'amour du vice. On se flatte que cela n'aura pas de suite, parce qu'on n'a pas envie d'y persévérer et qu'on en reviendra aisément. Ah! mes frères, qu'il se fait de morts de cette espèce tous les jours, et qu'il est dangereux de tomber dans cet état!

N'est-ce pas une chose terrible de se mettre de gaieté de cœur dans un état de damnation? Car quiconque commet un péché mortel tue son âme, chasse Dieu de son cœur et se réduit dans cet état d'où Dieu n'est pas obligé de nous retirer. Peut-être que ce premier péché sera celui par où commencera la chaîne funeste de notre damnation et qui nous conduira à l'habitude dans le péché, et c'est le troisième degré de mort figuré par Lazare, selon saint Augustin.

Lazare n'était pas seulement mort, il était dans le sépulcre. Toutes les circonstances de cette mort et de cette sépulture sont effroyables, et les applications au chrétien mort par le péché d'habitude sont sensibles. Représentons-les avec les paroles de saint Augustin, afin que chacun puisse reconnaître s'il y a quelque chose qui lui convienne, pour prendre sur cela ses mesures et pour se préparer à la grâce de la résurrection qu'on peut encore espérer, et de laquelle nous parlerons demain. C'est un mort de quatre jours, il est enseveli sous la terre; il répand une puanteur insupportable quand on en approche; il est chargé d'une grosse pierre; ses pieds et ses mains sont liés et son visage est bandé : toutes circonstances différentes qui rendent cette espèce de mort plus terrible, quoique très-commune. Ils sont ensevelis sous la terre; ce sont ceux qui, à force de faire le mal, en contractent une habitude qui les domine; cette habitude, ne leur permettant pas de se reconnaître pour ce qu'ils sont, fait qu'ils se soutiennent et qu'ils se défendent comme les habitants de Sodome, qui, trouvant mauvais que Loth les reprît de leurs abominables desseins, lui disaient : *On vous a reçu ici pour y habiter, et non pas pour y donner des lois.* Leurs abominations les dominaient et les offusquaient de telle sorte que parmi eux l'iniquité passait pour justice, et que ceux qui s'y opposaient passaient pour plus blâmables, dit saint Augustin, que ceux qui les commettaient. Voilà, mes frères, ce que nous dit l'Ecriture : la mort, le jugement, l'enfer, sont à leur égard comme s'ils n'étaient pas : un aveugle marche sans crainte sur le bord d'un précipice, un somnambule va partout : étrange état! terrible degré de mort! Examinez-vous; mais voici quelque chose de plus étrange et de plus déplorable : ils répandent une puanteur insupportable quand on en approche, et il est même difficile de s'en approcher sans en être infecté. Les mauvaises raisons, les mauvaises plaisanteries, les impiétés que ces sortes de personnes disent quand on veut les porter à quitter leur état, obligent les gens de bien à s'en éloigner. Ne serait-ce point ce que signifie l'espèce de difficulté que Marthe fit de conduire Jésus-Christ au sépulcre de Lazare? *Il sent mauvais*, lui dit-elle. De plus, le pernicieux exemple donné engage d'autres à le suivre; par là ils se rendent coupables de la perte de plusieurs âmes, ce qui rend cet état de mort beaucoup plus déplorable; car Dieu se venge sur eux des péchés dont ils ont été la cause, et tel sera perdu non-seulement pour ses propres crimes, mais pour ceux des autres dont il aura été cause : effroyable degré de mort! Ce n'est pas tout : ils ont encore une pierre sur eux, qui n'est autre chose que le poids de l'habitude dans le mal. S'il arrive par hasard que quelque vérité vive vienne à frapper l'esprit d'un tel pécheur, que quelque chose de sensible et de touchant remue son imagination, et qu'il songe à faire quelques efforts pour sortir de l'état dangereux où il se voit réduit, il trouve comme une grosse pierre qui l'arrête; il est comme contraint de retomber dans ses premières misères.

Et en effet, en voyez-vous beaucoup qui quittent une habitude à laquelle ils se soient livrés depuis longtemps? Non, mes frères, nous mourons presque tous comme nous avons vécu, et lorsque par une longue habitude l'âme a contracté une forte alliance avec la mort, elle devient comme impénétrable à toutes les lumières de la vérité, elle se laisse entraîner dans les vices sans résistance et sans réflexion : toute pénétrée d'oppositions et d'obstacles à la vertu, d'amour pour le plaisir, d'abandonnement aux objets de ses passions, elle se réduit à un état qui approche bien près de l'inflexibilité des démons.

Enfin l'Evangile ajoute que les pieds et les mains de Lazare étaient liés de bandes, et que son visage était enveloppé d'un linge, ce qui nous marque les affections du pécheur pour son état, et ce qui l'empêche d'en avoir horreur. Il y est lié par mille engagements qu'il ne peut plus rompre : les différentes liaisons qu'il a avec plusieurs personnes pour ses affaires, pour ses intérêts, pour ses plaisirs, un nombre infini de considérations l'arrêtent, et, semblable à ces animaux qui sont pris par les pieds dans des filets ou dans des piéges, et qui s'efforcent inutilement de s'en tirer, il ne sort plus de là sans des efforts qu'il ne fait guère, et sans s'exposer à une sorte de douleur que peu de gens ont assez de force pour souffrir.

Qu'il est déplorable de se trouver dans un pareil état! mais qu'il est facile d'y tomber! Ce chemin se fait sans qu'on s'en aperçoive.

On passe aisément de la suggestion à la délectation, de la délectation au consentement, et voilà la mort : il n'en faut pas davantage pour perdre Dieu. Du consentement à l'action il n'y a qu'un pas, et voilà la confirmation dans l'état de la mort, et une perte de Dieu très-difficile à réparer. Les actions de mort forment les habitudes. Plus on s'éloigne de Dieu, moins on s'aperçoit qu'on en est éloigné; plus nos ténèbres s'épaississent, plus la volonté se corrompt; plus le cœur se lie aux objets du mauvais amour, plus on s'enfonce dans l'abîme et plus on forme d'obstacles au retour à la vie et aux miséricordes du Seigneur; et ceux-là, dit saint Augustin, sont en quelque façon désespérés.

Examinez-vous, chrétiens, sur cette idée : voyez à quoi vous en êtes; mais surtout recourez au Sauveur du monde, qui, comme l'unique source de la vie, peut vous préserver de la mort, dont le règne est si étendu dans le monde, et au milieu de laquelle nous marchons tous les jours, étant en commerce avec ceux qu'elle a corrompus, et respirant un air si propre à nous ôter la vie.

Que si nous sommes déjà corrompus, Seigneur, éclairez nos yeux, afin que nous ne nous endormions pas d'un sommeil de mort, et que nous apprenions à sortir de celle où nous sommes peut-être engagés sans le savoir. C'est, mes frères, ce que nous vous enseignerons dans le discours de demain, avec la grâce du Seigneur que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE VENDREDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CARÊME.

Sur la résurrection de l'âme.

Lazare, veni foras; et statim prodiit qui fuerat mortuus. *Lazare, sortez du tombeau; et à l'instant le mort en sortit* (*Joan.*, XI, 43).

Nous vous parlâmes hier de la mort de l'âme, il faut vous parler aujourd'hui de sa résurrection. L'âme perd la vie par le péché, elle la recouvre par la grâce. Dieu seul est auteur de cette grâce, c'est de sa bonté que nous devons l'attendre; car c'est Jésus-Christ seul qui tire Lazare de la mort. Tout ce qui se passe ici n'appartient qu'à sa seule majesté, c'est à lui à ressusciter. Or, mes frères, apprenons dans ce discours la manière de faire tout ce qu'il faut pour passer de la mort à la vie. Je vous proposai hier ces trois morts, sur lesquels vous avez dû vous examiner : apprenons aujourd'hui ce que nous devons faire pour sortir du funeste état de la mort du péché, en étudiant les circonstances qui accompagnent la résurrection de ces trois personnes; mais comme les deux premières ne nous représentent que la mort causée par le péché actuel, et que celle du Lazare nous représente la mort du péché d'habitude, nous ne ferons que deux parties dans ce discours.

Dans la première nous étudierons toutes les circonstances qui accompagnent la résurrection de la fille du prince et celle du jeune homme que l'Evangile nous proposait hier, et nous apprendrons ce qu'il faut faire pour sortir de la mort causée par le péché actuel : dans la seconde nous nous appliquerons tout ce qui se passe dans la résurrection de Lazare, afin d'y apprendre ce qu'il faut observer pour sortir de l'état funeste de cette mort si terrible causée par le péché d'habitude. En deux mots, l'idée de la résurrection de l'âme qui a perdu la vie par le péché : première partie; l'ordre de la résurrection de l'âme qui est livrée à l'empire de la mort par les péchés d'habitude : seconde partie.

Demandons l'assistance du ciel. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je commence par ce qui regarde la résurrection de la fille du chef de la Synagogue, qui est l'image de la première résurrection de l'âme, et nous trouverons dans cet exemple ce qu'il faut faire pour sortir d'entre les mains de la mort, lorsque malheureusement on s'y est livré par le consentement au péché.

N'allez pas croire, mes frères, que l'état du pécheur représenté par la mort de cette jeune fille ne soit pas déplorable, parce que le Sauveur du monde a parlé de cette mort comme d'un sommeil. *Cette fille*, dit-il, *n'est pas morte, elle n'est qu'endormie* ; car il parla à peu près de même de la mort de Lazare, qui est la figure de la plus déplorable de toutes les morts; mais il a voulu nous faire entendre, en se servant de cette expression, que la mort du péché dans les élus n'est absolument qu'un sommeil, parce qu'ils s'en relèveront infailliblement; ce qui nous apprend que nous ne devons jamais désespérer de la conversion de personne, et qu'il ne faut jamais refuser nos soins à quelque pécheur que ce puisse être, puisque la mort la plus profonde n'est qu'un sommeil à l'égard de celui qui a ressuscité Lazare, comme par rapport à cette fille. Ne désespérons donc jamais de personne, mais apprenons ce qu'il faut faire pour ne pas espérer en vain.

Or, mes frères, la résurrection de l'âme, en quelque degré de mort que nous soyons tombés, est l'ouvrage de la grâce de Jésus-Christ à l'égard de qui toute mort est un sommeil, cela est certain : mais la grâce de Jésus-Christ qui agit en nous n'agit pas sans nous, c'est une autre vérité aussi certaine que la première. Aussi prenez garde que les évangélistes, en racontant l'histoire de cette résurrection, disent que le Sauveur du monde lui prit la main, ce qui signifie que la main vivante de Jésus-Christ s'unit à la main morte de cette fille, et que c'est par cette union que la fille est ressuscitée. La vie sort de la main de Jésus-Christ; cette main est comme l'instrument de sa divinité, qui s'est unie à l'humanité dans la personne du Verbe; et la main de la fille est vivifiée par la vie que Jésus-Christ opère en toute sa personne : ainsi, mes frères, l'âme est prévenue par la grâce, et ressuscitée par le consentement que la volonté donne elle-même par la grâce; l'ouvrage est commun entre l'une et l'autre.

Il est donc très-important d'étudier ce qui se passe dans cette résurrection, afin que nous apprenions ce que nous devons faire,

pour ne pas manquer à ce qui nous regarde dans l'œuvre de la résurrection de notre âme, qui doit être commun entre Jésus-Christ et nous.

Or il faut observer dans l'histoire de cette résurrection, 1° que le père de cette fille était allé trouver le Sauveur du monde pour le prier de la venir secourir dans sa maladie, et il continue de lui faire ses sollicitations, quoiqu'on fût venu lui apprendre la nouvelle de sa mort, et qu'on voulût lui persuader de laisser Jésus-Christ en repos, puisqu'il n'y avait plus rien à faire, sa fille étant morte; cependant il ne le quitte point, il l'amène dans sa maison. 2° Que le Sauveur du monde, en entrant dans cette maison, en chasse une troupe de personnes qui faisaient du bruit et qui pleuraient; il leur dit : *Retirez-vous.* 3° Que Jésus-Christ ayant fait retirer toute cette foule de gens qui ne faisaient que du bruit et de l'embarras dans cette maison, il prend le père et la mère de cette fille, et il entre avec ses disciples au lieu où elle était couchée, et il la ressuscite en lui prenant la main, et en lui disant : *Ma fille, levez-vous.*

De là j'apprends ce que nous devons faire, non-seulement pour sortir de l'état de la mort causée par le péché actuel de consentement, mais même pour nous garantir d'y retomber, lorsque Dieu nous en aura retirés par sa grâce.

Il faut s'humilier profondément, et recourir à Jésus-Christ par la prière; il faut chasser le monde d'autour de nous; il faut s'accoutumer à marcher toujours en la présence de son père et de sa mère.

Or, mes frères, tout ceci nous montre que la pénitence de l'âme ne s'obtient que par l'humiliation, par la prière et par le secours de Jésus-Christ, qui est l'unique source de la vie. Ce que doit faire par conséquent un chrétien qui remarque en son âme un grand affaiblissement dans le bien, qui languit dans l'accomplissement de ses devoirs, et qui a sujet de craindre d'être tombé, parce qu'il s'est vu exposé à de violentes tentations, par lesquelles il se trouve encore agité, c'est de recourir à Jésus-Christ, comme le père de la fille de qui nous parlons, de s'approcher de lui par la foi, de s'humilier sincèrement dans la vue de ses profondes misères, de lui exposer ses dangers, ses besoins avec une foi vive et une ferme confiance en ses miséricordes; car c'est cette confiance que les saints Pères ont appelée avec tant de raison l'âme de la prière; il faut qu'il pleure, qu'il gémisse, qu'il redouble ses sollicitations et ses instances, et qu'il ne craigne point de fatiguer celui qui est le maître du cœur et l'auteur du salut : c'est par là qu'il obtiendra le retour de la grâce et la vie de son âme.

Mais pour conserver cette grâce recouvrée par une pénitence sincère, solide, parfaite, et qui ne peut être telle, si elle ne nous fixe pas dans le bien où elle nous rétablit, il faut, à l'exemple de Jésus-Christ, éloigner les gens qui font du bruit et du tumulte : ce qui nous apprend d'abord que jamais Jésus-Christ ne rentre dans le cœur du chrétien, si le monde n'en est sorti. Comme le mauvais amour y a introduit la mort, il faut qu'il en soit chassé, afin que le bon y remette la vie; et ceci ne se peut faire que dans l'éloignement et la séparation du monde corrompu. Jésus-Christ étant inaliénable avec lui, il le chasse où il veut entrer; la séparation extérieure du monde et l'éloignement de son commerce est un grand acheminement à ce retour.

Mais ce qui est capital pour éviter de retomber dans le péché, c'est de chasser le monde de son esprit, en se précautionnant contre ses maximes et ses principes, qui sont opposés à ceux de Jésus-Christ et de son Evangile, et qui corrompent le cœur, quand on ne prend pas soin de les rejeter. Car qui est-ce qui donne lieu, si ce n'est le monde, à ces péchés de pensée qui tuent l'âme par le consentement, qui n'est autre chose qu'un désir et un attachement de cette même âme à ce qui est contraire à la loi de Jésus-Christ, péchés que l'Apôtre appelle les passions mondaines, *sæcularia desideria*, c'est-à-dire les désirs déréglés des choses du monde, comme le luxe des habits, les délices de la table, la magnificence des maisons, l'amour de cette vie mortelle et de la fortune, des dignités, de la réputation, du faux honneur? L'usage modéré de tout cela n'est pas défendu par la loi de Jésus-Christ : c'est l'amour, c'est l'attachement du cœur, c'est l'usage immodéré que les passions nous en font faire, qui sont contraires à cette loi.

Or, mes frères, ce qui nous inspire cet amour et cet attachement, et ce qui nous jette dans leur usage déréglé, ce sont les maximes du monde, c'est l'estime qu'il fait de toutes ces choses, c'est le soin qu'il prend de les relever beaucoup, c'est l'approbation qu'il donne à l'état et à la conduite de ceux qui possèdent ces biens avec abondance, et qui en font un usage éclatant; en sorte que ceux qui sont frappés par ce faux éclat regardent comme très-heureux ceux qu'ils voient dans cette jouissance et dans cet usage. C'est justement ce qui donne de l'estime pour ces biens, cette estime en inspire de l'amour, de cet amour naissent le désir qui forme dans l'âme le consentement et l'envie de les poursuivre, de les posséder et d'en user sur le pied des autres; et voilà ce qui fait le règne de la cupidité et la mort intérieure de l'âme.

Il faut donc qu'un chrétien qui veut en conserver la vie rejette ces pensées, qu'il se précautionne contre leurs impressions, et qu'il regarde toutes les maximes du monde comme autant de dangereuses illusions, capables d'abuser son esprit et de séduire son cœur, et parce que ces maximes s'enseignent ouvertement dans le commerce du monde, et que c'est là où ce que l'usage de ces faux biens a de touchant se fait sentir, où les entretiens et les conversations, où la vue des objets dangereux et l'usage des choses défendues fournissent la matière des pensées, et les pensées celle des désirs, il faut que le chrétien chasse le monde corrompu et dangereux, qu'il s'en

tienne séparé, qu'il n'ait de commerce avec lui que pour la nécessité, et toujours avec précaution; qu'il éloigne ces joueurs de flûte que le Sauveur chasse, c'est-à-dire ces gens de fracas et de bruit qui ne tendent qu'à le jeter dans l'embarras des affaires, dans le tumulte des passions, dans l'enivrement des plaisirs et dans les illusions du siècle.

Ce qu'il faut encore observer est pris de même sur la conduite de Jésus-Christ; car nous ne vous proposons point d'autre modèle. Il prit le père et la mère de l'enfant et ceux qu'il avait avec lui, et il entra au lieu où la fille était couchée : d'où je tire cette règle pour la conservation de la vie de l'âme, c'est de s'habituer à marcher toujours en présence de son père et de sa mère, c'est-à-dire de faire régner dans notre conduite les vues de la foi, les principes de l'Evangile, la doctrine de Jésus-Christ, qui est notre père, les règles de l'Eglise qui est notre mère, qui nous a engendrés par le baptême.

Ce que j'appelle donc, mes frères, se mettre en état de marcher sous la conduite de notre père et de notre mère, c'est se remplir des vérités de la religion par la lecture réglée, assidue, attentive, respectueuse de l'Ecriture et des bons livres, pour se précautionner contre les maximes du monde et apprendre à penser comme Jésus-Christ; c'est n'estimer que ce qu'il approuve, ne désirer que ce qu'il estime; c'est s'associer avec des gens de bien, faire liaison avec ceux qui accompagnent Jésus-Christ et qui suivent ses voies.

Ainsi, comme on apprend à penser comme le monde, quand on converse avec les gens du monde, on apprendra à penser comme Jésus-Christ quand on sera lié avec ceux qui appartiennent à Jésus-Christ. Les maximes et les sentiments des gens de bien formeront nos pensées, nos pensées régleront nos désirs, et nous n'en concevrons point qui soient capables de nous faire perdre la vie de l'âme. Si nous sommes cependant assez malheureux pour l'avoir perdue, continuons à apprendre du Sauveur du monde ce qu'il faut faire pour sortir de ce second état beaucoup plus dangereux que le premier.

Or, quel que soit cet état, il ne faut pas que ceux qui y sont tombés désespèrent, dit saint Augustin, de ressusciter au moins entre la maison et le tombeau, s'ils ne sont pas ressuscités dans la maison même, c'est-à-dire s'ils ont commis le péché dont ils avaient conçu le dessein. Leur espérance doit être fondée sur ce que le Sauveur du monde fait en faveur du jeune homme de l'évangile d'hier : il touche le cercueil, ensuite il arrête ceux qui le portaient dans le tombeau.

Que signifie cette action : *Il touche le cercueil?* c'est-à-dire, il frappe le pécheur, tantôt par une maladie, quelquefois par la mort subite d'un ami, d'autres fois par une mauvaise affaire, par un événement fâcheux. Ce sera par une parole qui semble dite par hasard, par une prédication dont la grâce se sert pour toucher le cœur, pour mettre l'âme dans une certaine agitation, par où la miséricorde nous dispose à nous convertir, en nous portant à faire des retours sur nous-mêmes et à recourir à Dieu par la prière. Ah! mes frères, que Dieu nous touche souvent de ces manières! mais notre vie dissipée et notre défaut d'attention font que nous rendons inutiles toutes les ouvertures de la grâce et ces premiers effets de la miséricorde de Dieu sur nous. Il arrête ceux qui portent le mort dans le tombeau, c'est l'effet du soin qu'il a pris de toucher le cercueil; car lorsque le pécheur se sent touché de la manière que je viens de le dire, les passions sont comme suspendues, il s'arrête dans le chemin de l'iniquité; le torrent de la corruption qui l'a entraîné ne l'entraîne plus avec la violence et l'impétuosité qui l'a enlevé jusqu'à ce moment; il devient capable de réflexion, il peut voir ce qu'il ne découvrait pas auparavant; et alors l'ouvrage de sa conversion, qui ne s'achève pas tout d'un coup, est en état d'être commencé. C'est pourquoi saint Augustin l'exhorte à passer sans différer de la mort à la vie. Voilà, pécheurs, les solides fondements de votre espérance. Combien de fois a-t-il touché le cercueil! Peut-être le touche-t-il à présent que je vous applique à ces réflexions par mes paroles. Ceux qui vous portent dans le tombeau sont peut-être arrêtés : les objets de vos passions, qui ont séduit et corrompu votre cœur, ne font pas sur vous les mêmes impressions. Vous entrevoyez ce que vous ne découvriez pas auparavant : servez-vous de l'occasion, hâtez-vous de faire pénitence, ménagez ce moment, et ne descendez pas jusque dans le fond du sépulcre.

Mais voyons dans ce que l'Evangile nous rapporte des effets de la puissance de Jésus-Christ sur ce jeune enfant mort et ressuscité, ce qu'il faut faire pour profiter de ces heureuses conjonctures et pour sortir comme lui d'entre les bras de la mort. *Levez-vous*, lui dit le Sauveur du monde. *Le mort se leva, il commença à parler, et il le rendit à sa mère.* Il faut donc se lever, c'est la première chose à quoi doit penser un pécheur : car tout péché est une chute, selon l'Ecriture.

Cette chute est une véritable dégradation, c'est un honteux avilissement du chrétien, qui, étant enfant de Dieu par la grâce, se rend esclave du démon par le péché, et qui, ayant droit à l'héritage éternel comme enfant de Dieu, y renonce pour s'attacher aux biens périssables de la terre, qui sont au-dessous de lui.

Il faut donc que le pécheur de qui Jésus-Christ a touché le cercueil prenne de plus nobles pensées, et que, comme cet enfant prodigue, il dise : *J'ai quitté la maison de mon père, et je suis ici à mourir de faim; il faut que de ce pas j'aille trouver mon père.*

Quittez donc, chrétiens, ces indignes objets de votre injuste attachement. Les liens ne sont pas encore si serrés que vous ne puissiez les rompre, et même aisément. L'habitude n'est pas formée, n'attendez pas qu'elle le soit. Un second péché affaiblira la volonté et l'éloignera étrangement de Dieu; il for-

mera de nouveaux et de plus puissants obstacles aux effets de sa miséricorde. Levez-vous donc : *Adolescens, tibi dico, surge.*

Mais il ne faut vous lever que pour parler, *et cœpit loqui :* c'est-à-dire, publiez la miséricorde de celui qui a touché votre cercueil et qui vous a mis dans le cœur la pensée de vous lever; car la reconnaissance est un tribut capital et indispensable que vous devez à la miséricorde et à la grâce du Sauveur qui vous a prévenu, et d'ailleurs c'est un moyen sûr pour augmenter cette grâce; car c'est par l'aveu sincère de notre indignité et de la miséricorde de Dieu que nous nous rendons dignes qu'il augmente ses grâces et ses dons.

Mais après avoir parlé de cette manière devant la majesté de ce Dieu adorable qui a bien voulu vous regarder après votre chute, allez parler à ses ministres en confessant votre péché, en leur déclarant vos misères, en leur ouvrant votre cœur avec sincérité pour leur en découvrir les plaies.

Cette déclaration, pour être utile, doit être humble et sincère : humble, c'est-à-dire doit procéder d'une connaissance pleine que notre péché est uniquement notre ouvrage, et accompagnée d'un aveu sincère, que comme c'est par notre volonté que nous avons péché, il ne faut nous en prendre qu'à nous-mêmes, et ainsi en vouloir bien porter toute la confusion comme en ayant été l'unique cause; disant avec plénitude de cœur comme le Prophète : *Je confesserai contre moi-même mon iniquité au Seigneur;* et voici le fruit de cette humble confession, marquée aussitôt par le Prophète : *Et vous avez remis l'impiété de mon péché.* Cette confession doit être sincère, c'est-à-dire qu'il faut expliquer avec soin toutes les circonstances de sa faute, comme les symptômes d'une maladie dont on veut guérir, afin que le médecin, étant instruit parfaitement de la nature du mal et du tempérament de celui qui s'adresse à lui, puisse procéder à sa guérison avec une connaissance plus certaine de ce qu'il doit faire, et avec plus d'assurance du succès; et c'est ce qui ne saurait arriver si on n'observe pas ce que fit le Sauveur du monde dans la résurrection du jeune homme. *Il le rendit à sa mère,* cela veut dire qu'il faut se soumettre à la conduite des pasteurs de l'Eglise, suivre l'ordre de la discipline, ne pas prétendre leur prescrire des règles, mais recevoir avec humilité celles qu'ils croient à propos de vous donner et les observer avec exactitude. Où voit-on de vraies résurrections? On va trop vite pour l'ordinaire dans le grand ouvrage de la guérison des âmes, on prend des apparences pour des réalités, on ne ressuscite que très-rarement, et on demeure dans l'état de la mort avec une fausse et malheureuse sécurité, parce qu'on a donné quelques signes de vie fort équivoques. Seigneur, permettez-moi de vous adresser ces paroles : *Illumina oculos meos, ne unquam obdormiam in morte.* Seigneur, éclairez mes yeux, afin que je ne m'endorme point d'un sommeil de mort.

Il faut encore être mis entre les mains de sa mère, c'est-à-dire n'être pas seulement attaché à Jésus-Christ et à son Eglise par des liens extérieurs, comme le sont un très-grand nombre de chrétiens qui n'en ont que le nom, mais vivre de son esprit, être lié à l'un et à l'autre par les liens invisibles de la grâce et de la charité; enfin faire voir par une conduite réglée qu'on vit véritablement de la vie de Jésus-Christ, et qu'on a été rendu réellement à l'Eglise. Ainsi, dit le grand saint Augustin, *celui qui n'est pas ressuscité dans la maison peut ressusciter entre la maison et le tombeau.* Songez donc à ne vous pas laisser accabler du poids de l'habitude criminelle. Ce n'est pas qu'on ne puisse sortir encore de ce troisième degré de mort, car enfin Jésus-Christ ressuscite Lazare dans notre évangile : *Lazare, veni foras; et statim prodiit qui fuerat mortuus.* Lazare, dit le Sauveur, sortez du tombeau, et le mort en sortit à l'heure même. Appliquons-nous, mes frères, à tout ce qui se passe dans cette résurrection, afin d'y apprendre ce qu'il faut observer pour sortir de l'état funeste de cette mort si terrible causée par le péché d'habitude : c'est le second point.

SECONDE PARTIE.

Peut-être que parmi ceux à qui je parle il y en a qui sont déjà dans ce funeste état, chargés de cette pierre si dure et si pesante, et qui sont du nombre de ces morts de quatre jours que l'infection a déjà gagnés. Que ceux-là pourtant ne s'abandonnent pas au désespoir : ils sont, pour ainsi dire, dans le plus profond abîme de la mort, mais il n'y a point de mort si profonde dont la puissance de Jésus-Christ ne puisse retirer. *Sa voix,* dit saint Augustin, *a la vertu de briser les pierres dont le poids accable ces sortes de morts :* qu'ils se souviennent que Lazare ressuscité au bout de quatre jours se trouva parfaitement délivré de la puanteur dont il était infecté dans le sépulcre. Mais voyons de quelle manière ce mort ressuscite et l'ordre de cette résurrection, auquel on peut rapporter tous les mouvements du Sauveur du monde dans cette action ; de là nous tirerons toutes les instructions qui regardent le chrétien, malheureusement enfermé dans le sépulcre par le péché d'habitude.

J'y vois certains mouvements qui précèdent cette résurrection et qui en sont les préparations; j'y vois une vertu divine qui opère cette résurrection ; j'y vois enfin un ordre donné aux disciples de prendre soin de celui qui est ressuscité. Le pécheur doit donc, pour sortir de ce troisième degré de mort, travailler avec la grâce de Jésus-Christ, à rompre les obstacles de la résurrection, et par là il se dispose à recevoir la vie. Il doit demander sa résurrection à Jésus-Christ ; car il n'y a que lui qui ressuscite. Enfin il faut qu'il aille aux pasteurs et aux ministres du Seigneur pour être délié. Mais avant que d'entrer dans le détail de ces vérités importantes, il y en a une tout à fait admirable, et qui doit nous

pénétrer de reconnaissance : c'est, mes frères, que comme Jésus-Christ a bien voulu se rendre la caution des pécheurs, il a bien voulu aussi se rendre le modèle des pénitents. Comme il a pris nos péchés sur lui : *Peccata nostra ipse portavit*, il a aussi tracé sur sa personne les mouvements d'une vraie pénitence. Il a excité en lui-même tous les mouvements qu'elle doit produire en nous. Ainsi, mes frères, étudions ce que l'Évangile nous rapporte ici, tout y est admirable, lumineux et plein d'instruction. Or il est rapporté d'abord que le Sauveur du monde frémit en son esprit et se troubla lui-même : *Infremuit spiritu, turbavit semetipsum*. De là j'apprends qu'un homme qui est livré à l'habitude du péché, et réduit dans l'état malheureux de ce dernier degré de mort dont je vous parlais hier et qui désire d'en sortir, doit commencer par exciter en lui un trouble salutaire contre ses iniquités.

Car prenez garde qu'il y a un trouble que nous souffrons qui n'est pas notre ouvrage et que nous n'excitons pas ; c'est, par exemple, la nouvelle d'une chose qui nous déplaît : Hérode et toute la ville de Jérusalem sont en trouble à la nouvelle de la naissance du Sauveur. Mais il y a un trouble qui vient de l'application que nous nous faisons d'une vérité qui nous a émus et frappés : Nathan parle à David en parabole ; David s'applique ce que lui dit le prophète : *Peccavi :* J'ai péché, dit-il ; il se trouble lui-même et ce trouble le délivre de la mort. Etre donc troublé, c'est l'effet d'une passion humaine, naturelle, inévitable, comme celle des réprouvés à l'heure de la mort ; par là ils commencent leur enfer dès ce monde ; et ce trouble ne suffit pas, il faut qu'il soit volontaire, et que vous l'excitiez en vous. Dieu permet qu'on vous prêche fortement les vérités éternelles, la nécessité et l'incertitude de la mort, la perte infaillible de l'âme criminelle, la damnation indubitable de ceux qui demeurent dans l'état du péché, l'état déplorable de cette mort terrible et la difficulté de sortir d'une habitude criminelle ; c'est par ces considérations qu'un pécheur doit se troubler. Je suis, doit-il se dire, dans cet état déplorable, et j'y suis depuis très-longtemps ; ma perte est donc infaillible, si je suis surpris dans cette circonstance, et ma damnation inévitable. Où en suis-je, ô mon Dieu ! et qu'arrivera-t-il de moi ?

Tourne, pécheur, ton indignation contre tes propres iniquités. Jésus-Christ frémit en son esprit avant que de s'approcher de Lazare. Si tu comprenais bien jusqu'où va la désolation que le péché a causée dans ton âme, il n'y a rien que tu n'entreprisses pour le détruire et pour en réparer les désordres. Ta colère serait animée, ton indignation serait vive, tu frémirais d'une sainte fureur contre ce qui t'a mis en danger de périr éternellement.

Si on voyait un homme qui voulût se passer son épée au travers du corps ou qui se frappât à coups de couteau, on courrait à lui pour l'en empêcher, on ferait des efforts pour lui ôter ce qui lui pourrait nuire, on lui ferait violence, on l'enfermerait ; et on voit tous les jours un chrétien qui donne des coups mortels à son âme, à qui les jeux, les compagnies, les affaires sont des occasions infaillibles de péché, et on n'ose lui dire qu'il les faut quitter. On enferme celui qui se frappe et on lui ôte tout ce qui peut lui nuire ; et non-seulement on laisse en liberté celui qui tue son âme, on ne lui ôte aucune des choses qui servent à lui donner la mort, mais on lui applaudit de ce qu'il se tue ; on va lui dire qu'il est plus heureux à proportion qu'il a plus de moyens de périr et qu'il entre dans plus d'occasions de perdre la grâce de Jésus-Christ, qui est la vie de son âme.

Mon Dieu ! donnez-nous la foi, ouvrez-nous les yeux, faites-nous comprendre ce que c'est que la mort de l'âme. C'est vous, divin Jésus, qui pouvez nous donner des larmes et la foi vive qui les fait répandre. Celles que vous versez sur Lazare sont la source de celles que nous devons verser sur nous-mêmes, pour nous disposer à sortir du tombeau ; mais pour en sortir il faut travailler à ôter la pierre : *Tollite lapidem*, dit le Sauveur. Ceci, mes frères, est capital, c'est par où nous pouvons reconnaître avec quelque sorte d'assurance que la bonne volonté est formée en quelque degré dans notre cœur ; car tout le reste est équivoque, et souvent on y est trompé. On peut être troublé dans les sens, on peut frémir par surprise, on peut pleurer par faiblesse ou par crainte ; mais quand on met la main à l'œuvre et qu'on s'applique à ôter la pierre, on a sujet de croire que c'est sincèrement et tout de bon que l'on veut sortir du tombeau. Ceci est très-important, c'est l'essentiel de notre instruction : ainsi je vous prie de bien sentir ce que c'est que d'ôter la pierre, par quelle vertu on peut le faire, et comment il s'y faut appliquer.

Oter la pierre, c'est ôter les obstacles extérieurs qui servent à retenir l'âme dans le péché : entrez bien dans ceci. Le corps de Lazare avait été posé dans un caveau où l'on descendait par quelques marches, et dont l'ouverture avait été fermée par une grande pierre. Vous comprenez bien qu'il n'aurait jamais pu sortir de ce sépulcre si la pierre n'en avait été ôtée. Ainsi, mes frères, la pierre qui arrête l'âme dans le tombeau, c'est un certain amas de circonstances extérieures qui lient le chrétien au péché, qui l'attachent à l'objet de ses passions, et qui le retiennent dans l'engagement à la mort.

C'est l'oisiveté et l'inutilité de la vie qui jettent celui-là dans le jeu ; c'est la société de certaines personnes qui engagent celui-ci dans la débauche ; c'est la compagnie et la fréquentation de cette personne qui entretiennent le dérèglement de cet autre : tant que l'on demeurera dans cette situation, on ne quittera point le péché. Vous jouerez toujours, tant que votre vie ne sera pas remplie et que vous demeurerez dans l'oisiveté ; vous serez toujours un libertin si vous entretenez commerce avec ceux qui vous jettent dans la débauche,

et jamais vous ne sortirez du mauvais engagement où vous vous êtes mis, si vous vous rendez toujours assidu auprès de la personne avec qui vous l'entretenez.

Voilà la pierre qui vous retient dans le tombeau, et comme Lazare sortit du sépulcre après que la pierre en fut ôtée, vous devez ôter ces obstacles extérieurs et quitter absolument le péché; car on ne peut pas sortir du tombeau si on ne les ôte. Or, mes frères, vous pouvez les ôter; Jésus-Christ vous le dit : *Tollite lapidem.* Mais voici la vertu qui nous le fait faire : vous êtes assurément maîtres de vos mouvements extérieurs, vous pouvez aller ou n'aller pas où il vous plaît, et naturellement une passion est un remède pour une autre. L'amour de la gloire l'emporte sur tout autre amour. Que le prince vous ordonne de partir pour l'armée, qu'il vous honore d'une commission pour son service, il n'y a ni société, ni plaisirs, ni engagements qui vous retiennent : vous partez. Vous êtes donc maître de ces obstacles extérieurs qui s'opposent à la résurrection de votre âme, et si c'est là la pierre qu'il faut ôter, il est certain que vous pouvez le faire quand il vous plaira.

Mais puisque des motifs humains vous peuvent obliger à le faire et vous le font faire inutilement, lorsque vous le ferez parce que Dieu vous l'ordonne, vous le ferez avec fruit; vous le ferez pour votre résurrection : car comme Jésus-Christ pouvait ôter la pierre qu'on avait mise à l'entrée de cette caverne où était le corps de Lazare par la vertu de sa parole, et qu'il voulut que les Juifs qui étaient là l'ôtassent, pour les convaincre mieux du miracle qu'il allait faire, il veut aussi que, pouvant opérer votre salut par sa puissance, vous y coopériez en travaillant à ôter les obstacles extérieurs qui servent à entretenir les mauvaises habitudes qui vous ont enfoncés dans le tombeau.

Mais souvenez-vous que vous devez vous appliquer à cet ouvrage si important avec courage, avec constance et avec larmes. Avec courage, mes frères, il s'agit du salut : quoi qu'il puisse vous en coûter, tout est au-dessous de votre âme. Vous n'avez pas bâti sans peine le funeste sépulcre où vous vous êtes enfermés. Le péché coûte, vous le savez; souffrez donc en le détruisant, et que les difficultés ne vous rebutent pas.

Soutenez ce travail avec constance. Ce sépulcre ne s'est pas bâti tout d'un coup : on a passé de la pensée au consentement, du consentement à l'action, de l'action à l'habitude. Vous ne détruirez pas cet ouvrage en un jour. Il s'agit de donner à l'âme une nouvelle pente, il faut lui faire changer d'inclination, ôtez peu à peu ce qui est capable d'entretenir les inclinations envenimées, entrez dans ce qui peut en former de nouvelles ; éloignez successivement tout ce qui peut s'opposer à la résurrection de votre âme.

Enfin soutenez ce travail en gémissant : que la peine que vous sentez à détruire ce funeste ouvrage de votre iniquité vous fasse comprendre combien vous êtes misérable de vous être mis par vous-même et avec plaisir dans un état où il faut périr nécessairement, d'où l'on ne peut sortir qu'avec de très-grandes difficultés. Gémissez sous le fardeau de vos iniquités, sentez le poids de votre corruption ; mais souvenez-vous que celui qui vous fait rompre les obstacles vous vivifiera par lui-même. C'est à lui qu'il faut recourir, car il n'y a que lui qui ressuscite, il n'y a que sa voix qui brise les pierres dont le poids nous accable. Qu'un pécheur qui a travaillé à ôter sa pierre de la manière que je viens de dire est bien convaincu que la sortie du tombeau est l'ouvrage de la miséricorde du Seigneur, et qu'il n'y a que lui seul qui puisse ressusciter celui qui s'est livré volontairement à la mort!

Mais aussi qu'il y a de fondement de croire qu'il le ressuscitera, lorsqu'il considère que celui qui a crié à haute voix pour faire sortir Lazare du tombeau : *Voce magna clamavit*, se sert encore tous les jours de cette voix. Qu'il aille donc, ce pécheur qui a travaillé fidèlement selon son pouvoir, qu'il aille avec confiance à Jésus-Christ, qu'il lui demande la grâce de sa résurrection par les larmes de ses sœurs, c'est-à-dire par celles que l'Eglise verse dans ce saint temps, par les gémissements des justes que Dieu connaît et qu'il écoute volontiers, par les cris des pauvres qu'il doit faire entrer dans ses intérêts par ses aumônes. Qu'il achète la miséricorde dont il a besoin par celle qu'il peut faire aux membres de Jésus-Christ qui sont dans la nécessité; en faisant cesser leurs cris par les secours qu'il leur donnera, qu'il oblige Jésus-Christ à crier à haute voix pour le retirer du sépulcre de son cœur endurci.

Enfin il faut qu'il aille trouver les ministres de Jésus-Christ; car c'est entre les mains de ses disciples qu'il met Lazare après sa résurrection pour être délié par leur ministère. Cette puissance leur est commise, ils doivent donner tous leurs soins et toute leur attention pour ne pas précipiter en déliant mal à propos ceux que Dieu ne veut pas qu'on délie. Qui aurait pu en effet supporter l'infection du cadavre de Lazare, si les disciples l'avaient délié avant que le Sauveur du monde le ressuscitât? Mon Dieu, que l'usage de cette puissance est un redoutable ministère! La corruption des hommes en augmente tous les jours les difficultés et les dangers, et nous ne saurions trop prier pour ceux qui en sont chargés.

Par rapport à ce qui regarde précisément le pécheur converti, et qui consiste dans la dépendance et la soumission à cette puissance, il faut qu'elle soit entière et profonde, et qu'il se convainque bien que, comme Lazare, tout vivant et ressuscité qu'il était, restait cependant lié et enveloppé de bandes depuis la tête jusqu'aux pieds, un vieux pécheur converti et ressuscité par la grâce de Jésus-Christ est encore tout environné des ténèbres de la corruption de ses mauvaises habitudes. Il tient encore à la faiblesse et à l'infirmité par une infinité de liens qu'il faut rompre successivement : c'est pourquoi il doit de-

meurer dans la dépendance et dans la soumission à la volonté des ministres de Jésus-Christ qui l'aident, qui le soutiennent, qui le consolent, et qui le mettent en état de marcher dans les voies de la justice qu'il n'a jamais connues et dont il est écarté.

Voilà, mes frères, ce que l'Evangile nous rapporte, et les voies qu'il nous trace pour entrer dans la vie que nous avons perdue malheureusement par le péché. Pour finir cette matière, écoutons ces importantes vérités, mes très-chers frères, et écoutons-les de telle sorte que ceux d'entre nous qui sont vivants, c'est-à-dire qui n'ont pas perdu la grâce, aient soin de conserver leur vie, qui est cette grâce si précieuse, et que ceux qui sont morts, c'est-à-dire ceux qui ont malheureusement fait cette terrible perte, ressuscitent.

Que ceux qui vivent fassent tout ce qui est possible pour éviter de tomber dans ce déplorable état de mort dont nous vous parlions hier, dont on sort si difficilement, et d'où il est plus rare qu'on ne croit que Dieu retire une âme quand elle s'y est plongée; non pas que la rareté de ces conversions vienne de ce que Dieu ne soit pas porté à accorder sa grâce qui les opère, mais de ce qu'il est rare de la demander et de la rechercher comme il faut pour l'obtenir, suivant l'idée que j'ai essayé de vous en donner.

Que ceux qui sont tombés même dans les habitudes les plus invétérées ne désespèrent pas, mais qu'ils fassent tous leurs efforts pour en sortir promptement; qu'ils demandent la grâce de Jésus-Christ avec ferveur, avec persévérance, avec humilité; qu'ils entrent dans des pratiques propres à surmonter les habitudes du péché sous la conduite d'un homme éclairé, qu'ils rompent promptement avec tout ce qui peut fortifier leurs mauvaises habitudes et les lier aux crimes, *afin qu'ils ne s'endorment pas dans la mort, afin que l'ennemi ne puisse pas dire : J'ai prévalu contre lui;* mais qu'il recoure à Jésus-Christ pour se rendre digne de sa grâce et mériter la vie éternelle. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE SAMEDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CARÊME.

De la modération de la douleur dans la mort de ses proches.

Domine, si fuisses hic, frater meus non fuisset mortuus. *Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort* (*Joan.*, XI, 21).

La louange que saint Chrysostome a donnée à Marthe et à Marie, sa sœur, sur la modération qu'elles firent paraître dans la douleur qu'avait dû leur causer la mort de Lazare leur frère, m'a fait penser, mes frères, qu'il ne serait pas inutile de faire un discours sur le sujet de la douleur que nous ressentons à la mort de nos amis et de nos proches. On ne parle jamais de cette matière, sur laquelle cependant on peut dire d'excellentes choses en réglant les mouvements de la nature par les vues de la foi, et en apprenant aux chrétiens que la religion, qui n'est pas contraire aux sentiments d'une juste douleur, en condamne les emportements et l'excès. C'est donc sur ce sujet que j'ai résolu de vous entretenir aujourd'hui. Je veux rejeter une espèce de sévérité outrée qui condamne mal à propos la douleur que nous faisons paraître dans la mort de nos amis et de nos proches ; je veux condamner cette fausse tendresse qui pousse cette douleur jusqu'à l'excès ; enfin je veux rétablir une pitié raisonnable qui renferme la douleur dans de justes bornes : c'est, mes frères, ce que je vais faire dans les trois parties de ce discours.

Dans la première, j'établirai les raisons qui autorisent cette douleur contre la sévérité excessive qui la condamne ; dans la deuxième, je découvrirai les excès de la fausse tendresse qui déshonorent cette douleur ; dans la troisième, je vous montrerai quelle doit être la situation d'une âme chrétienne qui se renferme dans les bornes d'une pitié raisonnable.

Voilà le partage de ce discours ; demandons l'assistance du ciel. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il n'y a rien de si dangereux qu'une sévérité indiscrète qui condamne tous les mouvements naturels comme des vices, et qui veut nous faire des crimes de certaines affections du cœur qui servent de matière à la vertu, quand on s'applique à les ménager selon les lumières de la foi.

C'est par là qu'on jette des pensées de découragement et de désespoir dans les âmes faibles, et qu'on leur persuade qu'il n'est pas possible d'arriver à la perfection du christianisme, parce qu'ils la croient incompatible avec des mouvements qu'ils ne peuvent étouffer. C'est cette erreur que je veux combattre dans le sujet que je traite aujourd'hui : il s'agit de la douleur que nous ressentons dans la perte de nos proches et de nos amis, des larmes qu'elle nous fait verser et de la tristesse où elle nous plonge, qui sont des mouvements de la nature, et des suites de la tendresse, de l'intérêt et du commerce qui nous lient aux personnes que nous regrettons ; nous justifierons en même temps beaucoup d'autres affections du cœur qui coulent de la même source, quoiqu'elles ne produisent pas de si tristes effets en nous ; enfin de là nous conclurons que le christianisme et la perfection ne détruisent pas la nature, mais qu'ils travaillent à la régler.

Et d'abord je considère cette douleur ou dans le principe qui nous la fait ressentir, ou dans les motifs qui l'excitent. Son principe c'est la nature, dont tous les mouvements ne sont pas criminels : les motifs qui l'excitent peuvent être différents, mais ils se réduisent pour l'ordinaire à la perte de certains intérêts que je regarde comme des soutiens nécessaires à l'homme dans l'état de sa condition présente. Mes frères, nous sommes hommes formés par la main de Dieu, notre nature est son ouvrage. *Ce sont vos*

mains, *Seigneur*, lui disait le saint homme Job, *qui m'ont formé avec tant de soin ;* c'est vous-même qui avez arrangé avec tant d'art jusqu'aux moindres parties de mon corps.

Il est bien vrai que cet ouvrage a été gâté et par la malice de l'ennemi, et par l'infidélité de l'homme même ; son âme est devenue criminelle, toutes ses puissances sujettes à la rébellion, et son corps soumis à la mort. Aussi est-ce de là qu'on a pris occasion de dire que l'homme est un étrange composé : c'est un mélange de bien et de mal, de grandeur et de bassesse, de puissance et d'infirmité ; et c'est de là qu'est encore venue l'erreur de ceux qui se sont imaginé que deux principes avaient concouru à sa formation : l'un bon, de qui il tenait tous ses avantages, et l'autre mauvais, qui était la cause de tous ses maux.

Mais la religion, qui a condamné cette erreur, ne reconnaît que Dieu seul pour principe de l'homme, et l'homme lui-même pour l'auteur de ses maux : ainsi elle nous apprend à distinguer entre la nature et les vices. La nature est de Dieu, qui n'a point d'autre auteur ni d'autre créateur que lui, et les vices sont les ouvrages malheureux de la mauvaise volonté de l'homme. Elle reconnaît que tout ce qui est en nous vient de Dieu, hors le péché ; c'est sur ce fondement que j'établis ma proposition, et que je soutiens que ces affections humaines qui sont formées dans la partie de l'âme que nous appelons l'appétit sensitif, non-seulement ne doivent pas être condamnées comme criminelles, mais même qu'elles servent de matière à la vertu chrétienne, comme nous le dirons dans un moment.

On ne sait pas, supposé que l'état d'innocence eût duré longtemps, si Adam aurait ressenti des passions d'amour, des désirs, de la tendresse, de la joie, dans une nature qui, étant naturellement pure et droite, ne pouvait rien produire que de saint.

Il est vrai que les choses ont changé et que la nature est corrompue ; mais dans les ruines de cette nature, ce qui est de Dieu est toujours bon, et comme les passions sont des mouvements de l'âme qui est son ouvrage, elles sont bonnes dans leurs principes, et elles ne deviennent criminelles que par un excès, qui est l'effet du vice qu'il faut condamner.

Saint Augustin, parlant sur cette matière, non-seulement les croit innocentes, mais même il les estime nécessaires dans l'état de la vie présente, puisque tant que nous sommes dans ce corps fragile, ce serait un défaut que d'être exempt de toutes passions ; sur quoi il cite saint Paul. Cet apôtre luimême blâme certaines personnes qu'il accuse d'être sans amitié. N'avoir d'affection et d'amour que pour soi-même est un état qui déshonore la nature, et les philosophes mêmes l'ont reconnu, puisqu'un d'eux, que saint Augustin cite dans le même endroit, a dit que nous ne saurions l'acheter qu'au prix d'une honteuse stupidité. Mais pour dissiper entièrement tous les vains scrupules qu'une sévérité indiscrète aurait pu faire naître sur les ressentiments d'une juste douleur, et voir jusqu'où va la liberté que la grâce chrétienne donne aux mouvements naturels, écoutons parler saint Bernard devant des personnes mortes au monde par leur profession, lui qu'une sainteté éminente avait si fort élevé au-dessus de tout ce qui peut être soupçonné de corruption et même de faiblesse sur cet article.

Ce fut, mes frères, lorsque, après avoir rendu les derniers devoirs à son frère selon la chair, il se vit en liberté au milieu de ceux qui restaient ses frères selon l'esprit. *Vous m'avez vu*, leur dit-il, *mes très-chers frères, assister aux funérailles de Gérard dans une grande tranquillité en apparence. Vous m'avez vu demeurant debout aux pieds de son tombeau, dans une posture qui marquait assez de constance, tant que cette cérémonie funèbre a duré. Vous m'avez vu enfin prendre de mes propres mains la terre que j'ai jetée sur son corps, sans que je l'aie arrosé de mes larmes. Je me suis servi de toutes les forces que j'ai pu trouver dans les vues de la foi, pour résister aux mouvements de la tendresse ; mais, ayant arrêté le cours de mes pleurs avec beaucoup d'efforts, je ne puis plus vaincre ma douleur qui s'est augmentée par cette violence, et qui enfin me surmonte à présent. Je l'avoue donc, mes frères, je suis vaincu ; il faut que ce que je souffre dans l'âme paraisse au dehors, et que je montre toute ma tendresse aux yeux de mes enfants, qui, pesant ma douleur au poids de la perte que je viens de faire, la sauront connaître telle qu'elle est, et s'empresseront de me donner la consolation qu'elle mérite.*

Après avoir parlé de cette manière, ce grand saint laisse couler ses larmes avec abondance, et il n'en interrompt le cours que pour en justifier la cause. *Il ne faut pas*, continue-t-il, *que cette conduite vous scandalise, mes chers enfants ; ne regardez pas comme une faiblesse indigne de ma profession ce qui est une suite nécessaire de ma condition mortelle, et un ressentiment digne de l'amitié qui nous liait. Qu'une fausse idée de perfection ne vous porte pas à condamner ni mon amitié, ni ma douleur : il est vrai que ces sentiments sont humains, mais je suis homme; il y a même, si vous voulez, quelque chose qui tient un peu trop de la chair ; mais je suis lié avec elle, et j'en dois ressentir les faiblesses. Enfin, pour achever de me justifier dans votre esprit, sachez que dans l'état de notre condition présente, il est également impossible de jouir de ses amis sans en ressentir du plaisir, et de les perdre sans en ressentir de la douleur.*

Telles sont les paroles de saint Bernard ; mais je vais encore plus loin, mes très-chers frères, et afin que la douleur ne vous soit suspecte d'aucune part, après en avoir justifié le principe, je veux en défendre les motifs, et vous faire voir que si je dois pleurer, quoique je sois chrétien, parce que je suis homme, je ne déshonore pas ma qualité de chrétien en m'affligeant par la vue de mes

intérêts, quoique je me pique d'être un ami généreux et chrétien. En effet, c'est une fausse délicatesse que de vouloir rejeter toutes les vues d'intérêt qui se mêlent dans les motifs qui excitent notre douleur : ce n'est pas connaître l'état présent de la condition de l'homme qui le tient dans une dépendance si générale, qu'il a besoin de tout et qu'il ne peut presque rien faire sans le secours d'autrui.

Or, mes frères, cette dépendance qui entre dans l'ordre de Dieu le lie aux choses et aux personnes que cet ordre lui a rendues nécessaires, et ne pouvant y être lié sans les aimer, ni les aimer sans ressentir de la joie quand il les possède, et de la douleur quand il les perd, la vue de son intérêt entre toujours nécessairement dans sa joie et dans sa douleur; et tout homme sincère et qui connaît son cœur doit avouer de bonne foi que son intérêt est la vraie cause de son affliction, et ne pas s'efforcer de faire croire que c'est le sentiment d'une amitié désintéressée qui nous touche.

Saint Bernard fut de bonne foi dans l'accablement de douleur que lui causa la mort de son frère Gérard, et il ne feignait point d'avouer que ce qu'il perdait dans cette mort était la cause de son affliction. Gérard était un gentilhomme : après avoir porté les armes avec honneur, dégoûté du monde, pénétré de l'exemple de saint Bernard, et sollicité par l'amitié qui les liait, il résolut de se retirer auprès de lui et de quitter tous les embarras du siècle, pour ne penser uniquement qu'à l'affaire de son salut. Comme il n'était pas homme de lettres, il ne s'appliqua point à une profonde étude, et comme il avait passé une partie de sa vie dans le commerce du monde, il prit dans sa retraite un certain genre de piété qui ne l'engagea pas à une solitude entière, pour pouvoir se donner aux affaires de la maison, et se sanctifier dans des exercices conformes à sa disposition et utiles à sa communauté.

Saint Bernard reconnaît qu'il lui fut d'un secours admirable, soit dans son monastère, soit au dehors. *Il se chargeait*, dit-il, *de tout le soin des choses extérieures; si j'ai fait quelque progrès dans les études de l'Écriture sainte et dans la méditation des mystères, il m'a procuré ce repos sacré en prenant sur lui tout ce qui le pouvait interrompre. Nous partagions ensemble d'une manière bien inégale la qualité d'abbé que je porte; il en avait les peines, et j'en recevais les honneurs.*

Dans les grandes affaires où la Providence m'a donné part, c'est lui seul qui m'a soutenu, disait-il; *il dissipait mes difficultés par sa pénétration, il me déterminait dans mes doutes par sa sagesse, il me rassurait dans mes craintes par son courage, et j'aurais succombé mille fois, en traitant avec le monde, sans le secours d'un homme qui le connaissait aussi bien que lui. Il était mon frère selon la chair, il était mon enfant selon l'esprit, il était mon ami selon le cœur, il était mon conseil dans mes affaires, il était ma consolation dans mes peines, il était mon médecin dans mes infirmités; enfin il m'était utile en tout et plus que tout, dans les petites et dans les grandes choses, dans les emplois publics et dans les affaires domestiques, également utile pour le dedans et pour le dehors. Hélas! Dieu me l'a ôté et m'a ôté avec lui tous ces secours et toute ma joie. Quand vous plaira-t-il, juste ciel! de me retirer après lui?*

Voilà, mes frères, quel a été le langage des saints et quels ont été leurs sentiments : d'où nous devons apprendre non-seulement que la piété n'est point inhumaine, que le christianisme n'a rien de dur, et que la grâce de Jésus-Christ, qui règle la nature, n'en détruit pas les sentiments; mais encore que l'ordre de la Providence qui nous lie aux personnes et aux choses qui nous sont nécessaires dans notre état présent, ne rejette pas ces intérêts qui excitent notre joie dans la possession et notre douleur dans la perte, et qu'ainsi je puis me réjouir des avantages que je reçois et m'affliger de ceux que je perds, sans que ces impressions d'intérêt me déshonorent en qualité de chrétien, pourvu qu'ils soient renfermés dans l'ordre de Dieu. Les plus grands saints, mes frères, étaient des hommes comme nous; ils ont eu des sentiments de tendresse, d'amitié, de douleur et d'affliction comme nous.

Le Sauveur du monde, dit saint Bernard, a vu pleurer les deux saintes sœurs dont il est parlé dans cet évangile, sur le tombeau de Lazare leur frère. Nous ne voyons pas qu'il les en ait reprises ni qu'il leur ait commandé d'arrêter leurs larmes : au contraire, il a mêlé les siennes avec celles qu'elles répandaient.

Enfin on n'est pas saint pour être sans douleur, mais on travaille à le devenir quand on s'applique à la modérer.

Il est temps de vous faire voir quels sont les excès où nous jette la douleur qu'une fausse tendresse excite en nous : c'est le sujet de ma deuxième partie.

DEUXIÈME PARTIE.

J'appelle fausse tendresse celle qui ne vient pas d'un sentiment pur et simple de la nature, ou celle qui est excitée en nous par des vues d'un mauvais intérêt, ou enfin celle qui, partant d'un sentiment sincère pour des intérêts justes, nous jette dans des dispositions qui combattent l'ordre de Dieu. La première nous dégrade simplement, la seconde dégrade nos amis et nous, et la troisième offense Dieu et nous rend criminels.

Quelque juste que soit la douleur, il faut pourtant reconnaître de bonne foi que, quoiqu'elle soit un sentiment de la nature qu'on ne peut pas blâmer, elle en est pourtant une faiblesse, à parler des choses exactement; car Adam ne l'eût pas ressentie dans l'état d'innocence, et nous ne la ressentirons pas dans celui de la gloire.

Cependant c'est une chose étrange que les hommes entendent si mal l'intérêt de leur gloire, qu'ils veuillent s'en faire une de leur faiblesse, et s'établir une réputation sur un défaut de la nature, lorsque l'on passe les bornes de la raison et de la sincérité. Il est

cependant vrai qu'on trouve dans le monde mille gens qui affectent de paraître affligés à la mort de leurs proches, ou qui le sont sans savoir pourquoi.

N'en voyons-nous pas tous les jours qui se persuadent qu'il est de leur honneur de donner des marques d'une grande affliction, quoiqu'ils n'en aient pas le sentiment ; qui étudient des expressions, qui empruntent des larmes, qui affectent des abattements qu'ils ne ressentent point, et qui se consolent dès qu'ils sont seuls, quittant tout cet appareil de douleur pour le reprendre dès qu'on pourra les regarder. D'autres pleurent parce qu'ils voient pleurer, et s'abandonnent à cette inclination naturelle qui porte les hommes à s'imiter les uns les autres : de sorte que, comme ils ont toujours remarqué qu'on s'afflige à la mort des amis et des proches, ils s'affligent quand ils les voient mourir, par le même esprit qui les fait rire lorsqu'ils se marient, connaissant aussi peu le sujet de leur tristesse que celui de leur joie.

Il n'est pas nécessaire de vous faire remarquer que cette espèce de tendresse est fausse, puisqu'elle n'en a tout au plus que les apparences; que c'est un masque dont on se sert pour tromper les autres, en leur faisant croire que l'on est affligé quand il n'en est rien, ou une erreur qui nous abuse nous-mêmes, en nous persuadant que notre faiblesse est une vraie douleur et que nous sommes sincèrement affligés, parce que nous pleurons de compagnie avec ceux qui le sont véritablement.

Par là vous voyez bien que l'homme se dégrade lui-même. Car qu'y a-t-il de plus indigne d'un bon cœur, d'une âme sincère et d'un esprit réglé, que d'en imposer aux autres et de vouloir les tromper, ou bien de se tromper soi-même en se croyant autre qu'on n'est?

Mais il y a une autre espèce de tendresse que j'appelle vraie et fausse tout ensemble. Elle est vraie, eu égard au sentiment de douleur qu'elle imprime, quoiqu'elle soit fausse eu égard aux motifs qui l'excitent : c'est-à-dire, mes frères, que nous trouvons des gens pénétrés d'une affliction grande, vive, sensible. Cependant, si vous entrez dans le fond de leur âme ou qu'ils veuillent un peu s'examiner eux-mêmes, vous trouverez que ce n'est ni l'amitié, ni les sentiments, ni la confiance, ni l'estime qu'ils avaient pour la personne qu'ils pleurent; en un mot, que ce n'est pas la perte de leurs amis ni de leurs proches qui les afflige, mais ce qu'ils perdent par leur mort : en sorte que si leurs intérêts temporels étaient à couvert, leur douleur serait médiocre, et ils se contenteraient, pour satisfaire à la bienséance, d'emprunter celle dont nous parlions il n'y a qu'un moment.

Ah! mes frères, que cette espèce de douleur est commune dans le monde! Qu'il y a d'enfants qui pleurent leur fortune et non pas leur père! de pères qui pleurent l'établissement de leurs maisons et non pas leurs enfants! de femmes qui pleurent leur vanité, leur rang, leur luxe, leur dépense, et non pas leurs maris! de maris qui pleurent leurs plaisirs, leur satisfaction, leurs affaires, et non pas leurs femmes! *Ceux qui pleurent de cette manière méritent d'être pleurés*, dit saint Bernard. Et en effet, qu'y a-t-il de plus digne de compassion que de voir un chrétien, qui doit espérer une éternité bienheureuse, s'affliger démesurément pour la perte de quelques avantages temporels? Et qu'y a-t-il de plus indigne du sacré commerce d'une amitié sincère que de faire servir à des intérêts bas, sordides et quelquefois même criminels, et de ne regarder que comme les ministres et les instruments de nos passions, des personnes que la nature, la grâce et la religion nous engagent d'aimer?

Il ne faut donc pas s'abandonner à toute la douleur, quelque juste qu'elle puisse être, qu'une semblable perte nous pourrait causer; car il y a des excès dans les ressentiments de la juste douleur, c'est-à-dire celle qui est sincère et excitée par des motifs raisonnables. Nous avons marqué ces excès dans la première partie; ils offensent Dieu et ils nous rendent criminels.

N'est-ce pas un excès criminel que de se laisser emporter avec violence par la douleur, sans se contenter des ressentiments d'une tendresse raisonnable, que de s'abandonner au murmure, aux impatiences, au désespoir, que de rejeter tout ce qui pourrait calmer notre douleur, chercher au contraire tout ce qui contribue à la nourrir, et se faire un devoir de la rendre immortelle? Par là l'homme se plaint des justes dispositions de la Providence, il murmure contre les ordres de son Dieu, et comme si Dieu était tenu de consulter ses inclinations et ses intérêts avant que de toucher à ce qui le regarde, l'homme refuse de se soumettre à ce qu'il a fait, parce qu'il est contraire à ce qu'il désire : et c'est ainsi que l'excès de sa douleur l'offense. Oui, mes frères, disons-le pour l'instruction de vous tous : quand même votre espérance à l'égard de celui qui vous échappe serait très-faible, votre douleur devrait avoir ses bornes. Dieu est le maître de tous les événements; vous devez adorer sa conduite, elle est sage; et votre seule consolation doit être dans une soumission entière à la volonté de celui qui dispose de tout.

Toutes ces considérations vous font bien connaître, mes très-chers frères, qu'on ne saurait s'abandonner aux violences de la douleur, quoique juste et excitée par des motifs honnêtes et raisonnables, sans tomber dans des excès qui nous rendent injustes, infidèles et coupables. C'est pourquoi il est important de vous marquer ce qu'on peut donner à la douleur sans blesser son devoir : ce sera en vous montrant quelle doit être la situation d'une âme chrétienne qui se renferme dans les bornes d'une pitié raisonnable : c'est le sujet de la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Pour donner à l'âme chrétienne une situation dans la douleur qui la renferme dans les bornes d'une pitié raisonnable, il faut se tenir entre le sentiment de la douleur et l'ex-

cès de ce sentiment. C'est, mes frères, ce que saint Bernard m'enseigne dans cet excellent discours d'où j'ai tiré toute la matière de celui-ci; car *ne croyez pas*, dit-il, *qu'en vous découvrant ce que je souffre, je pense autrement que je ne dois; je sens la perte que j'ai faite par la mort de mon frère, mais sans me plaindre de celui qui me l'a ôté; l'un est un sentiment de la nature, et l'autre serait un excès d'impiété.*

Saint Grégoire avait expliqué plus au long ce que dit ici saint Bernard, qui n'en parle qu'en passant. C'est, mes frères, dans ses Morales sur Job, où il expose ce que l'Ecriture dit de ce saint, qui, ayant appris la nouvelle de la mort de ses enfants, se leva alors, déchira ses vêtements, et, ayant rasé les cheveux de sa tête, se prosterna contre terre et adora Dieu. *Il y en a qui s'imaginent*, dit ce saint pape, *que la constance véritable, ainsi que l'affectait autrefois la philosophie païenne, consiste à ne point sentir la douleur lorsqu'on les maltraite; d'autres ont tant de sensibilité pour le mal, qu'étant incapables de supporter les grandes douleurs ils s'emportent aussitôt en des plaintes immodérées et en des paroles de murmure et d'impatience. Ceux donc qui veulent suivre la véritable philosophie doivent marcher entre ces deux extrémités vicieuses : car l'insensibilité du cœur n'est pas le juste degré de la vertu*, nous l'avons déjà dit; *mais aussi c'est sortir des bornes de la vertu que d'avoir une trop grande sensibilité dans les douleurs, parce que quand le cœur est touché d'affliction avec excès, il s'emporte d'ordinaire en des paroles d'impatience et injurieuses à la majesté divine : ce qui est certainement contre la religion.*

Le bienheureux Job, suivant la conduite de la vraie philosophie, s'est maintenu dans un sage et juste tempérament entre ces deux extrémités : en sorte qu'il n'a ni méprisé ces fléaux de Dieu, comme un insensible, ni aussi il ne s'est pas emporté contre le jugement de celui qui les lui envoyait, comme un homme impatient et trop sensible à la douleur : c'est, mes frères, cette situation dont nous voulons vous parler; car *après avoir perdu tous ses biens et tous ses enfants, il ne fit autre chose que de se lever, de déchirer ses habits, de se raser les cheveux, de se prosterner contre terre et d'adorer Dieu.*

L'action de déchirer ses habits et de se couper les cheveux nous témoigne assez qu'il ressentit la douleur de ses châtiments; mais l'action d'adorer Dieu fait voir clairement que, nonobstant l'excès de cette douleur, il ne s'emporta point contre la justice de celui qui le châtiait : ainsi il ne se montra pas tout à fait insensible dans son malheur, de peur qu'il ne semblât mépriser Dieu par sa dureté; il ne s'y montra pas aussi trop sensible, de crainte de pécher en se laissant émouvoir avec excès. Mais parce qu'il y a deux préceptes de charité, l'un pour Dieu et l'autre pour le prochain, afin de s'acquitter de l'amour qu'il devait à son prochain, il témoigna de l'affliction à la perte de ses enfants, et pour ne pas manquer à l'amour de Dieu, il lui adressa ses prières au plus fort de ses douleurs.

Ces excellentes paroles de ce saint pape nous marquent admirablement quelle doit être la situation d'une âme chrétienne dans la douleur; cependant ce n'est encore rien, si nous n'entrons pas dans des vues chrétiennes conformes à cette situation et capables de nous sanctifier. Je les trouve renfermées dans les paroles de ce saint pape : car si vous y avez pris garde, il nous a fait entendre qu'il y avait un châtiment dans la douleur, un amour à marquer par la douleur, et un autre amour à conserver dans la douleur.

Permettez-moi là-dessus de fixer l'esprit de l'âme chrétienne dans cette situation : il faut donc considérer d'où procède cette douleur, afin de nous en humilier, et la recevoir comme un châtiment; à quoi elle nous engage, pour le faire en accomplissant un précepte; enfin à quel danger elle nous expose, pour l'éviter et pour demeurer dans l'amour de Dieu.

Oui, mes frères, la douleur que nous ressentons dans la mort de nos amis doit nous tenir lieu de châtiment; car si nous n'avions jamais péché, notre âme, toute pleine de Dieu, pour qui elle est créée, uniquement attachée à lui, ne serait soutenue que par son amour, au lieu que depuis le péché, s'étant séparée de son Dieu, elle cherche dans les créatures des secours, des aides et des soutiens qu'il lui permet d'y prendre, pourvu que ce soit selon les mesures qu'il a réglées.

De sorte que, comme Dieu souffre par condescendance qu'elle sente de la joie dans la possession de ses créatures qui aident à la soutenir dans son état d'infirmité, il veut bien qu'elle s'afflige quand elle les perd.

Mais comme la nécessité où elle se trouve est une suite de son péché, il faut que la douleur qu'elle en ressent lorsqu'elle ne les a plus fasse une partie de sa pénitence, et qu'en s'humiliant devant Dieu de voir qu'il ne lui suffit plus pour la soutenir par lui-même immédiatement, elle porte la honte d'être déchue de sa première perfection, comme la peine de son péché, et sente la douleur que lui cause la perte de ces soutiens étrangers. Mais ce n'est pas encore là le seul usage de cette douleur, il faut qu'elle serve à nous acquitter de nos devoirs, après nous avoir découvert nos misères : car, mes frères, Dieu a voulu, par une admirable disposition de son amour pour nous, que ce qui est une suite de notre péché nous devînt un moyen de sanctification, et que ces créatures dont le secours ne nous est devenu nécessaire, comme nous l'avons expliqué, que depuis que nous sommes devenus coupables, fussent les objets d'un amour qui fait partie de celui que nous lui devons à lui-même.

Mais en voulant s'acquitter des devoirs de l'amour du prochain, il faut prendre garde de ne pas violer ceux de l'amour de Dieu, qui nous oblige à regarder la mort de nos

amis, non pas comme un effet du hasard, ni comme une fatale nécessité de la nature, ou comme un simple déréglement des humeurs et des parties qui composent l'homme, mais comme une juste disposition de sa providence, comme l'exécution d'un arrêt de sa justice, ou comme la consommation du sacrifice de l'homme chrétien.

Ainsi, mes frères, en considérant l'accident qui nous enlève nos amis, non pas en lui-même et hors de Dieu, mais dans Dieu et hors de lui-même, nous nous contenterons de lui dire, comme les saintes sœurs de notre évangile : *Domine, si fuisses hic, frater meus non fuisset mortuus :* Seigneur, si vous aviez voulu me conserver cette personne qui m'était si chère, la chose dépendait de vous; mais vous en avez usé autrement, j'adore les ordres de votre providence et je me soumets aux arrêts de votre justice. Quoique la nature s'en plaigne et que je donne des larmes aux sentiments qu'elle me donne, ces vues de la foi me soutiennent, et je sais qu'en disparaissant à mes yeux pour un temps, elle ne fait que me devancer dans la vie bienheureuse, où je dois la retrouver bientôt, et où elle me sera d'autant plus chère, que nous nous connaîtrons plus parfaitement et que je ne craindrai plus d'en être jamais éloigné.

Voilà, mes frères, quelles doivent être les vues d'une âme chrétienne dans la douleur. Servez-vous-en dans l'occasion; ne vous abandonnez pas aux excès, et souvenez-vous que celui qui n'est point mort à l'égard de Dieu ne doit pas l'être à votre égard, puisque vous êtes destinés à jouir d'une félicité commune et éternelle. Je vous la souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE DIMANCHE DE LA PASSION.

Des dispositions nécessaires pour approcher de l'Eucharistie.

Accepit Jesus panes, et cum gratias egisset distribuit discumbentibus.

Jésus prit les pains, et après avoir rendu grâces à Dieu, il les distribua à ceux qui étaient assis (*Joan.*, VI, 11).

Les saints Pères ont toujours regardé ce pain miraculeux qui se multiplie dans les mains du Sauveur pour la nourriture du peuple qui l'a suivi dans le désert, comme la figure de l'eucharistie; mais ils ont regardé en même temps les mouvements de ce peuple qui suivit le Fils de Dieu, comme la figure de la préparation nécessaire pour recevoir dignement cette divine nourriture. Car le dessein que forma le Sauveur de nourrir ces peuples fut comme une récompense de ce que ce peuple avait fait. *Jésus*, est-il dit, *prit donc des pains*, comme ne pouvant se dispenser de faire un miracle en faveur de ceux qui s'en étaient rendus dignes par leur fidélité et par leur zèle : *J'ai*, dit-il, *compassion de ce peuple.*

Je ne doute point, mes très-chers frères, que l'Eglise n'ait placé la lecture de cet évangile dans ce saint temps, afin que nous apprissions à ses enfants ce qu'ils doivent faire pour solenniser dignement la pâque, en leur exposant la conduite de ce peuple pour leur servir d'exemple; et c'est ce qui fait que je vous le rappelle encore. Dimanche dernier j'en tirai tout ce qui pouvait convenir au précepte de l'aumône; aujourd'hui nous vous la représentons encore pour vous instruire sur ce qu'exige de vous le précepte de la communion. Je ne m'arrêterai qu'à deux choses marquées par les évangélistes qui rapportent ce que fit le Sauveur du monde.

La première, c'est que ces peuples quittent la ville et abandonnent leurs maisons pour suivre Jésus-Christ dans le désert, c'est ce qui est marqué dans saint Matthieu et dans saint Marc. La seconde, c'est que Jésus-Christ guérit les malades qui se trouvèrent parmi eux avant que de leur donner cette nourriture miraculeuse ; et de là j'apprends que pour recevoir le corps de Jésus-Christ et solenniser dignement la pâque des chrétiens, il faut quitter le commerce du monde : ce sera la première partie. Il faut prendre soin de se guérir par la pénitence des blessures qu'on a reçues dans ce commerce : ce sera le sujet de la seconde partie.

Ces deux vérités renferment la préparation nécessaire à la communion. Tu n'en approcheras jamais, pécheur, que pour y recevoir ta condamnation, si tu le fais en demeurant attaché au commerce du monde; ou si, après l'avoir rompu, tu ne prends pas du temps pour guérir ton âme par une pénitence salutaire.

Faites, ô mon Dieu! que je rende ces deux vérités si sensibles, que chacun examinant sa disposition songe à prendre des mesures pour ne pas tomber dans le malheur d'une indigne communion à la solennité de Pâques; c'est la grâce que je vous demande par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La première instruction que je tire de la conduite du peuple dont il est parlé dans notre évangile, c'est, mes frères, que pour être en état de recevoir dignement le corps de Jésus-Christ, il faut quitter le commerce du monde; or, pour donner toute l'étendue et tout l'éclaircissement nécessaire à cette importante instruction, examinons, 1° sur quoi est fondée la nécessité de quitter le commerce du monde pour recevoir Jésus-Christ dans la communion. 2° Nous marquerons quel est le commerce du monde qu'il faut quitter absolument. Enfin nous donnerons les règles que le chrétien doit suivre pour ne pas se rendre indigne de la communion, en demeurant dans un certain commerce inséparable de la condition d'un homme qui est lié au monde.

La nécessité de quitter le commerce du monde pour recevoir Jésus-Christ dans la communion est fondée sur la nature de la communion même; car qu'est-ce que la communion? C'est la participation au corps de Jésus-Christ, participation qu'il a instituée dans son Eglise sous le sacrement de l'eucharistie pour y entretenir la vie de la grâce

et y verser les semences de la gloire éternelle : d'où j'apprends qu'il faut considérer l'eucharistie par rapport à la qualité de ceux pour qui elle est instituée, par rapport à celle de la vie qu'elle augmente, et par rapport à la gloire dont elle est le gage. Or tout cela me convainc qu'il faut être séparé du monde pour la recevoir dignement; car qu'est-ce que le chrétien, et d'où prend-il son être qui le constitue dans cette qualité et qui lui donne droit sur le corps adorable de Jésus-Christ ? Le chrétien est un homme séparé du monde, il reçoit son être de la grâce de Jésus Christ qui le sanctifie en l'unissant à son Eglise par le baptême, et comme il ne reçoit le baptême qu'en renonçant au monde pour être uni au corps dont Jésus-Christ est le chef, son être est véritablement un être de séparation, et il est indigne des biens attachés à cet état lorsqu'il est déchu de cette séparation par son infidélité, et qu'il est rentré dans le monde auquel il a renoncé par son baptême.

Jésus-Christ, mes très-chers frères, n'a dessein de nourrir de sa chair que ceux qui sont dans son Eglise, parce qu'il n'y a que ceux-là qui soient ses enfants. Son Eglise est séparée du monde, comme il nous dit en mille endroits de l'Ecriture. Ses enfants ne sont distingués que par le renoncement au monde et à ses pompes; il faut donc avoir renoncé au monde pour être digne de la nourriture des chrétiens.

De plus, si nous considérons que l'eucharistie ne donne pas la vie à ceux qui ne l'ont point, mais qu'elle l'augmente et la fortifie dans ceux en qui elle est, nous trouverons qu'il ne suffit pas de porter la qualité de chrétien pour la recevoir, mais qu'il faut être vivant de la vie du chrétien. Or cette vie, c'est la vie de Jésus-Christ, et la vie de Jésus-Christ est une vie de séparation, de silence, d'adoration, d'immolation intérieure, de mortification. Il faut donc que cette vie-là soit en nous, et si la condition de la vie présente nous retient dans la qualité d'enfants des hommes, il faut que toutes les affections de notre cœur nous séparent de la terre, nous donnent les sentiments et la conduite des enfants de Dieu; il faut que ces deux vies soient tellement réglées en nous, qu'en vivant en enfants de Dieu nous nous ennuyions de la vie présente, et que, consumant l'homme peu à peu, la vie d'enfants de Dieu demeure vigoureuse, comme dans le sacrement, selon saint Chrysostome, la parole du Fils de Dieu demeure victorieuse en consumant la substance du pain pour faire place à son corps. Et pour avoir en nous cette vie de Jésus-Christ, il faut, dit saint Augustin, être membre de son corps; car il n'y a que le corps de Jésus-Christ qui vive de l'esprit de Jésus-Christ. Son corps, qui est son Eglise, est séparé du monde comme nous venons de le dire; la vie qui l'anime est donc une vie de séparation ; il faut que cette vie soit en nous pour recevoir le fruit du sacrement, et de là je tire cette conséquence pour notre instruction, que ceux qui communient souvent, et qui ne paraissent pas plus séparés du monde, c'est-à-dire plus détachés de ses biens, plus ennemis de ses plaisirs, plus éloignés de ses maximes, plus appliqués à les détruire dans eux-mêmes en combattant leurs passions, ne communient pas dignement : car la grande règle pour juger du fruit de la communion, c'est de reconnaître, dit saint Augustin, si nous demeurons en Jésus-Christ et si Jésus-Christ demeure en nous. Il faut donc demeurer en Jésus-Christ pour approcher du sacrement, ce qui ne peut être si nous ne sommes séparés du monde ; et alors Jésus-Christ demeurera en nous par la vertu du sacrement, ce qui ne se peut faire que nous ne voyions augmenter en nous la séparation, l'éloignement et l'aversion pour le monde.

La plus sûre preuve d'une bonne communion est de tenir à Jésus-Christ la promesse et la protestation que nous lui faisons en le recevant de ne vouloir être qu'une même chose et un même esprit avec lui, de n'avoir qu'une même volonté et de mener une vie semblable à la sienne ; car pourquoi le recevons-nous, sinon pour nous unir et nous incorporer à lui, pour nous donner tout à lui et ne vivre que pour lui? Que si nous ajoutons à tout cela que ce pain adorable verse en nous les semences de la gloire éternelle, comme Jésus-Christ nous en assure dans l'Evangile : *Qui manducat meam carnem habet vitam æternam :* Celui qui mange ma chair a la vie éternelle, nous comprendrons que l'eucharistie, qui met en nous ces divines semences de la gloire éternelle, comme l'explique saint Augustin après le Sauveur, doit nous tenir durant cette vie dans un état qui ait du rapport avec celui des bienheureux qui sont remplis de Dieu, qui sont entièrement séparés du monde, et qui, par des ardeurs toujours nouvelles, désirent incessamment de posséder ce qu'ils posséderont toujours. Pour nous unir à Jésus-Christ dans le sacrement, il faut donc que nous soyons séparés du monde, que nous n'y tenions par aucun amour déréglé, et que la faim et la soif de la justice nous rendent dignes d'être rassasiés d'une nourriture si adorable et si divine.

Ainsi, mes frères, vous voyez par tout l'ordre de la religion, à la prendre depuis l'entrée que nous y faisons par le baptême jusqu'au repos qu'elle nous promet dans la gloire, qu'il faut être séparé du monde et en avoir quitté le commerce pour approcher dignement de la divine eucharistie, figurée par le pain que Jésus-Christ distribue au peuple dans notre évangile, parce qu'il l'a suivi dans le désert.

Il s'agit maintenant de savoir quelles sont ces liaisons qu'il faut quitter absolument pour ne se pas rendre indigne de l'eucharistie, et c'est ce que nous vous marquerons aisément en suivant le même ordre que je viens d'établir pour la preuve de la séparation. Tout commerce qui est incompatible avec la sainteté du chrétien, qui éteint en nous la vie de Jésus-Christ, et qui porte par

lui-même exclusion de la gloire éternelle, doit être abandonné nécessairement, si nous voulons nous rendre dignes de recevoir Jésus-Christ dans l'eucharistie. *Ne savez-vous pas*, dit saint Paul, *que les injustes ne seront point héritiers du royaume de Dieu? Ne vous y trompez pas, ni les fornicateurs, ni les adultères, ni les impudiques, ni les abominables, ni les voleurs, ni les avares, ni les ivrognes, ni les médisants, ni les ravisseurs du bien d'autrui ne seront héritiers du royaume de Dieu ;* et voilà les commerces qu'il faut quitter absolument. Ainsi, vous que l'avarice domine et qui ne pensez qu'à l'établissement de votre fortune, qui embrassez indifféremment toutes sortes de professions, qui entrez dans toutes sortes d'affaires propres à vous enrichir, sans considérer si Dieu les approuve et si elles sont conformes à cette justice qui doit régler toutes les entreprises d'un chrétien, il faut rompre ces injustes commerces, il faut abandonner ce bien que vous avez acquis injustement, il faut le restituer à ceux que vous en avez cruellement dépouillés, soit par vos usures, soit par votre mauvaise foi dans le négoce, soit par vos iniquités dans les affaires, soit enfin par celles qui se commettent tous les jours dans l'administration de la justice ; *car les injustes ne seront point héritiers du royaume de Dieu.* Vous qui êtes dans des commerces de débauches, il faut les rompre pour toujours, en éloignant les personnes qui y contribuent, en ôtant de devant vos yeux et d'entre vos mains tout ce qui peut vous en faire ressouvenir et ne les reprendre jamais ; *car ni les fornicateurs, ni les adultères, ni les impudiques ne seront point héritiers du royaume de Dieu.* Vous qui vivez dans des haines invétérées et dans des ressentiments contre votre prochain, qui vous portez à lui nuire en tout, à décrier sa conduite, à flétrir sa gloire, à vous opposer à son bien, il faut vous réconcilier de bonne foi, lui rendre justice, le prévenir et prendre des mesures pour vivre avec lui comme doivent vivre des chrétiens qui sont les enfants d'un même père, qui font profession d'une même foi, qui espèrent une même gloire, et qui doivent se trouver à la même table pour y manger la chair d'un Dieu. Vous enfin qui croupissez dans cette vie molle, inutile, sensuelle, voluptueuse, qui passez une grande partie de votre temps dans le jeu, dans les spectacles, dans des conversations oisives et souvent criminelles, dans la recherche des satisfactions de vos sens, il faut changer de vie en renonçant à la société des personnes qui vous y entretiennent.

Comme je ne puis pas entrer dans le détail de toutes vos liaisons avec le monde, soulagez-moi, mes frères, en vous faisant à vous-mêmes l'application de ces principes selon votre disposition particulière.

Voici la règle générale : tous les commerces qui sont contraires aux engagements de notre baptême, qui éteignent en nous la vie de Jésus-Christ, et qui portent exclusion de la gloire, doivent être absolument rompus pour approcher de Jésus-Christ dans l'eucharistie; car elle n'est instituée que pour ses enfants, il ne veut nourrir que ses disciples, et il ne veut donner son corps qu'à ceux à qui il prépare sa gloire.

Voyons donc, mes frères, ce qu'il faut faire dans une occasion d'une si terrible importance, et examinons un peu quelles règles doit suivre le chrétien pour ne pas se rendre indigne du corps de Jésus-Christ en demeurant dans un certain commerce inséparable de la condition d'un homme lié au monde, et pour cela faisons attention à la nature de la condition que vous avez embrassée; car il y en a qui sont mauvaises de leur nature, et celles-là il les faut quitter absolument : telle est celle des comédiens, des usuriers, de ceux qui tiennent des lieux publics de jeu et d'assemblées, de licence criminelle et de débauche, et qui contribuent directement au péché d'autrui ; il est inutile de faire la critique de ces conditions. Il y en a d'autres qui sont bonnes de leur nature, comme sont celles qui sont approuvées de l'Eglise, dont les exercices peuvent être rapportés à Dieu, dans lesquelles les hommes se peuvent sanctifier, et par lesquelles il y a eu des saints qui ont passé en cette vie. Celles-ci peuvent être embrassées sans crainte et sans scrupule. Enfin il y en a d'autres qui sont dangereuses, et à parler sincèrement il n'y en a guère qui ne soient telles par la corruption présente des hommes et par le dérèglement effroyable de leur cupidité. Pour celles-ci il faut bien du discernement pour s'y conduire, et il faut demander conseil pour s'y soutenir. Il faut examiner les inclinations et les qualités des particuliers qui sont attachés aux conditions; car c'est presque de là que tout dépend, puisque nous voyons tous les jours qu'une condition qui est une voie de salut pour quelques-uns est une voie de damnation pour d'autres. Ainsi, mes frères, on peut se sauver dans le négoce; mais quand un homme est né si avare et si avide des biens, que pour en acquérir il ne garde aucune mesure, trompe ceux qui traitent avec lui et commet mille mensonges et mille infidélités dans son commerce, cette profession, qui est honnête en elle-même, est mauvaise pour lui. On peut être un fort bon chrétien et un sage magistrat, manier les affaires d'autrui et rendre la justice en faisant son salut; mais si un homme reconnaît par expérience qu'il n'a pas assez d'intégrité pour sacrifier ses intérêts à la justice, ni assez de fermeté pour résister à la faveur et pour soutenir courageusement la cause du pauvre et de l'opprimé, cette profession, qui est si éminente par elle-même, je dis même sainte, est pernicieuse pour cet homme-là. Que faut-il donc qu'il fasse s'il veut s'approcher de l'eucharistie? Il faut qu'il quitte sa profession, puisqu'il ne peut pas y vivre en chrétien; elle est aussi pernicieuse pour lui en particulier que celles qui sont mauvaises par elles-mêmes le sont pour tous les hommes; il la faut donc quitter, *nous ne pourons pas*, dit l'Apôtre, *participer à la table du Seigneur et à la table des démons.*

Ceci est d'une très-grande importance, car il y a des gens qui sont dans des états par avarice et par ambition, dans lesquels ils trouvent des occasions toujours prochaines de pécher, qui ne songent pas à examiner ce que j'expose ici, et qui se contentent de s'accuser des fautes qu'ils commettent, sans découvrir le fond de leur disposition; qui fréquentent les sacrements, qui font leurs pâques, et qui se perdent sans y faire aucune réflexion. Voilà, mes frères, ce qui regarde les conditions qui sont mauvaises par elles-mêmes, ou que notre corruption a rendues telles pour nous en particulier; car il faut être dans les différentes conditions du monde sans être du monde. On peut être les sujets du monde par son emploi, mais il ne faut pas être les esclaves du monde par le péché dans son emploi. Dieu ne veut point donner la manne à son peuple qu'il ne soit sorti de l'Egypte et qu'il n'ait abandonné cette terre gouvernée par Pharaon. Il ne donne point non plus son corps sacré à ceux qui sont sous la domination du monde et esclaves des volontés et des lois de son ennemi; il ne nourrit que ses disciples. Ainsi, mes frères, soit que vous soyez les esclaves du démon par les péchés que vous commettez dans vos emplois, soit que vous les soyez par la corruption de votre cœur ou par le déréglement de vos passions, il faut rompre ces commerces malheureux qui vous attachent au monde et qui vous rendent indignes de Jésus-Christ.

Mais, me direz-vous, je n'ai rien à me reprocher dans ma condition, je fais mon devoir, je n'ai rien à quitter à cet égard; il n'en est pas de même pour mes habitudes particulières. Que faut-il faire pour rompre ces commerces? Ne suffit-il pas de m'en confesser et d'en avoir de la douleur? Il est vrai pourtant, et je dois l'avouer, que j'ai déjà fait plusieurs fois mes pâques, croyant même les avoir bien faites; cependant je vois bien qu'il n'en est rien : que dois-je faire? et par où connaîtrai-je que ce commerce est rompu et que je puis me présenter avec confiance à la table sacrée pour y recevoir le corps adorable du Sauveur?

Voici les règles que les saints Pères nous ont prescrites sur cette matière. Il faut détester sincèrement les œuvres du monde; car c'est la marque qu'on en a une haine sincère et que le cœur est loin du péché; il faut éloigner toutes les occasions qui pourraient nous engager dans ces œuvres et nous mettre de nouveau dans les pratiques que vous devez rompre; il faut faire des œuvres contraires à celles que vous détestez : des aumônes, si c'est par l'avarice que vous étiez lié criminellement au monde; il faut prendre du temps pour reconnaître si vous êtes confirmé dans la haine de votre commerce et dans l'amour des œuvres contraires.

Mais vous me direz peut-être : Voici Pâques, il faut communier; je n'aurai pas le temps de faire tout ce que vous proposez ici. A cela je vous réponds : Employons de bonne foi le temps d'ici à Pâques à mettre ordre à nos affaires, et l'on pourra avancer beaucoup. Il est vrai qu'il faut communier à Pâques, mais c'est supposé qu'on en soit digne. Ce serait une terrible erreur de croire que l'Eglise nous veuille obliger à faire d'indignes communions. Remarquez, mes frères, quel est l'esprit de l'Église : elle a institué le carême pour nous préparer à la communion de Pâques; le concile de Trente recommande qu'on fasse sa confession au commencement du carême, afin qu'on ait le temps de mettre ordre aux affaires de sa conscience, et qu'on ne s'expose pas au péril de recevoir le poison d'une communion précipitée. Saint Charles, le fidèle interprète du concile, ne voulait pas que les prêtres de son diocèse entendissent des confessions depuis le dimanche des Palmes, mais qu'ils ne fissent que de simples réconciliations, afin que, chacun ayant pris un mois entier pour bien régler tout le fond de ses affaires et de sa conscience, on fût en état de communier dignement. Mon Dieu, où en sommes-nous aujourd'hui? Un homme qui a été un an entier sans s'approcher des sacrements, qui n'a peut-être jamais examiné par les bonnes règles, ni sa condition, ni son commerce, ni ses engagements dans le monde, ni le fond de ses inclinations, de ses habitudes et de ses passions, cet homme prend tout au plus une heure pour se préparer, et dans une autre heure de temps il se confesse, il fait pénitence et il communie. Je vous avoue que cela fait trembler. Ah! si nous pouvions voir les choses terribles qui se passent dans la quinzaine de Pâques, combien verrions-nous de malheureux qui se donnent la mort en recevant l'auteur de la vie! combien de sentences de damnation éternelle que Jésus-Christ rend contre ceux qui pensent l'honorer extraordinairement! combien de passages inutiles que l'arche fait dans ce saint temps parmi les chrétiens, parce qu'elle est environnée par des Philistins, et non pas par de véritables Israélites!

Nous sommes tombés dans le grand malheur dont saint Augustin menaçait les hommes : ils négligeaient les remèdes de la pénitence et le soin de se rétablir peu à peu dans la vigueur et la santé de l'âme; nous faisons un jeu du péché, de la pénitence et de la religion. Songez-y, pécheurs, vous qui vivez dans des commerces indignes de la sainteté du chrétien, et de qui les passions déréglées sont encore vivantes dans le cœur, reconnaissez ce qui va vous arriver si vous communiez avant que d'avoir rompu ces commerces, avant que d'avoir mis ordre aux affaires de votre conscience, et entendez l'histoire funeste et déplorable de votre perte dans celle de Balthazar.

Il se fit apporter les vases d'or que son père avait tirés du temple de Jérusalem : voilà l'idée de la solennité de Pâques. Ces vases sacrés sont ouverts pour tous les chrétiens, et on va leur distribuer indifféremment les trésors adorables qui y sont renfermés. Il but dedans, mais il y but comme un roi superbe, et non pas comme un péni-

tent humble, tremblant et effrayé. Il n'y but pas seul, ses concubines y burent avec lui : c'est l'image d'un malheureux qui communie avec ses passions dans le cœur. Dans ce moment de profanation une main parut qui écrivit contre la muraille : voilà l'arrêt effroyable de ta condamnation, profanateur du sang adorable de Jésus-Christ, écrit d'une manière invisible par ce même sang que tu déshonores. Le temps de ton règne est compté, et Dieu en détermine la fin ; il comptera tous tes autres péchés, ce sacrilége mettra le sceau à ta réprobation, et le démon deviendra maître de ton cœur pour toujours, d'une manière d'autant plus terrible qu'elle ne se fait pas sentir, et que, continuant à vivre encore quelques années selon les désirs corrompus de ton cœur, tu ne reconnaîtras cette effroyable domination qu'après que Dieu aura livré ton âme au démon et qu'il t'entraînera dans les enfers. Mes frères, ces terribles effets de la juste indignation de Dieu s'exécutent tous les jours sur les hommes. Songez donc à rompre des commerces qui peuvent les attirer sur vous. Que si vous n'êtes pas dans des commerces qu'il faille rompre absolument, songez qu'il n'y en a guère qu'il ne faille interrompre pour se rendre digne d'approcher de la communion. La manne ne tombait point dans le camp d'Israël, mais autour du camp, à cause de la saleté du lieu : ce qui marque celle qui se contracte dans la société des hommes, qu'il faut quitter pour un temps afin d'être digne de recevoir la manne divine.

Le Sauveur du monde avait pensé à se reposer lorsqu'il s'était retiré dans le désert, où le peuple l'est allé chercher ; cependant il cède à la nécessité de ce peuple, il lui sacrifie son repos et le temps destiné à la prière : devoir des pasteurs et des bons ministres de Jésus-Christ : mais dès qu'il a satisfait à ce devoir, il interrompt ce commerce si saint, si sacré, si divin, si nécessaire. Tout doit céder à la nécessité de se préparer, et pour s'approcher de Dieu il n'y a point de commerce qu'il ne faille interrompre.

Ainsi ce peuple de notre évangile quitte la ville, parce que, comme le dit saint Ambroise, le pain de Dieu n'est point pour des personnes oisives et qui passent le temps dans les divertissements des villes, mais pour ceux qui cherchent Jésus-Christ dans le désert.

Remarquez, en confirmation de cette vérité, ce qui est dit dans la parabole du banquet au chapitre XIV de saint Luc; toute cette parabole est la figure de l'eucharistie.

Celui qui a acheté une terre n'y veut point venir, celui qui a acheté des bœufs s'en excuse, celui qui est marié refuse celui qui le va convier : ce qui nous marque, selon les Pères, que ceux qui sont trop appliqués aux affaires temporelles, même justes, et trop attachés aux personnes qu'ils doivent aimer, se forment des obstacles à la communion par l'excès de leurs soins et de leur sensibilité; et si nous ne pouvons pas dire qu'ils doivent rompre ces commerces légitimes, et qu'il faille qu'un homme de qui l'exercice est réglé dans un emploi chrétien, le quitte et qu'il abandonne une femme et des enfants qu'il doit aimer, je dis, mes frères, qu'il n'y a point de commerce dans le monde, ni d'exercice dans la société, ni d'union dans la vie civile qu'il ne faille interrompre de temps en temps pour penser à soi et se préparer à approcher de Jésus-Christ; car enfin on reçoit des plaies dans ces commerces, et il faut être sain et vigoureux pour manger le pain des forts. Si donc nous n'avons pas de commerces à rompre par la miséricorde de Dieu, nous avons au moins des plaies à guérir. Nous n'avons peut-être point de séparation à faire, mais nous avons besoin de pénitence. Jésus-Christ guérit les malades qui se trouvèrent parmi le peuple avant que de leur donner cette nourriture miraculeuse, et personne, dit saint Ambroise, ne doit recevoir le corps de Jésus-Christ qu'il ne soit guéri par sa vertu : c'est la seconde instruction que nous tirons de notre évangile, et le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Je suppose, mes très-chers frères, que le commerce du monde est rompu, c'est-à-dire qu'ayant examiné l'état de vos affaires, vos habitudes et vos inclinations, et qu'ayant reconnu, ou que votre profession étant mauvaise, vous êtes résolus de la quitter, ou qu'étant dangereuse pour vous, vous êtes résolus de prendre des mesures avec votre pasteur pour pouvoir vous y régler de telle sorte que vous puissiez y vivre en assurance et y faire votre salut, ou qu'ayant vécu dans des habitudes, vous êtes résolus de les quitter, ou enfin que vous n'avez rien oublié pour vous dégager du péché et pour rompre tout commerce qui puisse vous rendre indignes de la communion, et dans lequel vous n'auriez pu vous en approcher sans commettre un horrible sacrilége et sans manger votre jugement : cela étant ainsi, je dis qu'il faut maintenant que vous preniez soin de vous guérir, par le remède de la pénitence, des plaies que vous avez reçues dans le commerce du monde que vous avez quitté; c'est la seconde instruction que nous devons tirer de la conduite que le Sauveur a gardée à l'égard du peuple de notre évangile : ils l'ont suivi à pied dans le désert, et ils ont quitté le commerce du monde : *Il guérit les malades*, dit saint Matthieu.

Mais pour nous animer à cette pénitence, voyons sur quoi est fondée la nécessité de la faire, et ensuite nous verrons en quoi elle consiste et quelle est la manière de la faire solidement.

La nécessité de faire pénitence est fondée sur ce principe : il faut être guéri pour recevoir le corps de Jésus-Christ, parce que ce corps adorable est la nourriture de notre âme : or, comme on ne donne point de nourriture solide à un homme qui vient de sortir d'une grande fièvre, mais qu'on attend qu'il ait été purgé, de peur d'accabler la chaleur naturelle et d'augmenter le mal, ainsi, quoi-

qu'un homme ait cessé d'être pécheur en se convertissant à Dieu, et que par l'abandonnement des liaisons qui le tenaient dans le péché, il soit sorti de l'état de mort, il n'est pas guéri pour cela, son âme est extrêmement faible, et ces restes d'où il est sorti par la grâce sont des infirmités qui ne se guérissent qu'avec le temps et peu à peu : voilà le langage des saints Pères. Or, mes frères, le remède naturel de ces infirmités, c'est la pénitence : car il faut bien se mettre dans l'esprit que comme la vie de l'âme c'est l'amour de Dieu, la santé de l'âme c'est la force de cet amour ; et je ne puis connaître qu'une âme est parfaitement guérie que quand elle me donne des marques solides de son amour pour Dieu. Or c'est par l'exercice de la pénitence qu'on donne des marques de cet amour ; c'est en gémissant et en versant des larmes qu'un chrétien peut me faire connaître qu'il a du regret d'avoir offensé Dieu ; c'est en vivant dans la retraite du monde et dans la privation des plaisirs qu'il peut me convaincre qu'il veut satisfaire à sa justice ; c'est en combattant ses passions qu'il peut me persuader qu'il a du regret de les avoir suivies, et qu'il veut, en souffrant tout ce que la pénitence a de laborieux, effacer ce qui l'a rendu si longtemps indigne de l'amour de son Dieu et digne de toute sa colère.

Mais je ne dois pas simplement croire ses paroles, il faut des actes pour détruire des actes ; il a fait voir qu'il était ennemi de Dieu par le déréglement de sa vie, il faut qu'il fasse connaître par une conduite contraire qu'il est changé et qu'il aime ce qu'il a haï. Je connaîtrai son amour pour Dieu par sa pénitence, car je n'ai point d'autres marques pour en juger.

Ces pains miraculeux que le Sauveur distribue dans le désert ne sont pas seulement la figure de son corps, c'est encore celle de la pénitence, selon saint Ambroise : car il faut remarquer avec ce saint docteur que le Sauveur a fait deux différentes distributions de pain dans le désert : l'une dans laquelle le Sauveur distribua cinq pains à cinq mille personnes, et l'autre où il en distribua sept à quatre mille.

Les cinq pains sont la figure de la pénitence ; car remarquez que c'étaient des pains d'orge, qui sont moins agréables au goût : premier rapport avec la pénitence. Ces pains servent de remèdes autant que d'aliments : second rapport avec la pénitence qui guérit les plaies de l'âme. Il distribue autant de ce pain qu'il y a de peuple, cinq à six mille personnes : autre rapport dans la proportion qu'on doit mettre entre la pénitence et le péché. Dans l'autre distribution que fait le Sauveur, il donne du pain de froment, qui est une nourriture plus solide : premier rapport avec son sacré corps. Il en donne et il y ajoute des poissons sans aucun nombre : second rapport, il communique la grâce avec beaucoup plus d'abondance. Il n'y a que quatre mille personnes qui mangent de ce pain : troisième rapport avec le pain eucharistique, qui ne doit être distribué qu'à un nombre de personnes éprouvées, pendant que le pain de la pénitence se doit donner à tous ceux qui se présentent.

D'où saint Ambroise conclut que chaque degré de grâce a sa nourriture propre dans l'ordre de Dieu. *On doit d'abord nous donner l'orge de la pénitence, et puis le froment des élus ; car cette nourriture n'est que pour ceux qui se sont guéris de leurs plaies et fortifiés par la pénitence :* ce sont là les propres paroles de saint Ambroise. C'est pourquoi l'Église, toute remplie de l'esprit de son époux, n'a jamais prétendu donner la participation de son corps à ceux qui sont tombés dans les péchés mortels et qui ont croupi dans les habitudes criminelles, qu'après les avoir éprouvés, guéris et purifiés par l'exercice de la pénitence. Il n'y a rien de si constant dans sa discipline ancienne, et de si conforme à son esprit, qui ne peut changer. Elle déterminait le temps de la pénitence selon la qualité des crimes : ceux qui étaient dans ces exercices prenaient la gauche dans l'église ; là, couverts de cilice, ils regardaient les autres s'approcher de l'autel du Seigneur sans qu'ils en approchassent ; ils considéraient avec quelle frayeur on doit craindre d'être admis à l'heure de la mort à la gauche du souverain Juge, c'est-à-dire au rang des réprouvés, pour être précipités dans la mort éternelle, lorsque les autres entreront dans la vie bienheureuse ; et, exerçant ainsi contre eux-mêmes cette espèce de jugement, ils se garantissaient de celui dont Dieu nous menace, suivant ce que dit l'Apôtre, que *si nous nous jugions nous-mêmes, nous ne serions pas jugés par le Seigneur.*

Voilà, mes frères, quelle a été la pratique de l'Église durant plusieurs siècles : elle s'est fondée pour cette pratique sur la conduite que Dieu garde lui-même sur ceux qu'il a remis dans sa grâce, en leur rendant la charité, et qu'il purifie en l'autre vie avant que de les mettre en possession de la gloire, sur laquelle ils ont droit par la charité qu'il leur a rendue ; car il y a des rapports très-intimes entre la possession de Dieu par la vision dans la gloire, et l'union que nous avons avec lui sur la terre par l'eucharistie, auxquels je ne veux pas m'arrêter. Je dirai seulement, pour ne pas sortir de ma matière et pour appuyer solidement la pratique de la pénitence dont je parle, que comme il n'y a point d'union plus intime avec Dieu, après celle de la vision béatifique, que celle de l'eucharistie, il faut que nous gardions les mêmes mesures à proportion pour nous y disposer, que Dieu observe à l'égard des justes pour les préparer à la vision.

Or, mes frères, ceux qu'il a rendus justes en leur donnant son amour, et qui sortent du monde avec cette qualité et le droit à la gloire, n'y sont pas admis tout d'un coup : ils sont purifiés par la justice de Dieu dans le purgatoire, d'une manière qui surpasse toutes les idées que nous pouvons nous en former. Cependant il est certain qu'ils sont justes : ils ont la charité, ils ont souffert les douleurs de la maladie, ils ont accepté la

mort. L'Église sainte offre pour eux des sacrifices, et la justice de Dieu les fait souffrir des années entières, et d'une manière qui passe toutes nos expressions, parce que rien d'impur ni de souillé n'entrera dans le royaume du ciel. Mon Dieu, qu'il faut de pureté pour s'unir à vous, pour s'unir à celui qui est la pureté même et la sainteté par excellence!

Croyez-vous après cela, mes frères, qu'on soit dignement préparé à s'unir à Dieu, lorsque, après une longue habitude de rébellion contre sa volonté, une complaisance entière à faire tout ce qu'il regarde avec horreur, une application totale à contenter tous les désirs corrompus de notre cœur, malgré toutes ses lois, on s'est contenté de dire qu'on a regret d'avoir ainsi vécu, qu'on veut vivre d'une autre manière, et que, pour satisfaire à sa justice pour les iniquités de tant d'années, on a récité quelques prières, donné par aumône la vingtième partie de ce qu'on ne peut garder sans péché, et fait quelques jeûnes ; encore je ne sais si cette pénitence ne paraîtra point trop sévère. Seigneur, où en sommes-nous ? Quelle idée avons-nous de votre grandeur et de la sainteté de vos mystères!

Il faut donc faire pénitence, mes frères ; mais comment? La difficulté n'est pas de prescrire les règles, mais de trouver des gens qui les veuillent suivre ; car tous les saints Pères nous les enseignent, et personne ne se met en devoir de les écouter.

Voici donc ce qu'il faut faire pour vous disposer à recevoir dignement le corps adorable de Jésus-Christ, et ne pas manger votre jugement en pensant solenniser la pâque des chrétiens.

Il faut commencer par un examen exact de votre état, de vos engagements, de vos habitudes et de vos passions, pour faire une déclaration fidèle, sincère et non précipitée de toute la disposition de votre âme, et des plaies qu'elle a reçues dans le commerce du monde où vous vivez. Il faut écouter avec respect et avec humilité tous les conseils que vous donnera la personne à qui vous vous adresserez, et que vous aurez choisie avec soin, pour lui exposer l'état de votre âme. Il faut prendre des mesures avec elle pour réformer, pour retrancher, pour changer tout ce qu'elle jugera nécessaire ; il faut en même temps recevoir d'elle l'ordre de votre pénitence, c'est-à-dire la qualité des œuvres pénibles et laborieuses, par lesquelles vous pouvez satisfaire à la justice de Dieu, la prière, le jeûne, l'aumône, la visite des pauvres, des hôpitaux, le retranchement des plaisirs permis. Il faut prendre du temps pour cette satisfaction, selon la prudence de la personne à qui vous vous serez adressés. Les plaies de l'âme, encore moins que celles du corps, ne se guérissent pas tout d'un coup : il faut attendre que les remèdes nécessaires, qui ont besoin de temps, les aient refermées. Ne vous plaignez pas, mes très-chers frères, ni de la sévérité, ni de la longueur de la pénitence : vous ne ferez rien aujourd'hui de ce qu'on a fait autrefois pour de moindres péchés que ceux dont vous êtes coupables ; songez à la justice que Dieu exerce sur les âmes de ceux qui doivent le posséder, et enfin représentez-vous que Dieu vous épargnera autant que vous ne vous serez point épargnés. Après cela vous pouvez approcher de la table du Seigneur, non-seulement avec humilité, mais avec confiance, et avec ces dispositions ce serait un grand mal de n'en pas approcher.

Je vous conjure donc, mes frères, de vous mettre en état de les prendre. Je vous y ai exhortés dès le commencement du carême ; si vous avez négligé de le faire, il est encore temps de commencer ; mais ne différez pas davantage. Ne faites pas cette communion de Pâques avec aussi peu de disposition que vous avez fait les précédentes, et avec aussi peu d'utilité. Quittez le monde comme ce peuple de l'Evangile, c'est-à-dire tous les engagements du monde qui sont contraires à votre salut ; car aussi bien le monde vous quittera ; tout doit finir, et peut-être plus tôt que vous ne croyez.

Guérissez par la pénitence les plaies que vous avez reçues dans le commerce du monde, car il faut satisfaire à la justice de Dieu, et c'est un grand malheur de s'approcher de lui avec présomption, quand on nous fait connaître par les lois que lui-même nous a prescrites, et par la conduite que les saints Pères ont toujours gardée, que nous devons nous en retirer.

Enfin, n'oubliez rien de tout ce que les ministres du Seigneur vous disent être nécessaire pour vous mettre en état de manger avec fruit le pain de la vie éternelle, que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE MARDI DE LA PASSION.

De la nécessité d'interrompre les affaires temporelles pour penser à celles du salut.

Abiit Jesus trans mare Galilææ.

Jésus s'en alla au delà de la mer de Galilée (*Joan.*, VI, 1).

Jésus-Christ avait eu dessein de se retirer avec ses disciples dans le désert de Bethsaïde pour s'y reposer, après avoir prêché dans les villes et les bourgades de la Galilée, et pour s'appliquer à la prière dans un lieu retiré, où il ne serait interrompu de personne ; mais en descendant de la barque dans laquelle ils avaient fait le trajet du lac de Génésareth, appelé mer de Galilée, ils trouvèrent une grande multitude de peuple qui était venue par terre, attirée par les miracles qu'ils avaient vu faire au Sauveur du monde. Il était déjà fort tard, et Jésus-Christ ayant sacrifié à leur instruction tout le jour, et leur ayant enseigné des vérités très-importantes, il fallut songer à les faire manger, car ils étaient venus sans provisions, et c'est ce qui donna lieu au miracle rapporté dans cet évangile.

Jésus, levant donc les yeux et voyant cette grande foule, car il y avait plus de cinq mille personnes, dit à Philippe : *Où pourrons-nous acheter assez de pain pour donner à manger*

à tout ce monde? Quelques interprètes prétendent qu'il s'adressa à cet apôtre, comme à celui qui se défiait davantage de la Providence, afin de le fortifier en le rendant plus attentif au miracle qu'il allait faire; en effet il est marqué dans cet évangile que Jésus disait ceci pour le tenter. Philippe lui répondit : *Quand on aurait pour deux cents deniers de pain, cela ne suffirait pas pour en donner à chacun un petit morceau.*

André, frère de Simon, lui dit : *Il y a ici un petit garçon qui a cinq pains d'orge et deux poissons; mais qu'est-ce que cela pour tant de personnes?* Jésus leur dit : *Faites-les asseoir.* Il prit les pains, et ayant rendu grâces à Dieu, il les fit distribuer à ceux qui étaient assis, et il leur donna de même des deux poissons. Ce peu de pain et de poisson se trouva suffisant dans les mains des apôtres qui les distribuaient et dans celles de ce peuple qui les recevait, et se multiplia par la vertu de la bénédiction que le Sauveur du monde y donna.

Après qu'ils furent rassasiés, il dit à ses disciples : *Ramassez les morceaux qui sont restés, afin que rien ne se perde.* Il donna cet ordre, afin que la grandeur du miracle parût davantage, et qu'on eût le moyen de considérer, par les effets de la vertu de celui qui avait fait un si grand miracle en faveur de ce peuple, qu'il restait entre leurs mains plus de pain et de poisson après les avoir rassasiés, qu'il n'y en avait avant que personne en mangeât; car les ayant ramassés, ils remplirent douze paniers des morceaux des cinq pains d'orge, ce qui les frappa si vivement, qu'ils dirent : *C'est là vraiment le prophète qui doit venir dans le monde, c'est-à-dire le Messie promis par Moïse.*

Mais Jésus, sachant qu'ils devaient venir le prendre et l'enlever pour le faire roi, alla encore seul sur la montagne, et comme ce peuple n'avait que des vues temporelles, et qu'il ne voulait honorer Jésus-Christ qu'à cause qu'il leur était utile, il se retira; car il veut régner sur les cœurs, et il y veut régner par amour; tout autre règne n'a guère de solidité.

Le Sauveur du monde rentre donc après le miracle dans le dessein qu'il avait interrompu. Pour l'exécuter, il se retire dans la solitude pour vaquer à la prière, et par là il enseigne à ses disciples la nécessité qu'il y a d'interrompre le cours des fonctions les plus saintes, pour se renouveler l'esprit de temps en temps par la prière, dans le repos de la solitude.

Mais si cette pratique est nécessaire à ceux qui ne sont occupés qu'à des emplois tout saints, que dirons-nous de ceux qui sont absorbés dans le commerce continuel des affaires du siècle? C'est à ceux-là que j'ai dessein de parler dans ce discours : c'est ce genre de personnes que je veux obliger à faire réflexion sur la conduite du Sauveur du monde, pour les porter à prendre des intervalles de temps en temps, afin de penser à l'affaire de leur salut et d'examiner l'état de leur vie par rapport à l'éternité. Voici donc tout mon dessein.

J'établirai d'abord la nécessité d'interrompre le cours des affaires temporelles pour penser à celles du salut : première partie; je proposerai la manière de faire cette interruption, sans faire tort aux affaires temporelles : seconde partie. Demandons les lumières du ciel. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La conduite de Jésus-Christ, qui abandonne le peuple qui le suivait en foule, et qui se retire dans le désert au lieu de poursuivre les conquêtes qu'il pouvait faire en continuant ses leçons et ses miracles en faveur du peuple qui était prêt à le reconnaître pour roi, nous marque, selon saint Grégoire, qu'il ne faut pas se laisser emporter au torrent des occupations les plus saintes, et que les ministres de Jésus-Christ, qui sont appliqués aux exercices de la charité pour le prochain, doivent faire de temps en temps des interruptions dans ces emplois pour rentrer dans la retraite, afin d'y rallumer les flammes de la charité et de reprendre un nouveau feu; mais je n'entreprendrai pas ici d'instruire les ministres de Jésus-Christ. Il ne faut pas, dit encore saint Grégoire, verser la liqueur de la science dans un vase qui est déjà tout rempli. Ainsi, mes frères, je m'adresse à ceux qui sont enfoncés dans les soins du monde, aux chrétiens qui passent toute leur vie dans le commerce des affaires temporelles, qui ne pensent uniquement qu'aux exercices de leurs charges, qui sont continuellement comme abîmés dans les occupations de leurs emplois, de leurs études, de leurs négoces, et qui ne savent ce que c'est que de prendre de temps en temps des intervalles pour penser à l'affaire de leur salut, pour rentrer en eux-mêmes, pour examiner l'état de leur conscience, enfin pour se donner le loisir de respirer pour Dieu et pour eux-mêmes, par une espèce de retraite et par un relâche d'affaires et d'occupations. Ah! mes frères, qu'il y a peu de gens qui pensent à en user ainsi! Le seul exemple de Jésus-Christ est une preuve plus que suffisante pour vous convaincre de la nécessité de la pratique que je viens de vous exposer; car, outre que son exemple est une leçon, et souvent même une loi pour nous, c'est que nous devons conclure de ce qu'il a fait dans cette occasion qu'il y a une grande obligation de quitter quelquefois les exercices de notre condition, et de faire des interruptions dans nos emplois; puisque le Fils de Dieu en fait dans les siens, et que les saints Pères recommandent aux ministres de l'Evangile de se retirer de temps en temps, et d'interrompre même des exercices qui n'ont pour principe que la charité et le salut des hommes, pour aller rallumer les flammes de cette charité, comme nous venons de le dire.

Mais pourquoi cette leçon est-elle faite par les saints Pères? Ce n'est pas assurément par rapport à l'emploi : l'exercice est saint, il s'agit du salut; le motif est pur, c'est par cha-

rité; les personnes mêmes sont justes, ce sont les plus saints ministres de Jésus-Christ à qui saint Grégoire parle, et il les presse cependant par l'exemple de Jésus-Christ même, qui est la souveraine sainteté. C'est donc par rapport au lieu où l'on exerce cet emploi, et par rapport à ceux qui l'exercent: le lieu où on l'exerce, c'est le monde, qui est un lieu corrompu; les hommes qui l'exercent, quoiqu'ils soient justes, sont faibles et susceptibles de corruption, leur sainteté s'y affaiblit, comme la force et la santé sont diminuées par le mauvais air et par la corruption qu'on respire. Il faut donc sortir de temps en temps de ce lieu, quitter les exercices qui nous y attachent, pour nous purifier d'une part et nous fortifier de l'autre. Voilà la raison que les saints Pères ont eue de faire cette leçon aux ministres de Jésus-Christ, fondés sur l'exemple de Jésus-Christ même.

Or, mes frères, si cela est ainsi, que faut-il conclure pour des hommes plus faibles, engagés dans des commerces plus dangereux et dans un siècle plus corrompu? Ceux qui travaillent aux mines ne continuent pas cet exercice longtemps : ils ne demeurent enfermés dans la terre que pendant quelques heures, et ils viennent de temps en temps respirer un autre air, parce que celui qui est dans ces lieux, étant corrompu, les étoufferait bientôt; et il me semble que je vois en cela l'image du monde, celle du commerce des hommes qui y sont attachés, et le péril où ils sont exposés dans ce commerce.

Et d'abord, mes frères, ne vous paraît-il pas que le monde est naturellement représenté par les mines qui sont dans les entrailles de la terre? Les rayons du soleil ne purifient guère cette demeure; et quoique ce soit par un effet de la malice de ceux qui l'habitent, ils sont obligés d'avouer que le soleil d'intelligence ne s'est point levé sur eux. Quel air respire-t-on dans un lieu tout plongé dans le mal, selon le témoignage de l'Ecriture? *Totus mundus in maligno positus est;* on y voit des hommes esclaves de leurs passions, qui s'engagent à travailler longtemps pour gagner peu de chose, et qui conservent encore moins de temps le peu qu'ils ont gagné. Semblables aux mineurs, ils ne touchent que de la terre, ils cherchent de l'or dans de la boue, et s'ils en trouvent, c'est pour le faire passer dans les mains des autres, qui ne sont que les ministres des passions d'autrui, en cherchant à contenter les leurs propres. Voilà le commerce du monde : ne voyez-vous pas le péril où s'exposent ceux qui sont engagés dans ces commerces? *Doutez-vous*, dit saint Bernard, *que l'amour de Dieu ne soit pas en danger dans l'engagement des affaires du siècle?* Mais comme pour l'ordinaire ceux qui travaillent dans ces mines ne vivent pas longtemps, et sont même obligés, pour conserver leur vie, de sortir souvent de ces lieux et de venir respirer un air plus pur, ainsi, mes frères, il est rare que ceux qui sont engagés dans les affaires du siècle conservent longtemps la vie intérieure de la grâce. Toutes les vertus qui la nourrissent sont affaiblies, pour ne pas dire éteintes en peu de temps par le poison de certains vices qui lient le commerce du monde, qui le rendent agréable et utile, ou même qui en sont la fin. Car, pour reprendre le passage de saint Bernard, dont je ne viens que de citer une partie, on quitte bientôt les exercices de la religion et le culte de Dieu, quand on est engagé dans de grandes affaires. On ne garde guère la sincérité et la bonne foi dans les paroles et dans les traités qu'on fait ensemble. La mortification, la tempérance chrétienne et la pureté même courent risque dans les repas et dans les parties de plaisir que le commerce du monde attire après lui. Qui est-ce qui conserve de l'humilité dans une grande fortune, et que devient la vie de l'âme au milieu de tous ces poisons?

Mais, mes frères, laissons là les allégories pour entrer dans des considérations plus sensibles, et que nous sommes obligés de reconnaître vraies par notre propre expérience. Je dis qu'un homme qui est engagé dans les affaires du monde, j'entends de bonnes affaires, des affaires honnêtes, et non pas de ces misérables affaires qui ne se font que par la ruine d'autrui ; je dis un commerce honnête, un négoce réglé, l'exercice d'une charge chrétienne : cet homme-là, dis-je, qui se donne tout entier à ses affaires, qui s'y abîme, qui ne pense qu'à cela, n'est pas en voie de salut.

On estime extrêmement dans le monde un homme occupé de son emploi, on l'applaudit, c'est un homme qui fait bien son métier, et ce sont même là les plus honnêtes gens du monde; car il y a quantité de fainéants et de libertins, qui ne font rien, cet homme-là sera l'homme de son métier, ce sera l'homme de sa charge, l'homme de son emploi : d'accord; mais ce ne sera ni l'homme de Dieu, ni l'homme de la religion, ni l'homme de son salut. Est-ce là, mes frères, être en grand danger? Remarquez ce que dit le Sage : *Ne vous engagez pas dans une multiplicité d'actions; car si vous entreprenez beaucoup d'affaires, vous ne serez pas exempt de fautes.* Si vous les suivez toutes, vous ne pourrez pas y suffire. Si vous allez au-devant, vous en serez entièrement accablés; or voici comment, et ceci est d'expérience. Cet homme est exposé de vivre sans aucune réflexion sur son état, sur ses obligations et sur ses engagements, et il est exposé à mourir sans aucune préparation.

En premier lieu il est exposé à vivre sans réflexion. Notre âme est faible, est malade, elle a besoin de se recueillir au dedans d'elle-même et de ramasser toutes ses forces pour s'occuper tout entière à se connaître et à se guérir : lors donc qu'une multitude de soins l'appelle au dehors, elle perd aisément le soin du dedans. Elle veut peut-être d'abord s'opposer à ce torrent qui l'emporte, de peur qu'une trop grande dissipation n'étouffe en elle le goût et le sentiment qu'elle avait de Dieu; mais les occupations et les affaires se succédant les unes aux autres, elle se voit comme forcée de s'y abandonner entière-

ment. Elle s'accoutume peu à peu à cette vie tumultueuse, et l'habitude fait qu'elle y trouve quelque plaisir. C'est ainsi que l'âme, étant toute possédée de ce qu'elle croit devoir aux autres, perd le souvenir de ce que Dieu demande d'elle. Elle oublie ce qu'elle est, par où elle va, où elle tend, et faisant nécessairement beaucoup de fautes, parce qu'elle ne veille plus sur elle, elle n'en a plus de connaissance ni de sentiment. Entrons dans le détail.

Un homme qui vit avec réflexion pense à ce qu'il est. Il se dit, comme ce grand roi à qui Dieu donna la sagesse en partage : Je suis un homme mortel, semblable à tous les autres, né de la race de celui qui est sorti le premier de la terre. Je suis sorti moi-même de cette terre, et j'y retournerai ; car il n'y a pour tous qu'une manière d'entrer dans la vie et qu'une manière d'en sortir. Que produit cette réflexion dans l'esprit d'un homme qui pense solidement? Elle l'arrête dans ses desseins, elle donne des bornes à son ambition, elle le règle dans ses entreprises. Il se dit à lui-même : Je suis ici aujourd'hui et je n'y serai peut-être plus demain. Ne serait-ce pas une sottise à un capitaine de vouloir bâtir un château dans un camp où il ne sera peut-être que peu de jours, de vouloir faire des alliances dans un pays qu'il faudra quitter dans une semaine. Un homme qui fait réflexion sur son être se reconnaît dans ces idées; il comprend que la terre est un camp où il ne doit demeurer que fort peu, que la vie est un passage très-court; et un homme qui pense ainsi n'entreprend que peu de chose.

Mais un homme qui est livré aux affaires n'a pas le loisir de faire toutes ces réflexions. Il sait bien en général qu'il est mortel, car il n'y a point d'homme qui ne le sache ; mais il n'y pense pas. Ce cours d'affaires qui l'occupe, ce cercle autour duquel il tourne toujours, cette succession de choses qui se suivent, ces projets et ces entreprises dans lesquels il s'engage avec l'espérance de réussir dans un point de vue éloigné, espérance fondée sur les succès précédents qu'il a eus dans d'autres affaires, tout cela a un certain air de perpétuité qui lui fait oublier la mort ; et, semblable à ceux qui sont dans la chambre d'un vaisseau, qui vogue toujours sans qu'ils s'en aperçoivent, parce qu'ils voient toujours les mêmes objets dans la même situation, la vie se passe pour lui sans qu'il y pense, le mouvement qui l'emporte est presque imperceptible. Et vous voyez des gens arrivés à soixante ou quatre-vingts ans qui vous disent : Il ne me semble pas qu'il y ait dix ans que je sois dans mon emploi; et ils ne pensent pas qu'ils sont près de le quitter, parce qu'ils sont au bout de leur carrière et que la mort est tout proche d'eux.

Un homme qui vit avec réflexion, non-seulement pense qu'il est chrétien et destiné pour le ciel, mais cette réflexion lui fait sentir que son vrai repos n'est pas ici-bas. Elle lui fait regarder la terre comme un exil et le ciel comme sa patrie. S'il fait quelques affaires, ce n'est pas dans la vue de s'établir pour jouir longtemps et avec plénitude de son bien-être, c'est seulement afin de pourvoir aux nécessités de son passage. Il sait, en faisant réflexion sur ses engagements, qu'on n'acquiert le ciel que par les bonnes œuvres. Il s'applique à reconnaître quelles sont celles que Dieu demande de lui dans son état, pour les pratiquer, et à diriger ses pensées, ses actions, ses affections, ses paroles, ses désirs, ses sentiments, ses démarches vers le ciel que nous attendons, et la voie qui y conduit.

Quand on s'attache véritablement à ces vues, on s'efforce de plus en plus de se purifier par la pénitence, de se fortifier par les sacrements, et d'augmenter en vertu par toutes sortes de bonnes œuvres. Cet homme se nourrit par la lecture, il s'applique sérieusement au culte que Dieu demande réellement de nous, et les pratiques de la religion sont les principaux exercices dans lesquels il passe sa vie, en attendant en paix et avec tranquillité le moment de sa mort. Ce plan de la vie et de la conduite d'un homme qui vit avec réflexion sur son état présent est justement l'idée de ce que ne fait point un homme qui est accablé d'affaires et qui s'abîme dans son emploi.

Ne peut-on pas dire, en voyant un tel homme appliqué aux affaires du monde et aux choses de la terre avec une assiduité et un attachement qui marquent son amour, qu'il a renoncé au ciel ? Quelle idée en effet cet homme peut-il avoir de la gloire? Quel amour de la félicité future, quelle impatience pour la possession des biens éternels que nous attendons, sans laquelle cependant, selon saint Augustin, un homme n'est jamais digne de la posséder? En vérité, mes frères, où en sommes-nous?

Pendant que cet homme dont je viens de parler est continuellement occupé de la terre et du monde, qu'il ne songe qu'à amasser et accumuler du bien, qu'il ne pense qu'à s'établir par de nouvelles charges, par de nouvelles alliances, par de nouveaux traités, cet homme-là se regarde-t-il un seul moment comme un étranger sur la terre? Mon Dieu, si nous ne sommes dignes de la gloire qu'autant que nous l'aurons désirée ardemment, où en est cet homme-là? Ne prenez pourtant pas le change, mes frères, sur ce que je dis du désir d'amasser du bien, et n'allez pas vous persuader qu'en demeurant simplement dans l'accablement des affaires, sans cet ardent désir d'acquérir du bien, vous n'êtes plus du nombre de ceux dont je parle ; car ce qui paraît générosité, vertu, charité, grandeur d'âme, n'est souvent qu'une ambition cachée sous les apparences d'un désintéressement qui méprise de petits intérêts pour aller à de plus grands. Je n'en excepte pas même les occupations les plus saintes par elles-mêmes, la solitude des pasteurs, l'application des prédicateurs, le feu et la vivacité pour les œuvres de charité. Qu'importe au démon par où il nous conduise,

pourvu qu'effectivement il nous fasse oublier le principal? Il nous livrera volontiers à l'accessoire le plus spécieux et le plus apparent, pourvu qu'il nous tienne toujours par un filet.

Oui, mes frères, vous êtes en cela doublement malheureux, de perdre le ciel sans acquérir la terre; et il y a d'autres intérêts aussi criminels que ceux qui vous lient au monde et aux affaires, comme l'amour de la gloire, le désir de l'estime, l'intérêt de la réputation, l'envie de passer pour un homme intelligent, habile, expérimenté, capable d'accommoder les différends; pour un homme de probité et ne s'épargnant point dans les exercices de sa charge. Il suffit que vos emplois vous attachent continuellement à la terre et au monde, qu'ils vous empêchent de penser à vous-mêmes, à votre salut, et qu'ils vous détournent de faire réflexion sur votre état présent, pour vous mettre dans le danger dont je parle. Ne suffit-il pas que cet accablement vous empêche de faire réflexion sur les obligations de votre état de chrétien et d'enfant de l'Eglise, qu'il vous détourne de la pratique des bonnes œuvres, du culte de Dieu et des exercices de la religion? Retenez bien ce principe: Il n'y a ni utilité, ni gloire, ni avantage d'autrui, ni prétexte de charité qu'il ne faille abandonner quand il s'agit de notre salut.

Or, quel est l'homme qui, dans l'accablement des affaires, pense à s'acquitter de ses devoirs? ou plutôt qui ne s'en croit pas dispensé dans cet accablement? Un homme d'affaires et qui est toujours occupé ne se croit point obligé de visiter les pauvres et les malades de sa paroisse, d'entrer dans les compagnies de charité qui se font pour leur soulagement, et d'y contribuer ou de son bien ou de son conseil, et ainsi de toutes les autres bonnes œuvres. Il ne se croit point obligé d'assister aux grandes messes, aux prônes, aux sermons, aux offices de l'Eglise. Il se contente dans toute sa vie, pour satisfaire à ses obligations, de donner un quart d'heure dans une semaine pour accomplir extérieurement un devoir de religion dont il ne se peut dispenser sans nuire à sa réputation. Les prières réglées, les examens de conscience, les lectures chrétiennes, tout cela n'en est point. La fréquentation des sacrements est fort rare, et je crains bien qu'elle ne soit encore plus criminelle; car on ne voit point de changement, et on y participe sans dessein de vouloir changer, et sans envie même de se laisser convaincre qu'on le doit. Les jeûnes de l'Eglise, les abstinences même sont traitées légèrement; on n'y songe que pour se persuader qu'on en est dispensé. Que dirions-nous si nous exposions ici toutes les vertus chrétiennes dont nous avons donné il n'y a qu'un moment une faible idée? Que les gens qui sont engagés dans les affaires, dans le négoce, dans les charges publiques, dans l'étude même la plus sainte, qui cesse de l'être pour eux aussitôt qu'elle les détourne de leur salut et qu'elle les jette dans un accablement et dans un embarras qui les empêche de songer à eux, me disent si ce n'est pas leur vie que j'expose ici; mais qu'ils me disent en même temps si cette vie est celle d'un homme qui n'a que quelques années à passer ici-bas, et qui, étant destiné pour la gloire par son baptême, se doit regarder comme un étranger sur la terre, n'y vivre que comme en passant, se purifier continuellement par la pénitence des souillures qu'il y contracte, soupirer incessamment après sa patrie, et acquérir par une multitude de bonnes œuvres la gloire qu'il espère de posséder éternellement.

Apprenez donc aujourd'hui, mes frères, que c'est vivre sans réflexion que d'oublier ce que le Seigneur nous recommande dans l'Evangile. *Cherchez*, nous dit-il, *premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes choses vous seront données comme par surcroît.* C'est oublier Dieu d'une manière déplorable que de vouloir chercher premièrement sa fortune, son établissement, sa gloire, sa satisfaction dans l'exercice des emplois de la terre, et croire témérairement que le royaume de Dieu et sa justice nous seront donnés comme par surcroît. C'est vivre sans réflexion et dans un aveuglement pitoyable que de préférer les affaires du siècle et de la terre à la seule chose nécessaire selon Jésus-Christ. Et qu'arrive-t-il de là, mes très-chers frères? c'est que ceux qui vivent sans aucune réflexion meurent ordinairement sans aucune préparation; l'un suit l'autre, et c'est la seconde réflexion que nous vous avons promis de vous exposer.

En effet, mes frères, quelle est, à votre avis, la véritable préparation à la mort, dans laquelle doit être toujours un chrétien qui pense sérieusement à son salut? Ce sera Jésus-Christ lui-même qui nous l'apprendra.

Que vos reins, dit-il en donnant l'idée d'un serviteur vigilant et fidèle, *soient ceints;* c'est-à-dire, soyez toujours disposés à faire la volonté de Dieu. Ne tenez à rien contre cette volonté et quittez tout pour l'accomplir. Un homme qui est abîmé dans les affaires sait-il seulement ce que Dieu demande de lui? Connaît-il sa volonté? Veut-il la connaître? En consulte-t-il d'autres que la sienne propre ou celle de ceux avec qui il est en affaires, soit pour les obliger de venir à la sienne, ou pour régler la sienne sur la leur quand il y voit son avantage?

Ayez toujours dans vos mains, ajoute Jésus-Christ, *des lampes ardentes;* c'est-à-dire, employez-vous toujours dans les bonnes œuvres; qu'elles soient comme des lampes ardentes dans vos mains pour vous conduire au ciel à travers les ténèbres du siècle. Ne les laissez jamais éteindre, de peur qu'il ne faille partir dans ce moment-là et que vous ne soyez surpris. Quelles sont les bonnes œuvres des gens du caractère de ceux dont nous parlons? Quel est leur soin à s'y appliquer et leur attention à en amasser?

Soyez semblables, dit encore le Sauveur du monde, *à ceux qui attendent que leur maître retourne des noces, afin que lorsqu'il sera*

venu et qu'il aura frappé à la porte, ils lui ouvrent aussitôt ; c'est-à-dire, afin que, préparés sans cesse à la mort, vous viviez toujours comme un homme qui l'attend, et que vous l'acceptiez sans peine quand elle se présente. Quels sont les chrétiens qui pensent à toutes ces vérités?

Cette dernière disposition d'un chrétien nous est marquée par saint Augustin dans sa lettre au proconsul d'Afrique. *Si vous ne rejetez point les soins que mon affection me presse de vous rendre, j'espère que le progrès que vous ferez dans la foi chrétienne et dans un règlement de vie tel qu'il convient à un homme dans la place où vous êtes, vous fera attendre, peut-être même avec impatience, le jour qui achève de dissiper cette vapeur passagère qu'on appelle la vie humaine ; et si vous n'êtes pas assez ferme pour l'attendre avec assurance, du moins l'attendrez-vous sans ces craintes terribles auxquelles on est exposé quand on se laisse emporter à la vanité de l'esprit d'erreur, dont on est exempt quand on est établi sur le fondement solide de la piété.*

Est-ce là de bonne foi la disposition d'un homme accablé d'affaires? pense-t-il à la mort? l'accepte-t-il sans peine quand elle se présente? n'est-il pas toujours surpris aux moindres apparences d'une mort prochaine? ne regrette-t-il pas les moments d'une maladie qui le détourne de ses affaires? n'y veut-il pas songer jusqu'à la fin? Il y a le cœur si attaché, qu'il ne peut rompre les chaînes invisibles qui le tiennent lié comme un esclave. N'attend-il pas à l'extrémité pour parler de l'affaire de son salut, qui est la seule chose nécessaire et qui doit nous occuper toute notre vie? N'est-ce pas ce qu'il veut faire en un quart d'heure, et ce qu'il remet à la fin de ses jours? Les affaires ont eu sa force, sa vigueur, son jugement, ses plus belles années ; et il donne sa langueur, sa faiblesse, son trouble, ses rêveries, et son accablement à son salut. N'est-ce pas là, mes très-chers frères, comme finissent la plupart des hommes appliqués aux affaires du monde? Ils vont paraître devant Dieu avec une confiance téméraire fondée sur des sacrements mal reçus, sur quelques actes extérieurs que la bouche aura prononcés sans la participation du cœur, et sur quelques aumônes que la coutume, ou la nécessité, ou même l'ostentation leur arrache ; et ils commencent, à l'extrémité de leurs jours, leur enfer dès ce monde, par un désespoir malheureux fondé sur la vue des désordres de leur conduite, et sur la forte persuasion que le Dieu qu'ils ont abandonné durant toute leur vie les abandonne à son tour au moment de leur mort. Vous voyez, mes frères, qu'on ne peut pas pousser plus loin le péril qu'il y a de vivre dans l'accablement des affaires, et de ne se donner pas le loisir de penser à celles de son salut, et qu'on ne peut rien dire de plus vrai ni de plus certain que ce que j'ai avancé sur ce sujet. Voyons maintenant de quelle manière un homme qui est engagé dans des emplois par sa condition peut se garantir de ce danger : c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Les règles que je vais vous proposer doivent vous être d'autant plus respectables, que je les prends de saint Bernard, qui a été le plus modéré de tous les saints Pères, et un de ceux qui est entré plus avant, non-seulement dans ces engagements de nécessité, mais dans tous les devoirs de l'honnêteté et de la bienséance. Ajoutez à cela que les règles que je vais proposer sont du nombre de celles que lui-même a prescrites au pape Eugène, pour lui apprendre la manière de se conduire dans l'embarras des plus grandes et des plus importantes affaires du monde, qui étaient celles de l'Eglise : ce qui nous apprend encore qu'il n'y a point d'affaires, de quelque nature qu'elles puissent être, dont on ne doive retrancher l'excès quand il nous détourne de notre salut. Or, mes frères, je trouve qu'il enseigne deux choses à ce grand pape qui avait été son disciple : de ne pas prendre trop d'affaires, et de se rendre tellement maître de celles qu'il prendrait, qu'il pût les interrompre de temps en temps pour penser à lui.

Ce premier avis de saint Bernard renferme une certaine préparation de cœur sans laquelle l'avis qu'il donne serait inutile, une précision que la tempérance et la modération font faire, enfin une application que la justice et l'ordre de Dieu inspirent. Y a-t-il rien de plus sage que ce premier avis? Un chrétien doit prendre des affaires avec modération, il doit rejeter toutes celles qui sont inutiles et superflues, et il se doit appliquer à celles qui sont nécessaires et inévitables dans son état. Il y a sur ce premier avis quelques réflexions à faire pour le bien entendre et pour prévenir toutes les difficultés que l'on y pourrait opposer.

1° Saint Bernard veut qu'un homme soit modeste pour pouvoir apporter quelque modération dans ses affaires et dans ses entreprises. En effet, il n'y a que ce défaut de modestie, soit dans les vues d'établissement, soit dans l'amour de la réputation et de la gloire, qui empêche un homme de se modérer, et qui l'oblige d'entasser affaires sur affaires et de donner dans tout ce qui peut être favorable et utile ou à la fortune ou à la gloire. Donnez-moi un homme modeste, c'est-à-dire qui met des bornes à son ambition, qui ne forme point de grandes idées de fortune, qui ne cherche point à s'établir sur la terre, mais seulement à pourvoir aux nécessités de son passage et de celui des personnes dont il est chargé ; donnez-moi un homme modeste qui ait son salut en vue et qui préfère ses obligations à sa réputation, c'est-à-dire à ce fracas et à cette gloire du monde, et il ne sera pas difficile de lui inspirer la modération que saint Bernard recommande ; mais la difficulté est de donner des bornes à l'ambition, parce qu'on la couvre toujours du prétexte de la nécessité.

Voici l'idée de l'engagement où les affaires

jettent un homme quand il ne prend pas des mesures de modération. N'avez-vous jamais fait réflexion à ces tourbillons, à ces gouffres, à ces tournants qu'on voit dans des rivières? Dès qu'un bateau a touché les premiers cercles de ces gouffres, il tourne avec eux, il s'engage de plus en plus, jusqu'à ce qu'enfin, après avoir tourné quelque temps, il se trouve englouti, et disparaît tout d'un coup. Il en est de même des affaires du monde : pour peu qu'on y entre, elles vous attirent insensiblement; en peu de temps on se voit au milieu des plus grands embarras, et, après avoir tourné dans un cercle d'affaires qui n'a point de fin, on est tellement étourdi, que, sans s'apercevoir de son malheur, on s'abîme et on se perd pour l'éternité.

2° Saint Bernard dit encore au pape Eugène qu'il doit rejeter toutes les affaires superflues; mais qu'est-ce que ces affaires superflues? car un homme d'affaires me dira qu'il n'en a point de cette espèce, qu'elles lui sont toutes utiles, qu'il ne se charge au reste que de ce qu'il peut faire (je parle d'un homme d'honneur et de probité selon le monde); qu'à la vérité il est accablé et qu'il travaille beaucoup, mais enfin qu'il n'y a que lui qui en souffre. Qu'est-ce donc que ces affaires superflues? ce sont, mes frères, celles de votre profession, qui, pour être en trop grand nombre, deviennent incompatibles avec l'affaire de votre salut : comme les branches qu'on élague sur un arbre sont superflues, et font, si on les laissait, que le fruit est moins nourri. Le grand nombre d'affaires vous jettent dans la malheureuse nécessité de violer quantité de devoirs, d'en négliger plusieurs autres, et de vous dispenser de bien des choses ou nécessaires ou importantes pour votre salut.

Vous faites toutes les affaires dont vous êtes chargés; vous ne manquez à rien qui puisse intéresser ou faire souffrir qui que ce soit. D'accord, mais pour y satisfaire vous vous vous dispensez d'une infinité de choses sur lesquelles il y a obligation, que vous dites vous-mêmes que vous voudriez bien pouvoir faire, et vous vous ennuyez en nous disant qu'il faut travailler, qu'il faut vivre, qu'on a une famille et des liaisons avec des gens de qui la fortune dépend de vous, qui vous importunent si vous ne les contentez pas. *Malheureux*, dit saint Bernard, *vous faites les affaires d'autrui, et vous ne faites pas les vôtres!*

La situation d'un vrai chrétien, selon saint Augustin, demande que le soin excessif qu'il a de ses affaires propres ne lui fasse pas oublier celles d'autrui; mais vous êtes bien éloignés de ce principe. Les soins et les inquiétudes que vos affaires vous donnent vous empêchent d'un côté de jouir de cette fortune que vous établissez, et cette fortune d'un autre côté est la ruine de votre salut. Ainsi, malheureux de toutes parts, vous vous rendez utile et favorable à tous les autres, et vous êtes cruel à vous seul pour le temps et pour l'éternité. Il faut donc de la tempérance pour retrancher les affaires superflues; car, avouez-le, c'est la cupidité qui vous y engage. Donnez des bornes à votre avarice et à votre ambition, et vous en donnerez à vos engagements temporels.

Appliquez-vous aux affaires nécessaires, c'est-à-dire dans un emploi chrétien et proportionné à vos forces. Ne vous chargez que d'un nombre d'affaires et d'entreprises qui vous occupent sans vous accabler. Votre fortune en sera plus médiocre, mais votre salut en sera plus assuré. Travaillez avec assiduité, regardez votre travail comme votre pénitence, et Dieu vous bénira. Faites-vous un devoir et une obligation de vous occuper, non pas par le désir de vous agrandir, mais pour satisfaire à l'ordre de Dieu, qui veut que l'homme travaille pour vivre. Mon Dieu, qu'il serait beau, et qu'un homme chrétien s'attirerait de bénédictions du ciel, s'il ne travaillait que pour éviter l'oisiveté, pour faire pénitence, pour établir modestement selon son état ceux dont la Providence l'a chargé, et qui se rendrait tellement maître de ses occupations, qu'il pût les interrompre de temps en temps pour penser à lui-même!

C'est la seconde chose que saint Bernard enseigne au pape Eugène : *Vous êtes*, lui dit-il, *appliqué aux affaires, vous travaillez beaucoup; rendez-vous quelquefois à vous-même; dérobez-vous à vos affaires. Je ne dis pas que cela se fasse toujours; je ne dis pas même que cela se fasse souvent; mais ne vous refusez pas à vous-même ce que vous vous devez, vous qui vous accordez à tant d'autres, et du moins servez-vous après les avoir servis.* Il n'y a rien de si raisonnable que ce conseil. Je voudrais donc, mes frères, suivant cet avis de saint Bernard, qu'un homme d'affaires, qu'un magistrat, qu'un juge, qu'un homme d'étude, qu'un négociant, outre ce que je viens de dire, outre le bon règlement de sa vie et l'ordre de ses actions et de sa conduite, prît tous les ans un nombre de jours pour examiner l'état des affaires de son salut; qu'il se retirât du monde pour faire une petite retraite dans sa propre maison, car je n'aime point les choses d'éclat; et que là, sous la conduite d'un homme sage et éclairé, il fît une revue de son année, pour reconnaître l'état de sa conscience et la disposition de son cœur et de son esprit devant Dieu. *Dans cette retraite*, dit ce saint docteur, *un homme prendrait des mesures pour faire pénitence des fautes qu'il aurait reconnues, pour augmenter en lui la charité, pour assurer son salut éternel.* Cela n'est pas si difficile qu'on se le persuade. Il y a des gens de bien qui le font, et après tout il y a peu de gens d'affaires qui ne prennent des vacations. Il y a peu de négociants qui ne fassent leur inventaire tous les ans. Il y a peu de gens qui n'aillent respirer l'air à la campagne, prendre des remèdes pour la santé et se délasser quelques jours; et vous qui faites tant de choses pour mourir un peu plus tard, n'en ferez-vous donc jamais quelques-unes pour ne mourir jamais? Mon Dieu! ne ferons-nous rien pour notre salut? Serons-nous toujours si abîmés dans les cho-

ses de la terre, que nous ne penserons jamais au ciel !

Le Fils de Dieu interrompt le ministère de la prédication pour se retirer. Il n'en avait pas besoin assurément, mais c'est un exemple qu'il nous donne. Il nous avertit par cette conduite qu'il n'y a point d'emploi sur la terre où l'on ne contracte des souillures, parce que nous sommes environnés d'hommes dont le mauvais exemple nous entraîne, et que par là nous avons besoin de nous purifier de temps en temps en suivant l'exemple de Jésus-Christ.

Je viens de vous faire voir la nécessité où vous êtes d'en user ainsi ; mais, ô mon Dieu ! et ce que vous avez fait et ce que j'ai dit sur l'exemple que vous nous donnez aujourd'hui sera inutile, si vous ne nous accordez aussi votre grâce pour l'accomplir. Faites donc, ô mon Dieu, ainsi que votre sainte Eglise vous le demande, *qu'étant notre conducteur et notre guide, nous passions de telle sorte par les biens temporels et périssables, que nous ne perdions pas les éternels !* C'est ce que je vous souhaite, mes très-chers frères. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE MERCREDI DE LA PASSION.

Crimes d'une femme du monde dans Madeleine pécheresse.

Mulier erat in civitate peccatrix.

Il y avait dans la ville une femme pécheresse (*Luc.*, VII, 37).

Il me paraît fort inutile de rechercher quelle fut cette femme et quels furent les crimes qui l'ont fait distinguer par la qualité de pécheresse. Comme l'Evangile n'en dit rien, je crois que nous devons imiter son silence. Nous apprenons simplement qu'elle était de mauvaise vie, et je me contenterai de vous faire voir que le nombre de celles sur qui peut tomber un semblable reproche, au sens de l'Ecriture, est beaucoup plus étendu qu'on ne pense : car cette vie du monde, c'est-à-dire cette vie qui n'est point réglée par les vues de la foi, cette vie des sens, cette vie oiseuse, molle, voluptueuse, enfin cette vie que mènent la plupart des femmes du monde, fait dans le christianisme une multitude de pécheresses plus criminelles que celle de l'Evangile.

C'est donc le péché du monde que je veux vous représenter dans ce discours : je veux le prendre dans sa source, le suivre dans son progrès et vous le montrer jusqu'à sa consommation. Je veux vous faire voir qu'une femme du monde est une pécheresse, aux termes de l'Ecriture, parce qu'elle est, imprudente dans ses engagements, c'est par où commence son péché : première partie ; scandaleuse dans sa conduite et dans ses pratiques, c'est le progrès de son péché : deuxième partie ; enfin aveugle dans ses désordres, c'est la consommation de son péché ; troisième partie.

Mon Dieu, ouvrez les yeux de ceux qui m'écoutent, afin qu'ils connaissent leurs péchés ; mais surtout touchez leurs cœurs, afin qu'ils les detestent ! Demandons les lumières du ciel. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pour vous faire entendre quelle est ma pensée quand je dis que l'imprudence dans les engagements est le commencement des péchés du monde et la source de tous ceux que commet une femme du monde, il est nécessaire d'établir quelques vérités qui vous découvriront ma pensée, et qui serviront de fondement aux preuves que je veux employer pour l'établir.

La première est que nous n'avons qu'une chose à faire sur la terre, c'est notre salut. Toutes les autres doivent céder à celle-là, c'est à cette fin que doivent se rapporter tous nos mouvements. La seconde, c'est que les principes sur lesquels nous réglons notre conduite dans notre état ont une si étroite liaison avec cette fin, qu'ils nous y mènent ou nous en détournent infailliblement. La troisième, c'est qu'il n'y a rien de si aisé ni de si commun que de se tromper dans le choix des principes que l'on prend pour sa conduite. La quatrième, qui est une conséquence des trois autres, c'est qu'il n'y a rien de plus imprudent que de prendre ses principes au hasard, et de ne pas se donner tous les soins possibles pour faire un juste choix dans une affaire aussi importante. C'est précisément cette imprudence que j'appelle le commencement du péché du monde, et qui est la source de tous les autres péchés qu'une femme du monde commet et qu'elle fait commettre.

La plupart des chrétiens sont dans l'état où était le peuple de Dieu, selon l'expression de Moïse dans son cantique : *Gens absque consilio.* Ce peuple n'a point de sens, il n'a point d'intelligence. C'est le reproche qu'on est obligé de faire aux chrétiens dans l'affaire de leur salut. La prière qu'on doit faire à Dieu pour eux, c'est qu'il leur donne la sagesse qui les fasse entrer dans leurs véritables intérêts, qui leur apprenne à penser aux choses futures, afin qu'ils règlent le présent. Car, à dire vrai, l'imprudence du monde est déplorable dans le choix des principes et des maximes sur lesquels on se règle pour se conduire. Je ne parle point ici du fond de l'état et de la condition, je suppose tout cela bon selon Dieu ; mais je parle des règles qu'on suit dans cet état, et des principes sur lesquels on agit. L'état et la condition sont de Dieu, et les principes de la conduite sont du monde : c'est la corruption, la cupidité, les passions qui les ont établis, et nous voyons tous les jours des gens qui sont dans une habitude continuelle de pécher et dans la voie de perdition, poursuivre, dans un état légitime et bon par lui-même, de faux principes et des règles malheureuses qui les jettent dans mille péchés. Ce que j'appelle donc l'imprudence déplorable des gens du monde, et surtout des femmes du monde, et qui est la source de tous leurs péchés, c'est d'entrer témérairement dans des engagements, sans les examiner et sans reconnaître où

l'on va en suivant le chemin que l'on prend.

Souvenez-vous ici de notre première vérité, mes très-chers frères : nous n'avons qu'une seule affaire, c'est d'aller à l'éternité bienheureuse, à laquelle nous sommes appelés comme chrétiens. Tout doit être rapporté à cette fin. La grâce du baptême nous retire de la mort, où nous étions ensevelis par le péché, elle nous rend la qualité d'enfants de Dieu, elle nous donne droit à la vie méritée par Jésus-Christ.

Le chrétien se trouve placé entre deux termes : celui d'où il sort, qui est l'abîme de la mort; celui où il va, qui est l'abîme de l'éternité : sa vie, à proprement parler, est un voyage qu'il fait de l'un à l'autre; c'est pourquoi elle est appelée *voie*, et lui-même *voyageur*. Il est deux manières pour juger de cette voie : la foi et les sens; mais les sens font bien plus d'impression que la foi. Cependant cette éternité, qui est la même dans sa durée, est différente dans sa qualité : heureuse d'un côté, malheureuse de l'autre. Il y a deux chemins qui se présentent à ce voyageur : l'un qui le conduit à l'éternité bienheureuse, l'autre qui le mène à l'éternité malheureuse; et c'est, mes frères, ce que j'ai établi dans ma seconde vérité, que les principes sur lesquels nous réglons notre conduite nous mènent à notre fin ou nous en détournent infailliblement.

Les devoirs du chrétien considéré comme voyageur, c'est donc de s'informer de la route qu'il doit tenir, surtout s'il est vrai que le chemin soit difficile à trouver, qu'on s'y trompe aisément, et qu'il n'y ait rien de plus commun que de s'égarer. Or, mes frères, tout conspire pour que nous nous y égarions : les sens, l'exemple, la raison et l'état des femmes du monde rendent leurs écueils plus fréquents et leurs chutes plus certaines.

Le chemin qui nous égare est agréable, et les sens nous invitent à le suivre; on y trouve bonne compagnie, tout le grand monde va par là, et l'exemple nous y engage. Est-il vraisemblable d'ailleurs que tant d'honnêtes gens s'égarent et qu'il n'y ait qu'un petit nombre de sages? c'est la troisième vérité que nous avons établie.

Oui, mes frères, il n'y a rien de si aise que de se tromper dans le choix de ces maximes et de ces principes. Nous sommes avertis au reste de tous ces dangers, nous n'ignorons pas que l'esprit de Dieu nous a dit dans l'Ecriture qu'*il y a une voie qui parait droite à l'homme, qui néanmoins conduit à la mort.* Nous entendons tous les jours répéter ces paroles du Seigneur : *Que la porte de la vie est petite! que le chemin qui y mène est étroit, et qu'il y en a peu qui le trouvent!* Nous ne saurions donc douter de la difficulté de ce chemin, et au contraire de la facilité qu'il y a de se tromper en prenant le mauvais pour le bon. C'est donc une imprudence terrible et déplorable que de s'engager à suivre les maximes qui règlent la vie des gens de son état, sans examiner si elles ont du rapport à notre fin, et si elles nous conduisent où nous devons aller; cependant rien de si commun que de voir entrer une femme dans des engagements, sans sentir les devoirs qu'elle s'impose par ce choix, sans même les connaître.

Mais voici quelque chose de plus étrange, c'est qu'en suivant ces voies que vous avez embrassées sans examen et avec imprudence, vous n'êtes pas en repos. Y êtes-vous, en vivant dans l'oisiveté, dans la mollesse, dans la sensualité, dans toutes les pratiques que nous exposerons dans la deuxième partie, qui composent et qui remplissent toute votre vie? Non, vous ne sauriez y être; quelque soin que vous preniez d'accommoder votre raison à vos passions, afin qu'elle approuve des maximes qui autorisent votre conduite, il y a un certain fonds de lumière qui brille quelquefois malgré vous, et qui trouble cette malheureuse paix quand la vérité se présente à votre esprit. Vous ne sauriez lire un livre de piété où ces maximes ne soient condamnées. Vous ne sauriez assister à un sermon où vous n'entendiez parler contre elles. Si vous approuvez la conduite d'un homme de bien, vous prononcez contre la vôtre. Pouvez-vous être en repos, pour peu que vous pensiez que l'exemple des justes, que les sentiments des saints Pères, que le corps de la doctrine, de l'Evangile et de la religion dont vous faites profession, sont contraires aux principes que vous suivez? Si vous étiez parfaitement en repos, sans nulle agitation, sans nulle inquiétude, ce serait le comble du malheur : vous seriez absolument endurcis.

Voilà des raisons suffisantes pour vous faire douter de la sûreté des maximes que vous avez embrassées : malgré cela, vous en êtes-vous éclaircis? Néanmoins la chose le mérite bien. Si on vous disait que vous êtes en péril de tomber dans une maladie dangereuse, vous y songeriez; et, sans sortir de l'idée que nous avons prise d'abord, si on vous disait que vous vous égarez dans un chemin, fût-ce une personne de peu d'autorité, vous vous arrêteriez, et vous enverriez quelqu'un pour s'en informer; vous ne voudriez pas qu'on marchât que vous ne fussiez assurés d'aller bien. Et on vous dit que vous allez vous perdre, que vous marchez dans les voies de la mort; c'est Jésus-Christ lui-même qui vous le dit : vous n'écoutez point, vous vous irritez même quelquefois contre ceux qui vous le disent de sa part; n'est-ce pas la plus grande de toutes les imprudences que d'abandonner ainsi l'affaire du monde non-seulement la plus importante, mais la seule qui doive nous occuper, le salut éternel?

Mais enfin notre voyage finit, où finit notre vie? Cette *porte de perdition*, comme l'appelle le Seigneur dans l'Evangile, qui est au bout du chemin spacieux, s'ouvre pour nous faire entrer dans une éternité malheureuse, et se ferme sur nous dès que nous y sommes entrés. Ce chemin ne se fait pas deux fois : il faut d'abord prendre le bon, ou se résoudre à périr éternellement; cependant il n'y a rien au monde où l'on apporte moins de précau-

tion et moins de soin qu'à bien faire ce choix. On convient de la nécessité de bien vivre pour être heureux éternellement ; on est persuadé que la bonne vie dépend des maximes dont on se remplit et des principes qui règlent la conduite; on avoue que tout est corrompu, que rien n'est plus difficile que de démêler la vérité qui doit régler les mœurs, d'avec mille mauvaises maximes qui les corrompent; et cependant une femme embrasse toutes celles que lui donnent les autres femmes de sa condition ; elle ne met plus en doute toutes celles qu'elle a une fois embrassées, et elle s'y attache avec une aussi grande opiniâtreté que si elles étaient les plus sûres et les plus saines.

Voilà ce que j'appelle le premier désordre d'une femme du monde, et la source de tous les péchés dont elle se rendra coupable dans la suite. Séduite par celles qui l'ont précédée, elle séduira celles qui la suivent, et cette précipitation qui l'a rendue très-criminelle par son imprudence, la jette dans des pratiques qui la rendront un objet de scandale : c'est le progrès de son péché, et le sujet du deuxième point.

DEUXIÈME PARTIE.

Je ne puis entrer plus naturellement dans la deuxième partie de mon discours, que par une des visions que l'on trouve dans le prophète Zacharie : elle représente au naturel les péchés d'une femme du monde qui s'est engagée imprudemment dans des maximes pernicieuses, et qui entre dans le monde pour y vivre selon ces maximes.

Il est dit que le prophète vit un vase au milieu duquel une femme était assise, et que l'ange jeta la femme au fond du vase et en ferma l'entrée avec une masse de plomb. Ensuite il parut deux femmes : le vent soufflait dans leurs ailes, et elles élevèrent le vase entre le ciel et la terre; elles le portèrent à Babylone, et c'est là qu'il fut placé et affermi sur sa base. Il faut maintenant entrer dans le sens de cette vision.

Cette femme assise au milieu du vase est la figure de celles dont nous venons de parler, qui se reposent sur les fausses maximes dont elles sont remplies, et qui sont résolues de n'en point suivre d'autres. L'ange jette cette femme au fond du vase et il en ferme l'entrée avec une masse de plomb, pour marquer que Dieu livre les femmes du monde aux désirs de leurs cœurs, et qu'il les laisse tomber dans le précipice où elles se jettent volontairement. Ensuite il sort deux femmes de ce vase, où d'abord il n'en avait paru qu'une ; c'est-à-dire que cette femme se multiplie en quelque façon, et que, ne se contentant pas d'être remplie des pernicieuses maximes qui la conduisent à l'impiété, elle veut les inspirer aux autres : *Corrumpere et corrumpi sæculum est*. Le vent souffle dans leurs ailes, elles élèvent le vase entre le ciel et la terre; elles le portent à Babylone, et c'est là qu'il est placé et affermi sur la base : ce qui marque les applaudissements que le monde donne à celles qui veulent vivre selon ces maximes ; le fracas qu'elles font parmi ceux qui suivent les mêmes sentiments, et les funestes succès d'un commerce où elles se perdent et où elles donnent aux autres le moyen de se perdre avec elles, par le scandale dont elles sont cause; car voici ce que c'est que le scandale dans le sens où je le prends ici. C'est l'effet pernicieux d'une conduite qui, étant mauvaise par elle-même, sert aux autres ou de prétexte pour continuer le mal qu'ils font, ou d'attrait pour entrer dans celui qu'ils ne faisaient pas; et c'est dans ce sens que les Pères ont dit de la pécheresse de l'Evangile qu'elle n'était pas seulement pécheresse à raison de sa mauvaise conduite, mais qu'elle était devenue comme le péché de toute la ville, à raison du scandale dont cette conduite était la cause : et voilà ce qu'on doit dire naturellement des femmes du monde dont la mauvaise conduite est un scandale pour les autres.

Quand je veux donc me former, sur les expressions des Pères, une idée de cette pécheresse de l'Evangile, et d'une femme du monde sur celle de cette pécheresse, j'imagine une femme toute remplie des maximes du monde, qui l'aime et qui en veut être aimée; qui attire des gens chez elle et qui veut en avoir absolument; qui pour cela donne dans sa maison une honnête liberté qui en bannit la contrainte et la gêne, qui se donne pour plaire par tout ce que la vanité peut inspirer, soit dans sa personne, par les ajustements, soit dans sa maison, par la magnificence, soit dans ses manières, par la complaisance; car c'est chez elle que s'assemblent tous ceux qui aiment la joie, la liberté et le plaisir. Or, mes frères, ces personnes-là qui tiennent leurs maisons ouvertes aux compagnies et aux assemblées sont décrites naturellement dans l'idée que les Pères nous donnent de la pécheresse de l'Evangile. Elles sont pécheresses par la vie qu'elles mènent, tout opposée à l'esprit de l'Evangile et aux obligations du christianisme, et encore par le péché de toute une ville, par le scandale qu'elles donnent aux autres et par les occasions qu'elles fournissent aux péchés d'autrui.

Entrons un peu dans le détail de cette vie et des occupations qui la remplissent, et nous verrons si elle n'est pas mauvaise en soi et pernicieuse pour les autres. C'est dans ces maisons où des femmes qui font profession de passer toute leur vie sans emploi, sans occupation sérieuse, fournissent de quoi occuper la criminelle oisiveté de ceux qui se font un métier de ne rien faire.

C'est là où pour s'occuper on passe le temps dans des conversations je ne dis pas inutiles, car on n'en demeure pas là, mais où la charité est déchirée par les médisances. On y déshonore la vertu par les railleries et le mépris; on y justifie les passions en leur donnant le nom de vertus; on applaudit aux péchés qu'on autorise par l'exemple, et dont on ôte l'horreur en ne les montrant que du côté du rang et de la grandeur de ceux qui les commettent : on affaiblit l'idée de la reli-

gion par les manières dont on parle de ses vérités et de ses mystères; on débite mille maximes qui effacent toutes les impressions qu'a pu faire dans l'âme une éducation chrétienne, qui mettent l'amour du monde dans le cœur, qui excitent toutes les passions et qui ouvrent l'entrée à toutes sortes de désordres; car l'oisiveté que nous donnent une certaine indolence, un certain repos, une inaction dans laquelle on travaille sans rien faire, est un principe des plus agissants dans l'ouvrage malheureux de la corruption des mœurs. Voilà la première occupation d'une femme du monde.

Le jeu est la seconde: car comme il lie les conversations, il sert à remplir une partie du temps de ceux qui le passent à ne rien faire. Cet exercice de la vie du monde a de commun avec le premier la perte du temps qui ne doit pas passer pour peu de chose dans l'esprit d'un chrétien; mais quand il est considérable et que l'on risque beaucoup d'argent, voici ce qu'il a de particulier: le gain qu'on y peut faire est fort douteux; les pertes qu'on y fait sont certaines.

Le gain qu'on y peut faire est fort douteux, car comment s'imaginer que le jeu soit une voie légitime d'acquérir du bien pour un chrétien, après le jugement que Dieu a rendu sur lui à cause de son péché: *Vous mangerez votre pain à la sueur de votre visage?* Il faut qu'il travaille, et non pas qu'il joue. Oui, mes frères, nous ne connaissons pas l'état d'un chrétien, ni les obligations d'un homme racheté du péché par Jésus-Christ, et *rendu esclave de la justice*, comme parle saint Paul.

Les pertes qu'on y fait sont fort certaines; en effet, en jouant gros jeu, l'argent que vous y exposez n'est point à vous, si nous parlons sur les principes du christianisme. Si c'est votre nécessaire, il est à votre famille; si c'est votre superflu, il est aux pauvres.

Mais considérez cette injustice de plus près par l'examen de la qualité des gens qui jouent, elle vous paraîtra plus sensible. Cet homme qui joue ôte à sa famille ce qu'il porte au jeu; il dissipe le plus liquide de son bien, il abandonne ses affaires, il laisse des enfants sans emploi, des filles sans parti, des domestiques sans gages; ses créanciers souffrent, sa maison périt et s'abîme. C'est une femme qui joue contre le gré de son mari; elle le vole pour soutenir ses parties. C'est une dissimulation perpétuelle pour se cacher; elle abandonne sa maison et tous les soins de son domestique; sa conduite est un dérèglement déplorable, ses pertes la portent à des extrémités dont on a des exemples et qu'on ne connaît que trop. C'est un jeune homme à qui le jeu fait perdre sa fortune, qui néglige mille occasions de s'avancer, qui abandonne ses occupations, qui perd sa réputation et qui se rend incapable de tout emploi. Il s'engage, il emprunte, il se ruine; et quand on pense à le placer sur le pied de ce qu'on lui destine, on lui trouve des dettes qui absorbent son bien; il est perdu: de là le désespoir et les suites funestes que nous ne voyons que trop souvent. Examinez bien ce que je dis ici et vous verrez encore l'injustice du jeu par rapport à la qualité des gens qui jouent. D'ailleurs, qui peut ignorer les transports, la fureur de la plupart des joueurs? Les blasphèmes, les imprécations, les extravagances où on les voit quand ils perdent? Ils n'ont souvent de respect ni pour le sexe, ni pour la qualité; ou s'ils se font violence devant vous, ils retournent chez eux comme des enragés. Ils se mettent au lit dans la fureur, ayant fait souffrir tous ceux qui les approchent. Ils se lèvent avec les mêmes dispositions, ils recommencent les mêmes exercices, ils passent ainsi leur vie et la finissent de même.

Mais on joue chez moi, me direz-vous, une fois la semaine, et petit jeu, entre honnêtes gens, bien choisis, qu'on connaît, et cela ne dure pas longtemps. On me dira même que ce qui se perd au jeu se ramasse pour les pauvres; car il y a de prétendues dévotes qui jouent tout autant que les autres, et qui croient que c'est un privilége de leur prétendue dévotion de le pouvoir faire innocemment. A cela je réponds que le degré du péché vient de l'attachement, que cet attachement se connaît par l'espèce de nécessité que l'on s'est imposée, et par l'ennui où l'on se trouve quand on manque à faire sa partie, et qu'une femme chrétienne doit non-seulement éviter le péché, mais l'occasion du péché. Elle doit s'écarter de tout ce qu'elle ne peut rapporter à la gloire de Dieu, de tout ce qu'elle ne peut pas faire pour son amour, et en un mot de tout ce qui n'entre pas dans l'ordre de sa sanctification. Voudriez-vous mourir avec l'amour du jeu? cela paraîtrait funeste. Ne vivez donc pas en vous y portant avec un certain plaisir; vous pouvez mourir à tout moment, et vous mourrez comme vous avez vécu, avec l'amour de ce que vous avez aimé. Amusez-vous, servez-vous des plaisirs permis, pour vous délasser du travail, ou pour y retourner avec plus de vivacité; mais ne vous livrez jamais au plaisir, quelque légitime qu'il soit en lui-même.

Toutes nos actions doivent être des prières et des actions de grâces, dignes d'être offertes à Dieu par Jésus-Christ: *Semper et in omnibus gratias agentes Deo et Patri per ipsum.* Peut-on offrir à Dieu par Jésus-Christ un jeu vers lequel le cœur se porte avec ardeur?

De plus, ce qu'on fait chez vous une fois la semaine, vous le faites le lendemain chez un autre; ainsi, le cercle tournant toute la semaine, la vie se passe de cette manière, et vous contribuez à soutenir ce commerce d'inutilité et d'oisiveté.

Et vous qui êtes dévotes, et même dans les grands principes, comment accommodez-vous la fréquentation des sacrements avec ce commerce d'assemblées, de conversations, de plaisirs? comment la nécessité de prier, d'être recueillies, de dégager son cœur de l'amour du monde, des créatures, de soi-même, de pleurer ses fautes et de se purifier par la mortification, pour approcher souvent de

Jésus-Christ et se rendre digne de le recevoir, comment tout cela peut-il s'allier avec votre conduite? Mais quand on est prévenu des maximes du monde, qu'on a pris son parti, que l'ange a jeté la femme au fond du vase, qu'on se trouve par son genre de vie dans une oisiveté à ne savoir que faire et à chercher d'avance, quand on joue, quelque occupation qui désennuie quand on ne jouera plus, on n'a garde de chasser ceux qui servent à prévenir cet ennui et à remplir ce vide; on a besoin d'eux pour passer des parties du jeu à celles du plaisir.

C'est une troisième occupation d'une femme du monde, une autre source de désordre et une autre matière de scandale. Car qui peut douter que les danses, les bals, les spectacles, les comédies ne soient des divertissements malheureux qu'un chrétien ne peut ni prendre ni conseiller? Cependant ce sont les divertissements ordinaires des gens vains, oisifs et attachés au monde. Il ne faut qu'une femme pour y engager toute la compagnie qu'elle aura chez elle; c'est la partie qu'on fait pour finir la conversation et gagner le soir, où le jeu et la bonne chère doivent être ouverts.

Si quelqu'un semble regarder ces divertissements comme suspects et faire quelque difficulté de les prendre, on traite cette délicatesse de bagatelle et de scrupule. On prétend que le théâtre est une école, et qu'il faut y aller pour s'instruire. Ainsi on ne se contente pas de se perdre, on veut encore perdre les autres avec soi; car on se rend responsable devant Dieu du cours qu'on donne à des divertissements que les saints Pères ont toujours regardés comme des sources empoisonnées, propres à tuer les âmes, et qui doivent être l'objet de l'horreur d'un chrétien qui pense à son salut.

On se rend responsable de tous les maux qui arrivent dans l'usage de ces divertissements, où le spectacle, les sujets, la musique, la danse, l'assemblée, la liberté de voir et d'être vue, celle de se parler, l'ouverture que le lieu et les choses qui s'y passent donnent à parler de tout, causent des ravages terribles, et les suites de cette vie sont effroyables. Les horribles emportements de Sodome n'ont pas commencé par de plus grands désordres; et lorsque le prophète Ézéchiel en fait l'histoire, il nous dit : *Ecce hæc fuit iniquitas Sodomæ :* Voici les sources de l'iniquité de ces peuples de Sodome : *Superbia*, l'amour de soi-même, la magnificence dans les meubles et dans les habits, le luxe, le faste, l'orgueil. *Saturitas panis et abundantia*, la bonne chère, la joie, la prospérité temporelle. *Otium*, l'oisiveté, la dureté envers les pauvres et la négligence à se servir des moyens que Dieu donne aux riches d'apaiser sa colère par l'aumône et de racheter leurs péchés par la miséricorde. *Elevatæ sunt et fecerunt abominationes coram me :* L'orgueil les a élevés et ils sont tombés dans les abominations qui m'ont obligé de les confondre et de les anéantir. Y a-t-il rien dans tout cela qui ne convienne avec les pratiques de la vie d'une femme du monde que nous venons d'exposer? Aussi, mes frères, faut-il remarquer que l'ange dit à Zacharie que cette femme qui était assise au milieu du vase dont nous avons parlé dans la vision de ce prophète que nous avons expliquée, était l'impiété : *Hæc est iniquitas*, c'est-à-dire que les maximes qui réglaient sa conduite et qu'elle inspirait aux autres les conduisaient dans l'impiété. En effet, l'âme toute pénétrée de l'amour du monde et d'elle-même, destituée de la grâce qu'elle rejette, livrée à la concupiscence, abandonnée à ses passions, sollicitée par d'autres encore plus corrompus qu'on n'est soi-même, se laisse emporter à une dangereuse curiosité. On cherche du raffinement dans les plaisirs, parce qu'on est las des amusements ordinaires qui dégoûtent à la fin, et on se trouve insensiblement engagé dans d'horribles et d'épouvantables excès.

Il n'est pas difficile, quand on en est là, de tomber dans l'impiété; car c'est le châtiment dont Dieu punit ordinairement ces sortes d'excès. Il nous rejette après que nous l'avons abandonné, et alors on ne se met plus guère en peine de la piété, on n'en écoute plus les vérités pour s'en convaincre, on n'en garde que quelques pratiques par bienséance, on approche des sacrements sans religion, et quand on pense trouver des moyens de satisfaire ses passions en les profanant, on est capable d'exposer tout ce qu'elle a de plus saint, de plus sacré, à des sacriléges qui font gémir et qui peuvent être des sources secrètes et invisibles des calamités qu'on rejette sur mille autres causes.

Voilà, mes frères, les funestes progrès du péché du monde et les suites déplorables de cette conduite qui, étant mauvaise par elle-même, sert aux autres ou de prétexte pour continuer le mal qu'ils font, ou d'attrait pour entrer dans celui qu'ils ne faisaient pas. S'il était possible, femmes du monde, que vous crussiez que cette vie que nous venons de retracer ne fût pas mauvaise, il serait aisé d'en faire remarquer les désordres, en reprenant par le détail tous les exercices qui la composent; mais je me contente de les représenter en gros. Ne s'occuper de rien que de soi-même, vivre dans la mollesse, dans la volupté, dans la paresse, ne songer qu'à ce qui peut plaire, passer le temps dans des conversations inutiles, entretenir un jeu illégitime, ou parce qu'il est considérable, ou parce qu'il est fréquent, prendre des divertissements suspects, se nourrir des spectacles dangereux, est-ce là la vie d'une femme chrétienne? Que deviennent donc les promesses faites au baptême et les règles de l'Évangile : *Qui vult venire post me abneget semetipsum, tollat crucem suam et sequatur me :* Que celui qui veut venir à moi se renonce lui-même, porte sa croix et qu'il me suive. Quelle récompense pouvez-vous attendre de Dieu, après avoir mené une semblable vie? S'il veut par miséricorde nous donner le ciel pour prix de nos œuvres opérées par la charité, lesquelles produirez-vous pour obtenir

cette récompense? Toutes celles qui ont rempli votre vie ne sont dignes que de châtiment.

Mais cette vie si opposée à l'esprit et à toutes les obligations du christianisme ne vous égare pas seulement, elle attire les autres dans vos égarements, et vous devenez responsables de tous les désordres que vous autorisez par vos pratiques ou que vous inspirez par votre exemple : car non-seulement ceux qui font toutes ces choses sont dignes de mort, mais ceux qui approuvent ceux qui les font s'en rendent également dignes. D'où vient donc que vous vous aveuglez sur des désordres si palpables ? c'est la consommation du péché du monde, dont il faut découvrir la source en peu de mots, et c'est le sujet de la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

C'est une chose digne de compassion de voir que la plupart des femmes qui vivent de la manière que je viens de dire, et qui sont tombées dans l'état déplorable que je viens de vous exposer, ne connaissent pas leurs égarements, et se réjouissent même dans leur malheur. Il est facile néanmoins de comprendre comment on tombe dans cet aveuglement encore plus déplorable que le péché même, et j'espère qu'il sera utile d'en marquer en peu de mots les causes : il est plus aisé de donner des remèdes à un mal dont la source nous est connue.

La première chose qui entretient les gens du monde dans cet aveuglement, c'est la présomption ; ainsi, comme on s'engage sans vouloir s'instruire, on marche et on avance sans vouloir prendre conseil ; on pense marcher droit quoiqu'on s'égare, on croit être debout, on est tombé, et on ne remarque pas sa chute : première cause.

La seconde, c'est la manière presque insensible de s'engager dans les désordres en se familiarisant avec les plus grands péchés, par l'habitude qu'on a à commettre ceux qui sont communs. On ne tombe pas tout d'un coup dans l'abîme, mais on se fait des degrés pour y descendre. Les premiers crimes donnent de l'horreur, mais on s'y accoutume ; les seconds en donnent moins, et comme il n'y a que de certains degrés qui les distinguent, quand on est parvenu à un certain point, on les confond tous ensemble ; alors on se plonge dans les excès comme un autre tomberait dans de légères imperfections : seconde cause.

La troisième chose qui contribue à cet aveuglement, c'est la multitude et la qualité des complices. Je reconnais ici, mes frères, qu'il y a assurément bien des gens de qualité qui sont vertueux, qui donnent de grands exemples au public, et qui remplissent avec édification les engagements difficiles de leur état. Mais après tout il faut avouer que c'est parmi les gens de qualité que se trouvent les plus grands pécheurs ; car soit que leur élévation leur fournisse plus de moyens de faire le mal, soit que l'oisiveté ouvre dans leurs âmes un plus grand chemin à la corruption, on ne voit guère de grands désordres dont ils ne soient les auteurs en partie, et ce qu'il y a de déplorable, c'est qu'ils engagent facilement les autres à les imiter. Les crimes semblent n'être plus avec eux ce qu'ils seraient avec d'autres, et vous diriez que le rang des complices en efface l'horreur : troisième cause.

La quatrième chose qui contribue à cet aveuglement, c'est la complaisance de ceux qui applaudissent aux désordres. On ne manque jamais dans le monde de trouver des gens engagés par intérêt à louer ceux qui vivent dans l'iniquité, et c'est le malheur de ceux qui sont nés grands, ou que leur fortune rend nécessaires à d'autres, d'être environnés de ces sortes de flatteurs. Voilà la raison pour laquelle le Sage exhorte les grands du monde *à ne pas se fier aux pécheurs, quand ils leur donnent du fard ;* car on corrige difficilement un péché lorsqu'il est nourri par les applaudissements des méchants ; c'est encore ce que le Seigneur a voulu nous faire entendre, quand il a dit dans l'Evangile : *Laissez les morts ensevelir leurs morts;* car les morts enterrent les morts, quand des pécheurs en flattent d'autres par des louanges trompeuses. En effet, pécher, n'est-ce pas mourir ? et ensevelir n'est-ce pas cacher ? Ainsi ceux qui louent celui qui pèche ne font autre chose que le cacher sous la tombe de leurs louanges, et rendre par là sa mort spirituelle plus irréparable.

Enfin, mes frères, le dernier malheur, c'est lorsque cette flatterie entre jusque dans le sanctuaire, et que ceux qui devraient être la bouche de Dieu et les médecins des âmes entretiennent les pécheurs dans l'oubli de leurs crimes, au lieu de leur en donner de l'horreur et de les réveiller de leur assoupissement. C'est ce qui arrive lorsque les prédicateurs de l'Evangile ne parlent pas assez souvent contre la vie des gens du monde, et qu'ils n'en montrent point assez le péril, qu'ils ne font point assez voir l'opposition épouvantable qu'elle a avec l'exemple de Jésus-Christ, les règles de l'Evangile et les principes de la foi ; ou bien lorsque ceux qu'on consulte en particulier ne montrent pas les désordres avec assez de force, qu'ils flattent la mollesse par une complaisance criminelle, qu'ils promettent l'impunité des vices qu'ils auraient pu étouffer dans leur naissance, et dont l'ignorance et souvent l'intérêt les empêchent de voir les suites épouvantables.

C'est ainsi, mes frères, que se forme cet aveuglement qui empêche les gens du monde de voir les désordres de leur vie, et comme ils se retirent de Dieu autant qu'ils peuvent, autant les lumières qui viennent de sa part les rendent-elles insensibles, parce qu'elles troublent inutilement la déplorable paix de leur cœur. Dieu se retire enfin d'eux, il les abandonne à eux-mêmes, il ne leur communique plus ses lumières qu'ils ont tant de fois méprisées, il les livre à des ténèbres qui les réduisent comme dans une espèce

de nécessité de ne guérir jamais de leurs maux, parce qu'ils ne se croient pas même malades.

Faites, ô mon Dieu ! que d'aussi grandes vérités fassent dans l'âme de ceux qui m'écoutent toute l'impression qu'elles y doivent faire ; que chacun rentre dans soi-même pour reconnaître quelle a été la source de ses égarements ; quelles sont les maximes sur lesquelles on se conduit dans son état ; si le chemin qu'on a pris en entrant dans le monde mène à la fin qu'on doit se proposer comme chrétien, et si l'on n'est point tombé dans cette imprudence par où commence le péché des femmes et des gens du monde. Il faut examiner les pratiques dans lesquelles on est engagé ; car rien n'est plus dangereux que de présumer témérairement de la sûreté des ses voies, de son état, et de se croire en bon chemin, parce qu'on marche avec le plus grand nombre. Mes frères, ni le nombre, ni le rang des complices, ni la voix des flatteurs, ni le silence des ministres de Dieu ne sont point capables de nous justifier devant lui, toutes ces vaines excuses se dissiperont, et sa loi nous condamnera.

On ne tombe pas tout d'un coup dans les derniers excès, mais on a grand sujet de trembler, lorsqu'on se voit exposé au haut d'un précipice dont le chemin est fort glissant, et dans le centre duquel on peut se trouver abîmé sans s'en être aperçu, parce qu'on n'y tombe que par degrés, sans avoir presque changé de situation à l'intérieur, ou en ne le faisant que d'une manière agréable et qui plaît à la nature et aux sens.

Que si on se trouve dans ces engagements dont les suites sont si funestes, il faut en sortir sans délai, car c'est vouloir se perdre que de demeurer dans le péril.

Trop heureux si ces réflexions pouvaient porter quelqu'un à recourir à vous, ô mon Dieu ! trop heureux si ces vues du péché du monde obligeaient quelqu'un à se reconnaître ! Il n'y a que trop de femmes qui pourraient bien s'y voir, et qui avoueront, si elles veulent considérer leur conduite, qu'elles méritent qu'on les traite de pécheresses pour le moins autant que celle à qui l'Evangile donne ce nom.

Il est naturel de conclure que si on a péché comme elle et plus qu'elle, il faut faire pénitence comme elle l'a faite ; mais comme c'est Dieu qui donne la pénitence, il faut la lui demander avec larmes et avec gémissements.

La même pécheresse nous donnera demain l'idée d'une pénitence parfaite dans les circonstances de la sienne. Fasse le ciel que nous soyons rendus capables, par la grâce de Jésus-Christ, de suivre son exemple pour mériter le ciel, que je vous souhaite ! Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JEUDI DE LA PASSION.

Retour d'une femme du monde dans Madeleine pénitente

Vides hanc mulierem?

Voyez-vous cette femme (*Luc.*, VII, 44)?

Voici, mes frères, cette même femme que je vous produisis hier, mais qui va paraître aujourd'hui sous une figure bien différente de celle sous laquelle je vous la montrai. Hier c'était la pécheresse, aujourd'hui c'est la pénitente. Hier nous ne parlâmes que des désordres de sa vie, aujourd'hui nous admirerons toutes les circonstances de sa conversion : *Vides hanc mulierem?* Voyez-vous cette femme? Ce fut le Sauveur du monde qui dit ces paroles au pharisien pour le confondre. Je les répète aujourd'hui pour nous instruire. Il lui reprochait son orgueil et son ingratitude, en lui montrant ce que cette femme avait fait pour lui, et moi je veux vous exposer tous ses mouvements, comme un modèle d'une pénitence accomplie; mais pour bien entrer dans cette idée, disons avec les Pères que la pénitence étant une vertu substituée par la miséricorde de Dieu à la place de sa justice, pour exercer sur le pécheur par amour ce qu'il lui ferait ressentir par vengeance, il faut se représenter ce que la justice fait sur le pécheur, quand Dieu le châtie dans sa colère, et ensuite se figurer l'amour de Dieu se plaçant dans le cœur du pécheur converti comme sur un trône, et où, prenant les intérêts de Dieu offensé, il prononce des arrêts contre lui-même, et fait en quelque sorte ce que la justice ferait elle-même, s'il lui était abandonné. Or, mes frères, il y a trois choses à considérer dans l'ouvrage de la justice de Dieu sur le coupable : le motif qui l'anime, la nature de son action, la durée et l'étendue qu'il lui donne.

Le motif, c'est la haine contre le pécheur qu'elle confond avec le péché et qu'elle ne distingue plus. La nature de cette action, c'est une vengeance inspirée par cette haine. La durée de cette vengeance, c'est celle de toute l'éternité répondant à la nature de celui qui punit.

C'est, mes frères, sur cette idée que la pénitence se règle quand elle est parfaite, avec cette différence qu'elle distingue le péché d'avec le pécheur, pour détruire l'un et sauver l'autre. Elle commence donc par la haine contre le péché, et cette haine est l'âme de la pénitence. Elle continue par une vengeance qu'elle exerce sur tous les instruments du péché, et cette vengeance est comme le fruit et l'exercice de la pénitence. Elle demeure dans une irréconciliation éternelle avec le péché, et cette irréconciliation est comme la consommation de la pénitence. Vous verrez, mes frères, tout ceci réduit en pratique dans la pénitence de la pécheresse.

Nous allons voir quelle fut sa haine contre le péché : première partie ; quelle fut la vengeance qu'elle exerça sur le péché :

deuxième partie ; quelle a été son irréconciliation avec le péché : troisième partie.

Demandons les lumières et les flammes de l'amour qui a opéré toutes ces merveilles dans le cœur de la femme pécheresse, par l'intercession de l'innocente créature qui était remplie de grâce au moment que l'ange lui dit : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La haine que conçut contre le péché la pécheresse de l'Evangile fut le commencement de sa pénitence, et c'est, mes frères, par le mouvement du cœur que toute pénitence doit commencer pour être véritable : *Pœnitentiam certam non facit homo, nisi odio peccati et amore Dei :* L'homme ne peut être véritablement pénitent sans avoir la haine du péché et l'amour de Dieu, dit saint Augustin. C'est cette haine sincère qui est l'âme de cette vertu, et nous sommes abusés, mes très-chers frères, si nous croyons être pénitents sans avoir une souveraine horreur pour le péché. Mais qu'est-ce que cette haine? d'où vient-elle? comment s'excite-t-elle? par où est-elle formée dans notre cœur et qui est-ce qui la produit? comment pourrons-nous connaître si elle y est formée, et quelles en sont les marques? Voyons tout ceci dans la pécheresse que l'Evangile nous propose, elle doit être notre modèle : *Vides hanc mulierem?* Voyez-vous cette femme?

Cette haine du péché n'est à proprement parler que l'amour de Dieu ; car, suivant les paroles de saint Augustin, que nous venons de citer, l'un n'est pas distingué de l'autre dans l'idée de la parfaite pénitence; et en effet c'est un principe de ce saint docteur, que *la mesure de la haine du péché, c'est celle de l'amour de la justice;* comme s'il voulait dire que le cœur de l'homme ne pouvant être sans quelque mouvement d'amour, la haine du péché est un mouvement de l'amour de Dieu qui chasse l'amour de la créature du cœur de l'homme pour s'en rendre maître et y reprendre la place qui lui appartient.

Cette haine du péché, c'est donc l'amour de Dieu qui, ayant triomphé de la cupidité, inspire des sentiments d'indignation et d'horreur pour tout ce qui entretenait son règne dans le cœur du pécheur. Ainsi les mouvements de la pénitence de cette pécheresse sont attribués à l'amour : *Beaucoup de péchés lui sont pardonnés, parce qu'elle a beaucoup aimé.* Allons plus loin.

Cet amour n'entre point dans le cœur sans y répandre des lumières qui font voir à celui qu'il a converti ce qu'il ne voyait pas avant sa conversion. Elles lui montrent le péché dans toute son injustice, elles lui en découvrent toute la difformité, elles lui en font voir toute l'horreur, et cette vue lui inspire cette haine qui l'en sépare et qui le lui fait détester, cet amour qui le ramène à celui qui a eu la patience de le supporter dans cette injustice, la miséricorde de le prévenir dans la rébellion, et qui a encore la bonté de le recevoir dans son repentir. Vous voyez ceci, mes frères, dans les démarches de la pénitente de l'Evangile : *Ut cognovit :* Aussitôt que celui qui l'avait prévenue par sa miséricorde lui eut ouvert les yeux, aussitôt qu'elle eut connu l'état déplorable où ses crimes l'avaient engagée, elle ne diffère pas d'un moment, elle abandonne tout ce qu'elle avait aimé pour retourner à celui qu'elle avait abandonné. Elle conçoit des sentiments de haine contre elle-même, contre ses crimes, contre tous les instruments de son amour déréglé : sentiments qui la portent à cette satisfaction éclatante et à ces vengeances innocentes que l'Evangile nous décrit et que nous vous rapporterons dans un moment.

C'est donc à la vue du péché que s'excite la haine contre le péché; et en effet, mes frères, qu'y a-t-il de plus digne de la haine d'un chrétien que le péché, soit qu'on le considère dans sa nature, soit qu'on le regarde dans ses effets? Dans sa nature, c'est un renversement de l'ordre de Dieu, c'est une rébellion de la créature contre son créateur, c'est une préférence du néant au souverain bien; dans ses effets, c'est la perte de Dieu, c'est la damnation de l'âme, c'est la source de tous les maux pour le temps et pour l'éternité. Je ne suis pas surpris que saint Grégoire nous assure que dès que cette pécheresse eut les yeux ouverts pour voir ce monstre, et que Dieu lui eut donné les lumières divines qui font connaître le péché tel qu'il est dans sa nature et dans ses effets, elle conçut contre lui une haine souveraine. Ainsi en ont usé tous les vrais pénitents. David passait les nuits et les jours à pleurer, son lit nageait dans ses larmes, il rugissait d'une colère toute sainte au seul ressouvenir de son péché. Rien n'est plus terrible que ce que rapporte saint Jean Climaque d'un certain monastère qu'il appelle la prison, qui n'était rempli que de saints pénitents qui hurlaient comme des bêtes en se rappelant l'idée de leurs crimes et en considérant les désolations où le péché les avait jetés. Tant il est vrai que la vue du péché, quand elle vient des lumières que l'amour de Dieu allume dans notre cœur, nous excite à des mouvements d'une haine qui en bannit toute joie et qui le remplit d'une sainte amertume.

Mais il y a plus, vous voyez cette femme de l'Evangile qui entre précipitamment dans une maison étrangère où le maître ne l'avait point invitée, seulement où le Seigneur qui y allait était invité et l'avait appelée lui-même, non par le son extérieur de sa voix, mais par l'attrait intérieur de sa grâce. Les larmes de la pénitence sont le commencement de son retour à Dieu; car l'esprit de Dieu, sans doute, et non pas le nôtre, opère la pénitence dans l'homme, dit saint Bernard; et c'est pour cela, mes frères, que l'Eglise sainte pleure et gémit dans ce saint temps, afin d'obtenir de son époux pour ses enfants la haine du péché et le don de la

pénitence parfaite, ce qui dépend de sa bonté et qu'il n'accorde pas à tous.

Demandons-les-lui donc, mes très-chers frères, et, nous unissant à l'Eglise qui prie pour nous, disons-lui avec elle : *Jesu, labantes respice !* O Jésus, regardez nos chutes des yeux de votre miséricorde : *Si respicis, lapsi stabunt :* Si vous nous regardez, vous nous relèverez : *Fletuque culpa solvitur :* Et formant en nous l'esprit de pénitence, vous nous donnerez cette sainte haine pour le péché qui nous fera verser des larmes capables d'en effacer les taches. Vous jetterez dans peu de temps vos regards sur un apôtre infidèle et vous le convertirez ; Seigneur, jetez sur nous vos yeux comme vous les avez jetés sur cette pécheresse, et qu'ils fassent couler des nôtres les larmes semblables aux siennes.

Enfin, si vous me demandez présentement quelques règles par lesquelles vous puissiez reconnaître si Dieu a formé en vous cet esprit par sa grâce, et qui puissent vous garantir de cette dangereuse illusion qui nous fait prendre l'amour de nous-mêmes pour celui de Dieu, et un certain chagrin qui ne vient que de la cupidité, pour une haine sincère du péché que la seule charité peut former, je reviens à la pénitente de notre évangile pour examiner avec vous les marques qu'elle nous donne de la vraie haine pour le péché. Que produisit cette haine formée par un nouvel amour? Elle lui inspira le dessein d'aller déclarer ses nouveaux sentiments à Jésus-Christ, en présence de tous ceux avec lesquels il était assemblé chez Simon le Pharisien. Cette lumière du ciel qui l'avait éclairée lui fit voir l'injustice du péché qui le rend opposé à Dieu, et les charmes du péché qui le rendent capable de séduire les hommes. Il blesse la sainteté et la majesté de Dieu, il trompe l'homme et le séduit.

Que fait la pécheresse devenue pénitente pour marquer sa haine contre le péché ? Elle va le produire à Jésus-Christ et le livrer entre ses mains comme son ennemi ; elle le produit à la vue des hommes, afin que d'une part ils puissent remarquer tous les caractères de la honte qui lui est propre, et voir de l'autre toutes les désolations qu'il cause dans ceux qu'il a séduits. Voilà, mes frères, les effets de la haine de cette pénitente contre le péché.

Cette lumière du ciel l'a miraculeusement éclairée, et lui fait connaître que le péché est l'ennemi de Dieu, que c'est lui qui renverse l'ordre établi par sa providence, qui lui dérobe ses sujets et qui les arme contre lui. Reconnaissant d'ailleurs en elle-même la vérité de tous ses déplorables effets, se voyant contraire à son Dieu, elle se devient insupportable à elle-même ; et de même qu'un homme qui a avalé un poison mortel sent un soulèvement jusque dans le fond de ses entrailles, et se tourmente jusqu'à ce qu'il s'en soit déchargé, elle n'est point en repos qu'elle n'ait livré à son Dieu cet ennemi de sa gloire qu'elle avait porté si longtemps dans son cœur. Elle va le livrer à Jésus-Christ comme son ennemi, afin qu'il le détruise : elle le livre à la vue des hommes, afin qu'ils le connaissent. La nature n'a plus d'égards lorsqu'elle est pressée, rien n'est capable de la retenir : voilà la disposition de cette pécheresse. Elle court donc à la maison du Pharisien où elle savait que Jésus était ; elle ne craint point de l'interrompre, parce qu'elle sait bien que ce qu'elle a à lui dire lui sera mille fois plus agréable que tout ce qu'il peut entendre chez ce Pharisien, et comme les courriers qui sont chargés des nouvelles de la défaite d'une armée ennemie ne craignent point d'interrompre les plaisirs des princes pour leur apprendre des nouvelles agréables, cette pécheresse qui va remettre le péché entre les mains de celui qui est plus touché du retour et de la pénitence d'un seul pécheur que de la bonne vie de quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence, ne craint point de l'interrompre dans son repas, ni d'aller troubler la joie de Simon qui l'avait invité chez lui. Il paraît bien qu'elle a conçu une haine souveraine contre le péché, puisqu'elle le ménage si peu. Il paraît bien qu'elle le regarde comme son ennemi, puisqu'elle le livre absolument à celui qui peut le détruire en le regardant, et qui, par la sainteté de son être, a une opposition essentielle avec lui. Il me semble, en la voyant entrer dans la maison du Pharisien avec cet esclave, qu'elle amène en triomphe aux pieds de Jésus-Christ le démon enchaîné.

Mais, mes frères, qu'arrive-t-il? Cette haine implacable qu'elle a conçue contre le péché oblige Dieu à oublier celle que le péché lui avait fait concevoir contre elle; et comme nous voyons quelquefois qu'on donne la vie à un homme qui s'est révolté, quand il remet entre les mains du prince celui qui a été le chef de la révolte et qui s'est mis à la tête des autres, cette pécheresse que son crime avait rendue l'ennemie de Jésus-Christ, cette pécheresse qui avait mérité la mort à cause de l'alliance qu'elle avait faite avec lui, cette pécheresse enfin qui était digne des derniers supplices pour avoir donné retraite au démon contre les lois du souverain, reçoit son amnistie pour l'avoir livré : la rémission de ses crimes est la récompense de sa haine pour le péché.

Or voici une règle pour reconnaître si Dieu a formé dans votre cœur l'esprit de pénitence; car si c'est par cette haine qu'a commencé celle de la pécheresse, et si la sincérité de cette haine a paru dans le soin qu'elle a pris de produire son péché à Jesus-Christ, c'est par le défaut de cette haine que notre pénitence n'est pas veritable, et le defaut de haine parait en ce que nous manquons de sincérité quand il s'agit de produire notre peché à Jesus-Christ, et que nous employons pour l'ordinaire tous nos soins pour le cacher. Haissez-vous le peché? Oui. Mais le haissez vous comme votre ouvrage? car c'est là le point. On cherche des raisons pour s'excuser dans ses peches, en les rejetant sur son etoile, sur

le tempérament, sur les emplois, sur les engagements du monde qui forment une espèce de nécessité. Il s'en trouve peu qui prononcent contre leur propre cœur, et qui reconnaissent sincèrement et avec humilité que leur péché est l'ouvrage de leur pure malice et de leur seule corruption.

Le péché est trop à nous, il est trop notre ouvrage, nous l'aimons, et il est trop lié à nous et nous à lui : nous voulons le cacher; cette envie est un effet ou de l'amour du péché que nous ne voulons pas abandonner, ou de celui de nous-mêmes qui nous empêche de nous humilier en reconnaissant nos misères, et on cherche à se tromper soi-même en se persuadant qu'on est pénitent, quoiqu'en effet on soit pécheur et qu'on veuille continuer à l'être. Cette disposition et ces suites me paraissent admirablement bien marquées dans ce qui est rapporté de la conduite que tint la mère de Moïse lorsqu'il fallut s'en séparer pour obéir aux ordres du roi Pharaon qui avait commandé de jeter dans le Nil tous les enfants mâles qui naîtraient des Hébreux. La mère de Moïse, charmée de la beauté de son enfant, ne put se résoudre à obéir promptement; elle le cacha trois mois dans sa maison : mais enfin, ne pouvant plus empêcher que ce secret ne se découvrît, et craignant de se perdre avec cet enfant, elle prit une corbeille de jonc, et l'ayant enduite de bitume et de poix, elle mit dedans le petit enfant, l'exposa parmi des roseaux sur le bord du fleuve, et fit tenir sa sœur loin de là pour voir ce qui en arriverait; mais avant que de livrer cet enfant si tendrement aimé, quels combats pensez-vous qu'ait livrés dans le cœur de cette mère affligée la crainte de périr elle-même avec celle de voir périr ce qu'elle aimait? Combien de fois la nature, pénétrée de douleur, murmura-t-elle contre les lois du prince? Combien de fois alla-t-elle jusqu'au bord du fleuve pour exposer son fils, et combien de fois l'amour lui retint-il le bras, l'obligeant de remettre sur son sein celui qui en était sorti, que la nécessité la contraignait de livrer à la mort? Mais enfin, après l'avoir livré, sa sœur a ordre de ne le pas perdre de vue, et dès qu'elle aperçut qu'une des filles de la princesse d'Egypte avait relevé cette corbeille, elle s'approcha et s'offrit de lui aller querir une femme des Hébreux pour nourrir cet enfant. La fille fit venir sa mère, qui reprit Moïse avec une nouvelle ardeur, et qui le nourrit par ordre de la princesse.

Voilà, mes frères, une image fort naturelle des suites de cette haine imparfaite pour le péché, qui nous empêche de le produire à Jésus-Christ et qui nous porte à le lui cacher. L'appréhension de tomber entre les mains du souverain saisi d'une chose qu'il a condamnée, qui oblige la mère d'exposer son enfant, n'est-ce pas cette crainte servile qui nous fait prendre la résolution de déclarer notre péché, sans le haïr véritablement et par le seul amour de nous-mêmes? Enfin tous les soins de cette mère qui veut toujours sauver son enfant contre l'autorité du prince et la rigueur de la loi, n'est-ce pas l'image de ceux du pécheur qui cache, qui diminue, qui excuse son crime devant Dieu? Combien de fois, pressé par la crainte, se met-il en état de le lui exposer? Combien de fois, retenu par le seul amour qui l'engage à ce péché, le renferme-t-il dans son sein? Si enfin la crainte l'emporte, et que l'amour de lui-même triomphe de celui qu'il a pour son péché, il se forme une fausse idée de pénitence qui le porte à le déclarer; il ne le jette pas dans le fleuve, mais il l'expose sur le bord parmi des roseaux pour ne le pas perdre de vue; son œil le suit, son cœur ne s'en sépare pas, et à la première occasion il se présente pour le reprendre, et il redonne du lait avec une nouvelle ardeur à cet enfant de son cœur qu'il avait exposé sans cesser de l'aimer.

Voilà, mes frères, la source de ces rechutes si fréquentes, après les apparences trompeuses d'une pénitence que l'on croit sincère. On n'examine pas assez la disposition de son cœur, on ne se donne pas le temps de reconnaître si la douleur qu'on ressent est l'effet d'une haine véritable pour le passé, si cette haine est produite par l'amour de Dieu ou bien par celui de nous-mêmes.

Suivons l'exemple de cette femme de l'Evangile : si elle eût voulu, elle n'aurait pas manqué d'excuses pour se défendre; *mais beaucoup de péchés lui sont pardonnés, parce qu'elle a beaucoup aimé;* et nous savons qu'elle a beaucoup aimé, parce qu'elle s'en est accusée, parce qu'elle a pleuré ses péchés, parce que son cœur n'a point usé de détours dans cet aveu pour chercher des excuses à ses crimes.

C'est ce que nous devons faire : il faut dire, comme saint Augustin nous l'enseigne : Dieu m'a créé avec le libre arbitre; je pèche, je sais que c'est moi seul qui pèche. Oui, c'est moi, dit-il; ce n'est ni le destin, ni la fortune, ni le démon, puisqu'il ne m'a pas contraint, c'est moi qui ai consenti à ses persuasions.

Voilà, mes frères, ce que j'appelle confesser sincèrement son péché, renoncer à toutes les excuses qu'on peut employer pour se défendre, reconnaître qu'il est notre ouvrage, détester la malignité de notre cœur, le penchant qu'il a vers l'injustice; la découvrir avec humilité à Jésus-Christ comme au seul médecin qui peut la guérir, et lui demander l'amour de la justice qui en est l'unique remède.

Mais pour suivre en tout l'exemple de cette femme de l'Evangile, et s'assurer de plus en plus d'une chose aussi importante qu'est la sincérité de notre haine pour le péché, il faut ne pas se contenter de le livrer à Jésus-Christ; mais il faut, comme elle, aller le lui produire en présence de ceux avec qui il était assemblé. Elle les a séduits en étalant les charmes trompeurs du péché; elle va les instruire en exposant sur sa personne les désolations saintes et innocentes de la pénitence; c'est ce que fait cette sainte pécheresse pour satisfaire sa haine contre le péché, en se décriant dans l'esprit des hommes, auxquels elle mo...

tre tous les traits de la honte qui lui est propre et toutes les désolations qu'il cause dans ceux qu'il a séduits Elle entre dans la maison du Pharisien, le visage baigné de larmes, ses cheveux épars sur son front, l'effroi dans les yeux, les sanglots sur la bouche, le tremblement dans le maintien, et les marques de la plus grande désolation répandues sur sa personne.

Mais quelle est son intention en se produisant aux yeux des hommes dans cet état? Elle veut nous donner des marques de sa haine pour le péché. Elle veut décrier ce séducteur qui trompe les hommes, qui leur promet des plaisirs et des biens, et qui ne leur procure que des afflictions et des maux, et pour le décrier elle veut le leur montrer tel qu'il est.

La conduite de la sainte pécheresse est donc une règle pour juger de notre haine contre le péché. Si elle est sincère, nous ne devons le ménager en quoi que ce soit; on n'a aucun égard pour un ennemi, on le poursuit partout, on cherche à le détruire partout.

Je parle ici du soin de se décrier dans l'esprit des hommes, où nous nous sommes mis en estime par le scandale de notre conduite; car il ne faut pas douter que nous ne soyons obligés de réparer par une sorte de pénitence publique, c'est-à-dire par une vie de retranchement et de privation, le scandale que nous avons donné par une vie déréglée, et de décrier par là le péché, à qui nous avons donné du crédit par notre exemple. Il est certain, mes frères, que ce changement de vie, quand il est considérable, frappe les hommes et les porte à rentrer en eux-mêmes et à se condamner.

Le changement de ceux qui ont été les compagnons de nos déréglements est toujours une exhortation et souvent une persuasion pour la nôtre. Ceux qui allaient voir les saints moines de l'Egypte qui vivaient dans une très-grande pénitence en étaient touchés vivement, au rapport de saint Chrysostome; ils en revenaient émus, dégoûtés du monde, craignant le péché, effrayés des jugements de Dieu, se disant à eux-mêmes : Si c'est ainsi qu'on satisfait à la justice de Dieu, que deviendrons-nous? S'il faut se juger de cette manière pour éviter ses jugements, où en sommes-nous? Oui, mes frères, l'image de la pénitence dégoûte du péché.

Mais lorsque, après une longue suite de désordres, on ne voit aucun changement considérable dans la vie, et que toute la pénitence se termine au seul récit de ses désordres, que sans peine, sans privation, sans retranchement, on continue à mener une vie aisée quand on n'est plus en état d'en mener une scandaleuse, qui est-ce qui craindra le péché? La facilité de l'expier entretient la facilité de le commettre, de sorte que ceux qui marquent peu de haine contre le péché n'inspirent point de crainte pour le commettre. La différence de ces temps-ci d'avec ceux des premiers siècles de l'Eglise, c'est que les péchés pouvaient être aussi grands, mais ils étaient couverts par la discipline de l'Eglise qui les punissait, et que par là elle en inspirait de l'horreur, et en arrêtait le cours. Où est-elle à présent cette discipline? La facilité d'absoudre des plus grands crimes autorise celle de les commettre.

Recourons, mes frères, au modèle que l'Evangile nous expose en la personne de cette pécheresse, nous venons de voir les circonstances de sa haine pour le péché, voyons les mouvements de sa vengeance sur le péché : c'est le deuxième point.

DEUXIÈME PARTIE.

Quand la haine est sincère, la vengeance la suit de bien près, et comme on ne peut aimer véritablement sans faire du bien à ce qu'on aime, on ne saurait haïr souverainement sans le faire sentir à ce qui est l'objet de notre aversion. Préparez-vous donc, mes frères, à voir les effets de la vengeance de celle dont je viens de vous exposer la haine. Mais il est à propos de vous expliquer ce que c'est que les vengeances d'un pénitent sur le péché, et comment il les exerce, afin que vous remarquiez mieux ce qu'il y a d'admirable dans celle que l'amour de Dieu inspire à cette femme de l'Evangile.

Le péché, qui a sa source dans le cœur, y forme un principe de vie qui produit des œuvres, et ces œuvres sont comme les membres qui lui composent une espèce de corps. C'est ce que saint Paul appelle *le vieil homme et l'homme terrestre.* L'être moral de l'homme étant donc composé de même de la vie et de l'action, cet homme moral a sa vie dans le cœur par la cupidité ou par la charité.

Quand Dieu, par sa miséricorde, nous retire de l'esclavage du péché, qu'il détruit l'amour du monde dans notre cœur en y rétablissant son amour, alors le vieil homme est crucifié, il est mort; mais *il faut que le corps du péché soit détruit*, dit saint Paul, et il nous enseigne la manière de le détruire. *Comme vous avez fait servir*, dit-il, *les membres de votre corps à l'impureté et à l'injustice pour commettre l'iniquité, faites-les servir maintenant à la justice pour votre sanctification.* Ainsi nous devons exercer nos vengeances contre le péché, de même qu'un prince exerce les siennes sur une ville qui s'est lâchement soumise à son ennemi contre la fidélité qu'elle lui doit, et à proportion que le nouvel amour qui change le cœur et qui le remet sous l'empire de Dieu est plus fort, la douleur de l'infidélité est plus vive et les vengeances sont plus étendues. Retenez bien seulement ces trois vérités : il n'y a point de pénitence sincère et véritable sans amour de Dieu, on ne juge de l'amour de Dieu que par la haine du monde et du péché, et on ne juge de la haine de l'un et de l'autre que par le soin qu'on prend de les détruire tous les deux.

Nous le voyons dans la conduite de cette sainte pécheresse dont l'Evangile nous fait le détail. Elle commence par les yeux, comme les premiers membres qui servent à former le corps du péché. Ces yeux, qui avaient été les yeux du péché, dont elle s'était servie pour allumer tant de flammes criminelles, et

qui avaient jeté tant de regards mortels à l'innocence, sont couverts d'un triste nuage qui se fondant en eau éteint tous les feux criminels, et elle verse un déluge de larmes qui purifie son cœur. Ses cheveux, qui servaient à entretenir sa vanité, servent maintenant à la pénitence; elle s'en ornait avec orgueil, elle s'en sert à présent à essuyer les pieds du Sauveur du monde; elle les jette avec négligence, elle les arrache avec douleur. Cette bouche du péché, par où le démon avait répandu tant de poison dans les cœurs, ne pousse plus que des soupirs et ne veut plus quitter les pieds de Jésus-Christ. Enfin, mes frères, ces parfums qui avaient été employés à donner de l'agrément au péché sont, comme le reste, des objets de la vengeance de cette pénitente; elle les répand, elle les dissipe, elle les verse sans ménagement sur les pieds de son libérateur. Ah! quand je considère ces désolations innocentes, je ne puis, comme dit saint Grégoire, retenir mes larmes en considérant d'une part l'admirable force de cette illustre pénitente, et de l'autre la lâcheté criminelle des pécheurs. Mes frères, que l'exemple de cette pécheresse est touchant, mais que la conduite des pécheurs est déplorable! Elle sera votre juge au jour effroyable de la colère du Seigneur, et elle s'élèvera contre vous pour vous confondre par sa pénitence. Vous avez, dites-vous, détesté le péché, mais par où connaîtrai-je que votre haine est sincère? où sont les vengeances que vous exercez sur cet ennemi prétendu, et quel soin prenez-vous de détruire par la pénitence le corps que vous lui avez formé par vos infidélités?

Ne peut-on pas vous dire ce que Jésus-Christ dit au Pharisien à l'occasion de cette pénitente: *Vous n'avez point versé d'eau sur mes pieds?* Où sont ceux en effet qui, après avoir donné des yeux au péché, s'en vengent sur eux-mêmes par des larmes amères et continuelles? Pleure-t-on ses péchés? *Vous ne m'avez point donné de baiser.* Où sont ceux qui, après avoir donné une bouche au péché par les délices du goût, par les discours libres et impurs, par les médisances et les blasphèmes, se vengent sur cette bouche par le jeûne, par le silence, par les prières, par les soupirs? *Vous n'avez point répandu d'huile sur ma tête, ni essuyé mes pieds.* Où sont ceux qui, après avoir donné des mains au péché, les lui retirent pour les employer à servir les malades, à assister les pauvres, qui sont les pieds du Sauveur, à faire des œuvres de miséricorde et des actions d'humilité? Où sont enfin ceux qui, après avoir donné un corps au péché, s'appliquent à le détruire par la mortification dans les sens, par la modestie dans les meubles, par la simplicité dans les habits, par la frugalité dans la table? Où les trouvera-t-on ces pénitents? c'est pourtant à ces marques qu'on les doit reconnaître; car il n'y a point de meilleure preuve du défaut de l'amour qui fait les pénitents que le défaut des œuvres qui sont les fruits de la pénitence.

TROISIÈME PARTIE.

Finissons tout ce discours en établissant quelques principes qui nous serviront de conclusion, et qui renfermeront toutes les instructions que nous devons retirer de l'exemple que nous donne la pécheresse dans sa pénitence.

1° Il ne suffit pas que le péché soit détruit en nous par une haine sincère, il faut que le corps du péché le soit. Ce n'est pas assez d'aimer Dieu comme source et fontaine de toute justice, il faut l'apaiser par la pénitence et satisfaire à sa justice par des œuvres qui nous humilient, qui nous châtient, qui nous fassent souffrir, qui nous punissent. Il faut que le corps du péché soit détruit; faites donc mourir les membres de l'homme terrestre qui est en vous. Car si le baptême est un engagement à la mortification, à plus forte raison la pénitence en doit-elle être un aux peines et aux souffrances? Il faut donc nous appliquer à achever de mourir par la satisfaction.

2° Cette satisfaction ne consiste pas en des choses aisées et qui ne nous exposent à aucune peine. La pénitence est un baptême laborieux par lequel la justice de Dieu exige que nous ne recouvrions l'innocence qu'avec beaucoup de larmes et par de grands travaux, et certainement rien n'est plus juste que cette disposition; car puisqu'il s'agit de nous rendre la grâce que Dieu nous avait gratuitement accordée et que nous avons perdue volontairement par notre infidélité, il est le maître des conditions auxquelles il veut nous la redonner; et en peut-il proposer de plus raisonnable qu'en mettant quelque proportion entre la faute que nous avons commise et la satisfaction qu'il exige pour l'expier?

Or, mes frères, si nous avons du péché l'idée que nous en devons avoir, nous ne croirons pas qu'on l'expie par des peines légères. Il ne faut que le regarder du côté de l'offense qu'il renferme et de celui des peines éternelles qu'il mérite; il est vrai qu'il est effacé par la grâce de la pénitence; mais l'obligation de satisfaire n'est pas effacée, elle change seulement de nature; d'éternelle qu'elle était avant que la grâce eût changé le cœur, elle devient temporelle après qu'elle l'a changé, et cette peine doit toujours être réglée sur l'idée de l'offense de Dieu qu'elle doit expier, et sur celle d'un tourment éternel qu'elle représente.

Enfin, mes frères, le plus grand adoucissement que saint Paul nous propose pour s'accommoder à la faiblesse des hommes dans l'exercice de la pénitence, c'est d'exiger seulement que nous fassions autant pour Dieu que nous avons fait pour le péché. *Je vous parle humainement*, dit-il, *à cause de la faiblesse de votre chair; comme vous avez fait servir les membres de votre corps à l'impureté et à l'injustice pour commettre l'iniquité, faites-les servir maintenant à la justice pour votre justification.* Soyez donc à la sainteté ce que vous avez été à l'impureté; soyez à la justice ce que vous avez été à l'injustice.

Il faut, mes frères, que notre pénitence soit proportionnée à nos péchés. C'est pourquoi le concile de Trente donne cet avis si important aux ministres de la pénitence, qu'ils doivent, autant que l'esprit de Dieu leur donnera la lumière, ordonner des satisfactions salutaires et convenables, qui aient du rapport avec la qualité des crimes et avec le pouvoir et la force des pénitents, de peur que s'ils dissimulaient leurs péchés, et s'ils usaient avec eux d'une trop grande indulgence en ne leur ordonnant que des peines légères pour de grandes fautes, ils ne se rendissent participants des péchés des autres.

Mais non-seulement il faut être pénitents, il faut l'être jusqu'à la fin de la vie. Il faut que l'esprit de mortification et de satisfaction règne sur toute notre conduite ; car comme il ne faut plus de réconciliation avec le péché pour que la pénitence soit véritable et parfaite, il faut aussi qu'elle produise tous les jours de nouveaux fruits par l'amour des souffrances, par le retranchement et par les privations qui doivent être des exercices d'une pénitence continuelle. C'est en eux que la pécheresse de l'Evangile a trouvé cette paix que le Sauveur du monde lui accorde : *Vade in pace;* car un pénitent ne goûte la paix qu'autant qu'il fait la guerre au démon, au monde et à la chair.

Rien ne me paraît plus propre à nous soutenir dans cette persévérance que ce beau sentiment dont saint Bernard se servait pour s'animer dans les exercices laborieux de la pénitence. *Cette vie est pénible, il est vrai ; mais je préviens les jugements de Dieu, mais j'apaise sa colère, mais je désarme sa justice, mais j'éteins les feux de l'enfer.*

Voilà donc ce qui nous doit faire trouver de la douceur dans la pénitence la plus amère. Il faut ou se juger soi-même, ou bien l'être par la justice d'un Dieu en courroux. Je fais ce qu'il ferait, je me juge pour n'être pas jugé ; je me châtie en cette vie pour n'être pas puni en l'autre, et par une peine légère j'évite des tourments éternels. Ah ! venez en nous, haine contre le péché ! Quelque animée que vous puissiez être, vous ne le serez jamais autant que la justice du Seigneur le serait contre moi. Subissons, mes frères, des vengeances cruelles sur le corps du péché, elles ne seront jamais que des maux en peinture en comparaison des vengeances d'un Dieu irrité, et encore est-il vrai qu'en supportant ces peines si légères, nous nous acquérons, par la miséricorde de Dieu, une éternité de bonheur. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE DIMANCHE DES RAMEAUX.

De l'examen de conscience.

Solvite et adducite mihi.
Détachez-les, et me les amenez (*Matth.*, XXI, 2).

L'ordre que le Sauveur du monde donne à deux de ses disciples de délier l'ânesse et l'ânon qui devaient servir au triomphe mystérieux qui accompagne son entrée dans Jérusalem, est une figure, selon les saints Pères, de celui qu'il a laissé aux pasteurs de l'Eglise de rompre les liens qui retiennent les pécheurs sous la servitude du péché. Nous voici, mes frères, dans le temps où les ministres vont exercer sur les pécheurs ce pouvoir et cette autorité. Dieu veuille qu'ils ramènent à Jésus-Christ tous ceux qu'ils délieront pour rétablir son règne en eux, et qu'ils servent à son triomphe !

C'est pour contribuer à ce grand bien, et pour essayer de vous mettre en état d'être déliés véritablement de vos péchés et ramenés à Jésus-Christ, en sorte que vous serviez à son triomphe, que j'ai résolu de vous parler aujourd'hui et demain des conditions d'une bonne confession ; et pour cela il faut, 1° que le pécheur s'applique à avoir une connaissance parfaite de son état, autant qu'il le peut ; car sans cela comment pourrait-il l'exposer aux ministres de Jésus-Christ ? 2° Il faut que le pécheur conçoive une douleur sincère de cet état qu'il a exposé ; car sans cela comment pourrait-il être ramené à Jésus-Christ ? on n'y revient que par l'amour, lui seul peut produire cette douleur. 3° Il faut qu'il forme une résolution ferme et stable de sortir de cet état ; car autrement comment pourrait-il servir au triomphe du Sauveur du monde ? En trois mots, exposer son état, détester son état, quitter son état : ce sont les devoirs du pécheur qui demande aux ministres de Jésus-Christ d'être délié, sans quoi ils ne le ramèneront jamais à lui pour servir au triomphe de cet Homme-Dieu.

Aujourd'hui nous ne parlerons que des soins que le pécheur doit prendre pour bien connaître lui-même l'état qu'il doit exposer, et nous vous ferons voir, dans le premier point, la nécessité de s'examiner ; dans le second, l'ordre de cet examen.

Nous examinerons les deux autres vérités dans le premier discours. Demandons les lumières du Saint-Esprit. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le premier soin d'un pécheur qui veut retourner à Dieu par la pénitence, et se mettre en état d'être délié de ses péchés en les confessant, doit être de s'appliquer à la connaissance de l'état de son âme, pour pouvoir l'exposer au ministre de Jésus-Christ avec sincérité.

La négligence dans ce premier soin est une des sources ordinaires du peu de fruit et même de l'invalidité des confessions. On ne déclare que la moindre partie de ses péchés, on ne donne qu'une connaissance confuse, imparfaite, superficielle de son état, parce qu'on ne se donne pas le temps d'entrer en compte avec soi-même, de pénétrer le fond de son cœur, et d'examiner ses devoirs dans toute leur étendue. Or cette négligence vient de ce qu'on ne comprend pas assez la nécessité qu'il y a de s'examiner avec soin, et qu'on ne connaît point assez la matière de cet examen, c'est-à-dire les sujets sur lesquels il faut s'examiner, pour pouvoir exposer comme il faut l'état de son âme.

Il n'y a point d'homme de bon sens qui

veuille s'engager dans une affaire de conséquence, sans prendre du temps pour s'y préparer, pour en examiner toutes les circonstances et pour voir d'où elle dépend. C'est, mes frères, sur ce seul principe, que le bon sens dicte, que je veux établir la nécessité de prendre du temps pour faire l'examen dont il s'agit ; car la confession des péchés et l'exposition de l'état de son âme est une des plus importantes actions de la vie chrétienne dans l'ordre du salut.

En effet, pour bien entrer dans les vues de l'importance de cette action, il faut regarder le sacrement de pénitence comme un sacrement où le pécheur reçoit la rémission de ses péchés par un jugement qui l'absout, et où le malade reçoit la santé par l'application des remèdes propres à guérir ses maux.

Dans ce sacrement, il y a une espèce de commerce, une relation mutuelle entre le ministre du sacrement et le sujet qui le doit recevoir. Le ministre est un juge qui doit rendre un jugement sur la déclaration d'un coupable ; on n'en peut disconvenir, puisqu'on ne saurait douter que Jésus-Christ n'ait donné à son Eglise la dispensation de l'autorité qu'il a de remettre les péchés. *Recevez*, dit-il à ses apôtres, *le Saint-Esprit : les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. Je vous donnerai les clefs du royaume du ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié au ciel.* Cette puissance accordée à l'Eglise est passée du chef à ses successeurs. Elle réside dans les pasteurs qui sont les pères et les propres prêtres des fidèles, et elle passe par commission dans ceux qui sont délégués de leur part. Il est donc constant que les ministres de l'Eglise sont revêtus du pouvoir de juger les pécheurs, par l'autorité qu'ils ont reçue de Jésus-Christ et qu'ils exercent sous celle de l'Eglise.

Or, mes frères, pour rendre un jugement équitable, il faut qu'ils aient une connaissance parfaite de l'affaire sur laquelle ils doivent prononcer. Il s'agit dans celle-ci de vous absoudre de vos péchés, de telle manière toutefois que, pour conserver les intérêts de Jésus-Christ, il vous oblige de satisfaire à sa justice en vous appliquant les effets de sa miséricorde : il faut donc que d'une part il connaisse la nature, les circonstances et le nombre des crimes dont vous demandez la rémission à Jésus-Christ par leur ministère, afin qu'ils puissent les peser et reconnaître s'ils doivent les remettre ou les retenir; car ils ont une égale puissance pour l'un et pour l'autre ; et, supposé qu'ils veuillent vous les remettre, il faut qu'ils proportionnent la satisfaction qui est due à Jésus-Christ, selon la nature des crimes dont ils vous donnent l'absolution ; ce qui suppose toujours nécessairement une connaissance qu'ils ne peuvent recevoir que par votre confession.

Or, mes frères, cette confession, pour être telle qu'elle doit être, suppose une obligation pour le pécheur d'entrer en compte avec lui-même de la manière la plus exacte ; car autrement quel moyen de faire une déclaration sincère et entière ? On ne rend point un compte dans une affaire importante sans avoir examiné chaque article avec soin. Or je vous demande s'il y a quelque chose qui puisse être de plus grande conséquence pour vous qu'une action où il s'agit de la rémission de vos péchés et de votre salut.

Dites-moi, s'il vous plaît, mes frères, si quelqu'un de vous avait été chargé de l'administration des biens d'un prince, que vous lui fussiez redevable de grandes sommes, et que ce prince eût eu la bonté de vous dire qu'il veut bien vous remettre tout ce que vous lui devez, mais à condition que vous rendrez un compte exact de votre administration, vous recommandant au reste de ne craindre, en découvrant votre infidélité, que votre mauvaise foi, et vous assurant que la honte et la confusion que vous en aurez fera partie de la satisfaction qu'il veut exiger de vous, mais en même temps que si vous cachez quelque chose, et qu'il vienne à découvrir que par votre négligence il y ait des articles oubliés dans le compte qu'il exige que vous rendiez devant ceux à qui il a donné le pouvoir de vous remettre vos dettes, non-seulement vous n'en serez pas quitte, mais qu'il vous fera ressentir tous les justes effets de son indignation ; si quelqu'un d'entre vous se trouvait, dis-je, en pareil cas, quelle diligence, mes frères, ne feriez-vous pas pour rendre ce compte exact ? Vous contenteriez-vous de jeter en général un coup d'œil sur votre conduite ? Vous précipiteriez-vous dans cette affaire? Quels soins n'apporteriez-vous pas ! Quelle serait votre exactitude ! Risqueriez-vous quelque chose dans une affaire aussi importante que celle-là pour votre établissement et pour votre fortune ? Si trois mois n'étaient pas suffisants, n'y donneriez-vous pas une année entière ?

C'est ainsi que Dieu en use avec les hommes : la supposition que je viens de faire est réelle dans la conduite que Dieu tient avec vous. Il vous dit précisément ce que je fais dire à ce prince; il y met les mêmes conditions, et si vous voulez après tout cela des raisons de cette conduite du Seigneur, qui vous marque pourquoi il exige ce compte exact, sachez qu'il est maître de sa miséricorde et du pardon qu'il veut bien accorder, et qu'ainsi il y met les conditions qu'il lui plaît.

Il agit ici par la voie d'un jugement de grâce qui doit être rendu par ses ministres, et cette grâce, pour être entérinée, doit avoir pour fondement un aveu sincère de toutes les circonstances du crime. Il veut que cette déclaration tienne lieu d'une partie de la satisfaction qu'il exige du coupable, par l'humiliation qu'il souffre en découvrant ses misères, ses infidélités, ses perfidies.

Concluons donc cette première preuve avec ces paroles de l'Ecriture sainte : *Interrogez-vous vous-mêmes avant le jugement, et vous trouverez grâce devant Dieu.* Mais faisons voir la nécessité de cet examen, en considérant le sacrement dont il s'agit dans le second

point de vue que je vous ai proposé, c'est-à-dire comme un commerce ouvert entre le malade et son médecin pour traiter de la guérison d'une maladie qui mène à la mort.

C'est l'idée que l'Ecriture nous en donne ; car par ce sacrement l'âme est retirée des bras de la mort, et elle est rétablie dans l'état de la vie. En effet c'est Jésus-Christ qui vous pardonne toutes vos offenses : c'est un jugement de miséricorde où nous recevons la rémission des péchés que nous avons exposés à ceux qui président à ce jugement, et qui prononcent par l'autorité qu'ils ont reçue de Jésus-Christ.

C'est lui qui *guérit toutes nos langueurs.* Si donc le malade a honte de découvrir sa plaie au médecin, son art ne pourra pas guérir ce qu'il ne connaîtra pas. Car comme la médecine, pour être exercée parfaitement, doit délivrer le malade du danger de la mort, le rétablir dans la santé et lui fournir des moyens propres à la conserver, il faut que les mêmes effets soient produits dans l'âme par le sacrement. Pour que l'usage en soit de toutes manières bon et utile au pécheur, il doit non-seulement sortir d'entre les mains des pasteurs et des ministres de l'Eglise absous de ses iniquités et délivré de la condamnation qu'il avait méritée aussi bien que du péril de la mort éternelle auquel il s'était livré, mais de plus il faut qu'il en sorte muni de remèdes contre la rechute dans les maux qu'il doit toujours craindre, et aussi instruit des règles qu'il doit suivre pour conserver sa vie, que du régime qu'il faut observer pour ne plus retomber dans les maladies qui l'avaient conduit à la mort, dont le principe et la source est toujours en lui.

Or, pour cela, mes frères, il faut qu'il en use avec les ministres de Jésus-Christ pour la santé de son âme, comme le malade avec le médecin pour celle de son corps ; et comme celui-ci fait connaître à son médecin la nature de son mal, les symptômes qui l'ont précédé, accompagné et suivi, les effets que les remèdes ont produits, le fond de son tempérament, son âge, les précédentes maladies qu'il a eues, sa manière de vivre, ses emplois, ses applications, afin que, connaissant parfaitement et tirant des médicaments tout ce qui a rapport à lui, il puisse sur cela lui donner un régime propre à conserver sa santé en réglant tout ce qui le regarde, l'air qu'il doit respirer, les aliments qu'il doit prendre, les remèdes dont il doit user, les applications qu'il doit interrompre, les exercices qu'il peut faire, et tout le reste qu'on ne néglige point quand on aime la vie : il faut de même que le pécheur qui songe sérieusement à guérir son âme, et à qui Dieu a mis dans le cœur cette disposition du Prophète : *Je confesserai mon iniquité*, tienne la même conduite que le malade, qu'il apprenne du médecin ce qui lui convient et ce qu'il doit éviter, les choses dont il doit s'abstenir, celles dont il peut user, jusqu'où il doit porter l'usage de celles qui lui sont permises, et tout ce qu'il faut observer pour ménager la grâce nouvellement reçue, pour se fortifier, et enfin pour s'établir dans une vie parfaite.

Qui est-ce qui songe à s'approcher du sacrement de pénitence avec de semblables dispositions ? Mon Dieu ! tout se fait par routine : on n'a point les idées qu'on devrait avoir de la religion, on ne la connaît point ; ce n'est point le cœur qui est chrétien, ce n'est que le corps qui est livré à quelques mouvements extérieurs réglés par la religion, mais où le cœur et l'âme n'entrent pour rien. Aussi l'usage qu'on fait de toutes les choses de la religion ne produit point les effets qu'il devrait produire : on se confesse, et on ne se convertit point ; on mange la chair de Jésus-Christ, et on ne vit point de sa vie ; on prend des remèdes, ils ne servent qu'à nous affaiblir, et nous nous faisons des plaies de ce que la miséricorde de notre Dieu a établi pour notre santé. Or comment entrerez-vous dans ce détail si nécessaire avec le médecin de votre âme, si vous n'y êtes pas entré avec vous-même ? Comment lui exposerez-vous vos plaies, si vous ne les connaissez pas ? Comment connaîtra-t-il ce qu'il doit observer pour conserver la vie qu'il vous a rendue par votre réconciliation avec Dieu, dont il vient d'être le ministre, s'il ne connaît ni le temps, ni les circonstances de votre maladie, ni votre caractère, ni votre humeur, ni vos habitudes, ni vos sociétés, ni la conduite de votre vie, ni les engagements de votre état, ni les occasions où vous êtes exposé, ni tout le reste de vos mouvements et du fond de vos inclinations ?

Le Sauveur du monde demande à un homme qui lui présente son enfant possédé du démon pour en obtenir la délivrance, combien il y avait qu'il était réduit dans cet état, pour nous marquer qu'il faut que nous rendions un compte de l'état de notre maladie, si nous voulons qu'on nous ordonne des remèdes propres à nous guérir.

Mais comment pourrez-vous, encore une fois, exposer l'état de votre âme, si vous ne vous êtes pas examiné avec toute l'application et tout le soin que demande une affaire aussi importante ? Quoi ! Dieu charge les pasteurs et les ministres de son Eglise de vous interroger avec soin, et vous méprisez vous-même de vous examiner avec attention ? Si le devoir de la charité engage un ministre de Jésus-Christ à donner ses soins pour pouvoir exercer utilement pour vous les fonctions de son ministère en vous interrogeant avec exactitude, la charité que vous vous devez à vous-même, l'intérêt que vous avez dans le fruit de ses soins et de son application, vous obligent sans doute à ne rien négliger de votre part pour répondre à ses soins et pour profiter de sa charité.

Il est donc constant que le pécheur qui vient pour être délié par les ministres de Jésus-Christ, et qui doit pour cela leur exposer l'état de son âme dans son entier, doit prendre du temps, et un temps considérable, pour faire un examen sérieux de sa vie et du fond de sa conscience : mais comment doit-il s'y prendre pour rendre cet examen parfait et tel qu'il doit être pour le mettre

en état de servir au triomphe de Jésus-Christ? c'est ce qu'il faut vous faire voir en vous exposant l'ordre qu'il faut tenir dans l'examen de sa conscience: c'est la matière de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Les objets qui doivent servir de fondement à l'examen du chrétien sont la religion, la condition et le caractère. La religion, dont il doit observer les lois; sa condition, dont il doit remplir les devoirs; son humeur, dont il doit régler les mouvements. Voilà donc la matière de l'examen d'un chrétien; car c'est là-dessus que roule toute la vie, et elle renferme toutes ses obligations.

Mais avant que d'entrer dans ce détail si important, il est nécessaire de remarquer que presque dans tous nos devoirs et dans les lois qui nous les prescrivent, il y a toujours quelque chose de positif et de négatif, c'est-à-dire que la loi nous ordonne de certaines choses et qu'elle nous en défend d'autres: c'est ce qu'on appelle ordinairement péché de commission et péché d'omission, qui sont les uns des actions commises contre ce que la loi défend, et les autres des fautes de négligence dans ce que la loi ordonne. Il faut éviter les unes et les autres pour marcher dans les voies de la justice, et elle consiste à garder la loi en s'abstenant du mal et en faisant le bien. Or, dans le détail des obligations qui regardent la religion, je dis que ces devoirs qui ont Dieu pour objet se terminent et se peuvent tous rapporter à l'obligation de le connaître, de l'aimer et de le servir. C'est donc sur ces devoirs que le chrétien doit s'examiner, et c'est à quoi on ne pense presque point, ou si on le fait, c'est très-imparfaitement; car on n'a sur ces devoirs que des connaissances très-légères et très-resserrées, pendant qu'il est certain qu'ils s'étendent bien plus loin qu'on ne croit.

Oui assurément, mes frères, ceci va bien plus loin qu'on ne pense, et c'est un grand malheur et la source funeste d'une infinité d'autres malheurs, de ce qu'on n'y pense pas assez; car comprenez, s'il vous plaît, qu'il y a une obligation pour tout chrétien de s'appliquer à connaître Dieu et tout ce qui regarde la religion par rapport à son salut, et que cette obligation a plus ou moins d'étendue selon le caractère de notre esprit, selon les emplois où nous nous trouvons engagés par la Providence, et selon les liaisons que cette même Providence nous donne avec les autres hommes.

En effet, personne ne peut douter qu'il n'y ait une obligation pour tous les chrétiens de s'appliquer à connaître Dieu; car comment l'adorerez-vous si vous ne le connaissez pas? Tous les maux de la terre sont des suites et des effets déplorables de cette ignorance. L'Evangile dit que *celui qui ne croira point sera condamné;* l'Eglise nous déclare la même chose. Il est vrai que cette obligation a plus ou moins d'étendue; car pour vous qui avez reçu plus d'esprit, plus de lumières, plus de pénétration qu'un autre, Dieu vous demande que vous entriez plus avant dans les vérités de la religion. Cet esprit est un don pour lequel vous devez de la reconnaissance à celui qui vous l'a fait, et le devoir de la reconnaissance vous engage à vous servir du don selon les intentions du bienfaiteur. Or l'esprit d'un chrétien est formé pour la vérité, comme la vérité est faite pour l'esprit; et ne serait-ce pas une étrange profanation de ce don de Dieu, que de livrer cet esprit aux vaines sciences du monde, et de le refuser à la connaissance de Dieu et à l'étude de la religion qui tendent à notre salut?

A proportion même que vos emplois sont plus éminents, vos lumières doivent être plus étendues sur les devoirs de la religion, pour sanctifier ces emplois par les vues pures de la foi; car, comme dit si bien saint Léon, sans elle tout ce que nous faisons est imparfait, il est inutile, il est mort. La foi est la vie de l'homme juste. Si enfin vous avez des relations avec d'autres, qui peut douter que vous ne deviez être éclairé pour donner l'exemple à tout le monde: vous, pères et mères, pour éclairer vos enfants; vous, maîtres et maîtresses, pour instruire vos domestiques?

Voyons donc maintenant jusqu'où va pour vous l'obligation de connaître Dieu et les vérités de la religion, et sur quoi vous devez vous examiner. Tout chrétien doit être instruit de l'existence d'un Dieu en trois personnes et de ses principaux attributs; car l'obligation de connaître Dieu renferme celle de connaître ses perfections qui ne sont autres que lui-même. Tout chrétien doit connaître que son âme est immortelle, qu'elle a été créée pour Dieu et avec la capacité d'en jouir dans l'éternité. Il doit être instruit de la chute du premier homme et du misérable état où nous avons été réduits par son péché. Il faut qu'il connaisse le remède que Dieu a bien voulu appliquer à ce mal par l'incarnation du Verbe et par le sacrifice de la rédemption. Il faut qu'il sache qu'outre le bienfait qui l'a délivré de la mort, il a encore besoin de la grâce de Jésus-Christ, sans laquelle il ne peut ni faire de bonnes œuvres, ni s'acquitter comme il faut de ses obligations. Il faut qu'il ait une notion précise et convenable de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, de ses qualités et de ses principales prérogatives. Il faut qu'il soit instruit de la doctrine des sacrements, c'est-à-dire qu'il sache leur institution, leurs effets, les dispositions qu'il y faut apporter et les obligations qu'il contracte en les recevant. Enfin il doit savoir qu'il y aura un jugement dernier dans lequel le Sauveur entrera en compte avec les hommes qu'il ressuscitera, pour récompenser les bons et punir les méchants durant toute l'éternité.

Voilà les points sur lesquels vous êtes obligés de vous instruire, et les vérités dans lesquelles il faut entrer plus ou moins, selon les règles que nous venons d'établir. Or, de

bonne foi, quelle a été jusqu'ici votre conduite à cet égard? Avez-vous compris que vous fussiez dans cette obligation de vous instruire? Avez-vous songé à prendre des moyens pour la remplir? Lisez-vous l'Ecriture et les bons livres pour vous instruire des vérités de la religion? Les ouvrages des saints Pères qui sont entre les mains de tout le monde, les traités qui expliquent les mystères de la foi, les instructions si solides qu'ils nous ont données sur tous les devoirs du christianisme qu'on a pris soin de traduire avec tant d'exactitude et de pureté, avez-vous pensé à donner du temps à ces lectures si nécessaires? Au contraire, n'en faites-vous pas tous les jours d'inutiles pour le salut, et qui deviennent criminelles dès qu'elles vous empêchent de faire les nécessaires? N'en faites-vous pas de pernicieuses qui remplissent votre esprit de principes, de vues, de sentiments qui affaiblissent en vous ceux de la foi, qui vous jettent dans des doutes, qui vous mènent à l'incrédulité? Que faites-vous? que manquez-vous de faire à l'égard de cette obligation dans l'ordre de ce que vous devez à Dieu? Examinez-vous.

Venons maintenant aux sentiments du cœur. Personne ne doute qu'un chrétien ne soit obligé d'aimer Dieu souverainement et préférablement à toutes choses : cet amour suppose la connaissance dont nous venons de parler; car on n'aime pas ce qu'on ne connaît point. Mais qu'est-ce que c'est que cet amour? Une union de deux volontés : or, pour que notre volonté s'unisse à celle de Dieu, il faut que celle de Dieu nous soit connue.

Dieu nous déclare sa volonté par sa loi; c'est par là qu'elle nous est connue, et c'est pour cela aussi que son amour est appelé l'accomplissement de la loi : *Dilectio illius custodia legum est*, et qu'il dit lui-même que celui-là l'aime véritablement qui sait et qui garde ses commandements : *Qui habet mandata mea et servat ea, ille est qui diligit me.*

Examinez-vous donc sur les commandements, sur les maximes, sur les règles qu'il vous a prescrites dans son Evangile, sur les exemples qu'il vous a donnés durant sa vie; est-ce sur cela que vous vous êtes réglés jusqu'ici? Avez-vous pris soin de rendre conforme votre conduite aux principes de son Evangile? Consultez-vous ce qu'il a fait et ce qu'il a prescrit quand il s'agit de vous déterminer dans vos affaires et dans vos entreprises? Portez-vous Jésus-Christ partout? *Etes-vous la bonne odeur de Jésus-Christ*, comme parle saint Paul; c'est-à-dire, votre vie retrace-t-elle la sienne? Car c'est en cela que consiste cette union de volonté sans laquelle il est impossible qu'il y ait un amour véritable. Au contraire, ne sont-ce pas les maximes du monde que vous suivez? Ne vous laissez-vous pas emporter à ses exemples? Ses principes ne règlent-ils pas votre conduite? N'estimez-vous pas tout ce que Jésus-Christ a méprisé? N'embrassez-vous pas tout ce qu'il a rejeté? Ne poursuivez-vous pas tout ce qu'il a condamné! Comment donc voulez-vous qu'il se trouve quelque degré d'amour dans une opposition si effroyable de maximes, de sentiments et de conduite? Non, non, mes frères, nous nous abusons, nous n'entendons point la religion, ou nous ne voulons pas l'entendre; c'est sur cela qu'il faut s'examiner solidement, car c'est là l'essentiel.

Enfin, quel culte peut rendre à Dieu un homme qui ne le connaît point, et de qui les sentiments et la conduite sont directement opposés à ce qu'il ordonne? Quelle adoration? quelle prière? quel usage des sacrements? avec quel esprit, quelle révérence assistera-t-il à l'oblation sainte de l'adorable sacrifice qui se fait en son nom par les mains des prêtres? Vous voit-on assidu aux offices d'une paroisse, à la célébration des saints et redoutables mystères, à ces devoirs publics de la religion qui composent le culte extérieur et ce qu'on appelle le service de Dieu, dont la négligence habituelle et l'abandonnement ordinaire renferment une sorte de mépris que tout homme éclairé ne peut pas exempter de péché très-considérable?

C'est sur cela qu'il faut s'examiner, c'est à quoi on ne pense point; car il ne faut pas croire qu'on soit en état de grâce pour ne pas commettre de grands crimes, et qu'il suffise, pour être chrétien, de n'être ni athée ni libertin. Le nombre, mes frères, est plus grand qu'on ne croit et qu'on ne peut dire, de ceux qui croient marcher dans les voies de la justice pendant qu'ils marchent à grands pas dans celles de l'iniquité; qui n'ont ni l'esprit ni les sentiments du christianisme, quoiqu'ils fassent quelques actions de chrétien; qui disent à Dieu : *Seigneur, Seigneur*, et qui cependant *n'entreront jamais dans son royaume*. Encore un coup, mes très-chers frères, examinez-vous bien, et travaillez sérieusement à connaître votre disposition par rapport aux devoirs de la religion; mais il ne faut pas oublier ceux de la condition et de l'état dans lequel la Providence vous a placés. Voici plusieurs points très-importants à examiner, sur lesquels on passe très-légèrement ou même qu'on ne considère point du tout.

Votre condition est-elle bonne par elle-même, c'est-à-dire, est-elle établie par le Seigneur? les devoirs en sont-ils réglés dans l'Ecriture? les exercices en peuvent-ils être rapportés à la gloire de Dieu? Car il y a des professions qui ne valent rien : telle est celle d'un homme qui n'a point d'autre occupation que de faire valoir son argent par des voies suspectes aux gens sages et éclairés, ou même défendues par l'Eglise; de celui qui donne à jouer; d'un comédien, d'un homme qui ne s'applique qu'à nourrir les passions des autres : car voici la définition d'un chrétien : c'est un homme qui reprime toutes ses passions, et qui n'influe en rien dans celles des autres; cela va bien loin.

Supposé que la condition soit bonne par elle-même, êtes-vous capable de la remplir? avez-vous les qualités nécessaires pour en soutenir le poids? Vous qui êtes dans la ma-

gistrature, êtes-vous de ces hommes fermes et courageux qui craignent Dieu, qui aiment la justice et la vérité, qui sont ennemis de l'avarice, qui exercent les jugements du Seigneur avec zèle, avec application, avec circonspection, avec fidélité, avec sincérité, avec exactitude, avec désintéressement, avec impartialité? C'est pourtant là ce que Dieu dans ses Ecritures demande de ceux qui sont chargés de ces emplois. Si vous n'avez pas ces qualités, mais que vous soyez en état de les acquérir, c'est à quoi il faut vous appliquer incessamment et sans relâche, car c'est un devoir essentiel. Si vous n'êtes pas en état de devenir ce que vous devez être, cessez d'être ce que vous êtes, parce que vous vous perdrez dans cette condition. Voilà ce qui est capital, et c'est ce qu'il faut examiner. En vain vous vous confesserez, si vous êtes dans une ignorance et dans une incapacité invincible de remplir les devoirs de votre état.

Quant à ceux qui sont près d'entrer dans un état, il faut qu'ils examinent cette démarche avec beaucoup d'attention. Il ne vous appartient pas de prendre des places comme il vous plaît dans la maison de Dieu, il faut avoir une sorte de certitude que Dieu nous destine à un emploi et à une condition avant que d'y entrer. La marque de la véritable vocation est la proportion des talents avec l'état que l'on embrasse, proportion dont il faut juger par les principes de la saine raison éclairée des lumières de la foi et de la religion. Le défaut de vocation est cause d'une infinité de maux; il y en a qu'on peut réparer, et d'autres qui sont irréparables; et c'est sur cela que je fonde la nécessité d'examiner son entrée dans l'état où l'on est. Vous êtes revêtus d'une charge par des vues toutes humaines et toutes corrompues, quel succès devez-vous attendre de cette entrée si éloignée de l'esprit du chrétien? Réparez donc cette démarche. Vous êtes entrés dans des dignités de l'Eglise, par où, mes frères? N'en disons pas davantage : il y a telles entrées dans cet état qu'on ne peut réparer qu'en le quittant; voilà ce qu'il faut examiner, c'est là le fond de l'état.

Ces principes supposés, il faut s'examiner sur les devoirs de son état; car il n'y en a point qui n'ait ses obligations et ses règles; c'est pourquoi saint Paul dit : *Que chacun se conduise selon le don particulier qu'il a reçu du Seigneur*, et selon l'état auquel Dieu l'a appelé. Vous n'êtes pas dans une condition pour en recevoir les honneurs et les utilités, mais pour en remplir les devoirs. Dieu a prescrit dans ses Ecritures des règles de sanctification pour chaque état. Le monde a pris soin de semer de mauvaises maximes que la corruption nous fait embrasser : on oublie les lois que le Seigneur a prescrites, et on reçoit comme certaines celles que le monde nous donne.

Il faut donc discerner les fausses maximes que la corruption a introduites, pour n'en pas faire les règles de sa conduite. Un juge doit assister au jugement d'un procès, et donner sa voix pour celui qui a droit, quoique celui qui ne l'a pas le fasse prier par des gens puissants de s'absenter. Ce serait abandonner entre les mains de ses ennemis un innocent que d'office et en conscience on est obligé de défendre; car livrer un homme qui a droit à celui qui est contre lui, c'est être injuste, c'est approuver la cupidité de celui qui l'attaque, c'est autoriser la violence, c'est abandonner la justice, c'est consentir à l'iniquité.

Dans l'Eglise, que de maximes corrompues sur la résidence et sur l'emploi des biens ecclésiastiques! Parmi ceux qui ont droit de nommer aux bénéfices, comment s'acquitte-t-on de ce devoir qu'on regarde comme un avantage et qui est une charge terrible devant Dieu? Dans les familles on se donne le droit et l'autorité de déterminer le sort des enfants, et de les établir malgré eux dans des conditions où ils ne sont nullement appelés; que d'abîmes dont on ne pense point à sortir!

Il faut encore, et ceci est très-important, s'appliquer à connaître jusqu'où va le bien que Dieu demande de nous dans notre état. Que cela est étendu, mes frères! Quels biens un juge ne peut-il point faire dans une campagne, un grand seigneur dans une province, un évêque dans un diocèse, un pasteur dans une église, un riche dans une paroisse, un père et une mère dans une famille! Qu'il y a de choses dont Dieu demandera compte, sur lesquelles on ne s'examine jamais! Combien de gens qui tombent sans y penser dans le péché de ce serviteur infidèle qui tient enfoui le talent qu'il a reçu du Seigneur, et qui recevront la condamnation de ce négligent et de ce paresseux! Souvenez-vous de ce que nous avons établi d'abord, qu'il y avait des péchés d'omission qui nous rendent aussi dignes des effets de la colère de Dieu que ceux où nous tombons en agissant contre sa volonté. Avez-vous jamais examiné quel est l'esprit qui vous anime : est-ce celui d'Adam ou celui de Jésus-Christ? Voilà ce qui regarde la condition, ménageons un moment pour dire quelque chose de ce qui regarde l'humeur, autre source d'une infinité de péchés sur lesquels on passe bien légèrement.

Je vous prie ici, mes frères, de vous souvenir de ce que je vous ai dit ailleurs, en parlant de certains péchés de tempérament dans lesquels meurent la plupart des chrétiens; c'est de ceux-là dont je parle encore ici. Ils s'opposent à la formation de Jésus-Christ en nous, de sorte qu'y étant livrés et ne pensant point à nous en délivrer, nous ne sommes conduits que par l'esprit d'Adam et nullement par celui de Jésus-Christ, et c'est ainsi que nous sommes trouvés, au moment de notre mort, portant l'image de l'homme terrestre et non pas celle de l'homme céleste, en qui nous avons été régénérés. Le péché, qui est pour ainsi dire une seconde nature en nous, l'inclination criminelle qui règle tous nos mouvements, voilà véritablement le premier mobile qui en-

traîne toute notre vie. *Le juste vit de la foi*, elle remue et fait agir le chrétien, et l'humeur fait agir l'homme charnel.

On reconnaît même cet empire de l'humeur, cette puissance de son ascendant criminel qui domine presque partout. Je suis, dit-on, emporté, prompt, paresseux; je suis fier, difficile, vif sur mes intérêts : on avoue tout cela, mais voici où est le mécompte. On n'attaque cette humeur que dans ses effets et jamais dans son fond : on tient compte de ses impatiences, de ses emportements et des paroles dures qu'on a dites dans cet état; mais on ne dit pas : C'est l'effet d'un fonds d'orgueil que je ne travaille point à diminuer, et réellement on n'en fait rien. On ne dit point que c'est l'effet d'un ascendant d'humeur qu'on a négligé, qui est tourné en habitude et en nature, qui domine et qu'on n'a jamais combattu; ainsi on meurt avec ses péchés, non-seulement sans les avoir combattus, mais sans avoir jamais voulu les reconnaître pour péchés.

Travaillez à défricher votre terre; combattez vos passions, arrachez-en les racines qui sont toutes vivantes dans votre cœur. Le jardinier qui taille un arbrisseau n'a pas dessein de le perdre ni de s'en défaire, au contraire il le cultive; car s'il voulait le perdre et le retrancher de son jardin, il en couperait la racine : c'est donc ne pas vouloir arracher vos péchés que de ne pas aller jusqu'à la racine; c'est les cultiver, en quelque sorte, que de n'en couper que les branches.

Je tombe d'accord avec vous qu'on n'est pas maître de changer son humeur entièrement, ni d'arracher ce fonds de corruption qui est en nous malgré nous. Saint Paul même demande seulement que le péché ne règne pas; mais il faut s'appliquer à le combattre et à en arrêter le progrès. Or voici les moyens qui y serviront.

Il faut donner ses soins pour le connaître; aller toujours au même confesseur, et qui soit prudent et éclairé, afin de vous aider à le combattre; enfin il faut avoir beaucoup de fidélité dans la pratique des règles qu'il vous aura prescrites.

Voilà, mes frères, une légère idée des sujets sur lesquels un chrétien se doit examiner. Souvenez-vous des raisons que je vous ai données pour vous convaincre de la nécessité de le faire; mais comprenez bien qu'un tel examen ne peut pas se faire dans le peu de temps qu'on y donne; que ce défaut est cause de la nullité d'un nombre infini de confessions, et que tel qui pense être délié pour servir au triomphe de Jésus-Christ vient se charger de nouvelles chaînes et ne s'approche de ses ministres que pour faire une nouvelle injure à leur maître, et se mettre au nombre de ses ennemis par une perfidie sacrilége. Ouvrez donc les yeux sur ces vérités, prenez de bonnes mesures; faites, pour effacer cette injure, ce que l'on fait pour guérir une plaie. Donnez-y toute son attention, prenez toutes sortes de moyens, observez tout; ne négligez rien; faites enfin ce que firent autrefois les mariniers qui interrogèrent Jonas avant que de le jeter dans la mer. Que le pécheur ne se contente pas de dire son péché, il faut qu'il s'examine, comme on interroge le Prophète : *Cujus causa malum illud sit nobis?* Il faut qu'il en pénètre la cause et qu'il en découvre la source, qu'il en examine bien la nature et les circonstances. *Quæ terra tua :* son fond, ses inclinations, son humeur, ses passions. *E quo populo :* sont état, ses emplois, ses sociétés. *Quo vadis :* sa fin, ses vues, ses intentions. Observez bien tout ceci, s'il vous plaît; car si vous faites cette confession-ci, comme vous avez fait toutes les autres, voici ce qui arrivera. Vous la ferez avec aussi peu de profit que toutes celles que vous avez faites jusqu'ici. Où en êtes-vous après tant d'années? Etes-vous plus fidèles à Dieu après tant de réconciliations?

Vous rejetez les lumières que Dieu vous donne par notre ministère, il les retirera, et vous serez livrés à vous-mêmes et à vos ténèbres. Vous vous mettrez dans une fausse sécurité, regardant votre état comme bon; vous serez sans scrupule et sans lumières, et vous périrez; mais si vous suivez les règles qu'on vous propose, et que vous fassiez cette importante action comme elle doit être faite, vous verrez du changement dans votre conduite; vous serez véritablement déliés : ce qu'on aura fait sur la terre sera confirmé dans le ciel; vous servirez au triomphe de Jésus-Christ; il fera son entrée en vous, et il vous ouvrira celle du ciel. Ainsi soit-il

SERMON

POUR LE LUNDI DE LA SEMAINE SAINTE.

Disposition du pénitent pour recevoir l'absolution.

Et domus impleta est ex odore unguenti.

Et la maison fut remplie de l'odeur de ce parfum (*Joan.*, XII, 3).

Ce parfum que Marie répand sur les pieds du Sauveur du monde est, selon saint Bernard, la figure de la contrition. Il serait inutile que le pécheur eût pris soin de découvrir l'état de sa conscience, s'il n'en détestait les désordres; et cette détestation ne peut être sincère si elle n'est animée d'une résolution ferme de sortir du péché.

C'est par là uniquement qu'il peut être délié pour servir au triomphe de Jésus-Christ : ainsi nous allons vous parler aujourd'hui de la douleur sincère que le pécheur doit concevoir sur son état connu par l'examen et exposé dans la confession, et de la résolution ferme de sortir de cet état qu'il a détesté : en deux mots voici le partage de ce discours.

Il faut détester son péché, ce sera la première partie; il faut quitter son péché, ce sera la seconde : deux conditions nécessaires pour être déliés et pour entrer dans la nouvelle vie, qui répand cette bonne odeur que produit l'amour de Dieu quand il a changé le cœur.

Seigneur, changez le nôtre, et donnez-moi des paroles pour expliquer utilement la né-

cessité, les conditions et les avantages de ce changement. Une Marie innocente et agréable à vos yeux répand le parfum sur vos pieds; je m'adresse à une encore plus sainte et plus agréable à vos yeux, pour obtenir ce que je demande par son intercession. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le pécheur accablé par ses crimes, les yeux ouverts sur ses iniquités, et pénétrant la profondeur de ses plaies, doit se livrer à la douleur et détester tous ses désordres s'il veut en obtenir le pardon et se réconcilier avec Dieu, qu'il a irrité contre lui par toutes les infidélités dont les images viennent de se représenter à ses yeux dans l'examen qu'il a fait de sa conscience.

Mais pour ne rien omettre des instructions renfermées dans une matière aussi importante et d'où dépend notre réconciliation avec Dieu, par le bon usage du sacrement de pénitence, il me semble qu'il faut parler de la nécessité de cette douleur, de ses qualités et des effets qu'elle doit produire dans l'âme du pécheur converti. Attachons-nous donc à vous montrer qu'il faut être touché d'une vraie et solide douleur pour être délié devant Dieu, quelles qualités doit avoir cette douleur pour être vraie et solide, et enfin par où nous pourrons reconnaître si nous avons été touchés de cette vraie et solide douleur.

Le Seigneur, mes frères, a toujours attaché dans les Ecritures l'idée de la douleur à celle de la pénitence; c'est ainsi que, parlant au peuple de Juda et de Jérusalem par la bouche du prophète Joël, il leur dit : *Convertissez-vous à moi dans les larmes et les gémissements.* L'apôtre saint Paul, fidèle interprète des Ecritures, distingue aussi deux sortes de tristesse, l'une qui opère la mort, qui est la tristesse de ce monde, l'autre qui est selon Dieu, et qui opère une pénitence véritable : nous vous expliquerons l'une et l'autre dans un moment; tenons-nous-en à ces deux témoignages, et voyons comment la douleur est réellement inséparable de la pénitence. Pour cela considérez que le cœur de celui qui retourne à Dieu par la pénitence peut être considéré dans deux mouvements différents, mais qui se suivent. Le premier, c'est celui de la séparation d'avec l'objet de sa passion auquel il était attaché par le mauvais amour : il faut par nécessité qu'il ressente de la douleur dans ce mouvement, puisque la douleur de l'esprit n'est autre chose, selon saint Augustin, que le trouble que produit en l'homme la privation des choses périssables dont il jouissait. Le second mouvement qui suit le premier, c'est celui où l'âme, s'approchant plus près de Dieu, et étant éclairée de nouvelles et de plus abondantes lumières, découvre plus clairement sa difformité : elle voit la souillure du péché, l'image de Dieu effacée et celle du démon gravée en sa place. Alors il s'excite en elle une agitation, selon saint Augustin, qui est un mouvement de douleur; car, selon le même saint Augustin, la douleur résulte de la disconvenance des choses, d'où il faut conclure que le pécheur ne peut être délié de ses crimes et revenir à Dieu par une vraie pénitence, sans se séparer des choses qui l'en avaient éloigné, ce qui ne peut pas se faire sans douleur : la douleur est donc inséparable de la pénitence.

Mais allons plus loin : le péché n'est qu'une fausse joie dans le cœur produite par le mauvais amour qui l'attache et qui le colle en quelque façon à un objet défendu. La pénitence qui vient le détacher et qui doit être accompagnée d'une douleur salutaire, produite dans le cœur par le bon amour, ouvre les yeux du pécheur sur son aveuglement et sur son infidélité qui le lui fait connaître, sentir et détester. Or, mes très-chers frères, celui qui est appelé par saint Jérôme le chef de la pénitence et le premier de tous ceux qui se sauvent par la pénitence, c'est Jésus-Christ, modèle de toute pénitence. Quel est donc le jugement que nous devons faire de la pénitence de la plupart des hommes que nous voyons, qui ne savent ce que c'est que d'imiter Jésus-Christ! Ils sont froids, insensibles, sans douleur, ne versant pas une larme, ne donnant pas le moindre signe d'affliction. Eh quoi! dit saint Cyprien, si la mort vous avait enlevé une personne que vous aimez, vous pleureriez et vous gémiriez amèrement. On vous verrait avec un visage abattu, un air triste et négligé, couvert d'un habit de deuil, fuyant les joies du monde et séparé du commerce des hommes. Misérables que vous êtes! vous avez perdu votre âme en perdant votre Dieu, et vous ne pleurez pas! vous n'en paraissez pas plus affligés; vous n'êtes donc que de faux pénitents. Cette insensibilité est un furieux préjugé contre vous; je dis seulement préjugé, car ce n'est pas qu'il soit nécessaire que cette douleur soit sensible, ni qu'on doive croire qu'elle est fausse, lorsqu'on ne voit pas répandre des larmes à celui qui se présente pour être délié : et pour vous faire sentir ce que j'avance ici, expliquons quelles sont les qualités de cette douleur.

Pour nous donner l'idée des qualités que doit avoir la douleur dont nous parlons, pour être vraie, solide et capable de nous mettre en état d'être déliés de nos péchés, servons-nous de l'expression de Jérémie, qui dit en pleurant la désolation de Jérusalem : votre douleur est semblable à la mer : *Magna est velut mare contritio tua.* Ces paroles renferment une comparaison propre à vous tracer l'idée des qualités que doit avoir une douleur solide et véritable : elle doit ressembler à la mer à qui ce prophète compare sa douleur. La mer est haute et élevée au-dessus de la terre qui lui sert de fondement; la mer est profonde, c'est ce qui fait qu'on lui donne le nom d'abîme; la mer est large et étendue : *Qui de nous*, dit Job, *pourra passer la mer?*

Voilà, mes frères, l'idée que nous devons avoir d'une douleur véritable et solide : ce sont là les qualités réelles que notre dou-

leur doit avoir nécessairement pour être déliés de nos péchés.

Elle doit être élevée ; car comme Dieu a été offensé, Dieu doit être le motif et le but de cette douleur. Elle doit être profonde : car comme le cœur a été corrompu par le péché, elle doit en pénétrer la profondeur pour y aller porter le remède unique qui peut le guérir. Enfin elle doit être étendue, car, comme la corruption du cœur s'est répandue par tout l'homme, elle doit étendre ses effets partout.

Oui, mes frères, c'est Dieu qui doit être le motif de notre douleur dans la pénitence, et c'est de là que se doit prendre son élévation et sa hauteur. C'est Dieu, qui est au-dessus de toutes les merveilles dont il est l'auteur, qui a été insulté par le péché, et que l'homme criminel attaque dans sa majesté et dans sa grandeur : ainsi le prophète-roi, qui était tombé dans un péché affreux où plusieurs personnes étaient intéressées, ne regarde que Dieu et ne parle que de lui : *Tibi soli peccavi :* J'ai péché contre vous seul. Cependant il avait commis un adultère et un homicide, il avait souillé la couche d'un des seigneurs de sa cour et déshonoré son épouse. Il avait fait perdre la vie à un des meilleurs officiers de son armée. Il oublie cependant le tort qu'il a fait à l'un et à l'autre, et il n'a que Dieu en vue dans sa douleur : *Tibi soli peccavi :* J'ai péché contre vous seul.

En effet, qu'est-ce que le péché ? *c'est*, dit saint Augustin, *toute conduite contraire à ce qu'on doit à Dieu et qui blesse la société humaine.* Or, dans toute conduite contraire à ce qu'on doit à Dieu et aux lois de la société, Dieu est toujours le premier et le plus offensé, parce que nous nous élevons contre lui ; nous préférons nos passions, nos intérêts et nos plaisirs à ses commandements ; en un mot nous lui ôtons le domaine et la souveraineté qu'il a acquise sur notre volonté et sur notre cœur, qui ne sont plus à nous. Ecoutez bien ceci, mes très-chers frères : *le rétablissement de l'empire de Dieu sur la volonté de l'homme, et celui de son règne sur son cœur par la grâce, par l'obéissance et par l'amour, a été le motif et la fin de l'incarnation de son Verbe,* dit Tertullien. C'est là ce feu sacré qu'il désire avec tant d'ardeur de voir brûler partout.

Le cœur de l'homme était le siége de son règne par le titre de sa création, il en a été chassé par le péché, qui n'est autre chose, selon saint Augustin, que *le mouvement par lequel la volonté de l'homme se détourne de ce qui est souverainement bon, pour se reposer dans ce qui l'est moins que Dieu.* Son Fils est venu pour détruire ce règne du péché, et se rendre maître de ce cœur par un nouveau titre de conquête. C'est ce qu'un Père de l'Eglise a si heureusement exprimé par ces paroles : *Ne amorem divideres, idem tibi factus est creator et redemptor.* De peur que l'homme ne partageât son cœur s'il lui donnait un autre rédempteur que lui-même après avoir été son créateur, il a réuni ces deux qualités dans sa personne. C'est donc par ce double titre de création et de rédemption que votre cœur est à lui ; c'est comme votre créateur et comme votre Sauveur qu'il se l'est acquis et qu'il s'en est rendu le maître. Vous ne pouvez donc plus lui ôter ce cœur sans une injustice effroyable. C'est lui ravir un droit essentiel et inaliénable. C'est donc l'attaquer dans la souveraineté de son être que de lui dérober ce cœur pour l'attacher aux créatures.

Or, si c'est lui qui est blessé si essentiellement par le péché, c'est lui qui doit être le motif de la pénitence qui fait détester le péché. Je lui ai ôté ce qui lui appartient, je l'ai chassé de mon cœur ; si je veux faire une pénitence qui lui soit agréable, il faut donc qu'il y rentre : je me suis élevé contre sa volonté, il faut que la mienne lui soit soumise ; j'ai violé ses lois pour contenter mes passions, il faut que sa loi me domine et que mes passions y soient assujetties.

Ce ne doit donc être ni la crainte d'être puni, ni l'appréhension des peines, ni l'horreur de l'enfer, ni les affreux supplices dont les ennemis de Dieu sont menacés, qui doivent exciter uniquement notre douleur ; ce doit être la vue de la majesté de Dieu violée, celle de sa bonté infinie offensée, celle du mépris de son amour outragé, la considération de notre ingratitude et de nos infidélités à son égard, après tant de bienfaits, l'obligation de lui rendre ce qui est à lui et de lui redonner un cœur qui lui appartient par tant de titres, et que nous lui avons ravi pour y établir le règne de son ennemi.

Mes chers frères, si nous n'étions que des esclaves et des mercenaires, la seule crainte des supplices éternels suffirait pour nous faire repentir de nos offenses et de nos crimes ; mais nous sommes des enfants destinés à l'héritage éternel, qui n'est autre que Dieu même ; par nos péchés nous avons offensé un père infiniment aimable, c'est donc son amour qui doit produire en nous la douleur de nos offenses.

Ce n'est pas que nous rejetions les motifs de la crainte, à Dieu ne plaise ! Nous savons ce que l'Ecriture et la foi nous enseignent sur cet article ; nous reconnaissons, avec le saint concile de Trente et toute l'Eglise, combien elle est utile quand elle procède de la foi chrétienne, et qu'elle est fondée sur la révélation divine qui élève nos esprits à Dieu, non-seulement pour le faire aimer parce qu'il est la bonté souveraine, mais aussi pour le faire craindre parce qu'il est infiniment juste, et qu'ainsi il doit punir nos péchés à proportion de leur malice.

C'est donc, mes frères, dans la dignité de son objet, qui n'est autre que Dieu, que la douleur dont nous parlons va prendre cette hauteur qui fait son esprit : mais elle ne pourrait pas non plus avoir cette profondeur si elle était conçue par un autre motif : car pour qu'elle soit profonde et véritable et qu'elle puisse nous délier, il faut qu'elle exclue la volonté de pécher : or qu'est-ce qui exclura la volonté de pécher, et par où cette volonté peut-elle être exclue ? Saint

Augustin nous dit que le péché n'est autre chose qu'un mouvement par lequel la volonté se détourne de Dieu. Ce mouvement la corrompt; elle n'est saine qu'autant qu'elle est attachée à Dieu : la vérité seule peut la rendre bonne, et la vertu consiste à aimer ce qui doit être aimé, c'est-à-dire à s'attacher à ce qui est tellement parfait, qu'il peut nous rendre parfaits. Cette volonté étant donc infectée et corrompue par le péché, c'est sur elle que la douleur doit agir; car, comme dit si bien saint Ambroise, si le mal est au dedans, si les parties intérieures sont pourries, c'est en vain que vous mettez des emplâtres au dehors. Tous les secrets de la médecine ne servent de rien si on ne coupe ce qui est gangrené : *Si virus in interiora serpit, medicamenta foris apposita nihil prosunt.*

Il faut que cette douleur pénètre jusqu'au fond du cœur, c'est ce que j'appelle être profonde et capable d'exclure la volonté de pécher, comme parle le saint concile de Trente. Ceci posé, qu'est-ce donc que d'exclure en soi la volonté de pécher? C'est lui donner un mouvement différent et contraire à celui qui l'a corrompue ; c'est la détacher de la créature et la ramener du côté de Dieu; c'est, en un mot, la faire cesser de vouloir ce qu'elle voulait et lui faire vouloir ce qu'elle ne voulait pas. Or qui peut faire ce changement ? qui peut exclure la mauvaise volonté ? c'est la seule bonne volonté, c'est l'amour lui-même. La douleur qui n'est causée que par la crainte servile ne change point le cœur et n'exclut pas la volonté de pécher, et voici comment saint Augustin le fait voir par une comparaison très-naturelle. Un loup, dit ce saint docteur, vient à un troupeau de brebis; il cherche à se jeter dessus pour les dévorer; mais le pasteur veille, les chiens aboient, en sorte qu'effrayé par le bruit il rentre dans le bois sans avoir fait aucune proie. Pensez-vous que parce qu'il n'a rien pris il soit changé, et que de loup qu'il était en sortant du bois, il y soit rentré changé en brebis? Non, sans doute. Il avait le naturel du loup lorsqu'il venait chercher la proie, et il s'en retourne avec le naturel du loup, quoiqu'il s'enfuie tremblant : *Lupus venit fremens, lupus redit tremens.* Or, mes frères, peut-on être juste quand on est ennemi de la justice jusqu'au point qu'on l'anéantirait si on le pouvait avec tous ses préceptes, afin de n'être pas exposé à ses menaces et à ses châtiments ?

Examinez-vous donc vous-même si vous voulez vous connaître, et comprenez bien que si la seule crainte détourne l'action qui est criminelle, si elle suspend le cours du péché sans en ôter la volonté, elle ne peut jamais réconcilier l'homme avec Dieu. Vous êtes le loup qui ne dévore pas la brebis, parce qu'il craint que les chiens ne le dévorent lui-même. Comment voulez-vous donc que cet homme soit réconcilié avec Dieu ? Comment peut-il être innocent devant le Seigneur, lui qui voudrait faire ce qui lui déplaît, si on lui épargnait la peine qu'il craint? Ne voyez-vous pas au contraire que cet homme est plein de l'amour du péché, que sa volonté est toujours la même, et qu'autant qu'il est en lui il voudrait qu'il n'y eût point d'autorité qui défendît le péché, ni de justice qui le châtiât. Mes frères, dit saint Augustin, tant qu'il n'y a que la crainte qui retient le pécheur, ce qu'il craint ce n'est pas de pécher, c'est de brûler : *Non peccare, sed ardere.*

Concluez donc avec moi que cette douleur qui n'est pas profonde, comme je viens de vous l'expliquer, ne peut pas exclure la volonté de pécher. Les larmes qui ne lavent que le visage et qui ne purifient pas le cœur ne sont pas celles que nous vous demandons. Il faut que l'esprit d'amour anime cette douleur pour qu'elle soit profonde, c'est-à-dire pour qu'elle aille jusqu'au fond du cœur former cette volonté, faible à la vérité, mais sincère ; volonté qui met l'homme dans l'état dont parle saint Augustin, lorsqu'il dit que celui qui veut faire les commandements, quoiqu'il ne puisse pas encore les accomplir, a une charité naissante, faible, petite, qui, par la douleur qu'elle produit, va pénétrer jusque dans la profondeur et dans l'abîme du cœur. Mais comme la corruption du cœur s'est répandue sur tout l'homme, elle doit étendre ses effets partout, et c'est par là que nous pouvons reconnaître si nous en avons été touchés.

Ce que j'appelle son étendue, ce sont les effets qu'elle doit produire, et ce sont là les marques certaines qu'elle est en nous. Disons donc, mes frères, que comme le péché a occupé toutes les facultés de l'âme, cette douleur doit en remuer tous les mouvements quand elle est véritable.

La joie funeste du péché a fait que l'homme a oublié Dieu et a méprisé ses commandements. La tristesse salutaire qui procède de cette douleur doit lui faire détester le péché et mépriser tous les faux avantages qu'il estimait. Elle doit s'étendre sur tous les péchés sans exception, et sur tout ce qui peut avoir quelque relation au péché. Elle doit mettre dans le cœur une disposition à embrasser tous les maux et à souffrir toutes sortes de peines plutôt que de retomber dans ces fautes qui ont fait naître le péché : elle ne doit rien voir d'affligeant qu'elle ne soit prête à supporter pour expier les iniquités qu'elle déplore.

Telle doit être l'étendue de cette douleur. A ces marques, chrétiens, croyez-vous qu'il soit facile de concevoir cette douleur ? Vous êtes-vous jamais excités à la concevoir ? Avez-vous quelques marques par où vous puissiez présumer que vous l'avez conçue ? Mes frères, que de confessions sacriléges dans ce saint temps ! que de personnes qui ne sont pas déliées, mais qui lient la conscience des prêtres qui les reçoivent ! comme dit saint Ambroise.

Vous sentirez dans la suite de ce discours la vérité de ce que je vous dis ici. Voyons en quoi consiste la résolution de quitter son péché, dont on a conçu une douleur sincère. C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Quand la douleur est vraie et solide, elle ne s'arrête pas seulement aux larmes sincères qu'elle a tirées d'un cœur qui en est pénétré, mais elle fait former des résolutions et porter la vue sur l'avenir ; elle fait détester les péchés dont on s'est reconnu coupable ; elle fait prendre des mesures pour les quitter et pour ne plus retomber dans les fautes qu'on a pleurées.

C'est de cette résolution ferme et solide qui fait partie de la contrition, selon le concile de Trente, et qui est essentielle à la pénitence, que nous devons parler dans cette seconde partie de notre discours.

Or, mes frères, cette résolution de ne plus pécher est, 1° absolument nécessaire pour recevoir la grâce dans ce sacrement ; 2° celle que nous croyons avoir formée jusqu'à présent doit être extrêmement suspecte à la plupart de ceux à qui je parle ; 3° il faut donc prendre des mesures sages pour la rendre solide et nous en assurer.

Il ne faut pas chercher beaucoup de preuves pour établir la nécessité de cette résolution de ne plus pécher. Il ne faut faire que quelques réflexions sur les idées que nous avons données de la pénitence et de cette douleur dont le cœur doit être touché. Comment l'amour de Dieu, sans lequel il n'y a point de pénitence, pourrait-il être en nous, si nous conservions quelque attache ou quelque liaison secrète avec ce qui déplaît à ce Dieu de justice? Comment notre cœur serait-il changé s'il demeurait en nous un désir de rentrer dans des commerces dont nous avons détesté l'iniquité? Toute notre douleur ne serait que chimérique, nos larmes couleraient en vain, et notre prétendue pénitence ne serait qu'une illusion. Il faut donc que cette résolution de ne plus pécher soit solide ; il faut avoir porté les yeux sérieusement sur l'avenir pour la rendre telle qu'elle doit être. Car elle est comme la caution de notre amour pour Dieu, elle est comme la preuve de notre changement, l'une et l'autre ne pouvant être connues que par des œuvres qui nous établissent dans une conduite contraire à celle que nous avons promis de quitter. Elle est enfin comme le couronnement de cette conversion solide, sans laquelle, dit saint Augustin, il ne faut point se promettre de réconciliation, ni d'être en grâce avec Dieu. C'est donc une chose capitale dans l'ouvrage de la pénitence que de s'assurer de la solidité de cette résolution, et c'est pourquoi j'ai ajouté pour la plupart d'entre nous que cette résolution que nous croyons avoir formée nous doit être extrêmement suspecte.

En effet les expériences que vous avez faites tant de fois de la légèreté et de l'inconstance de votre cœur ne vous doivent-elles pas tout faire craindre? Combien de fois avez-vous promis de combattre vos habitudes, de rompre de certaines sociétés, d'entrer à fond dans l'éclaircissement de certaines matières délicates et de changer de vie! Dans le temps que vous avez fait ces promesses, vous parliez de bonne foi ; vous étiez résolu de les tenir, et vous croyiez sincèrement être en état de surmonter les obstacles qui pouvaient vous en empêcher, et qui réellement vous en avaient empêché jusqu'alors.

Voilà les mauvais offices que votre cœur a rendus à votre esprit, qui en a été la dupe, s'il m'est permis de parler ainsi, autant de fois que vous avez manqué à faire ce que vous avez cru vouloir. C'est ainsi, dit saint Grégoire, que l'esprit de l'homme séduit l'homme et se déguise à lui-même. Combien de fois, abusé par votre propre cœur, avez-vous promis de faire ce que vous pensiez vouloir! Combien de fois avez-vous fait la triste expérience de la duplicité de votre cœur et de votre fragilité!

Mais pour cette fois c'est tout de bon, me direz-vous. Hélas! mes chers frères, croyez-vous que la conversion du fond du cœur soit l'ouvrage d'un jour et d'une heure? Est-ce une grâce qui soit attachée au temps, et que Dieu vous doive nécessairement dans la quinzaine de Pâques? N'est-ce pas un don de Dieu qu'il commence et qu'il achève en nous? Son esprit souffle où il veut ; qui vous a donc dit que cette grâce vous sera donnée au jour qu'il vous plaira? Qui vous a assuré que cet esprit vous suivra partout et vous accordera et la douleur de vos fautes et la ferme résolution de n'en plus commettre dès que vous aurez ouvert la bouche pour la demander et pour commencer la déclaration de vos fautes et de vos crimes? Ignorez-vous qu'on n'attire cet esprit de contrition que par beaucoup de larmes et par de grands travaux? Et cependant, sans avoir gardé aucune de ces mesures, vous croyez qu'il n'y a qu'à ouvrir la bouche pour voir opérer en vous un changement aussi merveilleux que celui qui est nécessaire pour une solide conversion? Rien donc de moins solidement établi que l'espérance dont vous vous flattez, et que cette promesse de changement que vous voulez donner pour bonne.

Mais examinons les choses de plus près, et voyons quelle différence vous nous marquerez entre cette promesse d'aujourd'hui et celles que vous faites depuis dix ans. Avez-vous fait dans cette occasion-ci un examen de votre vie plus exact suivant les idées que je vous donnai hier? ou bien n'est-il pas aussi léger et aussi superficiel qu'à l'ordinaire? Et, à quelques péchés près, qui vous frappent davantage et que vous rapportez tous les ans, ne passez-vous pas sur tous les articles que je vous ai marqués sans y faire réflexion?

Avez-vous résolu dans cette occasion d'aller à un homme qui ne vous épargne point, à celui que vous croirez le plus capable de vous traiter selon vos vrais besoins et les justes règles de la pénitence? ou bien n'êtes-vous pas résolu d'aller à quelqu'un qui ne vous connaisse pas, qui vous écoute sans vous rien dire, ou qui, après quelques paroles de remontrance qui servent à tous venants, vous donne l'absolution sans examiner votre état et vos devoirs, sans vous

obliger à vous réconcilier avec vos ennemis, à payer vos dettes, à rechercher un peu les sources de votre bien, à restituer celui qui est mal acquis, à régler selon l'Evangile l'usage de celui qui vous appartient, à retrancher vos superfluités pour nourrir les pauvres, à renoncer aux jeux et aux spectacles, enfin à changer de vie?

On voit changer d'état par des motifs d'ambition et d'intérêt, mais on n'en voit guère qui le fassent par un motif de religion et par l'amour de son salut. Cependant, si on trouve dans son emploi une occasion prochaine et ordinaire de pécher qu'on ne puisse vaincre, il faut le quitter : personne ne voudrait acheter un empire au prix de sa vie, et vous achetez un plaisir, un monceau de terre, au prix de votre âme!

Allons plus loin : êtes-vous prêt à souffrir les maux qui peuvent vous arriver plutôt que de violer le moindre des commandements de Dieu? Etes-vous disposé à perdre votre bien, à voir renverser votre fortune, plutôt que de commettre une injustice? Etes-vous résolu à rompre des sociétés d'où vous êtes toujours sorti plus criminel? Voulez-vous continuer à vivre dans l'oisiveté et à passer vos jours dans des conversations et dans des visites vaines, inutiles, et par là toujours criminelles? N'allez-vous pas faire aujourd'hui le récit de votre conduite, comme vous le fîtes l'année passée, pour le recommencer l'année prochaine, sans songer à prendre aucunes mesures pour vous corriger? Si cela est ainsi, y a-t-il rien de plus présomptueux que de croire que Dieu va changer votre cœur, et que c'est présentement que vous allez faire pénitence? Quelle est donc la différence que vous prétendez mettre entre cette disposition présente et celles où vous avez toujours été?

N'allez pas si vite, mes très-chers frères, prenez des mesures pour rendre solide une résolution si essentielle dans l'ouvrage de votre pénitence et de votre réconciliation avec Dieu. Adressez-vous à un homme éclairé et capable de vous conduire sûrement et avec sagesse dans une affaire aussi importante. Fuyez les aveugles, comme le Fils de Dieu nous ordonne de le faire, puisqu'ils ne pourraient que joindre leurs ténèbres aux vôtres, et vous égarer en s'égarant. Allons à ceux qui voient les secrets de Dieu, parce qu'ils n'ont point d'autres règles que sa loi, et qui, ayant le cœur pur, reçoivent de lui les lumières dont ils se servent pour nous conduire. C'est à quoi vous devez penser sérieusement; car si jusqu'ici vous n'avez tiré aucun profit de tant de confessions, j'ai bien de la peine à croire que ce ne soit pas un effet de la négligence que vous avez apportée à faire ce choix. Vous avez été au hasard; peut-être même avez-vous évité ceux que vous avez crus capables de vous troubler dans vos habitudes, et vous vous êtes livrés à ceux qui vous ont laissés languir dans une paix mortelle : où en êtes-vous?

Allez donc à un homme sage, qui examine tout, qui ne précipite rien, qui vous conduise dans la voie de Dieu et qui vous traite selon vos besoins. Mais ceci ne suffit pas, cessez de faire le mal, apprenez à faire le bien : voilà deux maximes qui sont proposées par saint Paul. *Que celui qui dérobait*, dit cet apôtre, *ne dérobe plus*. Evitez toutes les choses qui vous ont portés au péché et qui peuvent vous y engager de nouveau. Ceci, mes frères, est capital, et c'est la preuve certaine que la résolution de ne plus pécher est sincère : j'ajoute même que c'est l'unique voie pour la rendre solide; car le succès de cette résolution dépend de la sincérité de la douleur qu'on a conçue du péché. Quand elle est telle qu'elle doit être, elle nous donne de l'horreur et de l'éloignement pour tout ce qui a été cause du péché que nous détestons. Dès que le serpent a quitté sa vieille peau, il ne la veut plus voir et il abandonne le lieu où il l'a laissée. Si votre douleur est vive et sincère, et que vous haïssiez ce que vous avez aimé, vous haïrez tout ce qui y a rapport.

Comptez donc que si vous ne quittez pas les occasions, vous ne haïssez pas le péché; votre douleur n'est ni vraie ni sincère, et votre résolution n'est qu'en idée. La résolution de ne plus pécher consiste encore dans l'éloignement des occasions. Il faut donc que celui qui a vécu dans l'inimitié avec son prochain aille le trouver, qu'il ne se contente pas de dire qu'il lui pardonne et de promettre qu'il le verra, mais il faut qu'il examine mûrement les choses avec son confesseur, et qu'il mette en exécution ce qu'il n'a fait que promettre jusqu'ici.

Il faut que celui qui doit, et qui possède un bien mal acquis, paye ses dettes et restitue ce qu'il retient injustement. Il en est de même pour le tort fait à la réputation : il faut le réparer par toutes sortes de voies sages et justes. Que celui qui est engagé dans une profession qui n'est pas chrétienne ou qui ne peut lui convenir sorte de cet emploi s'il est incompatible avec son salut, ou s'il est pour lui une occasion prochaine de péché : qu'il rompe, par exemple, entièrement les contrats usuraires qu'il a passés, et qu'il fasse restitution des fruits qu'il en a reçus; qu'il abandonne ce commerce criminel, et qu'il ne laisse aucune voie ouverte pour le retour; qu'il brûle ces mauvais livres, qu'il déchire ces tableaux impurs, enfin qu'il n'oublie rien pour s'affermir dans la résolution de ne plus pécher; qu'il prenne des mesures sages et solides avec un confesseur éclairé, qui n'outre rien, car il y en a, mais aussi qui ne néglige rien de tout ce qu'il jugera nécessaire pour faire exécuter tout ce qui est faisable, avant que de recevoir l'absolution. A l'égard des occasions de péché qui ne viennent pas du dehors, mais des passions du pécheur, de ses faiblesses, de ses habitudes, il faut qu'il prie, qu'il gémisse, qu'il combatte, qu'il suive les règles qu'on lui prescrira, et qu'il sache que celui qui ira moins vite avec lui assurera davantage sa réconciliation avec Dieu, et rendra sa pénitence plus solide.

Finissons ce discours, mes chers frères, en vous exhortant à être surtout dans une application continuelle à la pratique des vertus opposées aux péchés qui nous ont rendus ennemis de Dieu. Car une volonté ne peut être détruite que par une autre qui lui est contraire : une habitude ne se perd qu'en contractant une habitude qui lui est opposée, et comme les habitudes ne se forment que par des actes réitérés, il faut s'exercer dans la pratique de ces actes. Votre oisiveté, l'habitude de ne rien faire vous avait jetés dans le désordre; travaillez, vous n'aurez plus d'occasion de pécher; car vous trouverez dans votre travail des ressources pour éviter le mal.

Si la volonté de ne plus pécher, que vous pensez avoir, est sincère, on le verra par la fidélité que vous aurez à suivre cette pratique : par là vous donnerez des marques qu'il y a en vous au moins un commencement de volonté contraire à l'ancienne, et vous fortifierez cette nouvelle volonté, qui, étant affermie, vous empêchera de retomber et rendra votre pénitence stable pour le salut.

Suivez ces règles, mes très-chers frères, et éprouvez-en la vertu et l'efficace. Celles que vous avez suivies jusqu'ici ne vous ont pas conduits à une pénitence véritable et solide : vos rechutes en sont des marques, l'état de votre vie où il ne paraît aucun changement, la continuation de vos habitudes qui sont toujours les mêmes, cet esprit du monde qui règle tous vos mouvements, cet éloignement de l'esprit de l'Evangile, qui met une si étrange et si affreuse différence entre votre conduite et l'idée que la foi nous donne de celle d'un chrétien, tout cela vous doit faire croire que votre conversion jusqu'à présent n'a été que superficielle. Prenez donc une autre conduite, embrassez celle que je vous marque; les règles en sont tirées de l'Ecriture, de la doctrine des saints Pères, des pratiques établies par l'Eglise et des lumières du bon sens.

Réglez-vous, et vous trouverez des moyens d'entrer dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes, que peut-être vous n'avez jamais bien connues, et vous édifierez tous ceux que vous avez scandalisés. Trop heureux si je pouvais vous avoir mis dans les voies de vous réconcilier avec Dieu, et à portée de sentir votre âme pénétrée d'une vraie douleur! Demandez-la pour moi au Seigneur, comme je la lui demande pour vous; par là nous mériterons tous l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JEUDI SAINT.

Sur la cérémonie de l'absoute.

Quod ego facio, tu nescis modo; scies autem postea
Vous ne savez pas maintenant ce que je fais, mais vous le saurez dans la suite (*Joan.*, XIII, 7).

Le Sauveur du monde se sert de ces paroles dans l'évangile de ce jour, pour apprendre à son apôtre qu'il ne fallait pas s'arrêter simplement au dehors de son action, mais qu'il fallait pénétrer le mystère qu'il s'engage de lui découvrir.

Or, mes frères, on peut dire que la cérémonie qui nous assemble aujourd'hui est de ce nombre; elle renferme de très-grandes instructions : nous y voyons une représentation excellente de toute l'ancienne discipline de l'Eglise pour la pénitence, qui nous marque que si elle a changé quelque chose dans l'ordre de la pénitence ancienne, elle en a conservé l'esprit, qui ne peut jamais être sujet au changement.

Appliquons-nous donc aujourd'hui à expliquer ce que c'est que l'absoute, ce que signifie cette cérémonie, et, faisant ici l'application des paroles du Seigneur à son apôtre, essayons de vous apprendre ce que vous n'avez peut-être jamais bien compris. Voyons ce que cette cérémonie nous représente du passé et ce qu'elle nous enseigne pour le présent.

Dans la première partie, vous verrez donc quel a été l'ordre de la pénitence ancienne; dans la seconde, quel est l'esprit immuable de la pénitence qu'il faut demander à Dieu. Demandons le secours du Saint-Esprit. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La cérémonie qui nous assemble aujourd'hui, mes frères, est un reste de celle qui se pratiquait autrefois dans l'Eglise pour la réconciliation des pénitents; car, comme dit un excellent auteur de notre siècle, le P. Pétau, l'usage, l'ordre et l'administration de la pénitence a toujours été un des plus importants et un des principaux emplois de l'Eglise. C'est par où il commence ce qu'il a si doctement écrit sur l'hérésie des novatiens.

Or, pour vous représenter quels ont été l'esprit et la discipline de l'Eglise ancienne sur la pénitence, il faut prendre les choses de loin. L'Eglise, dans les premiers siècles, a eu tant de zèle pour maintenir les chrétiens dans l'innocence et dans la grâce de leur baptême, elle a eu tant d'horreur pour les crimes qui renouvelaient la mort de son époux, qu'elle a usé envers les pécheurs d'une sévérité qui passerait pour incroyable, si l'on ne savait qu'elle procédait de l'amour qu'elle avait pour Jésus-Christ et de l'horreur qu'elle désirait inspirer à ses enfants pour le péché qui lui avait donné la mort.

Il y a eu un temps où la réconciliation n'était point accordée à ceux qui étaient tombés dans l'idolâtrie, dans l'adultère et dans l'homicide volontaire. Il y avait des crimes moins énormes, pour lesquels on accordait la réconciliation seulement une fois, après quoi on ne l'accordait plus : l'Eglise abandonnait les pécheurs à la miséricorde de Dieu, de peur que le remède ne se changeât en poison à l'égard de ceux que l'espérance d'une seconde grâce aurait pu engager dans une seconde faute : elle a gardé cette sévérité pendant plusieurs siècles.

Mais les novatiens s'étant élevés, en disant que non-seulement l'Eglise ne devait plus recevoir dans la communion ceux qui

étaient une fois tombés, mais même qu'elle n'avait pas le pouvoir de les réconcilier, l'Eglise sainte voulut faire connaître à ses ennemis quelle était sa puissance, sans affaiblir dans l'esprit de ses enfants l'horreur sainte qu'elle avait toujours voulu leur inspirer pour le péché : elle se relâcha de sa première sévérité, et il n'y eut plus de crimes pour lesquels elle refusât absolument la réconciliation; mais elle établit, dans la pénitence, un ordre qu'il fallait exécuter pour la mériter : il consistait dans la pratique d'une vie si austère et des exercices si laborieux, qu'elle crut d'une part que cette sévérité suppléerait à la première, qu'elle maintiendrait les chrétiens dans l'horreur du crime, et, d'un autre côté, qu'ayant des œuvres qui lui seraient des témoignages du changement du cœur, en quoi consiste l'essentiel de la pénitence, elle aurait ses assurances pour ne recevoir dans sa communion et pour n'admettre à la participation du corps de son époux, que ceux qui seraient véritablement changés et suffisamment purifiés. Ce fut pour cela qu'elle ordonna que ceux qui seraient tombés dans les crimes passeraient par les quatre degrés marqués dans l'ordre de la pénitence canonique.

Le premier s'appelait du gémissement, *gementes*. Les pécheurs, reconnaissant la grandeur de leur chute et le misérable état où leurs crimes les avaient réduits en les privant de la participation de l'eucharistie et des prières des fidèles, n'oubliaient rien pour faire connaître le désir qu'ils avaient d'être réconciliés à l'Eglise et d'être admis aux exercices de la pénitence, par lesquels ils pouvaient être purifiés de leurs crimes. Ils se tenaient à la porte de l'église en dehors, car il ne leur était pas permis d'y entrer, non pas même pour entendre la parole de Dieu. Ils étaient vêtus d'un cilice ou de quelque autre habit lugubre; ils se prosternaient contre terre devant les fidèles lorsqu'ils entraient dans l'église ou qu'ils en sortaient; ils leur baisaient les pieds, ils embrassaient leurs genoux et enfin ils tâchaient de les émouvoir par leurs larmes et leurs gémissements, à les assister de leurs prières et à intercéder pour eux auprès des prêtres et des évêques.

Le deuxième degré s'appelait des écoutants, *audientes* : on leur permettait d'entrer dans le bas de l'église avant que le sacrifice commençât; là ils écoutaient la lecture et l'explication qui leur était faite de l'Ecriture sainte et des vérités chrétiennes, et ils sortaient aussitôt que ces instructions étaient finies, sans qu'il leur fût permis ni de prier dans l'église, ni de s'unir aux prières des fidèles.

Le troisième degré s'appelait du prosternement, *prostrati* : c'était proprement celui où l'on s'appliquait à les purifier de leurs péchés par les œuvres pénibles et laborieuses de la pénitence. Ils étaient obligés de se trouver dans l'église presque tous les jours qu'on offrait le sacrifice, et surtout aux jours solennels et aux jours de jeunes; et là, dans un endroit de la nef éloigné du sanctuaire et proche de la porte, ils se prosternaient contre terre les yeux baignés de larmes, et recevaient en cet état, en présence de tout le peuple qui priait pour eux, l'imposition des mains de l'évêque et des prêtres, qui, en les leur imposant, faisaient plusieurs prières sur eux en forme d'exorcismes pour les délivrer de la tyrannie et de la captivité du démon, pour achever de détruire en eux les restes du péché, et pour attirer sur eux les grâces du Saint-Esprit et les disposer peu à peu à devenir son temple. Cette cérémonie achevée, on les faisait sortir de l'église sans leur permettre même d'envisager les saints mystères, bien loin d'y pouvoir assister. On ne leur laissait que la liberté d'entendre la lecture de l'Evangile et l'explication que l'évêque ou le prêtre par son ordre en faisait, et ils passaient tout le reste du temps dans les exercices de mortification qui leur avaient été prescrits. On leur défendait le commerce, le barreau, la guerre et tout ce qui leur pouvait être une occasion de retomber dans le péché.

Le quatrième degré s'appelait des consistants, *consistentes* : ils priaient dans l'église avec les autres fidèles, ils assistaient au saint sacrifice de la messe, ils envisageaient les saints mystères, ils étaient présents lorsqu'on distribuait l'eucharistie au peuple, et enfin ils étaient rétablis dans tous les droits que la communion des fidèles donne aux enfants de l'Eglise, excepté dans celui de participer à l'eucharistie, qu'on ne leur accordait point qu'ils n'eussent passé dans ce quatrième degré tout le temps qui leur avait été ordonné.

Or, mes frères, l'Eglise sainte tenait ses enfants dans ces différents états pour de très-bonnes raisons : car elle les tenait dans le degré du gémissement pour faire l'épreuve de la sincérité de leur conversion et pour s'assurer si c'était tout de bon qu'ils voulaient changer de vie et satisfaire à la justice de Dieu et au scandale qu'ils avaient donné à l'Eglise. Par là les fidèles connaissaient aussi que l'évêque ne s'était pas porté légèrement à les admettre à la pénitence, et qu'on ne le pouvait accuser de trop d'indulgence à l'égard des pénitents. Elle les tenait entre les écoutants, afin de les fortifier de plus en plus dans la crainte des jugements de Dieu, et les mettre en état, par les instructions solides qu'on leur donnait, d'entreprendre avec plus d'amour toutes les œuvres laborieuses qu'on leur devait imposer. Elle les tenait entre les prosternés, autant qu'on le jugeait nécessaire, pour satisfaire à la justice de Dieu par ces œuvres laborieuses et pénibles. Elle les tenait enfin parmi les consistants, afin qu'ils se rétablissent dans la pratique des bonnes œuvres et dans toute la pureté du cœur que demande la participation du redoutable mystère de l'eucharistie, qu'on leur accordait lorsque le temps de leur pénitence était fini.

Il est vrai que ces règles n'ont pas toujours été uniformément suivies et qu'on les a aug-

mentées ou diminuées dans les conciles selon la qualité des crimes et le besoin des pénitents ; mais ce qu'il faut remarquer, c'est que durant plusieurs siècles l'Eglise a imposé indifféremment cette pénitence pour les péchés secrets comme pour les publics, selon que le prouve le P. Petau. Vers le huitième siècle on a commencé, pour de très-bonnes raisons, à ne plus imposer cette pénitence que pour les péchés publics. Pour lors les pénitents s'assemblaient dans l'église cathédrale, le mercredi des Cendres, quoiqu'on ne laissât pas d'imposer cette pénitence aux pécheurs le long de l'année, dans les lieux où le crime avait été commis. Ils se rendaient donc le mercredi des Cendres au milieu de la nef, revêtus d'un sac ou d'un cilice, on leur couvrait la tête de cendres, et étant tous prosternés en rond contre terre, ils recevaient l'imposition des mains de l'évêque, qui les mettait en pénitence par cette cérémonie et par les prières dont elle était accompagnée.

Il faisait ensuite une exhortation au peuple sur cette cérémonie et puis il prescrivait à chaque pénitent la pénitence qui lui convenait : il lui marquait le temps qu'il devait être dans chaque degré ou dans l'exercice qui en tenait lieu en ce temps-là ; ce qu'il pratiquerait pendant le cours de sa pénitence ; combien de fois et de quelle manière il jeûnerait dans la semaine et dans l'année ; de quoi il devait s'abstenir, comme des plaisirs et des divertissements les plus permis, de porter du linge, d'aller en carrosse, à cheval. Il chargeait les archidiacres et les curés qui étaient présents de veiller sur eux et de prendre garde avec quelle fidélité et quel zèle ils s'acquittaient de leur pénitence.

Cette cérémonie achevée, on les chassait de l'église et on fermait la porte sur eux, en chantant ces paroles terribles dont Dieu se servit après la chute du premier homme, avant que de le chasser du paradis terrestre. Etant ainsi chassés de l'église, ils n'y étaient admis que le jeudi saint, qu'ils se présentaient à l'évêque pour y recevoir une entière absolution de leurs crimes et une parfaite réconciliation, qu'on ne leur accordait qu'après qu'ils avaient accompli leur pénitence, ou lorsqu'ils avaient fait paraître tant de douleur, que l'évêque avait jugé à propos de les dispenser du reste ; ou bien ils recevaient une simple imposition des mains de l'évêque, qui leur permettait d'entrer dans l'église et d'assister aux saints mystères jusqu'au dernier jour de l'octave de Pâques, après quoi ils en étaient exclus jusqu'au jeudi absolu de l'année suivante.

Cette discipline s'est observée exactement dans l'Eglise jusqu'à la fin du dixième siècle, où les choses commencèrent à changer, et nous n'avons plus aujourd'hui de toute cette discipline extérieure, dans notre Eglise de Paris, que la cérémonie des cendres, qui représente le commencement de la pénitence, et celle de l'absoute publique et générale, qui représente la réconciliation que l'évêque accordait à ceux qui avaient accompli leur pénitence et qui s'étaient rendus dignes d'être admis à la participation du corps de Jésus-Christ.

Voilà, mes frères, quel a été l'ordre de la pénitence dans l'Eglise et ce que signifie cette cérémonie qui nous assemble. Elle nous représente ce qui se faisait autrefois, et elle nous enseigne en même temps que si l'Eglise ne garde plus cette discipline extérieure, qu'elle peut changer selon les temps, l'esprit de la pénitence, qui est invariable, subsiste toujours : voyons quel il est dans les circonstances de cette cérémonie et ce qu'elle nous enseigne pour le présent : c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Après vous avoir tracé une image de la pénitence ancienne, l'instruction que nous devons tirer de cette cérémonie et ce que l'Eglise nous enseigne pour le présent, c'est, mes frères, de gémir devant Dieu et de nous confondre en sa présence en voyant notre lâcheté et la différence étonnante qu'il y a entre notre pénitence et celle des siècles passés. Je ne prétends pas qu'il soit nécessaire de la pratiquer aujourd'hui comme on la pratiquait alors : l'Eglise, comme je viens de le dire, peut changer sa discipline extérieure selon les temps ; mais nous devons trembler si nous considérons que c'est le même Dieu que nous offensons, que nous avons la même obligation de le satisfaire, et que l'on donne cent fois l'absolution à un pécheur pour des crimes que la corruption de ce siècle a rendus communs, et pour lesquels l'Eglise refusait la réconciliation ou ne l'accordait qu'une seule fois.

Elle nous enseigne encore l'ordre que nous devons garder dans notre réconciliation pour la rendre parfaite. Le mercredi des Cendres l'Eglise nous a assemblés, afin que nous nous reconnussions pécheurs et que nous fissions comme un aveu public de nos crimes, en recevant les cendres sur la tête, qui sont les marques de la pénitence. Le carême a dû se passer dans les œuvres laborieuses de la pénitence ; dans le jeûne, dans le silence, dans les veilles, dans la privation des plaisirs, dans le retranchement des visites et des conversations inutiles, dans la retraite ; enfin, aujourd'hui, les pasteurs vous présentent à l'évêque, auquel ils rendent témoignage de votre zèle et de votre ferveur à accomplir la pénitence que l'Eglise vous a imposée, et l'évêque vous accorde la réconciliation par l'absoute générale qu'il fait.

Cette conduite présente de l'Eglise, qui n'est qu'une légère idée de sa conduite ancienne, est une vive expression de l'esprit de la pénitence, esprit qui a toujours été invariable, et sans lequel nul pécheur ne peut être absous devant Dieu. Elle nous apprend que si nous voulons assurer notre réconciliation, il faut que les œuvres pénibles et laborieuses la précèdent : car prenez garde, mes frères, que l'Eglise n'a observé cette discipline ancienne, dont je vous ai parlé, et

ne nous la représente aujourd'hui dans la cérémonie que pour faire naître dans le cœur du pécheur l'esprit de la pénitence, et s'assurer en quelque sorte, autant qu'elle le pouvait, qu'il avait cet esprit sans lequel il ne peut y avoir de réconciliation.

Or, cet esprit de pénitence consiste à avoir une douleur sincère du péché, et c'est afin de s'assurer de la sincérité de cette douleur que l'Eglise ancienne a tenu les pécheurs dans le degré du gémissement, et qu'à présent elle impose les cendres au commencement du carême, qui est le temps qu'elle destine à leur épreuve. Il consiste à satisfaire à la justice par les œuvres pénibles et laborieuses, et c'est pour cela que l'Eglise ancienne a tenu les pécheurs dans le degré du prosternement, ce qu'elle fait aujourd'hui par le jeûne du carême. Enfin il consiste à se purifier pour se préparer à la participation du corps de Jésus-Christ, et c'est pour cela que l'Eglise ancienne les tenait dans le degré des consistants, ce qu'elle fait aujourd'hui par les bonnes œuvres qu'elle nous recommande durant le carême : ainsi, mes frères, voici l'instruction que nous devons tirer de cette conduite, chacun dans le particulier. L'Eglise prend six semaines depuis le jour qu'elle nous admet publiquement à la pénitence jusqu'à celui qu'elle choisit pour nous réconcilier, afin d'éprouver la sincérité de notre conversion, afin de nous obliger à satisfaire à la justice de Dieu, et afin de nous préparer par les bonnes œuvres à la grâce de la réconciliation et au bonheur de participer au corps de Jésus-Christ. Mais suis-je véritablement changé? ma conversion est-elle sincère? ai-je restitué le bien mal acquis? me suis-je réconcilié avec mes ennemis? ai-je rompu ce commerce et éloigné ceux ou celles avec qui je l'entretenais? ministres de Jésus-Christ, ne précipitez pas la réconciliation de celui qui ne vous a pas donné par des œuvres quelque assurance de son changement et de sa conversion : ne comptez pas sur des paroles; l'Eglise veut des preuves et des fruits. Ai-je satisfait par les œuvres laborieuses? ai-je pleuré, gémi, jeûné, fait des aumônes, et accompli la pénitence qu'on m'a imposée? Ministres de Jésus-Christ, faites-la pratiquer cette pénitence, quand vous le pouvez, avant que de donner l'absolution; l'Eglise a autrefois gardé cette discipline, rien de si recommandé dans les avis du grand saint Charles, que le clergé de France a fait imprimer pour servir de règle à tous les prêtres : l'Eglise encore aujourd'hui prend six semaines pour que le pécheur fasse pénitence, avant que de lui donner la réconciliation publique : ce qu'elle fait en public, vous le devez faire en particulier.

Enfin, mes frères, voyez si vous vous êtes préparés par les bonnes œuvres, durant le carême, à la grâce de la réconciliation et à la participation du redoutable mystère de l'eucharistie. Si vous ne l'avez pas fait, vous avez encore du temps pour le faire : au nom de Dieu, ne précipitez rien, ne recevez pas indignement celui que vous ne sauriez recevoir ainsi, sans manger votre jugement, et sachez que, selon les saints Pères, c'est le recevoir indignement que de le recevoir dans le temps où on doit faire pénitence.

Voilà l'explication de cette cérémonie; voilà ce qu'elle nous représente du passé, et ce qu'elle nous enseigne pour le présent : humilions-nous donc, mes frères, en comparant cette pénitence ancienne avec celle que nous pratiquons aujourd'hui; et quand il s'agit de l'entreprendre, ne cherchons pas ceux qui pourraient nous entretenir dans le relâchement; nous nous abuserions nous-mêmes, puisque tous les sentiments des hommes ne changeront jamais l'esprit de la pénitence, qui est appelé par les conciles un baptême laborieux; et comme l'Eglise n'a gardé ces règles de sévérité et ces pénitences canoniques qu'afin d'éprouver le pécheur, de l'acquitter de ses dettes et de le purifier devant Dieu, l'Eglise fait encore aujourd'hui la même chose par l'ordre qu'elle garde dans les cérémonies des cendres, du carême et de l'absoute..

Examinons-nous donc devant Dieu; éprouvons-nous nous-mêmes; voyons si notre cœur est véritablement changé, et jugeons-en par la conduite de notre vie. Voyons si nous avons satisfait à Dieu par la pénitence et par les œuvres pénibles et laborieuses. Voyons enfin si nous nous sommes préparés par les bonnes œuvres à recevoir le corps de Jésus-Christ. Si cela est, mes frères, je ne doute pas que Dieu ne fasse miséricorde à ceux pour qui l'Eglise sainte va prier, et que Dieu ne délie dans le ciel ceux que Monseigneur (1) va délier sur la terre. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE VENDREDI SAINT.

Sur la Passion.

O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus.

O vous tous qui passez dans le chemin, voyez et considérez s'il est une douleur semblable à la mienne (*Thren.*, I, 12).

Mon dessein est d'entrer dans les sentiments de ce prophète affligé, et de me plaindre des chrétiens qui ne regardent que légèrement l'étrange spectacle de la mort d'un Dieu. Beaucoup de personnes s'assemblent pour solenniser la mémoire de la passion de Jésus-Christ. On donne quelque attention à la description des tourments qu'il a soufferts et au récit de sa mort; mais on ne le fait qu'en passant, on ne pénètre pas quelle est la cause de ses tourments, on ne se donne pas le loisir de se laisser convaincre que c'est l'ouvrage de nos iniquités, et que nous renouvelons tous les jours ses douleurs en continuant les crimes qui les lui ont causées. On ne considère point sa passion comme la dernière leçon qu'il a voulu faire à tous les chrétiens en mourant pour eux, et on laisse échapper mille vertus qu'il a pratiquées dans le cours de ses souffrances, pour nous

(1) Ce sermon a été prêché dans l'église de Paris, en présence de S. E. M. le cardinal de Noailles.

donner par son exemple d'excellentes pratiques des vérités qu'il nous avait enseignées, afin qu'on pût dire qu'il avait fini sa mission comme il l'avait commencée : *Cœpit Jesus facere et docere.* Ce n'est pas ordinairement de cette manière qu'on regarde la passion : on se remplit l'imagination de la triste idée de ses souffrances, on conçoit de la haine contre ses bourreaux et de la compassion pour sa personne. Il y en a même qui versent des larmes, mais ce n'est d'ordinaire qu'un sentiment naturel qui les fait répandre.

Le deuil de l'Église, ce qu'il y a de lugubre dans les cérémonies du temps, le récit de la mort d'un homme que nous regardons comme un innocent et que nous sommes accoutumés d'appeler notre Dieu, les mouvements d'un orateur chrétien, la véhémence de son action, les tristes objets qu'on nous représente, toutes ces choses tirent des larmes de nos yeux, parce qu'elles excitent en nous des mouvements qui ne les peuvent retenir. Mais ces tristes objets cessent-ils de paraître, ces mouvements sont-ils apaisés, nous oublions le sujet qui les a fait naître. Nous remettons le fer dans les plaies dont la vue nous avait causé de la douleur, et nous recommençons à vivre comme si nous n'avions point de part à la mort du Sauveur : *O vos omnes qui transitis per viam :* O vous donc qui passez, et qui n'avez regardé jusqu'ici la mort de Jésus-Christ qu'en passant : *Attendite*, arrêtez-vous, soyez attentif : *Et videte*, et voyez tout ce qui se passe dans cette sanglante action. Je vais vous la représenter sous deux différentes idées : comme un sacrifice que Jésus-Christ présente à son Père pour tous les hommes qu'il veut sauver ; comme une dernière leçon qu'il fait en mourant à tous les hommes qu'il veut instruire. Ainsi nous considérerons deux choses dans toutes les circonstances de cette action : les douleurs et les vertus du Sauveur du monde; ses douleurs pour les plaindre, ses vertus pour les imiter.

Voilà les deux choses auxquelles nous tâcherons de vous porter dans ce discours. Nous considérerons ce qu'il souffre et ce qu'il nous enseigne en souffrant. Prenons-le dans le jardin des Olives ; suivons-le dans la ville de Jérusalem ; montons sur la montagne du Calvaire, où nous lui verrons achever son sacrifice sur cet autel élevé par la justice de son Père, par l'injustice de ses ennemis et par la grandeur de son amour. C'est, mes frères, sur ces trois théâtres qu'il expose à nos yeux les souffrances qu'il a endurées, et les vertus qu'il a fait paraître dans cette sanglante action. Je vais en commencer le récit, après que nous aurons salué la croix, sanctifiée en servant d'autel dans le sacrifice de notre rédemption. *O crux*, *ave*.

PREMIÈRE PARTIE.

Les premiers mouvements du Sauveur dans cette action sont remplis d'excellentes instructions. Il nous déclare lui-même la cause de sa mort avant que d'entrer dans l'œuvre de sa passion, et il nous fait une excellente leçon en nous la déclarant : *Ut cognoscant quia diligo Patrem.* Que cette parole renferme de grandes choses, mes très-chers frères ! Il veut nous apprendre que comme c'est l'amour qui l'a tiré du sein de son Père, c'est l'amour qui le fait entrer dans le sein de la mort, et par là il veut nous enseigner que l'amour de Dieu donne le prix à nos actions, à nos souffrances et à notre mort, et qu'un véritable chrétien doit prendre ces paroles pour sa devise : *Quia diligo Patrem.*

Après cette espèce de renouvellement d'amour et cette déclaration publique, que c'est à cause qu'il aime son Père qu'il s'est chargé du péché d'Adam, il veut, par un ordre admirable de sa sagesse, que la satisfaction qu'il en fait soit proportionnée à la manière dont Adam l'avait commis ; c'est pourquoi saint Cyrille remarque qu'Adam ayant péché dans un jardin, c'est aussi dans un jardin que commence la passion du Sauveur ; et comme le péché d'Adam a été formé dans le fond de l'âme avant de passer au dehors, ainsi les plus grandes peines du Fils de Dieu ont été imprimées dans son cœur, et il souffre dans le jardin des Olives une passion toute spirituelle, dans laquelle le corps n'a presque point de part, mais qui s'étendra dans la suite, à proportion que le péché dont elle est le remède, croît, s'étend et se multiplie, après qu'il a pris naissance dans le cœur.

La pénitence commence dans le cœur, elle s'étendra jusqu'à ce qu'elle soit arrivée à sa perfection, et cette perfection sera la consommation de la victime. Mon âme est triste jusqu'à la mort : *Tristis est anima mea usque ad mortem.* Elle se doit étendre jusqu'à la mort, et ne finira que par la mort ; son âme est abattue par la tristesse ; car comme le péché d'Adam avait commencé par un orgueil secret, sa passion commence par une tristesse de cœur qui afflige et qui humilie son âme : *Tristis est anima mea usque ad mortem.* Il est à remarquer que ce ne fut pas à son Père qu'il déclara la tristesse de son âme, mais à ses disciples, pour nous faire comprendre qu'elle était tout ensemble un sacrifice et une leçon, et que non-seulement il souffrait pour les hommes, mais qu'il leur enseignait par son exemple de quelle manière il fallait souffrir. Ainsi, mes frères, en disant à ses disciples, et à tous les hommes en leur personne, que son âme est triste, il leur apprend par où doit commencer en nous la pénitence pour être véritable : c'est dans le fond du cœur ; car comme c'est la volonté qui est le principe et la source de nos actions, nous sommes pécheurs quand la volonté est opposée à Dieu et élevée contre lui, et nous ne sommes pénitents que quand elle lui est soumise et que le cœur est changé ; ce ne sont ni les larmes, ni les soupirs, ni les jeûnes, ni les austérités qui font les pénitents : l'amour-propre a ses vertus toutes semblables à celles de l'amour de Dieu : c'est la tristesse d'un cœur convaincu de ses désordres et abattu à la vue de la grandeur divine

et de nos iniquités, qui fait la véritable conversion.

Par cette tristesse qu'il déclare à ses disciples, il voulait donc consoler les âmes faibles, et les empêcher de croire que la crainte des souffrances, des persécutions et de la mort, fût un péché, quand elle est soumise à l'ordre de Dieu. Il voulait leur donner une idée de la différence qu'il y a entre la générosité purement humaine et celle que le christianisme inspire : celle des hommes commence par une force audacieuse qui, ne pouvant se soutenir elle-même, dégénère bientôt en faiblesse et en lâcheté ; nous le verrons dans peu de temps en la personne d'un apôtre qu'il instruit, mais de qui le cœur n'est pas encore ouvert à ses instructions. Celle des chrétiens au contraire commence par un abattement de l'âme devant Dieu, qui, se défiant d'elle-même et n'attendant du secours que de la grâce du Sauveur, se change en une force invincible. Cette leçon n'aurait pas eu toute sa perfection si, après nous avoir appris que nous ne sommes forts que par le secours de Dieu, il ne nous avait pas enseigné la manière de l'obtenir : c'est ce qu'il fait en se séparant de ses disciples, pour se prosterner le visage contre terre et pour faire cette prière à son Père : *Si possibile est, transeat a me calix iste ; veruntamen fiat voluntas tua.* Jésus-Christ savait certainement que tous les efforts de ses ennemis, de la mort et du démon, ne pouvaient le vaincre ; néanmoins il ne laisse pas que de prier son Père de détourner la mort qui lui est préparée.

Par là, mes frères, il veut nous apprendre que quand nous prévoyons les afflictions et les souffrances, quelque fortifiés que nous nous sentions par la grâce de Dieu, il faut les attendre avec humilité, se défiant de ses propres forces, demandant même à Dieu qu'il les détourne ; tâchant nous-mêmes, dans la vue de notre faiblesse, d'éviter la rencontre du mal dont nous sommes menacés, et nous tenant attachés à Dieu par la prière. De plus Jésus-Christ a prié de cette manière, il a demandé une chose qui semblait contraire à la volonté de son Père ; et dans cette prière, dit saint Augustin, c'est la voix des membres qui se fait entendre, plutôt que celle du chef : ce sont des malades qui parlent par la bouche de leur médecin, mais aussi ce médecin ne parle-t-il que pour les instruire et pour les guérir. Il voulait nous apprendre qu'il peut arriver quelquefois que, sans perdre l'esprit du christianisme, nous voulions une chose lorsque Dieu en veut une autre ; cela se permet à la fragilité et à la faiblesse humaine. Vous sentez des oppositions à la volonté de Dieu, vous lui demandez ce qu'il ne veut pas vous accorder. Ne vous troublez point pour cette contrariété, mais humiliez-vous ; reconnaissez qu'il y a en vous un fonds de misère et d'opposition au bien. Considérez celui qui est au-dessus de vous ; il est créateur, et vous créature ; il est maître, et vous esclave : est-ce à vous à vouloir autre chose que ce qu'il veut ? Il est puissant, et vous très-faible : est-ce à vous d'entreprendre ce qu'il n'a pas résolu ? Il est un père bon et sage, et vous êtes un enfant aveugle, sans expérience et ignorant ce qui vous est meilleur : arrêtez votre volonté par ces vues, soumettez-la à celle de Dieu, et dites-lui : Ne faites pas, ô mon Père, ce que je veux, mais ce que vous voulez. Enfin Jésus-Christ recommence trois fois la même prière : ah ! le grand exemple qu'il nous donne de persévérance, d'humilité et de simplicité dans la prière.

Nous nous lassons de demander, parce que nous sommes superbes : nous nous impatientons quand Dieu ne nous exauce point, parce que nous sommes pleins d'orgueil ; mais le Fils de Dieu nous apprend à prier humblement, la face contre terre; simplement : *Mon Père, s'il est possible, faites que ce calice passe;* persévéramment, il recommence jusqu'à trois fois. Pensez-vous que, priant de la sorte, il ne pratique que des vertus sans rien souffrir ? Non, mes frères, il souffre en priant : si vous le voyez prosterné devant son Père, c'est pour expier l'orgueil du pécheur, et si vous n'entrez pas dans ce genre de souffrance intérieure du Sauveur, je n'en suis pas surpris : les disciples eux-mêmes ne le comprirent pas. C'est ce que signifie le reproche qu'il fit à saint Pierre, *Quoi! vous n'avez pu veiller une heure avec moi?* Hélas ! il y a bien peu de chrétiens qui comprennent les langueurs secrètes et les souffrances intérieures de Jésus-Christ. Jésus-Christ venait de nourrir ses apôtres de son corps pour les fortifier ; il les avait préparés par un avertissement pour les prévenir sur ce qui devait arriver ; il les avait exhortés à prier, il leur en avait donné l'exemple, il les reprend de leur sommeil, et il les avertit jusqu'à trois fois : cependant, sans être touchés ni de ses bienfaits, ni de ses avertissements, ni de ses prières, ni de l'état où il leur avait dit qu'il se trouvait réduit par la tristesse qui l'accablait, ils dorment avec indifférence, comme si toutes ces choses ne les regardaient point. Qu'il est cruel de se voir ainsi abandonné dans son affliction de ceux que nous pensions être nos amis ! Mais ce qui augmente cette douleur dans l'âme de Jésus-Christ, c'est qu'elle n'est pas simple, elle est compliquée, si j'ose parler ainsi ; et comme ceci peut s'appliquer à toutes ses souffrances dans le cours de sa passion, expliquons ce que nous voulons dire par cette expression.

Elle signifie, mes frères, que comme le Sauveur du monde ne souffre pas seulement les injures qu'il reçoit dans sa passion, soit par l'infidélité de ses disciples, soit par la cruauté de ses bourreaux ; mais qu'il voit dans ces injures tous les péchés des hommes commis et à commettre, son âme pénétrante et ingénieuse pour s'affliger lui fait jeter les yeux sur le passé et sur le futur; de telle sorte qu'on peut dire que chaque injure qu'il reçoit ou chaque tourment qu'il souffre lui fait recevoir l'impression de l'injure actuelle qu'il reçoit par la personne qui l'offense, celle

de l'injure passée qu'il a reçue par les hommes qui l'ont offensé, et celle qu'il doit recevoir par les hommes ingrats qui, oubliant les marques de son amour, continueront à l'offenser et renouvelleront sa passion.

Ce sont les vues différentes qui obligent les saints Pères de dire que ce fut dans le temps de la prière au jardin des Olives que le Sauveur du monde souffrit plus qu'en aucun autre temps de sa passion, parce que dans ce moment toute l'horreur de sa passion se présenta à son esprit : il en vît la cause dans le péché, les effets dans ses tourments, la continuation et le renouvellement dans les infidélités des hommes. Il se regarde dans ce moment comme cet homme de douleur dont parle Isaïe, de qui le principal tourment vient de la connaissance qu'il a de toutes les circonstances de ses douleurs. Or Jésus-Christ est frappé d'une crainte horrible : *Cœpit pavere;* il est saisi d'une tristesse profonde : *Et tædere;* il est abattu d'une désolation universelle : *Et contristari.* C'est l'état d'une âme qui voit un malheur prêt à fondre sur elle, et qui, de quelque côté qu'elle se tourne, ne voit aucun moyen de l'éviter : semblable à une nuée épaisse et noire, éclairée d'un feu obscur, qui semble porter toute la colère du ciel, et qui, menaçant une campagne, fait fuir tout le monde pour l'éviter; semblable à une armée qui porte toute l'indignation d'un prince irrité, et qui met dans une consternation accablante une ville qui en est menacée, parce qu'elle la voit prête à fondre sur elle; et c'est ici qu'on peut dire : *Attendite et videte si est dolor :* Où s'est-il jamais vu une tristesse et une douleur pareille?

Ce fut aussi dans le tourment de son esprit, dans cette affligeante pénétration de toutes les circonstances de ses douleurs, qu'il se répandit une sueur sanglante de toutes les parties de son corps, qui fut tout ensemble expressive de sa douleur présente et une prédiction de ses douleurs futures.

Avec cette connaissance de la disposition du cœur de Jésus-Christ, jugez quelle dut être sa douleur de voir ses disciples endormis, non-seulement à cause de ce qui les regardait, comme je viens de vous le dire, mais parce qu'il voyait dans leur sommeil l'infidélité, l'ingratitude et la lâcheté de beaucoup d'autres.

Il y voyait l'ingratitude de ceux qui, ayant tout reçu de lui, ne lui veulent rien rendre, et qui, sacrifiant avec joie leur sommeil, leurs nuits et leurs jours, à l'ambition, à l'avarice et aux plaisirs, ne veulent pas seulement donner une heure à Jésus-Christ qui ne la leur demande que pour leur salut. Appliquons-nous ceci, mes frères : combien y a-t-il de gens à qui le Sauveur dira à l'heure de la mort : Vous n'avez pu veiller une heure avec moi : *Non potuistis una hora vigilare;* qui, livrés au péché, et après avoir mené une vie oisive, molle, inutile, de passion et d'amusement, ne veulent pas en faire pénitence, et s'ennuient dans les exercices qu'on leur prescrit pour satisfaire à la justice de Dieu; qui donnent tout au monde et ne veulent rien faire pour leur salut. Il y voyait l'erreur et l'illusion de ceux qui croient être de ses disciples, parce que, comme les apôtres, ils se nourrissent de son corps et écoutent sa parole avec tranquillité, ainsi qu'ils venaient de faire, et qui, le laissant après entrer tout seul dans l'œuvre pénible de sa passion, s'endorment lâchement quand il faut souffrir, et ne veulent point avoir de part à ses douleurs : *Non potuistis una hora vigilare.* Ce n'est pas être disciple de Jésus-Christ que de communier simplement et d'écouter sa parole : il faut prier comme lui et prendre part à ses douleurs. Il y voyait le sommeil criminel des pasteurs de l'Eglise qui regardent avec tranquillité toute sa discipline en proie au relâchement, Jésus-Christ exposé à ses ennemis en la personne de ses membres, et tous les désordres déplorables qui se présentent à nous, sans en être touchés et dormant en repos, après s'être remplis des biens de l'Eglise, qu'ils regardent comme la proie de leur avarice et de leur ambition. Ainsi pénétré de la lâcheté de ses disciples et de ses plus chers amis, il vient à eux, et il les en reprend; mais comment : *Quoi*, leur dit-il, *vous n'avez pu veiller une heure avec moi?* Que de douceur dans cette manière de reprendre! Est-ce ainsi que nous en usons à l'égard de ceux qui sont tombés dans quelque négligence pour ce qui nous touche? Mais cette leçon de douceur va être confirmée d'une manière admirable dans un moment : le Sauveur fait lever ses disciples et leur disant que *l'heure est proche*, et que *le Fils de l'homme va être livré entre les mains des pécheurs*, il vient lui-même au-devant de ses ennemis, parce que c'est l'amour de son Père qui l'oblige de se présenter à la mort et qui le fait aller au-devant de la croix et de la passion.

En effet, il n'avait pas encore achevé de parler à ses disciples, que *Judas, suivi d'une grande troupe de gens armés d'épées et de bâtons, se présente devant ses yeux, et s'approchant de lui, il lui dit ; Maître, je vous salue; car c'était le signal que le traître avait donné pour leur désigner celui qu'ils devaient prendre.* Mais à quoi pense ce malheureux? Est-il aveuglé jusqu'à croire que ce signe d'amour qui découvre son maître aux soldats couvrira sa malice aux yeux du Sauveur? qu'il prendra cet embrassement pour une marque de son amitié, et l'insulte que lui fait cette troupe pour une rencontre où il n'avait point de part? Ne savait-il pas que son maître lisait dans le fond du cœur, qu'il en pénétrait les secrets et qu'il en découvrait les replis les plus cachés? Avait-il oublié ce que le Sauveur venait de lui dire, dans le repas qu'il sortait de faire avec les apôtres : *Celui qui met avec moi la main dans le plat, c'est celui qui doit me trahir?* Frappé d'un aveuglement trop profond, pour être capable de ces réflexions, il est comme un enfant qui met la main sur ses yeux, et qui croit que personne ne le voit parce que lui-même ne voit pas ceux qui sont autour de

lui. C'est l'état du pécheur occupé d'une passion et qui s'est retiré de Dieu. Que de souffrances pour le Sauveur dans cette occasion, et que d'instructions pour les hommes dans la manière dont il les reçoit! Quel coup pour le Sauveur de voir son disciple qui le trahit, son apôtre à la tête de ses ennemis, et celui à qui il avait donné un libre accès auprès de sa personne, ne s'en servir que pour le livrer entre les mains de ceux qui désirent sa mort! Plût à Dieu que ce traître, de qui la conduite nous donne de l'horreur, n'eût pas un si grand nombre d'imitateurs parmi les chrétiens et même parmi les ministres de Jésus-Christ! Ce malheureux chrétien qui s'approche de l'autel avec l'attachement au péché, pour éviter devant les hommes le reproche de n'avoir pas accompli la loi, ne renouvelle-t-il pas la trahison de ce misérable? Il vient à Jésus-Christ avec une troupe de passions rebelles qui, comme les soldats, marchent en silence pour un temps, afin de faire leur coup avec plus de sûreté; et quand il l'a reçu, ne l'abandonne-t-il pas à ses ennemis? Oui, mes frères, dans l'Église même et parmi les ministres de Jésus-Christ, Judas a des imitateurs.

Ce misérable avait les dehors d'un homme de bien: il a prêché, il a fait des miracles, il a baptisé les premiers disciples de Jésus-Christ, qui avait confiance en lui, comme remarque saint Augustin. Sa vie était extérieurement si irréprochable, que quand le Fils de Dieu dit que quelqu'un le trahirait, chaque apôtre se devint plutôt suspect à soi-même que de le soupçonner de cette action, tant son crime était secret et caché.

Mes frères, cette réflexion me fait trembler! Combien y en a-t-il dans l'Eglise, qui, faisant les fonctions évangéliques comme Judas, et menant comme lui une vie irréprochable en apparence, conservent néanmoins au dedans une passion d'avarice et de cupidité comme lui, et qui emploient à leur propre usage ou à des dépenses de table, d'équipages et de domestiques superflus, ou à rendre leurs parents riches et considérables dans le monde, le bien qui est donné à Jésus-Christ pour la nourriture des pauvres! Pensez-vous que quand ils s'approchent du saint autel Jésus-Christ ne leur dise pas: *Osculo Filium hominis tradis?* Imitateur de Judas, tu voles mon bien comme lui, tu me viens donner un baiser de paix, et cependant tu me livres à mes ennemis, en me mettant dans ton âme, dont ils sont les maîtres et les possesseurs.

Ah! quand je considère tous les dehors de la conduite de Judas et sa fin malheureuse, je ne puis m'empêcher de dire: Tremblez, prêtres et ministres de Jésus-Christ; tremblez, religieux et solitaires: car on n'est point assuré d'être du nombre des élus, quoiqu'on vive parmi les disciples de Jésus-Christ et qu'on fasse extérieurement tout ce qu'ils font. Tremblons, humilions-nous et prions. Mais de quelle manière le Sauveur reçoit-il cette injure atroce de son disciple? Il l'appelle son disciple, son ami; il lui demande par une forme d'interrogation ce qu'il est venu faire en ce lieu, comme pour l'obliger à faire réflexion sur sa lâche entreprise. *Vous trahissez le Fils de l'homme par un baiser?* c'est tout ce qu'il lui dit de plus fort.

Voilà la manière dont il faut supporter le commerce de ceux qui ressemblent à Judas; et comme le nombre en est grand dans le monde, que les traîtres sont répandus dans toutes les conditions, et qu'il est beaucoup plus difficile de souffrir les fausses caresses d'un traître que d'endurer les mauvais traitements d'un ennemi qui se déclare, il faut demander à Jésus-Christ qu'il nous donne dans ces rencontres la patience nécessaire dont il nous a donné l'exemple.

Les Juifs, ayant reconnu Jésus-Christ par le signal du traître, s'avancèrent et se saisirent de sa personne. Alors ses disciples, le voyant pris, et qu'il ne faisait aucun effort pour se délivrer par miracle, s'enfuirent, et firent sentir à Jésus-Christ qu'il y aurait toujours une infinité de chrétiens qui ne seraient ses disciples que pendant la paix, mais qu'ils l'abandonneraient dès qu'il s'agirait de l'intérêt de leur fortune ou de leurs passions. Ils nous ont fait voir par cette fuite qu'ils étaient encore dans leur foi tendres et délicats comme des enfants. A la première vue de la persécution, les uns prennent la fuite et les autres renient leur maître. Ils n'avaient pas prié comme lui au jardin des Olives, car s'ils l'eussent fait et qu'ils eussent veillé et prié comme le Sauveur le leur avait dit, ils auraient été fortifiés et ne l'auraient pas abandonné au temps de la tentation. Je ne saurais passer cette circonstance de la fuite et de l'abandonnement des apôtres qui quittent leur maître, sans vous faire remarquer que voilà le fond que nous devons faire sur la constance des amis du monde, qui le sont jusqu'à l'intérêt. Amis zélés dans la bonne fortune, fidèles dans la prospérité, empressés quand tout nous réussit, mais qu'on voit changer de conduite aussitôt que les choses changent de face. Froids dans l'adversité, prudents dans la persécution, resserrés dans nos mauvaises affaires, nous oubliant jusqu'à ne nous connaître plus quand la fortune nous abandonne, l'inconstance des choses humaines nous a fait voir plus d'une fois que la légèreté des hommes sait fort bien ne mettre qu'un moment de distance entre l'adoration et l'oubli.

Avancez donc, soldats, ne craignez rien; si Jésus de Nazareth vous a renversés par terre et qu'il vous donne la force de vous relever pour le prendre, c'est qu'il a voulu vous faire connaître que si vous l'emmenez, c'est son amour qui le livre et non pas votre violence qui l'entraîne. Il veut faire voir dans toute sa passion sa liberté, son innocence et son amour. Vous n'avez pas voulu reconnaître la puissance qu'il a voulu vous faire sentir par ce renversement; vous êtes en cela semblables aux impies qui, voyant renverser leur fortune et leurs desseins, ne reconnaissent point la main de Dieu qui les

frappe pour les convertir, et qui persévèrent dans leurs iniquités.

Les ennemis du Sauveur sont renversés, ses disciples ne reviennent pas, les soldats se relèvent et se saisissent de sa personne. Les hommes ne jugent des choses que par le succès. Allez donc, emmenez le Sauveur, soyez les ministres de son amour en ne pensant qu'à être les bourreaux de sa vie, et liez la victime qui se livre elle-même à la mort. C'est ainsi qu'ils entrent dans la ville, triomphants de la prise qu'ils ont faite, et c'est le sujet de mon deuxième point.

DEUXIÈME PARTIE.

Il est facile de se persuader que le Sauveur du monde reçut mille insultes de la troupe qui le conduisait dans le chemin, depuis le jardin où ils le prirent jusque dans la maison de Caïphe, où toute cette cohorte aborda et où les prêtres s'étaient assemblés, afin que tout se fît par leurs avis. Caïphe, qui était le grand prêtre cette année, avait donné le conseil de faire mourir cet homme pour tout le peuple : chose étrange, que ce soit un premier ministre du Dieu vivant qui donne ce conseil contre la vie de son Fils unique! Il l'interrogea d'abord sur sa doctrine, et Jésus-Christ lui répondit qu'il n'avait rien dit en secret, et qu'ainsi on pouvait interroger ceux qui l'avaient entendu.

Je ne m'arrêterai pas sur l'injustice de leur procédure, car nous en parlerons lorsqu'il paraîtra devant Pilate. Saint Chrysostome dit qu'ils s'assemblèrent plutôt pour exécuter que pour prendre une résolution qui était déjà formée; qu'ils firent quelques informations à la hâte et quelques recherches informes pour sauver les apparences, et pour couvrir au moins leur homicide de quelques prétextes. Car les faux témoins qu'on faisait paraître se contredisaient et se combattaient les uns les autres, et tout était si plein de trouble et de tumulte, qu'il paraissait visiblement que tout ce qui se faisait alors n'était qu'un fantôme et une fiction de jugement.

Je ne m'arrêterai qu'à deux choses que le Sauveur souffrit dans la maison de ce grand prêtre, qui toutes deux lui furent infiniment sensibles, et dans lesquelles il nous fait d'admirables leçons et nous expose des exemples divins. Considérez donc toujours ses souffrances, admirez ses vertus et écoutez ses leçons.

La première, c'est la circonstance du coup qu'il reçut au visage par l'insolence et la brutalité d'un valet, qui, perdant toute sorte de respect en la présence de ses maîtres, insulta avec indignité un homme qui était sous leur protection. Je n'exagère point cette injure, mes frères, car c'est celle que les hommes ont accoutumé d'appeler le dernier outrage, et pour lequel on se porte aux dernières extrémités. Ajoutez que cette injure est faite par un valet au plus innocent de tous les hommes, et qui n'a rien dit que de très-sage; je vous la laisse peser au poids de l'amour-propre, si vous n'êtes pas capables de la peser au poids de la justice, et jugez quelle elle a dû être.

Mais considérez en même temps de quelle façon Jésus-Christ la reçut, et venez apprendre de son exemple, qui condamne tous nos emportements, quelle doit être notre modération dans les injures que nous recevons et dans les outrages qu'on nous fait. Le Sauveur regarde ce misérable avec compassion, car quoique Jésus-Christ fût frappé, celui qui le frappait en était plus digne que lui, de même que, selon les vues de la foi, tous ceux qui nous persécutent injustement sont bien plus à plaindre que nous. Il lui dit donc: *Si j'ai mal parlé, montrez en quoi; mais si je n'ai rien dit que de bien, pourquoi me frappez-vous?*

Mon Dieu, si nous savions parler de cette manière à nos ennemis quand ils nous persécutent, ou nous les convertirions, ou nous les confondrions devant Dieu. Mes frères, que de douceur! que de modération! C'est à la vue de cet exemple que la fierté des hommes se doit confondre, et ils ne sauraient trouver d'excuses à leurs emportements s'ils considèrent cette conduite où Jésus-Christ leur montre tout ensemble de la patience en supportant une cruelle injure, et une douceur admirable et héroïque en voulant bien rendre raison de ce qu'il a dit, et en tâchant de faire comprendre à ce valet qu'il a eu tort de se laisser emporter à cet excès. Voilà la pratique de ce que nous enseigne l'apôtre saint Paul : *Ne vous laissez pas surmonter par le mal, mais surmontez le mal par le bien.* Le Sauveur ne se laisse pas surmonter par le mal : il reçoit un soufflet, et il ne confond pas celui de qui il l'a reçu; il ne fait pas tomber le tonnerre pour l'écraser, mais il tâche de surmonter le mal par le bien, c'est-à-dire de ramener à la raison celui qui s'est emporté contre lui.

C'est, mes frères, ce que nous devons faire dans les injures ou dans les persécutions qu'on nous fait : il faut que la patience nous empêche de nous laisser vaincre par le mal, mais il faut que la douceur nous applique à vaincre le mal dans notre frère qui s'est emporté contre nous, et à le ramener à la raison, le retirant de dessous l'empire du démon auquel il s'est laissé vaincre par la passion. Il ne faut pas s'étonner de ce que le Sauveur, qui a dit dans l'Évangile, que *quand nous recevons un soufflet sur une joue nous devons tendre l'autre*, ne l'a pas pratiqué lui-même en cette occasion. Il a fait davantage, car il est plus difficile de répondre avec sagesse et une modération qui témoigne qu'il y a autant de tranquillité dans l'esprit après une pareille injure que si on ne l'avait pas reçue, que de tendre l'autre joue; car ceci peut se faire dans le trouble et dans l'émotion même que l'injure nous aurait causés. Il ne faut donc pas prendre ces paroles à la lettre, mais dans le sens qu'elles signifient, qu'il faut être disposé à la douceur et non à se venger de son ennemi : c'est ce que Jésus-Christ accomplit admirablement.

La seconde chose qui se passa dans la mai-

son du grand prêtre, ce fut le reniement de saint Pierre. Cet apôtre aimait son maître, il en était beaucoup aimé, et sa chute, qui ne fut qu'un effet de son imprudence et de son indiscrétion, le toucha sensiblement. Examinons les causes de cette chute, et voyons comme il s'en releva. Il y a d'admirables leçons dans ce que l'Evangile nous rapporte sur le sujet de cet apôtre.

Je trouve d'abord son sommeil, qui fut une marque d'ingratitude et un défaut de reconnaissance pour la grâce qu'il venait de recevoir par la participation du corps de son maître, semblable en ceci à ceux qui, après avoir reçu le corps de Jésus-Christ, croient que tout est fait, et ne prennent pas le soin qu'ils doivent de lui en marquer leur reconnaissance, en suivant ses avis et en vivant selon sa volonté. Ce fut la cause de la chute de Pierre. En sortant de recevoir le corps du Sauveur, il tombe dans une ingratitude effective, il ne fait aucun cas de ses avis. Il ne lui a rien coûté pour recevoir son corps, et il lui en aurait coûté s'il eût veillé et prié comme il le lui avait recommandé; mais il y a plus, il se fie en ses propres forces, et, croyant pouvoir exécuter toutes les résolutions que son amour pour son maître lui avait fait prendre, sans avoir d'autres secours que son propre cœur et la tendresse qu'il sentait pour Jésus-Christ, il entre dans une présomption qui fut une autre cause de sa chute. Il se mit dans une occasion où l'amour sur lequel il comptait succomba, et l'apôtre renia son maître. Un faible amour pour la justice n'empêche pas qu'on ne soit capable des plus grands crimes lorsqu'on se met dans l'occasion : qu'allait faire un apôtre dans ces circonstances chez un grand prêtre?

Apprenons de la chute de ce disciple si zélé et si malheureux que nous n'avons que la misère et la faiblesse en partage, qu'il ne faut jamais présumer de nos forces. Quelque bonté de naturel que nous ayons, quelque éloignement que nous donnent pour certains vices, ou la nature de notre tempérament, ou les impressions d'une éducation chrétienne, tout cela est faible et tout cela nous quitte quand la tentation est forte, et que, méprisant les avis qu'on nous donne, nous nous exposons témérairement. De là proviennent mille chutes, et nous voyons à présent tel homme entre les disciples de Jésus-Christ, qui, croyant, comme cet apôtre, pouvoir souffrir la mort pour lui, n'a pu résister à la voix d'une servante et s'est perdu par présomption, par curiosité, par le poison mortel des conversations inutiles. Mes frères, il y a bien aujourd'hui des apôtres dans ce même cas.

Cependant Pierre se relève et reconnaît sa faute; le coq chante, Jésus-Christ regarde son disciple, qui sort de la maison du grand prêtre et pleure amèrement.

Voilà, mes frères, ce qui est nécessaire pour sortir du péché et faire pénitence. Il faut écouter le chant du coq, c'est-à-dire la voix des prédicateurs et des ministres de Jésus-Christ. Car la grâce intérieure est ordinairement attachée à quelque chose d'extérieur. Il est vrai que le coq chante en vain pour réveiller le pécheur si la grâce de Jésus-Christ ne touche point son cœur; c'est pourquoi non-seulement le coq chante, mais Jésus-Christ regarde Pierre. Il faut donc demander à Jésus-Christ qu'il nous regarde, afin que nous connaissions nos misères ; ce regard porte la lumière dans l'âme. Aussitôt que Pierre a connu son péché, il sort de la maison du grand prêtre, pour nous apprendre que dès que Dieu nous donne quelques lumières il faut les suivre, fuir l'occasion et tout quitter. Enfin il faut pleurer et gémir : Pierre ne parle point, il pleure, il se retire. Il parle quand il est animé d'un faux amour, il garde le silence quand il est pénétré de l'amour de Dieu. Mes frères, un vrai pénitent fait tout sans rien dire, et je me défie extrêmement de ces gens qui découvrent leur douleur à tant de monde, et qui font de grands projets de retraite et de pénitence.

Le Sauveur du monde reçut mille outrages dans cette maison, et le grand prêtre s'étant emporté contre lui, on l'insulta avec la dernière indignité. Cependant, comme ils ne pouvaient le mettre à mort sans le consentement de Pilate, qui était le président des Romains, ils le lui menèrent pour confirmer la sentence de mort qu'ils avaient rendue contre lui. C'est donc chez Pilate, gouverneur pour les Romains, que fut conduit le Sauveur du monde, et c'est de là qu'il sera conduit au Calvaire pour y consommer son sacrifice.

C'est ici que vous allez voir l'image d'un mauvais juge dans la conduite d'un homme sage selon le monde, et qui a assez d'honneur pour ne vouloir pas trahir l'innocence ni la livrer à l'injustice, mais qui n'a pas assez de courage pour la défendre au péril des intérêts de sa fortune et de l'autorité de la cour. Dans tout ceci nous ne perdrons point Jésus-Christ de vue.

Ce fut donc un nouveau tourment et une nouvelle injure au Fils de Dieu, d'être mené comme un profane devant un juge séculier ; et ce fut une vertu en lui et une instruction pour nous, que de répondre par respect à l'autorité de Dieu, dont il voit l'image dans ce méchant juge. Pilate était un fort honnête homme selon le monde, il avait quelque amour pour la justice et pour la vérité. Il interrogea d'abord Jésus-Christ sur les accusations de blasphème contre Dieu, de trahison envers le prince et de séduction envers le peuple ; mais il reconnut en même temps son innocence, de sorte qu'étant prévenu de quelque estime pour sa droiture et pour la sincérité qu'il faisait paraître, sa femme l'ayant de plus sollicité en sa faveur, il regarda comme une occasion favorable de pouvoir le renvoyer à Hérode, apprenant qu'il était Galiléen, et par conséquent de sa juridiction.

Voilà la première fausse démarche de Pilate; car puisqu'il connaissait l'innocence de Jésus-Christ et la passion de ses ennemis, il était de son devoir de lui rendre justice et de le retirer d'entre leurs mains. Vous verrez

les suites de cette première fausse démarche, et dans quel abîme d'injustice elle va conduire ce malheureux juge. Où sont les juges qui ne travaillent pas à se débarrasser d'une affaire quand ils voient que leurs intérêts en peuvent souffrir ? Qui est-ce qui ne dit pas, quand il ne s'agit que de protéger la veuve et l'orphelin contre l'oppression de la puissance et de la faveur : Je n'ai que faire de m'embarrasser là dedans ? Et vous n'êtes juge, mon cher frère, que pour cela. *Ne soyez pas juges*, dit l'Ecriture, *si vous n'avez la force de vous opposer à l'iniquité;* vous en répondrez. Ne soyez pas pasteurs si vous n'avez pas la force de vous opposer au relâchement, de maintenir avec vigueur les lois de la discipline, et de défendre les intérêts de Jésus-Christ. Pilate s'en décharge donc, et il le renvoie à Hérode; il agit doublement en politique, car il pense à se débarrasser de cette méchante affaire, et il songe à se raccommoder avec Hérode par cette déférence qu'il lui rend. Ici, comme dans le temps où nous sommes, tout est intrigue, manége, politique ; on n'a point l'amour du vrai et du bien, on ne songe qu'à son intérêt.

Ainsi, d'une part Jésus-Christ est abandonné par le seul qui pouvait et qui devait le défendre, et de l'autre il est sacrifié aux intérêts de Pilate, qui fait servir le Fils de Dieu à ses affaires et à ses desseins. Quelle humiliation ! Hérode le voit avec joie, c'est un effet de sa curiosité et non pas de son respect. On aime dans le monde les nouveaux spectacles. Hérode lui ayant fait plusieurs demandes, Jésus n'y répondit point : semblable en cela aux gens du monde et de la cour qui ne s'informent pour l'ordinaire des choses de la religion que par un esprit de curiosité. Jésus-Christ ne le jugea pas digne de lui parler, et Hérode ne le jugea pas digne de sa présence ; aussi Jésus-Christ est-il ordinairement méprisé dans ces lieux, comme il le fut chez Hérode qui s'en moqua.

Remarquez que les princes des prêtres de la loi ne le quittent point ; ils le suivent chez Pilate, chez Hérode, et partout ils l'accusent, et partout ils le poursuivent avec fureur. Chose étrange, que les prêtres et les docteurs corrompus soient les plus implacables ennemis de Jésus-Christ ! Il est donc renvoyé à Pilate, il semble qu'il veuille contraindre ce juge à faire son devoir et le forcer à se rendre son protecteur ; car après tout le voilà fortifié par la conduite d'Hérode dans la pensée de l'innocence du Sauveur. C'est aussi ce qu'il représente aux Juifs. Il trouve même un expédient qui peut faciliter ce qu'il pense : il connaît que Jésus-Christ est innocent ; l'esprit du peuple est irrité et ses intérêts sont engagés ; il propose un tempérament, une conciliation, un biais : les gens intrigants n'en manquent guère. Nouvelle démarche de Pilate, nouvelle faiblesse. *Vous devez*, leur dit-il, *délivrer un homme à la fête de Pâques, je vous en propose deux, Barabbas et celui-ci.* L'un est un séditieux, un voleur insigne, et un misérable convaincu de plusieurs meurtres ; celui-ci est un innocent, je le reconnais pour tel. Hérode, de la juridiction de qui il est, en a porté le même jugement. Tous les crimes dont vous l'accusez sont imaginaires, et véritablement on reconnaît que c'est l'envie qui vous anime. Au reste, le bon sens veut qu'on punisse celui qui est manifestement coupable, et qu'on sauve celui dont le crime est au moins encore douteux. Mes frères, que ce traitement qu'on fit au Sauveur est étrange ! c'est ordinairement le peuple qui demande au prince la grâce de quelque criminel, et c'est ici le prince lui-même qui demande au peuple la grâce de Jésus-Christ innocent, et qui ne la peut obtenir. On compare le Sauveur du monde avec le dernier des hommes, et celui qui fait cette comparaison prétend lui rendre un bon office. On préfère le dernier des hommes au Sauveur, et on croit ne lui point faire d'injustice ; voilà un étrange aveuglement.

Mais serait-il possible que nous qui connaissons l'innocence de Jésus-Christ mieux que Pilate, nous qui faisons profession de l'adorer comme notre Dieu, nous soyons capables de faire une aussi injuste comparaison ? Oui, mes très-chers frères, nous faisons le détestable choix des Juifs, toutes les fois que nous préférons nos intérêts, nos plaisirs, notre ambition, enfin tous les objets de nos passions, à la loi de Dieu, à son service et au salut de notre âme. Nous ne voyons point cette injustice, nos passions la couvrent, et elles la déguisent sous une forme qui nous frappe moins. Mais quelle est la contenance du Sauveur à la vue de cette indignité et de cette injustice ? Se plaint-il de ce qu'on le compare à un scélérat ? Crie-t-il contre le peuple qui le livre à la mort et qui donne la vie à un infâme ? Il ne dit pas une seule parole, et dans ce jugement comme dans les interrogations de ses juges, après avoir rendu à la vérité le témoignage qu'il lui devait, il demeure dans un profond silence ; Pilate même en est étonné.

Cela nous apprend que quand nous avons rendu à notre innocence le témoignage que nous nous devons par justice, il ne faut plus nous plaindre. Il faudrait aussi, mes très-chers frères, ne se rendre pas si délicats sur le point d'honneur et sur la comparaison qu'on fait quelquefois de nous avec des gens qui ne nous valent point, en pensant au silence du Fils de Dieu comparé à Barabbas. Mais poursuivons.

Le peuple ne se contentant point et voulant absolument la mort de Jésus-Christ, Pilate trouve un autre expédient pour donner quelque chose à leur passion et ne pas perdre entièrement cet innocent ; c'est de le faire châtier. Troisième démarche de Pilate et troisième faiblesse : mauvais ménagements d'un juge qui veut contenter tout le monde. *Mais, Pilate*, dit saint Chrysostome, *si vous croyez Jésus-Christ innocent, pourquoi le livrez-vous à la fureur de ce peuple ? Que ne l'arrachez-vous d'entre leurs mains ?* Pilate au contraire ne témoigne que de la faiblesse. Il ne suffit pas de dire : Le peuple est animé, il

faut donner quelque chose à son emportement et à sa fureur, ceci peut causer une sédition, voilà un grand bruit. Apprenez, vous qui êtes juges sur la terre : *Erudimini*, *qui judicatis terram*, apprenez à distinguer entre le sujet du bruit et l'auteur du bruit. Si Jésus-Christ en est l'auteur, faites-lui perdre la vie, et apaisez le peuple par cet acte de justice ; si Jésus-Christ n'en est que le sujet et le faux prétexte, que l'envie des prêtres et la malice ou l'erreur du peuple en soit la cause, punissez le peuple, corrigez les prêtres et renvoyez l'innocent absous. C'est ce qu'aurait fait un juge ferme et équitable ; mais c'est ce que Pilate ne fait pas, et c'est ce qui n'est peut-être que trop ordinaire. L'innocent qui est sans appui est souvent opprimé, et quelque justice qu'il puisse avoir, on croit encore lui faire grâce de ne pas l'accabler tout à fait quand il a des ennemis puissants et dans la faveur. Encore un coup, Pilate pense faire grâce à Jésus-Christ en ne le livrant qu'à une simple flagellation ; et dans ce tourment, mes frères, le Fils de Dieu souffre tout ensemble la honte et la douleur: la honte d'être exposé nu aux yeux d'une populace qui était assemblée dans la cour du Prétoire ; et par cette nudité qu'il souffre pour expier le luxe et la vanité des hommes qui consument en habits et en ornements superflus ce qui serait si nécessaire pour couvrir les pauvres, il nous enseigne la modestie et le retranchement pour les soulager. Vous couvrez des murailles, et vous laissez nus les membres du corps mystique de Jésus-Christ ; le Sauveur souffre cette honte en leur personne ; ce sont ses enfants, ils portent le caractère de sa ressemblance. La douleur qu'il ressent dans ce supplice est extrême, il n'y a aucune partie de son corps qui ne souffre la violence, la fureur et la rage de ses bourreaux ; et il nous enseigne, par cette souffrance universelle et générale de toutes les parties de son corps naturel, que toutes celles de son corps mystique doivent souffrir. Il n'y a point d'exception, tout doit souffrir ; pensez-y, vous délicats et sensuels qui n'avez jamais rien souffert, qui ne songez qu'à éviter les moindres maux et à vous procurer toutes sortes de délices. Ils inventent un autre supplice pour se délasser, mais qui faisait souffrir d'une manière plus humiliante Jésus-Christ : ce fut de l'asseoir sur un bout de colonne, de lui mettre une couronne d'épines en tête, un roseau à la main et une casaque sur le corps. L'insulte et la violence ne peuvent aller au delà de ce que souffre le Sauveur du monde. Sa tête est percée d'épines, frappée d'un roseau et meurtrie de coups de poing ; son visage est couvert de crachats, il reçoit des soufflets, tout son corps est déchiré par la flagellation, déshonoré par la nudité, et encore plus par cette casaque d'écarlate dont on le couvre pour l'insulter par de cruelles adorations, comme s'il était un roi de théâtre. Ce sont, mes frères, ces mépris, ces opprobres, ces indignités, ces injures et ces railleries qui surpassent toutes ses douleurs. Aussi a-t-il prétendu s'en servir pour composer le remède de la plus dangereuse plaie que le péché ait faite en nous, il les souffre pour expier et pour guérir l'orgueil de l'homme. Il a réussi à l'expier, car quel que fût l'élèvement de l'homme contre son créateur, Dieu lui-même l'a oublié en voyant l'anéantissement de son Fils et les opprobres qu'il a soufferts ; mais réussira-t-il à guérir cet orgueil qui est encore dans notre cœur ? Servons-nous, pour vous faire cette demande, du dernier moyen dont Pilate se servit pour toucher les Juifs de compassion : *Ecce homo :* Voilà l'homme. Il leur présenta le Sauveur dont la tête était chargée d'une cruelle couronne d'épines, le visage couvert de crachats et de sang qui s'étaient mêlés, tenant un roseau à la main et le corps couvert de cette casaque qui n'empêchait pas qu'on n'en vît les plaies. Voici l'homme, leur dit-il, contre qui vous êtes si animés, que craignez-vous de lui ? Votre colère et votre envie trouvent-elles de quoi se nourrir dans ce misérable spectacle ? C'est un innocent, et si vous êtes capables de quelque compassion et de quelques sentiments, laissez-vous toucher : *Ecce homo :* Voilà l'homme.

Pour moi, mes frères, je vous le présente en vous disant : Voilà celui que vous adorez et que vous reconnaissez pour votre Dieu. Il faut que vous tombiez d'accord que votre gloire consiste à l'imiter, et que votre salut dépend des soins que vous y donnerez et du succès que vous y aurez. Il faut que vous reconnaissiez, ou qu'il était digne par lui-même d'être réduit dans l'état où vous le voyez, ou que c'est l'amour qu'il a pour vous qui l'y a réduit. Si vous croyez qu'il en était digne, ce n'est plus votre Dieu, et vous ne devez plus prendre la qualité de chrétien. Si vous croyez que c'est l'amour qu'il a eu pour vous qui l'a réduit dans cet état, et qu'il n'y est entré que pour votre salut, il faut que vous croyiez qu'il suffit qu'il ait souffert tout seul, et que, sans prendre de part à ses souffrances, c'est assez de croire en lui pour être sauvé. Si vous êtes dans ce sentiment, vous n'êtes point ses disciples ; car toute sa doctrine et toute sa loi enseignent le contraire, et nous pressent de prendre part à ses souffrances pour en avoir à la gloire et au salut qu'il nous a acquis en souffrant. Si donc vous croyez qu'il faille souffrir avec lui, qu'il est un original et un exemplaire dont chaque chrétien doit être la copie, comme dit son Apôtre (*Nous sommes cohéritiers de Jésus-Christ, pourvu toutefois que nous souffrions avec lui, afin que nous soyons glorifiés avec lui, et nous devons être conformes et parfaitement semblables à lui dans l'état de sa mort : «Configuratus morti ejus:» voilà notre religion et notre foi*), approchez-en la copie, et faites-en la comparaison. Considérez, chrétiens, le rapport qu'il y a entre Jésus-Christ et vous, mais souvenez-vous que c'est se moquer de Jésus-Christ, que c'est s'abuser soi-même, que de prétendre arriver à la gloire éternelle par l'amour du repos, des délices et des honneurs de cette vie ; que

c'est ressembler à cette malheureuse populace qui lui insultait il n'y a qu'un moment. Vous lui rendez des hommages de la langue en l'appelant votre Dieu et votre Roi, et vous le déshonorez en effet en menant une vie tout opposée à celle dont il vous a donné l'exemple : *Dicebant : Ave, rex Judæorum.*

Enfin c'est inutilement que Pilate fait des efforts pour gagner l'esprit du peuple, s'il n'en fait sur son propre cœur pour le fortifier contre les vues de son intérêt et de son ambition, et pour se livrer tout entier aux devoirs de sa charge et à l'amour de la justice et de la vérité. Car, voyant que le bruit du peuple augmentait et qu'on commençait à y mêler les intérêts de César, à le menacer de la cour : *Si hunc dimittis, non es amicus Cæsaris,* le simple soupçon d'infidélité, cette idée de devenir suspect à César, l'oblige de leur abandonner le Sauveur et de consentir à sa mort. Il succombe sous ces paroles fatales comme s'il eût été frappé d'un coup de foudre : l'innocence de Jésus-Christ, l'amour pour la justice, le soin de son honneur, celui de son autorité, tout s'évanouit en un instant; il ne songe plus qu'à Tibère, le plus jaloux de tous les hommes ; à la malice des Juifs, qui l'accuseraient devant ce prince d'avoir sauvé la vie au roi des Juifs, et à sa fortune, qui courait beaucoup de risque dans cette occasion : *Non es amicus Cæsaris.*

Voilà, mes frères, jusqu'où le respect humain, la crainte du siècle, les vues de la faveur et les désirs de la fortune, conduisent un juge ambitieux ou avare. *Erudimini, qui judicatis terram :* Instruisez-vous sur cet exemple, vous qui êtes commis pour rendre la justice, pour protéger l'innocence et pour soutenir la vérité. Que cette parole foudroyante qui abat Pilate : *Si hunc dimittis, non es amicus Cæsaris*, vous fasse trembler, vous qui devez rendre compte à Dieu de vos jugements ; terrible parole : *Si vous faites autrement, vous ne serez pas ami de César !* En vain laveriez-vous vos mains devant le peuple ; en vain prétendriez-vous rejeter sur les autres l'injustice que vous auriez commise ; en vain allégueriez-vous la faveur et la puissance qui vous y forcent, ceux qui vous y contraignent sont très-coupables, mais vous qui leur obéissez, vous n'êtes pas innocents; car le Sauveur dit à Pilate, non pas qu'il était innocent, mais que celui qui l'avait livré à lui avait commis un plus grand péché. Juges de la terre, le temps viendra, et vous serez jugés : *Erudimini, qui judicatis terram.*

Voilà donc le Sauveur livré à la mort, sa sentence sera bientôt exécutée ; et nous allons être témoins de ce qui se passera sur le Calvaire : c'est le sujet du troisième point.

TROISIÈME PARTIE.

Nous ne nous arrêterons pas au détail de ce qui se passa dans cette dernière circonstance de la passion ; car, mes frères, il faut la regarder comme le renouvellement de toutes les douleurs de Jésus-Christ, comme la consommation de son sacrifice, et comme une courte représentation de toutes les admirables vertus dont il nous a donné l'exemple dans le cours de sa passion. Il sort de Jérusalem pour aller au Calvaire, à peu près comme il sortit du jardin pour aller à Jérusalem, c'est-à-dire, traîné par des soldats, insulté par le peuple, méprisé et moqué par la populace, mais conduit par son amour. Il est chargé du fardeau de sa croix, il ne se trouve qu'un seul homme qu'on oblige par contrainte à le soulager, et il se voit abandonné de tout le monde dans ce moment, comme il s'est vu délaissé de tous ses disciples lorsqu'on l'a arrêté dans le jardin des Olives.

C'est un étranger qui porte la croix pour le soulager, et qu'on contraint à le faire. Sur qui, ô mon Dieu ! versez-vous vos miséricordes ! qui choisissez-vous pour porter votre croix ! Faites que je sois cet étranger. Vous allez seul au Calvaire, c'est assez ; nous ne voulons que vous, et nous ne voulons point reconnaître d'autres maîtres que vous ; nous ne voulons point d'autre victime, et nous n'en pouvons point avoir d'autres ; nous n'avons vu que vous sur le Thabor, nous ne voulons voir que vous sur le Calvaire. Il est vrai qu'il trouve sur son chemin de saintes femmes qui paraissent touchées de ses douleurs et qui versent des larmes de compassion ; mais, bien loin que ces larmes le consolent, elles furent pour lui un nouveau sujet de douleur; car il voyait dans leur compassion l'image de celle dont la plupart des chrétiens seraient touchés, de cette douleur qui, n'étant que purement naturelle, n'irait qu'à faire verser quelques larmes, et qui passerait avec la vue de la personne souffrante et avec la mémoire de ses douleurs, sans les engager à prendre part à ses souffrances et à entrer dans la pratique des vertus dont il leur avait donné l'exemple en les supportant. Enfin il arrive au Calvaire, et, voyant le lieu où il devait achever son sacrifice, sa croix exposée par terre comme l'autel sur lequel il devait être offert, et ses bourreaux, qui se préparaient à l'y attacher, il s'offre tout de nouveau à son Père éternel, il se regarde à l'égard de son Père comme chargé de tous les péchés des hommes, et qu'ainsi tous les supplices, tous les mauvais traitements et la mort même lui sont dus.

Il ne demande point en cette occasion que le calice passe, quoique l'heure de le boire soit venue. S'il a voulu par là consoler les faibles dans le commencement de sa passion, il a voulu à la fin nous apprendre quelle force le chrétien recevrait de l'attachement à la volonté de Dieu, comment il ne devait regarder qu'elle dans toutes les souffrances, et qu'il fallait mourir en souffrant ou dans le désir de souffrir, pour être du nombre de ses disciples et pour en recevoir les récompenses. On le dépouille donc de sa robe pour l'exposer sur la croix, et toutes ses plaies se renouvelèrent; car, comme son corps avait été entamé par les coups de la flagel-

lation, la laine de sa robe était entrée dans ses plaies, et le sang qui l'y avait attachée s'étant figé dessus, avait fait comme une espèce de liaison entre cette laine et la chair ; c'est ce qui renouvela cruellement toutes ses plaies, quand il la fallut rompre. On l'attache à la croix en lui perçant les mains et les pieds. Il faut se représenter les tiraillements, les secousses, les ébranlements de cette croix, avec lesquels le Sauveur fut élevé de la terre; et après y avoir été élevé, tout est consommé : *Consummatum est.* La justice du Père est satisfaite, l'iniquité des hommes ne peut monter plus haut, il n'y a rien au-dessus du déicide, et l'amour de Jésus-Christ ne peut aller plus loin. Mais il faut admirer sa patience, car il ne dit pas une parole de plainte, et il ne regarde que son Père.

Mon Dieu, dans de petites douleurs souffrons-nous sans nous plaindre, et, dans de légères afflictions qui nous arrivent, ne regardons-nous que Dieu, qui les permet pour notre salut, sans nous plaindre des hommes de qui il se sert pour nous les faire sentir?

Enfin après avoir reçu un cruel renouvellement de tous ses maux en les contemplant dans le cœur de sa mère et de son disciple, où l'amour et la compassion les avaient gravés, il jeta un cri qui marquait la force de sa charité et la consommation de son sacrifice : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?* Ce cri, dit saint Cyrille, fut une adoration de Jésus-Christ envers son Père ; ce fut une prière pour attirer sa miséricorde sur les hommes, comme s'il eût dit : Souvenez-vous que vous m'avez abandonné; vous devez, ô mon Dieu ! par le sacrifice que je vous offre, vous être apaisé, et lever de dessus les hommes la malédiction dont vous les avez frappés. Tout couverts du sang que j'ai versé, vous ne verrez plus en eux les iniquités qui les rendaient dignes de votre colère. Ces dernières paroles ont été prononcées par Jésus-Christ comme prêtre, dans le dessein d'apaiser son Père et d'obtenir pour les hommes le fruit de son sacrifice. Elles ont du rapport avec celles qu'il prononça en commençant l'œuvre de sa passion : *Ut cognoscat mundus quia diligo Patrem;* et ainsi c'est l'amour qui achève ce que l'amour a commencé. O cri de Jésus ! qui frappez le cœur du Père éternel, qui désarmez sa justice, qui réparez sa gloire; cri de Jésus, qui brisez les pierres, qui ouvrez les tombeaux, et qui ressuscitez les morts, pénétrez la dureté de mon cœur, tirez-le de son assoupissement, appliquez-le à considérer, à adorer, à aimer, à imiter un Dieu mourant. Ah ! mes très-chers frères, pourrions-nous voir les preuves de cet amour sans en être touchés ! L'Evangile nous dit qu'après que les Juifs l'eurent attaché à la croix, s'étant assis, ils le regardaient : *Sedentes servabant eum.* Serons-nous comme ces soldats auprès de l'autel où l'Agneau sans tache s'immole à son Père éternel, sans prendre part à un sacrifice qu'il offre pour nous, et où nous devons être victimes avec lui si nous désirons d'en recevoir le fruit ?

Il faut donc, si nous voulons n'être pas du nombre de ceux qui ne regardent l'œuvre de la passion qu'en passant, et qui l'oublient dès que le récit en est fait, il faut que nous fassions réflexion, non-seulement sur le sacrifice que Jésus a offert et sur les peines qui l'ont accompagné, mais sur les vertus qu'il a pratiquées en l'offrant et sur les exemples qu'il nous en a donnés. Il faut sortir d'ici, mes très-chers frères, effrayés, consolés et instruits.

La vue de la croix doit nous effrayer : *Si le bois vert a été traité de cette manière, de quelle façon traitera-t-on le bois sec?* Voyez ce que c'est que le péché; formez-en une idée sur les effets qu'il produit en Jésus-Christ innocent, et jugez ce que doit attendre le chrétien qui s'y livre. La vue de la vertu du sang qui est répandu doit nous consoler, quelque profondes que soient nos plaies. La vue des vertus que Jésus-Christ a pratiquées dans le cours de ce sacrifice de sa passion doit nous instruire; mais il faut prendre part à ses souffrances : nous n'aurons point de part à l'héritage, si nous n'en avons à ses souffrances. Nous venons de les représenter comme un torrent, selon ce que dit le Prophète : Il boira dans le chemin de l'eau du torrent : *De torrente in via bibet;* il faut boire de l'eau de ce torrent. Nous sommes héritiers d'un Dieu mort en croix, il faut mourir sur la nôtre.

La vue de son sacrifice et de ses peines nous doit faire adorer avec frayeur et avec tremblement la justice souveraine de Dieu : car, après tout, s'il a traité de la sorte son Fils même pour des péchés qu'il n'avait pas commis, comment traitera-t-il les méchants qui continuent à l'offenser tous les jours ? Ah ! mes frères, que la vue de cette justice si terrible gardée envers le Fils de Dieu devrait nous donner d'horreur pour le péché ! Il faut avouer que la plaie en doit donc être terriblement profonde, puisque pour la guérir il a fallu un si étrange remède. Le Fils de Dieu l'a composé de son propre sang, dit saint Augustin; mais, comme vous savez que les remèdes ne servent de rien si on ne les prend, celui-ci nous sera inutile si nous ne le prenons pas. Il faut, mes frères, boire dans ce calice du Fils de Dieu, pour ressentir les effets du remède qui y est renfermé, c'est-à-dire qu'il faut souffrir et prendre toutes les peines, toutes les contradictions, toutes les pertes, toutes les maladies, toutes les misères dont la vie est pleine, en esprit d'union avec les souffrances du Sauveur; c'est pourquoi je vous ai dit qu'il ne fallait pas séparer ses peines de ses vertus, qu'il souffrait les unes pour satisfaire à son Père éternel pour nous, et qu'il exposait les autres à nos yeux pour nous apprendre à souffrir avec lui et comme lui. Car, comme dit saint Bernard, il ne faut pas craindre qu'un Dieu ne puisse pas remettre les péchés, ou qu'un Dieu mort pour expier les péchés ne veuille pas user de bonté et de clémence envers les pécheurs; mais c'est à condition que nous imiterons ces exemples; et nous y sommes d'ailleurs

obligés, n'étant ni incrédules pour ne pas croire à ses paroles et à son sang, qui nous assurent fortement de son amour pour nous, ni ingrats pour ne pas reconnaître les preuves qu'il nous en a données.

Grand Dieu! qui venez de faire et de souffrir tant de choses pour nous, achevez, et donnez-nous la grâce de recevoir le fruit de vos souffrances et de suivre l'exemple de vos vertus, afin que nous recevions le fruit de votre sacrifice et la grâce de vous imiter dans les vertus qui l'ont accompagné, pour mériter la récompense éternelle, que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR DE PAQUES.

Caractères d'une vraie conversion, marqués dans la résurrection de Jésus-Christ.

Surrexit vere.
Jésus-Christ est vraiment ressuscité (*Luc.*, XXIV, 34).

Voilà, mes frères, ce que l'Eglise peut assurer de Jésus-Christ avec amour et avec reconnaissance. Il est sorti du tombeau le troisième jour, ainsi qu'il l'avait prédit; et ce fait, d'où dépend la vérité du christianisme, est établi sur des preuves si incontestables, qu'il n'est aucun point aussi évident que cet article fondamental de notre foi.

Mais pourrions-nous avancer avec la même confiance qu'une conversion réelle et sincère nous a retirés de l'état de mort où le péché nous avait ensevelis? L'Eglise, en célébrant par des cantiques de joie le triomphe de son époux, n'a-t-elle point lieu de s'alarmer sur le sort de plusieurs de ses membres? et, dans l'heureuse solennité qui nous rassemble, peut-on dire de chacun d'entre nous comme de Jésus-Christ : Il est vraiment ressuscité : *Surrexit vere.*

Pour en juger, mes frères, voyons si tout ce qui établit la résurrection de notre chef s'accorde à justifier la vérité de notre conversion.

Or, 1° comme nous trouvons des preuves évidentes de la vérité du mystère que nous célébrons, en considérant que Jésus-Christ n'est plus dans le tombeau, qu'il y a laissé tout ce qui appartenait à sa vie mortelle, et qu'il en est sorti plein de gloire, ayant repris une vie nouvelle; de même, en faisant attention aux sentiments de notre cœur, nous devons juger que le péché n'existe plus en nous, et qu'il n'y a plus rien au dedans de nous qui tienne de la mort : ce sera là le sujet de la première partie.

2° Si le témoignage authentique et irréprochable que les apôtres rendent à l'état glorieux où ils ont vu leur maître, ne permet plus de douter qu'il ne soit ressuscité, notre conduite doit être assez édifiante pour engager les fidèles à glorifier Dieu du changement que sa grâce a opéré en nous : ce sera la deuxième partie.

Enfin, comme les artifices de la Synagogue n'ont servi qu'à rendre plus incontestable l'événement auquel elle voulait s'opposer, tout ce que l'enfer et le monde peuvent tenter pour rendre notre conversion incertaine doit contribuer à nous affermir dans le règne de la vertu : ce sera la troisième partie.

En deux mots, le mystère de la résurrection renferme un miracle qu'il faut croire et un exemple qu'il faut imiter; et, comme l'incrédule doit se rendre à ce qui prouve que Jésus-Christ est ressuscité, les preuves que nous devons donner de notre conversion doivent être si décisives, que l'on ne puisse en douter. C'est tout le sujet de ce discours. Implorons les lumières de l'Esprit-Saint, en nous adressant à Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Nous trouvons dans la résurrection du Sauveur du monde trois circonstances qui nous en démontrent la vérité, et qui peuvent nous servir de règles pour juger si la nôtre est sincère. La pierre qui en fermait l'entrée est arrachée, des anges occupent la place où Jésus-Christ avait été mis, enfin tout ce qui avait servi à l'ensevelir est resté dans le sépulcre, où son corps n'est plus : tout cela prouve qu'il est sorti glorieux du tombeau.

En effet, qui aurait ouvert un sépulcre taillé dans un roc, dans lequel on ne pouvait se ménager aucune entrée? Aurait-ce été les saintes femmes? Mais elles n'espèrent point pouvoir ôter la pierre qui le fermait : comment eussent-elles donc été capables de tenter une telle entreprise? comment, pendant le silence de la nuit, sans secours, sans force, réussiront-elles à arracher une pierre qu'elles conviennent ne pouvoir remuer : *Quis nobis revolvet lapidem?* et à pénétrer dans un rocher qu'environnait une garde que l'on y avait posée? Est-il possible de concevoir que quelques femmes, à la vue d'une troupe de soldats ennemis, exécutent un complot qu'à peine elles auraient pu tenter quand il n'y aurait point eu d'autres obstacles que ceux que renfermait l'entreprise en elle-même?

Dira-t-on que les apôtres, en arrachant cette pierre, s'ouvrirent une entrée dans le tombeau de Jésus-Christ? Mais ils n'y vinrent qu'après celles qui ne l'avaient plus trouvé fermé. Et comment auraient-ils osé exécuter un projet si hardi? Quel temps choisir pour cette entreprise? Le jour les exposait à être aperçus; et, si c'eût été pendant la nuit, le bruit qu'ils eussent fait aurait sans doute éveillé les soldats. Non, on ne s'imaginera jamais que de pauvres pêcheurs, abandonnant leurs filets pour suivre Jésus-Christ, et pouvant à peine se procurer le nécessaire, ont pu engager par des présents les soldats des Juifs à leur permettre d'enlever le corps de Jésus-Christ. Et, si les apôtres ont saisi le moment qu'ils étaient endormis, qui peut attester ce fait, comme le dit si bien saint Augustin? Sont-ce les soldats? Mais, s'ils dormaient, peuvent-ils savoir ce qui se passa pendant leur sommeil? et, s'ils s'en sont aperçus étant éveillés, com-

ment ne se sont-ils pas opposés à ce qu'on enlevât ce qui était dans le sépulcre?

D'ailleurs, peut-on, avant la résurrection, porter plus loin la faiblesse, la timidité, la simplicité, disons même la lâcheté, que les apôtres? La frayeur les avait dispersés et réduits à se cacher; ils avaient abandonné Jésus-Christ pour ne point s'exposer à partager ses opprobres en s'avouant ses disciples; et, dès que Jésus-Christ est mort, on veut trouver en eux un courage étonnant et une prudence admirable; ils conduisent avec intrépidité une entreprise si délicate, sans craindre d'être découverts dans le projet ni dans l'exécution; ils agissent avec tranquillité, comme si le tombeau n'était pas entouré de gardes, et au risque d'être découverts; ils entrent dans le sépulcre sans précipitation, ils ôtent les linceuls, et ils replient le suaire du Sauveur! L'irréligion ne rougira-t-elle jamais donc, mes frères, d'un système aussi opposé aux lumières de la raison? Car, supposons que les apôtres ont passé de la faiblesse et du découragement à l'intrépidité la plus marquée, supposons que le succès a entièrement répondu à leur courage, on ne peut former ni exécuter de tels projets sans y être engagé par des motifs réels, et il faut au moins que l'utilité égale les hasards qu'on court pour accomplir ses desseins.

Or, mes frères, quel avantage les apôtres trouvaient-ils à enlever le corps de Jésus-Christ? Quel prix pouvaient-ils attendre de leur imposture? Dès que leur maître ne ressuscitait pas, ils voyaient qu'il les avait trompés dans toutes ses promesses: comment concevoir qu'ils se seraient vengés d'une telle séduction en cherchant au péril de leur vie à abuser tout l'univers en faveur d'un traître? Et quel intérêt les engageait à supposer une résurrection qui, dès qu'elle n'était point réelle, ne leur laissait pour partage que la honte, les supplices et les remords?

Mais quelle consolation pour nous, et quelle reconnaissance ne devons-nous pas à notre Dieu de nous distinguer des incrédules et de nous avoir mis à portée de connaître que tout s'accorde à justifier ce que l'Evangile nous apprend de la résurrection du Fils de Dieu? Oui, mes frères, celui que la mort avait asservi à son empire a brisé ses chaînes, et il est ressuscité conformément à ses promesses.

En descendant du ciel, il s'était chargé de nos infirmités et de nos crimes, et, en rentrant dans le sein de sa gloire, il a laissé dans le sépulcre cet appareil de faiblesse et de mort dont il s'était revêtu, il a triomphé du péché. Qu'avec notre Sauveur vainqueur du tombeau renaissent notre espérance et notre salut; et si Dieu, selon ses promesses, n'a point laissé son Christ dans la mort, que l'éclat qu'il répand en ce jour sur lui nous réponde que tout ce qui est en nous de corruption sera détruit et que nous serons associés à sa gloire.

Cependant, mes frères, ne nous flattons point ici. Comme vous avez peut-être vu Jésus-Christ expirer sur la croix sans y mourir avec lui au péché qu'il y a détruit, peut-être aussi le voyez-vous ressusciter sans être sensibles à la joie de pouvoir recouvrer avec lui la vie. Effrayés des difficultés qui s'opposaient à votre conversion, n'avez-vous point demandé comme ces femmes incertaines et timides: Comment pouvons-nous vaincre tant d'obstacles qui s'opposent à notre salut: *Quis revolvet lapidem?* N'avez-vous point été alarmés à la seule idée qu'il fallait renoncer à des plaisirs séduisants, détruire un penchant criminel et fortifié par l'habitude, enfin éprouver la honte qui accompagne l'aveu du péché?

Combien de fois, ne voulant pas même vous donner la peine d'espérer, et ne souhaitant que faiblement un pardon si souvent offert et toujours négligé, combien de fois vous êtes-vous contentés de nous dire: Je voudrais, mais je ne puis me convertir? Quoique je fasse des efforts pour me vaincre, un penchant supérieur m'entraîne.

Mes frères, avec de tels sentiments, que votre conversion est éloignée! vous voudriez vous convertir, mais vous ne vous nourrissez que de ce désir; et quoiqu'il soit infructueux, vous vous reposez en lui, parce qu'il paraît supposer en vous de la vertu. Les difficultés ébranlent votre prétendu courage; vous avez su tout entreprendre pour vous perdre, vous ne pouvez rien tenter pour vous sauver. Si vous étiez pénétrés d'une vive douleur d'avoir perdu Jésus-Christ, comme Marie, vous n'apercevriez les difficultés que pour vous appliquer à les vaincre; et, quelque laborieuses qu'elles vous parussent, dès qu'on vous ouvrirait les voies de la pénitence par lesquelles vous pouvez retrouver le Dieu dont vous vous êtes séparés par la mort du péché, sans penser à votre faiblesse et aux travaux qu'il faudrait entreprendre, vous ne seriez occupés que du désir d'être réunis à votre Dieu: *Et ego eum tollam.*

Il en coûte, dites-vous, pour vous convertir. Comment parvenir jusqu'à Jésus-Christ au milieu d'un monde qui veille toujours sur nous pour nous en éloigner? Comment vaincre la chair et le sang, étouffer les passions et tous les sentiments qui laissent notre cœur fermé à la grâce: *Quis revolvet lapidem?*

Oui, mes frères, il en coûte, mais venez vous jeter aux pieds de Jésus-Christ. Ses ministres, animés comme l'ange du ciel et soutenus par la vertu de l'Esprit-Saint, l'arracheront cette pierre, ils renverseront ce mur de séparation que l'iniquité éleva entre vous et Dieu: *Et invenerunt lapidem revolutum;* et vous verrez que, comme les soldats des Juifs furent effrayés, de même vos passions et les puissances de l'enfer seront confondues. De leur trouble naîtra la paix dans votre cœur, leur confusion sera votre véritable gloire, et Dieu, par le témoignage d'une conscience irréprochable, vous ouvrira le sanctuaire où vous trouverez Jésus-Christ

ressuscité pour vous : *Invenerunt lapidem revolutum.*

Il en coûte, je l'avoue, pour parvenir jusqu'à lui : les liens qui nous attachent au crime sont puissants, et ce serait s'abuser que de croire qu'on puisse aisément surmonter ses passions et triompher du monde et de soi-même. Cependant rien n'est plus important que de savoir où l'on en est sur cet article. Vous vous croyez convertis; mais est-elle donc ôtée en effet cette pierre de scandale qui vous a si longtemps privés de la présence de votre Dieu ? Serait-ce par une confession faite sans examen, quelquefois sans sincérité et presque toujours sans repentir ? Serait-ce par une communion dont vous vous seriez acquittés par habitude ou par respect humain ? Serait-ce enfin par une piété extérieure qui passe avec la solennité qui l'occasionne ? piété périodique qui vous fait recevoir tous les ans dans ce saint temps le Dieu que vous n'offensez pas moins dans la suite; piété qui suspend tout au plus vos passions pendant quelques moments sans les détruire; piété de bienséance sans vertu, piété sans conversion, piété qui peut en imposer aux hommes, nous tromper et vous séduire vous-mêmes; piété en un mot qui, laissant subsister le vice, rassemble bien des chrétiens au tombeau de Jésus-Christ sans leur faire éprouver les effets consolants d'une véritable résurrection.

En effet, peut-on dire de vous comme de Jésus-Christ : Il n'est plus dans le sépulcre: *non est hic ?* Avez-vous reçu une nouvelle vie? êtes-vous devenus une nouvelle créature? le levain du vieil homme ne domine-t-il plus en vous ? et, comme votre chef, qui après sa sortie du tombeau n'a plus vécu en homme mortel, les biens à venir forment-ils seuls l'objet de vos vœux ? Pour en juger, opposez ce que vous fûtes avant votre conversion à ce que vous êtes aujourd'hui. Si, livrés à la tyrannie de vos passions, vous vous plaisiez dans tout ce qui pouvait les satisfaire, morts au péché et à vous-mêmes, fuyez-vous avec soin tout ce qui peut vous être une occasion de chute? Vivant au gré de vos désirs, l'inutilité absorbait tout le temps que vous ne consacriez point au crime ; une vie sérieuse et d'occupation, conforme aux devoirs de votre état, remplit-elle maintenant tout votre temps? Si vous sacrifiâtes Jésus-Christ au monde, êtes-vous maintenant crucifiés au monde pour Jésus-Christ? Méprisez-vous tout établissement qu'il faudrait acheter au prix de la vertu, de la religion et de la piété ? Ne connaissez-vous de véritable honte que celle qui accompagne le péché? Faites-vous dépendre votre seule gloire de suivre tout ce que vous dicte une conscience libre des préjugés du monde? En un mot n'est-ce plus le vieil homme, mais Jésus-Christ ressuscité qui vit en vous?

En vain croirions-nous, mes frères, être sortis du péché, si nous restons avec sécurité dans tout ce qui peut nous y conduire. Il faut laisser aux morts le soin d'ensevelir les morts, c'est-à-dire qu'il faut laisser le monde et toutes ses bienséances, pour être uniquement à notre Dieu. Si la grâce de Jésus-Christ nous fait passer de la mort à une vie vraiment chrétienne, quel changement intérieur n'a pas dû emporter avec soi cette rénovation ? Nous devons détester tout ce qui a pu nous séduire, aimer ce qui nous a paru jusqu'ici pénible et mortifiant, changer de pensées, de désirs et d'actions, en un mot, tout doit être en nous diamétralement opposé à notre premier état.

Avouons-le, mes frères, cette rénovation est encore imparfaite. Nous sommes peut-être changés, mais le sommes-nous en tout comme Jésus-Christ? Dépouillant toutes les marques de notre mortalité, le doigt de Dieu est-il marqué dans chacune de nos œuvres ? Nous sommes changés, c'est-à-dire qu'un vice plus délicat a succédé à un autre plus grossier que nous avons détruit. Nous sommes changés, c'est-à-dire que nous sommes moins livrés à nos passions, quoiqu'elles subsistent encore. Nous sommes changés, c'est-à-dire que, ne trouvant plus d'attraits dans un penchant devenu insipide par l'habitude, le goût de la nouveauté nous a fait varier dans nos inclinations sans changer le fond de notre cœur.

Mais, quand même nous nous serions revêtus de Jésus-Christ pour quelque temps, dès que notre faiblesse nous laisse exposés à rentrer dans le tombeau, pouvons-nous dire que nous sommes parfaitement conformes à notre chef ressuscité? Car la mort n'a plus d'empire sur lui dès qu'il en a triomphé une fois ; il prend une vie qu'il ne doit plus perdre. Il a laissé dans le tombeau des vêtements qui ne sont plus d'aucun usage pour celui qui règne à jamais dans le sein de la gloire ; et nous, quoique vivants peut-être, nous conservons encore des vêtements de mort, comme Lazare en sortant du sépulcre. Nous sommes ensevelis dans notre linceul, la lumière brille à nos yeux avant que le bandeau qui les couvre ait été ôté, et nos mains impuissantes restent liées lors même que la liberté, si nous le voulions, pourrait nous être rendue.

Est-ce donc là, mes frères, ressusciter comme Jésus-Christ, et pouvons-nous appeler conversion véritable un changement imparfait qui nous laisse réellement, pour le fond du cœur et des inclinations, dans le même état ? Que sert de se relever quand on ne fait que des pas chancelants qui annoncent une nouvelle chute et une seconde mort plus funeste que la première ? Que cette langueur et cette faiblesse avec laquelle nous nous prêtons à la vertu nous annonce que nous sommes près de retomber dans la mort! Mais, quand en effet nous serions sortis du péché et ressuscités à Jésus-Christ par une conversion stable et sincère, en donnons-nous comme lui des preuves assez éclatantes par notre conduite pour engager nos frères à glorifier Dieu du changement que sa grâce a opéré dans nos cœurs ? c'est le sujet de la deuxième partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Le témoignage des apôtres ne forme une preuve incontestable de la résurrection de Jésus-Christ qu'autant qu'ils n'ont pu tromper ni être trompés dans tout ce qu'ils ont assuré de cet événement. Ils n'avaient aucun intérêt à en imposer à tout l'univers au péril de leur vie; ils ne se seraient jamais accordés à tenir le même langage; la crainte des supplices, la mort même leur aurait fait désavouer ce qu'ils avaient d'abord osé avancer ; et on ne peut s'imaginer que des hommes soient assez livrés au mensonge pour mourir martyrs d'une opinion dont l'imposture leur est connue, sans aucun intérêt, et même en renonçant à tous les plaisirs et à tous les biens de la fortune.

Pour nous, nous avons la consolation de voir un nombre prodigieux de témoins de tout âge, de tout sexe, de tout pays, de tout état, attester ce fait jusque sur l'échafaud, où tous sans exception en ont scellé la vérité de leur sang, sans qu'aucun se soit démenti. Or il est évident qu'ils ne parlent et n'agissent ainsi que par conviction; car, si l'on peut être assez fourbe pour tromper volontairement les autres, on n'est jamais assez insensé pour se tromper soi-même en sacrifiant ce qu'on a de plus cher, ses biens, son honneur, ses plaisirs, la vie même, à la folle envie d'accréditer une fable dont on connaît toute la fausseté; et, quelque incroyable que notre mystère fût en lui-même, les apôtres, sans art, sans brigues, sans crédit, en ont donc établi la vérité sur des fondements inébranlables.

Mais si les apôtres n'ont pas voulu tromper, ils n'ont pu eux-mêmes être séduits après toutes les apparitions de Jésus-Christ: apparitions nécessaires, et sans lesquelles la résurrection aurait pu paraître incertaine; mais apparitions qui par leurs circonstances ne permettent plus d'en douter.

En effet, mes frères, Jésus-Christ avait prédit qu'il ressusciterait, et cependant les saintes femmes n'étaient pas moins désolées de sa mort, il ne leur restait de consolation que de s'acquitter du triste devoir d'embaumer un corps qu'elles s'imaginaient voir bientôt devenir la pâture des vers. Les disciples s'étaient dispersés comme des brebis qui s'égarent dès qu'elles ont perdu le pasteur qui les conduisait, et les Juifs restaient en droit de nier la résurrection. Ils auraient prétendu que Jésus-Christ avait été enlevé par ses disciples, ces disciples eux-mêmes ne méritant qu'une faible croyance sur un fait dont ils n'avaient point été témoins, et que plusieurs d'eux traitaient même d'illusion, à moins que leurs propres yeux et leurs mains n'en eussent été frappés. Sans ces apparitions, Jésus-Christ quoique ressuscité ne se trouvait donc plus vainqueur de la mort.

Ainsi, mes frères, en vain seriez-vous convertis si vous ne paraissez l'être. Ne croyez pas qu'il suffise d'avoir annoncé que vous voulez changer de vie, et d'en changer en effet en particulier ; il faut que votre retour à Dieu éclate aux yeux de ceux qui ont pleuré vos chutes, et vous devez donner aux justes la consolation de leur apprendre, comme l'ange, qu'ils ne doivent plus vous chercher parmi les morts, puisque vous revivez à Jésus-Christ.

Le monde vous compte toujours pour ses esclaves tant que vous ne déclarez point ouvertement que vous avez secoué son joug pour ne vous asservir qu'à Jésus-Christ. Jésus-Christ est ressuscité en vous par le bienfait de votre régénération, pour que vous annonciez les merveilles que sa bonté vient d'opérer en votre faveur. Comme lui, vous n'êtes pas ressuscités pour vous seuls, mais pour vos frères ; et comment ceux de Galilée, c'est-à-dire les pécheurs, ajouteront-ils foi à votre conversion, si vous ne leur en donnez des preuves authentiques par votre conduite? Quand même on leur dirait, comme aux saintes femmes, que vous n'êtes plus dans le tombeau, que vous n'êtes plus livrés au crime, ils regarderaient ces jugements favorables comme de pures illusions, si par eux-mêmes ils ne voyaient les effets de ce changement. Vous les avez autorisés au vice par votre exemple, il faut par votre vertu les ramener de leur égarement. En un mot, pour rendre votre conversion stable, loin de négliger de la faire éclater aux yeux du monde, il faut être jaloux de paraître aussi décidés que vous avez été inconstants et légers. Il faut que vous soyez d'autant plus engagés à persévérer dans le bien que vous serez réellement sortis du crime ; et, puisque Jésus-Christ ne doit plus mourir, pourquoi voudriez-vous cacher le bonheur dont vous jouissez? Oui, mes frères, paraissons ressuscités; mais paraissons-le comme Jésus-Christ, qui par les circonstances de ses apparitions a mis la vérité de la résurrection dans une évidence qui ne laisse aucun lieu d'en douter.

Il s'est montré, non une seule fois ou à une seule personne, mais aussi souvent, autant de temps et à un aussi grand nombre de témoins qu'il le fallait pour rendre sa résurrection incontestable. Il s'est montré à ceux mêmes qui étaient les moins disposés à croire, et, se prêtant à leur faiblesse, il leur en a donné des preuves auxquelles leur incrédulité a ajouté encore une nouvelle force.

Si une seule personne avait vu Jésus-Christ vivant après sa mort, on eût pu dire que l'imagination se serait représenté l'ombre d'un corps qui n'existait plus. Si les disciples ne l'avaient aperçu qu'une seule fois, ils auraient pu croire que ce n'était, comme au lac de Génézareth, que le fantôme d'un maître chéri et toujours présent à leur esprit. S'ils ne l'avaient vu qu'en passant, on aurait pu regarder sa résurrection comme l'apparition de Samuel évoqué par la pythonisse.

Mais si l'imagination d'une personne peut se tromper, cinq cents hommes tomberont-ils dans une même illusion? Si les sens peuvent être trompés une fois, le seront-ils pen-

dant quarante jours à diverses reprises? S'accorderont-ils à nous séduire en nous faisant voir, toucher, entendre, un homme qui parle, qui mange, et qui fait sur nous constamment les impressions que nous éprouvons tous les jours avec ceux qui vivent avec nous?

Heureux, mes frères, si ces circonstances, qui ne nous permettent point de douter de la résurrection, concouraient à prouver que notre conversion est réelle! Non elle ne le paraîtra point, si, tandis que vous vous contentez de montrer une conduite régulière aux yeux du ministre, qui souvent souhaite trop que vous pratiquiez la vertu pour ne pas se le persuader peut-être trop aisément, vous la laissez ignorer au reste de vos frères. Elle ne paraîtra point suffisamment, si vous ne faites gloire d'être à Dieu que dans une seule occasion, où votre piété ne paraît que comme une ombre fugitive qui cherche à se dérober à l'éclat du jour devant lequel elle s'évanouit. Enfin elle ne paraîtra point suffisamment, si cette vertu reste stérile en vous, et si par une conduite suivie, bien plus que par de simples discours et des projets imaginaires, vous ne prouvez que c'est Dieu et non l'homme qui possède maintenant votre cœur et qui agit en vous.

Si ce Dieu ne s'était montré dans sa gloire qu'à des disciples faciles à séduire par leur crédulité, l'incrédulité aurait encore cette ressource pour douter de la résurrection; mais le peu de foi de Thomas va la mettre dans un nouveau jour. Non content de s'en rapporter aux discours qu'il entend, il veut toucher ses plaies pour ne point être trompé par une fausse apparence; il doute, il examine, il croit enfin, et engage par son exemple ceux qui auraient pu être incrédules comme lui à céder à la force invincible des preuves de notre mystère.

De même aussi, mes chers frères, ce n'est pas aux seuls fidèles qu'il faut paraître ressuscité, mais à tous ceux qui voudraient en douter, parce qu'ils ne se trouvent point avec nous dans les lieux saints où l'on peut voir Jésus-Christ dans sa vie nouvelle. Il faut comme lui qu'un zèle charitable nous conduise parmi eux pour les rendre témoins de notre changement; il faut, comme lui, pour remplir la mission que le Père céleste nous donne, rester dans cette région des ténèbres où ils habitent, autant qu'il est nécessaire pour y établir le règne de la vérité et pour les engager à chercher avec nous une meilleure patrie: toujours attentifs cependant à ne point perdre les fruits de notre résurrection, et à ne point vivre longtemps avec ceux qui ne veulent point y participer.

Oui, mes frères, pour prix de la grâce que vous avez reçue, vous devez chercher à communiquer à tant de morts la vie qui vous a été rendue. Votre exemple peut tout sur eux. Si la vue de leur crime et de la justice de Dieu les décourage, la miséricorde que vous éprouvez ranimera leur confiance. Ils ne pourront s'excuser sur les attraits du vice, inconnus au juste qui les presse d'en sortir. Vous y avez cédé à ces charmes trompeurs, et, leur paraissant plus heureux après avoir renoncé à ces plaisirs criminels, ils connaîtront qu'il est d'autres satisfactions que celles qu'on se flatte de goûter dans le monde, et que le vrai bonheur est attaché à la vertu. Enfin vos incertitudes anciennes, vos anciens doutes donneront, comme ceux de Didyme, une nouvelle autorité à votre témoignage, et la mort que vous avez éprouvée par le péché ne servira en vous, comme en Jésus-Christ, qu'à faire éclater davantage la gloire de Dieu dans votre résurrection.

Prouvez-nous donc, mes frères, que vous êtes vraiment morts à vos passions; montrez-nous des signes sensibles qui nous marquent que vous êtes vraiment réconciliés à Dieu; et vous, pécheurs, qui dans ce saint temple voyez plusieurs imitateurs de Jésus-Christ sortant du tombeau, ne tentez point Dieu en demandant de nouvelles preuves de sa puissance. Rendez-vous comme Thomas, et reconnaissez-le enfin pour votre Dieu et votre Seigneur: *Deus meus et Dominus meus*: parole d'amour, parole de consécration à Jésus-Christ pour vous, si vous êtes prêts à tout quitter et à tout entreprendre pour vous rapprocher du Dieu dont vous étiez éloignés depuis si longtemps; parole enfin de confiance. Oui, tout pécheurs que vous êtes, il est encore votre Seigneur, et il veut bien que vous l'appeliez votre Dieu: *Deus meus et Dominus meus*. Profitez de ce que tant d'exemples édifiants vous inspirent; cessez d'être incrédules, et, puisque tous les artifices de la Synagogue n'ont servi qu'à rendre la résurrection de Jésus-Christ plus incontestable, que tout ce que le monde peut tenter pour s'opposer à votre conversion la rende plus certaine par le triomphe que vous saurez remporter sur les puissances de ténèbres: c'est le sujet de la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Ce que les Juifs dirent à Pilate après la mort de Jésus-Christ, et toutes les précautions qu'ils prirent pour faire garder le tombeau forment sans doute de nouvelles preuves de la vérité de sa résurrection: *Nous nous sommes souvenus*, disent-ils, *que cet imposteur s'est vanté lorsqu'il était encore en vie, qu'il ressusciterait après trois jours; commandez donc que son sépulcre soit gardé, de peur qu'on ne l'enlève.*

1° Les Juifs avouent que Jésus-Christ avait prédit qu'il se ressusciterait; et, s'il n'avait pas eu le pouvoir de se redonner la vie, aurait-il par des prédictions si imprudentes réveillé l'attention des Juifs? En leur annonçant cet événement, il les engage à prendre des précautions qui mettent ses disciples hors d'état de l'enlever; mais un fourbe qui n'attend le succès de son imposture qu'en échappant à la vigilance de ceux qu'il veut séduire, loin de les avertir de ce qu'il se propose, étudie et saisit le moment qu'on n'est point en garde contre ses entreprises, et dès là Jésus-Christ, qui annonce aux Juifs que, comme Jonas sortit après trois jours du sein

d'une baleine, de même il paraîtra sur la terre, ne leur donnant d'autre preuve de la vertu par laquelle il opère des miracles qu'en les assurant qu'il reprendra par sa propre puissance la vie qu'ils vont lui ôter, Jésus-Christ, dis-je, parle et agit, de l'aveu même des Juifs, non en imposteur, mais en Dieu qui, sûr de son pouvoir, ne craint point de laisser éclater des projets dont le succès est inévitable dès qu'il les a formés.

2° Les Juifs prétendent que Jésus-Christ, étant encore vivant, s'était vanté de ressusciter. Il était donc mort alors selon eux, et dès là ils ne peuvent plus supposer qu'il avait été détaché de la croix avant qu'il fût expiré. Enfin les Juifs, en obtenant la permission de faire garder le tombeau par leurs propres gardes, prouvent qu'alors il n'en avait point encore été enlevé, et que, ne pouvant l'être dans la suite à leur insu, s'il ne se trouve plus dans le sépulcre, sa résurrection est incontestable.

Voilà, mes frères, les motifs que les ennemis de notre sainte religion nous fournissent eux-mêmes en faveur d'un fait qui en est le fondement; car, sans leur fureur contre Jésus-Christ, on eût pu croire que les apôtres avaient enlevé le corps de leur maître et s'étaient ensuite accordés à supposer qu'il était apparu à eux après sa résurrection; et cette supposition aurait été d'autant plus naturelle, que Pilate, gouverneur romain, n'ayant point pris vivement l'intérêt des Juifs en cette occasion, paraissant même ne condamner Jésus-Christ qu'à regret, on aurait pu dire, si les Juifs n'avaient pas gardé eux-mêmes le sépulcre, que les soldats romains, s'embarrassant peu des querelles de la Synagogue, auraient négligé de conserver avec assez de soin un dépôt qui leur paraissait de peu de conséquence.

Ce sont donc les soldats mêmes de cette nation si intéressée à détruire jusqu'à l'apparence de la résurrection, ce sont eux qui gardent le sépulcre. C'est en leur présence, à leur vue, devant eux, que Jésus-Christ en sort, sans qu'ils puissent s'y opposer; et, par un admirable effet de la Providence, qui fait servir à l'établissement de la vérité tout ce que l'erreur peut imaginer pour en obscurcir l'éclat, ceux qui étaient les plus intéressés à nier ce fait sont les premiers témoins qui déposent en sa faveur: témoignage bien moins suspect que ne l'eût été celui des seuls apôtres; témoignage qui ne peut être éludé par celui que les Juifs arrachent à prix d'argent; témoignage qui a mis notre mystère dans un si grand degré de certitude, que le plus grand ennemi du christianisme, Julien l'Apostat, n'a jamais osé le nier directement; témoignage enfin qui nous trace ce que nous devons et ce que nous pouvons faire pour rendre utile à notre conversion tout ce que le monde peut entreprendre pour s'y opposer.

Oui, mes frères, méprisant comme Jésus-Christ l'enfer et le démon, certains d'ailleurs de la faiblesse des ennemis de notre salut, et assurés de la force de celui qui agit en nous par sa grâce, nous devons annoncer au monde que, quoi qu'il fasse pour nous séduire, nous triompherons du péché malgré tous les artifices qu'on peut employer pour nous y engager. Si nous sommes vraiment ressuscités, tout ce qu'il pourrait entreprendre ne servira qu'à le confondre en rendant notre vertu plus éclatante.

Mais sommes-nous assez affermis dans la grâce pour triompher comme Jésus-Christ de tous les efforts que le monde emploie pour nous faire retomber dans le crime? Obligés de vivre au milieu d'un siècle ennemi de la piété, entourés de toutes parts de ce qui peut détruire et affaiblir notre vertu, échappera-t-elle à tous les piéges qui lui sont tendus? Résistera-t-elle? triomphera-t-elle? Examinons-nous nous-mêmes, et, si nous devons craindre de succomber sous ces coups, si notre faiblesse nous oblige par prudence d'éviter un combat dont l'issue serait incertaine ou probablement funeste, si nous avons des raisons solides pour nous défier du monde et de tous ses attraits, mes frères, la fuite seule peut vous assurer de la victoire. Craignant tout de notre faiblesse, nous devons agir contre nos ennemis avec précaution; mais espérant tout de Dieu, comme il nous donnera ce qui nous sera nécessaire pour ne pas succomber, alors allant de vertu en vertu, comme dit le Prophète, nous n'aurons plus de ménagement avec le monde, et peut-être dans la suite il ne sera plus à craindre pour nous, parce que nous en aurons triomphé par Jésus-Christ.

Si nous sommes donc vraiment ressuscités, mes frères, et que Dieu seul vive en nous, nous devons croire que par la miséricorde de Dieu nous ne sommes plus assez faibles pour commettre le péché si facilement, quoique cependant nous devions veiller en même temps sur nous-mêmes, comme craignant tout de notre fragilité. Par cet heureux mélange de prudence et de zèle, de crainte et de confiance, de mépris de soi-même et d'amour de Dieu, de même que la résurrection ne fut que mieux établie par tout ce que la Synagogue employa pour la détruire, de même aussi nous serons affermis dans la vertu par les épreuves mêmes auxquelles la Providence nous exposera; elles nous seront utiles et nous trouverons dans chaque obstacle une nouvelle occasion de mérite, parce que nous triompherons par notre fidélité à la grâce.

Ainsi doit agir un vrai chrétien pour participer au mystère que nous célébrons, en se conformant dans sa conversion à tout ce que nous remarquons dans la résurrection de Jésus-Christ. Comme il a enlevé la pierre qui fermait son tombeau, nous devons, quoi qu'il nous en coûte, arracher de notre cœur les passions dominantes qui en ferment l'entrée à Jésus-Christ; et, comme il n'est plus dans le sépulcre et qu'il est ressuscité revêtu d'un corps spirituel, éclatant de gloire, il faut qu'une vertu solide, succédant en nous au vice qui nous dominait, annonce que nous sommes heureusement changés, et qu'à l'exemple de notre chef, en dépouillant

toutes les marques de notre mortalité, nous sommes sortis du tombeau pour n'y plus rentrer.

Il faut que, non contents d'être ressuscités, nous le paraissions aux justes pour les consoler, aux impies pour les convertir; et que ce ne soit pas seulement dans quelques occasions, devant quelques personnes, pendant quelques moments, sur quelques vices, mais dans toute la suite de notre vie, dans toutes nos actions, à la vue de tout le monde, et moins encore par nos discours que par nos œuvres. Enfin, comme la résurrection de Jésus-Christ lui a été d'autant plus glorieuse qu'elle avait rencontré plus d'obstacles, les diverses épreuves auxquelles notre vertu peut être exposée ici-bas doivent, par notre fermeté à les soutenir, nous acquérir un nouveau mérite devant Dieu.

Mais pouvons-nous, Seigneur, espérer que vous daignerez produire en nous un tel changement! Si vous ressuscitâtes votre premier-né, le Sauveur du monde, vos enfants d'adoption ne verront-ils pas le même miracle s'opérer en leur faveur? Vous nous l'avez promis, ô mon Dieu, par vos prophètes, que ces os desséchés revivraient; vous nous assurez vous-même que quiconque croira en vous ressuscitera vainqueur de la mort et du péché. Certains de votre résurrection, dont nous célébrons la gloire, puissions-nous en ressentir et en mériter les effets par une sincère conversion!

Puisse l'Esprit-Saint ranimer vos membres languissants et les réunir bientôt à leur chef déjà ressuscité! Créez donc en nous, ô mon Dieu! un cœur nouveau; détruisez ce corps de péché qui vit en nous; donnez-nous un esprit de force, de vérité et de sainteté. Puisse votre divine parole faire germer en nos cœurs cette semence de la grâce, pour trouver dans le sang de Jésus-Christ, auquel nous participons dans ce saint temps, le gage de votre amour et d'une heureuse éternité! que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE LUNDI DE PAQUES.

Sur l'état de Jésus-Christ ressuscité, modèle de notre résurrection.

Quæ sursum sunt quærite, quæ sursum sunt sapite.
Recherchez ce qui est dans le ciel, n'ayez de goût que pour les choses du ciel (*Coloss.*, III, 1, 2).

Je suppose, mes frères, qu'ayant profité de toutes les instructions qui vous ont été données dans cette quarantaine, vous êtes établis dans la pratique des règles que vous avez reçues, et que vous êtes véritablement ressuscités. Hier nous vous montrâmes les caractères d'une vraie conversion dans la résurrection de Jésus-Christ, il faut donc aujourd'hui vous apprendre à conserver la grâce de votre résurrection, et il n'en faut pas chercher ailleurs que dans les paroles de mon texte.

Le saint Apôtre nous en propose deux: chercher les choses d'en haut: *Quæ sursum sunt quærite*, et goûter les choses d'en haut: *Quæ sursum sunt sapite*. L'une dépend de l'autre, et elles ne reviennent qu'à une, selon saint Augustin, qui nous enseigne qu'on ne recherche le bien que quand on en a le désir, et qu'on n'en a le désir que quand on a commencé à le goûter.

Demandons à Dieu qu'il nous rende le cœur capable de goûter et de rechercher les choses d'en haut, car ce goût vient de lui, et appliquons-nous à vous enseigner la manière de ne chercher que lui dans tous vos emplois.

Or, quand je dis qu'un chrétien qui veut conserver la grâce de la résurrection ne doit chercher que Dieu, je n'avance rien qui ne soit conforme aux premiers principes de la religion, et d'où l'on puisse conclure qu'il faudrait qu'un chrétien ressuscité fût sans goût, sans sentiments, et même, s'il était possible, sans commerce avec la terre. Mais, parce que dans l'état de la vie présente, où il demeure encore après la résurrection de son âme, en attendant celle de son corps dans le jour du Seigneur, il demeure lié avec le monde, comme dit si bien saint Bernard, c'est-à-dire à la terre, où il vit; avec la condition dans laquelle la Providence l'a placé; avec son corps, sans lequel il ne peut vivre, il faut lui apprendre à ne chercher que Dieu dans l'accomplissement des devoirs et des obligations où il se trouve à l'égard de ces engagements.

Mes frères, Jésus-Christ est un bon maître; le Sauveur du monde nous enseigne la manière de nous conserver après notre résurrection, dans les formes différentes qu'il a choisies pour faire ses apparitions durant les quarante jours qu'il est demeuré sur la terre depuis sa résurrection, pour en confirmer la vérité, comme dit l'Ecriture; pour consoler ses amis, et pour instruire ses enfants.

La première forme qu'il a prise est celle d'un pèlerin, dont il est parlé dans l'évangile de ce jour; la seconde est celle d'un jardinier, et la troisième, qui est commune à tous les deux, c'est celle d'un homme ressuscité.

Ces formes différentes, que le Seigneur ne choisit pas par hasard pour faire ces apparitions, enseignent au chrétien de quelle manière il doit se conduire après sa résurrection, pour ne chercher que Dieu en demeurant dans les engagements où il est arrêté par son état présent.

Il faut qu'il passe dans le monde comme un pèlerin: première partie; il faut qu'il travaille dans son emploi comme un jardinier: deuxième partie; enfin il faut qu'il vive dans son corps et avec sa chair comme un homme ressuscité: troisième partie.

Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Vivre sur la terre comme un pèlerin, c'est une suite si naturelle de la grâce de la résurrection, qu'on doit dire absolument qu'un chrétien qui n'est pas dans cette disposition n'est point ressuscité; car, comme nous jugeons de la vie par l'action, parce qu'elle ne

nous est donnée que pour agir, on doit juger de la résurrection de l'âme par le sentiment, parce qu'elle ne peut être véritable sans le produire. Cela doit être ainsi, c'est la religion, il n'y a point de salut sans cela, ce ne sont point ici d'agréables fictions. Et en effet, mes frères, cette résurrection n'est-elle pas un passage de l'état du péché à celui de la grâce, comme celle du Sauveur, qui en est le modèle, est un passage de l'état de la mort à celui de la vie pour ne plus mourir : *Christus resurgens jam non moritur?*

Or, mes frères, comment était l'homme dans l'état du péché? Il croyait que la terre était le lieu de son repos ; le croyant, il l'aimait, et en l'aimant il ne cherchait qu'à s'y établir. Que fait donc en lui la grâce de la résurrection? Elle change les vues de son esprit, les affections de son cœur, la conduite de sa vie; et, quand il est ressuscité, il regarde le ciel comme sa patrie et la terre comme son exil : nouvelles vues de son esprit. Il gémit sur la terre, et il soupire après le ciel : nouvelles affections de son cœur. Il songe à s'établir dans le ciel, et il ne fait que passer sur la terre : nouvelle conduite de sa vie; et c'est cela même que j'appelle ne chercher que Dieu sur la terre et y vivre comme un étranger, pour conserver la grâce de la résurrection.

Il n'y a rien de si conforme à l'idée d'un chrétien sur la terre que celle d'un étranger. L'homme innocent, ayant été créé pour Dieu, en jouissait; comme il était innocent et que Dieu est juste, il ne l'avait pas fait pour être malheureux, et il l'aurait été véritablement, si, l'ayant créé pour lui, il en avait été privé. Il jouissait donc de Dieu, non pas dans un état fixe et permanent, ce que Dieu aurait ajouté avec de nouveaux degrés de béatitude pour sa récompense, s'il eût persévéré dans la justice; mais, étant déchu de cet état par son péché, il a été banni de sa patrie; et tous tant que nous sommes ici-bas, nous devons nous regarder comme des exilés ou comme des pèlerins.

C'est le malheur de l'homme pécheur que de ne pas connaître son bannissement, et de prendre sa patrie pour un exil et son exil pour sa patrie; et c'est un des principaux effets que produit en lui la grâce de la résurrection qui lui donne une nouvelle vie, que de lui faire connaître son état présent. Aussi, mes frères, tous les justes se sont regardés sur la terre comme des étrangers. C'est, dit saint Augustin, une qualité propre à ceux qui ont part à l'élection divine, et qui doivent posséder un héritage éternel dans le ciel. De là vient, dit ce Père, que le Prophète qui dit au Seigneur qu'il est devant lui un étranger et un voyageur, ne dit pas : *Comme l'ont été tous* les hommes, mais comme l'ont été *tous mes pères : Quoniam advena ego sum apud te, et peregrinus, sicut omnes patres mei;* nous faisant entendre par là les justes qui l'ont précédé, et qui se sont toujours regardés comme dans un pays étranger et ennemi, pendant qu'ils ont vécu sur la terre, puisqu'il est certain que ceux qui appartiennent à la céleste Jérusalem, et qui sont citoyens du peuple de Dieu, sont étrangers et voyageurs dans le monde, comme ceux qui sont étrangers parmi le peuple de Dieu sont les citoyens de la terre.

C'est là, mes frères, la première chose que doit produire en nous la grâce de notre résurrection : elle doit nous faire connaître notre état. Durant le péché nous étions citoyens de la terre, nous étions le peuple dont parle Isaïe, qui *habite dans la région de l'ombre de la mort.* Les ténèbres et l'ignorance causées par l'ombre de la mort, qui n'est autre chose que le péché, nous avaient fait choisir cette maudite région en renonçant à l'héritage éternel; nous étions étrangers parmi les enfants de Dieu, et nous voulions être les citoyens de la terre. Or, mes frères, le jour s'est levé pour nous : si nous sommes véritablement ressuscités, nous marchons selon la foi; et méprisant les biens présents qui doivent finir, nous nous attachons aux biens éternels que nous espérons sans les voir.

Mais cette lumière qui nous fait connaître notre état, et qui nous fait changer de sentiments en nous apprenant que nous sommes pour le ciel, et non pas pour la terre, nous fait aussi changer d'affections quand notre résurrection est véritable. Les saints qui se sont reconnus voyageurs sur la terre y ont soupiré; ils ont vécu dans un perpétuel gémissement : *Heu mihi!* disait David, *quia incolatus meus prolongatus est!* Hélas! que mon exil est long! non-seulement à cause de l'impatience qu'ils avaient d'être bientôt dans leur patrie qu'ils regardaient de fort loin : *A longe aspicientes et salutantes;* mais parce qu'ils étaient dans un pays dangereux, toujours exposés à faire naufrage, et dans mille occasions de se détourner du chemin qui les menait à leur patrie.

C'est dans ces sentiments que saint Augustin nous enseigne que la vie d'un chrétien qui connaît son état présent doit être un désir continuel de son état futur. S'il prie, dit ce Père, ce ne doit être que par des gémissements ; car dans cette vie, qui est non-seulement un pèlerinage, mais un bannissement pour lui, il ne lui appartient pas de chanter les louanges de Dieu, pour ainsi dire; ce devait être l'emploi du premier homme dans l'état d'innocence, qui, étant pèlerin sans être banni, pouvait, étant heureux, chanter les louanges de celui qui l'ayant comblé de biens, devait, en les augmentant s'il eût été fidèle, le fixer dans l'état d'une félicité éternelle; mais pour nous, quoique nous soyons les enfants de Dieu, et associés à son empire par la grâce de notre résurrection, nous ne laissons pas que de ressentir les châtiments de sa justice; ainsi, étant non-seulement pèlerins, mais bannis, nous ne devons faire que gémir. Nous sommes ici dans une prison, l'âme est captive dans le corps; nous ne devons donc vivre que dans un désir continuel d'être délivrés, car un captif cherche sans cesse à échapper.

Or, mes frères, un homme qui connaît que la terre n'est pas sa patrie, mais qu'il est

formé pour le ciel par la grâce de la vie nouvelle qu'il a reçue dans sa résurrection, qu'il doit rentrer dans ses droits de l'héritage éternel, qu'il avait perdu par son péché, qui sent les dangers où il est exposé et qui les connaît par son expérience, vit dans le monde, à la vérité, mais il y vit comme un étranger. Il n'a dans l'esprit que l'idée de sa patrie, et il regarde tout le reste avec indifférence. Les richesses qu'il possède lui paraissent comme un ruisseau qui arrose aujourd'hui son champ et qui passera demain pour arroser celui d'un autre. Il ne cherche pas à les acquérir, mais comme on ne s'en peut passer, qu'il en faut pour les usages de la vie présente, et qu'il n'est pas défendu de les posséder, mais de s'y attacher, il les regarde comme l'eau des torrents, qui s'écoulent promptement, sur lesquels un homme sage ne s'embarque jamais, et qui se baisse seulement pour en prendre dans le creux de la main afin de se désaltérer. Ainsi, ne renonçant pas à leur usage, il les regarde et les estime, dit saint Chrysostome, comme les meubles d'une hôtellerie où il ne doit loger qu'une nuit. Semblable à un voyageur, il ne s'arrête point à tout ce qu'il rencontre. Ce qui agite ceux qui logent avec lui dans la même maison le touche honnêtement, mais ne l'engage point. Il rend des offices d'honnêteté à celui qu'il trouve sur son chemin, et il le suit sans faire d'engagement capable de l'arrêter.

Voilà, mes frères, quelle doit être la vie d'un homme ressuscité à l'égard du monde dans lequel il vit; il ne doit qu'y passer en cherchant Dieu. Heureux est l'homme, dit saint Bernard, qui connaît son état présent, et qui le sent! car quand on le connaît et qu'on le sent, on règle sa vie sur cet état; on vit dans le monde, mais sans y tenir; on ne songe pas à s'y établir par de grandes alliances, par de grands emplois, par des acquisitions, par de superbes bâtiments; il ne faut à un voyageur, comme dit fort bien le même Père, que le vêtement et la vie. Si vous le chargez d'autres choses, vous l'embarrassez; tous ces grands biens ne servent qu'à nous faire oublier notre patrie, et à nous rendre citoyens du monde; et il est impossible, dit saint Augustin, que celui-là aime son pays qui aime le lieu de son bannissement, et qu'on ait de grandes passions pour le ciel quand on a de grands attachements à la terre.

Quand on connaît et qu'on sent son état, on supporte avec patience les peines et les disgrâces qu'on y souffre. On n'a pas, se dit un chrétien, toutes ses commodités dans un voyage, on prend en chemin ce qu'on rencontre, et l'espérance d'être à son aise dans son pays fait qu'on supporte sans se plaindre tout ce qu'on endure en y allant. Pénétré qu'il est des peines attachées à son état, les injustices qu'on lui rend et les pertes qu'il fait lui deviennent bien moins sensibles: il regarde ceux qui en sont la cause comme les gens qui lui aident à déménager, et sachant que tous les biens qui nous servent durant cette vie doivent demeurer dans le monde, et qu'il y a, selon saint Bernard, un portier inexorable à la sortie, qui ne souffre pas qu'on en emporte rien, il en considère les pertes comme une décharge, et les violences qu'on lui fait pour le dépouiller, comme un soin que la Providence prend de lui ôter un peu plus tôt et avec profit s'il sait user de la violence qu'on lui fait, ce qu'il n'a reçu que pour un temps; et comme toutes ces vues de son état présent ont une admirable liaison, si elles lui servent à se regarder dans le monde comme un pèlerin qui ne cherche que sa patrie, elles font encore qu'il travaille comme un jardinier dans sa condition: c'est le deuxième point.

DEUXIÈME PARTIE.

Quand je considère le Sauveur du monde paraissant sous la forme d'un jardinier après sa résurrection, et que je sais qu'il n'a choisi ces formes différentes sous lesquelles il paraît, qu'afin de nous instruire, en pénétrant le mystère qui couvre celle-ci, j'y vois deux choses qui renferment deux excellentes instructions, par lesquelles un chrétien ressuscité doit apprendre à vivre de telle manière, dans la condition où il est lié, qu'il n'y cherche que Dieu et qu'il y conserve la grâce de sa résurrection.

La première, c'est que la condition d'un jardinier est bonne et honnête par elle-même: par là un chrétien ressuscité doit apprendre en premier lieu qu'il ne doit demeurer que dans une condition qui soit de même bonne en soi; la seconde, c'est que cette condition engage l'homme dans une espèce de travail, qui, lui représentant en quelque sorte la qualité de son être, l'entretient toujours de l'espérance des choses futures: d'où le chrétien doit apprendre en second lieu qu'il faut qu'il travaille dans sa condition sans perdre jamais de vue ce qu'il est véritablement et l'éternité qu'il espère

Ces deux leçons sont très-importantes, et le Seigneur, qui nous les donne par la forme sous laquelle il paraît, nous découvre admirablement la sagesse de la grâce chrétienne, si j'ose ainsi parler, qui ne rompt point les engagements de la vie civile, mais qui en règle les actions, et qui, nous laissant dans nos emplois sans nous troubler, veut nous mettre en état d'y vivre sans nous perdre.

Jésus-Christ, qui est, comme vous savez, le nouvel homme, réparateur des ruines causées par le premier, paraît après sa résurrection, c'est-à-dire dans l'état de perfection de la vie nouvelle, sous la forme de l'exercice où le vieil homme était quand il perdit son innocence. Il se montre dans un jardin et sous la forme d'un jardinier : ceci nous apprend que comme ce ne fut ni son état ni sa condition qui le perdirent, mais sa mauvaise conduite, il fallait après sa réparation changer de conduite sans changer d'état. Quand vous auriez péché dans votre condition, il n'en faut pas sortir si elle est bonne par elle-même, et qu'elle ne soit pas pour vous une occasion de péché ; mais il faut y

faire pénitence, et prendre dans l'esprit de satisfaction les exercices mêmes de votre état par lesquels vous avez péché. Adam ne change pas de condition, mais il fait les exercices de son état différemment dans l'état d'innocence. Ainsi les apôtres, qui exerçaient la pêche avant que Jésus-Christ les appelât, la continuent après qu'il les a appelés ; il les honore de sa présence dans cet exercice après sa résurrection, et il se nourrit même avec eux des fruits de ce travail.

L'homme innocent placé dans un jardin y devient coupable : l'Homme-Dieu commence dans un jardin l'œuvre de la réparation et du rétablissement. Nous ne disons donc pas qu'un chrétien qui change de vie par la résurrection doive changer d'emploi : *Nous ne troublons en rien les exercices de la vie civile*, comme disait Tertullien, pour défendre les chrétiens, que les païens accusaient injustement; *nous ne nous retirons point*, disait-il, *dans les forêts, comme des sauvages et des mécontents, et nous ne disons pas que, pour conserver la grâce du Seigneur, il soit nécessaire de renoncer à toute société. Nous entrons dans tous les emplois quand ils sont bons ; nous les reconnaissons pour des ouvrages de la Providence, qui a établi et réglé toutes choses. Nous prenons garde seulement à suivre les règles que Dieu a établies pour la sanctification de ceux qu'il y a appelés.* C'est, mes frères, ce que doit observer un chrétien qui, pour conserver la grâce de la résurrection, ne veut chercher que Dieu dans son emploi : il faut qu'il prenne garde que cet emploi soit bon, c'est-à-dire qu'il soit juste ; car il y en a qui ne valent rien, et qui rendent ceux qui y sont engagés pécheurs de profession et d'office. Pour éviter ce qu'il y aurait d'ennuyeux dans l'examen de tous les états, qu'il faudrait que je fisse ici, pour marquer quels sont ceux qu'on peut choisir et ceux dans lesquels on ne se doit jamais engager, il vaut mieux donner l'idée d'un emploi juste, afin que cette idée nous servant de règle, chacun puisse connaître en se l'appliquant si le sien est de cette nature.

Un emploi juste, c'est celui qui se peut exercer avec la charité, c'est-à-dire dont les œuvres et les devoirs, étant conformes à la loi de Dieu, se peuvent remplir dans la vue de l'honorer, dans son amour et pour sa gloire ; de sorte que, pour juger de la bonté de votre emploi, il faut vous demander à vous-mêmes : Suis-je dans une profession permise par la loi de Dieu ? Y a-t-il eu des saints qui l'aient exercée ?

Mais, me direz-vous, il y a eu un comédien qui est devenu saint ; il y a eu des voleurs et des femmes de mauvaise vie qui se sont sanctifiés. J'en conviens, mais remarquez qu'ils ne se sont sanctifiés qu'en quittant cette profession et en changeant de vie. Jésus-Christ n'est venu que pour les pécheurs, ce n'est qu'en devenant pénitents qu'il les a reçus, et il y a des adultères qui surpasseront peut-être devant Dieu les vierges de Jésus-Christ. Enfin il faut se dire à soi-même : Puis-je rapporter à la gloire de Dieu les actions que je suis engagé de faire dans cette profession ? Car, mes frères, un homme ressuscité ne doit plus chercher que Dieu, son emploi doit être pour lui un moyen d'y aller ; et comme on va à Dieu par la charité, son emploi n'est plus juste, et il l'éloigne de Dieu dès que les exercices en sont incompatibles avec cette vertu.

C'est par ces règles qu'on en doit juger, et non pas par les désordres qui paraissent dans les conditions ; s'il y a dans les gens de guerre des gens abandonnés aux emportements, à la débauche et à l'impiété, s'il y a dans la magistrature des juges livrés à la séduction et à l'intérêt, s'il paraît de l'avarice et quelquefois de la dureté dans ceux qui prennent soin des affaires publiques, il ne faut pas rejeter sur la condition qui est bonne ce qui est un défaut de ceux qui la déshonorent par une conduite qui n'est pas réglée. Voilà, mes frères, quel doit être le soin d'un chrétien ressuscité à l'égard de sa condition : quitter celle qui est mauvaise, éviter celle qui est dangereuse, et s'établir dans une qui soit légitime et juste selon la règle que nous avons donnée pour en juger, et sur l'exemple que le Sauveur nous donne par le choix qu'il fait d'un état reconnu pour tel.

Mais comme cet état engage au travail, il faut que le chrétien reconnaisse que c'est une obligation essentielle que de s'y appliquer dans la condition qu'il a choisie. Car si Tertullien a dit autrefois, pour la défense des chrétiens, que leur foi ne rendait pas sauvages ceux qui la suivaient, il ajoute qu'elle ne veut pas non plus en faire des fainéants et des gens inutiles aux républiques et aux Etats. Il ne faut pas nous persuader que la grâce de la résurrection nous rende glorieux sur la terre. Le Sauveur, qui paraît sous la forme d'un homme après être ressuscité, nous veut apprendre que comme il ne paraît rien au dehors de la gloire de sa résurrection, tous les avantages de la nôtre sont dans l'âme : si nous portons dans le cœur le trésor précieux de la grâce qui nous a ressuscités, en nous faisant passer de l'état de la mort à celui de la vie, nous le portons dans un vaisseau fragile, au terme de l'Apôtre ; et si nous sommes rentrés dans les droits de la gloire, c'est à condition que nous l'acquerrons par le travail de la vie présente.

C'est donc une obligation essentielle à chaque chrétien dans son état, de le regarder du côté de la peine qu'il doit aimer, et non pas du côté de l'honneur et de la gloire qu'il ne doit recevoir qu'en passant.

Le travail ici va devant l'honneur, aussi faut-il aller à l'honneur par le travail. C'est ce que nous enseigne le Sauveur en prenant la forme d'un jardinier, car un homme de cette profession non-seulement travaille par obligation, mais il aime son travail ; il lui paraît doux dans la vue du fruit de la récolte et de la moisson qu'il espère, et demeurant toujours dans les vues de son être, qui l'engage au travail, il se nourrit et se soutient par l'espérance de son travail et par

l'idée agréable des choses toujours nouvelles qui fructifient et qui croissent sans cesse sous ses mains.

Voilà, mes frères, quelle doit être la situation de l'esprit d'un chrétien ressuscité et établi dans une condition juste : il faut non-seulement qu'il y travaille, qu'il cultive la terre en remplissant tous les devoirs de sa condition, qu'il n'en rejette pas la fatigue ni le poids sur d'autres pour n'en prendre que la gloire, le profit et l'honneur; mais il faut qu'il en aime la peine, qu'il la regarde comme un moyen que la miséricorde de Dieu lui donne pour racheter son bannissement; comme une semence qu'il jette à présent, dont il doit recueillir dans l'éternité une moisson de gloire immortelle, et que, sans négliger les fruits d'un travail légitime qui servent à soutenir cette vie qui doit finir, il n'envisage principalement que les choses futures et éternelles. C'est là, mes frères, ce que l'Écriture appelle cultiver la terre dans la paix et dans le repos.

Finissons ce discours en ajoutant en peu de mots qu'un chrétien qui est dans le monde comme un pèlerin, qui travaille dans sa condition comme un jardinier, doit encore vivre dans sa chair comme un homme ressuscité pour conserver la grâce de la résurrection, et ne chercher que Dieu.

TROISIÈME PARTIE.

Cette obligation semble être commune aux deux autres et se peut aisément confondre avec elles; je n'en dirai donc qu'un mot, et je finis.

Jésus-Christ paraît dans sa chair après sa résurrection, et dans une chair véritable; mais il n'est plus dans la dépendance comme il était avant sa résurrection. S'il mange, ce n'est plus par nécessité, c'est la charité qui le lui fait faire. C'est là, mes frères, en quelque sorte l'état où doit être un chrétien véritablement ressuscité. Il vit dans la chair, mais il faut que ce soit sans dépendance de la chair, au moins sans cette dépendance qui vient du péché, s'il ne peut s'exempter de celle qui vient de la nature. C'est ce que nous enseigne le saint apôtre : *Sachant*, dit-il, *que le vieil homme a été crucifié avec lui.* Il ne dit pas qu'il est mort absolument, car il vit toujours par la concupiscence, même dans les plus saints; mais il dit qu'il est crucifié, c'est-à-dire qu'il est tellement cloué et attaché par la grâce du baptême et par celle de notre résurrection, qu'il ne doit plus agir : ainsi, comme un homme attaché à une croix ne laisse pas de vivre, quoiqu'il ne puisse agir si on ne le détache, de même le vieil homme vit dans un chrétien ressuscité : il sent les mouvements de la corruption, mais il ne faut pas qu'il y consente : durant le règne du péché l'âme était soumise et la chair commandait, il faut donc qu'après la résurrection l'âme soit la maîtresse et la chair soit soumise, afin que le corps du péché soit détruit, et que désormais nous n'en soyons plus les esclaves : *Ut destruatur corpus peccati, et ultra non serviamus peccato.*

C'est là l'emploi et l'occupation d'un chrétien, c'est l'objet de cette vigilance recommandée si souvent dans les Écritures, c'est là l'attention d'un homme ressuscité, de réprimer les mouvements de la concupiscence, de tenir la chair assujettie à l'esprit pour s'opposer à ce rétablissement du règne du péché, auquel il ne doit plus être soumis après sa résurrection. Je ne crois pas que je puisse choisir dans toute l'Écriture des paroles plus propres que celles-là dans la fin de ma carrière : comme elles renferment tous les desseins du Sauveur dans l'œuvre de la rédemption, elles découvrent aussi la fin de tous les nôtres dans les soins que nous avons pris durant cette quarantaine de préparer les chrétiens à en recevoir les fruits.

C'est donc là, mes frères, le but que je me suis proposé comme ministre du Seigneur : Que le corps du péché soit détruit : *Ut destruatur corpus peccati;* et voici le comble de mes désirs, que désormais nous n'en soyons plus les esclaves : *Ut ultra non serviamus peccato.* Seigneur, soutenez-nous dans ce travail, par une grâce toujours nouvelle, sans laquelle nous ne pouvons rien, afin que la justice s'établisse en nous. Faites que nous vivions comme des pèlerins, qui ne font que passer pour aller à l'héritage éternel; faites que nous travaillions comme des jardiniers, qui n'ont en vue que la récolte et la moisson des biens éternels; faites que notre esprit et notre cœur n'aient de mouvement que pour vous, c'est ce que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE MARDI DE PAQUES.

Sur les conversations.

Qui sunt hi sermones quos confertis ad invicem ambulantes?

De quoi vous entretenez-vous dans le chemin (*Luc.*, XXIV, 17)?

Voici, mes frères, une rencontre de deux disciples du Sauveur très-propre à nous faire connaître le danger des conversations humaines, et le péril où l'on est exposé même dans celle des personnes qui paraissent être réglées dans leur vie et avoir quelque piété dans leurs sentiments. Ces deux disciples avaient connu Jésus Christ pour ce qu'il était; ils avaient été témoins de ses miracles, ils avaient entendu ses discours, et il paraît par la manière dont ils en parlent qu'ils avaient beaucoup d'estime pour sa personne : *Qui fuit vir propheta potens in opere et sermone coram Deo et omni populo;* car ils avouent qu'ils l'ont connu pour un prophète, puissant en œuvres et en paroles devant Dieu et devant tout le peuple.

Cependant, mes frères, commençant à douter de tout ce qu'ils avaient pensé de lui jusqu'à cette heure, par la vue de son supplice dont ils avaient été les témoins, ils avaient quitté Jérusalem, presque sans espérance de le voir triompher des ennemis qui l'avaient accablé, et se confirmant l'un l'autre par leurs discours dans le doute où ils étaient,

ils allaient achever de perdre ce qui leur restait d'espérance, si le Fils de Dieu ne fût venu pour rompre cette conversation et soutenir cette espérance qui allait périr.

Or, ce qui est presque arrivé à des personnes si bien disposées, arrive certainement tous les jours à celles qui ne le sont pas si bien. Les instructions que l'on nous a données dans ces jours saints s'oublient; les grâces que nous y avons reçues se perdent, et les mesures que nous avions prises pour notre salut sont renversées dans les conversations du monde, où nous nous engageons aussitôt après avoir participé aux plus saints mystères de la religion; et si le Sauveur du monde nous suivait pour nous demander, comme à ses disciples, quelle est la matière de nos conversations : *Qui sunt hi sermones quos confertis ad invicem?* nous rougirions de honte en voyant le peu de rapport qu'il y a entre nos discours et les protestations que nous venons de faire à Dieu.

Je voudrais donc, à l'occasion de ce que nous lisons dans l'Evangile, m'appliquer à régler les conversations des hommes, pour fermer, s'il est possible, à la perte de la grâce et à la ruine du salut des chrétiens, cette grande voie ouverte à l'une et à l'autre ; mais il faut, avant que de marquer les remèdes à un mal, faire connaître le mal même dans sa nature, et le péril où il nous expose pour donner plus d'estime du remède : c'est ce que je vais faire dans les deux parties de ce discours.

Dans la première je vous découvrirai le danger des conversations humaines : première partie; dans la seconde j'essayerai de vous donner des mesures pour les régler : seconde partie.

Voilà l'idée de ce discours : demandons le secours du ciel par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il paraît assez difficile de donner une idée bien juste de tous les dangers où le chrétien est exposé dans les conversations des hommes; car si la langue qui les entretient, selon le langage de l'Ecriture, est un feu et un monde d'iniquité, comme parle saint Jacques, qui pourrait entreprendre de montrer par le détail tous les piéges qui y sont tendus à l'innocence, ou qui pourrait entrer dans ce feu pour aller chercher dans sa source tous les embrasements qu'il est capable de causer? C'est cependant ce que je me suis engagé de faire dans la première partie de ce discours; et comme un homme passerait en quelque sorte pour avoir découvert à un autre tous les dangers qu'il peut courir, s'il lui avait montré celui où il serait exposé de perdre ce qu'il a de plus cher au monde, je crois, mes frères, que vous regarderez cette matière remplie si je vous fais voir que le salut est en grand danger dans les conversations des hommes, puisque non-seulement c'est ce que le chrétien a de plus cher, mais même il est vrai que c'est la seule chose qui le soit véritablement pour lui.

Or voici comme parle l'Ecriture : Veillez sur vous-mêmes et prenez bien garde à ce que vous entendrez dire, car il y va de votre perte. Voilà la première idée que nous devons prendre du danger où les conversations nous exposent pour le salut; mais entrons dans la preuve de cette proposition. Deux choses sont essentielles pour le salut du chrétien : la foi et les œuvres, c'est-à-dire la connaissance des vérités et la pratique des vertus. L'idée du salut est celle d'un certain état de justice, de sainteté et de rectitude dans la vie présente, qui nous conduit à la vie future et bienheureuse; car pour faire notre salut et marcher dans les voies qui nous mènent à cette éternité bienheureuse, il faut que nous soyons éclairés par la foi sur les vérités de la religion; il faut que nous connaissions Dieu et que nous ayons les sentiments qu'un chrétien doit avoir de sa majesté, de sa miséricorde et de sa justice; il faut que nous soyons assurés de la gloire future par la foi, et que par la même foi nous ayons une idée certaine des châtiments éternels; il faut que nous connaissions la dignité de nos mystères, ce qu'il y a de grand dans la religion, et ce qui est capable de nous maintenir dans les sentiments d'estime et de vénération que nous devons avoir pour tout ce qui mérite nos hommages.

Mais outre ces connaissances, il faut encore que nous marchions dans les voies que Dieu nous a marquées par Jésus-Christ pour arriver à cette gloire éternelle et nous rendre dignes de la félicité qu'il nous prépare. Il faut que nous entrions dans les pratiques dont le Sauveur nous est venu donner l'exemple, que nous ayons une grande estime de toutes les maximes de l'Evangile qu'il nous a enseignées, et que nous donnions des marques de cette estime par une exacte fidélité à les pratiquer et à les suivre.

Voilà le chemin du salut, mes frères, et c'est ce que nous sommes toujours en danger de perdre dans les conversations des hommes; car elles ne sont propres qu'à effacer de notre esprit l'idée des choses éternelles, pour le remplir de celles de la terre et de toutes les choses périssables. Elles ne sont propres qu'à nous détourner des vues qui conduisent à Dieu, et à nous mettre dans celles du monde qui nous égarent et qui nous perdent enfin. Voilà, mes frères, le danger où le salut du chrétien est exposé dans les conversations des hommes, et voici sur quoi j'établis ce que j'avance; c'est sur le sujet de ces conversations : j'y considère les qualités de ceux qui les forment, la matière qui les nourrit, les impressions qu'elles font, les suites terribles qu'on en voit.

En effet, ceux qui forment les conversations ordinaires sont les hommes qui s'assemblent et qui ne s'associent que pour passer le temps. Or presque tous les hommes sont corrompus; car il ne faut pas se flatter, nous ne sommes distingués en cela les uns des autres que par le plus ou le moins.

Il y a des gens plongés dans la corruption et dans une perversité déclarée, scandaleuse,

sale, déshonnête; qu'on ne reçoit point ou qu'on ne reçoit que très-rarement chez soi, et qui ne font société qu'avec des gens perdus comme eux. Je ne parle pas de ceux-là, ils ne sont presque plus dangereux à force d'être méchants.

Il y a d'honnêtes libertins qui, ne faisant rien de tout ce qui peut scandaliser ou ternir leur réputation parmi les hommes, n'omettent rien de tout ce qui est propre à nourrir l'amour du monde dans leur cœur, et à le fortifier dans celui des autres où il est formé, qui ne suivent dans leur conduite et qui n'approuvent point d'autres règles que les maximes que le monde enseigne, qui ne se proposent point d'autres biens que ceux qu'il donne, et de qui toute la vie roule autour d'un cercle, formé par le soin de leur personne, de leur fortune et de leurs plaisirs.

Il y a d'autres gens qui pensent à Dieu et à leur salut au milieu du monde où ils sont engagés, mais qui ont des idés si resserrées, si petites de la majesté de Dieu, de la grandeur de la religion et de l'immensité des choses éternelles, et au contraire tant d'estime de tout ce qui est autour d'eux et des choses qui tombent sous les sens, que le monde l'emporte souvent sur Dieu, et qu'il est rare que quelqu'un d'entre eux ait assez de foi pour sacrifier ses affaires à son salut quand il le faut.

Il y en a d'autres qui ont de grandes idées de l'éternité, de la majesté de Dieu, de la dignité de la religion, et qui ont même embrassé une conduite réglée sur ces idées, mais qui, soit par un reste d'amour pour ce qu'ils ont quitté, soit par une complaisance naturelle pour ce qu'ils voient, soit par un défaut de lumières sur l'étendue de leurs obligations, soit par un certain fonds de faiblesse qui nous rend faciles, n'ayant pas l'amour du monde dans le cœur, en conservent le langage, et n'en rejettent pas si absolument toutes les manières, qu'il n'en reste encore quelque chose dans leur conduite : ce qui nous fait voir qu'il y a de la corruption dans tous les hommes, plus ou moins à la vérité, selon que l'amour du monde y est plus ou moins fort; et c'est ce qu'il est aisé de reconnaître par les différentes espèces d'hommes que je viens de marquer qui renferment tous ceux qui composent le monde. Les uns ne respectent ni Dieu, ni le monde : je les ai appelés des hommes plongés dans la corruption; les autres ménagent le monde, mais ils abandonnent Dieu : je les ai nommés d'honnêtes libertins; une troisième espèce mêle Dieu avec le monde et se perd par la voie commune, et d'autres enfin mêlent un peu le monde avec Dieu, et, en comparaison du reste des hommes, on peut les appeler bons, mais imparfaitement. Voilà ceux qui forment les conversations dans le monde : unissons-les maintenant ensemble, et voyons quelle sera la matière des conversations qu'ils formeront

Chacun y fournit selon sa propre inclination, et on parle ordinairement de ce qu'on aime. Je n'y comprendrai pas, si vous voulez, ceux qui sont plongés dans la corruption, ils sont hors de commerce par leurs iniquités, et ils n'entrent que par hasard dans la conversation de ceux qui gardent encore quelques mesures.

Mais voyons ce que fournira un homme qui ménage le monde et qui abandonne Dieu : un honnête libertin, comme nous l'avons appelé. Il ne parlera que de joie, que de plaisirs, que de divertissements. Il racontera ce qui lui est arrivé dans le jeu, aux spectacles où il s'est trouvé, dans une honnête débauche qu'il a faite. Il élèvera ses plaisirs, il y découvrira mille charmes et mille satisfactions qu'il croit y avoir goûtées, par l'envie qu'il a de les y trouver, et qui n'y sont pas véritablement. Il justifiera les plus grands vices, et fera passer tous les médiocres pour des vertus. Il exagérera la magnificence d'un homme qui se ruine et qui abîme les autres pour paraître. Il donnera de grandes louanges à l'orgueil de celui qui ne veut entendre à aucun accommodement après une injure reçue, et qui ne se soucie pas de se perdre, pourvu qu'il se venge de son ennemi.

Un autre, un peu plus modéré et qui mêle Dieu avec le monde, blâmera peut-être les emportements de celui-ci, et, après avoir reproché la folie des jeunes gens, il le prendra du côté de la dépense à laquelle tous les travaux d'un père ne sauraient suffire. Il se plaindra de voir perdre mal à propos ce qu'on a amassé avec beaucoup de peine, et, se jetant sur la misère du temps, sur la ruine des affaires, sur l'incertitude et l'embarras où l'on est dans les mesures qu'on doit prendre pour s'établir et pour assurer son bien, il exagérera la félicité prétendue d'un temps qui n'est plus, et, se plaignant de la calamité du sien, il n'intéressera Dieu dans son discours que pour lui demander raison des injustices qu'il prétend avoir reçues, et pour se garantir des misères qu'il appréhende; comme s'il n'y avait point d'autres biens que ceux de la terre, et qu'on ne pût être heureux qu'en les possédant avec abondance et en repos. Cependant celui qui a de grandes idées de Dieu et de l'éternité souffre dans ces conversations : il n'ose pas attaquer ces sortes de personnes, car il y a des mesures à garder, et même pour réussir il faut dans les conversations du monde parler peu de Dieu, et le faire bien à propos. Ainsi, mes frères, dans ces occasions un homme de bien sourit modestement des folies qu'il entend dire à un honnête libertin. Il tombera d'accord qu'il faut que la jeunesse se passe, et comme, dans la multitude des choses qu'il aura dites, il y en aura quelques-unes plus raisonnables que les autres, il lui applaudira par honnêteté; il compatira aux plaintes de celui qui paraît plus raisonnable. L'intérêt qu'il peut avoir dans les pertes dont il se plaint le rendant plus sensible à ce qu'il dit, il entrera dans ses sentiments, et, voulant compatir à son état pour le gagner, il racontera des pertes qu'il a souffertes lui-même, par des injustices qu'on lui a faites; ensuite, se sou-

venant de sa profession et du conseil d'un grand saint du dernier siècle, qui veut que nous entrions dans les conversations des gens du monde par leur porte, pour en sortir par la nôtre, c'est-à-dire que nous parlions un peu comme eux, pour les porter à penser comme nous ; en voulant contribuer adroitement à abattre l'esprit de celui qui est élevé par son grand amour pour le monde, et relever d'autre part le courage de celui qui est abattu par un autre effet du même amour, il prend occasion de parler de Dieu à l'un et à l'autre, remontrant à l'un que tout ce qu'il estime si fort n'est rien, et à l'autre que la perte de sa fortune bien ménagée peut être le prix d'une bienheureuse éternité.

Il est vrai qu'il arrive presque toujours que le libertin tourne le mot de piété en raillerie, et qu'il oppose d'une manière plaisante et agréable les maximes qu'il veut suivre à celles qu'on lui veut enseigner, et que l'autre, écoutant ce qu'on lui dit avec un peu plus de respect en apparence, en rejette la pratique sur ceux qui n'ont ni famille ni engagements. C'est ce qui fait qu'il faut beaucoup de sagesse, de douceur, de discernement et de prudence pour parler dans les conversations du monde sans blesser sa conscience. Qu'arrive-t-il donc ordinairement dans les conversations, à les regarder par la matière qui les nourrit? que Dieu y est oublié et qu'on en sort l'esprit tout appliqué aux choses du monde. On peut dire que dans ces entretiens on ne forme que des conspirations contre le salut.

Ce sont des nuées noires qui se rassemblent pour former un orage qui inonde la terre, et qui y fait de terribles désordres. Vous le verrez encore plus évidemment si vous voulez vous appliquer à reconnaître quelles sont les impressions que ces conversations font dans le cœur. Pour cela il faut se souvenir que nous sommes tous corrompus et qu'il n'y a de distinction entre nous, comme nous venons de dire, que par le plus ou le moins de ce fonds de corruption qui est en nous, appelé concupiscence par les théologiens, qui n'est, à proprement parler, qu'une forte disposition à aimer le monde. Tout ce qui est du monde est si puissant, que, malgré la grâce qui nous fait chrétiens, nos désirs nous tournent du côté du monde, et il faut se faire de grands et de continuels efforts pour n'être pas emportés par cette inclination.

Jugez donc, mes frères, ce que peuvent faire dans des âmes ainsi disposées des discours où le monde est toujours représenté comme agréable, où ses biens sont élevés comme les seuls qui peuvent nous satisfaire, où ses maximes sont approuvées comme celles qui conduisent, par les voies de l'honneur, de la raison et du bon sens, à l'estime de tous les gens qu'on considère et qui font le mérite des autres par leur approbation. Non, nos poumons n'attirent pas plus naturellement l'air qui nous fait vivre, que la corruption qui est en nous n'attire toute cette autre corruption qui la fortifie. C'est ce que saint Augustin exprime quand il dit que nous sommes nés avec des mauvais désirs, mais qu'en les fortifiant nous en faisons de mauvaises habitudes : ainsi celui qui est né avec le désir de la vengeance écoute avec grand plaisir ce qu'on dit à la gloire d'un homme qui a su faire sentir les effets de sa colère à un ennemi, qui a tiré raison d'une injure avec éclat, et qui a porté son ressentiment jusqu'aux derniers excès.

Cet autre, qui est né avec le désir de l'avarice, écoute avec une grande attention ce qui se dit à l'avantage d'un homme qui s'est enrichi aux dépens du peuple; il apprend à n'avoir point d'horreur des voies injustes et cruelles, par lesquelles il est arrivé à cette grande opulence qui fait envie, à ces illustres alliances qu'on respecte, et qui produisent cette magnificence dont on est ébloui, et cette fortune enfin que chacun admire.

Celui-ci, qui est né avec des dispositions éloignées de la religion, s'attache aux manières dont on essaie de rendre suspectes les vérités du christianisme, aux questions que le libertinage propose sur nos principes, aux railleries qu'il fait de nos maximes, et à cet art pernicieux de décrier toute la piété chrétienne en découvrant les ruses de l'hypocrisie et les intrigues de la fausse dévotion. Ainsi les uns et les autres avalent le poison qui les tue; et, cette corruption étrangère étant jointe à la corruption naturelle qui s'est trouvée en eux, il arrive que des malades qu'on aurait pu guérir deviennent des furieux qu'on ne peut plus vaincre. Quelquefois une honte naturelle, un reste de religion font qu'on s'oppose aux fausses maximes qu'on entend, que l'on donne à penser, par quelques petits reproches, que l'on veut réprimer la liberté de celui qui parle, et qu'on relève ce qu'aura dit un homme de bien pour combattre cette corruption; mais il arrive souvent que ces oppositions sont des ruses secrètes d'un cœur tout plein d'une curiosité criminelle, qui fait semblant de ne pas vouloir entendre ce qu'il serait bien fâché de n'entendre pas, et qui ne contredit en apparence que pour irriter et exciter en effet à en dire davantage. C'est une adresse de notre corruption naturelle qui, pour recevoir le venin avec assurance, fait semblant de le rejeter, et qui ne se met du côté d'un homme de bien pour relever ce qu'il aura dit, que dans l'envie de le voir réfuté plus fortement, afin d'avoir par là moins à se reprocher, et de recevoir ainsi avec quelque tranquillité ce qu'on n'a d'abord entendu proposer qu'avec quelque espèce de trouble.

Faut-il maintenant vous montrer les suites de ces dangereuses conversations? Elles sont, mes frères, de faire oublier Dieu, qu'on ne connaissait déjà guère, de faire triompher l'amour du monde, qu'on écoutait déjà avec plaisir, de donner de l'éloignement pour la sainteté, dont les voies paraissaient déjà rudes, d'inspirer de l'ardeur pour la corruption, dont on trouvait déjà les maximes fort agréables, de s'abandonner aux passions en re-

nonçant à la vertu, enfin de s'engager dans le chemin de la mort, en quittant celui de la vie bienheureuse. C'est ce qu'on doit conclure de tout ce que nous venons de dire des personnes qui forment les conversations, des matières qui les nourrissent, des impressions qu'elles font dans le cœur; et à regarder toutes ces choses ensemble, on peut dire que les conversations sont des sociétés où les enfants d'Adam se présentent les uns aux autres le poison qui les fait mourir.

Qu'allait-il arriver à ces deux disciples de notre évangile, que le supplice du Sauveur avait également prévenus contre sa puissance, qui, se fortifiant l'un l'autre dans le doute où ils étaient de la vérité de ses promesses, par les réflexions qu'ils faisaient mutuellement, allaient s'aider à renoncer entièrement à celui en qui ils n'espéraient déjà plus? Semblables à ceux qui périssent dans un naufrage commun, qui ne s'embrassent les uns les autres que pour s'entr'aider à se noyer, et ne s'unissent de sentiment que pour se perdre, si celui qui venait de mourir pour eux ne se fût présenté pour les retirer de ce péril où leurs conversations les avaient engagés, où en étaient-ils? *Domine, salva nos, perimus.* Ah! Seigneur, sauvez-nous, car nous nous aidons les uns les autres à nous faire périr.

Après cela devons-nous nous étonner de voir le divin Précurseur abandonner sa famille pour se retirer dans le désert, et se séparer de la compagnie des saints mêmes? Mais puisqu'on est en péril partout, il faudrait conclure qu'il n'y a de sûreté que dans la retraite, et qu'il faut abandonner le monde pour vivre dans la solitude. Cependant nous parlons à des gens qui y sont retenus par des engagements qu'on ne peut et qu'on ne doit pas rompre. Essayons donc, dans le peu de temps qui reste, de donner des règles pour sanctifier les conversations autant qu'il est possible dans l'état de misère et d'infirmité où nous sommes: c'est mon second point.

SECONDE PARTIE.

Il ne faudrait pas seulement un discours, mais il en faudrait plusieurs pour marquer toutes les règles qu'il serait nécessaire d'observer pour sanctifier les conversations des hommes; ce dessein renfermerait même tant de choses, qu'il serait impossible de l'exécuter; car, outre qu'il faudrait changer le cœur de l'homme pour réussir parfaitement dans cette entreprise, il faudrait ôter de son esprit mille idées fausses sur lesquelles il forme son jugement, pour lui en donner de véritables, propres à régler ses pensées et à rendre ses expressions justes, ce qui est un ouvrage infini.

Je ne puis entreprendre de traiter toute cette matière dans le peu de temps qui me reste: néanmoins, pour ne pas vous laisser entièrement sans remède, après vous avoir découvert tant de maux, je vais réduire les conversations à trois espèces, et vous exposer les règles qu'on y doit garder pour les rendre chrétiennes et saintes, autant qu'il est possible, dans l'état d'infirmité où nous sommes.

La première espèce, je l'appelle une conversation domestique, qu'on ne peut éviter, et dans laquelle on est engagé par la nature: celle-ci se renferme dans le domestique avec qui on vit et dans sa famille. Par rapport à ce genre de vie, il faut que les chefs de famille veillent à ce qu'il ne se passe rien contre la gloire de Dieu, la dignité de la religion et les devoirs de la société; qu'ils répriment fortement tout ce qui pourra y donner atteinte: ce point-ci est capital.

Il faut qu'ils se règlent eux-mêmes de telle manière qu'ils soient justes devant Dieu, ne faisant ni ne disant rien qui l'offense, et qu'ils soient irréprochables à l'égard du prochain, ne faisant de même ni ne disant rien qui puisse le blesser. Il faut, pour se sanctifier dans les conversations domestiques, conserver la paix, et que chacun y fournisse du sien, en se supportant les uns les autres. Il faut semer dans l'esprit des hommes, comme on seme dans les champs: on ne cultive que pour moissonner.

La nécessité d'être toujours ensemble nous fait remarquer des défauts qui nous rebutent, et la dépendance mutuelle où l'on est les uns des autres nous fait ressentir des imperfections qui nous incommodent. Difficilement se peut-on plaire les uns aux autres quand on se voit toujours. Il est même peu de grands hommes de près, et il n'y a guère de mérite qui tienne contre une longue familiarité. La diversité des tempéraments et la contrariété des humeurs font naître des antipathies qui troublent la paix et qui sont capables d'entretenir une guerre perpétuelle dans la société qu'on ne peut rompre. Il faut donc alors pratiquer le conseil de l'Apôtre: Supportez-vous les uns les autres: *Alter alterius onera portate.* Un tempérament de feu doit supporter avec patience les lenteurs d'un tempérament froid, et celui-ci les ardeurs et les impétuosités de l'autre.

Cette variété fait une espèce d'harmonie, dans laquelle une famille trouve son avantage: car chaque tempérament a sa bonté propre et rend des offices différents qui font son bien, outre que cette opposition nous ouvre une voie pour le salut. Car chacun souffre l'un de l'autre, et c'est en souffrant qu'on se sanctifie. Enfin il faut souffrir plus volontiers de ceux qui sont dans quelque sorte de supériorité à notre égard, comme les enfants de leur père. La vieillesse, qui est vénérable d'une part, a d'ailleurs des chagrins qui forment de grands désagréments dans la conversation ordinaire; mais, mes frères, il faut se souvenir, dans de semblables occasions, que vous avez reçu la vie de ceux de qui la société vous paraît incommode et, ce qui est en un sens plus considérable, l'éducation, surtout si elle a été bonne; que vous en attendez les biens, et qu'ayant essuyé toutes les faiblesses de votre enfance, il est juste que vous portiez les incommodités de leur vieillesse.

Enfin, si nous étendons cette conversation domestique jusqu'à toute la parenté qu'on voit, il faut prendre garde que le titre de parent ne doit point servir de prétexte pour couvrir des désordres et entretenir des conversations dangereuses qu'on aurait honte de souffrir avec des étrangers. Car, mes frères, il ne faut point douter que nos parents les plus proches ne soient du nombre de ceux qu'il faut abandonner, quand leur société forme des obstacles à notre salut. Il y faut garder de la discrétion ; mais il y faut observer beaucoup de fermeté. Nos passions se mettent souvent en assurance sous le prétexte du devoir, et l'amour du monde se nourrit quelquefois dans un cœur des mouvements qu'il attribue au respect et aux obligations de la piété naturelle. Il faut bien des lumières pour démêler tous ces replis, et beaucoup de force pour savoir rendre à la nature ce qu'on lui doit, sans s'affaiblir dans les devoirs de la religion et du salut.

Il y a une seconde espèce de conversation, que j'appelle de hasard, qu'on trouve et qu'on ne cherche point : c'est celle qui se forme sans qu'on y pense, et qui est liée par la rencontre des affaires, souvent même avec des gens qu'on ne connaît point. Celle-ci a ses utilités et ses périls. Elle peut être utile en ce qu'on y apprend à connaître le monde, et par les différents caractères de ceux qu'on y voit, on s'instruit dans l'examen des maximes des hommes, et on apprend à discerner ceux qu'on doit choisir pour former une société réglée, d'avec ceux qu'on doit rejeter.

Elle a ses périls, parce que quelquefois on se trouve engagé avec des gens sujets à quelques excès ; alors il faut, ou s'en retirer avec adresse, ou bien résister avec force, prenant les mesures pour n'être plus surpris et pour ne s'engager jamais qu'avec des gens qu'on connaisse bien.

Il n'y a plus qu'une troisième espèce de conversations, que j'appelle de choix, parce qu'elle dépend de notre élection et qu'elle n'est formée que par ceux que nous choisissons nous-mêmes pour être de notre société. Il y aurait beaucoup de choses à dire sur celle-ci, mais j'abrégerai.

Il faut prendre garde à faire bien le choix des personnes avec qui nous voulons converser ; car, comme nous avons dit que presque tous les hommes étaient corrompus, il est de la dernière importance de choisir ceux qui le sont moins, et qui, connaissant d'ailleurs la part qu'ils ont dans la corruption commune, s'appliquent fidèlement à la combattre. Ainsi il faut éviter les conversations de certaines personnes fainéantes, qui ne font des visites que pour passer le temps, qui se font une occupation de leur oisiveté, qui ne vous voient que parce qu'ils ne savent que faire, et qui ne vous entretiennent jamais que de bagatelles ou de fausses nouvelles. Ce n'est pas à ces choses vaines qu'un chrétien doit donner son temps, lui à qui Dieu doit en demander un compte si exact et si rigoureux.

Il faut rejeter tous les discours qui peuvent nourrir et fortifier la corruption qui est en nous : ainsi, dit saint Paul, *qu'on n'entende point de paroles déshonnêtes, ni folles, ni bouffonnes ; ce qui ne convient pas à votre vocation.* Je ne puis pas étendre ces règles, comme je souhaiterais de le faire ; mais au moins, mes frères, souvenez-vous que, comme il n'y a rien de si utile qu'une bonne conversation, il n'y a rien de si dangereux qu'une mauvaise. L'esprit et les sentiments se forment par les conversations, et toute la vie est réglée par les sentiments et par l'esprit. Les bonnes conversations nous sanctifient, les mauvaises nous corrompent, et il est bien plus ordinaire d'être engagés dans de mauvaises que d'en former de bonnes.

Dans cette vue adressons-nous à Dieu pour lui demander son secours, à l'exemple de son Prophète : *Seigneur, mettez une garde à ma bouche et une porte à mes lèvres.* En vain la prudence humaine s'efforcera-t-elle de mettre un frein à la langue ; vous seul, ô mon Dieu ! pouvez nous en rendre les maîtres, parce que vous seul pouvez tout sur le cœur. Votre doigt seul peut arrêter son inquiétude et son impétuosité, et guérir sa corruption et son venin. Nous reconnaissons donc que nous ne pouvons régler nos conversations sans le secours de votre grâce, et que nous en avons besoin pour converser avec les hommes, de telle manière que nous ne soyons pas privés des douceurs éternelles, que je vous souhaite, au nom du Père, etc. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE DIMANCHE DE QUASIMODO.

Sur la nécessité d'être uni à Jésus-Christ souffrant ; et que ses plaies sont pour nous une source de vie si nous les portons en nous.

Venit Jesus, et stetit in medio, et dixit eis : Pax vobis ; et cum hæc dixisset, ostendit eis manus et latus.

Jésus-Christ vint et se mit au milieu d'eux, et leur dit : La paix soit avec vous ; et après avoir dit ces paroles, il leur montra ses mains et son côté (*Joan.*, XIX, 19, 20).

Nous voici, mes très-chers frères, arrivés à la conclusion de la solennité de Pâques et à celle de ma carrière. Voici la sixième apparition, la sixième preuve de la résurrection du Sauveur du monde, et le dernier effort que son amour lui fait faire pour convaincre ses disciples parfaitement de la vérité de sa résurrection, en leur montrant ses plaies : l'Eglise nous propose cet évangile à la fin de notre mission, pour nous apprendre qu'elle veut que nous la fermions en montrant aux chrétiens les plaies de Jésus-Christ, et qu'à la vue de cet objet nous fassions un dernier effort pour les mettre dans les sentiments où ils doivent être pour vivre en véritables chrétiens, pour profiter de la grâce de la résurrection, et pour conserver le droit à la gloire qu'il nous a acquis par sa mort.

C'est pour cela que je vais vous montrer ces plaies sacrées, comme les preuves de son amour, comme les vestiges de ses souffrances, comme les marques de son autorité : comme les preuves de son amour, afin que

elles soient pour nous les objets d'une reconnaissance éternelle ; comme les vestiges de ses souffrances, afin qu'elles soient pour nous comme des bouches sacrées toujours ouvertes pour nous parler de la nécessité de souffrir avec lui ; enfin comme les marques de son autorité, afin qu'elles soient pour nous un asile dans nos misères et une ressource dans nos besoins.

En un mot, vivre dans la reconnaissance pour le Sauveur qui nous a rachetés : ce sera le premier point ; vivre dans l'union à ses souffrances : ce sera le second ; vivre dans la confiance en son pouvoir : ce sera le troisième.

Voilà, mes frères, l'essence et la perfection de la vie chrétienne : heureux si je pouvais, en finissant ma mission, graver ces sentiments dans vos cœurs ! C'est la grâce que je demande au Saint-Esprit. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Vivre dans la reconnaissance pour Jésus-Christ, c'est un des premiers devoirs du chrétien, qui nous est recommandé en plusieurs endroits par l'apôtre saint Paul, et que nous ne saurions négliger sans nous rendre dignes qu'il nous abandonne et qu'il nous retire toutes ses grâces. *Rendez grâces à Dieu en toutes choses*, dit l'Apôtre ; c'est là ce que Dieu veut que nous fassions tous en Jésus-Christ.

Or, mes frères, le bienfait de la rédemption doit être le principal objet de cette reconnaissance, et c'est sans doute pour nous le marquer que l'Eglise nous propose un évangile où le Sauveur du monde nous découvre ses plaies, par lesquelles il a opéré ce grand ouvrage, dans le jour où elle achève la solennité des mystères de la mort et de la résurrection adorable du Sauveur, comme je viens de vous le dire. Il donne la paix à ses apôtres, il leur donne son esprit, il leur donne la puissance de lier et de délier, et ensuite il leur montre ses plaies, pour nous marquer que tout vient de là, qu'elles sont les sources de tout bien, l'objet de notre reconnaissance ; en un mot, que tout se trouve en Jésus-Christ crucifié. Mais pour comprendre toute l'étendue d'un si rare bienfait, il faut que nous jetions les yeux sur ce que nous étions avant qu'il nous fût accordé, sur ce que nous sommes depuis que nous l'avons reçu, et sur ce que nous espérons devenir par sa vertu. Avant le bienfait nous étions les esclaves du démon, et nos fers ont été brisés ; par ce bienfait nous sommes devenus les enfants de Dieu, et la liberté nous a été rendue ; enfin nous espérons être les héritiers de la gloire, et nous y avons droit : c'est l'idée que l'Eglise nous donne de cet admirable bienfait, dans les paroles qu'elle chante à la gloire de Jésus-Christ, qui renferment toute l'économie du salut : *In quo est salus, vita et resurrectio nostra.*

Prenons bien cette idée, afin qu'elle nous serve à régler la reconnaissance que nous devons à Jésus-Christ ; c'est donc par lui, mes frères, que nous avons été rachetés ; car vous n'ignorez pas que le péché du premier homme nous avait livrés au démon ; mais représentez-vous encore qu'en devenant ses esclaves nous étions devenus les ennemis de Dieu, et que nous portions non-seulement la peine, mais le caractère du péché ; et l'impression de la désobéissance du premier homme étant passée dans tous ceux dont il était le chef, tous ses enfants étaient les ennemis de Dieu en sa personne.

Ici s'élève, dit saint Bernard, *un différend entre la justice et la miséricorde devant le tribunal de Dieu : la justice demande la mort du coupable, et la miséricorde poursuit sa grâce. Le différend s'accommode*, ajoute ce saint docteur, *et le Fils de Dieu propose une voie qui met d'accord la justice et la miséricorde. C'est*, dit ce Père, *d'offrir à Dieu une mort précieuse, par laquelle la justice sera satisfaite, puisqu'une vie sera sacrifiée à la miséricorde, et le coupable délivré, puisque la dignité de cette mort méritera la grâce du coupable. La difficulté*, poursuit ce saint docteur, *n'est plus que de trouver une vie assez sainte, afin que la mort de celui qui la sacrifiera soit assez précieuse devant Dieu, pour apaiser sa justice et délivrer les coupables. Il faut trouver un innocent qui n'ait point d'autre engagement de mourir que celui que son amour s'impose. Or il n'y a que celui-là même qui a ouvert cette voie, qui puisse présenter ce sacrifice. C'est à moi*, dit le Fils de Dieu, *à porter la peine de celui que j'ai créé.* Et voilà, mes frères, ce qui fait que les Pères de l'Eglise nous ont dit que tout autre que Jésus-Christ ne pouvait pas être le médiateur de notre réconciliation, et que Dieu n'a pu se servir d'un autre moyen que de celui de faire son Fils homme pour satisfaire sa justice. Quel motif de reconnaissance ! Celui qui n'est qu'homme n'ayant pu racheter son frère, il a fallu pour le racheter un homme qui fût Dieu. C'est ce que l'Apôtre nous enseigne, lorsqu'il dit que *Dieu a réconcilié le monde avec lui par Jésus-Christ.* Il a fallu un tel homme, et il n'y a que lui qui ait pu être le triomphateur du démon, qui a perdu l'empire légitime qu'il s'était acquis sur les hommes par leur péché, en ôtant injustement la vie à celui qui n'avait mérité la mort par aucun crime.

C'est donc lui qui nous a délivrés de la mort par la sienne, c'est lui qui nous a réconciliés, qui a pacifié, par le sang qu'il a répandu sur la croix, ce qui est sur la terre et ce qui est dans le ciel. Il est Fils de Dieu, et il se forme un corps mystique composé de plusieurs membres dont il se rend le chef. Ce corps ne forme plus qu'un enfant de Dieu, qu'une victime, qu'un adorateur. Il est fils naturel, et nous enfants adoptifs par lui ; c'est l'effet que produit la grâce sanctifiante qui nous unit à ce corps : mais comme ceux qui sont enfants sont conduits par l'esprit, il faut, outre cette grâce qui nous unit, qu'il nous donne celle qui nous fait agir, c'est-à-dire la grâce actuelle, qui détruit en l'homme la langueur du péché, comme la grâce sanctifiante en détruit la mort. Ainsi, dit l'apôtre

saint Paul, *remercions Dieu qui nous a arrachés de la puissance des ténèbres, qui nous a transférés dans le royaume de son Fils bien-aimé, et qui nous a rachetés en nous méritant par son sang la rémission de nos péchés.*

O prix précieux et adorable des hommes perdus par le péché! Mon iniquité est grande, je l'avoue; mais ce que Jésus-Christ a donné pour l'effacer est infiniment plus grand. *O homme! si ton néant t'oblige à te mépriser parce que tu n'es que terre*, dit saint Augustin, *que la reconnaissance que tu dois à Jésus-Christ te donne de l'estime pour toi-même, en considérant le prix inestimable dont il t'a racheté.* Mais quelque grande que vous paraisse cette œuvre de notre rédemption, par la dignité du prix qui est offert pour nous délivrer de la servitude du démon, il ne faut pas la limiter à ce seul effet; elle va plus loin, mes très-chers frères.

Car nous ne sommes pas seulement arrachés de la puissance des ténèbres, nous sommes encore transplantés dans le royaume du Fils de Dieu. La grâce du Rédempteur ne délivre pas seulement la nature captive, elle guérit la nature malade: expliquons ceci. Ecoutez, chrétiens, comme parle l'apôtre saint Paul aux Ephésiens: *Souvenez-vous*, leur dit-il, *qu'étant gentils, vous n'aviez point de part au Messie; vous étiez entièrement séparés du peuple d'Israël, vous étiez étrangers à l'alliance divine, vous n'aviez point l'espérance des biens futurs, vous étiez sans Dieu en ce monde. Mais maintenant que vous êtes en Jésus-Christ, vous qui étiez autrefois éloignés de Dieu, vous êtes devenus proche de lui par le sang de Jésus-Christ.* Ces paroles nous expliquent l'effet de la rédemption par le sang du Sauveur, elles nous enseignent que nous avons été transplantés et entés en Jésus-Christ, pour y avoir un même être que lui. C'est, mes frères, ce que l'Apôtre nous veut faire entendre, lorsqu'il dit aux Galates: *Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi.* Ainsi le chrétien vit par la grâce, et c'est véritablement Jésus-Christ qui vit en lui, puisqu'il ne vit que par la vie que Jésus lui a méritée, et que cette vie est celle de Jésus-Christ même qui, comme chef, la répand dans les membres de son corps, de sorte que tous ne forment avec lui qu'un Christ parfait. De là vient que l'homme chrétien a comme une seconde âme, qui est le nouveau principe de la vie nouvelle comme l'âme raisonnable est le principe de la vie que l'homme a reçue de la puissance de Dieu dans la création. Connaissons donc le prix de cette vie qu'il est venu nous donner avec abondance, comme il le dit dans saint Jean. Il ne faut pas la limiter au seul avantage de la grâce habituelle ou sanctifiante, qui nous a rendus enfants de Dieu en nous délivrant de la mort du péché et de la servitude du démon; il ne faut pas croire qu'aussitôt que le péché est effacé, la volonté soit parfaitement délivrée; c'est peu de chose si nous en demeurons là, puisque le péché étant remis, il nous laisse encore faibles. Il faut distinguer, avec saint Augustin, deux sortes de maux dans le péché: le premier, c'est la mort de l'âme, causée par le péché, qui la rend morte véritablement, ennemie de Dieu, esclave du démon. La mort du Sauveur nous a délivrés de tout cela, et par le bénéfice de la rédemption la vie nous a été rendue, et la grâce sanctifiante, qui est le fruit de sa mort, nous unissant à son corps mystique, nous a faits ses frères et les enfants adoptifs de son Père éternel.

Mais il y a une seconde chose dans le péché, c'est la concupiscence, qui, nous ayant été transmise par le péché d'origine, est comme la maladie de l'âme, comme une infirmité qui lui est restée depuis le péché. C'est cette langueur dont nous avons déjà parlé, qui, s'étant confirmée par la multiplication de nos péchés actuels, forme comme une seconde nature entée dans la nôtre, de laquelle nous ne nous défaisons jamais, non plus que de nous-mêmes, et qui nous fait tomber si Dieu ne nous la fait surmonter par une grâce toujours nouvelle.

Il fallait deux sortes de remèdes à ces deux sortes de maux, et le Sauveur nous les a donnés. Il a détruit la mort du péché par la sienne, et il nous a donné non-seulement la vie par la grâce sanctifiante et habituelle qui nous a faits enfants de Dieu, mais encore par la grâce actuelle il nous fait vaincre la concupiscence, et il nous fait accomplir facilement ce que Dieu nous commande. Par là la force du péché est affaiblie, la concupiscence abattue, la loi des membres sans vigueur. Tout est soumis à l'esprit de vie qui nous a affranchis; nous sommes parfaitement libres, parce que c'est la vérité et la grâce qui nous ont délivrés. Nous sommes parfaitement vivants, parce que c'est Jésus-Christ qui vit et qui agit en nous, qui n'agissons et ne vivons que par Jésus-Christ; et voilà pourquoi saint Paul nous recommande si expressément de vivre dans de continuelles actions de grâces pour toutes choses et en tout temps, et qu'il veut que nous les rendions à Dieu au nom de Jésus-Christ, parce que nous n'évitons pas le moindre mal, nous ne résistons pas à la plus petite tentation, nous ne faisons aucune bonne œuvre que par Jésus-Christ, qui vit en nous et qui agit en nous. La vie de la grâce découle à tous moments sur nous de ses plaies sacrées; il opère en nous la rédemption dans tous les instants de notre vie. Ingrats que nous sommes! nous la passons peut-être sans songer à lui. *Mon Dieu!* disait saint Chrysostome, *vous avez fait de si grandes choses pour nous faire voir dans tous les siècles la grandeur de votre bonté! et cela passe maintenant presque pour rien dans l'esprit des chrétiens. Au lieu d'être dans une admiration continuelle d'un si grand ouvrage, ils ne pensent qu'à des bagatelles, et ne s'occupent ni de la grandeur de leur religion, ni de la dignité de ses mystères, ni de l'importance de leurs devoirs.*

Achevons le récit du bienfait de la rédemption, et découvrons aux chrétiens ce

que leur promettent encore les plaies que le Sauveur leur montre : c'est, mes frères, l'héritage éternel ; car *si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers de Dieu et cohéritiers de Jésus-Christ*, dit saint Paul : par où cet apôtre nous apprend la nature de l'héritage, la qualité des biens qui nous sont promis et la source du droit que nous avons sur ces biens. Oui, mes frères, nous serons les héritiers de Dieu, et c'est l'héritage de Dieu qui nous est promis. Les biens de Dieu, c'est Dieu même, ainsi dit saint Augustin sur ces paroles : *Dominus pars hæreditatis meæ;* ceux qui sont mes frères et les enfants de Dieu posséderont avec moi leur héritage, qui est Dieu. Que les autres choisissent les biens temporels et terrestres dont ils jouissent, le Seigneur sera éternellement le partage des saints.

C'est donc Dieu lui-même qui doit être notre héritage, et nous en jouirons par la participation et par la possession stable et perpétuelle des mêmes biens et des mêmes avantages qu'il possède. Mais nous serons encore les cohéritiers de Jésus-Christ en conséquence de l'union que nous avons ici-bas avec Jésus-Christ, qui est fils par nature, et par conséquent le seul héritier par justice, tout le reste des hommes ne l'étant dans l'état présent que par grâce. Voilà, mes très-chers frères, la qualité des bienfaits que le Sauveur a fait découler sur nous par les plaies qu'il nous montre aujourd'hui. Ne détournons jamais les yeux de dessus ces plaies adorables. Qu'elles soient éternellement les objets de notre reconnaissance, puisqu'elles sont continuellement les sources de notre bonheur. Mais prenons garde de ne nous pas abuser en nous formant une fausse idée de la reconnaissance que nous lui devons : elle ne consiste pas seulement à conserver la mémoire de ses bienfaits et à former de temps en temps des mouvements d'actions de grâces dans notre cœur, sans passer outre. Elle consiste à remplir tous les engagements où nous sommes entrés avec lui par les bienfaits dont il nous a comblés : ce que nous ne pouvons faire qu'en vivant dans l'union avec ses souffrances ; car il ne nous montre pas seulement ses plaies comme les preuves de son amour, mais encore comme les vestiges de ses souffrances et comme des bouches ouvertes qui nous parlent incessamment de la nécessité de souffrir avec lui. Condition essentielle et indispensable pour mener une vie vraiment chrétienne, et dont nous allons parler dans la deuxième partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Comme il n'y a rien que l'homme oublie plus volontiers que l'obligation indispensable où il est de souffrir, il n'y a rien aussi que Dieu lui remette plus ordinairement devant les yeux, et dont il prenne plus de soin de l'avertir : le temps de la résurrection fait oublier celui de la passion, et le commerce du monde efface aisément l'idée de l'un et de l'autre.

Toute l'Ecriture est remplie de ces avertissements salutaires, toute la conduite du Sauveur ne nous recommande autre chose, et lors même que, pour suivre l'ordre des choses établies par son Père, il a été obligé de faire paraître quelques éclats de sa gloire ou même d'en parler aux hommes, il l'a toujours fait en y mettant quelque chose de ses souffrances, et en les empêchant toujours de perdre de vue l'obligation où ils sont d'y prendre part. C'est encore pour ce même sujet, mes frères, que, montrant aujourd'hui à ses disciples son corps glorieux, il leur fait remarquer qu'il conserve les cicatrices de ses plaies, et qu'en leur donnant des preuves de sa triomphante résurrection, il leur remet devant les yeux l'idée de sa passion : c'est aussi cette même vue que j'ai dessein de vous exposer pour vous convaincre de l'obligation indispensable où nous sommes tous de souffrir, n'y ayant rien de plus fort pour nous le persuader que cet exemple, et c'est l'argument que saint Pierre propose aux fidèles : *Jésus-Christ a souffert pour nous, vous laissant un exemple afin que vous marchiez sur ses pas ;* par où il paraît que les souffrances du Sauveur nous ont formé un engagement à souffrir, et que nous ne saurions recevoir les fruits de cet amour dont il nous représente les preuves en nous montrant ses plaies, qu'en nous unissant à ses souffrances et en prenant part à sa croix.

En effet, son amour lui a inspiré de mourir pour nous délivrer de la servitude du démon ; mais c'est en nous attachant à sa croix. Si par sa mort il nous a donné une nouvelle vie, qui nous rend les enfants de Dieu, l'amour de la croix est la marque des enfants légitimes, selon saint Paul. S'il nous a rendus les héritiers de sa gloire, c'est à condition que nous donnerons de notre côté ce qu'elle lui a coûté, et que nous n'y entrerons que par la croix. Il est vrai qu'il n'y a que la croix de Jésus-Christ qui nous sauve, et qu'il fallait que le Sauveur immolât sa vie sur cet autel, pour nous délivrer de la servitude du démon; mais il est vrai aussi que nous ne participons à ce salut dont il est l'auteur qu'à proportion que nous imitons l'Homme-Dieu qui nous a sauvés. *Il a souffert pour vous*, dit saint Pierre, *vous laissant un exemple*. Sa croix a été sans doute efficace et toute-puissante pour la rédemption de tout le monde ; elle a mérité un fonds de grâce, de miséricorde et de réconciliation inépuisable pour tous les hommes; mais elle a tellement été le prix de leur rédemption, que le Rédempteur a voulu que ce fût avec l'obligation d'être eux-mêmes crucifiés, et que ses grâces prenant tout leur mérite de sa croix, elle ne les sauvât qu'en les y attachant avec lui. *Car nous avons été*, dit saint Paul, *entés en lui par la ressemblance de sa mort.*

Etre donc attaché à la croix avec Jésus-Christ, voilà l'engagement d'un chrétien racheté par la croix. Si vous m'en demandez la raison, c'est qu'il était libre à celui qui s'est rendu notre Rédempteur de nous lais-

ser dans la servitude, et ayant formé le dessein de nous en délivrer, il a pu y mettre telle condition qu'il a voulu. Or il y a mis celle-là ; c'est pourquoi l'Apôtre nous dit *qu'ayant été affranchis de l'esclavage du péché, nous sommes devenus esclaves de la justice.* Après tout il était bien juste que le Sauveur mît cette condition dans la rédemption qu'il offrait pour nous ; car qu'y a-t-il de plus raisonnable que ceux qui sont coupables portent la peine de leur péché, et que les auteurs de l'offense contribuent à la satisfaction ? Mais, peut-être me direz-vous : Le Sauveur n'a-t-il pas satisfait à son Père pour moi ? Oui, chrétiens, il a satisfait et même en rigueur de justice et avec une surabondance qui répondait à la valeur infinie de ses peines. Pourquoi donc faut-il que je souffre avec lui, puisque ses souffrances sont surabondantes, et que les miennes ne contribuent de rien à leur valeur, qui est infinie par le fonds de la dignité propre et personnelle de l'Homme-Dieu qui les a endurées? A cela je réponds, et je vous prie de bien entrer dans cette grande vérité de la religion et dans ce grand principe qui nous unit à Jésus-Christ souffrant : Il est vrai que c'est lui qui a satisfait à son Père pour nous, et qu'il fallait un mérite infini comme le sien pour apaiser sa colère, tout autre que l'Homme-Dieu n'étant pas capable de le faire; mais quand il a présenté son sacrifice, nous étions unis avec lui. Il l'a présenté comme chef, ainsi tous les membres de son corps ont été offerts, et nous tous, chrétiens, nous devons nous regarder comme des victimes sacrifiées à la justice de Dieu dans la personne de Jésus-Christ. Il a voulu se former un corps, car son Eglise est appelée un corps par saint Paul ; il a formé ce corps des hommes corrompus et pécheurs; il a purifié par son sang cette masse impure dont il a fait ce corps ; mais, s'étant rendu le chef de ce corps en le purifiant, il l'a engagé par là à prendre part à ses souffrances par lesquelles il l'avait purifié, étant nécessaire qu'il y ait du rapport entre les membres et le chef.

C'est, mes frères, cette grande vérité dont l'apôtre saint Paul nous instruit lorsqu'il dit dans son Epître aux Colossiens : *J'accomplis dans ma chair ce qui manque aux souffrances de Jésus-Christ*, ou bien ce qui reste à souffrir à Jésus-Christ. Prenez bien garde à cette expression. L'Apôtre ne dit pas : J'achève ce qui manque à mes souffrances, mais il dit : *Ce qui manque aux souffrances de Jésus-Christ*, pour nous faire entendre qu'il y a un commerce de souffrances entre Jésus-Christ et les chrétiens, et que ses souffrances sont les nôtres; d'où nous apprenons que Jésus-Christ, en présentant ses souffrances à son Père, a non-seulement satisfait pour les hommes et les a rendus capables de satisfaire avec lui, mais même que le mérite de ses souffrances a apaisé Dieu et l'a disposé à recevoir les souffrances des hommes, parce qu'il a sanctifié les souffrances et les a rendues dignes d'être offertes à Dieu.

Le bénéfice de la rédemption nous engage donc indispensablement à partager les souffrances du Rédempteur : c'est une condition sans laquelle nous ne pouvons avoir part au bienfait de cette rédemption.

Jésus-Christ s'est offert à son Père, il a reçu sur son corps le baptême de sa passion, et parce qu'il l'a reçu comme chef, il a présenté tous les chrétiens à ce baptême avec lui. Il a promis pour eux ce qu'ils n'étaient pas capables de promettre, de sorte que lorsqu'ils reçoivent avec joie ou au moins avec patience la croix qu'il nous impose et qui lui a été déjà offerte par son Fils, cette affliction d'un moment nous applique le fruit de la rédemption, remplit les engagements de notre baptême et assure notre gloire. Que si nous refusons de la porter, nous perdons le fruit de la croix de Jésus-Christ, nous renonçons à notre baptême, nous n'accomplissons point les promesses qu'il avait faites pour nous à son Père, et nous nous rendons indignes de recevoir ce que son Père lui avait promis pour nous. Mais il y a plus, car si nous regardons le bénéfice de la rédemption du côté de la vie nouvelle que nous avons reçue par la mort du Sauveur, il est facile de vous convaincre que nous devons prendre part aux souffrances de Jésus-Christ. En effet, cette vie dans sa source est produite par la mort de Jésus-Christ, et ainsi elle n'est en nous que le fruit de la part qu'il a bien voulu nous donner à ses souffrances : *Ne savez-vous pas*, dit saint Paul, *que nous tous avons été baptisés en sa mort ?* c'est-à-dire à la ressemblance de sa mort, comme s'il disait, d'une manière qui nous a rendus extérieurement semblables à Jésus-Christ mort, afin que nous comprissions le mystère de sa mort par cette ressemblance extérieure, c'est-à-dire par l'immersion de nos corps dans l'eau, ainsi qu'on le pratiquait autrefois, espèce de sépulture, qui marquait mystiquement que celui qui était plongé et comme enseveli dans l'eau était spirituellement mort au péché, au monde, à soi-même. Comme Jésus-Christ par sa mort s'est privé de la vie du corps, de toutes les fonctions de la vie corporelle, ainsi nous sommes baptisés en la mort de Jésus-Christ, c'est-à-dire nous ne recevons la vie dans le baptême que par la mort de Jésus-Christ : car l'Eglise a été conçue sur la croix, et une lance, disent les Pères, a ouvert le côté de Jésus-Christ, pour en aider l'enfantement. C'est de là qu'est sortie la vie qui anime le chrétien, c'est une vie qu'il reçoit par la mort de celui qui la lui donne et par la portion de ses souffrances qu'il lui communique. Mais il ne la lui donne que pour le faire mourir lui-même; et comme il n'a pu nous donner la vie que par sa mort, nous ne pouvons recevoir cette vie que par notre mort. De là vient qu'au baptême, où nous la recevons, nous renonçons au monde et à nous-mêmes; et il nous dit dans l'Evangile que *si quelqu'un veut être son disciple*, c'est-à-dire chrétien, et vivre de sa vie, *il faut qu'il renonce à soi-même* : ce qui est une véritable mort, et ce qui ne se peut accomplir sans nous exposer à des souffrances réelles; car on ne quitte point sans douleur ce qu'on a

aimé avec passion. Jugez, mes frères, par la qualité et le caractère de cette vie, quelle doit être la nature de nos actions, puisque la vie n'est donnée que pour agir, et ce n'est qu'en agissant qu'on reconnaît qu'un homme est vivant. Voici comme en parle saint Paul dans la seconde Epître aux Corinthiens : *Nous portons*, dit cet apôtre, *toujours en notre corps la mort du Seigneur Jésus, afin que la vie de Jésus-Christ paraisse aussi dans notre corps.* Il faut donc, mes très-chers frères, qu'il se fasse sur le corps mystique du Sauveur ce qui s'est fait sur son corps naturel; or il conserve sur ce corps glorieux les cicatrices des plaies qu'il a reçues pendant qu'il était encore mortel; il les montre à ses disciples après sa glorieuse résurrection, et en leur personne il les montre à tous les chrétiens, pour nous apprendre qu'il ne faut pas nous abuser par la fausse idée d'une gloire anticipée, que les avantages de la résurrection, à laquelle nous avons part, pourraient nous donner. Car comme il a passé lui-même par la mort pour ressusciter, il faut que nous passions aussi par la mort pour recevoir la part de la résurrection qu'il nous a méritée. La vie que nous avons reçue par sa mort nous doit conduire à la gloire, mais elle ne nous y conduira jamais que par la croix : ainsi, durant le cours de cette vie mortelle, cette vie est une vie de mort, cette vie ne se manifeste, ne s'augmente et ne se perfectionne que par la mort, c'est-à-dire par la destruction du vieil homme en nous, et par la ruine de toutes les affections qui nous attachent à tout ce qui est du vieil homme et du monde, soit que nous nous appliquions à le détruire par des renoncements volontaires aux biens du monde, à ses honneurs, à ses plaisirs, aux désirs de nos passions, soit que nous nous soumettions avec patience et avec amour à la conduite de Dieu, qui s'applique à le détruire en nous ôtant ce que nous aimons, ou par la perte de nos biens, ou par celle de nos proches, ou par les maladies, ou par les disgrâces, ou par toute autre sorte de voies qui détruisent le monde en nous, et qui ruinent les affections du vieil homme, en nous enlevant ce qui les nourrit. Voilà notre obligation, mes très-chers frères; voilà l'idée d'un chrétien dont la vie doit être une vie de mort et de croix, selon l'Evangile et les Pères. En effet, comme la foi nous enseigne que Jésus-Christ ne nous a aimés et qu'il ne nous a donné la vie que parce qu'il a souffert pour nous, la même foi et le même principe de la religion nous apprend qu'une des preuves que nous pouvons avoir que nous vivons de sa vie, et que notre amour envers lui est véritable et sincère, c'est de voir si nous souffrons pour lui avec plénitude de cœur.

Il ne faut donc pas nous flatter d'être du nombre de ses enfants, ni de vivre de sa vie, ni d'avoir part au fruit de sa résurrection, si nous voulons vivre dans les délices et dans l'amour du monde, et dans une application continuelle à satisfaire nos passions, à éloigner de nous tout ce qui peut nous faire souffrir, et à recevoir avec impatience et avec murmure la part qu'il plaît à Dieu de nous donner aux souffrances de son Fils. Si nous n'y prenons part, nous n'en aurons point à son héritage, car c'est à cette condition qu'il nous le promet. Nous sommes héritiers de Dieu et cohéritiers de Jésus-Christ, pourvu toutefois, ajoute l'Apôtre, *que nous souffrions avec lui, afin que nous soyons glorifiés avec lui*; par où cet apôtre nous apprend qu'il faut que nous supportions, dans l'union des souffrances du Fils de Dieu, tous les maux que par sa providence et par sa justice il a attachés à cette vie mortelle, n'étant pas raisonnable que si le Fils propre et naturel, tout juste et tout innocent qu'il était, n'est entré en possession de cet héritage que par les peines et les afflictions, ceux qui ne sont qu'adoptifs et qui ont encore un si grand besoin d'expier leurs péchés par la pénitence, prétendent d'y parvenir par une autre voie; et ce qui est encore moins équitable, qu'ils osent s'attendre d'y parvenir par le repos et par les délices de cette vie, qui sont si contraires à celle que nous espérons de posséder en l'autre. Voilà, mes frères, le langage que nous tiennent les plaies du Sauveur pour nous convaincre de la nécessité de prendre part à ses souffrances; il est vrai qu'elles nous disent en même temps que nous devons les regarder comme des ressources certaines dans nos besoins, et qu'elles sont toujours ouvertes pour nous servir d'asile : c'est sous cette qualité que je vais vous les faire voir en peu de mots en finissant ce discours.

TROISIÈME PARTIE.

Après tout ce que je viens de vous dire des plaies du Sauveur, je croirais n'avoir encore rien fait pour votre consolation, mes très-chers frères, si je n'ajoutais en finissant, que ces plaies sacrées sont des ressources pour vous dans vos besoins, et que vous les trouverez toujours ouvertes pour vous servir d'asile contre vos ennemis.

L'apôtre saint Paul, plein d'une tendresse toute divine, avertit ses chers enfants de ne point pécher, afin de ne se pas rendre indignes des grâces de Dieu ; mais comme il voyait en même temps notre néant, la pente que nous avons naturellement vers le péché, le fonds de notre corruption, les piéges continuels du démon, les tentations et les attraits du monde pour nous surprendre ; craignant justement que nos chutes ne nous désespérassent si nous venions à considérer la profanation du sang d'un Dieu, qui est mort pour nous délivrer de la tyrannie du démon et pour nous obtenir la vie de la grâce, il nous avertit d'avoir recours à Jésus-Christ même, comme à notre avocat auprès de son Père, qu'il prie toujours pour l'apaiser sur nos péchés; et saint Paul, voulant nous marquer la grandeur de son amour pour nous et quelle doit être notre confiance en lui, nous dit que *Jésus-Christ, qui est mort, qui est ressuscité et qui est à la droite de Dieu, est celui même qui intercède pour nous.* C'est-à-dire, mes très-chers frères, qu'après tous les biens que nous avons reçus de lui il in-

tercède encore auprès de son Père pour l'accomplissement de notre salut. Que pouvons-nous donc appréhender de la part des créatures avec une si puissante intercession, quelque effort qu'elles fassent pour détruire l'ouvrage de notre salut, puisque tout leur pouvoir ou leur mauvaise volonté ne sont rien en comparaison du pouvoir, de la bienveillance et de l'amour que Jésus-Christ a pour nous? Assuré de cette protection, l'Apôtre proteste que rien n'est capable de le séparer de Jésus-Christ. C'est aussi par là que je vais conclure avec vous et ce discours et ma mission. Fasse le ciel que ce que je vous souhaite en la finissant s'accomplisse en vous. Que la paix soit avec vous : *Pax vobis*. Ce souhait du Sauveur du monde a eu son effet; il a réconcilié les hommes avec son Père : je présume que vous avez eu part à cette réconciliation et à tous les fruits de sa mort. Le moyen d'en conserver les avantages, c'est d'être dans les sentiments que j'ai essayé de vous inspirer dans ce discours. Ne perdez jamais de vue les plaies du Sauveur qu'il montre aujourd'hui à ses disciples et que je vous expose de sa part. Regardez-les comme les preuves de son amour pour vous. Dites-lui : C'est de ces plaies sacrées que coulent en moi tous les biens dont je suis rempli, je n'ai rien que je ne le tienne de vous; la ruine de mes ennemis, la vie, la grâce, la part à la gloire que j'espère, tout vient de vous; et ces plaies sacrées sont les sources de tous ces biens. Mon Dieu, s'il est marqué dans l'Ecriture que, quand David combattit contre Goliath, le peuple en reçut tout l'avantage, mais qu'il en laissa à David toute la gloire, vous n'avez pas moins fait que David, ô mon Sauveur! vous avez combattu et vous avez vaincu. Qu'à vous seul soit donc toute la gloire de mon salut. S'il vous en a coûté la vie, Seigneur Jésus, pour me procurer tous ces biens, dois-je espérer de conserver le droit que vous m'y avez donné par votre mort, sans prendre part à vos souffrances? Vous ne me montrez ces cicatrices après votre résurrection qu'afin de m'apprendre que si vous n'êtes ressuscité qu'après avoir souffert la mort, je ne dois prétendre d'arriver à la gloire qu'après avoir pris part à vos souffrances. Je sais bien que je ne puis remplir ces obligations indispensables de ma religion sans être exposé à de très-grandes tentations dans les obstacles qu'y apporte l'esprit du monde, qui nous environne et qui nous entraîne; mais, ô mon Dieu! quel excès de joie quand je considère que ces plaies sont encore des asiles contre mes ennemis et des bouches ouvertes qui prient pour moi d'une manière efficace dans tous mes besoins, lorsque j'ai recours à vous! Avec ces dispositions, mes très-chers frères, j'espère que le souhait que je fais pour vous au nom de Jésus-Christ aura son effet; que la paix soit avec vous : *Pax vobis*, et au lieu de vous faire d'inutiles adieux en vous quittant, je crois ne pouvoir rien dire de plus digne de la sainteté de mon ministère, ni de plus conforme à la charité qui a dû m'animer en le faisant, que de vous dire : Mes frères, n'oubliez jamais de reconnaître les bontés du Sauveur, car vous tenez tout de sa miséricorde; prenez part aux souffrances du Sauveur, car on ne fait son salut qu'en portant sa croix; recourez continuellement au Sauveur, car dans nos misères nous n'avons point d'autre ressource que la prière, et toute prière doit être faite par Jésus-Christ. Voilà, mes frères, dans ces trois paroles l'abrégé non-seulement de tous nos discours, mais de toute la religion, de toute la perfection du christianisme, l'essence de la doctrine de l'Évangile et les moyens assurés de conserver la paix que Jésus-Christ nous a méritée par son sang et d'arriver à la gloire. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR DE L'ANNONCIATION.

Sur les qualités de Marie dans le mystère de ce jour.

Ave, gratia plena, Dominus tecum.

Je vous salue, Marie, pleine de grâce; le Seigneur est avec vous (*Luc.*, I, 28).

Si nous voulions nous attacher précisément au mystère dont la solennité nous assemble, nous ne parlerions aujourd'hui que de l'incarnation du Verbe; car c'est proprement dans ce jour que s'accomplit ce grand ouvrage de son amour pour nous; c'est aujourd'hui qu'il sort du sein de son Père pour habiter dans celui d'une vierge, où le Saint-Esprit lui forme un corps et la rend sa mère par cette bienheureuse habitation. Mais comme l'Église sainte remet la solennité de ce mystère au jour que le Sauveur, prenant naissance de la Vierge dans l'étable de Bethléem, commence à paraître homme avec les hommes, et qu'elle semble aujourd'hui s'attacher davantage à parler de la coopération de Marie dans ce grand ouvrage, mon dessein est d'entrer dans son esprit et de suivre ses intentions. Ainsi, mes frères, tout ce discours se réduira,

1° A vous faire reconnaître que Dieu, par sa miséricorde, nous donne part à l'alliance qu'il forme avec Marie par son incarnation : premier point; 2° à examiner quelles ont été les dispositions que Dieu a mises en elle pour la préparer à cette alliance, afin que nous les lui demandions : second point.

En un mot, nous expliquerons le fond du mystère en soi et les suites du mystère par rapport à nous, d'une manière utile et chrétienne, si le même esprit qui l'accomplit en Marie nous accorde les lumières que je lui demande par l'intercession de cette excellente Vierge, en qui il l'accomplit lorsque l'ange vint lui dire : *Ave, gratia*.

PREMIÈRE PARTIE.

Je n'avance rien d'extraordinaire quand je dis que Dieu, par sa miséricorde, nous donne part à l'alliance qu'il forme aujourd'hui avec la sainte Vierge dans le mystère dont la solennité nous assemble. Il faudrait ignorer quelle est la grandeur du christianisme et à

quelle dignité sont élevés ceux que Dieu y a appelés par sa miséricorde, pour douter de cette vérité : ainsi, mes frères, je ne ferai simplement que vous représenter d'une part ce que Jésus-Christ a dessein de faire dans cette alliance, et de l'autre ce que nous devenons par cette alliance, pour vous faire comprendre quelle est la part que sa miséricorde nous y donne et quelles sont les conséquences que nous en devons tirer.

La foi nous enseigne ce que Jésus-Christ a dessein de faire dans ce mystère, et l'Ecriture nous l'explique dans le discours que l'ange fait à Marie, et qui lui est envoyé de la part de Dieu, comme l'évangile de ce jour nous l'expose. Le dessein du Fils de Dieu, c'est de se faire homme, de prendre un corps dans le sein de Marie, et de devenir homme par une nouvelle naissance qu'il reçoit d'elle. L'ange qui lui est envoyé nous explique tout ce mystère. *Vous allez*, lui dit-il, *concevoir dans votre sein, et vous enfanterez un fils. Vous concevrez*, lui dit l'ange, *dans votre sein; le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre : c'est pourquoi le fruit qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu.* Le Saint-Esprit, comme esprit de grâce, de sanctification et d'amour, remplit, prépare et élève le corps de la Vierge pour le mystère de l'incarnation, et le Fils de Dieu prend en elle et d'elle une nouvelle nature qui est rendue sainte.

Voilà, mes frères, ce que Jésus-Christ fait dans ce mystère, et l'alliance qu'il forme avec Marie, qui devient sa mère d'une manière si grande et si divine.

Mais à la vue de tant de grandeur et de tant de gloire, oseriez-vous bien penser, mes frères, que chacun de nous a part à cette alliance, et qu'on peut dire dans un sens très-véritable que Dieu ne l'a formée avec Marie que par rapport à nous, puisqu'elle n'est choisie pour être la mère de Jésus-Christ que parce qu'il a résolu de se rendre dans ce mystère notre frère et notre rédempteur? Car, est-il dit dans saint Matthieu : *Marie enfantera un fils, et vous l'appellerez Jésus, parce que ce sera lui qui sauvera son peuple de ses péchés.*

Ce qui fait dire à Guillaume, évêque de Paris, en parlant de la sainte Vierge : *Votre gloire est fondée sur la grâce de votre maternité, votre maternité sur l'incarnation du Verbe; le Verbe s'est incarné pour sauver l'homme; l'homme n'était perdu que par le péché : c'est donc à ces pécheurs formés par le premier coupable que vous êtes redevable de votre gloire; et, semblable,* dit ce grand homme, *en quelque sorte à ceux qui sont élevés sur le trône dans une révolte et dans une sédition, et qui, profitant du malheur de ceux qui ont bien voulu se perdre, travaillent ensuite au salut de ceux qui restent, ainsi Marie est redevable aux pécheurs de la gloire de la maternité, et elle est le refuge des pécheurs qui veulent se convertir.*

Mais, revenant au fond des choses, il est certain que dans le moment que Jésus-Christ s'unit à Marie dans ce mystère, il arrive que la personne du Verbe s'unit avec notre nature dans Marie, et il se contracte, pour ainsi dire, un mariage entre le Fils de Dieu et la nature humaine, dans Marie pour elle, et par elle pour tous les chrétiens. Il fallait que la nature humaine donnât son consentement à cette alliance, et c'est ce qui se fait par cette parole de Marie : *Fiat mihi secundum verbum tuum.*

Marie représente toute la nature pour la sauver par son consentement, comme Ève l'avait représentée pour la perdre, en consentant à la suggestion de l'ange de ténèbres. La mort est entrée dans le monde par Adam, la vie par Jésus-Christ. Ève écoute le démon et perd la nature humaine en se laissant aller à la suggestion. Marie donne son consentement à l'ange du Seigneur, et par là la nature est guérie : l'une, en consentant à la suggestion du serpent, ouvre le chemin à la mort; celle-ci, en consentant à la proposition de l'ange, ouvre le chemin à la vie.

Mais prenez garde à la manière dont ceci s'accomplit : c'est en fournissant à celui qui est l'unique auteur de la vie la matière dont a été formée la victime offerte dans le sacrifice qui a détruit la mort, et qui nous a reconciliés avec son Dieu ; car non-seulement le Verbe s'unit à Marie, il se fait encore une alliance du Verbe avec tous les fidèles en particulier; et c'est ici qu'il faut remarquer ce que nous devenons en conséquence de l'alliance du Verbe de Dieu avec Marie. Il devient un membre dans notre famille, il veut bien nous appeler ses frères ; il se rend chair de notre chair et os de nos os ; il nous fait ses membres, et il veut que lui et nous nous ne fassions qu'un corps. Celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés viennent tous d'un même principe.

Ah ! mes frères, nous ne concevons pas la grandeur de la grâce chrétienne, ni ce que nous devenons par la grâce de notre baptême, qui nous unit si intimement à Jésus-Christ. La nature humaine est montée à un si haut point, qu'elle ne pouvait monter plus haut. *Chaque chrétien,* dit saint Augustin, *est Christ depuis le commencement de sa foi par la même grâce par laquelle l'humanité sainte dès son premier commencement a été faite Christ. Le chrétien a reçu sa renaissance du même Esprit-Saint de qui Jésus-Christ a pris sa naissance, et tous ces avantages comme tous ces biens sont des suites de l'alliance qu'il contracte avec Marie, et de celle qu'il forme avec notre nature en Marie et par Marie, qui est appelée par l'Eglise la mère de la grâce, parce qu'elle est celle dont Dieu se sert pour être la source de cette communication et de cette grâce.* La part que nous avons à cette alliance est donc évidente. Cette alliance nous donne droit en quelque manière d'engendrer Jésus-Christ, c'est-à-dire que l'âme chrétienne devient mère de Jésus-Christ en suivant la volonté de Dieu ; car par là nous formons Jésus-Christ en nous ; nous lui donnons en quelque façon un nouvel être ; ce n'est plus nous qui vivons, c'est Jésus-Christ qui vit en nous.

En faisant sa volonté il règne en nous; en régnant en nous, il règle tous nos mouvements, toutes nos actions, toutes nos affections. En un mot, ce n'est plus nous, encore une fois qui vivons, c'est Jésus-Christ qui vit en nous. Ce sont ces vérités que l'Ecriture nous enseigne lorsqu'elle nous rapporte que Jésus-Christ, voulant faire connaître qui était sa mère et ses frères, étendit la main sur ses disciples : *Voici ma mère*, dit-il, *voici mes frères; car quiconque fait la volonté de mon Père qui est dans le ciel, celui-là est ma mère, mon frère et ma sœur.*

D'où nous apprenons que comme l'alliance qu'il a avec Marie par les liens de la nature n'est qu'une suite de celle qu'il a eue avec elle par l'esprit et par la grâce, tout chrétien ayant part à cette alliance de l'esprit par la grâce de sa régénération, et pouvant, selon la proportion de son amour, participer à la grâce de la maternité par la vie de la foi, il a part d'une manière considérable, en ce qu'il y a de plus noble et de plus divin dans cette alliance.

C'est pourquoi saint Ambroise ne craint pas de mettre l'âme chrétienne en quelque sorte en parallèle avec Marie, lorsqu'il lui dit que *toute âme fidèle conçoit en elle le Verbe de Dieu;* mais prenez garde à la condition qu'il y ajoute : *Pourvu qu'elle soit pure*, dit-il, *de tous les vices, et qu'elle conserve la pureté de l'âme*, c'est-à-dire pourvu que la foi produise ses effets en elle, qui sont de détacher son cœur des choses présentes et périssables, pour s'attacher à Dieu, et aux biens éternels: ce que saint Ambroise appelle *castitatem custodire;* car c'est l'amour de Dieu qui forme la pureté de cœur.

Mais non-seulement nous voyons dans les paroles de ce saint docteur, la part que nous avons à l'alliance que Jésus-Christ fait avec Marie dans ce mystère; nous y voyons encore les conséquences que nous devons tirer de l'avantage que nous avons reçu dans cette alliance. Ces conséquences regardent l'obligation où nous sommes tous de vivre conformément à la dignité et à la sainteté que cette alliance met en nous, et nous en trouverons l'idée dans les dispositions que Dieu a mises dans Marie pour la préparer à cette alliance. Appliquons-nous à les étudier dans la seconde partie, et à demander à Dieu qu'il nous les donne pour nous rendre dignes de la miséricorde qu'il a bien voulu nous faire en nous donnant part à la plus sainte alliance qui fut jamais.

SECONDE PARTIE.

Comme nous avons part à l'alliance que Jésus-Christ fait aujourd'hui avec Marie, ainsi que nous venons de vous le faire voir, nous devons, mes très-chers frères, tâcher d'entrer dans les dispositions de Marie, pour essayer de nous rendre dignes de cette miséricorde qu'il lui a plu de nous faire. Saint Ambroise, qui vient de nous marquer la part que nous avons à cette alliance divine, nous marque en même temps la nécessité de cette disposition. Que chacun ait, dit-il, dans l'âme, les dispositions de Marie, afin qu'il rende comme elle à Dieu les actions de grâces qui lui sont dues; et que chacun entre dans l'esprit de Marie, afin qu'il mette sa joie en Dieu. Or, mes frères, je trouve dans Marie trois dispositions admirables, qui doivent être dans chaque chrétien, s'il veut conserver l'avantage qu'il a reçu de Dieu lorsque par sa miséricorde il lui a donné part à l'alliance qu'il a faite avec Marie dans ce mystère.

La première, c'est un étonnement et une admiration mêlés de reconnaissance, sur la grandeur de cette alliance sainte et divine qui lui fait reconnaître son élévation par son Fils : *Quomodo fiet istud?* La deuxième, c'est un anéantissement et une profonde humilité dans la vue de son indignité et de sa propre bassesse : *Ecce ancilla Domini.* La troisième, c'est une adhérence et une soumission parfaites à la volonté de celui qui la prévient par sa miséricorde; elle s'attache à celui qui l'a élevée, afin qu'il soutienne ce qu'il a fait en elle, et c'est par là qu'elle se rend digne de l'alliance qu'il a contractée avec elle : *Fiat secundum verbum tuum.* Voilà les dispositions où nous devons être pour conserver l'honneur que Dieu nous a fait en nous donnant part par sa miséricorde à l'alliance que son Fils fait aujourd'hui avec Marie, et nous devons tirer de là de très-grandes instructions.

La sainte Vierge fit paraître d'abord un étonnement et une admiration causés par les paroles de l'ange, qui l'assure qu'elle est pleine de grâce, que le Seigneur est avec elle, et qu'enfin elle concevra dans son sein et qu'elle enfantera un fils qui sera le rédempteur des hommes.

Saint Bernard remarque trois différents mouvements dans Marie : elle est troublée, dit-il, par la crainte de perdre la qualité de vierge; parce qu'elle entend qu'on ne lui propose des bénédictions qu'en qualité de mère. Elle est troublée, parce qu'elle voit un homme, et qu'elle craint les tromperies de celui qui se transforme en ange de lumière. Sa profonde sagesse la met dans la défiance quand elle entend parler de grâce et d'états extraordinaires; et elle apprend aux âmes chrétiennes à se défier beaucoup de certaines élévations qui les retirent de la voie commune, et qui ne leur sont pas toujours inspirées par des anges de lumière. Enfin elle fut troublée par l'admiration dont elle fut saisie, voyant que Dieu l'avait choisie pour la combler de tant de grâces; et ne voyons-nous pas même que sa cousine entra dans les mêmes sentiments lorsqu'elle la reçut chez elle : *D'où me vient ce bonheur*, lui dit-elle, *que la mère de mon Seigneur vienne vers moi?*

Mais, si Elisabeth, qui recevait une moindre grâce que celle de Marie, est entrée dans un étonnement, dans une admiration et dans des sentiments d'une reconnaissance si vive, quelle n'a pas dû être celle de Marie, et que devons-nous penser de sa disposition devant Dieu?

Pour nous, mes frères, qui avons part à l'alliance que le Sauveur du monde fait aujourd'hui avec Marie, nous devons reconnaître l'obligation où nous sommes d'entrer dans cette première disposition. Il n'y a point de chrétien qui, faisant réflexion sur cet avantage, ne doive dire tous les jours devant Dieu : Et d'où me vient ce bonheur que le Seigneur même vienne en moi par son incarnation, par la foi, par la grâce qui me fait chrétien? Ah! mes frères, il n'y a rien de si grand et de si relevé que la grâce chrétienne. Par elle nous devenons les enfants de Dieu, par elle nous devenons les temples et la demeure du Saint-Esprit, qui habite en nous; par elle nous devenons les membres de Jésus-Christ; et le même Esprit qui est dans le chef se répand sur les membres, en sorte même que, selon saint Paul, tous les chrétiens, unis au Sauveur, ne forment qu'une personne avec le Fils de Dieu.

Mes frères, il n'y a rien de si grand que le chrétien; ce qui fait dire à saint Augustin : Si vous vous estimez vils et abjects par la fragilité de votre nature, reconnaissez ce que vous valez par le prix de votre rachat. Le prix et la valeur de ce rachat sont le sang de Jésus-Christ; rien de moindre ne pouvait nous racheter, et l'effet de ce prix est de nous réunir à Dieu, de qui nous étions séparés. Nous ne connaissons point la grandeur de cette grâce; et ce qu'il y a de déplorable, c'est que nous n'entrons point dans ces vues; nous ne savons pas même ce que c'est que la grâce chrétienne; nous la recevons sans la connaître, nous l'exposons sans la ménager, et nous la perdons sans la regretter. Ainsi nous n'avons garde d'entrer dans des sentiments d'admiration, parce que nous ne nous connaissons point, ni dans des dispositions de reconnaissance, puisque nous ne pouvons estimer ce que nous ne connaissons pas.

Mais où apprendrez-vous à connaître la grandeur de cette grâce qui vous rend chrétien, sinon dans les livres de piété, dans l'Ecriture sainte? Mais vous ne la lisez pas. Cependant ce sont les lettres de notre famille; c'est là qu'il faut aller apprendre qui nous sommes, à qui nous appartenons, quels sont nos biens, à quoi nous sommes destinés, quel est notre héritage.

De bonne foi, qui est-ce qui pense comme il faut à rendre grâces à Dieu de tous ces avantages? On n'y songe point; mais qui est-ce qui n'y serait pas porté, s'il comprenait la grandeur et la dignité de sa consécration? Que l'idée que je vous en viens de donner, mes frères, vous porte à vous en faire instruire et à en rechercher toute la grandeur. Nous fouillons dans les cendres de nos ancêtres pour tirer des preuves d'une vaine noblesse, on fait dresser des généalogies pour montrer son antiquité, on n'oublie rien pour faire voir qu'on descend d'une race illustre et qu'on appartient à de grands hommes : on est enfant de Dieu, et on ne le sait point; on est le membre, le frère et le cohéritier de Jésus-Christ, et on néglige tout cela. Nous sommes tous égaux dans les plus grands dons de Dieu, qui sont ceux de l'âme, la foi, la vocation, l'adoption, la sanctification; c'est donc une folie de vouloir se distinguer par des choses de nulle importance, pendant qu'on ne sait pas connaître sa véritable grandeur. Si vous n'étiez que des hommes sans être chrétiens, ou que nous n'eussions point d'autre établissement que celui de la terre, il serait permis de s'y établir d'une manière fixe; mais quel aveuglement d'en chercher les moyens, pendant que nous ne sommes ici que pour y passer, que nous sommes héritiers de la gloire éternelle, et que dans le ciel nous avons un père, une patrie, un établissement pour toute l'éternité! Laissons les grandeurs du monde à ceux qui n'ont point d'autre espérance.

Ils laisseront leurs richesses à des étrangers, leurs sépulcres seront leurs maisons jusqu'à la consommation des siècles : telles seront leurs demeures dans la suite de toutes les races, de tous les âges, quoiqu'ils aient voulu se rendre immortels en donnant leurs noms à leurs terres.

Mon Dieu! donnez-nous l'idée de la véritable grandeur. La recherche de la fausse nous élève, et la véritable nous humilie. Le fondement de la solide élévation, c'est l'anéantissement d'un cœur humble et soumis à Dieu. Marie n'est humble que parce qu'elle est grande, et c'est la seconde disposition que nous devons imiter.

En effet, mes frères, d'où pensez-vous que vienne l'humilité de Marie? Elle vient de sa grandeur. L'ange lui dit : *Ne craignez point, Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu;* et que produit en elle la vue de cette grandeur? l'humilité, l'anéantissement. C'est ce qui paraît par sa réponse : *Voici la servante du Seigneur.* Celle qui est choisie pour être la Mère du Seigneur assure qu'elle n'est que sa servante, dit saint Ambroise. Les lumières que tant de grâces apportent en elle lui découvrent la profondeur de son néant; car, comme dit saint Bernard, jamais la créature ne connaît mieux sa misère que quand elle est remplie des lumières de Dieu.

La grandeur de Marie l'humilie; parce qu'elle la regarde avec l'œil de la foi, et qu'elle considère la disproportion qu'il y a entre les grâces que Dieu lui a faites avec elle-même, qui les reçoit; et, voyant ce qu'elle a reçu, elle s'abaisse et s'anéantit infiniment. Ce serait par les mêmes vues que nous deviendrions humbles, si nous considérions avec admiration la grandeur et la dignité de la grâce chrétienne, et ce que nous sommes par l'alliance que Jésus-Christ fait avec nous. Nous reconnaîtrions ce qu'a dit l'Apôtre dans un autre sens, que nous portons un grand trésor dans des vases de terre; et nous dirions comme le saint homme Job : Quoi, Seigneur, vous avez daigné ouvrir les yeux sur une si basse créature. Car, prenez-y garde, mes chers frères, ce n'est point un orgueil que de penser aux grâces et aux dons que Dieu a mis en nous, et de considérer la grandeur que nous tenons de lui par

sa grâce, quand nous n'y pensons que pour lui en rendre toute la gloire; c'est au contraire un devoir de l'humilité chrétienne et un moyen pour l'acquérir ou pour l'augmenter, puisque nous ne saurions entrer dans ces vues sans reconnaître que, si d'une part nous tenons toute notre grandeur de Dieu et de sa grâce, nous ne saurions, faibles comme nous sommes, la conserver un instant si nous ne nous livrons pour toujours à sa conduite, pour ne suivre que les mouvements de son esprit comme Marie, qui s'abandonne entièrement à lui.

La vue de ces dons doit nous porter à mépriser toutes les choses de la terre et à nous élever saintement au-dessus d'elles. Il y a un saint orgueil, dit saint Paulin; nous sommes plus grands que toutes les choses de la terre, et que me peut donner le monde qui ne soit au-dessous de moi? Cette vue doit nous porter encore à rendre grâces à Dieu.

Enfin, plus nous sommes pénétrés de notre bassesse et de notre misère, plus nous serons pleins de l'idée de la grandeur de ces dons, et portés par là à remonter jusqu'à leur auteur, qui n'a pas commencé cet ouvrage pour le laisser imparfait.

La troisième disposition de Marie est de s'abandonner à Dieu par une adhérence et une soumission parfaites à sa volonté : *Fiat mihi secundum verbum tuum.*

Saint Ambroise distingue deux choses dans ces paroles de la sainte Vierge, la soumission et l'adhérence. *Je suis la servante du Seigneur;* elle se soumet, voilà sa soumission; mais elle se livre, et c'est son adhérence : *Qu'il me soit fait selon votre parole.* Ainsi, mes frères, par ces premières paroles elle se déclare la servante du Seigneur : *Ecce ancilla Domini;* et par celles-ci : *Fiat mihi secundum verbum tuum*, on peut dire qu'elle se livre pour toujours à Dieu, pour n'avoir plus de volonté que la sienne. L'ange l'appelle pleine de grâce, c'est donc suivre l'autorité de Dieu même, au nom de qui il parle, que de regarder la sainte Vierge, avant même l'incarnation, comme remplie des grâces de Dieu, comme parfaitement pure et comme élevée à une très-éminente perfection.

Mais, depuis l'incarnation du Verbe dans son sein, il y a eu une surabondance de grâce qui a détruit entièrement tous les obstacles et le principe même de tous les mouvements contraires à cette adhérence parfaite; et, depuis l'alliance que Jésus-Christ a faite avec Marie dans ce mystère, elle est livrée à la volonté de Dieu, et elle n'a plus d'autres mouvements que ceux qu'elle reçoit de son esprit, qui la remplit.

Que de réflexions se présentent en vous exposant l'exemple de Marie! Sans cette disposition, mes très-chers frères, c'est-à-dire sans l'union de notre volonté à celle de Dieu, nous ne saurions conserver la grâce de l'alliance qu'il fait avec nous par sa miséricorde. Entrez bien dans ceci, et comprenez, s'il vous plaît, comment et à quelles conditions se fait notre alliance; comment nous sommes unis à Dieu, les obstacles qui s'opposent à notre union avec lui et à notre adhérence à sa volonté, les secours dont nous avons besoin pour la conserver, et l'attention que nous y devons donner.

Nous sommes unis à Dieu par la grâce, c'est par sa miséricorde que nous sommes arrachés de la puissance des ténèbres et transférés dans le royaume de son Fils; et par notre régénération en Jésus-Christ et par l'alliance que nous contractons avec lui dans le baptême, nous sommes délivrés du péché. Notre volonté, qui était adhérente à celle d'Adam, est transférée en Jésus-Christ. Nous adhérons à Dieu, et en lui par sa volonté, et *nous sommes sauvés en sa vie*, comme parle l'Apôtre.

Nous trouverons toujours en nous des obstacles à cette adhérence, il est vrai, parce que la concupiscence, qui est toujours en nous, travaille à nous retirer de Dieu. C'est le combat des deux lois dont parle saint Paul; et, selon saint Augustin, nous ne sommes régénérés que dans la pointe de l'âme. Etrange composé du chrétien, qui est formé de l'union d'un corps mort et d'une âme ressuscitée, dont l'une lui montre le ciel, et l'autre l'entraîne vers la terre! Mais si Jésus-Christ est en vous, quoique votre corps soit mort à cause du péché, l'esprit est vivant à cause de la justice. Il y a donc dans l'homme deux volontés opposées, celle de l'homme charnel et celle de l'homme spirituel : ce que l'une veut, l'autre le combat.

Voilà les obstacles que notre concupiscence forme en nous. Mais que faut-il faire? Le voici. Il faut être dans une continuelle attention à combattre, pour achever de faire mourir les désirs de la concupiscence et pour éteindre ce qui reste en nous de la vie du vieil homme. Il faut recourir à la grâce de Jésus, qui seule nous peut faire triompher de cette violente inclination au mal, qui est le malheureux héritage des enfants d'Adam, par une prière continuelle. La bonne volonté ne peut venir que de celui qui l'opère; il faut lire la loi de Dieu et les livres de piété pour y apprendre la volonté de notre Père. Enfin il faut imiter les exemples et régler sa vie sur la conduite de Jésus-Christ, qui a formé en nous une alliance si divine; et vivre comme Marie, qui, étant devenue mère de Dieu, n'a plus eu d'autres mouvements que ceux de la volonté de Dieu.

Voyons maintenant où nous en sommes. Nous avons eu part à cette alliance par le baptême, et en vertu de cette alliance nous sommes unis à Jésus-Christ, transportés, entés et établis en lui, comme parle l'Ecriture. Son esprit est en nous, et nous devons vivre selon son esprit, car les membres vivent de la vie de leur chef. Voilà notre obligation; et si nous ne la remplissons, l'alliance que nous avons contractée avec Jésus-Christ ne peut tourner qu'à notre condamnation; car cette éminente dignité, ce grand nom de chrétien n'est capable que de nous abaisser et de nous rendre misérables, si nous ne le savons pas soutenir. Non, mes frères, il ne nous servirait de rien d'avoir conçu Jésus-

Christ, même dans nos entrailles d'une manière aussi miraculeuse que Marie, si la pureté de notre vie ne répondait pas à une dignité si excellente. Ce n'aurait pas été un grand avantage pour Marie, si elle n'avait conçu Jésus-Christ que selon la chair, et si elle ne l'avait pas conçu en même temps selon l'esprit par la foi.

Ainsi, mes frères, prenons garde que notre alliance avec Jésus-Christ par ce mystère, et par la grâce de notre baptême, qui en est une suite, ne soit un sujet de condamnation pour nous.

Ingrat et insensible celui qui oublie ce qu'il a été et ce qu'il est par une si grande miséricorde! Aveugle et présomptueux celui qui ne craint point de rompre cette alliance et de rentrer sous la puissance du démon! Misérable et insensé celui qui compte pour rien de s'y engager de nouveau pour un plaisir d'un moment!

Jugeons du succès de notre alliance par notre adhérence à Dieu. Par Jésus-Christ nous avons été transformés en lui : vivons-nous de son esprit? L'Apôtre dit que celui qui n'a point l'esprit de Jésus-Christ n'est point à lui, quoiqu'il soit dans la religion de Jésus-Christ: paroles terribles et dignes d'une grande attention! Car qui n'a point l'esprit de Jésus-Christ ne peut avoir qu'un esprit d'erreur et de ténèbres, et celui qui l'a le doit faire voir dans sa conduite et dans sa vie.

Or, quel est l'esprit de Jésus-Christ, nous vous l'avons dit plusieurs fois : c'est un esprit de pauvreté, de simplicité, de douceur, d'humilité, de patience : est-ce là notre esprit, mes frères? Examinons-nous sans nous flatter.

Qui adhère à Dieu est un même esprit avec lui, et c'est là l'effet de la charité et de l'amour de Dieu; car celui qui s'attache au Seigneur par un amour ardent devient un même esprit avec lui par une parfaite correspondance à toutes ses volontés. Nous devenons ce que nous aimons; l'amour transforme ce qu'il unit : ceux qui sont enfants de Dieu sont conduits par son esprit, ceux qui ne sont pas conduits par son esprit ne sont donc point ses enfants; mais quel doit être l'héritage de ceux qui ne sont pas ses enfants? Mes frères, vous le dirai-je? il n'y a que deux naissances, et par conséquent que deux patries; il n'y a que deux cités, et par conséquent que deux héritages.

Vous n'êtes pas les enfants de Dieu si vous n'êtes pas conduits par son esprit; vous êtes les enfants du démon si vous n'accomplissez que les désirs qu'il vous suggère. Cela est terrible, mais il le sera bien davantage quand Dieu nous le dira lui-même, et peut-être dès demain.

Songez-y donc, mes frères : nous avons part à l'alliance que Jésus-Christ fait avec Marie et dans Marie; ce mystère est fait pour nous, et c'est une horrible confusion pour nous si nous avons rompu cette alliance.

Jugeons-en par l'esprit qui nous anime, et demandons-nous à nous-mêmes dans toutes nos actions si nous agissons par l'esprit de Jésus-Christ; car, mes frères, notre corps et notre esprit ne sont plus à nous, nous lui appartenons depuis notre alliance, et c'est lui qui en doit régler et gouverner tous les mouvements.

Prions donc, mes frères, afin que nous puissions concevoir Jésus-Christ; le ressusciter, s'il est mort en nous; lui donner de l'action et de la vigueur, s'il y est languissant, et le faire régner pour régner avec lui.

C'est à vous y engager que je m'applique dans tous mes discours : fasse le ciel que mon travail ne soit pas sans fruit! Que Jésus-Christ soit véritablement formé en vous et en moi; qu'il y vive, qu'il y agisse et qu'il y règne toujours, afin que nous régnions tous ensemble éternellement avec lui. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR DE L'ASCENSION.

Expedit vobis ut ego vadam.
Il vous est utile que je m'en aille (*Joan.*, XVI, 7).

Comme tous les mystères qui s'accomplissent en la personne de l'Homme-Dieu regardent tous les membres du corps dont il est le chef, toutes les fois que l'Eglise sainte nous engage à en entretenir ses enfants, nous ne devons jamais séparer ce qu'elle nous propose comme l'objet de notre foi, d'avec ce qui doit être le sujet de notre espérance, et nous devons toujours parler également de tout ce qui le regarde et de ce qui nous touche.

Or, mes frères, nous nous assemblons aujourd'hui pour solenniser un mystère qui, étant l'accomplissement de tous ceux qui ont regardé l'Homme-Dieu, est aussi la consommation de notre foi, le fondement solide de notre espérance pour le ciel, et le grand sujet de notre consolation sur la terre. Ainsi, pour entrer aujourd'hui dans l'idée générale qu'on doit suivre en parlant de tous les mystères, et ne point séparer ce qui regarde Jésus-Christ d'avec ce qui nous touche, faisons voir, dans les deux parties de ce discours : 1° que c'est pour nous que Jésus-Christ, revêtu de notre chair, monte au ciel ; 2° qu'il y faut monter avec lui en esprit. En un mot il y porte notre humanité, il y faut transporter nos cœurs. Demandons les lumières de l'Esprit-Saint. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pour suivre l'ordre que je me suis proposé d'abord, et ne point séparer ce qui regarde Jésus-Christ de ce qui nous touche dans ce mystère, il faut premièrement, mes frères, vous expliquer ce que signifient ces paroles : *Jésus-Christ est monté au ciel*, et vous faire voir ensuite qu'il y est monté pour nous. Et d'abord il faut regarder Jésus-Christ sous deux différentes qualités : comme personne particulière et comme personne publique, comme l'Homme-Dieu plein de grâce et de vérité, et comme chef des hommes qu'il a régénérés en Dieu en répandant sur eux cette grâce dont il était rempli.

Cet Homme-Dieu est monté dans le ciel, c'est un article de notre foi; et il est assis à la droite de son Père. C'est ainsi que l'Ecriture en parle : Dieu est monté, dit le Prophète, parmi les acclamations de joie. Celui qui est descendu est le même qui est monté au-dessus de tous les cieux, afin de remplir toutes choses, dit l'Apôtre. *Allez*, dit-il lui-même, *trouver mes frères, et leur dites de ma part, Je monte vers mon Père.* Jésus-Christ est donc monté au ciel, il y est assis à la droite de son Père sur le même trône, c'est-à-dire dans une souveraine félicité et une égale gloire. C'est là, dit saint Bernard, l'heureuse clôture du voyage que le Sauveur du monde était venu faire sur la terre; et c'est une suite de la justice que lui doit son Père éternel; car il fallait que ce conquérant du monde fût couronné, et que les humiliations par lesquelles il avait passé pour remplir les engagements de l'Homme-Dieu fussent récompensées.

Aussi l'Apôtre ne sépare-t-il pas ces deux choses en parlant de ce mystère. Il était nécessaire que Jésus-Christ donnât le Saint-Esprit à son Eglise, et, pour le faire, il fallait donc qu'il fût assis sur le trône de la divinité. En effet on peut regarder cet ouvrage de l'amour du Sauveur, qui l'a obligé de venir sur la terre, comme un cercle admirable qui a son principe, pour parler ainsi, dans le sein du Père éternel, et qui doit avoir sa fin et son terme dans le même sein. C'est l'idée que présentent ces paroles de saint Jean : *Je suis sorti de mon Père et je suis venu dans le monde; maintenant je laisse le monde et je m'en retourne à mon Père.*

Or il y a trois choses à considérer dans ces paroles. *Je suis sorti de mon Père*, voilà la génération éternelle de Jésus-Christ. *Je suis venu dans le monde*, voilà son incarnation dans le sein de sa mère. *Je m'en retourne à mon Père*, voilà le commencement de la vie glorieuse de son humanité dans son ascension; et c'est ce qui forme ce cercle.

Il sort du sein de son Père, voilà d'où son amour le tire en quelque sorte pour le faire passer dans le sein d'une vierge, où la divinité qu'il y porte se cache par tous les engagements de misère qui font l'apanage de la nature qu'il a prise; et, après avoir parcouru toute la circonférence de ce cercle, il retourne dans le sein de son Père, et il donne à son humanité les avantages d'une vie glorieuse qu'il semblait avoir ôtée à sa divinité dans les anéantissements de sa vie humaine : car cet Homme-Dieu qui est couronné et dont les humiliations sont récompensées avec tant de gloire, est le chef, et il agit pour tous ceux qui sont régénérés par la grâce, dont il est l'auteur.

Les saints Pères conviennent tous que la gloire de l'humanité du Sauveur n'a été accomplie que dans le mystère de l'ascension. Cette gloire à la vérité a paru visiblement sur le Thabor, mais ce ne fut que pendant un peu de temps; elle a paru dans sa résurrection, mais elle ne parut qu'en secret et dans l'obscurité d'un sépulcre : mais dans son ascension il reçoit une gloire solide, permanente, publique et reconnue de tout le monde.

Voilà, mes frères, ce qui regarde Jésus-Christ dans ce mystère : il est monté au ciel, c'est par où il va heureusement finir sa carrière; mais il y est monté pour nous, c'est ce qui nous touche et c'est ce qui doit être l'accomplissement de notre foi, le solide fondement de notre espérance et le grand sujet de notre consolation sur la terre.

Il monte pour nous ouvrir le chemin, il passe devant nous comme notre roi, et il est à la tête de nous tous. *Je m'en vais*, dit le Sauveur lui-même, *pour vous préparer le lieu*, c'est-à-dire, je m'en vais vous ouvrir l'entrée du ciel, qui a été fermée jusqu'ici, et je vais pour vous, vous qui êtes mes disciples, prendre possession de cette gloire à laquelle je vous ai destinés dès le commencement du monde. *Je monte vers mon Père et votre Père.* Il ne dit pas vers notre Père, quoiqu'il soit le sien et le nôtre; parce qu'il est le sien et le nôtre de différentes façons. Il est le sien par nature, il est le nôtre par adoption; mais puisque le Fils naturel est remonté vers son Père, les enfants adoptifs doivent espérer de le suivre. Car, mes frères, il est vrai de dire que tout ce qu'il a fait durant son séjour sur la terre se rapporte à nous. Il s'est fait homme pour nous, il est mort pour nous, il est ressuscité pour nous, il est monté au ciel pour nous : c'est ce qui fait dire à l'apôtre saint Paul aux Ephésiens : *Lorsque nous étions morts par nos péchés, il nous a rendu la vie en Jésus-Christ, par la grâce duquel nous sommes sauvés, et il nous a ressuscités avec lui et nous a fait asseoir dans le ciel en Jésus-Christ;* car nous sommes les membres de son corps, et il faut que les membres d'un même corps reçoivent tous les mouvements du chef quand ils vivent de sa vie, et qu'ils soient où est le chef quand ils ne sont pas séparés du corps.

Si donc nous sommes ses membres, et qu'il soit dans le ciel, nous sommes aussi dans le ciel, non pas dans nos personnes, comme dit saint Jérôme, qui sont encore sur la terre, mais dans la personne de Jésus-Christ, qui est déjà dans le ciel pour nous comme chef, et à qui nous devons être réunis comme membres. C'est pourquoi l'Apôtre l'appelle encore notre Précurseur, qui est entré pour nous en allant devant nous, afin que nous le suivions; en nous préparant le lieu et en priant pour nous, afin de nous y faire arriver par les secours qu'il demande pour nous.

En effet, Jésus-Christ monte dans le ciel comme un roi qui va mettre en sûreté les prémices des dépouilles qu'il a remportées sur ses ennemis, comme un père qui va préparer la place et la demeure qu'il a méritées à ses enfants, et comme un précurseur qui nous fraye le chemin et qui nous en ouvre l'entrée : car avant qu'il y fût monté, la nature humaine en était exclue, et par son ascension, non-seulement le bannissement est fini, mais la nature est rétablie dans un paradis plus excellent et plus parfait que celui qu'elle avait perdu en Adam. L'un était tem-

porel, l'autre est éternel. Dans l'un, on pouvait mourir et pécher, et l'un et l'autre est arrivé; dans celui-ci, ni l'un ni l'autre ne peuvent arriver, l'homme y est immortel et impeccable. Dans l'un, il vivait d'une vie animale et avait besoin de nourriture corporelle, et dans l'autre il a une vie spirituelle et il est nourri de Dieu, et il faut remarquer, dit saint Chrysostome, que le précurseur n'est pas beaucoup devant ceux qui le suivent; car nous ne saurions concevoir un homme qui marche devant que nous n'en concevions en même temps d'autres qui le suivent. Ainsi Jésus-Christ s'est transporté devant nous, et nous le suivons de bien près; car la vie est courte, dit saint Chrysostome, et à la fin de cette vie nous trouverons avec Jésus-Christ la jouissance de cette gloire dont il est allé prendre possession pour nous.

Voilà, mes frères, une excellente vérité, qui doit être, comme dit l'Apôtre, une ancre ferme et assurée qui tienne notre âme immobile au milieu des flots, des tentations et des traverses de la vie. Le Sauveur du monde veut que ses apôtres soient témoins de l'ascension de son corps glorieux, pour les confirmer dans la foi de sa résurrection et les assurer de la leur, et ensuite de l'ascension de leurs corps; et si l'Evangile dit qu'il les a aimés jusqu'à la fin, parce qu'il leur a donné son corps en allant à la mort, il ne les a pas aimés moins en leur montrant son corps glorieux, qui est tout ensemble, et le fondement de leur espérance pour le ciel, et le grand sujet de leur consolation sur la terre.

Les souffrances que vous avez passeront; il essuiera toutes vos sueurs, il arrêtera vos larmes; c'est maintenant le temps de gémir, puisque c'est celui des afflictions: mais, afin de nous consoler jusqu'à ce que le jour de la dédicace du temple, à la structure duquel Dieu travaille en nous, soit arrivé, considérons que notre chef est déjà dans la gloire, à laquelle nous espérons de participer. La dédicace de ce temple saint et éternel, qu'il veut consacrer à son Père, et dans la structure duquel nous devons entrer, est déjà faite en notre chef, et le temple est déjà consacré par la sanctification de son fondement. Il faut donc marcher sur ses traces par la voie qu'il nous a montrée et qu'il a tenue, et c'est ce que nous devons nous dire dans toutes nos afflictions, il faut descendre avec lui pour monter avec lui.

En effet, mes frères, qu'est-ce qui peut être capable de nous troubler quand nous pensons que nous sommes déjà dans le ciel en la personne de Jésus-Christ? Est-ce la perte des biens? Mais notre Père est dans le ciel, et notre héritage doit être où est notre Père. Est-ce la crainte de perdre la vie? Mais nous ne saurions aller prendre possession de notre héritage qu'en la perdant; et si nous avions une foi vive, nous regarderions la perte de la vie comme un gain, parce qu'en la perdant nous trouvons la fin de notre exil et le commencement de notre bonheur. Est-ce la faiblesse et la misère dans laquelle nous sommes? est-ce l'opposition que nous trouvons dans nous-mêmes et hors de nous-mêmes à la pratique du bien? est-ce enfin la crainte de ne pas arriver à la possession de cette gloire où Jésus-Christ est entré pour nous? Consolez-vous, mes très-chers frères, puisque l'apôtre saint Paul, qui nous assure que Jésus-Christ est entré dans la gloire pour nous, comme notre précurseur, ajoute en même temps qu'il y est établi *Pontife éternel selon l'ordre de Melchisédech, étant toujours vivant pour intercéder pour nous.* Jésus-Christ prie véritablement pour nous en demandant à son Père les choses dont nous avons besoin, non de la manière dont il faisait pendant qu'il était sur la terre; cette prière se fait, non avec des larmes et avec des prosternements, mais d'une manière glorieuse, en représentant les larmes qu'il a versées, les plaies qu'il a reçues, et demandant à son Père pour les hommes les grâces dont ils ont besoin. Intercéder, par rapport à l'Homme-Dieu, n'est autre chose que se remontrer lui-même dans sa nature humaine devant son Père, auquel il est coéternel. Cette fonction n'est point disproportionnée à l'état glorieux où Jésus-Christ est aujourd'hui, car son humanité est toujours soumise à son Père, et toute cette gloire et cette grandeur qui l'environne est une grandeur sacerdotale.

C'est pourquoi l'apôtre saint Paul nous dit dans son Épître aux Hébreux que nous avons un grand prêtre qui est établi sur la maison de Dieu : *Sacerdotem magnum habentes super domum Dei.* Il nous dit qu'il est entré dans le ciel même, afin de se présenter maintenant pour nous devant la face de Dieu : *Sed in ipsum cœlum, ut appareat nunc vultui Dei pro nobis;* et dans l'Epître aux Romains, Il est, dit-il, à la droite de Dieu, où il intercède pour nous : *Qui est ad dexteram Dei, qui etiam interpellat pro nobis.* Que notre état est heureux, mes frères!

Voici la différence qui se trouve entre le sacerdoce de l'ancienne loi et celui de la nouvelle. Le grand prêtre entrait une fois tous les ans dans le sanctuaire; Jésus-Christ est entré dans le ciel même. Il portait le sang d'une victime étrangère; Jésus-Christ a porté le sien. Il priait pour lui-même, parce qu'il était pécheur; Jésus-Christ ne prie que pour nous, parce qu'il est saint.

Le grand prêtre entrait une fois tous les ans dans le sanctuaire, parce que le sang qu'il offrait ne pouvait pas remettre les péchés, et il avait des successeurs qui continuaient après sa mort : Jésus-Christ n'a souffert qu'une fois, un seul sacrifice était suffisant, tous les autres n'en étaient que la figure. Il n'a point de successeur, son sacerdoce est éternel, il est toujours vivant pour prier pour nous, d'où saint Paul conclut : *Adeamus ergo cum fiducia ad thronum gratiæ :* Allons donc à lui, et présentons-nous avec confiance devant le trône de sa miséricorde. Jésus-Christ monté dans le ciel n'est donc pas seulement un chef qui va prendre possession de la gloire pour moi qui suis membre de son corps, mais il est mon avocat envers

le Père, comme l'appelle saint Jean; et de cette vérité je tirerai deux conséquences.

La première, qui éclaire mon esprit, c'est que qui que ce soit, devant ou après l'incarnation et depuis l'ascension, nul n'est monté au ciel, et nul n'a été au Père que par Jésus-Christ. C'est lui qui est le Pontife éternel; il n'y a que lui qui ait pu nous délivrer de l'opprobre de la stérilité des bonnes œuvres qui mènent au ciel, il n'y a que lui qui nous fasse concevoir de saints désirs, et c'est par sa seule grâce que nous sommes rendus capables de produire en nous l'esprit du salut.

La seconde, qui anime mon cœur, c'est que ce même Pontife Fils naturel de Dieu, prie pour moi à la droite de son Père. Quelle doit donc être ma confiance! En effet, quand je considère que l'obligation de le suivre dans le ciel n'est point abandonnée à moi-même, que je dois l'attendre du fruit de sa prière, en vertu de laquelle le mérite et la force de son sang m'est appliquée, je comprends d'un côté que tout dépend de lui, et de l'autre j'ai une confiance certaine d'en tout obtenir en considérant les fonctions qu'il veut bien exercer en ma faveur.

Voilà, mes frères, ce qu'il faut entendre par ces paroles : Jésus-Christ est monté dans le ciel, et il y est monté pour nous. Voyons maintenant de quelle manière nous devons y monter avec lui : c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Quand je dis que nous devons monter dans le ciel avec Jésus-Christ, je ne parle pas, mes frères, de cette ferme confiance où doit être un chrétien qu'après cette vie il montera dans le ciel pour aller jouir de la gloire éternelle que Jésus-Christ nous a méritée par sa mort, et dont il est allé prendre possession pour nous comme notre chef; mais je parle de l'obligation où nous sommes tous de monter dans le ciel avec Jésus-Christ dès cette vie, c'est-à-dire de vivre de la foi, d'élever nos pensées et nos désirs vers le ciel, et d'être reconnus dans notre conduite pour les véritables disciples de l'homme céleste; c'est là l'effet que doit produire en nous la créance de l'ascension du Sauveur, c'est ce qui regarde notre vie et notre conduite dans ce mystère, et c'est ce que le Prophète nous explique admirablement bien au psaume LXXXIII: *Heureux est l'homme*, dit-il, *qui met en vous, Seigneur, tout son appui, et que vous soutenez de votre grâce! il dispose dans son cœur des degrés pour monter dans cette vallée de larmes.* Heureux est donc l'homme que Dieu soutient, car il y a en nous une opposition à cette élévation de la part de l'humanité, qui est un poids; c'est le combat dont parle saint Paul, c'est le poids de ce corps mort, il n'en peut être délivré que par la grâce de Jésus-Christ.

Il faut donc la demander à Dieu : Mon Dieu, élevez mon cœur à vous. C'est ce que l'Eglise lui demande dans l'oraison de ce jour. *Dieu tout-puissant, faites-nous la grâce qu'ainsi que nous voyons par la foi que votre Fils unique, Notre-Seigneur, est aujourd'hui monté au ciel, nous y demeurions aussi nous-mêmes en esprit et par l'ardeur de nos désirs.* Mais les degrés de cette élévation doivent être disposés dans notre cœur, et c'est par les désirs de notre cœur que nous devons monter; car ces degrés sont les mouvements de nos affections réglés par la charité.

Or, mes frères, je trouve que pour monter dans le ciel en esprit et par l'ardeur de nos désirs, il faut ôter de notre cœur tout ce qui peut l'empêcher de monter, et embrasser tout ce qui peut nous aider à tendre au ciel. L'apôtre saint Paul nous enseigne admirablement ce que nous devons faire pour ôter de notre cœur ce qui l'empêche de monter : dégageons-nous de tout ce qui peut nous appesantir, et des liens du péché, qui nous serrent si étroitement. Notre cœur souvent ne s'élève pas, parce qu'il a un poids qui l'attache à la terre et parce que les embarras du monde l'arrêtent et le retiennent. Voici donc ce que nous devons faire et ce que le même apôtre nous enseigne pour ôter de notre cœur ce qui l'empêche de s'élever. Il faut le décharger du poids qui l'appesantit; mais qu'est-ce que c'est que ce poids qui appesantit notre cœur? C'est le péché, qui, étant un amour déréglé ou des créatures ou de nous-mêmes, nous y tient attachés comme des captifs; en sorte que nous ne pouvons pas plus nous élever au ciel que le pourrait un homme enchaîné à la terre.

Ce poids, mes chers frères, ce sont vos passions, par lesquelles on n'entend pas des passions grossières, qui sont visiblement mauvaises et criminelles; mais certaines affections de notre cœur que nous ne travaillons point à corriger. Dans l'un, ce sera l'amour de la fortune; dans l'autre, l'amour de la gloire et de l'honneur; dans celui-là, l'amour délicat de soi-même, qui porte à se flatter et à s'épargner dans des rencontres où la charité nous devrait exposer; dans celui-ci, une trop grande envie de parler et de se produire; dans un autre, une trop grande facilité à juger, à reprendre, à railler le prochain : enfin mille autres passions qu'on ne croit pas criminelles, qui sont des obstacles à notre élévation et qui forment dans notre âme et dans notre cœur un poids qui l'appesantit; car toutes les passions procèdent d'un amour déréglé que nous avons pour nous-mêmes, ou d'un fonds d'aversion imperceptible que nous avons pour le prochain, ou d'un attachement insensible pour la terre. Or cet amour, cette aversion et cet attachement sont dans notre cœur un poids qui l'appesantit. Il en est de même de la multitude des affaires et des soins superflus dont beaucoup de gens de bien sont occupés; car qu'importe par où le cœur soit arrêté, si son principal mouvement n'est pas vers Dieu?

Si vous voulez que je m'explique avec saint Augustin, disons que les désirs du cœur sont comme des ailes par le mouvement desquelles il s'élève; que les affections du cœur sont les pieds de l'âme, par le mouvement desquels elle marche et s'avance. Or,

mes frères, lorsqu'il arrive que le cœur est attaché, ou à soi-même ou à quelque objet terrestre, il ne peut plus s'élever, l'âme ne marche plus; et c'est ce que saint Augustin nous fait entendre en nous disant qu'il en est du cœur ainsi attaché comme d'un oiseau dont les ailes sont arrêtées par de la glu: il se débat pour voler, mais il n'avance pas, et ses efforts seront inutiles jusqu'à ce qu'on l'ait détaché de la glu qui l'arrête.

Voilà, mes frères, l'effet de ces passions qui se conservent dans le fond du cœur; c'est une glu qui, le fixant à la terre, l'empêche de voler vers Dieu; et c'est là la raison pour laquelle nous voyons si souvent des gens qui font des efforts pour s'élever vers Dieu, qui pleurent leurs faiblesses, qui jeûnent, qui font des aumônes, qui disent: Mon Dieu, convertissez mon cœur; qui s'attachent à des exercices de piété, qui connaissent même ce qui les retient, et qui, parce qu'ils ne s'en détachent pas et qu'ils nourrissent secrètement ces passions par un amour qu'ils essayent de se cacher à eux-mêmes, ne s'élèveront jamais véritablement vers Dieu. Si nous voulons donc nous élever, il faut non-seulement nous dégager de tout ce qui nous appesantit, de tout péché, de toute affection au péché, de toute attache aux choses de la terre; mais il faut aussi nous dégager de tout embarras et de tous les liens du péché qui nous serrent.

La corruption qui est en nous par la concupiscence est cause que tout ce qui est autour de nous peut devenir pour nous ou occasion au péché, ou obstacle, ou retardement à notre perfection: c'est-à-dire que tous les soins immodérés des choses de la terre, des affaires, de sa famille, des enfants, des intérêts de nos amis, quoique justes; de l'étude et de tant d'autres choses auxquelles nous donnons trop de temps, que nous ôtons au soin du salut, forment comme une espèce d'embarras dans le chemin du ciel; et quoiqu'on ne puisse pas dire absolument que ces soins soient des péchés, néanmoins ils ont beaucoup de liaison avec le péché: ils nous attachent insensiblement à la terre, ils nous exposent au péril de nous y affectionner, enfin ils nous serrent et ils nous arrêtent dans la voie du ciel; les soins immodérés occupent l'esprit et dérobent une partie du temps que nous ne devons donner qu'à l'affaire du salut.

L'attachement sensible des apôtres pour l'humanité sainte de Jésus-Christ est un obstacle à la descente de son Esprit sur eux et à la consommation de leur sainteté, et nous croyons que l'amour de la terre et des créatures, que la recherche de tous nos plaisirs, que l'amour de notre fortune et de nous-mêmes, ne sera pas un obstacle à notre sanctification? Mais, en supposant que par la miséricorde de Dieu nous ayons détaché notre cœur de tout ce qui peut l'empêcher de monter, il faut encore embrasser tout ce qui peut nous aider à nous élever vers le ciel.

Or, mes frères, les saints apôtres nous ont donné l'idée de ce que nous devons faire pour y réussir dans la conduite qu'ils ont gardée depuis l'ascension de Jésus-Christ jusqu'à la descente du Saint-Esprit, qui a été proprement le jour de leur ascension, n'ayant servi parfaitement Jésus-Christ par les désirs de leurs cœurs qu'après qu'ils ont été remplis de son Esprit. En effet, qu'ont fait les apôtres depuis l'ascension? L'Écriture nous dit qu'ils se séparèrent dans une maison particulière de Jérusalem, et qu'ils s'appliquèrent avec persévérance à l'exercice de la prière.

Voilà, mes frères, ce que nous devons faire pour nous mettre en état de monter dans le ciel avec Jésus-Christ par les désirs de notre cœur: il faut nous séparer du monde, non-seulement d'affection, en rompant toutes les attaches que nous pourrions avoir pour les choses du monde, mais même en nous tenant dans la retraite et en rompant tout commerce non nécessaire avec le monde; et c'est ce qui ne nous sera pas difficile si nous n'avons plus d'affection pour le monde; car, comme dit l'apôtre saint Paul, si vous êtes véritablement ressuscités avec Jésus-Christ, vous ne devez rechercher ni souhaiter que les choses d'en haut. Si nous avons donc reçu la grâce de la résurrection, qui est une grâce de séparation, nous ne devons plus avoir d'amour pour la terre, ni par conséquent plus de complaisance ni d'activité pour tout ce qui est de la terre. Ses maximes et ses manières, les occupations des hommes qui y sont et qui l'aiment, leur langage même nous deviendra comme insupportable: ainsi nous nous en séparerons comme d'un lieu où nous souffrons; et même, dans ce saint temps jusqu'à la Pentecôte, il faut avec encore plus d'attention retrancher, autant que nous pourrons, les commerces même nécessaires, pourvu qu'ils ne soient pas indispensables, afin de nous tenir dans la retraite pour imiter la conduite des apôtres.

C'est une excellente pratique dans les communautés, où on doit être séparé et éloigné du commerce du monde en tout temps, de s'en séparer par une retraite en ce temps-ci. Il faut garder ces pratiques inviolablement, et les respecter d'autant plus qu'elles sont prises sur la conduite des apôtres, qui, s'étant préparés par là à recevoir le Saint-Esprit, nous ont appris que c'était une excellente disposition pour s'y préparer. Quiconque néglige ces pratiques néglige les moyens que Dieu lui donne pour opérer son salut: et que doit-on attendre de ceux qui ne se mettent pas en peine de ménager de tels moyens, sinon que de plus grands leur seront refusés, et qu'enfin ils seront peut-être abandonnés à eux-mêmes?

Il faut donc se retirer le plus qu'il est possible, faire peu de visites, et n'en recevoir que le moins que l'on peut, à moins que les liens d'une société nécessaire et la charité ne nous y obligent. Les personnes vraiment spirituelles et qui sont à Dieu savent par expérience que le commerce avec les gens du monde refroidit en eux le feu du Saint-Esprit.

Par rapport à ceux qui sont obligés de rester par état dans le commerce du monde, on ne peut trop les exciter à rentrer dans leur cœur très-souvent, pour s'y occuper de Dieu et pour attirer son Esprit par la prière. Car, mes frères, il faut joindre, à l'exemple des saints apôtres, la prière à la retraite. Il faut demander à Dieu qu'il nous donne l'esprit de prière, sans lequel nous ne prierons jamais véritablement, et sans lequel par conséquent nous ne monterons jamais dans le ciel avec Jésus-Christ par les désirs de notre cœur, puisque l'oraison, selon saint Augustin, n'est autre chose qu'un désir continuel de Dieu et des choses d'en haut. Prions donc dans ce saint temps, joignons le jeûne et l'aumône à nos prières ; prions tous ensemble, c'est-à-dire réunissons-nous tous par la charité, car ni nos prières, ni nos abstinences, ni nos aumônes ne nous serviront de rien si nous n'avons la charité. Prions tous dans le même lieu, c'est-à-dire dans nos églises, car les prières qui se font par plusieurs rassemblés par la charité et sous la conduite de leurs pasteurs ont tout une autre force que celles qui se font en particulier. Prions donc beaucoup, car Dieu n'augmente et ne fait croître en nous la charité qu'à proportion que nous préparons notre âme par les pratiques qu'il nous a marquées lui-même. Jésus-Christ donne la grâce à ses apôtres après sa résurrection par le souffle de sa bouche ; mais non-seulement il les dispose durant quarante jours à la grâce qu'il veut leur donner par son ascension, qui consiste dans la foi de ce grand mystère, il veut encore qu'ils demeurent séparés et en prières jusqu'au jour de la descente du Saint-Esprit ; ce qui est un effet de cette grâce et une préparation à une autre plus grande qu'ils doivent recevoir à la Pentecôte.

Enfin, mes frères, animons-nous en voyant Jésus-Christ monter dans le ciel aujourd'hui. Espérons de l'y suivre, puisqu'il y monte comme notre chef pour en prendre possession pour nous, et comme notre avocat, pour nous obtenir de son Père la grâce de pouvoir l'y suivre. Dégageons-nous donc de tous les obstacles qui s'opposent à notre élévation, séparons-nous du monde ; enfin prions et attendons avec confiance et avec patience la grâce de Jésus-Christ. Je vous la souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR DE LA PENTECÔTE.

Apparuerunt illis dispertitæ linguæ tanquam ignis, seditque supra singulos.

Ils virent paraître comme des langues de feu qui se partagèrent et qui s'arrêtèrent sur chacun d'eux (*Act.*, II, 3).

Voici, mes frères, le grand jour où Jésus-Christ accomplit les promesses qu'il avait faites à ses apôtres de leur envoyer son Saint-Esprit, que les Pères appellent la fête des fêtes, consacrée par les effusions de la grâce et des dons du Saint-Esprit. On se prépare à celle de Pâques par quarante jours de jeûne, et à celle-ci par cinquante jours d'une allégresse sainte. A Pâques on reçoit le baptême et à la Pentecôte le Saint-Esprit, qui est la perfection de la consommation du baptême. En un mot, voici le jour où l'on peut dire que si l'Eglise célèbre les fêtes des saints pendant le cours de l'année, elle solennise aujourd'hui la sienne, puisque c'est aujourd'hui qu'elle est formée, et que les apôtres, qui en sont les princes et les fondements après et par Jésus-Christ, sont rendus capables des divines fonctions de l'apostolat par les dons du Saint-Esprit.

Ce qu'il y a d'admirable, c'est qu'ils ne les reçoivent pas pour eux seuls, et que tous les fidèles y ont part ; car, comme le disent les saints Pères, il se fait tous les jours des Pentecôtes invisibles. Les Juifs ne passaient pas la mer quand ils faisaient leur Pâque. Ils ne voyaient pas les feux et les foudres descendre sur le mont Sina comme des symboles de la souveraine majesté de leur législateur, quand ils célébraient leur Pentecôte ; ils ne jouissaient que du souvenir de leurs mystères passés. Mais les chrétiens mangent à leur Pâque la véritable chair du divin Agneau qui s'immole continuellement pour eux ; et, s'ils sont disposés comme ils le doivent, ils reçoivent le même Saint-Esprit et la même plénitude du Saint-Esprit que les premiers fidèles reçurent au jour de la Pentecôte. Que nos mystères, mes frères, sont admirables ! Marquons donc dans ce discours quels sont les dons du Saint-Esprit dans les apôtres, afin que nous puissions reconnaître ce qu'il faut faire pour se préparer à les recevoir.

Mais, comme le Saint-Esprit descend sous la forme du feu, attachons-nous aux propriétés de cet élément, pour expliquer ces dons dans les apôtres et ce qu'il veut produire dans tous les chrétiens. Or nous remarquons trois propriétés du feu : 1° il purifie, et en purifiant il élève ; 2° il éclaire, et en éclairant il illumine ; 3° il échauffe, et en échauffant il anime. Voilà, mes frères, ce que le Saint-Esprit produit dans les apôtres, et ce qu'il veut faire dans les chrétiens ; car tout chrétien qui a reçu le Saint-Esprit doit être saint et pur, il doit être éclairé et rempli des lumières de la foi, il doit être animé et prêt à mourir pour conserver sa sainteté et pour défendre sa foi. Examinons ces effets du Saint-Esprit, et pour le faire utilement demandons-lui ses lumières par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quoique l'élévation des apôtres ait commencé aussitôt que leur vocation, cependant il est vrai de dire que leur élévation n'a été parfaite et qu'ils n'ont été entièrement saints qu'après la descente du Saint-Esprit. La grâce du Sauveur, qui les prévint en les appelant, fit sur eux ce que nous voyons que produit le soleil lorsqu'il élève les vapeurs ; il y opère dès qu'il paraît sur l'horizon ; mais parce que sa chaleur est encore faible, il en diffère la perfection jusqu'à midi, où sa force est dans son entier ; il sé-

pare ce qu'il y a de plus grossier, qui retombe sur la terre, et il attire à lui ce qu'il y a de plus subtil.

Or, mes frères, on peut dire que la grâce du Sauveur a fait quelque chose de semblable sur les apôtres : il les a appelés lorsqu'ils étaient sur le bord de la mer, il les éleva audessus du commun des hommes comme une vapeur dont il voulait former des nues pour sa gloire. Mais parce qu'il y avait beaucoup d'impureté, c'est-à-dire de liaison avec la terre dans leur cœur, cet ouvrage ne s'est achevé que lorsque la grâce y a agi dans toute sa force, et que la charité y a été répandue avec plénitude.

Les apôtres n'ont donc été véritablement saints que dans le moment que le Saint-Esprit est venu sur eux, et pour vous en convaincre d'une manière qui vous instruise et qui vous édifie, en vous apprenant ce que le Saint-Esprit fait en eux, il faut vous exposer en quoi consiste la sainteté dont je parle, à laquelle tous les chrétiens sont appelés par la grâce de leur baptême, qui les rend en un sens saints, ainsi que saint Paul les appelle en plusieurs endroits, et qui les engage à le devenir, ainsi que nous l'expliquerons : la première étant une sainteté de consécration qu'ils reçoivent dans leur baptême, par laquelle ils sont sanctifiés, c'est-à-dire séparés et consacrés à des usages saints et divins; la seconde étant une sainteté d'acquisition qui s'augmente en eux par la pureté de leur vie, et par laquelle ils sanctifient le nom de Dieu. La seconde suppose la première, car il faut nécessairement que Dieu nous sanctifie pour que nous soyons en état de croître dans la sainteté et de sanctifier son nom par l'innocence de notre vie.

Cela étant supposé, je dis, mes frères, que la sainteté c'est la charité; car, comme la sainteté de l'autre vie est une charité consommée qui nous transforme en Dieu, la sainteté de cette vie est une charité imparfaite à raison de notre état présent, mais qui nous approche de Dieu en nous dégageant de toute autre chose, et qui nous rend semblables à lui autant que notre misère nous en rend capables, suivant ce que Dieu nous dit dans l'Écriture : *Soyez saints parce que je suis saint.* Or la sainteté consiste dans la séparation de tout ce qui n'est pas Dieu et dans une union parfaite avec lui.

Ainsi, être saint sur la terre, c'est aimer Dieu, mais l'aimer parfaitement, comme il désire et comme il mérite d'être aimé; c'est l'aimer uniquement et pour lui seul, c'est l'aimer gratuitement et sans intérêt. Nous ne sommes pas saints, et notre cœur est dans l'impureté tant qu'il aime autre chose que Dieu et quelque autre chose qu'il n'aime pas pour Dieu, de même que l'or est impur dès qu'il y a un autre métal mêlé avec lui, quelque précieux qu'il puisse être : de sorte, mes frères, qu'en raisonnant sur ce principe, il est facile de voir que les apôtres n'ont été saints que depuis qu'ils ont reçu le Saint-Esprit.

Dieu, qui les avait prévenus par sa miséricorde, les avait rendus aussi capables de l'aimer, dès qu'il les appela. Ils donnèrent même des marques de cet amour qu'il avait mis en eux, puisqu'ils quittèrent tout pour le suivre; mais cet amour n'était pas pur, ils n'aimaient pas Dieu sans intérêt, ils espéraient des récompenses; et lorsque Jésus-Christ leur parlait du royaume de son Père, ils croyaient que c'était un royaume sur la terre, dans lequel ils se flattaient d'obtenir les premières places; et ils ont conservé cette pensée jusqu'au jour de son ascension, puisqu'ils lui demandèrent, un moment avant qu'il les quittât : *Seigneur, sera-ce en ce temps que vous rétablirez le royaume d'Israël ?* C'était l'erreur des Juifs, qui avaient pris de fausses idées du Messie.

Les apôtres aimaient Jésus-Christ, mais ils l'aimaient d'une manière humaine. Ils étaient attachés à sa présence; et Jésus-Christ, comme le remarque saint Bernard, leur avait en quelque sorte substitué sa chair pour détourner leurs pensées des choses du monde et les réunir toutes à son humanité sacrée, par laquelle il faisait tant de miracles et disait tant de merveilles, afin de les faire passer ensuite de la chair à l'esprit. C'est ce qui fait qu'il voulait bien les attacher pour un temps à sa personne visible, pour les accoutumer insensiblement à la justice, à la vérité, à la charité, à l'humilité et à toutes les autres vertus dont il leur donnait tant de préceptes et tant d'exemples; mais le Sauveur, voyant qu'ils s'attachaient trop à son humanité, et que si leur esprit était éclairé par la connaissance qu'il leur avait donnée de lui-même, leur affection n'était pas encore purifiée entièrement; d'ailleurs les apôtres connaissant à la vérité qu'il était la voie par laquelle on arrivait à ce royaume qui était lui-même, mais s'attachant trop à la voie comme voie, c'est-à-dire à la vie mortelle, il leur dit qu'il leur était expédient qu'il s'en allât. C'est ainsi que Jésus-Christ apprit aux apôtres que les attachements humains qu'ils avaient formaient des obstacles à la descente du Saint-Esprit; et en effet, les apôtres étaient encore imparfaits jusqu'à ce que le Saint-Esprit les eût rendus de nouveaux hommes. Car, comme nous voyons que le feu agit si puissamment sur le bois, qu'il le change entièrement et lui fait perdre sa forme pour lui imprimer la sienne, aussi le Saint-Esprit, consumant tout ce qu'il y avait d'humain, d'impur et de charnel dans les apôtres, les a changés en des hommes tout divins et tout spirituels.

Voilà donc les effets de la descente du Saint-Esprit sur les apôtres. Examinons-nous là-dessus, et reconnaissons s'il est descendu en nous. Sommes-nous saints, mes frères ? Oui, nous le sommes tous dans un sens : nous le sommes par la consécration du baptême, nous le sommes par la miséricorde de Dieu, qui nous a prévenus. Nous sommes les temples du Saint-Esprit; ce qui doit nous faire agir dans toute notre conduite avec beaucoup de circonspection, ne

disant rien, ne faisant rien qui ne soit conforme à la sainteté de notre état. Mais est-ce ainsi que nous vivons ? Jugeons-en par notre amour.

Aimons-nous Dieu parfaitement? Sommes-nous prêts à mourir plutôt que de l'offenser? Nous regardons-nous intérieurement et dans la préparation de notre cœur comme peut-être inférieurs à tous ceux qui nous environnent, quand même nous serions les premiers par la naissance ou par les places que la Providence nous aurait données? Sommes-nous prêts à retrancher de notre conduite tout ce qui peut déplaire à un Dieu qui nous a aimés le premier, quoique nous fussions ses ennemis ? Aimons-nous Dieu uniquement , n'aimons-nous que lui ? L'amour sensible de Jésus-Christ est un amour propre à l'enfance chrétienne; et aimons-nous Jésus-Christ comme justice, comme vérité , comme sainteté ? Aimons-nous Dieu, n'aimons-nous que lui, ou, si nous aimons quelque chose avec lui, l'aimons-nous pour lui, et sommes-nous prêts à abandonner tout, quoi que ce pût être, si nous connaissions que l'amour que nous sommes obligés d'avoir pour lui le demande ? Aimons-nous Dieu gratuitement ? l'aimons-nous également dans l'adversité comme dans la prospérité? le servons-nous également et d'une manière uniforme dans les consolations et dans les afflictions ? Si cela est, la charité a beaucoup augmenté l'ouvrage de notre sainteté; l'Esprit-Saint descendra en nous, et nous devons espérer qu'il l'achèvera. Mais si nous ne sommes pas encore dans cet état, ne nous décourageons point. Dieu vous a-t-il donné le désir de devenir saints ? espérons , mes frères, que nos faiblesses ne nous effrayent point; humilions-nous dans nos misères, et ne nous troublons point. On ne devient saint que par degrés ; les apôtres ne l'ont pas été tout d'un coup, Dieu les a longtemps supportés dans leurs imperfections : il aura la même bonté pour nous si nous nous humilions. C'est lui qui nous rend saints, et c'est ce qui doit nous consoler ; mais travaillons avec la grâce et par la grâce à nous défaire de ces imperfections qui nous humilient; car, mes frères, l'ouvrage de notre sainteté demande notre travail : les apôtres ont suivi Jésus-Christ et ont tout quitté pour le suivre ; ils se sont séparés et retirés dans la solitude , ils ont prié ; et c'est pourquoi le Saint-Esprit est descendu en eux et en a fait des saints.

Il faut donc espérer, mes frères, que nous deviendrons saints, si, en nous humiliant de nos faiblesses nous travaillons à nous en défaire , et si par la prière continuelle nous recourons à Dieu, reconnaissant que tout dépend de lui, et que c'est son esprit qui nous fait ce que nous sommes devant lui. Mais non-seulement Jésus-Christ a fait des saints de ses apôtres imparfaits, il a fait encore des docteurs de ses disciples peu éclairés : c'est le second effet qu'il produit en eux, et le sujet du deuxième point.

DEUXIÈME PARTIE.

Comme c'est proprement aujourd'hui que l'Eglise est formée, c'est aussi proprement dans ce jour que les docteurs qui doivent instruire les fidèles sont formés par le même esprit qui les unit. Aujourd'hui s'accomplit cette parole d'Isaïe : *Je m'en vais créer de nouveaux cieux et une terre nouvelle.* Cette nouvelle terre, disent les saints Pères, c'est l'Eglise et l'assemblée des chrétiens ; ces cieux nouveaux, ce sont les apôtres, selon saint Augustin. Voilà donc les effets de la miséricorde de Jésus-Christ dans le ciel, et la première chose qu'il fait pour nous en qualité d'avocat. Il nous envoie l'Esprit-Saint, il l'obtient de son Père pour nous : *Je prierai mon Père*, dit-il, *il vous donnera un autre consolateur, afin qu'il demeure éternellement avec vous ; c'est l'esprit de vérité.*

En effet il n'a envoyé le Saint-Esprit qu'après qu'il a été monté dans le ciel, et il fallait qu'il y montât pour le donner. Il donne le Saint-Esprit à toute l'Eglise, parce qu'il en est le lien , et que c'est par lui qu'elle est formée; mais il se repose sur chaque apôtre, parce que chaque apôtre est constitué docteur pour l'Eglise : car comme il est vrai que ce qu'il a fait dans sa naissance, dans sa vie, dans sa mort, dans sa résurrection, n'a eu pour but que la formation de son Eglise, tout ce qu'il a fait depuis contribue à sa perfection, selon ce que dit l'apôtre saint Paul : *Jésus-Christ a donné à son Eglise les uns pour être apôtres, les autres pour être pasteurs , les autres pour être docteurs, afin qu'ils travaillassent à la perfection des saints et à l'édification de son corps mystique.*

Or, mes frères, c'est aujourd'hui qu'il forme ces docteurs, c'est aujourd'hui qu'il verse dans l'âme de ses disciples toutes les lumières et toutes les vérités dont il leur avait dit qu'ils n'étaient pas capables, et qu'il remettait à leur apprendre, par la descente du Saint-Esprit sur eux, qui devait leur enseigner toutes les vérités qui regardent la foi , la sainteté des mœurs et le règlement de l'Eglise.

Il se fait dans ce jour, pour l'établissement de l'Eglise , ce que Dieu fit autrefois dans la création de l'univers : il créa d'abord tous ses ouvrages, mais il ne forma les astres et il n'attacha la lumière au soleil que le quatrième jour. De même l'auteur de la grâce , qui est aussi le créateur de la nature, voulant mettre de la conformité entre ces deux grands ouvrages , fait arriver , pour ainsi dire, aujourd'hui l'Eglise à son quatrième jour. Dieu d'abord a éclairé les hommes dans la loi de la nature ; ensuite il les a éclairés dans la loi de Moïse. Sous cette loi il a répandu différentes lumières, selon les différentes situations où s'est trouvé son peuple, et comme nous voyons dans la nature que nos ombres paraissent plus grandes, selon que le soleil est plus éloigné, de même dans l'Ancien Testament et dans le temps qui a précédé la venue de Jésus-Christ, il éclairait à la vérité par la loi, mais comme il était encore loin de ceux qui vivaient dans ces temps-là, ces ombres et ces figures étaient

obscures, et leur lumière était sombre. Enfin le temps est venu qu'il a illuminé notre hémisphère par sa présence ; le jour a commencé à paraître par sa prédication, et la lumière a été plus forte ; mais aujourd'hui le soleil se montre dans toute sa clarté, le Saint-Esprit est venu, il se repose sur les apôtres ; leurs âmes, dégagées des vues sensibles, deviennent propres à former des astres auxquels la lumière s'unit.

La terre, dit saint Chrysostome, devient aujourd'hui un ciel pour nous, non à cause que les étoiles tombent sur la terre, mais parce que les apôtres montent dans le ciel. Ils montent sur le trône de l'Église, et, n'ayant été que de simples disciples peu éclairés pendant que Jésus-Christ avait vécu, ils deviennent les maîtres des peuples et les docteurs de toute l'Église après la descente du Saint-Esprit. Ce fut là que l'effet de leurs lumières parut. La première prédication de saint Pierre fut plus grande que toutes celles du Sauveur du monde ; mais chaque chose a son temps dans l'ordre de Dieu. Voilà donc le second effet de la descente du Saint-Esprit sur les apôtres, il en fait des docteurs, et cet Esprit de vérité, descendant en eux et se reposant sur chacun d'eux, leur enseigne toutes choses.

De ceci, mes frères, nous devons tirer deux grandes instructions : la première regarde tous les fidèles qui sont dans l'Église et qui ont part à la descente du Saint-Esprit; la seconde regarde ceux qui ont succédé aux apôtres, ou qui sont appelés au ministère de la parole. Il faut donc premièrement que chaque chrétien pour qui le Saint-Esprit est descendu se rende témoignage à lui-même de la descente du Saint-Esprit en lui : car comme les apôtres nous enseignent qu'il a donné son esprit à ceux qui sont ses enfants pour les conduire, il faut que notre conduite nous rende témoignage de la descente du Saint-Esprit en chacun de nous.

En effet, si nous vivons par l'esprit, comme dit l'Apôtre, conduisons-nous aussi par l'esprit. Or, mes frères, qu'est-ce que c'est que de se conduire par l'esprit ? c'est suivre dans sa conduite les règles qui nous ont été enseignées par l'esprit de Dieu. Il s'agit d'un établissement, d'un mariage, d'une charge, de la conclusion d'une affaire temporelle : par quelle règle vous conduisez-vous ? Suivez-vous les règles du monde que l'avarice et l'ambition inspirent, ou vous attachez-vous à celles que l'esprit de Dieu vous a marquées dans l'Écriture ? Il s'agit de l'éducation de vos enfants, les élevez-vous selon les principes de la foi ou selon les maximes du monde ? Travaillez-vous à en faire de bons chrétiens selon les lois de l'Évangile, ne souffrant pas qu'ils apprennent rien qui puisse donner atteinte à leur innocence, ou bien vous contentez-vous d'en faire ce que l'on appelle d'honnêtes gens dans le monde, c'est-à-dire de bons païens? Pouvez-vous dire comme David : *Je n'ai point d'autres conseils que vos saintes lois, je ne m'attache point aux fausses traditions humaines, vos seules ordonnances sont tout mon conseil ; je ne consulte qu'elles seules ; elles seules me règlent dans ma conduite ?*

Si cela est, chrétiens, le Saint-Esprit est descendu sur vous comme sur les apôtres, il vous a faits des docteurs ; car tout chrétien peut passer pour docteur quand il est sage, et il est sage quand il est conduit par les lumières de la foi. Voilà ce qui regarde les fidèles du commun ; mais pour ceux qui ont succédé aux apôtres, ou qui sont appelés après eux au ministère de la parole, ils doivent apprendre de la descente du Saint-Esprit que toute leur science doit venir du ciel ; ils ne doivent publier que la parole de Dieu, de qui ils sont les ministres dans cette fonction ; car, comme dit l'Apôtre, *Nous faisons la charge d'ambassadeurs pour Jésus-Christ ;* et comme les ambassadeurs sont très-exacts à suivre les instructions qu'ils ont reçues du prince qui les envoie, nous devons avoir le même soin de ne rien dire qui ne soit conforme à la parole de Dieu écrite ou reçue de la tradition divine. Ainsi, quand nous vous parlons, ce ne sont point nos imaginations propres que nous devons débiter, nous devons nous attacher à la parole de Dieu écrite ou à la sainte tradition. Notre doctrine doit venir du Saint-Esprit, sans y mêler les productions du nôtre. Nous devons être uniformes dans nos propositions : ce serait un malheur que l'on ne pourrait assez déplorer si l'on en voyait travailler à détruire ce que les autres édifient.

De plus, cette doctrine qui doit venir du ciel ne descend dans l'âme que de ceux qui sont saints, c'est-à-dire qui tâchent de mener une vie pure et retirée, comme les apôtres ont fait jusqu'à la descente du Saint-Esprit : c'est ce qui doit obliger les pasteurs et les ministres de la parole sainte à beaucoup de retraite, demandant à Dieu qu'il les purifie ; car Dieu dit aux pécheurs : *Pourquoi annoncez-vous mes lois? Pourquoi votre bouche publiera-t-elle mon alliance?* Il faut une plus grande grâce et une nouvelle effusion du Saint-Esprit dans ceux qui s'attachent au ministère de la parole.

Enfin il faut beaucoup prier, non-seulement afin de nous purifier de nos fautes et de nos péchés, mais encore pour attirer en nous l'esprit de Dieu et sa science. Les apôtres étaient dans l'exercice de la prière lorsque le Saint-Esprit est descendu en eux, et ce fut par là qu'ils reçurent cette abondance et ce torrent de grâce. C'est cette plénitude de l'esprit de Dieu qui leur donna la force qui les fait paraître de nouveaux hommes ; c'est le sujet de la troisième réflexion.

TROISIÈME PARTIE.

Je n'aurai pas le temps de vous faire voir le troisième effet du Saint-Esprit dans toute son étendue ; disons-en seulement un mot. Il les rend forts et intrépides à tout souffrir, et pour en juger il suffit de faire attention à la différence des sentiments de saint Pierre dans cette rencontre, où il publie Jésus-Christ aux Juifs, d'avec ceux où il paraît

être avant la passion, lorsqu'il fallut le confesser en présence d'une simple servante. Or ce troisième effet de l'Esprit-Saint est une suite des deux premiers. Les apôtres étaient bien éloignés d'exposer leur vie avant qu'ils fussent saints, ils étaient encore attachés à la terre, et ils appréhendaient de perdre ce qui les attachait lorsqu'ils n'étaient pas encore parfaitement éclairés sur les grandes vérités de la foi ; mais, depuis que l'esprit de Dieu en a fait des saints et des docteurs, ils ne craignent plus rien, parce qu'ils n'aiment plus que Dieu et qu'ils ne connaissent rien de plus grand que lui. C'est cette disposition qui les mène avec joie au-devant des opprobres et des souffrances.

Ainsi nous devons conclure que si nous n'avons pas la force de confesser Jésus-Christ par notre conduite, ni de vivre devant les hommes d'une manière conforme à nos engagements, c'est que nous ne sommes pas saints, c'est-à-dire que nous sommes attachés à la terre et que nous ne sommes pas pénétrés des vérités de la foi. En effet, souvent nous ne faisons pas le bien que Dieu demande de nous, parce que nous craignons la raillerie et la censure des hommes, et nous la craignons parce que nous aimons le mal ou que nous sommes attachés à une fausse réputation. Nous ne connaissons pas, à cause de la faiblesse de notre foi, quelle est l'étendue de nos obligations, nous ne prêchons pas la vérité avec force, nous ne soutenons pas les intérêts de Jésus-Christ avec vigueur, parce que nous craignons la perte de ce qui nous attache. En un mot nous sommes faibles, parce que nous ne sommes pas saints.

Demandons-lui donc qu'il nous envoie son Saint-Esprit, cet esprit de pureté qui nous rende saints par notre conduite, comme nous le sommes par notre baptême, dont la consécration nous a sanctifiés; cet esprit de lumière qui nous éclaire dans toute notre conduite, et qui nous fasse marcher dans ses voies et selon ses voies ; et enfin cet esprit de force qui nous donne assez de fermeté pour mourir plutôt que de faire quelque chose qui démente la sainteté de notre consécration, et qui nous empêche de dire ou de penser ce qui ne serait pas conforme à la pureté de notre foi, afin de nous rendre dignes de le posséder dans toute l'éternité. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LA FÊTE DU TRÈS-SAINT SACREMENT.

De l'excellence de l'adorable eucharistie.

Homo quidam fecit cœnam magnam.
Un homme fit un jour un grand souper (*Luc.*, XIV, 16).

La parabole que l'Eglise nous propose paraît si naturelle pour expliquer tout ce qui regarde l'adorable eucharistie, soit par rapport à Jésus-Christ, qui se donne à nous dans ce sacrement, soit par rapport à nous, qui avons l'avantage de le recevoir, que je me suis déterminé à ne pas chercher d'autre matière pour vous entretenir dans les trois discours que j'ai à vous faire sur ce sacrement adorable. Examinons donc ce qu'on reçoit dans l'eucharistie, l'abus qu'on en fait et l'usage réglé qu'on en doit faire. Toute la matière qui regarde l'adorable eucharistie est renfermée dans ce que je viens de vous proposer : l'excellence du don nous découvre ce qu'on reçoit, le crime de la profanation renferme l'abus qu'on en fait, les conditions du bon usage d'un don si excellent nous montrent avec quelles dispositions il faut recevoir ce sacrement; or tout ceci se découvre naturellement dans cette parabole de l'Evangile.

Le soin que cet homme dont il est parlé prend de faire un grand souper nous fournira l'idée de l'excellence du don que Jésus-Christ nous a fait dans l'eucharistie; les excuses de ceux qui sont invités et qui refusent d'y prendre part nous découvrent la profanation qu'on fait de ce don excellent ; les qualités de ceux que le maître du souper y fait introduire nous apprennent les conditions du bon usage qu'il en faut faire.

Voilà, mes chers frères, la matière dont je veux vous entretenir dans les trois discours que j'ai à vous faire. L'excellence du don que Jésus-Christ nous fait dans l'eucharistie, rien de plus grand; le crime de la profanation de l'eucharistie, rien de plus affreux; les conditions du bon usage, rien de plus important que de s'en bien instruire.

Aujourd'hui nous ne parlerons que de l'excellence de ce don, et, pour vous donner une idée juste de son excellence, il le faut regarder sous deux rapports que je tire des premières paroles de la parabole de l'Evangile: 1° Par rapport à celui qui fait le don et qui prépare le souper : *Homo quidam;* qui est cet homme-là ? 2° Par rapport au don même : *Fecit cœnam magnam;* c'est un grand et magnifique souper.

Je découvre donc l'excellence de ce don dans deux choses : 1° Dans la dignité de celui qui le fait : *Homo quidam fecit :* c'est un Homme-Dieu, premier point; 2° dans la valeur du don en lui-même : *Cœnam magnam :* c'est sa chair et son sang, second point.

O rare et excellent don ! c'est vous, Seigneur, qui le faites ; c'est vous-même que vous donnez. Que ce repas est admirable ! toutes les circonstances en relèvent le prix. Prosternons-nous donc devant lui et adorons-le. *Tantum ergo.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il faut examiner d'abord la dignité de celui qui fait ce don pour en comprendre l'excellence : *Homo quidam fecit.* Cette parabole, selon les Pères, ne peut s'entendre que de la gloire éternelle, ou de l'adorable eucharistie, qui en est le gage et qui contient les semences de l'immortalité. En effet, il n'y a que Dieu qui puisse préparer la gloire, nous y appeler, nous y destiner, nous mettre dans les voies qui nous y conduisent, et opérer en nous et avec nous par sa grâce les œuvres qui nous en rendent dignes.

Il n'y a de même que Dieu qui puisse nous préparer le banquet magnifique de l'eucharistie, nous y inviter, comme nous l'expliquerons, et former en nous les dispositions qui nous rendent dignes d'y être admis. Il faut donc d'abord reconnaître l'excellence de ce don merveilleux par la dignité de celui qui le fait : *Venite, audite, et narrabo, omnes qui timetis Deum.* Venez, dit le Prophète, écoutez, vous tous qui craignez Dieu, et je vous raconterai combien il a fait de grâces à mon âme. C'est à vous, mes frères, que s'adressent ces paroles ; car, quoique ce don soit pour tous et que cette viande se serve à tous, comme dit saint Augustin, elle ne nourrit et ne vivifie que ceux qui sont remplis de la crainte du Seigneur, et d'une crainte d'enfants animés de l'amour.

Il n'est pas encore temps de vous marquer l'excellence de ce don en le considérant en lui-même : ne perdons pas de vue la dignité de celui qui nous le fait, car cette dignité relève infiniment le mérite du don.

Jetez donc les yeux sur Elisabeth recevant dans sa maison la mère de Dieu. La première vue qu'elle a sur sa dignité fait le prix de la visite. *Hé! d'où me vient ce bonheur?* dit-elle. Or, c'est ici un Dieu qui nous prévient, c'est cet Homme-Dieu qui pense à nous faire un don ; et dans le don qu'il nous fait je vois l'ouvrage merveilleux de son amour, de sa puissance et de sa sagesse.

En effet, mes frères, outre que son amour l'emporte sur tous les autres sentiments, c'est que sa puissance et sa sagesse n'agiraient pas si l'amour ne les mettait en mouvement. C'est l'amour qui fait tout en lui à notre égard; il nous a aimés le premier : *Prior dilexit nos;* que pourrait-il y avoir en nous qui fût capable de le déterminer à nous faire du bien, que cet amour gratuit dont il nous a prévenus pendant que nous étions ses ennemis? C'est donc l'amour qui fait tout en lui; ainsi c'est l'amour qui doit faire tout en nous pour lui, et c'est là l'esprit de la loi nouvelle.

Mais voyons ce que fait cet amour : nous ne saurions prendre une idée plus noble de ses ouvrages qu'en rappelant à notre esprit le mystère de l'incarnation, qu'on doit appeler le mystère de l'amour de Dieu pour les hommes, suivant cette expression de l'Ecriture : *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret :* Dieu a aimé le monde jusqu'au point de lui donner son Fils unique.

Or, les saints Pères ont appelé le mystère de l'autel l'extension du mystère de l'incarnation ; et en effet qu'a-t-il fait dans l'un qu'il n'ait pas fait dans l'autre dans un degré supérieur, ce qui donne l'avantage aux preuves d'amour qu'il a voulu nous donner dans celui-ci?

L'incarnation nous montre à la vérité l'union de Dieu avec la créature et la fin de cette union. L'union qu'il y forme avec la créature se termine à un terme individu, c'est-à-dire que le Verbe de Dieu se faisant homme ne s'est uni qu'au seul corps que le Saint-Esprit lui a formé dans le sein de Marie et de la substance de Marie.

Mais dans le mystère de l'autel il s'unit à autant de corps qu'il y a de personnes qui le reçoivent; le Verbe de Dieu, fait chair dans Marie, se fait chair en quelque façon dans chaque chrétien qui le reçoit dans l'eucharistie.

Là, disent les Pères, le prêtre devient son père et lui forme un corps; ses paroles sont aussi efficaces que celles que Marie prononça pour marquer son obéissance à la volonté du Seigneur, après lesquelles l'union des deux natures fut accomplie. Les unes comme les autres l'attirent du ciel sur la terre; l'autel est la crèche sur laquelle il paraît et prend naissance; les espèces sont les langes dans lesquels il est enveloppé : elles cachent son humanité et sa divinité tout ensemble, comme l'humanité commence à cacher sa divinité dans le moment de sa naissance ; et ce qui ne s'est fait dans l'incarnation qu'une seule fois, dans un seul lieu et en une seule personne dignement préparée comme Marie, se fait tous les jours et se continuera jusqu'à la consommation des siècles dans tous les lieux de la terre et dans un nombre infini de personnes. C'est ce que signifient ces paroles du prophète Malachie, selon l'interprétation qu'en ont faite les saints Pères après l'Eglise : *Et in omni loco sacrificatur nomini meo et offertur oblatio munda; ab ortu solis usque ad occasum, nomen meum glorificatum est gentibus.*

Que si nous regardons l'incarnation dans sa fin, c'est-à-dire dans la mort de Jésus-Christ, qui n'a voulu vivre de notre vie que pour nous racheter de la mort en mourant pour notre salut, il est certain qu'il n'est mort qu'une fois, ce qui suffisait pour la plénitude de notre rédemption; mais dans l'eucharistie son amour lui a fait trouver le moyen de mourir mille fois tous les jours; car autant de fois qu'on offre le sacrifice, autant de fois Jésus-Christ souffre-t-il la mort; son corps n'est-il pas séparé de son sang par les paroles de la consécration? et ce mystère n'est-il pas une vive représentation du sacrifice de la croix, où la même victime est immolée pour nous d'une manière différente, mais toujours réelle et véritable, quoique figurative et mystique? C'est ce que nos frères errants n'ont pas voulu reconnaître, et ce qui fait que le sacrifice des chrétiens est différent de celui qui se pratiquait dans la loi. En effet, c'est un sacrifice spirituel et digne de la nouvelle alliance, où la victime présentée n'est aperçue que par la foi, où la parole est le glaive qui sépare mystiquement le corps et le sang, où le sang, par conséquent, n'est répandu que mystiquement, où la mort n'intervient que par représentation. Mais c'est néanmoins un sacrifice véritable, en ce que Jésus-Christ y est très-véritablement contenu et présenté à Dieu sous cette figure de mort : c'est un sacrifice de commémoration, qui, bien loin de nous détacher, comme on nous l'objectait, du

sacrifice de la croix, nous y attache par toutes ses circonstances, puisque non-seulement il s'y rapporte tout entier, mais que réellement il n'est et ne subsiste que par ce rapport et qu'il en tire toute sa vertu.

Ecrions-nous donc avec le Prophète : *Dominus regnavit, exsultet terra :* Le Seigneur a été reconnu pour le roi suprême, que la terre tressaille de joie. *Nubes et caligo in circuitu ejus :* Une nuée est autour de lui et l'obscurité l'environne.

Car si cette nuée signifie l'humanité dont il s'est revêtu par son incarnation, puisque la faiblesse de notre nature était véritablement comme une nuée et comme une obscurité très-sombre sous laquelle était caché le Dieu de gloire, pourquoi les espèces qui le couvrent dans ce sacrement, où il étend les merveilles de son incarnation, ne pourront-elles pas porter le même nom?

Cette nuée, comme celle de notre nature, sera, selon saint Augustin, jusqu'à la fin des siècles une occasion de scandale pour les impies, qui ont trop d'orgueil pour reconnaître par la foi la sagesse très-profonde et la puissance souveraine de celui qui se réduit dans cet état; mais les vrais fidèles perceront toujours à travers cette nuée, et comprendront les mystères de ces ténèbres adorables; et, voyant non-seulement celui qui se cache de cette manière et qui s'enveloppe dans cette mystérieuse obscurité, ils y découvriront encore des marques admirables de sa puissance souveraine et toute divine.

Pour vous faire entrer dans cette seconde considération, qui relève admirablement l'excellence de ce don, il faudrait vous développer tous les miracles que la puissance de Dieu opère dans l'accomplissement de ce mystère; je ne ferai cependant que passer sur quelques-uns, pour vous en donner une idée qui serve à vous faire estimer ce don si précieux; et il n'y a qu'à considérer la manière dont il est renfermé dans ce sacrement.

Ah! que nous pouvons bien le dire, et reconnaître en même temps la force de son amour, qui l'oblige à renfermer toute sa puissance pour s'élever au-dessus de toutes les lois de la nature, et renverser en quelque façon l'ordre des choses! *Oui, mon Dieu, vous êtes vraiment un Dieu caché.*

Il faut être Dieu pour faire qu'une substance soit changée en une autre par la vertu d'une parole; que des accidents que nos yeux voient, que nos mains touchent, que notre langue goûte, renferment l'Etre créateur de toutes choses; qu'un corps ait toute sa grandeur dans un si petit espace, qu'il soit présent en mille lieux en même temps, qu'il ait toute la force et toute la vigueur d'un corps vivant, et qu'il demeure dans l'inaction et dans l'immobilité d'un mort; qu'il ait toute la puissance d'un souverain de l'univers et qu'il soit renfermé sous la faiblesse d'un être inanimé; enfin qu'il possède toute la gloire d'un Dieu dans sa majesté et dans sa splendeur, et qu'il veuille être soumis à la volonté, aux négligences, aux mépris et aux injures des hommes. Ah! mes chers frères, il faut reconnaître que tous les miracles qu'il a opérés dans sa vie cèdent à ceux qu'il fait dans l'adorable eucharistie, que c'est dans ce mystère que sa puissance souveraine s'élève au-dessus de toutes les lois de la nature, et qu'on doit le regarder comme l'abrégé, le mémorial, le chef-d'œuvre de son amour et de sa puissance : *Memoriam fecit mirabilium suorum, escam dedit timentibus se.*

Ajoutons, pour finir cette première partie, ce qui regarde sa sagesse infinie dans ce mystère, pour relever encore l'excellence de ce don précieux par rapport à celui qui le fait; et pour vous faire entendre ce que je pense, il faut établir ce principe de saint Thomas, qui appartient à la foi, que tous les sacrements concourent à établir, à perfectionner, à former et à soutenir la vie de l'âme. Or, dit saint Thomas, *le baptême lui donne la vie, la naissance et la formation ; mais comme la vie ordinaire ne peut se conserver sans ses aliments, il en faut aussi pour soutenir la vie de l'âme.*

Or c'est dans l'eucharistie que nous trouvons cet aliment et cette nourriture qui nous soutient; c'est pourquoi ce pain, qui donne la vie, est appelé le pain de vie; en effet, par le baptême nous sommes régénérés en Jésus-Christ, à qui nous sommes unis, et par l'eucharistie nous mangeons Jésus-Christ, qui s'unit à nous.

Par le baptême nous faisons notre entrée dans l'Eglise, et par l'eucharistie nous entrons dans l'union et dans l'usage du pain des enfants, suivant ce que dit saint Paul aux Corinthiens : *Unum corpus sumus, omnes qui de uno pane participamus.*

C'est donc par l'effet d'une extrême sagesse que Jésus-Christ a institué ce sacrement, et qu'il nous fait ce don excellent, où nous trouvons une source de vie.

Sagesse admirable de Dieu que nous adorons, vous avez voulu mettre une sorte de proportion en la manière dont nous avions perdu la vie que vous nous avez donnée d'abord dans la personne de notre premier père, et celle que vous avez choisie pour nous la rendre par la vertu du nouvel Adam : l'usage sacrilége d'un aliment que vous lui avez défendu lui a fait perdre la vie : *Quocunque die comederis, morte morieris;* et celui de ce pain adorable la lui redonne : *Si quis manducaverit ex hoc pane, vivet in æternum.*

Quels doivent être nos transports, mes chers frères, dans la vue de tant de merveilles! Quelle estime ne devons-nous pas concevoir de ce don, qui nous est fait par une personne d'une dignité infinie et divine! Mais ce don, c'est lui-même ; il faut vous en découvrir la valeur : c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Attachons-nous aux paroles de notre évangile pour entrer dans l'idée que nous devons prendre de l'excellence du don que Dieu nous fait dans l'adorable eucharistie, considéré par rapport au don même et pris dans sa nature : c'est un souper magnifique; or le souper renferme deux choses : 1° c'est le

dernier repas de la journée, on n'en fait plus d'autres après celui-là ; 2° de ce repas ordinairement on passe au repos, il met comme la fin à notre travail ; après le souper on se repose et on n'agit plus, tous les mouvements et toutes les applications sont suspendus.

Je vois dans ces deux considérations naturelles sur le souper une idée assez juste de la valeur du don que Dieu nous fait dans l'eucharistie, considéré en lui-même : c'est l'heureux accomplissement de toutes les figures de l'ancienne loi, le dernier repas que Dieu a donné à ses enfants à la fin de la journée destinée aux figures et aux représentations ; c'est la prise de possession de la réalité, c'est l'entrée au repos éternel et le gage de la bienheureuse immortalité.

Mais pour bien entrer dans ces vérités, il en faut établir une qui appartient à la foi, qui est tirée de l'Ecriture, et qui est un grand principe de religion : c'est que Dieu, qui est père tendre, sage et puissant, a pris soin dans tous les temps de pourvoir à la nourriture et à la subsistance de ceux qu'il a choisis pour ses enfants. En effet, *La Sagesse s'est bâti une maison;* ce Verbe de Dieu, en s'incarnant, a formé son Eglise, dont il est le chef, et qui est composée de tous les états qu'il a pris dans toutes les nations et dans tous les temps. Cette maison a eu ses progrès et ses accroissements : les fondements en ont été jetés dans l'ancienne loi et même dès la création du monde, Dieu ayant eu, comme je viens de le dire, des élus dans tous les temps. Elle s'est élevée, elle a été ornée, elle a paru dans sa beauté dans la loi nouvelle; la sainteté est devenue l'ornement de cette maison, par la charité qui l'a enrichie, par le Saint-Esprit qui l'a remplie, par la présence de Jésus-Christ qui l'a honorée. Elle recevra la consommation de sa sainteté dans l'éternité et à la fin des temps, lorsque Dieu la remplira parfaitement, et qu'étant achevée et complète par la réunion de toutes les pierres choisies pour la composer, la dédicace s'en fera dans la gloire. Je ne veux que vous indiquer ce qui peut vous fournir des réflexions sur la construction de cet édifice : considérez l'ébauche et le commencement de cette maison dans le temps de la loi; son élévation, sa force et sa ferveur au temps de l'Evangile, et l'état de l'amour et de la charité qui fera sa perfection et son achèvement, et qui ne sera que dans le ciel : heureux temps de la gloire et de la consommation!

Or, mes frères, dans tous ces temps ce père charitable, tendre et puissant, a fourni à ses enfants une nourriture et des aliments proportionnés à leur état; c'est pourquoi saint Jean nous assure que l'Agneau a été immolé et posé sur l'autel dès le commencement du monde. Que de vérités dans cette idee, qui représente tout en Jésus-Christ! Election, vie, force, aliments, gloire : Jésus-Christ renferme tout.

Cet Agneau a donc été la nourriture des élus dans tous les temps ; mais la sagesse de ce père qui l'a fournie à ses enfants a pris soin de la proportionner à leurs forces. Les anges, ces esprits célestes qui sont unis à Dieu de la manière la plus parfaite, le mangent comme il convient à leur état, et sont enivrés de l'abondance des délices qu'ils goûtent d'une manière ineffable dans l'usage de cette céleste et divine nourriture : *Manducant angeli, manducant cœlestes spiritus*, dit saint Augustin. Tous ceux qui ont précédé l'établissement et l'institution de l'adorable eucharistie l'ont mangé spirituellement et par la foi; car ils appartenaient à Jésus-Christ et ils étaient déjà membres de son corps. Et présentement il nourrit d'une manière ineffable ceux pour qui il n'y a plus ni figure ni ténèbres, et qui, pénétrés de la vérité, voient tout à découvert.

Mais de ces vérités si belles et si solides je tire des conséquences justes et naturelles, qui nous découvrent l'excellence du don que Dieu nous fait aujourd'hui : c'est, mes frères, que cette adorable eucharistie que nous possédons est tout ensemble et l'accomplissement des figures, qui sont passées, et le gage de la gloire que nous attendons. Ces figures en effet n'ont rien promis ni rien donné qu'elle ne contienne, et cette gloire ne renferme rien dont elle ne nous assure et qu'elle ne commence à nous donner. Arrêtons-nous un moment sur ces deux propositions.

Pour n'être pas infini dans le récit de toutes les figures qui ont représenté l'eucharistie, je m'attache à trois, qui nous sont assignées par l'Eglise : le sacrifice d'Isaac, l'agneau pascal, la manne. Isaac est immolé, et son sang n'est pas répandu; Jésus-Christ est immolé dans l'eucharistie : il y a une mort mystique, nous l'avons expliquée; son sang n'est pas répandu, ce sacrifice n'est pas sanglant. Le Père nous donne effectivement la vie de son Fils, et le Fils nous la donne de même; mais comme il n'a dû mourir qu'une fois, sa mort se renouvelle dans ce sacrifice et devient une source de vie. Il est offert comme Isaac et immolé comme lui. L'agneau pascal devait être sans tache; Jésus-Christ dans ce sacrifice devait être innocent, et il ne serait pas une digne victime s'il n'était pas innocent : l'agneau devait être mâle; Jésus-Christ est la vertu du Père : agneau à sa mort, lion dans sa résurrection; l'agneau pascal n'a rien signifié qu'on n'ait trouvé dans Jésus-Christ.

Enfin la manne venait du ciel, et avait tous les goûts et toute la saveur que voulaient ceux qui en mangeaient. N'est-ce pas ici le pain du ciel que les saints mangent, comme nous disions il n'y a qu'un moment? Ce pain n'est-ce pas Dieu même qui descend du ciel, pour nous faire vivre de la vie dont on vit dans le ciel? Mais il ne suffit pas de vous avoir fait voir que si les figures de l'Ancien Testament n'ont rien promis ni rien donné que l'eucharistie ne renferme, la gloire du ciel ne renferme rien dont elle ne nous assure. En effet, que renferme la gloire? n'est-ce pas Dieu? et n'est-il pas dans ce sacrement? Oui, ce sacrement renferme Dieu même. N'y sommes-nous pas unis à cette

source de vie qu'il a acquise à ses enfants par sa mort ? Ne recevons-nous pas les gages et la semence de la béatitude et du repos éternel, en recevant le corps adorable du Sauveur ? N'est-ce pas l'Eglise elle-même, cette dépositaire de sa vérité, qui nous assure de tous ces avantages ? *O sacrum convivium in quo Christus sumitur !*

C'est donc ici un souper magnifique : *Fecit cœnam magnam.* Il nous l'a préparé à la fin de sa vie, c'est le dernier repas qu'il fait à ses enfants ; mais c'est le commencement d'un repas que rien ne doit interrompre ; car pour nous, qui vivons dans l'Eglise et dans les lumières de l'Evangile, qui sommes ses enfants régénérés par les sacrements, élevés au-dessus des figures, nous mangeons réellement le même agneau dont les anges sont rassasiés dans la gloire ; mais comme nous sommes faibles, pour se proportionner à nos forces, il s'est fait chair, et il en a usé, dit saint Augustin, comme fait une mère pour nourrir son enfant. Une viande solide serait trop forte pour sa faiblesse, elle la mange elle-même, et elle se change dans son estomac en lait, qu'elle donne à son enfant, qui se nourrit ainsi du même pain que sa mère, mais proportionné à son état et rendu convenable à ses forces.

C'est ainsi que Jésus-Christ en use avec nous dans l'adorable eucharistie. Le Verbe s'est fait chair, et il s'est rendu propre à demeurer en nous. Considérons, dit saint Augustin, l'humilité, la charité, la puissance, l'amour de Jésus-Christ. Il est donc vrai que Dieu, comme un père sage et puissant, a pris soin de nourrir ses enfants d'un même pain, quoique différent ; car il a nourri par la seule foi ceux qui étaient enveloppés dans des ténèbres, et qui ne jouissaient que des seules figures, et il nourrit réellement aujourd'hui et dans la foi ceux qui sont environnés des ombres de cette foi, mais qui mangent sa chair et boivent son sang dans la foi. Que cette vérité est solide et lumineuse ! Qu'est-ce que l'homme, ô mon Dieu ! pour mériter que vous le regardiez comme quelque chose ? *Qu'est-ce que l'homme pour que vous vous souveniez de lui, et que vous le jugiez digne de le visiter?* Par quelle bonté, Seigneur ! avez-vous visité notre bassesse et daigné vous revêtir de notre chair ? Mais n'est-ce pas quelque chose de plus que vous ayez bien voulu nous nourrir de la vôtre ? Quel rapport, ô mon Dieu ! et quelle proportion ! Jamais tous nos efforts ne peuvent aller jusqu'à en mettre la moindre entre vous et l'homme que vous daignez visiter, fût-il le plus juste de tous ceux que votre grâce a jamais sanctifiés.

Pierre ne veut pas souffrir que vous lui laviez les pieds, il ne peut vous voir prosterné devant lui pour lui rendre cet office d'humilité. Quel est l'homme qui, connaissant ce que vous êtes, ne tremblera pas quand il pensera que non-seulement vous voulez vous abattre à ses pieds, mais devenir sa nourriture, descendre dans son estomac et vous unir à lui sous la forme d'un aliment !

Jean-Baptiste, cet homme si saint, dit qu'il n'est pas digne de délier les cordons de vos souliers ; et l'homme pensera, sans mourir de frayeur, qu'il va prendre votre chair, la toucher, la porter sur sa bouche !

Toute l'Eglise, instruite de la sainteté de Marie, sait que vous êtes tombé, pour ainsi dire, dans la profusion, pour l'enrichir de tous les dons qui pouvaient la rendre agréable à vos yeux ; que vous l'avez douée de toutes les grâces et de toutes les richesses spirituelles qui pouvaient la préparer à vous recevoir en elle ; et elle admire que vous n'ayez pas eu d'horreur de descendre dans son sein : *Non horruisti virginis uterum,* dit-elle tous les jours ; et Jésus-Christ supporte mille injures, il souffre mille outrages, avant que de parvenir à ceux qui méritent de le recevoir. Que ce don est précieux ! que la bonté qui en est le principe est ineffable, mes chers frères !

Jésus-Christ pense à donner son corps aux hommes dans le temps que les hommes sont altérés de son sang et se préparent à lui donner la mort ; dans le temps qu'ils cherchent les moyens de le faire sortir ignominieusement de ce monde, il songe à demeurer avec eux jusqu'à la consommation des siècles, par l'institution d'un sacrement qui le rend présent à eux et qui leur donne droit de s'unir à lui dans tous les temps. Il ne considère pas ce qu'il va souffrir, il suit les mouvements de son amour, il perce à travers cette nuit affreuse pour se presenter au traître Judas. N'en fait-il pas de même dans l'usage de ce sacrement ? Considère-t-il les injures qu'il reçoit tous les jours dans le mauvais usage que l'on fait de son corps et de son sang adorable ? et pour s'unir à une âme fidèle, combien essuie-t-il d'outrages de la part de celles qui ne le sont pas ! Combien d'ennemis mêlés avec un petit nombre de ses enfants dans les triomphes qu'on lui dresse pendant cette octave ! Quelle multitude de gens qui lui ont insulté, pendant qu'un petit nombre l'a adoré en esprit et en vérité !

Il souffre cette foule qui le presse en recevant les sacrements, et qui ne laisse pas de vivre toujours de la même manière en suivant leurs passions et leurs déréglements ordinaires, pour aller répandre la vertu dans le cœur humble et dans une âme qui est dignement préparée à le recevoir. Mais pour vous qui le recevez souvent, âmes chrétiennes, et qui le recevez dignement, il sort tous les jours des vertus infinies de cette fournaise d'amour dont vos cœurs se trouvent embrasés. Faites donc réflexion sur ce qu'il souffre pour s'unir à vous par la multitude qui le presse et qui l'accable ; cette vue doit redoubler votre reconnaissance et votre amour, et vous faire sentir l'excellence de cet adorable sacrement. Considérez toujours ce don, surtout par la dignité de celui qui vous le fait et par la valeur et le mérite du don en lui-même.

Ces vues réveilleront incessamment votre foi, exciteront de nouvelles flammes dans vos cœurs, et redoubleront votre ferveur, quand il s'agira de venir recevoir un don si excellent et si précieux, qui met dans ceux qui le reçoivent dignement le germe de l'immortalité et les semences de la gloire éternelle, que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE DIMANCHE DANS L'OCTAVE DU SAINT SACREMENT.

Du crime de la profanation de l'eucharistie.

Et cœperunt simul omnes excusare.

Et tous comme de concert commencèrent à s'excuser (*Luc.*, XIV, 18).

Il ne faut que faire réflexion sur l'excellence du don qui est offert à ceux qui s'excusent tous comme de concert de venir au lieu où ils sont invités, pour reconnaître l'injustice de leurs excuses et la perte qu'ils font en négligeant de le recevoir.

Vous voyez bien, mes frères, que, selon l'ordre que je dois garder dans les discours que je me suis proposé de vous faire, je dois vous parler aujourd'hui de la profanation que l'on fait de l'adorable eucharistie, et pour le faire d'une manière qui soit utile et qui nous donne toutes les instructions et tous les éclaircissements nécessaires sur une matière aussi importante, il me semble qu'il est à propos d'expliquer dans ce discours la nature de cette profanation, c'est-à-dire l'énormité de ce crime en soi : ce sera la première partie; les espèces différentes de ce crime et par combien de manières on s'en rend coupable : ce sera la deuxième partie; enfin les suites effroyables de ce crime et les terribles préjugés qu'il laisse sur la réprobation de ceux qui y sont tombés malheureusement : ce sera la troisième partie.

Voilà, mes frères, la matière importante de ce discours. Je veux croire qu'il ne se trouvera personne parmi vous qui soit coupable d'un si grand crime ; mais il est utile de le connaître pour en sentir toute l'horreur, et j'espère que je n'aurai des réparations à vous demander que pour les crimes d'autrui et par la raison de l'intérêt que votre amour pour Jésus-Christ vous doit faire prendre aux injures qu'il reçoit dans ce sacrement. Commençons par lui en donner des marques en l'adorant avec les paroles de l'Eglise. *Tantum ergo.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je n'ai pas dessein de m'étendre beaucoup sur la nature du crime que renferme la profanation du corps de Jésus-Christ : il est une sorte de péchés contre lesquels on est prévenu, et qui donnent une certaine horreur qui en fait comprendre d'abord toute l'énormité. Tel est celui de la profanation du sacrement adorable de nos autels : on frémit seulement d'y penser, et il n'y a qu'à considérer les mouvements de l'Eglise, son zèle, son empressement pour réparer les moindres injures extérieures faites à son époux dans ce sacrement, pour comprendre combien elle a d'horreur pour une profanation entière et totale.

Mais il y a des péchés sur lesquels on fait peu d'attention, on les passe sans réflexion, et on en est coupable non-seulement sans s'en affliger, mais même sans croire l'être. Telle est une sorte de profanation invisible aux sens, du corps adorable de Jésus-Christ, bien plus terrible que celle qui frappe nos sens, qu'on compte cependant presque pour rien, et qui nous rend meurtriers de Jésus-Christ, tandis que nous nous flattons tranquillement d'en être les enfants, les adorateurs et les disciples.

C'est, mes frères, ce qui me fait penser qu'il sera beaucoup plus utile de nous étendre davantage sur les espèces que sur la nature de la profanation, et qu'il vaut mieux examiner si l'on est criminel afin d'apprendre à cesser de l'être, que de se remplir l'esprit des circonstances d'un crime dont on ne se croit pas coupable.

Ainsi, pour vous donner une idée de celui dont nous devons parler dans cette première partie, et pour vous en faire comprendre l'énormité, je veux seulement vous représenter le prix de l'objet que ce crime attaque, et la disposition de celui qui commet ce crime. En effet c'est Jésus-Christ qui est blessé dans sa personne ; c'est pourquoi saint Paul ne craint pas de dire que *Quiconque mangera ce pain et boira ce calice du Seigneur indignement, sera coupable du corps et du sang de Jésus-Christ.* C'est donc la sainteté du corps de Jésus-Christ et de son sang contenu réellement dans ce sacrement, qui est violée par la profanation qu'on en fait.

C'est la différence qu'il y a entre ce péché et les autres : dans les autres nous abusons simplement des biens de Dieu, et dans celui-ci c'est de Dieu même que nous abusons. Un homme qui endurcit son cœur, et qui, regardant la misère du pauvre sans en être touché, ferme ses entrailles et le laisse périr faute de secours, soit qu'il garde son bien par avarice, soit qu'il le répande inutilement par prodigalité, cet homme, dis-je, n'attaque Dieu que dans des choses qui sont hors de lui, et il abuse simplement des biens dont il l'a fait le dépositaire, en les refusant à ceux auxquels il l'a obligé d'en faire part ; mais après tout il n'abuse que de ses biens, il ne le blesse que dans la personne du pauvre, auquel il n'est uni que par la foi, et dans lequel il n'habite que par sa grâce, par sa vertu et par ses dons.

Mais quand il profane l'eucharistie, c'est à Jésus-Christ même qu'il s'attaque, puisqu'il est réellement contenu dans le sacrement dont il abuse. C'est sur sa personne divine qu'il porte ses mains sacriléges, et on peut lui appliquer sans crainte ces paroles de saint Paul aux Hébreux, qu'*il foule aux pieds le Fils de Dieu,* et qu'*il tient pour profane le sang de l'alliance par lequel nous avons été sanctifiés.*

Son péché est mille fois plus énorme que celui des Juifs; car saint Paul nous assure

que *s'ils l'eussent connu, ils n'eussent jamais crucifié le Seigneur de gloire*, et le chrétien qui le profane peut-il s'excuser sur son ignorance ?

D'ailleurs, quand les Juifs l'ont crucifié et dans les conjonctures de sa passion, il devait souffrir et c'en était le temps ; mais à présent le temps des souffrances est passé : *Jam non moritur, mors illi ultra non dominabitur.* Il est dans la gloire et avec toute sa gloire et toute sa majesté; c'est avec toute sa splendeur et toute sa puissance qu'il est renfermé dans l'adorable eucharistie, et que vous l'insultez avec le dernier mépris lorsque vous communiez indignement.

Mais, pour comprendre mieux l'énormité d'une profanation, il n'y a qu'à se rappeler ce que nous dîmes dans le dernier discours, touchant les motifs qu'il a eus en formant cé don si excellent, par lequel il nous a donné des preuves si fortes de son amour, de sa puissance et de sa sagesse.

Or, peut-on comprendre quelque chose de plus indigne que de perdre le souvenir des preuves d'un amour qui n'a rien épargné pour se faire sentir, d'une puissance infinie qui a tout employé pour donner des marques de sa bonté, et d'une sagesse à qui rien n'a pu échapper de tout ce qui était nécessaire pour mettre en exécution les desseins de l'amour le plus tendre? C'est pourtant ce que fait celui qui profane l'adorable eucharistie : il n'est point touché de l'amour d'un Dieu ; car ou il néglige d'en recevoir les effets, ou il ne s'approche pour les recevoir qu'afin d'insulter à Jésus-Christ, en prenant son corps sans lui donner son cœur, qu'il a livré à ses ennemis. Il est indifférent à tous les efforts que sa puissance lui a fait faire pour se mettre en état de s'unir à l'homme dans ce sacrement ; il rend inutiles toutes les vues de sa sagesse dans l'institution de ce mystère. Si l'Apôtre disait autrefois, pour réprimer la témérité de l'homme qui semblait vouloir demander raison à Dieu de sa conduite dans des mystères impénétrables à la faiblesse humaine : *O homme! qui êtes-vous pour contester avec Dieu?* que ne peut-on pas dire d'un homme qui, connaissant la volonté de son Dieu, toute pleine de bonté pour lui, méprise cependant tous les témoignages de son amour, néglige tous les miracles de sa puissance, et renverse tous les desseins formés par sa sagesse dans la vue de s'unir étroitement à cet homme qui le traite avec tant d'indignité? Comprenez-vous, mes frères, jusqu'où va le crime de la profanation ? je ne parle pas encore du mépris formel et réfléchi; la seule indifférence est outrageante pour un cœur pénétré d'amour, surtout quand il a fait connaître les sentiments dont il est pénétré. Ecoutez les plaintes qu'il en fait par la bouche du prophète Isaïe : *Cieux, écoutez, et toi, terre, prête l'oreille : j'ai nourri des enfants, et je les ai élevés, et après cela ils m'ont méprisé.* Il intéresse le ciel et la terre dans son indignation : *Audite, cœli, et auribus percipe, terra ;* il les appelle pour être les témoins de ses justes plaintes, et comme pour le venger de l'ingratitude de ses enfants. C'est ce qu'il fait encore dans Osée : *Je me suis rendu comme le nourricier d'Ephraïm ; je les portais entre mes bras, et ils n'ont pas compris que c'était moi qui avais soin d'eux, qui les élevais ;* ils n'ont seulement pas fait d'attention sur toutes ces marques de ma bonté et de mon amour : quelle ingratitude et quelle indignité!

Mais vous allez voir quelque chose de plus, si vous considérez avec moi la disposition de celui qui commet ce crime et qui tombe dans cette profanation. En effet le péché augmente en énormité à proportion que celui qui le commet en connaît mieux toute l'étendue, et s'il y est porté par des principes où sa volonté a plus de part, et par lesquels celui qu'il offense est plus outragé : c'est la seconde considération qui nous découvre la grandeur du crime de la profanation de l'eucharistie. Vous ne doutez pas, mes très-chers frères, que la délibération et le choix de notre volonté n'entrent dans nos bonnes œuvres et dans nos péchés comme une condition nécessaire, et que ce ne soit cette délibération et ce choix qui forment cette iniquité qui rend l'homme infidèle, et qui lui fait abandonner Dieu pour se tourner du côté de la créature. C'est pour cela qu'une sorte d'indélibération, de surprise, de passion, de crainte et d'ignorance (je dis une sorte, car il ne faut pas pousser cela trop loin), excuse quelquefois de péché, et c'est pour cela que les théologiens reconnaissent certains premiers mouvements par lesquels l'homme peut s'emporter si subitement au violement extérieur d'une loi, que sa volonté n'est pas absolument séparée de Dieu.

Je ne rapporte ceci que pour vous faire entendre que plus il y a de connaissance, de choix et de délibération, plus il y a d'énormité, et il y a plus de tout cela lorsqu'il y a moins d'ignorance qui nous aveugle, moins d'intérêt qui nous entraîne, moins de passion qui nous séduise.

Un homme est emporté par la colère, et il viole les lois de la patience et de la modération ; un autre est entraîné par le plaisir et séduit par des charmes qui l'enchantent : ils manquent l'un et l'autre de fidélité à leur Créateur ; celui-ci est aveuglé par l'intérêt, et l'avidité des richesses lui fait rompre les règles de la justice. A Dieu ne plaise que je veuille excuser toutes ces infidélités ! mais j'ai compassion de la faiblesse de l'homme, suivant les différents degrés de ces péchés, et je dis au Seigneur, dans un humble et sincère sentiment de la mienne : *Illumina oculos meos, ne unquam obdormiam in morte, et dicat inimicus meus, Prævalui adversus eum :* Eclairez mes yeux, afin que je ne m'endorme point d'un sommeil de mort, et que mon ennemi ne puisse dire : J'ai prévalu sur lui. Mais demandez à cet homme qui s'approche tranquillement du saint autel avec le péché dans le cœur et avec les dispositions que nous allons marquer dans un moment, ce qui le peut porter à commettre cette hor-

rible profanation : est-ce qu'il ne connaît pas l'excellence de ce qu'il va recevoir ? est-ce qu'il ignore que Jésus-Christ avec toute sa gloire est renfermé dans ce sacrement ? Quel plaisir pourra-t-il trouver à fouler aux pieds le sang de l'alliance ? Quel intérêt le peut engager à traiter comme une chose profane le corps adorable du Sauveur ? Peut-être que par là il mettra son honneur à couvert, et que, faisant avec les autres ce qu'il sent bien qu'il est indigne de faire, il s'épargnera des reproches et peut-être des railleries, ou des traitements qu'il ne se sent pas capable de supporter. Quel abîme que la réception du sacrement de l'autel dans ces dispositions ! Nous donnerons des règles pour détourner ce malheur dans un autre discours.

Voilà, mes chers frères, l'idée que je vous laisse du crime de la profanation de l'adorable eucharistie ; considérez-le toujours par le prix de l'objet que ce crime attaque : c'est à Dieu même qu'on s'en prend, et cela dans un mystère où il fait tout pour nous. Considérez-le dans la disposition de celui qui le commet, il n'y a que la malignité du cœur, ou un mépris plus criminel que la malignité, qui puisse en être cause.

Plaignez-vous donc, Seigneur, appelez le ciel et la terre en témoignage contre des enfants que vous avez nourris et élevés, et qui vous méprisent par une ingratitude que toute votre indignation est à peine capable d'expier.

Croiriez-vous cependant que le nombre de ceux qui sont coupables de ce crime énorme est très-considérable parmi les chrétiens ? C'est ce que je vais vous exposer dans la deuxième partie de ce discours, en vous expliquant les différentes espèces de la profanation de l'eucharistie.

DEUXIÈME PARTIE.

Pour ne rien omettre dans une matière aussi importante que celle que nous allons traiter, je vais réduire toutes les profanations de l'adorable eucharistie à deux, qui sont ou de ne la point recevoir, ou de la recevoir mal.

Ne la point recevoir, tomber dans l'indifférence pour cet adorable sacrement, et, par une négligence que la religion m'apprend à regarder comme un grand crime, ne pas faire ce qui est nécessaire pour s'en approcher : première espèce de profanation. La recevoir mal m'instruit de ce qu'il faut faire pour recevoir dignement Jésus-Christ, et ceci peut arriver de deux manières : lorsqu'on la reçoit criminellement, c'est-à-dire dans l'état du péché, ou lorsqu'on la reçoit indignement, c'est-à-dire sans avoir fait ce qui convient à la dignité de ce sacrement : seconde espèce de profanation.

La première espèce de profanation de l'adorable eucharistie est donc renfermée dans une certaine négligence à la recevoir qui vient d'un oubli de Dieu, d'une indifférence pour les choses du salut, et d'une certaine crainte toute servile de cette hostie sainte et vivante, ce qui fait que les pécheurs refusent de s'en approcher, comme les criminels fuient le visage des juges, dont ils craignent la condamnation. On ne saurait douter qu'une telle disposition ne soit injurieuse à Jésus-Christ, et qu'elle ne renferme une profanation du sacrement adorable de nos autels, pour peu qu'on considère les intentions qu'il a eues en l'instituant.

Pour les comprendre, il n'y a qu'à examiner les paroles dont il s'est servi au VI[e] chapitre de saint Jean, en parlant à ses disciples et aux Juifs de ce sacrement adorable : *Ma chair est véritablement viande*, dit-il, *et mon sang est véritablement breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui : si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie éternelle.* Il paraît par toutes ces paroles qu'il n'a institué ce sacrement que pour s'unir à nous et pour nous unir à lui ; aussi vous ai-je dit avec saint Thomas, dans mon premier discours, que, nous ayant donné la vie par le baptême, il veut l'entretenir par l'eucharistie, et qu'elle est à l'égard de l'âme ce que le pain est à l'égard du corps ; c'est pourquoi elle en porte le nom : *Ego sum panis vivus.* C'est donc aller contre les intentions de Jésus-Christ que de ne pas recevoir l'eucharistie ; c'est profaner cet adorable sacrement que de négliger d'en faire l'usage pour lequel le Sauveur l'a institué.

C'est pourquoi tous les saints Pères se sont élevés contre cette négligence, qui fait injure aux sacrements et qui cause un préjudice si déplorable au chrétien. Voici comme parle saint Cyrille : *Ils se livrent à la mort*, dit-il, *en s'éloignant de la source et du principe de la vie ; et qu'ils n'allèguent pas*, poursuit ce Père, *de faux prétextes pour s'excuser, quand même ils se voudraient couvrir de ceux de la religion; car ils causent un scandale, c'est-à-dire ils font injure au sacrement, non pas en ce qu'ils n'en approchent pas étant pécheurs, mais parce qu'ils ne font pas ce qu'ils doivent pour se rendre dignes d'en approcher, et eux-mêmes serrent les liens qui les attachent au démon et se forment de nouvelles chaînes.* Par ces paroles ce saint docteur nous fait voir ce qu'il faut répondre à ceux qui allèguent des raisons pour se défendre de la profanation dont je parle ; car les uns nous disent : Ce sont mes péchés qui m'en retirent, et les autres : Ce sont mes faiblesses qui m'empêchent d'en approcher.

A Dieu ne plaise, mes très-chers frères, que je veuille porter un homme à recevoir l'eucharistie dans l'état du péché, et que je pense seulement à lui en permettre l'usage avant qu'il ait rompu toutes les liaisons qui le peuvent attacher au péché, qu'il se soit purifié par la pénitence, et qu'il ait embrassé une forme de vie qui m'assure par sa persévérance qu'il vit de celle de Jésus-Christ ! A Dieu ne plaise encore que j'en conseille l'usage fréquent à ceux qui languissent dans des faiblesses affectées, qui découvrent une sorte d'affection au péché, qui ne font pas

perdre la grâce absolument, mais qui ne peuvent que déshonorer celui qui veut qu'on vive pour lui avant qu'il se donne à nous !

Que faut-il donc dire à ceux qui allèguent ou leurs péchés ou leurs faiblesses, pour excuser leur négligence et faire cesser la profanation dont nous parlons ?

A ceux qui allèguent leurs péchés, je n'ai qu'un mot à leur dire : Donnez-vous bien de garde d'approcher de ce sacrement dans l'état du péché, mais donnez tous vos soins pour sortir promptement d'un état qui vous rend indignes d'en approcher. Rompez les liens du démon, secouez son joug tyrannique, mettez-vous en devoir de servir Dieu sincèrement; et, après avoir surmonté les voluptés de la chair par la tempérance, et embrassé une forme de vie chrétienne, travaillez à vous approcher de la grâce divine et céleste, et de la sainte participation du corps de Jésus-Christ. Car enfin il ne suffit pas de dire qu'on est indigne de communier parce qu'on vit mal, il faut cesser de vivre mal pour s'en rendre digne; il faut vouloir s'approcher de Jésus-Christ dans l'eucharistie, comme il faut vouloir le posséder dans la gloire.

L'eucharistie est le gage de l'immortalité, c'est la source de la vie éternelle ; il faut désirer de communier, comme il faut désirer d'être sauvé ; et comme celui qui n'a pas désiré de tout son cœur de posséder Dieu dans le temps n'est pas digne de le posséder dans l'éternité, dit saint Augustin, celui qui ne désire pas de communier n'est pas digne d'être sauvé. Or, mes frères, on sacrifie tout à ce qu'on désire souverainement. Où en est donc celui qui se contente de dire : Je ne suis pas digne de communier, sans travailler à s'en rendre digne ? Il mérite d'être exclu de la gloire éternelle, parce qu'il profane un sacrement qui en met les sources et les principes en nous ; et il le profane certainement, parce que rien n'offense tant Jésus-Christ dans ce sacrement que le mépris qu'on en fait, et c'est le mépriser avec outrage que de préférer les objets de ses passions à l'avantage de le posséder, et d'aimer mieux ne pas s'unir à Dieu, qui se donne à nous avec tant d'amour, que de nous séparer d'une créature qui nous perd.

C'est ainsi qu'on tombe dans la profanation de ce sacrement adorable, en passant des années et des temps très-longs sans s'en approcher et sans songer à faire ce qu'il faut pour s'en rendre digne.

Mais, me direz-vous, je désire de m'en approcher, et par la miséricorde du Seigneur je ne suis pas du nombre de ceux qui, pour continuer à vivre dans leurs déréglements, veulent bien se priver d'un si grand avantage. Ce sont mes faiblesses qui m'en éloignent, et quand je considère ce que je suis et ce qu'il faudrait être, je n'ose m'approcher d'un Dieu si pur.

Ce sentiment renferme quelque chose d'excellent; car qui est-ce qui n'approuverait pas l'humilité d'une âme qui, pénétrée de ses misères, se retire par respect, et marque à Jésus-Christ sa foi, sa crainte et son amour en se retirant? Il faut cependant bien prendre garde en ceci de ne pas aller trop loin, et de ne rien outrer dans une matière si délicate ; c'est pourquoi je vous prie de faire bien attention aux trois propositions que je vais vous exposer, et qui sont des règles importantes et d'un très-grand usage pour la fréquentation du sacrement, balançant d'un côté le respect et la révérence qui est due à un si grand mystère, et de l'autre les intérêts du chrétien, qui sont si considérables. Or, je dis sur ce point en particulier qu'il y a des faiblesses qui nous rendent indignes d'en approcher, qu'il y a des faiblesses qui nous en rendent l'usage nécessaire, qu'il y a enfin un certain tempérament d'usage et de séparation respectueuse, qui doit être ménagé par les lumières et par les ordres d'un directeur sage et éclairé. Expliquons bien ceci en peu de paroles.

Il y a des faiblesses qui nous rendent indignes d'en approcher, et ce sont celles qui sont volontaires : celles qui procèdent d'une mauvaise inclination qu'on ne travaille point à combattre, et qui marquent par conséquent une sorte d'affection au mal, ou une négligence pour le bien et pour l'avancement de la perfection à laquelle nous sommes appelés ; celles qui viennent d'une longue habitude qu'on ne corrige point, qui blessent davantage la pureté de l'âme ou la charité du prochain; celles qui causent quelque scandale; enfin celles qui apportent plus de trouble à notre esprit. Voilà les faiblesses qui nous rendent indignes d'approcher du sacrement de l'autel.

Il y a des faiblesses qui nous en rendent l'usage nécessaire, jusque-là que ce serait une espèce de profanation que de ne pas en approcher à cause de ces faiblesses : ce sont celles qui sont opposées aux faiblesses dont nous venons de parler; par exemple, celles qui sont involontaires absolument, dans lesquelles on ne tombe que par une inadvertance purement humaine; celles qui sont causées par une tentation extérieure et hors de nous, qui ne naissent que d'une occasion passagère et sans habitude; celles qui ne viennent que d'ignorance et de fragilité; celles qui blessent peu la pureté de l'âme et la charité du prochain; enfin celles qui ne causent aucun scandale aux autres, et dont l'esprit ne se trouve guère agité, bien loin d'en troubler la paix.

Ce sont là les faiblesses qui ne doivent pas nous éloigner du sacrement, autrement il faudrait que toute l'Eglise fût dans un interdit général. Ce ne serait plus pour des hommes fragiles que Jésus-Christ aurait institué ce mystère, et il n'y aurait que les anges qui osassent en approcher. Ce sont au contraire les faiblesses dont nous venons de parler en dernier lieu qui nous invitent à y prendre part, c'est parce que nous sommes faibles qu'il faut manger pour nous soutenir. Tous les ouvrages des saints Pères sont pleins d'expressions qui nous excitent à ap-

procher de ce mystère quand nous n'avons que de ces sortes de faiblesses. *Si autrefois*, dit saint Chrysostome, en parlant du sacrifice qu'Elie présenta au Seigneur, *le feu descendit du ciel, à la prière de ce prophète, sur une hostie matérielle et sensible pour la brûler; s'il consuma tout jusqu'à l'eau, au bois, aux pierres mêmes de l'autel, combien plus devons-nous espérer qu'il consumera cette hostie spirituelle que saint Paul nous commande d'offrir à Dieu? Quand nous aurions encore des restes de la fragilité humaine, ne devons-nous pas avoir confiance en la bonté de Dieu? Que si nous lui offrons notre hostie avec un esprit droit, une conscience pure et une intention sainte, le feu du ciel descendra sur nous, consumera notre faiblesse, rendra notre oblation agréable et notre union parfaite.*

Ce serait donc profaner l'adorable eucharistie que de s'en éloigner par la seule raison de ces faiblesses, puisqu'elles sont des motifs pour en approcher. Ce serait négliger le remède à ses maux, que la miséricorde du Seigneur a attaché au bon usage de ce sacrement; car c'est là cette table et ce calice que le Seigneur a préparés véritablement à ses serviteurs pour les soutenir d'une manière admirable contre ses ennemis.

Ce serait donc aller contre les intentions du Seigneur, renoncer à ses propres avantages, s'aveugler sur ses propres intérêts, et tomber enfin dans une négligence qui tiendrait de la profanation, que de ne pas s'approcher de cet adorable sacrement à cause de ce genre de faiblesse.

Il y a cependant une sorte de tempérament d'usage et de séparation respectueuse, qui doit être ménagé par les lumières d'un directeur; car on honore Jésus-Christ en l'une et l'autre manière. Mais comme nous parlerons dans un autre discours du recours qu'il faut avoir aux ministres du Seigneur pour régler l'usage de ce sacrement, nous nous contenterons de dire ici avec saint Thomas que le temps d'en suspendre l'usage, c'est lorsque nous sentons que la ferveur de la dévotion ne s'augmente pas beaucoup, et que la révérence envers le saint sacrement diminue.

De tout ceci il faut conclure que c'est une négligence impardonnable et une première espèce de profanation que de ne pas recevoir l'adorable eucharistie; mais c'en est une plus atroce que de la recevoir mal. C'est ce qui peut arriver de deux manières différentes : la première est de la recevoir criminellement, et la seconde de la recevoir indignement; car il y a une très-grande différence entre l'une et l'autre, et c'est sur quoi on ne fait pas assez de réflexion. Recevoir criminellement l'eucharistie, c'est la recevoir ou dans l'état de péché ou dans l'affection au péché. La recevoir indignement, c'est la recevoir hors l'état de préparation, de dignité et de proportion qui convient à la sainteté de cet adorable sacrement. Personne ne doute que celui qui reçoit le corps de Jésus-Christ dans l'état de péché mortel ne profane ce corps adorable. C'est le plus grand malheur qui puisse arriver a un chrétien, non pas, dit saint Augustin, parce qu'il reçoit une chose mauvaise, mais parce qu'étant lui-même méchant il reçoit d'une manière qui est indigne une chose qui est bonne. C'est pour éviter ce malheur que l'Eglise ne veut pas que l'on admette à la participation de l'eucharistie ceux qui sont tombés dans des péchés mortels, sans les avoir tenus dans les exercices de la pénitence un certain temps, non-seulement pour les purifier, mais encore pour s'assurer de la sincérité de leur conversion.

Que l'homme s'éprouve donc, et qu'il n'approche de cette table sacrée qu'après s'être longtemps éprouvé. Qu'il ne se hasarde pas, sur des espérances de vie, à se donner la mort. Mais il y a plus : car il ne suffit pas d'être sans péché mortel ni sans affection au péché mortel pour recevoir le corps de Jésus-Christ dignement. Quoique celui qui le reçoit dans cet état ne le reçoive pas criminellement, comme nous venons de l'expliquer, il peut se faire qu'il ne le reçoive pas toujours dignement; il faut encore ajouter d'autres dispositions à celle-là. En effet, les saints Pères ont avancé une proposition très-digne de leurs lumières, de leur zèle et de la sainteté du mystère adorable de nos autels, c'est qu'on communie indignement lorsqu'on communie dans le temps que l'on doit faire pénitence.

Sur cela jugez de ce qui se fait tous les jours par la déplorable facilité où l'on s'est mis d'envoyer à l'autel ceux qui, après avoir violé les vœux sacrés de leur baptême par une multitude effroyable de péchés mortels, n'ont fait qu'en raconter l'histoire, en recevoir l'absolution et réciter quelques prières.

Seigneur, où en sommes-nous! pleurez, vierges de Jésus-Christ, et vous, ministres du Seigneur, gémissez entre le vestibule et l'autel, où se voit tous les jours une conduite si déplorable.

Mais prenons garde nous-mêmes de n'être pas du nombre de ceux qui, étant coupables de péchés veniels, pour lesquels on est indigne d'en approcher, et dont nous vous avons donné l'idée il n'y a qu'un moment, entreprennent de le faire sans en avoir fait pénitence, ou qui s'en approchent fréquemment en ne travaillant pas avec soin à s'en corriger et à les expier par une pénitence salutaire.

Car, mes frères, souvenez-vous bien qu'il ne faut pas regarder les fautes vénielles et les simples faiblesses, lorsqu'elles sont ordinaires, comme de nulle considération lorsqu'il s'agit de s'approcher du plus redoutable de tous les mystères. Quoique ces fautes-là ne tuent pas l'âme absolument, et qu'elles ne lui fassent pas perdre la vie, elles l'affaiblissent extrêmement. Ainsi il faut travailler à la ranimer par la pratique des vertus opposées à ces faiblesses, par exemple, l'occupation et le travail contre l'oisiveté, le silence contre la liberté et l'inutilité des paroles, les humiliations contre l'orgueil, la mortifi-

cation contre la mollesse et l'amour du plaisir.

En effet, comme dit saint Augustin, *il ne faut pas négliger vos péchés parce qu'ils sont petits ; les gouttes d'eau sont petites, et néanmoins elles remplissent les fleuves, emportent les digues, entraînent les arbres avec leurs racines.* Voudriez-vous, mes frères, qu'on fît des trous et des taches sur vos habits, ou de petites plaies à votre corps, toutes les fois que vous tombez dans ces sortes de fautes? Si donc vous ne pouvez souffrir ni l'un ni l'autre, pourquoi faites-vous souffrir le même traitement à votre âme? n'est-elle pas l'image de Dieu? vous défigurez cette image toutes les fois que vous faites des choses qui sont désagréables au Seigneur. C'est faire injure à Dieu que de le déshonorer dans vous-même. C'est lui faire violence que de l'obliger à s'unir à une créature qui lui est désagréable et qui lui déplaît. S'il n'y a personne qui voulût entrer dans l'église avec un habit indécent et plein d'ordures, comment y en a-t-il qui, ayant l'âme souillée par quelque sorte d'impureté, ont l'assurance de se présenter à l'autel? et si nous avons honte de toucher au corps du Fils de Dieu avec des mains sales, nous devrions encore bien plus appréhender de le recevoir dans une âme impure.

Nous venons de voir qu'on profane le corps adorable de Jésus-Christ de bien des manières dans l'eucharistie, je ne vous en ai donné qu'une légère idée, car il y aurait une infinité d'autres choses à dire ; mais pour ne pas tomber dans les profanations dont je viens de parler, considérons-en les funestes suites : je finis en deux mots.

TROISIÈME PARTIE.

Par les suites funestes d'une communion indigne, il faut entendre les effets de l'indignation de Dieu irrité par la profanation de son corps et les châtiments de ce crime. Je les réduis à trois : aux châtiments extérieurs et sensibles qui regardent le corps et les choses matérielles ; aux châtiments intérieurs qui regardent l'âme et les choses spirituelles ; enfin à une espèce de châtiment éternel, à un principe de mort, et à une plaie terrible et presque incurable, que la profanation du sacrement met dans l'âme.

Je n'ai à vous produire, pour la preuve de ma première proposition, que l'autorité de saint Paul. *C'est pour cette raison*, dit-il, c'est-à-dire pour la profanation que vous faites du corps et du sang du Sauveur, *qu'il y a parmi vous beaucoup de malades et de languissants, et que plusieurs dorment* du sommeil de la mort. En effet, comme il n'y a rien de plus saint que Jésus-Christ, qui est la source de toute sainteté et par qui tout est saint, cette profanation est une horrible source de toutes sortes de malheurs. De là, dit saint Paul, sont venues toutes les maladies qui vous affligent, les langueurs qui vous accablent, les morts subites si fréquentes qui vous effrayent. Elles arrivaient plus souvent dans le premier siècle, pour inspirer la crainte aux chrétiens et pour établir la foi ; car ces châtiments étaient comme des miracles de la justice : miracles nécessaires pour affermir les fidèles et frapper les ennemis de la religion.

Ce ne sera donc pas sans fondement que nous attribuerons aux communions indignes les malheurs qui affligent l'Eglise, le renversement des familles, le relâchement et les désordres des monastères, la chute des grands ordres, la ruine des maisons, la désolation des provinces, les renversement des royaumes ; mes chers frères, si celui de Balthasar est divisé, si les Perses et les Mèdes le désolent, parce que ce prince avait profané les vases sacrés dans une débauche, n'attribuerons-nous pas les misères qui nous accablent aux profanations si fréquentes, non pas des vases sacrés, mais des trésors divins qu'ils renferment, je veux dire du corps de Jésus-Christ qu'on foule aux pieds, et du sang de l'alliance qu'on traite tous les jours comme une chose profane?

Que si nous ne voyons plus de ces châtiments sensibles, c'est peut-être que Dieu, trop irrité contre nous, ne nous châtie plus que par des peines intérieures et invisibles et qui regardent l'âme. Ainsi, s'éloigner de nous, nous abandonner à nos ténèbres, nous laisser marcher dans nos voies, nous livrer à notre aveuglement, nous endurcir et nous laisser mourir dans l'impénitence, voilà cette seconde espèce de châtiment qui est une suite terrible très-ordinaire, et plus ordinaire qu'on ne pense, des indignes communions et de la profanation du corps et du sang de Jésus-Christ, si fréquentes et si communes peut-être parmi les prêtres du Seigneur, parmi les vierges de Jésus-Christ, et parmi ceux qui portent le nom de ses enfants et de ses disciples. Vous êtes étonnés et frappés d'horreur quand vous entendez dire que Judas a trahi son maître et vendu à ses ennemis celui à qui il était redevable de tant de grâces ; et *pour moi*, dit saint Ambroise, *je n'en suis pas surpris : il n'y a point de crime, il n'y a point d'abomination, il n'y a point d'horreur où ne nous puisse conduire une indigne communion et la profanation du corps et du sang de Jésus-Christ.* Après cela ne soyez pas étonnés, mes frères, si je vous dis qu'il y a une sorte de châtiment éternel attaché à ce crime : je vais m'expliquer en finissant ce discours.

Saint Paul dit, en parlant de l'indigne communion, c'est-à-dire de la sacrilége, faite en état de péché mortel, que celui qui l'a faite *a mangé et bu son jugement*. Cette expression a quelque chose d'effroyable, et pour l'entendre faites attention que saint Jean dit que *celui qui ne croit point en Jésus-Christ est déjà condamné* (*jam judicatus est*). Ces paroles renferment un jugement de condamnation. Or quelle différence mettons-nous entre ce jugement et celui dont parle saint Paul, et qu'il attache à la profanation sacrilége du corps de Jésus-Christ? car ce n'est pas une simple menace, c'est un jugement de condamnation, mais une

condamnation effroyable ; le jugement est rendu, le jugement est mangé, *Judicium manducat.*

Que cette condamnation est affreuse ! mes chers frères : qu'elle est épouvantable ! Ce jugement porte une espèce d'irrévocabilité ; car comme l'aliment se mêle dans la substance de l'homme et s'unit aux parties du corps, en sorte qu'on ne peut plus les en séparer et qu'il ne fait plus qu'un corps, la condamnation et le pécheur qui a reçu l'eucharistie dans l'état du péché ne sont plus qu'une même chose, on ne peut plus les séparer : son jugement est incorporé avec lui. Mais dirai-je qu'il n'y a plus de retour pour cet homme ? Voici des paroles de l'Ecriture qui m'effrayent : *Si un homme pèche contre un homme, on lui peut rendre Dieu favorable ; mais si un homme pèche contre le Seigneur, qui priera pour lui ?* Quoi de plus fort pour nous faire craindre la profanation du corps adorable de Jésus-Christ dans l'eucharistie? Ce crime est horrible ; les espèces en sont fort communes, les suites en sont effroyables. Nous devons croire cependant, et il est de foi, que tant que nous vivons nous avons part à la bonté et à la miséricorde du Seigneur ; mais qu'il est peu de chrétiens qui n'abusent de ce principe ! Gémissons-en au pied des autels, où Jésus-Christ réside pour l'amour de nous, et où il souffre tant d'injures pour nous faire du bien ; c'est un soin et une application dignes de notre amour et propres à nous attirer sa grâce. Je vous la souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR DE L'OCTAVE DU SAINT SACREMENT.

Des conditions du bon usage de l'eucharistie.

Exi cito in plateas et vicos civitatis, et pauperes ac debiles, et cæcos et claudos introduc huc.

Allez-vous-en vite dans les places et dans les rues de la ville, et amenez ici les pauvres, les estropiés, les aveugles et les boiteux (*Luc.*, XIV, 21).

Vous voyez, mes chers frères, dans ces paroles de l'Evangile, quels sont les empressements de celui qui a fait préparer le banquet, et dans cet empressement vous devez voir ceux du Sauveur du monde pour s'unir aux âmes chrétiennes dans l'adorable eucharistie. Or, comme c'est dans le bon usage du sacrement qu'on s'unit à lui, c'est du bon usage du sacrement que je veux vous parler aujourd'hui ; en voici les conditions, je les réduis à trois : à la vie de la grâce, à la santé de l'âme, à la ferveur du cœur.

1° Il faut que le chrétien soit vivant, ce sacrement n'est pas pour les morts : première partie ; 2° il faut que l'âme soit saine, ce pain céleste est appelé le pain des forts : deuxième partie ; 3° il faut que le cœur soit animé d'un désir ardent pour cette céleste nourriture, rien ne la déshonore tant que le dégoût et la froideur : troisième partie.

Nous parlerons dans ce discours de la communion nécessaire et de la fréquente communion ; et, suivant les dispositions que nous allons expliquer, nous essayerons de régler à peu près l'usage des communions. Adorons Jésus-Christ dans ce mystère avant que de parler des conditions nécessaires pour nous unir à lui. *Tantum ergo.*

PREMIÈRE PARTIE.

La première condition du bon usage de l'adorable eucharistie, c'est que le chrétien qui s'en approche soit vivant, c'est-à-dire que son âme soit animée de la grâce qui est la vie du chrétien. En voici la raison : la force et la vertu de ce sacrement peuvent se considérer ou par rapport à son principe et à celui qui est la source de toutes les vertus, et sans cette vue on ne peut pas douter que ce sacrement n'ait la force et la vertu de remettre les péchés mortels, puisqu'il contient réellement celui qui est le principe et l'auteur de toute grâce, et qui est la réelle représentation de ce sacrifice de réconciliation par lequel tous les péchés ont été effacés ; ou bien l'on peut considérer la vertu de ce sacrement par rapport à ceux pour qui il est institué, et dans cette vue il suppose en eux des dispositions nécessaires pour qu'il produise son effet, dispositions qu'il ne donne point.

Ce sacrement a donc deux effets : l'un est de nourrir l'âme, et l'autre d'unir le chrétien à Jésus-Christ. Or la nourriture ne se donne qu'à un homme vivant, et celui qui est dans l'état du péché ou dans l'affection du péché mortel est mort ; car la grâce et la charité sont la vie de l'âme. L'homme est mort quand l'âme est separée de son corps, comme l'âme est morte lorsque Dieu s'en est retiré : ainsi, de même que les meilleurs aliments se corrompent dans un corps mort et ne servent qu'à en augmenter la puanteur et l'infection, de même celui qui reçoit l'eucharistie dans cet état de péché et de mort y trouve une augmentation de mort, disent les Pères, non pas à cause qu'il reçoit une chose qui soit mauvaise ou mortelle, mais parce qu'il reçoit mal ce qui est bon, et qu'il s'oppose par sa mauvaise disposition aux bons effets de ce qu'il reçoit.

Il en est de même de l'union du chrétien avec Jésus-Christ, que ce sacrement produit toujours quand on le reçoit comme il faut ; car Jésus-Christ ne s'unit qu'avec ceux qui s'unissent à lui : *In me manet, et ego in eo*, et comment celui qui est uni à son ennemi pourrait-il s'unir à lui en même temps ? On ne peut, comme il nous l'a dit lui-même, servir deux maîtres ; il faut nécessairement haïr l'un et aimer l'autre. Si l'homme est dans le péché, il est esclave de l'amour du monde, et si l'amour du monde est dans son cœur, il faut nécessairement qu'il ait de la haine pour Jésus-Christ, et par conséquent il est incapable de s'unir à lui.

De ce raisonnement il faut nécessairement conclure que la première condition du bon usage du sacrement de l'eucharistie, c'est la vie de l'âme, et qu'on n'est jamais en état d'approcher de l'adorable eucharistie

tant que le péché mortel, ou l'affection au péché mortel, ou l'occasion du péché mortel subsiste. Les Pères n'ont point eu deux sentiments sur cette matière, ils ont tous conclu comme je viens de conclure : *Muta vitam, si vis sumere vitam :* Changez de vie, ont-ils dit, si vous voulez vous unir à celui qui est la source et le principe de la vie.

Que ceux qui pour des péchés mortels sont séparés de l'autel ne s'en approchent qu'après avoir fait pénitence, dit saint Isidore. C'est sur cela que l'Eglise a gardé très-constamment cette conduite si uniforme de n'admettre à la participation du corps de Jésus-Christ ceux qui avaient violé les vœux du baptême, qu'après les avoir éprouvés par une longue et laborieuse pénitence.

Vous me demanderez, dit saint Augustin, *comment après vos péchés vous pourrez vous rendre dignes d'en approcher. C'est*, dit ce saint docteur, *en quittant vos mauvaises habitudes et en faisant pénitence; afin qu'ayant souillé votre conscience par vos crimes, elle soit purifiée par la satisfaction de la pénitence.*

Il voulait donc que le pécheur quittât ses péchés, qu'il changeât sa mauvaise vie, et qu'il fît paraître par une nouvelle conduite une véritable conversion. Il voulait qu'il se présentât aux ministres de Jésus-Christ, auxquels, pour être admis à ce sacrement ou en être exclu, il fallait découvrir ses infidélités et les plaies de son âme, leur demander et recevoir d'eux une pénitence médicinale et proportionnée à la grandeur de ses iniquités; enfin il voulait qu'il accomplît exactement et avec humilité cette pénitence pour se purifier de ses crimes; car, comme nous l'avons déjà dit, l'Eglise a toujours cru que c'est recevoir le corps de Jésus-Christ indignement que de le recevoir dans le temps qu'on doit être en pénitence.

L'Eglise sainte a gardé longtemps cette pratique inviolablement, et ceux qui sont remplis de son esprit l'observent avec sagesse, avec exactitude et avec douceur : les intérêts de Jésus-Christ et ceux même des chrétiens les y engagent.

La révérence due au sacrement veut qu'on donne tous ses soins pour en empêcher la profanation. *Si l'on vous avait chargé*, dit saint Chrysostome, *de garder une fontaine d'eau claire destinée à l'usage des hommes, souffririez-vous qu'une troupe de pourceaux se jetassent dedans pour la salir? Vous chasseriez ces animaux immondes; et vous qui êtes les gardiens des fontaines du Sauveur, qui êtes les dispensateurs de son sang adorable, ne le donnez donc pas à ceux qui ne le prendraient que pour le profaner et le fouler aux pieds.*

La charité et le zèle pour les chrétiens ne peut pas souffrir qu'ils s'exposent à recevoir la mort dans ce sacrement, où ils viennent chercher la vie : elle veut qu'on les arrête pour les examiner, de peur que, faute d'être disposés comme il faut, on ne les livre à la mort, en leur laissant prendre témérairement le mortel poison d'une communion précipitée.

Que les Philistins fassent changer de lieu à l'arche du Seigneur, elle frappe indifféremment ceux d'Accaron comme ceux d'Azot, et chaque ville où elle allait était remplie de frayeur et de mort. Il faut donc, ou renoncer à ce peuple réprouvé, ou s'attendre à être enveloppé dans sa ruine. Ainsi, mes chers frères, il faut rentrer dans le peuple de Dieu et être animé de son esprit pour approcher de l'arche du Seigneur utilement, et pour trouver la vie dans le Sacrement dont l'arche ne fût que la figure.

Que doit donc faire un chrétien qui a commis un grand nombre de péchés mortels, pour s'assurer qu'il est réuni au peuple de Dieu, qu'il est animé de son esprit, et qu'il a reçu ce degré de vie nécessaire pour s'en approcher dans ce sacrement? Il doit savoir qu'il est absolument nécessaire que l'âme soit vivante par la grâce pour recevoir l'adorable eucharistie; car c'est là que tendent tous les soins et toutes les sages précautions des conducteurs spirituels. Ainsi il faut qu'il rompe ses liens funestes, ils ne doivent plus subsister absolument pour s'approcher de Jésus-Christ; il n'y a ni fêtes, ni solennités, ni pâques qui vous puissent permettre d'en approcher, si ces liens ne sont brisés; et même, par rapport aux pécheurs nouvellement convertis, on peut bien les en faire approcher, mais cependant il faut user de toute sorte de sagesse, de douceur, de fermeté, de ménagement, de prudence et de zèle pour les mettre dans cette pratique, surtout à l'égard de ceux qui sont tombés dans des crimes considérables, c'est-à-dire dans des péchés mortels, principalement quand il y a des habitudes et des rechutes. Il faut prendre garde de rien précipiter dans une affaire aussi importante.

Combien empêcherait-on d'indignes communions, mes chers frères, si on tenait cette conduite à l'égard des pécheurs! Combien en aurait-on retiré de la voie d'iniquité, si on avait agi de cette manière à leur égard! L'esprit de Dieu n'a-t-il parlé que pour le prophète Ezéchiel, quand il a dit : *Parce que vous ne l'avez pas averti, il mourra dans son péché; mais je vous redemanderai son sang?* Ah! Seigneur, quelle parole! Imprimez-la bien dans notre cœur, et donnez-nous la force nécessaire pour soutenir le poids des fonctions d'un si terrible et si redoutable ministère.

Mais où en sommes-nous? non-seulement ces règles ne sont plus suivies, mais à peine sont-elles connues. Il est vrai que l'Eglise est maîtresse de changer les règles extérieures de la discipline qu'elle établit pour la conduite de ses enfants; mais il est vrai aussi qu'elle ne veut ni qu'elle ne peut changer d'esprit, parce qu'elle n'en a point d'autre que celui de son époux, qui est incapable de changement. Or, mes frères, cet esprit nous enseigne qu'il faut être vivant pour recevoir l'auteur de la vie. Les saints Pères, qui ont tous été pénétrés de cet esprit, les

conciles, qui n'ont parlé que par les inspirations de cet esprit, ont établi des temps de pénitence pour faire l'épreuve de la conversion, et pour reconnaître par les œuvres si le cœur était changé et si on était animé de l'esprit du Seigneur et vivant de sa vie.

Prenons donc garde de ne pas nous éloigner de l'esprit de l'Eglise sous prétexte qu'elle n'exige pas la pratique des canons et des règles qui étaient autrefois en vigueur. Le saint concile de Trente souhaitait qu'on pût les rétablir; c'est donc agir selon l'esprit de l'Eglise que de s'en rapprocher avec sagesse autant qu'on le peut, et c'est s'engager dans des voies d'égarement que de négliger de s'en approcher, et d'employer toutes sortes de moyens sages, raisonnables et modérés, pour y faire entrer ceux qui viennent à nous avec soumission, avec douceur et avec humilité. Par là il arrivera ce que l'esprit de Dieu dit au prophète Ezéchiel, que *si vous avertissez le juste afin qu'il ne pèche point et qu'il ne tombe point dans le péché, il vivra de la vraie vie, parce que vous l'aurez averti, et vous aurez aussi délivré votre âme.* Par cette conduite vous vous assurerez de la vie de l'âme, sans laquelle toute communion est une source de mort, et vous la conduirez à cette santé et à cette vigueur nécessaires pour approcher plus fréquemment de l'adorable eucharistie : c'est mon deuxième point.

DEUXIÈME PARTIE.

L'âme doit jouir d'une santé parfaite pour approcher ordinairement de l'adorable eucharistie, et sur cela j'ai quatre points très-importants à établir, pour lesquels je vous demande toute votre attention, car ils contiennent des règles excellentes sur cette matière.

Je veux vous montrer la nécessité d'être en santé pour approcher ordinairement de l'eucharistie, en quoi consiste cette santé de l'âme, quelle est sa nature et en quel degré à peu près il faut l'avoir pour approcher ordinairement de l'eucharistie; par quelle marque on peut reconnaître qu'on en jouit, et à quel degré à peu près on la possède; les moyens qu'il faut prendre et les soins qu'il faut se donner pour la conserver et pour l'augmenter. Vous voyez que tout ceci est très-important : entrons en matière.

Pour être digne d'user fréquemment de l'eucharistie, il ne suffit donc pas d'être vivant, il faut encore être en santé; ce n'est pas assez d'être délivré de la mort du péché, il faut que les plaies qu'il a faites dans l'âme soient refermées. Souvenez-vous de ce que nous dîmes, après les saints Pères, dans le dernier discours, que c'était communier indignement que de le faire dans le temps destiné à faire pénitence; car non-seulement le péché ne doit plus être dans le cœur, il faut que les impressions qu'il a faites dans l'âme soient effacées : en voici la raison, tirée de l'analogie de ce sacrement adorable. L'eucharistie est la nourriture de l'âme, c'est le pain des forts, selon l'Ecriture et toute la tradition. Or, vous savez, mes frères, que quand on est sorti d'une maladie mortelle, on ne se remet à l'usage des aliments solides qu'après que les plaies sont guéries, qu'on a repris ses forces, et quand par des épreuves on a pris des assurances contre la rechute.

Il est donc nécessaire d'observer la même conduite dans l'usage de cette divine nourriture de l'âme : il ne suffit pas qu'elle soit sortie de l'état de la mort par le retour de la grâce, ce n'est pas assez qu'elle ait été purgée des restes de la corruption qui avait causé sa mort; il faut qu'elle soit fortifiée et rétablie en santé, pour recevoir ordinairement cette nourriture solide, qui est appelée le pain des forts, comme je viens de vous le dire. Il faut qu'elle soit soutenue quelque temps par une nourriture qui soit plus à portée de sa faiblesse, qu'elle se nourrisse du pain des larmes, qu'elle fasse son aliment de la parole de Dieu, avant que de prétendre à manger sa chair. Nous devons imiter la conduite que Jésus-Christ lui-même a gardée dans la distribution du pain, qu'il ne fait faire au peuple dans le désert qu'après qu'il a quitté la ville pour le suivre, qu'il l'a nourri de sa parole, qu'il a guéri ses malades, et par là nous convaincre de la nécessité d'être dans la santé pour user ordinairement de cette divine nourriture.

Que si nous regardons l'adorable eucharistie comme le gage de l'immortalité et un avant-goût de la gloire future, où nous recevons réellement celui qui rassasie les bienheureux par la vision, nous conclurons encore que, comme *rien de souillé n'entre dans la gloire*, aux termes de l'Ecriture, le Dieu de la gloire ne veut habiter que dans ceux qui gardent sa parole, qui l'aiment et qui aiment son Père, et pour cela il faut non-seulement que l'âme soit vivante, mais il faut qu'elle soit saine.

Jésus-Christ lui-même nous apprend par ces paroles en quoi consiste la santé de l'âme et quelle est sa nature; car pour connaître exactement en quoi consiste la santé de l'âme nécessaire pour communier souvent, il faut prendre une idée précise de la vie de l'âme, puisqu'à proprement parler la santé n'est qu'une vie pleine, une vie dans sa force, une certaine vigueur à faire les actions de la vie qui nous anime. Or, comme le péché est la mort de l'âme, selon que nous l'avons dit, la grâce est sa vie : si elle est morte par l'amour du monde, elle n'est vivante que par l'amour de Dieu; la charité est donc la vie de l'âme. Voici ce que dit saint Jean : *Celui qui n'aime point demeure dans la mort*, il n'y a pas de milieu; l'homme est dans la charité ou dans la mort. *Dieu*, dit saint Augustin, *est la vie du corps, et comme le corps meurt quand l'âme en sort, l'âme meurt lorsqu'elle perd Dieu.*

Sur cette idée, il est aisé de prendre celle de la santé de l'âme : car si dans l'ordre naturel la santé n'est qu'une vie pleine et une certaine vigueur à faire les actions de la vie qui nous anime, la santé de l'âme n'est que l'ardeur de la charité, la ferveur de l'esprit,

la force de l'amour de Dieu, *voluntatem robustam*, comme l'appelle saint Augustin; ainsi, dit ce saint docteur, *comme je juge de la vie du corps par ses actions, je juge de la vie de l'âme par ses mouvements;* et voici les marques par lesquelles on peut juger de la santé de l'âme.

Suivons toujours cette analogie avec saint Augustin. *Je demande*, dit-il, *au corps s'il est vivant. En pouvez-vous douter, me répond-il? puisque vous voyez que je marche, que j'agis, que je parle, que je cherche ce qui m'est propre, que je fuis ce qui m'est contraire: mais si je fais toutes ces choses avec force, et avec vigueur, que je parle avec fermeté, que je cherche avec diligence et avec vivacité ce qui m'est propre, que je fuie avec la même ardeur ce qui m'est contraire, pouvez-vous douter que je n'aie de la santé?* Appliquons ceci à l'âme, mes chers frères. Si elle est vive sur les intérêts du Seigneur et de sa propre perfection, si elle marche à grands pas dans les voies de la justice, si elle embrasse avec joie tout ce qui peut la rendre meilleure, si elle fuit avec horreur tout ce qui peut la détourner du bien, comptez que l'ardeur de la charité la rend vivante, l'anime et la fait agir.

Que si au contraire vous voyez une sorte de langueur dans les voies de la justice, une négligence dans la pratique du bien, une facilité à le quitter, une peine à le reprendre, une inégalité dans la conduite, agissant aujourd'hui, demain ne faisant rien, ne voulant pourtant pas s'abandonner absolument (car on craint la mort), mais n'agissant que par intervalles et tombant dans de fréquentes faiblesses: cet état vous marque que si la vie n'est pas éteinte, au moins elle est bien languissante, et qu'il n'y a dans cette âme ni santé ni vigueur. Ce n'est pas à ces sortes d'âmes qu'il faut permettre le fréquent usage de ce sacrement: il faut acquérir le droit de manger ce pain par un travail qui nous en rende dignes, qui marque le désir ardent que nous avons de nous en nourrir, et qui soit une preuve certaine de la santé de l'âme, comme la faim acquise par l'exercice est une preuve constante de la santé du corps.

Saint Augustin fait cette belle réflexion sur la parabole du festin et des vierges qui y furent admises. *Il n'y a*, dit ce saint docteur, *que des vierges et des vierges sages qui y soient introduites, et elles sont au nombre de cinq.* Remarquez ici avec ce grand docteur leur nombre, leurs qualités, leur travail, leurs provisions.

Elles sont cinq, figure de l'âme qui exerce ses fonctions par cinq sens différents. Tous ceux qui ne font aucun usage illicite de la vue, de l'ouïe et du reste, conservent une sorte d'intégrité, ce qui fait que la parabole leur donne le nom de vierges. Leur travail suit leur qualité: car il ne suffit pas, dit ce saint docteur, d'avoir l'intégrité, qui consiste à s'abstenir des sensations illicites; il faut avoir les bonnes œuvres, désignées par les lampes. *Ayez les reins ceints*, dit le Seigneur, ce qui représente la pureté qui fait les vierges; *et des lampes ardentes à la main*, ce qui signifie les bonnes œuvres. Mais tout cela ne suffit pas encore; il faut de plus des provisions, que les vierges folles n'ont point; et qu'est-ce que ces provisions? c'est l'huile, dit saint Augustin, c'est la charité, cette voie si éminente, qui surpasse toutes les autres voies, qui est élevée au-dessus de toutes les œuvres, et sans laquelle toutes les œuvres les plus éminentes ne sont rien; car comme l'huile nage sur toutes les autres liqueurs et qu'elle ne demeure jamais au fond, aussi, dit saint Paul, la charité, dont l'huile est le symbole, donne le prix et surpasse toutes les autres vertus. De tout cela que faut-il conclure? que l'usage fréquent de l'adorable eucharistie ne doit être permis qu'aux âmes saines, fidèles, en qui on trouve non-seulement la vie, mais la vigueur et la force, qui viennent de l'ardeur de la charité, et l'amour de Dieu, qui produit l'intégrité, la vigilance, les bonnes œuvres.

Quand on se trouve dans ces heureuses dispositions par la miséricorde du Seigneur, on entre aisément dans les moyens d'acquérir cette santé, et d'augmenter la vigueur de l'âme, qui en est l'effet.

La prière est un de ces moyens dont on ne peut trop se servir. *Je soupire*, disait Job, *avant que de manger*. L'esprit de la prière n'est autre chose qu'un saint désir qui forme et qui conserve une disposition d'ardeur, disposition qui contribue beaucoup à former la santé de l'âme; jugez, mes frères, de son excellence.

La méditation de l'Ecriture sainte et des bons livres est encore un moyen admirable, qu'il ne faut pas séparer du premier; car le prophète-roi les a unis. *Mon cœur s'est enflammé*, dit-il, *au dedans de moi*, à proportion qu'il ne se répand plus au dehors, *et il s'allumera un feu pendant que je méditerai*, ajoute le même prophète; ce qui est l'effet de la méditation des saintes Ecritures, que saint Augustin appelle les chastes délices de l'âme, qui lui font connaître le néant de tout ce qui n'est pas Dieu, qui lui découvrent sa grandeur, qui excitent en elle son amour, qui la portent à tout entreprendre pour se rendre digne de s'unir à lui. *N'est-il pas vrai*, disaient les deux disciples d'Emmaüs, *que notre cœur était tout brûlant en nous lorsqu'il nous parlait durant le chemin et qu'il nous expliquait les Ecritures?*

La parole de Dieu est un feu qui embrase celui qui s'en nourrit. Usez-en donc, mes frères, c'est un moyen efficace de procurer à vos âmes cette force et cette vigueur qui donne la santé que Jésus-Christ demande à notre âme pour s'unir à elle; et comme il n'est pas possible que nos misères ne l'affaiblissent, et qu'elle ne reçoive des altérations par les impressions des sens, le troisième moyen que nous devons prendre, c'est d'être dans une vigilance continuelle contre les surprises de l'ennemi.

En effet vous voulez que le Seigneur habite en vous, comme vous voulez demeurer en lui. Travaillez donc à lui bâtir une demeure, comme les Israélites travaillèrent,

sous la conduite de Néhémias, à rétablir la ville du Seigneur; car l'Ecriture dit que ceux qui étaient employés à bâtir les murs travaillaient d'une main à l'ouvrage et tenaient l'épée de l'autre. Que la vigilance sur vos sens rende donc vains les efforts de vos ennemis; couvrez-vous du bouclier de la mortification, retranchez par le glaive de la pénitence ce qui pourrait affaiblir vos forces, et établissez au Seigneur une demeure digne de lui par l'assemblage des vertus qui l'attirent

L'Apôtre dit que *celui qui ne veut point travailler ne doit point manger;* ainsi l'âme n'a de droit sur cette divine nourriture que par le travail que Dieu exige d'elle. Cette nourriture est le gage de la gloire, comme nous avons dit plusieurs fois. On n'acquiert cette gloire que par les bonnes œuvres et le travail; on n'a donc de droit à cette nourriture que par le travail : *Vincenti dabo edere de ligno; vincenti dabo manna absconditum.* Et quel est le travail qu'il exige de nous? les œuvres de notre état, le bon emploi du temps, l'exactitude dans nos devoirs, l'uniformité dans notre vie, la fidélité dans nos pratiques; car quand on fait son œuvre avec vigueur, c'est une marque qu'on a de la santé, et c'est un moyen pour l'augmenter. L'exercice donne de l'appétit, et l'appétit fait que la nourriture qu'on prend profite, qu'elle se change en notre substance et qu'elle nous donne une nouvelle vigueur; mais parce que, après tous les soins que nous pouvons apporter pour nous approcher dignement et dans la vigueur de l'âme de la divine eucharistie, il est bien difficile que la pratique ordinaire d'une chose ne nous fasse perdre ou au moins n'affaiblisse beaucoup l'attention que nous devons avoir en communiant, l'habitude se changeant en nature, il est à craindre que la communion qui nous est devenue comme naturelle ne se fasse trop à la hâte et presque sans réflexion : ainsi il faut encore, pour acquérir une nouvelle ferveur, se séparer quelquefois de l'eucharistie par un sentiment de respect, de pénitence, d'humilité, quoique la conduite de la vie soit assez réglée, et qu'on n'ait aucun péché considérable à se reprocher.

Sur cela je vous renvoie, mes chers frères, à la sagesse de ceux qui vous gouvernent, et comme il n'y a rien où il soit plus facile de se tromper que dans le jugement de la situation de son propre cœur, il n'appàrtient point aux particuliers de prononcer sur les dispositions dont je viens de vous parler. C'est aux ministres d'en décider, c'est à eux que l'Eglise a confié l'autorité d'admettre les fidèles à la sainte table ou de les en exclure. Or ceci ne peut regarder que trois sortes de personnes : ou les pécheurs, c'est-à-dire ceux qui sont dans le péché et qui viennent se présenter aux prêtres, ou les justes, qui non-seulement ont la vie de la grâce, mais la santé de l'âme et la force de la charité, ou les justes faibles, c'est-à-dire qui ne sont pas dans la mort, mais de qui la vie est faible et sujette à de grandes langueurs.

A l'égard des pécheurs, il ne s'agit pas avec eux de la communion quand ils se présentent, mais ils doivent confesser leurs crimes, recevoir l'ordre de leur pénitence, et on doit les exhorter à ne pas s'impatienter si on les tient des temps très-considérables dans cet état. Ce qu'ils doivent seulement demander à Dieu, c'est qu'il les conduise à des personnes qui leur fassent garder les règles de l'Église. Pour les justes que j'appelle forts, ils ne peuvent communier trop souvent; mais cette force est rare, dit saint Augustin, le nombre en est très-petit. Par rapport aux justes faibles, c'est-à-dire à ceux qui ne sont pas dans la mort, mais de qui la vie est faible, voici ce qu'ils doivent observer.

Ils doivent chercher pour les conduire des personnes éclairées qui règlent leur communion, car ce n'est pas une affaire indifférente; ils doivent s'abandonner aux jugements des personnes sages qu'ils ont choisies, et s'en tenir à l'ordre qui leur est prescrit : car du moment qu'ils sont conduits par des personnes éclairées et pleines de zèle, ils doivent déposer tout scrupule et calmer toutes les peines dont les justes faibles sont souvent agités. Surtout il faut bien se mettre dans l'esprit que ce ne sont pas les jours qui doivent déterminer la communion, mais la santé de l'âme, sa ferveur, et le reste des dispositions dont nous avons parlé. Dites-moi, mes frères, si l'on faisait un festin dans une famille où tous les parents fussent assemblés, voudriez-vous y prendre votre place si vous aviez une fièvre ou une autre indisposition qui vous obligeât à garder un régime? Pourquoi donc n'aurez-vous pas les mêmes égards pour le salut de votre âme que pour la santé de votre corps? Que le temps pascal même ne soit pas pour vous une occasion de péril : la communion de Pâques suppose les dispositions, et les ministres des sacrements suspendent cette communion aussi bien que l'absolution, quand ils le jugent à propos pour le respect du sacrement et pour l'avantage de ceux qui désirent s'en approcher.

Car voici le mécompte, je vous prie de le bien remarquer : la crainte que l'on a de ne pas communier ou à Pâques ou dans certaines fêtes marque que l'on n'a que de très-petites idées du sacrement de l'autel, et par conséquent qu'on ne connaît point l'étendue de tout ce que cette démarche exige de nous. De là est venue la cause d'une coutume très-ordinaire dans les communautés, qui est de communier souvent indépendamment de ces dispositions, et d'attacher l'idée de la piété et de la dévotion à cette fréquente communion, pendant que la séparation et le retranchement de cette nourriture divine, à laquelle on en substitue une autre, convient à l'état de la personne à qui on doit l'ordonner. Le pain des larmes, le retranchement de la société des hommes, la vigilance et l'attention sur soi-même, voilà cette nourriture de pénitence qui est quelquefois nécessaire; car il faut toujours substituer une nourri-

ture à l'autre, et comme on n'abandonne pas un malade pour lui ôter les aliments qui sont plus forts, et que l'on prend soin de lui en donner de plus légers et de plus propres à entretenir et à fortifier sa vie, il en est de même dans la vie spirituelle, et c'est la différence qu'il y a entre ceux qui se séparent de l'autel par négligence et ceux qui le font avec lumière; car ceux-là ne substituent aucune nourriture à celle dont ils se privent, et ainsi livrés à leur faiblesse, ils périssent nécessairement. Ceux-ci au contraire substituent un aliment à celui qu'on leur ôte, qui les soutient; ainsi les uns, en s'en privant, ne font rien pour s'en approcher, et les autres font tout pour s'en rendre dignes.

Il est vrai que l'amour-propre nous séduit souvent, et que l'on veut avoir la réputation de dévot sans qu'il en coûte rien. On l'acquiert à la vérité à bon marché parmi les hommes en communiant souvent; mais on ne le devient véritablement que lorsque l'on communie dignement. Il faut pour cela se faire des violences, se combattre soi-même, réprimer ses passions, se retrancher la communion jusqu'à ce que les plaies de l'âme soient guéries et qu'elle jouisse d'une santé plus solide; mais il en coûte trop par cette voie-là : il faut donc suivre la première, qui n'a pas été et qui n'est pas encore sans approbateurs, et condamner la seconde, qui met dans la contrainte, qui est incommode et qui ne laisse pas que de gêner beaucoup.

Dieu nous garde de tomber dans un pareil aveuglement! Dieu détourne par sa grande miséricorde cet esprit d'illusion et d'erreur de dessus vous, mes très-chers frères! Ne jugez personne; souvenez-vous surtout, pour votre propre conduite, qu'il ne s'agit pas de communier souvent ou rarement, mais de communier dignement. Souvenez-vous de l'excellence du don que Jésus-Christ nous fait dans l'eucharistie : j'ai essayé de vous en tracer une idée; et n'oubliez jamais la grandeur du crime de la profanation de ce don admirable. Il est plus ordinaire qu'on ne pense : tel en est coupable qui n'en sait rien, tel en a décrit toute l'horreur et en a fait des peintures affreuses, que ses passions, ses faiblesses et ses erreurs y ont entraîné sans le savoir. Priez pour moi, mes chers frères, afin que mes lumières ne me condamnent pas, et que mes paroles ne s'élèvent pas contre moi-même. Enfin j'ai essayé de vous représenter les conditions du bon usage du sacrement de l'eucharistie; suivez-les avec fidélité, gémissez de ce qu'elles ne sont pas suivies, c'est un honneur que vous rendrez à Jésus-Christ; car c'est une grande partie de la piété des âmes chrétiennes de rougir et de pleurer des désordres qui l'offensent, quoiqu'il ne soit pas en leur pouvoir de les empêcher. Dédommagez-le par votre amour des froideurs de tant d'âmes qui le reçoivent indignement. Unissez-vous à lui de telle manière que vous n'en soyez jamais séparés. Je vous le souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR DE L'ASSOMPTION.

De la dévotion à la sainte Vierge.

Ex hoc beatam me dicent omnes generationes.

Cette insigne faveur me fera nommer bienheureuse dans la succession de tous les siècles (*Luc.*, I, 48).

Marie, mère de Dieu, est devenue celle de tous les fidèles par Jésus-Christ, et la piété qui nous attache à elle par un culte réglé est pour nous un fonds abondant de miséricorde et de grâce.

C'est, mes frères, de cette piété solide envers la Mère de Dieu que je veux parler aujourd'hui; car je ne doute point qu'on ne vous ait raconté plusieurs fois la fameuse victoire qu'elle a remportée sur la mort, et qu'on n'ait retracé à vos yeux toutes les circonstances glorieuses de ce triomphe si éclatant dont l'Eglise célèbre aujourd'hui la mémoire. Cependant peut-être n'a-t-on jamais pris soin de vous parler à fond de l'obligation où nous sommes de rendre des hommages à cette excellente créature, et des fruits que produisent aux chrétiens les soins qu'ils prennent de les lui rendre dans un culte réglé. Ce jour me paraît plus propre qu'aucun autre à parler des hommages qui sont dus à la Mère de Dieu : puisque l'Eglise l'a choisie pour nous la montrer dans sa gloire, il est important d'apprendre aux fidèles qu'elle veut être honorée en esprit et en vérité. Apprenons donc à porter notre confiance vers cette éminente créature, car l'Eglise ne nous la montre dans son triomphe que pour nous donner une grande idée de l'étendue de son pouvoir.

Ajoutons que ce jour est consacré à renouveler dans le cœur des peuples ces sentiments d'amour, de confiance et de respect qui sont dus à la Mère de Dieu. Ce fut ce jour même que Louis le Juste, père de Louis le Grand, choisit pour mettre sa personne sacrée et ses Etats sous la protection de Marie, et c'est pour ce sujet que l'Eglise de France fait aujourd'hui une solennité particulière, et que les peuples accourent en foule pour rendre grâces à Dieu des suites heureuses du vœu de leur monarque, dont ils ressentent tous les jours les effets par la protection visible que Marie a accordée à ce royaume d'une manière si étendue, que ce sage et généreux prince qui le gouverne, le maintient dans la paix, dans la prospérité, dans l'abondance, au milieu des désordres, des agitations et des misères de toute l'Europe, et donne du secours en même temps aux princes opprimés. Prince triomphant, jouissez longtemps des fruits de cette foi si vive et si héroïque, dont l'exemple comble de joie et de consolation tous les fidèles.

Animons-nous donc à la reconnaissance et à la piété envers la sainte Mère de Dieu; je vais en découvrir les motifs et en régler les mouvements dans ce discours : il n'aura que deux parties. Dans la première je prouverai que c'est un devoir pour tous les chrétiens d'honorer celle que Dieu a honorée en tant de manières : première partie; dans la

seconde je vous montrerai que c'est une consolation pour tous les chrétiens de pouvoir établir leur confiance sur celle que Dieu a honorée : seconde partie.

Vierge sainte, nous venons à vous avec assurance d'obtenir votre protection auprès de votre Dieu et le nôtre, puisque vous devez vos grandeurs à nos misères, et que notre chute a été la cause de votre élévation. Vous n'êtes grande que parce que vous êtes mère; vous n'êtes mère que parce que Dieu s'est fait homme; et Dieu ne s'est fait homme que parce que nous sommes devenus pécheurs : ainsi vous nous devez dans un sens tout ce que vous possédez de grandeurs. Nous espérons que vous les emploierez à nous rendre favorable celui de qui vous les avez reçues. Nous demandons l'assistance du Saint-Esprit par votre intercession. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pour parler comme il faut de l'honneur que tous les chrétiens doivent rendre à la sainte Mère de Dieu, il est nécessaire de vous dire pourquoi tous les chrétiens la doivent honorer, quel honneur ils doivent lui rendre et jusqu'où ils doivent porter cet honneur. Nous allons donc traiter du fondement, de la qualité et de la mesure de l'honneur que les chrétiens doivent rendre à la Mère du Sauveur du monde; c'est, ce me semble, tout ce qu'on peut proposer sur cette matière.

Le fondement de l'honneur que les chrétiens doivent rendre à Marie, c'est celui que Dieu lui a fait lui-même; c'est sur ce principe que je prétends établir cette obligation: *Fecit mihi magna qui potens est, ex hoc beatam me dicent omnes generationes :* Le Seigneur a fait en moi de grandes choses, et c'est ce qui me fera appeler bienheureuse dans la succession des siècles.

Or, voici ce qui suit naturellement, et ce qui renferme la preuve de cette obligation : il faut honorer ceux que Dieu honore. Dieu a honoré Marie plus que toutes les créatures ensemble; donc nous devons honorer la sainte Mère du Sauveur du monde d'une manière toute singulière. En effet, les grâces d'un prince attirent le respect des hommes à ceux sur qui il les a répandues, et quand un souverain a honoré quelqu'un des marques glorieuses de son amitié, il doit être honoré par ses sujets.

Par là nous voyons pourquoi le Sauveur du monde veut bien prendre sur lui-même le mépris que les hommes font de ceux qu'il a revêtus du ministère de sa parole : *Qui vos spernit, me spernit*, et qu'il châtie ceux qui les rejettent, comme s'ils l'avaient rejeté lui-même; et c'est pour la même raison que saint Paul avertit les Romains, que *quiconque perd le respect dû aux souverains, et refuse d'obéir aux princes qui sont établis sur la terre pour exercer la puissance de Dieu, de qui ils sont les images, résiste à l'ordre de Dieu et attire sa condamnation.*

Or, mes frères, de toutes les créatures Marie est celle que Dieu a le plus honorée. Il l'a choisie pour en faire la Mère de Jésus-Christ. Il l'a remplie de tous les dons, de toutes les grandeurs et de toutes les prérogatives qui conviennent à cette excellente dignité de Mère de Dieu, et on doit reconnaître en elle trois plénitudes de grâces qu'elle a reçues dans les trois moments les plus signalés de sa vie.

D'abord celle qu'elle a reçue dans le moment signalé de sa naissance : plénitude de grâce qui a éloigné de cette naissance jusqu'à l'odeur même du péché, si je puis m'exprimer ainsi; plénitude qui la dispose au plus grand de tous les biens, qui est celui de concevoir le Fils de Dieu, et d'être mère et vierge tout ensemble. Ensuite, au moment que le Verbe de Dieu a été formé dans son sein, elle a reçu toute la perfection de la charité et de l'amour de Dieu, qui est la source de tout bien, par la présence de son Fils en elle. Enfin celle qu'elle a reçue au moment de sa mort : elle est entrée dans le sein de Dieu, que j'appelle la grâce de la gloire ou la consommation de la grâce. C'est ce qui l'a mise dans la jouissance et dans la possession de tous les biens d'une manière proportionnée à sa dignité.

Que vous puis-je dire, mes frères, sur la manière dont Dieu l'a honorée? Son amour envers elle a été immense, disent les saints Pères, puisqu'il l'a rendue capable de contenir le Verbe divin dans son sein; et c'est de l'immensité de cet amour qu'il faut tirer la conséquence de l'immensité des honneurs dont il l'a comblée et des grandeurs où il l'a élevée.

Comme nous ne pouvons vous expliquer la profondeur de ce mystère, tenons-nous-en à ce qu'elle dit elle-même, étant pénétrée et remplie de toutes ses grandeurs. *Il a fait*, dit-elle, *en moi de grandes choses :* oui, mes frères, et si grandes qu'il n'est pas possible de les exprimer. Mais cette impuissance augmente l'obligation où nous sommes de l'honorer, et elle sert à nous faire connaître la manière ineffable dont Dieu l'a honorée lui-même. Car s'il faut honorer ceux que Dieu honore, toute sa conduite n'ayant été qu'un ordre continuel qui l'a élevée au plus haut point de grandeur où une simple créature puisse être portée, il faut conclure que toutes les créatures de la terre doivent fondre aux pieds de celle que Dieu a aimée d'une façon si singulière, et qu'ils la doivent honorer à proportion des dons excellents dont il lui a plu la distinguer de tous les êtres créés.

Or, mes frères, par sa seule qualité de Mère de Dieu, le Sauveur du monde ne l'a-t-il pas honorée lui-même durant tout le cours de sa vie mortelle? n'a-t-il pas respecté son ouvrage, et n'est-il pas demeuré à son égard dans une dépendance exacte?

Que si le Père éternel a pris soin d'honorer son Verbe dans ses plus grandes humiliations, en le faisant reconnaître pour son Fils, ce Verbe divin a voulu honorer sa Mère dans tout le cours de sa vie mortelle,

en prenant la qualité de Fils de l'homme, c'est-à-dire, de fils de Marie, et c'est pour tous les chrétiens un engagement indispensable à l'honorer; car comme le Fils de l'homme est chef de tous ceux qu'il a rendus enfants de Dieu en se faisant homme, tous ceux qui sont enfants de Dieu sont renfermés dans le Fils de l'homme; ils ne forment qu'un seul fils de l'homme avec lui, et ils doivent s'unir à lui par conséquent, pour honorer celle de qui ils sont devenus les enfants en sa personne; et c'est sur ce principe qu'on peut expliquer la pensée de quelques mystiques, qui disent que la vraie piété envers Marie est une marque de prédestination. En effet, c'est une marque que nous sommes remplis de l'esprit de son Fils, et que nous lui appartenons si nous l'honorons avec son Fils et par l'esprit de son Fils; et l'honneur que nous lui rendons alors aura Dieu pour fin.

Car ne nous y trompons pas, voici quelle est la qualité de l'honneur et du culte que nous rendons à Marie: il est entièrement, absolument et nécessairement subordonné à celui de Dieu. Nous regardons Jésus-Christ en elle, et l'honorant avec lui et par son esprit, nous ne séparons jamais le Fils d'avec la Mère; elle n'est rien que par son Fils, et elle retomberait dans le néant et dans l'abîme de toutes les misères dont il l'a préservée comme sa mère, si elle pouvait en être séparée un instant.

Voilà ce que l'Eglise sainte a voulu même nous faire entendre d'une manière sensible, lorsque, exposant à nos yeux les images de cette excellente créature pour être l'objet de notre vénération, elle nous la représente toujours tenant son adorable Fils entre ses bras et sur son sein. On voit souvent Jésus-Christ sans sa Mère, mais on ne doit voir jamais Marie sans Jésus. Jésus tout seul est adorable, mais Marie sans Jésus ne mérite rien. Toute sa gloire est celle de son Fils, et l'honneur que nous lui rendons est subordonné au sien par un rapport et une dépendance nécessaire; non qu'il n'y ait en elle un mérite propre et particulier, digne de respect et d'honneur; mais ce mérite vient de Dieu. Il l'a distinguée de tous les autres saints par un mérite propre; mais elle est réunie avec tous dans Dieu, où est la source de tout mérite.

Ce serait donc un grand abus si l'honneur qu'on lui rend s'arrêtait à elle sans remonter à son Fils. Ce serait une étrange erreur de borner notre culte à sa grandeur propre, comme si elle était une souveraine indépendante, elle que nous regardons comme une pure créature, qui ne peut point ne pas dépendre de Dieu, lequel lui-même ne peut accorder aucune grâce, aucune puissance, que pour faire connaître et adorer la sienne.

Ainsi, mes très-chers frères, toutes les pratiques saintes et réglées par l'Eglise, qui marquent la piété des fidèles à l'égard de la sainte Vierge, tout le service si auguste et si religieux qui lui est rendu, tous les ordres saints et toutes les congrégations monastiques qui font une profession particulière de l'honorer, ne sont que des moyens inspirés de Dieu et formés par sa grâce pour nous conduire à lui par Marie, et pour remonter de la Mère au Fils.

C'est un point essentiel dans la religion que tout honneur et toute gloire appartienne primitivement à Dieu : *Soli Deo honor et gloria*, dit saint Paul; et on ne peut bien honorer les créatures qu'en honorant en elles le Créateur. Ainsi, mes frères, remplissez-vous bien de cette importante vérité pour donner au culte que vous rendrez à la sainte Vierge la retenue qu'il doit avoir. L'honneur qu'on lui rendrait en le terminant précisément à sa personne, sans vouloir le rapporter à Dieu, serait vain et même illégitime; mais celui qu'on lui rend comme à la servante de Dieu et à la sainte Mère du Sauveur du monde est légitime, saint et agréable à cette excellente créature, qui sert et qui adore le même Seigneur que nous.

Hé! vous qui êtes, nos très-chers frères, nouvellement revenus à l'unité catholique, revenez donc aussi, au nom du Seigneur, des fausses impressions d'une prétendue idolâtrie, qu'on vous avait données sur le culte que nous rendons à la Mère de Dieu. Ne croyez pas non plus que nous changions de langage. Tel a été le dogme constant de l'Eglise sainte dans tous les siècles. Nous ne mettons point notre religion à adorer des personnes mortes, nous les devons honorer comme des modèles qu'on nous propose pour les suivre, et non pas les adorer comme les objets de notre religion.

Voilà ce qui regarde la qualité et la nature de l'honneur dû à la Mère du Sauveur du monde; mais jusqu'où le doit-on porter et quelle en doit être la mesure? Il est facile de répondre à cette demande : car cet honneur est subordonné à celui de Dieu par une dépendance nécessaire, comme nous venons de le dire; mais aussi tout ce qui n'appartient pas à Dieu lui peut être attribué par honneur, et c'est exactement à quoi on peut réduire la mesure dont il s'agit.

Considérez donc d'abord que, comme les hommes peuvent se tromper dans ce qui peut convenir à la créature, et qu'ainsi, abusés par une piété fausse et trompeuse, ils offenseraient Marie en la pensant honorer, il faut qu'ils s'en tiennent à ce qui est prescrit par la sainte Eglise. De plus, quand même on ne serait pas en danger de tomber dans ce désordre, et qu'on n'attribuerait à Marie que ce qui lui peut convenir, il y a un autre péril à craindre, c'est que les gens outrés dans leurs dévotions ne tirent de fausses conséquences d'un principe qui est vrai absolument; car il est vrai que Dieu aurait pu lui donner beaucoup de prérogatives qu'il ne lui a point accordées, quoiqu'il parût même convenable de les lui donner afin de lui faire plus d'honneur : par exemple, la grâce de l'impassibilité, la mettant tout d'un coup en état de ne rien souffrir; celle de faire des miracles, et ainsi d'autres dons. C'est donc une fausse conséquence, tirée d'un principe véritable,

que de dire : Dieu peut faire telle chose, donc il l'a faite. Ajoutez à cela qu'il ne nous appartient pas de juger qu'il soit bienséant à la qualité de Mère de Dieu que Dieu lui communique telles grâces ou tels dons ; il n'y a que Dieu seul qui sache ce qui lui convient, et c'est à nous à adorer sa conduite : *Viæ meæ non sunt viæ tuæ.*

La grande règle pour éviter de semblables dangers et pour ne se tromper jamais dans des choses si importantes, c'est de nous en tenir précisément à l'Ecriture et à ce qui en est tiré évidemment, ou à ce que l'Eglise sainte a déterminé : voilà nos règles et notre mesure, ne passons point au delà.

Ne nous imputez donc pas, mes très-chers frères nouvellement revenus à l'unité, les excès de l'indiscrétion et du zèle des faux dévots ; car l'Eglise ne les a jamais connus que pour les rejeter. Pour nous, mes frères, qui sommes toujours demeurés dans le sein de l'Eglise par la miséricorde du Seigneur, demeurons dans les termes qu'elle nous a prescrits. Marie n'a que faire des honneurs déréglés que notre imagination peut inventer. Apprenez que tous les hommages que vous lui rendez ne sont qu'une fausse monnaie qui n'est pas frappée au coin de la vérité et qui ne peut avoir cours, si l'Eglise ne les a point prescrits ou approuvés : ainsi ils ne vous attireront jamais les effets de la confiance que vous devez avoir en eux : c'est de cette confiance que nous allons parler dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Etablir et régler la confiance des fidèles en Marie, c'est, mes frères, ce que j'entreprends de faire dans la dernière partie de ce discours.

Le crédit de Marie doit établir notre confiance, comme la subordination et la discrétion de Marie doivent la régler. Ceci bien expliqué inspirera la confiance à ceux qui s'étaient fait un scandale de la confiance des fidèles en celle dont les qualités sont si propres à en donner, et en qui le Sauveur du monde nous a lui-même inspiré d'en avoir.

Et d'abord il est certain que le crédit de Marie doit établir la confiance que nous avons en elle. Je vous prie de bien remarquer quels sont les vrais principes de la foi et de la doctrine de l'Eglise sur cet article. Nous ne reconnaissons de puissance propre, essentielle et originale, qu'en Jésus-Christ : *Toute puissance*, dit-il, *m'a été donnée dans le ciel et sur la terre.* L'apôtre saint Paul dit que *Dieu nous a comblés en Jésus-Christ de toutes sortes de bénédictions spirituelles pour le ciel ;* voilà donc le centre de toute puissance, la source de toutes les grâces et le principe de tous les dons. Il a associé à cette puissance de faire du bien ceux qu'il a choisis pour être comme les canaux par lesquels il répand ses dons, et à la sollicitation de qui il les accorde. Enfin cette puissance est plus ou moins étendue, à proportion des rapports et des relations qu'ils ont à Jésus-Christ, ou de la part qu'ils ont eue à l'accomplissement des mystères par lesquels la grâce a été communiquée et répandue sur les hommes. C'est ce qui fait que les saints, à qui nous adressons nos prières, sont ministres de cette grâce par voie d'intercession. La puissance qu'ils ont de nous faire du bien n'est donc qu'une plus grande facilité de nous en obtenir de Dieu par Jésus-Christ, ce qui vient de l'accès plus libre auprès de lui que leur donne l'avantage de lui être unis par une charité consommée dans l'état de la gloire.

Or, mes frères, de toutes les créatures aucune n'a jamais eu de plus étroite relation à Jésus-Christ, ni plus de part à l'accomplissement du mystère par lequel la grâce a été répandue sur les hommes, que la sainte Vierge. C'est elle dont Dieu s'est servi pour donner Jésus-Christ au monde, il l'a rendue la Mère du Sauveur du monde. Le Père a une autorité sur son Fils, et Marie a part à cette puissance, et elle est revêtue de l'autorité de mère à son égard, quoique sa créature et l'ouvrage de ses mains. Il a donné droit à Marie sur celui qui n'est formé en elle qu'après son consentement. Peut-on douter qu'elle n'ait une espèce de droit sur toutes les grâces qui coulent de cette source ? et le Père éternel, qui a voulu que la formation de l'auteur des grâces dans son sein, et la consommation de ce grand mystère des miséricordes par cette formation, ait dépendu de sa volonté, n'a-t-il pas voulu aussi nous faire entendre par là en quelque manière que, pour nous conformer à l'ordre de sa conduite, nous devons nous adresser à Marie pour obtenir celles dont nous avons besoin ? C'est dans ce sens que plusieurs saints Pères ont dit que toute notre plénitude vient de Marie : *Omnis plenitudo Christi est in Maria*, non pas sans dépendre de Jésus-Christ, en qui réside toute plénitude, mais par l'ordre qu'il a mis dans l'économie du corps de son Eglise ; il en est le chef, Marie en est le cou, pour ainsi dire, par où toutes les grâces descendent sur les fidèles, comme les esprits se communiquent aux membres du corps : *In Christo sicut in capite, in Maria sicut in collo corporis.*

L'Apôtre nous donne une belle idée de cette économie du corps mystique dans le chapitre II de l'Epître aux Colossiens : il nous dit que *nous devons demeurer attachés à celui qui est la tête et le chef, duquel tout le corps recevant l'influence par les vaisseaux qui en joignent et en lient toutes les parties, s'entretient et s'augmente par l'accroissement que Dieu lui donne ;* et voilà ce qui marque une dépendance nécessaire et une parfaite subordination entre le Créateur et la créature. Aussi cette sainte Mère du Sauveur du monde a-t-elle pris soin de nous faire entendre que toute cette grandeur et toute cette puissance est un effet de la miséricorde de *celui qui a daigné regarder la bassesse de sa servante*, et que dans la succession des siècles on aura raison de la nommer *bienheureuse*, puisque tout ce qu'elle a de grandeur, d'élévation et de puissance est un effet de

son bonheur renfermé dans la grâce de son élection.

C'est sur ce principe qu'en parlant de Marie les Pères se sont quelquefois servis des termes qui ne lui conviennent pas absolument, à prendre les choses à la rigueur, termes dont on ne doit jamais se servir dans l'exacte théologie, comme de l'appeler toute-puissante, de dire qu'elle a opéré notre salut, qu'elle est la source de la grâce, qu'elle est notre espérance, notre consolation, notre vie; qu'elle délie les chaînes du péché, et d'autres semblables expressions qu'on trouve plus particulièrement dans un discours de saint Cyrille d'Alexandrie, prononcé dans le concile d'Ephèse, l'année 431, en présence des Pères qui le composaient, et qu'on nous a si souvent reprochées comme les preuves d'un culte idolâtre qui attribuait à la créature ce qui ne peut appartenir qu'à Dieu; mais la mauvaise foi de ce reproche doit exciter notre compassion. Quel est, je ne dis pas le catholique, mais le chrétien, qui ait jamais eu le front de mettre la créature à la place du Créateur? Peut-on croire que pas un des Pères de ce concile n'aurait eu assez de zèle pour l'honneur de Dieu, pour reprendre un évêque qui aurait eu des sentiments si indignes de la religion et si opposés à la foi? Qu'est-ce donc qui ne voit pas que saint Cyrille et tous les autres que leur zèle pour la gloire de la Mère du Sauveur du monde semble avoir fait excéder dans leurs expressions, étaient dans les sentiments où nous sommes? et n'est-il pas évident que l'on n'a jamais regardé la sainte Vierge que comme une créature plus favorisée que les autres, et qu'on ne lui a attribué tous ces titres d'honneur que dans la subordination et avec la dépendance que nous venons d'expliquer? Ils parlaient devant les fidèles, qui convenaient des mêmes principes; ils parlaient librement un langage dont le sens était entendu de tout le monde; car chacun convenait que la sainte Vierge n'était honorée que comme Mère de Dieu. On comprenait fort bien que tout ce qu'on attribuait à cette excellente créature était rapporté à la gloire de Dieu, et qu'on voulait honorer le Fils dans la Mère.

Entrez donc, mes frères, dans le sens d'un langage qui ne peut scandaliser personne quand il est entendu. Nous parlons aujourd'hui comme les Pères ont parlé autrefois; ils ont pensé comme nous pensons aujourd'hui. Nous établissons notre confiance sur le crédit de Marie, et son crédit sur la toute-puissance de son Fils. Etablis sur des principes si chrétiens et si solides, je vous exhorte à mettre votre confiance en la sainte Vierge. Elle est pleine de charité pour nous, rien ne peut nous empêcher de l'appeler Mère des miséricordes; il est certain que Marie a pour nous la tendresse d'une mère et qu'elle nous regarde comme ses enfants, c'est une qualité qu'elle a acquise en devenant celle du Sauveur du monde; elle est la nôtre comme elle est la sienne, quoique différemment; car elle est la mère de Jésus-Christ selon la chair, et la nôtre selon l'esprit. Elle lui a donné la nouvelle nature dans laquelle il convient avec nous; mais par cette nouvelle génération qui l'a fait homme, on peut dire qu'elle nous a acquis la grâce inestimable de participer à sa nature éternelle et divine. *Elle est certainement*, dit saint Augustin, *la mère des membres de Jésus-Christ, c'est-à-dire de tous les fidèles, puisqu'elle est véritablement selon la chair la mère de ce chef dont nous sommes les membres.* Or, mes frères, il ne faut pas douter qu'elle ne soit disposée à faire à notre égard l'office d'une tendre mère et qu'elle n'en ait les sentiments.

C'est sans doute dans cette pensée que l'Eglise sainte nous inspire de nous mettre sous la protection de cette tendre mère au dernier moment de notre vie, où nous devons recevoir le jugement décisif de notre éternité: *Et in hora mortis nostræ.* Il ne faut pourtant pas porter ces vues de confiance au delà des bornes d'une sage discrétion, de peur qu'en excédant nous ne déshonorassions Marie. C'est ce qui arriverait, mes frères, si nous pensions donner à Marie la miséricorde en partage, laissant la justice toute seule à Jésus-Christ, en sorte qu'on ne le regardât que comme un juge irrité, qui veut confondre les coupables, et Marie comme une mère de miséricorde qui s'oppose par sa puissance à l'exécution de ses desseins, et qui surmonte sa colère et son indignation par sa tendresse et par l'amour qu'elle a pour les hommes pécheurs. Ce serait, dis-je, un horrible blasphème, mes très-chers frères, que de séparer ainsi Marie d'avec son Fils. Elle ne peut avoir d'autre volonté que la sienne, et elle enseigne à tous les hommes, en la personne de ceux qui servaient aux noces de Cana, où elle obtint le premier miracle du Sauveur du monde, qu'elle ne demandait grâce et qu'elle ne l'obtenait que pour ceux qui faisaient la volonté de son Fils en toutes choses: *Quodcunque dixerit vobis, facite.*

Hélas! mes chers frères, si Marie pouvait se séparer de Jésus-Christ, qu'aurions-nous en possédant Marie, qu'aurions-nous si nous n'avions pas Jésus-Christ? La tendresse est réglée par la discrétion, elle est la mère de la sagesse, elle demeure dans l'ordre du souverain, elle obtient, elle n'accorde pas. Il est vrai qu'elle obtient tout ce qu'elle demande, mais elle ne demande que ce qui est agréable à son Fils, et ce serait la déshonorer extrêmement, et excéder dans notre confiance d'une manière criminelle, si nous espérions qu'elle nous protégera dans nos péchés contre la justice de Jésus-Christ, et qu'il y eût des réserves de charité dans les entrailles de cette mère de miséricorde, capables de sauver ceux qui vivent dans les désordres, et qui meurent sans pénitence et sans conversion.

Prenez donc garde à ne pas vous endormir sur la bonne foi d'une dévotion aisée et commode, qui ne consiste que dans des pratiques extérieures, et qui, sans régler notre

cœur, sans détruire nos passions, sans nous mettre dans l'exercice de la mortification et de la pénitence, nous entretiennent dans la confiance téméraire de tout obtenir, sans rien faire, de la miséricorde de celle qui ne peut regarder qu'avec indignation tous ceux qui n'aiment point son Fils, et qui ne veulent pas s'appliquer comme ils doivent à faire sa sainte volonté.

Souvenez-vous, encore une fois, de l'analogie du corps que je vous ai exposée, il n'y a qu'un moment, après saint Paul. Jésus-Christ en est le chef, les chrétiens en sont les membres; mais les influences et les esprits qui partent du chef ne se répandent que sur les membres; ainsi il faut être du corps mystique de Jésus-Christ, il faut être dans la dépendance du chef, pour recevoir ses influences qui se portent aux membres, ce qui ne peut être si nous ne vivons de la vie du chef au moins dans le désir. Il est bon de dire le chapelet, de porter le scapulaire, le petit habit de la sainte Vierge; mais il faut qu'il soit doublé, *in vestitu deaurato*. L'habit de l'Eglise est une robe couverte d'or, c'est-à-dire de la charité.

Sainte Mère du Sauveur du monde, obtenez-nous les bénédictions de votre Fils adorable, et versez-les sur ce discours, afin qu'il produise les effets que je me suis proposés en le commençant. Faites auprès de Dieu par votre intercession que nos frères nouvellement réunis ouvrent les yeux à la vérité, qu'ils connaissent que nous vous honorons comme vous devez et comme vous voulez l'être, c'est-à-dire dans la personne de votre Fils, de qui nous ne vous séparerons jamais. Qu'ils sachent que nous nous confions en vous comme Mère de Dieu, et que nous ne nous séparerons non plus de votre puissance, que nous ne séparerons votre honneur de celui de votre adorable Fils.

Que s'ils ne veulent pas ouvrir les yeux à la vérité, ni se rendre à une déclaration si sincère de la créance et de la foi de l'Eglise, faites par votre intercession que les enfants de cette Eglise se confirment de plus en plus dans la foi et dans la solide piété dont ils vous honorent, afin que nous disions, dans les transports de notre joie, ce que disait autrefois saint Bernard: *Etsi hæreticus non surrexit de Ecclesia, tamen confirmatur in fide*. C'est le fruit de la glorieuse entreprise que notre incomparable monarque a exécutée d'une manière si digne de cette foi pleine et solide que Dieu lui a donnée. Il a renversé les temples que la rébellion avait élevés; il a ruiné le culte que la nécessité avait obligé de souffrir. Si Dieu n'a pas converti les cœurs, la religion au moins est triomphante, et l'Eglise de France est redevable à la piété de Louis le Grand, toujours auguste et toujours invincible, du triomphe qu'elle vient de remporter sur une troupe d'enfants révoltés qui insultaient à la tendresse et à la charité de cette Mère affligée, qui les invitaient à rentrer dans l'union depuis plus d'un siècle.

Je vous invite donc, mes très-chers frères, à joindre votre voix à celle de l'Eglise pour rendre grâces au ciel des soins qu'il prend de répandre ses dons sur la personne sacrée de Louis le Grand, qui est le fruit des vœux si chrétiens de Louis le Juste; répandez donc vos cœurs devant la majesté de Dieu, et rendez-vous caution pour tout le royaume de l'inviolable fidélité de tous les sujets qui le composent à remplir les vœux de leur prince et à honorer la Mère de Dieu d'un culte digne de sa grandeur.

Ah! que le triomphe de l'Eglise, qui est l'épouse de Jésus-Christ, attirera de bénédictions de l'époux sur la personne sacrée et sur l'auguste postérité du prince qui nous gouverne! Demandons-les par l'intercession de celle que l'Eglise honore en ce jour, et mettons-nous sous sa protection, afin qu'elle nous conduise à son Fils adorable pour jouir de la gloire. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE DIX-HUITIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur l'évangile du paralytique. Motifs de consolation, de confiance et d'espérance pour un pécheur, et instructions pour un pénitent.

Et ecce offerebant paralyticum jacentem in lecto.

On lui présenta un paralytique couché dans un lit (*Matth.*, IX, 2).

L'évangile que l'Eglise nous propose aujourd'hui, mes frères, contient ce qui se passa dans une maison de la ville de Capharnaüm où le Sauveur du monde faisait sa résidence ordinaire. Un jour qu'il était dans cette maison, il s'assembla autour de lui un si grand nombre de personnes, que la maison et l'espace d'auprès la porte ne les pouvaient contenir. Il y avait auprès de lui des pharisiens et des docteurs de la loi qui étaient venus de tous les villages de la Galilée, du pays de la Judée et de la ville de Jérusalem. Il leur prêchait à tous la parole de Dieu, et il faisait éclater le pouvoir que Dieu lui avait donné pour la guérison des malades.

On voulut lui présenter un paralytique, mais on ne savait par où le faire entrer, à cause de la foule du peuple. Ceux qui le portaient montèrent sur le toit de la maison, et ayant fait une ouverture, ils descendirent par là le lit où était couché le malade, qu'ils placèrent devant le Fils de Dieu. Jésus-Christ, voyant leur foi, dit au paralytique: *Mon fils, ayez confiance, vos péchés vous sont remis*. Ces paroles déplurent aux pharisiens et aux docteurs qui étaient là, et ils pensaient en eux-mêmes que, n'y ayant que Dieu qui puisse remettre les péchés, il fallait que Jésus, qui s'attribuait ce pouvoir, fût un blasphémateur; mais lui, qui pénétrait le fond des cœurs, leur dit: *Pourquoi vous entretenez-vous dans ces mauvaises pensées? Lequel croyez-vous plus aisé de dire à ce paralytique: Vos péchés vous sont pardonnés, et les lui remettre, ou bien de lui dire: Levez-vous, emportez votre lit et marchez. Or, afin*

que vous sachiez que le Fils de l'homme a la puissance de remettre les péchés : Levez-vous, dit-il, au paralytique, emportez votre lit, et allez-vous-en en votre maison. Le malade se leva en même temps devant tout le monde, emporta le lit où il était couché, et s'en alla chez lui rendant gloire à Dieu.

Voilà l'Evangile, et comme tout ce qui y est rapporté regarde le paralytique, attachons-nous à lui sans le perdre de vue dans ce discours, afin de tirer de ce qui le regarde les instructions qui nous conviennent.

Je veux donc le considérer dans deux états : dans celui de la maladie dont il désire de guérir, dans celui de la guérison qu'il a obtenue de Jésus-Christ.

Je vois, mes frères, dans ce qui lui arrive avant sa guérison une idée naturelle de tout ce qui peut soutenir et consoler un pécheur qui pense à se convertir, mais qui est accablé par le poids de ses péchés. Je vois dans ce que le Sauveur du monde lui dit, après avoir opéré sa guérison, une autre idée très-naturelle de la conduite que doit tenir un pénitent pour assurer sa conversion après l'avoir obtenue par la miséricorde de Dieu. Il n'y a donc personne qui ne soit intéressé dans cette matière ; car ou il faut songer sérieusement à se convertir, ou il faut s'appliquer à satisfaire à la justice de Dieu par une pénitence solide, sage et persévérante, et c'est de quoi je vais vous parler dans ce discours.

Je produirai les consolations du pécheur dans le secours que reçoit le paralytique malade : première partie ; je découvrirai les instructions du pénitent dans les avis que le Sauveur du monde donne au paralytique guéri : seconde partie.

Ce sera toute la matière de ce discours. Demandons l'assistance du ciel. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pour ne point perdre de vue notre paralytique, comme nous nous le sommes proposé, il est important, avant que de produire le fondement des consolations du pécheur sur les secours que le paralytique reçoit dans sa maladie, d'établir une égalité de dispositions entre le pécheur que nous entreprenons de consoler et le paralytique que nous voulons suivre.

Or, mes frères, ce paralytique voulait guérir, c'est ce qui l'oblige à implorer le secours de ses amis pour venir trouver le Sauveur du monde. C'est dans cette vue qu'il veut bien sortir de sa maison, se faire porter dans celle où était Jésus-Christ, et s'exposer à des mouvements aussi violents pour un homme réduit dans l'état où il était, que sont ceux d'être élevé à force de bras sur le toit d'une maison, et descendu dans le lieu où était le Sauveur du monde. Tout cela marque le désir qu'il avait d'être guéri. Il y a même un fondement solide de croire qu'il désirait la santé de son âme préférablement à celle de son corps, dont il abandonnait le soin à ses amis, puisque Jésus-Christ lui remit ses péchés avant que de le délivrer de ses maux ; et c'est ce qu'il est important d'établir : car le pécheur que nous entreprenons de consoler doit désirer sa conversion, il faut qu'il veuille guérir : prévenu par la miséricorde divine, il faut que le pécheur l'excite, qu'il l'enflamme, qu'il l'augmente, qu'il la fortifie par des désirs toujours nouveaux, afin de se rendre digne d'obtenir de Dieu cette volonté saine, forte, capable de faire le bien, car l'ouvrage de la conversion a son commencement et son progrès. Or, cela étant supposé, voici les fondements de la conversion d'un pécheur qui veut se convertir, et revenir à Dieu par Jésus-Christ sur l'idée des secours et des avantages que reçoit le paralytique.

Ce malade, réduit à une misère extrême, incapable de marcher, accablé sous le poids de ses maux, apprend qu'il y a dans la Galilée et dans la ville même de Capharnaüm, qui en était la capitale, un médecin fameux qui guérit tous les malades qu'on lui présente. On lui rapporte qu'il paraît un homme qui fait des miracles, qui a une puissance absolue sur tous les maux, sur les démons mêmes, qui rend la santé aux malades, qui apaise les tempêtes, qui délivre les possédés, tout cela par sa seule parole, et que les preuves de toutes ces merveilles sont évidentes et sensibles. Voilà sans doute un grand sujet de consolation pour un pauvre malade qui souffre depuis longtemps sans aucune espérance : il y a un homme qui peut me guérir, car il en a guéri une infinité d'autres : premier avantage.

Mais ce malade languit depuis plusieurs années, il est sans force ; tous ses membres, affaiblis et comme morts par l'infirmité qui l'accable, le rendent incapable de s'aider. De quoi lui sert-il d'apprendre qu'il y a un médecin qui peut le guérir, s'il ne lui est pas possible de l'aller trouver ? Cette nouvelle ne peut que lui donner de l'inquiétude et augmenter ses maux ; mais voici quatre de ses amis qui s'offrent de le porter au médecin, d'ôter tous les obstacles qui le pourraient empêcher d'en approcher, de le mettre sous ses yeux et de prier pour lui : second avantage.

Il y est porté, on le met devant lui, et le médecin, en le regardant, ne lui demande autre chose pour le guérir, sinon qu'il se fie à lui, qu'il ait confiance en sa capacité et en sa vertu : *Confide, fili :* troisième avantage.

Or, chrétiens pécheurs, qui languissez sous le poids de vos iniquités, voici le fondement de votre consolation, entrez-y bien : il y a un Sauveur qui peut et qui veut opérer votre conversion : première consolation. En supposant votre soumission, les conseils de vos amis fidèles vous enseigneront et vous aideront à obtenir votre conversion : deuxième consolation. Vous pouvez vous en rendre dignes par votre confiance en la vertu du Sauveur : troisième consolation. Expliquons tout ceci, et réveillons les pécheurs qui languissent dans leurs iniquités.

Je viens donc à ce pauvre pécheur accablé

sous le poids de ses crimes, et qui, semblable à ce malade de l'Evangile, est réduit à sentir l'excès de ses maux et à ne pouvoir pas faire par lui-même le moindre mouvement pour se soulager, et je viens lui dire qu'il y a un médecin qui veut et qui peut le guérir. Ainsi, pécheurs, je viens à vous comme l'ange aux pasteurs : ne craignez point, car je viens vous apporter une nouvelle qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie : *c'est qu'il vous est né un Sauveur*, et ce Sauveur, c'est le *médiateur entre Dieu et les hommes*, Jésus-Christ Homme-Dieu : *Homo Christus Jesus*. Or, mes frères, ce médiateur, cet Homme-Dieu, Jésus-Christ, a la puissance de guérir les malades et de convertir les pécheurs. Il peut rendre la santé au corps et revêtir l'âme de la justice : l'un sert de preuve à l'autre dans notre évangile, et c'est par cette unique preuve que je veux réveiller et nourrir la confiance du pécheur. En effet il n'est Sauveur que parce qu'il remet les péchés : *Ipse enim salvum faciet ;* aussi est-ce de la rémission des péchés qu'il parle d'abord à ce malade : *Confide, fili, remittuntur peccata tua.* Il est vrai que les pharisiens furent scandalisés de cette parole. *Que veut-il dire?* disaient-ils; *quel autre que Dieu peut remettre les péchés?* Cet homme a assurément prononcé des blasphèmes. Mais le Sauveur du monde prit cette occasion pour les convaincre qu'il était le Fils de Dieu et le Messie promis par les prophètes, qui, ayant toute la puissance du Père, avait par conséquent le pouvoir de remettre les péchés ; et il leur dit : La rémission des péchés que je promets à cet homme est une grâce invisible et un miracle intérieur sur lequel vous ne pouvez porter aucun jugement ; mais voulez-vous recevoir en preuve, pour cet effet intérieur duquel vous ne pouvez juger, un miracle sensible et qui tombera sous vos yeux? *Dites-moi lequel à votre gré vous paraîtra plus facile, ou de dire à cet homme : Vos péchés vous sont remis, et les lui remettre en effet, ou de lui dire : Levez-vous*, et le mettre en état d'exécuter ce commandement devant vous? Or, *afin que vous sachiez que je puis faire le premier, écoutez ce que je vais dire : Levez-vous, emportez votre lit*, et voyez ce que cet homme va faire : *au même moment le paralytique se leva ;* ainsi le miracle extérieur devint la preuve du miracle intérieur, et la puissance que le Sauveur du monde a sur l'âme du pécheur pour sa justification demeure constamment établie par le pouvoir qu'il exerce sur le corps du malade pour sa guérison. Et voilà, mes frères, le fondement de la consolation des pécheurs, de savoir que Jésus-Christ peut remettre les péchés, et c'est pour leur donner cette consolation qu'il a pris soin d'établir si solidement cette vérité capitale de la religion. Mais s'il veut que les Juifs tirent une conséquence en faveur de ce qui ne paraissait pas à leurs yeux, d'un fait constant dont ils sont témoins, et qu'ils apprennent ce qu'il est capable de produire dans l'âme par ce qu'il opère en leur présence, pourquoi, pécheurs qui m'écoutez et qui pensez à retourner à lui, ne jugerez-vous pas en votre faveur sur ce qu'il a fait en faveur des autres? Une foule de faits constants et de miracles extérieurs se présente à vous pour confirmer cette puissance et cette vertu qu'il a de remettre les péchés et d'opérer la conversion. Jetez les yeux sur un persécuteur devenu un apôtre, et jugez, par le changement si extraordinaire de sa conduite, de celui qui s'est fait dans son âme. Considérez cette femme si fameuse dans l'Evangile par ses déréglements, devenue si célèbre par sa fidélité ; et souvenez-vous que de pareils prodiges ne peuvent être que des effets de la conversion du cœur qu'opère la grâce de Jésus-Christ ; mais n'oubliez jamais en même temps que Dieu ne vous propose ces exemples fameux que pour nourrir votre espérance, et entrez bien dans cette pensée si consolante de saint Bernard, qui considère ce qui se passa dans la salle où entra cette femme pécheresse. Elle fit couler, dit-il, un torrent de larmes en la présence du Sauveur, elle versa un parfum précieux sur ses pieds ; ce parfum répandit une odeur qui embauma tous les conviés. *Il se passe*, dit ce saint docteur, *quelque chose de semblable dans la conversion de tous les pécheurs : les larmes qu'ils versent sont les marques de leur conversion, on voit du changement dans leur conduite, leurs bonnes actions tiennent lieu d'un parfum précieux auprès de Jésus-Christ, et après avoir baigné ses pieds, il en sort une odeur d'espérance propre à réveiller et à encourager tous les pécheurs.*

Prenez donc part à cette esperance, pécheurs, soyez convaincus d'une vérité si importante. Comme ce malade trouva des amis qui l'aidèrent, le pécheur en trouvera de même qui le secourront : et quels seront ses amis? Ce sont les membres de l'Eglise, ses frères, les fidèles qui prieront pour lui, les ministres de Jésus-Christ, les pasteurs de l'Eglise qui prendront soin de le porter, de l'élever sur le toit, de le découvrir pour le faire descendre, et pour le placer auprès de Jesus-Christ.

Oui, pécheur, la foi, la charité de l'Eglise, les prières de tes frères t'ouvriront un chemin et te mettront en mouvement pour approcher de Jesus-Christ ; car les vœux et les larmes de tout le corps de l'Eglise, que saint Augustin appelle le gémissement de la colombe, obtiennent au pécheur le désir de sa conversion et la grâce pour la demander.

Mais les ministres de Jésus-Christ et les pasteurs de son Eglise, comme les amis du paralytique, le porteront. Or qu'est-ce que de porter ce malade? c'est lui faire sentir les effets d'une charité compatissante, éclairee, tendre et prudente, qui n'a rien de rude, rien d'incommode, rien d'imperieux, rien de rebutant, rien de précipité. Charité dont l'apôtre saint Paul nous a donné l'idée en disant aux Galates qu'*il les regardait comme des enfants qu'il avait déjà enfantés, et pour qui il sentait de nouveau les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que Jésus-Christ fût*

formé en eux : et en disant encore aux Thessaloniciens : *Je me suis comme fait enfant avec vous, de même qu'une nourrice qui flatte et qui caresse ses enfants.*

C'est dans ces expressions si touchantes que le pécheur doit reconnaître les sentiments et la situation de ces amis fidèles que Dieu envoie pour le soulager dans ses faiblesses et pour l'aider dans l'exécution du désir de s'approcher de Jésus-Christ qu'il a formé dans son cœur. Il faut donc qu'il s'abandonne à leur charité et à leurs soins; il faut qu'il les choisisse bien et qu'il ne se livre pas imprudemment. S'il tombe en de bonnes mains, on saura s'accommoder à ses faiblesses sans le flatter dans ses passions, on saura lui permettre ce qui se peut souffrir sans l'éloigner des règles qu'il faut garder, on saura étudier le degré de la grâce de Jésus-Christ, on suivra son progrès, on examinera ses opérations pour s'ajuster à ses mouvements : ainsi ces amis fidèles le porteront pour l'approcher de Jésus-Christ, ils sauront l'élever quand il en sera temps, en le détachant peu à peu des pensées de la terre et de l'estime des choses présentes, pour lui donner des vues plus relevées et dignes d'un chrétien qui est formé pour le ciel et destiné à jouir de Dieu. Ils lui apprendront à se regarder du côté de son âme, et non pas, comme il a toujours fait, du côté de son corps qui doit périr.

Mais, après l'avoir élevé, ils prendront soin de découvrir le toit, et de faire en sa faveur une ouverture aisée et facile pour approcher de Jésus-Christ, c'est-à-dire qu'ils s'appliqueront à dissiper toutes les difficultés qu'un défaut de pratique, qu'une crainte mal fondée, qu'un reste de respect humain, et que les égards de la coutume, qu'une fausse délicatesse, que l'amour de nous-mêmes, qu'on ne quitte point absolument, forment toujours contre les suites de la conversion, contre les œuvres de la pénitence, et contre les mouvements qu'il faut faire pour s'approcher tout à fait de Jésus-Christ et en recevoir l'entière guérison des plaies de l'âme. Ainsi déterminé par leurs conseils, animé par leurs paroles, soutenu par leurs exemples, il se trouvera aux pieds de Jésus-Christ. Tels sont les secours que le pécheur doit attendre de la charité de ces amis fidèles toujours prêts à le conduire dans les voies du salut, à l'aider et à obtenir la guérison de son âme, que le souverain médecin veut et peut lui accorder. Car, comme dit si bien saint Augustin, il a plus d'envie de nous donner que nous de recevoir, il désire plus de nous tirer de nos misères que nous ne souhaitons d'en sortir : *Plus vult ille misereri quam vos a miseria liberari.* Que l'homme donc, ajoute le même saint Augustin, rougisse de sa paresse : *Erubescat humana pigritia;* car enfin le pécheur peut se rendre digne d'obtenir sa conversion par sa confiance en la vertu de son médecin, et par sa soumission aux conseils de ses charitables amis.

Il s'agit donc de vouloir guérir; car si on le veut sincèrement, cette volonté pleine et sincère renfermera et la confiance en la vertu de Jésus-Christ, et la soumission à l'autorité et aux soins de ses ministres. Il est vrai que c'est lui-même qui donne cette volonté qu'il nous demande; mais fortifions cette bonne volonté qu'il nous donne, par nos désirs, par nos vœux, par nos transports et par nos soins de nous séparer de tout ce qui peut nourrir un amour contraire à cette volonté.

Alors nous avancerons l'ouvrage de notre conversion, nous nous rendrons dignes que le médecin opère la guérison parfaite de nos âmes, et nous nous trouverons auprès de Jésus-Christ presque sans peine, et avec une facilité qui vient de la douceur et de la suavité du nouvel amour : car si vous désirez votre conversion ardemment, disait saint Paulin, vous trouverez le chemin court et facile; mais vous le trouverez long et difficile, si vous le désirez froidement.

Achevons de vous faire sentir les consolations que vous devez avoir dans votre conversion; car peut-être nous direz-vous : Je suis persuadé, je suis même certain que Dieu peut me convertir, mais puis-je assurer qu'il le voudra? Les exemples que vous produisez sont des preuves qu'il a le pouvoir de remettre les péchés et de convertir ceux qu'il lui plaît, mais sont-ce des assurances pour moi qu'il me convertira? Ce que je puis vous répondre, mon cher frère, c'est qu'il le veut, et que toutes les manières dont il s'est expliqué sur cette volonté sont générales et regardent tous les pécheurs. C'est ce qui fait qu'il dit lui-même qu'il est venu pour appeler les pécheurs à la pénitence, que le Fils de l'homme est venu pour chercher et pour sauver ce qui était perdu, et enfin pour ne pas multiplier ces témoignages à l'infini, l'apôtre saint Paul nous dit que Jésus-Christ est venu dans le monde sauver les pécheurs. Voilà, mes frères, ce qu'a dit le Sauveur lui-même, et ce qu'a dit son apôtre en son nom; voyons maintenant ce que Jésus-Christ a fait pour nous.

Il s'est uni par une charité incompréhensible à notre nature, il a voulu être une portion de notre substance, un sang de notre sang, une chair de notre chair, et tout cela pour nous donner cette confiance si nécessaire à notre salut dans les faiblesses et les péchés où nous sommes. *Il s'est humilié jusqu'à la mort, et à la mort de la croix. Il y a attaché le péché, qui est le titre de la damnation éternelle, et de son propre sang il en a effacé les caractères.* Quelles frayeurs ne doivent pas s'apaiser à la vue de cette hostie divine! Appuyez-vous sur les mérites de Jésus-Christ, qui est l'Agneau innocent qui a été immolé, et qui est sur le trône de la divinité, sur lequel il peut dire qu'il portera éternellement dans ses plaies et dans son sang l'image de son sacrifice, afin de fléchir la justice de son Père, et d'obtenir pour nous les effets de sa miséricorde.

Enfin n'oublions jamais que, comme le salut vient de Dieu, la damnation ne vient que

de nous. Adorons la justice de Dieu, qui condamne tant de coupables; mais soyons assurés que ce n'est que par notre propre faute que Dieu nous abandonne. Il veut nous sauver, il est mort pour tous, que tous donc espèrent. Adorons tout ce qui passe notre intelligence, mais soyons certains, comme le dit le concile de Trente, que *Dieu ne nous abandonne que parce que nous sommes les premiers qui l'abandonnons. Allons donc*, comme le dit l'Apôtre, *nous présenter avec confiance devant le trône de la grâce, afin d'y recevoir miséricorde et d'y trouver les secours de sa grâce dans nos besoins.*

Voilà les consolations que j'avais promises au pécheur, en exposant les secours que reçoit notre malade paralytique de l'Evangile. Écoutez, pénitents, vous en qui Dieu a opéré la guérison des plaies de l'âme par le nouvel amour, les instructions qui vous regardent; nous les tirerons des avis que le Sauveur du monde donne au paralytique qu'il a guéri : c'est le second point.

SECONDE PARTIE.

Ce serait une étrange erreur, mes très-chers frères, que de croire qu'un pécheur que Dieu a converti par sa miséricorde n'ait plus besoin de lui, et que, jouissant en paix du bienfait de la guérison de son âme, il peut en conserver les avantages, sans le secours de nouvelles grâces, qu'il ne peut mériter que par un travail continuel. A Dieu ne plaise que nous entrions dans une pensée si contraire aux principes de la religion ! car c'est un article de la foi chrétienne que, sans un secours spécial que Dieu ne donne pas à tout le monde, nous ne pouvons demeurer dans la justice, ni persévérer dans la grâce jusqu'à la fin; et c'est pour cela que l'Apôtre exhorte les chrétiens à *opérer leur salut avec crainte et avec tremblement.* Confirmons toutes ces vérites par les avis que le Sauveur du monde donne au paralytique; car, après l'avoir guéri de sa maladie, il lui dit : *Levez-vous, emportez votre lit, et allez-vous-en en votre maison.* Apprenons donc, des avis qu'il lui donne, les instructions que nous devons suivre pour assurer la guérison de notre âme et le rétablissement de la vie de Dieu en nous, c'est-à-dire l'amour de Dieu, qui nous donne des mouvements pour le salut et nous fait marcher dans les voies de justice, qui nous conduit à notre maison, je veux dire à la gloire éternelle, laquelle nous est destinée, comme enfants de Dieu.

Le Sauveur ordonna trois choses à ce paralytique : 1° de se lever, *surge,* car il était dans son lit, *jacentem in lecto;* 2° ce fut de marcher, *ambula*, car il était paralytique et incapable de tout mouvement, *qui erat paralyticus;* 3° ce fut de s'en aller dans sa maison, *vade in domum tuam*, car il en était éloigné. Or ces trois avis du Sauveur sont les trois importantes instructions qu'il faut expliquer au pénitent qui veut conserver la santé de son âme opérée par sa conversion.

Il faut donc d'abord qu'il sente combien il est heureux pour lui de pouvoir être levé, *surge;* et pourquoi cela ? c'est que le péché est une effroyable chute; l'Ecriture n'en a jamais parlé autrement. En effet, saint Jean nous l'apprend en parlant du péché de l'ange. *Comment es-tu tombé du ciel, Lucifer, toi qui paraissais si brillant au point du jour !* Et l'apôtre saint Paul, qui exhorte les Éphésiens à quitter le péché, leur dit : *Levez-vous, vous qui dormez; sortez d'entre les morts, et Jésus-Christ vous éclairera.* Cette expression de saint Paul, qui joint les ténèbres à la chute, nous apprend comment le péché en est une véritable, que nous ne faisons qu'à cause que nous fermons les yeux à la lumière; mais pour la bien comprendre il faut se représenter ce que c'est que l'homme revêtu de la grâce de Jésus-Christ, et ce que ce même homme devient lorsqu'il en est dépouillé par le péché.

Le prophète royal nous marque l'un et l'autre lorsqu'il nous dit : *L'homme étant dans l'honneur ne l'a pas compris; il a été mis au rang des bêtes sans raison, et il leur est devenu semblable.* Vous voyez dans ces paroles une idée de ce que l'homme est par la grâce et ce qu'il devient par le péché. Sa dignité est d'avoir été créé à l'image de Dieu, d'avoir reçu de son Créateur le pouvoir de le connaître et de l'aimer; sa dignité est d'être le frère de Jésus-Christ, et par lui enfant adoptif de son Père éternel, l'héritier de sa gloire, élevé au-dessus de tout ce qui est périssable et destiné à posséder des biens infinis et éternels : voilà ce qu'il est par la grâce. Mais qu'est devenu cet homme par le péché ? il est mis au rang des bêtes, il a effacé l'image de Dieu en lui pour porter celle du démon; il a renoncé à la dignité d'enfant de Dieu pour se rendre l'esclave de son ennemi; il a méprisé son héritage et les biens infinis qu'il lui avait préparés, pour courir après un fantôme et pour suivre ce qui n'a qu'une vaine apparence de bien.

Voilà la chute déplorable que le péché fait faire à l'homme; voilà les funestes effets de son attachement à la terre et de ce repos trompeur et criminel qu'il cherche dans la jouissance déréglée des créatures qui fait ce renversement. Il devient semblable aux bêtes, et comme elles il agit sans connaissance et sans raison. De là, mes frères, il est aisé de comprendre le bonheur d'un pénitent qui se sent capable, par la grâce de Jésus-Christ, d'être relevé; car c'est avoir quitté cette voie d'égarement qui nous conduit à notre perte, c'est avoir quitté la créature pour l'Etre souverain, et mépriser ce qui passe si légèrement pour ce qui est éternel; c'est estimer les choses ce qu'elles valent : Dieu sur tout, les créatures par rapport à Dieu; l'éternité préférablement à toutes choses, et toutes choses dans l'ordre du salut éternel et comme des moyens et des voies pour y arriver. Mes frères, la foi seule ne suffit pas pour le salut, il faut des œuvres; la voie du salut est l'union de la foi et des œuvres. Le juste et l'homme de bien, c'est celui qui croit comme l'Église et qui agit comme il croit.

Sur ces principes-là qui appartiennent à

la foi, quel est le véritable pénitent? c'est celui qui, ayant renoncé à son péché, l'expie par la satisfaction et par les œuvres laborieuses; car vouloir simplement le détester, ce n'est pas, dit le pape saint Grégoire, être un véritable pénitent; il faut non-seulement que l'amour de Dieu en forme dans le cœur une détestation sincère, mais il faut encore que le même amour nous applique à l'effacer par une satisfaction sérieuse, légitime, proportionnée, sage et laborieuse. Voilà la première règle renfermée dans le premier conseil que Jésus-Christ donne au paralytique de notre évangile.

La seconde renferme un des principaux moyens pour accomplir ce premier précepte et pour acquérir la solidité si essentielle à la conversion, et c'est proprement la première œuvre du pécheur converti, ou la première démarche du pénitent qui vient de se lever et qui est debout : elle consiste à emporter son lit. Qu'est-ce que cela signifie, et comment emporte-t-on son lit? c'est en éloignant toutes les occasions du péché, en ôtant tout ce qui a pu servir à l'iniquité, en se privant des choses dans lesquelles le pécheur prenait un repos criminel; il faut qu'il n'en paraisse ni trace ni vestige; le lit du paralytique est enlevé, on n'en voit plus rien.

Cette seconde règle est fondée sur cette vérité, essentielle dans la doctrine de la pénitence, qu'il ne peut y avoir de vraie et solide pénitence si on ne se sépare de toutes les occasions du péché; car pour qu'elle soit véritable elle doit être sincère, et comment pourrait-elle être sincère si on conserve encore quelque chose qui appartienne au péché? Non, mes frères, cela ne peut pas être, on rejette bien loin et on éloigne de devant ses yeux ce qu'on hait véritablement. Pour être parfaite elle doit être de durée, car toute pénitence qui est suivie d'une prompte rechute dans le péché n'a point ce qui doit la faire passer pour véritable, au jugement des saints Pères de l'Eglise, et comment pourra-t-elle être de durée si vous conservez des choses qui par elles-mêmes vous portent à retomber dans le péché?

Il faut donc quitter les compagnies dangereuses par elles-mêmes ou par la dissipation qu'elles procurent, rompre tous ces commerces illicites, abandonner ceux dont la société nous entraîne dans le désordre : il n'y a sans cela ni conversion, ni pénitence, ni guérison.

Enfin, la troisième règle consiste à donner des preuves solides et sensibles du rétablissement de la santé : car non-seulement il faut que le lit soit ôté et qu'il ne paraisse plus aucun vestige de maladie, mais il faut qu'on voie des marques du rétablissement par la pratique des œuvres contraires aux faiblesses de la maladie et aux désordres du péché. *Il se leva en même temps*, dit l'Evangile, *il emporta son lit et s'en alla.* Ceci nous figure une vérité fondamentale dans l'œuvre de la justification, c'est que tout homme qui est justifié doit être une nouvelle créature en Jésus-Christ; car comme cet homme qui avait été créé à l'image de Dieu a été tellement défiguré par le péché qu'il n'était plus reconnaissable, il faut que la grâce de Jésus-Christ le renouvelle, qu'elle forme en lui de nouveau les traits d'enfant de Dieu sur Jésus-Christ, qui est l'original et comme l'image de Dieu invisible, et c'est ce qui se fait par la pratique des vertus. *Et de même que l'image du vieil homme a été formée en nous par ses œuvres*, comme parle saint Paul, qui sont les actes du péché qui nous avaient rendus ses esclaves, *il faut que l'image de Jésus-Christ soit formée en nous par les œuvres*, c'est-à-dire par des actions contraires à celles qui l'avaient effacé. Ainsi, ce paralytique qui était couché se lève; il languissait sur son lit, il le porte et il s'en va dans sa maison en rendant gloire au Seigneur : c'est ce qui est renfermé dans le troisième conseil que Jésus-Christ lui donne.

Or, mes frères, il est aisé de comprendre ce que c'est que d'aller dans sa maison, pour un homme que la grâce de Jésus-Christ a converti, à qui il a ouvert les yeux pour lui faire voir la chute et l'aveuglement déplorable de son choix, à qui il a fait rompre les liens qui l'y tenaient encore attaché, et à qui il a donné la force d'emporter son lit et de marcher. Qu'est-ce pour cet homme-là que d'aller dans sa maison? c'est de n'avoir qu'un désir, et de dire comme le Prophète : *J'ai demandé à Dieu une chose*, et je la lui demanderai toujours, *qui est d'habiter dans la maison du Seigneur.* Imaginez-vous, mes frères, quelle dut être la pensée de ce paralytique lorsqu'il se vit guéri : ce fut sans doute de retourner dans sa maison pour faire part de sa joie et de son bonheur à sa famille, et de jouir avec eux du rétablissement de sa santé. Il était sans doute dans l'empressement d'aller prendre comme une nouvelle possession de ses biens, qu'il avait perdus en quelque sorte, parce que son incommodité l'avait empêché d'en jouir. Telle doit être la disposition d'un pécheur converti : il ne doit plus avoir de pensée que pour la maison du Seigneur, que pour cet héritage éternel : semblable au peuple de Dieu retournant à Jérusalem après une longue captivité : *Je me réjouis*, disait ce peuple, *à cause de ce qui m'a été dit que nous irons dans la maison du Seigneur.* L'amour des biens présents ne doit plus être dans son cœur; relevé de sa chute funeste, il ne doit plus porter sa vue que vers cette Jérusalem céleste; il ne doit plus se proposer que l'acquisition de ce bien unique dans tous les moments de sa vie; il doit être attentif à considérer si tout ce qu'il entreprend et tout ce qu'il fait le conduit à cette fin; il doit se dire souvent à lui-même : Le Seigneur m'ordonne d'aller dans ma maison, ce que je fais ne m'en détourne-t-il point? Aller dans sa maison, c'est employer le moyen qui peut nous faire arriver à cette fin unique, c'est-à-dire l'amour de Dieu qui peut nous conduire tous dans cette maison, ne désirant, ne faisant que ce qui nous y peut introduire, ne le faisant que pour plaire à Dieu,

et n'agissant qu'à cause qu'on l'aime et en l'aimant, et pour l'aimer durant toute l'éternité. Celui qui vit de cette manière rend gloire à Dieu, quelque long que soit son voyage et quelque temps que le Seigneur veuille différer l'heureux moment de son rappel.

Voilà, mes très-chers frères, l'exposition simple et naturelle des avis que le Sauveur du monde donne au paralytique de notre évangile après l'avoir guéri, et dans ces avis les instructions que le pénitent doit suivre servent à confirmer sa guérison et à sortir entièrement de cette paralysie de l'âme, si commune et si dangereuse, figurée par celle de cet homme; mais à quoi nous servirait de les avoir reçus si nous ne recourons à celui qui peut seul nous mettre en état de les suivre? C'est donc à vous, ô mon Sauveur, que nous avons recours! Nous croyons que vous êtes le souverain et l'unique médecin de nos âmes, que vous avez la puissance et la volonté de nous guérir, et nous recourons à votre miséricorde pour vous supplier de nous guérir, comme vous avez guéri le paralytique de notre évangile.

Adressez-nous, Seigneur, à des amis fidèles qui prient pour nous, mais qui ne nous entretiennent point dans nos maladies par une lâche complaisance, et qui, dans la crainte de nous causer quelque douleur présente, ne nous exposent pas à en souffrir d'effroyables dans l'éternité, mais qui nous portent à vous et qui n'aient d'autre soin que de nous approcher de vous.

Donnez-nous cette confiance en votre vertu, qui ne peut venir que de votre grâce; cette soumission aux conseils de ceux qui nous portent à vous, qui ne peut être qu'un effet de cette foi vive qui vient de vous. Guérissez-nous, Seigneur, et alors nous serons guéris. Si une fois nous le sommes, nous marcherons dans les voies de la justice, et toujours soutenus par de nouveaux secours de votre grâce qui surmonteront toutes nos faiblesses, nous avancerons à grands pas vers cette maison permanente où nous trouverons un repos éternel. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LA FÊTE DE SAINT MAUR, ABBÉ.

(15 janvier.)

Gratia Dei sum id quod sum, et gratia ejus in me vacua non fuit.

Ce que je suis, c'est par la grâce de Dieu que je le suis, et sa grâce n'a point été inutile en moi (I *Cor.*, XV, 10).

Comme c'est la miséricorde du Sauveur qui fait les saints, on ne peut parler d'eux sans exposer leur conduite aux yeux des chrétiens comme un modèle qu'ils doivent imiter, et sans découvrir la conduite de la grâce sur eux et leur conduite par la grâce. C'est, mes frères, l'idée que j'ai prise dans ces paroles de l'Apôtre pour l'appliquer au grand saint Maur, de qui la solennité nous assemble : *Gratia Dei sum id quod sum :* C'est la miséricorde du Sauveur qui l'a élevé à ce point de sainteté qui le rend l'objet de notre vénération, et c'est en suivant les mouvements de la grâce qu'il y est arrivé. Admirons donc cette *miséricorde qui l'a prévenu*, et tâchons de suivre les *mouvements de cette grâce qui l'a conduit*. Voyons comme cette grâce n'a point été inutile en lui, examinons ses opérations en sa personne, et reconnaissons par quels mouvements il est arrivé à ce point de sainteté qui le rend aujourd'hui l'objet des honneurs qu'il reçoit. Or, on peut considérer la grâce du Sauveur dans ce grand saint en trois différents temps, qui ont partagé toute sa vie : dans son commencement, dans son progrès, dans sa consommation.

Dans son commencement, elle est conservée par les soins d'une éducation toute sainte: première partie; dans son progrès, elle est augmentée par les exercices d'une vie laborieuse : deuxième partie; cette grâce ne lui ayant point été donnée pour lui seul, nous ajoutons que dans sa consommation elle est communiquée par les effusions d'une charité ardente : troisième partie.

Voilà les opérations de la grâce en saint Maur. Demandons les lumières du Saint-Esprit. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La miséricorde que Dieu fit à saint Maur consista d'abord, mes frères, à disposer les choses de telle sorte qu'étant sorti du monde dès sa tendre jeunesse, il le conduisit dans la solitude de Sublac, où l'innocence et la grâce dont il l'avait prévenu furent conservées par les soins d'une éducation sainte. Mais je ne puis vous exposer parfaitement toutes les circonstances de cette miséricorde et de ce premier mouvement de la grâce, sans vous parler de trois personnes qui y eurent part. La première, c'est Equice, père de saint Maur, qui le présenta au monastère; la seconde, ce fut saint Benoît, qui le reçut; et la troisième, ce fut saint Maur lui-même, qui y entra; et pour exposer toutes les circonstances de cette miséricorde, il faut reconnaître la sagesse d'Equice qui le présente, la sainteté de saint Benoît qui l'instruit, et le bonheur de Maur qui reçut ses instructions. Toutes ces choses sont admirablement disposées par la Providence, et elle les fait entrer dans l'ordre des desseins qu'elle a formés sur notre saint.

En effet, mes frères, ne doit-on pas reconnaître que ce fut un effet des dispositions de la Providence d'inspirer à Equice de quitter Rome pour aller visiter saint Benoît dans la solitude de Sublac, et pour être témoin des merveilles que Dieu opérait en la personne de ces saints solitaires, et cela non par une simple curiosité, mais avec le dessein de mettre son enfant entre les mains de saint Benoît pour le charger des soins de son éducation? Ne faut-il pas dire que ce fut l'effet d'une sagesse admirable que Dieu avait versée dans l'âme de ce grand seigneur? Car y a-t-il rien de si opposé à l'esprit du monde que cette conduite? quelle éducation pouvait recevoir dans une solitude le fils d'un sénateur romain? que pouvait apprendre parmi des solitaires un jeune homme né dans l'éclat, et destiné, selon le cours de sa fortune,

à entrer dans celle de son père et à succéder à ses charges et à ses emplois? Mes frères, il fallait qu'Equice fût prévenu des lumières d'une sagesse toute divine pour ne voir dans son fils que la qualité de chrétien, et pour oublier sa naissance et sa fortune; pour ne voir que les périls du monde, et n'en considérer la grandeur et l'état que comme un obstacle au salut; pour s'oublier enfin lui-même, étouffer sa tendresse, renoncer à son enfant, et ne se souvenir uniquement que de son devoir et de l'importante obligation de conserver à Dieu ce qu'il avait reçu de lui.

Reconnaissons donc la sagesse d'Equice, qui le présente malgré les fausses lumières de la sagesse trompeuse du monde, et admirons aussi la charité de saint Benoît, qui interrompt sa retraite et qui ouvre son monastère pour y recevoir des personnes dont la manière et la conduite sont si opposées à celles des solitaires. Mais Dieu avait destiné ce grand saint pour travailler dans le cinquième siècle au rétablissement de la discipline de l'Eglise, qui lui est redevable de beaucoup de choses. Considérons que la corruption des mœurs s'introduit dans l'Eglise, quelque soin que les évêques prennent d'instruire en public et de s'élever contre les vices, si l'on ne prend soin dans les familles d'élever les enfants selon l'esprit de l'Evangile. Car si on les élève selon l'esprit du monde, à mesure qu'ils avanceront en âge, et même qu'ils participeront à nos saints mystères, ce seront de nouveaux ennemis de la discipline qui fortifieront le parti de la corruption. Il n'y a donc presque que par la sainte éducation des enfants qu'on puisse rétablir la pureté de la discipline.

Ce fut ce zèle pour la beauté de l'Eglise qui obligea saint Benoît d'ouvrir ses monastères aux enfants pour les y recevoir, et de les admettre dans la solitude pour y conserver l'innocence de leur baptême et les établir dans l'esprit du christianisme, afin que si Dieu les rappelait ensuite dans le monde, ils fussent plus capables de résister à sa corruption, et qu'ils pussent porter aux autres l'odeur de la vertu dont ils s'étaient remplis dans le monastère. Il ne quittait pas sa solitude pour aller les chercher, mais il leur permettait d'y venir sucer la piété dans un âge où on ne devait pas craindre qu'ils y apportassent la corruption. Saint Maur était dans cet état lorsqu'il y fut offert par Equice, son père, et saint Benoît n'hésita pas à le recevoir; car, outre ces vues générales de charité, il en eut de particulières sur sa personne : il était son parent, et cette alliance l'intéressait davantage dans son salut.

Ce fut ainsi que la providence de Dieu disposa ce qui était nécessaire pour faire réussir les desseins qu'elle avait formés sur saint Maur, et que ce jeune homme se vit heureusement dans un lieu propre à conserver son innocence et à augmenter la miséricorde de Dieu et les dons qu'il avait mis en lui. Quel avantage pour ce jeune homme! Il est ravi au monde dès l'âge de douze ans, afin que la malice n'altère point son innocence. Il porte le joug du Seigneur dès sa jeunesse, et s'attire par là mille bénédictions. Il n'a jamais connu le monde : qu'heureuse est l'ignorance qui nous empêche de connaître ce que nous n'apprenons jamais sans nous exposer au péril de nous perdre! Je ne m'arrêterai pas davantage à vous décrire le bonheur de saint Maur, et à vous marquer le progrès qu'il fit sous la conduite d'un si saint maître; vous le verrez par la suite de sa vie dans la deuxième partie, après que j'aurai fait quelques réflexions sur les mouvements de la Providence sur sa personne. Nous avons donc reconnu la sagesse de son père, qui l'a présenté; la charité de saint Benoît, qui l'a reçu, et son bonheur à lui-même d'avoir été offert : de là je tire trois conséquences, et je fais trois réflexions.

1° La sagesse d'Equice, qui s'est conduit d'une manière si chrétienne dans l'acquit de ses obligations de père, marque à tous ceux qui le sont ce qu'ils doivent aux enfants que la Providence leur a donnés : il faut que, comme Equice, ils aient en vue le salut de leurs enfants avant toute autre chose, qu'ils songent à l'obligation de les rendre à Dieu de qui ils les ont reçus; que, dans quelque état qu'ils embrassent, ils leur apprennent que le capital est de se consacrer à Dieu, en ne perdant jamais de vue les principes de la religion; et comme ils sont chargés de leur éducation, dont ils doivent répondre au jugement de Dieu sur leur salut, ils doivent penser sérieusement à chercher les moyens de satisfaire à cette importante obligation.

2° La charité de saint Benoît et les qualités de ce grand saint, qui reçoit saint Maur dans son monastère, m'apprennent que si Dieu permet aux pères et aux mères chrétiens de se décharger de l'éducation de leurs enfants sur des personnes à qui ils les confient, il faut que ces personnes soient destinées de Dieu à cet emploi et choisies avec beaucoup de soin : car il n'y a rien de plus nécessaire et de plus difficile que de trouver une personne à qui vous puissiez confier l'éducation de vos enfants. C'est là une obligation essentielle de votre état, et une des plus grandes affaires et des plus importantes de votre condition.

3° Enfin quel bonheur pour saint Maur de tomber entre les mains d'un aussi excellent maître que saint Benoît! Le bonheur ou le malheur éternel dépend presque toujours de la bonne ou de la mauvaise éducation qu'on leur donne : ils n'ont presque que ce seul secours par le moyen duquel ils peuvent conserver l'innocence de leur baptême, et on ne connaît point assez que la perte de cette innocence est la source malheureuse de tous les désordres de la vie que l'on cherche souvent ailleurs, comme sa conservation est la source de tous les biens. Vous ressentez tous les jours dans vos familles les suites déplorables de cette perte dans le dérèglement de la vie de vos enfants, et vous les ressentez toujours sans le connaître. Vous allez voir les suites heureuses de sa conservation dans la conduite de saint Maur, en qui elle fut con-

servée par les soins d'une éducation sainte, mais en qui elle fut augmentée par les exercices d'une vie laborieuse : c'est le sujet du deuxième point.

DEUXIÈME PARTIE.

C'est une erreur dangereuse que de croire qu'on puisse avancer dans l'ouvrage de la perfection et voir croître en nous les dons qu'il a plu à Dieu d'y mettre par sa miséricorde, si nous n'y travaillons avec soin, et si nous ne nous appliquons à les augmenter par les exercices d'une vie laborieuse. Saint Augustin remarque que les hommes tombent pour l'ordinaire dans l'un de ces deux excès, qui ruinent l'économie de leur salut et de leur perfection : les uns l'attribuent à leurs propres œuvres, et, ne regardant jamais que leurs actions, ils négligent de recourir à la miséricorde de Dieu, qui commence, qui soutient et qui couronne en nous toutes nos œuvres. Les autres ne regardent que la miséricorde de Dieu, ils ne nous parlent que de l'efficacité de la grâce de Jésus-Christ, et, négligeant d'entrer dans les voies que la loi leur enseigne, ils attendent la perfection, la sainteté et la gloire sans vouloir travailler à l'acquérir; ainsi les uns se perdent parce qu'ils sont négligents, et les autres parce qu'ils sont présomptueux. Or, mes frères, on ne peut prendre trop de précautions contre cet abus, et voici, selon saint Augustin, ce qu'il faut faire pour l'éviter. Il faut marcher entre l'orgueil et la paresse, il ne faut être ni superbe ni négligent : on est superbe lorsqu'on se croit capable de faire quelque chose par soi-même pour le salut éternel, et on est négligent lorsqu'on ne veut rien faire du tout. Notre grand saint évita admirablement ces deux excès : il ne fut point superbe, et il reconnut toujours devant Dieu que la grâce l'avait fait ce qu'il était, que c'était elle qui l'avait choisi, que c'était elle qui l'avait séparé du monde, que c'était elle qui l'avait conduit dans la solitude; mais il ne fut point négligent, il reconnut qu'il fallait travailler, que la vie du chrétien, et par conséquent celle du religieux, est une vie laborieuse, et qu'on n'arrive ni à la perfection ni à la sainteté que par le travail. Il reconnut que la solitude n'est propre qu'à faire des superbes ou des malheureux, quand on ne s'y occupe pas dans les emplois qui conviennent aux solitaires.

Les saints Pères donnent trois différentes occupations aux solitaires, et ce sont celles qui ont partagé toute la vie de saint Maur : la première, c'est la prière, qui occupe l'esprit et le cœur; la seconde, c'est la mortification, qui combat les désirs des sens; la troisième c'est le travail, qui applique le corps. Il est impossible que notre solitude soit sainte sans la pratique de ces vertus. Sans la prière et l'oraison, notre esprit s'élève et notre solitude nous rendant vains et superbes, nous ne devenons tout au plus que des philosophes orgueilleux. Sans la mortification, nos sens cherchent à se satisfaire, et se plongeant dans une espèce de sensualité raffinée, nous ne sommes que des voluptueux. Sans le travail, notre corps s'appesantit dans une honteuse oisiveté, et nous ne sommes que de lâches fainéants.

Voici donc, mes frères, quelle a été la vie laborieuse de saint Maur dans la solitude : son esprit a été continuellement appliqué à Dieu par l'oraison, ses sens combattus et comme éteints dans leurs désirs par une sévère mortification, et son corps exercé par un travail persévérant. Voilà les exercices de cette vie laborieuse par où saint Maur a augmenté le don que la miséricorde de Dieu avait mis en lui. Lisez sa vie, mes frères, et vous y verrez la pratique exacte de tous les exercices des solitaires : vous verrez que son oraison fut continuelle; car, sans parler des psalmodies et des veilles de la nuit qu'il faisait en commun avec ses frères, auxquelles il se préparait en récitant tout le psautier en son particulier, il fut toujours dans l'exercice de cette oraison que l'esprit de Dieu forme en nous, c'est-à-dire dans un désir continuel de Dieu, dans un amour persévérant, dans un gémissement à la vue de ses misères qui vient de la charité.

Tel doit être l'exercice et l'occupation d'un solitaire que saint Jean nous a marqué dans ces paroles : *Vox clamantis in deserto :* C'est une voix qui crie dans le désert. Il faut qu'il ne lève jamais les yeux de dessus lui-même : il y verra un horrible désert et une affreuse stérilité, une terre qui ne pousse que des épines et des ronces, c'est-à-dire une âme plongée dans la faiblesse, un cœur tout rempli d'imperfection, un fonds inépuisable de misères. Cette vue continuelle de son néant l'obligera de crier vers Dieu; tout son emploi ne sera plus qu'un cri du cœur vers lui, pour en obtenir le secours, et ainsi il ne sera plus qu'une voix, criant incessamment dans son désert : Miséricorde : *Vox clamantis.* Mais, comme cet esprit d'oraison qui nous tient dans l'humilité en nous découvrant notre fonds nous fait voir en même temps combien nos sens et notre corps donnent des secours à ce mauvais fonds pour l'entretenir et pour l'augmenter, il nous découvre aussi l'obligation où nous sommes de combattre incessamment les désirs des sens par l'exercice d'une mortification continuelle. En effet la pénitence de Maur était excessive et paraît incroyable à ceux qui la mesurent selon les forces humaines. Fauste, son confrère, qui en avait été le témoin oculaire, assure qu'il ne quitta jamais le cilice, qu'il n'avait point d'autre lit qu'un amas de chaux et de sable, sur lequel il prenait un peu de repos, et qu'encore il trouvait ce lieu de repos trop délicat, de sorte qu'il dormait debout ou assis, quand l'excessive lassitude l'y contraignait. Son jeûne fut toujours très-rigoureux, et, le voulant rendre plus sévère aux jours destinés par l'Eglise à la pénitence, il se contentait deux fois la semaine de prendre un morceau de pain sec, à l'imitation de saint Benoît, qui passa tous les carêmes de la même sorte. Les désirs des sens ne s'accommodent guère à ce genre de vie,

qui ne l'exemptait pas même des fatigues d'un travail presque continuel : vous l'eussiez vu, dans le bâtiment des monastères dont il a plu à la Providence de le rendre fondateur, abattant le bois, labourant la terre, portant le ciment et la chaux, roulant les pierres, et ne craignant point d'appliquer aux exercices d'un manœuvre des mains dont Dieu se servait pour opérer de grands miracles. Tels furent les travaux de saint Maur, et tels furent les moyens dont il se servit pour augmenter le don de Dieu et accroître la grâce de Jésus-Christ en lui. On n'oserait, mes frères, vous proposer une semblable conduite pour exemple : la seule idée de ce genre de vie est capable de vous effrayer; mais au moins regardez-la comme un reproche de votre lâcheté et comme une condamnation de votre mollesse; car on peut tout avec la grâce du Sauveur. Souvenez-vous, en la regardant, que la vie du chrétien est une vie de pénitence, et pensez à la vôtre; souvenez-vous que vous avez contracté au baptême l'engagement de suivre Jésus-Christ et de porter la croix après lui comme saint Maur : voyez si vous songez à vous en acquitter; souvenez-vous enfin que vous prétendez à la même gloire que ce grand saint s'est acquise par tant de travaux, et reconnaissez devant Dieu ce que vous faites et ce que vous souffrez pour la mériter.

Mais il est temps de dire un mot des effusions d'une charité si ardente et augmentée par tant de travaux : ce sera la matière de ma troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Il faudrait, mes frères, un discours entier pour vous marquer toutes les circonstances des effusions de la charité du grand saint Maur, et encore ne pourrais-je le faire qu'imparfaitement. Rien n'approche davantage de l'apostolat que la mission de cet illustre solitaire, et si j'avais le temps de vous en décrire les circonstances, vous y verriez, mes frères, une idée fort naturelle de la conduite des apôtres dans les fonctions de leur ministère : en effet, l'idée de la mission des apôtres doit être prise sur celle du Fils de Dieu, puisqu'il a dit lui-même dans l'Evangile qu'il les envoyait comme son Père l'avait envoyé. Or, il faut considérer dans la mission du Fils de Dieu le motif de son entreprise, c'est l'amour des hommes; la conduite de cette entreprise, qu'il a soutenue malgré les peines et les travaux qu'il a fallu souffrir; enfin l'exécution de cette entreprise qui s'est achevée par les miracles et les prodiges qui l'ont consommée.

La mission des apôtres étant donc prise sur celle du Fils de Dieu, on doit dire que la charité en a été le motif, que les peines et les travaux en ont traversé l'exécution, et qu'enfin les prodiges et les miracles l'ont confirmée; c'est ce que nous trouvons dans celle de saint Maur : la charité en est le motif, les travaux en font l'épreuve, et les prodiges en couronnent l'exécution.

Cette charité qui l'anime dans l'entreprise règne partout, et elle le rend fort dans les épreuves et agissant pour l'exécution. Quel autre motif pouvait-il avoir que le désir du salut de ses frères, lorsqu'il prit la résolution de se séparer de saint Benoît et des chers confrères de sa solitude, pour venir établir un monastère de son ordre, qu'un évêque du Mans avait demandé avec de grandes instances à saint Benoît? Quelle autre force que celle qui nous est donnée par la charité pouvait être capable de le soutenir au milieu des peines et des travaux qu'il endure dans ce voyage, des contre-temps qui lui arrivèrent, des persécutions qu'on lui suscita? Il n'y a, mes frères, que l'amour de Dieu et celui du salut de nos frères, il n'y a qu'une ardente charité, qui cherche à se répandre parce qu'elle est pressée par son abondance, qui puisse soutenir au milieu de ces épreuves l'âme d'un solitaire né pour les délices innocentes de la retraite et pour le repos sacré du désert. Mais, semblable à ces torrents qui tombent du haut des montagnes, et qui, après avoir roulé leurs eaux dans le désert, viennent faire de grandes inondations dans la campagne, où ils entraînent tout ce qui s'oppose à leur passage, saint Maur, sorti de sa retraite par charité, pressé par les ardeurs de cette vertu qui l'anime, ne trouve rien de difficile dans son entreprise, et passe par-dessus tous les obstacles qu'on lui veut opposer, de quelque part qu'ils lui viennent.

Dieu enfin couronne les ardeurs de cette charité par un heureux succès. Les marques de son apostolat paraissent par les miracles, par les prodiges et par les effets extraordinaires de la puissance divine. Enfin l'établissement de son ordre en France, les grands biens que l'Eglise en a reçus, et le rétablissement de ce même ordre dans cette célèbre congrégation qui porte son nom, congrégation qui a été chercher l'esprit de saint Benoît dans les cendres des dignes enfants de cet illustre père, pour représenter sous son invocation l'image de cette première ferveur des anciens moines et les fruits de leurs travaux pour le service de l'Eglise, sont les marques visibles et éclatantes de la charité de ce grand saint, et l'effet des soins qu'il a pris de communiquer le don qu'il avait reçu de la miséricorde de Dieu. Il en a reçu la récompense, mes frères, car Dieu prend plaisir à couronner ses propres dons dans ceux en qui il lui a plu de les mettre. Mettons-nous donc en état de voir couronner en nous ceux qu'il y a mis. Appliquons-nous à les conserver, travaillons à les augmenter, et attendons-en la récompense dans l'éternité. Je vous la souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LA FÊTE DE LA CONVERSION DE SAINT PAUL.

(25 janvier.)

Ideo misericordiam Dei consecutus sum, ut in me primo ostenderet Christus Jesus omnem patientiam, ad informationem eorum qui credituri sunt illi.

Jésus-Christ m'a fait miséricorde, pour faire paraître en moi le premier la parfaite patience, et pour donner en ma personne un modèle à ceux qui croiront en lui (I *Timoth.*, I, 16).

Ce n'est point, mes frères, la fête de saint

Paul que je viens célébrer dans ce temple sacré, où la piété nous assemble; ce ne sont point les louanges de cet apôtre que je viens raconter aux fidèles : ce sont les miséricordes du Seigneur que je viens exposer aux pécheurs dans ce discours.

Saul a reçu miséricorde, c'est la gloire de ce persécuteur devenu un apôtre; mais ce persécuteur est converti pour devenir comme un modèle et un exemple à ceux qui croiront en Jésus-Christ : voilà ce qui doit relever notre espérance, quelque grandes que soient nos misères, et quelque profondes que puissent être nos plaies.

En effet, comme nous voyons qu'un médecin qui a guéri un malade abandonné et de qui on n'attendait plus que la mort s'attire la confiance de tous ceux qui se trouvent frappés d'une maladie aussi dangereuse, espérant de recevoir un semblable secours, qui peut désespérer de sa conversion quand on jette les yeux sur Saul converti? et jusqu'où ne doit pas aller la confiance des pécheurs en la vertu de cette grâce qui fait en un moment d'un persécuteur un disciple de Jésus-Christ, un des plus saints apôtres de son Eglise?

Il ne faut pourtant pas se laisser tellement éblouir à l'éclat de cette lumière, qu'on s'abandonne aux dangereuses illusions d'une espérance téméraire : il faut étudier les mouvements de Paul changé par la grâce, en établissant notre espérance sur cette grâce qui l'a changé; car il ne nous est pas seulement proposé pour réveiller notre espérance, mais aussi pour régler notre conduite : *J'ai reçu miséricorde*, dit-il dans les paroles de mon texte, *afin que je fusse le premier en qui Jésus-Christ fît éclater son extrême patience, et que je devinsse comme un modèle et un exemple à ceux qui croiront en lui.*

Ainsi, mes frères, pour suivre cette idée et pour entrer dans ces paroles selon l'esprit de saint Paul même, je vais vous proposer deux choses dans les deux parties de ce discours : dans la première j'exposerai les fondements de notre espérance dans la vertu de la grâce qui convertit Saul : *J'ai reçu miséricorde, afin que je fusse le premier en qui Jésus-Christ fît éclater son extrême patience:* première partie; dans la seconde j'exposerai les règles de notre conduite dans la fidélité de Paul à correspondre à cette grâce : *Afin*, dit-il, *que je devinsse comme un modèle et comme un exemple à ceux qui croiront en lui :* seconde partie.

Nous nourrirons l'espérance des humbles en proposant la conversion de Saul; nous confondrons la témérité des présomptueux en retraçant la conduite de Paul. C'est toute l'idée de ce discours. Demandons les lumières de l'Esprit-Saint. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il faut exposer toutes les circonstances de la conversion de Saul pour vous découvrir toute la vertu de la grâce qui l'a converti, et pour donner en même temps à notre confiance en la vertu de Jésus-Christ toute l'étendue qu'elle doit avoir. Remarquez donc ces trois circonstances propres à vous convaincre de tout ce que je prétends vous faire voir : Jésus-Christ le prévient et va le chercher, première circonstance; dans le temps de sa plus grande fureur contre l'Eglise, seconde circonstance; pour en faire un des plus dignes ministres de l'Eglise que Saul cherche à détruire, troisième circonstance. Quel effet produira donc la conversion de Saul sur les plus abandonnés, quand ils feront réflexion sur cette miséricorde inépuisable de Jésus-Christ qui prévient cet ennemi, sur cette force invincible qui abat ce furieux, enfin sur cette magnificence infinie qui élève ce persécuteur si connu de tous les fidèles.

Entrons dans tout ce mystère de la miséricorde de Jésus-Christ. Il fallait qu'il allât chercher Saul et qu'il le prévînt : car qu'est-ce que l'homme dans le péché? C'est un malheureux qui s'est jeté volontairement et par son choix dans un abîme d'où il ne peut plus se retirer sans un secours dont il est indigne; c'est cette brebis qui s'est égarée, qui se perdrait entièrement, si le pasteur n'allait la chercher et s'il ne la rapportait sur ses épaules.

C'est donc la miséricorde de Jésus-Christ, mes chers frères, qui va chercher Saul par un effet de la pure bonté de celui qui veut le prévenir. Qu'avait-il en effet en lui qui le rendit digne de cette faveur, ou plutôt n'était-il pas très-indigne qu'il pensât à lui, puisque toutes ses démarches étaient un obstacle à sa conversion et un sujet propre à exciter l'indignation de Dieu contre lui? Il était entré fort avant dans la connaissance des vérités de la loi, sa vie irréprochable était réglée par ses principes, il était tout brûlant de zèle pour son observation. C'est là un mérite, à parler en général, et tout cela est admirable en lui-même; mais tout cela formait un grand fonds d'orgueil, d'obstination et de faux zèle, qui l'avait plongé dans un abîme d'où la seule grâce de Jésus-Christ le pouvait retirer. Il avait gâté ce qui était bon, et s'était fait par son orgueil un poison qui lui aurait donné la mort pour toujours, si Jésus-Christ, qui l'avait destiné pour la vie, ne l'avait cherché par sa miséricorde. D'ailleurs quel temps Jésus-Christ choisit-il pour lui en faire sentir les effets, et quelle est la disposition de Saul contre l'Eglise quand le Sauveur pense à le prévenir? *Saul*, dit l'Ecriture, *était encore plein de menaces et ne respirant que le sang des disciples de Jésus-Christ.* Ce Saul avait été élevé dès sa jeunesse dans des sentiments d'aversion contre Jésus-Christ et contre son Eglise, il avait commencé de bonne heure à persécuter ses ministres, il fut présent lorsqu'on lapida saint Etienne, et comme il n'avait peut-être pas encore la force de contribuer à sa mort de ses propres mains, il le lapida, disent les Pères, par les mains de tous ceux qui le lapidèrent, dont il s'offrit de garder les vêtements durant cette cruelle exécution. *Il mit à mort dans Jérusalem plusieurs fidèles, hommes et femmes, qu'il tirait par force de*

leurs maisons, en ayant reçu le pouvoir du grand conseil des Juifs, et lorsqu'on les faisait mourir il y donnait son consentement. Cette fureur, comme il l'appelle lui-même, qui le transportait contre eux, le portait à les persécuter jusque dans les villes étrangères, et il alla demander au grand prêtre, comme chef du grand conseil des Juifs, des lettres pour les synagogues de Damas, afin que s'il trouvait quelques personnes de cette secte, il les amenât prisonnières à Jérusalem pour être punies.

Quels épouvantables efforts du faux zèle de cet homme si éclairé et si religieux observateur de la loi ! Tout ce qu'il avait lu et peut-être vu de Jésus-Christ, de sa vie miraculeuse et des prodiges de sa mort; tout ce qu'il avait ouï dire des merveilles de la Pentecôte, de la prédication des apôtres et de la descente du Saint-Esprit ; les conversions de tant d'âmes et de tant de prêtres, les prodiges de la vie et de la mort de saint Etienne, tant de passages de l'Ecriture qu'il savait sans doute, cités par les apôtres et confirmés par les événements, tout cela ne put arrêter l'impétuosité de son faux zèle, ni lui faire ouvrir les yeux à tant de lumières. Il vint, la fureur dans l'âme, les menaces dans la bouche, les armes à la main, pour enlever tout ce qu'il trouverait de disciples de Jésus-Christ et de sujets de son Eglise.

Mais c'est ici que Jésus-Christ l'attend : il vient en personne pour résister à cet ennemi qui n'en veut qu'à lui, et il lui fait entendre, par la manière dont il lui parle, que c'est le persécuter lui-même que de faire souffrir son Eglise et dans ses enfants et dans ses ministres, parce que le chef qui est dans le ciel et les membres qui sont sur la terre ne forment qu'un corps. Vous ne vous montrez pas toujours à ceux qui persécutent cette Eglise, Seigneur, mais vous la défendez toujours contre ceux qui s'en séparent, qui la divisent, qui la troublent et qui la déshonorent.

Que je vois de merveilles dans cette apparition de Jésus-Christ à Saul et dans les circonstances qui l'accompagnent ! Il veut en quelque façon nous rendre visible l'ouvrage de sa conversion et de la grâce qui l'a produit. Il vient en personne pour nous apprendre qu'il est l'auteur de cet ouvrage ; il emploie tout pour l'achever : la lumière qui aveugle Saul en plein midi, la main qui l'abat pour le relever, la voix qui lui fait des reproches pour l'attirer à lui, tout ce qui frappe ici nos yeux se passe invisiblement dans le cœur du pécheur lorsque la grâce travaille à le changer. Il faut qu'elle brille dans son esprit par de nouvelles lumières qui l'aveuglent, pour l'empêcher de voir ce qu'il voyait auparavant et pour lui faire voir ce qu'il ne voyait pas ; il faut que des reproches salutaires agitent son cœur et troublent heureusement son âme, et qu'une main invisible l'humilie et le terrasse.

Voilà l'ouvrage de cette grâce intérieure qui cause un renversement universel dans l'âme de Saul et qui l'assujettit ; mais, ô profonde sagesse de notre Dieu dans la conduite de cet ouvrage ! il choisit pour l'accomplir un temps propre à nous donner encore de nouvelles preuves du triomphe de cette grâce. Vous attendez que ce furieux soit prêt à faire éclater les desseins de sa rage contre les enfants et les ministres de votre Eglise, afin de vous servir de ses desseins mêmes pour l'accomplissement des vôtres. Quelle gloire eût-ce été pour vous, Seigneur, de prendre un homme élevé et instruit par les apôtres pour l'associer avec eux dans les fonctions du sacré ministère ? Il n'y aurait eu rien de rare ni de singulier dans cette conduite, vous en voulez tenir une qui apprenne à toute la terre que les hommes ne peuvent rien contre vos desseins, et que vous les accomplissez par les voies mêmes qu'ils ont choisies pour les renverser. Vous vous servez des préparatifs d'une cruelle et sanglante persécution pour donner de la consolation aux fidèles, pour rétablir votre Eglise, et vous conduisez Saul à la mission apostolique par la mission sacrilége qu'il vient de demander au grand prêtre des Juifs pour verser le sang de ceux à qui vous le destinez pour apôtre.

C'est la troisième circonstance qu'il y a à remarquer dans cette conversion, qui nous découvre la magnificence de la grâce de Jésus-Christ, qui relève ce persécuteur abattu pour en faire un apôtre ; car Jésus-Christ lui dit, comme il le rapporte lui-même : *Levez-vous et tenez-vous debout, car je vous ai apparu pour vous établir ministre et témoin des choses que vous avez vues, et de celles aussi que je vous montrerai en vous apparaissant de nouveau.* Voilà, mes frères, la consommation de la patience de Jésus-Christ envers cet ennemi, et l'accomplissement de ses miséricordes sur ce pécheur converti : il en fait un apôtre.

La grâce de sa conversion fut accompagnée d'une plénitude de lumière et d'onction, et l'apparition de Jésus-Christ à ce persécuteur fut comme une espèce de Pentecôte qui le remplit de l'esprit de Dieu et de cette vertu d'en haut dont les autres apôtres avaient été remplis par la descente du Saint-Esprit. Cette grâce et cette onction agissent sur son tempérament et sur son ardeur naturelle pour les consacrer aux exercices de son ministère ; la fureur d'un ennemi se change dans le zèle d'un apôtre : cette ardeur qu'il avait fait paraître pour persécuter les disciples du Sauveur, il l'emploie à les instruire ; il fait pour l'établissement de son Eglise ce qu'il avait fait pour sa ruine, et ce furieux qui ne cherchait qu'à verser le sang des chrétiens ne soupire plus qu'après les occasions de répandre le sien pour les intérêts de Jésus-Christ. Ainsi Dieu fait-il paraître la force de la grâce en consacrant à sa propre gloire les instruments dont le pécheur s'était servi pour lui faire injure : ainsi fait-il éclater la magnificence de sa grâce, en sanctifiant ce que ce pécheur avait corrompu, et en lui fournissant jusque dans ses

inclinations naturelles de quoi réparer le dérèglement de sa conduite.

Venez donc ici, pécheurs que la multitude de vos péchés effraye, que la qualité et le nombre de vos iniquités épouvantent; venez voir l'ouvrage de la grâce en la personne de Saul, et réveillez votre espérance à la vue de ce grand ouvrage. Vous avez reconnu les qualités du cœur de ce persécuteur dans ce que je viens de vous dire; il a dû vous paraître brillant par les lumières de son esprit, par les connaissances de la loi et par la régularité de sa vie, étant de la secte des pharisiens. Vous avez vu sa dureté : *Mon zèle allait jusqu'à persécuter l'Eglise de Jésus-Christ*, dit-il lui-même ; il était parmi ceux qui lapidèrent saint Etienne, et peut-être plus endurci que pas un deux, car il gardait les vêtements de ceux qui le lapidaient; il résistait à la vérité et il se révoltait contre l'Evangile. Jésus-Christ crie du haut du ciel : *Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous ?* et cette seule parole fait disparaître tout d'un coup toutes les résistances de Saul. *Ah !* s'écrie saint Augustin, *Dieu par cet exemple crie en quelque sorte à tous les pécheurs : Venez, que ceux qui ont soif s'approchent et qu'ils boivent : Saul a persécuté saint Etienne jusqu'à la mort, et Saul, maintenant changé en eau vive, invite tous les pécheurs à venir boire à la source.*

Il ne faut donc pas que le pécheur ait jamais la pensée que Dieu ne lui pardonnera pas ses offenses, et qu'elles sont trop grandes pour pouvoir lui être remises : qu'il considère la bonté infinie de Jésus-Christ, qui a daigné se faire homme et prendre une chair comme la nôtre. Jésus-Christ descend encore pour aller chercher Saul, et il se plaît tous les jours à réveiller un pécheur du plus profond assoupissement où il soit, et à lui faire élever la voix du fond de l'abîme où ses péchés le retiennent et l'oppriment. Qu'il fasse réflexion sur la force de cette voix qui renverse, qui humilie, qui terrasse ce fier ennemi dans le plus grand emportement de sa fureur. Peut-on perdre l'espérance quand on est l'enfant d'un Père et la créature d'un Dieu qui peut, quand il lui plaît, faire de semblables renversements dans l'âme et changer tout d'un coup un loup en un agneau ?

C'est pour nourrir cette espérance que Saul assure toute l'Eglise qu'*il a reçu miséricorde, afin qu'il fût le premier en qui Jésus-Christ fit éclater son extrême patience;* mais c'est afin que cette espérance ne soit pas vaine que l'Eglise nous expose tout ce qui se passa dans la conversion de ce persécuteur, pour nous tracer la fidélité de cet apôtre à correspondre à la grâce, afin qu'elle nous serve de règle pour notre conduite et qu'il devienne comme un modèle et un exemple *à ceux qui croiront en Jésus-Christ :* c'est ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Il est à propos, mes très-chers frères, d'établir quelques principes, afin de rendre plus utile ce que nous avons à dire d'important dans cette seconde partie, qui doit renfermer tout le fruit de ce discours et nous mettre en état de suivre l'excellent modèle que l'Eglise nous propose dans la fidélité de Paul à correspondre à la grâce qui l'a converti.

1° Il y a des conversions extraordinaires, réservées dans les trésors de la miséricorde de Dieu, dans lesquelles il fait sentir sa puissance absolue, et où il paraît qu'il est le maître dans l'empire de la grâce. Il laisse descendre le pécheur dans le plus profond de l'abîme pour l'en retirer avec éclat, faisant tout en lui par la force invincible de sa grâce. Ces coups-là sont des miracles qui ne doivent pas nous servir de règle dans la pratique; nous devons bien prendre garde à ne pas nous en flatter, il y aurait de l'insolence à les demander et de la témérité à les attendre. Telle a été la conduite de Dieu dans la conversion de Saul.

2° Dieu se renferme comme dans une espèce d'ordre naturel pour les opérations ordinaires de sa grâce, et il agit pour la formation de l'homme intérieur à peu près comme dans celle de l'homme naturel : il commence par peu et il conduit son ouvrage par degrés; il prévient, mais il veut que nous agissions ; tout est de lui, tout est de nous; la grâce fait tout dans la volonté, et la volonté fait tout par la grâce. Aussi voyons-nous que l'esprit de Dieu se sert dans l'Ecriture de différentes expressions qui marquent qu'il veut que l'homme agisse avec lui dans l'ouvrage de sa conversion, et qu'il ne l'accomplit que par le concours de deux volontés, de celle de Dieu, qui agit dans celle de l'homme, et de celle de l'homme, qui consent à celle de Dieu. Ainsi nous voyons qu'il fait dire au pécheur : *Convertissez-nous, Seigneur, vous qui êtes notre salut;* et dans un autre endroit il dit au pécheur : *Convertissez-vous à moi de tout votre cœur.* Il promet au pécheur de lui ôter ce cœur de pierre et de lui en donner un de chair; il lui demande par un autre prophète qu'il se fasse lui-même un cœur nouveau.

Il y a donc des occasions où l'on peut dire dans un très-bon sens qu'il convertit l'homme, sans lui demander qu'il se convertisse ; qu'il lui arrache le cœur de pierre pour lui en donner un de chair, sans attendre qu'il s'applique à se donner un cœur nouveau. Mais dans la voie ordinaire il veut qu'il travaille par lui et avec lui à l'accomplissement de cet ouvrage, et c'est dans la fidélité à suivre cet ordre de Dieu et à ménager les différents effets de sa grâce en nous pour arriver à la perfection de son ouvrage, que consistent l'obligation et les soins de celui qui pense à se convertir; car il faut, aux termes de l'Ecriture, mettre la main à l'œuvre et travailler à bâtir le temple de Dieu. Considerons donc maintenant en détail ce qui s'est accompli dans la conversion de Saul, afin de l'imiter et d'apprendre à suivre les mouvements de la grâce.

Que fait d'abord la grâce à l'égard de ce persécuteur qu'elle veut changer ? Il fut en-

vironné et frappé tout d'un coup d'une lumière du ciel, et, comme il dit lui-même en rendant compte de ce qui lui était arrivé dans cette occasion : *Je vis en plein midi briller une lumière du ciel plus éclatante que celle du soleil, qui m'environna et tous ceux qui m'accompagnaient.* C'est par là, mes frères, que la grâce commence l'ouvrage de la conversion : elle répand des lumières dans l'esprit qui produiraient en nous l'effet que produisit en Saul celle qui le frappa, si nous savions les ménager. L'Ecriture nous dit qu'ayant les yeux ouverts il ne voyait point: heureux aveuglement qui ne sert qu'à ouvrir les yeux de l'âme, qui empêche ce persécuteur de voir ce qu'il voyait et lui fait voir ce qu'il ne voyait point.

Ouvrez les yeux, chrétiens, comme Saul les ouvrit ; fermez-les comme il les ferma, si vous voulez commencer l'ouvrage de votre conversion. Défiez-vous des fausses lumières de votre esprit ; que les maximes du monde vous deviennent suspectes. Ne suivez pas comme certains des principes qui ne peuvent que vous égarer. Ouvrez les yeux sur les vérités de la foi, écoutez les règles de l'Evangile ; recevez les lumières que Dieu veut répandre dans votre esprit, par ces maximes que vous trouvez, comme par hasard, dans une lecture sainte que vous avez faite sans attention, par ces vérités fortes que vous avez entendues dans une prédication, qui vous ont fait entrevoir ce que vous ne découvriez pas auparavant. Ménagez ces lumières, elles sont capables de vous mener loin en vous rendant les vôtres suspectes; elles vous conduiront à cet aveuglement heureux qui vous fera voir la lumière de la vérité et de la vie ; elles vous appliqueront à cette voix intérieure qui parle dans votre cœur. Les aveugles sont plus attentifs, parce qu'ils ne sont point distraits par les objets extérieurs. Saul écoute la voix de Jésus-Christ après que la lumière du ciel l'a aveuglé.

L'Ecriture ajoute qu'*après que la lumière l'eut frappé, il entendit une voix qui lui dit :* SAUL, SAUL, POURQUOI ME PERSÉCUTEZ-VOUS ? *et il répondit : Qui êtes-vous, Seigneur ? et le Seigneur lui dit : Je suis Jésus que vous persécutez.* La voix se fait entendre, Saul écoute, il interroge Jésus, Jésus répond : que de mystères, mes frères ! que d'instructions ! Ah ! si vous rentriez dans votre cœur à la faveur des lumières que le ciel y répand, vous entendriez la voix de Dieu, car il parle dans le temps qu'il éclaire ; il parle par les remords qu'il excite dans la conscience, les dégoûts pour le monde, les ennuis secrets qui se font sentir au milieu des plaisirs, les déchirements du cœur durant la fausse joie. Ce sont des voix que nous ne voulons pas entendre. Heureux qui ne se rend pas sourd à ces reproches intérieurs et à ces coups secrets que Dieu frappe dans le temps qu'il éclaire ! S'il ouvre les yeux et qu'il se rende attentif, il reconnaîtra la grandeur et l'énormité des péchés ; il apprendra que ces crimes ne sont pas des choses légères, que c'est Dieu même qu'il a offensé, que c'est Jésus-Christ qu'il persécute ; que tout est à craindre du Dieu qui va jeter le trouble dans son cœur s'il ne prend soin d'en ôter ce qui lui déplaît, mais aussi qu'il doit tout espérer d'un Dieu qui s'est fait homme. A quoi ce trouble excité par les reproches que Dieu fait au pécheur le conduira-t-il, s'il les écoute ? Poursuivons ce que dit l'Ecriture en rapportant la conversion de Saul : *Et alors, tout tremblant et effrayé, il dit au Seigneur : Que voulez-vous que je fasse ?* Cette crainte des jugements de Dieu est le premier mouvement d'un pécheur qu'il a éclairé par sa miséricorde. Alors, tremblant et effrayé, il dit : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?* C'est l'état où doit être un pécheur qui réfléchit sur sa vie et sur les jugements de Dieu; car tout homme qui n'est pas effrayé de cette vue ne sait pas ce que c'est que Dieu et ce que c'est que le péché, et il ne comprend pas que c'est lui qui est offensé par le péché ni que c'est lui qui le doit punir, et que ce Dieu offensé et vengeur dans sa propre offense agit sans miséricorde quand le temps de la vengeance est venu, que le temps est à sa disposition, et qu'il n'y a pas un moment dans la vie du pécheur où il ne puisse tomber entre les mains du Dieu vivant.

Ces vues, mes frères, percent le cœur d'un pécheur et le remplissent d'une sainte frayeur qui produit d'excellents effets. Rien ne fixe nos pas dans la voie de Dieu comme la crainte salutaire de la rigueur de sa justice soutenue par la charité. Ceux qui craignent ainsi les jugements de Dieu n'appréhendent plus ceux des hommes qui sont contraires à ceux de Dieu; ils se soumettent avec humilité à ceux qui savent ménager les impressions de cette crainte pour les faire marcher dans les voies de la justice. C'est encore une disposition où l'Ecriture nous montre saint Paul dans le récit qu'elle nous fait de sa conversion. On le conduit donc par la main et on le mène à Damas. Que peut faire un homme éclairé par de nouvelles lumières qu'il ne développe pas encore, troublé par une voix secrète qu'il n'entend pas distinctement, effrayé par des vues terribles qui ne semblent propres qu'à le désespérer; que peut, dis-je, faire cet homme, que de demander à connaître la volonté de Dieu ? car comme la source de tous ses désordres, c'est sa volonté corrompue, à laquelle il faut renoncer, la source de sa sanctification, c'est la volonté de Dieu, qu'il faut connaître pour s'y abandonner entièrement. Mais comment la connaîtra-t-il s'il ne s'adresse pas à un homme qui la lui découvre ? C'est l'ordre de Dieu: saint Paul, tout éclairé qu'il était, est envoyé à Ananie, qui était un homme fort simple, pour lui dire ce qu'il fallait faire. Ainsi, quelques lumières que Dieu nous ait données, quand nous aurions vu, comme saint Paul, les rayons d'une lumière toute nouvelle, il faut se soumettre au jugement de ses ministres : je dis s'y soumettre, et aller à eux avec la disposition de s'abandonner entièrement à leur conduite;

car on rencontre assez de gens qui entr'ouvrent les yeux à la lumière, qui se rendent attentifs à quelques reproches, qui entrent dans quelque frayeur sur leur état et sur les jugements de Dieu, qui cherchent un homme et qui vont à lui; mais ils en veulent un selon leur cœur et non pas selon leurs besoins; ils veulent bien suivre ses lumières, mais ils ne veulent pas renoncer aux leurs; ils prétendent que leurs raisons entrent dans celle de sa conduite, et en raisonnant avec celui qu'ils ne devraient qu'écouter avec soumission, ils soumettent la lumière de Dieu à leurs propres lumières, et au lieu que le véritable pénitent dit à Jésus-Christ : *Que voulez-vous que je fasse?* ceux qui conduisent les âmes dans l'Eglise sont souvent obligés de demander à ceux qui viennent à eux : Que voulez-vous que je fasse? comment voulez-vous que je vous traite? C'est donc avec une disposition de dépendance absolue, avec une entière soumission, avec une simplicité d'enfant, qu'il faut aller à l'homme de Dieu. Mais qui nous découvrira cet homme? me direz-vous : la même simplicité qui vous le fera chercher. Priez comme Saul, demandez de tout votre cœur à Dieu de connaître sa volonté, il vous enverra à celui qu'il vous a destiné; il le fera même aller au-devant de vous, car il inspire à ses serviteurs d'aller chercher ceux qui le cherchent avec simplicité par la prière, comme il envoie Ananie au-devant de Saul en la maison de Judas. La véritable règle pour trouver un bon directeur, c'est de voir comment se conduisent les personnes qui vont à lui.

Mais quel que soit celui à qui vous vous adressez, comptez qu'il ne sera pas l'homme de Dieu, s'il ne suit pas l'ordre que Dieu vous a marqué lui-même dans la conduite qu'il a tenue sur Saul. Avant que de lui envoyer Ananie pour lui faire l'imposition des mains, *il fut trois jours*, dit l'Ecriture, *sans boire ni manger*. Qu'était-il nécessaire de tenir dans une telle privation un homme en qui il s'était passé de si grandes choses? Cet homme, si touché, si abattu, si effrayé, si soumis, ne devait-il pas être rétabli dans le même moment? et puisque Dieu avait réuni dans sa conversion les effets de sa grâce, qu'il ne produit que par degrés dans les autres pécheurs qu'il convertit, pourquoi sépare-t-il la réconciliation de ses autres effets?

Cette conduite, mes très-chers frères, renferme une excellente leçon et pour les directeurs et pour ceux qui s'adressent à eux. Jésus-Christ, souverain médecin des âmes, ne précipite rien dans la réconciliation de saint Paul, toute miraculeuse qu'elle est; apprenons donc à n'aller pas si vite, surtout dans celle des grands pécheurs que la miséricorde de Dieu nous adresse. Ananie tremble quand Dieu même lui parle d'aller chercher Saul; le ministère est toujours redoutable, quoiqu'on n'y soit appliqué que par la vocation du Seigneur. Vous ne ferez votre devoir, ministres de Jésus-Christ, qu'en suivant les règles qu'il vous prescrit ici lui-même dans la conduite qu'il a tenue à l'égard de Saul. Vous, pécheurs, ne vous plaignez pas qu'on l'observe à votre égard : reconnaissez au contraire que vous êtes tombés entre les mains de l'homme de Dieu.

Saint Paul *demeure trois jours privé de la vue*, dans la pratique d'un jeûne rigoureux et d'une prière continuelle. Ces jours passés dans cet état d'humiliation et de pénitence nous enseignent la conduite qu'il faut tenir avec les pécheurs dans l'administration de la pénitence : il faut leur donner le temps de porter et de sentir le poids du péché; il faut qu'ils connaissent ce qu'ils sont et à quoi ils se sont réduits par eux-mêmes : il faut leur donner le loisir de demander l'esprit de pénitence et de contrition, qu'ils sachent ce qu'il vaut et qu'ils l'achètent en quelque façon par les larmes, par les prières, par les gémissements; il faut enfin qu'ils commencent à satisfaire à la justice de Dieu, qu'ils forment une certaine habitude de pénitence qui soit comme garant du changement de leur cœur, avant que de les réconcilier avec Dieu.

Heureux celui qui est conduit par cette voie! elle le mènera infailliblement à la perfection de la pénitence, dont l'Ecriture nous donne l'idée dans ce qu'elle continue de rapporter de la conversion de Saul. *Aussitôt*, dit-elle, *il prêcha Jésus-Christ dans les synagogues, assurant qu'il était le Fils de Dieu.* Il s'efforce, dès qu'il est converti, de détruire son péché par une voie toute contraire : il a voulu renverser la religion chrétienne pour faire triompher la loi des Juifs; il s'applique, aussitôt que Dieu l'a changé, à convaincre les Juifs mêmes que Jésus-Christ est le véritable Messie; il consacre la science qu'il a dans la loi à la gloire du Sauveur du monde, et l'ardeur du nouvel esprit dont il est pénétré le porte à réparer le tort qu'il a fait à son Eglise.

Ne comptez pas, mes frères, que vous soyez véritablement convertis si on ne voit un changement pareil dans votre conduite. Par où connaîtra-t-on que vous êtes pénétrés d'amour pour celui qui vous a regardés avec miséricorde, et de reconnaissance pour la grâce que vous avez reçue, si on ne vous voit pas chercher les voies de lui satisfaire et de réparer les injures que vous lui avez faites? Et par où les réparerez-vous si vous ne suivez une conduite tout opposée à celle que vous avez tenue? Quelle autre marque certaine peut-on avoir de votre conversion si ce n'est le changement de votre cœur, et par où verra-t-on que ce changement est fait s'il ne paraît pas dans vos actions? Les affections du cœur règlent les mouvements de la vie; faites donc des actions contraires à celles que vous avez faites, si vous voulez que je croie que votre cœur est changé.

Cette grâce qui vous a convertis est le principe d'une vie nouvelle, qui se fortifie par les actions qu'elle fait produire. Ne croyez donc pas que vous soyez véritablement convertis si vous ne vous établissez dans le bien par la pratique des vertus opposées aux vices auxquels vous vous êtes abandonnés. Il

faut que vous changiez de façon de vivre, de paroles, de desseins, de pensées; il faut que votre changement ne soit pas seulement en ce que vous faites profession d'une loi qui vous était inconnue, mais en ce que vous n'obéissez plus à vos passions, en ce que vous êtes plus justes envers votre prochain, plus sévères envers vous-mêmes, plus respectueux pour Dieu.

Vous avez vu tout ceci dans celle du persécuteur des fidèles : ses fausses lumières se sont dissipées, sa fureur s'est éteinte, il est tombé par terre sans force et sans mouvement; mais, peu de temps après, d'autres lumières ont succédé aux premières, il s'est senti animé d'un nouveau zèle et rempli d'une force toute divine; enfin, la reconnaissance du nouvel esprit dont il était plein, le zèle du salut de ses frères, le désir de réparer les maux qu'il a faits à l'Eglise, lui ouvrent les yeux et en font tout d'un coup un apôtre.

Voilà, mes frères, le modèle que l'Eglise nous présente aujourd'hui. Bénissons Dieu de la conversion de ce persécuteur, adorons ses miséricordes sur cet apôtre et sur son Eglise, et plus encore sur son Eglise que sur lui, car c'est pour elle qu'il l'a converti et qu'il lui a changé le cœur.

Admirons cet ouvrage : Dieu fait, quand il lui plaît, de ces conversions extraordinaires pour manifester le pouvoir de sa grâce, mais il ne fait pas toujours de ces miracles éclatants, il ne rassemble pas tant d'effets différents de sa grâce pour opérer tout d'un coup de semblables prodiges : il agit d'une manière plus simple, il commence par de moindres effets l'ouvrage des conversions ordinaires, quoiqu'il accomplisse à proportion tout ce qui s'est fait dans celle de Saul. C'est donc à vous, mes frères, à étudier ces mouvements, à ménager ces premiers effets, à suivre par degrés les opérations de la grâce en nous. L'ouvrage de notre conversion serait beaucoup plus avancé si nous y avions donné cette application que je vous demande; mais nous voulons que Dieu fasse des miracles pour nous, nous voulons qu'il nous convertisse sans vouloir nous-mêmes travailler à nous convertir; nous voulons qu'il nous éclaire sans renoncer à nos lumières, qu'il change notre cœur sans en bannir nos passions, qu'il nous humilie sans nous abattre, et qu'il fasse de nous de nouveaux hommes sans rien changer dans nos engagements et dans nos pratiques.

Prenons une autre voie, mes très-chers frères, recourons à lui avec confiance : ce qu'il a fait pour Saul est un solide fondement d'espérance pour tous les pécheurs : le désir de nous convertir, qu'il forme dans notre cœur, est un commencement de conversion; ménageons-le avec humilité. Demandons toujours comme si nous ne pouvions rien; travaillons avec application comme si nous pouvions tout, et espérons qu'avec sa sainte grâce il couronnera ses ouvrages d'une gloire éternelle : je vous la souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON

SUR LES GRANDEURS DE JÉSUS-CHRIST.

(28 janvier.)

Unus Dominus Jesus Christus, per quem omnia et nos per ipsum; sed non in omnibus est scientia.

Il n'y a qu'un seul Seigneur, qui est Jésus-Christ, par lequel toutes choses ont été faites, comme c'est aussi par lui que nous sommes ce que nous sommes; mais tous n'ont point cette connaissance (I *Cor.*, VIII, 6, 7).

Ces paroles renferment le malheur de ceux à qui l'apôtre saint Paul s'adressait, et qui consistait à ne pas avoir la connaissance de Jésus-Christ. Ce malheur, mes frères, n'est pas tombé seulement sur les païens à qui saint Paul parlait dans les premiers siècles de l'Eglise; mais il régnait encore d'une façon déplorable, quoique d'une autre manière, parmi les chrétiens dans les derniers temps, lorsque Dieu suscita un prêtre selon son cœur, qui a pris soin d'en assembler d'autres en son nom, pour renouveler la vraie science de Jésus-Christ dans son Eglise.

C'est donc, mes très-chers frères, pour entrer, autant que Dieu m'en rendra capable, dans l'esprit et dans les intentions de ces saints prêtres si liés aux intérêts de Jésus-Christ, que j'entreprends aujourd'hui de vous le prêcher tout entier selon les paroles de mon texte. Regardons-le donc dans sa personne, dans sa vie et dans sa grâce; c'est ce que nous allons faire dans ce discours : nous le regarderons dans sa personne, comme l'objet de nos adorations; nous le regarderons dans sa vie, comme le modèle de notre conduite; nous le regarderons dans sa sainte grâce, comme le fondement de nos espérances.

Nous saurons parfaitement Jésus-Christ, et nous le connaîtrons comme il faut le connaître, si nous savons adorer la personne de Jésus-Christ : première partie; retracer la vie de Jésus-Christ : deuxième partie; nous abandonner à la grâce de Jésus-Christ : troisième partie. C'est tout ce que j'ai à proposer dans ce discours, après avoir imploré l'assistance du ciel. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Saint Paul, mes très-chers frères, faisait profession de ne connaître que Jésus-Christ, et je ne suis pas surpris que ce saint apôtre ait borné toutes ses lumières à cette seule connaissance, puisqu'un autre apôtre nous assure que la vie éternelle consiste *à connaître Dieu et Jésus-Christ qu'il a envoyé;* mais je suis étrangement surpris que des chrétiens qui font profession d'être tous à Jésus-Christ et qui n'espèrent rien que par lui, donnent néanmoins si peu d'application à le connaître et s'informent si peu de la manière de le bien connaître. Car ne vous y trompez pas, il y a une sorte de connaissance de Jésus-Christ qui ne dissipe pas l'ignorance dont je me plains, et qui ne met guère de différence entre nous et ceux de qui saint Paul disait : *Tous n'ont pas cette science;* mais il y en a une autre qui nous tire de cette ignorance et qui dissipe les té-

nèbres intérieures qui règnent plus dans le cœur que sur l'esprit, et assurément celle-ci n'est pas donnée à tous.

La première peut nous donner des idées de Jésus-Christ, mais ce ne sont que des idées ; elle nous peut apprendre Jésus-Christ, mais elle ne nous unit pas à Jésus-Christ : c'est une connaissance dont le malin esprit se fait honneur et dont ceux qui lui appartiennent ne sont pas privés. La seconde non-seulement nous fait connaître Jésus-Christ, mais elle nous unit à Jésus-Christ : elle nous donne des idées sur la dignité de son être, elle nous attache à sa personne : connaissance salutaire et pratique qui est bien moins un effet des attentions de notre esprit que des affections de notre cœur : connaissance en un mot qui ne peut être produite en nous que par cet esprit, sans lequel, selon saint Paul, *nous ne saurions confesser que Jésus-Christ est le Seigneur.*

C'est, chrétiens, de cette connaissance de Jésus-Christ que je veux vous parler dans ce discours : je veux d'abord vous le proposer dans sa personne divine et dans ces deux natures inséparablement unies dans son incarnation, c'est-à-dire vous présenter ce composé admirable de l'Homme-Dieu qui nous est donné pour être l'objet de nos adorations.

C'est ici, mes frères, le premier rapport que nous avons à Jésus-Christ, c'est le premier devoir que nous découvre la connaissance de sa personne divine : car si saint Paul nous assure que *dès que Dieu eut introduit de nouveau son premier-né dans le monde, il ordonna aux anges de l'adorer*, quoiqu'il ne se fût pas fait ange, que doivent faire les hommes pour qui il s'est fait homme, et quelle serait leur ingratitude et leur aveuglement s'ils portaient ailleurs leurs adorations ? Il faut donc que nous regardions la personne de Jésus-Christ comme le centre et le principe de nos adorations ; c'est sous ces deux vues que nous devons regarder cette personne divine, si nous voulons en prendre l'idée qui lui convient et le connaître de cette connaissance qui nous unit à lui.

En effet, il est le centre de nos adorations, parce que, outre que lui seul doit être adoré, c'est à lui seul que nous devons rapporter nos adorations ; car rien n'est plus grand, rien n'est plus saint que lui. Que vous dirai-je, chrétiens, pour vous faire connaître le mérite, la sainteté et les grandeurs de Jésus-Christ? vous représenterai-je d'abord que sa venue a été l'objet de l'attente, des vœux, des empressements, des soupirs des patriarches et de tous les justes de l'Ancien Testament? ils l'ont appelé le désiré de toutes les nations : *Desideratus cunctis gentibus.* Tournez-vous vers nous : *Convertere, Domine;* jusqu'à quand nous rejetterez-vous? Faites-nous connaître votre droite, c'est-à-dire, selon saint Augustin, le Fils de Dieu, le Christ, dont les hommes, accablés sous le poids de leurs péchés et de tant de maux qui en étaient les justes peines, souhaitaient l'avénement avec ardeur. Faites-nous-le connaître en le rendant visible par son incarnation, afin que nous soyons instruits par lui, non-seulement à l'extérieur, comme nos pères, mais dans le cœur. Ces discours ardents doivent au moins être considérés comme de favorables préjugés du mérite et de la sainteté de celui qui les avait fait naître dans l'âme de ces justes.

Mais quels qu'ils puissent être, reconnaissons, chrétiens, qu'ils sont infiniment au-dessous du mérite, de la sainteté et des grandeurs de celui qu'ils ont obtenu. Ecoutons sur cela le grand saint Augustin. *Il n'y a jamais eu*, dit ce grand homme, *d'effusion plus abondante de la bonté de Dieu sur le genre humain, que lorsque la Sagesse même, c'est-à-dire son propre Fils, qui lui est coéternel et consubstantiel, a daigné se revêtir de tout ce qui appartient à la nature de l'homme, c'est-à-dire lorsque le Verbe s'est fait chair et qu'il a habité parmi nous. C'est là le plus grand et le plus digne ouvrage de la bonté d'un Dieu qui se rend pauvre pour nous enrichir de sa pauvreté, qui se fait infirme pour guérir des malades, qui devient esclave pour délivrer ceux qui l'étaient, et qui donne le premier des marques du plus tendre amour à ceux qui ne pensaient pas à l'aimer. Quel abîme de sagesse dans la consommation de cet ouvrage divin, qui nous découvre tant de puissance et tant de bonté ! Celui qui était invisible par sa nature se rend visible par son incarnation, et il se proportionne à la faiblesse de nos yeux, qui ne pouvaient pas supporter l'éclat de sa majesté, il s'est rendu le modèle des hommes, il a trouvé le moyen de les rappeler par les choses sensibles auxquelles ils étaient attachés, aux choses spirituelles desquelles ils s'étaient éloignés entièrement.*

Peut-on être surpris après cela que le prophète Isaïe donne tant de qualités excellentes à ce petit enfant qui nous est né, à ce fils qui nous a été donné? Il l'appelle l'*Admirable*, et c'est à juste titre, si nous considérons tout ce qu'il réunit de grand, *mais plus encore*, dit saint Bernard, *par le changement qu'il a fait dans nos cœurs et par l'empire qu'il s'est acquis sur la volonté des hommes.*

Il l'appelle *le conseiller, le Dieu, le fort, le père du siècle futur, le prince de la paix.* C'est donc là le centre de nos adorations, c'est là que nous devons porter tous nos hommages ; car *l'homme*, dit saint Augustin, *ne doit adorer que ce qui est l'objet de l'adoration de toute créature raisonnable.*

Nous croyons sans hésiter que les anges mêmes, ces substances si nobles et si pures qui sont les ministres les plus excellents de la toute-puissance de Dieu, ne désirent autre chose eux-mêmes, sinon que nous adorions avec eux celui qu'ils adorent, et dont la contemplation éternelle fait leur bonheur, comme elle doit faire le nôtre : car ce ne sera pas parce que nous verrons les saints que nous serons éternellement heureux dans le ciel, mais ce sera parce que nous verrons cette vérité éternelle. Nous prenons part à leur bonheur et à leur joie, nous les honorons par un sentiment d'amour et de charité, et non

par un dévouement de servitude; mais nous ne leur bâtissons point de temples, et ils sont bien éloignés de demander de nous ces sortes d'honneurs, puisqu'ils savent que lorsque nous avons la charité nous sommes les temples du Dieu souverain qu'ils adorent comme nous.

C'est donc Jésus-Christ seul que nous adorons, c'est sur cette sainte montagne que nos pères ont porté leurs adorations, c'est là le centre où elles doivent se terminer; mais c'est aussi de dessus cette montagne qu'il faut adorer: c'est cette terre d'où coulent le lait et le miel. Car comme Jésus-Christ doit être le centre de toute adoration, parce que rien n'est plus grand que sa personne divine, rien aussi n'est plus saint que lui.: il est le Saint des saints, il est dans sa personne la source de toute adoration, il n'y a que par lui que nous le puissions adorer, et il est en nous la source de toute adoration. Pour exposer Jésus-Christ tout entier, il faut retracer toute la religion.

En effet, mes frères, toute créature est faite pour adorer Dieu; car, comme Dieu n'a pu former la créature que pour lui-même, ne pouvant pas n'être point la fin de toutes choses, il n'y a point de créature qui ne porte dans sa nature et dans l'essence de son être une obligation de retourner à lui: si elle est raisonnable, elle ne peut y retourner que par l'adoration; elle ne doit rechercher que lui, ne reconnaître que lui pour son unique bien, ne vouloir que lui; mais cette créature ne peut adorer Dieu qu'imparfaitement, car, pour que l'adoration soit absolument parfaite, il faut qu'il y ait un rapport de mérite et de prix entre l'adoration et celui à qui elle est rendue, et c'est ce qui ne se trouvera jamais lorsqu'il n'y aura que la créature qui adore. Adam dans son innocence fut sans doute dans son genre un parfait adorateur de la Divinité: il adora Dieu saintement, il était saint; mais comme il n'était qu'homme, il ne l'adora qu'imparfaitement: le mérite de son adoration était borné et réduit aux termes du mérite d'une créature qui ne peut rien avoir d'infini, et par conséquent rien qui ne soit au-dessous de Dieu.

Il n'y a donc qu'une créature d'un mérite infini qui puisse adorer Dieu selon toute sa dignité; et où trouverons-nous cette créature si ce n'est dans la personne de Jésus-Christ? Il fallait, pour former ce véritable adorateur, qu'il fût homme et qu'il fût Dieu: il fallait qu'il fût homme, parce qu'un Dieu ne peut pas être adorateur, il doit toujours être adoré; il fallait cependant qu'il fût Dieu, car un homme ne peut offrir que des honneurs finis, et de tels honneurs ne sont pas proportionnés à la dignité d'un Dieu, et ne suffisaient pas pour lui rendre ce que le péché lui a ôté. Jésus-Christ seul pouvait donc être cet adorateur, lui seul pouvait offrir une adoration infinie: car, comme toutes les actions portent avec elles le prix et le mérite de la dignité de la personne qui les produit, ainsi la nature que le Verbe s'est unie ayant perdu un certain être humain et reçu en sa place un être divin, ne subsistant plus que par cet être et dans une personne divine, toutes les actions de cet Homme-Dieu ont porté avec elles un mérite et une valeur infinie. Il n'y a donc eu nulle adoration vraiment digne de Dieu jusqu'à la venue de Jésus-Christ, et c'est ce que le Sauveur du monde enseignait à la Samaritaine lorsqu'il lui dit: *L'heure est venue que les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité.* Jusque-là il n'y avait eu que des adorations imparfaites; lui seul est le véritable adorateur du Père, lui seul l'adore en esprit et en vérité; c'est donc en lui que se trouve la source de toute adoration.

Mais, mes frères, cette source est ouverte pour nous, car il n'y a que par lui que nous puissions adorer en esprit et en vérité: aussi dit-il à la même femme que *l'heure est venue où les vrais adorateurs adoreront en esprit et en vérité;* car nous le sommes en lui, et même nous ne formons avec lui qu'un seul adorateur, nous ne formons qu'un corps avec Jésus-Christ; le chef et les membres ne font qu'un même homme, et ne formant qu'un corps avec Jésus-Christ et l'ayant pour chef, nous sommes animés de son esprit. Saint Paul nous dit: *Parce que vous êtes les enfants de Dieu, Dieu a envoyé dans vos cœurs l'esprit de son Fils.* Donc, si nous ne formons qu'un corps avec lui, si ce corps est animé de son esprit, c'est lui qui agit en nous. *Le Verbe a été fait chair et il a habité parmi nous.* Ce n'est pas seulement parce que cet Homme-Dieu a conversé avec les hommes, mais parce qu'il est dans nous tous qui sommes ses enfants, et qu'il y est comme un autre nous-mêmes, qu'il y adore son Père en nous et par nous, et que nous l'adorons par lui. Voilà jusqu'où la dignité de chrétien est portée par les rapports et par les liaisons qu'il a avec la personne de Jésus-Christ. Non-seulement il est destiné à aimer, à servir, à adorer Dieu, mais il aime Dieu par lui-même; c'est par lui-même qu'il le sert, c'est par lui-même qu'il l'adore; il ne va à lui que par lui, et Jésus-Christ est tout ensemble l'objet et le moyen de son adoration.

Comprenez bien, mes frères; cette éminente dignité de votre consécration, et la haute élévation de l'état d'un chrétien au-dessus de celui d'un juif. Il avait bien le même objet que vous dans son adoration, il la rapportait à Dieu: ainsi il n'était pas un faux adorateur, il adorait celui à qui l'adoration était due; mais il n'était qu'un adorateur très-imparfait, parce qu'il ne lui rendait son culte que par le sacrifice des animaux. Le chrétien au contraire est un adorateur parfait, puisque c'est par Jésus-Christ qu'il adore, et qu'il ne peut adorer pleinement que par lui. L'excellence de son adoration réunit et égale le moyen à l'objet; il adore Dieu, et il l'adore par Jésus-Christ. Ce sont là, chrétiens, les idées que nous devons avoir sur la personne de Jésus-Christ, que nous avons regardé d'abord comme l'objet de nos adorations. Il en est le centre, il en est la source, *per quem omnia, et nos per ipsum.* Il faut

maintenant le regarder dans sa vie comme le modèle de notre conduite : c'est le sujet du deuxième point.

DEUXIÈME PARTIE.

C'est une vérité qui appartient à la foi et qui est un des principes de la religion, que tout chrétien doit regarder la vie de Jésus-Christ comme la règle de la sienne, et l'étudier comme le modèle de sa conduite. C'est là cette voie nouvelle, cette voie vivante dans laquelle nous devons marcher par la foi : voie unique, hors laquelle il n'y a qu'égarement ; voie qui conduit à la vie et qui est exposée à nos sens par sa vie même et par ses mystères. C'est ce qui fait que saint Paul recommande aux chrétiens de jeter les yeux sur Jésus-Christ, comme sur l'auteur et le consommateur de la foi. Par là, mes frères, comprenez que si nous connaissons la personne de Jésus-Christ, il faut encore nous appliquer à connaître sa vie et à l'étudier, comme le modèle qui doit régler la nôtre ; car il était nécessaire absolument pour notre salut que ce modèle fût exposé à nos yeux, et il n'était pas possible de nous en exposer un plus excellent. Ainsi c'est donc pour nous une obligation de salut de l'étudier et de le suivre, mais nous ne saurions être convaincus comme il faut de la nécessité où nous étions que la vie de Jésus-Christ fût exposée à nos yeux pour servir de modèle à notre conduite, si nous ne retraçons l'idée de l'état où nous avions été réduits par le péché. Ne craignez pas, mes frères, que ceci nous éloigne de notre matière, nous ne perdrons pas Jésus-Christ de vue : il y a une relation naturelle entre le malade et le médecin ; le fondement de la religion est établi sur ces deux hommes, et on ne peut entrer dans la connaissance de l'un que par celle de l'autre.

Retraçons donc en deux mots l'état où nous avait réduits cet homme par qui tous les maux qui nous accablent sont entrés dans la nature. Heureux dans l'état de son innocence, il connaissait et il aimait Dieu qui l'avait formé ; malheureux depuis son péché, il fut dépouillé de ces deux avantages : il perdit tout d'un coup la connaissance et l'amour de son Dieu ; l'aveuglement d'esprit et la corruption du cœur furent ainsi les deux plaies qu'il reçut par son crime. Le changement qui se fit en lui fut si déplorable, que son âme, qui rendait sa chair spirituelle par l'empire qu'elle avait sur elle et par l'impression qu'elle y faisait à cause de son union avec Dieu, était devenue elle-même toute matérielle et incapable de connaître et d'aimer autre chose que des objets sensibles et corporels. Il est vrai qu'elle n'avait qu'à rentrer en elle-même pour retourner vers son Dieu, car il était au dedans d'elle et il luisait encore dans ses ténèbres ; mais elle en était sortie. Elle était tellement dissipée et le poids qui l'entraînait l'avait rendue si charnelle, qu'elle ne connaissait et n'aimait plus que des corps.

Dans cet état il lui fallait un maître qui fût à portée de sa disposition, un maître qui pût la ramener aux choses spirituelles par la vue des objets sensibles, un maître revêtu d'un corps, afin de s'insinuer par nos sens jusqu'au fond de notre âme, et y porter une connaissance et un amour de la justice capable de dissiper l'aveuglement de notre esprit et la corruption de notre cœur.

Or, vous le voyez ce maître qui s'est rendu visible pour nous enseigner, c'est le Verbe qui s'est fait chair et qui a habité parmi nous, pour nous détacher des biens sensibles et nous élever à l'amour des biens invisibles; il s'est rendu visible lui-même, et s'est anéanti en se revêtant de notre chair pour devenir ce modèle nécessaire, mais en même temps si excellent.

Cette excellence doit se prendre de la dignité du modèle même et de la manière qu'il a choisie pour nous proposer ce que nous avions à imiter. Ce modèle, c'est Jésus-Christ lui-même, c'est la vertu et la sagesse de Dieu, c'est la vérité.

Il n'en faut pas davantage pour comprendre quelle est la dignité de ce modèle qui nous est proposé. Jésus-Christ est la vertu de Dieu, c'est la sagesse infinie, la vérité éternelle ; et pour retracer en nous l'image de la Divinité, que nous y avons effacée par notre péché, il vient se charger de nos misères, et se rendre semblable à nous pour nous mettre en état de devenir semblables à lui. Il a commencé par marquer à ceux qu'il voulait instruire l'estime qu'il faisait d'eux, pour s'insinuer dans leur cœur, en se montrant à nous dans notre propre nature ; après s'être insinué dans le cœur de ceux qu'il voulait instruire, il a voulu s'établir une certaine autorité dans leur esprit, et leur donner de grandes idées de lui-même: ainsi il s'est appliqué à leur faire voir que si son amour l'avait réduit à se rendre semblable à eux en se revêtant de leur nature, sa puissance n'en était pas diminuée, et qu'il portait sous les faiblesses de l'humanité toute la force, toute la majesté et toute la vertu d'un Dieu.

Il leur a donc fait voir qu'il était véritablement Dieu et véritablement homme. Ses miracles et les bienfaits dont il les a comblés ont été les preuves de sa divinité, comme sa passion et ses souffrances les ont convaincus qu'il était homme ; et il n'y a aucune action de sa vie qui n'aille à marquer l'une et l'autre de ces deux natures. Il était nécessaire qu'ils fussent convaincus de l'union de ces deux natures, mais il fallait qu'ils le reconnussent pour un Dieu avant que de le recevoir pour maître : car tous les hommes étant engagés dans l'aveuglement, aucun n'était capable d'éclairer les autres, et ils étaient trop pleins d'orgueil pour se soumettre à leurs semblables. D'ailleurs il fallait qu'ils fussent persuadés qu'il était homme, capable d'être touché de toutes les choses sensibles, susceptible comme eux de toutes les tentations agréables que l'homme peut recevoir par leur usage, aussi bien que de la douleur qu'il ressent par leur privation, afin que, lui voyant rejeter ce qu'ils avaient toujours poursuivi avec tant d'ardeur et embrasser ce

qu'ils avaient toujours rejeté avec tant de soin, ils pussent comprendre que ce qu'ils avaient regardé comme des maux n'en était point réellement, et que ce qu'ils avaient recherché comme des biens n'en avait que les apparences.

Il aurait pu, à la vérité, se servir de son autorité pour les rappeler de leur égarement et pour leur commander les vertus ; il aurait pu leur dire seulement : Si vous ne vous humiliez, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux, et ainsi du reste ; mais il n'a pas voulu mettre la force en usage ; il n'a rien voulu établir que par voie d'enseignement et de persuasion ; il a choisi une voie douce et aimable ; il a mieux aimé dompter le cœur par l'insinuation que par la force : *Apprenez de moi*, dit-il, *que je suis doux et humble de cœur*. Chrétiens, qui ne se rendrait pas à ce maître ? Quelle fierté pourrait tenir contre ces paroles, soutenues de la dignité infinie et des profonds abaissements de celui qui les a prononcées ?

Les hommes couraient avec une ardeur insatiable après les richesses de la terre, qui sont les instruments de la volupté : il s'est rendu pauvre. Ils ne cherchaient qu'à s'élever au-dessus des autres par les dignités, il n'a pas voulu souffrir qu'on le fît roi. Leur orgueil leur donnait de l'horreur pour les outrages, il en a essuyé en toutes manières. Ils ne pouvaient souffrir les injures les plus légères, en est-il de plus atroces que celle que souffre un juste et un innocent qui se voit condamné à la mort ? La douleur leur était insupportable, il a été déchiré de coups. Enfin, mes frères, en se privant de tous les biens dont l'amour nous porte au mal, il a fait voir le peu de cas qu'on en doit faire, et en s'exposant à tous les maux dont la crainte nous détourne de la recherche de la vérité, c'est-à-dire des choses éternelles et invisibles, opposées aux choses sensibles, qui ne sont que mensonges et illusions, il a mis tous les maux sous ses pieds.

Faut-il présentement vous presser sur la conséquence naturelle de ces vérités, et vous dire qu'il est d'une obligation indispensable pour nous d'étudier ce modèle et de le suivre ? Le Sauveur du monde ne nous dit-il pas qu'il est la voie, et n'ajoute-t-il pas qu'il nous a donné l'exemple afin que nous fassions de même ? C'est donc là l'étude d'un chrétien : copier Jésus-Christ, régler sa conduite sur celle du Sauveur. On ne saurait dire qu'on le connaît, qu'on se connaît soi-même et qu'on connaît la religion, quand on néglige cette application et cette étude, puisque toutes les obligations d'un chrétien sont renfermées dans cette application, et son salut dans l'avantage d'y réussir. N'est-ce pas ce que saint Paul nous marque si précisément quand il nous dit que, *comme nous avons porté l'image de l'homme terrestre, il faut que nous portions l'image de l'homme céleste ?* Car Dieu ne considère en nous que Jésus-Christ et son image, et cette image ne se forme en nous que par la pratique des vertus dont il nous a donné l'exemple ; c'est donc un devoir indispensable de les étudier et de les suivre.

Il est vrai que chaque chrétien ne peut pas ressembler en toutes choses à Jésus-Christ, que toutes ses vertus et tous ses exemples ne conviennent pas à chaque état en particulier ; mais toute l'Eglise doit représenter tout Jésus-Christ. Cette multitude qu'il unit à lui par la grâce et par la charité est véritablement son corps mystique, et comme toute la société des chrétiens prise ensemble ne fait qu'un seul Jésus-Christ, il s'ensuit que chaque particulier doit lui ressembler dans son état et être reconnu pour son membre, comme toute l'Eglise doit le représenter en tout son corps. C'est en conséquence de cette vérité qu'un grand serviteur de Dieu a fait cette belle réflexion, que le Sauveur du monde, ne nous ayant point laissé par écrit de grandes instructions touchant la piété chrétienne, il a voulu nous faire entendre qu'elle ne pouvait être dignement représentée que par les actions vivantes de sa vie mortelle ; et comme il renouvelle cette vie tous les jours en la communiquant aux chrétiens par la foi et par la charité, c'est par cette foi agissante et par la charité qu'ils doivent représenter Jésus-Christ.

Il nous a laissé trois monuments qui subsisteront jusqu'à la fin des siècles : celui de sa mort dans l'adorable eucharistie, celui de sa doctrine dans son Evangile, et celui de sa vie dans les vrais chrétiens, qui sont des tableaux de cette vie divine plus excellents en un sens que les seuls écrits de son Evangile, qui ne contient que le récit de ses actions : car l'Evangile ne renferme que la vie passée de Jésus-Christ, dans des caractères qu'on peut appeler morts, au lieu que les véritables chrétiens contiennent sa vie présente aussi bien que sa vie passée ; ils la découvrent, ils la montrent, ils la font lire, ils la représentent aux yeux de tout le monde.

De là venait autrefois que les païens, voyant le désintéressement, la simplicité, la douceur et les autres vertus des premiers chrétiens, disaient en les admirant : *Les dieux sont descendus sur la terre et ont conversé parmi nous ;* car Jésus-Christ vivait véritablement dans les premiers fidèles, comme l'apôtre saint Paul dit qu'il vivait en lui. En effet Jésus-Christ retrace et renouvelle sa vie dans tous ceux qui vivent dans le monde comme il a vécu et comme il a recommandé à tous les chrétiens d'y vivre ; et il ne les aurait pas appelés ses cohéritiers, ses associés à la filiation divine, à sa royauté, à sa divinité même, si leur vie n'était pas ici-bas semblable à la sienne. Telle est l'obligation indispensable d'étudier cette vie et de copier ce modèle divin.

Qui croirait se pouvoir sauver en vivant d'une autre manière tomberait dans l'illusion des enfants de Zébédée, aspirant à la gloire sans vouloir suivre les seuls moyens par lesquels on y peut parvenir : mais, hélas ! Seigneur, où sont-ils ces tableaux véritables de Jésus-Christ ? où trouve-t-on de ces images fidèles ? quel rapport y a-t-il entre la conduite

des chrétiens que nous voyons, et celle de Jésus-Christ qui est contenue dans l'Evangile et qui nous est proposée pour modèle? Songeons à cette parole de saint Paul : *Ceux qu'il a connus dans sa prescience, il les a aussi prédestinés pour être conformes à l'image de son Fils.* Il n'y a pas un de nous, mes frères, qui ne veuille être du nombre des prédestinés; mais en même temps faites-vous cette réflexion, que d'être prédestiné pour le ciel c'est être prédestiné pour être conforme à Jésus-Christ? Si vous la faites, cette réflexion, n'en demeurez pas là, poussez-la plus loin et considérez quelle est votre conformité avec la sienne : où trouverons-nous dans nos mœurs cette modestie, cette pauvreté, cette patience, cette frugalité, cette mortification dont il nous a donné l'exemple? vivons-nous comme lui? pensons-nous comme lui? estimons-nous ce qu'il a estimé? aimons-nous ce qu'il a aimé? Quel rapport, mes frères!

Nous avons tous été appelés à la foi, nous avons reçu la vie de Jésus-Christ dans le baptême, nous avons été unis à son corps : ce sont autant d'heureux préjugés de notre élection, mais il la faut assurer par la conformité de notre vie avec la sienne, c'est à quoi tout élu est appelé et prédestiné. *Efforcez-vous* donc de plus en plus *d'affermir votre élection par les bonnes œuvres.* Point de salut pour nous sans les œuvres : c'est le sceau de l'élection de Dieu, parce que c'est le moyen par lequel il accomplit ses desseins; mais il faut avoir recours à la vertu de Jésus-Christ et à la vertu de sa sainte grâce qui fait accomplir les œuvres : c'est la troisième vue dans laquelle il faut nécessairement le considérer pour le connaître tout entier : c'est la dernière partie.

TROISIÈME PARTIE.

De quoi nous servirait-il de connaître la dignité de la personne de Jésus-Christ et d'être instruits du mérite de sa vie, si nous ne connaissions pas sa grâce et sa vertu? Quel avantage serait-ce pour nous de savoir que cette personne divine doit être l'objet de nos adorations, et que sa vie nous est proposée pour être le modèle de notre conduite, si nous n'étions pas assurés de trouver en lui une grâce qui nous rende capables d'adorer véritablement sa personne et d'imiter sa vie? *Je cherchais*, dit saint Augustin, *par où je pouvais m'élever; mais c'est à quoi je ne pouvais parvenir qu'en recourant à Jésus-Christ, homme médiateur entre Dieu et les hommes, et Dieu lui-même.*

Il faut donc, chrétiens, pour que nous connaissions Jésus-Christ tout entier, que nous le regardions comme le fondement unique de nos espérances dans sa grâce; car toute grâce et toute vertu sont en Jésus-Christ, et elles y sont pour être communiquées. Par là il est clair que toute grâce étant en lui uniquement, il est donc le seul objet de mon espérance, et que la grâce étant en lui pour être communiquée, mon espérance ne peut pas être vaine.

Or, mes frères, la grâce est en Jésus-Christ, grâce dont l'étendue, la sainteté, la puissance, l'efficacité répond à la dignité de Fils de Dieu, grâce par conséquent qui ne pouvait être qu'en lui : car *quel est l'ange*, dit saint Paul, c'est-à-dire quelle est la créature, quelque excellente qu'elle puisse être, *à qui le Seigneur ait jamais dit : Asseyez-vous à ma droite? Sachez donc*, disait saint Pierre aux Juifs qui l'avaient crucifié (et je dis la même chose aux chrétiens qui font profession d'être à lui et qui vivent comme s'ils ne le connaissaient pas), *sachez qu'il n'y a point de salut pour vous par aucun autre; car nul autre nom sous le ciel n'a été donné aux hommes par lequel nous devions être sauvés.*

C'est donc en vous, ô Seigneur! que je trouve le trésor, la source, le principe, la plénitude de toute grâce. C'est vous seul qui pouvez m'en remplir, parce que vous seul en êtes plein, et que la divinité habite en vous, non pas par une simple effusion de grâce, mais par union substantielle et perpétuelle. A Dieu ne plaise que je pense à chercher quelque chose hors de vous, puisque tout est en vous! C'est vous que je regarde comme le seul et unique objet de mon espérance; c'est vers vous que je porte toute ma confiance, tout mon amour, toute ma reconnaissance; et si je détourne quelquefois les yeux sur les saints, c'est pour vous adorer dans leur personne, c'est pour honorer vos dons et votre munificence qui les a faits ce qu'ils sont; c'est enfin pour me soutenir et pour m'animer par cette pensée si consolante, que ce que vous avez fait pour eux, vous voulez le faire pour ceux qui vous appartiennent, et que vous êtes prêt à répandre vos dons sur tous les membres vivants du corps mystique dont votre amour vous a rendu le chef.

Mais nous ajoutons que cette grâce qui est en lui y est pour nous être communiquée, car il est cet homme fait pour la vie. Il ne faut pas lui faire l'injure de donner plus de force à la créature pour nous perdre, qu'au Créateur pour nous sauver. Nous reconnaissons qu'Adam a été pour tous les hommes un principe de péché, de mort et de condamnation; nous savons par saint Paul que *le péché est entré dans le monde par un seul homme, et la mort par le péché, et qu'ainsi la mort est passée dans tous les hommes par ce seul homme, en qui tous les hommes ont péché*; mais nous savons aussi que Jésus-Christ est un principe de grâce, de vie et de gloire.

Adam est le chef naturel de tous les hommes pécheurs, Jésus-Christ est le chef spirituel et surnaturel de tous les fidèles, en qui Dieu a mis, comme dans sa source, la grâce qui les a sanctifiés. Adam, en qualité de pécheur, a communiqué son péché à tous ses descendants par la voie de la génération; Jésus-Christ, souverainement juste, communique la grâce et la justice à tous les fidèles par l'application des mérites de sa passion : communication de grâce qui s'est faite dans tous les temps, et qui se fera jusqu'à la consommation de tous les siècles d'une manière gratuite, générale et abondante : *car c'est en*

lui, dit saint Paul, *que nous avons été comblés de toutes sortes de bénédictions pour le ciel;* de sorte que nous devons dire que, comme au commencement du monde Dieu imprima à ses créatures, en les bénissant, une admirable fécondité qui leur fit produire dans le cours de tous les siècles, leurs semblables, ainsi Jésus-Christ, qui est devenu par son incarnation le principe du nouveau monde, a communiqué dans tous les temps, par la bénédiction toute nouvelle qu'il a donnée, une autre sorte de fécondité plus heureuse, plus spirituelle et toute divine, qui fait produire continuellement des fruits de vie et de grâce. Ainsi, Sauveur du monde, si je vous regarde comme le seul objet de mon espérance, parce que toute grâce est en vous uniquement, comme dans sa source et dans son principe, cette espérance s'anime et se fortifie, parce que je sais que vous n'avez cette grâce que pour la répandre sur les hommes, et je dis avec le roi-prophète : *Exsultabo in Deo Jesu meo :* Je tressaillerai de joie en Dieu mon Sauveur.

Ne passons pas légèrement sur cette communication de grâce qui sort de Jésus-Christ et qui se répand sur les membres de son corps mystique, puisque c'est le fondement de notre espérance. Expliquons en peu de mots, et pour nourrir cette espérance, et pour mieux connaître Jésus-Christ, qui en est l'objet et le fondement, comment cette communication s'est faite dans tous les temps et comment elle se fera jusqu'à la consommation des siècles. Oui, mes frères, elle s'est faite dans tous les temps d'une manière générale et abondante ; *car*, comme dit saint Augustin en écrivant à saint Hilaire, *il est vrai que Jésus-Christ n'est venu au monde sous une chair mortelle que beaucoup de siècles après Adam; cependant, comme toute justification se rapporte à Jésus-Christ, ce qu'il y a eu de justes dans le temps de l'ancienne loi n'ont été délivrés et justifiés que par la même foi par laquelle nous le sommes, c'est-à-dire par la foi de l'incarnation, qui leur avait été prédite en ce temps-là, comme elle nous est annoncée à présent.* Et dans une lettre à Optat, le même saint dit encore : *Comme il y a eu des justes, c'est-à-dire de véritables adorateurs du vrai Dieu, avant aussi bien qu'après l'incarnation de ce divin Sauveur, en qui réside la plénitude de la grâce, il ne faut point douter que ce qui est écrit, qu'il n'y a point d'autre nom que le sien dans le ciel ni sur la terre par où nous puissions être sauvés, a commencé d'avoir lieu pour le salut du genre humain dès qu'il a été corrompu par Adam, parce que, comme c'est par Adam que tous sont morts, c'est par Jésus-Christ que tous sont vivifiés ; c'est-à-dire que, comme nul ne se trouve sous l'empire de la mort que par Adam, nul aussi ne se trouve dans le royaume de la vie que par Jésus-Christ ; et comme c'est par Adam que tous les hommes naissent impies, c'est par Jésus-Christ que tout ce qu'il y a de justes est justifié.*

C'est donc dans tous les temps qu'il a répandu sa grâce sur tous les hommes, sur ceux qui ont marché devant son incarnation comme sur ceux qui suivent, et il continuera à la répandre jusqu'à la fin des siècles ; car l'Apôtre m'assure que *Jésus-Christ était hier*, qu'*il est aujourd'hui, et* qu'*il sera le même jusqu'à la consommation des siècles.* Que cette vérité est consolante, mes chers frères !

Voilà, chrétiens, les vues que la miséricorde de Dieu m'a données sur Jésus-Christ : les avez-vous pénétrées, mes très-chers frères ? L'avez-vous toujours regardé comme l'unique objet de vos adorations, comme le modèle de votre conduite, comme le seul objet de vos espérances ? Si vous les avez eues, les avez-vous suivies ? et ne pourrait-on pas vous reprocher, comme à ces philosophes dont parle saint Paul, qu'ayant connu Dieu, vous ne l'avez point glorifié comme Dieu, et que vous ne lui avez pas rendu grâces ?

Avouons-le, mes frères, mais que ce soit en gémissant, le nombre est bien petit de ceux qui connaissent Jésus-Christ : on n'a que des idées vagues sur Jésus-Christ, que des vues générales sur sa vie, que de certaines notions confuses et embarrassées sur les liaisons qui nous attachent à sa personne, sur les rapports que nous avons à sa vie, sur la dépendance de sa grâce; mais on n'éclaircit point ces idées, on ne suit pas même ces vues générales, on craint d'entrer dans les vérités qu'elle nous fait entrevoir, de peur d'être obligé de les regarder comme des sources de devoirs importants et essentiels, qui doivent régler notre vie, entrer dans notre conduite, animer tous nos sentiments et former nos pensées et tous nos désirs.

La négligence a porté nos connaissances jusqu'à abuser des lumières dont il nous a éclairés, et on tombe sans s'en apercevoir dans les ténèbres et dans l'aveuglement du cœur, jusqu'à ne connaître plus la religion.

Recourons donc à la grâce de Jésus-Christ, mes très-chers frères. Pour détourner ce malheur qui nous menace, apprenons à connaître Jésus-Christ, portons vers lui toutes nos adorations, attachons-nous à suivre ses exemples, étudions ses maximes dans son Evangile, apprenons-y à faire de sa vie le modèle de la nôtre, mettons uniquement notre espérance dans sa sainte grâce, enfin honorons ceux qui s'appliquent uniquement à nous faire connaître Jésus-Christ, qui retracent sa vie à nos yeux par leur conduite, et qui mériteront par là la gloire éternelle que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LA FÊTE DE SAINT SÉVERIN, ABBÉ ET SOLITAIRE (11 février).

Non inveni tantam fidem in Israel.

Je n'ai point trouvé une si grande foi en Israël (*Matth.*, VIII, 10).

Quoique le Sauveur du monde ait donné de très-grandes louanges au centenier de l'Evangile à qui s'appliquent les paroles de mon texte, on ne doit point le comparer aux patriarches ni aux grandes âmes de l'ancienne loi, et lorsque, après avoir admiré le témoi-

gnage de sa foi, il dit à ceux qui le suivaient qu'il n'avait point trouvé une si grande foi dans tout Israël, il voulait seulement parler du peuple et de ceux qu'il avait vus lui-même depuis qu'il s'appliquait au ministère de la parole.

Ainsi, mes frères, je ne prétends pas faire de comparaison de la foi de saint Severin, à qui j'ai dessein d'appliquer ces paroles, avec le centenier de l'Evangile; mais je puis dire avec assurance que l'on ne peut trop admirer la foi dont Dieu a prévenu ce grand saint dès sa jeunesse, et par laquelle il l'a conduit jusqu'à la consommation de sa vie. L'apôtre saint Paul, en nous disant que *le juste vit dans la foi*, nous a marqué par ces paroles le caractère de notre saint ; car celle qu'il plut à Dieu de mettre en lui fut comme une source de vie répandue d'une manière admirable dans tous ses mouvements.

Examinons donc ce que la foi a fait en sa personne, et disons, pour faire son éloge et partager ce discours, que la foi l'a appelé dans la solitude, comme un autre Abraham : première partie ; que la foi l'a conduit dans la cour, comme un autre Moïse : deuxième partie ; enfin que la foi l'a couronné dans le temple, comme Siméon : troisième partie.

Implorons Marie pour obtenir le secours du ciel. *Ave, Maria*

PREMIÈRE PARTIE.

Comme la foi produit différents effets dans le cœur des chrétiens, les théologiens, en suivant les expressions de l'Ecriture sainte, lui donnent différents noms, que nous expliquerons dans les différentes parties de ce discours, afin de ne pas confondre ce que Dieu a fait par la foi dans notre illustre saint.

Je considère d'abord la foi comme une lumière céleste répandue dans l'esprit du chrétien pour l'éclairer et pour lui montrer d'autres voies que celles que lui découvre la nature, et dans lesquelles le monde le veut engager : lumière accompagnée d'un mouvement intérieur qui le porte dans ces voies, et d'une onction de la grâce qui lui fait former la résolution de la suivre. C'est ainsi que l'apôtre saint Paul nous décrit cette foi dans ce qu'il rapporte de celle d'Abraham : *C'est par la foi*, dit-il, *que celui qui a reçu de Dieu le nom d'Abraham lui obéit, en s'en allant dans la terre qu'il devait recevoir pour héritage, et qu'il partit sans savoir où il allait.*

Cette foi venant du ciel est appelée dans l'Ecriture une vocation, et comme reçue dans le cœur de l'homme qui en suit les lumières, la même Ecriture lui donne le nom d'obéissance. Or, mes frères, cette foi reçue dans le cœur de l'homme, et le mérite de l'obéissance qu'il lui rend, croissent à proportion que les choses qu'il quitte pour suivre ces lumières et marcher dans ses voies sont plus capables de le retenir, et qu'il est plus fortement sollicité à suivre d'autres voies que celles qu'elle lui montre. C'est pourquoi les saints Pères relèvent si fort la foi et l'obéissance d'Abraham, à qui Dieu commande de sortir de son pays, de quitter ses parents et d'abandonner son propre père, pour aller dans un lieu qu'il ne lui désigne point en particulier. Or voici quelque chose de semblable que la foi nous fait voir en la personne de saint Severin : Dieu l'appela dans la solitude, et il ne pensa qu'à la suivre, sans considérer toutes les choses qui devaient le retenir dans le monde. Il était d'une naissance illustre, maître d'une fortune avantageuse et dans le plus bel âge de la vie. La gloire du monde que sa naissance lui donnait, les biens dont il était assuré par la fortune, et l'espérance de jouir longtemps de tous les avantages dont il pouvait se flatter, formaient de grands obstacles à sa retraite. Il ne faut pas s'étendre beaucoup sur la liaison que le péché a mise entre ces objets de la concupiscence, comme l'Ecriture les appelle, et le cœur de l'homme qu'elle a infecté, pour faire connaître quelle violence il doit se faire pour les rejeter quand ils se viennent offrir à lui, qu'il semble être né pour les posséder, et que toutes ces choses se présentent dans un âge où les préventions nous aveuglent, où l'expérience nous manque, où les passions nous entraînent. Vous jugez bien que, pour quitter les voies du monde et embrasser celle de la solitude, il faut que la foi fasse de puissantes impressions dans un cœur.

C'est l'idée que vous devez prendre de celle qu'elle a faite dans le cœur de notre jeune solitaire : elle lui adoucit tellement ce chemin et la voie qu'elle lui fit prendre, et elle lui fit si bien voir les difficultés et ce péril des voies du monde, que, devenant sage avant l'âge, il s'élève au-dessus des préventions, et, sa foi suppléant au défaut de son expérience, il apprit à juger des choses non pas sur ce qu'elles paraissent, mais sur ce qu'elles sont en effet. Ainsi il compara la gloire du monde avec l'obscurité de la solitude, non pas du côté de l'éclat de cette gloire qui nous éblouit, mais du côté du repos et de la retraite, qui contribue à nous rendre heureux. Il compara les grandeurs du monde avec la soumission et la dépendance de la solitude, non pas du côté de l'empire et de l'autorité que celle-là nous donne, mais du côté où l'assurance de celle-ci nous met. Il compara les biens de la fortune et les commodités du corps avec la pauvreté et les souffrances de la solitude, non pas du côté du plaisir court et imparfait que ces biens peuvent nous donner, mais du côté d'une éternelle félicité où elles nous mènent ; et, bien loin que son âge fût un obstacle aux desseins de la foi, il regarda comme l'effet d'une très-grande miséricorde d'être prévenu de ces lumières avant que d'avoir fait des engagements difficiles à rompre et contraires à ceux de son baptême, de pouvoir commencer de bonne heure une carrière dans laquelle on ne peut marcher assez longtemps pour le prix de la récompense promise, et de s'assurer les avantages d'une vie bienheureuse qui ne finira point, par le sacrifice d'une vie misérable qui peut finir à chaque instant.

Voilà l'ouvrage de la foi dans notre illustre saint, voilà le triomphe auquel nous applaudissons ; mais croyez-vous ne devoir contribuer à sa gloire que par de simples applaudissements? croyez-vous avoir dignement célébré la mémoire de votre saint patron en donnant des louanges stériles à ses actions? et ne savez-vous point que les louanges que vous lui donnerez seront une condamnation que vous prononcerez contre vous-mêmes, si vous ne vous appliquez pas à imiter par votre conduite ce que vous approuvez par vos louanges? Voyons donc si, après avoir reçu les mêmes lumières et une semblable vocation que la sienne, nous nous sommes mis en devoir de les suivre et d'y obéir comme il l'a fait.

Vous n'ignorez pas, mes frères, que l'apôtre saint Paul appelle les chrétiens des *enfants de lumière*, et pour rendre son expression plus forte, il les appelle eux-mêmes lumière de Notre-Seigneur : *Nunc autem lux in Domino*. Examinons donc d'où vient cette dénomination des chrétiens, et les conséquences qu'il en faut tirer, selon la doctrine de saint Paul. Or, mes frères, cette double dénomination a deux rapports, selon l'explication des saints Pères : un qui regarde les chrétiens mêmes, l'autre qui regarde leurs frères : elle marque dans les chrétiens cette abondance de lumières qu'ils ont reçues de Dieu dans le baptême, qui pour ce sujet est appelé par Tertullien, *sacramentum illuminationis;* et c'est pour cela que l'Apôtre les appelle *enfants de la lumière*. C'est la génération dans la lumière par la grâce du baptême qui met en eux une lumière divine et une sagesse semblable à celle de Jésus-Christ, au nom duquel ils sont baptisés, et de qui ils sont revêtus par leur baptême.

Mais en même temps elle marque aux chrétiens une obligation indispensable de se conduire dans tous leurs mouvements sur les principes de cette lumière qu'ils ont reçue, en sorte que toutes leurs actions fassent comme un corps de lumière qui serve de flambeau aux autres pour les conduire, et qu'étant eux-mêmes pénétrés, pour ainsi dire, des lumières de la foi, ils deviennent la lumière de leurs frères, comme le fer pénétré du feu jette assez d'éclat pour servir de flambeau. C'est ce que signifient ces paroles : *Nunc autem lux in Domino*.

Nous apprenons donc de ce nom, que l'Apôtre donne aux chrétiens, ce que c'est que le nouvel être du chrétien par la foi, et les obligations du chrétien par ce nouvel être. Or, mes frères, en recevant ce nouvel être par la foi, nous avons reçu des lumières semblables à celles de notre illustre saint et une pareille vocation : car la foi qui nous éclaire est appelée par les Pères une voix qui nous appelle ; ainsi, dans le baptême, où nous avons quitté le parti du monde pour prendre celui de Jésus-Christ, et où nous avons renoncé aux pompes de l'un pour embrasser la pauvreté de l'autre, nous avons reçu des lumières qui nous ont fait connaître ce qu'il y avait de meilleur pour le suivre, et ce qui était pernicieux pour le rejeter, et ces mêmes lumières qui nous ont éclairés pour faire ce choix forment une voix qui nous appelle toujours et qui nous demande l'accomplissement des obligations où nous sommes entrés. En un mot, le baptême a fait en vous, qui êtes chrétiens, ce que la foi et la vocation singulière ont fait dans les plus grands solitaires et dans les plus saints moines, et par la consécration de ce baptême Dieu demande de vous ce qu'il exige d'eux par la sainteté de leur profession.

Il est vrai, mes frères, et je n'ai garde de donner atteinte le moins du monde à la perfection d'un état dont la profession fait toute ma gloire, la consécration des vœux de religion ajoute beaucoup à la perfection ordinaire des chrétiens, et les religieux accomplissent les règles de l'Evangile d'une manière plus pleine que les fidèles du commun, puisqu'ils abandonnent réellement et en effet ce que les autres ne quittent que par désir et par affection ; mais comme c'est une pernicieuse erreur que de s'imaginer qu'il n'y a que les religieux qui soient obligés à bien vivre, et que les autres peuvent vivre négligemment, on doit représenter aux chrétiens que la perfection qui est marquée dans l'Ecriture est pour tout le monde, et que quand Jésus-Christ et les apôtres ont parlé de renoncer au monde, de mourir à soi-même, de combattre ses passions, ils ont parlé à tous et n'ont point fait de distinction de personnes ni de conditions ; que le même modèle de perfection nous est proposé à tous, et qu'étant obligés d'imiter Jésus-Christ, il n'y a point d'état dans le christianisme plus obligé que d'autres à tendre à la perfection, quoiqu'il y ait différents degrés de perfection dans les différents états ; enfin, que tous sont obligés à marcher dans la voie étroite, pour arriver à la gloire éternelle à laquelle tous sont appelés. Ce sont là les motifs qui m'ont engagé à représenter aux chrétiens leurs obligations essentielles, avec d'autant plus de raison, que, faisant aujourd'hui l'éloge d'un saint solitaire, on pourrait croire plus facilement qu'il suffit de louer ses vertus sans songer à suivre ses exemples, que sa conduite n'est pas une règle pour la nôtre, et que ce qui a fait sa sainteté n'entre point dans les voies de notre sanctification. A Dieu ne plaise, mes frères, que vous tombiez dans cette erreur ! sachez que la foi vous doit conduire comme elle l'a conduit dans la solitude intérieure, si vous voulez assurer votre salut. Vous avez renoncé au monde par votre baptême, et la foi qui vous a fait faire cette renonciation vous appelle dans un certain genre de vie pour la soutenir qui, selon les vues de la foi, me paraît plus difficile que celui que saint Séverin a embrassé et que les solitaires embrassent à son exemple.

Je condamne l'erreur de Pélage avec toute l'Eglise, et je ne crois pas, comme cet ennemi de la vérité, qu'on ne puisse se sanctifier dans l'usage des richesses et qu'il faille quitter absolument le commerce du monde pour

se sauver ; mais rien ne peut m'empêcher de dire, en considérant l'état des choses, qu'a près avoir renoncé au monde par son baptême, il est bien difficile d'y demeurer ; qu'étant obligé de le haïr, il faut être bien en garde pour vivre avec lui, parler comme lui et posséder ses biens; qu'étant obligé de se renoncer soi-même après avoir renoncé à toutes les pompes du monde, il faut être bien hardi pour commander aux autres, recevoir des honneurs et posséder des dignités; qu'étant obligé de combattre ses passions, il est bien délicat de demeurer dans un lieu où tout est fait pour les exciter, où on trouve mille moyens de les satisfaire, et où même on ne se fait pas un devoir de les couvrir. Il faut plus de force pour demeurer au milieu de tant de périls et y vivre en chrétien, qu'il n'en faut pour quitter le monde et pour vivre en solitaire ; mais heureux celui qui sait renoncer à cette gloire pour embrasser dans la retraite un parti plus sûr! Souvenez-vous surtout, si vous n'êtes pas appelés à cette solitude parfaite où Dieu ne conduit que les grandes âmes, comme Abraham et votre saint patron, que vous êtes obligés de vivre dans une solitude d'affection et dans une séparation de cœur très-difficile dans l'usage des choses du monde, et absolument nécessaire pour le salut. C'est à vous de vous examiner, pour reconnaître si votre manière de vivre s'accorde avec les obligations de votre baptême, et si vous pouvez espérer que votre foi vous soutiendra dans le monde, ainsi qu'elle a soutenu saint Séverin dans la cour, où elle l'a conduit comme un autre Moïse : c'est le sujet de la deuxième partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Nous ne parlerons plus de la foi dans cette deuxième partie, sous l'idée que nous en avons donnée dans la première : comme elle va produire différents effets dans la personne de notre saint, il faut vous marquer les différentes idées que l'Ecriture nous en donne, afin de distinguer tout ce qu'elle fait en lui, et de reconnaître mieux comment elle le soutient au milieu de la cour, où elle le conduit comme un autre Moïse. Je trouve donc que la foi est souvent prise dans l'Ecriture pour une certaine confiance de l'homme dans le pouvoir de Dieu, qui lui fait croire fermement qu'il fera en son nom tous les miracles nécessaires pour sa gloire et pour l'accomplissement de ses desseins. La foi est prise encore dans l'Ecriture pour la fidélité de l'homme à demeurer attaché aux promesses de Dieu, et à rejeter tous les avantages présents, pour ne pas perdre le droit aux biens invisibles et éternels. Enfin la foi est prise pour le couronnement de cette confiance et de cette fidélité, parce qu'elle en est le principe et qu'on lui en rapporte les effets, comme on attribue aux empereurs, disent les interprètes, la victoire des soldats qui ont combattu par leurs ordres. Or, après cet éclaircissement nécessaire, je dis, mes frères, que la foi a soutenu notre solitaire dans la cour, où elle le conduit comme un autre Moïse ; car je remarque que ce qui se passa dans la cour de Pharaon, où ce prophète fut conduit, et ce qui marqua la grandeur de sa foi, s'opère de même dans la cour de Clovis, où la foi conduisit notre solitaire.

Ce prophète y fit des prodiges, et sa foi fut si grande, que, Dieu lui abandonnant son pouvoir, il devint comme le *Dieu de Pharaon*, selon l'expression de l'Ecriture. Sa fidélité fut si étonnante, que, tout misérable qu'il était dans sa fortune par sa naissance, il aima mieux voir augmenter sa misère en méprisant les offres d'une grande princesse et tous les trésors de l'Egypte qui lui étaient ouverts, que de renoncer à l'effet des promesses de son Dieu. Enfin la confiance que ce prophète avait en Dieu fut si parfaite, que sa mémoire est célébrée d'une manière admirable dans l'éloge que l'apôtre saint Paul a consacré à la foi des grands hommes de l'ancienne loi.

La foi l'a donc soutenu dans la cour de ce prince, puisque par elle il a tout soumis, puisque pour elle il a tout méprisé, puisque par elle il a tout mérité. Or, mes frères, ce que la foi a fait pour Moïse dans la cour d'un prince idolâtre, elle l'a fait pour notre illustre saint dans la cour d'un prince très-chrétien : il quitta sa solitude pour venir secourir Clovis dans une maladie de langueur qui mettait en danger la vie de ce grand prince; mais je ne peux le voir sortir de sa solitude, où il est entré comme un autre Abraham, sans marquer encore une nouvelle circonstance dans les rapports que la foi a mis entre ce patriarche et notre saint : c'est que, pour obéir aux ordres de Dieu, il fallait sacrifier ses enfants; car il en avait formé dans sa solitude, où sa retraite, devenue féconde par son zèle, l'avait rendu père de saints disciples, auxquels il était attaché et desquels il se sépara. Oubliant qu'il en était le père, pour se souvenir seulement, comme Abraham, qu'il était serviteur d'un Dieu auquel il fallait obéir en renonçant à tout autre intérêt, il abandonna ses chers enfants, sans espérance de les revoir jamais ; et, soutenu par la foi qui le conduisait, quittant sa solitude, il prit le chemin de la cour, où il devait faire tant de prodiges et donner tant de marques de sa fidélité.

Je ne vous dirai rien de ce qu'il fit avant que d'arriver à la cour de Clovis : tous les malades qui se présentèrent à lui furent guéris, et ce que le Sauveur du monde dit dans saint Jean, que *celui qui croit en lui fera les œuvres qu'il a faites, et en fera encore de plus grandes*, s'accomplit en la personne de notre saint. Il n'y eut ni maladies ni démons même qui pussent résister à sa vertu, la foi ayant mis la puissance de Dieu entre ses mains. Il entre enfin dans la chambre du roi, et, se penchant sur ce prince, il commanda à la fièvre de le quitter, et la fièvre le quitta au même instant.

Ce miracle éclatant, fait sur une personne si chère à tous les peuples, de qui la vie si nécessaire et si précieuse à l'empire français, était comme désespérée, acquit à notre saint

toute l'estime et tout le crédit que vous pouvez penser. On le regarda comme le libérateur d'un grand roi qu'on est en danger de perdre, et ce grand roi lui-même, sensible, autant qu'il le devait, à un bienfait si estimable, n'oublia rien pour en marquer sa reconnaissance à son bienfaiteur.

Ce fut ici, mes frères, que notre solitaire eut besoin de toute sa fidélité pour se soutenir, et où, sa foi étant devenue comme l'écueil de sa sainteté, il fallut songer à défendre sa vertu contre le mérite de ses miracles: car, après la miraculeuse guérison de ce prince, tout s'étant déclaré pour lui, sa foi se vit exposée à d'étranges épreuves; et quand je vois ce saint les soutenir toutes avec une constance et une fermeté admirables, je ne puis m'empêcher de dire : Peut-on trouver une aussi grande foi en Israël? *Non inveni tantam fidem in Israel.* Je n'en marquerai que quelques-unes, n'étant pas possible de vous les exposer toutes. Représentez-vous ce que peuvent faire sur un cœur la vaine gloire et la complaisance où l'exposaient les acclamations du peuple, les applaudissements de la cour, les honneurs et la vénération d'un grand roi. Si saint Bernard a dit autrefois que les moines gagnaient beaucoup à demeurer dans la solitude, parce que, leur vie n'étant point exposée aux yeux des hommes, ils n'étaient point au hasard d'être estimés saints avant que de l'être, à quel danger était donc exposé ce grand saint, au milieu d'une cour où tout retentissait de ses louanges! et quelle a dû être sa foi, pour savoir se cacher à ses propres yeux, lorsqu'il éclatait à ceux de toute la cour, et de s'estimer lui-même un serviteur inutile, pendant qu'on l'admirait comme un homme miraculeux!

Croyez-vous que la pénitence et cette austérité de vie qu'il avait toujours pratiquées n'eurent pas de peine à se soutenir, en vivant parmi des gens à qui ces exercices et ces manières déplaisent même dans les autres, parce qu'elles condamnent toujours en eux un genre de vie qui y est opposé? Combien se présente-t-il de raisons pour affaiblir l'austérité et introduire le relâchement! Combien ces prétextes de bienséance, d'une honnête conformité et d'une complaisance raisonnable et nécessaire aux rencontres des temps et des lieux, aux manières et à l'humeur des gens, ne font-ils point d'impression! Les vues mêmes d'une charité sage et judicieuse, qui sait se relâcher pour se rendre utile, ne se présentent-elles pas? et combien en a-t-on vu qui, séduits par ces illusions, ont couru risque de perdre leur vertu pour le salut d'autrui, et se sont perdus eux-mêmes pour sauver les autres!

Que la résidence dans les lieux où l'on ne fait pas profession de suivre les règles exactes de la religion est dangereuse, quelque prétexte qui y engage! Il faut être animé d'une foi bien puissante et solidement enracinée dans la charité, pour s'y soutenir; et c'est ce que nous devons admirer dans notre incomparable saint solitaire, qui vécut au milieu de la cour comme dans l'horreur de son désert, et qui ne soupira qu'après sa solitude, lorsque tant de moyens de la quitter se venaient offrir à lui.

Je n'admire pas qu'un homme ne pense qu'à finir ses jours dans une solitude où il est comme enterré par sa profession, inconnu à toute la terre, et sans aucun moyen de se produire: il y a, mes frères, de la nécessité à prendre ce parti, et il y aurait même souvent de l'extravagance à songer à en prendre un autre. Mais qu'un homme de qualité qui s'est engagé très-jeune dans la solitude, après y avoir passé un nombre d'années avec beaucoup d'honneur, vienne à en sortir par une rencontre glorieuse, et que, rentrant dans le monde avec éclat, il s'y soutienne par une conduite digne d'admiration et capable de lui attirer l'estime, la faveur et le crédit de tout ce qu'il y a de grand, j'admire que l'inconstance et l'ambition, si naturelles à l'homme, que les ennuis de la solitude et la facilité de réussir, ne persuadent pas à cet homme qu'il y a de grands biens à faire hors de sa solitude, et qu'il ne pense pas à se mettre en repos, sous prétexte de procurer le salut d'autrui par charité.

La fidélité de notre solitaire est donc d'autant plus admirable qu'elle le soutient contre l'inconstance, qu'elle le défend contre l'ambition, qu'elle lui rend aimables les peines de sa solitude, et qu'elle lui fait mépriser la faveur d'un grand roi et fouler aux pieds tous les biens qu'il lui présentait. Peut-être, mes frères, me direz-vous qu'il n'avait garde de penser à s'établir à la cour, puisqu'avant que de sortir de sa solitude il avait eu une vision dans laquelle Dieu lui marqua tout ce qui lui devait arriver dans son voyage, et l'avertit qu'après avoir rendu la santé au prince, il quitterait la cour pour aller finir sa vie dans une autre solitude, qu'il lui marquait. Mais, croyez-moi, à moins d'une grande foi, les révélations deviennent aisément suspectes dans de pareilles conjonctures, et l'on serait bien porté à se persuader facilement par humilité qu'on est indigne de ces faveurs du ciel, si l'on se trouvait dans de pareilles circonstances. Que rien donc ne vous empêche de donner à la fidélité de notre solitaire toutes les louanges qu'elle mérite. Comparons-le avec Moïse, puisque, aussi bien que ce prophète, il fait éclater la puissance de Dieu par le mérite de sa foi au milieu de la cour des rois, et que comme lui il en a méprisé les grandeurs et les honneurs, demeurant aussi ferme et aussi constant que s'il avait vu de ses yeux la majesté de celui à qui il devait être fidèle, et les récompenses qu'il avait promises à sa fidélité. Ah! quelle condamnation pour la nôtre, mes frères! Ce grand saint est fidèle jusqu'à mépriser ce qu'on lui offre, de peur que l'acceptant il ne parût faire quelque estime des choses auxquelles il avait renoncé, et qu'on ne peut aimer sans perdre le droit aux biens éternels que la foi nous promet; et nous, engagés comme lui à être fidèles, espérant les mêmes biens éternels, nous aimons le

monde et ses biens, quoique nous y ayons renoncé. Aveuglés par notre amour, nous courons après ce qui nous fuit, et, abandonnant ce qui ne saurait nous manquer si nous étions fidèles, nous poursuivons toujours ce que nous n'acquerrons jamais par tous nos soins. Je serais content si, en laissant à notre illustre saint la gloire d'avoir refusé ce qu'on lui offrait, nous étions assez sages pour renoncer à ce qu'on nous refuse, et si la vue des duretés que le monde a pour ceux qui le suivent nous obligeait à retourner à Dieu par la foi, et à demeurer dans les engagements que nous nous sommes faits avec ce divin maître, qui n'a que de la douceur et des biens pour ceux qui s'attachent à lui. Mais pour voir l'ouvrage de la foi dans sa consommation, il fallait qu'elle couronnât celui qui l'avait fait triompher avec tant d'éclat ; c'est ce qu'elle fit pour notre saint, qu'elle couronna dans le temple, comme Siméon : c'est le troisième point.

TROISIÈME PARTIE.

Je n'aurai pas le temps de vous marquer bien au long les admirables rapports que la foi a mis entre Siméon et notre solitaire, qu'elle couronne dans le temple, comme ce juste de l'ancienne loi. Mais pour achever son éloge, et pour vous animer à être fidèles par la vue de l'heureuse fin de ceux qui l'ont été, je dirai seulement qu'ayant quitté la cour et passé dans la solitude que Dieu lui avait marquée, il vint dans le lieu où il devait recevoir la récompense de ses travaux, étant poussé par l'esprit de Dieu, comme un autre Siméon : *Venit in spiritu in templo.* Là, mes frères, après s'être découvert à deux saints prêtres qui servaient Dieu dans une chapelle bâtie au milieu de ce désert, et leur avoir communiqué les ordres du ciel sur sa personne, il ne leur parla plus que de la mort. Dégagé de tous les autres soins, et comme tenant le Fils de Dieu entre ses bras, par un renouvellement de cette foi qui le lui avait toujours rendu présent dans tous les mouvements de sa vie: *Accepit eum in ulnas suas*, il lui demandait qu'il lui plût de faire avancer cet heureux moment où il devait le posséder : *Nunc dimittis servum tuum.* Ainsi cette grande âme, qui n'avait jamais agi que par la foi, sortit de son corps pour aller jouir de ce Dieu dont elle avait fait éclater la puissance dans la cour des rois, et qu'elle avait préféré à toutes leurs grandeurs. Que cette fin est heureuse, mais qu'il est dangereux de se flatter d'en faire une pareille, quand on ne prend pas des mesures qui y conduisent en réglant sa vie sur les lumières de la foi! Car quelle apparence y a-t-il qu'un homme qui a aimé le monde, et qui s'en est rendu l'esclave, malgré les engagements de son baptême et la fidélité qu'il doit à Dieu, méritera d'être couronné par la foi, dont il n'a jamais connu les devoirs ni l'étendue durant sa vie? Alors la foi, qui produit une profonde paix dans l'âme des justes, excitera un trouble épouvantable dans celle des pécheurs. Ces lumières qui découvrent aux uns la récompense qu'ils ont méritée, montrent aux autres les châtiments qui les attendent, et, ouvrant à tous une même porte qui conduit à l'éternité, les uns y entrent avec confiance et les autres avec désespoir. Je sais bien que Dieu est plein de miséricorde et qu'il peut faire des miracles, mais qu'il est dangereux et téméraire tout ensemble d'en attendre pour son salut!

Adressons-nous donc à Dieu, pour lui faire la prière de cet homme de l'Evangile : *Credo, Domine* : Seigneur, je crois ; suppléez au défaut de ma foi. Défions-nous, mes frères, de celle qui est en nous, si elle n'est opérante. Souvent elle est si faible, qu'elle n'en mérite presque pas le nom. Demandons en sans cesse l'accroissement à Dieu. Employons pour cela les prières et les larmes, afin qu'après avoir publié l'abondance de celle de saint Séverin, nous ne soyons pas condamnés par la faiblesse de la nôtre, et que nous méritions le ciel : c'est ce que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LA FÊTE DE SAINTE CLOTILDE (3 juin).

Magna est fides tua.
O femme! que votre foi est grande (*Matth.*, XV, 28)!

Comme la foi est une vertu qui doit être commune à tous les enfants de Dieu, on peut, mes très-chers frères, examiner ses différentes opérations dans chaque saint, où elle se trouve, et quand on y rencontre des prodiges dignes de notre admiration, il est toujours permis, pour marquer son admiration, de se servir de ces paroles : Que votre foi est grande! *Magna est fides tua!* Je laisse donc à la Chananée ce qu'il y a de propre dans les preuves de la foi, et j'admire les promptes et persévérantes opérations de cette vertu dans l'âme de cette infidèle ; mais, mes frères, ce qu'il y a de particulier dans celle de notre admirable sainte est si surprenant, qu'il me semble que l'on ne peut faire son éloge si on ne parle de sa foi, et qu'on n'en peut parler dignement si on ne dit qu'elle a été grande : *Magna est fides tua*. Ainsi, comme *le juste vit par la foi*, dit l'Ecriture, on doit parler de la grandeur de cette vertu comme on parle de celle de la vie des hommes, c'est-à-dire par rapport aux emplois qui la rendent illustre : or, la vie des hommes se passe dans le soin de former des desseins pour leur gloire, dans l'application à vaincre les obstacles qui s'opposent à leur exécution, et dans le plaisir de jouir du fruit de leur succès. C'est ce qui fait que, lorsqu'il arrive que les desseins d'un homme ont été grands, qu'il a vaincu de puissants obstacles pour les exécuter, et qu'enfin il a heureusement réussi, on ne craint point de le placer parmi les grands hommes et de publier que sa vie est illustre.

C'est sur ces principes que je veux établir la grandeur de la foi de notre incomparable reine, pour justifier la vérité des paroles de mon texte. Cette grande sainte n'a vécu que par la foi, et elle a rendu sa vie illustre et

grande devant Dieu par la foi : c'est ce que vous allez reconnaître, dans les entreprises difficiles qu'elle lui fit former : première partie ; dans les épreuves terribles qu'elle lui fit soutenir : deuxième partie ; dans les succès heureux dont elle fut couronnée : troisième partie.

Demandons les lumières du Saint-Esprit. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il faut avouer, mes frères, que la conduite de Dieu est admirable, et qu'il fait éclater de temps en temps aux yeux des hommes des prodiges qui leur apprennent bien qu'il est leur souverain, et que, lorsqu'il a résolu quelque chose, il renverse comme il lui plaît et les conseils et les obstacles qu'ils y prétendent opposer.

Pharaon forme des desseins de mort contre tout le peuple de Dieu, et lorsqu'il croit avoir pris des mesures infaillibles pour y réussir, la Providence conserve un enfant dans le péril ; elle le fait échapper au naufrage, elle veut qu'il soit élevé dans sa cour même, et qu'il prenne lui-même soin de l'éducation de celui qui doit renverser tous ses desseins et rendre la liberté au peuple qu'il veut exterminer. Les commencements de la vie de la grande sainte Clotilde nous offrent un prodige aussi frappant : en effet, mes frères, Gondebaud, ayant résolu d'exterminer toute la race de Childéric, ne pardonna ni à ce prince, ni à sa femme, ni à ses enfants, à la réserve de ses deux filles ; et on ne peut apporter aucune raison de cette conduite que l'arrangement admirable de la providence divine. A la vue du berceau de la jeune Clotilde, qu'on voit flotter sur le cruel déluge formé du sang de toute sa famille, on pouvait donc faire la même demande que firent autrefois les parents de Zacharie, étonnés par les prodiges qui s'opèrent à la naissance de saint Jean-Baptiste : *Quis putas puer iste erit?* Que pensez-vous que sera cet enfant, et à quoi croyez-vous que la Providence le destine? *Nam et manus ejus cum ipso est :* car il faudrait être aveugle pour ne pas découvrir qu'il y a une protection manifeste de Dieu sur sa personne, et que c'est sa main toute-puissante qui l'a tirée de tant de périls. Il est aisé de se confirmer dans cette pensée quand on passe de ce premier miracle de la Providence au second qu'elle fit en faveur de Clotilde : ce fut, mes frères, de lui conserver la pureté de la foi, quoiqu'elle permît qu'elle reçût son éducation dans une cour infectée de l'arianisme. Ce prodige sans doute a quelque chose de surprenant, et on ne saurait comprendre comment il est possible qu'une jeune âme, aussi facile aux impressions de l'erreur, ait pu se conserver fidèle au milieu des débordements de l'hérésie, et qu'elle ait échappé à la mort spirituelle qu'on essayait d'insinuer dans son âme, en y versant des principes contraires à la foi. C'est la foi elle-même qui l'a défendue dans ces périls : comme elle avait dessein d'en faire un jour son héroïne, elle en prit possession de bonne heure, et se rendit maîtresse de son esprit aussitôt qu'elle fut capable de discernement. C'est la foi qui a pris plaisir de faire couler cette veine d'eau douce au milieu d'une mer agitée, pour venir ensuite se répandre dans un pays idolâtre, et le laver de toutes les taches que l'idolâtrie et l'hérésie pouvaient produire.

Ainsi, mes frères, nous pouvons dire de notre incomparable reine que Dieu voulut que sa foi fût pure et qu'elle se conservât dans la maison de Gondebaud, parce qu'il la destinait à être le ministre de la foi auprès des Français.

Après cela je ne crains point d'étaler à vos yeux les entreprises qu'elle lui fit former, et si j'en relève les difficultés, ce ne sera que pour élever la grandeur de sa foi. Ces entreprises furent, mes frères, de faire passer dans la France idolâtre cette foi qu'elle avait gardée pure dans la Bourgogne infectée de l'arianisme ; et remarquez que ce qui relève extrêmement la difficulté de cette entreprise, c'est la chose en elle-même : elle forme le dessein de convertir un royaume idolâtre ; c'est le caractère de la personne par qui elle entreprend de commencer cet ouvrage, il s'agit du roi ; enfin sa propre disposition forme une nouvelle difficulté : c'est une simple fille, princesse par son sang à la vérité et reine par son alliance, mais destituée de tout secours et fortifiée de sa seule foi. Avouez donc qu'il faut qu'elle soit grande pour former de semblables desseins, et qu'en considérant ses entreprises on ne peut pas s'empêcher de dire : *O femme! que votre foi est grande!*

Elle se propose donc de convertir un royaume idolâtre ; mais ne peut-on pas lui demander d'abord si elle fait réflexion sur la difficulté de cette entreprise? Savez-vous, grande princesse, ce que c'est que l'attachement des peuples à leur religion? Savez-vous que si les Etats forment des corps, la religion en est le cœur? c'est elle qui les anime, c'est elle qui sert de fondement à toutes les lois ; et comme elle porte les hommes au culte d'une même divinité, elle les réunit tous dans ce point sans opposition : de sorte que ceux qui ont d'ailleurs des antipathies dans l'humeur et différentes façons de penser dans les intérêts, s'accordent entre eux et prennent les mêmes sentiments pour l'intérêt de la religion, quand on l'attaque dans son fondement. Vous allez donc attaquer des peuples dans ce qu'ils ont de plus précieux ; vous allez attaquer des peuples français, qui se piquent d'être les plus religieux ; vous allez leur reprocher les erreurs de leur ancienne religion et leur en proposer une autre : celle que vous leur proposerez, c'est la religion des chrétiens, c'est-à-dire une religion qui n'enseigne que l'humilité, qui ne promet que des croix, qui ne recommande que la pauvreté, qui tient la nature dans une contrainte perpétuelle, qui ne propose pour objet de ses adorations qu'un Dieu crucifié, et qui n'a de récompense que pour une autre vie, qu'elle nous promet et que nous ne connais-

sons point. Grande sainte, que la différence de ces sentiments avec ceux de la religion qu'ils professent formera d'obstacles à votre dessein ! Ils ont des dieux visibles et qui s'expliquent à eux par les oracles qu'ils leur rendent; ils ont des dieux commodes, qui ne combattent point les inclinations de la nature, mais au contraire qui en autorisent le déréglement par leurs exemples. Reconnaissez la difficulté de cette entreprise. Mais, mes frères, ne voyez-vous pas en même temps quelle est la grandeur de cette foi, que toutes ces difficultés n'ébranlent pas? Et par qui commencerez-vous cet ouvrage si difficile? par la conversion du roi, car elle n'accepta l'honneur de son alliance qu'à condition qu'il se ferait chrétien.

Quoi! grande princesse, la difficulté de cette entreprise ne vous effraye point! Ne savez-vous pas de quelle conséquence sont ces sortes de changements dans un Etat? Ils ne se peuvent faire sans en ébranler les fondements et mettre toutes choses en péril par une révolution dangereuse. Ne savez-vous pas qu'une des règles de la politique humaine est de vivre selon les lois de la religion de nos pères, comme nous nous conduisons par les lumières du même soleil qui les a éclairés, et comme nous habitons la même terre qu'ils ont habitée? Il est vrai qu'il vous a fait promettre par son ambassadeur d'embrasser la religion que vous professez ; mais ne savez-vous pas que les promesses d'un homme qui aime n'engagent point les intérêts d'un roi, et qu'il saura bien rejeter sur les circonstances de ses peuples et de son royaume le manque de parole que la passion lui a fait avancer? Voilà, mes frères, la situation de Clotilde lorsqu'elle quitta la Bourgogne pour passer en France. Je m'imagine voir l'invincible Judith, sortant de Béthulie, marchant à travers les ombres et les horreurs de la nuit, engagée dans le camp de ses ennemis, exposée seule à toutes leurs insultes et n'ayant que sa propre générosité pour soutien. C'est l'idée des périls où la foi expose notre incomparable sainte : elle sort de la Bourgogne pour venir dans la cour de Clovis, où les erreurs du paganisme faisaient régner une horrible nuit; elle s'engage seule dans le camp de ses ennemis, car qu'est-ce que le peu de fidèles qui l'avaient suivie au milieu d'une cour idolâtre, que le mauvais exemple pouvait séduire ou que la crainte pouvait abattre? Elle a la parole du roi, mais encore une fois elle n'y doit compter que faiblement; il l'aime, je l'avoue, mais je ne sais si ce n'est point un sujet de crainte pour elle plutôt qu'un fondement d'espérance; car elle l'aime comme elle en est aimée, et cet amour mutuel qui les unit est capable de faire naître dans le cœur de Clotilde pour les sentiments du roi son époux une espèce de complaisance qui doit naturellement ralentir le zèle et les intérêts de la gloire de Dieu, et c'est la grande raison que l'Eglise a toujours eue de blâmer les alliances formées avec les infidèles.

Mais je ne m'aperçois pas qu'en mettant les choses dans la vraisemblance j'oublie que la foi avait prévenu notre admirable princesse d'une force qui la mettait à couvert de tous ces dangers; je ne pouvais cependant passer sous silence les circonstances délicates où elle s'est trouvée, puisque toutes ces difficultés, capables d'épouvanter un autre esprit que celui de Clotilde, ne purent pas l'empêcher de suivre la volonté du ciel qui l'appelle en France pour exécuter les desseins de la Providence. Elle y vint donc, mes frères, fortifiée de sa seule foi; pour se rendre terrible aux ennemis de la religion, elle se met à couvert sous le bouclier de la foi, elle regarde sans crainte tous les obstacles qu'il faut vaincre; mais elle eut besoin que cette foi fût puissante, car après ces difficultés qui accompagnaient son entreprise il lui resta encore de terribles épreuves à soutenir : c'est le sujet du deuxième point.

DEUXIÈME PARTIE

Quelque difficiles que fussent les entreprises de Clotilde, elle les fit néanmoins réussir. Il est vrai, mes frères, que nous ne devons pas tellement attribuer ces bons succès à la prudence de Clotilde, que nous ne reconnaissions en même temps qu'elle devait beaucoup aux qualités que la nature avait versées dans l'âme de Clovis. Ce prince avait une inclination naturelle pour la vertu, beaucoup de noblesse et de grandeur d'âme ; et, comme nous voyons que les pierres précieuses jettent au milieu de la nuit un certain éclat qui fait connaître ce qu'elles valent, on voyait au milieu des erreurs du paganisme, et parmi les déréglements de l'idolâtrie, un certain fond heureux dans l'âme de Clovis. Ce fut aussi ce qui fortifia Clotilde dans ses desseins : elle espéra beaucoup de ce bon naturel, et son espérance ne fut point vaine. En effet, quand le fond est bon et qu'il y a dans l'âme un principe de rectitude et un amour naturel de la justice, quelques emportements qui paraissent dans la jeunesse, quelque violentes que soient les passions, on en revient. L'âge ralentissant ces premiers feux, la raison se rend la maîtresse, à la fin l'âme reprend la liberté de ses mouvements naturels, toutes ses bonnes inclinations agissent, et nous voyons quelquefois une grande sagesse succéder aux emportements d'une jeunesse passionnée.

Ce fut là, mes frères, l'adresse de Clotilde et les soins de cette prudence qu'elle avait reçue du ciel, de savoir ménager les bonnes dispositions de Clovis. Elle savait bien qu'il n'était pas à propos de se presser dans une affaire de cette nature; car, comme a dit excellemment Tertullien, ce n'est pas entendre les intérêts de la religion chrétienne, que de contraindre à la recevoir : *Nec religionis est cogere religionem.* Elle se contente donc de faire convenir le roi de la promesse qu'il lui avait faite avant que de quitter la Bourgogne, et d'obtenir la liberté de faire les exercices de la religion dans son palais avec les personnes qui l'avaient suivie. Elle se souvient bien que la foi a paru d'abord comme un petit fleuve qui n'a formé qu'un petit

ruisseau, roulant ses eaux tantôt en ligne droite, tantôt en serpentant; qu'au commencement il n'arrosait que de petites plaines grasses et fertiles, lorsque le nom de Dieu n'était connu que dans la Judée; qu'après, en se divisant en divers bras, il a formé de petites îles, lorsque le peuple de Dieu s'est mêlé parmi ces nations où au milieu de l'impiété il a conservé la pureté de la foi; et qu'enfin l'esprit de Dieu, se répandant comme un déluge, n'a plus fait qu'une loi et un seul élément spirituel, comme la mer qui n'est que l'assemblage de toutes les eaux. Elle sait donc, cette sage princesse, s'accommoder à la disposition du temps; elle se contente de former une espèce de petite île dans sa maison, au milieu de ce vaste océan de l'idolâtrie qui inonde la cour du roi son époux, où sa foi est connue et où ses sujets sont en assurance au milieu des tempêtes et de l'impiété.

Mais comme elle pense toujours à augmenter le nombre des adorateurs de son Dieu, voyant qu'il avait béni son alliance et qu'elle était sur le point de donner un enfant à son époux, et peut-être un successeur à son roi, elle se hasarda de lui demander que, pour témoignage de la sincérité de la promesse qu'il lui avait faite, il commençât sa conversion en la personne de cet enfant, et qu'il le consacrât au Dieu des chrétiens par le baptême, comme un gage de la consécration qu'il avait promis de lui faire et de sa personne et de son Etat. Sa proposition fut favorablement écoutée, et le roi lui accorda ce qu'elle lui demandait.

Jugez, mes frères, quelle fut la joie de cette grande sainte et de tous les sujets véritables de Jésus-Christ: mais, hélas! cette joie ne fut pas de longue durée, et ce qui devait être en apparence une grande espérance pour la conversion de Clovis et pour les progrès de la foi dans son royaume, pensa bien renverser les desseins de Clotilde, et bannir pour toujours l'idée de cette nouvelle religion qu'elle enseignait. Ce jeune prince, que notre histoire appelle Ingomer, n'eut pas plutôt reçu le baptême, qu'il perdit la vie. Ce sacrement de régénération, par un secret jugement de Dieu, semble devenir pour lui un sacrement de mort. Imaginons-nous ce que ce coup fatal produisit dans l'esprit de Clovis et dans celui de tous les courtisans: ce passage d'une si grande joie à une désolation si profonde ne se fait point sans que les ressentiments éclatent avec excès. Le roi reprocha à Clotilde qu'elle avait fait mourir son enfant, et que ses dieux, irrités de l'impiété à laquelle il avait consenti pour lui plaire, l'avaient frappé dans leur fureur.

Grande sainte, que répondez-vous à ce reproche, et que pensez-vous de cet événement fatal? Elle répond au roi avec une constance et une modestie divine: Et moi, sire, je remercie mon Dieu de ce qu'il lui a plu recevoir le premier fruit de mon sein et le placer dans son paradis; il peut, quand il lui plaira, nous en donner un autre. Voilà le plus grand ouvrage de sa foi, et l'épreuve la plus terrible qu'elle pouvait soutenir. Méditons en toute la grandeur, reconnaissons sur cet exemple le défaut de notre confiance en Dieu, et confondons-nous à la vue de la foi de cette grande reine.

Elle a donc quitté son pays pour suivre l'inspiration du ciel, qui lui a persuadé de venir en France afin d'y apporter la connaissance du vrai Dieu; et quand elle y est, et que par ses soins elle a fait quelque avance pour le succès de ses desseins, le ciel paraît l'abandonner et lui manquer. Il me semble, mes frères, que je vois dans la conduite du ciel sur cette grande princesse une idée de celle que Dieu garda autrefois sur les mages, qu'il tira de leurs royaumes pour venir adorer Jésus-Christ enfant, et qu'il laissa sans guide et sans étoile dans la cour d'Hérode Clotilde n'avait d'autre ressource que le ciel, c'est de là qu'elle attendait tout son secours; sa confiance en Dieu c'est l'étoile qui la guide dans tous ses desseins, et le ciel l'abandonne quand elle a le plus besoin de son secours.

Mais encore, s'il est permis de raisonner sur la conduite de la Providence, quelle peut être la raison de cet arrangement? Peut-il jamais se traiter sur la terre une affaire où elle ait plus de part? Il s'agit d'établir le culte de Dieu dans un grand royaume idolâtre, d'arracher à l'empire du démon une multitude presque infinie d'esclaves, qu'elle retient malheureusement captifs, pour les rendre à leur Rédempteur. Jésus-Christ avertit ses disciples dans l'Evangile qu'ils ne doivent pas s'étonner si le ciel ne les exauce point lorsqu'ils demanderont des choses vaines, et que c'est comme s'ils n'avaient rien demandé. Peut-on demander une chose plus solide et plus juste que celle dont il s'agit ici? et cependant où en est le succès? Est-ce que les mains de celle qui les élève vers le ciel pour ce sujet ne sont pas innocentes? Le déréglement de sa vie nuit-il à l'accomplissement de ses vœux? et Dieu veut-il punir notre sainte de quelque péché secret par le refus de ses justes demandes? Non, non, chrétiens, c'est une sainte, Dieu veut l'éprouver: il connaît la grandeur de sa confiance et de sa foi, mais il veut en recevoir encore ce témoignage; il veut confondre par cet exemple le défaut de notre confiance en son pouvoir, et nous apprendre de quelle manière nous devons recevoir le refus apparent des justes demandes que nous lui faisons.

Apprenez donc, chrétiens, sur cet exemple, que vous ne devez pas vous lasser d'implorer la miséricorde de Dieu, quoiqu'il semble d'abord ne pas vous écouter dans les demandes qui vous paraissent justes. Sachez que ce délai ou cet événement contraire à vos désirs est un effet de sa miséricorde: comme il connaît qu'il n'y a presque que la vue de vos intérêts qui vous oblige de penser à lui, il diffère l'exécution de ce que vous souhaitez pour vous mettre dans l'heureuse nécessité de penser à lui plus longtemps; s'il vous accordait tout d'un coup ce que vous demandez, vous l'oublieriez après que vous l'auriez obtenu. C'est donc l'amour même

qui lui donne cette dureté dont vous vous plaignez : il diffère, afin que ce délai vous oblige à chercher les moyens de le fléchir, que vous preniez des dispositions plus dignes d'obtenir ce que vous demandez, et plus capables quelquefois à vous en faire obtenir davantage : sachez enfin chrétiens, que Dieu se plaît à souffrir des violences de notre part. Il veut qu'on lui arrache avec effort ce qu'il a résolu de nous donner avec amour, et, semblable à cet ange contre qui Jacob combattit toute une nuit pour avoir sa bénédiction, il se défend de nous donner la sienne pour éprouver notre persévérance et notre foi. Mais, ô mon Dieu ! n'étiez-vous pas assez certain de celle de la grande Clotilde après cette première épreuve ? en fallait-il encore une ? fallait-il que le second prince que vous accordâtes à ses vœux fût exposé au même péril que le premier ? Car, mes frères, ce fut le surcroît d'épreuves que Dieu voulait avoir de la foi de notre reine : il lui donna un second fils, que notre histoire appelle Clodomer ; et à peine eut-il reçu le baptême, qu'il tomba dans une maladie si épouvantable, que toute la cour le crut mort. Jugez quels durent être les emportements du roi et les plaintes de tous les princes ; jugez quelles durent être les imprécations qu'on prononça contre la religion des chrétiens. Vous étiez témoin de toutes ces choses, grande reine, et c'était contre vous que tous ces coups étaient frappés ; mais quels étaient les sentiments de votre cœur durant cette tempête qui menaçait toujours vos desseins d'un renversement général ? Vous ne désespérâtes point du succès. Elle se retire dans le secret pour adorer la providence de Dieu ; elle reconnaît que ce sont ses péchés qui irritent le ciel ; elle les déteste, elle reconnaît qu'elle est indigne de contribuer à un dessein si juste que celui qu'elle a formé, et que Dieu veut le faire réussir sans qu'elle y ait de part ; et dans cette disposition, humiliée devant Dieu, anéantie en sa présence, accablée sous le poids de son affliction, elle lui demande qu'il sauve la vie de ce prince, d'où dépendent l'intérêt de l'Eglise, l'honneur de ses autels et la gloire de son nom. Dieu l'exauce, mes frères, et, après avoir combattu contre elle durant toute la nuit de cette épreuve, elle lui arrache sa bénédiction. Voilà, chrétiens, le fruit des épreuves de la foi de Clotilde ; car enfin les affaires changeront de face, Dieu versera sa bénédiction sur ses desseins, et elle en remportera tout le succès que méritait une aussi grande foi. Je vais vous en faire le récit en peu de mots dans la troisième partie de ce discours.

TROISIÈME PARTIE.

Je trouve quelque chose d'admirable, mes frères, dans tous les heureux succès que la foi de Clotilde lui fit remporter après ses épreuves ; car comme elle força Dieu de lui donner sa bénédiction, qu'elle prit, pour ainsi dire, avec violence, il n'en fut plus le maître, si j'ose ainsi parler ; et cette bénédiction fut si grande, qu'elle la vit avec complaisance s'étendre plus loin qu'elle n'eût osé penser. Ainsi elle vit la conversion du roi son époux et celle de tout ce grand royaume ; elle vit fleurir la religion, l'innocence et la sainteté ; elle vit ce prince, qui tenait auparavant à l'idolâtrie, combattre pour la vérité et tuer de sa propre main le roi des Visigoths, qui defendait l'hérésie des ariens ; enfin elle le vit rendre son âme entre les mains de Dieu avec une si grande estime de sainteté, qu'on ne lui en a pas refusé le nom, pour récompense de tant de vertus. Dieu donna aussi à Clotilde un nom plus auguste et plus saint que celui qu'elle avait porté jusqu'alors. C'était une grande princesse que tout son royaume estimait ; mais sa foi l'a rendue une grande sainte que toute l'Eglise universelle honore : on doit la regarder comme une princesse remplie de l'esprit de Dieu, qui a sauvé les sujets qu'elle a gouvernés, et qui s'est rendue leur apôtre en devenant leur souveraine ; c'est ce qui fait qu'il me semble que nous devons finir son éloge par les paroles dont se servit autrefois le peuple de Béthulie pour bénir l'invincible Judith : *Vous êtes toute la gloire de notre nation ;* et nous devons ce que nous sommes à la grandeur de votre foi et à la fermeté de votre cœur. Voilà quels ont été les ouvrages de la foi dans cette sainte reine : par elle elle a formé des entreprises difficiles, par elle elle a soutenu des épreuves terribles, et avec elle elle a été couronnée de très-heureux succès. Disons-le donc, mes frères, en finissant : *O femme! que votre foi est grande!* Mais il ne serait pas juste, mes chères sœurs (1), de finir ce discours sans vous louer et sans vous instruire : sans vous louer d'avoir ressuscité la mémoire et le souvenir de cette grande reine en la prenant pour patronne et pour protectrice de votre communauté ; et par rapport à l'instruction que vous devez tirer de ce que nous avons dit, sachez que, comme vos desseins ont quelque rapport avec ceux de Clotilde, il pourra y en avoir dans vos épreuves et peut-être dans vos succès. Le zèle de la foi vous applique à la conversion des infidèles, il faut que la force et la grandeur de cette même foi vous fasse soutenir avec constance et avec fermeté les épreuves où il plaira à la Providence de vous appliquer ; souvenez-vous que la conversion des âmes est l'ouvrage de Dieu, et qu'il faut, comme Clotilde, attendre en paix qu'il achève par sa puissance ce qu'il veut bien quelquefois commencer par notre ministère. Par là vous mériterez de recevoir un jour la récompense de votre foi : c'est ce que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LA FÊTE DE SAINT JEAN-BAPTISTE

(24 juin).

Hic venit in testimonium, ut testimonium perhiberet de lumine, et omnes crederent per illum.

Il vint pour servir de témoin, pour rendre témoignage à la lumière, afin que tous crussent par lui (Joan., I, 7).

Ces paroles, mes très-chers frères, renfer-

(1) La communauté des nouvelles catholiques, où ce sermon fut prêché.

ment toutes les louanges que l'on peut donner à saint Jean-Baptiste, et elles expriment toutes celles qui sont répandues dans les endroits de l'Evangile où Jésus-Christ lui-même en a parlé; et comme Dieu ne met ses dons dans les créatures que par rapport aux desseins qu'il a formés sur elles, on doit dire qu'ayant destiné saint Jean à être son précurseur et le témoin de sa divinité devant les hommes, il ne l'a prévenu de toutes ces grâces admirables qui l'ont rendu grand au jugement de Dieu même, que pour le rendre digne de cette excellente fonction : ainsi nous aurons dit de lui tout ce qu'on en peut dire, et nous aurons exposé à vos yeux tout ce qu'on en peut même penser de grand, quand nous vous aurons fait voir que c'est lui qui est venu pour servir de témoin et pour rendre témoignage à la lumière, afin que tous crussent par lui.

Considérons donc notre saint, mes chers frères, dans trois états différents qui partageront toute sa vie : dans le sein de sa mère, où la grâce le prévient; dans les déserts de la Judée, où la pénitence et la vertu le soutiennent; dans la cour d'Hérode, où l'injustice l'opprime. Dans le sein de sa mère il rend témoignage du Messie aux justes qui l'attendaient, dans les déserts de la Judée il le rend aux peuples qui l'ignoraient, dans la cour d'Hérode il le rend aux superbes qui le méprisaient; par le premier témoignage il console les justes, par le second il instruit les peuples, et par le troisième il confond les superbes : voilà ce qui fait la gloire du grand Jean-Baptiste; mais, afin que nous trouvions notre instruction dans les louanges que nous donnerons à ce grand saint, puisqu'il n'a rendu témoignage qu'afin que tous crussent en Jésus-Christ par lui, nous examinerons les effets qu'ont produits en nous les vérités dont il a rendu témoignage. Ce sera après avoir demandé l'assistance du ciel par l'intercession de celle qui fut présente à la naissance de notre saint, et qui, ayant été ministre de la grâce pour lui, ne refusera pas de l'être pour nous. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Si c'est une grande gloire pour un homme que d'être choisi pour rendre témoignage de grandes choses, il semble qu'on ne puisse rien ajouter à celle d'être destiné à le rendre des mystères de la religion et de l'auteur de la religion même : c'est pourquoi l'Ecriture sainte nous marque que le Fils de Dieu dit à ses apôtres, lorsqu'il allait se séparer d'eux, qu'*ils recevraient la vertu du Saint-Esprit, qui descendrait sur eux*, et qu'*ils lui rendraient témoignage dans la Judée, dans la Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre*, pour nous apprendre que tout ce qu'il avait fait pour eux, et tout ce qu'il allait faire encore en leur envoyant son Esprit-Saint, se terminait à les rendre dignes d'être ses témoins. La gloire même d'être martyr, qui renferme un degré de charité excellente, se termine à rendre le chrétien digne d'être le témoin de la religion; or, mes frères, ce que les patriarches et les prophètes, ce que les apôtres et les martyrs n'ont appris que par une longue succession de temps et de travaux, saint Jean l'obtient tout d'un coup : ils sont nés, ils ont travaillé, il a fallu même qu'ils aient versé leur sang pour rendre témoignage à Jésus-Christ; mais Jean-Baptiste lui rend témoignage par sa seule naissance, et il fait avant que de naître ce que les autres n'ont pu faire qu'en mourant.

Appliquons-nous à expliquer les circonstances de ce témoignage si miraculeux; mais comme il prend sa source et sa force dans la grâce qui a prévenu Jean-Baptiste dans le sein de sa mère, où ce témoignage est rendu, il ne faut pas omettre ce que saint Bernard dit d'une manière si admirable sur le privilége de sa sanctification. Tous les hommes, dit ce saint, sont conçus dans l'iniquité, et nous n'en exceptons que celui-là seul qui n'a point fait de péché : *Solus ille qui peccatum non fecit excipitur.* Comme il venait pour ôter le péché des autres, il ne devait pas en être souillé lui-même; et, sans prendre la chair du péché, il suffisait qu'il en eût pris la ressemblance. Ce principe de corruption étant donc commun à tous les hommes, nous en connaissons deux, dit le même saint Bernard, qui ont été sanctifiés dans le sein de leur mère, Jérémie et saint Jean-Baptiste. Ce n'est pas, dit ce Père, que nous doutions du privilége de Marie; car nous savons que la manière dont elle l'a été passe de beaucoup les deux dont nous parlons; nous ne croyons pas même qu'elle ait eu besoin d'être purifiée; nous ne croyons pas même que le démon ait jamais eu de pouvoir sur elle; nous suivons la pieuse pensée de l'Eglise, qui croit qu'elle a été conçue dans la justice et préservée de tout péché par Jésus-Christ et pour Jésus-Christ; mais, entre les deux autres dont je parle, saint Jean-Baptiste l'a emporté assurément : car Jérémie est sanctifié dans le sein de sa mère, et saint Jean y est rempli du Saint-Esprit; l'un par sa sanctification ne fait que perdre la tache de son origine, et l'autre par la sienne reçoit non-seulement la grâce qui le purifie, mais une vie abondante de grâce qui le remplit. En un mot, saint Bernard ne craint point de dire que saint Jean-Baptiste est arrivé en un instant où les apôtres ne sont arrivés que par degrés, puisque le Fils de Dieu leur donne le Saint-Esprit peu de temps après sa résurrection, mais qu'il leur a fallu demeurer cinquante jours dans la retraite pour mériter d'en être remplis, au lieu que Jean-Baptiste dans le même instant perd la tache de son origine, reçoit la grâce qui le sanctifie et est rempli de l'Esprit-Saint.

Tout ceci est admirable, dit encore saint Bernard, n'en soyons pas cependant surpris. Comment le Roi de la gloire et le Rédempteur du monde aurait-il pu être présent à Jean-Baptiste dans le sein de sa mère qui l'y portait, sans y opérer des miracles en le prévenant d'une grâce qui le distinguât de tous les autres hommes? Ainsi ne vous éton-

nez donc pas, mes frères, si je dis que dans le sein de sa mère il rend témoignage à la venue de Jésus-Christ et à sa mère même; car si Elisabeth reconnaît le Sauveur dans le sein de Marie, comme il paraît par la manière dont elle la salue, en l'appelant la Mère de son Sauveur, en lui disant qu'elle est bénie entre toutes les femmes et que le fruit de son ventre est béni, n'est-ce pas du tressaillement de son enfant dans son sein qu'elle l'a appris, et ce tressaillement n'est-il pas regardé par les saints Pères comme un témoignage rendu par saint Jean à sa mère de la venue et de la présence du Messie? Ce qui fait dire à saint Ambroise cette parole qui renferme tant de mystères, que les deux mères prophétisent par l'esprit des enfants qu'elles portent dans leur sein, c'est-à-dire que, comme Jésus-Christ, qui est dans le sein de Marie, se sert de sa mère pour effacer la tache originelle de saint Jean et pour le remplir de la grâce, Jean-Baptiste se sert de la bouche d'Elisabeth pour annoncer la venue du Messie, dont il lui avait rendu témoignage par le tressaillement de joie qu'elle avait senti aussitôt que Marie lui avait parlé. Mais allons plus loin, et disons que la seule nouvelle de la naissance ou de la conception de Jean-Baptiste est un témoignage pour son père de la venue du Messie; car dès que Zacharie apprend de la bouche de l'ange que sa femme devait concevoir un enfant, il le regarde dès lors comme le prophète du Très-Haut et comme celui qui devait marcher devant le Seigneur pour lui préparer ses voies, et il annonce en même temps que le Dieu d'Israël allait visiter son peuple, le racheter et lui susciter un puissant Sauveur. Est-il nécessaire maintenant d'ajouter que ce témoignage remplit de joie l'âme de ceux qui y eurent part? l'ange n'en assure-t-il pas Zacharie? *Vous en serez*, lui dit-il, *dans la joie et dans le ravissement, et plusieurs se réjouiront de sa naissance;* non-seulement par les raisons générales qui excitent la joie, car la mère est rendue féconde de stérile qu'elle était, et le père, qui était muet, rentre dans la liberté de la langue par un miracle éclatant. Mais s'il faut vous donner, mes frères, quelque raison de cette joie, il n'y a qu'à vous représenter quels étaient les désirs des justes, qui sentaient leurs misères et qui connaissaient bien qu'elles ne pouvaient finir que par la venue du Messie qui leur était promis et qu'ils attendaient. Il ne faut que vous obliger à faire réflexion sur les motifs de cette joie, que Zacharie allègue dans le cantique qu'elle lui fait chanter à la naissance de son fils. *Béni soit*, dit-il, *le Seigneur, le Dieu d'Israël, parce qu'il a visité et racheté son peuple.* Voilà les motifs de cette joie: Dieu nous visite par son Verbe, et le Verbe comme victime nous rachètera par son sang. *Il viendra*, dit-il, *pour éclairer ceux qui étaient ensevelis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, et pour conduire nos pas dans le chemin de la paix.* Quel sujet de joie! Enfin Zacharie reçoit l'assurance de la venue de celui qui doit dissiper les ténèbres de l'ignorance du péché et de la mort, pour tourner vers le ciel les cœurs et les inclinations d'un peuple grossier et charnel, et pour donner la véritable paix à ceux qui avaient vécu dans les alarmes, dans la servitude et dans les troubles de la guerre. Voilà, mes frères, de quelle manière le premier témoignage que Jean-Baptiste a rendu à la venue du Messie comble de joie les justes qui le reçoivent.

Avant sa naissance, pour ainsi dire, il tourne leurs cœurs vers le Sauveur qu'il leur promet, et le leur propose comme leur unique consolation. C'est ce que signifie cette parole: *Plusieurs se réjouiront de sa naissance.* Si nous venons maintenant à examiner l'effet que ce premier témoignage doit produire dans notre cœur, où en serons-nous? Nous jouissons des fruits de ce témoignage, car nous savons que Jésus-Christ est venu, et nous croyons de plus qu'il doit venir encore. Les justes, qui apprennent sa venue par Jean-Baptiste, se réjouissent et mettent en lui toute leur consolation; mais l'espérance de son retour fait-elle notre unique joie, et est-ce dans l'attente du Sauveur que nous mettons tout notre espoir? Saint Augustin fait cette belle réflexion, avec laquelle je finis cette première partie: *Depuis le commencement du monde jusqu'à la fin de tous les siècles, les vœux de tous les saints qui ont vécu, qui vivent et qui vivront, se sont tous terminés à Jésus-Christ seul: et ce désir ne s'est point borné au temps de son incarnation, il s'étend encore jusqu'à la fin du monde, où ce Désiré des nations viendra. Les premiers temps ont eu des saints qui ont souhaité son premier avénement, et ces temps-ci en ont qui désirent son second.* Reconnaissons donc à ce caractère, mes chers frères, si nous sommes les membres de ce corps qui est répandu dans toute la terre et qui s'étend dans tous les temps; car si cela est, nous devons être pressés de ce désir du Sauveur; et ce désir, croissant en nous, doit nous détacher de toutes les choses de la terre; il doit nous affaiblir d'un côté pour nous fortifier de l'autre; il doit diminuer en nous l'amour des créatures et y augmenter l'amour de Dieu; il doit nous rendre insensibles aux maux comme aux biens de cette vie, ne cherchant de la consolation et de la joie que dans celui qui doit être le terme et la fin de tous nos désirs. Voilà, mes frères, ce que doit produire en nous le premier témoignage que Jean-Baptiste rend au Sauveur. Examinons les circonstances du deuxième: c'est le deuxième point.

DEUXIÈME PARTIE.

Je ne saurais lire dans l'Evangile que Jean-Baptiste quitte la maison de son père pour se retirer dans le désert, qu'il y vivait de sauterelles et de miel sauvage, et qu'il avait un vêtement de poils de chameau et une ceinture de cuir autour de ses reins, sans m'écrier avec saint Bernard: *Mon Dieu! quels homicides, quels sacriléges, quels crimes*

avait donc commis celui que Dieu avait sanctifié dès le sein de sa mère, pour se séparer de la compagnie de ses parents, qui étaient des saints, et pour s'engager dans les exercices d'une vie si terrible! Je pourrais, mes frères, dire avec saint Bernard que c'est pour nous animer à la pénitence, que celui qui devait la prêcher en a usé ainsi pour nous porter à punir en nous les excès dont nous sommes coupables, pour nous confondre dans notre délicatesse et dans notre lâcheté ; mais je laisse ces raisons, afin de vous en donner d'autres de la conduite de saint Jean-Baptiste qui conviennent mieux à mon sujet. Il entre donc dans ces exercices laborieux de la pénitence, il suit un genre de vie si terrible, pour se rendre digne de sa fonction, pour être capable d'instruire les peuples sur la connaissance du Messie, enfin pour leur rendre témoignage de la venue et de la mission de Jésus-Christ, d'une manière forte, invincible et digne de la sainteté, de l'humilité et de l'amour de ce divin précurseur pour son Maître.

Or, afin d'entrer dans ce que j'avance ici, il faut remarquer que les prédictions que les prophètes avaient faites de la venue du Messie étaient obscures. Il n'y a qu'à considérer dans ces prédictions la manière dont il était prédit : quelquefois ils en parlaient comme d'un roi qui ne viendrait que pour enrichir son peuple; tantôt ils en parlaient comme d'un conquérant qui détruirait leurs ennemis; d'autres fois ils en parlaient comme devant être véritablement caché, comme ne devant point être connu, comme devant être une pierre d'achoppement, à laquelle plusieurs se heurteraient : ainsi, ces manières obscures de s'exprimer, et qui semblaient même se contredire, rendaient la connaissance du Messie difficile. Il y avait, à la vérité, d'admirables raisons de cette conduite de Dieu sur les peuples, qui voulait par là rendre le Messie connaissable aux bons et méconnaissable aux méchants : mais ces réflexions ne sont pas précisément de mon sujet. Voilà donc d'un côté ce que les Ecritures annonçaient du Messie. D'un autre côté, les Juifs, ce peuple qui se flattait de son élection, de l'amour que Dieu avait eu pour Abraham leur père, et des prodiges qu'il avait faits pour eux, étaient accoutumés aux miracles éclatants, et n'ayant regardé ces prodiges de la mer Rouge, de la terre de Chanaan, de la chute de la manne, et le reste des faveurs que Dieu avait faites à leurs pères, que comme un abrégé des grandes actions de leur Messie, ils attendaient de lui des choses encore plus éclatantes, et dont ces prodiges passés n'étaient que comme les préludes.

Lors donc que le temps du Messie que l'on attendait fut venu, l'éclat de sa fortune n'ayant aucun rapport à l'idée qu'ils en avaient conçue, et comme on ne trouvait au contraire que des misères et des infirmités où l'on ne s'était figuré que de la puissance et de la grandeur, vous comprenez bien quelles furent les difficultés qui s'opposèrent aux succès des fonctions de Jean-Baptiste.

Or, que fait-il pour montrer aux Juifs celui qu'ils auraient eu tant de peine à connaître dans un état si opposé à l'idée qu'ils en avaient prise? Il entre dans le désert, il joint à une naissance illustre une vie admirable; il ne suit pas le Sauveur, il se fait des disciples qui ne sont pas contraires à Jésus-Christ, mais qui semblent aussi ne lui être pas soumis; et tout cela pour s'acquérir parmi les Juifs cette autorité et ce crédit qui les obligea de le respecter comme le Messie, et à lui offrir même de le reconnaître en cette qualité, afin qu'ils eussent plus de foi pour son témoignage, et qu'ils reconnussent le Messie en la personne de Jésus-Christ sur sa parole.

Voilà, mes frères, ce qui fait dire à notre saint : *Ce n'est pas moi qui suis le Christ;* et il le leur montre, en leur disant qu'il ne l'était pas. Il leur apprend que son baptême, qu'ils viennent lui demander avec tant d'empressement, n'a pas la vertu de remettre les péchés, mais que c'est celui qu'il leur dit être le Messie qui doit les effacer. Il leur apprend qu'il n'est qu'une voix et qu'une ombre pour relever son éclat, et que quand le temps de paraître pour lui sera venu, on verra effacer ce qu'il a de brillant, comme on voit qu'un flambeau, sans s'éteindre, n'éclaire plus lorsque le soleil luit. Ne faut-il pas reconnaître que celui-là est au-dessus de toute louange, de qui la vérité par essence dit qu'il surpasse en mérite *tous ceux qui sont nés des femmes?*

C'est ainsi que Jean-Baptiste rend témoignage à Jésus-Christ dans les déserts de la Judée, et qu'il le montre à ceux que Dieu avait préparés à le connaître : il se sacrifie tout entier à la gloire de celui qu'il annonce; il lui renvoie ses disciples, il ne veut avoir de mérite que pour en faire hommage au Sauveur; il prétend que toute l'estime que sa vertu lui a acquise ne doit servir qu'à rendre plus fort le témoignage qu'il donne en sa faveur.

Ah! qu'il est puissant ce témoignage! car enfin, dit saint Augustin, quel autre témoignage les Juifs pourraient-ils attendre de la mission de Jésus-Christ, que de voir un homme qui pouvait le détruire se détruire au contraire lui-même pour l'établir. Ne passons pas sur un si grand exemple sans y arrêter nos réflexions.

Jean-Baptiste a rendu témoignage à la grandeur du Messie, caché sous des dehors si misérables et si humbles, et il l'a fait reconnaître aux Juifs en cet état, qui était si opposé à l'idée qu'ils s'en étaient formée; mais nous, mes frères, à qui les mystères de la religion et de la venue du Messie sont révélés par la foi, pouvons-nous dire que nous le reconnaissons sous ces dehors, nous qui savons par la doctrine de l'Apôtre que toutes les choses auxquelles les Juifs s'attachaient à la lettre n'étaient que des figures, et que les véritables ennemis du peuple de Dieu n'étaient pas les Babyloniens, mais nos passions; nous qui savons que, s'il a enrichi nos pères dans l'ancienne loi, c'est qu'ayant dessein de nous priver des biens charnels et périssables, dans

la nouvelle loi, qui est la loi de perfection, il voulait montrer que ce n'était pas par impuissance qu'il réduisait les siens et lui-même à cet état; nous enfin qui savons que le royaume de Dieu n'est pas dans la chair, mais dans l'esprit, pouvons-nous dire que nous le reconnaissons pour le Messie sous ces dehors de misère et de dépouillement, pendant que nous vivons d'une manière opposée à ses sentiments et à sa conduite? Nous reconnaissons un Dieu dans la pauvreté, et nous voulons vivre dans le luxe; nous l'adorons dans un état humilié, et nous ne formons que des desseins de grandeur et d'élévation. Ce n'est pas là profiter du témoignage de saint Jean-Baptiste. Non, mes chers frères, nous ne reconnaissons le Messie que pour le temps de son avénement passé; nos passions et notre cupidité nous cachent les lumières que la foi nous donne sur son avénement futur, et nous vivons d'une façon charnelle dans une loi toute d'esprit. Rendez grâces au Seigneur, saintes âmes, vraiment épouses de Jésus-Christ, de ce qu'il vous a fait estimer son abaissement jusqu'à tout quitter pour le suivre dans son état caché. Rendez grâces à sa miséricorde, vous qui avez part au ministère de son précurseur, puisque vous avez l'avantage de rendre, comme Jean-Baptiste, témoignage à sa grandeur, en vous sacrifiant à annoncer un Dieu caché que le monde ne veut point connaître.

Demandez à Dieu, pour ceux que la Providence associe aux fonctions de Jean-Baptiste, et qui sont engagés à rendre témoignage à Jésus-Christ devant son peuple par le ministère sacré, qu'ils suivent l'exemple de ce précurseur dans leur ministère; car il ne faudrait entrer dans ces fonctions si saintes et si redoutables qu'après avoir pénétré ces paroles que l'évangéliste saint Luc rapporte de saint Jean-Baptiste : *Or l'enfant croissait et se fortifiait en esprit, et il demeurait dans les déserts jusqu'au jour qu'il devait paraître devant le peuple d'Israël.*

Voilà, mes frères, les devoirs d'un prédicateur évangélique, avant que de commencer les fonctions de son ministère. Il faut qu'il soit enfant par l'innocence de son âme et par la simplicité de son cœur, qu'il ait pris soin de croître dans la piété en se nourrissant du pain de la prière; il faut qu'il donne le temps à son zèle de se fortifier par la lecture de l'Écriture sainte et des saints Pères, afin que ce zèle soit selon la science, et non pas aveugle et indiscret; il faut enfin qu'il demeure dans la retraite et dans le silence, jusqu'à ce que Dieu l'en retire et qu'il l'expose lui-même au jour.

Finissons cette partie par une réflexion sur les succès du ministère du précurseur et sur la manière dont il en exerce les fonctions. Il rend témoignage à Jésus-Christ, dit l'évangéliste saint Jean, en disant : *Voici celui qui doit venir après moi, et qui a été préféré à moi, parce qu'il était avant moi.* Il faudrait, mes frères, ne prêcher que Jésus-Christ, et dans le ministère nous ne devons appliquer les chrétiens qu'à Jésus-Christ uniquement, en nous cachant nous-mêmes, et en ne recherchant nulle gloire que la sienne. Saint Jean renvoie ses disciples à Jésus-Christ pour nous enseigner que nous ne devons point nous attacher ceux que nous instruisons. Si ces exemples étaient suivis, il y aurait bien moins d'ambition et d'intérêt dans les fonctions du ministère sacré, et si l'ambition et l'intérêt n'y entraient pour rien, mes frères, on verrait bien d'autres fruits; Jésus-Christ serait connu et servi bien plus parfaitement : car ce furent cette humilité sincère et ce désintéressement véritable qui donnèrent la force à saint Jean d'annoncer le Messie dans la cour d'Hérode, et de lui rendre un dernier témoignage, par lequel il confond les superbes, quoique l'injustice l'opprime : c'est ma dernière partie.

TROISIÈME PARTIE.

Comme on parle ordinairement de ce troisième témoignage que Jean-Baptiste a rendu à Jésus-Christ, dans le jour que l'Église sainte fait la solennité de sa mort, je n'en dirai que fort peu de chose en finissant ce discours, et je me contenterai de cette unique proposition : que ce troisième témoignage donne à saint Jean plus de gloire que les deux autres dont nous avons parlé. Il est vrai que ce témoignage ne regarde pas, absolument parlant, Jésus-Christ d'une manière directe, puisqu'il ne s'agissait pas précisément de le faire connaître à Hérode, et qu'il ne regardait que sa doctrine violée par la conduite d'Hérode; mais je le regarde comme plus glorieux à Jean-Baptiste que les deux autres, parce qu'on peut dire en un sens qu'il faut plus de force pour rendre témoignage à sa doctrine qu'à lui-même, et surtout dans la cour des grands, où il semble qu'on fasse gloire de la méconnaître et de ne la pas suivre.

Quand on ne nous parle que de Jésus-Christ et qu'on ne nous expose que des mystères qui le regardent, on reconnaît sa grandeur, on admire sa patience, on loue sa pauvreté : ces sentiments ne nous coûtent rien; mais quand on nous parle de sa doctrine, et qu'en appliquant les maximes de son Évangile à nos dérèglements particuliers, on nous dit, comme saint Jean à Hérode : La loi vous défend ce que votre passion vous inspire, on ne peut souffrir Jésus-Christ dans sa loi : or c'est de ce dernier témoignage que saint Jean tire plus de gloire. Il n'y a rien en effet de si grand, comme le reconnaît saint Bernard, que de le voir, s'élevant au-dessus de toutes les vues humaines et de toutes les considérations d'intérêt, reprendre avec fermeté un roi fier et cruel, et l'avertir de son désordre au milieu de sa cour. Tout ce que nous avons dit jusqu'ici est effacé par ce seul endroit, ou plutôt tout ce que nous avons dit jusqu'ici est confirmé par ce seul trait; et il fallait avoir été prévenu d'une grâce aussi abondante, et soutenu d'une vertu aussi pure, pour montrer tant de force et de fermeté. Ce n'est pas que nous exhortions tous les ministres de Jésus-Christ à imiter ce zèle.

Dieu lui-même conduisait Jean-Baptiste, et lui faisait sentir que c'était lui qui lui inspirait ses démarches. Que personne ne flatte les hommes dans leurs vices, car c'est consentir aux crimes que de se taire, lorsqu'on doit reprendre; mais il faut garder beaucoup de discrétion, et ne se pas laisser aller où l'ardeur d'un zèle mal réglé pourrait souvent nous entraîner. Le chagrin, l'humeur, la vanité prennent souvent les apparences du zèle, et il n'arrive que trop ordinairement que nous parlons pour nous-mêmes quand nous prétendons défendre la justice et la vérité. Il faut être, comme saint Jean, attaché à Jésus-Christ, humble, pénitent et désintéressé, et avoir même une mission particulière, comme lui, pour reprendre avec force et pour confondre les superbes.

Pour nous, mes frères, honorons la grâce qui l'a prévenu, imitons la vertu qui l'a soutenu, détestons l'injustice qui l'a opprimé, et demandons à Dieu qu'il mette dans notre cœur l'amour des vérités dont il a rendu témoignage, afin que nous soyons rendus dignes d'aller jouir dans le ciel de celui dont il a été le témoin sur la terre. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LA FÊTE DE SAINTE MADELEINE

(22 juillet)

Dont il est parlé dans l'Evangile, et qui n'est pas la Pécheresse (1).

Ordinavit in me charitatem ; fulcite me floribus ; stipate me malis, quia amore langueo.

Il a réglé dans moi mon amour ; soutenez-moi avec des fleurs, fortifiez-moi avec des fruits, parce que je languis d'amour (*Cant.*, II, 5).

Comme l'Eglise est comparée dans le Cantique des cantiques à une armée rangée en bataille, on peut dire que toutes les voies par lesquelles Dieu a conduit les âmes justes à la perfection en les faisant triompher du monde et de la chair, sont comme autant d'étendards différents, sous lesquels ils ont combattu pour sa gloire. Or, mes frères, ces diverses voies se réunissent à une seule. Comme dans la loi nouvelle, il n'y a plus d'autre chemin pour aller à Dieu que la charité, ceux qui appartiennent à cette loi n'ont donc plus d'autres étendards que celui de l'amour : ainsi ceux qui sont allés à Dieu par la voie de la foi sur ses promesses, de la crainte de ses jugements, de la confiance en sa miséricorde, de la pénitence et de l'austérité, ont tous combattu sous l'étendard de l'amour qui agit sous diverses formes. Mais cet amour, qui se diversifie et qui prend différents noms dans la conduite des autres saints, a toujours été le même et n'a point pris d'autres noms dans les mouvements différents de Marie-Madeleine; car on peut dire que le caractère de cette incomparable amante du Sauveur du monde est marqué naturellement dans ces paroles de mon texte : *Ordinavit in me charitatem.* Je suis résolu à ne vous parler que de son amour, puisque c'est de son amour seul que l'Evangile nous parle. Je vous en découvrirai la grandeur et je vous en exposerai les récompenses. Tout ceci est renfermé dans ces paroles : *Ordinavit in me charitatem:* l'Epoux sacré m'a fait combattre sous l'étendard de l'amour; et comme un si grand amour pour l'Epoux ne peut pas être sans une grande récompense de la part du même Epoux, qui a mis cet amour dans le cœur, il est dit ensuite : *Fulcite me floribus, stipate me malis;* c'est-à-dire qu'on a répandu sur elle à pleines mains et des fleurs et des fruits; ce qui marque les prérogatives d'honneur et de grâce dont elle a été comblée. Enfin, pour montrer que toutes ces prérogatives sont des suites de cet amour fort, tendre et languissant qui fait le caractère de cette divine amante, prévenue, animée et couronnée par l'amour, elle avoue qu'elle languit d'amour : *Quia amore langueo.* Réduisons tout ceci à ces deux propositions : rien de plus grand que l'amour de Madeleine pour Jésus-Christ; rien de si privilégié que cet amour.

La grandeur de l'amour fait le mérite de Madeleine : première partie; les priviléges de cet amour en sont les récompenses : seconde partie.

Mais, comme saint Bernard nous avertit que celui qui n'est pas pénétré de l'amour ne saurait parler de l'amour que d'une manière barbare : *Lingua amoris ei qui non amat, barbara est*, je m'adresse à cet esprit divin, par qui l'amour est répandu dans nos cœurs, afin qu'il me donne les sentiments et les expressions nécessaires pour en parler dignement. C'est ce que je lui demande par l'intercession de celle qui en fut pénétrée, lorsque l'ange lui dit : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Puisque nous entreprenons de parler de l'amour divin, il faut prendre dans l'Ecriture sainte ce qui peut servir à vous en marquer les traits, et je ne me servirai que de ce que l'Evangile nous découvre, pour vous donner l'idée de l'amour de Madeleine. Or, dans ce qu'il nous a rapporté de cette amante sainte et innocente de Jésus-Christ, la première chose qui nous découvre la grandeur de son amour pour Jésus-Christ, c'est ce qu'elle a sacrifié pour le suivre; la seconde, c'est ce qu'elle a embrassé pour s'attacher à lui; la

(1) Cette opinion de Dom Jérôme touchant la distinction de Marie-Madeleine et de Marie la Pécheresse, opinion qui du reste ne nuit en rien au mérite de ce discours, où il célèbre dignement les louanges de la sainte amante du Sauveur, vient d'être admirablement réfutée par un prêtre du clergé de Saint-Sulpice, auteur de la dernière *Vie de M. Olier*, dans un ouvrage que nous venons de publier sous le titre de : *Monuments inédits sur l'apostolat de sainte Marie-Madeleine, saint Lazare et les autres apôtres de la Provence*, 2 vol. in-4°. L'assertion de Dom Jérôme, qui distingue Marie-Madeleine d'avec la Pécheresse dont il est fait mention dans saint Luc, repose sur une erreur qui était répandue à peu près généralement à son époque, et qu'avaient accréditée les sophismes du docteur Launoy, dans une dissertation latine intitulée : *De commentitio Lazari, Magdalenæ, Marthæ et Maximini in Provinciam appulsu.* Nous engageons fortement nos honorables lecteurs à se procurer l'ouvrage vraiment monumental que nous annonçons dans cette note. Ils y trouveront des trésors de science et d'érudition, des aperçus nouveaux sur une question de la plus haute importance, qui intéresse également la curiosité des savants et la piété des fidèles; enfin, une foule de monuments authentiques et incontestables qui tous établissent *l'unité de personne de sainte Marie-Madeleine, Marie de Béthanie et la Pécheresse dont parle l'évangéliste saint Luc.* (Edit.)

troisième, c'est ce qu'elle a souffert pour être fidèle et constante dans son attachement à Jésus-Christ.

C'est par là que je veux vous montrer la grandeur de l'amour de Madeleine pour Jésus-Christ dans ses sacrifices, dans son union et dans ses souffrances. Commençons par les sacrifices qu'elle a faits, mais auparavant établissons l'état de Madeleine, et disons quelle fut cette amante de Jésus-Christ, et de quelle manière la providence la conduisit à lui.

Ce que nous savons de certain sur l'état de Madeleine, c'est qu'elle allait de ville en ville et de village en village pour suivre Jésus-Christ, qui prêchait l'Evangile et qui annonçait le royaume de Dieu avec les douze apôtres qu'il avait choisis. *Il y avait aussi quelques femmes*, dit saint Luc au VIIIe chapitre de son Evangile, *qui avaient été délivrées de malins esprits, et guéries de leurs maladies, et Marie, surnommée Madeleine, qui avait été délivrée de sept démons.* Voici aussi ce que saint Marc rapporte, en parlant de l'apparition de Jésus-Christ après sa résurrection : *Jésus-Christ, étant ressuscité le premier jour de la semaine, apparut à Marie-Madeleine, dont il avait chassé sept démons.*

Quelles inductions devons-nous tirer de ce texte des Evangiles sur l'état de Marie Madeleine? Elle avait été possédée du démon, et même de sept; ce qu'on ne doit pas expliquer moralement, mais réellement de sept démons. Jésus-Christ l'en avait délivrée, elle l'avait suivi en reconnaissance de ce grand bienfait. Elle n'est pas la pécheresse dont parle saint Luc, qui n'est point nommée dans l'Evangile, ni Marie, sœur de Marthe, qui n'était point de Galilée, comme celle-ci ; ce qui a été reconnu et déterminé par l'ordre d'un savant prélat, comme le missel et le bréviaire de Paris en font foi. Enfin on peut fort bien supposer que Marie Madeleine était vierge, puisque les évangélistes ont pris soin de nommer les maris ou les enfants de celles qui ne l'étaient pas; ce qu'ils n'ont pas fait à l'égard de Madeleine, se contentant seulement de la nommer, sans rien ajouter. Mais, comme les anciens Pères n'en ont rien dit, ceci peut être pris pour une conjecture, qu'il est libre de croire ou de rejeter, quoiqu'elle paraisse n'être pas sans fondement.

Cela étant supposé, nous pouvons dire que Marie-Madeleine, animée par un ardent amour et par une juste reconnaissance pour Jésus-Christ, a sacrifié à son bienfaiteur sa famille, qu'elle a quittée pour le suivre, ses biens, qu'elle a employés à le soulager, sa propre personne, qu'elle a dévouée à son service, et sa propre gloire, qu'elle a exposée dans le sacrifice qu'elle a fait de tout ce que nous venons de dire. Peut-on imaginer quelque chose de plus parfait que cette reconnaissance qui ne ménage rien et qui sacrifie tout à son libérateur?

Elle abandonne donc d'abord sa famille et ses parents, dont la tendresse, l'amitié, les affaires, les intérêts, les passions forment ordinairement de grands obstacles à la reconnaissance et à la fidélité que nous devons à Jésus-Christ : c'est pourquoi nous voyons dans l'Evangile qu'il les met au nombre des choses qu'il faut quitter pour le suivre. *Aussi, dit-il, si quelqu'un vient à moi, et ne hait pas son père et sa mère, ses frères et ses sœurs, et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple*; ce qui se doit entendre quand ils nous détournent de Jésus-Christ. C'est pourquoi nous voyons que les vrais disciples de ce divin Sauveur, étant appelés à son service, ont accompagné de ce sacrifice leur correspondance à sa vocation et leur fidélité à le suivre ; car il est dit, en parlant de Jacques et de Jean, fils de Zébédée, qu'aussitôt qu'il les appela ils quittèrent leurs filets et leur père, et le suivirent. Voilà ce que fait cette amante fidèle de Jésus-Christ, que nous pouvons comparer en quelque chose avec les apôtres, puisqu'elle a été appelée à peu près dans le même temps qu'eux, et qu'elle a eu part d'une certaine manière à leur ministère. Elle ne veut plus connaître personne que Jésus-Christ : si elle retourna quelquefois dans sa famille depuis que Jésus l'eut délivrée des sept démons qui la possédaient, ce ne fut qu'en passant, et sa principale résidence était auprès du Sauveur du monde ; car l'Evangile nous apprend qu'elle était avec lui, aussi bien que quelques autres femmes qui l'assistaient de leurs biens : autre circonstance qui nous découvre l'étendue de son sacrifice et de la reconnaissance qu'elle avait pour ses bienfaits.

Elle n'a pas avec cela épargné sa personne : elle se dévoua entièrement à son service. Semblable dans cette conduite à la belle-mère de saint Pierre, qu'il guérit de la fièvre, et qui, se levant de son lit, se mit aussitôt à servir le Sauveur, Madeleine ne se vit pas plutôt délivrée des démons qui la possédaient, qu'elle se consacra au service de son libérateur, reconnaissant qu'elle n'était plus à elle, mais qu'elle appartenait à celui qui se l'était acquise en la délivrant de la tyrannie du démon.

Elle n'eut plus de biens ni de richesses que pour Jésus-Christ et pour ses apôtres. Quelle gloire pour ces saintes femmes d'être les ministres de la Providence à l'égard du Fils unique du Très-Haut ; de contribuer à la prédication de l'Evangile, à la conversion des âmes, à l'opération de tant de miracles et à l'établissement du royaume de Dieu, et enfin d'être une ressource pour Jésus-Christ dans ses besoins !

Mon Dieu, que vous répandez de lumières dans une âme dont vous prenez possession ! que vous la rendez savante en peu de temps, et qu'elle sait bientôt l'usage qu'elle doit faire de ses richesses quand elle est remplie de vos biens ! Mais c'est peu que le sacrifice que Madeleine fait de sa famille qu'elle a quittée pour suivre Jésus-Christ ; de celui de sa personne qu'elle a dévouée à son service ; de son repos qu'elle a interrompu par les fréquents voyages qu'elle fait pour l'accompagner ; de celui de ses biens

destinés à ses besoins : tout cela me paraît peu de chose en comparaison de celui de sa gloire qu'elle a exposée aux discours et à la censure du monde, qui ne manque jamais de critiquer les démarches les plus exactes et les actions les plus saintes, lorsqu'elles sont accompagnées de quelques circonstances qui frappent par la nouveauté.

Je vous prie de bien entrer dans ceci : car quoiqu'il soit certain que c'était une pratique commune parmi les Juifs que des femmes de piété s'attachassent à ceux qui les instruisaient, sans que personne s'en offensât, comme nous le marque saint Jérôme, et qu'à considérer la chose en elle-même, Madeleine ne s'exposait à rien en s'attachant à un homme qui l'instruisait dans la piété, cependant, si vous considérez que cet homme était un nouveau venu parmi les Juifs, n'ayant aucune autorité, rejeté parmi les pharisiens et les docteurs de la loi, qui étaient les grands directeurs de ce temps-là, vous comprenez bien que ce choix exposa Madeleine à mille réflexions désagréables et même injurieuses.

Les hommes ont toujours été faits de la même façon : d'une part il y a toujours eu dans les états une obligation pour le salut de quitter la voie commune, c'est-à-dire la voie large qui conduit à la mort, pour s'attacher à Jésus-Christ, et de marcher par la voie étroite que lui seul enseigne ; et d'autre part Jésus-Christ a toujours été et sera toujours rejeté par le plus grand nombre ; car ses voies ont toujours paru et paraîtront toujours nouvelles et extraordinaires dans tous les états à ceux qui aiment celles du monde. Ainsi, embrasser les voies de Jésus-Christ et le prendre pour son unique conducteur, c'est s'exposer à la censure et à la contradiction des hommes. C'est ce qui vérifie cette parole de saint Paul : que tous *ceux qui veulent vivre dans la piété avec Jésus-Christ seront persécutés.* Le monde en effet a attaché une espèce de honte à abandonner le parti et les maximes du siècle, pour se convertir parfaitement à Dieu, lorsqu'on fait par sa naissance ou par sa fortune quelque figure dans le monde ; et de là il s'ensuit que l'amour d'une fausse gloire et la crainte de cette prétendue confusion empêchent un grand nombre de personnes d'embrasser le parti de Jésus-Christ. Cette considération n'arrêta point Madeleine : elle sacrifia sa gloire aux intérêts de son salut, et la fausse honte n'empêcha point sa reconnaissance. Mais vous verrez mieux tout le mérite de ce sacrifice dans la seconde preuve de la grandeur de son amour, qui consiste dans ce qu'elle embrasse pour s'attacher à Jésus-Christ.

Pour bien entrer dans cette considération de la grandeur de son amour pour Jésus-Christ, il faut se représenter quel était l'état naturel de Jésus-Christ, la situation des hommes à son égard, la doctrine qu'il enseignait, enfin la vie qu'il menait : tout cela n'était pas propre à lui attirer des disciples et à attacher beaucoup de monde à sa personne.

Son état était pauvre et fort méprisable aux yeux des hommes : il dit de lui-même que *le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête :* voilà son état. Il fallait qu'il fût pauvre, puisqu'il venait être la gloire des pauvres, la honte et la condamnation des riches, et qu'il ne devait donner ses richesses éternelles qu'à ceux qui seraient pauvres d'esprit ; mais cet état ne devait pas lui attirer l'estime et l'approbation des hommes. Aussi leur situation à son égard était-elle bien éloignée de ses sentiments ; car il paraît, par le mépris qu'en faisaient ceux de son pays, que, pour affaiblir l'éclat de sa sagesse et la force de ses discours, ils se rejetaient sur la bassesse de sa condition. *N'est-ce pas*, disaient-ils, *le fils de ce charpentier? Sa mère ne s'appelle-t-elle pas Marie ?* Il ne se présente rien en tout cela qui puisse nourrir l'amour-propre et qui soit capable de lier les gens à un tel homme, par des vues et des considérations humaines ; aussi Madeleine n'est-elle conduite et animée que par un amour que la foi éclaire.

Mais quelle doctrine enseigne cet homme si pauvre et si méprisé? la plus rebutante pour la nature, la plus dure aux sens, la plus opposée à une certaine raison qui prend ses principes dans la nature et qui se conduit par sentiment. Il ne parle que de se renoncer soi-même, que de porter sa croix tous les jours ; il ne prédit à ses disciples que des misères et des maux ; il ne leur fait entrevoir que des persécutions et des tourments durant cette vie, et s'il leur donne quelque espérance, ce n'est que pour après la mort.

Sa vie est conforme à ses principes : il ne possède rien, il est dans la dépendance de tout le monde, il est méprisé par les grands, il n'a de société qu'avec les pauvres, il n'est écouté que par le simple peuple ; les pharisiens le méprisent, le calomnient ; ils le poursuivent, ils le persécutent, ils soulèvent contre lui les puissances spirituelles et temporelles ; enfin la prédiction de Siméon, qu'il devait être en butte à la contradiction, s'accomplit à la lettre dans toutes les circonstances de sa vie.

C'est à cet homme-là que s'attache cette fidèle amante. L'idée du bienfait qu'elle a reçu l'occupe uniquement; tout lui paraît beau, noble, grand dans celui à qui elle est redevable. Rien ne lui paraît difficile quand il s'agit de lui marquer sa reconnaissance.

Mon Dieu, quelle condamnation pour ceux qui demeurent froids, languissants, immobiles, après avoir reçu des bienfaits qui surpassent ceux qui excitent la reconnaissance de Madeleine! Mais achevons d'exposer toute la grandeur de son amour en racontant ce que l'Évangile rapporte des souffrances qu'elle a endurées pour soutenir son attachement à Jésus-Christ et pour lui donner des marques de sa fidélité jusqu'à la fin.

C'est ici, mes frères, que nous voyons cette force et cette fermeté de l'amour divin, marquées par ces paroles du Cantique : *toutes les eaux du monde ne sauraient éteindre la charité et l'amour, ni les vents les plus impétueux l'étouffer.*

Madeleine a-t-elle abandonné Jésus-Christ dans le moment qu'étant livré à ses ennemis, tous ses disciples le quittent ? Qu'un de ses apôtres le trahisse et le vende, et qu'un autre le renie, Madeleine ne le quitte point. Lorsqu'il est condamné et attaché à la croix, Madeleine est toujours fidèle. Tous les soulèvements du siècle contre lui ne l'effrayent point, toute la fureur des puissances du monde déclarées contre cet innocent, tous les fleuves impétueux de mille tentations différentes ne sont pas capables d'éteindre le feu de son amour. Elle va lui donner des marques de sa fidélité jusqu'au pied de la croix. On fuit dans de pareilles occasions; bien loin de se produire, l'on cherche à se cacher; lorsqu'il est arrivé quelque disgrâce dans une famille, on affecte de changer de nom, pour paraître n'avoir nulle liaison avec celui sur qui elle est tombée; mais Madeleine connaît la gloire de toute cette infamie qui environne le Sauveur du monde: elle met la sienne à donner des marques de sa fidélité et de sa constance à cet innocent, devenu l'objet du mépris de tout le monde. Elle va mêler les soupirs et les larmes avec son sang, et j'ose dire que, plus forte que Pierre, il était réservé à cette sainte amante de dire: *Quand il me faudrait mourir avec vous, je ne vous renoncerai point.* Ah! l'on ne relève point assez l'amour, la constance, la générosité, la grandeur d'âme de cette sainte; la mort même, non, la mort, à qui tout doit céder, n'est pas capable d'interrompre ni d'arrêter le cours des preuves de son amour pour Jésus-Christ.

Les disciples du Sauveur perdent courage en le voyant dans le tombeau : ils se contentent de dire qu'ils avaient espéré, *sperabamus*, et ils s'en retournent chez eux sans se mettre davantage en peine du corps de leur maître.

Madeleine est impatiente que le jour soit venu pour aller lui rendre ses devoirs : dès qu'il commence à paraître, elle se met en chemin pour aller coller sa bouche sur les pieds de celui qu'elle avait suivi dans tous ses voyages, depuis qu'il l'avait délivrée de la possession des sept démons. Quel fut son trouble et quelle fut son agitation quand elle ne trouva pas ce corps adorable! Son amour et sa douleur la troublent; elle parle à un homme qui n'avait tout au plus que l'air d'un jardinier, pour savoir s'il n'a point emporté le corps de son maître, et elle lui dit : *Seigneur, si c'est vous qui l'avez ôté, dites-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai.* Elle vient avertir les apôtres de ce qui était arrivé; elle cherche, elle s'agite, elle s'informe à tout le monde où l'on a mis le corps de son maître, elle soupire, elle verse des larmes. Etes-vous convaincus, mes frères, de la grandeur de l'amour de Madeleine par ce qu'elle a sacrifié pour suivre Jésus-Christ, par ce qu'elle a embrassé pour s'attacher à lui, et par tout ce qu'elle a souffert pour soutenir avec une constance héroïque et une force toute divine l'attachement qu'elle a eu pour son bienfaiteur et son maître?

Mais, hélas! de quelle utilité peut-il être pour nous d'admirer la grandeur de cet amour et d'applaudir à la reconnaissance si parfaite de cette sainte amante, pendant que nous ne songeons pas à la suivre dans les mouvements de son amour, ni à l'imiter dans sa fidélité et dans l'exactitude de sa reconnaissance? c'est là pourtant le fruit qu'il faut tirer de ce discours. Nous devons reconnaître que nous avons plus reçu de Jésus-Christ que Madeleine n'en avait reçu : nous devons être persuadés que la reconnaissance doit croître et se multiplier à proportion que les bienfaits augmentent; enfin nous sommes obligés de nous examiner et d'entrer en compte avec nous-mêmes sur la conduite que nous tenons à l'égard de Jésus-Christ, notre bienfaiteur.

En effet, Madeleine est délivrée, par la vertu de Jésus-Christ, de sept démons qui la possédaient : voilà le bienfait qu'elle a reçu de Jésus-Christ et le motif qui l'a attachée à lui; et nous, *nous avons été arrachés à la puissance des ténèbres*, dit saint Paul : voilà l'égalité du bienfait : délivrance de la tyrannie du démon et de la puissance des ténèbres de part et d'autre. Mais voici en quoi le bienfait que nous avons reçu excède celui qui a été accordé à Madeleine : la possession où le démon était de Madeleine ne s'étendait que sur le corps, elle ne produisait que quelques agitations violentes; mais celle dont Jésus-Christ nous délivre par la grâce regarde l'âme, et elle cause d'étranges déréglements dans ses facultés et dans ses puissances. Or, comme vous savez, il faut faire plus d'état de l'âme que du corps, puisque le Seigneur nous dit dans l'Evangile de ne pas craindre ceux qui n'ont de puissance que sur le corps, sans rien pouvoir sur l'âme.

Celle de Madeleine n'était pas volontaire, elle pouvait être sous la tyrannie du démon sans être ennemie de Dieu : celle dont nous sommes délivrés par la grâce est un effet de notre choix; c'est nous-mêmes qui, renonçant à la fidélité que nous devons à Dieu, nous soumettons librement à l'empire de son ennemi.

La simple possession, telle qu'était celle de Madeleine, n'efface pas en nous l'image de Dieu : nous pouvons toujours être ses enfants, quoique son ennemi nous tyrannise. Mais la possession de l'âme, telle que celle que nous contractons par le péché, efface en nous cette image; elle y imprime celle du démon, et nous ne pouvons la porter sans renoncer à Jésus-Christ.

Enfin Madeleine n'est délivrée qu'une fois par Jésus-Christ, et nous combien de fois l'avons-nous été! Combien de fois s'est-il présenté pour briser nos fers! que ne fait-il pas tous les jours pour nous délivrer de cette tyrannie! Il se présente, il nous appelle, il nous sollicite, il nous presse, il nous offre des secours et des forces contre les entreprises et les violences de cet ennemi : jusqu'où ne doit donc pas aller notre reconnaissance!

Voyons donc maintenant où nous en sommes : c'est la conclusion de ces deux vérités

que nous venons d'établir. Ecoutons saint Paul : *Ayant été affranchis du péché, vous êtes devenus esclaves de la justice.* Cela veut dire que, comme il n'y a point de milieu entre l'état du péché et celui de la grâce, entre la justice et l'iniquité, il n'y a point de disposition indifférente : il faut être ou au monde ou à Dieu, ou au démon ou à Jésus-Christ; et comme l'un nous a dominés absolument durant sa possession, il faut que nous passions absolument sous la domination de l'autre. *Vous n'êtes plus à vous-mêmes*, dit encore le même apôtre, *car vous avez été rachetés d'un grand prix; glorifiez Dieu et le portez dans votre corps.*

C'est ce qu'a fait Madeleine; mais, chrétiens auditeurs, le faites-vous? L'amour de vos familles n'est-il pas un grand obstacle à celui que vous devez à Dieu? Usez-vous pour sa gloire des biens que vous avez reçus de lui? La dispensation que vous en faites est-elle réglée sur sa volonté et sur les lois qu'il vous a prescrites? Le glorifiez-vous par la tempérance, par la modestie, par la pureté qui convient à vos corps, qui sont par Jésus-Christ les temples du Saint-Esprit? Enfin mettez-vous votre gloire à vivre selon son Evangile, à vous régler sur ses préceptes? Ne rougissez-vous point d'être du nombre de ses disciples? car c'est en rougir que de ne pas suivre ses exemples dans la crainte de déplaire au monde ou d'en attirer les mépris. Pour vous, mes très-chères sœurs, on voit bien que vous avez quitté vos familles pour suivre celui qui vous a délivrées de la servitude du démon et de la possession du prince qui règne dans le monde : vous lui avez consacré vos personnes, vous avez méprisé vos biens, et vous avez pris des routes tout opposées à celles du monde, pour lui marquer votre reconnaissance et consacrer votre fidélité à la grâce de votre vocation; mais tout cela est-il soutenu par un amour constant, par une charité vive et toujours agissante? Vous savez la parabole des dix vierges : le défaut de l'huile en exclut cinq de la salle du festin. Craignez, cependant animez-vous, mes très-chères sœurs, par la vue des récompenses et des couronnes que Jésus-Christ promet à la fidélité de ses épouses. Nous allons exposer quelles sont celles que Madeleine a reçues de lui : c'est le sujet du second point.

SECONDE PARTIE.

Nous vous avons découvert la grandeur de l'amour de Madeleine, il faut vous en exposer les récompenses. Celui à qui elle s'est consacrée sous l'étendard de la charité, selon le sens des premières paroles de mon texte : *Ordinavit in me charitatem*, n'a pas manqué de récompenser son amour et de couronner sa charité. C'est ce qui paraît dans les dernières paroles qui suivent : *Fulcite me floribus, stipate me malis.* Il a pris soin de répandre sur elle et des fleurs et des fruits, par les prérogatives d'honneur et de grâces dont elle a été comblée, et c'est ce qui va former les récompenses et composer les couronnes qu'elle a reçues de celui à qui elle s'est attachée par les liens de la charité.

Je renfermerai donc toutes ses récompenses et toutes ses couronnes dans les priviléges qu'elle a eus, voilà les fleurs d'honneur dont il l'a revêtue : *Fulcite me floribus;* et dans les dons des grâces dont il l'a remplie, voilà les fruits : *Stipate me malis.* Or, les priviléges d'honneur dont il l'a revêtue et les fleurs qu'il a répandues sur elle à pleines mains consistent en ce qu'il se l'est associée : il a bien voulu qu'elle l'accompagnât dans ses voyages et ses courses continuelles et évangéliques; il a reçu de ses mains les secours dont il a eu besoin dans ses nécessités et dans les travaux où l'engageait sa mission; enfin il l'a liée avec sa sainte Mère, qu'elle ne quitta plus et qu'elle suivit après la mort de son cher maître : voilà les honneurs et les fleurs que le Sauveur du monde a bien voulu répandre sur elle.

En effet, l'attachement qu'elle eut pour sa personne ne fut-il pas récompensé glorieusement lorsqu'il voulut bien se l'associer et la rendre la compagne de ses voyages? Que devons-nous penser de l'honneur que reçut Madeleine en se voyant associée à celui qui venait, par sa vertu, de la délivrer de la possession des démons, écoutant tous les jours les discours qu'il faisait à ses apôtres, voyant ses miracles, assistant à ses prédications, étant témoin de mille vertus qu'il pratiquait! Que cette association est glorieuse pour Madeleine! Mais Jésus-Christ a encore reçu de notre sainte les secours dont il a eu besoin dans les nécessités et dans les travaux où l'engageait son ministère. Joseph a l'honneur de porter le nom de père du Sauveur du monde, parce qu'il a été l'époux de Marie, mère de Dieu, et parce qu'il l'a nourri pendant la plus grande partie de sa vie privée : quelle gloire donc pour Madeleine d'avoir eu part à cet avantage durant la meilleure partie de sa vie publique, du cours de son ministère et de sa mission! quel meilleur usage des biens qui doivent périr, et qu'on emploie ordinairement si mal, que de les faire servir à la subsistance de celui qui en est l'auteur, et de les rendre, pour sa propre utilité, dans sa nécessité, dans son besoin, à celui-là même de la libéralité et de la providence de qui on les a reçus.

Vous pouvez prendre part à cet avantage et vous revêtir de cette gloire, chrétiens qui m'écoutez. Il est vrai que vous ne donnerez pas les vôtres à Jésus-Christ immédiatement, car c'est le privilége de Madeleine; mais vous les donnerez aux membres du corps mystique du même Jésus-Christ, en qui il est et en qui il habite, et qui vous a dit que *toutes les fois que vous ferez ces choses au plus petit de ceux qui sont à lui, il les tiendrait faites à lui-même.* Vous ne serez pas exclues de cet avantage, mes très-chères sœurs, quoique vous ayez renoncé à ces biens qui périssent, si vous respectez vos sœurs, si vous les aidez dans leurs besoins, si vous les servez par les vues de la foi et pour honorer en elles celui dont elles sont les épouses par leur consé-

ration, et qui par cette raison entrent d'une façon plus particulière dans le bien qu'on leur fait en son nom.

Enfin Jésus-Christ lia Madeleine avec sa sainte mère d'une façon plus particulière, afin qu'elle ne restât pas seule après sa mort; car il paraît certain, selon les auteurs les plus exacts fondés sur le témoignage des anciens, que la très-sainte Vierge s'étant retirée chez saint Jean, à qui Jésus-Christ en avait confié le soin, Madeleine les suivit et vint même à Ephèse, où cet apôtre conduisit Marie.

Ce dernier caractère d'honneur n'est pas moins glorieux à Madeleine que les deux autres : c'est une récompense de son amour qui en découvre bien la grandeur, et qui nous montre combien Jésus-Christ en était touché : car comme il n'avait rien de plus cher que sa sainte mère, il ne pouvait pas marquer plus d'estime pour Madeleine que de la rendre sa compagne; et Madeleine, de sa part, connaissant ce que Marie était à Jésus-Christ, ne pouvait pas lui témoigner plus d'attachement après sa mort que de se livrer à sa mère et de se substituer à son cher maître, pour continuer en la personne de sa mère les services et les soins qu'elle avait reçus de son fils. La voilà donc toute couverte de fleurs que la main de son bien-aimé a versées sur elle; la voilà toute brillante de l'éclat de ses priviléges d'honneur qui l'environnent : *Fulcite me floribus.* Mais les fleurs que Jésus-Christ répand produisent des fruits solides : *Stipate me malis :* c'est ce que j'ai appelé les dons de grâce qu'il lui a plu de mettre dans Madeleine pour couronner son amour; car elle les reçut, ces dons, au pied de la croix du Sauveur, où elle assista au moment de sa mort, et dans le jardin où Jésus-Christ ressuscita et où il se montra à elle.

Or, mes frères, quelle abondance de grâces a dû puiser dans cette première source Madeleine, qui était au pied de la croix, où son amour l'avait conduite! Que croyez-vous que puisait notre sainte amante dans cette liqueur divine, source de toute bénédiction et de toute grâce, qui coulait à gros bouillons et se répandait à grands flots pour le salut des hommes? Les saints Pères ont regardé comme un des premiers effets de cette grâce que les saintes femmes, c'est-à-dire la sainte Vierge, Madeleine, et Marie, femme de Cléophas, aient surmonté la timidité de leur sexe, l'horreur d'un tel spectacle, et le péril où les pouvait mettre la fureur d'un peuple animé, pendant que saint Pierre d'un côté vient de le renier par la crainte d'une servante, et que Pilate l'a livré pour éviter une disgrâce dont il n'était menacé que légèrement. Quelle abondance de grâces! quels dons communiqués à cette amante intrépide que Jésus-Christ veut couronner!

Mais elle en trouva une nouvelle source dans ce jardin où son maître ressuscité se montra à elle. De combien de lumières et de connaissances cette apparition fut-elle accompagnée! Ne peut-on pas dire qu'elle reçut alors les prémices de l'esprit nouveau que les apôtres se glorifièrent d'avoir reçu depuis? Elle fut alors elle-même l'apôtre de Jésus-Christ ressuscité, auprès de ses apôtres, qui apprirent de Madeleine la nouvelle de la résurrection de leur maître, vers qui il l'envoya pour la leur annoncer.

Concluons ce discours, et disons, mes très-chères sœurs, que comme l'amour n'est jamais sans mouvement quand il est véritable, les mouvements de l'amour ne sont jamais véritables qu'ils ne soient récompensés.

Vous avez vu ce que l'amour de reconnaissance a fait faire à Madeleine, et ce que Madeleine a mérité par cet amour; qui d'entre nous peut se dispenser d'aimer, et qui peut se flatter d'aimer, si son amour ne produit rien? Voilà le rapport particulier que Jésus-Christ a eu avec Madeleine, et celui qui doit subsister entre lui et toutes les créatures qu'il a rachetées par son sang. Tout cela est renfermé dans ces paroles de l'épouse du Cantique, qui doivent être la devise de toutes les âmes chrétiennes, et qui ne doivent jamais sortir de vos esprits et de vos cœurs, mes très chères sœurs : *Dilectus mihi, et ego illi :* mon bien-aimé s'est donné à moi entièrement, et je suis à lui par autant de titres qu'il est à moi.

Nos cœurs sont à vous, divin Jésus; mais prenez-en possession : donnez-nous cette reconnaissance dont nous nous sentons redevables, et que nous ne saurions vous rendre si vous ne nous la donnez; faites que nous vous aimions, afin que nous soyons rendus dignes des récompenses que vous préparez à ceux qui vous aiment; c'est ce que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LA FÊTE DE SAINTE ÉLISABETH.

(19 novembre.)

Mulier, magna est fides tua.
O femme! que votre foi est grande (*Matth.*, XV, 28)!

Le Sauveur du monde ne fut point frappé d'admiration, disent les saints Pères, quand il loua si hautement la foi de cette femme chananéenne à l'occasion de laquelle il prononça ces paroles que j'ai prises pour mon texte; rien ne pouvait le surprendre de tout ce qui se trouve dans les créatures, parce qu'il n'y a rien qu'il ne connaisse, et il ne donna des louanges à la foi de la Chananéenne, que pour rendre les hommes attentifs aux vertus qui la soutenaient et à la conduite de celle qui en était animée.

Aujourd'hui, mes frères, je reprends ces paroles pour les appliquer à sainte Elisabeth, fille d'un roi de Hongrie et femme du landgrave de Thuringe, étant frappé d'admiration à la vue des grandes choses que la foi a opérées en elle, et je voudrais vous engager à les considérer avec moi.

L'apôtre saint Paul a dit autrefois que *le juste vit de la foi;* et quand les saints Pères ont expliqué ces paroles, ils nous ont dit que la foi devait être dans la vie du chrétien à peu près ce qu'est le sang dans la vie de

l'homme : il l'anime dans toutes ses entreprises, il le soutient dans toutes ses opérations ; il en doit être ainsi de la foi, elle est le principe de la vie du chrétien, il faut qu'elle entre dans tous ses mouvements, qu'elle soit de tous ses conseils, qu'elle anime toutes ses entreprises, qu'elle le soutienne dans toutes ses opérations ; et c'est ce que la Providence nous a fait voir dans la conduite de l'illustre sainte dont la solennité nous assemble. Elle a appelé la foi dans toutes ses délibérations, comme son conseil ; elle l'a fait entrer dans toutes ses actions, comme sa force ; elle s'est trouvée dans toutes ses souffrances, comme sa consolation. *O mulier! magna est fides tua!* Femme sainte et illustre, que votre foi a été grande dans une condition, dans un âge et dans des conjonctures où les personnes de votre rang ne pensent guère à la consulter !

C'est, mes frères, ce qui a relevé la foi de cette sainte princesse, et c'est ce qui doit être l'objet de notre admiration et nous rendre attentifs aux grands ouvrages de cette foi héroïque que je vais exposer dans les trois parties de ce discours.

Cette foi qu'elle a appelé dans toutes ses délibérations, comme son conseil, lui a fait voir toute la petitesse des grandeurs du monde au milieu de leur plus brillant éclat : première partie ; cette foi qu'elle a fait entrer dans toutes ses entreprises, comme sa force, lui a fait embrasser toute la perfection de l'Evangile, malgré les obstacles que sa condition y opposait : deuxième partie ; cette foi qui l'a soutenue dans toutes ses souffrances, comme sa consolation, lui a fait supporter les épreuves du plus terrible de tous les abandonnements : troisième partie.

Voilà le sujet de notre admiration et celui de votre attention en même temps. Demandons le secours du ciel par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Comme saint Paul, en définissant la foi dans l'Epître aux Hébreux, l'appelle une persuasion ferme et certaine des choses qui ne se voient point, *argumentum non apparentium*, il faut qu'elle rende présentes à l'esprit du chrétien des choses qui ne subsistent pas encore, et qu'elle leur donne une existence et une solidité qui fassent qu'il n'en doute pas plus que si la main les touchait déjà, et qu'il en soit aussi fortement persuadé et convaincu que si elles étaient prouvées en elles-mêmes par une démonstration évidente et sensible.

Or, mes frères, ce témoignage de la foi est reçu par le chrétien avec plus ou moins de soumission, à proportion que l'esprit ou le cœur a plus ou moins d'objets sensibles et présents qu'il peut substituer à ceux dont la foi lui rend témoignage : car un homme qui ne possède rien se laisse toucher volontiers par l'espérance d'un bien futur qu'on lui promet ; mais il est difficile de persuader à un homme de mépriser les biens qu'il possède, sous l'espérance qu'on lui donne d'autres biens qu'il ne connaît point ; d'estimer comme de la poussière ce qui lui attire l'estime, la considération, les services et l'attachement des hommes ; ce qui sert à contenter tous ses désirs, à fournir à tous ses besoins, à satisfaire toutes ses passions, pour donner son estime et son attachement à des biens qui ne paraissent point, et dont il n'a nulle assurance que celle qu'il reçoit par le témoignage que la foi lui rend.

Avouez, mes frères, que la foi doit être bien grande quand elle produit de semblables effets : il faut qu'elle détruise et qu'elle établisse, il faut qu'elle aille au-devant de tous les préjugés qui flattent la nature, et qui s'accordent si bien avec ses inclinations, pour les dissiper, et que, par la force du témoignage qu'elle rend à l'esprit et au cœur, elle y établisse une ferme croyance et un amour sincère de ce qu'on ne voit point. Que vous fûtes heureuse, grande et illustre sainte, d'être prévenue par une miséricorde si abondante, d'avoir reçu un don de foi si rare, une soumission si entière à ses lumières, que vous avez consultées dans toutes vos délibérations, et un abandonnement si absolu à son témoignage, que vous avez suivi fidèlement partout comme votre conseil ! Car s'il est vrai que la multitude et la variété des objets sensibles, l'éclat et la qualité des biens présents, débauchent l'esprit et le cœur de cette soumission au témoignage de la foi, si les préjugés de la naissance, de la fortune, du rang, des principes du monde, des maximes du siècle, détruisent les lumières de la foi et leur ferment l'entrée dans l'esprit des grands, qui a dû les recevoir moins que la princesse Elisabeth, fille du grand monarque André II, roi de Hongrie, femme de Louis, comte palatin, landgrave de Thuringe, prince de Hesse et de Saxe, élevée dans une cour magnifique par une belle-mère qui la reçut dès l'âge de quatre ans, et qui ne consultait rien moins que les lumières de la foi pour régler les sentiments de sa conduite ! Cette jeune princesse se trouva en naissant environnée de tout ce qui peut flatter l'orgueil, étouffer l'esprit du christianisme, aveugler l'âme et corrompre un cœur chrétien.

Ce n'est guère aux lumières de la foi qu'on a recours pour régler les sentiments de son cœur, quand on est élevé dans ces places éminentes. On a pour l'ordinaire des vues bien différentes de celles qu'elle inspire. Le règne de Nabuchodonosor devient illustre, et son cœur s'élève dans cette gloire, dit l'Ecriture. Les avantages du siècle, les grandeurs du monde, sont comme des feux au milieu desquels vivent ceux qui les possèdent. Ils jettent aux yeux de ceux qui les regardent un éclat qui leur inspire ou de la crainte, ou du respect, ou de l'envie, selon les passions qui règnent dans leur cœur.

Ils excitent une ardeur insatiable dans ceux qui les possèdent ; mais ils y élèvent en même temps une fumée qui leur cache la vue du ciel et des lumières qui en sortent. Celles qu'il plut à Dieu de répandre dans l'âme de notre princesse furent assez fortes pour dissiper toute cette obscurité, et comme il semble quelquefois que la terre va tomber dans

une nuit obscure et être ensevelie dans d'épaisses ténèbres par des nuages qui couvrent le soleil, mais comme on voit aussi tout d'un coup les nuées se dissiper, le soleil reparaître et la terre éclairée de tous côtés par les lumières qu'il répand, ainsi vit-on cette jeune princesse, livrée à l'âge de quatre ans à une belle-mère qui ne se conduisait que par l'esprit du monde, plongée dans les ténèbres d'une éducation toute humaine, environnée des maximes de l'ambition, de la vanité, de la fausse gloire, qui sont les lumières, les règles et les principes de la cour; ainsi, dis-je, la vit-on divinement pénétrée d'un rayon du ciel qui dissipa tous ses nuages, et qui lui donna la foi pour son conseil dans toutes ses délibérations.

Ce fut donc par ses lumières qu'elle se conduisit dès ses plus tendres années; elle ne consulta qu'elle quand elle eut besoin de prendre son parti, et de délibérer sur quelque chose. Je ne vous produirai qu'un exemple des vues que la foi lui donna dans sa grande jeunesse. Son historien rapporte que Sophie, mère du landgrave qui devait être l'époux de notre jeune princesse, la faisait élever avec Agnès, sœur du prince. Elles étaient toutes deux vêtues de la même manière, portant toutes deux des couronnes enrichies de pierreries, selon la coutume du pays; mais, dès qu'on entrait dans l'église, Elisabeth ôtait la couronne de dessus sa tête et ne la remettait que quand il en fallait sortir. La princesse Sophie lui demanda la raison qui l'obligeait d'en user ainsi, et pourquoi elle ne laissait pas sa couronne sur sa tête comme sa sœur : Dieu me garde, lui dit cet enfant, de commettre une si grande irrévérence que serait celle de porter sur ma tête une couronne toute brillante de pierreries dans le même lieu où je vois la tête de Jésus-Christ, mon Sauveur, si cruellement couronnée d'épines!

On peut juger par les premières vues de cet enfant quelles ont été celles qui ont réglé toute sa vie; elle les a toujours prises de la foi : c'est d'elle qu'elle a appris l'estime qu'elle devait avoir des grandeurs du siècle qui l'environnaient, et qui lui a fait dire, comme cette illustre reine de l'Ancien Testament, qu'elle avait en abomination tous les riches ornements qu'elle portait; c'est elle qui lui a appris l'usage qu'elle devait faire de son rang et de sa grandeur, qui la liaient à une infinité de personnes auxquelles elle était redevable de mille devoirs de charité et de justice : car la grandeur n'est qu'un pur ministère qu'il faut exercer par l'ordre de Dieu; mais il n'y a que la foi qui instruise les grands de ce devoir, et que la charité qui le leur fasse remplir. Ce fut la foi qui lui fit regarder cette vie comme un passage qui conduit à l'éternité, où il faut marcher avec beaucoup de circonspection pour ne pas se détourner en se jetant dans les égarements que les voies du siècle ouvrent de toutes parts aux grands du monde.

Ainsi la foi entra-t-elle dans toutes ses délibérations, comme son conseil; ainsi lui fit-elle voir la petitesse des grandeurs du monde au milieu de leur plus brillant éclat. Mais ô mon Dieu! vous seul donnez ces vues élevées et excellentes à qui il vous plaît: vous seul répandez cette lumière vive, jointe à l'amour de ce qu'elle montre, selon votre bon plaisir : car votre Apôtre m'apprend que la foi n'est pas donnée à tous. Mais n'oublions pas en même temps que cette foi se nourrit, qu'elle croît et qu'elle se fortifie par les moyens que la miséricorde nous a fournis, et qu'Elisabeth a pratiquées : car, sans parler de cette prière continuelle que nous devons faire à Dieu dans toutes nos entreprises, pour lui demander qu'il nous conduise par son esprit et qu'il nous remplisse de la foi : *Adauge nobis fidem:* il faut, dit Tertullien, recourir à l'Ecriture, qui est le livre de la foi et où on trouve de quoi se nourrir. Permettez-moi d'appliquer ici ce que dit saint Paul, je ne détournerai pas les paroles de cet apôtre de leur sens naturel, par l'application que j'en veux faire à la conduite de sainte Elisabeth pour nous instruire. Saint Paul dit que *la foi vient de ce qu'on a ouï, et on a ouï parce que la parole de Dieu a été prêchée.* Voilà une source de la foi et une voie pour la fortifier : s'attacher à la parole de Jésus-Christ. L'Apôtre dit un peu auparavant : *Mais comment entendront-ils, si personne ne leur prêche? et comment prêcheront-ils s'ils ne sont envoyés?* Voilà une seconde source de la foi, une seconde voie pour la fortifier : consulter les ministres de Jésus-Christ. Là-dessus je dis que la foi d'Elisabeth a été grande : Dieu l'a prévenue, il est vrai, il a versé de grandes lumières dans son esprit; mais elle s'est attachée aux sources de la foi, elle a fait beaucoup de bonnes lectures, et c'est là qu'elle a trouvé les justes idées des choses et qu'elle a appris l'estime et l'usage qu'elle devait faire de ses grandeurs; c'est là qu'elle s'est instruite de ses devoirs et de la manière de les remplir; c'est là qu'elle a connu Jésus-Christ et qu'elle a appris à le voir en tout, et c'est parce que nous ne recourons pas à ces sources de lumières que nous avons de si fausses idées des choses et que nous tombons tous les jours dans une infinité de fautes. Il ne faut pas douter que l'ignorance ne soit une source malheureuse dont est sorti ce déplorable dérèglement des mœurs que nous voyons dans tous les états; car un aveugle qui ne voit pas le jour ne peut que s'égarer en marchant, et ceux qui n'ont pas les yeux ouverts sur la lumière de l'Ecriture et des bons livres marchent comme dans les ténèbres. Si donc nous sommes de ces aveugles, prenons les bons livres, où la parole de Dieu est broyée et mise à notre portée: appliquons-nous à y méditer et à nous entretenir dans le même esprit que les aveugles qui s'approchaient de Jésus-Christ : ils ne le voyaient pas en s'en approchant, mais ils s'en approchaient pour être rendus capables de la lumière; il leur suffisait d'être avertis où il était pour leur faire désirer de venir à lui et d'y être conduits. La persuasion qu'on est aveugle est une heureuse et sainte disposi-

tion pour être éclairé, et ce qui fait que la plupart des hommes n'entrent pas assez dans les vérités qui leur sont nécessaires, c'est qu'ils ne sont pas assez persuadés de leur ignorance.

Ce malheur est assez général, mais il est plus commun parmi les grands du monde : ils sont ordinairement trop occupés d'eux-mêmes pour trouver des heures pour lire. L'Ecriture sainte n'a rien qui leur plaise, sa simplicité les dégoûte, ils n'en voient pas l'utilité, ils ne connaissent pas le besoin qu'ils ont de s'instruire, et, mesurant tout par leur propre grandeur, ils s'imaginent qu'il n'est pas possible d'être ignorant quand on est puissant. Les bons livres les ennuient, on n'est pas porté à lire ce qui parle de ce que l'on n'aime point.

Elisabeth se défia d'elle-même, elle pria, elle eut recours aux saintes lectures, elle en fit ses délices, elle trouva Jésus-Christ dans cette étude; elle fut remplie de ses lumières et pénétrée des vues de la foi, et cette foi se fortifia en elle de plus en plus. Elle ajoute à ce premier soin celui de consulter les ministres de Jésus-Christ. La Providence lui envoya un excellent prêtre, nommé Conrard, de la ville de Marpurg, qui était célèbre par la pureté de sa vie et de sa doctrine. Elle mit sa conscience entre les mains de ce saint homme, qui, trouvant un sujet disposé si heureusement, n'eut pas de peine à former en elle l'esprit de Jésus-Christ, et à lui apprendre à se régler en toutes choses par les vues de la foi.

Un directeur éclairé, ferme, désintéressé, est un trésor inestimable pour toutes sortes de personnes, mais infiniment plus pour les grands du monde; car ou ils éblouissent les ministres de Jésus-Christ par l'éclat de leurs grandeurs et les rendent timides, ou ils les embarrassent par les fausses lueurs de leurs raisons apparentes et les rendent douteux dans leurs décisions, ou ils les frappent par leur autorité et les engagent par leur puissance, et ils les rendent lâches et intéressés. De là vient qu'il se trouve si peu de gens qui disent la vérité aux grands du monde, dont la vie se passe dans de si étranges égarements sans qu'on les avertisse. Ceux qui les approchent avec de bonnes intentions se corrompent avec eux assez souvent, et les gens de bien fuient de peur de se gâter.

Conrard n'eut rien à craindre avec cette princesse : elle sentit le besoin qu'elle avait d'un homme éclairé et consommé en piété et en sagesse. Elle se tint très-heureuse de pouvoir entendre ses avis, et très-éloignée de cet orgueil ordinaire des grands, qui dédaignent de se soumettre à la lumière des petits, et qui regardent leur élévation comme inaccessible aux conseils des sages.

Ce ministre, à la vérité, trouva l'esprit de cette princesse disposé à recevoir toutes les lumières et tout le bien qu'il y voulut répandre, et comme il vit qu'elle appelait la foi dans toutes ses délibérations, comme son conseil, il ne feignit pas de lui laisser embrasser toute la perfection de l'Evangile, assuré que la foi entrerait dans toutes ses entreprises comme sa force : c'est le deuxième point.

DEUXIÈME PARTIE.

Ce n'est pas assez que la foi soit lumineuse, il faut encore qu'elle soit agissante, et en vain nous donnerait-elle des lumières pour découvrir le vrai, si elle ne nous donnait pas des forces pour pratiquer le bien.

Il y a cependant un nombre infini de personnes qui s'en tiennent aux simples idées de la vertu, et qui se flattent de penser comme des disciples de Jésus-Christ, pendant qu'ils agissent comme des amateurs du monde, et dans lesquels on trouve une sorte de religion d'esprit, qui n'est autre chose qu'une vraie illusion. Elle règne surtout parmi les grands du monde, qui se forment une religion pour leur état, sans vouloir s'assujettir à régler leur état sur la religion, en se faisant des pratiques accommodantes à leur orgueil, à leur délicatesse et à leurs passions, au lieu de suivre celles qui sont prescrites par l'Evangile.

Cette sorte de religion dont je parle, et qui est si commune dans le monde, réforme celle de Jésus-Christ; elle la retouche, elle y laisse ce qu'elle approuve, elle en ôte ce qui lui déplaît, elle se forme une idée des vertus qui n'incommodent point les passions, qui ne demandent à l'esprit qu'une simple estime pour ce qu'elles ont de beau et d'éclatant, sans engager ni le cœur ni les sens dans des pratiques qui les peuvent blesser : ainsi on fait cas de la pénitence, mais on ne s'engage à rien de ce qui fait souffrir, on estime la pauvreté, mais on ne se dépouille pas de la moindre chose; on fait de grands éloges de l'humilité, mais on veut toujours tenir le premier rang. Ceci, mes frères, est une dangereuse illusion et fort commune dans tous les états : car il y a même une espèce de dévotion aisée, tournée sur ce pied-là; cependant rien n'est plus éloigné des vraies idées de la religion, puisque le salut n'est que l'union de la foi et des œuvres. La foi est la racine de la piété, et les œuvres en sont les fruits. Toute racine qui ne produit rien est morte; toutes vos idées de foi sont donc vaines, si je ne vois point d'œuvres; c'est à elles à répondre de la foi, comme aux fruits à rendre sensible la vie de la racine. Où il n'y a point d'œuvres il n'y a point de foi, et où il n'y a point de foi il ne peut y avoir de salut.

Toutes les grandes pratiques de la religion sont communes à tous les états : l'humilité, la pauvreté, la patience, l'obligation de porter sa croix comme un disciple de Jésus-Christ, ce qui renferme tout ce que la discipline de l'Evangile a de rigoureux, a été imposé à tous les chrétiens par le Sauveur du monde, que nous regardons tous également comme notre maître. Il n'y a que la faiblesse et la langueur de la foi qui fasse douter de cette vérité, si absolument nécessaire pour le salut, et qui a fait inventer toutes les dangereuses subtilités, pour se décharger des

pratiques qui incommodent les passions et qui répriment l'orgueil. Mes frères, on serait beaucoup plus saint si on avait un peu moins d'esprit. Ce n'est pas qu'il ne faille garder des mesures, la religion ne dérange rien : saint Augustin appelle la vertu l'amour de l'ordre : *Amor ordinis;* elle donne aux bienséances de l'état tout ce qui convient à la justice et à la raison réglée par la foi.

Elle apprend donc à faire une sage distinction entre la personne et l'état, et elle accorde à l'état, par bienséance et pour maintenir l'ordre de Dieu dans les choses extérieures, ce qu'elle refuse à la personne, pour la conserver dans l'esprit de la religion et dans la pratique des vertus. Ainsi elle permet à un prince d'être magnifique pour satisfaire aux bienséances de son état, de se servir des choses qui sont propres à imprimer du respect à ceux qui ne se laissent toucher que par ce qui frappe les sens, pendant qu'elle lui ordonne d'être humble devant Dieu et modéré dans ce qui regarde sa personne en particulier.

Ce sont les lumières de la foi qui servent à faire cette distinction, et c'est la force de la foi qui la fait soutenir : car, après avoir compris par ces lumières qu'il y a une distinction entre la personne et l'état, qu'on est chrétien quoiqu'on soit prince, qu'on est disciple de Jésus-Christ quoique maître d'un grand royaume, qu'on est pécheur quoiqu'on soit monarque, et qu'on cesse en quelque sorte d'être prince et monarque lorsque, après avoir satisfait aux devoirs éclatants de ces éminentes conditions, on se trouve seul devant Dieu, aux yeux de qui on est homme, chrétien, pécheur; après avoir, dis-je, distingué ces deux états par les lumières de la foi, on les confond bientôt, si la force de la foi qui nous a fait faire cette distinction ne nous secoure pour la soutenir.

On laisse jouir le pécheur des droits de sa naissance, et le chrétien se croit permis pour toujours ce qui n'est accordé au monarque qu'aux jours de la magnificence, si la force de la foi ne lui montre la vérité de cette distinction, et certainement il faut que cette foi soit grande et même héroïque, pour combattre contre tant d'ennemis qui s'opposent à une conduite modeste et chrétienne, pour résister aux flatteurs qui en conseillent une tout opposée, pour fermer les yeux à l'exemple qui l'inspire, pour ne pas écouter les maximes du monde qui l'autorisent, et pour s'élever contre la présomption qui semble avoir anéanti cette distinction. Encore une fois, il faut une force héroïque pour demeurer dans un état qui nous expose tous les jours à de nouveaux combats, et où à tous les moments de la vie il faut vaincre ou périr.

C'est la condition des grands : on ne leur ôte pas leurs richesses, mais on exige d'eux l'amour et l'esprit de la pauvreté; on les laisse dans leurs grandeurs, mais on leur recommande d'être humbles; on ne leur défend pas l'usage des commodités de la vie, mais on les oblige d'être mortifiés dans leurs plaisirs et tempérants dans la bonne chère. Ce sont là les règles du christianisme, il n'y a rien à rabattre : ou cette conduite, ou l'exclusion du salut. Le temps est court : *Que ceux*, dit l'Apôtre, *qui usent de ce monde, soient comme s'ils n'en usaient point*. Cette parole est bientôt prononcée, divin Apôtre; mais que la pratique de ce qu'elle nous recommande est difficile! Il n'y a que la seule force de la foi qui nous y puisse soutenir : aussi, mes frères, ç'a été par la foi qu'Elisabeth en a rempli toute l'étendue d'une manière admirable.

C'est cette foi qu'elle a fait entrer dans toutes ses entreprises, qui lui a fait embrasser toute la perfection de l'Evangile, malgré tous les obstacles que sa condition y opposait. Mais qu'est-ce que cette perfection évangélique? Elle consiste à n'avoir que Dieu en vue dans tous ses mouvements, à s'oublier soi-même dans toutes les occasions, et à se ressouvenir partout de son prochain. C'est, mes frères, cette perfection que cette illustre princesse a embrassée dans toute son étendue : car elle a fait peu pour elle-même, elle a beaucoup fait pour les autres, elle a tout rapporté à Dieu. Que ne puis-je vous la faire voir soutenue par les forces de la foi dans toutes les privations qu'elle a soutenues, dans tous les empressements qu'elle a eus pour le prochain, dans tous les sacrifices que la force de la foi lui a fait offrir au Seigneur!

Elle a fait peu pour elle-même, c'est-à-dire qu'elle a su s'oublier dans toutes les occasions, ne s'accorder rien, quoiqu'elle pût facilement se donner tout, se prescrire un nécessaire très-resserré, dans une condition où l'on ne connaît plus de superflu, et où la conduite la plus exacte a bien de la peine à mettre des bornes : lisez la vie de cette grande sainte, et vous verrez qu'on ne peut pas porter plus loin la mortification, la modestie, la simplicité, la pauvreté, le dépouillement.

Princesse en public, pénitente en secret; magnifique quand il faut paraître, pauvre, dépouillée, dès que ces moments sont passés; sur le trône pour soutenir sa dignité, dans la poussière pour gagner le ciel : c'est là ce que j'appelle s'oublier soi-même. Elle a fait beaucoup pour les autres; car j'appelle faire beaucoup pour les autres de se donner aux autres sans réserve, quand il semble que les autres ne soient faits que pour nous, n'avoir un cœur que pour les aimer, n'avoir des mains que pour les servir, n'avoir des biens que pour les soulager. Elle a su rapporter tout à Dieu, c'est-à-dire n'avoir que lui en vue dans tous ses mouvements, s'oublier soi-même pour tout parce qu'on a toujours l'idée de sa grandeur présente, faire beaucoup pour les autres, parce qu'on le regarde uniquement dans leurs personnes; enfin ne s'attacher à son époux que pour l'attacher lui-même à Dieu.

Cette sainte femme rend à l'homme selon l'esprit ce qu'elle en avait reçu selon la chair dans sa première formation. Dieu prit une côte de l'homme pour en faire la femme :

cette cote est le symbole de la force; elle la lui rend selon l'esprit, en l'attachant a Dieu, qui est notre unique force, et en lui apprenant à être uniquement à lui. Elle rapporte tout à Dieu en ne souhaitant d'avoir des enfants que pour voir augmenter le nombre de ses adorateurs, en n'entrant dans les affaires du prochain que pour faire entrer Dieu dans son cœur, en ne répandant ses biens sur les misérables que pour leur faire sentir, reconnaître, adorer sa providence, en ne s'appliquant à panser les plaies de leurs corps que dans l'espérance de guérir les maladies de leurs âmes.

N'admirez-vous pas, mes frères, le merveilleux triomphe de la foi, qui élève tous les jours le cœur de cette princesse au-dessus de toutes les difficultés que ceux de son rang trouvent à marcher dans les voies de la perfection chrétienne, et qui ne fait aucune démarche que pour faire triompher une vertu chrétienne, de quelque vice qui s'élève pour la combattre ?

Avouons ici de bonne foi qu'il faut que nous cédions à la vertu de ceux qui savent faire un si saint usage de leur grandeur. Confessons qu'il faut plus de force pour être toujours pauvre en possédant de grands biens, que pour les abandonner une fois. Reconnaissons qu'il faut plus de foi pour garder son cœur libre au milieu des richesses, que pour sacrifier les richesses, afin de conserver son cœur. C'est ce que nous devons admirer dans la conduite de cette incomparable princesse. Ce n'est pourtant pas tout ce que la foi a fait en elle : elle l'a soutenue dans ses souffrances, comme sa consolation; c'est un des plus beaux endroits de sa vie et une des plus glorieuses circonstances du triomphe de sa foi, que je ne pourrai marquer qu'en passant : c'est le troisième point.

TROISIÈME PARTIE.

L'affliction est en un sens la consommation de la foi; c'est le couronnement des grandes actions qu'elle nous fait faire, et il manquerait quelque chose à sa perfection, si, après avoir été le conseil du juste dans ses délibérations et sa force dans ses entreprises, elle n'était pas encore sa consolation dans ses souffrances.

Il faut prendre ainsi ces paroles de saint Paul aux chrétiens de la ville de Philippe : *C'est*, leur disait-il, *une excellente grâce que Dieu vous a faite, non-seulement de ce que vous croyez en Jésus-Christ, mais encore de ce que vous souffrez pour lui.* En effet, tout le christianisme est renfermé dans ces deux grâces, croire en Jésus-Christ et souffrir pour lui. La miséricorde de Dieu sur nous est commencée en nous par la grâce qui nous fait croire, et elle est consommée par la grâce qui nous fait souffrir : car le christianisme nous propose Jésus-Christ sous deux qualités qui nous attachent à lui par des devoirs qui se rapportent à ces qualités, et dans l'accomplissement desquels se rencontre la perfection du chrétien : il nous le représente comme notre maître, et la grâce de la foi nous rend ses disciples; il nous le représente comme la victime du sacrifice de notre réconciliation et le consommateur de la foi, et la grâce de la souffrance nous engage à être ses imitateurs; par l'une nous apprenons sa doctrine, et par l'autre nous la pratiquons; dans l'une je reçois de lui, il m'éclaire, il m'instruit, il me dirige; dans l'autre, quoique je reçoive de lui, il reçoit de moi, je lui offre ce que j'endure, et par mes souffrances il devient mon redevable, pour ainsi dire, en quelque chose : et comme on va de l'un à l'autre dans l'ordre de la grâce, celui qui a eu plus de foi dans sa conduite a plus de force dans ses souffrances. Or, ces principes posés, quelle idée devons-nous nous former des souffrances d'Elisabeth et de sa force dans ses souffrances? Jusqu'où Dieu a-t-il dû la pousser par les épreuves, et jusqu'à quel point l'a-t-il consolée en l'éprouvant? Je sens bien que je ne peindrai jamais ce qui me reste à vous dire avec des couleurs assez vives pour vous en donner une juste idée; mais imaginez-vous tout ce qu'il y a de plus propre à affliger une fidèle épouse, une souveraine légitime et une tendre mère. Vous comprenez sans doute que je veux vous parler de la mort précipitée d'un époux tendrement aimé, de la félonie de sujets lâches et ingrats, qu'on avait accablés de biens, et des malheurs dont ses enfants se trouvent attaqués. Toutes ces disgrâces tombent sur elle tout à la fois, et elle est frappée de ces coups si terribles dans le même temps.

Elle apprend par la bouche de sa belle-mère la mort du landgrave son mari. Le frère de ce prince, à la tête d'une cabale, s'empare du gouvernement de l'Etat, et chasse de son propre palais cette jeune veuve affligée; la rage de ses ennemis s'étend sur ses chers enfants, et Dieu, qui ne voulait pas que rien manquât aux épreuves de cette illustre veuve, permit que, par un nouveau genre d'inhumanité, on rendît ces princes innocents participants de l'infortune de leur mère, pour augmenter le poids de sa douleur.

Je ne sais pas, mes frères, s'il s'est jamais vu un plus triste spectacle. Celle que tout le monde honorait se vit abandonnée de tout le monde, et il n'y eut pour cette princesse qu'un instant entre l'amour de ses sujets, uni au respect le plus profond, et l'oubli. On vit la fille d'un grand roi, la veuve d'un prince puissant, tomber en un moment du comble de toutes les grandeurs dans une affreuse nécessité de toutes choses; on la vit sans époux, sans Etats, chargée de trois enfants, qu'elle porte sur son cou en cherchant de quoi vivre, demandant pour aumône un coin dans une misérable hôtellerie pour se mettre à couvert. Ses enfants, qui auraient dû être sa consolation dans la perte de son illustre époux, ne paraissent à ses yeux que pour la tourmenter, et ne sont collés sur son sein que pour rendre sa douleur plus cruelle.

Il ne nous appartient pas de nous plaindre dans nos peines, mes chers frères, et c'est bien à tort que nous écouterions les témoigna-

ges de compassion qu'on veut nous donner quelquefois sur l'exercice de notre pénitence et sur les souffrances de notre vie monastique. La moindre circonstance de ce qu'a souffert cette illustre princesse passe infiniment tout ce que nous pouvons endurer, et une heure de la vie d'Elisabeth dans cette misérable hôtellerie, où elle se retire avec ses enfants, est un plus beau spectacle aux yeux de Dieu que celui d'une vie de plusieurs années dans la pénitence ordinaire que nous pratiquons.

Que ne puis-je vous représenter les sentiments de cette princesse dans cet état, pour les exposer aux yeux de l'Eglise! Que n'est-il en mon pouvoir de retracer les dispositions de son cœur, les consolations que la foi versa dans son esprit, les onctions qu'elle répandit dans son âme, pour confondre ceux qui ne veulent rien endurer, pour soutenir ceux qui souffrent, et pour convaincre les chrétiens que les maux les plus vifs sont affaiblis par les onctions de la foi!

Cette tempête fut apaisée, ses ennemis se réconcilièrent avec elle, on lui rendit la justice qui lui était due, et ceux qui avaient été effrayés par ce coup de foudre qui l'avait frappée, étant sortis d'une espèce de stupidité et de léthargie où les disgrâces qui nous arrivent mettent ordinairement ceux qui ne sont que de faibles amis, revinrent à elle pour lui faire des offres et pour lui témoigner, quand il n'était plus temps, le dévouement qu'ils avaient pour sa personne et la part qu'ils prenaient dans ses intérêts.

Mais cette sage princesse, qui s'était toujours conduite par les lumières de la foi, qu'elle avait appelée dans toutes ses délibérations comme son conseil, n'avait garde de prendre d'autres lumières que les siennes dans cette occasion. Elle mettait le monde à sa juste valeur, et elle le connaissait trop pour s'y livrer une seconde fois. Comme un autre Moïse, elle aima mieux être affligée avec le peuple de Dieu que de jouir du plaisir si court qui se trouve avec les pécheurs. Comme fille et disciple de Jésus-Christ, pénétrée d'une foi vive et soutenue par l'exemple de Jésus-Christ, elle voulut comme lui consommer sa foi dans les souffrances. Elle demeura donc séparée des créatures, mais unie à Dieu, cachée aux yeux du monde, et simplement connue de celui qui veut être servi dans le secret. Elle passa le reste de sa vie, qui ne fut que de quatre années après la perte de son illustre époux, dans la prière, dans les larmes, dans les œuvres de la miséricorde, et elle la finit dans le baiser du Seigneur. *O mulier!* ô femme! que votre foi est grande! Nous avons admiré la foi de cette femme : craignons, mes frères, qu'elle ne nous confonde, et c'est ce qui arrivera infailliblement si nous prenons dans nos délibérations d'autres conseils que ceux qu'elle a pris, si nous nous appuyons sur d'autres forces dans nos entreprises, et si nous attendons d'un autre côté des consolations dans nos afflictions. Adressons-nous donc à Jésus-Christ, pour lui faire cette prière que les apôtres lui firent : *Seigneur, augmentez en nous la foi;* nous en avons reçu les lumières, donnez-nous la force, qui nous fasse agir comme des gens éclairés par la foi. Faites que nous en soyons les disciples en suivant ces lumières, les coopérateurs en agissant par la force, et les consommateurs en souffrant avec l'onction et la douceur qu'elle inspire dans les plus violentes épreuves, afin qu'ayant vécu de la foi qui est la vie du juste, nous recevions les récompenses éternelles. Ainsi soit-il.

DISCOURS

POUR UNE RETRAITE DE HUIT JOURS

PRIÈRE AVANT LA RETRAITE.

C'est à vous, ô mon Dieu! que je m'adresse pour vous dire, comme votre prophète: Faites-moi marcher dans le sentier de vos préceptes, car c'est tout ce que je désire. *Mais, quoique je le désire de tout mon cœur, je reconnais cependant que cette volonté ne suffit pas, et que j'ai besoin que vous soyez vous-même mon conducteur : car qu'est-ce que cette volonté? combien de fois ai-je été trompé! que de retraites sans fruits! que de résolutions sans exécution! que de projets sans suite! Il faut donc, Seigneur, que vous soyez mon conducteur; il faut que ce soit vous qui me meniez dans la solitude pour que j'en puisse recueillir les fruits; sans vous tous mes efforts seront inutiles, et je sortirai de la retraite, où j'entre aujourd'hui, plus criminelle que je n'étais en y entrant. Je me défie, Seigneur, de cette volonté qui vient de moi; je vous demande celle que vous formez vous-même, puisque votre Apôtre m'apprend que tout dépend non de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de Dieu, qui fait miséricorde. Ma volonté n'est qu'inconstance et légèreté; nos forces humaines ne sont qu'impuissance et que faiblesse; enfin le fonds d'une créature telle que je suis, n'est que misère, corruption et indignité. C'est à vous, Seigneur, que je m'adresse, et puisque vous promettez de conduire dans la solitude les âmes que vous aurez attirées doucement à vous, et de parler à leur cœur, j'ose présumer, Seigneur, que je suis de ce nombre, après toutes les miséricordes que j'ai reçues de votre bonté, et j'espère la grâce de réussir dans cette retraite : je vous la demande de tout mon cœur, ô mon Dieu! avec un désir ardent de l'obtenir par les mérites de Jésus-Christ, en*

qui seul je mets toute ma confiance. Ainsi soit-il.

PREMIER DISCOURS.

Ad dandam scientiam salutis plebi ejus, in remissionem peccatorum eorum, per viscera misericordiæ Dei nostri.

Pour donner à son peuple la connaissance du salut, afin qu'il obtienne la rémission de ses péchés par les entrailles de la miséricorde de notre Dieu (*Luc.*, I, 77, 78).

Ce fut, mes chères sœurs, le motif de la mission de Jean-Baptiste : il fut envoyé pour donner aux Juifs la connaissance du salut, afin qu'ils obtinssent la rémission de leurs péchés.

C'est la fin que nous devons nous proposer dans l'entreprise dont nous faisons aujourd'hui l'ouverture ; et il faut, mes chères sœurs, que nous examinions ensemble tout ce qui appartient à la science si importante de notre salut, pour nous mettre en état d'obtenir la rémission de nos péchés.

Commençons donc aujourd'hui par nous convaincre que la retraite est un exercice nécessaire pour arriver à cette fin si importante ; vous en jugerez ainsi si vous faites attention, 1° que nous ne sommes sur la terre que pour faire notre salut ; 2° que nous avons reçu de puissants secours pour y travailler ; 3° que nous formons tous les jours de nouveaux obstacles à l'accomplissement de cet ouvrage ; 4° qu'il n'est rien de plus important que de voir à quoi nous en sommes, de peur d'être surpris ; 5° que c'est dans la retraite qu'on peut faire cet examen plus utilement.

En effet, nous ne sommes sur la terre que pour travailler à l'ouvrage de notre salut, et c'est premièrement pour y travailler que le temps de cette vie nous est donné : car voici en deux mots l'abrégé de l'histoire du malheur de l'homme et de la miséricorde de Dieu sur lui.

Créé dans la justice et formé pour Dieu, il le possédait et il jouissait d'une vie innocente et agréable, qui le devait conduire à une félicité consommée, si en péchant il ne se fût pas détaché de Dieu ; mais, la mort étant entrée dans le monde par le péché, il perdit tous les avantages de ce premier état : il fut livré entièrement à la mort, voilà son malheur ; mais voici l'effet de la miséricorde de Dieu sur lui. Jésus-Christ, le Sauveur du monde, l'a racheté, Jésus-Christ s'est mis entre l'homme et le bras de son Père pour obtenir ce délai, qu'on appelle le temps présent, ou la vie, durant laquelle l'homme peut profiter du fruit de la mort du Médiateur : de sorte que le temps présent, ou la vie, n'est, à proprement parler, qu'un assemblage de moments incertains pour leur durée, formés par la miséricorde de Dieu, durant lesquels il suspend l'exécution de l'arrêt de mort rendu contre tous les hommes en la personne du premier, afin de nous donner le temps de nous racheter de la mort du péché et d'acheter la vie éternelle par la pratique des bonnes œuvres.

La vie ne nous est donnée que pour cette œuvre, c'est là la seule chose nécessaire : il faut donc vivre sur la terre en passant, il faut y vivre pour Dieu, afin de vivre éternellement dans le ciel avec Dieu.

Toutes les paraboles de l'Evangile tendent à nous prouver cette importante vérité ; mais, sans entreprendre de les parcourir, celle du IVe chapitre de saint Luc, où un homme de grande naissance donne à ses serviteurs des marcs d'argent avant que de partir et d'aller dans un pays fort éloigné, en leur recommandant de les faire profiter jusqu'à son retour, n'est-elle pas une fidèle expression de tout ce que je viens de vous dire ?

Cet homme d'une grande naissance n'est-il pas Jésus-Christ qui nous a acquis par sa mort le temps de travailler ? Les talents, ne sont-ce pas ces moments incertains qui se pèsent ? La vie, cette durée incertaine, n'est-elle pas marquée par son éloignement et par son retour, qui est entre ses mains, et qui peut finir quand il lui plaira ? Cet ordre de les faire profiter, n'est-ce pas l'usage qu'il veut que nous fassions de la vie pour acheter le salut ?

C'est donc précisément pour cela que nous sommes sur la terre. Mon Dieu, quel effroyable aveuglement dans ceux qui ne font aucune réflexion sur cette importante vérité, qui ont reçu la vie et qui vivent sans faire réflexion pourquoi ils l'ont reçue, qui la passent dans de vains amusements, qui ne songent qu'à s'établir dans un pays où ils ne seront plus demain ! Malheur à ceux qui attendent à l'extrémité de leur vie à travailler à un ouvrage pour lequel toute la vie leur a été donnée ! Le salut est un trésor vraiment caché pour eux ; mais il faut le chercher, peu de personnes le trouvent : il faut cependant tout donner pour l'obtenir. Qu'il est honteux de ne pas faire pour le salut ce qu'un négociant fait pour des richesses périssables ! Voilà donc une première vérité certaine : nous ne sommes sur la terre que pour travailler à notre salut ; mais si l'entreprise est considérable, nous avons reçu de puissants secours : car il nous a mis dans un état qui éloigne de nous toutes les grandes occasions de l'offenser et d'oublier l'affaire du salut ; il vous a arrachées de la puissance des ténèbres, il vous a tirées du monde, où tout est corrompu ; il vous a mises dans un royaume de lumière et à portée de tous les biens. En effet, n'êtes-vous pas ici, dans ces pâturages abondants, pour augmenter en vous les forces de l'homme nouveau ? Tout est sanctifiant dans ce royaume de lumière où il vous a placées : règles, exercices, lois, exemples, entretiens, peines, épreuves, maladies, santé ; tout mène à Dieu, ou du moins tout y peut et tout y doit mener. Car tout ce qui vous entoure entre dans l'ordre du salut : les lumières ne manquent pas ; les instructions, les lectures, les exhortations, la facilité d'approcher de Dieu par la pratique si fréquente de la prière, l'usage ordinaire de ce qu'il y a de plus saint dans l'Eglise, tout est commun entre Jésus-Christ et vous ; et il me semble que Jésus-Christ peut dire à une religieuse ce que le père de l'enfant prodigue disait à son fils

aîné : *Mon fils, vous êtes toujours avec moi, et tout ce que j'ai est à vous.*

C'est donc ici cette vigne dont parle Isaïe, qui est plantée sur un lieu élevé. La perfection chrétienne est cette montagne grasse et fertile par tous les dons que Dieu y répand, séparée du monde, environnée d'une haie qui la met à couvert des approches des hommes et de la contagion du siècle. Il a bâti une tour au milieu d'elle, d'où les ministres de Jésus-Christ, qui conduisent celles qui y habitent, découvrent les mouvements des ennemis qui voudraient entreprendre de les insulter.

Un pressoir est dressé au milieu, c'est cet autel sacré d'où découle le sang adorable de l'Agneau, source inépuisable de notre vertu et de nos forces. *Qu'est-ce que Dieu a dû faire de plus à sa vigne que ce qu'il lui a fait?* Il est donc clair que nous avons reçu de puissants secours pour travailler à notre salut, mais il ne l'est pas moins que nous formons tous les jours de nouveaux obstacles à l'avancement de cet ouvrage.

Jugez-vous, mes sœurs, rentrez en vous-mêmes. Avez-vous profité de tous les avantages que vous avez? Ces dons et ces talents ont-ils augmenté entre vos mains ; ou plutôt n'êtes-vous pas coupables de mille négligences dans l'ouvrage de votre salut et de votre perfection? Etes-vous plus proches de Dieu, pour être plus éloignées du monde par votre profession? L'exercice de la prière vous unit-il plus intimement à lui? L'usage des sacrements vous donne-t-il plus de force pour combattre vos passions et pour avancer dans les voies de la justice?

Jugez-vous, mes très-chères sœurs: que de négligence dans la prière! que de légèreté dans les discours! que d'indiscrétion dans les paroles! que d'immortification dans la conduite! que d'impatience dans les contradictions! que d'orgueil et de murmures dans les corrections! que d'infidélité dans les observances! que de résistance aux inspirations de Dieu! que d'abus des grâces et des lumières! Combien avons-nous arrêté le cours des miséricordes de Dieu sur nous dans l'usage des sacrements, par le défaut de préparation! Dieu veuille même que nous ne les ayons pas profanés par une attache secrète à nos défauts et à nos passions!

Prenons donc garde de n'être pas du nombre de ceux qui disent: Je suis riche, je suis comblé de biens, je n'ai besoin de rien; et vous ne savez pas que vous êtes misérable et malheureux, pauvre aveugle!

Ne vous flattez donc pas d'une vaine espérance sur la sainteté de votre profession; mais examinez soigneusement si vous en avez conservé la grâce et rempli les engagements. Car nous devons nous dire chacun en particulier: Nous sommes environnés de faiblesse de tous côtés; nous avons la réputation d'être vivants, et peut-être sommes-nous morts devant Dieu. Cependant il n'y a rien de plus important que de savoir à quoi nous en sommes, de peur d'être surpris. Car qu'y a-t-il de certain? n'avez-vous pas des expériences sensibles que c'est une grande erreur de compter sur la jeunesse et sur une vigoureuse santé? Il faut se dire tous les jours ce qu'Isaïe dit au roi Ezéchiel: *Donnez ordre aux affaires de votre maison, car vous n'en réchapperez pas.*

Tout homme est condamné à mourir, rien n'est si incertain que le moment d'une mort certaine et inévitable; rien de si dangereux que d'être surpris dans une affaire qui dépend d'un moment et qui est irréparable; rien de plus important que de savoir au juste à quoi on en est: mais comment le connaître? en examinant sa vie par rapport à ses devoirs, sa conduite sur ses obligations, sa fidélité sur les grâces reçues, son progrès dans la perfection sur ses lumières et sur les secours qui ont été donnés, la pureté de son cœur par ses attaches, la solidité de ses vertus par sa charité, enfin son état devant Dieu par son amour.

Ah! qu'il est important de s'examiner soigneusement sur tous ces articles, de peur que nous ne tombions dans d'étranges mécomptes, et que ce que nous regardons comme de l'or, selon ce que dit saint Bernard, ne soit véritablement de l'écume devant Dieu!

Mais où cette recherche et cet examen peuvent-ils se faire plus sûrement que dans la retraite où vous allez entrer? Ecoutez ce que dit le Seigneur lui-même par son prophète: *Je le mènerai dans la solitude, et je lui parlerai au cœur:* c'est donc là qu'il parle. Aussi voyons-nous que, lorsqu'il veut découvrir à ses disciples les grands mystères renfermés dans sa transfiguration, il les mène seuls avec lui sur une haute montagne. Il faut donc s'éloigner du monde, s'élever de la terre, et suivre Jésus-Christ sur la montagne pour recevoir ses lumières. *Il ne criera point, et personne n'entendra sa voix dans les rues,* dit un prophète. Terrible préjugé contre les gens du monde, qui sont toujours dans l'agitation, dans le mouvement des passions, de l'intérêt, des affaires, des plaisirs, des conversations inutiles, d'un flux et reflux de visites, et dans un commerce perpétuel d'amusements où Dieu ne se fait point entendre!

Il ne répand point ses lumières dans une âme agitée par ses passions : *Non in commotione Dominus :* un vase plein et rempli d'une eau agitée et bourbeuse ne présente que confusion; si elle reçoit quelque rayon de lumière, il est dissipé presque aussitôt.

Ne sentons-nous pas que les yeux qui sont dans un mouvement continuel et qui se tournent de tous côtés en même temps ne sauraient voir exactement les objets qui se présentent à eux? Il faut que la vue se fixe et s'arrête, si nous voulons regarder attentivement et considérer parfaitement un objet: ainsi, lorsque notre âme est distraite et partagée par une multitude de soins, elle n'est point capable de considérer la vérité avec l'exactitude et l'attention qu'elle demande. Les soins même les plus innocents et les plus légitimes en eux-mêmes sont, dit saint Basile dans sa lettre à saint Grégoire de Na-

zianze, comme une tempête qui remplit l'air de nuages et d'obscurité; et comme, ajoute-t-il, on dompte aisément les bêtes farouches en les caressant, ainsi les passions et les maladies de l'âme, étant comme assoupies par le repos et dans le silence, n'étant point irritées par de continuelles occasions, deviennent plus faciles à dompter par les mesures que l'on prend et par les secours qu'on reçoit dans une retraite. Un vaisseau, dit saint Chrysostome, qui est battu sans relâche par les flots de la mer, se ruine insensiblement. Il faut donc qu'une âme religieuse et chrétienne cherche dans sa retraite même le port tranquille d'une solitude plus profonde, afin qu'en imitant un pilote sage et expert, elle puisse elle-même se réparer et se rétablir de tous les dommages qu'elle a pu souffrir dans les occupations extérieures de son état.

Que cette pratique où vous allez entrer est donc excellente, mes très-chères sœurs! Semblables au prophète David, vous pouvez dire : *Je me suis humilié, j'ai gardé le silence, pour dire de meilleures choses.* Je demande à Dieu de tout mon cœur que vous puissiez ajouter avec ce saint roi : Que mon cœur s'échauffe au dedans : *Concaluit cor meum intra me;* qu'en pensant à vos misères et à vos faiblesses, il s'allume un feu au fond de votre âme, non pas un feu consumant, mais un feu tel que celui que vit Moïse dans le buisson du désert, qui était ardent sans se consumer; un feu qui ne serve qu'à détruire vos faiblesses et vos imperfections, et à purifier vos cœurs; un feu enfin qui se nourrisse et s'entretienne en l'augmentant toujours par la méditation des saintes Ecritures, que saint Augustin appelle les *chastes délices de l'âme chrétienne;* et que dans cette retraite vous vous éloigniez absolument du monde pour entrer dans le commerce le plus intime que vous allez avoir avec Dieu, afin qu'il puisse retomber sur nous quelques gouttes de cette rosée céleste que Dieu veut répandre sur vous avec abondance.

DEUXIÈME DISCOURS.

Ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus.

Je la mènerai dans la solitude, et je parlerai à son cœur (*Ose.*, II, 14).

J'essayai hier, mes chères sœurs, de vous convaincre de la nécessité de prendre du temps pour se retirer dans une solitude plus profonde, afin que, dégagées de tous autres soins, vous puissiez, dans une paix parfaite et dans une tranquillité entière, rentrer dans vous-mêmes, vous demander compte de votre conduite, examiner de plus près les affaires de votre salut, et vous mettre en état d'éviter la surprise dans une affaire aussi importante que celle-ci.

Il faut aujourd'hui vous parler des dispositions qu'il faut prendre pour réussir dans cette retraite, et pour en tirer tout le fruit que nous en attendons par la miséricorde de Dieu.

Or, mes sœurs, il y a trois sortes de dispositions : les dispositions éloignées, les dispositions prochaines, enfin les dispositions plus précises encore. Nous ne vous parlerons aujourd'hui que des éloignées, et je les réduis à trois : 1° il faut recourir à Dieu pour lui demander la grâce de réussir en cette retraite; 2° il faut s'exposer à ses ministres sans déguisement, nous montrer tels que nous sommes, afin qu'ils nous révèlent le fond de notre cœur, et qu'ils nous aident à nous reconnaître tels que nous sommes; 3° il faut demander à Dieu qu'il forme dans notre cœur une résolution sincère, solide et vraie de renoncer à tout ce qui peut former quelque obstacle à notre perfection, et commencer à exécuter ce que l'on aura résolu.

Je dis donc d'abord qu'il faut demander à Dieu qu'il nous conduise : nous ne réussirions pas si lui-même ne nous conduisait. Il n'y a qu'à faire réflexion sur les paroles du Prophète : *Ducam eam in solitudinem :* Je la mènerai dans la solitude. Il faut que ce soit lui qui y mène l'âme, car autrement il ne lui parlera pas au cœur : *Et loquar ad cor.*

Ce ne doit donc être aucun motif humain qui nous engage dans cet exercice : ce ne doit être ni la coutume, quoique bonne et louable, c'est-à-dire qu'on ne doit point se mettre en retraite parce qu'on s'y met à certains temps et que cette pratique est établie dans la maison; car si l'institution est bonne, l'intention n'est pas suffisante. Il faut des vues dignes d'un enfant de Dieu qui veut s'approcher de son père pour en être instruit, et d'une épouse qui veut jouir des embrassements de son époux et parler avec lui le langage du cœur. Ce ne doit pas être non plus la crainte d'être distinguée si on ne faisait pas ce que font les autres : car ce serait agir, selon que le dit saint Paul, comme des esclaves, par la crainte d'être punis, et non pas par l'amour de son devoir. Cette vue est indigne des servantes de Jésus-Christ, dit l'Apôtre : *Ut servi Christi facientes voluntatem Dei ex animo.* Il faut faire son œuvre avec une pleine volonté et du fond du cœur. Enfin l'humeur ne doit entrer pour rien dans la résolution que nous prenons d'entrer en retraite : et j'entends par humeur un certain amour du repos, une tiédeur qui provient d'un tempérament taciturne, quelquefois même une certaine indifférence pour les autres, de qui on n'est pas fâché de se séparer pour jouir de soi-même.

Il faut donc que ce soit Dieu qui nous conduise : *Ducam eam;* il n'y a que lui qui puisse nous y mener utilement, car il dit qu'il parlera à celle qu'il conduira. Or, que dirait-il à celles qui n'iraient que parce que les autres y vont? Il ne parle qu'à celles qu'il conduit. Que dirait-il à celles qui n'iraient que pour éviter d'être reprises? Il n'a rien à leur dire, car elles sont satisfaites, puisqu'elles évitent le reproche de leurs sœurs. Enfin que pourrait-il dire à celles qui y vont par humeur? Il leur dirait : Prenez soin de vous entretenir vous-mêmes, puisque vous n'êtes entrées ici que pour vous-mêmes. Et ne prenez pas ici le change, mes chères sœurs, il y a une sorte de langage que Dieu tient à celles qu'il n'a pas

conduites, fort différent de celui qu'il tient à celles qui sont conduites par son esprit.

Il est des unes et des autres comme des Juifs et des chrétiens : il est certain que Dieu a parlé aux Juifs par la bouche des prophètes, cependant les Juifs ne sont point entrés dans l'intelligence de la loi : ils en ont reçu la lettre, et ils n'en ont point reçu l'esprit ; il en a usé avec eux comme ils en usaient eux-mêmes avec lui : ils lui donnaient l'extérieur sans lui donner le cœur ; il leur a donné la lettre de la loi sans leur en donner l'esprit ; ils portaient les Écritures qui contenaient les promesses et toutes les vérités de la religion qui enseignaient Jésus-Christ, cependant ils ne l'ont point connu ; ils ont été dans le désert, ils étaient au pied de la montagne où Dieu donnait la loi à Moïse, et ils ne l'ont point entendu ; ils la voyaient, et ils ne la comprenaient pas.

Mais à l'égard des chrétiens, il en a usé d'une autre manière : il leur a donné l'esprit de la loi ; *il ne s'est pas contenté d'écrire pour eux la loi sur des tables de pierre*, dit saint Paul, *mais sur des tables de chair, qui sont nos cœurs*. Le cœur de l'homme est donc comme du papier sur lequel Dieu écrit ; ce qu'il y écrit, c'est la charité, c'est son amour ; et l'instrument dont il se sert pour écrire, c'est le Saint-Esprit, qui est appelé le doigt de Dieu. Qu'est-ce donc que recevoir l'esprit, et non pas la lettre seulement ? c'est, mes sœurs, recevoir de Dieu, qui nous parle en nous donnant la loi, la grâce et la charité qui fait garder la loi ; c'est ce que signifient les paroles du Prophète : Je parlerai à son cœur : *Loquar ad cor*.

Or, revenons. Comme il y a eu des Juifs au cœur de qui il a parlé, comme Abraham, Isaac et Jacob, qui n'étaient juifs que de nom, il y a des chrétiens qui sont juifs en effet, au cœur de qui il ne parle point. Il y a des épouses de nom au cœur de qui il ne parle point non plus : ce sont celles qui ne sont pas conduites par son esprit, mais par des vues purement humaines. Il leur parle, elles connaissent leurs devoirs, elles n'ignorent pas les vérités, mais elles n'ont que la lettre qui tue, comme dit saint Augustin. La loi nous fait bien connaître le peché, mais elle ne nous le fait point éviter ; elle l'augmente, bien loin de le diminuer. Le mal du violement de la loi est surajouté au mauvais désir que la cupidité fait naître. Ainsi, mes chères sœurs, la connaissance de la vérité ne sert alors qu'à nous rendre plus coupables, quand nous ne la pratiquons pas. Les lumières sur la vertu, les instructions sur la pratique du bien, les grâces que Dieu nous fait dans une retraite, les avertissements que nous y recevons, les voies qu'on nous y ouvre pour avancer dans la justice, tout cela nous rend plus criminels ; car en ne les suivant pas nous ajoutons le mépris de tous les avantages à l'amour de nous-mêmes. C'est là ce fonds de cupidité intérieure qui nous empêche d'en profiter. Dieu nous parle, mais notre cœur ne lui parle point : ce cœur est occupé à d'autres choses, il écoute un autre langage. C'est donc à vous, ô mon Dieu, que je m'adresse pour vous dire comme votre Prophète : *Deduc me, Domine, in semitam mandatorum tuorum, quia ipsam volui* : Faites-moi marcher dans le sentier de vos préceptes, car c'est tout ce que je désire.

Prenez garde cependant, mes très-chères sœurs, que quoique le Prophète désire de marcher dans la voie des préceptes, et qu'il dise avec vérité qu'il le veut et qu'il l'aime, *quia ipsam volui*, cependant cette volonté ne suffit pas, et il a besoin que Dieu lui serve de conducteur ; car qu'est-ce que cette volonté ? Combien de fois ai-je été trompé ! que de retraites sans fruit ! que de résolutions sans exécution ! Il faut donc, Seigneur, que vous soyez mon conducteur, il faut que ce soit vous qui me meniez dans la solitude, pour que j'en puisse recueillir les fruits ; sans ce nouveau secours, tous mes efforts seront inutiles, et je sortirai de la retraite, où j'entre aujourd'hui, plus criminelle que je n'étais en y entrant. Je me défie de ma volonté, je vous demande celle que vous formez vous-même ; car j'ai appris de votre saint Apôtre que tout dépend de Dieu qui fait miséricorde. Encore une fois, qu'est-ce que cette volonté qui n'est qu'inconstance et que légèreté ! Qu'est-ce que des forces humaines qui ne sont qu'impuissance et faiblesse ! Qu'est-ce enfin que tout le fonds d'une créature qui n'est que misère, faiblesse et dissipation ! C'est donc à vous, Seigneur, que je m'adresse, et puisque vous promettez de conduire dans la solitude celle que vous aurez attirée doucement à vous : *Ecce ego lactabo eam*, et de parler à son cœur, *et loquar ad cor*, j'ose présumer que je suis de ce nombre, après toutes les miséricordes que j'ai reçues de votre bonté, et j'espère encore la grâce de réussir dans cette retraite.

Mais il y a, mes chères sœurs, une seconde disposition, dont nous devons parler : il faut s'exposer aux ministres de Jésus-Christ sans déguisement, et se montrer tels que nous sommes, afin qu'ils nous révèlent le fond de notre cœur et qu'ils nous aident à nous connaître parfaitement, car c'est le fruit principal de notre retraite. Cette seconde proposition est importante, et pour la bien entendre il faut être persuadés que nous avons besoin d'un ministre de Jésus-Christ qui nous conduise en son nom dans notre retraite, qu'il faut lui découvrir notre cœur et se montrer à lui tels que nous sommes, enfin que le principal office qu'il puisse nous rendre, c'est de nous aider à nous connaître, car c'est à quoi il faut tendre dans la retraite.

Et d'abord je vous dirai, mes chères sœurs, ce que Tobie dit à son fils lorsqu'il était prêt à partir pour s'en aller au pays des Mèdes dans la ville de Ragès : *Perge nunc, et inquire tibi aliquem fidelem virum qui eat tecum* : Allez chercher présentement quelque homme fidèle qui puisse aller avec vous. *Ne croyez pas vous suffire à vous-même*, disait saint Jérôme à Rustique, *et ne vous mettez pas en chemin sans un guide*. Après tout, c'est l'ordre de Dieu, et voici une belle idée du fondement

de cet ordre, selon la pensée de saint Augustin. Il est dit au IIe chapitre de la Genèse qu'il sortait de la terre une fontaine qui arrosait toute la surface du paradis terrestre, et il est dit auparavant que Dieu n'avait point encore fait pleuvoir sur la terre, et qu'il n'y avait point d'hommes pour la labourer. Ceci, dit saint Augustin, nous marque la différence du premier homme dans son innocence, et des hommes sortis de lui après le péché; car alors le cœur de l'homme étant pur et tel que Dieu l'avait créé, il n'avait pas besoin d'être instruit par un autre homme, comme une terre qui a besoin d'être arrosée par les eaux de la pluie; mais il avait dans lui-même la souveraine vérité, qui, comme une source de lumière et de grâce éclairait son esprit et remplissait sans cesse le fond de son cœur : *De fonte suo manante veritate satiabatur ;* mais après que le premier homme s'est élevé contre Dieu, et que, sortant en quelque sorte de lui-même par son orgueil, il a perdu ce trésor intérieur et spirituel, et nous a tous réduits avec lui à une extrême indigence, nous avons besoin nécessairement d'apprendre la vérité de la bouche des ministres de Dieu, qui sont comme des nuées spirituelles par lesquelles le Saint-Esprit répand les eaux de sa grâce pour arroser la sécheresse et la stérilité des âmes. C'est par eux que cette pluie que Dieu a destinée pour les peuples qui sont son héritage est répandue : c'est une pluie qui vient immédiatement du ciel, où elle est formée, comme la pluie ordinaire qui se forme des vapeurs que le soleil élève de la terre; et comme Dieu se sert de ses ministres pour la répandre, c'est à eux qu'il faut aller pour la recevoir. Ainsi donc, comme Tobie dit à son fils prêt à se mettre en chemin : *Cherchez présentement un homme fidèle,* on ne doit point marcher dans le désert sans un Moïse pour nous conduire: c'est lui qui fait tomber la manne, c'est lui qui fait tomber des rochers des eaux abondantes, qui abreuvent et qui désaltèrent. Nous avons donc besoin d'un ministre de Jésus-Christ qui nous conduise en son nom dans cette retraite; il faut lui découvrir notre cœur et se montrer à lui tels que nous sommes. Il ne faut que faire réflexion sur ce qui se passa entre l'ange qui conduisit Tobie et ce jeune homme, pour se former une idée de la conduite qu'il faut tenir avec le ministre de Jésus-Christ, qui prend soin de nous conduire dans la solitude, afin de parvenir à une heureuse alliance avec le Seigneur, qui doit être la fin de notre retraite, et qui est figurée par celle du jeune Tobie avec la fille de Raguel. On y voit un abandonnement entier de ce jeune homme à l'égard de l'ange Raphaël, un soin étonnant de lui découvrir toutes ses craintes, une confiance entière à lui exposer tous ses besoins, une fidélité parfaite à exécuter tout ce qu'il lui ordonne, et par là un succès merveilleux de toute cette conduite, qui comble de joie les deux familles de Tobie et de Raguel. C'est la manière dont il en faut user avec le ministre de Jésus-Christ : il faut avec une sage ingénuité lui découvrir les maladies de son âme sans dissimulation, évitant les manières de se découvrir en s'excusant, de rejeter les défauts d'observance sur l'infirmité, les manquements contre la charité sur les manières du prochain, certaines entreprises contre la dépendance sur les airs rudes et impolis des personnes de qui on dépend, en un mot, voulant bien donner quelque chose aux reproches de sa conscience, mais voulant d'ailleurs ménager l'amour-propre, qui n'aime ni la contrainte ni l'humiliation. Gardons-nous bien du mauvais artifice de ceux qui font une espèce de violence à ceux qu'ils consultent sur leurs défauts, qui ne découvrent qu'à demi les raisons qui pourraient porter les ministres de Jésus-Christ à retrancher ce qu'ils ne voudraient pas quitter, et qui au contraire s'appliquent à faire valoir tout ce qui est favorable à leurs inclinations : de sorte que, faisant pencher celui qu'ils consultent du côté qui leur plaît davantage, ils réussissent à se tromper eux-mêmes en trompant ceux qu'ils ne consultent que pour trouver une sorte d'approbation ; ce qui ne sert qu'à les faire marcher avec une pernicieuse confiance dans la voie de leurs passions. Ne faisons pas non plus comme ceux qui n'exposent que de certains défauts sur lesquels on est indifférent, mais qui gardent un profond silence sur les principaux objets de leurs attaches, qu'ils justifient toujours quand la conscience les leur représente, et qu'ils mettent toujours du nombre des choses sur lesquelles ils ont besoin d'avis : de sorte qu'après vingt jours de retraite et un nombre infini de conférences avec les ministres de Jésus-Christ, on se trouve dans les mêmes défauts, dans les mêmes passions, et sans aucun avancement, soit dans la perfection, soit dans les voies de la justice chrétienne.

Eloignons-nous de ces dangereux artifices de l'amour-propre ; agissons avec droiture lorsqu'il s'agit de nos plus importants intérêts; exposons notre cœur avec simplicité, et attirons sur nous les lumières du ciel par la pureté de nos intentions; autrement nous nous priverions du principal office que nous doit rendre celui qui nous conduit, qui est de nous révéler notre propre cœur, et nous donner la connaissance de l'état de notre âme. C'est pour cela que le prophète Malachie nous dit que *les lèvres du prêtre seront les dépositaires de la science, et que c'est de sa bouche que l'on recherchera la connaissance de la loi, parce qu'il est l'ange du Seigneur des armées*, c'est-à-dire son ambassadeur et l'interprète de ses volontés.

Il ne nous reste plus qu'une chose à dire pour finir cet entretien, c'est de demander à Dieu que nous puissions former dans notre cœur une résolution sincère, solide, vraie, de renoncer à tout ce qui forme quelque obstacle à notre avancement dans le bien. Adressons-nous avec l'Eglise à l'adorable Trinité, pour demander à chacune des personnes en particulier ce qu'elle lui demande pour tous les fidèles : *Da posse quod jubes ; Pater :* Père éternel, rendez-nous capables

d'exécuter tout ce que vous nous commandez pour arriver à la perfection. *Da scire, Fili, quod doces :* Fils de Dieu, lumière éternelle, source de toute vérité, faites-nous connaître les voies de la justice et toute l'étendue de la perfection. *Fac corde toto, Spiritus, nos velle quod probas bonum :* Esprit-Saint, qui donnez la bonne volonté, donnez-nous l'amour de la justice, formez en nous ce désir plein et efficace de marcher dans toutes les voies de la perfection. Ainsi soit-il.

TROISIÈME DISCOURS

Descendat ad singulare certamen.
Qu'il vienne se battre seul à seul (I *Reg.*, XVII, 10).

Après vous avoir parlé dans le dernier entretien des dispositions générales et éloignées pour réussir dans la retraite, je vais vous parler aujourd'hui des dispositions plus particulières et plus prochaines, suivant ce que porte ce texte du premier livre des Rois : *Qu'il vienne se battre seul à seul.* Le Philistin qui fit cette proposition était un homme plein de lui-même, que l'orgueil et la confiance en ses propres forces faisait parler, croyant qu'il n'y avait personne dans tout Israël qui fût capable de lui résister. Or, mes chères sœurs, nous nous servons des paroles de ce superbe Philistin afin de vous faire sentir que nos pensées doivent être bien éloignées de ses sentiments. Il se confiait en ses propres forces, et nous devons nous défier des nôtres ; il donnait dans l'illusion, et nous voulons apprendre à l'éviter. Rejetons ces sentiments, profitons de ses paroles, et tirons-en trois instructions propres à nous faire entrer dans des dispositions aussi prochaines que nécessaires pour réussir dans notre retraite.

1° Il ne faut pas se contenter de certaines vues vagues et générales de perfection et de changement de vie et d'avancement dans le bien, qui se terminent à peu de chose, et souvent à rien : *Descendat ad singulare certamen.* 2° Ayant choisi son ennemi, il faut sur-le-champ prendre des mesures pour le combattre : *Descendat ad singulare certamen.* 3° Il faut se porter avec vivacité à détruire ce que nous sentons être plus opposé aux desseins de Dieu sur nous, et s'éloigner de tout ce qui peut faire plus d'obstacle à notre perfection : *Descendat ad singulare certamen.*

Et d'abord instruisons-nous, mes chères sœurs, et reconnaissons les illusions que nous nous faisons à nous-mêmes dans l'ouvrage de notre salut et de notre perfection : car nous sommes convaincus que nous ne saurions non-seulement arriver à la perfection, mais même au salut, sans la connaissance, l'amour et la pratique de la vérité. La connaissance de la vérité nous fait plaisir, mais l'amour de la vérité nous trompe, et nous pensons l'avoir quand il n'en est rien. D'ailleurs, la pratique de la vérité nous décourage ; or c'est par ce découragement que nous pouvons reconnaître que nous n'avons qu'une connaissance stérile et qu'un faux amour de la vérité. En effet, la joie que nous donne la connaissance de la vérité nous la fait recevoir avec plaisir : ainsi, quand il ne s'agit que d'une certaine lumière que la vérité porte dans l'esprit où elle est reçue, il lui est toujours ouvert ; toutes les vérités spéculatives se font recevoir sans peine, comme l'unité de l'essence d'un Dieu en trois personnes, la Trinité de ces personnes dans l'unité de l'essence, et ainsi des autres vérités qui répandent la lumière dans l'esprit ; mais il n'en est pas de même des vérités de pratique, c'est-à-dire de celles qui exigent de nous des choses qui nous mettent dans quelque sorte de contrainte. Telles sont les vérités qui nous apprennent qu'on n'est disciple de Jésus-Christ qu'en portant sa croix tous les jours, qu'on n'obtiendra le pardon de ses fautes qu'en pardonnant au prochain les injures que nous en avons reçues, et ainsi du reste.

Comme ces vérités combattent nos passions, nous voudrions ne les point connaître, parce que le mauvais amour de nous-mêmes s'oppose à l'amour qui leur est dû, et le fonds de notre corruption s'oppose sans cesse à la pratique, qui est la suite nécessaire de l'amour. Ne prenons point le change, en disant que nous recevons les vérités pratiques comme les spéculatives, parce que nous convenons des unes comme des autres, et que nous sommes aussi sûrs et aussi soumis à la vérité qu'il faut porter sa croix pour être sauvé, comme à celle qui nous oblige de croire le mystère de la sainte Trinité.

C'est ici que notre amour-propre nous fait illusion, en séparant ce qu'il y a de dogme et de croyance d'avec ce qu'il y a de pratique. Nous convenons qu'il faut porter sa croix, et nous honorons cette vérité précisément comme vérité, ainsi que nous honorons la vérité d'un mystère spéculatif. Je dis plus : nous croyons l'aimer, et c'est ici que notre cupidité nous trompe, et que l'amour-propre nous fait illusion : car l'amour des vérités dogmatiques se termine à l'adoration, mais celui des vérités pratiques ne se prouve que par l'action et par la pratique de la vertu que la vérité nous enseigne, ce qui est le fruit et la production de l'amour.

Nous convenons donc, mes chères sœurs, de toutes les propositions générales, qu'il faut porter sa croix, qu'il faut combattre ses passions, que nous n'arriverons à la gloire que par la voie des humiliations, et le reste ; mais nous ne tirons point de ces vérités les conséquences qu'il en faut tirer ; ce n'est pas assez de dire : Il faut se faire violence, il est nécessaire d'agir en conséquence. Je vais donc, se faut-il dire à soi-même, faire telle action, agir de telle manière. Nous sommes de mauvais logiciens dans l'affaire du salut et de notre perfection ; nous admettons les preuves d'une proposition, et nous n'en tirons presque jamais les conséquences, comme nous le devons. Saint Thomas dit dans quelque endroit que si le démon prêchait, il prêcherait comme certaines gens qui se contentent de proposer des vérités générales, sans nous

mener à la pratique, en nous ouvrant simplement les voies pour faire ce qu'ils nous ont enseigné; car le démon convient malgré lui de toutes les vérités générales, qu'il faut aimer Dieu, faire pénitence, porter sa croix; mais il s'en tient là.

Ainsi, mes chères sœurs, défions-nous de ces vues vagues et générales; donnons-nous bien de garde de nous en tenir à dire : Je veux réformer ma conduite, je veux combattre mes passions, je ne veux plus languir dans les misères qui m'accablent, je veux sortir de cette retraite-ci tout autre que je n'y suis entrée, je veux me renouveler en esprit, et prendre une nouvelle vigueur pour marcher à grands pas dans les voies de la perfection de l'état que j'ai embrassé.

Défions-nous, encore un coup, de ces vues vagues; on n'aime pas ce qui peut conduire au renouvellement d'esprit, parce qu'on le connaît simplement. On revient du désert, comme on y est entré, quand on n'y entre qu'avec des vues générales; on rapporte ses imperfections et ses défauts, quand on ne les regarde qu'en gros. Semblable à ces peuples dont il est parlé dans le IV[e] livre des Rois, qui écoutaient avec une sorte d'attention ce que leur disait le prêtre du Seigneur, touchant l'obligation de servir Dieu, et touchant la sévérité de ses jugements; ils concevaient des sentiments de crainte et de respect pour le Seigneur, mais en même temps ils suivaient leurs idoles. Avec les vues vagues et générales, on accommode Dieu et les idoles; on se propose une certaine idée de réformation, de changement, mais on demeure attaché aux choses qui font obstacle à notre avancement dans le bien. On se repaît de l'idée de la perfection, et on ne rompt point avec les objets qui nous retiennent dans la faiblesse. Dieu se trouve dans la suprême région de l'esprit, et la créature demeure dans le fond du cœur. Je vous renvoie à vous-mêmes, mes chères sœurs : voyez le profit que vous avez tiré des retraites précédentes où vous n'avez eu que des vues vagues et générales de perfection et de changement. Il faut donc s'attacher à un défaut pour le combattre; il faut reconnaître quelle est la passion dominante et entreprendre de la surmonter; il faut convenir de ce qui est le plus puissant obstacle à notre salut avec le ministre de Jésus-Christ qui nous conduit, et prendre des mesures pour le détruire. C'est ce que j'ai appelé se battre seul à seul : *Descendat ad singulare certamen.*

Quand un gros d'ennemis vient à une armée, et que nous n'avons pas assez de force pour le vaincre ou pour lui résister, on se retranche, on ne s'expose point à ses efforts, on cherche un poste avantageux, et si l'on peut le prendre au défilé, on en vient à bout. Voyez ce fier Philistin : quelque confiance qu'il eût en sa taille énorme, en ses armes excellentes, en sa force extraordinaire, il ne se présente pas néanmoins pour combattre lui seul contre toute l'armée d'Israël; il demande qu'on choisisse un homme d'entre le peuple de Dieu : *Eligite ex vobis virum*, et qu'il vienne se battre seul à seul, *et descendat ad singulare certamen.* Or ce choix, mes chères sœurs, étant fait, il faut sur-le-champ prendre des mesures pour le combattre : c'est ma seconde vérité.

Il y a longtemps que saint Augustin a dit que le vice qui nous domine le premier est le dernier que nous surmontons, et il nous fait remarquer, dans le premier livre de ses Confessions, que *l'on commence ordinairement dès l'enfance à être sujet aux mêmes passions que l'on retient encore dans un âge avancé.* Ainsi, mes chères sœurs, on peut dire qu'il en est en quelque sorte de l'homme intérieur et invisible comme de l'homme extérieur et que nous voyons. Nous avons tous le même principe de vie, qui est l'âme; nous sommes tous composés des mêmes parties : cependant chaque homme a au milieu de ces mêmes parties des traits qui le distinguent de tous les autres, et un certain degré de singularité qui empêche qu'on ne le confonde avec eux.

Il en est à peu près de même de l'homme intérieur et invisible qui est caché dans le cœur. Nous avons tous un même principe de vie : la charité dans les justes, la cupidité dans les pécheurs. Cet homme intérieur a cependant un degré d'individualité qui le distingue de tous les autres. Dans les justes, à la vérité, c'est la vertu, et dans les pécheurs c'est le vice; mais dans les justes il y a une vertu favorite qu'on pratique plus volontiers, et dont on n'interrompt l'exercice que difficilement : c'est proprement le penchant, ou, si vous voulez, comme l'impression naturelle de la charité. De même, dans le pécheur, c'est un vice dominant qui entre presque dans tous nos mouvements, qui forme les plus grands obstacles à notre perfection et qui corrompt toutes nos œuvres, si nous ne travaillons continuellement à le combattre. Saint Augustin l'appelle le démon de chaque homme : c'est ce démon qu'il faut attaquer sans cesse; *ce démon doux et flatteur*, dit ce saint docteur, *qui nous prend par des caresses, et de qui le ton agréable et insinuant est bien plus à craindre que celui du commandement.* C'est pour cette raison que saint Bernard appelle la passion dominante et ce vice propre qui forme tant d'obstacles à l'ouvrage de notre perfection, *l'enfant chéri de notre cœur et l'Isaac bien-aimé de chaque chrétien.* Entrez bien dans la pensée de ce Père, elle est excellente. C'est dans le sermon 79, où, expliquant ces paroles du psaume CVII : *Paratum cor meum, Deus*, mon cœur est préparé, ô mon Dieu! *Le Prophète fait voir*, dit ce grand saint, *qu'il doit y avoir une double préparation dans l'âme, afin qu'elle soit en état de suivre Dieu partout où il l'appelle; car elle est prête quelquefois de suivre Dieu en certaines choses, et elle ne l'est pas de le suivre dans les autres. Quand Dieu dit aux justes, comme Sara le dit à Abraham : Chassez cette servante et son fils, c'est-à-dire, renoncez aux désirs de la chair et des sens, quittez le monde et ses plaisirs, méprisez ces biens et suivez-moi dans la solitude, ce discours de Sara, dit*

l'Ecriture, parut dur à Abraham; car il aimait Ismaël. Cependant il s'en trouve qui obéissent à ce commandement. Vous êtes de ce nombre, mes chères sœurs : Dieu vous a fait entendre sa voix, et, quelque dur que soit à la nature ce commandement qui nous sépare de ce qui nous est cher, la grâce de Jésus-Christ vous l'a fait exécuter.

Mais *Dieu*, ajoute saint Bernard, *a fait un autre commandement à Abraham bien plus difficile à exécuter que le premier. Prenez Isaac, votre fils unique, qui vous est si cher, et allez me l'offrir en holocauste; c'est-à-dire, renoncez à la concupiscence et à l'amour-propre qui est né d'elle; immolez-moi les désirs les plus tendres de votre cœur, cette inclination favorite, ce vice dominant que nous ne condamnons jamais absolument, et que nous épargnons toujours, dont nous ne confessons jamais les effets, sans les rejeter sur les conjonctures, et sans alléguer mille raisons pour le mettre à couvert de la condamnation.* C'est là ce vice qu'il faut combattre, c'est là ce cher enfant qu'il faut offrir en holocauste au Seigneur; et de peur que nous ne nous fassions illusion à nous-mêmes, et que cet objet de nos attaches, revêtu des couleurs du bien, ne nous paraisse une vertu dont il faut défendre la pratique et soutenir les droits, écoutez ce que saint Bernard ajoute : *Privez-vous de cet exercice, bon en lui-même, mais mal placé. Défaites-vous de cette occupation utile pour une autre, mais pernicieuse pour vous. Sortez de ce repos prétendu et de cette tranquillité trompeuse que vous goûtez dans une oisiveté consacrée par l'amour-propre, sous le nom spécieux de prière et de contemplation. Quittez toutes ces pratiques pour vous rendre à l'obéissance. Interrompez ces exercices pour rendre au prochain les devoirs que la charité demande de vous. Comprenez bien que comme toute la grandeur et toute la sainteté d'Abraham a consisté dans la plénitude de sa foi et de sa dépendance absolue du pouvoir souverain de Dieu, qui en est inséparable, toute votre perfection consiste à faire la volonté de Dieu, et que le plus grand obstacle que vous puissiez y apporter, c'est de vous conduire par la vôtre.* Défiez-vous donc de toutes les entreprises, quoique saintes en apparence, où vous n'êtes conduites que par goût et où votre volonté seule a part.

Il faut se porter avec vivacité contre tout ce qui s'oppose en nous à la volonté de Dieu, et s'éloigner de tout ce qui fait obstacle à notre avancement dans le bien. Il ne faut ménager ni penchant, ni habitude, ni inclination, ni pratique, ni exercice de vertu, au préjudice de cette dépendance absolue de la volonté connue de celui sans qui nous ne pouvons que nous égarer. Il faut donc égorger cette passion dominante, cette funeste production de notre amour-propre, sous quelque figure qu'elle puisse se cacher. Il en faut user comme Samuel en usa à l'égard d'Agag, ce malheureux roi d'Amalec que Saül avait ménagé contre l'ordre de Dieu : il faut le couper en morceaux, il faut tout détruire, tout arracher, ne laisser aucune fibre de cette malheureuse racine; c'est-à-dire qu'il faut prendre sur-le-champ devant le Seigneur toutes les mesures pour réussir dans ce sacrifice si important pour notre perfection.

Je vous laisse le soin de prendre ces mesures avec le ministre de Jésus-Christ qui vous conduit. Adressez-vous à lui, mes très-chères sœurs; et comme autrefois Saül, percé d'un coup dont il ne pouvait pas guérir, disait à un soldat échappé du peuple d'Amalec : Appuyez-vous sur moi, et achevez de me tuer, parce que mon âme est tout entière en moi, *adhuc tota anima mea in me est;* dites comme lui à votre guide : Je me défie de moi-même; les inclinations de mon amour-propre sont encore toutes vivantes; la nécessité d'y renoncer m'est connue, je n'ai pas la force de prendre des mesures pour y réussir, je suis dans un accablement de douleur; je veux et je ne veux pas, *sta super me*, rendez-vous maître de cette volonté rebelle, *et interfice me*, et donnez le coup de la mort à cet amour-propre si opposé à ma perfection, en lui ôtant par l'autorité du Seigneur, que vous exercez sur moi, tout ce qui l'a nourri jusqu'ici. Heureuse cette mort des passions qui conduit à la vie, que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

QUATRIÈME DISCOURS.

Quæ terra tua, et quo vadis, vel ex quo populo tu es?
D'où êtes-vous, où allez-vous, et quel est votre peuple (Jonas, I, 8)?

Je veux vous parler encore aujourd'hui, mes chères sœurs, des dispositions prochaines que vous devez prendre pour rendre votre retraite utile, et pour tirer de cette pratique si saintement établie parmi vous tout ce qu'elle peut produire de bon pour votre avancement dans les voies de la justice, et dans la perfection de votre état. Je veux donc m'édifier avec vous dans ce discours, et pour cela examiner ensemble ce que nous sommes et ce que le Seigneur a fait pour nous par sa grande miséricorde, afin que, retraçant l'idée générale de nos principaux devoirs, nous reconnaissions à quoi nous en sommes avec le Seigneur sur les obligations de notre état; ainsi examinons d'abord qui nous sommes. *Quæ terra tua?* D'où êtes-vous, disaient les gens de l'équipage du vaisseau où était Jonas : *Quo vadis?* où allez-vous? *Ex quo populo tu es?* quel est votre peuple?

Nous sommes chrétiens, mes chères sœurs, régénérés en Dieu par le sang de Jésus-Christ. Voilà ce que nous sommes : *Quæ terra tua?* D'où sommes-nous venus, et d'où Jésus-Christ nous a-t-il tirés? du monde où nous sommes nés. Voilà d'où nous venons : *Ex quo populo es tu?* Où avons-nous été conduits? dans la solitude, dans les voies de la perfection chrétienne : voilà le chemin que nous tenons : *Quo vadis?*

Examinons tout ceci. Nous sommes chrétiens, il est vrai; mais savez-vous véritablement ce que c'est qu'un chrétien? Connaissez-le par la dignité de cet être divin que nous recevons dans le baptême, et par les enga-

gements où nous mettent les conditions sous lesquelles nous recevons cet être divin.

Le seul témoignage de saint Pierre, c'est-à-dire l'expression dont il se sert dans sa seconde Epître canonique, suffit pour nous donner la plus grande et la plus noble idée que nous puissions nous former de la dignité du chrétien. Il dit donc à tous les fidèles que Dieu *a non-seulement accompli par Jésus-Christ toutes les promesses qu'il avait faites à nos pères, mais qu'il les a surpassées, en nous faisant part d'une grâce qui est au-dessus de toutes les richesses du monde, qui consiste à nous rendre participants de la nature divine; et cela par l'effusion du Saint-Esprit et la vertu de sa grâce, qui est comme une seconde âme qui la meut, qui l'anime et qui la fait agir pour Dieu.* Or, voici comme cette merveille s'accomplit en nous : la miséricorde de Dieu nous élève à cette grandeur divine par Jésus-Christ, en nous rendant semblables à lui : *Conformes fieri imagines Filii sui;* car c'est à quoi nous sommes destinés : *Quos prædestinavit conformes fieri;* et voici la manière grande, merveilleuse, divine et glorieuse dont ce dessein éternel s'est accompli dans ce temps sur chacun de nous : Le Père éternel a formé une famille et un peuple choisi, par lequel il veut être adoré éternellement. Cette famille est composée de plusieurs enfants; l'un est appelé l'aîné, *primogenitus*, et les autres sont ses frères. Il ne rougit point, dit saint Paul, de les appeler ses frères : *Non confunditur fratres eos vocare.* Jésus-Christ est donc l'aîné de sa famille, parce qu'il est fils par nature, et nous sommes ses frères, parce que nous ne sommes enfants que par adoption. Nous entrons dans cette famille par une naissance qui est appelée régénération. Car, comme dit saint Augustin, nous pouvons dire que, pour mettre une sorte de conformité entre tous les enfants d'une même famille, Dieu a voulu que les cadets eussent deux sortes de naissance. Comme le premier-né, Jésus-Christ a une naissance éternelle dans le sein de son Père, et une temporelle dans le sein de sa mère; il est Dieu par la première; il est Homme-Dieu par la seconde. Les chrétiens ont deux naissances, une naturelle dans le sein de leur mère, et une surnaturelle dans le sein de l'Eglise.

Le Fils de Dieu, ce premier-né, sort du sein de son Père, pour prendre dans le sein d'une Vierge une naissance humaine. Le chrétien, en sortant du sein de sa mère, prend une naissance divine dans le sein de l'Eglise. Le Fils de Dieu, ce premier-né, sort d'un être divin sans le perdre, pour prendre un être humain, et s'appelle Christ; nous sortons d'un être humain sans le perdre, pour prendre un être divin, et nous sommes appelés chrétiens; et comme le mystère de l'incarnation du Verbe s'est accompli dans le sein de la Vierge, le mystère de notre adoption et de la régénération des fidèles s'accomplit dans le sein de l'Eglise, qui est au chrétien ce que le sein de cette Vierge si pure a été à Jésus-Christ.

Mais ce qu'il y a d'admirable et de glorieux pour le chrétien, c'est que, par un effet excellent de l'amour de Dieu pour nous, qui relève infiniment l'être du chrétien, il a voulu que notre filiation divine ne fût pas moins l'ouvrage du Saint-Esprit que l'incarnation de son Verbe.

Il faut entendre parler saint Augustin sur ce degré de dignité et de grandeur des chrétiens, qui consacre les enfants de Dieu dans le sein de l'Eglise. Ce divin esprit, qui est stérile dans le sein de la Divinité, a une admirable fécondité au dehors, et elle a paru dans deux rencontres signalées, qui sont deux merveilles incomparables qu'il a opérées dans le monde, l'une dans le sein de Marie, lorsqu'il a formé Jésus-Christ, l'autre dans le sein de l'Eglise, lorsqu'il a formé le chrétien.

C'est une vérité qui appartient à la foi, que le Saint-Esprit a formé Jésus-Christ dans le sein de Marie; mais ce qu'il n'a fait qu'une fois dans la sainte Vierge, il le fait tous les jours dans l'Eglise, autant de fois que quelqu'un se présente pour être baptisé. Ainsi le baptême est comme l'extension de l'incarnation dans le sein de Marie. Ayant pris une partie de son sang très-pur, il a formé un homme, et dans le même instant, se trouvant uni à la personne du Verbe, cet homme est devenu le Fils de Dieu par nature; de même, mes chères sœurs, dans le sein de l'Eglise le même esprit prend la vertu et l'esprit du sang de Jésus-Christ, et le versant dans l'âme du chrétien, il en fait un enfant de Dieu par adoption et par grâce : en sorte, dit saint Augustin, que la même grâce qui a fait Jésus-Christ fait aussi le chrétien, et que le même esprit qui a fait naître le Fils de Dieu fait renaître tous ses frères et les rend enfants adoptifs de Dieu.

Comprenez-vous bien présentement la dignité du chrétien, son élévation, sa grandeur? Voilà, mes sœurs, ce que nous sommes par Jésus-Christ. Nous ne pouvons pas, dit saint Augustin, être portés plus haut : participants de la nature divine, formés par le même esprit qui a formé Jésus-Christ, frères de l'Homme-Dieu, héritiers du royaume de son Père; *Agnosce, o Christiane, dignitatem.* Mais aussi, comme chrétiens, reconnaissons les obligations que cette dignité nous impose, car elle ne nous est donnée qu'à des conditions. Saint Jean dit que *Dieu a donné à tous ceux qui ont reçu son Fils le pouvoir d'être faits enfants de Dieu*, c'est ce que nous venons d'expliquer; ensuite il ajoute qu'*ils ne sont point nés du sang ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme;* voyons donc, suivant les paroles de cet apôtre, quels sont les engagements du chrétien. En effet, comme c'est au baptême que l'alliance de Dieu avec le chrétien se fait par Jésus-Christ, c'est là qu'il contracte ses engagements avec lui : car, comme dans la première alliance que Dieu contracta avec les hommes par Moïse, ce premier législateur prit du sang de la victime qu'il immola, et, le mêlant avec de l'eau, en arrosa premièrement le livre de la loi et ensuite tout le peuple, et leur dit : *Vous promettez au*

Seigneur de le servir et de le reconnaître pour votre Dieu, et le Seigneur de même vous promet de vous reconnaître pour son peuple ; à quoi tout le peuple répondit : *Nous promettons d'accomplir fidèlement toutes les volontés et toutes les ordonnances du Seigneur ;* ainsi, dans la nouvelle alliance que Dieu a contractée avec les chrétiens par Jésus-Christ, il a voulu être la victime, et la sceller de son propre sang pour la rendre plus sainte et plus inviolable. C'est pourquoi saint Jean dit que *Jésus-Christ est venu avec l'eau et avec le sang.* Or dans cette alliance nous prenons Dieu pour notre père et il nous prend pour ses enfants. Nous renonçons aux pompes de Satan, et nous prenons comme enfants de Dieu son royaume pour notre héritage. Tout ceci est renfermé dans les promesses que nous faisons à notre baptême ; car on nous demande : *Ne renoncez-vous pas au démon ?* nous disons : *J'y renonce. Ne renoncez-vous pas à ses œuvres? Oui,* disons-nous. *Ne renoncez-vous pas à ses pompes ?* et nous répondons : *J'y renonce.* Tout ceci va plus loin que l'on ne pense ; car en renonçant au démon on se donne entièrement à Dieu. On nous demande *si nous ne croyons pas tout ce qui est compris dans le Symbole,* et nous répondons par trois fois : *Je crois.* Ainsi nous livrons notre âme, notre intelligence et notre volonté à Dieu. En renonçant au démon nous nous engageons dans la pratique de toutes les vertus opposées à ses œuvres, et principalement dans celle de l'amour de Dieu, qui est l'âme de toutes les vertus. En renonçant aux pompes de Satan, nous renonçons à toutes les occasions prochaines du péché, à tous les lieux, à toutes les assemblées, à tout ce qui tient à Satan. Ah ! mes chères sœurs, que ces obligations sont étendues, et que le monde les connaît peu ! Sait-on qu'un chrétien baptisé au nom des trois personnes de la sainte Trinité est un religieux de la religion dont Jésus-Christ est le fondateur, que sa règle est l'Evangile, qu'ayant renoncé au démon et à ses œuvres il a renoncé à tous désirs, à toutes pensées, paroles, entreprises, actions contraires à la loi de Dieu, et surtout à l'orgueil, qui est la source de tout péché ; qu'ayant renoncé à ses pompes il a renoncé à toutes les vanités du monde et à tout ce qui sert à entretenir en nous l'esprit d'ambition, de vaine gloire, à réveiller et à enflammer les passions, comme les danses, les festins, les spectacles et tous les divertissements déréglés ; que, nous étant livrés à Dieu par Jésus-Christ, nous avons fait un vœu solennel d'adorer Dieu uniquement et de le servir par Jésus-Christ, de nous unir à lui et de nous y attacher inviolablement comme à notre principe et à notre fin par les liens de la foi, de l'espérance et de la charité ; que nous sommes obligés de retracer la vie de Jésus-Christ dans la nôtre ; que c'est la fin de notre prédestination et de notre vocation : *Prædestinavit fieri imagines Filii sui ?* Tout chrétien doit donc vivre selon l'esprit de Jésus-Christ. De quelque condition qu'il soit, il est obligé de s'attacher à lui pour continuer sa vie sur la terre par l'imitation de son humilité, de sa pauvreté et de son amour pour Dieu et pour le prochain, de son opposition au monde, de son détachement des richesses, des honneurs et des plaisirs. Voilà, mes chères sœurs, nos engagements comme chrétiens ; malheur à ceux qui cherchent des raisons pour adoucir ce joug dur à l'amour-propre et à la nature corrompue, et qui croient marcher en assurance en suivant un autre chemin, parce qu'il est plus fréquenté et que la multitude le suit. Au jour de notre mort, la profession de notre baptême sera représentée telle que nous l'avons prononcée ; alors on présentera à chacun de nous le sceau de son baptême, pour voir s'il n'aura point été violé, chacun se souviendra de ces paroles que le ministre de Jésus-Christ a dites en le revêtant de la robe de la première innocence : *Recevez ce vêtement blanc, saint et sans tache ; portez-le tel que vous le recevez devant le tribunal de Notre-Seigneur Jésus-Christ, afin que vous ayez la vie éternelle ; car sans cela il n'y a d'espérance pour qui que ce soit.* Voici donc, selon saint Ambroise, la définition d'un chrétien donnée par saint Paul : *Ego enim sum Christus;* ce qui veut dire : Je suis un homme en Jésus-Christ, c'est-à-dire un homme chrétien, qui est tout à Jésus-Christ. Voilà, mes chères sœurs, ce que nous sommes. Chargés des engagements du baptême, revêtus de l'éminente qualité d'enfants de Dieu, nous sommes liés à lui par des engagements très-précis, très-importants et très-indispensables que le monde ne connaît pas. C'est de ce monde aveugle et malheureux que Dieu vous a fait sortir : *Ex quo populo es tu ?* C'est sur quoi je vais faire ma seconde réflexion. D'où venez-vous ? du monde.

Après avoir donné l'idée de l'excellence de la qualité de chrétien et de l'étendue des engagements où nous sommes entrés en la recevant, je ne saurais, mes chères sœurs, vous donner une preuve plus sensible et plus vive de la miséricorde de Dieu sur vous, qu'en vous faisant faire réflexion sur le lieu d'où vous êtes sorties et en vous demandant d'où vous venez. Vous êtes sorties du monde ; or qu'est-ce que le monde d'où vous êtes sorties ? C'est une assemblée de gens qui comme vous ont reçu l'auguste qualité de chrétiens, qui ont contracté comme vous les mêmes alliances avec Dieu par Jésus-Christ, qui ont les mêmes droits à son héritage, et qui se nourrissent de l'espérance d'y parvenir ; qui sont entrés dans les mêmes engagements, qui ont fait vœu de marcher dans les mêmes voies, qui se sont entièrement livrés à Dieu par Jésus-Christ, qui ont renoncé à Satan, à ses œuvres et à toutes ses pompes. Cependant ces mêmes gens vivent dans un violement général de tous leurs engagements avec autant de sécurité que s'ils n'en avaient contracté aucun. En effet, qu'est-ce que c'est que la vie des gens du monde, sinon un cercle perpétuel d'actions et de mouvements contraires aux obligations du chris-

tianisme. L'ambition, l'avarice, la volupté, animent toutes leurs entreprises, et quand ils se seraient engagés à mener une vie tout opposée à celle que prescrit l'Evangile, ils ne pourraient pas s'y prendre d'une autre façon. Pour vous prouver ce que j'avance ici, tirons la preuve de cette vérité de saint Jean. *Tout ce qui est dans le monde*, dit cet apôtre, *est la concupiscence de la chair, ou la concupiscence des yeux, ou la superbe de la vie ;* c'est-à-dire que ce corps des méchants révoltés contre l'Evangile qui forme le monde n'est animé que par les différentes passions des plaisirs des sens, de la cupidité des richesses, du désir de toutes les curiosités vaines et criminelles, de l'orgueil, de l'amour des honneurs et de l'élévation. Quelle effroyable opposition de sentiments aux vôtres, Seigneur ! et que peut-on penser de ceux qui s'y abandonnent ainsi ! Le nombre cependant en est bien grand parmi ceux mêmes qui se flattent de ne les pas suivre. Leur vie est-elle autre chose qu'un cercle d'affaires que l'avarice et la cupidité fait entreprendre, d'intrigues que l'ambition mène, de divertissements et de plaisirs que la mollesse inspire ? On garde quelques pratiques de religion, mais on n'en a pas l'esprit ; on accommode le monde auquel on a renoncé avec la religion qu'on a embrassée et qu'on ne connaît point ; on lit l'Evangile de Jésus-Christ dans les familles qu'on appelle chrétiennes, et on y suit en tout les maximes du monde ; on y abhorre les crimes, mais on y souffre tous les vices qui ne sont point grossiers et qui ne déshonorent point ; on y fréquente les sacrements, mais on n'y voit ni changement dans la vie, ni réformation de mœurs, ni avancement dans la pratique du bien. Que peut-on penser de toutes ces personnes qui sont à Jésus-Christ sans lui appartenir ? Car *qui n'a point l'esprit de Jésus-Christ n'est point à lui*, dit saint Paul. Voilà donc l'état effroyable de ce monde que vous avez quitté, mes chères sœurs : où l'on devient chrétien sans le savoir, où l'on vit sans s'informer de ce que c'est que de l'être ; ou, *chargé du poids du baptême*, comme parlent les Pères, on meurt non-seulement sans en avoir rempli les devoirs, mais même sans en avoir connu les engagements. Au reste, je ne dirai pas qu'ils sont impossibles à observer dans le monde ; à Dieu ne plaise ! ce serait une hérésie qui a été avancée, combattue et condamnée ; mais je dirai hardiment que c'est une terrible erreur de croire qu'on s'y sauve en vivant comme y vivent, je ne dis pas les libertins, mais ce qu'on appelle les plus honnêtes gens ; car rien n'est plus vrai que la vie de ceux dont je viens de parler se termine tout au plus à ne faire point de grands maux, sans s'appliquer à la pratique du bien, comme s'il suffisait, pour être chrétien, de n'être point coupable, sans être saint. Que la miséricorde de Dieu, mes chères sœurs, est donc grande à votre égard, puisque c'est lui qui vous a retirées de ce monde !

Car il y a trois sortes de chrétiens qui forment le monde : il y a des libertins déclarés qui se moquent de toutes les pratiques de religion, et qui se font des sujets de raillerie de tout ce qu'on y observe. Il y a d'autres hommes qui se font illusion à eux-mêmes, qui se dérobent aux lumières de l'Evangile dans la crainte d'en être éclairés, qui négligent d'apprendre ce qu'ils ne veulent pas observer ; et qui, prenant pour sûres des maximes qui flattent leurs passions, rejettent des vérités et des règles qui les mettraient dans la contrainte. Le nombre de ceux-ci est très-grand. Enfin il y en a qui sont retenus par une lâche timidité, qui seraient chrétiens s'ils osaient l'être, qui se cachent quand ils veulent honorer le Seigneur, qui manquent à une infinité de devoirs par la crainte d'une mauvaise honte, et qui, pour ne pas s'exposer au mépris et à la raillerie des hommes, s'attirent la colère et l'indignation de Dieu. Le nombre de ceux-ci est pour le moins aussi multiplié que l'autre. Ainsi, quelle miséricorde sur vous, mes sœurs, que Dieu ait bien voulu vous tenir par sa main puissante et vous instruire, afin que vous ne marchiez pas dans la voie de ce peuple ! Encore une fois c'est d'entre ce malheureux peuple que vous êtes sorties : *Ex quo populo es tu ?*

Qu'elle est donc admirable, cette miséricorde, qui vous a retirées d'un lieu inondé par le mensonge, par le larcin, l'homicide, l'adultère ; d'un lieu où tous les biens sont faux, puisqu'il n'y a aucune vérité dans ce que l'on possède ; où tous les maux sont réels, et où enfin les biens faux et les maux réels conduisent infailliblement ceux qui y sont liés par le cœur à une désolation effroyable !

Mais où vous conduit cette main puissante qui vous a retirées de ce lieu dangereux ? *Quo vadis?* Dans la retraite, dans l'heureuse solitude du cloître. Je ne m'arrêterai point à faire un vain éloge de la dignité de notre profession, nous en parlerons dans une autre occasion, évitons seulement un double mécompte ; celui du monde à notre égard pour flatter ses passions, le nôtre à l'égard du monde pour nourrir notre vanité. Par les vœux monastiques nous ne faisons que prendre un chemin plus court pour accomplir les vœux de notre baptême, et par là nous fermons l'entrée au démon ; car c'est une barrière contre tous les objets de la concupiscence que la retraite ; l'on y est à couvert de l'impression des passions les plus grossières, on y est dans l'usage de tous les moyens propres pour combattre les passions les plus délicates : tout y contribue, et chacun nous aide pour y réussir ; on est dans les exercices d'une guerre déclarée contre l'homme corrompu et contre l'amour-propre qui nourrit la corruption, car tout lui est contraire ; on marche par les voies les plus sûres et les plus courtes pour arriver à la perfection, où tous les chrétiens sont appelés en qualité d'enfants de Dieu. Enfin nous sommes hors de ce torrent si dangereux où tant d'hommes, liés les uns aux autres par des chaînes de ténèbres, sont entraînés de compagnie dans

cet étang brûlant de soufre et de feu, qui est appelé la *seconde mort*, aux termes de l'Ecriture; et, liées les unes aux autres par d'heureuses chaînes de lumière, vous êtes entraînées dans les voies de la justice et dans la pratique du bien par une espèce de nécessité que saint Augustin et saint Bernard ont appelée mille fois heureuse : *Felix necessitas*, parce qu'elle vous contraint en quelque sorte à faire le bien : *Quæ ad meliora compellit.* Sentez, mes très-chères sœurs, les avantages de votre état; tressaillez de joie à la vue des miséricordes du Seigneur sur vous. Enfin je vous dirai avec saint Paul : Vous avez été introduites par la vertu du sang de Jésus-Christ dans la demeure des saints : *In introitu sanctorum, in sanguine Christi.* Approchez-vous de lui avec un cœur vraiment sincère et une pleine foi : *Accedamus cum vero corde in plenitudine fidei.*

Nous entrerons demain dans le détail des devoirs que nous sommes obligés de rendre à celui qui nous a prévenus par une miséricorde si admirable. Je vous souhaite la grâce de Jésus-Christ pour les bien comprendre et pour les remplir dignement. Ainsi soit-il.

CINQUIÈME DISCOURS.

Vetera transierunt, ecce facta sunt omnia nova.
Ce qui était vieux est passé, et tout est nouveau (II *Cor.*, V, 17).

Je me suis proposé, mes très-chères sœurs, de vous parler aujourd'hui des devoirs des solitaires, et de vous marquer ce qu'ils sont obligés de rendre au Seigneur dans la conduite de leur vie, pour répondre à cette grande miséricorde de Dieu qui a été les chercher dans les égarements du monde pour les en retirer, et j'ai pensé qu'il fallait vous donner d'abord l'idée juste d'un bon solitaire, d'un parfait religieux et d'une excellente religieuse; car par ce moyen il sera facile de voir d'un coup d'œil ce que l'on doit à Dieu, lorsqu'on est revêtu de cette qualité. Or, mes chères sœurs, qu'est-ce qu'un bon moine, une excellente religieuse, une digne épouse de Jésus-Christ? C'est une nouvelle créature: *In Christo nova creatura*, comme dit saint Paul. C'est une créature engagée dans un genre de vie dans lequel tout ce qui était vieux est passé : *Vetera transierunt*, ajoute le même apôtre, et où tout est devenu nouveau : *Ecce facta sunt omnia nova.* Ainsi en trois mots une bonne religieuse est une solitaire parfaite; c'est une créature perdue absolument pour le monde, armée sans relâche contre elle-même, enfin livrée entièrement à Jésus-Christ.

Elle est perdue pour le monde : nous n'avons point d'idée d'une perte plus profonde que celle que nous fournit l'image d'une mort, et rien ne paraît plus perdu pour nous que ceux qu'elle nous a enlevés pour toujours; et voilà l'idée que doit donner l'état de notre profession. Aussi les saints Pères ont-ils appliqué à ceux qui l'embrassent plusieurs expressions de l'Ecriture, qui sont toutes propres à soutenir cette idée. Ils nous appliquent les paroles que David a dites de lui-même à l'occasion de la fureur de ses ennemis, ou de Jésus-Christ par rapport à ses souffrances dans le cours de sa passion : Ceux qui me voient se sont enfuis loin de moi; j'étais mis en oubli et effacé de leur cœur, comme si j'eusse été mort : *Qui videbant me foras, fugerunt a me.* Que s'en faut-il, mes sœurs, que ces paroles ne se vérifient à la lettre par la conduite du monde à notre égard? Le monde ne fuit-il pas les personnes de notre profession dès qu'ils les voient? A peine veulent-ils lier conversation avec nous. S'ils nous voient quelquefois par bienséance, ils sont si pressés de nous quitter, qu'on peut dire qu'ils fuient dès qu'ils nous ont vus, comme on fuit la vue d'un mort auprès duquel on s'est rendu, ou par devoir de bienséance, ou par curiosité : *Qui videbant me foras fugerunt a me.*

N'arrive-t-il pas assez souvent qu'après nous avoir vus entrer dans notre tombeau le jour de notre profession, ils nous oublient? A peine se souviennent-ils de nous : *Oblivioni datus sum;* comme si, en entrant dans le cloître, nous sortions de leur cœur : *Tanquam mortuus a corde.* Nous sommes encore à leur égard, selon les Pères, comme ceux qui, selon le même prophète, ayant été blessés à mort, dorment dans les sépulcres et dont on ne se souvient plus : *Sicut vulnerati in sepulcris.*

Rendons grâces au Seigneur, quand, par un nouvel effet de sa miséricorde, il permet que nos amis du monde nous traitent ainsi et que nos proches nous abandonnent : *Factus sum opprobrium vicinis meis valde a timore mortis*, puisqu'ils nous aident par là à demeurer dans l'état où nous nous sommes mis par les obligations de notre profession; et malheur à ceux qui lèveraient la tête et qui feraient quelques signes à ceux qui les fuient pour les inviter à approcher de leurs tombeaux! Ces expressions, mes chères sœurs, sont exactes, et nous devons nous regarder précisément comme des morts à l'égard du monde depuis notre profession, puisque nous sommes perdus pour lui réellement; et la raison de cette vérité, c'est que la consécration des vœux est à proprement parler l'immolation d'un holocauste, qui ne souffre ni restriction, ni réserve, et où tout est entièrement consumé par le feu. Car il y a une très-grande différence entre vous, mes chères sœurs, et les chrétiens du commun. Il est vrai que nous sommes tous les uns et les autres morts et ensevelis avec Jésus-Christ par le baptême, que tous les chrétiens doivent être morts au monde, à ses biens, à ses honneurs, à ses plaisirs; voici cependant ce qui nous distingue, nous autres religieux, c'est qu'il suffit au chrétien, pour satisfaire à ces devoirs, de renoncer au monde et à tout ce qui est du monde par la disposition de son cœur. Il doit bien prendre garde qu'encore qu'il lui soit permis de conserver la possession et l'usage du monde et de ses biens, il doit néanmoins en être dégagé par un sentiment intérieur. Il faut donc qu'il soit pauvre dans l'abondance, chaste dans le mariage,

tempérant dans la bonne chère, et appliqué à Dieu dans le commerce du monde. Mais pour vous, mes chères sœurs, ce n'est pas assez, il faut être réellement dans le détachement actuel de toutes les choses sensibles. Le vrai solitaire ne doit plus prendre de part à rien; il n'est pas plus touché de la louange ou de la flatterie que de la médisance. Qu'on le regarde, qu'on détourne les yeux de dessus lui, il est également insensible à tout. Sa vie est cachée avec Jésus-Christ en Dieu; elle est éteinte pour le monde, elle ne subsiste plus que pour Dieu.

Du jour, mes chères sœurs, que vous vous êtes données à Jésus-Christ, vous êtes perdues pour le monde : le voile dont vous vous êtes couvertes est le suaire qui vous a ensevelies; votre monastère est votre tombeau; c'est la demeure éternelle d'une mort d'où il ne faut sortir que pour entrer dans l'éternité bienheureuse, et où, en vivant mortes au monde et dans l'insensibilité d'un mort pour tout ce qui regarde le monde, vous devez faire voir à toute la terre, en soutenant les engagements de votre sainte profession, que l'amour est aussi fort que la mort : *Fortis est ut mors dilectio;* et qu'il consume entièrement les victimes qu'on lui offre, ne leur laissant qu'autant de vie qu'il en faut pour être armées sans relâche contre elles-mêmes.

Mais qu'est-ce que s'armer contre soi-même? Entrez bien dans cette obligation, elle est une suite nécessaire de notre état présent: car notre état nous lie à deux hommes, au vieil et au nouveau. L'un est Adam, et l'autre Jésus-Christ; et je vous regarde, mes chères sœurs, ou dans les liens d'Adam, *in vinculis Adam*, ou dans les liens de Jésus-Christ, *in vinculis charitatis;* et j'ajoute que vous êtes attachées par ces deux liens. En effet, reconnaissons-le devant Dieu, nous avons été séduits par les attraits d'Adam, mais Dieu, par sa grande miséricorde, nous a liés à lui par les attraits de sa charité; c'est-à-dire, en un mot, que nous avons été ennemis de Dieu par le péché, nous qu'il a bien voulu rendre ses épouses par sa charité.

Or, mes chères sœurs, comme ennemies de Dieu et en qualité de pécheresses, il faut non-seulement que vous soyez armées contre vous-mêmes, mais irritées et sans pitié, ne vous pardonnant rien, et mettant tout en usage pour détruire en vous l'ennemi de Dieu, c'est-à-dire le péché : en un mot, vous devez tout faire pour briser entièrement les liens d'Adam, *in funiculis Adam.*

Comme épouses de Jésus-Christ et attachées à lui par les liens si doux de la charité, il faut que vous soyez armées contre vous-mêmes, et dans une attention continuelle pour arracher jusqu'aux moindres fibres du péché, pour vous dépouiller avec quelque violence que ce soit de tous les restes du vieil homme, pour vous revêtir de tous les ornements du nouveau, afin de vous rendre agréables à votre époux par les attraits de la charité : *In vinculis charitatis.* Ces engagements vont plus loin, mes chères sœurs, qu'on ne pense, et ne vous permettent aucun relâche : aussi se faut-il bien mettre dans l'esprit qu'on ne satisfait pas à la justice de Dieu par peu de chose, et qu'il en coûte beaucoup pour se rendre une digne épouse de Jésus-Christ. Il suffit, mes très-chères sœurs, d'avoir manqué de fidélité à Jésus-Christ une seule fois grièvement, pour être son ennemi, et vous ne doutez point qu'un seul péché mortel est suffisant pour nous obliger à marcher toujours dans les voies étroites de la pénitence. Cela supposé, appliquons-nous cette règle, et voyons ce que nous sommes effectivement devant Dieu : nous trouverons que nous sommes obligés de faire pénitence, parce que nous nous sommes chargés volontairement des liens d'Adam. Apprenons donc ici ce que c'est que la pénitence, les vues que les pénitents doivent avoir, la conduite qu'ils doivent tenir.

La pénitence est une vertu établie par la miséricorde de Dieu en la place de la justice; il faut par conséquent que je règle mes vues et ma conduite sur celle de Dieu irrité contre moi : car si je suis rentré en grâce avec lui par la charité, qui a opéré la conversion de mon cœur, il faut que j'entre dans ses sentiments, que j'aime ce qu'il aime et que je haïsse ce qu'il hait. C'est en vue de cette vérité que saint Augustin, mettant le pécheur converti dans les intérêts de Dieu qu'il aime, l'appelle un homme irrité contre lui-même : *Homo sibimet irascens;* et c'est en conséquence de ces sentiments que le même saint ajoute à l'idée qu'il nous a donnée d'un pécheur converti et d'un véritable pénitent, cette nouvelle qualité qui suit naturellement de la première : *Homo quise mactat Deo.* Le pénitent n'est pas seulement un homme irrité contre lui-même, mais c'est un homme qui se sacrifie à Dieu, qui s'immole par les exercices laborieux de la pénitence; c'est un homme qui se dit à lui-même : J'ai péché contre Dieu, j'ai mérité de périr éternellement; c'est un homme qui compare les tourments de l'éternité qu'il a mérités avec les souffrances de cette vie, qu'il ne regarde plus par cette comparaison que comme des peines en peinture; c'est un homme qui se dit, avec saint Chrysostome : Il faut que le malade ait recours à la médecine de la pénitence, dont il n'avait pas besoin quand il se portait bien; il faut appliquer le fer de la componction, le feu de la douleur, les fomentations des soupirs; il faut laver les ulcères du cœur avec les larmes de ses yeux; il faut que les cilices enlèvent les souillures du corps : il est juste que celui qui n'a pas pris soin de conserver sa santé et sa vie supporte la cure amère de la pénitence. Lisez, mes chères sœurs, le cinquième degré de l'Echelle de saint Jean Climaque, et vous y verrez, dans la description des exercices des pénitents du monastère de la prison, jusqu'où des religieux pénétrés des infidélités qu'ils avaient commises contre leur Dieu ont poussé leur pénitence. En voici une légère esquisse. On voyait que leurs genoux s'étaient endurcis par le grand nombre de leurs agenouille-

ments. Leurs yeux s'étaient séchés et enfoncés dans la tête à force de pleurer. Ils avaient perdu tout le poil de leurs paupières, et avaient creusé la peau de leurs joues par l'ardeur cuisante de leurs larmes amères. Leurs visages étaient si maigres et si pâles, qu'en les comparant à celui d'un mort on n'y eût point trouvé de différence. Ils avaient meurtri leur poitrine à force de se frapper, et leurs poumons, pressés par la violence des coups qu'ils s'étaient donnés, leur faisaient cracher le sang. Enfin on ne savait en ce lieu-là ce que c'était que de coucher sur un lit. *Qu'est-ce*, s'écrie ce grand homme, *que la douleur de ceux qui pleurent la mort de leurs proches et de leurs amis, en comparaison de ces travaux ? Qu'est-ce que l'ennui des exilés? Certainement les peines involontaires de toutes ces personnes ne sont rien auprès des souffrances volontaires des saints pénitents; et je vous prie, mes frères*, ajoute saint Jean Climaque, *de ne pas croire que ce que je vous dis soit une fable.*

Voilà, mes chères sœurs, l'image de la pénitence de ceux qui ont voulu rompre entièrement les liens d'Adam, dont ils avaient été assez malheureux pour se charger volontairement; mais si ces liens sont entièrement rompus, si la paix est faite heureusement avec Dieu, et que, comme de dignes épouses, nous soyons liés à lui par les liens de la charité, ne croyons pas, mes chères sœurs, qu'il faille pour cela vivre en paix avec nous-mêmes. *Ne soyez pas sans crainte de l'offense qui vous a été remise*, dit le Sage, parce que les crimes sont les blessures profondes de l'âme, qui la laissent très-faible après même que la plaie est refermée.

Il faut être incessamment armé contre soi-même et dans une attention continuelle, pour arracher jusqu'aux moindres fibres du péché; et ce serait, mes chères sœurs, mal connaître l'état du chrétien depuis le péché, que de croire qu'il puisse jouir d'un repos sans trouble et d'une paix parfaite dans la vie présente. L'Ecriture nous en donne bien d'autres idées. La vie de l'homme est un combat perpétuel : *Militia est vita hominum.* L'apôtre saint Paul nous dit : *Quand je veux faire le bien, je trouve en moi une loi opposée, parce que le mal habite en moi; je me plais dans la loi de Dieu, selon l'homme intérieur, mais je sens dans mes membres une loi qui combat contre la loi de l'esprit, et qui me tient en servitude sous la loi du péché.* C'est donc un étrange composé que le chrétien : il est à Jésus-Christ et à Adam tout ensemble; il appartient au péché et à la grâce. De là naît l'obligation d'avoir sans cesse les armes à la main pour arracher les restes du péché, c'est-à dire pour affaiblir par la pénitence cette loi des membres si opposée à celle de l'esprit. C'est donc là notre devoir et notre attention, principalement dans une retraite. Il faut combattre tout ce que la chair et le sang nous inspirent, en arrêter toutes les inclinations, tous les sentiments, toutes les ardeurs, combattre toutes les passions avec tant de fermeté et de persévérance, que nous nous en rendions les maîtres et que rien n'empêche que l'esprit de Dieu ne règne en nous d'une manière absolue. *Il faut*, dit saint Jean Climaque, *qu'un véritable solitaire, touché dans le fond de l'âme de la tristesse salutaire de la pénitence, soit toujours occupé de la pensée de la mort, qu'il n'arrête pas le cours de ses larmes, jusqu'à ce qu'il ait vu, comme un autre Lazare, que Jésus-Christ est venu vers lui, qu'il a ôté la pierre d'endurcissement de dessus son cœur, et délivré son esprit des liens du péché.* Souvenons-nous bien, mes chères sœurs, de ces paroles de saint Augustin, que *le premier vice auquel l'âme s'est laissé vaincre est aussi le dernier qu'elle surmonte.* Souvenez-vous que si nous sommes exempts des crimes grossiers, par un effet de la miséricorde de Dieu, nous devons combattre nos humeurs et nos inclinations, pour les assujettir à la volonté de Dieu, prenant garde de ne pas agir conformément aux pensées qu'elles pourraient nous inspirer, parce que cet instinct, ce goût, ce plaisir, cet amour que nous avons pour tout ce qui vient de nous, est ce *levain* que l'apôtre saint Paul nous recommande de *purger, afin d'être une nouvelle pâte, et pour présenter au banquet de l'Agneau, auquel nous sommes appelés, un pain sans levain de sincérité et de vérité.* Enfin, souvenez-vous donc que vous devez vous revêtir de tous les ornements du nouvel homme, pour vous rendre agréables à votre Epoux, en retraçant sa vie dans vos actions et dans votre conduite.

Jugez, mes chères sœurs, sur cela, quelle doit être la vie d'une épouse de Jésus-Christ. Elle doit lui dire, comme la femme de Moïse, *Sponsus sanguinum tu mihi es :* Vous m'êtes un époux de sang. Elle doit savoir que l'image de son Epoux ne se formera jamais en elle, que par les plaies qu'elle aura le courage de se faire à elle-même, et qu'elle doit en aller prendre les traits dans le dépouillement, dans les humiliations et dans les souffrances de Jésus-Christ.

Enfin elle ne doit plus rien ménager, puisqu'elle est livrée entièrement à Jésus-Christ. Ses devoirs sont renfermés dans ces paroles de Jésus-Christ qu'elle doit entendre, recevoir, comprendre et pénétrer, comme si elles n'avaient été dites que pour elle uniquement : *Sancti estote, quoniam sanctus sum :* Que ma sainteté soit la règle et la mesure de la vôtre. En effet, vous voyez que l'époux, dans les Cantiques, veut que la beauté de l'épouse soit parfaite et accomplie. Son cœur est tellement sensible à tout ce qui vient d'elle, que l'indifférence d'un de ses regards, le dérangement d'un de ses cheveux, lui fait une blessure profonde : *Vulnerasti cor meum in uno oculorum tuorum et in uno crine colli tui.* Aussi ne veut-il pas qu'il y ait en elle le moindre défaut ni la moindre tache : *Tota pulchra es, amica mea.* Il la nomme deux fois belle, pour nous marquer qu'elle doit avoir une double beauté, et qu'il faut qu'elle n'ait pas moins de pureté dans son âme que d'intégrité dans son corps : *Quam pulchra es, amica mea !* Ne croyez donc pas, mes chères

sœurs, que vous puissiez être agréables à un Epoux à qui vous êtes livrées entièrement par les engagements si saints de votre profession, parce que vous êtes exemptes des impuretés grossières, si vous ne l'êtes pas en même temps de l'orgueil, de la colère, de l'envie, de la paresse, et d'un certain amour-propre qui nous met toujours à nos yeux au-dessus de ce que nous sommes réellement. Enfin souvenez-vous que du jour de votre profession vous êtes à cet Homme-Dieu, sans réserve, sans exception, et d'une manière irrévocable pour jamais.

Il faut donc, mes chères sœurs, que votre vie soit pure. Vous devez vous proposer une sainteté parfaite, il faut y tendre continuellement, il faut vous y élever par toutes sortes de voies; et comme Dieu vous a appelées à cette haute perfection, il faut non-seulement éviter les moindres défauts, puisque la perfection n'en souffre aucun, mais il faut entrer dans la pratique des plus excellentes vertus. Enfin, mes chères sœurs, je ne vous dirai rien de trop, en vous disant, après un grand serviteur de Dieu, très-éclairé sur les devoirs de notre état, que ce degré de vertu qui sauverait une femme du monde ne peut exempter une religieuse de la condamnation. Dieu vous fasse la grâce de bien entrer dans de si importantes vérités! Ainsi soit-il.

SIXIÈME DISCOURS.

Nolite diligere mundum, neque ea quæ in mundo sunt. *N'aimez point le monde, ni ce qui est dans le monde* (I *Joan.*, II, 15).

Après vous avoir donné l'idée juste d'une parfaite religieuse dans le dernier discours, il faut, mes chères sœurs, vous marquer dans celui-ci quelles sont les obligations et la conduite qu'il faut qu'elle tienne pour soutenir la dignité de son caractère. Nous dîmes dans le dernier discours qu'une bonne religieuse doit être perdue pour le monde, et elle doit dire, non pas par un esprit d'orgueil et de mépris pour ceux qui sont liés au monde, mais par un esprit de reconnaissance pour la miséricorde que Dieu lui a faite : Vous êtes d'ici-bas, vous autres, mais je suis d'en haut; ainsi je n'ai plus rien de commun avec vous. Or, pour soutenir ce caractère et répondre à la miséricorde qu'elle a reçue de Dieu, voici quelle doit être sa conduite. 1° Il faut qu'elle soit fortement persuadée que le monde est son plus grand ennemi, que le commerce qu'elle a avec le monde lui est pernicieux, que la vue même du monde est pleine de contagion; 2° il faut qu'elle s'applique à l'éloigner; 3° il faut qu'elle ait un vrai désir d'en être oubliée entièrement.

En effet, qu'est-ce que le monde? que devons-nous entendre par le monde? Car vous devez regarder comme votre ennemi celui de qui le commerce ne peut vous être que très-pernicieux, et dont la seule vue est pleine de contagion. Voici donc ce que c'est que le monde : c'est un certain lieu où habitent des hommes en passant pour aller à Dieu, en usant selon ses desseins des moyens établis par l'auteur de ce lieu, qui les leur fournit pour cette fin. Or le monde, pris dans ce sens-là, est l'ouvrage de Dieu dans toutes ses parties. Mais quel est le monde qui ne connaît point Dieu et qui est son ennemi? C'est un nombre d'hommes qui sont dans ce monde, formés de la main de Dieu, qui, au lieu de se servir de ce qui y est et de ce qui ne s'y trouve qu'afin d'en user, pour arriver à la jouissance et à la possession de Dieu, s'y attachent comme à leur fin, y mettent leur bonheur et oublient celui auquel ils doivent aller, en usant de ces moyens contre les desseins de l'auteur de la nature.

Représentons-nous, dit saint Augustin, *que nous sommes des voyageurs, pour qui il n'y a de bonheur à attendre que dans la patrie; mais que faudrait-il penser de nous dans cette circonstance, si, venant à nous laisser toucher des beautés et des agréments de la route et de la commodité des voitures qui nous conduiraient, nous nous arrêtions tellement à vouloir jouir des choses dont nous ne devrions qu'emprunter l'usage, que nous ne voulussions point voir finir le voyage, et que, enchantés par une fausse et funeste joie, nous nous éloignassions de la patrie dont la jouissance et les charmes nous devraient rendre parfaitement heureux?* Il est donc évident que dans cette vie mortelle, où nous voyageons éloignés de Dieu, il faut user de ce monde et non pas en jouir. Il faut s'en servir pour contempler et admirer dans les créatures les grandeurs invisibles de Dieu, et s'élever des choses sensibles et passagères à celles qui sont spirituelles et permanentes.

C'est ainsi que les justes en ont usé, c'est ainsi que les vrais chrétiens en usent par nécessité, comme d'un moyen pour arriver à leur fin, qui est Dieu, avec la modération réglée sur les desseins et sur la volonté de celui qui nous les apprête, et qu'ils n'en jouissent pas avec un attachement et une cupidité dont l'amour de préférence et de repos fait le crime. Ceux qui en usent ainsi *ne sont pas du monde*, dit saint Jean, *quoiqu'ils soient dans le monde*, et ils sont dans ce monde bienheureux pour qui Jésus-Christ prie et que saint Augustin appelle *mundus salvatus*. Ce que nous appelons donc le monde, c'est un certain nombre de personnes opposées aux desseins de Dieu, qui renversent l'ordre établi par la loi éternelle et par la vérité immuable, et qui veulent jouir des choses dont ils ne doivent qu'user.

Voilà, mes chères sœurs, ce qui compose et ce qui constitue le déréglement du monde, c'est l'amour déréglé des choses présentes et périssables : les hommes qui sont animés de cet amour s'appellent le monde.

Il ne faut pas s'étonner maintenant si Dieu hait le monde. C'est un ennemi opposé à tous ses desseins, qui renverse toutes ses lois, qui le chasse de son cœur pour y établir la créature en sa place. Jugez de là si l'on a raison de vous dire que le monde est votre plus grand ennemi, puisqu'il est celui de Dieu, de qui vous êtes les épouses; il ne vous est donc pas permis de le regarder avec indifférence, mais il faut le haïr. Tout commerce avec lui

ne saurait vous être que pernicieux : il pense tout autrement que vous, il ne peut donc vous tenir qu'un langage qui tende à affaiblir les vérités et les sentiments dont votre cœur doit être rempli, et comme il est attaché à ses erreurs, et qu'il prend ses ténèbres pour la lumière, tout ce que vous lui pourrez dire n'est pas capable de l'éclairer et de le remettre dans la voie. Fuyez-le donc, puisque le moindre mal qui vous peut arriver dans son commerce, c'est de perdre un temps précieux dont vous devez faire un usage consacré ailleurs par votre règle.

Fuyez, encore un coup, dérobez-vous aux yeux de ce monde pernicieux sous le voile dont vous êtes couvertes, car sa seule vue est contagieuse ; et il me semble que je ne dirai rien de trop quand je dirai qu'une femme, dans les ajustements et dans les parures indécentes de son luxe et de sa vanité, est contagieuse par sa seule vue à des vierges chrétiennes et religieuses, en sorte qu'on lui peut appliquer ces paroles de saint Pierre: *Elles ont les yeux pleins d'adultères, et elles attirent à elles par des amorces trompeuses les âmes légères et inconstantes.* Saint Ambroise dit, en parlant de David, qui ne tomba dans l'adultère et dans l'homicide que pour avoir regardé par hasard une personne qui se trouva à portée de sa vue, de dessus un balcon où il était entré pour prendre l'air après une assez longue maladie, qu'*il eût mieux valu pour lui qu'il eût toujours été malade que d'avoir recouvré la santé de son corps pour venir faire une plaie mortelle à son âme.* Il vaut bien mieux pour nous, mes chères sœurs, qu'on nous accuse d'impolitesse, et qu'on nous reproche d'être farouches en fuyant le monde et en rejetant son commerce, que de nous livrer indiscrètement entre les mains d'un ennemi qui nous aborde avec des airs doux et gracieux, mais pleins de venin et de contagion. Vous vous en êtes éloignées, mes chères sœurs, vous avez mis une barrière entre lui et vous ; dites à toutes les personnes de ce monde corrompu ce qu'Abraham disait au mauvais riche : *Il y a un grand abîme entre vous et nous, de sorte que ceux qui voudraient passer d'ici vers vous ne le peuvent, comme on ne le peut d'ici où vous êtes.*

Ainsi donc, apprenez qu'étant perdus pour le monde par les engagements de notre profession, nous devons non-seulement le regarder comme notre plus grand ennemi, mais il faut faire connaître que ce sentiment est sincèrement dans notre cœur par une application continuelle à éloigner le monde de nous. Ne nous y trompons pas, mes chères sœurs, nous ne saurions nous assurer que nous haïssons le monde comme notre profession nous y oblige, si nous ne nous appliquions pas à l'éloigner. Toute épouse de Jésus-Christ doit dire à son époux : *Le prince du monde va venir, et il n'a aucun droit sur moi.* Toute épouse de Jésus-Christ doit écouter comme sa règle cette parole de saint Paul : *Ne vous conformez point au siècle présent : « Nolite conformari huic sæculo,* » mais qu'il se fasse en vous une transformation par le renouvellement de votre esprit : *Sed reformamini in novitate sensus vestri.* Or, pour entrer dans cette disposition et éloigner le monde de nous entièrement, voici ce qu'il faut observer : il faut renoncer pleinement à tout ce qui s'appelle l'esprit du monde ; il faut s'éloigner entièrement de toutes ses manières ; il faut enfin en éviter la fréquentation avec soin, et même avec une sorte de dureté.

Après vous avoir donné l'idée de ce que nous entendons par le monde, il est aisé de comprendre ce que c'est que son esprit : c'est la cupidité, ou, ce qui est la même chose, le désir déréglé des choses du monde et le mauvais usage qu'on en fait. Or, mes sœurs, cet esprit ne laisse pas que de suivre quelquefois dans la retraite ceux et celles qui ont quitté le monde, et c'est à cet esprit que doit renoncer pleinement une créature qui est perdue pour le monde par sa profession. Cet esprit du monde et de convoitise se retrouve dans le désir déréglé d'augmenter les biens du monastère et de s'enrichir pour y vivre plus commodément. Prenez garde, mes chères sœurs, à cette parole de saint Bernard : La pauvreté en elle-même n'est pas une vertu, mais c'est l'amour de la pauvreté : *Non enim paupertas virtus reputatur, sed paupertatis amor.* Ce n'est pas la pauvreté seule, mais l'amour de la pauvreté qui fait les véritables pauvres, et nous devons dire que comme la joie d'un avare est de trouver des moyens et des expédients pour devenir riche, l'attention et le désir d'une vraie religieuse doit être de ne perdre aucune occasion d'avancer encore plus dans le détachement des choses d'ici-bas. Jugez, mes très-chères sœurs, si cette disposition peut s'accorder avec le désir continuel d'augmenter les biens temporels, et de faire sans cesse de nouvelles acquisitions pour s'enrichir. On ne peut cependant défendre de faire ces sortes d'augmentations de biens lorsqu'elles se font par le ménage de l'épargne sur les choses qui ne sont point nécessaires à la subsistance raisonnable des sœurs. Le superflu des biens, c'est-à-dire ce qui reste après que le monastère a le nécessaire, peut encore servir à en augmenter le revenu, pourvu que le motif soit d'être, par cette augmentation, à portée de recevoir des filles *gratis.* Alors c'est procurer des secours aux membres de Jésus-Christ, c'est les soulager dans leur misère et les racheter de la corruption du monde et de la perte de leurs âmes.

Mais il faut bannir l'esprit du monde dans ces acquisitions, et s'établir solidement sur ce principe essentiel, que, s'il n'est pas défendu d'acquérir, il n'est jamais permis de s'agrandir par le pur motif de posséder plus de biens et plus de domaine.

Une autre chose nécessaire pour éloigner le monde de nous, c'est de nous éloigner nous-mêmes entièrement de toutes ses manières. Ceci est un point fort recommandé dans la règle de saint Benoît, cet excellent législateur des solitaires d'Occident. Il faut donc s'éloigner des manières d'agir des gens

du monde; le soin de les copier est une marque de l'estime qu'on a pour eux, et cette opinion ne peut être qu'une suite de l'amour qu'on conserve pour leur esprit; comme au contraire l'attention de s'écarter de leur manière d'agir est une preuve du peu d'estime qu'on en a. Or, le défaut d'estime pour une personne marque que l'on condamne l'esprit qui la fait agir. Nous nous sommes déclarés hautement contre leurs manières par la différence que nous avons mise entre notre vie, nos vêtements, nos manières et celles des gens du monde, et cette différence doit s'étendre et régner sur tout. Qu'est-ce en effet aux yeux du monde qu'une épouse de Jésus-Christ qui donne dans la gentillesse et dans l'agréable, et qui affecte des airs de propreté et d'arrangement étudiés, dans son sac et sous la bure? Elle se rend ridicule quand elle affecte de parler le langage du monde et de le copier dans ses expressions. Il faut qu'elle oublie ses manières de s'exprimer, et que comme Joseph, en sortant de l'Egypte, entendit une langue qui lui était étrangère, elle sache que le cœur nouveau est formé par la grâce de Jésus-Christ, et que ses épouses ne parlent plus le langage du monde corrompu auquel elles ont renoncé. La pauvreté et la simplicité doivent paraître sur tout ce qui est à leur usage; elles doivent éloigner d'elles tout ce qui pourrait avoir l'air du faste et de la curiosité du monde. Nous pressons tous les jours les gens du siècle sur la pratique de ces vertus, qui les regardent comme chrétiens et disciples d'un Dieu pauvre et dépouillé. Ils s'excusent souvent sur leur condition, sur la bienséance et sur la nécessité où ils se trouvent de ne se pas éloigner trop de ceux avec lesquels ils se trouvent obligés de vivre, et quelquefois ils ont raison. Mais une épouse de Jésus-Christ, mais un moine ne saurait alléguer rien de semblable; c'est au contraire par la raison de la nécessité où il est de vivre comme ceux de sa condition, qu'il doit éviter tout air de recherche et de curiosité, puisqu'il a embrassé un genre de vie qui l'engage à la pratique d'une humilité et d'une abjection sans réserve. Croyez-moi, mes chères sœurs, c'est une science que celle de connaître et de pratiquer les bienséances de son état, l'amour-propre n'y trouve même que trop souvent son compte.

L'humilité et la simplicité bien placées font beaucoup d'honneur aux personnes de notre profession; certains airs au contraire les déshonorent infiniment. *Le bon sens est frappé*, dit un grand homme, *de voir des meubles pauvres dans la maison d'un prince, et la raison éclairée n'approuve jamais des richesses et des embellissements curieux dans la demeure des pénitents.*

Ceux-là donc, mes chères sœurs, se trompent grossièrement qui, dans une profession aussi opposée au monde qu'est la nôtre, veulent conserver des inclinations, des vues et des pensées tout humaines; qui se persuadent qu'il leur est permis d'imiter ceux avec lesquels ils ont rompu tout commerce; qui affectent sottement d'en copier les airs, les manières et les modes dans les discours, dans le manger, dans les vêtements, et qui, ne pouvant pas quitter entièrement tout l'extérieur de l'air de leur profession, font connaître par leur conduite qu'ils n'en ont ni les sentiments ni l'esprit.

Enfin, souvenons-nous, mes très-chères sœurs, que nous sommes entièrement perdus pour le monde par les engagements sacrés de notre profession, et n'ayons plus de fréquentation avec ceux qui l'habitent. Je ne voudrais pas cependant condamner absolument de certains devoirs de bienséance quand on essaye de les animer de la charité, et qu'il ne s'y trouve rien d'essentiel aux devoirs de sa profession en les remplissant; mais rien n'est si opposé à l'esprit de la retraite et de notre profession, qu'un certain désir de voir, de converser, d'entretenir commerce avec les gens du monde pour qui nous sommes perdus par les engagements de notre profession. Ce désir ne peut être que l'effet de l'amour que nous conservons pour les personnes que nous avons quittées. Mais, me direz-vous, est-il défendu de voir des amis chrétiens, de converser avec des gens d'Eglise estimables, d'entretenir quelque commerce avec des personnes raisonnables et qui peuvent nous être de quelque utilité?

Non, cela n'est pas absolument défendu, mais ces commerces ne nous sont permis qu'autant qu'ils n'intéressent point nos devoirs principaux. Or, ces sortes d'empressements pour voir et pour converser avec le monde sont des effets d'un amour qui ne convient plus au renoncement absolu que nous y avons fait, et cette situation est précisément la même que celle où se trouva le peuple de Dieu après qu'il eut passé la mer Rouge et qu'il fut entré dans le désert. Il s'ennuya dans cette retraite, il s'accoutuma aux miracles que Dieu avait faits en sa faveur, il se dégoûta de la manne qui tombait du ciel, en un mot, revenant sur ce qu'il avait quitté, il regretta les oignons d'Egypte: et comme il ne pouvait plus y retourner, à cause de la mer qui lui en fermait le passage, il s'y transportait par ses désirs: *Corde*, dit saint Bernard, *redierunt in Ægyptum.* Voilà l'état d'un solitaire qui s'ennuie, voilà la disposition d'une vierge chrétienne qui sent toujours les impressions d'un amour illégitime pour ce qu'elle a quitté: elle ne peut retourner dans le monde, les chemins lui en sont fermés, il y a une mer à passer; mais elle y retourne par ses désirs, elle appelle le monde à elle, elle le prie de se rapprocher. Or, mes sœurs, nous ne sommes véritablement que ce que nous sommes devant Dieu, cela est certain; nous pouvons paraître aux yeux des hommes ce que nous ne sommes point, nous les trompons par des apparences, mais nous ne saurions en imposer à Dieu.

Que diriez-vous si vous voyiez une religieuse sortir de son cloître tous les jours pour aller rendre des visites, quitter furtivement sa solitude pour aller converser avec le mon-

de? Vous en seriez scandalisées, et vous auriez raison; vous regarderiez cette fille avec indignation. Quelle différence cependant y a-t-il de cette fille avec celle de qui le cœur sort tous les jours contre ses obligations pour aller chercher ce qu'elle a quitté, pour faire rapprocher d'elle ce qu'elle en a séparé par un engagement solennel passé avec Dieu?

Voici la différence : c'est que celle-là vous scandalise et celle-ci vous trompe; l'une ne garde pas des mesures qui sauvent sa réputation dans l'esprit des hommes, et l'autre vit dans des dispositions qui la rendent criminelle aux yeux de Dieu; elle se perd au jugement de Dieu en conservant dans la pensée des hommes l'honneur d'un sacrifice que la disposition de son cœur rend inutile et sacrilége, et on peut dire qu'elle est semblable à un martyr aveugle et digne de compassion, lequel, après avoir essuyé des peines et supporté des tourments, exposerait le fruit de ses travaux pour vouloir sentir seulement, en allant au supplice, l'odeur de l'encens que les païens offriraient aux idoles. Quel aveuglement, mes chères sœurs, et quelles misères! Nous sommes perdus pour le monde, soyons-le pleinement, éloignons-le de nous comme nous nous sommes éloignés de lui, et conservons dans notre cœur un vrai et sincère désir d'en être oubliés tout à fait. C'est la plus heureuse situation où puisse se trouver une épouse de Jésus-Christ; il n'en faut plus chercher d'autre preuve que celle que nous fournissent ces paroles du Sauveur du monde : *Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï devant vous.* Si vous étiez du monde, le monde, mes chères sœurs, vous aimerait, parce qu'il aime tout ce qui est à lui. Y a-t-il un plus grand malheur pour une vierge chrétienne que d'être encore du monde après y avoir renoncé ? et au contraire y a-t-il quelque chose qui puisse la consoler davantage, et lui donner une assurance plus certaine qu'elle est dans l'esprit de sa vocation, et qu'elle est séparée réellement et véritablement du monde, que de voir que le monde la hait? Or, une marque de cette haine du monde pour elle, c'est qu'il l'oublie; car il ne l'oublierait pas s'il l'aimait, puisque le Sauveur du monde nous assure que le monde aime ce qui est à lui, par conséquent ce qu'il oublie n'est point à lui.

Quel bonheur, mes chères sœurs, qu'il n'en coûte que l'amitié du monde pour posséder Jésus-Christ! que l'oubli du monde nous attire les bontés de notre Dieu! Prenons donc bien garde de réveiller le monde quand il nous oublie; faisons plutôt tous nos efforts pour qu'il ne pense pas à nous; enfonçons-nous dans nos tombeaux, pour qu'il n'ait aucun souvenir de nous; ne l'attirons point par des plaintes sur son oubli, par des sollicitations et par des reproches. Ne perdons jamais de vue la réponse du Sauveur du monde à ce disciple qui lui demande la permission d'aller ensevelir son père avant que de se mettre tout à fait à sa suite : *Suivez-moi*, lui dit le Sauveur du monde, *et laissez aux morts le soin d'ensevelir les morts*

Il ne refuse pas, disent les Pères, qu'on rende ces devoirs; mais il veut nous apprendre que nous n'avons rien de plus important que l'affaire de notre salut et l'accomplissement de la volonté de Dieu, à quoi tout doit céder. Or, s'il donne ce conseil à celui qui n'est point encore engagé à le suivre, sera-t-il permis à ceux qui se sont livrés entièrement à lui par des vœux solennels et des engagements indissolubles, de retourner vers ce qu'ils ont quitté et de rechercher ce qu'ils ont rejeté? Si nous disons aux gens du siècle, que quelques liens retiennent toujours quand Dieu les appelle : N'écoutez point la voix du sang, méprisez tous ses égards, ne faites point d'attention sur ces devoirs de la vie civile quand il est question de votre salut, que doit-on dire à une vierge chrétienne qui doit être élevée au-dessus de tous ces égards, qui doit mépriser toutes ces vues, qui doit se regarder comme une personne ensevelie dans la solitude, où elle ne vit plus que pour Dieu, et qui doit être ravie que le monde ne pense plus à elle? C'est alors qu'elle pourra dire ces paroles dans toute leur étendue, comme David les a dites étant persécuté et oublié par sa famille et par ses proches : *Soyez à mon aide, ne m'abandonnez pas, et ne me méprisez pas, ô Dieu qui êtes mon Sauveur! Mon père et ma mère m'ont abandonné, mais le Seigneur s'est chargé de moi pour en prendre soin. Prescrivez-moi, Seigneur, la loi que je dois suivre dans cette voie, et conduisez-moi dans le droit chemin.* Il vous mènera, mes chères sœurs, à la vie éternelle, si vous suivez les maximes que nous vous exposons ici : je vous la souhaite. Ainsi soit-il.

SEPTIÈME DISCOURS.

Traditi sumus ego et populus meus, ut conteramur, jugulemur, et pereamus.

Nous avons été livrés, moi et mon peuple, pour être foulés aux pieds, pour être égorgés et exterminés (*Esther.*, VII, 4).

C'est ainsi que parlait la reine Esther pour toucher le cœur d'Assuérus et obtenir grâce pour tout son peuple. Je me sers de ces paroles, mes très-chères sœurs, pour vous donner une idée plus étendue des obligations d'une parfaite religieuse, regardée par rapport à elle-même.

Nous avons dit en général dans un autre discours que c'était une personne armée contre elle-même; il faut aujourd'hui vous découvrir en détail ses obligations sous cette qualité.

Ainsi on doit dire qu'une parfaite religieuse, armée contre elle-même, ne se doit épargner en rien; il faut que tout soit sacrifié, l'âme et le corps, les pensées de l'esprit et les affections du cœur. Qu'une proposition si dure en apparence ne vous effraye pas, mes très-chères sœurs : Vous savez que *celui qui perd son âme pour le Seigneur la doit retrouver sûrement*, et que *ce corps plein de corruption doit ressusciter incorruptible.* Tout ceci se terminera donc à une violence

passagère qui nous conduira à une félicité fixe et permanente. Or, pour vaincre dans les combats qu'une vierge chrétienne doit soutenir contre elle-même, afin de remporter une victoire qui la rendra digne d'être couronnée, 1° il faut qu'elle s'applique à retenir continuellement les légèretés de son esprit, qui se dissipe aisément; 2° à fixer les inconstances du cœur, qui s'échappe facilement; 3° à surmonter les résistances qu'elle trouvera en elle, qui répugnent toujours au bien. Commençons à vous prouver la première proposition.

L'esprit de l'homme, mes chères sœurs, n'est fait que pour la vérité. C'est sa nourriture sur la terre, dit saint Augustin, et la félicité qu'il attend dans le ciel n'est autre chose que la joie qui se trouve dans la vérité. Il en jouissait dans l'état d'innocence, il l'a perdue par le péché, c'est-à-dire que la transgression du précepte qui lui avait été fait s'est terminée à lui faire connaître sa misère et à le jeter dans l'ignorance et dans l'erreur. De toutes les lumières dont le Seigneur avait rempli l'esprit du premier homme, et qu'il y avait mises en dépôt pour les répandre sur sa postérité, il ne nous reste plus qu'un sentiment confus de notre dégradation et de notre ruine. Heureux encore si nous en étions bien convaincus, et si, par un aveuglement d'obstination et de choix, nous ne voulions pas prendre les ténèbres pour la lumière, et suivre avec complaisance les légèretés de notre esprit qui nous conduisent d'erreur en erreur, et qui nous engagent à combattre contre nous-mêmes, pour reprendre le chemin de la vérité! Entrez bien en ceci.

Nous avons déjà dit qu'il y avait en nous deux hommes, le vieil et le nouveau, Adam et Jésus-Christ. Le premier est plus ancien que le second, si j'ose ainsi parler, c'est-à-dire que nous appartenons bien plus à Adam, malheureusement pour nous, qu'à Jésus-Christ. Nous sommes, dit saint Augustin, régénérés dans la pointe de l'âme, tout est presque vieux en nous; c'est ce qui fait que les impressions du vieil homme sont plus vives que celles du nouveau. Nous avons bien plus de pente au mal qu'au bien, aux ténèbres qu'à la lumière, à l'erreur qu'à la vérité. Le mauvais sentiment est toujours le premier qui se forme en nous. Ce qui est en nous du vieil Adam est plus fort, plus vif, plus agissant que ce que nous tenons du nouveau; les sens l'emportent sur la foi; l'erreur et le mensonge sur la vérité. De là la nécessité de combattre les obstacles qui s'opposent à notre retour vers elle, et de faire des efforts continuels pour y arriver. Elle est la nourriture de l'esprit de l'homme, mais il est nécessaire qu'il travaille pour venir au point de s'en nourrir. Terrible différence entre le premier homme et nous! Il était dans le paradis terrestre, nous en sommes chassés. Là il cultivait la terre, mais ce travail était délicieux, dit saint Augustin; ici nous devons travailler pour être nourris de la vérité; mais que ce pain nous coûte cher! nous ne mangeons ce pain qu'à la sueur de notre corps : *In sudore vultus tui.* Ce fonds de terre ne produit plus que des broussailles et des épines : *Terra in opere tuo spinas et tribulos germinabit tibi :* c'est-à-dire que d'abord notre âme, remplie des lumières de Dieu et pénétrée de la vérité, n'était formée que pour contempler sa grandeur et pour s'élever à lui par de continuelles admirations, par des actes d'adoration toujours nouveaux, par une application fixe à la contemplation de ses divines perfections; mais cette âme présentement ne peut presque s'élever vers lui, et n'y pense que par des intervalles fort courts. Elle est interrompue par mille pensées vaines et frivoles dès qu'elle songe à s'en occuper. Vous le savez, mes chères sœurs, quelles sont les interruptions auxquelles nous sommes sujets tous les jours, dans l'application que nous voulons donner à la méditation de la vérité. Quelle foule de pensées inutiles nous accablent, même malgré nous, et se glissent à notre insu si subitement dans notre cœur, qu'il n'est pas possible de s'en apercevoir et de les remarquer! Ces sortes de pensées dérangent les âmes, comme les vers réduisent en poussière les vêtements. Vous pensez trouver un habit pour vous vêtir, quand vous allez dans un lieu que vous avez cru propre à le conserver, et vous ne trouvez plus qu'une poussière arrangée qui se dissipe quand vous y touchez : ainsi on se met en la présence de Dieu, on se forme un sujet pour le méditer, on croit se remplir de grandes vérités et animer son cœur par de pressants motifs; mais l'esprit est emporté par mille pensées vaines qui se succèdent les unes aux autres, et on se trouve, à la fin de son temps, vide, froid et sans mouvement pour le bien.

Il est vrai, mes chères sœurs, et vous le savez sans doute, que l'on peut considérer les distractions en deux manières : les unes sont involontaires et surprennent les élus mêmes dans la ferveur de la prière, et lorsqu'ils s'efforcent davantage de se conserver dans la présence de Dieu. Il y en a d'autres qui sont volontaires, que nous nous procurons à nous-mêmes, qui sont les effets de la légèreté de notre esprit, qui se remplit de mille idées inutiles, vaines, indignes de nous. Il faut donc combattre ces deux obstacles que la légèreté de notre esprit forme au retour de la vérité en nous et à l'élévation de notre âme vers Dieu, source de toute vérité. Les saints ont gémi sous le poids de ces légèretés involontaires, et voici comme saint Grégoire en a parlé : Leurs cœurs, dit ce saint pape, sont dans une solitude continuelle, et ils ressentent de vives afflictions lorsqu'ils se voient troublés par les moindres de ces agitations et de ces mouvements. Par rapport à celles qui sont volontaires, et que l'esprit se procure à lui-même, on ne peut les regarder que comme des effets de l'insensibilité et de la dureté de notre cœur, du peu d'estime que

nous faisons de la vérité, et du peu de respect que nous portons à la majesté de Dieu. Car qu'est-ce que de se distraire de Dieu quand l'égarement est volontaire? C'est quitter le Créateur pour chercher et pour suivre la créature. C'est se détourner de lui pour se tourner vers elle; ce qui ne peut se faire que l'on ne donne à la créature, dans le fond de son cœur, une préférence secrète.

Qui peut comprendre, dit encore saint Grégoire, le grand nombre de fautes que l'on commet par des pensées vagabondes et inconstantes auxquelles on s'arrête? On peut assez éviter les occasions de péché, mais il n'y a rien de si difficile que de garantir son esprit de pensées inutiles. Elles sont plus dangereuses qu'on ne pense. Elles ont une malignité cachée, et à moins que l'on n'y apporte des remèdes propres et puissants, elles infectent nos âmes, elles se répandent sur tout le corps de nos actions et nous jettent dans un affreux aveuglement et dans un déplorable éloignement de la vérité.

C'est donc, mes chères sœurs, une occupation très-nécessaire et très-importante que de combattre ces sortes de pensées, que de faire une guerre continuelle à son esprit et détruire sans cesse ces sortes de pensées pour ne s'occuper que de la vue et de la contemplation de la vérité; et c'est ce qui se doit faire par l'application continuelle à retrancher de sa mémoire et de son imagination toute idée vaine et inutile, en s'interdisant toute mauvaise curiosité de savoir et de connaître une infinité de choses qui se passent dans nos familles, auxquelles nous avons renoncé; dans le monastère, de la conduite duquel nous ne sommes point chargés; dans la conduite de nos sœurs, dont nous ne répondons point; en veillant beaucoup sur nous-mêmes, pour ne laisser entrer dans notre esprit que des pensées propres à nous élever vers Dieu et à nous conduire à la vérité.

Ceci demande de la vigilance et de l'attention; mais l'avantage d'éviter les maux où nous jettent ces légèretés d'esprit, et celui de nous rapprocher de la vérité, mérite bien que nous nous appliquions à ce travail.

Tant que notre âme, dans le cours de notre vie, sera comme inondée par le torrent de ses passions, il est impossible qu'elle ne soit agitée par une multitude de pensées; mais c'est à elle à veiller et à apporter tous ses soins pour voir quelles sont celles à qui elle doit donner entrée : car si elle s'occupe par le désir de s'avancer dans la perfection, par l'espérance de la gloire, par la contemplation de la majesté de Dieu et des choses éternelles, les pensées saintes qui se seront élevées de ces saints exercices nous rapprocheront de la vérité, et, en arrêtant les légèretés de notre esprit, serviront beaucoup à fixer les inconstances de notre cœur. Les dispositions de ce cœur ne sont pas meilleures que celles de notre esprit; si notre esprit a des légèretés, notre cœur a ses inconstances. Il faut pour le moins autant d'attention et de travail pour fixer les unes que pour arrêter les autres; le mal vient de la même source; car comme l'esprit est fait pour la vérité, le cœur l'est pour la justice. L'application de l'un est de connaître, et celle de l'autre est d'aimer; et le bonheur de l'un et de l'autre consiste à posséder Dieu et à être rempli de ce grand objet par la connaissance et par l'amour; c'est ce qui fait la félicité. Mais comme l'un et l'autre par le péché se sont détachés de cet objet pour retomber sur la créature, l'un cherche à se remplir de vaines connaissances à la place de la vérité qu'il a quittée, et l'autre court après un bonheur qu'il imagine dans la jouissance des créatures; c'est la source de ces inconstances plus dangereuses encore que les légèretés de l'esprit.

Pour bien entendre ceci, et c'est notre seconde réflexion, il faut savoir que l'homme a été fait pour Dieu, et que l'excellence de sa nature consiste en ce qu'il l'a rendu capable de le posséder. En effet, *Dieu nous a faits pour lui, et notre cœur est toujours dans l'agitation et dans le trouble, jusqu'à ce qu'il soit au point de ne chercher son repos qu'en lui*, dit saint Augustin. La source de ses agitations et de ses inconstances vient de n'être pas convaincu qu'il ne peut trouver de fermeté et de solidité que dans le Créateur : il cherche parmi les créatures ce qu'il n'y trouvera jamais; il voltige d'objet en objet, et, ne trouvant qu'un grand vide partout, il cherche toujours et ne se repose jamais. Or, quiconque est tourmenté est malheureux; la misère et le bonheur ne sauraient subsister ensemble dans un même homme. Il faut donc revenir à Dieu, car nous ne saurions être heureux que par la possession de ce qui est meilleur que nous; mais, pour revenir à lui solidement, il faut fixer les inconstances du cœur; il faut renoncer aux créatures, et retrancher toutes les liaisons qu'un faux amour et l'idée d'un bonheur trompeur voudrait entretenir avec elles.

Il faut se dérober à ce cœur tourmenté, séduit et malade; et ne nous imaginons pas que ce soit une chose si difficile, proposons-nous seulement d'ouvrir les yeux pour n'être plus trompés, désirons d'être guéris; considérons les créatures en elles-mêmes, et les objets qui causent les inconstances de notre cœur, et assurément nous reviendrons à Dieu. L'homme était heureux, il a quitté son bonheur pour courir après les créatures, et il ne trouve partout que du vide: mais Dieu a rendu les créatures si pauvres, qu'elles ne peuvent lui donner de consolations solides. Il faut donc qu'il revienne à lui. L'amertume même des peines que la miséricorde de Dieu nous fait souffrir, en punition de ce que nous nous sommes laissé séduire, devient, entre les mains de sa miséricorde, un moyen pour nous faire revenir à lui. Donnons-lui donc, mes chères sœurs, toutes les affections de notre cœur, arrachons les moindres fibres qui pourraient nous lier le moins du monde aux créatures. Je sais bien que tout amour pour les créatures n'est pas mortel, parce qu'il n'est pas toujours dominant, mais il est

toujours dangereux, c'est toujours un commencement d'infidélité, et ce seul mot doit faire trembler une épouse.

Prenons pour notre règle celle de saint Bernard : *Modus diligendi Deum sine modo diligere.* La mesure de notre amour, c'est d'aimer sans mesure, et de ne rien admettre dans notre cœur qui puisse affaiblir notre amour. *Celui qui aime véritablement*, dit saint Jean Climaque, *se représente sans cesse le visage de la personne qu'il aime, et le regarde avec tant de joie dans sa seule pensée, que le sommeil même n'est pas capable de détourner son affection, puisqu'elle lui en fait même voir l'objet en songe.* Il en doit être ainsi de l'amour de Dieu : c'est ce qui fait dire à l'épouse des Cantiques, blessée du trait de l'amour divin : *Je dors*, par la nécessité de la nature; *mais mon cœur veille*, par la grandeur de mon amour.

Après tout, mes chères sœurs, ne nous plaignons ni de la jalousie, ni des sévérités de la délicatesse que nous devons apporter dans notre amour pour le Créateur : c'est moins pour lui que pour nous-mêmes qu'il veut nous arracher si absolument aux créatures, et anéantir dans notre cœur toute affection et toute pente vers elles; car nous ne devons aimer que les choses dont la possession nous peut rendre heureux. Or on ne saurait jouir en paix de ce que l'on sent bien qu'on doit perdre, et comment peut-on être heureux étant continuellement tourmenté par la crainte de perdre ce qu'on aime? et telles sont toutes les créatures et tous les biens de cette vie. C'est donc un effet de la bonté de Dieu de se substituer en leur place, lui qui est le seul bien qui peut nous rendre heureux, et que rien ne nous peut ôter malgré nous. Mais comme on n'arrive à la possession de ce souverain et de cet unique bien de l'âme que par la pratique du bien, disons un mot de la nécessité de surmonter les résistances qui se rencontrent pour pratiquer ce bien.

Nous avons déjà dit que le corps livrait un combat continuel à l'esprit, et qu'il formait des résistances à tout le bien que l'esprit voulait entreprendre; c'est donc notre principal ennemi, contre lequel nous devons toujours être armés. N'écoutons pas le monde, qui enseigne que ce n'est pas vivre que de se combattre et se renoncer continuellement soi-même. Écoutons Jésus-Christ au contraire, qui nous dit par la bouche de son Apôtre : *Si vous faites mourir par l'esprit les œuvres de la chair, vous vivrez.* En effet, mes sœurs, comme le corps qui aura été soumis à l'esprit, et qui aura servi d'instrument à ses bonnes œuvres, sortira immortel du tombeau, où il aura été exposé à la corruption, la mortification et la pénitence le conservera et le préparera à la bienheureuse immortalité : la mort qui nous détruit est un passage à un état plus heureux, elle nous fait naître pour l'immortalité, pendant qu'on croit qu'elle nous anéantit.

Ainsi, mes chères sœurs, ceux qui comme vous ne se contentent pas seulement de refuser à leurs corps les délices de la vie, mais qui les affligent par les austérités de la pénitence, et qui les tiennent dans un assujettissement continuel par les exercices d'une mortification vive, continuelle et sans relâche, passeront toujours, au jugement des hommes sages, pour ennemis d'eux-mêmes, quoiqu'ils soient du nombre de ceux qui s'aiment le plus et qui cherchent leurs intérêts avec plus d'ardeur. N'interrompez donc point cette guerre innocente, mes très-chères sœurs; animez-vous-y au contraire de plus en plus, puisqu'elle doit vous procurer une paix éternelle. N'oubliez jamais que l'emploi d'une vierge chrétienne sur la terre, c'est de combattre; que son devoir, c'est de vaincre, et qu'elle trouvera sa gloire et son triomphe dans le sein de l'immortalité : je vous la souhaite. Ainsi soit-il.

HUITIÈME DISCOURS.

Ego autem Christi.
Pour moi je suis à Jésus-Christ (I *Cor.*, I, 12).

Une parfaite religieuse, livrée entièrement à Jésus-Christ par sa profession, doit prendre pour sa devise ces paroles de saint Paul : *Pour moi, je suis à Jésus-Christ.* Il s'agit maintenant d'examiner l'étendue de ces engagements avec Jésus-Christ sous ces qualités d'époux et d'épouse, puisque nous avons examiné les autres devoirs sous les différents caractères que sa profession sainte lui imprime. Or il n'y a point d'engagement plus universel que celui que contracte une épouse avec son époux; c'est pourquoi, dit le Fils de Dieu, *L'homme abandonnera son père et sa mère, et il demeurera attaché à sa femme;* et ils formeront tous deux une société plus intime et plus inséparable que celle des pères et des mères avec leurs enfants; société d'âme et de corps, de vie et de biens.

C'est donc sur l'idée de l'union de l'époux et de l'épouse qu'il faut, selon saint Bernard, que nous formions l'idée de celle qui doit être entre l'épouse, selon la foi, et Jésus-Christ qui est l'époux. Or voici comme parle saint Bernard : Une épouse livrée à son époux n'a plus rien qui lui soit propre; tout est commun, tout est confondu; il faut qu'il y ait une seule et même communauté de biens, une même table, et vivre des mêmes aliments : *Quibus omnia communia nihil a se divisum habentibus, una hæreditas, una domus, una mensa, unus cibus.* Ainsi l'épouse livrée entièrement à son époux doit n'avoir d'autre bien que celui de son époux, ni d'autre volonté que la sienne. Expliquons ceci, mes chères sœurs.

Il est à propos, pour animer notre reconnaissance envers un époux qui a tout fait pour nous, que je vous dise que l'on cherche ordinairement une sorte d'égalité entre les personnes que l'on veut unir par cette alliance. Si l'on veut qu'un mariage soit heureux, on le fait entre des personnes égales; mais où trouver de l'égalité entre Jésus-Christ et les âmes qu'il choisit pour ses épouses? C'est un roi, et nous sommes ses vassaux, quelle différence! Il y a plus : quelles sont

les qualités de cet époux et de ce roi, et quelles sont les vôtres? Il est saint, et vous êtes blessées de la plaie du péché. Il est libre et souverain, et vous êtes esclaves et chargées des chaînes du péché. Il est roi et plein de richesses, et vous êtes dépouillées et réduites à la plus profonde misère; quelles oppositions! Cependant il vous a choisies et vous a enrichies de ses grâces : et pour vous faire comprendre l'étendue de sa miséricorde, il a jeté les yeux sur vous, quand il vous a donné sa grâce, afin qu'il trouvât en vous quelque chose d'admirable et digne de lui. Quelle gloire, mes chères sœurs, que d'entrer dans une telle communauté, et quelle obligation de lui garder la fidélité dans les devoirs que vous avez contractés par une telle alliance! Or, comme les biens sont confondus dans les alliances humaines, il faut dans celle-ci que l'épouse n'en ait plus d'autres que ceux de son époux : *Una hæreditas, una domus.* Mais quels sont les biens de l'époux qui vous a choisies et à qui vous vous êtes livrées? C'est la pauvreté. Il a dit dans l'Évangile qu'*il n'a pas où reposer sa tête; de riche qu'il était, il s'est fait pauvre*, dit l'Apôtre, *pour vous enrichir;* né dans un étable, exposé aux injures de l'air, ayant mené une vie obscure et cachée dans le travail et dans la dépendance, mort nu sur une croix, enterré dans un sépulcre d'emprunt, il a ennobli et consacré la pauvreté dans sa personne. Quel est l'héritage de ses enfants sur la terre? La pauvreté, l'abnégation de soi-même, le dépouillement, enfin le détachement intérieur de tout ce qui s'appelle biens, richesses, honneurs, luxe et magnificence. Il rejette ceux qui ne renoncent pas aux biens périssables. Il n'admettra donc jamais au nombre de ses épouses celles qui n'auront pas renoncé à ces sortes de biens, il n'admet point des biens étrangers dans sa famille, où tout doit être spirituel.

Comprenez bien, mes chères sœurs, jusqu'où doit aller cette pauvreté et l'amour de cette vertu pour avoir quelque rapport avec le dépouillement de Jésus-Christ et la pauvreté où il s'est réduit pour se mettre en état de faire alliance avec nous. Saint Bernard nous l'apprendra, car il veut que dans la pratique de cette vertu, pour la rendre parfaite et pour nous assurer qu'elle est en nous au point où elle doit être, afin de répondre à ce que nous devons à Jésus-Christ, nous nous fassions une loi de ne rien demander et de ne rien désirer. En effet, pour être véritablement pauvres avec notre époux, il ne suffit pas, mes chères sœurs, d'avoir renoncé à la propriété de vos biens et de vous être réduites à ce dépouillement extérieur et à cette désappropriation essentielle à votre état, et qui est une suite nécessaire de votre profession; il faut que cette disposition extérieure soit soutenue et animée d'un sentiment intérieur et d'un détachement plein et entier produit par la foi qui nous attache à Jésus-Christ pauvre, et qui nous fasse aimer l'esprit de pauvreté. Car prenez garde que ce n'est pas la pauvreté qui fait les vrais pauvres tels que Jésus-Christ les demande, c'est l'amour de cette vertu; comme ce ne sont pas les tourments et les supplices qui font les martyrs, mais la charité, l'amour de Dieu, la cause de Jésus-Christ et les intérêts de la foi et de la vérité, pour la défense de laquelle ils souffrent : *Non est pœna, sed causa;* autrement il faudrait honorer les chaînes d'un scélérat. Disons la même chose de la pauvreté : *Non pœna, sed causa;* sans cela il faudrait respecter les haillons d'un misérable.

C'est dans la disposition du cœur que se trouve la vertu. *Heureux*, dit Jésus-Christ, *les pauvres d'esprit*, c'est-à-dire qui ont l'esprit et l'amour de la pauvreté! *Beati pauperes spiritu!* Or, cette disposition ne sera jamais telle qu'elle doit être, si une épouse n'est pas dans la disposition de ne rien demander. Elle est dépouillée de tout droit sur les choses périssables; elle doit s'abandonner pour toutes choses à la Providence; elle n'a d'autre ressource que les soins de son époux pour elle; elle doit se ressouvenir qu'il n'avait pas lui-même où reposer sa tête. Loin donc d'une épouse de Jésus-Christ, non-seulement les empressements, mais les soins pour les choses qui sont dans la classe du superflu, pour les commodités, pour les choses plus belles, plus propres, plus curieuses; ce qu'il y a de plus simple, de plus vil et, comme disait saint Ambroise, ce qui est moindre aux yeux, forme en nous les plus beaux traits de ressemblance de Jésus-Christ.

Une épouse ne doit rien désirer des choses périssables; car le désir est l'effet de l'amour, et l'amour de ces choses périssables est incompatible avec les dispositions du cœur que nous venons de supposer; car c'est l'amour de la pauvreté qui fait le pauvre et l'amour des richesses qui fait le riche; ce qui fait dire à saint Augustin : Abraham a été pauvre dans les richesses, parce qu'il les a possédées sans les aimer; c'est pour cela que Lazare, qui était dépouillé des biens de la terre, est porté dans son sein par les mains des anges, comme dans le trône de la pauvreté qui régnait dans le cœur de ce patriarche. Et ne serait-ce pas se rendre doublement misérable, que de porter les désirs de son cœur vers des choses qu'on a quittées, en risquant de perdre celles qu'on a prétendu acquérir en les quittant?

Enfin, la marque sûre que le cœur est dans la disposition où il doit être à l'égard de la pauvreté, c'est si l'on se sent dans la tranquillité lorsque quelque chose vient à nous manquer. Une épouse de Jésus-Christ doit être dans la même égalité d'âme lorsque quelque chose lui manque.

Mais à quoi servirait cette communauté de biens et cette réunion du même esprit de pauvreté, si l'union des volontés dans le reste des actions ne l'accompagne pas? Il ne suffit pas que les biens soient communs, il faut que les cœurs soient unis et que les volontés soient confondues : car que serait-ce si elles étaient opposées? c'est ce que saint Bernard explique, en disant qu'il faut n'a-

voir plus d'autre table ni d'autre nourriture que celle de son époux : *Una mensa, unus cibus.*

Pour bien entendre ceci, il faut se rappeler une expression du Sauveur du monde, qui nous a dit dans son Evangile que sa nourriture consistait dans l'accomplissement de la volonté de son Père : *Meus cibus est ut faciam voluntatem Patris mei.* Or, le Sauveur du monde a voulu nous apprendre par cette expression que, comme la nourriture est un principe de vie, parce qu'elle sert à l'entretenir, c'est par l'accomplissement de la volonté de son Père qu'il a entretenu sa vie comme homme, et même qu'il ne l'a reçue que pour accomplir cette volonté ; car c'est l'obéissance seule qui a formé l'être de l'homme nouveau, comme la désobéissance a formé celui du vieil homme. *Par la désobéissance d'un seul, tous sont morts*, dit saint Paul, *et par l'obéissance d'un autre, tous ceux qui vivent ont reçu la vie.* Le nouvel homme est donc formé pour obéir : *In capite libri scriptum est de me*, voilà le principe de sa vie ; c'est pour obéir qu'il est né ; il n'a entretenu cette vie qu'en obéissant : *Meus cibus est facere voluntatem Patris mei*, c'est ce dont il s'est nourri ; il n'a fini sa vie que par obéissance ; *Filius hominis secundum quod scriptum est vadit*, c'est là la perfection et la consommation de son être. Or, si Jésus-Christ est fait pour Dieu, selon l'expression de saint Paul, le chrétien est fait pour Jésus-Christ : *Vos autem Christi.* Jugez, mes chères sœurs, quelle doit être la conformité et l'union de la volonté d'une vierge chrétienne à celle de Jésus-Christ par les simples engagements communs de tous les chrétiens. Comme il n'a reçu la vie que pour faire la volonté de son Père, qu'il n'a vécu qu'en la faisant, qu'il n'est mort que pour l'accomplir, une vierge ne vit que pour faire cette volonté : *Vita in voluntate ejus.*

C'est la pensée de saint Augustin, qui appelle l'obéissance la seule et l'unique vertu des chrétiens. Et en effet, comme la désobéissance peut être appelée le péché universel, parce que tous les péchés se sont trouvés renfermés dans la révolte du premier homme contre Dieu, la dépendance et la soumission peut donc aussi être appelée la vertu universelle, parce qu'elle renferme toutes les autres.

Rien n'est donc plus important que de régler sa vie sur la volonté du Seigneur, et l'alliance que vous avez formée avec votre Epoux ne peut subsister que par cette conformité et par cette union intime de votre volonté avec la sienne. Or, mes chères sœurs, la volonté de votre Epoux vous est marquée par vos règles et par les commandements et les ordres des personnes qui vous conduisent en son nom et qui sont revêtues de son autorité. C'est l'avantage de votre état que tout soit fixe, que tout soit déterminé, que toutes vos démarches soient réglées ; car un des grands obstacles au salut des gens du siècle, c'est l'incertitude de leurs voies, non pas qu'ils n'aient des règles, car outre les commandements marqués si précisément, et le grand précepte de l'amour de Dieu, chaque état a les siennes, il ne s'agit que de les appliquer ; mais la nécessité d'entretenir commerce avec le monde et les besoins différents des états où ils sont liés, les jettent dans des maximes qui affaiblissent en eux l'amour de Dieu et les éloignent de la voie des préceptes, si elles ne forment pas même souvent des obstacles presque invincibles à leur accomplissement. Pour nous, mes chères sœurs, tout est réglé dans notre état, toutes nos voies sont sûres, et en marchant par celles de l'obéissance, nous ne saurions nous écarter de la voie du salut.

Il faut donc qu'une épouse fidèle n'écoute plus que la voix de son Epoux et qu'elle n'ait plus d'autre volonté que la sienne, qu'elle apprendra toujours sûrement de la bouche de ceux qui la conduisent en son nom et de la règle à laquelle elle s'est vouée.

La disposition où doit être l'épouse fidèle est donc de n'avoir aucun mouvement que celui qu'on lui donne. Les moindres choses deviennent pour elles des mérites infinis, quand elles sont faites par obéissance ; les plus grandes sont de nulle valeur quand on les entreprend par sa propre volonté. Mais finissons en disant que, pour rendre votre communauté parfaite avec l'Epoux adorable qui vous a choisies pour ses épouses par sa grande miséricorde, vous ne devez point avoir d'autre couche que celle de votre Epoux : *Unus thorus, una etiam caro*, comme dit saint Bernard. Vous comprenez sans doute que cette couche de votre Epoux c'est la croix, sur laquelle il a engendré l'Eglise, comme parlent les saints Pères, et qu'étant unies à lui en qualité d'épouses, il faut que vous ne fassiez avec lui qu'une seule victime digne d'être offerte au Père éternel. C'est le devoir d'une épouse fidèle de suivre en toutes choses le sort de son époux, et toutes celles qui portent cette glorieuse qualité doivent s'appliquer ces paroles de saint Paul : Nous sommes des brebis destinées à être égorgées : *Æstimati sumus sicut oves occisionis ;* mais pour vivre conformément à cette glorieuse destination, il faut, mes chères sœurs, ne se ménager sur rien. Il faut qu'une épouse de Jésus-Christ ait toujours le glaive à la main et qu'elle cherche continuellement dans sa conduite de nouvelles victimes et de nouveaux sacrifices à présenter à Dieu par Jésus-Christ, afin qu'elle puisse dire avec saint Paul : *Christo confixus sum cruci*, je suis collée sur la croix ; *Vivo ego jam non ego, vivit vero in me Christus* : Je vis, il est vrai, mais c'est par Jésus-Christ et pour Jésus-Christ, car c'est lui qui vit en moi

Tel doit être le fruit de votre retraite, mes très-chères sœurs, et telle ai-je sujet d'espérer qu'elle sera par la miséricorde de Dieu.

PRIÈRE POUR LA FIN DE LA RETRAITE.

J'ai reçu, mon Dieu ! les lumières qu'il vous a plu de répandre sur moi dans cette retraite, où je ne suis entrée que pour ap-

prendre votre volonté et je vous en rends de très-humbles actions de grâces; mais, Seigneur, je ne suis point en assurance, quoiqu'il me semble que je connaisse ce que vous voulez de moi. Faites que la lumière de la vérité dissipe mes épaisses ténèbres, et à qui pourrai-je m'adresser pour empêcher que mes faiblesses et la corruption de mon cœur ne me séduisent, si ce n'est à vous? Je vous demande don, Seigneur, votre grâce, afin qu'elle dissipe ces dangereuses ténèbres qui m'ont empêché jusqu'ici de voir aussi clairement les vérités que vous m'avez découvertes; je vous la demande, cette grâce qui donne l'amour de ces vérités, cette grâce qui peut seule me les faire pratiquer dignement, cette grâce, enfin, qui, me rendant toujours attentive à l'union que j'ai contractée avec Jésus-Christ dans mon baptême, et que j'ai renouvelée dans ma profession, me tienne toujours appliquée à combattre mes passions et à détruire le vieil homme par le glaive d'une mortification continuelle, afin que je puisse dire, comme votre Apôtre : Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LA SOLENNITÉ DES SAINTS DE L'ORDRE.

Prêché dans un couvent de filles.

Filii sanctorum sumus, et vitam illam exspectamus quam Deus daturus est his qui fidem suam nunquam mutant ab eo.

Nous sommes enfants des saints, et nous attendons cette vie que Dieu doit donner à ceux qui ne violent jamais la fidélité qu'ils lui ont promise (*Tob.*, II, 18).

Ainsi parlait le saint homme Tobie dans sa famille, pour animer ses parents et ses alliés à la vertu et les soutenir dans la pratique du bien : *Ne parlez pas comme vous faites*, leur disait-il, *rien n'est perdu de ce que nous faisons pour Dieu; souvenez-vous que nous sommes les enfants des saints. Nous appartenons à Abraham, à Isaac et à Jacob. Leur conduite doit régler la nôtre. Nous attendons cette vie que Dieu doit donner à ceux qui ne violent jamais la fidélité qu'ils lui ont promise.* Ainsi parlerai-je aujourd'hui, mes très-chères sœurs, dans la famille de saint Augustin, où nous nous trouvons pour solenniser la fête de vos saints frères, et pour nous animer à la pratique des vertus qui les a couronnés de cette gloire immortelle. Je ne ferai que vous expliquer simplement les paroles de mon texte; elles renferment trois choses qui me paraissent fort propres à nous faire entrer naturellement dans l'esprit de la solennité qui nous assemble : la première, c'est l'alliance que Tobie et sa famille avait avec les saints qu'il représente à ses proches: *Filii sanctorum sumus;* la seconde, c'est la vue de cette vie bienheureuse qu'ils attendaient : *Vitam illam exspectamus;* la troisième, c'est la condition sous laquelle elle est promise, et la voie qu'il faut tenir pour y arriver : *Quam Deus daturus est his qui fidem suam nunquam mutant ab eo.* Or, mes sœurs, je regarde les saints dont nous solennisons aujourd'hui la mémoire sous trois qualités différentes, et dans ces trois qualités sous lesquelles nous rendons les honneurs publics à des hommes si saints, je trouve des motifs admirables pour nous animer à suivre leur conduite, et pour nous soutenir dans la pratique des vertus dont ils nous ont donné l'exemple.

1° Comme vos frères, vous devez avoir part aux biens qu'ils possèdent : ils ont été vos frères, Dieu par sa miséricorde vous a égalées à eux par une vocation commune; c'est votre gloire, nous sommes les enfants des saints : première partie. 2° Comme bienheureux, nous honorons la grandeur et la magnificence de Dieu, qui les a couronnés et dont vous attendez la même récompense : ils sont bienheureux, vous êtes appelées à la même félicité qu'ils possèdent; c'est votre espérance, nous attendons cette vie : deuxième partie. 3° Comme justes, nous applaudissons à leurs combats et à leurs victoires : ils ont été justes, et leur justice les a rendus dignes de l'éternelle félicité; il faut les suivre dans les voies de la justice, Dieu ne la doit donner qu'à ceux qui ne violent point la fidélité qu'ils lui ont promise : troisième partie.

Voilà, ce me semble, l'esprit de l'Église dans la solennité qui nous assemble. Demandons à Dieu qu'il nous y fasse entrer par le sien, et recourons à l'intercession de la sainte Vierge. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'est un grand sujet de consolation pour nous, mes très-chères sœurs, et en même temps la matière d'une profonde reconnaissance envers Dieu, de ce que par son infinie miséricorde il a bien voulu nous égaler aux saints de qui nous faisons la mémoire; et c'est ce qui fait que nous pouvons commencer ce discours en vous disant ce que saint Paul disait aux Colossiens : *Rendez grâces à Dieu qui vous a rendus dignes d'avoir part au sort et à l'héritage des saints.* En effet, qu'a-t-il fait sur la terre pour ceux que nous honorons en commun, qu'on ne puisse pas dire en un sens très-véritable qu'il a fait pour chacun de nous en particulier? Il n'y a pas une de vous à qui nous ne puissions dire qu'il lui a donné, comme l'esprit de Dieu le dit de Moïse, par la grâce de sa vocation, un principe et une source de gloire semblable à celle des saints.

Retraçons l'idée de ce qu'il a fait pour vos saints frères, afin de vous remettre devant les yeux ce qu'il a fait pour vous, et pour y voir cette heureuse égalité qui fait votre gloire, afin qu'elle ne soit pas un jour le sujet de votre condamnation. Or, mes sœurs, vous trouverez ce qu'il a fait pour eux dans ces paroles de saint Paul : *Il les a élus en lui avant la création du monde par l'amour qu'il leur a porté, afin qu'ils fussent saints et irrépréhensibles devant ses yeux.* Le motif de leur élection a été sa pure bonté, c'est par l'amour qu'il leur a porté. Il n'y a nulle autre cause de ce choix. Je vous ai choisis et je vous ai séparés de tous les autres, parce que je vous ai aimés. L'effet de

ce choix, c'est de les avoir rendus saints. Il ne les a point choisis parce qu'ils étaient saints; car l'Apôtre dit qu'*ils ont été choisis avant la création du monde*. Il a donc pensé à les former pour lui avant qu'ils fussent en état de penser à lui, afin que vous fussiez particulièrement à lui.

Mais peut-être me direz-vous : il les a choisis parce qu'ils devaient être saints. Dites plutôt, pour parler le langage de l'Ecriture et ne vous pas éloigner du sens de saint Paul; ils sont devenus saints, parce qu'il les a choisis, le décret de leur élection renfermant la grâce qui a produit en eux le mérite qui les a rendus saints et irrépréhensibles aux yeux de Dieu, selon les desseins éternels de sa miséricorde sur eux.

Enfin le fruit et la consommation de ce choix, c'est qu'il les a rendus dignes d'avoir part à l'héritage des saints, dont il les a mis en possession pour couronner en eux tous les dons de sa miséricorde. Or présentement il s'agit de vous faire voir que ce qu'il a fait pour vos frères il le fait pour vous, et que, par un effet de sa grande miséricorde, il vous a égalées à eux. En effet il vous a choisies : car par où êtes-vous entrées dans l'état où vous êtes à présent, si ce n'est pas par une suite du choix qu'il a fait de vous par préférence à un nombre infini d'autres créatures qu'il a laissées dans le train ordinaire de la vie?

Hé! quel dut être le motif de ce choix? sa miséricorde et sa bonté par rapport à vous; car quel mérite lui avez-vous offert pour le déterminer à ce choix? Formées dans l'iniquité, conçues dans le péché, nées dans l'air infecté du monde, si contagieux et si contraire à la sainteté de votre baptême, élevées dans ses maximes, peut-être déjà pénétrées du dangereux amour de ses faux biens, liées à des conditions et à des fortunes qui allaient vous jeter dans le torrent de la corruption qui entraîne presque tous les hommes, c'est dans ces dangereuses et funestes dispositions qu'il vous a prises. Où donc trouver des motifs de son choix par rapport à vous, sinon dans le fonds inépuisable de sa bonté?

Mais quel a été l'effet de cette élection et de ce choix? Qu'a-t-il prétendu en vous égalant à vos saints frères? le voici : il a voulu que, vous ayant égalées à eux dans la dignité et dans l'avantage de la profession, vous leur devinssiez semblables dans le mérite et dans la sainteté. C'est dans cette seconde vue de sa miséricorde sur vous qu'il en a attaché les moyens à la grâce de votre vocation; car qu'a-t-il fait en vous appelant? il vous a fait sortir des voies de l'erreur et de l'égarement; mais ce n'est pas tout, il vous a introduites dans le royaume de son Fils bien-aimé, et ce royaume, c'est l'Eglise; et les assemblées différentes des vierges chrétiennes dans l'Eglise font la plus illustre portion du troupeau de Jésus-Christ : portion du troupeau choisie, renfermée dans des lois plus précises, conduite par un chemin plus court et plus sûr, et dirigée par un pasteur attentif et appliqué. C'est donc, mes chères sœurs, aux règles de votre état et à la fidélité à les garder que Dieu a attaché les voies de votre sanctification; c'est en les observant avec exactitude, avec ferveur, avec respect, avec humilité, avec simplicité, avec patience, que vos saints frères se sont sanctifiés, et c'est en les imitant dans cette fidèle observance que vous vous sanctifierez.

Disons donc ce que saint Paul disait aux Galates : *La circoncision ne sert de rien ;* c'est-à-dire que ce serait une dangereuse illusion, mes chères sœurs, que de prétendre attacher votre sanctification à des pratiques d'austérité que votre règle n'ordonne pas, pendant que vous négligeriez ce qu'elle vous commande, et de chercher des voies étrangères pour arriver à la perfection, pendant qu'il n'y en a plus d'autres pour vous que celles que Dieu lui-même vous a marquées en vous liant à un état où se sont sanctifiés tant de saints et de saintes de qui vous célébrez aujourd'hui la mémoire. Ne vous y trompez pas, mes chères sœurs, les voies étrangères paraissent droites et assurées, et souvent au lieu de conduire à la vie, elles mènent à la mort. C'est de ceux qui suivent ces voies que parle saint Augustin, quand il dit : *Vous prétendez entrer dans le port, mais par la route que vous tenez, votre barque va se briser contre les rochers.*

Cette réflexion me conduit naturellement à ma deuxième proposition : ce n'est point assez que la miséricorde de Dieu vous ait égalées par la vocation à vos saints frères de qui vous faites la mémoire; ils vous assurent encore le droit que vous avez à l'héritage dont ils sont allés prendre possession.

Regardez-les donc maintenant comme des bienheureux qui possèdent une gloire à laquelle nous sommes appelés, et sur laquelle nous avons droit, comme enfants du même père qui les a couronnés : c'est le sujet du deuxième point.

DEUXIÈME PARTIE

Le droit à l'héritage est acquis aux enfants: *Quod filii, et hæredes*, dit l'apôtre saint Paul : le pacte que Dieu avait fait avec les Juifs s'accomplit avec les chrétiens : *Vous serez mon peuple*, leur dit-il, *et je serai votre Dieu.*

Il leur promettait ce que les rois de la terre peuvent donner à des peuples fidèles, des biens temporels, une félicité passagère, des héritages qu'il faut quitter; et il donne aux chrétiens ce qu'un Dieu seul peut donner à des créatures fidèles, des biens éternels, une félicité fixe et permanente, un héritage digne de lui, dit saint Augustin. C'est, mes chères sœurs, un second degré d'égalité qu'il a plu à la miséricorde de Dieu de mettre entre vos saints frères et vous. Comme eux, il vous a choisies pour ses enfants ; comme eux, vous l'avez choisi pour votre père. Vous pouvez lui dire comme eux : Vous voyez que *nous avons tout quitté, et que nous vous avons suivi, quelle récompense nous donnerez-vous?* Et il vous répondra : *Je vous assure que vous serez assis sur douze trônes, et que vous jugerez les douze tribus d'Israël.* On peut donc

vous dire que c'est ici pour vous le tabernacle de Dieu avec les hommes. Il demeurera avec eux, et ils seront son peuple, et Dieu demeurant en eux sera leur Dieu. Je ne saurais douter, mes chères sœurs, que vous ne sentiez des désirs ardents d'entrer en possession de cette gloire qui vous est promise; car c'est la situation du cœur d'un véritable chrétien, et nul n'est digne de porter cette qualité qu'il ne sente ce désir, toutes les fois qu'il dit à Dieu : Que votre règne arrive : *Adveniat regnum tuum.*

Car après tout qui est-ce, dit saint Cyprien, qui, se voyant séparé de ses proches, ne désire pas d'y être réuni? Qui est-ce qui, se voyant sur la mer battu des vents, exposé à des tempêtes fréquentes et violentes, dans une incertitude continuelle du succès de sa navigation, ne demande pas avec ardeur un vent favorable qui le conduise au port? Il faut donc, mes chères sœurs, ne pas oublier, en solennisant cette fête, que nous sommes dans le chemin que nos saints frères ont suivi pour arriver au bonheur éternel et à cette gloire que nous honorons dans leurs personnes, et que nous espérons de posséder bientôt avec eux, comme enfants choisis par la miséricorde du même père : *Vitam illam exspectamus.* Ainsi nous devons, comme nos saints frères, vivre sans attache à tout ce qui est passager; car un voyageur qui s'arrête à tout sur son chemin n'est plus voyageur, et ne marque point assez d'estime ni assez d'ardeur pour sa patrie. Il ne doit s'arrêter que pour des nécessités inévitables : il dort peu, il ne mange que pour le besoin, il ne converse qu'en passant; et s'il est touché de quelque chose sur sa route, rien n'est capable de lui faire oublier qu'il faut qu'il s'avance vers ceux à qui il désire de se rejoindre. Telles doivent être les impressions que l'idée du bonheur des saints, auquel nous sommes appelés, doit faire dans notre cœur. Ce qui doit nous consoler dans le retardement de la possession de l'héritage des enfants, et nous soutenir dans les ennuis de notre exil, c'est la pensée si réelle et si solide que par la communion du corps et du sang adorable de Jésus-Christ, nous jouissons déjà de ce bonheur, puisqu'il est vrai que la divine eucharistie fait l'union des deux Églises, et égale d'une façon très-réelle les justes avec les bienheureux : les bienheureux jouissent de Dieu à découvert, et les justes le possèdent dans ce sacrement, sous des voiles à la vérité, mais réellement et en effet. Mais souvenez-vous surtout que la voie qui a conduit vos saints frères à la félicité éternelle vous est commune : c'est par la croix, c'est par la fidélité et l'exactitude à garder les lois de leur état qu'ils y sont arrivés. Nous devons donc supporter les croix que Dieu nous envoie, et regarder les maladies, les humiliations et tous les événements qui nous détachent des créatures, comme autant de vents favorables que la Providence lâche de ses trésors, pour nous faire entrer promptement dans le port du salut éternel.

Ainsi, mes chères sœurs, j'appliquerai ici cette parole de saint Grégoire de Nazianze, en parlant du désir qu'avaient ces généreux Machabées de signaler leur zèle pour la gloire de Dieu : *Ils n'avaient tous qu'un désir,* dit ce Père, *ils tendaient tous à la même fin, et ils ne connaissaient tous qu'une seule et unique voie pour y arriver : c'était celle de verser leur sang pour maintenir la loi du Seigneur en lui gardant une fidélité inviolable.*

J'ai essayé de vous convaincre de cette vérité, il n'y a qu'un moment, en vous disant qu'il n'y avait point d'autre voie de sanctification pour vous que l'exacte fidélité dans l'obéissance et l'observation des règles de votre profession : c'est par là qu'ils ont mérité d'entrer en possession de l'héritage destiné aux enfants, puisque c'est par là qu'ils ont été reconnus justes; et c'est par là, mes chères sœurs, qu'il faut le devenir; car la justice, selon l'Écriture, consiste dans la fidélité à marcher dans la voie des préceptes : apprenons à y marcher d'une manière irrépréhensible pour arriver à cette félicité; car Dieu ne se donne qu'à ceux qui ne violent point la fidélité qu'ils lui ont promise : c'est le sujet de la dernière partie.

TROISIÈME PARTIE

Ce serait une étrange erreur, mes chères sœurs, que de croire que vous honoreriez vos saints frères comme Dieu veut que vous les honoriez, si vous vous contentiez de leur rendre des hommages extérieurs, sans vous appliquer à suivre leurs exemples et à retracer leur conduite en les imitant dans la pratique de leurs vertus. Saint Augustin, instruisant son peuple sur la manière d'honorer les martyrs, dans une assemblée qui s'était faite au jour de leur fête, lui disait que toute cette pompe et cette magnificence serait vaine, si on ne pensait pas à demander à Dieu la grâce d'imiter ce qui pouvait nous convenir dans la conduite des saints martyrs, et que, à parler précisément, la solennité que l'Église faisait dans le jour de leur fête était autant pour exciter les peuples à imiter leurs vertus qu'à leur rendre des hommages dont il est vrai de dire qu'ils n'ont aucun besoin. En effet, dit saint Bernard, dans la pensée de ce Père, dont il paraît dans tous ses ouvrages qu'il avait si bien pris les principes et l'esprit, comment peuvent contribuer à la gloire de ceux que le Père céleste prend soin d'honorer lui-même, les hommages que les hommes leur rendent sur la terre? La gloire des saints est fondée sur leurs actions et sur leurs souffrances, et les unes et les autres, qui sont les ouvrages de Dieu en eux, subsistent devant lui et devant les hommes, indépendamment de nos hommages. Mais il y a plus : ce ne sont pas précisément leurs actions ni leurs souffrances que nous honorons, c'est plutôt l'esprit qui a animé leurs souffrances et leurs actions. C'est ce qui fait dire à saint Augustin que dans les martyrs nous n'honorons pas leurs tourments, mais leur charité et leur foi dans les tourments : *Non pœna, sed causa.* Car si les tourments étaient précisément l'objet de

nos respects, nous devrions honorer les fers d'un scélérat comme les chaînes d'un martyr; la solitude et l'abstinence d'un malheureux que ses crimes ont relégué dans un cachot affreux, comme celle d'un solitaire que la foi et l'amour de Dieu ont renfermé dans la sainte obscurité d'un cloître.

Or, mes sœurs, comme c'est cet esprit qui est l'objet de nos respects, c'est précisément à nous revêtir de cet esprit que l'Eglise veut nous porter, lorsque, dans la solennité de la fête des saints, elle nous raconte leurs souffrances et nous expose leurs vertus. Il faut donc joindre l'imitation à la louange, comme il faut joindre les soins de marcher dans les voies de la justice à l'avantage d'y être entrés par la miséricorde de Dieu; car c'est à ces conditions qu'il nous a distingués de tant d'autres pour nous égaler aux saints en tant de manières et par tant de rapports. Ce serait une étrange erreur de croire qu'il suffit d'entrer dans la solitude où vos saints frères se sont sanctifiés, sans travailler à vous sanctifier par la fidélité à suivre les moyens qu'ils ont employés pour y réussir. Cette erreur est assurément grossière. Ne pourrait-on point dire cependant de plusieurs ce que dit saint Augustin de l'erreur de ceux qui promettaient le salut à tous ceux qui avaient reçu le baptême, quelque vie qu'ils menassent, pourvu qu'ils ne renonçassent point formellement à la foi? Car il y a un grand nombre de personnes qui prétendent tirer beaucoup d'avantage des marques extérieures de la religion, et qui se flattent d'obtenir les récompenses qu'elle propose, pourvu qu'elles en conservent les dehors; et encore une fois ne pourrions-nous point dire de beaucoup de communautés ce que Richard de Saint-Victor a dit de quelques-unes de son temps, qu'elles étaient à peu près comme le sépulcre du Sauveur du monde après sa résurrection? Quand les apôtres y allèrent, ils n'y trouvèrent plus que le suaire et les linceuls où il avait été enseveli : Jésus-Christ n'y était plus. On conserve l'extérieur, on y voit encore quelques pratiques propres et particulières aux différentes institutions, mais l'esprit n'y est plus. Il n'y a plus que des dehors, on ne voit plus que l'habit, le suaire et les linceuls. Semblables encore, selon la pensée de saint Chrysostome, en parlant de l'Eglise même, où la ferveur des premiers siècles ne se trouvait plus, à une princesse qui, de riche et puissante qu'elle était, est devenue pauvre, qui n'a plus que les vases où elle renfermait les trésors précieux qu'elle possédait dans sa splendeur; ainsi je ne sais si nous serions bien loin de compte, en disant que nous trouvons bien des assemblées religieuses où tous ceux et celles qui les composent s'engagent à Dieu par des vœux solennels à vivre d'une certaine façon, et où en même temps un grand nombre passent leur vie à chercher des prétextes pour s'en dispenser. Rendez grâces à Dieu, mes chères sœurs, de ce que sa miséricorde vous a conduites dans une maison où le premier esprit s'est conservé par la charité qui y règne; mais craignez de tomber dans le relâchement, et évitez l'erreur de ceux qui, mesurant leur propre perfection à la sainteté de leur état, se croient déjà saints parce qu'ils sont entrés dans une profession qui les engage à le devenir, et qu'ils se contentent de paraître ce qu'ils devraient être aux yeux de ceux qui ne les considèrent qu'en passant, sans se mettre en peine d'être réellement aux yeux de Dieu ce qu'ils paraissent à ceux des hommes.

Rien n'est si terrible que cet état, car on est d'autant plus misérable devant Dieu qu'on mène une vie qui ne répond pas à la dignité d'un état saint, et l'égalité que la miséricorde de Dieu a bien voulu mettre entre vos saints frères et vous dans cette vie ne vous rendrait que plus misérables dans l'éternité, si vous ne la souteniez pas en vous appliquant à les imiter dans leur conduite.

Il ne faut pas compter sur la dignité de notre profession, ni prétendre de se revêtir d'un état saint en menant une vie lâche et déréglée. Dieu saura bien séparer ces deux choses à notre confusion. Dieu ne nous sauvera pas pour nous avoir appelés à une profession sainte; mais il nous punira plus sévèrement si nous n'y avons pas vécu saintement. Il arrivera, au jour terrible de son jugement, que beaucoup de celles que les hommes auront honorées dans ce monde comme ses épouses, leur paraîtront plus misérables que les païens mêmes qui ne l'ont point connu, et seront en effet plus malheureuses qu'eux durant toute l'éternité. C'est dans ce sens que le Sauveur du monde dit que les publicains et les femmes de mauvaise vie précéderont les princes des prêtres. Mes chères sœurs, souvenez-vous qu'un degré de vertu qui sera suffisant pour le salut d'une femme du monde ne le sera pas pour celui d'une vierge.

Détournons donc ce malheur en marchant sur les pas de nos saints frères. Travaillons à l'ouvrage de notre sanctification, en suivant les exemples qu'ils nous ont donnés, et en animant nos travaux de l'esprit qui a sanctifié leurs actions et leur conduite. Car à quoi serviraient vos jeûnes, s'ils n'étaient pas animés de l'amour de la pénitence? Votre solitude serait ennuyeuse, si l'esprit de la prière ne l'animait pas. Vos prières seraient inutiles, si elles ne partaient pas d'un cœur pénétré de ses misères et d'une solide et humble confiance en la miséricorde de Dieu.

Soutenez donc les engagements de votre état avec humilité, avec patience, avec courage. L'Eglise vous retrace aujourd'hui la gloire du triomphe de vos saints frères, pour vous animer à les suivre dans les voies qui les ont conduits à cette gloire immortelle dont ils sont revêtus. Voudriez-vous risquer le fruit de tant de sacrifices déjà faits et de tant de travaux soufferts, en vous livrant au relâchement, à la négligence et à la tiédeur?

Si vous avez beaucoup travaillé, vos travaux ne peuvent pas encore durer longtemps; la peine va finir, la récompense est proche; il ne faut plus qu'un faible effort, et

vous allez passer dans le royaume de la paix pour vous réunir à vos saints frères qui vous attendent. Si vous ne faites que de commencer vos travaux, considérez qu'ils peuvent finir demain, que la vie est très-incertaine, que la récompense qui vous est promise est infinie, que vos saints frères prient pour vous. Car, comme dit saint Bernard, si les lieux vous séparent, leurs cœurs les rapprochent de vous. Ce qu'ils ont souffert dans cette terre de misère et d'affliction les rend sensibles à ce que vous endurez, et le souvenir des besoins qu'ils ont eus durant leur exil les fait penser aux vôtres. Travaillons à nous réunir à eux; soutenons la gloire de cette égalité que Dieu par sa miséricorde a bien voulu mettre entre eux et nous. Ils ont été nos frères, c'est votre gloire; ils possèdent la gloire, c'est votre espérance; ils ont été justes, c'est le fondement de nos devoirs, afin que nous devenions leurs compagnons dans la gloire éternelle. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LA VÊTURE D'UNE RELIGIEUSE.

Transfiguratus est ante eos.
Il fut transfiguré devant eux (*Matth.*, XVII, 2).

L'Eglise, ma chère sœur, nous expose dans ce jour un mystère de la vie du Sauveur du monde dont les circonstances nous présentent une image si naturelle de la miséricorde que ce même Sauveur commence aujourd'hui à répandre sur vous, qu'il ne faut que vous les retracer simplement pour vous donner une idée juste et en même temps une estime infinie de la conduite qu'il plaît à sa bonté de tenir à votre égard. Il choisit des disciples parmi ceux qui sont à sa suite, et il les distingue des autres; il les conduit sur une montagne élevée, pendant qu'il laisse les autres dans la campagne; enfin il les rend les témoins du miracle de sa transfiguration. Il fait dans ce moment, ma sœur, quelque chose de semblable en votre faveur.

1° Il vous distingue et il vous élève au-dessus des chrétiens du commun en vous choisissant: nous vous expliquerons ce premier mouvement de sa miséricorde dans la première partie; 2° il vous conduit sur une fertile et sainte montagne, dont nous vous expliquerons les avantages et les biens dans la deuxième partie; 3° il veut enfin opérer en vous une transfiguration prise sur le modèle de la sienne, dont nous vous donnerons l'idée dans la troisième partie de ce discours.

Suivez-moi dans cette idée, ma très-chère sœur, elle vous donnera celle que vous devez avoir de la miséricorde que Dieu veut vous faire; mais demandons les lumières de son Esprit par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il est écrit dans l'évangile où le mystère que l'Eglise solennise aujourd'hui est rapporté, que le Sauveur du monde prit en particulier Pierre, Jacques et Jean. Le choix qu'il fit de ces trois disciples est une suite du premier qu'il avait fait d'eux avec les douze qu'il avait choisis pour ses apôtres, et l'un et l'autre fut un pur effet de sa miséricorde et de sa bonté, car c'est uniquement dans sa volonté qu'il prend les motifs du choix qu'il fait des hommes, et de la distinction qu'il met entre eux. Tout ce qu'on peut trouver de mérite dans l'homme est un présent gratuit, dit saint Augustin, puisque l'homme ne mérite de recevoir aucun bien du Père des lumières, de qui descend tout don parfait, qu'en recevant la grâce qu'il ne mérite point. Ce ne sont donc point les qualités de ces apôtres ni leur mérite qui les ont fait choisir par le Sauveur; c'est un ordre établi par sa sagesse pour l'accomplissement de ses desseins, et réglé par sa volonté, dans lequel il fait entrer ceux qu'il lui plaît. Ce n'est pas cependant que ces apôtres fussent sans mérite; mais ce qu'ils en ont est une suite de cette volonté souveraine de Dieu qui les a choisis, et le mérite même est une grâce, selon saint Augustin: *Ipsum meritum est gratia.* Telle est, ma sœur, la source, le principe et le motif du choix de ses apôtres et de la distinction que Jésus-Christ fait d'eux et des autres qu'il laisse au bas de la montagne; et vous trouverez que tel est le fondement de la miséricorde qu'il vous fait aujourd'hui. Elle est pour vous, comme pour ses apôtres, la suite d'une autre et la confirmation de la première grâce par laquelle il lui a plu de vous appeler à lui.

Entrez bien dans cette pensée, ma très-chère sœur, et pour vous la rendre plus sensible faites réflexion avec moi qu'il y a différents états pour les chrétiens dans l'Eglise: ils sont tous transportés par leur père hors de la terre de leur naissance, c'est-à-dire que, par la grâce de leur baptême, ils sont séparés du monde et établis dans l'Eglise par Jésus-Christ.

Cette première séparation, qui est commune à tous les chrétiens, est perfectionnée par une autre qui est particulière à ceux qu'on distingue dans l'Eglise par le nom de solitaires ou de religieux. Les premiers ne sont plus du monde, non plus que les seconds; car tout chrétien y a renoncé, et cette renonciation va bien loin; mais les premiers qui n'ont pas ajouté une renonciation particulière à la séparation commune, entretiennent encore un certain commerce dans le monde, qui leur fait des liaisons, qui leur donne des vues et qui les engage à des actions qu'on ne peut pas condamner absolument, mais qui les exposent à des périls capables de faire trembler tout homme qui aura les idées qu'il doit avoir des obligations d'un chrétien, des engagements qu'il a pris avec Dieu par Jésus-Christ dans le baptême, et de la sainteté à laquelle il est appelé, et qui considère en même temps la vie du monde, les maximes qui y règnent et la conduite qu'on y tient. C'est la vue de ces périls qui a ouvert les solitudes, qui a peuplé les déserts, et qui a inspiré à tant d'âmes attentives aux intérêts de leur salut d'embrasser la voie des conseils pour ne pas tomber dans

le violement des préceptes. Des hommes, éclairés par la foi, convaincus de la sainteté du christianisme et de celle que Dieu demande de ceux qu'il y a appelés, ont compris avec un prophète qu'il n'y a point de justice, point de vérité, point de connaissance de Dieu sur la terre; ils se sont séparés de ces injustes, de ces aveugles, de ces infidèles, et ils ont demandé au Seigneur, avec un autre prophète, que le Seigneur leur montrât ses voies: *Vias tuas, Domine, demonstra mihi, et semitas tuas edoce me.* Il faut pourtant avouer qu'ils n'ont pas prétendu mettre au rang de ceux qui s'égarent tous ceux qui restent dans les engagements du siècle, car ils ont bien su que Dieu a des saints dans tous les états; mais, éclairés par les paroles du Seigneur, qui dit qu'il ne prie pas pour le monde, attentifs à sa voix lorsqu'il recommande à son peuple de fuir du milieu de Babylone, à celle de son Apôtre, qui dit: *Séparez-vous de cette race corrompue du monde;* en entendant un autre qui dit: *N'aimez point le monde;* sentant d'ailleurs leur corruption et se défiant de leur propre faiblesse, ils ont compris que, dans une affaire aussi importante que celle du salut, il ne fallait rien hasarder, que la souveraine sagesse consistait à prendre le plus sûr, et que la demeure du monde étant si dangereuse, le parti d'un chrétien dans certaines circonstances, et qui tend plus vivement à la perfection, était de le quitter. Or, ma sœur, c'est à cette espèce de gens si sages qu'il veut vous associer aujourd'hui. Vous séparant de la multitude, il vous unit au petit nombre; vous retirant de la voie large, il vous conduit dans la voie étroite, et pendant qu'il laisse le gros de ses disciples au bas de la montagne, exposés au péril si ordinaire et si commun d'abandonner la vérité pour ne suivre dans leur vie que les opinions des hommes et les impressions de leur exemple, il vous conduit sur la montagne, pour vous faire entendre non pas la voix des hommes, mais celle du ciel, et vous associer à ce nombre si petit des disciples choisis, qui ont établi le plan de leur vie sur les principes si solides de la vérité. Quelles impressions doivent faire sur votre âme, ma très-chère sœur, la gloire de cette distinction, et l'avantage d'être prévenue par une grâce si singulière? Comme elle est une suite de celle qui vous a faite chrétienne, que vous n'avez pu mériter, on peut dire qu'elle est aussi gratuite, puisque l'homme, encore une fois, ne mérite de recevoir aucun bien du Père des lumières, *de qui descend tout don parfait*, que parce qu'il en a reçu d'abord sans l'avoir mérité. Répandez donc votre cœur en la présence du Seigneur, et ne cessez jamais de dire avec l'apôtre saint Paul: *Béni soit Dieu, père de Notre Seigneur Jésus Christ, qui nous a élus en lui dès l'éternité, pour nous faire saints, et qui nous a prédestinés par un pur effet de sa bonté.*

Tout est miséricorde, tout est bonté, tout est grâce dans la conduite que Dieu tient sur nous, comme dans celle qu'il tient sur ses apôtres, qu'il distingue des autres dans l'accomplissement de ce mystère; mais tout est grand, tout est magnifique dans les dons qu'il lui plaît de vous faire aujourd'hui, ma chère sœur, comme tout brille et tout est éclatant de gloire sur la montagne où il les conduit; et j'ose dire qu'il ne s'y passe rien que nous ne retrouvions sur celle où il veut vous conduire aujourd'hui, et dont je vais vous exposer les avantages et les biens, dans la deuxième réflexion.

DEUXIÈME PARTIE.

Le prophète-roi, voulant nous donner une idée de l'Eglise dans le psaume LXVII, l'appelle la montagne où il a plu à Dieu de faire sa demeure : *Mons in quo beneplacitum est Deo.* C'est pourquoi il nous assure que cette montagne est fertile et grasse : *Mons coagulatus, mons pinguis.*

Or, ce qu'il dit de l'Eglise en général, je puis le dire de cette partie de l'Eglise à laquelle vous vous unissez aujourd'hui, ma très-chère sœur, puisque les vierges chrétiennes auxquelles la miséricorde de Dieu vous associe, en vous séparant du reste des fidèles, sont appelées par les saints Pères la plus illustre portion de ce troupeau choisi par Jésus-Christ ; mais que vous dirai-je des avantages et des biens que Dieu a renfermés sur cette montagne où il vous conduit aujourd'hui? Quelle est sa fertilité? quelle est la graisse qui en découle?

Arrêtons nos idées et renfermons-nous dans ce qui se passe sur cette montagne où le Sauveur du monde conduit ses disciples pour les rendre témoins du miracle qui s'accomplit sur sa personne; il n'y a rien qui n'ait un rapport naturel avec les avantages qu'il vous prépare dans le lieu où sa miséricorde vous conduit, et qui sera pour vous, comme pour ses disciples, une montagne de grâce et de bénédiction. Pour ne rien perdre de ce que l'Evangile nous en rapporte, il y a plusieurs choses à remarquer qui sont toutes importantes. La première, c'est la hauteur de cette montagne, qui est grande, selon l'expression de l'Evangile : *In montem excelsum ;* la deuxième, c'est la situation : elle était retirée du commerce et fort à l'écart : *seorsum;* la troisième, ce sont les gens qu'on y trouve: c'est Moïse et Elie : *Apparuerunt illis Moyses et Elias cum eo loquentes;* la quatrième, ce sont les discours qu'on y tient : on y parle de ce que Jésus-Christ devait souffrir dans Jérusalem : *Dicebant excessum ejus;* la cinquième, c'est la voix qu'on y entend et le Maître qui y parle : c'est le Père éternel, le Dieu de vérité: *Et ecce vox de nube;* la sixième, c'est la personne que le Père éternel se substitue pour nous parler en son nom: *Hic est Filius meus, ipsum audite.*

Que d'avantages, ma très-chère sœur! que de biens sur cette montagne où la miséricorde de Dieu vous conduit! Et si je vous fais voir que tout ce qui est rapporté de celle du Thabor convient au lieu où la grâce de Jésus-Christ vous instruit, pourriez-vous croire qu'il y eût ailleurs une montagne plus

fertile et plus grasse: *Ut quid suspicamini montes coagulatos?* Parcourons un peu tout ceci, ma sœur, et instruisons-nous.

Je vous dirai peu de choses sur la hauteur de cette montagne, c'est-à-dire sur le mérite de la profession que vous voulez embrasser; car il est bien plus important de nous arrêter sur ce qui regarde les engagements et les devoirs de cette profession si sainte, que de donner du temps à en décrire les avantages et à en découvrir la gloire.

Il faut pourtant reconnaître que cette montagne est haute, que la profession où vous aspirez est éminente, et que ceux que Dieu y a véritablement appelés, et qui en remplissent les devoirs, tiennent parmi les disciples du Sauveur un rang qui les élève au-dessus des autres. Ces disciples que Jésus-Christ conduisit avec lui sur le Thabor, le furent à l'égard de ceux qu'il laissa au bas de la montagne. Il faut entendre parler saint Bernard, cet homme si fidèle aux devoirs de sa profession et si instruit de ses avantages. *Votre profession est très-haute*, disait-il à ses solitaires; *elle vous élève jusque dans les cieux, et elle vous rend semblables aux anges, parce qu'en ne vous appliquant qu'à croître toujours dans la connaissance et dans l'amour de Dieu, ce qui est l'essentiel de vos devoirs, vous avez l'avantage de représenter sur la terre les occupations des anges, qui ne sont appliqués qu'à le connaître et à l'aimer, et que vous les représentez par une vie toute spirituelle, toute uniforme, toute égale, toute de Dieu, toute pour Dieu, toute procédante de l'esprit de Dieu et de l'amour de Dieu, comme celle des anges dans le ciel.* Une chanoinesse doit être toute appliquée à chanter les louanges du Seigneur et à adorer la grandeur et la majesté de Dieu.

Peut-on rien trouver de plus éminent, rien de plus haut que cette montagne où Dieu vous conduit? Telle est donc sa hauteur; mais voici sa situation. Elle est retirée du commun et fort à l'écart; mais pourquoi cette montagne si élevée au-dessus de la terre par sa hauteur se trouve-t-elle encore si séparée de la voie commune par sa situation? Ceci est une excellente instruction pour vous, ma sœur; comprenez donc, s'il vous plaît, que comme le Seigneur ne vous a distinguée du commun qu'en vous élevant et vous conduisant sur la montagne, vous ne conserverez les avantages de cette distinction qu'autant que vous serez exacte à vous tenir dans la séparation des créatures dont il vous a distinguée. C'est le mystère de la situation de cette montagne; une vierge chrétienne doit se dire continuellement: Il n'y a plus de monde pour moi, mes entretiens ne doivent plus être qu'avec les anges et avec les bienheureux; ou si la fragilité humaine ou l'état présent de la vie ne me permet pas d'être continuellement élevée vers le ciel avec Jésus-Christ et avec ses apôtres, au moins n'aurai-je plus de commerce qu'avec les plus excellents chrétiens et ceux qui par les avantages de la vie nouvelle sont entièrement séparés du monde et n'y veulent plus avoir aucun rapport.

Je me souviens, ma sœur, sur ce sujet d'un beau mot de saint Jérôme à Eustochie; il lui défend, dans la lettre quatorzième du second livre, d'entretenir aucun commerce réglé avec les femmes du monde, et même les plus distinguées par leur condition, et il lui en donne cette raison: *Ne songez-vous pas que c'est en quelque sorte vous dégrader que d'aller chercher la compagnie de celles qui ne sont alliées qu'à des hommes mortels, vous qui avez Dieu même pour époux? Tenez-vous donc séparée, soutenez la dignité de votre rang, et qu'un saint orgueil vous empêche de vous faire voir à celles qui sont au-dessous de vous.* Ainsi ceux qui ont des choses les idées qu'ils en doivent avoir ne regardent pas la séparation et la clôture de ces saintes épouses de Jésus-Christ comme une loi dure, imposée par l'autorité des législateurs: ils les regardent au contraire comme une barrière que les âmes consacrées à Dieu, qui ne veulent voir et aimer que lui, ont posée entre elles et ceux qui sont du monde, afin de pouvoir leur dire comme Abraham disait au mauvais riche: *Il y a un très-grand abîme et un espace infini entre vous et nous, en sorte qu'il ne vous est pas permis de venir à nous, non plus qu'à nous d'aller à vous.*

Mais après tout que quittez-vous, ma très-chère sœur, en vous séparant extérieurement des créatures, que vous ne trouviez avec avantage sur cette montagne où vous devez vivre à l'écart? Qui sont ceux qu'on y trouve, selon le rapport de l'Evangile? C'est Moïse et Elie, les plus grands hommes de l'ancienne loi; c'est saint Pierre, saint Jacques et saint Jean, les premiers ministres de la nouvelle loi.

Vous voyez sans doute déjà, ma chère sœur, quel est le caractère de celles à qui vous allez vous associer; ce sont des personnes sorties du monde, dont elles ont méprisé la fortune et les biens, choisies par le Seigneur, distinguées par la grâce du commun des fidèles, conduites par son esprit sur la montagne, éclairées de ses lumières, pénétrées de ses vérités, vivant selon sa loi, suivant ses conseils, attachées à faire sa volonté. Vous trouverez dans leur société le zèle d'Elie, la douceur de Moïse, la foi de Pierre, l'amour de Jean, la fidélité de Jacques; en un mot, vous n'y verrez rien qui ne vous porte à Dieu, et vous pourrez dire, comme le Prophète, en entrant dans cette heureuse société: *Je suis, ô Seigneur! avec celles qui vous craignent et qui gardent vos commandements.*

Voulez-vous savoir, ma chère sœur, de quoi ces prophètes s'entretiennent avec Jésus-Christ en la présence de ses apôtres, et quelle est la matière de la conversation de ces personnes saintes? Saint Luc nous le rapporte. Ils parlaient du Sauveur, de sa sortie du monde et de ce qu'il devait souffrir dans Jérusalem. Tels doivent être les entretiens de ceux qui habitent sur cette montagne où le Seigneur vous conduit aujour-

d'hui, ma très-chère sœur. On n'y parle jamais, selon les règles établies par les saints Pères, qu'on regarde comme les maîtres de cette vie si sainte, de choses curieuses, vaines et inutiles; l'on bannit tous les discours qui peuvent affaiblir la vigueur de l'esprit, la solidité des sentiments et le recueillement de l'âme; on rejette bien loin ces paroles folles et indiscrètes dont l'usage est défendu aux chrétiens par saint Paul, qui ne conviennent ni à la dignité de notre état, ni à la sainteté de notre consécration; on ne parle sur cette montagne que de ce qui peut contribuer à produire le parfait dégagement du cœur, à augmenter le mépris pour le monde qu'on a quitté, et à nous faire vivre dans la reconnaissance due à la miséricorde de Dieu, qui nous a séparés par sa grâce.

Là on conserve le recueillement par des discours tout pleins de feu : *Ignitum eloquium tuum;* de peur que, dans le repos de cette vie si réglée et si au-dessus du trouble des passions, on ne vînt à dire comme Pierre : *Nous sommes bien ici*, on interrompt cette joie et cette prospérité spirituelle par la vue des souffrances de Jésus-Christ, et on se dit souvent qu'il faut acheter les avantages et les délices de l'éternité par des travaux continuels qui aient quelque rapport avec ceux du Sauveur du monde. Que de biens, ma très-chère sœur, pour ceux qui vivent sur cette montagne selon les règles établies par les Pères! C'est trop peu dire à l'avantage de la vie qu'on doit y mener, que de n'en reconnaître pour maîtres et pour instituteurs que des hommes saints et choisis du ciel, pour en tracer l'idée et y conduire les autres; c'est Dieu lui-même qui l'a établie, et ces grands hommes n'ont été que les exécuteurs des desseins de sa miséricorde. C'est aussi ce qui s'est passé au Thabor, c'est la voix du ciel qu'on y entend; et le maître qui y parle, c'est le Père éternel.

Nous pouvons donc dire, ma très-chère sœur, de cette sainte montagne, ce que saint Jean dit dans son Apocalypse de la céleste Jérusalem dont elle est l'image, qu'elle n'a point besoin d'être éclairée dans un certain sens par le soleil ou par la lune, c'est-à-dire par des lumières inférieures et humaines, parce que c'est *la lumière de Dieu* qui *l'éclaire, et* que *l'Agneau en est la lampe.*

Ici, ma sœur, on n'entend que la voix du Père éternel, on s'attache à la loi précisément; on va prendre dans les Ecritures les règles de sa conduite, la solution de ses doutes, les lumières de son esprit, la nourriture de son âme, la consolation et la force de son cœur. Ici l'on s'enveloppe dans l'heureux nuage d'une humble soumission aux paroles de la loi et aux vérités de l'Evangile; on ne veut point ici de ces dangereuses interprétations des hommes qui affaiblissent la force de ces vérités saintes, et au travers de ces nuages la voix du Père se fait entendre à ceux qui l'écoutent avec humilité.

Que reste-t-il à vous dire, ma très-chère sœur, pour achever le parallèle de la montagne du Thabor et de celle où la miséricorde de Dieu vous conduit? qu'ici comme sur le Thabor tout disparaît aux yeux de ceux qui y habitent, et qu'après avoir entendu la voix et s'être abattus sur l'autorité de cette voix, ils ne voient plus que le Fils en se relevant, et ils ne regardent uniquement que Jésus-Christ : *Neminem viderunt nisi solum Jesum.* Que de vérités, ma très-chère sœur, et que de choses excellentes! que de principes de religion dans cette dernière circonstance et ce dernier rapport du Thabor et de la solitude où vous entrez!

Ne regardons que Jésus-Christ, qui demeure seul sur le Thabor avec ses apôtres. Lui seul est la source de notre être, le principe de la grâce qui nous sanctifie, le modèle et le sanctificateur des œuvres qui nous rendent dignes des promesses, le consommateur de l'œuvre de notre salut, l'unique objet de nos espérances comme de notre félicité. Nous ne voulons donc voir, Sauveur du monde, que vous en Dieu et Dieu en vous : *Neminem viderunt nisi solum Jesum.* Je n'entre pas plus avant dans des vérités si vastes et si relevées; il faut, ma chère sœur, vous apprendre en peu de mots quelle doit être cette transfiguration que Jésus-Christ veut opérer en vous sur le modèle de la sienne : c'est la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Je remarque trois choses dans la transfiguration du Sauveur du monde: 1° qu'elle se faisait sur l'extérieur de Jésus-Christ; 2° qu'elle paraît aux yeux des apôtres ; 3° qu'elle était produite par la disposition intérieure du Sauveur du monde. Expliquons ceci en peu de mots.

Elle se fit sur l'extérieur du Sauveur du monde, c'est-à-dire que son visage, où rien ne paraissait d'extraordinaire, devint comme le soleil, et que ses habits, qui étaient comme ceux des autres, devinrent blancs comme la neige. De plus ses apôtres s'aperçurent de ce changement et en furent comblés de joie; ce qui fit dire à saint Pierre : *Seigneur, nous sommes bien ici.* Enfin toutes ces merveilles avaient leur source dans la disposition intérieure de Jésus-Christ; il possédait toute la plénitude de la Divinité, et il suspendait tout l'éclat de sa gloire et l'empêchait de se répandre au dehors, ce qui était nécessaire pour l'accomplissement des desseins de sa miséricorde. Car *si les Juifs l'eussent connu*, dit saint Paul, *ils n'eussent jamais crucifié le Seigneur de la gloire.* Il laissa donc paraître dans ce moment quelque éclat de cette gloire; il laissa échapper quelque rayon de sa divinité, qui frappa les yeux de ses apôtres et qui les mit dans l'admiration.

Or, ma sœur, c'est sur cette idée que vous devez prendre celle de la transfiguration que le Sauveur du monde veut opérer en vous.

1° Elle va commencer par l'extérieur, et voici naturellement les changements qui vont se faire : vous allez changer de lieu, vous allez quitter celui où vous êtes née pour entrer dans celui où vous êtes résolue

d'aller vous préparer à mourir. Vous sortez du monde, où vous laissez le commun des fidèles ; vous allez vous dépouiller pour toujours des vêtements du siècle et des vains ornements qu'on y porte, pour vous revêtir de vêtements blancs comme la neige ; enfin vous allez quitter le nom de votre famille pour en prendre un autre : vous allez donc être changée en une autre personne ; voilà cette transfiguration extérieure.

2° Il n'est pas possible que les autres ne s'aperçoivent de ce changement ; mais, ma chère sœur, ce n'est pas assez qu'ils le remarquent, il faut encore qu'ils en soient charmés et qu'il les mette dans l'admiration. Ecoutez les belles paroles de saint Augustin qui expriment si bien toute l'étendue de ce changement : *Voici*, dit ce saint docteur, *un nouveau voyageur; il est changé et transfiguré en tout : la candeur de sa conduite et l'innocence de ses mains brillent bien davantage à nos yeux que la blancheur des habits dont il est revêtu. Il tient une autre voie, et il paraît, par la mortification de ses sens, par la modestie de son maintien, par le recueillement de son esprit, qu'il a quitté les voies du monde, et qu'il demeure sur la montagne qui est un lieu de récollection et de prière. Il parle tout un autre langage; la douceur, la simplicité, la discrétion répandues dans tous ses discours nous apprennent qu'il est changé entièrement.* C'est, ma chère sœur, de ce changement que vos sœurs doivent s'apercevoir ; c'est ce changement qui les charmera et qui les comblera de joie, parce que si elles remarquent que la grâce de Jésus-Christ l'ait fait en vous, elles reconnaîtront que vous êtes digne d'avoir été admise dans une société où l'on ne souffre pas qu'il entre rien de ce qui tient encore du vieil homme, et où l'on ne veut admettre que de nouvelles créatures en Jésus-Christ.

3° Mais il faut que ces changements procèdent de l'intérieur, qu'ils aient leur source dans les dispositions de votre âme ; car *c'est l'esprit qui vivifie, et la chair ne sert de rien.* En vain sortiriez-vous du monde, si vous ne renonciez pas entièrement à son esprit. Il serait fort inutile de vous dépouiller des habits du siècle, si vous ne quittez pas toutes les liaisons qui pourraient vous attacher aux créatures que vous y laissez, et qui partageraient un cœur dont Dieu veut être le maître entièrement. En quittant votre nom, oubliez-vous vous-même, et, ne vous souvenant plus de ce que vous avez été, ne songez qu'à ce que vous prétendez devenir.

Enfin, ma chère sœur, souvenez-vous que votre transfiguration ne sera point véritable si elle n'est intérieure, et qu'elle ne sera pas parfaite si elle ne consiste uniquement qu'à vous unir à ces vierges chrétiennes qui vous tendent les bras. Ce fut dans la prière que le visage de Jésus-Christ parut tout autre et que ses habits devinrent blancs et éclatants ; c'est par la prière que nous pouvons espérer la grâce qui nous change et nous transfigure intérieurement. N'interrompez jamais cet exercice, que tous vos mouvements soient des prières, afin que vous puissiez obtenir cette grâce parfaite de la miséricorde de Dieu qui vous a déjà prévenue, et que nous puissions dire que votre transfiguration est pleinement accomplie. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR UNE PROFESSION.

Noli altum sapere, sed time.
Ne vous élevez point, mais craignez (*Rom*., XI, 20).

Ainsi parlait l'apôtre saint Paul, dans l'Epître aux Romains, pour réprimer l'orgueil de ces peuples, et pour empêcher qu'ils ne s'élevassent à cause de la grâce qu'ils avaient reçue, en demeurant fermes sur le tronc de cet arbre mystique où ils avaient été entés en la place des Juifs infidèles. Ainsi doit parler tout ministre de Jésus-Christ, ma très-chère sœur, à celles que Dieu appelle comme vous par sa miséricorde à la plus haute perfection du christianisme, pour leur donner une juste idée de leur état et pour les prévenir contre le dangereux orgueil qui pourrait leur inspirer du mépris pour ceux que Dieu a laissés dans un degré de perfection inférieure.

Il est vrai, ma chère sœur, que Dieu a mis de la différence entre les âmes qu'il appelle dans la solitude et celles qu'il laisse dans le commerce du monde ; mais cette différence ne doit pas élever les unes au-dessus des autres, et si la lâcheté des chrétiens, qui leur a fait abandonner la perfection de l'Evangile, a donné de l'éclat et a revêtu d'une certaine gloire la profession monastique, par laquelle nous ne faisons que l'embrasser, il faut reconnaître que, comme nous ne sommes que substitues à la place de ces chrétiens lâches et timides que le poids du baptême épouvante, et qui sont effrayés en quelque sorte par la dignité de leur consécration, nous ne devons pas nous élever, puisque nous ne persévérons dans la fidélité qui leur a fait peur que par la grâce qui nous soutient, et que nous devons tout craindre, puisque nous pouvons déchoir à tout moment par les infidélités dont nous sommes capables.

J'espère, ma chère sœur, qu'en suivant cette idée je vous donnerai celle que vous devez avoir de votre état, afin que vous ne vous éleviez jamais, et je vous marquerai les engagements où vous entrez, afin que vous craigniez toujours : ainsi je vais vous faire voir, dans la première partie de ce discours, que la gloire qui paraît attachée à votre action ne doit pas vous élever ; dans la seconde, je vous montrerai que les engagements qui sont inséparables de votre profession vous doivent faire craindre. C'est toute l'idée de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il n'y a que l'esprit d'erreur qui puisse fermer les yeux pour ne pas voir la gloire qui environne l'action que vous allez faire, ma très-chère sœur. Quitter ses biens, se séparer de ceux qu'on aime, choisir la croix

pour son partage, et la porter tous les jours de sa vie, se renoncer soi-même, et suivre Jésus-Christ, faire tout ce qui est nécessaire pour devenir son disciple et être disciple du Sauveur du monde, c'est toute la gloire et toute la perfection du christianisme. D'ailleurs, cette action qui vous met au nombre des disciples de Jésus-Christ vous donne droit sur les récompenses qu'il leur a promises. Hé! qui pourrait douter qu'une action qui vous acquiert le droit de juger le monde avec Jésus-Christ, et qui vous donne place auprès du trône de sa gloire, ne vous revête de l'éclat de cette même gloire dès cette vie, puisque vous y commencez le jugement du monde par l'abandonnement que vous en faites? Disons donc avec saint Bernard que votre profession est très-élevée, qu'elle égale celle des anges, et qu'elle n'est point inférieure à la pureté de ces esprits si purs. Au milieu de cette gloire, ne vous laissez pas éblouir, ma chère sœur, prenez une idée juste de votre état, et pour vous la donner telle qu'elle puisse vous empêcher de vous élever, entrez bien dans ces deux considérations: 1° c'est qu'en entrant dans la solitude pour y marcher dans la voie des conseils, vous ajoutez peu de chose aux obligations communes à tous les chrétiens; 2° c'est que ce qu'il y a de différence entre eux et vous est l'ouvrage de la miséricorde de Dieu.

Or, la preuve de la première considération dépend de la connaissance de l'être du chrétien, des devoirs du chrétien en conséquence de son être, et de sa situation eu égard à son être et à ses devoirs. L'apôtre saint Paul nous donne l'idée de l'être du chrétien en plusieurs endroits de ses Epîtres. *Ne savez-vous pas*, dit-il, *que nous tous qui avons été baptisés en Jésus-Christ, nous avons été baptisés en sa mort?* c'est-à-dire que nous avons reçu la vie qui nous fait chrétiens par la mort de Jésus-Christ, et qu'ainsi cette vie est une mort à l'égard du monde. L'être du chrétien est donc un être de mort par rapport à la vie présente. Rien n'est plus commun que cette idée dans toute l'Ecriture, et plus conforme aux principes de la religion. En conséquence de cet être, voici les devoirs du chrétien (c'est toujours saint Paul qui continue de parler): *Nous avons été ensevelis avec lui par le baptême pour mourir au péché.*

Or, mourir au péché, c'est, comme parle le même Apôtre, représenter la mort de Jésus-Christ; et la représenter, c'est vivre selon cette mort. C'est mourir au monde et à toutes ses affections aussi réellement que Jésus-Christ, par sa mort, s'est privé de toutes les fonctions de la vie corporelle.

Voilà les devoirs du chrétien, et n'être pas dans cette disposition après avoir déclaré au baptême que l'on renonce au monde, c'est n'y avoir renoncé que de bouche, et non pas en effet. Le chrétien doit donc être mort aux plaisirs, à ses biens et à sa propre vie; c'est-à-dire à l'amour déréglé de toutes ces choses; et aimant Dieu plus que tout cela, il doit être disposé à tout perdre dès qu'il ne pourra plus jouir de tout cela sans perdre Dieu.

De là j'apprends quelle est la situation d'un chrétien: c'est un homme à qui il est permis de conserver des richesses, mais à qui il est défendu de les aimer; qui les possède légitimement, mais qui ne peut en disposer que selon la volonté du Seigneur, et à qui, au milieu de ses biens, il est ordonné de conserver l'amour et l'esprit de la pauvreté. C'est un homme à qui il est ordonné d'être humble dans l'élévation, modeste dans les grandeurs, chaste dans la sensualité, tempérant dans la bonne chère et mortifié dans les plaisirs; en un mot, c'est un homme, dit saint Jérôme, réduit dans la nécessité de vaincre tous les jours de sa vie des ennemis qui ne l'attaquent qu'en le caressant, ou de périr éternellement s'il est vaincu. Voilà la situation et l'état d'un chrétien également pénible et dangereux. Que faisons-nous, nous autres, et qu'allez-vous faire, ma très-chère sœur, pour éviter également cette peine et ces dangers? Vous quittez tout, et vous fuyez. Appelez, si vous voulez, cette fuite une faiblesse; qu'il y a de sagesse dans cette fuite, et que cette sorte de faiblesse est un grand effort de la foi! Car en me retirant du combat, je me mets en assurance et j'évite le danger d'être vaincu. Or il y a deux manières de vaincre les obstacles que le monde forme au salut des chrétiens, ou de les attendre pour le combattre, ou de fuir pour éviter le combat: je fuis pour ne pas combattre, et je sais qu'en fuyant je n'ai pas encore remporté la victoire; mais au moins je fais ce que je puis pour n'être pas vaincu; et, semblable à ceux qui se défendent dans une place assiégée, je me retranche et je ruine les dehors pour incommoder ceux qui m'attaquent. Mais il ne faut pas que ces réflexions, quoique justes, nous écartent: revenons. Par où donc sommes-nous distingués du reste des chrétiens, et au fond quelle est précisément la différence de leur état et du nôtre? Elle consiste dans l'abandonnement actuel et pour toujours que nous faisons des biens que les chrétiens doivent être prêts à quitter dès qu'ils ne pourront plus les posséder sans être infidèles à Jésus-Christ. Après tout, cette différence n'est pas grande; car un vrai chrétien doit être disposé à faire dans tous les moments de sa vie ce que nous n'avons fait qu'une fois. *C'est*, dit saint Augustin, *cette heureuse disposition de cœur qui a produit à l'Eglise tant d'illustres martyrs de l'un et de l'autre sexe; c'est ce qui a fait que plusieurs qui n'avaient pas eu le courage de tendre à la perfection en renonçant à tous leurs biens, y ont été élevés tout d'un coup en devenant les imitateurs de la passion de Jésus-Christ.*

Ne croyez donc pas, ma chère sœur, que toute la perfection et la sainteté du christianisme soient attachées à notre profession. *N'allez pas croire*, dit saint Bernard, *que toute l'onction divine ne soit répandue que sur la barbe d'Aaron; elle est versée sur la tête, et la tête n'est point seulement pour porter la barbe,*

mais elle influe sur tout le corps; c'est-à-dire que toute la sainteté n'est pas seulement dans ceux qui semblent toucher de plus près à Jésus-Christ par leur profession, comme la barbe tient à la tête immédiatement. Tous les membres du corps mystique y ont leur part ; et comme Jésus-Christ en est le chef, lui dont toute sainteté et toute justice découlent, il la répand jusque sur les parties les plus éloignées, et il arrive même souvent que celles qui sont de beaucoup inférieures aux autres par leur situation surpassent en mérite celles qui sont plus élevées par leur rang.

Prenez donc garde, ma chère sœur, de ne vous pas élever. Vous ajoutez peu de chose aux obligations communes à tous les chrétiens, et de plus la différence qui se trouve entre eux et vous est l'ouvrage de la miséricorde de Dieu. Le sens des paroles que saint Paul emploie dans l'endroit où j'ai pris celles de mon texte pour réprimer l'orgueil des Romains est merveilleux pour expliquer cette seconde considération. Il découvre à ces peuples, 1° la nature de la grâce qui les distingue ; 2° le motif qui a obligé Dieu de la leur accorder ; 3° les conditions sur lesquelles il la leur accorde. Il leur découvre la nature de leur grâce par ces paroles: *Les branches naturelles ont été rompues, afin que je fusse enté en leur place.* Leur grâce est une grâce de substitution; ils ont été entés en la place des Juifs, qu'il a rompus et arrachés de l'arbre, à cause de leur incrédulité.

C'est l'idée naturelle de ce que nous sommes dans l'Eglise de Jésus-Christ: nous sommes entés sur ces véritables adorateurs, qui eurent l'amour de Dieu dans un degré si éminent, qu'on les voyait renoncer non-seulement à leurs biens, à leurs frères et à leurs propres enfants, mais même à leur propre vie, et préférer à toutes les fortunes du monde la gloire de la perdre pour la confession du nom de Jésus-Christ. C'est à ces véritables adorateurs de la majesté de Dieu que nous avons succédé, et la grâce de notre vocation est une grâce de substitution. En effet, les chrétiens venant à se multiplier, la ferveur commença à s'affaiblir dans l'Eglise. *Cette mère des enfants de Dieu devint languissante, pour avoir été trop féconde,* dit Salvien. *Les plaisirs de la paix lui ravirent ceux que les horreurs de la guerre ne lui avaient pu faire perdre, et les branches de cet arbre mystique, que les secousses de la persécution n'avaient pu rompre, se détachèrent dans le calme et tombèrent dans la belle saison. Cependant Dieu, qui voulait maintenir cette pureté parfaite dans son Eglise, se forma lui-même de nouveaux martyrs : il choisit des gens parmi ceux que le relâchement commençait à corrompre, auxquels il inspira de mépriser par un renoncement volontaire ce que les premiers abandonnaient plutôt que de perdre la foi ; et afin qu'ils ne leur fussent inférieurs en rien, il les arma contre eux-mêmes, appelant à leur secours la faim, la soif et les injures de toutes les saisons. Ils se composèrent un martyre qui n'avait pas toute l'horreur de celui des tyrans, mais qui suppléait à ce défaut par sa longueur.* C'est de là, mes chères sœurs, d'où nous sommes venus. Ce zèle inspiré de Dieu et formé par la charité s'est répandu sur les anachorètes et sur les cénobites. Les Paul et les Antoine qui furent les premières victimes de ce nouveau martyre ont été les premiers fondateurs de la vie que nous embrassons ; et nous avons été substitués avec eux en la place des apôtres et des martyrs, que les chrétiens attachés au monde et à eux-mêmes n'étaient plus dignes de remplir.

La seconde chose que saint Paul apprend aux Romains, c'est que cette substitution a été faite par grâce. *Vous n'étiez,* leur dit-il, *qu'un olivier sauvage qui avez été entés ;* et c'est là le motif de la substitution. Hé! par où, ma très-chère sœur, sommes-nous entés en la place que nous tenons? *C'est l'ouvrage de la miséricorde de Dieu, et non pas un effet de votre mérite,* dit saint Augustin : prenez donc garde de ne vous pas élever.

La troisième chose que saint Paul apprend aux Romains, c'est la condition sous laquelle cette grâce leur a été accordée : *Si toutefois,* leur dit-il, *vous demeurez dans l'état ferme où sa bonté vous a mis, autrement vous serez aussi arrachés comme eux.* Cette dernière réflexion n'est pas moins forte que les deux autres pour empêcher votre orgueil ; car enfin cette bonté que Dieu nous a témoignée nous deviendra entièrement inutile, si nous ne persévérons pas dans l'état où il nous a mis, et si nous sommes assez malheureux que d'en sortir par un orgueil secret, qui nous porterait à mépriser ceux à qui il n'a pas fait la même grâce qu'à nous.

Toutes ces vérités sont propres, ma très-chère sœur, à vous donner une juste idée de l'état que vous embrassez, et à vous apprendre que vous ne devez pas vous élever au-dessus de ceux que Dieu n'y a pas appelés. Sa miséricorde a fait beaucoup pour vous, mais il vous reste encore beaucoup de choses à faire. *Il n'est pas temps,* dit saint Paulin, *de donner la couronne à un athlète qui ne fait que quitter ses habits et entrer dans la lice sans avoir combattu.* Ne chantons donc pas la victoire au commencement du combat. Vous avez ôté les obstacles qui s'opposent à votre perfection, et qui auraient pu vous empêcher d'y travailler ; retenez que c'est peu de chose : *Noli altum sapere ;* mais souvenez-vous que les engagements qui sont inséparables de cette profession vous doivent faire craindre: *Sed time ;* c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Trois choses vous doivent faire craindre dans l'état que vous embrassez, ma chère sœur : 1° L'étendue de la perfection où vous êtes obligée de tendre; 2° les petites idées que nous avons de cette perfection et de son étendue, et le principe d'où elles viennent, c'est-à-dire ce qui affaiblit celles que nous devrions avoir ; 3° un fonds de faiblesse qui est en nous, qui nous fait embrasser ces petites idées et qui combat la volonté de tendre

à cette excellente perfection par la plus exacte pratique des règles.

Si vous considérez bien ces trois choses, ma très-chère sœur, et que je puisse vous les représenter aussi vivement que je les conçois et que je les ressens, vous comprendrez sans doute que, bien loin de nous élever dans notre état, nous devons toujours craindre, toujours trembler et toujours gémir devant Dieu : *Noli altum sapere, sed time.*

Or, pour vous donner l'idée que vous devez avoir de l'excellence et de l'étendue de la perfection à laquelle vous vous obligez de tendre dans l'état que vous embrassez, il ne faut que vous représenter encore une fois ce que je vous disais il n'y a qu'un moment, que Dieu nous a choisis pour retracer dans notre conduite la sainteté des premiers fidèles; c'est-à-dire, ma chère sœur, qu'il faut que nous retracions l'extrême pauvreté et le dépouillement universel des apôtres, par un renoncement général à tout ce qui est renfermé dans l'ordre des biens de la terre; il faut que nous retracions la force invincible et l'intrépide fermeté des martyrs, par un amour général de la croix, et par une pratique continuelle de la mortification pour la destruction du vieil homme.

Je ne détruis pas ici ce que j'ai dit dans ma première partie; car tous ces devoirs essentiels dans notre état ajoutent peu de chose aux obligations d'un chrétien, puisque pour l'être il faut non-seulement qu'il n'aime pas, contre l'ordre de Dieu, les biens qu'il possède, mais qu'il soit disposé à les perdre tous plutôt que de consentir de faire une action qui puisse le priver de la grâce de Jésus-Christ: il faut qu'il renonce non-seulement à l'amour de tous les plaisirs illicites, mais qu'il soit disposé à mourir plutôt que d'user, contre l'ordre de Dieu, d'aucun de ceux qui lui sont permis.

Oui, chrétiens, il faut que vous ayez dans le cœur l'amour de cette perfection des apôtres et des martyrs que nous entreprenons, par la grâce de Jésus-Christ, de retracer dans notre conduite, et que vous soyez disposés à nous suivre par la voie des conseils. Ajoutons à tout ceci, ma très-chère sœur, pour vous donner une idée juste de la perfection que nous embrassons, que nous sommes appelés à retracer en nous l'image de Dieu, que le péché y a effacée; car c'est, à proprement parler, la fin de ces vœux solennels qui font l'essence de notre état. Si nous renonçons aux biens de la terre, c'est pour ne nous plus occuper que des richesses de l'éternité. Nous ne sacrifions le corps que pour ne plus penser qu'à la sanctification de l'âme, et nous ne travaillons à la sanctifier qu'afin d'y voir rétablir l'image de la Divinité. Or, ma chère sœur, on n'arrive à tout ceci que par des moyens qui aient quelque proportion avec ce but que l'on se propose. Ainsi un simple renoncement à la propriété et au domaine des biens extérieurs ne suffit pas pour arriver à cette entière désoccupation de la terre, qui est essentielle dans notre état : il faut, ma chère sœur, que nous travaillions à rompre tous les liens de cette vie terrestre et passagère, et que par toutes sortes de voies nous tâchions d'acquérir un affranchissement de tous les soins et de toutes les affaires humaines, afin d'être plus prompts et plus disposés à entrer dans les voies de Dieu les plus parfaites. Il ne suffit pas même d'être éloigné de tout commerce qui peut souiller l'âme et le corps, pour être pur : il faut être vierge dans toute la conduite de notre vie. Vous voyez jusqu'où doit aller le renoncement à soi-même, quelle doit être l'extinction de notre propre volonté, puisque nous devons ne plus vivre que de Jésus-Christ et retracer en notre âme cette image de la Divinité que le péché a effacée.

Ah! ma chère sœur, que la perfection où nous sommes appelés est excellente, et que l'obligation d'y travailler a d'étendue! Quelles pratiques de vertu ne renferme-t-elle pas! Où sont les réserves qu'elle peut nous permettre? Quels retours vers la terre ou vers les personnes que nous y avons laissées, ne lui sont-ils pas contraires! Nous nous sommes donnés à Dieu en holocauste; tout ce qui est de nous doit donc lui être consacré, et nous ne saurions en reprendre la moindre chose pour l'appliquer à un autre usage.

Mon Dieu! faites-moi connaître l'étendue de mes obligations; mais fortifiez-moi en même temps par votre grande miséricorde, de peur que ma faiblesse n'en soit accablée. Eclairez mes yeux, ô mon Dieu! afin que je ne m'endorme point du sommeil de la mort. Ne permettez jamais que de dangereuses préventions affaiblissent en moi l'idée de mes devoirs, et que je me laisse séduire par les fausses maximes dont le relâchement se sert pour les diminuer. Car nous ne connaissons que trop par notre expérience la vérité de ce que saint Augustin nous a si bien marqué, en nous disant qu'*il ne faut pas encore se croire dans une entière sûreté au milieu d'une profonde solitude où tout paraît réglé, puisqu'on y trouve encore des occasions de se relâcher. Il est vrai,* continue cet incomparable docteur, *que parmi les serviteurs et les servantes de Dieu qui vivent ensemble dans une même maison, on y rencontre de grandes âmes, on y voit des saints qui vaquent à la prière et aux louanges du Seigneur, qui se nourrissent de sa parole, qui font leurs délices de ses Ecritures, qui travaillent de leurs mains, et que l'avarice ne porte pas à vouloir acquérir des richesses. Cependant* (c'est toujours saint Augustin qui parle), *dans ces lieux si vénérables et si saints, qu'on peut les comparer au paradis terrestre, sachez qu'il y a un serpent à craindre, qui tâche d'inspirer à ceux qui y habitent ce qu'il inspira autrefois à nos premiers parents. Il essaya alors de retirer l'homme de la dépendance de Dieu, en lui inspirant du mépris pour sa loi, sachant bien qu'il retomberait sur lui-même, c'est-à-dire dans l'abîme de toutes les misères, s'il s'élevait contre son Dieu et son souverain. Par là il renversa cet homme si fort et si parfait, que Dieu avait créé avec tant d'avantages; et c'est par la*

même voie qu'il travaille à nous faire perdre ceux que nous avons reçus par sa miséricorde : car, comme nous ne saurions nous soutenir dans la perfection, ni remplir les obligations dont nous sommes chargés, que par les secours continuels de la grâce, et que nous ne pouvons nous en rendre dignes que par la pratique exacte et fidèle de nos règles, qui sont comme les liens qui nous attachent à lui, et comme une espèce de pacte formé entre Dieu et nous, dont l'observation nous mérite un secours et une force qui nous rend capables d'arriver à la perfection d'un état si saint, il essaye de nous cacher la vue de cette perfection, à laquelle nous sommes appelés, et d'affaiblir l'estime et l'amour des moyens nécessaires pour y arriver. Il travaille à réussir à l'une de ces entreprises, en nous faisant jeter les yeux sur la conduite de ceux qui se sont relâchés dans leurs devoirs, en nous faisant juger de la perfection où nous devons tendre, par celle des personnes avec qui nous vivons. Il tâche de nous persuader que Dieu ne demande de nous que ce que nous voyons en elles ; ainsi, pour nous séduire, il se sert de l'exemple de ceux avec qui nous sommes liés. La femme que vous m'avez donnée, dit à Dieu le premier homme, m'a trompé : Mulier quam dedisti mihi, decepit me. *Il tire des forces de cette persuasion pour affaiblir l'estime des règles, de l'amour de l'ordre et de l'exactitude. Dès qu'on ne voit plus cette perfection de l'état dans toute son excellence, et qu'on s'est accoutumé à la réduire à la vie commune et relâchée, on est bientôt persuadé qu'il n'est pas nécessaire de se contraindre pour observer des règles qui font quelque violence à la nature; on écoute volontiers toutes les raisons qui nous en déchargent :* Cur præcepit Dominus? *A quoi bon toute cette gêne? Le cœur s'ouvre à toutes les mauvaises maximes ; on reçoit tous les faux principes comme vrais, on s'attache à toutes les dangereuses probabilités comme à des règles sûres, et enfin on en vient jusqu'à s'endormir du dernier sommeil de la mort, aux termes de l'Ecriture, c'est-à-dire que l'on tombe dans cet aveuglement déplorable de croire qu'on puisse remplir les devoirs d'une vie pénitente sans travailler continuellement à la mortification de ses sens, qu'on puisse être pauvre en se donnant quelques commodités, que la seule délicatesse rend nécessaires, et qu'on ne doive pas craindre le châtiment des épouses infidèles, en violant les lois de l'alliance.* Ce sujet de craindre n'est pas indifférent, ma chère sœur; saint Augustin ne l'a pas regardé comme tel, quand il a dit que *la plus cruelle persécution des justes en cette vie, c'est de se voir mêlés parmi les méchants ;* d'où il est aisé de conclure qu'une des plus dangereuses tentations pour ceux qui sont obligés de marcher dans la voie étroite, c'est de vivre avec des personnes relâchées; hé ! où ne s'en trouve-t-il point !

Mais, ma chère sœur, il ne faut pas vous découvrir le mal sans vous en donner le remède. Nous l'apprendrons de saint Augustin. *Ne prenez jamais*, dit-il, *de liaison avec ceux qui s'éloignent de la règle, et n'approuvez aucun discours, aucune maxime qui tende à affaiblir l'amour de l'ordre. Reprenez-les dans leurs égarements, non pas par une correction formelle, qu'il ne convient de faire que quand on en est chargé par état, mais par l'uniformité de votre vie, par un attachement inviolable aux règles.* Voilà l'excellente correction de laquelle chacun est capable.

Il vous reste une troisième chose à craindre, c'est, ma très-chère sœur, votre propre personne, c'est vous-même, et *c'est là un ennemi que vous ne pouvez éviter absolument,* poursuit saint Augustin. *Vous n'aurez point de commerce avec les personnes qui s'éloignent de la voie étroite, vous ne vous conformerez en rien à la conduite de ceux qui sont relâchés, et vous rejetterez comme pernicieuses toutes les maximes qui peuvent affaiblir l'idée de la perfection où vous devez tendre ; mais nous avons*, continue ce saint docteur, *de grands et de continuels combats à soutenir contre nous-mêmes dans ce cœur corrompu ; et il n'y a point d'homme qui ne trouve au dedans de lui une multitude d'ennemis toujours opposés aux bonnes résolutions que la grâce de Jésus-Christ lui fait former dans son cœur. Le chagrin, l'inconstance, la paresse, l'orgueil, la recherche de nous-mêmes, le prétexte des faux besoins, s'opposent incessamment à l'uniformité de notre vie, et combattent pour le relâchement contre nos devoirs, et souvent même contre ce que notre cœur désire.*

Que ferons-nous donc, ma très-chère sœur, étant appelés à une si haute perfection, dans un état si saint, ayant tant d'obstacles à surmonter, soit de la part des autres, soit à cause de notre propre faiblesse, qui nous entraîne toujours du côté du relâchement, et qui est prête à recevoir avec une si grande avidité tout ce qui est propre à l'autoriser ? Recourons à saint Augustin, et écoutons les derniers avis de cet incomparable docteur. *Demeurez*, dit-il, *dans l'humilité, dans la crainte et dans le tremblement. Si vous avez sujet de vous réjouir par ce que le Seigneur a fait en vous, il faut toujours que cette joie soit accompagnée d'une sorte de crainte, afin que les grâces qui ont été données ne vous portent point à devenir superbe et ingrat (Quod datum est humili auferatur superbo).* Prenez donc garde, ma très-chère sœur, de ne vous élever jamais. Rien n'est si opposé à notre état que l'orgueil. Comme c'est par la miséricorde de Dieu que nous sommes ce que nous sommes, c'est elle qui peut nous soutenir, et il abandonne les superbes. Humiliez-vous donc, ma très-chère sœur, bien loin de vous élever. La gloire qui est attachée à l'action que vous allez faire est un effet de la miséricorde de Dieu, craignez de la perdre en vous élevant. Les engagements de notre profession sont grands, craignez d'y succomber ; car nous avons de redoutables ennemis autour de nous et au dedans de nous ; appuyez-vous sur Jésus-Christ ; mettez en lui toute votre confiance ; attendez tout de sa sainte grâce : c'est pour nous inspirer ce sentiment qu'il a dit dans l'Evangile qu'il était *la voie, la vérité et la vie.*

comme s'il voulait dire en s'attribuant ces qualités : Quel sujet avez-vous de craindre? c'est par ma vertu que vous marchez, c'est à moi que vous voulez venir ; mettez donc toute votre confiance en moi, car c'est en moi uniquement que vous trouverez votre repos. C'est ce repos que je vous souhaite, etc. Ainsi soit-il.

AUTRE SERMON

POUR UNE PROFESSION.

Qui in Judæa sunt fugiant ad montes.

Que ceux qui sont dans la Judée s'enfuient sur les montagnes (*Matth.*, XXIV, 16).

J'observerai dans ce discours, ma chère sœur, ce que j'observe ordinairement dans des occasions pareilles à celle pour laquelle vous nous assemblez. J'y retrace ordinairement l'idée de la miséricorde que Dieu a faite à celles qui se consacrent à lui, où il se trouve presque toujours des circonstances singulières dignes d'une attention qu'on ne donne point à des discours vagues et généraux. J'en vais prendre l'idée dans la partie de l'évangile que l'Eglise nous lit aujourd'hui, pour servir de nourriture à notre âme, parce qu'il me paraît très-convenable à mon dessein. Or, ma chère sœur, il y a des circonstances singulières dans la miséricorde que Dieu vous fait, et elles paraissent marquées naturellement dans cet évangile; je vais donc vous les retracer dans ce discours, qui aura deux parties : dans la première je vous donnerai l'idée de la miséricorde de Dieu sur vous ; dans la seconde je vous tracerai la conduite que vous devez tenir pour ménager les fruits de cette miséricorde. Nous ne sortirons point de notre évangile. Demandons l'assistance du Saint-Esprit. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le Sauveur du monde avait dit aux Juifs qu'ils verraient leur ville foulée aux pieds par les gentils ; qu'ils passeraient par le fil de l'épée, ou qu'ils seraient emmenés captifs dans toutes les nations ; qu'ils seraient enfin accablés de tous les maux dont Dieu les avait menacés dans ses Ecritures, et qu'ils seraient réduits à une affliction telle qu'il n'y en avait jamais eu et qu'il n'y en aurait jamais de semblable. Après cette affreuse description, il leur dit ces paroles : *Alors, que ceux qui sont dans la Judée s'enfuient sur les montagnes.*

Ces paroles renferment, 1° la fuite de la Judée ; 2° la retraite sur les montagnes ; or je trouve dans ces paroles l'idée naturelle de la miséricorde que Dieu vous a faite, ma chère sœur. Elle consiste, 1° à vous avoir fait sortir du monde, où vous aviez vécu ; 2° à vous avoir fait entrer dans la solitude, où vous voulez finir vos jours. Mais, pour bien comprendre toute l'étendue de cette miséricorde, il faut vous donner une idée du monde, en suivant celle que le Sauveur nous donne de la Judée, en nous disant que *l'abomination et la désolation sont dans le lieu saint ;* et n'est-ce pas là l'état de ce monde, qui fait une profession extérieure d'être à Jésus-Christ? n'est-ce pas du monde, c'est-à-dire de ce corps d'hommes qui ont l'esprit et la vie toujours opposés à la loi de Jésus-Christ, que saint Jean nous a parlé quand il a dit que *tout ce qu'il y a dans le monde est la concupiscence de la chair, ou la concupiscence des yeux, ou l'orgueil de la vie?* c'est-à-dire que le corps des méchants qui forme le monde n'est animé que de la passion des plaisirs des sens, de la cupidité des richesses, du désir des curiosités vaines et criminelles, de l'orgueil, de l'amour des honneurs et de la grandeur humaine. Quelle effroyable opposition entre ces sentiments et les vôtres, ô Seigneur Jésus ! Hé ! que peut-on penser de ceux qui les suivent, et qui vivent cependant dans notre Eglise et dans la participation extérieure de nos sacrements? n'est-ce pas l'abomination de la désolation dans ce lieu saint? Ceux qui vivent ainsi vous appartiennent, ô Sauveur du monde ! comme des coupables appartiennent à un juge qui va les condamner ; aussi avez-vous dit que vous ne priez pas pour le monde.

Voilà, ma chère sœur, par où on peut appliquer au monde l'idée de cette abomination dans le lieu saint dont il est parlé dans cet évangile, et dont il vous fait sortir par sa grâce; mais qu'a-t-il fait pour vous en faire sortir? Il a tenu une conduite contraire à celle qu'il paraît dans cet évangile avoir voulu tenir avec les Juifs qui appartenaient à la loi nouvelle : il leur commande de sortir avant que la désolation de Jérusalem arrive, et à votre égard il a voulu que vous vissiez la désolation pour vous obliger à prendre la fuite. Il a renversé votre fortune, afin de vous séparer du monde, où vous n'étiez déjà que trop attachée et dans lequel vous alliez vous perdre. Il a fait périr le monde sous vos mains, de peur que vous ne périssiez avec lui, et il vous a arraché par sa miséricorde ce qui n'aurait servi qu'à vous y lier davantage, en nourrissant votre orgueil et vos passions. Heureuses celles qu'il chasse par violence, quand il les soutient par son esprit ! mais combien y en a-t-il qu'il a frappées de même, et qui ne l'ont point entendu ! combien y en a-t-il qui, comme les soldats dans le jardin des Oliviers, ont été renversées et sont tombées par terre, mais dont le cœur ne s'étant point laissé toucher par son amour, ne se sont point converties et n'ont fait aucun usage de ce renversement? Il vous a ouvert les yeux sur sa conduite à votre égard, il vous a fait comprendre ce qu'il voulait de vous, en vous frappant aussi rudement qu'il a fait; ainsi, ma chère sœur, ôtant de dessus vos yeux le voile dont parle saint Paul, qui demeure sur le cœur d'un grand nombre de chrétiens, il vous a fait comprendre qu'il fallait le suivre dans la solitude et l'aller chercher sur les montagnes : *Fugiant ad montes.* Vous voyez déjà quelle est cette montagne dont je veux vous parler : c'est cette sainte maison, que j'appellerai une montagne, aux termes de l'Ecriture ; montagne grasse, fertile ; montagne où Dieu habite et où le Seigneur habitera

tant que la paix et la charité qui y règnent continueront d'y régner, et où l'on enseigne les règles de la perfection qu'on y pratique. On y est à couvert de l'impression des passions grossières, on y est dans l'usage des moyens propres à combattre les plus délicates et les plus imperceptibles ; on y suit les moyens les plus sûrs pour accomplir les devoirs auxquels oblige le grand sceau du baptême commun à tous les chrétiens, et dont les obligations sont inconnues presque de tous ; on y est dans les exercices d'une guerre déclarée contre l'homme corrompu, et contre l'amour-propre qui nourrit sa corruption ; on y est hors de ce torrent dangereux où tant d'hommes, liés les uns aux autres par des chaînes de ténèbres, sont entraînés de compagnie dans cet étang brûlant de feu et de soufre dont parle l'Ecriture ; on y marche enfin par les voies les plus courtes pour arriver à la perfection où nous sommes tous appelés en qualité d'enfants de Dieu. C'est donc sur cette montagne que la grâce de Jésus-Christ vous a appris à fuir. Vous devez la regarder comme une montagne, elle l'est pour vous plus que pour un autre ; car vous avez eu plus de peine à y monter ; il a fallu cinq années d'efforts et de persévérance pour y parvenir. Combien d'obstacles s'y sont-ils opposés ! Il était juste, ma chère sœur, que cela fût ainsi : vous aviez été attachée au monde plus qu'une autre, et vous aviez contracté davantage de ces ordures dont se noircissent ceux qui s'y attachent. Il fallait en quitter les affections, et que le cœur fût purifié par une plus longue épreuve.

Moïse lui-même ne monta sur la montagne d'Horeb qu'après avoir ôté les souliers de ses pieds. Enfin vous y voilà sur cette montagne où la grâce de Jésus-Christ vous a appelée, et vous y avez été conduite par la main sage et charitable du digne ministre de Jésus-Christ qui va recevoir de votre bouche l'assurance de la résolution que vous avez prise d'y vivre toujours. Apprenez ce que vous devez faire pour ménager les fruits de la miséricorde de celui qui vous y a appelée : c'est le second point.

SECONDE PARTIE.

Je réduirai, ma chère sœur, à trois choses ce que vous devez faire pour ménager les fruits de la miséricorde de Dieu sur vous, dont je viens de vous donner l'idée, et je les prendrai dans l'Evangile. 1° Il faut vous attacher à cette montagne et y demeurer ferme : *Qui in tecto non descendat tollere aliquid de domo sua :* Que celui qui est au haut du toit ne descende point pour emporter quelque chose de sa maison : premier devoir. 2° Il faut travailler fidèlement sur cette montagne et n'y pas demeurer oisive : *Qui in agro non revertatur tollere tunicam suam :* Que celui qui sera dans les champs ne retourne point prendre ses vêtements : deuxième devoir. 3° Il faut travailler toujours sans relâche : *Orate, ne fuga vestra fiat in hieme vel sabbato :* troisième devoir.

Il faut oublier tout ce qui peut appartenir à cette maison vers laquelle nous ne devons plus tourner les yeux. Or, tout ce qui est dans cette vallée que nous avons quittée pour passer sur la montagne se réduit à vos biens, à vos proches et à vous-même. L'oubli du chemin vers sa maison est nécessaire pour s'affermir utilement sur la montagne où la miséricorde de Dieu vous a conduite, et il consiste à croire que Jésus-Christ n'est pour vous que sur cette montagne. *Si l'on vous dit que le Christ est ailleurs, n'en croyez rien*, et soyez sûre qu'il n'y a point d'autres voies pour aller à lui que les règles et les observances de cette maison. Regardez comme des illusions pour vous toutes les vues de perfection qui ne sont pas renfermées dans les règles de la vie d'une chanoinesse régulière. L'austérité d'une capucine est excellente, mais elle n'est pas la voie d'une chanoinesse : *Si on vous dit : Le Christ est dans le désert, n'y allez pas.* La solitude d'une chartreuse est merveilleuse, mais elle ne convient point à la vie de société d'une chanoinesse régulière. Renoncez à votre propre esprit et à toutes les pensées d'une sorte d'estime mal entendue sur ces différents genres de vie. Renfermez-vous dans cette règle de charité et d'amour de Dieu que saint Augustin vous a tracée et que vous embrassez aujourd'hui. Vous aurez le mérite de la dure austérité et de l'affreuse solitude en servant Dieu en esprit et en vérité, dans la douceur de la règle dont vous allez faire profession. Que l'idée cependant de la douceur de vie que j'attache à votre profession ne vous trompe pas, ma chère sœur. Elle vous engage à travailler, mais d'une manière différente : l'Evangile nous en avertit. En effet, il appelle aussi un champ cette montagne où elle nous conseille de fuir ; or le champ est un lieu où l'on travaille, et l'Evangile nous le marque, puisqu'il ajoute : *Que celui qui est dans le champ se donne bien de garde de retourner pour prendre ses vêtements.*

Les ouvriers les quittent pour travailler, et ils ne les prennent que quand ils veulent quitter leur ouvrage ; ainsi non-seulement il faut travailler dans le champ de cette montagne, mais il ne faut jamais cesser de le faire, puisqu'il nous défend de reprendre nos vêtements, et que d'ailleurs il nous avertit de *prier, afin que notre fuite n'arrive point durant l'hiver ni au jour du sabbat ;* car par là il a prétendu que, comme l'hiver est une saison morte, où la nature semble ne plus travailler, que le sabbat est un jour de repos, où le commerce des œuvres laborieuses est interrompu, il fallait bien nous donner de garde de croire que la vie de retraite et de séparation que l'on mène sur la montagne fût une vie de repos, désoccupée et sans travail.

Il sera aisé de se convaincre de ce que nous avançons ici quand on considérera que nous avons des crimes propres à expier, ceux du peuple à pleurer, des passions à combattre, un orgueil à dompter, une chair à soumettre, un esprit à fixer, des vertus à

acquérir, un ciel à mériter, un Dieu à apaiser et la vie de Jésus-Christ à retracer.

Voilà la matière de nos travaux : Elie était sorti de la cour de Jésabel, il était entré dans le désert, il y avait fait quelques journées, il y avait bu de l'eau des larmes et mangé le pain de la pénitence; il s'y endort. L'ange du Seigneur revient une seconde fois, il le frappe et il lui dit : *Levez-vous et mangez, car il vous reste un grand chemin à faire.* Il en est de même de vous, ma chère sœur. Vous avez quitté la Judée, rendez grâces au Seigneur; il vous a conduite sur la montagne, n'oubliez jamais ce bienfait : demeurez ferme, ne tournez jamais la tête du côté de cette malheureuse société du monde que vous avez quittée. Il n'y a plus que la charité qui nous puisse permettre de jeter les yeux sur les personnes que nous y avons laissées. Plus de part à leurs intérêts, plus de soins, plus d'égards, si ce n'est à ceux du salut. Tenez-vous dans la voie que Dieu vous a ouverte. On se perd en corrompant sa voie, et on la corrompt en se nourrissant des idées d'un bien étranger qu'on se propose pendant qu'on néglige celui que Dieu demande de nous dans notre état. C'est ce que saint Ambroise appelle être dévot en idée et en paresseux : *Corde devotus, opere piger, religiosus affectu, otiosus actu.* Le ciel et la terre passeront, mais les paroles d'engagement à Jésus-Christ, que vous allez prononcer entre les mains de son ministre, ne passeront point. Ce sera sur ces paroles que vous serez jugée à la mort; mais vous y serez fidèle dans votre vie. Je l'espère de la miséricorde de Dieu, qui achèvera en vous ce qu'il a commencé; et par là vous comprendrez l'étendue de cette miséricorde. Je vous la souhaite. Ainsi soit-il.

SENTIMENTS
DE PÉNITENCE POUR UN MOURANT.

PREMIER SENTIMENT.

Se reconnaître pécheur.

Oui, Seigneur, je me reconnais pécheur; j'ai péché contre le ciel et contre vous : je ne suis plus digne d'être appelé votre enfant.

IIe SENTIMENT.

Se reconnaître digne de la mort.

Seigneur, je suis digne de la mort; votre Apôtre m'apprend que la mort est le prix et le fruit du péché, et vous-même vous en avez prononcé l'arrêt contre tous les hommes en la personne du premier. J'ai donc mérité de mourir dès que j'ai commencé de vivre, et je n'ai fait en vivant que me rendre digne de la mort de plus en plus; car j'ai souillé mon âme par toutes les iniquités que j'ai commises, et j'ai mérité la mort éternelle par ces iniquités, qui sont sans nombre. Oui, mon Dieu, je suis digne de la mort.

IIIe SENTIMENT.

Accepter l'arrêt de la mort.

O mon Dieu! je consens que cet arrêt de mort s'exécute sur moi. Qu'elle vienne donc, cette mort, qu'elle exerce sur moi toute sa puissance, qu'elle m'ôte la raison, qu'elle éteigne toutes les lumières de mon esprit, qu'elle anéantisse pour ici-bas toutes les puissances de mon âme, qu'elle afflige mon corps, qu'elle ronge ma chair, qu'elle me dévore par les vers de la terre, auxquels je me livre pour être leur pâture. Je me regarde déjà dans ce tombeau qu'on me prépare, et je m'y sacrifie comme une victime que le péché a rendue digne de la mort. Oui, mon Dieu, j'y descends tout en vie pour y porter, par la foi et par une humble soumission à vos volontés, cet arrêt de mort que vous avez rendu contre les pécheurs.

IVe SENTIMENT.

Être bien aise que cet arrêt de mort ne s'exécute que par parties.

Mais, ô mon Dieu! quoique j'accepte la mort, je ne vous demande pas qu'elle vienne finir mes douleurs, ni consumer dans ce moment cette vie languissante que je mène depuis tant de temps. J'adore la conduite que vous tenez sur moi. Je suis bien aise que mon sacrifice ne se fasse que suivant votre volonté. Heureux, ô mon Dieu! si je pouvais voir éteindre toutes les facultés de mon âme l'une après l'autre, et mourir successivement par tous les membres de mon corps, afin que je pusse expier par autant de morts particulières les péchés innombrables que j'ai commis contre votre volonté par toutes ces parties de mon être! Oui, je le dis avec votre Prophète, dans l'amertume de mon âme et dans le brisement de mon cœur, que la mort se nourrisse de mon corps, qu'elle broute et mes membres et ma chair, comme les brebis broutent l'herbe des champs; mais, ô mon Dieu! soutenez-moi dans ce sacrifice.

Ve SENTIMENT.

Désapprouver toutes les dispositions contraires à cet abandonnement.

Je sens ma faiblesse, ô mon Dieu! et si vous ne m'assistez par votre sainte grâce, je succomberai dans ces épreuves. Je l'implore donc avec humilité comme mon unique appui, et je renonce de tout mon cœur à toutes les dispositions contraires à cet abandonnement que ma faiblesse et l'infirmité de ma chair pourraient produire. Je m'unis à vous sur votre croix; vous n'y avez été mis que pour moi, vous n'avez pas voulu en descendre que le sacrifice ne fût consommé. Mon cœur n'en veut pas descendre non plus; je désire d'y mourir avec vous, et quoique mon corps y répugne, je dirai toujours dans le fond de mon cœur avec le Prophète : Je prendrai le calice du salut, et j'invoquerai le nom du Seigneur : *Calicem salutaris accipiam, et nomen Domini invocabo.*

VIe SENTIMENT.

Désirer Dieu et son royaume.

Puis-je invoquer autre chose que votre saint nom, ô mon Dieu! puisque je ne désire que vous? Formez en moi, Seigneur, ces désirs ardents sans lesquels on n'est jamais di-

gne de vous voir. Mon cœur, il est vrai, s'est occupé des créatures ; et, se remplissant des vanités du siècle, il ne s'est point assez accoutumé à vous désirer. Mais recevez-le, Sauveur du monde ; vous avez toujours été digne d'amour, vous m'avez toujours promis des richesses infinies et un royaume éternel, et je n'ai jamais désiré, comme j'ai dû, ni vous ni vos biens. Que deviendrai-je quand tout disparaîtra et que toutes les créatures périront pour moi, si vous ne me tournez vers vous, et si je ne regarde avec tout l'amour que vous êtes capable d'inspirer ce royaume éternel qui va s'ouvrir? Faites-le-moi désirer, ô mon Dieu ! détachez ce cœur des créatures qu'il va perdre, et remplissez-le d'un désir ardent d'être uni à vous et de vous posséder dans votre royaume éternel : *Veni, Domine Jesu : adveniat regnum tuum* : Venez, Seigneur Jésus : que votre royaume arrive.

VIIe SENTIMENT.

S'unir à Jésus-Christ, pour qu'il nous offre à son Père.

Oui, mon Dieu, je paraîtrai à la porte de votre royaume avec confiance, quoique j'aie mérité d'en être exclu pour toujours ; je me présenterai sans crainte aux yeux du Roi de gloire et de majesté qui y règne, quoique j'aie mille fois mérité sa colère, parce que je prétends ne m'y présenter que par Jésus-Christ. Je suis tout rempli d'iniquités, mais je suis couvert de son sang. Mes péchés me rejettent, mais sa mort m'introduit ; et, sa croix à la main, je demande avec confiance que la porte du royaume de Dieu me soit ouverte. C'est la grâce de mon Sauveur qui fonde ma confiance ; car c'est dans Jésus-Christ que nous trouvons le salut, la vie et la résurrection : *Per Dominum nostrum Jesum Christum ; Christus, in quo est salus, vita et resurrectio nostra.*

VIIIe SENTIMENT

Attendre en paix le moment de Dieu et la consommation du sacrifice.

Ces désirs, ô mon Dieu ! et cette confiance en la vertu du sang de Jésus-Christ ne tendent pas à m'élever, mais à mettre ma confiance dans les dispositions de votre providence sur ma personne et sur ma vie. J'ai humilié mon cœur en votre présence par la déclaration de mes crimes, que je rendrais publique si c'était votre volonté et s'il était nécessaire pour votre gloire. J'ai reçu le sceau de ma réconciliation avec vous par la participation du corps et du sang de votre Fils. J'attends la consommation de mon sacrifice ; mon âme est dans la paix, mon sort est entre vos mains. J'attends sans inquiétude, parce que je sais que c'est mon père qui doit me juger ; je remets donc mon esprit entre vos mains : *In manus tuas commendo spiritum meum ;* et je finirai ma vie dans le silence, en disant avec votre Prophète : Pour moi, je me coucherai en paix, et je jouirai d'un repos parfait ; à Dieu seul soit l'honneur et la gloire dans l'éternité : *In pace in idipsum dormiam et requiescam ; soli Deo honor et gloria.*

NOTICE SUR NESMOND.

NESMOND (Henri de), d'une famille illustre de l'Angoumois, se destina de bonne heure à l'état ecclésiastique, et fit ses études à Paris. Il ne tarda pas à se faire un nom distingué dans le ministère de la prédication, et ses succès lui méritèrent l'évêché de Montauban. Il passa ensuite à l'archevêché d'Albi, puis à celui de Toulouse. Reçu, en 1710, à l'académie française, à la place de l'illustre Fléchier, il fut souvent choisi pour porter la parole devant les assemblées du clergé, et celles des Etats de Languedoc empruntèrent plus d'une fois sa plume et sa voix, ce qui montre le cas qu'on faisait de son éloquence dans le siècle si éclairé de Louis XIV. Ce prince, qui savait si bien apprécier tous les genres de mérite, goûtait beaucoup la manière de notre prélat. Un jour que Nesmond le haranguait, la mémoire lui manqua et il resta court devant lui après avoir prononcé quelques mots d'exorde. Le roi lui dit alors avec bonté : « Je suis bien aise que vous me donniez le temps de goûter les belles choses que vous me dites (1). »

Henri de Nesmond mourut en 1727. On possède un recueil de ses *Sermons*, *Discours*, *Harangues*, etc., qui furent publiés à Paris en 1754, 1 vol. in-12. C'est sans doute par erreur que le *Dictionnaire historique* de l'abbé Feller, et la *Biographie universelle rédigée par une société de gens de lettres et de savants*, disent que les œuvres de Nesmond virent le jour à Paris en 1734 ; car l'éditeur du recueil que nous reproduisons se plaint, dans l'avertissement mis en tête de sa publication, qu'on eût *négligé* jusqu'alors de *rassembler les différents écrits de ce célèbre orateur*, et il ajoute qu'*il les publie pour la première fois*. Or cet éditeur écrivait ces lignes en 1754, à propos de l'unique édition que l'on connaisse des ouvrages de l'archevêque de Toulouse. Le style de Nesmond, simple, élégant, souvent énergique, se fait encore remarquer par l'élévation des pensées et la noblesse des images. S'il ne manquait pas habituellement de cette chaleur, de ce feu qui anime et vivifie les productions de tant d'illustres orateurs ses contemporains, on ne pourrait lui refuser une place honorable parmi les meilleurs écrivains du siècle de Louis le Grand.

(1) On cite à peu près les mêmes paroles adressées par Louis XIV à Massillon, au moment où ce grand homme, prêchant en sa présence, s'arrêta un instant au milieu de son discours.

SERMONS
HARANGUES, DISCOURS, ETC.,
DE NESMOND.

DISCOURS

Prononcé à l'ouverture des Etats de la province du Languedoc, dans la grande église de Pézenas, le dimanche 23 novembre 1692.

Reddite ergo omnibus debita : cui tributum, tributum; cui timorem, timorem ; cui honorem, honorem.

Rendez donc à chacun ce qui lui est dû : la crainte à qui vous devez la crainte ; le tribut à qui vous devez le tribut, et l'honneur à qui vous devez l'honneur (*Rom.*, XIII, 7).

Monseigneur (1),

C'est ainsi que s'expliquait autrefois l'Apôtre, lorsque, recueillant dans un même lieu tous les principes de la souveraineté des rois et de l'obéissance des sujets, il enseignait aux premiers fidèles de Rome ce qu'ils devaient à leur prince et à leur patrie.

Il leur disait avec une éloquence unie et animée que toute autorité est établie du ciel ; que les rois, étant les images visibles de la Divinité et les dépositaires de sa puissance, ils attirent nos respects, notre vénération et nos hommages ; que, puisqu'ils sont les anges tutélaires de leurs Etats et du public, nous leur devons des tributs et des secours quand ils les demandent ; que la soumission et l'obéissance qu'on leur rend ne sont point un fardeau servile qu'imposent la crainte et la politique, mais un devoir qu'exigent la naissance et la religion ; qu'on ne peut être un chrétien parfait si l'on n'est citoyen fidèle, et que, comme il y a une charité commune qui nous fait compatir aux nécessités des fidèles qui sont nos frères, il y a aussi dans le fond de nos cœurs et de nos consciences une loi qui nous intéresse dans les besoins de l'Etat dont nous sommes les membres, et dans ceux des princes qui en sont les maîtres.

Pénétrés de cet esprit et de ces maximes, nous nous rassemblons en ce lieu, mes frères, pour remplir un des plus importants devoirs du caractère dont nous sommes revêtus dans cette province. Ce n'est point la sagesse mondaine ni la prudence de la chair qui nous excitent ici à l'accomplissement de nos obligations, c'est notre foi qui nous instruit et qui nous anime; nous obéissons à Dieu en rendant à César ce qui est dû à César, et c'est par cette raison qu'offrant au Seigneur les prémices de ces Etats et de nos fonctions, tout ce que la religion a de plus saint et de plus auguste consacre aujourd'hui les commencements de notre assemblée.

Le Saint-Esprit invoqué par le ministère d'un pontife, l'oblation pure des mystères que l'Eglise appelle terribles, un ministre de Jésus-Christ qui vient annoncer les vérités de l'Evangile, et joindre, selon l'expression de saint Augustin, à la majesté du sacrifice le sacrement de la parole, le Sauveur du monde présent sur nos autels, pour nous avertir qu'il sera le témoin de nos délibérations et le juge de nos justices, ce grand concours de fidèles empressés à adorer l'arche du Seigneur et à la suivre, tout cet appareil de cérémonies vénérables par la sainteté qui les accompagne et par la ferveur de ceux qui y assistent : tout cela ne jette-t-il pas dans nos cœurs des impressions de christianisme et de piété? Nous venons secourir l'Etat dans ses besoins, pourvoir au soulagement des peuples de cette province, nous édifier les uns les autres par de bons exemples : peut-il y avoir des obligations plus importantes dans la religion ? Hé ! quels objets plus dignes de notre application, de notre vigilance et de notre zèle !

Ne nous considérons point par conséquent, mes frères, comme un corps politique, uni par les liens extérieurs et par les intérêts communs de la patrie. Jugeons de nos occupations comme Dieu en juge lui-même. Nous sommes un corps de chrétiens appelés ici à des fonctions qui entrent dans l'économie de notre salut. Il y a dans les soins et dans les affaires qui nous occupent une espèce de vocation dont Dieu nous demandera compte, et malheur à nous si nous regardions le temps de nos Etats comme une saison qui ramène la joie et les consolations de la terre, comme un séjour où règne un commerce agréable d'esprit, d'amusement et de politesse; et quelle prévarication ne serait-ce point, si on n'avait ici d'autre motif que l'envie de produire ses talents et ses lumières, si on pensait bien plus à se rendre recommandable par son mérite qu'utile au bien public par ses services, et si les désirs séculiers dont parle l'Apôtre, et les considérations humaines étaient le mobile et le principe de notre conduite ?

Grâce à Jésus-Christ, je prêche aujourd'hui, comme Saül entre les prophètes, la

(1) L'évêque de Carcassonne, officiant.

sagesse devant les parfaits ; chacun vient ici convaincu du poids de ses obligations. Tous ces pontifes si distingués par leur doctrine, leur piété et leur caractère, cette noblesse aussi estimable par sa sagesse que par son courage, tous ces députés attentifs aux devoirs de leur mission, sont plutôt mes modèles que le sujet de mes instructions, et, témoin tous les ans, Messieurs, de vos vertus et de votre zèle, je viens moins vous édifier par mes paroles que m'animer moi-même par vos exemples.

Recueillons ce discours, dont je vous ai déjà insinué tout le plan et tout le partage. Rendons, selon le précepte de l'Apôtre et les paroles de mon texte, à chacun ce que nous lui devons : *Reddite ergo omnibus debita.* Craignons le Seigneur, c'est mon premier point; secourons le roi dans les pressantes nécessités de l'Etat, c'est mon deuxième point; édifions-nous les uns les autres dans le cours de nos séances par la pratique des vertus chrétiennes, c'est le troisième. Nous devons de la crainte à Dieu, des secours à l'Etat, de l'édification au prochain, trois devoirs qui partagent la vie chrétienne, et qui feront le sujet de votre attention.

Esprit-Saint, qui promettez votre protection à ceux qui s'assemblent au nom du Seigneur, vous connaissez la pureté de nos intentions, accomplissez votre promesse; ce que saint Paul disait par humilité, je le dis avec justice, que je ne fonde pas le succès de mon discours sur mes paroles, dont je connais l'inutilité et la faiblesse, mais sur votre grâce, dont j'invoque la puissance. Répandez votre onction divine dans le cœur de ceux qui m'écoutent, et, suppléant par vos dons à ce qui manquera à mes expressions, bénissez le ministre et donnez en ce jour de l'efficace à mon ministère. Je vous le demande par l'intercession de Marie, en lui disant : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Il n'y a point de devoir plus répété dans l'Ecriture que celui de craindre le Seigneur, soit que cette crainte, étant un mouvement et une inspiration de la grâce, soit de l'essence de la vie chrétienne et de la sanctification des hommes, soit que d'ordinaire elle soit le principe de la conversion des pécheurs, comme la charité l'est de la perfection et de la persévérance des justes, soit qu'enfin les vues des jugements de Dieu et de sa justice fassent plus d'impression sur la plupart des chrétiens du monde que toutes les réflexions de sa miséricorde et de sa bonté.

C'est par cette raison que le prophète-roi, si savant dans les désordres du péché et dans les ressources de la pénitence, nous représente le nom du Seigneur sous l'idée de saint et de terrible, afin que, frappés de la majesté d'un Dieu puissant et vengeur de nos infidélités, nous travaillions à notre sanctification; et Salomon, après avoir dans ses livres divins expliqué les devoirs de toutes les conditions différentes de la société humaine, et prescrit à tous les hommes les moyens de se sanctifier dans l'état où la Providence les a appelés, finit tous ses discours et tous ses préceptes par celui de craindre Dieu et d'observer ses commandements, comme le fondement et l'abrégé de notre salut. *Deum time, et mandata ejus observa, hoc est enim omnis homo* ; heureux lui-même s'il n'eût point démenti ses propres maximes, et si, déchu de cette sagesse infuse dont le ciel l'avait favorisé, il ne nous avait appris par le scandale de sa chute jusqu'à quel point d'aveuglement l'oubli de Dieu et l'inattention à ses jugements précipitent souvent les âmes les plus saintes et les plus parfaites.

L'Ecclésiastique, dans le premier chapitre de son livre, donne encore plus d'étendue à cette matière, quand il nous explique la nature de la crainte de Dieu et tous ses effets : il nous dit d'abord qu'elle chasse le péché, que sans elle nous ne sommes ni pénitents ni justifiés : *Timor Domini expellit peccatum;* car si nous regardons ce que Dieu fait pour nous l'inspirer et ce que le démon emploie pour nous la ravir, nous comprendrons que, comme ce Père de miséricorde ne nous propose des images terribles qu'afin d'étonner notre entendement et nous appliquer à l'ouvrage de notre salut, cet esprit de malice ne travaille qu'à nous ôter cette frayeur, persuadé que c'est elle qui nous affermit dans la pratique de nos devoirs et dans les exercices du christianisme.

Le prophète-roi était convaincu de sa nécessité, quand il demandait à Dieu, au nom de tous les pécheurs, de percer sa chair de cette crainte salutaire, afin que cette vertu, éteignant dans son cœur et dans le nôtre ces traits de feu dont parle l'Apôtre, et qui sont le monde, ses tentations et ses convoitises, elle substitue en leur place des traits de fer détrempés dans les amertumes de la pénitence, selon l'expression d'un prophète, et que, retenus par l'appréhension des châtiments dont Dieu nous menace, nous marchions dans l'observation de ses commandements, jusqu'à ce que, avançant par degrés dans le chemin de la perfection chrétienne, le Seigneur nous attache à lui par les liens plus doux et plus saints d'une charité parfaite.

C'est ainsi que Tertullien appelle la terreur qu'excitent en nous les jugements de Dieu, le premier baptême de la justification des pénitents : *Prima audientium intinctio, metus,* parce que, sur la proportion et le modèle du baptême, qui lave en nous le péché du vieil homme, si nous sommes dans l'erreur, c'est elle qui nous en délivre, si nous vivons dans les ombres de la mort, c'est par elle que nous en sortons, et enfin si nous avons du penchant au mal, c'est elle qui l'arrête. Voici une induction sensible de cette vérité, que me fournit saint Augustin dans son commentaire sur les Psaumes.

En effet, dit ce Père, vous menez une vie mondaine et voluptueuse, et, vous abandonnant aux affections dépravées de la na-

ture corrompue, vous vivez dans le déréglement et dans le péché; oubliant Dieu et oublié de lui, vous nourrissez dans votre cœur des passions criminelles, et profanez dans l'usage des sacrements tout ce que la religion a de plus redoutable et de plus auguste; attentif à ce qui peut plaire à vos sens, vous vous accordez toutes les commodités qu'invente et que fournit le luxe, aujourd'hui si prodigue et si raffiné; insensible aux besoins des pauvres, vous ne prononcez jamais sur la question du superflu, pour être en droit de leur refuser leur nécessaire; menant une vie régulière et innocente aux yeux des hommes, vous la menez vide et inutile aux yeux de Dieu; content d'éviter les vices grossiers que le monde même condamne, vous croyez vivre sans péché parce que vous vivez sans scandale; honorant Dieu des lèvres seulement, pendant que votre cœur se dissipe en amusements et en vains désirs, vous priez sans attention et sans ferveur, vous remplissez les devoirs les plus essentiels du christianisme sans goût et sans dévotion. A tout cela quel remède, mes frères, et quel est le premier pas qui vous conduit à la pénitence? Le Saint-Esprit l'a dit: craignez le Seigneur, écoutez une voix intérieure qui vous crie du fond de votre conscience que les pécheurs seront livrés à ces feux vengeurs dont l'horreur est décrite dans l'Evangile; alors, étonnés de l'idée des jugements de Dieu, vous vous convertirez et vous éprouverez que la crainte de la colère du Seigneur commence toujours l'ouvrage de notre conversion, et que sa première miséricorde est d'ordinaire de nous inspirer la connaissance et le sentiment de sa justice.

La crainte de Dieu est encore appelée dans l'Ecclésiastique le fondement de la sagesse: *Radix sapientiæ est timere Deum;* elle n'en est, dis-je, que le commencement, puisqu'il n'appartient qu'à la charité d'en être la perfection et la plénitude. Cette crainte faisait toute la justice de la loi mosaïque, mais dans la loi de grâce elle n'est que la vertu des faibles et des commençants, elle diminue dans nous à mesure que l'amour divin s'y perfectionne et s'y fortifie; le Sauveur du monde est venu graver, non pas sur des tables de pierre, mais dans nos cœurs, une loi parfaite, selon la doctrine et les expressions de l'Apôtre; les menaces de sa colère étaient l'objet des Juifs charnels et grossiers, leur loi ne pouvait faire des prédestinés, et s'il y a eu parmi eu des justes et des parfaits, c'est que, par une adoption anticipée, ils appartenaient à la grâce de Jésus-Christ, et que, perçant par leur foi les voiles obscurs du temps et de l'avenir, ils étaient chrétiens avant la naissance même du christianisme.

Or, cette sagesse à laquelle la crainte dispose est cette sagesse qui vient du ciel, selon l'expression de l'apôtre saint Jacques, qui est pacifique, modeste, pleine de miséricorde et de compassion, détachée d'elle-même, toujours attentive au bien public, telle enfin que nous la voyons dans ce grand cardinal (1) que sa protection et sa paternelle bonté rendent encore plus cher à cette province que le siége qu'il y occupe, qui n'emploie jamais plus volontiers son crédit auprès du prince que lorsqu'il faut représenter nos besoins ou faire valoir notre zèle, qui a su joindre à un mérite solide et éprouvé dans toute l'Europe ces grâces de l'esprit si nécessaires aux grands emplois et aux grandes places, et dont la prudence, tantôt occupée au bien de l'Etat, tantôt à celui de la religion, a contribué à l'exaltation d'un souverain pontife sur la piété duquel tant d'Eglises, gémissantes depuis longtemps dans une triste et longue viduité, fondent, par d'heureux préjugés, l'espoir d'une paix si utile et si désirée.

Mais à cette sagesse qui vient du ciel est opposée celle du siècle, qui est terrestre, sensuelle, ennemie de Dieu et fille du démon: ce sont les caractères que l'apôtre saint Jacques lui donne, et c'est d'elle qu'il est écrit: *Le Seigneur confondra la subtilité des sages et la prudence des prudents;* elle est par conséquent vaine et fausse dans son essence et dans ses effets, non-seulement parce qu'elle est contraire à la loi de Dieu, mais encore parce qu'il y a dans les choses dont elle s'occupe un vide et un néant dont les mondains eux-mêmes, dit saint Augustin, ne disconviennent pas quand ils sont sincères, et qui, nous désabusant du monde par le monde même, nous fait sentir par notre expérience qu'il n'y a point d'autre sagesse que celle que Dieu, selon l'expression figurée du prophète Baruch, a apportée du ciel, qu'il a fait descendre de la région des nuées, et qu'il a emmenée de delà les mers, comme le trésor le plus précieux de la vie spirituelle et comme le vrai principe de la sanctification des hommes.

Oui, mes frères, ce raffinement d'actions et de démarches dont on se sert pour parvenir aux fins que notre cupidité se propose, cette adresse que l'on emploie pour dissimuler ses pensées et pour deviner celles des autres, ce commerce insinuant de paroles obligeantes et de flatterie mutuelle, souvent pour se tromper et pour se surprendre, ces détours ingénieux, selon l'expression de saint Grégoire, pour substituer à toute heure le mensonge à la place de la vérité, cette application continuelle qu'on a pour cacher des défauts et pour produire de fausses vertus, cet arrangement d'égards et de bienséances, qu'on observe par politique et qui fait presque toute l'occupation de notre vie: voilà ce que le monde appelle sagesse, et que l'homme qui craint Dieu regarde comme perdition et comme folie.

Mais quand je parle de l'obligation de craindre Dieu, je n'entends pas une crainte purement servile par laquelle le pécheur n'observe qu'à regret les commandements, ne rend aux lois du Seigneur qu'une obéissance involontaire, ne se sépare du péché qu'en conservant dans son cœur la volonté de le commettre, et qui, joignant au titre d'enfant de Dieu les sentiments d'un esclave et d'un

(1) Le cardinal de Bonzi, archevêque de Narbonne.

mercenaire, ne renonce à ses dérèglements que dans l'impossibilité de se soustraire à la justice du Seigneur et à ses vengeances.

Telles étaient les dispositions d'Antiochus, dont il est parlé dans le second livre des Machabées : quand la main de Dieu s'appesantit sur lui et qu'il se vit frappé d'une plaie mortelle, il commença, dit l'Écriture, à réfléchir sur son orgueil et à rentrer dans la connaissance de soi-même ; il avoua qu'il était juste que l'homme fût soumis à Dieu, et que celui qui est mortel ne s'égalât pas à son Seigneur et à son Maître ; il ne pensa qu'à se réconcilier avec les Juifs et qu'à leur faire sentir les effets de sa clémence ; il ne voulait plus adorer que le Dieu d'Israël et n'adresser qu'à lui seul désormais tous ses vœux et ses sacrifices.

D'où vient donc, demande saint Augustin, que ce prince, en apparence si humble et si pénitent, ne put pourtant trouver grâce devant le Seigneur ? S'il entra véritablement dans la connaissance de ses crimes, et s'il reconnut la justice qui soumet à Dieu tous les hommes, ne cessait-il pas par conséquent d'être superbe ? S'il priait le Seigneur avec humilité et avec foi, n'était-il pas digne d'obtenir miséricorde de celui qui la promet aux pécheurs qui l'invoquent et qui la demandent ?

Il est vrai, répond le même saint Augustin ; mais ce roi ne renonça point sincèrement à son impiété : la connaissance qu'il eut de lui-même ne le rendit point pénitent, mais hypocrite ; il priait pour la guérison du corps, et non pas pour celle de l'âme ; ses sentiments étaient plutôt de la chair que d'un cœur pénétré de son néant et de la grandeur de Dieu, et tout son repentir se terminait à des larmes dissimulées et à des résolutions peu sincères.

Combien y a-t-il de pénitences semblables à celle de ce prince, qui sont l'effet de la violence d'une maladie ou de la crainte d'une mort prochaine, et non pas de la douleur d'avoir mal vécu ! Combien de restitutions forcées, que le remords et l'impuissance de jouir après sa mort des biens qu'on a volés arrachent plutôt qu'un véritable motif d'une justice surnaturelle ! Combien y a-t-il aujourd'hui dans le christianisme de dévotions saintes qui sont le fruit de l'intérêt, de la vanité, de la politique ! Dans ce grand nombre de néophytes que nous avons vus revenir en foule au sein de l'Eglise, si plusieurs nous édifient par leurs exemples, combien d'autres démentent par leur tiédeur la grâce de leur vocation ! Mais si nous gémissons de la lenteur de leur réunion parfaite, louons au moins leur zèle et leur fidélité pour le roi : imitateurs en cela des maximes de Jésus-Christ, ni la connaissance des conjonctures, ni les offres de nos ennemis n'ont pu tenter leur attachement pour leur patrie ; tant il est vrai que l'amour de la royauté et le grand mérite du roi sont des liens chers à tous les Français ! Hé ! peut-être que Dieu, touché d'une conduite si sage et si conforme aux devoirs du christianisme, achèvera de purifier la foi de nos frères réunis, et que, déracinant de leur cœur ce reste de préjugés qui les retient encore, nous verrons revenir ces temps heureux dont parlait saint Jérôme quand il disait que la France seule était exempte des malheurs et du monstre de l'hérésie : *Sola Gallia monstra non habet.*

Il y a une autre espèce de crainte, servile à la vérité, mais pourtant sainte et surnaturelle, puisqu'elle convertit le pécheur, et que, selon la décision d'un grand concile, si elle ne fait pas toute l'essence de la justification, elle est au moins la disposition qui nous y conduit et nous y prépare. Or cette crainte, quoique utile, est pourtant imparfaite en elle-même, dit saint Bernard : le Seigneur demande des cœurs plus reconnaissants et plus épurés ; le servir par l'appréhension seule des châtiments, c'est lui vendre en quelque façon notre culte. Les hommes, dans les amitiés que forme entre eux la société civile, voudraient-ils n'être aimés que par intérêt et dans la vue du bien qu'ils font ou du mal qu'ils peuvent faire ? Pourquoi offrent-ils donc à Dieu des vœux mercenaires et un encens intéressé ? Pourquoi ont-ils pour le Créateur des sentiments dont ils reconnaissent l'imperfection dans la créature ? et ces motifs judaïques sont-ils dignes de la grâce du Rédempteur et de la perfection du christianisme ?

Mais il y a une crainte parfaite, qui est le partage et l'occupation des âmes justes, selon l'expression du prophète-roi, et c'est celle dont parle l'Apôtre quand il nous dit dans l'Épître aux Romains que *l'esprit que nous avons reçu n'est pas un esprit de servitude, mais celui des enfants, par lequel nous appelons Dieu notre Père ;* crainte qui n'est autre chose que cette charité qui fait les parfaits sur la terre, et qui n'est différente de celle des bienheureux qu'en ce qu'elle est grâce et mérite dans les uns et récompense dans les autres, et que, la sainteté de ceux-ci étant consommée par la possession de Dieu, ils sont dans l'heureuse nécessité de l'aimer, et par conséquent dans l'impossibilité de lui déplaire.

Voulez-vous savoir, dit saint Augustin, si vous avez cette crainte des enfants de Dieu, interrogez votre cœur, pénétrez ses replis et sondez les sentiments de votre conscience : *Interroga cor tuum :* ces biens, ces honneurs, ces dignités que Dieu vous donne pour l'utilité du prochain et pour votre propre sanctification, les regardez-vous comme l'accomplissement de vos souhaits et le terme de vos désirs ? Préférez-vous le séjour de l'Egypte à toutes les bénédictions de la terre promise, comme les Israélites dans le désert ? Considérez-vous l'autre vie dans l'éloignement, et comme un avenir fâcheux qui afflige bien plus votre cœur qu'il n'anime votre espérance ? Voudriez-vous que ce monde, dont les jours s'écoulent avec tant de rapidité, fût pour vous un état de consistance et un séjour fixe et durable ? Si cela est, vous ne craignez point le Seigneur.

Mais si, plus sensible à l'attrait de ses mi-

séricordes qu'aux motifs de sa colère et de sa justice, vous dites, comme saint Paul : *Qui me séparera de la charité de Jésus-Christ ?* si, dans le doute si vous êtes digne d'amour ou de haine, vous opérez votre salut avec frayeur; si, touché des biens invisibles que le Seigneur promet à tous ceux qui le suivent, vous regardez le monde comme une cité passagère et un exil à charge à votre ferveur et à votre foi; si, demandant sans cesse à Dieu la persévérance dans la grâce, vous appréhendez d'être un seul jour sans l'aimer et d'être privé de sa présence dans tout le cours de l'éternité; si vous le craignez ainsi, vous l'aimez : *Si expavisti, amasti;* semblable, dit encore ce même Père, à une épouse vertueuse et fidèle, qui tâche de plaire à son époux de peur de s'attirer son indifférence, qui souffre son éloignement et son absence avec douleur, et qui, lui conservant toute la délicatesse de ses sentiments et de ses désirs, s'afflige des délais d'un retour qui fait toute son attente et son impatience.

En effet, qu'est-ce qu'un chrétien, à considérer par les règles de l'Evangile son essence, sa fin et ses devoirs ? c'est un homme qui, connaissant tout le poids des vœux de son baptême, ne s'occupe que du soin d'en remplir les obligations; qui, concevant la vanité des choses qui passent, médite les éternelles vérités; qui, retenu par ce corps de mort qui retarde son impatience, soupire, comme saint Paul, après le jour de son entière rédemption ; qui, rendant au Seigneur par sa crainte et par son amour les hommages qui lui sont dus, désire de se perdre dans le sein de Dieu, qu'il regarde comme sa fin et son origine.

Oui, mes frères, c'est par cette crainte chaste et filiale, à laquelle se rapportent toutes les vertus chrétiennes, que nous rendons aux attributs de Dieu les hommages que nous leur devons : nous honorons sa sagesse quand nous vivons sous sa conduite et que nous captivons notre esprit sous le joug de ses commandements et de sa loi, sa justice quand nous tremblons à la considération de ses vengeances, sa providence en nous confiant à ses soins et à sa bonté, sa toute-puissance en lui consacrant ce que nous avons et ce que nous sommes, la simplicité de son être en rapportant à lui seul nos désirs et nos volontés, son immensité lorsque nous nous donnons à lui sans division et sans partage, non d'une préférence de spéculation, qui est plutôt une vaine pensée de l'entendement qu'une solide affection du cœur, mais d'une préférence effective, qui adore et qui cherche le Créateur en tout temps et tous lieux, dans l'usage même des créatures.

Cependant qu'y a-t-il de plus commun parmi les chrétiens que ce partage, que ce service des deux maîtres, que le Sauveur condamne dans l'Evangile? On place dans un même cœur l'arche d'alliance et l'image de Dagon, et l'on voit régner Jésus-Christ et Bélial dans le cercle d'une même vie; on observe les devoirs extérieurs de la loi de Dieu, par bienséance et par habitude de religion, et l'on se prête au monde par inclination et par attache; on croit pouvoir concilier ses passions, ses plaisirs, ses spectacles avec les principes de sa loi et les pratiques du christianisme. Qu'il y a de demi-chrétiens, imitateurs de ces demi-Juifs qui mêlaient sur la montagne de Samarie le culte du vrai Dieu avec l'adoration des idoles! Combien de femmes mondaines réservent pour le Seigneur le reste de leurs pensées, après avoir donné à la vanité, au désir de plaire, ces belles années où la piété est d'autant plus agréable à Dieu, qu'elle trouve plus d'écueils et plus d'obstacles parmi les hommes ! On quitte le monde par dépit, après qu'il nous a quittés par indifférence, et l'on va souvent cacher dans une retraite affectée, et qu'inspire le chagrin plus que la piété, les débris du temps et les ruines que fait la vieillesse.

Craignons donc le Seigneur, mes frères, c'est l'obligation de notre état et c'est le fondement de notre sanctification; soyons assez parfaits pour être pénétrés de cette crainte des enfants de Dieu; aimons celui qui nous a aimés dans l'éternité, avant que nous fussions dans la durée des temps, et dont la prédilection qu'il a eue pour nous, avant nous, comme parle l'Apôtre, a été la première grâce de notre vocation. Comment peut-on ne pas aimer Jésus-Christ, lui qui s'est consacré tout entier à l'ouvrage de notre rédemption, et dont la charité, soit dans les abaissements de son incarnation, soit dans les humiliations de sa vie mortelle, soit dans l'ignominie et le scandale de la croix, a été en quelque façon si peu convenable à sa grandeur et à sa gloire?

Mais, si nous ne sommes point parfaits, soyons au moins pénitents, reconnaissons la main de Dieu, appesantie sur nous par tant de calamités publiques et particulières; humilions-nous à la vue de tant de maux présents, et détournons par une crainte salutaire les tribulations dont Dieu nous menace; souvenons-nous qu'il mesure ses vengeances sur l'amour qu'il a eu pour nous, qu'il proportionne la sévérité de ses jugements à l'excès de ses miséricordes, et qu'il imite sa charité dans l'étendue qu'il donne à sa colère et à sa justice. Vous avez vu l'obligation qu'il y a de le craindre, *cui timorem, timorem;* voyons celle que nous avons de secourir le roi dans les besoins de l'Etat, *cui tributum, tributum:* c'est mon deuxième point.

DEUXIÈME POINT.

Je ne puis, mes frères, vous proposer de preuves plus solides de l'obligation de rendre aux rois ce que nous leur devons, que la manière dont l'apôtre saint Paul explique cette vérité dans cette divine Epître où il nous découvre les plus grands mystères de la religion et les principaux devoirs de la morale chrétienne; il n'y a point de matière qu'il ait traitée avec plus d'étendue que celle dont je vais parler : il nous assure que la paix et le repos des consciences, la félicité des Etats, la sûreté même du culte divin, roulent sur le ministère des princes et sur

l'obéissance des sujets ; et l'apôtre saint Pierre, après nous avoir recommandé de craindre Dieu et d'aimer nos frères (les deux grands commandements de la loi nouvelle), ajoute d'honorer les rois, comme s'il y avait dans ces trois devoirs unité d'obligation et de précepte.

Or, la nécessité de contribuer aux besoins de l'État par nos subsides, qui sont comme la marque et l'hommage de notre dépendance, est fondée principalement sur deux raisons : la religion nous l'ordonne, et notre intérêt même nous y excite; la religion en est la loi, et notre intérêt en est le motif; deux raisons, Messieurs, que j'ai à vous proposer, moins pour votre instruction que pour votre éloge: votre fidélité, qui se distingue toujours, ne laisse rien à faire à mes paroles, et je ne viens pas animer votre zèle, mais vous en faire connaître tout le prix et tout le mérite.

Je dis donc que la religion nous ordonne de secourir les princes dans leurs besoins, et c'est la raison dont se servait Tertullien lorsqu'il répondait aux reproches que faisaient les païens aux premiers fidèles. *Vous nous accusez*, leur disait-il, *d'avoir un esprit d'indépendance pour nos maîtres et une indifférence criminelle pour les nécessités de l'État; vous vous trompez, les empereurs n'ont point de soldats plus vaillants que nous, ni de sujets plus fidèles; les légions chrétiennes sont invincibles, parce qu'elles sont animées par l'ordre du Dieu qu'elles adorent et par les principes de la foi qu'elles professent; nous payons nos tributs avec joie, et nous sacrifions nos vies avec courage; pendant que les uns répandent leur sang dans les hasards de la guerre, les autres, renfermés dans les soins d'une administration domestique, tirent de leur économie et de leur substance des fonds pour les intérêts de la patrie. Nos princes sont encore plus les maîtres de nos cœurs que de nos fortunes, et votre fidélité, qui n'est en vous que l'effet d'une crainte humaine et d'un intérêt politique, est en nous un devoir de religion et un article de notre créance.*

C'est ainsi que Tertullien louait le zèle des premiers chrétiens de son temps, et saint Jérôme nous assure que saint Paul n'a expliqué ce précepte avec tant de force et d'application que pour confondre la malice de certains indépendants et de quelques ennemis de la subordination et de l'ordre, sectateurs de Judée de Galilée, qui disaient que Dieu seul devait être appelé Maître et Seigneur, et qui en tiraient cette conséquence factieuse, qu'il suffisait de porter au temple les dîmes et les offrandes, et qu'il ne fallait point payer de tributs aux princes, comme si le Seigneur avait voulu se réserver à lui seul cette marque de notre dépendance et de son pouvoir.

Mais saint Paul, que saint Chrysostome appelle le prédicateur de l'autorité des rois, établit ma proposition, d'abord par l'institution que Dieu a faite des puissances de la terre : *Omnis potestas a Deo ordinata est;* voilà le droit primitif. Et saint Grégoire pape remarque que, lorsque Samuel, selon les ordres de Dieu, plaça Saül sur le trône d'Israël, les Israélites pieux et dociles adorèrent la vocation du Seigneur dans la personne de ce roi, et que les seuls enfants de Bélial, c'est-à-dire les ennemis de la loi, des hommes vains et orgueilleux, des libertins de cœur et d'esprit, si pernicieux au bien public, refusèrent de s'y soumettre et d'apporter les dons qui étaient dus à la souveraineté de ce nouveau prince. *Filii vero Belial despexerunt eum, et non attulerunt ei munera.*

L'Apôtre dit ensuite que les rois sont les ministres du Seigneur; car, quoique Dieu soit le chef invisible de l'univers, il leur en confie, non par besoin mais par sagesse, l'administration et la police, afin que, revêtus de la puissance qu'il leur commet, ils maintiennent parmi leurs sujets l'ordre et le repos que la cupidité des hommes pourrait troubler; pouvoir qui n'est pas fondé par conséquent sur un établissement humain, ni sur la loi du plus fort, ni sur les qualités personnelles du plus vertueux, mais sur l'institution de Dieu seul; et c'est par cette raison que les princes sont appelés par l'Ecriture les ministres, non pas des hommes, mais de Dieu, pour marquer par ces termes la vocation toute divine d'un ministère qui réside dans les rois comme dans sa source, ensuite par émanation dans ceux qu'ils choisissent pour être les dépositaires de leur autorité, et à qui l'apôtre saint Pierre nous ordonne de rendre des tributs d'honneur et de vénération : *Subditi estote regi quasi præcellenti, et ducibus ab eo missis.* Notre cœur, plus encore que notre devoir, nous inspire ces sentiments pour ce lieutenant général (1) qui représente ici le caractère du prince; qui, par la droiture de son cœur et la solidité de son esprit, fait honorer dans sa personne autant son mérite que sa dignité, et qui par sa présence nous console de la douleur de ne plus posséder ici ce général (2) illustre dont les vertus nous seront toujours chères et toujours présentes, et dont la protection a été aussi utile auprès du roi à cette province, que sa prudence et sa valeur l'ont été contre nos ennemis sur notre frontière.

Mais comme le ministère des rois a des occupations importantes, et qu'ils s'appliquent tantôt pendant la paix à réformer les abus, à maintenir les lois et à procurer la félicité des royaumes, tantôt pendant la guerre à entretenir des armées nombreuses, à dissiper des ligues, à défendre les frontières; et ces fonctions étant ou saintes en elles-mêmes ou nécessaires au bien public, il s'ensuit, conclut l'Apôtre, que nos contributions, consacrées par la sainteté de ces motifs et par l'importance de l'usage, sont précieuses aux yeux de Dieu; que les efforts que nous faisons du fond de notre pauvreté nous sont imputés à mérite, et que ces biens que nous sacrifions pour la défense de l'Etat, tout passagers qu'ils sont par leur matière, acquièrent, par le précepte du Seigneur et par la considération de l'utilité de la patrie, un

(1) Le comte de Peyre.

(2) Le duc de Noailles.

caractère de spiritualité pour l'avantage et la perfection de notre salut. Aussi l'Ecriture appelle les subsides *une dette;* ce n'est donc pas seulement un don que notre naissance exige de nous, ce n'est pas une libéralité purement gratuite, que nous inspirent notre fidélité et notre zèle, ce n'est pas un joug que le pouvoir des princes impose sur la fortune des sujets, c'est une dette dans toute la rigueur de la justice : comme Dieu est le Seigneur et le dispensateur suprême de nos biens, il a voulu en réserver sur nous une portion pour les nécessités de l'Etat, comme il y en a une pour celle des pauvres ; et si la charité chrétienne, qui s'occupe par l'aumône à soulager les besoins des malheureux, et qui n'a qu'une utilité passagère, est pourtant un commandement si précis par l'Evangile, que devons-nous penser de l'excellence et de l'obligation de cette espèce de charité qui pourvoit aux nécessités publiques, qui prévient des malheurs universels, qui comprend dans l'étendue de ses motifs et de ses effets le bonheur et le repos de tout un royaume?

Vous me direz sans doute que ces maximes sont certaines, que vous connaissez vos devoirs, mais que la pratique en est difficile; je l'avoue : permettons les gémissements à ces malheureux qui, portant tout le poids du jour et de la chaleur, n'ont pour ressource que leur travail et leur industrie ; qui, victimes innocentes d'une guerre longue et opiniâtre, perdent quelquefois dans un moment, par la main du soldat et de l'ennemi, plusieurs récoltes dans une seule et l'espoir de plusieurs années ; qui ne sèment et ne moissonnent que pour acquitter leurs subsides, et à qui nous pouvons appliquer ce que dit saint Augustin, que, pendant que les uns, aisés et opulents dans les villes, s'adonnent au penchant de leurs convoitises, suites funestes du péché du premier homme, les autres, dans les tribulations et les travaux de la campagne, semblent en souffrir ici-bas toute la malédiction et toute la peine.

Mais parmi tant de malheureux, combien y a-t-il de citoyens qui sont avares et indifférents quand il faut contribuer aux besoins publics, et qui ne sont que trop prodigues pour entretenir leur faste et pour rechercher leurs plaisirs! On ne s'entretient dans le monde que de la diminution des revenus et de la difficulté de subsister ; cependant il n'y eut jamais plus de magnificence dans les bâtiments, dans les meubles et dans les modes qu'invente tous les jours notre nation, fertile en moyens de se ruiner ; les nécessités de l'Etat nous coûtent-elles ce que nous coûtent notre passion et notre mollesse? Hé! pourquoi rejetez-vous avec injustice sur les subsides que vous payez le désordre de vos affaires, qui est plutôt la suite des folles dépenses qui vous épuisent et qui vous consument?

Or, ce n'est pas seulement un devoir de religion qui nous excite à secourir l'Etat, notre intérêt aussi nous y oblige (deuxième réflexion) ; et c'est la raison dont se servait l'apôtre saint Pierre, quand il disait aux prosélytes de la dispersion de l'Asie qu'ils étaient libres à la vérité, puisqu'ils étaient affranchis de la servitude du démon par la grâce de l'adoption qu'ils avaient reçue dans le baptême, mais que cette liberté n'était pas une exemption de dépendance, parce qu'étant les serviteurs de Dieu ils devaient, et par l'obligation de leur conscience, et par l'intérêt même de leur conservation et de leur repos, l'être aussi des princes que Dieu avait établis pour les gouverner et pour les défendre.

Vous pratiquez ces préceptes, Messieurs : plus vous êtes libres, plus votre fidélité se signale dans vos dons ; vous consultez bien plus votre zèle que votre pouvoir. Cette liberté qui autrefois, pour me servir des paroles du même apôtre saint Pierre, dans les temps difficiles et oubliés, était le prétexte de la faction et de la cabale, est aujourd'hui votre gloire et votre mérite ; et tout l'usage que vous en faites est de vous épuiser sans cesse par de nouveaux efforts pour soutenir le poids d'une guerre que nos péchés ont attirée et que Dieu seul peut finir.

Souvenons-nous des temps heureux qui l'ont précédée ; trompons, s'il est possible, l'idée de nos contributions présentes par le ressouvenir de notre abondance passée et par l'espoir d'un meilleur avenir.

Cette monarchie était formidable à tout l'univers, et, pour parler le langage de l'Ecriture, toute la terre était dans la crainte et dans le silence. Les uns, admirateurs de notre gloire, recherchaient notre alliance ; les autres, jaloux en secret de nos prospérités, redoutaient notre ascendant : l'opulence, suite ordinaire de la paix, faisait la félicité publique, nos subsides n'excédaient point notre pouvoir, et l'on venait des extrémités du monde admirer le bonheur de ce florissant royaume, et surtout la grandeur d'un roi dont les héroïques actions paraîtront à la postérité ou fabuleuses ou exagérées, et duquel nous pouvons dire ce que disait une grande reine à Salomon, qu'il surpasse les autres rois par une distance infinie de mérite, et la renommée même par la supériorité de ses vertus : *Vicisti famam virtutibus tuis.*

Mais elle ne dura pas longtemps, cette paix dont toute l'Europe jouissait. Les divisions et les ruptures entre les nations viennent, selon l'apôtre saint Jacques, des iniquités des hommes; les maux que nous souffrons sont les peines des crimes que nous commettons, et les créatures ne se soulèvent les unes contre les autres que parce qu'elles ont offensé celui qui les a créées.

En effet, quel usage avons-nous fait des douceurs de la paix pour notre sanctification ? Quelles réflexions faisons-nous pour notre instruction sur les incommodités de la guerre? Tout le monde gémit et se plaint, et personne ne se convertit. Qui de nous cherche la cause de ses malheurs dans ses péchés et le remède dans la pénitence? Nous sommes affligés, mais c'est de la tristesse de ce monde qui produit la mort, et non pas de

celle qui est selon Dieu, qui assure le salut et opère la conversion. Y eut-il jamais plus de dérèglement dans les mœurs, plus d'orgueil et d'ostentation dans les pratiques extérieures de la piété, plus de venin dans la médisance?

Je dis, plus de venin dans la médisance: car y a-t-il dans le commerce du monde des conversations dont le prochain ne soit pas le sujet ou la victime? Quand on ne peut censurer ses actions, on se plaît à produire le ridicule des personnes dans ces récits imposteurs que sème l'imprudence ou la calomnie; les méchants ne se font-ils pas un plaisir de les répandre? les plus sages se font-ils un scrupule de les écouter? et les médisances les plus fausses et les plus grossières, quand elles sont inventées avec artifice et débitées avec esprit, ne trouvent-elles pas partout de l'impunité, de l'applaudissement et de la créance?

Mais ne bornons pas l'effet de nos subsides au seul motif de notre conservation, et consolons-nous des efforts que nous faisons, par la suite continuelle de nos victoires. Dieu s'intéresse pour nous, selon sa promesse, parce que nous combattons pour lui, et reconnaissons dans le succès qu'il donne à nos armes l'emploi de nos contributions et la justice de notre cause. Une adversité a troublé dans cette campagne la joie de nos constantes prospérités; mais les éléments ont été le principe de notre malheur, et non pas le courage de nos ennemis: les vaincus ont acquis plus de gloire que les vainqueurs, et celui à qui la mer et les flots obéissent, et qui tire, selon l'expression d'un prophète, les vents de ses trésors pour les distribuer sur la terre, a voulu une seule fois nous faire sentir le poids de nos iniquités par une disgrâce. Tous les événements glorieux de cette campagne nous ont dédommagés de cette perte: la prise d'une place autrefois la terreur des plus grands capitaines, forte par l'art et par la nature, défendue par le dérèglement des saisons, encouragée par une armée de libérateurs qu'elle voyait de ses murailles, a été l'ouvrage seulement de quelques semaines; tous les alliés accoururent au spectacle de sa capitulation plutôt qu'au secours de ses défenseurs, et le roi, par sa valeur, son expérience, et malgré mille périls dont nous frémissons encore, termina une conquête que nos ennemis mêmes regardent comme l'abrégé de sa gloire et le chef-d'œuvre de ses exploits.

Béni soyez-vous, Seigneur! Vous avez été le Dieu de nos pères, vous êtes encore le nôtre; nous adorons vos bontés, et nous voyons que vous n'avez pas raccourci sur nous vos miséricordes.

Une victoire couronna cet important succès; les ennemis, malgré la situation des lieux et la supériorité du nombre, furent contraints de se retirer et d'avouer leur défaite; nos bataillons firent voir dans ce sanglant combat que si on pouvait les attaquer, on ne pouvait les vaincre, et égalèrent par une noble émulation la gloire qu'avaient acquise auparavant nos escadrons dans les champs de Leuse et de Fleurus, journées si honorables à notre nation et surtout à ce jeune prince (1) que cette province a pour gouverneur, qui signala son bras par des prodiges de courage, et qui ne fit pas moins admirer son intrépidité à nos soldats, que son savoir dans l'art militaire à nos capitaines.

Tous ces avantages sont à la vérité glorieux, mais qu'il en coûte de dépenses à ce royaume épuisé! Les contre-temps des saisons, qui n'ont point retardé nos exploits, ont fait perdre presque partout l'espérance des récoltes. Nous avons vu ce que dit le Sage, au milieu de l'été la rigueur et les frimas de l'hiver; la terre n'a produit que des herbes au lieu des moissons; le ciel, au lieu de rosées, ne nous a donné que des pluies et des tempêtes, c'est le langage de l'Ecriture; à la sécheresse des dernières années ont succédé les inondations de celle-ci. Rendez grâces au ciel, peuples de ce beau climat, dont Dieu a béni les campagnes par une heureuse fertilité, et qu'il a par sa protection préservé des gémissements des autres contrées et d'une stérilité presque universelle.

Mais plus la guerre nous épuise par sa durée, plus nous devons faire d'efforts pour la soutenir; la bonté du Seigneur nous dédommagera quelque jour de ce que nous coûte la haine d'une ligue injuste: si nous n'avons pas l'abondance que donne la paix, au moins nous en goûtons ici le repos: le fer et le feu des ennemis n'ont dévoré ni nos maisons ni nos villes, et cette province a dans son épuisement la consolation d'avoir un intendant (2) qui connaît ses besoins et qui les soulage, qui n'est pas moins le protecteur des peuples par la bonté de son naturel, que l'homme du roi par son application et par son zèle; qui, par un mérite si connu et si honoré, donne un nouvel éclat à l'ancienne gloire de sa famille, et qui, affranchi du motif dangereux de faire valoir son ministère aux dépens de la vérité, ne consulte dans son administration que les mouvements de son équité et les inspirations de sa conscience.

O épée de la justice de Dieu! ne vous reposerez-vous point sur la terre? disait le prophète Jérémie: *O mucro Domini! usquequo non quiesces? Ingredere in vaginam tuam.* Seigneur, remplirez-vous encore longtemps l'univers des horreurs sanglantes de votre vengeance? Souffrirez-vous que l'ennemi du nom chrétien se prévale de nos divisions? Vous avez permis qu'un souverain d'une maison si catholique préférât à la ruine presque certaine de cet empire infidèle une guerre que des soupçons ménagés avec artifice lui ont inspirée: aussi avez-vous voulu que le vol de l'aigle impériale, si rapide dans la Hongrie, s'arrêtât sur les bords du Rhin, et que, malgré l'inondation de tant d'ennemis, nos troupes s'enrichissent tous les jours de leurs pertes et de leurs dépouilles. N'inspirerez-vous point des sentiments

(1) Le duc du Maine.

(2) M. de Baville.

de repentir à ceux qui, à la honte de la religion, ont toléré l'abomination de la désolation dans le lieu saint, et les ministres de l'erreur dans la chaire même de la vérité? Ne mettrez-vous point des bornes à une guerre si funeste à toute l'Europe? et votre colère ne cédera-t-elle point à votre clémence? vous qui, dans l'excès de votre justice, selon l'expression du Prophète, ne pouvez oublier vos miséricordes.

Oui, mes frères, nos péchés ont mérité les vengeances de Dieu, notre piété attirera ses bontés. La colombe gémit, dit saint Augustin, c'est-à-dire, les âmes saintes prient, et Dieu accorde à leurs cris et à leurs prières le bonheur et la tranquillité des Etats. Les grands succès, qui sont en apparence l'ouvrage de la valeur, de la sagesse et de l'industrie des hommes, sont souvent la récompense d'une âme juste, inconnue au monde, et que Dieu s'est réservée dans le secret de sa face; le roi, après avoir été le maître de la guerre, sera encore une fois l'arbitre et le pacificateur de l'Europe, et si nos lauriers sont depuis longtemps employés à couronner nos vainqueurs ou à marquer nos victoires, peut-être qu'à leur tour les branches de vos oliviers seront bientôt le symbole d'une paix solide et durable.

Demandons-la à Dieu cette paix dans nos prières, méritons-la par nos vertus, et édifions-nous les uns les autres dans le cours de nos séances par de bons exemples, *cui honorem, honorem:* c'est la troisième partie de ce discours, que je finis en peu de paroles pour ne pas abuser plus longtemps de votre attention.

TROISIÈME POINT.

Quoique le précepte de rendre l'honneur à ceux à qui nous le devons semble, dans le sens le plus naturel, s'entendre des puissances de la terre à qui l'ordre du ciel nous a soumis, cependant saint Jean Chrysostome l'applique à celui de l'édification mutuelle; car comme nous sommes débiteurs à Dieu de notre amour et aux rois de nos respects et de nos hommages, nous le sommes aussi au prochain de nos bons exemples, par lesquels il est vrai de dire que nous rendons l'honneur que nous devons au titre de chrétiens que nous portons depuis le baptême; et suivant cette pensée je dis que nous devons tous, par la pratique des vertus de notre état, honorer le ministère qui nous appelle en ce lieu, dans le même sens que saint Paul se rendait témoignage à lui-même qu'il honorait celui de l'apostolat par la sainteté que demandaient de lui des fonctions si excellentes et si relevées.

Aussi le commandement en général le plus recommandé à tous les chrétiens, et dont l'expérience nous fait le plus connaître la nécessité, est celui d'édifier nos frères; et en effet, ce serait donner des bornes trop étroites à la perfection chrétienne que de la renfermer dans des vertus stériles et purement intérieures: la même loi qui nous ordonne de cacher une partie de nos bonnes œuvres par humilité, nous commande aussi d'en laisser voir par nécessité ce qui est nécessaire à l'édification des autres, la sainteté n'acquérant cette plénitude de justice dont parle l'Ecriture que lorsqu'elle se communique au prochain par l'efficace de l'imitation et de l'exemple.

De là vient que l'Apôtre nous enseigne que Dieu, dont la sagesse a établi des états différents parmi les hommes, et assigné à chacun de nous des devoirs particuliers à la condition où il nous appelle, a fait un précepte universel pour tous les états, renfermé dans ces paroles: *Unusquisque vestrum proximo suo placeat in bonum ad ædificationem:* Que chacun de vous se rende utile au prochain en l'édifiant; et il ajoute que cette obligation est plus ou moins essentielle en nous à proportion que nous sommes élevés, que plus on est distingué par les dignités et par la naissance, plus on est responsable de la régularité de sa conduite, et que, comme les péchés des grands deviennent d'ordinaire la mode et la règle des petits, leurs vertus aussi servent avec plus de fruit à la sanctification du prochain et à l'honneur et à l'avancement de la religion.

Or l'Ecriture a fait de l'exemple un précepte si précis et si absolu principalement pour deux raisons: premièrement il contribue à l'augmentation et à la gloire de l'Eglise, et c'est ainsi que s'en explique Tertullien, dans le livre de la Résurrection. On reprochait aux premiers chrétiens, dit ce Père, que leurs dogmes étaient incroyables, que la raison se déclarait contre les mystères de leur foi, que la mort qu'ils souffraient pour elle était plutôt un désespoir qu'une action d'un véritable courage, et que la croix de celui qu'ils adoraient n'était pas moins injurieuse au législateur qu'à ceux qui étaient les sectateurs de sa doctrine. Mais lorsqu'on les voyait si purs et si irrépréhensibles dans leur conduite, si charitables dans la distribution de leurs biens, si humbles dans leurs actions, leur vie devenait la preuve de leur religion; leur piété était l'apologie de leurs dogmes, et leur sang était la fécondité du christianisme. Les païens étaient touchés et convertis par leurs vertus, et ceux qui se révoltaient contre la vérité des mystères cédaient enfin à la persuasion de la sainteté et à la force du bon exemple.

C'est aussi par cette raison que Jésus-Christ dit à tous les fidèles, dans la personne de ses apôtres, qu'ils sont la lumière pour éclairer tous ceux qui habitent dans la maison du Seigneur, et qu'il faut qu'elle paraisse devant les hommes, afin qu'ils voient leurs bonnes œuvres et qu'ils glorifient leur Père qui est dans le ciel; précepte par conséquent recommandé à tous les chrétiens, surtout dans des assemblées comme celle-ci, où la dissipation, inséparable du bruit et du monde, dérange les plus fervents et les plus parfaits, où la piété est aussi nécessaire pour édifier les peuples, que le sont la prudence et les lumières pour les gouverner, et est plus indispensable encore dans un siècle tel que le nôtre, où rien n'échappe à la cu-

riosité et à la malice, où l'on est comme en spectacle aux mauvais jugements et à la censure, et où l'injustice des spectateurs, bien loin de supporter les imperfections et les défauts, n'épargne pas l'innocence et la vertu même.

Secondement, Dieu ordonne que les fidèles édifient leurs frères; car quoiqu'il puisse par lui-même et par le seul attrait de sa grâce nous inspirer l'observation de sa sainte loi, cependant il se sert de l'exemple des chrétiens parfaits, soit afin qu'ils coopèrent avec lui à la sanctification des hommes, soit qu'il veuille nous rendre la sainteté plus facile en nous la montrant imitable.

Ce fut par ce moyen que la conversion de saint Augustin devint entière et parfaite : il ne tenait plus au monde que par ses irrésolutions et par ses craintes si ordinaires à ceux qui veulent embrasser une vie chrétienne après en avoir mené une tout à fait mondaine; il ne faisait pas le bien qu'il voulait et faisait le mal qu'il ne voulait plus, et il était dans cet état neutre et chancelant où l'on n'a ni la volonté du péché, ni le mérite de la pénitence. Mais quand il vit un fameux pécheur de son temps converti, il eut honte de ne pas imiter dans le repentir et dans la vertu celui qu'il n'avait que trop imité dans ses déréglements et dans ses crimes : il fut déterminé par l'efficace de l'imitation. L'exemple fit en lui ce que tous les autres motifs n'avaient pu faire, et sa conversion, qui a été si utile et si importante à l'Eglise, fut la suite et le fruit de celle d'un autre.

Qu'ajouterai-je, mes frères, en finissant? vous dirai-je, comme l'apôtre saint Pierre : *Craignez Dieu, honorez le roi, aimez vos semblables?* vous dirai-je : Que la conduite de votre vie parmi les chrétiens soit pleine d'édification, afin qu'en voyant vos bonnes œuvres ils puissent vous louer et vous imiter?

Grâces, encore une fois, à la miséricorde du Seigneur, nous ne verrons ici que régularité dans les mœurs, que paix et union entre les uns, que vertu et que mérite dans les autres. Les peuples, que leurs malheurs rendent encore plus attentifs à la conduite de leurs supérieurs, n'auront point à gémir de votre faste et de vos dépenses, et cette compagnie ne sera pas moins la bonne odeur de la religion par ses exemples que le modèle des autres provinces par la prudence de ses règlements, par le bon ordre de ses affaires et par la sage administration de ses revenus et de ses finances.

Fasse le ciel qu'on ne connaisse point parmi nous l'image de ces assemblées mondaines et tumultueuses où l'on occupe tout son esprit à démêler des intérêts et à former des intrigues, où la concurrence des emplois fait tant d'inimitiés et de jalousies, où l'on ne songe qu'à avancer ses projets ou à traverser ses compétiteurs, où l'ambition règne dans les uns et la cupidité dans les autres, et où les inutilités et les plaisirs sont presque toute l'occupation de la vie qu'on y mène.

Puissent les devoirs de zèle et de piété que vous pratiquerez être toujours présents à votre mémoire, et puissions-nous mériter l'éloge que faisait Tertullien des fidèles d'Afrique, quand il les appelait la gloire du christianisme et l'abrégé de l'Evangile : *Compendium Evangelii.*

Seigneur, répandez vos dons sur tous ceux qui composent une assemblée si auguste et si vénérable; donnez-leur votre intelligence, votre jugement et votre justice; protégez cette province, célèbre par son zèle pour la religion, estimable par son attachement pour son prince, et qui n'est devenue le patrimoine de nos rois que pour se sacrifier sans cesse pour le repos et la gloire de ce royaume. Donnez à nos peuples gémissants et épuisés des récoltes abondantes, et, accordant la fertilité à leurs campagnes, donnez-leur la rosée du ciel et la graisse de la terre. Après avoir été pour nous le Dieu de la guerre, devenez le Dieu de la paix. Bénissez nos armes, surtout convertissez nos cœurs, afin qu'après vous avoir loué pendant cette vie, nous puissions, dans ce jour terrible où le temps finit et où l'éternité commence, être reçus dans le sein de la gloire, que je vous souhaite, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

AUTRE DISCOURS,

Prononcé à l'ouverture de l'assemblée des Etats du Languedoc.

Quare ergo, Domine, percussisti nos? Expectavimus pacem, et non est bonum; tempus curationis, et ecce turbatio. Cognovimus, Domine, quia peccavimus tibi.

Seigneur, pourquoi nous affligez-vous? Nous attendions la paix, et la paix n'est point venue; nous espérions la fin de nos maux, et nous sommes encore dans le trouble de la guerre. Nous reconnaissons que nous avons péché contre vous (Jerem., XIV, 19, 20).

Monseigneur (1),

C'est ainsi que ce prophète, sanctifié avant sa naissance, répandait son âme devant le Seigneur, et que, accomplissant les devoirs de sa mission, il exhortait à la pénitence un peuple ingrat, qu'une heureuse paix avait amolli et que les adversités semblaient rendre plus impénitent et plus insensible.

Tantôt le prophète représente tous les malheurs de la guerre la plus sanglante que les Juifs eussent jamais soutenue, et qui était d'autant plus cruelle que la haine et la jalousie l'avaient allumée; tantôt il découvre tous les projets d'une ligue qu'avaient formée contre eux le roi de Babylone et les Assyriens, et qui n'avait pour fondement que la grandeur et la gloire d'un royaume chéri de Dieu; tantôt il anime les Hébreux à la défense de leur patrie par le péril même de leur religion menacée; il recueille en eux l'amour de la sainte Sion et du temple de Jérusalem que leurs ennemis voulaient détruire, et, par le récit des biens qu'ils avaient à espérer ou des maux qu'ils avaient à craindre, il tâche d'exciter dans leurs cœurs un reste de foi, que le péché n'éteint pas toujours, et qui par la bonté de

(1) L'évêque officiant.

Dieu devient quelquefois le germe et le principe de la pénitence.

Tels étaient les sentiments qu'inspirait à Jérémie la considération des malheurs dont le peuple juif était menacé; mais cherchons, ajoutait-il dans son amertume et dans sa douleur, la source de nos misères dans nos déréglements et dans nos crimes. Le Seigneur eût été fidèle à ses promesses si nous eussions été fidèles à sa sainte loi; lorsque nous fûmes vertueux, l'empire de Juda fut toujours le plus riche et le plus florissant royaume du monde; si nous nous plaignons des délais d'une paix lente et fugitive, c'est du fond de nos consciences criminelles que s'élèvent les difficultés et les obstacles. Enfin les jugements du Seigneur sont adorables, et Dieu est juste quand il nous fait sentir les effets de sa vengeance et de sa colère. *Cognovimus, Domine, quia peccavimus tibi.*

Je viens aujourd'hui, Messieurs, vous renouveler les mêmes instructions dans des événements presque semblables. Je veux vous représenter toutes les puissances de l'Europe conjurées pour notre destruction et pour notre ruine: une ligue formidable, qui, par un mystère de la Providence plutôt que par les secrets de la politique, s'entretient malgré le temps et malgré ses pertes; toutes les incommodités d'une guerre qui par ses dépenses et par sa longueur épuise notre sang et notre substance. A la vue de tant de calamités, je viens exciter dans nos cœurs le repentir de nos péchés, et, dans l'espoir d'une paix aussi nécessaire à nos ennemis qu'à nous-mêmes, fonder sur le changement de nos mœurs nos motifs de consolation et de confiance.

Quel moment plus favorable pour vous inspirer la pratique des vertus chrétiennes que celui dans lequel je parle? Soit coutume, soit religion, tout respire ici un air de recueillement et de piété; vous consacrez le commencement de vos Etats par les cérémonies les plus augustes du christianisme. Un ministre de la loi nouvelle, auquel s'unissent tous ces grands pontifes, lève les mains au ciel pour attirer sur vous le désir d'une conversion solide; Jésus-Christ, hostie de grâce et de propitiation, s'offre à son Père sur cet autel pour désarmer sa colère; autour de l'arche du Seigneur se rangent tous ces fidèles attentifs et humiliés, et nous invoquons en ce jour un Dieu qui ne résiste point à des cœurs contrits, et qui, dans l'excès même de sa justice, ne saurait oublier ses miséricordes.

N'attendez donc pas que je loue ces hommes illustres que le mérite rend si dignes de nos éloges et que la justice du prince a couronnés. En d'autres lieux et dans d'autres temps, admirateur de leurs vertus, j'aime mieux les honorer ici par un silence respectueux, plus convenable même à leur modestie. Oserai-je, en présence de Jésus-Christ anéanti, flatter les grandeurs et les dignités de la créature? Puis-je mêler un encens profane à celui qui fume sur ces autels? Hé! dans la chaire de vérité, dans la fonction la plus sainte de mon ministère, dans ce jour consacré à l'humilité et à la prière, je ne dois louer que ce Dieu jaloux à qui seul appartient toute gloire et toute louange.

Recueillons ce discours, dont je vous ai déjà insinué tout le plan et tout le partage. Je vous ferai voir dans la première partie que nos péchés sont la source d'une guerre si fatale à toute l'Europe, et dont les prospérités mêmes coûtent presque aussi cher que les disgrâces; dans la seconde je vous montrerai que la pénitence est le moyen unique pour obtenir du ciel une paix que la providence humaine ne peut donner, et dont la politique la plus éclairée ne saurait aplanir les difficultés, si la Providence, à qui tout est possible, ne les surmonte.

C'était sur ces considérations que Jérémie fondait toute son espérance quand il disait à Dieu: *Nous reconnaissons que nous sommes pécheurs; ressouvenez-vous de l'alliance que vous avez faite avec nos pères et avec nous-mêmes.* En un mot, la guerre est la suite de nos déréglements, la paix sera la récompense de notre conversion: deux réflexions importantes, que je propose aujourd'hui à vos cœurs touchés de vos besoins, et qui seront la matière de votre attention. Mais afin que ma parole ne retourne pas vide devant le Seigneur, prions le Saint-Esprit qu'il la rende efficace à mes auditeurs; demandons-le par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Quand les hommes raisonnent, dit saint Jean Chrysostome, des causes de la guerre par les vues de la sagesse humaine et de la prudence de la chair, ils les cherchent ou dans l'ambition des princes de la terre, qu'agite un désir excessif de gloire et souvent celui d'étendre les limites de leurs Etats, ou dans les ressorts de cette politique maligne et mondaine qui se nourrit dans les divisions, et qui pour des vues particulières remue le monde entier par des intrigues et par des prétextes. Ils les regardent comme les suites de ces intérêts différents qui divisent les nations et qui les arment les unes contre les autres pour s'attaquer et pour se détruire, ou comme l'effet de cette inquiétude naturelle à l'homme, qui se plaît dans la discorde, et qui aux dépens de son repos cherche à troubler celui des autres.

Aussi rien n'est plus ordinaire que d'attribuer les succès des expéditions militaires à la prévoyance des rois, à l'expérience de leurs capitaines et à la valeur des soldats. Malheur aux conquérants qui disent ces paroles impies, que leur défend le Saint-Esprit: C'est à ma puissance et à mon bras que je dois ma gloire et ma réputation! N'est-ce pas le Seigneur qui fait les héros par sa volonté, comme il fait les saints par sa grâce? Hé! que sont les plus grands princes de la terre, que les instruments dont Dieu se sert au gré de ses desseins, qu'il élève et qu'il abaisse comme il lui plaît? et que sont leurs actions les plus héroïques, que les œuvres

de sa providence sur le gouvernement du monde et sur la destinée des royaumes ?

Or il n'y a point de vérité plus répétée dans l'Ecriture que celle qui nous apprend que les péchés des peuples attirent sur eux ce fléau de la vengeance de Dieu, que saint Augustin appelle avec raison le plus terrible de tous les fléaux, parce qu'il confond dans les calamités publiques toutes les fortunes particulières, que l'innocent et le coupable sont également les victimes de sa fureur, qu'il éteint non-seulement les familles, mais encore qu'il détruit les villes entières ; qu'il ravage non-seulement les provinces, mais qu'il décide du sort des empires. Et ne sont-ce pas, conclut ce Père, les iniquités de nos consciences et la dépravation de nos mœurs qui, après avoir lassé la patience du Seigneur, irritent enfin sa justice? semblables à ces exhalaisons malignes qui s'élèvent de la terre et qui deviennent dans les nuées la matière de ces tempêtes et de ces orages qui ruinent les moissons et qui désolent toutes les campagnes.

En effet, tant que les Israélites furent fidèles zélateurs de leur loi, tant qu'ils adorèrent sans mélange de culte le Dieu de leurs pères et qu'ils ne se firent point d'autres dieux, de constantes prospérités suivirent toujours leurs desseins ; le Seigneur prodigua pour eux jusqu'à ses miracles ; tous les éléments obéissaient à leur voix, et le ciel et la terre étaient comme les tributaires de leurs désirs. Tous les peuples, soit crainte, soit admiration, recherchaient leur alliance et leur amitié, et les plus grands rois n'osaient attaquer que par des murmures secrets et impuissants une nation que le ciel favorisait d'une si longue suite de bénédictions et d'une protection si visible.

Telle était la promesse que Dieu avait faite aux Juifs par la bouche de son serviteur Moïse : *S'ils écoutent ma voix*, disait le Seigneur, *et s'ils marchent dans l'observation de mes préceptes, je les rendrai formidables à tout l'univers; mais je mesurerai mes grâces sur leur reconnaissance, je m'éloignerai d'eux à mesure qu'ils s'éloigneront de moi : s'ils cessent de me servir et de m'adorer, je permettrai à leurs ennemis de les attaquer, je les livrerai à une guerre cruelle et sanglante; ceux qui échapperont au glaive périront par les maladies ; des sécheresses brûlantes ou des inondations imprévues détruiront leurs récoltes, et ils seront l'objet de ma justice, après l'avoir été si longtemps de mes miséricordes et de mes bienfaits.*

Et c'est aussi l'ordre de la Providence que les créatures ne se soulèvent jamais les unes contre les autres qu'après qu'elles se sont soulevées elles-mêmes contre celui qui les a créées. Il y a au dedans de nous, selon l'expression de l'Apôtre, un royaume où par le désordre des passions se forment ces agitations qui se repandent ensuite sur la terre. *D'où viennent les guerres et les combats*, dit l'apôtre saint Jacques, *que des désirs de la convoitise qui règnent dans notre chair ?* et comme Dieu a des punitions spirituelles et invisibles pour les âmes, qu'il livre à leur réprobation et à leur perte, il a aussi des châtiments temporels dont il afflige les pécheurs, souvent pour les corriger. Heureux lorsque, par un petit nombre de mauvais jours et par des peines passagères, ils peuvent racheter le poids des supplices éternels, et que leurs afflictions deviennent la matière de leur pénitence !

Aussi il n'y a point de titre que Dieu prenne plus souvent dans les saintes Ecritures que celui de Dieu de la guerre, non-seulement parce qu'il en conduit les succès et qu'il en dirige les événements, mais encore pour nous faire voir que c'est lui qui l'envoie sur la terre pour la punir. Les adversités personnelles et particulières sont quelquefois les marques de son amour, et sont au moins dans les justes les épreuves de leurs vertus; mais les adversités publiques sont toujours les signes de sa fureur et les suites des péchés des hommes; *hé! quel doit être leur endurcissement*, dit saint Augustin, *puisqu'il faut un si redoutable moyen pour les exciter à une conversion sincère et solide !* En effet, au milieu des douceurs d'une heureuse paix, presque toujours on oublie Dieu et on néglige les devoirs de la religion : chacun, renfermé dans son repos et content de son abondance, ne s'occupe guère du soin de son salut. Mais dans les tribulations d'une longue guerre, lorsqu'on est épuisé par les subsides que les besoins du prince rendent nécessaires, quand on appréhende pour sa patrie et pour soi-même, lorsqu'aux nécessités de l'Etat se joignent les nécessités domestiques, ou qu'on est affligé du présent et qu'on craint encore pour l'avenir ; quand la mort nous enlève tous les jours ceux qui nous sont chers ou par le sang ou par l'amitié, alors on s'humilie sous la main de Dieu, on ne l'adore d'ordinaire que quand il nous frappe ; et telle est la corruption des hommes, qu'ils ne reconnaissent sa puissance que quand il l'a fait sentir par sa justice.

Cependant quel usage faisons-nous des malheurs de la guerre pour notre sanctification? Malgré cette plainte si commune que les temps sont mauvais, le luxe ne fut jamais si prodigue ni si général. On ne se refuse rien de tout ce que suggèrent la mollesse et la vanité, pour chercher les commodités de la vie ou pour soutenir ce qu'on appelle les bienséances de sa condition; on trouve des fonds pour toutes les dépenses, souvent excessives, de la cupidité, et on en manque seulement pour tous les devoirs de la miséricorde chrétienne. Vit-on les pauvres plus oubliés? On les abandonne à leur mauvais sort ; les riches sont plus cruels pour eux que la fortune, et, sur ce vain prétexte que l'on n'a point de superflu, on se croit en droit de leur refuser le nécessaire. Je ne parle point de tant de déréglements aujourd'hui si communs, et qui, naissant dans la corruption de la cour, s'introduisent ensuite dans les provinces à titre de mode et de politesse; je passe sous silence la profanation

des sacrements les plus augustes du christianisme, et dont on approche sans goût, sans préparation et peut-être par coutume et par politique. Combien y a-t-il de libertins de mœurs et surtout de raisonnement, qui font gloire de douter des mystères les plus saints de notre foi, qui, non contents de renfermer leur infidélité dans le secret de leur cœur, emploient leur faux esprit à disputer de tout et à ne rien croire, qui regardent la soumission comme le partage des âmes faibles, et qui deviennent sans principes et sans religion, en craignant d'être trop crédules! Ne voit-on pas les femmes mondaines, sans cesse occupées du désir de plaire, de celui de voir et d'être vues, et peu attentives à la modestie chrétienne qui devrait faire l'ornement de leur sexe, se faire un art de séduire ou s'exposer au péril d'être séduites? Faut-il donc s'étonner si le ciel irrité nous frappe et nous afflige? Et nous pouvons dire des conjonctures présentes ce que disait saint Jérôme de l'irruption d'Alaric dans l'Italie, que la force de nos ennemis vient moins de leur union et de leur puissance que de la multitude de nos péchés. *Nostris vitiis fortes sunt barbari.*

Aussi le Saint-Esprit ne nous parle de la guerre que sous l'idée de colère et de fureur, et c'est ainsi que Dieu, selon les vues de sa providence, a divers moyens convenables aux différentes dispositions des hommes qu'il veut ou confirmer dans la justice ou ramener à la pénitence. Veut-il affermir dans la piété une âme juste et fidèle, il suffit qu'il lui annonce sa parole, qu'il lui représente ses miséricordes, qu'il lui propose ses récompenses, et, l'excitant à la vertu par l'attrait de la vertu même, sa grâce lui fait accomplir ce que la loi lui commande. Veut-il retirer de l'égarement une âme qui commence seulement à se perdre dans les voies du monde et qui tient encore à Dieu par quelques sentiments de religion et par les remords d'une conscience timide, il l'épouvante par des menaces, il soutient sa fragilité, il la secourt dans les tentations, et, lui inspirant la terreur de ses jugements, il la convertit par sa crainte et la perfectionne par son amour.

Mais quand les hommes sont venus à un certain période de dérèglement, et que leur cœur est endurci comme celui de Pharaon, lorsque le péché se communique par la contagion de l'exemple, et que d'un peuple entier il s'en fait une même masse d'iniquité, alors Dieu emploie les moyens les plus efficaces et les plus violents : à une corruption générale il applique une punition universelle, et ces fléaux, les plus terribles de sa justice, sont les dernières ressources dont se sert sa miséricorde.

Que la politique raisonne donc selon les vues de la prudence humaine, de cette variété d'événements qui agitent aujourd'hui le monde et qui se succèdent les uns aux autres; qu'elle parle de ces révolutions qui font l'élévation ou la décadence des empires; qu'elle admire la monarchie française, dont l'Europe conjurée ne peut obscurcir la gloire, et qui se soutient avec dignité par la sagesse du prince qui la gouverne et par la valeur d'une nation belliqueuse qui la défend; qu'elle regarde avec étonnement un autre sceptre qui, plus fragile que le roseau que le vent agite, change si souvent de main par l'inconstance des peuples et par l'adresse des usurpateurs; que le conseil des rois dispose avec la prévoyance la plus consommée tout ce qui peut contribuer aux heureux succès de la guerre, il sera toujours vrai de dire que le démon, qui souffle la discorde dans tout l'univers, n'est que l'instrument de la colère de Dieu sur les hommes; et nous ne pouvons douter de la vérité de ce que dit Salomon, que les malheurs des peuples viennent de leurs péchés, comme leurs prospérités sont la suite de leur justice : *Justitia elevat gentem, pauperes autem facit peccatum.*

A la vérité, Dieu réserve ses jugements au dernier jour, où il n'y aura plus de crainte de chute pour les bons, ni d'espérance ni de miséricorde pour les méchants. Cependant il est de l'intérêt de sa gloire qu'il récompense ou qu'il punisse les hommes dans le cours même de leur vie mortelle, parce que les justes murmureraient s'ils étaient sans consolation, et les impies s'endurciraient s'ils étaient sans adversités.

Et c'est sur ce principe, dit saint Augustin, qu'encore que les vertus des premiers Romains fussent plutôt des vices déguisés que de véritables vertus, et que cette sagesse dont ils faisaient le mobile et le motif de leurs actions ne fût qu'un raffinement délicat de l'orgueil et de l'amour-propre, cependant Dieu, par un ordre secret de sa providence, toujours juste dans ses desseins, leur avait donné l'empire du monde pour prix de la droiture extérieure de leurs mœurs et de leur conduite. Il jugea digne d'assujettir à leur souveraineté les nations les plus éloignées, parce qu'ils assujettissaient leurs passions aux règles, quoique imparfaites, de la sagesse humaine, pour nous apprendre, conclut ce Père, quelle confiance doivent avoir en la protection de Dieu les peuples chrétiens qui pratiquent sa sainte loi, puisqu'il a accordé tant de gloire et tant de puissance aux sages mêmes du paganisme.

Il est donc vrai que la piété rend les Etats heureux et florissants; et cette vérité paraît encore avec plus d'éclat dans les succès de la guerre; car ce n'est ni le nombre, ni la prudence, ni le courage, qui décident du sort des combats; si Dieu ne s'intéresse pour les combattants, un contre-temps dérange souvent les entreprises les mieux concertées. Les armées les plus nombreuses sont quelquefois vaincues par des accidents imprévus de la fortune, ou plutôt par les ordres de la Providence. Le Seigneur, jaloux de son pouvoir, ne veut pas qu'on lui ravisse la gloire des événements, et le Saint-Esprit nous apprend que les victoires des Israélites furent moins l'ouvrage de la valeur de Josué, que de la ferveur et de la sainteté de Moïse.

Telles étaient les dispositions des premiers fidèles dans les occasions de la guerre et dans

les besoins de l'Etat, selon le témoignage de Tertullien. *Vous haïssez la religion chrétienne*, disait-il aux païens, *et vous la persécutez en tous lieux par des proscriptions et par des supplices ; cependant c'est aux vertus et au courage des chrétiens que l'empire romain doit sa réputation et ses victoires : pendant que les uns combattent pour leur patrie, les autres prient pour rendre le Dieu des armées propice dans tous vos desseins. Nous n'épargnons ni nos biens, ni notre vie même, pour le service de nos empereurs. Notre fidélité n'est point l'effet de la crainte ni de la politique, mais le devoir le plus essentiel de la loi que nous professons. Les légions chrétiennes sont invincibles, parce qu'elles sont encore plus animées par leur piété que par leur valeur. Hé! quels ennemis peuvent résister à des troupes qui aux armes matérielles, que l'intrépidité rend redoutables, ajoutent encore les armes spirituelles de la vertu, de la pénitence et de la prière ?*

Ne professons-nous pas, mes frères, la même foi ? n'adorons-nous pas le même Dieu, et dans les temps malheureux où nous sommes n'avons-nous pas les mêmes besoins? Ne reviendront-ils point ces jours, pour méditer la loi de Dieu avec attention ? Fréquenter les sacrements avec ferveur, écouter la sainte parole avec profit, était la consolation des premiers chrétiens, soit dans les avantages, soit dans les afflictions de ce monde. Dans ces conjonctures si importantes au royaume et à nous-mêmes, une vie pénitente, pleine de bonnes œuvres et attentive à l'unique nécessaire de notre salut, ne succédera-t-elle point à ce néant qui nous occupe et aux inutilités qui nous amusent ? Ne perdra-t-on point le goût de ces spectacles profanes, si souvent funestes à l'innocence, et que, malgré la coutume et l'impunité, on ne peut excuser, sans trahir l'Evangile, l'expérience et la tradition ? Parmi quelques gens de bien qui servent Dieu dans la droiture et dans la simplicité de leur cœur, combien y en a-t-il qui sont dévots par humeur et par naturel, qui cherchent dans une apparente piété, moins la rosée du du ciel que la graisse de la terre, et qui se font, par une réforme extérieure, inspirée par la vanité et par l'intérêt, un chemin à l'élévation et à la fortune ! Quelle douleur de voir renouveler de nos jours les erreurs que le concile de Vienne avait condamnées! A la voie simple et toujours égale de Jésus-Christ, on substitue je ne sais quelle spiritualité plus suspecte encore que ridicule. On quitte les étroites routes où l'on se sauve, pour en prendre d'obliques où l'on s'égare ; et n'a-t-on pas vu les sentiments d'une fausse et mystique piété devenir le langage des séducteurs et le piége des âmes faibles?

Encore, si Dieu ne punissait les péchés des hommes que par des châtiments temporels, nous ne serions pas sans consolation : les afflictions les plus touchantes sont souvent plus utiles à l'âme que de constantes prospérités : nous savons que les chrétiens se glorifient dans leurs maux avec l'Apôtre, que la patience conduit à l'épreuve, et l'épreuve à l'espérance ; et quand la guerre nous coûte quelque portion de nos biens, que perdons-nous ? l'aliment de notre cupidité, les instruments de notre réprobation, la matière de nos crimes.

Mais Dieu punit souvent les péchés des hommes par les ténèbres de l'esprit et par la perte de la foi ; et c'était la menace que faisait Jésus-Christ aux pharisiens, quand il leur disait que le royaume de Dieu leur serait ôté, et qu'il serait donné aux gentils, qui en feraient les fruits par leurs bonnes œuvres : prophétie que la suite des temps vérifia, par la réprobation des Juifs et par le salut de ceux qui vivent sous la sainte loi de l'Evangile. Hé! qu'ont été l'extinction du royaume d'Israël, la profanation du temple, la destruction de Jérusalem et la dispersion entière de cette malheureuse nation, que le châtiment de ses péchés ? Et nous qui étions compris dans la masse de la gentilité prédite par le Sauveur du monde, que sommes-nous, que les branches heureuses entées sur l'olivier véritable, et la preuve littérale contre les Juifs des malédictions de Jésus-Christ et de l'accomplissement de ses menaces?

C'était ainsi que Dieu s'en expliquait quand il disait par la bouche de son serviteur Job qu'il ôterait aux nations impies le don précieux de la foi. Sa justice souvent permet que cette lumière spirituelle s'éteigne dans un pays, et sa miséricorde la fait renaître dans un autre. L'Eglise d'Afrique, autrefois si célèbre par ses conciles, par la pureté de sa discipline, et si féconde en saints évêques, ne subsiste plus. Dieu s'est retiré d'un peuple qui l'avait offensé par les plus grands déréglements, selon le témoignage de Salvien ; et n'a-t-on pas vu, dans un royaume voisin du nôtre, la dépravation des mœurs suivie du schisme et de l'hérésie ? On y tolère toutes les sectes les plus ridicules, on y reçoit toutes les erreurs, on y embrasse toutes les religions, et on n'y persécute que la véritable.

Or, si Dieu ne nous livre pas à l'esprit d'erreur et de mensonge, c'est toujours une suite de sa colère, dit saint Augustin, et un malheur digne de nos gémissements et de nos larmes, lorsque notre foi est attaquée, quand il permet que nos temples et nos autels ne soient pas moins l'objet de la rage de nos ennemis que nos biens et nos fortunes, et que nous ayons à défendre également notre religion et notre patrie. En effet, de quelle paix ne jouissait pas notre sainte loi quand la guerre vint interrompre ses progrès et surprendre ses prospérités ! l'hérésie était partout abattue et impuissante, incapable de nuire par les armes, convaincue dans les écrits et dans les disputes : sur le penchant de sa ruine elle perdait tous les jours quelques-uns de ses sectateurs : il semblait que Dieu, qui a prescrit des bornes à toutes les sectes, nous faisait espérer la fin prochaine de celle que nos Pères avaient vue naître. L'Eglise, qui ne fut jamais si florissante, comptait au nombre de ses prosélytes un roi que

ses malheurs et ses vertus rendent le spectacle des anges et de Dieu même. Jésus-Christ crucifié était annoncé aux nations les plus éloignées, et, par un zèle qui a toujours été la marque de la vraie Eglise, on portait jusqu'aux extrémités du monde les richesses de l'Evangile. Dans d'autres climats l'ennemi du nom chrétien était vaincu et presque chassé de l'Europe. Cet empire si formidable était réduit à sauver dans l'Asie les restes malheureux de sa puissance. Fallait-il que les passions humaines vinssent troubler la joie de tant de victoires si glorieuses à Jésus-Christ et au monarque qui en était l'instrument! Quel malheur quand les rois de la terre sacrifient aux vues d'une politique mondaine les intérêts les plus pressants de leur religion! Ce prince, qui doit à la piété de ses aïeux sa grandeur et sa couronne, n'aurait pas préféré des triomphes certains, qui auraient rendu sa gloire immortelle devant Dieu et devant les hommes, à tous ces vains efforts qu'il fait sur les bords du Rhin; et, sans cette jalousie injuste, sortie du puits de l'abîme, nous verrions peut-être aujourd'hui la croix du Sauveur du monde sur les murs de cette ville célèbre dont Constantin avait fait le siége de l'empire d'Orient, et que le second concile œcuménique appelait la nouvelle Rome.

Oui, mes frères, le devoir le plus essentiel des princes est de défendre et de protéger la religion; car si le Saint-Esprit nous apprend, tantôt qu'il est le Dieu de tous les royaumes, tantôt que le souverain pouvoir des rois n'est qu'une émanation et une dépendance du sien, tantôt qu'il a gravé dans le cœur des vrais fidèles la loi inviolable de la soumission et de l'obéissance pour ceux dont ils sont sujets, il est juste par conséquent, conclut saint Augustin, que les monarques règnent pour le Seigneur, puisqu'ils règnent par lui; que sa gloire soit l'objet continuel de leurs desseins et de leur conduite; que leurs armes soient employées à maintenir son culte et à l'étendre: et malheur à ceux qui, trop occupés des motifs criminels de leur ambition ou de leur haine, qui, séduits par les fausses couleurs de la prudence de la chair, trahissent les droits les plus sacrés de celui à qui ils doivent leur élévation et leur puissance!

Ce juste reproche, que tant de princes ont mérité, est l'éloge de celui sous le règne duquel nous avons le bonheur de vivre. Il semble que le ciel ait réservé à sa vertu, à sa prudence et à sa valeur, le titre glorieux de l'unique défenseur de l'Evangile attaqué et de la foi menacée. Que n'a-t-il pas fait, dans les temps tranquilles et paisibles, pour détruire le schisme et l'hérésie dans tout son royaume! Que le mondain et le politique raisonnent de ce grand ouvrage selon les vues de la sagesse humaine, qui n'est que folie aux yeux du Seigneur; Dieu ne juge pas comme nous jugeons. L'Eglise reconnaissante le regarde comme le monument immortel du zèle et de la piété de ce grand monarque. Sans les malheurs d'une guerre que nos péchés ont allumée, le mur de séparation serait ôté par une réunion sincère et solide; nos néophytes seraient notre joie et notre couronne, et au lieu de gémir de leur indifférence et de leur tiédeur, nous jouirions en paix du fruit de nos instructions, et nous n'aurions qu'à les édifier par nos exemples.

J'ai dit, mes frères, que vous devez les édifier par vos exemples; car enfin que sert-il de professer la foi dans la pureté, si on la dément par la corruption des mœurs? La preuve la plus persuasive de la religion est la pratique de sa loi et l'accomplissement de ses préceptes; cependant, dans un temps où l'édification est si nécessaire, on assiste au saint sacrifice sans respect et sans piété, et seulement pour remplir les dehors de la bienséance et de la coutume. Nos mystères les plus redoutables ne peuvent exciter notre recueillement et notre attention; au lieu de sanctifier le jour du Seigneur par les bonnes œuvres et par la prière, on le regarde comme un jour fâcheux, dont les devoirs sont importuns. Nos temples sont souvent le réduit des conversations mondaines, et, par un mépris criminel des lois les plus saintes de l'Eglise, on porte jusqu'au pied des autels, en présence de Jésus-Christ immolé pour nous, la vanité, la dissipation et l'immodestie.

Pourquoi, Seigneur, nos espérances ont-elles été confondues? Vos jugements sont justes et nous ne devons que les adorer; mais nos crimes avaient-ils mérité tous les malheurs d'une guerre plus funeste encore au progrès de la religion qu'à nos fortunes particulières? Ne s'est-il point trouvé quelque juste dans Israël pour désarmer votre colère et pour fléchir votre clémence? Quoi! faut-il que votre saint nom soit blasphémé par tant de nations, et comme, selon le témoignage de saint Jérôme, tout l'univers devint presque arien ou par sentiment ou par protection, pourquoi permettez-vous aussi que, dans cette ligue formée entre tant de peuples et soutenue par le mensonge et par l'artifice, les uns soient les sectateurs de l'hérésie et les autres les complices de ses intérêts et de ses desseins?

Mais apaisons, mes frères, la colère de Dieu par nos vertus, invoquons ses miséricordes, méritons-les par la pénitence. Vous avez vu que la guerre est la punition de nos péchés; il me reste à vous faire voir que notre conversion est un moyen efficace pour obtenir du ciel la paix que nous désirons: c'est la seconde partie de ce discours.

SECOND POINT.

Il n'y a rien de plus précieux et de plus désirable dans la vie spirituelle que la paix de l'âme et le repos intérieur de la conscience, et, selon les principes de saint Augustin, cette paix consiste dans l'ordre ou plutôt dans la conformité de la volonté de l'homme avec celle de Dieu, qui, nous attachant à lui comme à notre souveraine félicité, nous détache de nous-mêmes, soit dans les prospérités, soit dans les adversités de la vie; afin

que, convaincus par sa grâce du néant et de la vanité de la créature, nous ne cherchions qu'en lui seul ce bonheur durable et solide que le monde ne peut donner.

C'est ce repos d'une conscience tranquille qui faisait tous les désirs des patriarches et des prophètes de l'ancienne loi ; c'est cette paix que les anges annoncèrent aux hommes de bonne volonté dans le temps de la naissance du Sauveur du monde ; qu'il laissa à ses disciples, comme le gage de son amour, sur le point de sa passion ; et qu'enfin il leur donna le jour de sa résurrection, comme le prix de tous ses travaux et comme la consommation de sa vie mortelle.

Or, si la paix de l'âme fait le bonheur chrétien, il n'est pas moins vrai que la paix temporelle fait toute la félicité des peuples. Son nom seul flatte nos esprits, dit saint Augustin, et fait je ne sais quelle impression de douceur et de joie dans le cœur des hommes : *Tantum est pacis bonum, ut nihil gratius soleat audiri.* Elle est l'objet de leurs espérances et de leurs soupirs quand ils ne la possèdent pas : *Nihil desiderabilius concupisci ;* et lorsque Dieu, propice à leurs désirs, la donne à la terre, ils en désirent la durée avec ardeur, et ils la regardent comme un présent du ciel, qui procure le repos public et assure toutes les fortunes particulières : *Nihil melius possit inveniri.*

C'était une des raisons dont se servait saint Paul, quand il exhortait les premiers fidèles à faire à Dieu des demandes, des prières, des supplications pour les rois de la terre. *Ne cessons point d'importuner le Seigneur*, disait-il, *afin que nous menions une vie paisible et tranquille dans la piété et dans la vertu.* Cet apôtre, convaincu que les peuples ne peuvent recevoir de leurs princes un bien plus important et plus nécessaire, marque pour principe de l'obligation où nous sommes de prier pour eux le besoin que nous avons de cette tranquillité extérieure et passagère, non-seulement utile à nos intérêts temporels, mais encore plus propre aux devoirs de notre salut et plus convenable à l'exercice des vertus chrétiennes.

En effet, les princes ambitieux haïssent la paix parce qu'elle est un obstacle à leurs vains désirs. Ils souhaitent la guerre parce qu'elle est un moyen ou d'étendre les bornes de leur empire, comme s'ils devaient être seuls sur la terre, ou d'immortaliser leur nom, comme si leur réputation les devait suivre dans le tombeau. Par mille travaux ils cherchent une gloire sujette à des révolutions et à des chutes, et qui, par un juste jugement de Dieu, est difficile à acquérir et facile à perdre. Un événement malheureux ternit souvent tout l'éclat d'une belle vie. Peu attentifs à toutes les calamités que produit leur ambition, il leur importe peu de troubler le monde entier, pourvu qu'ils suivent les mouvements déréglés de leur vanité. Leurs actions les plus héroïques et que les mondains admirent ne sont souvent que crime et qu'iniquité aux yeux de Dieu ; et, se préparant des supplices éternels, ils vérifient dans l'autre vie ce que dit saint Augustin, que *ces héros après leur mort sont tourmentés où ils sont, et loués où ils ne sont pas.*

Mais au contraire les bons princes, qui savent que la guerre la plus juste a des effets nécessairement funestes et presque toujours irréparables, ne l'entreprennent que par nécessité ; convaincus que leur véritable grandeur consiste à rendre leurs peuples heureux, ils aiment la paix par conscience et par religion ; instruits de cette maxime de saint Paul, qu'en vain gagne-t-on le monde entier si on perd son âme (1), ils préfèrent le titre de pacifique à celui de conquérant. Au milieu des succès dont Dieu bénit leurs armes et leurs desseins, ils sont plus touchés du besoin de leurs sujets que de l'idée flatteuse de leurs conquêtes : leur gloire même est à charge à leur piété, et, sachant ce que coûtent aux particuliers les exploits des princes et la fortune de l'Etat, ils s'affligent dans leurs cœurs de leurs prospérités et gémissent en secret de leurs victoires.

Mais cette tranquillité temporelle, si désirée dans tous les temps, est l'ouvrage de Dieu seul, qui la donne ou qui la retire selon les vues toujours justes de sa providence ; tantôt Isaïe dit que le véritable nom du Seigneur est celui de prince de la paix : *Vocabitur nomen ejus, princeps pacis ;* tantôt Dieu nous assure qu'il la donnera à son peuple quand sa justice sera satisfaite : *Loquetur pacem ad plebem suam ;* tantôt il nous dit, par la bouche de l'Apôtre, que c'est lui qui la donne à l'Orient et à l'Occident quand il lui plaît ; qu'il rompt ce mur de séparation que la guerre élève entre des nations différentes, lorsque sa colère est apaisée, ou par l'innocence des justes, ou par la conversion des pécheurs ; et que, comme l'union qui nous lie avec le prochain par les nœuds de la charité chrétienne est l'effet de son amour et de son esprit, l'union politique qui réconcilie les peuples et les Etats par les liens d'une charité commune est aussi la suite de sa miséricorde et de sa puissance.

C'est ainsi, Seigneur, que vous le déclarez dans vos Ecritures, et vos paroles ne sont jamais vaines. Vous promettez de pardonner aux pécheurs qui se convertissent, et, content de leur repentir, vous donnez des bornes à votre vengeance. Au milieu des agitations d'une guerre longue et sanglante, vous tirez quelquefois le calme et le repos du sein de votre paternelle bonté. Vous tournez le cœur des rois au gré de vos volontés, et vous leur inspirez quand vous voulez le désir d'une heureuse réunion. Votre clémence est infinie, nous connaissons que nous avons péché contre vous, nous nous confions en vos bontés ; et si la politique mondaine, toujours douteuse et toujours flottante, ne voit que des obstacles qui s'opposent au retour d'une paix si attendue et nécessaire, notre

(1) Cette parole n'est pas de saint Paul, mais elle est sortie de la bouche même de Notre-Seigneur, en saint Matthieu, chap. XVI, v. 26.

foi, appuyée sur votre parole et sur la douleur de nos péchés, espère des ressources que votre providence a préparées et que la prudence humaine n'a pas prévues.

En effet, les promesses de Dieu ne sont pas comme celles des hommes, qui sont d'ordinaire sans certitude, sans sincérité, sans exécution. Il jure par lui-même que la paix sera la suite de notre justice; pourquoi cela, mes frères? c'est qu'il y a un pacte éternel et immuable entre la miséricorde du Seigneur et la pénitence des hommes. Si nous avons un désir sincère d'une conversion solide, nous devons être sûrs qu'il se laissera fléchir : comme la vérité de ses Ecritures n'est pas incertaine, l'espérance du pénitent n'est pas confondue; hé! quelle source de confiance n'est-ce pas pour les pécheurs dans le cours de leur pénitence, et pour les malheureux dans les adversités de la vie, de servir un maître qui donne à ceux qui le craignent non-seulement les grâces intérieures, qui sont le principe de notre salut, mais encore ces consolations passagères qui font le repos et la félicité de la terre?

Quel homme fut plus affligé, plus persécuté et enfin plus heureux et plus favorisé de Dieu que le prophète-roi? Un fils ingrat se révolte contre lui, et veut usurper un trône que la nature lui destinait et que son crime lui fit perdre. *Dicite : Regnavit Absalom in Hebron.* Il emploie tous les artifices qu'une excessive ambition suggère à un esprit habile et insinuant : *Erat ambitiosus valde.* Il flatte un peuple crédule par des espérances et par des caresses : *Et cum accederet ad eum homo, extendebat manum suam;* il attire ce genre d'hommes toujours mécontents, qui sont avides de la nouveauté, et qui cherchent dans les révolutions des empires la matière de leur fortune : *Sollicitabat corda virorum Israel.* Il fait servir la religion même de prétexte à ses desseins : *Si reduxerit me Dominus in Jerusalem, sacrificabo Domino;* tout Israël suivait le parti de l'usurpateur, et tout semblait conspirer à rendre son crime heureux : *Toto corde universus Israel sequitur Absalom.* Mais, Seigneur, vous dissipez quand il vous plaît les puissances les plus affermies, et les prospérités des mondains sont quelquefois les présages de leur réprobation et de leur chute. David, abandonné, fugitif, et trouvant à peine un asile dans le désert, n'avait pour lui que sa piété et sa confiance; il fut pourtant vainqueur de ses ennemis; ce fils dénaturé fut enfin la victime de son ingratitude et de ses projets; et cette profonde paix, conclut l'Ecriture, qui succéda aux expéditions militaires du roi son père, fut moins l'ouvrage de sa valeur et de ses exploits, que le fruit de sa ferveur, de sa foi et des larmes de sa pénitence.

Il est donc vrai que notre conversion seule nous peut procurer cette tranquillité extérieure que nous désirons; car le péché a trois effets principaux (nouvelle raison de saint Augustin) : il nous révolte contre Dieu par notre désobéissance, il nous soulève contre nous-mêmes par le déréglement de nos passions, il divise les hommes par la cupidité; or la grâce de la pénitence rétablit tous ces désordres et produit trois avantages opposés : elle nous soumet à Dieu dans l'observation de ses lois et de ses préceptes, elle nous soutient dans les tentations dont la chair afflige l'esprit, et en troisième lieu elle nous unit avec le prochain; elle accorde les nations avec les nations, non-seulement en nous inspirant de bons désirs, mais encore par voie d'impétration, en déterminant Dieu à concilier tous les différents intérêts qui partagent les empires, et qui sont la matière des guerres les plus sanglantes et les plus cruelles.

Qu'elle est grande par conséquent, dit ce même Père, l'efficace de cette vertu, puisque la justice de Dieu même cède à son pouvoir, qu'elle seule nous obtient du ciel le bien le plus précieux de la terre, et qu'elle nous rend ce repos temporel qui nous retrace l'image de celui que possèdent les saints dans le centre de la béatitude, sans cupidité, sans jalousie, sans passions; toujours unis avec Dieu, toujours unis entre eux-mêmes, ils jouissent d'une éternelle paix; et tel aussi eût été l'état heureux de la condition humaine, si notre premier père eût conservé l'innocence primitive de sa création, et s'il n'eût point laissé dans les hommes par son péché la source de la division et de la discorde.

Mais pouvez-vous demander à Dieu cette paix que vous désirez, vous qui ne la conservez pas avec vos citoyens et avec vos frères; qui nourrissez dans votre cœur des haines injustes que le temps ne saurait finir; qui vous réconciliez plutôt par bienséance et par politique que par les mouvements de la charité chrétienne, et qui ne pardonnez peut-être à vos ennemis que lorsque vous n'êtes plus en pouvoir de leur nuire? Aimez-vous votre prochain, vous qui dans vos détractions ne respectez ni le sacré ni le profane, ni l'innocent ni le coupable; qui, non content de parler des déréglements apparents, inventez ce qui n'eut jamais de vérité ni de vraisemblance; qui, ne pouvant censurer les mœurs, cherchez avec soin le ridicule des personnes, et qui, bien loin de supporter les imperfections et les défauts, n'épargnez pas l'innocence et la vertu même? Aimez-vous la paix, vous qui, dans les projets de votre ambition, ne pensez qu'à détruire ceux qui peuvent être vos concurrents? Vous allez sans scrupule noircir leur réputation dans les lieux où les grâces se distribuent, par des voies obliques et d'autant plus dangereuses qu'elles sont cachées; vous tâchez de décréditer un mérite qui vous efface; vous égorgez en secret des victimes innocentes, de peur que la fortune ou la faveur ne vous les préfère; et souvent, déchu de l'espoir de l'élévation où vous aspirez, vous perdez par la malice d'un autre compétiteur et par un juste jugement de Dieu le fruit de vos injustices et de vos mensonges.

Ce n'est donc point la prudence humaine qui peut aujourd'hui procurer la paix; car si la guerre que nous soutenons n'avait pour

fondement qu'un intérêt passager ou une prétention douteuse, la fin en serait prochaine; quelques événements décideraient des droits contestés; les succès d'une campagne, la prise d'une ville ou la conquête d'une province ramèneraient la tranquillité, et le calme succéderait bientôt à ces orages qui ne durent que peu de temps, et qui se dissipent presque aussitôt qu'on les a vus naître.

Mais cette guerre, la plus cruelle dont l'Europe ait été affligée depuis plusieurs siècles, a été allumée par l'ambition et par la haine; la fureur et la férocité l'entretiennent : le temps, qui ralentit toutes choses, semble augmenter la rage de nos ennemis; aussi épuisés que nous, ils sacrifient la douceur de leur repos aux sentiments de leur jalousie : les conditions qui leur sont offertes, au lieu d'attirer leurs réflexions, flattent peut-être leur espérance; nos prospérités les irritent, nos disgrâces les encouragent, et, dans les divers mouvements de leur désespoir ou de leur orgueil, ils sont également animés par nos victoires et par nos pertes.

Au milieu d'une profonde paix, dont la foi des traités, solennellement jurés, semblait assurer la durée, on vit éclore tout d'un coup une ligue formidable, qui, préparée avec secret et fondée sur le mensonge, surprit presque notre prévoyance. Le bonheur d'un royaume gouverné par le plus grand et par le plus sage de tous les rois excita le dépit injuste de tant d'alliés : on craignit une puissance qui faisait la loi à toutes les autres, et qui, par une protection constante dont Dieu la favorisait, était devenue la terreur et l'admiration de toute l'Europe; on mit en usage contre nous l'artifice, l'imposture, le prétexte de la religion.

Ecoutez par conséquent, princes de la terre, dit la Sagesse éternelle, et craignez; vous qui, troublant le repos du monde, sacrifiez votre salut à votre ambition, considérez que l'usage que vous devez faire de votre pouvoir est de procurer la félicité publique; Dieu jugera le fond de vos pensées et interrogera toutes vos œuvres; les prétextes et les artifices dont vous vous servez, les replis les plus secrets de vos cœurs n'échapperont point à sa pénétration et à ses lumières; il vous redemandera âme pour âme, et toutes les calamités d'une guerre injuste seront comptées avec rigueur. Il réprouve toute puissance que la religion, la piété et l'amour de la paix ne dirigent pas; et pendant qu'il promet aux petits ses grâces et ses récompenses, tremblez lorsqu'il fait craindre aux puissants du siècle les châtiments les plus redoutables d'un juge inflexible qui ne pardonne plus quand la mesure de sa miséricorde est comblée.

C'est l'avis que Dieu donne aux princes de la terre, qui, occupés d'ordinaire des sentiments de leur pouvoir et de leur orgueil, songent moins à rendre leurs peuples heureux que leur nom célèbre. Mais quel fonds de gloire n'est-ce point pour ce grand roi auquel la Providence nous a soumis, qui, sans cesse attentif aux intérêts de son Etat, est toujours prêt de sacrifier les conquêtes qui sont les fruits de ses travaux et de son courage; qui, pouvant soutenir la guerre avec succès, ne désire que de la finir par piété et par religion; qui, dans les dépenses que ses besoins et une indispensable nécessité l'obligent de faire, n'exige de nous, contre son cœur, des subsides extraordinaires, que pour forcer ses ennemis à une paix durable et solide; et qui, comme le disait autrefois saint Grégoire à l'empereur Maurice, dans les fonctions différentes de la royauté et dans les plus petites pratiques des vertus chrétiennes, ne regarde que l'accomplissement de ses devoirs, la tranquillité de ses sujets et les lois les plus exactes de l'Evangile et de sa conscience!

A la vérité, le poids de nos contributions est à charge à nos fortunes; une guerre si longue et si opiniâtre diminue nos moyens et épuise toutes nos ressources. A nos maux et à nos tribulations Dieu ajoute souvent des récoltes stériles, et nos campagnes semblent avoir perdu leur graisse et leur fécondité; nous sommes même pauvres dans l'abondance de nos moissons, par la cessation du commerce, que la paix seule rend florissant; nous voyons tarir avec nos biens le sang le plus pur de la noblesse française, qui rend le royaume de France si redoutable à nos ennemis; et dans cet épuisement presque universel où nous réduit la punition de nos péchés, nous ne sommes soutenus que par l'espoir d'un temps plus heureux, et par l'amour pour la gloire et pour les intérêts de notre patrie.

Quel empressement louable et digne du nom français ne voit-on pas dans les ordres de cette monarchie, pour proportionner le secours aux nécessités présentes? Les magistrats et le peuple, les villes et la campagne, les grands et les petits, n'ont tous pour l'Etat qu'un même esprit et qu'un même cœur; l'Eglise de France, qui offre tous les jours à Dieu des prières et des sacrifices, se signale encore dans ses assemblées par des dons extraordinaires, preuves éclatantes de son dévouement. Cette province, outre les subsides qu'elle paye avec d'autant plus de mérite qu'elle a plus de peine à les acquitter, a eu la gloire de proposer un nouveau moyen, que sa prévoyance et son attention au bien public lui ont inspiré : nos successeurs verront après nous dans nos registres ce monument illustre, que le roi, par des témoignages publics, a bien voulu honorer de son approbation et de ses éloges; et dans la glorieuse possession où nous sommes de donner l'exemple aux autres provinces, insensibles à nos propres besoins, toujours attentifs à nos devoirs, nous n'avons d'autre douleur que de ne pouvoir égaler par de plus grands efforts tous les mouvements de notre fidélité et toute l'étendue de notre zèle.

Aussi quel mérite n'ont point aux yeux de Dieu les subsides que nous payons pour le soutien de l'Etat! Quoi de plus grand, non-

seulement pour le citoyen qui se conduit par les règles de la politique mondaine, mais encore pour le chrétien qui suit les préceptes de l'Evangile, quoi de plus saint, dis-je, que de sacrifier ses biens et sa vie même pour la défense de la religion et du bien public ! Les premiers fidèles, fondés sur les paroles et sur les exemples de Jésus-Christ, préféraient à leurs propres besoins les intérêts de leurs princes et de leur patrie; et ne pouvons-nous pas conclure, avec saint Augustin, que nos contributions, consacrées par la sainteté de ces motifs et par l'importance de l'usage, sont précieuses devant le Seigneur; que ces biens que nous sacrifions, tout passagers et terrestres qu'ils sont, acquièrent, par le précepte de Jésus-Christ et par la considération de l'utilité publique, un caractère de consistance et de spiritualité pour l'avantage et la perfection de notre salut?

Vous me direz sans doute que ces maximes sont certaines, que vous connaissez vos obligations, mais que la pratique en est difficile ; je l'avoue : permettons les gémissements à ces malheureux qui, portant tout le poids du jour et de la chaleur, n'ont pour ressource que leur travail et leur industrie ; qui, victimes innocentes d'une guerre dont le temps ne diminue ni les incommodités ni la fureur, perdent quelquefois par la main du soldat et de l'ennemi plusieurs récoltes dans une seule et l'espoir de plusieurs années ; qui ne sèment et ne moissonnent que pour acquitter leurs subsides, et à qui nous pouvons appliquer ce que dit saint Augustin, que pendant que les uns, aisés et opulents dans les villes, suivent le penchant de leur convoitise (suites du péché du premier homme), les autres, dans les tribulations et dans les travaux de la campagne, semblent en souffrir ici-bas toute la malédiction et toute la peine.

Mais parmi tant de malheureux, combien y a-t-il de citoyens qui sont avares ou indifférents quand il faut contribuer aux besoins publics, et qui ne sont que trop prodigues pour entretenir leur faste ou pour rechercher leurs plaisirs ! On ne s'entretient dans le monde que de la diminution des revenus et de la difficulté de subsister ; cependant il n'y eut jamais plus de magnificence dans les bâtiments, dans les meubles et dans les modes qu'invente tous les jours notre nation, fertile en moyens de se ruiner. Les nécessités de l'Etat nous coûtent-elles ce que nous coûtent nos passions et notre mollesse? Et pourquoi rejetez-vous avec injustice sur les subsides que vous payez le désordre de vos affaires, qui est plutôt la suite de vos folles dépenses, qui vous épuisent et qui vous consument ? Or, ces subsides mêmes doivent faire une partie de notre pénitence ; et c'est en cela, dit saint Grégoire, que consiste le bonheur et la consolation du chrétien qui pense sérieusement à sa conversion : les peines et les amertumes peuvent devenir par sa soumission et par sa pénitence la source de sa sanctification et de son mérite: tout tourne au profit du juste et du pénitent, jusqu'à leurs imperfections et à leurs fautes ; ils ne doivent point se décourager, dans les afflictions que Dieu leur envoie pour la punition de leurs crimes ou pour l'exercice de leurs vertus ; et dans les adversités publiques, comme dans les pratiques particulières du salut, il n'y a point de péché qui déplaise davantage à Dieu que la défiance de ses bontés ou les doutes de sa providence.

Et en effet, c'est pour établir dans nos cœurs l'espoir certain de sa protection dans toutes les tribulations ou générales ou personnelles, qu'il s'appelle si souvent dans les saintes Ecritures le Dieu, le Seigneur et le Père des hommes ; l'idée de sa divinité met entre lui et nous une distance infinie ; l'attribut de Seigneur et de Père nous rapproche de lui ; sa puissance nous étonne, mais sa miséricorde nous rassure et anime notre confiance. C'est ainsi que s'en expliquait David, dans les divers événements de son règne : *Mes ennemis*, disait-il, *se sont élevés contre moi ;* mais ils ne savent pas, que, comme Dieu, vous pouvez dissiper tous leurs vains projets ; que, comme père de tous ceux qui se confient en vous ; et dans les larmes d'une pénitence sincère, vous êtes le protecteur de ma couronne et de mon royaume ; et rien, conclut saint Bernard, ne marque mieux la dépendance où nous sommes à l'égard de Dieu, comme aussi rien ne rend plus de gloire à sa souveraineté que l'espérance que nous avons en son pouvoir et en son secours.

Quelle preuve plus sensible de l'obligation où nous sommes de nous confier en lui, que les bénédictions qu'il a répandues sur la France, depuis la naissance même de la monarchie, dans les temps les plus difficiles ! Dans les conjonctures les plus pressantes, il a pour elle des retours de miséricorde que la prévoyance humaine ne connaissait pas. Malgré nos dérèglements et notre tiédeur, dans cette guerre dont nous gémissons, l'ange qui veille à notre garde a conservé nos provinces et défendu toutes nos frontières : le Dieu de nos pères ne nous a pas privés de ses grâces et de sa protection ; chaque campagne a presque toujours été marquée par quelques victoires, et tous les efforts de nos ennemis n'ont pu jusqu'ici que reprendre une place dont la défense a été si glorieuse à notre nation, et dont Dieu n'a permis la perte que pour humilier peut-être en nous l'orgueil d'une constante supériorité, et pour ramener à lui seul notre confiance.

Il s'ensuit de tous ces principes (et je finis par cette réflexion) que notre conversion seule peut attirer sur nous les prospérités de la guerre et les douceurs d'une paix durable. Telle était la conduite des Juifs : dans les besoins publics, ils se purifiaient par le jeûne, par les veilles et par la prière ; on ne voyait dans les

villes et dans les campagnes que douleur, que silence, que recueillement; une nation entière s'unissait par des pratiques communes de pénitence; et, pour fonder notre espérance sur l'imitation de ces exemples, nous lisons dans les livres saints que la miséricorde de Dieu, fléchie par les larmes d'un repentir sincère et solide, a révoqué plusieurs fois des arrêts que sa colère avait prononcés.

Hé! quelle source de consolation n'est-ce point quand nous voyons dans les Ecritures qu'il ne faut que dix justes pour attirer les bénédictions du ciel sur une ville, sur tout un royaume! Dieu ne confond jamais l'innocent avec le coupable, mais il pardonne souvent au coupable en faveur du juste; il aime à resserrer ses justices et à étendre ses miséricordes; et peut-être qu'il accordera à la ferveur de quelque âme fidèle, qui prie dans le fond de sa solitude, ou à quelque pécheur contrit qui gémit au pied des autels, cette paix désirée par tant de peuples, et qui doit être l'objet continuel de nos vœux, de nos sacrifices et de nos prières.

Mais en vain la demandons-nous cette paix, si nous ne la procurons plutôt à nos cœurs et à nos consciences. Tout le monde gémit et se plaint, et personne ne se convertit; le néant et la vanité des créatures attachent presque tous les hommes: l'un, rempli des projets de son ambition, cherche tous les moyens de s'élever à une fortune incertaine dans sa poursuite et fragile dans sa possession; l'autre, entraîné par la convoitise des sens, ne pense qu'aux plaisirs trompeurs d'une vie molle et voluptueuse; chacun s'occupe des affaires passagères du siècle, et nous passons nos jours dans un oubli continuel des devoirs de notre salut. On renvoie à un temps douteux une conversion encore plus douteuse; on remet sa pénitence au moment fatal de la mort, qui, par un juste jugement de Dieu, est presque toujours imprévue, et de tous les intérêts qui font notre étude et notre attention dans tout le cours de notre vie, le plus important de tous est le seul que nous négligeons.

Seigneur, dans la douleur que nous causent nos péchés et dans la confiance que nous donne votre bonté, nous vous adressons les paroles que votre Esprit-Saint nous a inspirées: que les ennemis qui nous attaquent sachent que c'est vous qui dès le commencement du monde avez dissipé les armées les plus redoutables; ils se confient en leur multitude et en leur puissance, et nous espérons en votre nom et en votre bras; brisez leur force par votre force; et humiliez devant nous ceux qui veulent renverser par leur épée la sainteté du tabernacle et la majesté de votre autel. Vous haïssez les hommes superbes, et les prières des humbles vous sont agréables; après avoir été si longtemps pour nous le Dieu de la guerre, soyez enfin le Dieu de la paix, afin que par vous et avec vous nous passions du repos de ce monde périssable dans le sein d'une éternelle paix, que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

TROISIÈME SERMON,

Prêché aux États de Languedoc, dans l'église de Notre-Dame de Montpellier, le 24 novembre 1697.

Si in præceptis meis ambulaveritis et mandata mea custodieritis, dabo pacem in finibus vestris, et firmabo pactum meum vobiscum.

Si vous marchez selon mes préceptes et si vous observez mes commandements, j'établirai une paix solide et durable dans votre pays et je ferai une éternelle alliance avec vous (*Levit.*, XXVI, 3, 6, 9).

Monseigneur (1),

Si, dans ce jour que cette auguste assemblée sanctifie par sa piété, je monte encore dans cette chaire pour lui annoncer la parole de vie, un sujet heureux et nouveau vient aujourd'hui me soutenir dans mon dessein et donner de la dignité et de la force à mon ministère.

Je venais autrefois, mes frères, gémir avec vous des malheurs d'une guerre cruelle, que les préventions et la jalousie avaient allumée. Je vous montrais la main de Dieu appesantie sur vous, et j'ignorais comment se développeraient ses miséricordes; vos calamités étaient réelles, et je n'osais flatter votre douleur que dans l'éloignement par des consolations douteuses; nos victoires mêmes nous étaient à charge, et je ne parlais qu'à regret de ces prospérités qui nous coûtaient le sang de nos frères et la substance de nos provinces. Je déplorais le présent, je craignais pour l'avenir; et au milieu de nos tribulations et de nos craintes, je ne proposais à vos cœurs que l'espoir incertain d'une paix que tant d'intérêts différents rendaient difficile, et que vos besoins vous faisaient désirer comme nécessaire.

Mais enfin, Dieu l'a donnée cette paix, qui a été si longtemps le sujet de notre attente et de nos désirs. Il nous a éprouvés, et il nous console, soit que nous soyons devenus pénitents par l'épreuve, ou que, malgré nos dérèglements, le Seigneur se ressouvienne encore de ses anciennes miséricordes au milieu même de sa colère: il a regardé en pitié l'Europe gémissante et affligée, il a brisé les armes des combattants, et il a consumé l'épée et le bouclier dans ces feux que nous avons allumés et qui ont été les interprètes de notre joie; ce fer meurtrier, et depuis neuf ans entiers l'instrument de la destruction des hommes, ne sera désormais employé qu'au travail paisible de nos récoltes et de nos campagnes; la lance va devenir la faux de nos moissonneurs (ce sont les expressions d'un prophète): heureux de vous annoncer la douceur et les avantages de la paix, plus heureux si je pouvais vous inspirer l'usage qu'il en faut faire!

Et ne pensez pas que ce grand ouvrage

(1) L'évêque officiant.

soit le fruit de l'industrie des hommes; et qui eût cru que la guerre dût finir dans des conjonctures si difficiles? La ligue qui, par le nombre de ses partisans et par la durée de leur union, a été comme le prodige de notre siècle, semblait redoubler ses efforts toutes les années; notre gloire était moins le moyen que l'obstacle de la paix, et plus nos armes étaient victorieuses, plus on craignait une puissance que Dieu protége et que les hommes ne peuvent abattre. La jalousie augmentait par nos bons succès, et le temps ne détruisait point l'espérance de nos ennemis; ils ne pouvaient nous vaincre, et ils tâchaient de nous épuiser; et, déchus de l'espoir d'affaiblir jamais notre réputation et notre valeur, ils se flattaient au moins de décourager notre constance.

D'ailleurs, quel moyen de concilier tant d'intérêts différents et même contraires! En vain les ambassadeurs des rois de la terre se seraient assemblés, si Dieu n'eût été au milieu d'eux, pour leur inspirer l'esprit de droiture, de sagesse et d'intelligence. Dans ces sortes de négociations, chacun pense à l'agrandissement et à la gloire de sa nation, et peu au repos des peuples, qui sont les victimes. On emploie presque toujours sa prudence à surprendre celle des autres; on ne se contente pas de pourvoir à la sûreté de ses frontières, on veut encore s'enrichir des dépouilles de ses voisins; on sacrifie d'ordinaire la simplicité et la bonne foi aux soupçons et aux défiances: mais Dieu, lorsqu'il lui plaît, ramène la politique des hommes aux desseins que se propose sa sagesse; les ministres des princes ne sont que les instruments de ses grâces et les organes de ses volontés: semblables à ces ouvriers que Moïse employait à la construction du tabernacle, et qui étaient conduits par la main invisible de Dieu et par la vertu secrète de sa Providence.

C'est ainsi que le Seigneur s'en expliquait, lorsque, dans le judaïsme naissant, selon les paroles de mon texte, il donnait aux Israélites les cérémonies de leur religion et les règles de leur conduite. *Je suis*, leur disait-il, *le Dieu de la paix comme de la guerre, si vous marchez selon mes préceptes et si vous pratiquez mes commandements, ma puissance sera comme tributaire de vos désirs; je porterai la gloire de votre nom jusqu'aux extrémités de la terre et j'humilierai tous vos ennemis: après avoir éprouvé votre courage, ils rechercheront votre alliance, vous serez l'étonnement ou la terreur des autres nations. Soyez fidèles à ma sainte loi, et j'accomplirai toutes mes promesses, votre sanctification fera votre félicité, et la durée de votre piété sera la mesure de mes miséricordes et de mes bienfaits.*

Dans cette vue, mes frères, je viens vous expliquer aujourd'hui dans ce discours votre bonheur et vos devoirs, ce que le Seigneur a fait pour vous et ce que vous devez faire pour lui; les avantages de la paix et les obligations qu'elle vous impose. Hé! ne croyez pas, dit saint Augustin, que Dieu vous accorde les prospérités de la terre pour vous rendre seulement heureux: il veut aussi que vous soyez saints; ces bénédictions temporelles, qui étaient le partage et la récompense de l'ancienne loi, ne sont dans la nouvelle et dans les desseins de la Providence que les moyens de votre salut; et malheur à vous si ces principes de votre perfection devenaient les instruments de votre réprobation et de votre perte! En un mot, la paix est la suite de la miséricorde de Dieu, c'est mon premier point; elle doit être le motif de notre sanctification, c'est le second, sujet important, qui renferme les plus essentielles vérités du christianisme pour l'édification de vos mœurs; et j'espère que ce qui manquera à mes expressions sera suppléé par votre zèle. Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie, en lui disant avec l'ange: *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Rien n'est plus ordinaire, dans le langage des gens du monde, que de tout rapporter aux causes humaines; comme si Dieu était un être tranquille et indifférent dans la plénitude de sa gloire et de son repos. On regarde ce qui arrive parmi les hommes comme l'ouvrage des hommes mêmes: on envisage à la lettre et sans attention les prospérités et les disgrâces, l'élévation des empires et leur décadence, la guerre et la paix, les biens et les maux de la vie, et on ne remonte jamais jusqu'au principe.

Telle a été la conduite de la plupart des philosophes païens: tout ce qui se passe ici-bas n'était pour eux qu'un enchaînement fortuit d'événements; *ils ne voulurent pas s'élever des choses visibles et créées jusqu'à la connaissance du Créateur invisible*, selon la doctrine de l'Apôtre; *et c'est pour cette raison que Dieu les abandonna à leur corruption et à leurs erreurs*; les ténèbres de leur esprit furent la source de la dépravation de leur cœur, et les merveilles de la Providence, qui pouvaient être pour eux des motifs de sanctification, ne servirent qu'à leur endurcissement et à leur malheur.

Les chrétiens qui connaissent leur dépendance à l'égard de Dieu ne sont pas plus attentifs à sa loi et à ses préceptes; convaincus par leur religion, et instruits par l'Evangile, qu'il est l'auteur de toutes choses, hors du péché, ils devraient tout rapporter à sa gloire et à leur salut; les bienfaits dont il nous comble sont des motifs pour exciter notre reconnaissance et notre piété; s'il nous rend heureux devons-nous être ingrats? Cependant nous connaissons le vrai Dieu, mais nous ne le glorifions pas comme Dieu. Attachés au siècle, ses dons mêmes ne servent qu'à serrer les nœuds qui nous y attachent; notre ingratitude est plus criminelle que l'ignorance des païens, et pour être plus éclairés nous n'en sommes que plus coupables.

Il est donc vrai que les événements de ce monde et les biens temporels, dont sans doute la paix est le plus grand et le plus précieux,

sont les suites de la providence du Seigneur et de sa bonté : nier cette providence universelle qui s'étend à tout, c'est être aveugle et déraisonnable; ne la pas aimer quand on l'a connue, c'est être ingrat et rebelle. Dieu est l'arbitre souverain de la fortune de l'univers et des nôtres particulières; par lui nous sommes, nous agissons, nous vivons, afin que nous vivions pour lui; et c'est par cette raison, dit Tertullien, que Dieu, dans ses Ecritures, ne prend la qualité de Seigneur qu'après la production de l'homme, comme s'il n'avait acquis ce nouvel empire qu'après qu'il eut formé de ses mains cette créature qui est son image, et qui est comme l'abrégé de toutes les autres.

Mais que nous servent, mes frères, contre l'intention de Dieu, ces prospérités de la terre, qu'à séduire notre cœur, qu'à corrompre notre esprit et à éteindre en nous la piété? Ces biens qu'il nous donne pour la consolation de notre exil et de notre vie mortelle, et que le retour de la paix va nous procurer, feront-ils la matière de nos bonnes œuvres? Le commerce de la terre et de la mer va s'ouvrir pour vous, et l'on viendra des extrémités du monde vous demander vos récoltes; mais, au milieu des soins domestiques qui vous occuperont, sèmerez-vous pour le ciel et moissonnerez-vous pour l'éternité? dépenserez-vous toujours pour tout ce qui peut flatter vos sens et satisfaire vos passions, et n'aurez-vous jamais que les mouvements de votre orgueil pour règle de votre conduite? L'égalité du faste et de la dépense fera-t-elle sans cesse ignorer la différence des conditions, et ne connaîtrez-vous point enfin les bienséances de l'âge, des qualités et des caractères? Au lieu de soutenir vos familles dans une honnête et prudente frugalité, ne les incommoderez-vous point par vos déréglements? et vos richesses mêmes ne seront-elles point l'occasion de votre ruine? Soulagerez-vous les besoins des pauvres, et direz-vous que vous n'avez point de superflu, pour être en droit de leur refuser leur nécessaire? La paix vous rendra riches, mais serez-vous modestes et charitables? Je crains que l'abondance n'augmente encore votre vanité, et que le luxe, que le malheur des temps n'a pu corriger, ne devienne plus prodigue par l'accroissement de votre opulence.

J'ai dit que la paix est le plus précieux de tous les bienfaits de la miséricorde de Dieu; et en effet, lorsque Isaïe nous décrit tous les attributs du Messie, dont il a été le prophète par excellence, et dont Salomon n'était que l'image, il l'appelle à la vérité le *Dieu fort*, le *Père du siècle futur*, l'*Ange de tout bon conseil;* mais il semble réduire tous ses titres à celui de *Dieu de la paix;* et il nous apprend que son avénement devait être le présage d'une tranquillité durable. Il nous dit que son trône serait fondé sur la justice et sur la douceur; et ce fut pour accomplir ce qui était écrit de lui que Jésus-Christ voulut naître dans un temps où l'univers jouissait d'une longue paix, et sous le règne de l'empereur le plus pacifique qui ait jamais gouverné l'empire de l'ancienne Rome.

C'était aussi la doctrine de saint Paul, dans sa divine Epître aux Ephésiens, où il nous assure que la paix temporelle fut un des motifs de la mission du Messie : Vous n'êtes plus éloignés de Dieu, leur disait-il, ni de vos frères; le sang de Jésus-Christ nous a approchés les uns des autres; c'est lui qui, de tant de nations divisées par les intérêts différents de la politique, n'en a fait qu'un peuple par les liens sacrés de la charité chrétienne. C'est lui qui a rompu le mur de séparation, et qui, pour nous réunir tous dans un même corps, a éteint dans sa personne adorable toutes les inimitiés générales et particulières. *Interficiens inimicitias in semetipso.*

Et il était convenable, conclut l'Apôtre, que celui qui était descendu sur la terre pour réconcilier le monde pécheur avec son Père, réunît aussi par le prix de son sang les hommes avec les hommes; que les haines les plus obstinées cédassent à cette charité dont il a été tout ensemble le législateur et le modèle; qu'il fût le pacificateur du genre humain, après en avoir été le réparateur; qu'il désarmât le démon homicide et meurtrier, dont il voulait anéantir l'empire; et que toute guerre finît en lui et par lui, puisqu'il était venu pour détruire la convoitise, qui en est la source.

C'est de ce principe que saint Jean Chrysostome, dans une de ses homélies au peuple d'Antioche, tire cette belle réflexion, que Dieu avait d'abord formé le dessein de créer un homme dont tous les autres descendissent, afin qu'ils n'eussent tous qu'un même cœur, puisqu'ils n'avaient qu'un même père; mais que, par un effet tout contraire, la chair d'Adam n'ayant été qu'une source de division, le Père éternel avait voulu substituer son Fils à la place du vieil Adam, afin que le nouveau rétablît entre les hommes cette paix bannie du monde, qui n'était qu'un triste théâtre de partialités et de discorde.

Mais au lieu d'accomplir en nos sens et en notre esprit, par la mortification, par la charité et par la douceur, ce qui manque à la passion de Jésus-Christ, il semble plutôt que nous anéantissions le fruit de sa croix par nos divisions, par nos haines, par nos médisances. Comment vivons-nous avec notre prochain? on médit sans réflexion et sans scrupule, et on confond d'ordinaire le vrai avec le faux, le sacré avec le profane, l'innocent avec le coupable; les personnes les plus respectables par leurs dignités et par leur vertu sont presque toujours les premières victimes de l'indiscrétion ou de la malice. La réputation la plus entière se sauve à peine des soupçons téméraires ou des mauvais bruits; on ne s'occupe, dans les conversations mondaines, qu'à chercher dans les autres les imperfections ou le ridicule : je parle dans une ville où la médisance, si commune en tous lieux, est encore plus hardie et plus imprudente : heureuse si les citoyens étaient aussi estimables par la sainteté

que par la politesse de leurs mœurs, et s'ils employaient pour la religion et pour la piété, et non pas pour la vanité et pour le plaisir, tous les dons qu'ils ont reçus du ciel et de la nature.

Avançons ma proposition : je dis que le christianisme est une religion de douceur et de paix, au lieu que l'ancienne loi était une loi de mort et de châtiment; elle fut donnée sur le mont Sina, au bruit des tonnerres, au milieu des éclairs et dans tout l'appareil de la majesté d'un Dieu terrible et puissant. Moïse ne fut pas moins capitaine que législateur; il se chargea du soin des expéditions militaires, et laissa à son frère Aaron les fonctions de la sacrificature et du sacerdoce. Dieu lui confia le glaive exterminateur pour détruire l'ennemi de son peuple; son culte s'établit par la crainte et par la rigueur, et la mort était souvent le châtiment des transgressions de sa loi. De là vient que les hérétiques manichéens ont cru que le Dieu de l'Ancien Testament était une divinité farouche et austère, qui se plaisait dans le sang et dans les victimes, et qui, bien différent du Dieu du Nouveau Testament, aimait mieux la mort du pécheur que sa conversion et sa pénitence.

Au contraire, la loi de Jésus-Christ est une loi d'amour et de paix; le Père éternel l'annonça aux hommes de bonne volonté. Le Verbe incarné, après qu'il eut consommé son ministère sur la croix, et dans toutes les apparitions miraculeuses qui faisaient la consolation de ses disciples affligés, leur promit plusieurs fois la paix, comme tout l'objet et l'unique récompense de sa mission; son esprit sanctificateur est un esprit d'union et de charité. Les gémissements de la colombe, c'est-à-dire les vœux, les désirs et les prières de l'Eglise, demandent sans cesse à Dieu non-seulement cette paix intérieure qui est celle du cœur et de la conscience, mais encore cette tranquillité temporelle qui faisait dire à saint Augustin que nous vivons sous un Evangile qui ne nous propose d'autres combats que ceux que nous livrons au démon et à l'enfer, d'autres victoires que celles que nous remportons sur nous-mêmes, d'autres ennemis que ceux de notre salut, ni d'autres armes que la prière, la mortification et la pénitence.

Telle était la conduite des premiers chrétiens, et leurs mœurs répondaient à la sainteté de leur religion et de leur état. Ils n'étaient qu'un même cœur et qu'un même esprit. Voyait-on entre eux ces haines invétérées que la mort même ne peut éteindre, et qui, se perpétuant de génération en génération, deviennent comme héréditaires dans les familles? Connaissait-on ces procès injustes qui, par l'avidité des parties et quelquefois par celle des juges, s'éternisent dans les tribunaux; qui commencent par la cupidité et par l'avarice, et qui se soutiennent avec le secours de l'intrigue et de la cabale? Voyait-on ces hommes avares qui, dans les subsides que la guerre rend nécessaires, cherchent la matière de leurs exactions; qui, outre les profits légitimes que la religion leur permet, élèvent de grandes fortunes aux dépens des peuples; qui, sortant des bornes de la modestie et de la prudence, satisfont leur faste et leur vanité par leurs larcins et par leurs rapines, et qui, sans conscience et sans bonne foi, égorgent tant de victimes innocentes et s'engraissent de leur substance et de leur misère? Non, mes frères, on ne voit presque plus parmi nous aucune trace du christianisme; nous avons dégénéré de l'esprit primitif de la religion, et le déréglement de nos mœurs a effacé dans notre conduite tous ces traits de la perfection de l'âme, que Tertullien appelle naturellement chrétienne, et qui appartient à Jésus-Christ non-seulement par le bienfait de sa rédemption, mais encore par création et par origine.

Ne croyez donc pas, mes frères, que la paix soit l'ouvrage de la sagesse des hommes, et ne l'attribuez ni à la vicissitude des choses humaines, qui, semblables à la mer, passent sans intervalle de l'agitation au calme et du calme à l'agitation, ni à l'épuisement des empires, à qui une longue guerre ôte souvent le pouvoir ou d'attaquer ou de se défendre, ni à l'ascendant d'une puissance supérieure, qui peut donner la loi à toutes les autres, ni à la subtilité d'une négociation bien ménagée, qui sait finir par adresse une guerre commencée quelquefois par ambition; et ne sait-on pas que, dans ces traités où l'on décide de la destinée des nations, rien n'est plus rare que de voir céder la prudence humaine à la sagesse de Jésus-Christ, les sentiments de la raison aux mouvements de la foi, et les prétextes mondains de la politique aux intérêts les plus pressants de la religion?

De là vient que Dieu, dans ses Ecritures, loue toujours par préférence les princes qui aiment la paix. David était un roi selon son cœur, il n'avait jamais combattu que pour défendre sa couronne et sa religion, et il n'avait employé cette épée, que Dieu ne donne pas en vain aux rois de la terre, que pour réprimer l'injustice ou l'iniquité; cependant le Seigneur lui dit : *Vous n'édifierez pas la maison où je veux être adoré dans Jérusalem, parce que vous avez répandu beaucoup de sang.* Il prépara les matériaux du temple, et Dieu ne lui accorda pas la consolation de le bâtir. Il le combla de toutes ses bénédictions, mais il ne lui donna pas celle qui était l'objet de ses vœux et de ses prières; et cette gloire que Dieu refusa à David victorieux et conquérant, fut destinée à Salomon pacifique : heureux lui-même si les délices et l'oisiveté d'une longue paix n'eussent pas amolli sa piété, et s'il n'eût pas été par sa chute un exemple d'humiliation et de crainte pour les justes, comme le roi son père a été un sujet d'espérance et de consolation pour les imparfaits et pour les pécheurs!

Et en effet, c'est la maxime de saint Augustin que les princes doivent faire la guerre par nécessité et la paix par inclination, parce

qu'elle est l'objet des désirs de leurs sujets et la source de leur bonheur : car il y a, dit ce Père, un ordre de charité dans tous les chrétiens par rapport à l'état où la Providence les a appelés : Dieu veut que le riche soulage les besoins du pauvre, et que, par une juste compensation, l'abondance de l'un supplée à l'indigence de l'autre : c'est l'obligation la plus importante de l'homme riche. Il faut qu'un père chrétien veille à l'éducation de ses enfants, et qu'il préfère leur sanctification à leur établissement et à leur fortune; c'est la charité la plus essentielle de sa condition. Le Seigneur ordonne qu'un débiteur songe moins à faire l'aumône qu'à payer ses dettes, et qu'une indiscrète compassion cède aux lois d'une justice aussi sage que nécessaire : c'est le précepte le plus indispensable du débiteur.

Or il y a aussi, continue saint Augustin, une espèce de charité royale, qui oblige les rois à rendre leurs peuples heureux : *Serviant ut reges*, c'est le devoir le plus important de leur dignité et de leur couronne. Dieu ne leur demandera point s'ils ont fait de grandes conquêtes, mais s'ils ont fait de bonnes œuvres. Il n'est pas nécessaire qu'ils soient conquérants, et il est presque toujours utile à leurs peuples qu'ils soient pacifiques. C'est peu que d'avoir une autorité souveraine, s'ils n'ont encore une paternelle bonté; et la puissance suprême des rois n'a rien de plus grand que de pouvoir, rien de meilleur que de vouloir procurer la félicité publique.

Aussi Dieu bénit d'ordinaire les princes de paix, et c'est ainsi qu'il combla de ses bénédictions le règne d'un des plus saints rois qui aient porté le sceptre de Juda, non-seulement parce qu'il avait abattu les hauts lieux et détruit les autels sacriléges de Samarie, mais encore parce qu'au milieu de ses victoires il n'avait jamais perdu le souvenir et le désir de la paix; et telle est la gloire du monarque auquel la Providence nous a soumis. Il pouvait continuer la guerre avec succès, et il l'a finie par religion, plus estimable aux yeux de Dieu par sa bonté que par ses exploits; il a voulu pacifier l'Europe aux dépens même de ses conquêtes les plus chères; arbitre du sort de ses ennemis vaincus et épuisés, il a préféré le repos de ses sujets à quelques places qui pouvaient être l'obstacle d'une paix si désirée; sa puissance les avait conquises, et sa piété seule les a rendues. Il a humilié la ligue par son courage, et, ce qui est encore plus difficile aux héros victorieux, il a par sa modération su vaincre la victoire même.

Et c'est par cette vertu bienfaisante que les princes sont des images plus parfaites de la Divinité que les autres hommes, parce qu'ils joignent au désir de faire du bien le pouvoir et les occasions. Tous les attributs de Dieu sont l'objet de notre adoration, et sont par une distance infinie au-dessus de notre faiblesse. Sa bonté seule est proportionnée à notre imitation. Plus nous imitons cette divine perfection, plus nous sommes semblables en quelque façon à Dieu même. Sa providence est sans cesse occupée à nous rendre heureux, autant qu'il est convenable à notre salut; et c'est par cette raison, dit saint Léon, que Dieu ne se repentit d'avoir créé l'homme que lorsque Adam, par son péché, se rendit indigne de ses bienfaits, et qu'il fallut que sa miséricorde cédât à sa colère et à sa justice.

Comment imitez-vous, mes frères, cette bonté du Seigneur? Et comment vivez-vous dans le secret de vos maisons et avec ceux que la Providence a faits vos égaux ou vos inférieurs? Vous troublez la paix de vos familles par vos chagrins et par vos caprices; vous voulez que tout cède à vos volontés, et vous vous croyez dispensés des égards et des complaisances : il faut que tout le monde souffre vos humeurs et vos imperfections, et vous ne pouvez supporter celles des autres; de là viennent ces divisions domestiques que les inégalités et les jalousies rendent si communes, et qui n'altèrent que trop souvent la sainteté d'un sacrement que Dieu a institué pour faire la plus douce société des hommes et pour être l'image de l'union sainte de Jésus-Christ avec son Eglise.

Or je dis de plus, mes frères, que l'intention primitive de Dieu était que les hommes vécussent dans une éternelle paix, et elle eût été le fruit de la justice de notre origine, si Adam eût conservé la grâce de sa création: *Fructus justitiæ pax;* nous eussions joui des bienfaits de Dieu sans trouble et sans inquiétude; nous n'aurions connu ni les ennemis intérieurs et invisibles, qui sont au dedans de nous les écueils ou les tentations de notre vertu, ni au dehors ces ennemis visibles qui troublent notre repos et qui renversent nos fortunes. La terre eût suffi à tous nos besoins, et n'aurait point été le théâtre malheureux de nos discordes; chacun aurait pris sa portion de ce patrimoine commun, sans désirer celle des autres; et comme il n'y eût pas eu de cupidité, tous les hommes, contents des limites que le Seigneur leur aurait données, eussent, dans une parfaite reconnaissance et dans une heureuse tranquillité, honoré les dons de Dieu et respecté les ordres de sa providence.

C'est donc par le péché que la guerre s'est introduite dans le monde, ainsi que la mort, selon la doctrine de l'Apôtre. Dès que notre premier père eut transgressé les lois du Seigneur par une téméraire désobéissance, le démon troubla la douceur d'une famille que le sang et l'amitié devaient unir. L'envie fut la source d'une haine injuste, et la haine fut la cause d'un fratricide. Tant que le péché régnera sur la terre, on verra dans tous les temps et dans tous les siècles les hommes armés contre les hommes, les nations soulevées contre les nations; la convoitise sera toujours l'obstacle de la charité : ce n'est que dans le ciel qu'un amour consommé détruira tous les motifs des passions humaines; et qu'est-ce que la félicité des saints, sinon

une heureuse paix dont ils jouissent dans le sein de Dieu, qui, après les avoir sanctifiés par sa grâce, couronne en eux moins leurs mérites que ses dons et ses propres miséricordes?

Mais faut-il s'étonner, mes frères, si les intérêts des nations sont si difficiles à concilier, et si les traités saintement jurés sont souvent sacrifiés aux moindres prétextes de les violer, puisque, pour les plus légères raisons, nous ne saurions conserver la paix avec nos amis, nos citoyens, nos frères? L'ambition, l'avarice, la vanité, rompent tous les jours les nœuds les plus sacrés de la société civile et de la charité chrétienne. Jaloux des prospérités du prochain, son bonheur devient notre croix et notre supplice. Pleins de nous-mêmes et vides d'humilité, nous croyons que l'on ôte à notre mérite les récompenses que l'on donne à celui des autres. Si nous faisons un projet de fortune et d'élévation, nos concurrents deviennent nos ennemis, l'émulation dégénère en jalousie, et la jalousie produit les crimes les plus horribles. Nous allons sans scrupule noircir leur réputation dans les lieux où les grâces se distribuent; de là naissent les faux bruits et les faux rapports, et l'on ne vérifie que trop ce que dit saint Basile, que le serpent n'a mis sur chaque péché qu'une goutte de son venin, mais qu'il l'a imprimé tout entier sur l'envie, qui est comme la consommation et le comble de sa malice.

C'est donc un principe certain, mes frères, que la paix temporelle a été la première intention de Dieu, et, si j'ose parler ainsi, la première vocation des hommes après leur salut. L'union et la charité sont essentielles au christianisme, elles ont comme présidé à sa naissance, et il s'est multiplié par les mêmes vertus de son origine. Les premiers fidèles, comme je l'ai déjà insinué, aimaient non-seulement leurs frères, mais encore leurs ennemis, quoique redoutables par leur nombre et par leur courage; toujours fidèles à leurs souverains, on les vit aussi pacifiques sous le règne de Dèce et de Maximien que sous ceux de Constantin et de Théodose; leur défense était la douceur, la patience et le martyre: bien différents de l'esprit de la plupart des hérésies, qui ont été inventées par la vanité et soutenues par la rébellion; et ce n'est qu'avec peine que je rapporte ici les sentiments séditieux d'un faux prophète du schisme du dernier siècle (Bèze), lorsqu'il dit qu'une bataille avait été le berceau de sa prétendue réformation, et que c'était dans les campagnes de Dreux qu'avaient été jetées les premières semences de son évangile : *In campis Druidum jacta sunt evangelii semina.*

Mais laissons ses cendres en paix, et louons seulement la fidélité de nos prosélytes. Au milieu des événements incertains de la guerre que la divine bonté vient de finir, ils ont rendu à César ce qu'ils devaient à César, et ils n'ont point trompé les espérances que nous avions conçues de leur soumission et de leur sagesse. La paix, qui va ranimer notre zèle, notre charité et nos instructions, fixera sans doute les agitations de leurs consciences flottantes; nous verrons revenir ces temps heureux dont parlait saint Jérôme, quand il disait que la France seule était exempte du monstre de l'hérésie; nos frères seront quelque jour notre joie et notre couronne, et au lieu de gémir de leur indifférence et de leur tiédeur, nous jouirons en paix du fruit de nos travaux, et nous n'aurons qu'à les édifier par notre douceur et par nos exemples.

Or, si la guerre est la suite de la colère du ciel et le châtiment de nos péchés, il s'ensuit, par une conséquence nécessaire, que la paix est le fruit de sa miséricorde; il la donne et il la retire quand il lui plaît, et elle est l'ouvrage de sa volonté et de sa parole. Comme il a dit à la mer : *J'arrêterai votre fureur, et vos flots se briseront contre le sable de vos rivages*, il ordonne aussi aux passions qui troublent la tranquillité du monde de s'apaiser, et elles s'apaisent. Il a dit à un roi conquérant : Ne vous prévalez point de votre supériorité, et devenez le pacificateur de l'Europe; Dieu parle, et ce roi obéit à son inspiration et à sa voix. Il dit à un autre monarque : Epargnez le sang de vos peuples, tournez vos efforts contre l'ennemi du nom chrétien, et je bénirai vos armes victorieuses; Dieu parle, et ce prince ne résiste point. Il dit à un potentat : Arrêtez vos projets, et jouissez en repos de votre bonheur et de votre gloire; et ce prince se modère. Il dit à un autre roi : Rentrez dans la connaissance de vos intérêts, sauvez les débris d'une vaste monarchie qui s'étend sur l'ancien et le nouveau monde, et que vos pères avaient rendue si florissante; Dieu parle, et le prince cède à l'efficace de sa parole.

C'est ainsi, Seigneur, que vous avez dit : Que la paix se fasse, et elle a été faite. Vous formâtes par la vertu de votre parole le monde de cette masse grossière qui fut la matière de sa production, et par votre volonté vous tirez notre repos des obstacles mêmes des intérêts politiques. Vous avez voulu montrer les prodiges de votre bonté, où votre colère a été désarmée par les prières de quelque âme vraiment chrétienne; en faveur des justes vous pardonnez souvent aux coupables; votre miséricorde descend sur les hommes à mesure que les oraisons des saints montent vers le trône de votre gloire: semblables, dit saint Augustin, à ces douces exhalaisons qui s'élèvent sur la terre, et qui deviennent le principe de ces rosées salutaires qui font les richesses des moissons et la fécondité de nos campagnes.

Je dis plus, mes frères, et j'ajoute que, comme dans l'économie des dons surnaturels il y a certaines âmes choisies à qui il accorde gratuitement les grâces ordinaires et même les victorieuses pour en faire des prodiges de pénitence ou des modèles de perfection, il y a aussi dans la distribution de ses bienfaits temporels certaines nations qu'il favorise d'une protection spéciale et particulière. Il combla les Juifs de ses béné-

dictions au milieu même de leurs déréglements ; il faisait au gré de leurs désirs des miracles, ou pour soutenir leur valeur dans les événements de la guerre, ou pour assurer leur repos dans la paix. C'est ainsi que la France a été l'objet le plus cher de sa protection et de son amour. Dans les temps les plus difficiles, il a eu pour elle des ressources de miséricorde que la sagesse humaine n'avait pas prévues ; il ajoute sans cesse grâces sur grâces, et, non content de la tranquillité publique depuis longtemps le sujet de nos vœux et de nos désirs, il nous donne encore une princesse qui a été le premier dépôt de cette paix si nécessaire. Elle est venue dans une cour polie, dont elle est l'ornement, auprès d'un roi dont elle a mérité toute la tendresse, comme la colombe de l'arche, pour être le présage heureux de la sérénité dont nous jouissons. Le ciel l'a fait naître pour le bonheur de l'aimable prince qu'il lui destine. Dans peu de jours Dieu va allumer au pied des autels ces feux chastes et innocents qui feront leur félicité mutuelle, et nos neveux verront après nous leur glorieuse postérité remplir le premier trône de l'univers, et commander peut-être à toute la terre.

Mais si Dieu nous rend heureux, mes frères, faut-il que nous soyons infidèles à ses préceptes ? Est-il juste que notre ingratitude soit la suite de ses bienfaits ? Malgré toutes les faveurs dont il nous comble, les chrétiens seront-ils toujours sans piété et sans attention pour leur salut ? Rempliront-ils les devoirs de la religien par bienséance, et fréquenteront-ils nos églises par coutume et nos sacrements par politique? Verra-t-on les femmes mondaines, toujours occupées du désir de plaire, porter jusqu'au pied des autels l'indévotion et l'immodestie, cacher sous des couleurs empruntées et sous un artifice aussi ridicule que criminel les débris du temps et les ruines de la vieillesse, prolonger jusqu'à la mort un caractère de vanité que rien ne peut corriger, et ne pouvoir se résoudre à quitter le monde, lors même qu'il les abandonne et qu'il les méprise ? Verra-t-on toujours les ecclésiastiques s'éloigner sans cesse de l'esprit de leur vocation, porter sous un habit sacré des désirs profanes et séculiers, mener dans une profession toute sainte une vie toute mondaine, consumer dans le luxe le bien que Dieu leur donne pour les bonnes œuvres, et devenir les dissipateurs du patrimoine de Jésus-Christ, dont ils ne sont que les dispensateurs et les économes? Mais il est temps de finir cette première partie, et après avoir vu que la paix est le fruit de la miséricorde de Dieu, il me reste à vous prouver qu'il nous l'a donnée pour notre sanctification : c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Quoiqu'il y ait plusieurs degrés de perfection et plusieurs demeures dans la maison du Père céleste, parce que la grâce a plusieurs formes, il est néanmoins certain, mes frères, que nous sommes tous appelés à la sainteté. Dieu donne à tous les hommes ou les grâces ou les secours nécessaires pour l'acquérir ; malheur à ceux qui resserrent les bontés du Seigneur ! Nous avons tous le même Dieu, le même esprit, les mêmes sacrements, la même espérance de notre vocation, le même droit à la récompense des élus ; et le Père éternel pouvait-il nous donner une plus grande preuve du désir qu'il a que nous soyons saints, que d'envoyer dans la plénitude des temps son Fils unique pour être par la mort de la croix le principe et l'exemple de notre sanctification ?

Et en effet, ce n'est point précisément pour nous rendre heureux ici-bas qu'il nous donne quelquefois les prospérités de la terre : tout ce qui est terrestre n'est pas digne de nous occuper comme notre fin ; Dieu seul doit remplir notre cœur et notre espérance ; s'il nous accorde la paix temporelle, nous devons la regarder comme un moyen de posséder par la pratique des vertus chrétiennes cette paix intérieure que le monde ne peut donner et qui surpasse toute intelligence. Dans tout ce que le Seigneur fait pour nous et dans tous les bienfaits dont il nous comble, il n'a jamais d'autre motif que cette volonté de nous sanctifier dont parle saint Paul, et qui est aussi immuable que son essence même. *Hæc est voluntas Dei sanctificatio vestra ;* et il est juste, dit saint Augustin, que tout ce qui vient de lui comme notre principe retourne à lui comme notre fin, et que les biens que nous tenons de sa bonté soient, par le bon usage que nous en faisons, rapportés à la louange de sa grâce et à la manifestation de sa gloire.

Et il est certain, mes frères, que comme Dieu, en connaissant son essence, connaît tout ce qui est hors de lui, en aimant aussi sa propre bonté, il veut toutes choses par rapport à lui et à l'état particulier de chacune de ses créatures, et par conséquent la sainteté de celles qui sont raisonnables ; car qu'est-ce qu'il demande d'elles, sinon qu'elles lui ressemblent, puisqu'elles sont faites à son image? et comme c'est leur sanctification qui leur donne en cette vie les derniers traits de ressemblance, c'est aussi à cette perfection qu'il les appelle, jusqu'à les obliger à être saints par la même raison qu'il est saint lui-même. *Sancti estote, quia ego sanctus sum.*

Mais la plupart des chrétiens n'entrent presque jamais dans les desseins de sa providence lorsqu'elle les favorise de ses grâces et de ses bienfaits: ils ne pensent dans la paix qu'aux avantages qu'elle leur procure, et non pas à l'accomplissement des préceptes que Dieu leur impose ; ils en goûtent la douceur et le repos, et, peu sensibles à la reconnaissance que le Seigneur exige d'eux, ils n'en sont pas moins tièdes pour leur perfection et pour leur salut, comme s'ils n'étaient pas obligés par les vœux de leur baptême à être saints ; comme si la sainteté était une œuvre de surérogation ; comme si leur vocation n'était pas une vocation à la sainteté ;

comme si l'esprit qu'ils ont reçu n'était pas un esprit de ferveur et de piété; comme si toutes les maximes de la morale chrétienne n'étaient pas des règles de la sainteté; et enfin comme s'ils pouvaient, contre l'intention de Dieu, faire de ses bienfaits les instruments de leur endurcissement et de leur perte.

Je dis plus, les prospérités personnelles et particulières ne sont pas toujours les preuves de son amour et peuvent être les effets de sa colère. S'il nous donne les richesses, elles ne deviennent que trop souvent dans nos mains l'aliment de notre cupidité; s'il permet que nous parvenions aux dignités de la terre, elles irritent notre vanité et notre ambition, et sont les occasions de notre chute; au lieu que les adversités personnelles sont quelquefois des grâces que Dieu fait pour nous attirer à lui et pour nous convaincre du néant du monde, de ce monde, dis-je, qui, par ses amertumes et par ses dégoûts, selon la belle expression de saint Augustin, nous détache de lui par lui-même; qui, dénué de tous les attraits de la séduction, n'a point, quand il est connu, assez de charmes pour nous tromper, et qui, bien loin de procurer à ceux qui le suivent un bonheur solide et réel, n'en donne pas même l'apparence : *Ita ut mundus speciem seductionis amiserit.*

Mais les prospérités publiques sont toujours les effets de la miséricorde de Dieu : il nous dit dans ses Ecritures, tantôt qu'il élève les royaumes, et que, comme il les afflige quelquefois dans sa colère, il les favorise aussi dans sa bonté; tantôt qu'il ne rend les peuples heureux qu'autant qu'il les aime, et que leur repos est l'ouvrage de la Providence; tantôt que leur gloire, leur abondance et leur tranquillité ne viennent ni du hasard, ni de leur industrie, ni de la fortune, mais que ce sont des bienfaits que sa libéralité leur distribue par sa grâce. Or, comme le remarque saint Grégoire pape, les biens que Dieu répand par la paix sont pour chacun de nous des motifs de notre sanctification particulière, par deux raisons différentes : premièrement, Dieu fait notre bonheur personnel, nous lui devons donc de la reconnaissance et de l'amour; secondement, il fait la félicité de notre nation, nous devons donc partager en commun avec nos frères les actions de grâces qui lui sont dues. La première raison est fondée sur notre propre intérêt, et la seconde sur la charité, qui nous intéresse dans les avantages de notre patrie. Peut-il y avoir deux considérations plus pressantes pour devenir saints? Plus nous avons reçu du Seigneur, plus il demande de nous de fidélité, et l'étendue de ses grâces doit être la règle de notre ferveur et de notre zèle.

Tel était l'usage que firent les Juifs de la profonde paix dont ils jouissaient sous le tranquille gouvernement d'un pieux et illustre chef, dont le Saint-Esprit fait l'éloge dans le premier livre des Machabées. *Chacun*, dit l'Ecriture, *était sous sa vigne et sous son figuier, et cultivait l'héritage de ses pères sans crainte et sans inquiétude; on voyait l'opulence dans les villes et la fécondité dans les campagnes; les vieillards racontaient dans les places publiques les merveilles que Dieu avait faites pour leur nation, et les jeunes étaient revêtus des dépouilles qu'ils avaient remportées sur leurs ennemis; les contributions qu'ils payaient pour le besoin de l'Etat n'excédaient point leur pouvoir et n'étaient point à charge à leurs fortunes; la terre rendait au centuple le grain qu'elle avait reçu, et la richesse des moissons* (ce sont les termes de l'Ecriture sainte) *surpassait toujours leurs désirs et leurs espérances.*

Au milieu de ces bénédictions temporelles, quelle était la conduite des Israélites? La voici, mes frères, et imitez un si grand exemple : *Ils étaient fidèles au Dieu de leurs pères*, dit l'Ecriture; *ils pratiquaient sa loi, ils observaient ses commandements et ils honoraient leur religion par leur piété et par leur justice.* Le même bonheur devrait produire en nous les mêmes vertus; et notre repos ne sera-t-il pas la source de notre sanctification? Après tous les malheurs d'une longue guerre, une consolation effective a bientôt suivi notre attente et notre espérance; un même jour a vu la publication de la paix et la diminution de nos subsides; les besoins de la couronne ont cédé au désir de nous soulager. Ce tribut nouveau, dont la proposition sera dans vos registres le monument éternel du zèle de cette province, sera par sa cessation le présage heureux des douceurs qu'elle va goûter; et plaise au ciel que nous mettions à profit pour notre salut les grâces ineffables que Dieu nous a faites et toutes celles qu'il nous prépare!

Mais quel progrès faites-vous dans la piété? Avez-vous commencé de suivre les desseins de Dieu? Et quand corrigerez-vous vos défauts, ces désirs du siècle et le jeu excessif qui vous possède et qui vous occupe? Oserai-je censurer ici un déréglement aujourd'hui si commun et si impuni? Hé! pourquoi ne le ferais-je pas, puisque le Seigneur condamne les prédicateurs qui trahissent leur ministère par respect humain, et qui retiennent la vérité captive dans le mensonge ou dans le silence? Le jeu, qui n'était dans son origine qu'un amusement permis et innocent, et un relâchement nécessaire des soins et des travaux de notre vie mortelle, est devenu notre unique occupation et notre habitude : on joue presque partout avec avarice, on gagne avec avidité et on perd avec fureur. Combien y a-t-il de familles dont cette passion a fait la ruine et la décadence! combien y a-t-il de femmes mondaines pour qui elle a été le premier écueil de leur innocence et de leur vertu! combien de bassesses force-t-elle de tolérer ou de commettre! Et je puis vous dire avec l'Ecriture : Malheur à vous qui consumez un temps que Dieu vous donne pour racheter vos péchés; qui ruinez votre santé par de longues veilles, et qui, pour satisfaire votre cupidité, passez dans le jeu les jours et les nuits même que la nature destine au repos, et que tant de solitaires

emploient à honorer Dieu et à chanter les cantiques de leur reconnaissance et de leur ferveur!

Et en effet, mes frères, il y a une reconnaissance de louange qui consiste à sentir notre faiblesse et notre dépendance à l'égard de Dieu, à connaître qu'il est l'auteur de tous nos avantages et de tous nos biens, à avouer qu'il a droit d'exiger de nous un tribut d'honneur et de gloire, puisque, touché de nos besoins, il nous donne des marques de sa miséricorde et de son amour, et à publier que ses bienfaits viennent de sa protection et de son secours; bien différents en cela des idolâtres dont parle Tertullien, qui, après avoir obtenu la paix par les prières des chrétiens, au lieu d'adorer le vrai Dieu, allaient offrir à Jupiter leur encens et leurs sacrifices.

C'était dans le mouvement d'une tendre et pieuse reconnaissance que Jacob disait autrefois : *Si le Seigneur est avec moi, et s'il me protége dans les besoins, je m'engage par un vœu public et solennel que je le reconnaîtrai pour mon Dieu.* Le patriarche fut fidèle à sa promesse, il rendit au Seigneur ce qu'il lui devait, il lui érigea un autel pour éterniser en quelque façon sa piété. Hé! puisse ainsi le Seigneur favoriser un prince (le prince de Conti) qu'un royaume étranger a choisi pour son souverain! Ce peuple belliqueux est venu chercher parmi nous un maître digne de le commander; son grand mérite a fait sa plus forte brigue, et ses premiers suffrages ont été ceux de la renommée. Dieu protégera sans doute une cause que la justice et la religion doivent rendre si chère à toute l'Eglise. Cette province, qui s'intéresse par tant de titres à son auguste élévation, le couronnera par ses vœux, et malgré les obstacles qui s'opposent à ses intérêts, nous dirons bientôt de ce prince ce qu'un Père de l'Eglise a dit de l'empereur Marcien, qu'en lui la fortune est d'accord avec la vertu, et qu'une couronne a été le prix de sa réputation et de sa gloire.

Il faut donc rapporter à Dieu toutes nos prospérités, et c'est de ce principe que venait cette louable coutume des premiers chrétiens, qui se disaient toujours les uns aux autres : *Rendons grâces au Seigneur pour le bien qu'il nous procure ;* ils répétaient en tout temps et en tous lieux ces saintes paroles, que saint Paul leur avait apprises; ils se représentaient leur bonheur et leurs avantages comme des motifs d'une fidèle et réciproque reconnaissance; et c'est ce qui faisait dire à saint Augustin qu'il n'est jamais permis d'oublier les grâces de Dieu, qu'il faut lui rendre la gloire qu'il attend de sa créature, qu'il est juste de lui consacrer non-seulement son esprit et son cœur, mais encore sa mémoire, en ramassant pour ainsi dire les plus petites portions de ses bienfaits, afin qu'aucune n'échappe à notre zèle, et que, dans ce souvenir si utile à notre piété, les mouvements de notre ferveur égalent, s'il est possible, les richesses de sa miséricorde et de sa grâce.

C'est ainsi que Judas Machabée, après avoir vaincu les ennemis de Dieu, et qu'arbitre de leur sort, après les avoir réduits à une fuite honteuse, voulut, pour reconnaître un si grand bienfait, que les Juifs n'en perdissent jamais la mémoire, que le récit de leurs victoires fût écrit dans les livres sacrés et dans les fastes des Israélites, que les pères en parlassent à leurs enfants et qu'une fête solennelle en perpétuât le souvenir jusqu'à la postérité la plus reculée. Si le Seigneur fit beaucoup pour eux, que n'a-t-il pas fait pour nous dans le cours de cette longue guerre? La dernière campagne a été plus glorieuse; la prise d'une place que l'art et la nature rendent si forte en a signalé dans la Flandre les commencements, et nous l'avons terminée par la conquête de la Catalogne. Au bruit de cette nouvelle, toute l'Espagne a tremblé, et la capitale de cette monarchie a redouté nos armes victorieuses; on a vu, pendant le siége fameux de Barcelone, tout ce que, dans deux nations rivales de gloire, la constance, l'intrépidité et la science militaire fournissent de moyens et de ressources, soit pour attaquer, soit pour se défendre; nous avons conservé notre supériorité et notre ascendant : nos troupes, animées par l'exemple du général qui les commandait, n'ont rien trouvé d'impossible à leur valeur; et Dieu avait réservé à ce grand prince l'honneur immortel d'avoir avancé la paix par un exploit si important et si digne de sa réputation et de son courage.

Il est donc vrai que l'oubli des dons de Dieu est injurieux à sa bonté, qui en est la source; et, pour donner plus d'étendue à ce principe, je dis avec saint Augustin que nous ne pouvons pas toujours sans interruption, ni écouter Dieu dans la révélation de ses mystères, ni l'adorer dans la contemplation, ni goûter par des consolations sensibles combien il est doux à ceux qui l'aiment. Les occupations différentes de notre vie, qui donnent des bornes à nos plus saints désirs, ne permettent pas cette actuelle application que rien ne puisse distraire, et ce bonheur est réservé à la gloire consommée des bienheureux; mais je dois au moins conserver dans mon cœur le souvenir de ses bienfaits en tous lieux : je suis comblé de ses grâces, je suis donc engagé partout à les reconnaître, et comme les deux chérubins dont il est parlé dans l'Exode étaient toujours tournés du côté du propitiatoire pour y adorer Dieu, je suis aussi sans cesse obligé à me représenter ses bontés, à m'occuper de ses dons et à l'honorer comme il l'ordonne par ce culte en esprit et en vérité qui fait toute la consommation de la loi et la perfection de l'Evangile.

Or, mes frères, quel souvenir conservons-nous des bienfaits de Dieu et de cette paix qu'il nous a donnée? Et peut-on assez déplorer la tiédeur de la plupart des chrétiens pour les devoirs de la religion et de leur état? On croit (et c'est l'erreur la plus dangereuse des gens du monde) que, pourvu qu'on ne tombe pas dans les grands désordres, on peut faire son salut sans travail, sans ferveur, sans bonnes œuvres, et que

lorsqu'on n'est point scandaleux on peut impunément être inutile. Pense-t-on que la sainteté ne coûte rien à acquérir? et n'est-il pas écrit que le ciel ne s'emporte qu'avec violence? Les amusements, les bienséances et les conversations remplissent presque tout notre temps, et l'on ne donne à Dieu qu'un cœur dissipé par les inutilités du siècle. Dans ce cercle d'actions qui partagent toutes nos journées, à peine en trouve-t-on une seule que nous rapportions à notre sanctification. L'indolence dans la vie chrétienne, la perte du temps, l'oisiveté, sont des maux d'autant plus à craindre que l'on n'en connaît pas assez le danger; sur la foi d'une conscience trompée on s'endort dans le sein d'une fausse paix, on se damne presque sans y penser, et, sans être tout à fait mauvais, on tombe dans l'état des âmes tièdes, que Dieu réprouve, et qui sont, aussi bien que les plus grands pécheurs, les malheureux objets de sa malédiction et de sa colère.

Mais s'il y a une reconnaissance de louange, il y en a aussi une d'actions et de mœurs, qui ne consiste pas dans un souvenir stérile et oisif des bienfaits de Dieu, mais qui nous engage à l'aimer et à le servir, à lui rendre amour pour amour, et à observer ses commandements dans la pratique d'une piété solide, qui est la preuve la plus certaine d'une effective et sincère reconnaissance.

C'était dans cette vue que saint Paul, après nous avoir expliqué les grâces même temporelles que Dieu nous fait, nous invite, dans toute la ferveur de son zèle apostolique, de faire de nos corps des hosties vivantes, de nous renouveler sans cesse dans l'esprit de Jésus-Christ, de nous tenir dans les bornes de la modération chrétienne, sans nous élever par de vains sentiments de nous-mêmes, et de nous souvenir que la volonté de notre salut étant le seul principe des bienfaits de Dieu, ces mêmes biens doivent être aussi le motif de notre sanctification : maxime inviolable de reconnaissance, qui est même sacrée parmi les hommes; rien n'est si détesté parmi eux que le nom odieux de l'ingratitude. Quoi ! faut-il donc que Dieu soit le seul pour qui nous manquions de fidélité? Est-il juste que la probité du monde aille plus loin que la charité de la religion? Hé! pourquoi l'auteur de nos prospérités et de nos biens sera-t-il le seul qui soit payé par nos infidélités et par nos parjures?

C'est donc notre sanctification qui dans nos prospérités est le motif général de la Providence : si Dieu nous fait riches, c'est afin que nous soyons modérés et charitables dans l'usage de nos richesses; si vous êtes savants, il veut que vos lumières vous rendent plus attentifs à votre salut et plus fervents pour celui des autres; s'il vous donne des dignités, il désire que votre élévation soit utile à votre prochain par vos bonnes œuvres et par vos bons exemples.

Or, comme toutes ses grâces, soit pour le temps, soit pour l'éternité, viennent de Dieu comme de leur principe, il est convenable que par notre sainteté ces biens dispersés parmi les hommes et ces portions différentes se rejoignent à leur unité, qui n'est autre chose que Dieu même. Sans la piété tous les bienfaits sont non-seulement inutiles, mais dangereux, et ne servent qu'à nous rendre plus coupables. Rien n'est plus criminel que d'abuser des dons de Dieu, et s'il est déraisonnable de murmurer contre sa justice quand il nous afflige, quel crime n'est-ce pas d'offenser sa miséricorde dans le temps même qu'il nous protége!

Et c'est pour imprimer fortement dans nos cœurs le désir de notre salut que l'apôtre saint Paul, dans cette divine Epître aux Romains qui renferme tout l'abrégé de la morale de Jésus-Christ, et qui devrait être, selon saint Jean Chrysostome, le sujet continuel de nos pieuses méditations, nous enseigne que non-seulement les grâces temporelles, mais même les devoirs que Dieu nous impose, sont les marques de notre vocation à la sainteté; s'il nous menace, il veut donc que nous évitions le péché par la crainte des châtiments; s'il nous promet des récompenses, il veut donc nous exciter à la vertu par la reconnaissance et par l'amour. Et pourquoi, conclut l'Apôtre, Dieu veut-il nous assujettir à tous ces préceptes? c'est afin que vous vous rendiez ce témoignage à vous-mêmes, qu'en remplissant vos obligations vous accomplissez cette volonté de Dieu qui nous oblige à être saints : *Ut probetis quæ sit voluntas Dei bona et perfecta.*

Et en effet, lorsqu'on offrait des victimes dans l'ancienne loi, Dieu voulait qu'elles fussent saintes, non-seulement d'une sainteté de séparation par rapport aux autres animaux qui n'étaient point réservés pour les sacrifices; non-seulement d'une sainteté de consécration par rapport aux cérémonies de la loi qui les destinait au culte de la religion, mais encore d'une sainteté de relation et de signe, par rapport aux prêtres et au peuple qui les offraient. Or, nous qui sommes les hosties vivantes de Jésus-Christ et le temple même du Saint-Esprit par la régénération spirituelle de notre baptême, nous vivons sous une loi qui nous impose le devoir de notre sanctification, par cette grâce nouvelle que l'esprit sanctificateur a répandue dans nos cœurs avec abondance : sainteté recommandée pour tous les temps, et surtout dans celui dans lequel nous sommes. Et qui sait si Dieu, après nous avoir punis par les tribulations d'une longue guerre, ne nous a point accordé la paix comme un dernier moyen que sa miséricorde nous donne pour notre conversion, ou pour ôter toute excuse à notre endurcissement et à notre perte?

Quand je parle de la pratique de la piété, je n'entends pas celle qui est aujourd'hui si commune dans le monde, et qui n'est que le prétexte de la cupidité et de l'ambition. Combien y a-t-il de chrétiens qui, dans un siècle où (grâces au ciel) la sainteté n'est plus sans crédit et sans récompense, s'érigent en dévots pour surprendre ceux qui le sont! Sous les dehors d'une modestie fausse et dissimulée, ils ne sont au dedans ni humbles ni mortifiés;

ils censurent dans leurs frères les fautes les plus petites, et ne peuvent souffrir que l'on connaisse leurs imperfections et leurs défauts; ils n'aiment personne, et par un retour nécessaire ils ne sont aimés de personne: s'ils étaient charitables pour les autres par religion, on serait indulgent pour eux par reconnaissance, et s'ils supportaient les infirmités de leur prochain, peut-être excuserait-on leur vanité et leur ambition et tous les excès de leur amour-propre.

Quand je parle de la piété, je n'entends pas cette nouvelle et mystique dévotion qui, portée des rivages étrangers, s'est introduite, je ne sais comment, dans ce royaume si savant et si éclairé; qui, sous le nom d'une femme sans science et sans soumission, s'insinue presque en tous lieux et trouble la paix de l'Eglise; qui, sous l'attrait séducteur d'expressions artificieuses, renferme une doctrine fausse dans ses principes et dangereuse dans ses conséquences; qui anéantit jusqu'à l'espérance chrétienne, cette divine vertu qui fait la consolation de notre exil et jusqu'au plus saint désir de l'âme pieuse, et qui, dans la recherche d'une vaine perfection que l'Evangile et la tradition n'enseignent point, dégénère insensiblement en illusion et en fanatisme.

J'entends, mes frères, cette piété que saint Paul confond avec la charité, qui est la règle ou le motif de notre conduite. S'agit-il des imperfections du prochain, l'homme vraiment vertueux, ou les excuse, ou les dissimule; s'agit-il de son propre intérêt, il le néglige; si Dieu lui envoie des adversités, il s'y soumet sans murmure et avec patience; faut-il dans les familles éprouver des humeurs ou des contradictions domestiques, il donne l'exemple d'une douceur et d'une bénignité chrétienne; faut-il préférer, dans des conjonctures délicates, sa conscience à sa fortune, il sacrifie sans peine son ambition; si Dieu lui donne la paix temporelle, il la regarde comme un nouveau motif de sainteté. Car de même qu'il y a des vertus convenables au temps de la guerre, comme la pénitence et la soumission dans les châtiments dont Dieu nous afflige, il y a aussi des vertus propres au temps de la paix, comme le bon usage des douceurs qu'elle nous procure, la modération dans les prospérités et dans l'opulence et le renouvellement de notre ferveur dans les devoirs du christianisme.

Que demandez-vous donc pour devenir saints? et je finis par cette réflexion, pour ne pas abuser plus longtemps de l'attention favorable dont vous m'honorez (et que je dois à votre piété); vous faut-il des grâces? hé! à qui Dieu les refuse-t-il? S'il veut notre sanctification en tout temps, en tous lieux et en tous états, il s'ensuit qu'il nous donne tous les secours pour l'acquérir: il veut cette fin, et par conséquent les moyens qui nous y conduisent; il demande notre sainteté, il désire donc tout ce qui l'opère, à moins qu'on ne se figure un Dieu austère et cruel, qui, injuste pour ses créatures, leur prescrit des devoirs sans leur donner des grâces nécessaires pour les accomplir, principe qui conduit infailliblement ou au libertinage ou au désespoir.

Mais Dieu veut bien ajouter quelquefois à ces secours intérieurs les prospérités de la terre. O malheureuse corruption de l'homme! ô bonté ineffable du Seigneur! s'écrie saint Grégoire: l'obligation de l'aimer et de le servir est la vue de notre salut. N'étaient-ce pas des raisons suffisantes pour nous exciter à l'accomplissement de ses préceptes? fallait-il encore qu'il satisfît en quelque façon notre cupidité, qu'il flattât la passion la plus délicate du cœur humain, c'est-à-dire notre intérêt propre, et qu'il nous accordât les bienfaits temporels, comme un nouveau motif d'avancer dans les voies de la sainteté du christianisme?

Que faut-il encore pour votre sanctification? des exemples. Combien y a-t-il de chrétiens qui, n'ayant pas des grâces plus fortes que nous, ni moins d'obstacles à surmonter dans des professions semblables aux nôtres, au milieu du monde et de ses tentations, exposés aux mêmes dangers, hommes comme nous, mais plus saints que nous, ont vaincu le siècle et ses pompes, renoncé au démon et à ses œuvres! Et c'est cette nuée de témoins, dont parle le Saint-Esprit, que Dieu produira contre nous au jour de son jugement, et qui seront le reproche éternel de notre endurcissement et de nos crimes.

Que désirez-vous encore pour votre salut? des facilités. Je dis qu'en quelque façon nous sommes plus les maîtres de notre sainteté que nous ne le sommes de notre fortune: pour être saints il nous suffit de le vouloir être et de faire avec la grâce ce que nous pouvons pour le devenir; et pour être grands dans le siècle, souvent nos désirs sont superflus et tous nos efforts sont inutiles. Le joug du monde est plus à charge que celui de Jésus-Christ, qui nous paraît pesant par quelques peines extérieures et apparentes, mais qui devient léger, selon les paroles de l'Ecriture, par cette onction secrète que Dieu répand dans les cœurs de ceux qui l'aiment, et qui faisait dire à saint Bernard: Les pécheurs voient nos croix et ne sentent pas nos consolations et nos joies: *Cruces nostras vident, unctiones non vident.*

Tâchons donc de nous fortifier, mes frères, dans l'état où sa providence nous a placés; détachons-nous des plaisirs du monde; détrompons-nous de cette beauté mortelle qui allume dans nos cœurs des feux criminels, et qui est la cause et peut-être le principe de nos péchés. Que les clameurs secrètes de notre conscience agitée rappellent en nous le désir efficace d'une conversion sincère. Malheur à celui qui se scandalise! mais aussi malheur à celui par qui le scandale arrive! Le monde est à la vérité injuste et téméraire dans ses jugements, il augmente, il exagère; mais ne donnons pas, par des mœurs suspectes, matière à ses soupçons et à ses mensonges; ne nous plaignons pas toujours de ses injustices, corrigeons seulement nos imprudences; le seul moyen de

nous sauver de sa malignité, c'est de ménager sa délicatesse : arrêtons les projets de notre ambition, et voyons si les dignités de la terre valent ce que coûte la peine de les acquérir, la difficulté de les conserver et la crainte de les perdre. La mort peut-être viendra bientôt couper le fil de nos jours, elle s'avance à grands pas; notre vie s'écoule insensiblement vers le terme où le temps finit et où l'éternité commence : une maladie souvent soudaine et imprévue termine dans un instant nos desseins, notre vanité, nos plaisirs; et que nous reste-t-il dans ce dernier moment, qui devrait être toujours présent à notre mémoire, que l'attente terrible des jugements de Dieu et les horreurs de l'incertitude entre l'espoir de sa miséricorde et la crainte de sa justice?

Ne regardons pas la durée de nos Etats comme une saison qui ramène les plaisirs innocents d'une société nombreuse et polie; mais songeons à ces devoirs, plus chrétiens encore que politiques, qui nous engagent à rendre à César ce qui est dû à César, à soulager les peuples dont Dieu nous commet le soin et les intérêts, à édifier par notre piété et par nos exemples ceux qui sont ou les témoins indifférents ou les spectateurs critiques de notre conduite. Goûtons tous ensemble pendant cette vie les fruits de la paix, dans la charité, dans l'union et dans la pratique d'une piété constante et sincère, afin que Dieu nous donne quelque jour cette éternelle paix qu'il destine à ses élus, et que je vous souhaite, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

QUATRIÈME DISCOURS,

Prononcé à l'ouverture de l'assemblée des Etats de Languedoc.

Et nunc orate Deum omnium, qui magna fecit in omni terra, et fecit nobiscum misericordiam, det nobis fieri pacem in diebus nostris per dies sempiternos.

Prions le Seigneur, qui a fait de grandes choses dans toute la terre, et qui nous a toujours traités selon sa miséricorde, que pendant nos jours et pour jamais il fasse fleurir la paix dans Israël (*Eccli.*, L, 24, 25).

Monseigneur (1),

C'était dans le trouble que causait une guerre qui semblait prochaine, et dans le désir d'une paix qui semblait douteuse, que le grand prêtre exhortait Israël à la pratique et aux exercices de la pénitence.

Vous êtes, disait-il aux Juifs, la portion de la terre la plus chérie de Dieu. Le ciel a répandu sur vous à pleines mains ses plus abondantes bénédictions. Le Seigneur est votre Dieu, et vous êtes son peuple par prédilection et par privilége. Vos alliés respectaient votre bonheur et recherchaient votre protection; ceux qui étaient jaloux de votre grandeur redoutaient votre puissance. Peut-être Dieu abrégera-t-il vos prospérités; c'est à vous à être aussi fidèles pour lui qu'il a été bienfaisant pour vous, à reconnaître les grâces anciennes et nouvelles qu'il vous a faites, et à mériter par une vie pure et innocente qu'il multiplie sur vous ses miséricordes.

Je viens en ce jour, mes frères, dans les mêmes circonstances vous représenter les mêmes devoirs. Dieu par sa bonté avait fini une guerre de plusieurs années, tout semblait promettre à la terre une tranquillité durable. L'abondance et la joie renaissaient dans cette province, et notre bonheur présent nous consolait de nos tribulations passées. Les temps sont changés : de nouvelles craintes viennent troubler la douceur d'une heureuse paix; l'orage se forme de toutes parts, nous voyons partout les tristes présages des calamités futures, et dans les intérêts qui agitent l'Europe affligée, Dieu seul est aujourd'hui sa consolation et son espérance.

Je dois donc, en ce temps de crainte et de douleur, vous représenter vos obligations, et, dans un discours institué non pas pour la curiosité, mais pour l'édification des auditeurs, il faut vous annoncer les solides vérités de la religion.

Tout favorise ici mon dessein et intéresse votre piété. Dans ce jour, destiné plus encore par votre ferveur que par l'usage à l'humilité et à la prière, au milieu de l'oblation des saints mystères qu'interrompt un ministre de l'Évangile pour joindre, selon l'expression de saint Augustin, à la dignité du sacrifice le sacrement de la parole, dans cet amas pompeux de cérémonies ecclésiastiques qui montrent aux fidèles la sainteté de la religion, dans ce temple sacré où s'humilient les premières têtes d'un pays, en présence de Jésus-Christ anéanti, que peut-on présumer de vos sentiments, sinon que vos intentions sont saintes, que vous cherchez au pied des autels les motifs de vos délibérations et de vos suffrages, et que, attentifs à votre salut, vous voulez diriger vos fonctions politiques par l'esprit du christianisme et par les mouvements de votre conscience?

En effet, mes frères, sans la religion et sans la piété dont vous donnez tous les ans de si grands exemples, que seraient ces assemblées, qui renferment tant de grandeur dans l'enceinte d'une seule ville? On regarderait les jours qui en composent la durée comme une saison qui ramène la joie et les divertissements du siècle; on mêlerait aux occupations sérieuses des amusements mondains et frivoles; on passerait dans les jeux et dans les plaisirs que le monde appelle innocents, et que l'Evangile nous fait regarder comme dangereux, un temps destiné aux nécessités communes de l'État et aux besoins particuliers de la province; on chercherait quelquefois dans l'administration publique la matière de son orgueil ou les moyens de son avancement et de sa fortune; et dans les excès qu'introduisent le luxe et la vanité, que ferait-on qu'exciter sans remords et sans réflexion les gémissements des pauvres et les murmures secrets des peuples?

Je veux par conséquent me renfermer dans les paroles de mon texte; et, dans les

(1) L'évêque officiant

désirs d'une paix que le ciel nous a donnée, et dont l'envie tâche encore de nous ravir les douceurs et les avantages, je prétends vous faire voir que nous devons en obtenir la durée par nos vertus et la procurer par nos contributions et par nos secours; elle est un don de Dieu, c'est donc de Dieu qu'il faut l'attendre et la mériter : c'est mon premier point. Elle est le bien le plus précieux de la terre, il faut donc employer quelque portion de notre substance et de nos fortunes pour la rendre solide et durable : c'est mon second point. Ne cherchez pas dans ce discours l'éloquence humaine, mais les vérités évangéliques; et puissiez-vous, dans l'amour même de vos intérêts temporels, trouver des principes de sanctification et des motifs de pénitence ! Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie, en lui disant avec l'ange : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

C'est l'expression de saint Augustin, que si nous étions aussi spirituels et aussi parfaits que semble l'exiger de nous l'esprit du christianisme, nous serions non-seulement sans cupidité, mais encore sans désir pour les biens périssables et passagers. Indifférents aux prospérités, comme soumis dans les afflictions, la vie future ferait seule ici-bas notre attention et nos espérances. Nous laisserions aux morts le soin d'ensevelir les morts, et aux hommes charnels le goût des consolations terrestres; et, dans le cours d'une vie libre et dégagée des inquiétudes du siècle, nous n'aurions d'autre vue que la fin de notre exil et le terme de notre pèlerinage.

Toutefois Dieu ne nous défend pas de désirer des biens temporels, pourvu qu'on les rapporte à la fin que la grâce nous propose pour notre salut : soit qu'il nous les donne pour condescendre à notre faiblesse, soit qu'il les accorde comme les adoucissements de notre voyage pendant que nous sommes dans ce corps de mort, soit qu'il les répande afin que nous en fassions la matière de nos bonnes œuvres, il s'accommode et se prête par sa bonté à notre intérêt et, si je l'ose dire, à notre amour-propre; et, sachant combien nous sommes sensibles aux douceurs et aux avantages de la terre, il ne nous en interdit point le désir et la possession, mais seulement le mauvais usage.

Or c'est la paix qui de tous les biens est le plus précieux et le plus utile. Son nom seul flatte nos esprits, dit saint Augustin, et fait je ne sais quelle impression de joie et de douceur dans les cœurs des hommes : *Tantum est pacis bonum, ut nihil gratius soleat audiri;* elle est l'objet de leur espérance et de leurs soupirs quand ils ne la possèdent pas : *Nihil desiderabilius concupisci;* et lorsque Dieu, propice à leurs désirs, la donne à la terre, ils la regardent comme un présent du ciel qui ramène la tranquillité et qui assure toutes les fortunes particulières : *Nihil melius possit inveniri.*

Mais qu'est-ce que la paix, dans sa définition littérale, continue ce même Père, qu'un ordre établi de Dieu entre tous les hommes, dirigé par la charité et par la justice, et qui s'étend ou se resserre selon les différents objets où elle s'applique? Tantôt elle nous renferme dans l'enceinte des obligations domestiques, et, nous liant par les nœuds sacrés du sang et de la nature, elle fait dans les familles la douceur de l'union et de l'amitié; tantôt elle nous engage aux devoirs de la vie civile, et, comme portion d'une même ville, d'une même province et d'une même patrie, elle nous rend citoyens zélés ou sujets soumis et fidèles; tantôt, par un mélange d'intérêt, de commerce et de motifs politiques, elle unit les peuples avec les peuples, les royaumes avec les royaumes, et procure le repos public que Dieu donne dans sa miséricorde, et que les princes inquiets et ambitieux ne troublent que trop souvent par les mouvements déréglés que leur inspirent leur vanité, leur gloire ou leur jalousie.

Et c'est la charité qui est le fondement et le motif de cette paix, dit encore saint Augustin : *Charitas cœlestis pacem dirigit, terrena cupiditas destruit :* La charité la dirige, et la convoitise la détruit; et en effet, à quoi s'occupent la prudence de la chair et la politique mondaine dans les conjonctures importantes où il s'agit du sort des nations? n'est-ce pas à troubler le repos et les prospérités de ses voisins, à contredire les droits les plus authentiques et les plus sacrés, à s'élever contre une puissance dont la supériorité se fait craindre de ses ennemis, à former des ligues nombreuses aux dépens de la raison et de l'équité, à faire servir le mensonge, les artifices et souvent la religion, à ses projets et à ses prétextes; enfin à susciter des guerres qui coûtent si cher, même aux victorieux, et dont le monde entier est quelquefois le théâtre et presque toujours la victime? *Cupiditas pacem destruit.*

Mais la charité au contraire se renferme toujours dans le droit d'une défense juste et nécessaire; elle conserve la paix par inclination et ne la rompt jamais que par nécessité. Contente de s'opposer à l'envie et à l'injustice, elle observe les lois que la nature et la Providence ont établies. Elle laisse à chacun ce qui lui est dû. Bien loin d'être jalouse du bonheur des autres, elle apprend aux nations à se communiquer par un commerce sincère et fidèle les richesses que Dieu a partagées dans chaque pays; et dans un concours de besoins et de secours mutuels, elle fait trouver dans l'observation des devoirs du christianisme l'utilité même de la vie présente : *Charitas pacem dirigit.*

Ces principes posés, disons que la paix est le fruit de la piété des hommes : *Opus justitiæ pax,* disait le prophète Isaïe. Les bénédictions de la terre personnelles et particulières ne sont pas toujours la preuve de la miséricorde de Dieu : il consomme quelquefois par elles la reprobation et l'endurcissement du pécheur; mais les prospérités publiques sont d'ordinaire l'effet de la piété des peuples.

Lorsque les Juifs furent fidèles à la loi, les grâces, les succès, les miracles, le ciel même,

étaient comme tributaires de leurs désirs. Comment Dieu refuserait-il les consolations extérieures et sensibles aux vertus chrétiennes, puisqu'il les accorde aux vertus morales? Tant que les Romains furent vertueux, leur empire fut florissant, leurs mœurs eurent plus de part à leurs conquêtes que leur puissance; ils vainquirent par leur sagesse quoique mondaine, ils furent vaincus à leur tour par la volupté, et les déréglements qu'ils contractèrent dans le commerce des nations subjuguées furent le signe prochain de leur décadence et de leur chute.

Et à quoi doit-on attribuer le bonheur et la durée de la paix? dit saint Augustin : est-ce à la puissance d'un potentat victorieux, qui peut donner la loi et qui s'est rendu l'arbitre des événements? Ne voit-on pas que cette supériorité ne fait souvent que des jaloux et des ennemis? Est-ce à la modération des princes? et concourent-ils tous avec une mutuelle intelligence au repos public? Est-ce aux motifs du christianisme? et les chrétiens ne les sacrifient-ils pas tous les jours aux désirs du siècle et à l'attrait du péché? Est-ce à l'adresse et à la subtilité des négociations? et qui ne sait que c'est un art ingénieux, que la religion ne dirige que rarement, et où chacun, sans sincérité et sans bonne foi, cherche à tromper et à surprendre? Concluons donc que Dieu seul donne la paix, lorsque nous la méritons par notre vertu, et qu'il tire, quand il lui plaît, du fond même de la politique mondaine et des intérêts les plus opposés et les plus contraires, l'avancement de son œuvre et les desseins de sa providence.

C'est ce que le Seigneur nous répète si souvent par la bouche du prophète-roi : *Si vous vous convertissez à moi, je me convertirai à vous*, et je suspendrai le cours d'une guerre dont vous gémissez et qui vous épuise. *Conservez la paix avec moi*, nous dit-il dans Jérémie, *et je vous rendrai celle dont vous jouissiez.* Ne nous plaignons pas par conséquent, mes frères, que les temps vont devenir mauvais; prévenons ces tristes jours par nos bonnes œuvres : nous sommes ainsi en quelque façon les arbitres de notre sort temporel; la parole de Dieu est le gage de sa promesse, comme elle est la règle de notre piété. Ses bénédictions descendent sur nous à mesure que nos vertus et nos oraisons montent vers le ciel : semblables à ces douces exhalaisons qui s'élèvent de la terre, et qui, dans la région des nuées, formant des pluies salutaires, donnent à toutes nos campagnes la fertilité et l'abondance.

Mais quelles sont nos mœurs aujourd'hui! et dans quel siècle y a-t-il eu moins de bonne foi dans le commerce et dans les affaires, plus d'infidélité dans les mariages, plus d'excès et d'impudence dans le luxe, moins de goût pour les bonnes œuvres, plus d'attache aux plaisirs ou criminels ou innocents, moins de scrupule dans l'usure, plus de venin dans la médisance! On attaque indifféremment l'innocent et le coupable, les amis et les ennemis, le sacré et le profane, ses égaux et ses supérieurs. Les conversations ne roulent plus que sur la satire et sur la critique. On croit faire oublier son déréglement en racontant celui des autres : encore, si on ne censurait que le vice public et connu, la vanité insulterait à la vanité, et un péché serait le châtiment d'un autre péché; mais la vie la plus régulière n'échappe pas aux soupçons et aux injustices. La réputation, ce bien si cher et si précieux à tous les hommes, est tous les jours la victime d'un mauvais esprit ou d'un envieux. La réparation, quoique nécessaire, est presque toujours aussi dangereuse que la blessure que l'on a faite. Ceux qu'un mouvement de religion empêche de médire écoutent avec complaisance; emploient-ils leur autorité ou leurs avis pour réprimer le mal qu'on dit du prochain? et quoiqu'on ne soit pas auteur de la détraction, on en devient pourtant le complice par son consentement et par son silence.

Voit-on à présent parmi les femmes chrétiennes la pudeur et la modestie qui, selon l'expression de l'Apôtre, devraient faire la gloire et l'ornement de leur sexe? Dans leurs premières années, occupées seulement du soin d'une fragile beauté, et dans les dernières, dévotes par ostentation et par ressource, elles ne donnent d'ordinaire à Dieu que les ruines de l'âge et les tristes débris d'une inutile vieillesse. Combien y en a-t-il qui, dans des intrigues où règne le péché et souvent le mauvais choix, sont le scandale des villes, la honte de leur famille et le ridicule des libertins; qui promènent leurs volages désirs sur tous les objets qui peuvent flatter leur libertinage ou leur avarice; qui déshonorent également leur sexe et leur naissance, et qui, par un juste jugement du ciel, ont le sort attaché à la dépravation des mœurs, d'être non-seulement criminelles aux yeux de Dieu, mais aussi méprisables à ceux du monde, à qui elles veulent plaire!

Or, pour prouver ma proposition, je dis de plus que l'intention primitive de Dieu a été que les hommes vécussent dans une éternelle paix, et elle eût été le privilége de notre origine, si Adam eût conservé la première grâce de sa création; nous eussions joui des bienfaits de Dieu sans trouble et sans inquiétude, nous n'aurions connu ni ses ennemis invisibles, qui sont au dedans de nous les obstacles de la vertu, ni au dehors les ennemis visibles qui troublent notre repos et qui détruisent nos fortunes. La terre aurait suffi à tous nos besoins et n'aurait pas été le théâtre malheureux de nos discordes. Chacun aurait pris sa part de ce patrimoine commun sans désirer celle des autres; et comme il n'y eût pas eu de cupidité, tous les hommes, contents des limites que le Seigneur leur aurait données, eussent dans une parfaite tranquillité honoré le nom de Dieu et respecté les ordres de la Providence.

C'est donc par le péché que la guerre s'est introduite dans le monde, ainsi que la mort, selon la doctrine de l'Apôtre. Dès que notre premier père eut transgressé la loi du Seigneur, le démon troubla la douceur d'une

famille que le sang et l'amitié devaient unir. L'envie fut la cause d'un fratricide : le Saint-Esprit l'a dit. Tant que le péché régnera sur la terre, on verra dans tous les siècles les hommes armés contre les hommes, les nations soulevées contre les nations. Ce n'est que dans le ciel qu'un amour consommé détruira tous les motifs des passions humaines; et qu'est-ce que la félicité des saints, sinon une heureuse paix, dont ils jouissent dans le sein de Dieu, qui couronne en eux ses dons et ses propres miséricordes?

C'est par cette raison que Dieu veut qu'au milieu du trouble des actions militaires les princes conservent le désir de la paix. Faire la guerre par haine ou par ambition, c'est violer les lois les plus essentielles du christianisme ; la soutenir pour se défendre contre l'injustice, c'est le droit des souverains, qui ne portent pas en vain l'épée que Dieu leur a confiée.

Tel a été le sentiment religieux du monarque sous qui nous vivons : pouvant profiter de ces premiers moments où ses ennemis étaient étonnés et incertains, s'est-il prévalu des avantages que lui donnaient sa supériorité et sa diligence? quelles conditions raisonnables a-t-il refusées? Une prompte hostilité, qui aurait été favorable à ses intérêts, a paru contraire à la délicatesse de sa conscience; il a voulu que nous dussions la paix moins à ses armes qu'à sa piété, et que l'Europe éprouvât encore une fois plutôt sa modération que sa puissance.

Mais si le péché du vieil homme a été le principe de la discorde des hommes dans tous les siècles, une des plus importantes fonctions du nouvel Adam a été de détruire cette nouvelle division. L'union publique n'a pas moins été l'objet de sa divine mission que la charité particulière. Il n'est venu déclarer la guerre qu'aux passions humaines, et les armes qu'il nous met en main sont la mortification et la pénitence. Le titre qu'il prend le plus souvent dans les Écritures est celui de Dieu de la paix, et pour accomplir ce que les prophètes avaient dit de lui, il voulut naître sous le règne d'un empereur pacifique. Ce fut dans cette époque, arrivée dans la plénitude des temps, que se fermèrent les portes fatales de ce temple si célèbre dans l'ancienne Rome, et la paix qui régnait sur toute la face de la terre fut moins l'effet du bonheur et de la puissance d'Auguste que le présage heureux de la naissance du Sauveur du monde.

Cette paix générale était même nécessaire au progrès de l'Evangile. L'œuvre de Dieu demandait des esprits paisibles et attentifs, et la guerre eût rendu les nations inaccessibles aux fonctions de l'apostolat. A la faveur de ce repos universel, les apôtres partagèrent entre eux leur mission et la conquête spirituelle du monde entier. Les uns pénétrèrent jusqu'aux extrémités des Indes, et fondèrent cette Eglise que nous voyons de nos jours heureusement renaissante. Les autres allèrent confondre par la folie de la prédication la sagesse de l'aréopage et d'Athènes, et l'on vit enfin Pierre fixer le siége de la primauté ecclésiastique dans la capitale de l'univers, établir le vrai culte par la destruction des fausses divinités, et élever pour ainsi dire la croix du Sauveur sur les ruines même du Capitole.

La paix fut donc l'ouvrage de Jésus-Christ, et telle était la doctrine de l'Apôtre, dans sa divine Épître aux Éphésiens : *Vous n'êtes plus éloignés de Dieu ni de vos frères*, leur disait-il ; *le sang du Médiateur vous a rapprochés les uns des autres.* C'est lui qui, de tant de nations divisées par les intérêts de la politique mondaine, n'en a fait qu'un peuple par les nœuds plus doux et plus saints de la charité chrétienne ; c'est lui qui, pour nous réunir dans un même corps, a rompu dans sa chair le mur de séparation et éteint les inimitiés qui nous divisaient : *Inimicitias interficiens in semetipso*

Il était convenable, conclut le même Apôtre, que celui qui était descendu sur la terre pour réconcilier le monde pécheur avec son Père réunît aussi les hommes avec les hommes, que les haines publiques et particulières cédassent à cette charité dont il a été tout ensemble le législateur et le modèle, qu'il fût le pacificateur du monde pour en devenir le réparateur, qu'il désarmât le démon homicide et meurtrier, dont il voulait abolir l'empire, et que toute guerre finît en lui et par lui, puisqu'il était venu détruire la convoitise, qui en est la source.

Et en effet, d'où vient que la paix s'est retirée de vous, et que le glaive s'enivre tous les jours du sang des hommes? demande l'apôtre saint Jacques ; n'est-ce pas par les passions qui combattent dans votre chair? Vous êtes pleins de plaisirs déréglés, et vous n'avez pas ce que vous désirez ; vous êtes envieux et jaloux, et vous ne pouvez obtenir ce que vous voulez ; vous vous faites la guerre et vous combattez les uns contre les autres, et vous n'avez pas pourtant ce que vous tâchez d'avoir, parce que vous ne demandez pas comme il faut et que vous n'êtes pas dignes d'être exaucés. Tels sont les avis que cet apôtre donnait aux chrétiens de son temps, et tels sont les châtiments dont Dieu nous afflige. Sa justice nous ôte souvent les biens que nous a donnés sa miséricorde.

Et quel usage avons-nous fait de cette paix que nous désirons avec tant d'ardeur? Combien y a-t-il de procès odieux que suscite la cupidité, que les sollicitations et l'intrigue éternisent avec injustice, et qu'entretiennent la chicane des parties et quelquefois aussi l'avarice même des juges! Combien de gens, dans les subsides que la guerre oblige de lever, cherchent la matière de leurs rapines, s'engraissent de la substance des peuples, et, ruinés à leur tour par la recherche qu'on fait de leurs exactions, retombent dans le même néant dont le hasard les avait tirés! Ne voit-on pas des haines injustes que la mort ne saurait finir, et qui, passant de main en main, se perpétuent jusqu'à la génération la plus reculée? N'y a-t-il pas dans le siècle où nous vivons des familles qu'un sordide intérêt di-

vise, que des amis charitables ne peuvent unir, et dont un directeur imprudent ou intéressé fomente souvent la discorde, au lieu de l'éteindre par son autorité ou par ses conseils ?

C'est donc aux vertus des peuples que Dieu attache le repos et la félicité de la terre. Le premier objet de la grâce est à la vérité leur sanctification; c'est proprement l'unique nécessaire de la vie chrétienne : mais la paix est leur première vocation après le salut. Et c'était la raison dont se servait l'Apôtre quand il exhortait les fidèles à prier pour leurs souverains : *Ne cessons point*, disait-il, *d'invoquer pour eux le Seigneur, afin que nous menions une vie paisible dans la justice et dans la piété.* Il marque par conséquent pour principe de l'obligation où nous sommes de prier pour le prince, le besoin que nous avons de cette tranquillité extérieure et passagère, non-seulement parce qu'elle est utile à nos intérêts temporels, mais aussi parce qu'elle est plus propre aux devoirs de notre salut et à l'exercice des vertus chrétiennes.

De là vient que les premiers fidèles demandaient à Dieu qu'il donnât à leurs empereurs des armées toujours victorieuses, un empire florissant, des peuples fidèles, des enfants soumis, un conseil éclairé et surtout un règne paisible, afin que les rois et les sujets goûtassent ensemble une parfaite félicité, et que, affranchis des soins que donne dans la guerre la conservation de l'Etat, les uns pussent opérer leur salut dans les devoirs d'une autorité suprême, et les autres dans les douceurs d'une inviolable obéissance.

Et en effet, selon l'Evangile, l'esprit de Dieu n'aime point la guerre ni les calamités qui en sont la suite. La loi de Jésus-Christ est une loi pacifique : *Je vous annonce*, disait l'Apôtre, *un Evangile qui bannit la discorde et qui établit la paix.* Or il entend non-seulement ce repos intérieur d'une conscience que Dieu remplit de sa grâce et de son onction, mais encore cette charité qui procure entre les nations une correspondance durable : car, selon la réflexion de saint Augustin, s'il y a une paix temporelle que le monde donne et qui ne dure qu'autant que durent les intérêts de la politique, il y en a aussi une qui est un don du ciel, qui ne dépend point des causes humaines, qu'il accorde à notre justice et à nos prières, et qui subsiste autant que les vertus qui l'ont méritée. Dieu est riche dans ses miséricordes : sa bonté se manifeste souvent, malgré notre corruption, et s'il est bienfaisant pour les hommes lors même qu'ils sont ingrats, que ne doit-il pas faire pour eux quand ils sont fidèles !

Il est donc vrai que la paix est la récompense des bons peuples. Telles furent les bénédictions du ciel sur les Israélites, sous le règne d'un prince religieux dont le Saint-Esprit fait l'éloge. Ils offraient sans cesse avec piété des sacrifices au Dieu de leurs pères; ils abattirent les hauts lieux et tous les autels de la schismatique Samarie. Ils mirent la cognée dans ces bois prétendus sacrés, asile malheureux de la superstition et du faux culte. Exacts observateurs des anciennes traditions, ils marchaient dans les voies de la justice et de la vertu. Quel fut le prix d'une si constante ferveur ? La tranquillité régna, ajoute l'Ecriture, sur tout Israël, et l'on ne vit couler d'autre sang que celui des victimes immolées; la guerre ne troubla jamais le repos des Juifs ; chacun vivait content à l'ombre de sa vigne et de son figuier, et ils comptaient leurs années non pas par le nombre de ces victoires sanglantes que saint Augustin appelle des joies mêlées de larmes, mais par l'accroissement et par la graisse de leurs troupeaux, par la richesse de leurs récoltes et par l'opulence de leurs familles.

David reconnaît cette vérité par son expérience, et il nous l'avoue dans ses divins cantiques. Sa piété naissante fut dans son enfance le présage de sa grandeur future. Tant qu'il fut vertueux sur le trône où il était monté, son règne fut une suite continuelle de prospérités et de conquêtes; quand il devint pécheur, la guerre et les autres fléaux du ciel irrité désolèrent tous ses peuples, et il trouva jusque dans sa propre famille des usurpateurs de son sceptre et de son royaume; mais quand il se convertit à Dieu, Dieu se convertit à lui, et la profonde paix dont Dieu couronna ses travaux militaires et son heureuse vieillesse fut le fruit de ses larmes et le prix de sa pénitence.

De toutes ces raisons, concluons donc que c'est par nos vertus que nous devons mériter la durée de la paix. Cependant, malgré un intérêt si pressant, quel goût avons-nous pour la piété et pour nos devoirs? Comment participons-nous aux sacrements? n'est-ce pas sans préparation et presque toujours par politique, mêlant dans un même jour aux mystères les plus augustes de la religion le désir du siècle, l'amour des plaisirs et l'attachement criminel à la créature? Nous assistons au saint sacrifice par coutume et par bienséance; avec quelques prières rapidement récitées, nous pensons nous acquitter de ce que nous devons à Dieu, et nous portons souvent jusqu'au pied des autels la tiédeur, l'indévotion et l'immodestie.

Conservons-nous la paix avec nos frères ? Une parole innocente qui leur échappe et à qui nous donnons une sinistre interprétation nous blesse et nous indispose; nous ne voulons ni rien souffrir ni rien pardonner, et dans le même temps que nous sommes sans prudence et sans charité pour la réputation d'autrui, nous avons pour la nôtre une excessive délicatesse. Arrive-t-il quelque prospérité à notre prochain, notre amour-propre excite notre jalousie : nous croyons que l'on ôte à notre mérite ce que l'on donne à celui des autres; et, jamais contents de ce que nous sommes, le cœur toujours rempli d'envie et de vanité, nous nous plaignons en secret avec amertume des injustices et des préférences de la fortune. Il est temps de finir ce premier point, et après vous avoir convaincus que vous devez obtenir la paix par vos vertus, il me reste à vous prouver que vous

devez la procurer par vos secours : c'est la seconde partie de ce discours.

SECOND POINT.

Il n'y a point de plus grande preuve de l'obligation de rendre aux rois ce que nous leur devons et de contribuer aux nécessités publiques de l'Etat, que la manière dont l'apôtre saint Paul explique cette vérité dans cette divine Epître où il nous découvre les mystères de la religion et les principes de la morale chrétienne. Il n'y a point de matière qu'il ait traitée avec plus d'étendue que celle dont je vais parler : il nous assure que la paix et le repos des consciences, la félicité des Etats, la sûreté même du culte divin, roulent sur le ministère des princes et sur le zèle des sujets. Et l'apôtre saint Pierre, après nous avoir recommandé de craindre Dieu et d'aimer nos frères, ajoute d'honorer les rois, comme s'il y avait dans ces trois devoirs une égalité d'obligations et de préceptes.

Or, la nécessité de concourir aux besoins publics par nos subsides, qui sont comme la marque et l'hommage de notre dépendance, est fondée sur trois raisons : la religion nous l'ordonne, l'intérêt de l'Etat nous y engage, notre propre sanctification l'exige de nous ; devoir par conséquent de religion, conservation de l'Etat, moyens de sanctification et de pénitence : trois courtes réflexions que j'ai à vous proposer, moins pour votre instruction que pour votre éloge. Votre fidélité, qui se signale toujours par de nouveaux efforts, ne laisse rien à faire à mes paroles; et je ne viens pas exciter votre zèle, mais vous en faire connaître tout le prix et tout le mérite.

Je dis donc en premier lieu que la religion nous ordonne de secourir les princes et l'Etat dans leurs besoins; et c'est la raison dont se servait Tertullien, lorsqu'il répondait aux reproches que faisaient les païens aux premiers fidèles : *Vous nous accusez*, leur disait-il, *d'avoir un esprit d'indépendance pour nos maîtres et une indifférence criminelle pour les nécessités de la patrie. Vous vous trompez : les empereurs n'ont point de soldats plus vaillants que nous, ni de sujets plus fidèles. Les légions chrétiennes sont invincibles, parce qu'elles sont animées par les ordres du Dieu qu'elles adorent et par les principes de la foi qu'elles professent. Nous payons nos tributs avec joie et nous sacrifions notre vie avec courage. Pendant que les uns répandent leur sang dans les occasions de la guerre, les autres, renfermés dans les soins d'une administration domestique, tirent de leur économie et de leur substance des fonds pour les nécessités de l'Etat. Nos princes sont encore plus les maîtres de nos cœurs que de nos fortunes, et votre fidélité, qui n'est en vous que l'effet de la politique, est en nous un devoir de religion et un article de notre croyance* (1).

Et en effet la loi de Jésus-Christ seule grave dans le cœur des fidèles les vrais caractères de la soumission aux puissances établies de Dieu. Les fausses religions n'inspirent qu'une dépendance servile et involontaire, et la politique humaine est le principe de la fidélité de leurs sectateurs. La chair et le sang ne relèvent point les motifs de l'obéissance chrétienne. Les Romains n'étaient si jaloux de la gloire de leur patrie que parce qu'ils voulaient être les maîtres des autres nations; leur zèle était la suite de leur vanité, et c'est par cette raison que saint Paul disait à tous les chrétiens de son temps qu'ils devaient servir leurs princes par l'esprit de leur religion, et leur obéir non pas par la crainte du châtiment, mais par le devoir inviolable de leur conscience.

De là vient que le même Apôtre nous apprend que *les rois sont les ministres du Seigneur :* car, quoique Dieu soit le chef invisible de l'univers, il leur en confie, non par besoin, mais par sagesse, l'administration et la police ; afin que, revêtus de la puissance qu'il leur commet, ils maintiennent dans leurs Etats l'ordre et le repos, que la cupidité pourrait troubler : pouvoir qui n'est pas fondé par conséquent sur un établissement humain, ni sur la loi du plus fort, ni sur les qualités personnelles du plus vertueux, mais sur l'institution de Dieu seul. Ainsi *qui résiste aux princes résiste aux ordres même du ciel ;* et leur autorité est une vocation divine, qui doit être le motif de notre zèle, comme elle est la source et l'origine de leur puissance.

Or la contribution aux nécessités publiques de l'Etat est une suite de notre dépendance et un de ces devoirs essentiels que nous prescrivent l'Evangile et la religion ; et saint Grégoire pape remarque que lorsque Samuel, selon les ordres de Dieu, plaça Saül sur le trône d'Israël, les Israélites pieux et dociles adorèrent la vocation du Seigneur dans la personne du roi, et que les seuls enfants de Bélial, c'est-à-dire les ennemis de la loi, des hommes vains et orgueilleux, des libertins de cœur et d'esprit, si pernicieux au bien public, refusèrent de s'y soumettre et d'apporter les dons qui étaient dus à la souveraineté de ce nouveau prince : *Filii vero Belial despexerunt eum, et non attulerunt ei munera.*

C'était ainsi que les Juifs se regardaient comme exempts de tout subside, et croyaient faussement que la liberté des enfants de Dieu était un privilége d'exemption et d'indépendance. Sur ce prétexte, les pharisiens demandèrent à Jésus-Christ : *Nous est-il permis de payer le tribut ?* Ils voulaient, par une question si maligne et si concertée, le surprendre dans ses paroles et le commettre ou avec l'empereur ou avec Hérode. Il connut

(1) On a déjà pu remarquer que notre orateur, dans les divers discours prononcés devant les Etats de Languedoc, ayant à traiter à peu près les mêmes matières, c'est-à-dire les biens et les avantages de la paix, les malheurs et les calamités de la guerre, la soumission due aux puissances de la terre, etc., etc., revient plusieurs fois sur ses propres idées, et répète les passages des auteurs auxquels il emprunte. Ainsi, la citation de Tertullien qu'on vient de lire se trouve déjà alléguée dans l'un des sermons précédents. Nous avons cru devoir reproduire nous-mêmes ces répétitions, pour ne pas nuire à l'ensemble de ces discours et à l'enchaînement des idées qui les composent. (Edit.)

leur artifice et ne ménagea point leur malignité: *Hypocrites! pourquoi me tentez-vous?* Et comme il était venu sur la terre pour enseigner les voies de Dieu dans la vérité: Vous devez à Dieu, leur répondit-il, puisque vous êtes ses créatures; mais vous devez aussi à César, puisque vous êtes ses tributaires.

Il voulut même ajouter à sa parole divine l'autorité de son exemple. Quoique par sa divinité il fût le maître de tout l'univers, quoique par son humanité sainte il fût sorti d'une longue suite de rois, il n'en fut pas moins assujetti aux puissances de la terre et aux lois communes de sa patrie. Sa conduite est le motif de notre imitation. Il paya le tribut à l'exacteur. Il tira du fond de la mer de quoi fournir aux nécessités de l'Etat, et, dans l'impuissance où le mettait sa vie pauvre et humiliée, il suppléa à sa pauvreté par un grand miracle.

Aussi le Sauveur du monde appelle les subsides une dette : *Redde quæ sunt Cæsaris.* Ce n'est donc pas seulement un hommage que votre naissance exige de vous, ce n'est pas une libéralité purement gratuite que vous inspire votre fidélité, ce n'est pas un joug que le pouvoir des princes impose à leur gré sur la fortune de leurs sujets, ce n'est pas seulement un don qu'attend de vous la conservation du royaume et que vos priviléges rendent volontaire, c'est aussi une dette dans toute la rigueur de la justice, en premier lieu parce que Dieu, étant le Seigneur et le dispensateur suprême de vos biens, en a voulu réserver sur vous une portion pour les nécessités de l'Etat, et en second lieu parce qu'étant membres d'une même patrie vous devez en aimer la gloire et en partager en commun tous les besoins, et que, dans les règles de l'équité et de la conscience, malgré l'amour-propre, qui ne sent que ses avantages personnels, le bien public et le bien particulier ne sont jamais qu'une même chose.

Vous pratiquez ces préceptes, Messieurs : plus vous êtes libres, plus votre fidélité se signale dans vos dons. Vous consultez bien plus votre zèle que votre pouvoir. Cette liberté, qui autrefois, dans les temps difficiles et oubliés, était le prétexte de la faction et de la cabale, est à présent par votre soumission la source de votre mérite. Vous avez même prévenu les désirs du prince ou pour conserver une heureuse paix, ou pour soutenir une guerre dont la colère de Dieu nous menace. L'Italie a déjà vu les premières hostilités : les ennemis ont eu l'avantage que donne le nombre, nous avons eu la gloire qui suit la valeur ; si nous n'avons pu vaincre, nous avons su nous faire craindre, et c'est à notre protection et à nos armes qu'un pays depuis longtemps affranchi de la servitude et de l'oppression va devoir aujourd'hui sa conservation et sa défense.

Mais s'il y a des citoyens zélés, combien y en a-t-il qui, quoique riches, parlent toujours des malheurs des temps, des besoins de l'Etat et de la décadence de leur affaires; qui, dans les plaintes qu'excite leur intérêt, regrettent le passé, s'affligent du présent et s'inquiètent pour l'avenir; qui, dans les subsides que l'on impose, feignent au dehors de murmurer du poids que portent les pauvres, et ne s'intéressent en secret que pour eux-mêmes, faisant ainsi de leur compassion le prétexte de leur avarice; qui, politiques intéressés, ne sont jamais contents ni des prospérités de la guerre, ni des conditions de la paix ; qui veulent pénétrer dans le conseil des rois, et consacrer sans lumière et sans raison le gouvernement et le ministère; qui, dans les contributions publiques, disent sans cesse qu'ils sont trop chargés et murmurent de l'injustice des taxateurs, et qui souvent, au milieu de toutes les commodités de la vie, se plaignent encore que l'on ôte à leur nécessaire ce qui n'est pourtant qu'une modique portion de leur opulence et de leurs richesses !

J'avoue que les temps sont mauvais et peuvent le devenir encore davantage, que la cessation du commerce rend nos plus riches récoltes inutiles et même onéreuses, que nos moyens diminuent tous les jours et que nos ressources sont épuisées, que la langueur et que l'impuissance sont non-seulement universelles, mais aussi presque irréparables, qu'à peine avons-nous goûté les douceurs d'un repos si nécessaire au bien public, et que, dans les nouvelles dépenses où nous engagent les desseins et les efforts de nos ennemis, la paix incertaine dont nous jouissons encore n'est guère moins à charge ni moins ruineuse que la guerre même.

Or, pour qui surtout les temps sont-ils mauvais? n'est-ce pas pour ces malheureux qui, portant tout le poids du jour et de la chaleur, n'ont pour ressource que leur travail et leur industrie; qui, victimes innocentes des malheurs de la guerre, perdent quelquefois dans un moment, par la main du soldat et de l'ennemi, plusieurs récoltes dans une seule; qui, s'épuisant pour les besoins de l'état, ne moissonnent que pour acquitter leurs subsides; qui cultivent par leurs sueurs et par leur peine une terre avare sans en recueillir les fruits, et à qui l'on peut appliquer ce que dit saint Augustin, que, pendant que les uns, aisés et opulents dans les villes, suivent le penchant de leurs convoitises, suites funestes du péché du premier homme, les autres, dans les tribulations et dans les fatigues de la campagne, semblent ici-bas en porter toute la malédiction et toute la peine (1) ?

Mais combien y en a-t-il parmi vous qui sont avares quand il faut contribuer aux nécessités de l'Etat, et qui ne sont que trop prodigues quand il s'agit d'entretenir leur faste ou fournir à leurs plaisirs! L'un, oubliant sa condition, dément la frugale simplicité de ses pères, et dévore en peu d'an-

(1) Ces pensées et plusieurs de celles qui vont suivre ont déjà été présentées dans les discours précédents en termes absolument identiques. *Voir* la note ci-dessus, col. 1019. (EDIT.)

nées, par un luxe aussi ridicule que criminel, le bien que la sagesse et l'économie de ses aïeux avaient acquis. L'autre se ruine en maisons superbes, en bonne chère, en ameublements, et dépense avec profusion ce qu'il avait peut-être acquis avec injustice. Où ne va point aujourd'hui l'amour du jeu, dans le temps même que l'on se plaint du poids des impositions? Ce n'est plus un amusement tranquille et passager, c'est un emportement, une fureur. L'avarice en est le motif; le murmure, l'impatience et quelquefois le blasphème en sont les suites, et la fin est la destruction entière des familles. Les femmes mondaines y passent les jours et les nuits, et n'épargnent rien pour satisfaire cette tyrannique passion, pendant qu'elles refusent à leurs domestiques et à leurs enfants les secours les plus nécessaires de la vie humaine. Elles ruinent leur bien, leur santé, leur réputation, avides dans le gain, incorrigibles malgré les pertes qu'elles font, et quelquefois criminelles par les honteuses ressources dont elles se servent pour les réparer. Vous ne vous entretenez que de la diminution de vos biens et de la difficulté de subsister; mais les besoins de l'Etat vous coûtent-ils ce que vous coûtent vos passions et votre mollesse? Et pourquoi rejetez-vous sur les subsides que vous payez le désordre de vos affaires, qui est plutôt la suite des folles dépenses qui vous épuisent et qui vous consument?

En second lieu, l'intérêt de l'Etat nous engage à le secourir: seconde réflexion. C'est ainsi que s'en explique saint Augustin. Comme il y a, dit ce Père, une charité qui nous rend attentifs aux besoins des pauvres, qui fait de nos richesses, qui sont d'ordinaire les aliments de notre cupidité, les moyens de notre salut; qui, lorsque la misère est pressante, retranche non-seulement sur notre opulence, mais aussi sur notre pauvreté, et qui détruit tous les prétextes que suggèrent notre indolence et notre avarice, pour dispenser d'un précepte si précis et si répété dans l'Ecriture, il y a aussi, continue ce même Père, une charité de citoyen et de sujet, qui nous intéresse à la gloire et à la conservation de la patrie, qui nous fait regarder la fortune de l'Etat comme une portion de la nôtre, qui soutient notre zèle dans l'espoir d'un avenir plus heureux, qui opère en nous la patience dans l'épuisement même de nos moyens, et qui est d'autant plus importante qu'elle pourvoit aux nécessités publiques, qu'elle prévient des malheurs universels, et qu'elle comprend dans l'étendue de ses motifs et de ses effets le bonheur et la tranquillité de tout un royaume.

Ainsi, quoique cette charité n'ait qu'un objet terrestre et passager, par exemple la gloire de l'Etat, la durée de la paix, notre repos temporel, cependant le motif du bien public la sanctifie en quelque façon. Nos contributions, consacrées par notre intention et par l'importance de l'usage, sont précieuses aux yeux de Dieu. Les efforts que nous faisons du fond même de notre pauvreté nous sont imputés à mérite, et ces biens que nous sacrifions pour la défense du royaume, tout matériels qu'ils sont par eux-mêmes, acquièrent, par ce précepte du Seigneur et par la considération des avantages de la patrie, un caractère de consistance et de spiritualité pour la perfection et pour l'ouvrage même de notre salut.

Tels étaient les sentiments du peuple juif sous le gouvernement de Judas Machabée. Les ennemis, disait-il à son illustre chef, nous menacent de toutes parts: mais la sainte cité, le temple de Dieu et la religion ne seront point la victime de leur jalousie. Il est juste que les biens que nous avons reçus de la bonté du Seigneur retournent aux usages que sa providence prescrit. Le Dieu de la victoire nous dédommagera de nos contributions par nos prospérités. Pour acquérir une paix durable, il faut faire craindre notre valeur et notre puissance. Et c'est sur ces principes que l'Eglise de France vient de signaler sa fidélité. Malgré les secours immenses qu'elle a fournis dans la dernière guerre, elle a encore depuis peu de jours déposé aux pieds du prince les débris de ses efforts passés et les tristes restes de son indigence; et elle a cru que s'il était glorieux aux autres sujets de mourir pour la cause publique, il était honnête et même méritoire aux ministres de Jésus-Christ de s'épuiser pour la patrie.

Et en effet, trois raisons, dit encore saint Augustin, doivent consoler ceux qui souffrent et exciter votre zèle dans les impôts extraordinaires que requiert quelquefois l'importance des occasions: premièrement, quand ils cessent avec la cause qui les a produits: or la parole royale n'est-elle pas le gage de la fidélité? et le passé nous répond de l'avenir; secondement, quand l'emploi est utile au bien public, et en ce point j'en atteste votre équité et je m'en rapporte à vos connaissances; troisièmement, quand le motif en est aussi juste que nécessaire. Avons-nous recherché la guerre dont on nous menace? avions-nous pensé à la révolution présente, et pouvions-nous la prévoir ou la préparer? Si Dieu, selon ses anciennes miséricordes, verse sur nous ses bénédictions, et si dans ses décrets il a résolu de couronner tous nos princes, faut-il que notre bonheur offense tant de potentats? est-il juste que la France soit si souvent attaquée, parce qu'elle est heureuse et puissante? et ne pouvons-nous acheter la correspondance et l'amitié de nos ennemis qu'au prix de nos intérêts et de nos pertes?

Le monde entier jouissait de cette heureuse paix, que Dieu avait enfin accordée aux prières des gens de bien et à cette portion d'élus qu'il se réserve toujours, malgré la corruption du siècle. L'Europe soupirait dans le souvenir de ses malheurs passés, et se consolait par l'espoir d'une tranquillité permanente. Rien ne paraissait plus pouvoir troubler la sérénité des beaux jours que le ciel nous avait rendus, lorsque la mort enleva un jeune monarque à qui une

santé toujours languissante n'avait jamais permis de régner ni presque de vivre; Dieu nous a fait voir ce qu'il nous dit si souvent dans ses saintes Ecritures, qu'il brise les sceptres quand il lui plaît, qu'il dispose des rois et des royaumes, qu'il transporte les couronnes au gré de ses désirs, et que les princes, tout grands qu'ils sont sur la terre, ne sont à ses yeux qu'un plus noble à la vérité, mais un plus humiliant amas de poussière.

L'Espagne avait besoin d'un roi formé sur le modèle et sous les yeux de Louis. Le droit successif, la dernière volonté d'un roi mourant et le désir des peuples ont appelé le prince que la Providence lui a donné. Dieu a fait son œuvre par sa miséricorde, et il la soutiendra par sa puissance. Le roi qui a tant de fois sacrifié ses intérêts à la tranquillité de l'Europe pouvait-il négliger les droits de son auguste famille? Equitable, même pour ses ennemis, n'aurait-il été injuste que pour son propre sang? Tout autre traité ne devait-il pas céder à des titres et si sacrés et si légitimes? Et dans cet événement si glorieux au nom français, qu'a fait le monarque qui nous gouverne, que de respecter la vocation du ciel, et de suivre moins l'attrait flatteur d'une gloire humaine que les règles de sa conscience et de sa justice?

Dieu a manifesté sa volonté par l'expérience. Les vœux de l'Espagne sont accomplis, et la gloire de son nouveau roi surpasse encore la renommée. Dès les premiers jours de son règne il montre des vertus inconnues depuis longtemps dans ce vaste empire, l'activité, l'ordre, l'application et la prévoyance. Déjà commencent à renaître parmi ces peuples abattus l'ardeur et l'émulation qui rendirent cette monarchie si florissante. Ce prince rappelle chez ses sujets, étonnés et comblés de joie, le souvenir de ces deux empereurs que l'Espagne donna à l'ancienne Rome; il fait connaître à toute la terre, par les merveilles de son gouvernement, que c'est en France aujourd'hui que l'on apprend l'art de régner et que se forment des rois dignes de l'être; il fait voir enfin, sur le trône où la Providence l'a fait monter, un prince fait exprès de la main de Dieu pour commander à une nation si noble et si belliqueuse.

Telle est aujourd'hui la face de toute l'Europe. Quel en sera l'événement? Dieu le sait et nous l'ignorons. Dans ce grand nombre de potentats, les uns se préparent à attaquer, et les autres à se défendre; ceux-ci forment des alliances convenables à leurs intérêts et à leur passion, ceux-là, dans une exacte neutralité, pensent à sauver leurs pays des malheurs et des calamités de la guerre. Toute la terre, attentive et dans le silence, attend que Dieu s'explique sur sa destinée. Pour nous, nous dirons avec le prophète-roi: *Nos ennemis s'assurent sur leur multitude, et nous nous confions en la vertu du Seigneur.* Ils font des ligues injustes, dont ils ont reconnu tant de fois l'inutilité, et nous avons aussi des alliés puissants et fidèles. Ils s'assemblent pour contenter leur jalousie, et nous combattrons pour soutenir la justice. Ils s'épuisent pour nous vaincre, il est juste que nous fassions des efforts pour les repousser. Dieu ne confondra point nos espérances, parce que nous croyons en lui, et, dans une suite continuelle de prospérités, il sera encore pour nous notre soutien, notre gloire et notre couronne.

Mais méritons-nous la durée de la paix par notre vertu? et qu'aperçoit-on aujourd'hui parmi les chrétiens, qu'une entière négligence pour notre salut? On vole sans cesse d'amusement en amusement; un plaisir succède à un autre. Il n'est que trop vrai, ce que dit saint Jean, que *tout n'est ici-bas que concupiscence de la chair ou orgueil de la vie;* cependant la figure du siècle passe, l'éternité s'approche insensiblement pour chacun de nous. La perte inespérée d'un prince vaillant dans la guerre, aimable dans la paix, et que Dieu vient d'ôter à la France, nous apprend que la gloire, les dignités, une florissante santé et l'amour des peuples ne sauvent point la fatalité de la mort; et notre expérience nous fait sentir tous les jours que rien n'est sûr, que rien n'est solide sur la terre, que de servir Dieu, que de travailler à son salut, et que d'opposer au torrent des passions humaines les sentiments du christianisme et les instructions secrètes de notre conscience.

En troisième lieu les subsides doivent être le principe de votre pénitence, dernière réflexion, que je finis en peu de mots. En effet, Dieu met d'ordinaire une espèce de rapport et d'égalité entre le péché que l'on a commis et la punition qu'il exerce sur le pécheur. Vous avez noirci votre prochain par vos médisances, il permet que l'on attaque votre réputation par la calomnie. Vous avez sacrifié plusieurs enfants à l'élévation d'un aîné, il vous enlèvera ce fils, l'idole de votre cœur et l'espérance de votre famille. Vos sens ont servi à l'iniquité, vos sens seront punis par des maladies longues et humiliantes. Vous avez employé vos biens à la vanité, au plaisir, à l'amour du monde; un procès, un contre-temps, le poids des subsides diminueront vos moyens et votre fortune. Ainsi Dieu, vengeur de ses miséricordes négligées, par une proportion de châtiment nous punit souvent par la privation de ce qui avait été la matière et l'occasion de notre malice.

Or, nos afflictions qui viennent de la main du Seigneur sont destinées à trois usages: à châtier le péché, à convertir le pécheur et à apaiser Dieu; elles punissent le péché, parce que ce sont des châtiments; elles convertissent le pécheur, parce que ce sont des grâces; elles apaisent Dieu, parce que ce sont des satisfactions. Ainsi c'est l'intention de Dieu que vous mettiez à profit pour votre salut vos tribulations, vos amertumes, vos subsides, et que vous soyez affligés non pas de cette tristesse qui produit la mort, mais de celle qui opère la componction et la pénitence.

C'était dans cet esprit d'humiliation et de con-

formité aux ordres du ciel que Job était heureux au milieu des malheurs les plus cuisants de la vie humaine; que David s'appliquait dans le repentir et dans les larmes les châtiments de la colère de Dieu; que saint Paul, dans ses tentations et dans ses souffrances, disait : *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra :* Je suis rempli de consolation et de joie, malgré mes infirmités et mes travaux. De là vient que ce qui est souvent la punition du péché peut nous servir pour le réparer, et que, tant que nous sommes sur la terre, les justices mêmes de Dieu sont pour nous des miséricordes.

Cependant travaillons-nous à profiter des grâces que le Seigneur nous fait pour nous désabuser des attraits du monde? Nous devenons pauvres, mais en sommes-nous meilleurs? Les temps sont mauvais et nous gémissons, mais corrigeons-nous nos mœurs et notre conduite? Combien y a-t-il de gens qui passent toute leur vie dans de grands crimes, dans l'impureté, dans l'adultère, dans l'abus des sacrements, dans les sacriléges, et qui, amassant sur leur tête les trésors de la colère de Dieu, meurent dans les présages de leur réprobation, dans les horreurs de l'impénitence!

Ceux qui évitent les grands désordres ne vivent-ils pas dans l'oisiveté et dans la paresse pour leur salut? Suffit-il de ne point être scandaleux, et est-il permis d'être inutile? Il faut pour se sauver remplir ses jours de bonnes œuvres, contraindre ses humeurs, prévoir la tentation, attaquer sa passion dominante jusque dans sa source et dans son principe, résister aux mauvais exemples, sanctifier un temps précieux, qui s'écoule si promptement et dont le prix est l'éternité, par la pratique constante et fidèle des devoirs du christianisme. Tout cela ne se fait point sans effort, et nous le savons par l'oracle du Saint-Esprit, que le ciel ne s'acquiert qu'avec travail et avec volonté.

Seigneur, protégez le pays dont nous venons régler le sort et les intérêts; donnez-lui la rosée du ciel et la graisse de la terre. Surtout conservez ce roi auquel votre providence nous a soumis. Qu'il vive! et c'est assez pour notre bonheur. Veillez sur ce fils auguste, la seconde espérance de ce royaume, et ne permettez plus que nous tremblions pour des jours si précieux à toute la France. Faites vivre dans votre grâce les deux jeunes princes que nous avons vus depuis peu de temps honorer nos provinces par leur présence, et s'attirer les hommages, l'amour et l'admiration de tous les peuples : l'un sera dans un avenir lointain la félicité de nos neveux, et l'autre fera la gloire de quelque nation qui le couronnera. Versez vos bénédictions sur cette auguste assemblée; sanctifiez-nous par votre esprit et par votre grâce, afin que nous puissions regner un jour avec vous dans la gloire, que je vous souhaite, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

LETTRE PASTORALE

De M. de Nesmond, évêque de Montauban, aux nouveaux catholiques de son diocèse.

Henri de Nesmond, par la miséricorde de Dieu et par la grâce du saint-siége apostolique, évêque et seigneur de Montauban, conseiller du roi en tous ses conseils et en son parlement de Toulouse, aux nouveaux catholiques de notre diocèse, salut et bénédiction en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Depuis que la Providence nous a appelé au gouvernement de ce diocèse, sous le poids duquel nous gémissons tous les jours en secret devant Dieu, nous avons cru que notre principale vocation était de travailler, autant qu'il nous serait possible, à vous fortifier dans la foi que vous avez embrassée, de vous regarder comme l'objet le plus important de notre sollicitude pastorale, et d'imiter le Pasteur de la parabole de l'Evangile, qui semble oublier quatre-vingt-dix-neuf brebis fidèles et soumises, pour chercher dans les pâturages étrangers la centième, qui se perd et s'égare.

Après le grand événement de la réunion que la piété du roi et les soins de notre illustre prédécesseur procurèrent dans cette ville par une délibération publique et unanime, on avait espéré, mes très-chers frères, que votre foi, encore nouvelle, croîtrait avec le temps; que votre persévérance serait l'édification de l'Eglise, dont vos pères étaient sortis; que l'on verrait entre les anciens et les nouveaux catholiques une sainte émulation de zèle et de bonnes œuvres, et qu'après avoir été sur la terre notre joie, notre espérance, vous seriez un jour devant Dieu notre gloire et notre couronne (I *Thess.*, II).

Je sais que parmi vous il y en a quelques-uns qui n'ont jamais démenti les promesses de leur conversion, qui nous édifient par leur piété et par leurs exemples, qui réjouissent le ciel et la terre dans une constante application à tous leurs devoirs, qui ne se distinguent des anciens fidèles que par une vie plus pieuse et plus régulière, et qui, malgré les mauvais exemples de leurs frères errants, bénissent en paix et dans l'amour du Seigneur le jour qu'ils ont été régénérés à la vérité et à l'Eglise.

Mais je sais aussi, mes très-chers frères, que plusieurs ont bientôt trompé notre attente. Les agitations de l'Europe, l'incertitude des événements et les mauvais conseils, certaines espérances secrètes qui séduisaient votre cœur, ont diminué votre première ferveur. Vous avez négligé la grâce de votre conversion, et elle s'est insensiblement retirée de vous; et telle est votre indifférence pour tous les exercices de notre religion, que, dans la douleur d'un si grand relâchement, nous disons souvent à Dieu ce que disait autrefois le prophète Isaïe : *Mais vous n'avez pas augmenté notre joie* (*Isa.*, IX).

A Dieu ne plaise, mes très-chers frères, que j'attribue à l'opiniâtreté de vos esprits ou à la dureté de vos cœurs l'opposition que vous avez encore contre les dogmes de l'E-

glise catholique. Je n'ignore pas que les préjugés de la naissance se détruisent avec peine et renaissent avec facilité. Il y a dans la foi, comme dans les mœurs, des chutes, des tentations, des vicissitudes; il en coûte toujours beaucoup quand il faut rompre les nœuds qu'ont serrés l'éducation et la coutume, et c'est ce qui faisait dire à saint Augustin, qu'*après la persévérance finale, le bienfait le plus important de la miséricorde de Dieu c'est celui de nous faire naître dans la communion de la vraie Eglise.*

Mais le temps est venu que vous devez vous réunir à l'Eglise catholique sans délai et dans la sincérité de vos cœurs. Pourriez-vous demeurer toujours sans culte et sans exercice? et ne sentez-vous point les clameurs intérieures de votre conscience? Dénués de tous les secours nécessaires à votre sanctification, trop éclairés pour compter désormais sur des événements favorables à vos anciennes prétentions, ne vous direz-vous point à vous-mêmes : Voyons si la religion catholique est telle que nos ministres nous l'ont dépeinte, et ne pouvons-nous point faire notre salut dans cette communion, où nos aïeux ont fait le leur avant la séparation? Serez-vous sans cesse, mes très-chers frères, ou prévenus ou incertains? D'autant plus coupables que plusieurs parmi vous connaissent nos saintes vérités et n'osent les professer en public par une fausse honte qui les retient; et que d'autres, jeunes encore et mal instruits, ne sont ni catholiques ni protestants, et déterminent leur religion sur les seules inspirations de leurs amis et de leurs familles.

Tout vous engage à vous éclaircir et à vous instruire. La triste et funeste indolence où vous vivez, et dont l'oubli de Dieu et le déréglement des passions humaines sont toujours la suite; l'intérêt de votre salut, la situation où vous vous trouvez, les larmes et les gémissements de l'Eglise, votre mère, vous invitent à cette douce et sainte unité, qui est le prix du sang de Jésus-Christ, et qui nous est recommandée dans son Evangile comme l'obligation la plus importante de tous les fidèles.

Outre ces motifs, ne serez-vous point encore sensibles aux bontés d'un roi beaucoup plus grand par sa piété que par ses conquêtes? Il vous appelle à une sincère réunion par ses édits, par sa douceur et par ses bienfaits; il a arrêté le cours de ses victoires pour ne songer qu'au progrès de la véritable religion; il veut étendre par son zèle l'Eglise qu'il édifie par ses exemples; et dans le sein d'un noble repos, il ne s'occupe que du salut de ses sujets, après avoir établi leur félicité temporelle par la paix qu'il leur a donnée.

Quand je vous demande, mes très-chers frères, pourquoi vous demeurez éloignés de nous, je ne fais que prévenir ce que Jésus-Christ vous dira dans ce moment terrible où il vous demandera compte de votre vie. C'est le principal article sur lequel vous serez jugés. Les préventions, les respects humains, les déguisements et les faux prétextes ne seront point d'usage dans ce grand jour; vous ne serez plus opiniâtres ni prévenus impunément. Malgré les noms spécieux d'évangélique et de réformé, dont se flatte votre malheureuse crédulité, il faudra répondre sur la séparation des protestants; et le jugement que vous porterez en cette vie de l'Eglise de Jésus-Christ sera la règle de celui que Jésus-Christ portera de votre sort pour toute l'éternité.

Je dis que la séparation de vos pères a été injuste, puisqu'il ne peut jamais y avoir de raison légitime de rompre l'unité; c'est le principe de saint Augustin (*Contr. Parm.*, *lib.* II, *cap.* 2). Et pourquoi donc les premiers réformateurs l'ont-ils divisée? Si leurs motifs eussent été sincères et leurs intentions droites, ils se seraient adressés à l'Eglise, selon le précepte de l'Evangile; ils lui araient représenté les raison et les abus dont ils se plaignaient, et ils devaient se soumettre à ses décisions. Ils avaient appelé à Nuremberg au futur concile en 1530, et ils pouvaient suivre leur appel, lorsque le concile de Trente fut assemblé. On leur donna dans cette vue un sauf-conduit dans une forme très-ample et très-authentique; mais ils le refusèrent sur de vains prétextes. Leur première démarche fut la séparation; ils quittèrent la communion de l'Eglise avant qu'elle les eût chassés; et ces esprits inquiets et ennemis de l'obéissance et de l'ordre, par l'idée d'une vaine réformation, consommèrent le schisme et rompirent l'unité.

Que n'imitaient-ils la conduite de saint Cyprien? On sait les différends qu'il eut avec le pape Etienne; il s'agissait entre eux d'une cause très-importante et qui intéressait toute l'Eglise. L'un soutenait la vérité avec zèle et avec courage, l'autre la combattait avec bonne foi et avec charité. Les lettres qu'ils s'écrivirent mutuellement furent vives et animées; cependant leurs cœurs furent unis, malgré la différence de leurs sentiments. Saint Cyprien ne rompit jamais les nœuds sacrés de la communion ecclésiastique; il respecta toujours la personne, la sainteté et la primauté d'Etienne; et, *après avoir été*, selon l'expression de saint Augustin, *le défenseur de l'unité de l'Eglise* (*Lib. de Unit. Eccles.*) par ses écrits et par ses exemples, il fut le martyr de la vérité.

Si vous me demandez, mes très-chers frères, quelle est cette Eglise dont il n'est permis dans aucun cas de se séparer, je vous répondrai ce que dit saint Augustin : *Quand je mettrais à part la sagesse et la connaissance de la vérité, que les hérétiques ne croient pas être dans l'Eglise catholique, il y a beaucoup de motifs qui me retiennent dans son sein avec raison. Le consentement des peuples et des nations m'y confirme; l'autorité, commencée par les miracles, nourrie par l'espérance, augmentée par la charité, m'y retient; la succession des évêques depuis le siége même de l'apôtre saint Pierre, à qui le Seigneur a donné la charge de paître les brebis, jusqu'à l'épiscopat de celui qui l'occupe maintenant, m'y attache*

encore; enfin j'y suis retenu par le nom même de Catholique, qui est demeuré tellement propre à cette Eglise, que, quoique tous les hérétiques prétendent se l'attribuer, si toutefois un étranger demande où s'assemble l'Eglise catholique, il n'y a point d'hérétique qui ose montrer son église ou sa maison (*Conf. de Pist. Fondam., cap.* 4). Or pouvait-on ne pas connaître dans le temps de la séparation l'Eglise catholique à ces marques extérieures? Les protestants oseraient-ils s'attribuer *aucun de ces aimables liens du nom chrétien?* comme parle encore saint Augustin; et n'est-ce pas à elle que conviennent ces attributs et ces caractères?

J'ajoute une hypothèse impossible, c'est que, quand même il serait permis de se séparer, ce ne peut être que pour des erreurs essentielles et fondamentales; c'est un principe incontestable que les ministres ne désavouent pas, et il est aisé de prouver par une briève et claire induction que vos pères n'ont pas eu des motifs suffisants de séparation.

Il est certain que la présence réelle n'est pas de ce genre, puisque les calvinistes conviennent que c'est une doctrine sans venin, qu'ils la regardent comme un article de tolérance, et qu'à ce prix ils offrirent dans le synode de Charenton, en 1631, leur communion aux luthériens, qui la refusèrent. Lorsqu'un dogme est toléré, les conséquences prochaines, directes et immédiates de ce dogme, doivent aussi l'être. L'adoration, selon Daillé, et la transsubstantiation, selon Calvin et Bèze, sont les suites nécessaires de la présence réelle, et par conséquent elles ne peuvent être le fondement d'une juste séparation. Il faut dire la même chose de la communion sous les deux espèces, que la pratique de l'Eglise, seule et véritable interprète de l'Ecriture, a établie comme indifférente, parce que la substance du corps de Jésus-Christ est indivisible. De plus, on ne peut pas nier que saint Cyprien, saint Augustin et tous les Pères, n'aient offert le sacrifice, révéré les reliques, invoqué les saints et prié pour les morts. Les ministres n'oseraient dire qu'ils se seraient séparés de la communion de saint Cyprien et de saint Augustin. Les protestants sont trop éclairés pour accuser de superstition et d'erreur capitale le culte de la Vierge, dont nous honorons les images, puisque Luther lui-même blâma Carlostad de fonder sur ce culte un motif de séparation, et qu'il avoue que l'image de Jésus-Christ crucifié est très-utile pour exciter les mourants à une piété tendre et reconnaissante. Voilà à peu près les raisons dont se servent les protestants pour justifier leur schisme. Il n'y en a aucune qui soit suffisante, et par conséquent ils seront contraints d'avouer que leur séparation a été injuste et téméraire. Cela supposé, la réunion est absolument nécessaire, puisque ceux qui demeurent dans le schisme ne sont pas moins coupables que ceux qui le font et qui le commencent.

Je ne sais, mes très-chers frères, si vous avez quelquefois examiné le caractère et la conduite des premiers réformateurs, que la profession de foi des calvinistes nous dépeint comme des ouvriers choisis de Dieu et suscités par la Providence pour réédifier son Eglise. Leurs dogmes ont toujours été directement contraires, surtout pour le point de l'eucharistie; ils n'ont pu jamais convenir ensemble que, dans la haine sacrilége qu'ils avaient conçue contre l'Eglise catholique, ils se sont sans cesse réciproquement traités d'hérétiques: pleins d'eux-mêmes et vides de l'esprit de Dieu, chacun voulait avoir pour soi toute la gloire de la prétendue réformation; et, bien loin de conserver entre eux l'amour et la paix, qui doivent être au moins une des marques de leur chimérique vocation, ils s'emportèrent les uns contre les autres à des excès de rage et de férocité aussi indignes des bienséances de la vie civile que contraires aux règles de la charité chrétienne.

Je ne puis mieux vous le prouver qu'en vous rapportant les paroles mêmes de Luther, dans son livre de la Dispute sur l'Eucharistie, où il appelle les sacramentaires *des idolâtres, des spectres, des insensés, des frénétiques, des engeances de vipères, des tueurs d'âmes, des ennemis du Fils de Dieu, des loups ravissants envoyés et obsédés par Satan, qui prêchent le diable au lieu de prêcher le royaume de Dieu, qui font moins d'état du Fils de Dieu qu'Arius et que Mahomet*. Ce sont les éloges qu'il donne à ceux qui étaient dans le sentiment des protestants ses coopérateurs à l'œuvre de Dieu pour la réformation de l'Eglise.

Mais, pour mieux connaître le génie et le caractère de ce prétendu réformateur, je veux vous faire remarquer en passant le style insolent dont il se servit pour écrire contre Henri VIII, roi d'Angleterre, qui, après avoir composé un livre pour la défense de la religion catholique, se livra ensuite aux passions honteuses qui perdirent Salomon, et fut l'auteur de ce schisme fatal qui désole encore aujourd'hui toute l'Angleterre.

Je ne sais, dit Luther, *si la folie peut être plus folle ou la stupidité plus stupide que l'est la tête de notre Henri. Il doit s'imputer si je le traite si durement, car il ne m'a pas attaqué avec un cœur de roi, mais avec l'impudence d'un valet et d'une effrontée..... Je dis nettement et sans me cacher que ce Henri, roi d'Angleterre en a menti, et qu'il joue plus le personnage d'un ridicule bouffon par ses mensonges que celui d'un roi... Il serait honteux*, ajoute-t-il, *qu'une femme impudique mentît avec tant d'extravagance et s'emportât en de si grands excès de folie*. C'est ainsi que ce malheureux hérésiarque insulte à la suprême majesté des rois, que l'Evangile nous ordonne si souvent de respecter et de craindre; et ce n'était pas le style qu'employaient les apôtres pour répondre aux empereurs du paganisme et aux persécuteurs de la religion naissante qu'ils venaient prêcher.

On voit encore dans ses ouvrages sa vanité et sa fureur lorsqu'il écrit contre la papauté, qui était l'objet le plus ordinaire de ses ri-

dicules emportements, de ses pointes basses et obscènes et de ses fades railleries. *Presque tous les monastères*, disait-il, *sont ravagés par ma plume, et j'ai fait plus de mal au pape moi seul que n'aurait pu faire aucun roi avec toutes les forces de son royaume* (1). *Mes prières ne sont pas une foudre de Salmonée ni un vain murmure dans l'air, elles sont un rempart invincible plus puissant que le diable même.* Et dans un livre qu'il composa contre les papes du temps de Paul III, il répète plusieurs fois ces belles paroles : *Le pape ne peut pas me tenir pour un ignorant, je suis plus savant dans les Ecritures que lui et toutes ses bêtes... Si j'en étais cru, je ferais un paquet du pape et des cardinaux pour les jeter tous ensemble dans le Tibre. Ce bain les guérirait, j'y engage ma parole et je donne Jésus-Christ pour caution.* Paroles que je rapporte avec peine et que je passerais volontiers sous silence, si l'importance de mon sujet ne m'engageait à vous faire connaître le caractère de ces premiers héros de sa réforme.

Les sacramentaires de leur côté n'ont pas traité les luthériens avec plus d'égard et de charité. Calvin, dans sa lettre à Vestphal, dit que *ce sont des insolents sans honte et sans pudeur, qu'ils ne craignent ni le jugement de Dieu ni celui des anges; qu'ils sont pleins d'une passion furieuse, d'une inconstance ridicule, d'un enivrement aveugle et d'une maladie diabolique. Il les appelle des bêtes féroces dépouillées de toute humanité, des cyclopes, des opiniâtres et des frénétiques.* Et ce sont aussi les titres d'honneur que Théodore de Bèze donna à Heshusius, célèbre luthérien. Jugez, mes très-chers frères, de la réformation par le génie des réformateurs, et prononcez vous-mêmes sans prévention s'il est possible que Dieu ait donné son esprit à des hommes si peu propres à l'avancement de son œuvre et si remplis des excès les plus emportés de toutes les passions humaines.

Je ne sais si vous avez jamais considéré la manière dont la réformation s'établit dans les cantons de Zurich et de Berne. Zuingle en fut le premier auteur; après avoir été le pasteur de Glaronne, il le fut encore de Zurich. Les indulgences, qui avaient été le prétexte de Luther, furent aussi d'abord le sujet et l'occasion des invectives de Zuingle contre l'Eglise. Trouvant les magistrats et les peuples favorables à ses erreurs, il attaqua l'invocation des saints, la pratique du carême, les vœux monastiques et le célibat des prêtres; il procura une convocation de tout le canton. Le conseil de deux cents s'assembla pour délibérer sur tous les points, et l'on vit pour la première fois des laïques téméraires et ignorants s'ériger en juges et en arbitres de la foi, et s'attribuer un droit que Jésus-Christ n'a confié qu'aux pasteurs de l'Eglise, qui est son épouse.

Le sénat assemblé ordonna que des docteurs catholiques disputeraient contre Zuingle sur les articles de la réforme naissante, et il fut défendu de se servir d'autres preuves que de celles qui seraient tirées de l'Ecriture sainte. Ainsi la tradition fut proscrite, l'autorité de l'Eglise anéantie et tous les Pères dégradés. Les docteurs catholiques étaient ou ignorants ou intimidés, et Zuingle avait pour lui tous les magistrats qui étaient déjà protestants. Ainsi dans la première conférence de ce bizarre et ridicule concile on défendit l'observation du carême, quoiqu'elle fût consacrée par la pratique de toute l'antiquité; on dévoila les vierges chrétiennes avec scandale, *quoiqu'elles soient*, selon l'expression de saint Cyprien, *la plus noble et la plus illustre portion du troupeau de Jésus-Christ;* on abolit le célibat des ministres des autels, quoiqu'il fût en usage dans toute l'Eglise, au moins depuis le décret du pape Sirice, qui vivait à la fin du IVe siècle (2); enfin on décida que l'invocation des saints, qui a toujours été l'objet de la piété de tous les fidèles depuis le temps des apôtres, serait désormais supprimée comme un culte superstitieux que le démon avait suggéré.

Nous avons les actes de ces conférences, et il semble que la Providence ait voulu les conserver comme la preuve de l'injustice et de la témérité de la séparation de Zuingle. Dans les dernières séances on délibéra sur la présence réelle et sur le saint sacrifice de la messe. Le secrétaire de la ville soutint la créance de l'Eglise catholique. Les paroles de l'institution de l'eucharistie, *Ceci est mon corps*, embarrassaient Zuingle; mais il prétend qu'un fantôme blanc ou noir lui était apparu en songe et lui avait dit : *Lâche, que ne réponds-tu ce qui est écrit dans l'Exode : « L'agneau est la pâque, » pour dire qu'il en est le signe.* Ce songe ridicule et digne d'un éternel mépris fut tout le fondement de l'opinion de Zuingle. Sur cet heureux dénouement, le conseil de Zurich se détermina dans cette importante dispute; et, après avoir loué Zuingle comme un homme éminent en doctrine et en piété, il abolit la messe pour toujours dans tout ce canton.

C'est à ce conciliabule assemblé que ce réformateur adresse ces paroles que nous aurions de la peine à croire, si nous ne les trouvions dans ses ouvrages. *Je suis assuré*, disait-il, *que cette compagnie, qui a été assemblée devant le très-honorable sénat de Zurich pour entendre la parole de Dieu, ne peut errer.* Il donne à ses laïques, sans mission et sans lumières, un privilége d'infaillibilité qu'il refuse à toute l'Eglise. Tel a été ce Zuingle, ce prétendu prophète envoyé de Dieu pour la réformation de son Eglise, qui ne fut pourtant qu'un apostat, un visionnaire et un hérétique; qui n'était que peu versé dans la science des Ecritures et des Pères; qui rehaussait une très-médiocre érudition par une hardiesse incroyable; qui, contre l'esprit de l'Evangile, fut tué les armes à la main dans une bataille donnée entre les cantons catholiques et les cantons protestants, et qui, à toutes les erreurs dont nous venons de parler, ajoutait celle de nier le péché originel (3),

(1) Epître à Georges, duc de Saxe.

(2) Sirice ne fit que confirmer par son décret une discipline établie.

(3) Decl. de Pecc. orig.

qu'il regardait comme une maladie, mais non pas comme un péché. Serait-il possible que Dieu eût confié son œuvre à un homme qui niait une vérité qui, selon la doctrine de saint Paul, est le principe de l'incarnation et tout le fondement de la grâce de Jésus-Christ réparateur.

Mais, pour achever le portrait de Zuingle, il est à propos de vous rapporter les paroles de la confession de foi qu'il présenta à François Ier. En expliquant l'article de la vie éternelle, il dit à ce prince : *Vous trouverez un jour dans le ciel tout ce qu'il y a jamais eu d'hommes saints ; vous y verrez les deux Adams, le racheté et le Rédempteur ; Abel, Hénoch, Noé, Gédéon, Isaïe avec la Vierge mère de Dieu, qu'il a annoncée; vous y verrez Hercule, Thésée, Aristide, Antigonus, Numa, Caton*, etc. Peut-on imaginer un plus grand blasphème que de confondre ainsi le Sauveur du monde et les saints que sa grâce a faits dans la loi ancienne et nouvelle, avec les faux héros du paganisme, de consacrer de plein droit le vice et l'idolâtrie, et de placer sur un même autel Jésus-Christ et Bélial ! Et c'est cependant cette confession de foi que Bulinger appelle *le chef-d'œuvre et le dernier chant de ce cygne mélodieux.*

Luther eut honte de la folie de Zuingle, et lui déclara qu'*il désespérait de son salut, parce que, non content de combattre les sacrements, il était devenu païen, en mettant des païens, jusques à Scipion l'épicurien, jusques à Numa* (*l'organe du démon pour établir l'idolâtrie chez les Romains*), *au rang des âmes bienheureuses. A quoi nous servent*, ajoute-t-il, *le baptême, les autres sacrements, l'Ecriture et Jésus-Christ même, si les impies et les idolâtres sont saints et bienheureux ? Et qu'est-ce autre chose que d'enseigner que chacun peut se sauver dans sa religion et dans sa croyance?*

Luther n'était pas plus scrupuleux quand il s'agissait des intérêts de la prétendue réformation ; et, quoiqu'il se glorifiât à tort de prendre toujours l'Ecriture sainte pour la règle de sa foi et de sa doctrine, cependant on le vit sacrifier les vérités les plus essentielles de l'Evangile aux passions d'un prince incontinent et déréglé, dans une conjoncture si importante, que nous ne pouvons la passer sous silence.

On sait que Philippe, landgrave de Hesse, fut un des plus grands protecteurs de la nouvelle réformation, et qu'il travailla toute sa vie la à soutenir et à la défendre. Néanmoins ce prince, si ardent zélateur de la pureté de l'Evangile, n'en fut pas plus réglé dans ses mœurs. Ayant pris en aversion la princesse Christine de Saxe, sa femme, dont il avait une nombreuse famille, il voulut épouser Marguerite de Saxe, avec la permission même de ses pasteurs. La dispense était pourtant inouïe ; les ministres ne pouvaient pas ignorer que, dans l'institution primitive, l'époux et l'épouse n'étaient qu'une même chair ; que la polygamie fut accordée par tolérance aux Juifs pour la dureté de leur cœur, et que Jésus-Christ, ayant élevé le mariage à la dignité de sacrement, lui avait rendu la sainteté et l'unité de son origine.

Malgré ces lois si clairement expliquées dans l'Evangile, le landgrave chargea Bucer, par une instruction datée de Melsingue, de tâcher d'obtenir de Luther et des principaux pasteurs d'Allemagne cette permission si souhaitée. Après quelques refus affectés, ils accordèrent enfin cette dispense, et elle fut signée par Luther, par Mélanchthon et par cinq autres ministres. La menace que leur fit le landgrave d'abandonner la réforme, et l'espérance qu'il leur donna de leur livrer tous les biens des monastères, les déterminèrent à la transgression d'un point si essentiel de la loi de Jésus-Christ, et à permettre que le landgrave eût deux femmes à la fois. La crainte et l'intérêt furent les motifs de leur décision, et l'Evangile céda à leur politique. Après la concession de cette dispense, le landgrave épousa en secret Marguerite de Saxe, du consentement de sa première femme. Tous les actes de ce mystère d'iniquité subsistent encore. Le feu électeur palatin les fit imprimer, et c'est un fait si certain, qu'aucun protestant n'a osé en contester la preuve, et moins encore en entreprendre la justification et l'apologie.

Ce fut par ces mêmes raisons que les premiers réformateurs conseillèrent à Henri VIII, roi d'Angleterre, de ne point rompre son mariage avec Catherine d'Aragon sa femme, mais, quoiqu'elle fût vivante, d'épouser encore Anne de Boulen ; et le cinquième sermon que Luther prêcha à Wittemberg contient des propositions si téméraires, si scandaleuses et si obscènes, sur la matière de la polygamie, que la prudence ne nous permet pas de les rapporter, et il faut sacrifier à la modestie et à la pudeur l'avantage que l'Eglise catholique en pourrait tirer.

Mais, après avoir parlé de la conduite personnelle des réformateurs, il est nécessaire pour votre instruction, mes très-chers frères, d'examiner leur mission et celle des autres ministres de la réforme. Il est certain qu'il n'y a point d'Eglise sans ministre. Or, *nul ne doit s'ingérer, s'il n'est appelé* (*Hebr.*, V, 4), et tout fidèle, avant que d'écouter un homme qui se dit pasteur, doit être surtout assuré de son autorité et de son pouvoir. Il ne peut y avoir de fonctions légitimes sans un titre qui les valide, et les protestants sont d'autant plus obligés à justifier le ministère de leur Eglise, que comme, selon leurs principes, les pasteurs seuls peuvent baptiser validement, il s'ensuit, par une conséquence nécessaire, que l'assurance de leur baptême et la validité de leurs sacrements dépendent absolument de la certitude de la mission de leurs ministres.

Dans le commencement de la réforme, les pasteurs protestants s'attribuaient une vocation extraordinaire; leur confession de foi dit en termes exprès : *Nous croyons que nul ne doit s'ingérer de son autorité propre pour gouverner l'Eglise, mais que cela se doit faire par élection, autant qu'il est possible et que Dieu le permet. Laquelle exception nous y*

ajoutons notamment, parce qu'il a fallu quelquefois, même de notre temps, auquel l'état de l'Eglise était interrompu, que Dieu ait suscité des gens d'une façon extraordinaire, pour dresser l'Eglise de nouveau, qui était en ruine et en désolation (art. 3).

Calvin est dans le même sentiment (*Inst., l.* IV, *cap.* 5), et Théodore de Bèze, au colloque de Poissy, déclara au cardinal de Lorraine que *les auteurs de la réforme avaient volontairement renoncé à la marque de l'Eglise romaine, qu'il n'y avait point alors d'ordre ecclésiastique dans l'Eglise.* Il assure la même chose dans un traité qu'il composa contre un protestant appelé Sarrarias : *Nous ne rejetons pas*, dit-il, *cette merveilleuse vocation extraordinaire qui ne procède que de l'inspiration intérieure de Dieu, par laquelle Dieu Notre-Seigneur s'est rendu si admirable en ce temps pour délivrer son Eglise.*

Enfin le synode de Gap, tenu en 1603, fit une semblable décision, et voici ses paroles : *Sur l'article* 31, *la confession de la foi ayant émis la question* (de savoir quelle conduite il faut tenir) *lorsque l'on vient à traiter de la vocation de nos premiers pasteurs, ou à fonder l'autorité qu'ils ont eue de réformer l'Eglise et d'enseigner sur la vocation qu'ils avaient tirée de l'Eglise romaine, la compagnie a jugé qu'il se faut rapporter, sur l'article de la vocation extraordinaire par laquelle Dieu les a poussés intérieurement à leur ministère, et non pas à ce peu qui leur restait de la vocation ordinaire corrompue de l'Eglise romaine.*

Or, un ministère nouveau et extraordinaire demande nécessairement deux conditions. Il faut premièrement qu'il soit prédit dans les Ecritures, et en second lieu qu'il soit prouvé par des miracles. Pourquoi les ministres de la réformation voudraient-ils être exempts de cette loi, puisque Jésus-Christ ne s'en est pas dispensé lui-même ? Il a toujours dit (*Joan.*, I) qu'*il avait été promis par les prophètes, et que ses œuvres certifiaient qu'il était celui qui avait été promis. Ce sont les Ecritures qui rendent témoignage de moi*, disait-il aux Juifs ; et lorsque les disciples de Jean-Baptiste lui demandèrent s'il était le Messie qui devait venir, il leur répondit (*Luc.*, VII) : *Allez dire à Jean ce que vous entendez et ce que vous voyez : Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent*, et il ajoute expressément (*Joan.*, XIII), que *s'il n'avait pas fait les œuvres que nul autre n'avait pu faire, les Juifs n'auraient pas été inexcusables.* D'où il s'ensuit évidemment que la promesse et les miracles sont la preuve nécessaire d'une nouvelle mission.

Et en effet, quand Dieu a une fois établi un ministère successif, qu'il l'a attaché ou à une famille, comme dans l'ancienne loi, ou à l'ordination, comme dans la loi nouvelle, il convient à la Providence de ne point changer cet ordre, sans donner des marques certaines, claires et incontestables, qui fassent connaître la vérité de ce ministère nouveau. Il y a une relation immédiate entre les pasteurs et les peuples, et si les pasteurs sont en droit d'exiger l'obéissance dans les choses qui regardent le salut, les peuples, à leur tour, doivent discerner avec évidence le titre de l'autorité qui les gouverne. Autrement la mission serait en proie à tous ceux qui voudraient l'usurper ; ce serait mettre les fidèles dans le péril continuel et inévitable de la séduction des faux pasteurs, et exposer l'ordre et la hiérarchie aux entreprises téméraires, à des ministres ou usurpateurs ou fanatiques.

Cela supposé, je dis en premier lieu, mes très-chers frères, que Dieu avait prédit que le ministère de la Synagogue finirait, et que Jésus-Christ a promis que celui de la loi nouvelle ne finirait point. Les protestants ne sauraient désavouer cette proposition. Le Père éternel envoya son Fils unique dans la plénitude des temps. Jésus-Christ donna la mission aux apôtres, et celle des apôtres est venue jusqu'à nous de main en main. Et c'est par cette succession non interrompue que nous avons reçu le caractère de l'épiscopat, et que subsistera le bel ordre de l'Eglise jusqu'à la consommation des siècles.

Le ministère nouveau, qui a été la chimère des derniers novateurs, a été inconnu à toute la tradition et à tous les Pères. Tertullien pressait les hérétiques de son temps de rapporter le commencement de leurs églises, et de faire voir que l'ordre de leurs évêques coulait de la source de son origine par succession jusqu'à eux ; en sorte que leur premier évêque eût été ordonné par les apôtres ou par quelqu'un des hommes apostoliques. Saint Cyprien reprochait à Novatien qu'*il n'était point dans l'Eglise et qu'il ne pouvait être placé au nombre des évêques, parce qu'en méprisant la tradition évangélique et apostolique, il était né de lui-même et ne succédait à personne. Rendez-nous compte*, disait Optat à Parménien et aux donatistes, *de l'origine de votre chaire, vous qui voulez vous attribuer l'Eglise de Dieu.* Saint Augustin prouve dans tous ses ouvrages la vérité de l'Eglise catholique par la succession des évêques, surtout des souverains pontifes dans la chaire de Rome.

Or, le raisonnement de ces Pères eût été peu solide et peu concluant, si une mission eût été promise dans l'Evangile ; les hérétiques, sans se mettre en peine de justifier leur succession, n'avaient qu'à répondre que Dieu les avait appelés par une vocation extraordinaire, et par une réponse si courte et si décisive ils auraient aisément réfuté un argument que les Pères nous représentent pourtant comme invincible.

En second lieu, les protestants nous dispensent de la peine de contester les miracles de leur secte naissante, puisqu'ils avouent de bonne foi que leurs premiers pasteurs n'en ont point fait. Cependant, c'est par les œuvres que Jésus-Christ

prouva sa vocation, comme je l'ai déjà dit, et c'est sur ce fondement que Tertullien, ayant demandé à Hermogène et à Nigidius qu'ils montrassent le titre sur lequel ils fondaient leur prétendu apostolat, leur adresse ces paroles : *Vous dites que vous êtes de nouveaux apôtres ? je veux donc des miracles pour reconnaître votre mission ;* et ce Père ajoute que *Jésus-Christ, en choisissant des apôtres, leur donna aussi le pouvoir de faire les mêmes prodiges qu'il a faits lui-même.*

Je sais, mes très-chers frères, que le progrès subit de la réformation est allégué par les protestants comme la preuve de leur mission extraordinaire ; mais il n'y eut jamais de raison plus équivoque que celle-là ; et combien d'autres sectes, à la faveur de l'orgueil de l'esprit ou de la corruption des mœurs, ont eu un accroissement plus prompt et plus étendu que la prétendue réformation !

Qu'une loi qui enseigne des mystères incompréhensibles et qui combat toutes les inclinations corrompues de la nature, s'étende et se multiplie en fort peu de temps, rien n'est plus surprenant ; et, selon le sentiment de tous les saints Pères, c'est une preuve décisive et évidente de la vérité de la religion chrétienne. La profondeur de ses dogmes, la pureté de sa morale, la pratique des vertus inconnues aux païens, la mort du législateur que les Juifs avaient crucifié, douze apôtres sans naissance, sans doctrine et sans protection, les préjugés des hommes à qui on prêchait cette loi, tout cela devrait, ce semble, empêcher son établissement ; cependant, malgré ces obstacles, elle fut bientôt reçue dans toutes les parties du monde. Ce progrès est une marque de sa divinité, et Dieu seul pouvait faire ce grand ouvrage.

Mais rien n'est moins étonnant que de voir l'accroissement d'une secte qui assujettit les mystères au raisonnement humain, qui, par le mépris de toute autorité spirituelle, met la raison dans cette liberté et dans cette indépendance que saint Augustin appelle *le charme secret et fatal des esprits présomptueux*, qui dispense de tous les préceptes pénibles de l'Eglise, comme du carême, de la confession, de la pénitence ; et qui, abolissant le célibat des prêtres et les vœux monastiques, favorise la licence et la corruption. Toute loi qui aura pour elle l'orgueil, la concupiscence et la vanité, ne manquera jamais de s'étendre ; et, bien loin que le progrès de la prétendue réformation soit un miracle et une preuve de sa sainteté, c'est au contraire un prodige de sa providence d'avoir préservé tant d'autres nations de cet esprit de mensonge et d'erreur par une protection visible de sa miséricorde et de sa bonté.

Toutes ces raisons que nous venons d'établir, mes très-chers frères, et l'impossibilité de prouver une vocation extraordinaire, ont obligé les protestants d'avoir recours à la mission ordinaire que les premiers réformateurs n'avaient osé soutenir. Telle a été leur ressource dans la faiblesse de leur cause, et la gloire de ce système est due principalement au ministre du Moulin.

Pour l'éclaircissement de cette matière je dis que le ministère ordinaire suppose deux conditions, sans lesquelles ce serait au pasteur une témérité que de l'usurper, et aux fidèles une illusion que de le reconnaître : il faut qu'il soit donné par l'ordination, et que l'ordination soit faite par un évêque ; l'une ou l'autre de ces conditions indispensables et essentielles manquent au ministère des protestants.

Premièrement, la mission ne se communique que par l'ordination ; c'est aux novateurs à nous montrer dans l'Ecriture ou dans la tradition un seul exemple que les laïques aient conféré la mission. Nous sommes d'autant plus en droit de leur demander cet exemple, que, selon leurs principes, les dogmes de la foi doivent être fondés sur l'autorité des saintes lettres. Nous voyons dans les Actes des apôtres que l'assemblée des fidèles élut les sept diacres ; mais ils furent ensuite présentés aux apôtres pour être ordonnés (*Act.*, VI). Il y a une grande différence entre le choix et l'ordination. Les peuples ont quelquefois choisi leurs pasteurs, et, dans le Pontifical romain, avant que l'évêque impose les mains aux ordinands, il demande le témoignage des fidèles ; et la raison qu'en apporte l'Eglise, c'est que l'on obéit avec plus de docilité à celui dont on a approuvé l'ordination ; mais le pouvoir d'ordonner est le privilége de l'épiscopat. Saint Paul ne dit pas à Tite qu'il obligeât les villes de Crète d'ordonner les prêtres, mais il le laissa dans cette île afin qu'il en ordonnât lui-même. Il recommanda à Timothée de ne pas imposer les mains avec précipitation, et il assure que cette sainte fonction n'est pas moins l'attribut que le devoir de son caractère.

Or, combien y a-t-il d'églises protestantes dans ce royaume dont les premiers pasteurs n'ont eu d'autre mission que celle qu'une troupe tumultueuse de laïques ignorants leur conférait ? Pierre le Clerc, cardeur de laine, comme chacun sait, fut établi ministre de Meaux par une multitude de cardeurs et de foulons de la même ville. Jean Masson la Rivière fut appelé au ministère de l'église protestante de Paris par une compagnie de laïques, et sans avoir reçu l'imposition des mains. Les églises de Metz, d'Orléans et de Senlis furent ainsi fondées par des artisans dispersés après la mort de Pavéna, que Bèze appelle le premier martyr de la réforme.

Ces premiers pasteurs n'étaient donc point des pasteurs véritables, puisqu'ils n'étaient point ordonnés. C'est en vain que les protestants justifient cette conduite par les besoins de ces églises naissantes et demi-for-

mées. on ne peut dans aucun cas conférer la mission que selon l'ordre prescrit par Jésus-Christ et pratiqué par les apôtres. La tradition a prévu les cas de nécessité pour le baptême, et a déclaré qu'un laïque en pouvait être le légitime ministre ; mais elle n'a jamais dit que dans de certaines circonstances les peuples étaient en droit de donner la mission aux pasteurs qu'ils avaient choisis, fondés sur des systèmes chimériques et qui sont l'ouvrage de l'imagination et de l'esprit. Le point le plus essentiel de la religion est une illusion si funeste, que l'on ne peut assez la déplorer, et ceux qui vivent sous ce ministère usurpé devraient enfin connaître que s'ils n'ont point de pasteurs ils n'ont point d'église ; et que, contre l'autorité claire et évidente de l'Ecriture et de la tradition, ils hasardent visiblement leur salut sur des hypothèses.

En second lieu, non-seulement les laïques n'ont aucun droit de conférer la mission, mais les prêtres mêmes ne peuvent s'attribuer ce pouvoir, et les évêques seuls, par l'éminence de leur caractère et par l'institution de Jésus-Christ déclarées par la tradition, ont le privilége d'imposer les mains. La seconde Apologie adressée par saint Athanase à l'empereur Constance rapporte qu'Ischiras n'était point regardé comme prêtre, parce qu'il avait été ordonné par Colluthe, qui n'était point évêque, quoiqu'il prétendît l'être, et qu'il avait été réduit à l'ordre des prêtres par Osius et par le concile d'Alexandrie. Saint Epiphane, dans son livre des Hérésies, assure, contre Aérius, que le ministère des prêtres, ne pouvant donner des pères à l'Eglise, lui donne des enfants spirituels par le sacrement de la régénération. Saint Jérôme, que Blondel, Saumaise et Daillé citent comme favorable à leur sentiment, déclare en termes formels, dans sa lettre à Evagre, que le pouvoir d'imposer les mains et d'ordonner est tellement propre à l'évêque, qu'il ne peut jamais appartenir au prêtre. Et pour vous donner, mes très-chers frères, un exemple de cette vérité qui vous soit connu, vous savez que les ministres presbytériens ne sont admis à l'exercice de leur ministère dans l'Eglise anglicane qu'après avoir reçu l'imposition des mains des évêques ; et c'est une preuve décisive que ceux qui exigent cette condition, aussi bien que ceux qui s'y soumettent, regardent également la mission des presbytériens comme insoutenable et insuffisante.

Puisque le point du ministère est le plus essentiel des controverses, et que, selon la méthode de prescription, il décide seul toutes les disputes, suivant l'aveu même des protestants, résumons en peu de mots, dans un argument clair et concluant, tout ce que nous venons de dire sur cette matière. Tout ministère qui n'est point autorisé clairement par l'Ecriture sainte et par la tradition est faux et illégitime. Or, celui des protestants n'est fondé ni sur les saintes Ecritures ni sur les Pères, puisque l'on n'a jamais vu des laïques donner la mission et imposer les mains à leurs pasteurs, ni des prêtres ordonner des prêtres ; donc le ministère des protestants est faux et usurpé, et par conséquent ils n'ont point d'Eglise, et leur société est notoirement schismatique et illégitime.

Si Dieu a attaché par sa volonté et par l'ordination à la mission successive une fécondité spirituelle qui en assure la durée, il s'ensuit que l'Eglise qui est gouvernée par ce ministère établi par Jésus-Christ est toujours visible, toujours durable, toujours infaillible.

C'est cet article de l'Eglise qui a fait le plus grand embarras des ministres protestants depuis le commencement de la réformation. Ils ont sans cesse changé de système sur ce point. Quand ils ont voulu expliquer l'essence de l'Eglise, les uns l'ont trop resserrée, les autres l'ont trop étendue, ceux-ci la composent de l'amas de toutes les sectes du christianisme, pourvu qu'elles ne détruisent pas les vérités fondamentales; ceux-là au contraire la font consister dans les seuls prédestinés. Tantôt pressés par la question que l'on leur fait, où était leur société avant la séparation, ils ont été contraints de nier la visibilité de l'Eglise et de n'y mettre que des élus invisibles et connus de Dieu seul. Tantôt, dans l'impossibilité de répondre à l'argument de saint Augustin et d'Optat, qu'il y a une Eglise dont il n'était jamais permis de se séparer, ils ont pris le parti de dire que cette Eglise est l'enceinte générale de toutes les communions chrétiennes. Enfin, condamnés par tous les conciles, ils n'ont point eu d'autres ressources que d'en nier l'infaillibilité. Ainsi leurs intérêts ont toujours fait leurs principes ; mais un catholique puise les siens dans les sources mêmes que le Saint-Esprit lui a enseignées, et, au lieu qu'un protestant préfère son esprit particulier à toute autorité, et qu'il croit qu'un simple et qu'un ignorant pourrait mieux entendre l'Ecriture sainte que tous les conciles, fussent-ils composés de tous les pasteurs les plus habiles et les plus pieux qui soient dans toutes les parties du monde chrétien, un catholique au contraire, et plus humble et plus prudent, soumet sa faible raison à un tribunal légitime et infaillible que Dieu a établi pour le gouverner et pour le conduire.

Ces deux propositions des protestants que je viens de toucher ne sont point faussement imputées. La première est en termes exprès dans l'article 4 de leur confession de foi : *Nous connaissons ces livres être canoniques et la règle très-certaine de notre foi, non tant par le commun accord et consentement de l'Eglise, que par le témoignage et persuasion intérieure du Saint-Esprit, qui nous le fait discerner d'avec les autres livres ecclésiastiques*. Voilà bien clairement le propre esprit

préféré à toute autorité. Et la seconde proposition, que tout simple et tout ignorant peut mieux entendre les Ecritures que tous les conciles œcuméniques, a été avouée par un ministre habile dans une conférence célèbre qui n'est ignorée de personne. En faut-il davantage, mes très-chers frères, pour renoncer à une secte dont tous les principes ne tendent qu'à favoriser l'illusion, l'orgueil et l'indépendance.

Il est donc nécessaire que l'Eglise soit toujours visible, et l'apôtre saint Paul enseigne clairement cette vérité (*Ephes.*, IV). Jésus-Christ a donné à son Eglise les uns pour être apôtres, les autres pour être prophètes, les autres pour être pasteurs et docteurs, afin qu'ils travaillent à la perfection des saints, aux fonctions de leur ministère et à l'édification du corps du Christ. L'Eglise par conséquent est une société composée de pasteurs et de peuples : les uns sont établis pour des fonctions visibles, qui sont la prédication de la parole et l'administration des sacrements; et les autres sont obligés d'écouter ces pasteurs, auxquels la Providence les a soumis.

Or, avant que la colère de Dieu eût donné Luther à la terre, et que cet hérésiarque eût éprouvé tant de forts et séduit tant de faibles, y avait-il une Eglise qui, semblable à celle des protestants d'aujourd'hui, fût unie par les mêmes sacrements, par la confession publique des mêmes dogmes, et par un ministère connu, prêchant, enseignant, baptisant, tel enfin que l'Ecriture sainte nous dépeint le ministère de la véritable Eglise? Y avait-il une société séparée des catholiques que l'on pût démontrer et désigner, en sorte que l'on pût dire, voilà l'Eglise? Avait-elle cette universalité et cette étendue dans toutes les parties du monde qui la fît proprement catholique, et que tous les Pères regardent comme essentielle à la vraie religion? Avait-elle, cette Eglise, quelque marque extérieure reconnaissable aux fidèles, qui dans leurs doutes ou dans leurs nécessités spirituelles avaient besoin de ses décisions et de ses secours? Avait-elle le pouvoir de lier et de délier? Y réconciliait-on les pénitents et y punissait-on ceux qui étaient dignes de ses anathèmes et de ses censures? Si les protestants ne peuvent nous prouver cette société avec les marques qui sont essentielles à l'Eglise, nous sommes en droit de conclure que la leur est une secte nouvelle, et que cette invisibilité prétendue est d'autant plus chimérique, que, quoiqu'il soit parlé de l'Eglise dans l'Ecriture presque à chaque page, elle n'est pourtant représentée dans aucun endroit comme un corps invisible et inconnu aux fidèles mêmes qui la composent.

C'est ainsi que l'apôtre saint Paul nous enseigne encore, *que l'Eglise, qui n'a ni tache ni ride, est celle que Jésus-Christ sanctifie visiblement dans le baptême de l'eau par la parole* (*Ephes.*, V); et tous les saints Pères nous apprennent qu'elle est, selon le cinquième chapitre de saint Matthieu, *la ville bâtie sur la montagne qui ne peut être cachée, comme aussi la lampe, que l'on ne met pas sous le boisseau, mais sur le chandelier, afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison*. Dans ce sens, saint Augustin dit *que l'Eglise a cette marque certaine, qu'elle ne peut être cachée, que la secte de Donat était inconnue à plusieurs nations, et que par conséquent elle n'était point l'Eglise* (*Contr. Petil.*, 103). Et la notion de cette visibilité est si naturelle et si nécessaire, que le catéchisme, la discipline et la confession de foi des protestants mêmes, qui la nient, ne parlent jamais de l'Eglise que sous l'idée d'une société qui a des marques et des fonctions qui la rendent toujours certaine et toujours visible.

J'ajoute que l'argument de saint Augustin est plus fort et plus concluant contre les protestants qu'il ne l'était contre les donatistes. Les protestants, au moins la plupart, conviennent que leur Eglise avant la séparation n'avait ni visibilité ni étendue, et les donatistes s'attribuaient et l'une et l'autre de ces deux marques. Ils avaient un évêque dans Rome même, et un petit nombre de sectateurs africains qui y habitaient. Ils montraient une de leurs églises en Espagne, fondée par les soins et par le secours d'une femme nommée Lucile. Ils prétendaient aussi que le conciliabule de Philippopoli, qu'ils confondaient faussement avec le concile de Sardique, avait écrit des lettres de communion à Donat, faux évêque de Carthage. Et si sur cet exemple les protestants veulent descendre des henriciens, des vaudois ou des albigeois (dont néanmoins les dogmes étaient très-différents des leurs), nous leur dirons ce que disait saint Augustin aux donatistes, que ces sectes étaient renfermées dans un petit coin de la terre, proscrites par toutes les Eglises du monde, inconnues à toutes les nations, à peine connues à elles-mêmes. Et nous leur répéterons sans cesse ces paroles du même Père : *Montrez-nous qu'elles communiquaient avec tous les peuples de la terre.*

Je sais que les novateurs fondent une faible objection sur ce qui est rapporté dans le dix-neuvième chapitre du troisième livre des Rois, où Dieu dit, qu'*il s'était reservé sept mille fidèles dans Israël qui n'avaient point fléchi le genou devant Baal*. D'où ils infèrent qu'il peut y avoir une Eglise composée de seuls justes qui ne sont connus que de Dieu. Mais il est étonnant que les ministres veulent encore mettre en œuvre une difficulté dont la solution est si facile et si évidente. Jamais l'Eglise judaïque ne fut moins cachée qu'elle l'était dans le temps où les sept mille justes ne voulurent pas adorer l'idole. C'était en Israël schismatique et sous le règne de l'impie Achab que se passa cet événement; mais dans le royaume de Juda, sous l'empire du pieux Josaphat, on adorait Dieu en Jérusalem. Le temple, les sacrifices, la loi, les pontifes, les docteurs, rendaient la religion judaïque très-visible et très-florissante; un grand nombre de Juifs qui étaient en Israël venait adorer Dieu et observer la loi dans sa sainte cité. La communion des Juifs était donc

visible, et les protestants ne pouvaient citer un exemple moins concluant de leur prétendue invisibilité que ce fait célèbre que le cardinal du Perron a si doctement éclairci dans le quatre-vingt-cinquième chapitre de la réplique à Jacques Ier, roi d'Angleterre.

Si l'Eglise est nécessairement visible et connue, elle est aussi infaillible par son essence; puisque, selon le témoignage de saint Paul, *elle est la base et la colonne de la vérité;* qu'elle détermine par ses décisions ce que nous devons croire, *de peur que nous ne tournions sans cesse à tout vent de doctrine;* qu'elle réprime les contredisants qui combattent ou ses dogmes ou ses pratiques; et que, dépositaire des secrets de Jésus-Christ, elle nous explique ce qu'il a voulu révéler pour l'instruction de notre foi et pour l'édifice de notre salut.

Et en effet, tous les attributs de l'Eglise sont clairement marqués dans les derniers versets de l'Evangile de saint Matthieu. Lorsque le Sauveur du monde confia sa mission aux disciples qui étaient en Galilée sur la montagne, il leur dit : *Allez dans toutes les parties du monde, et instruisez tous les peuples* (voilà l'étendue de l'Eglise), *baptisez au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit* (c'est son ministère public et visible); *assurez-vous que je suis moi-même avec vous* (c'est son infaillibilité) *jusqu'à la fin du monde* (voilà sa durée et sa perpétuité). Et cette promesse ne s'adresse pas seulement aux disciples, mais encore au corps de tous les pasteurs de siècle en siècle. Comme nous sommes les héritiers du ministère des apôtres, nous le sommes aussi de leur pouvoir; nous avons leurs priviléges, quoique nous n'en ayons pas la sainteté, et s'ils ont été les témoins de la révélation, nous en sommes les dépositaires et les interprètes, par cette assistance du Saint-Esprit promise à l'Eglise jusqu'à la consommation des siècles.

C'est en vertu de cette promesse que les apôtres s'assemblèrent à Jérusalem (*Act.*, XV) pour décider si la circoncision selon la pratique de la loi de Moïse était nécessaire à ceux qui embrassaient la foi de Jésus-Christ, et qu'ils prononcèrent sur cette question avec une entière certitude d'infaillibilité exprimée par cette formule : *Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous.* Ils envoyèrent ensuite Barnabé et Paul à tous les fidèles, non pas pour leur dire d'examiner s'ils avaient bien jugé, mais pour leur ordonner d'obéir à leurs décisions. Telle est l'autorité de l'Eglise sur les fidèles, et telle est l'obéissance que les fidèles doivent à l'Eglise. Sur ce fondement saint Augustin nous apprend, *que quiconque ne veut pas être trompé dans l'intelligence des Ecritures, n'a qu'à consulter l'Eglise, et qu'il n'aurait pas cru à l'Evangile si l'autorité de ce tribunal infaillible ne l'y obligeait* (*Contr. Cresc. lib.* I, *cap.* 33) : et dans le treizième chapitre du Symbole adressé aux catéchumènes, il ajoute, *que les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre cette Eglise, qui n'est sortie d'aucune autre société, et dont toutes les sectes sont sorties; qui a été souvent attaquée par les hérétiques, mais qui n'a jamais été vaincue; qui est la tige, la racine et la mère de tous les fidèles, dont on ne saurait se séparer sans crime et sans être regardé comme un sarment inutile retranché de la vigne.* Et c'est ce qui faisait dire à saint Cyprien, *que celui-là n'aura pas Dieu pour père qui n'a pas l'Eglise pour mère* (*Lib. de Unit.*); et à Facundus, évêque d'Hermiane en Afrique, *qu'il faut croire avec certitude que, toujours dirigée par l'esprit de Dieu, elle ne peut ni nous tromper ni être trompée.*

Or, si l'Eglise a été une fois infaillible, elle doit l'être toujours. Comme elle tire son autorité des promesses de Jésus-Christ, qui ne sont limitées ni à aucun temps ni à aucun siècle, il s'ensuit que ses décisions seront toujours véritables et que son infaillibilité n'aura d'autres bornes que celle que la puissance de Dieu donnera à la durée du monde même.

De plus, à quels dangers ne serions-nous pas exposés si nous n'avions pas cette autorité pour nous déterminer dans les matières de la foi et dans les disputes qui s'élèvent tous les jours pour l'intelligence des Ecritures? Ce livre divin est une lettre morte qui, selon le témoignage de l'apôtre saint Pierre, *a été à plusieurs une occasion de chute* (I *Petr.*, II), et tous les hérétiques se glorifient faussement d'y trouver la preuve de leurs opinions. Combien y a-t-il de chrétiens, mes frères, qui sont incapables de se déterminer par eux-mêmes et par leurs lumières, qui ignorent les langues, et par conséquent la fidélité des versions! Un père protestant, qui veut élever ses enfants selon les principes de la secte, doit leur présenter l'Ecriture, et, sans leur inspirer des préjugés sur la religion, leur dire de la chercher dans ce saint livre. Il faut examiner de nouveau toutes les hérésies qui se sont élevées depuis le commencement du christianisme. Si l'Eglise, qui les a condamnées, n'est pas infaillible, on n'en doit pas croire aveuglément à ses décisions; et il est juste de voir par soi-même si ces sectes ont été justement ou injustement proscrites. Notre vie fût-elle quatre fois plus longue, suffirait-elle à un examen impossible à plusieurs, difficile à tous? Nos distractions, nos négligences, nos occupations, notre ignorance, peuvent-elles nous le permettre? On court risque ou de se tromper en suivant son propre esprit, ou de se décourager dans l'embarras du choix de ses opinions. Ainsi tout homme qui préfère sa faible raison à la force de l'autorité n'a pour tout fruit de son travail que l'illusion ou le désespoir.

Si nous vous demandions, mes très-chers frères, pourquoi vous croyez que le Verbe est consubstantiel à son Père, que le Saint-Esprit procède également du Père et du Fils, qu'il y a dans Jésus-Christ une personne et deux natures, et si nous attestions votre bonne foi, vous nous répondriez que les décisions des conciles de Nicée, de Constantinople, d'Ephèse et de Chalcédoine, sont les motifs de votre créance dans tous ces points-là. C'est donc sur la foi de ces conciles, dont

la confession des Eglises protestantes de France reconnaît la sainteté, que vous n'êtes ni ariens, ni macédoniens, ni nestoriens, ni eutychiens. Vous avez même reçu les Ecritures des mains de l'Eglise; et, puisque vous êtes chrétiens par autorité, pourquoi ne serez-vous pas aussi catholiques par autorité ?

Tous ces principes sont tirés de la doctrine de saint Augustin, qui, dans un excellent livre intitulé : l'*Utilité de la créance par autorité*, prouve en premier lieu l'infaillibilité de l'Eglise par les Ecritures, et se sert en second lieu d'un autre argument très-concluant et très-décisif, dont voici la substance et l'abrégé.

La Providence, dit ce Père, doit à tous les fidèles, mais plus encore aux ignorants qu'aux doctes, un moyen facile, évident et abrégé pour arriver à la connaissance des dogmes que Dieu a révélés et qui sont nécessaires au salut. Or, ce moyen ne peut être l'examen des dogmes particuliers de la religion, puisque les simples et les ignorants ne sont pas capables d'une discussion si longue et si difficile. Donc il ne leur reste que la voie de l'autorité pour savoir ce qu'ils doivent croire ou rejeter. Si cette voie est unique, ajoute saint Augustin, elle est sans contredit vraie et infaillible; autrement Dieu conduirait le chrétien aux vérités de la foi par un moyen ou faux ou douteux ; ce qui serait d'un côté contraire à sa bonté et à sa justice, et laisserait de l'autre l'ignorant dans l'impossibilité de se déterminer et de choisir.

Mais il est encore vrai, continue le même Père, que Dieu doit donner à cette autorité des marques extérieures, indépendantes de l'examen du fond, fortes, claires et sensibles, pour la discerner entre toutes les sectes qui s'attribuent le titre et le nom d'Eglise. Ces preuves sont les miracles, les conciles, l'étendue, la succession du ministère et de la doctrine. Les protestants ne contestent pas ces marques à l'Eglise catholique, et ils conviennent qu'elle seule a été dans tous les siècles la plus étendue de toutes les sociétés chrétiennes, que les conciles et la mission successive lui appartiennent. Ils nient les miracles, mais peuvent-ils désavouer ceux qu'a affirmés et crus saint Augustin (*De Civit. Dei*, *lib.* XXII), et qui sont aussi des preuves pour nous, puisque ces prodiges ont été souvent les effets de l'invocation des saints et de la vénération de leurs reliques ? Or, conclut ce Père, ces marques extérieures suffisent pour déterminer l'ignorant à choisir, sans un plus grand examen, l'Eglise catholique par préférence aux autres sociétés. Et toutes les subtilités des hérétiques ne sauraient affaiblir l'impression que ces preuves font dans les esprits même les plus prévenus.

J'ajoute encore, mes très-chers frères, qu'il y a aussi dans les dogmes particuliers certains préjugés extérieurs suffisant pour déterminer l'ignorant à les croire sans examiner le fond de ces dogmes. Qu'on lui dise, par exemple, que toute l'antiquité a cru l'utilité de l'invocation des saints et la prière pour les morts ; que ces pratiques ont été aussi florissantes dans les plus beaux jours de l'Eglise primitive qu'elles le sont aujourd'hui ; que saint Augustin et tous les Pères les plus éminents en sainteté et en science, et voisins du siècle des apôtres, ont professé ces vérités ; qu'il n'est pas croyable que ces grands hommes aient été assez malins pour les inventer ni assez simples pour les croire, s'ils ne les avaient reçues de la tradition apostolique; qu'il ne paraît dans la pratique de ces dogmes aucun vestige d'innovation ou d'invention humaine : que l'on dise enfin à cet ignorant que, malgré ces époques avouées des protestants mêmes, Luther, dans le seizième siècle, est venu troubler cette possession et combattre les dogmes de l'Eglise catholique, ce préjugé seul suffira pour déterminer cet ignorant, et il dira, en comparant l'autorité de tous les Pères avec celle de Luther et de Calvin, ce que disait autrefois saint Augustin sur la matière de la grâce de Jésus-Christ : *Est-il possible que dans une vérité aussi importante à l'Eglise, Pélage, Célestius et Julien soient éclairés, et qu'Hilaire, Grégoire, Ambroise et tant de conciles soient aveugles !*

Enfin la notion d'une autorité infaillible et nécessaire est si forte et si évidente, que les protestants la reconnaissent dans leurs synodes. Ils la nient à la vérité dans sa séparation, mais leur discipline établit une soumission aveugle qu'ils refusent à la vraie Eglise. Cette tyrannie qu'ils nous reprochent est devenue leur usage. Ils s'attribuent sur les consciences cette domination qu'ils ne veulent pas accorder à nos conciles; et dans ce point comme en beaucoup d'autres, leur pratique dément leurs principes.

On sait qu'ils ont quatre degrés de juridiction dans les disputes qui s'élèvent sur les matières de la foi, le consistoire, le colloque, le synode provincial et le synode national. Et il est à propos d'observer ici la forme des lettres d'envoi que l'on donne à ceux qui sont députés par les provinces au synode national, et qui fut dressée à Vitré en 1617. *Nous promettons devant Dieu de nous soumettre à tout ce qui sera conclu et résolu en votre assemblée, y obéir et l'exécuter de tout notre pouvoir, persuadés que nous sommes que Dieu y présidera et vous conduira en son Saint-Esprit en toute vérité et équité par la règle de sa parole, pour le bien et pour l'édification de son Eglise, et à sa grande gloire : c'est ce que nous demanderons dans nos prières.*

On doit inférer de la formule de ces lettres d'envoi, mes très-chers frères, que les protestants reconnaissent dans leurs synodes un pouvoir de juger qui lie les promettants et qui oblige les consciences. Ils sont persuadés que le Saint-Esprit y préside; les décisions sont donc toujours sûres. Ils s'y soumettent par avance, ils ne réservent donc pas le pouvoir de l'examen après le jugement. Cette soumission antérieure et absolue

ne peut être fondée que sur une certitude d'infaillibilité ; l'obéissance que nous rendons à nos conciles n'est ni plus respectueuse ni plus étendue, et il faut nécessairement, ou que le tribunal auquel on se soumet de cette manière soit infaillible, ou que la promesse soit téméraire et insensée. Et, en effet, cette clause d'une aveugle soumission excita une grande tempête dans les Eglises des protestants ; plusieurs provinces ne voulurent pas l'accepter, et ce ne fut qu'après des censures réitérées qu'elles obéirent.

C'est sur ce principe qu'il est écrit dans l'article 31 du chapitre 5 de la discipline, que *l'entière et finale résolution des matières de foi doit se faire dans les synodes nationaux, par la parole de Dieu, à laquelle si les contredisants refusent d'acquiescer de point en point et avec un exprès désaveu de leurs erreurs enregistrées, ils seront retranchés de l'Eglise.*

Il est à propos de faire plusieurs observations sur cet article. En premier lieu, c'est pour le seul synode national que l'on fait la soumission dont nous venons de parler; et il y a par conséquent une grande différence de l'autorité de ce dernier tribunal à celle de tous les autres. Secondement, ce n'est point la parole de Dieu prise en elle-même, qui est le motif de l'entière et finale résolution, puisqu'elle avait été déjà expliquée dans le consistoire, dans le colloque et dans le synode provincial ; mais c'est la parole de Dieu, comme interprétée par l'Eglise. De plus, on engage les contredisants au désaveu de leurs erreurs ; le synode les oblige donc à croire. Or, il n'y a qu'un tribunal infaillible qui puisse exiger la foi des fidèles qui lui sont soumis. Enfin on excommunie ceux qui ne veulent pas obéir ; mais, s'il leur est permis d'examiner les décisions, ils peuvent aussi n'y pas adhérer. Le synode n'est pas leur juge absolu ; les protestants, au contraire, sont juges du synode par leur examen. L'Ecriture sainte est toujours ou le prétexte ou l'excuse de leur désobéissance, et l'excommunication n'est pas juste si l'appel à l'Ecriture est légitime.

Pour finir cette importante matière, il ne me reste qu'à vous expliquer en peu de mots, mes très-chers frères, que l'Eglise n'est point l'amas de toutes les sectes chrétiennes, comme l'ont dit faussement quelques ministres. Et en effet, *l'Eglise*, selon le sentiment de saint Augustin, *est la société des fidèles unis par le lien intérieur de la charité et par le lien extérieur des sentiments* (*Contr. Don. lib.* VII, *cap.* 57). Et le même Père ne reproche jamais aux donatistes qu'ils fussent schismatiques, parce qu'ils étaient séparés des autres sectes. La séparation de la seule Eglise catholique faisait leur crime et leur schisme, et il est certain par conséquent que l'Eglise réside dans une seule communion, dont il n'est jamais permis de se séparer.

De plus, saint Cyprien ne rompit jamais la communion de l'Eglise catholique ; cependant il n'était pas uni avec les sectes hérétiques, puisqu'il ne reconnaissait pas le baptême qu'elles donnaient pour légitime. D'où il faut conclure que les Pères n'ont jamais cru que l'Eglise fût un corps bizarre et monstrueux de toutes les sociétés chrétiennes ; et c'est ce qui faisait dire au même saint Augustin que *si une communion est l'Eglise, une autre communion séparée ne l'est pas, parce qu'il n'y a qu'une seule Eglise*

C'était à cette même autorité sainte, visible, successive et infaillible, que saint Augustin adressait autrefois ces belles paroles : *Qu'il me soit permis, ô Eglise catholique, véritable épouse de Jésus-Christ, de vous parler selon la petitesse de mes lumières, moi qui suis le moindre de vos serviteurs et le plus petit de vos enfants. Que les vaines promesses que font ceux qui se sont séparés de vous, de prouver avec évidence la vérité de leurs dogmes, ne puissent tromper personne. Vous seule possédez toute vérité et toute science, soit dans les instructions communes et faciles que vous donnez aux petits comme un lait dont leur faiblesse a besoin, soit dans celles dont vous nourrissez les forts comme d'une viande solide. Toutes les sectes n'ont que le nom et l'apparence de la vérité même. Vous n'avez rien à craindre pour ceux de vos enfants qui sont éclairés ; mais je m'adresse aux petits d'entre eux, qui sont mes frères et mes maîtres, dont vous soutenez la faiblesse par votre charité, vous qui êtes vierge sans être stérile, et mère sans corruption. Ce sont les faibles que je conjure de n'écouter point les vains discours qu'une vaine curiosité fait sur nos mystères, mais d'anathématiser d'abord tout ce qu'on leur dira de contraire à ce qu'ils ont appris dans votre sein....... Qu'ils n'attendent pas la vérité de ceux qui font Jésus-Christ même trompeur, mais qu'ils la cherchent dans vos décisions avec un cœur soumis et docile.* Telle était la sainte simplicité de ce grand docteur. Bien différent de nos derniers novateurs, il croit qu'obéir à l'autorité de l'Eglise est non-seulement un devoir de religion, mais aussi un acte de sagesse et d'humilité ; que dans les matières de la foi il faut se défier de soi-même et de ses lumières, que le renoncement à son propre esprit est cette enfance chrétienne qui nous est si recommandée dans l'Evangile, et qu'une soumission humble et parfaite doit tenir lieu de raison à tout esprit raisonnable.

Il est étonnant qu'un mystère aussi clairement révélé que l'est celui de la présence réelle de Jésus-Christ dans l'eucharistie ait été l'objet des contradictions des novateurs du dernier siècle. Nous attestons votre bonne foi, mes très-chers frères : quel autre dogme est énoncé dans l'Ecriture en des termes plus précis et plus évidents? La nécessité du baptême pour les adultes et pour les enfants, le péché originel, la consubstantialité du Verbe, la résurrection des morts, et tant d'autres mystères que nous croyons et que nous adorons et vous et nous, sont-ils expliqués plus nettement dans les saintes Ecritures ? Est-il possible qu'une vérité dont l'Eglise catholique était en possession depuis plus de quinze cents ans ait été combattue par tant de so-

phismes? Et fallait-il que la sainte eucharistie, ce sacrement ineffable, le lien et le gage de la paix et de l'union des hommes, fût le sujet de leurs divisions et de leurs disputes?

Il faut que notre créance soit bien certaine, puisque nos ennemis mêmes conviennent qu'elle est tolérable. Cet important aveu n'est pas sans doute l'effet de leur complaisance, il a pu l'être de leur politique, mais il l'est aussi de la force de la vérité. Si les protestants tolèrent notre doctrine de la présence réelle, c'est donc une opinion innocente et (comme ils l'expriment) sans venin. Or, elle n'est point innocente et sans venin que parce qu'elle est véritable. Pour un dogme révélé et aussi essentiel que celui de l'eucharistie, il n'y a point de milieu entre la vérité et l'erreur, et l'on est absolument ou catholique ou hérétique. Ainsi les novateurs sont en conscience obligés ou à nous condamner ou à nous suivre : c'était à eux de choisir l'un ou l'autre de ces deux partis. Celui qu'ils prirent dans le synode de Charenton était ridicule et insoutenable, et ils devaient conclure, pour raisonner conséquemment, ou que notre créance sur l'eucharistie est orthodoxe, ou que, si elle ne l'est pas, leur tolérance était également criminelle et contradictoire.

J'ajoute que, supposé le sens de la présence réelle, Jésus-Christ ne pouvait s'expliquer plus proprement que par ces paroles, *ceci est mon corps*, ni plus improprement, supposé le sens de l'absence réelle. Est-il croyable qu'il ait voulu parler métaphoriquement dans une occasion où il s'agissait de nous donner un grand précepte, d'instituer le plus saint de ses sacrements, d'accomplir le plus redoutable de ses mystères, d'expliquer son dernier testament? Convenait-il, dans ces circonstances, que Jésus-Christ se servît d'une métaphore? Voulait-il induire à erreur les apôtres et les fidèles de tous les siècles? Les disciples étaient soumis, dociles et accoutumés à écouter un maître tout-puissant pour opérer ce qu'il disait, et dont les paroles étaient vérité : pouvaient-ils donc interpréter celles de l'institution de l'eucharistie autrement que dans le sens de réalité? La parole du Sauveur du monde captivait leur entendement, et sa toute-puissance calmait les doutes que la profondeur de ce mystère pouvait faire naître. Ce sacrement attirait leur reconnaissance et leur amour, et n'excitait pas leur curiosité, et les apôtres pratiquèrent dans ce moment ce que dit saint Epiphane (*In Ancor.*), que *nul fidèle ne doit refuser d'ajouter foi aux paroles de Jésus-Christ, parce que celui qui ne les croit pas comme il les a dites déchoit de la grâce et de la voie du salut.*

Le sens réel est si simple et si naturel, qu'il a été l'objet de la foi de toutes les nations chrétiennes, comme nous le prouverons dans la suite. Et Berenger fut le premier qui combattit ce dogme universel vers le milieu du onzième siècle. Tous les fidèles s'élevèrent contre lui, et son erreur fut proscrite partout. Il se rétracta, il se repentit et il mourut dans la communion de l'Eglise. Luther, longtemps après, aurait bien voulu détruire, s'il eût pu, la doctrine catholique sur un point si essentiel, et son esprit fit mille efforts intérieurs pour y réussir; mais la force de ces paroles de Jésus-Christ, *ceci est mon corps*, s'opposa toujours à ses projets, et pour cette fois sa fureur céda à la vérité. Il nous révèle lui-même sa malignité, et il a l'impudence de nous l'apprendre dans ses ouvrages. *On m'aurait fait plaisir*, dit-il, *de me donner un bon moyen de nier la présence réelle; et rien n'eût été meilleur dans le dessein que j'avais de ruiner la papauté* (*Epist. ad Argent.*) Ce n'était donc pas la vérité qui fut le motif de sa séparation, mais le dessein formé de faire un schisme et une hérésie. Est-il possible que l'on se laisse séduire à de tels esprits? Luther soutint jusqu'à la mort, malgré lui, la présence réelle; et c'est ainsi que Dieu donne des bornes secrètes à la malice des novateurs les plus emportés, et que les vérités qu'ils sont forcés d'avouer, servent à établir la foi de l'Eglise, qu'ils veulent détruire.

Zuingle chercha longtemps le sens figuré, et il l'eût toujours ignoré sans le secours de son prétendu fantôme. Calvin est inintelligible quand il s'explique sur la matière de l'Eucharistie, et surtout dans le quatrième livre de l'Institution. Retenu d'une part par l'énergie des paroles de Jésus-Christ, et déterminé de l'autre à combattre notre dogme, il parle de manière qu'il est impossible de pénétrer son sentiment. Tantôt catholique, tantôt protestant, toujours équivoque et toujours obscur, il est aussi peu d'accord avec lui-même qu'avec l'Eglise. Les ministres ont imité ses expressions, qui sont pompeuses et magnifiques, mais destituées de sens et d'intelligence. Et Aubertin, dans son livre de l'Eucharistie, qui lui coûta trente ans de travail, et où il joint une prodigieuse lecture à peu de discernement et de bonne foi, attaque toujours la doctrine catholique et n'explique jamais la sienne.

Aussi les calvinistes n'en ont-ils point de fixe et de précise sur cet article. Depuis qu'ils se sont éloignés de la sainte simplicité du sens réel, ils se sont partagés en mille opinions différentes. Chacun parmi eux aujourd'hui se fait au gré de ses desirs et de son caprice un système sur l'eucharistie. Si les expressions de Calvin les embarrassent, ils le désavouent et abandonnent leur maître sans scrupule. La plupart, calvinistes par profession, sont zuingliens par sentiment; il y a presque autant de religions que de têtes, et chaque particulier se croit en droit de penser comme il lui plaît et de se faire une conscience arbitraire et indépendante. Quoique les protestants diffèrent entre eux en des points essentiels, ils se pardonnent naturellement leurs opinions les plus opposées. Pourvu que l'on ne soit point catholique, on est sûr de leur tolérance et, si l'on veut, même de leur communion; et on peut dire d'eux ce que disait saint Léon

des païens de l'ancienne Rome, *qu'ils toléraient toutes les fausses religions, et qu'ils ne haïssaient que la véritable* (*Serm.* 1 *in Nat. apost.*, *cap.* 2).

Mais voyons en peu de mots, mes très-chers frères, comment les évangélistes se sont expliqués quand ils rapportent l'institution de l'eucharistie. Ont-ils jamais dit que le pain fût le signe du corps du Christ? Et, s'ils avaient reçu du Seigneur le sens figuré, auraient-ils concerté ensemble de s'énoncer toujours improprement? Pourquoi tant de détours pour trouver dans les paroles de Jésus-Christ une métaphore qui n'y est point enseignée et que les Pères de tous les siècles n'ont point aperçue? Et pourquoi employer tant de sophismes pour soutenir le mensonge et l'erreur, lorsque la vérité se montre à nous avec évidence?

C'est dans le sixième chapitre de saint Jean que nous lisons la promesse du grand sacrement de l'eucharistie, et c'est ainsi que s'explique le Sauveur du monde : *Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement; et le pain que je donnerai est ma chair, que je dois donner pour la vie du monde.* A ces paroles les disciples s'émurent et doutèrent. Or, le sens figuré, qui n'était difficile ni à concevoir ni à croire, ne fut pas l'objet de leur incrédulité, et la réalité seule était le motif de leur doute. Jésus-Christ apaise-t-il leurs murmures par la révélation de la métaphore? Au contraire, il insiste toujours plus fortement sur le sens réel, et il ajoute : *en vérité, en vérité je vous dis* (expressions dont il se servait d'ordinaire quand il voulait nous annoncer quelque grand mystère), *si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez de son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle; ma chair est vraiment viande ; celui qui mange ma chair demeure en moi.* Ces paroles de Jésus-Christ vives et précises, ces répétitions accumulées, ces termes si éloignés de la métaphore, les reproches qu'il fait à ses disciples incrédules, tout cela détruit sans réplique le sentiment des calvinistes; et telle est l'évidence de ce passage, que la ressource de la plupart des ministres a été de nier qu'il s'entende de l'eucharistie.

Saint Jean nous a appris la promesse du sacrement de l'eucharistie, et les autres évangélistes nous en rapportent l'institution énoncée par ces paroles de Jésus-Christ, *ceci est mon corps.* Je fais une observation qui, quoique légère en apparence, ne laisse pas d'être concluante. Il est dit en saint Luc que le Seigneur du monde prit le calice après le souper, en disant : *Ce calice est la nouvelle alliance en mon sang, lequel calice sera répandu pour vous.* Or, il paraît par le texte grec que le relatif *lequel* se rapporte au calice et non pas au sang; il s'ensuit donc que le sang était contenu dans le calice, et la construction du passage induit cette conséquence.

On nous objecte ces paroles : *Faites ceci en mémoire de moi.* Mais rien n'est plus faible que cette difficulté, qui a été si souvent et si fortement réfutée. Jésus-Christ nous ordonne, toutes les fois que nous recevons son corps adorable, de penser que ce même corps a été livré et crucifié pour nous. Cette pensée si utile pour exciter notre amour et notre ferveur, est une disposition efficace pour une bonne communion ; ou si l'on veut que ce souvenir que Jésus-Christ nous recommande se rapporte à ce que nous recevons dans l'eucharistie, je réponds que l'on n'en peut pas conclure l'absence réelle. La mémoire n'est pas opposée à la présence, mais à l'oubli. Or, quand un objet n'est pas sensible, quoique présent, rien n'est plus ordinaire que d'en exciter le souvenir. Dieu est présent partout, et on exhorte tous les jours les chrétiens de ne le pas oublier. L'ange commis pour notre secours est auprès de nous; et ne nous dit-on pas de penser qu'il veille à notre conduite? Que les ministres cessent donc d'imposer aux simples et au peuple par une objection qui n'est fondée que sur des paroles mal entendues et mal expliquées.

L'apôtre saint Paul, qui avait reçu du Seigneur ce qu'il nous a appris, après avoir raconté l'institution de l'eucharistie (I *Cor.*, XI), nous enseigne les dispositions nécessaires pour approcher de ce mystère auguste et redoutable, et nous représente en même temps toute l'énormité d'une mauvaise communion : *Quiconque mangera ce pain*, dit l'Apôtre, *ou boira le calice indignement, sera coupable de la profanation du corps et du sang du Seigneur.* Ces paroles expriment clairement la réalité. Si, dans le sens des calvinistes le corps du Christ n'était qu'en vertu et en efficace et par la foi dans l'eucharistie, les dignes seuls le recevraient; les indignes, qui n'auraient point la foi, ne communieraient point véritablement, et le pain, qui serait pour ceux-là le signe et la figure du corps du Christ, ne serait pour ceux-ci que du pain commun et ordinaire. Les pécheurs à la vérité commettraient une infidélité, mais non pas un sacrilége. Or, selon l'Apôtre, leur crime se rapporte immédiatement et directement à la profanation du corps de Jésus-Christ. Il est donc réellement dans l'eucharistie, puisque les bons et les méchants le reçoivent, les uns pour leur perfection et pour leur salut, et les autres pour leur condamnation et pour leur perte.

Les calvinistes prétendent que ces paroles de Jésus-Christ, *ceci est mon corps*, veulent dire, ceci est la figure de mon corps, et apportent quelques propositions où le mot *est* est pris pour celui de *signifie*. Cette prétention est chimérique; et voici en peu de mots la source de tous leurs sophismes sur cette matière.

J'avoue qu'il y a des propositions métaphoriques; mais s'ensuit-il que toutes les propositions le soient? Dans une dialectique exacte, on ne conclut point d'une proposition particulière à une proposition générale. Il est écrit que la pierre était le Christ; et il faut entendre, à la vérité, que la pierre

était la figure du Christ. Mais dire sur cet exemple que le pain est la figure du corps du Christ, c'est un sophisme insoutenable; par un tel principe, il n'y a point d'hérésie qui ne s'introduise. Un marcionite, s'il y en avait encore sur la terre, dirait que le Verbe n'a pas été fait chair, mais seulement figure et fantôme de la chair; et il se servirait pour le prouver de toutes les métaphores tant citées et tant répétées par les calvinistes.

Il y a donc dans les Ecritures des propositions figuratives; mais combien y en a-t-il d'autres qui ne le sont pas? Elles se discernent par ce qui les précède ou ce qui les suit, par les circonstances qui les accompagnent, par le sens qu'elles présentent à l'esprit, par la manière dont les hommes ont accoutumé de parler et de s'expliquer, et plus encore par l'autorité de l'Eglise, qui nous donne le sens et l'intelligence des Ecritures.

Cela supposé, toutes les circonstances nous font connaître la métaphore des propositions figuratives. Par exemple, quand il est dit que la pierre était le Christ, le Saint-Esprit ajoute en même temps : *Or toutes ces choses ont été des figures* (I *Cor.*, X, 4). Lorsqu'il est écrit dans la Genèse (*Gen.*, XLI, 26) que les sept vaches grasses du songe de Joseph et les sept épis pleins de grain étaient les sept années d'abondance, on sait assez que jamais les songes ne sont pris dans leur être physique, mais dans leur être significatif. Tel est le langage des hommes, et personne ne peut s'y tromper. Il en est de même des autres propositions que nous objectent les protestants, tout nous aide à les discerner. Mais dans le sacrement de l'eucharistie, tout nous conduit au sens réel, et les circonstances nous y préparent. Encore une fois, est-il possible que Jésus-Christ ait parlé par figure dans l'institution d'un sacrement? S'était-il servi de métaphore pour le baptême, et avait-il dit que l'eau était son sang ou son Saint-Esprit? Les hommes mêmes qui, dans leurs conversations familières, s'énoncent quelquefois par figure, emploient-ils la métaphore dans les occasions sérieuses de leur vie, dans leurs contrats, dans leurs testaments? Que les ministres cessent donc de ramener si souvent un sophisme qu'une fausse et vaine logique leur a suggéré et qui n'a pour fondement que ces dangereuses subtilités dont parle Tertullien, qui sont le piége et l'écueil de l'esprit humain dans les matières de la religion et de la foi.

J'ajoute qu'un signe est affirmé quelquefois du nom de la chose signifiée, mais c'est lorsqu'il est signe par sa nature ou par institution. On dit, par exemple, du portrait du roi, que c'est le roi, parce que tout portrait représente naturellement son original. Ou bien si deux hommes conviennent qu'un arbre désigne César, ou Alexandre, en indiquant cet arbre, ils peuvent dire : voilà César ou Alexandre. La convention rend la proposition raisonnable, et elle est insensée et ridicule sans la convention ou la préparation. Appliquons ce principe incontestable à l'eucharistie. Le pain n'est point le signe naturel du corps du Christ, et il est inutile de le prouver. Il ne l'est pas aussi par institution, puisque le Seigneur ne nous a point révélé que lorsqu'il dirait : *Ceci est mon corps*, il faudrait entendre : Ceci est le signe de mon corps; il n'a jamais préparé ses apôtres à la métaphore. D'où il s'ensuit évidemment que la proposition doit être prise dans le sens de réalité.

Tel a été, mes très-chers frères, le sentiment de l'Eglise dans tous les siècles. Vous n'ignorez pas, premièrement, que les voyageurs, dans les premiers temps du christianisme, emportaient avec eux la sainte eucharistie (*Amb.*, *de Obitu Sat. frat.*); elle était leur force et leur consolation lorsqu'ils mouraient dans le cours de leur voyage. En second lieu, on la réservait pour les malades dans les églises, et on la suspendait sur les autels dans une boîte d'or faite en forme de colombe. On voit l'usage de cette suspension dans l'action 5 du concile de Constantinople, tenu en 536, et il paraît que c'était une coutume fort ordinaire. De plus, les eucologes des Grecs nous apprennent que dans l'Eglise grecque l'on ne consacrait dans toute l'année l'eucharistie pour les malades que le jeudi saint. Troisièmement, les solitaires, qui n'assistaient que rarement aux assemblées publiques des fidèles, portaient une portion de la sainte eucharistie dans leur solitude, et communiaient de leurs propres mains. Enfin, les chrétiens, pendant les persécutions, gardaient avec beaucoup de révérence et de respect, dans leurs maisons, ce sacrement auguste (*Cyp.*, *epist.* 54); et, munis de ce pain des forts, ils soutenaient leur piété, ils augmentaient leur ferveur et se préparaient au martyre.

Or, ces coutumes, usitées dans le premier âge du christianisme, pratiquées par des saints et approuvées par l'Eglise, sont une preuve certaine de la présence réelle, et il est impossible que les ministres puissent détruire l'induction que nous en tirons, et qui paraîtra toujours à des esprits non prévenus très-forte et très-décisive.

J'ajoute que les protestants conviennent que dans le neuvième siècle, toute Eglise croyait, comme nous, la réalité; et ils disent que les siècles précédents professaient l'opinion contraire. Il y a donc eu un changement dans la créance de l'eucharistie. Je leur demande l'époque de cette innovation et dans quel temps elle est arrivée. Nul auteur n'en a parlé, nulle histoire n'en a fait mention. Est-il croyable que l'on ait passé du sens figuré au sens réel sans que personne s'en soit aperçu? Une séduction universelle, insensible et inconnue même à ceux qui changeaient, est-elle vraisemblable, est-elle possible? Comment se répandirent ces ténèbres sur toute la face de la terre, et que l'on nous apprenne le détail d'un événement si considérable? Ne se trouva-t-il dans ce temps-là aucun pasteur, aucun évêque assez habile pour connaître ce changement et assez zélé pour le combattre? Ne sait-on pas que les

moindres innovations dans les dogmes, et quelquefois même dans la discipline, ont toujours fait beaucoup de bruit dans l'Eglise? La rebaptisation des hérétiques, le jour de la célébration de la Pâque, la consécration en pain azyme ou en pain levé, et d'autres points encore moins essentiels, ont causé de grandes disputes. Veut-on que ce grand événement du changement de la créance de l'eucharistie se soit passé sans éclat, et que tout l'univers chrétien ait gardé un profond silence? C'est une chimère insoutenable, c'est un système mal appuyé, qui tombe et qui se détruit par lui-même.

Si l'on ne voit donc point d'innovation sur cet article, il s'ensuit bien clairement que la doctrine de la présence réelle vient des apôtres, qui l'avaient reçue de Jésus-Christ, selon cette maxime de saint Augustin : *Si quelqu'un*, dit ce Père, *cherche dans les disputes qui regardent la religion l'autorité divine, il doit suivre une règle qui est évidente. Ce que l'Eglise universelle observe, qui n'a point été institué par les conciles et dont on ne connaît point le commencement, n'a point certainement d'autre origine que la tradition apostolique* (*De Bapt.*, *cont. Don.*, *lib.* IV, *cap.* 23). Le sens réel est sans doute de ce genre, comme nous l'avons prouvé. Et je dis aussi en passant que les dogmes de l'invocation des saints, de la prière pour les morts et du saint sacrifice de la messe sont très-solidement prouvés par ce principe de saint Augustin, qui doit être regardé comme incontestable.

De plus, toutes les sociétés chrétiennes, schismatiques et séparées de nous depuis longtemps (si l'on en excepte les calvinistes) ont toujours cru et croient encore comme nous la réalité. Par exemple, l'Eglise grecque, autrefois si florissante, mère de tant de saints, célèbre par sa discipline et par la science, mais, par un secret jugement de Dieu qu'il faut adorer, schismatique depuis le neuvième siècle, professe la même doctrine que l'Eglise latine sur l'article de l'eucharistie. C'est un fait constant, qu'un ministre fort connu a voulu nier; mais ses collègues, ou plus sincères, ou plus éclairés que lui, n'ont jamais eu la hardiesse de désavouer cette vérité. Unis avec les Grecs sur la présence réelle, nous sommes divisés pour d'autres points moins essentiels. L'une et l'autre Eglise ne se sont jamais reproché d'hérésie sur l'eucharistie, et le concile de Florence, où elles se réunirent, n'en a fait aucune mention.

Les Grecs n'ont pas commencé à croire le sens réel depuis le schisme. Aigris, envenimés et emportés contre les Latins, auraient-ils adopté leurs dogmes et leurs sentiments? La moindre innovation sur un article si capital aurait été pour eux un prétexte plus plausible de séparation que les autres qui nous divisent. Est-il croyable que l'Eglise latine leur eût persuadé le mensonge et l'erreur, puisqu'elle n'a jamais pu leur inspirer la vérité ni le désir d'une paix durable? Ils croyaient donc la présence réelle avant le schisme. Cela supposé, c'est une croyance de tous les siècles, et nous pouvons appliquer, mes très-chers frères, à ce consentement unanime de toutes les sociétés chrétiennes, ces belles paroles de Tertullien : *Est-il possible que tant d'Eglises soient toutes tombées dans la même erreur? et serait-il vraisemblable qu'il y eût une si grande uniformité dans une multitude d'événements qui ne dépendent que du hasard? Il est donc impossible que tant d'Eglises aient erré de la même sorte. Ainsi, quand on voit la même doctrine dans plusieurs Eglises, c'est une marque que ce n'est pas une erreur, mais que c'est la foi que nous avons reçue par la tradition* (*De Præscr.*, *adv. hæret.*, *cap* 28).

Voyons ce que dit la confession de foi des protestants (*art.* 36), et comment elle s'explique sur la matière de l'eucharistie. *Nous confessons qu'en la sainte cène Jésus-Christ nous repaît et nourrit vraiment de sa chair et de son sang............ Nous croyons que, par la vertu secrète et incompréhensible de son esprit, il nous nourrit et vivifie de la substance de son corps et de son sang..... Bref, il ne peut être appréhendé que par la foi.* Que signifient ces termes, *par la foi?* veut-on dire que la foi est le principe qui opère la présence réelle du corps de Jésus-Christ dans le sacrement? c'est une question différente de celle dont il s'agit, et que nous traiterons ailleurs amplement. Entend-on que ce mystère auguste et révélé quant à la substance, est l'objet de notre foi quant à la manière dont il s'accomplit? c'est une vérité dont nous convenons. Enfin prétend-on que le Seigneur n'est qu'en vertu et en efficace dans l'eucharistie? c'est une contradiction dans les termes, puisque l'union substantielle de Jésus-Christ avec nous, énoncée dans la confession de foi, ne peut être que l'effet de la réception actuelle et réelle du corps du Sauveur du monde.

Je sais qu'un grand nombre de calvinistes désavouent sur ce point leur confession de foi, parce qu'elle ne parle pas comme ils voudraient. Attachés à leur propre esprit, ils méprisent toute autorité ; déserteurs du calvinisme, comme nous l'avons déjà dit, ils tombent insensiblement dans le zuinglianisme, que Luther et Calvin même avaient frappé de tant d'anathèmes. Et cette confession de foi, présentée à François Ier, jurée par les ministres lorsqu'ils étaient reçus dans le ministère, honorée dans les synodes nationaux comme le fondement de leurs décisions, n'est aujourd'hui la règle de la créance des calvinistes qu'autant qu'il plaît à leur caprice ou qu'elle convient aux préventions de leur esprit.

Ne vous laissez point préoccuper, mes très-chers frères, par les difficultés que le raisonnement humain et une présomptueuse curiosité forment sur la créance de l'eucharistie. C'est un mystère, et par conséquent il est incompréhensible. Calvin lui-même l'avoue, et assure que *la cène calviniste renferme plus de miracles que la cène de l'Eglise catholique.* Ne demandez donc pas comment un corps peut être rétréci en un point et perdre

ses qualités corporelles ; comment il peut être reproduit en même temps en plusieurs lieux différents ; comment les accidents existent sans leur sujet. La révélation de Jésus-Christ captive notre entendement, et la raison humaine doit se soumettre quand il s'agit de la religion. Qui sommes-nous pour sonder les secrets de Dieu et pour donner des bornes à sa puissance? Que deviendrions-nous si nous voulions approfondir les difficultés des autres mystères? Ces saintes obscurités, ces impossibilités apparentes, sont l'épreuve et l'exercice de notre foi. Et suivant la maxime de saint Augustin, *croyons avec soumission ce que Dieu nous révèle, et adorons avec humilité ce qu'il nous cache.*

Je n'entre point dans la discussion de la doctrine des Pères : cet examen, quoique utile à l'édification de votre foi, pourrait être à charge à votre attention. Il suffit de vous dire que toute la tradition a déposé pour la réalité, et qu'elle rend témoignage à notre créance. J'avoue qu'au milieu d'un grand nombre de passages évidents il y en a quelques-uns équivoques et embarrassés dans les Pères, mais doit-on en être surpris? Ils parlaient sans précaution, parce qu'il n'y avait point eu encore de disputes sur le dogme du saint sacrement. Dans la simplicité de leur foi et dans la diversité des sujets qu'ils avaient à traiter, pouvaient-ils prévoir le mauvais usage que les sacramentaires feraient de leurs expressions? La présence des catéchumènes, à qui l'on cachait la connaissance de l'eucharistie, obligeait souvent les pasteurs à s'énoncer avec obscurité dans leurs discours et dans leurs écrits. N'ont-ils jamais parlé obscurément quand ils traitaient des autres mystères de la religion? Avant la naissance de l'arianisme, saint Justin Martyr, quoique au fond très-orthodoxe, s'exprimait-il sur la consubstantialité du Verbe avec la même précision que saint Athanase après les décisions des conciles d'Alexandrie et de Nicée?

Mais il y a pour l'examen des Pères une règle de comparaison que nous enseigne Tertullien, et qui est conforme à la raison et au bon sens. Un petit nombre de passages doit s'expliquer par le plus grand nombre ; ceux qui sont obscurs et difficiles s'éclaircissent par ceux qui sont clairs et indubitables, et il faut chercher la doctrine de l'Eglise dans ces ouvrages dogmatiques que les Pères composaient pour l'instruction des fidèles, qui étaient une exposition simple et facile des dogmes que l'on devait croire, et qui devaient, par conséquent, être conçus en termes propres, précis et intelligibles. Tel est le traité des Initiés, composé par saint Ambroise; telles sont les Catéchèses de saint Cyrille de Jérusalem ; et lisez, s'il est possible, ces auteurs dans la source, pour l'entière conviction de votre esprit, s'il vous reste encore quelque doute sur la matière de l'eucharistie

Comment m'assurez-vous, dit saint Ambroise, *que c'est le corps de Jésus-Christ que je reçois, puisque je vois autre chose? c'est ce qui me reste à vous prouver. Nous trouvons une infinité d'exemples pour montrer que ce que l'on reçoit à l'autel n'est point ce qui a été formé par la nature, mais ce qui a été consacré par la bénédiction, qui est plus puissante que la nature, puisqu'elle change la nature. Moïse, tenant un bâton en sa main, le jette à terre, et le bâton devint serpent..... Que si la simple bénédiction d'un homme a eu assez de pouvoir pour transformer la nature, que dirons-nous de la consécration divine dans laquelle les paroles mêmes du Sauveur opèrent tout ce qui s'y fait? et Jésus-Christ ne pourra-t-il pas transformer la nature des choses créées?.... Vous avez lu dans l'histoire du monde que, Dieu ayant parlé, toutes choses ont été faites. Si la parole a pu du néant faire ce qui n'était point encore, ne pourra-t-elle pas changer en d'autres natures celles qui sont déjà faites?*

Servons-nous, ajoute saint Ambroise, *des exemples que Dieu nous fournit. Etablissons la vérité de l'eucharistie par l'exemple de l'incarnation du Sauveur. Il est visible que c'est contre l'ordre de la nature qu'une vierge soit devenue mère. Or, ce corps que nous produisons dans le sacrement est le même corps qui est né de la sainte Vierge. Pourquoi cherchez-vous l'ordre de la nature dans la production du corps de Jésus-Christ dans nos mystères, puisque c'est contre l'ordre de la nature qu'il est né d'une vierge? C'est la véritable chair qui a été crucifiée. Jésus-Christ dit lui-même :* Ceci est mon corps. *Avant la consécration qui se fait avec les paroles célestes, on donne à cela un autre nom; mais après la consécration il est nommé le corps du Christ; or vous répondez :* Amen, *c'est-à-dire, cela est vrai; croyez donc de cœur ce que vous confessez de bouche* (*De initiandis, cap.* 9).

Saint Cyrille de Jérusalem s'explique presque dans les mêmes termes : *Lorsque Jésus-Christ*, dit ce Père, *nous assure et nous dit lui-même, en parlant du pain :* Ceci est mon corps, *qui oserait en douter? Et lorsqu'il dit de même :* Ceci est mon sang, *qui oserait dire que ce n'est pas véritablement son sang* (*Catech. myst.* 4).

Ce Père se sert ensuite de la comparaison de l'eau changée en vin aux noces de Cana, pour prouver que si le Sauveur du monde a eu le pouvoir de faire ce miracle, on ne doit pas douter qu'il n'ait celui de changer le pain et le vin en son corps et en son sang. *C'est pourquoi*, ajoute-t-il, *recevons avec une pleine certitude le corps et le sang de Jésus-Christ; car on nous donne son corps sous l'espèce du pain, et son sang sous l'espèce du vin..... Ainsi ne regardez pas ce pain et ce vin comme ses éléments nus; car c'est le corps et le sang de Jésus-Christ, selon les propres paroles du Seigneur. Malgré l'indication de vos sens, que votre foi néanmoins vous empêche de juger par votre goût, et que ce soit cette même foi qui vous fasse croire sans hésiter que l'on vous donne le corps et le sang de Jésus-Christ..... Soyez donc certains que le pain que vous voyez n'est plus du pain, quoique votre goût vous le dise, mais que c'est le corps du*

Seigneur, et que le vin que l'on vous donne n'est pas du vin, quoiqu'il paraisse tel à votre goût, mais que c'est le sang de Jésus-Christ (*Loc. cit.*).

Ces passages sont si évidents, que toute explication serait superflue. Ces expressions, ces comparaisons de changement de substances, ces transformations de natures, cette efficace attribuée non à la foi, mais à la consécration et à la parole, tout cela prouve à la fois bien clairement la transsubstantiation et l'existence de Jésus-Christ dans l'eucharistie hors le temps même de la manducation et de l'usage.

C'est ainsi que s'expliquait, sur les Catéchèses de saint Cyrille, un savant cardinal de ce siècle, dont les paroles sont assez belles pour être transcrites. *Il n'y a point*, dit-il, *d'énigmes ni d'illusions dans les instructions de Cyrille. Ce n'était point là le temps d'user d'hyperboles, ni de périlleuses observations d'éloquence, mais d'arroser les jeunes et tendres plantes de l'Eglise de la pure et simple vérité de la foi. Ce sont les néophytes, les nouveaux baptisés, les enfants naguère engendrés, qu'il instruit et catéchise de la droite et sincère croyance qu'ils doivent avoir de ce mystère, pour s'y présenter dignement et non à leur condamnation.... L'impression qu'il leur donne alors, comme à une terre molle et neuve, pour en former des vaisseaux de grâce et d'élection propres à contenir ce sacré trésor, est celle qu'ils doivent conserver toute leur vie* (*Du Perron, de Euchar.*).

Finissons, mes très-chers frères, cette instruction que Dieu m'a inspirée pour votre salut, et recevez-la avec docilité et avec fruit; nous vous donnerons à loisir des éclaircissements sur les autres dogmes de la religion. Heureux si nous pouvions jeter dans vos cœurs ces troubles salutaires qui émeuvent les consciences et qui opèrent une conversion solide. La gloire en serait à Dieu, de qui vient tout don céleste, non pas à mes paroles, qui sont faibles et inefficaces par elles-mêmes. Sa grâce est toute-puissante quand il lui plaît, indépendamment des ouvriers qu'elle emploie pour son œuvre, et je puis dire avec saint Paul : *Je n'ai point employé, en vous instruisant, les discours persuasifs de la sagesse humaine, mais les effets sensibles de l'esprit, de la vertu de Dieu, afin que votre foi ne soit point établie sur la sagesse des hommes, mais sur la puissance de Dieu même* (I *Cor.*, II, 4).

Si vous avez des difficultés et des doutes, venez à nous avec confiance. Toujours prêts à vous répondre et à vous instruire, nous vous rendrons raison de notre foi (*Philem.*, *v.* 19), et nous tâcherons d'édifier la vôtre. Nous vous devons l'instruction et notre secours; nous nous devons nous-mêmes aux grands et aux petits, aux forts et aux faibles, aux doctes et aux ignorants de ce diocèse. La Providence m'a établi votre pasteur; malheur à moi si je ne vous instruis pas! malheur à vous si vous ne voulez pas écouter ma voix! Dieu est témoin que je vous porte tous dans mon cœur et dans mes entrailles (*Ibid.*, 12), et que je souhaite ardemment d'être aimé de vous.

Résisterez-vous encore longtemps à la vérité qui vous presse, et ne craignez-vous point les maux qu'une trop longue résistance peut vous attirer? Pour moi, la douceur, la persuasion, la charité, les condescendances permises, seront toujours les objets de mon ministère, et cette conduite n'est pas moins conforme à mon inclination que convenable à mes devoirs. Je gémirai sans cesse jusqu'à ce que Jésus-Christ soit pleinement formé en vous (*Galat.*, IV, 19); je dois aimer votre salut, puisque Dieu me demandera compte de mon administration âme pour âme, et que vous serez un jour ma récompense ou ma confusion. Vos intérêts, même temporels, me sont précieux; je voudrais vous procurer le repos et la paix dans vos biens et dans vos familles, persuadé que les pasteurs doivent imiter la Providence qui, outre l'héritage éternel qu'elle promet à ses enfants, leur donne aussi, quand il convient à leur sanctification, la félicité de la terre.

N'écoutez donc point les mauvais conseils que certains esprits factieux, ennemis de votre repos et de leur patrie, vous donnent ou dans leurs discours ou dans leurs libelles. Et je vous dis, en finissant, ces paroles de saint Paul : *Il y a des gens qui vous troublent et qui veulent renverser l'Evangile de Jésus-Christ; mais je vous le dis encore, si quelqu'un veut vous enseigner une doctrine différente de celle que nous vous avons annoncée, qu'il soit anathème* (*Galat.*, II, 7). Revenez sincèrement à l'Eglise, qui vous appelle et qui vous souhaite, afin que la paix de Jésus-Christ, qui est la vie, la voie et la vérité, habite toujours dans vos cœurs et dans vos consciences.

Donné à Montauban, le 15 juillet 1699.

PREMIÈRE HARANGUE AU ROI,

Prononcée le 16 *août* 1694, *à la tête des députés des trois Etats de la province de Languedoc.*

Sire,

Nous approchons de votre personne sacrée avec un profond respect et une parfaite confiance. Nous sommes également éblouis par l'éclat qui vous environne, et attirés par la douceur qui le tempère; nous envisageons moins votre puissance que l'accueil favorable dont Votre Majesté nous honore, et votre bonté nous rassure, lorsque tant de grandeur et tant de gloire nous étonnent.

Que vos ennemis vous craignent comme le plus redoutable de tous les rois; permettez-nous de vous regarder comme le plus aimable de tous les maîtres. Sous cette idée, si douce pour nous, si digne de vous, Sire, nous vous apportons les hommages accoutumés de notre province. Les peuples qui nous envoient, et dont nous sommes les interprètes, vous offrent par notre bouche un tribut d'amour que Dieu même ne dédaigne pas, et Votre Majesté règne sur leurs cœurs et sur leurs esprits avec un empire plus absolu que

celui que la royauté vous donne sur leurs biens et sur leurs fortunes.

Quel honneur, quelle joie pour nous, Sire, de vous renouveler les assurances d'un zèle ardent et d'une inviolable fidélité, de venir tous les ans serrer les nœuds sacrés qui nous lient à votre souveraineté et vous expliquer les sentiments qui nous attachent à votre personne, de pouvoir admirer de près un monarque que sa présence montre encore plus grand que la renommée ne le publie, et qui, par des actions peut-être trop héroïques pour la foi de la postérité, a toujours humilié les nations conjurées contre sa puissance et contre sa gloire.

Vous attaquez, Sire, avec supériorité, lorsque tout autre prince que vous ne serait que trop occupé du soin de se soutenir et de se défendre. Dans cette guerre où l'on voit tant de potentats réunis sous des étendards sacriléges, on croirait la résistance difficile et les conquêtes impossibles : cependant Votre Majesté surpasse toujours notre attente; elle ne se borne pas à la conservation de ses frontières, elle les étend toutes les années. Elle prend non-seulement des villes, elle subjugue des provinces, et pendant qu'elle déconcerte en tous lieux les desseins de ses ennemis, elle égale le nombre de ses triomphes à celui de ses entreprises.

La Catalogne vient de sentir l'effort de vos armes, et une victoire a été le présage heureux de cette campagne. Ni le passage des rivières (1), ni la difficulté des postes, n'ont pu arrêter une armée que votre esprit animait; dans l'exécution de vos ordres elle n'a rien trouvé d'impossible, et telle est l'intrépidité de vos troupes, accoutumées à vaincre sur la terre et sur la mer, qu'elle nous ôte l'inquiétude des événements, et aux vaincus la honte de leur défaite.

Vous ordonnez le siége d'une ville (Palamos) qui ne se défend que pour être prise avec plus de valeur, et, passant à de plus nobles projets, vous soumettez une place (Girone) si souvent fatale à nos prospérités, et qui, forcée enfin à vous obéir, a éprouvé ce que l'Europe entière éprouve comme elle, un génie plus fort que le sien, et un ascendant plus infaillible que sa résistance.

En même temps et dans un autre climat ce fils auguste à qui vous avez confié votre foudre étonne ce corps nombreux de tant de nations rassemblées, il confond par sa seule présence leurs capitaines les plus habiles et leurs troupes les plus aguerries; inspiré par vos ordres et formé sur votre modèle, il fait craindre dans la Flandre le vainqueur de Philisbourg et ne trouve dans ses desseins que l'obstacle ordinaire aux héros trop redoutés. On n'ose les attendre, et le bruit de leur nom laisse moins à faire à leur courage.

La victoire fidèle accompagne partout vos désirs, et vos ennemis, Sire, ne descendent sur les côtes de la Bretagne (Brest) que pour apprendre par de nouveaux malheurs qu'ils ne peuvent tromper votre vigilance ni surprendre votre sagesse. Leur entreprise et leur défaite n'ont été qu'une même chose. Ils ont perdu leur chef, leurs soldats, leur réputation. Nos rivages ont été couverts du débris de leurs vaisseaux, et leurs vastes projets, qui tenaient la ligue attentive, ont été bornés à la désolation d'une ville sans muraille et sans défense (Dieppe). Vaine consolation! faible avantage! dont leur orgueil ne peut se glorifier, dont la dépense est plus grande que notre perte, et qui est plutôt le monument de leur désespoir et de leur rage que de leur puissance et de leur valeur.

Tant d'heureux succès, Sire, sont la récompense de votre zèle. Il est juste que Dieu soutienne un bras qui n'est armé que pour maintenir nos autels. La religion catholique, attaquée par ses ennemis, trahie par ses propres enfants, ne reconnaît que vous pour son protecteur; vous seul aujourd'hui vengez son culte et ses intérêts, vous l'édifiez par vos exemples comme vous la défendez par vos armes; vous vous proposez pour modèles ces rois vos prédécesseurs, qui ont été plus célèbres encore par leur sainteté que par leurs exploits, et vous imitez leur piété après avoir effacé la gloire de leurs trophées.

Que n'a pas fait Votre Majesté, dans ce temps de tribulation et de douleur, où le ciel, irrité contre nous, avait troublé la joie de nos constantes prospérités par une disette presque universelle! Malgré les dépenses d'une guerre longue et opiniâtre, vous avez consacré des fonds aux exercices religieux de la miséricorde chrétienne; on vous a vu resserrer votre magnificence pour étendre votre charité. Par une heureuse et louable imitation, votre zèle a passé jusqu'à vos sujets; combien de bonnes œuvres connues et inconnues ont été le fruit de vos ordres et de vos exemples! Il semble que Dieu n'ait affligé votre peuple que pour donner plus de matière à vos vertus, et pour nous montrer en vous un prince plus occupé des soins laborieux de la royauté que de la grandeur mondaine qui l'environne.

Votre prévoyance n'a pas été moins utile que votre charité. Vos vaisseaux nous ont apporté des moissons que nous n'avions point semées, vous avez rendu les nations éloignées tributaires de votre prudence; combien de maux menaçaient le royaume le plus fertile de l'univers, s'il ne vous avait pas eu pour maître! Et cette circonstance de votre vie, Sire, ne vous sera pas moins glorieuse que la suite continuelle de vos victoires. L'art des ressources est toujours l'effet de la sagesse et de la vertu, au lieu que les conquêtes sont quelquefois l'ouvrage de la puissance et de la fortune.

Nous sentons le bonheur de vivre sous votre empire, et, dépositaires aujourd'hui des vœux de la province qui nous envoie, que ne pouvons-nous vous exprimer son respect, sa soumission, sa reconnaissance!

Pénétrée de ses obligations, elle n'épargne ni les biens ni la vie de ses peuples; elle

(1) Bataille de la rivière du Ter.

ne connaît dans ses assemblées d'autre règle que sa fidélité, dans sa conduite d'autre motif que ses devoirs, dans ses dons d'autres bornes que vos volontés. Elle donne tous les jours des secours à votre Etat et des victimes à votre service. Tous les ordres qui la composent s'empressent à signaler leur obéissance, ils vous dévouent leur sang, ils vous consacrent leurs fortunes, et tous, animés d'un égal désir de vous plaire, ou s'immolent ou s'épuisent pour votre gloire.

Oui, Sire, cette province, qui fut toujours si fidèle, sera toujours soumise à vos lois : quoiqu'elle sente le poids des contributions que Votre Majesté demande à regret, et que la guerre rend nécessaires, elle vous offre encore tout ce qui lui reste : comme vous devez tout attendre de son amour, elle doit tout espérer de votre bonté. Vos victoires lui promettent un meilleur avenir, et dans l'attente d'une paix que votre puissance prépare, et que vous préférez aux titres de vainqueur et de conquérant, elle se soutient par son zèle et se console par l'espérance.

Après ces hommages sincères et respectueux, que nos cœurs, plus éloquents que nos discours, ne peuvent jamais cesser de vous rendre, nous n'avons qu'à demander au ciel que la vie de Votre Majesté soit aussi longue qu'elle est héroïque, qu'elle est nécessaire : vivement persuadés que nous renfermons dans cet unique souhait non-seulement la félicité de votre royaume, mais encore le bonheur de toute l'Europe, dont vous serez ou le pacificateur par votre modération, ou le maître par vos conquêtes.

DEUXIÈME HARANGUE AU ROI,

Prononcée à Versailles, le 29 septembre 1700, pour la clôture de l'assemblée générale du clergé de France.

Sire,

Nous venons, au pied du trône de Votre Majesté, remplir en nous séparant le plus juste et le plus important de nos devoirs. Notre assemblée a commencé par votre autorité, permettez qu'elle finisse par nos remercîments et par nos vœux, et qu'approchant de votre auguste personne comme on approche des choses sacrées, c'est-à-dire avec respect et avec confiance, nous renouvelions les très-humbles actions de grâces que nous devons à votre piété, à votre protection et à votre zèle.

Le sujet qui nous amène aujourd'hui, ce grand nombre de sacrés ministres dont j'ai l'honneur d'être l'interprète, cette foule de spectateurs attentifs, nous rappellent le souvenir de ces temps heureux où l'Eglise, assemblée dans ses conciles, portait aux empereurs chrétiens les témoignages de sa profonde vénération ; où ses dernières actions étaient toujours destinées aux acclamations qu'elle faisait à leur honneur ; où tout retentissait des expressions tendres et sincères de sa reconnaissance et de sa joie, et où les évêques, dans tout l'appareil de leur dignité, et pleins de l'Esprit-Saint qui les avait animés dans le cours de leurs séances, allaient offrir à leur souverain, avec leurs hommages particuliers, ceux de leurs églises et de leurs provinces.

Tels furent les respects des Pères du concile de Chalcédoine pour l'empereur Marcien. Le clergé de France, Sire, répète leurs expressions, et adresse aujourd'hui les mêmes vœux à un prince qui, toujours auguste et toujours pieux, donne sans cesse à l'Eglise tant de preuves éclatantes de sa protection ; qui reconnaît que les rois ne sont grands aux yeux de Dieu, et même heureux sur la terre, qu'autant qu'ils aiment la religion ; qui, ne pensant à gouverner son royaume que par la même grâce de celui qui le lui a mis entre les mains, attire sur sa personne sacrée les bénédictions du ciel, et qui n'édifie pas moins l'univers par les exemples de sa piété, qu'il ne l'étonne par les prodiges de son règne.

Aussi, quels succès n'a point eus Votre Majesté quand de justes raisons ont armé votre bras et fait voir votre puissance ! Signaler chaque campagne par des victoires ou par des conquêtes ; entreprendre et finir des siéges fameux, malgré les obstacles des saisons et des éléments ; étendre votre domination jusque sur les rivages du nouveau monde, et enrichir vos sujets des pertes et des dépouilles de vos ennemis ; porter la désolation et la terreur au milieu des Etats voisins, pendant que vos frontières jouissaient d'une heureuse tranquillité ; fixer au gré de vos désirs les caprices et l'inconstance de la fortune, et la rendre, pour ainsi dire, tributaire de votre prudence ; suppléer à la stérilité des moissons par des ressources de prévoyance que vos peuples consternés n'osaient espérer, et ne craindre presque jamais les adversités que le sort des armes rend si ordinaires dans les longues guerres : ce sont, Sire, les bénédictions que le ciel a répandues sur vous et sur votre empire, et qui ne sont pas moins la récompense de votre piété que la source et le principe de votre gloire.

Oui, Sire, vous seul avez détruit les projets d'une ligue que le nombre de ses armées et l'expérience de ses capitaines rendaient redoutable. Votre Majesté a toujours vaincu lorsqu'à peine la résistance paraissait possible ; votre fermeté a fait notre confiance ; et, sûrs des événements, nous ne craignions que les périls où pouvait vous exposer votre courage. Le Dieu de Clovis, de Charlemagne et de saint Louis, a protégé l'auguste successeur de leurs vertus et de leur couronne, et il semble que le ciel n'ait permis l'union de tant de nations conjurées contre vous que pour donner une plus noble matière à vos travaux et à vos triomphes.

Quelle suite de prospérités ne vous promettaient point votre supériorité et votre puissance ! Mais votre piété a désarmé votre valeur. Selon la maxime de saint Augustin, Votre Majesté commença la guerre par nécessité, et elle l'a finie par religion. Vous avez préféré le repos et la tranquillité de vos peuples à vos intérêts et (ce qui est plus rare dans les héros) au désir flatteur de conquérir. Comblé de cette gloire humaine qu'ac-

quièrent les rois belliqueux, vous ne pensez qu'au bonheur solide qu'éprouvent les rois pacifiques. Ce n'est point sur les projets d'une aveugle ambition ou d'une politique selon la chair que vous réglez l'art de régner, mais sur les maximes de l'Evangile et sur les sentiments de votre conscience; par vous et par vos bienfaits votre royaume va devenir aussi florissant qu'il est redouté, et, dans le sein d'une heureuse paix que votre prévoyance affermit, vous assurez la félicité de vos sujets, après les avoir rendus dans la guerre la terreur et l'admiration de tout l'univers.

Telle fut la tranquillité dont jouit autrefois le peuple de Dieu sous la conduite du plus puissant, du plus aimé et du plus sage des rois d'Israël. On accourait de toutes parts pour admirer la prudence de ses discours et de ses conseils. Au seul bruit de son nom, le monde était dans le silence et dans le respect, et sa puissance était redoutable à tous ses voisins. Les nations allaient dans son pays, ou pour y apporter les richesses de leur commerce, ou pour y apprendre la politesse des mœurs, des sciences et des arts. On payait avec joie les subsides que le prince demandait avec peine. Le laboureur, tranquille, cultivait l'héritage de ses pères, et chacun, dans les villes et dans les campagnes, bénissait à l'envi l'auteur du bien public et du repos de toute la terre.

Votre Majesté nous prépare les douceurs de ce règne si célèbre dans l'Ecriture. Nos intérêts occupent tous vos soins et tous vos désirs, et nous pouvons dire de vous ce que disait autrefois saint Ambroise d'un grand empereur : que si son autorité suprême le faisait craindre, sa bonté paternelle le faisait aimer; qu'il chérissait son royaume comme un père tendre chérit sa famille; que la compassion et l'humanité, vertus si dignes des bons rois, formaient le caractère de son cœur et de son esprit; et que le bonheur de ses peuples était l'objet le plus cher de sa grandeur et de sa puissance.

Le clergé de France, Sire, s'intéresse selon ses devoirs aux prospérités de votre règne. Il regarde l'honneur qu'il a d'être le premier corps de votre royaume, non pas comme un vain titre de prééminence et de privilége, mais comme une obligation de donner à tous vos sujets des exemples édifiants d'obéissance et de soumission. Nous ne voulons être plus élevés que pour être, s'il est possible, plus fidèles. Combien de vœux offerts au Seigneur pour votre conservation et pour votre gloire! Lorsque vous marchiez pour vos expéditions militaires, nous invoquions le Dieu des armées. Votre auguste nom, répété si souvent dans nos saints mystères, redoublait la ferveur de nos sacrifices; et dans tous les événements d'une longue guerre, dans les délais d'une paix longtemps fugitive, et que nous désirions encore plus pour votre repos que pour le nôtre, nous tâchions, au pied des autels du Dieu vivant, de fléchir sa justice ou d'attirer sur vous ses miséricordes

Mais nous ne nous bornions pas à nos vœux et à nos prières, et pendant que vos autres sujets n'épargnaient ni leurs vies ni leurs fortunes, nous signalions pour vous notre reconnaissance et notre amour. Ces biens temporels dont Dieu nous a commis l'administration, non pas pour flatter en nous le luxe et la vanité, mais pour la subsistance des pauvres et pour l'édification des fidèles, nous les avons employés avec joie aux nécessités d'une guerre que vous souteniez pour l'intérêt de l'Eglise et pour la défense de la foi. Exempts de scrupule par le saint usage que Votre Majesté faisait de nos dons, notre conscience même a servi de motif à notre zèle. Le clergé de France n'a consulté ses besoins que pour vous en faire un sacrifice plus parfait et plus absolu. Presque accablés sous le poids de nos contributions et de tant de dettes contractées depuis quinze années, nous avons épuisé toutes nos ressources : heureux d'avoir pu par nos biens soutenir la gloire de la religion et servir à vos exploits et à vos victoires.

Nous ne doutions pas que la paix ne nous ramenât un temps plus heureux, et par vos bienfaits, Sire, notre attente n'a pas été vaine. Malgré les dépenses excessives d'une guerre si longue et si opiniâtre, vous avez oublié vos propres intérêts, dans l'impatience de nous soulager. En nous remettant une partie du don que notre assemblée vous avait offert, Votre Majesté a connu nos besoins, prévenu nos désirs et surpassé nos espérances. Les ministres du Seigneur, touchés de cette marque éclatante de votre confiance et de votre estime, ont redoublé partout leurs acclamations et les sentiments de leur respectueuse reconnaissance. Nos registres conserveront avec soin le souvenir précieux de votre bonté, et nous apprendrons à la postérité, jalouse des douceurs dont nous jouissons, que jamais prince ne commanda à des sujets si fidèles et si dévoués, et que jamais sujets n'obéirent à un prince si juste et si bienfaisant.

En effet, quel monarque mérita comme Votre Majesté l'hommage et l'amour des peuples qui lui sont soumis? C'est sous votre règne, aussi puissant que religieux, que nous voyons la fureur des duels, plus fatale à la France que les guerres les plus cruelles, abolie et presque oubliée; la licence des mœurs et l'impiété proscrites, ou du moins forcées de se cacher; la justice et les lois écoutées avec respect et suivies avec soumission; les dignités ecclésiastiques, et même la pourpre romaine, sous des rois moins pieux et moins attentifs, l'objet de l'ambition et de la faveur, aujourd'hui le prix du mérite et de la vertu; l'autorité des évêques, en tant de lieux la victime des fausses exemptions et des priviléges abusifs, rétablie dans les droits que Dieu même leur a confiés; la piété, que la cour ne connaissait guère, pratiquée dans tous les états et honorée de votre estime et de vos bienfaits, et l'hérésie enfin expirante, moins par votre autorité que par vos exemples et par votre zèle.

Le ciel vous avait réservé, Sire, pour détruire dans votre royaume le schisme de ces

derniers siècles. Comme il choisit autrefois Salomon pour bâtir le temple matériel de Jérusalem, il vous destina, par une vocation personnelle, l'honneur immortel d'augmenter l'édifice spirituel de l'Eglise, où s'unissent les vrais fidèles. Votre Majesté n'emploie pour ce grand ouvrage que le seul secours de la charité, des bienfaits et de la patience. Vos édits ont aboli le faux culte, et vos bontés disposent les cœurs à la vérité. Chaque jour reviennent dans nos troupeaux ces brebis dispersées que les préjugés d'une malheureuse naissance avaient séduites. Ces néophytes sincères vous regardent comme le ministre de la Providence, et avouent qu'ils vous doivent leur conversion. Vous contribuez à leur salut et ils servent à votre sanctification, et, pour me servir des paroles de saint Paul, s'ils font la joie et la consolation de l'Eglise, ils sont aussi votre récompense et votre gloire.

Vos augustes prédécesseurs auraient-ils cru, Sire, que ce parti, si fier et si redouté dès les premiers temps de son origine, verrait bientôt sa chute et sa fin dans tout ce royaume; que ces villes fameuses, autrefois l'asile de l'iniquité et du mensonge, et quelquefois de la rébellion, deviendraient et soumises et catholiques; que les enfants, par leur docilité et par leur foi, répareraient la désobéissance et l'incrédulité de leurs pères; que la croix de Jésus-Christ serait plantée sur les ruines des temples démolis, et que l'Eglise serait florissante dans les lieux mêmes où elle avait été l'objet d'une injuste persécution? Telles sont les bornes que Dieu a prescrites à toutes les sectes : tels étaient ses desseins sur vous, Sire, et par votre piété nous approchons de ce temps si désiré dont parlait autrefois saint Jérôme quand il disait que la France, l'heureuse France, inaccessible aux erreurs d'Arius et de Pélage, ignorait jusqu'au nom fatal du schisme et de l'hérésie.

Que n'a point fait Votre Majesté pour éteindre ces mystiques subtilités, ces illusions erronées, qui s'insinuaient dans les cœurs et dans les esprits sous la spécieuse apparence d'une sainte spiritualité? Votre prudence en a connu les périls, votre autorité en a arrêté le cours, et votre piété en a procuré la condamnation. Pierre a parlé par la bouche d'un souverain pontife comparable aux plus grands papes des premiers siècles, et à un jugement si sage et si respectable, l'Eglise gallicane a joint son acceptation. C'est ainsi, Sire, que par vos soins les nouveautés suspectes finissent presque dans leur naissance, que rien n'échappe à votre prévoyance et à vos lumières, et que vous n'employez jamais plus volontiers votre puissance que lorsqu'il s'agit du règne de Jésus-Christ et de la gloire de l'Eglise, qui est son épouse.

Pour remplir aussi nos devoirs et pour suivre les pieux sentiments de Votre Majesté, notre assemblée a prononcé sur cet amas confus d'opinions fausses et téméraires que l'esprit de mensonge introduit tous les jours parmi les fidèles. En rendant à César, comme sujets, ce que nous devions à César, il était juste que nous rendissions à Dieu, comme évêques, ce que nous devions à Dieu, à ses maximes, à sa vérité. Eloignés et d'une vaine singularité et d'un relâchement dangereux, nous avons conservé les bornes que nos prédécesseurs avaient posées. Les saints canons ont été la règle de nos décisions. Notre voix s'est élevée contre ces erreurs tant de fois proscrites, tant de fois naissantes, et dont la condamnation signala les premières années de Votre Majesté. Animés par votre zèle, Sire, nous ne tiendrons jamais la vérité captive dans l'injustice ou dans le silence, et nous transmettrons à nos successeurs le dépôt précieux de la doctrine aussi pur et aussi saint que nous l'avons reçu pour l'édification de l'Eglise et pour la gloire du christianisme.

Oui, Sire, par votre protection le clergé de France est devenu la plus heureuse portion du monde chrétien, pour me servir des termes de saint Léon. Nous ne formons presque plus de désirs que votre bonté ne prévienne. Exempts de l'inquiétude que causent toujours les demandes les plus raisonnables, à l'ombre de votre justice, nous vivons dans une confiance parfaite et tranquille. Les plaintes et les remontrances qu'autrefois les besoins des temps rendaient nécessaires ont fait place aux remercîments et aux éloges. Nous ne pensons aux siècles passés que pour mieux sentir la félicité du nôtre, et nos assemblées ne viennent plus faire entendre à leur souverain les tristes accents de la colombe mystique, c'est-à-dire de l'Eglise gémissante sous le poids de ses douleurs et de ses disgrâces.

Toutefois, Sire, la charité de Jésus-Christ nous presse d'implorer votre zèle et votre bonté. L'Eglise, cette mère commune des fidèles, qui vous a engendré au christianisme et à l'adoption sainte des enfants de Dieu; qui par l'onction sacrée a sanctifié en vous le caractère de la royauté; qui nourrit tous les jours votre foi et votre piété par ses sacrements et par le ministère de sa parole; qui vous promet une couronne incorruptible, plus estimable que celle que vous portez ici-bas avec tant de gloire; cette Eglise enfin qui vous regarde comme le premier et le plus auguste de ses enfants, attend de Votre Majesté le rétablissement des conciles provinciaux, si nécessaire pour assurer la pureté de la foi, la réformation des mœurs et l'uniformité de la discipline.

Ces assemblées canoniques porteront votre nom jusque dans les temps les plus reculés, au delà même des temps. Le saint concile de Nicée rendit celui du grand Constantin plus célèbre que la défaite de Maxence et de ses autres compétiteurs. Nous ignorerions aujourd'hui la grandeur et la fortune de Marcien, si le concile de Chalcédoine n'en avait transmis le souvenir jusqu'à nous. Les règlements ecclésiastiques que procura la protection de Charlemagne ont éternisé la mémoire de son règne et de sa vertu. Les monuments, Sire, que l'on érige pour votre

gloire seront, par le défaut de vraisemblance, suspects de mensonge ou d'adulation. L'Église, seule dépositaire de la vérité et qui ne loue qu'avec discernement et avec justice, put mériter la créance de l'avenir; et la postérité, qui douterait peut-être de vos faits héroïques sur la déposition de l'histoire, les croira sur la foi et sur le témoignage de nos annales.

Les conciles provinciaux de Reims, de Rouen, de Narbonne et de Bordeaux, convoqués sous les derniers règnes, ont été dignes de l'estime et de la vénération du monde chrétien. Par cet usage, recommandé avec tant de zèle par le concile de Trente, l'Église de France vous devrait, Sire, tout son bonheur et toute sa gloire, et l'on verrait, malgré la corruption des hommes et le relâchement des mœurs, revivre sous votre protection royale l'exacte discipline des saints canons; mais que nos vœux soient exaucés, ou que vous en suspendiez l'accomplissement, nous obéirons toujours avec soumission, et nous aurons pour vos ordres ce respect que Dieu seul peut exiger de nous, de soumettre jusqu'à nos désirs et nos sentiments les plus secrets aux vues de votre piété et aux lumières de votre prudence.

Dans l'attente de cette nouvelle grâce, que nous espérons de Votre Majesté, il ne nous reste qu'à vous protester en corps que notre fidélité est aussi inviolable par les mouvements de nos cœurs que par les devoirs que nous prescrit notre caractère. Les nœuds qui nous attachent à vous, Sire, et que Dieu même a serrés, nous seront toujours chers et toujours sacrés. Vos vertus nous rendent aimable cette soumission que notre naissance nous rend nécessaire. Notre soin le plus important sera d'enseigner sans cesse à vos peuples qu'ils sont heureux de vivre sous votre autorité, et nous conserverons avec joie cette gloire qui, selon le témoignage de Tertullien, est propre au christianisme, d'obéir au souverain que le ciel nous a donné, non-seulement par le motif d'une crainte humaine et politique, mais aussi par les sentiments les plus vifs et les plus ardents de la religion et de la conscience.

Après ces hommages sincères que le respect, la reconnaissance et, si je l'ose dire, l'amour pour votre auguste personne exige de nous, nous allons dans toutes les provinces de votre royaume publier vos vertus, raconter vos bienfaits, imiter votre zèle et demander à Dieu qu'il ne trouble jamais le cours de vos constantes prospérités; qu'il prolonge une vie si précieuse et si héroïque au delà du terme ordinaire que la Providence a prescrit aux hommes; qu'il mesure la durée de vos jours sur les vœux de tous vos sujets, et que nos successeurs, longtemps après nous, puissent encore jouir des douceurs d'un règne si grand et si glorieux.

TROISIÈME HARANGUE AU ROI,

Pour la clôture de l'assemblée du clergé de 1711.

Sire,

Le clergé de France approche de Votre Majesté avec un profond respect et avec une parfaite confiance, il vous offre ses vœux et ses acclamations ordinaires. Ses dernières séances sont toujours destinées à une fonction qui lui est aussi chère que glorieuse; et quel honneur pour moi de vous présenter encore en ce jour les très-humbles hommages d'un corps illustre dont des preuves éclatantes viennent de signaler la fidélité, et dont les temps les plus difficiles ne sauraient ralentir le zèle et l'obéissance!

Quel spectacle édifiant pour tous vos peuples, quel sujet, Sire, de surprise et d'envie pour vos ennemis, de voir l'Église gallicane se sacrifier tous les jours pour la défense de votre Etat, oublier ses propres besoins pour ne penser qu'à ceux de la monarchie, ne connaître dans ses délibérations d'autres bornes que vos volontés, d'autres motifs que la nécessité publique, se mettre, malgré son épuisement et son indigence, au-dessus de l'inquiétude de l'avenir et des retours secrets de la réflexion, trouver dans son dévouement et dans son amour des ressources inespérées, et, dans l'espace de peu d'années, faire des efforts qu'en deux siècles entiers nos prédécesseurs n'avaient pu faire!

Nous les faisons, Sire, ces efforts avec empressement et avec ardeur. Si nos dons sont immenses, nos résolutions sont promptes et unanimes; et que pouvons-nous trouver d'impossible pour un prince qui nous honore toujours de sa royale protection et nous regarde comme le premier objet de sa bienveillance, qui ne nous assemble qu'à regret et ne nous demande qu'avec peine, qui ne touche qu'avec scrupule à ces biens temporels destinés pour la subsistance des pauvres et des ministres du Dieu vivant, qui ménage avec bonté notre liberté et nos priviléges, qui connaît mieux que nous-mêmes les ruines du sanctuaire, qui sent nos malheurs, qui ne pense qu'à les soulager, et qui, par ses expressions tendres et paternelles, dont nos fastes conserveront un souvenir précieux, nous remplit de consolation et de confiance!

Nous louons, Sire, le Père céleste, d'où découle tout bien parfait, d'avoir mis dans le cœur de Votre Majesté cet amour filial pour l'Église, dont vous êtes l'édification et le soutien, ce zèle ardent pour le culte des autels, dont vous êtes aujourd'hui le défenseur, cette foi vive et supérieure à tous les événements de la vie humaine, cette piété constante qui vous fait sentir qu'il n'y a que Dieu qui possède la véritable grandeur, que son règne seul est immuable et éternel, que les rois ainsi que les autres hommes sont assujettis à son pouvoir et à ses décrets, que le bonheur des empires est dans sa main toute-puissante, et que les révolutions qui arrivent sur la face de l'univers sont

l'ouvrage de sa miséricorde ou de sa justice.

C'est cette piété sincère, Sire, dont Votre Majesté donne de si grands exemples, qui vous a engagé à désirer la paix, que vous avez cru ne pouvoir acheter trop cher, à gémir sur les malheurs d'une guerre dont Dieu demandera compte aux puissances qui vous attaquent, à sacrifier vos conquêtes les plus chères et ces places importantes qui auraient été le prix de votre valeur, à ôter, par une modération si digne de votre bonté, tous les prétextes odieux qu'inspirent la crainte et la défiance, à offrir des conditions que des ennemis moins jaloux et moins orgueilleux auraient acceptées, et à préférer un repos, aussi nécessaire à l'Europe qu'à vos sujets, aux vues mondaines et souvent injustes de la politique et de l'ambition.

Votre Majesté, Sire, ne fait la guerre que par nécessité, et ses motifs sont la justice et la religion. Fallait-il qu'une maison inquiète et jalouse vînt troubler la paix et le calme heureux dont nous jouissions, qu'elle formât contre vous une ligue redoutable dont la durée est le prodige de ce siècle, qu'elle rallumât un feu que depuis dix ans tant de sang répandu ne peut éteindre, qu'elle établît la domination de l'erreur et de l'hérésie dans des pays qui furent toujours si catholiques, qu'elle osât disputer une couronne que le droit des successions lui avait autrefois donnée et que le même droit lui a ôtée! Et fallait-il enfin que l'Europe entière devînt le théâtre infortuné de son ambition et de ses projets!

Aussi Dieu répand libéralement ses bénédictions sur le roi, votre auguste petit-fils, et sa couronne s'affermit tous les jours, malgré les obstacles. Une journée malheureuse et l'invasion de la capitale de sa monarchie semblaient avoir décidé de la destinée de l'Espagne; mais le Seigneur préparait ses voies dans le secret et dans le silence. Sa providence avait mis ce prince sur le trône, et sa protection l'y soutient. Il a confondu l'orgueil et les espérances de ses ennemis. L'imprudence et la présomption, suites ordinaires de la témérité, ont borné bientôt leurs progrès, et leurs premiers succès furent la cause même de leur défaite.

Quelle joie pour une nation si fidèle à son prince légitime de le voir, à la tête de ses armées, ramener sous ses étendards la victoire fugitive, animer ses soldats par ses ordres et par sa présence, tromper le savoir et l'expérience des capitaines les plus consommés, emporter par la célérité d'une marche précipitée une ville importante, que défendaient des troupes aguerries, gagner une bataille, et presque dans le même jour devenir pour ainsi dire le conquérant de ses propres royaumes, donner à son compétiteur de grands exemples d'activité et de courage, et laisser à l'Europe équitable, si elle peut l'être, le soin de décider qui des deux est le plus digne de régner, ou du rival ou du maître!

Dans le même temps, en Catalogne, une place, fameuse autrefois par nos disgrâces, se soumettait à votre domination. Les difficultés d'un siége long et pénible nous en faisaient craindre l'événement. La rigueur de la saison et des inondations subites et imprévues ne purent arrêter l'intrépidité de vos troupes, leur constance fut à l'épreuve de tous les obstacles, et la fureur des éléments conjurés ne servit qu'à montrer la vigilance du général et à rendre votre conquête plus éclatante.

Après les malheurs de quelques campagnes, qui n'aurait cru, Sire, votre puissance affaiblie et la France découragée? mais Votre Majesté trouve toujours des ressources dans sa prévoyance et dans sa sagesse; elle sait attaquer ou se défendre avec dignité, elle oppose partout des armées formidables, et l'inaction présente de ses ennemis succède à leurs avantages passés. Nos frontières sont tranquilles, et vos provinces ne craignent point les vaines menaces d'une invasion. Le ciel a fait sentir à la ligue aussi bien qu'à nous des tribulations et des amertumes, et la mort lui a enlevé sa première tête. Qui sait les desseins de Dieu dans une si subite révolution, et si l'Allemagne, autrefois si jalouse des droits de sa liberté, ne voudra point jouir de l'indépendance et suivre enfin les maximes fondamentales de sa politique?

Le clergé de France connaît toute l'étendue de ses devoirs dans des conjonctures aussi importantes, et son ardeur pour votre service fait toute sa joie et toute sa gloire.

Toutefois, Sire, ce n'est point notre dessein de cacher à Votre Majesté notre épuisement et nos besoins. Nous vivons sous un règne aimable et bienfaisant, où il nous est permis d'être sincères, où la liberté de prier et de demander, liberté que Dieu même commande aux hommes pour leur salut, fait notre félicité temporelle, et où, affranchis de ces égards timides qui dissimulent les nécessités publiques, nous pouvons porter au meilleur prince qui fut jamais les très-humbles supplications de l'Eglise gémissante sous le poids de ses douleurs et de ses disgrâces.

Nous parlerons donc, Sire, avec confiance, et c'est moins pour nous plaindre que pour retracer aux yeux de Votre Majesté le souvenir flatteur de notre amour et de notre zèle.

S'il ne s'agissait que des premiers ministres de l'Eglise, nous vous offririons nos dons avec allégresse. Qu'importe que nous retranchions sur nous-mêmes la plus grande portion de nos commodités temporelles? nous vous marquons à ce prix notre respectueuse reconnaissance. Comblés de vos bienfaits, élevés par votre choix à des dignités éclatantes, nous rendons à la défense et à l'utilité de votre Etat ce que nous tenons de votre bonté. Quel sort plus heureux pour des sujets soumis et fidèles! Pendant que nos proches vous dévouent leur sang dans vos armées, nous vous apportons l'hommage volontaire de tous nos biens; nous partageons ainsi dans nos familles la gloire de vous obéir et de vous plaire, et, dans ce concours

mutuel de nos sentiments et de nos devoirs, les uns s'exposent, et les autres s'épuisent pour votre service.

Mais, Sire, l'état des ministres inférieurs, l'indigence de ces pasteurs qui portent une partie du poids du jour et de la chaleur, nous afflige et nous inquiète; ils ne peuvent presque plus vivre de l'autel, et leur subsistance devient difficile. Nous craignons que le service divin ne souffre quelque décadence, et que les églises ne perdent insensiblement les biens que la piété des fondateurs leur avait donnés. La moisson évangélique est abondante, mais le nombre des ouvriers diminue dans les villes et dans les campagnes, et le clergé de France, que le bon ordre de ses affaires avait rendu si florissant, ne se soutient plus que par son ancien crédit et par les derniers efforts de son économie.

Mais, Sire, vous connaissez nos maux; un jour viendra que votre prudence les saura finir, l'espérance nous anime et votre bonté nous console. L'usage que Votre Majesté fait de nos dons nous dispense du scrupule, et notre conscience même sert de motif à notre zèle; les biens destinés pour les autels ne peuvent être plus saintement employés qu'à les soutenir et à les défendre, et l'œuvre la plus méritoire de la religion est de conserver la religion même. Nous attendons un avenir plus heureux, et, dans l'espoir d'une paix que le ciel voudra peut-être accorder bientôt aux vœux de l'Europe affligée, le clergé se confie en votre piété et s'abandonne à votre sagesse.

Oui, Sire, il est juste que Dieu favorise vos pieux desseins, qu'il protége le défenseur de l'Eglise et le vengeur des trônes abattus ou attaqués, qu'il récompense par d'abondantes bénédictions cet amour pour la foi orthodoxe que vous regardez comme le premier devoir de la royauté, ce zèle inflexible contre tout esprit d'erreur et de nouveauté, ce désir sincère de rendre vos peuples heureux et tranquilles, toutes ces vertus enfin que vous avez transmises avec votre sang à votre royale postérité, et qui, par les grands exemples que vous lui donnez, préparent le bonheur de plusieurs royaumes et de plusieurs siècles.

Pénétrés, Sire, des sentiments les plus vifs de respect, d'amour et de vénération pour la personne sacrée de Votre Majesté, nous retournons dans nos diocèses, nous allons veiller avec attention et avec soin aux besoins de l'Eglise et aux secours que les nécessités de votre empire exigent de nous, et demander à Dieu dans nos sacrifices et dans nos prières qu'il augmente sans cesse en vous les impressions salutaires de la sainteté et le désir de votre salut, qu'il conserve jusque dans le temps le plus reculé d'une vieillesse inconnue aux autres hommes une vie aussi précieuse qu'elle est nécessaire, qu'elle ajoute à vos jours ceux qu'il a retranchés à un prince que la France ne peut jamais assez pleurer, que dans le sein de votre auguste famille, au milieu d'une cour toujours attentive à vous servir et à vous plaire, il préserve votre santé des moindres accidents de la vie humaine, et qu'enfin le monarque le plus digne de régner soit aussi le plus grand et le plus heureux.

QUATRIÈME HARANGUE AU ROI,

Prononcée à Versailles, le lundi 3 juin 1715, pour l'ouverture de l'assemblée générale du clergé.

Sire,

Le clergé de France n'approche jamais de votre personne sacrée qu'il ne sente redoubler pour elle sa vénération profonde et, si je l'ose dire, sa tendresse respectueuse; votre autorité nous a convoqués et notre zèle pour votre service nous rassemble : ce n'est point le désir de soulager les travaux de la résidence dans les douceurs domestiques de nos proches et de nos familles, qui nous ramène dans ces lieux; des motifs plus saints et plus religieux intéressent notre attention. Nous venons vous réitérer les acclamations que nous devons sans cesse à votre piété et à votre gloire, vous apporter de nouveaux secours pour l'utilité de votre Etat, goûter cette joie vive et pure qu'inspire à de bons sujets la présence auguste d'un bon maître, et chercher dans les favorables regards de Votre Majesté des présages flatteurs de protection et de bienveillance.

J'ai donc l'honneur de vous parler, Sire, pour tout le clergé de votre royaume, pour ce corps illustre que la doctrine et la piété rendent célèbre dans tout l'univers, pour une portion noble et choisie de cette Eglise universelle que les rois de la terre respectent comme leur mère, pour une assemblée digne de votre confiance et de votre estime, par les vertus du grand archevêque qui y préside (1) et de tant de ministres du Seigneur qui la composent : ils se servent encore en ce jour de ma faible voix pour vous expliquer les sentiments de leur inviolable fidélité, et je viens en leur nom et sous leurs auspices vous offrir avec nos hommages particuliers ceux de nos diocèses et de nos provinces.

Quelles actions de grâces ne devons-nous pas à un prince qui regarde la protection dont il nous honore comme le premier devoir de la royauté; qui sait que les rois ne sont grands aux yeux du Seigneur, et souvent heureux sur la terre, qu'autant qu'ils favorisent la religion; qui cherche son salut et le royaume de Dieu sur toutes choses, malgré les dangers du pouvoir suprême; qui, dans les prospérités les plus brillantes et dans les afflictions domestiques les plus sensibles, s'est toujours soutenu avec modération ou avec patience, et qui, rempli de toutes les vertus que les Pères de l'Eglise et les conciles même œcuméniques ont tant louées dans Constantin et dans Théodose, égale ces empereurs par les exemples de sa piété et leur ressemble par les merveilles de son règne!

Nous ne venons point, Sire, donner de vaines louanges à cette gloire humaine qui

(1) L'archevêque de Narbonne.

vous environne et que la terre admire, et notre caractère nous défend un encens profane. A Dieu ne plaise que la politique du siècle, ni les bienfaits dont Votre Majesté nous a comblés, nous inspirent l'art de flatter, et que notre reconnaissance s'explique aux dépens de la simplicité évangélique! Vous voulez que les évêques édifient votre piété, vous attendez de nous que nous rapportions à Dieu et aux sentiments de l'humilité chrétienne ces éloges que la vérité et la justice nous engagent à consacrer à votre honneur, et, bien loin d'éblouir les maîtres du monde par le récit fastueux de leurs vertus et de leurs exploits, c'est à nous à leur apprendre avec respect et avec confiance le saint usage qu'ils en doivent faire.

Cependant, Sire, pouvons-nous taire tout ce que le ciel a opéré par vous dans les dernières actions de la guerre que Votre Majesté vient de finir?

On a vu la trame de cette ligue formidable, dont la durée avait été le prodige de notre siècle, rompue par la supériorité de votre sagesse; vos généraux saisir avec prudence et avec valeur ces moments critiques qui décident des succès et qui changent la face des événements (1); des postes, défendus par des retranchements et par des rivières, emportés presque sans perte et par la seule audace de l'entreprise; des places importantes (2) revenues sous votre domination en présence même de vos ennemis, accourus plutôt pour en orner le triomphe que pour en disputer la conquête et la victoire, enfin se prêter à tous vos projets, moins par le courage de vos troupes que par cette protection de Dieu qui fut toujours la ressource la plus sûre de votre royaume et de votre règne.

Quelle campagne fut jamais plus éclatante que celle qui couronna vos exploits et où il plut à Dieu d'inspirer un esprit pacifique à tant de puissances confédérées!

Deux villes fameuses (3) et redoutées furent l'objet de vos entreprises et le théâtre de votre gloire: ni la longue résistance de leurs défenseurs, ni les ouvrages immenses que l'art avait élevés et qui semblaient inaccessibles à tous les efforts de la valeur, ni les obstacles des saisons et des éléments, ni ces feux souterrains qui portent la mort partout où ils sont et se font craindre même où ils ne sont pas, ne purent arrêter l'intrépidité de vos troupes. Ces places tombèrent en votre pouvoir: l'une est à présent le rempart le plus assuré de vos frontières, vous ne soumites l'autre que pour en faire le prix de la paix. Le sacrifice fut l'effet de votre modération, comme la conquête avait été le triomphe de votre puissance.

Telles sont, Sire, les bénédictions que le ciel répand sur vous, et il était juste que Dieu couronnât par d'heureux succès tant d'actions que vous avez entreprises et exécutées pour sa gloire, et des intentions plus pures et plus saintes que vos actions mêmes; qu'il récompensât ce zèle constant pour la religion dont Votre Majesté a toujours ménagé les intérêts plus que les siens propres dans tous les traités que sa prudence a conclus; cette protection généreuse et édifiante que vous donnez aux besoins de la chrétienté menacée aujourd'hui de l'invasion d'un ennemi puissant et redouté (4); ces secours offerts ou préparés pour une île célèbre (5) qui fut l'écueil de la fierté des Ottomans, et qui trouva toujours dans l'amitié de la France une ressource sûre et solide; cette haute sagesse qui préside à tous vos conseils et qui vient de vous attirer la vénération des plus grands princes de l'Orient (6): enfin, cette inviolable fidélité pour vos alliés, qui furent si louables par leur attachement pour votre service, et que votre protection a rétablis dans toute la splendeur du rang que le ciel leur avait donnée.

Pouvons-nous, Sire, oublier ce testament célèbre, ce dépôt si digne de votre prudence, que sans doute l'esprit de Dieu vous a dicté et que vous a inspiré votre amour pour les peuples que sa providence vous a soumis.

Vous avez envisagé avec tranquillité ce moment terrible où le temps finit et où l'éternité commence, dont le monde charnel et terrestre éloigne sans cesse l'idée et le souvenir, et que les rois craignent comme le terme fatal de la gloire et de la grandeur. Dans des jours tissus pour vous de prospérités, au milieu des applaudissements de toute la terre, dans une florissante santé qui nous montre plutôt une jeunesse renouvelée que la décadence de l'âge avancé, vous avez connu que vous étiez homme et mortel, et, votre piété mettant à profit l'avis salutaire qu'un prophète donnait autrefois à un saint roi, vous avez voulu préparer à vos sujets un sort heureux et tranquille. Vous avez porté votre prévoyance jusque dans l'avenir: cet objet si humiliant pour tous les hommes n'a point dérangé votre constance, et ces dernières dispositions, que nous ne traçons d'ordinaire qu'avec tristesse et avec frayeur, ont été pour Votre Majesté le monument le plus héroïque de sa fermeté et de sa sagesse.

Le clergé de France s'intéresse, Sire, selon ses devoirs, à tous les événements de votre règne, et dans ces jours difficiles d'une guerre longue et sanglante, nous avons toujours invoqué le Dieu des armées.

Que de vœux adressés pour vous au Seigneur! nos temples retentissaient sans cesse des cantiques sacrés de notre joie ou de notre crainte. Que de sacrifices offerts dans tous les temps et dans tous les lieux pour les prospérités de votre État et pour la conservation de votre personne sacrée! Combien de ministres fervents ont élevé leurs mains pour demander au Père céleste le retour de ses anciennes miséricordes! Combien d'âmes fidèles, connues de Dieu seul et cachées dans l'intérieur de sa face, ont prié dans le secret de leur soli-

(1) La journée de Denain.
(2) Douai, le Quesnoy et Bouchain.
(3) Landau et Fribourg.
(4) Les Turcs.
(5) L'île de Malte.
(6) Le roi de Perse.

tude et attiré sur vous les consolations éternelles et les bénédictions de la terre ! Et peut-être que ces campagnes, si honorables au nom français et qu'une paix si désirée a couronnées, ne sont pas tant l'ouvrage de vos soldats que le fruit heureux des larmes et des gémissements de l'Eglise.

Dieu a exaucé tant de vœux et tant de prières, et, libre des soins que donne la guerre, Votre Majesté, par des vertus plus conformes à sa piété, ne va plus penser qu'à soulager les sujets les plus fidèles qui furent jamais, et dont elle fut toujours l'amour, la consolation et la confiance.

Et en effet, dit saint Augustin, les rois ne sont justes et saints aux yeux de Dieu que lorsque, remplis de l'esprit de religion qui vous conduit et qui vous dirige, ils ne travaillent que pour rendre leurs Etats heureux ; qu'ils aiment mieux être appelés les pères que les maîtres de leurs peuples ; que, supérieurs à ces grands noms de vainqueur et de conquérant que le monde a trop consacrés, ils s'attirent l'amitié de leurs voisins et les acclamations de leurs sujets; qu'ils se rendent dignes d'être un jour récompensés dans le ciel, où ils seront, et loués sur la terre, où ils ne seront plus ; et que, laissant après eux un souvenir durable de leurs vertus et de leurs bienfaits, ils méritent la noble émulation des princes qui leur succèdent.

Mais, Sire, nous n'avons pas borné notre zèle à des vœux stériles et à une contemplation oisive, et nos pains sacrés, destinés à la subsistance des pauvres et des ministres du Seigneur, ont servi souvent à la nourriture des soldats d'Israël.

Le corps de votre royaume le plus libre a toujours été le plus libéral et le plus soumis; malgré les dettes immenses que nous avons contractées pour le service de Votre Majesté, nous avons trouvé dans notre économie et dans notre amour des ressources inespérées ; dans le désir de vous obéir et de vous plaire, nous avons préféré une louable confiance aux réflexions trop timides de notre épuisement ; nous avons regardé la conservation de l'Etat comme le premier intérêt de la religion, et ses besoins sont devenus la règle de nos consciences et de nos devoirs. Dieu même nous commande de nous intéresser aux nécessités de la patrie, et la justice la plus sévère nous engage d'accorder nos biens temporels au défenseur de la discipline des saints canons, à l'auguste héritier de nos fondateurs, à notre bienfaiteur même et au protecteur de toute l'Eglise.

Oui, Sire, elle ne peut assez reconnaître ce que vous avez fait pour sa gloire et pour son bonheur dans tout le cours de votre règne ; elle ne peut assez louer ce zèle ardent pour la parfaite conversion de ceux que les préjugés de leur naissance avaient séparés de nous et que vos bienfaits et votre patience ramènent insensiblement dans nos troupeaux; cette estime et cette confiance dont vous honorez les évêques, et qui est le seul motif humain auquel il leur soit permis d'être sensibles; cette scrupuleuse attention dans le choix des sujets que vous élevez aux dignités ecclésiastiques, et que Votre Majesté va même chercher dans cette obscurité où la vertu aime à se cacher; cette bonté qui conserve nos priviléges, et qui, ménageant en toutes choses notre liberté, nous donne toute la gloire d'une obéissance d'autant plus pure qu'elle est volontaire; enfin cet amour constant pour la saine doctrine, et cette fermeté inflexible contre ces nouveautés que les premiers jours de votre enfance virent éclore, et qui, formées par la singularité et par l'orgueil, se soutiennent toujours par la faction et par le mensonge.

Est-il possible que presque chaque siècle donne au monde le triste spectacle d'une erreur nouvelle; que celle-ci, conçue dans les contrées Belgiques, se soit insinuée dans un royaume si savant et si catholique; que, cent fois foudroyée et cent fois renaissante, elle se relève sur ses propres ruines; que l'épouse de Jésus-Christ soit non-seulement attaquée par ses ennemis déclarés, mais qu'elle trouve encore dans son sein des enfants indociles? L'illusion a ses bornes, et l'Eglise seule n'en a point. Dieu sans doute réserve à Votre Majesté la gloire d'achever son œuvre, et nous pouvons lui adresser ces belles paroles que saint Léon écrivait autrefois à l'empereur Marcien : *Soutenez sans cesse, grand prince, le règne de la vérité, comme Dieu protége le vôtre. Et qu'y a-t-il à souhaiter pour le bonheur de la religion, sinon qu'une hérésie proscrite dans son origine par la condamnation de ceux qui en furent les premiers auteurs puisse s'éteindre à jamais par votre autorité et par votre zèle?*

Le corps des pasteurs de votre royaume, Sire, s'est préservé du venin de ces opinions si dangereuses, même pour l'Etat; et nos vœux les plus ardents seraient accomplis, si ces divisions, que nos péchés ont fait naître depuis quelque temps entre les frères, cédaient aux motifs et à l'amour de l'unité; si, liés par les nœuds sacrés du caractère de l'épiscopat, nous l'étions aussi par la parfaite conformité de nos sentiments; si, dans le concours d'une acceptation universelle, nous suivions tous la voix de Pierre qui nous conduit ; si nous conservions cette sainte unanimité qui fut toujours la gloire de l'Eglise gallicane; si nous pouvions bientôt marquer dans nos fastes ce jour heureux que nous désirons avec gémissement et avec larmes, et si Dieu voulait enfin accorder à votre piété et à vos soins cette paix ecclésiastique que nous demandons par les entrailles de Jésus-Christ, et qui, pour me servir des paroles d'un grand concile, ferait la joie du ciel et la consolation de la terre.

C'est ainsi, Sire, que Votre Majesté s'est acquis pendant tout son règne le titre de protecteur de la foi orthodoxe, que les princes chrétiens doivent regarder comme l'objet le plus solide de leur ambition. Ce que vous faites pour la religion sera immortel comme elle; vos bonnes œuvres sont écrites dans le livre de vie en caractères ineffaçables ; l'Eglise reconnaissante et ses annales sincères

en feront passer le souvenir jusque dans la postérité la plus reculée, et comme Dieu seul en est le motif et le principe, Dieu seul aussi se réserve le soin d'en assurer la gloire et d'en préparer la récompense.

Vivez, Sire, vivez, et la France sera heureuse. Possédez en repos ce loisir que Dieu vous a fait dans ces superbes palais où les prodiges de l'art s'unissent à toutes les richesses de la nature. Nous verrons Votre Majesté, libre des soins et de l'inquiétude des événements, couler doucement les jours d'un avenir paisible et tranquille, soulager vos sujets lorsque la situation des affaires encore agitées ne mettra plus d'obstacle à votre bonté, compter vos journées par vos grâces et par vos bienfaits, apprendre l'art de régner à ce royal enfant, reste précieux de tant de princes, que le ciel n'a fait que montrer à la terre, et joindre dans le cours d'une même vie la gloire du règne de David belliqueux aux douceurs de celui de Salomon pacifique.

Nous allons, Sire, dans le cours de notre assemblée donner à Votre Majesté de nouvelles preuves de notre ancienne fidélité. Nous demanderons pour elle dans nos sacrifices cette plénitude de jours qui est la première bénédiction de la terre, et sur toutes choses ce que vous désirez vous-même, votre sanctification et votre salut.

HARANGUE AU DAUPHIN.

Monseigneur,

C'est la première fois que le clergé de France a l'honneur de paraître devant vous, il vous assure par ma bouche de ses profonds respects ; et quelle joie ne ressent-il pas de révérer en vous la plus chère espérance de cet empire et l'héritier de la plus belle couronne du monde !

Ce sont les évêques de ce royaume qui recevront vos lois dans un avenir éloigné, ce sont les pontifes de cette Eglise que vous devez regarder comme votre mère, et dont vous êtes le fils précieux et chéri ; ce sont les ministres du Dieu vivant qui se présentent à vous, et qui ne cessent de demander au Seigneur dans leurs sacrifices qu'il vous donne les bénédictions de la terre, et surtout cet esprit de piété et de religion qui fait la gloire la plus solide des bons princes.

Le ciel a affligé la France par les plus sévères châtiments de sa justice ; il vous a réservé, Monseigneur, pour notre félicité, et, réunissant en vous nos vœux et nos espérances, il nous conservera sans doute l'unique consolation que nous a laissée sa miséricorde.

Avec quel plaisir voyons-nous, Monseigneur, que les infirmités de l'enfance respectent une santé si précieuse et si nécessaire, que l'ange tutélaire de la France veille lui-même à votre conservation, qu'élevé par les heureuses mains à qui la Providence et le roi ont confié votre première éducation (1), vous croissez pour le bonheur de la monarchie, que l'âge développe chaque jour en vous de nouvelles grâces, et que, sur ces traits embellis des plus riches trésors de la nature, Dieu nous montre déjà l'impression de votre future grandeur et la gloire qu'il vous prépare !

Vivez, Monseigneur, pour notre consolation et pour la félicité du royaume ; nous demandons au ciel que la piété, l'innocence et la justice augmentent toujours en vous, que vos jours soient prolongés au delà du siècle qui vous a vu naître ; et souvenez-vous, Monseigneur, qu'un évêque, interprète des vœux de l'Eglise gallicane, vous a dit, dans les premières années de votre enfance, que tous vos devoirs consistent à craindre Dieu et à obéir au plus grand roi et au meilleur père qui fut jamais.

DISCOURS

Prononcé à Reims, le 28 octobre 1722, au sacre et couronnement de Sa Majesté.

Sire,

Nous offrons à Votre Majesté les très-humbles hommages d'une portion noble et illustre de cette Eglise universelle que les rois de la terre respectent comme leur mère, et dont vous êtes le fils le plus précieux et le plus chéri.

Nous représentons en ce jour solennel et mémorable nos confrères dispersés dans toutes les contrées de votre empire ; nous sommes les interprètes de leurs sentiments, et nous devons joindre aux tendres acclamations de tous vos sujets des vœux d'autant plus ardents, qu'ils ont leur source dans notre confiance, et que la religion nous les inspire. L'Eglise gallicane se présente donc avec confiance au pied du trône de Votre Majesté ; c'est elle qui a reçu les promesses de votre baptême et qui vous a régénéré à l'adoption sainte des enfants de Dieu ; elle vient de consacrer en vous, par les mains d'un grand pontife successeur de saint Remi, la dignité suprême de la royauté ; elle nourrit votre foi et votre piété par ses sacrements et par sa parole ; elle demande sans cesse à Dieu par ses prières la durée de vos jours précieux, qu'une brillante santé nous assure ; et votre nom, si souvent répété dans nos sacrifices, est l'objet le plus cher de son amour et de sa ferveur.

Tant de nœuds qui nous attachent à vous, Sire, nous répondent de vos bontés, et nous avons la consolation de trouver dans les favorables regards de Votre Majesté des présages flatteurs de protection et de bienveillance.

Quel bonheur pour la France, et surtout pour l'Eglise, qui en est le premier corps, d'obéir à un maître dont la raison, formée avant l'âge, nous annonce un règne si florissant ; qui, en recevant la plus belle couronne du monde, sent plutôt le poids immense du devoir qu'elle impose, que les avantages du rang suprême ; qui, par son recueillement et par sa piété, rend la cérémonie de sa consécration plus auguste que par la magnifi-

(1) La duchesse de Ventadour.

cence et la splendeur du spectacle qui fait couler de nos yeux, avides du plaisir de regarder, les larmes précieuses que produisent la joie, l'amour et l'admiration; qui nous rappelle sans cesse le souvenir des vertus du grand prince de qui il tient son royaume, et qui, sur ces traits embellis des plus riches trésors de la nature, nous montre déjà l'impression de la future grandeur et de la gloire que Dieu lui prépare!

Vous commandez, Sire, à la plus noble nation de l'univers; son attachement inviolable pour ses maîtres est le caractère essentiel qui la distingue de toutes les autres, et son zèle fut toujours à l'épreuve des temps les plus difficiles; une émulation louable et constante anime tous les ordres qui la composent.

Le clergé a signalé sans cesse sa fidélité, et les secours immenses qu'il a accordés ont été plus d'une fois la ressource de votre empire. La noblesse prodigue son sang dans les guerres que la fatalité des conjonctures n'attire que trop souvent, et sa valeur est l'appui de votre couronne; la magistrature, cette profession si honorable dans ses fonctions et si utile au bien public, a souvent soutenu le trône aux dépens des fortunes innocentes de ses familles particulières. Chacun dans sa condition mesure sa conduite plus sur son amour que sur son pouvoir, et dans un concours mutuel de devoirs et de sentiments, tous s'empressent, selon les besoins, à s'immoler ou s'épuiser pour la gloire de la monarchie. Aussi que ne devons-nous point attendre de la douceur et de la bonté de votre cœur paternel, dont Dieu développe à chaque instant le principe et le mouvement!

Vous faites, Sire, l'attente de tout l'univers; vos vertus en font déjà l'espérance et l'admiration, et le ciel ouvre pour vous le cours de vos hautes destinées. La justice, la religion et l'innocence des mœurs dirigeront tous les motifs de votre royale administration; vous ne ferez jamais la guerre qu'avec douleur, et vous conserverez la paix avec attention; affranchi de l'idée flatteuse qui séduit les princes belliqueux et conquérants, vous penserez au bien solide que procurent les rois pacifiques; les serments que vous avez faits à la face des autels, et dont Dieu même fut le témoin et dont il sera le juge, deviendront l'objet éternel de votre piété; et, persuadé que l'autorité suprême n'a rien de plus grand que de pouvoir faire le bien public, ni rien de meilleur que de le vouloir, vous rendrez au dedans votre règne aussi aimable par vos bienfaits, qu'il sera au dehors redouté par votre puissance.

Veuille le Dieu de Clovis et de Clotilde répandre toujours la plénitude de ses dons sur votre personne sacrée, et combler de ses précieuses bénédictions les augustes alliances que la sagesse humaine a préparées, et que la Providence a accomplies pour le repos de l'Europe et la gloire de deux royaumes! Puissiez-vous mettre à profit, pour le gouvernement de vos sujets, les lumières et les travaux d'un grand prince depuis longtemps dépositaire de votre autorité, et souvenez-vous, Sire, que tous les devoirs d'un grand roi consistent à craindre Dieu, à défendre et à protéger l'Eglise trop souvent attaquée, et à devenir le père des peuples dont le ciel l'a fait le maître.

HARANGUE AU ROI,

Prononcée à Versailles, le dimanche 3 juin 1725, par M. de Nesmond, archevêque de Toulouse, président de l'assemblée générale du clergé de France, tenue en l'année 1725.

Sire,

J'ai l'honneur de présenter à Votre Majesté les profonds respects d'une assemblée digne de votre affection et de votre estime, et qui est une portion illustre de tout le clergé de votre royaume; vos ordres l'ont convoquée, et elle a confié à mes faibles talents la place importante que j'y occupe. Tous ces pontifes que j'accompagne, tous ces autres ministres du Seigneur vous renouvellent par ma bouche les assurances d'une fidélité éprouvée dans tous les âges et dans tous les règnes. Je suis l'interprète de leurs sentiments, et je viens en leur nom et sous leurs auspices vous apporter les très-humbles hommages de nos églises et de nos provinces.

Quelle joie pour nous, Sire, d'approcher avec confiance du trône glorieux où le ciel, propice à la France, vous a fait asseoir; de goûter ce plaisir secret et touchant que produit votre royale présence dans le cœur de tous vos sujets; de pouvoir admirer de près ces grâces extérieures qui ornent votre personne sacrée, et qui sont un présent de la nature si désirable dans les rois, s'il était moins dangereux pour leur salut; de révérer en vous le protecteur de l'Eglise, dont le soutien est le premier devoir de la royauté, et de sentir, dans le favorable accueil dont Votre Majesté nous honore, ces bontés qui annoncent notre bonheur, et qui font notre consolation et notre espérance!

Dieu vous a prévenu, Sire, de ses bénédictions dès les premiers temps de votre enfance, et il a mis en vous tous les présages d'un règne heureux et florissant. Votre autorité fut toujours aussi respectée que celle des rois les plus affermis par une longue et paisible administration. La fidélité de vos peuples, la soumission des grands et l'amitié de vos voisins ont concouru avec un zèle égal à la tranquillité de votre royaume; des potentats (le czar) sont venus du fond de leurs vastes Etats vous offrir le tribut de leur tendre vénération, et votre nom, partout si chéri et si révéré, répond à la France de la durée du repos dont elle jouit. De sages négociations (1) dirigées par vos ordres ont réuni dans les rivages lointains des puissances que l'intérêt ou l'ambition avait divisées. Vous êtes le spectacle et l'attente de toutes les nations, et c'est à la conservation de vos jours précieux que Dieu semble atta-

(1) Avec l'empereur de Russie et le Grand-Seigneur.

cher aujourd'hui le bonheur et la destinée de l'Europe.

Mais, Sire, la dignité souveraine n'est agréable aux yeux du Seigneur qu'autant que sa grâce en règle l'usage. Les vertus chrétiennes font seules la plus solide grandeur des rois, et attirent d'ordinaire sur eux cette gloire et ces bénédictions de la terre qui sont, dans l'ordre de la Providence, le prix et la récompense du juste.

Permettez, Sire, que l'un des plus anciens pasteurs de votre royaume porte la vérité jusqu'au pied du trône. Notre ministère ne doit point s'expliquer aux dépens de la sincérité évangélique; vous voulez que les évêques instruisent et édifient votre piété, et, bien loin de séduire les maîtres du monde par l'éloge trop flatteur de leur autorité et de leur puissance, c'est à nous à leur apprendre avec respect et avec confiance le saint usage qu'ils en doivent faire.

Oui, Sire, la vie la plus éclatante n'est qu'une ombre que le temps dissipe, et qui laisse bientôt dans l'oubli et dans le silence la réputation des héros. Les amusements qui suivent en foule le trône sont des piéges dangereux à la sainteté des mœurs. Les talents politiques, que sont-ils, si la piété ne les conduit pas, qu'une ambition déguisée sous de vains prétextes, et que Dieu, malgré la prudence de la chair, ramène quand il lui plaît aux desseins de sa providence? Les exploits militaires, que le monde admire, signalent à la vérité la valeur et l'expérience des conquérants; mais les prospérités de l'Etat épuisent quelquefois les sujets: le sang qu'une guerre même involontaire fait répandre déplaît aux yeux du Seigneur, et la gloire d'achever le temple de Jérusalem, que Dieu refusa à David belliqueux, fut réservée à Salomon pacifique.

Votre Majesté nous rassure sur les dangers qui accompagnent la royauté, et le désir de votre salut sera, sur toutes choses, l'objet le plus cher de votre piété.

Quelle consolation n'est-ce pas, Sire, pour les vrais fidèles, de voir cette foi vive et sincère que vous apportez au pied des autels, où vous humiliez la première tête de l'univers en présence de Jésus-Christ caché dans nos saints mystères! Cette attention à la parole que vous annoncent les ministres de l'Evangile, et qui vous apprennent les maximes de bien vivre et de bien régner; ce recueillement dans toutes les cérémonies ecclésiastiques où la dignité suprême vous appelle, et où votre modeste simplicité fait le plus grand ornement de ces spectacles de religion; cette innocence de mœurs qu'un siècle trop dépravé ne pourra séduire, et que le Seigneur fera servir à l'édification de la superbe cour qui vous environne; enfin cet assemblage heureux de tant de vertus que des mains habiles ont su cultiver, et qui ont travaillé avec la nature, avec Dieu même, à l'éducation d'un roi qu'il a tiré pour notre bonheur des trésors de sa providence.

Votre Majesté n'oubliera jamais les dernières instructions que lui donna son auguste bisaïeul, dans les tristes instants qui finirent le cours de sa belle vie, et ses paroles mémorables, toujours présentes à vos yeux, seront le monument éternel de sa religion et de sa sagesse.

Il vainquit souvent ses ennemis par ses armes, et triompha de la mort même par sa constance. Sa piété fut l'édification du christianisme. Il protégea la foi orthodoxe, et son zèle s'éleva toujours contre les erreurs que l'orgueil et la singularité ont introduites depuis près d'un siècle dans une Eglise si savante et si catholique. L'auguste prince à qui vous devez le jour aurait porté sur le trône ces trésors de justice, de lumière et de sainteté, si Dieu ne l'eût ravi à ce royaume, dont il possédait l'amour et la confiance. Ce sont, Sire, toutes ces vertus que vous avez à nous rendre. La France attend de vous l'imitation de ces grands modèles, et vous ne serez jamais plus au-dessus de toute comparaison, que lorsque vous leur serez plus comparable.

Dans un espoir si flatteur et si consolant, quel bonheur, Sire, pour tous vos sujets de vivre sous un maître que l'on voit chaque jour s'instruire dans ses conseils des devoirs de la royauté; fonder son expérience sur celle des plus grands personnages de son Etat; garder dans ses projets un secret profond, d'où dépendent les succès des événements; écouter avec réflexion les sentiments du grand prince à qui il a confié les soins divers de l'administration publique, et qui porte, sous les ordres de Votre Majesté, tous les travaux de cette royale sollicitude qui trouble souvent le repos des souverains et affermit la félicité de leurs peuples!

Mais, Sire, le titre le plus glorieux de votre couronne est celui de défenseur de la religion. Il consacre, pour ainsi dire, le trône que vous occupez, et vos augustes ancêtres vous l'ont laissé comme la portion précieuse de votre royal héritage. L'onction sainte a réuni en vous le sacerdoce et la royauté. Des conciles œcuméniques, qui ne sont jamais suspects de flatterie, ont autrefois donné à Constantin et à Théodose le nom sacré de pontifes, et n'ont point mis de différence entre les évêques qui gouvernent l'Eglise et les princes qui la protégent.

C'est par votre zèle, Sire, que la lumière de l'Evangile sera portée jusqu'aux extrémités de la terre; que nous verrons l'autorité ecclésiastique, souvent l'objet des contradictions humaines, rétablie dans tous les droits que Jésus-Christ lui a confiés; que l'ordre de la hiérarchie sera respecté par ces esprits inquiets que séduit le goût de la nouveauté, et que l'on a vus sortir dans ces derniers temps des bornes d'une subordination légitime; que ces dissensions que nos péchés ont fait naître entre les frères dans l'épiscopat céderont enfin à l'attrait d'une sainte unanimité. Le ciel sans doute a réservé à votre piété et à votre règne la gloire de les terminer. Vous serez le ministre de la Providence pour l'accomplissement de ce grand ouvrage, et nous vous devrons cette

paix si longtemps fugitive que l'Église demande avec gémissement et avec larmes, et qui ferait la joie du ciel et la consolation de tous les fidèles.

Le clergé de France, Sire, s'intéresse selon ses devoirs à tous les événements du règne de Votre Majesté, et il vient de vous apporter de nouveaux secours pour l'utilité de votre royaume.

A la vérité, nos biens temporels, qu'exagère sans cesse la crédulité ou la prévention, sont réservés à des usages que l'Evangile même nous prescrit; nous les tenons de la libéralité de nos rois ou de la religion et de la piété des fondateurs. Dieu nous en a établis les dépositaires, et leur destination est consacrée au soulagement des pauvres. La charité les a donnés, la charité doit les reprendre, et c'est à nous à faire servir à l'édification publique les oblations des fidèles et le patrimoine du sanctuaire.

Mais, Sire, ces biens temporels ont été souvent employés pour la gloire et pour l'intérêt de votre État. La justice, la reconnaissance et la religion l'ont exigé de nous, et le corps le plus libre a été dans tous les temps le plus libéral et le plus soumis. Les secours que le clergé de France a fournis ont été plus d'une fois la ressource de votre empire. Les dettes immenses qu'il a contractées pour votre service signaleront dans la postérité son obéissance. Nous en prenons tous les ans la libération sur nous-mêmes, et, par un zèle désintéressé et si rare dans le siècle où nous vivons, nous épargnerons à nos successeurs le soin de les acquitter. Malgré les retours secrets de la réflexion et de l'inquiétude de l'événement, nos dons sont toujours au-dessus de notre pouvoir, et, dans la triste situation de nos affaires, que l'économie la plus attentive ne saurait presque rétablir, à peine conservons-nous pour l'avenir la douceur et la consolation de l'espérance.

A Dieu ne plaise, Sire, que ce récit soit l'effet criminel du murmure ou de l'impatience! Dans les nécessités du royaume, nous avons connu nos devoirs, et nous nous flattons de les avoir remplis; mais qu'il nous soit permis de nous applaudir de notre fidélité, d'exprimer à Votre Majesté le prix et le mérite de nos services, et d'ajouter à la gloire de les avoir rendus le plaisir innocent de vous en instruire.

Vos ordres nous amènent, Sire, dans la circonstance d'un événement qui produit partout des cris d'allégresse, et Votre Majesté ne pouvait nous assembler sous des auspices plus fortunés. Nous approchons du jour mémorable d'une sainte cérémonie que vous venez de nous annoncer et qui remplit l'attente et l'espérance de vos sujets. Votre choix va couronner une auguste épouse, qui doit partager avec vous le plus noble empire de l'univers. L'Église gallicane unira ses acclamations à celles de vos peuples, et nos temples retentiront des cantiques sacrés de notre joie. Dieu répandra ses grâces sur votre union : elle promet à la France des princes dont la naissance réparera la perte de ceux que la mort lui avait ravis et que le ciel ne fit que montrer à la terre. Le Seigneur, touché de nos vœux et de nos besoins, vous donnera bientôt une royale postérité, présent le plus précieux que sa bonté puisse faire aux monarques qu'il aime, et qui est l'appui le plus solide du bonheur de leur règne et de la tranquillité de leur royaume.

Nous allons, Sire, commencer sous votre autorité les séances de notre assemblée. Flattés de l'honneur de votre protection, vous devez tout attendre de notre obéissance, nous devons tout espérer de votre bonté; nous sommes vos sujets par notre naissance, et nous sommes dignes de l'être par notre fidélité. Nous imiterons nos prédécesseurs, nous nous imiterons nous-mêmes, et nous demanderons à Dieu dans nos sacrifices qu'il comble votre personne sacrée de prospérités et de gloire; qu'il soutienne dans la guerre et dans la paix une nation qui fut dans tous les temps son peuple chéri; que l'innocence et la religion marchent devant vous dans tous les événements de votre règne, et que les vertus que le ciel prodigue vous a données, et dont nous voyons le progrès avec tant de joie, puissent toujours faire le bonheur de votre empire et la consolation de toute l'Eglise.

COMPLIMENT

A Messieurs les commissaires du roi à l'assemblée du clergé.

Messieurs,

Les bontés dont le roi nous honore remplissent nos souhaits et comblent notre espérance; mais nous osons dire que nous en sommes dignes par cette ancienne fidélité, qui fait notre gloire, et que nous inspirent le respect, la reconnaissance et la religion.

La présence des personnes illustres que nous voyons aujourd'hui dans cette assemblée ne nous flatte pas moins que la fonction même qui les amène. Leur réputation égale leurs grands services, et leur haute capacité dans les emplois confiés à leur ministère les a élevés aux dignités les plus éminentes de l'Etat. Leur nom est cher à toute la nation; leurs rares talents, si connus et si applaudis dans tout cet empire, ont mérité cette vénération publique qui est le fruit de leurs travaux et la récompense flatteuse de leur mérite.

Nous sentons, Messieurs, le bonheur de vivre sous les ordres du jeune monarque à qui la Providence nous a soumis, qui a succédé à la piété de ses augustes aïeux, comme à leur puissance et à leur couronne; qui, ne pensant à gouverner son royaume que par la même grâce de celui qui le lui a mis entre les mains, attire sur sa personne sacrée les bénédictions du ciel et les prospérités de la terre; qui favorise l'épiscopat et le sacerdoce de son affection et de son estime, et qui protége l'Eglise par le secours

de son autorité, comme il la console par l'édification de ses exemples.

C'est de son zèle et de sa piété que nous attendons le retour de notre ancienne félicité. Nous espérons qu'à l'ombre de son trône la religion et la vérité seront préservées des dangers de la séduction ; que notre juridiction sera rétablie dans tous les droits que Jésus-Christ même nous a confiés; que les tribunaux séculiers, d'ailleurs si équitables et si respectés, veilleront avec nous et avec une intelligence mutuelle à la correction des mœurs et au soutien de la discipline; que les ministres inférieurs connaîtront les bornes que leur prescrit une subordination légitime et nécessaire, et que nous verrons enfin renaître cette paix ecclésiastique trop longtemps attendue, et que nous désirons ardemment, comme le lien de l'union des premiers pasteurs, et comme le gage du repos même de l'Etat et de la sanctification de tous les fidèles.

Nous vous supplions, Messieurs, d'employer en notre faveur cette confiance que vos vertus vous ont si justement acquise auprès du monarque qui nous commande. Déposez au pied du trône nos vœux, nos besoins, nos espérances; nous lui demandons par votre ministère cette protection royale qui fera toujours notre plus douce consolation, et qui ne nous fut jamais plus nécessaire.

RÉPONSE

Au compliment de M. le prévôt des marchands et échevins de Paris à l'assemblée du clergé.

Messieurs,

Nous sentons tout le prix des sentiments de vos citoyens pour cette illustre assemblée, et ils nous sont d'autant plus chers que des magistrats recommandables par leur mérite en sont les dépositaires et les interprètes.

C'est moins l'usage ou l'intérêt qui vous amènent que cet esprit de piété que vous avez reçu de vos pères. Votre amour filial pour l'Église, votre attention pour les pasteurs qui la gouvernent et pour les ministres qui la servent, ces respects que vous venez rendre à la dignité du sacerdoce, sont les motifs de notre sincère affection pour vous et le gage de notre fidèle reconnaissance.

Quelle administration fut jamais plus applaudie que celle que les suffrages publics nous ont confiée ! Vous contribuez à l'éclat et à la splendeur de cette ville, seule digne de posséder le trône auguste de nos rois, et qui ne connaît presque point de rivale sur la terre. Vous pourvoyez à ses besoins et à ses commodités délicieuses, que les siècles passés avaient ignorées; vous conservez l'abondance et la paix au milieu d'un peuple immense, toujours docile à vos soins pour l'observation des lois politiques; votre sagesse et vos talents sont au-dessus des détails de vos fonctions, vous donnez de grands exemples à vos successeurs, et vous leur laisserez cette noble émulation qui produit d'ordinaire dans les hommes le goût du travail et de la vertu, et qui les rend utiles à la gloire et au service de leur patrie.

Les étrangers s'empressent de partager avec les Français les douceurs d'un séjour si riant et si gracieux; ils viennent s'instruire de la politesse des mœurs et de la perfection des sciences et des arts. Une louable curiosité les attire des climats les plus éloignés, leur expérience leur confirme ce que la renommée leur avait appris, et la magnificence de cette capitale leur fait bientôt connaître la grandeur et la puissance de la monarchie.

Mais nous admirons surtout cet esprit de religion qui fait le véritable caractère de vos citoyens. Quelle docilité pour leurs pasteurs ! quel zèle pour l'ordre de la hiérarchie ! quel amour pour les bonnes œuvres ! Combien de monuments érigés à la gloire du Seigneur ou à l'utilité du prochain ! Chaque espèce de misère trouve quelque espèce de charité qui la soulage ; et si cette ville célèbre est l'ornement de ce glorieux empire, elle en est aussi l'édification et l'exemple.

Elle doit, Messieurs, sa félicité à vos soins et à votre illustre chef, que tant de ministères importants ont signalé jusqu'aux extrémités de l'Europe. Nous sommes les témoins des applaudissements que vos vertus vous attirent, et cette auguste compagnie m'ordonne de vous assurer de sa parfaite considération et d'une estime que méritent les travaux de vos emplois et les succès de vos grands services.

MANDEMENT

Pour demander à Dieu, par de nouvelles prières publiques, d'être préservé des maladies contagieuses.

Henri de Nesmond, par la miséricorde de Dieu et par la grâce du saint-siége apostolique, archevêque et seigneur d'Albi, conseiller en ses conseils et en son parlement de Toulouse, à tous les fidèles de notre diocèse, salut et bénédiction en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Vous êtes informés, mes très-chers frères, de toutes les calamités qui affligent depuis longtemps une des plus belles provinces de ce royaume. Soit que Dieu ait déterminé, dans les décrets de sa providence adorable, de punir encore les pécheurs ou de purifier les justes qui l'habitent; soit qu'il veuille nous avertir, par les malheurs de nos voisins, du danger qui nous menace, et exciter en nous le désir de la correction de nos mœurs, il semble que sa justice n'est pas satisfaite; sa main continue à s'appesantir sur nos frères de Provence, et tous nos vœux n'ont pu jusqu'à présent obtenir de sa bonté le retour de ses anciennes miséricordes.

Quel ravage ne fait point, dans un pays qu'il veut punir ou éprouver, cette funeste contagion, dont le venin est si subtil et le progrès si rapide, qui semble ne s'éteindre dans une contrée que pour se rallumer dans une autre avec plus de violence et d'activité,

qui laisse peu d'intervalle entre les premiers symptômes de la maladie et ceux d'une mort prochaine, qui s'insinue dans tous les sens du corps humain par un souffle imperceptible, qui s'imprime même sur les choses inanimées, et qui, malgré les précautions que l'attention et la vigilance peuvent inspirer, trompe presque toujours les raisonnements de l'art le plus éclairé et l'espérance des remèdes les plus efficaces !

Quels tristes spectacles ne voit-on pas dans les lieux où cette contagion est répandue ! Elle porte la terreur et la mort partout où elle est, et la consternation où elle n'est pas. Elle met une division intestine dans les familles, dans les villes et dans les provinces. Dans ces sortes d'événements tout devient suspect et ennemi. Au milieu d'une paix profonde, qui règne aujourd'hui sur la terre, les peuples sont armés les uns contre les autres, et défendent contre leurs voisins les frontières de leurs contrées. Chacun songe à se préserver, aux dépens de la compassion naturelle à tous les hommes ; la guerre la plus vive n'exerce point de pareilles hostilités ; les précautions les plus sévères et les plus dures paraissent raisonnables et nécessaires, et tel est l'effet de la plus dangereuse des calamités publiques, que l'on sacrifie à sa propre conservation les devoirs les plus sacrés de l'humanité, et quelquefois même les liaisons les plus tendres et les plus intimes du sang et de la nature.

Vous savez, mes très-chers frères, que les villes principales de la Provence, célèbres par leur antiquité et par la magnificence de leurs édifices, l'ornement du royaume, l'amour et les délices des étrangers, ont éprouvé tour à tour la tribulation la plus amère que le soleil ait jamais vue. La plus grande partie de leurs citoyens a péri par le glaive de l'ange exterminateur. Ce pays si riant et si gracieux, et à qui il ne manquait peut-être qu'un plus saint usage des dons qu'il avait reçus du ciel et de la nature, a perdu son ancienne splendeur. Cette terre heureuse, où abordèrent autrefois les premiers apôtres de nos Gaules, et qui fut engendrée au christianisme par leurs travaux, n'est plus aujourd'hui qu'un séjour de trouble, de tristesse et de confusion. Plusieurs âges ne répareront pas les ruines qu'a faites une seule année. La mer apporta à ces villes et à ces campagnes infortunées cet air de mortalité, des rivages de la Syrie, et le commerce, qui les rendit si florissantes, a été la cause fatale de leur décadence.

Tant que nous n'avons vu, mes très-chers frères, le mal qu'en éloignement, nous pleurions sur nos frères affligés ; mais nous ne craignions pas pour nous-mêmes. Unis avec eux par les liens de la religion, du voisinage et de la patrie, nous déplorions leurs malheurs et nous vivions dans une espèce de sécurité. Nous étions rassurés par la distance des lieux et par la barrière d'un grand fleuve gardé avec toutes les précautions que la prudence humaine peut suggérer. Nous mettions notre confiance et notre espoir dans l'attention des puissances séculières à qui le soin de la province est confié, et qui, dirigées par les ordres de l'auguste prince qui nous gouverne, veillent pour notre sûreté avec un zèle digne de notre reconnaissance et de notre amour. Ainsi, tranquilles dans le climat que nous habitons, nous ne prenions d'autre part à cet événement que celui que nous inspiraient la compassion et la charité.

Mais il ne s'agit plus, mes très-chers frères, de nous flatter : le mal approche de nous, la contagion, *semblable à une flèche poussée avec impétuosité, a volé du midi au septentrion.* L'attention la plus exacte n'a pu ni la prévenir, ni en arrêter le progrès. Un des plus riches diocèses de cette province, assez voisin de celui où la Providence vous a fait naître, est attaqué. Dieu a dit à ce peuple désolé : *Je répandrai la mortalité sur vos montagnes et sur vos vallées ;* et ce pays, en apparence le moins accessible aux atteintes de la maladie, commence à en ressentir la malignité.

O épée de la justice de Dieu ! ne te reposeras-tu jamais ? Une guerre qui a duré plus de vingt années, la stérilité des campagnes, l'espérance des moissons presque toujours trompée sur le point de les recueillir, la famine trop fréquente et trop éprouvée, n'ont point désarmé la colère du Seigneur. Fallait-il que le fléau le plus redouté vînt encore affliger ou menacer nos provinces ! Nous devons donc dire avec le Prophète : *Malheur à nous qui avons péché !*

Aujourd'hui, dans le discours ordinaire des hommes, on attribue le progrès de la contagion aux altérations de l'air, à l'intempérie des saisons, à la qualité des aliments nécessaires à la vie humaine, aux communications du commerce, à la cupidité punissable des négociants qui sacrifient leur conservation et celle de leur patrie à un intérêt criminel et à une sordide avarice. Ce discours n'est que trop véritable, et Dieu souvent se sert des causes secondes pour punir nos déréglements ; mais nos péchés sont la cause la plus certaine des maux que nous souffrons ou que nous craignons. *Si vous n'écoutez pas ma voix,* disait le Seigneur, *et si vous n'accomplissez pas mes commandements, je consumerai par la contagion la terre que vous habitez.*

Nous sommes affligés, mes très-chers frères ; mais *c'est une tristesse qui n'opère point la pénitence et le salut.* En effet, malgré le péril qui nous menace, on n'aperçoit dans les villes que luxe et que vanité ; la charité est refroidie partout, plus par la dureté du cœur que par le dérangement des fortunes particulières. On ne compte pour rien ce qu'il en coûte pour le plaisir ; on n'est ménager que quand il s'agit de faire l'aumône. La médisance fut-elle jamais plus scandaleuse et plus commune ? On n'épargne ni le sacré ni le profane, et la vertu la plus pure et la réputation la mieux établie ne sont pas à l'abri de la détraction. L'intempérance, autrefois le partage des plus viles conditions,

est devenue la mode et la politesse des gens du monde. N'a-t-on pas vu dans ces derniers temps des trésors immenses d'iniquité amassés par des hommes avares et par les subtilités d'un trafic odieux et inconnu à la sage simplicité de nos pères? La mauvaise foi, l'intrigue, la cupidité, l'envie et *les désirs séculiers* dont parle l'Apôtre, règnent dans tous les états avec impunité et avec empire, et presque *toute chair a corrompu ses voies.* Devons-nous donc nous étonner si Dieu rejette des vœux formés sans pénitence et sans conversion, et qui, n'étant inspirés que par une frayeur passagère et intéressée, finissent avec cette crainte humaine qui les a fait naître?

Cependant, mes très-chers frères, malgré la corruption du siècle, nous savons, et nous le publions avec justice, qu'on trouve de la religion et de la piété dans ce diocèse et dans cette ville; qu'il y a des justes qui adorent Dieu en esprit et en vérité, qui remplissent avec édification les devoirs de l'état où la Providence les a appelés, qui s'emploient à tous les exercices de la charité et des bonnes œuvres, qui ne s'occupent que des maximes de l'Evangile et du désir de leur salut, et qui portent partout où ils sont *la bonne odeur du christianisme.* Ce petit troupeau *d'élection* a toujours fait notre consolation et notre joie, il fait même notre espérance dans les circonstances où nous nous trouvons; ses prières obtiendront peut-être du ciel ses plus grandes miséricordes; et, selon la belle expression de saint Augustin, ces événements heureux qui sauvent les provinces et les royaumes sont quelquefois le fruit des gémissements de la colombe, c'est-à-dire d'une âme fidèle que les hommes ne connaissent pas, et que *Dieu cache dans le secret de sa face.*

Ne cessons donc point de demander à Dieu qu'il console nos frères affligés, qu'il dise à l'ange qui les frappe: *C'est assez, retenez votre main, dont ma colère s'est servie.* Prions qu'il nous garantisse nous-mêmes du fléau d'une contagion trop voisine de nos contrées. Le Seigneur diffère quelquefois ses bienfaits pour éprouver notre fidélité, et les grâces qu'il nous fait attendre sont d'ordinaire le prix de la ferveur et de la persévérance des prières publiques ou particulières.

Voici peut-être, mes très-chers frères, l'une des dernières fonctions du ministère que j'exerce ici depuis longtemps. Je suis sur le point de me séparer de vous pour toujours, et la Providence m'appelle ailleurs contre mon attente (1). Je n'oublierai jamais un troupeau qui me fut si cher, et je le porterai jusqu'à mon dernier soupir *dans mon cœur et dans mes entrailles; Dieu connaît que je ne mens pas.* Je vous conjure de vous souvenir de moi dans vos prières, de demander au Seigneur sur toutes choses ma sanctification, et de me pardonner mes fautes, mes négligences et le mauvais exemple que je puis vous avoir donné. Au moins je me rends témoignage à moi-même que mes intentions ont toujours été droites pour le bien public, et que vos intérêts spirituels ou temporels ont été dans tous les temps le premier objet de ma sollicitude pastorale. Ma consolation est de vous laisser sous la conduite d'un prélat illustre par sa naissance (2), plus respectable encore par ses vertus, et dont le sage gouvernement fera la félicité de ce diocèse. Cependant, mes très-chers frères, je ne vous quitterai que lorsque les nœuds sacrés qui nous unissent seront rompus. Vous êtes encore mon peuple et je suis votre pasteur. Heureux si ma présence peut vous rassurer ou vous consoler, et, nous confiant en la grâce du Seigneur, qui donne l'esprit de force à qui il lui plaît, nous sommes résolu, dans ces jours de tribulation et de calamité, de partager avec vous les soins nécessaires à votre conservation, et le danger des tristes événements dont Dieu vous menace.

(1) M. de Nesmond, archevêque d'Albi lors de la publication de ce mandement, en 1721, venait d'être nommé à l'archevêché de Toulouse.

(1) M. de la Croix de Castries, successeur de M. de Nesmond au siége d'Albi.

NOTICE SUR PONCET DE LA RIVIÈRE.

Poncet de la Rivière (Matthias), évêque de Troyes, né à Paris en 1707, mort en 1780, s'est distingué par son zèle, ses vertus et ses talents oratoires. Il fut aumônier de Stanislas, roi de Pologne, et fut exposé aux plus violentes contradictions, dans un diocèse où les jansénistes avaient longtemps dominé. Son opposition à leur doctrine lui mérita l'exil, et le força, en 1758, à donner la démission de son siége. La lecture de ses *Oraisons funèbres* donne une haute idée de l'effet que devait produire sa parole. Le caractère de son éloquence, sans être du premier genre, a un mérite qui lui est particulier. On a encore de ce prélat une *Instruction pastorale sur le schisme*, et un *Discours sur le goût*, estimé pour la délicatesse des pensées et l'élégance de l'expression. (*Extrait du* Dictionnaire historique *de Feller.*)

L'abbé Feller oublie de mentionner dans cette notice le *Sermon* que prononça Poncet de la Rivière *pour la prise d'habit* de Mme Louise, aux Carmélites de Saint-Denis. Ce sermon, justement estimé, a été traduit en espagnol. Nous le reproduisons en français à la suite des Oraisons funèbres. (Edit.)

ORAISONS FUNÈBRES

DE

PONCET DE LA RIVIÈRE.

ORAISON FUNÈBRE

DE MARIE-THÉRÈSE, INFANTE D'ESPAGNE, DAUPHINE.

Proposui pro luce habere Sapientiam, quoniam inexstinguibile est lumen illius.

J'ai pris la Sagesse pour règle de ma conduite, parce que le flambeau dont elle se sert pour m'éclairer ne s'éteindra jamais (*Sap.*, VII, 10).

Madame (1),

Des jours mesurés, une mort inévitable, un jugement sans appel, tel est le partage de l'homme et le sort que tôt ou tard nous devons tous éprouver.

Le rang le plus élevé, l'autorité la plus étendue, les trésors les plus abondants, la magnificence la plus éblouissante, les succès les plus heureux, l'indépendance la plus entière, la jeunesse la plus florissante, les charmes les plus séduisants, ne forment pas une félicité solide et permanente. Tout ici-bas s'échappe, s'évanouit, s'anéantit. Ce qu'on appelle grandeur est une espèce d'écorce brillante que le temps ne respecte pas, et les cèdres mêmes du Liban se réduisent enfin en poussière.

Vous m'en êtes une preuve en ce moment, somptueux et lugubre appareil, qui frappez mes yeux et qui troublez mon cœur. Ces ossements superbement déguisés, cette cire ardente qui ne peut éclairer sans se consumer elle-même, ce lit funèbre, que je regarde comme le trône de la mort, où elle s'applaudit de voir à ses pieds des cendres précieuses, que nous ne cessons d'arroser de nos larmes ; ces voiles obscurs, ce deuil général, tout me rappelle que la gloire du siècle est une ombre fugitive, qui ne laisse après elle que quelque bruit et que d'inutiles regrets.

La véritable Sagesse est seule en droit de faire posséder un empire qui ne peut être enlevé, ni par la rapidité des années, ni par le coup fatal du trépas. C'est elle qui, suivant le langage du Saint-Esprit, enseigne la sobriété, la prudence, la justice, la vertu ; et les souverains qui ont écouté et suivi ses leçons envisagent sans effroi le dernier moment de leur vie, parce qu'ils savent qu'en mourant ils ne feront que changer de couronne.

Telle fut l'espérance qui anima, qui sanctifia TRÈS-HAUTE, TRÈS-PUISSANTE, TRÈS-VERTUEUSE ET EXCELLENTE PRINCESSE, MARIE-THÉRÈSE, INFANTE D'ESPAGNE, DAUPHINE.

Si, pour payer un tribut de louanges à cette auguste princesse, je ne pouvais, Messieurs, fixer mes regards que sur l'éclat inséparable de sa haute naissance ; si je me trouvais forcé d'emprunter des monarques et des princes ses aïeux quelques-unes des vertus qu'on suppose, souvent trop légèrement, être héréditaires ; si, dans le lieu saint, je me voyais réduit à faire valoir les qualités aimables dont la Providence avait permis à la nature de l'orner, j'admirerais, mais je tremblerais, et je serais plutôt ébloui qu'encouragé.

Grâces à la miséricorde de Dieu, des ressources plus sûres et plus saintes viennent à mon secours. Je dois parler d'une princesse qui, disciple fidèle de la Sagesse, en reçut toutes les lumières, et sut, dans l'âge le plus tendre, en suivre tous les mouvements; l'encens que je brûlerai sur son tombeau ne profanera pas celui qui va fumer sur l'autel, et, touché moi-même de la perfection du modèle que j'ai à vous remettre devant les yeux, je ne me lasse point d'admirer l'étendue de la Sagesse qu'elle avait prise pour règle de sa conduite : *Proposui pro luce habere Sapientiam.*

C'est la Sagesse qui peut rendre l'homme véritablement grand, c'est la Sagesse qui peut rendre l'homme constamment heureux : deux avantages que l'illustre princesse que nous regrettons a su procurer. La Sagesse forma dans elle un assemblage de qualités augustes, qui méritèrent de régner sur nos cœurs, et de là sa véritable grandeur. Cette Sagesse fut consacrée dans elle par un assemblage de vertus chrétiennes qui perfectionnèrent son cœur, et de là la perpétuité de sa gloire.

Sagesse respectable, ce sont vos pas que je vais suivre dans le cours d'une si belle vie; daignez me prêter ce flambeau sacré qui répandit tant d'éclat sur ces beaux jours, terminés sitôt et éclipsés à jamais ; daignez me servir vous-même de guide pour entrer dans la courte carrière où cette princesse fut si fidèle à vous suivre.

PREMIÈRE PARTIE.

Rien n'est plus naturel que de se croire véritablement grand, quand on se trouve revêtu de tout l'apanage de la grandeur. C'est un sentiment que l'amour-propre inspire, que la flatterie soutient, mais qu'un juste discernement n'approuve pas toujours, et dont il n'appartient qu'à la Sagesse de nous garantir.

La naissance, le rang, le pouvoir, forment

(1) Madame de France première.

la grandeur ; la piété, la justice, le courage, la bonté, forment le grand prince. Si l'élévation donne droit d'exiger des hommages et des respects, il faut d'autres titres pour obtenir l'estime et l'amour. Le cœur de l'homme est une espèce d'empire dont chaque particulier est le souverain : cet empire ne se rend jamais à la force et à la violence, il ne peut être conquis pour toujours que par le mérite et par la vertu.

Ainsi le pensa l'auguste princesse dont j'entreprends aujourd'hui l'éloge, déjà commencé par vos regrets. Guidée par un rayon de cette sagesse immuable, qui, suivant l'expression de Salomon, ne s'éloigne jamais du trône du Tout-Puissant, elle reconnut qu'elle ne pouvait jouir d'une véritable grandeur qu'autant qu'elle se rendrait maîtresse de nos cœurs ; et, occupée de cette juste idée, elle s'attira notre vénération par la noblesse de ses sentiments, elle mérita notre attachement par la bonté de son cœur, elle enleva notre admiration par la solidité de son esprit.

Qu'elle fut remplie de sentiments nobles et élevés ! Qui pourrait en être surpris, Messieurs ? elle sortait du sang des Bourbons. Fille des maîtres du monde, elle se voyait un de ses conquérants pour bisaïeul, pour père un de ses rois, et devait trouver, dans la cour d'un monarque, qui en est le modèle, un époux qui en fait l'espérance.

A l'impression de cette origine éclatante était jointe une éducation digne de sa naissance. Cultivée par les soins d'une reine plus respectable encore par son génie et par ses qualités personnelles, que par les droits et l'éclat de tant de couronnes, elle profita bientôt de ses leçons et se rendit capable de donner des exemples.

Qu'il fut glorieux pour elle ce moment où le plus grand des rois, cherchant une épouse au plus aimable des princes, lui donna, pour être le théâtre de ses perfections, le premier rang dans une cour qui est elle-même le centre de tous les agréments !

Ce ne fut point un de ces choix que la politique seule conseille ou que l'intérêt commande, que présente le hasard ou que la prévention conduit, et qui, portant toujours le caractère de leur principe, se font quelquefois sans goût par celui qui en est l'arbitre, et sans mérite dans celles qui en sont l'objet.

Ce fut d'abord l'envie de rappeler à sa source le plus pur sang de l'univers, d'unir par les nœuds les plus sacrés deux trônes si glorieusement unis par ceux de la nature, et d'entretenir dans le peuple du monde le plus attaché à ses rois, et le plus digne que ses rois s'attachent à lui, l'espérance d'avoir toujours des maîtres sortis de la même tige. Mais, j'ose le dire, ce motif n'était que subordonné, dans les vues du roi, à un objet plus intéressant. Les vertus du prince qu'il voulait établir demandaient que les vertus seules fussent le principe de cet établissement ; la sagesse de Louis exigeait que son choix fût justifié aux yeux de l'Europe par le mérite de celle qui en serait honorée. S'est-il trompé, Messieurs ? C'est à vous-mêmes que j'en appelle.

Nous l'avons vue, dans une cour d'autant plus éclairée sur la vraie grandeur, qu'elle en voit, et un spectacle plus éclatant sur le trône, et autour du trône des juges plus instruits ; nous l'avons vue, dis-je, fixer l'attention sans la rechercher, s'attirer le respect sans le commander ; porter dans toutes ses démarches une dignité de conduite qui se soutenait également, et dans la dépendance du devoir, et dans la supériorité du rang ; qui savait se partager entre les hommages qu'elle devait comme sujette et ceux qu'elle recevait comme princesse ; obéir avec majesté, dominer avec réserve, suivre la loi et la donner ; servir de spectacle et d'exemple ; n'être jamais au-dessous de ses obligations, et toujours au-dessus de ses honneurs.

Nous l'avons vue, attentive à tout ce que la religion enseigne ou inspire, la révérer dans ses mystères, la soutenir dans ses droits, la suivre dans ses règles, la respecter dans toutes ses pratiques, se rendre elle-même respectable en la pratiquant, confondre par ses exemples et ne souffrir jamais autour de sa personne cette impiété étudiée qui, sous le spécieux nom de philosophie, consulte la raison quand la foi parle, ne croit pas même à la raison quand elle a parlé, étudie sans s'instruire, se confond sans se convaincre, se perd dans les doutes, s'égare dans les erreurs, ne craint que la vérité, s'honore du beau nom de Sagesse dont elle est l'écueil ; s'appelle force d'esprit, et n'est que faiblesse du cœur ou du génie.

Nous l'avons vue, au pied d'un trône dont le premier éclat répandait sur elle le lustre le plus capable de l'éblouir, soutenir le poids de cette gloire avec une modestie qui acquérait sans cesse des droits par les bornes qu'elle semblait leur prescrire ; qui se communiquait sans se dégrader, alliait ensemble ce que le rang demande de réserves et ce que la bonté permet de complaisance, honorait le mérite dans tous les autres, le présentait dans elle-même, voyait partout des vertus, n'ignorait pas les défauts, mais admirait les unes, plaignait les autres, faisait avec plaisir des éloges, et n'était ennemie que de ceux dont elle était l'objet.

De là, Messieurs, cette tendresse de sentiments qui nous assuraient de son cœur et lui engageaient tous les nôtres.

Rappelez-vous ce moment où, à peine unie avec un jeune héros, elle le vit, non pas répandre des larmes de jalousie sur les lauriers de son père, mais se séparer d'elle pour voler sur les pas d'un roi conquérant ; confondre ensemble, sous un si grand modèle, l'art de vaincre et celui de combattre ; lui disputer l'honneur des dangers au milieu d'une armée qui ne connaissait que les leurs, et effrayer autant l'amour des soldats français, que l'audace des troupes ennemies. Ah ! que cette séparation dut coûter au cœur de la princesse ! Représentez-vous, Messieurs, cette conformité de sentiments qui les unissait l'un à l'autre, ces rapports de volonté,

ces égards de complaisance, cette tendresse de soins et d'assiduité. Ce sont les nœuds de cette union qu'il fallut rompre au premier bruit d'un combat qui flattait le courage de l'époux par l'appât de la gloire, mais qui portait la crainte de tous ses risques dans le cœur de l'épouse alarmée. La nature eut ses droits dans ce moment, les larmes coulèrent dans le sein de la tendresse; mais, après ce premier tribut, dont nous trouvons tous la justice dans nos sentiments, elle marqua une grandeur d'âme dont elle ne trouvait le modèle que dans les siens. Ses inquiétudes ne cessèrent pas, mais elle sut les réprimer; le trouble était dans son cœur, mais aucun nuage n'annonça que la sérénité en était bannie; je me trompe, Messieurs : la fermeté du prince sembla passer tout entière dans l'âme de la princesse; les adieux ne furent pas moins tendres, mais ils ne furent pas moins héroïques : elle osa disputer de courage avec lui; et, comme si elle eût été sûre de l'événement glorieux qui allait être le prix de cette cruelle séparation, tout ce qu'il en pouvait coûter à son inclination et à son cœur fut sacrifié sans réserve à tout ce qui devait porter dans elle le caractère du devoir et de l'héroïsme.

Ce n'est point trop nous flatter, Messieurs, que de nous faire entrer pour une grande partie dans cette noblesse de sentiments qu'elle fit paraître alors. Nos alarmes demandaient qu'elle nous dissimulât les siennes : elle nous voyait trembler sur les périls d'un prince qui lui était si cher, elle nous chérissait assez nous-mêmes pour nous épargner un nouveau motif d'inquiétude dans le spectacle de sa douleur; mais qu'elle fut dédommagée de la peine que lui causait un pareil sacrifice, par le plaisir de revoir son époux aussi tendre et plus glorieux, après une campagne commencée par une victoire, achevée par la conquête d'une province, et couronnée par l'admiration des peuples!

A ce tableau que je viens de tracer, quel assemblage d'autres qualités augustes! Quelle tendre compassion, surtout, au récit qu'on lui faisait des misères! Elle cherchait à les connaître, elle aimait à les soulager, et la peine qu'elle avait à voir des malheureux était balancée dans elle par le plaisir d'adoucir ou de terminer leurs malheurs.

Disons-le, à la honte du siècle, la dureté est presque toujours la compagne de l'opulence. Moins possesseur qu'esclave de ses biens, le riche ne pense ni à la source éternelle d'où ils se sont écoulés, ni aux conditions qui peuvent en rendre la possession innocente, ni au tombeau qui en est l'inévitable écueil; il ne refuse rien au luxe, il accorde tout au plaisir; une passion se sacrifie les trésors que toutes les autres se sont amassés; si la charité en réclame quelques secours en faveur de l'indigence, sa voix n'est point entendue, et le pauvre sans ressource se trouve souvent dépouillé, ou par la cruauté de l'avarice, ou par les excès de la prodigalité.

Cette insensibilité, condamnable dans tous les hommes, serait bien plus inexcusable dans les grands. Ils sont en droit, il est vrai, d'exiger du peuple des hommages et des respects, mais ils sont obligés de pourvoir, autant qu'il est possible, à leurs besoins; et triompher, par ses bienfaits, de leur misère, est, pour un cœur tendre et vertueux, le plus juste et le plus glorieux de tous les triomphes.

Principes solides, que la sage princesse que nous pleurons prit pour règle de sa conduite. Qu'elle était digne de la religion, qu'elle était consolante pour l'humanité, cette compassion dont on la voyait pénétrée aux premières plaintes que pouvaient faire passer jusqu'à elle des victimes déplorables de l'imprudence de leurs pères ou des malheurs des temps! On ne la vit jamais séparer de la connaissance des misères la compassion pour les misérables; apprendre leurs besoins, et leur refuser des secours; savoir l'étendue de leurs maux, et mettre des bornes à ses bienfaits, ou ne se prêter qu'avec peine à ces malheureux qui sollicitent si souvent la charité parmi les chrétiens, et qui trouvent à peine de l'humanité parmi les hommes.

Quelle bonté de cœur, Messieurs, et dès lors que de titres légitimes pour régner sur les nôtres! Mais suivons cette pieuse princesse, et nous reconnaîtrons que la solidité de son esprit ne méritait pas moins notre admiration.

Placée dans le plus grand monde, environnée de tous les charmes qui plaisent, au milieu des illusions qui séduisent, dans un âge où l'on cherche presque également tout ce qui plaît et tout ce qui séduit, parmi des honneurs dont on ne voit que l'éclat, dans un rang qui ne craint aucun revers, élevée jusqu'au trône, ne recevant des lois que d'un seul, en donnant à tous les autres.... hommes du monde, vous vous écriez : Que d'honneurs et d'avantages! Et moi, ministre de l'Evangile, éclairé par son flambeau, je m'écrie : Que de prestiges et de dangers! Qu'il est difficile de conserver sur soi-même l'empire que l'on a sur les autres! Le plus sage des rois connut la vanité de tous ces honneurs, et, malgré cette connaissance, il y succomba. Ses premiers regards en découvrirent l'illusion, elle égara les derniers, et la séduction le perdit au milieu des écueils qu'il nous avertit de craindre.

C'est cette crainte pleine de force et de sagesse qui soutint la princesse vertueuse dont je fais l'éloge; elle étudia la vérité dans un âge où l'on fuit de la connaître. Son esprit, en garde contre les surprises de l'amour-propre ou de la vanité, préféra toujours le plaisir de mériter des hommages à celui de les recevoir, craignit l'intérêt qui flatte, aima la vérité qui instruit, et ne regarda comme dignes de son amitié que ceux dont les conseils pouvaient la rendre elle-même plus digne d'être aimée. Plaire à Dieu et au prince son époux était sa principale occupation et son unique plaisir. Jalouse de se former sur le vrai, elle savait consacrer à des lectures

utiles les moments qu'elle pouvait dérober à ses devoirs. Quel prodige de voir une jeune princesse regarder les plaisirs de son âge et tous les avantages de sa naissance et de son rang comme des eaux inconstantes et rapides qui s'écoulent quelque temps, s'épuisent bientôt et disparaissent pour toujours! Si elle était obligée de se prêter aux amusements qu'on cherchait à lui procurer, quelque innocents qu'ils fussent, ce n'était jamais qu'aux dépens de son inclination qu'elle consentait de s'y livrer, la complaisance seule guidait ses pas.

O vous, qui consacrez au sommeil les plus belles heures de votre vie, qui sacrifiez aux joies du siècle la plus grande partie de votre temps, qui variez vos amusements pour les rendre plus piquants et plus sensibles; qui cherchez à vous remettre, par l'oisiveté, de la fatigue du plaisir; qui évitez à votre corps tout ce qui peut le contraindre; qui accoutumez votre conscience à ne s'alarmer jamais; qui rendez Dieu, pour ainsi dire, esclave de la bienséance; qui retranchez, autant que vous le pouvez, sur ce que vous n'osez lui refuser; vous, en un mot, qui faites paraître une avidité insatiable pour ne rien perdre des agréments du siècle, approchez de ce tombeau, et que l'exemple de la vertueuse princesse qui a le tribut de vos larmes vous apprenne à ne point chercher ce que vous devez craindre, et à transporter dans vos mœurs cette sagesse qui fit son caractère et qui doit réformer le vôtre.

Mais n'imaginez point, Messieurs, que le sacrifice qu'elle se trouvait souvent forcée de faire à la bienséance, fût pour elle une occasion de manifester au dehors l'ascendant qu'elle avait sur sa volonté. Sa condition, son devoir, triomphaient de son inclination, sans qu'aucune des personnes qui avaient le bonheur d'être auprès d'elle pussent s'apercevoir de la victoire que la solidité de son esprit lui faisait remporter sur elle-même. Quelle conduite plus digne d'admiration! N'en soyez point surpris, Messieurs, la Sagesse présidait à toutes les actions de l'auguste princesse qui nous rassemble aujourd'hui : *Proposui pro luce habere Sapientiam.*

Par la noblesse de ses sentiments elle s'attira notre vénération; par la bonté de son cœur elle mérita notre attachement; par la solidité de son esprit elle enleva notre admiration, et de là sa véritable grandeur : mais elle sut aussi perfectionner son cœur par un assemblage de vertus chrétiennes, et de là la perpétuité de sa gloire, et le sujet de la seconde partie de son éloge.

SECONDE PARTIE.

S'il faut de grandes qualités pour se rendre maître du cœur des autres hommes, quel courage, quelle force ne faut-il pas pour se rendre maître de son propre cœur! Ce cœur, aussi jaloux de conserver sa liberté que prompt à en abuser, au seul nom de captivité s'effarouche : il ne se plaît que dans le tumulte des passions, il ne craint que la gêne des devoirs; tyran domestique, il nous fait des lois de toutes ses révoltes, des obstacles de tous ses penchants, et une espèce de religion de tout ce qui la combat.

Rien n'est plus capable de l'entretenir dans ce goût funeste, que les tentations qui sont inséparables de la grandeur. Dans un rang élevé, à peine a-t-on le temps de désirer. Ecueils de toutes parts; tentation de fierté, qui enfle l'esprit; tentation de luxe, qui corrompt les mœurs; tentation d'indépendance, qui ne connaît d'autres lois que celles qu'elle donne. De sorte que l'on peut dire que les grands de la terre sont beaucoup plus à plaindre que les autres hommes, parce qu'ils ont beaucoup plus d'ennemis à redouter et de combats à essuyer.

La vertueuse princesse dont je parle, quoique dans un âge rarement susceptible de réflexions, sentit tous les périls auxquels elle se trouvait exposée par sa naissance et par son rang. A peine fut-elle en état d'éprouver la sensibilité de son cœur, qu'elle le regarda comme un ennemi qui ne respirait que la révolte, et dès ce premier instant elle travailla constamment à le réduire; elle y réussit, et elle s'en rendit maîtresse absolue par l'étude des vertus chrétiennes. La sagesse seule n'en eût fait que l'admiration de la terre; mais, sanctifiée par ces vertus, elle lui donna droit sur la gloire du ciel. Piété constante au milieu des piéges de la grandeur, fermeté intrépide au moment de la mort, deux traits de l'héroïsme chrétien qui fondent la justice de nos esperances; suivez-moi, je vous prie, Messieurs, et ne perdez rien des exemples que j'ai à vous offrir.

Jésus-Christ, en proclamant sa loi par tout l'univers, n'a jamais prétendu détruire la subordination qui y était établie; jamais il n'a voulu égaler toutes les conditions, confondre le sceptre avec la houlette, remplir la distance qui sépare le monarque et le sujet, enrichir le pauvre de la dépouille du riche, ôter aux grands le droit de commander et aux petits le mérite d'obéir, faire de son Evangile un titre d'audace et de licence, renverser par sa grâce l'ordre établi par sa Providence, et troubler le monde pour le sanctifier. Uniquement occupé du salut de tous les hommes, il s'est borné à faire connaître le péril de chaque état, à intimider le faste qui abuse de son pouvoir, et à réprimer l'indocilité qui se révolte contre l'humiliation, à épouvanter la prospérité féconde en vices, et à corriger l'adversité stérile en vertus. Son Evangile, plein de modération et de sagesse, n'est pas une loi de trouble et de désolation; son zèle est un feu qui purifie, mais qui ne consume pas; et comment le destructeur de l'iniquité serait-il devenu le protecteur du désordre?

La piété, que nous devons regarder comme le fruit de la doctrine du Fils de Dieu, est aussi appuyée sur les mêmes principes. Pour en établir le règne dans son cœur, il n'est point de loi qui oblige l'homme à se dépouiller absolument de ses richesses, à se dégrader lui-même du rang qu'il doit à sa

naissance : il n'est d'autre obligation que celle de ne point se prévaloir de son élévation, de se soustraire à ce que le monde a de corrompu, de savoir également lui être utile et empêcher qu'il ne nous devienne funeste, de lui donner nos soins et de ne point lui engager notre cœur.

Qui reconnut plus parfaitement que notre auguste princesse cette nécessité précieuse qui met dans la piété de tous les états la distinction qui est dans les états eux-mêmes? Qui sut mieux qu'elle allier les devoirs de la religion avec les bienséances de son rang, donner à l'une ce qu'elle exige, sans refuser à l'autre ce qu'il demande, concilier ensemble l'obéissance qui suit la loi et l'autorité qui la donne, être soumise, mais en souveraine, commander, mais avec dépendance, donner les obligations pour règle et les exemples pour leçons?

Quelle vertu, Messieurs, fut jamais plus pure dans ses motifs, plus noble dans ses sentiments, plus sincère dans son usage, plus inébranlable dans ses épreuves, plus dégagée des vices qui la combattent, et plus sanctifiée par les actions qui perfectionnent son caractère dans les hommes?

Car ne vous figurez pas une de ces vertus simulées, qui, n'offrant aux yeux que le dehors de la vraie vertu, en usurpent le nom, en altèrent la sainteté, en sont l'image et l'écueil, et n'édifient ceux qui en sont les spectateurs qu'en rendant criminels ceux qui la font paraître. Ce n'était point une de ces vertus d'ostentation qui rendent un service à charge, et qui, bien loin d'exciter les autres à la piété, deviennent pour eux une occasion de murmure et un sujet d'impatience. Ce n'était point une de ces vertus momentanées, qui n'ont d'autre règle que le caprice, et qui, d'un recueillement affecté, passent brusquement à une dissipation scandaleuse. Ce n'était pas une de ces vertus politiques et intéressées, qui pensent plus au centuple qu'elles peuvent recevoir en ce monde, qu'à la couronne immortelle qui en doit être la véritable récompense. Plaire à Dieu et se sanctifier, c'était tout son objet.

Je crois la voir, Messieurs, rapporter le soir aux pieds du Maître de tous les rois les hommages qu'elle avait reçus le jour; lui consacrer dès le matin ceux qu'elle devait recevoir; humiliée sous le sentiment de la dépendance, anéantie dans la présence de Dieu, consulter ses volontés pour en faire sa règle, se pénétrer de ses oracles pour en former son instruction, l'interroger comme l'Apôtre, et attendre des maximes qu'il pouvait seul lui inspirer, les seules lois qu'elle devait suivre.

Vanité, faux brillant du monde, vous disparaissiez alors à ses yeux; elle sentait la fragilité de toute élévation humaine, elle ne connaissait d'autre plaisir que celui de servir Dieu, d'autre mal que celui de lui déplaire, d'autre bien que le bonheur de le posséder.

Entrons avec elle dans le temple, où la majesté d'un Dieu anéanti interdit le faste de toute autre majesté; quel recueillement dans son maintien! quelle ferveur dans sa prière! quelle âme, quelle ardeur dans les vœux qu'elle adresse au Dieu modèle de toutes vertus, pour qu'il daigne perfectionner son cœur! au Dieu arbitre de nos jours, pour qu'il conserve ceux d'un prince dont la vie lui est plus chère que la sienne; au Dieu dispensateur des victoires, pour qu'il en multiplie le nombre en faveur d'un roi d'autant plus digne de vaincre, que c'est malgré lui, si j'ose ainsi m'exprimer, qu'il est vainqueur, puisqu'il ne cherche à triompher de ses ennemis par les armes que pour les forcer eux-mêmes à les quitter!

Vous, qu'elle honorait de ses entretiens les plus libres et les plus intimes, la vîtes-vous jamais faire des défauts d'autrui la matière de ses discours, ou souffrir qu'en sa présence la médisance osât élever la voix contre la vertu, et insulter à la faiblesse? Elle oubliait alors cette douceur de langage qui parlait ordinairement à chacun le sien, et cette bonté de caractère qui, pouvant plier tous les autres à sa volonté, se pliait lui-même à la volonté de tous les autres. Elle se chargeait elle-même d'affaiblir leurs défauts qu'elle ne pouvait dissimuler, n'approuvait pas ce qu'elle devait blâmer dans eux, mais excusait ce qu'elle ne pouvait pas approuver, et, les trouvant toujours assez malheureux pour les plaindre, ne les trouvait jamais assez coupables pour les condamner.

O vous, dépositaire des secrets de cette grande âme, ministre de la justice et de la miséricorde du Seigneur, que ne pouvez-vous ici nous exposer cette exactitude scrupuleuse dans la recherche de ses imperfections, lorsqu'elle se disposait à se réconcilier avec Dieu; cette foi vive qui la pénétrait du respect le plus religieux dans la participation fréquente des saints mystères; cette attention sur elle-même pour ne pas perdre de vue le trésor qu'elle possédait dans son cœur; cet assemblage de vertus, qui ne furent ni altérées par le mélange des vices, ni flétries par la contagion du grand monde, ni dissipées dans la licence et la légèreté de l'âge, mais qui, soutenues par la grâce, présentèrent le modèle d'une sainteté achevée dans le cours d'une vie à peine commencée!

Une vie à peine commencée et déjà sur le point de finir! Quelle réflexion vient de m'échapper, Messieurs? Grand Dieu! quoi! si peu d'intervalle entre le moment où vous l'accordâtes à nos désirs, et celui où vous l'enlevez à notre félicité! Quels coups pourrez-vous porter sur cette tête auguste, qui ne percent tous les cœurs qui lui sont dévoués? Que de victimes immolées dans une seule! Ah! Seigneur, les larmes répandues sur la mort du père (1) ne sont pas encore essuyées; ménagez-nous au moins le repos que demandent des pertes si sensibles, et ne confondez pas ensemble tant de douleurs, dont une seule peut nous accabler.

(1) Philippe de France, V^e du nom, roi d'Espagne, mort à Madrid le 9 juillet 1746.

Vœux inutiles, prières infructueuses, et c'est ici, Messieurs, le triomphe de la fermeté et de la piété de notre auguste princesse; sa vertu remporte sur les horreurs de la mort un triomphe égal à celui qu'elle a remporté sur les passions de l'âge et les dangers de la grandeur.

Heureuse l'âme attentive à la voix du Seigneur, qui, dès sa plus tendre jeunesse, l'écoute avec soin, la suit avec empressement, lui obéit avec fidélité; qui ne réserve point à Dieu les soupirs forcés que la mort arrache du cœur des pécheurs; qui, faisant au Seigneur un sacrifice méritoire des apanages qu'elle reçoit de la grandeur, et des agréments que la nature lui a donnés, ne songe à les relever que par les ombres de la modestie et par l'éclat de ses vertus; qui, sensible aux saintes inspirations d'une grâce bienfaisante, renonce à des plaisirs dont elle connaît la vanité; qui, après avoir reçu avec indifférence, dans un rang élevé, l'encens des enfants du siècle, répand sur les pieds du Sauveur les parfums d'une sincère piété! Heureux ceux qui, comme notre illustre princesse, embrassent le parti de la vertu et ne l'abandonnent jamais!

Rappelez-vous, Messieurs, la ferveur des prières, la vivacité des vœux que vous et moi ne cessions pas de former pour la satisfaction de notre monarque, pour notre propre bonheur; en un mot, pour obtenir du ciel un héritier digne de perpétuer le nom et les perfections de son auguste père. Le moment vint où ce désir si légitime parut être sur le point de s'accomplir; mais, hélas! fragilité, faiblesse humaine, rien ne peut mettre à l'abri de vos atteintes, et vous bravez toute autorité; en un instant nous perdîmes notre espérance, et ce même instant pensa nous enlever la princesse. Elle s'aperçut du péril, elle l'envisagea sans trembler, et, loin d'écouter les frayeurs qui accompagnent ordinairement la vue d'un danger presque inévitable : *Songez à l'enfant!* s'écria-t-elle, *ne pensez point à moi!*

Paroles bien précieuses, Messieurs, qui étaient l'expression d'un cœur bien généreux, et dont il n'appartient qu'à des cœurs bien reconnaissants d'être les interprètes. *Sauvez l'enfant!* c'est-à-dire, que Louis ait un héritier de son sang : que le prince mon époux reçoive comme père les hommages qu'il rend comme fils; que le premier trône du monde voie la tige auguste sur laquelle il est appuyé, enrichie d'un nouveau rejeton qui le rende inébranlable. *Sauvez l'enfant! ne pensez pas à moi!* c'est-à-dire, si, pour acheter le bonheur de la France, il ne faut que le sacrifice de ma vie, cette vie n'a plus rien qui me flatte; victime volontaire de la félicité d'un peuple qui m'est cher, je me livre sans peine aux rigueurs d'une mort nécessaire à son bonheur; que dis-je? Français, la vue de votre bonheur rend la mort moins rigoureuse à mes yeux; j'oublie qu'elle termine mes jours, je pense qu'elle assure votre espoir; occupée de vous seuls, je vous laisse un gage de moi-même; c'est par lui que, reproduite à vos regards, je retrouverai dans votre souvenir la vie que je sacrifie à vos intérêts.

Qu'il est triste, mais qu'il doit nous être cher ce souvenir, Messieurs! Que de larmes ont coulé jusqu'ici, que de larmes couleront encore à tous les moments où nous nous rappellerons celui qui enleva pour toujours à nos yeux une princesse si digne de régner toujours dans nos cœurs! O mort! que tu es amère! s'écriait un grand roi; tu sépares impitoyablement ce qui est le plus étroitement uni : *Siccine separas, amara mors!* C'est en vain que l'on s'efforce d'échapper à ses coups; le crime de notre premier père a répandu jusque sur nous son venin; tous frappés du péché dans lui, nous sommes tous devenus, par lui, sujets à la mort; l'arrêt en est prononcé, et les princes, comme les autres hommes, en subissent toute la rigueur.

Mais que d'horreurs en accompagnent le spectacle, lorsque, présentée dans tout ce qu'elle a d'affreux, elle frappe ces victimes précieuses, dont les jours ne peuvent cesser d'être sereins, sans porter des nuages sur ceux des autres, et de qui la perte devient une calamité pour les Etats qu'elles abandonnent.

Idoles du siècle, qui ne songez qu'à donner carrière à votre luxe et à votre vanité, prévenues en faveur de vos prétendus agréments, vous les contemplez avec plaisir, vous les entretenez avec délicatesse, vous les produisez avec complaisance; mais lorsque la foi nous présente ce même objet qu'une mollesse attentive a si longtemps ménagé, que le pinceau de la vanité a déguisé tant de fois, à qui la vivacité de l'esprit du monde imprimait la violence de ses mouvements; quand je le vois, dis-je, froid et immobile, devenu un spectacle effrayant, dont on ne s'approche qu'avec horreur, resserré dans les bornes étroites du cercueil, jeté dans le sein d'une terre avare, qui ne le restituera qu'à la justice de Dieu, réduit en poussière et entièrement évanoui à nos yeux, je me récrie, avec l'Ecclésiaste : O vanité des vanités! tout n'est que vanité sur la terre : *Vanitas vanitatum, omnia vanitas.*

A l'approche de ce dernier moment, Messieurs, l'illustre princesse dont je parle ne perd rien de sa tranquillité; soutenue par cette force qui l'avait rendue maîtresse de son propre cœur, elle prévoit elle-même l'instant qui doit la dérober à la terre. Elle demande son confesseur avec empressement, elle l'attend avec impatience, le moindre retardement effraye la délicatesse de sa conscience; à peine paraît-il, qu'elle a recours à Dieu, qu'elle espère, qu'elle s'encourage, qu'elle envisage le ciel et désire d'y parvenir. Conquérants qui faites trembler la terre, vous qui, élevés au milieu des combats, bravez la mort dans le feu des hasards, et, rendus à vous-mêmes, n'en pouvez soutenir les approches; vous dans qui l'homme, prêt à s'affaiblir, dément si souvent le héros qui a triomphé, venez, venez apprendre de notre

princesse comme il faut mourir ; un prince qui faisait sa félicité, fondant en larmes ; un roi couronné de gloire, accablé de douleur ; une reine éclairée par ses propres vertus sur le mérite de celles des autres, prête à succomber sous le poids de l'affliction la plus vive ; de jeunes princesses, qui formaient avec elle une société de vertus et d'agréments, en proie à la tristesse la plus accablante ; une cour qui lui était dévouée, livrée à toute la vivacité des regrets : rien n'est capable d'ébranler sa constance, rien ne peut donner atteinte au mérite de son sacrifice ; les témoignages même de tendresse qu'elle reçoit d'un époux qu'elle chérit et dont elle est aimée, ne produisent d'autre effet que de donner un nouveau lustre à son courage et à sa vertu. *Prince*, lui dit-elle, *vous seul me faites regretter la vie ; mais que cette assurance vous suffise, retirez-vous, et laissez-moi ménager pour l'éternité le peu de moments qui me restent.* Moments précieux où, après avoir détourné ses regards de tout ce qui pouvait l'attacher au monde, elle ne pense plus qu'à Dieu seul et à son salut.

Le mal cependant devient plus dangereux ; on tremble, on frémit pour les jours de la princesse. On n'est plus occupé qu'à soutenir sa piété par l'administration du dernier sacrement. Le roi lui-même, tout éploré qu'il est, donne ses ordres pour cette triste cérémonie ; sa religion semble lui faire oublier sa douleur ; son impatience répond à son zèle, et son zèle, dans ce moment d'épreuve, n'est pas moins grand que son courage à la tête de ses armées.

Venez, pontife respectable (1), interprète de la vérité quand il faut instruire les princes dans l'art d'obéir et de commander, soyez ici l'oracle de la religion pour leur apprendre à mourir ; soutenu par la vôtre dans ce moment funeste, portez sur son corps défaillant les onctions saintes de l'Église ; reveillez, s'il est possible, cette âme précieuse, assoupie dans les ténèbres de la mort ; assurez à la religion le dernier moment d'une vie dont tous les jours lui ont été consacrés ; profitez de l'instant où elle est encore... Que dis-je? l'instant passe, et elle n'est plus.

Vous nous l'avez enlevée, grand Dieu ! dans les plus beaux jours de sa vie. Nous ne nous plaignons point de votre justice, nous implorons pour elle votre miséricorde, nous réclamons votre bonté en faveur d'un monarque et d'un prince à la vie desquels est attachée notre destinée. Puissiez-vous leur accorder autant de jours que nous regrettons de qualités, et qu'ils en possèdent eux-mêmes ! Puissiez-vous, ô mon Dieu, même au risque de renouveler sans cesse notre douleur, nous conserver une image des vertus de la mère, dans cette jeune princesse, gage précieux et malheureux de nos espérances et de nos regrets ; elle remplira les unes, elle adoucira les autres, en se formant sous les yeux et par les soins d'une reine vertueuse ! Puisse-t-elle lui donner toujours autant de satisfaction qu'elle en recevra d'exemples !

Pour vous, Messieurs, que le zèle, la piété, le devoir, ont conduits à cette triste cérémonie, apprenez de cet éloge, dicté par la vérité, autorisé par la religion, trop précipité pour être digne d'un si grand sujet, apprenez, dis-je, à régler par la Sagesse les qualités que Dieu vous a données, et à sanctifier cette Sagesse elle-même par les vertus chrétiennes qu'il couronne ; prenez sur la terre sa volonté pour guide, et son éternité deviendra votre partage dans le ciel. Ainsi soit-il.

(1) L'ancien évêque de Mirepoix, pour lors premier aumônier de madame la dauphine.

ORAISON FUNÈBRE

DE CATHERINE OPALINSKA, REINE DE POLOGNE.

Gloria et divitiæ in domo ejus, et justitia ejus manet in sæculum sæculi.

La gloire et les richesses ont été dans sa maison, et sa justice subsiste dans tous les siècles (*Psaume* III).

Monseigneur (2),

La gloire s'éclipse, les richesses disparaissent, la justice reste, et il n'appartient qu'à elle de subsister toujours. Indépendante des temps, elle se soutient dans la révolution des âges ; son empire ne finit point avec les siècles ; ils cessent d'être, elle ne cesse pas de régner : *Justitia manet in sæculum sæculi.*

Hommes, aussi fragiles que les biens qui vous échappent, à la vue du néant où ils rentrent, reconnaissez celui d'où vous sortez. Que la gloire ennoblisse vos maisons, que l'abondance en relève l'éclat ; l'une et l'autre ne font qu'y passer, vous passerez comme elles : *Gloria et divitiæ in domo ejus.*

Ce monument funèbre, ces cendres inanimées, ces lumières obscurcies par les ombres de la mort, ces devoirs lugubres que vous rendez à une reine qui n'est plus, quels objets ! mais quelle leçon, Messieurs ! Un autel, un tombeau ; esclaves du monde, voilà votre école : là ce que vous devez comme chrétiens, là où vous descendrez comme mortels ; là où le plus grand des rois sera comme le dernier des hommes, sans titres qui le distinguent, sans appui qui le soutienne, sans faste qui l'environne, peut-être sans regrets qui honorent sa mémoire, sans mérites qui assurent son salut, si son règne n'a point été celui de la justice.

C'est ce règne de la justice que j'ai à vous décrire aujourd'hui, Messieurs, dans la vie d'une auguste reine qui, choisie par le Seigneur pour donner des lois et des exemples au monde, mérita la couronne sans la souhaiter, quitta le sceptre sans le regretter, regarda l'empire comme un devoir, en accepta la perte comme un avantage, ne régna que pour faire des heureux, se crut heureuse dès qu'elle ne régna plus, vit entrer la gloire dans sa maison, en vit sortir les richesses ; et qui, conservant toujours la justice au fond de son cœur, ne voulut d'autre éclat que celui des vertus, d'autres trésors que ceux de la grâce.

Quel sujet d'admiration ! et qu'il est con-

(2) Le dauphin.

solant pour un ministre de l'Evangile de n'avoir à parler que son langage dans l'éloge d'une princesse qui en fut le modèle, au milieu d'un monde qui en est lui-même l'ennemi et l'écueil!

Oui, Messieurs, j'ai dans un seul tableau toutes les vertus à vous peindre, et vous reconnaîtrez ce qu'enseigna Jésus-Christ dans ce que pratiqua TRÈS-HAUTE, TRÈS-PUISSANTE ET TRÈS-EXCELLENTE PRINCESSE, CATHERINE OPALINSKA, REINE DE POLOGNE, GRANDE DUCHESSE DE LITHUANIE, DUCHESSE DE LORRAINE ET DE BAR.

Quand le Seigneur fit entrer la gloire de l'empire dans sa maison, il voulut récompenser sa justice; sa justice la soutint quand il plut au Seigneur de laisser éclipser cette gloire. Par là elle remplit dans toute son étendue cet oracle du roi-prophète : *Gloria et divitiæ in domo ejus, et justitia ejus manet in sæculum sæculi.*

Digne du trône quand elle l'occupa, supérieure au trône quand elle l'eut quitté : c'est dans ces deux traits que je renfermerai tout son éloge.

PREMIÈRE PARTIE.

Dans les hommes ordinaires la justice n'est qu'une vertu, dans les princes c'est l'assemblage de toutes les qualités : non pas de ces qualités aussi fragiles qu'elles sont brillantes, qui n'ont point de durée parce qu'elles n'ont point de principe, dont le vain éclat ne sort qu'avec peine des ténèbres, y rentre sans délai, et qui, comme l'éclair à peine aperçu, s'évanouit pour toujours; non pas de ces qualités douteuses ou équivoques dont la vanité se pare, que le mensonge adore, qui n'ont de réel que l'illusion, qui se produisent sur les pas de l'erreur, et qui tombent avec elle sous le poids de la vérité; non pas de ces qualités fausses ou frivoles qui imposent aux peuples sans ajouter aux souverains, qui obtiennent le respect sans mériter l'estime, qui reçoivent des hommages sur la terre et qui sont réprouvées du ciel, qui portent le nom de vertus et qui en sont l'écueil, qui prétendent au titre de justice et qui ne servent souvent que de voile à l'iniquité.

Il faut aux princes que Dieu choisit pour gouverner ses peuples une grandeur de sentiments qui, dans les faiblesses de notre nature, les égale à la sublimité de leur rang; une modestie de conduite qui, dans l'indépendance de leur état, les retienne sous l'empire de la loi; une bonté de cœur qui, dans l'usage du pouvoir suprême, ne captive les sujets que par les liens de l'amour et de la reconnaissance : trois qualités qui font que les souverains sont en quelque sorte parmi les peuples ce que Dieu lui-même est pour les souverains, supérieurs aux hommages qu'ils reçoivent, modérés dans les devoirs qu'ils exigent, bienfaisants dans le pouvoir qu'ils exercent.

Tels sont les traits principaux qui caractérisent les princes selon le cœur de Dieu, et tels sont les traits qui formèrent le caractère de l'auguste reine à qui la vérité qu'elle aima paye aujourd'hui le tribut de ses éloges, la France qu'elle habita, celui de ses regrets, et la religion qu'elle honora, celui de ses prières.

La grandeur n'est point une qualité qui s'acquiert par l'usage, que l'expérience forme, que les exemples enseignent; elle se reçoit avec la vie, sa source est dans le sang, l'éducation l'entretient, la majesté en fait son mérite; et quand elle a pour objet la religion, le monde ne voit rien qui l'égale, le trône n'offre rien qui la surpasse, Dieu seul possède ce qui la récompense.

Ignorée du vulgaire, elle n'est le partage que de ces âmes nobles et privilégiées dans qui le Seigneur, qui les a destinées pour être ses images sur la terre, rassemble des traits dignes de le représenter; qui étant, comme les autres, l'ouvrage de sa main, sont plus particulièrement que les autres l'ouvrage de son choix; qui, nées pour peindre l'indépendance de son être par la souveraineté de leur état, voient l'humanité ennoblie dans elles par des traits émanés de la Divinité, et n'emploient, pour se faire révérer des hommes, que les titres sous lesquels Dieu se fait adorer par elles.

C'était sans doute pour disposer la reine de Pologne à cette glorieuse destination que Dieu la fit naître dans le sein de la gloire et de l'opulence : car, après les maisons souveraines, à quelle autre conviennent mieux qu'à celle d'Opalinski ces paroles de l'Ecriture que j'ai choisies pour texte : *Gloria et divitiæ in domo ejus?*

Chercherai-je l'antiquité de cette gloire dans les monuments de cette maison? Son origine, perdue dans celle de la Pologne, ne se trouve qu'au delà de neuf cents ans, parmi les titres de cette monarchie et autour de son premier trône : que dis-je? la Pologne n'avait pas encore des rois, la maison d'Opalinski avait des héros. Des siècles nombreux se sont écoulés avec ce sang illustre, et ce sang, dans le cours de tant de siècles, n'a point démenti la pureté de sa source; il faut remonter dans les âges du monde pour apercevoir le premier éclat de cette maison, et l'on descend les âges sans voir cet éclat obscurci; cette tige glorieuse n'avait pas encore été sur le trône, mais le trône était appuyé sur elle : *Gloria in domo ejus.*

Vous peindrai-je la succession de cette gloire dans celle des héros qu'elle nous présente? Quelle foule de noms respectables sortiraient des ténèbres de l'antiquité! La valeur les porta, la victoire les couronna, l'opulence les enrichit, la gloire les distingua, l'histoire les consacre, l'amour des peuples les a écrits dans les cœurs, et la religion reconnaissante les a gravés autour des autels sans nombre qu'ils ont élevés : *Gloria in domo ejus.*

Vous marquerai-je les divers degrés de cette gloire dans les dignités dont ces héros ont été revêtus? Quinze Castelans, treize Palatins, soixante-sept sénateurs de la république, huit maréchaux de la nation, grands

officiers de la couronne, gouverneurs des provinces, généraux des armées; dans tous ces temps et dignes de tous ces titres, il leur a manqué de régner; mais plusieurs ont mérité le trône, quelques-uns l'ont refusé, d'autres l'ont donné, tous l'ont soutenu : *Gloria in domo ejus.*

Vous décrirai-je l'étendue de cette gloire dans les différentes alliances qui l'ont répandue? Les anciens Piasts, les ducs de Cétopa, les princes les plus distingués de l'Allemagne, plusieurs souverains de l'Europe, se sont fait honneur de lui appartenir. Mais il était dans les desseins de Dieu une alliance égale à toutes les autres par sa splendeur, et que ses suites devaient rendre supérieure à toutes les autres.

La maison de Leczinski, perdue, comme celle-ci, dans les siècles les plus éloignés, avait les rapports les plus glorieux avec elle. Ce que la première noblesse peut rassembler de titres, ce que le mérite reconnu doit attirer d'honneurs, mais surtout ce que la religion pratiquée enseigne de vertus, se trouvaient avec l'opulence autour de ces deux tiges respectables : il ne leur manquait que d'être unies l'une à l'autre, Dieu lui-même forma les nœuds sacrés de cette union, qui, les rendant supérieurs à toutes les familles où l'on pouvait choisir des rois, les fit monter avec la victoire sur le trône de la Pologne, et sur celui de la France avec les vertus, et ç'a été le comble de la gloire qui fut toujours l'héritage de la maison d'Opalinski : *Gloria in domo ejus.*

Je dis de sa gloire devant les hommes; car, Messieurs, il en est une plus précieuse aux yeux du Seigneur, et dont celle-ci fut la récompense : c'est cette justice permanente et invariable, qui, de siècles en siècles, avait passé successivement des pères aux enfants. Pour en développer la gloire à vos yeux, vous décrirai-je les premiers triomphes de la foi naissante dans la Pologne? Vous dirai-je que c'est sur les pas, sous les auspices et par les exemples des Opalinski, que le christianisme pénétra, s'est maintenu, a subsisté dans cette république; que c'est de cette maison, révérée elle-même comme un temple, qu'ont été tirées les pierres des premiers sanctuaires qu'ait eus l'Eglise dans ces vastes contrées? Ouvrirai-je à vos regards ces basiliques superbes qui furent d'abord élevées en tant d'endroits différents, mais partout sur les fonds et par les libéralités de ces héros de la religion aussi bien que du monde? Leurs armes, gravées autour des cathédrales de Gnesne et de Cracovie, attesteront toujours et leur zèle pour la religion et la reconnaissance de la religion pour eux. Dois-je rappeler ces siècles malheureux dont les attentats ont été écrits avec le fer, et sont marqués par le sang dans les annales de l'empire? siècles funestes, où, sur les pas d'un apostat et de tous les crimes, l'imposture, tenant l'Evangile défiguré dans une main, et dans l'autre un fer parricide, employait l'artifice pour semer ses dogmes pernicieux, et la fureur pour les établir; séduisait les troupeaux, frappait les pasteurs, altérait les principes de la foi, et tâchait d'en éteindre le flambeau dans le sang de ses ministres. La Pologne, en proie à ces ravages, voyait son empire divisé et celui de Jésus-Christ presque aboli : le peuple fidèle fuyait partout devant le Philistin armé; mais l'arche était en dépôt dans la maison d'Opalinski : la justice lui donnait là des adorateurs, et ses défenseurs y étaient rassemblés par le zèle : *Justitia ejus in sæculum sæculi.*

Or, Messieurs, c'est cet héritage de tant de siècles de gloire et de justice que reçut en naissant la reine de Pologne. Quel fonds de richesses ne reçut pas cette grande princesse avec la vie? Elles s'y augmentèrent par l'éducation, elles s'y développèrent avec les années, marquèrent les progrès de l'âge par les leurs, essuyèrent tout ce que le sort a d'inconstance, et s'affermirent par l'inconstance même du sort.

Et de là cette grandeur de sentiments, qui seule formerait un caractère, et qui ne fut qu'une qualité du sien.

Qui pensa plus noblement qu'elle sur les devoirs des grands et leur dépendance à l'égard du souverain Etre dans les hommages qu'ils reçoivent, sur les droits des petits et les titres de protection qu'ils acquièrent par les hommages qu'ils rendent, sur les bienséances de l'Etat et l'obligation où sont les princes de donner de grands exemples, par la gloire qu'ils ont de donner de grands spectacles, sur la nature des avantages de ce monde, et la vanité de ces biens, qui, ne remplissant point le cœur quand on les possède, y laissent un vide affreux quand on les perd?

Grandeur dans la représentation : quel air de majesté! quelle dignité dans le discours! quelle décence dans la conduite! Nous ne l'avons vue que dans un temps de disgrâces et d'afflictions : c'est un mérite alors de ne pas succomber, et elle se soutenait; il faut un effort pour ne pas ramper, et elle régnait; toute gloire s'éteint, la sienne n'était point obscurcie; toujours la même dans l'une et l'autre fortune, elle ne marqua leur différence que par sa modération dans les biens et sa constance dans les maux. Heureuse sans se prévaloir, malheureuse sans se plaindre, digne des honneurs qu'elle avait perdus sans les regretter, et supérieure aux disgrâces qu'elle éprouvait sans les mériter.

Grandeur qui n'eut rien d'affecté : lui vit-on jamais ces airs empruntés que l'on prend quelquefois dans les grands revers, pour apprendre aux peuples ce que l'on était, pour retenir le respect dans les autres, et suspendre dans son cœur les sentiments du chagrin; ces airs qui, regardés comme inutiles dans la prospérité et jugés nécessaires dans les disgrâces, sont employés pour se parer d'une force que l'on n'a pas, et trahissent souvent la faiblesse que l'on a, par les efforts même que l'on fait pour la dissimuler?

Grandeur éclairée par la foi, réglée par la justice et digne de tous les hommages qu'on lui rendait par ceux qu'elle rendait elle-

même à la religion. Elevée sur le trône par un roi victorieux, avec un époux triomphant, couronnée par la victoire, environnée par la majesté, maîtresse absolue d'un grand royaume dont ses ancêtres avaient fait la gloire, dont ses vertus faisaient l'admiration, dont ses volontés allaient faire la destinée, elle n'y porta ni cet esprit de hauteur qui est ambition et qui veut s'élever sans mesure, ni cet esprit de souveraineté qui est orgueil et qui veut dominer sans règle, ni cet esprit d'indépendance qui est révolte et qui veut régner même sur la loi. Persuadée que si la grandeur n'est tempérée dans son usage par la douceur, elle ôte aux souverains plus que le rang ne leur donne; elle ne porta sur le trône que cette bonté tendre et généreuse qui reproduit dans l'amour tout ce que l'on retranche de l'autorité.

En effet, Messieurs, quelle modération dans les devoirs qu'on lui rendait! Elle craignait de les exiger, elle ne cherchait pas à les recevoir. Fallait-il marquer ses volontés, c'était comme en consultant celles qui dépendaient de la sienne. Donnait-elle des ordres, elle les assaisonnait d'égards qui leur faisaient perdre le nom de lois. Exigeait-elle le service, l'autorité parlait son langage, mais sur le ton de l'amitié, et l'amitié était mieux servie que ne peut l'être l'autorité; elle mettait des réserves dans ses volontés, on n'en mettait point dans l'exécution, on donnait à la reconnaissance ce qu'elle ne demandait pas comme devoir; et cette sorte de respect qu'elle savait employer la rendait elle-même infiniment respectable.

Jamais personne ne connut mieux qu'elle ce grand art d'accréditer le commandement par la facilité de le remplir; d'user moins de l'autorité, pour la maintenir davantage; de n'avoir rien d'impérieux, et de régner avec plus d'empire; accessible en tout temps, elle semblait dépendre en quelque sorte de celui des autres; ils ne prenaient point ses moments pour l'approcher, elle prenait les leurs pour ordonner.

Lui trouva-t-on jamais ces rigueurs et cette austérité qui font manquer le devoir par trop d'exactitude à l'exiger; ces défiances inquiètes et importunes qui tiennent tout en alarmes, troublent le repos, et n'assurent pas la loi; cette dureté chagrine et farouche que tout révolte, que rien n'apaise, qui ne compte ni le mal qu'elle fait, ni le bien qu'elle reçoit, et qui, bien loin de pardonner à ceux dont elle est offensée, ne pardonne pas même à ceux qu'elle offense?

La surprit-on jamais dans ces inégalités d'humeurs qui n'ont d'autres lois que leurs caprices, qui veulent que leurs caprices servent aux autres de lois; à qui rien ne coûte pour commander, qui ne savent rien épargner à ceux qui obéissent; qui regardent leurs serviteurs comme des esclaves, qui ne les reconnaissent point pour égaux, qui ne les ont point pour amis, et qui ne sont jamais respectés autant qu'ils le veulent, parce qu'ils ne se font jamais aimer autant qu'ils le doivent?

Maîtresse de tous ses mouvements, non point par politique, mais par bonté, elle ne laissait échapper aucun signe ou aucune parole qui pût la trahir. Ces sentiments, pour se produire, prenaient l'ordre de son cœur, et son cœur ne le recevait que de la loi; attentive à la remplir, réservée à la donner, elle connaissait ses devoirs, elle n'oubliait que ses droits; exacte aux engagements de sa religion, elle négligeait les priviléges de son rang, exigeait peu, ne le commandait pas, l'attendait sans peine, le recevait avec reconnaissance, proportionnait la récompense au service, et portait l'indulgence au delà du défaut.

Mais ne vous y trompez pas, Messieurs, cette indulgence se renfermait dans des bornes. Ses intérêts étaient abandonnés, ceux du Seigneur étaient soutenus : que l'on manque aux égards qu'on lui doit, la princesse seule est offensée, la majesté réclame ses droits, mais la religion en interdit la vengeance : que l'injure regarde le Seigneur, la majesté emploie à venger la religion les traits qu'elle néglige pour elle-même; elle s'arme, contre les infracteurs de la loi de Dieu, du même zèle dont Jésus-Christ parut lui-même enflammé contre les profanateurs de son temple. C'est au pied de ses autels qu'elle reçut le sceptre, et l'autorité du sceptre sert à venger les autels : les voit-elle pénitents, elle oublie qu'ils furent coupables; la même démarche qui les ramène au devoir les fait rentrer en grâce avec elle : ils sont ses amis dès qu'ils ne sont plus les ennemis du Seigneur.

Ces épreuves furent bien rares sans doute, on lui épargna jusqu'à la peine de se plaindre, et la bonté de son cœur retint toujours les autres ou les fit rentrer dans le devoir.

C'est cette bonté d'un cœur bienfaisant qui, plus encore que les autres qualités, rend les princes les images de Dieu. La reine de Pologne, en recevant de ses mains la puissance qui donne des sujets, se crut chargée par état de retracer sa providence qui veille sur les malheureux. Plus attentive à chercher ceux qui souffrent, qu'ils ne le sont eux-mêmes à chercher ceux qui peuvent les consoler, elle se faisait informer avec un soin plein de grandeur et de dignité du nom et de l'état de ceux qui avaient besoin de sa protection, et c'était là celle de ses lois dont l'exécution était plus fidèle, parce que c'était celle dont on savait que l'infraction lui eût été plus sensible.

Le chagrin qu'elle ressentait en apprenant leurs maux était balancé dans son cœur par la satisfaction de les soulager. On ne la vit point user de ces délais qui enlèvent aux bienfaits une partie de leur prix, et qui affaiblissent le plaisir de les recevoir par la peine de les attendre; on ne la vit point les accompagner de cet air mécontent qui semble révoquer le bien que l'on donne, et qui anéantit le mérite de la générosité par une espèce d'avarice qui la borne. Elle ne connut point ces réserves par lesquelles on croit rendre un bienfait plus estimable en le ren-

dant plus rare; mais elle y joignit cette attention exacte qui empêche qu'il ne devienne moins précieux en devenant trop égal. Ses dons étaient accompagnés de ces grâces aimables qui les suppléent quand on les refuse, qui les augmentent quand on les reçoit; on voyait sur son front le plaisir qu'elle avait à en faire, et le sentiment du bonheur qu'elle procurait aux autres le lui rendait à elle-même personnel.

Pour compter ses bienfaits, il faudrait, Messieurs, parcourir toutes les conditions. Combien de fois la noblesse indigente trouva-t-elle dans cette grande reine des secours abondants et proportionnés aux besoins de ceux qui les recevaient avant que de les demander, sans les attendre, au delà de ce qu'ils pouvaient espérer! Lorsque, descendue du trône et obligée de borner ses libéralités, elle rencontrait quelques malheureux dont ses secours ne pouvaient réparer les pertes, la vue de leurs disgrâces la rappelait au souvenir de la sienne, et elle ne sentait bien la sienne qu'au moment où elle était hors d'état de soulager toutes les leurs.

Pauvres de Jésus-Christ, hommes infortunés que la nature avait faits nos égaux, que la différence des fortunes a rendus nos esclaves, que la religion un jour rendra nos juges, combien de fois ne l'avez-vous pas vue, occupée de vos besoins, ouvrir ses mains royales en votre faveur, faire passer dans les vôtres ces secours nécessaires que vous réclamez si souvent, et que si souvent vous réclamez en vain!

Que ne puis-je, Messieurs, faire entendre ici, au lieu de ma voix, celle de tant de familles qu'elle a relevées ou soutenues, de tant de malheureux qu'elle a plaints et soulagés, de tant de vierges consacrées à Dieu et auxquelles sa vertu a ménagé des asiles pour la leur!

Voix saintes et favorables, vous vous élevez dans ce jour au tribunal de Dieu, vous sollicitez pour cette grande âme les dons de la miséricorde promise dans le ciel à ceux qui en retracent l'image sur la terre, et c'est l'unique témoignage qu'elle attendait.

Et voilà, messieurs, sur quelles vertus était fondé le lustre que Dieu répandit sur elle : *Gloria in domo ejus.* Quel éclat sur son règne, s'il avait plu au Seigneur d'en prolonger le cours! Que cette grandeur d'âme eût paru respectable dans une nation où la noblesse qui obéit veut dans les souverains qui commandent des qualités dignes de ses hommages! que cette modération à exiger des devoirs eût flatté un peuple jaloux de ses droits, qui s'attache à ses rois avec fidélité, mais qui se rappelle avec complaisance qu'il les a choisis; qui les révère comme ses maîtres, mais qui n'oublie pas que leur puissance est son ouvrage; qui élève le trône du haut duquel il est gouverné, et par là même se croit en quelque sorte l'auteur des lois auxquelles il est assujetti! Que ce caractère généreux et bienfaisant eût soulagé de disgrâces dans des contrées où les biens immenses de sa maison auraient laissé à son pouvoir une carrière aussi étendue que sa générosité!

Vous ne l'avez pas permis, ô mon Dieu! après avoir récompensé sa justice, vous avez voulu l'éprouver dans votre miséricorde, et faire voir au monde une reine non-seulement digne du trône quand elle l'occupa, mais supérieure au trône quand elle l'eut quitté; c'est le sujet de la seconde partie de son éloge.

SECONDE PARTIE.

Occuper un trône, recevoir les hommages de tout un peuple, partager la destinée d'un grand roi, disposer de celle de tout un royaume, voir tout dépendre de soi, soi-même ne dépendre que du ciel : ambition humaine, voilà ton terme. Remplir le trône que l'on occupe, mériter les hommages que l'on reçoit, être l'amour des peuples dont on est la règle, se régler soi-même sur la loi que l'on donne, et dans la suprême indépendance d'un pouvoir qui n'est borné que par la volonté, ne donner à la volonté que l'étendue du devoir : justice chrétienne, ce sont là vos vertus. Voir l'édifice de sa grandeur s'écrouler presqu'à l'instant où il s'élève, et n'être point accablé sous ses ruines; après une disgrâce qui enlève la gloire de la vie, essuyer des infirmités qui en attaquent les principes, et conserver toute la tranquillité de son cœur; voir la mort s'avancer comme par degrés, s'annoncer de moments en moments, dans la lenteur de ses progrès; détailler, pour ainsi dire, toutes ses horreurs, en soutenir le spectacle et s'y présenter avec courage : sainte religion, ce sont là vos miracles; et ce furent là vos exemples, reine vertueuse que nous pleurons. Exemple de dignité dans les disgrâces, exemple de patience dans les maux, exemple d'héroïsme à la mort.

Dans la vie de la reine de Pologne, il fut surtout deux moments bien capables de flatter une ambition plus étendue ou moins éclairée que la sienne : le premier fut celui où elle vit son auguste époux, conduit au trône par une suite de circonstances glorieuses, unir pour y monter les droits de la victoire et le suffrage des peuples; le second fut celui où rappelé par ces mêmes peuples au trône qu'il avait quitté, il connut, par l'empressement qu'on eut à le recevoir, les regrets qu'on avait eus à le perdre, et vit la satisfaction qu'avait causée son premier règne, confirmée par le choix libre que l'on faisait de lui pour régner encore. Témoignage bien flatteur pour un cœur qui connaît le prix de la tendresse, et mérite qu'on l'aime, par le plaisir même qu'il sent d'être aimé.

Mais, hélas! que ces moments passèrent avec rapidité! D'affreux nuages obscurcirent aussitôt les premiers rayons de cette gloire. Entre l'élévation et la chute il ne s'écoula qu'un court intervalle, commencé par des honneurs sans bornes, rempli par des espérances mêlées de crainte, et terminé par des revers sans espoir.

N'attendez-pas de moi, Messieurs, que, remuant à vos yeux les débris de cette grandeur, j'intéresse votre attention par le spectacle le plus capable de l'attendrir; que, vous conduisant sur les traces du malheur et des vertus, je vous représente un grand roi, une reine illustre, revêtus l'un et l'autre de tous les droits de la majesté; l'un et l'autre exposés à toutes les rigueurs de l'adversité, dignes de régner partout, et sans asile dans les Etats où ils ont régné; que, perçant à travers les ombres dont ils empruntent le secours pour se dérober à leurs ennemis, je vous les fasse voir errants de provinces en provinces, dans des contrées étrangères, sans guides pour éviter l'erreur, sans secours pour échapper au danger, engagés sur la foi du hasard, marchant sur les pas de la crainte, fuyant le jour, redoutant les ténèbres, mal assurés dans les endroits où ils passent, peu instruits sur ceux où ils vont, incertains du sort qui les attend, tremblants sous celui qui les poursuit, l'un ne déplorant que le sort qui rend l'autre malheureux, l'un et l'autre réunissant tous les malheurs qui rendent un sort infiniment déplorable.

Providence de mon Dieu, vous serez toujours l'objet de nos adorations, comme vous êtes la maîtresse des événements. Les ombres que vous répandîtes sur la vie de cette reine n'éclipsèrent point sa gloire et préparèrent notre bonheur.

Oui, Messieurs, c'est au pied de ces mêmes autels où elle se consolait de la perte du sceptre, que le plus grand des rois porta le sien; la reine que perdait la Pologne formait celle que la France chérit et révère. Esther croissait dans l'enceinte du sanctuaire, et cultivée par une mère qui donnait pour leçons des exemples, elle puisait dans le sein de la religion ces vertus que nous voyons assises avec elle sur le trône. Destinée à faire la félicité d'un peuple, elle apprenait d'une reine qui l'avait été cet art heureux de concilier ensemble la majesté qui donne les lois et la bonté qui les tempère, d'étendre les droits de l'empire par ceux de la reconnaissance, d'inspirer le respect sans effrayer l'amour, de se soumettre tous les cœurs par la crainte de les assujettir, de les faire obéir en refusant de leur commander, et d'accroître le pouvoir par les bornes mêmes qu'on lui prescrit. Quelle autre était plus capable d'entretenir et d'augmenter dans elle ce trésor de vertus qui établissent le règne de Dieu dans le cœur des souverains, et les font régner eux-mêmes sur le cœur des peuples? Nous recueillons les fruits de cette éducation véritablement royale, et l'éloge le plus parfait de la princesse qui fait nos regrets se trouve dans celle qui fait notre bonheur.

Qu'il était beau, Messieurs, qu'il était digne de l'attention du ciel, le spectacle qu'offrait aux hommes cette retraite respectable, où la royauté, étalant tout son lustre au milieu de ses débris, retrouvait tous les droits qu'elle avait eus, se remplaçait à elle-même les titres qu'elle avait perdus, ne recevait plus les hommages qu'attire la grandeur, conservait la grandeur qui mérite les hommages, était devant Dieu plus qu'elle n'avait été devant les hommes! Digne de régner avant que d'être reine, plus que reine quand elle eut cessé de régner, la princesse dont je parle se rendit, par la fermeté de son courage, supérieure au trône qu'elle avait égalé par l'élévation de ses sentiments; le pouvoir était affaibli, la majesté n'était point éclipsée; sous les coups les plus violents, elle ne connut aucune de ces alarmes qui trahissent les âmes les plus fortes; peu flattée d'avoir été souveraine, peu touchée de ne l'être plus, elle se félicitait d'être chrétienne; et, la foi lui faisant envisager un gage de son bonheur futur dans les épreuves d'une calamité passagère, elle osait s'applaudir d'être malheureuse.

Montez sur le trône, monarque digne de le remplir; faites, par la douceur de votre règne, les délices d'un peuple dont vous animez l'espérance; si, dans les fêtes publiques dont votre triomphe est honoré, vous entendez prononcer, parmi les soupirs, le nom du monarque que vous remplacez, ne soyez point offensé de cette espèce d'hommage par lequel s'acquitte envers lui l'amour de la nation qui s'engage à vous: ce que l'on rend à ses vertus n'enlève rien de ce qu'on doit à vos titres; on vous reçoit avec plaisir, souffrez qu'on le perde avec regret. La reine dont je parle vous voit prendre sur le trône la place qu'elle abandonne, dirai-je avec douleur? ce serait le sentiment d'une âme commune; dirai-je sans envie? ce serait l'effort d'une âme sublime; dirai-je sans regrets pour sa dignité perdue? ce serait l'héroïsme de la religion: je dirai plus, et c'en est le miracle: dans la justice que *le sort* lui refuse, elle applaudit à celle qu'on vous rend.

Loin d'elle cette ambition qui, se survivant à elle-même, cherche à tromper sa douleur par le plaisir d'entendre parler mal des auteurs de sa disgrâce: une telle faiblesse ne tombait pas dans un cœur comme le sien, et j'ose dire que cette faiblesse eût redoublé son malheur; que d'éloges en effet dont il eût fallu soutenir le poids, sans pouvoir ni en diminuer le nombre, ni en ternir l'éclat! mais, bien éloignée de l'entreprendre, elle secondait elle-même la renommée dans le récit de votre gloire. Elle entendait dire que la vertu, descendue du trône avec elle, y était remontée avec vous; elle apprenait que si le roi son époux avait dû céder le sceptre, c'était à un prince que ses qualités héroïques, chrétiennes et royales, mettaient en état de faire le bonheur de ses peuples; son tendre attachement pour ces mêmes peuples était flatté d'apprendre qu'ils étaient heureux, et la part qu'elle prenait à leur félicité faisait toujours son plaisir et la consolait de ce qu'elle n'était plus son ouvrage.

Quelle fut, je ne crains pas de le dire, oui, Messieurs, quelle fut sa joie, lorsqu'elle vit le plus grand des rois unir la destinée du prince le plus accompli à celle d'une princesse que la naissance pouvait rendre son ennemie, mais qui lui devenait chère par

une alliance dont les grâces et les vertus la rendaient digne ! Le sang opposé dans les pères, uni dans les enfants; dans la même cour deux maisons royales divisées par le sort et attachées par les mêmes liens, faisant partie d'une troisième devenue la leur ; deux tiges augustes, qu'un trône avait rendues rivales, rapprochées dans deux princesses dont un même trône est le partage; la fille du monarque qui a quitté la couronne, donnée en quelque sorte pour mère à la fille du monarque que le sort a couronné ; une telle alliance était réservée à la sagesse de Louis, elle n'a dû se trouver que dans le conseil d'un roi de qui le règne est une suite de merveilles et de prodiges.

Quelle consolation pour la reine de Pologne, si Dieu eût permis qu'elle jouît plus longtemps de la gloire et de la douceur de cette union ! Hélas ! elle n'a fait que l'entrevoir, mais l'impression que faisait sur elle ce premier regard avait suspendu le sentiment des maux par lesquels Dieu éprouvait sa patience, comme il avait éprouvé sa fermeté par les disgrâces.

O vous dans qui les plus légères afflictions changent les plaisirs en amertume; vous qui ne reconnaissez point dans la prospérité le domaine de Dieu sur vous, ni vos droits sur sa miséricorde dans l'adversité ; qui oubliez dans l'une qu'il est maître, qui oubliez dans l'autre qu'il est père ; vous qui, abusant également et des dons de sa bonté et des coups de sa colère, sortez de son empire quand il vous élève, n'y rentrez pas quand il vous frappe, recevez ses bienfaits sans les connaître, pliez sous son courroux sans l'apaiser; vous qui, toujours coupables envers sa justice ou son amour, l'offensez sans le craindre, le craignez sans cesser de l'offenser, vous rassurez en présomptueux ou ne tremblez qu'en esclaves ; entrez dans cette retraite auguste, où, avec une reine plus respectable encore dans le sein des malheurs qu'elle ne l'était au comble de la félicité, se trouvent rassemblées toutes les disgrâces que vous pouvez craindre, toutes les vertus que vous devez imiter : aucuns cris, aucuns soupirs, ne vous annonceront l'asile où, humiliée sous la main du Seigneur, elle affermit son espérance par tout ce qui causerait votre désespoir, se soutient dans les faiblesses, se purifie par les épreuves, se fait de ses infirmités mêmes un nouveau trésor de mérites, qui la dédommage des richesses que la disgrâce lui a enlevées ; vous n'apercevrez ni sur son front, ni dans ses yeux, ce que la nature souffre dans elle ; les douleurs se succèdent les unes aux autres, se confondent toutes à la fois, se renouvellent avec le jour, sans disparaître avec lui, se multiplient avec les moments et ne passent point comme eux ; son corps est prêt à succomber, les forces lui manquent, le courage la soutient ; et la religion, toujours triomphante dans son cœur, le fait triompher lui-même de toutes les infirmités qui l'attaquent.

Je dis la religion, car, Messieurs, c'est au pied des autels et dans les exercices de toutes les vertus qu'elle puisait ce courage héroïque qui fut toujours son caractère et sa ressource; retirée à Saint-Cyr pendant plusieurs années de sa vie, elle en partageait tous les moments entre la prière qui élève l'âme au Seigneur, et la pratique des vertus qui font descendre le Seigneur dans les âmes fidèles.

Saintes épouses de Jésus-Christ, vous n'oublierez jamais les exemples par lesquels elle animait votre piété et vous instruisait vous-mêmes des devoirs dont on vient s'instruire parmi vous. Quel spectacle plus honorable pour la religion, que celui d'une princesse qui mettait toute sa grandeur à reconnaître celle de Dieu, à révérer son empire et à l'établir dans le cœur de tous ceux qui dépendaient du sien.

Amies fidèles, qui fûtes les témoins de ses vertus et les dépositaires de ses sentiments, quelle impression ne faisaient pas sur vous des discours qui n'étaient que l'expression de la loi du Seigneur, et des actions qui en retraçaient la sainteté ! Quelle noblesse dans ses entretiens ! quelle modestie dans le saint temple ! Recueillie dans la présence de Dieu, elle écoutait sa parole et en faisait sa règle ; elle implorait sa grâce et en suivait l'impression; elle participait à ses sacrements et y trouvait sa force : c'est par là que les infirmités, non-seulement lui devenaient supportables, mais lui paraissaient précieuses : de la croix de Jésus-Christ coulaient sur les siennes ces onctions saintes et salutaires qui en adoucissent la rigueur et en sanctifient l'usage. Ce que nous appelons disgrâces du sort, infirmités de la nature, calamités de la vie, étaient à ses yeux, éclairés par la foi, bonté de Dieu, épreuve de sa grâce, gage de sa miséricorde. Nous consolons ceux qui souffrent, elle consolait ceux qui la voyaient souffrir ; vous eussiez dit que c'étaient des maux étrangers ; je me trompe, elle les aurait plaints, c'étaient les siens ; le moindre murmure qui échappe à sa faiblesse est un crime à ses yeux ; ces premiers cris qui trahissent la nature dans les grandes douleurs sont aussitôt réprimés par la religion qui la soutient ; et si, parmi ces plaintes involontaires, il est quelque parole que ceux qui la servent puissent regarder comme un reproche fait à leur zèle, aussitôt rétractée que prononcée, cette parole devient un motif de reconnaissance pour ceux à qui elle avait pu être un sujet d'inquiétude; l'air noble et généreux dont elle répare les plus légères offenses leur donne le mérite des bienfaits, et on ne souffre que la douleur que lui cause celle dont elle a pu être l'occasion.

C'est ainsi, Messieurs, que cette grande âme, purifiée par les épreuves d'une vie qui n'était depuis longtemps que l'apprentissage de la mort, se préparait à la recevoir sans la redouter, et se l'était rendue moins redoutable parce qu'elle s'y était préparée.

Eclatez, sainte religion, c'est votre triomphe qui me reste à décrire. Mais quelle force de discours pourrait exprimer celle d'un cœur que l'adversité n'a point ébranlé, que

les infirmités n'ont point affaibli, que le Seigneur a possédé pendant le cours de sa vie, et qui par sa mort va posséder le Seigneur dans l'éternité de sa gloire!

Ministres des autels, vous que la religion a choisis pour être ses organes, surtout dans les derniers moments, et qui même alors êtes si souvent en vain les organes de la religion, venez puiser dans les sentiments de cette reine vertueuse ceux que vous devez inspirer à tant d'autres.

Tout tremble au premier bruit de son danger, elle seule en soutient la vue sans en être effrayée; quel concours autour d'elle de ce que le monde a de plus grand, de ce que l'Eglise a de plus saint! Témoin de leurs regrets, elle en est attendrie, mais n'en est point troublée; un monarque vertueux, pour lequel seul dans leurs adversités communes elle eut des larmes, ne peut retenir les siennes; elle l'exhorte à se soumettre à la volonté du Seigneur, qui rompt leurs liens sur la terre, mais qui saura les réunir dans le ciel par des nœuds dont son éternité elle-même sera la durée; elle lui recommande avec tendresse ceux qui l'ont servie avec fidélité : exacte à remplir tout ce qu'un cœur tel que le sien peut suggérer de devoirs, elle fait rassembler tous ceux que son service et leur reconnaissance lui attachent, leur marque sa tendresse, les remercie de la leur, pardonne aux uns, conjure les autres de lui pardonner, demande à tous le secours de leurs prières, et laisse dans tous l'admiration de ses vertus.

Ministres du sanctuaire, c'est encore vous que j'ose attester ici; pour la disposer à mourir, fûtes-vous réduits à employer ces détours étudiés, dont la délicatesse du siècle vous fait une loi auprès de tant d'autres, et sans lesquels on ne souffre pas que la religion parvienne, même dans les derniers moments, jusqu'à des cœurs qui lui ont été fermés pendant des années entières? Fallut-il recourir à ces tempéraments qu'une pieuse industrie est obligée de mettre si souvent en usage, pour rappeler au sentiment d'elles-mêmes des âmes qui n'en ont presque jamais eu pour leur Dieu; qui ne craignent les jugements du Seigneur qu'à l'instant où elles vont être jugées, commencent à croire lorsqu'elles cessent de vivre, ne cherchent à rentrer sous le règne de la grâce que lorsqu'elles tombent sous celui de la justice, et ne pensent à racheter le temps qu'au moment où elles se perdent dans l'éternité?

Avertie de son danger par la douleur qu'elle remarque sur tous ceux qui l'approchent, elle envisage sans effroi le dernier jour d'une vie dont tous les jours furent consacrés à son Dieu; si elle repasse dans l'amertume de son cœur tous les droits qu'a sur elle la justice du Seigneur, elle ne peut oublier ceux que le Seigneur veut bien lui donner sur sa miséricorde; si quelques larmes coulent de ses yeux, elles ne sont données ni au regret de la vie, ni aux frayeurs de la mort; le souvenir de ses fautes les fait répandre, le repentir les obtient, l'amour les adoucit, la religion les reçoit, la grâce les consacre, et le sang de Jésus-Christ, mêlé avec elles, en fait la source de son bonheur; teinte de ce sang adorable, elle voudrait répandre le sien pour lui; elle ne regrette de sa vie que les moments qui n'ont pas été consacrés à son seul service, et, près d'entrer dans l'éternité, elle s'occupe déjà du bonheur de pouvoir toujours glorifier Dieu, sans pouvoir jamais l'offenser.

La douleur saisit ceux qui lui administrent les derniers secours de l'Eglise, elle les affermit par son courage; dans les onctions saintes, elle conduit leurs mains défaillantes, on ne répond aux prières que par des sanglots, elle élève sa voix, un flambeau à la main, mais moins ardent que n'est dans son cœur celui de la foi; l'image de Jésus-Christ sous ses yeux, son nom sur ses lèvres, remplie de son amour, tranquille et sans faiblesse, elle semble disposer de son dernier moment... Mais c'est un moment... il passe... elle n'est plus... en vain la cherchons-nous encore sur la terre.

Elle est, ô mon Dieu! dans le sein de votre miséricorde, ou plutôt dans le règne de votre gloire. L'espérance qui nous anime pour elle est fondée sur les devoirs qu'elle a remplis et sur les grâces que vous lui avez données pour l'attacher à vous; si, parmi tant de vertus qui font aujourd'hui notre consolation, il lui est échappé quelques fautes qui laissent des droits à votre justice, nous empruntons pour elle la voix de ce sang adorable que vous avez répandu pour nous. Recevez le sacrifice auguste que vous offre pour elle un pontife (1) selon votre cœur et digne de vos autels; que le mérite de ce sacrifice remplace à cette âme vertueuse tous les titres qui peuvent lui manquer; qu'il s'étende sur une reine qui nous retrace toutes les vertus que nous regrettons; sur un roi qui fait notre gloire et notre bonheur; sur un prince déjà supérieur à nos espérances; sur des princesses dignes du trône qu'elles environnent et de ceux qui les attendent! Puissions-nous enfin profiter tous de vos grâces, comme l'auguste reine que nous pleurons, et régner avec elle dans l'éternité de votre gloire! Ainsi soit-il.

ORAISON FUNÈBRE

DE MADAME ANNE-HENRIETTE DE FRANCE.

Dies mei sicut umbra declinaverunt, et ego sicut fenum arui; tu autem, Domine, in æternum permanes.

Mes jours ont disparu comme l'ombre, et j'ai séché comme l'herbe; mais vous, Seigneur, vous demeurez éternellement (*Psal.* CI, 12, 13).

Monseigneur (2),

C'est du sein des langueurs, du milieu des infirmités, et d'un lit environné des ombres de la mort, que retentit autrefois cet oracle d'un saint prophète et d'un grand roi; oracle général et universel, qui s'accomplit sous la pourpre et sur le monarque couronné du diadème, comme sur le pauvre rampant sous le chaume et dans l'indigence.

Oracle humiliant! la nature en est effrayée,

(1) L'archevêque de Paris.

(2) Le dauphin.

l'humanité le craint, l'orgueil tâche de le dissimuler ; mais ces dissimulations forcées, ces craintes réelles, ces frayeurs assidues, ne servent qu'à en confirmer la certitude. Tout ce que nous faisons pour en éluder l'exécution l'assure, et sa vérité s'établit par tout ce que nous imaginons pour la détruire : *Dies mei sicut umbra declinaverunt.*

Oracle terrible ! mais présenté sans cesse à nos esprits, et gravé sur tous les objets qui nous environnent. Nous marchons parmi les débris de l'humanité : les générations ont passé, la nôtre s'écoulera de même, d'autres la remplaceront et passeront à leur tour ; mille voix confuses nous répètent cette vérité lugubre, que nous sommes sûrement mortels, que nous serons bientôt mourants ; aujourd'hui spectateurs, demain spectacles, nous répandons des larmes, nous en ferons répandre ; et l'attendrissement où nous sommes n'est qu'une espèce de droit que nous acquérons sur celui des autres, au moment où ils seront témoins de notre sort, qui ne sera lui-même que l'image du leur : *Dies mei sicut umbra declinaverunt.*

Oracle vérifié dans tous les états, dans tous les âges : le trône n'en est point à l'abri, la jeunesse n'en est point garantie ; les cèdres se brisent, les fleurs se dessèchent ; la région la plus fortunée se couvre de leurs cendres, et les fêtes que la magnificence y prépare sont troublées par le deuil que la mort introduit. Hé ! quelle mort, Messieurs ! en fut-il jamais une plus digne des pleurs que nous versons ? Ils ont disparu ces jours précieux, qui ne faisaient que d'éclore ; ces jours annoncés par un éclat bienfaisant, qui auraient rendu sereins tous les nôtres, ils ont passé : *Declinaverunt.* Montrée à la terre assez longtemps pour en mériter les regrets, trop peu pour en assurer le bonheur, l'auguste princesse dont nous déplorons la perte n'a paru parmi nous que comme une ombre et s'est évanouie de même : *Sicut umbra.* Elle ne commençait que d'être et elle n'est plus : *Et ego sicut fenum arui.* Il n'appartient qu'à vous, ô mon Dieu ! d'être éternel ; les ouvrages périssent, l'auteur reste : *Tu autem, Domine, in æternum permanes.*

Sainte religion, ce sont vos vertus que nous regrettons aujourd'hui ; mais ce fonds de nos regrets est celui de nos consolations ; et tel est, Messieurs, l'objet qui m'occupe et qui me soutient dans le glorieux, mais triste ministère dont je suis encore chargé.

Je ne vous dirai donc pas : Suspendez le cours de vos larmes ; elles sont trop légitimes : et quelque grande que soit notre douleur, elle n'égalera pas notre perte. Mais je vous dirai : Ouvrez vos cœurs aux consolations les plus solides ; elles naissent du sein de la religion elle-même, qui couronne dans le ciel tout ce que nous regrettons sur la terre. Jours brillants, que l'assemblage des qualités les plus aimables rendait si précieux devant les hommes, ils ont passé comme une ombre, et telle est la juste matière de nos regrets : *Dies mei sicut umbra declinaverunt.* Jours sanctifiés que l'assemblage des vertus les plus chrétiennes a rendus précieux devant Dieu ; leur récompense est dans l'éternité de sa gloire, et tel est le fondement heureux de nos espérances ; *Tu autem, Domine, in æternum permanes.*

C'est sous ces deux points de vue que je tâcherai de vous représenter TRÈS-HAUTE ET TRÈS-PUISSANTE PRINCESSE, MADAME ANNE-HENRIETTE DE FRANCE.

PREMIÈRE PARTIE.

Naître au pied du trône, c'est un avantage que le ciel accorde : en recevoir les premiers rayons, c'est une gloire que le monde révère ; sortir d'un sang qui a donné des rois à presque tous les États de la terre, et avoir pour père le plus grand des rois, ce fut le bonheur de l'auguste princesse dont je fais l'éloge. Je lui en ferais un mérite, si je n'en avais pas d'autres à vous produire ; vous verriez rejaillir sur son tombeau une partie de l'éclat dans lequel s'est écoulée sa jeunesse ; son tableau serait formé des plus beaux traits qui ont illustré ses glorieux ancêtres, et la gloire de leur vie remplirait le vide de la sienne. Mais je parle des qualités personnelles, et je n'ai garde de les confondre avec des dons ou des avantages étrangers, dont l'abus, presque aussi fréquent que leur usage, est si souvent l'écueil de ces mêmes qualités.

Vivre au milieu des grandeurs, et ne regarder comme une grandeur véritable que celle qui les mérite ou qui les méprise ; posséder tout ce qui peut établir la félicité humaine, et n'estimer son bonheur que par le pouvoir de faire des heureux ; recevoir les hommages d'une cour également brillante et éclairée, et en être aussi peu touchée que l'on en est digne ; ah ! Messieurs, c'est là l'idée que se forment sans doute vos esprits du mérite propre et personnel, et vos cœurs me disent que c'est celui que j'ai à vous présenter dans un éloge que vos soupirs ont commencé. Vous verrez dans le court intervalle de quelques années un assemblage de qualités capables d'illustrer la plus longue vie ; je dis des qualités de l'esprit, du caractère et du cœur. Esprit solide et cultivé, mais sans affectation d'étude et de savoir ; caractère doux et facile, mais avec toutes les réserves de la décence et de la dignité ; cœur tendre et compatissant, mais avec droiture et sans faiblesse.

Vous vous rappelez, Messieurs, ce moment si heureux pour la France, où, prêt à se choisir une épouse, le roi, après avoir balancé sa couronne sur les têtes les plus dignes de la porter, la plaça enfin sur celle de la vertu. Quelle union ! Le ciel lui-même en inspira le dessein, et la religion en serra les nœuds ; deux princesses en furent le premier fruit, l'une et l'autre dignes des vœux que nous faisions pour la fécondité d'une reine à qui il ne manquait, pour achever notre bonheur, que de se reproduire elle-même dans des gages précieux et capables, comme elle, de l'assurer. Quelle joie dans toute la France, à la nouvelle d'un événement qui

rendait père, dans l'ordre de la nature, un monarque déjà revêtu de ces qualités précieuses qui l'ont rendu le père de ses sujets! Avec quelle complaisance ses regards paternels ne se fixèrent-ils pas sur ces dignes objets de sa tendresse? Par quels égards de docilité, d'attachement et de respect, les princesses ne cherchèrent-elles pas à mériter et à entretenir cette tendresse, dès qu'elles purent en connaître le prix! Et elles le connurent dès qu'elles commencèrent à se connaître elles-mêmes.

Un même jour les avait vues naître, et le premier moment de leur vie fut aussi le premier de cette union tendre, ornée de toutes les qualités qui assortissent les cœurs, exempte de tous les défauts qui les divisent, qu'entretenaient une conformité de goûts puisés dans le même sang, un accord de volontés portées aux mêmes vertus, une égalité de douceur exprimée dans celle de la conduite, et une ressemblance de sentiments dont celle de leurs traits n'était qu'une imparfaite image. Le bonheur d'un autre peuple sépara les deux princesses, sans désunir les deux cœurs. Que de larmes coulèrent alors de leurs yeux! Hélas! elles n'étaient que le prélude de celles que les nôtres devaient verser.

Suspendons-les, s'il est possible, Messieurs, et voyons au moins quelques-uns des traits qui embellirent le cours d'une vie à laquelle il n'a manqué que des années.

L'enfance, cet âge où la raison captivée ne se laisse soupçonner que par des lueurs équivoques, qui tiennent plus des ténèbres qu'elles percent que du jour qu'elles annoncent, l'enfance, qui est la saison des amusements les plus stériles, madame Henriette en fit le temps des exercices les plus utiles. Son esprit, cultivé par la lecture, y puisait dès lors cette richesse de traits et de réflexions qui rendirent dans la suite ses conversations si agréables et si solides; car ne vous figurez pas, Messieurs, ces lectures vaines et frivoles qui égarent aussi souvent l'imagination qu'elles l'amusent; qui ne remplissent quelquefois dans l'esprit le vide qu'elles y trouvent, qu'en y portant des travers que la raison craint.

Madame Henriette avait reçu de la nature un esprit trop amateur du vrai, pour que le faux pût occuper son étude, ou même pour qu'il amusât son loisir. Une curiosité qui aime à apprendre, parce qu'elle veut savoir, mais qui ne croit digne d'être appris que ce qui mérite d'être su; une étendue de réflexions qui ajoute à ce qu'on sait, une richesse d'idées propres à embellir toutes celles qu'elle recevait; surtout cette justesse de discernement qui s'attache par goût à ce qui est bon, passe par délassement sur ce qui est agréable, se livre à tout ce qui instruit, se prête à ce qui ne fait que plaire, prend tout le fond de ce qui est utile, et la seule teinture de ce qui n'est qu'amusant: les époques qui ont marqué les siècles, les révolutions des empires, les mœurs des peuples, l'histoire de cette suite de rois qui ont illustré la tige auguste dont elle sortait; surtout les exemples de ces reines vertueuses qui portèrent sur le trône la candeur et la religion qu'elle retrouvait dans son cœur: tels furent les objets des recherches de la princesse que nous pleurons: aucun de ces exemples ne lui était étranger; et combien à son tour ne les eût-elle pas rendus sensibles dans sa conduite, si le Seigneur ne se fût hâté de lui donner dans le ciel une couronne plus précieuse mille fois que celle qu'elle méritait sur la terre!

Quel bonheur pour les peuples qui l'auraient eue pour souveraine, si Dieu, qui lui avait donné un roi pour père, lui eût destiné un roi pour époux! Mais, pour former les nœuds de cette union, il eût fallu en rompre d'autres plus précieux à sa tendresse; et combien ne fut-elle pas flattée de ce que les circonstances de l'Europe lui épargnaient une épreuve qui aurait également coûté à son cœur et au nôtre! Elle aimait mieux ne vivre qu'en princesse dans une cour dont elle faisait les délices, que de commander dans une autre dont elle eût reçu les hommages. Ses yeux, ouverts sur toutes les couronnes, ne voyaient d'appas qu'autour de celle qu'elle ne devait jamais porter; et Louis le Bien-Aimé sur le trône était pour Madame Henriette un spectacle plus flatteur que le trône sur lequel elle eût été elle-même en spectacle.

Ces sentiments firent notre bonheur. Dans un royaume étranger, elle eût conservé le souvenir et l'amour de sa patrie; mais sa patrie aurait perdu avec elle un de ses ornements les plus précieux. Nous aurions entendu vanter ses qualités royales, la renommée nous eût appris ce qu'elle faisait pour la félicité de son peuple; mais l'idée de ce bonheur eût trop ajouté à celle de notre perte: les applaudissements que nous eussions donnés à la gloire de son règne auraient été troublés par les regrets de son absence, et nous eussions regardé comme pris sur nos avantages tous ceux qu'elle portait aux autres. Nos cœurs lui ont payé le prix de la préférence que le sien nous avait donnée: sans porter la couronne, elle trouva dans nos sentiments des hommages qu'on ne trouve pas toujours sous la couronne elle-même. Hommages purs et sincères, la bienséance ne les rendit point au rang, la crainte ne les concerta point avec le devoir: l'amour en était le principe, le respect en fut l'interprète. Hommages tendres et animés, avec quel empressement ne se disputait-on pas l'honneur d'avoir ses premiers regards! Quelle foule sur ses pas, autour d'elle, et pour elle! Hommages donnés par la justice au mérite, par la reconnaissance aux bienfaits, par l'admiration aux vertus, par l'attachement aux qualités du plus heureux caractère.

Vîmes-nous jamais en effet, Messieurs, dans Madame Henriette aucun trait de cet esprit que Dieu réprouve dans les princes qui ne sont pas selon son cœur, et qu'il enlève à ceux qu'il a formés selon le cœur des peuples: *Qui aufert spiritum principum;*

c'est-à-dire cet esprit de grandeur qui est ambition et veut s'étendre sans mesure, cet esprit de souveraineté qui est orgueil et veut dominer sans règle, cet esprit d'indépendance qui ne suit de loi que ses caprices, et veut donner tous ces caprices pour loi? Quelle modestie, au contraire, quelle noble simplicité dans le détail des devoirs qu'il fallait ou rendre, ou recevoir! Soumise par son état et par sa naissance, mais avec une distinction que sa naissance et son état demandaient, quelle grandeur ne mit-elle pas dans sa dépendance, quelle réserve dans l'usage de son autorité! Elle paraissait souveraine en obéissant, on l'eût prise pour sujette lorsqu'elle commandait. Aucuns égards ne manquèrent de sa part aux personnes qui l'approchaient : elle n'oubliait que ceux qui lui étaient dus; mais l'amour lui payait avec usure ce qu'elle remettait au devoir.

O vous que vos emplois ou d'autres rapports mettaient plus dans l'occasion de la connaître et d'en être connus, vous arriva-t-il jamais de la surprendre dans ces inégalités d'humeur, dans ces saillies de caprice, dans ces alternatives de faveur et d'indifférence, de froideur et de vivacité, de confiance indiscrète et d'injurieuse défiance, assez ordinaires dans le commerce des hommes, presque nécessaires dans le service des grands; que l'on tolère dans ses égaux, que l'on révère dans ses maîtres; dont peu de personnes devraient être offensées, parce que peu en sont exemptes, et que le désir de rendre excusables dans nous-mêmes devrait nous porter à excuser plus aisément dans les autres?

Quelle égalité de sentiments ne lui trouvâtes-vous pas au contraire dans un âge où il est si rare de savoir se connaître, et encore plus de se ressembler! Quelle douceur de commerce dans une condition qui change si ordinairement la supériorité en hauteur dans ceux qui commandent, et la soumission en esclavage dans ceux qui obéissent! On eût dit qu'elle n'avait ni penchant ni volonté qui lui fût propre : le goût des autres devenait le sien; et, dans un rang où il est si naturel de vouloir dominer tous les caracteres, le sien, soumis à tous, semblait prendre la loi de ceux à qui elle la donnait. De là ce tendre attachement qui fixait par le sentiment auprès de sa personne tous ceux qui s'y rendaient pour le service et par état; de là cette confiance qu'elle s'était acquise par celle qu'elle leur témoignait; cette autorité que lui donnait en quelque sorte la réserve avec laquelle elle en usait. Chacun retrouvait dans son cœur toutes les obligations dont celui de la princesse dispensait. Elle craignait de trop commander; on craignait de ne point assez obéir : les ordres se changeaient en égards, et les devoirs en agréments.

Si madame Henriette eût vécu dans une de ces cours où la jalousie enfante les divisions, où les passions, frémissantes autour du trône, allument si souvent ces guerres également coupables dans leur principe et déplorables dans leurs effets, où la victoire des uns n'a pour objet que la ruine des autres, elle avait sans doute cet esprit de douceur et de conciliation qui rappelle aisément celui de la paix et de l'amitié : on l'aurait vue calmer l'impétuosité par sa patience, désarmer l'audace par sa modération, rapprocher par la confiance les partis que le soupçon aurait éloignés, réunir par la sagesse de ses conseils ceux que la malignité des rapports aurait divisés, et donner enfin à la concorde et à la paix, sur les esprits les plus aliénés, tout l'ascendant que le sien aurait pris facilement sur tous les cœurs.

Mais, grâces vous en soient rendues, ô mon Dieu! point d'orages à craindre autour d'un trône d'où le monarque qui l'occupe porte la confiance partout où il porte ses regards; point de troubles sous un empire qui est celui de l'ordre et de la paix; point de divisions dans une cour où les cœurs des sujets sont unis entre eux par les nœuds qui les attachent au maître. Dans ce concert général de tout ce qui dépend du trône, nous ne serions surpris que de le voir manquer parmi les glorieux rejetons qui l'environnent, et à qui la naissance marque sur ses degrés des places également brillantes, qui n'ont d'inégalités que celles de l'âge. Quelle union, grand Dieu! Les particuliers en jouissent quelquefois : est-il donné aux familles des rois d'en connaître les douceurs et de les éprouver? Oui, Messieurs, quand dans les familles des rois il se trouve des cœurs véritablement nobles, sincèrement tendres, et tels que nous les voyons, dégagés de tout sentiment étranger ou contraire à ceux que la nature inspire, que l'amitié demande, et qui, dans la sublimité d'un rang où il est si ordinaire que les intérêts produisent les divisions, font leur intérêt unique de ce qui les bannit. Ah! Messieurs, que ne puis-je vous la décrire, cette union respectable qui ne fait pas moins l'éloge des princesses que nous avons sous nos yeux, que celui de la princesse que nous regrettons! Cette union où le rapport des humeurs entretient le concert des goûts, où les penchants propres semblent n'être qu'une inclination commune, où chaque cœur, appliqué à faire le bonheur des autres, est digne du bonheur que les autres lui font goûter; où les desirs sont les mêmes, les plaisirs égaux, les volontés semblables, et où l'on ne remarque de différence entre les caractères que pour exprimer celle qui est entre les vertus.

Union précieuse. La perte que nous pleurons ne lui ôte rien de sa stabilité; mais elle fait un vide dans ses agréments. Rempli par les qualités augustes des princesses qui nous restent, ce vide ne sera point sensible à nos yeux; mais il le sera toujours aux leurs, et leurs regrets ne justifient que trop les nôtres. Ah! qu'il vous en coûte, au moment que je parle, princesse affligée (1), à qui la douleur du roi, celle de la reine et la vôtre

(1) Madame Adelaïde.

ne permettent pas d'honorer de votre présence cette triste et lugubre cérémonie ; qu'il vous en coûte pour adoucir l'amertume d'un sacrifice dont le sentiment est tout entier dans votre cœur ! Quel état, Messieurs, que d'avoir à consoler quand on est soi-même inconsolable ! Et vous, prince vertueux, vos yeux baignés de larmes la recherchent encore, cette sœur si justement chérie. Vous étiez unis l'un à l'autre par des nœuds que la religion n'avait pas moins formés que la nature : vous vous rappellerez toujours ces entretiens délicieux où l'esprit et le cœur trouvaient également ce qui instruit et ce qui plaît, où les heures s'écoulaient avec la rapidité des moments, et les moments acquéraient la valeur des heures entières ; où rien ne se perdait, parce que tout était utile ; rien n'était matière de repentir, parce que tout avait la vertu pour objet.

Quelle satisfaction pour le roi, quand, au retour de ses glorieuses campagnes, déposant tous ses lauriers au milieu de ses enfants, il les voyait rassemblés autour de lui, se réunir pour lui plaire, et lui plaire véritablement par cette union dont il était l'objet et le principe ! Combien de fois, dans ces conversations particulières et intimes, dont les droits de l'âge et ceux d'une première tendresse le portaient à honorer Madame Henriette, combien de fois admira-t-il la droiture de son cœur, les agréments de son esprit, la justesse de ses vues, et cette sagesse de conseil qui entre rarement dans le caractère de la jeunesse, et qui faisait spécialement le sien ! Quel usage a-t-elle fait de cette confiance du roi ! Que de grâces obtenues l'ont rendue favorable à l'indigence, glorieuse à l'humanité, chère à la religion !

Or voilà, Messieurs, ce que nous pleurons avec elle aujourd'hui. J'ai dit ce qu'elle était : elle n'est plus. Ces jours si beaux se sont évanouis, c'est une ombre qui a passé : *Dies mei sicut umbra declinaverunt.* Mais la religion, qui en a reçu le sacrifice, en couronne les vertus, et l'éternité de Dieu même en est le partage : *Tu autem, Domine, in æternum permanes.* Honorez-moi encore de quelques moments d'attention.

SECONDE PARTIE.

Si l'éloge que j'ai entrepris, Messieurs, ne portait que sur les qualités dont je viens d'ébaucher le tableau, content d'avoir justifié votre douleur, je m'abandonnerais à la mienne, mes larmes couleraient avec les vôtres ; la mort de la princesse que nous avons perdue me paraîtrait moins encore à déplorer que ses suites, et nos justes frayeurs sur son sort ne feraient qu'irriter les regrets de sa perte.

Mais, grâces au ciel, j'ai des vertus à vous présenter : et quelles vertus ? Celles qui honorent le plus la jeunesse, celles qui se trouvent le moins avec la grandeur, celles qui sont surtout nécessaires au moment de la mort. Sagesse de conduite dans l'âge de la dissipation et des écarts ; fidélité à la loi dans la licence et dans l'indépendance du rang ; pureté de conscience dans tous les temps, et surtout à l'instant qui devait décider de son éternité. Tel est, Messieurs, le fond des consolations que je vous ai annoncées.

Sainte religion, c'est votre triomphe que j'ai à décrire. Si je ne prends pas sur l'autel tout l'encens que je dois brûler à ce tombeau, je n'en apporterai point d'étranger ou de proscrit dans le sanctuaire, et ce que je dirai ne sera que l'expression de ce que vous inspirâtes vous-même.

Sagesse de conduite dans la jeunesse : qu'ai-je dit, Messieurs ? Est-il quelque rapport entre ces deux termes ? Hélas ! nous ne le voyons que trop, la jeunesse est l'âge où l'on commence à être du monde et l'on cesse d'être à Dieu ; où l'inexpérience a plus besoin de règle, et la craint davantage ; où les premiers rayons du jour, tantôt interceptés par les erreurs, tantôt enflammés par les passions, se perdent dans les ombres, ou ne répandent qu'une lumière plus dangereuse que les ténèbres. C'est l'âge de l'ivresse et des transports, du charme et des illusions, de la témérité qui entraîne dans les écarts, et de la présomption qui arrête dans le retour : c'est l'âge où tout ce qui attire est danger, tout ce qui flatte est séduction, tout ce qui domine paraît tyrannie, tout ce qui gêne est regardé comme esclavage. Heureux celui à qui le Seigneur a donné cet esprit de défiance et de précaution qui le tient en garde contre son cœur et contre celui des autres, qui trouve la force de vaincre la séduction dans la crainte même qu'il a d'être séduit, et triomphe de tous les dangers par la frayeur salutaire où il est d'y succomber !

Madame Henriette l'avait reçu cet esprit de sagesse, qui seul parut à Salomon un objet capable de contribuer à sa véritable grandeur. L'usage qu'elle en fit montra combien elle en était digne ; et ce qui n'était qu'une faveur accordée par le ciel devint, par sa correspondance à la grâce, une vertu capable de le mériter. La crainte d'être flattée faisait sur elle l'impression que fait sur les autres la crainte de ne l'être pas. *Nous sommes environnés de flatteurs intéressés à nous déguiser la vérité; notre intérêt est de la connaître. Rendez-moi ce service, je vous le rendrai à mon tour. Que je sache mes défauts, vous saurez les vôtres.....* Qui tient ce langage, Messieurs ? Une princesse à peine âgée de quinze ans. Et à qui parle-t-elle ainsi ? A un prince moins âgé encore. Quel langage ! et où se trouve-t-il ? C'est au pied du trône sur lequel l'un et l'autre sont nés, c'est sous la pourpre dont l'un et l'autre sont revêtus, c'est au milieu des hommages que rend à l'un et à l'autre une cour saisie, à leur aspect, de cette admiration que celui de la vertu inspire. Que des âmes séparées entièrement du monde exercent entre elles ce commerce de charité chrétienne et religieuse, c'est une suite de l'engagement qu'elles ont

contracté en se retirant sur le Calvaire avec Jésus-Christ, dont la croix, élevée et aperçue de toutes parts dans la solitude, présente sans cesse à leurs regards le modèle du mépris, de la haine et de l'abnégation d'elles-mêmes; mais qu'où le monde est le plus brillant, où les objets les plus flatteurs se réunissent, où tout ce qui environne est occupé à plaire et ne cherche que ce qui plaît, où tout concourt à entretenir l'estime, l'amour et une espèce d'idolâtrie de soi-même, deux jeunes cœurs dont les goûts sont la loi de tous les autres, oublient ce qui les élève aux yeux du monde, se communiquent tout ce qui peut les humilier à leurs propres yeux, ne sentent ce qu'ils sont devant les hommes que pour se rendre, par des conseils mutuels, ce qu'ils doivent être devant Dieu; que dans un lieu enfin où tout ne parle et n'est occupé que de ce qui est dû à leur grandeur, ils ne s'occupent et ne parlent eux-mêmes que de ce qu'ils doivent à la religion...: ah! Messieurs, c'est, j'ose le dire, un spectacle digne de l'attention du ciel et de la terre, un spectacle de confusion pour le monde, d'instruction pour les hommes, d'admiration pour les anges : *Spectaculum mundo, angelis et hominibus.*

Je ne prétends pas dire, Messieurs, que cette censure exacte établit la princesse dans cet état de sainteté pure et permanente qui ne se trouve point sur la terre, et qui n'est que du ciel, où elle règne. Les saints que l'Église a placés sur les autels ne l'ont pas eue : est-ce au pied du trône qu'on la trouve? C'est une grâce de Dieu, ce n'est pas un effort de l'homme. Il était de son intérêt qu'au milieu de tant de qualités qui la distinguaient aux yeux des autres, elle entrevît quelques taches légères qui l'humiliassent aux siens et à ceux du Seigneur; et, puisqu'il lui destinait la gloire des couronnes, il devait lui laisser le mérite des combats. Loin d'elle cette joie présomptueuse qui endort tant de vertus dans une sécurité plus redoutable que les dangers eux-mêmes, et les dégrade par une opinion de leurs forces qui dans la suite en est l'écueil. Une sainte défiance de son cœur, une vigilance continuelle sur toutes ses démarches, une attention scrupuleuse à tous les devoirs que la religion prescrit, la mit à l'abri de tous les dangers que la jeunesse et l'indépendance peuvent susciter. Chaque jour la vit entrant avec elle-même dans ce compte rigoureux dont saint Paul veut que nous prenions pour modèle celui qu'exigera Dieu lui-même en jugeant l'univers; chaque jour la vit plus d'une fois prosternée au pied de la croix d'un Dieu immolé, mêlant les larmes de la pénitence au sang de la rédemption. Le défaut prenait alors à ses yeux la couleur du crime, une impatience était expiée comme une colère; elle en faisait l'aveu le plus humble; la réparation la plus éclatante ne le paraissait pas encore assez : peu contente d'en avoir fait perdre aux autres le sentiment et le souvenir, elle le conservait dans son esprit et dans son cœur, pour s'en humilier sans cesse devant Dieu; et l'expiation d'une faute légère devenait une vertu aussi admirable que l'eût été une vertu assez pure pour n'avoir aucune faute à expier.

De cette sévérité, qui ne se pardonnait rien, naissait dans elle, comme dans les cœurs vraiment vertueux, une bonté indulgente et facile qui excusait tout dans les autres. Avait-on manqué à quelque partie essentielle du service, un regard faisait connaître qu'elle s'en était aperçue; réparait-on la faute, mille témoignages de bonté faisaient connaître qu'elle l'avait oubliée; la faute trop marquée rendait-elle le reproche nécessaire, il était fait sur un ton de modération qui dissimulait ce qu'il a de sensible, avec des marques de bonté qui le rendaient agréable, et dans ce tempérament de douceur et d'autorité qui le rend efficace. Elle ne blâmait la négligence des uns qu'en louant l'exactitude des autres; et toute la peine de ceux qui manquaient au devoir se trouvait dans l'éloge de ceux qui le remplissaient.

Souffrit-elle jamais que, dans des entretiens tenus en sa présence, on se livrât à ces médisances d'autant plus dangereuses qu'elles sont plus délicates, dont le trait, couvert de fleurs, prend dans leur suc le poison qui rend la blessure incurable; qui, sous prétexte d'épurer la vertu de prétendus ridicules, lui imputent des défauts réels, et, affectant d'en relever le lustre, en altèrent la sainteté? Mais ne vous figurez pas même alors, Messieurs, cette sévérité farouche qui autorise tout ce qu'elle blâme, ce zèle amer et outré qui rend odieux ce qu'il veut rendre estimable, ce ton d'empire et de décision qui commande tout ce qu'il prétend persuader, et qui ne persuade pas, par la raison même qu'il commande. Changer adroitement l'objet du discours, substituer un trait ingénieux et innocent à une plaisanterie fine et dangereuse, combler de ses faveurs ceux sur qui la malignité versait injustement son poison : telle était sa conduite dans toutes les occasions et à l'égard de tout le monde. Il n'est personne dans qui elle n'aimât la vertu, et personne à qui elle ne rendît la vertu aimable.

Mère tendre, reine vertueuse, vous savez si je flatte un tableau dont tous les traits sont dans votre cœur, et dont la princesse que je loue trouvait le modèle dans vos exemples. *Quelque bien que l'on dise d'elle, il en restera bien plus à dire encore.* C'est le témoignage que vous lui avez rendu vous-même, et que ne puis-je ajouter qui ne soit au-dessous de cet éloge! Vous décrirai-je, Messieurs, cette piété tendre et fervente qui la conduisait si souvent au pied des autels? Dans l'éclat même le plus brillant des fêtes de la cour, elle s'était ménagé des heures de retraite, où, seule, occupée de Dieu seul, elle oubliait le monde, souhaitait d'en être oubliée, remplissait par les richesses de la grâce le vide que des plaisirs stériles, quoique légitimes, pouvaient mettre dans sa vie, et puisait dans la source même des mérites ce trésor de vertus qui a causé notre admiration, qui fonde nos

espérances, et fait déjà sans doute sa récompense. La dissipation, le tumulte du monde, les distractions de l'âge, rien eut-il jamais le pouvoir de détourner son attention de la prière, d'en interrompre le cours, d'en abréger le temps, et de lui faire rendre trop tôt aux hommes des moments qu'elle ne croyait bien employés que lorsqu'elle les consacrait à Dieu? Vous la ferai-je voir versant au sein de l'indigence tout ce qu'une sainte économie a pu ménager pour une sainte profusion, donnant au nécessaire des pauvres tout ce qu'elle se croit superflu, ou plutôt regardant comme superflu tout ce qu'elle juge nécessaire aux pauvres : toujours prompte à secourir, toujours prête à protéger; mais plus empressée pour échapper à la reconnaissance qu'on ne l'est d'ordinaire pour l'exiger ou pour la recevoir?

O mon Dieu! prolongez des jours si utiles à tant d'autres. Eloignez, pour l'honneur de la vertu, les bornes d'une vie dont tous les instants lui sont consacrés. Ne troublez pas le bonheur d'un roi qui ne s'occupe que du nôtre. Laissez à un prince si digne de vos faveurs une sœur si digne elle-même de sa tendresse. Donnez à une reine qui est selon votre cœur et le nôtre, la consolation d'affermir longtemps par ses exemples le règne de la vertu, où ses leçons l'ont déjà si bien établie. Ne rompez pas les liens précieux de cette union respectable dont le spectacle, édifiant dans la famille d'un roi, confond les divisions qui ne se trouvent que trop souvent dans celle des particuliers.

Mais quelles ombres funestes s'élèvent autour du trône! La force de l'âge, les droits de la vertu, les prières, les cris d'un peuple consterné, les soupirs, les vœux de tous les ordres de l'Etat, rien ne peut suspendre l'exécution de l'arrêt prononcé contre nous. Je la vois, cette victime généreuse, subitement frappée, étendue sur un lit d'infirmité, sans autre faiblesse que celle de la maladie, sans autre chagrin que celui qu'elle cause, offrant à la volonté de Dieu le sacrifice d'une vie passée tout entière dans la pratique de sa loi. C'est surtout dans ces tristes circonstances que toute la vertu du chrétien lui est nécessaire, et c'est alors que Madame Henriette, rappelant en effet toute la sienne, demanda les sacrements de l'Eglise, avec cette confiance que l'innocence seule peut inspirer. Le danger ne paraît pas aussi prochain qu'elle le croit, et peut-être qu'elle le désire; une lueur favorable semble éloigner la nuit dans laquelle elle se prépare à descendre : l'espérance qui renaît dans tous les cœurs, le calme qui règne dans le sien, la sérénité qu'elle voit reparaître, celle dont elle jouit, tout concourt pour différer le spectacle et le dernier exemple que la religion demande, que le monde lui-même attend, pour lequel sa vertu s'est déjà plus d'une fois purifiée par le sacrement de pénitence. Délais dangereux! ses jours sont mesurés, les instants s'écoulent...

O son roi! ô son père! c'est vous qui rapprochez à ses yeux l'instant d'un sacrifice qui en était véritablement un pour vous. Tendresse, attachement, sentiments de la nature, vous êtes immolés aux droits de la religion. Ce n'est, il est vrai, que par des soupirs qu'elle put s'exprimer, mais elle s'exprima. Princesse généreuse, vous l'entendîtes. En un instant quel concours autour d'elle de ce que la religion a de plus saint, de ce que la cour a de plus grand, de ce que le sentiment a de plus touchant! Que de soupirs retentissent autour de ce lit funèbre, que les ombres de la mort couvrent presque déjà de toutes parts! Seule tranquille au milieu des agitations dont elle seule est l'objet, elle voit couler des larmes, et en est émue sans en être affaiblie : l'heure qui doit la séparer pour toujours des hommes est celle qui doit pour toujours l'unir à Dieu; et ce qu'elle espère lui inspire plus de joie que tout ce qu'elle perd ne lui cause de regrets.

Prélat respectable (1), que votre emploi attachait à son rang, et à qui les vertus attachaient votre personne, vous l'avez vue, dans ce dernier moment, où le héros lui-même à peine est un homme, vous l'avez vue s'élever, par l'héroïsme de la religion, au-dessus des faiblesses de l'humanité. Vos larmes coulaient avec l'onction sainte que portaient vos mains tremblantes sur des yeux qui ne s'étaient ouverts qu'aux vérités de la religion, sur une bouche qui n'avait prononcé que des oracles de sagesse, sur des mains qui s'étaient employées pour la décoration des autels. Achevez votre ministère, elle-même vous y invite... Redoublez vos prières... Mais que demandez-vous? Que Dieu la laisse à la terre.... Elle va régner.... Elle règne avec lui dans le ciel.

Oui, mon Dieu! nous l'espérons de votre miséricorde : vous lui avez accordé trop de grâces pendant sa vie, pour craindre que vous les lui ayez refusées au moment de sa mort! Daignez accepter le sacrifice que nous offrons pour elle; et s'il reste encore dans une vie si belle quelques taches à effacer, que le sang de l'Agneau, qui va couler sur cet autel, achève de les purifier.

Ses jours ont passé comme l'ombre : les nôtres, Messieurs, passeront de même : *Dies sicut umbra declinaverunt.* Dieu seul est éternel : *Tu autem, Domine, in æternum permanes.* Faisons comme elle tous nos efforts pour être éternellement avec Dieu. Ainsi soit-il.

ORAISON FUNÈBRE

DE MADAME LOUISE-ELISABETH DE FRANCE, INFANTE D'ESPAGNE, DUCHESSE DE PARME, DE PLAISANCE ET DE GUASTALLE.

Ridebit in die novissimo : aperuit os suum Sapientiæ, et lex clementiæ in lingua ejus.

Elle verra son dernier jour avec un visage riant et tranquille : sa bouche s'ouvrit à la Sagesse, et la loi de la clémence est sur sa langue (*Prov.*, XXXI, 25, 26).

Monseigneur (2),

Faut-il que le spectacle de la mort, pré-

(1) L'évêque de Meaux, premier aumônier de Madame Henriette.

(2) Le dauphin.

senté encore à nos regards, nous rappelle au souvenir de la fragilité de ces grandeurs dont nous ne cessons ni de déplorer la chute, ni de rechercher les avantages! Témoins de leur néant, idolâtres de leurs attraits, les poursuivrons-nous toujours jusque sur le bord du tombeau, où nous les voyons se perdre et s'anéantir? Ce triste appareil renouvelé à nos yeux; ces lumières funèbres à peine éteintes et déjà rallumées; un silence de tristesse qui n'est interrompu que par les cris de la douleur; les ombres du trépas mêlées de toutes parts aux clartés lugubres qui nous environnent; les saints autels chargés tout à la fois des marques d'une puissance qui n'est plus et de celles d'un deuil qui durera toujours; ce concours et cet assemblage de tant d'objets touchants, tout nous porte à ce détachement dont l'Evangile nous fait un précepte, dont le monde offre si souvent l'exemple, dont nos cœurs doivent aujourd'hui, plus que jamais, reconnaître la nécessité. Quelle que soit notre illusion sur la durée de cette vie, le Seigneur en a fixé le terme; il est un jour où sa justice nous demandera compte de tous les autres : heureux celui qui, disciple de la Sagesse et ministre de la clémence chrétienne, pourra voir ce dernier instant avec un visage tranquille et assuré : *Ridebit in die novissimo*.

Princesse auguste, si digne de nos regrets, vous en soutîntes les approches sans frayeur, vous vîtes couler des larmes sans en répandre, et votre cœur fut inaccessible au chagrin et à la douleur dont les nôtres étaient pénétrés. Hé! d'où lui venait cette assurance, Messieurs? De deux vertus que l'Esprit-Saint a louées lui-même dans la femme forte dont il a fait l'éloge, et qu'il nous propose à imiter. Elle écouta la Sagesse, et en fut l'interprète à son tour : *Aperuit os suum Sapientiæ*. Elle consulta la clémence chrétienne, et en fut toujours le modèle : *Et lex clementiæ in lingua ejus*. Une jeunesse formée sur les lois de la sagesse, une puissance sanctifiée par les œuvres de la charité, voilà, Messieurs, ce qui rendit tous ses jours respectables à nos yeux, ce qui rendit aux siens si peu redoutable le dernier de ses jours : *Ridebit in die novissimo*.

Sagesse de conduite, caractère de bonté; ce sont les deux traits de l'éloge que je consacre à TRÈS-HAUTE ET TRÈS-PUISSANTE PRINCESSE, MADAME LOUISE-ÉLISABETH DE FRANCE, INFANTE D'ESPAGNE, DUCHESSE DE PARME, DE PLAISANCE ET DE GUASTALLE.

PREMIÈRE PARTIE.

Quand je parle de la sagesse, je n'entends ni cette politique mondaine que l'ambition enfante et que l'Evangile réprouve, qui, conduite par l'esprit de l'intérêt, égarée par celui de la vanité, se perd avec les projets qu'elle médite dans les détours de l'erreur qu'elle affecte d'éviter; ni cette prudence profane, qui, toujours voilée des ombres du mystère, répand souvent celles de la fraude sur ses démarches, craint le jour et l'obscurcit, fuit les regards qu'elle ne peut soutenir, discrédite les vertus qu'elle n'ose imiter, et, pour tenter toutes les voies de la fortune, franchit souvent toutes les bornes du devoir; ni ce caractère d'intrigue et de manége, dont l'envie est de connaître, dont l'art est de rester inconnu, qui, jaloux de parvenir, met sa gloire à flétrir celle de ses rivaux, remplace l'industrie par l'artifice, emploie quelquefois la probité elle-même pour la surprendre, et fait servir la vérité aux progrès du mensonge: ce sont là les écueils de la sagesse, ce n'en sont pas les qualités; j'y vois les détours qu'elle doit éviter, je n'y vois pas les moyens qu'elle doit suivre, et dans les obstacles de sa gloire je ne puis reconnaître les traits de son caractère.

J'appelle sagesse cette fermeté d'esprit et de raison, cette droiture de cœur et de sentiments, cette estime et cet amour du vrai, qu'il est si rare de voir parmi les hommes, qu'il est si beau de trouver dans les grands; j'appelle sagesse cet accord et ce juste tempérament des qualités qui conviennent à un rang et s'accommodent à tous les autres, prennent la loi de leur état, la donnent à ceux qui lui sont soumis, préviennent le règne de l'autorité par celui de l'estime; j'appelle sagesse, enfin, non pas une vertu seule, mais l'assemblage des vertus que l'humanité recherche, dont la souveraineté s'honore et que la religion consacre : or, Messieurs, c'est de cette sagesse qui fait les grandes âmes, que Madame Infante suivit toutes les impressions et exprima toute la gloire; sagesse de cœur et de conduite, qui lui mérita les regrets de la France lorsqu'elle la quitta, l'estime de l'Espagne dès qu'elle y parut, l'amour de l'Italie aussitôt qu'elle y eut acquis des sujets : *Aperuit os suum Sapientiæ*

Naître dans l'éclat de la pourpre et à l'ombre du trône, est-ce une faveur du ciel, si l'on ne reçoit en même temps cet esprit de sagesse que le plus éclairé des rois préférait à tous les trésors de l'univers; esprit de sagesse qui habite au plus haut des cieux, et que le Seigneur envoie du sein de sa majesté, pour présider aux actions des princes? Non, sans doute, Messieurs, toutes les grandeurs de la terre ne sont rien sans ce don inestimable; ou plutôt, sans la sagesse, ces grandeurs seraient un présent dangereux, parce qu'elles fomentent l'orgueil, et qu'elles flattent toutes les passions.

Je ne ferai donc pas à Madame Infante un mérite particulier d'être née du sang le plus auguste, et d'avoir fait en naissant la joie de la plus brillante cour de l'univers; fille d'un roi dont les qualités personnelles ont augmenté l'héritage de gloire qu'il avait reçu de cette suite d'aïeux qui pendant tant de siècles virent la France et toutes les parties du monde sous leurs lois. Dès la première aurore de ses jours, elle fut comme investie de tout l'éclat qui a illustré tant de climats et embelli tant de couronnes. Ce fut là le bonheur de sa naissance, le mérite de sa personne : et le premier trait de cette sagesse chrétienne fut de regarder les grandeurs de la

terre comme un engagement et un obstacle de plus à mériter le ciel.

Elevée par les mains et sous les yeux de la sagesse, elle eut un second bonheur de trouver dans la vertueuse reine qui lui avait donné le jour le modèle de tous les devoirs propres à la sanctifier. Par ses leçons et d'après ses exemples, on la vit faire presque en même temps l'essai de la vie et celui des vertus : hé! quelles vertus, Messieurs? Une piété tendre et solide, une douceur noble et inaltérable, le goût de la prière, l'amour de la religion, une conduite animée de l'esprit du christianisme, réglée sur les lois, constante dans la pratique des plus saintes maximes de l'Evangile, malgré la légèreté de l'âge. Au milieu des fêtes de la cour, à cet âge où la raison, trop faible pour être entendue, trop sévère pour être goûtée, ne peut ni plaire à l'esprit, qui n'en connaît pas encore les charmes, ni régner sur l'imagination, qui en redoute l'autorité; c'est à cet âge, c'est dès ce moment que la sagesse, présentée comme guide à ses regards, loin de les effrayer, les attira; offerte comme souveraine à son esprit, loin de l'irriter, se l'attacha; proposée comme règle à son cœur, loin de le révolter, se l'assura.

Sagesse dans l'exercice des devoirs les plus opposés que demandaient les deux états différents où elle s'est trouvée. Devoirs de dépendance; en fut-il jamais une plus épurée dans ses vues, plus tendre dans ses sentiments, plus noble dans ses démarches, moins bornée dans son étendue? Devoirs de la souveraineté: fut-elle jamais exercée avec plus de justice dans ses motifs, plus de décence dans la représentation? Pleine de majesté et de grandeur, quand elle fut obligée de se montrer en souveraine, elle ne connut sous les yeux d'un roi père que la gloire de lui obéir et l'avantage de lui plaire; elle conserva la dignité de son rang, mais avec ces égards de sagesse et de bonté qui accréditent la loi par les facilités de la remplir, et commande d'autant mieux, qu'elle laisse moins sentir qu'on obéit. En France, et par conséquent dans la cour la plus soumise au monarque qui mérite le plus qu'on le soit à ses volontés, elle donnait l'exemple de la docilité la plus entière; et le plus humble des sujets pouvait encore apprendre d'elle ce qui est dû au plus grand des rois.

Contraste d'état et de conduite digne d'admiration, ou plutôt, ce qui est plus admirable encore, conformité de sentiments dans deux états contraires, qui demandaient une conduite plus différente : d'un côté l'éclat, l'autorité, l'indépendance; de l'autre la modestie, la déférence, la subordination : la duchesse de Parme ne voyant en Italie personne au-dessus d'elle, la même princesse charmée d'être à Versailles sur les degrés du trône et de révérer un maître dans la personne d'un père. C'est la sagesse qui inspirait cette grande âme, et qui lui avait fait concevoir que s'il fallait commander avec dignité, il n'était pas moins glorieux de donner l'exemple de la dépendance, d'apprendre à l'univers que le joug de l'obéissance est agréable à porter, et que le poids du commandement est facile à soutenir quand c'est la sagesse qui obéit et la sagesse qui commande.

Cette même sagesse fixa de bonne heure tous les autres sentiments de son cœur. L'aînée de la plus auguste famille qui ait occupé les trônes du monde se prévalut-elle jamais de ce titre pour affecter une sorte de distinction parmi des princesses que rendent égales entre elles les qualités qui les rendent supérieures aux autres? Quel concours, au contraire, de tous ses sentiments et de toutes ses démarches pour contribuer à l'entretien de cette union si respectable qui, après le monarque assis sur le trône, en fait le plus bel ornement! Quelle union, grand Dieu! où les plus beaux cœurs tiennent l'un à l'autre par les nœuds d'une complaisance réciproque, où la ressemblance des goûts produit l'accord des sentiments, où les caractères qui la forment n'ont entre eux que la différence qui est entre les vertus!

Avec quel plaisir Madame Infante n'aurait-elle pas vu son séjour fixé au pied du trône sur lequel elle était née! Les attraits de la souveraineté pouvaient-ils balancer à ses yeux ceux d'une dépendance si facile à son cœur? Mais le plan général des affaires publiques, les désirs du roi, les vœux de l'Europe font éclore le moment de former une alliance. La princesse sait estimer la nouvelle patrie qu'on lui prépare : elle a conçu la plus haute idée de l'époux qu'on lui destine; mais que les sacrifices qu'on lui demande sont douloureux! Il faut quitter le séjour où régnèrent tant de monarques ses ancêtres, renoncer aux mœurs de sa nation, s'éloigner d'un roi le plus tendre des pères, d'une reine la plus accomplie des mères, d'un frère que ses qualités rendaient déjà l'espérance la plus chère d'un peuple toujours attaché au sang de ses rois. Mais les conseils de la sagesse l'emportent sur la vivacité des sentiments. *O fille de Sion!* dit un roi-prophète, et la Sagesse dans lui, *oubliez votre peuple, éloignez-vous de la maison paternelle;* rompez, brisez les liens si doux qui vous attachent à l'auguste famille que vous chérissez et dont vous faites les délices; vous allez faire le bonheur d'un grand prince et gagner l'estime d'une nation respectable. Il en coûte au cœur de la princesse; mais il sait se vaincre : elle obéit, et cette soumission, également prompte et difficile, est le fruit de cette Sagesse qu'elle prit pour guide dans la première époque de sa vie : *Aperuit os suum Sapientiæ.*

Philippe V régnait encore; prince digne de sa prospérité quand le ciel favorisa la justice de ses entreprises, vainqueur de l'adversité quand Dieu voulut éprouver la constance de son courage, supérieur à l'une et à l'autre fortune, heureux d'avoir eu la France pour patrie, plus heureux de s'être assez attaché l'Espagne pour mériter qu'elle fût une seconde patrie et une autre France pour lui. La justice inébranlable de ses

conseils, l'inaltérable sagesse de ses démarches, une piété digne des autels et admirable sur le trône, le rendait comparable aux saints Ferdinand, ses prédécesseurs, aux saints Louis ses ancêtres. Le soin de son salut le conduisit dans la retraite : l'amour de ses peuples le rappela sur le trône. Flatté de réunir à sa source le plus beau sang du monde, il proposa lui-même cette alliance glorieuse qui donnait pour épouse à l'un de ses fils la fille d'un roi de sa race. Quelle tendresse n'eut-il pas pour la princesse qui faisait le nœud de réunion entre les deux trônes! Il lui tint lieu de père : il voulut être son ami; il fut lui-même son conseil, et dès lors elle-même regarda l'Espagne comme sa patrie.

Mais, malgré ses heureuses dispositions, la différence des caractères qui est entre les deux peuples demande de sa part une continuité d'attention pour y plier le sien. Elle quitte une nation prévenante, libre dans ses manières, aisée dans son commerce, enjouée dans ses entretiens, élégante dans ses fêtes, agréable et facile dans le sérieux même et la gravité des devoirs. Elle passe chez un peuple digne de l'estime dont il jouit dans l'Europe, mais plus circonspect et plus réservé; mesuré dans ses démarches, arrêté dans son maintien, sérieux dans ses amusements et grave jusque dans ses jeux. Elle sait que, dans la crainte d'altérer les principes, on ne s'y permet aucune singularité, dans les choses même les plus indifférentes; qu'on tient pour maxime qu'une austère décence fait partie des mœurs publiques, et que ce caractère sied encore plus aux grands qu'à la multitude; qu'on y exige de toutes les personnes de son sexe, et surtout des princesses de son rang, une réserve qui exclut jusqu'à l'ombre de la légèreté. Toutes ces lois, si capables de conserver un peuple, de maintenir la constitution d'un État, de perpétuer la paix et l'honnêteté nationale, sont parfaitement connues de Madame Infante. Bien loin d'y apercevoir des abus, d'y trouver des excès, elle en saisit les raisons, elle y remarque l'empreinte de la sagesse; et, prompte à s'y conformer, aux grâces du caractère français elle unit toute la décence du génie espagnol.

Retraite, réserve, solitude, tout ce qui paraissait moins fait pour son âge, semblait l'être pour son caractère, tant elle savait le fléchir, et suivre la loi, même en la donnant. Presque tout son loisir était partagé entre les vœux qu'elle portait au pied des autels et de saints travaux pour les embellir. Son respect et sa vénération pour l'eucharistie sainte ne se bornait pas au sanctuaire, où elle venait chaque jour quelquefois l'adorer. A la vue de cet auguste sacrement, porté aux malades par les ministres de la religion, elle se prosternait avec respect, marchait à sa suite, l'accompagnait avec la foule du peuple, et ne rentrait dans le palais qu'après avoir reçu dans l'église, avec la bénédiction commune, un nouveau gage de son union particulière et intime avec le Seigneur. Quelle impression ne faisait pas sur une nation amie de la vertu un exemple si touchant, et le spectacle des grandeurs de la terre anéanties devant celle du Maître du ciel!

C'est là, c'est dans cette source adorable qu'elle puisait les principes de cette sagesse édifiante et chrétienne qui en faisait le modèle d'une cour digne elle-même d'en servir aux autres. Qui sut mieux que cette princesse allier ensemble les devoirs de la religion et les bienséances de l'État, vivre dans la retraite et dans le monde, servir Dieu et commander aux hommes, être tout à la fois un spectacle et un exemple, accréditer la piété par tout l'éclat qui accompagne la grandeur, et sanctifier la grandeur elle-même par toutes les pratiques saintes qui entretiennent la piété? Qui sut mieux qu'elle, placée dans une cour étrangère, ménager l'esprit des grands sans rien perdre de sa dignité, s'attacher les uns sans éloigner les autres, avoir l'admiration sans exciter la jalousie, et se soumettre tous les caractères par la seule supériorité du sien?

Enfin, Messieurs, ce n'est pas seulement en France et en Espagne que Madame Infante suit les leçons et donne les exemples de cette sagesse. Chargée en quelque sorte par la Providence de manifester partout ce caractère si rare dans les personnes de son sexe, de son âge et de son rang, elle passe en Italie, où des droits héréditaires et des conventions politiques la font souveraine de trois duchés.

Quand je parle ici de droits héréditaires, vous vous rappelez, Messieurs, cette reine qui réunit en elle seule toute l'illustration et tout le mérite des Farnèse. Princesse supérieure encore à sa naissance et à sa fortune par l'élévation de ses vues et par la force de ses conseils; épouse chérie, elle posséda la confiance de son époux et de son roi : mère fortunée, elle vit presque tous ses enfants élevés sur des trônes ou destinés à les remplir; maîtresse d'elle-même dans toutes les circonstances de sa vie, elle sut régner avec gloire et s'occuper dans la solitude avec dignité. Indépendante des événements, elle ne fut ni ébranlée par les orages de la guerre, ni amollie par les douceurs de la paix, ni éblouie par l'éclat de tant de couronnes, ni affligée de les céder à d'autres. Digne héritière des héros de sa race, elle eut, comme Marguerite, duchesse de Parme, la science des affaires, et comme le grand Alexandre, fils de Marguerite, le talent de les exécuter.

C'est au nom et aux droits de cette reine que l'infant don Philippe acquiert des sujets en Italie. L'infante son épouse avait déjà éprouvé deux fois la différence que le climat, l'éducation, la politique mettent toujours entre de grandes nations. L'Italie change encore la scène. Il s'agit de traiter avec des caractères déliés, spirituels, profonds dans leurs vues, lents à les manifester, habiles à les dissimuler. Il faut gagner un peuple naturellement prévenu contre des maîtres étrangers; s'attacher une noblesse toujours

occupée de ses prétentions; former un nouvel Etat, une nouvelle cour parmi tant d'autres puissances qui ne se regardent qu'avec les yeux de la rivalité; entretenir avec ses voisins des liaisons propres à maintenir la paix et incapables de donner des ombrages; enfin il est nécessaire de tenir toujours ces nouveaux Etats étroitement unis avec la France et l'Espagne, et conserver à ces deux grands royaumes le titre éminent de protection, sans compromettre la souveraineté et l'indépendance. Telles furent les attentions et les intérêts que Madame Infante dut partager avec le prince son époux. La partie principale de cette politique était confiée à don Philippe : ce prince, orné de tous les talents qui préparent les grands succès, de toutes les qualités qui les méritent, ne fuyait aucun des travaux qui les assurent. Mais ce n'est point obscurcir sa gloire que de publier, d'après lui-même, les secours qu'il trouva dans la sagesse, les conseils et les démarches d'une auguste épouse, également attentive à maintenir la dépendance et à la dissimuler; à prévenir les écarts sans paraître les soupçonner; à rappeler au devoir sans dire qu'on s'en fût éloigné; à bannir les défiances sans en laisser entrevoir, et à fonder une domination nouvelle sur cette sécurité publique qui n'est d'ordinaire le fruit que des règnes les mieux affermis et les plus heureux.

Tout l'intérieur du palais était réglé par ses soins et portait l'empreinte de sa vigilance. Déjà, Messieurs, l'on voyait dans cette auguste famille une princesse digne des attentions de l'Europe, et destinée par la Providence à remplacer ces filles, ces sœurs, ces épouses de rois auxquelles l'histoire accorde le mérite d'avoir été le nœud de la paix dans les Etats; et, pour la rendre capable de soutenir le poids d'une destination si glorieuse, avec quelle tendresse de soins Madame Infante ne s'appliqua-t-elle pas elle-même à cultiver son esprit, à former son cœur, à perfectionner une éducation précieuse à toute l'Europe, et dont le succès préparait le bonheur du monde! On voyait croître dans ce palais un jeune prince et une autre princesse, l'un et l'autre déjà sensibles aux règles des mœurs et du savoir; dignes objets de la sollicitude maternelle. L'Infante chercha pour le prince de Parme les plus habiles maîtres et les meilleurs modèles. Les exercices du corps ne lui parurent que des agréments dans le plan général de l'éducation. La sagesse lui apprit que l'essentiel était de jeter dans son cœur des semences profondes de la religion, d'inspirer des sentiments d'humanité, d'apprendre à un prince né pour commander aux hommes qu'il doit leur représenter un maître suprême à qui les princes obéissent; qu'ils sont placés sur la terre pour faire le bonheur des peuples; qu'ils ne commandent jamais avec plus d'autorité que lorsqu'ils l'emploient pour la justice et pour la religion. Maximes sublimes, dont la princesse faisait à ses enfants des leçons d'autant plus écoutées, que le prince son époux les rendait sensibles par les plus grands exemples.

Je nomme ici, Messieurs, l'objet le plus tendre des affections de la princesse, dont la Sagesse consacra tous les sentiments. Inviolablement attachée à celui dont le ciel avait préparé l'esprit et le cœur pour cette heureuse alliance, combien de fois ne se plaignit-elle pas au Dieu des armées! Que de soupirs! que de gémissements à la vue des combats qui mettaient la vie de ce prince en danger! Que de vœux pour sa conservation et pour sa gloire! Hélas! elle craignait de le perdre, et ses craintes annonçaient la douleur dont son cœur eût été pénétré. Prince si digne de son amour, deviez-vous croire qu'elle serait sitôt le sujet de vos regrets! Faut-il que la mort rompe aujourd'hui des nœuds si augustes et si fortunés! Quand la France et l'Espagne concoururent à les former, vous vous en souvenez, Messieurs, cette capitale signala sa joie par les fêtes les plus brillantes. Pensions-nous qu'une pompe funèbre leur succéderait si promptement, qu'après quelques années écoulées comme quelques jours, tout cet appareil de magnificence se perdrait dans le tombeau? Tel est l'empire de la mort : elle enlève les peuples et les rois, elle renverse les trônes et les Etats, elle brise les sceptres et les couronnes, elle anéantit les grands et la grandeur; mais la gloire de la Sagesse ne peut être obscurcie ni altérée. Madame Infante en pratiqua toutes les leçons avec docilité, comme elle en avait reçu tous les dons avec reconnaissance : *Aperuit os suum Sapientiæ;* vous venez de le voir : il me reste à vous montrer qu'elle consulta toujours la clémence chrétienne, pour en suivre avec fidélité toutes les impressions bienfaisantes : *Et lex clementiæ in lingua ejus :* c'est le sujet de la seconde partie de son éloge.

SECONDE PARTIE.

C'est en s'élevant au-dessus de leurs égaux que les hommes croient être grands; les princes le sont surtout en se rapprochant des autres hommes. Choisis par le Seigneur pour gouverner les peuples, ils doivent nous représenter sa bonté aussi bien que sa puissance, et ils ne sont pas moins les images du Dieu consolateur que celles du Dieu souverain. Loin de s'avilir lorsqu'ils se communiquent, ils donnent un nouvel éclat à leur gloire : leur bonté ajoute à leurs droits ce qu'elle retranche à leurs titres. Loin de s'épuiser lorsqu'ils ouvrent leurs trésors, ils s'enrichissent plus par les biens qu'ils répandent que par ceux qu'ils retiennent; les fonds de leur libéralité sont remplacés par ceux de la reconnaissance; elle accroît leur pouvoir par le sentiment des secours qu'elle en reçoit, et jamais peut-être la supériorité de leur rang n'est ni mieux connue, ni plus respectée, que lorsque leurs bienfaits remplissent l'intervalle qui les sépare des autres conditions. C'est en vertu de leur autorité qu'ils commandent : ils règnent par la bonté.

Qualité précieuse ! la femme forte dont le Saint-Esprit fait l'éloge l'exprima dans tous ses discours : *Lex clementiæ in lingua ejus.* La princesse que nous regrettons en fit, sur ce modèle, la règle de toute sa conduite. Bonté compatissante, nul genre de misère ne la trouva insensible ; bonté généreuse, nul genre de secours ne lui parut difficile ; bonté constante, nul moment de sa vie n'en suspendit les effets. Suivez-moi, je vous prie, Messieurs, dans le détail que je vais vous en faire.

Bonté compatissante. Qu'il est humiliant pour nous qu'elle soit tout à la fois et si conforme à notre nature, et si peu connue dans nos mœurs, qu'une qualité dont tout le monde fait l'éloge ne soit rien moins que la qualité de tout le monde, que parmi tant d'objets si propres à en réveiller le sentiment dans tous les cœurs, à peine se trouve-t-il des cœurs sensibles, et qu'une vertu enfin qui est celle de l'humanité soit si peu la vertu des hommes !

Mais ce n'est ici ni le lieu ni le temps d'invectiver contre l'indifférence ou la dureté du siècle ; opposons-lui l'exemple d'une compassion marquée par tant de traits glorieux à l'humanité, à la souveraineté, à la religion ; et que cette vertu soit pour le vice qui lui est opposé, ou une leçon qui le corrige, ou un spectacle qui le confonde.

Née dans un rang qui commande le respect, ornée de toutes les qualités qui l'attirent, Madame Infante en possédait une digne d'un tribut plus honorable que le respect lui-même, et pour lequel la sublimité du rang paraît être un obstacle ; le tribut de la confiance et de l'amour des peuples : c'est le cœur qui le paye, et il n'appartient qu'au cœur de le mériter.

Grandeur de la naissance, titres suprêmes, apanages glorieux de la souveraineté, vous fûtes d'autant plus respectés dans notre auguste princesse, qu'elle chercha moins à se rendre respectable par vous, et qu'elle l'eût été sans vous. Mais ce que l'on révéra surtout, ce que l'on aima dans elle, ce qui rend nos regrets si légitimes, ce qui les rendra si durables, c'est cette compassion, cette sensibilité bienfaisante d'une âme plus élevée que sa condition, toujours prête à en descendre, affligée de tous les maux dont elle était témoin, réparant ceux dont elle était instruite, prompte à envoyer ou à porter des secours partout où la voix de la misère se faisait entendre, et ne laissant entre le malheur connu et le bienfait accordé, que l'intervalle nécessaire pour proportionner l'un à l'autre.

Etait-il besoin qu'on présentât plusieurs fois à sa vue ces malheureuses victimes de l'indigence, dont l'aspect effrayant offense souvent notre délicatesse sans intéresser nos sentiments, et révolte quelquefois nos cœurs plutôt qu'il ne les attendrit ? Celui dont j'oppose ici les qualités à nos défauts ne put voir des malheureux sans les plaindre, et, toujours ouvert à leur misère, il ne fut jamais importuné de leur reconnaissance.

Vous décrirai-je avec quelles recherches et avec quel zèle Madame Infante s'informait du nombre et de la situation des familles indigentes ? Ce fut la première connaissance qu'elle voulut avoir de ses Etats. Elle ne demanda ni quels honneurs on rendrait à son rang, ni quel tribut on payerait à ses droits, ni quelle serait l'étendue de son pouvoir : mais elle voulut savoir quels devaient être les premiers objets de sa charité, et pour les connaître elle mettait en usage plus de précautions et, si j'ose le dire, plus de saints artifices, qu'ils n'en emploient eux-mêmes pour exciter notre compassion.

Vous dirai-je quels ordres précis furent donnés à tous ceux que leur service attachait à sa personne, pour que son palais ne fût jamais fermé à ceux qui venaient réclamer ses bontés ? Avec quelle facilité d'accès, quelle douceur de langage, quel témoignage de l'intérêt le plus tendre, quelle sensibilité de cœur, elle écoutait le récit de leurs maux ! On a vu ses larmes couler avec les leurs. Elle répondait à leurs gémissements par ses soupirs ; et, aussi affligée qu'eux de l'excès de leurs peines, elle ne se plaignait que de la faiblesse de ses secours.

Rappellerai-je à votre souvenir comment, au seul récit des malheurs qu'éprouvaient de pauvres familles, un trouble respectable se répandait sur toute sa personne ? La force du sentiment ébranlait le cœur où il était conçu : l'agitation passait dans ses sens, se lisait dans ses yeux, se peignait sur son front. Son esprit, occupé des désastres qu'on lui racontait, s'en traçait à lui-même un tableau plus animé que toutes les peintures qu'on pouvait lui en faire, et ses conjectures, portées bien au delà du récit, ajoutaient à sa peine tout ce qu'elles supposaient de plus dans une calamité étrangère.

O vous qui eûtes l'honneur de l'accompagner dans ces voyages divers que commandaient des intérêts respectables, qu'exigeait la plus légitime tendresse, combien de fois ne l'avez-vous pas vue s'opposer aux fêtes dont les villes voulaient honorer son passage ! On n'accusait de ce refus que sa modestie. Mais vous le savez, à cette vertu, qui lui était si naturelle, se joignait un sentiment encore plus digne de son cœur. Le travail et le salaire de l'artisan eussent été suspendus par ces fêtes, et des honneurs payés à ce prix perdaient tout le leur à ses yeux.

Quel exemple, Messieurs ! et de quelle vertu et par quel modèle il nous est donné !

La compassion est un sentiment de la nature, je le sais ; l'humanité en fait un devoir commun à tous les hommes : mais qui ignore qu'elle est d'autant plus respectable, quand elle se trouve dans les princes, qu'elle rencontre plus d'obstacles pour parvenir jusqu'à eux ? Accoutumés à ne voir autour de leurs personnes que les images de l'opulence et de la félicité, à peine leurs regards se sont-ils quelquefois essayés sur les malheureux ; et si, dans la sphère supérieure où ils sont placés, ils connaissent les besoins des conditions subalternes, ce n'est que par des rapports toujours faibles, souvent infidèles, et qui ne leur présentent les misères humaines que dans un lointain où elles ne sont aperçues

qu'avec peine et restent toujours étrangères.

Cet éloignement ne fut point pour Madame Infante. Son cœur rapprochait d'elle ceux que son rang en séparait davantage. Attendrie sur tous les objets qui méritaient sa compassion, tous ses sentiments se confondaient à leur vue, ou plutôt elle n'avait plus qu'un sentiment, celui de la misère. C'est par là, c'est par cette qualité connue dans tant d'occasions, et par tant de traits intéressants, qu'elle avait acquis sur le cœur des peuples des droits non moins étendus et plus flatteurs que ceux de l'autorité. Le règne de la souveraineté n'était dans elle que celui de l'humanité.

Et ne vous figurez pas ici, Messieurs, une compassion stérile qui, renfermée dans les sentiments exprimés par les discours, se contentât de gémir sur le sort des malheureux, et qui, bornée à les plaindre, se crût par là même dispensée de les secourir. Sa bonté, aussi généreuse que compatissante, ne s'était prescrit, dans ses dons, d'autres bornes que celles des misères qui réclamaient ses secours.

Secours étendus et abondants : ce n'est pas seulement parmi ses sujets que Madame Infante aimait à les répandre; des mains fidèles, chargées de ces saints dépôts, les faisaient passer aux provinces les plus éloignées. Je pourrais en citer des témoignages respectables, si je ne craignais d'offenser leur modestie, en révélant des secrets que la sienne leur avait confiés. Mais on sait que ces secours pénétraient partout où la misère pouvait entrer. Elle regardait comme son peuple tous ceux que l'infortune soumettait à la loi de ses bienfaits, et quiconque était malheureux n'était plus étranger pour elle.

Secours solides et permanents : ce n'étaient point de ces aumônes passagères qui, données de temps en temps avec mesure, dissimulent pour quelques moments la misère plutôt qu'elles ne la soulagent. Celles de notre auguste princesse, aussi multipliées que les besoins et plus étendues qu'eux, étaient tout à la fois un soutien dans la calamité présente et une ressource contre la calamité prochaine. Peu contente de soutenir dans le temps où l'on était malheureux, elle garantissait contre celui où l'on pouvait l'être ; et ses dons, distribués avec une profusion également sage et attentive, soulageaient et prévenaient le malheur.

Ah! si j'avais besoin de témoignages, que de voix s'élèveraient de toutes parts en sa faveur! Vous entendriez d'infortunés vieillards bénir la main qui les a soutenus sur le bord du tombeau, où l'indigence plutôt que la vieillesse allait les précipiter; de tendres orphelins, voués presque en naissant à la misère, et qui ont retrouvé dans son cœur tout ce qu'ils avaient perdu par la mort de leurs pères; de nombreuses familles tombées tout à coup sous le poids d'un désastre imprévu, et par ses secours rétablies avec avantage dans leur premier état; la voix de plus d'un pasteur, entendue parmi tant d'autres, vous apprendrait de quelles mains passaient dans les leurs, pour être distribuées aux pauvres des paroisses confiées à leurs soins, des sommes considérables, fixées par chaque mois, continuées dans tous les temps, augmentées dans certaines occasions, variées sur la différence des besoins et consacrées par les plus nobles motifs de la religion.

Que ne puis-je faire sortir des saintes ténèbres où elle aimait à les ensevelir, ces secours abondants dont la source était ignorée de ceux mêmes, oui, Messieurs, de ceux mêmes surtout à qui sa bonté généreuse les avait destinés! Combien de fois la valeur indigente s'est-elle vue remise par ses bienfaits en état de rentrer dans la glorieuse carrière dont elle n'était sortie que par une disette plus cruelle que les ennemis qu'elle a bravés! Les objets chéris de ses soins étaient ces illustres victimes de la guerre, ces hommes courageux et malheureux tout ensemble, qui, après avoir soutenu tous les risques des combats, sont prêts à succomber sous celui de l'indigence.

Avec quel zèle alors et quel empressement de bonté n'employait-elle pas son crédit en leur faveur! Peu satisfaite de solliciter pour eux des grâces, elle leur faisait passer des secours, non pas après ces délais ou avec ces réserves d'une libéralité avare qui enlève à la valeur du bienfait tout ce qu'elle retranche à son étendue, ou qui affaiblit la satisfaction que l'on sent à être secouru, par la peine d'attendre le secours; non pas avec ce bruit et cette ostentation d'une libéralité fastueuse qui, donnant en spectacle et le service qu'elle rend et l'indigence qu'elle soulage, perd dès lors sur la reconnaissance tout ce qu'elle accorde à la vanité. Bien éloignée de ces deux écueils d'une libéralité noble et chrétienne, Madame Infante ne laissait pas la peine de demander : elle eût voulu épargner celle de désirer; et sa modestie, aussi attentive à cacher le bienfait que sa charité l'était à le répandre, savait également ménager l'intérêt et la délicatesse de ceux qui avaient besoin de ses secours. Elle les donnait avec ce secret, ces réserves, j'ai pensé dire avec ce respect de précautions et d'égards qui, laissant le plaisir de trouver, épargnent la confusion de recevoir.

Tel est l'usage qu'elle faisait, pour le secours des malheureux, de ces biens dont l'abus fait si souvent le crime et quelquefois le malheur des riches. C'est par ses mains que la religion, sans cesse enrichie, versait au sein de l'indigence tout ce qu'une sainte économie pouvait ménager pour de saintes profusions.

Richesses frivoles et périssables, l'intérêt vous recherche, la vanité vous prodigue, le luxe vous dissipe; et, coupables dans les moyens qui vous procurent, vous ne l'êtes pas moins dans les motifs qui vous sacrifient. Il était réservé à un cœur ouvert à l'humanité et animé par la religion d'ennoblir votre destination et de consacrer votre usage. Quoi de plus noble que cette libéralité saintement prodiguée, à qui nul genre de secours ne

parut difficile et dont nul moment ne suspendit les effets !

Je le sais, Messieurs, quoi qu'on dise contre la dureté du siècle, il est des hommes sensibles et généreux ; et la religion trouve encore de ces âmes bienfaisantes qui, dans le sein d'une prospérité où l'homme superbe n'est occupé que de soi-même et de ses plaisirs, humbles disciples de Jésus-Christ, se livrent aux soins glorieux que demandent ses images souffrantes, et regardent comme une partie de leur bonheur celui de pouvoir, au moins de temps en temps, secourir les malheureux. Mais quel spectacle pour la religion, qu'une princesse qui, à la fleur de l'âge, au printemps de ses jours, dans cette saison de la vie où rien n'est désiré que ce qui flatte, dans cette sublimité de rang où tout ce qui flatte prévient les désirs, oubliant sans peine ce que le service prescrit pour sa personne, se consacre tout entière à ce que l'indigence peut attendre de sa bonté !

Entrons pour un moment dans ce palais auguste dont elle fit l'asile des pauvres et le séjour des vertus. Vous n'y trouverez point cette mollesse de faste, cette indolence d'orgueil, cette délicatesse de vanité qui sont toujours les ennemies et qui ne sont que trop souvent les compagnes de la grandeur; mais vous verrez la simplicité des mœurs et la dignité du rang, la douceur du commerce et la décence de la représentation, le concours et l'accord des qualités que la souveraineté demande et que la religion sanctifie. C'est avec ce cortége et dans ce cercle de vertus que notre auguste princesse donnait à sa cour l'exemple d'un travail saint et précieux.

Pauvres de Jésus-Christ, quelle gloire pour vous que la souveraineté, née pour vous donner des lois, ne s'occupe qu'à vous donner des secours! Malheureux, mais par là même objets de sa tendresse, cessez de vous plaindre des rigueurs d'un état qui est honoré par des services si dignes de votre estime. La fille du plus grand des rois, l'épouse de votre souverain, une princesse soumet, pour vous vêtir, ses mains royales à un travail obscur et pénible. Quel spectacle, Messieurs, plus intéressant par sa nouveauté, plus saint dans son objet, plus épuré dans ses motifs, plus capable de fixer les regards du ciel et l'admiration de la terre!

Quel gage de sécurité pour le dernier jour de sa vie, qu'une suite de jours, qu'une vie entière passée dans la pratique et terminée au milieu des exercices de la charité chrétienne! Brillante chimère du siècle, vous vous éclipsez pour toujours dans les premières ombres de la mort. La seule vertu conserve son éclat, et son triomphe commence où les vôtres finissent : *Ridebit in die novissimo.*

Titres pompeux, fastueuse opulence, vaine grandeur, espérances humaines, vous disparaissez alors comme un songe, et l'affreux réveil qui lui succède punit à jamais la témérité de vos projets, l'illusion de vos désirs, l'injustice de vos démarches, l'abus de vos avantages ; vous disparaissez avec l'homme fragile, dont vous étiez l'idole et qui devient votre victime : la religion seule reste, et, immortelle comme Dieu, dont elle est l'ouvrage, elle porte au sein de la Divinité le cœur le plus capable de la représenter sur la terre.

On dirait qu'un pressentiment secret avait prévenu dans Madame Infante les premières atteintes de sa maladie. Dès ce moment, et bien avant, dans celui où elle en fut frappée, on la vit se préparer à son dernier jour par une attention nouvelle à sanctifier tous les autres. Chaque jour la voyait plusieurs fois offrir les vœux de son cœur au pied des autels, qu'elle avait si souvent ornés du travail de ses mains; prosternée devant la croix d'un Dieu immolé, elle lui offrait à son tour le sacrifice de sa vie, et lui présentait, comme le tribut de sa résignation, celui qu'elle allait payer à la nature.

Hélas! ils vont donc être satisfaits ces désirs qu'elle avait témoignés si souvent, d'être réunie dans le même tombeau à cette sœur auguste, à cette princesse si respectable..... Qu'ai-je dit? Ah! Messieurs, me pardonnerez-vous de mêler de nouveaux regrets à ceux dont nous sommes pénétrés, et d'ajouter à la douleur d'une blessure présente le sentiment d'une plaie qui saigne encore !

O mon Dieu! vous immolez à vos droits de grandes victimes, mais vous tempérez la vivacité de nos douleurs par la grandeur de nos espérances. Vous êtes le Dieu consolateur, comme vous êtes le Dieu juste. Votre souverain pouvoir s'est exercé sur l'auguste princesse que nous pleurons; mais, dans celles qui nous restent, notre reconnaissance voit les gages précieux de votre suprême bonté. Puissent-elles ajouter à leurs années celles que vous retranchez d'une vie dont vous n'avez avancé le terme que pour en couronner les vertus !

C'est de là, c'est du ciel, où sa charité allait être couronnée, que lui venait cette assurance et cette tranquillité de cœur dont les nôtres sont encore étonnés. La religion rapproche de ses yeux l'instant marqué pour son sacrifice. Dès les premiers jours de sa maladie, on la vit demander les sacrements de l'Eglise avec une confiance que la seule innocence peut inspirer ; s'y préparer avec une ferveur que la seule vertu peut allumer, les recevoir avec une piété dont il n'appartient qu'à la religion d'être le principe et de donner l'exemple.

Digne pontife du Dieu vivant, conduit par votre zèle, vous l'avez vue, dans ce moment où l'homme, prêt à se perdre dans les profondeurs de l'éternité, n'en est séparé que par un soupir; votre cœur vertueux reçut les derniers sentiments du sien ; sollicité par la religion, vous étendîtes, pour la bénir, ces mains pures qui offrent pour elle aujourd'hui le sang et les mérites de Jésus-Christ. Vous veniez pour la fortifier dans ce dernier combat, et c'est son courage qui soutenait le vôtre. Puisse le mérite infini du sacrifice que vous avez commencé remplacer à cette

âme purifiée tous ceux qui ont pu lui manquer aux yeux du Seigneur!

O mon Dieu! nous n'accusons pas votre justice, nous réclâmons votre miséricorde. Prosternés au pied de vos autels, nous adorons la main qui frappe, nous implorons celle qui soutient.

Daignez l'étendre, Seigneur, cette main bienfaisante, sur le plus grand et le meilleur des rois; sur une reine vertueuse, dont les exemples, encore plus que les leçons, avaient formé la précieuse victime que nous regrettons; sur l'épouse et l'époux les plus augustes, dont les cœurs, unis à la religion par les liens qui les unissent entre eux, la font honorer par leur conduite et la représentent dans leurs mœurs; sur des princesses dignes du trône qu'elles environnent, sur l'auguste époux, sur les héritiers de celle que nous pleurons; sur cette princesse, digne du sang dont elle sort, et de celui auquel sa destinée doit être unie; digne, hélas! de cette mère si tendre, dont les qualités formées dans son cœur, dont les traits exprimés dans sa personne, nous représenteront sans cesse son image, et dans elle, celle des vertus que nous regrettons.

Pour vous, Messieurs, que le zèle autant que le devoir, vous que la piété bien plus que la curiosité, ont conduits à cette triste cérémonie, apprenez du spectacle dont vous êtes témoins la fragilité de ces grandeurs dont les hommes sont idolâtres. Souvenez-vous, d'après l'exemple qui vous en a été donné, que les leçons de la sagesse doivent être la loi du chrétien: *Aperuit os suum Sapientiæ;* qu'il n'est pour lui de vrais trésors que ceux qu'il a placés dans le sein des pauvres: *Et lex clementiæ in lingua ejus;* que notre assurance, au dernier jour de notre vie, ne peut être garantie que par notre fidélité à sanctifier tous les autres: *Ridebit in die novissimo.* La sagesse pour nous-mêmes, la charité pour les autres, ce sont les deux guides qui doivent nous conduire à l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

ORAISON FUNÈBRE
D'ÉLISABETH FARNÈSE, REINE D'ESPAGNE ET DES INDES.

Confidit in ea cor viri sui.... Vir ejus, et laudavit eam.... Surrexerunt filii ejus, et beatissimam prædicaverunt.

Son époux a mis dans elle sa confiance..... Il l'a comblée de louanges..... Ses enfants se sont élevés, et ils l'ont appelée très-heureuse (*Prov.*, XXXI, 11, 28).

Monseigneur (1),

Tels sont les derniers traits que le Saint-Esprit met à l'éloge de cette femme forte dont il a consacré la mémoire: elle fut l'héroïne et le modèle de son sexe; nul mérite n'a été comparable au sien, et toutes les richesses rassemblées des extrémités de la terre n'en seraient pas le prix et la valeur: *Procul et de ultimis finibus pretium ejus.* Elle vit les obstacles formés contre ses entreprises; et, seule, sans autre secours que celui de la force dont elle était revêtue, elle les surmonta: *Fortitudo indumentum ejus.* Ses vues se portèrent sur tous les objets qui devaient être ceux de son attention; elle considéra surtout les routes qui étaient propres à conduire la destinée de sa maison: *Consideravit semitas domus suæ.* Elle fit le bonheur de ses enfants; ses enfants firent son bonheur; tous, élevés avec des soins dignes de sa tendresse, la rendirent et la nommèrent la plus heureuse des mères: *Surrexerunt filii ejus, et beatissimam prædicaverunt.* Son époux eut dans elle une entière confiance, et il ne fut point trompé dans les espérances qu'il avait conçues de sa sagesse; *Confidit in ea cor viri sui..... reddet ei bonum.* Satisfait de ses soins dans toutes les parties de son administration, il lui rendit les plus glorieux témoignages, et l'honora de ses louanges: *Vir ejus, et laudavit eam.* Mais sa véritable gloire fut sa vie, et ses œuvres publiées font son éloge: *Et laudent eam in portis opera ejus.*

A ces traits, Messieurs, qui d'entre nous ne se rappelle la vie et le règne de cette princesse auguste, de cette grande reine, qui a fait pendant tant d'années l'admiration de l'Espagne, et qui en cause aujourd'hui les regrets; épouse fidèle, mère tendre, femme véritablement forte, dont la sagesse guida les conseils, qui régna sur le cœur du roi son époux, des souverains ses enfants, des peuples ses sujets, et qui, louée par tant de voix, l'est moins encore par ce qu'on dit que par ce qu'elle a fait?

Chrétiens, que le devoir, le cœur, ou une curiosité mêlée de religion rassemblent autour de ce monument funèbre, fixez-y vos regards, et qu'il vous rappelle au moins la fragilité de la grandeur. Cette reine n'est plus: enlevée à la terre où elle a régné, elle est jugée par le Dieu qui régnera toujours. Nous honorons sa mémoire, il a examiné sa vie; et au trône de l'Immortel a déjà été discuté l'usage qu'elle a fait sur le sien du pouvoir qu'il lui avait prêté. Séparés d'elle pendant un temps, par l'immense intervalle qui est entre le monarque et les sujets, il n'est aujourd'hui de distance entre elle et nous que le tombeau où elle est entrée, où chacun de nos pas nous conduit, où les jours qui nous restent iront se perdre avec les siens dans la nuit de l'éternité.

Que l'effrayante majesté de ce funèbre appareil, que ces lumières lugubres mêlées aux ombres de la mort, que ces chants plaintifs et les prières que nous adressons au ciel pour une reine qui a disparu de la terre, vous apprennent à réparer, par un saint usage du temps que Dieu vous laisse encore, l'abus de celui qu'il vous avait donné, et à intéresser en votre faveur la miséricorde que nous implorons pour elle.

Vous verrez, Messieurs, dans le récit d'une vie, des traits propres à en illustrer plusieurs: une princesse appelée au trône, descendue du trône, y remontant de nouveau, en descendant encore, heureuse dans sa retraite, forcée une seconde fois de la quitter, et toujours sans autre motif que sa complaisance pour son époux, que sa tendresse pour ses enfants, que son

(1) Le dauphin.

zèle pour le bien de ses sujets; au-dessus des événements par la grandeur de son génie, soumise dans les événements par l'héroïsme de sa piété, plus respectable dans le repos de la religion et au milieu des vertus, qu'à la tête des conseils et dans la pénible gloire de l'empire; trois fois reine, plus que reine sans diadème et sans sujets; enfin, et c'est le partage de son éloge, épouse d'un souverain, et capable de le seconder; mère des souverains, et digne de les former : tel est, Messieurs, le caractère que j'ai à vous peindre dans celui de TRÈS-HAUTE, TRÈS-PUISSANTE ET TRÈS-EXCELLENTE PRINCESSE, ELISABETH FARNÈSE, REINE D'ESPAGNE ET DES INDES.

PREMIÈRE PARTIE.

L'auguste reine dont l'éloge m'est confié sortait, comme on le sait, d'une famille également recommandable par sa propre gloire et par celle de ses alliances. Ses premiers chefs furent ceux de plus d'un peuple; leur sang, mêlé à celui des héros et des rois, a donné des maîtres ou des conquérants au monde : l'histoire d'une maison est celle de plusieurs souverainetés, tient à celle de plusieurs royaumes, et présente la destinée de plus d'un empire.

Un nom illustre dès son origine, honoré dans presque tous ceux qui l'ont porté, placé sur le trône des pontifes du monde chrétien, révéré sous la pourpre des princes de l'Eglise, chargé de la gloire d'un grand nombre de siècles; trois principautés souveraines pour apanage, des prétentions connues sur le grand-duché de Toscane; tous les droits des Farnèse et des Médicis réunis dans sa personne (1) : voilà, Messieurs, ce qu'Elisabeth portait au trône d'Espagne.

Ces considérations politiques étaient sans doute d'un assez grand poids pour faire tomber sur sa tête une couronne que l'intérêt de la nation et la sagesse du monarque balançaient sur toutes les cours et entre plusieurs princesses de l'Europe; mais j'ose dire que tant d'avantages n'étaient que la moindre partie de ceux que Philippe V devait retirer de cette alliance. Le ciel avait mis dans l'âme d'Elisabeth plus de richesses que ses souverainetés et ses droits ne pouvaient en ajouter à son empire; et il n'était pas moins nécessaire qu'elle les eût, qu'il lui fut glorieux de les avoir.

Le roi d'Espagne pleurait une épouse qui lui était chère, qui méritait de l'être; et combien de qualités dignes de ses regrets n'avaient point été ensevelies avec elle dans le tombeau! La santé de ce monarque, altérée par les agitations de son règne, demandait que s'il contractait une seconde alliance, il ne partageât son trône qu'avec une princesse capable elle-même de partager les travaux de la royauté, assez éclairée pour mériter la confiance, assez ferme pour soutenir avec lui le poids des affaires, et si l'esprit de religion dont il était animé l'engageait un jour à abdiquer le suprême pouvoir, assez généreuse pour lui faire le sacrifice du trône même sur lequel il la plaçait.

La cour de Parme l'élevait à celle d'Espagne, et c'est dans Elisabeth Farnèse que le ciel préparait à Philippe cette âme véritablement grande, digne d'être unie à un roi tel que lui, et capable de le seconder dans ses vues pacifiques par le caractère de son esprit, dans ses vues politiques par la supériorité de son génie, dans ses vues chrétiennes par l'héroïsme de sa tendresse et de ses vertus.

Caractère d'un esprit digne de sa destinée, aussi étendu qu'elle, d'autant plus certain de la remplir qu'il était plus propre à en saisir tous les moyens et à les faire naître; facile et profond, solide et réfléchi, fin et pénétrant, souple quoique ferme, modéré quoique vif, complaisant quoique ambitieux; né pour commander, exercé à se plier, d'autant plus capable de seconder Philippe dans ses vues pacifiques, qu'elle était plus en état de lui concilier les esprits par la douceur ou de les maîtriser par l'ascendant, et de les soumettre à ses idées ou de les gouverner par les leurs.

Esprit facile et profond, vous dirai-je que, dès son premier âge, cet esprit avide de savoir se porta de lui-même à la recherche de toutes les connaissances qui pouvaient ajouter des richesses à celles que le ciel lui avait données; qu'il n'est presque aucun genre de sciences dont il ne fût également curieux et capable; qu'il s'élevait à la sublimité des unes, qu'il entrait dans la profondeur des autres, calculait le ciel, mesurait la terre, raisonnait avec le philosophe, s'instruisait avec l'homme de lettres; et que ce qui, après des années de recherches et de méditations, fait le mérite des savants, n'était pour une jeune princesse que l'amusement de son enfance. Et ne pensez pas, Messieurs, que les sciences, tout abstraites qu'elles sont, altérassent dans elle l'agrément du caractère; personne peut-être ne posséda plus les droits du savoir et n'en connut moins les prétentions : on eût dit qu'elle n'avait appris qu'à ignorer.

Esprit solide et réfléchi : les coutumes que suivent les peuples, comme les régions qu'ils habitent; le caractère des nations et les intérêts des cours; les forces des Etats puissants et les ressources de ceux qui sont faibles; tous les objets les plus rapportés à la gloire de sa destination, étaient ceux de ses recherches : elle les étudiait dans eux-mêmes, elle les consultait avec des génies éclairés; les ambassadeurs étaient surpris de l'entendre parler de leurs langues differentes, et leur dévoiler quelquefois des secrets de leur cour, qu'ils ignoraient eux-mêmes : c'est ainsi que dès l'enfance Elisabeth préludait à la royauté. Et quel éclat, Messieurs, ne devait pas répandre une vie dont l'aurore était éclairée du jour de tant de connaissances!

La renommée l'annonçait partout, et dans

(1) Ses droits sur les duchés de Parme et de Plaisance, du chef d'Odoard II, son père; sur la Toscane, du chef de Marguerite de Médicis, sa bisaïeule, dont elle était seule immédiate héritière.

un âge où à peine on se connaît soi-même, elle était déjà connue dans toutes les cours. Arrivée à celle d'Espagne, quel besoin n'eut-elle pas de tous les genres d'esprit que le ciel lui avait donnés! Le moment de la gloire était pour elle celui de l'épreuve; l'impression qu'elle ferait sur les autres préparait le jugement qu'on porterait sur elle-même, et quelques jours pouvaient décider de son règne.

Epreuve de la part des esprits au milieu desquels elle allait vivre, et qui demandait toute la finesse du sien. Représentez-vous, Messieurs, une jeune princesse, seule de sa famille, sans conseil, placée à la tête d'une cour qui va être la sienne, mais où elle était encore étrangère et qui ne lui est pas connue; observée avec les égards que son rang exige, mais avec une curiosité inquiète que sa réputation a fait naître; environnée d'autant de piéges flatteurs préparés à son caractère, que d'hommages rendus à sa dignité; forcée d'être toujours attentive sur soi-même et sur les autres, pour saisir leur faible et n'en point laisser entrevoir; pénétrant tous les cœurs sans paraître les étudier; ne découvrant du sien que ce qui pouvait attirer la confiance sans affaiblir le respect; se prêtant aux fêtes qu'on lui donnait avec une facilité noble et une réserve majestueuse, en reine qui n'exige pas qu'on s'occupe de ses droits, qui ne paraît pas y penser elle-même, mais qui ne permet pas qu'on les oublie.... Une conduite pareille serait admirée dans une princesse à qui un long règne eût appris à connaître la cour; Elisabeth commençait le sien, et c'est ainsi qu'à vingt-deux ans elle essayait la royauté.

Epreuve dans la situation où elle trouva cette cour, et qui exigeait toute la souplesse de son caractère. Philippe pleurait encore une épouse éclairée, vertueuse et chérie : il fallait non-seulement lui succéder, mais la remplacer, régner sur son trône et sur le cœur du monarque, adoucir le souvenir de cette princesse, sans chercher à la faire oublier; en présenter tout le mérite, et en réparer la perte; c'était une reine adorée de sa nation, dont le nom ne se prononçait qu'avec le respect qu'on a pour celui de la vertu, et avec le chagrin qui suit les grandes calamités. Les larmes coulaient autour d'Elisabeth : le bruit des fêtes que l'on préparait en son honneur était interrompu par les soupirs que des cœurs attendris donnaient au souvenir de leur princesse : un peuple entier quittait le trône de la nouvelle reine pour aller pleurer sur le tombeau de la première; il fallait non-seulement être témoin tranquille de ce spectacle, mais en paraître satisfait, mais n'envisager dans ce deuil et dans ces larmes que le prix d'être aimée, et ne laisser apercevoir que le désir de l'être à son tour.

Epreuve dans le caractère même de son époux, et qui voulait de sa part toute la complaisance du sien. Il ne lui fut pas difficile de s'ouvrir le cœur de cet auguste époux : elle y entra; c'était le sanctuaire du sentiment et des vertus,

Il fallait pourtant attaquer ce cœur en le ménageant : Philippe était facile de son caractère, ouvert par grandeur d'âme, mais avec réserve, et en garde contre la surprise; attaché à ses idées, parce que ses sentiments étaient droits; voulant être dirigé, craignant d'être conduit; prêtant son autorité, mais à titre de grâce; examinant l'usage qu'on en faisait, et prêt à la retirer avant même qu'il en soupçonnât l'abus; bienfaisant par inclination, le père de ses peuples, ne voulant pas qu'on troublât leur repos; avare du sang de ses sujets, jusqu'à épargner celui des traîtres, ne se rappelant qu'avec peine qu'il avait eu à vaincre, et n'aspirant qu'à la douceur de régner.

Cette connaissance du cœur de ce prince devint pour Elisabeth l'unique loi du sien : dès lors cet esprit, né pour dominer sur les autres, ne s'occupa que du soin de les gagner; nulle espèce d'intérêt ne lui fut indifférent ou étranger; une cour soumise à ses ordres, un roi complaisant à toutes ses volontés, le corps entier de la noblesse sous ses lois, les peuples de trois grands Etats à ses pieds, tout ce que les plus brillantes fêtes ont de magnificence et d'éclat, ce que les agréments offrent de plus flatteur, le charme des honneurs et de l'indépendance présenté dans l'attrait qui était le plus séduisant à un âge qui est le plus facile à séduire : rien de ce qui perd les cœurs les plus accoutumés à l'usage du pouvoir ne sembla faire impression sur un jeune cœur qui ne faisait qu'essayer l'empire. Au milieu de tant de plaisirs que chaque jour voit éclore et renouveler pour elle, elle ne s'occupe que des occasions d'en faire à tous ceux qui l'environnent; de là cette attention continuelle à distinguer les uns, à recommander les autres, à s'attacher les grands par des égards d'honneur qui flattent leur ambition, à s'attirer les faibles par une facilité d'accès qui honore leur médiocrité, à régner sur les idées par l'estime, sur les sentiments par la confiance, et à rendre son empire d'autant plus absolu qu'elle cherchait à le rendre plus facile.

Un caractère d'esprit tel que je viens de le peindre, si maître de lui-même, devait l'être aussi des autres. Elisabeth sut tellement ménager l'esprit des grands, les intérêts du peuple, les droits du trône, la gloire et la tranquillité de l'Etat, que Philippe crut devoir la mettre à la tête de ses conseils.

C'est là, c'est dans ce sanctuaire de la politique et de la majesté qu'Elisabeth développa ce génie sublime dans ses vues, facile dans ses moyens, fécond dans ses ressources, et d'autant plus digne de la confiance du roi son époux, qu'elle n'avait que la gloire de ce prince pour objet, et entrait dans toutes les voies qui pouvaient l'étendre. C'était marcher sur les traces de l'auguste épouse qu'il pleurait, et je ne crains pas d'assurer qu'elle ne pouvait être mieux remplacée que par celle que pleurent aujourd'hui ses enfants et ses sujets.

Louise-Marie de Savoie était née avec un caractère doux et insinuant, plus propre

peut-être à gagner les cœurs et à régner par le sentiment; Elisabeth Farnèse tenait de la nature un génie impérieux que l'éducation avait rendu souple, plus faite pour étonner les esprits et régner par l'admiration.

La princesse de Savoie avait vu l'Europe entière, conjurée contre le roi son époux, attaquer également, et le trône où il était assis, et la main victorieuse qui l'y avait placé; les ombres des princes de la maison d'Autriche animaient sourdement dans le royaume contre un sang étranger les descendants de leurs anciens serviteurs, et le fantôme de Philippe II, qui avait voulu joindre l'Espagne à la France, agitait encore sous le nuage de sa politique le trône que la France s'élevait dans l'Espagne.

La princesse de Parme trouva un commencement de calme; l'orage paraissait sur sa fin, mais un bruit de tonnerre se faisait encore entendre dans la nue, et du foyer de la tempête sortaient des éclairs, restes formidables d'un feu mal éteint; les vents semblaient apaisés; mais le flot frémissait encore, et l'esprit qui soulève les vagues murmurait dans les ondes.

Marie de Savoie avait vu le concurrent de Philippe triomphant dans sa capitale; elle-même, réduite à en sortir, portant entre ses bras un faible enfant, première et fragile espérance d'un trône ébranlé..... spectacle également triste et puissant!... Jamais, peut-être, la majesté ne fut plus respectée que lorsqu'elle parut avilie : les cris du fils réveillèrent dans les cœurs le zèle pour le père ; l'épouse fugitive intéressa pour l'époux abandonné, et la compassion rappela la fidélité. Ajouterai-je que Louis le Grand vivait encore? ce nom si redouté, même dans les revers, était toujours celui d'un grand roi, et pouvait être de nouveau celui d'un vainqueur.

Elisabeth n'était qu'aux premiers jours de son règne, lorsque ce monarque touchait aux derniers du sien ; il jetait encore de vives lumières, et son trône était environné d'un grand éclat : mais c'était celui d'un astre prêt à s'éteindre pour toujours. L'Espagne avait une tranquillité plus apparente que solide : déjà même des bruits avant-coureurs annonçaient un nouvel orage formé dans le Nord, d'autant plus redoutable, qu'il pouvait rallumer tous les feux des précédents et en ajouter de nouveaux. Point de secours étrangers, Philippe n'avait que la fidélité de sa nation et le génie d'Elisabeth.

Alors se rencontra un de ces esprits singuliers que le ciel semble avoir jetés dans des conditions inférieures, pour faire voir au monde jusqu'où peut s'élever la supériorité du génie; un de ces hommes hardis et entreprenants dont l'ambition ne doit rien à la naissance, et qui, en quelque sorte, créateurs d'eux-mêmes, deviennent les auteurs de leur destinée et les arbitres de celle des autres. La Providence les fait naître, mais la fortune n'entre dans leur élévation qu'en subalterne, et ils sont créés par leur génie. Tel était, si je ne me trompe, Alberoni, célèbre par sa disgrâce comme par sa faveur, et peut-être digne de l'une et de l'autre.

Elisabeth n'avait vu de lui que ce qui méritait son estime : il était un de ceux qui avaient contribué à la placer sur le trône; maîtresse de sa faveur, elle crut l'accorder au mérite et ne pouvoir la refuser à la reconnaissance : elle fit sa grandeur; c'est lui-même qui fit sa ruine : plus utile, s'il avait pu se croire moins nécessaire, et sûr de sa fortune, s'il avait su s'en défier.

Quoi qu'il en soit, Elisabeth, assez grande d'elle-même, n'avait pas besoin d'un secours étranger. Que n'ai-je une force de discours égale à l'idée que je voudrais vous donner de son génie! Vous la verriez ici rappeler les grands aux devoirs d'une dépendance qui les approche de la cour et qui les y attache; les intéresser, comme chefs, au bien de la nation; comme premiers sujets, à la gloire du monarque; leur remplacer une puissance arbitraire par une autorité légitime; répandre la gloire du trône sur les hommages qu'ils portent à ses pieds, et flatter leur ambition en la soumettant. Là, vous la verriez rouvrir les sources de l'abondance fermées pendant si longtemps, la faire circuler dans toutes les parties de l'Etat par les canaux du commerce, par les voies des échanges, par les produits des manufactures; partout occuper le peuple, et le détourner des idées de sa misère par les facilités à la réparer. Un regard fécond et créateur porté sur toutes les conditions ranime le talent assoupi dans l'oisiveté, et son âme, répandue partout, rend la vie et l'action à tous les membres de ce grand corps épuisé.

Que ne puis-je représenter sous son vrai jour et dégager des ombres dont on a cherché à l'obscurcir, le projet si naturel et si grand de l'établissement des princes ses enfants! Que l'Europe, jalouse ou inquiète, en prenne des alarmes; France, elle travaillait à l'accroissement de la gloire et à l'agrandissement d'une maison faite pour donner dans tous les Etats des maîtres au monde : ce n'était pas pour elle-même; c'était pour ses enfants; et dans eux, auguste sang de nos rois, c'est pour vous que sa politique traçait sur le plan de la nature et de l'équité, celui d'un établissement qui replaçait ses héritiers dans les droits qu'elle avait reçus de ses pères. L'événement l'a mieux servie encore, et le changement que la victoire a mis dans son projet a valu un trône de plus aux descendants de nos rois.

Il ne m'appartient pas de pénétrer plus avant dans les ombres mystérieuses d'une politique dont les plans sont réservés au secret du sanctuaire des rois : un objet plus digne de celui où je parle, c'est le sacrifice qu'elle fit du trône.

Vous vous rappelez, Messieurs, ce jour mémorable, compté dans les fastes de la religion parmi ceux qui l'honorent, où le descendant de saint Louis, après avoir régné comme lui avec les vertus, résolut d'abdiquer le pouvoir que les rois exercent sur les peuples, pour aller dans la solitude adorer celui que Dieu a sur les rois : sacrifice héroïque, digne d'être rappelé au milieu de

celui que nous offrons pour une grande reine qui en partagea l'effort et la gloire : si elle n'eut pas l'honneur de le conseiller, elle eut celui de l'approuver et de le suivre.

La vit-on, en effet, se servir du crédit qu'elle avait sur le cœur de Philippe pour le détourner d'une résolution qui devait tant coûter au sien ? Chercha-t-elle à l'éloigner de la solitude, par la peinture des ennuis qu'il pouvait y trouver, à le retenir parmi ses sujets, par la nature du serment qui le liait à leurs intérêts, par la force du sentiment qui l'avait tant de fois attendri sur leurs besoins, par le récit des regrets qu'il allait causer dans toute la nation et de ceux qu'il éprouverait lui-même? Fit-elle valoir auprès de lui l'exemple de ces rois que le dégoût du trône avait conduits dans la solitude, que l'ennui de la solitude avait rappelés au trône, et qui, partagés entre les regrets d'une vie publique et les chagrins d'une vie privée, auraient fait des heureux, et avaient cessé de l'être? Employa-t-elle l'éloquent pouvoir de ces larmes si victorieuses des résolutions les plus héroïques ?

Figurez-vous, Messieurs, une reine au comble de la gloire, pour laquelle son cœur est né, à peine âgée de trente et un ans, dans ce moment où toute la force de son génie se montrait avec plus d'éclat, régnant avec une autorité absolue, et, au milieu de tant de motifs qui doivent l'empêcher de s'immoler, souscrivant elle-même au sacrifice de ses plus beaux jours.

Quelle grandeur d'âme, Messieurs ! Ce n'est pas une principauté bornée, l'empire de quelques villes, ce sont trois grands royaumes : c'est un monde, c'est plus d'un monde qu'il faut quitter sans nécessité de sa part, sans aucun de ces dégoûts dont le moment décide de la vie. Les plaisirs d'une cour brillante, le changement d'état, l'essai d'une vie nouvelle et effrayante, rien ne l'arrête... Ah ! j'ose le dire, jamais elle ne fit paraître plus de courage et plus de fermeté ; l'Europe admirait la force de ses conseils : elle ne connaissait pas encore assez la supériorité de cette âme dans la force des épreuves et des sacrifices.

On l'avait vue soumettre les esprits, régner sur les génies, tenir l'Europe en suspens, affermir le trône de son époux : mais quitter l'empire à la première volonté de ce même époux, avec une facilité qui ferait croire que c'est elle qui en a inspiré le dessein ; sortir de la cour, en quittant le sceptre, avec plus de satisfaction que n'en ont à y venir ceux qui viennent y régner ; je ne crains pas de le répéter, cet effort est le plus grand, et l'exemple en commence à elle.

Représentez-vous, Messieurs, ce départ si glorieux à la religion : tout le palais retentit de cris lamentables, on accourt en foule, on s'oppose à leur passage ; cent mille voix entendues parmi plus de sanglots encore rappellent au trône, et le roi qui en faisait l'honneur, et la reine qui en augmentait la gloire, et deux cœurs faits pour régner sur tous les autres. Les larmes coulent de toutes parts, et ceux sur lesquels on les répand n'en versent aucunes : ils partent avec cet attendrissement que demande celui qu'ils causent, mais avec une sérénité qui annonce le calme de leurs cœurs.

Ouvrez-vous, sainte et auguste retraite où les majestés de la terre, anéanties devant celle du ciel, vont lui porter les hommages qu'elles recevaient, et faire au pied de ses autels l'essai de la paix et de la félicité qui règnent autour de son trône.

Mais la force d'un moment sera-t-elle, dans la solitude, celle de tous les jours ? Il n'en faut qu'un pour remporter la victoire : combien d'autres souvent rappellent ce qu'il en a coûté pour se vaincre, et ajoutent la peine des regrets à celle du triomphe !

Elisabeth ne parut point en éprouver, Messieurs, et tous les jours qui s'écoulèrent dans cette retraite ressemblèrent à celui où elle y entra. Là, seule avec son époux seul, sans autre témoin de son sacrifice que celui pour lequel il est fait, elle partage tous ses moments entre les hommages qu'elle doit au maître suprême par qui elle a régné, et les soins qu'exigent d'elle, et le monarque avec qui elle régnait, et les augustes enfants qui doivent apprendre d'elle à régner un jour. Quelle attention à prévenir en tout ce prince vertueux, à le soutenir même, s'il eût été nécessaire ! Elle lui remplaçait la cour, et la retrouvait tout entière avec lui.... constance aussi héroïque que le sacrifice : il dura trop peu pour elle. Jamais cette retraite ne vit couler ses larmes et n'entendit ses regrets qu'au moment où il fallut la quitter.

La mort de Louis Ier consterna l'Espagne, et le vœu de la nation rappelait le père, pour se consoler de la perte du fils. Elisabeth revint sur le trône, son génie s'y replaça avec elle, et elle commença de nouveau à régner comme si elle n'eût pas cessé de le faire.

Hélas ! elle ne savait pas à quelle nouvelle épreuve elle était réservée : cet époux si tendrement chéri dont elle faisait la félicité, qui faisait la sienne ; ce monarque si révéré par le crédit même qu'elle avait imprimé à ses volontés connues ; ce roi dont les sujets heureux auraient voulu voir éterniser le règne, le vit borner à quelques années, les infirmités prévinrent l'âge dans lui. C'est encore alors qu'Elisabeth eut besoin de tout son génie ; et avec quelle force ne dut-elle pas l'employer pour contenir tout dans le devoir ! Elle le fit, Messieurs, et elle ne s'épargna aucune peine pour préparer le trône et l'empire à un héritier qui n'était pas le sien.

Epouse d'un souverain et capable de le seconder dans ses vues pacifiques, dans ses vues politiques, dans ses vues chrétiennes, c'est le premier trait de sa gloire ; mère de souverains et digne de les former, c'est le second trait de son éloge.

SECONDE PARTIE.

Les maux que les guerres avaient causés

à l'Espagne disparaissaient enfin avec les vices que la licence des armes avait introduits; une administration forte et concertée dans toutes ses parties rappelait chaque jour l'ordre et l'abondance dans toutes les conditions; Elisabeth voyait partout les fruits de ses glorieux conseils; Philippe commençait à goûter avec elle et par elle ce plaisir si digne de l'ambition des souverains, si conforme à la sienne, de faire le bonheur des peuples soumis à son empire: la vertu régnait sur le cœur des deux souverains, ils régnaient sur le cœur de leurs sujets; cette brave et fidèle noblesse qui avait tant de fois combattu pour les intérêts de son prince, environnait avec respect un trône affermi par son courage; la nation ne faisait plus de vœux que pour la félicité d'un monarque et d'une reine à qui elle se croyait redevable de la sienne.

Deux héritiers d'un premier lit croissaient au pied du trône, mais, hélas! sur lequel ils ne devaient que passer; et deux princes ne suffisaient pas aux désirs d'un peuple qui connaissait l'avantage d'avoir des Bourbons pour souverains. Le ciel ajouta cette gloire à celle d'Elisabeth: mère aussi heureuse que glorieuse reine, elle se vit à la tête d'une famille auguste; et, maîtresse d'un grand empire, elle jouit du plaisir flatteur de préparer dans ses enfants des rois et des reines à presque tous les trônes de l'Europe: digne de les former à être de grands princes par la sagesse de ses conseils, à être de bons maîtres par l'humanité de ses sentiments, à être des rois vraiment catholiques par l'exemple de ses vertus.

Je dis à être de grands princes; et qui, en effet, pouvait mieux élever et agrandir leur caractère, qu'une mère qui avait elle-même dans le sien tant d'élévation et de grandeur, qu'une reine dans qui la sublimité du trône sur lequel elle était assise n'atteignait pas encore toute celle des idées et des sentiments avec lesquels elle était née; qu'une princesse qui, sans être extrême, mettait cependant peu de différence entre la faiblesse qui tolère les maux et la médiocrité qui ne sait pas les réparer: qui, occupée sans cesse de projets glorieux, portait dans les moyens qu'elle employait toute l'élévation du terme qu'elle s'était proposé; qui, héritière de Marguerite duchesse de Parme, eut comme elle la science des affaires, et, comme le grand Alexandre fils de Marguerite, le talent de les exécuter?

Avec quelle vigilance, quelle continuité, j'ai pensé dire, quelle religion de soins ne cultivait-elle pas dans ses enfants le fonds précieux des qualités qu'ils avaient puisées dans elle! Quelle attention à éloigner d'eux, je ne dis pas les passions grossières qui produisent les vices, mais les complaisances dangereuses qui altèrent les vertus; je ne dis pas les pernicieux conseils qui corrompent les plus beaux cœurs, mais les douces trahisons que l'on fait si souvent aux plus heureux caractères! Peu contente d'interdire auprès d'eux tout accès aux flatteurs, elle cherche à les leur rendre méprisables, de peur qu'ils ne le devinssent par eux; elle s'étudie à les mettre, par grandeur d'âme, à l'abri de cette fade adulation qui empêche souvent que les princes ne soient grands, en leur répétant sans cesse qu'ils le sont: elle ne voulait pas qu'ils ignorassent ce qu'ils étaient et ce qu'ils pouvaient être un jour; elle prenait soin elle-même de les en instruire; mais toujours pour élever leurs idées, et afin de leur faire comprendre qu'ils ne pouvaient manquer de grandeur dans les sentiments, sans démentir celle de leur naissance et de leur destination.

Elle n'eut point pour eux de faiblesses, elle eut de l'ambition pour eux, et l'agrandissement de sa maison est peut-être la seule passion vive qu'on ait remarquée dans elle. Mais pourquoi ce qui est un mérite dans les mères ordinaires serait-il un défaut dans une grande reine, qui après tout ne cherchait qu'à multiplier les heureux en multipliant les souverains d'un sang qui, depuis tant de siècles, a fait sur presque tous les trônes de l'univers la félicité des peuples?

Persuadée que l'éducation des princes est la destinée des Etats, que c'est le génie des rois qui monte celui des sujets, et que, former un monarque, c'est en quelque sorte fonder un empire, elle s'appliqua à étendre leurs idées autant que ses vues sur eux; elle leur apprenait que la supériorité du rang exige celle des qualités, et que, si parmi les hommes ordinaires l'élévation des sentiments est une gloire, elle est une nécessité dans les rois.

Son ambition était de les voir placés sur des trônes différents, y porter le même caractère de grandeur: de cette grandeur qui est fondée sur celle du mérite, et qui régnerait sans diadème; de cette grandeur solide et réelle qui ne doit rien à la place, qui n'emprunte rien des circonstances, qui, placée sur le trône, reçoit des hommages que le trône seul ne saurait procurer, et règne sur les peuples autant par l'admiration que par l'autorité.

J'ai ajouté qu'Elisabeth était capable par l'humanité de ses sentiments de les former à être de bons maîtres. Loin que la grandeur soit opposée dans les souverains à la bonté, elle se présente avec elle à la tête de toutes les qualités qui les rendent vraiment souverains; c'est elle qui les place dans cet accord et dans ce jour heureux où les peuples aiment à les apercevoir: elle étend leur puissance par les limites mêmes qu'elle lui prescrit, et ajoute l'empire de la confiance à celui du pouvoir.

Bonté de l'âme, humanité de sentiments, vous êtes l'apanage de la souveraineté. Les égaux n'exercent entre eux qu'une sorte de justice; il n'appartient qu'aux princes d'être bons, et nous éprouvons plus qu'aucun peuple de la terre que les plus grands rois sont aussi les meilleurs.

Je sais que la hauteur prend souvent les traits de la grandeur; c'est le vice qui veut être l'image de la vertu, dont il est l'écueil.

Copiste infidèle, il ne peut remplacer la qualité qu'il cherche à représenter; la hauteur est des âmes faibles et ne fait que des ambitieux, la grandeur est des âmes nobles et distingue les princes; la bonté jointe à la grandeur est des âmes vraiment royales et annonce les souverains.

Elisabeth connaissait cet accord de qualités qui étaient véritablement les siennes; et, trop grande pour négliger ses droits par une bonté qui eût été faible, elle était trop bonne pour les exiger avec une hauteur qui eût été contraire à la véritable grandeur : ce défaut n'était point dans son caractère; aussi ne porta-t-elle dans celui des princes qu'elle formait que la grandeur des vues qui fait respecter les rois, et l'humanité des sentiments qui les fait aimer.

Augustes enfants, aujourd'hui glorieux souverains, vos qualités déposent en faveur des siennes. Et vous, peuples heureux, qui éprouvez dans la sagesse de leurs lois celle de ses conseils; vous rendez justice à sa mémoire : vos princes sont ses images comme ses élèves, et l'empire des enfants vous représente les sentiments de la mère.

Et combien d'autres témoignages ne pourrais-je pas citer encore ici, Messieurs, pour l'honneur de sa mémoire, pour celui du trône et de l'humanité? Maîtresse bienfaisante, elle a été pleurée dans sa cour comme une mère l'est dans sa famille; la nouvelle de son dernier soupir, portée par ceux de tout un peuple, a retenti comme celle d'une calamité dans toutes les villes de l'Espagne; et dans son domestique, la reconnaissance a fait verser des larmes qui, dans les enfants, honoreraient la nature.

Souveraine absolue, mais facile, si elle savait exiger les devoirs, elle aimait à les adoucir. Personne jamais peut-être n'a su rendre le trône plus respectable et les approches du trône plus accessibles, tenir mieux la dignité de son rang et en éloigner davantage la contrainte, se faire obéir avec plus de promptitude et servir avec moins de peine, inspirer plus de respect aux grands et porter plus d'aisance dans le peuple, rendre plus absolue l'autorité du roi et la sienne moins difficile

Princesse généreuse par caractère, sévère par nécessité, elle s'informait avec soin des misères secrètes, et leur procurait des secours; elle recevait elle-même tous les placets qui s'adressaient à elle, et le titre sur sa protection était le besoin qu'on en avait. Le malheur des guerres avait introduit des abus, les peuples en souffraient; mais leurs cris, ou étouffés sous le nuage, ou affaiblis dans la distance, ne pénétraient pas jusqu'au trône : Elisabeth parvint à en être instruite, la foudre tomba sur les coupables, le nuage disparut, et le jour fut rendu aux malheureux.

Un coup d'éclat qu'elle crut nécessaire pour affermir son autorité naissante prévint un grand nombre de caractères contre la sévérité du sien; son entrée à la cour avait été marquée par l'éloignement d'une princesse qu'un nom illustre, une grande alliance, de vives lumières et des qualités distinguées, rendaient également puissante au pied du trône et dans l'empire.....

Il n'est point de mon ministère de chercher à dévoiler les motifs qui décidèrent Elisabeth à en demander le sacrifice; mais ce qu'il est d'un ministre de la religion de ne pas laisser ignorer, c'est que ce trait est le seul que l'on rapporte de sa sévérité; c'est que tout son règne a été celui de la bonté aussi bien que de la grandeur; c'est que, quoique les prisons fussent remplies à son arrivée de sujets infidèles, sous un empire aussi absolu que le sien aucune goutte de sang n'a été répandue; c'est que sa mort a été l'occasion du premier deuil qu'elle ait fait porter aux familles; c'est qu'on n'a entendu de soupirs occasionnés par elle, qu'à ses obsèques, et que les premières larmes qu'elle ait fait verser ont coulé sur son tombeau.

Je vous le demande ici, Messieurs, quel caractère plus propre à former de grands princes et de bons maîtres, qu'une âme noble et élevée dans toutes ses vues, sage et éclairée dans ses conseils? Ajoutons un dernier trait : et quelles leçons plus capables de préparer dans eux des souverains vraiment catholiques, que les exemples de ses vertus !

Et quels exemples, Messieurs? Ceux d'une piété tendre, d'une résignation profonde, d'une constance inaltérable, d'une vertu enfin éprouvée par les sacrifices de ce qu'un cœur ambitieux voit de plus grand, de ce qu'un cœur sensible a de plus cher, de ce que les cœurs même les plus chrétiens ne perdent qu'avec regret, du trône, d'une partie précieuse de son auguste famille, de la vie enfin, et d'elle-même.

Sacrifice du trône : ce premier sacrifice à la fleur de son âge, dans la force de son règne, et lorsqu'elle jouissait avec plus d'éclat de tous les honneurs de la souveraineté; sacrifice pénible, mais glorieux, dont la rigueur était adoucie par l'exemple et les complaisances du plus tendre des époux, du plus vertueux des rois : elle trouvait dans la solitude avec lui tout ce que dans le monde elle avait sacrifié pour lui.

Mais quel jour pour un cœur tel que le sien que celui où ce grand prince, enlevé au trône, l'obligea elle-même une seconde fois à en descendre? Dès ce moment, soumise dans l'empire qu'elle a gouverné, sujette aux lois du trône sur lequel elle a commandé, souveraine sans sceptre, reine de nom, princesse sans pouvoir, avec toute la considération de l'estime, mais privée de celle du crédit, condamnée à une retraite où ce qu'elle pouvait désirer le plus était d'être tranquille, ce qu'elle devait craindre le moins était d'être oubliée..... Quelle situation, Messieurs, et quel nouveau caractère de génie à employer pour ne laisser rien échapper dont une autorité naissante pût prendre des ombrages? Elle sut le prendre ce génie d'inaction, si j'ose ainsi parler, le moins fait pour le sien

loin de la cour, elle s'y entretint par l'estime, sans chercher à la conserver ; n'offrit aucun de ses conseils, n'en refusa jamais aucun, et à la satisfaction d'être encore utile, joignit l'avantage de n'être point suspecte.

Renfermée dans la solitude, elle eut la gloire d'être un grand exemple, après avoir été sur le trône un grand spectacle. Là, prosternée au pied des autels, elle oubliait qu'elle avait régné ; elle adorait le Dieu qui règne, se rappelait ses faveurs avec reconnaissance, et se soumettait à ses ordres avec résignation.

Là, elle conduisait ses enfants, les présentait au Seigneur, et le conjurait de réunir sans cesse dans eux, avec la gloire de leur auguste maison, la piété de leur père et les vertus de leurs ancêtres.

Là, sa piété, nourrie chaque jour par la prière, fortifiée chaque mois par la participation aux sacrements, puisait au pied de l'autel cette constance que la religion seule inspire, et qui lui devenait tous les jours plus nécessaire, contre les épreuves que le Seigneur lui ménageait dans sa miséricorde, pour la rendre capable de soutenir les regards de sa justice : épreuves les plus accablantes, par les sacrifices réitérés de ce qu'elle avait de plus cher.

Déjà elle avait vu son époux défaillant rendre entre ses bras le dernier soupir d'un cœur qui n'avait eu de sentiment que pour Dieu, pour ses deux épouses, pour ses enfants et pour son peuple ; d'un cœur digne de régner sur tous les cœurs, et sur qui le sien régnait encore. Ah ! si ce jour, qui fut le dernier de ce grand roi, ne termina pas aussi les siens, précieux enfants, c'est son amour pour vous, c'est le vôtre pour elle qui la ranima dans ce moment ; vos tendres soins la rappelèrent à une vie qui devait préparer la vôtre : vous consolâtes la plus affligée des épouses, par une tendresse qui en fit la plus heureuse des mères.....

Qu'ai-je dit, Messieurs ? Ses larmes n'étaient pas encore essuyées, on lui annonce la mort d'une princesse chère à son cœur, formée de ses mains pour le bonheur de la France, qui n'a fait, hélas ! que l'entrevoir, et dont nous pleurerions encore la perte, si elle n'eût été réparée par cette épouse, par cette mère, par cette héroïne chrétienne que nous voyons si attentive à former dans les précieux rejetons du trône les traits du saint et de l'auguste prince qui était né pour l'occuper un jour. Quel souvenir, Messieurs ! Mes soupirs m'interrompent..... Je sens quelle douleur je rappelle, et mon cœur attendri me reproche l'affliction qui se renouvelle à ce moment dans les plus beaux cœurs, dans les cœurs les plus vertueux qui furent jamais(1). Les nôtres seraient inconsolables, si les vifs et légitimes regrets que nous cause encore le père n'étaient diminués par les espérances que nous donne déjà le fils. Vos traits nous le représentent, Monseigneur, vos qualités nous le remplaceront : cette douceur de caractère, cette noble sensibilité, ce respect pour la religion qui l'a rendu digne d'être loué dans le sanctuaire du Dieu vivant et au pied de ses autels, vous rendent déjà vous-même digne d'y être annoncé. Fasse le ciel qu'héritier de ses vertus, comme vous l'êtes de son nom, vous joigniez comme lui aux droits que la naissance donne, un droit plus précieux encore, celui que votre cœur seul peut vous donner, le droit de régner sur nos cœurs !

La reine d'Espagne connut toute l'étendue de la perte que je rappelle, et y fut d'autant plus sensible qu'elle n'y était préparée que par une succession de chagrins qui l'avaient précédée ; cette auguste princesse, qu'elle aimait comme sa fille, qu'elle s'était félicitée de voir l'épouse de son fils ; ce fils lui-même, qu'elle avait cherché à rendre digne de cette alliance, enlevé comme elle à la fleur de son âge ; le gage précieux de leur union, cette jeune princesse, l'espérance de l'empire, dont un jour elle aurait fait la gloire, précipitée dans le tombeau : ah ! que de coups portés à un cœur !

Dieu arbitre de la destinée des grands comme de celle des peuples, vous prépariez ainsi votre victime..... son terme approche : elle regarde ceux qui ne sont plus comme des guides qui lui ont ouvert la carrière où elle doit entrer pour toujours ; elle ne marche plus qu'entre des tombeaux : le sien se creuse déjà sous ses pas, s'ouvre déjà à ses yeux : une langueur mortelle, des douleurs aiguës, l'épuisement de ses forces, des sentiments avant-coureurs de la mort : tout lui annonce qu'elle a régné, qu'elle a vécu : le monde fuit à ses regards ; l'éternité s'avance. Ministres de la religion, vous fûtes instruits les premiers de son état ; ce fut elle qui vous avertit, qui vous annonça que son heure était venue : la miséricorde du Seigneur l'éloignait pourtant encore, pour achever d'épurer cette grande âme et la rendre digne de paraître à ses yeux. Sept mois entiers de souffrances sans espoir, sans intervalle, sans adoucissement, quelle nouvelle épreuve ! Messieurs ; mais des souffrances soutenues sept mois entiers avec courage, avec résignation, sans aucune de ces plaintes que l'humanité ne peut se refuser, que la religion elle-même ne défend pas... quel exemple ! Ce que la cour a de plus grand, ce que son cœur a de plus cher, un prince, son fils et son roi, tout ce qui peut le plus l'attendrir se réunit autour d'elle : témoin de leur douleur, elle en est touchée, elle n'en est point affaiblie ; elle témoigne sa reconnaissance à ceux qui l'ont servie, les recommande aux bontés du monarque, pourvoit à leurs besoins, assure leur vie, offre la sienne à son Dieu, soupire, et va régner avec lui.....

Ainsi finit une reine sublime dans ses vues, éclairée dans ses conseils, épouse chérie d'un grand roi, mère la plus heureuse, princesse fidèle à la religion, aujourd'hui sa ressource et notre espérance pour elle.

O mon Dieu ! recevez le sacrifice qu'un saint pontife vous offre pour cette âme que

(1) Mesdames.

vous avez rendue si grande devant les hommes! Puissent ses prières et les nôtres désarmer enfin votre courroux!... Que de précieuses victimes immolées à votre souveraine puissance ont fait couler nos larmes!..... Conservez-nous un monarque si digne de l'amour de ses peuples, une reine l'honneur de la vertu, des princes et des princesses l'ornement et l'exemple de la cour; conservez-les, conservez-nous tous sous le règne de votre grâce, et ne nous jugez point dans la rigueur de votre justice. Ainsi soit-il.

ORAISON FUNÈBRE

DE MARIE, REINE DE FRANCE ET DE NAVARRE.

Mirabantur sapientiam ejus, et dicebant alter ad alterum: Non est talis mulier super terram.

Ils admiraient sa sagesse, et ils se disaient l'un à l'autre: Il n'est point sur la terre de femme comparable à elle (*Judith*, XI, 18, 19)

Monseigneur (1),

Elle n'est donc plus, cette reine auguste et respectable, dont les vertus édifièrent la cour, sanctifièrent le règne, firent la gloire de la religion, l'exemple des souverains et l'admiration des peuples!.... Elle n'est plus! ses jours se sont perdus sans retour dans la nuit du tombeau, centre commun où les hommes précipités rentrent dans la terre d'où ils sont sortis..... Ecueil fatal, couvert de siècle en siècle des riches dépouilles de la grandeur et des restes informes de la pauvreté....; gouffre vaste et profond, où, parmi les débris de toutes les fortunes de l'univers, la puissance et la faiblesse, l'opulence et la médiocrité, l'indépendance qui brillait sur le trône et l'indigence qui rampait sur la poussière, le monarque qui donnait des lois et le peuple qui y était assujetti, sont ensevelis et rappelés à cette première égalité que l'auteur de la nature avait mise entre les hommes..... Elle n'est plus, cette princesse vertueuse, supérieure à l'adversité, dont elle éprouva tous les traits; supérieure à la prospérité, dont elle recueillit toute la gloire; supérieure à la mort elle-même, dont elle surmonta toutes les horreurs : elle représenta le règne de Dieu parmi nous, nous présumons de ses vertus et de la bonté de ce même Dieu, qu'elle règne avec lui : la terre la regrette, le ciel la couronne, sa mémoire nous reste, et, pénétrés d'admiration aussi bien que de regrets, nous ne nous consolons de ce qu'elle n'est plus que par le souvenir de ce qu'elle a été.

Dieu l'avait suscitée, comme cette héroïne célébrée par l'Esprit-Saint lui-même, pour manifester les miracles de sa sagesse, et être elle-même un prodige de vertu : *Mirabantur sapientiam ejus*. On l'admirait, on admirait Dieu dans elle; tous faisaient son éloge, et on ne jugeait sur la terre aucune femme digne de lui être comparée : *Et dicebant : Non est talis mulier super terram.* Ce spectacle et cet exemple étaient réservés à l'instruction ou à la confusion d'un siècle le plus éclairé peut-être et le moins vertueux; qui vante la sagesse, et la craint; déclame contre les vices, et les accrédite; s'appuie sur l'autorité de la raison, et se refuse à celle de la foi; parle le mieux des devoirs, et cherche le moins à les remplir; raisonne où il faut se soumettre; veut comprendre où l'on doit adorer; aime à disputer, craint de s'instruire; ne sait pas ignorer, et n'ose pas croire.

Grands de la terre, philosophes ambitieux, génies éclairés, hommes de tous les états, la pompe funèbre à laquelle vous assistez à ce moment vous annonce le terme de vos dignités, de vos prétentions, de vos recherches et de vos fortunes. Puissent les flambeaux lugubres qui éclairent ce sanctuaire répandre un nouveau jour sur vos connaissances! Les réflexions sur une mort aussi certaine pour vous, qu'elle est ici présente à vos yeux, sont la meilleure leçon pour apprendre à régler votre vie. Voyez ce terme de l'humanité, c'est là l'école de l'homme.

J'ai à vous peindre un caractère formé par les qualités qui méritent de régner sur les hommes, qui honorent la souveraineté, que Dieu seul peut dignement récompenser. Tel était celui de l'auguste princesse que nous pleurons. Le trône avait été pour elle le prix de la vertu, son règne fut l'exemple de la vertu, sa mort a été le triomphe de la vertu. Vertu éprouvée et recherchée, produite et admirée, souffrante et couronnée; c'est sur ce plan et sous ces trois points de vue que je vais vous représenter TRÈS-HAUTE, TRÈS-PUISSANTE ET TRÈS-EXCELLENTE PRINCESSE MARIE, PRINCESSE DE POLOGNE, REINE DE FRANCE ET DE NAVARRE.

PREMIÈRE PARTIE.

Quand Dieu veut manifester la souveraineté de sa puissance, c'est sur les maîtres du monde qu'il exerce ses droits suprêmes; il fait un grand exemple de ceux dont il a fait un grand spectacle; établit les trônes, et les renverse; donne les sceptres, et les enlève; humilie l'indépendance des princes sous les terribles éclats de la sienne, et fait sentir aux dieux de la terre qu'il est au ciel un Dieu plus puissant et plus absolu, dont les premiers des hommes ne sont que les premiers sujets.

Le même Dieu qui se joue de la puissance soulevée contre ses droits, se plaît quelquefois à frapper la vertu soumise à ses volontés, et semble appesantir son bras sur le prince fidèle qui lui obéit, comme sur l'audacieux qui le brave.... Enfants des hommes, aussi aveugles dans nos jugements qu'il est adorable et impénétrable dans les siens, témoins des rigueurs apparentes qu'il exerce contre la vertu, nous ne portons pas nos regards sur les faveurs qu'il lui prépare; et, dans le délire d'une compassion dont elle-même nous dispense, nous osons faire à sa Providence un crime de ce qui est peut-être un des chefs-d'œuvre de sa sagesse; nous ne pensons pas qu'il est éternel, et que, maître des temps, il dispose le juste, par les jours où il permet son infortune, à ceux qu'il a marqués pour son bonheur

(1) Le dauphin.

qu'entre les mains de l'Etre suprême l'événement qui détruit est quelquefois celui qui répare; que s'il permet qu'une brillante prospérité disparaisse tout à coup et se perde sous des disgrâces accablantes, du sein de ces disgrâces elles-mêmes il saura faire éclore une prospérité encore plus éclatante, et que la vertu qu'il avait couronnée sortira plus épurée du nuage pour être couronnée de nouveau avec plus de gloire.

Conduite admirable! Messieurs, c'est à elle que la France fut redevable de l'auguste reine qui, pendant plus de quarante années, a fait, avec le roi, nos plus chères délices, et fait aujourd'hui ses trop justes regrets aussi bien que les nôtres. Il fallait que le changement de sa fortune fût regardé comme l'ouvrage des conseils de Dieu même, et que sa main ne pût être méconnue dans celle par qui elle était élevée au trône.

Rappelons ici les circonstances où elle se trouvait alors, les motifs qui décidèrent le choix dont elle fut honorée, l'impression que ce choix fit sur les peuples; à ces traits nous reconnaîtrons ceux d'une Providence attentive, qui n'éprouve la vertu que parce qu'elle veut la récompenser, et ne la fait gémir quelque temps sous le poids des disgrâces, que pour la rendre plus capable de soutenir celui de ses faveurs.

Quelles circonstances en effet, Messieurs! ce n'était plus ce temps de grandeur et de prospérité où son auguste père, conduit au trône par une suite d'événements glorieux, s'y plaçait avec la victoire; calmait, par la douceur de son règne, les regrets de celui qui l'avait précédé; aimait ses sujets, se faisait aimer d'eux; les rendait les plus heureux des peuples, et se trouvait par là le plus heureux des rois.... Jours brillants, quelle affreuse nuit vous succède! Des années de combats avaient établi sa puissance, quelques mois de revers la détruisent. L'Alexandre du Nord, après avoir trop imité celui de la Macédoine, arrêté comme lui au milieu de sa course, périt sur un rempart étranger d'un coup de la foudre qui, lancée par ses mains, en avait renversé tant d'autres. Stanislas, livré seul à lui-même, voit s'éloigner avec la fortune les amis qu'elle lui avait donnés; la Moscovie l'investit de sa haine, l'accable de sa puissance; la Saxe est en armes, les royaumes étrangers lui sont interdits, ses pas dans le sien ne se comptent que par ses périls; il perd un trône, on lui dispute un asile; ses sujets l'ont chéri, ils le poursuivent; et on ne le souffre pas impunément malheureux dans les contrées où il était roi.

N'ajoutons pas au sentiment du malheur que nous cause la perte de la reine, l'affligeant spectacle de ceux qui coûtèrent tant à son cœur; ne nous la représentons pas bannie du palais qui l'a vue naître, fuyant les lieux où sa maison régnait, fuyant de province en province avec une mère désolée, sur les traces d'un monarque proscrit et fugitif, dont ses ennemis redoutèrent le courage, dont ils admirent la constance, qui soutient les revers comme il multipliait ses triomphes, et n'est pas moins le héros de l'adversité qu'il fut celui de la victoire..... Heureuse ville de Weissembourg, vous voyez entrer dans vos murs ce que l'héroïsme, la royauté, la vertu, peuvent offrir de plus respectable; c'est dans votre sein que Dieu conduit les restes augustes du destin de la Pologne, et va préparer celui de la France.

Quelle révolution, Messieurs, d'idées et de fortune! Une jeune princesse, née sur le trône, destinée à y monter, digne de l'occuper, élevée à la sublimité d'une condition qui donne des lois à la terre et n'en reçoit que du ciel, placée dans une supériorité de rang que les honneurs environnent et qui honore lui-même tous ceux qui l'approchent, accoutumée aux fêtes d'une cour attentive à étudier ses désirs, empressée à les prévenir, flattée de les atteindre, à la fleur de cet âge où la dissipation plaît, que le tumulte amuse, qui est fait pour les agréments et qui les cherche....., plongée tout à coup dans le silence de la retraite, ensevelie en quelque sorte dans les ombres de la solitude, environnée des débris d'une grandeur qui n'est plus, exposée à l'amertume des regrets, aux langueurs des dégoûts, à l'horreur des craintes, sans autre témoin de ses maux que le Dieu qui les permet et l'auguste famille qui les partage..... Ah! Messieurs, les âmes les plus fortes ne le sont pas assez pour soutenir cette accablante contrariété d'états; et combien n'avons-nous pas vu de ces cœurs fermes et invincibles en apparence, dans qui le premier jour du malheur a été le dernier de l'héroïsme! Il n'appartient qu'à des caractères éprouvés par la religion de supporter tranquillement la disgrâce et de la vaincre sans efforts.

L'auguste reine dont je fais l'éloge en soutient le spectacle, en adoucit aux autres la rigueur, la supporte tout entière, étonne la terre et intéresse le ciel.... Soumise aux ordres de Dieu, elle n'a d'autre volonté que celle qu'il lui inspire: du faîte des grandeurs précipitée au centre des afflictions, on dirait qu'elle n'a pas changé d'état; que le séjour de la cour n'a été pour elle que l'école de la solitude; que l'usage de la prospérité ne l'a formée qu'à celui des revers, et que c'est au comble du bonheur qu'elle a fait l'apprentissage de l'adversité.

Là, son âme, tranquille sur son sort, n'est troublée que par de tendres inquiétudes sur celui d'un père et d'un roi que les malheurs même ne garantissent pas des dangers; les palais lui sont fermés, le sanctuaire est son asile, et sa conduite en représente la sainteté; le trône, à l'ombre duquel elle vivait, s'est écroulé, l'autel est son appui, et de la croix de Jésus-Christ coule une onction salutaire qui adoucit l'amertume des siennes; là, renfermée avec le Dieu consolateur, elle remplace les richesses temporelles que les hommes enlèvent à sa maison, par les trésors célestes dont il orne et enrichit son cœur; là, renouvelant sans cesse devant un Dieu immolé le sacrifice de sa fortune, elle le remercie de l'avoir fait naître sur le trône

et de l'en avoir privée ; elle le remercie des biens qu'il avait réunis dans son auguste maison, et des grâces par lesquelles il daignait en adoucir la perte ; là, malgré les soins de sa modestie, l'éclat de sa vertu, perçant les ombres de sa retraite, lui attirait l'hommage des princes, le respect des peuples, l'admiration de tous les ordres.

Une sagesse de discours, une décence de conduite, la plus noble simplicité, un air de grandeur qui annonçait ce qu'elle avait été, joint à un ton de douceur convenable à ce qu'elle était alors ; des liberalités qui dans son état pouvaient être envisagées comme des profusions ; d'abondantes aumônes, prises sur le fonds de ses malheurs mêmes pour soulager de moins malheureux qu'elle, tout en elle représentait la vertu, tout portait à la plaindre, la faisait révérer : les cœurs les plus indifférents cessèrent de l'être ; on entendait de tous côtés ces cris semblables à ceux dont il est parlé dans l'Ecriture : *Quare fecit Dominus sic ... domui huic* (II *Paral.*, VII, 21) ? O mon Dieu ! il est tant de familles que l'abus de vos faveurs ont rendues dignes de votre courroux ! c'est sur elles que doit éclater votre tonnerre ; leurs revers sont trop mérités pour que nous y soyons sensibles : mais, grand Dieu ! qu'avaient commis contre la souveraineté de vos droits des cœurs qui, souverains eux-mêmes, n'ont usé de leur autorité qu'en adorant et faisant respecter la vôtre ? Dieu juste ! pourquoi tant de malheurs où nous voyons tant de vertus ? *Quare fecit Dominus sic... domui huic?* Nous jugions les événements en hommes qui leur sont soumis ; Dieu les arrangeait en maître dont ils dépendent.

Vertueuse Esther, le temps de l'épreuve est passé ; celui de la gloire commence à se montrer. De l'ombre du sanctuaire où vous habitez avec la vertu, un roi qui la chérit vous invite à unir votre destinée à la sienne : fille d'un roi fugitif et abandonné, vous devenez l'épouse du roi le plus aimé et le plus digne de l'être ; ne craignez plus pour cet auguste père, pour cette reine respectable à qui vous devez le jour ; Louis ne sera pas seulement votre époux : consolateur généreux et bienfaisant, il joindra à la gloire de vous faire partager son trône celle de réparer les torts de la fortune envers eux ; ils ont perdu leurs Etats, d'autres leur sont préparés ; la France qui, dans tous les temps, fut l'asile des princes malheureux, devenue votre empire, fermerait-elle son sein aux auteurs de votre vie et de sa félicité ? Leur couronne a passé sur le front d'un rival digne de la porter, celle du plus grand monarque, balancée sur les plus augustes têtes de l'Europe, s'arrête sur la vôtre.

Ce ne fut point ici une de ces alliances que la politique recherche, que des motifs de convenance ou d'ambition font conclure entre les maisons souveraines, que le conseil plus que le cœur des rois décide, qu'établissent des intérêts d'Etat dont elles sont quelquefois la ruine ; celle-ci était réglée dans le ciel avant que d'être annoncée à la terre ; fondée sur la seule estime, elle n'eut pour objet que l'honneur de la vertu, et lui transporta celui du trône.

Ce n'est pas, Messieurs, que la naissance et de grands héritages ne missent la princesse de Pologne au rang de celles qui pouvaient le plus y prétendre. Les ancêtres de son auguste mère avaient fondé en Pologne la royauté qu'elle y perdait ; ceux de son auguste père y avaient élevé les premiers temples au Dieu vivant : par l'une elle descendait des anciens chefs de sa nation ; par l'autre elle était issue des anciens souverains de Bohême ; les premiers aïeux de Catherine Opalinska avaient été les premiers rois de Pologne ; Stanislas Leczinski, appelé au trône de cet Etat, y avait reçu le serment des grands sur un autel dont les premières pierres avaient été posées par les premiers de ses ancêtres ; le grand-duché de Lithuanie, des provinces entières étaient le patrimoine de cette opulente maison : fortune, richesses, honneurs, dignités, souveraineté même, tout ce qui a le plus de part à la considération des hommes, n'entrait point, pour elle, dans les desseins de Dieu ; il fallait que rien ne fût honoré dans elle que les droits de la vertu : ce n'est pas du trône de Pologne, c'est du milieu de ses débris qu'elle devait monter sur le premier trône de l'univers ; sa route à la souveraineté était tracée parmi des ruines ; et c'était dans l'obscurité de la solitude et lorsque la vertu seule était son apanage, que les desseins de Dieu sur elle devaient s'accomplir.

Choisie pour être l'épouse du plus grand roi, quelle impression, Messieurs, croyez-vous que fit sur son cœur la nouvelle d'une destination si supérieure à toutes ses espérances ? La vit-on, éprise de l'éclat de sa gloire, se livrer aux excès d'une joie si naturelle à une ambition plus que satisfaite, et mettre dans sa conduite un changement que celui de sa fortune semblait autoriser ?... C'est par la modestie qu'elle essaye de la grandeur : on la félicitait de la souveraineté des droits dont elle allait être revêtue, elle n'y voyait qu'une plus grande étendue d'obligations dont elle serait chargée ; un avenir rempli d'honneurs s'ouvrait à ses regards, elle ne les portoit que sur cet avenir éternel où elle en rendrait un compte plus rigoureux ; appelée au trône, elle alla consulter l'autel ; une aïeule respectable fut la confidente de ses sentiments : *Ah! que je crains*, lui dit-elle, *que cette couronne qu'on me présente ne me prive de celle du ciel!*.... Quel langage, Messieurs ! ce fut celui d'une jeune princesse déjà investie de tout l'appareil de la royauté, et plus effrayée que flattée du rang suprême où elle montait ! ... Grand roi ! loin que ce partage de ses sentiments vous parût une injure faite à votre choix, il en justifia la sagesse à vos yeux ; moins elle était éblouie de l'éclat du sceptre, plus vous la jugeâtes digne de le porter : l'estime de la vertu avait décidé votre cœur, et, j'ose le dire, cette indécision de la vertu elle-même vous la rendait encore plus estimable.

Qu'il fut brillant, Messieurs, ce jour où fut annoncé parmi nous une alliance si honorable à la religion et à la majesté! La réputation de la reine l'avait précédée: elle parut, l'attente fut plus que remplie; et la renommée, qui avait été accusée d'exagération et de flatterie, fut accusée alors de faiblesse et d'infidélité. Quel concours dans tous les ordres de l'État pour la voir et pour lui rendre les premiers hommages! La curiosité était tout à la fois satisfaite et avide de se satisfaire encore; on ne pouvait ni dissimuler sa joie, ni assez l'exprimer; les fêtes se succédaient l'une à l'autre: on n'y portait pas ce plaisir tumultueux qu'un grand spectacle excite, mais on y voyait dans les yeux, dans les discours, dans tout le maintien des chefs et des peuples, cette satisfaction publique et touchante que fait naître la vertu couronnée; elle parut avec une modestie noble qui ajoute à la grandeur tout ce qu'elle retranche au faste; chacun adora le choix du ciel dans celui du roi, qui ne parut jamais mieux l'image du Dieu qui règne qu'au moment où il était le ministre du Dieu qui récompense: on se flatta de revoir le règne des Clotilde, des Blanche de Castille et de ces reines vertueuses qui sur le trône ont mérité des autels. Son règne, comme le leur, a honoré la religion; la religion honorera peut-être un jour le souvenir de son règne. Il avait été le prix de la vertu, il en fut l'exemple: c'est le sujet de la deuxième partie de son éloge.

DEUXIÈME PARTIE.

Ce n'est plus dans l'obscurité de la retraite, courbée sous le poids des revers, accablée par les disgrâces, livrée à la rigueur du sort le moins mérité, le mieux soutenu, et à ces deux titres le plus digne d'être récompensé, c'est au milieu des fêtes de la cour, souveraine d'un grand empire, brillante de l'éclat du sceptre, environnée d'un peuple d'adorateurs, que la vertu doit ici se présenter à vos regards, et embellir elle-même son tableau de toute la gloire qui l'accompagne. Quel nouveau genre d'épreuve, Messieurs, que ce passage de l'humiliation à la grandeur! Qu'il est difficile que des yeux si longtemps couverts du nuage de l'infortune ne soient éblouis par les premiers rayons d'un jour si éclatant, et qu'une âme invincible aux traits de l'adversité ne se laisse pas amollir par le poison d'une prospérité inattendue! La reine connut le péril, elle sut le craindre, et il devint moins redoutable.

Quel règne nous annonçait cette crainte! Messieurs. Un règne tel que nous l'avons vu, dirigé par la sagesse, consacré à la religion, glorieux à l'humanité; le règne de la vertu présentée dans tous ses caractères, noble et modeste dans ses sentiments, mesurée dans sa conduite, fervente dans sa piété, fidèle à ses devoirs, bienfaisante par goût, charitable sans réserve, sensible aux peines des autres, patiente dans les siennes, digne de Dieu, respectable aux hommes, utile aux malheureux, plus souveraine par l'autorité qui naît de l'estime, que par celle qui vient du pouvoir: que de traits pour un seul caractère! Ce fut celui de l'auguste reine que nous regrettons; osons en ébaucher le tableau

Vertu noble et modeste, Versailles la vit telle que Weissembourg l'avait vue, toujours sans faste, toujours avec dignité, aussi peu effrayée de la retraite que si elle ne fût jamais montée sur le trône; sur le trône, aussi peu étonnée que si jamais elle n'en fût descendue. Obligée de représenter, on lui voyait non cette grandeur empruntée qui dégrade la véritable, non cette vaine ostentation qui croit honorer le rang et l'avilit, non cette gravité affectée qui force le respect et ne l'obtient pas, mais une élévation de sentiments qui convient au trône et que le trône ne peut donner, une décence qui retient, une douceur qui attire, la majesté qui commande et la bonté qui règne, une dignité facile qui impose sans effrayer, une simplicité noble qui se communique sans se commettre, un air de supériorité qui tient tout dans le devoir sans l'ordonner, un air de condescendance qui semble négliger les droits et les multiplie, ne prend rien sur le fond de l'autorité, obtient tout de celui de l'amour, veut moins le respect et n'en est que plus respectée... Placée au faîte des grandeurs, elle ne connut qu'une souveraineté vraiment indépendante : celle que Dieu exerce sur les rois. Elle savait qu'il n'appartient qu'à lui d'être grand par lui-même; que les droits des souverains sont tous émanés des siens; qu'infiniment plus élevé au-dessus des monarques que les monarques eux-mêmes ne le sont au-dessus des peuples, il les tient doublement attachés à sa loi : par les liens de la dépendance commune et par ceux d'une reconnaissance particulière, à raison du pouvoir qu'il a sur eux comme leur maître et de celui qu'il leur communique comme à ses images, en vertu de l'égalité qui les confond à ses yeux, tout rois qu'ils sont, avec les autres hommes, et de la supériorité qui les rapproche, quoiqu'ils ne soient que des hommes, de la Divinité, par les devoirs enfin qu'il leur impose comme à ses premiers sujets, et par l'honneur qu'il leur fait de les établir, en quelque sorte, ses représentants sur la terre... De ces idées saintes et sublimes qu'elle avait conçues de la majesté de Dieu naissait ce respect profond dont elle était pénétrée pour cette majesté divine; la pompe et la magnificence dont la sienne était environnée ne paraissait à ses yeux que comme une décoration propre à relever les hommages qu'elle lui devait; elle portait au pied de la croix tous ceux que l'on présentait à son trône, et les honneurs que l'on rendait dans elle à sa souveraineté n'étaient pour elle qu'un tribut de plus qu'elle offrait à celle de Dieu.

Elle les offrait, avec quelle ferveur de piété! Ah! Messieurs, il faudrait en être pénétré comme elle pour vous la décrire... Saintes habitantes du Carmel, vous dont la conduite,

mieux encore que la règle, nous retrace l'esprit qui vous établit, combien sont précieux à votre souvenir les jours que cette auguste princesse venait passer parmi vous! Elle cherchait des leçons de vertu, elle vous en donnait des exemples : quel spectacle plus digne de votre piété que celui de la plus grande reine de l'univers prosternée des heures entières au pied des autels, tremblante sous le poids de la Divinité qu'elle adorait, anéantie aux yeux et sous la main de cette majesté suprême, devant qui toute autre majesté n'est rien! En voyant sa ferveur, vous sentiez la vôtre croître et se ranimer dans vous. Pour conserver l'esprit de la religion, vous fermez vos solitudes à celui du monde; et c'est des lieux mêmes où le monde est plus dangereux que l'esprit de la religion y pénétrait avec elle : vous le disiez vous-mêmes, et ce témoignage que nous rapportons à sa gloire n'enlève rien à la vôtre. Vous disiez souvent que si le dégoût d'une règle austère pouvait faire entrer parmi vous celui de votre état, la vue et les entretiens d'une aussi vertueuse princesse suffisaient pour vous y rappeler et vous soutenir.

Piété tendre : elle l'était dans tous les temps; mais quel nouveau degré de force ne paraissait-elle pas acquérir dans ces jours saints et lugubres où l'appareil de la passion de Jésus-Christ, représentée dans nos temples, semble la reproduire à nos yeux! Qui pourrait compter les larmes qu'elle versait alors au pied de la croix? Son attendrissement et sa confusion étaient extrêmes à la vue du diadème qu'elle portait et des épines dont son Dieu était couronné. Quelle impression ne faisait pas sur elle le contraste du Calvaire et du trône, de la créature élevée et du Créateur anéanti? Cœur adorable de ce Dieu sauveur, cœur percé pour notre salut sur la croix, cœur ouvert sur l'autel à nos besoins et à notre amour, c'est à la tendre vénération dont le sien était pénétré pour vous, c'est à son zèle, à ses sollicitations et à ses soins, que nous sommes redevables de l'auguste fête instituée dans tout le royaume à votre honneur.

Piété humble et pénitente : ministre de la religion, heureux dépositaire des secrets de cette grande âme, vous la voyiez plusieurs fois chaque mois prosternée à vos pieds, se reprochant comme des péchés considérables ce qu'à peine nous regardons comme des fautes, vous demandant des secours spirituels dont son cœur était rempli, et intéressant votre religion et votre zèle sur un état que vous jugiez digne de votre admiration.

Piété constante : ce n'était point une de ces dévotions inégales comme le caprice qui les enfante, changeante comme l'humeur qui les conduit, qu'un moment voit naître, qui n'ont que la durée d'un moment, et qu'il faut surprendre dans leur naissance pour les trouver encore : la piété de la reine, animée par la religion et solide comme elle, fut toujours la même dans des exercices toujours variés; elle se nourrissait par les lectures, elle s'élevait par la méditation, elle s'épurait dans les entretiens, elle s'enflammait dans la prière. Nul genre de vertu ne manquait à cette grande princesse, mais la piété était sa vertu dominante et, si j'ose le dire, son vrai caractère et son état.

Que ne puis-je ouvrir à vos regards cet oratoire saint et secret qu'elle s'était ménagé, au lieu de ces endroits ornés qu'un luxe recherché prépare à la superbe et indolente oisiveté! Là vous la verriez, plus souvent que sur son trône, s'entretenant seule avec Dieu seul; c'est là que, retirée une grande partie du jour, elle goûtait, dans le silence et le repos de la solitude, ce plaisir pur que ceux du grand monde ne peuvent ni égaler ni remplacer; c'est là que se faisaient ces méditations sublimes, où son esprit prenait son essor jusqu'au ciel et allait dans le sein de la Divinité même puiser ce trésor de grâces et de lumières qu'elle répandait ensuite dans tous ses discours et sur toutes ses actions; là, comme Clotilde, elle priait pour la gloire du roi son époux; comme Hélène, elle adorait la croix de Jésus-Christ; comme Esther, elle gémissait de cette loi du trône qui la soumettait à celle de la représentation et de la magnificence. Elle ne cessait de s'y entretenir avec Dieu que pour en parler avec ses augustes enfants : entretiens précieux et respectables, dignes du ciel, qui les inspirait et qui les récompense, où la communication des sentiments était celle des vertus, où la loi du Seigneur, expliquée par ceux qui devaient donner des lois à la terre, était le sujet des discours et la règle de la conduite. Quel endroit du monde offrait au ciel un spectacle si intéressant pour sa gloire? Est-ce donc un palais destiné aux hommages que l'on rend aux rois, ou un sanctuaire consacré à ceux qui sont dus au Maître des rois? Ce qui dans les cloîtres et autour de la croix fait l'occupation des personnes attachées à Dieu par état, à la cour et auprès du trône faisait le délassement et le plaisir d'une grande reine, d'une princesse destinée à l'être, d'un prince héritier du trône, et de la plus auguste famille.

Piété solide : fidèle à toutes ses obligations, elle ne connaissait ni les douceurs qui facilitent le service de Dieu, ni les hauteurs qui rendent pénible celui des princes. Persuadée que Dieu ne l'avait mise sur le trône que pour lui obéir avec plus d'éclat, elle se crut d'autant plus obligée d'y être un grand exemple, qu'elle y était un plus grand spectacle; elle n'omettait rien de ce qui regarde l'accomplissement de la loi du Seigneur; la pratique la plus petite avait du prix à ses yeux, et nulle dispense ne lui adoucissait la plus difficile. Dans ce qu'elle exigeait pour son service personnel, le moindre repentir excusait la plus grande faute, et la plus faible attention avait sa récompense. Lui échappait-il un signe d'impatience, la plus éclatante réparation succédait à l'offense la plus légère : elle demandait pardon dans des termes et quelquefois dans une posture capables de confondre ceux devant qui elle s'humiliait; et on redoutait plus les reproches

qu'elle se faisait à elle-même que ceux qu'on aurait pu mériter de sa part.

L'ordre qui était dans sa conscience passait dans l'intérieur de sa maison : elle ne sortait point de ces bornes respectables, et par là le devenait elle-même davantage; loin d'elle cet esprit de tumulte et d'intrigues par lequel on a vu tant de reines ambitieuses troubler le repos des empires et porter dans le cœur des royaumes les agitations du leur.... Parlait-t-on de saintes entreprises, de familles soulagées, d'œuvres marquées au caractère de la vertu, la reine était citée en exemple. Parlait-on d'affaires publiques, son nom n'était pas prononcé, et c'était pour elle un éloge de plus. Les affaires de l'Etat lui paraissaient étrangères au sien; elle ne se les rendait personnelles qu'au pied des autels, où, occupée de ce qu'elle devait au roi, et pénétrée du plus tendre attachement pour sa personne sacrée, elle intéressait Dieu dans ses sentiments, appelait le ciel au secours de sa reconnaissance, et le conjurait de réunir sur son règne et sur sa vie autant de gloire et de faveurs que ce monarque généreux en avait répandu sur elle et sur son auguste maison.

Au seul nom de familles malheureuses, son âme, aussitôt attendrie, faisait connaître tout l'intérêt qu'elle y prenait. Les cabanes chancelantes, les hôpitaux remplis d'infortunés, qui ne tiennent plus à la vie que par le sentiment de la douleur, tous les lieux habités par l'indigence, ah! là était son empire, son Etat, le trône de la souveraineté qui flattait le plus son ambition, où elle aimait à régner, à faire sentir le pouvoir de la royauté par celui de ses bienfaits. Les vieillards, les orphelins, les infirmes, voilà surtout ceux qu'elle considérait comme son peuple... Je me trompe, c'étaient ses enfants.... Oui, pauvres de Jésus-Christ, c'est à vous de rendre témoignage à une charité dont vous fûtes toujours les objets : vous direz que s'il fut à Bethléem et sur le Calvaire un Dieu pauvre et immolé, dont vous nous représentez la misère, il fut à la cour et dans le palais des rois une reine vertueuse et bienfaisante, par qui vous fûtes consolés et secourus. Que si dans les villes vous êtes abandonnés par des cœurs insensibles et inhumains, il fut sur le trône un cœur charitable et compatissant, par qui vous vîtes soulager votre infortune : elle mettait à trouver vos retraites et connaître vos besoins l'industrie que vous mettez vous-mêmes à nous intéresser sur eux. Peu contente de verser dans votre sein les plus abondantes aumônes, elle eût voulu employer ses mains royales à panser vos plaies et à vous servir.

Elle exigeait, et c'était son ordre le plus absolu, qu'on l'instruisît des misères secrètes et particulières ; elle se plaignait du silence qu'on gardait à cet égard, taxait de retranchement fait à ses droits les réserves que l'on mettait à sa pieuse prodigalité. Compiègne l'a vue plus d'une fois entrer dans ses hôpitaux, interroger les malades, les recommander aux médecins chargés de leur guérison, leur faire passer des secours et porter une sainte envie à ceux qu'elle envoyait les visiter.

On l'a vue, dans une saison dont la rigueur augmentait celle de la misère, ouvrir auprès de son trône un asile à un de ces infortunés, le soutenir elle-même presque expirant, le rappeler à la vie par ses soins, et la lui prolonger par ses bienfaits.

Renfermée dans l'enceinte de son palais, elle s'y occupait au soulagement des pauvres et à la décoration des temples : ici des ornements pour les églises, là des habits pour l'indigence; son loisir consacré à ce pieux travail s'employait tour à tour à orner les autels du Dieu vivant et à couvrir les membres de Jésus-Christ souffrant.

Elle avait trop de vertus pour n'avoir pas encore des afflictions. Ah! qu'elle fut vive, et qui pourrait vous la peindre, Messieurs, celle que lui causa cette maladie cruelle qui menaçait la vie d'un roi qu'elle respectait comme son maître, qu'elle chérissait comme son époux, qu'elle révérait comme l'auteur de sa fortune et le restaurateur de celle de sa maison! Aux prières qu'elle faisait plusieurs fois chaque jour pour sa gloire, combien n'en ajouta-t-elle pas pour sa conservation! Elle se renferma dans son oratoire, la nuit l'y surprit, l'aurore l'y retrouva. Nuit sainte et salutaire, c'est à vous que nous avons été redevables des beaux jours qui nous furent rendus...! Elle priait encore pour son auguste personne, au moment où la vie de ce monarque, si digne du nom que notre amour lui a donné, se trouva dans un danger dont le souvenir ne se présente qu'avec l'horreur..... Quelle épreuve pour un cœur aussi sensible que le sien!

Y ajouterai-je l'impression que faisait sur elle le discrédit et le danger où semble mettre la religion ce déluge d'écrits licencieux et impies où le libertinage et l'incrédulité réunissent tous leurs efforts pour affaiblir le respect qui soutient encore son empire; ces productions malheureuses d'un délire raisonné et d'un fanatisme réfléchi, où l'esprit d'audace et d'irréligion sème partout des principes aussi déshonorants pour la raison que dangereux pour la foi, répand des maximes aussi opposées aux droits de l'empire qu'à l'honneur du sacerdoce; esprit funeste, ennemi du trône presque autant que de l'autel, soumis à peine à la main qui tient le sceptre, bravant celle qui lance le tonnerre, qui n'exclut aucune religion, n'en préfère aucune, veut qu'on les multiplie pour n'en point avoir, et demande qu'on les tolère toutes pour se dispenser d'en suivre?... J'ose le dire, ceux qui ont connu le cœur sensible et vertueux de la reine savent que ce fut une des épreuves qui lui coûta le plus pendant son règne, et dont le sentiment en a peut-être abrégé le cours.

Sensibilité aux peines des autres : rien de ce qui les intéressait ne lui était étranger; elle cherchait à les secourir, elle aimait à les consoler; leurs afflictions devenaient les

siennes, et elle ne sentait vivement que celles qu'elle ne pouvait pas adoucir dans eux. Vertueuse princesse, épouse de ce fils si chéri avec lequel vous viviez, auquel, malgré votre courage, vous n'avez pu survivre, combien de fois vîtes-vous cette auguste reine oublier ses peines pour soulager les vôtres ! Quelle sincérité dans les larmes qu'elle versa sur vos premiers malheurs ! Quelle attention à calmer en vous le sentiment de la douleur par la tendresse des siens ! Vous trouvâtes toujours en elle une reine qui vous honora comme son égale, qui vous traita comme sa compagne, et qui, malgré la perte d'un trône, deux fois enlevé à sa maison par la vôtre, ne trouvait de douceur sur le sien qu'à en partager la gloire avec vous.

Quel règne, Messieurs, je viens de vous décrire ! Suspendez votre admiration; il fut l'exemple de la vertu : j'ai son triomphe à vous représenter; honorez-moi encore de quelques moments d'attention.

TROISIÈME PARTIE.

Dieu, qui voulait achever d'épurer la vertu dans la reine et la rendre digne de lui, réunit sur la fin de sa vie autant d'afflictions qu'il avait rassemblé d'épreuves sur les commencements : des nuages de tempête et de calamité avaient agité ses premières années, de cruelles inquiétudes et les ombres de la mort attristèrent les dernières; sa gloire temporelle et son éternel bonheur ont été acquis par les mêmes voies : un empire sur la terre avait été le prix de la vertu souffrante et persécutée; un règne durable est le prix de cette même vertu victorieuse et triomphante.... Triomphe de la vertu, préparée contre les surprises de la mort, résignée à l'arrêt de la mort, courageuse et invincible au moment de la mort.

Cette mort ne nous était que trop annoncée depuis longtemps, et plus d'un désastre, avant-coureurs de celui-ci, semblaient y disposer nos cœurs. Quelle succession de malheurs avait porté le coup mortel dans celui de la reine...! Deux princesses, ses filles, enlevées à cet âge où les espérances presque remplies rendent les pertes plus sensibles : l'une, plus flattée de vivre auprès de la reine, que de l'être; l'autre, souveraine et déjà mère, qui plaçait son sang sur le trône des Césars : un jeune prince, une jeune princesse moissonnés dès l'aurore et à la première fleur d'un printemps qui promettait les plus beaux jours; un prince.... quel souvenir rappelé-je ici ! Messieurs, celui d'un de nos plus grands malheurs, d'une des plus cruelles épreuves qui aient agité la vie de la reine; un prince, après le roi, l'espoir de la nation; comme lui, l'amour de son peuple, le descendant des plus grands rois, l'imitateur des rois les plus saints, l'ami des talents, l'honneur de la religion, le modèle des vertus..... Je me trouble..... trois ans se sont écoulés, la plaie n'est pas fermée, nos larmes coulent encore, et je ne puis m'excuser de réveiller la douleur dans vos cœurs que par celle dont le mien est pénétré... un père, souverain pour la troisième fois, l'ornement de deux empires, les délices de deux peuples, l'honneur de deux siècles, expirant au milieu des arts qu'il avait embellis, et à l'ombre des vertus avec lesquelles il avait régné; une princesse, sa belle-fille et sa compagne, défaillante dans ses bras et mourant sous ses yeux.... Que de victimes précieuses immolées, que de tombeaux ouverts autour du trône sur lequel elle était assise ! Fille, mère, aïeule, belle-mère, frappée par autant de coups qu'elle portait de noms, propres à irriter dans elle le sentiment..... Dieu adorable et terrible, nous ne méritions pas de posséder tant de trésors; vous nous les aviez prêtés dans votre miséricorde, vous nous les avez enlevés dans votre justice..... Eloignés de tant d'objets funestes, nous en étions consternés, nous en sommes encore émus; mais quelle impression ne dut pas faire sur un cœur qui en était témoin le spectacle et la vue ! La reine soutient tous ces sacrifices avec un courage qu'il n'appartient qu'à la religion d'inspirer; tant de morts la disposaient à la sienne : les sentiments de la nature avaient été maîtrisés avec trop d'efforts pour qu'elle ne succombât pas sous tant de mortelles atteintes; aussi l'avons-nous vue, depuis ces cruels événements, livrée à une langueur qui épuisait ses forces, et ses trois dernières années n'ont fait que nous préparer au dernier de ses jours.

Années précieuses, qu'elle sut particulièrement employer à la recherche rigoureuse de tout ce qui pouvait blesser dans elle la délicatesse et les regards d'un Dieu devant qui l'homme le plus saint n'est pas sans défauts, puisque l'ange le plus pur n'a pas été sans tache : *In angelis suis reperit pravitatem* (*Job*, IV, 18); on vit se ranimer son amour pour la religion, son zèle pour l'Eglise, dont les intérêts étaient véritablement les siens, dont les maux affectaient son cœur jusqu'à mériter d'être comptés parmi les épreuves qui lui étaient les plus sensibles; ses confessions devenaient presque journalières, et toujours aussi exactes; ses communions plus fréquentes, et toujours aussi saintes; ses aumônes plus abondantes, et d'une profusion qui annonçait combien elle croyait les réserves désormais inutiles pour elle. Plus de sept mois avant celui où nous l'avons perdue, elle avait, d'elle-même, renoncé à tout ce qu'elle devait quitter avec la vie; tous les sacrifices étaient faits longtemps avant que les liens fussent rompus; les ténèbres ne paraissaient pas encore, et elle s'annonçait à elle-même la fin du jour.

L'image de la mort était exposée dans son oratoire avec celle des saints qui en ont triomphé; ses mains l'y ont placée, elle y attache ses regards; son esprit en est occupé, elle la contemple, dirai-je sans horreur? Oui, Messieurs, et j'ajouterai, avec une sorte de satisfaction : elle s'y contemple elle-même dans l'état où elle sera réduite, dirai-je sans effroi? je dirai plus, avec plaisir : ce spectacle et ces réflexions, loin de l'attrister, la

consolent; son cœur n'éprouve aucune des inquiétudes que son état nous inspire; la religion triomphe où la nature s'épouvante; tout ce qui suspend le dernier moment de sa vie lui semble retarder celui de sa félicité, et si les soins que l'on prend de ses jours ne lui devenaient pas précieux, parce qu'ils prolongent ceux de ses souffrances, elle les trouverait importuns, parce qu'ils diffèrent celui de son bonheur.

Ministres de la religion, vous n'êtes donc point réduits à prendre, pour l'instruire de son état, ces détours et ces tempéraments que la délicatesse, ou plutôt que la perversité du siècle a rendus malheureusement nécessaires auprès de certaines âmes; vous n'avez ni arrêt à lui annoncer, ni sacrifices à lui demander, ni sentiments de résignation à inspirer; l'oracle de la mort s'est fait entendre à son cœur, tout y est soumis à la volonté suprême qui a fixé la durée de ses jours et qui l'avertit de leur fin. Quelques lueurs nous rassurent; mais elle connaît son danger, voit son terme sans frayeur, se ranime à la vue de l'éternité, paraît sentir son bonheur prochain, nous annonce une perte trop certaine, et par ses espérances augmente nos craintes.

Approchez, grands du monde, vous qu'attachent à la vie des distinctions et des dignités qui finiront avant elle peut-être, du moins avec elle; approchez, venez voir cette auguste victime, cette reine vertueuse qui s'est sanctifiée par l'usage des honneurs, dont l'abus vous perd: vous admirâtes la sainteté de sa vie, instruisez-vous par le dernier exemple qu'elle vous en donne.

Esprits libertins et présomptueux, qui vous vantez de raisonner en sages, et vivez en insensés; vous pour qui la mort des autres devrait être une leçon, et n'est qu'un spectacle, qui y courez en aveugles, la bravez en téméraires, ne la recevez qu'en désespérés; approchez, venez comparer les transports et les fureurs de vos semblables mourant sans consolation comme sans espoir, avec la tranquillité et la satisfaction d'une sainte expirante, et apprenez au moins d'elle à mourir.

Toujours souffrante et toujours soumise, elle remercie Dieu, qui n'ajoute à ses douleurs que pour accroître à ses mérites, et, par eux, ses récompenses; chaque instant a pour elle un supplice, il n'est pas un instant où elle se plaigne; ses regards sont attachés sur la croix de Jésus-Christ, et on n'entend d'elle que ces paroles : *Vous voulez que je souffre, Seigneur, il faut donc souffrir.*

Princes et princesses, ses augustes enfants, qui faisiez sa plus douce consolation, dont elle faisait ses plus chères délices, dont elle va faire les éternels regrets; vous la voyez, cette aïeule, cette mère respectable, prête à recevoir la récompense des vertus qu'elle vous faisait goûter dans ses entretiens, que vous admiriez dans sa conduite : elle vous donna des leçons; elle vous doit encore un exemple : elle vous enseignait à vivre, elle va vous apprendre à mourir..... Qu'ai-je dit? mon Dieu! ah! conservez-nous longtemps ces dignes et précieux restes de la plus auguste famille qui soit dans l'univers; conservez-les pour la gloire de votre saint nom, pour l'honneur de votre religion, pour l'appui de l'autel et du trône, pour l'exemple de la cour, la félicité des peuples; conservez-les pour la consolation de ce grand roi, de ce roi si digne de notre attachement, l'homme de votre droite, le fils aîné de votre Eglise, la plus parfaite image de votre bonté; hélas! que n'en coûte-t-il pas à son cœur dans ce triste moment! La nature est accablée dans lui, par le coup de tous les sacrifices qu'il fait au dehors, à la bienséance, à son rang, à la désolation de ses enfants, à l'état d'une épouse vertueuse, qu'il honora toujours, qu'il révère plus que jamais, et qu'il va perdre sans retour.

Elle élève une voix mourante pour lui recommander tous ceux que le service attachait à sa personne, les fait rassembler autour d'un lit déjà environné des ombres de la mort, leur témoigne sa reconnaissance, leur en laisse des gages, leur demande le secours de leurs prières, et les remplit des regrets de sa perte et de l'admiration de ses vertus.

Enfants du Calvaire, pâles et souffrantes images d'un Dieu naissant et expirant dans l'indigence, vous eûtes toute sa tendresse, vous aurez ses derniers soins; étendue depuis plusieurs mois sur un lit d'infirmité, elle oubliait sa douleur pour s'occuper des vôtres; ses mains, oui, ses mains défaillantes travaillaient encore pour vos besoins, et elle n'a cessé ses ouvrages que quelques jours avant qu'elle cessât de vivre....

Ministres de la religion, elle réclame encore votre secours; sur le point de paraître au tribunal de la justice, elle veut de nouveau se purifier à celui de la miséricorde; hâtez-vous de répandre dans cette grande âme l'onction sainte de la grâce; ne craignez pas de lui apporter trop souvent le corps adorable de Jésus-Christ; en passant dans ce cœur si pur, il ne fait que changer de sanctuaire et d'autel..... Mais hâtez-vous.... elle touche à sa dernière heure; le jour luit encore, la nuit approche..... C'en est fait, le siècle est passé et son éternité commence.....

Jusques à quand, Seigneur, nous frapperez-vous? Epargnez-nous du moins, nous vous en conjurons, épargnez-nous de nouveaux regrets, et reproduisez-nous de pareilles vertus.

Que de pompes funèbres ont jusqu'ici, Monseigneur, attristé la brillante aurore de votre vie! Vos larmes ont coulé comme les nôtres; elles coulent encore du tombeau d'un père et d'une mère dignes de tout votre amour, sur celui d'une aïeule digne de tous nos regrets : un même trône unissait leurs cœurs, et si le même temple ne possède pas leurs cendres, un même sanctuaire réunira peut-être, pour leur culte, nos descendants....... La douleur de les avoir perdus n'est adoucie que par l'espérance de voir re-

produit dans vous, Monseigneur, tout ce que nous regrettons dans eux. Le naturel le plus heureux, le caractère doux et bienfaisant, la noblesse des sentiments jointe à la bonté du cœur; cette docilité d'un esprit ami du vrai, avide de le connaître, flatté de l'entendre et prompt à le saisir; ce goût décidé, cet amour tendre pour la religion, qui seule peut former les grands princes; ce respect pour la personne sacrée du roi, dans qui le devoir et la nature vous montrent tout à la fois, et l'aïeul le plus tendre et le monarque le plus aimé; une éducation dirigée à la vertu par des hommes qui en sont les modèles, et facilitée aux soins des maîtres par les qualités de leur auguste élève; tout en vous, Monseigneur, annonce le bonheur de la France; nos neveux, qui vivront sous vos lois, en verront un jour l'accomplissement, et il ne faut pas moins, je le répète, que l'attrait d'un présage si bien fondé, pour nous aider à supporter la grandeur de nos pertes.

Pontife du Dieu vivant (1), vous dont la reine honorait les vertus, qui respectiez les siennes, faites couler le sang de l'Agneau sans tache, pour effacer toutes celles de cette grande âme, s'il en restait encore; ne craignez pas de brûler sur son tombeau un encens qu'on offrira peut-être un jour sur ses autels..... Mais ne prévenons pas, Messieurs, les jugements de la religion, respectons-les comme elle, remplissons-en les devoirs, représentons-en les vertus, et puissions-nous, en marchant sur ses pas, de la terre où elle régna sur nous, arriver au ciel, où nous avons lieu d'espérer qu'elle règne avec Dieu! Ainsi soit-il.

ORAISON FUNÈBRE

DE LOUIS XV, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE.

Dominus dedit illi gloriam regni.

Le Seigneur lui donna la gloire de la souveraineté (I *Paral.*, XXIX, 25).

Quelle est cette gloire que le Seigneur donne, qu'il n'appartient qu'au Seigneur de donner, que les méchants princes ignorent, que les bons n'obtiennent pas toujours, qui n'est le partage que des rois qui sont dignes de l'être? Est-ce la gloire des combats? L'ambition la cherche, l'humanité la craint, elle fait les conquérants, mais elle détruit les hommes; elle est quelquefois de trop dans les héros et ne suffit pas aux rois.... Est-ce la gloire des conseils? La fausse sagesse et la véritable prudence la regardent également comme leur apanage: dédaignée par les âmes fortes, ressource pour les faibles, elle fait les politiques; seule, elle ne suffit pas aux rois.... Est-ce la gloire des bienfaits? Elle est le prix de la générosité, la bonté en est le principe, la grandeur l'ennoblit: mérite dans les hommes ordinaires, elle l'est aussi dans les monarques; seule elle fait les bons princes; mais il faut avec elle d'autres qualités pour faire les grands rois. Aucune de ces qualités ne renferme cette gloire annoncée par mon texte; il en faut tout l'assemblage. Qu'il est rare, Messieurs, de le trouver dans un seul! Il faisait celle du monarque que la mort nous a enlevé.

Sainte et divine religion, il était né dans votre sein, il est mort entre vos bras: exemple, pendant sa vie, des qualités qui font les grands rois et de celles qui font les bons rois; exemple, à la mort, du repentir qui fait les hommes humbles et pénitents; digne, par la gloire de son règne, de l'admiration et de l'amour de son peuple; digne, par la sincérité et la publicité de ses sentiments, de faire votre consolation et celle de vos ministres; tremblant à la vue des justices de Dieu, rassuré par l'étendue de ses miséricordes, implorant ses infinies bontés, vous vîtes un grand roi devenir le plus soumis des hommes: c'est cette grandeur d'une âme pénitente et chrétienne qui mit le sceau à celles des qualités augustes et royales qu'on admira dans lui. A vos yeux, la fin de son règne fut plus glorieuse que le cours ne l'avait été aux yeux de ses peuples; il n'avait régné que sur les autres, alors il régna sur lui-même; et c'est Dieu qui, par sa grâce, ajouta à la gloire de cette éclatante royauté qui l'avait rendu maître des autres, la gloire de cette royauté intérieure qui reconnut Dieu pour maître: *Dominus dedit illi gloriam regni.*

Hélas! Messieurs, sans ce fonds de consolations saintes et solides, que nous resterait-il de ce roi, si digne d'être aimé, si ce n'est le regret accablant de ne pouvoir lui être utile par nos prières? Ce monument qu'élèvent à sa mémoire un amour qui cherche à se satisfaire, une douleur qui cherche à se consoler, une reconnaissance qui cherche à se produire; cette pompe funèbre, ces lumières lugubres, les marques de son empire qui ornent aujourd'hui celui de la mort, ne sont que l'image du néant des grandeurs, dans l'appareil de la grandeur elle-même.

Voilà donc tout ce qui nous reste, après cinquante-neuf années d'un règne rempli de gloire! Je dis de cette gloire qui est le propre des souverains, qui orne le règne des souverains, qui éternise la mémoire des souverains: gloire d'un règne illustré par les succès qui font les grands rois, orné des qualités qui font les bons rois, terminé dans les sentiments qui font les rois pénitents et chrétiens; règne glorieux, vie bienfaisante, mort chrétienne: *Dominus dedit illi gloriam regni.*

Tel est l'ordre et le plan du discours que je consacre à la mémoire de TRÈS-HAUT, TRÈS PUISSANT ET TRÈS-EXCELLENT PRINCE, LOUIS XV, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE.

PREMIÈRE PARTIE.

La guerre est un des fléaux dont le ciel irrité afflige la terre: malheureuses les nations dont les chefs enflammés du désir de vaincre, et plus conquérants que souverains, immolent à l'ambitieux espoir d'étendre leur empire, le devoir bien plus glorieux de

(1) L'archevêque de Paris.

le gouverner. La gloire des rois que cette ambition domine fait le malheur des royaumes : ils sacrifient des sujets pour en acquérir d'autres; et diminuent sur la terre le nombre des hommes, par la funeste envie d'augmenter celui de leurs esclaves. Semblables à ces divinités terribles que la Fable nous représente sans cesse environnés de tonnerres et de feux, ils sèment leur passage de débris et de ruines, et ne s'arrêtent que quand leur foudre s'est éteinte dans les ruisseaux de sang qu'ils ont répandus. Mais ces dieux de terreur disparaissent comme les hommes qu'ils ont détruits; leur nom redouté ne se présente au souvenir qu'avec celui des ravages qu'ils ont faits ; loin d'applaudir à leur gloire, on gémit sur l'injustice de leurs entreprises, sur la violence de leurs actions, sur le malheur de leurs victoires ; leurs succès particuliers se comptent parmi les calamités publiques : ils ont su vaincre, ils n'ont pas su régner ; et au lieu de pleurer de ce qu'ils ne sont plus, on se plaint au ciel de ce qu'ils ont été.

Eloignez-vous de nous, images effrayantes, c'est celle du héros de la modération et de l'humanité que je vais offrir aux regards; les guerres qu'il soutint eurent pour objet, non son intérêt personnel, mais celui de son peuple, de la France, de l'Europe entière ; et si le tableau que je vais en tracer est quelquefois détrempé du sang humain, versé par une main qui en connaissait le prix et qui en était avare, je ne crains pas qu'il demande au ciel vengeance de celle qu'il exerça malgré lui sur la terre. Vous y verrez des guerres décidées par des motifs légitimes, accompagnées de succès glorieux, terminées par de nobles sacrifices : guerres entreprises dans les vues de la paix ; succès subordonnés à l'espérance de la paix; sacrifices faits pour le retour de la paix.

Sainte religion, de pareils triomphes peuvent se publier dans le sanctuaire, élevé au milieu d'un peuple naissant de guerriers. Le Dieu qu'on y adore n'est pas moins le Dieu des combats que celui de la paix : *Dominus, Deus exercituum.* Et c'est toujours le roi ami de la paix que je présenterai dans le roi couronné par la victoire.

Elevé à cinq ans sur le premier trône du monde, Louis XV commença presque à régner en commençant à respirer : ses premiers regards, implorés par une cour florissante et soumise, aperçurent en même temps des hommes et des sujets, et l'essai de la vie fut pour lui l'apprentissage de l'autorité. L'usage qu'il en fit fut d'ouvrir à la terre le règne de la paix avec le sien. Né dans son sein, il la porta toujours elle-même dans son cœur, il la fit descendre dans celui de ses sujets, et plus de vingt ans d'un règne, peut-être le plus fécond en événements, ne purent ébranler le trône de la paix. Louis y était assis avec elle, et le même olivier entourait le même sceptre dans leurs mains.

Vous le savez, Messieurs, la commotion qu'une suite de guerres peu interrompues avait communiquée à l'Europe sous le règne précédent, n'avait fait que se ralentir sous la force du puissant génie qui tint les rênes de l'empire pendant la minorité de Louis ; son âme ferme et tranquille fit taire les orages; il écarta les tempêtes, mais elles n'étaient pas dissipées; l'esprit d'agitation durait encore : il plia enfin sous les vues sages et modérées d'un homme suscité de Dieu pour être le guide de son roi, l'ami de son peuple, le soutien de l'Eglise et l'honneur de l'Etat; d'un homme doux et vertueux, qui pendant son ministère fut l'ange de la paix pour l'Europe, et jusqu'à sa mort celui des conseils de Louis.

Si le cours de cette paix délicieuse fut interrompu, nations alors ennemies de la France, vous savez par quelles mains le flambeau des guerres fut allumé et dans quel sang il s'éteignit. Louis eut plus de peine à les entreprendre qu'à les soutenir, et j'ose dire que les suites n'en furent si glorieuses à ses armes que parce que l'entreprise avait été difficile pour son cœur.

Ne craignez pas, Messieurs, que, remontant à l'origine de ces guerres, je réveille dans vos âmes d'anciennes inimitiés, que la modération de la sienne où elles ne pénétrèrent jamais semble avoir anéanties pour toujours, et que je trouble la paix qui a été le fruit de son règne, comme elle en avait été le présage : il me suffit de dire que s'il prit les armes, ce fut toujours pour des intérêts qui lui étaient étrangers, mais qui devaient lui être chers ; qu'alors même il n'avait en vue que la paix, et lui sacrifia les siens.

Ici la Pologne l'implorait pour un roi que le choix libre et glorieux d'un peuple dont il avait fait le bonheur pendant un premier règne rappelait à son trône pour jouir, sous un règne nouveau, d'une nouvelle félicité ; pour un roi tombé du faîte de la puissance et de la gloire dans un abîme d'humiliations et de calamités; moins grand encore, lorsque, couronné par la victoire, il se voyait dans Varsovie à la tête d'une noblesse et d'une nation guerrières, que lorsque, environné des débris de cette même gloire, il était seul à Weissembourg avec la religion, son courage et ses vertus; pour un roi son beau-père, à qui nous devions une reine que la France jugeait digne de son trône, et la religion de ses autels....

Là, Louis était réclamé par d'illustres alliés, dont les intérêts, plus chers à son cœur que les siens, méritaient d'autant plus sa fidélité, qu'engagé dans des traités solennels par la foi des serments, elle était une justice de religion pour lui et une ressource de nécessité pour eux ; une guerre lui coûta surtout à entreprendre et à soutenir. Princesse auguste et magnanime, dont l'héroïque et mâle fermeté fera vivre le nom parmi ceux des grands princes qui occupèrent le trône que vous honorez, il avait pour vous et vous aviez pour lui cette estime de sentiments que les grandes âmes s'accordent entre elles comme un tribut qu'elles méritent l'une de

l'autre, et dont le jugement des nations atteste la justice et la gloire : votre ennemi malgré lui, comme vous étiez son ennemie malgré vous, il n'aspirait qu'au moment où la réunion de vos cœurs naîtrait de celle de vos intérêts; vous savez avec quel zèle, par quels efforts et dans quelle vue il les a soutenus depuis. La France, éprise de l'admiration due à vos qualités sublimes, était pour vous, lors même que vous étiez armée contre elle; et nous ne pouvons nous consoler de quelques années de division, qu'en faveur de cette alliance si conforme à nos vœux, qui vient de replacer le sang des Césars sur un trône dont, les deux derniers siècles, il a fait la gloire par deux règnes qui furent ceux des vertus; elles y montent encore avec les vôtres, dans une reine formée par vous et d'après vous : vertus royales et bienfaisantes; la majesté les ennoblit, la grandeur les annonce, l'humanité les emploie, la France les admire, la gloire les couronne et la religion les consacre.

Les autres guerres eurent des causes étrangères à Louis, et qui ne lui devinrent personnelles que par les victoires qu'il remporta sur ceux qui les avaient fait naître, et par les avantages qu'il leur sacrifia. Loin de cette âme vraiment grande, tout motif d'intérêt ou d'ambition : qu'avait à craindre, ou que pouvait désirer le plus riche monarque du plus puissant royaume, respecté de ses voisins, chéri de ses sujets, et seul maître de tant de vastes provinces?

Oui, peuples étrangers, peuples même nos ennemis, s'il en est encore, c'est sur vos frontières, c'est dans vos villes, c'est au milieu de vous que j'ose élever le tribunal où la mémoire de ce grand roi doit être jugée : que l'équité prononce. Une rivalité noble n'est point injuste; d'ailleurs il cessa d'être soupçonné dès qu'il fut mieux connu, et sa modération triompha de vos haines plus facilement encore que ses armes n'avaient triomphé de vos forces.

Ses possessions troublées dans un autre continent, ses colonies inquiétées, ses pavillons insultés sur des mers éloignées, les vaisseaux de la nation interceptés dans leurs courses, les siens attaqués sans déclaration de guerre, des descentes tentées sur ses ports, tout le portait à une vengeance que tout semblait justifier : une lenteur magnanime suspendait les effets de son courroux; on traitait sa modération de faiblesse, sa patience était accusée de frayeur; enfin, les alarmes de ses provinces, les cris de ses peuples, ceux de l'Europe entière, suffirent à peine pour le décider à entrer en action; alors même par combien de signes avant-coureurs n'annonça-t-il pas que sa vengeance, trop longtemps suspendue, allait enfin éclater! Que de nuages précédèrent celui d'où la foudre devait partir! Il a fallu, si j'ose ainsi parler, le faire sortir de lui-même, pour qu'il agît contre les autres; et c'est l'obligation de se justifier qui le mit dans la nécessité de vaincre.

Ici, Messieurs, je sens tout à la fois la richesse de mon sujet et la difficulté de mon ministère : je voudrais ouvrir à vos regards ces champs glorieux où Louis et la victoire, marchant d'un pas égal, se couronnèrent si souvent des mêmes lauriers; mais, ministre et organe d'un Evangile de paix, oserais-je, par des récits et des bruits de combats, troubler l'auguste silence du sanctuaire où elle règne, y faire gémir d'autre victime que celle qui s'y immole, et suspendre des tableaux teints du sang humain en présence d'un autel où le sang de Jésus-Christ doit couler seul?

Ne faisons qu'en présenter rapidement le spectacle à votre vue; passons ces temps où le génie et la fortune de la France, protégés par le ciel, décidèrent les prémices de nos victoires; ne vous montrons point le soldat français, après vingt ans de paix et d'inaction, aux prises avec des armées aguerries et nombreuses, passant le Rhin sous leurs yeux, traversant en leur présence des marais presque impraticables; le fort de Kell sans défense, Philisbourg sans remparts, l'Allemagne ouverte à nos premières armes, sont le prix de nos premiers efforts. Ne nous engageons point dans les Alpes, où l'âme de Louis et le courage de Villars, frayant une route à la victoire, vont, avec elle, arborer nos drapeaux sur les murs de Milan et sur ceux des citadelles les mieux défendues; deux batailles gagnées dans le sein de l'Italie en ouvrent les principales villes au roi, qui les rend à leurs maîtres, et qui, de tous les droits que ses conquêtes lui donnent, ne se réserve que celui de rappeler la paix.

Le démon des combats force bientôt les barrières qu'on lui oppose; la guerre se rallume : ce n'est plus la fortune de Louis que j'ai à vous peindre, c'est lui-même sous les armes et en action contre les forces réunies des plus puissants Etats de l'Europe. Le vainqueur d'Almanza et celui de Denain ne sont plus; mais Louis existe; l'amour qu'on a pour lui prépare d'autres héros, et son exemple en formera. Le feu des haines allumé dans le Nord se communique au Midi, à l'Orient, au Couchant; il passe en Asie, l'onde le porte en Amérique, il est tout à la fois, il est tout entier dans presque tous les climats. Si des tempêtes, des surprises, des accidents imprévus troublent sur l'Océan la marche de nos projets, la Méditerranée nous venge; la suite d'un même combat dissipe une flotte nombreuse, nous rend maîtres d'une île entière, et nous livre une citadelle que l'art et la nature n'avaient laissée accessible qu'à la valeur française.

Louis, attaqué de toutes parts, se présente partout à la fois : sur les Alpes, dans deux héros de son sang; dans la Provence, que ses armes garantissent; dans l'Alsace, qu'elles défendent; dans la Bretagne, qu'elles délivrent. La Flandre est le partage du roi, Menin tombe à son arrivée, Ypres s'ouvre à sa vue. L'Alsace le rappelle, les fatigues l'épuisent, Metz en pleurs voit ses jours en danger; la France consternée tremble pour son roi et pour elle-même; deux mois envi-

ron d'une maladie mortelle l'ont conduit au bord du tombeau ! sa course n'a été que suspendue ; à peine rendu à la vie, il vole à la victoire ; Fribourg ne l'arrête que pour honorer son triomphe, et la chute de ses orgueilleux remparts, qui avaient été le désespoir de plus d'un fameux guerrier, n'est que l'essai de ses forces renaissantes.

Du Rhin il ne fait que se montrer à la Seine ; l'Escaut le rappelle : une ville forcée, une bataille gagnée, sont l'annonce de son retour... Journée de Fontenoy, si souvent célébrée parmi nous, vous le serez à jamais dans la postérité : les forces de trois puissants empires y étaient réunies contre un seul ; combat mémorable, où il semble que le ciel ait permis que deux peuples surtout, rivaux de tous les temps, fussent opposés, pour décider en peu de moments le problème de tant de siècles sur la supériorité que l'un prétendait sur l'autre ; nation respectable et terrible, vantez-vous de n'avoir point vu depuis saint Louis de victoire remportée sur vous par un roi de France commandant en personne ses armées : si vos écrivains nous citent les malheureuses journées de Crécy, de Poitiers, d'Azincourt, les nôtres y opposeront celle de Fontenoy, où la présence et la fermeté d'un monarque français décidèrent dans un seul jour le sort d'une bataille, d'une ville et de trois empires.

Suspendez votre admiration, Messieurs ; je n'ai offert à vos yeux que le héros de la victoire, j'ai à vous peindre le héros de l'humanité. Vainqueur de tant d'ennemis, attend-il qu'ils déposent humblement à ses pieds les armes qu'ils ont inutilement employées contre ses droits? Non, Messieurs, c'est du champ de bataille, c'est du milieu des trophées érigés à sa gloire, c'est dans ce premier moment où le triomphateur transporté goûte la glorieuse satisfaction d'avoir vaincu, que cette âme supérieure aux autres dans l'action, supérieure à elle-même dans la victoire, élève, pour porter le calme dans le cœur de ses ennemis, cette voix qui, entendue dans le combat, y avait porté la terreur, et les invite à se rendre faciles pour une paix qu'il leur a rendue nécessaire.

Le droit des armes, qui est la loi des conquérants, permettait sans doute que, retenant une partie de ses conquêtes, il punît, par la perte de quelques villes, ceux qui avaient attaqué les siennes : la politique, qui est la loi des souverains, semblait exiger que, affaiblissant ses ennemis par de justes sacrifices, il les mît hors d'état de troubler la paix qu'il voulait rétablir ; l'équité, qui est la loi des hommes, l'autorisait à demander qu'on lui tînt compte des frais d'une guerre à laquelle on l'avait forcé.

La terreur de ses armes semblait avoir préparé les esprits à toutes les conditions ; il propose, il offre... Ombre de ce grand roi, n'en rougissez pas... Arbitre de leur sort, il demande la paix, comme s'ils étaient eux-mêmes les arbitres du sien : nul intérêt de sa part ; illustres alliés, il ne s'occupe que des vôtres. Une telle modération devait inspirer la confiance, elle l'éloigne ; on ne peut se persuader qu'un vainqueur à qui la guerre a été si glorieuse, loin d'exiger des sacrifices, en fasse lui-même pour obtenir une paix qu'il est seul en droit de prescrire et de donner.

Ce genre d'héroïsme est trop nouveau pour être aisément reconnu : Louis fait des offres, on lui suppose des vues, et l'abandon généreux qu'il fait de ses conquêtes n'est à leurs yeux qu'une voie déguisée pour les étendre ; il ne sera cru dans ses procédés que quand ses ennemis seront forcés dans toutes leurs barrières. Le feu des haines rallume celui de la guerre ; il tonne à Rocoux, il éclate à Lawfelt; des ruines de Tournay il passe à Gand ; Bruges en est couvert, Ostende en est investi, Mons et Namur en sont consumés. La paix se présente encore partout avec le vainqueur; elle n'est reconnue que sur les murs de Bruxelles ; elle n'est acceptée que sur les remparts de Maestricht; des armées nombreuses ne peuvent en empêcher la prise, et quatre-vingt mille hommes accourus à leur défense ne sont que témoins de leur chute.

O paix si chère à un roi qui aime ses sujets, si désirée d'un peuple à qui vous devez rendre son roi, faut-il que ce soit des cendres de tant de villes que vous paraissiez sur la terre !

C'est toujours Louis qui l'offre, et comme il est toujours le même, les conditions ne sont pas différentes : on est surpris, on ne peut se persuader que tant de gloire ne produise que tant de modération. Partagés entre l'admiration et la crainte, entre l'espérance et le soupçon, les cœurs, avant que de se rendre, veulent éprouver le sien ; ils le prient de prescrire et de régler les conditions. Louis va parler : peuples, écoutez cet oracle; et vous, postérité, conservez-en le souvenir..... *Rien de plus que ce que je proposai il y a quatre années et avant mes victoires ; vous l'auriez accepté, si vous m'aviez rendu plus de justice. Les droits de mes alliés reconnus, la tranquillité de mon peuple rétablie, le repos assuré dans l'Europe; tout pour eux, rien pour moi.* Quel héroïsme de sentiments ! Messieurs, l'exemple n'en avait point été donné dans les siècles précédents, et il était réservé au nôtre de pouvoir le transmettre aux siècles à venir.

Tant de triomphes auraient satisfait l'ambition de plus d'un roi ; celle de Louis n'est remplie que par la paix : les haines s'éteignent, l'admiration soumet ceux que la force n'a pas domptés ; et la paix qu'il rend ainsi le fait plus triompher de ses ennemis que les victoires qu'il a remportées sur eux. On pouvait lui donner le surnom de Grand, nom flatteur pour un genre d'ambition qui ne fut jamais le sien ; l'amour de ses peuples lui en donna un plus agréable à son cœur, plus digne de ses vœux, et, j'ose le dire, plus glorieux pour un roi. L'a-t-il mérité en effet ? Vous en jugerez vous-mêmes, Messieurs, d'après le tableau que je vais vous tracer

des qualités de son cœur, dans la deuxième partie de son éloge.

DEUXIÈME PARTIE

Les qualités qui rendent les hommes particuliers recommandables dans la société sont également dignes des rois ; seules, elles ne font pas que les rois soient dignes de l'être: mérite dans les conditions ordinaires, elles sont sur le trône une espèce de prodige; mais elles ne font pas le mérite du trône ; et le roi qui commande aux hommes, s'il n'était homme que comme eux, ne serait pas assez roi. Il faut que ces qualités, ennoblies par la souveraineté, lui communiquent leur douceur et l'embellissent de son éclat ; cet accord de la puissance qui est absolue et des qualités qui la rendent facile fait que le monarque, doublement souverain, joint aux droits de la suprême autorité, en vertu de laquelle il règne sur nos têtes, ce doux empire du sentiment par lequel il règne encore plus sur nos cœurs.

Quel roi connut mieux et posséda plus cet empire que celui qui est l'objet de la triste cérémonie qui nous rassemble? Le lien le plus doux unissait dans lui les qualités que l'on aime dans la société à celles que l'on révère sur le trône, et l'homme particulier fut aussi grand que le roi. Affable et humain, bon et sensible, compatissant et bienfaisant, il régna sur le cœur de sa famille et en fit les délices, sur le cœur de ses peuples et en obtint l'amour, sur le cœur de ses ennemis et en désarma les haines, sur le cœur de la noblesse et en assura l'honneur: gloire de souveraineté qui n'est bien connue que par les rois qui la méritent. Le Seigneur la lui donna, et il en fut plus flatté que de celle des succès et des victoires: *Dominus dedit illi gloriam regni.*

Palais superbe, séjour de la grandeur et de Louis, ouvrez-vous dans ce jour à nos regards, comme vous étiez ouvert dans tous les temps à nos vœux. Quel spectacle plus beau, plus touchant, que celui qui s'y présente, Messieurs: un prince, roi, père et aïeul, au milieu de la plus auguste famille! Là un nombre de princesses et de princes ses enfants, ses petits-enfants, dont l'âge distingue les places sur chaque degré du trône, mais qui, également chéris, ont dans le cœur paternelle même rang marqué par le même amour.

Quel plaisir j'aurais à vous peindre celui dont cette âme si noble était pénétrée, lorsque, échappé aux honneurs tumultueux de la royauté, il pouvait en exercer une plus sensible et plus tendre au milieu de cette cour si faite pour l'attirer et pour lui plaire, où les hommages n'étaient qu'une expression des sentiments inspirés par l'amour, présentés par le respect, reçus par la complaisance! Quelle douce satisfaction, lorsque, se déchargeant du fardeau de la majesté dans le sein de la tendresse filiale, il se procurait, avec la liberté d'être à soi-même, la consolation de se revoir dans ses augustes enfants! Ah! il ne faisait alors que changer d'empire, et, descendu de son trône, il en retrouvait un plus conforme à ses désirs, élevé au sein de la nature, soutenu par les mains du respect, et orné des innocents tributs d'un amour filial. Avec quelle joie noble et pure, présidant à leurs fêtes, cherchait-il à entretenir cette union si précieuse dans les familles des particuliers, si respectable dans les familles des rois! union entre des caractères dont la conformité fait le mérite, dont la différence produit l'agrément, qui se ressemblent par les vertus et ne sont distingués entre eux que par les nuances qui les distinguent entre elles. Quelle complaisance de sa part! quels égards de la leur! son cœur se prête à tous leurs amusements, le leur se livre à toute sa tendresse.

• Du sein de cette auguste famille et des degrés du trône, cette bonté se répandait sur tous ceux dont il était environné. Grands du monde, dieux de la terre, vous ne recevez les vœux des mortels qu'à travers des nuages d'encens : cet encens et ces vœux se perdent dans les sanctuaires et au pied de l'autel où on les porte; on vous craint, on vous flatte ; vous commandez, et vous ne régnez pas. Louis était trop grand pour chercher à le paraître. O vous, à qui la naissance, les emplois, la confiance, donnaient des rapports plus fréquents et plus prochains avec lui, c'est à vos cœurs que j'en appelle, à ces cœurs fidèles et reconnaissants, sur lesquels le sien régna toujours; fut-il jamais un maître moins jaloux de commander, et par là même plus digne d'être obéi? Voit-on un homme particulier, revêtu de quelque autorité qui soit d'un accès plus facile que le souverain du plus grand empire l'était lui-même sur son trône? Dans le détail de la vie, laissa-t-il entre vous et lui quelque intervalle qu'il ne remplît par des bienfaits? C'est le seul droit qu'il se réservait avec vous du pouvoir suprême; les services de vos ancêtres et les vôtres lui étaient connus et présents; il vous les rappelait avec ce plaisir d'estime et de sentiment qui leur donnait du prix à vos yeux; rien n'était perdu avec un prince à qui rien n'était indifférent ; cette sensibilité à votre gloire vous attachait encore plus à la sienne; et la reconnaissance qu'il se plaisait à vous témoigner lui assurait toute la vôtre.

De ces sentiments naissait le sentiment de cette amitié dont il honorait ceux qui pouvaient eux-mêmes honorer sa confiance. O amitié! ne vous plaignez plus que votre règne est borné à ces conditions obscures et subalternes, où l'égalité qui rapproche les rangs réunit aussi les cœurs. Il en fut un qui partagea l'empire avec vous, il vous plaça sur le trône où l'autorité règne; regardée comme un prodige dans les cours des princes, vous ne fûtes qu'un mérite et un ornement de plus dans la sienne. Il apprit à l'univers que l'amitié, qui est la vertu des hommes, peut aussi être celle des rois, et qu'ils sont capables d'en donner l'exemple quand ils sont dignes d'en goûter les douceurs.

Si, prévenu ou surpris quelquefois, et quel roi, Messieurs, est à l'abri de la prévention

ou de la surprise? il crut devoir aux droits du sceptre d'en faire sentir le pouvoir et le poids, ah! ce n'est pas de son cœur que s'éleva le nuage qui gronda autour du trône et en écarta ceux qu'il en avait lui-même approchés; sévère malgré lui, il le fut toujours avec des ménagements de bonté, et souvent par le principe de la bonté même. L'homme alors, si j'ose ainsi parler, l'homme était forcé par le roi, et l'humanité gémissait dans lui des coups dont l'autorité la frappait dans les autres. S'il eut de la peine à rappeler auprès de lui ceux qu'il avait eu de la peine à en éloigner, c'était par la crainte de voir sur leur front la trace des chagrins qu'il avait pu leur causer; son cœur souffrait des maux que le leur avait éprouvés, et le moment du retour ne lui coûtait que par le souvenir de celui de la disgrâce.

Faut-il s'étonner de cet intérêt si tendre et si glorieux que son peuple prit dans tous les temps aux succès de ses entreprises et à la conservation de ses jours? Vous vous rappelez la consternation que répandit dans tous les états cette maladie cruelle qui, l'arrêtant dans le cours de ses victoires, fit craindre pour celui de sa vie. La France, alarmée au milieu de ses conquêtes, vit alors dans le seul danger de son roi un malheur plus grand que la perte de plusieurs batailles et d'une partie de ses provinces : les places publiques, les maisons particulières, n'offraient partout que l'effrayante image d'une calamité générale; sa convalescence fut une renaissance pour l'Etat. C'est alors, c'est à ce moment si touchant, si intéressant, que lui fut donné ce surnom si digne de l'ambition des rois, si agréable à la sienne.

Perdez-vous dans la profondeur et l'oubli des siècles, noms fastueux dont la politique romaine flattait la vanité de ses triomphateurs; noms plus barbares que les climats dont la conquête les leur avait mérités, et que les nations dont ils rappelaient l'esclavage et les malheurs. Le surnom de *Bien-Aimé* est celui du sentiment; c'est le cri général d'un peuple dont la voix fut toujours regardée comme celle de la vérité; nom trop applaudi pour n'avoir pas été mérité, et Louis, sans doute, était digne de l'obtenir, puisqu'il le regarda comme le plus digne de son cœur.

Et ne pensez pas, Messieurs, que ce fût le transport d'une joie passagère, qu'un jour voit naître et qui n'a que la durée d'un jour. Cet amour, pendant son règne, s'est livré à des efforts dont le souvenir, transmis à la postérité, y portera la plus glorieuse idée des sentiments du peuple français et des qualités du monarque. Nous avons vu dans une succession de guerres qui semblaient avoir absorbé toutes nos ressources, les secours se multiplier et renaître, si j'ose ainsi parler, de l'épuisement de nos fonds; les forces de l'empire sortir de la faiblesse même où il semblait réduit; l'abondance reproduite au sein de la disette; le peuple oublier ses besoins pour ceux de son roi, et le nécessaire de la vie prodigué pour l'accroissement de sa gloire. Il sera inscrit dans nos fastes, ce prodige de zèle inconnu avant lui, même dans la nation que son amour pour ses rois en rend la plus capable. On vit les villes, les provinces, les particuliers même, briguer à l'envi les uns des autres l'honneur de relever la gloire d'une marine à qui d'autres besoins de l'Etat avaient laissé perdre la supériorité qu'elle avait eue, réparer la perte de quelques vaisseaux par des fonds suffisants pour des flottes entières, et ce qui dans d'autres empires, ce qui, même en France sous d'autres règnes, ne se serait obtenu qu'avec peine, demandé comme un honneur, sollicité comme une grâce, est offert au roi bien-aimé comme le tribut de la reconnaissance publique.

Et comment n'aurait-il pas eu sur le cœur de ses sujets un empire que la sensibilité de son cœur compatissant lui donna sur celui de ses ennemis? Ouvrez-vous encore à nos regards, plaines fameuses de Fontenoy! Ce n'est pas pour considérer le héros couronné sur le char de la victoire, c'est pour y contempler, au sein et dans l'exercice des vertus propres de l'humanité, l'homme plus grand que le héros, que le vainqueur, que le roi. Que des triomphateurs, encore tout fumants de carnage, considèrent un champ de bataille comme le théâtre de leur gloire; qu'environné de trophées, ils goûtent, à l'ombre de lauriers sanglants, le repos que leur valeur meurtrière enleva à la terre; qu'étourdis par les cris et les éloges dont tout retentit autour d'eux, ils oublient que leur gloire funeste est établie sur le malheur de leurs semblables... J'ai à vous présenter un spectacle plus conforme à vos sentiments, Messieurs, et plus digne de vos regards, celui d'un vainqueur attendri et moins flatté de l'éclat qu'affligé du prix de ses succès. Je le vois avec cet auguste fils, si cher à la terre où il n'a fait que passer, parcourant cette plaine couverte du sang et des dépouilles de plus de vingt mille guerriers; sa grande âme est émue à l'affligeant aspect de tant d'hommes sacrifiés aux intérêts d'un seul; tout l'honneur de la victoire disparaît à ses yeux, il n'en voit que les effets et le malheur : *Oh! mon fils*, dit-il en gémissant, *vous voyez ce que coûtent les querelles des rois!* Son cœur soupire, ses yeux se baignent de larmes, et cette voix qui, dans le fort du combat, donnait avec tant de fermeté les ordres de la victoire, entrecoupée de sanglots, ne peut se faire entendre que pour en déplorer le malheur. Larmes glorieuses! grand roi, ne vous les reprochez pas; il est plus beau pour vous d'avoir pleuré sur votre triomphe que de l'avoir remporté; ces larmes prouvent que vous êtes un des plus grands et le plus humain des rois.

Et ne croyez pas, Messieurs, que sa compassion se borne à pleurer sur des ennemis qui ne sont plus, ses soins s'étendent à ceux qui restent, et dût-il ne sauver que des ingrats, il craint moins de conserver des rivaux que de laisser périr des hommes. Auprès du champ de bataille, on voit dans

l'instant, par son ordre, sous ses yeux, à ses frais, s'élever de vastes hôpitaux où ses profusions font entrer l'abondance, où par son attention les secours se multiplient : officiers, soldats, sujets, étrangers, ceux qui ont combattu sous ses drapeaux, ceux qui ont porté les armes contre lui y sont également admis, y sont également secourus; ses soldats, ses ennemis, tous sont Français dans ce moment aux yeux d'un vainqueur qui est tout à la fois le père de ses sujets, le conservateur de ses rivaux, et, au sein de la victoire, le héros de l'humanité... Vous ne l'oublierez pas, peuples ligués contre nous, armés contre lui, ce double triomphe d'un roi qui joignit à la gloire de vous vaincre celle de vous conserver; vous résistâtes à ses armes, vous ne pûtes résister à ses bienfaits.

La paix est rétablie, revoyons Louis dans ses Etats occupé du soin d'embellir la France. Des chemins impraticables séparaient plusieurs de nos villes, et dans leur proximité même faisaient une sorte d'éloignement qui les rendait inutiles et comme étrangères les unes aux autres : des routes magnifiques s'ouvrent de toutes parts sous ses ordres, les provinces se rapprochent, le commerce les unit, et les transports facilités les rendent tributaires entre elles; les arts, accrédités par sa protection, sont portés sous le règne de la bienfaisance à ce point de perfection qu'ils ne firent qu'entrevoir et espérer sous un règne appelé celui des arts eux-mêmes et de la grandeur. Sainte religion, vous n'êtes point oubliée dans ses glorieuses entreprises : sa main, conduite par la piété, relève cet auguste sanctuaire où la patronne de Paris recevait depuis tant de siècles, sur de saints et respectables débris, les vœux des peuples et les hommages des rois. Combien d'autres édifices également consacrés à la religion se sont élevés, s'achèvent sous nos yeux avec un ordre et une magnificence dignes de la grandeur du monarque et de la sainteté du Dieu qu'on y adore?

La gloire de ces monuments lui fut commune avec d'autres rois; il en est un dont l'honneur lui appartient et n'appartient qu'à lui, c'est celui même où je fais son éloge, et qui fait celui de la grandeur de ses vues et de celle de son cœur; c'est cette école guerrière qui seule suffit pour exprimer la sensibilité de son caractère et éterniser la gloire de son règne, cette école de la victoire où se prennent des leçons de l'héroïsme sous des chefs qui en ont eux-mêmes donné l'exemple : quel ordre de toutes les vertus s'est employé pour une seule entreprise! une religieuse bienfaisance en inspira le projet. Le cœur noble de Louis n'a pu voir les enfants des défenseurs de l'Etat sans état eux-mêmes, dans un empire que leurs pères ont servi avec tant de bravoure; une jeune noblesse distinguée par son origine et par les espérances qu'elle donne, rampante autour des trophées de ses aïeux et accablée sous le poids d'un nom qu'elle serait peut-être hors d'état de soutenir. La grandeur de son âme ne lui a pas permis de laisser cette portion la plus glorieuse de l'Etat s'avilir dans des travaux obscurs ou dans un loisir funeste; il a cru qu'il était de son équité de récompenser les services des pères dans les enfants, et de l'intérêt public de former les enfants eux-mêmes à des services pareils à ceux de leurs pères : adoptés par son amour paternel, ils sont devenus les enfants de l'État et de leur roi, et ils en seront à leur tour les défenseurs et les soutiens.

La prudence lui a inspiré de ne point les disperser dans les provinces; il en avait connu le risque dans le sort et la chute de ce corps de jeunes volontaires qui, tenant le milieu entre l'officier et le soldat, ne prenaient, ni l'obéissance de l'un, ni la dignité de l'autre; l'utile sagesse de ses vues les a réunis dans la capitale, sous les yeux du prince, avec des règlements et sous une discipline propres à inspirer cet esprit de corps qui entreprend tout quand il est commandé, et celui de subordination qui ne fait rien de lui-même; sa religion l'a porté à en écarter les vices par des instructions réglées et une vigilance qui ne font pas moins d'honneur aux maîtres qu'elles sont avantageuses aux élèves, et qui, d'une école de la gloire militaire, en font aussi une des vertus civiles et chrétiennes : il l'a placée auprès de cet hôtel où la valeur, blessée et souffrante, conserve encore, dans les débris de ses forces, cette âme guerrière qui la rendit invincible; monument d'un roi qui eut le nom de Grand à tant de titres, et le soutint avec tant de gloire : il eut celle de conserver de vieux guerriers, l'honneur d'en former d'autres était réservé à Louis le Bien-Aimé. Là l'Etat reconnaissant récompense d'anciens services, ici il en prépare de nouveaux; là est l'honneur de nos armes, ici en croît l'espérance; là finit, ici commence l'héroïsme : Louis XIV mérita la reconnaissance de son siècle, avec elle Louis XV intéresse celle des siècles à venir. Rois puissants et respectés, on vous élève des monuments que les temps détruisent, et dont la chute suit de près la vôtre : Louis a imprimé au sien un caractère de durée aussi certaine et aussi constante que l'est la valeur dans la noblesse française : les étrangers voient avec admiration ce magnifique hôtel où se consument, dans un repos mérité, des restes de héros qu'ils n'ont plus à redouter; ils n'envisagent qu'avec un respect mêlé de crainte une école où, dans une jeunesse vive et subordonnée, se préparent leurs vainqueurs.

Finissons, Messieurs, et, après avoir fixé votre admiration sur la gloire d'un règne couronné par tant de succès éclatants, orné de tant de qualités bienfaisantes, *Dominus dedit illi gloriam regni;* intéressons votre piété sur la gloire de la religion elle-même, dans les derniers moments de ce règne. Honorez-moi encore de votre attention.

TROISIÈME PARTIE.

Ce n'est plus dans la marche éclatante de ses succès, au milieu d'une cour empressée à lui plaire, sur un trône enrichi de tous les

tributs de la victoire et de la paix, que Louis va se présenter à vos regards, c'est dans les douleurs d'une maladie cruelle, baigné des pleurs d'une famille auguste et consternée, sur un lit funèbre environné des ténèbres du tombeau ; c'est à ce moment terrible où le plus grand des monarques rentre, comme le plus humble des sujets, dans le sein de la terre sur laquelle il a régné ; c'est à cette dernière heure qui fixe l'éternité des princes ainsi que celle des peuples. Eternité effrayante ! les plus grands saints ont tremblé à sa vue..... quel passage pour un roi !

O Dieu suprême, arbitre des empires et de ceux qui les gouvernent, c'est par de grands exemples que vous nous faites de grandes leçons ! vous frappez sur le trône où les souverains dictent leurs lois, aussi bien que sur les conditions médiocres ; et votre main, appesantie sur les dieux du monde comme sur ceux qui leur rendent des respects, les fait disparaître comme s'ils n'avaient jamais été..... Qui sommes-nous pour interroger ici votre providence? Cendre et poussière ! oserions-nous demander compte de ses justices à l'éternel et redoutable Maître qui juge celles des rois ? Hélas ! il ne nous reste plus qu'à implorer votre bonté en faveur d'un prince qui la représenta parmi nous. Ces vœux que notre reconnaissance doit à sa mémoire et que la religion réclame de notre piété, il les avait prévenus par les siens, Messieurs, et nous avons eu la consolation de le voir, dans ces derniers moments, plus occupé du soin de son salut que de celui de sa guérison, ne se connaître d'autre mal que celui d'avoir perdu la grâce de son Dieu, ne chercher d'autre remède que celui qui pouvait le remettre en grâce avec son Dieu, ne craindre d'autre danger que celui de mourir sans la grâce de son Dieu. Soumis à son souverain empire, il regarda son état, premièrement comme un ordre de la Providence qu'il devait adorer, secondement comme un gage de sa miséricorde, dont il devait se hâter de profiter pour désarmer sa justice.

Il l'avait toujours reconnue, cette Providence adorable par qui les rois règnent, et qui règne sur les rois : la gloire du trône, les honneurs de l'empire, cette indépendance d'une condition dont tout dépend dans les autres, cette élévation d'un rang qui met les souverains dans une espèce de milieu entre Dieu et les hommes, ne lui firent jamais oublier que, s'il était au-dessus d'eux, il n'était pas moins soumis qu'eux à l'éternel Monarque de l'univers ; qu'il ne devait regarder une supériorité qu'il avait reçue de lui que comme un moyen d'ennoblir l'obéissance due à ses volontés ; que les hommages qu'on lui rendait sur la terre n'étaient qu'un titre de plus que le ciel acquérait sur les siens, et que le premier des rois n'était devant Dieu que le premier des sujets.

Son cœur, fermé à tout ce qui pouvait affaiblir l'idée et le sentiment des droits de Dieu sur lui, ne se prêta jamais à ces sophismes captieux et séduisants qu'emploie pour son malheur et pour celui des autres cet esprit d'incertitude réfléchie et de sécurité audacieuse qui oppose à la croyance des siècles les opinions d'un jour, vit sans craindre, s'éteint sans croire, soumet au calcul des hommes l'éternité de Dieu même, viole ses lois sans remords, et va sans repentir subir ses arrêts. Il savait que notre sainte religion, établie sur la parole de Dieu, est inébranlable et sera éternelle comme lui ; que cette prétendue force d'esprit n'est dans le fond qu'une faiblesse de génie ; qu'aussi opposée aux lois du prince qu'à celles de Dieu, elle n'est pas moins l'ennemie du trône que de l'autel ; et quelques nuages qui se soient élevés sur ses mœurs, ils n'obscurcirent jamais le flambeau de sa foi. Par une suite de ses sentiments, il envisagea sa maladie, non en philosophe dont les vues, renfermées dans le cercle des événements, ne s'élèvent pas jusqu'à leur auteur, mais en prince éclairé, qui sait que rien n'arrive sans l'ordre ou la permission du Seigneur. Il plia sous le coup, reconnut la main, se soumit et adora.

O vous, dont la délicate sensibilité rend dans ces moments vos amis si timides et par là si cruels ; vous, autour de qui une famille éplorée gémit presque également du danger où vous êtes et de la difficulté qu'elle trouve à vous l'annoncer ; vous qui, dans ces derniers instants, vous êtes vus peut-être environnés de lâches et de perfides adulateurs, plus occupés de leurs intérêts personnels et plus jaloux d'accréditer l'impiété dont ils font profession, que de vous faire penser à ce qui a rapport au salut de votre âme ; vous enfin, que la maladie a mis dans un état où, devant tout craindre, on vous laissait tout ignorer : venez à ce lit funeste où un grand roi, un des meilleurs des rois, exemple des infirmités qui sont attachées à notre nature, l'est encore plus des devoirs que notre sainte religion commande. A peine Louis fut-il sûr qu'il était attaqué d'une maladie dont son âge semblait devoir éloigner le soupçon, mais dont le péril était réel, qu'il s'humilia sous la main de Dieu, dont il avait toujours reconnu l'empire sur les rois ; il ne lui demanda, ni de ménager sa faiblesse, ni d'adoucir ses douleurs, ni d'éloigner le danger qui menaçait ses jours ; il n'en reconnut qu'un, celui de ne pouvoir désarmer sa justice.

Digne et vertueux dépositaire des secrets de cette âme que nous recommandons au Dieu qu'elle implora, avec quelle sainte et tendre satisfaction vîtes-vous ce monarque vous demander de lui-même avec vivacité, vous attendre avec impatience ; et, réclamant avec empressement le secours de votre ministère, repasser avec amertume sur toutes les années de sa vie, s'anéantir sous le sentiment de ses péchés, se reprocher ses écarts avec ce repentir qui en sollicite le pardon, offrir au ciel ses souffrances, sa couronne et sa vie, comme un léger sacrifice pour l'expiation de tant de fautes dont il se reconnaissait coupable : offrande entière, à qui la nécessité n'enlevait rien du mérite qu'elle

empruntait de sa sincérité ; offrande précieuse, dont le fruit salutaire est peut-être la récompense et le prix de la soumission généreuse avec laquelle il avait offert à Dieu tant d'autres sacrifices! En effet, quelle force de résignation avait soutenu son cœur attendri, à la vue de tant d'augustes victimes que le glaive du Seigneur immola autour du trône avant que d'arriver jusqu'à lui? Des princesses qui en étaient l'ornement, une reine qui y était un exemple, un prince..., ah! Messieurs, un prince dont le nom, digne d'être invoqué sur les autels, ne peut être prononcé en leur présence, sans que la religion gémisse et soupire avec nous. Joignons à tant de sacrifices douloureux à son cœur celui de cette illustre princesse que l'esprit de pénitence a ensevelie pour jamais toute vivante auprès des tombeaux de ses glorieux ancêtres : victime précieuse aux yeux du Seigneur! c'est elle, n'en doutons pas, qui, dans les exercices de cette mort libre et volontaire par laquelle elle ne vit plus qu'en Jésus-Christ et pour lui, a obtenu pour celle de ce père tendre ces grâces salutaires, dont l'usage qu'il en a fait a été sa ressource et notre consolation.

Il eut des faiblesses, ce grand roi, et qui d'entre les hommes n'en a pas? Elles ne surprennent point dans les conditions ordinaires, doivent-elles étonner dans celle des rois? Ah! qu'il est difficile, au centre des illusions, de ne voir que la vérité, de la distinguer sous le brillant nuage de tant d'erreurs qui empruntent sa ressemblance, de n'entendre que sa voix parmi tant de voix étrangères qui l'étouffent ou la déguisent, de conserver toujours la vertu au milieu de tant de passions qui voltigent sans cesse autour du trône et à l'ombre du sceptre des rois!

Il eut des faiblesses, nous ne le dissimulons pas : mais n'est-ce qu'à sa mémoire qu'il faut les reprocher? Accusons-en de malheureuses facilités, de cruelles complaisances, le désir de plaire, peut-être celui de s'autoriser, peut-être l'abus de sa confiance, peut-être... Ah! Messieurs, que de piéges tendus au cœur d'un roi! Puisse au moins succéder dans ceux qui les ont fait naître, un repentir aussi sincère que celui que nous avons vu dans lui!

Il eut des faiblesses, mais il aima la religion, il l'écouta dans ses organes, il l'honora dans ses ministres, il la respecta dans ses temples, il la porta toujours dans son cœur : on l'a vu dans tous les temps, pendant l'auguste sacrifice de nos autels, pénétré de cette crainte religieuse qu'inspire la présence de Dieu, l'inspirer lui-même par la sienne, la commander par ses regards, la persuader par son exemple. On l'a vu, dans tous les temps, à la suite du saint et adorable sacrement, honorer, avec une piété capable de l'inspirer aux autres, le triomphe du corps de Jésus-Christ, suspendre sa marche au milieu de Paris à la vue de la sainte eucharistie que l'on portait à un malade, s'élancer et se précipiter, sans attendre le secours de personne, se prosterner dans la boue et au milieu des neiges, et rendre dans cet état son hommage au Roi des rois. Spectacle attendrissant pour un peuple entier qui fit retentir les airs de ce cri si glorieux à la majesté suppliante et à la religion honorée : *Vive le roi très-chrétien.* Exemple frappant pour tant d'hommes dans qui l'habitude qu'ils peuvent avoir de jouir de la présence de Dieu affaiblit le sentiment de dévotion dont ils doivent être pénétrés, et qui la respectent peut-être moins, par la facilité qu'ils ont de lui offrir plus souvent le tribut de leurs hommages.

Au souvenir de tant de preuves éclatantes de ces principes de religion qui furent toujours gravés dans son cœur, pontifes du Dieu vivant, saints et illustres organes des ordres du ciel auprès des rois, n'attendez pour les lui annoncer, ni la faveur des dispositions, ni celle du moment; espérez tout de ce cœur chrétien qui cherche lui-même à se rendre tous les instants salutaires; il ne vous faudra, ni emprunter, comme Nathan auprès de David, l'emblème de la fiction et le secours de la parabole, ni lui dire, comme un autre prophète à un autre roi de Juda... Un plus grand roi vous appelle, mettez à vos affaires l'ordre qu'elles demandent : *Dispone domui tuæ.* Louis n'a pas attendu qu'animé par la voix de votre conscience, vous l'avertissiez de rétablir l'ordre dans la sienne; il a été, pour lui-même, le prophète, l'organe et l'interprète de Dieu.

Le voilà donc à ce moment, le dernier de la grandeur et de la vie! Sages du siècle, qui raisonnez sur tout et ne vous réformez sur rien, nous vous voyons à ce moment terrible où la force vous abandonne, sans que la foi vous revienne; nous vous voyons, les uns dans des agitations effrayantes, les autres dans une sécurité plus effrayante encore, séparés de l'enfer par un soupir que vous n'avez pas le courage d'adresser au ciel, braver la justice de Dieu par défiance de sa miséricorde, quelquefois outrager l'une et l'autre, tomber sous ses coups, ne pas reconnaître sa main, et, après avoir vécu en impies, mourir en désespérés.

Ah! Messieurs, que le spectacle que j'ai à vous offrir est différent! Pénétré de la crainte des jugements de Dieu, après avoir cherché à les prévenir par celui qu'il exerça contre lui-même, avec quel empressement Louis ne demanda-t-il pas à recevoir le pain des forts pour aider sa faiblesse au moment qui allait décider de son sort? Avec quelle sainte et timide confiance le vit-on renouveler sur ses lèvres mourantes les actes d'une foi qu'il assura lui-même n'avoir jamais souffert la moindre altération dans son cœur, placer la croix de Jésus-Christ entre lui et le tribunal du Juge suprême, le conjurer avec larmes de laisser éteindre par le sang du Dieu victime qui descendait dans son sein, les feux du Dieu vengeur dont il était menacé? Par quelle force de piété, se relevant et ne pouvant se soutenir, entreprit-il, malgré les efforts des bras qui le retenaient, d'arracher de dessus sa tête ce qu'il croyait

faire obstacle à l'hommage extérieur de son respect? Avec quel courage de componction et de repentir, ne pouvant élever une voix que l'action intérieure des souffrances étouffait au passage, emprunta-t-il celle du pontife illustre qu'il honorait de sa confiance, pour rendre, en présence du corps adorable de Jésus-Christ, à toute sa cour, et, par elle, à tous ses sujets, le témoignage que, *d'un cœur contrit et humilié, à l'exemple du roi David, il demandait pardon à Dieu, et qu'il ne désirait de vivre que pour être le soutien de la religion et faire le bonheur de son peuple?*

Sentiments vraiment chrétiens et paternels, qui ne se bornent pas à fixer son cœur mourant à l'importante idée du salut, après lequel il soupire, mais qui réunissent encore ses tendres soins pour le royaume qu'il abandonne. Hélas! il jette sur lui un dernier regard d'affection pour ses peuples, par là même que c'est un regard de vigilance sur le prince qui doit en faire la félicité. Quelle attention, quels ordres précis pour éloigner de lui ses augustes petits-fils, afin que l'Etat n'eût point d'autre danger à craindre que le sien, et qu'il pût se survivre dans eux!

Oh! combien sa mémoire doit nous être encore plus chère, par le sentiment et le souvenir de cette précaution, qui vous a conservé à nos vœux, monarque déjà si aimé et si digne de l'être! L'aurore de votre règne semble assurer notre bonheur; l'équité, la religion, l'humanité, montent avec vous sur le trône, et tout nous présage un règne de sagesse, de justice et de bonté. Mais vous, princesses augustes, votre tendresse vous fixa dans le danger, avant que les ordres d'un père pussent vous en écarter; vos jours, exposés pour la conservation des siens, et échappés au risque qui causa une seconde fois nos alarmes, nous deviennent doublement précieux par les qualités qui les ornent et par le motif qui les exposa: attachées par le sentiment à ce lit de douleur, vous gémissiez sur les risques du plus tendre des pères, il s'attendrissait sur vos peines; vous versiez des larmes sur la violence de ses maux, les siennes coulaient sur le souvenir de ses péchés; vous cherchiez à calmer ses souffrances: *Elles sont vives*, disait-il, *mais je souffre bien peu en comparaison de ce que j'ai mérité.*

Ah! Messieurs, que ces sentiments étaient dignes du cœur qui les formait, de la religion qui les inspirait, du Dieu auquel ils étaient adressés! Que ne promettaient pas à la terre des dispositions si propres à lui rendre le ciel favorable? Certains de ces dispositions, et rassurés par elles, nous osons vous dire, ô mon Dieu! avec la sage confiance que vous lui inspirâtes: Souvenez-vous, Seigneur, que si David pécheur mérita votre courroux, vous permîtes à David pénitent de l'apaiser: c'est à ce titre que nous vous adressons nos vœux et nos prières.

Il a régné, il a vécu; puisse-t-il régner encore! Sainte religion, c'est vous qui tempérez notre douleur par cette douce et solide espérance: vous nous enseignez que les grâces du Seigneur ne sont bornées par aucun temps, et qu'il est toujours prêt à ouvrir son cœur paternel aux cœurs sincères et pénitents: quel repentir parut plus grand et plus sincère que celui de Louis!

Jeune noblesse distinguée, si chère à son cœur, au milieu de ses bienfaits dont vous êtes investie, élevez avec les ministres de l'autel vos mains encore pures et vos voix innocentes, pour demander l'entrée du ciel en faveur d'un prince qui vous a fait un sort si heureux sur la terre: nous prions pour un roi, priez pour un père... demandez au Maître suprême que la sagesse qui ouvre le règne de notre nouveau monarque préside toujours à ses conseils; que l'auguste reine qui partage son trône règne toujours sur son cœur et sur les nôtres; que de cette alliance si fortunée naissent des princes dignes du sang des Bourbons et de celui des Césars; demandez que ce fonds de qualités nobles et bienfaisantes qui firent la gloire du trône dans le monarque que nous regrettons, et qui en font aujourd'hui l'heureuse espérance, s'y conserve dans eux, s'y transmette par eux, en soit la richesse et l'héritage: demandez enfin à Dieu qu'il entretienne toujours entre ces augustes princes, leurs augustes épouses et les autres princesses, cette union si précieuse qui fait les délices des familles, l'ornement de la cour, l'exemple des villes, l'admiration de l'Europe, l'amour de la France, le bonheur des sujets et la gloire de la religion. Ainsi soit-il.

DISCOURS

POUR LA PRISE D'HABIT DE MADAME LOUISE-MARIE DE FRANCE,

Prononcé le 10 *septembre* 1770, *dans l'église des religieuses carmélites de Saint-Denis.*

A Domino factum est istud, et est mirabile in oculis nostris.

C'est ici un ouvrage de Dieu, et il est admirable à nos yeux (*Psal.* CXVII, 22).

Madame (1),

Quel saint et auguste spectacle s'offre aujourd'hui à nos regards et à notre admiration!... Ils reviennent donc ces jours où, de la cour des rois, les vertus passaient dans le sanctuaire du Dieu vivant; où d'illustres victimes venaient courber sous le glaive sacré des têtes nées pour porter le diadème; où les filles des dieux de la terre briguaient

(1) [illegible] la [illegible] Dame.

l'humble état de servantes du Dieu du ciel ; où d'augustes princesses apportaient au pied de la croix de Jésus-Christ l'hommage des grandeurs du monde et l'hommage plus précieux encore d'un cœur digne du trône où elles étaient nées, dignes de l'autel où elles se consacraient.

Nous ne dirons plus que les temps qui nous ont précédés ont été meilleurs que le temps où nous sommes : *Ne dicas...... quod priora tempora meliora fuere quam nunc sunt.* Notre siècle voit un événement digne des plus beaux siècles de l'Eglise : la fille du plus grand des rois, préférant aux honneurs de la cour les humiliations du cloître, au pouvoir de donner des lois l'obligation d'en suivre, aux douceurs de la vie la plus agréable les austérités de la vie la plus pénitente.... O mon Dieu ! qui d'entre nous ne reconnaîtra pas que c'est ici votre ouvrage ? Une douce impression de piété nous attendrit dans les vocations ordinaires, celle-ci nous imprime un étonnement de respect qui rend plus sensible l'action de la Divinité. Oui, ma chère sœur, et ces deux objets feront le plan de mon discours, Dieu vous a choisie pour mettre dans vous une preuve éclatante de la souveraineté de ses droits, et un exemple touchant des richesses de sa grâce.

Sainte et divine religion, c'est votre triomphe que j'ai à décrire, ce sont vos récompenses que je vais annoncer. Les rigueurs du Calvaire, préférées à toutes les douceurs du monde ; les richesses du Calvaire, préférables à toutes les fortunes du monde : voilà ce que je dois présenter dans une princesse qui s'éloigne du trône pour vivre avec Jésus-Christ, aux yeux d'une princesse qui s'approche du trône pour y affermir le règne de Jésus-Christ, devant le digne ministre du saint pontife qui gouverne l'empire de Jésus-Christ, au milieu d'une assemblée respectable, qui admirera l'effet de la grâce de Jésus-Christ : *A Domino factum est istud, et est mirabile in oculis nostris.*

Daignez, Seigneur, daignez mettre sur mes lèvres des paroles de force capables de peindre la grandeur des droits que vous exercez, et dans mon discours une douceur de persuasion propre à exprimer celle des consolations que vous promettez.

Vierge sainte, c'est par vous que je le demande, dans l'offrande que fait d'elle-même une vierge issue comme vous du sang d'un saint roi, présentée comme vous dans le temple du Seigneur, disposée comme vous à monter sur le Calvaire avec Jésus-Christ. *Ave, Maria*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

J'entre d'abord en matière, et, considérant Dieu dans une vocation dont il est l'objet, j'y découvre trois caractères qui nous feront connaître qu'elle est aussi son ouvrage : une force de résolution qu'il a pu seul inspirer, une grandeur de sacrifice qu'il a pu seul mériter, une sainteté d'engagements qu'il peut seul récompenser ; force de résolution qui se sépare de tout pour vivre avec Jésus-Christ, grandeur de sacrifice qui se dépouille de tout et ne cherche que Jésus-Christ, sainteté d'engagement qui se dévoue à tout et ne veut s'unir irrévocablement à Jésus-Christ que dans un état pauvre, humilié, anéanti.

Gloire vous en soit rendue, ô mon Dieu ! car ce n'est point ici le mérite de cette âme noble et vertueuse que je viens publier; elle m'a fait connaître ses sentiments, je respecterai son humilité ; et, si je suis obligé de produire dans le sanctuaire quelques-unes des qualités qu'elle vient y ensevelir, c'est parce qu'elles sont la plus noble partie de son offrande, c'est parce que l'hommage qu'elle vous en fait me servira de preuve à la souveraineté de vos droits, que je ne puis mieux que par elles faire connaître au monde aveugle qui les ignore, attester au monde incrédule qui les combat, affermir dans le monde chrétien qui les révère, et reproduire, si j'ose ainsi parler, dans le monde faible ou indifférent qui les néglige; c'est toujours vous que je louerai, puisque ce sont les dons de votre bonté qui forment le tribut que l'on paye à vos droits.

Je dis, force de résolution, dont Dieu seul est l'auteur : la vocation à l'état religieux n'est point dans l'ordre des entreprises humaines ; et comment la nature, si elle n'est élevée au-dessus d'elle-même, nous porterait-elle à un sacrifice qui entraîne celui des penchants et de la liberté ? Il n'appartient qu'à Dieu de nous rendre capables d'un effort qui surpasse tous les nôtres: il faut que sa grâce conduise à son autel les âmes généreuses qui se consacrent à son empire ; mais son action n'est jamais plus sensible que lorsqu'il soumet à ses droits des âmes distinguées qu'il avait ornées des qualités propres à les représenter : la grandeur du spectacle qu'elles donnent augmente à nos yeux la grandeur de l'offrande qu'elles font ; nous jugeons par la difficulté des obstacles qu'elles ont eu à vaincre, de la force du secours par lequel elles en ont triomphé; et quand nous les voyons descendre de la sublimité d'un rang qui fixe nos regards et nos respects, percer, pour venir s'humilier et s'immoler au pied des autels, ce brillant assemblage d'honneurs dont elles sont environnées ; s'ouvrir une route jusqu'à la croix de Jésus-Christ à travers cette foule d'objets séduisants et tumultueux qui semblent intercepter toutes les avenues du Calvaire, nous nous écrions que le doigt de Dieu est marqué dans une telle vocation : *Digitus Dei est hic*, et qu'une résolution de cette nature est un prodige de sa grâce. Quel autre en effet a pu inspirer celle dont nous sommes témoins ? Quel autre vous l'a inspirée, ma chère sœur ? Je dois ici en retracer le souvenir à votre reconnaissance.

Vous vous rappelez ce jour saint et heureux qui a été l'époque et comme l'aurore du beau jour que nous voyons répandu sur l'empire de Jésus-Christ : une illustre victime (1) s'immolait au Seigneur; vous la vîtes,

(1) Madame de Rupelmonde, religieuse carmélite au monastère de la rue Grenelle.

victorieuse des obstacles qu'un monde respectable opposait à son dessein, s'élancer vers l'autel préparé pour son sacrifice, rallumer le feu que l'on tâchait d'éteindre, et rompre elle-même tous les liens par lesquels on s'efforçait de la retenir. Ce spectacle de religion, offert à vos regards, en décida le triomphe dans votre cœur ; un trouble secret s'empara de votre âme, une tendre compassion faisait verser des larmes, une sainte émulation vous en fit répandre : tous plaignaient son sort, vous désirâtes qu'il fût le vôtre, vous ne sortîtes du sanctuaire que dans le dessein d'y rentrer : Dieu vous prêta au monde, mais vous étiez à lui ; de l'autel d'un sacrifice étranger, il vous laissa retourner au trône : il reprend aujourd'hui ses droits, et c'est par un sacrifice personnel que du trône il vous ramène à l'autel.

Ce rayon de lumière dont le feu du tabernacle éclaira vos regards vous découvrit l'illusion et la vanité de ce qu'on appelle grandeur; vous reconnûtes qu'il n'est de véritablement grand dans l'univers que le Dieu qui l'a formé ; vous prîtes dès lors la généreuse résolution d'être tout entière à lui : et combien n'ont pas coûté à votre cœur les délais forcés qui ont suspendu l'exécution de ce dessein ! Mais pour l'exécuter il fallait le secours de celui par qui il avait été inspiré ; il n'appartenait qu'à lui de vous donner un courage supérieur à la nature des difficultés qui s'y opposaient ; il fallait que sa grâce, nourrissant, pour ainsi parler, votre résolution, la rendît plus ferme en la rendant plus réfléchie : c'est lui qui devait vous conduire à sa croix, et lui seul pouvait remplir la distance qui sépare le trône et le Calvaire. Le temps qu'il avait prescrit est arrivé, sa voix s'est fait entendre, tout doit obéir aux dépens de tout lorsque Dieu parle : il a parlé, et l'obéissance la plus prompte a produit la séparation la plus entière.

Séparation honorable à la religion, qui rend, si j'ose ainsi m'exprimer, le trône tributaire de la croix, qui rassemble dans cet asile plus de huit siècles de souveraineté et de gloire, y ensevelit ce que la naissance la plus auguste peut donner de droits et d'espérance, y soumet avec tous ses titres une grandeur qui n'est inférieure qu'à celle de Dieu, à qui elle est sacrifiée : et combien d'autres richesses encore plus précieuses, Messieurs, je vous ferais apercevoir dans le sanctuaire où nous sommes, s'il m'était permis d'ouvrir à vos yeux celui d'une âme noble comme le sang dont elle sort, plus élevée que le trône dont elle descend, supérieure à tout ce qu'elle abandonne ?

Vaine et orgueilleuse sagesse d'un siècle plus critique que philosophe, partisan outré des droits de la raison, ennemie déclarée de ceux de la foi, vous qui, opposée à la religion par un système d'indépendance qu'elle réprouve, osez quelquefois attribuer aux sentiments qu'elle inspire une faiblesse que nous n'apercevons que dans vous, contemplez dans ce sanctuaire le trophée qui est élevé à sa gloire, et confondez-vous à la vue d'un héroïsme que votre prétendue fermeté ne saurait atteindre : révoquerez-vous en doute la force d'une résolution que Dieu seul a pu inspirer ? Quand mille traits frappants ne nous y découvriraient pas l'action de la Divinité, il en est un qui nous la ferait reconnaître : c'est que le temps où vous décréditez le plus l'état religieux est celui où elle l'honore par une conquête que vos calomnies seront forcées de respecter. Le monde le plus fort ne peut l'arrêter, le plus brillant ne peut l'éblouir, le plus séduisant ne peut la retenir; non-seulement elle se retire des honneurs de la cour et s'éloigne du plus grand des rois, mais elle s'arrache, avec un courage égal à sa sensibilité, des bras du père le plus tendre qui fut jamais, et dans qui la religion seule a pu décider un pareil sacrifice, parce que la religion seule peut le récompenser; elle s'arrache du sein de la plus auguste famille, dont elle cause aujourd'hui les plus justes regrets comme elle faisait ses plus chères délices ; elle prévient pour sa retraite le temps des fêtes préparées pour une princesse qui, ornée des grâces et des vertus qu'elle a puisées dans le sang, à l'école et parmi les exemples d'une héroïne chrétienne, que le ciel lui a donnée pour mère, eût regardé comme une partie de son bonheur, en changeant de patrie, celui de contribuer avec elle à faire des heureux, et pour qui le sacrifice dont elle est témoin en est un véritable et sensible.

Vous persuaderez-vous qu'elle ne connaît pas assez le monde, elle qui, née sur le trône, environnée de tous les apanages de sa naissance, faite pour en goûter le bonheur, ne sent que celui de s'en séparer, et ne commence à se croire véritablement heureuse qu'au moment où vous croyez qu'elle cesse de l'être ? ajouterez-vous que l'état où elle entre ne lui est pas assez connu ? Mais, dussé-je alarmer sa modestie, je dois dire, pour la gloire de Dieu, que depuis l'instant où il lui a inspiré la résolution qu'elle exécute, elle s'est essayée à la pratique de la règle qu'elle embrasse; que chaque jour a été, si j'ose ainsi m'exprimer, l'apprentissage de ceux qu'elle doit passer avec Jésus-Christ, et qu'elle change d'état sans avoir pour ainsi dire à changer de vie. Oserez-vous jeter sur des vues si épurées de religion des soupçons de politique ou d'intérêt? Eh ! que trouva-t-elle dans le cloître qui puisse être comparé à ce qu'elle quitte dans le monde? Choisirait-elle par préférence un ordre où les devoirs seuls marquent les rangs, et qui n'admet de supériorité que celle d'une vertu préposée pour conduire d'autres vertus?

Ah ! c'est Jésus-Christ qu'elle cherche, elle ne cherche que Jésus-Christ, et pour le posséder uniquement elle choisit un état où elle ne peut trouver de repos et de bonheur que dans lui. Partisans du monde, appelez esclavage cette nécessité d'être à Dieu ; l'âme vraiment religieuse compte parmi les grâces qu'elle en a reçues le besoin même qu'elle a de son secours ; et, loin qu'elle s'afflige de l'obligation qu'elle a contractée d'être fidèle à son

Dieu, elle le remercie de ce qu'il ne permet pas qu'elle lui soit infidèle sans cesser d'être heureuse.

L'éclat de votre démarche, ma chère sœur, attire sur vous les regards des hommes ; mais c'est la consécration que vous faites de vous-même qui doit attirer ceux du Seigneur. Les richesses que vous portez dans le sanctuaire l'ornent et l'embellissent, mais l'offrande est étrangère, et pour mériter Jésus-Christ il faut une offrande personnelle. De quelque état que sorte la victime qui se présente à son autel, riche et environnée de l'éclat des honneurs, pauvre et obscurcie par les ombres de l'humiliation, née sous le chaume ou dans les palais, couronnée des fleurs de la prospérité ou des épines de la disgrâce, couverte du brillant appareil de la royauté ou des effrayants débris de l'indigence, également offerte à ses droits, elle est d'une valeur égale à ses yeux.

Ce sont nos cœurs qu'il demande; et, comme ils sont le seul bien dont la possession lui soit agréable, il veut être aussi le seul maître dont l'empire leur soit cher, dont l'empire soit absolu sur eux.

Vous n'avez pu, ma chère sœur, vous proposer que lui; seul il méritait de votre reconnaissance l'hommage que vous rendez à ses droits : ne chercher que lui est votre gloire, n'être qu'à lui est désormais votre devoir, mériter qu'il soit à vous sera votre bonheur. Comme vous ne cherchez que Jésus-Christ, il exige que vous le fassiez régner seul sur votre cœur, il le veut tout entier ; le partager, ce serait diviser son empire, et vous retrancheriez de ses droits tous ceux que vous retiendriez sur vous-même : la démarche que vous faites ne vous place pas encore sur la hauteur du Calvaire, mais elle vous y conduit ; vous n'y arriverez que par les différentes épreuves qu'ont surmontées les âmes généreuses auxquelles vous vous associez ; le temps viendra où, attachée comme elles à la croix de ce Dieu sauveur, vous pourrez vous féliciter d'être inséparablement unie à lui. Jusque-là vous serez à ses pieds, vous recueillerez les épines qui tomberont de sa tête, pour en faire un jour votre couronne; vos regards fixés sur lui, n'auront en point de vue que le tableau d'un Dieu mourant; et ce spectacle, toujours présent, sera pour vous une leçon de vous immoler sans cesse pour lui; tous vos désirs, renfermés dans l'enceinte du lieu de son sacrifice, ne se porteront sur aucun objet étranger, et celui-ci satisfera tous vos désirs, jusqu'à ce qu'un serment irrévocable les remplisse entièrement par un sacrifice pareil au sien.

Vous pouviez, ma chère sœur, vous sanctifier dans le grand monde, et peut-être le sanctifier lui-même par vos exemples; vous n'avez pas cru que Dieu fût assez glorifié dans vous, si l'envie d'être à lui seul pouvait être distraite dans vous par la nécessité de vous prêter à d'autres lois que les siennes; vous faites tout pour le trouver, et la persévérance couronnera vos efforts : toujours soutenue et uniquement déterminée par l'amour et la reconnaissance, rien ne refroidira votre ardeur. Jamais, non jamais ce monde profane, qui voit avec un dépit secret l'offrande que vous placez sur l'autel, ne vous verra chercher à en affaiblir le mérite ou la reprendre ; et ce qui fait aujourd'hui l'objet de ses regrets et peut-être celui de son désespoir fera dans tous les moments le triomphe de la religion.

Riches du siècle, grands de la terre, guidés par le désir ambitieux de parvenir aux dignités ou de les accroître, un seul objet vous occupe, le monde et votre état dans le monde : ici, ma chère sœur, un seul objet doit remplir votre esprit; c'est la solitude, et Jésus-Christ dans la solitude ; vous vivrez avec lui, vous ne vivrez que pour lui.

Car vous voilà dans cet état de dégagement et de séparation où vous pouvez dire : O mon Dieu, vous êtes le seul pour qui je me dépouille de tous mes biens; mais j'acquiers infiniment plus que je ne sacrifie; vous me permettez d'être à vous, vous daignez être à moi : *Deus meus et omnia*. Jusqu'ici je pouvais dire : Vous êtes mon Dieu, mais vous l'étiez également de tous les autres; vous ne cessez pas d'être leur Dieu, mais vous devenez spécialement le mien. Ah! quand viendra l'heureux moment où, dégagée de la vue même du monde, je serai à vous constamment et sans retour, comme aujourd'hui je veux y être uniquement et sans partage! La terre m'offrait de grands avantages, il en est un bien plus intéressant pour mon cœur, celui d'y voir votre règne établi. Qu'est-ce que la terre pour moi? Que serait même le ciel sans vous : *Quid mihi est in cœlo, et a te quid volui super terram?*

Et dans quel état, Messieurs, par quels engagements, cette âme vraiment héroïque cherche-t-elle Jésus-Christ? Dans l'état le plus effrayant pour la nature, par les engagements les plus sévères de la religion. En peignant la gloire de votre sacrifice, j'ai craint, ma chère sœur, d'offenser votre humilité ; je ne crains pas d'alarmer votre cœur en vous traçant l'image de vos devoirs. Tout ce qui accompagne votre entrée dans le sanctuaire est le tableau symbolique des obligations que vous y contractez. La perte que le monde fait dans vous vaut une conquête bien précieuse à la religion ; mais, Messieurs, la religion annonce ses triomphes bien différemment du monde. Là, l'éclat des fêtes, le tumulte des assemblées, la richesse des parures, les profusions du luxe, tout ce qui est du ressort de la grandeur est employé pour la représenter. Ici, une cérémonie sainte, un dépouillement total qui ne laisse d'ornement que sur l'autel, un habit simple substitué à cette parure que l'on ne conserve quelques moments que pour rendre plus éclatant le renoncement au monde et le forcer lui-même en quelque sorte à embellir sa défaite; des fleurs répandues de toute part, mais pour couronner la victime, et sous lesquelles est déjà caché le glaive sacré qui doit un jour l'immoler; un renoncement à toutes les pompes du monde, qui lui apprend à renoncer à tous les droits qu'elle a encore sur elle-même, et à ne suivre que Jésus-Christ.

Et dans quel état le cherche-t-elle? C'est ici, sagesse mondaine, que vous êtes confondue : un Dieu pauvre, humilié, rassasié d'opprobres et de souffrances : voilà l'état où elle le choisit; le Dieu du Calvaire est le Dieu de son cœur; elle s'immole tout entière au Dieu immolé pour elle. Honneurs de la terre, grandeurs du monde, sublimité du rang, hommages des peuples, fêtes de la cour, délices de la vie, elle commence dès ce moment avec vous un divorce qu'un autre moment rendra aussi éternel que le Dieu qu'elle vous préfère.

Et combien d'autres engagements, ma chère sœur, n'entraîne pas celui-ci? N'avoir point de volonté qui vous soit propre, point de désirs étrangers à la règle, une vie sainte comme l'autel où vous vous présentez; des sacrifices plus répétés que celui du sanctuaire où vous entrez, un état de mort pareil à celui de Jésus-Christ dans le tabernacle, qui ne vous laisse qu'une vie de prières et de soupirs; plus de penchant que pour les exercices de la religion, plus de sentiment que pour le devoir, plus de goût que pour la retraite; une vie pénitente et mortifiée, une règle austère et absolue, une guerre continuelle déclarée à vos sens, des souffrances et le désir de souffrir davantage; la nature attaquée dans ses inclinations, domptée dans ses révoltes, immolée avec ses répugnances.... Jugez vous-mêmes, Messieurs, du pouvoir de la grâce sur une âme qui, étant libre, maîtresse de ses volontés, née pour commander à celle des autres, se réduit à un état de dépendance et de soumission entière, à un état de sacrifices aussi multipliés que les jours de sa vie, à une vie qui ne sera pour elle qu'un continuel apprentissage de la mort.

Triste et affreux désert qui fûtes sanctifié par le séjour et consacré par le jeûne de Jésus-Christ, ouvrez-vous aux yeux d'une héroïne chrétienne qui vous choisit pour sa demeure et vient ici retracer par sa pénitence celle du divin modèle qu'elle s'est proposé; coteaux de Gethsémani, jardin des Oliviers, premier tribunal où s'offrit à la justice de son Père ce Dieu réconciliateur et rédempteur des hommes; autel funèbre et sanglant où cette victime des péchés du monde souscrivit à son sacrifice · croix ado

rable, vous serez désormais la règle de cette âme généreuse qui vient dans ce jour commencer le sacrifice qu'elle prépare à vos droits.

Pour elle, plus d'héritage que les souffrances, plus de trône que la croix, plus de couronne que les épines, plus de séjour que le Calvaire, plus de modèle qu'un Dieu mourant, nulle compagnie qu'un Dieu enseveli, nul espoir qu'un Dieu ressuscité.

Vous frémissez, Messieurs, à la vue de ce tableau : les regrets répandent la tristesse sur vos visages..... Quelle sérénité règne sur le sien ! quel autre que Dieu peut inspirer un pareil héroïsme ! quel autre peut en être la récompense ! Lui seul, sans doute, et il la sera : *Ego merces tua magna nimis*. En vous appelant à l'état religieux, malgré tant d'obstacles, par de si grands sacrifices, par de si sévères engagements, Dieu a mis dans vous, ma chère sœur, une preuve éclatante de la souveraineté de ses droits, il y mettra un exemple touchant des trésors de sa grâce : vous préférerez aux douceurs du monde les rigueurs du Calvaire, vous y trouverez des richesses préférables à toutes les fortunes du monde : nouveau témoignage d'une vocation marquée au sceau de la Divinité : *A Domino factum est istud et est mirabile in oculis nostris*. Honorez-moi encore de quelques moments d'attention.

SECONDE PARTIE.

Dieu est aussi magnifique dans ses dons qu'il est puissant dans ses œuvres et absolu dans ses droits : que ne doit pas attendre une âme noble et généreuse qui préfère la gloire de le servir à celle de commander, et offre à son souverain empire tout ce que le premier royaume du monde lui offrait à elle-même d'honneurs, de priviléges et de grandeurs? Oui, ma chère sœur, si l'état où vous entrez a des rigueurs effrayantes pour la nature, il a aussi des avantages bien précieux dans l'ordre de la religion : ce sont ces avantages que j'appelle les richesses du Calvaire, inconnues au monde, mais, pour les cœurs qui savent les estimer, préférables à toutes les fortunes de la terre : richesses réelles, dont la valeur est la récompense des efforts de ceux qui les cherchent, dont l'usage assure le bonheur de ceux qui les conservent.

Richesses réelles : quelle différence, Messieurs, entre elles et les biens qui font l'objet de vos poursuites? Ne craignez pas qu'entrant ici dans un de ces parallèles suivis, qui ont si souvent décidé le problème en faveur de l'état religieux, j'enrichisse le tableau de ses avantages de tout ce qui manque aux vôtres. Quand il n'aurait que celui d'ouvrir dans son sein un asile impénétrable à la contagion des vices, à l'illusion des erreurs, à ce déluge de maux et de malheurs, aussi multipliés dans le monde que les biens qu'il promet, aussi constants que les désordres qu'il entretient, aussi étendus que la tyrannie qu'il exerce : je vous le demande, ce problème ne serait-il pas assez dégagé de ses ténèbres par le feu de tant de passions allumées les unes contre les autres? Faut-il encore que, portant le flambeau du sanctuaire dans les ombres que la séduction répand autour de vous, je vous fasse voir la vanité de vos projets dans l'inutilité de vos démarches, la fausseté des biens qui vous flattent dans la réalité des maux qui vous affligent, tout ce que vous faites par l'espoir d'une indépendance qui vous échappe, terminé par un esclavage auquel vous ne pouvez vous-mêmes échapper; le poids de vos fers augmenté par l'éclat dont vous les parez; quelquefois une partie de votre vie employée à établir votre fortune, et l'autre à en pleurer la décadence ?

Quels motifs de reconnaissance n'ajouterais-je pas à ceux que la sagesse fournit à cette vierge généreuse pour se consacrer à Dieu, si, à la place du spectacle dont elle vous rend témoins, substituant ceux dont vous êtes si souvent les déplorables objets, j'intéressais sur votre sort une compassion dont elle vous dispense pour le sien? Vous sentez l'avantage que me donnerait ici contre vous une comparaison que vous rendez si féconde. Je veux bien vous épargner le spectacle de vous-mêmes; c'est la religion que j'ai à vous peindre..... Vous demandez quelle est donc la nature de ces biens.

C'est ce trésor précieux de l'Evangile qu'il est difficile de trouver, qu'il est nécessaire de cacher, qui, acheté au prix de tout ce que l'on possède, n'est pas encore payé de celui qu'on y trouve : *Quem qui invenit homo, abscondit, et vendit universa quæ habet et emit*. C'est ce christianisme épuré que l'esprit du monde oblige à se réfugier dans les asiles de la religion, et qui s'y conserve avec l'esprit de Jésus-Christ; c'est, pour ces âmes innocentes et pénitentes, l'honneur qu'elles ont d'être les chastes épouses du Dieu de sainteté, de veiller avec les anges autour de son tabernacle, de l'honorer par la ferveur de leurs prières et encore plus par la pureté de leurs mœurs; d'être sans cesse dans un état de sacrifice au pied des autels, chaque jour consacré par le sien; c'est le glorieux ministère, dont elles sont chargées sur la terre, de jeter des fleurs aux pieds de l'Agneau sans tache, comme elles le feront un jour dans le ciel; d'entretenir le feu du sacrifice dans son sanctuaire et celui de son amour dans leurs cœurs; c'est l'état de dignité où sont aux yeux de Jésus-Christ ces saintes compagnes de ses douleurs, élevées jusqu'à lui par sa grâce, unies à lui par son amour, perdues et comme absorbées dans lui par l'entier détachement de tout ce qui n'est pas lui.

Hommes profanes, les richesses du Calvaire sont les mérites infinis du sang de Jésus-Christ, devenus leur héritage par le généreux mépris qu'elles ont fait des vôtres. Je sais que le prix de ce sang adorable n'est refusé, même dans le monde, à aucun de ceux qui le réclament avec foi; mais s'y occupe-t-on seulement du soin de le recueillir? mais est-ce sur des lèvres abreuvées de la coupe de Babylone que le sang du Calvaire peut conserver sa pureté? Que d'épines étrangères à celles de la croix étouffent les fruits de vie qu'il pourrait produire! Les habitantes du Calvaire veillent à sa source; ces âmes privilégiées demeurent autour de la croix, et ne sortent jamais de son enceinte, puisent sans cesse dans cette source adorable ; chaque goutte pénètre des cœurs préparés à le recevoir et y fait éclore de nouveaux trésors.

Les richesses du Calvaire sont des souffrances envisagées avec joie, reçues avec reconnaissance, soutenues avec courage, surmontées par la fidélité, consacrées par leur union avec celles de Jésus-Christ, attendues comme un bien, sollicitées comme une grâce, et adoucies par le désir même de souffrir davantage.

Les richesses du Calvaire sont les croix elles-mêmes qui y naissent autour de celles de Jésus-Christ..... Mondains, vous les voyez, mais vous ne voyez qu'elles; et accoutumés à succomber sous le poids des vôtres, vous ne considérez pas les onctions célestes qui rendent les leurs non-seulement faciles à soutenir, mais agréables à porter : le calice du Calvaire fut amer pour Jésus-Christ, mais, adouci par sa grâce, il a perdu son amertume pour elles; leurs cœurs, satisfaits, y trouvent une douceur que n'ont pas vos plaisirs; elles y puisent cette satisfaction pure qui, répandue sur leur vie, change en agréments qui les flattent les peines qui vous épouvantent : *Calix meus inebrians quam præclarus est!*

Les richesses du Calvaire sont la liberté d'un esprit supérieur aux préjugés du monde, l'indépendance d'un cœur victorieux des passions du monde, la douce tranquillité d'une âme affranchie de l'esclavage du monde, la paix intérieure d'une conscience exempte des troubles et du crime qui les produit, les douceurs d'une société où les agréments règnent avec les vertus; les richesses du Calvaire sont la ferveur de l'émulation, le secours des exemples, l'éloignement des scandales, le mépris des plaisirs de la terre, l'abondance des consolations célestes, une seule volonté, celle de la règle, un seul goût, celui du devoir, et tout ce qui assure le repos de la vie accompagné de tout ce qui en fait la sainteté.

Voilà, partisans du monde, ce que j'ai appelé les richesses du Calvaire, bien différentes de celles dont l'acquisition excite vos désirs, dont la possession, mêlée d'inquiétudes, vous rend véritablement malheureux par les obstacles que vous rencontrez pour les acquérir, par les peines que vous prenez pour les conserver, par le désespoir que vous éprouvez lorsque vous les avez perdues. Ici, des richesses d'un prix inestimable qu'il ne faut que désirer sincèrement pour obtenir, et dont la possession fait la plus douce satisfaction de l'âme religieuse qui sait en faire usage.

Aveugles sectateurs de ce monde séduisant, accoutumés à ne juger que d'après ses préventions, vous ne vous figurez pas qu'on puisse trouver une vraie satisfaction dans un état qui interdit la recherche de vos plaisirs ; mais vous ignorez quelles sont les délices dont Dieu récompense le sacrifice qu'on lui fait de soi-même.

Quel spectacle pour vous, si je pouvais vous peindre dans tout son éclat ce commerce des anges du ciel et des vierges de la terre! Attentifs, les uns à recueillir les prières pour les porter au trône du Dieu vivant, les autres à rendre dignes du Dieu vivant les prières dont l'hommage doit être porté à son trône ; unissant leurs voix pour chanter ses louanges, leurs volontés pour exécuter ses ordres, leurs cœurs pour recevoir ses grâces; le craignant sans alarmes, le cherchant sans trouble, le possédant sans inquiétude, et trouvant un goût de la félicité qui les attend, dans celui des devoirs qui les y conduisent.

J'ai ajouté, richesses dont l'usage assure le bonheur de ceux qui les conservent. Les biens de la terre, déjà si faibles en eux-mêmes, s'affaiblissent encore par le temps, et se dégradent de jour en jour entre les mains de ceux qui

les possèdent : l'habitude en diminue l'attrait, l'usage en dégoûte, l'abus les épuise, et avec eux passe la félicité qu'on s'en était promise; mais les biens dont nous parlons, aussi solides que la religion qui les procure, images de ceux que le ciel promet, se renouvellent par l'usage qu'on en fait, s'accroissent à mesure qu'on les emploie, se multiplient à proportion des besoins qu'on en a; et, loin que ce qu'il en coûte pour les acquérir diminue leur prix, leur prix augmente par les devoirs qu'on remplit pour les mériter: ajouterai-je au sentiment délicieux du bonheur qu'on trouve dans eux, l'espérance, j'ai pensé dire, l'assurance plus délicieuse encore de celui qu'on attend par eux?

Là une âme fervente, qui aime sa règle, peut se procurer toute la certitude qu'il est possible d'avoir dans cette vie, qu'elle aime Dieu et qu'elle en est aimée. Hommes engagés dans le monde, hommes chrétiens et même vertueux, vous craignez jusque dans vos bonnes œuvres, parce que, maîtres de vos volontés, vous n'êtes point assurés de faire celle de Dieu; vous ne savez pas si à ses yeux vous êtes dignes d'amour ou de haine : *Nescit homo utrum amore an odio dignus sit.* Mais l'âme religieuse peut se dire à elle-même : Si je connais assez clairement ce qu'est Dieu en lui-même, si j'éprouve assez vivement le sentiment de ce qu'il a fait pour moi, si je rends assez de justice à ses droits et assez de retour à ses bienfaits pour ne vouloir point d'autre maître que lui, pour le préférer à tout ce que j'ai de plus cher, pour renoncer à mes propres désirs, pour soumettre ma volonté à celle des supérieurs, qui me le représentent, et captiver mes penchants sous la règle qu'il a inspirée lui-même dans l'état où il m'a conduite, puis-je douter que l'amour de ce Dieu, si authentiquement préféré, ne règne dans mon cœur, et que ce Dieu, si parfaitement aimé, ne daigne à son tour me faire régner sur le sien? Non, la terre et le ciel lui-même n'offrent que lui qui mérite mes regards, qui excite mes désirs, qui fixe mes sentiments. Ah! chrétiens, quel avantage pour une âme sensible et vertueuse de pouvoir résoudre ce problème effrayant en sa faveur, par la double assurance que sa fidélité lui donne d'aimer Dieu et d'en être aimée!

Cet avantage sera le vôtre, ma chère sœur... Approchez avec confiance de cet autel où le Dieu que vous cherchez vous attend. Votre esprit, ami du vrai, a toujours été en garde contre les erreurs, là est un oracle sûr dont les vives lumières éclaireront toutes vos pensées; votre âme, noble et sensible, engage sa fidélité, là est un époux fidèle dont la constante tendresse méritera tous vos sentiments; votre cœur généreux sacrifie toutes les grandeurs de la terre, là est un souverain tout-puissant dont la couronne deviendra la vôtre. Oracle sûr, c'est Jésus-Christ, le Dieu de la vérité, qui vous instruira : *Ibi loquitur Christus;* époux fidèle, c'est Jésus-Christ, le Dieu de la fidélité, qui vous chérira : *Ibi amat Christus;* Souverain tout-puissant, c'est Jésus-Christ, le Dieu de la gloire, qui vous couronnera : *Ibi coronat Christus.*

Entrez dans cette maison sainte, le séjour de la paix, l'asile de la justice, le sanctuaire de la sagesse : montez sur le Carmel, où vous attendent les vierges qui l'habitent avec les vertus : *Ascende in Carmelum;* faites-en la gloire par la constance de vos sentiments, comme vous la faites aujourd'hui par la grandeur de votre sacrifice : *Decor Carmeli.* Si l'austérité de la règle qu'on y pratique y retrace les rigueurs de Calvaire, souvenez-vous que ces rigueurs, préférées à toutes les douceurs que vous pouviez goûter dans le monde, vous y produiront des richesses préférables à toutes celles que le plus grand monde pouvait vous offrir.

Et vous, saintes barrières qui séparez l'empire de Jésus-Christ de celui du monde, ouvrez-vous, recevez l'illustre conquête que le siècle est forcé de céder à la religion. Puisse le trésor de vertus qu'elle y porte augmenter sans cesse par l'exemple de celles qu'elle y verra! Puisse sa grande âme, renouvelant chaque jour l'offrande qu'elle fait d'elle-même à Jésus-Christ, mériter que ce divin Sauveur renouvelle aussi chaque jour en sa faveur le bonheur que j'annonce de sa part! Puissent tous vos jours, ma chère sœur, ressembler à celui qui éclaire votre entrée dans le sanctuaire! Je compterai parmi les plus beaux de ma vie celui où, chargé du ministère de la parole, j'ai l'honneur de servir d'interprète aux sentiments de votre cœur et d'être l'organe des miséricordes du Seigneur.

Ministre (1) du saint pontife que la religion a placé sur le premier siége du monde, et qui en relève l'éclat par celui de ses vertus, quelle consolation pour vous de présider de sa part et en son nom à une cérémonie aussi auguste, aussi sainte, aussi intéressante pour tout le monde chrétien! Frappé d'un événement qui tient du prodige et dont la gloire rejaillit sur son pontificat, le chef de l'Eglise veut contribuer autant qu'il est en lui à la célébrité de ce grand jour. Quels heureux succès ne doit-on pas attendre d'un engagement contracté sous d'aussi respectables auspices? Oui, nous espérons tous que les prières du vicaire de Jésus-Christ, jointes aux grâces dont il vient d'ouvrir le trésor (2) et aux vœux que vous formez vous-même, vœux que votre zèle et votre piété rendent si dignes d'être exaucés, attireront de nouvelles bénédictions sur l'auguste victime qui se sacrifie avec tant de courage.

Contentez donc sa sainte impatience; hâtez-vous de voiler des yeux qui, déjà fermés au monde, ne veulent plus s'ouvrir que sur la croix de Jésus-Christ, y contempler l'époux adorable qu'elle choisit, le parfait modèle qu'elle se propose, le guide infaillible, qui, du sanctuaire de sa grâce, la conduira dans celui de sa gloire, où puissions-nous tous arriver avec elle. Ainsi soit-il.

(1) Son Excellence l'archevêque de Damas, nonce apostolique.

(2) Le pape a accordé à l'ordre entier des Carmélites de France une indulgence plénière pour le jour de la prise d'habit de Madame Louise-Marie de France.

TABLE DES MATIÈRES.

DISCOURS POUR UNE RETRAITE DE HUIT JOURS.

SENTIMENTS DE PÉNITENCE POUR UN MOURANT.

SERMONS, HARANGUES, DISCOURS, etc. DE NESMOND.

ORAISONS FUNÈBRES DE PONCET DE LA RIVIÈRE.

FIN DU TRENTIÈME VOLUME.

